


I'm green
CoLibri
COVER SYSTEM

LES·ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES



TOME

SOIXANTE-HUITIÈME

JANVIER-JUIN

1917



PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

51, RUE SAINT-GEORGES

TABLE DES GRAVURES

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

P

R

S

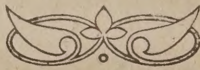
T

U

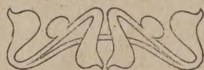
V

W

Z



MUSIQUE



Ce Numéro contient une estampe hors texte en couleurs : *Ils ont l'âge des miens...*, par L. Jonas

LES·ANNALES



LES ÉTRENNES DE PAPA

COMPOSITION DE F. ALLARD-L'OLIVIER

7 Janvier 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

Nº 1750. — 7 JANVIER 1917

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE...... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LES IMAGIERS DE LA GUERRE :
LUCIEN JONAS.

— JE NE DIRAI RIEN !..

« La Gravure en Noir et en Couleur. »
Exposition Georges Petit.



Cavaliers arabes, par Henri Rousseau.



L'Enfant à la trompette, par J. Geoffroy.

A Travers les Expositions

LES TOUT-PETITS. — LA GRAVURE ORIGINALE EN NOIR ET EN COULEUR. — LES ESTAMPES DE GUERRE.

Bien que cette guerre, en sa longue suite d'horreurs et de beautés, sollicite plus particulièrement l'artiste, et que de la tranchée nous viennent des études sans nombre et souvent superbes, comme celles où Georges Hugo se révèle grand artiste et met toute la vérité tragique du champ de bataille, il est cependant un grand nombre de peintres et de graveurs qui ont la force de se détourner de la lutte et d'évoquer le passé heureux, qui retournent aux études interrompues, rappellent le modèle ou vont poser leur chevalet dans le coin de nature préféré. Et cela nous vaut les expositions — car l'art ne perd jamais ses droits — aussi intéressantes que riches en contrastes.

Quelques-unes même font complètement abstraction de la guerre comme ce Salon des Tout-Petits où Meissonier se fût délecté, lui qui savait faire tenir toute une épopée en quelques centimètres carrés. La plus grande des œuvres exposées n'excède pas la largeur d'une main ; et dans ce cadre étroit, Antonin Calbet et Guillonnet évoquent toute la grâce féminine dans la liberté du nu ; Geoffroy, avec son charme habituel dit l'entière drôlerie des gosses en guerre, des petits jouant aux soldats, tambour au flanc ou trompette au bec. La ville du Grand Roi, Versailles et son charme tiennent, avec Gaston de Latenay, en des panneaux exigus comme ceux des miniaturistes d'antan, comme tout le beau soleil, la gaieté de la Provence, le pittoresque de Toulon dans les tableautins d'Eugène Dauphin. Plusieurs de ces paysages minuscules sont de vrais bijoux, ainsi d'ailleurs que beaucoup des petites vues croquées par Louis Dauphin au hasard de ses randonnées artistiques. Car ce gratte-ciel était avant la guerre un enragé chauffeur et cela nous vaut d'exquis petits moulins, des coins de ferme, des bouts de route d'une parfaite vérité. Et avec Vignal, et Luigini, et Rousseau, et Bompard, que de lilliputiens chefs-d'œuvre aussi, que de choses charmantes sur Venise, sur l'Algérie, sur Paris, dites en de minuscules formats!

Mais en majorité les expositions sont en somme à la guerre. A cette même Galerie Petit où les Tout-Petits firent prime, Lucien Jonas expose toute une suite d'estampes, pour la plupart déjà connues et admirées d'ailleurs, qu'il réunit sous le vocable bien v[illegible], bien choisi : *Les Grandes Vertus françaises.* Ce sont, avec un frontispice qui est lui-même une merveille de dessin et de couleur, une grande page d'émotion : *le Volontaire, la Semeuse, Je ne dirai rien, Ils l'ont tuée, Ceux de la Somme, le Rempart de Verdun, le Guetteur, la Grande Offensive, Avant l'Attaque, la Marseillaise en Alsace, Vers l'Esclavage*, le célèbre et cinglant *Gott mit uns, la Reprise de Fleury, Debout les Morts.* Chacune de ces estampes salue ou un trait héroïque de nos soldats, ou une des vertus sublimes de la femme de France (1).

L'exposition de la gravure en couleur et en noir est, dans son abondance, très variée. A côté de pages que la guerre ou sa haine inspire, d'œuvres où s'étalent ses misères, ses désolations et toutes les ruines qu'elle laisse après elle, d'autres évoquent, au contraire, les heures heureuses, les coins de terre belge ou française où il faisait si bon de vivre autrefois. Et parmi les premières, je m'en voudrais de ne pas citer l'émouvante série de gestes de femmes de Louis Icart : les femmes qui pleurent, celles qui fuient ; celle qui prie, celle qui espère, celle qui travaille, qui pioche, qui remplace l'homme, l'infirmière, l'épouse, la mère, ainsi que les vivantes eaux-fortes où Claudius Denis retrace les misères de nos prisonniers sur cette terre de haine qu'est la terre allemande, dans les immondes camps de concentration. *Le Lazaret, les Affamés, les Blessés, les Malades* sont, dans leur libre métier et leur couleur, autant de cris de haine et de protestation, Grebel évoque la grande retraite de Charleroi, la marche pénible vers Château-Thierry ; Louis Jou s'étonne que Dieu permette toutes les horreurs que l'Allemand commet ; Abel Truchet s'agenouille devant la douloureuse moisson de croix qui pousse chaque jour dans les champs. Dans sa belle planche du *Calvaire*, son burin commente cette légende, que tant de mères ne lisent pas sans quelque larme : « Nous aussi, Seigneur, nous donnons nos fils pour la paix du monde. » Puis au *Baptême du Feu* d'Abel Faivre, aux dessins en noir d'Hermann-Paul, à l'*Enterrement à Verdun*, de Maurice Neumont, au *Calvaire*, de Vasquez Diaz, également dédié aux mères, à l'*Émouvante Chaumière en ruines*, de Marc-Henry Meunier, succèdent les œuvres qui touchent à la guerre par l'évocation des chefs-d'œuvre qui ne sont plus, des églises, des cathédrales, des hôtels de ville détruits pierre par pierre, beauté par beauté, avec une haine stupide, et que Gilsoul, Gauguet, Jourdain, Fraipont, Henri Dupont, Marcel Herans, Salvator Hugard, Cassiers, Lochelongue, Pellens, Salles, Cretelle, et Carlu, portraiturèrent pieusement.

(1) Cette suite d'estampes est éditée chez A. Le Prince, 6, rue Racine, Paris.



A Versailles, par G. de Latenay.

Dans plusieurs de leurs œuvres, gravures ou lithographies, Eugène et Louis Dauphin évoquèrent aussi la Belgique qui n'est plus, mais avec le *Village le soir*, le second nous ramène aux heures paisibles d'autrefois, quand nos hameaux ou nos bonnes villes du Nord ou de l'Est s'endormaient dans la douceur des Angelus et l'or rosé du couchant. Mais Frantz Charlet dans la *Lecture* et le *Fabricant de Barques*, mais Celos dans le *Hameau hollandais*, mais Latenay, mais Henri Leriche, mais Gobo, Le Gout-Gérard, Maufra, Millière, reviennent délicieusement en arrière.

Tous, sans oublier Raffaelli, le toujours heureux rénovateur de la gravure originale, Scott, Renefer, Ulmann, Toussaint, Arnoux, si vibrant dans ses *Jeunes Héros*, ses *Cadets*, ses *Tapins*, ses *Bleuets*, Michel Cazin, Dauchez, Hansi, Luigini, Houdart, Levé, qu'ils aient œuvré dans la joie ou dans la peine, font preuve de talent et de vraie maîtrise. Ces vaillants imagiers ont rempli leur tâche ; c'est maintenant comme le dit leur éloquent préfacier Roger Milès « à l'amateur de faire la sienne ». L'artiste souffre plus que tout autre de cette longue guerre et il faut l'aider, lui qui ne se refuse jamais à aider les autres ; il faut puiser dans ses cartons ; et il n'y aurait peut-être pas là, ainsi qu'ajoute notre excellent confrère « qu'une bonne action. »

LEON PLÉE.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine



L'Embarras de Paris

L'EMBARRAS et non pas « les embarras » de Paris. Il ne s'agit point des embarras matériels que peignit Despréaux dans un de ses satires et qui devaient plus tard s'aggraver avec les complications de la vie moderne. Il s'agit d'un embarras moral. La question mérite qu'on y regarde de près. Maurice Donnay s'en occupait au cours d'un petit ouvrage applaudi l'autre jour à l'Opéra-Comique. J'indique ici le schéma de cette comédie ingénieuse et émue.

L'auteur, un auteur anonyme (mettons que ce soit Donnay lui-même), s'adresse aux spectateurs. Il leur explique qu'il a été chargé d'écrire une pièce de circonstance pour la représentation organisée au profit du Théâtre aux Armées. De cette pièce achevée et dont il doit surveiller les répétitions, il n'est pas entièrement satisfait. Il voit arriver ses interprètes. Il ne se montre pas à eux tout d'abord. Dissimulé derrière le buste de Corneille, il les écoute jaser, échanger des impressions et des souvenirs. Ces acteurs et ces actrices ont eu pour mission de se rendre depuis un an parmi les poilus, officiers et soldats, et de leur apporter, aux heures de repos, le délassement du spectacle... Ils sont touchés de l'accueil qu'ils ont reçu. La gratitude se mêle, dans leurs récits, à l'admiration. Ils décrivent la rusticité du décor, l'enthousiasme de l'auditoire ; ils retracent les exploits inscrits au livre d'honneur de chaque régiment ; ils citent les propos familiers, les mots ingénument sublimes saisis au vol, les traits où se reflètent l'abnégation sans pose, la divine patience des héros... L'auteur surgit et les interrompt...

« Rendez-moi mon manuscrit, dit-il; je le déchire. La pièce qui m'était demandée, vous venez de la faire. Ou plutôt ce sont eux, ceux de là-bas, qui l'ont faite en vivant les choses merveilleuses que vous avez contées. Que la littérature est vaine auprès de l'action! »

Et ceci l'amène à examiner le cas de conscience qui nous inflige à tous un tourment secret... En arrière du front, il y a la *nuque*. les non-combattants, les vieillards, les malades, les infirmes, (ajouterai-je les embusqués?... En existe-t-il encore?... Hélas!) ; il y a les habitants des villes ; il y a les enfants, les femmes. Quelle doit être, durant ces heures tragiques, leur attitude? Quelle qu'elle soit, elle sera critiquée, ou louée; jamais elle ne réunira l'unanimité des approbations. Maurice Donnay considère l'exemple de Paris. Je regrette de n'avoir pas sous les yeux, le texte du joli discours que Félix Huguenet a prononcé en son nom. Tant bien que mal je le résume.

Si Paris s'amuse, c'est-à-dire si Paris offre aux personnes qui y résident ou qui simplement y passent, des amusements, c'est-à-dire si Paris tient ouverts ses théâtres, ses cinémas, ses restaurants, ses cafés, ses boutiques d'antiquaires et de joailliers, ses grands magasins, un chœur de voix irritées s'élève. Comment, ô Parisiens, ô Parisiennes, osez-vous rire et jouir de l'existence et étaler vos richesses, et apparaître frivoles, sensuels, insouciants, alors que vos fils, vos maris, meurent ou souffrent, voués aux supplices du plus cruel des enfers? N'avez-vouz pas de honte? Un tel scandale se peut-il endurer? Il vous déshonore. Parisiens, ne travaillez que pour la patrie ; ensevelissez-vous dans la méditation et la tristesse. Parisiennes, soignez les blessés, tournez des obus ; rentrées au logis, filez la laine ; tricotez le chandail ; écartez de votre esprit toute pensée légère.

Mais à supposer que ces conseils soient docilement suivis, aussitôt éclateraient des plaintes non moins amères. Eh! Quoi! Paris prend le deuil! Paris se dépouille de ses élégances et de ses grâces! Paris privé de théâtres, de cinémas, de concerts, de lieux de plaisirs artistiques et mondains, Paris plongé dans les ténèbres, ce n'est plus Paris. Tandis que Vienne et Berlin conservent des façades illuminées et des rues bruyantes, la plus brillante des capitales du monde s'enveloppe des plis d'un voile noir! Quel succès pour l'ennemi! Songez aux déductions que sa perfidie coutumière affectera d'en tirer... Ne verra-t-il pas dans ce recueillement subit, dans ce silence, un indice de détresse? Le lourd ricanement de ses journaux montrera aux pays neutres une France appauvrie, inquiète, à demi vaincue... N'est-il pas préférable de réagir sous l'épreuve, de conserver les apparences de la belle humeur, de la santé, d'opposer aux coups de la fortune une sérénité imperturbable, une foi robuste en l'avenir? Ne faut-il pas aussi que les permissionnaires, désireux de se détendre les nerfs, d'oublier pendant une trop courte semaine leurs fatigues, puissent se divertir honnêtement? Ce luxe enfin, ces frivolités que vous voulez proscrire, nous restituent, par la main des étrangers, une partie de l'or sorti des caisses publiques. Des milliers d'ouvrières, d'employées, vaillantes et pauvres, y trouvent un gagne-pain. Otez-leur ces ressources, vous les condamnez à la misère, au désespoir, Paris a tout un peuple à nourrir...

Voilà les arguments pour et contre... Je les livre au lecteur. Qu'il les pèse, les mûrisse en son esprit. Que sa sagesse décide. Mais qu'il sache bien — je me rallie aux conclusions de Donnay — que le cœur de Paris, épris de lumière et de joie, est un cœur noble, ardent et fier... Il l'a prouvé au mois de janvier 1871, au mois d'août 1914. Toujours il allia le courage à la gaieté. De même qu'il mettait en chansons le pain du siège, plus récemment quand les *taubes* vinrent lui rendre visite, n'ayant pas assez de canons, à ce moment, il les cribla d'épigrammes... Tel fut, tel est, tel sera le caractère des gens de chez nous... D'Artagnan et Gavroche sont immortels, Dieu merci...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine



Forces Perdues

Ma chère cousine,

Il y a des moments où l'on se demande si certaines personnes se rendent compte du temps dans lequel nous vivons, si elles se doutent un instant de la somme de souffrances endurées sur cette terre et si elles soupçonnent quelque chose de la tragédie effroyable qui est en train de secouer le vieux monde sur ses bases.

A les voir agir on croirait qu'elles sont aveugles, sourdes, dépourvues d'âme et ayant égaré leur cervelle en quelque cachette mystérieuse... Elles vivent volontairement ignorantes de ce qui se passe, et regardent les choses de la guerre en curieuses, bien décidées à n'y prendre aucune part... Elles goûtent notre histoire comme on goûte certains romans-feuilletons qui débitent leur petite tranche quotidienne d'émotions... Des événements et de leurs conséquences émouvantes, de la douleur qui est au pays, elles s'en lavent les mains comme Ponce-Pilate..., ces aventures n'empêchent point leur appartement d'être bien chauffé ni leur table bien servie; elles n'ont aucune raison particulière de prendre le drame au tragique, ce qui les prédispose à le croire infiniment moins grave qu'on ne le dit.

Elles passent inconscientes et c'est là leur trait caractéristique, et c'est pourquoi elles restent des forces perdues pour le pays.

Ne croyez pas qu'elles soient forcément méchantes..., beaucoup, j'en suis sûre, seraient capables de bonté si on leur ouvrait les yeux, et peut-être même de dévouement si elles touchaient de près la misère de certains déshérités, mais elles ne savent pas. Elles n'ont point le contact électrique..., la divine étincelle ne jaillit pas, elles ne parlent pas la langue de la patrie !

Or, ce que je vais vous raconter est vrai, encore que cela ne soit pas croyable, et quand vous l'aurez écouté vous me direz si je n'ai pas raison de m'emporter contre certains aveuglements.

Vous savez combien la vie est dure aux pauvres gens, en cet affreux hiver... Le charbon manque, et le prix auquel on le délivre le rend inabordable... Mais tout de même, les petits gèlent dans le taudis qui est glacial, la mère entend tousser ses gosses et cela lui fend le cœur, et puis, il faut faire cuire la soupe, alors on se privera sur autre chose... Tout en ajustant son châle, la mère se demande sur quel chapitre rogner des économies... : la viande est un objet de luxe, l'œuf coûte sept sous pièce, le sucre on en a perdu le goût, le beurre représente une fortune, elle ne sait où donner de la tête..., et cependant elle va au plus pressé, au charbon... Elle passe sous son bras un seau, bien modeste, hélas ! elle recommande à la grande de veiller sur les petits frères, et la voilà partie... Elle a une bonne course à s'offrir avant d'arriver chez le marchand qui consent à vendre sa marchandise sur place. C'est là-bas, de l'autre côté de l'eau, et, relativement, le prix est raisonnable..., seulement cela se dit entre bonnes gens, de palier en palier on se raconte la nouvelle : « Vous savez, chez un tel, on peut avoir du coke qui n'est point trop cher... » Alors les femmes se précipitent, elles sont légion et obligées de faire la queue.

A les voir venir, on croirait qu'elles courent à quelque festin royal, à quelque bonheur défendu, et puis avec cette résignation touchante des gens habitués à souffrir, elles prennent leur tour et leur mal en patience, et les voilà qui attendent l'entrée du paradis, c'est-à-dire le moment bienheureux où elles pourront emporter la manne au fond de leur seau... Il fait mauvais à piétiner sur place, le vent est aigre, la rue pleine de courants d'air et le temps semble si long... La mère calcule l'heure du retour, l'ouvrage qu'elle a laissé en plan et qu'elle devait livrer le soir, et les larmes des gosses qui pleurent de froid; elle a l'âme bourrelée de misère et cependant elle reste vaillante : « Ils sont encore plus mal que nous aux tranchées, raconte-t-elle à la voisine, c'est juste qu'on paye chacun son tour... » C'est aussi l'avis de la voisine, car les femmes du peuple, quand elles ont du cœur, — et elles en ont presque toutes, — sont émouvantes dans leur misère; elles échangent leurs confidences sans acrimonie, elles se donnent des adresses d'œuvres qui viennent au secours du pauvre monde, elles mesurent leurs peines réciproques et se lamentent sur la dureté des temps... Vrai il n'y a pas de quoi « rigoler »..., remarquent-elles.

Mais ce qui est admirable, c'est qu'elles restent résignées aux coups de la fatalité. Elles possèdent la sublime philosophie des simples, qui consiste à ne point s'embarrasser de problèmes trop hauts, et à s'attaquer carrément, avec de bons poings solides à l'ouvrage qui est de leur compétence... Elles ne craignent pas d'y user leurs forces, elles savent bien que les alouettes ne tombent pas toutes rôties dans le bec, pas plus que le charbon ne vient tout seul dans les fourneaux... Elles ignorent l'égoïsme, on n'a pas le temps de penser à soi chez le peuple — on est bien trop occupé à nourrir la nichée, à raccommoder les hardes, à attendre... Ces bonnes créatures attendent toujours leur tour...; à la porte de l'hôpital, le petit dans les bras, elles attendent l'heure de la visite...; à la porte de l'entrepreneuse, l'ouvrage soigneusement empaqueté, elles attendent encore...; au dispensaire, pour obtenir le lait du nouveau-né, elles attendent encore et toujours; elles font queue pour acheter les quelques morceaux de charbon indispensables à l'humble ménage...; elles attendent éternellement... et le miracle est qu'elles ne se découragent pas... Elles subissent bravement leur sort et arrivent à se tirer d'affaire pour peu qu'on les y aide... La vraie et solide femme du peuple, quand elle est restée saine d'esprit, point contaminée par le mauvais exemple, point gâtée par l'alcool, est une des forces vives du pays. Elle mérite le respect, elle mérite aussi qu'on l'aime pour son endurance et qu'on l'honore pour son travail et pour toute la santé morale qu'elle dégage.

Et voilà où j'en voulais venir — ces vraies Françaises en châle, en jupon, qui ont donné leur mari aux tranchées, et souffrent comme eux, dans des logis éventés et luttent tous les jours durement pour remplacer l'homme parti, ces femmes qui font la queue à la porte des boutiques trouvent encore le temps d'élever des marmots et de gagner la miche de pain nécessaire... Et cependant elles donnent des nausées à certaines dames qui se trouvent incommodées de leur voisinage !...

« C'est insupportable, s'écriait l'une de ces personnes, — celle qui habite le troisième du bel immeuble dont le rez-de-chaussée abrite le débit de charbons — c'est insupportable, je ne peux plus sortir de chez moi sans trouver la porte cochère bouchée par des gens de mauvaise mine, qui viennent quémander du charbon à la boutique d'en bas, cela donne le plus mauvais ton à la maison. D'ailleurs, ajouta la dame, nous allons nous entendre entre locataires pour envoyer une plainte au propriétaire et le mettre en demeure de faire cesser cet état de choses. Nos loyers sont assez chers pour que la maison ne devienne pas la proie des mendigots. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait... Mais il se trouva que le propriétaire était un brave homme que ces doléances n'intimidèrent pas du tout; il estima qu'en temps de guerre, et par la disette, il était juste que les pauvres gens, qui d'ailleurs payaient leur consommation, vinssent se ravitailler comme ils pouvaient et dans la tenue de leurs conditions. Il envoya purement et simplement promener les belles locataires qui ragent encore et demeurent stupéfaites d'une telle audace...

Ainsi ces dames oisives, confortablement installées dans des appartements luxueux, n'éprouvent point d'autre sentiment, devant une misère si flagrante, que le dégoût... Le spectacle de ces femmes grelottantes, patientes et douloureuses, choque leur vue et ne touche pas leur cœur... Elles ne palpitent pas de pitié en regardant la longue théorie de ces éprouvées, elles ne sentent point le désir immense de soulager ces peines qui frappent leurs consciences, elles trouvent simplement que cela marque mal... Ce monde-là n'est point leur genre !...

Eh bien ! cousine, des profanations de cette espèce me révoltent, elles me semblent antédiluviennes, d'un esprit absolument haïssable..., elles sont une honte... et marquent d'une grande tache notre admirable Epopée. Elles prouvent que certaines femmes peuvent traverser une époque comme la nôtre sans être bouleversées, et c'est pitié de les voir, dans leur sot orgueil, mépriser des femmes en châle et en jupon, qui peinent en attendant le retour de l'homme..., en attendant le soldat qui se bat pour leur garder une patrie.

C'est avec déférence qu'il faut saluer les bonnes ménagères qui attendent au pied des portiques les éléments du feu sacré...

Car elles entretiennent les foyers de





Composition de LUCIEN JONAS

ILS ONT L'AGE DES MIENS...

France, ces femmes du peuple, les humbles foyers qui répandent la grande, l'inépuisable, la miraculeuse chaleur dont le pays a besoin...

C'est avec tendresse qu'il faut se pencher sur leur misère, et c'est là tout notre devoir.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

***La Belle Algérie,* par M. C. Jonnart**

Il nous est accordé trop peu de place pour rendre compte comme il le faudrait des conférences si intéressantes de l'Université des Annales. Celles des Colonies semblent attirer un public très éclairé, très averti et qui se passionne aux questions soulevées par le conférencier.

Voici en quels termes M. Saint-Germain, sénateur et vice-président du Sénat, rend compte dans le carnet du Parlementaire (1), de la séance sur la belle Algérie, qui fut présidée par M. Etienne :

« Ce fut le titre d'une agréable et instructive conférence faite il y a quelques jours aux Annales, par mon ami et collègue M. Jonnart, sous la présidence de l'un des plus anciens et plus dévoués représentants de l'Algérie, le député d'Oran, M. Etienne.

» La salle était comble. L'auditoire habituel était là, très attentif à la parole de M. Jonnart, qu'on savait éloquente et autorisée. Hâtons-nous de dire que l'excellent effet sur lequel on comptait fut produit.

» Et de fait, la belle Algérie fut là, dépeinte et racontée sous ses vraies couleurs, sous la plus éclatante réalité, faite de son ciel si pur, de son soleil si radieux, de la gloire de son passé, de ses fiers espoirs de demain. M. Jonnart, M. Etienne la connaissent bien. Ils peuvent discuter de la question algérienne, car ils l'ont vécue et étudiée pendant de longues années. »

***Lamartine intime,* par M. Louis Barthou**

Ce fut un Lamartine intime et délicieux que M. Louis Barthou présenta à son public des Annales, Alphonse, l'enfant de Milly, celui qui vécut la plus tendre des enfances dans un jardin plein de rêves et de fleurs, à l'ombre du clocher dont il aimait entendre les sons argentins... C'est là qu'il laissa les meilleurs souvenirs, qu'il écrivit ses plus beaux vers, c'est là qu'il revint chaque fois que son cœur éprouvait une peine, c'est là qu'il connut des joies infiniment douces, appuyé sur le cœur d'une mère incomparable.

Ah! le joli tableau plein d'émotion, plein de fraîcheur que M. Louis Barthou brossa avec un talent rare. Personne n'a fait comprendre plus profondément que lui, l'âme de ce grand poète. Il le montra avec ses défauts, ses enfantillages, son désordre et sa noblesse native. Ce fut une heure de confidences familières et tendres qui laissa le public sous le charme...

Toutes ces conférences sont publiées dans le *Journal de l'Université des Annales* (10 francs par an).

Le Nº 1 de l'année 1917 a été reçu le 1er janvier

L'Université des Annales rouvre ses portes le 15 janvier, par une conférerence de M. André Lichtenberger, sur le Maroc.

(1) *Le Carnet de la Semaine.*

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire nº 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Les fêtes de Noël et du jour de l'An ont été une douceur pour nos chers blessés, grâce aux libéralités charmantes, aux prévenances, aux tendres gâteries dont ils ont été l'objet. Notre ancien chef et ami L. Martin qui, parti pour les armées d'Orient, ayant bravement fait son devoir là-bas, est revenu en France en congé de convalescence, avait tenu à faire lui-même les repas de « galas » de Noël et du jour de l'An. Les blessés, ravis de ces festins, firent une ovation à leur maître Vatel, qui est lui aussi un brave soldat comme eux, et est à l'occasion un poète..

Paris reçoit peu de blessés en ce moment et l'hôpital connaît une ère de calme à laquelle il n'était point accoutumé et qui prépare sans doute quelque grande et prochaine reprise de travail. En attendant, nos fidèles amies ne se lassent pas. Mme Rutlidge, en nous envoyant sa magnifique collecte, à laquelle collabore en de si imposantes proportions Mme Sloper, nous écrit :

« Dites bien à tous vos chers soldats blessés comme on les aime ici, à Rio, comme on pense à eux; puisse notre envoi vous aider à soulager leurs souffrances et leur apporter la chaleur de notre admiration et de notre affection. »

Nos Envois au Front

Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé ont fait cette semaine leur 37,087e envoi!..., et elles viennent de commencer le quatorzième registre sur lequel soigneusement elles inscrivent les noms de nos protégés. Chers livres, qu'on aimera à relire plus tard, et qui représentent tant de bontés de la part de nos cousines, tant de méthode et tant de patience de la part de notre belle et fidèle équipe de collaboratrices...

Seulement, malgré tout, combien il manque de trésors! Notre armoire à chaussettes est à l'heure qu'il est déplorablement dégarnie. Nos piles de cache-nez s'abaissent dans des proportions inquiétantes, nos rangées de chemises se clairsèment et quant aux caleçons, aux chandails, autant n'en pas parler, ils se comptent, les rafles du jour de l'An ont été terribles. Qu'on ne craigne pas de nous envoyer de tous ces bons lainages et aussi quelques vieux draps. L'Ouvroir y trouve des merveilles en taillant dedans des serviettes, objet très apprécié de nos soldats du front, des mouchoirs, et d'ailleurs tout ce que nous envoient nos cousines est utilisé avec soin. Nos soldats du front n'ont pas toujours la possibilité de laver leur linge. Et c'est ce dont ils souffrent le plus.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons eu la joie cette semaine d'envoyer encore quelques gros colis. Vous plaît-il d'en savoir le détail?

Au camp de Havelberg, 25 kilos de chocolat, 48 boîtes de lait; — au camp de Parchim, pour les prisonniers serbes et russes : une caisse de cent boîtes de bœuf aux tomates, chacune de 1 kilo; — au lazaret de Berlin, 100 boîtes de sardines; — au camp de Langensalza, pour les prisonniers nécessiteux qui nous ont été recommandés par le président, 100 boîtes de bœuf aux tomates pesant chacune 1 kilo; — au camp de Magdeburg, 125 boîtes de 500 grammes de bœuf à la gelée...

Il nous semble que nous n'avons pas remercié comme elle le méritait une des plus chères propagandistes de notre œuvre, la comtesse d'Ainville.

Cette éminente et charmante femme, qui est un peu, là-bas, un apôtre de la charité, a su s'entourer de disciples qui la suivent fidèlement dans sa tâche.

Elle nous a envoyé un beau don de mille francs provenant d'une fête qui a eu lieu à Rio de Janeiro en l'honneur de Ruy Barbosa et qui fut l'occasion d'une enthousiaste manifestation en faveur de la France.

On voit quelle aide reçoivent nos prisonniers, et si l'on ajoute celle donnée par nos 8,000 marraines qui directement font leurs générosités, on reste confondu de tant de tendres et efficaces dévouements. Et cependant combien de prisonniers sont encore à placer.

Pour les Aveugles de M. Brieux

L'intérêt porté à ces chères et grandes victimes de la guerre est toujours aussi vif. On en jugera en parcourant la liste de souscription pour les aveugles de M. Brieux qui paraît dans le *Journal des Blessés aux yeux*, offert à tous les aveugles et à tous les généreux amis des aveugles.

Nous avons reçu pour eux 1,623 fr. 15. Parmi les donateurs, nous trouvons le personnel de la maison Geismar et Cie..., le tribunal de Batna..., les élèves de l'Ecole de filles de Vignacourt..., les agents de la Compagnie française du port de Rio-Grande et les frères Maristes de cette ville, qui ont déjà tant fait pour nous.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

125e LISTE DE SOUSCRIPTION

21e LISTE DE LA 3e ANNÈE
(Du 16 au 23 décembre 1916)

M. Godart, Cormeilles, 4 fr. — Mlle Girard, Northampton, 17 fr. — M. Maher, Conlie, 5 fr. — Mme Ducamp, Mont-de-Marsan, 5 fr. — M. Donadille, Dufaur, 200 francs. — Mme Dorlanne, Alfortville, 8 fr. 25. — Mlle Wabras, Chartres, 28 fr. — M. Dubois, sous-lieutenant 11e dartillerie, 5 fr. — M. Cluzeau, Le Dorat, 2 fr. 25. — M. Bond Orme, Worthuig, 28 fr. — Dr Zaliqzon, Cleveland, 16 fr. 50. — M. Jalade, Saussac-l'Eglise, 5 fr. — M. Devillers, 24 fr. 50. — Mme Ruggiers, Toulon 5 fr. — Mme Gail, Maintenon, 10 fr. — M. Granier, Crépy-en-Valois, 50 fr. — M. Lapouille, Haïphong, 2 fr. — Ch. Bd. La République, 40 fr. — M. Patrois, 10 fr. — M. Coldefy, Vitry-Port, 1 fr. — Daniel Havre, 5 fr. — M. Beaudoin, Xertigny, 5 fr. — Mme Guépet, 5 fr. — Anonyme, 25 fr. — Un vieil abonné des Annales, 5 fr. — M. Max Ruf, Borgosena, 27 fr. 25. — Une abonnée, 2 fr. — Mme Parpette, Vienne, 1 fr. 50. — Mlle Bonnefoy, Marseille, 50 fr. — D. R., Saint-Hilaire, 12 fr. — M. Feuille, Buzet-sur-Tarn, 37 fr. 25. — M. Burkel, Leviers, 12 fr. 25. — Mlles Sof, Tunis, 14 fr. — Mme Faure, Grasse, 2 fr. — Mlle Lasserre, Santiago, 60 francs. — M. Demeure, Hostun, 5 fr. — Mme Grambank, Lincoln, 7 fr. — Mlle Lanvers, Morillon, 12 francs 25. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Dufour, Fontenouilles, 2 fr. — M. Blanchier, aux Pennes, 5 fr. — M. Préclin, Poitiers, 5 fr. — M. Calle, Larequebrou, 3 fr. — Mlle Largeteau, Mehun-sur-Yèvre, 26 francs. — M. Daubenton, Frouard, 5 fr. 25. — Mme Berthier, 10 fr. — Mlle Paul, Le Caire, 12 fr. — Mlle Ribon. 10 fr. — Marguerite André, 10 fr. — M. Delaplace, Breteuil, 4 fr. 25. — M. Golaz, Montreux, 14 fr. 25. — Mme Ablon, Bernay, 3 fr. — M. Strupler, Annecy, 2 fr. — Mme Vincent, Haïti, 50 fr. — Mlle Cécile Réan, Vassar College, 10 fr. 30. — Mlles Glaser, Toulouse, 10 fr. — Une mère de soldat, 5 fr. — Mlle Jacquemet de Fromentel, Besançon, 20 fr. — Mme Schuster, Londres, 3 fr. — Mlle Jolly, Buenos Aires, 12 fr. — Mme Labrosse, Bourbon-l'Archambault, 8 fr. — Anonyme, 11 fr. — M. Troadec, Brest, 10 fr. — Comtesse de Parangua, Rio de Janeiro, 62 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Descrimes, Saint-Martin-de-Gayne, 5 fr. — Mme Poisson, Poitiers, 2 fr. — Mlle Cognacq, au Bois, 10 fr. — M. Babin, La Ferté-sous-Jouarre, 10 fr. — Une abonnée, 5 fr. — Mme Arnal, Angers, 12 fr. 50. — Mlle Lascoutz, Buenos Aires, 35 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio de Janeiro, 1,304 francs 35.

Total général de cette 125e liste ...... 2,440 fr. 90

(A suivre.)

Poésie
M COLOMBAZ

L'ANNEAU DU SOLDAT

Musique
DE
C. CHAMINADE

All° Mod^to

f marcato. — *mf* — *mf* — *p* — 8

L'anneau que vous m'a_vez don_né N'a ni bril_lant ni per_le fi_ne, Il est de mo_deste a_lu_mi_ne Et très ru_dement ___ fa_çon_né.

f — *f* marcatiss. — *p* — *dim.*

p dolce. Mais nul bi_jou, d'art raf_fi_né, Ser_ti d'or et de cor_na_li_ne, ___

cresc. suivez. — Rit. dolce. — *mf* a Tempo. — *f* — *p* dolce. — dim. — *p*

N'a le re_flet dont s'il_lu_mi_ne L'an_neau que vous m'a_vez ___

don - né. *f* L'anneau que

f *mf*

vous m'a - vez don - né Fut l'en - gin de mort qui ful - mi - ne; *f* Il sif - flait vers

f

vo - tre poi - tri - ne, Le vil mé - tal dont il est né.

ff *ff* *ff* *marcatiss.*

dolce. Mais vous ci - se - leur obs - ti - né, *p dolce.* Fon - dant l'arme en grâ - ce di -

mf *p* *p* *p dolce*

vi - ne, Vous in - crus - tiez d'une é - glan - ti - ne *poco rit.* *a Tempo.* L'anneau que vous m'a - vez

m. g. *suivez. dolce.*

pp don - né.

f *pp*

POUR LA RACE

VI. — LES CAUSES DE DÉPOPULATION
L'ALCOOLISME

Manger et boire sont les nécessités quotidiennes de notre vie. L'une comme l'autre peut, par l'usage, conduire à l'abus. Toutefois, entre l'un et l'autre excès, il y a une différence qui fait une inégalité de dégradation.

La gloutonnerie de la nourriture est une voracité toute matérielle, un gavage de la bête qui est en l'homme, sans autre but que la satisfaction d'un instinct animal. L'ivresse est un vice moins simple et si elle contient une part de sensualité abjecte, elle n'est pas sans rapports avec l'esprit. Elle le distrait des réalités, elle crée pour lui des illusions reposantes, joyeuses, consolatrices. Elle offre sa tentation non seulement au corps, mais à l'intelligence, elle contient une part d'idéal. Voilà pourquoi elle est si tenace, si répandue, si ancienne, et pourquoi Pline résumait en ces termes les plus vieilles annales du monde : « Toute terre s'enivre. Le vin a plus excité les désirs des hommes qu'aucune autre sève de la nature, et où la misère de la terre n'a donné que des grains, on a trouvé le moyen de rendre par eux l'eau enivrante. »

Le monde ignora longtemps que ces breuvages miraculeux doivent leur vertu de transfigurer la vie à une métamorphose intime et invisible de leurs molécules : elles contenaient du sucre et la fermentation avait changé ce sucre en alcool. Mais cette ignorance n'empêchait pas les foules de pressentir que l'efficacité de leurs breuvages favoris pouvait s'accroître, et de souhaiter qu'au lieu d'être épandue et comme affadie en la masse liquide, elle fût concentrée en un extrait où résiderait toute son énergie, et où les altérés puiseraient à moins longs traits, plus vite et plus complètement la joie et le repos. Comme le besoin crée l'organe, le désir des peuples suscita l'ingéniosité qui, des liquides enivrants, parvint à isoler par distillation l'alcool.

Lorsqu'au douzième siècle on réussit à l'extraire et à obtenir pour dix volumes de vin un volume d'alcool, on crut avoir accompli le double souhait des anciens, qui rêvaient de boire le bonheur à deux sources, le Léthé et Jouvence, l'oubli et la jeunesse. On crut avoir réuni les vertus de ces deux eaux en une seule, qu'on salua d'un nom triomphal : « eau-de-vie ».

Jusqu'au dix-neuvième siècle, elle garda son renom de liqueur bienfaisante. Elle coûtait cher. Quelques bouteilles qu'on laissait vieillir et qu'on vidait lentement réparaient les malaises et parfumaient les fêtes, A l'ordinaire, l'alcool n'était absorbé qu'avec le vin, le cidre ou la bière, dont il faisait l'énergie stimulante, il ne pénétrait que dilué dans l'organisme; et, apportât-il avec l'ivresse une perturbation aux activités de l'intelligence ou du corps, ce trouble momentané ne laissait pas de désordre durable et croissant.

Tout a changé quand, au dix-neuvième siècle, l'industrie a tiré l'alcool de substances nouvelles. Il était naturel qu'on le cherchât d'abord dans les plus riches en sucre. La fabrication de celui-ci laissait inemployé un résidu sirupeux : de ces mélasses fut tiré l'alcool. L'industrie le sut extraire aussi de la betterave. Elle parvint à l'isoler des farineux même et le trouva dans la pomme de terre. La production prit alors ce double caractère d'être presque illimitée et très peu coûteuse. L'alcool, grâce à la longue renommée qu'il s'était faite quand sa rareté et son prix prévenaient les excès de consommation, devint soudain un des produits habituels et principaux qui entrèrent dans l'alimentation publique.

De là un intérêt tout nouveau à savoir si cet aliment était utile ou nuisible à l'homme. Le problème occupa la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

On savait que la nourriture accomplit dans le corps un travail d'entretien et de réparation, que ce travail y crée et y maintient la chaleur nécessaire à la vie, les expériences poursuivies tendaient à déterminer l'efficacité de chaque aliment, et proportionnaient sa valeur nutritive à l'élévation de température qu'il produisait dans le corps.

Les savants de laboratoire appliquèrent à l'alcool leurs méthodes habituelles : pour eux, toute substance étant égale à elle-même, en toutes ses parties, la portion d'alcool qu'ils étudiaient, enfermée dans les parois de récipients inaltérables était indifférente. Après avoir constaté que la quantité analysée par eux possédait les *calories* caractéristiques d'une substance nutritive, ils déduisirent que la même propriété se retrouverait dans toute quantité d'alcool, et conclurent : l'alcool est un aliment.

Les savants de clinique, habitués à observer les effets des substances sur la sensibilité du récipient humain, répliquèrent que l'effet produit par l'alcool sur l'organisme, loin d'être invariable, dépendait de la quantité absorbée. Après quoi eux-mêmes se divisèrent. D'abord les médecins des clientèles tempérantes et accoutumées à ne boire que l'alcool d'un vin loyal ou d'une bonne bière concluaient qu'il n'est pas redoutable; s'il leur fallait lutter contre l'atonie de l'organisme, ils présentaient volontiers l'excitation réparatrice dans une coupe de champagne ou dans un petit verre d'eau-de-vie comme un remède. Mais d'autres médecins étaient en rapports de plus en plus fréquents avec les habitués de l'alcool, qui l'absorbaient à haute dose. Pour ceux-là, la vérité sortit terrible des plus consciencieuses enquêtes (1). L'alcool est un poison. Il y a une proportion entre le poids de l'être vivant et le poids de l'alcool qu'il peut boire. L'homme, s'il est très sain, peut supporter 22 grammes d'alcool par jour. Au delà, toute la puissance bienfaisante de l'aliment est détruite par la puissance du poison. Sans doute, il donne des calories, mais comme le champignon vénéneux. Sans doute, il active la digestion, mais « il l'active à peu près comme le feu de cheminée ramone le tuyau de fumée en le dégradant. » (2). Ses amis prétendaient que sa malfaisance était due à la mauvaise fabrication du liquide industriel, mais que la vieille eau-de-vie de bon vin restait innocente, et ils voulaient qu'à cette condamnation contre le vulgaire des alcools et des alcoolisés échappât au moins une aristocratie de liquides et de buveurs. Des expériences décisives prouvèrent que la qualité de l'alcool importe peu, que peut-être même les eaux-de-vie réputées les meilleures sont les plus toxiques. Il fut mis hors de doute que les substances mélangées à l'alcool pour faire les vermouths et les absinthes, de basse ou de haute marque, rendent ces breuvages encore plus délétères. Et l'Académie de médecine, dans sa séance du 10 mars 1903, clôturait le débat en condamnant, à l'unanimité, des boissons dangereuses ou nuisibles comme toutes les essences naturelles ou artificielles sans exception.

Sans contester la sentance, plusieurs de ceux qui tiennent pour le premier des intérêts sociaux la permanence de la race humaine par l'abondance des enfants, plaidèrent en faveur de l'ivresse les circonstances atténuantes. Elle rend celui qu'elle a vaincu plus incapable de lutter contre ses instincts par des vouloirs, contre ses attraits immédiats par des calculs d'avenir. Elle fait plus impérieuse pour l'homme et la femme à demi-conscients la voix de la nature, la génération. Que certaines gens aient besoin de perdre un peu la tête pour accomplir par oubli un devoir, et que les naissances se multiplient, surtout dans les milieux populaires, après les franches lippées, soit : ce n'est pas d'aujourd'hui que naissent les « enfants du dimanche ». Mais, entre jadis et aujourd'hui, rien n'est commun que ce nom. L'ivresse d'autrefois n'était qu'une titubation dans la marche, un interrègne de facultés que l'homme conservait entières et l'enfant de cette ivresse les recevait intactes, lui fussent-elles transmises avec un penchant à les noyer quelquefois dans les pots. L'enfant de l'alcoolisme n'est plus celui-là. L'alcoolisme est une maladie permanente qui s'aggrave par sa durée. Les stigmates visibles qu'il partage avec l'ivresse, sont pour lui les moindres. C'est à l'intérieur qu'il poursuit son pire désordre. Entre les deux doses extrêmes, l'une assez faible pour n'agir que comme stimulant de la vie, l'autre assez forte pour être immédiatement mortelle, toute absorption d'alcool est toxique, d'autant plus qu'elle est plus considérable et plus renouvelée. Elle ne réchauffe plus, elle brûle ; elle ne lubrifie plus, elle corrode; elle n'active plus, elle use à la fois le corps et l'esprit. Les médecins résument d'un mot toute la débilité qu'il introduit où il pénètre : il fait au jeune homme des organes de vieillard. C'est ce vieillard, jeune ou vieux, qui procrée. L'enfant héritier de cette faiblesse y ajoute, car, dans la fatalité presque irrémédiable de sa destinée, est la soif du poison qui a transformé son père ;

(1) Je ne peux en donner ici que la conclusion. Pour ceux qui seraient curieux d'en suivre le détail, je signale : *L'Alcoolisme et ses remèdes*, par Maurice Vaulaer. Colin, 1907; *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre*, par le Dr Jacques Bertillon. Lecoffre, 1904; *Le premier Congrès national contre l'Alcoolisme*. Asselin et Houzeau, 190[illegible].

(2) Dr G. Papillon. *Congrès national contre l'Alcoolisme*, p. 326.

à son tour, s'il crée, il transmet à un fils une force moindre encore ; et cette suite de dégénérescences conduit vite à l'ultime représentant d'une vie si inapte à se défendre, qu'elle devient incapable de se transmettre. Et les observations confirment que, en effet, à la quatrième génération d'alcooliques une famille s'éteint.

Donc, l'alcoolisme fît-il ses premières victimes parmi les hommes d'aujourd'hui, leur descendance serait menacée de disparaître avant deux siècles. Et si les alcooliques d'aujourd'hui sont les seconds ou les troisièmes de leur famille, elle est menacée d'une destruction bien plus prochaine. La natalité la plus féconde dans un peuple condamné à mort par l'alcool ne serait qu'un sursis d'exécution. Si le nombre d'enfants créés encore par lui a de quoi rassurer ceux qui pensent seulement à aujourd'hui, la qualité de ces rejetons est pour effrayer quiconque songe à demain. Et qui peut se prétendre le défenseur de la race s'il n'a regardé plus loin que demain?

Si le danger pour elle se mesure à la quantité d'alcool qu'absorbe la population, cette quantité, variable avec les personnes, et parfois en chaque personne, n'est pas constatée par le détail. Tout ce qu'on peut est diviser la quantité d'alcool bu dans un pays par le nombre des habitants, et établir ainsi la consommation moyenne. Or l'hypothèse d'une consommation moyenne par habitant ne répond à aucune réalité : comme en tout pays la majorité des habitants est faite de femmes, d'enfants et de vieillards, qui boivent peu, toute moyenne est beaucoup trop forte pour les uns et beaucoup trop faible pour les autres. Néanmoins, il n'est pas impossible d'en tirer quelques enseignements.

Comme l'alcool chimiquement pur, qui est à 100°, n'est pas buvable, et comme l'alcool du commerce est à peu près à 50°, il faut doubler la quantité d'alcool pur qui est recensée quand on veut savoir la quantité d'alcool comestible qui est absorbé. Le chiffre moyen de cette consommation par habitant et par an est de 7 litres et demi en Europe. Ses divers peuples se répartissent en deux groupes, l'un où l'on boit davantage, de 14 à 8 litres : il comprend le Danemark, la Belgique, les Pays-Bas, la Russie, la Roumanie, la Serbie, l'Autriche, l'Allemagne, la France ; l'autre, qui boit moins, de 7 à 3 litres : la Suède, la Suisse, les Iles-Britanniques, la Norvège, la Finlande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal.

Heureusement pour les réformes, les vices n'apparaissent pas seulement en figures de chiffres sur le papier, ils apparaissent sur le visage de l'homme, leur victime. Au milieu du dix-neuvième siècle, ce visage parut si ravagé par l'alcool dans le nord de l'Europe et aux Etats-Unis, que les nations s'y virent menacées. Pour leur salut elles recoururent à des moyens très divers, comme si, dans l'incertitude du meilleur, elles tenaient pour le meilleur de les essayer tous à la fois. Choix des personnes autorisées à vendre les spiritueux, nombre des distilleries, nombre des cabarets, pénalités contre l'ivresse, interdiction de certaines boissons, impôts sur celles qui restaient permises, propagande par les sociétés de tempérance, préparèrent des résultats proportionnels aux efforts. Les pays scandinaves, qui avaient été les plus alcooliques, sont devenus, par la volonté commune, les plus tempérants de l'Europe. Et en Russie, le pouvoir d'un seul a, en un instant et par un mot, chassé de tout l'empire l'alcool.

De tous les pays, le plus inerte a été le nôtre, bien qu'il fût, ou plutôt parce qu'il était le plus malade. Les statistiques semblent moins pessimistes, puisqu'elles attribuent à la France une consommation inférieure à celle de plusieurs Etats. Mais ces Etats sont ceux où, dès la vulgarisation de l'alcool industriel, l'alcoolisme a été endémique. Ces nations, même si elles dépassent encore la France par leur alcoolisme, sont moins buveuses qu'elles ne l'étaient au milieu du dix-neuvième siècle, elles se corrigent. La France a suivi la pente contraire, elle a de plus en plus cédé au vice dont les autres guérissaient.

Presque toutes les nations ont réduit le nombre des établissements où l'on absorbe l'alcool, quelques-unes dans des proportions extraordinaires. En 1830, la Russie avait un cabaret par 270 habitants, le Canada par 250, la Norvège par 200, la Suède et la Finlande par 100 ; en 1900, la Russie avait un débit par 1170, la Suède un par 5000, le Canada, la Norvège et la Finlande un par 9,000 habitants. Dans ces pays, la population augmente et le nombre des cabarets diminue. En France, la population a cessé de croître, mais les cabarets ne cessent pas de multiplier. Au moment où commençait en France l'alcoolisme, le gouvernement avait le droit d'ouvrir et de fermer les débits ; en 1880, le Parlement a renoncé à ce droit et la liberté des cabarets a été la plus sacrée pour la troisième République. La liberté de l'ivrognerie a été aussi plus garantie que nulle autre à chaque Français, car l'unique et anodine loi de 1875 contre l'ivresse est tombée en désuétude. Pas davantage n'a-t-on voulu que le Français payât pour son vice, que la cherté fît plus rare le poison, ni que l'Etat, s'il ne protégeait pas la race, protégeât du moins les finances et allégeât, par la surtaxe des intempérants, les impôts des sobres. Le droit des distillateurs à produire l'alcool, des débitants à l'offrir, du passant à l'absorber, du bouilleur de cru à l'avoir pour rien, a été seul respecté : quelle place tant d'intérêts particuliers laisseraient-ils à l'intérêt général? Aussi la France, à la veille de la guerre, avait-elle près de 500,000 établissements où se vendait l'alcool. Si leur accroissement avait répondu au goût de la clientèle, il l'avait augmentée à son tour. En 1830, chaque Français consommait en moyenne 2 litres d'eau-de-vie ; en 1860, 4 litres ; en 1890, 8 litres ; à la veille de la guerre, près de 12. Mettons au jour les conséquences cachées dans ces chiffres. Si un homme ne peut absorber impunément plus de 22 grammes d'alcool pur, il doit se limiter à 40 ou 50 grammes au plus d'alcool commercial. 12 litres de cet alcool représentent 12 kilos, 12 kilos partagés en 365 laissent à chaque jour de l'année plus de 30 grammes. C'est cette quantité que chaque Français boirait si tous les Français avaient l'habitude de l'alcool. Et comme, parmi ces Français, les enfants et les femmes dominent, la dose, manifestement trop forte pour eux, suffirait à propager dans la majorité de la population l'alcoolisme. En fait, la plupart des enfants et des femmes sont tempérants, mais le mal ne les épargne que pour accabler d'autres plus lourdement. Est-ce la moitié de la population qui s'abstient d'alcool ? Alors celui qui en boit consomme, au lieu de 12 kilos, 24. C'est-à-dire que la moitié des Français boiraient par jour 66 grammes d'alcool. Le nombre des intempérants n'est-il que le quart des Français ? Chacun d'eux absorbe alors 48 kilos d'alcool, c'est-à-dire 133 grammes par jour, cinq ou six fois la dose au delà de laquelle commence l'intoxication : c'est le quart de la nation qui hâte sa fin prochaine.

Au moment où a éclaté la guerre, si nous n'occupions pas seuls la première place que nous disputaient les Belges, nous la partagions avec eux. Nous avions un débit de boisson par 80 Français. Nous étions sans rivaux dans la pratique de la plus redoutable des intoxications. Nous étions la patrie de l'absinthe, et l'on en buvait dans la France seule plus que dans tout le reste du monde. Ce n'est pas l'avarie, c'est l'alcoolisme qu'on aurait pu avec justice nommer « le mal français ».

Il faut méditer cette longue suite d'humiliantes constatations, mais qui se termine dans la surprise d'une vérité encourageante. La guerre, restauratrice d'ordre a d'un coup armé l'autorité que tous les pouvoirs réguliers trahissaient depuis si longtemps. L'absinthe a été chassée de France. Un acte a été accompli, présage d'autres. Parmi ces Français qui ne pouvaient se passer d'elle, pas un ne s'est levé pour se plaindre. Une vieille habitude s'est rompue en un instant, un vice a disparu sans effort. Pourquoi? Parce que l'âme de la France était remplie d'une grande pensée, d'une grande évolution, d'une grande vertu. Il n'était plus besoin pour elle ni d'oublier, ni de faire des rêves. Un plus bel idéal qu'on n'en cherche dans l'ivresse, se trouvait dans la vie.

Nous voici revenus à l'idée essentielle, à la cure souveraine. L'homme ne traîne pas impunément une vie sans clartés, sans mission, sans bonheur. Ces indigences creusent en elle un vide dont la nature a horreur. Réconcilier chacun avec la vie est l'œuvre de tous, des gouvernements et des particuliers, la tâche sociale. Quand l'homme par l'ivresse se fuit lui-même, et s'évade pour échapper aux anxiétés de la vie, aux ténèbres de son destin, aux reproches de sa conscience, aux injustices de son sort, ce malheureux n'est pas le seul coupable. Coupables aussi ceux qui se disent ses frères et n'ont fait rien ou pas assez pour rendre son sort moins rude, et dans sa mansarde de pauvre ouvrir du moins une fenêtre à l'espérance. Plus coupables ceux qui se disent ses chefs, s'ils lui laissent l'âme vide des certitudes où les épreuves trouvent

une noblesse et la vertu une raison. Quand n'ayant pas accru et parfois ayant détruit en l'homme ce qui fortifie, ce qui élève, ce qui console, ils ont peur de lui, leur délivrance est son ivresse où il oublie sa misère et ceux qui ne la soulagent pas. Voilà l'explication profonde des impuissances et des complicités qui furent les nôtres en face de ce grand péril et de ce grand avilissement. Ceux-là seuls luttent efficacement contre l'alcool, qui donnent à l'homme des raisons de comprendre, d'estimer et d'aimer l'existence telle qu'elle est. Les vainqueurs de l'ivresse seront ceux grâce auxquels l'homme n'aura plus besoin d'illusions et de rêves pour tromper le désenchantement de vivre.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.

(A suivre.)

Les Buts de Guerre

Nous concevons très bien qu'une partie de l'opinion allemande réclame du chancelier quelques précisions sur les « buts de guerre ». L'Allemagne, en effet, ayant entrepris la guerre dans le dessein avéré et cynique de s'enrichir, de s'agrandir et de dominer, il est naturel qu'on y veuille connaître le degré de richesse et de grandeur où l'on se déclarera satisfait.

Mais nous, nous Français, cette question des buts de guerre ne nous presse point ; et rien ne serait à la fois plus dangereux et plus puéril que de les fixer déjà. Surpris en pleine quiétude, mal préparés à la guerre dont notre esprit repoussait les dures images, nous n'avons d'abord pensé qu'à nous défendre. Puis, très vite, nous avons compris qu'il s'agissait pour la France de vaincre ou de disparaître en tant que nation libre. Et notre but désormais c'est la victoire complète, la défaite et l'humiliation de l'ennemi, et le châtiment de ses crimes. Ce but sera atteint le jour où l'Allemagne sera réduite par nos armes à implorer la paix.

Alors seulement le débat sur les conditions de cette paix aura sa place, prendra sa valeur. Avant cette heure, toute discussion, toute controverse là-dessus est un principe de faiblesse et ne peut qu'enrayer l'élan du pays. Aux soldats et au peuple qui ont accepté la tâche formidable de vaincre l'Allemagne il est imprudent de dire : « Vous ne devrez pas abuser de la victoire, car l'Allemagne n'est pas tout entière responsable de sa caste militaire. L'Allemagne a le droit de faire partie d'une future société des nations et de jouir des avantages de cette société. »

Cette triste casuistique intervenant dans l'action a de quoi l'amollir et la troubler. Pour continuer la lutte, il faut, au contraire, une passion, un enthousiasme sans cesse renouvelés, une haine de l'agresseur sans cesse accrue, toutes les forces matérielles et morales unies en un faisceau simple et indissoluble.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

La Philosophie
de Courteline

OÙ L'AUTEUR PARLE LITTÉRATURE POUR FAIRE CROIRE AUX PERSONNES QUI N'Y CONNAISSENT RIEN, QU'IL Y CONNAIT, LUI, QUELQUE CHOSE.

— SUITE —

Les mots amour, délice *et* orgue *étant masculins au singulier et féminins au pluriel, on doit dire, en bonne logique :* « Cet orgue est le plus beau des plus belles », *si on ne veut encourir le reproche d'écrire sa langue comme un cochon.*

Il est étrange qu'un seul terme exprime la Peur de la mort, la Peur de la souffrance, la Peur du ridicule, la Peur d'être trompé en ménage et la Peur des souris, ces divers sentiments de l'âme n'ayant aucun rapport entre eux.

De même, si l'on vient à demander le sens exact du mot « Canon », on apprend, non sans étonnement, qu'il convient d'entendre par là : une pièce d'artillerie ou un verre de vin ; un terme de typographie ou une forme du contrepoint ; le Droit ecclésiastique ou un type sculptural considéré comme parfait ; un tableau de prières disposé sur l'autel à l'usage de l'officiant ou le corps tubulaire d'un fusil.

Sans parler des canons de dentelles dont Mascarille pare son haut-de-chausse et tire une si juste fierté dans les Précieuses ridicules.

Le maître de philosophie attaché à M. Jourdain lui enseigne que tout ce qui n'est pas prose est vers, et que tout ce qui n'est pas vers est prose : thèse qui semble avoir prévalu pendant un certain nombre d'années. J'ai personnellement l'honneur de m'être rencontré avec Victor Hugo et pas mal d'autres bons esprits pour lui faire crédit sur la mine ; mais survint un succédané du symbolisme en mal d'enfant qui nous mit tous dans notre tort par l'établissement d'une formule à base d'hermaphroditisme, où la prose, qui n'est plus elle, tourne à un vers qui n'est pas encore lui.

Anatole France nous en cite ce curieux échantillon :

La nymphe blanche
Qui coule à pleines hanches
Le long du rivage arrondi,
Et de l'île où les saules grisâtres
Mettent à ses flancs la ceinture d'Ève
En feuillages opales
Et qui fuit pâle.

(*Le Mannequin d'osier*, p. 86.)

Et M. Bergeret, inquiet, songe :
« Si c'était un chef-d'œuvre !... »

Si c'était un chef-d'œuvre, je proclamerais la faillite d'une des rares vérités auxquelles je crois encore : à savoir qu'on demanderait vainement aux complications de midi à quatorze heures ce qu'on n'a jamais obtenu et ce qu'on n'obtiendra jamais que de la seule Simplicité.

Le gros mot donne moins de mal à trouver que le mot fin ; vérité éclatante, cette fois, et que devraient bien méditer les voyous de lettres dont l'immonde verve alimente le café-concert.

Rien n'est plus facile, par conséquent plus inutile, que d'être un poète quelconque.

De ceci que n'importe qui peut exercer le métier d'homme de lettres, on conclurait à tort qu'il est à la portée de tout le monde.

Le monsieur qui parle de littérature sans savoir avec quoi cela se fait, pense volontiers, de la rime riche, qu'elle est une difficulté. C'est précisément le contraire ; elle est une simplification.

Et ceci est tellement vrai, que lorsque j'écrivis la Conversion d'Alceste, *je me colletai pendant des mois avec cette consonne d'appui dont* Banville *m'avait passé le germe, à laquelle vingt ans d'entraînement me livraient pieds et poings liés, et qui me gâchait toute mon affaire en culbutant dans la formule parnassienne l'humble pastiche où je m'efforçais d'évoquer le ton familier de Molière, le va-comme-je-te-pousse de son alexandrin et sa rime à la six-quatre-deux : rounds épiques! qui me virent combattre pour la libération de ma pensée en tutelle, esclave chez la rime millionnaire, à l'issue desquels, tout le temps, la terrible consonne d'appui me prenait simplement par la main et m'emmenait où elle voulait, comme fait, d'un petit garçon, sa bonne!*

« Une rime, m'expliqua le monsieur qui parle de littérature sans savoir avec quoi cela se fait, consiste en la rencontre de trois lettres semblables, en queue de deux mots différents.

— Parfaitement, dis-je. Oyez plutôt :

Une hallebarde
N'est pas une corde
J'aime la pistache :
J'en ai dans ma poche.

— J'ai dit trois lettres croyant dire cinq. C'est la langue qui m'a fourché.

— A la bonne heure! Voilà qui change tout ; et je le prouve :

Mêlés au bruit des orchestres,
Tintent les cristaux des lustres.

— C'est tout à fait par exception que des désinences de cinq lettres ne parviennent pas à former rime. En tout cas, supposez-les de six, et je vous garantis que pour le coup, l'exception cesse d'être possible.

— Ainsi qu'il en appert clairement de ce distique improvisé :

L'humidité des isthmes
Ne vaut rien pour les asthmes.

— Vous êtes un esprit contrariant! Vous me concéderez pourtant, je l'espère, que des rimes faites de huit mêmes lettres sont ce qu'on pourrait appeler des rimes ayant du foin dans leurs bottes.

— Et je le démontre sur l'heure :

Les intérêts publics résident
Dans les pouvoirs du Président.

— Flûte! Vous m'agacez! Allez vous faire lanlaire!

(A suivre.) GEORGES COURTELINE.

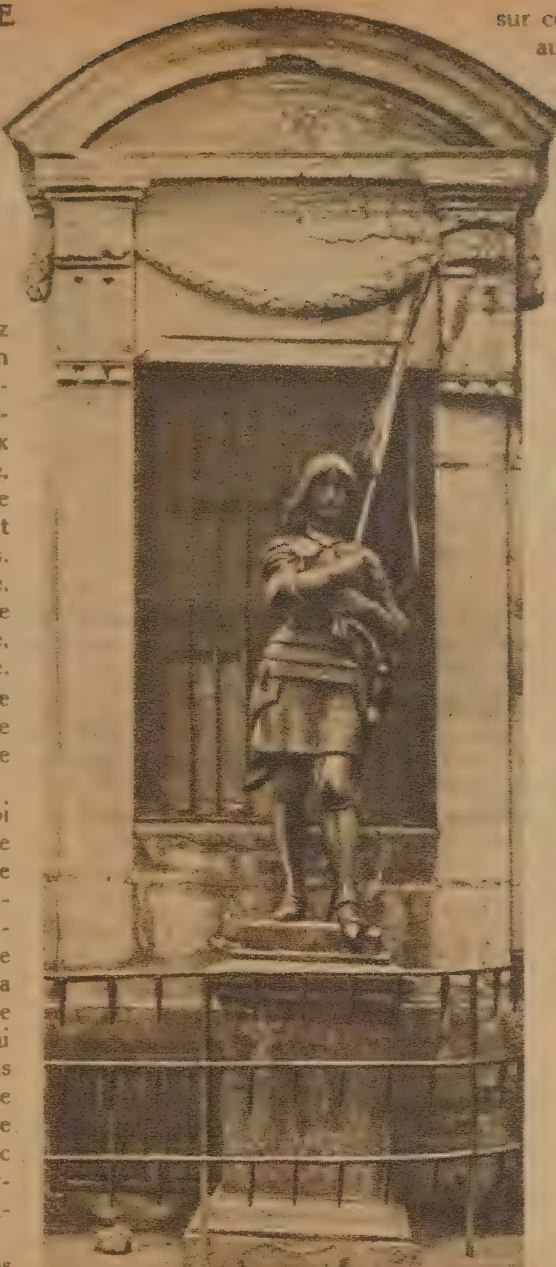
LA PLUS VIEILLE RELIQUE DE JEANNE D'ARC A PARIS

Au pied de Montmartre, dans le quartier populeux de la Chapelle, une église extrêmement modeste, dont la façade bien délabrée est du dix-huitième siècle et que rien ne signale, sinon sur le côté une statue de Jeanne, pas très vieille, plutôt agréable que laide, et dont j'ignore l'auteur. Entrons; il y règne une sorte d'humilité assez touchante, mais au surplus je n'y vois rien à admirer. Par trois fois, semble-t-il, l'édifice fut agrandi. On distingue aisément l'ancienne chapelle dont la nef s'appuie sur six piliers trapus. Ces piliers, peints en jaune, pourquoi? datent de la fin du treizième siècle. Les trois de gauche s'inclinent, plient sous le poids. Tous les six sont vénérables. Auprès d'eux, l'héroïne a médité, prié, souffert, fut battue des tempêtes. On parle beaucoup trop de la douceur de Jeanne, mais jamais assez de la douleur de Jeanne.

En rentrant, j'ai regardé mes livres. Je n'en retiens que ce qui se rapporte à cette chapelle même et peut en quelque sorte se situer sous son humble voûte.

Le mercredi 7 septembre 1429, le roi Charles VII arriva à Saint-Denis. Jeanne d'Arc, beaucoup de seigneurs et dix mille soldats se logèrent à mi-chemin de Saint-Denis et de Paris, dans le village de la Chapelle. Pourquoi la notice qu'on m'a donnée dans l'église dit-elle que Jeanne d'Arc passa la nuit au lieu où s'élève la maison qui porte le numéro 48 de la rue de Torcy? Je n'ai rien vu chez les chroniqueurs qui nous permette une si étonnante précision... Le lendemain 8 septembre tombait la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Jeanne d'Arc et les siens se mirent en marche et parvinrent devant Paris, sur la butte des Moulins, entre onze heures et midi.

Les chroniqueurs ne disent rien de plus sur cette matinée du 8, mais songez au silence, aux graves pensées d'un prélude de bataille. Où croyez-vous qu'aille Jeanne dès l'aube?



La statue de Jeanne d'Arc au seuil de l'église de La Chapelle.

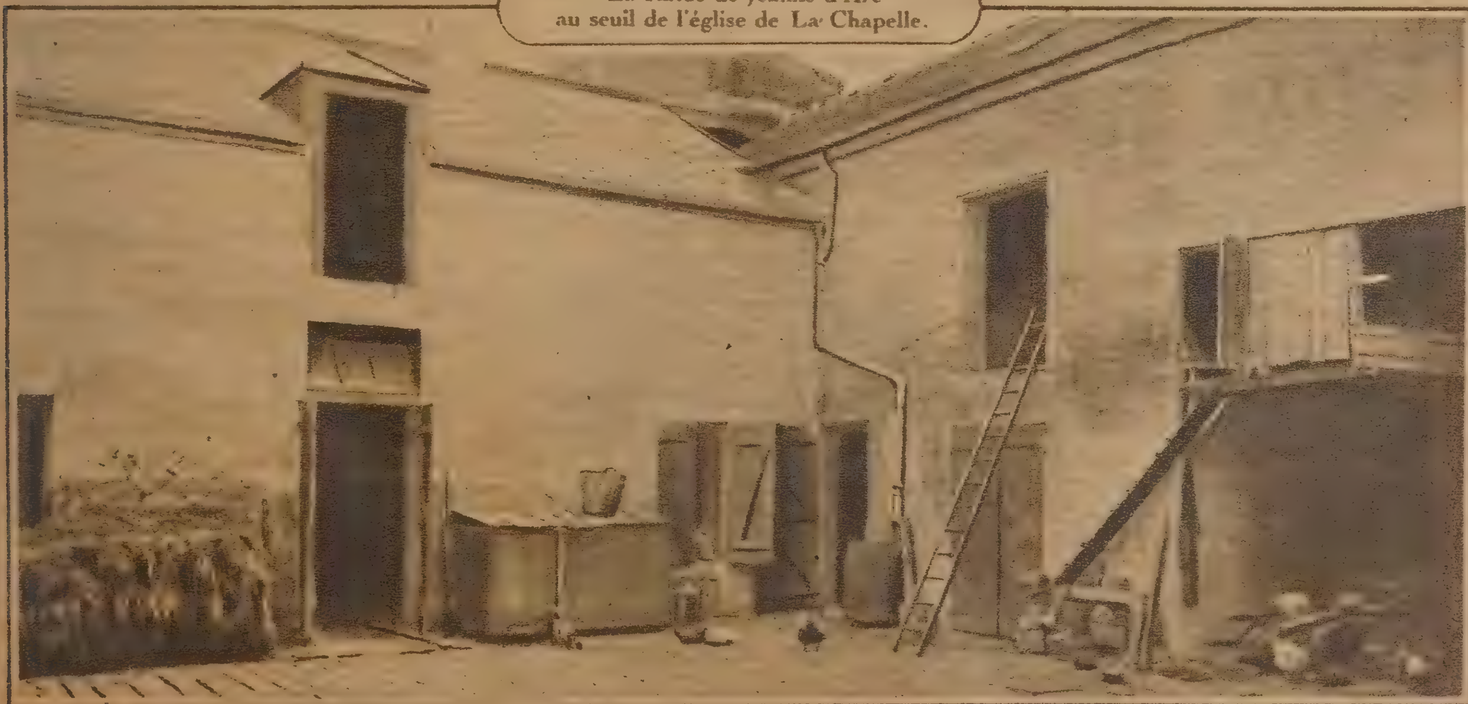
Saint Louis et ses chevaliers, avant de jeter le cri : « En avant! » gagnaient, pieds nus, la petite chapelle improvisée dans leur camp. Le jeu des heures donne la certitude que Jeanne assista ce matin de fête à la messe et, nécessairement, ce me semble, s'agenouilla dans cette chapelle Saint-Denis, sur les dalles, auprès de ces vieux piliers.

A son procès, ses juges, ou plutôt ses bourreaux, lui disent : « Etait-ce bien d'aller assaillir Paris au jour de la Nativité de Notre-Dame, un jour de fête? » Elle : ... respond, c'est bien fait de garder les festes de Nostre-Dame et en sa conscience lui semble que c'estait et serait bien fait de garder les festes de Nostre-Dame depuis un bout jusqu'à l'autre. » Un commentateur, qui est un théologien, le Père Ayroles, remarque à cette occasion : « Elle esquive une réponse directe et indique par les mots *d'un bout à l'autre*, qu'on avait satisfait aux devoirs essentiels de la fête par l'audition de la messe, avant d'aller à l'attaque.

Voilà les titres certains de l'église sise au 96 de la rue de la Chapelle ; Jeanne d'Arc et ses gens y entendirent la messe le 8 septembre 1429, jour de la Nativité de la Vierge. Mais ce me semble probable qu'il y a plus

Durant la journée, Jeanne, comme on sait, fut blessée à l'assaut. Elle ne voulait pas s'éloigner ni qu'on l'emmenât ; elle criait que chacun approchât des murs et que la place serait prise, mais les nôtres l'enlevèrent de force, et tous regagnèrent la Chapelle, d'où ils étaient partis le matin.

Jeanne d'Arc était très malheureuse. Non de sa blessure, qui semble avoir été légère, mais de l'impuissance où elle se trouvait de communiquer la confiance dont elle était pleine. C'était son rôle de faire renaître l'espérance au cœur des Français, et, pour la



Le vieil immeuble du 48 de la rue de Torcy, élevé sur l'emplacement de la maison où Jeanne d'Arc aurait passé la nuit du 7 septembre 1429. C'est une véritable cour de ferme, avec des vestiges des anciennes constructions (à droite).

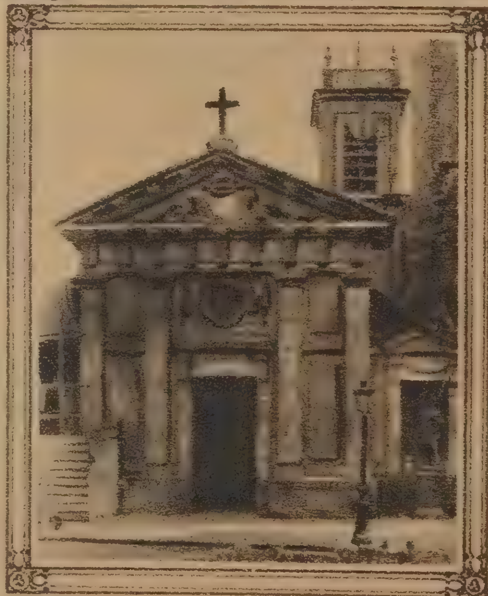
Vue intérieure de l'église de Saint-Denis de la Chapelle. A droite, les piliers de bois au pied desquels on présume que vint s'agenouiller Jeanne d'Arc au mois de septembre 1429.

minute, de prendre Paris. Elle avait annoncé à tous cette victoire. Une des pages les plus charmantes et les plus touchantes qu'on puisse lire, c'est cette lettre où les deux jeunes seigneurs Guy et André de Laval, âgés de dix-huit et de vingt ans, racontent leur émerveillement de la voir et de l'entendre, et que c'était chose divine comment elle leur offrit le vin et leur dit qu'elle leur en ferait boire bientôt à Paris. Elle voulait retourner à l'assaut, au succès certain ; mais les plus puissants conseillers du roi la trouvaient insensée et demandaient qu'on s'éloignât de Paris. Le vendredi 9, malgré sa blessure, elle était debout dès l'aube et sommait, suppliait, prêchait les chefs de faire sonner le boute-selle pour qu'on retournât sous Paris. Mais quand elle eut tout persuadé et que déjà l'armée s'ébranlait, le roi arrêta la marche et donna l'ordre à Jeanne de le rejoindre à Saint-Denis.

Le jour suivant encore, le samedi 10, au petit jour, avec son prince préféré, le duc d'Alençon, et une faible troupe, elle fit une tentative désespérée sur Paris. On avait enlevé tous les moyens de réussite, tout le matériel de guerre. La trahison faisait son œuvre autour d'elle. Le roi quitta Saint-Denis le 13 septembre. Jeanne d'Arc le suivit, le cœur désespéré.

Au cours de son procès, elle déclare : « La voix me disait de rester à Saint-Denis, en France ; je voulais y rester, mais contre ma volonté les seigneurs m'ont emmenée. Si cependant je n'avais pas été blessée, je ne me fusse jamais éloignée. » C'est toujours bien elle dont un contemporain disait que : « Passant nature de femme, elle demeurait à l'arrière comme chef et comme le plus vaillant du troupeau. »

Sans nul doute, ses dernières minutes, elle les prolongea dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis et dans la chapelle devenue l'église du 96 de la rue de la Chapelle. C'est là qu'elle souffrit. Son angoisse est autre que celle d'un chef militaire qui, sûr du succès, voit son plan écarté par l'inintelligence ou l'envie, ou rejeté par de criminelles trahisons. Jeanne n'est pas seulement dépossédée d'une victoire qu'elle juge certaine. Ses hommes, en s'opposant aux directions qu'elle est persuadée de recevoir du ciel, la mettent hors de sa voie. C'est d'un triple tourment : fièvre de sa blessure, abandon de Paris, manquement à sa mission, que ces quatre piliers, sous la petite voûte, furent les témoins insensibles.



L'église Saint-Denis de La Chapelle, 96, rue de La Chapelle.

Nous n'avons pas une force de sympathie assez puissante pour ranimer Jeanne en chair et en os auprès des piliers de la vieille chapelle. Nous sommes vite au bout de notre aptitude à comprendre les êtres de jadis. Les morts, quand ils ont perdu leurs mères, sont bien abandonnés. C'est l'ombre d'une ombre qui m'accueillait hier. Celle qui vécut trois jours ici, il y a cinq siècles, nous échappe. Sœur chrétienne d'Iphigénie et d'Antigone, Jeanne nous ravit par sa beauté dans le ciel de l'art, ou bien à travers elle nous reconnaissons comme dans un symbole des êtres mêlés à nos préoccupations.

Cette figure de l'héroïsme persécuté que nous avons dressée sur nos places publiques devient d'une extraordinaire actualité. Jeanne avait apporté avec elle l'enthousiasme et la confiance, la volonté de vaincre, de marcher sur les difficultés pour les prendre corps à corps ; elle était ce que sont aujourd'hui encore les soldats de la France : générosité, vaillance, allégresse, honneur, acceptation du sacrifice, unanimité.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.





1. Architecture souterraine d'une tranchée prise par les Anglais, dans la Somme. — 2. Boyau abandonné en hâte par l'ennemi après un bombardement intense.

LES TRANCHEES ALLEMANDES CONQUISES



UN CHEF-D'ŒUVRE PRISONNIER DES ALLEMANDS

« L'ADORATION



ES MAGES »

Tryptique de LUCAS DE LEYDE (Musée d'Anvers).

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite)

JOUETS DE NUREMBERG

De même que les zeppelins, la croix de fer est devenue également un article de bazar ; pour cinq pfennigs, le petit marchand du coin épinglera sur votre poitrine l'insigne... en tôle, de la vaillance allemande ; pour le même prix, d'ailleurs, vous pourrez vous la procurer montée en broches ou en épingles de cravate, et vous la trouverez aussi brodée sur les mouchoirs, imprimée sur les buvards, et repoussée même sur le cuir des étuis à cigares. L'industrie allemande l'a ravalée au rang de camelote et, de même que l'empereur la sème à grands gestes sur ses bataillons, au lendemain des grandes tueries, elle la prodigue, elle aussi, au menu peuple et aux bourgeois pour satisfaire leur orgueil maladif. Le même goût du symbole et de l'emblème guerriers a fait également couler en bronze et en argent toute la chronique de la grande guerre. La numismatique allemande s'est ainsi abondamment enrichie d'un lot fort curieux de médailles et de plaquettes. J'en découvre une petite collection à la devanture d'une bijouterie. L'une représente l'amiral von Tirpitz avec, au revers, deux sous-marins et un zeppelin attaquant la côte anglaise, et en exergue : *Englands Vergeltung* (le châtiment de l'Angleterre). La même note est donnée par une autre offrant l'image d'un bateau torpillé s'engouffrant dans les flots : c'est le *Seesperre gegen England* (le blocus maritime de l'Angleterre). Une troisième, dans le même genre, porte sur le revers cette phrase, d'un lyrisme bouffi et niais : *Ein Todespfeil im Herzen Englands ist jedes deutsche Schiff* (chaque bateau allemand est une flèche au cœur de l'Angleterre) ; et, sur la face, cette autre, inscrite au-dessous d'une scène représentant l'équipage d'un sous-marin allemand sauvant les passagers d'un navire torpillé : *Parole : Schiff senken, Menschenretten !* (Mot d'ordre : couler le bateau, sauver les hommes !). Celle-ci, sans doute, fut octroyée aux « vainqueurs » du *Lusitania*. Dans un autre domaine, une plaquette de grande dimension a fixé à jamais « la terreur de Londres pendant l'attaque aérienne du 18 août 1915 ». Et cette folie numismatique, bête et méchante, ne s'arrête pas là ; un ami m'assurera plus tard, à Hambourg, avoir vu gravé, sur cinq médailles différentes, le texte complet du « Chant de haine » de Lissauer :

Haine sur l'eau ! Haine sur la terre !
Sois maudite, Angleterre !

A quoi les destine-t-on ? Servent-elles d'amulettes ? de fétiches ? Protègent-elles contre le mauvais œil ? J'y songe... seraient-elles la pierre de touche du patriotisme allemand ? Peut-être...

L'ART DE LA MISE EN SCÈNE
LES IDOLES — HINDENBURG ET GUILLAUME
RÉVÉRENCES AU KAISER

Dans tous les magasins, même dans ceux complètement étrangers au domaine de l'art, des photographies de guerre attirent le regard, et dès l'abord s'impose l'immense popularité du vainqueur de la Pologne : *Unser Hindenburg.* Notre Hindenburg ! Les Allemands se gargarisent avec ce mot. On m'a raconté qu'à Berlin, une carte fut mise à la poste avec l'adresse suivante : « A l'homme le plus populaire de l'Allemagne. » Elle parvint directement au feld-maréchal. Ce petit hobereau prussien qui fit, comme lieutenant la campagne de 1870, est devenu le héros national ; on lui dédie des poèmes ; les revues de Berlin s'en servent pour leurs apothéoses. Il est le nouvel Arminius, le « *Russenschreck* », la terreur des Russes. Et sa ressemblance avec Bismarck — le même front





1. Les ménagères critiquent la qualité des pommes de terre de l'État. — 2. Le marchand de drapeaux passe dans la rue.

CHEZ L'ENNEMI

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.



L'IDOLE...

Un document d'avant-guerre. Inauguration d'une école d'hygiène et de massage scientifique.
Réception de Guillaume II par le personnel.

volontaire, la même machoire puissante, le même encolure de géant — accentue la joie du populaire. A côté de lui, dans la faveur de la foule, Mackensen, Falkenhayn ont allure de pygmées. Le comte Zeppelin même, qu'on acclamait au début comme celui qui faisait trembler toute l'Angleterre, s'efface également devant l'homme du jour.

Seul, grâce à l'imagerie commandée par souci de réclame et savamment utilisée, l'empereur semble faire concurrence à l'idole nationale. Car la vanité « colossale » du kaiser, son instinct de parade manifesté dans sa passion de se faire photographier dans toutes sortes d'uniformes, de faire faire son portrait, son buste, de se faire représenter en lithographie, médailles et bas-reliefs, en posant toujours en des attitudes héroïques, à la César, ne se sont point calmés avec la guerre ; partout le même « masque » apparaît au fusain, au pastel, à l'huile, en bronze, en plâtre avec les crocs aigus de ses moustaches, sa mâchoire carrée, son regard dur et froid. D'anciennes photographies le représentent encore avec cette attitude triomphale d'avant-guerre, avec cette assurance en lui-même, cette soif d'exhibition qui étaient jadis sa particularité la plus notoire. J'en achète une en passant, très caractéristique : quelques dames, lors d'une inauguration viennent présenter leurs hommages à l'empereur ; le sentiment d'estime de lui-même, d'orgueil inébranlable, de vanité immense semble le prendre tout entier devant ses humbles sujettes dont vous pouvez surprendre les attitudes de déférence, de reconnaissance, d'admiration! Mais à côté, de méchants instantanés du front le représentent en *feldgrau* (couleur grise, tenue de campagne); il est alors fort intéressant de comparer son attitude d'imperator bravache de jadis et celle de l'imagerie de commande d'aujourd'hui, avec les détails du petit cliché, pris à son insu sans doute, et dévoilant un personnage nouveau, comme si le sceau de Mars l'avait marqué d'une tout autre valeur! Ah! non! ce n'est plus le brillant général aux discours belliqueux de jadis, tête haute, parlant au milieu de ses junkers de « poudre sèche », de « glaive aiguisé », ou déclarant avoir une armée assez forte « pour prendre la France au collet » ; maintenant, que ce soit aux Mazuries ou sur la Somme, l'objectif ne saisit plus qu'un vieillard vulgaire, voûté, à l'air affaissé, malgré les moustaches en croc accentuant le rictus des lèvres ; et ses gestes pris sur le vif parlent d'un être hésitant, inquiet ; cette guerre qu'il pensait terminer en trois mois et qu'après trois ans, il voit encore sans issue, semble l'avoir rendu nerveux, irritable, et surtout moins superbe, moins orgueilleux... moins empereur! L'effroyable catastrophe avec les milliers de cadavres dont elle a jonché le sol autour de sa sinistre silhouette, aurait-elle peut-être refréné en lui cette hypertrophie du « moi », ce sentiment désordonné d'estime de lui-même qu'il manifestait jadis à chaque occasion! Peut-être a-t-elle déjà fait de cet oint du Seigneur, de cet empereur de droit divin, de cet artiste, musicien, poète, compositeur de musique, architecte, critique d'art, prédicateur et stratège... un pauvre fantoche maladif, inquiet du lendemain, vaincu pour avoir tenté l'impossible! Cet aboutissement ne va-t-il pas d'ailleurs dans l'ordre logique et naturel des choses régies par la Providence!





DANS LA RUE. — LES BLESSÉS EN PROMENADE.
ENCORE LA NOURRITURE.
JOURS SANS VIANDE. — LE PAIN K.

Avec la nuit qui tombe, une torpeur triste descend sur la ville ; la foule s'en va sans bruit, comme recueillie, parmi les rues étroites où, cependant, comme en un décor d'opéra moyenâgeux, les balcons ajourés où rêvaient jadis les blondes Marguerites, les enseignes en jambons et en bouteilles, et les fresques vivantes des façades semblent inviter le passant aux plaisirs concrets et sensibles : ironie des choses accentuant cette torpeur, ce malaise indéfinissable qu'apporte la guerre jusqu'au cœur de la Bavière. Soulignant aussi la tristesse commune, des blessés convalescents, des mutilés ceints de bandeaux, ou aidés de béquilles, s'en vont lentement, par groupes, au gré des trottoirs. Mais personne ne les regarde plus, car, par une loi fatale, leur afflux toujours renouvelé a peu à peu émoussé les chaudes sympathies du début. Maintenant, avec l'accoutumance de la foule à leur perpétuel défilé, ils passent ina-

1. Nuremberg. Les vieilles maisons de Kœnigstrasse. — 2. La promenade des blessés, en vêtements de toile, pour économiser les uniformes.

CHEZ L'ENNEMI

perçus dans l'indifférence générale. Ils sont trop! Car, c'est dans une proportion effroyable que se sont mués en loques claudicantes et souffreteuses les meilleurs des enfants de l'Allemagne... Est-ce là institution divine et facteur du progrès, ô Moltke!

A l'hôtel où je rentre, dans l'immense salle à manger surchargée de glaces et de dorures, nous sommes, un monsieur et moi, les seuls convives, et la lumière d'une seule ampoule éclaire chichement notre table, laissant le reste du local plongé dans l'ombre froide des restaurants désertés. A peine assis, un garçon, dont l'embonpoint explique la présence à l'arrière, vient me servir d'un air maussade..., sans doute a-t-il jugé déjà que j'étais un « indésirable »! Le menu porte : *Wiener Schnitzel, Grüne Erbsen mit Karotten, Apfelmus* (escalopes à la viennoise, petits pois et carottes et marmelade de pommes). Ce n'est pas trop mal pour un régime de forteresse assiégée. J'ai surtout la chance, puisque c'est mercredi, de ne pas tomber sur un jour où l'alimentation est administrativement rationnée : car, lundi et jeudi, pas de graisse; mardi et vendredi, pas de viande; samedi, pas de porc ; ainsi le veut le salut de l'Allemagne. Il est vrai que les portions sont bien restreintes et, tandis que le garçon nous contemple d'un air narquois et amusé, mon commensal essaie vainement de faire bonne mine à mauvais jeu ; sans doute, avant la guerre, était-il un de ces piliers de brasserie, surbuvant, surmangeant, et qui, maintenant doit, par la force des choses, se contenter de manger pour vivre, parce qu'il ne peut plus vivre pour manger!... Quant à moi, Latin, je ne réclamerais rien si le pain était d'abondance ; mais la précieuse manne n'est représentée que par une tranche transparente de pain noir, à la pâte molle, poissant les doigts..., une bouchée! N'ai-je pas d'ailleurs lu partout, dès mon arrivée en Allemagne, cette phrase menaçante affichée dans les wagons, dans les gares, dans les restaurants, dans les tramways : Economisez le pain! *(Sparen sie Brot!)* Allez donc en réclamer encore! Quel effet chez mon voisin! Quel scandale dans l'hôtel! Sans doute un agent viendrait sur le coup me mettre la main au collet pour crime de lèse-patrie. Aussi, gobant la mie gluante et fade, par une association d'idées bien naturelles, je me souvenais d'un petit morceau de pain grisâtre, conservé par un de mes parents sous une cloche de verre, pain fait, que sais-je? de son, de paille, d'avoine : le pain de Paris pendant le siège... et, terminant mon maigre repas, je songeais, en manière de consolation que, depuis l'année terrible, le pain K était la plus juste, si ce n'est la plus sensible revanche de la France sur l'Allemagne... Maintenant, pendant l'heure du cigare, c'est le silence complet dans l'hôtel, dans la rue ; seul, le sifflet aigu des locomotives monte parfois de la gare. L'on se croirait un soir d'hiver, dans quelque ville perdue de province où la vie, l'animation tombent avec la nuit. Que faire pour chasser l'ennui, pour fuir cette atmosphère spleenétique de l'Allemagne en guerre, pour échapper à cette détresse silencieuse des choses..., un seul remède : dormir! Je monte me coucher. Mais à peine suis-je étendu dans mon lit froid et inhospitalier, que déjà une main lourde frappe brusquement à ma porte, tandis que la voix du garçon se fait entendre, rogue, hautaine, méchante, comme celle d'un caporal prussien ordonnant à sa recrue de lui cirer ses bottes : *Bitte, Mein Herr! Morgen sollen sie um neun Uhr zur Criminalpolizei gehen!* (Moi... demain matin,... à neuf heures..., à la police criminelle...) Je me dresse lentement sur mon séant...

(A suivre.)

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES COALISÉS ET L'INTERVENTION AMÉRICAINE

Ni l'Allemagne ni sa caudataire autrichienne n'ont fait à la suggestion américaine la réponse qu'elle appelait. Sous sa forme courtoise et faussement empressée, celle-ci n'est, en effet, qu'une fin de non-recevoir déguisée.

Dans sa note, à laquelle la Suisse venait de s'associer étroitement, le président Wilson pressentait les belligérants ; il leur demandait de faire connaître leurs conditions de paix, afin de comparer, de voir si une conversation à ce sujet pourrait aboutir ; il les engageait à *une déclaration publique de leurs vues respectives quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée.*

C'était là sa question principale. Or, les cabinets de Berlin et de Vienne l'éludent. Comme les commentaires de la presse allemande sur l'inefficacité d'un sondage le laissaient prévoir, ils répondent à côté. Le kaiser et ses conseillers n'en parlent même pas, et pour cause. Avouer leurs buts de guerre, leurs projets sur la Belgique et la Pologne, leur dessein d'une Mittel-Europa qui consacrerait l'exécrable domination germanique dans le monde, ce serait, en effet, se condamner d'avance. Et, comme dans sa loyauté Woodrow Wilson laisse aux belligérants le choix des moyens, nos ennemis en profitent impudemment pour décliner tout intermédiaire diplomatique et réclamer un tête-à-tête direct, immédiat.

« Un échange immédiat de vues, disent-ils, semble au gouvernement impérial être le moyen approprié pour arriver au résultat désiré. Il offre donc, dans le sens des déclarations qu'il a faites le 12 décembre, déclarations qui tendaient à des négociations de paix, de proposer la réunion immédiate des délégués des Etats belligérants dans un endroit neutre. »

La note austro-hongroise n'est qu'un duplicata de la réponse allemande ; elle ne fait que confirmer sa perfidie et cette manœuvre qui consisterait à attirer la France, l'Angleterre et leurs alliés autour d'un tapis vert, à entamer une conversation dont elles et eux ignoreraient même les bases. Accepter serait aussi maladroit que dangereux. Car nos ennemis profiteraient inévitablement de l'état de « demi-guerre », comme on l'a dit, où mènerait forcément cette conversation dans les ténèbres, soit pour obtenir un relâchement du blocus et se ravitailler, soit pour préparer sournoisement quelque grande opération militaire sur l'un des fronts où Hindenburg croit devoir miser ses dernières chances.

Aussi bien, l'Entente ne saurait tomber dans le piège qui lui est de nouveau tendu. Dès les propositions du chancelier d'Allemagne, les puissances alliées ont repoussé à l'unanimité toute pensée de négociations avant que l'Allemagne ait reconnu et réparé ses torts.

Attaquées par un ennemi perfide et qui se préparait depuis quarante ans, elles ne font que défendre leur sol national, comme la France et la Russie, ou comme l'Angleterre l'humanité et le droit si cruellement violé dans la personne de la Belgique et de la Serbie. Elles n'ont d'autre but de guerre, pour se servir d'un terme bien impropre pour elles, que l'anéantissement du militarisme allemand.

On se souvient de l'éloquent *non possumus* de M. Aristide Briand, de celui de Lloyd George, de ceux des ministres de Russie et d'Italie. Ici, d'ailleurs, en ces derniers jours, le Sénat n'a-t-il pas déclaré, comme déjà la Convention, qu'on ne pouvait traiter avec l'ennemi, tant qu'il occupe le territoire national. Et, dans un vote quasi unanime, le parti socialiste français ne se rencontre-t-il pas avec la haute Chambre pour demander au gouvernement et à ceux des Alliés de mener toujours plus vigoureusement leur effort de guerre pour la défense nationale. Enfin, dans son vibrant ordre du jour à ses armées, le tsar proclame que le moment n'est pas venu pour les Alliés de parler de paix.

LA DÉFENSE FRANÇAISE CONTRE UNE INVASION PAR LA SUISSE

Hindenburg est aujourd'hui le maître presque absolu de conduire la guerre à sa guise, le kaiser lui en donne toute liberté, tous moyens, et l'on envisage ici, dans les milieux militaires, la possibilité d'une offensive de grand style sur le front occidental, d'attaques simultanées ou successives de l'Italie et de la France à travers le sol helvétique. Après le viol de la neutralité belge, tout est possible à nos ennemis. Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois que la Suisse pourrait être une route d'invasion. Qu'on se souvienne des événements de 1814, où une armée autrichienne passa inopinément le Rhin à Bâle, s'essaima rapidement à travers le pays vers les routes de France. Certes, il n'en serait pas de même aujourd'hui, nos voisins se défendraient. Leur président, M. Schultess en donne l'assurance : « Mon pays, dit-il, ne connaît qu'une neutralité, la neutralité absolue. Il n'admettrait jamais qu'une armée étrangère pénétrât sur son territoire. » Mais la Belgique aussi se défendit, et il est sage de parer à toutes les éventualités. Il est probable qu'en cas de viol de la neutralité suisse, les Allemands emprunteraient pour gagner la France la ligne qui de Bâle donne accès dans la vallée du Doubs et celle qui, par Soleure et Neufchâtel, conduit de même à Pontarlier. Cette double attaque par le nord et le sud de cette ville ne serait pas reçue de même façon. Au nord, la défense incomberait surtout à une armée de campagne ayant son point d'appui dans les monts Chaumont, entre la Loue et Dossoubre, sur une ligne dominant le chemin de fer de Locle à Besançon, et celle même de Pontarlier.

Au sud, une série d'ouvrages rendent les passages du Jura à peu près inaccessibles, et l'on ne voit pas l'ennemi s'engageant dans les couloirs des massifs de Noirmont, de la Dôle, du Risoux, etc., etc., alors qu'en arrière, il se heurterait à la défense de Besançon, et aux lignes de la Lisaine et du Doubs. C'est donc par les monts Chaumont seuls que cette place pourrait être attaquée, et nos précautions sont prises.

Ici, les Allemands essaient de réagir, et très vivement, contre les deux coups successifs que le général Nivelle leur a portés en octobre et en décembre. Les premières journées de leur réplique entre le Mort-Homme et la cote 304 n'étaient d'ailleurs pas à leur avantage. La prise de quelques éléments de tranchée ne compense pas les soixante kilomètres carrés de terrain que nous leur avons enlevés autour de Douaumont.

JOFFRE MARÉCHAL DE FRANCE

Il n'est pas un Français, il n'est pas un soldat qui n'applaudisse à l'élévation du général Joffre au maréchalat, qui ne s'associe à ce grand témoignage de gratitude nationale. C'est grâce à lui, en effet, que les hordes ennemies, brusquement arrêtées dans leur marche un instant victorieuse, se heurtent depuis deux ans au mur infranchissable qu'il leur oppose partout, sur l'Yser comme sur l'Aisne, l'Oise et la Meuse. Quand, après la mort de Canrobert et de Mac-Mahon, le général Chanzy refusa le bâton étoilé, il dit « qu'il devait être la récompense du général qui aurait l'honneur de conduire la guerre de revanche ». Cette revanche, Joffre l'a prise avec Gallieni sur la Marne, avec Foch sur l'Yser, avec Pétain et Nivelle devant Verdun; par trois fois, il a sauvé la France, l'humanité elle-même, et cette grande récompense nationale lui était entièrement due.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

UN CHEF-D'ŒUVRE DU MUSÉE D'ANVERS

L'art doit à la « manifestation » de l'Epiphanie de nombreux chefs-d'œuvre, et le grand triptyque de Lucas de Leyde que nous reproduisons ici est un de ceux-là. Le maître hollandais affectionnait ce sujet de l'*Adoration des Rois Mages*. Il y trouvait, en effet, l'occasion de ce déploiement de mise en scène, de costumes et de pittoresque qui sont, avec l'originalité des types, les grandes caractéristiques de son talent. A l'époque où il peignait, toute la peinture des Flandres et des Pays-Bas s'inspirait de Van Eyck, et l'ensemble de l'œuvre, l'une des gloires du musée d'Anvers, rappelle l'école de Bruges, dont son maître Corneille Engelbrechts était le fervent disciple, et lui avait communiqué l'enseignement. Au lieu d'être une Flamande, la Vierge est une Hollandaise, et son enfant un jeune être grassouillet. Mais où l'originalité de Lucas de Leyde se fait jour, c'est dans l'abondance de la composition, dans la couleur plus rompue, dans la recherche des types et l'originalité des costumes. Les peintres de Venise n'ont pas davantage pittoresquement costumé les bons rois Gaspard, Melchior et Balthazar, ne les portraiturèrent de façon plus caractéristique. Le maître étranger en fait des types inoubliables. D'ailleurs, moins peintre que graveur, Lucas de Leyde a touché à tout. Un monde entier passe dans son œuvre gravée, depuis l'empereur Maximilien, dont il fut le vivant portraitiste, jusqu'au dernier des rustres de la Zélande. La Fable, la Religion, l'Histoire, le portrait, le paysage, tout a tenté son génial burin.

Il mourut vers la quarantaine, tué par la phtisie et beaucoup par le travail, car sur son lit de mort il tenait encore le burin, et la « camarde » le trouva comme il terminait une petite figure de Pallas.

❧

A propos de l'élévation de « notre Joffre » on s'est abondamment occupé des maréchaux.

Si nous parlions un peu des « maréchales »?

Il y en eut de célèbres dans l'histoire. Ne remontons pas jusqu'à « Madame Sans-Gêne »... Rappelons les noms des dernières élues, de celles qui précédèrent la « maréchale Joffre », des maréchales du second Empire.

La maréchale Pélissier joua un rôle militant dans la société française. Le souvenir de son mariage sentimental l'entourait d'une auréole romanesque. Fille du marquis Valera y Viana de la Paniega, la maréchale était d'origine espagnole et parente de l'impératrice Eugénie. Un jour, dans les jardins de Saint-Cloud, une fort belle personne tenait une rose; le maréchal Pélissier, alors à l'apogée de sa fortune, regardait l'une et l'autre, semblant demander celle-ci à celle-là.

— Qu'en feriez-vous? dit dona Sofia de la Paniega, vous ne pouvez aimer que les lauriers!...

La Feuillade avait dit autrefois quelque chose d'approchant à Louis XIV, mais la séduisante Espagnole n'en avait pas moins trouvé le mot juste sur la situation. Quand le rude soldat sut quelle était sa brillante interlocutrice, il s'écria à son tour :

— Je me croyais aussi difficile à prendre que ma tour de Crimée, mais cette fois Malakoff se rend au premier assaut!

Et l'impératrice Eugénie servant d'intermédiaire, le mariage eut lieu le 12 octobre 1858. Le 5 mars 1860, une fille naissait au maréchal qui, douée de toute la beauté de sa mère et de tout l'esprit de son père, devint une des personnalités féminines certes les plus attrayantes à regarder et à entendre du monde parisien. Le maréchal Pélissier, ce bourru bienfaisant, que ses coups de boutoir, ses foucades de caractère rendaient si insupportable aux gens qui ne le jugeaient qu'à la surface, possédait l'esprit le plus primesautier, le plus original, le plus pittoresque même qui fût. Il avait des traits à l'emporte-pièce, des reparties hautes en couleur qui faisaient la joie ou le désespoir de ses familiers. Epris de poésie badine, l'intrépide soldat taquinait volontiers la muse et rimait des madrigaux ou des épigrammes. La maréchale était indulgente à ces petites faiblesses.

Autre personnalité illustre et même populaire : la maréchale de Mac-Mahon.

Née de Castries, elle avait vingt ans lorsqu'en 1854 elle épousa le futur vainqueur de Magenta. Il y a lieu de citer la façon curieuse et touchante dont elle apprit cette victoire de Magenta qui devait la faire duchesse. La nuit qui suivit la bataille, Mme de Mac-Mahon fut mandée en toute hâte par l'impératrice Eugénie. Mme de Mac-Mahon tenait pour la devise des La Croix de Castries : *Fidèle à son roi et à l'honneur*, et ne hantait pas le palais impérial. Elle en était dans ses rapports avec la souveraine aux termes stricts de l'étiquette. Quand elle arriva près de l'impératrice, celle-ci, d'une voix enflammée, frémissante, lui dit :

— Madame, il y a en ce moment une femme, une épouse, une Française, qui est jalouse de vous... et cette femme, c'est moi!

En même temps, la souveraine tendait à Mme de Mac-Mahon la dépêche par laquelle l'empereur lui mandait en termes si simples mais si superbement flatteurs pour le vaillant soldat la victoire de Magenta : « Madame, Mac-Mahon a sauvé l'armée et l'empereur. »

Saluons la nouvelle maréchale...

❧

Avec Mme de Thèbes disparaît une des figures les plus singulières de ce temps.

Ce fut Alexandre Dumas fils qui orienta sa vocation. Et d'abord il la baptisa. Il travaillait alors à un roman, *la Route de Thèbes*, que d'ailleurs il n'acheva point, et ce nom célèbre au pays des sphinx parut, aux yeux d'Alexandre Dumas fils, tout indiqué pour sa filleule.

Jusqu'alors, celle-ci n'avait fait qu'étudier et, munie de tous ses diplômes, connaissant parfaitement l'anglais, elle hésitait sur le choix d'une carrière. Très belle, elle entra au théâtre, d'où, bientôt, des raisons de santé l'écartèrent. C'est alors que, sous la direction de Desbarolles, qui, le premier, dégagea la chiromancie des brumes moyenageuses, la jeune femme se mit à l'étude des lignes de la main. Et d'être l'élève du meilleur des maîtres, de lire tout ce qui a été écrit sur les sciences divinatoires, ne fit que développer chez Mme de Thèbes cet extraordinaire don de clairvoyance dont Alexandre Dumas fils s'émerveillait.

On écrirait des pages à rappeler les prédictions terribles de Mme de Thèbes et qui se sont, hélas! réalisées. Un jour, rencontrant pour la première fois, dans un salon, le marquis de Morès, qui vient lui présenter sa main, Mme de Thèbes dit tout haut, devant les autres invités : « Oh! monsieur, n'allez jamais chez les sauvages, ils vous mettraient en pièces. » Le marquis de Morès y alla et nous savons tous comment il y est mort.

L'incendie du bazar de la Charité, où cent trente-six femmes et trois hommes furent brûlés vifs, avait été prédit par Mme de Thèbes. Egalement, elle prévint l'impératrice Elisabeth d'Autriche d'avoir à se méfier des assassins. Et la fantasque souveraine lui répondit :

— Ce serait une belle mort pour une femme comme moi.

Quand, en 1902, le prince de Galles tomba si gravement malade, à la veille de son couronnement, toutes les chiromanciennes d'Angleterre et d'Irlande, consultées, déclarèrent que le prince mourrait sans être couronné. Alors, bien que malade, car il commençait alors à devenir aveugle, M. de Blowitz, du *Times*, s'embarqua pour venir chez Mme de Thèbes, qui lui dit :

— Je connais parfaitement la main du prince de Galles; il sera couronné et il sera roi.

Il y a plusieurs années, alors qu'elle n'était qu'une jolie femme inconnue, Mlle Lantelme et son amie Mlle Marguerite Deval, vinrent trouver Mme de Thèbes. Celle-ci, après un examen minutieux des mains de ses visiteuses, dit à Mlle Lantelme :

— Mademoiselle, si j'avais une main comme la vôtre, je n'irais jamais en bateau, pas même sur la Seine. Méfiez-vous de l'eau, c'est votre plus grande ennemie.

Très gaie, la jeune femme répondit :

— C'est entendu, madame de Thèbes, je ne me laverai plus la figure et je ne prendrai plus de bain.

Mlle Lantelme s'est noyée dans le Rhin alors que, si elle avait écouté Mme de Thèbes, elle vivrait encore. Car l'étonnante prophétesse se plaisait à répéter (c'est un des axiomes de la chiromancie) : une seule des mains de Mlle Lantelme portait le signe fatal, et, *tout événement qui n'est pas dans les deux mains est évitable.*

Les prophéties de Mme de Thèbes concernant la guerre sont un peu plus nuageuses. Pourtant, à la fin de 1913 elle annonça pour 1914 de grands bouleversements, beaucoup de sang répandu; elle écrivit entre autres cette phrase :

« La Belgique a vécu plus qu'elle ne vivra »...

Mais elle ne cessa d'affirmer depuis que les événements tourneraient à notre avantage et que le conflit s'achèverait par le triomphe de la « justice et du droit ».

❧

La gravure de Jonas, *La Bonne Marraine*, inspire au bon poète Emile Ponchelez ce cordial sonnet :

Il revenait du front, joyeux, ayant à peine
Vingt ans : l'âge où la vie est un enchantement,
Où l'on semble écouter comme une cantilène
La douce voix d'amour qui parle incessamment.

Mais depuis de longs mois, vivant dans la géhenne,
Il n'avait eu de rêve et d'autre sentiment
Que d'aller embrasser bien vite sa marraine
Pour conter les exploits de son beau régiment.

Et lorsqu'il arriva, le permissionnaire,
Qu'il reçut un accueil comme en fait une mère,
Tout son cœur se fondit dans le plus doux émoi.

« Pourquoi tant de bontés, ô marraine si tendre? »
Mais elle en souriant lui dit : « Tu vas comprendre,
C'est que je pense à mon fils, soldat comme toi. »

EMILE PONCHELEZ.

La première semaine de janvier, n'est-ce pas le moment de parler des marraines?

SERGINES.

Les Poètes de la Guerre

A LA PAIX...

Va-t-en !... Dérobe encor ta face trop aimée,
Entoure-toi d'oubli, de silence et de nuit;
La paupière baissée et la lèvre fermée,
Dans l'inconnu du temps et de l'espace, fuis !...

L'heure n'est pas venue où tu dois reparaître;
Laisse tous nos espoirs encore inapaisés;
Qui voudrait t'accueillir aurait le cœur d'un traître;
Garde pour d'autres jours le miel de tes baisers...

De nous tous adorée et de tous repoussée,
Reste dans ton exil, ne sèche pas tes pleurs;
Pour voir dès à présent ta prière exaucée,
Tu n'as pas encor vu naître assez de douleurs!

Plus de sang doit encor souiller ta robe blanche,
Il faut autour de toi plus d'ombre au fond des soirs,
Tu dois, sur ton épaule, en plus lourde avalanche,
Amasser plus de deuils et plus de désespoirs...

Nous t'aimons, tu le sais... Il n'est pas peuple au [monde
Qui te voua jamais un amour plus fervent...
Nous frémissions vers toi d'une ivresse profonde
Alors que, les seins nus, la chevelure au vent,

Plus belle chaque jour et toujours plus sacrée,
Tu semblais d'un sourire appeler nos élans,
Et qu'au rythme d'un geste en qui tout se recrée,
Tu voyais l'univers rouler sous tes pieds blancs!

Mais la haine et l'orgueil veillaient dans les ténèbres...
Aux flammes des bûchers que leur rage allumait
Et qu'attisait le vol de leurs ailes funèbres,
On crut soudain te voir disparaître à jamais...

Tu reviendras pourtant... Mais ce n'est pas, timide,
Le cœur désabusé, doutant de ton pouvoir,
Et n'ayant près de toi que la pitié pour guide,
Que nous voulons un jour t'aimer et te revoir...

Va-t-en !... Cède la place à la bonne vengeance.
Elle seule, à tes pas, doit tracer le chemin;
Nous voulons la voir seule emplir le ciel immense
Seule, elle doit veiller au seuil des lendemains.

Il faut, au prix du sang faisant payer le crime,
Offrir une hécatombe à chacun de nos morts;
Il faut pour apaiser la plainte des victimes
La clameur d'épouvante et le cri du remords !...

Il faut que ceux par qui tu fus crucifiée
Soient pour l'éternité cloués au pilori;
Il faut que par l'horreur, l'horreur soit expiée
Quand tu relèveras ton front endolori...

Alors à tes appels nul ne sera rebelle;
Tu nous retrouveras tels que tu nous aimais,
Et tu nous reviendras, triomphante et plus belle
Qu'à nos cœurs éblouis tu ne le fus jamais...

Au-dessus de la mort, au-dessus des décombres,
Ton geste en plein azur reprendra son élan,
Et tes yeux clairs verront pour des siècles sans nombre
L'univers délivré rouler sous tes pieds blancs!

LOUIS PAYEN.



AUX ENFANTS DE LA GUERRE

A vous, chérubins blonds, qui ne connaîtrez pas
La force des baisers réfléchis de vos pères,
A vous, pour qui la vie est pleine de mystère
Qui grandissent vos yeux et surprennent vos pas...

A vous, chérubins blonds, reflets blonds de lumière,
A vous, doux chérubins, doux reflets de l'amour,
A vous qui souriez et chantez tout le jour
Dans l'ombre de la mort sourde à votre prière...

A vous tous qui serez bien vite, à votre tour,
Des époux attendris, des pères et des mères
Faisant à vos bébés les choses moins amères,
Parce que leur enfance est, hélas! sans retour.

Vous sentirez plus tard la plus longue des peines,
Quand on rappellera l'épouvante d'antan,
Et vous aurez le droit de maudire cent ans
Ceux qui dans votre cœur enfantèrent les haines!

La guerre est la puissance odieuse des forts,
C'est le crime innombrable, agrandi de démence,
C'est l'ultime blasphème et c'est la rage immense,
C'est le deuil de la vie au souvenir des morts!

. . . .

Enfants, chérubins blonds, petits frères des songes,
Soyez heureux — sans le savoir — des temps dorés
Qui vous font si joyeux, si blonds, tant adorés,
— Car votre enfance est le voile blanc des mensonges!

EMMANUEL HACHE.



L'ÉTOILE DE L'ÉPIPHANIE

Depuis que pasteurs et rois mages
Se dirigeaient vers Israël
Et que pour guider leur voyage
Ils n'avaient que ce signe au ciel,

Depuis jamais dans les ténèbres
N'eut pareil éclat sa lueur,
Lorsque perçant l'ombre funèbre
L'astre proclamait le Sauveur!

Mais il resplendit cette année
Ainsi qu'en ce lointain passé,
Car voici qu'une autre ère est née,
Etoile, et vous nous l'annoncez.

Vous menez aux chemins de gloire
Une nouvelle humanité
Dont s'étonne et s'émeut l'histoire
Ignorant de telles beautés.

Pour garder la pure lumière
Dont la France tient le flambeau,
Sa race s'est dressée entière
Et prête à mourir s'il le faut.

Devant la grandeur surhumaine
Du sacrifice consenti,
Dira-t-on: « L'offrande fut vaine!
Aux ombres des héros partis ?

Dira-t-on: « Dans notre Patrie,
» Une moisson n'a pas germé
» Du don pur de vos jeunes vies,
» Des yeux clairs par la mort fermés ? »

Non, non, Seigneur, c'est impossible.
N'est-ce pas ? Vous aurez permis
Que cet holocauste terrible
Régénère notre pays!

N'est-ce pas? Jésus au calvaire,
Autrefois nous a rachetés.
Rendant l'espérance à la terre:
Le salut dans la vérité.

C'est à présent pour notre France
Le douloureux chemin de croix.
Mais au bout c'est la délivrance,
Et chacun doit dire: « Je crois!

» Je crois que le divin martyre
» Touche au même but triomphal,
» Quand on est sûr que l'on expire
» Toujours pour le même idéal!

» Je crois que nul effort au monde,
» Qu'aucun geste ardent et sacré
» N'est inutile, et qu'est féconde
» L'œuvre d'un peuple délivré!

» Je crois que dans l'azur immense,
» Si l'étoile brille aujourd'hui,
» C'est que l'être humain recommence
» L'ascension vers l'aube qui luit! »

Si sa flamme brûle aussi belle
Qu'au soir de la Nativité,
C'est que l'étoile nous appelle
Pour nous conduire à la clarté.

Si, trouant l'obscurité noire,
Son rayon vient nous protéger,
C'est pour nous montrer la Victoire
Comme Dieu jadis aux bergers;

C'est le juste droit à la vie,
La liberté des nations,
Qu'apporte en cette Epiphanie
L'étoile de la Rédemption!

MAGDELEINE GASTON-CHARLES

LES LIVRES

En Belgique et en France, par LUIGI BARZINI. — *Face à Face,* par le lieutenant PÉRICARD. — *Dans les Flandres,* par D. BERTRAND DE LAFLOTTE. — *Ah! la belle France!* par HENRY DE FORGE.

Les livres de guerre se suivent, innombrables, sans trop se ressembler pourtant. Il est même tout à fait remarquable que des centaines d'écrivains, professionnels ou improvisés, puissent de la sorte traiter un même sujet sous tant d'aspects différents et apporter une aussi extraordinaire variété d'impressions dans la description consciencieuse du spectacle grandiose que nos yeux contemplent depuis près de deux ans et demi sans apparente lassitude. Il y a là une preuve de sincérité, et si tous les livres du front ne sont pas d'une valeur certaine au point de vue littéraire, si la plupart d'entre eux ne doivent pas survivre à l'heure angoissante qui les a fait naître, ils n'en constituent pas moins des documents permettant de comprendre l'état d'âme de ceux qui font la guerre et projetant des clartés précieuses sur le drame où se débat toute une humanité. Il y a dans cette effroyable tragédie tant et tant de choses que notre esprit ne peut encore concevoir nettement, que les témoignages les plus humbles et les plus naïfs ont leur part d'intérêt.

Cela est si vrai, que même ceux-là qui ne ressentent pas directement nos angoisses sont émus jusqu'aux entrailles quand ils voient comment les nôtres savent combattre, souffrir et mourir. Les pages de guerre écrites par des étrangers ont, à ce point de vue, une saveur particulière. On voit le témoin se raidissant dans la volonté d'être impartial et pris peu à peu par l'atmosphère de notre guerre. M. Luigi Barzini, qui a réuni sous le titre *En Belgique et en France,* une série de scènes de la guerre en 1915, nous en offre un exemple frappant. Ces études, dont M. Jacques Mesnil nous donne une traduction très élégante, furent écrites avant l'entrée en campagne de l'Italie, et pourtant, c'est déjà l'âme d'un allié qu'on y sent vibrer en la fraternelle sympathie d'un homme conquis par notre idéal, enthousiasmé par notre effort. Les impressions de campagne que M. Luigi Barzini rapporte du front en Flandre et en France sont troublantes; celles qu'il a recueillies au cours d'un voyage dans les provinces belges occupées sont profondément émouvantes. Il a compris que l'héroïsme des populations subissant le joug prussien n'est pas inférieur à la vaillance des soldats faisant face aux légions impériales, qu'il exige, pour s'affirmer, la même grandeur dans l'élan et la même noblesse dans le sacrifice.

Seulement, dans les pages écrites par nos combattants, il y a quelque chose de plus, le quelque chose où l'homme qui a regardé la mort en face met le meilleur de lui-même, le quelque chose dont l'artifice littéraire le plus subtil ne peut donner même la pâle illusion. Cela, on le perçoit clairement quand on lit *Face à Face,* le livre où le lieutenant Péricard raconte ses souvenirs. Le lieutenant Péricard est l'homme qui,

dans des circonstances tragiques, jeta le cri sublime qui est sans doute l'expression la plus haute de l'âme d'un peuple et d'une race dans la grande épreuve. Voyant que la tranchée qu'il défendait allait être prise par les Allemands, il lança ce fameux : « Debout, les morts ! » qu'on ne peut se répéter sans frémir. Et vraiment, les blessés, les agonisants se dressèrent dans un suprême effort pour chasser les impériaux et sauver la tranchée. C'est un mot de poète, un mot de légende ; c'est le cri profond d'un être qui, à cette minute-là, s'est senti aussi grand que le Destin. Or, le livre de celui qui trouva ce mot que l'Histoire retiendra comme une des plus nobles choses de la grande guerre, est un livre de bonne foi et de charmante simplicité. Le lieutenant Péricard raconte sobrement, indiquant d'une phrase le fond des choses, se gardant des développements littéraires qui risqueraient de fausser le caractère des faits qu'il veut fixer dans toute leur netteté. Cela ne nuit en rien au pittoresque de ses récits, et dès les premières pages, le lecteur est mis en confiance par le ton de l'auteur, qui sait toujours relever d'une pointe d'humour le morceau attendri ou héroïque.



M. D. Bertrand de Laflotte écrit dans une note assez semblable, mais avec le souci évident de l'effet à produire. Il y réussit d'ailleurs remarquablement, et son livre *Dans les Flandres*, en tête duquel le bâtonnier Henri-Robert a placé une excellente préface, constitue un des plus intéressants témoignages qui nous aient été donnés jusqu'ici. M. Bertrand de Laflotte a fait la campagne de 1914-1915 comme volontaire de la Croix-Rouge, et dans cette région de l'Yser, qui fut peut-être, à cette époque, la plus farouchement tragique de tout l'immense front de bataille européen, il a observé la guerre et ses héros, leur grandeur et leur misère, avec une rare conscience des réalités. L'auteur ne cherche pas à idéaliser les choses vues. Elles sont d'ailleurs si belles par elles-mêmes qu'à les enjoliver, on ne pourrait que les ternir ; mais il dégage avec un sens littéraire très précis la valeur morale des gestes et des attitudes des héros.



M. Henry de Forge, au lieu de la description directe, a préféré traduire ses impressions du front en de courts récits, pour la plupart d'une belle tenue littéraire. Son volume intitulé : *Ah ! la belle France !* est un livre réconfortant. Les héros qu'il met en scène, les figures de femmes qu'il évoque, donnent bien le sentiment d'une race dont la vigueur morale ne se dément jamais. Même là où l'auteur relève avec insistance le côté comique des choses — qui est souvent, par effet de contraste, le plus navrant — en perçoit la volonté de maintenir de la noblesse dans l'attitude, un souci de la fierté à sauvegarder qui est touchant. Ces types croqués au hasard de la rencontre sont bien de leur race et de leur époque, et la fantaisie avec laquelle nous les présente M. de Forge est faite surtout de fine observation.

ROLAND DE MARÈS.

LE SANG RÉDEMPTEUR (1)

IV

Le peuple alsacien-lorrain avait opéré ce miracle. Car la grande foule anonyme était restée délibérément, ouvertement protestataire. Et, phénomène curieux, la jeune génération surtout manifestait, en toute occasion, son hostilité pour les Allemands. Les étudiants de l'Université de Strasbourg mettaient même un zèle si imprudent à provoquer les maîtres du pays, que les chefs de l'opposition devaient s'employer à leur conseiller une plus grande réserve.

Spiesser se remémora tous ces incidents, après le départ de Kircher, et, malgré ses graves soucis, un sourire erra sur ses lèvres.

« Les brutes ont fait complètement faillite dans leur politique d'assimilation, dit-il à mi-voix. Comment eut-il pu en être autrement? L'Alsacien est indépendant, démocrate, jaloux de sa liberté et respectueux de celle des autres. Depuis des siècles, il est habitué à se gouverner lui-même. Il ne résiste pas à qui sait gagner sa confiance. Jamais il ne se courbe devant ceux qui veulent le contraindre à obéir. Tenace dans ses affections, comme dans ses haines, il attend, dans l'épreuve, des jours meilleurs, mais son esprit et son cœur se révoltent contre toute violence. Plus les Allemands mettaient d'âpreté à réduire nos patriotiques résistances, et plus nous tournions nos regards vers un passé que nous regrettions chaque jour davantage et vers un avenir que nous espérions meilleur. Quand la France reprendra son bien, nous pourrons en toute vérité lui dire : « Si nous sommes restés ce que nous sommes, c'est dans une bonne mesure à la brutalité des Allemands que tu le dois. »

ODILE. — Mon oncle, l'ordre de mobilisation générale vient d'être affiché. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. On dit qu'elle la déclarera aujourd'hui même à la France.

Spiesser s'était brusquement redressé, tandis que sa nièce qui, dans sa hâte de lui communiquer la fatale nouvelle, était entrée, suivie de Cath, sans frapper, lui parlait de la sorte. Le vieux combattant de l'année terrible avait d'instinct repris la position du soldat sous les armes. Il dit ensuite lentement :

SPIESSER. — L'Allemagne vient de déchirer le traité de Francfort. Nous sommes dès maintenant délivrés de nos chaînes. Cath, Odile, nous voilà redevenus Français !

CATH. — Mais Français, otages des Allemands. Modère ton ardeur. Une imprudence nous coûterait encore trop cher.

ODILE. — Avez-vous entendu les troupes de Colmar qui allaient, la nuit dernière, occuper le col du Bonhomme? Je n'ai pas pu fermer l'œil. Plusieurs batteries d'artillerie de campagne et de gros canons courts, que je n'avais pas encore vus, ont passé sous nos fenêtres. Blottie derrière les persiennes, j'ai pu les compter. Il y en avait bien une cinquantaine. Les attelages de mitrailleuses étaient également très nombreux. Et, tandis que tous ces bataillons d'hommes jeunes et vigoureux défilaient ainsi, sans parler, j'ai été prise d'un sentiment d'immense pitié en pensant que peut-être, dans quelques heures, bon nombre d'entre eux seraient fauchés par les balles et les obus. C'étaient des ennemis, pourtant !...

SPIESSER. — La guerre est une horrible chose. Réserve cependant ta pitié pour ceux qui ne l'ont point voulue. Les Allemands l'ont, eux, préparée et rendue inévitable. Peuple de brigands, ils convoitaient les richesses de la France, qui acceptait toutes les humiliations plutôt que de provoquer l'horrible conflit. Tous ces criminels sont complices du nouvel attentat au droit des gens. Leur gouvernement reste sans doute le grand coupable ; mais le dernier homme du peuple porte, en Allemagne, sa part de responsabilité, car lui également a souhaité la guerre de conquête qui devait lui assurer une vie facile en lui donnant sa part de la curée. Tu assistes, ma nièce, à la répétition de ce qui se produisit dans les premiers âges du christianisme. Les vieux Germains revivent dans leurs descendants. Ils se précipitent de nouveau sur le monde latin pour se livrer au pillage, dont ils ont toujours vécu. Ah! que n'ai-je plus vingt ans, pour reprendre un fusil et m'opposer à la ruée des barbares !

ODILE. — Mon oncle, Franz Sigwald et Jean viennent de prendre leur quartier à Kaysersberg. Je l'ai appris à l'instant par l'ordonnance de Franz qui, sachant que je passe l'après-midi chez vous, m'a fait demander un instant d'entretien.

SPIESSER. — Reçois-le. Nous allons nous retirer, car il me serait trop pénible d'entendre les provocations de ce jeune pangermaniste.

Spiesser et sa femme se retirèrent. Quelques instants plus tard, Sophie annonçait le lieutenant de chasseurs. Celui-ci, vêtu de son uniforme gris aux boutons mats et botté de cuir jaune, fit son entrée en laissant traîner son sabre sur le plancher. Odile ne put se défendre d'un mouvement de recul quand elle vit s'avancer le jeune homme qu'elle reconnaissait à peine, tant il y avait de raideur voulue dans ses gestes et de froide impertinence dans le regard.

FRANZ. — Avant de partir pour le front, j'ai voulu avoir un entretien décisif avec vous, mademoiselle Odile. Vous connaissez mes sentiments. Jusqu'ici, vous avez affecté de n'y prêter aucune attention. Et pourtant, votre père, qui encourageait mes assiduités, a dû vous tenir au courant de mes intentions. Je ferai plus vaillamment mon devoir d'officier si j'ai la certitude, qu'après la guerre, je retrouverai en vous une femme aimante et dévouée.

ODILE. — Vous reconnaîtrez, monsieur le lieutenant, que je n'ai jamais rien fait qui pût vous laisser espérer que je deviendrais cette femme. Mon père, je vous l'avoue, a plaidé chaleureusement votre cause, mais mon cœur appartenait à un autre.

(1) Voir *Les Annales* du 24 décembre 1916.

Franz. — Simple passionnette sans profondeur. Comme toutes les Alsaciennes, vous avez l'esprit trop pratique pour ne pas comprendre les avantages d'une union qui, surtout après cette guerre courte et victorieuse, vous assurera une situation enviable dans la société allemande.

Odile. — Vous ne connaissez pas mes compatriotes, monsieur le lieutenant, nous ne nous vendons pas, nous nous donnons. Que m'importent les honneurs, si, dans le mariage, je ne dois pas trouver une pleine harmonie de pensées et de sentiments avec celui auquel mon entière affection devra être acquise?

Franz. — Voulez-vous dire par là qu'entre vous et moi, il y aura toujours un profond malentendu ?

Odile. — Je ne vous cacherai pas que je le redoute.

Franz. — Vous êtes donc Française, comme votre oncle ?

Odile. — Nul ne saurait commander à ses penchants naturels.

Franz. — Le moment est peut-être mal choisi pour me le rappeler. Vous n'ignorez pas que Jean est sous mes ordres ?

Odile. — Il serait lâche de se venger sur lui de l'impossibilité où je me trouve d'acquiescer à votre demande.

Franz. — Un officier allemand n'est jamais lâche quand il place l'accomplissement de son devoir national au-dessus de toute autre considération. Or, si vous avouez être Française de cœur et si, par ailleurs, vous reconnaissez que votre fiancé est en parfaite communauté de sentiments avec vous, j'ai l'obligation de me méfier de mon sergent, que vous venez vous-même de dénoncer à son chef direct.

Odile. — Mais il est abominable, votre raisonnement. Moi, dénoncer Jean? Je préférerais mourir.

Franz. — Vous pouvez encore sauver votre cousin. Laissez-moi espérer que vos préjugés nationaux ne s'opposeront pas plus tard à notre union, et j'oublierai tout ce que vous m'avez dit.

Odile. — Je ne m'abaisserai pas jusqu'à mentir. Jean ne me le pardonnerait pas, et je ne me le pardonnerais pas à moi-même.

Franz. — Il est au-dessous de ma dignité d'insister ; mais, dégagé dorénavant de toute préoccupation sentimentale, je saurai faire tout ce qu'exige de moi la sécurité de mon pays.

Puis, joignant les talons et saluant d'un geste automatique, Franz Sigwald sortit. Le premier mouvement d'Odile fut de le rappeler ; mais, se raidissant contre sa douleur, et retrouvant toute sa dignité d'Alsacienne courageuse jusqu'au martyre, elle cracha tout son mépris pour le bandit en un seul mot :

« Assassin ! »

Maurice qui, de la porte entr'ouverte, avait surpris les dernières phrases de la conversation entre Odile et Franz, se précipita dans les bras de sa cousine.

Maurice. — Je suis fier de toi, cousinette. Ah! qu'ils sont ignobles, ces Alboches (1), et comme je serais heureux de pouvoir leur jouer un tour de ma façon!

Odile. — Tout de même, si ce bandit allait torturer Jean, pour se venger de mon refus.

Maurice. — Nous serons là pour défendre mon frère.

Odile. — Pauvre petit, tu ne sais pas qu'en temps de guerre un officier allemand peut tout se permettre vis-à-vis de ses subordonnés? Jean sera certainement envoyé aux premiers postes.



... Il connaît admirablement tous les chemins de la montagne.

Maurice. — Il ne pourra que mieux déserter.

Odile. — Sur ordre, on le surveillera étroitement et...

Maurice. — Jean le sait, et il sera prudent.

Odile. — Qui te permet de le supposer?

Maurice. — J'ai pu lui parler tout à l'heure. Il m'a chargé de te rassurer : « Dis à Odile, m'a-t-il confié, que je veux vivre pour elle, comme aussi pour l'Alsace française. »

Odile. — Quand son bataillon partira-t-il pour le front?

Maurice. — Sans doute demain matin. En attendant, Jean a pu recueillir des renseignements utiles sur l'emplacement qu'occupent les batteries d'artillerie lourde qui doivent contrebattre les défilés de la montagne du côté du Bonhomme. Les Français en feront leur profit.

Odile. — Comment?

Maurice. — C'est mon secret.

Odile. — Mais, petit malheureux, tu vas t'exposer aux pires dangers.

Maurice. — Bah! les Allemands ne se méfieront pas d'un gosse qui gardera les troupeaux dans les pâturages de la montagne.

Odile. — Que diront tes parents, s'ils ne te voient pas revenir?

Maurice. — Tu diras tout à papa. Il pestera bien un peu, mais je suis sûr qu'il m'approuvera. Quant à maman, raconte-lui une histoire à dormir debout. J'ai eu peur de la bataille, je me suis sauvé à Colmar chez nos parents de la rue des Clefs, d'où j'enverrai bientôt de mes nouvelles.

Odile. — Brave petit cœur! Et pourtant, je ne devrais pas prêter mon concours à cette folle entreprise.

Maurice. — Pense à Jean, et puis, pense à la France!

Quand Maurice fut sorti, Odile se prit à réfléchir.

« Le petit est avisé, se dit-elle. Il connaît admirablement tous les chemins de la montagne, où il allait promener jadis sa rêverie. Autant il bavarde volontiers devant ceux qu'il aime, mettant à nu ses pensées les plus intimes, autant il observe de prudente réserve vis-à-vis des étrangers. Il a dix chances contre une de réussir dans son entreprise. S'il est pris, il pourra encore déjouer les grosses malices des officiers qui l'interrogeront. Et puis, à quoi bon m'opposer à ce coup d'audace. Il y va de si bon cœur et je lui ferais tant de peine si je l'empêchais de se dévouer! Cher enfant! Il est comme marqué du signe des martyrs. »

A ce moment Spiesser survint.

Spiesser. — Jean a-t-il réussi à te faire parvenir de ses nouvelles?

Odile. — Je ne sais de lui, mon oncle, que ce que Maurice nous a rapporté. Son bataillon doit partir demain matin pour Lapoutroie, d'où il sera dirigé sur la crête des Vosges. Les batteries lourdes allemandes ont pris position en arrière des Trois Epis. L'artillerie légère s'est avancée jusque sur les hauteurs qui dominent Orbey. On croit que le canon tonnera déjà la nuit prochaine. De nombreuses voitures descendent de la montagne, chargées de ce que les fermiers possèdent de plus précieux. Les Allemands font également évacuer les troupeaux.

Spiesser. — Et ton père?

Odile. — Je ne le reconnais plus. Il vit dans une sorte d'agitation fiévreuse qui nous inquiète. Il nous prend à témoin qu'il a toujours aimé la France et parle de tout sacrifier au triomphe de notre vraie patrie. Puis il est pris de folles terreurs à la pensée que les Allemands pourraient, quand même, sortir victorieux de la lutte et il nous sup-

(1) Bien avant la guerre; les annexés qualifiaient les Allemands d' « Alboches ». D'où venait cette étrange appellation? Nul ne saurait le dire. Peut-être le mot « Boche », qui a maintenant droit de cité dans la langue française, n'est-il qu'un diminutif d' « Alboche » alsacien-lorrain.

plie d'oublier ses déclarations antérieures.

SPIESSER. — Je n'ai jamais douté de ses sentiments intimes. Il a péché par faiblesse, mais, comme tant d'autres, il regrettera sincèrement son égarement momentané. Je ne connais pas dix Alsaciens qui se soient ralliés à l'Allemagne par inclination naturelle. Et encore, parmi ces quelques renégats, presque tous, comme Bulach, avaient du sang alboche dans les veines. L'opposition était trop grande entre la mentalité de nos maîtres et la nôtre. A propos, as-tu pu t'entretenir avec quelques-uns de nos concitoyens?

ODILE. — Presque tous se terrent dans leurs maisons. Les rares passants, qu'on croise dans la rue, se hâtent de régler leurs affaires et de rentrer chez eux. J'en ai rencontré plusieurs, et j'ai pu lire dans les regards, que nous avons rapidement échangés, de l'angoisse et, comment dirai-je? quelque chose de solennel et de fier, que je n'y avais jamais vu.

SPIESSER. — C'est bien cela. Ils savent ce que la victoire nous coûtera, mais néanmoins ils s'en réjouissent. Figurants d'un drame, dont leurs enfants seront les acteurs, ils entrevoient les douloureuses péripéties de l'action, mais aussi l'apothéose finale.

On venait de frapper discrètement à la porte. Odile s'en fut l'ouvrir. Un homme dans la force de l'âge entra. C'était Guthmann, le pharmacien, un Alsacien de haute intelligence, que les habitants de Kaysersberg tenaient en grande vénération.

GUTHMANN. — Eh bien! mon brave Spiesser, ça y est. Mon commis, qui revient à l'instant de Colmar, m'assure que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France. Tout à l'heure les échos de la montagne seront sans doute réveillés par les premiers coups de fusil.

SPIESSER. — Que le sang de nos enfants retombe sur ceux qui auront voulu cette épouvantable boucherie.

GUTHMANN. — Je suis inquiet. Sans doute les Allemands nous ont habitués à leurs mensonges. Cependant les nouvelles que donnent leurs agences télégraphiques ont de telles précisions que je me demande, avec angoisse, s'il ne s'y trouve pas un atome de vérité.

SPIESSER. — Quelles nouvelles?

GUTHMANN. — Que des aviateurs français ont bombardé hier au soir Nuremberg, que la population parisienne, rendant M. Poincaré responsable du conflit, a assiégé l'Elysée et massacré le président, que la Commune a été proclamée à Paris et que les quartiers riches de la capitale ont été transformés en une mer de feu, que l'armée pactise partout avec les émeutiers.

SPIESSER. — Sornettes, calomnies, que tout cela, mon cher Monsieur Guthmann. Tenez, lisez la lettre que nous venons de recevoir de Louis.

GUTHMANN. — *(Après avoir lu, à mi-voix, la missive de l'officier français)*. Ah! les fourbes, les brigands!

SPIESSER. — Ils le furent toujours...

(A suivre.) *Abbé WETTERLÉ.*

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 29 décembre 1916.

Changement de millésime

Le changement de millésime va amener une légère variation de trente minutes dans les heures des séances de la Bourse, qui commenceront, à partir du 1er janvier 1917, à midi et demi et finiront à deux heures et demie.

Durant l'année qui s'ouvre, la Bourse clora ses portes certains jours, comme de coutume: c'est ainsi que la Bourse des Valeurs sera fermée les vendredi 6 et samedi 7 avril précédant la fête de Pâques, les samedis 2, 9, 16 et 23 juin; 7, 21 et 28 juillet; 4, 11, 18 et 25 août; 1er, 8, 22 et 29 septembre; le vendredi 2 novembre, lendemain de fête légale, et les lundis 24 et 31 décembre 1917.

Un coup d'œil sur la cote de 1916

La troisième année de la Grande Guerre, avec ses fluctuations de toutes sortes, ne pouvait être favorable aux valeurs à revenu fixe, mais il n'est pas moins certain que les porteurs de ces valeurs qui auront profité de leur recul pour en acheter, se seront constitué des réserves pour l'avenir.

Les fonds d'Etats, en général, sont en baisse, mais la *Rente Française 5 o/o*, introduite au début de janvier à 88 15, se cote maintenant en léger progrès à 88 25, handicapée cependant de la seconde tranche de l'Emprunt national. Pour minime que soit cette progression, elle est parfaitement encourageante et réserve pour les acheteurs actuels une chance de forte plus-value.

L'*Extérieure d'Espagne 4 o/o*, bénéficiant de la hausse du change espagnol, gagne 15 francs à 104 fr. et offre actuellement un arbitrage avantageux contre la Rente Française 5 o/o.

Le *Consolidé Anglais* n'a cédé qu'une fraction minime; les *Fonds Russes* ont perdu 5 o/o dans l'ensemble, ce qui n'a pas empêché le 4 o/o 1889, trop déprécié précédemment, de remonter de 69 50 à 75 10.

Les *Fonds Serbes* ont eu des fortunes diverses; tandis que le 4 1/2 o/o 1916 perd 13 fr. à 357 fr., le 5 o/o 1902 gagne 53 fr. à 390 francs.

Les *Fonds Suisses* et les *Fonds Danois* enregistrent une certaine avance.

Les *Fonds Japonais* sont particulièrement favorisés, tandis que les *Fonds Chinois* s'inscrivent en léger recul.

Les *Fonds Argentins* ont eu cette année une remarquable stabilité et les *Fonds Brésiliens* ont fait un pas appréciable en avant, bien impressionnés par les efforts tentés par le gouvernement fédéral pour la reprise du paiement normal de ses coupons en 1917, efforts qui paraissent devoir être couronnés de succès.

Il n'est pas jusqu'aux *Fonds Uruguayens* qui ne se présentent en sensible reprise.

Dans le compartiment des Banques, la première place revient à la *Banque de France* qui passe de 4,295 francs à 5,125 francs. Comme nous l'avons expliqué, notre grand Etablissement d'émission bénéficie d'une situation spéciale.

Le dividende du second semestre de 1916 vient d'être fixé à 120 francs net, égal à celui du premier semestre, portant à 240 fr. net le dividende total de l'exercice, contre 200 francs net pour l'exercice 1915.

La *Banque de l'Algérie* gagne 616 fr. à 2,965 fr., la *Compagnie Algérienne* 320 fr. à 1,235 fr., le *Crédit Foncier* 80 fr. à 700 fr., le *Crédit Lyonnais* 240 fr. à 1,176 fr. Le *Crédit Mobilier Français* est passé de 335 fr. à 350 fr. avant le détachement de son dividende de 15 fr. qui va lui redonner de l'élasticité. Ne pouvant passer ici tout ce groupe en revue, nous constaterons pourtant la bonne tendance de ces organismes financiers, qui apportent sans relâche leur précieux concours aux Emprunts de la Défense nationale sous leurs diverses formes.

Notons le relèvement général des *Banques Russes*.

En dehors du *Nord* qui a progressé de 1,160 fr. à 1,265 fr. depuis le début de l'année, nos grandes Compagnies clôturent en réaction d'ailleurs peu importante et qui tend à se récupérer.

Le groupe des *Chemins espagnols*, par contre, est en sensible avance.

Nos valeurs de transports en commun sont plus ou moins touchées par les réglementations intérieures, qui leur refusent momentanément des compensations à la hausse du charbon et aux augmentations de salaires.

La hausse des frets a plus que compensé les aggravations de charges pour les *transports maritimes*, dont les titres enregistrent tous des plus-values importantes.

D'autres valeurs ont particulièrement bénéficié des hostilités; aussi les a-t-on appelées *« valeurs de guerre »*. Ce sont les valeurs métallurgiques, certaines valeurs minières, les valeurs de produits chimiques.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur le prix des matières premières, ce qui nous mènerait trop loin; notons toutefois la hausse du cuivre de £ 86 1/2 à £ 140, de l'électrolytique de £ 107 1/2 à £ 150, de l'étain de £ 168 à £ 179, tandis que le plomb est stationnaire et le zinc est en baisse.

De ce rapide examen il résulte que, au cours de 1916, année de pleine guerre, année de grosses fluctuations des changes, des matières premières et des frets, le marché financier a fait preuve, dans son ensemble, de dispositions satisfaisantes, qui nous sont un gage précieux pour la nouvelle année.

L'assemblée générale de la **Société du Port Commercial de Bahia-Blanca** a approuvé les comptes de l'exercice 1915-16 et, sur la proposition d'un groupe d'actionnaires, complété le Conseil par la nomination de quatre administrateurs. M. Guérard, président, a, pour des raisons de santé, donné sa démission, dont l'assemblée a pris acte en lui exprimant ses regrets.

D'après les explications données à la réunion, l'appel des deux derniers quarts restant à verser sur les actions pourrait être reporté à une date ultérieure. Mais aucune décision ferme n'a pu être prise sur cette question, qui nécessiterait probablement la convocation d'une assemblée extraordinaire.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU

En Cheminant

...n grand merci à mes fidèles lectrices et ...ies pour les souhaits affectueux qu'elles ...ont adressés... C'est de tout cœur que moi ...ssi je leur offre mes vœux. Que 1917 ra...ne, avec la Victoire et le retour des chers ...ents, la joie et la gaieté dans chaque foyer. ...'aube de cette nouvelle année, nous voulons ...pérer en la fin de ces terribles maux, mais ...endant, s'il nous fallait encore faire preuve ...beaucoup de courage et d'abnégation, si de ...uveaux sacrifices devaient nous être imposés, ...s saurions les accepter avec résignation et ...s montrer jusqu'au bout à la hauteur de ...tre tâche de Françaises, n'est-il pas vrai?

...t puisqu'il est question d'avenir, je vais ...pondre ici à une question qui m'est posée sou...nt depuis quelque temps au sujet de

L'AVENIR DES JEUNES GENS,

...nes femmes et personnes d'âge mûr. Certes, ...'offre brillant dans le commerce qui, après la ...erre, va prendre un essor considérable ! Mais ...aut laisser de côté les emplois sédentaires, ...à encombrés par les veuves de la guerre, ...rs filles et les invalides.

...es situations lucratives et indépendantes ...t à ceux qui produisent les affaires, négo...nt, représentent avec succès. Du reste, de...ndez de ma part la brochure gratuite, sur ce ...et, à l'Ecole Technique Supérieure de Re...ésentation, 57, rue Turbigo, à Paris, école ...dée dès avant la guerre par des Industriels.

...ous rappellerai-je maintenant

QUE LES SUCS DE CONCOMBRE

...nbinés à la glycérine ont une action parti...lièrement bienfaisante sur la peau. Le Labo...oire des produits « Selma » a composé, à ...effet, une « Crème de Glycérine et de Con...mbre Selma » incomparable pour donner au ...age une fraîcheur parfaite. Cette Crème em...che la sécheresse de la peau, détruit promp...nent les tâches de rousseur et fait également ...paraître les points noirs du visage. Son prix ...raisonnable, puisqu'elle est vendue 3 fr. 50 ...flacon (franco 4 fr. 35), au Laboratoire des ...oduits Selma, 49, avenue Victor-Hugo, Paris.

...ous n'ignorez certainement pas que l'Eau de ...ses de Syrie est

LE COMPLÉMENT INDISPENSABLE

...toute toilette soignée pour la beauté du ...nt et des yeux. Son emploi régulier donne ...ssi au visage une délicieuse fraîcheur et un ...and charme. Les propriétés de l'Eau de ...ses sont si adoucissantes qu'on peut s'en ...vir utilement pour l'épiderme des enfants. ...us la devons à Bichara, parfumeur syrien, ...Chaussée-d'Antin, dont nous ne comptons ...s maintenant les exquises créations.

...ous rappellerai-je maintenant

CE QU'EST L'ÉLECTROLYSE ?

...moyen rapide et efficace de se débarrasser ...r toujours des poils et duvets importuns. On ...t l'appliquer soi-même sans danger, grâce à ...petit appareil-bijou sur lequel Mme de Saint-...nant, 213, Boul^d Raspail, Paris, veut bien ...nner des renseignements gratuits et détaillés.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

...ne jeune mère. — Ce ne sont point, en effet, des taches de ...sseur, et contre cela, il n'y a rien à faire.

...uture Mondaine. — Ces objets ne sont plus employés main...ant, même dans le grand monde.

...olly. — Votre visage se veloutera délicieusement sous ...nuage de Duvet de Ninon, poudre de riz de Ninon de ...clos, qui existe en blanc, rosé, bis, ocre et mauve à la ...rfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre. Elle commu...ue au visage une idéale fraîcheur.

...erdun. — Mme Albert de Rochetal, 16, rue de Siam. De...ndez-lui d'avance ses conditions.

...ly. — 1° « La Véritable Mode Française » ; 2° « Le Guide ...Convenances », de chez Orsoni.

...2. 1889. — A quel endroit exactement est-elle placée, ...la tête, ou sur la figure?

...etite maman. — Les points noirs, la peau luisante, le nez ...lant sont inconnus de celle qui emploie la Crème Dalyb ...3. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté ...hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie ...lyb Service U. 20, rue Godot-de-Mauroy.

...iss Monna. — Ce n'est rien que de l'anémie. Nourrissez-...s bien, mangez des viandes rouges, prenez des Pilules Pink.

...etite Verveine. — 1° Faites vos ablutions à l'eau chaude et ...savon de Marseille, et lotionnez-vous ensuite à l'eau de Cologne ; 2° Prenez une poudre de riz Rachel ; 3° Arrachez-les, et servez-vous de l'Extrait Capillaire, voyez ma réponse à 1917-1920.

1917-1920. — Oui, l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella détruit les pellicules et stimule la pousse des cheveux qu'il préserve de la décoloration. Son prix est de 6 fr., franco 6 fr. 85, chez l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Fidèle lectrice lyonnaise. — 1° Faites des massages, des ablutions à l'eau très chaude, puis ensuite à l'eau froide pour faire réagir l'épiderme. 2° Oui, cette recette est très bonne. 3° Oui, employez l'huile.

Constante 13. — 1° Prenez une bonne pâte manodermale, comme la Pâte des Prélats. 2° Voyez ma première réponse à Lou P. T.

Future employée. — En suivant les cours de l'Ecole Pigier, 19, bd Poissonnière, vous deviendrez très rapidement bonne sténo-dactylographe. Je vous conseille vivement cette branche.

Lou P. T. — 1° Lotionnez-les avec le Philopile, de Chabrier. 2° L'Anti-Bolbos. 3° Mêlez 100 gr. de magnésie, 25 centigr. de carmin en poudre, 5 gr. de glycérine, faites une pâte et avec une brosse frottez les ongles, rincez ensuite à l'eau froide. 4° La Pâte et le Savon des Prélats. 5° L'Emplâtre Selma, à la feuille de lierre.

FURETTE.

ENTRE NOUS

Demande demoiselle ou dame, 20 à 30 ans, bon milieu, distinguée, parlant très bien anglais, pour élever enfants, soins physiques et moraux; ayant, si possible, fait stage Croix-Rouge, pouponnière ou jardin d'enfants. Sérieuses références demandées. Gillon, 19, avenue Emile-Deschanel, Paris.

Bien rédiger. Envoi de 16 leçons contre mandat 10 francs. Infaillible, rapide. Masson, adhérent Société Gens Lettres, 42, rue Vital-Carles, Bordeaux.

Latin (inédit). Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Echange livres, écrire : Hugues, boulevard de Ménilmontant, 142.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Etudes commerciales, secondaires, supérieures, orales et par correspondance. Succès incomparables. Cours préparatoires, 55, rue Cherche-Midi, Paris.

Revue Œuvres Nouvelles, 43, rue Saint-Lazare, Paris, publie, édite prose, poésies. Envoyer manuscrits.

Pas de Prix de Guerre
pour les porte-plume réservoir "SWAN"

Le moment a paru propice à certains fabricants de porte-plume réservoir pour augmenter leurs prix. Ce sera surtout au détriment de nos soldats et de nos marins et de leurs amis.

L'augmentation des prix des porte-plume réservoir est tout à fait injustifiée, leur grande vogue a neutralisé le coût plus élevé de leur fabrication.

Le porte-plume "SWAN" sollicite votre appui dans sa campagne pour le maintien des PRIX D'AVANT-GUERRE.

Modèle Régulier à capuchon simple depuis fr. 15

"SWAN" PENS

Modèle Safety à capuchon à vis depuis fr. 17.50

Le fonctionnement de chaque "SWAN" est garanti.

Catalogue franco sur demande

En vente chez tous les Papetiers et Bijoutiers



Agent pr le gros : A. K. WATTS
106, rue de Richelieu, PARIS



UN PRÊTRE L'Abbé HAMON, Curé de Vaumoise (Oise), possède les recettes infaillibles pour guérir DIABETE, ALBUMINE, Cœur, Reins, Foie, etc. et toutes Maladies chroniques, réputées incurables. Aucun Régime, rien que des Plantes. GRATIS ET FRANCO. Notice convaincante. — Laboratoire Botanique de l'Abbé HAMON, St-OMER (Pas-de-Calais), France.



RÉGÉNÉRATEUR DE LA VIE DE L'ABBÉ SÉBIRE
GROSSIR 5 Kos PAR MOIS
MÉTHODE ET PREUVES GRATIS. *ÉCRIRE AUX* LABORATOIRES MARINS *ENGHIEN-LES-BAINS* (S&O)



LE "CLOS DE L'ONCLE"
Un des meilleurs crus du Midi

Prix...			
CLOS DE L'ONCLE rouge,	la demi-pièce... 110 fr.;	la pièce... 210 fr.
Coteau CARIGNAN rouge,	— ... 115 fr.;	— ... 220 fr.
CLOS DE L'ONCLE blanc,	— ... 120 fr.;	— ... 230 fr.

La pièce, sur gare de départ, logé, congé compris. — *Echantillon franco contre 0 fr. 60.*
REMARQUE : *La récolte a donné des vins d'excellente réussite. Les cousins des « Annales » en auront grande satisfaction.*
Ecrire : **GUSTAVE FABRE, Boulevard de la République, Nîmes (Gard).**

UNE MARRAINE PREVOYANTE joindra à son prochain colis 1 **"THERMO-BLOC"** *Révulsif instantané.* Evite *Pieds gelés, Engelures, Rhumatismes, Bronchites.* Fco 2 fr. Labor. du Dr GAUDICHARD, Chatellerault.

TUETOUT détruit radicalement les **POUX**. Le flac. boite post., 1 f. 25. Le grand flacon, 2 fr. 75. A. Barré, 8, r. Jules-César, Paris.

UNE DAME ayant habité Pékin indique, gratis, Procédé Chinois infaillible pour enlever RIDES, Taches, traces de Petite Vérole, et avoir un teint idéal. Ecrire : CHINESS BAHAA, 16, r. Maragran, PARIS (Xe).

CHOCOLAT LOMBART



AUX FAMILLES des MORTS de GRANDE GUERR
Encadrements des DIPLOMES remis aux famille
Marqueterie riche 55 fr., plus simple 25 fr.
Baguette or ou chêne et or 10, 12 et 16 francs
Cadres disposés pour contenir : PHOTOS, CITATION
et DÉCORATIONS. *OULIE*, Encadreur, 142, r. de Renne

MESDAMES
HÉMAGÈNE TAILLEUR
Seul produit scientifique adopté par les Hôpita
GUÉRIT : *Malaises spéciaux des Dames et des Jeunes Fille*
Le FLACON dans toutes les Pharmacies : 2
Notice 1re sur demande. P. TAILLEUR, à Fontainebleau (S.-et-

BLANCHEUR DES MAINS — Beauté et Finess du Visage et de la Gor
CRÈME LATINE — Préserve des rougeur gerçures, crevasses, e
Le tube, 2 fr. Tube d'essai, 0 fr. 50. A. BARRÉ, 8, rue Jules-César, Pari

La Pommade Philocôme Grandclémen
EST UNIQUE AU MONDE
Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, em pêche les cheveux de blanchir, de tomber et, s' graisse les fait repousser, abondants et soyeux, après la 3e frictio
Dépôt toutes phcies. Fco poste, 2f60. — Les six pots, 13f5
Adr. comm. au Laborat' GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Ju
ETRANGER : 3 fr. 10. — Les six pots, 16 fr. 50

COMPTABILITE STÉNO CHEZ SOI E Méthode infaillible 2 MOI A FORFAIT, ESSAI GRATUIT par correspondance LEDI, 7, r. St-Hyacinte

MAIGRIR 5 kilos par mois est un plai peu couteux. — Franco 5.40.
Notice et Preuves Gratis. MÉTHODE GENEVOISE, 37, Rue FECAMP. Pa

Etablissement Médical de MEYZIEU
(Isère) près LYON — Fondé en 1881 — *Tél.* 5

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX
NÉVROSES — PSYCHOSES
(Cures de régime, Sevrage, Isolement, etc.)
ENFANTS ARRIÉRÉS (Traitement et Education)

CROIX ROUGE
TIMBRES DE GUERRE
VICTOR ROBERT
88, Rue de Richelieu, PARIS
envoie contre 15 francs très jolie collection de Timbres de guerre comprenant : 50 timbres Cameround, Canada, Fidji, Nouv-Zélande, Samoa, Sainte-Lucie, Togo. Croix-Rouges des Colonies, etc. *Kilog des Deux-Mondes*, vieux Amérique, Europe. 10 francs.
CATALOGUE GRATIS ET FRANCO

J'AI TROUVÉ
la véritable méthode de guérison des **Maladies** de l'**ESTOMAC**, de l'**INTESTIN** et des **Affections nerveuses** qui s'y rapportent, par un **traitement végétal** complet qui *REUSSIT TOUJOURS*, parce qu'il agit simultanément sur chacun des organes malades et les GUERIT COMPLETEMENT.

La Brochure explicative sur ma méthode, dite : "METHODE DANIEL" avec attestations et remerciements de tous les malades est envoyée franco, sur simple demande, aux personnes qui souffrent. Ecrire à M. DANIEL (*Diplômé d'Ecole de Médecine et de Pharmacie*), 38, Boulevard de Strasbourg, à Toulon (Var), qui répondra sans frais.



J'OFFRE *à tous la* "GEMME ASTEL". Cet *Gemme puissante et mystérieu vous fera obtenir ce que désire votre cœur ; Si vo désirez* SANTÉ, BONHEUR, *connaître la joie d'aim et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne conna sant pas d'obstacles et à qui tout sourit ; demandes « Livre d'Or » de la* "Gemme Astel". *(Envoi sous fermé : 20 cent.)* Cette gemme est facilement expédiée da une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant guerre. *SIMEON BIENNIER,* Bijoutier-Lapidaire, 16 r des Gras, *Clermont-Ferrand.* — Maison créée en 1901.

A N

LES ANNALES



LE THÉATRE AUX ARMÉES

A. R.

14 Janvier 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

Nº 1751. — 14 JANVIER 1917

EDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. 8 fr. 50
UNION POSTALE ..... 22 fr. 11 fr. 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



Le Grand Condé, par David Téniers. — JOFFRE. — *Soult, duc de Dalmatie*, par Broc.
Au-dessous : *Canrobert*, par Beaucé.

LE BATON DE MARÉCHAL

PAGES OUBLIÉES

Le Supplice d'Arras

Mgr Lobbedey ne verra pas refleurir sa chère ville, délivrée du canon allemand. Il s'occupa d'elle avec un dévouement qui lui valut la gratitude de la France et l'admiration de l'univers. Il a décrit en termes émouvants la scène tragique dont elle fut le théâtre et dont il fut le témoin.

Par la pensée, je revois, en ce moment, le spectacle que j'avais lorsque, profitant d'une heure d'accalmie et me dérobant aux observations trop craintives de mon entourage, j'allais à travers la ville dévastée : à terre, sur les trottoirs et la chaussée elle-même, des excavations énormes, des conduites d'eau crevées ; ici et là, un amas de tuiles, d'ardoises, de vaisselle brisée et de cuivre noirci ; un amoncellement de pierres, un chaos de moellons et de briques, de poutres calcinées et de ferrailles ; à droite et à gauche, des maisons écrasées sur le sol, d'autres encore debout avec les toitures enlevées, les fenêtres sans vitres, les enseignes bosselées, les balcons tordus et des trous béants permettant de voir, à l'intérieur, la série des étages et les chambres montrant partout sur les tapisseries décollées les traces de la flamme et du feu ; là des escaliers qui montent dans le vide, des pièces de bois qui ont perdu leurs attaches, des fûts de colonne qui ne supportent plus rien et semblent des canons braqués contre le ciel!



(Phot. Manuel.)

Mgr Lobbedey, évêque d'Arras.

Vision triste! vision accablante! Et ce sont des rues entières, les plus commerçantes, les plus curieuses, les plus pittoresques d'Arras qui sont ainsi rasées, anéanties. Qui ne connaît la plainte du poète :

Et campos ubi Troja fuit ?

Ah! chères et vieilles maisons évocatrices d'un long passé, vieux logis qui faisiez de ma ville épiscopale un véritable musée rétrospectif d'architecture civile, qu'êtes-vous devenus ? Oui! qu'êtes-vous devenues, pierres vénérables où, pendant des siècles, s'est comme moulée la vie de ceux qui ont vécu sous votre abri, qui avez été associées aux joies et aux tristesses, aux rêves et aux espérances de tant de générations, reliques des temps anciens qui avez votre histoire, qui gardez une poésie, un charme si attirant que l'on vient de loin pour vous voir et que les pays où l'on ne vous trouve pas, où l'on ne vous sent pas, sont regardés comme incomplets malgré la beauté de leurs montagnes et de leurs horizons, de leurs rivières et de leurs lacs ?

Comment, incapables de mal faire, avez-vous été châtiées comme le sont les coupables ?

Mais, au regard de nos ennemis, pour qu'une nation soit complètement asservie, il faut qu'elle n'ait pour ainsi dire plus d'histoire vivante, plus de passé visible, il faut qu'elle soit mortellement atteinte et dans les édifices où elle priait.

Mgr LOBBEDEY.

Desbarolles en Espagne

Mme de Thèbes a raconté dans une aimable page, comment son professeur Desbarolles fut initié aux secrets de la chiromancie.

L'Espagne est un des pays traditionnels de la chiromancie. C'est surtout dans cette lumineuse Andalousie, où l'âme mauresque s'est si admirablement fondue dans l'âme espagnole, que l'art de lire dans les lignes de la main s'est le plus purement conservé.

Je n'oublierai jamais le récit que me fit Desbarolles de ses premières impressions d'Espagne. Mon maître tombe au milieu d'un camp de gitanos, qui lui disent la bonne aventure. Le futur rénovateur de la chiromancie reste d'abord incrédule devant leur prétendue science de divination. Peu à peu il éprouve comme une attraction secrète et sa raison descend à de mystiques concessions.

— Et comment? lui demandai-je.

— Parce que, me répondit Desbarolles, j'arrivais à me dire qu'il devait y avoir là un fond sérieux, surtout utile ; car l'utile seul peut survivre dans une science qui traverse six mille ans sans être complètement anéantie, tandis que tant de découvertes importantes ont disparu sans laisser d'autres traces que des épaves.

Cette rencontre de bohémiens faite par Desbarolles sur la route d'Espagne, fut chez lui le premier germe de la chiromancie. Et je crois pouvoir dire, sans trop m'avancer, que ce fut à cette même époque que Dumas fils en eut, lui aussi, la révélation.

Le futur auteur de *Francillon*, alors en pleine jeunesse, accompagnait son père dans ce voyage, devenu légendaire, qu'Alexandre Dumas, premier du nom, avait entrepris *tras los montes*. D'autres compagnons s'étaient joints à eux : Auguste Maquet, les peintres Giraud et Louis Boulanger. Desbarolles portait à cinq le nombre des voyageurs. Je vois encore dans le salon de Dumas fils, rue Ampère, le rayonnant tableau de Giraud, représentant cette caravane célèbre dans une sierra de l'Andalousie.

L'auteur des *Mousquetaires* avait revêtu pour la circonstance un costume qu'eût envié Hernani et qui, au reste, lui allait à merveille. Il est à cheval et porte beau, le visage épanoui, heureux comme à l'ordinaire. Son fils, qui sera plus tard Dumas fils, mais qui n'est encore que le fils Dumas, est lui aussi à cheval, mais couché paresseusement sur le cou de l'animal et fumant une cigarette. Auguste Maquet prend des notes, Louis Boulanger fait un croquis. Quant à Desbarolles, comme le Gastibelza de Victor Hugo, il se contente de tenir une carabine.



Mme de Thèbes (Phot. Bert.)

Quand plus tard Desbarolles écrivit ses études si profondes et si documentées sur l'art de lire dans les lignes de la main, ce fut à Dumas fils qu'il les dédia. Il les dédiait non seulement au dramaturge devenu illustre qui avait écrit cette phrase prophétique : « La chiromancie sera la grammaire de l'organisation humaine », mais aussi au compagnon du voyage en Espagne où tous deux, sous le même ciel, en même temps, en avaient reçu la révélation. Je suis très certaine que si la mort ne nous avait pas enlevé prématurément l'auteur de cette *Route de Thèbes* — que tous ceux qui la connaissent tiennent pour un chef-d'œuvre — Alexandre Dumas fils se serait servi de la tribune retentissante de la scène pour dire ce qu'il pensait de cet art particulier.

Mme DE THÈBES.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Famine

L'EXCELLENT collaborateur, dont le nom ne peut être quant à présent révélé, et qui chaque semaine vous donne le récit de son récent voyage en Allemagne, trace un vivant tableau de la détresse de ce pays, des privations qu'il endure. La famine y sévit ou à peu près. Les photographies reproduites à côté du texte montrent le lamentable spectacle des affamés assiégeant les boutiques, se disputant les maigres provisions que l'Etat avare leur distribue. Ne croyez pas que la peinture de ces maux soit fantaisiste, et faite dans le but de nous réconforter, de fortifier nos espérances, de nous laisser entrevoir la lueur libératrice d'un dénouement victorieux et prochain. Il y a un an, oui, la réalité était déformée, grossie. Cette fois, je crois bien que l'on n'exagère plus. J'en trouve la preuve dans une série de documents d'un haut intérêt que publia l'avant-dernière livraison de *La Revue de Paris.* L'authenticité en est certaine. M. Marcel Prévost — le commandant Marcel Prévost — qui les a groupés et les commente, en a minutieusement contrôlé la source. Nous sommes sûrs que son clair esprit ne s'est point laissé duper par de fausses apparences et qu'une méthode rigoureuse présida à l'indispensable vérification.

Ce sont des lettres écrites pendant les six premiers mois de l'année 1916, saisies sur la personne des prisonniers que nous livra la bataille de Verdun ; elles proviennent de toutes les régions des deux empires, de Vienne, de Munich, de Berlin, de Leipzig, de Hambourg; leurs auteurs appartiennent à toutes les catégories sociales, particulièrement à la bourgeoisie, au peuple aisé, au petit peuple. C'est une paysanne qui instruit son fils des événements quotidiens du village. C'est un employé ou un marchand qui décrit en mots familiers et pittoresques les scènes de la rue auxquelles il se mêla ou dont il fut le témoin. Impossible de mettre en doute la sincérité de ces récits. A supposer qu'ils grossissent quelquefois les faits, ils ne les inventent pas ; plus vraisemblablement ils les atténuent... On n'a point coutume de démoraliser les combattants en leur envoyant des nouvelles propres à les déprimer, à amollir leur courage : on essaie plutôt de les réconforter; on n'ajoute pas des soucis à leurs tourments; on n'alourdit pas par plaisir le fardeau déjà si pesant qui les accable. La plupart de leurs correspondants ont, je pense, ces scrupules; les moins délicats se bornent à dire la vérité, sans la pallier ni l'aggraver, avec le seul désir de ne rien dissimuler aux absents.

Eh bien, de ces affirmations rapprochées, juxtaposées, comparées, il résulte une impression pour nous très rassurante, la conviction que les sujets de Guillaume et du successeur de François-Joseph approchent du moment où leur force de résistance sera brisée... Si disciplinés qu'ils soient, si docilement courbés sous la férule de l'autorité prussienne, ils perdent patience. Le mécontentement grossit. La révolte éclate. Les plaintes montent jusqu'au kaiser qui feint vainement de ne pas les entendre. Chacune des phrases que je copie contient un avertissement, une menace :

Quelle misère règne chez nous! Il y aura bientôt une révolution (3 mai 1916). *Nous vivons dans des temps effroyables. On souffre de la faim. Il n'y a pas à manger. Si cela continue, nous serons réduits à l'état de squelettes* (30 mai).

Les mécontents se lassent de gémir. Ils accusent. Le Boche a aussi ses « nouveaux riches » qui servent de points de mire aux fureurs populaires, Elles se déchaînent principalement contre les *accapareurs,* spéculateurs, courtiers, négociants indélicats: *Grande victoire pour les accapareurs. Le soir, ils promènent leur joie scandaleuse à travers les cafés. Le Gouvernement rampe sur le ventre devant eux. Mais le lendemain il se venge en molestant le pauvre peuple.* (18 juin)... Ce langage est un appel à l'insurrection ; il fait songer aux libelles qui couraient Paris en 1790 et 91 et annonçaient la Terreur.

Des exemples précis sont cités à l'appui de ces observations générales. Ils abondent dans les lettres. L'une d'elles évoque la scène suivante qui s'est déroulée à Berlin : *Nos dames durent se mettre à la file dans la Metzerstrasse. Beaucoup s'y étaient installées depuis neuf heures du soir. On dit qu'il y avait 40 à 50,000 personnes, Pour commencer quelques-unes couraient. Finalement tout le monde fut entraîné. Erma ne voyait plus qu'un formidable nuage d'où s'élevait un mugissement. Les agents à cheval chargèrent* (21 mai). Ailleurs les magasins sont pillés, les vitres cassées. Enfin quand le désordre s'aggrave, l'artillerie intervient. *Ils ont tiré dans le tas avec des mitrailleuses sur la population indigente* (29 juin)... Conclusion : La fin de ces horreurs est réclamée à grands cris. *Que la guerre s'achève cette année; sans quoi nous verrons des choses... je ne te dis que cela* (22 juin).

Saisissez-vous maintenant le sens des propositions équivoques dont l'Allemagne a pris l'initiative? Elles trahissent l'embarras, l'angoisse secrète du souverain, du chancelier, des membres du Reichstag. Guillaume essaie hypocritement, selon sa coutume, de décliner la responsabilité d'une situation tragique, d'attribuer à l'intransigeance de l'ennemi la prolongation d'une épreuve devenue intolérable... « J'offre la paix, s'écrie-t-il, d'une voix larmoyante. On me la refuse. On a juré d'exterminer la race germaine. Allemands, luttez encore, redoublez d'énergie, si vous ne voulez périr »... La mobilisation civile, à laquelle il a recours, est une mesure de salut national; c'est aussi, c'est surtout une arme dirigée contre l'émeute, un moyen de la prévenir, de la réprimer plus aisément. Nul ne sera dupe de ces ruses grossières. Elles révèlent un trouble, une faiblesse qui nous emplissent d'espoir. Opposons-leur une invincible ténacité. Et répétons la parole du vieux chef, corroborée par l'expérience de trois années : « Le temps travaille pour nous.»

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Légendes

Ma chère cousine,

Je lisais cette semaine avec un vif plaisir le nouveau livre de poésies que M. Saint-Georges de Bouhélier vient de publier (1). Ce sont des légendes au tour archaïque d'un caractère très original et qui semblent des enluminures naïves et délicates autour de la Grande Guerre... Elles émeuvent à la façon de nos vieilles chansons de France... On ne les voit point embarrassées de rhétorique, on chercherait en vain un mot déclamatoire, et elles remuent le cœur par je ne sais quelle tendre simplicité, par cette espèce de candeur qu'on aime dans les chefs-d'œuvre de nos Primitifs, où l'art se cache afin de mieux laisser apercevoir le sentiment ; l'impression qu'elles dégagent est profonde.

M. Saint-Georges de Bouhélier chante notre Épopée un peu comme les trouvères de jadis chantaient la misère des temps, l'amour à sa dame et la gloire des chevaliers...; on sent le poète pris d'une pitié infinie pour la souffrance humaine, et d'une dévotion ardente pour la belle terre de France arrosée du sang de nos héros, mais il garde une jolie pudeur à exprimer ces choses de l'âme, il n'y veut que des mots sincères et doux, et c'est ce qui fait la pureté de ces légendes.

Elles ont, par moment, une grâce enveloppée qui laisse flotter du rêve ; on y goûte quelque chose de la poésie mystique de nos vieux mystères, c'est imprécis et délicieux ; ailleurs, au contraire, il passe un souffle de vie qui rappelle la saveur robuste et drue de nos chants populaires.

Et puis Saint-Georges de Bouhélier, et c'est ce qui me le rend cher, a traduit avec une vérité poignante la détresse des femmes, des mères... Il les peint comme elles sont, douloureuses, anxieuses et cependant pleines de courage... Et, chose rare, il leur laisse cette faculté qui est le meilleur de leur force, la pitié... Je ne sais pas pourquoi on s'imagine que les femmes d'aujourd'hui, pour peu qu'elles soient braves, doivent forcément être dénuées de sensibilité. Je crois, au contraire, que c'est dans le spectacle des douleurs cotoyées de très près, qu'elles puisent la volonté de leur énergie... Pour épargner une peine, pour abréger une minute de souffrance humaine, la femme qui est vraiment femme, donnerait un morceau de sa vie; elle ne craint ni le sacrifice, ni sa misère à elle, elle ne connaît que les impulsions de son âme qui la poussent à consoler, à guérir, à jeter sur la douleur les fleurs de sa tendresse... Tout le secret des courages féminins n'a point d'autre source que l'amour..., et c'est pourquoi je déteste voir traiter la femme actuelle à la manière d'une amazone ou d'une virago, alors que c'est la pitié, la divine pitié, qui seule soulève son cœur, multiplie son énergie, dompte ses scrupules, vainc ses timidités et fait d'elle quelque chose de surnaturel, d'infiniment touchant et simple...

« Chaque fois qu'on atteint au fond même de l'homme, écrit Saint-Georges de Bouhélier dans sa préface, on a l'impression que tout y est simple, et que les plus grands événements ne font pas beaucoup de bruit. Tout se passe en silence dans le royaume de l'âme où règnent l'inconscient qui sait tout d'avance, et l'immense résignation. »

Cela est d'une vérité profonde..., la douleur vraie est simple, le dévouement crucifié d'une mère reste sans emphase, il ne comporte presque pas de paroles, moins de gestes encore..., et rien n'est plus simple qu'un cœur de héros.

Je ne suis pas encore revenue de la stupéfaction que m'a causé une sorte de sacrilège, commis en scène, et que des spectateurs ont eu l'audace d'applaudir... On voyait une des plus grandes artistes de ce temps jouer et mimer les affres d'une femme qui apprend la mort de son mari tué à la guerre. C'était sublime, paraît-il, au point de vue théâtral, et odieux, cela je le jure, au sens émouvant de la vie... Et je pensais : « Faut-il que l'auteur n'ait jamais vu de près un de ces deuils irréparables, qui laissent l'âme brisée, pour oser mettre dans la bouche d'une mère ces discours et ces hoquets, et ces tirades pathétiques. » La douleur... Ah ! la douleur, elle est presque sans voix. Elle se cache farouchement, elle craint la banalité des paroles, elle attend d'être seule pour laisser crever ses larmes, elle revêt une pudeur désespérée qui lui défend de livrer sa détresse au public : elle est la douleur aux lignes simples et nues.

Ses maigres mains sont des pierres
Et ses yeux sont sans lumière.
Tout en noir elle se tient,
L'air de ne penser à rien.

Oui, Saint-Georges de Bouhélier a compris la Simplicité qui est la noblesse de cette guerre, et le charme tendre des femmes. Il a compris le grand sérieux, paisible et silencieux, de nos soldats toujours en présence de la mort; il chante leur histoire à la manière d'un Verlaine, transporté de pitié devant la désolation humaine et volant avec les ailes douces et légères de l'Idéal vers l'Espérance.

Je ne sais rien de plus touchant que le poème intitulé : le *Débat dans le Ciel*... Marie, la mère douloureuse, abîmée de détresse devant tous les maux déchaînés par la guerre, implore Dieu ; elle voit des innocents mourir, elle voit de pauvres gens tout déchirés, elle les plaint, elle les admire aussi :

Et rien, voyez-le n'a raison
De ces entêtés de garçons.

Elle demande humblement grâce pour eux:

Vous avez raison, je le crois,
D'exiger que souffrent des rois
Par les soins de qui, sur la terre
S'est déchaînée, autoritaire,
La dure guerre, oui mon Père.
Mais convient-il que l'Innocent
Pâtisse et partout soit gisant,
Tout molesté, couvert de sang,
Et n'est-ce donc pas maladresse
De notre part que sa détresse...
Et ne faut-il pas qu'on redresse
Cette iniquité qui le tient ?
Vraiment, jugez-vous cela bien ?

La divine mère, comme au pied de la croix, pleure toutes les peines du monde, son cœur saigne des blessures faites aux enfants de la terre, et Dieu lui enseigne la bonne souffrance qui fait les saints :

Et je tiens pour très sainte sœur
La souffrance aux yeux de douceur,
Au chant de tristesse berceur.
C'est elle ma bonne aumônière
C'est d'elle que vient la lumière
C'est elle ma sûre fourrière.

La naïveté charmante et musicale de ces vers est évidemment voulue, elle imprègne d'un rythme mystique des pensées éternelles, sur lesquelles l'auteur a jeté un parfum de légende...

Et dans tous les poèmes on retrouve ces mêmes élans de pitié qui donnent plus de prix encore à l'héroïsme. Qu'il mette aux lèvres d'une belle fille une chanson :

« Que faites-vous (dit-elle)
De me laisser ainsi ? »
Il dit : « Mon cœur transi
Tremble, plein de souci
Car le clairon m'appelle. »

Ou qu'il chante pieusement nos morts;

Pauvres morts qui portez de beaux habits de guerre,
Dans le sol enfoncés sous de modestes croix,
Voudriez-vous de nous une pitié vulgaire ?

Ou bien que, dans une sorte d'évocation romantique, il fasse surgir le crime de trois rois fous :

Ils sont tous trois nés sous le signe
Du diable, et vont en bonne ligne.
Ils chevauchent vêtus de fer,
Par une nuit comme d'enfer.

Partout on sent le frémissement de la pitié, une pitié contenue qui ne veut jamais éclater et qui garde la noblesse et l'ingénuité des sentiments immortels.

« La guerre actuelle n'a rien de théâtral, écrit le poète, et je ne vois pas qu'elle s'accommoderait d'une poésie au ton déclamatoire... » Il a raison... et c'est peut-être la simplicité candide des rimes qui imprime à ses poèmes un accent si prenant. Seuls, les tableaux des Primitifs et les vieilles chansons de France, donnent quelque chose de l'émotion que laissent ces Légendes.

Ce sont œuvres toutes pleines du grand sentiment français : l'amour du pays. Et c'est pourquoi je les aime, et pourquoi il m'est doux de vous faire connaître ce beau, ce tendre livre.

YVONNE SARCEY.

(1) [illegible] de la Guerre de France.

Les Conférences de l'Université des Annales

La Lutte contre les Grands Fléaux:
L'Alcoolisme, par le professeur Courmont.

M. Herriot, appelé au pouvoir, où il occupe à l'heure actuelle un poste important, avait tenu à choisir pour poursuivre sa tâche inachevée, un de ses amis de Lyon, l'éminent professeur Courmont.

Dans une analyse poignante, basée sur des statistiques, le conférencier a exposé les raisons de combattre l'alcoolisme.

Le maréchal Bugeaud disait : « L'alcool tue plus d'hommes que l'épée ».

Traçant la courbe de la consommation alcoolique de tous les pays, M. Courmont nous oblige à constater que la France est la nation la plus atteinte dans sa race depuis cinquante ans.

La Suède et la Norvège sont parvenues à se débarrasser du fléau redoutable. Il faut agir de même!... Et, dans un programme clair, précis, les réformes à accomplir sont énumérées par M. Courmont, depuis l'instruction obligatoire de l'hygiène dans les écoles jusqu'à la suppression des débits. « Car, dit-il, n'oublions pas que la maison brûle et que si nous n'obtenons pas un résultat pendant la guerre, nous ne l'obtiendrons plus jamais. »

D'ailleurs, on pourra lire cette belle conférence si vivement applaudie, dans le *Journal de l'Université des Annales*, qui les publie toutes.

***Carillons de Flandre*, la dernière conférence d'Emile Verhaeren.**

Le grand poète Verhaeren devait prononcer à l'Université des Annales une conférence sur un sujet fait pour plaire à son cœur de patriote : *Les Carillons de mon pays*. Une mort tragique, qui mit en deuil la France et les poètes de tous les pays, vint empêcher cette solennité. La conférence, par bonheur, était écrite. M. Adolphe Brisson voulut bien se charger de la lire au milieu de l'émotion que l'on devine. Il semblait que ce fut le testament de ce grand Belge blessé dans son amour pour la patrie et qui une dernière fois venait chanter le chant désespéré de toutes ses belles cloches de Flandre devenues muettes. « Tours et beffrois, cloches et carillons, c'est toute la Flandre, c'est toute la Wallonie, c'est tout mon pays! » s'écrie le poète. On écouta de beaux poèmes dits par Mlle Colonna Romano et l'hommage délicat rendu par M. Brisson.

***Musique d'Orient*, par Mme Lucie Delarue-Mardrus.**

Mme Lucie Delarue-Mardrus enchanta son public en évoquant, dans toute sa grâce dolente, l'Orient avec ses peuples contemplatifs, ses paysages nacrés, ses nuits de poésie et de musique.

Tout le monde sait combien l'Arabe reste, pour les hommes de l'Occident, un être énigmatique. Mme Delarue-Mardrus, au cours de ses voyages, et avec un sens très fin de l'art, a pénétré l'âme de ces poètes au regard lent, aux attitudes instinctivement nobles, et qui soupirent une sorte de chant nasillard et rythmé d'une beauté nostalgique.

Mme Delarue-Mardrus, coiffée de son turban, semble, elle-même, en récitant différentes stances du Coran, quelque princesse musulmane se livrant à la douceur de la poésie. Cédant aux instances du public, elle interpréta à l'arabe une chanson faite de gémissements sourds, sur le mode mineur, et qui porte en elle une puissance étonnante d'évocation.

L'admirable Mme Litvinne avait bien voulu prêter son concours à cette séance, ainsi que la belle muse au timbre de bronze, selon l'expression même de la conférencière : Mlle Madeleine Roch.

Toutes deux contribuèrent à l'harmonie de cette heure de rêve passée sous la grande ombre du dieu Allah!

PIERRE S.

PROGRAMME
DE LA 5e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 15 janvier. — Au Maroc. La Foire de Fez, par ANDRÉ LICHTENBERGER.

Mercredi, 17 janvier. — Les Fables de La Fontaine: La Comédie Humaine et les Grands, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 19 janvier. — En revenant d'Amérique, par ET. GROSCLAUDE.

Samedi, 20 janvier. — L'Année de la Victoire, par ANDRÉ TARDIEU.

Le Nº 2
du Journal de l'Université des Annales
(11e année) paraît le 15 janvier.

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous avons commencé l'année avec infiniment de bonheur, puisque nous trouvons dans notre caisse au 1er janvier la somme de 29,534 fr. 75... Les dépenses, quoique subissant la crise de la cherté des vivres, non seulement n'excèdent pas les recettes, mais c'est le contraire qui arrive chaque mois, et notre petit capital reste triomphant.

Les hôpitaux de Paris traversent en ce moment une ère tranquille. C'est un temps de repos relatif pour les infirmières, qui depuis deux ans et demi restent fidèles à leur tâche. Elles peuvent se dévouer d'autant plus à nos poilus.

Nos Envois au Front

Depuis le début de la guerre, nous avons fait 37,275 envois; on n'imagine pas ce que ces paquets représentent de joie. « Grâce à votre généreux envoi de livres, mon pauvre abri souterrain se trouve subitement transformé en joyeux salon de lecture! On y fait queue, il faut retenir sa place pour avoir en main vos brochures et vos romans illustrés. » On ne saurait croire ce que quelques livres, quelques magazines peuvent apporter de distraction. Seulement, ce qui fend le cœur, c'est que ces bons poilus, en recevant nos paquets, s'imaginent qu'ils tiennent une marraine, tandis que nos envois n'ont d'autre but que de leur montrer qu'on pense à eux. Ce sont des paquets d'attente. L'un d'eux m'écrit : « En recevant votre colis, mon premier, j'ai été tout surpris. Mon sergent m'a dit, vous serez culotté, Baudelot, si vous avez ma cousine Yvonne comme marraine. » Baudelot exprime en termes éperdus à la cousine du sergent sa satisfaction du petit trousseau, du tabac, de la flanelle, du beurre déballés, et il signe : « Votre filleul poilu qui vous estime. » Oui..., mais, hélas!... je ne puis m'occuper de tous ces braves garçons régulièrement. Trop d'autres attendent leur tour. Qui veut se charger du filleul poilu qui m'estime? Voici son adresse : Henri Baudelot, canonnier auxiliaire, T. S. F., artillerie divisionnaire, secteur 76. Un autre m'écrit : « Ma chère petite Yvonne », et compte que je serai la bonne marraine qu'il espère depuis si longtemps; un autre m'apprend qu'il a une petite fille du 11 décembre et qu'elle pèse 9 livres 150 grammes, et il ajoute : « Chère dame, nous travaillons pour repeupler notre chère France, il faut que nous passions au-dessus des Uns dês Barbares. »

Et le bon père de famille, lui aussi, escompte la marraine qui lui tombera du ciel.

Voici une lettre que M. Maurice Barrès me fait l'honneur de me transmettre, en me disant qu'il y a là peut-être un intérêt pour les femmes si dévouées des Annales :

A M. Maurice Barrès.

« Je vous écris, monsieur le député, d'une tranchée du glorieux champ de la Somme... Là plus qu'ailleurs on sent le cafard. C'est un ennemi plus terrible que le Boche, car il décourage. N'existe-t-il pas ou n'y aurait-il pas lieu de créer parmi vos œuvres si nombreuses, une société de marraines littéraires, société ou personnes qui pourraient envoyer un peu de lecture, des jeux, quelques bonnes lettres qui réchauffent le cœur.

» Ce serait un peu plus de gaieté dans les tranchées si froides, un peu moins d'ennui et beaucoup de réconfort pour l'effort que l'on attend de nous et qui ne sera pas trompé. »

La lettre est signée Jean Marquer, 303e d'infanterie, 6e compagnie mitrailleuses, secteur 175.

Allons!... il nous faut des marraines!... des marraines de guerre pour les pauvres poilus des pays envahis, des marraines littéraires pour ceux qui souffrent d'un commencement de cafard... il y a là un ennemi à vaincre.

L'Adoption des Prisonniers

L'œuvre a reçu cette semaine encore, 1,142 francs 05, dons charmants, accompagnés de vœux bien tendres pour la France, et pour le succès de nos armées.

« Je vous assure, nous écrit Mme Hounie, qui partage ses libéralités entre nos quatre œuvres, que nous nous sentons, en Uruguay, plus Français que jamais, et c'est de tout cœur que nous partageons vos angoisses et souhaitons la victoire, ne cessant d'admirer vos vaillants soldats. »

De Philadelphie, un hommage de sympathie est adressé par Mme Joos Andréoni, une collaboratrice dévouée : « Je vous remercie, écrit-elle, de l'immense bien que les Annales font et que vous faites faire. On aime la France ici, le peuple, quoiqu'il y ait beaucoup d'Allemands, l'aime. Nos réunions de l'Alliance française sont très suivies.... Savez-vous que l'œuvre de « Mon soldat 1915 » compte près de trois mille marraines ici. Vous le voyez, votre exemple est suivi. »

Partout, nos soldats français trouvent les mêmes sympathies, les vœux sont unanimes pour le succès de nos armées.

A Montreux, une fête française fut organisée le jour de la Saint-Nicolas par un comité d'honneur composé de Mme Gadiffet Caillard, Mme la baronne de Bossy, la générale Peyrecave, Mme Lemallier. Le but charmant de cette représentation était de vendre les jouets fabriqués par nos internés, et de procurer un joyeux Noël aux enfants réfugiés des pays envahis. On entendit saint Nicolas du haut de son trône, entouré de toute sa cour, prononcer un poème infiniment émouvant.

Les bénéfices de la fête donnée au Grand Hôtel de Territet dépassèrent toute

espérance. Nos internés deviennent habiles dans l'art du joujou; une fabrique nouvellement établie réunit plus de quarante ouvriers. Le jouet de Nuremberg, il faut l'espérer, a vécu. Les internés français en Suisse, les mutilés de M. Herriot, nos réformés, ont trouvé là un débouché admirable.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les comptes du mois sont bien encourageants; les dépenses se sont élevées à 2,923 fr. 35, tandis que les recettes ont été de 6,622 fr. 50. Il reste dans la caisse de l'œuvre, au 1er janvier, 32,657 fr. 60. Parmi les dépenses, nous trouvons des secours mensuels envoyés à 52 familles, la collaboration payée à 15 soldats, car, dans une pensée charmante, M. Brieux a voulu que toute lettre d'aveugle digne de figurer dans *Le Journal des Blessés aux yeux* fut rétribuée... Ce sont d'ailleurs les seuls collaborateurs appointés!

Nous trouvons encore au chapitre Dépenses des livrets de caisse d'épargne, des fournitures de matériel, et au chapitre Recettes, nous enregistrons l'inépuisable bonté de nos cousines.

En cette semaine seule nous avons reçu 1,005 fr. 75. Ce sont autant de lecteurs pour cet original et émouvant journal que M. Brieux compose, corrige, arrange, auquel il donne des articles admirables, qui apportent tant de réconfort à ses chers aveugles... Journal que nul ne peut acheter, et que reçoivent à titre d'hommage nos Blessés Aux Yeux et leurs amis et bienfaiteurs.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

126e LISTE DE SOUSCRIPTION

22e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 23 au 30 décembre 1916)

M. Gratiot, 10 fr. — M. Guilhaud, Fléac-sur-Charente, 20 fr. — Une marraine des Annales, 5 fr. — Mme Kate Logand Held, Spokane, 27 fr. — Mme Delatouche, Poitiers, 10 fr. — Fred et la petite Lamaison, 5 fr. — Mme Tokarki, Saratow, 9 fr. 25. — Mme Filbert, Minneapolis, 32 fr. — Mme Berger, Hoboken, 3 fr. — Mlle Vola, Marseille, 4 fr. 40. — Mme Luneau, Mormaison, 3 fr. — Mme Grillon, Mazargues, 5 fr. — Mme Weber, Lyon, 25 fr. — Mlle Mauduit, 3 fr. — M. Finot, Modane-Fourneaux, 10 fr. — Mlle Fivot, Chapelle-de-Merlas, 4 fr. 50. — H. D., Castres, 10 fr. — E. B., Saint-Maurice, 10 fr. — Miss E. Barker, Bourne, 8 fr. 75. — M. Levis, Giromagny, 20 fr. — Mme de Jough, Vevey, 10 fr. — M. L.-L. Sadi, Meulan, 2 fr. — Mme Busy, Bordeaux, 10 fr. — Mlles Adèle et Yvonne Cassard, Buenos Aires, 50 fr. — Mme Dalée, Kaolack, 10 fr. — Anonyme, 20 fr. — M. Pary, Seyne-les-Alpes, 5 fr. — Anonyme à Montmartin-sur-Mer, 5 fr. — Mlle Lambotte, Forges-les-Bains, 0 fr. 50. — Mme Navarin, Saint-Louis, 25 fr. — Mme Hounié, Mercédès, 300 fr. — Mme Thoylerard, Clermont-Ferrand, 5 fr. — Mlle Carbonnel, Stockholm, 200 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Lepage, Le Havre, 5 fr. — Petite Alice, à Istres, 2 fr. 25. — Mme Paillard, Les Caillons, 2 fr. — Anonyme à Massignac, 10 fr. — M. Roubion, Ampus, 3 fr. — M. Zula, Paris, 40 francs. — Mme Thorrand, Tunis, 20 fr. — Mme Gibier, Pithiviers, 5 fr. — Mme Warrain, 1,000 fr. — Mme Lion, Adélaïde, 218 fr. 60. — Vieil Alsacien Haut-Vosgien de Tucuman, 4 fr. 25. — E. H..., 2 fr. — Mlle Dalbert, 50 fr. — Anonyme, 25 fr. — Mme Caen, 5 fr. — Mme Michel, Saint-Cannat, 1 fr. — Mme Gauthier, Gevrolles, 5 fr. — Mrs. Rushton, Londres, 7 fr. — Ch. B., 10 francs. — Mme Blou, Columbus, 20 fr. — Mlle Le Dellion, Carnoët, 2 fr. 25. — Cousine Henriette, 2 fr. 25. — M. Honnorat, 2 fr. 50. — H. du Loiret, 6 fr. 50. — Mme Laure Mattei, Calacuccia, 5 fr. — Mme Elie Bonnet, Liancourt, 10 fr. — Mlle Brunet, Saint-Mamert-du-Gard, 5 fr. — Mlle Clerc, Cornaux, 5 fr. — M. Duverneuil, Menesterol, 2 fr. — Mlle Dépaux, Brantôme, 10 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — M. Second, Nice, 3 fr. — M. Hiault, Blois, 4 fr. — Mme Zola, 20 fr. — Mme Augias, Ben-Gardane, 10 francs. — Mme Cousin, 10 fr. — Mme Malbert, Ploueuzé, 5 fr. — Mlle Mouret, Pau, 5 fr. — Mme Gautier, Vingt-Hanaps, 30 fr. — M. C., 200 fr. — Mme et Mlles Poupinel de Valence, Curepipe, 12 fr. — M. Normand, 300 fr. — M. Cottin, Concarneau, 10 fr. — M. Meunier, Néris-les-Bains, 3 fr. — M. Bazin, Dijon, 2 fr. 25. — Mme Lafosse, La Houblonnière, 8 francs. — M. Franck, Périgueux, 2 fr. 25. — M. Grivot, Lorris, 25 fr. — M. Xardel, Nice, 10 fr. — M. Courselles-Dumont, 5 fr. — Anonyme, 2 fr. 50.

Total général de cette 126e liste .... 3,045 fr.

(A suivre.)

IRRÉCIPROCITÉ

Un journal imprimé à Lille, mais en allemand, le *Liller Kriegszeitung*, adressait dernièrement au Michel allemand un petit discours qui a rencontré chez nous une joyeuse approbation.

On y a pu lire des conseils et des avertissements qui seraient à mourir de rire si tant de braves, chaque jour, ne mouraient pas autrement.

« Michel, attention ! écrit et s'écrie le journaliste boche. Comprendre, c'est pardonner. Or personne ne comprend, personne ne veut comprendre notre nature ! ni nos mœurs ! ! ni notre effort vers le mieux ! ni notre honnêteté ! ! ? ? » (Bien entendu, c'est nous qui mettons la ponctuation.) Et quelques lignes plus loin : « Tout le monde te considère comme un sale cochon, mon cher Michel. Tu n'y changeras rien. »

Absolument incapables de comprendre les autres, les Allemands s'imaginent qu'on ne les comprend pas. Mais si, on les comprend fort bien; la preuve, le journaliste boche la fournit lui-même sans s'en apercevoir, naturellement, quand il écrit : « Tout le monde te considère comme un sale cochon, mon cher Michel, et tu n'y changeras rien. »

Dieu ! que c'est bien dit, notre homme, et voilà qui prouve que nous avons compris. Mais comprendre n'est pas toujours pardonner et pardonner, c'est parfois se rendre complice. Pardonner aux Allemands toutes les abominations où les entraîne leur tour d'esprit singulier, ce serait consacrer ces horreurs. Et comprendre, comprendre le caractère et l'esprit allemands, c'est le commencement de la sagesse et la continuation de la défense dans l'avenir.

Il y a beaucoup de choses détestables dans cet esprit allemand, mais surtout il y entre une forte dose d'irréciprocité. Au fait, dire que les Boches sont irréciproques, n'est-ce pas une tautologie, l'irréciprocité étant le trait spécifique des méchants ? Chacun de nous connaît de ces gens qui vous font gratuitement mille mauvaises manières, et s'enhardissent, parce qu'on est patient, tolérant — *sustine*, dit l'école stoïcienne. Mais, un beau jour qu'ils vont aux extrêmes et qu'on se défend, alors ils s'étonnent : « Qu'est-ce que je lui ai fait ? Comme il a mauvais caractère ! etc... »

C'est l'histoire de l'Allemagne et des nations qu'elle n'a cessé de molester. A elle la longue préparation, la volonté d'hégémonie, l'attaque brusquée, les méthodes d'intimidation qui relèvent de suprêmes cours d'appels — appels des femmes, des vieillards, des enfants martyrs — à elle les gaz asphyxiants. les liquides enflammés, la piraterie aérienne et sous-marine et, au cours de tous ces exploits, cette *schadenfreude*, sentiment et mot bien allemands qu'on peut traduire par « joie de faire le mal »; à elle le rire hideux devant les souffrances de ses victimes.

A elle le coulage des navires marchands; mais, si les Alliés annoncent leur intention de couler le *Deutschland* et le *Bremen*, sous-marins équivoques, elle proteste. A elle les raids de zeppelins sur l'Angleterre, faisant d'innocentes victimes; mais, si nos avions survolent Carlsruhe, en justes représailles, elle s'indigne. Elle fait parfois garder nos prisonniers par des molosses; mais si nous faisons garder les siens par des noirs, elle établit de rudes camps de représailles. Et, dernièrement, elle se plaignait de nos préparations formidables d'artillerie, avec des airs de dire que ce n'était pas la guerre. Irréciprocité, irréciprocité!

Cette irréciprocité allemande, elle éclate et s'étale à chaque instant et dans tous les domaines avec une inconscience incroyable. Il y a quelques semaines, je ne sais plus lequel de leurs journaux écrivait : « Si nous ne combattions pas jusqu'au bout, songez à quel sort nous serions condamnés: nous serions réduits en esclavage! » Et le journaliste boche frémissait à cette pensée.

— Pourquoi détestez-vous tant l'Angleterre? demandait une dame américaine à un général prussien.

— C'est que, répondit le Barbare, elle nous a empêchés de rendre la France vassale.

A Lille, à Roubaix, à Tourcoing, n'ont-ils pas emmené une partie de la population en captivité, pour l'employer chez eux, ont-ils dit, à des travaux agricoles. Ils ont démembré les familles, séparé les jeunes filles de leurs parents avec une méchanceté inouïe et toujours cette *schadenfreude* qui les retranche de l'humanité. Ah! que vous nous réconfortez, Monsieur Briand, quand vous nous promettez des sanctions internationales appropriées !

Mais, chez eux, l'irréciprocité tombe de haut. Wilhelm, dans un discours à ses hommes, ne disait-il pas, n'osait-il pas dire en parlant des Français :

— Nos ennemis défendent leur sol natal avec une énergie qu'il faut reconnaître.

Impériale, colossale irréciprocité.

Patrie, *Vaterland*, terre des aïeux, faisceau des forces tangibles et mystérieuses qui déterminent l'homme et lui donnent la plupart de ses raisons de vivre, et parfois une suprême raison de mourir! Ainsi le kaiser, dans son inconscience souveraine, reconnaissait, avouait que, par sa volonté et pour son ambition démesurée, des peuples étaient forcés de défendre leur sol natal. Ainsi, il confirmait qu'au vingtième siècle une nation de proie s'était précipitée sur ses pacifiques voisines et les avait mises dans la patriotique nécessité en face du devoir sacré de défendre leur sol natal. Tout ce que cette simple phrase contient d'injustice et de brutalité, il ne s'en apercevait pas.

Il la prononçait avec cette formidable subjectivité qui semble s'apparenter aux phénomènes de la paralysie générale. Il ne comprenait pas, il ne sentait pas dans quelle posture criminelle un tel aveu le mettait devant l'humanité, devant l'histoire. Impériale, colossale irréciprocité!

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

LA PHILOSOPHIE
DE COURTELINE

OÙ L'AUTEUR PARLE LITTÉRATURE POUR FAIRE CROIRE AUX PERSONNES QUI N'Y CONNAISSENT RIEN, QU'IL Y CONNAIT, LUI, QUELQUE CHOSE.

— SUITE —

Mon ami le poète Léon Dierx... — ce nom ne peut me venir aux lèvres sans que les larmes me viennent aux yeux !... — avait conçu une Fin du Monde digne de son admirable esprit et qui vaut d'être rapportée.

Il supposait un recommencé du déluge universel : le globe disparu sous les eaux, transformé en une nappe sans fin d'où jailliraient çà et là des extrémités de mâtures. Et au plus haut de ces mâtures, il agrippait par la pensée des tas de perroquets rescapés, suprêmes épaves d'un monde fini, répétant de leurs voix de polichinelles, dans le vide, ces grands mots de l'Humanité pour lesquels, depuis des siècles, elle lutte, combat, et se trempe de sang jusqu'au cou !...

Je ne crois pas que l'association du burlesque et du grandiose ait jamais rien donné de plus beau.

Il est inouï que dans une ville comme Paris, comptant au moins trois millions d'habitants, le même nombre de spectateurs, à dix ou douze personnes près, se porte chaque soir aux mêmes théâtres. Quand on vous dit d'une pièce en représentation qu'elle fait 2,000 francs de recette, c'est qu'en effet, elle les fait, avec des écarts, dans un sens ou dans l'autre, de 80 à 120 francs, et comme cela pendant des semaines, quelquefois pendant des mois, sans que jamais il lui arrive de faire 6,000 francs un jour et 600 francs le lendemain !

En vérité, il y a là un phénomène ahurissant, tel qu'on en vient à se demander si les choses ne sont pas de petites grandes personnes ayant leurs petites fantaisies, faisant leurs petites volontés, et s'amusant à mystifier de leurs petites espiègleries l'ignorance de l'humanité sur un nombre important de questions, et particulièrement sur toutes.

PARADOXES ET VÉRITÉS

Jamais on n'aura mieux vu combien il est vrai que les hommes sont les humbles rouages des choses et quelle part occupe la chance dans la marche des choses et dans la vie des hommes. Est-il un Français dont les cheveux ne blanchissent pas sur la tête à l'évoqué du péril évité, évité à l'heure même où l'impossibilité qu'il le fut apparaissait évidente? alors que le Monstre, soûl de gloire, voyait de ses yeux la Tour Eiffel et les coupoles du Sacré-Cœur se découper sur l'horizon?... Derrière de ridicules troncs d'arbres couchés en travers de ses portes, de pitoyables chevaux de frise qui eussent pu servir à caler les bicyclettes de Pantagruel, Paris haletait, perdu, happé d'avance comme une mouche par la main d'un écolier!...

Mais les choses veillaient, ne voulaient pas. Un imbécile passa.

Ayant, d'un geste prompt, écarté la main prête à prendre :

« Pas aujourd'hui, dit-il ; demain! »

Une bêtise était dite. Le litige était tranché. Des millions de combattants armés les uns contre les autres, les destinées étaient désormais écrites.

Le dédain de l'argent est fréquent, surtout chez ceux qui n'en ont pas. Disons les choses comme elles sont : il est agréable d'en avoir, pour les commodités qu'il procure, d'abord, et plus encore pour l'impression de sécurité qu'il dégage et qui tranquillise.

Et je crois bien que l'inexplicable Avarice rencontre son explication dans le développement poussé à l'excès de ce sentiment de bien-être.

Il faut avoir reçu du Ciel une présomption peu ordinaire pour oser parler de son bon droit sans en être — au moins!... — submergé.

Un finaud, dont le nom m'est sorti de la tête, affirme qu'en diplomatie, le dernier mot de l'astuce est de dire la vérité.

Peut-être oui, peut-être non ; c'est possible et rien n'est moins sûr. Il en est de cela comme de tout.

Au fond, pour le diplomate, le dernier mot de l'astuce est de dire la vérité quand on croit qu'il ne la dit pas, et de ne la pas dire quand on croit qu'il la dit.

De ceci qu'un petit-fils d'Adam venu au monde sans malice est juste bon à rincer des bouteilles ou à balayer les lieux, il ne s'ensuit pas logiquement qu'on doive le laisser crever de faim toute sa vie.

C'est à l'homme à réparer, lorsque ses moyens le lui permettent, les petites injustices du bon Dieu. Si la pitié le lui conseille, son intérêt le lui commande, car plus un être est près de la bête, plus ses représailles sont à redouter, le jour — fatal — où lui parvient enfin la notion de l'iniquité dont il est l'innocente victime et où ses yeux viennent à s'ouvrir sur la disproportion des parts.

Payer ce qu'on doit est le meilleur moyen de ne pas s'exposer à payer un jour plus que son dû.

De toutes les persécutions, la persécution des choses, qu'il serait puéril de nier, est la plus insupportable.

Elle et n'est pas la moins à craindre, car elle est celle qui ne se lasse pas, s'en prend à un homme sans défense, l'accable sans trêve sous mille formes, et, petit à petit, le rend fou.

Ne pouvant, à mon grand regret, être l'heureux chien de camionneur qui du haut de ses colis, à l'abri des représailles, gueule de droite et de gauche, à la Société, le joli cas qu'il fait d'elle, je me contente d'être né avec des goûts modestes et remercie le Ciel de m'avoir donné, jusqu'à ce jour, le moyen de les satisfaire.

Je connais des bohèmes sans souliers, domiciliés sur les bancs du boulevard et mangeant lorsqu'on les invite, qui dépensent en consommations de quoi pourvoir au traitement d'un officier supérieur : mystère qui s'éclaircira vite si on veut bien considérer que, quand on retranche de la vie tout ce qui est l'Indispensable, on fait face plus aisément aux exigences du Superflu.

Etant donné que nulle force au monde ne pourrait me résoudre à verser le sang humain, et considérant que la vertu consiste notamment à dompter ses passions, à prendre le dessus sur soi-même, je songe avec inquiétude qu'un assassin aurait, à se mettre dans ma peau, infiniment moins de peine, donc de mérite, que moi à entrer dans la sienne.

Alors?

On ne saurait mieux comparer l'absurdité des demi-mesures qu'à celles des mesures absolues.

Comme la bonté, comme la violence, comme la gourmandise, comme tout le reste, l'instinct de la conservation n'est pas également réparti sur la masse des individus. Chacun en a reçu une dose plus ou moins forte, qui le porte à accepter d'une âme plus ou moins sereine la perspective de l'Inéluctable auquel tout aboutit, et qui fait que nous devons, dans la guerre, chercher de préférence les héros chez les pauvres diables d'hommes venus au monde sans bravoure.

C'est un bruit assez répandu que les hommes dépourvus de sensibilité apprécient d'autant moins les douceurs de la vie qu'ils en ressentent peu les rigueurs.

Pourquoi?

On ne voit pas que la dureté de cœur gêne en rien le goût de la jouissance!

J'admire l'aisance avec laquelle le psychologue pénètre tranquillement dans la mentalité d'autrui et en donne la disposition, comme il ferait d'un appartement dont le locataire serait parti en laissant la clé sur la porte.

On serait mal fondé à se plaindre de la traîtrise de la Nature. Impitoyable et loyale tout ensemble, elle ne cache pas sa répugnance pour toute mauvaise habitude à laquelle nous tentons sottement de la contraindre. On la fait fumer : elle vomit ; on la fait trop boire : elle titube. Mais elle n'y met pas d'entêtement ; elle cède vite devant l'insistance, et de ce jour, devenue tyran, elle veut, elle exige, elle impose ce qui la rebutait la veille.

Peut-être est-on fondé à reprocher au bon Dieu d'avoir fait les hommes mauvais, mais il faut le louer sans réserve d'avoir placé en contrepoids à leur méchanceté probable leur extraordinaire bêtise, qui, elle, ne fait aucun doute.

J'admire les poilus de la grande Guerre, et je leur en veux un petit peu. Car ils m'eussent, si c'était possible, réconcilié avec les hommes, en me donnant, de l'humanité, une idée meilleure... donc fausse.

— FIN —

GEORGES COURTELINE.

Échos de la Guerre

LE BATON DE MARÉCHAL

La dignité de maréchal de France, qui vient d'être accordée à Joffre, remonte au douzième siècle.

Le premier des maréchaux fut Albéric Clément Ier, seigneur de Metz, promu en 1185.

Supprimée par la Convention en 1973, cette suprême dignité militaire fut rétablie par un sénatus-consulte du 28 floréal an XII, sous la désignation de maréchal d'empire. Il fallait, pour l'obtenir, ou avoir gagné une bataille rangée, ou avoir pris deux places fortes.

Une de nos gravures reproduit plus haut la physionomie de quatre des plus illustres dignitaires du maréchalat à diverses époques de notre histoire.

Le dernier maréchal promu fut Lebœuf, nommé en 1870. Mais le dernier qui ait porté le titre fut le maréchal Canrobert, mort en 1895. La troisième République, quoique n'en ayant pas créé jusqu'ici, n'avait pas aboli le titre.

Le 2 octobre 1914, un décret attribua un traitement de 30,500 francs au grade de maréchal, ce qui laissait prévoir qu'on n'était pas éloigné de le conférer.

Le maréchalat est une dignité autant qu'un grade et ne correspond pas à une fonction déterminée.

L'uniforme de maréchal est le même que celui d'un général de division; il s'en distingue par des détails : pour la petite tenue, le képi est orné de trois rangées de feuilles de chêne et de laurier; pour la grande tenue, le chapeau à claque est brodé de sept étoiles d'or, la ceinture est tout entière d'or, les manches portent trois rangées de feuilles de chêne et de laurier.

Enfin le bâton que tout soldat, selon le mot fameux, porte dans sa giberne, est l'insigne distinctif du maréchalat. Ce bâton, « long de vingt pouces », comme le spécifiait l'ancien protocole, est recouvert de velours bleu de roi. Il a été orné, selon les époques, de fleurs de lis, d'abeilles ou d'étoiles.

Le bâton de maréchal est terminé à chacune de ses extrémités par un cercle d'or. Sur l'un, on lit le nom du maréchal; sur l'autre, ces mots : *Terror belli, Decus pacis* (Terreur de la guerre, honneur de la paix). Cependant, au dix-neuvième siècle, les maréchaux abandonnèrent généralement leur bâton, si ce n'est dans leurs portraits. Le seul qui ne s'en séparait jamais fut le maréchal de Castellane, nommé en 1852. Aux jours de grande revue, lorsque les troupes défilaient devant lui, il répondait au salut des officiers généraux et supérieurs en faisant adroitement bondir son bâton dans sa main, proportionnant la hauteur du saut à l'importance du grade.

Le bâton de maréchal — est-il besoin de le dire? — n'a jamais été une arme. Le seul qui ait joué dans nos guerres un rôle actif est celui que le grand Condé jeta si vaillamment à Fribourg dans les lignes ennemies pour courir à la tête de ses soldats ramasser ce gage d'un glorieux défi.

Le nombre des maréchaux de France, de 1185 à 1870, fut de 326, parmi lesquels, en 1653, le marquis de Castelnau, un des ancêtres du général de Castelnau.

Le maréchal Joffre est donc le 327e maréchal de France.



Depuis la guerre, il n'y a pas eu, au théâtre, de nouveautés musicales. Il y a lieu de signaler l'heureuse exception que nous devons à M. Alfred Bruneau, dont les *Quatre Journées* (conte lyrique en cinq tableaux tiré de la nouvelle d'Emile Zola intitulée *Jean Gourdon*), viennent de réussir à l'Opéra-Comique.

Cet ouvrage est, à vrai dire, plutôt un poème en plusieurs épisodes, qu'une action dramatique suivant la formule ordinaire.

Au premier acte, dans un décor ensoleillé, nous assistons aux premiers échanges de propos d'amour entre Jean et Babet, deux jeunes cultivateurs du Midi de la France

L'abbé Lazare, les rencontrant au cours de sa promenade, les bénit et leur souhaite que cette belle journée de printemps, où ils se sont fiancés, soit pour eux un gage d'éternel bonheur.

Le second acte nous introduit sur un champ de bataille. M. Bruneau, évoquant les journées héroïques de la présente guerre, nous montre Jean blessé venant au secours d'un Alsacien qui a été, malgré lui, incorporé dans l'armée ennemie. Heureux d'être délivré du joug oppresseur des Barbares, il célèbre en accents chaleureux la renaissance prochaine de son cher pays.

Au troisième acte, nous sommes en automne, en pleine vendange. Dans la cour d'une ferme, nous retrouvons Jean et Babet mariés et joyeux de la naissance de leur cher enfant.

Malheureusement, leur bonheur s'attriste de la mort du brave abbé Lazare, qui fait à la vie de touchants adieux.

Enfin, les deux derniers tableaux nous présentent les douloureuses épreuves réservées au couple de Jean et Babet. Une inondation emporte leur maison, et de ce désastre ne survivent que Jean et son enfant, ainsi que l'Alsacien qui les a aidés à se sauver, et a pu payer ainsi à Jean sa dette de reconnaissance.

C'est, en somme, surtout une sorte de poème de la Nature, où l'humanité n'apparaît qu'avec des caractères très rudimentaires. De là le manque de personnalité tranchée de chacun de ces individus dont les actions ne semblent inspirées par aucun mobile nettement déterminé. La volonté semble en être inexistante; ils sont le jouet des événements.

Mais M. Bruneau a dépeint à larges traits les différents aspects de la nature et il a trouvé des accents robustes et énergiques pour faire valoir la conviction patriotique des personnages qu'il nous présente. De plus il a rencontré en ses excellents interprètes : MM. Jean Périer (l'abbé Lazare), Fontaine (Jean), Allard (l'Alsacien), Mme Davelli (Babet), d'utiles collaborateurs, et le très ingénieux peintre Henri Martin lui a fourni une merveilleuse illustration de son ouvrage en des décors d'un effet très original.



Le Directeur des *Annales* a reçu la lettre suivante :

Dans les Annales, page 610 (17 décembre), vous avez publié un article sur le docteur Doyen, dans lequel vous avez imprimé qu'un médecin *invectivait* le Dr Doyen de cette façon : *farceur, bluffeur, dentiste*, Mangin, *Vendeur de crayons*. Au nom du Syndicat des Chirurgiens-dentistes de France, je viens protester contre l'appellation dédaigneuse que vous donnez au nom de dentiste. J'en appelle à votre courtoisie personnelle et à la courtoisie des Annales. Parce que les chirurgiens autrefois étaient des barbiers, les appelez-vous aujourd'hui barbiers, en donnant à l'appellation de cette dernière corporation un sens péjoratif? Pourquoi donner ce sens au mot dentiste? Vous n'ignorez certainement pas, monsieur, que pour être reçu chirurgien-dentiste il faut passer des examens à la Faculté de Médecine, faire cinq années d'études (dissection, anatomie, physiologie, biologie, thérapeutique, etc., etc.) et faire des stages hospitaliers. Est-il donc juste, de votre part, d'employer et de donner au mot de dentiste ce caractère injurieux? Poser la question me semble y répondre.

Le vice-président remplaçant le président mobilisé,
RENÉ MANTEAU.

La question ne comporte pas, en effet, une autre réponse. Il n'a jamais été dans notre intention de déconsidérer cette honorable corporation. La locution proverbiale, ainsi employée, vise les arracheurs de dents qui faisaient autrefois leurs boniments sur la place publique, et non les dentistes d'aujourd'hui, gens fort sérieux et qui se sont signalés par leur dévouement pendant la guerre. Cette distinction va de soi. Etait-il vraiment nécessaire de l'établir?



LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

DAMLOUP. — *Nulle hésitation. La forme* Domnus lupus *en* 1049 *indique catégoriquement le thème. En latin les saints étaient désignés non seulement par* sanctus *mais aussi par* Dominus *qui devint* Domnus. *On disait ici* Sanctus Martinus *et là* Domnus Martinus, *d'où en roman, Saint Martin et Dommartin. On disait* Sancta Maria *et* Domina Maria, *d'où Sainte Marie, et Donnemarie ou Dammarie. Ici il s'agit d'un* Domnus Lupus *ou* Dominus, *devenu* Domnus *est devenu en roman* Dam, *comme ailleurs* Dom, *et où* Lupus *n'est autre que le saint, Saint Loup, toujours patron de l'église du village.*

VAUX DEVANT DAMLOUP *ou* VAUX-EN-VILLY. — *Aucune forme ancienne pour Villy : le* Dict. Top. de la Meuse *n'indique pas même quand cette forme prit naissance. Inutile de dire que pour Vaux, il s'agit du* Vallis *latin d'où en roman Val, Vaux, Vaulx, etc. tous féminins comme* vallis, *et comme on le voit par Laval. En Meuse il y a bon nombre de noms en mont, mais nécessairement il y en a beaucoup aussi en Val, Vaux.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.



Le pèlerinage annuel aux Jardies s'est accompli selon le rite accoutumé. C'est l'occasion de fixer un point d'histoire qui fut longtemps controversé. Gambetta et Bismarck se sont-ils rencontrés depuis la guerre de 1870?

La question d'un voyage de Gambetta à Berlin et d'une rencontre avec le chancelier d'Allemagne avait été effleurée en 1876 entre l'un des collaborateurs de Bismarck à la chancellerie et le correspondant du *Times*. Bismarck avait fait dire à M. de Blowitz par le comte Holstein :

« Il ne serait pas fait allusion à la question d'Alsace-Lorraine. En dehors de cela, tout autre sujet pourra être abordé; il le faut pour que, si l'entrevue est connue, le prince de Bismarck puisse affirmer sur son honneur que ni de près ni de loin il n'a été question entre les deux hommes d'Etat des territoires annexés. Si ce principe est admis, le prince de Hohenlohe aura le pouvoir et les instructions nécessaires... »

De retour à Paris, M. de Blowitz vit Gambetta et lui fit la commission dont il

s'était chargé *motu proprio*. Dès les premiers mots Gambetta arriva sur l'obstacle.

Nous laissons parler M. de Blowitz :

« Mais comment pensez-vous que, dans une rencontre éventuelle, je puisse aborder la grande question qui nous préoccupe et nous divise?

» J'avais prévu ce point redoutable et je répondis :

» Mais je pense que cette première rencontre ne doit avoir qu'un caractère préliminaire. Autant que j'ai pu le comprendre, il faudrait, pour la première fois, ne point parler des provinces perdues et réserver cela pour des rencontres ultérieures, de façon à pouvoir démentir ceux qui raconteraient qu'on a discuté la question d'*Alsace-Lorraine*, et qui, par cela même, agiteraient l'opinion publique.

» Cela, me dit-il nettement, est absolument impossible. Je ne puis aborder le chancelier allemand sans lui parler de l'*Alsace-Lorraine*. Si je gardais le silence à ce sujet, cela vicierait notre conversation tout entière, et il sentirait trop qu'il a devant lui un homme qui ne dit pas ce qu'il pense et qui ne pense pas ce qu'il dit.

» Eh bien! répliquai-je, au lieu de lui parler de l'*Alsace-Lorraine*, vous pourriez lui parler et de l'*Alsace* et de la *Lorraine*, et, par là, diminuer le problème en le divisant!

» Oh! répondit M. Gambetta, je ne crois pas que cela changerait grand'chose.

» Il réfléchit une minute, silencieusement; puis, comme un homme qui a pris son parti, il se leva et, me tendant la main :

» Je considérerais, fit-il avec une certaine solennité, comme mon devoir et comme un honneur de pouvoir aborder le chancelier et de chercher avec lui à résoudre le problème qui renferme la paix et le bonheur de l'Europe; mais pour cela il faudrait que nous nous abordions en ayant en vue la tranquillité de l'humanité et non pas un succès personnel; pour cela, il faudrait que je puisse lui parler, non de l'*Alsace* et de la *Lorraine*, mais de l'*Alsace-Lorraine!*...

» Le lendemain, je me rendis auprès du prince de Hohenlohe à qui je remis mes pouvoirs. »

Il ne devait plus jamais, par la suite, être question d'une entrevue entre le prince Bismarck et M. Gambetta...

***

PAGES OUBLIÉES

Gambetta est connu comme orateur et même comme prosateur. Il l'est peu comme poète. Il faisait pourtant des vers et les faisait fort élégamment. Vous allez pouvoir en juger :

LA CHANSON DU FER

Le fer est le roi des métaux!
Tirons-le du brasier qui fume,
Et qu'à coups bruyants nos marteaux
Le fassent ployer sous l'enclume!

L'argent et l'or sont de beaux noms
Par qui les âmes sont trompées :
C'est le fer qui fait les canons,
C'est le fer qui fait les épées!

Si c'est lui qu'un lâche oppresseur
Parfois transforme en chaîne impie,
C'est aussi par le fer vengeur
Qu'un pareil attentat s'expie!

Le fer est le roi des métaux!
Tirons-le du brasier qui fume,
Et qu'à coups bruyants nos marteaux
Le fassent ployer sous l'enclume!

LÉON GAMBETTA.

LES BRUITS QUI COURENT

LA PREMIÈRE FOIS QUE GAMBETTA VIT BISMARCK. — Gambetta aperçut Bismarck à Paris pendant l'Exposition de 1867. C'est un des souvenirs que racontait volontiers Adrien Hébrard.

Adrien Hébrard et Gambetta, attablés près de l'Opéra dans une brasserie réputée pour sa bière allemande, buvaient joyeusement lorsque Bismarck entra en grand uniforme, accompagné d'un aide de camp. Il faisait chaud, et Bismarck, altéré, avala coup sur coup plusieurs chopes.

Bismarck venait d'écraser l'Autriche à Sadowa et d'annexer le Hanovre. Il était dévisagé par les deux Français qui l'examinaient curieusement et s'égayaient avec force bons mots.

Tout à coup Gambetta saisit par mégarde le verre de son compagnon en beuverie et le porta à ses lèvres :

— Eh! eh! s'écria Adrien Hébrard l'arrêtant, c'est ma chope que tu vas avaler! Est-ce que tu la prends pour le Hanovre?

Bismarck entendit la spirituelle repartie, et il joignit son gros éclat de rire à celui de Gambetta. C'est apparemment la seule fois qu'ils rirent ensemble.

❀

HISTOIRE D'UN MOT FAMEUX. — On s'est souvent demandé où et quand Gambetta avait prononcé la formule célèbre qu'on lui attribue : *N'en parlons jamais, pensons-y toujours.*

Elle n'est pas de lui, mais il en a été le propagateur éloquent, et l'a rendue populaire.

Le 3 novembre 1871, M. Lespinasse, premier avocat général à la Cour d'appel de Pau, prononçait à l'audience solennelle de rentrée un discours sur le droit de guerre. Il recommandait l'institution de l'arbitrage entre les nations pour empêcher la perpétuité des haines et des projets de vengeance. Et en parlant de la revanche, il s'écriait :

— *Une revanche! N'en parlons jamais pensons-y toujours!*

Ce discours fut imprimé et publié. L'auteur l'envoya certainement à Gambetta, et celui-ci, trois semaines après, le 26 novembre 1871, dans le discours célèbre qu'il prononça à Saint-Quentin, s'exprimait en ces termes :

« ...Ne prononçons jamais une parole téméraire, cela ne conviendrait pas à notre dignité de vaincu, car il y a aussi une dignité du vaincu, quand il est tombé victime du sort et non de sa propre faute. Soyons gardiens de cette dignité et *ne parlons jamais de l'étranger, mais que l'on comprenne que nous y pensons toujours*. Alors vous serez dans le véritable chemin de la revanche, parce que vous serez parvenus à vous gouverner et à vous contenir vous-même. »

Lorsque Gambetta parlait ainsi, le territoire était encore occupé par les troupes allemandes, nous étions à la merci de l'*étranger*.

Il avait parfaitement raison de nous recommander la prudence, alors qu'un discours maladroit pouvait provoquer les plus cruelles représailles. Par la suite, les faux patriotes adoptèrent cette devise : — *Parlons-en toujours et pensons-y le moins possible.*

SERGINES.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.

LA CATHÉDRALE



III. — LA VIE HUMAINE DANS LA CATHÉDRALE

Un auteur plein d'esprit, M. Robert de la Sizeranne, prend pour titre d'un volume d'art : *Le Miroir de la Vie*. Ce titre large, autant qu'exact, pourrait s'inscrire, comme une définition adéquate, au porche de toutes nos cathédrales. « La cathédrale fut pour eux la révélation totale », dit en parlant de nos pères Emile Mâle. « Au porche, nous rencontrons d'abord Jésus-Christ, comme le rencontre tout homme venant en ce monde. Autour de lui, une réponse à toutes nos questions est écrite... Tous les hommes dont il importe que nous connaissions l'histoire, nous les avons sous les yeux... Notre histoire à nous-mêmes est écrite à côté de celle de ce vaste univers. » (1).

On devait s'attendre à ce que toute la vie, en effet, figurât dès l'entrée, et sous l'abri, et dans l'économie de la cathédrale.

La vie devait être là, puisque la Bible y était et que la Bible, c'est-à-dire LE LIVRE, c'est le thème de la grande symphonie vitale, telle que la nature et l'Esprit divin la chantent de concert.

La vie devait être là, puisque le Christ y était, et que sa vie est un résumé, un schéma de l'universelle vie, la graine même du grand arbre.

La vie devait être là, puisque les saints y ont place marquée : foule diverse, symbolique et réelle, étalant des hauts faits qui sont de toute espèce, et inscrivant des noms qui signifient tout le labeur humain.

La vie devait être là encore sous les espèces de la liturgie, qui la déroule toute, qui la suit pas à pas, qui s'y applique en tous ses méandres, et qui voudrait nécessairement imposer sa loi, intimer sa ressemblance à l'édifice dont elle est toute la raison d'être.

Mais la vie devait être là pour une raison qui les comprend toutes, c'est que la cathédrale, l'église, ne s'appelle pas en vain de ce dernier nom. Son homonyme, l'assemblée des fidèles qui traversent l'édifice sacré au courant des âges, l'Eglise de Jésus-Christ, homme universel, vase où se déversa l'Esprit universel, chorège du drame universel — l'Eglise, dis-je, c'est la vie même sanctifiée et poussée à ses fins ; c'est donc la vie pénétrée à fond et embrassée selon toute sa surface. On devra trouver, sur le chantier de cette laborieuse, toutes les pièces qu'il s'agit de tailler et d'établir *en la forme de Dieu*, et ce sont toutes les réalités de l'existence humaine, dans tous les temps, chez toutes les races, en toute circonstance et en toute situation, en bonheur et en malheur, en travail et en étude, en souffrance et en joie, en innocence et en pénitence, en péché et en punition du péché, en obéissance et en commandement, en vie solitaire et en vie de famille, en vie d'amitié et en vie de peuple, en guerre et en paix, en santé et en maladie, en contemplation et en inconscience, en silence et en tempête de cris, en

(1) Emile Mâle. *L'Art religieux au XIIIe siècle en France*. Conclusion.

virginité et en mariage, en enfance, en jeunesse, en âge mûr, en vieillesse, en acte de vie et en acte de mort.

Qu'on suive les grandes séries iconographiques déroulées par la cathédrale, on ne trouvera rien qui manque, de tous ces modes diversifiés ou opposés ; tout s'y insère.

Je parle ainsi en songeant au travail propre de l'Eglise, à son œuvre de sainteté. Mais on sait bien que le *sujet*, en matière d'art, est toujours débordé par l'inspiration ; qu'il y a les à côté, l'ambiance, et qu'en livrant à l'imagier de cathédrale les thèmes bibliques, évangéliques, moraux, liturgiques, ecclésiastiques, on l'invitait aux incursions indéfinies, à la peinture des gestes de l'homme autant qu'à celle des gestes de Dieu.

« Au moyen âge, a écrit Victor Hugo, le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. » (2). C'est que le genre humain pensait alors sous l'aile de la foi ; que ses pensées, d'une certaine manière, étaient toutes des pensées de foi, toutes engagées dans le *Credo*, toutes pénétrées de l'*espérance qui nous a été donnée*, toutes prêtes à l'amour suprême. Dès lors, le genre humain savait bien où les écrire, ses maximes de vie. Le temple était leur lieu, comme plus tard l'encyclopédie. Et c'est bien ce qui a fait appeler la cathédrale une encyclopédie en images.

Voyez ces *donateurs*, qui ont tant d'importance dans l'histoire de l'art, ces personnages pris à même la vie et qui échappent au *sujet*, à la convention, à l'art, au sens désagréable du terme. On les voit dans leurs traits authentiques, pas « stylisés » du tout, pas « idéalisés », mais proclamant l'idéalité foncière de la vie, et la noblesse de cette fille de Dieu, et la poésie du réel, et le style toujours pur du vrai, et, par surcroît, la sublimité du portrait, que certains croient un genre inférieur.

Voilà nos hommes avec leur femme, avec leurs enfants, qu'ils présentent comme Jésus et Marie au Temple. Et c'est vrai, que tout enfant c'est Jésus, et que toute ménagère c'est Marie, et que toute bourgeoise, toute reine, tout petit prince, tout pauvret, tout groupe grand ou petit formé au sein de chrétienté, c'est la Sainte Famille. Les donateurs viennent avec leurs êtres, au milieu de leur décor familier, un peu endimanchés, nullement « drapés », avec leur chien au besoin, laissant paraître un innocent attachement à leur cas terrien, à leur bon logis, à leur beau domaine, que dans certaines gravures on leur donne comme fond, avec un bout de France ensoleillée, coteaux ou plaine.

Cette admission en pleine église, dans le rite même, proche l'eucharistie de personnages non sacrés et de vie familière, est symptomatique. Le symptôme deviendra une évidence, quand nous verrons les corporations envahir la cathédrale, et tout le labeur humain s'y loger, la vie publique avec la vie privée y chercher asile, la science, les arts, les lettres y voisiner avec les vertus, les saints avec les héros, les saints et les héros avec les penseurs, la petite foule avec l'Eglise dont elle est une part, et Dieu avec nous tous.

Ne faut-il pas, si Dieu s'humanise par l'incarnation, que l'humanité se divinise dans la même mesure, selon la même extension? Et si l'incarnation est intégrale, en ce que Dieu adopte de nous tout, ne faut-il pas que nous lui apportions tout, que nous élevions tout à son niveau, dans la vie commune du temple? Cela, c'est proprement le *catholicisme*, puisque catholicité signifie universalité, adoption de toute la vie comme de toutes les races. Cela, c'est une simple compréhension de la personne du Christ, puisque le Christ nous est présenté en ces mots éternels que Pilate ne savait pas si pleins de sens: *Ecce homo!* La cathédrale, demeure du Christ, organe de catholicité, doit être elle-même un *Ecce homo*. Les fidèles qui l'habitent, c'est l'humanité ; sa voûte, c'est le ciel ; ses murailles surmontées de verrières, c'est l'horizon ; sa rose éclatante, c'est le soleil ; son espace, c'est l'atmosphère : il est naturel que l'ensemble de son décor, ce soit l'intégration de la vie. *Se mouvoir en Dieu*, selon la vive expression de Paul, cela ne se peut dans la cathédrale qu'à condition d'être là au complet : l'homme y vient, et il y entraîne avec lui tout ce qu'il a incorporé à sa substance.



Il va de soi que cette consécration de nos valeurs servira grandement à l'éclosion et à l'extension de la vie religieuse. Ayant mis tout chez Dieu, on ne pourra le remporter que sanctifié, pénétré de son sens éternel, de sa portée absolue, en dépit de ses allures fugitives. « L'église, par sa seule beauté, agit comme sacrement » a écrit Emile Mâle : à plus forte raison, sa beauté consacrée agira-t-elle, si elle propose à la vie extérieure des images adéquates, l'invitant à devenir une liturgie par cela même que la liturgie l'adopte et que toutes limites s'effacent entre le profane désormais consacré et le sacré qui se refuse à redevenir profane.

Admirable compréhension de l'Eglise! Elle seule a jamais joué ce rôle unifiant entre le divin et l'humain, entre l'humain soi-disant supérieur et les humilités qu'elle relève. L' « idéal » au sens du classicisme, c'est chose que le moyen âge n'a jamais connue, parce que l'Eglise l'ignore, parce que cela ne cadre pas avec l'incarnation.

Bethléem, Nazareth, les barques et les rochers du Lac, les filets, les poissons, les dragmes, l'aire à battre le blé, les javelles, les moineaux sur le toit, les lis rouges dans les champs, les meules avec deux femmes accroupies, les pétrins et les fours, les fontaines et les puits, les boisseaux et les chandeliers, les outres et leur vin, l'âne et l'ânesse, les branchages d'olivier, les cheveux et le nard, les épées, les lanternes, et l'oreille de Malchus, et le drap du disciple nu, et le coq de saint Pierre, et la corde de Judas, tout cela sent trop la réalité pour que l'Ecolière divine, devenue la maîtresse de vie, oublie jamais les familiarités de sa naissance.

La dignité du réel fils de Dieu, notre Eglise en est la gardienne. La cathédrale bénit tout ce qui vit, tout ce qui est, tout ce qui sert, tout ce qui se soumet, et la première bénédiction qu'elle lui accorde, c'est de se l'associer pour qu'elle-même soit. La cathédrale est une image réduite (et plus grande) du pays et de l'univers humain.

Ceux qui ont remarqué qu'au moyen âge la plèbe s'appuya volontiers sur la cathédrale contre le donjon, ont dit une chose bien honorable à l'Eglise. Celle-ci n'est pas une révolutionnaire, bien qu'elle soit née de la plus grandiose des révolutions et qu'elle ait influencé toutes les autres ; mais en grandissant tout, dans ce qui, sans elle, participerait au commun néant, elle fait sentir spécialement sa force exaltante à ce qu'on dit petit, à ce qui l'est humainement, et, à qui frôle les murs du château sans espoir d'en goûter le soi-disant faste, près d'en subir lourdement le pouvoir, elle est heureuse de fournir une compensation. Elle introduit ce déshérité dans le château mystique, plus beau que l'autre, et elle lui restitue le sentiment de sa grandeur en l'invitant à fréquenter la grandeur familière de Dieu.

Le temple païen, ni même le temple judaïque n'admettait une telle promiscuité humano-divine ; le divin y était isolé, coupé de communication intime avec nous. C'est à peine si le clergé avait place dans le sanctuaire. Chez les Juifs, le souverain pontife seul entrait dans le Saint des Saints, une fois l'an, et il traînait avec lui une cordelette par laquelle on comptait extraire son cadavre, si d'aventure il était mort.

Tout le reste de l'édifice consistait en dehors : vestibules, galeries, annexes. Dieu voulait bien s'avancer un peu vers la foule, comme un souverain qui se montre au balcon ou vient en parade ; mais il ne tolérait pas l'accès de son chez soi, ni, à plus forte raison, cet envahissement de toute la vie qui est le propre de la religion intégrale.

Causerai-je une peine involontaire à des dissidents, en appelant religion intégrale non pas seulement le christianisme, mais le catholicisme? L'hérésie — car c'est ainsi que nous disons entre nous — trouble ici la pensée de fond, comme elle s'expose à le faire en toute occurrence. On ne voit pas une cathédrale gothique édifiée par des protestants ; ils ont d'abord songé à les massacrer ; il n'y a pas très longtemps que nous sommes assurés qu'ils les aiment. Heureusement, ce siècle-ci a procuré sur ce point l'unanimité ; mais on sait que les raisons n'en sont pas proprement religieuses, et l'on ne peut oublier que si le sentiment d'art, et aussi le sentiment national sont suffisants pour nous attacher aux cathédrales, ils ne suffisent pas à les bâtir. Pour préparer dans la cathédrale l'unité de toute la vie humaine avec tout le divin, il fallait toute la vérité de leurs rapports, c'est-à-dire la religion authentique. Toute diminution de vérité tourne en expulsion de Dieu ou en expulsion de l'homme, bref, en diminution de leur intimité ineffable, où tout pourtant venait de droit, puisque, en l'Homme-Dieu, ils étaient un.



De ce que la cathédrale admet toute la vie et la commente, il doit résulter que pour connaître la vie telle que le moyen âge la

(2) *Notre-Dame de Paris.*

La Roue de Fortune de la cathédrale d'Amiens (rose du portail méridional).

comprit, il suffit de commenter soi-même, après l'avoir lu, le gigantesque in-folio de pierre.

Cette remarque n'est pas nouvelle. On a dit bien des fois déjà que la cathédrale peut remplacer tous les livres pour étudier le moyen âge, comme elle-même remplaçait tous les livres pour expliquer la vie à ses fidèles. De là vient l'intérêt puissant de travaux comme ceux de M. Emile Mâle, et antérieurement ceux de Viollet-le-Duc, de Quicherat, de Lasteyrie... On y découvre un monde, et ce monde en est un spécial, le monde du douzième au quinzième siècle ; mais c'est aussi *le* monde, le permanent et mobile monde, la création telle que le chrétien de tous les temps doit l'envisager, et c'est en quoi la cathédrale est une leçon éternelle.

Cette époque où la terre française, sous la bénédiction de la foi, fleurit en monuments qui expriment l'une et l'autre, a vraiment éclairé la vie. Il n'est pas trop audacieux de lui attribuer ce que saint Paul a dit du Christ : « *Illuminavit vitam.* » Ce n'est même pas audacieux du tout, puisque cette lumière de vie était celle du Christ en personne.

Prenez la *Somme théologique*, cette cathédrale écrite, dont le plan était déclaré par saint François de Sales une œuvre géniale, dont les articles sont des « miracles ». Lisez la table des matières, et voyez comme la doctrine va. — La vie est une émanation de Dieu, et qui fait retour à Dieu, et qui passe, pour réaliser ce surhumain voyage, par le *Chemin* vivant qui est le Christ. Tout est là, ou tout s'en déduit, et toutes les dé-



Détail de la Roue de Fortune d'Amiens.

viations coutumières des doctrines et tous le fléchissement des pratiques s'en trouvent condamnés.

Nulle attitude fautive prise par celui qui se plante, comme il le faut bien, devant le réel dont nous devons vivre n'est tolérée par l'aïeule muette. La légèreté, le *divertissement* au sens de Pascal, l'indifférence n'ont plus de place : trop grave et de trop haute conséquence est la destinée. Les saints rigides du porche, le Christ au livre et au doigt levé, les anges avertisseurs, les grandes scènes apocalyptiques ou évangéliques, les jugements derniers, les enfers et les ciels, tout défend l'engourdissement moral. *C'est l'heure, maintenant, de nous lever de notre sommeil, car* le temps coule, *et notre salut est plus proche qu'au jour où nous avons cru. (Office de Noël.)*

La Vierge a beau nous révéler, avec son sourire, le printemps du cœur, et toutes les fantaisies de la nature s'égayer autour des grands thèmes, ni la Vierge ne s'oublie à sourire quand il faut marcher, ni la nature n'ignore le grand secret de la marche humaine. Tout, dans la cathédrale, court au but, et le vent de l'Esprit incline tous les êtres, comme le souffle âpre du vent de mer couche les arbres et leur donne un tragique aspect.

Le naturalisme, qui entend laisser la vie à son plan inférieur ; le sensualisme, qui irait à la corrompre ; l'optimisme béat, qui paraît ignorer la misère du monde ; le pessimisme, qui méconnaît ce que la divinisation de la vie par le Christ apporte d'incoercibles espoirs, tout doit céder.

L'instabilité de la vie actuelle éclate ; tout la dit, puisque dans les séries aux pensers de liturgie, tout est cycle et tout est passage ; puisque les personnages anciens et nouveaux, humains ou divins sont tous annonciateurs ou agents d'un fait supraterrestre attendu. Mais n'est-elle pas inscrite curieusement dans la *Roue de Fortune*, la fuite inéluctable des jours et leur chute éternelle, et ne voit-on pas la folie de s'accrocher désespérément, quand la roue tourne, tourne, emportant nos fragiles établissements et ces situations de minuscules personnages qui montent, se stabilisent un instant et retombent ?

Toutefois, l'espoir demeure ; la grande joie, tel est le mot terminal, et, tout considéré, la vérité est bonne. Arrière donc l'éternel lamento dont le pessimisme ose décourager l'énergie des hommes. Le grand *sursum corda* de l'architecte n'est contredit par l'imagier en aucun détail. Tous font confiance à la *Bonne Nouvelle*. Chacun s'assoit en esprit au pied de la montagne d'où tombent les paroles ineffables : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*. Et quand le troupeau humain lui apparaît, si petit sur l'obscure planète, trottant péniblement dans le guéret aux pailles coupantes ou sur la route au milieu de son nuage voyageur, il sait qu'il a été dit par le Berger sublime : *Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume.*

Si donc il pleure, lui, et s'il voit pleurer, faudra-t-il que ce soit comme les païens *qui n'ont pas d'espérance* ? Va-t-il entonner les lamentations du prophète sans les relever par l'hymne de joie et de sublime espoir ? Les lamentations du chrétien, on les chante le Vendredi Saint, et l'on est à deux jours de Pâques. On se lamente moins sur soi que sur le Christ, qui a pris les misères de tous, et comme l'on voit dans sa détresse à lui l'angoisse universelle, ainsi voit-on après deux tours de la roue sombre malgré tout étoilée d'astres, la surgie du matin triomphant comme une victoire universelle à laquelle chacun, s'il le veut, aura part.

La *Résurrection* et l'*Ascension* sont ainsi placées au seuil de mainte église, pour que du premier coup le sens de la vie apparaisse et que le cœur se rassure, sous l'austère condition du devoir.

Aujourd'hui que nous arrivons — qui sait ? — à un nouveau moyen âge, en ce que après de longs tâtonnements et une longue période de démolitions, nous paraissons aborder à une ère d'activité constructive, l'idée mère de la cathédrale ne sera pas consultée en vain. Son souffle inspirateur fournira seul la force efficace ; le germe des grands achèvements humains, comme le germe des moissons éternelles est contenu tout entier dans ses murs.

Nul ne pourra réunir les parcelles de vérité, de vie, d'art, de conscience, d'efforts, d'aspirations, bref, d'humanité, nul dis-je, si ce n'est cette prodigieuse puissance attractive qui, une première fois, réalisa l'unité humaine.

Pour procurer l'harmonie de la pensée, la stabilité progressive des institutions, la sécurité de notre marche à travers la vallée de larmes, nous savons bien qui est compétent. Nous savons qui a le souffle assez fort pour sonner le ralliement des êtres, le ralliement de l'âme dissociée au dedans, et pour sonner au drapeau, qui est pour nous la croix.

Le *vexillum crucis* n'abdique pas : il ne faut pas que notre foi abdique. Il faut ou bien périr, ou en revenir aux paroles éternelles : *Nul autre fondement ne peut être posé par personne, si ce n'est celui qui a été posé, qui est le Christ Jésus.* (I Cor. III, 11.)

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.





« Le Beau Dieu » d'Amiens.

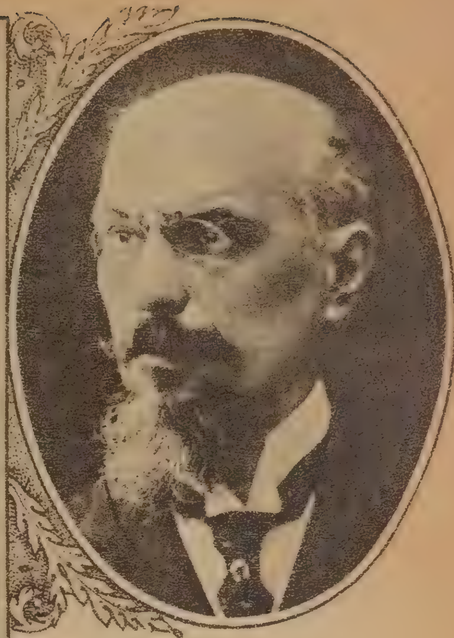
Au-dessus : « Le monde me pèse », miséricorde de l'église de Champeaux (Seine-et-Marne).



M. Albert Dalimier,
sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.
(Phot. Manuel.)



L'entrée d'un des théâtres de guerre.



M. Emile Fabre,
administr[r] génér[l] de la Comédie-Française.
Phot. Manuel.)

Le Théâtre aux Armées

Sous les auspices de M. Dalimier, surintendant des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Emile Fabre, administrateur général de la Comédie-Française, des représentations sont données, depuis un an déjà, à proximité du front, par les principaux artistes des théâtres de Paris. Cette initiative ne fut pas unanimement louée. Quelques personnes l'ont jugée inopportune et un peu vaine. Tel n'est pas le sentiment des chefs de notre armée particulièrement qualifiés, on l'avouera, pour se prononcer à ce sujet... J'ai pu lire des lettres émanant d'eux et pleines d'effusion, de sympathie. Celle-ci (datée du 1er août 1916) a été adressée à M. Emile Fabre :

« Je vous prie d'agréer mes remerciements et mes compliments pour votre œuvre du Théâtre aux Armées qui est une bonne œuvre, parce qu'avec de véritables artistes bien choisis, elle développe en nos soldats la gaieté, l'idéal, deux des sources les meilleures du courage français.

» Général GOURAUD. »

D'autres grands chefs, le général Rouquerol, le général de Bouillon, le général Bonnier, pour ne citer que ceux-là, ont exprimé une opinion également favorable. A la suite de chaque tournée, les acteurs qui y prennent part, reçoivent d'innombrables témoignages de gratitude et d'estime... Mme Sarah Bernhardt, Mme Bartet, Mme Sorel, Mlle Marie Leconte, Mlle Dussane, Mlle Damaury, gardent précieusement ces pages signées de noms illustres, modestes ou inconnus, et dans lesquelles vibre un bel enthousiasme littéraire et guerrier. C'est une tradition de chez nous que d'unir le goût des armes au goût des arts et d'écouter un poème ou une chanson entre deux combats. Un peu de l'âme du maréchal de Saxe revit en la plupart de nos officiers. « Est-ce bien vrai, écrit le général B..., que nous ayons vu parmi nous le charme, la gaieté entraînante, la jeunesse, tout ce qui enchante et laisse une trace profonde derrière soi ?... » Le lieutenant de L... dépêche à une comédienne de Molière ce joli billet : « Il faudra revenir. Vous êtes nécessaire au front, car vous y apportez la joie et la saine émotion qui font que l'on s'éveille de cette sorte de torpeur créée par une longue guerre et que l'on se sent prêt à tous les sacrifices allègrement, à la française... » Il nous a semblé que les lecteurs des Annales seraient heureux de conserver dans leur collection quelques images de ce Théâtre aux Armées qui restera lié à l'histoire de tant d'événements tragiques. Nous les leur offrons aujourd'hui. Et nous y joignons deux récits émus, deux alertes tableaux que Mlle Cécile Sorel et Mlle Dussane, maintes fois applaudies au cours de ces représentations, ont bien voulu détacher de leurs carnets de voyage.



Couverture du programme des représentations du Théâtre aux Armées (dessin de Guy Arnoux).

SOUVENIRS

Ce ne sont ici que quelques notations, celles qu'à marques brèves, j'ai griffonnées sur un carnet de voyage pour qu'elles évoquent plus tard les visions précieuses qu'un seul mot réveillera. Elles sont, dans leur rapidité, sincères et telles que je les vis au cours de ce passage au théâtre du front.

Voici La Panne. Il est six heures du soir, nous voyageons depuis le matin. Un léger repas pris dans la salle de l'hôtel, nous repartons en auto pour Coccide. Un grand baraquement sert de théâtre. Nos loges nous attendent, rudimentaires et pittoresques, formées de quelques planches dont l'entrée est close par une étoffe rouge qui flotte au vent. La nuit est claire, si claire que les chefs s'inquiètent à cause des taubes. Ce danger rend plus précieuse notre émotion. Autour de nous, un grand mouvement d'autos qui amènent les officiers, ce qui nous fait penser à un jour de première à la Comédie-Française. L'illusion s'évanouit vite, nous sommes bien à l'armée, dans les dunes désolées, au milieu des soldats. Au loin, le ronflement sourd et continu du canon. Devant nous, au premier rang, des généraux, derrière, les officiers et après eux, pressés, serrés, entassés, nos chers poilus, les soldats bleus aux grands yeux clairs. Ils nous fixent curieux, désaccoutumés de ces choses. Ils écoutent de tout leur être, la tête en avant, les épaules tassées. Et voici qu'ils s'enthousiasment, juvéniles ; la joie jaillit d'eux comme un trop-plein de vie qui déborde; ils crient tout prêts au rire, tout prêts aux larmes, eux les inflexibles, les irréductibles dans les réalités féroces ; ils sont redevenus dociles à toutes les émotions, sensibles à toutes les nuances dans les fictions et les rêves que nous leur faisons vivre. On sent battre le formidable cœur de la foule héroïque. Ah! il n'est pas d'empereurs, pas de rois, pas d'altesses qui vaillent ce parterre de soldats de France, devant lequel on voudrait s'agenouiller dans une admiration sainte.

Quel accueil ils nous font! Vraiment nous allons croire que c'est nous qui leur apportons quelque chose, quand c'est eux





qui nous donnent tout. Ils sont notre force, ne pouvons-nous être leur joie? Si nous vivons, si le génie de notre race, dont nous sommes les servants dociles et fervents, vit encore, vivra toujours, c'est eux qui l'ont voulu, ces hommes de demain, ces vrais libérateurs.

Nous sortons de scène, ivres d'émotion devant la splendeur d'une telle race, l'orgueil de lui appartenir.

Mais voici que des chants s'élèvent derrière le baraquement. C'est une section qui part aux tranchées remplacer les camarades.

— Quel regret de partir sans rien voir.

— Nous reviendrons pour vous, courage, à bientôt.

Espérons que *nous* nous reviendrons aussi. Et ils chantent, ils chantent et nos cœurs s'angoissent, nos cœurs qui les suivent...

La salle improvisée n'a pu contenir tous les soldats et ils regrettent, ceux qui sont restés dehors, de n'avoir pas vu « les artistes ». Nous décidons de les dédommager. A leur cagna, nous les suivons à travers les dunes. Là est une sorte de souterrain que des chandelles éclairent. Ils se blottissent, s'entassent dans tous les coins, sur les lits qui sont des planches recouvertes de paille. Nous leur disons nos strophes les plus belles. Zambelli et Meunier dansent, Fallot et Dussane chantent, et, aux clartés tremblantes des flammes chétives, on voit leurs beaux visages virils s'adoucir et sourire. Et plus que là-bas encore, nous sentons proche et fraternelle leur âme héroïque; une grande chaleur nous baigne qui est faite d'une infinie tendresse.

Le spectacle est fini. Une voiture nous conduit chez le général, doucement, sans lumière, en haut des dunes. Il nous remercie, nous dit les

Après une représentation : Sur la t
Mme Sarah Bernhardt, Mlle L. Bréva





Une matinée en plein air au camp de Dubiefville.

Au-dessus : Le général Gouraud se rendant à une représentation du « Théâtre aux Armées », le 14 juillet 1916, à Mourmelon.



u château de Boucq (Meurthe-et-Moselle).
mény, M[lle] Duluc, M. Fursy, M[lle] Dussane.



bienfaits du Théâtre aux Armées pour les hommes et les chefs. Nous buvons une coupe de champagne à la « Victoire » certaine comme le jour qui se lèvera demain.

Nous nous quittons à regret et, avec une de mes camarades, nous partons pour Nieuport en automobile, par la route bordée de hautes toiles qui la dissimule à l'ennemi.

Le bruit du canon se rapproche! Nous voici dans la ville martyre. Dans la nuit claire, nous voyons se dresser les ruines ; ce qui fut « la cathédrale » ce qui fut « la Tour des Templiers ». Et là, tout fleuri de pieuses couronnes, le cimetière des fusiliers marins. Les maisons ne sont qu'un amas de pierres. Un soldat de garde nous conseille d'éviter une rue spécialement visée par l'ennemi. Nous en prenons une autre, et voici l'étrange rencontre : des pommiers en fleurs, enlacés de rosiers..... Toute la douceur et tout l'espoir... si près de toute la mort.

Nous en cueillons des branches et, après une marche pénible dans la nuit, nous atteignons les bords de l'Yser. Alors tout s'illumine comme pour une fête vénitienne. Les fusées de l'ennemi, les nôtres se reflètent dans l'eau. Les ballons captifs dansent dans le ciel, les mitrailleuses crépitent comme des sarments secs dans un feu gigantesque ; les balles sifflent et l'on perçoit l'obscur travail des soldats qui réparent ou creusent; le va-et-vient d'autres portant la soupe aux premières lignes, graves comme des ombres. Mais une masse compacte et mouvante s'avance vers nous : ce sont ceux de l'avant, remplacés par les derniers partis tout à l'heure pendant la représentation. Les voici près de nous, leur pas est las mais sûr, solide malgré la fatigue ; leurs visages creusés d'ombre, sont tranquilles et confiants ; leurs yeux ont gardé quelque chose



le Sorel.



Dans le manège de Valmy (vue prise de la scène).
Au-dessus : Le général Sarrail assistant à un concert donné dans l'hôpital des Lazaristes de Zeitenlick.

d'indéfinissable, quelque chose de cet au delà franchi dans l'héroïsme.

Et parce qu'ils s'avancent courageux, et apaisés, parce que leur chef leur dit son contentement, parce que nous avons pu serrer leurs mains, leurs mains rugueuses et invincibles, parce que nous sentons leur énergie virile, leur volonté mâle et calme, leur sincérité rude, nous avons compris pourquoi rien n'avait prévalu contre nous.

L'aurore se lève ; tout va sortir du mystère; il faut partir. Pour ceux-là qui reviennent nous rejouerons ce soir. Jamais je n'ai tant regretté de ne pas être soldat, servir comme eux!

Il y a quelque chose de terrible, de religieux et de sacré dans ces nuits actives et silencieuses.

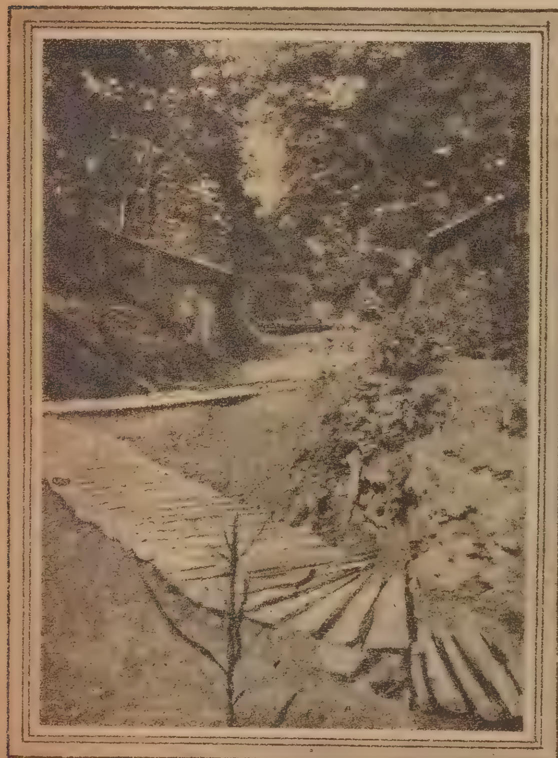
CÉCILE SOREL,
de la Comédie-Française.



ALLER AUX ARMÉES...

Jouer au Théâtre aux Armées, ce n'est ni un acte héroïque ni une partie de plaisir. Il ne s'agit ni de braver la mitraille, ni de passer quelques jours en divertissements variés. Aller aux armées, c'est apporter aux gars de France le très humble témoignage de quelques gens de bonne volonté. C'est se lever très tôt, voyager dans des trains aux horaires incertains, dans des autos fatigués de leurs longs services; c'est dormir peu, avoir froid en hiver et chaud en été, manger à des heures insolites, ou supprimer des repas, jouer en plein air, au grand soleil ou dans la brume nocturne, être étouffé de chaleur dans une salle trop petite, ou glacé minutieusement par les courants d'air d'un hangar ouvert à tous vents, c'est donner souvent trois représentations par jour, à 9 heures, 14 heures et 18 heures ; c'est changer de costume en se rôtissant sur un poêle ou en se gelant près d'une fenêtre, se maquiller sur le pouce, mesurer ses mouvements pour danser sur une scène de quatre mètres carrés sans se brûler aux chandelles qui forment la rampe, ou forcer sa voix pour être entendu de trois mille hommes assemblés dans une prairie.

C'est, parfois, improviser un divertissement sur *Tipperary*, n'est-ce pas, Zambelli et Antonine Meunier ? en fredonnant vous-mêmes cet air célèbre et tandis qu'une camarade de bonne volonté solfie l'accompagnement pour suppléer le piano absent ; c'est jouer trois pièces par représentation, courir à la recherche de tel ou tel accessoire et garder le sourire en traînant une jambe qu'endolorit une ancienne blessure; n'est-ce pas, mon vieil ami Mathillon ? ou bien c'est, comme mon camarade Lucien Raveau, chanter un grand air de Massenet par un beau soir d'été, en avalant stoïquement des essaims de moustiques à chaque note !



Aller aux Armées, c'est aussi apporter de la joie partout où on nous appelle, partout où le soldat prend du repos — que ce soit le repos de quelques jours, à 1,500 mètres des lignes, ou le repos de quelques semaines pendant lequel l'unité se reforme loin du front. C'est faire une liaison, souriante et affectueuse, entre cet « arrière » décrié et cet « avant » mystérieux. Ceci n'est pas une simple phrase. Nous avons tous senti, quand à la fin de nos concerts la *Marseillaise* passait portée sur le souffle de mille poitrines, nous avons tous senti, au profond de nos âmes, les liens vivants qui nous attachaient à ces inconnus, à ces frères, et, comme le dit le chansonnier Bastia dans un beau poème inspiré par eux, — à tous ces « Turennes, Bayards et Marceaux anonymes, dont la France est le nom commun... »

Ces gars français qui, dans la rude et longue épreuve, ont fortifié leur sens natif des réalités, leur instinct des gestes et des mots justes, sentent la sincérité de notre témoignage parce que nous faisons l'effort de venir le leur apporter. Tous, quand nous les quittons, nous crient, avec une intonation attendrie qui fait de ce mot d'argot quelque chose comme un nom d'enfant : « Bonjour à Paname ! » Paname, petit nom du grand Paris qu'ils ont sauvé. Paname, c'est toi qu'ils revoient et qu'ils aiment en nous, et nous te donnons, au retour de chaque voyage, l'écho de leur tendresse vivace...

C'est une tâche qui justifie bien des efforts et des sacrifices, une tâche à laquelle on se voue avec bonheur. Nous leur apportons la gaieté, et la gaieté n'est pas une chose futile. Ce sont les bavardages bêtement apitoyés, les discussions mal documentées, les lamentations sans fruit qui sont futiles. La gaieté ! il faut les avoir vus s'y désaltérer avidement, s'y laver de leurs terribles souvenirs pour savoir combien elle est précieuse. La gaieté, c'est pour l'âme du combattant ce qu'est l'eau courante pour son corps fiévreux et harassé. Ce n'est pas futile, un frais ruisseau qui passe et dont l'eau est toute bleue de ciel...

... Nous avons vu, nous, le rire effacer la fatigue sur des milliers de visages, nous avons vu ces regards fervents qui voulaient emporter dans l'inconnu de la bataille une vision de fête et de douceur, nous l'avons vu et nous gardons en nous ce souvenir comme la meilleure des récompenses. Qu'on ne se trompe pas à l'enthousiasme peut-être bruyant de quelques interviews ; nous ne considérons point ces voyages comme des excursions pittoresques, mais comme l'accomplissement d'un devoir fécond. Si nous sommes heureux, c'est d'avoir donné de la joie ; si nous sommes fiers, c'est d'avoir servi.

B. DUSSANE,
de la Comédie-Française.

1. Un collaborateur indispensable : Le piano. — 2. Au camp du Sonniat : Les loges d'artistes et le chemin qui y conduit.

LE THÉATRE AUX ARMÉES

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

SOUS L'ŒIL DE LA POLICE. — LE BUREAU DES ÉTRANGERS. — LA VÉRITÉ SUR « LES BOMBES DE NUREMBERG ».

Police criminelle! Dans l'état d'esprit où je suis, ces mots lancés d'une voix méchante dans cette chambre d'hôtel, froide déjà comme une cellule, prennent une signification angoissante. Sans doute, suis-je « filé » depuis la frontière par l'un de ces agents de la police impériale, dont le nombre s'est multiplié d'une façon inquiétante en Allemagne depuis le début de la guerre! Demain, vraisemblablement, j'aurai beau protester de la pureté de mes intentions, avec ce sens de la légalité qui les caractérise, ils m'enverront du coup terminer, dans quelque cachot, mon voyage en Bochie. Ne suis-je pas, d'ailleurs de la race inférieure, exécrée, de cette « race eunuque » dont parle leur anthropologiste Dreismann?... Hélas! que n'ai-je les yeux bleus et le crâne allongé! Je me retourne cent fois sur ma couche, poursuivi par l'obsession de cette incarcération que je prévois prochaine, et quand finalement je m'endors, je tombe de suite en plein cauchemar mouvementé: la face carrée aux larges maxillaires, les crocs aigus, les poings en massue d'un *Schützmann* dansent autour de moi une sarabande effrénée, et dans ce méchant rêve, ce sergot boche avec sa tunique noire, son couvre-chef à pointe, son coupe-chou sinistre, finit par s'enfler d'une façon démesurée, emplissant la chambre, et dans cette caricature effroyable il me semble entrevoir comme un symbole de cette Allemagne casquée, tyrannique et cruelle.

A neuf heures précises, le lendemain, je pénètre dans une bâtisse aux corridors bas et sombres, à la physionomie renfrognée de prison, et bientôt je suis dans le « bureau des étrangers ». Deux employés sont là, penchés sur ces dossiers fameux qui se trouvent en double aux postes frontières et où s'accumulent par ordre alphabétique les noms de leurs milliers de déserteurs, les signalements des espions, les listes des Alsaciens, étrangers et autres suspects. De sa place, un commis rougeaud — l'air d'un Siegfried embourgeoisé — m'interpelle dès mon entrée :

« — Vous êtes bien M. X...?

— Oui, Monsieur!

— Vous allez à Berlin, chez Mme X..., rue X (il sait déjà tout, le drôle!)?

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes arrivé ici, hier soir?

— Oui, Monsieur!

— *So!* Eh bien! il y a un express ce matin même pour Dresde et Berlin... Vous le prendrez. »

Le ton est sec, impératif, avec une nuance de menace et de mépris à la fois ; ses yeux durs fixent froidement les miens qui ne bronchent point... Et je me sens maintenant une envie folle de lui répondre sur le même diapason, de lui demander de quel droit il donne des ordres pareils à un voyageur d'un pays neutre, de quel droit il me parle sur ce ton hargneux de caporal mal léché... Mais à quoi bon! à quoi bon discuter avec ces gens que poursuit à ce degré leur soupçon agressif contre tout étranger, qu'obsède la peur des espions comme si, par un juste retour des choses, à force d'en avoir exercé eux-mêmes le métier, ils étaient hallucinés au point d'en découvrir partout! D'ailleurs, je ne me sens aucune aptitude à jouer au Latude dans quelque bastille allemande, ni aucun attrait pour cette décoration « de la balle de plomb », qu'ils distribuent sans distinction aux innocents comme aux coupables, avec une prodigalité aussi large que pour les croix de fer...



Dresde. — Le vieux pont (Augustusbrücke) et les monuments de la rive gauche de l'Elbe.

Je rentre à l'hôtel, et plus encore que la veille, les remparts aux allures médiévales, le Burg des Hohenzollern avec son chapelet de tours noires, me révoltent d'instinct! Ah! comme ces pierres, en même temps qu'elles parlent d'un passé d'exactions, de rapines et de sang, reflètent encore bien l'âme moderne de l'Allemagne! Accompagné d'un petit chasseur de l'hôtel, portant mes bagages, je me dirige vers la gare et tandis qu'incité par toute ma rancœur contre cette ville inhospitalière, j'appelle de mes vœux le moment où quelque « oiseau de France » viendra jusque sur le Burg survoler l'aire de l'aigle Hohenzollern, le vieil incident des « bombes de Nuremberg » me revient à la mémoire. Je m'adresse à l'enfant :

« Où sont donc tombées les bombes des aviateurs français? » Comme réponse, je n'ai que le regard de deux yeux étonnés, ne comprenant pas... Je reprends :

« Oui, les bombes lancées, le jour avant la déclaration de guerre. » Le petit groom sourit cette fois-ci, de fierté sans doute, car, pense-t-il, jamais les aviateurs ennemis ne pourront voler jusqu'ici (!), puis il me déclare :

« *Ach! was denken sie... Hier sind keine Fliegerbomben gefallen... was denken sie!* (Que pensez-vous! Jamais aucune bombe n'est tombée ici!). »

J'ai tout ce que je veux savoir, et tandis que le train m'emporte vers Dresde je songe que depuis le 3 août 1914, cette bonne ville de Nuremberg a consacré à jamais, sa réputation de cité... des Maîtres Chanteurs.



Toujours le même spectacle : On a faim...

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

(1) Ce voyage en Allemagne a eu lieu avant l'admirable exploit du capitaine de Beauchamp sur Munich.

VERS DRESDE. — EN EXPRESS.
CEUX QUI VOYAGENT.

Dans l'express les wagons sont envahis, jusque dans les couloirs, par des soldats aux uniformes lavés et ternis par les pluies et les boues : troupeau morne, affaissé, qu'aucune vie n'anime, si ce n'est aux gares, pendant les arrêts, pour se disputer à coup de voix rauques des bribes de pain et de jambon que distribue la Croix-Rouge... Ce n'est plus l'enthousiasme du début, alors qu'ils remplissaient les trains de formidables clameurs, de *Hurrah! Hoch!* et de *Deutschland über alles!...*, alors qu'ils croyaient encore à la petite promenade jusqu'à la Tour Eiffel et qu'entassés dans leurs wagons « Berlin-Paris », ils rêvaient déjà d'une nuit de Montmartre! Leur entrain d'autrefois a fondu comme neige au soleil et, dans leur attitude, dans leur maintien si arrogants, si orgueilleux jadis, plus humbles, plus modestes maintenant, l'on sent toute l'évolution intérieure qu'a produite la guerre ; l'on sent surtout qu'ils ne méprisent plus leurs adversaires. Au début de la campagne, ils témoignaient bien souvent en effet, pour la France surtout, une sorte de pitié affectueuse ; ils avaient même, en parlant d'elle, des accents émus de compassion ; ils affectaient une commisération touchante : la « pauvre France » ; et, pour eux, pauvre signifiait faible. Mais, maintenant, par un juste retour des choses, par la loi fatale des équilibres, le coup de boutoir de la Marne, de Verdun, de la Somme, a remis instantanément en place le mécanisme faussé de leurs cerveaux.



Disette de pétrole et de sel.

Je fais quelques pas le long des couloirs ; quelques-uns dorment comme dorment les soldats harassés que rien ne réveille ; d'autres restent les yeux obstinément rivés sur le paysage. A quoi rêvent-ils? A la gloire peut-être, à cette croix de fer qu'on leur a promise, à cette sinistre étoile où quelque roi de Prusse a fait graver par pure politique le *Gott mit uns* (Dieu avec nous!), le dieu des batailles sans doute, le dieu qui dirigeait les Hébreux contre les Amalécites, le dieu vengeur, jaloux, coléreux... le dieu allemand. Ou bien songent-ils que, demain peut-être, dans la boue de Champagne, dans les marais de Pinsk ou dans les forêts d'Albanie, ils laisseront leurs corps inertes et froids? Je n'ose les interroger ; je n'ose même pas leur offrir un cigare en échange d'un bout de conversation, car, collées à hauteur des yeux, des affiches s'imposent à toute cette gent bottée comme des ordres. L'une dit : « *Achtung Soldaten!* (Attention, soldats!) ne parlez pas aux inconnus, et surtout, pas un mot des formations nouvelles. Un bon soldat doit servir sa patrie non seulement en combattant, mais en se taisant ». Une autre ordonne : « Voyageurs, soldats! Pendant votre trajet, surveillez les ponts, les tunnels, car plusieurs attentats ont été commis par des inconnus au début de la guerre. » Et dans les couloirs, une autre encore : « Soldats, ne vous laissez pas questionner. Les chevaliers d'industrie de la guerre *(die Hochstapler des Krieges)* voyagent avec vous. La moindre indiscrétion, et cent de vos camarades l'expient dans le sang! »



Les hommes d'âge jouent à la tranchée.

Il est donc plus prudent de se taire ; d'ailleurs, leurs faces froides et impassibles, que semble ne tourmenter aucune pensée, n'incitent guère à la conversation. Mais, pour l'étranger, l'intérêt est sans cesse en éveil, car, parfois, des officiers bottés, sanglés, faisant cliqueter leurs éperons, passent le long du couloir ; les soldats semblent alors sortir brusquement de leurs rêves : dressés soudain comme des ressorts, les talons joints, ils saluent, raides et secs, jusqu'à la disparition du galon. Rien du naturel, de cette simplicité des rapports que la guerre a créés en France entre chefs et soldats ; chez eux, le principe d'autorité continue à se manifester par des règles de fer ; malgré l'intimité de la vie des tranchées, leurs méthodes, basées sur le prestige hautain et méprisant du grade, n'ont subi aucune fissure. La morgue du chef n'a d'égale, comme autrefois, que l'humilité du soldat. Et, lorsque l'officier les interroge en passant, à chaque question la réponse part, tranchante et docile à la fois : *Ia, Herr Lieutenant! Nein, Herr Hauptmann.* (Oui, monsieur le lieutenant! Non, monsieur le capitaine), comme si la guerre n'avait, en aucune façon, suscité une fraternité d'armes plus étroite entre chefs et subalternes. Qu'on est loin de la formule charmante, « mon », dont se sert le pioupiou français pour désigner son chef, ce possessif familier qui marque bien que l'officier n'est pas seulement, vis-à-vis de ses hommes, celui qui commande et punit, mais aussi celui qui protège, celui dont l'autorité sait s'assaisonner d'affection...

Nous approchons de Dresde et déjà l'aspect de la nature change ; ce n'est plus le sol fertile de Souabe avec ses villages riches et ses vergers riants; la terre est devenue dure et grise et laisse pressentir les plaines tristes du Brandebourg, se déroulant en nappes monotones avec leurs rangées de pins rabougris et de peupliers anémiés.

BREF SÉJOUR A DRESDE. — LA DANSE DES AFFAMÉS: « LES POLONAISES ». — DÉPART POUR BERLIN.

Nous sommes presque en Prusse! Néanmoins la capitale saxonne, dans laquelle je m'arrête entre deux trains, était peut-être, avant la guerre, la ville d'Allemagne la plus riante, la plus aimable. L'insouciance de son peuple, son goût prononcé pour les plaisirs faciles, son appétit de danse et de musique étaient traditionnels, et pendant les quelques heures que je passe dans les rues, sur les quais de l'Elbe, sur la terrasse de Brühl, devant le Zwinger au style rococo et chinois avec ses portiques à étages, il me semble que la guerre n'a mis aucune sourdine à cette frivolité tapageuse de jadis! Les théâtres, les music-halls, toujours ouverts, offrent aux vieux bourgeois les pièces les plus suggestives et les cinémas, à gros renfort d'affiches sensationnelles, convient les gogos de la capitale aux splendeurs de films sensationnels! Et parfois aussi, des airs de danse, valses langoureuses à l'allemande ou des flonflons de polkas canailles s'échappent des cafés envahis! Car malgré la guerre, malgré les deuils, les Saxons, ces enfants légers de l'Allemagne s'amusent. Sans doute, veulent-ils étouffer au chant des violons-tziganes ou noyer dans la noce l'appréhension des jours qui viendront!

D'ailleurs, si Dresde, pendant la guerre, n'a pas la pudeur de rendre plus discrète la manifestation de certaines jouissances, la misère ne s'y étale pas moins comme ailleurs, et au hasard des rues, je retrouve le même spectacle qu'à Munich, qu'à Nuremberg — ce spectacle qui fait partie intégrale à cette heure de la physionomie de toutes les villes allemandes — ces rassemblements d'affamés au ventre creux, assiégeant les boutiques. Et ce contraste entre cette soif de joies faciles, ce souci de gaicté et cette peur du lendemain devant les affres de la faim, ce mélange odieux de gaieté et de douleur est d'un effet saisissant. Dans d'autres villes, à Berlin, à Hambourg, j'ai pu contempler cette même course au plaisir, cette fringale de noce, alternant avec l'obsession de la famine prochaine, cette même volonté d'ignorer le danger qui étreint l'Allemagne, ce désir de le nier, de le cacher... devant l'évidence. *Panem et circences*, disaient déjà les Romains de la décadence alors que les barbares étaient aux portes de la ville!... Et rien ne prouve mieux ce mépris affecté de la gravité de l'heure que le terme dont on se sert en Allemagne pour désigner ces attroupements à la queue leu-leu des pauvres affamés attendant leur manne quotidienne ; ce sont les polonaises *(die polonaisen!)* On connaît cette danse où les couples se succèdent en figures variées ; à Dresde, à Leipzig, à Berlin... on danse aussi malgré la guerre, et chaque jour ramène ses *Brotpolonaisen* (polonaises de pain), ses *Butterpolonaisen* (polonaises de beurre)..., danses macabres à vrai dire, lugubres mimodrames dont la Faim est le coryphée et qui rappellent dans un sens ces danses des morts, ces peintures moyenageuses originaires d'Allemagne où toutes les conditions, depuis l'empereur et la grande dame jusqu'au mendiant, entraient tour à tour dans la ronde infernale!...

Le départ du train pour Berlin approche ; si je ne veux pas tâter de la geôle, il ne me faut le manquer à aucun prix; je retourne à la gare et pendant les dernières minutes qui me restent j'ai la chance d'assister sur la place à l'arrivée d'un détachement de troupe, débouchant d'une rue... Troupe? Troupeau plutôt, car quelques-uns de ces « soldats » ont encore leurs vêtements civils, leurs casquettes... C'est là le dernier effort de la Saxe, les ultimes réserves drainées dans les villages et dans les villes, le produit médiocre de la rafle des jouvenceaux, des malades et des vieillards! Il y a là des jeunes, des vieux, des malingres, des obèses, soldats-caricatures à faire pitié... mais il n'empêche, ces gens-là tentent encore de faire bonne figure ; avec les tambours qui scandent sourdement leur marche, ces dernières forces de l'Allemagne redressent encore le torse, tendent la jambe et frappent en mesure du talon sur l'asphalte! Ils savent d'ailleurs qu'ils ne s'appartiennent plus ; depuis hier ils ont été numérotés, étiquetés ; depuis hier ils ne sont plus qu'un mécanisme de l'effroyable machine à tuer! Aussi, portant sur la face un fatalisme de bachi-bouzouk, défilent-ils, comme s'ils étaient persuadés que cette guerre est dans l'ordre normal des choses, qu'elle constitue un phénomène inévitable, une loi inéluctable, nécessaire... C'est pour cette raison, remarquait déjà Heine, que l'Allemand se bat dès qu'on le lui ordonne ; il se bat pour la plus mauvaise cause ; il se bat, parfois en soupirant, mais il se bat...

Le train franchit maintenant les plaines sablonneuses. Toute vie champêtre semble avoir disparu : des monticules couronnés de pins, des chaumières grises, des étendues de terrains mornes et incultes avec, çà et là, la silhouette d'une cheminée : voilà la Prusse! Ah ! comme l'appétit de conquêtes des Hohenzollern a dû s'exacerber sur ce sol maigre et ingrat! Du ciel gris tombe peu à peu une nuit triste, une nuit de guerre qu'illumine parfois de lueurs d'incendie le foyer de la locomotive... L'express roule à toute vitesse maintenant vers Berlin.

(A suivre.)



LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA RÉPONSE DES ALLIÉS A L'ALLEMAGNE

Si l'année 1916 ne fut pas celle de la victoire, la réponse des Alliés à l'embûche allemande en est la monnaie. Elle est, sur un seuil nouveau, la preuve que la France et les nations qui combattent ensemble pour le droit et la liberté n'avaient jamais été plus unies, et ne mettront bas les armes qu'autant que le militarisme prussien sera vaincu.

Tout ce qu'il fallait dire à l'Allemagne, la note du 30 décembre le dit avec la netteté qu'il fallait. C'est, bien entendu, un refus catégorique de négocier sans garanties et en présence du double mensonge de l'Allemagne qu'elle est victorieuse et n'est pour rien dans le conflit. « Cette double affirmation, déclare-t-elle, suffit à frapper de stérilité toute tentative de négociations.

« La prétendue proposition, dépourvue de substance et de précision, mise en circulation par le gouvernement impérial, apparaît moins comme une offre de paix que comme une manœuvre de guerre.

» Elle est basée sur la méconnaissance systématique du caractère de la lutte dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Pour le passé, la note allemande ignore les faits, les dates, les chiffres qui établissent que la guerre a été voulue, provoquée et déclarée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. En juillet 1914, c'est l'Autriche-Hongrie qui, après avoir adressé à la Serbie un ultimatum sans précédent, lui a déclaré la guerre. Malgré les satisfactions immédiatement obtenues, les empires du Centre ont alors repoussé toutes les tentatives faites par l'Entente pour assurer à un conflit local une solution pacifique. L'offre de conférence de l'Angleterre, la proposition française de commission internationale, la demande d'arbitrage de l'empereur de Russie à l'empereur d'Allemagne, l'entente réalisée entre la Russie et l'Autriche-Hongrie la veille du conflit, tous ces efforts ont été laissés par l'Allemagne sans réponse ou sans suite.

Et, après avoir accusé le vide de l'offre ennemie, après avoir montré qu'une paix basée sur une « carte de guerre purement européenne » répondrait mal à la réalité et serait avantageuse à l'agresseur, les Alliés déclarent que les ruines causées par la déclaration de guerre de l'Allemagne, ses attentats contre les belligérants et les neutres exigent des *sanctions*, des *réparations*, des *garanties*. Ils ajoutent qu'en réalité elle ne cherche qu'à exaspérer le sentiment public allemand, ne tente qu'à justifier d'avance aux yeux du monde de nouveaux crimes : guerre sous-marine, déportations, travaux et enrôlements forcés de nationaux contre leur propre pays, etc. Une fois de plus enfin, ils proclament qu'il n'est de paix possible tant que la libre existence des petits Etats ne sera pas assurée, et ils précisent la situation et les buts de la nation martyre, ils rappellent que, depuis deux ans, l'injustice dont elle fut victime « a été cruellement aggravée par des pratiques de guerre et d'occupation qui ont épuisé les ressources du pays, ruiné ses industries, dévasté ses villes et ses villages, multiplié les massacres, les exécutions et les emprisonnements. Et, au moment où l'Allemagne parle au monde de paix et d'humanité, elle déporte et réduit en servitude les Belges par milliers. »

Cet acte d'accusation, que la réponse au président Wilson précisera encore, a fait parmi les neutres, et surtout en Amérique, une impression énorme et nettement favorable. En Allemagne il a été, bien entendu, le signal d'un véritable accès de fureur. D'ordre, la presse le traite de niaiserie, « d'acte d'avocats marrons ». Et les

colères germaniques simulées ou autres se traduisent par les plus graves menaces. « Puisque l'Entente n'a pas renoncé à nous annihiler, l'Allemagne va répondre avec sa terrible épée. » Ce ne sont pas là de simples fanfaronnades. L'hypothèse d'une marche des armées ennemies à travers la Suisse est discutée publiquement par le président Schultess qui, de nouveau, donne l'assurance que la République se défendra contre tout agresseur. De leur côté, les journaux militaires déclarent qu'une attaque d'aile par la Suisse est trop tentante pour qu'elle ne se produise pas. Elle accompagnerait un grand effort soit vers Nancy ou Soissons et viserait le cœur industriel de la France. La conférence que Lloyd George, M. Briand et le général Lyautey viennent de tenir à Rome avec les chefs italiens, se rapporte sans aucun doute aux projets allemands ainsi qu'au problème grec.

NOUVEL ULTIMATUM A LA GRÈCE

Depuis les vêpres athéniennes, la situation n'a guère changé en Grèce et, de nouveau, les Alliés ont mis le gouvernement du roi Constantin en demeure de ramener toutes les forces militaires, dans la Grèce continentale et en Eubée, au nombre d'hommes strictement nécessaire aux mesures d'ordre et de police, et de n'y laisser ni canons ni munitions. En même temps que ces mesures indispensables à la sécurité des armées du général Sarrail, les Alliés demandent de justes réparations pour les attentats commis le 1er décembre contre nos marins et les vénizelistes, telles que la destitution des généraux responsables, et à Athènes des excuses solennelles aux drapeaux alliés sur une des places publiques. Malgré sa fermeté, cette nouvelle sommation laisse la porte ouverte à de nouvelles équivoques. Car le jeu du roi Constantin n'a pas changé : jeu d'attente, de préparation sournoise à de nouvelles félonies.

LA BATAILLE DU SERETH

En Roumanie, la lutte s'active, change d'aspect. De la plaine valaque, elle a gagné la ligne d'obstacles naturels du Sereth et du Danube. On sait, en effet, qu'après avoir contenu les armées coalisées sur une large arc de cercle dont le Sereth formait la corde, nos alliés durent rétrograder sur tout leur front de bandière des Carpathes à la Dobroudja, abandonner Rimnicu-Sarat, Filipesci et, en Dobroudja, Babadag, Isaccea, Tulcea, Matchin, c'est-à-dire tout le pays. On espérait qu'ils pourraient tenir longuement dans la région de Braïla. Mais cette ville, située à l'extrémité d'une longue plaine, est moins une forteresse qu'un grenier ; le défenseur se trouve en l'espèce adossé à de vastes marécages, et les Russes n'y tiendraient que pour laisser aux troupes en retraite le temps de s'écouler. Leur pilier de Rimnicu est cependant très fort, car l'ennemi s'y est fait bousculer. C'est autour de Focsani surtout que la lutte s'amplifiait. Les armées Falkenhayn et von Gerok manœuvraient étroitement dans ses entours : la première venant du Buzeu par Berdesti et Plagnicesti, la seconde descendant du Trotus et venant le long de la Susita et de la Putna, deux affluents du Sereth, attaquer par le nord. Des colonnes descendent également par la Naruja, avec cette même ville de Focsani pour objectif. Aux attaques par le sud succéderait maintenant, comme on le voit, un mouvement d'enveloppement par le nord.

De toute manière, la lutte a changé de cadre et s'engage aujourd'hui sur la ligne fortement coudée formée par le Sereth et le Danube, c'est-à-dire le long de la Bessarabie. Et les critiques militaires se demandent si Mackensen ne sera pas tenté de renouveler, sur le grand bras que forme le Danube entre le confluent du Pruth et les branches du Delta, l'opération fructueuse qui l'a mené si rapidement devant Bucarest.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

En plein Vol, par MARCEL NADAUD. — *Notes d'un Officier*, par MARC GOUVIEUX. — *Les Voyages de Lorraine et d'Artois*, par MAURICE BARRÈS. — *Sous le Ciel de France*, par RENÉ BENJAMIN.

Les livres relatifs à la guerre aérienne sont encore assez rares dans notre littérature du front et l'on peut s'en étonner quand on réfléchit que l'aviation est l'arme nouvelle dont la campagne actuelle a révélé pleinement toutes les ressources, toute la puissance. On pouvait croire que les écrivains seraient tout naturellement portés à faire la part la plus large aux héros de l'air, puis que c'est par leur geste surtout que la guerre de nos jours diffère essentiellement de celle de jadis. Peut-être la raison de leur réserve est-elle dans le fait que pour établir sérieusement la page d'impression de l'aviateur, il faut avoir réellement vécu les heures d'ivresse là-haut, dans l'azur. L'imagination est impuissante ici à donner le sentiment profond du réel ; il y a le détail qui ne trompe pas ; il y a cette âme si spéciale de l'homme-oiseau, qui demeure encore mystérieuse pour nos plus subtils psychologues. Or, il n'est pas douteux que, plus tard, quand la légende se mêlera étroitement à l'histoire, ce sont les souvenirs et impressions de nos aviateurs qui constitueront les documents les plus précieux pour fixer le véritable caractère de la prodigieuse mêlée où des millions d'hommes se trouvent aux prises.



A ce point de vue, deux livres qui viennent de paraître, *En plein Vol*, de M. Marcel Nadaud, et *Notes d'un Officier*, de M. Marc Gouvieux, méritent une attention particulière. Très différents de ton, de composition et d'allure, ils apportent des témoignages parfaitement concordants. *En plein Vol*, de M. Marcel Nadaud est surtout un livre d'impressions, où toutes les pages sont délicatement nuancées ; où les souvenirs sont évoqués avec cette pointe d'émotion qui fait le meilleur du charme d'un récit vécu. Il y a dans ce volume de fort jolies choses, littérairement parlant ; il y en a d'autres qui sont simplement et profondément humaines et, par là même, les plus émouvantes.

Le « bombardier » en mission qui n'ose lâcher ses bombes sur l'objectif qui lui fut assigné, dont les doigts se raidissent de peur et d'horreur à la minute fatale, parce qu'il sait que sa mère se trouve là où son geste va semer la mort, est une évocation vraiment poignante. La lettre à la fiancée de l'aviateur, tué est un petit chef-d'œuvre. Ah! comme les mots les plus simples disent bien tout ce qu'ils doivent dire, comme ils fixent l'idée et le sentiment dans toute leur pureté!

Les Notes d'un Officier, de M. Marc Gouvieux, font une place plus large à la description ; elles exposent avec plus de précision peut-être la vie ardente et passionnante de ceux qui vont chercher l'ennemi par delà les nuages. En Alsace, sur la Marne, en Artois et sur l'Yser, c'est la même merveilleuse aventure qui se répète chaque jour, pourtant infiniment variée dans ses aspects et ses détails. Le type de l'aviateur de guerre est nettement dessiné dans l'une et l'autre de ces œuvres, et ce type demeure étrange, même après trente mois de campagne. « Dans la guerre moderne, dit M. Nadaud, nous sommes les seuls à nous battre loin de la boue, de la tranchée, de la taupinière, de la caverne, loin de la terre : il en est résulté une sorte de griserie. » L'auteur ajoute : « Ne sommes-nous pas les derniers mousquetaires?... Voyez en nous les condamnés à mort que nous sommes, qui le savons et « ne s'en font pas! » C'est bien cela, et c'est parce qu'ils sont tels, résolus à toutes les héroïques folies, les derniers soldats ayant l'amour du panache, du geste et de l'attitude dans une guerre où la valeur personnelle s'efface de plus en plus devant la puissance de la machine et de l'effort anonyme des masses, que les aviateurs apparaissent des héros parmi tout un peuple de héros et que l'imagination populaire leur fait la part si belle dans le miracle accompli.



M. Maurice Barrès vient de publier le cinquième volume de sa série sur l'âme française et la guerre, qu'il intitule *Les Voyages de Lorraine et d'Artois*. C'est la série des articles écrits par l'auteur de *La Colline inspirée*, de mai à juillet 1915, mais qui tous, supportent remarquablement l'épreuve du livre par l'unité de l'inspiration et l'élévation de la pensée. La guerre a déterminé une nouvelle et intéressante évolution dans la manière littéraire de M. Maurice Barrès ; on sent qu'il a été pris totalement par elle ; qu'elle le domine de toute la puissance de son horrible beauté. De là chez l'écrivain, une sensibilité plus affinée, semble-t-il, un mode d'expression plus simple et d'un effet plus direct. Même ceux qui ne partagent point les idées de l'auteur de *Colette Baudoche* ne peuvent s'empêcher d'admirer la souplesse d'un talent s'adaptant avec tant d'élégante facilité aux circonstances et se renouvelant constamment avec une force toujours égale. Qu'il nous parle du printemps en Lorraine, de Jeanne d'Arc, des villages en feu ; qu'il glorifie des héros tombés ; qu'il commente des lettres de soldats, nous décrive Arras sous les obus ou qu'il défende une des idées qui lui sont chères, parce qu'elles lui paraissent le mieux traduire notre volonté d'honorer nos morts, c'est toujours, dans son œuvre, la même âme qui vibre, la même foi patriotique qui s'affirme noblement. On peut discuter les arguments par lesquels il étaye ses thèses ; on ne saurait contester la haute portée morale de son effort. Or, chez un écrivain de combat tel que M. Barrès, tout est là, puisque la valeur propre des directions qu'il entend imprimer à l'opinion publique en dépend.

Il est assez remarquable, au surplus, que tous les livres qui, tel celui-ci, nous donnent un ensemble de pages écrites au jour le jour, sur les questions les plus diverses posées par le hasard des événements, sont imprégnés de la même atmosphère de confiante sincérité. C'est qu'il a fallu la dure épreuve de la guerre pour nous révéler bien des

choses, que nous croyions connaître, sous leur véritable aspect. Pour la première fois peut-être, nous avons le sens réel de l'admirable harmonie avec laquelle les hommes de ce pays s'adaptent à leur décor familier et traduisent dans leurs gestes toute la beauté intime des paysages où vit l'âme même de la France. C'est pourquoi on ne se lasse pas d'observer la France au combat et la France au travail, avec l'immense ensemble de tous ses enfants appliqués au même effort. Quand, par le prestige d'un vrai talent, ces figures évoquées sont placées sous leur véritable jour, elles nous émeuvent toujours jusqu'au fond de l'âme.



Pour retrouver des figures semblables, mais saisies dans toute la force de la réalité, il n'y a qu'à lire le très beau livre de M. René Benjamin, *Sous le Ciel de France*. L'auteur de *Gaspard* est un des très rares écrivains qui ont compris, dès le début, l'âme vraie de nos poilus et qui ont eu en quelque sorte l'instinct du caractère profond de lutte engagée entre deux consciences et deux civilisations. Il nous présente, cette fois, un tableau d'ensemble de la France en guerre « pleine d'horreurs et de beautés ». Episodes du front et spectacles de l'arrière, il y a là un étrange mélange d'héroïsme, de pittoresque, de réalité et de fantaisie, qui forme un tout prodigieusement vivant et captivant. La France en guerre, ce n'est pas seulement la ligne de feu où des millions d'hommes consentent le sacrifice d'eux-mêmes, c'est Lyon avec ses blessés, Le Havre transformé et vivifié, Marseille avec sa multitude bruyante ; c'est Bordeaux, ce sont toutes les cités où un peuple entier forge les armes qui nous donneront la victoire. M. René Benjamin, dans « L'Automne dans la Forêt », nous a même conté l'idylle du temps de guerre, mais là où son talent s'affirme dans la plénitude de sa force, avec ses qualités les meilleures, c'est dans la la partie de son livre qu'il intitule « L'Hiver aux Armées » et où il nous dit l'affreuse misère qui accable les choses et les hommes. Ah! on a beau se tourner vers ailleurs, chercher des horizons de clarté, vouloir surprendre dans toute la détresse de notre existence un peu de joie de vivre, toujours il faut en revenir à l'âpre lutte sous le fer et le feu, aux agonies dans la boue des tranchées, car au fond, la vaillance et la gloire, la joie et la douleur, tout se résume dans ce mot d'un poilu blessé à un prisonnier allemand larmoyant : « Cochon, tu vis et tu pleures... Et moi, j'crève et j'pleure pas! »

M. René Benjamin a compris qu'il n'est pas actuellement pour l'écrivain de tâche plus grande et plus noble que celle de fixer fidèlement l'image d'un peuple entier s'appliquant au plus douloureux effort qu'ait connu l'Humanité. S'il a pris du jour au lendemain une place remarquable dans notre littérature de guerre, c'est qu'il a su aller au fond des cœurs et des âmes et nous émouvoir en nous révélant loyalement le meilleur et le pire de nous-mêmes.

ROLAND DE MARÈS.

Les Poètes de la Guerre

LES PAYSANS ET LA GUERRE

MAUVAIS RICHE

Oui, je vous défendais jadis en fils pieux,
Bois de chênes sacrés, de fins bouleaux, de hêtres
Dont les fûts argentés se perdent dans les cieux,
Et vous, vieux châtaigniers à tournures d'ancêtres.

Oui, je lançais souvent l'anathème indigné,
— Après Ronsard, après Laprade ou Lamartine, —
A l'acier sous lequel vos troncs avaient saigné,
Et Roupeyrac était ma « Forêt de Gastine ».

Et je te maudissais, aveugle terrien
Qui troquais cette part du rustique héritage
Contre des sacs d'écus qui ne te coûtaient rien,
Et qui volais tes fils en volant leur ombrage.

Je t'en voulais aussi d'atteler tes grands bœufs
Au char qui cahotait vers quelque usine boche
Les arbres arrachés à nos coteaux herbeux
Dont il ne restera bientôt plus que la roche...

Mais du moins les vieillards, les veuves sans le sou
Se chauffaient des déchets de la sinistre coupe;
La couronne d'un chêne offrait à Buscaillou
Le fagot dont le soir elle chauffait sa soupe;

Et le ***bois de débris***, comme l'on dit ici,
Se vendait un écu le char; bien souvent même
Le maître généreux l'offrait pour un merci,
Ou pour un coup de main quand on fauche ou qu'on [sème...

Mais la Guerre est venue, et l'usine a croulé;
Dans le vallon désert la scierie est muetie:
Et le maître du bois a doublé, puis triplé
Ses prix, frottant ses mains et narguant le poêle

Profiteur éhonté d'une lutte sans fin,
Il marchande un fagot à la mère, à la veuve,
Aux petits du soldat, met du froid sur leur faim,
Et garde à l'horizon sa forêt toute neuve...

Sa forêt! La forêt n'est pas un champ de blé
Arrosé des sueurs des hommes et des bêtes,
Et sur lequel, s'il a trop plu, s'il a gelé,
On ne fauche que des chardons aux rouges crêtes.

La forêt est un don des siècles et de Dieu;
Dieu la sème, ou le vent, son ministre fidèle;
Le sol fournit la sève et le soleil le feu
Que les foyers humains plus tard recevront d'elle.

Elle est à peine à toi, ta forêt; et tu n'es
Que le conservateur des biens qu'elle nous donne,
Celui qui, chaque année, aux plus pauvres chenets
Devrait offrir leur part de bois quand vient l'au- [tomne...

Or ce bois tu le vends, et tu le vends plus cher
Qu'aux jours où l'on pouvait te le payer à peine!
Et lui, vend-il son sang, là-haut, vend-il sa chair,
Le soldat qui défend ta forêt inhumaine?

Lorsque l'obus lui prend les jambes ou les bras
Et que sur sa béquille il hésite ou trébuche,
Sait-il que pour les siens toi, tu refuseras
D'amputer seulement tes arbres d'une bûche?

Prends garde, paysan orgueilleux de tes bois,
Et d'un trésor gratuit iniquement avare !..
— Relis ce que Jésus racontait autrefois
Du mauvais riche et de Lazare.

FRANÇOIS FABIÉ.



VÉNUS

Un soir, c'était au front, sur le champ de bataille
Où durant tout le jour nous avions combattu.
L'ennemi s'enfuyait, chassé par la mitraille,
Et l'ombre s'abattait comme un oiseau perdu.
C'était le calme froid des nuits au cimetière,
C'était le deuil ému dans le cœur des soldats.
Si nous avions vaincu, combien de nous, hélas!
Étaient tombés, fauchés par l'arme meurtrière.

Quelquefois un obus éclatait sur la plaine;
Et la brise emportait cette fétide haleine
Qu'elle cueille en passant sur les corps engourdis
Pour endormir encor nos cerveaux étourdis.
Quelquefois un sanglot, transporté par le vent,
Arrivait jusqu'à nous comme un souffle expirant;
C'était l'adieu suprême aux parents, à l'aimée
D'un blessé moribond; c'étaient les derniers cris
D'un chef à ses soldats, sa lèvre inanimée
Se figeait en disant : « En avant, mes amis... »

Que la nuit paraît longue au milieu de ces râles!
Mais l'on voit la victoire, et l'on songe au passé,
Et personne n'entend le bruit sourd des rafales.

. . . .

Tout à coup, un soldat près de moi s'est baissé,
Et, me montrant du doigt une lueur blafarde,
Dans un souffle, il me dit : « A l'horizon, regarde,
Une forte clarté s'élève dans le ciel.
Est-ce un ballon captif? Un zeppelin, pareil
A ceux qui l'autre nuit ont passé sur la France,
Semant avec la mort la ruine et la souffrance? »
Je regardai... Je vis Vénus!
Songe d'amour!

. . . .

Sur cette terre tiède, où durant tout le jour,
Nous nous étions battus, où, vaillants et superbes,
Nos bataillons avaient rougi les hautes herbes,
Où les fleurs, se courbant, avaient laissé passer
L'homme que jamais rien n'empêche d'avancer :
« Le Français ». Vénus s'élevait, phare splendide!
Comme un regard de femme à notre cœur avide
De l'amitié, du souvenir de la maison;
Vénus! qui s'élevait comme notre blason
De bonheur, chère étoile où l'amour de l'absente
Brillait, que venais-tu, comme une flamme errante,
Verser un peu d'amour au profond de nos cœurs
Et charmer nos regards encor emplis d'horreur?

. . . .

Ainsi, lorsque le soir tu t'élèves, brillante
Comme une larme d'or au milieu du ciel pur,
Qu'apportes-tu d'heureux dans ta démarche lente
Que nos yeux éblouis regardent dans l'azur?
Viens-tu nous rappeler l'image de l'amie?
Celle qui nous attend, là-bas, dans la Patrie,
T'a-t-elle demandé de venir nous trouver
Pour nous donner espoir et pour nous protéger?
A-t-elle regardé ton orbite magique
Avec un peu de gloire et d'amour héroïque,
Étoile du Berger? Viens-tu plus près de nous
Pour nous donner ce bon baiser, calme et si doux
Qu'il nous fait oublier au milieu de la guerre
Les maux et les douleurs dont nous faisons mystère?
Mais que dis-je? Et pourquoi parler d'amour ce soir,
Vénus porte en son sein d'autres raisons d'espoir.
Je ne suis qu'un soldat... Je rêve...
Je délire...

. . . .

En cette nuit, Vénus se levait pour écrire
Sur les tertres nombreux, de son rayon doré,
Un mot de souvenir et d'immortalité.
Et dans l'horizon bleu, la lumineuse voûte
Se déroulant dans l'ombre et dans l'immensité
Comme un fil argenté, nous traçait cette route
Qui conduit à l'honneur et à la liberté.

. . . .

Va, maintenant, Vénus, dire à ceux du pays
Qui te parlent de nous, que nous avons compris.
Tu nous as jalonné le chemin qu'il faut suivre
Nous le reconnaîtrons toujours, et, si, pour vivre,
Si, pour qu'ils soient toujours des Français fiers et [grands,
Nous devons tout donner, notre chair, notre sang,
Etoile, assure-les qu'au fort de la bataille,
Nous irons en avant, toujours, vaille que vaille...

. . . .

Va dire lentement aux tristes fiancées,
Dont les sanglots ont clos leurs lèvres desséchées,
Qu'elles ne pleurent plus; qu'en soldats, bravement,

Tombent leurs fiancés, et qu'ils ont en mourant
Embrassé leur image et la mèche chérie
Qu'ils conservent sur eux au sein de la prairie.
Dis-leur que notre nom est marqué sur un pli
Caché dans un tesson de bouteille, et qu'un casque
Surmonte notre croix que la verdure masque.
Va, nous sommes heureux, ensevelis ainsi.
Guide leurs pas légers comme un vol d'hirondelles;
Comme pour un marin, fais-toi belle pour elles,
Chère étoile du soir, et sèche dans leurs yeux
Les pleurs qui couleront sur nos tertres, nombreux.
Efface d'un rayon, sur leur grand front limpide,
Cette barre qui naît, c'est la première ride.
Dis-leur de se montrer Françaises avant tout
Et de prier aussi, le soir, pour que, debout,
Magnifique, grandie et toujours glorieuse,
Notre France, demain, sorte victorieuse.

MAURICE BAUDUIN.

RÊVE DANS LA NUIT

Dans le clos paternel à tous les bruits fermé,
A l'heure où le soleil au ciel s'est allumé,
Un jeune aveugle suit, à petits pas, la sente
Où s'éveilla jadis son âme adolescente,
Il va, — dans ce refuge où s'est évanoui,
Le ciel de sa jeunesse à peine épanoui, —
Craintif, comme à regret, vers le vieux banc de pierre
Que ses yeux ont perdu pour la France, — sa mère.
Là, le jeune Français que la gloire a béni,
Songe en ses yeux éteints d'où le rêve est banni,
Dans les parfums légers du bois qui l'environne.
A l'adieu triste et doux qu'il fit un soir d'automne.
Oui, car c'était bien là que, tous deux confiants,
Emus jusqu'à pleurer de leurs jeunes serments,
Ils avaient joint leurs mains dans cette heure suprême,
Et, le cœur dans le cœur, avaient dit: « Je vous aime! »
A cette heure, partout le silence et la nuit.
Si la source du roc qui doucement bruit,
L'oiseau passant, rapide, et la feuille qui tombe
Ne venaient, un instant, faire vivre sa tombe
La terre que son sang versé fait tressaillir
Ne serait plus, pour lui, qu'un exil à venir
Tandis qu'à la douleur son être s'abandonne,
La voix des jours lointains en lui monte et raisonne:
« Enfant du sol gaulois suis encor ton chemin
Car l'âme d'un héros ignore le destin:
Les fleurs ont leur parfum, la mousse est verte encore.
Et dans ta nuit quelqu'un fera jaillir l'aurore.
Ton œuvre, noble enfant, féconde l'avenir:
Dans la sublimité marche, jeune martyr! »
L'aveugle, reconquis par cette voix brûlante,
Quittant le banc de pierre, allait suivre la sente,
Lorsque sa fiancée, à l'âme sans détour,
Mit, au front de la gloire, un baiser de l'amour!

ALEXANDRE CHARLES.

Continuons à inscrire, sur notre petit tableau d'honneur, les noms des poètes patriotes dont nous ne pouvons, hélas ! faute de place, publier les remarquables, mais trop nombreux envois :

MM. et Mmes Gina Denoisy, François Bregère, Pierre-Louis Lasserre, Joseph Voisin, Une abonnée bretonne, Mathilde Dufour, André Odnanef, Roger Desvelles, Roger Maury, G. Champalbert, Maurice Duval, Louis Lansonneur, Henriette B..., N. Viollet, Pierre-Henri B..., A.-H. Malot, L. Argis, Marcel Bouvier, Francette, Louis Boutot, C. Blanc, Albert Cazajus, Maurice Delisle, Désiré Dethier, Adrienne Jullian, Ludovic Giraud, Walhett, L. Campagnet, P. Plantié, Marc Andrey, J. Le Teurtrois, Louis-Augustin, Henri Guillon, Edmond Vivier, B. G..., Le Boutoir, Henri Guillouzic, Marius Vogliazzo, Maurice Math, Edouard Laporte, Joseph Bury, Raoul Vaurs, F.-A. B..., Henri Herbulôt, Marc Ménalque, Un jeune poète, M. Mottié, R. Richard, L. Raux, Robert Lefort, Henry Lucas, A. Turin, Adrien Mielga, Anna Lauthe-Arcis, Ginette Bance, Ernest Couton, Docteur Lobit, Paul-Marie Le Pladec, Gazeau de Champdoré.

LE SANG RÉDEMPTEUR (1)

V

Spiesser n'avait pas achevé sa phrase, que la porte violemment repoussée laissait passer Jean, en uniforme gris de campagne.

JEAN. — Père, pardon, je m'étais promis de ne jamais t'infliger la honte de me voir dans la livrée du roi de Prusse ; mais je n'ai pu y tenir, il fallait que je te revoie avant de partir. Dans une heure nous devons nous mettre en marche. Je voulais te tranquilliser encore une fois. Père, Odile, Guthmann, devant vous je fais le serment d'accepter mille morts plutôt que de tacher mes mains du sang français.

SPIESSER. — Je n'ai jamais douté de toi, mon enfant.

JEAN. — Je le sais, mais d'autres auraient pu m'accuser. Alors j'ai pensé que vous seriez tous là pour venger ma mémoire. Père, une prière, ce sera la dernière peut-être. Ton ruban de combattant de 1870, donne-le-moi. Je veux le placer là sur mon cœur, à l'intérieur de ma tunique, à côté du ruban tricolore que j'y ai déjà cousu. Si je tombe, il faut que les Allemands sachent que j'ai aimé la France jusqu'à mon dernier soupir, et, si ce sont nos amis de là-bas qui trouvent mon cadavre, je veux qu'ils se découvrent devant celui qui sera mort pour eux.

Spiesser essuya du revers de la main les larmes, qui, malgré lui, venaient de jaillir de ses yeux. D'un geste solennel il détacha le ruban noir et vert de sa boutonnière et le remit à Jean. Celui-ci venait d'entr'ouvrir sa capote lorsque Franz pénétra brusquement dans l'appartement.

FRANZ. — Je m'en doutais. En te voyant rentrer furtivement dans la maison de tes parents, j'ai supposé de suite que tu voulais déserter. Je te prends sur le fait. Tu allais échanger tes effets militaires contre des habits civils. Conseil de guerre et peloton d'exécution, sergent.

JEAN. — Moi, déserter? mais je n'y pensais pas, Monsieur le lieutenant.

SPIESSER. — Jean était venu nous dire adieu. Pas un instant il n'a parlé d'abandonner sa tenue militaire.

FRANZ. — Parce que je suis arrivé trop tôt. Pourquoi sa tunique est-elle déboutonnée ?

ODILE. — Vous avez pu vous convaincre dernièrement que je ne sais pas mentir... comme vos journaux. Or, je vous donne ma parole que Jean n'a pas voulu déserter.

GUTHMANN. — S'il passe en conseil de guerre, j'apporterai, moi aussi, mon témoignage et j'espère bien que vos juges tiendront compte de l'affirmation d'un honnête homme.

FRANZ. — Rentre au cantonnement, et plus vite que cela, voyou d'Alsacien.

JEAN. — A vos ordres, Monsieur le lieutenant.

FRANZ. — Quant à vous autres, je vous signalerai tout à l'heure au chef d'éta[...] Votre maison sera occupée militairem[...] et, à la première incartade, on vous fusille[...] Eh! Mademoiselle Odile, ne pensez-v[...] pas qu'il vaudrait mieux aujourd'hui [...] donner des ordres que de subir ma volon[...]

ODILE. — Je ne regrette rien, Monsi[...] le lieutenant.

FRANZ. — Vous éprouverez peut-ê[...] quelque regret quand j'aurai pu satisfa[...] complètement ma vengeance.

SPIESSER. — Monsieur Sigwald, vous a[...] été le camarade de mon fils et, dans ce[...] maison, on vous a toujours réservé un [...]cueil poli.

FRANZ. — Je ne suis plus qu'un offic[...] de Sa Majesté l'empereur, et j'ai le dev[...] de punir les traîtres.

SPIESSER. — Le premier sentiment q[...] doit animer l'officier, tel du moins que [...] le connais, est l'honneur.

FRANZ. — Que voulez-vous dire ?

SPIESSER. — Qu'au-dessus des mesquin[...] rancunes personnelles doivent planer, bi[...] haut, pour celui qui porte l'uniforme, [...] sentiment de la justice et le respect de [...] faiblesse.

FRANZ. — Ah ! vous voilà bien, vo[...] autres Alsaciens de malheur. Hier enco[...] vous nous narguiez, parce que nos gouve[...]nants n'avaient pas le courage de vous écr[...]ser sous leurs talons. Aujourd'hui, vo[...] tremblez, parce que nos généraux ont rem[...]placé les autorités civiles. Vous êtes enco[...] ce que vous fûtes toujours, nos ennem[...] et l'on vous traitera comme tels. Vos vigne[...] nous les arracherons ; vos maisons, nous l[...] incendierons ; vous, on vous massacrera, v[...] femmes...

ODILE. — Elles sont trop fières pour s[...]bir vos outrages.

FRANZ. — On le verra bien. Avant d[...] partir pour le front, je voulais encore vo[...] cracher ma haine au visage. Depuis ving[...] cinq ans, j'ai vécu au milieu de vos dédain[...] Aujourd'hui, mes amis et moi, vos victim[...] d'hier, nous sommes vos maîtres, et no[...] saurons nous venger, avec ivresse, de to[...] les affronts que vous nous avez fait subir.

SPIESSER. — Vous, des victimes! nou[...] des bourreaux! vraiment, monsieur Si[...]wald, vous avez une étrange façon d'écri[...] l'histoire.

FRANZ. — Je vous vois venir. Vous all[...] m'aligner encore une fois des phrases d'or[...]teurs de réunion publique : dictatur[...] passe ports, permis de séjour, interdictio[...] de parler le français et autres demi-mesur[...] qui n'ont pas suffi, d'ailleurs, pour rédui[...] vos résistances passives. Mais, ce que vo[...] ne direz pas, ce que j'éprouve le besoin d[...] vous crier, c'est que, pour l'immigré, vo[...] n'aviez que de l'horreur, bien mieux, d[...] mépris. Derrière les portes closes, vous no[...] traitiez de faméliques, de va-nu-pieds, d[...] barbares. Vous vous moquiez de notre tenu[...] de nos manières, de nos coutumes. Han[...] et Zislin étaient vos héros, parce qu'ils no[...] couvraient de ridicule. Vous ne lisiez qu[...] les journaux nationalistes, où on ne cessa[...] de se gausser de notre culture. Dans vo[...] rapports forcés avec nous, vous étiez co[...]rects, mais vos politesses étaient toujou[...]

(1) Voir *Les Annales* du 24 décembre 1916.

celles de l'homme bien élevé qui s'adresse à un manant. Nous sommes dépourvus de finesse, mais nous étions bien obligés quand même de comprendre la répulsion, presque physique, que vous éprouviez pour nous. Et pourtant, nous appartenions au peuple-roi, à la race suprême, à ceux qui, demain, domineront le monde, et nous ne voulions que vous associer à nos brillantes destinées. Ah! vous ne saurez jamais quelles rancunes farouches votre attitude d'hostilité dédaigneuse a accumulées dans nos cœurs. L'heure de la revanche a enfin sonné. Vous êtes livrés à notre discrétion. Nos chefs nous ont donné une seule consigne : « L'Alsace-Lorraine est un pays ennemi. » Nous nous y tiendrons. Et n'espérez pas que la France victorieuse vous affranchira de notre domination impitoyable. L'empereur a dit hier, je l'ai lu tout à l'heure dans les journaux de Colmar : « Si je suis contraint d'abandonner le pays d'empire, je le laisserai nu comme la main. » Voilà le mot d'ordre. L'armée obéira.

Sigwald sortit, sans même daigner porter la main à sa casquette plate. Spiesser, Guthmann et Odile restèrent un moment comme figés par l'émotion. Ils n'avaient qu'une pensée : qu'allait-il advenir de Jean, livré sans défense à tous les caprices de cette brute galonnée? Et, comme si toutes les tortures morales devaient s'abattre en même temps sur les malheureux, de sourdes détonations firent tout à coup trembler les vitres. L'artillerie allemande annonçait aux Alsaciens que l'action, dont leur liberté était le prix, venait de s'engager, et que, dorénavant, leur avenir se trouvait entre les mains du Dieu des batailles.

A la première détonation, Cath avait quitté ses fourneaux. Quand elle se précipita dans la chambre où se trouvait son mari, elle était livide.

CATH. — Vous ne m'aviez pas dit que la guerre avait éclaté entre la France et l'Allemagne.

SPIESSER. — Nous venons à peine de l'apprendre nous-mêmes.

CATH. — Nous sommes perdus!

GUTHMANN. — Non, madame!

SPIESSER. — C'est au contraire notre affranchissement qu'annonce le grondement du canon.

CATH. — Où sont vos trois fils?

GUTHMANN. — Depuis que la situation internationale permettait de prévoir de graves complications, ils voyageaient en Suisse. Leur dernière lettre date du 30 juillet. Je suis néanmoins tranquille sur leur sort. A la première nouvelle de la déclaration de guerre, ils ont certainement franchi la frontière française pour contracter un engagement dans notre armée.

CATH. — Oh! mon Jean!

GUTHMANN. — Je comprends votre douleur, et j'y prends la part la plus vive ; mais, tranquillisez-vous. Nous avons vu Jean tout à l'heure, et nous savons qu'il saura faire son devoir d'Alsacien.

CATH. — Jean était ici et il ne m'a pas embrassée!

SPIESSER. — Il avait besoin de tout son courage dans l'épreuve qu'il va traverser.

CATH. — Mais crois-tu donc que j'aurais été assez lâche pour essayer de jeter le trouble dans son esprit? Je ne suis qu'une pauvre femme, Spiesser, mais j'appartiens à notre race, qui fut toujours forte et vaillante. Oui, mon cœur de mère saigne ; je sais cependant que le sacrifice est nécessaire et je l'accepte, oh! en pleurant, en me tordant sous l'étreinte de la douleur, sans récriminer. Mon Dieu! si vous pouvez éloigner le calice amer de mes lèvres, faites-le, je vous en supplie ; mais si, pour apaiser votre Justice, il faut des victimes, et si ces victimes sont mes enfants, que votre Volonté soit faite.



FRANZ. — Aujourd'hui, vous tremblez...

SPIESSER. — Merci, Cath, tu vaux mieux que nous tous.

Maurice venait de se glisser silencieusement dans l'appartement. L'enfant s'était composé un visage soucieux, mais, en l'observant avec attention, on eût pu voir un sourire mal comprimé, au coin de ses lèvres.

MAURICE. — Père, on se bat dans la montagne, tout près d'ici. Ne penses-tu pas qu'il vaudrait mieux m'envoyer à Colmar, chez l'oncle Ignace? J'y serais plus en sûreté. Ici, je ne rends aucun service, puisque je ne suis pas en âge de porter les armes.

SPIESSER. — Je ne m'oppose pas à ton départ. Mais, vrai, je t'aurais supposé plus audacieux.

MAURICE. — Je pensais aussi avoir la vocation militaire, mais...

GUTHMANN. — Ne t'excuse pas, mon petit. A ton âge, il est permis d'avoir peur.

MAURICE. — Ah! mais non, je n'ai pas dit que j'avais peur. Un Alsacien, même à quinze ans, ne tremble jamais.

SPIESSER. — Mais alors, je ne comprends plus rien à ta requête.

ODILE. — Mon oncle, laissez-le partir. Le petit ne démêle pas très bien, lui-même, les sentiments auxquels il obéit.

CATH. — Est-ce que le chemin de Colmar est sûr?

MAURICE. — Le tramway fonctionne régulièrement. Comme les trains qui transportent les soldats retournent à vide, les réfugiés sont autorisés à les utiliser.

SPIESSER. — Tu as tout prévu.

MAURICE. — Il le fallait bien, puisque je désirais m'en aller.

ODILE. — Ne l'accablez pas, mon oncle. Maurice, j'en ai l'assurance, vous prouvera, comme ses frères, qu'il est digne de vous.

SPIESSER. — Embrasse-nous, et sauve-toi!

MAURICE. — Pas ce mot-là, ou je reste, et ce serait dommage.

SPIESSER. — Je n'y comprends plus rien.

CATH. — A quoi bon essayer de comprendre? Il ne nous reste plus que celui-là.

SPIESSER. — Soit, au revoir, moucheron!

Maurice, après un moment d'hésitation, se jeta dans les bras de ses parents et d'Odile. A cette dernière, il glissa doucement à l'oreille :

« Si je ne reviens pas, tu leur diras tout, n'est-ce pas? »

Et il sortit, tandis que des larmes de colère et de honte jaillissaient en cascade de ses yeux.

SPIESSER. — Cette défaillance me surprend. J'aurais plutôt redouté une imprudence de la part de Maurice, qui, jusqu'ici, m'inquiétait par sa tranquille audace.

GUTHMANN. — Un paquet de nerfs, votre dernier fils. Il se ressaisira.

SPIESSER. — J'aurais préféré que ce ne fût pas nécessaire.

CATH. — Oh! ces abominables pressentiments! Il me semble que Maurice est plus menacé que ses frères.

SPIESSER. — Il ne prend en tout cas pas le chemin du danger.

ODILE. — Mon oncle, permettez-moi de vous en faire respectueusement la remarque, vous êtes injuste pour Maurice, et peut-être le regretterez-vous plus tard.

SPIESSER. — Au premier coup de canon, il s'enfuit. Je croyais lui avoir donné de meilleures leçons.

ODILE. — Et qui donc vous dit qu'il n'en profitera pas? Mais, voici Monsieur le curé.

L'ABBÉ BOCHER. — Je savais vous trouver tous réunis ici. Je viens de rencontrer Maurice qui remontait vers la ville haute

SPIESSER. — Vous devez vous tromper, Monsieur le curé, puisqu'il se rendait à la gare.

L'ABBÉ BOCHER. — Je lui ai demandé où il allait ; il m'a répondu qu'il était chargé d'une mission urgente.

CATH. — Peut-être a-t-il fait un détour pour prendre congé de son camarade Hans.

SPIESSER. — Ou bien a-t-il compris que je désapprouvais son départ et va-t-il nous revenir contrit et pensant.

L'ABBÉ BOCHER. — J'ai pleine confiance en Maurice. Il a l'esprit ouvert et le cœur bien placé. Rêveur, puérilement chimérique, tant que vous voudrez, mais incapable d'une action qui ne serait pas inspirée par le sentiment inné du devoir.

SPIESSER. — Puissiez-vous dire vrai, Monsieur le curé.

ODILE. — Je me porte garante du courage de Maurice, mon oncle.

SPIESSER. — Soit, mais alors, il y a quelque chose qu'on me cache.

ODILE. — *(Désignant Cath, d'un regard furtif.)* Peut-être.

Depuis huit jours, les détonations se succédaient sans interruption sur la crête des Vosges et réveillaient l'écho des vallées. C'était comme un grondement ininterrompu de tonnerre. Terrorisés par la bataille, qui semblait se rapprocher, les femmes et les enfants ne se montraient plus dans les rues. Les viticulteurs, par contre, sortaient tous les matins pour aller sulfater et souffrer leurs vignes.

De leurs pas lents et sourds, ils escaladaient les raidillons pour atteindre les crêtes de la montagne, d'où ils espéraient pouvoir suivre quelques épisodes de la lutte titanesque, dont leur liberté était l'enjeu.

Loin de la petite ville et des espions allemands, qui en rendaient le séjour insupportable, il leur était impossible de se communiquer les nouvelles, qui, malgré les rigueurs de la censure militaire, filtraient à travers la ligne de feu. C'était tantôt un marcaire de Lapoutroie, tantôt une fermière de Labaroche, qui, après avoir assisté aux premières rencontres, en apportait le récit imagé. Il semblait bien que les Français eussent l'avantage. A Giragoutte, ils avaient remporté, disait-on, une éclatante victoire. Les Allemands s'étaient retirés en une fuite éperdue et ils occupaient maintenant leur deuxième ligne de retranchements. On signalait particulièrement le feu admirablement dirigé de l'artillerie française sur les batteries savamment défilées des troupes allemandes de couverture. Le 75 avait, en cette circonstance, affirmé son incontestable maîtrise.

Du même coup on annonçait de Colmar, que l'armée de Belfort venait de faire son entrée à Mulhouse. Tous les fonctionnaires impériaux, avec leurs femmes et leurs enfants, s'étaient sauvés, n'emportant, en partant, que de petites valises ou des paquets de hardes, ficelés dans des draps de lit. Les habitants de Kaysersberg s'amusaient follement au récit de cet exode précipité. « Ils s'en vont, comme ils sont venus », disait-on en riant, à gorge déployée.

(A suivre.) *Abbé WETTERLÉ.*

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 5 janvier 1917.

Les **Impôts Nouveaux** ont été adoptés par le Sénat tels qu'ils avaient été votés par la Chambre et sont entrés en vigueur à partir du 1er courant.

Ainsi que nous l'indiquions il y a quinze jours, la taxe sur le revenu des valeurs mobilières est portée de 4 0/0 à 5 0/0, la taxe sur les lots de 8 0/0 à 10 0/0, la taxe sur les valeurs et fonds étrangers de 5 0/0 à 6 0/0. De cela rien à dire, le contribuable étant préparé depuis longtemps à ce sacrifice patriotique. Mais le Parlement n'aurait-il pu activer son travail pour faciliter l'établissement des listes de coupons de la grosse échéance de janvier?

Il reste entendu que les coupons à des échéances antérieures mais non perçus demeurent soumis à l'ancienne taxe, tandis que les coupons mis en paiement à partir du 1er janvier 1917 seront soumis au nouvel impôt. C'est ce qu'exprime une note du ministère des Finances parue à l'*Officiel* du 3 janvier : « D'après une jurisprudence constante, c'est la mise en paiement, la distribution des intérêts, primes, lots, dividendes et tous autres produits qui constitue le fait générateur de l'impôt ».

En raison de la promulgation tardive de la loi de finances, les listes de coupons publiées d'après les chiffres préparés par les Sociétés ne sont plus exactes; mais il est facile de faire soi-même le calcul rectificatif puisqu'il suffit de déduire des chiffres nets indiqués 1 0/0 du montant brut des coupons payables à partir du 1er janvier 1917, soit au nominatif, soit au porteur.

Dans la foule des impôts nouveaux et des augmentations de taxes, le gros morceau est l'**impôt général sur le revenu**, dont les dispositions sont notablement modifiées à partir du 1er janvier 1917.

La base d'exemption est ramenée à 3,000 francs, au lieu de 5,000 francs précédemment. Ainsi donc une personne qui n'a que 3,000 francs de revenu, n'a pas d'impôt sur le revenu à payer.

Au-dessus interviennent, comme précédemment, des déductions de 2,000 fr. si le contribuable est marié, de 1,000 francs par personne à la charge du contribuable et de 1,500 fr. à partir de la sixième personne.

Ce n'est qu'après défalcation des exonérations prévues pour les charges indiquées ci-dessus que l'impôt est dû et son taux est désormais le suivant :

1 0/0	pour la portion comprise entre	3.000	et	8.000
2 0/0	— — —	8 000	et	12.000
3 0/0	— — —	12 000	et	16 000
4 0/0	— — —	16.000	et	20.000
5 0/0	— — —	20.000	et	40.000
6 0/0	— — —	40 000	et	60.000
7 0/0	— — —	60.000	et	80 000
8 0/0	— — —	80.000	et	100.000
9 0/0	— — —	100 000	et	150 000
10 0/0	sur l[illegible]			150 000

Sur l'impôt ainsi calculé, le contribuable a droit à une réduction de 5 0/0 pour une personne à sa charge, de 10 0/0 pour deux, de 20 0/0 pour trois, de 30 0/0 pour quatre, de 40 0/0 pour cinq, de 50 0/0 pour six et au delà.

Ces nouvelles dispositions comprennent, d'autre part, la déclaration *obligatoire* des revenus réalisés au cours de l'année précédente. Cette déclaration devra être faite dans les deux premiers mois de l'année.

Le mécanisme de l'impôt ainsi expliqué, son application ne comporte pas de difficultés en général.

Une loi, qui interviendra avant six semaines, déterminera comment doit s'évaluer le revenu *agricole*, le revenu *commercial*, le revenu d'une *profession libérale* et le revenu du *travail*.

Les débuts de l'année nouvelle ont été satisfaisants **à la Bourse.** La période actuelle, la complexité des événements ne se prêtent pas, sans doute, à un déploiement d'activité; mais le marché est plutôt ferme et paraît insensible à la mise en vigueur des nouvelles charges fiscales.

Nos fonds nationaux se présentent en progrès : le *3 0/0 Perpétuel* à 62 fr., la *Rente Française 5 0/0* à 88 40, recherchés non plus seulement par nos capitalistes et par nos Sociétés de capitalisation, mais demandés par les places étrangères et notamment par par l'Espagne, en raison de la prime actuelle de la peseta sur le franc qui rend l'opération très avantageuse pour les acheteurs espagnols. Ces achats ont pour nous l'avantage de maintenir, voire d'améliorer notre change sur l'Espagne. Ils sont surtout l'indice de la confirmation de notre crédit national; ils manifestent aussi clairement que l'étranger croit de plus en plus à notre succès final.

La reprise des titres de nos grandes Compagnies de Chemins de fer s'est encore accentuée et le groupe clôture ferme.

Les mesures de réquisition de cuivre prises en Angleterre ont légèrement affecté le prix du métal, mais les valeurs cuprifères y demeurent indifférentes.

Les Emprunts Boliviens

Les Emprunts Boliviens 5 0/0 ont donné lieu depuis quelques jours à des achats qui paraissent motivés sur la bonne situation financière de ce pays qui lui a permis de payer toujours avec une parfaite régularité les coupons et l'amortissement de ses titres. L'Emprunt 1910, qui va détacher un coupon de 12 fr. 60 le 8 courant, est demandé de 395 à 400 fr. (remboursement à 500 fr., intérêt 12 60 par semestre). L'emprunt 1913, dont le coupon est payé depuis le 1er courant à raison de 12 60 également (mêmes conditions d'intérêt et de remboursement que le 1910), est à 365 fr.

Ces prix font ressortir le placement à un taux avantageux de 6 30 0/0 pour le premier et de 6 90 0/0 pour le second.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Bons de la Défense nationale.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

LES·ANNALES



A. RAPEÑO

L'HIVER AU FRONT

21 Janvier 1917

ABONNEMENTS ET REDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Cent

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef: Adolphe BRISSON

N° 1752. — 21 JANVIER 1917

EDITION·DE·LUXE — UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES: 16 fr | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE STATUAIRE ANTONIN MERCIÉ DANS SON ATELIER



GLORIA VICTORIBUS

(Ph. L. Manuel.)

Maquette de la dernière œuvre d'Antonin Mercié, destinée dans la pensée de l'artiste aux abonnés et lecteurs des « Annales ».
A gauche : *Gloria Victis*, du même auteur.

Notes de la Semaine

Le Dernier Rêve d'Antonin Mercié

La disparition d'Antonin Mercié nous a été cruelle. Il était depuis toujours l'ami de notre maison. Que d'êtres chers nous aurons perdus au cours de cette guerre affreuse et interminable! Les heures que nous vivons ne sont pas meurtrières seulement à ceux qui se battent; elles créent une atmosphère lourde à respirer, des supplices secrets, une angoisse dont l'oppression accable des cœurs trop sensibles et mine les organismes déjà chancelants. Le mal qu'endurait le grand artiste — un mal inexorable, hélas! — s'est précipité sous l'aiguillon de l'inquiétude. Le Toulousain Mercié, le disciple de Falguière, conservait, malgré tout, ce fond de belle humeur qui caractérise les gens de sa race. A cette gaieté naturelle — la gaieté de Benjamin Constant et d'Hébrard — il alliait une bonté délicate et tendre. Jusqu'au seuil de la vieillesse il demeurait pareil à lui-même. Quand, jeune prix de Rome, il partit pour l'Italie, la villa Médicis retentit des éclats de sa joie méridionale. Bientôt, il s'assombrit ; la nouvelle de la mort d'Henri Regnault, son camarade, tué sur le champ de bataille de Buzenval, le précipita dans un accablement profond. Il ne riait plus, lui si insouciant, il songeait. De cette méditation jaillit l'idée du chef-d'œuvre qui devait, en un jour, le rendre illustre. Il modela une figure féminine, robuste, pure et grave comme Minerve, et qui soutenait sans effort, de ses ailes éployées, le corps d'un soldat. La Gloire avait recueilli le guerrier vaincu et l'entourait de soins maternels. Comment un tel symbole, si noblement exprimé, n'eût-il pas touché les cœurs français? Le groupe, exposé au salon de 1874, fut salué par un long cri de reconnaissance et d'orgueil. J'ai cherché dans les journaux de l'époque quelques échos de ce pieux enthousiasme. Une vibrante page de Jules Claretie m'est tombée sous les yeux. Je ne résiste pas au plaisir de la citer ; je la reproduis intégralement :

L'œuvre magistrale de la sculpture et des envois de 1873 c'est le groupe de M. Mercié, *Gloria victis!* qui devait être exposé déjà l'an dernier. L'œuvre de M. Mercié était déjà célèbre dans les ateliers avant qu'elle eût été soumise au public. C'est bien véritablement quelque chose de vigoureux et d'inspiré. Ce groupe fait, non seulement par sa facture, mais par le souci de l'idée qui a présidé à son exécution, songer à certaines grandes œuvres du seizième siècle. On chercherait volontiers sur le socle la signature d'un artiste de la Renaissance.

Gloire aux vaincus! Une Gloire à figure étrange, le profil superbe et presque menaçant, a ramassé à terre et pris dans ses bras un soldat nu, tombé dans la défaite, mais tenant encore dans sa main son glaive brisé. Elle déploie ses ailes, elle plane, et, dans les rayonnantes sphères où d'ordinaire prennent place les vainqueurs, elle emporte ce vaincu, dont le trépas fut si beau. C'est un jeune guerrier, au geste déjà raidi et menaçant encore, et qui semble dresser contre la Destinée un bras d'Ajax intrépide, le bras gauche, tandis que son bras droit n'a point quitté son arme.

Oui, il faut que l'art célèbre éternellement les dévouements obscurs des pauvres gens tombés dans la défaite! C'est son lot, c'est sa tâche, ce doit être son œuvre. Les combattants remportent la victoire, les états-majors la préparent, l'art la fait éternellement rayonner comme un rêve — mieux que cela, comme un devoir — devant les yeux. *Gloria victis!* Nulle inspiration ne saurait être plus haute que celle qui a dicté à M. Mercié le sujet de ce groupe superbe. Il y a quelques mois, les Prussiens inauguraient à Berlin la colonne qu'ils appellent *le Monument de la Victoire*, et qui semble si ridicule que leurs caricaturistes eux-mêmes en publient la *charge* en représentant cette colonne entourée de canons comme une énorme *carotte de tabac entourée de cigares.* Eh bien, opposons à ce *Monument de la Victoire* le mausolée de la Défaite. J'y voudrais voir, planant sur l'immense hécatombe de nos morts, les deux belles figures de M. Mercié, cette Gloire menaçante et sévère emportant au fond de l'éther ce héros inanimé, ce martyr,..

Quarante-quatre ans après, Antonin Mercié, toujours ardent, toujours jeune d'esprit, plus que jamais patriote, assistait aux péripéties de la lutte engagée contre notre éternel ennemi. Il palpitait de crainte et d'espoir. Il ne quitta point Paris, ne pouvant se résoudre à fuir le danger qui menaçait alors sa ville d'adoption. Enfin le péril s'éloigna. La bataille de la Marne repoussa l'envahisseur... Aux moments les plus sombres, Mercié n'avait pas douté de la victoire. Maintenant il la voyait prochaine et définitive. Ses amis l'entouraient : « C'est à vous qu'il appartient de la célébrer, lui disaient-ils. Donnez un pendant à *Gloria Victis!* Nous attendons *Gloria Victoribus!* »... Le vieux statuaire ne pensait qu'à cela. Dans la solitude de son atelier du boulevard Saint-Michel, il appelait l'inspiration. Elle vint. Elle lui suggéra une conception radieuse et magnifique. Le directeur des *Annales* n'oubliera pas l'émotion qui le saisit, lorsque Mercié lui révéla sa première ébauche. C'était bien, en effet, la contre-partie de *Gloria Victis!* La Gloire ne soulevait plus sur ses ailes un lutteur inanimé. Le guerrier, plein de force et de vie, marchait d'un pas alerte vers l'avenir et retenait de ses bras invincibles la déesse frémissante qui le couronnait... L'allégresse illuminait le visage de la Gloire, heureuse de voir, cette fois, la justice triomphante. Le front du combattant rayonnait de noblesse et de virile intrépidité.

Encouragé par l'unanime suffrage de ses confrères, le sculpteur poursuivit fiévreusement l'œuvre commencée. Des crises violentes interrompaient son travail. Dès qu'il se sentait mieux il s'y remettait avec amour. Le désir d'achever cette tâche sacrée, dans laquelle il versait le meilleur de lui-même, était devenu son tourment unique. Il eut la suprême satisfaction d'y réussir, de la mener à bon terme. Il désigna par testament le disciple qui serait chargé des dernières retouches. Puis, les regards fixés sur l'image qu'il avait créée, le cœur exalté, l'âme en paix, il s'endormit... Je ne sais pas de plus belle fin... Mourir dans l'accomplissement de son rêve, c'est, pour un artiste, mourir en soldat...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Gens Superficiels

Ma chère cousine,

Ce qui tue nos villes, disait un jour un homme d'esprit que j'admire et qui est l'auteur des *Pensées d'un Chef de Gare*, ce sont les gens artificiels... Et il expliquait: « La civilisation compte trois fléaux: l'alcoolisme, la tuberculose et les gens artificiels... et le plus meurtrier des trois n'est pas ce qu'on pense. »

C'était une boutade évidemment... Mais elle a du vrai... Et comme jamais l'occasion ne fut plus propice à nous débarrasser de ce mal, je vous demande la permission d'en parler.

Et d'abord qu'est-ce au juste qu'une personne artificielle.

La définition en est difficile, car sa qualité tient à un nombre infini de détails dont la source jaillit du « qu'en-dira-t-on ». On peut cependant remarquer ceci, que la personne artificielle ne pense jamais par elle-même. Elle tient en réserve tout un arsenal d'idées, fabriquées au moule du monde, où la convention occupe la place essentielle; elle est vouée à une suite de cérémonies rituelles qui lui permettent de régler d'avance les moindres gestes propres aux circonstances; elle se compose un visage selon les besoins; elle sait des formules par cœur qui s'adaptent exactement à toutes les occasions du jour..., les grandes, les petites, les moyennes. Elle sait qu'ici il est de bon ton de s'indigner et que là il n'est pas séant de marquer de l'intérêt, qu'ici des larmes s'imposent et que là une satisfaction de bon aloi marque du goût.

Elle a fait de l'existence deux parts: ce qui est convenable, ce qui ne l'est pas... Ce qui est convenable..., ou du moins ce qui paraît convenable, car c'est là le point capital..., doit toujours être étalé avec complaisance et distinction...; ce qui ne l'est pas..., ou du moins ce qui paraît ne l'être pas..., doit être honni.

La personne superficielle va dans la vie munie d'un certain nombre de principes sur lesquels elle n'a jamais réfléchi et qu'elle accomplit parce que c'est admis par l'usage et que cela est bien porté. La logique n'est pas son fort et d'opinion elle n'a justement que celle qu'elle reçoit du monde. Elle ne s'est point donné la peine d'en tenir une pour son compte personnel. Elle n'aime que ce que la bienséance commande, elle ne trouve beau que ce que la mode décrète beau, elle vit dans une forêt de puérilités et de petits supplices consentis par amour du savoir-vivre, elle s'annihile le cerveau dans un dédale de banalités, de conventions, de salamalecs qui la dispensent une fois pour toutes d'éprouver des sentiments authentiques — des vrais sentiments jaillis de son cœur à elle...

Vous avez bien connu de ces dames bien pensantes, ainsi nommées parce que justement elles ne pensent rien, on les hacherait en menue chair à pâté, plutôt que de les intéresser à quoi que ce soit hors du cadre habituel des choses dont on peut dire: Cela se fait... Elles ont des œillères devant les yeux qui les empêchent d'apercevoir tout autre horizon que le bout de leur nez; elles ont le génie de se créer des devoirs factices où la politesse seule joue un rôle impérieux, et leur vie est emplie de telles niaiseries qu'on reste confondu de l'importance qu'elles leur prêtent... On les voit du matin au soir, occupées à de puériles choses, mais occupées à en perdre la respiration, et c'est très sérieusement qu'elles vous répondent n'avoir le temps de rien...

Elles élèvent leurs enfants ou plutôt leur enfant, car il est rare qu'elles en aient plusieurs, en une suite de petites simagrées qu'elles prennent de bonne foi pour de l'éducation: la révérence, la tenue à table, les boucles, les tâches, les formules de respect, tout cela leur semble capital!... Mais de la formation profonde du cœur et du caractère elles n'en ont cure... Comment le pourraient-elles, elles n'y entendent pas le premier mot!

Pour elles la vie est une suite de codes préparés d'avance, d'articles arrêtés une fois pour toutes, qu'une personne bien née doit avoir étudiés et retenus suffisamment pour n'être embarrassée dans aucun cas: deuil, plaisir, charité ou fête.

Elles prennent leur jugement dans le dernier livre de l'auteur à la mode, leur sens de l'art dans le snobisme en cours, leurs relations dans les personnes bien vues, leur opinion politique dans l'article en vogue et leur esthétique chez le couturier en renom. Elles volent au secours de toutes les victoires, suivent aveuglément les idées reçues et décrétées de bon ton, et elles ont une telle habitude de la transposition littéraire ou mondaine de toutes leurs sensations, qu'elles perdent jusqu'à la faculté de sentir sincèrement. Un paysage, pour elles, c'est tout de suite un Corot ou un Montenard, comme une robe chic est un Poiret ou un Callot; une jolie attitude leur rappelle Carpeaux ou Rodin, et par une sorte d'inversion comique une poésie leur évoque Schumann ou Fauré; une page de musique leur suggère Musset ou Baudelaire... Et tout cela de bric de broc, dans un désordre prétentieux et avec l'assurance des gens qui répètent ce qu'ils ont entendu dire ou ce qu'ils ont lu et qui, au fond, sont assez mal fixés sur leurs sentiments propres.

Vous les avez vues ces personnes superficielles au commencement de la guerre, elles ont tout de suite arboré la croix rouge, et ont fait étalage de leur dévouement, elles ont accompli les rites de la bonté, mais sans cette conviction passionnée qui fait la beauté du geste... Et puis elles se sont lassées, et comme il fallait qu'elles continuassent aux yeux du monde leur apostolat, elles se sont faites patriotes...

Dieu garde la France de ces patriotes-là! ce sont elles qui mirent l'intransigeance à la mode, et comme il ne leur en coûtait rien, elles décrétèrent que les soldats dans leurs tranchées étaient des hommes heureux qui redemandaient de la boue et criaient de plaisir sous les obus... Elles décidèrent également qu'il y avait plus de canons et de munitions qu'il n'en faut pour deux armées comme la nôtre, et qu'en souhaiter davantage était la marque d'un mauvais esprit... Elles traitèrent de haut en bas les actives, les silencieuses, qui, elles, savaient la souffrance de tous ces héros, et croyaient qu'ils avaient acquis le droit d'être aimés, plaints et admirés...

Ce sont les personnes superficielles qui créèrent ce soldat factice de la grande guerre, espèce de fantoche ivre de balles et hurlant Patrie, Patrie! au nez des Allemands... Ce sont elles qui, dans une crise aiguë de patriotisme, jugèrent bon de montrer les soldats allemands voués à l'unique occupation, de crier Kamarad! Kamarad..., ce sont elles qui délirèrent en commun avec d'autant plus d'exaltation qu'elles avaient garé du danger tous ceux qui leur étaient chers... Ce furent elles qui, au lieu de constater bravement certains insuccès qui étaient l'évidence même et dont il fallait seulement travailler à éviter le retour, grinçaient de joie en disant: « Vous ne voyez pas que c'est une feinte..., un piège dans lequel les ennemis tomberont. »

En un mot, ce furent elles les fléaux de la guerre, et jamais peut-être le superficiel de leur caractère ne fut plus fâcheux. Tout leur attirail d'optimisme facile, toute la niaiserie de leur patriotisme stérile, toute la futilité de leur jugement d'enfant égoïste, tout cela fut un objet de tristesse pour le soldat du front qui se sentait si peu compris, et aussi la raison de blessures quotidiennes pour les êtres simples qui, partageant de loin les peines des combattants, pensaient que la meilleure preuve d'affection à leur donner était de s'occuper d'eux et de se mettre carrément à la besogne.

Les gens superficiels ont ce génie de créer une atmosphère factice autour d'eux, il semble qu'ils jouent constamment la comédie sur quelque scène où un public invisible les regarde. Ils mettent autour d'eux une insécurité absolument déprimante, on sait d'avance ce qui entre dans leurs cervelles d'oiseau, ils sont de perpétuels acteurs qui récitent un mauvais rôle...

Et si des hommes de haute valeur estiment qu'ils sont un fléau national, c'est que justement ils se mettent en travers de la vie réelle, si émouvante dans sa simplicité, en élevant constamment une barricade de préjugés devant l'action; c'est qu'ils ne comprennent rien à la tendre fraternité qui pourrait unir les êtres de classes différentes; c'est qu'ils n'ont pas encore saisi le grand symbole évangélique: « Aimons-nous les uns les autres », et cet autre plus beau encore: « Travaillons... »

Or, la guerre, qui a bouleversé les cœurs et soulevé tous les courages, a laissé dans une sécheresse immobile les gens superficiels, ils n'ont rien compris aux déchirements du vieux monde, à ses plaies sanglantes ni à cette grande loi de nature qui est le mouvement c'est-à-dire l'action... Ils n'ont pas entendu que seuls ceux qui luttent sont des caractères, que la vie est un combat

perpétuel sur la terre, et qu'il y a plus de vérité dans un geste simple de bonté que dans tous les discours des dames bien pensantes.

La tuberculose, l'alcoolisme tuent le corps — les gens superficiels s'entendent à tuer l'âme... Ils tarissent comme à plaisir les belles sources d'énergie et d'enthousiasme qui sont au fond de tout être, ils refrènent les impulsions spontanées du cœur qu'ils ne jugent pas assez distinguées, ils se figent dans des attitudes compliquées et puériles..., et pendant ce temps la France est déchirée — la Patrie en danger... et le pays a besoin de l'effort unanime et passionné de tous ses enfants...

Ce ne sont pas des gens superficiels qu'il lui faut. Oh! non..., ce sont des êtres de chair, de sang, de jeunesse et d'ardeur, qui réalisent de la vie, encore de la vie même sur la mort, qui jettent de la bonté sur la misère et de l'amour sur la douleur..., des êtres vrais, sincères, qui savent penser par eux-mêmes et voient qu'aux grands maux — car ils sont grands, très grands — il faut aussi de grands remèdes. Pas de paroles, des actes, et tous à l'action.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Les dernières années de La Fontaine, par M. Jean Richepin.

M. Jean Richepin, en sa quatrième leçon, poursuivant l'admirable série de ses conférences sur La Fontaine, fit un tableau infiniment touchant du vieillard toujours jeune, toujours sincère, toujours ingénu, toujours amoureux de la nature, entouré de la tendre amitié de Mme de la Sablière et de Racine, et occupé des soins de son âme... Il conta la fin édifiante du « Bonhomme » alors que Mme de la Sablière et Racine le voulurent convertir... L'idée de l'éternité des tortures le laissait incrédule, et il pensait que les damnés, selon son expression, devaient par la force de l'habitude se trouver en enfer comme les poissons dans l'eau. Il abjura ses erreurs et mourut en paix, proposant aux sages cette pensée : « Souviens-toi que tu as péché. »

La Lutte contre les Grands Fleaux : La Tuberculose, par M. le professeur Courmont.

La très intéressante conférence du professeur Courmont fut une leçon nationale en quelque sorte... M. Courmont entra dans le vif du sujet, la tuberculose, et, sans ménager la sensibilité du public, dénonça le péril couru par la France, par ce fléau effroyable; il dit la lutte soutenue par les autres pays et la pauvreté de la nôtre, et l'aide que chacun devait porter à résoudre cette question vitale. Il loua l'effort magnifique de M. Léon Bourgeois. Cette conférence est de celles que tout Français doit lire pour la méditer et en tirer tout son profit.

A l'Ombre des Clochers : La Voix des Fontaines de Lourdes, par M. Francis Jammes.

M. Francis Jammes, le poète chrétien, donna à l'Université des Annales la primeur d'une œuvre infiniment originale : Les Voix des fontaines de Lourdes :

Mes amis venez entendre
L'histoire pieuse et tendre
Arrivée en mon pays,
Où les eaux vives bruissent.

C'est là une œuvre de foi, de tendre piété racontant l'histoire de Bernadette et la vertu miraculeuse des sources de lumière où les pécheurs viennent trouver la guérison de leur âme et de leur pauvre corps. Le poète parla avec une sensibilité et une émotion extraordinaires « de la fontaine en oraison, qui fait jaser son eau claire avec l'accent du pardon ». Et c'est le chant éperdu de Lourdes et de ses miracles que M. Francis Jammes donna devant un public profondément impressionné. Cet admirable poème, entièrement inédit, est réservé par le poète au *Journal de l'Université des Annales,* qui aura l'honneur de le publier.

PIERRE S.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

L'abonnement est de 10 francs par an.

PROGRAMME DE LA 6e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 22 janvier. — La Tunisie des Poètes et des Soldats, par MYRIAM HARRY.
Audition de Mme Moreno.

Mercredi, 24 janvier. — Les Fables de La Fontaine : Ses Paysages et ses Bêtes, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 26 janvier. — Les Sports bienfaisants, par LOUIS BARTHOU.

Samedi, 27 janvier. — Autour de la Cathédrale de Strasbourg, par l'Abbé WETTERLÉ.

Le 2e No a paru le 16 janvier.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital a été marqué d'une fête charmante, donnée par les blessés à leurs infirmières. Beaucoup d'entre elles, Mmes Truffier, Guernieri, Suzanne Nivard, Pierre Ginisty, etc., leur improvisent souvent des quarts d'heure de musique auxquels Fursy, de temps à autre, mêle la joie de ses chansons. Les blessés, dans une pensée délicate, voulurent leur rendre la politesse. Ils composèrent un programme qui fut bien la chose la plus émouvante du monde...

L'on vit nos chers héros : l'un n'avait plus qu'un bras; l'autre appuyait son moignon sur un fauteuil; le troisième, trépané, sauvé par miracle, la tête couverte d'un pansement et paralysé du côté droit, était calé dans son fauteuil; le quatrième, blessé aux jambes, à demi couché sur un lit; on les vit tous faire un effort de mieux pour donner quelque chose de leur bonne volonté. La troupe Corey, David, Chevalier, Desmazure, Marini, conduite au feu de la rampe par la verve du fidèle et remarquable M. Jacques, l'infirmier-major, devenu pour l'occasion régisseur, obtint un succès fou. L'un chanta en patois du Nord, l'autre donna une délicieuse complainte corse, celui-ci dit un à-propos, enfin tous entonnèrent en chœur une Marseillaise qui mit des larmes dans tous les yeux...

Notre hôpital a encore été cette semaine l'objet des plus tendres sollicitudes; c'est ainsi que la Cartoucherie Française nous envoie un beau don de 1,000 fr. « Cette somme, nous écrit l'administrateur-délégué, provient des fonds constitués par une retenue volontaire de 5 % faite sur les appointements et salaires des directeurs, employés et ouvrières de notre établissement. Notre Société double ainsi les sommes recueillies. » On trouvera aussi parmi les donateurs des noms aimés, comme celui de Mme Hennuy Ingebrechten, de Christiania, et bien d'autres qui, au moment du jour de l'An ont voulu donner à notre cher hôpital un témoignage éclatant de leur sympathie.

Nos Envois au Front

Et puis, l'hôpital a encore reçu pour ses envois au front, un don magnifique du Comité des Dames françaises de Montevideo, 10 caisses contenant 800 paquets tout faits pour nos combattants.

« Nous venons de préparer, écrit la Présidente, le paquet de Noël pour nos chers soldats; pendant ce travail, notre pensée allait insensiblement vers ces malheureux qui supportent les maux de la guerre et les rigueurs de l'hiver, et il nous semblait toujours que le paquet n'était pas assez garni, pas digne de ces héros; votre bonté saura découvrir les plus nécessiteux, ceux qui ne reçoivent rien de personne, et qui en ouvrant notre petit paquet éprouveront pour un moment l'illusion qu'ils ne sont pas seuls au monde. » C'est Mme Elise B. de Villemin qui nous adresse cette belle lettre dont tous les termes nous touchent profondément... Pour arriver après Noël, ces paquets n'en donneront que plus de bonheur..., celui qu'on n'espérait plus... Merci à toutes ces admirables femmes d'Amérique, qui non seulement aident nos soldats, mais le prouvent en travaillant pour eux.

Le livre de Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé marque à ce jour le 37,473e envoi.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons eu la joie, au Jour de l'An, de recevoir le salut tendre de nombre de prisonniers; beaucoup de présidents de camp ont profité de cette occasion pour nous envoyer leurs gratitudes, nous priant de les partager avec leurs innombrables amies des Annales.

Nous commençons l'année sous les auspices les plus favorables. D'abord nous avons 7,500 marraines qui envoient personnellement et régulièrement leurs colis aux filleuls.

Il nous reste en caisse 15,252 fr. 50, encore que ce mois-ci nous ayons fait pour 3,908 fr. 40 d'envois aux présidents des comités de secours.

Au chapitre des marraines étrangères qui nous font des dépôts d'argent pour que nous transmettions à leurs filleuls prisonniers leurs libéralités, nous constatons qu'il nous reste en caisse 10,411 fr. 75, encore que les envois faits ce mois-ci sur leur ordre aient été de 4,226 francs.

On ne peut espérer finances plus encourageantes et plus miraculeuses, puisqu'à l'heure actuelle, pour une œuvre qui ne réclamait pas d'argent, nous avons reçu à titre de dons, depuis ses débuts, en espèces, 98,863 fr. 15, sur lesquels furent dépensés 73,198 fr. 90...

Notre avance de 15,252 fr. 50 nous fait riches encore.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons reçu cette semaine 2,715 fr. C'est une belle récolte, qui permet à M. Brieux de faire des heureux dans ce monde si intéressant des victimes de la guerre... L'un de ses aveugles, un instituteur, dictait cette chose charmante : « Les conditions dans lesquelles j'enseigne sont un stimulant pour mon activité, et je crois avoir exercé sur mes élèves pendant ces deux mois plus d'influence que pendant dix années de sermons et de remontrances. »

C'est la nuit vaincue, la conquête sur les ténèbres, et n'est-ce point réconfortant que tant de pauvres malheureux retrouvent un peu de joie par le seul miracle des bonnes volontés réunies.

Mme Mercey, de San-Francisco, nous envoie des chèques admirables, l'un à remettre à M. Vallery-Radot pour son œuvre d'aveugles de Reuilly; l'autre pour le Foyer du soldat aveugle; enfin le troisième à M. Brieux. Ce dernier est de 1,942 fr.

« C'est un bazar au profit des soldats aveugles qui a rapporté cette magnifique somme. Tout le monde a beaucoup travaillé, écrit Mme Mercey, Françaises et Américaines. Comme la dernière fois, le R. Père Thiéry avait donné la salle Notre-Dame-des-Victoires, et l'article remarquable d'Helen Dar, du *Chronicle*, vous dira le succès de cette fête... Nous espérons que cet argent apportera un tout petit peu de joie à nos chers aveugles.

Oh! oui, il apporte une joie profonde, et nous envoyons des hymnes de gratitude à Mme Mercey et à ses amies.

Y. S.



TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

127e LISTE DE SOUSCRIPTION

23e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 1er au 6 janvier 1917)

Mlle Mas, La Chiffa, 5 fr. — Mme Labbé, Genouilly, 2 fr. — Anonyme, 9 fr. 25. — Mlle Dauschager, Bry-sur-Marne, 5 fr. — M. Maillard, Boulogne-sur-Mer, 5 fr. — Mlle Pinot, Golbey, 10 fr. — Mme Sentenac, Olliergues, 5 fr. — Mlle Cunier, Labergement-le-Seurre, 10 fr. — Mlle Roger, Siran, 3 fr. — M. Mabilleau, 100 fr. — Mme Chevalier, Santa-Barbara, 29 fr. 20. — M. Coldefy, 1 fr. — Mme Masquelier, Bristol, 40 fr. — M. Gueydan; 50 fr. — Mme Delcassé, 300 fr. — Dr Fleury, Chaillé-les-Marais, 20 fr. — M. Brun Champein, L'Isle-sur-Seine, 4 fr. 25. — Mlle Rudel, Aren, 10 fr. — M. Ladoué, Tlemcen, 5 fr. — M. Baghdjian, Saint-Dié, 20 fr. — M. Dumoulin, Aix-en-Provence, 5 fr. — M. Hurst, Montargis, 1 fr. 50. — L. L. S., 1 fr. — C. L. G. R. B., 20 fr— .., 20 fr. — Mlle Flaux, Sept-Fonds, 10 fr. — Mlle Fau, 5 fr. — Mlle C. Sorel, 500 fr. — Mme Hennuy, Ingebrechtzen, Christiania, 400 fr. 50. — M. Mansion, 20 fr. — Mme Pascalin, Moscou, 50 fr. — M. Tabure, 2 fr. 25. — Miss Sliney, Saint-Paul, 10 fr. — M. Dreyfus, Milan, 2 francs. — Mlle Tasartez, Honolulu, 15 fr. — Mme Roussillon-Hurant, Badalona, 2 fr. — Mme de Graffenried, Zurich, 35 fr. — Mme Sarda, Vientiane, 10 fr. — Mme Guerder, Rovigo, 5 fr. — Mlle Savarit, Kharkof, 21 fr. — Mlle Weber, Le Tréport, 5 fr. — Mlle Sidès, Salonique, 5 fr. — M. Horenbeeck, Kimoto, 3 fr. — Mme Blanjean, Pékin, 10 fr. — La Cartoucherie Française, 1,000 fr. — Mlle Floo, 5 fr. — Mme Girard, Belgrano, 25 fr. — Une cousine Bônoise, 5 fr. — A. M. D. G., 5 fr. — M. Peraillier-Lachapelle, Montréal, 110 fr. — Anonyme, 25 fr. — Mme Gautrat, Montendre, 2 fr. 50. — Mlles Beuque, Saint-Cloud, 5 fr. — M. Charpentier, Constantine, 5 fr. — Mme Musard, Oran, 5 fr. — Mme Pollock, Glascow, 5 fr. — Mlle Carlet, Glascow, 6 fr. 75. — M. Venturini, 1 fr. 50. — M. Genoud, Philippeville, 5 fr. — Mlle Delcroix, Kasr-el-Nil, 10 fr. — M. Combernous, Marseille, 10 fr. — Georges et Marguerite, à Guingamp, 10 fr. — M. Pinard, Genève, 15 francs. — Mme Jeanson, Clérey, 15 fr. — Mlle Durand, Siran, 3 fr. — Mme Juillard, 0 fr. 50. — Mme Becqué, Angers, 2 fr. — M. Millot, Faulx, 5 fr. — M. Leroy, Basse-Terre, 8 fr. 50. — M. Cassard, Buenos Aires, 32 francs. — M. Antoine, Nantes, 3 fr. 25. — Un Poilu, 53. 2. 38, 10 fr. — Mlle Chauvet, 2 fr. — Mme Hariot, Charenton, 2 fr. — Une Rouennaise, 5 fr. — Mlle Bayet, Dunières, 3 fr. — M. Guibert, Rouen, 10 fr. — Mme Lestonnat, Bamako, 23 fr. — Mlle Du Minil, 50 fr.

Total général de cette 127e liste 3,201 95

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Henry Maret, qui vient de mourir, fut un de nos plus brillants confrères. Activement mêlé à la politique, il demeura malgré tout et surtout un écrivain. Il avait créé un genre; il s'avisa de publier chaque jour de brefs articles où il commentait les faits d'actualité. Son « Carnet d'un Sauvage » est resté célèbre. Il témoignait d'une courageuse indépendance. Henry Maret aimait, dans la plus large acception du terme, la liberté. Il avait pris en exécration la servitude parlementaire. Il ne se lassait pas de cribler d'épigrammes le « Candidat », l'être qui sollicite les faveurs électorales et que ses concurrents abreuvent de calomnies et d'injures... Citons :

« — Qu'est-ce qu'un candidat?

» — Un candidat, c'est un homme qui est devenu le rebut du genre humain. Naguère, il était à peu près comme un autre; passé à l'état de candidat, il est semblable au lépreux du moyen âge ou à celui qu'on attachait au pilori, et sur qui tous les passants pouvaient jeter impunément des pierres ou des crachats. Un candidat a violé toutes les lois de la probité; un candidat a déshonoré sa famille; un candidat a mérité dix fois le bagne, que sa bonne fortune lui a seule épargné. Hier, c'était une honnête personne; candidat, il se heurte à des regards farouches, et se glisse le long des murs, de peur qu'on ne l'appelle larron. Etre candidat, c'est être en proie à toutes les ignominies. Cette situation est très appréciée. On en rencontre beaucoup. »

Voici d'autre part une jolie page qui donnera une idée de la manière du chroniqueur :

PAGES OUBLIÉES

RÉFLEXIONS SUR L'HABIT NOIR

Notre ami Edouard, ex-Parisien, devenu roi d'Angleterre, ayant cherché ce qui pouvait illustrer son règne, a eu l'idée d'en finir avec l'odieux costume contemporain. Il vient de décréter la mort de l'habit noir.

Hélas! Sire, les rois peuvent beaucoup de choses, mais il ne faut pas cependant leur demander l'impossible. Vous pouvez, ô mon capitaine, brûler Hambourg, couvrir l'océan de vos navires, étendre la domination britannique jusqu'aux extrémités du monde, prendre l'Afrique, l'Asie et toutes les îles découvertes ou à découvrir ; mais tu ne prendras pas l'habit noir aux fils du dix-neuvième siècle.

Songez, prince, que l'habit dit « queue de morue » date de la Révolution française, que pendant plus de cent ans il a régné, en compagnie de son éminent ami, le tuyau de poêle, qu'il a fait plus de conquêtes que votre nation elle-même, que les Japonais ont renoncé pour lui à leurs soieries, comprenant bien qu'on ne peut pas se dire tout à fait civilisé, si l'on n'endosse le symbole de la laideur humaine, et qu'il n'est pas jusqu'aux derniers sauvages des archipels les plus étranges qui ne se réjouissent de mettre cet habit sur leurs épaules. Renoncer à cet habit, ô tyrans, voilà ce que vous ne pourrez jamais exiger de vos peuples.

Quelques-uns l'ont essayé. Non d'en changer la forme ; un aussi sacrilège projet n'aurait pas traversé leurs esprits ; mais d'en modifier la couleur. Vaine entreprise. L'habit rouge n'a pas plutôt fait son apparition, qu'il a été obligé de s'enfuir, sous l'appellation funeste de costume de carnaval. Car tout ce qui n'est pas habit noir est carnaval. et ce mot suffit pour exécuter sommairement ce qui sort du convenu, de l'habituel, du réglé.

Aussi croyez que nul ne vous obéira. Votre bon goût peut être choqué, comme celui d'un personnage de Donnay, par le spectacle affligeant que donne dans nos soirées l'aspect de nos femmes élégantes, mêlées au cercle sinistre et monotone des hommes, uniformément hideux ; mais on ne détruit pas l'indestructible ; et s'attaquer à l'habit noir est une profanation, qui conduirait vite son auteur à une excommunication laïque. Or, on sait qu'aujourd'hui celle-ci ne le cède pas à l'autre en conséquences redoutables.

Henry Maret, prosateur-virtuose, composait parfois des vers. Ceux-ci, que nous communique son ancienne secrétaire, Mme Richard-Lesclide, expriment, sous une forme amère et un peu paradoxale, l'horreur qu'inspirait à l'écrivain le métier de député et le mauvais souvenir qu'il avait gardé de son passage au Palais-Bourbon. Il voulait s'isoler de ses collègues, vivre en « sauvage »:

SOLITUDE

Il me convient d'être victime,
Il me plaît de voir les ingrats
M'accuser de leur propre crime
Et me souiller de leurs crachats.

Je suis heureux de voir les hommes
Si bien mériter mon mépris
Et le noir verger où nous sommes
Produire tous ces fruits pourris.

. . . .

Quel plaisir de voir les pygmées,
Plus bêtes encor que méchants,
De leurs plumes envenimées
Déshonorer les innocents!

Et comme on sent une âpre joie
Lorsque Tartuffe triomphant
Proclame, comme un chien aboie,
Que c'est la vertu qu'il défend !

. . . .

Il se peut que le mouton bêle
Quand sur lui l'œil du loup reluit,
Il se peut que l'enfant appelle
Quand il se voit seul dans la nuit,

Il se peut que l'aile blessée,
La perdrix, les plumes en sang,
Par ses compagnes délaissée
Longtemps se traîne en gémissant.

Je connais un oiseau d'orage
Que n'épouvante aucune voix
Et qui goûte un bonheur sauvage
Dans la solitude des bois.

Il n'a besoin qu'on le console
Des blessures ni des démons,
Il vit dans son trou qui l'isole,
Ainsi que l'aigle sur les monts.

Qui ne craint pas la solitude
Se moque du vaste univers:
On se rit de la multitude
Quand on a son âme au désert.

HENRY MARET.



Les *Souvenirs de Roumanie*, de M. Soulange-Bodin, parus dans *Les Annales* du 17 décembre, méritent une mise au point. Ce n'est pas il y a quelque vingt ans, mais exactement en 1885 que le grand poète Vasile Alecsandri vint en France comme ministre de la Roumanie. Il s'y lia de grande amitié avec Mistral et fut le premier poète-lauréat du Félibrige. Ce titre lui valut de choisir et de couronner la première reine,

qui fut l'exquise Mme Mistral. Ceci se passait à Montpellier, où avaient lieu concurremment la *Santo Estello* et les jeux Floraux septénaires du Félibrige. A cette occasion, Alecsandri composa *La Chanson du Latin*, dont Mistral fit une adaptation provençale. En voici la traduction :

La race latine s'élève au-dessus des plus grandes nations. Son front resplendit d'un rayon divin au-dessus de toutes les époques. Toujours en avant! elle ne s'arrête jamais. Fièrement, elle chemine toujours en tête des autres peuples en laissant un sillage de clarté.

La race latine est toute charmante. C'est une vierge au très doux maintien, tellement que l'étranger s'arrête devant elle, et part avec regret en l'adorant. Dans la splendeur tiède et sereine, avec son caractère ardent et joyeux, elle se baigne dans la mer d'émeraude et se contemple au miroir du soleil qui luit.

La race latine est aimante : Dieu lui a donné sa large part, et bienveillante elle partage avec ses sœurs si nombreuses qu'elles soient. Mais sa colère est terrible, et rien ne dompte son bras puissant lorsqu'elle brise les galères des tyrans, ou bien lorsque pour l'honneur elle combat jusqu'à la mort.

Vienne le Jugement dernier, lorsque solennellement dans le ciel sera interrogée la race latine : « Qu'as-tu fait sur terre? » lui dira-t-on. Et la race belle répondra : « Tant que je suis restée là-bas, en face de l'univers qui me contemplait jaloux, je fus, Seigneur, le ministre de ta volonté. »

Je n'ajouterai rien à ces vers qui, trente ans à l'avance, prophétisaient le rôle de la race latine et de la Roumanie. C'est dans l'amitié des deux grands poètes Mistral et Alecsandri, que de Turnu-Severin à la mer Noire, le peuple prit plus parfaite conscience de sa latinité, et les fêtes de 1885 préparaient les heures tragiques mais glorieuses où la Roumanie mettait sa main dans celles de l'Italie et de la France et « pour l'honneur combattait les tyrans jusqu'à la mort ».

Sous-lieutenant L. TEISSIER,
416e d'infanterie, S. P. 198.



Les intellectuels du Paraguay adressent un manifeste à la France.

Un des plus actifs et notoires représentants de la culture française à l'étranger, M. Jean Casabianca, chargé de cours à l'université d'Assomption (Paraguay), se trouve de passage à Paris.

Il vient pour remplir ses obligations militaires et avec la mission bien sympathique de remettre au ministre des Affaires étrangères un message d'adhésion signé par tout ce qui compte dans le monde intellectuel de la jeune république américaine.

Il convient de dire qu'au début de la guerre, le Paraguay, subissant l'influence d'un président d'origine suisse allemande et d'une armée dont l'éducation était faite par une mission allemande, manifestait plutôt des sympathies pour les empires du Centre.

Un revirement se fit dernièrement dans l'opinion publique grâce à la campagne de tous les instants que fit M. Casabianca, notamment en créant des associations comme le Cercle « Général Pétain et Victor Hugo »; en fondant un journal, en organisant des conférences, en publiant des opuscules et des articles dans la presse territoriale, comme le certifie notre représentant à Assomption.

Cette campagne a entraîné les plus heureux résultats, parmi lesquels il est bon de noter le message que M. Jean Casabianca vient de remettre au ministre des Affaires étrangères.



LES BRUITS QUI COURENT

UN DIPLOMATE. — Le marquis Salvago-Raggi, nouvel ambassadeur d'Italie à Paris, occupa jadis le poste de ministre plénipotentiaire à Pékin.

C'était à l'époque tourmentée des Boxers; l'impératrice régente Ts'eu-Hi s'était enfuie de la capitale avec toute la cour, et la régence était aux mains du fameux ex-vice-roi du Pei-Tcheli, Li Hong Tchang. Le gouvernement italien avait chargé le marquis Salvago-Raggi d'obtenir pour l'Italie une concession territoriale, à l'instar d'autres nations européennes.

Le ministre avait été reçu par le rusé Chinois, auprès duquel il défendait sa proposition en essayant de lui prouver les avantages que la Chine aurait pu en tirer.

— Je ne suis point convaincu de ce que vous avancez, répondit Li Hong Tchang. De semblables avantages ne peuvent être apportés que par des nations riches; or, l'Italie est pauvre, plus pauvre que la Chine.

Le marquis protesta, mais le Chinois l'interrompit :

— Mais si, très pauvre. Nous en sommes la preuve : tenez, moi, je suis habillé de soie, et vous de laine.

En disant cela, le régent riait d'un air ironique. Mais le diplomate italien ne perdit pas sa présence d'esprit. Saisissant son pardessus, il le tendit à son interlocuteur, en s'écriant :

— De quoi vous vantez-vous? Regardez : chez nous, on se sert de la soie comme simple doublure.

Et le rire ironique de Li Hong Tchang se mua en rire... jaune. La concession était obtenue.



L'AINÉ ET LE CADET. — A une terrasse d'un grand café des boulevards, un tout jeune officier, imberbe, porte sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur. Il n'a, certes, pas vingt ans.

A la table voisine est assis un monsieur grisonnant, coiffé d'un grand feutre noir. Sa boutonnière porte un mince ruban rouge. Ses yeux ne quittent pas le jeune héros.

— Mon lieutenant, permettez à un vieux soldat de l'autre guerre de vous serrer la main.

— Avec plaisir, monsieur.

— Où avez-vous été fait chevalier de la Légion d'honneur?

— Dans la Somme.

Des larmes montent aux yeux du vieillard, et, très bas, à l'oreille du jeune officier :

— C'est dans la Somme, le 3 janvier 1871, que, moi aussi, j'ai été fait chevalier : j'avais seize ans.

Et l'on put voir alors cette chose émouvante : le plus jeune légionnaire de cette guerre donner l'accolade au plus jeune légionnaire de l'autre guerre.

SERGINES.

Nous publierons dans le prochain numéro

LA DERNIÈRE CLASSE

pièce en un acte, de M. Robert CHAUVELOT, d'après le conte d'Alphonse DAUDET

POUR LA RACE



VII

CAUSES DE DÉPOPULATION
LA TUBERCULOSE



Avec l'avarie et l'alcoolisme, la tuberculose complète la trinité délétère qui exerce contre l'espèce humaine un privilège de malfaisance.

Ainsi que l'avarie et l'alcoolisme, elle n'est pas une guerre locale et redoutable seulement à tel ou tel organe : elle est une maladie universelle qui a droit sur le corps entier, l'attaque où elle veut avec une malignité égale et fait sortir d'une source unique une infinie variété de maux.

L'aînée, ce semble, des déchéances humaines, et ne dérobant pas ses ravages comme les « maladies secrètes » sous la honte qu'on avait de les avouer, ou comme l'ivrognerie sous la bonne réputation qu'usurpait l'alcool, la tuberculose, longtemps nommée, à cause de son siège habituel, « maladie de poitrine », a été, au témoignage des plus anciens souvenirs, l'objet d'un effroi universel.

Effroi d'autant plus légitime que l'humanité avait à se défendre contre un mal dont elle ignorait la cause. Un don d'observer les résultats visibles suppléait en quelque mesure aux insuffisances scientifiques de jadis, et la médecine recueillit dans son empirisme les leçons tirées des faits par le bon sens général. La maladie la plus redoutée du moyen âge, la lèpre, n'avait pas livré le mystère de ses causes : mais comme il était d'évidence que ce mal inconnu se transmettait par le voisinage, on l'avait vaincu par la solitude où le moyen âge enserrait les lépreux. C'est peut-être ce succès expérimental qui enhardit nos pères dans leur méthode contre les dégénérescences dont la transmission restait obscure. Il régnait alors une infirmité assez fréquente pour que sa cure par l'imposition des mains royales fût au nombre des crédulités chères au peuple : quand l'opinion eut besoin de se fier par surcroît à un secours moins miraculeux et plus permanent, le dix-septième siècle éleva, dans la ville du sacre, un hôpital d'isolement pour « le mal d'écrouelles qui se communique » (1). La phtisie, plus répandue, était l'objet d'une attention plus constante, et c'était l'avis populaire que les phtisiques répandent autour d'eux, par un rayonnement invisible, les effluves de leur mal et en imprègnent surtout les objets les plus proches et les plus usuels. Contre cette contagion tenue pour certaine, bien qu'on en ignorât le pourquoi, l'autorité publique des divers Etats empruntait une hygiène au sentiment commun et ordonnait de nettoyer les demeures, de purifier les meubles, de brûler les linges qui avaient servi à ces malades.

Il en fut ainsi jusqu'à la Révolution

(1) Lettres patentes de 1683.

française : elle apportait une méthode d'esprit qui transforma la médecine comme le gouvernement. L'intelligence prit aussitôt pour principe de renier toutes les croyances que le passé admettait par intuition, hypothèse et consentement traditionnel, de ne rien accepter sinon ce qu'elle se prouvait par raison démonstrative. Or, sur la phtisie, un seul fait était certain : elle se perpétuait en certaines familles, tandis qu'elle laissait les autres indemnes, et il y avait là de quoi ratiociner à l'inverse de ce que supposait le préjugé ancien. Puisque le mal ne se communiquait pas des familles atteintes aux familles saines, il n'était pas contagieux, et puisqu'il se perpétuait dans les mêmes familles, c'était par hérédité. Il ne fallut pas davantage pour démentir dans nos écoles de médecine l'accord, naguère universel, sur le caractère contagieux du mal. Comme le dit Duclaux : « l'expérience eut tort contre la dissertation. » (2). C'est ce dogmatisme nouveau qui se révoltait contre l'entêtement du vieux préjugé, lorsque Chateaubriand, secrétaire d'ambassade à Rome, où Pauline de Beaumont l'avait suivi et venait de mourir poitrinaire, écrivait à Fontanes : « J'espérais retirer deux mille écus de mes voitures ; mais, comme du temps des Goths, l'étisie est, à Rome, déclarée contagieuse, que Mme de Beaumont est montée deux ou trois fois dans mes équipages, personne ne veut les acheter. » En 1839, autres fiançailles de la littérature et de la phtisie : cette fois, George Sand, accompagne aux Baléares Chopin mourant du mal qu'elle voudrait guérir par son amitié et qu'elle aggrave par son amour. Elle déclare « inhospitalier » ce pays où « la phtisie passe pour contagieuse », où les médecins sèment « la grande épouvante », où Chopin ne trouve plus de domestiques, est expulsé par son propriétaire, cherche en vain une voiture pour partir, et enfin, échoué dans une auberge de Barcelone, est invité à payer son lit, bois et draps, « que la police ordonnait de brûler ». Toute la France avait accepté la doctrine qui dispensait des précautions incommodes. Puisque la phtisie était héréditaire, il suffisait de s'enquérir, lors des mariages, si les futurs époux n'avaient pas de poitrinaires parmi leurs ascendants; puisque la phtisie n'était pas contagieuse, on employait sans précaution aucune le linge et les vêtements dont les poitrinaires s'étaient servis, et l'on occupait après eux telles quelles les chambres où ils étaient morts. Quand, en 1865, le professeur Villemin rendit tuberculeux des cobayes pour leur avoir fait respirer une atmosphère viciée par les déjections de poitrinaires, il coalisa contre lui les incrédules à une constatation gênante pour les habitudes générales. Et ce n'est pas avant 1882, que R. Koch, en découvrant le fameux bacille, mit la science en demeure de chercher contre un péril enfin certain une défense efficace.

Le parasite à peine visible, par lequel se propage un si grand mal, vit et a été observé dans les voies respiratoires, le tube digestif, l'appareil urinaire, le système nerveux, l'ossature, les plèvres, les séreuses, les muscles, la peau. Il n'y a pas une partie du corps humain où il ne pénètre (3).

Mais où il pénètre, il n est pas toujours dangereux. L'organisme est un champ de bataille entre les forces destructives et les forces conservatrices de la vie. Les régions exposées à être envahies, dévastées, détruites, ont en elles-mêmes des secours d'énergie, des forces de résistance. Si le bacille fixe sa première et minuscule demeure dans une partie tout à fait saine du corps, il est aussitôt entouré, arrêté, mis en cellule, emmuré dans la solitude et réduit à l'impuissance définitive, que le professeur Grancher nomma « la tuberculose fermée ». Si le bacille s'établit dans des régions moins fortes, il sort de sa prison, et alors il commence contre elles la « tuberculose ouverte », mais la plupart du temps elles suffisent à leur défense, seulement un peu longue et disputée. Cette vérité fut mise hors de doute par les autopsies de vieillards morts à Bicêtre et à Sainte-Anne, et de cadavres amenés à la Morgue : plus de la moitié de ces corps portaient les traces de lésions tuberculeuses, lésions anciennes et cicatrisées. La preuve fut ainsi donnée que la tuberculose est curable, qu'elle l'est même dans les périodes les plus avancées, qu'elle avait été guérie même sans être soignée, que la nature avait opéré à l'insu des malades et avait suffi. Enfin, au lieu de borner son étude à la constatation de tuberculoses anciennes et guéries, on s'est appliqué récemment à la recherche microscopique des bacilles où qu'ils fussent, et quel que fût leur développement. Le chiffre des tuberculeux s'est alors élevé à 96 et 98 %. Selon la vraisemblance, les 2 ou 4 % qui semblaient indemnes ne l'étaient pas et faisaient exception au sort commun parce que leur bacille avait échappé aux recherches. C'est pourquoi Duclaux a pu conclure : « Chacun de nous est tuberculeux, l'a été ou le sera. » (4).

La constatation n'a rien de désespéré, puisque la majorité des tuberculeux passent leur vie sans que le bacille sorte du cachot vivant où il est prisonnier, ou triomphent de ses attaques sans même se sentir menacés par lui.

Il devient redoutable à proportion que les défenses opposées à son invasion par la nature faiblissent. Alors il se multiplie dans la région où il a pénétré, et, comme il vit d'elle, la dévaste et la détruit, il attente à la santé et prépare la mort de sa victime. Et la première n'est pas la seule, car dans tout foyer de tuberculose où il devient le maître, il se reproduit avec une telle fécondité qu'il surabonde et, chassé par sa fécondité même, essaime sans cesse au dehors. Par toutes les issues du corps il s'échappe. Et dès qu'il est sorti de ce corps malade il y a danger qu'il rentre en un autre, jusque-là sain. Il suffit pour cela que de ce corps sain une muqueuse ou une écorchure reçoive le bacille. Or le bacille ne fût-il transporté que par les salives, les toux, les éternuements, les sueurs, combien le voisinage, les causeries, les marques d'amitié offrent de chances à la contamination directe des sains par les malades. Et la rosée virulente que le tuberculeux répand sur les objets à sa portée et à son usage est, pour quiconque prend contact avec elle, n'eût-il pas contact avec le malade, une chance de contagion indirecte. Encore ces risques immédiats ne sont-ils que les moindres. Les crachats, qui sont la manifestation la plus fréquente et la semence la plus féconde de la tuberculose, sèchent où ils sont tombés : bientôt il ne reste d'eux qu'un résidu, une poussière. Dans cette poussière le bacille survit et devient plus redoutable parce qu'il devient plus mobile. Voyageur comme les courants d'air qui le portent, déplacé par les balayages qui le soulèvent, suspendu dans l'atmosphère à laquelle il se mêle, il se dépose sur les personnes, sur les objets à leur usage, et il a trois moyens de pénétrer en elles, soit qu'elles le respirent, soit qu'elles le digèrent, soit qu'il se fixe sur une érosion de leur peau. Cette contagion sèche n'est pas seulement répandue par les crachats, mais par les excréments, les urines, les sanies des plaies. De toutes ces purulences qui s'évaporent le bacille se dégage, il demeure.

Telle est la plus singulière et la plus funeste originalité de la tuberculose. Son bacille, au lieu de périr dans l'anéantissement des foyers où s'entretenait son existence, est comme délivré par sa séparation d'avec les chairs, les déjections, les mucosités auxquelles il vivait uni. Solitaire, et intarissable, il multiplie par son vagabondage les chances de rencontre avec ses victimes. Enfoui dans les profondeurs du sol, mêlé aux poussières de la surface, suspendu dans l'atmosphère, il garde durant des années, dans sa dessiccation d'atome, la fraîcheur de sa purulence. Indépendant de toute autre existence que la sienne, il peut poursuivre son œuvre homicide, même quand le phtisique dont il émane n'est plus. Macabre puissance des plus débiles parmi les hommes, et qui n'ont besoin ni d'être près ni de rester vivants pour transmettre leur mal. Effrayante force de l'invisible meurtrier qui, se détachant des corps atteints par lui, vicie de plus en plus par ses innombrables atomes l'atmosphère où flotte le monde, et livre les multitudes successives du genre humain à la presque pérennité des infiniment petits. Ce serait assez pour conclure d'avance que la tuberculose, à la fois contagieuse et héréditaire, ne l'est pas au même degré. Les tentatives intermittentes des conjoints phtisiques pour se continuer en des êtres nés d'eux ne créent pas autant de tuberculoses que n'en perpétue l'action continuelle et coalisée de tous les phtisiques présents et disparus contre la vie de l'univers. Les statistiques ont fait connaître la part de l'une et de l'autre activité. La tuberculose par contagion est six fois plus fréquente que la tuberculose par hérédité.

D'où que vienne le bacille, l'essentiel est que dans les corps où il est parvenu il demeure infécond, qu'il soit comme s'il n'était pas. Cette destinée est la sienne partout où les organes envahis par lui sont assez sains pour le faire leur prisonnier. Or, la

(2) Emile Duclaux, *Hygiène Sociale*, Alcan, 1902.

(3) Voir l'énumération détaillée de toutes les variétés par lesquelles agit et se transforme la tuberculose dans *Les Maladies populaires*, par le Dr Rendu, p. 363 à 371. Masson, 1905.

(4) *Idem*, p. 127.

vigueur équilibrée du corps s'entretient par une nourriture substantielle, une demeure salubre, une activité sans fatigue, une alternance du travail et du repos, bref par l'hygiène. Mais l'hygiène est affaire non seulement d'intelligence et de volonté, mais de bourse. Que le manque d'argent rende ruineux les aliments, les installations, les habitudes, les repos nécessaires, force est pour vivre de refuser à la vie le nécessaire comme si c'était du superflu. Telle est la condition des pauvres. Pour eux, l'hygiène est un luxe : prétendre qu'ils la pratiquent est demander qu'ils ne soient plus pauvres.

Cela n'était pas vrai tant que le principal labeur du monde fut celui des champs. Les agriculteurs, nourris et vêtus presque sans dépense par les produits de leur sol; plus en contact avec la nature vivifiante qu'avec l'humanité malsaine; espacés par leurs tâches mêmes; rafraîchis et comme délassés par la variété de leurs œuvres selon l'instant et la saison, et quand la saison était mauvaise, admis à se reposer comme la terre; maîtres de choisir à chaque jour leur besogne, ce qui est presque l'aimer; enfin, leurs fermes, où ils ne passaient guère que les heures de pluie et de sommeil, fussent-elles basses, obscures et mal tenues; baignés sans cesse dans les profondeurs infinies de l'air pur, et guéris chaque jour par leur médecin habituel, le plus grand de tous, le soleil, menaient l'existence la mieux aménagée pour rendre supportable le faix du travail et l'absence de richesse.

Le développement de l'industrie a gâté cette existence du travailleur. Il a fait de l'homme l'accessoire de la machine. Pour servir un outillage puissant, il a fallu grouper des ouvriers nombreux et, pour les avoir à sa disposition, monter où ils se trouvaient les usines. Sauf celles dont la place était commandée par des avantages locaux, elles ont surgi dans les grandes villes qu'elles ont rendues plus grandes encore. Là s'est multiplié le prolétaire, paysan d'autrefois, coupé de ses attaches à la terre nourricière, sevré des profits qu'elle lui gardait, aspiré par la ville, auquel rien n'appartient, ni la matière qu'il travaille, ni les aliments dont il se nourrit, ni le sol où il s'étend pour dormir, rien n'est à lui, rien sinon ses bras avec lesquels il lui faut gagner tout ce qui ne lui appartient pas.

Or, au début du régime, avant que les prolétaires eussent appris à associer leur puissance, nombre de salaires étaient insuffisants. Ils le sont encore quelquefois pour les hommes et d'ordinaire pour les femmes. Une partie au moins des ouvriers et des ouvrières doivent donc, pour obtenir un salaire égal à leurs besoins, accomplir une tâche supérieure à leurs forces. Tous ceux pour qui un excès d'effort devient un régime continu, voient leur vigueur dégénérer peu à peu en anémie.

La nature des occupations précipite le mal. La division du travail voue la plupart des travailleurs à une tâche toujours semblable, met en activité seulement une partie toujours identique de leur corps et ne demande presque rien à leur intelligence, anéantit la joie de l'œuvre dans la monotonie infinitésimale de la fonction, et répand sur cet emploi de la vie une lassitude et une tristesse contraires à la santé complète, c'est-à-dire à la collaboration de toutes les énergies.

Pour les restaurer toutes, l'alimentation importe ; mais, quand celle qui conviendrait est trop chère, quand il faut tromper la faim au lieu de la satisfaire, quand l'insuffisance de la nourriture ne répare pas le dommage causé par l'excès de travail, les deux dommages s'ajoutent, rendent l'organisme de moins en moins apte à se défendre,

Et l'atelier est le meilleur champ de bataille pour la tuberculose. La population y est dense, les voisins n'y manquent jamais pour recevoir en arrosages inconscients et perfides la salive des tuberculeux; et les mucosités qui, des poumons et des gorges malades, sont tombées à terre et ont séché sur le sol remontent en bacilles dans l'air que tout l'atelier respirera. La contagion n'y reste pas confinée, et au lieu qu'ils la fuient, dans leurs mansardes les ouvriers l'y retrouvent. Le terrain des villes est si cher, qu'ils doivent se contenter de chambres basses, étroites, mal aérées, dans les maisons où ils s'accumulent, attirés par le voisinage des usines. La vie commune du phtisique avec les siens, et les mêmes jets de salive transforment ces chambres surpeuplées en salles d'inhalation pour le mal. Et de toutes la poussière voyageuse sort et se mêle pour épaissir dans toute la maison comme elle sort et se mêle de toutes les maisons dans tout le quartier pour épaissir une atmosphère de bacilles.

La misère apparaît comme le péché originel. La tuberculose est le malheur accidentel des riches, elle est le malheur naturel des pauvres. Contraints, selon l'expression si triste que tous emploient et dont peu savourent l'amertume profonde, à « gagner leur vie », ils sont menacés d'un sort pire. Que pour la gagner, ils aboutissent, et par de si rudes chemins, à la perdre, voilà de quoi émouvoir quiconque croit au devoir social. Nulles victimes n'ont plus droit à la justice que celles-là, parce que nulles ne sont plus innocentes. L'avarie et l'alcoolisme ne frappent pas uniquement des coupables, mais dans les familles les plus héréditairement contaminées par l'un ou l'autre mal, on remonte toujours à un homme qui était sain, maître de le rester, et qui par sa faute volontaire a causé sa propre disgrâce et celle de ses descendants. La tuberculose, au contraire, choisit les siens par une préférence mystérieuse comme un caprice cruel, et sans que nombre d'entre eux l'aient provoquée par des imprudences ou des vices.

Toutefois les trois fléaux ne sont pas seulement voisins, ils sont unis, solidaires l'un de l'autre, leurs malfaisances s'ajoutent et s'aggravent. Si la tuberculose est surtout un mal de la misère, et si la misère n'est pas une faute, la faute de la misère commence quand cette misère, incapable de reconstituer toutes les forces qu'il lui faudrait, dissipe celles qu'elle a ; quand, aux fatigues du travail elle ajoute celles de « la noce » quand, aggravée par l'avarie elle a préparé une victoire plus facile à la tuberculose. L'alcoolisme est un complice plus efficace encore, nombre d'ouvriers gagnent assez pour vivre d'une manière salubre. S'ils se contentent de taudis malsains et d'aliments pauvres, c'est pour ne pas diminuer la part prise dans leur budget par l'alcool. Beaucoup lui consacrent la moitié de ce qu'ils dépensent à se nourrir. Comment leurs organes, usés par le poison liquide, résisteraient-ils à l'autre ennemi? Il n'y a, parmi les savants, qu'une voix pour affirmer l'influence d'un des fléaux sur l'autre. Le professeur Landouzy a résumé l'opinion universelle en cette formule : « L'alcoolisme fait le lit à la tuberculose », et le professeur Hayem par ces mots : « La tuberculose se prend sur le zinc. »

Ainsi la tuberculose a ses innocents qu'elle contamine par sa faute, et des coupables, mais elle les contamine par leur faute. Puisque le cortège de ses victimes que lui amène la misère se grossit des victimes que lui amènent l'avarie et l'alcoolisme, il n'est pas surprenant qu'elle recrute la plus vaste armée du monde. « Parmi les calamités publiques, la tuberculose en tous les pays tient le premier rang. L'implacable continuité du mal fait la tuberculose autrement redoutable que les fléaux historiques, la peste, le choléra, les inondations, et les tremblements de terre. » (6). Elle tue chaque année au genre humain plus de deux millions d'êtres.

Une telle destruction serait l'opprobre de la science, si la science n'avait établi que la plupart de ces victimes pourraient, devraient être sauvées. Le terrible bacille est facile à combattre et les moyens de le vaincre ont été, par la nature, mis en quantités inépuisables à la portée de tous. Le bacille desséché ne prépare et ne garde sa virulence que dans les lieux obscurs et enfermés. Où l'air pénètre et se renouvelle il dépérit ; où le soleil le frappe il meurt. Quelques jours de pleine aération suffisent à assainir une demeure ; quelques minutes d'insolation ardente suffisent à tuer, immuniser les poussières des bacilles. Quand le bacille a pénétré dans le corps humain, pour rendre l'organisme rebelle à la contagion, l'on doit le traiter, comme les demeures envahies, par l'air et par le soleil. Les jeunes gens et les jeunes filles que l'excès de travail dans l'atmosphère des villes prédispose au mal, mais qui sont seulement des « candidats » à la tuberculose sont remis en vigueur par un à trois mois de repos à la campagne. Les phtisiques déclarés peuvent longtemps guérir à l'aide d'un même séjour et d'un régime reconstituant.

Les divers pays ont mis à profit ces moyens, et suivi l'un ou l'autre des exemples donnés par l'Angleterre et par l'Allemagne. L'Allemagne a utilisé la discipline de son peuple pour habituer les tuberculeux au séjour des sanatoria. L'Angleterre a voulu rendre saines toutes les demeures, elle a considéré ce progrès comme si essentiel que dans le pays où le *home* est sacré, il peut

(6) Landouzy. Conférence faite au Congrès international de Rome, contre la tuberculose, le 14 août 1912, p. 2, Masson 1912.

être par la volonté collective amélioré ou détruit s'il présente un péril pour la santé publique.

Aussi presque partout la tuberculose a diminué. Dans un pays elle résiste, et il reste le premier par le nombre de ses phtisiques : c'est la France. 150,000 y meurent chaque année. Les raisons sont évidentes, les initiatives de la bienfaisance privée y sont peut-être plus admirables, mais limitées en ressources et éparses. L'autorité publique malgré sa manie de faire sans cesse des lois et des fonctionnaires, n'a employé ni les unes ni les autres contre la malfaisance de la pauvreté, de l'avarie et de l'alcoolisme. Si la leçon de la guerre nous apprend à lutter contre les contagions de la misère, à refuser patente à la débauche, et à combattre l'ivrognerie, nous aurons vaincu les trois fléaux au grand avantage de notre sang.

Mais ce n'est pas assez.

Les phtisiques dont le décès annuel diminue de 150,000 la population française fussent-ils conservés, cela ne rendrait pas à notre pays son rang de grand peuple. C'est de 400,000, 600,000, 800,000 que nos voisins et nos rivaux s'accroissent chaque année. Conserver mieux la richesse humaine qui nous reste est bien, mais il faut surtout recréer celle que nous n'avons plus. Voilà ce qui me reste à établir. Mais il faut aussi ne pas lasser l'attention des lecteurs, et j'attendrai qu'elle se soit reposée un instant pour reprendre avec eux l'étude de notre renaissance.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.



Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université*.

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 2 fr. 50. Joindre le montant et indiquer avec précision le nº du secteur postal.

« LA DÉLIVRANCE »

Rappelons que la belle estampe de Lucien Jonas est délivrée :

Gratuitement dans nos bureaux, *à tout abonné sur la présentation de sa bande (envoi franco contre 75 centimes);*

Moyennant 50 centimes, à tout acheteur au numéro. (Pour réception à domicile, en faire la demande en joignant la somme de 1 fr. 25.)

Les Poètes de la Guerre

INVITATION A JEANNE D'ARC

Mademoiselle Jeanne d'Arc,
Sœur à cheval du beau saint Georges,
Ne savez-vous pas que nos forges
Font mieux que la flèche et que l'arc?

O jeune fille capitaine
Qui portez le plus beau des noms,
Venez voir comment notre haine
Tonne et crache dans nos canons.

Souffrir pour bouter hors de France,
Vous avez su le faire, vous!
Vous vouliez user vos genoux,
Venez donc voir notre souffrance!

Venez voir, dans les quatre vents
D'une incessante et folle foudre,
Comment ils se laissent découdre,
Nos soldats enterrés vivants;

Comment, changés en nids de guêpes
Ils meurent parfois enfumés,
Tous ces fils, tous ces bien-aimés
Pour qui se portent tant de crêpes.

Ah certes, au fond du ciel clair
Ce n'est plus la voix des archanges,
Mais le ronflement des phalanges
Sombres, des destructeurs de l'air.

Nous nous gardons, à droite, à gauche,
Et nous nous gardons au-dessus.
Nous sentons partout qu'on nous fauche
Sans jamais pouvoir courir sus.

L'ennemi, quelque nom qu'il porte,
Est encore une fois chez nous.
À nous, Jehanne aux yeux si doux!
Venez ça lui montrer la porte!

Délivrez-nous comme autrefois,
O chaste et furieux fantôme!
La France est toujours un royaume
Dont tous les Français sont les rois.

Adolescente harnachée
Qui portez casque de soldat,
Nos gens vous salueraient, oui-da,
Si vous veniez dans la tranchée.

Et lorsque seraient repartis
Ceux-là qu'on hait et qu'on méprise,
Vous nous diriez: « Adieu, petits! »
Et retourneriez à l'église.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

UNE VILLE DU MIDI A UNE VILLE DU NORD

Tout d'abord j'ai frémi, du pavé jusqu'au faîte,
Par le bronze de mon tocsin;
Et mes fils sont partis, comme pour une fête,
Fleurs aux fusils et flamme au sein.

Mais le calme ancien peu à peu s'insinue;
L'habitude endort les émois;
Le soleil paternel qui brille dans la nue
Baise mes murs comme autrefois.

L'anxiété s'émousse; et, paisible, on s'aborde.
Et devant les communiqués
Ce n'est plus cette foule ardente qui déborde,
Comme le Rhône sur les quais.

Mes murs sont désarmés et mes portes ouvertes;
On flâne encor sur mes trottoirs.
Nulle horde parmi mes ruelles désertes
Ne trouble la paix des heurtoirs.

Dans la chair de mes fils, je suis, parfois, atteinte;
Mais rien ne révèle mon deuil,
Rien qu'une robe en noir et qu'un clocher qui tinte;
Pas de cortège et de cercueil.

J'ai honte de jouir de la douceur de l'heure,
De mon bonheur accidentel,
Quand je songe à mes sœurs dont plus rien ne demeure
Qu'un peu de cendre sous le ciel.

Je rougis de l'orgueil vain de ma cathédrale;
Et j'accepte de la cité
Râlant sous les débris de sa beauté murale
Une leçon d'humilité.

Je me dépouillerai du luxe qui me pare;
Notre destin doit être égal.
De ce que je préfère et dont je suis avare
Je ferai l'abandon mental.

Et je me priverai de tout ce qui lui manque;
Je ne veux pas d'un bien indu.
Je serai sa maison, son église, sa banque;
Je lui dois ce qu'elle a perdu.

Il faut qu'à mes amours plus rien ne me retienne;
Que je sois plus proche de toi,
Afin que ma douleur soit pareille à la tienne,
Toi, ma sœur, qui souffris pour moi;

Qui fus le bouclier tordu dans la déroute;
Qui fus le barrage entravant
L'élan du flot teuton cherchant en vain sa route;
Et qui péris en me sauvant.

PAUL MANIVET.

AUX TOUT PETITS, FUTURS SOLDATS.

Les baisers des petits enfants,
Nous consolent de mille choses;
Sous leurs lèvres, nos fronts moroses
Deviennent bientôt triomphants.

Et les tendresses qu'ils inventent,
Tous ces riens à peine ébauchés,
Bien vite nous ont attachés,
Les enfants ont des voix qui chantent.

Mais, quand ils font leurs premiers pas,
Doux oiseaux essayant leurs ailes,
Ils nous apparaissent si frêles,
Que nous tremblons pour eux... tout bas.

Nos âmes pressentent sur l'heure
Tous les dangers de ce chemin,
Où nos fils s'en iront demain
Désertant leur vieille demeure.

Oh! pour tarir les pleurs brûlants,
Des pauvres mamans que nous sommes,
Chers enfants devenus des hommes,
Marchez sous nos yeux vigilants.

Et, quand, les espoirs, les chimères,
Vers la tombe seront partis,
Restez souvent les tout petits
Pour réchauffer le cœur des mères!...

PAULA RIFFEAULT-VIDEAU.

LES VEILLEURS

Dans la tranchée, où se répand l'ombre du soir,
Les fils de France, à leurs créneaux, font bonne [garde;
Chacun d'eux, l'arme au poing, flaire, écoute, regarde
Epiant l'ennemi qui rôde dans le noir.

Or, perdus en leur simple et sublime devoir,
Ils sont transfigurés! Sous les lueurs blafardes,
On dirait que leurs traits de majesté se fardent
Tant leur veille immobile est émouvante à voir.

On prétend que la nuit le froid, la lassitude
Peuvent ainsi les fondre en rudes attitudes,
En semant à leurs fronts cette étrange beauté.

Mais je lis dans le feu troublant de leurs prunelles
Qu'aux braves devant qui le Hun s'est arrêté,
La Patrie insuffla sa grande âme éternelle.

HENRI DAX.

POÈMES DU FRONT

LA BOUE

* * *

Ces vers nous sont adressés par un jeune soldat-écrivain, le poète Georges Delaquys, que des œuvres remarquables, plusieurs volumes et deux pièces applaudies avaient mis, avant la guerre, en un rang très distingué...

O boue, infâme boue, abominable boue,
Tes immondes crachats nous ont plâtré la joue;
Glaise verdâtre ou fange glauque, nous avons
Chuté sur les méplats luisants de tes savons;
Nous avons titubé, comme un verrat patauge
Dans sa mangeaille, au fond limoneux de cette auge;
Tu nous as poursuivis comme une louve et nous,
Nous t'avons disputé des deux mains nos genoux,
Boue, effroyable ogresse aux liquides mamelles!
Nous t'avons retrouvée aux bords de nos gamelles,
Au goulot des bidons, sous l'anse de nos quarts;
Nous t'avons fait tomber de nous par lourds placards
Jaunâtres, comme un vieux crépi plein de lézardes;
Nous avons eu ton goût sur nos lèvres blafardes,
Senti ta tiédeur louche, entre nos doigts, fondant
Sous nos ongles, dans l'interstice de nos dents,
Par les plis de nos vieilles bandes molletières,
Et nous avons osé dormir, des nuits entières,





O boue, infâme boue, oui nous avons dormi,
Tandis que toussaillait le canon ennemi,
Sur ton ventre aux entrailles flasques déroulées!
De nos robustes ports, de nos vigueurs musclées
Et de notre stature alerte de soldats,
Tu as fait de longs blocs pesants, de mornes tas,
Où plus rien ne permet, hélas, qu'on reconnaisse
Ce qui fut notre mâle orgueil, notre jeunesse,
Notre mouvement libre et nos gestes normaux.
Nous passions, à travers les débris des hameaux,
Ruineux, vert-de-grisés des pieds au chef, larvaires,
Pareils à des damnés gravissant des calvaires,
Ou pareils à de vieux cadavres tout moisis,
Qu'on aurait affublés de sacs et de fusils,
Mascarade piteuse au ras des choses, comme
Si la fange s'était redressée en bonshommes,
Graves, droits, sans regards ni voix, par les chemins.

*

Tes mains molles, tes mains, tes infernales mains.
Tes mains mortes, tes mains tragiques et subtiles,
Tes mains sans doigts avec leurs lourdeurs de reptiles
Tes mains ignoblement caressantes, souvent
Dans leur viscosité d'être quasi vivant,
Avec leur peau, de sang et de soleil, rougie,
Tes mains de cauchemar, tes mains de léthargie,
Ont retenu, lassé, ralenti, fatigué,
Tout ce qu'il y avait de puissant et de gai,
Dans nos emportements vers les victoires claires
Elles ont étiré les ferveurs en colères,
Puis la colère en désespoir, et, mornement,
Le désespoir lui-même, en découragement;
Elles ont empâté de leur glu monotone
Le pas qui manque et la vaillance qui tâtonne;
Elles ont enlizé les plus rudes vertus;
Elles ont fait buter les pieds les plus têtus;
Elles ont dégradé, de leurs mous tentacules,
Le bataillon qui charge en horde qui recule,
Le crâneur en froussard, l'homme en bête; elles ont
Sous l'ardeur la plus noble ouvert la trahison,
O boue! elles se sont lâchement agrippées
Aux plaques des fusils, aux pommeaux des épées,
Aux crosses des canons, aux jantes des convois;
Et, soumises dans l'ombre à de funestes voix,

1. Un aspect de la côte du Poivre. — 2. Poste de secours envahi par la boue.

L'HIVER AU FRONT

Elles ont fait, les jours où les attaques flambent
Aux fureurs de l'assaut de hideux crocs-en-jambes !

❀

On criait : « En avant ! », et l'on ne partait pas,
Car l'ennemi n'était pas là-haut, mais en bas,
O boue, ignoble boue, inexorable boue !
Nos canons dont tu as découragé les roues
Se taisaient, et nous avions beau, dans notre foi,
Conjurer le soleil, hélas, c'est toujours toi
Qui venais, jamais lui, le gagneur de batailles,
Toujours toi, l'implacable aux visqueuses entrailles ;
Même au temps des lilas, des roses, des genêts,
Même au temps des lauriers, c'était toi qui venais
Dans la fidélité vorace de ta haine,
Toi qui rampais, montais du bas-fond de la plaine
Par-dessus nos ferveurs, par delà nos drapeaux
Et qui, dans ta constance horrible et sans repos,
Courais, toujours mouvante et toujours affamée,
Comme une meute infâme aux jarrets de l'armée !

❀

Mais pour ton insondable et gluant appétit,
L'homme tout seul, ô boue, a paru trop petit ;

1. La tranchée envahie par l'eau, après une abondante pluie. — 2. Dans le bois détruit.

L'HIVER AU FRONT

Il t'a fallu le sol qu'il défendait quand même :
Il t'a fallu le cœur avec tout ce qu'il aime.
Des beaux jardins, des enclos frais, des calmes prés,
Des pâtis bienfaisants par le couchant pourprés,
Des pacages herbeux non loin des métairies,
Tu as fait d'innommables tourbières pourries,
Des cloaques remplis de ténébreux limons
Où Goethe eut fait grouiller des larves de démons.
Tu as tout pris parmi les plus chères des choses :
La murette veinée encore de ses roses,
Ce qui restait de la maison qui s'écroula,
Le vieux banc, le talus, tu as pris tout cela,
Le chemin creux, avec ses buissons d'églantines,
Où les chèvres, en entre-choquant leurs tétines,
Broutaient, la corne haute et le sabot nerveux,
La venelle où passaient les filles en cheveux,
La mare où, des naseaux, pendait un mucilage,
Tout ce décor fidèle et rêveur du village !...
Et tout cela n'est plus qu'un fangeux Valpurgis
Déchiqueté, coupé de pans d'ombre rougis,
Hanté confusément d'étranges formes noires,
De fantômes sortant d'on ne sait quels grimoires,
De cavaliers pensifs sur de sombres chevaux,
De chars poussés vers de fatidiques travaux,
Noirs cortèges qui vont, errant par longues files,
Naissant d'obscures profondeurs, qui se profilent,
Faits de noir peu à peu plus noir sur les hauteurs
Et qui passent avec de sinistres lenteurs !



Tu as fait plus, ô boue, et nous ayant, dans l'ombre,
Vêtus de ces aspects fumeux qu'ont les décembres,
Ton œuvre à demi faite et le mal te guidant,
Tu t'es perfidement immiscée en dedans,
Par-dessous notre chair et l'acier de notre âge,
Tu as attaqué l'âme et sali le courage,
Le cœur seul du héros, étant faîte et sommet,
Restait inaccessible à ton flot sombre ; mais...
Nous ne sommes pas tous des héros, pauvres hommes ;
Ou si du moins, parfois, presque tous, nous en sommes
A l'heure où le plus noir des pleutres marcherait,
Après l'ivresse vient le calcul, l'intérêt ;
Chacun tient à sa peau, toute âme à sa mollesse ;
L'un songe à son foyer, au labeur qu'il délaisse,
A son champ, à son patrimoine, à son outil ;
L'autre boude en geignant : « Ma mère ! » ou « mon petit ! » ;
L'avenir est maussade et la vie est gâchée ;
On rumine sa peine au fond de la tranchée :
On se tait, on regrette, on grogne, on se souvient...
C'est à ces moments-là, crapule, que tu viens,
Quand les ressorts sont détendus, la foi tombée,
Quand on est là, si loin de la bonne flambée,
Si loin de tout bonheur, si loin de tout plaisir,
Que tu viens tout souiller, ronger, pourrir, moisir,
Et que tu mets en nous, comme la rouille aux armes,
Tous les ennuis, toutes les nuits, toutes les larmes !

GEORGES DELAQUYS

1. Le lancement d'une torpille. — 2. Chemin de planches sur un sol boueux.

L'HIVER AU FRONT



Composition de Lucien JONAS.

LE DÉPART POU



LA TRANCHÉE

Dans un village des environs de Verdun, à proximité du front, ceux qui montent aux tranchées reçoivent les encouragements de leurs camarades.



La Fontaine, par Rigault.

Jean de La Fontaine

Il est fort à la mode cette année... Tandis que le poète Jean Richepin analyse son caractère et son œuvre dans une série de vivantes et savoureuses leçons, le dramaturge Sacha Guitry vient de porter à la scène quelques épisodes de sa vie éparpillée et nonchalante. La Fontaine était distrait, flâneur, épris de liberté, assez rebelle à l'accomplissement du devoir quotidien. La sublimité de son génie a servi d'excuse à beaucoup d'erreurs. Mais s'il n'avait pas l'esprit d'ordre et de conduite, il avait de la délicatesse, du courage. Il défendit Fouquet contre d'impitoyables persécuteurs et s'attira de la sorte des inimitiés puissantes. Il endura avec patience l'humeur difficile de sa femme et s'il ne fut pas envers elle exempt de reproche, on ne saurait lui refuser le bénéfice de quelques circonstances atténuantes. M. Sacha Guitry lui prête dans son spirituel ouvrage un rôle très sympathique, qu'il joue lui-même, d'ailleurs, en perfection. Il le montre amoureux, un peu volage, sentimental, recherché, adulé (car il est déjà célèbre) des plus grandes dames du royaume... La plus fameuse de ses protectrices, Mme de la Sablière, lui propose d'accepter un logement chez elle et le supplie de ne point repousser cette offre. M. Sacha Guitry les met tous deux en présence. Et voici les propos charmants qu'il leur prête :

LA FONTAINE

(Il lit ce qu'il vient d'écrire.)

Me voici, rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi, pour qui tant de fois, elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé !
Que faire?... Mon Destin est tel qu'il faut que j'aime!
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet et fécond en nouvelles amours...
Il aime à s'engager mais non pas pour toujours!
Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune...
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune.

(Alors, seulement, il s'aperçoit que Mme de la Sablière est entrée depuis un instant et qu'elle l'écoute.)

LA FONTAINE. — Oh! Madame... je ne pensais pas que l'occasion me serait sitôt fournie de pouvoir vous lire les vers que je viens d'écrire à l'instant pour vous!... Quoi, vous venez chez moi, Madame? Je suis indigne de l'honneur que vous me faites... et j'ose à peine vous demander de prendre place dans ce réduit plus que modeste, hélas!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Je voulais vous voir chez vous, Monsieur de la Fontaine!... On m'avait si souvent parlé de « la Chambre des Bustes »... que, ma foi, n'y tenant plus, j'ai commis l'indiscrétion de venir troubler votre travail...

LA FONTAINE. — Vous ne le troublez pas, Madame... et votre visite va singulièrement le faciliter, je vous jure!... Ah! Madame..., depuis l'autre semaine..., depuis que le Destin m'a mis sur votre route et que j'ai eu le bonheur de vous voir un instant et de causer seul à seul avec vous..., il me semble que je brûle... et le désir que j'avais de vous revoir...

Mme DE LA SABLIÈRE. — ...correspond sans doute à celui que j'avais moi-même... et moi je suis venue!

LA FONTAINE. — ...et je vous écrivais!... Et j'allais vous donner le meilleur de moi-même, plût à Dieu, Madame, qu'un jour nous fussions quittes!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Eh bien, faites ce que je vais vous demander!

LA FONTAINE. — Vous ne me le demanderez pas deux fois!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Ecoutez..., voilà..., je voudrais... heu...

LA FONTAINE. — J'aurai vu rougir Mme de la Sablière...

Mme DE LA SABLIÈRE. — Vous en parlez comme d'une action d'éclat...

LA FONTAINE. — C'est tellement éclatant!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Laissez-moi parler...

LA FONTAINE. — Mais j'écoute, Madame.

Mme DE LA SABLIÈRE. — Oui, mais... cessez de me regarder...

LA FONTAINE. — Cessez d'être jolie. Madame...



Mlle Frévalles (Mme de la Sablière).

(Photos Manuel.)



M. Sacha Guitry (La Fontaine).

Mme DE LA SABLIÈRE. — Vous me troublez...

LA FONTAINE. — Je l'espère bien!... Laissez votre main, Madame, sur ce livre... et pendant un instant je ne vous regarderai pas! *(Elle fait ce qu'il lui demande.)* J'écoute...

Mme DE LA SABLIÈRE. — Je voudrais, Monsieur de la Fontaine, que vous veniez chez moi...

LA FONTAINE. — Chez vous, Madame?

Mme DE LA SABLIÈRE. — Oui...

LA FONTAINE. — Quand cela?

Mme DE LA SABLIÈRE. — Dès demain...

LA FONTAINE. — Je vais vous répondre franchement, Madame... Ayez pitié de moi... et ne m'invitez pas s'il y a trop de monde! Je fais mauvaise figure dans tous ces grands repas..., je garde obstinément le silence... et je parais maussade!... Certes, je suis très sensible aux honneurs qu'on veut bien me faire... Mais je n'aime pas que l'on m'invite en se disant : « La Fontaine est très drôle! »... car si parfois je le suis... je cesse instantanément de l'être dans ces conditions!... Il y a à mon avis des plaisirs qu'on ne partage pas... et si j'avais un jour, l'honneur de vous avoir à ma table, Madame, je choisirais, tenez... la plus petite afin que nous soyons seuls tous deux!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Oh! je sais..., je sais quelles sont vos idées là-dessus! Je sais même que l'autre jour, chez des amis à moi vous avez dit un mot terrible et charmant... Vous aviez observé pendant tout le repas un silence navrant... et sitôt qu'il fut terminé, vous vous êtes levé de table en disant qu'il fallait vous excuser, mais que vous aviez un rendez-vous à trois heures, à l'Hôtel de Bourgogne!... On vous fit alors observer que vous aviez tout le temps... et vous avez répondu : « Oui, mais j'ai l'intention de prendre le chemin le plus long pour y aller ! »

LA FONTAINE. — J'ai eu, en effet, la grossièreté de répondre cela, Madame!... On répète mes mots, déjà!... C'est la gloire!... Je souhaite que dans l'avenir, on ne m'en attribue pas qui soient mauvais!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Soyez tranquille, Monsieur, on reconnaîtra toujours les vôtres!... Je ne veux donc pas commettre l'imprudence de m'exposer à un mot pareil... et ce n'est pas à déjeuner que je viens vous inviter... non! non. Je voudrais bien davantage!... Je sais parfaitement qu'on se dispute à Paris la joie de vous avoir..., mais ce n'est pas ce sentiment qui me guide... et je souffre sincèrement de vous savoir mal logé... Ecoutez-moi, je ne cherche pas à vous avoir..., non ; je voudrais vous savoir plus à votre aise..., plus heureux..., vous que j'admire tellement... et je voudrais vous voir accepter

tout simplement, ce que je vais vous proposer.... Je...

LA FONTAINE. — Vous tournez autour du pauvre, Madame ?

Mme DE LA SABLIÈRE. — A quelques pas de ma maison.... dans mon jardin... je possède un pavillon absolument isolé... et que j'ai fait installer pour vous...

LA FONTAINE. — Pour moi, Madame?

Mme DE LA SABLIÈRE. — Oui!... Vous y seriez parfaitement tranquille pour travailler et pour y vivre à votre guise!... Certes, vous devez trouver ma proposition un peu...

LA FONTAINE. — Mais je la trouve exquise, Madame... et la plus naturelle du monde!... je n'ose pas vous dire que je l'attendais..., mais elle ne me surprend nullement!...

Mme DE LA SABLIÈRE. — Vous acceptez?

LA FONTAINE. — Si j'accepte, Madame.. Mais à la première heure je serai chez vous demain!... Rien ne me retient ici, Madame!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Vraiment?

LA FONTAINE. — Vraiment!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Alors... Quelles sont les choses indispensables que je dois faire prendre ici?

LA FONTAINE. — Quelques livres, Madame,


(Phot. Gerschel.)

Mme Charlotte Lysès (Mme de La Fontaine).

qui ne me quittent jamais... ; hormis eux, de l'encre et du papier... rien ne saurait me manquer!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Alors, puis-je dire à mon valet de pied qu'il monte et qu'il emporte tout de suite vos livres chez moi?

LA FONTAINE. — J'allais vous en prier!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Quelle joie!

LA FONTAINE. — Avouez que la duchesse de Bouillon va en mourir, Madame, de dépit?

Mme DE LA SABLIÈRE. — Oh! mais je compte sur plusieurs morts cette semaine!... Ah! quand elles sauront que La Fontaine est chez moi!!! Oh!... Et Ninon de Lenclos!!!

LA FONTAINE. — Mon ennemie...

Mme DE LA SABLIÈRE. — Oui... oh!!!

LA FONTAINE. — Mais pourquoi me déteste-t-elle?

Mme DE LA SABLIÈRE. — Ah! dame... faites-lui la cour!

LA FONTAINE. — Aïe!

Mme DE LA SABLIÈRE. — Et tuez-vous pour elle au moins une fois!

LA FONTAINE. — Oh! non... je me connais..., je me manquerais... et elle viendrait m'achever!...

Mme DE LA SABLIÈRE. — A demain ..

LA FONTAINE. — A demain, Madame, je vous accompagne...

SACHA GUITRY.



La porte de Brandebourg et la place de Paris, où se trouve l'ambassade de France.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite)

AU CŒUR DE BERLIN : « UNTER DEN LINDEN ». PALAIS ET MONUMENTS. — LE CULTE DE LA FORCE. LA REVANCHE DU DROIT.

Paris a les Champs-Elysées, Pétrograd la Newsky, Rome le Corso, Londres le Strand..., *aber Berlin!* vous diront les Prussiens avec cet orgueil insupportable qui n'a d'égal que leur naïveté, Berlin a *Unter den Linden!* Ils vous parleront de son « *herrlicher Anblick* », de son aspect magnifique, et si votre interlocuteur est un savant attaché à quelque musée de la Cour, il ajoutera avec ce pédantisme lourd qui caractérise leur race à bésicles : « *Via Triumphalis!* » La voie triomphale! En réalité, les *Linden* sont une simple promenade large d'une cinquantaine de mètres et déroulant sur un peu plus d'un kilomètre deux voies carrossables bordées de quatre rangées d'arbres, de terre-pleins et de trottoirs. Si les Berlinois en sont fiers, ce n'est point qu'elle renferme quelques splendeurs architecturales ; ce n'est point parce qu'elle offre avec la ceinture de ses palais et musées une certaine perspective pittoresque contrastant avec la physionomie géométrique de la ville aux rues « d'exposition universelle », droites, plates, monotones et policées!

Non, mais pour mille raisons, ce mail d'allure bourgeoise prend à leurs yeux un caractère de grandiose mystique qui nous échappe ; il est pour eux l'artère centrale, historique, non seulement de la capitale, mais de la Prusse, de l'empire; il est le boulevard, le bastion de l'Etat, car de la porte de Brandebourg au château royal avec la Wilhelmstrasse qui y aboutit, les *Linden* renferment toutes les grandes grandes usines politiques, militaires, administratives du monstrueux organisme ; c'est là dans une petite salle du ministère de l'Intérieur que fonctionne le « bureau de l'opinion publique » où les directeurs de journaux viennent attendre humblement des ordres ou recevoir de la copie ; c'est là dans une pièce du ministère de la Justice que se trament les mille fils invisibles de ce réseau d'espionnage, le plus parfait qui fut jamais ; c'est là que se trouve l'hôtel de Blücher, de ce Prussien brutal qui, en 1814, annonçait qu'il avait pénétré dans Paris comme « dans une maison de Satan, la cité du vice et du crime, la Babylone d'enfer » qu'il voulait châtier « comme une agglomération de bandits

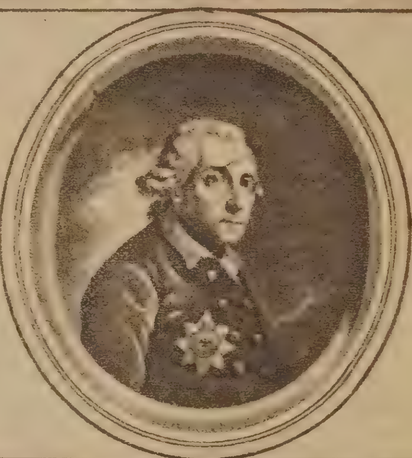
(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.



Le palais de l'Arsenal, à l'extrémité d'« Unter den Linden ».

et d'athées ». C'est là que s'élève la résidence du chancelier de fer, de cet homme dont la devise d'apache : « Par le fer, par le feu, par le sang » ne fut pas un vain mot ; c'est là que se trouve l'aire de l'aigle, le château royal, et celui de l'aiglon, le kronprinz ; et, rapprochement logique qui n'a rien d'imprévu, leurs deux palais font face à celui de Mars, à l'Arsenal ! C'est là qu'avant la guerre vous auriez pu apercevoir l'empereur se prélassant sur les coussins de son automobile jaune que l'on reconnaissait de loin, grâce au fanion rouge à l'aigle prussien, ou jaune à l'aigle impérial, et au signal d'une trompe à trois tonalités — tatu-tato — au son duquel les agents s'immobilisaient en claquant des talons, les officiers et soldats cloués sur place saluaient, la main à la visière, les bourgeois se découvraient, les dames s'inclinaient le nez à terre, les voitures s'arrêtaient... Les Linden ? *Via Triumphalis !* Mieux encore : *Via Sacra !* La voie sacrée pour tous ces caporalisés d'Allemands !





Je tiens à surprendre dès mon arrivée la physionomie des Linden pendant la guerre ; aussitôt sorti du petit hôtel où je suis descendu la veille, près de la place de Potsdam, après un méchant déjeuner de pain K et de confitures acides, j'ai pris la rue de Koeniggrætz, jusqu'à l'Arc de triomphe berlinois : cette plate imitation des Propylées d'Athènes, bâtie en 1789, la porte de Brandebourg. Le faîte de cette construction est surmonté d'une Victoire dorée dirigeant un chariot enlevé par le galop de quatre coursiers : ce quadrige avait, après Iéna, pris le chemin de Paris, d'où les Prussiens le rapportèrent en 1815...

...Victoire aux ailes embrasées
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !...



Et tandis que je traverse la voûte, alors que la promenade se déroule devant moi jusqu'au château royal, un tableau s'échafaude brusquement comme une vision — spectacle inoubliable — les Poilus casqués d'acier, drapés de bleu se succédant en théories martiales le long de l'avenue au rythme clair et léger des clairons !

Je les vois défiler, les Poilus, avec leur démarche naturelle, aisée, malgré l'heure solennelle, avec leur allure souple, légère, rapide, contrastant avec toute la physionomie de ce décor prussien, rectiligne, à angle droit qui depuis un siècle a vu chaque jour se dérouler, grotesque, la parade des gardes brandebourgeois, s'avançant avec leurs gestes d'automates et tendant brusquement leurs jambes comme un I au sifflotement aigre des fifres et aux tam-tams de leurs tambours grêles... Je les vois, chasseurs, cuirassiers, spahis, caracolant dans l'avenue, sanctionnant la revanche du Droit par leur présence au milieu de ces palais prussiens, sanctuaires du culte de la Force... Je l'entends, le chant de liberté, la *Marseillaise*, s'épandant en ondes sonores du Brandenburger Thor au Palais royal, faisant claquer des dents, là-bas, sur leurs socles de marbre, les deux sinistres vieillards : Frédéric II, le cynique des cyniques et l'Attila prussien, Blücher ! Et devant ce tableau que j'évoque, je songe aussi que seule sa réalisation pourra consacrer la victoire alliée, que seule l'apparition des légions des Gaules dans cette artère historique de la Prusse ébranlera chez les Germains le dogme de la supériorité et de l'infaillibilité de leur race, et que rien ne servira de meilleur parafe final à la guerre mondiale, et ne soulignera mieux la débâcle teutonne !

DANS LES ALLÉES DÉSERTES. — L'AMBASSADE DE FRANCE. VISITE A L'ARSENAL : TROPHÉES D'AUJOURD'HUI... ET D'HIER.

A cette heure matinale, cependant, malgré la douce clarté d'une matinée d'automne, la promenade des Linden n'est guère animée ; sans doute les milliers de commis des offices impériaux d'alimentation, les fonctionnaires des comités de réquisition, de contrôle des prix, de toute cette organisation phalanstérienne née avec la guerre et poussée à l'exagération la plus tyrannique, sont-ils à leurs bureaux, divisant, répartissant dès l'aube, à un gramme près, les denrées alimentaires de l'empire, recherchant ainsi pour satisfaire l'estomac de chacun, à grand renfort d'articles, de règlements, de paragraphes et de sous-paragraphes, la solution idéale qui se dérobe toujours, qui fuit devant leurs yeux, chaque fois qu'ils croient la saisir, comme l'eau des Danaïdes... Quelques bourgeois se promènent lentement dans les allées, et sur les bancs des blessés convalescents reposent leurs membres douloureux et font la causette avec quelques filles... Un petit mail de ville de garnison pendant la guerre, et cependant les Linden furent le théâtre de mille scènes diverses depuis le début des hostilités, de drames patrio-

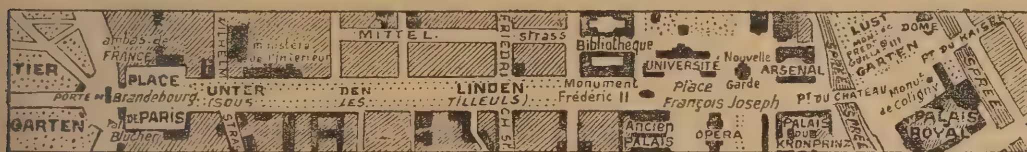
1. Façade du Palais Impérial. — 2. Le grand Frédéric. — 3. « Unter den Linden »

CHEZ L'ENNEMI

tiques d'abord, en été 1914, alors que *le* peuple affluait devant le palais de ses maîtres pour y chanter l'hymne d'orgueil : le *Deutschland über alles* et y pousser les trois *Hoch! Hoch! Hoch!* consacrés ; de tragédie ensuite, car c'est également là que, en décembre 1915, l'on vit passer des processions de femmes se dirigeant vers le palais de l'empereur en criant : « Du pain ! Du pain ! » jusqu'à ce que la police les eût proprement chargées et dispersées, sabre au clair; scènes de comédie, enfin, de bluff, alors que l'ordre de pavoiser et de se réjouir tombe des lèvres impériales, après la prise de quelque Douaumont ou le retour d'un *Deutschland*, et que les fidèles sujets obéissent, ornant d'oriflammes et de bannières les façades des palais et des musées, que les cuivres lancent à tous les vents leurs marches triomphales..., tandis que tout près, à Moabit ou dans les faubourgs, dans les « Bellevilles » de la capitale teutonne la misère augmente, la faim frappe à la porte, les deuils s'accumulent au foyer.

Prusse, Moltke, Manteuffel réapparaissent pour mieux « corser » sans doute les trophées de la guerre actuelle; c'est ainsi que j'ai pu relire sur des feuilles jaunies, mais précieusement conservées, les communiqués officiels de jadis : la prise de Sedan, la bataille de Gravelotte... Fallacieux passe-temps pour ces vaincus de la Marne !

Je franchis la Sprée sur ce pont du château si grotesquement surchargé de groupes de marbre symboliques, de Victoires et de Déesses, que le populaire l'a surnommé le «Pont des Poupées»; entre deux rangées de dalles noirâtres et moussues, la rivière — non, le canal, le fossé plutôt — étale ses eaux boueuses et stagnantes : me voici devant le Palais royal, l'ancienne résidence des rois de Prusse, primitivement simple donjon auquel les adjonctions successives de styles différents, suivant la destinée de la monarchie, ont donné l'aspect d'une construction hétéroclite et bâtarde. En face du Lustgarten (jardin de plaisance), la manie d'exposition des trophées de



Plan d' « Unter den Linden », avec ses palais, ses monuments et les voies transversales.

Je descends lentement l'avenue; voici, à gauche, une construction du dix-huitième siècle, avec un perron à colonnes : c'est l'ambassade de France. Ses volets sont discrètement clos et dans le cadre qui l'entoure, elle semble quelque belle étrangère exilée sous un ciel inclément. Plus loin, tout autour de la statue du vieux Fritz (Frédéric II) sont exposés six canons belges, ancien modèle, aux âmes rouillées, sans pare-balles; sur son socle, le roi philosophe semble les couver de son regard faux et mauvais. Au pied du perron surélevé du palais du kronprinz, deux 75 français ont attiré tout un attroupement de curieux qui ne manquent pas avant de partir d'en tâter la culasse ou la volée grise.

J'entre à l'Arsenal. Dans la grande salle d'entrée se trouvent réunis quelques trophées allemands ! Trophées ? Ce mot impliquait jusqu'ici la part la plus riche du butin, les marques les plus sensibles du succès ; mais dans cette guerre à la mélinite et au pétrole, ils se trouvent réduits à des amas d'aciers tordus et brisés...: ils furent à la bataille; leur honneur est sauf. Quelques grenades françaises ont été exposées sous vitrine. L'empereur a fait réserver tout un côté du local, en face de la porte d'entrée, pour les « curiosités » des champs de bataille : un fusil allemand, par exemple, dont une grenade a arraché le bois et ployé l'acier en une sorte de faucille; un autre a été frappé en plein canon par une balle qui est venue se loger près de la chambre à cartouches... sans blesser le tireur, dit une note. Quelques drapeaux alliés ont été réunis en faisceaux ; des inscriptions sur étiquettes racontent comment et où ils furent pris; celle de l'étendard du 108e d'infanterie russe rapporte qu'un officier arracha la soie de sa bannière et la dissimula autour de son corps jusqu'au moment où elle fut découverte et reclouée à la hampe.

L'exposition et toutes ses merveilles n'arrive pas cependant à satisfaire la fringale de gloire et de triomphe des Berlinois. Ils ont recours au passé. 1870 ressuscite aux vitrines, le long des parois; les tableaux de la « Grande Année », Napoléon III, Thiers, Favre discutant avec Bismarck, Guillaume Ier, le prince royal de

guerre a fait aligner tout le long de l'édifice une vingtaine de canons russes et, comme pour les pièces françaises et belges, des groupes de soldats, de bourgeois et d'enfants les entourent, flattés : des cercles se forment également autour d'un lot de mitrailleuses qui tordues, rouillées, bossuées n'ont plus l'air que d'un amoncellement de ferraille! Il n'empêche; ces gens-là ont reçu une éducation à tel point empreinte du culte de la force, ils sont atteints à un tel point de boulimie du « militaire », leur appétit des choses de guerre est si grand que, pendant de longues minutes, ils s'abîment en contemplation devant un tel spectacle.

Dominant la scène, flanqué d'un côté de l'Arsenal, de l'autre du Château royal, le Dôme de Berlin — onze millions de marks ! dit mon guide qui n'omet jamais le coût des monuments — est bien le temple qui convient au nouveau culte, à cette religion qui, avec la guerre, s'est transformée en un instinct purement politique ! De suite, dès que je pénètre dans l'édifice, par hasard ouvert, dès mes premiers pas je me rends compte que je suis dans l'église de l'empereur, du kronprinz, de la cour, de la camarilla militaire; car ce ne sont point des saints, ni des prophètes, que l'impérial architecte (l'empereur lui-même a fait les plans de l'édifice) a juchés là-haut dans les niches, mais d'imposants guerriers, Albert de Prusse, Joachim II, Frédéric le Sage, tous bardés de fer, les mains croisées sur le pommeau de leur épée comme pour témoigner jusqu'en ce lieu saint de toute la suprématie de la force sur le droit. La pointe même d'un glaive domine la chaire !... Quel cadre digne de l'éloquence des nouveaux apôtres de cette religion pathologique! Comme ce décor souligne bien ces paroles que Dryander, le prédicateur de la cour, citant Moltke, débitait au début de la guerre aux fidèles rassemblés, comme si c'eût été un texte évangélique : « La guerre est sainte. C'est une des lois sacrées du monde ! Elle entretient chez les hommes tous les grands, tous les nobles sentiments : l'honneur, la vertu, l'abnégation, le courage... »

(A suivre.) ?

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA RÉPONSE DES ALLIÉS AU PRÉSIDENT WILSON

La réponse des Alliés aux suggestions américaines a suivi de près leur conférence de Rome marquée elle-même par un dernier ultimatum à la Grèce.

C'est à la France que revenait encore une fois l'honneur d'être le porte-parole du droit, de la civilisation, et le document que, dans la journée du 10 janvier, M. Briand remettait à l'ambassadeur des Etats-Unis, avec, à ses côtés, le représentant de la Belgique dont la présence était à elle seule un « symbole », remplit et au delà la tâche glorieuse qu'elle avait assumée.

Après lui il ne peut, en effet, rester de doute sur le bon droit des nations en guerre contre l'Allemagne et sur les raisons qui les obligent à poursuivre la lutte qui leur fut imposée, à ne déposer les armes que lorsqu'ils pourront dicter leur paix, celle qui assurera la sécurité de l'Europe, apportera les *réparations*, les *restitutions* et les *garanties auxquelles leur donne droit l'agression dont la responsabilité incombe aux puissances centrales et dont le principe même tendait à ruiner leur sécurité*, une paix *permettant*, en un mot, *d'établir sur une base solide l'avenir des peuples européens*. Et, ne combattant pas *pour des intérêts égoïstes*, mais *pour la sauvegarde du droit et de l'humanité*, cette *paix leur paraît aujourd'hui impossible*. Certes, les Alliés se rendent compte des pertes et des souffrances que la guerre fait supporter aux neutres comme aux belligérants, ils les déplorent, cependant ils n'en sont pas responsables. Ils n'ont voulu ni provoqué la guerre et tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'en réduire les dommages.

Dans son souci d'impartialité, le président des Etats-Unis avait paru confondre leurs buts de guerre avec ceux de l'Allemagne, et ils s'élèvent amicalement contre cette assimilation :

« S'il y a, disent-ils, un fait historique établi à l'heure actuelle, c'est la volonté d'agression de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie pour assurer leur hégémonie sur l'Europe et leur domination économique sur le monde. L'Allemagne a prouvé, par la déclaration de guerre, par la violation immédiate de la Belgique et du Luxembourg et par la façon dont elle a conduit la lutte, son mépris systématique de tout principe d'humanité et de tout respect pour les petits Etats ; à mesure que le conflit a évolué, l'attitude des puissances centrales et de leurs alliés a été un continuel défi à l'humanité et à la civilisation. Faut-il rappeler les horreurs qui ont accompagné l'invasion de la Belgique et de la Serbie, le régime atroce imposé aux pays envahis, le massacre de centaines de milliers d'Arméniens inoffensifs, les barbaries exercées contre les populations de Syrie, les raids des zeppelins sur les villes ouvertes, la destruction par les sous-marins de paquebots et de navires marchands, même sous pavillon neutre, le cruel traitement infligé aux prisonniers de guerre, les meurtres juridiques de miss Cavell et du capitaine Fryatt, la déportation et la réduction en esclavage des populations civiles, etc...? L'exécution d'une pareille série de crimes, perpétrés sans aucun souci de la réprobation universelle, explique amplement au président Wilson la protestation des Alliés. »

Comme le souhaitait le président des Etats-Unis, à la noble inspiration de qui ils rendent hommage, les Alliés, contrairement à l'Allemagne, exposent, *affirment en pleine lumière leurs « buts de guerre »*. Ces buts sont connus et ne seront exposés dans le détail qu'à l'heure des négociations ; mais, dit la note, « le monde civilisé sait qu'ils impliquent, de toute nécessité et en première ligne, la restauration de la Belgique, de la

Serbie et du Monténégro et les dédommagements qui leur sont dus ; l'évacuation des territoires envahis en France, en Russie, en Roumanie, avec de justes réparations ; la réorganisation de l'Europe, garantie par un régime stable et fondée aussi bien sur le respect des nationalités et sur le droit à la pleine sécurité et à la liberté de développement économique que possèdent tous les peuples, petits et grands, que sur des conventions territoriales et des règlements internationaux propres à garantir les frontières terrestres et maritimes contre des attaques injustifiées ; *la restitution des provinces ou territoires autrefois arrachés aux Alliés par la force ou contre le vœu des populations ;* la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains et des Tchéco-Slovaques de la domination étrangère ; l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs ; le rejet hors d'Europe de l'empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale. » Les deux lignes que nous soulignons n'ont pas besoin de commentaires; elles iront au cœur de tous les Français.

Les Alliés se défendent de vouloir l'extermination des peuples allemands et leur disparition politique. Ils cherchent seulement à soustraire l'Europe aux convoitises brutales du militarisme prussien. « Ce qu'ils veulent, avant tout, c'est assurer la paix sur les principes de liberté et de justice, sur la fidélité inviolable aux obligations internationales, dont n'a cessé de s'inspirer le gouvernement des Etats-Unis. Unis dans la poursuite de ce but supérieur, les Alliés sont déterminés, chacun et solidairement, à agir de tout leur pouvoir et à consentir tous les sacrifices pour mener à une fin victorieuse un conflit dont ils sont convaincus que dépendent non seulement leur propre salut et leur prospérité, mais l'avenir de la civilisation même. »

Une note où le gouvernement du roi Albert rappelle le viol dont la Belgique fut victime et son affreux supplice de deux ans, où il proclame son droit à l'existence et sa volonté de n'accepter la paix qu'autant qu'elle consacrera son indépendance, ajoute encore à l'éloquence, à la vérité du plaidoyer européen. C'est, après le langage du droit, le cri de la martyre. L'un et l'autre seront entendus.

LE JEU ALLEMAND — UNE NOUVELLE NOTE AUX NEUTRES

Dans l'espérance bien vaine d'atténuer ce plaidoyer dont ils prévoyaient la puissance, nos ennemis se sont empressés de saisir eux-mêmes les neutres d'une note qui n'est, bien entendu, que tartuferie et mensonge. Très discrets — et pour cause — sur les origines de la guerre, l'histoire, disent-ils, jugera, ils plaident non coupables, ils osent accuser la Belgique d'avoir provoqué son sort. Ils prétendent que « dès avant la guerre, elle s'était appuyée au point de vue militaire sur l'Angleterre et la France », ils ont l'ignominie d'affirmer que les violences odieuses des armées allemandes furent simplement des mesures nécessaires à leur sécurité militaire. De son côté, l'Autriche déclare impudemment qu'elle donna toujours des preuves de longanimité vis-à-vis des menées toujours plus hostiles et agressives de la Serbie ». Mais quels mensonges les empires centraux ne profèrent-ils pas! L'Angleterre mènerait la guerre à l'encontre des lois de l'humanité, elle opprimerait les Irlandais, et l'on nous reproche à nous-mêmes l'emploi des troupes de couleur. Ce plaidoyer misérable se termine par des promesses tout à fait plaisantes. La paix allemande serait le signal d'un nouvel âge d'or. Les pays que l'Allemagne a violentés, spoliés, deviendraient de véritables eldorados. Et cela seul montre toute la fausseté du nouveau piège tendu aux neutres.

Car la manœuvre est évidente, elle ne réussira d'ailleurs pas plus que la première.

L'ULTIMATUM A LA GRÈCE

La conférence de Rome ne pouvait pas ne pas avoir un caractère décisif au double point de vue diplomatique et militaire. Tout l'indiquait : sa soudaineté, son absence de protocole et la participation même des généraux Milne et Sarrail, ainsi que de l'ambassadeur d'Angleterre à Athènes, sir Francis Elliot. Et dès le lendemain, en effet, des conversations romaines les puissances de l'Entente adressaient au gouvernement du roi Constantin un ultimatum de forme nettement comminatoire cette fois, et tel qu'y provoquait la réponse dilatoire des ministres athéniens aux demandes de l'Entente. On sait qu'après le guet-apens du 1er décembre celle-ci demanda le rappel dans le Péloponèse des unités grecques concentrées à Larissa sur le flanc du général Sarrail, et que le roi Constantin y consentit. Mais les effectifs qui passèrent par Corinthe étaient aussi réduits que possible, aucune artillerie ne les accompagnait; après avoir gagné le Péloponèse, les officiers regagnaient la Grèce continentale. C'était une pure comédie et, le 31 décembre, les puissances protectrices revinrent à la charge et réclamèrent le transport de toute l'artillerie grecque dans le Péloponèse, ainsi que les réparations dues à nos marins et l'élargissement des vénizelistes retenus en prison. Leur sommation ne comportait pas de délai, et le cabinet Lambros n'y donna pas de réponse. Ce n'est que le 6 janvier, après une nouvelle note des Alliés, qu'il le fit, et pour tout remettre en question. Il allait jusqu'à prétendre que le rétablissement de tout contrôle serait une insulte à la Grèce. Bref, son mémorandum fut jugé comme un monument d'inconscience auquel un ultimatum était la seule réplique ; et cette fois l'Italie, dont on connaît les premières réserves, s'y associa complètement. Les Alliés étaient prêts à toutes les éventualités. Mais Constantin s'est encore incliné, au moins en apparence.

LA BATAILLE DU SERETH ET LA DIVERSION DE COURLANDE

La lutte russo-roumaine est définitivement entrée dans une phase nouvelle. Les deux têtes de pont entre lesquelles les armées russes aidèrent à l'écoulement des forces en retraite, Braïla et Focsani, ont succombé l'une après l'autre, et c'est sur le Sereth maintenant que cette lutte se déroule. Braïla était intenable depuis la perte de Matcin ; ses défenses, orientées à l'ouest et au nord du côté des marais du Sereth, ne la couvraient pas contre une attaque venue de l'intérieur, et les Russes, après en avoir détruit les approvisionnements, sont allés prendre position sur la rive gauche du Sereth. Les forts de Focsani n'étaient guère plus utilisables, et nos alliés n'ont même pas songé à défendre la ville, après la perte de leurs positions d'Odobesti et de la Milcova. Rompus sur les deux angles que formaient leurs lignes, ils se retirèrent sur la Putna après un simple simulacre de résistance sur le canal d'Odobesti à Focsani, puis sur le Sereth lui-même, le Sereth dont les Allemands tentaient vainement, à l'heure où j'écris, de forcer les passages. La prise de Namolosa leur permettrait notamment de couper la ligne de Galatz à Jassy, leurs deux buts stratégiques immédiats. Tandis, au reste, que sur le Sereth les Russes demeurent sur la défensive, ou en disputent la traversée, ils entament en Courlande, à l'ouest de Riga, une offensive d'assez large envergure, et un coup de surprise aurait déjà conduit les troupes du général Rousski à Kaluzeem, sur la route même de Mittau, l'occupation de cette ville serait même imminente. En tout cas, la poussée est réelle, et ne peut que détourner les réserves allemandes en marche vers la Roumanie.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

Lettres à un Jeune Français, par LOUIS BARTHOU. — *Albert et Elisabeth de Belgique*, par MARIA BIERMÉ.

Dès les premiers jours de la guerre, la France a vu se dresser magnifiquement pour la défense de son idéal national des hommes appartenant à une rare élite, et qui, de toute leur âme, se sont appliqués à grandir la nation à ses propres yeux. Sans assumer de responsabilités dans la direction de la guerre, en marge, pourrait-on dire, de l'action officielle, ne tenant leur autorité que du prestige de leur passé et de l'éclat des services rendus à la chose publique, ils ont consacré le meilleur de leurs forces à maintenir l'esprit du peuple à la hauteur de la tâche immense que lui assigne l'Histoire. Ils sont quelques-uns ainsi dont le rôle tout personnel est considérable dans l'épreuve que nous subissons, parce qu'ils nous ont appris à regarder constamment au fond de nous-mêmes ; parce que chacune de leurs paroles a suscité un peu plus de vaillance en nous et nous a mieux imprégnés de cet esprit de sacrifice qui est l'expression la plus haute et la plus saine de l'amour sincère de la Patrie. Si le moral populaire a remarquablement résisté à trente mois de campagne ; si devant les ruines et les charniers nous n'avons pas eu une heure de défaillance, c'est, pour une large part, à la parole claire et nette de ces maîtres de la foule qu'on le doit. Ils n'ont jamais désespéré des vertus de la race, et ils ont trouvé les mots par lesquels, aux yeux des plus simples, s'éclaire aux heures graves le geste des hommes.

M. Louis Barthou est au premier rang de cette élite, et nul peut-être n'a apporté plus de réconfort à l'âme nationale en ces tragiques circonstances. Les lecteurs des *Annales* connaissent bien les *Lettres à un Jeune Français*, parues ici même, et que l'auteur vient de réunir en volume. Ils les reliront non seulement pour le plaisir littéraire qu'ils y trouveront, mais encore et surtout pour s'imprégner de toute la noblesse qui se dégage de ces pages, pour toute la force morale qu'on y puise. « Nous traversons une heure, dit M. Barthou, où c'est le devoir de chacun d'aller jusqu'au fond de lui-même pour donner à la France ce qu'il a de meilleur et pour solliciter d'un effort vigoureux ce qu'il peut y avoir de meilleur chez les autres. » C'est tout le programme de ce livre d'ardente foi patriotique. Dans ces conversations familières avec un jeune Français, où tous les sujets s'offrant naturellement du fait de l'actualité sont abordés avec une belle franchise, M. Louis Barthou se livre tout entier. Ce n'est plus l'homme d'Etat qui se dresse devant nous, ni le grand orateur, ni l'écrivain subtil, c'est un homme de notre temps sachant observer fidèlement la vie qui passe, réfléchissant à l'effort des êtres et à l'aspect des choses, cherchant loyalement le pourquoi et le comment de tout ce qui nous émeut jusqu'aux entrailles. Comment le passé se reflète dans le présent ; pourquoi le devoir est partout ; dans quelle mesure la guerre rapproche les conditions, ces pages

nous le révèlent avec une simplicité touchante, parce que ce sont les raisons du cœur que l'auteur invoque puissamment pour résoudre chaque cas de conscience. M. Barthou confesse qu'il juge la vie sans amertume comme sans enthousiasme, mais que, du moins, il a appris à la regarder en face. De là une philosophie saine, considérant l'homme à sa valeur réelle, ni trop haut, ni trop bas, fixant en quelque sorte l'idéal auquel il faut tendre comme un prolongement logique de la réalité que nous devons atteindre par notre propre perfectionnement. C'est un livre de courage et de sagesse, parce que c'est un livre de vérité.

Le grand mérite de M. Louis Barthou dans cette œuvre, est qu'il ait pu la soutenir jusqu'au bout dans une parfaite unité d'inspiration, sans tomber jamais dans la monotonie ou l'aridité. Il fallait sa haute culture littéraire pour expliquer avec cette précision les événements actuels par les leçons du passé, comme il le fait dans son heureux rappel d'une page de Démosthène ; il fallait sa sensibilité, pour traduire avec un charme durable des impressions délicatement nuancées, comme on en trouve dans les chapitres où il raconte ses visites à notre front et en Italie ; il fallait son large esprit de libéralisme et de tolérance, enfin, pour poser, dans toute leur gravité, les problèmes que la guerre laissera subsister dans tous les domaines et dont la solution loyale constituera la tâche de demain.

Les jeunes hommes, à la lumière de ces pages, reconnaîtront les forces généreuses qui sont en eux. Elles leur feront mieux comprendre que l'effort vers le mieux est le devoir du plus humble comme du plus puissant ; qu'au-dessus des ambitions et des passions, il est une vérité que nul n'a le droit de méconnaître ou de sacrifier, et que les luttes de la vie ne sont belles que par ce que nous mettons en elles de notre cœur et de notre âme.



Voici, dans un genre très différent, un livre qui est, lui aussi, d'un bel enseignement : *Albert et Elisabeth de Belgique*, par Mme Maria Biermé. Depuis le mois d'août 1914, on a tant et tant écrit sur le roi et la reine des Belges, qu'il semble que ceux qui abordent maintenant une telle tâche ne peuvent que répéter, dans une forme plus ou moins personnelle, ce que d'autres ont déjà dit. Or, l'œuvre de Mme Maria Biermé a des qualités d'ensemble qui la sauvent de tout risque de banalité. L'auteur a eu l'idée de nous offrir l'histoire complète de la vie du roi Albert et de la reine Elisabeth, comme elle le fit jadis pour la mère du souverain, la comtesse de Flandre. Elle ne fixe pas seulement les événements d'un règne ; elle remonte aux origines de la dynastie, expose la formation morale et intellectuelle des princes, les place dans le décor exact de leur existence, nous fait comprendre la valeur de leurs attitudes.

En réalité, malgré l'hommage ému du monde civilisé tout entier, on connaît mal le roi et la reine des Belges. Ils sont plus grands et plus beaux que leur légende, et c'est les amoindrir un peu que de ne voir chez eux que le geste par lequel, suivis du peuple belge tout entier, ils barrèrent la route aux barbares venus de l'Est. Avec le caractère du roi Albert, ce geste était dans la logique des choses, et les événements étant ce qu'ils furent, le souverain ne pouvait s'affirmer que dans cette attitude héroïque où il restera désormais dressé devant les siècles. Dans la préface qu'il écrivit pour le livre de Mme Biermé, — et qui fut une des dernières pages tracées par sa plume, — Emile Verhaeren dit :

« On se trouve en présence d'un souverain dont la raison est votre raison. Bien plus, ni la renommée ni la gloire ne l'égarent. Il en parle avec détachement. Il ne se croit pas le héros qu'il est. » Cela est profondément vrai, et cela dépeint le roi Albert tout entier.

Etranges figures, en vérité, que celles de ce roi et de cette reine qui semblent surgir en plein vingtième siècle de la légende ancienne et qui, pourtant, sont bien de notre temps, avec des rêves de bonté et de douceur semblables à ceux des foules et des vertus où se reconnaît et se mire l'âme des plus humbles. La grande guerre des nations dût-elle, contre toute vraisemblance, nous réserver l'impossible défaite, ce roi et cette reine, même alors, n'auraient rien à redouter de l'Histoire. Par la conscience et le sacrifice librement consenti, ils se sont élevés au-dessus de ce qui fait la vie du monde. Ils sont, l'un et l'autre, plus purs que la gloire et plus grands que le malheur, car, dans l'immense écroulement de ce qui fut édifié par des générations sans nombre, ils ont apporté au monde la seule clarté par laquelle l'humanité peut reconnaître sa vertu : le devoir envers les autres et envers soi-même, si cruel soit-il, pieusement accompli.

ROLAND DE MARÈS.



LE LIVRE DU JOUR

Les Voyages de Lorraine et d'Artois



M. Maurice Barrès poursuit la publication du grand ouvrage qui restera impérissablement lié au souvenir de la guerre. Le dernier volume contient l'émouvante description des villes et des villages qu'elle a anéantis ou ravagés. La vie — une vie ardente — circule parmi ces pages où l'illustre écrivain a mis tout son talent et tout son cœur. Nous leur empruntons le beau récit qu'on va lire :

LA VIEILLE FEMME ET LES DEUX JEUNES GENS

Je n'aime pas raconter cette histoire, me dit le général, parce qu'à chaque fois, c'est bête, je pleure. Mais elle fait aimer la France... Il s'agit de deux enfants admirablement doués, pleins de cœur, pleins d'esprit, et qu'aimaient tous ceux qui les rencontraient. Je les avais connus tout petits. Leur père c'est le général de Pouydraguin, un de nos plus brillants généraux.

Quand la guerre éclata, le plus jeune, François, venait d'être admis à Saint-Cyr. Il n'eut pas le temps d'y entrer, et, avec toute la promotion de la *Grande Revanche*, il fut immédiatement nommé sous-lieutenant. Vous pensez s'il rayonnait de joie! Dix-neuf ans, l'épaulette et les batailles! Son aîné, Jacques, un garçon de vingt et un ans, tout à fait remarquable de science et d'éloquence, travaillait encore à la Faculté de droit, dont il était lauréat. Je suis convaincu qu'il avait un avenir d'homme d'Etat. Lui aussi il partit comme sous-lieutenant.

Les deux frères se retrouvèrent dans la même brigade de la division de fer, le plus jeune au 26e de ligne et l'aîné au 37e. Ils cantonnaient dans un village dévasté, et chaque jour joyeusement se retrouvaient, plaisant à tous et gagnant par leur jeunesse et leur amitié une sorte de popularité auprès des soldats.

Bientôt, on apprit que le régiment du saint-cyrien allait avoir à marcher, et que ce serait chaud. En cachette, Jacques s'en alla demander au colonel la permission de prendre la place de son petit François, qu'il trouvait trop peu préparé pour une action qui s'annonçait rude.

Le colonel reconnut la générosité du sentiment qui guidait le jeune homme, mais coupa court en disant :

« On ne peut pas faire passer ainsi un officier d'un corps à un autre corps. »

Le jour fixé pour l'attaque arriva. La première compagnie à laquelle appartenait François fut envoyée en tirailleurs pour ouvrir le combat. Elle fut fauchée. Une autre suivit. Et puis une autre encore. Leurs débris durent se replier en laissant sur le terrain leurs morts et une partie de leurs blessés. Le petit sous-lieutenant n'était pas de ceux qui revinrent.

Le surlendemain, nous reprîmes l'offensive. L'aîné, en marchant avec son régiment vers les tranchées allemandes, passa auprès du corps de son petit François tout criblé de balles. Un peu plus loin, il reçut une blessure à l'épaule. Son capitaine lui ordonna d'aller se faire panser. Il refusa, continua et fut tué d'une balle dans la tête.

Les corps furent ramassés et ramenés dans les ruines du village. Les sapeurs du 26e dirent :

« On n'enterrera pas ce bon petit sous-lieutenant sans un cercueil. Nous allons lui en faire un. »

Ils se mirent à scier et clouer.

Ceux du 37e dirent alors :

« Il ne faut pas traiter différemment les deux frères. Nous allons, nous aussi faire un cercueil pour notre lieutenant. »

Au soir, on se préparait à les enterrer côte à côte, quand une vieille femme éleva la voix.

C'était une vieille si pauvre qu'elle avait obstinément refusé d'abandonner le village. « J'aime mieux mourir ici », avait-elle dit. On l'avait laissée. Elle gîtait misérablement dans sa cabane sur la paille et n'avait pas d'autre nourriture que celle que lui donnaient les soldats. Quand elle vit ces deux jeunes cadavres et les préparatifs, elle dit :

« Attendez un instant avant de les enfermer. Je vais chercher quelque chose. »

Elle alla fouiller la paille sur laquelle elle couchait et en tira le drap qu'elle gardait pour sa sépulture. Et revenant :

« On n'enfermera pas, dit-elle, ces beaux garçons le visage contre les planches. Je veux les ensevelir. »

Elle coupa la toile en deux et les mit chacun dans leur suaire, puis elle leur posa un baiser sur le front en disant chaque fois :

« Pour ta mère, mon cher enfant. »

Nous nous tûmes quand le général eut ainsi parlé, et il n'était pas seul à avoir des larmes dans les yeux. Une prière d'amour se formait dans nos cœurs pour la France.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LE SANG RÉDEMPTEUR (1)

VI

Spiesser était accoudé, par une claire matinée, à la fenêtre du premier étage de sa maison. Dans la grand'rue passaient sans interruption des fourgons de munitions, qui, au grand trot de leurs solides chevaux, se dirigeaient vers le fond de la vallée, et des voitures d'ambulance qui revenaient, avec plein chargement, des premières lignes. Les soldats allemands avaient perdu leur morgue. Dans leurs regards sournois, on lisait la terreur de la bataille et la crainte d'un soulèvement de la population indigène. Ils dévisageaient anxieusement tous les civils qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Tout à coup, Spiesser eut un sursaut. Là, devant sa maison, une voiture militaire venait de s'arrêter et, d'un bond, Maurice en était sorti alerte et souriant. Après avoir échangé quelques brèves paroles avec le conducteur, l'enfant se dirigait maintenant vers le domicile paternel, et, sans se presser, y pénétrait. Quelques instants plus tard, Spiesser, que l'étonnement avait cloué à la place qu'il occupait, ouvrait ses bras à son troisième fils.

SPIESSER. — D'où viens-tu, petit malheureux?

MAURICE. — Ma crise de peur est passée, papa. Je viens de là-haut, de là où l'on se bat.

SPIESSER. — Mais c'est fou, m'expliqueras-tu ce que tu y faisais?

MAURICE. — Oui, papa, mais je tiens d'abord à te certifier que je n'ai jamais mérité ton mépris.

SPIESSER. — Alors, ce voyage à Colmar?

MAURICE. — C'est la première fois que je me rendais coupable d'un gros mensonge, me le pardonneras-tu?

SPIESSER. — Raconte-moi, d'abord, ce qui s'est passé.

MAURICE. — Ce sera long. Avant tout, je tiens à te donner des nouvelles toutes fraîches de Louis.

SPIESSER. — Comment, Louis est prisonnier?

MAURICE. — Mais non, papa, il commande une compagnie du 5me chasseurs alpins et, je t'assure qu'avec ses hommes, il fait une excellente besogne.

SPIESSER. — Et tu l'as vu?

MAURICE. — Comme je te vois. Et je l'ai longuement embrassé et il m'a présenté à son colonel et tous les officiers m'ont complimenté.

SPIESSER. — Pourquoi donc? Grand Dieu!

MAURICE. — Mais à cause des renseignements utiles que je leur apportais.

SPIESSER. — Quel est ce nouveau mystère?

MAURICE. — Si tu n'étais pas si impatient, et si tu n'interrompais pas constamment mon récit, il y a longtemps que tu en aurais le secret.

SPIESSER. — Parle, j'écoute.

MAURICE. — Voilà! Jean avait pu surprendre quelques indications précises sur l'emplacement des batterie allemandes. Il me les avait confiées en les accompagnant d'un petit croquis que les artilleurs français ont trouvé tout à fait remarquable. Si j'avais été pris, j'aurais avalé le papier, c'était convenu. Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai demandé à partir pour Colmar et pourquoi j'ai simulé une folle terreur? Jamais tu ne m'aurais permis de m'aventurer dans la montagne en pleine bataille.

SPIESSER. — Et j'aurais eu mille fois raison de t'empêcher de commettre cette folie.

MAURICE. — Mais non, papa, puisque j'ai abouti dans mon entreprise, encore mieux que je ne l'espérais. Il est si facile de réussir les coups les plus audacieux, quand on en a la volonté. J'ai été surpris moi-même de voir combien tout s'est arrangé le plus simplement du monde. Et dire, qu'au dernier moment, tes reproches ont failli tout compromettre. Tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert quand tu as semblé croire que j'étais un lâche, moi, le fils d'un combattant de 1870, le frère de Louis et de Jean.

SPIESSER. — A mon tour, je te demande pardon, mon pauvre petit!

MAURICE. — Tu ne pouvais et tu ne devais pas savoir. Maintenant que tu sais, dis-moi que j'ai fais mon devoir, tout mon devoir de Français, et tout sera oublié.

SPIESSER. — Mais je fais mieux, mon enfant. Je te cite à l'ordre du jour.

MAURICE. — Je crois bien que c'est déjà fait. Du moins le colonel de Louis a promis qu'il le ferait dès que ses troupes entreraient dans Kaysersberg. Voici comment mon voyage s'est exécuté. J'avais réussi à me glisser, la nuit, jusqu'aux avant-postes allemands, sans être aperçu, et je m'étais même déjà avancé entre les deux lignes de feu. Les balles sifflaient à mes oreilles et, derrière moi, les obus éclataient en lançant de grosses gerbes de lumière. C'était assourdissant. Je rampais dans l'herbe. Ai-je eu peur? Je n'en sais rien. Je ne pensais qu'à avancer, en utilisant, pour me garer, tous les troncs d'arbre et tous les replis de terrain. Tout à coup, j'entendis à quelques pas de moi un « Qui-vive? » énergique. « Je suis un ami, répondis-je, ne tirez pas. » Une main me cueillit et me jeta dans une tranchée peu profonde. Deux soldats (c'étaient des alpins) m'examinèrent avec curiosité et sans bienveillance : « C'est un espion, dit l'un d'eux, il faudrait le fusiller. » J'eus froid dans le dos. Allais-je mourir sottement sans pouvoir m'acquitter de ma mission? Heureusement un officier survint. Il m'interrogea rapidement. Je lui donnai le nom de mon frère. Or, il se trouvait que Louis commandait sa compagnie. On me conduisit au poste du capitaine. Effarement, embrassades, conversation hachée, au milieu du bruit de la bataille. Si tu savais comme j'étais content d'entendre Louis donner des ordres brefs et de voir les hommes obéir avec une vaillance, que la chute de leurs camarades ne faisait qu'accroître.

SPIESSER. — Ah! si j'avais su à quels dangers tu étais exposé! j'en serais tombé malade.

MAURICE. — Pourquoi? Ma vie n'est pas plus précieuse que celle des hommes qui tombent pour hâter notre délivrance. D'ailleurs Louis m'avait obligé à me coucher au fond de son abri, et il ne me permit d'en sortir qu'à l'aube, quand l'ennemi se fut retiré de quelques centaines de mètres et que la fusillade se ralentit.

SPIESSER. — Oh! le brave petit cœur!

MAURICE. — J'ai pu remettre le croquis de Jean au colonel. Il paraît que les renseignements étaient très utiles; car, deux jours plus tard, les batteries allemandes étaient réduites au silence. J'ai passé à l'état-major six jours merveilleux. On me faisait fête à la table des officiers. Les nouvelles étaient excellentes. Partout les Allemands reculaient. Louis revenait souvent des tranchées pour me parler inlassablement de vous tous.

SPIESSER. — Mais comment as-tu pu revenir?

MAURICE. — Louis s'opposait à mon retour. J'ai tant insisté qu'il a fini par me permettre de tenter l'aventure. C'était hier soir. Je l'ai accompagné jusqu'aux premières lignes, du côté du Creux d'Argent. Il faisait un beau clair de lune et les Allemands, qui se trouvaient au bas de la côte d'Orbey, pouvaient surveiller les abords du petit bois, occupé par les troupes françaises. Vers minuit, je sortis du bois en courant. Les soldats de Louis ouvrirent un feu d'enfer. Inutile de te dire qu'il tiraient à côté. Levant les bras et criant : « *Hilfe!* » « Au secours! » je courus vers les tranchées allemandes. Je ne te dirai pas l'ahurissement des soldats qui me reçurent : « D'où viens-tu, petit? » me demande un sergent. « Voilà, lui dis-je. J'étais chez des cousins aux Huttes. Voulant rentrer chez mes parents, qui habitent Kaysersberg, j'ai essayé de traverser la nuit les lignes françaises. Vous avez pu vous convaincre que j'ai failli y laisser ma vie. Quelle fusillade! C'est un miracle que j'y aie échappé. » On me ramena ensuite à l'arrière. A Lapoutroie un officier essaya de m'arracher quelques renseignements sur les positions françaises. Le pauvre homme a dû me prendre pour un idiot, car je ne savais rien, j'avais simplement passé une semaine à trembler dans une cave et je ne m'expliquais pas comment je m'étais brusquement décidé à une fuite éperdue.

Et voilà comment, j'ai pu, ce matin, me joindre à un convoi d'évacués et faire mon entrée triomphale à Kaysersberg sur l'avant d'un fourgon automobile allemand.

SPIESSER. — Ah! mon brave enfant! Si tu savais ce que j'éprouve d'orgueil de ton exploit. Viens que je te serre encore une fois sur mon cœur de vieux soldat.

Odile survint, tandis que le père et l'enfant se tenaient étroitement embrassés.

ODILE. — Toi, ici, Maurice? Tout s'est-il bien passé?

MAURICE. — Admirablement. Louis m'a déclaré que, dans huit jours, les troupes françaises seraient à Kaysersberg.

SPIESSER. — Tu étais du complot, Odile? Je t'en veux de ne pas m'avoir averti.

ODILE. — Vous n'auriez jamais autorisé Maurice à tenter ce coup d'audace, mon oncle.

(1) Voir *Les Annales* du 24 décembre 1916.

SPIESSER. — L'entreprise était si pleine de dangers.

ODILE. — Sans doute, mais c'est précisément le danger qui attirait mon petit cousin.

SPIESSER. — J'ai pardonné, mais qu'on ne recommence plus.

ODILE. — N'essayez donc pas, mon oncle, de faire les gros yeux. Vous dissimulez mal votre orgueil d'avoir un fils si brave.

SPIESSER. — Eh bien! oui, je suis fier de lui. Je voudrais pouvoir crier mon orgueil dans les rues, sur les toits. La vieille souche alsacienne n'est pas morte, puisqu'elle pousse encore de si vigoureux rameaux. A la France victorieuse nous présenterons demain nos enfants, même les plus petits, et nous lui dirons : « Regarde-les, ils sont ce que nous étions, les fermes, les indomptés défenseurs de la frontière du Rhin! »

ODILE. — Bravo! mon oncle. Je vous retrouve.

MAURICE. — Tu oublies, papa, que si les petits font leur devoir, c'est parce que leurs pères leur ont tracé le chemin.

Violemment la porte s'ouvrit à ce moment. Pâle, essoufflé, Grosshans, l'appariteur de la mairie, qui faisait en même temps fonction de gardien de la prison municipale, entra dans la pièce.

GROSSHANS. — Monsieur Spiesser, un grand malheur vous frappe. Votre fils Jean vient d'arriver, les menottes aux mains, conduit par quatre soldats. On l'a jeté en prison et une sentinelle a été placée devant la porte. Il paraît que Jean va passer en conseil de guerre. Il est accusé de haute trahison.

SPIESSER. — Un coup de Sigwald, évidemment.

GROSSHANS. — J'ai pu m'entretenir un instant avec votre fils, en lui apportant tout à l'heure sa boule de son et sa cruche d'eau. Il paraît qu'on l'a surpris dessinant un croquis des tranchées allemandes. Son lieutenant prétendait d'ailleurs que, dans les engagements qui ont eu lieu ces derniers jours, le sergent Spiesser tirait toujours trop bas.

ODILE. — Mon cousin redoute-t-il une condamnation?

GROSSHANS. — Il m'a dit de vous rassurer.

MAURICE. — Grosshans, me premettez-vous d'aller voir mon frère?

GROSSHANS. — Il est au secret.

MAURICE. — Tout de même, le soir, quand tout le monde dormira?

GROSSHANS. — Et la sentinelle?

MAURICE. — Un litre de bon vin en aura raison. Les Allemands ont toujours soif et il fait si chaud.

GROSSHANS. — C'est risqué, mais nous verrons, Monsieur Maurice.

Et Grosshans sortit en saluant. Spiesser et Odile étaient atterrés. Ils savaient que Sigwald ne laisserait pas échapper sa victime. D'ailleurs les Allemands, qui devinaient l'hostilité sourde de la population, ne voudraient-ils pas statuer un exemple? Pourquoi avoir incarcéré Jean à Kaysersberg au lieu de le transférer à Colmar? Il était évident qu'on voulait le condamner et l'exécuter dans sa ville natale, afin de mieux terroriser ses concitoyens. Toutes ces pensées lugubres se présentaient tumultueusement à l'esprit du père et de la fiancée. Après un long silence, Spiesser trouva la force de prononcer quelques paroles, qui s'étranglaient d'ailleurs dans son gosier :

SPIESSER. — J'aime autant cela et je suis sûr que Jean préfèrera cette mort à une autre. Personne ne pourra du moins suspecter son patriotisme.



— Je suis un ami, répondis-je, ne tirez pas !...

ODILE. — Et pourtant, mon oncle, si nous pouvions le sauver!

SPIESSER. — Une évasion est impossible.

MAURICE. — Mais papa, il n'est pas encore condamné et puis les Français sont si près d'ici. Après leur victoire de Giragoutte et de Gunsbach, on peut espérer qu'ils occuperont prochainement t te la vallée.

SPIESSER. — Mais Sigwald n'oubliera pas son rival.

MAURICE. — Qui sait?

Un pas lourd, un bruit de ferraille, un coup de poing frappé dans la porte, Sigwald était là, contemplant d'un œil narquois le groupe désolé que formaient ses ennemis.

FRANZ. — Ah! vous connaissez déjà la nouvelle? J'étais venu pour vous l'annoncer. Eh! bien, Monsieur Spiesser, vos fils vous ressemblent et vous devez en éprouver quelque satisfaction.

SPIESSER. — Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur Sigwald; mais rien qu'à votre air triomphant, je devine qu'il est arrivé malheur à votre ancien camarade.

FRANZ. — Et oui! le sergent Spiesser a été surpris en flagrant délit de haute trahison. Le conseil de guerre siègera dans huit jours à Kaysersberg pour le juger. Le compte de Jean est bon. C'est le peloton d'exécution. Si vous voulez assister à la cérémonie, je me fais fort d'obtenir pour vous une carte d'entrée.

SPIESSER. — Je vous croyais plus généreux. Vengez-vous, puisque vous y trouvez quelque plaisir; mais ne venez pas encore insulter à ma douleur. J'ai été soldat, comme vous l'êtes, M. Sigwald, j'ai dû accomplir de rudes besognes, mais jamais je n'ai placé mes rancunes personnelles au-dessus du souci de l'honneur.

FRANZ. — De nouveau vous me parlez d'honneur! Quelle plaisanterie! Vous êtes l'ennemi, on vous écrase. Vous souhaitez notre anéantissement, nous vous faisons souffrir. La guerre n'est pas un jeu d'enfants. Je suis le maître, j'ai le droit et le devoir de vous le faire sentir. Connaissez-vous notre vieux proverbe : « Si tu ne veux pas être mon frère, je te défonce le crâne » ?

ODILE. — Morale de bandits!

FRANZ. — De votre part, Mademoiselle, je tolère d'autant plus volontiers cette injure que, seule, vous êtes encore à même de sauver Jean.

ODILE. — Vos conditions?

FRANZ. — L'engagement de m'épouser après la guerre.

ODILE. — Jamais. Jean ne me pardonnerait pas de racheter sa vie au prix de cette déchéance.

FRANZ. — Vous réfléchirez. Rien ne presse. Vous avez une semaine entière pour prendre une décision irrévocable et dont les conséquences seront, le cas échéant, tragiques. Je suis le principal, presque le seul témoin du procès. Suivant ma déposition, Jean sera acquitté ou fusillé.

SPIESSER — Et si les membres du conseil de guerre étaient mis au courant de notre conversation?

FRANZ. — Vous ne serez pas entendu, et d'ailleurs la parole d'un civil ne saurait avoir de valeur, quand un officier a prêté serment de dire toute la vérité.

MAURICE. — Alors, Monsieur le lieutenant, vous jureriez que vous n'avez pas proposé à ma cousine de lui vendre la vie de Jean?

FRANZ. — Si tu continues à siffler, petite vipère je te passe mon épée à travers le corps.

SPIESSER. — M. Sigwald, cet entretien pénible a bien assez duré. Vous triomphez

à votre façon. Nous ne sommes pas en état de combattre à armes égales. Laissez-nous.

FRANZ. — Je n'ai plus rien à vous dire et j'allais vous quitter pour retourner à mon poste de combat, après m'être assuré que le sergent Spiesser est sous bonne garde, là, à deux pas de vous, afin de vous inspirer de plus salutaires réflexions.

Et l'officier allemand sortit.

Spiesser s'affaissa sur un fauteuil, la tête dans les mains. Odile et Maurice s'étaient rapprochés de lui et cherchaient des mots pour le consoler, sans d'ailleurs y parvenir, Cath, que le bruit avait attirée, venait d'entrer furtivement dans la chambre. Ce qu'elle vit la bouleversa.

CATH. — Que se passe-t-il donc? Pourquoi ces larmes? avez-vous de mauvaises nouvelles de Jean, a-t-il été tué?

MAURICE. — Non, mère, Jean est en bonne santé, mais...

ODILE. — On l'a ramené à Kaysersberg et mis en prison.

CATH. — De quel crime l'accuse-t-on?

MAURICE. — D'avoir trop aimé la France.

CATH. — Je respire. Vous m'avez fait peur.

SPIESSER. — Femme, il est des vertus dont on peut mourir.

CATH. — Je le sais. Si Jean était mort là-haut, dans la montagne, fauché par une balle française, je ne m'en serais jamais consolée. Si les Allemands le tuent, parce qu'il fut trop bon Français, oh! j'en hurlerai de douleur, mais je remercierai Dieu quand même d'avoir épargné à mon enfant la suprême humiliation. Spiesser, j'ai trop souffert, ces jours derniers, à la pensée d'une mort anonyme et honteuse de notre fils dans les tranchées ennemies, pour ne pas éprouver presque de la satisfacrtion de savoir qu'il pourra tomber en criant : « Vive la France! » à la face de ses bourreaux.

SPIESSER. — Tu as raison, mère. Jamais la France ne saura ce qu'elle doit de reconnaissance à la femme alsacienne, à celle qui, mieux que nous, a su sauvegarder le trésor de notre fierté nationale.

MAURICE. — Et puis, rien n'est perdu. Je garde tout entier mon espoir de sauver Jean.

ODILE. — Que Dieu t'entende, mon petit Maurice!

(A suivre.) *Abbé WETTERLÉ.*

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger: 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 12 janvier 1917.

L'Impôt Général sur le Revenu

La correspondance que nous recevons de nos lecteurs nous montre que, parmi les questions financières à l'ordre du jour, l'impôt global sur le revenu est l'une de celles qui préoccupent le plus vivement les contribuables.

L'an dernier, à pareille époque, il en avait déjà été ainsi et nous nous étions efforcés de donner, sur la façon de calculer et d'appliquer cet impôt, les explications les plus claires. Aujourd'hui, comme nous l'avons exposé dans notre dernière Revue, des modifications importantes ont été apportées à l'impôt, aux termes d'une loi votée tout à la fin du mois dernier et à laquelle un décret doit servir de complément et de commentaire. Ce décret n'a pas encore paru, et cependant le délai de deux mois dans lequel les contribuables sont tenus de produire leur déclaration court depuis le 1er janvier : on conçoit que les intéressés se montrent impatients de savoir ce qu'ils vont avoir à payer. Sans doute, textes législatifs en main, ils pourraient faire ce calcul eux-mêmes ; mais l'intelligence de ces lois fiscales qui se réfèrent de l'une à l'autre nécessite un travail assez ardu. Nous allons essayer de le leur faciliter en complétant nos indications précédentes par un petit guide pratique.

Rappelons d'abord sommairement que la loi nouvelle rend la déclaration obligatoire ; que cette déclaration ne peut plus être simplement globale, mais doit indiquer (sans autres détails d'ailleurs) les diverses sources de revenus ; que ce qu'on appelle revenu imposable s'entend après certaines déductions pour charges financières, contributions directes, etc.; que d'autres déductions sont accordées aux contribuables mariés ou ayant des personnes à leur charge. Sur tous ces points, les formules mises à la disposition des intéressés fournissent des explications très claires.

Cela posé, le petit tableau ci-dessous permettra à chacun, quelle que soit sa situation de famille, de calculer très facilement ce qu'il aura à payer.

Fraction du Revenu taxée en dixièmes	Revenu imposable Fr.	Impôt payé par un célibataire sans charges Fr.
1	3.000 à 8.000	50 pour un revenu de 8.000
2	8.000 à 12.000	130 — 12.000
3	12.000 à 16.000	250 — 16.000
4	16.000 à 20.000	410 — 20.000
5	20.000 à 40.000	1.410 — 40.000
6	40.000 à 60.000	2.610 — 60.000
7	60.000 à 80.000	4.010 — 80.000
8	80.000 à 100.000	5.610 — 100.000
9	100.000 à 150.000	10.110 — 150.000

Un revenu quelconque étant donné, il suffit de prendre dans ce tableau le chiffre qui en approche le plus en moins et d'ajouter à l'impôt inscrit en regard, la fraction supplémentaire, calculée d'après le pourcentage de la tranche suivante.

Soit un revenu de 24.000 fr. Nous voyons que, pour 20,000 fr. l'impôt est de 410 fr. Les 4,000 fr. de surplus sont taxés à raison de 5 dixièmes, donc 2,000 fr. sur lesquels l'impôt de 10 o/o représente 200 fr. Le contribuable aura à payer 410 + 200 soit 610 fr.

Ceci s'applique à un célibataire sans charges de famille. Sachant que le contribuable a droit à une déduction de 2,000 francs s'il est marié et de 1,000 francs par personne à sa charge, il n'y a qu'à retrancher ces déductions du revenu imposable pour trouver la solution. Ainsi, avec le revenu ci-dessus supposé de 24,000 francs, le contribuable marié et ayant deux enfants à sa charge ne paiera que sur 20,000 fr., soit 410 fr. De plus (art. 15 de la loi, § 2), il aura droit à une déduction de 10 o/o. Net à payer, 369 francs.

Sur le marché, le calme et la confiance continuent à prédominer et l'on peut dire que la Bourse s'est en quelque sorte associée, par son attitude, à la Note si ferme et si digne qui fait connaître au monde entier les « buts de guerre » des puissances de l'Entente.

De plus en plus, le monde financier s'habitue, au lieu de se laisser impressionner au jour le jour par des faits isolés, à juger la situation de haut et dans son ensemble. A cet égard, l'inquiétude de nos ennemis, manifestée, quoi qu'ils en aient, par leurs louches manœuvres, et, par contraste, la résolution inébranlable de notre pays et de nos alliés, ne peuvent nous donner que des motifs de réconfort.

Aussi nos **rentes** continuent-elles à faire preuve de dispositions excellentes, qui se reflètent dans tous les autres compartiments de la Cote ; et l'on sent qu'il faudrait peu de chose pour transformer en un réel mouvement de reprise la fermeté générale.

Le **Crédit Mobilier Français** vient de recevoir de la **Chambre des Mines du Transvaal** son câblogramme mensuel annonçant, pour les mines d'or du Transvaal, en décembre, un rendement de 774,462 onces d'or fin d'une valeur de £ 3,289,705. La production de l'année 1916 tout entière ressort à 9 millions 295,538 onces d'or fin valant £ 39 millions 484,934, soit presque exactement un milliard de francs.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Bons de la Défense nationale.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

054
AN

Ce Numéro contient une pièce de théâtre : *La Dernière Classe*, par Robert Chauvelot, d'après Alphonse Daudet

LES·ANNALES



LES ENVOIS DES MARRAINES
DESSIN DE PAUL THIRIAT.

28 Janvier 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine

"USINES du RHÔNE"

Le Tube de 20 comprimés........ 1 fr. 50
Le Cachet de 50 centigrammes: 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

SAVON DENTIFRICE VIGIER

le Meilleur Antiseptique. 31. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

---

ANÉMIE, MALADIE DES OS, TUBERCULOSE

à tous degrés, *Débilité générale, Enfants faibles, Personnes délicates, Convalescents,* guéris par la *SOLUTION de BIPHOSPHATE de CHAUX*

DES FRÈRES MARISTES

36 ans de succès. Exiger signatures I. ARSAC et Fr CHRYSOGONE Lit. 4'50. 1/2 lit 2'50 Not. grat. Assoc. ph. MONTÉLIMAR.



Maximum de récolte dans vos Jardins en lisant L'ALMANACH DU JARDINIER envoyé à tous, *Gratis et Franco*, par C. LEMAIRE, Grainier, 103, Boul. Magenta, Paris

---



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS le prix-courant gratis des *Timbres-poste de Guerre* à
Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

CORS BIEN EXIGER **FEUILLE DE SAULE**
1'25 dans toutes Pharmacies.

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;

2° Le Médaillon de métal annonçant le "*Cléteur*" eau de mélisse et de menthe;

3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de 10 fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme.)*

MAISON FONDÉE EN 1872

TUMEUR **CANCER DU SEIN,** DU VENTRE, DE LA MATRICE, *Fibrômes, Cancroïdes, Glandes, Kystes, Fistules, Maladies de la Femme, Hémorrhoïdes, Pertes, Troubles de la circulation.*

GUÉRISON RAPIDE ET SANS OPÉRATION par méthode spéciale
INSTITUT MÉDICAL ABER, 53, r. Lafayette, PARIS
fondé en 1883 et jouissant des plus hautes références.
Consult. de 1 à 5 h. Dimanche de 9 à 11 h. et par lettre. *Brochure Gratis*

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser: c[re] 15 c. ACHILLE chimiste. 75, r. Montmartre. Paris

---

la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicieuse
est
l'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

F[que] de **POSTICHES** et Cheveux en gros.
HERMOSA, *24, Boul. de Strasbourg, Paris.*
Exécute égal[t] commandes particul[res] au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec demêlures.

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

ABSORBE LES **TACHES DE ROUSSEUR**
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. Ph[ie] *DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

THÉS DE L'ÉLÉPHANT
en
Paquets d'Origine

MARQUE — DÉPOSÉE



FORCE et BONTÉ

LES THÉS A L'ÉLÉPHANT
se distinguent
PAR LEUR RÉGULARITÉ ET LEUR ARÔME

SE FONT EN 3 QUALITÉS
pouvant satisfaire tous les goûts

1° CEYLON TEA ÉLÉPHANT BRAND
Thé de Ceylan, goût anglais, fort.

2° MARQUE ÉLÉPHANT BLANC
Mélange de Thés de Chine goût français, doux et parfumé

3° MARQUE ÉLÉPHANT D'OR
Mélange de Thés de Chine et de Darjeeling les plus exquis goût mixte très aromatique

SONT LIVRÉS EN PAQUETS
de 250 gr. .... 125 gr. .... et 60 gr.
Chaque paquet de 250 gr contient UNE BRELOQUE ÉLÉPHANT PORTE BONHEUR
EN VENTE dans toutes les Bonnes M[sons] d'Alimentation

Situations

pour DAMES et JEUNES FILLES



sont offertes par les Ministères, les Chemins de fer, les Banques, etc., comme sténo-dactylo, secrétaire, caissière et aide-comptable.

L'ÉCOLE PIGIER

prépare à toutes ces situations le jour, le soir ou chez soi, par correspondance (sans déplacement). Programme et renseignements gratuits, *45 et 53, rue de Rivoli, — 19, Boulevard Poissonnière, — 147, rue de Rennes, Paris.*

BLANCHEUR DES MAINS beauté et finesse du Visage et de la Gorge
CRÈME LATINE Préserve des rougeurs, gerçures, crevasses, etc.
Le tube, 2 fr. Tube d'essai, 0 fr. 50. A. BARRÉ, 8, rue Jules-César, Paris.

LE BRACELET DU POILU

Garanti 2 ans, depuis. 10 fr
Avec radium visible la nuit.
13 et 16 fr.
Demandez le Catalogue.
Prime à tout acheteur.
France contre Mandat ou Bon.
D. LEFEBVRE, 13, rue Saulnier, Paris.

OBÉSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

A l'époque de la Croissance



La mère qui chérit sa fille et la considère comme l'espoir de sa vie met toute son intelligence à veiller sur elle, à écarter de son chemin tout danger.

A l'époque de la croissance, rien n'est à négliger pour assurer à l'enfant une heureuse distribution de l'énergie vitale qui en fera plus tard un être sain, beau et fort.

ÉPARGNONS DONC NOS FILLETTES

Point de liens qui les gênent
Rien au thorax — Rien à la taille

Qu'elles aient le geste libre, le souffle large, le poumon vaste, le flanc souple.

Le Corset JUVÉNIL

leur donnera cette merveilleuse aisance, car il est conçu pour aider au développement conformément aux principes modernes !

Le **Corset Juvénil** agit par son ensemble, simplement, en ouvrant la porte à l'air libre; en délivrant de toute contrainte les organes vitaux, et en affermissant l'épine dorsale à sa base. C'est un corset incomparable pour l'adolescence.

PRIX, de 6 à 20 ans: 15 fr. à 27.50

NOTICE A. FRANCO

En France: *Meilleures Maisons de Corsets*
A Paris: CORSETERIE SPÉCIALE DE FRANCE, 16-18, Rue Taitbout.
Spécialité de Corsets de style et Corsets-Ceintures pour Dames, en tissus riches. — ORTHOPÉDIE. — CONSULTATIONS.

ON LES AURA — ON LES AURA — ON LES AURA — ON LES AURA — ON LES AURA — ON LES AURA

LES · ANNALES

POLITIQUES · ET · LITTÉRAIRES

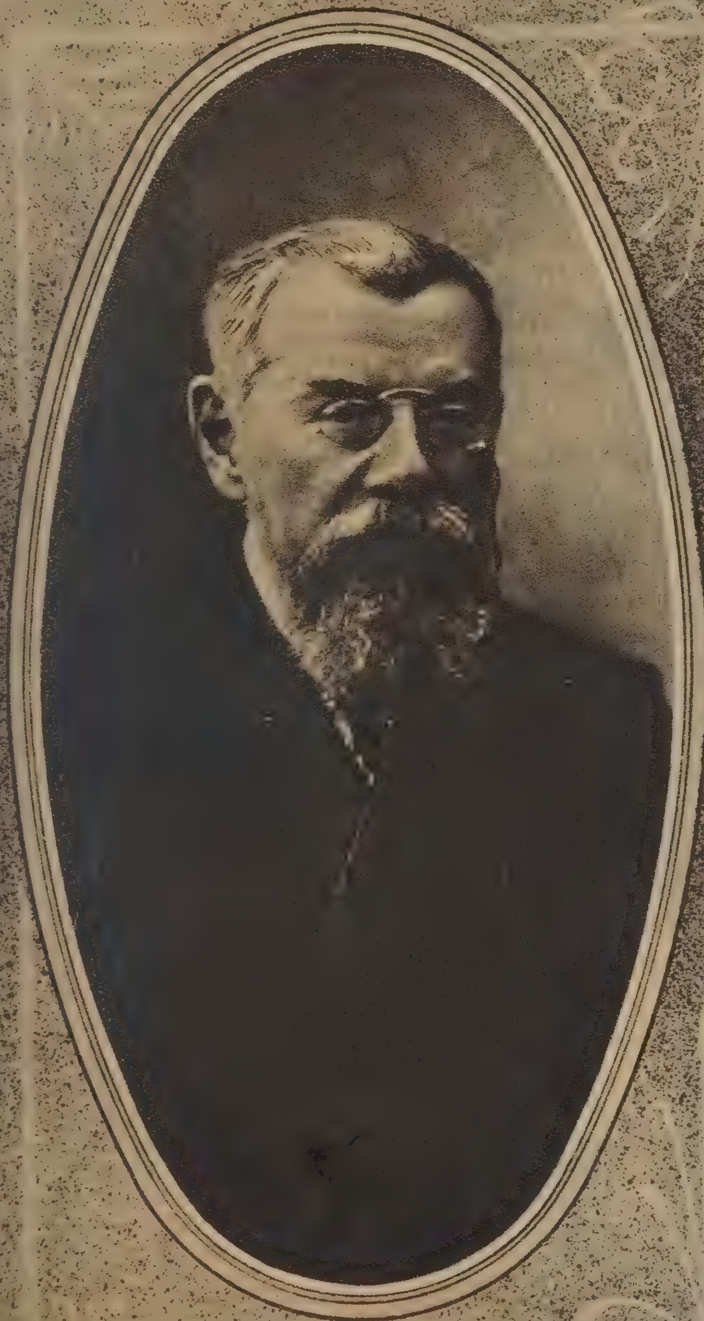
REVUE · UNIVERSELLE · ILLUSTRÉE · HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 · RUE · SAINT · GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1753. — 28 JANVIER 1917

EDITION · DE · LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION · POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 · RUE · SAINT · GEORGES · PARIS



M. PIERRE DE LA GORCE



M. HENRI DE REGNIER

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(Phot. Manuel.)



Croquis d'Hiver!

Il neige! Il pleut! La bise vous traverse,
C'est l'hiver noir, effroi des miséreux!
Les yeux larmoient et le bout du nez gerce,
Sous les foulards, on a l'air de goitreux;
Aux coins de rue, à l'angle des boutiques,
Les Savoyards embouchent leurs clairons
Pour attirer les nombreuses pratiques:
« Marrons brûlants!... Chauds, les marrons! »

Comme au printemps rentrent les hirondelles,
Avec l'hiver, vous êtes revenus
Nous apportant, marrons toujours fidèles,
Pour les petits, des bonheurs ingénus.
Si votre arome excellent se hasarde
Aux flancs de l'oie, aux ventres des dindons,
Vous êtes plus souvent, de la mansarde,
Tout le dîner!... Chauds, les marrons!

C'est le régal des gentes midinettes,
C'est le dessert joyeux de l'atelier.
Marrons aimés, en faisant des causettes,
On vous grignote à même le papier,
Et vous donnez le plaisir à Gavroche
De posséder, moyennant ses deux *ronds*,
Un brasero parfumé dans sa poche...
Il est heureux!... Chauds, les marrons!

Le vieux poète y va chauffer sa lyre
Qui ne sait plus vibrer sous ses doigts gourds,
Et l'éternel rêveur, au doux délire,
Veut ébaucher un sonnet aux Amours!
Pégase, hélas! ne peut voler aux cimes,
Le gel raidit ses maigres ailerons...
Mais du poêlon fumant montent des rimes,
Le sonnet vient..., grâce aux marrons!

Maman apporte à Lili, sa fillette,
Un gros cornet, de beaux marrons empli;
Au premier coup de dent l'enfant s'arrête...
— « Eh bien! qu'as-tu?... Mange donc, ma Lili! »
— « Je veux laisser ma part pour petit père;
» Par le facteur, demain nous l'enverrons
» A la tranchée..., il fait froid à la guerre!
» Et ça tient chaud, les bons marrons! »

A ce moment le père est en bataille;
Vers Douaumont son régiment bondit
Et le chef tonne, à travers la mitraille:
— « Pas de quartier pour le boche maudit!
» Sus aux brigands qui font pleurer les mères
» Et les enfants!... Poilus! nous les aurons!...
» Que nos flingots leur crachent nos colères!
» Chauds, les marrons!... Chauds, les marrons! »

OCTAVE PRADELS.

CHAUDS, LES MARRONS!..., tableau de CHOCARNE-MOREAU.

Notes de la Semaine



Bourreurs de Crânes

Cette guerre aura fait éclore ou remis en circulation un grand nombre de mots pittoresques. Le plus illustre de ces fils de Mars, comme eussent dit nos aïeux, est le mot de *poilu*, à jamais vénérable. Je ne parle pas d'une infinité d'autres que vous connaissez aussi bien que moi. Je m'occuperai du dernier venu.

Depuis six mois, vous n'ouvrez pas un journal, vous n'écoutez pas une conversation familière entre militaires ou civils, sans qu'une certaine locution s'insinue en vous par les yeux et les oreilles. Dès qu'elle a impressionné votre cerveau, elle s'y incruste, elle n'en bouge plus et vous impose son obsession... *Bourrer le crâne... Bourreur de crâne.* On ne lit, on n'entend que cela... Et naturellement on le répète, l'homme subissant, à peu près au même degré que le perroquet et le singe, l'attrait d'imiter autrui. Ces trois vocables, chacun les accommode à sa guise, les tourne et retourne de cent façons, les applique à tort et à travers, selon les cas, à la manière d'une plaisanterie amicale ou d'une injure...

« *Mon vieux, tu n'es qu'un bourreur de crânes. As-tu bientôt fini de me bourrer? Tu sais, ça ne prend plus.* »

Ceci, c'est la bonne petite blague courante. Parfois elle s'envenime, comporte une part d'agacement, d'irritation...

« *Monsieur, je vous prie de ne plus me bourrer le crâne. Me prenez-vous pour un imbécile?...* »

Quelquefois aussi cette épigramme est accolée, par la malveillance, l'envie ou la haine politique aux noms d'écrivains patriotes.

« *Un tel nous assomme avec ses boniments. Ce n'est qu'un bourreur de crânes!* »

« Bourreur de crânes »? Le sens exact de cette expression? Vous la chercheriez vainement dans le dictionnaire. Elle y figurera plus tard, lorsque le souvenir de la guerre l'aura consacrée. Je présume que le *bourreur* est le personnage, mâle ou femelle, qui vous enfonce dans le crâne, à force d'insistance et d'aplomb, des notions propres à vous induire en erreur. Il vous égare, excite en vous des illusions décevantes, vous condamne, si vous êtes sa dupe, à de pénibles déceptions. Le bourreur de crânes est-il un menteur? Pas nécessairement. Il peut s'abuser lui-même et croire aux choses qu'il ne se lasse pas d'affirmer, bien plus dangereux alors, car la conviction qu'elles sont exactes prête à sa parole l'accent de la vérité... En somme, pour essayer de définir le « bourreur de crânes » nous dirons qu'il est l'optimiste systématique, paradoxal, sans mesure, esclave de sa passion (si nous le supposons de bonne foi) ou (s'il joue la comédie) instrument d'abominables calculs.

Il convient donc de se méfier du bourreur de crânes, surtout lorsqu'il affecte la modération et montre un peu de sagesse. L'excès de ses exagérations le rend inoffensif. Celui par exemple qui applaudissait l'an dernier à la capitulation de Varsovie; celui encore que l'écrasement de la Roumanie emplit de joie, sous prétexte que la victoire fatigue l'ennemi et épuise ses armées, ceux-là sont de simples bouffons dont il faut rire.

Mais qu'un ministre, du haut de la tribune, qu'un stratège, par la voix d'une presse complaisante, vous bercent et vous endorment, vous dissimulent des dangers inévitables afin de ne pas agiter vos nerfs, cachent des fautes ou des imprudences qui tôt ou tard seront avérées, qu'ils amollissent votre énergie en ne la préparant pas à l'effort, qu'au lieu de vous traiter en hommes, ils vous traitent en enfants; voilà les bourreurs de crânes, vraiment criminels, les pires adversaires de la Patrie.

J'ai mentionné la principale espèce des bourreurs de crânes. Il en existe une seconde qui n'est pas moins dangereuse. Le bourreur-optimiste énerve les courages; le bourreur-pessimiste s'applique à les abattre et trop souvent y parvient. Il ne vous maintient pas dans le rêve d'une fausse sécurité suivi de réveils pénibles; il agit en sens contraire; il vous déprime à jet continu; il mine, il use, il grignote votre confiance; il sème en vous continuellement les germes du scepticisme, et de l'effroi; il n'accueille avec sympathie que les mauvaises nouvelles; il hait ce qui réconforte, ce qui rassure et se tient toujours prêt à répandre une eau glacée sur les enthousiasmes naissants...

Cet homme maussade distille l'inquiétude. Une éternelle incrédulité luit dans son regard; une ironie desséchante imprègne ses moindres propos. Les jours où tout va bien, il se recueille, se renfrogne, disparaît, s'évanouit; on ne sait en quel gîte obscur il s'est retiré; il fuit les yeux dont l'expression sereine l'offenserait. Mais que l'espoir caressé avorte, qu'un brusque accident l'anéantisse ou le diffère, alors notre homme, comme les crapauds après l'orage, sort de son trou; il s'avance l'air radieux, et vous énumère, avec un mauvais sourire, les raisons que vous avez de tout craindre; son esprit ingénieux en découvre auxquelles nul ne songeait; il déforme la réalité, et l'aggrave. Lorsque des nuages voilent l'azur du ciel, il essaie d'empêcher qu'un rayon de soleil ne les dissipe. Il ressemble à ce personnage de comédie qui ne saurait se résoudre à louer le prochain sans ajouter aussitôt une restriction à ses louanges...

« *Monsieur X... a gagné par son travail une fort belle fortune, seulement il est avare... Monsieur Z... possède la science d'un bénédictin, seulement il l'étale avec pédanterie.* »

Ce « seulement », sournoisement introduit parmi des phrases aimables, n'en laisse rien subsister. Le bourreur-pessimiste détruit ainsi l'effet des rumeurs heureuses dont les honnêtes gens seraient tentés de se réjouir...

« *Oui certes, nos soldats ont avancé de dix kilomètres; seulement il leur en reste cinquante à faire pour arriver jusqu'au Rhin... Je veux bien croire que la paix sera signée, seulement nous aurons, le lendemain, la guerre civile.* »

La peste étouffe le bourreur de crânes, créateur de paniques ou de chimères...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Travail d'Enfant

Ma chère cousine,

J'ai un confrère..., un grand confrère..., directeur d'une Revue qui s'est fondée aux premiers jours de la guerre, dans le moment même où tant d'autres fermaient boutique..., mais à sept ans on a toutes les audaces, et mon confrère avait sept ans lors de son imposante création... Il en a neuf maintenant, la crise du papier ne l'atteint pas, et *Le Pré aux Clercs*, j'ose le dire, est une revue en pleine prospérité. Elle « monte », selon une expression chère aux journalistes, elle monte comme la Seine, mais les flots d'abonnés — ils sont soixante-seize — ont des tumultes beaucoup plus bienfaisants. Ils sont les amis du directeur et l'aident dans ses nombreuses entreprises.... Car M. Henry Ferrier, directeur du *Pré aux Clercs*, est un jeune garçon plein d'initiative, de hardiesse, de confiance, et il est né journaliste...

Sa revue se présente sur une page unique, recto verso, agrémentée d'un dessin aux couleurs vives; la rédaction compte deux collaborateurs : le directeur et sa jeune sœur, une future artiste qui a le sens de la caricature, le goût du pittoresque et une ingénuité impayable; l'un tient la plume, l'autre le crayon, et on fait toute la cuisine de compagnie... Le directeur, à l'occasion, ne craint pas de porter chez le concierge de l'abonné ses numéros — il n'y a pas de petites économies ni de fausse honte pour qui sert sa patrie, — et ce journal, vous l'avais-je dit, fut conçu dans ce but unique : donner du tabac aux Poilus.

Je m'honore d'être une des premières abonnées et déclare bien haut n'avoir éprouvé que des satisfactions de ma feuille bi-hebdomadaire; elle est servie avec une régularité méritoire et composée avec une variété enviable. Une seule fois *Le Pré aux Clercs* se fit attendre, mais tout de suite les abonnés eurent l'explication du drame. « Mon journal, déclarait le directeur, se trouve en retard car je me suis coupé le doigt... » Ce sont là des excuses irréfutables. Et ne croyez pas que les articles soient faits à la diable et portent sur des sujets frivoles...; point. Ce jeune directeur a le souci des nouvelles du jour, il les commente avec gravité; son bon sens naturel éclate à chaque ligne et son petit cœur, viril et chaud, anime d'une pensée altruiste chaque ligne... Le désir qui le tenaille, c'est de gorger les soldats de tabac, et ce sentiment est assez fort pour le mettre chaque jour au travail avec une persévérance émouvante. Dans le 45e numéro, notre directeur laisse déborder sa joie :

« Nous faisons de bonnes affaires. Ma sœur et moi nous sommes si contents d'avoir tant d'abonnés et pouvoir donner tellement de tabac à nos bons poilus! Vive les bons poilus...»

On sent, et c'est ce qui est délicieux, que ce n'est pas une pensée d'orgueil qui a haussé notre bonhomme à ce poste important, non..., il aime les soldats... et, comme les enfants n'ont que l'argent qu'ils gagnent..., il peine pour récolter celui de ses chers poilus.

La première fois qu'il put envoyer, là-bas au front, un gros paquet avec du tabac, ce fut un beau jour dans sa vie. Il publia la lettre de son soldat avec une fierté qui se conçoit.

« Monsieur, écrit le colosse, un dragon du 27e, au Directeur de huit ans... Je vous remercie du petit colis qui m'a fait plaisir et de savoir que vous pensez à nous, car l'on est dans l'eau et la boue, j'étais heureux de recevoir votre colis je ne pensais plus à mes douleurs. Votre tout dévoué cavalier. — LÉON PROVOT. »

Un jour, grisé par le succès, le Directeur s'enhardit, il demande des chaussettes, et avec une roublardise gentille il écrit, sachant bien que c'est le cœur de l'abonné qu'il faut toucher :

« Comme ils doivent être heureux quand ils reçoivent des chaussettes et ils jettent bien loin leurs vieilles loques, et finement il ajoute: « Toutes les Dames de France et les filles des écoles tricote sans cesse... »

Alors naturellement pour peu qu'on soit Dame de France, une abonnée sait ce qui lui reste à faire...

Le Directeur, très pénétré de ses devoirs, estime aussi qu'il doit son opinion au peuple sur les événements du jour...

Dans le n° 2 il publie un article sur les Japonais, article court, mais où l'essentiel est dit, et qui est un article « tapé », un article un peu là :

« Les Allemands appellent nos Alliés les Japonais des bandits, c'est plutôt eux qui sont des bandits; les Japonais sont des frères de cœur, mais ils n'ont pas tout à fait la même binette que nous...» Vous admirerez la diplomatie de ce « tout à fait ». Notre conducteur d'âmes sait qu'il faut respecter les Alliés jusque dans leur couleur.

Un jour il se lance dans une description lyrique, son article de tête porte ce titre ronflant: *La Bataille*... Il faut bien, n'est-ce pas, que ses lecteurs apprennent ce que c'est qu'une bataille.

« On est dabor dans la tranchées, le » canon crache le mitraille sur les tranchées » boches, puis le tambour tonne, alors le » commandant crie bayonette au canon, » et les soldats mettent bayonette au canon, » on sonne la charge, alors on s'élance sur » les Boches la bayonette en avant — c'est » terrible. Après on fait l'appel pour voir » les braves qui manquent. »

Et voilà..., il n'en faut pas davantage pour faire vibrer son public. M. Henry Ferrier du haut de ses neuf ans connaît la manière!... Mais il reste bon garçon et ne craint pas de descendre de ses hauts sommets littéraires pour donner des nouvelles plus simples :

«Mon concierge Pierre Benoît me fait une » bague avec un obus allemand, à ma sœur » aussi...» Et pour que le lecteur ait bonne opinion de ce concierge prodigue, il ajoute: « Depuis le mois d'août qu'il est partit il » est toujours très content...» Car le directeur est un patriote enragé, cela transpire dans toutes ses réflexions.

La femme du kronprinz vient d'avoir une fille, elle aura un terrible grand-père!...

Evidemment, le Directeur Henry, plaint cette petite nouveau-née de subir un ancêtre pareil..., c'est une chose à ne pas faire que d'avoir un type de cet acabit dans sa famille.

Cependant il y a des jours où mon confrère n'en peut plus d'avoir à débrouiller toutes les aventures héroïques et extraordinaires de notre Epopée :

« Il ne faut plus toujours parler de la guerre, car à la fin on perd la tête... » Alors pour se reposer il aborde des questions plus futiles :

« *Pour les chapeaux.* — La grande mode du temps de guerre est le bonnet de police pour tous le monde sauf pour les vieille dammes. Pour les robes il n'y a pas de mode dans les robes, mais il y a beaucoup de petites filles qui ont une jupe écossaise à cose de nos alliés qui ont une petite jupe. »

Un jour il a une grande, une miraculeuse nouvelle à annoncer, il prend sa bonne plume et calligraphie en gros caractères : « Les lecteurs vont être heureux d'apprendre que le général Pau est abonné au *Pré aux Clercs*, c'est un grand honneur... Vive le général Pau ! »

On aurait une bouffée d'orgueil à moins, et mon bonhomme pour un rien se prendrait au sérieux. Il s'écrie quelque part... « Nous autres journalistes, nous avons dit que Guillaume était malade et qu'on allait lui mettre un cou artificiel, eh bien, c'était pas vrai. »

Mon confrère du moins ne craint pas de reconnaître ses erreurs, ce en quoi il marque une âme bien née.

Et ce petit homme aborde carrément les plus hautes questions, avec un sérieux imperturbable il écrit :

« Je signale la foire de Fez, elle fera beaucoup de bien à notre commerce. »

Pour l'instant la question de la vie chère le préoccupe infiniment.

« Economisons, en attendant que M. Herriot, qui est en train de se donner tant de mal, nous fasse arriver ce qui est nécessaire. » Et ayant rendu hommage aux efforts du général Lyautey et de M. Herriot, il ajoute : « Ayons tous confiance dans le gouvernement. »

Et ce qui est remarquable, c'est le souci des engagements pris, la fidélité à la parole donnée et la ténacité avec laquelle ce petit garçon de neuf ans poursuit son apostolat... Sur l'argent gagné, il a pu déjà envoyer aux Poilus 600 francs de tabac, il a adopté de nombreux filleuls qui viennent au journal à l'époque des permissions. Il entretient une correspondance suivie avec ses soldats. Le *Pré aux Clercs* a déjà reçu soixante-treize lettres de soldats, et dans son dernier numéro mon confrère annonce qu'il va s'occuper, avec ses filleuls, à écrire un livre en Braille pour les aveugles...

Et ce que j'admire en cet enfant et ce qui prouve encore une fois la puissance géniale du cœur, c'est que ce journal, tout imprégné de bonté, fut créé uniquement pour le bonheur d'autrui... Henry Ferrier

ravaille pour les Poilus, et dans sa petite me de neuf ans, il a compris, qu'en ccomplissant cet effort, il travaillait pour a Patrie... Il a tendu son jeune cereau, ouvert son âme, vers un but et il a rouvé dans son désir d'aimer et d'être tile, le courage de mener sans faiblir une euvre très au dessus de son âge... Voilà leux ans qu'elle dure et qu'elle progresse, 7 fois il a composé ce journal de la prenière ligne à la dernière, 47 fois il a écrit ses dresses et 47 fois timbré toutes ses enveoppes... Et probablement travaille-t-il avec n zèle extraordinaire à son école car le ournal, qui débordait de fautes d'orthographe en ses débuts, n'en compte presque lus.

Cet enfant, ce petit confrère de neuf ns, possède déjà les deux plus hautes ertus des hommes qui se résument en eci : Agir et Durer... Il est un exemple ivant des miracles qu'on peut accomplir ès qu'une grande bonne volonté se met u service de la pensée. M. le Directeur lenry Ferrier, tout petit qu'il est, aura méité de la Patrie, il aura donné le maximum e ses forces, de son intelligence, de son œur à la grande cause du pays... Il écrit, est vrai, la grande cose..., mais je sais ien des gens qui ont plus d'années et plus l'orthographe que mon confrère et qui ont nontré infiniment moins de bon sens et le courage. Il a été une force agissante lans un temps où il y a encore tant de orces perdues.

Et je terminerai mon article comme le fait ouvent le fondateur du *Pré aux Clercs* (1), n criant : Vivent les poilus d'Henry Ferrier, t vivent aussi les braves et chers petits arçons qui auront travaillé pendant la uerre.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences le l'Université des Annales

La Foire de Fez, par M. André Lichtenberger

M. André Lichtenberger nous raconte que ur l'ordre du général Lyautey il travailla ssidûment à l'organisation de la Foire de Fez. Cette exposition fut en quelque sorte ne victoire pacifique sur les indigènes que 'Allemagne poursuivait de sa propagande, t atteignit le double but d'un gros succès olitique et économique.

Dans une peinture vivante et spirituelle, 'auteur du *Petit Trott* campe la Foire. D'abord la difficulté des transports. Comnent amener à soi tout ce qu'il faut pour 'établir : toiles, poutres, marchandises, même ne chaîne de montagnes russes? On utiise toutes les ressources : convois de chaneaux, charrettes, automobiles, et en quelques semaines se dresse le village de ten:es et de baraquements, qui doit tenir en aleine la curiosité des indigènes.

Et M. Lichtenberger amène son pulic au vif regret de n'avoir été témoin de ette fête inaugurée solennellement par le général Lyautey et à laquelle la présence lu sultan donnait une majesté très particulière; manifestation qui aura trace dans l'histoire des Colonies.

Car sait-on que quatre millions d'affaires furent le résultat de cette première foire. Le succès de cette manifestation marque une nouvelle étape dans l'évolution de notre protectorat, non seulement au point de vue marocain, mais au point de vue français.

Nous donnerons la semaine prochaine le compte rendu de la cinquième et admirable leçon de Jean Richepin sur La Fontaine, et des conférences de M. Grosclaude et du général Malleterre.

PIERRE S.

(1) *Le Pré aux Clercs* a son siège 14, rue du Pré-aux-Clercs.

PROGRAMME DE LA 7e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 29 janvier. — Françaises d'ici et Françaises de là-bas, par BRIEUX.

Mercredi, 31 janvier. — La Fontaine: Sa Langue, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 2 février. — La Renaissance par la Terre, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Samedi, 3 février. — Sonneries et Marches de Victoire, par le général MALLETERRE.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le Nº 3 paraît le 1er février

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire nº 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous avions réclamé pour nos soldats du front linge, chaussettes, lainages, dont nous nous trouvions terriblement démunis. Nous avons eu le bonheur de recevoir 450 paires de chaussettes, don généreux de Mlle Simone Cornouls. Nous avons reçu encore d'admirables lainages de Mlle Milka Lussich de Vidal, de l'Uruguay. Voilà nos armoires qui reprennent leur air cossu. Mais qu'elles sont vite vidées!... Et puis, l'ouvroir réclame des chemises, de la toile, des vieux draps... Si l'on savait ce que nos paquets au front nous mangent de provisions, c'est effrayant!

Cette semaine est justement une grande semaine, grâce aux 10 caisses d'Amérique, expédiées par les dames françaises de Montevideo, nous avons pu faire des envois monstres, et ce n'est pas sans orgueil que Mmes Nicolle et Francis Thomé ont pu marquer sur leur livre notre 39,119e envoi. Je ne me lasserai pas de répéter la joie que si facilement on peut répandre par la grâce d'un paquet. Ecoutez parler Boquet, soldat du 8e territorial : « Il pleut, il neige, il gèle tout à la fois; on est mouillé jusqu'au nombril; aussi je veux vous remercier du fond du cœur, car avec les objets chauds que vous m'avez envoyés, j'ai pu travailler sans arrêt et c'est ce qui m'a valu ma croix de guerre. »

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons pu, ce mois, répondre à la demande du lazaret de Zerbst et envoyer vingt litres d'huile de foie de morue. Il y a bien des débilités dans les camps, et leur joie est grande de ces sortes d'expéditions. Le Président du camp de Stendal nous dit que nos envois, particulièrement ceux d'ampoules de cacodylate, ont été accueillis avec une gratitude infinie. Le Président du Comité de Saint-Pé, M. S. Salme, nous remercie avec effusion, à l'occasion du nouvel an, du bien fait dans son camp par les admirables marraines des Annales.

Nous avons eu le bonheur, cette semaine, encore, de recevoir à titre de dons, 552 francs 65 pour notre œuvre, et à titre de dépôts pour l'envoi de colis réguliers, 2,127 francs.

M. Sauveur, professeur au Harvard University, de Cambridge, qui est un apôtre merveilleux, nous envoie à lui seul une somme de 885 fr. 50, recueillie parmi des marraines de bonne volonté. Il nous donne les indications les plus précises pour l'usage à faire de cet argent. C'est un grand ami, dont les prisonniers doivent prononcer le nom avec tendresse et respect.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous en dirons seulement quelques mots ici, puisque aussi bien tous les détails les intéressant sont donnés avec infiniment d'intérêt et d'émotion dans *Le Journal des Blessés aux yeux*, fait entièrement par mon éminent maître et ami, M. Brieux, et envoyé gracieusement à tous ceux auxquels nos aveugles doivent un hommage de gratitude. Disons donc seulement en deux mots que nous avons reçu cette semaine encore 1,583 fr. Parmi les dons infiniment touchants, nous relevons *L'Œuvre du Soldat* à Bourg-Achard, qui a souscrit 194 fr. 75; le Comité de secours des instituteurs et institutrices de Rive-de-Gier, qui a prélevé généreusement 50 fr. sur sa caisse, et un don délicat, fait dans les termes les plus touchants, de M. Ch. Laurent, de la Société Industrielle et Agricole de Pointe-à-Pître.

Nos aveugles sont aimés et nous en sommes fiers.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL
128e LISTE DE SOUSCRIPTION

24e LISTE DE LA 3e ANNÉE
(Du 7 au 13 janvier 1917)

M. Herringa, Bussum, 15 fr. — Mlle Maupoix, Charly, 3 fr. — Anonyme de Douzy, 3 fr. — Mme Arnoux, Oran, 20 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — M. Michel Rouillard, Arzy, 10 fr. — Mme Blanchard, Colombey-les-Bains, 5 fr. — Mlle Rivoire, La Haye, 5 fr. — Mlle Barberon, Gugneville, 3 fr. — G. P., Marseille, 10 fr. — Mlle Rességuier, Bouret, 2 francs 25. — Mme Schenker, Washington, 53 fr. — M. Lenglet, 50 fr. — Anonyme à Bordeaux, 10 fr. — Mme Wolff, Vigeois, 5 fr. — M. Finaz, Genève, 5 fr. — Mlle Gibert, Lauzette, 5 fr. — M. Feugas, Fort-de-France, 5 fr. — M. Laurent, Pointe-à-Pître, 38 fr. — Mme Kolseth, Sèvres, 100 fr. — Mme Robin, 10 fr. — Mlle Fava, Bologne, 12 fr. — Mlle Nicolas, Buenos Aires, 20 fr. — M. Allemandet, Cherbourg, 5 fr. — M. Oubrayne, 2 fr. 50. — Mlle Le Dentu, Saint-Claude, 7 fr. — M. Pochon, Oran, 5 fr. — Mlle D'Alexis, Pointe-à-Pître, 10 fr. — M. Moore, Brescia, 25 fr. — M. L., à Montigny-sur-Loing, 2 fr. — Mme Henocque, 6 fr. — Charles et Adrienne, 5 fr. — Mlle Carli, Kompong, 20 fr. — Mlle Soula, Stockholm, 12 fr. — Mlle Rampon, La Rochelle, 2 fr. 25. — Mme Gidry, Diégo-Suarez, 4 fr. — M. Sapré-Duvourat, Toulon, 50 fr. — Mme de Caila, Vacoas, 16 fr. — Mme Cambray, 5 fr. — Mme Mansard, 20 fr. — Mlle Viterbo, Le Caire, 24 francs 25. — Anonyme, 5 fr. — M. et Mme Philippe Adam, de Villiers, Sainte-Rose, 27 fr. — M. Hadjès, Alexandrie, 25 fr. — Mme Croizat, 5 fr. — M. Wambold, Hoa-My, 120 fr. — M. de Wacle, armée belge, 5 fr. — Mme Bruce, Somerset, 31 fr. 25. — G. J. M., 50 fr. — Jules et Elisabeth, Angoulême, 10 fr. — Une lectrice des Annales, 2 fr. — M. Marleau, Montréal, 5 fr. — Une amie des Annales, à Tolosa, 25 fr. — Mme Grossetête, Mouzainville, 25 fr.

Total général de cette 128e liste 954 50

(A suivre.)

Académie Française

Réception de M. Pierre de la Gorce

Jamais il n'y eut un lien plus étroit, une plus profonde sympathie entre le mort et son successeur. M. Pierre de la Gorce a versé sur la tombe de Thureau-Dangin des louanges attendries, mêlées à de pénétrantes réflexions. Ce portrait, tracé par un ami, n'est pas trop complaisant; l'affection qui s'y épanche n'en altère point la vérité. Les confrères de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie y ont retrouvé sa vivante image... La réponse de M. Henri de Régnier n'a pas été moins bien accueillie. Elle renferme des jugements nuancés, des compliments délicats, exprimés dans une langue très pure et très noble... A travers ces beaux discours, le passé est apparu, un passé proche et lointain, avec ses grandeurs, ses fautes, ses illusions, ses combats. Ce fut un double hommage offert à la Patrie et une émouvante leçon d'histoire.

DISCOURS DE M. DE LA GORCE

Messieurs,

Je voudrais trouver des termes dignes de vous pour rendre grâces de l'honneur que vous avez conféré à ma vieillesse. Mais la langue française n'a qu'une expression pour reconnaître le plus humble service ou la plus haute marque de bienveillance. L'accent seul peut nuancer de chaleur la banalité du mot. Que ce mot *merci*, où je voudrais faire passer toute mon âme, vous dise ma reconnaissance pour une faveur qui demeurera la grande fierté de ma vie !

Souffrez que j'abrège ce témoignage, non par épuisement d'une gratitude qui ne demanderait qu'à se répandre, mais par déférence pour votre pensée qui se porte ailleurs. Quelles que soient les tragiques préoccupations de notre temps, une image domine en ce moment toute cette assemblée, celle du confrère très honoré et très aimé que vous avez perdu. Il semble qu'ici même il soit encore présent, tant cette enceinte rappelle tout ce qu'il fut par vous, au milieu de vous et avec vous ! C'est sur lui que se fixent à cette heure vos regrets, vos souvenirs fidèles ; et je sens que le meilleur moyen de répondre à votre attente, c'est de me hâter à vous entretenir de lui.

M. THUREAU-DANGIN — PREMIÈRE RENCONTRE

Il me faut remonter à près de trente années pour retrouver ma première rencontre avec M. Thureau-Dangin. C'était en 1887. Je venais de publier quelques modestes essais d'histoire, et l'on m'avait suggéré de les lui offrir. La vérité m'oblige à confesser que l'entretien manqua d'abord d'animation. M. Thureau-Dangin était peu enclin aux expansions verbales, et moi pas davantage. J'ai le souvenir des phrases bienveillantes, mais brèves, un peu tombantes, qui n'appelaient que des réponses courtes, un peu tombantes aussi. Sur la cheminée, le balancement d'une pendule soulignait les silences plutôt qu'il ne les interrompait. Cependant, le hasard de la conversation amena sur mes lèvres un nom qui m'était cher et l'était bien plus encore à celui que je venais visiter. A cette évocation, le visage de votre confrère s'éclaira, sa voix un peu voilée s'émut, et j'eus la vision d'une tendresse de cœur cachée, mais profonde, comme ces riches filons de mines qu'il faut découvrir et qui n'affleurent pas. L'entretien se continuant, sa parole se fit un peu plus abondante, quoique toujours sévèrement contenue. Il me parla de mes travaux avec quelques encouragements, mais discrets et courts, en homme qui estime que la première probité est de ne point flatter. Une chose me frappa, la précision des mots toujours justes, sans aucun remplissage, avec un souci unique, celui d'être lucide et vrai. L'aspect extérieur des choses achevait de révéler celui qui habitait en ces lieux. Partout un ordre matériel minutieux qui semblait le reflet d'un ordre moral pareil : aux murs, des portraits d'enfants attestaient les sollicitudes familiales d'une âme reposée de l'étude par les affections du foyer ; près de la croisée, en un endroit ni caché, ni trop apparent, se montrait l'image du Christ, témoignage d'une foi qui ne songeait pas plus à se dissimuler qu'à s'étaler. Quand je me levai, M. Thureau-Dangin me retint quelques instants, avec une courtoisie austère encore, mais déjà toute tempérée de bonne grâce. Comme j'atteignais le seuil, il me dit, sans autre addition de paroles, ces simples mots : « Maintenant, vous connaissez le chemin de ma demeure. » En même temps, sa main se posa dans la mienne, avec une cordialité sérieuse dont je garde le souvenir ému. Et je m'éloignai, avec l'impression que l'homme que je quittais ne ressemblait pas beaucoup à la plupart des hommes de ce temps, mais qu'il était de ceux qu'aucun temps n'eût manqué d'honorer.

UN COIN DU VIEUX PARIS LA RUE GARANCIÈRE

Cette haute vertu que j'entrevis ce jour-là, que je devais plus tard pénétrer davantage, était le fruit d'une longue initiation, fortifiée par toutes les influences ancestrales. Celui qui devait être votre confrère naquit à Paris, le 16 décembre 1837. Son père, après avoir géré longtemps, et avec une rare intégrité, un cabinet d'affaires, l'avait abandonné pour se consacrer tout entier aux œuvres de bienfaisance. L'un de ses oncles tenait au barreau une place très notable. Son grand-père maternel, M. Guéneau de Mussy avait été, sous l'Empire, puis sous la Restauration, inspecteur général de l'enseignement public. Au début du dix-neuvième siècle, nous retrouvons l'un de ses bisaïeuls, le docteur Noël Hallé, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences. De quelque côté que l'enfant se tournât, il rencontrait partout, dans la ligne paternelle ou maternelle des hommes laborieux, utiles, soucieux de bien remplir l'office de la vie. L'existence était celle des familles stables, jalouses de fonder et de maintenir. La maison de la rue Garancière, cette grande maison que vous avez connue, avait été achetée en 1824. Là s'étaient établis, se partageant les divers étages, la plupart des membres de la famille Thureau. Ainsi arriva-t-il, par une bonne fortune aujourd'hui assez rare, que la vie de votre confrère s'écoula tout entière où elle avait commencé. Les lieux eux-mêmes étaient suggestifs. Dans la rue Garancière, un calme rarement troublé et, au fond d'une cour, la demeure paternelle ; puis, à l'extrémité de la rue montante, le jardin du Luxembourg. Non loin de là, le palais des Médicis, avec sa masse puissante et grandiose, représentait la politique en ce qu'elle avait de plus grave — car la Chambre des Pairs y siégeait — et l'art en ce qu'il a de plus austère. Cependant la rue Garancière, en son bout opposé, se heurtait au chevet de Saint-Sulpice. Autour de la grande église, à l'ornementation sobre et aux lignes rigides, se groupait toute une petite cité pieuse, sévère et fidèle, ignorant le reste de la ville, pareillement ignorée d'elle, et sur qui semblait planer encore l'esprit de M. Olier. Là vivaient ceux qu'on appelait ces « messieurs de Saint-Sulpice », prêtres tout recueillis dans la prière, dans l'étude, et conservant du gallicanisme juste assez pour garder son précieux goût de terroir à l'Eglise de France. Quand, le dimanche, les cloches sonnaient dans les hautes tours sans qu'aucun bruit rival en altérât les vibrations ; quand, à l'appel de la cloche, les clercs du séminaire traversaient en surplis blanc la place pour se rendre au chœur, cette petite cité s'animait, mais d'une animation réglée et tranquille, qui ne ressemblait à aucune autre ; puis, elle retombait dans le silence. Je me figure que, dans les hôtels écartés de ces petites rues, les parlementaires d'autrefois se fussent complu presque autant que dans les hautes demeures du Marais ; je me persuade aussi que les derniers survivants du jansénisme eussent volontiers trouvé en ces lieux de quoi satisfaire leur dévotion renfermée et leur goût de fière solitude. En cherchant bien, n'eût-on pas saisi chez votre confrère quelque chose de l'humeur distante des uns et de la piété, plus intérieure qu'expansive, des autres ?

C'est en ce milieu que le jeune Paul Thureau-Dangin grandit. Ses études s'achevèrent au lycée Louis-le-Grand. Les exemples de sa famille paternelle l'inclinaient vers les études de jurisprudence. Il fit son droit, conquit le grade de docteur, et fut même par surcroît lauréat de la Faculté. ... Il ne devait trouver que tard sa vocation définitive. Avant d'être historien, il sera journaliste.

UN JOURNAL MILITANT : « LE FRANÇAIS »

Pendant l'été de 1868, quelques jeunes hommes, tous très zélés pour leur foi religieuse, se rassemblèrent à diverses reprises rue du Regard, chez M. Etienne Récamier. Leur but était de fonder une feuille quotidienne. Le dessein n'avait rien en soi qui dût retenir l'attention. Ce qui fut original, ce fut l'esprit qui inspira l'entreprise.

Jusque là, la presse catholique — si l'on exceptait la malheureuse tentative du journal *l'Avenir* — avait semblé ignorer le monde issu de la Révolution ou ne l'avait connu que pour le combattre. Les nouveaux venus ambitionnaient de substituer à la lutte la fraternité. Ils s'étaient penchés sur l'Evangile, en avaient médité le sens et s'étaient convaincus que les chrétiens, disciples de Jésus, pouvaient s'asseoir au banquet de la société moderne comme jadis le divin Maître au banquet du publicain. Loin de traiter en suspecte la liberté, ils en réclameraient le bénéfice et, pour les protéger, ne demanderaient rien autre chose. Ainsi pensèrent, il y a près de cinquante ans, des jeunes gens qui, avec beaucoup d'élan et d'espoir, un peu d'inexpérience aussi, s'étaient persuadé que la terre appartient aux hommes de bonne volonté. Ils s'appelaient François Beslay, Etienne Récamier, le comte de Chabrol, Heinrich, Emmanuel Cosquin, Albert Desjardins. La plupart n'avaient jamais pratiqué le journalisme, et cette ignorance les enhardissait en les enveloppant d'illusions. C'est à cette petite phalange que Paul Thureau-Dangin se joignit. Les néo-journalistes avaient aussi un ami très fidèle et comme un frère aîné en la personne d'Augustin Cochin, qui apporta à l'œuvre naissante tout ce que son esprit avait de souplesse et de charme, tout ce que son âme vaillante recélait de bonne humeur et d'énergie. L'association eut pareillement son grand aumônier en la personne de Mgr Dupanloup, patron puissant mais dur, et dont la protection prendrait parfois des airs de joug.

Le journal s'appela *le Français*. Il parut le 1er août 1868. Les premières lignes furent une invocation à Dieu et avec un accent d'humilité fière qui rendait un son inaccoutumé. Je n'imagine pas que le ferme propos du plus parfait chrétien en ses jours de ferveur ait dépassé les résolutions de ces hommes de foi. Plusieurs se firent journalistes comme on se fait apôtre, avec une seule passion, celle de la vérité à répandre et de la justice à servir. La route, d'abord, sembla presque facile, tant l'on s'était armé de confiance. Bientôt, elle apparut tout hérissée d'épines. C'est qu'entre toutes les tâches de ce monde, la plus difficile est de fondre les hommes en un baiser. Violents du catholicisme, violents de la libre pensée, tous, sans s'être entendus, s'unirent, les uns flairant des nouveautés presque hérétiques,

es autres raillant la naïveté ou dénonçant l'hypocrisie. Dans les régions officielles, ces hommes inconnus, qui ne savaient manier ni l'encensoir pour aduler, ni la pioche pour détruire, parurent out à fait singuliers. Ailleurs, l'attention se marqua par un joyeux persiflage, et beaucoup saluèrent avec un respect ironique leurs confrères immaculés.

On déconcerte aisément les hommes d'expédient ; on a moins facilement raison des hommes de conscience. En dépit de tous les obstacles, *le Français* subsista, pauvre en argent, médiocre en clientèle, magnifique en courage. Parmi les ouvriers des premiers jours, quelques-uns s'éloignèrent. En cette dispersion, deux hommes demeurèrent invariablement fidèles à l'œuvre chrétienne et libérale : François Beslay, Thureau-Dangin.

UNE AMITIÉ FRATERNELLE

François Beslay ! Plusieurs d'entre vous trouveront sans doute que j'évoque des morts bien lointains, bien oubliés. Et pourtant, je ne m'excuse pas d'associer ce nom à celui de M. Thureau-Dangin ; car votre confrère, quand on parlait de sa vie de journaliste, n'acceptait aucune louange sans en reporter la meilleure part sur son compagnon. Jamais labeur commun ne fut poursuivi avec plus de désintéressement ; jamais union ne fut plus étroite, plus austère et plus tendre. Au journal, Beslay avait le titre de rédacteur en chef ; mais on ne sut jamais bien qui était le premier, tant ces deux hommes ignoraient tout ce qui n'était pas leur cause et leur amitié. La grande joie de l'un était le succès de l'autre ; Beslay, vers 1872, publia une série de croquis d'une délicatesse achevée. Qui fut heureux ? Thureau bien plus que Beslay. Cependant Thureau, quand les hâtes du journalisme lui permettaient de s'affiner, laissait pressentir dans l'analyse de certaines âmes le portraitiste qu'il serait bientôt ; ainsi en fut-il quand il peignit plusieurs des hommes de son temps : Sainte-Beuve, Buffet, Émile Ollivier, Gladstone; or, ces jours-là étaient jours de fête pour Beslay, et sur son visage fatigué passait un beau rayon d'allégresse fraternelle. Une touchante communauté dans le labeur journalier était une autre marque de cette amitié. Il arrivait parfois que Beslay déjà malade, ayant commencé un article, ployait sous la lassitude : alors Thureau saisissait la plume et, de sa belle écriture, bien nette et bien ferme, achevait la tâche. Cependant Beslay, de plus en plus, perdait ses forces ; et son compagnon le soutenait avec des soins et des attentions infinies, comme un frère aîné vigoureux porte un enfant qui faiblit. En 1883, l'incomparable ami mourut ; et ce fut chez M. Thureau-Dangin, l'homme d'apparence renfermée, une explosion de douleur ; « La mort de Beslay, écrivait-il, a été l'une des plus cruelles tristesses de ma vie. » Il avait conservé, comme autant de reliques, la correspondance et quelques notes intimes de celui qui avait été son compagnon. Je me souviens qu'il y a quelques années, il prit un jour une de ces lettres et se mit à me la lire. Au bout de quelques instants, je m'aperçus que l'accent s'altérait ; je levai les yeux, je vis des larmes couler sur le papier, la haute taille se ployer sur le bureau, et bientôt la voix se brisa dans un sanglot.

PREMIÈRES ŒUVRES DE L'HISTORIEN

La mort de Beslay marqua pour votre confrère, ou tout à fait la fin de sa vie de journaliste, mais l'heure où, se détachant peu à peu de la presse quotidienne, il s'absorba dans l'histoire. Déjà, il avait publié plusieurs ouvrages très justement remarqués : *Royalistes et Républicains, le Parti libéral sous la Restauration, l'Eglise et l'Etat de* 1830 *à* 1848. En 1884, parurent les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet.*

Dans la préface, nous lisons ces lignes : « La France n'offre pas d'époque plus intéressante à étudier que celle où elle a été en possession de la monarchie constitutionnelle. » Je doute que les hommes de la génération présente, surtout les plus jeunes, souscrivent à ce jugement. Et pourtant, je crois que votre respecté confrère, avec son sens si droit, ne s'est point trompé quand il a proclamé comme très digne d'étude ce temps où Louis-Philippe a régné. Qu'on néglige les détails qui doivent être oubliés ; qu'on efface les noms qui sont destinés à périr ; qu'on contemple le régime parlementaire de la hauteur où il demande à être vu, c'est-à-dire de ces sommets où on ne distingue plus les médiocres gestes des acteurs, mais où l'on découvre seulement les opinions maîtresses qui se heurtent, se mêlent, s'assaillent, jusqu'à ce que l'une triomphe de l'autre ou jusqu'à ce qu'une transaction les concilie ; qu'on s'applique, en un mot, à voir les choses par masses comme il convient de les voir dans le progressif recul des temps ; et toute l'histoire de ces dix-huit années — autant du moins que je puis la pénétrer — se résumera en deux efforts, tous deux dignes de mémoire : un effort qui a pleinement réussi, l'effort pour réaliser la sagesse ; un effort qui a complètement échoué, l'effort pour assurer la durée.

LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

La sagesse, nul gouvernement plus que le gouvernement de Juillet, ne l'a pratiquée. Qu'on se figure, vers la fin de son règne, le roi jetant un regard sur le passé. Il peut, avec quelque fierté marquer les œuvres qu'il a accomplies et surtout énumérer les périls qu'il a conjurés. A l'intérieur, il a maîtrisé les séditions sans empiéter sur la liberté. Il a prestement éconduit les amis des premiers jours : La Fayette, ce connétable de la démocratie, puis le vertueux Dupont de l'Eure, ce frère cadet du vertueux Roland. Doucement il a écarté les héros des trois glorieuses journées et a feint de se croire quitte envers les vivants en érigeant une colonne aux morts.

Vis-à-vis des puissances étrangères, le roi, avec une aisance surprenante, composée moitié d'adresse, moitié d'orgueil héréditaire ressaisi, s'est refait Bourbon. Les troubles qui ont éclaté en Europe au début du règne l'ont trouvé tout armé d'habileté et de sang-froid. Il ne s'est ni brisé contre l'écueil italien, ni brûlé dans l'incendie polonais. Il a eu sa politique de prudence ; il a eu sa politique de hardiesse aussi ; témoin le jour où son escadre a forcé l'entrée du Tage, témoin cet autre jour où, en face de l'Autriche, il a fait flotter sur Ancône les couleurs françaises. Le soulèvement belge lui a permis d'aider à la fondation d'un royaume neutre qui sera, pense-t-on, pour la frontière du nord une inviolable sécurité. Avec complaisance le roi s'arrête sur ce dessein favori de sa politique. Il se rappelle ce protocole du 20 janvier 1831 qui, après un débat n'ayant laissé place à aucune surprise — car il s'est prolongé pendant huit heures — a consacré la situation internationale du nouvel Etat. Tous ont adhéré, Angleterre, Russie, Autriche, Prusse aussi. Le prince lit, relit la lettre où M. de Talleyrand retrace la délibération et en marque l'issue. Oui, tous ont engagé leur honneur pour le présent, leur honneur pour l'avenir. Décidément rassuré, le prince replie les documents et se repose avec une fierté confiante dans le grand service rendu par lui à son pays, à l'Europe, à la cause de la paix.

L'examen rétrospectif se poursuit. En 1839, un terrible réveil de la question d'Orient a mis la paix en péril. En ces conjonctures, le roi est intervenu, a réparé avec un sang-froid avisé les fautes, les étourderies commises, et a recousu si bien toutes choses qu'on ose à peine regretter la déchirure qui permet d'admirer une reprise si parfaite. — A ceux que ne contente point la sagesse et qui regretteraient la pénurie de gloire, le prince peut montrer la terre algérienne : tant d'héroïsme dépensé depuis quinze ans : là-bas la vertu militaire aux prises avec toutes les épreuves, combats, embuscades, disette, choléra, miasmes, s'élevant des terres basses remuées : Milianah, Médéah, ces petites villes prises, perdues, reprises encore, sans que la France doive jamais savoir ce qu'elles ont coûté de souffrances et de sang. Autour de Constantine, flottent toutes sortes d'images héroïques : le général de Damrémont, le colonel Combes tués en face de la place ; puis Changarnier et Lamoricière, tous deux de fortune dissemblable, mais d'honneur égal ; et le premier aussi grand quand, en 1836, il couvre la retraite du second, quand, l'année suivante, il lance contre les murailles la colonne d'assaut. Sur la carte d'Afrique, la main du roi peut marquer d'autres points : le défilé des Portes-de-Fer audacieusement traversé par son fils, la région au sud de Boghar où fut assailli et dispersé le campement d'Abd-el-Kader, les bords de l'Isly, théâtre d'une rapide victoire.

L'HOMME DE LA PAIX

Telle est la part de l'honneur. — Mais celui qui règne est par excellence l'homme de la paix. Il a puisé dans les vicissitudes de sa carrière, non le mépris, mais le respect de la vie humaine ; et l'un de ses principaux soucis a été d'introduire dans la législation pénale, atroce sous l'ancien régime, inhumaine encore dans le code impérial, les réformes qui ont aboli les derniers restes des cruautés antiques et ont permis de tempérer la justice par la clémence. Il s'est abaissé vers l'enfance en lui ouvrant des écoles et en la protégeant, d'une façon appréciable, quoique bien incomplète encore, contre les exploitations du travail industriel. Il a sa façon à lui, de servir le peuple qui est de ne point le charger : nul impôt nouveau et un budget qui ne dépasse pas 1,200 millions. Il a pourtant, comme tous les vrais économes, ses magnificences : il est constructeur, restaurateur : il achève l'Arc de Triomphe, inaugure le musée de Versailles, et en vrai fils de Henri IV, avec un cœur hospitalier à toutes les gloires, il élève à l'empereur un tombeau. A défaut du sacre antique, il semble qu'une protection d'en haut le couvre d'inviolabilité ; car six fois l'arme des assassins s'est levée sur lui sans l'abattre; et ces tentatives répétées n'ont réussi qu'à mettre en relief son courage.

LES MINISTRES

L'un des plus sûrs moyens de perdre sa faveur, est de louer à l'excès ses conseillers. Aucun de ses ministres ne lui a tout à fait agréé : ni Laffitte qui lui a plu sans le rassurer, ni Casimir-Périer qui l'a rassuré sans lui plaire, ni le duc de Broglie qui a paru sans souplesse et intimidant par excès de vertu. Ce superflu n'est pas le défaut de M. Thiers ; mais comme il est très fin et le sait, comme le roi est très fin aussi et ne le sait pas moins, ces deux finesses plongent l'une dans l'autre si à fond, que mutuellement elles se devinent jusqu'à la plus gênante indiscrétion. On a subi plusieurs fois, on subit encore M. Guizot ; mais il semble un régent bien sévère, bien dogmatique, « trop monté, suivant l'expression du prince, sur les échasses de ses principes ». « Messieurs les doctrinaires », dit Louis-Philippe ; et dans l'accent, on devine la raillerie, un peu de crainte révérentielle aussi. Quand les ministres s'accordent, le roi jouit d'un grand repos, mais s'ils sont en conflit, le choc de ces grands amours-propres lui apporte une diversion plutôt délassante, et si les circonstances ne sont point trop graves, on dirait qu'il gagne en belle humeur émoustillée ce qu'il perd en sécurité. Entre tous les conseillers de la couronne, le plus agréable fut peut-être le comte Molé qui avait appris à l'école de Napoléon l'art d'obéir et puisait dans sa noble nature la science plus haute de n'être jamais servile. Le

perfection eût été que le chef du cabinet fût un militaire. Justement, les maréchaux de l'Empire ne manquaient pas. Le calcul, à la fois très humain et très raffiné, serait alors de persuader doucement aux ministres qu'ils s'en rapportassent au maréchal, puis de persuader non moins doucement au maréchal que, vu son incompétence, il s'en remît au roi.

LA BOURGEOISIE

Ce prince, si sage conducteur au jour le jour, aurait-il par surcroît l'honneur de fonder? Je ne sais aucune époque de l'histoire à laquelle puissent être appliqués deux jugements aussi dissemblables, et vrais l'un et l'autre. Voici l'envers du tableau, et, sous la force, la fragilité. La Révolution de Juillet n'a rien détruit, mais elle a tout amoindri ; et le pouvoir nouveau s'est trouvé, dès son avènement, en déficit de tout ce qu'elle a rayé de respect. Dans ce pouvoir, on a pu, au lendemain des trois journées, reconnaître encore la royauté, mais descendue, campée sur un palier d'attente, sans qu'on sût bien si, d'une remontée vigoureuse, elle retrouverait le prestige ou si son destin serait de faciliter le glissement vers un avenir inconnu. Promptement et par le plus méritoire effort, elle est parvenue à se fixer, mais sur une plate-forme un peu étroite, laissant en dehors d'elle les grands qui la boudent et les petits qu'elle écarte.

Entre les deux, il y avait la bourgeoisie. Avec elle, elle seule, la monarchie s'est organisée, un peu comme s'organiserait une très vaste société en commandite. La société est conduite avec sagesse, habileté, probité ; et chaque bilan, publié sans faste, annonce des bénéfices. Cependant, qu'une catastrophe survienne, et nul, hormis les commanditaires, ne se croira touché. — Tous ces commanditaires sont-ils, du moins, des amis sûrs? Plusieurs d'entre eux pratiquent un conservatisme étroit jusqu'à l'entêtement, mais avec des accès d'indiscipline et des tentations d'infidélité. La Révolution est pour eux une maîtresse de jeunesse, et vers elle ils reviennent d'instinct dès qu'ils cessent d'avoir peur. Ils ont de vieux autels où ils pratiquent leurs dévotions ; qu'un jour Louis Blanc ou Lamartine pare de fleurs ces autels,et pieusement ils y brûleront des cierges ; car la Révolution comme l'Eglise aime à canoniser. Ils soutiennent la monarchie, mais en commerçants attentifs à dresser la balance des services qu'ils apportent et des avantages qu'ils reçoivent, en sorte que leur dévouement, quoique très sincère, est, pour un grand nombre, un dévouement tarifé. En eux se livre un singulier combat entre leur bon sens tout terre à terre et les envolées de leurs fantaisies. Leur sagesse souhaite le repos, leur imagination rêve aventures ; et le plus grand embarras, pour qui les gouverne, est de les aider à devenir riches, et en même temps, de les amuser de gloire. — Par une curieuse dépravation de leur nature, ils se plaisent à pénétrer leurs sens de tout le mal qu'ils se garderaient de tolérer ou d'accomplir, et le soir, en famille, à la fois ingénus et inconscients, ils absorbent par morceaux les *Mystères de Paris* dans *les Débats*, et dans *le Constitutionnel*, le *Juif Errant*. Ainsi frôlent-ils, en de vagues péchés de désirs, toutes les passions que leur main contient rudement. — Tous ensemble ils se sont constitués en une sorte de pays légal ; puis derrière eux, ils ont verrouillé les portes, comme à l'entrée d'une salle de banquet quand on veut garder pour soi tout le festin.

LA POLITIQUE DE L'ÉGOÏSME

Association d'ailleurs ne veut pas dire union : car dans ce pays légal, surgissent pour le pouvoir de terribles disputes intestines où les rivaux, imprévoyants par ardeur de convoitise, ébranlent toutes les disciplines, en sorte que le peuple, tenu à l'écart, n'a qu'à écouter et n'aura qu'à se souvenir. — Ces bourgeois, recommandables par la probité, les mœurs privées,la prudence quotidienne sont faibles, non par leurs vices — car ils n'en ont guère — mais par les vertus qu'ils ignorent ou dédaignent de pratiquer. Par héritage du dix-huitième siècle, ils sont sensibles mais sensibles sans être toujours charitables. Ils ne savent ni assez regarder en haut, ni assez aimer en bas. Le sens supérieur des choses divines leur manque, et le plus souvent, dans leur vie rabaissée vers la terre, ils n'ont connu ni les recherches du doute, ni les constatations désolées de l'incroyance, ni les repos radieux de la certitude.

La contradiction les irrite sans les avertir. Plus ils se trompent, plus ils se croient impeccables. S'ils faisaient une prière, ce serait celle du Pharisien, avec cette différence que le Pharisien se vantait de ses jeûnes et qu'ils se glorifient, eux, de leur abondance. Non, ils ne partageront rien ; et tout absorbés dans leur égoïsme qui veut tout retenir, ils n'aperçoivent pas la montée silencieuse de l'autre égoïsme bien plus âpre, celui qui veut tout usurper. Ils sourient aux autres tant ils se sentent heureux et riches ; puis ils se sourient à eux-mêmes, tant ils se jugent habiles ! Tandis qu'ils se mirent en leur sagesse, voici que surgit, non une tempête, mais une bourrasque. La bourrasque les dépose à terre, tout meurtris quoique sains et saufs, point dépouillés quoique tremblants de l'être privés même de l'honneur d'une chute tragique, cherchant d'ailleurs, à peine relevés, un nouveau maître qui les protège ; et leur inaptitude à durer se mesure par la faiblesse du coup qui les abat.

UNE GRANDE FIGURE : NEWMAN

Ma pensée a toujours suivi M. Thureau-Dangin, même lorsque mes lèvres n'ont pas prononcé son nom. Il semble qu'arrivé au terme de sa tâche, votre confrère ait été saisi par la tristesse de cette catastrophe finale, où, pour la royauté, rien n'arrive à temps, hormis un fiacre pour l'exil. Dans ses notes intimes nous lisons ces lignes : « Par dégoût de la politique, je me suis mis à composer une vie de saint. » Ainsi fut écrite la vie de Saint-Bernard de Sienne. Puis un travail bien plus considérable suivit : la *Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle*.

Ici tout change, le décor, les hommes, les mobiles. Le cadre, ce n'est plus le Palais-Bourbon, mais cette ville d'Oxford, aussi médiocre par l'étendue qu'auguste par les souvenirs et où, de génération en génération, s'est formée l'Angleterre traditionnelle, aristocratique et libre. Les acteurs, ce ne sont plus des hommes âgés, absorbés dans la politique, mais des jeunes gens un peu séparés de leurs compagnons par le dédain des plaisirs, la sévérité des habitudes, et portant en eux le charme accompli que l'entière pureté de l'âme communique à la jeunesse.

L'un de ces hommes, aux vêtements négligés, mince, pâle, aux grands yeux brillants, et comme absorbé par la méditation intérieure, se cache avec une modestie fière au milieu de ses compagnons. Il est maintenant le plus ignoré, mais il sera bientôt le plus grand. On le nomme Newman et c'est sur lui que le peintre, s'il veut être fidèle, devra concentrer ses rayons.

En lui se personnifie en effet le mouvement mémorable qui, au dix-neuvième siècle, ramena vers Rome tant de chrétiens anglais et a suscité, même chez ceux qui, comme Puzey, n'ont point achevé l'exode, un admirable renouveau de ferveur évangélique.

Vers 1822, Newman est *fellow* d'Oxford. Rien ne le rattache au catholicisme romain. C'est suivant les rites anglicans qu'il reçoit les ordres ecclésiastiques. Grande est d'ailleurs sa piété. Il se propose de garder le célibat. La résolution ne laisse pas que de coûter à son cœur : « Quand je mourrai, écrit-il, je ne serai point conduit au tombeau par mes enfants. » Il ajoute bien vite : « Peu importe, pourvu que je meure dans le Christ. »

La constitution de l'Eglise anglicane élève en lui un premier doute. Il s'étonne, se scandalise même qu'elle soit soudée à la société politique. Il la voudrait dégagée de tout lien civil et vivant de sa vie propre. Puis il est touché par la beauté révélatrice des symboles et des images : « Ah! Newman, lui dit un de ses compagnons, vous mourrez dans l'erreur catholique. »

L'erreur catholique, il en est loin. En 1833 il se rend à Rome. Il recueille avec émotion la tradition chrétienne, toute chaude encore à travers la survivance des souvenirs. Mais cette tradition, il reproche à la papauté de l'avoir altérée par des additions corruptrices.

J'imagine qu'aucun drame de l'histoire n'est plus poignant que cette lutte intime de la conscience aux prises avec la croyance. Chez Newman nulle résistance de l'orgueil, mais des craintes, des frémissements, des pudeurs, et parfois aussi des repliements comme ceux d'un œil avide de lumière, puis tout clignotant de faiblesse quand à travers les ténèbres, se dégage la clarté. Cependant, chez cet homme, une passion unique : la vérité. Qu'il y parvienne, qu'un jour il puisse l'étreindre, et rien ne lui coûtera pour l'embrasser dans sa plénitude, ni la disgrâce, ni la pauvreté, ni la perte des honneurs, ni les brisements de l'amitié. A certaines heures, son âme voyageuse semble s'échapper de son corps pour monter libre de tout lien, vers Celui d'où toute science procède.

SACRIFICES ET TRISTESSES

L'exode se continue au milieu de toutes sortes de sacrifices accomplis avec résolution, non sans douleur. Un jour, Newman se dépouille de sa cure de Sainte-Marie ; un autre jour — et ce fut l'un des plus pénibles de sa vie — il fait effacer son nom des registres de l'Université d'Oxford. Il dépose les titres de son ancienne foi, doucement, sans rien briser. Par un magnifique raffinement de délicatesse et d'honneur, il se refuse à peser sur les jeunes gens qui, dans Oxford, ont eu coutume d'écouter sa voix. Il se contente, laissant le reste à Dieu, de les exhorter à un redoublement de vertu. Cependant un grand déchirement l'attend : la séparation d'avec Puzey qui ne le suivra pas. Puzey, c'est pour lui l'admirable et saint ami. La maison familiale de Puzey est celle où il s'est reposé. Dans ses heures de délassement il a composé des contes pour les enfants de Puzey. Quand Puzey est devenu veuf, c'est lui qui a été, suivant l'expression de Puzey lui-même, « l'ange consolateur ». Le 20 février 1845, il lui écrit : « Je crois que Noël ne se passera pas avant la rupture. » Et il ajoute : « Mes yeux se mouillent de larmes à la pensée de toutes les choses aimées qu'il me faudra abandonner. » A celui qui va s'éloigner, des lettres arrivent, toutes débordantes de regrets. On sent qu'on ne se reverra plus guère, qu'on a été lié par une trop étroite communauté des âmes pour se retrouver jamais dans une amitié contrainte, rabaissée et vulgaire. Le 10 octobre, dans le silence et la solitude, la cérémonie de l'abjuration s'accomplit. Et Gladstone dira un peu plus tard : « L'année 1845 a marqué la plus grande victoire que l'Eglise romaine ait remportée depuis la Réforme. »

A dépeindre l'âme de Newman et celle de ses glorieux compagnons, M. Thureau-Dangin a dépensé à la fois toute sa science de pénétration et tout son cœur. Ce qui fait la beauté du livre, c'est l'entière adaptation de l'auteur au sujet, en sorte que l'on sent que celui qui exalte avec une simplicité si sobre et si vraie la grandeur morale n'en parle si bien que parce qu'il en porte en lui le reflet. A chaque chapitre s'accuse la montée du talent. La manière un peu dure s'est amollie; le style, un peu sec, s'est légèrement paré sans s'affadir ; ce qui était naguère longueur peu

naintenant s'appeler abondance. Tout s'est affiné; es images, les couleurs, les contours. Le peintre e la politique est devenu peintre d'âmes, peintre la fois doux et sévère, profond et familier, avec n minutieux scrupule de ressemblance qui imrime à chaque physionomie ses traits, avec des élicatesses de touche qu'on n'eût pas soupçonées, avec une science exquise pour ménager ou rodiguer la lumière, enfin — par intervalles — vec des transfigurations toutes mystiques, omme si l'homme à l'aspect positif qu'était votre onfrère, eût pour un instant ramassé et tenu en nain le pinceau de Fra-Angelico.

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

A l'époque où s'acheva la Renaissance reliieuse en Angleterre, M. Thureau-Dangin était éjà depuis dix années parmi vous. Vous l'aviez, ar un sentiment de haute estime, introduit dans otre Compagnie. Peu à peu vous l'aviez pénétré avantage et l'estime était devenue affection.

Ainsi avez-vous connu cet ami très honoré et ès cher, surtout dans les dernières années, quand approche de la vieillesse eut achevé de l'épurer. n jour, vous eûtes à décerner à l'un de vous une aute marque de confiance. Votre choix se fixa ır M. Thureau-Dangin, et il devint, en 1908, otre secrétaire perpétuel. Il n'avait pas recherché e grand honneur. Il s'en montra fier autant qu'il n était digne. Je n'ai pas à marquer ce qu'il fut n cette place. Mais je me figure que je ne serai émenti par personne en disant que si la charge, u lieu d'être à vie eût été renouvelable, elle lui ût été continuée par une cordiale acclamation.

Rien ici-bas, n'est plus précaire que les choses ue nous proclamons perpétuelles. Pendant l'auomne de 1910, comme votre confrère voyageait n Grèce, il fut atteint d'une pleurésie qui mit es jours en danger. Il revint à Paris, sembla guéri t ne l'était pas. Il reprit ses travaux, dominant force d'énergie ses défaillances et réussissant, e la sorte, à ramener autour de lui la sécurité. eux ans plus tard, un retour du mal raviva les larmes. Plusieurs mois s'écoulèrent dans l'anxiété. ependant, sous le climat de Cannes, les forces u malade se ressaisirent un peu. Près de lui, ses nfants étaient rassemblés. A son chevet veillait urtout une incomparable tendresse, ardente à disputer à la mort. Un jour l'espoir se raffermit, t les longues angoisses se détendirent en une orte de confiance. Ce n'était qu'une lueur tromeuse, et le lendemain Paul Thureau-Dangin endit pieusement son âme à Dieu.

LES FUNÉRAILLES

Le 1er mars 1913, les portes de Saint-Sulpice s'ouvrirent devant le cercueil. Lentement il s'aança à travers la nef, toute remplie par les grands t par les humbles, par les riches et par les paures, par ceux qui s'absorbaient silencieusement ans leurs regrets et par ceux dont les lèvres nurmuraient des prières. Sur l'heure, l'un de ous, Messieurs, a décrit cette affluence des funéailles, et en l'une des plus belles pages qu'ait amais inspirées l'amitié. Quand le prêtre eut ommencé la célébration des Saints Mystères, parut que le mort assistait une dernière fois u divin sacrifice, tant, dans le vaste sanctuaire, outes choses parlaient de lui ! A ce banc d'œuvre s'était assis, à cet autel il s'était agenouillé, à es fonts baptismaux, où il avait lui-même été orté dès sa naissance, il avait conduit ses sept nfants pour les purifier dans l'eau sainte ; au eu où se dressait le catafalque s'était dressé le atafalque d'un fils, d'une fille, et ses larmes paernelles étaient tombées là même où d'autres naintenant pleuraient sur lui. Tout le cycle de on existence familiale et religieuse s'était déoulé dans ce temple, en sorte qu'il semblait qu'il vint comme en une dernière halte pour prendre ongé de la vie. Tout gravait l'émotion, jusqu'à a simplicité des choses, et la grandeur se rehaussait par tout ce qu'une modestie voulue avait écarté de pompe. Cependant sous les voûtes résonnaient les prières liturgiques, tantôt terrifiantes comme la perspective du dernier jugement ; tantôt douces et comme berçant la mort, puis montant vers le ciel à la manière d'un hymne, et célébrant, en une vision mystique de renouveau et de lumière, le départ de l'âme chrétienne. De l'église au cimetière une grande foule encore, sans qu'on remarquât trop, chemin faisant, cet égrénement habituel qui est le premier signe de l'oubli des hommes. Sur la tombe, nul discours, mais pas une parole qui ne fût louange ; partout la tristesse et sur beaucoup de visages la douleur. — Pourquoi, Messieurs, cette affluence en cette grande église devenue trop petite? Pourquoi cet aspect de deuil public? Pourquoi ces marques de déférence qui eussent étonné, s'il les avait pu voir, celui qui en était l'objet? A travers l'hommage à votre confrère, je discerne volontiers un autre hommage qui monte plus haut. Par votre sympathie si spontanée, si touchante, si unanime, vous avez voulu marquer qu'il y a quelque chose qui vaut mieux que la popularité, qui dépasse le génie, qui l'emporte sur la gloire. En M. Thureau-Dangin, vous avez voulu honorer — même audessus de l'homme de talent — l'homme de bien accompli et rare qui, d'un bout à l'autre de sa vie, dans toutes les conjonctures petites ou grandes, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'a connu d'autre guide que sa conscience et a, sans une tache, sans une défaillance, incarné en lui la vertu.

PIERRE DE LA GORCE.

RÉPONSE DE M. HENRI DE RÉGNIER

MONSIEUR,

Si vous avez eu à remercier l'Académie de vous avoir élu au nombre de ses membres, c'est aussi par un remerciement que j'ai, tout d'abord, à vous répondre. En vous l'adressant, d'ailleurs, je crois être le fidèle interprète du sentiment de notre Compagnie et de sa gratitude pour le bel éloge que vous venez de prononcer de notre éminent et regretté confrère Paul Thureau-Dangin. L'homme de haute conscience et de probe talent à qui vous avez été appelé à succéder a laissé parmi nous un souvenir si particulièrement respecté que l'éloquent et juste hommage que vous lui avez rendu se trouve être celui-là même que nous pouvions le plus souhaiter qu'on lui rendît.

Avant d'aborder l'œuvre considérable qui vous a valu une place justement éminente parmi les historiens contemporains, vous me permettrez, Monsieur, de saluer, avec le même respect que vous lui avez témoigné, le noble écrivain dont vous venez de retracer en termes émus et choisis la sereine et laborieuse carrière et, à mon tour, d'évoquer un instant son image. Vous l'avez rendue si présente que je me bornerai, en quelque sorte, à souligner certains des traits dont vous avez caractérisé cette figure si discrètement originale, si particulière par ce qu'elle eut à la fois d'ardent et de réservé, d'affable et de hautain, de sévère et de sympathique.

Vous nous avez montré, en effet, sous le masque un peu rigide et un peu austère que M. Thureau-Dangin opposait aux regards, ce qui s'y abritait de réfléchi, de passionné, de gravement tendre et même de secrètement brûlant. Vous nous avez fait sentir ce que la raison et la volonté avaient eu à discipliner en lui pour lui composer cette physionomie morale si mesurée, si ferme, si sérieuse par laquelle il s'imposait à première vue. Vous nous avez fait comprendre ce qu'il y avait en notre regretté confrère de fier et de rare et nous avons, avec vous, admiré en lui la clarté d'une intelligence pondérée en sa hardiesse, la probité d'un talent toujours égal à sa conscience. Avec vous, nous nous sommes inclinés devant la sincérité de ses convictions religieuses, morales et politiques, devant cet ensemble de hautes qualités d'esprit et de cœur qui furent le solide soutien de son œuvre et un inébranlable fondement à la dignité de sa vie.

C'est à des titres semblables que l'Académie, Monsieur, a fait accueil, en vous appelant à elle. Déjà, d'ailleurs, une des classes de l'Institut nous avait donné l'exemple, car le 8 juin 1907 vous aviez été nommé membre titulaire de l'Académie des Sciences morales et politiques pour la section d'histoire. Puis, le fauteuil de M. Thureau-Dangin étant devenu vacant, l'Académie française, par son élection du 12 février 1914 vous l'attribua. En agissant ainsi, elle assurait à la mémoire de M. Thureau-Dangin un éloge digne du grand souvenir qu'il avait laissé parmi nous. L'historien du second Empire était mieux qualifié que personne pour louer l'historien de la Monarchie de Juillet ; l'auteur de l'Histoire religieuse de la Révolution française ne pouvait parler que dignement de l'auteur de la Renaissance catholique en Angleterre.

Il y avait, en effet, entre M. Thureau-Dangin et vous une de ces concordances d'œuvres et de personnes comme l'Académie se plaît à en ménager quelquefois, de même que, quelquefois, elle ne craint pas les contrastes, comme elle l'a prouvé en me désignant pour l'honneur de répondre à votre harangue, tâche délicate, je ne m'en aperçois que trop, pour un écrivain d'imagination qui a fréquenté davantage les chimères de la poésie et les fictions du roman que les réalités de l'histoire, et qui a plus consulté les archives de sa sensibilité et de sa rêverie que les documents sur quoi se fonde la science du passé. Ne vous alarmez pas pourtant, Monsieur, qu'une voix si peu assortie ait à répondre à la vôtre. L'honnête homme que vous êtes n'a rien à redouter, même d'un poète. Ne pensez donc pas un instant que j'aille vous transformer en un personnage de fantaisie. Votre œuvre et votre vie sont hors d'atteinte de pareilles entreprises. Elles ont l'une et l'autre droit au respect, et c'est l'une et l'autre que l'Académie a voulu honorer en vous nommant. Permettez-moi d'en feuilleter les pages devant vous.

VIEILLE NOBLESSE FRANÇAISE

Vous êtes né le 26 juillet 1846, à Vannes, où votre père tenait garnison, mais cette naissance ne vous fit Breton que de hasard. C'est d'ailleurs que la maison à laquelle vous appartenez tire son origine, et c'est en Languedoc qu'il en faut chercher le berceau. D'ancienne et solide noblesse, elle ne s'illustra pas de ces charges importantes qui répandaient les noms hors des provinces, mais dans la sienne elle était fort considérée. Après la bataille de Malplaquet, où il avait servi le roi de sa personne, un La Gorce, votre trisaïeul, vint prendre garnison à Maubeuge et s'y maria. Ce fut ainsi que vos ancêtres s'établirent dans cette région ; votre bisaïeul fut capitaine dans un régiment d'infanterie et chevalier de Saint-Louis. Son fils passa toute sa vie à Maubeuge, s'occupant d'œuvres de bienfaisance et d'affaires locales. Comme son grand-père, votre père avait choisi la carrière militaire. Il était chef de bataillon quand la mort de votre mère, survenue deux ans après votre naissance, lui fit quitter le service. Il se retira à Maubeuge, auprès d'une sœur non mariée.

Ce fut à ce foyer, attristé par une absence douloureuse et adouci par la présence de l'admirable femme qui s'ingéniait à remplacer auprès de vous la sollicitude maternelle, que se passèrent vos premières années. Ce père, cette tante furent vos premiers et chers éducateurs. En de brèves notes autobiographiques, que vous avez bien voulu me confier, je relève ces mots : « C'est par mon père et par sa sœur, qui était admirable de bonté, de dévouement, de charité, que j'ai été élevé, et le

peu que je puis valoir, c'est à lui et à elle que je le dois. » Hommage filial auquel je ne me reconnais le droit de rien ajouter, car je sens trop ce que ces souvenirs représentent pour vous de pieuse et grave reconnaissance et je ne mêlerai pas ma voix à l'émotion d'un si intime passé. Cependant, sans en franchir le seuil d'un pas indiscret, laissez-moi évoquer, en songeant à ce temps de votre jeunesse, quelque vieille maison provinciale comme il en doit exister une dans votre mémoire. Elle est située en quelque rue tranquille, sur quelque place silencieuse. Elle dit une existence digne, calme, ordonnée, où les travaux et les jeux alternent sagement. N'est-ce pas cette existence-là que vous menâtes sous le juste et bienveillant regard de ce père attentif et de cette tante au cœur maternel ? Et ainsi, doucement, les jours s'écoulent, les saisons changent, les années passent et l'enfant grandit. C'est le moment des premières études et des premières séparations. Ce fut alors qu'il vous fallut quitter Maubeuge pour Douai, où l'on vous envoya à l'Institution Saint-Jean. Vous y fîtes toutes vos classes ; je ne doute pas que vous vous y soyez montré élève appliqué et brillant. Mais l'académicien d'aujourd'hui ne m'a rien révélé des succès du collégien de jadis.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Il est une date, dans la vie de tout adolescent, dont il ne se souvient pas sans émotion, c'est celle où, ses études classiques terminées, ses premiers diplômes obtenus, il s'agit de choisir un métier, une profession, une carrière. Parfois, il arrive que ce choix soit imposé par un goût violent, manifeste, impérieux, exclusif, et qui ne permet nul débat ; mais, si ces vocations marquées ne sont pas rares, le plus souvent, il y a hésitation. Nul penchant très net n'indique la voie à suivre. L'horizon vers lequel on va se diriger est incertain. C'est alors que l'on regarde derrière soi, que l'on consulte les traditions de famille, que l'on demande avis à ceux que nous aimons et qui nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes.

Ce fut dans cette incertitude que vous vous trouvâtes, au sortir de vos études. A défaut d'aucune inclination visible, n'était-il pas naturel que des exemples familiaux vous fissent songer au métier militaire ? Tout proche, n'aviez-vous pas l'exemple de votre père, de votre bisaïeul, le chevalier de Saint-Louis, de votre trisaïeul, le combattant de Malplaquet ? Ne conservait-on pas, suspendu à la muraille du logis, quelque vieux portrait où, la perruque au front et la main à l'épée, sous l'uniforme d'un des régiments de l'ancienne France, ils vous apparaissaient encore, en leur prestige lointain, comme pour vous inviter à les imiter. Mais, à ces avances belliqueuses, la raison s'opposait. Après une enfance vigoureuse, une certaine fragilité d'adolescence vous eût rendu peu propre à ce que vous suivissiez la carrière des armes. Un autre obstacle encore s'ajoutait à celui-là : votre inaptitude aux mathématiques. Il en résulta que, toutes choses prises en considération, vous vous décidâtes à entreprendre l'étude du droit et à vous préparer à la magistrature. Une fois encore les armes le cédaient à la toge. Au lieu d'être d'épée, — ou de plume, comme vous l'eussiez souhaité un moment, — vous seriez de robe.

Car, sans montrer une de ces vocations décidées dont je parlais tout à l'heure, vous en aviez une secrète, une de ces vocations pudiques que l'on rougit presque d'avouer parce qu'elles ressemblent à l'amour en ce qu'elles sont, comme lui, trop souvent éphémères. Or, cette vocation, dont vous sentiez l'appel intime, n'était rien moins que celle d'écrire. La carrière des lettres vous séduisait. Vous les aviez cultivées sous l'influence d'un de vos maîtres, dont les encouragements et les conseils en avaient développé le goût en vous, mais ce goût n'avait guère survécu, en apparence du moins, à l'aveu que vous crûtes en devoir faire à votre père. Il s'en était montré inquiet, attristé. Cette désapprobation suffit pour vous faire renoncer à ce projet et, docilement, vous partîtes pour Paris afin d'y suivre les cours de la Faculté de Droit. De ces velléités littéraires, il ne vous demeura que l'habitude de fréquenter les cours de la Sorbonne et les leçons du Collège de France. Je suppose cependant qu'il en résulta aussi quelques-uns de ces cahiers de vers, de ces plans de romans et de ces scénarios de drame que les plus graves personnages conservent au fond de leurs tiroirs, et qui, sont fraîches toujours à leur souvenir, les fleurs séchées de leur jeunesse.

LE MAGISTRAT

Mais ces travaux — et peut-être ces regrets — sur lesquels je n'aurai pas l'indiscrétion d'insister, ne vous empêchèrent pas de mener à bien vos études juridiques, puisqu'en 1867 vous obtîntes le grade de licencié et, deux ans plus tard, celui de docteur par une thèse remarquée qui vous faisait pronostiquer, par l'un de vos examinateurs, une destinée d'historien. L'indication vaut d'être notée, mais au moment où elle vous fut donnée, vous ne songiez qu'à vous acquitter dignement des fonctions judiciaires qui vous allaient échoir.

Le même sentiment de déférence filiale qui vous avait guidé dans le choix d'une carrière vous dirigea également dans celui de votre premier poste, car si vous débutâtes le 14 septembre 1872, comme juge suppléant à Rocroi, ce fut en sacrifiant quelque peu vos intérêts professionnels à des convenances de famille. La proximité de Rocroi et de Maubeuge vous permettait, chaque semaine, de venir passer deux jours auprès de votre père, déjà âgé, et dont la santé déclinait. Cette considération primait pour vous toutes les autres. Vous lui dûtes deux années de retard dans votre avancement, mais il y a des désavantages pratiques qui ne comptent guère devant les satisfactions du cœur ! Malgré quoi, vous fûtes nommé en 1874 substitut à Montreuil, puis en 1875 à Béthune et enfin, en 1876, près de la Cour d'assises du Pas-de-Calais siégeant à Saint-Omer. Le 17 septembre 1880, vous démissionnâtes à la suite des Décrets sur les Congrégations religieuses. La France perdait en vous un magistrat intègre et scrupuleux ; elle allait gagner en échange, également scrupuleux et intègre, un historien !

Il y a dans tout brusque changement d'existence un certain désarroi dont ne se peuvent défendre les plus fermes esprits. Une fonction, en même temps qu'elle oblige à des devoirs, crée des habitudes, et la rupture des habitudes est presque plus pénible à l'homme que l'accomplissement des devoirs. Cette impression, vous l'éprouvâtes, quand vous eûtes satisfait votre conscience aux dépens de votre avenir et vous subîtes alors une véritable crise de désœuvrement et d'un désœuvrement qui, si je vous en crois, se mêlait de quelque regret.

L'AVOCAT

Vous étiez, plus que vous ne le pensiez, attaché à la carrière que vous aviez plutôt acceptée que choisie, d'autant qu'elle vous donnait le droit d'en attendre de justes satisfactions. Malgré une certaine inaptitude à solliciter et malgré une certaine défaveur causée par opinions politiques, au point de vue professionnel, vous étiez fort bien noté. Vous en pouviez concevoir des espérances légitimes auxquelles il vous avait fallu brusquement et volontairement renoncer. Et votre renoncement gagne une nouvelle valeur morale, à ce que, au fond, vous aimiez vos fonctions. Aussi, à leur défaut, le juge démissionnaire se fit-il inscrire au barreau de Saint-Omer.

Vous y fûtes, — j'en tiens l'aveu de vous-même, — un singulier avocat ! Vous fuyiez les causes au lieu de les rechercher. Vous n'étiez, dites-vous, jamais si content que lorsque l'on ne vous déran-geait pas. Les affaires civiles ne vous intéressaien- guère et votre ignorance de la procédure vous mettait dans l'embarras. Au criminel, vous réu-ssiez mieux. Que dis-je, vous y réussissiez mêm- trop, à votre aveu ! Il vous arriva de faire acquitte- coup sur coup, deux ou trois gredins et vous e- avez conservé quelque remords. Ah ! Monsieu- rassurez-vous, les deux ou trois gredins qui vou- durent la liberté n'en ont peut-être pas fait beau- coup plus mauvais usage que certaines honnête- gens que la justice n'inquiète pas, car tout es- imparfait en ce monde, et c'est ce dont quelque- belles âmes ne se peuvent point consoler !

Regrets d'une carrière interrompue, scrupule- d'un métier où s'alarme votre conscience, je vou- vois entre ces deux sentiments et en cette sor- d'anxiété dont il n'y a qu'à vous louer. Ce son- des heures pénibles où la vie est comme en sus- pens, où elle oscille sur elle-même. En ces moment- le moindre choc la détermine à pencher d'un côt- ou de l'autre. En cet état d'instabilité inquièt- le moindre événement peut avoir de longues con- séquences. C'est en ces périodes d'attente, qu- nous dépendons le plus du hasard. C'est alor- que se produisent ces rencontres qui sont en ap- parence insignifiantes et qui nous mènent loi- de nous-mêmes. Cette circonstance minime à l- fois et considérable se présenta pour vous et c- fut elle qui fit de vous ce que vous êtes.

LA VOCATION DE L'HISTORIEN

Ce petit fait fut l'achat, à une vente publique- d'un lot d'ouvrages touchant la République d- de 1848 ; mais cet achat n'eût pas suffi à vou- acheminer dans la voie que vous deviez suivre- si, en même temps, on ne vous eût proposé d- venir faire à Lille deux conférences. Le sujet e- était laissé à votre choix. Votre récente acquisi- tion vous donna l'idée de tirer parti des matériau- qui se trouvaient en votre possession. Vos deu- conférences eurent lieu. Elles traitaient des ori- gines de la République de 1848. Une fois pronon- cées, la pensée vous vint d'extraire, des note- qui vous avaient servi à les préparer, un articl- de revue. Le travail qui en résulta, comportai- une centaine de pages et dépassait la longueu- ordinaire des articles que publient les périodique- les plus généreux. Au lieu de l'abréger, vous vou- mîtes à le compléter. De remaniement en rema- niement, de développement en développemen- il atteignit la matière de deux volumes. Ils paru- rent en 1887 sous le titre de : *Histoire de la Se- conde République Française.* Ce fut votre pre- mière publication. Dorénavant le goût de l'his- toire vous possédait et, heureusement, ne devai- plus vous abandonner. Votre vocation, pour avoi- été relativement tardive, n'en était que plus so- lide. Vous vîntes à l'histoire en pleine maturit- d'esprit et en toute indépendance de jugement- et, de cette magistrature-là, vous n'avez pas e- à démissionner car vous n'y avez eu qu'à obéi- librement à votre conscience.

L'histoire, donc, ne fut pas pour vous cet in- tense et profond besoin de résurrection qui insuffl- à l'œuvre d'un Michelet sa prodigieuse vitalité- sa passion, sa flamme et le pousse à l'évocatio- vivante du passé avec une force de vision et un- ardeur de réalité qui parfois s'abandonnent plutô- à l'instinct du vrai qu'à la recherche de la vérité- Votre vocation, par contre, ne fut pas non plu- celle d'un dilettante et d'un curieux qui s'amus- à pénétrer l'intimité d'un temps pour le pitto- resque de ses mœurs et la singularité de ses per- sonnages. Ce ne fut pas celle d'un philosophe c- celle d'un politique qui cherchent dans les événe- ments la confirmation d'idées préconçues. L'his- toire ne vous attira pas par le pervers plaisir qu'ell- donne à certains, d'avoir raison après coup e- d'interpréter à leur gré une réalité sans défense- Non ! vous sembliez plutôt y voir le prolongemen- de votre fonction de magistrat. L'histoire, selo-

l'expression consacrée, n'est-elle pas un tribunal où se fait une enquête, se prononce un réquisitoire, se répondent des plaidoiries, s'examinent des preuves, se prennent des conclusions et se rend un jugement? L'histoire n'est-elle pas liée à l'idée de justice? Toute votre œuvre atteste le souci respectueux de cette parenté.

L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

Votre *Histoire de la Seconde République Française*, votre *Histoire religieuse de la Révolution Française* eussent suffi à assurer votre réputation ; mais, entre 1887 où parut le premier de ces ouvrages et 1908 où vous commençâtes à publier le second encore inachevé de deux volumes, vous avez mené à bien une autre œuvre qui dépasse en importance, sinon en talent, celles que je viens de citer. Je dirais même, si ce mot ne surprenait pas un peu, appliqué à la gravité et au sérieux de vos travaux, qu'elle les dépasse en popularité. Je veux parler de votre *Histoire du Second Empire* qui constitue le principal titre de votre renommée et l'un des beaux monuments historiques de notre temps. Par lui, vous prenez place parmi les meilleurs historiens d'une époque qui en compte de si remarquables, les Broglie, les Sorel, les Vandal, les Houssaye, les Ségur pour ne parler que des disparus et auxquels se pourraient ajouter d'autres noms non moins glorieux et qui nous sont particulièrement chers ; vous prenez place à côté de ce probe et grave Thureau-Dangin, dont l'œuvre solide et durable se continue .

Toute œuvre d'histoire a ses difficultés, et c'est toujours une entreprise hardie, que de faire revivre le passé et de tracer d'une époque un de ces tableaux qui la contiennent tout entière, qui en présentent des aspects divers, de nous faire, en un mot, connaître un temps avec les raisons profondes des événements qui le caractérisent. Cette connaissance, il la faut établir sur une documentation irréprochable et l'ordonner avec logique, élégance et clarté, car l'histoire n'est pas seulement une science, mais un art et elle n'est complète que si elle satisfait à ces deux conditions. Elles demeurent les mêmes, que l'historien étudie une époque reculée ou une époque récente, mais dans ce second cas, une difficulté nouvelle s'ajoute encore à son dessein.

Or, l'époque que vous aviez à étudier dans votre *Histoire du Second Empire* est fort récente. Quand parut, en 1892, le premier volume de votre ouvrage, un demi-siècle ne s'était pas écoulé entre cette date et celle du coup d'Etat par lequel s'établit en France pour dix-huit années le régime dont vous vous apprêtiez à retracer le développement, l'apogée, le déclin et la chute. Les événements en face desquels vous alliez vous trouver étaient d'hier. Le souvenir en demeurait présent dans les mémoires. De plus, cette époque si proche était l'une de celles qui a laissé dans l'esprit des Français, l'impression la plus vive. Le second régime impérial fut, en effet, une période particulièrement brillante, une des plus brillantes, une des plus tragiques aussi de notre histoire française moderne. Avec ses prospérités et ses gloires, son éclat et son faste, ses fautes et ses désastres, elle se compose à la façon d'un drame passionnant et mouvementé. Les événements y vont du triomphe à la catastrophe, et les personnages y ont un relief égal à leurs destinées. Des figures puissantes, énigmatiques, gracieuses se dessinent sur le fond du décor. Et c'est sur cette époque à la fois guerrière, frivole, diverse et dramatique que vous aviez, Monsieur, à lever le rideau.

L'entreprise, je le répète, comportait des risques. Les difficultés auxquelles, par avance, se heurtait votre œuvre eussent pu en détourner un esprit moins consciencieux que le vôtre. Mais votre amour de la vérité vous était une garantie contre laquelle rien ne prévaudrait. De cette liberté d'appréciation je ne vous blâmerai certes pas. Elle donne à votre œuvre son ton personnel, son accent, son originalité. Elle se formule avec une incisive ironie et une certaine rudesse, elle s'exprime en portraits saisissants et en formules heureuses, en phrases nettes et concises qui rehaussent de leur relief le vigoureux, l'entraînant mouvement de votre récit.

LA PSYCHOLOGIE D'UN RÈGNE

Le mouvement, c'en est une des qualités principales. Dès l'instant qu'on vous lit, on est à vous; vous vous emparez de notre attention. On vous suit, on vous suivra de ligne en ligne, de page en page, de chapitre en chapitre, de volume en volume, jusqu'au bout. On sent qu'il en sera ainsi à une certaine façon autoritaire, ample, simple, magistrale de procéder. On est convaincu par le sérieux de vos informations, par le strict emploi de vos documents, par l'attention que vous apportez à l'examen des faits, par votre connaissance étudiée des personnages. On est sûr que rien ne vous échappe de ce qui peut éclairer votre bonne foi. Que vous racontiez les épisodes sociaux, religieux, politiques, économiques, diplomatiques ou militaires qui composent la trame de votre récit, vous le faites avec le même souci de vérité. Par vous, tout nous apparaît du vaste et complexe organisme que vous décrivez. Vous en exposez la vie intérieure et extérieure, les forces et les faiblesses, la santé et la maladie, le développement et les arrêts. Du jour où l'Empire se constitue au jour où il s'effondre, vous le suivez en toutes ses phases successives, avec une vigilance scrupuleuse et une minutieuse sévérité. Tour à tour vous nous le montrez autoritaire ou libéral. Vous notez sa doctrine et ses évolutions. Avec vous, nous le voyons, après le désordre auquel il succède, établir un régime d'ordre et de stabilité, puis se laissant influencer par des influences nouvelles et tâchant de s'adapter aux exigences de l'esprit nouveau, d'y proportionner ses institutions et de leur préparer ainsi une existence par delà les nécessités auxquelles elles répondaient originellement. Par vous, la France, en ces dix-huit années, nous apparaît en son puissant travail politique et social, cherchant sa place au premier rang des nations, parmi la diversité des intérêts européens, souvent contraires au sien, et où il faut voir clair parmi le dédale des alliances et le labyrinthe des intrigues. Route ardue où les intentions les plus pacifiques ne sont pas un guide suffisant et où guette, Ariane au fil sanglant, la Guerre.

L'Empire la rencontra sur son chemin. A plusieurs reprises, un vent de bataille et de victoire gonfla la tunique belliqueuse de la Patrie. A ce souffle, les aigles impériales prennent leur vol. Elles vont battre de l'aile aux lointains rivages de Crimée, aux plaines lombardes, autour des pagodes de la Chine. Elles traversent l'Océan et planent au ciel étincelant d'Amérique. Ces grandes heures d'héroïsme, de sacrifice, de vaillance et d'aventures, vous savez en dire la grave beauté, l'ivresse martiale, la gloire. Pour nous évoquer Sébastopol ou l'Alma, Solferino ou Magenta, Palikao ou Puebla, vous semblez vous souvenir, Monsieur, que vos ancêtres ont porté l'épée, mais si ces beaux exploits du génie militaire français font battre votre cœur, vous ne les acceptez pas sans contrôle. Que les Français soient admirables dans la guerre, vous ne le contestez point, mais vous voulez qu'ils le soient utilement et pour des causes dignes du sang qu'elles font couler. Vous voulez que la France ne tire le glaive que pour le Droit et la Justice. Elle ne doit pas hasarder en vain la vie de ses enfants. La France, héroïque dans l'action, doit être parcimonieuse de ses forces vivantes. Elle est une nation pacifique, parce qu'elle est une grande nation, et n'a besoin pour sa grandeur ni du fruit des rapines, ni des profits du brigandage. Elle ne doit recourir aux armes que quand toute autre solution est impossible et que l'honneur est engagé.

Pour chercher les solutions amiables aux conflits où elle se trouve mêlée, une nation a sa diplomatie, qui doit être la servante ingénieuse et avisée de sa politique. Aussi, avec quel soin anxieux avez-vous étudié les grandes négociations qui précédèrent les guerres impériales. L'exposé des pourparlers qui amenèrent l'expédition de Crimée et la campagne d'Italie est parmi les pages les plus passionnantes de votre œuvre. Vous y rétablissez les circonstances, vous discutez les décisions qu'elles motivèrent. A certaines de ces dernières vous refusez nettement votre adhésion.

LE VRAI NAPOLÉON III

Dans un régime de gouvernement personne comme celui du second Empire, les responsabilités générales du règne incombent à l'empereur. La mémoire de Napoléon III ne peut se dérober à cette charge, d'autant moins que le rôle du souverain dans les affaires intérieures et extérieures, fut réel et effectif. Il y eut, sous le second Empire, une politique et une diplomatie napoléoniennes. Elles reflétaient les vues de l'esprit étendu et subtil, mais quelque peu chimérique, qui les dirigea. Napoléon III avait des idées qu'il réalisa en actes, et de ces actes, certains vous paraissent sujets à critique.

Pourtant, vos critiques et vos réserves, si fermes qu'elles soient, ne dépassent jamais les limites de la courtoisie historique. Vous êtes, et pourquoi le dissimuler, à l'égard du second Empire, ce que l'on pourrait appeler un historien d'opposition, mais cette opposition demeure toujours soucieuse de la vérité et respectueuse des personnes. Je n'en veux pour preuve que le portrait que vous tracez de Napoléon III. Il se dresse au centre de votre œuvre. Vous nous le montrez en ses qualités et ses défauts, en ce qu'il eut de noble et de bon, mais aussi avec son goût de la chimère, ses subtilités, ses indécisions. Nous le voyons tour à tour autoritaire et faible, habile et gauche, mais, en somme, animé d'un sincère amour de la France. Il nous apparaît ainsi, en son entourage d'hommes d'Etat, de diplomates, de courtisans, de tous ceux qui furent les organisateurs et les soutiens du régime. Certes, les uns et les autres ont commis des erreurs et des fautes, mais tous ont souhaité, chacun à sa façon, de faire la France grande et respectée, en la faisant aussi brillante, aimable, accueillante en son faste souriant et sa joyeuse prospérité.

LES ANNÉES BRILLANTES

Cette heure de plénitude, de brillant, de luxe, de frivolité un peu vaine, mais aussi d'éclat incontestable, se marque dans l'histoire du second Empire par l'Exposition universelle de 1867. Admettons que les oriflammes de l'apothéose dissimulassent certaines fissures du décor, que le bruit des acclamations couvrît certaines rumeurs menaçantes, cependant, le spectacle offert à l'Europe ne manquait ni de grandeur, ni de séduction. Dans les vastes galeries du Champ de Mars s'entassaient les merveilles de nos industries et de nos arts. Paris, de toute sa beauté, de tout son luxe, de toute sa gaieté, faisait fête à ses hôtes. De nouveau, les théâtres jouaient devant des parterres de rois, mais, cette fois, ce n'étaient plus des consuls de Corneille et des princes de Racine dont ils écoutaient les colloques éloquents, c'était à la *Grande-Duchesse de Gérolstein* que s'adressait l'hommage de leurs rires.

Je ne voudrais pas médire des charmants esprits que furent Henri Meilhac et Ludovic Halévy, mais je me servirai d'eux pour vous faire une chicane, la seule que je me permettrai au sujet de votre belle œuvre. Sur un point, vous le dirai-je, elle me paraît incomplète. En la lisant, on y apprend toute l'époque impériale, mais on pourrait croire, à vous lire, que cette période fut une période sans littérature. Des nombreux chapitres

de vos sept volumes, aucun qui soit consacré aux arts et aux lettres. De toute la production littéraire de ces dix-huit années, vous ne signalez guère que la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, et cette lacune, je vous l'avoue, me chagrine un peu. L'histoire d'un temps me semble inséparable de celle de sa littérature et, en enlevant au second Empire sa couronne d'artistes et d'écrivains, vous le privez d'une de ses plus belles parures.

LA LITTÉRATURE DU SECOND EMPIRE

En prenant en main la fortune de la France, le second Empire y trouva, entre autres biens, un magnifique héritage littéraire. En 1852, la plupart des grands écrivains qui avaient illustré la monarchie de Juillet vivaient encore, et quelques-uns même survécurent au régime qui allait bénéficier de leur gloire. Si Lamartine n'en vit pas la fin avant que se fut éteinte, dans les cendres de son génie, sa vie consumée au plus noble et au plus pur lyrisme ; si Musset, précocement vieilli, n'en dépassa pas les premières années ; si Vigny garda le silence jusqu'à ce que la mort eût desserré une dernière fois ses lèvres hautaines et douloureusement taciturnes, d'autres y continuent l'œuvre commencée à l'époque de leur jeunesse et de leur maturité. George Sand et Michelet ajoutent à la leur mille pages impérissables qui prolongèrent leur gloire romantique et ne la démentirent pas, et le plus grand de tous continue à faire retentir aux quatre vents de la renommée la plus puissante voix poétique du siècle.

Celui-là, j'ai nommé Victor Hugo, incarnait triomphalement et magnifiquement l'école qui, en 1830, avait rajeuni la poésie française et l'avait portée à un splendide épanouissement. Il était le chef et le représentant incontesté de la renaissance littéraire connue sous le nom de Romantisme. Pour tous les poètes, il était déjà « le Père », après avoir été « l'enfant sublime ». Lorsqu'en 1852, le régime politique de la France changea, il était dans toute la force de sa verve. Lamartine épuisé, Musset las, Vigny silencieux, Hugo dominait toute la poésie, et tout le désignait pour devenir le poète officiel, même cette certaine facilité à changer d'opinion qui, de légitimiste jadis, l'avait fait orléaniste, puis républicain. Mais le génie a ses caprices, et Hugo manifesta celui de ne plus varier. A ce parti, il se tint jusqu'à la fermeté, jusqu'à l'exil, jusqu'à la colère, jusqu'à l'invective, de telle sorte qu'au lieu de la cantate de bienvenue, ce fut aux âpres accords de la lyre d'airain que s'inaugura le nouveau règne.

Cette solitude de l'exil, d'autres poètes notoires n'avaient pas jugé à propos de la partager. Moins engagés que Hugo dans les luttes politiques, ils avaient pu sans palinodie accepter le régime nouveau. Sainte-Beuve, Théophile Gautier s'y étaient ralliés franchement ; Sainte-Beuve avec un siège au Sénat, Gautier sans en recevoir d'autre récompense que les moyens de continuer son œuvre sereine et voluptueuse, passionnément plastique, éprise de luxe, d'élégance et de beauté, qu'interrompaient ses durs labeurs de critique auxquels nous devons tant de pages équitables et lumineuses, dont fait partie le beau rapport sur les *Progrès de la Poésie*, que rédigea le poète en 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle. Ce rapport, je viens de le relire et d'en admirer de nouveau la bonne grâce et la profonde justesse. Il est le tableau complet et harmonieux de la littérature poétique pendant le second Empire. Nous y retrouvons, auprès des grands compagnons romantiques de Gautier, d'autres noms dont la célébrité plus récente se rattachait à la leur par des liens d'inspiration et de facture. De ceux-là, le plus brillant des disciples de l'école de 1830 fut le charmant, le fantasque, le lyrique Théodore de Banville, à la fois ambroisien et funambulesque, dont la verve éblouissante et ironique se parait des plus riches couleurs du rythme et des plus étincelantes facettes de la rime. A côté de Théodore de Banville, plus graves, plus hautains, plus douloureux, je vois Leconte de Lisle et Baudelaire. En eux se dessine une orientation nouvelle de la poésie ; avec Leconte de Lisle, c'est une sorte de réalisme historique et d'impassibilité objective, avec Baudelaire c'est une musicalité plus profonde et plus aiguë, un mysticisme passionné. Le premier, puissant et harmonieux, le second singulier et secret, tous deux épris d'exotisme, de pittoresque ; Leconte de Lisle, stoïque et majestueux, Baudelaire, déchiré et frémissant. L'un et l'autre de grands poètes, de qui relèvera plus ou moins toute la poésie de l'époque impériale que Gautier passe en revue, et dont il salue, avec les noms de Mallarmé, de Verlaine, de José-Maria de Heredia, la nouvelle cohorte qui, sous les enseignes du Parnasse contemporain, marchait déjà vers la conquête de l'avenir.

Si Théophile Gautier avait étendu aux prosateurs le salut qu'il adressait aux poètes, quels beaux noms glorieux ne se fussent-ils pas offerts à son geste ! L'histoire et la philosophie lui eussent fourni Ernest Renan et Hippolyte Taine. La critique lui eût présenté, avec l'ondoyant et subtil Sainte-Beuve, le pétillant Jules Janin et l'éblouissant Paul de Saint-Victor ; le théâtre : Augier, Dumas fils, Sardou, Halévy, Meilhac. Le roman, lui aussi, eût répondu à l'appel : Dumas, jovial et inépuisable, George Sand, non moins abondante et plus riche de pensée et de sentiment, Mérimée et ses brèves et parfaites nouvelles, Barbey d'Aurevilly et ses récits normands, pleins d'une couleur grandiloquente et d'une vérité héroïque, et, née de Balzac, toute une école de romanciers épris de réalisme et d'observation, parmi lesquels Edmond et Jules de Goncourt, artistes consciencieux et rares, d'une probe originalité et d'une indépendance méticuleuse, et au-dessus desquels Gustave Flaubert, plus isolé dans son labeur impitoyable que Hugo lui-même dans son île d'exil, Flaubert, le grand Flaubert qui payait par de mortelles angoisses la page immortelle qu'il laissait à une postérité dont il ne se souciait point, n'ayant aimé de la gloire que celle de la langue française.

L'HISTORIEN DE L'AVENIR

Pardonnez-moi, Monsieur, d'avoir évoqué à votre défaut, ces grands noms littéraires dont votre belle œuvre historique n'a pas le droit de se passer. Mais peut-être faudrait-il que vous vissiez là moins un reproche qu'un subterfuge. Si je me suis attardé à cet hommage, c'est que j'appréhendais d'en arriver aux dernières pages de votre histoire. Ne parlent-elles pas, ces pages, de dangers menaçants, de fautes accumulées ? Un vent d'orage les agite, précurseur de désastre et d'écroulement, mais j'avais tort de redouter ces âpres leçons, de craindre ces heures tragiques. Des événements prodigieux se sont chargés de nous en adoucir le souvenir. Que dis-je, le Destin n'est-il pas en train de les raturer magnifiquement dans nos mémoires ! Armées vaincues, villes assiégées, provinces perdues, que restera-t-il de ce songe funeste qui nous a hantés depuis quarante ans, et qui se dissipe aujourd'hui dans une aube empourprée de gloire, dont le couchant sera plus glorieux encore? Regardons-la, cette gloire sanglante, vengeresse et certaine, monter lentement, mais divinement à l'horizon, et saluons dans nos cœurs l'historien de demain qui aura à écrire l'histoire d'aujourd'hui. Puisse-t-il avoir, comme vous, Monsieur, l'amour de la vérité et le goût du bon langage, celui qui fixera, pour l'avenir, la figure de la Patrie délivrée et de la France victorieuse !

HENRI DE RÉGNIER

CHEZ L'ENNEMI (1)

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).



LA RELIGION ET LA GUERRE. — PRÉDICATIONS DANS LES ÉGLISES ET LES TEMPLES.

Seules quelques personnes se trouvent ce matin dans l'immense édifice, et sous cette nef octogonale aux parois sévères et froides, aux galeries d'amphithéâtre, coupée d'une loge : celle de l'empereur *(die Kaiserloge!)*, je ressens violemment tout ce que cette église des Hohenzollern a d'hostile, de rude, d'agressif! Ah! comme l'on y saisit bien tout ce que leur religion a d'artificiel! Comme l'on y comprend bien que le Dieu de ces gens ne peut être que le Dieu des batailles, et que là, seul, sous ce dôme où résonnaient jadis les bottes et éperons de cette cour casquée, a pu naître la doctrine stupéfiante du peuple élu qui est le peuple allemand, de la Terre Sainte; l'empire des enfants de Dieu : les Teutons !



Je voudrais vous conter ici les ravages que cette « psychose de guerre » a exercés dans l'esprit de certains ecclésiastiques allemands. J'ai eu l'occasion pendant mon voyage de parler à quelques pasteurs, de mes compatriotes, que je ne puis nommer ; à l'exception d'un seul, il n'en est point qui ne m'ait affirmé que cette religion pathologique a envahi toute l'Allemagne; et que les preuves en abondent. Dans chaque gare, dans chaque librairie, vous trouverez une collection de sermons et de discours dévoilant au mieux les symptômes de cette mentalité.

C'est ainsi — pour ne citer que ceux-là, — que le *Dieu allemand* de Max Lenz, la *Guerre et la Religion*, de Dreissmann, répandus par milliers de brochures, exaltent à chaque phrase l'esprit guerrier du peuple allemand qui doit exterminer le pharisaïsme anglais et l'impiété française : un peu plus, pour ces graves docteurs en théologie, la guerre serait l'état le plus agréable à Dieu, l'état parfait! Du haut de leur chaire, les orateurs recherchent de préférence leur inspiration jusque dans les vieux prophètes ; car, quel plus bel exemple donner à la nation allemande que celui des Hébreux luttant contre les Philistins et les Amalécites? C'est ainsi que pour excuser la violation du territoire belge par les troupes allemandes, un pasteur de Souabe prit comme texte de son sermon un passage du Deutéronome, (chap. II, vers. 23). Un autre prédicateur, dont le prêche a été publié en brochure par la *Librairie évangélique Trumpler* à Hambourg, a choisi, comme thème à développer, le chapitre XV du premier livre de Samuel, dans lequel il est raconté comment Saül avait épargné Agag, roi d'Amalek, désobéissant au commandement divin que lui avait donné Samuel en ces termes : « Va maintenant, frappe Amalek et détruis tout ce qui lui appartient ; tu ne l'épargneras point et tu feras mourir hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes ». S'inspirant de ce texte, le pasteur hambourgeois ne peut « se défendre de la conviction que Dieu le Seigneur, par ce chapitre des Saintes Ecri-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

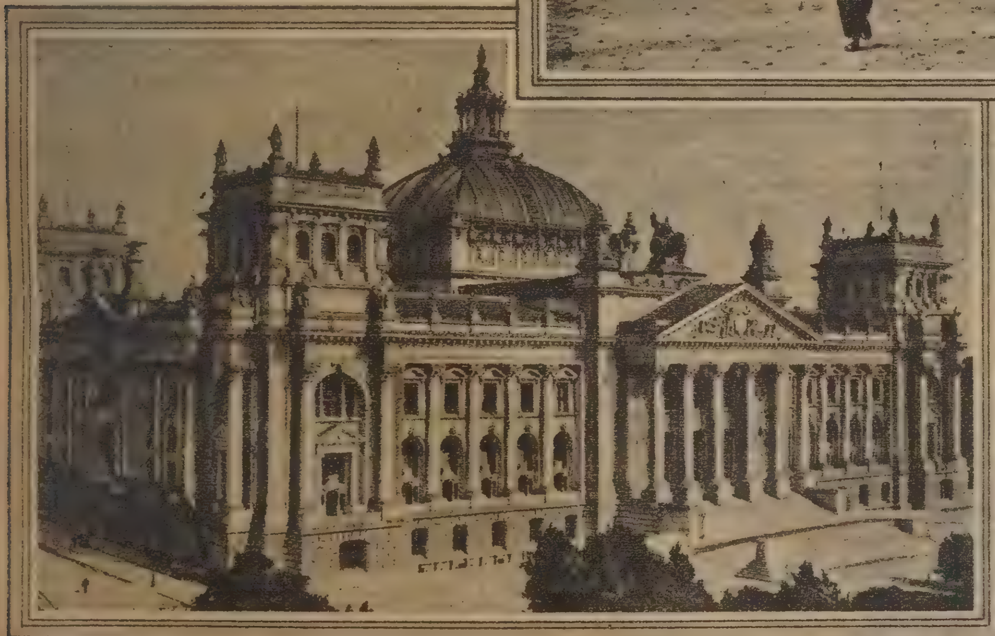


ménagement de l'ennemi est formellement stigmatisé par la parole de Dieu, comme une désobéissance à sa sainte volonté. » Mieux encore. Pendant mon séjour en Allemagne, une prière de remerciement *(ein Dankgebet)* due à la plume du président de l'Association chrétienne de Berlin, le pasteur Philipps était vendue couramment dix pfennigs dans tous les bazars et attrape-nigauds de l'empire ; et chaque phrase de cette élucubration de soudard sur le sentier de la guerre débutait par les formules suivantes : « Dieu soit loué que la guerre soit venue... Dieu soit loué que la paix ne soit pas encore faite... Dieu soit loué que nous ayons la guerre... »! Dernière manifestation, peut-être avant la débâcle, de cette exaltation de violence mystique qui, dès le début de la guerre, a surpris tout le monde par sa férocité. Les historiens qui fixeront plus tard l'état d'esprit en Allemagne pendant la guerre mondiale pourront écrire d'intéressants chapitres sur la perversion du sentiment religieux qui n'a cessé de frapper depuis le début de la catastrophe tous les esprits teutons.

Je sors du Dôme. Là-bas en face, devant le Palais royal, les trophées-canons sont toujours le centre du cercle sans cesse reformé de leurs



tures, a voulu nous dire quelque chose de particulier. Et ce qu'il veut nous dire, je l'exprime par cette exhortation : Que surtout l'ennemi ne soit pas faussement épargné ; car c'est un jugement divin qui doit tomber sur les ennemis. »! Et le propagateur de la parole du Christ, de celui qui a dit : « Heureux les pacifiques » ose poursuivre en ces termes : « Dieu nous a mis en main tous les moyens de battre l'ennemi. Nous avons assez de sous-marins pour obliger en peu de mois l'Angleterre a plier le genou... et nous ne les employons pas. Nous avons assez de zeppelins pour réduire à merci le peuple le plus orgueilleux de la terre... et nous épargnons encore beaucoup trop l'ennemi. Dieu nous a donné le général le plus génial de notre époque, et nous attendons toujours (ce sermon a été prononcé le 16 juillet 1916), qu'il dirige de nouveaux coups contre les Russes. Tout



adorateurs qui semblent, par leur assiduité, les honorer d'un culte symbolique, du culte de la force.

CEUX QUI SE DISENT FRANCOPHILES. — UNE CONFIDENCE. — LES ALLEMANDS JUGÉS PAR EUX-MÊMES. — DANS L'ALLÉE DE LA VICTOIRE. — DEVANT LA STATUE D'HINDENBURG.

On pourrait croire qu'à cette heure-ci, en Allemagne, grâce à la contagion du virus pangermaniste, grâce aussi aux mesures sévères prises par la police ubiquitaire de l'empire ou par le fait du danger de « la décoration à la balle de plomb » qui en résulterait, il ne s'y trouve plus aucun francophile. Détrompez-vous. Des cercles de ce genre, où la nouvelle des victoires alliées de Douaumont, de Monastir reconquis fait en secret battre les cœurs, se rencontrent dans chaque ville allemande. Ils se forment de mar-

A Berlin : 1. Le Dôme. — 2. Siegesallee (allée de la Victoire). — 3. Le Palais du Reichstag.

CHEZ L'ENNEMI

chands danois, de commerçants scandinaves, de ténors espagnols, de banquiers américains, d'institutrices suisses ou polonaises, de tout un petit monde qui a échappé à l'unification psychologique de la mentalité des habitants de l'empire et sur lequel l'exaltation mystique collective de la population n'a pas eu de prise. Et pendant mon voyage j'ai remarqué que c'était justement chez ces neutres, plus encore que chez les ennemis de l'Allemagne que se trouvait forgée avec le plus de certitude la conviction d'une débâcle allemande!

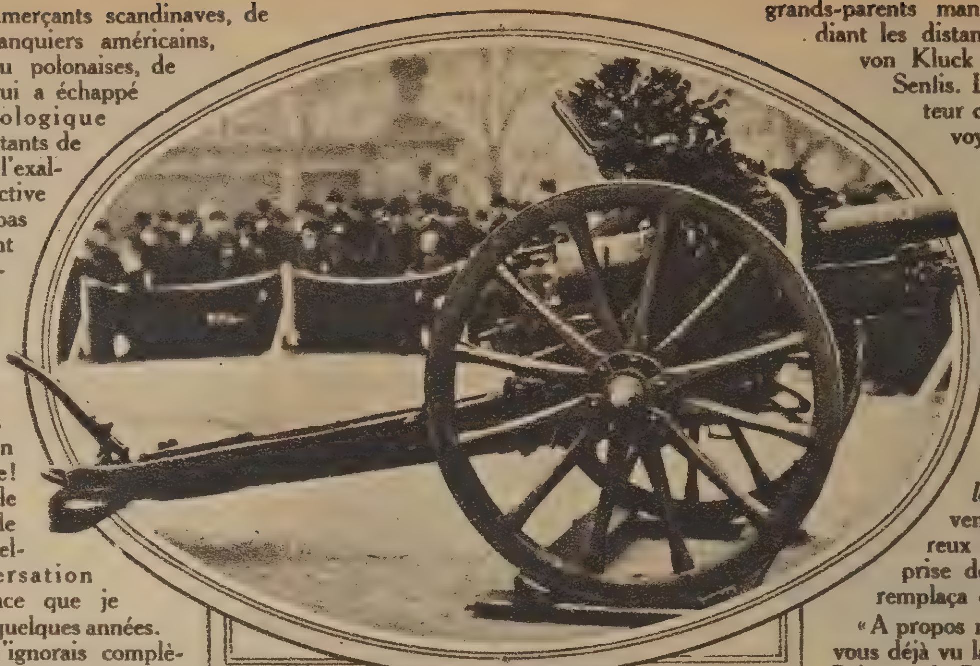
J'en eus la preuve le même jour, au début de l'après-midi, après quelques minutes de conversation avec une amie d'enfance que je n'avais pas revue depuis quelques années. En entrant chez elle, j'ignorais complètement si mes sympathies pour la cause des adversaires de l'Allemagne pouvaient être manifestées ou du moins ne subiraient pas quelque affront. Mais dès que nous fûmes assis seuls, au salon, ce fut elle qui, devinant sans doute mes pensées, dissipa la première toutes mes appréhensions. Et très gentiment, après que je lui eus rapporté les nouvelles des siens, elle se mit à satisfaire ma curiosité, m'exposant avec mille détails la situation intérieure de l'Allemagne. « Le moral est très affaissé, me dit-elle. Comme ils l'avouent eux-mêmes, *die Stimmung ist kolossal abgedrückt*, l'enthousiasme est colossalement tombé! Pendant les deux premiers mois de la guerre, jamais peuple ne vibra avec autant d'intensité : c'était du délire! La foule entonnait des chants patriotiques dans les rues et c'étaient à chaque instant des manifestations solennelles devant les palais royaux. Les troupes partaient au milieu d'un enthousiasme fou. Qu'est devenue cette exaltation après huit mois de guerre? Elle s'est muée en une espèce de torpeur, imbécile quelquefois, farouche aussi à ses heures, en désespoir également... depuis que la victoire n'est plus sûre! Cependant si ces gens grognent, geignent, pleurent et se lamentent, ils obéissent toujours. Un Allemand obéit toujours! » Elle ajouta ensuite avec beaucoup de justesse : « Il ne faut d'ailleurs pas s'y tromper. *Le moral des civils en Allemagne a beaucoup moins d'importance qu'en France.* Leur forte armature politique, administrative, militaire les soutient encore, bien qu'artificiellement. Mais dès qu'une pièce essentielle sera détruite dans leur édifice de guerre... tout s'effondrera. »

Puis la conversation roula sur quelques traits amusants, sur l'épisode de la comtesse *von*..... qui n'apprit la défaite de la Marne que dix mois après, en lisant par hasard, en Suisse, un magazine français ; sur l'histoire d'un mariage de la haute société berlinoise dont la guerre fit d'abord différer la date jusqu'au moment où la décision des parents et des fiancés fut unanime : la noce aurait lieu le jour de la prise de Paris! Et voilà nos futurs époux, le père, la mère, les grands-parents maniant compas, cartes, étudiant les distances, suivant, jour par jour, von Kluck jusqu'à Compiègne, Creil, Senlis. L'anneau est acheté, le pasteur choisi, le repas commandé, le voyage de noce fixé... A ce moment les dépêches changent de ton, c'est le recul sur Reims; Paris n'est pas pris. Déception! Ils attendent tout septembre ; octobre, novembre se passent, décembre n'apporte rien; le printemps lui-même est chiche de lauriers, jusqu'au jour où, soudain, les cloches se mettent à sonner, les fanfares à jouer, la foule à chanter le *Deutschland über alles*... Varsovie venait de tomber! Nos amoureux n'y purent plus tenir et la prise de la capitale de la Pologne remplaça celle de Paris.

« A propos me demande mon amie, avez-vous déjà vu la statue du vainqueur de la Pologne, du *Russenschreck*, de la terreur des Russes du nouvel Arminius, de *Unser Hindenburch*? Non? Alors je vous emmène. »

A l'heure du couchant, nous suivons la fameuse *Siegesallee*, cette avenue de la Victoire que Guillaume II a créé lui-même de 1898 à 1901 avec l'ineffable ignorance artistique qui le caractérise. Des deux côtés de l'allée trente-deux « niches » renfermant chacune la statue d'un des ancêtres du monarque depuis Albert l'Ours jusqu'à Guillaume Ier en passant par Henri l'Enfant et Otto le Paresseux! Statues lourdes, laides, disgracieuses qui dépassent même les limites du mauvais goût. Nous sommes sur la Kœnigsplatz (la place du roi.) A notre droite, le palais du Reichstag, *im genial Renaissancestil*, en style génial de la Renaissance dit mon guide ; au centre de la place la *Siegessaüle*, la colonne de la Victoire dont l'un des bas-reliefs représente la bataille de Sedan et l'entrée des troupes allemandes à Paris en 1871 ; et voici, sur un tertre le monument du chancelier de fer en uniforme de cuirassier, la main gauche sur le pommeau de l'épée, l'air bravache, conquérant, d'un capitaine Fracasse Teuton ; lui faisant face, la statue de Moltke, que le sculpteur a représenté appuyé sur une balustrade dans une pose de méditation... A quoi songe-t-il cet effroyable artisan des batailles qui priait Dieu « de lui conserver sa vieille carcasse assez longtemps pour assister encore une fois à l'invasion de la France? Poursuit-il encore sous son enveloppe de marbre son rêve maladif de violence, d'incendies, de carnages toujours renouvelés? Cependant j'ai beau porter mes regards tout autour de la place, je ne puis découvrir la fameuse statue en bois d'Hindenburg que je sais s'y trouver... Ce ne peut être pourtant cette bizarre construction en bois plantée vis-à-vis de la Colonne de la Victoire, sorte d'échafaudage d'où émerge comme d'un carcan un buste de colosse surmonté d'une petite tête moustachue!... Mais mon étonnement devient stupéfaction quand ma compagne me déclare mi-sérieux, mi-comique : « Voilà l'Idole! »

(A suivre.) ?





DER SCHMIED VON ESSEN

Den Helden zu Ehren, und zur Heilung der geschlagenen Wunden, errichtet im Jahre 1915

A Berlin : 1. Exposition d'un canon pris à l'ennemi. — 2. L'inauguration de la statue de bois d'Hindenburg (d'après le *Welt-Spiegel*). 3. Bon pour un clou planté dans la statue du « forgeron d'Essen » (prix : 50 pfennigs).

CHEZ L'ENNEMI



1. Vue de Salonique, prise d'un avion. — 2. Un bataillon de volontaires grecs à Salonique.

A L'ARMEE D'ORIENT



Dessin exécuté sur le front de Monastir
par le peintre serbe WLADIMIR BETZITCH.

L'ADIEU



IRÊME

A quelques centaines de mètres de la frontière, dans la patrie reconquise, un soldat serbe a retrouvé la tombe de son frère. Il s'agenouille pieusement, tandis que, suivant le rite, la petite flamme d'une chandelle monte comme une prière...

La Dernière Classe

Pièce en un acte, de M. Robert CHAUVELOT
d'après le conte d'Alphonse DAUDET

La première représentation a eu lieu le dimanche 26 novembre 1916, au Théâtre National de l'Odéon, second Théâtre Français.

PERSONNAGES

Hamel, maître d'école. . . MM.	MOSNIER
Le vieil Hauser.	DARRAS
M. Rippert.	DAUVILLIER
Herr Otto Klagenfurt. . .	SARMENT
Wachter (1)	PÉLISSIER / ALDEBERT
L'ancien maire.	GEORGES SCEY
L'ancien facteur	SAINTON
Frantz.	Le petit RAUZA
Le fils de l'ancien maire .	JOSÉ ROLAND
Hermann.	Le petit DAUVILLIER
Mme Rippert . . . . MMes	ODETTE DE FEHL
Odile	BOUVARD
Sophie.	BARSANGE
Un écolier.	MAG. ANDRÉ
Mlle Rippert	DIANE MAX
La fille de l'ancien maire .	VALMONT

Alsaciens, Alsaciennes, écoliers, fillettes.

La scène se passe dans l'école d'un village alsacien; en 1873, deux ans après l'annexion.

Intérieur d'une école en Alsace, en 1873.

Au fond, une porte à loquet ouvrant à deux battants, flanquée à droite et à gauche de deux fenêtres munies de volets intérieurs.

Aux murs, un calendrier-éphéméride, des cartes géographiques françaises, des alphabets, des tableaux de leçons de choses dans le goût 1873 si possible, etc...

Au fond et un peu en biais sur la gauche, la chaire du maître d'école sur laquelle se trouve une pile de cahiers de devoirs ; et, à proximité de celle-ci, le tableau noir, éponge, craie et grande baguette pour démonstrations géographiques.

A droite et à gauche, au premier plan, bancs et pupitres alignés un peu obliquement et laissant un certain passage entre les deux rangées de droite et de gauche.

Une porte d'accès (qu'on ne voit pas) est censée exister sur la gauche, après la dernière rangée des bancs et pupitres qui se perdent dans la coulisse.

Le décor de fond représente une rue de village alsacien, bordée de vieilles maisons moussues, et aussi large que possible.

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHIE, ODILE, *puis* HAMEL

Au lever du rideau, Sophie, la servante, balaie la classe. Odile, fille de l'instituteur Hamel, est à la chaire et range, sur le pupitre du maître d'école, des devoirs d'élèves.

ODILE, *à elle-même, classant les cahiers.* — Calcul..., dictée..., calcul..., grammaire..., calcul..., dictée..., dictée..., calcul...

HAMEL, *tête nue, très modestement vêtu, en tenue de tous les jours, entrant par la gauche et tenant à la main un tableau mural de leçons de choses.* — Qu'est-ce que tu fais là, Odile?

ODILE. — Moi, père?... Je classe les cahiers des élèves. Sophie vient de les faire tomber par terre en balayant la chaire.

HAMEL. — Bon. *(A Sophie.)* Dites donc, Sophie?

SOPHIE, *s'arrêtant de balayer.* — M'sieu Hamel?

HAMEL. — Pas de lettres au courrier?

SOPHIE. — Je n'ai pas encore vu le facteur. En tout cas, j'ai regardé sous la porte. Il n'y avait rien.

HAMEL. — Avec ces employés allemands, on ne sait jamais! Depuis deux ans que le traité de Francfort nous les impose! *(A Sophie.)*

(1) Wachter, prononcer à l'alsacienne : *Wärrter.*



OTTO. ... Je suis le nouveau « Lehrer »...

Enfin, quand vous irez au marché, tout à l'heure, poussez donc jusqu'à la poste.

SOPHIE. — Entendu, m'sieu Hamel. *(Elle se remet à l'ouvrage.)*

Hamel se dirige vers un des panneaux auquel est accroché un tableau de leçons de choses, monte sur un des bancs, puis sur un des pupitres et, à l'aide de la longue baguette destinée aux cartes géographiques, près du tableau noir, il décroche le tableau en question.

ODILE. — Veux-tu que je t'aide?

HAMEL. — Oui. Passe-moi la nouvelle leçon de choses..., le tableau... là..., par terre.

ODILE, *passant le tableau.* — Voilà.

HAMEL, *désignant le tableau décroché.* — Tiens. Prends l'autre...

ODILE, *contemplant le nouveau tableau accroché.* — Alors, père, tu vas leur parler, aujourd'hui...

HAMEL. — De l'épargne, mon enfant. C'est une vertu française. Vois-tu, ils ne connaissent pas ça de l'autre côté du Rhin. Ce sont des dépensiers, des jouisseurs...

ODILE, *tristement.* — Que veux-tu? La victoire... Ils ont de l'argent, maintenant.

HAMEL. — Oui, nos cinq milliards. Ils sont en train de les manger... On dit même qu'ils s'endorment sur le rôti... *(Un temps.)* Mais tout a une fin. Gare le réveil!

SOPHIE, *posant son balai.* — Alors, j'm'en vas comme ça, faire mes courses. *(A Odile.)* De quoi faire une soupe aux quenelles? Et avec ça, vous m'avez dit, mamzelle?

ODILE. — Civet de lièvre aux nouilles et pâté de foie gras.

HAMEL, *toujours sur son pupitre.* — Fff! Quel festin de Balthazar!...

ODILE. — Dame, c'est demain le Messti, père. Nous sommes huit à déjeuner.

HAMEL. — C'est vrai.

ODILE, *à Sophie, en cachette.* — N'oublie pas les raisins secs pour le kougelhopf.

SOPHIE, *même jeu, montrant Hamel.* — J'tâcherai qu'il n'me voie pas à la cuisine.

HAMEL, *roulant le tableau décroché autour de son bâton de support.* — Qu'est-ce que vous complotez encore? Ma ruine, je suis sûr?... *(Il tend le tableau enroulé à Odile.)*

ODILE. — Rien, père, des détails de ménage.

Sophie sort à gauche.

ODILE, *montrant le tableau de leçon.* — Où faut-il le poser?

HAMEL, *descendu de son pupitre.* — Là-haut, dans la chambre aux livres.

ODILE. — Je vais en profiter pour y mettre un peu d'ordre. Et puis je ferai un bout de toilette.

HAMEL. — C'est ça. Je te rejoindrai quand j'aurai fini de corriger ces devoirs.

Odile sort à gauche.

SCÈNE II

HAMEL, *puis* OTTO KLAGENFURT

Resté seul, Hamel monte à sa chaire et corrige quelques devoirs. Mimique muette qui se traduit tantôt par des signes de tête approbateurs, tantôt par des gestes d'impatience et des haussements d'épaule.

HAMEL. — Toujours les mêmes fautes! *(Enervé, soulignant à gros traits de crayon bleu.)* Ah! cette syntaxe... *(Ses yeux se portent involontairement sur le tableau de leçons de choses*



qu'il vient d'accrocher.) Décidément, ce tableau est de travers.

Il remonte sur le banc, puis sur le pupitre et cherche à redresser le tableau, en reculant un peu la tête pour juger de l'effet obtenu. Pendant ce temps-là, il ne voit pas la porte du fond s'ouvrir brusquement, sous une poussée autoritaire.

OTTO KLAGENFURT, *entrant, feutre verdâtre sur la tête, lunettes dorées, barbe blonde, type de l'intellectuel d'outre-Rhin.* — *Niemand hier?*

HAMEL, *de son pupitre.* — Vous désirez, monsieur?

OTTO. — *Wie meinen sie?... Bitte sprechen sie deutsch?*

HAMEL, *descendant de son pupitre, très courtois.* — Vous m'excuserez, monsieur. Mais je n'entends pas très bien la langue allemande... Si vous voulez bien parler français?

OTTO. — *Wacke!* Mais nous sommes en Allemagne, je pense.

HAMEL, *doucement.* — Non, monsieur. Nous sommes en Alsace, pays d'empire.

OTTO, *gourmé.* — *Donnerwetter!* Même chose, ça, même chose...

HAMEL, *souriant.* — Pas tout à fait. Alors, monsieur, à qui ai-je l'honneur ?

OTTO, *enlevant son chapeau, et se présentant, rogue.* — Otto, Siegfried, Julius Klagenfurt, de Iéna.

Il salue Hamel d'une brève inclinaison de tête.

HAMEL, *se présentant à son tour.* — Hamel Ernest-Louis-Théodore, de Ribeauvillé.

OTTO, *sèchement.* — Dites : *Rappoltsweiler!*

HAMEL, *condescendant.* — Si vous voulez.

OTTO. — Alors, c'est vous le Monsieur Hamel, l'ancien instituteur?

HAMEL. — Comment, l'ancien! Mais...

OTTO, *lui coupant la parole.* — Très simple, en vérité. Je suis le nouveau *Lehrer.*

HAMEL, *saisi.* — Le nouv... le nouveau maître d'école ici?

OTTO. — *Ia.*

HAMEL, *la main à son cœur, angoissé.* — Ah!... *(Il reste un instant étourdi, assommé par cette révélation brutale. A Otto).* On me renvoie?... *(Geste évasif d'Otto. Comme se parlant à lui-même.)* Il va falloir que je m'en aille, que je quitte cette maison?... *(Se ressaisissant.)* C'est très bien, monsieur, je... Je vous demande pardon... Je ne m'y attendais pas... On ne m'a pas prévenu... *(S'efforçant de sourire).* Alors, vous comprenez, je suis un peu... pris au dépourvu...

OTTO, *radouci.* — *Schon, schon...* La décision est tout à fait récente. Néanmoins, je suis étonné, vous n'avez pas reçu la hiérarchique lettre de Monsieur le bien-né doktor Conrad Heinrich Wolfgang Stieglitz, rektor de l'Académie de Strasbourg?

HAMEL, *tâchant de dissimuler son émotion.* — Mon Dieu! Monsieur, mon courrier de ce matin ne m'a pas encore été remis... Un retard, sans doute ?



ALPHONSE DAUDET.



HAMEL. — Je vous les laisse mes petits... Ils seront vos élèves.

OTTO. — Kolossal!... C'est affiché à la kommandantur et à la mairie. En réalité, cette neuve postale administration est fauteuse! Je me plaindrai! *(Cérémonieux.)* Alors, monsieur l'instituteur, excusez-moi... Je regrette... Je fus incorrect... Je n'aurais pas dû... Je me retire.

HAMEL, *reprenant son assiette, très digne.* — Du tout, du tout, monsieur le Lehrer... Vous ne saviez pas... Je ne savais pas... Il n'y a qu'un malentendu. Je vous en prie...

Il enlève de la chaire le fauteuil, invite l'Allemand à y prendre place et s'assied, lui, sur le bout d'un banc.

OTTO, *protestant.* — Oh! pas sur ce banc!

HAMEL, *aimable.* — Permettez, je suis encore chez moi — pas pour longtemps — et vous êtes mon hôte.

OTTO. — *Ganz richtig!* Cela est votre droit. Monsieur le rektor vous autorise encore de faire la classe en français, ce matin. Moi, je n'entre dans les fonctions que cet après-midi ; et, demain seulement, j'inaugure l'enseignement en la langue allemande...

HAMEL. — Je m'en rapporte à vous, monsieur.

Un temps. Silence gêné.

OTTO, *embarrassé.* — Monsieur l'instituteur, est-ce que?... pardonnez ce véritablement indiscret interrogatoire, mais nous sommes, après tout, collègues, et je vous succède, monsieur l'instituteur, est-ce que je peux vous demander un peu... quelques questions...

HAMEL. — Professionnelles ?... Oh! celles-là, monsieur, tant que vous voudrez ; je suis à votre entière disposition.

OTTO. — Eh bien! il faudrait que je saurais... *(S'interrompant.)* Excusez si je ne parle pas très purement votre langue ; les mots me manquent. *(Doctoral.)* Je ne sais que le français grammatical.

HAMEL, *ironique.* — En effet.

OTTO. — Je dis donc : il faudrait que je saurais un peu où vous en êtes avec vos écoliers. Sont-ils bien attentifs ?... bien dociles surtout ?

HAMEL. — Bien attentifs ? Oh! oui. Ils ont l'intelligence très éveillée, très vive, beaucoup de mémoire et d'application... Maintenant, bien dociles?... *(Hochant la tête.)* Qu'entendez-vous par là ?

OTTO. — Sont-ils pénétrés des bienfaits de la *Kultur?*

HAMEL. — Mon Dieu! cela dépend beaucoup de la façon avec laquelle vous leur dispenserez ces bienfaits. L'Alsacien, monsieur — on vous l'a peut-être déjà dit — est



Sophie (Mlle Barsange).

Hamel (M. Mosnier). Odile (Mlle Bouvard).

fier, indépendant, souvent ironique. Il ne faut pas le prendre par la violence, sans ça il se cabre.

OTTO, *suffisant*. — Sûr, ce n'est pas un Allemand!

HAMEL, *catégorique*. — Précisément, ce n'est pas un Allemand.

OTTO. — Permettez, je voulais dire...

HAMEL. — Ne jouons pas sur les mots. L'Alsacien, je le répète, est extrêmement fin ; il comprend tout très vite! Pour ces raisons, je n'ai jamais eu besoin de recourir à une discipline... comment dire ?

OTTO. — Militaire.

HAMEL. — C'est cela, militaire. Ce sont des enfants qu'il faut prendre par le côté raisonnable, intelligent des choses, en y mêlant un peu de poésie, voire de mysticisme. Ils aiment aussi la bravoure, le panache... Enfin, vous connaissez comme moi leur histoire.

OTTO, *sèchement*. — Oui, j'ai lu Mommsen, Sybel, Treitschke...

HAMEL, *branlant la tête*. — C'est plutôt Thiers, Guizot, Michelet qu'il aurait fallu lire... Enfin, affaire d'appréciation, et surtout d'expérience. *(Un temps. Emu.)* Mais croyez-moi, monsieur le nouveau Lehrer, — voilà quarante ans que je les pratique, ces gamins — ne les brusquez pas, prenez-les par le raisonnement, la douceur!

OTTO, *sarcastique*, — La française méthode, quoi! *(Changeant de sujet.)* Et le pays, monsieur l'instituteur?

HAMEL. — Le pays? *(Avec feu)*. Mais il est admirable, délicieux, poétique! L'Alsace, c'est un jardin enchanté, c'est un verger de rêve! Tout y pousse et tout y fleurit. *(Humant l'air.)* Sentez-vous comme l'air, ici, est doux à respirer, comme il y fait bon vivre? *(S'exaltant.)* Et le soir, au crépuscule, avez-vous jamais assisté à quelque chose de plus beau que nos couchers de soleil roux, sur la cime des Vosges, quand les derniers carillons de nos clochers s'égrènent sur les brouillards, le long du Rhin?... Moi, monsieur, je ne suis qu'un pauvre homme, eh bien! j'en ai souvent pleuré de joie, là-haut... là-haut!

OTTO, *placide*. — Alors, vous pensez, je me plairai ici?

HAMEL, *le regard perdu*. — Oui. J'y ai été si bien moi...

OTTO. — Et la vie, monsieur l'instituteur, est-elle bon marché? La viande? Les *delikatessen?...*

HAMEL, *revenant à lui*. — Mon Dieu! vous en parlerez avec ma servante. Moi, je ne suis pas très compétent sur toutes ces questions-là. *(Avec un sourire.)* Et puis, elles ne sont plus professionnelles.

OTTO, *pincé*. — C'est vrai... J'oubliais... pour vous autres, messieurs les Français idéalistes,



M. Robert Chauvelot.

(ricanant.) cela est inutile et peu appréciable chose! Des contingences, vous dites!... Vous faites défaut, vous manquez de la culture organisatrice.

HAMEL, *se levant aussi*. — Eh bien! organisez, monsieur. Je vous cède la place. L'avenir nous jugera l'un après l'autre.

OTTO, *solennel*. — *Ia, so geht's in der Welt! (Se levant cérémonieux.)* Monsieur l'instituteur, je vous dois pour votre convenable accueil, beaucoup de remerciements, regrettant encore une fois puisque vous ne fûtes pas prévenu... Enfin, ce n'est pas ma responsabilité... Monsieur le rektor sera fortement contrarié...

Il se dirige vers la porte.

HAMEL, *l'accompagnant*. — Ne parlons plus de cela, je vous en prie.

OTTO, *la main sur le loquet de la porte du fond*. — Ah! J'ai encore à vous solliciter... A quelle heure de l'après-midi, puis-je, monsieur l'instituteur, ici revenir?

HAMEL. — Mais quand vous voudrez. Je ne bougerai pas de l'école.

OTTO. — Je ne voudrais pas que je vous donne — comment vous dites? — un haut du cœur... Mais c'est pour la liste des écoliers et de leur parenté?... Et puis, il y a la visite des locaux, l'inspection, pardon! l'inventaire... *(Désignant les murs.)* D'ailleurs, demain, nous devrons enlever toutes ces choses...

HAMEL, *réprimant un tressaillement*. — Vous me trouverez là, toute la journée, au milieu de mes malles et de mes valises...

OTTO, *obséquieux*. — *Teufel!* Comme tout cela est dérangeant pour vous... Vraiment, je suis désolé!... *Also atieu! (Salut raide de la tête.)* J'ai l'honneur...

HAMEL, *saluant également de la tête*. — Monsieur...

Otto sort.

SCÈNE III

HAMEL *puis* ODILE

HAMEL, *le regardant s'éloigner par la fenêtre*. — Voyons, je ne rêve pas... *(Mouvement de surprise.)* Tiens, Kunzli, l'agent-voyer, qui le rejoint au coin de la rue... Il l'attendait... *(Avec colère.)* Renégat, va! *(Il revient lentement vers la chaire et va arracher le feuillet quotidien de l'éphéméride qu'il contemple songeur et laisse tomber à terre tristement en disant :* 20 avril 1873.)

Il est sur le point de s'asseoir dans le fauteuil où s'est assis l'Allemand, mais il se ravise et, avec répugnance, l'époussette d'un grand geste avec son mouchoir à carreaux. Puis il s'y laisse tomber avec accablement. Un temps. Mimique expressive d'hébétement, de ressouvenance de ce qui est actuellement la réalité, d'émotion et d'angoisse infinie. Puis la détente inévitable. Hamel essaie vainement de résister : ses traits se crispent; des larmes lui viennent aux yeux, qu'il essuie du revers de la main.

ODILE, *vêtue d'une blouse coquette, entrant gaiement par la gauche*. — Père, regarde comme je suis belle! *(Apercevant Hamel effondré.)* Mais qu'est-ce que tu as? *(S'approchant.)* On dirait que tu pleures?

HAMEL, *d'une voix sourde*. — On nous chasse, mon enfant.

ODILE, *sans comprendre*. — Comment?

HAMEL. — Officiel depuis hier...

ODILE. — Alors, cet homme à qui tu parlais...

HAMEL, *d'une voix entrecoupée*. — Oui... Le nouveau maître allemand... Oh! il a été très correct... *(Avec effort.)* C'est aujourd'hui le dernier jour... Demain, il faut partir.

ODILE, *s'élançant dans ses bras en pleurant.* — Père! Père!

HAMEL, *se levant décidé. Tous deux s'étreignent.* — *Un temps.* Assez pleuré!... Soyons forts.

Il se dirige brusquement vers la gauche, comme mû par une impulsion subite.

ODILE, *angoissée.* — Où vas-tu?

HAMEL. — Là-haut!... Me faire beau pour la dernière classe!

ODILE. — Tu vas mettre tes habits de fête?...

HAMEL. — Non, mes habits de deuil!

Il sort rapidement à gauche.

SCÈNE IV

ODILE, *puis* SOPHIE

ODILE. — Pauvre père!... C'est affreux!

Elle sanglote dans son mouchoir.
Un temps. La porte du fond s'ouvre. Entre en trombe Sophie, son panier de provisions au bras.

SOPHIE, *bouleversée.* — Mamzelle Odile...! Mamzelle Odile!... *(S'arrêtant net à la vue d'Odile qui pleure.)* Ah! vous savez...

ODILE. — Oui.

SOPHIE, *essoufflée.* — J'ai appris ça chez l'épicier... Je ne voulais pas y croire... Alors, j'ai couru à la mairie... Il y avait plein d'monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans... c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la kommandantur... Et je pensais : « C'est-y donc possible ? » Même que le forgeron Wachter disait à Frantz qui courait derrière moi... Vous savez, Frantz, le petit diable, celui qu'est toujours en retard, rapport à son école buissonnière?...

ODILE, *signe affirmatif.* — Qu'est-ce qu'il lui disait Wachter?

SOPHIE, *très émue.* — « Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école. » Alors... j'ai pas eu besoin de lire... J'ai compris!... *(Elle s'essuie les yeux avec son tablier.)* En m'en retournant, j'ai passé par la poste. Tenez v'là son courrier. Une lettre de Strasbourg... *(Elle tend le courrier à Odile.)* A moi aussi, mamzelle Odile, ça m'crève le cœur de m'en aller d'ici...

ODILE, *douloureusement.* — Vois-tu, l'école, pour moi, c'est la maison où je suis née, où nous avons été heureux, Français!... où maman est morte! *(Avec effort.)* Mais c'est père : si tu savais comme il a les yeux rouges malgré son air de...

SOPHIE, *l'interrompant.* Pauv' cher homme! Après quarante ans d'enseignement, quitter ses petits, l'Alsace!... Dame! c'est pas lui qu'aurait fait comme le juge de Colmar... vous savez celui qu'a eu un si bel enterrement avec rien qu'des Prussiens derrière?... *(Montrant les murs.)* Dire que tout ça va devenir allemand pour de bon : les alphabets, les cartes, les tableaux, les livres...

ODILE. — Oui. A la place, on va mettre des planisphères de Gotha, un buste de la Germania, des portraits de Bismarck et du kaiser.....

SOPHIE. — C'était trop beau qu'on nous ait oubliés comme ça depuis l'annexion.

ODILE. — Deux ans! Déjà deux ans qu'ils sont ici...

SOPHIE. — Oh! vous savez, si peu qu'ils y étaient... *(Désignant la gauche.)* Sauf les « casque-à-pointe » et leur caserne, d'à côté, on se serait cru en France... D'abord, c'est qu'un bail, pas vrai? C'est pas une vente.

ODILE. — Un bail?... En attendant, on nous expulse.

On frappe à la porte du fond.

SCÈNE V

LES MEMES, *plus* LE VIEIL HAUSER

ODILE, *à Sophie.* Va ouvrir.

LE VIEIL HAUSER, *entrant, dos voûté, favoris blancs, tricorne et bâton à la main, tenant sous son bras un gros livre.* — Bonjour, mamzelle. Bonjour, Sophie... Ben, en v'là une affaire! J'en ai les sangs tournés... A mon âge, c'est mauvais, ces coups-là. *(Il leur serre la main.)* Et m'sieu Hamel, où donc est-il?

ODILE. — Là-haut. Il va descendre. *(A Sophie.)* Presse-le un peu, Sophie. Ça va être bientôt l'heure de la classe.

Sophie sort à gauche.

LE VIEIL HAUSER, *s'asseyant sur un banc avec un gros soupir.* — La dernière des dernières!... *Gott Verdammi!* Si j'aurais jamais cru la voir, celle-là! *(A Odile)* Voyez-vous, mamzelle, j'suis ben vieux, ben vieux... soixante-dix neuf ans à la Chandeleur... La vue baisse et je peux pus lire avec mes yeux. Faut mes lunettes... *(Montrant les alphabets muraux, aux lettres énormes.)* Sauf, quand c'est gros comme sur ces machines-là. Eh ben! mon gars, avant qu'd'être tué à Wissembourg, il a été l'élève à vot' père. Oui-da! Et mon petit-fils aussi... Oh! mais celui-là, c'est un mauvais garnement.

ODILE, *protestant, étonnée.* — Le petit Frantz?

LE VIEIL HAUSER, *bonhomme.* — Ben sûr que j' l'aime. Et vous aussi. C'est brave et franc comme l'or. Mais c'est paresseux et fricotard comme un lézard des ruines... Allez toujours, ça fera un Alsacien plus tard, et même un bon Français, au jour de la revanche. Dame! au fond, c'est l'même sang qu'moi, c'petit... Tel que vous m'voyez — à c'moment-là j'étais jeune, j'étais pas déjeté comme ça — j'ai fait la campagne d'Italie, puis celle de Crimée... J'étais à Malakoff...

ODILE. — Avec Mac-Mahon?

LE VIEIL HAUSER, *s'animant.* — Oui : « J'y suis, j'y reste! » ... Quel homme, mamzelle, quel homme!... Nous aut' on avait juré d'tenir quand même... Ils étaient ben un cent et nous vingt-cinq... On allait être cernés... quand, tout à coup, au loin, j'entends des « Viv' la France! » et des coups de clairon. C'étaient les...

A ce moment, éclatent assez loin dans la coulisse, des sonneries de trompettes. Ce sont les Prussiens de la caserne d'à côté qui se rendent à l'exercice.

LE VIEIL HAUSER, *achevant d'une voix étranglée, tendant le poing vers la gauche.* — Sales Pruscos, va!

ODILE, *tressaillant.* — Eux! *(Allant à la fenêtre et regardant.)* Leur régiment qui s'en va à l'exercice...

Silence angoissé. Entre Hamel, lentement, par la gauche.

SCÈNE VI

LES MÊMES, *plus* HAMEL

HAMEL, *vêtu d'une belle redingote vert-olive à la mode de 1873, cravate noire enroulée, chemise à jabot plissé, calotte de soie noire brodée, souliers vernis. Au vieil Hauser, tristement.* — Vous les entendez, Hauser...

LE VIEIL HAUSER. — Oui.

Ils se serrent la main.

ODILE, *tendant à Hamel son courrier.* — Tiens, père. Voici le courrier... Il y a une lettre de Strasbourg...

HAUSER, *décachetant la lettre.* — Ma sentence!... *(Il la parcourt des yeux, hoche la tête et va placer cette lettre bien en évidence sur la chaire. Revenant vers le vieil Hauser.)* Alors, père Hauser, vous venez d'apprendre ça comme les autres...

LE VIEIL HAUSER, *avec effort.* — Ce matin, en faisant ma tournée... Tout le monde en pleurait, au village... Les vieux surtout!... Les jeunes, eux, ils comprendront ça plus tard... quand il faudra marcher au pas de parade, sous la schlague, en Poméranie!

HAMEL, *ému.* — Dites... vous les consolerez... mes petits... quand je ne serai plus là ?... Vous êtes un vieux brave, vous!... Ils vous écouteront... Et vous leur parlerez français, surtout!

LE VIEIL HAUSER, *branlant la tête.* — Français? J'en s'rai-t-y ben capable, m'sieu l'instituteur? Ah! voyez-vous, j'ai l'cœur en marmelade de n'pas l'avoir assez étudié, mon français... Nous aut' avec not' patois d'Alsace qu'les Schwobes d'en face ne comprennent pas, on s'croyait ben chez nous, ben tranquilles... L'Empire ne nous tourmentait pas pour l'instruction... Alors on parlait français entre nous, dans les grandes occasions, quand il s'agissait d'dire de belles choses... C'est si beau, voyez-vous, la langue française! C'est comme nos habits du dimanche, on n'met pas ça tous les jours...

HAMEL, *lui serrant affectueusement la main.* — Mon ami!

LE VIEIL HAUSER, *avec énergie.* — Aussi, pour sûr que j' l'aurais pas manquée c'matin, vot' classe... *(Montrant le gros abécédaire rongé qu'il tient sous le bras.)* Même que j'ai apporté mon vieil abécédaire, pour dire une dernière fois, avec les petits.... Tenez, j'sais toujours le lire... *(l'ouvrant)* « Croix de Jésus... » Comme celle qu'est sur la tombe de mon gars, à Wissembourg... « A B C D... » C'est drôle, de temps à autre, comme ça, j'ai des souvenirs de l'école... Ça m'revient tout à coup... par bouffées... Et je m'dis : « Laisse faire, c'est la race qui parle. »

ODILE, *à la fenêtre et regardant, pensive.* — La cigogne d'en face a quitté son nid... Maintenant, c'est notre tour...

HAMEL, *regardant l'heure à sa montre.* — Onze heures moins cinq!... Ça va être l'heure... Oh! je suis ému... ému... ému! *(A Sophie)* Sonne la cloche!

Sophie ouvre la porte du fond et va sonner la cloche sur le seuil. Va-et-vient dans la rue.

ODILE, *toujours à la fenêtre.* — Tiens, voilà Wachter, le forgeron... Puis M. et Mme Rippert..., leur demoiselle..., le petit Hermann...

LE VIEIL HAUSER. — Sûr qu'y en aura beaucoup, mamzelle... Tous ceux qui pourront, viendront... Sauf deux ou trois vendus qu'j'ai à l'œil!

SCÈNE VII

LES MEMES, *plus* WACHTER,
LE MENAGE RIPPERT ET LEUR FILLE

WACHTER, *entrant par la porte du fond, presque aussitôt suivi par M. et Mme Rippert, Mlle Rippert, cette dernière portant un paquet.* — Bonjour, m'sieu Hamel! Bonjour mamzelle... *(Il leur serre la main ainsi qu'au vieil Hauser.)* Hein! les salauds tout d'même? Si on aurait cru ça!

Mme RIPPERT, *entrant avec son mari et embrassant Odile avec effusion.* — Ma pauvre petite!... Mais c'est épouvantable!...

M. RIPPERT. — Je ne peux pas m'y faire... *(Poignées de main.)* Mais, est-ce bien sûr, bien officiel?

HAMEL. — Le nouveau maître sort d'ici.

LE VIEIL HAUSER, *mélancolique.* — Un clou chasse l'autre... Mais vous, c'était le bon!

M. RIPPERT. — Mon cher Hamel, comme je vous plains... Oh! oui, je comprends, ça doit être un déchirement...

HAMEL. — Quarante ans! Ça compte...

WACHTER, *s'approchant d'Hamel.* — Dire que j'ai été un de vos premiers gosses, moi!... Comme le temps passe!... Même que, souvent, vous m'donniez des coups d'règle, avec celle-là, tenez oui, c'est bien la même ; en fer, j'la reconnais — quand j'lâchais des hannetons pendant le calcul.

HAMEL, *lui pinçant familièrement l'oreille.* — Gredin, va!... M'en as-tu fait voir?

WACHTER. — Aussi, dès que j'ai entendu ma bonne vieille cloche, vous pensez si j'ai rappliqué...

HAMEL, *à Rippert.* — Et vous, M. Rippert, vous rappelez-vous nos belles distributions de prix?...

LE VIEIL HAUSER. — Avec les drapeaux tricolores!

WACHTER. — Les gros bouquins rouges, dorés sur tranche...

LE VIEIL HAUSER *à Wachter, avec malice.* — Oh! toi... t'as jamais eu besoin d'charrette pour les emporter!

HAMEL. — Comme vous les avez gâtés pendant des années, mes gamins!

M. RIPPERT. — Je vous en prie. Ne parlons pas de ces bagatelles...

ODILE, *causant de son côté avec Mme et Mlle Rippert.* — Mais voulez-vous vous débarrasser de ce paquet?... Il doit bien vous gêner..

Mme RIPPERT, *lui remettant le paquet* — Il est pour toi, petite. *(Devant le geste de remerciement d'Odile.)* Oh! des bêtises, un paquet de foie gras et des bretzels pour le voyage. On m'a dit que vous partiez demain, monsieur Hamel?

HAMEL, *à Mme Rippert.* — Hélas! oui. Mon remplaçant revient dès cet après-midi pour l'inventaire.

M. RIPPERT, *à Wachter, autre colloque.* — Mais si, Wachter, je vous assure : c'est officiel. Dans quinze jours, il passe par chez nous pour rentrer à Strasbourg.

HAMEL, *qui n'a pas entendu le début de la conversation.* — Qui donc?

WACHTER. — Le statthalter.

HAMEL, *douloureusement.* — Ah! le nouveau gouverneur. *(Il se dirige vers le fond. Apercevant l'ancien maire et l'ancien facteur qui viennent d'arriver.)* Tiens ! l'ancien maire... l'ancien facteur...

Il va vers eux.

SCÈNE VIII

LES MEMES, *plus* L'ANCIEN MAIRE, L'ANCIEN FACTEUR, *puis, peu à peu,* DES ÉCOLIERS ACCOMPAGNÉS DE LEURS PARENTS

L'ANCIEN MAIRE, *à Hamel.* — Mon cher instituteur, croyez bien que...

HAMEL, *l'interrompant.* — Monsieur le maire! Comme vous êtes bon d'être venu... *(Serra t également la moin de l'ancien facteur.)* Et toi aussi, mon vieux Schmidt.

L'ANCIEN FACTEUR. — Deux dégommés, comme vous voyez.

HAMEL, *se désignant.* — En attendant le troisième... dans une heure!

L'ANCIEN MAIRE. — Tout s'en va. Nous étions les dernières épaves. Il ne reste plus en fonctions que Monsieur le curé.

HAMEL. — Viendra-t-il?

L'ANCIEN FACTEUR. — Pensez-vous! Et sa crise de goutte?

HAMEL. — C'est vrai.

L'ANCIEN FACTEUR. — Alors, en ma qualite d'ancien facteur, il m'a chargé d'une lettre pour vous. Tenez, voilà.

Il lui remet la lettre. Hamel la met dans sa poche, puis va serrer la main à plusieurs nouveaux arrivants.

L'ANCIEN MAIRE, *engagé dans une conversation avec M. Rippert et Wachter.* — Pas d'histoires! Seulement restons chez nous. Personne dans la rue, aucun pavoisement aux fenêtres. Il passera dans le silence et l'ignorance. Qu'en pensez-vous, monsieur Rippert?

M. RIPPERT. — Tout à fait mon avis.

L'ANCIEN MAIRE. — Et vous, Wachter?

WACHTER. — Dame m'sieu l'maire, vous m'connaissez : moi, j'suis bon qu'au coup de poing... Ça m'aurait amusé!... *(avec un soupir.)* Enfin on sera sage.

Pendant tous ces dialogues séparés, entrée un peu tapageuse des écoliers et de leurs parents à qui Hamel et Odile donnent poignées de main ou tapes amicales sur les joues. Les parents, assis sur les bancs de droite, causent entre eux à voix basse. Leur gravité triste contraste avec l'espièglerie inconsciente et enfantine des écoliers assis à gauche et qui se font de petites farces, se disputent, se pincent le derrière, se chipent leurs ardoises et leurs cahiers. D'autres enfants, pour ne pas entendre le tapage de leurs camarades, se bouchent les oreilles avec les doigts et récitent à mi-voix leur leçon. Le tapage grandit.

HAMEL, *frappant dans ses mains.* — Voyons, les enfants, un peu de silence!

Le tapage diminue un peu d'intensité.

SCÈNE IX

LES MEMES, *plus* FRANTZ

Tout le monde s'assied. Hamel monte à sa chaire mais reste debout. Coup de règle.

HAMEL, *élevant la voix.* — Tout le monde est là, n'est-ce pas? *(Au vieil Hauser, lui désignant une place sur un des premiers bancs de droite où sont assis les parents.)* Tenez, là, père Hauser, il y a encore une place.

LE VIEIL HAUSER. — Merci, m'sieu Hamel. *(Cherchant quelqu'un du regard parmi les écoliers.)* *Gott verdammi!* Je n'vois pas mon petit-fils.

M. RIPPERT. — Je l'ai aperçu tout à l'heure, dans mon pré, en train de cueillir des bluets, des marguerites et des coquelicots...

HAMEL. — Tant pis pour lui. Nous ne pouvons pas l'attendre.

Arrive à ce moment, par la gauche, le petit Frantz, contrarié d'être en retard et qui rampe jusqu'au pied de la chaire pour y déposer une belle gerbe tricolore.

LE VIEIL HAUSER, *bas à Frantz, le menaçant du doigt.* — Tu me l'paieras, mauvaise graine!

HAMEL, *sévèrement.* — Toujours en retard, Frantz!... Ainsi jusqu'au dernier jour.

FRANTZ, *l'interrompant.* — C'est pas d'ma faute, m'sieu Hamel. J'ai rencontré les « casque-à-pointe ». Alors je m'suis caché à cause des fleurs.

HAMEL, *radouci à la vue des fleurs.* — C'est bon. Vite à ta place. Nous allions commencer sans toi. *(S'adressant à toute la classe.)* Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe...

Murmures attristés dans l'assistance.

FRANTZ, *à part, consterné.* — Et mo. qui ne sais pas ma fable!... *(Bas, à son voisin)*, Dis, tu m'souffleras?

Signe d'assentiment du voisin.

HAMEL, *poursuivant.* — L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... C'est officiel depuis hier, paraît-il...Moi, je n'ai reçu l'avis du recteur que ce matin. *(Montrant la lettre qu'il avait posée sur sa chaire)*, par une lettre de Strasbourg que voici... J'ai vu votre nouveau maître, il y a une heure. Demain, il entre en fonctions... *(avec émotion.)* Aujourd'hui c'est donc votre dernière leçon de français!... Je vous prie d'être bien attentifs... *(Grand silence soudain dans toute la classe.)* D'abord, voilà vos devoirs corrigés. *(Appelant un écolier.)* Ebener! viens les prendre. *(L'écolier obéit.)* Vous les conserverez en souvenir de moi.

L'écolier distribue les devoirs.

FRANTZ, *répétant à voix basse, pour lui-même, sa fable du* Loup et de l'Agneau *qu'il ne sait pas.*

...Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage...

HAMEL, *qui ne l'a pas entendu.* — En général, le calcul est bon. Aussi, nous le laisserons de côté, aujourd'hui. L'arithmétique d'ailleurs, c'est la même chose dans toutes les langues. Demain, en allemand, on vous... *(s'interrompant)* Tandis que la grammaire et l'orthographe françaises, c'est français, il n'y a pas à dire!... Vos dictées, mes amis sont pleines de fautes... Et les participes! Ah! les participes... *(s'adressant à l'écolier qui a distribué les devoirs.)* Ainsi, toi, Ebener, comment écris-tu *vu agir* ? Va au tableau et recopie l'exemple du participe passé immédiatement suivi d'un infinitif.

L'écolier obéit.

FRANTZ, *toujours à sa fable, fiévreusement.*

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau : je tette encor ma mère.

L'ÉCOLIER, *au tableau, écrivant ; « les Allemands agiront toujours comme nous les avons vus agir. »* *(Troublé, effaçant avec son doigt mouillé l's du mot vu. Haut, à Hamel.)* Vu, sans s, invariable.

HAMEL. — Mais non, petit malheureux! *Vu-s*, c'était bien... Vu quoi? Les Allemands. *(A la classe.)* Vous avez presque tous fait la même faute. Et ma foi, aujourd'hui, il est bien temps...

L'ECOLIER, *éclatant en sanglots.* — Hi! hi! hi! M'sieu Hamel!

HAMEL. — Qu'est-ce que tu as?

L'ÉCOLIER. — J'voudrais tant que *ce serait* pas la dernière classe!

HAMEL, *avec reproche.* — Que *ce serait!* En voilà une correspondance de temps!... Je t'ai dit cent fois qu'en français le conditionnel appelait l'imparfait du subjonctif... *(Rectifiant la faute de l'écolier.)* « Je voudrais tant que ce ne *fût* pas la dernière classe. » Voilà comment il faut dire... *Que ce ne serait pas* est une tournure allemande! Oh! je ne te gronderai pas. Ce matin, je n'en aurais pas le cœur ; et puis tu dois être assez puni. Voilà ce que c'est. Tous les jours, on se dit : « Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain! » Et puis, tu vois ce que c'est. Allons, va t'asseoir.

L'ÉCOLIER, *obéissant, répétant, en s'en retournant et en martelant son front avec son index comme pour bien se rappeler la leçon.* — Que ce ne fût pas! Que ce ne fût pas!

HAMEL, *grave.* — Oui, ça été le malheur de notre Alsace, de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant, ces gens-là sont en droit de nous dire : « Comment, vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni écrire, ni parler votre langue! » Dans tout cela, mon pauvre Ebener, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. Vos parents, mes enfants, n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher?... Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé? Non, non! Je suis le premier coupable. J'aurais dû vous retenir à l'école, vous forcer à apprendre cette belle langue française, la plus harmonieuse du monde, la plus claire, la plus solide. Voyez-vous, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison... *(Un temps.)* Maintenant, un peu de récitation. *(A Frantz.)* Allons, Frantz, ta fable!

FRANTZ, *désespéré.* — Zut alors!... *(Bas à son voisin.)* Attention souffle-moi... *(Se levant de son banc.)*

« Le Loup et l'Agneau », fable.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure;
Un loup survient à jeun qui cherchait aventure
Et que la soif...

HAMEL, *rectifiant.* — ...*La faim...*

FRANTZ

Et que la faim en ces lieux attirait.

(Cherchant.) — Heu... heu... *(Bas, à son voisin.)* Ensuite?

HAMEL, *coup de règle sur la chaire.* — Cent lignes à qui soufflera!

FRANTZ, *se rappelant soudain.* — Ah! oui... *(Continuant la fable.)*

Qui te rend si hardi de troubler ma boisson?

HAMEL, *rectifiant.* — ... *Breuvage! breuvage!*

FRANTZ

...de troubler mon breuvage,
Dit cet animal enragé;
Tu seras puni de ta méchanceté.

HAMEL, *énervé, rectifiant.* — ... *Animal plein*

de rage... châtié de ta témérité. Oh! là là quelle salade!... Pauvre La Fontaine!

FRANTZ, *de plus en plus troublé, cherchant.* — Heu... heu...

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne... ne... ne...

(Confus.) Je ne sais plus!...

LE VIEIL HAUSER, *se levant de son banc.* — Assieds-toi, galopin! J'm'en vas t'la continuer, ta fable.

Frantz s'assied tout décontenancé.

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant.
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.

Un temps. Portant la main à son front comme en un grand effort de mémoire.

LE PETIT FRANTZ *(qui a repris son aplomb, lui souffle)* : « Tu la troubles... »

LE VIEIL HAUSER, *(poursuivant.)*

Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau : je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, —
Je n'en ai point, — C'est donc quelqu'un
Car vous ne m'épargnez guère, [des tiens;
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts,
Le loup l'emporte et puis le mange
Sans autre forme de procès.

(Ayant terminé.) — Voilà!

Il se rassied, regardant Frantz.
Toute l'assistance applaudit frénétiquement le vieil Hauser. On lui serre la main.

HAMEL, *très ému.* — Allez! C'est encore vous le meilleur élève... Et quelle mémoire, à soixante-dix-neuf ans!

LE VIEIL HAUSER. — Y a pas d'mérite, m'sieu Hamel. Cette fable-là, on la sait tous, nous aut', Alsaciens-Lorrains : c'est not' histoire. *(S'adressant aux parents et surtout aux vieillards.)* Pas vrai, les vieux?

Les vieux hochent la tête en signe d'affirmation.

HAMEL, *à la classe.* — Passons à l'écriture. Vous, les grands, vous allez m'écrire trois fois sur vos cahiers l'exemple *France Alsace* en anglaise, en ronde et en bâtarde... Pendant ce temps-là, les petits diront A, E, I, O, U... Ba, be, bi, bo, bu... Allons, les petits, y êtes-vous? Page 3?...

LES PETITS, *(en chœur)* et LE VIEIL HAUSER, *lunettes sur le nez, plongé dans son vieil abécédaire de jadis.* — A, E, I, O, U... Ba, be, bi, bo, bu... Ça, ce, ci, ço, çu... Da, de, di, do, du... Fa, fe, fi, fo, fu... Ga, gue, gui, go, gu...

HAMEL, *les arrêtant.* — C'est bon, c'est bon. Repos, les petits!... Vous, les grands, passez-moi vos cahiers d'écriture. *(Un élève les lui apporte. Les parcourant.)* Eh bien! tout ça ne me paraît pas mal... Oh! oh! Kunzli, mon garçon, tu as confondu la bâtarde avec la gothique. *(Crispé de colère.)* Pas de gothique tant que je serai ici!... Demain, on se chargera de vous en faire faire. *(Un temps. A toute la classe.)* Maintenant, un peu d'histoire. *(Ému.)* Écoutez-moi bien, mes enfants, et gravez dans vos mémoires tout ce que nous allons résumer de nos précédentes leçons... pour ne jamais l'oublier... *(De plus en plus ému)* quand je ne serai plus là... demain..., après-demain... enfin toujours! *(Se ressaisissant.)* On va vous apprendre désormais, non plus la belle histoire de France, mais celle de la Prusse, un pays très au Nord, qui ne vous est rien, auquel rien ne vous rattache. L'on vous dira que vous êtes Germains. Mensonges! Vous êtes... Voyons, qu'est-ce que vous êtes? quelle est votre origine? *(A un écolier)* Réponds, toi Fritz!

UN ÉCOLIER. — Des Celtes, mêlés de Gallo-Romains.

HAMEL. — A la bonne heure! Rappelez-vous nos monuments druidiques, ce mur païen du monastère de Sainte-Odile, que vous avez si souvent escaladé pendant les vacances, dans nos forêts des Vosges... *(S'adressant à un autre écolier.)* Et toi, Hans, en quelle année, l'invasion d'Arioviste?

L'ÉCOLIER INTERPELLÉ. — En l'an 60 avant Jésus-Christ.

HAMEL. — Bien répondu. Après les Alamans, ce sont les Boïens, les Borusses et les Saxons qui fondent sur nous, pillards de basse-cour, ivrognes fieffés, voleurs de cadrans solaires. A ce moment, on n'avait pas encore inventé les pendules. *(Rires.)* Vient le christianisme avec les Francs, les chers Francs, nos vrais ancêtres d'adoption. Saint-Materne prêche la résistance aux Huns *(A Frantz.)* A ton tour, Frantz! Par qui et où les tribus d'Attila sont-elles exterminées?

FRANTZ. — Par Mérovée, aux Champs catalauniques.

HAMEL. — Bon. Où les places-tu en France, ces Champs catalauniques?

FRANTZ. — En Champagne, m'sieu Hamel, département de la Marne.

HAMEL. — Bravo, petit! Voilà qui répare ton La Fontaine estropié de tout à l'heure. Voyez-vous, mes enfants, la Champagne, ce n'est pas seulement le pays du vin qui mousse, c'est encore celui des énergies françaises. Tout élan s'y est brisé, s'y brise, et s'y brisera. Aimons le vin de champagne, buvons-en : c'est de la sève d'héroïsme. *(Un temps.)* Et maintenant c'est le moyen âge, ce sont les guerres de religion qui nous divisent sans jamais nous germaniser. Tout cela est encore dans vos mémoires. Je passe et j'en arrive aux heureux temps de l'Alsace redevenue française. *(S'adressant à la classe tout entière.)* Voyons, quel nom vous vient aux lèvres en 1643?

LA CLASSE, *en chœur.* — Condé!

HAMEL. — Oui, Condé. Et quelle grande victoire?

LA CLASSE. — Rocroi!

HAMEL, *souriant.* — C'est ça, Rocroi. Un bon point à toute la classe... Quelques dates à présent? La bataille de Fribourg. Tiens, toi, Hermann!

L'ÉCOLIER INTERPELLÉ. — 1644!

HAMEL, *s'exaltant.* — Et Nordlingen, toi, Ebener?

L'ÉCOLIER INTERPELLÉ. — 1645!

HAMEL, *radieux.* — Ah! mes amis, que je suis content, que je suis fier de vous! *(Aux parents.)* Comprenez-vous? Ils savent leur histoire... Leur histoire de France!... Tout est là. Ils n'oublieront pas, ils n'oublieront pas..., L'autre peut venir demain : il aura beau faire avec son Mommsen, son Sybel et son Treitschke. Trop tard! Quoi qu'il fasse, dans leur souvenir à eux, Turenne, notre illustre Turenne, aura franchi son orgueilleux Rhin allemand, écrasé ses ancêtres teutons à Mulhouse, à Turckheim...

LE VIEIL HAUSER, *involontairement.* — 1674!

HAMEL, *touché jusqu'aux larmes.* — Vous aussi, père Hauser!... Alors, je peux m'en aller, je vous les laisse, mes petits. Ils seront vos élèves. Vous leur rappellerez ce que je leur ai appris et que vous savez si bien. Vous leur parlerez, aux jours de deuil et de souffrance, du passé glorieux de leurs villes. *(Se levant. Avec force.)* Thann, qui pendant la guerre de Trente Ans, tient tête aux Suédois, héroïquement; Mulhouse qui, dès 1798, décrète d'enthousiasme sa réunion à la France ; Colmar, où les statues du général Rapp et de l'amiral Bruat montent encore la garde du souvenir français ; Strasbourg visitée par Louis XIV et Louis XV, Strasbourg où naquit la *Marseillaise*, Strasbourg bombardée, mutilée, mais confiante où Kléber attend ses vengeurs!... *(S'adressant aux grandes personnes.)* Et vous, mes anciens, mes grands élèves, vous les enfants de l'Alsace heureuse... *(Montrant les écoliers.)* conservez pieusement dans leurs jeunes cœurs, les souvenirs des veillées familiales où vos pères à vous évoquaient l'héroïsme de leurs contemporains, tous ces grands hommes de guerre de la Première République et du Premier Empire...

LE VIEIL HAUSER, *(se levant, d'une voix voilée.)* — Kellermann!

WACHTER, *(même jeu).* — Stengel!

L'ANCIEN FACTEUR., *(même jeu).* — Lefebvre!

HAMEL, *bouleversé d'émotion.* — Oui, ceux-là... Et bien d'autres, obscurs, inconnus, martyrs aussi! *(Montrant les écoliers. S'essuyant les yeux.)* Et parlez-leur quelquefois... à mes petits... à mes petits amis... de leur vieux maître d'école français... le dernier de tous..., parti... au loin... là-bas.... au PAYS!

LE VIEIL HAUSER, *sanglotant.* — Oh! oui..., m'sieu l'instituteur.

HAMEL, *se raidissant.* — Je vous demande pardon de cette faiblesse... Je n'aurais pas dû... je m'étais promis... Mais c'est dur, voyez-vous, de quitter ce qu'on aime... *(S'adressant à la classe.)* Mes enfants, l'heure avance... Nous n'avons plus assez de temps pour la lecture... Je ne pourrais pas vous faire travailler tous... Allons, Frantz, viens ici. *(Frantz obéit.)* Tu vas leur lire bien haut, bien fort, ce passage. *(Tirant un vieux journal de sa redingote.)* Les dernières phrases de la déclaration de nos députés alsaciens à l'Assemblée nationale. Ça vous servira d'exercice... de dernier exercice... *(Très ému)* et à moi, de prière des agonisants... *(Un temps. Aux assistants.)* Et quand Frantz aura fini... vous répéterez... Tous, n'est-ce pas? Les grands et les petits! *(Signes d'assentiment.)* Vous répéterez : « Nous le jurons! » *(A Frantz.)* Tiens, mon enfant... Lis... là.

FRANTZ, *lisant un peu vite.* — « Livrés au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous déclarons nul et non avenu... »

HAMEL, *l'interrompant, avec énergie.* — Nul et non avenu! *(A Frantz.)* Continue, petit. Pas si vite! et plus distinctement.

FRANTZ, *poursuivant plus lentement et plus distinctement.* — « ...Un pacte qui dispose de » nous sans notre consentement... Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le » droit des Alsaciens et des Lorrains de rester » membres de la nation française, et nous jurons, tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendants, de le » revendiquer éternellement et par toutes les » voies, envers et contre tous usurpateurs. » *(Ayant achevé sa lecture.)* Voilà, c'est tout.

HAMEL, *à tous.* — Jurez!

TOUS, *d'une voix assourdie.* — Nous le jurons.

UN ÉCOLIER, *en retard sur les autres.* — Nous le jurons.

UN TOUT PETIT, *encore plus en retard.* — Nous le jurons.

HAMEL, *lui tendant les bras.* — — Dans mes bras, toi! *(Le petit obéit. Aux écoliers.)* Mes enfants, c'est toute la classe que j'embrasse...

Il embrasse le petit sur les deux joues.
Au loin, le carillon du village sonne joyeusement.

ODILE. — L'Angélus!...

HAMEL, *ôtant sa toque.* — Midi!... *(Tous se lèvent de leurs bancs. Plusieurs assistants et assistantes font le signe de la croix.)* C'est fini. Ma classe est terminée. *(Morne et accablé.)* Ma dernière classe!... *(Redressé soudain, et écoutant un doigt sur les lèvres.)* Chut! écoutez...

On entend dans le lointain, et se rapprochant peu à peu, la « Marche de Schubert », jouée par la musique militaire des Prussiens qui reviennent de l'exercice et vont défiler sous les fenêtres de l'école.

FRANTZ, *courant à la fenêtre.* — C'est les Schwobes!

M. RIPPERT. — Ils reviennent du champ de manœuvres.

WACHTER. *serrant les poings.* — Oui... les gueux... ils vont passer sous nos fenêtres, comme pour nous narguer...

L'ANCIEN MAIRE. — Et ne pouvoir rien faire!...

LE VIEIL HAUSER, *hors de lui.* — Cochons, va!

Il leur montre le poing.

HAMEL, *très digne.* — Du calme, mes amis, du calme. *(Portant soudain la main à son cœur.)* Oh! cette marche, cette marche...

La musique se rapproche.

M[me] RIPPERT, *à voix basse.* — La même qu'ils ont jouée là-bas, à Paris... quand j'y étais... sous l'Arc-de-Triomphe...

D'eux-mêmes, plusieurs assistants rabattent les volets intérieurs des fenêtres. Tous tournent le dos à la rue et demeurent silencieux, écrasés de douleur. Dans la rue, on entend des pas lourds, cadencés, de brefs commandements militaires en allemand : *Ein, zwei! Ein, zwei!* (Un temps.) *Rechts! Links! Vorwaerts!* La musique est maintenant tout à fait proche.

HAMEL, *défaillant presque.* — Mes amis... mes amis... je... *(Il ne peut achever sa phrase, descend de sa chaire et se dirige vers le tableau noir. Essayant encore de parler.)* Je...

L'émotion l'étrangle. Alors il éponge fiévreusement le tableau noir, saisit la craie et, en appuyant de toutes ses forces, écrit, aussi gros qu'il peut, les mots : VIVE LA FRANCE!

Le morceau de craie se casse et tombe après le point d'exclamation. Puis Hamel reste là, la tête appuyée au bord du tableau, sans parler, faisant avec sa main signe comme pour dire : « C'est fini... Allez-vous en! »

On entend toujours les pas cadencés des Prussiens. La musique s'éloigne.

RIDEAU

ROBERT CHAUVELOT.



La pièce qu'on vient de lire est extraite d'une célèbre nouvelle qui émut, il y a quarante-six ans, tous les cœurs français et qui emprunte aux événements actuels une poignante signification. M. Robert Chauvelot s'en est heureusement inspiré. La critique a accordé d'unanimes louanges à son œuvre, montée par la direction de l'Odéon et interprétée par les artistes de ce théâtre avec une pieuse sollicitude. M. Mosnier dans le rôle du vieil instituteur, M[lle] Bouvard dans le rôle d'Odile, ont particulièrement touché le public.

Nous ajoutons à l'ouvrage quelques pages délicieuses qui en sont le complément : le récit d'une excursion faite avant la guerre sur les bords du Rhin et dans les Vosges. La plume d'or d'Alphonse Daudet évoque en termes inoubliables ces souvenirs :

PAGES OUBLIÉES

SENTIERS D'ALSACE

Quelquefois nous restions des journées entières sans entrer dans un village. Nous cherchions les taillis, les chemins couverts, ces petits bois grêles qui bordent le Rhin et où sa belle eau verte vient se perdre dans des coins de marécages tout bourdonnants d'insectes.

De loin en loin, à travers le mince réseau des branches, le grand fleuve nous apparaissait chargé de radeaux, de barques toutes pleines d'herbages coupés dans les îles éparpillées, emportés par le courant. Puis c'était le canal du Rhône au Rhin avec sa longue bordure de peupliers joignant leurs pointes vertes dans cette eau familière et comme privée, emprisonnée d'étroites rives. Çà et là, sur la berge, une cabane d'éclusier, des enfants courant pieds nus sur les barres de l'écluse, et dans les jaillissements d'écume, de grands trains de bois, qui s'avançaient lentement en tenant toute la largeur du canal.

Après, quand nous avions assez de zigzags et de flâneries, nous reprenions la grande route droite et blanche, plantée de noyers aux ombres fraîches et qui monte vers Bâle, la chaîne des Vosges à sa droite, le Schwartzwald de l'autre côté.

Oh! par les lourds soleils de juillet, les bonnes haltes que j'ai faites au bord de ce chemin de Bâle, couché de tout mon long dans l'herbe sèche des fossés, avec les perdrix qui s'appelaient d'un champ à l'autre, et la grande route qui faisait son train mélancolique au-dessus de nos têtes. C'était un juron de roulier, un grelot, un bruit d'essieu, le pic d'un casseur de pierres, le galop pressé d'un gendarme effarant un grand troupeau d'oies en marche, des colporteurs harassés sous leur balle, et le facteur en blouse bleue passementée de rouge, quittant tout à coup le grand chemin pour s'enfiler dans une petite traverse bordée de haies sauvages où l'on sentait un hameau, une ferme, une voie isolée tout au bout...

Et ces jolis imprévus du voyage à pied, les raccourcis qui allongent, les sentiers trompeurs que font les roues des charrettes, les piétinements des chevaux, et qui vous conduisent au beau milieu d'un champ, les portes sourdes qui ne veulent pas s'ouvrir, les auberges pleines, et l'averse, cette bonne averse des jours d'été, si vite évaporée dans l'air chaud, qui fait fumer les plaines, la laine des troupeaux et jusqu'à la houppelande du berger.

Je me souviens d'un orage terrible qui nous surprit ainsi à travers bois, en descendant du Ballon d'Alsace ; quand nous quittâmes l'auberge d'en haut, les nuages étaient au-dessous de nous. Quelques sapins les dépassaient du faîte ; mais, à mesure que nous descendions, nous entrions positivement dans le vent, dans la pluie, dans la grêle. Bientôt nous fûmes pris, enlacés dans un réseau d'éclairs. Tout près de de nous un sapin roula foudroyé, et tandis que nous dégringolions un petit chemin de schlittage, nous vîmes, à travers un voile d'eau ruisselante, un groupe de petites filles abritées dans un creux de roche. Epeurées, serrées les unes contre les autres, elles tenaient à pleines mains leurs tabliers d'indienne et de petits paniers d'osier remplis de myrtilles noires fraîches cueillies. Les fruits luisaient avec des points de lumière, et les petits yeux noirs qui nous regardaient au fond du rocher ressemblaient aussi à des myrtilles mouillées. Ce grand sapin étendu sur la pente, ces coups de tonnerre, ces petits coureurs de forêts déguenillés et charmants, on aurait dit un conte du chanoine Schmidt...

Mais aussi quelle bonne flambée en arrivant à Rouge-Goutte! Quel beau feu de foyer pour sécher nos hardes, pendant que l'omelette sautait dans la flamme ; l'inimitable omelette d'Alsace, croquante et dorée comme un gâteau. C'est le lendemain de cet orage que je vis une chose saisissante.

Sur le chemin de Dannemarie, à un tournant de haie, un champ de blé magnifique, saccagé, fauché, raviné par la pluie et par la grêle, croisait par terre dans tous sens ses tiges brisées. Les épis lourds et mûrs s'égrenaient dans la boue, et des volées de petits oiseaux s'abattaient sur cette moisson perdue, sautant dans ces ravins de paille humide et faisant voler le blé tout autour. En plein soleil, sous le ciel pur, c'était sinistre, ce pillage... Debout devant son champ ruiné, un grand paysan, long, voûté, vêtu à la mode de la vieille Alsace, regardait cela silencieusement. Il y avait une vraie douleur sur sa figure, mais en même temps quelque chose de résigné et de calme, je ne sais quel espoir vague, comme s'il s'était dit que sous les épis couchés, sa terre lui restait toujours vivante, fertile, fidèle, et que, tant que la terre est là, il ne faut pas désespérer.

ALPHONSE DAUDET.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

La réponse de l'Entente au président Wilson n'arrête en rien la manœuvre pacifiste de l'ennemi. Les manifestations les plus contradictoires se succèdent sans interruption. Après la double note dans laquelle l'Allemagne et l'Autriche osèrent affirmer qu'elles n'avaient jamais eu d'autre but de guerre que leur propre défense contre la politique d'encerclement de la « méchante Angleterre » et les « insatiables appétits de conquête des Alliés », après une proclamation fulgurante de Guillaume II à ses peuples, des menaces presque folles, des accusations à l'Entente de vouloir asservir l'Europe, est venue une lettre de l'exécrable souverain à son « cher Bethmann », une lettre où son pacifisme de fraîche date tourne à la comédie. Dans cette épître, que la Wilhelmstrasse date du 31 octobre, mais qui est sans aucun doute plus récente, le bon apôtre ose s'y poser en libérateur.

« Faire la proposition de paix, c'est accomplir un acte moral nécessaire pour libérer l'univers, y compris les neutres, du fardeau qui l'accable. Pour un pareil acte, il faut un souverain qui ait une conscience et qui se sente responsable devant Dieu, et qui ait pour les hommes de son pays et pour les ennemis, un cœur qui, sans souci de la fausse interprétation que l'on pourra donner volontairement de ses démarches, veuille libérer le monde de ses souffrances.

» J'ai ce courage. Je veux oser cet acte, me confiant en Dieu. »

Les sentiments du kaiser ont bien changé depuis le jour où il jetait ses armées sur la Belgique. Son cœur ne saignait pas alors, il ne saignait pas lorsque ses généraux et son propre fils décrétaient la guerre impitoyable, que ses hordes se ruaient au meutre, au viol, à l'incendie ; que Senlis flambait, que Gerbéviller en feu éclairait la plus ignominieuse des orgies. Ni la destruction de Belgrade et d'Arras, ni le massacre des Arméniens, ni le torpillage du *Lusitania*, ni l'assassinat de miss Cavell, ni les déportations ne le firent saigner davantage. Mais le document où la fourberie impériale éclate dans tout son jour, c'est le télégramme où le bourreau de Reims et de Louvain dit au pape « qu'il n'a d'autre désir que d'épargner les horreurs de la guerre aux lieux vénérables consacrés au culte religieux, ainsi qu'aux monuments artistiques qu'il considère comme la propriété commune de l'humanité. »

Et, comme on l'a dit « les serviteurs imitent le maître ». L'un affirme que la politique allemande fut trop pacifique ; l'autre, M. Zimmermann, que l'Allemagne publierait ses conditions si elle en était priée. L'invitation au président Wilson est directe. Car c'est aux Etats-Unis, où d'ailleurs le comte Bernstorff est accusé d'avoir spéculé et gagné des millions au moment de la note présidentielle, que la manœuvre boche apparaît dans tout son jour. Il n'est mensonge ni manœuvre que la presse aux gages de l'Allemagne ne tente. Mais la partie est trop difficile. L'Amérique, celle qui raisonne, tient pour les Alliés. Le gouvernement a lui-même manifesté son amitié à la France, en reconnaissant son protectorat au Maroc. La note des Alliés a causé à Washington la meilleure impression, et le message dont M. Balfour l'a fait suivre, des déclarations de M. Poincaré, y ajoutent encore.

« Ce n'est pas de notre part, a dit ce dernier, que viendra la résistance aux généreuses idées du président Wilson sur les ententes internationales à conclure au lendemain de la paix, pour assurer le respect des engagements pris. Nous nous associerons, au contraire, bien volontiers, à ses nobles intentions. Mais, pour que ces ententes puissent produire plus tard leur effet bien-

faisant, il faut commencer par restaurer les droits violés et par prémunir l'Europe contre une paix qui contiendrait le germe de nouveaux attentats.»

LA PRÉCAUTION SUISSE

Tout en affectant la pitié pour les souffrances du monde, Guillaume II prépare sournoisement l'offensive. Tout le long du Rhin, de Bâle à Constance, ainsi qu'en Haute-Alsace, où déjà nos ennemis s'étaient notablement renforcés et ont construit des chemins de fer, amené de l'artillerie et une division de la garde, ce n'est qu'un long déploiement de troupes. Les Allemands l'expliquent par le fonctionnement du service civil qui ramène au dépôt quantité de soldats. Ils ne sont jamais à court de raisons quand il s'agit de duper leur monde. La veille de leur ruée en Belgique, n'assuraient-ils pas le roi Albert de leur respect des traités! Et la Suisse, qui n'a pas oublié la leçon, prend ses précautions. Malgré les assurances berlinoises, elle vient non seulement de mobiliser sa deuxième division, mais d'en porter deux autres à l'effectif de guerre.

LES ALLIÉS ET LA GRÈCE

Après un nouvel essai de dérobade, le gouvernement grec a répondu par une acceptation sans réserves aux demandes de l'Entente. Malgré l'engagement des puissances de rendre leur contrôle aussi peu gênant que possible, les ministres du roi Constantin faisaient des restrictions de nature à en compromettre l'efficacité ; ils arguaient d'un commencement d'évacuation des troupes concentrées en Thessalie, pour demander la levée du blocus. Mais leur résistance a dû céder devant l'insistance des Alliés et la sévérité elle-même du blocus. Celui-ci ne sera levé qu'autant que l'évacuation en Péloponèse de l'armée grecque et la mise en liberté des vénizelistes seront achevées, que le contrôle des Alliés s'exercera efficacement partout où il est nécessaire à la sécurité de l'armée du général Sarrail. Il ne faudrait pas d'ailleurs s'illusionner. Le roi Constantin n'a cédé que parce que les Allemands, retenus sur le Sereth, manquent au rendez-vous qu'ils lui avaient donné.

RÉPÉTITIONS DE BATAILLE

Sur notre front de bandière, amis et ennemis tâtent le terrain. Les Anglais, dont les lignes se prolongent maintenant jusqu'à la Somme, montrent beaucoup d'activité et plusieurs de leurs entreprises ont été plus que des raids, comme celle qui s'est déroulée du 8 au 10 janvier sur la rive gauche de l'Ancre, entre Beaumont-Hamel et Beaucourt. Il y avait là, faisant saillie dans leurs positions, un plateau dont les abords paraissaient inexpugnables. La tranchée qui le défendait était pour les Tommies un lieu maudit, le « mud-trench », la tranchée sans nom. Ils ne l'ont pas moins enlevée et le plateau avec, en un courageux tournemain. Dans la région de Lens, les Canadiens ont eux-mêmes enlevé la cité de Canonne. De notre côté, on a brillamment repoussé une vive attaque sur les Hauts-de-Meuse. N'était la boue, une bataille serait possible. Et le voyage des généraux Haig et Nivelle à Londres, leurs conférences en indiquent peut-être la préparation.

DEVANT GALATZ

Devant Galatz, les Russo-Roumains disputent âprement le terrain à l'ennemi. C'est ainsi qu'ils venaient de reprendre la petite localité de Vadeni, dont Mackensen avait fait sonner très haut la capture. Les Allemands rejettent la responsabilité de l'échec sur les troupes turques. Ce retour offensif et la résistance de nos alliés sur le Casemi ne sont pas moins caractéristiques et ramènent l'espérance. Ce n'est pas en vain que le roi de Roumanie rappelle à ses soldats qu'ils se battent pour la « terre ancestrale ».

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Pour la première fois depuis la guerre, l'Académie française vient de recevoir officiellement un de ses membres. M. de la Gorce ouvre la marche. Ensuite viendront Alfred Capus, le général Lyautey, Henri Bergson.

Jadis le roi prenait une part active aux affaires académiques; parfois il avait un candidat préféré et l'imposait aux suffrages de la Compagnie. Ainsi fut élu, en 1694, l'évêque de Noyon, sur la recommandation, je n'ose dire sur l'ordre de Sa Majesté... La réception de ce prélat est demeurée célèbre. Il était plein de lui-même et jugeait qu'aucun compliment, si outré fut-il, n'égalait son mérite. Le directeur de l'Académie, le spirituel abbé de Caumartin, résolut de le mystifier. J'emprunte à M. Paul Gaulot le récit de cette piquante aventure...

L'abbé de Caumartin savait quel était le genre d'éloquence de M. de Noyon et il n'ignorait rien de son incommensurable vanité; il se proposa donc d'ajouter au divertissement du public en composant son discours sur le modèle de ceux de l'évêque, et en le bourrant des éloges les plus outrés, exprimés dans le plus pompeux galimatias.

Son ouvrage terminé, il éprouva quelque scrupule : n'avait-il pas dépassé la mesure? Toutefois, ne voulant ni affaiblir sa harangue par des retranchements, ni s'exposer à des ennuis, il s'avisa d'un stratagème hardi. Jouant l'écolier heureux de consulter un maître, il alla lire son discours à l'évêque lui-même, et sa surprise ne fut pas mince de voir M. de Noyon lire et relire son fatras hyperbolique avec une satisfaction croissante, puis prendre la plume et ajouter quelques traits à sa propre louange.

Le jour de la réception solennelle, la plus brillante assistance se trouvait réunie à l'Académie pour entendre le prélat, dont la harangue combla toutes les espérances. Quand vint le tour de l'abbé de Caumartin, on écouta, d'abord avec quelque étonnement; puis, ce public, si habitué aux pointes malicieuses qu'il en voit parfois même où il n'y en a pas, s'ébaudit de l'adroit et spirituel pastiche de l'abbé non moins que de l'air de profonde satisfaction qui illuminait la figure du prélat. Chacun voulut jouer son rôle dans la comédie, et, la séance terminée, s'en fut féliciter l'évêque d'avoir été si justement louangé.

M. de Noyon n'eut aucun soupçon de la mystification dont il était l'objet, et sa joie eût été sans doute de longue durée, si la vérité n'était parvenue à se glisser à son oreille. L'archevêque de Paris, qui ne l'aimait point, après s'être réjoui de sa mésaventure, voulut en plus se donner le plaisir de jouir de sa déconvenue : il alla l'avertir « comme son serviteur et son confrère », du tour qu'on lui avait joué. M. de Noyon, désabusé et furieux, courut se plaindre au roi.

Le roi, qui n'avait eu dessein que de se divertir un peu, mais qui n'entendait point qu'on raillât à cet excès un dignitaire de l'Eglise, se montra irrité au dernier point contre le trop malicieux abbé; il ordonna à Pontchartrain d'expédier au coupable une lettre de cachet l'exilant dans son abbaye de Bretagne, où il aurait tout le loisir de « se mûrir la cervelle et d'apprendre à rire et à parler », et, sans doute aussi à se taire, bien que le roi ne l'eût pas dit.

L'affaire menaçait donc de mal finir pour l'abbé de Caumartin. Cependant on avait trop ri pour n'être pas désarmé; des gens haut placés intercédèrent pour lui, mais son meilleur protecteur fut encore le mystifié lui-même. M. de Noyon tomba gravement malade; avant de recevoir les sacrements, il envoya chercher l'abbé, lui pardonna, et, tirant un beau diamant de son doigt, le lui donna en le priant de le garder et de le porter « pour l'amour de lui ».

Le prélat prenait ainsi noblement sa revanche, et prouvait qu'il possédait au moins l'esprit de charité. Ce n'est peut-être pas celui dont on fait le plus de cas d'ordinaire, mais on sait que dans le monde les choses sont rarement appréciées à leur juste valeur.

Ces jeux ne sont plus de mise... Les séances se déroulent aujourd'hui avec bienséance devant un auditoire que la sollicitude de M. Régnier, l'aimable secrétaire de l'Institut, le successeur de Pingard, a trié sur le volet.

La mort fauche à coups redoublés parmi les artistes.

Emile Berteaux vient de mourir, tout jeune encore, à quarante-sept ans. C'était un professeur très brillant, ancien normalien, venu à Paris pour y enseigner à la Sorbonne. L'Institut le choisit, entre vingt candidats, comme conservateur du Musée Jacquemart-André. Nul n'était plus érudit et plus ingénieux. Ses livres sur *Donatello*, sur *Rome*, sur l'Italie méridionale, témoignent d'un grand talent. Il avait épousé la fille de notre ancien collaborateur et ami toujours regretté, Gustave Larroumet.

Avec Paul Stapfer disparaît aussi une grave et belle figure universitaire, un maître éminent, critique judicieux et pénétrant, auteur d'ouvrages consultés avec fruit par la jeunesse et qui ont éclairé de lumières nouvelles les œuvres et les caractères de Milton, Shakespeare, Rabelais, Montaigne et Victor Hugo.

Les Cercles des « Annales ».

Le Cercle des « Amis des Annales », de Toulouse, autrefois tout occupé d'art et de littérature, donne, durant ces années de guerre, un bel exemple d'activité féminine et de patriotique et charitable dévouement.

Il a pris part, avec un beau succès, aux grandes journées de quêtes officiellement organisées; il a réuni un grand nombre de zélées copistes qui travaillent pour nos malheureux soldats aveugles, avec une touchante activité.

Mme Giran, la dévouée et remarquable présidente, m'écrit :

« Nous avons eu l'idée, sous votre inspiration, de fonder « l'œuvre des Marraines des Orphelins de la Guerre », dont le but principal est de stimuler l'activité patriotique des jeunes filles et fillettes.

» Nous voulons, dit-elle, utiliser toutes les minutes perdues des cousines des Annales en organisant un vestiaire pour les pauvres tout petits orphelins. »

Voilà une œuvre ravissante, qui est un exemple et à laquelle je souhaite la bienvenue.

LES BRUITS QUI COURENT

COUPS DE TÉLÉPHONE. — On sait qu'il n'est pas toujours facile de se faire bien comprendre dans le téléphone et qu'un moyen de remédier à la « friture » est d'épeler les mots. On dit, par exemple, pour *Neuilly : N*, comme Napoléon; *E*, comme Eugénie; *U*, comme uniforme, etc.

Mais il y a d'autres moyens. Hier, une famille est soudain alarmée. Le bébé souffre d'un mal de gorge suspect. Il faut un spécialiste. Mais qui? On téléphone à des amis pour avoir une adresse.

— Appelez le docteur Chabrol, conseille-t-on au bout du fil.

— Qui?

— Le docteur Chabrol. Chabrol, comme le *fort*.

— Ah! bien.

On téléphone au docteur Chabrol. Absent! On « retéléphone » à d'autres amis :

— Indiquez-nous un médecin pour bébé. Mal de gorge.

— Allez chez le docteur Vaux.

— Qui?

— Le docteur Vaux. Vaux, comme le *fort*.

— Ah! bien.

Le docteur Vaux est accouru. On n'a pas eu besoin de téléphoner au docteur Douaumont. Et bébé va déjà mieux.

❀

POÈTE ET MUSICIEN. — Verhaeren était la bonté par excellence.

Un jour, quelqu'un lui dit qu'un jeune compositeur en mansarde avait écrit une belle mélodie sur un de ses poèmes. Verhaeren décida d'aller entendre la mélodie.

Il monte par l'escalier de service, frappe à deux portes où des bonnes le reçoivent, arrive enfin à la chambre du musicien.

Le lit est défait, de la vaisselle traîne sur la table; n'importe, l'illustre poète s'assoit et écoute la mélodie, complimente le jeune homme, qui avoue :

— J'ai écrit une partition sur votre *Cloître*... Si vous vouliez, maître...

— Mais oui, je veux... Jouez, jouez...

Le jeune homme se met au piano. Quand il a terminé, Verhaeren dit simplement :

— Je suis content. Je vous autorise à présenter cet opéra à mon nom.

C'est ainsi que nous applaudirons bientôt *Le Cloître*, opéra, par Emile Verhaeren et un compositeur inconnu...

❀

LA PLUS GRANDE VILLE DU MONDE. — Il s'agit naturellement de New-York.

Une statistique récente rapporte les chiffres suivants :

New-York possède 38,000 fabriques qui emploient un capital de 8 milliards produisant pour 14 milliards, 1,600 églises, 250 théâtres, 102 hôpitaux avec 21,800 lits, 31 grandes postes, 198 parcs d'une superficie globale de 8,600 hectares, 1,500 hôtels. Ses écoles sont fréquentées par 800,000 élèves que dirigent 20,000 professeurs.

Les lignes de chemins de fer ayant leur terminus à New-York ont une longueur de 70,000 kilomètres. Le nombre des voyageurs partant ou arrivant, atteint chaque jour une moyenne de 300,000. La police, qui comprend 10,700 agents, coûte à la ville 80 millions, les pompiers, 50 millions par an. Chaque demi-heure, il se fonde une société et toutes les 45 minutes il s'en dissout une.

On enregistre en moyenne une naissance toutes les 4 minutes.

SERGINES.

LES LIVRES

Quand on se bat, par F. DE TESSAN. — *La Victoire de la Marne*, par LOUIS MADELIN. — *Les Marais de Saint-Gond*, par CHARLES LE GOFFIC. — *Un Parisien sur l'Yser*, par JULES PERRIN. — *Charles Peguy*, par CHARLES SYLVESTRE

L'histoire de la guerre s'établit au jour le jour, par l'effort de témoins attentifs qui s'appliquent en toute sincérité à fixer l'aspect réel des choses. Nous sommes loin maintenant de la fantaisie, du convenu et, disons le mot, de la recherche de l'effet théâtral qui caractérisaient les récits des premiers mois. Nous sommes entrés dans cette guerre avec l'idée qu'elle serait semblable à toutes les guerres, que la puissance des moyens nouveaux n'en modifierait pas profondément les manifestations générales, qu'elle serait, en somme, ce que fut depuis un siècle la ruée des nations et des races sur les champs de bataille où, de génération en génération, la carte de l'Europe a été profondément remaniée. Nous avions, tout près de nous, les graves leçons de la guerre russo-japonaise et des deux guerres balkaniques, et nous ne pouvions supposer que, malgré les masses énormes mises en mouvement, une forme toute nouvelle, ou plutôt une forme renouvelée des luttes humaines les plus anciennes, allait se préciser à nos yeux. Les premières œuvres de notre littérature du front ne manquèrent pas de sincérité ; mais elles furent bien davantage des œuvres d'imagination que d'observation, écrites sous l'influence des anciennes images que l'idée de la guerre évoquait puissamment en notre esprit.

Maintenant nous savons que la formidable puissance des armes modernes a enlevé aux grands combats toute l'allure prestigieuse qui, jadis, parlait si vivement à l'imagination. L'héroïsme sublime, aujourd'hui, c'est de savoir demeurer dans un trou, avec de la boue jusqu'à la ceinture, et de savoir y accepter la mort sans l'ivresse que donne l'élan dans la course à l'ennemi, seul et silencieux, debout à son poste de combat. Le grand drame qui trouble les âmes et dont le monde entier est bouleversé, ceux qui y jouent un rôle n'en connaissent que ce qu'ils en perçoivent dans le coin d'horizon devant eux. On a l'impression très nette de cela en lisant le livre que vient de publier M. François de Tessan : *Quand on se bat*, où l'auteur s'efforce avec des souvenirs, des notes personnelles et des indications fournies par d'autres témoins, de fixer le véritable rôle des spécialistes de la bataille. L'effrayante complexité des combats modernes apparaît ici clairement et elle fait mieux saisir le véritable caractère de la guerre dont tant d'éléments essentiels échappent encore à ceux qui ne peuvent suivre les opérations d'ensemble sur le terrain même où elles se déroulent.

❀

D'ailleurs, même la bataille terminée, on éprouve infiniment de peine à en déterminer ... une absolue certitude toutes les phases et tous les facteurs. Combien de récits, différant entre eux par les données et les conclusions, n'a-t-on pas publiés jusqu'ici de la bataille de la Marne, sans que l'opinion soit définitivement faite sur les circonstances et les conditions où se produisit l'événement qui ruina totalement le rêve de domination universelle de l'Allemagne impériale! M. Louis Madelin, sous le titre : *La Victoire de la Marne*, nous donne une étude consciencieuse des grandes journées de la première quinzaine de septembre 1914. Il décrit avec ordre et méthode la ruée de l'ennemi, l'arrêt de la retraite française, et la bataille elle-même, dont il fixe ensuite, les résultats immédiats et les conséquences historiques. Cette étude est des plus attachantes, parce qu'elle nous offre un tableau d'ensemble où les choses, indiquées en traits sobres et précis, s'éclairent dans leur réelle valeur. On y voit, par exemple, que tous les chefs qui jouèrent un rôle dans la bataille de la Marne pratiquèrent avec une rare intelligence la solidarité, soutenant et complétant logiquement leurs efforts réciproques. C'est ce qui fit dire au maréchal French s'adressant au général en chef français : « Vos généraux sont de sacrés soldats! »

❀

M. Charles Le Goffic a voulu établir jusque dans ses moindres détails un des plus émouvants épisodes de la bataille, celui qui se déroula dans le décor des marais de Saint-Gond. L'auteur de *Dixmude* et de *Bourguignottes et Pompons rouges*, qui apporte à célébrer la vaillance de nos soldats le plus noble enthousiasme, s'est entouré sur place de la documentation la plus minutieuse lui permettant de faire un récit complet des opérations dont le développement fut capital pour le résultat général de la bataille. Même quand il fait de l'histoire et quand il s'applique à ramener constamment l'esprit du lecteur à la valeur propre des faits, M. Charles Le Goffic demeure un remarquable poète, avec sa phrase harmonieuse où le mot faisant image crée toute l'atmosphère d'une page. Son tableau de l'âpre lutte devant Mondement est un morceau admirable. Mais ce livre vaut surtout par la clarté avec laquelle les événements y sont exposés et par la saine compréhension des faits. Il serait à souhaiter que les principaux épisodes de la guerre eussent ainsi leur historien ; que des écrivains ayant à la fois l'intelligence du document et le sens du pittoresque fissent pour tous les grands combats, ce que M. Le Goffic a fait pour Dixmude et les marais de Saint-Gond, ce que M. Henry Bordeaux a fait pour le fort de Vaux. C'est ainsi seulement que la véritable histoire de la guerre des nations pourra s'établir et qu'on aura un jour le vaste ensemble d'une épopée qui sera toujours plus belle que la légende que l'imagination populaire créera autour d'elle.

❀

Les hommes qui ont vécu cette épopée, qui l'ont réalisée par le meilleur effort de leurs bras et tout le sacrifice de leur sang généreux, sont des héros dont la grandeur

morale inspirera les poètes pendant des siècles, mais dès à présent c'est dans leurs propres témoignages, parfois naïfs et d'expression littéraire banale, qu'ils apparaissent splendidement. Sous ce titre : *Un Parisien sur l'Yser*, M. Jules Perrin nous donne la brève et tragique histoire du fusilier marin Luc Platt, d'après son journal et sa correspondance. Cet adolescent de Paris, brusquement poussé dans la fournaise, a une vision très personnelle des êtres et des choses. Il note les menus incidents de ses journées de soldat, souvent désespérément vides ; il a de jolis retours de pensée vers ceux qu'il laissa au foyer ; il traduit ses impressions de guerre avec une curieuse pointe d'humour, et l'on devine dans tout cela une âme émue, un cœur de tendresse et de vaillance s'épanouissant au charme de vivre et acceptant pieusement l'idée de la mort. Comment notre époque de réalisme, d'utilitarisme et d'égoïsme parfois féroce a-t-elle pu former de la sorte des générations entières de héros épris d'idéal jusqu'à connaître l'orgueil de mourir en beauté?



Une des figures les plus émouvantes parmi toutes celles que l'on peut évoquer à propos de la guerre est toujours celle de Charles Péguy. Un recul de deux années n'en a atténué ni le charme ni la force morale. M. Charles Sylvestre a consacré à Péguy une étude très fouillée qui, en dehors même de l'hommage vibrant rendu au soldat tombé, « le premier soldat de la pensée française », a le mérite d'expliquer Péguy par Péguy lui-même. M. Sylvestre le prend dès l'enfance, et, à chaque étape de cette vie si remplie, il éclaire l'état d'âme de l'écrivain à ce moment par des citations empruntées aux *Cahiers de la Quinzaine*. L'effet est saisissant : le portrait s'anime de toute la puissance de la pensée. Charles Péguy lui-même faisait d'ailleurs admirablement le portrait littéraire. Il y a de lui, des pages sur Zola et Jaurès qui demeurent extraordinairement vivantes. Il avait une philosophie dont la sérénité n'excluait pas l'amertume ; comme lorsqu'il disait : « Les pauvres n'ont pas la fierté stoïcienne, ils ne sont pas durs ; les pauvres sont mous. » Et ceci : « Je ne m'intéresse pas à ceux qui mettent cinquante ans à mourir dans leur lit ! »

Il est mort, lui, face à l'ennemi, debout sous la mitraille, frappé d'une balle au front. Ardent à la lutte et poète ayant le sens profond des symboles, il avait dû rêver parfois de mourir ainsi...

ROLAND DE MARÈS.

---

*Nous donnerons dans le prochain numéro la suite du " **Sang Rédempteur** " de notre éminent collaborateur **l'Abbé Wetterlé.***

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

Les Poètes de la Guerre

LES PAYSANS ET LA GUERRE

LA PARMENTIÈRE

La Parmentière — ainsi qu'un jour on l'a nommée
D'un nom reconnaissant, harmonieux et beau, —
La Parmentière, avant Parmentier diffamée,
Providence aujourd'hui de l'Europe affamée,
Entre les chaumes roux couvre plaine et coteau
De son impérial et rustique manteau.

D'une modeste fleur violette elle pare
Ses pampres vigoureux épars dans la clarté,
Car un sourire sied toujours à la bonté;
Mais c'est dans le sol meuble et frais qu'elle prépare
Multiplie et grossit et conserve en avare
Les agrestes produits de sa fécondité.

Les tubercules bruns s'enflent dans le mystère
De la forte nourrice au vaste sein meurtri.
Oui, le peuple a raison, ce sont tes pommes, Terre;
Et jamais les fruits d'or de l'Eden légendaire
Jamais nul fruit brillant auquel le ciel a ri
Ne valut celui-là, dans les ombres mûri...

Mais septembre a fané la généreuse plante
Qui s'affaisse, épuisée ; et sur les mamelons
Qui crèvent, on dirait des poings et des talons,
Elle meurt jour à jour, mais de mort assez lente
Pour qu'un reste de sève, allant à reculons,
Nourrisse encor un peu la pomme des sillons...



Octobre. — Des coteaux par la pioche éventrés
Jaillissent, blonds, dorés ou roses,
Lisses et souriants, verruqueux et moroses,
Bizarres quelquefois d'aspect, les fruits sacrés.

A pleins sacs, à pleins chars, vers la cave profonde
Où ne descendra pas l'hiver,
Vers les celliers où bout encor le vin d'hier
Qui fait ta chair exquise, ô Parmentière blonde,

On t'emporte, on t'enferme. Et le soir, près du feu,
Les rustiques, dans leur prière,
Te bénissent, ô bonne et saine nourricière
Qui, pareille au pain de chaque jour, vient de Dieu...



Ne garde point pour toi, paysan, le fruit rare;
Charges-en, pour le front, des wagons par milliers;
Qu'elle rende à tes fils leurs repas familiers
Et le champ dont la Guerre encore les sépare,

La sève et la vertu des sillons leurs berceaux,
La cendre de leurs morts, suprême viatique
De ceux qui meurent pour défendre nos tombeaux;
Et puis, dans leur sommeil, la vision rustique :
La maison, le foyer, la marmite au flanc noir
Qui ronronne gaîment sur la flamme folâtre,
Et le chant du grillon sous la pierre de l'âtre,
Tous les biens que la Paix — dont on parla ce soir —
Sur l'horizon lointain leur permet d'entrevoir.

FRANÇOIS FABIÉ.



O FORT, GÉANT DE FRANCE...

O fort, masse de rocs, de gloire et de mutisme,
Caverne, pesanteur, échelle des canons,
Falaise, écueil battu par des flots d'héroïsme
Roulant, dans leur azur, les épaves des noms...

O fort, géant de France à la face de pierre,
O fort, terrible cœur où nos fils endormis
Entendent palpiter le pouls de la frontière
Fort, tu viens de passer aux mains des ennemis.

Me verra-t-on aux yeux une colère juste?
Non. Mais un grand amour aux gestes sobres, forts,
Plein d'espérance grave et de silence auguste,
Un de ces grands amours que l'on a pour les morts.

Et, cependant, tu vis sous ta chaude poussière,
Tu vis par le frisson de la poudre et du sang,
Tu vis, immense fort, dans les yeux de lumière
Que la gloire a donnés à cet adolescent...

Tu vis! Et, moi, je viens te parler, fort splendide,
Je viens te contempler, vaincu de cette nuit.
Tous les fronts que j'ai vus se creusaient d'une ride,
Tous les fronts qui pensaient étaient lourds, aujourd'hui.

J'ai surpris de l'effroi, de l'ombre à tel visage,
Mais dans mon cœur vivace, incorruptible et fier
Circule une eau profonde, inépuisable et sage
Comme dans un canal qui prend source à la mer.

Je n'ai pas peur. Je t'aime. et ma tristesse est pure,
Mes ailes sont toujours plus hautes que le feu.
C'est à l'éclair, ô fort, que mon regard s'azure,
Et lorsque tout s'écroule, alors, je bâtis Dieu.

Je verrai s'élever ton haleine brumeuse,
J'entendrai les obus bombarder le torrent.
O vieux fort, vieux Français, paysan de la Meuse,
Ah! quand il tombe, enfin, que le tonnerre est grand!

Oui, ta chute te montre encor plus formidable
Que ta force au soleil, tes hymnes, tes succès,
Que ton dôme habité par le dieu favorable
Qui fait de la victoire avec du sang français.

Ta chute m'émeut plus que ton triomphe encore,
Je sais tout l'infini d'un désespoir sacré,
Et mon âme se sent libre, vaste, sonore,
Comme l'espace où flotte un drapeau déchiré.

Je marche avec ma peine ardente et réfléchie.
Toute la France afflue à mon cœur, largement,
Par l'aigle et la douleur elle est vite franchie
La route reliant la ruine au firmament.

Le cœur, à certains deuils, s'amplifie et s'enivre.
Il est des deuils plus beaux que des étendards blancs,
Et j'ai vécu mon jour, ô fort captif, à suivre
Toute la liberté qui passa sur tes flancs.

Tes fils sont, il est vrai, tombés de ton écorce,
Mais n'est-il pas, parfois, magnifique et divin
Que notre sang ait plus de parfum que de force,
Qu'on prépare la cuve et qu'on perde le vin?

En acceptant ton mal, ton désastre, ta ruine,
En appuyant mon pied sur tes nobles débris,
Je voyais tes héros qui chauffaient ta poitrine
Avec le souffle noir et pur de leurs fusils.

O fort, pardonne-moi si mon âme s'exalte,
Mais ces fils seraient-ils plus beaux victorieux
Que lorsque, recueillis dans la suprême halte,
Sur leur défaite auguste ils ont fermé les yeux?

Qu'elle est grande l'armée offerte à ta défense
Et qui, debout toujours, attend à l'horizon!
Sainte, celle qui dort comme une douce enfance
Abandonnée, au loin, près d'un dernier canon!

L'azur garde à jamais la hauteur de ton faîte
Malgré que tes piliers ne te soutiennent plus,
Et, déjà, tes héros ont refait ta conquête,
O fort, puisque leurs bras vers elle sont tendus.

Oui, je sais... C'est cruel, c'est déchirant, atroce
Que, quelquefois, la mort ait de stériles mains,
Et qu'au lieu du sillon, elle creuse la fosse
Au blé tout frémissant de germes surhumains.

Hélas! il est poignant au rêve, à la tendresse
De voir rouler des morts sur des rochers vaincus,
De voir tomber en vain des grappes de jeunesse
Et du sang se rouiller sur des glaives perdus...

Il est affreux de voir l'inutile courage
De ceux que nous aimons d'un cœur illimité,
Et de les voir trahis par ta face d'orage
Quand ils tenaient, déjà, ta foudre, ô Liberté,

Et, pourtant, ces douleurs n'assombrissent pas l'âme,
Ainsi que la lumière, elles viennent d'un mont,
Et je te les dédie, ô fort de fer, de flamme,
Fort ravagé de gloire, ô fort de Thiaumont.

HÉLÈNE PICARD.

L'AURORE

Pour M. Albert Lambert.

ANDRÉ LEGRAND.

Elle viendra sur nos tombeaux et nos poussières,
Sur le champ ravagé, sur le temple détruit;
Elle relèvera nos yeux vers la lumière
Comme une étoile dans la nuit.

Elle viendra, la grande aurore de la gloire,
Portant toutes les fleurs du pays dévasté;
La veuve écartera sa longue écharpe noire
Pour mieux sourire à sa clarté.

Comme une aile d'azur, elle viendra s'étendre
Sur tout ce qui s'écroule et sur tout ce qui dort;
Ses reflets allumant chaque grain de nos cendres
En feront des paillettes d'or,

Et l'on verra, dans ses rayons où toute chose
Semblera s'éveiller de son pesant repos,
Se mêler le frisson de la première rose
Au frisson du dernier drapeau.

Le paysan retrouvera dans sa chaumière
La cendre, tiède encor, de son ancien foyer
Et semblera donner une étreinte à sa terre
De son grand corps toujours ployé.

Chaque maison fera son murmure d'abeille,
Les coqs réveilleront le village muet,
La cité reprendra sa chanson si pareille
Au bruit d'un immense rouet.

Le vent même, comme une âme qui se lamente,
Dans les bras des rameaux semblera s'apaiser
Et toute la forêt ne sera plus tremblante
Que de la peur de son baiser.

Tout s'illuminera, les choses, les visages,
Les plaines et les bois reprendront leurs couleurs
Le ciel plus bleu sera lavé par tant d'orages
Et notre âme par tant de pleurs.

Elle viendra la grande aube de la victoire,
Elle viendra par ceux qui tombent chaque jour,
Par ceux qui saintement ont gardé leur mémoire,
Par tant de deuils et tant d'amour.

Elle viendra par la patience des mères,
Par tous les grands blessés des âmes et des corps;
Elle resplendira de toute la lumière,
Qu'ils ont volée aux yeux des morts!

Comme un éclair géant ou comme une étincelle
A la pointe du sabre et du glaive d'airain,
Elle naîtra du choc des armes immortelles
Qui sonneront au bord du Rhin.

Le monde tremblera d'un cri de délivrance,
Et l'on verra soudain, dans les cieux grands ouverts,
Monter d'un même essor le soleil de la France
Et l'aurore de l'univers!

H.-ANDRÉ LEGRAND.

Et nous continuons à recevoir d'innombrables poèmes patriotiques qu'il nous est, hélas! impossible de publier... Citons, du moins, les noms des auteurs les mieux inspirés:

MM. et Mmes E. D..., A. Laville, Paul Chagnoux, Henri Tuffier, Helguen, A. Dumont-Lebrun, Irène Vaurs, Lunaja, Bouvier Gaz Villette, Arthur Rigal, M. Mercié, Joseph Farès, Gabrielle Verdan, Albert Cazajus, Louis Guyot, D. Mazaud, A. J..., Camille Lami, Maurice Maningue, Gabrielle William Duncan, Jacques Mélaine, O. Corbineau, sous-lieutenant R. D..., Dieudonné, P. L..., Ena Ramie, Francis-Octave Balma, F.-R. Delhaye, O. de Cougoul, Louis Converset, Alfled de B..., O'Ludwik, J.-J. Petithomme-Lafaye, Henri Felgines, Daniel Vieuille, Th. Guitton, G. de Chambertrand, Marie Ottin-Guéry, Jules Brasseur, Raoul Duffo, Georges-Henry Bourguet, Marc de Fontenalle, Marcelle Babin, lieutenant Georges Helka, Jacques oNir, Paul Fabre, Roger Desvelles, Emile Garnier, Walhett.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 19 janvier 1917.

Le Marché. — Nous avons signalé, au moment où l'Emprunt national a été émis, le mouvement de réalisation sur un grand nombre de valeurs ayant pour objet de préparer des disponibilités. Mais la réaction appelle l'action. Des capitaux nouveaux sont venus sur le marché, en quête de placement. L'apport des coupons de janvier a été important, et comme le public a pris l'habitude très louable de pratiquer une plus stricte économie qu'en temps de paix, il en est résulté une abondance de disponibilités qui a influé et sur le taux des capitaux prêtés pour les reports et sur les cours des valeurs. La liquidation de quinzaine s'en est ressentie favorablement.

Signalons la bonne tenue de notre **Rente 3 0/0** qui était demandée entre 62 fr. 75 et 62 fr. 85. La **Rente Française 5 0/0**, au cours de 88 fr. 55, réserve aussi à ceux qui l'ont mise en portefeuille la perspective de sérieuses plus-values.

Le marché des **Valeurs russes** est non moins favorablement disposé. Le plus grand nombre des titres industriels russes cotés à Paris bénéficient de commandes importantes et l'avenir, après la guerre, apparaît pour ces entreprises comme plein de promesses. Une des conséquences de la guerre actuelle aura été de secouer l'apathie russe, de développer un regain d'esprit nationaliste qui libérera la Russie industriellement, et, il faut bien le dire, dans une certaine mesure, politiquement, de la main mise allemande.

Comment les **dommages de guerre**, dont le Parlement a reconnu et affirmé le droit pour les victimes d'être indemnisées, seront-ils payés?

De nombreuses combinaisons, d'un caractère plus ou moins pratique, ont été élaborées pour permettre de mobiliser ce droit à l'indemnité. Ces combinaisons prenaient pour pivot tantôt la Banque de France, tantôt le Crédit Foncier, tantôt des Sociétés particulières constituées à un capital important pour cet objet.

Le ministre des Finances a exposé à la Chambre les raisons pour lesquelles il ne saurait seconder les projets qui reposent sur le concours de la Banque de France et dont le résultat serait de déterminer une inflation nouvelle de la circulation. Il rejette également les systèmes fondés sur une remise de titres de créances pouvant concurrencer le crédit de l'Etat.

Le seul moyen de concilier les deux intérêts en présence, paraît être de demander à un emprunt direct de l'Etat les capitaux nécessaires, emprunt pour lequel l'Etat pourra se servir d'intermédiaires tels que les grandes sociétés et les grandes banques.

Le *Journal Officiel* du 10 janvier a publié le décret réglementant les conditions dans lesquelles doit être effectuée la déclaration de l'**Impôt sur le Revenu**. Ce document est trop étendu pour que nous puissions en reproduire ici les dispositions; mais les intéressés trouveront à leur mairie des états établis en vue des déclarations et qui contiennent toutes les indications nécessaires.

Nous leur rappelons que — sauf empêchement justifié — le délai pour déposer la déclaration expire le 28 février; nous les engageons à ne pas attendre le dernier moment pour étudier ces états et se préparer à les remplir judicieusement.

Ainsi que nous l'avons exposé dans notre dernière Revue, l'industrie aurifère a été en progrès en 1916, comparativement à l'année précédente.

Pour l'année 1916 tout entière, la production du Transvaal représente une valeur d'environ 39 millions et demi de livres sterling.

C'est un apport d'un milliard qui vient encore fortifier le stock d'or anglais, et apporte à nos alliés un nouvel élément de défense de leur crédit, dont profite notre cause commune.

Le bilan du **Budget Brésilien** pour l'exercice 1916, qui vient d'être publié, accuse un excédent de dix millions de francs en or et de onze millions de francs en papier.

On annonce d'autre part que le montant des revenus publiés pour la première décade de janvier est en augmentation sensible sur le chiffre correspondant de l'an dernier.

Le coupon n° 14 des obligations 3 3/4 0/0 de la **Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité** venu à échéance le 1er janvier 1917 est payé, par suite de la taxe sur le revenu des valeurs mobilières, à raison de 6 fr. 64 par obligation.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** se sont élevées, au mois de décembre dernier, à 139,075 fr. 80, contre 136,522 fr. 10 en décembre 1915.

Pour l'année entière, les recettes de 1916 ont atteint 1,299,914 fr. 80 contre 1,168,573 francs 75 en 1915.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Bons de la Défense nationale.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONEAU.

AN

LES·ANNALES



IL REVOIT SON CLOCHER

4 Février 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN 6MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51 RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

Nº 1754. — 4 FÉVRIER 1917

EDITION·DE·LUXE — UN·AN 6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr 50
51 RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



NOS COLLABORATEURS.

(Phot. Manuel.)

M. GEORGES CAIN
CONSERVATEUR DU MUSÉE CARNAVALET

PAGES OUBLIÉES

Le Goût des vieux Livres



Nous commencerons dans un prochain numéro la publication de la jolie comédie dont le sujet a été emprunté par M. Pierre Frondaie au Crime de Sylvestre Bonnard. *La principale figure de cet ouvrage est imprégnée de grâce et de douceur. Elle se meut dans un décor cher au cœur d'Anatole France. L'écrivain aime le Paris où s'écoulèrent ses jeunes années, le Paris du Louvre, de l'Institut, de l'Ile Saint-Louis ; il aime les quais studieux de la Seine, ombragés de platanes, peuplés de livres. Voici des propos qui évoquent, en termes délicieux, ce paysage familier et charmant :*



Les Bouquinistes des Quais.

Je m'attends à voir bientôt, au bord du fleuve de gloire, sur les vieux quais augustes, des hôtels construits et décorés dans cet effroyable style américain qu'adoptent maintenant les Français, après avoir, durant une longue suite de siècles, déployé dans l'art de bâtir toutes les ressources de la grâce et de la raison. On m'assure que la prospérité de la ville y est intéressée et qu'il est temps que les bars et des cafés remplacent les boutiques des libraires et les étalages des bouquinistes.

Je n'en murmure point, sachant que le changement est la condition essentielle de la vie et que les villes, comme les hommes, ne durent qu'en se transformant sans cesse. Ne nous lamentons point devant la nécessité. Mais disons du moins combien était aimable ce paysage lapidaire dont nous ne reverrons plus les lignes anciennes.

Si j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais où, du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre ciselé comme un joyau, le Pont-Neuf qui porta sur son robuste dos, autrefois terriblement bossu, trois siècles et plus de Parisiens musant aux bateleurs en revenant de leur travail, criant : « Vive le roi ! » au passage des carrosses dorés, poussant des canons en acclamant la liberté aux jours révolutionnaires, ou s'engageant, en volontaires, à servir, sans souliers, sous le drapeau tricolore, la patrie en danger. Toute l'âme de la France a passé sur ces arches vénérables où des mascarons, les uns souriants, les autres grimaçants, semblent exprimer les misères et les gloires, les terreurs et les espérances, les haines et les amours dont ils ont été témoins durant des siècles. On y voit la place Dauphine avec ses maisons de briques telles qu'elles étaient quand Manon Phlipon y avait sa chambrette de jeune fille. On y voit le vieux Palais de Justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel de Ville et les tours de Notre-Dame. C'est là qu'on sent mieux qu'ailleurs les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par les aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs. C'est là que je sens pour mon pays le plus tendre et le plus ingénieux amour.

C'est là qu'il m'apparaît clairement que la mission de Paris est d'enseigner le monde. De ces pavés de Paris, qui se sont tant de fois soulevés pour la justice et la liberté, ont jailli les vérités qui consolent et délivrent. Et je retrouve ici, parmi ces pierres éloquentes, le sentiment que Paris ne manquera jamais à sa vocation.

Convenons que, sans doute, puisque la Seine est le vrai fleuve de gloire, les boîtes de livres étalées sur les quais lui faisaient une digne couronne.



Je ne sais pas de plaisir plus paisible que celui de bouquiner sur les quais. On remue avec la poussière de la boîte à deux sous, mille ombres terribles ou charmantes. On fait dans ces humbles étalages des évocations magiques. On converse avec les morts qu'on y rencontre en foule.

Les Champs Elysées tant vantés des anciens n'offraient rien aux sages après leur mort que le Parisien ne trouve en cette vie sur les quais, du Pont-Royal au pont Notre-Dame. A mon gré, les myrtes de Virgile ne sont pas plus aimables que les petits platanes qui ombragent le repos des fiacres le long de la Monnaie.

Ils sont petits et grêles. Mais ils ont de la grâce. Sans eux, le bel hôtel de la Monnaie, de ce style Louis XVI, si sage, si raisonnable, si judicieux, plaira moins. La pierre la mieux sculptée semble dure quand aucun feuillage ne s'agite auprès d'elle. Puis il faut des arbres devant les palais pour rappeler l'homme à la nature.

Quelques bouquineurs vieillis et chagrins, que je rencontrais durant mes lentes promenades, me confiaient leurs mécomptes : « On ne trouve plus rien, me disaient-ils, dans la boîte à deux sous. » Et ils louaient le temps passé, alors que M. de la Rochebilière découvrait chaque matin, entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal., l'édition princeps de quelque chef-d'œuvre classique. Pour moi, je n'ai jamais trouvé sur les quais aucune édition originale de Molière ou de Racine, mais ce qui vaut mieux encore que le *Tartufe* avant les cartons ou l'*Athalie* in-4°, j'y ai trouvé des leçons de sagesse.

Tout ce papier barbouillé m'a enseigné la vanité du succès qui passe et des célébrités éphémères. Je ne peux fouiller la boîte à deux sous sans me sentir aussitôt envahi par une paisible et douce tristesse, et sans me dire : A quoi bon ajouter à tout ce papier noirci quelques pages encore ? Il serait meilleur de ne point écrire.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.



Les Bouquinistes sur le Pont-Neuf.
d'après une vieille estampe.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine



Contre la Gourmandise

Il ne semble pas que la légère mortification infligée par la sagesse d'Edouard Herriot aux gourmands et aux gourmandes ait été mal accueillie. Les pâtissiers gagnent beaucoup d'argent et n'ont nulle envie de se plaindre. Peut-être se réjouissent-ils d'une mesure qui leur procure un agréable repos. Ils n'y perdront rien. Cette clôture bihebdomadaire accroîtra le chiffre de vente des autres jours... Vous n'empêcherez jamais une dame ou un monsieur, portés sur leur bouche, de se montrer prévoyants et d'amasser des provisions pour l'assouvissement de leur vice favori. Or le goûter est devenu, durant ces trente dernières années, une sorte d'institution nationale. La phrase que prononçaient autrefois les gens austères : « Je ne prends rien entre mes repas », n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Les Anglais, que déjà nous imitions, quand ils étaient nos ennemis, nous ont légué, avec mainte autre habitude, le goût du five o'clock. C'est un goût impérieux, analogue à celui de l'apéritif. Seulement il n'affecte pas les mêmes classes sociales. Le peuple va chez le bistro; la petite bourgeoisie se rend au café, surtout le dimanche; les gentlemen et les femmes du monde prennent le thé, ou à domicile, ou au palace, ou dans les pâtisseries... Et cette collation légère s'amplifie maintenant, tourne au repas sérieux. Prendre le thé à cinq heures signifie boire du chocolat ou du vin sucré, se bourrer de sandwiches, de viandes froides...

Je sais l'inconvenance qu'il y a d'étaler, pendant la guerre, ces petites joies de la sensualité satisfaite. Est-ce de ma faute si, quelles que soient les circonstances, l'égoïsme de certains privilégiés trop heureux n'abdique point?

C'est encore à ceux-ci que la prévoyance du ministre impose l'obligation de ne manger, matin et soir, que deux plats... En faut-il davantage pour apaiser la faim? Notez que les hors-d'œuvre et le dessert, s'ajoutant à ces deux plats, complètent un menu très confortable. Les goinfres seuls le déclareront insuffisant; et ces pourceaux d'Epicure ne nous intéressent pas. Ils se dédommageront quand l'abondance sera revenue.

D'une façon générale, l'homme moderne, j'entends l'homme qui subit la loi du travail et ne recherche pas l'oisiveté, se montre assez peu vorace. Il n'a pas le temps. Il déjeune tard parce que ses affaires l'ont retenu; il déjeune vite pour y retourner; il redoute l'effet congestif des nourritures pesantes, des boissons spiritueuses. Depuis longtemps il s'est volontairement soumis au régime que la décision ministérielle impose aujourd'hui à tous. Il s'en trouve fort bien et ne désire pas y renoncer. Il demeure stupéfait lorsqu'il lit dans les vieux livres l'énumération des victuailles servies à la table des rois de France. Henri IV tenait de la nature un appétit prodigieux qu'il légua à tous les princes de sa race, excepté à son propre fils qui n'eut, assure-t-on, aucun genre d'appétit.

Ce qui caractérisait l'alimentation de nos aïeux, c'était le grand nombre des plats et leur succulence. Il y entrait une grande variété d'ingrédients, et non seulement des condiments et des essences, comme au seizième siècle, mais des viandes qui, réduites et bouillies, enrichissaient de leurs sucs les coulis et les rendaient onctueux. On n'hésitait pas à précipiter dans une marmite dix livres de bœuf, un chapon, quatre perdrix et la moitié d'un jambon afin d'obtenir un consommé, qui communiquait aux sauces un incomparable velouté.

Ces prodigalités ne sont plus possibles. D'ailleurs la mode en est passée; les jouissances gastronomiques n'étaient savourées pleinement que dans les loisirs d'une vie sédentaire. La passion des voyages, et des voyages rapides, les a tuées. Avant la Révolution, sous Charles X, sous Louis-Philippe, jusqu'à l'invention des chemins de fer, il n'existait pas un divertissement qui n'eût la table pour principal objet. On se donnait rendez-vous au cabaret; le traiteur, prévenu dès la veille, mettait en train ses casseroles où cuisaient des ragoûts difficiles sur lesquels il veillait avec sollicitude. Par la suite, ces précautions furent négligées. L'improvisation se substitua à la préparation méticuleuse; l'art culinaire en souffrit.

Toutefois le Français continue de vouer à la bonne cuisine une secrète prédilection. Les brouets grossiers dont le Prussien s'accommode lui font horreur. Il préfère la qualité à la quantité. Il possède, d'instinct, le talent de confectionner, avec n'importe quoi, un fricot présentable... La soupe qui mijote sur le feu du bivouac exhale des parfums cordiaux. Si les épices manquent, on l'assaisonne de belle humeur. En 1871, Paris opposa aux misères du siège une constance d'âme merveilleuse. Voici des vers que Charles Monselet expédiait le 1er janvier dans un panier de provisions à l'une de ses amies, comme lui grelottante et affamée :

Dans cet écrin, je vous envoie
Un fragment de pâté de foie,
Merveilleusement conservé
Et retrouvé.

Puis, sous un fin papier de soie
Quatre pommes de terre, ô joie!
Mieux qu'oranges de Portugal
Friand régal!

Item, une mince rondelle
D'une attrayante mortadelle,
Qu'à l'étalage de Chevet
Mon œil couvait.

Enfin, j'ai, ce matin, aux Halles
(Sonnez, trompettes triomphales!)
Mis sur un morceau de mont-d'or
Un monceau d'or.

Voici votre menu, mignonne,
Peu digne de votre personne;
Plaignez-vous, fille de Boucher,
A mon boucher.

Je voudrais y joindre autre chose,
Mais à votre air, je le suppose,
Vous n'aimez qu'en poudre le riz,
Charmante Iris.

Gageons que les Allemands n'ont pas la famine aussi spirituelle!...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine



Des Enfants

Ma chère cousine,

J'ai peu de temps pour lire les journaux, mais dès qu'un article soulève la curiosité du public, ou son indignation, ou son admiration, je suis bien sûre de le trouver dans mon courrier. « L'avez-vous lu ? m'écrit-on, et qu'en pensez-vous ?... »

Or, j'ai reçu une vingtaine de fois une certaine chronique de Mme B. Van Vorst, parue dans *Le Matin*, qui a eu le don d'émouvoir passionnément les jeunes filles et plus encore les pères de famille.

Cet éminent écrivain américain, Mme B. Van Vorst, dont, paraît-il, les opinions influencent jusqu'à la législation de son pays, envisage dans son article la question du mariage et des enfants. Elle constate ce que nous savons tous : c'est qu'il n'y aura plus assez d'hommes après la guerre pour assurer des maris aux jeunes filles en âge d'être mariées et elle prévoit des modifications profondes dans l'ordre traditionnel de la vie, dans les rites du mariage...

A l'en croire, les hommes d'instinct polygame s'accommoderont fort bien de ce qu'elle appelle « la prépondérance numérique des femmes ».

Voilà un moyen de civilisation et de repopulation qui me semble au moins paradoxal. Comment !..., au moment même où notre pauvre sexe prend conscience de sa dignité, où les femmes acceptent des devoirs et méritent des libertés acquises par le travail, on leur propose de revenir officiellement à la servitude turque !... Le mari bénéficierait d'un petit harem, et peut-être prendrait-il le droit d'enfermer ses femmes légales au fond de quelque appartement au confort moderne. On verrait dans le salon trop blanc, tout en portes vitrées, entre les radiateurs à air chaud, le poste de téléphone et les lampes électriques, entre toutes les marques extérieures du progrès, deux désenchantées se disputant les faveurs du maître et faisant ostensiblement ménage à trois.

Ce n'est pas tout... Mme Van Vorst, ayant constaté que ces mœurs orientales trouveraient l'agrément des mâles, reconnaît cependant que les femmes prendront l'affaire assez mal et mettront quelques bâtons dans les roues :

« De l'autre côté, dit-elle, on aperçoit la » femme prête à défendre les droits que » la société lui accorde, et cela avec d'au» tant plus d'âpreté qu'elle sent croître le » nombre de ses rivales. »

Mais..., et c'est le sauveur, il y a la jeune fille..., ayant entendu la conversation de deux jeunes Yankees du meilleur monde exprimer une opinion hardie après table, la célèbre sociologue, après l'avoir rapportée, conclut en ces termes :

« Ces jeunes filles, de sentiments élevés, » nées dans un milieu plus que cultivé, » raffiné, disposant de fortunes indépen» dantes, évoquent cette possibilité réelle » d'avoir un enfant sans être mariées, et » préfèrent cette forme naturelle de l'exis» tence au célibat involontaire que la guerre » pourrait leur infliger.

» Est-ce leur droiture ingénue qui, de» main, aura la parole ?

» Allons-nous voir, pour la première fois, » le destin de la société placé « dans les » mains de filles non mariées » ? »

Là-dessus vous imaginez le tollé. Les pères sont hors de leurs gonds, les mères outrées et, ce qui me touche particulièrement, les jeunes filles, dans un joli sentiment bien français, tout de pudeur et de grâce, s'indignent.

J'en trouve la preuve en lisant une lettre délicieuse, signée Marguerite. Elle est écrite par une fille qui a des libertés, puisqu'on lui a permis la lecture de cet article, et du jugement, puisqu'elle en raisonne avec tant de sens. Elle n'est pas Agnès et ne croit pas qu'on fait les enfants par l'oreille, elle n'est pas davantage la petite oie blanche qu'on entretient à plaisir dans des puérilités niaises et démodées ; on le voit, elle a souffert de la guerre et réfléchi aux graves questions de demain... Et cependant, avec cet instinct délicat de l'honneur qui est au cœur des femmes bien nées, avec le sentiment profond de la dignité qui s'attache à la famille, elle sent que cette liberté-là est de celles que repousse violemment l'honnêteté.

Ecoutez sa tendre confession, regardez la claire lumière qui illumine cette parole de vierge :

« Chère cousine Yvonne, vous trouverez joint à ma lettre cet article du *Matin*, Peut-être l'avez-vous déjà lu ? les deux dernières parties ne vous ont-elles pas indignée ? Je suis une jeune fille et, comme beaucoup de mes amies, la question du mariage et des enfants après la guerre me préoccupe au plus haut point. Ne trouvez-vous pas qu'il est bien temps de laisser là, pour un instant seulement, notre réserve, et de lutter contre les idées dangereuses dont l'article de Mme Van Vorst est un exemple ?

» Que vient d'ailleurs faire dans ceci l'opinion des jeunes filles américaines ? Elles ont comme nous leur part de qualités et de défauts, mais est-ce d'elles que la guerre atroce a exigé le sacrifice du père, du frère ou du fiancé ? Est-ce la population masculine de leur pays qui décroît chaque jour ?

» Qu'elles nous laissent la grâce de croire que nous n'allons pas toutes sécher sur pied parce que nous ne nous marierons pas. Il y aura tant de misères à soulager après la guerre, que les vieilles filles, si elles ont le cœur bien placé, pourront, hors du mariage, trouver leur part de bonheur. Il y aura tant d'orphelins qu'elles pourront s'occuper d'un enfant sans avoir à méconnaître la loi divine. Car, quelle que soit leur religion, les jeunes filles de la bonne race française lui sont très attachées... Celles de nous que le sort aura favorisées rechercheront leur bonheur en ayant beaucoup d'enfants d'adoption... Mais toutes, en acceptant un mari, nous prétendons continuer la tradition d'un foyer respecté, doux et paisible ; en échange, nous voulons qu'on nous conserve notre dignité. La polygamie nous ferait redescendre au rang de serves... Est-ce pour cela que tant de héros ont offert leur vie en nous sauvant des hordes barbares ?... »

Elle a raison cette petite Marguerite, résignée et fière !... Et ce n'est pas quand les hommes ont donné l'exemple de sacrifices sublimes pour garder la Patrie et laisser intacts les foyers de France, que nous allons laisser pénétrer chez nous des idées anachroniques qui feraient reculer la civilisation au temps des esclaves...

La famille est la chose sacrée... Elle a ses lois, ses douleurs, ses épreuves, et aussi ses joies. C'est elle qui fait la grandeur des pays et c'est elle qui donne le courage aux femmes de lutter pour les enfants, de rester fidèles à la chère maison, de sauvegarder l'héritage moral reçu des ancêtres, d'accroître le bien à laisser aux fils, aux filles, qui n'ont pas demandé à vivre.

Je sais des femmes dont toute la vie fut un secret martyre et qui, blessées dans leurs plus pures illusions, déçues dans leur amour, ont cependant tenu tête à l'orage. Il y avait l'enfant... Cet enfant-là était le fruit béni, il était le chaînon mystérieux et divin de la famille, il fallait, pour lui, garder le foyer... et respecter le père...

L'enfant est le lien qui attache au même devoir, deux êtres, dont le bonheur malgré toutes les épreuves est miraculeux, s'ils s'aiment, et qui connaissent encore une manière de bonheur créé sur des cendres par la seule présence d'un enfant né d'eux... Le crime des femmes, c'est justement de ne pas désirer assez d'enfants, de ne pas forger tout leur idéal sur ces petites têtes qui sont les joies ne trompant jamais, de ne pas aimer si fort l'enfant que l'homme lui-même soit touché de la grâce, et prenne le respect d'un foyer toujours chaud de tendresses et de jeunesse... L'enfant, c'est le but, la consolation, la raison du travail et l'honneur du mariage...

Et c'est ce que la jeune Française qui m'écrit a bien senti : toute sa pudeur se révolte à la pensée de trahir les lois saintes du mariage, et d'instinct elle se rebelle contre « les idées dangereuses ».

Il est très vrai que l'amour crée quelquefois de nobles exceptions, dont le Christ lui-même disait : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre »... ; mais les bases d'une société ne peuvent être faites d'exceptions, ni d'actions qui n'ont pas le droit, quelque excuse qu'elles aient, d'être glorifiées... Je veux croire avec Marguerite que les femmes ne descendront jamais la pente fatale qui les mènerait au mâle, à l'exemple des animaux de la campagne, et qu'elles ne perdront point le sens profond qu'elles ont acquis, de leur dignité, et qui les a libérées du joug égoïste de l'homme... Oui, la femme moderne se soumet volontairement à l'être que son cœur a choisi, *par amour*, et non par besoin de protection ; elle consent à son doux servage, elle ne le subit pas, et c'est ce qui fait les femmes d'aujourd'hui si tendres, si séduisantes. Le don de leur orgueil va avec celui de leur cœur, mais la crainte de la vie ne les abaisse plus à l'esclavage.

Cela en serait un d'accepter « une place numérique » au harem, cela en serait un autre d'accepter la domination du mâle, sans qu'il ait le devoir de créer un foyer... Les mères ne peuvent avoir là-dessus qu'un sentiment..., mais il est consolant de constater qu'une jeune fille ait protesté avec cette généreuse ardeur et d'elle-même ait tracé la grande ligne du devoir où l'amour de l'enfant, fût-il un cher orphelin recueilli, trouve sa place.

Non, les héros ne se seront pas battus en vain, ils trouveront au retour des Françaises dignes d'eux.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Les Fables de La Fontaine **(5e conférence) par M. Jean Richepin.**

M. Jean Richepin est le commentateur rêvé de La Fontaine. Tous ses beaux dons de vie, d'éloquence et sa connaissance profonde de la langue française rendent ses leçons inimitables. Puis il adore le Bonhomme et trouve chaque semaine un sensible plaisir à promener son public dans le parterre où éclosent ces fleurs merveilleuses : les fables.

Il s'agit justement, en cette cinquième leçon, du La Fontaine que Hugo, dans une page délicieuse, comparait à un arbre qui s'appellerait « Le Fablier », produisant des fables.

Ses épilogues, ses préfaces révèlent son amour de la simplicité. « Le principal ornement est de n'en avoir aucun », dit-il. Ses fables sont l'aboutissement de toutes les réflexions de La Fontaine, qui devait rester notre Educateur national. Elles contiennent toute la science de la vie et des hommes, et l'enseignement qu'on en peut tirer.

Jean Richepin compare chacune de ses fables à une pièce de théâtre se passant sur la scène de l'univers et où les dieux, les animaux, la nature dialoguent avec un sens profond des choses.

Enfin, en manière de conclusion, il prend trois chefs-d'œuvre, *Le Corbeau et le Renard, La Besace, Le Loup et le Chien*, et se fait l'acteur souple et le commentateur éblouissant de ces comédies amples à cent actes divers.

***En Revenant d'Amérique*, par M. Grosclaude.**

M. Grosclaude parlait vendredi pour la première fois à l'Université des Annales, et le public se faisait fête de recueillir ses souvenirs de la récente mission que lui confia le gouvernement.

« Je viens de découvrir l'Amérique, dit-il en débutant, et pourtant il y a déjà Christophe Colomb. » Elle peut, en effet, se révéler à chaque nouveau voyage, car c'est un pays en formation qui se renouvelle sans cesse, et adore le changement. Pays où tout y est à la grande échelle, depuis les immeubles géants, les établissements industriels aux forces puissantes, jusqu'aux fortunes s'élevant à d'incalculables hauteurs.

M. Grosclaude assure que nos amis neutres « n'oublient pas ». « Tout ce que nous avons fait, et ferons dans l'avenir, disent-ils, ne sera qu'un acompte sur la dette de reconnaissance. Ils songent à La Fayette travaillant à leur indépendance; ils n'oublient pas *Le Lusitania*. Puis le conférencier présente les difficultés auxquelles s'est heurté le président Wilson, en butte aux divisions des énergies, et qui eut le tort peut-être, d'ignorer à quel point nous restons sensibles à la forme.

A la parole autorisée de M. Grosclaude un public choisi vint puiser une confiance nouvelle dans les promesses de l'avenir.

PIERRE S.

PROGRAMME DE LA 8e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 5 février. — Notre Orient vu par les Peintres, par FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

Mercredi, 7 février. — La Fontaine: La Comédie Humaine, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 9 février. — La Défense de l'Enfant, par le professeur COURMONT.

Samedi, 10 février. — Autour des Vieux Clochers de France : La Famille. par ÉTIENNE LAMY.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 3 du 1er février vient de paraître

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous avons eu cette semaine plusieurs joies; c'est l'apanage des hôpitaux de grands blessés, que leurs soldats ayant été cruellement à la peine soient aussi à l'honneur. Nous avons reçu l'avis de trois croix de guerre et d'une médaille militaire!... Les soldats Desmazure, du 33e d'infanterie, le soldat Marcel Plessis, du 31e d'infanterie, le soldat Quatrevaux, et le sergent Prouvost, du 7e génie. C'est un grand honneur de soigner des hommes ayant si noblement servi leur patrie.

L'hôpital a été favorisé de deux dons particulièrement émouvants, l'un envoyé par Mme Thorel en souvenir du cher enfant qu'elle a perdu et qui était un grand ami des Annales : M. René Thorel, mélomane fervent, ami passionné de Saint-Saëns, fondateur de cette œuvre si intéressante du Cercle du Soldat, et qui est mort héroïquement au champ d'honneur à Fleury-Verdun, au moment où sa brillante conduite venait de le faire nommer capitaine. Le second don nous parvient par la grâce de M. Alfred Adam qui, dans une pensée pieuse, veut que le reliquat de solde d'un de ses fils, le sous-lieutenant Robert Adam, du 109e d'infanterie, tué glorieusement à l'assaut de Souchez, soit affecté aux soldats que nous essayons de sauver ici. Tous les généreux envois de nos amis nous émeuvent, mais ceux-là sont sacrés, et nous sommes fiers qu'on nous juge dignes de recevoir de pareils souvenirs.

Nos Envois au Front

Nous sommes à notre 39,461e envoi au front. Nous voilà touchant bientôt le but inespéré de 40,000 envois. C'est grâce aux libéralités de toutes nos cousines qui nous envoient chaussettes, lainages, linges, tabac, etc., que nous pouvons persévérer avec cette régularité et ce succès.

Il faut que je transmette ici les excuses de M. Jean Marquer, ce soldat dont j'avais publié la lettre qui m'avait été transmise par M. Maurice Barrès, et qui demandait une « marraine littéraire ». Or le filleul en question a trouvé en 48 heures plus de cent marraines. Il est noyé de lettres, submergé, et son service ne lui permet pas tant de correspondance, et, loyalement, il me déclare ne vouloir et ne pouvoir garder qu'une marraine.

Mais j'ai une longue liste de filleuls dans l'attente d'une marraine! que les intéressées me demandent une adresse; nous avons beaucoup de Jean Marquer!... et justement le danger de donner les adresses dans le journal, c'est que le même soldat reçoit 10 fleurets, 100 marraines, 20 paquets de livres, une boutique de jeux et est écrasé par excès de bien... La répartition est plus juste passant par nous, qui savons s'ils ont été exaucés ou non.

L'Adoption des Prisonniers

Beaucoup de prisonniers disent avoir l'estomac las des conserves ordinaires qui finissent par le leur irriter et diminuer leur appétit.

Une de nos cousines nous donne à ce sujet une recette qui intéressera vivement, je pense, les personnes ayant charge de filleuls.

« Ce sont des conserves de viande, préparées chez soi, rôtis de veau, poulet, mouton ou porc, désossés, très cuits (il faut éviter pendant la cuisson les coups de fourchette qui meurtrissent les chairs et les corrompent) et matelassés dans de la graisse devant dépasser le morceau de deux centimètres dans la boîte de fer-blanc qui devra être en dernier lieu fermée hermétiquement. »

Ces préparations familiales obtiennent auprès des captifs le plus vif succès, et la graisse du rôti leur sert d'accommodement pour leurs légumes et leurs pâtes

Qu'on ne l'oublie pas, la douceur d'un bon repas est marquée d'un caillou blanc dans la vie du prisonnier!

Nous recevons encore des appels désespérés du camp de Mannheim, dont on nous donne le menu quotidien :

Matin... Eau chaude.

Midi... Soupe à l'eau tiède et œufs de poisson.

Soir..; Soupe à l'eau de vaisselle et... maïs.

Des êtres humains peuvent-ils vivre avec cela?... Nous avons envoyé 37 colis — ceux que Mme Pierre Ginisty appelle les « colis-espoir » — parce qu'ils sont envoyés en attendant la marraine qu'on espère, pour tromper la faim et l'attente.

Nous avons reçu cette semaine pour nos dons aux prisonniers 803 fr. 25, parmi lesquels 500 fr. du Dr Baudet, et comme argent en dépôt pour les colis réguliers à envoyer de la part des marraines d'Amérique, 973 fr. 25, soit un total de 1,776 fr. 50.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les aveugles de M. Brieux ont reçu encore 1,618 fr. 45 cette semaine. On en verra le détail dans ce *Journal des Blessés aux yeux*, auquel M. Brieux donne une vie extraordinaire et prête sa foi d'apôtre. Le numéro 3, particulièrement intéressant, vient de paraître et sera envoyé à tous nos bienfaiteurs et amis. Mais je ne résiste pas au plaisir de publier cette gentille lettre d'enfant adressée à M. Brieux :

» Je suis une Française de neuf ans et mon papa m'a souvent parlé de vos aveugles, ma tirelire contient 3 fr. que je vous adresse pour eux. Je vous embrasse respectueusement. — Henriette Merle. »

Et je voudrais publier aussi une autre lettre délicieuse de Marie-Louise Thibaut, de l'école de Vandeuvre, de Nancy, dirigée par Mlle Guérin. La place me manque, mais je voudrais dire une fois de plus en passant le rôle admirable joué par nos institutrices de France. Les demoiselles Guérin sont légion et leur dévouement dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Les Femmes et la Lutte contre la Tuberculose

Nous sommes heureux d'indiquer aux femmes qui veulent se dévouer quelques nouveaux débouchés :

L'Association des Infirmières-Visiteuses vient en effet de créer au dispensaire Léon Bourgeois, 65, rue Vaneau, un enseignement complet pour les femmes qui veulent aider à la lutte contre la tuberculose. Les cours sont de trois mois, et les infirmières ayant satisfait à l'examen peuvent obtenir des situations, soit à Paris, soit en province, de 1,500 à 2,200 fr. par an.

Enfin pour celles qui souhaitent une carrière encore non encombrée, nous signalons : *L'Enseignement de la Gymnastique.*

On sait que cet enseignement est devenu obligatoire dans presque toutes les écoles.

L'Ecole de Monitrices de gymnastique et de Sports prépare des monitrices pour les institutions, les gymnases, les lycées de jeunes filles et les établissements de physiothérapie. Les cours durent de trois à six mois et s'adressent tout particulièrement aux jeunes filles sortant des lycées, écoles normales et écoles primaires supérieures. — Pour tous renseignements s'adresser à Mlle Constans, 26, rue de la Faisanderie, XVIe. Téléphone Passy 42-45.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

129e LISTE DE SOUSCRIPTION

25e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 13 au 20 janvier 1917)

Mme Dernay, Philadelphie, 6 fr. 25. — M. Paul Miche Amsterdam, 100 fr. — M. René Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Une abonnée Saumuroise, 7 fr. 50. — Mlle Lefebvre, Bray-Dunes, 4 fr. 25. — Mmes Ramon et Shouler, Buenos Aires, 20 fr. — Mme Lemaire, Nîmes, 2 fr. 25. — Mme Emilie Mettey, Buffalo, 30 fr. — M. Donnadix, Santiago, 100 fr. — Mme Chabrely, Limoges, 10 fr. — Mme Terpan, Hostun, 3 fr. — Mme Voirol, Ventimiglia, 3 fr. — Anonyme, Venaco, 4 fr. 25. — M. J. Normand, Pau, 100 fr. — Abonnée Saumuroise, 10 fr. — Mlle Conchez, Buenos Aires, 50 fr. — Mme Michaels, Montréal, 10 fr. — Mlle Boulogne, 10 fr. — M. Guétet, Nantes, 2 fr. — Mme Robert-Quatre, Voiron, 5 fr. — Mme Poulain, Montpellier, 2 fr. — Mme Mocquet, 5 fr. — Mme Salles, 50 fr. — Dr Baudet, 500 fr. — M. J. Routman, Western, 5 fr. — F. L. E., 5 fr. — M. Grosclaude, 100 fr. — Anonyme, 100 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle G. Téchoueyres, Londres, 5 francs 25. — M. A. Adam, Nogent-sur-Marne, 300 francs. — Mme Guépet, 10 fr. — En souvenir du capitaine René Thorel, fondateur du Cercle du Soldat, tombé au champ d'honneur à Fleury-Verdun, 100 fr.

Total général de cette 129e liste 1,689 75

(A suivre.)

Lettre à une Dame russe

à propos d'un livre

Ces pages inédites que nous avons la bonne fortune de publier s'adressent à une correspondante mystérieuse dont le nom et l'œuvre nous demeurent inconnus. L'auteur garde son secret...

Il était une fois une princesse de pays lointain qui se promenait en ma compagnie dans un bois de Saintonge. Et, dans ce bois, habitait un pauvre loqueteux, rongé de lèpres affreuses, qui s'y était bâti une cabane à l'écart parce que les gens, dégoûtés de son mal, l'avaient chassé des villages.

Voici que la princesse, par pitié, voulut faire visite au solitaire. Et, pour l'aller voir, nous prîmes d'adorables petits sentiers tapissés de mousse et de lichen, parmi des roches et des chênes verts au feuillage sombre.

Nous trouvâmes bientôt l'étroite demeure du paria, blottie contre un rocher, construite en lourdes pierres et n'ayant qu'une seule ouverture, en ce moment fermée par une grosse porte de bois. Il devait faire noir là-dedans comme au fond d'un terrier de lapin.

Et la princesse demanda :

« Pourquoi n'a-t-il pas laissé une petite ouverture dans sa muraille, avec une vitre au moins pour s'éclairer?

Il avait bien essayé d'abord de mettre un carreau, dis-je, mais les enfants du plus proche village venaient chaque fois le lui casser à coups de pierre ; alors il a été forcé de murer sa lucarne. Sous les chênes, là-bas, il avait aussi une fontaine où il prenait son eau pour boire ; mais les enfants sont venus la boucher avec des quartiers de roche. Et il avait aussi un pauvre chat, qui était son compagnon; mais les enfants sont venus le lui tuer..... »

La belle visiteuse d'abord s'indigna avec violence. Ensuite je vis passer la pitié infinie dans ses yeux, qui s'embrumèrent d'une larme, et je n'ai jamais oublié cette expression de son regard qui, en une furtive seconde, m'a révélé la tendre compassion de son âme pour les souffrances les plus dédaignées de ce monde.

Vous savez, n'est-ce pas chère princesse, qui elle était, cette visiteuse du lamentable lépreux... Oh! la pitié que j'ai vu rayonner, à ce moment là, dans vos yeux slaves, la si exquise et sainte pitié, je la retrouve dans tous les chapitres de votre livre. C'est elle qui illumine l'histoire du petit bossu aux tranches de pain bis ; l'histoire de la vieille domestique, embrouillant, dans son humble esprit qui va s'éteindre, les trois générations qu'elle a élevées et servies ; l'histoire enfin de la lycéenne pauvre, en lutte aux moqueries de ses camarades de classe, lorsqu'elle déballe une caisse de trop modestes bonbons que sa mère vient de lui envoyer pour ses étrennes, après les avoir noués de faveurs roses pour en relever un peu l'aspect.

Oh! combien tout cela est touchant à lire, combien tout cela repose, réconforte et rend meilleur! Oh! votre pitié, elle suffirait seule, à défaut même du bercement particulier de votre style, elle suffirait à faire aimer votre livre et à mettre tout de suite le lecteur en haute sympathie intellectuelle avec vous.

Et puis il y a aussi votre *enfantillage*, qui est d'une grâce suprême. Oh! pardon de ce mot, n'allez pas le prendre en mauvaise part! J'entends par là que vous avez le pouvoir de réveiller à volonté votre âme d'enfant ; j'entends que nul mieux que vous ne se rappelle et ne sait exprimer, en toute sincérité et toute candeur, ses impressions du début de la vie. Tantôt vous nous contez des jeux, tantôt de naïves frayeurs inexpliquées, en des mélancolies sans forme précise. Ou bien vous nous donnez l'adorable figure d'une créole, en bonnet à rubans, vue par des yeux d'arrière-petite-fille. Et chaque fois vous nous charmez d'une manière très douce, qui ne se définit pas et n'appartient qu'à vous.

Donc, n'ayez pas d'inquiétude, madame, sur votre livre, auquel ma lettre serait incapable de rien ajouter ; je vous assure qu'il n'a pas besoin de moi pour être quelque chose de suave, de rare et de jamais lu.

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

Une Révolution morale nécessaire

La presse, l'opinion, tout le monde est d'accord, aujourd'hui, que le fonctionnement du régime a besoin d'être redressé. De partout à la fois on a aperçu le siège du mal : dans nos mœurs politiques qui s'accommodent de tout, sauf de la guerre. Elles ne peuvent donc survivre à l'état de guerre et il s'agit de les réformer par un vigoureux effort intérieur. C'est une véritable révolution morale à accomplir. Ces révolutions-là sont les seules que l'on ait le droit de faire devant l'ennemi, et j'en crois le patriotisme du Parlement très capable encore, si le gouvernement lui donne l'exemple de la hardiesse et du désintéressement.

Les méthodes anciennes de camaraderie parlementaire, de ménagements, de petites combinaisons deviennent un obstacle à la victoire. On n'en doute plus nulle part : on n'en doute pas plus en Angleterre où s'est formé un ministère de combat, qu'en France, dans les milieux les plus saturés des vieilles pratiques politiques.

A cet égard, il n'y a rien de plus significatif que les quelques paroles prononcées, au Sénat, par M. Jénouvrier à propos de la confiscation des biens des déserteurs :

> Vous critiquez la confiscation, a dit l'honorable sénateur ; vous dites qu'elle a été abolie par trois constitutions; oui, elle a été abolie, mais pour des temps normaux. Or, sommes-nous dans des temps normaux ? Nous devrions tous avoir l'esprit tendu vers la guerre, et moi, qui me croyais un libéral impénitent, je voudrais, aujourd'hui qu'on voile la statue de la Liberté et que des mains dictatoriales s'emparent du pouvoir pour nous conduire à la victoire. Je ne connais plus le droit civil, je ne connais que le droit de guerre.

Il y a là, sous la rudesse de l'expression, le sentiment juste et fort de l'heure présente. Il faut s'en inspirer.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Poésie DE **LIONEL LAROZE**

REVIENS !

Musique DE **ANDREANI**

Arrangement d'accompagnement de piano par JULES WALTER

Moderato.

p *expressivo.* *expressivo.*

Mon cœur en dé_tresse D'amour con_su_mé, T'appel_le sans cesse, O mon bien ai_mé. Quand tu m'as_quit_té_e Disant: «Au_ re_voir,» J'étais ex_al_té_e Par le grand de_voir.

rallentando. 1º Tempo. *avec chaleur.*

Je me croy_ais forte, Malgré mon é_moi, Mais l'a_mour l'em_porte, Le trouble est en moi. Oui de la pa_tri_e Mon cœur est ja_loux. Son om_bre ché_ri_e Se dresse en_tre nous

stringendo rallentando. rallentando. 1º Tempo. Un peu plus vite.

J'ai peur que la gloi_re Te fas_se trop grand, Et que la vic_toi_re Me jette au né_ant.

string. avec passion suivez.

Mais non, je blas_phè_me, J'ai gar_dé ma foi, Mon hé_ros, je t'ai_me, Et vis sous ta loi Mais vois la dé_tres_se D'un cœur a_lar_mé.

suivez. *string.*

Re_viens, le temps pres_se O mon bien ai_mé.

suivez. *express.*

Les Livres

Légendes de la guerre de France, par Saint-Georges de Bouhélier. — *Les Clairons et les Glas*, par François Bousgarbiès. — *La Flamme ensevelie*, par Charles Bugnet.

La guerre qui, au début, paraissait n'avoir pas de prise profonde sur les poètes et les laissa, à quelques rares et précieuses exceptions près, sans véritable inspiration, détermine maintenant une belle et noble floraison poétique. Déjà un premier recul des événements a donné aux combats un caractère parlant vivement à l'imagination ; le sentiment général qui se dégage de cette immense ruée humaine s'est nettement fixé ; la légende s'est créée, à côté de l'histoire, et elle offre un thème pour les plus magnifiques développements. Les premiers poèmes de guerre sonnaient faux parce que les rythmes anciens, langoureux et attendris, ne pouvaient convenir pour traduire la splendeur du plus grand drame qu'ait vécu l'humanité. Pour chanter dignement l'épopée du vingtième siècle, il fallait une âme vibrante, baignée de toute l'idéale clarté qui exalte l'âme des héros. Il y a des poèmes de M. Bataille, de M. Zamacoïs et de M. Porché où se retrouvent l'inspiration et l'élan que doivent avoir des chants célébrant l'émouvante beauté de l'âpre lutte où s'étreignent des peuples et des races ; il y a le dernier livre d'Emile Verhaeren, les *Ailes rouges de la Guerre*, qui porte l'empreinte du génie de l'époque nouvelle tout à coup surgie. Ces œuvres donnent, dès à présent, la certitude que la poésie tiendra une large place, en fin de compte, dans notre littérature de guerre et que si elle dut en quelque sorte s'effacer au début devant les récits du front, c'est par elle, malgré tout, que l'impression durable de l'angoissante crise d'humanité survivra dans l'imagination populaire.

Un livre vient de paraître qui marque une date à cet égard : *Légendes de la guerre de France*, par M. Saint-Georges de Bouhélier. Mme Yvonne Sarcey, avec tout le charme de sa sensibilité, a dit en termes émus et émouvants aux lecteurs des *Annales* pour quelles raisons il faut aimer ce livre, traduisant avec une vérité poignante la détresse des femmes, des mères. Au point de vue purement littéraire, il offre cette particularité rare d'apporter un mode d'expression poétique absolument nouveau, ou du moins heureusement renouvelé. Ces poèmes sont, dit l'auteur, comme des images d'Epinal rêvées. C'est bien cela : des poèmes sans littérature, sans recherche dans la phrase et le rythme, quelque chose comme des légendes très anciennes dites sur un ton à la fois naïf et prenant, avec des images évoquées en traits sobres, toujours émouvants. Sous la facilité apparente, il y a là un art très subtil. De l'amour, de la passion, de la haine, de la pitié, tout ce qui trouble le cœur des hommes, on le retrouve ici en strophes délicieusement cadencées, comme le sont de vieilles chansons ou des rondes d'enfant. M. Saint-Georges de Bouhélier comprend la puissance intime du mystère ; il sait que chaque geste a la valeur d'un symbole et que tout élan a sa beauté. Sa poésie est faite de tout cela et elle s'impose à nous avec une force qui nous pénètre jusqu'à l'âme. Le poème des *Trois rois fous*, celui qui porte un aigle sur son casque, celui qui tient en sa droite un sceptre d'or, et celui dont le grand nez courbe « vilainement fleure le fourbe » est un modèle du genre. Rarement dans notre littérature une telle simplicité d'expression a produit une impression plus intense.

Et cette chanson du renouveau, n'est-elle pas d'une exquise fraîcheur de sentiment et d'un rythme charmant :

> Pour une âme aux abois,
> Quel rêve qu'un asile
> Tout en briques et tuiles
> Dans la fraîcheur d'une île,
> Ou dans l'ombre d'un bois!
> . . . .
> Oh! sous les yeux des anges,
> Se faire un abri doux!
> Prends ton archet, vieux fou,
> Et joue! On ne sait d'où
> M'arrive un signe étrange!

Il y a là comme un rappel du Verlaine d'avant *Amour* et d'avant *Sagesse*, et pourtant M. Saint-Georges de Bouhélier demeure absolument original et personnel dans l'inspiration comme dans l'expression. Il a une manière bien à lui de fixer les êtres et les choses :

> Il est plus pauvre qu'une pierre
> Et plus humble encor qu'un remords,
> Et, debout près de la rivière,
> Il regarde passer la mort.

Le paysage, l'homme et son attitude, son esprit et son âme, tout y est. On le voit, et on ne l'oubliera plus. Dans les poèmes d'un souffle largement soutenu, comme l'*Hymne à la Mort*, cette puissance d'évocation se précise encore et l'âpreté de la pensée s'y voile avec beaucoup de charme, de douceur et de mélancolie :

> Souvenir, souvenir, toi qui tiens en tes mains
> Comme un bouquet jauni mes rêves de naguère,
> Dis-moi, n'est-il pas bon de courir les chemins?
> S'il se fait du nouveau, on ne le croirait guère
> Et la douleur d'hier est celle de demain.
> . . . .
> O mort, c'est toi qui viens décoller de la peau
> Le masque de carton de toute créature,
> C'est toi qui nous fais voir ce qu'il reste de faux
> Sous nos spectres fardés d'une grasse peinture,
> Et le mal nous enseigne à chérir ton repos!

Ces vers sont parmi les plus profondément sentis que la guerre ait inspirés. Le grand mérite du livre de M. Saint-Georges de Bouhélier est de nous imprégner de l'esprit de la guerre, de créer chez le lecteur l'état d'âme où se réfléchit le plus fidèlement notre plus intime douleur. Il ne tente point, comme d'autres le firent avec plus ou moins de bonheur, de nous tracer de larges tableaux de la gloire et de la misère des batailles, il crée la légende de l'épopée vécue telle qu'un poète seul peut la concevoir dès maintenant et telle qu'elle survivra pendant des milliers d'années, avec ses clartés et ses ombres, dans le cœur ému des foules.

Il ne s'ensuit pas que toute interprétation des sentiments que le drame actuel éveille en nous doive forcément emprunter sa valeur à ce caractère pour être vraiment supérieure. Avec moins de maîtrise, sans doute, que M. Saint-Georges de Bouhélier, mais une sincérité non moins louable, d'autres nous offrent des visions de la guerre, parfois naïves, parfois émouvantes, qui témoignent d'un réel sens poétique. C'est le cas d'un débutant, M. François Bousgarbiès, qui publie un volume de vers intitulé : *Les Clairons et les Glas*, où l'on découvre, à côté de certaines maladresses de métier, de très sûres qualités d'inspiration et de composition. M. Bousgarbiès procède par impressions directes, et c'est dans les parties descriptives de ses poèmes qu'il obtient le mieux l'effet cherché, comme dans *La Faction nocturne*, *Après la Pluie*, le *Retour à la Terre* et les *Mourants de Corfou*. Il y a de la vigueur et de la noblesse dans sa pièce *Pour les Morts*, mais le souci du détail à préciser alourdit parfois son chant et ne lui permet pas toujours d'éviter l'image sans éclat et le mot banal. Son recueil n'en constitue pas moins une très intéressante promesse.

La même remarque s'impose pour le livre de M. Charles Bugnet, *La Flamme ensevelie*, que l'auteur dédie « aux veuves de la guerre ». M. Ch. Bugnet a eu, en effet, la délicate pensée de traduire les rêves, les sentiments, les impressions, toute la vie angoissée et angoissante de celles qui espèrent contre tout espoir et qui, voilées de deuil, attendent quand même le retour de ceux qu'elles savent ne plus devoir revenir. Il y a dans ces poèmes de la sensibilité, de l'émotion, une mélancolie qui procèdent davantage de l'inspiration que de l'expression littéraire. Ainsi dans cette strophe :

> Les feuilles d'automne qui tombent
> Couvrent le sol de leur linceul,
> Et, sur le tertre de sa tombe,
> Où leur tournoiement qui succombe
> Semble le vol d'une colombe,
> L'hommage de l'arbre est le seul.

Si la forme est assez naïve, avec son rythme saccadé, l'idée est jolie. La sincérité est une qualité infiniment rare chez les débutants, obsédés comme ils le sont par tout le convenu de la littérature dont ils ont nourri leur jeune enthousiasme. Il faut une formation déjà très complète de la personnalité et une sérieuse maturité du talent, pour que la pensée se livre dans toute la franchise de son expression propre. La volonté d'être sincère, même quand le moyen littéraire est insuffisant, est toujours chez l'écrivain un signe de confiance et de force. Ceux qui en sont animés peuvent espérer en l'avenir.

ROLAND DE MARÈS.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

Échos de la Guerre

LA NEIGE TOMBE

Une de nos gravures représente l'aspect des terrains d'avant-poste revêtus du blanc manteau de l'hiver... Rien n'est plus joli que ce paysage, quand on le contemple à travers les vitres d'une chambre bien chauffée. Ceux qui y vivent y vivent assez mal. Ils endurent avec courage la rude épreuve du froid. J'emprunte à la lettre d'un instituteur ces lignes cordiales et charmantes :

« La neige tombe à flocons gros et drus. Nos tranchées ne se distinguent plus facilement dans le bois et tout est tranquille. Peu de bruit. De temps en temps, des grondements sourds des canons boches; la marmite passe en sifflant au-dessus de nous et va éclater du côté de notre artillerie. Notre 75 répond de suite, une note sèche, un craquement très net, et l'obus passe. Il éclate chez les voisins et tout se tait. Les sentinelles se fusillent de temps à autre pour nous tenir en éveil; les balles sifflent ou éclatent, suivant qu'elles sont explosibles ou non, et elles rasent nos tranchées. Aussi on se terre le plus possible. Cela ne veut pas dire que nous restions oisifs de part et d'autre. Ces messieurs éprouvent le besoin de se chauffer; ils sont sans doute frileux, car ils font du feu nuit et jour. Toute la nuit, on les entend scier et cogner. Chez nous, pas de feu en première ligne. Nous n'avons pas très chaud, surtout aux pieds, mais nous nous ingénions à lutter contre le froid. Le jour, nous aménageons notre demeure. Nous l'agrandissons, nous arrangeons les créneaux, nous préparons nos cartouches, nous creusons des passages en boyau derrière les tranchées pour pouvoir circuler en sécurité et pour que la relève des régiments se fasse sans perte d'hommes. Une corvée va à l'eau, une autre va au bois pour la cuisine ou pour les feux des officiers qui logent dans des cahutes sous terre, en arrière de notre première ligne, une autre travaille avec le génie.

» A 4 heures du matin, mon escouade fut remplacée et nous regagnâmes le logis. La pipe allumée, nous nous allongeâmes côte à côte dans la tranchée, les couvertures sur nous, les pieds dans des débris de paille et de feuilles, les oreilles abritées par le passe-montagne, et ce fut le repos que nous avions bien gagné. »

⁂

Le général Nivelle d'après sa signature.

Un graphologue bien connu, M. Barbe, m'envoie son opinion motivée sur le caractère du nouveau généralissime. Je lui laisse la parole.

« Une première caractéristique, c'est le tracé prompt, rapide et pourtant non désordonné, et cette marche à l'avant, ce geste vif, pourrait-il être celui d'un hésitant, d'un indécis? N'est-il pas au contraire, et logiquement, celui d'un actif, d'un entreprenant? D'autant mieux que, pour corroborer cette impression, nous avons ici un graphisme large (point timoré par conséquent), et une signature ascendante, marque d'une grande confiance en soi. Quelques belles qualités, certes, surtout pour un généralissime.

» Autre caractéristique non moins remarquable : Nivelle est un imaginatif ardent; voyez le développement des traits, dans les majuscules en particulier, et dans le parafe en retour. Oui, cerveau plein d'idées, et qui mieux est, capable de les réaliser, parce qu'il possède en même temps l'esprit très logique (liaison curieuse des deux majuscules), et la réflexion (arrêt et fragmentation dans la gestation des lettres du nom).

» Voici donc les qualités notoires de notre nouveau grand chef : homme actif, très actif, de décision prompte et d'imagination vive.

» Que pouvons-nous dire encore? Que c'est un vibrant (inclinaison irrégulière des lettres), très bienveillant et très délicat vis-à-vis des autres (écriture arrondie à la base, le V notamment, curieux de forme), mais ferme en même temps, autoritaire (N couvrant le reste du nom). très ponctuel (accentuation originale de l'I par un trait en retour), mais sachant prendre ses responsabilités et couvrir ses subordonnés. »

Le général Nivelle ne se plaindra pas d'être maltraité par les graphologues. Il ne lui reste qu'à justifier leur jugement en nous menant promptement à la victoire.

C'est ce qu'il veut faire. Il le fera.

⁂

Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un universitaire distingué, qui avait été pour nous un collaborateur dévoué et était demeuré l'ami de notre maison.

Jules Favre, camarade de Gustave Larroumet, ancien directeur de Sainte-Barbe, ancien proviseur des lycées Michelet, Voltaire et Montaigne, aimait passionnément les lettres, et, en particulier, le théâtre. Il publia chez nous, voilà quelque trente ans, des études de critique qui témoignaient de ce goût très fin, très délicat.... Jules Favre, modèle de l'honnête homme, au sens du dix-septième siècle, allait s'asseoir à l'orchestre de la Comédie-Française, les soirs où l'on jouait du classique. Il en dissertait spirituellement, sans pédanterie, à la manière d'autrefois. Tous ceux qui l'ont connu conserveront de lui un souvenir durable et affectueux.

⁂

PETITS GATEAUX ET TASSES DE THÉ

Depuis hier, MM. les pâtissiers sont astreints à fermer leurs portes deux fois par semaine. Ils se rattraperont les autres jours.

La vogue dont ils jouissent est relativement récente. A l'origine, ils ne tenaient pas boutique. Ils promenaient, la nuit, leurs coffins d'osier pleins de friandises, avec une lanterne au poing; de jour, ils vendaient chaud aux portes des églises, et puis chez les cabaretiers.

Peu à peu, ils s'établirent, mais sans cesser de promener et d'annoncer, avec des cris divers, leurs produits. Le grave chancelier Michel de l'Hôpital trouvait cette tentation si forte pour le menu peuple qu'il interdit ce droit d'annonce. Peine perdue, on savait que l'on trouvait chez eux des pâtés de saumon, d'anguille, lamproie, tourterelle, canard, etc., même de foies de morue, sans parler du pâté de crêtes de coq et additionné de drogues d'apothicaire.

En 1776, les maistres pâtissiers furent réunis aux *oyers rôtisseurs*, « gens troussant, habillant et lardant gibiers et volailles ».

Le *théisme* s'est développé en même temps que la passion des petits gâteaux.

En l'année 1866, on vit une innovation que bien des vieilles gens trouvèrent monstrueuse : les dames, à leur jour de visite, commencèrent d'offrir aux amis qui venaient les voir du thé et des gâteaux. Bien entendu, les personnes d'âge qui, sous Louis-Philippe, le roi économe, se contentaient d'offrir comme rafraîchissements des verres d'eau sucrée à leurs raouts et rien du tout à leurs rares réceptions de la journée, furent scandalisées. Leurs remontrances furent sans effet, le thé, les petits gâteaux, les sandwiches obtinrent le plus vif succès. En même temps que le samovar faisait son entrée dans le monde, les maîtresses de maison quittaient le bonnet de dentelle qui les coiffait *at home*, et elles montrèrent leurs cheveux. En revanche, il fut de rigueur de mettre des gants les jours où l'on restait chez soi.

L'Empire disparut, la République proclamée ne ramena pas le règne austère de l'eau sucrée. On vit paraître le chocolatier et la bouteille de porto, les assiettes de gâteaux se multiplièrent. Les gants furent trouvés vieux jeu : on les retira. Les hommes durent laisser leurs cannes d'abord, puis leurs chapeaux dans l'antichambre.

1900 et son Exposition furent une date. Le thé que l'on prenait chez soi, on s'en fut le prendre dehors, dans des hôtels ou dans des sortes de magasins-salons qui furent et qui sont des manières de mastroquets pour gens chic. Et comme le brave « ouvrier » ne résiste pas à la tentation « de s'enfiler un glasse » chez le bistro du coin, les femmes élégantes ne résistèrent pas, elles aussi, à la tentation des *afternoons* dont le grand charme est de vous laisser ignorer les personnes qu'on y rencontrera. On n'y vient ni pour le thé, ni pour les gâteaux, mais pour le plaisir du hasard.

Qu'y verra-t-on?... Quels visages nouveaux seront offerts à votre curiosité?... Quelle personnalité va-t-on découvrir?... Quelle connaissance risquera-t-on?...

Ce que la vie moderne a mesuré, réglé, organisé, peu à peu, pour les gens d'une certaine classe, c'est le hasard, le dieu à la face masquée à qui ses adorateurs tentent d'arracher son masque, qui n'est souvent qu'un faux nez.

Un cérémonial tombé en désuétude, fleurissait autrefois en Angleterre.

D'anciennes lithographies dans la manière satirique des Hoggarth et des Rowlandson nous en ont transmis les rites. On y voit les buveuses de thé au nez vermeil, affublées de robes excentriques, installées autour d'une table ronde. Chacune d'elles, après avoir vidé sa tasse, la faisait passer à la maîtresse de maison. Si la petite cuiller était posée sur la soucoupe, c'était signe que l'on abandonnait la partie; la cuiller était-elle dans la tasse? on versait encore. Une provinciale, point au fait de ces habitudes, et qui ne laissait pas sa cuiller dans sa soucoupe, était condamnée à boire tasse sur tasse jusqu'à ce qu'elle se décidât à demander grâce, ce qui coûtait beaucoup à sa vanité.

Il est fâcheux que cette coutume amusante — et pratique — ait disparu.

Donnons pour finir ce croquis d'un thé moderne, dessiné par le poète Paul Géraldy :

Au petit salon clair et menu que compliquent
les élégants non-sens d'un bizarre art-nouveau,
l'éclat brutal et blanc des lustres électriques
exagère les yeux dans l'ombre des chapeaux.

Mais sur des guéridons instables et baroques,
on sert, à petits jets, un peu de crème, et puis
au bout des doigts gantés toutes ces dames croquent
des pétales de fleurs et des pâtes de fruits.

En contant la migraine affreuse qui les tue,
elles meurent... — les fronts n'en sont que plus jolis!
et le petit bruit sec des cuillères ponctue
le gazouillis fluet de tous ces bengalis.

Les robes et les voix font de savants tapages,
on se rapproche un peu pour plus d'intimité...
et l'air laisse flotter des tiédeurs de corsages
et des fouillis de mots dans une odeur de thé.

Ceci, bien entendu, c'est le thé d'avant-guerre. Je veux croire que les conversations sont aujourd'hui moins frivoles.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

Gueudecourt. — *L'assemblage* gueu *n'a rien de latin. Ici encore, il s'agit d'un nom de personne francique. On a* Geldecort (1152), Geldecurt (1177). *Ce thème semble indiquer un nom de personne, Gildenus, Gildinus. Le* g *en picard est dur et amène la graphie* gue, gueu. *Sens probable : domaine de Gildenus (ou quelque chose d'approchant).*

Spincourt. — *Spincourt que nos aviateurs ont bombardé est* Supincurt 1183, *puis* Sibiencort *et* Sepiencort, *au treizième siècle. Il doit s'agir ici d'un nom propre latin ; le propriétaire ou fondateur de la* court *avait un nom latin. Un nom évidemment trisyllabique, mais on ne voit pas bien quel il pouvait être. Il ne faut pas croire qu'on explique tous les noms de lieu, tant s'en faut. En bien des cas il faut se contenter de conjectures plus ou moins plausibles.*

(A suivre.) Henry de Varigny.

LES BRUITS QUI COURENT

« Tommyess ». — Jusqu'à présent, les femmes-soldats se sont toujours plu à dissimuler leur sexe sous un uniforme masculin. Mais voici qu'un groupe de femmes du Lancashire offre de prendre part à la bataille en répudiant tout déguisement. Elles s'habilleront en femmes, se battront en femmes, tueront et mourront en femmes. Ce n'est pas qu'elles comptent sur la galanterie de leurs adversaires, c'est que cela leur paraît tout simple et tout naturel.

Dans une lettre adressée au tribunal de Whiston, elles font ainsi connaître leurs intentions :

« Nos autorités nous disent que l'armée demande de grands renforts, et si les hommes n'ont plus de cœur, nous autres, femmes, nous devons partir. En conséquence nous vous demandons de nous envoyer au front. Nous serons des « Tommyess » de première classe. Nous aimons la bataille. Nous ne connaissons pas la peur.

» Nous pouvons employer nos poings aussi bien que des jeunes filles de vingt ans, et si on nous donne un fusil et une baïonnette, nous abattrons les Huns comme nous n'avons jamais abattu les rats qui infectent nos étables à porcs, et avec plus de plaisir aussi, parce que nous avons pitié des rats et que nous n'aurons jamais pitié des Boches.

» Nous ne sommes pas anxieuses de partir au front, mais si vous ne pouvez envoyer les hommes, les femmes doivent y aller à leur place. »

Cette lettre a été transmise aux autorités militaires. On suppose que Lloyd George, qui a introduit les femmes au ministère de la Guerre, lui fera bon accueil.

Sergines.

PARIS VIVANT



RÉFLEXIONS RÉTROSPECTIVES SUR LES ÉTRENNES. — LES PETITES BOUTIQUES DES BOULEVARDS. — VIEILLES GRAVURES, VIEUX ALMANACHS. VIEUX COMPLIMENTS. — LE PREMIER JANVIER DE 1871. — UN BILLET D'ALPHONSE DAUDET A GUSTAVE FLAUBERT.

Je n'ai jamais pu voir le retour du premier jour de l'année, avec l'inévitable cortège des quémandeurs variés, depuis le concierge jusqu'à l'égoutier, sans me rappeler la délicieuse aventure qui advint jadis à Henri Murger, et nous sommes encore assez rapprochés de cette *gioventu dell' anno* pour avoir le droit d'en évoquer le souvenir.

Henri Murger — on le sait — fut toute sa vie plus que gêné. Un matin — c'était aux derniers jours de décembre, — on frappe



à la porte de son modeste logis : « Etes-vous la Fortune?... Si oui, entrez vite et asseyez-vous... » Ce n'était pas la fortune, c'était tout simplement le facteur qui venait, suivant les rites coutumiers, offrir au poète l'almanach de l'année nouvelle, le petit cadeau-rappel, l'invite à pourboire destiné à améliorer l'ordinaire de ces très utiles, très précieux et très honnêtes serviteurs du pays.

« Qu'est cela, mon ami? fit Murger.

— Mais, balbutie avec un sourire professionnel l'humble descendant de M. de Chamousset, inventeur de la poste aux lettres, je suis votre facteur, et ceci est l'almanach, monsieur Murger, l'almanach que, chaque année, je me fais un devoir et un plaisir de vous apporter..., l'almanach en échange duquel vous voulez bien nous remettre nos petites étrennes... »

Alors, Murger songeur : « L'almanach..., c'est l'almanach de l'an prochain?... Oui..., je me souviens... Déjà, l'année dernière, à cette même date, vous m'avez rendu la même visite..., et je me demande, mon ami, si, cette année, je devrais vous prendre cet almanach... *Je n'ai pas été content du dernier!...* »

L'anecdote n'est-elle pas jolie, et combien de gens pourraient la rééditer durant ces premiers jours d'année nouvelle... et d'année de guerre! Tous, cependant, nous avons salué l'almanach de 1917, et, pourtant, personne ne pouvait se déclarer satisfait de l'almanach de 1916! Mais l'avenir nous apparaît à ce point embaumé d'espérance et de foi que pas un de nous ne peut s'empêcher d'y rêver avec les mêmes espoirs et les yeux embués des mêmes larmes!

D'ailleurs, l'almanach ne nous ramène-t-il pas à la tragique réalité, et le spectacle que nous offrait Paris, en ce 1er janvier 1917, n'était-il pas symptomatique?

Sur les boulevards, les traditionnelles boutiques du jour de l'an paraissaient moins nombreuses que les années précédentes, et leur éclairage restreint demeurait forcément voilé... Certes, nous retrouvions les coutumières figurations : imprimeurs de cartes de visite à la minute, négociants en couteaux à peler les légumes, débitants de nougat varié et de bonbons américains, marchands d'instruments d'éclairage : lampes Pigeon, becs ultra-brevetés pour lampes à essence, à pétrole, à l'électricité, etc. .. ; lauréats du concours Lépine avec bonshommes mécaniques, animaux articulés, marchandes des quatre saisons poussant leurs voiturettes chargées de légumes, bons sergots levant leurs bâtons blancs... Mais, tout le reste était « à la guerre » : poupées vêtues en Alsaciennes, soldats de carton, soldats de bois, soldats de plomb, fantassins en bleu horizon, zouaves en kaki, alpins en béret, canons de 75 ou de 405, autos-mitrailleuses, avions, aéroplanes, ambulances militaires avec blessés et dames de la Croix-Rouge, graveurs sur bagues en aluminium confectionnées par nos soldats avec des fusées d'obus, loupes à lire les cartes d'état-major, piles électriques pour s'éclairer dans les tranchées, jeux d'oie, jeux de dames, jeux de jacquet en carton léger, faciles à envoyer à nos soldats ; articles pour fumeurs et cadres formés d'une panoplie d'artillerie, au milieu de laquelle se placera, comme en une apothéose, la photographie du cher absent... Tels se présentaient les quatre cinquièmes des petites boutiques du boulevard en l'an 1917.

Il convient toutefois d'ajouter à la liste quelques baraques tenant l'article : hommes de guerre, hommes politiques! Ici triomphaient les glorieuses effigies de nos généraux et celles aussi de quelques-uns de nos plus notoires politiciens. Enfin, plus loin, — et ce fut la haute nouveauté, — un pantin en carton représente un Boche faisant « kamarad », pliant les genoux et levant les bras au ciel...

Mais, cela, c'était la note caractéristique de cette époque, et le vieux fond subsistait : calendriers, almanachs, annuaires..., tout ce qui constitue le *livre du destin!*

Le livre du destin!... l'année nouvelle!... la fête des jouets!... la trêve des confiseurs!... Tout cela ne représente-t-il pas le décor d'une vieille comédie éternellement jouée... Derrière ces paquets de bonbons, ces boîtes de joujoux, ces almanachs, ces calendriers,

se silhouettent encore les ombres de celles et de ceux qui, jadis, nous apportaient leurs « surprises » et leurs joujoux enguirlandés de chapelets de baisers.

Vieux enfants aux cheveux gris, cœurs fatigués d'avoir tant battu, yeux usés d'avoir tant pleuré, chacun de nous ne saisit-il pas avec ivresse et reconnaissance ce moyen ingénu d'évoquer sa jeunesse?... A ces jours de divine espérance se mêlent nos plus lointains souvenirs.

« Au gui l'an neuf! » criaient nos pères, les Gaulois... C'est, sous une autre forme, le même souhait que nous apportent les compliments sur papier ajouré des bébés : « Bonne année! bonne santé! »... Les paroles changent, mais l'air demeure, toujours charmeur, éternellement jeune, chanté qu'il est par de mignonnes voix, et la gravure de Debucourt, *le Compliment* ou *la Matinée du Jour de l'an, dédiée aux pères de famille*, reste éternellement vraie.

Nous la connaissons tous cette charmante image où l'on peut contempler « bon papa et bonne maman » assis côte à côte sur le canapé familial, recevant la visite de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Comme elle est restée charmante « bonne maman », encore fraîche sous son grand bonnet de linge fanfreluché, et que « bon papa » est donc imposant avec sa tête aux longs cheveux blancs, sa chemise à jabot et son col de fourrure. Mais, en pareille circonstance, la toilette est de peu d'importance... Amusez-vous à modifier ces têtes « dix-huitième siècle », faites-en des [illegible] modernes et aucun geste ne serait à modifier, aucun personnage n'aurait besoin d'être retouché, l'acte étant de tous les temps et de tous les âges... Ce ne sont ni les grand'mères, ni les grands-pères qui me contrediront.

L'acte est de tous les temps, écrivions-nous à l'instant, il suffit de feuilleter les vieux almanachs pour prouver l'éternelle vérité que personne d'ailleurs ne conteste... Et ce n'est pas d'hier qu'au 1er janvier, dès le petit matin, toutes les rues de Paris et de la province sont sillonnées par des escouades de pères et de pépères, circulant gaiement, un pantin sous le bras.

Même aux plus mauvais jours, la tradi-



tion survécut. Si l'almanach de 1793, le *Triomphe de la Liberté et de l'Egalité*, publié à Paris, chez Laurens jeune, rue Saint-Jacques, en face celle des Mathurins, n° 37, ne renferme que chansons héroïques et révolutionnaires, si l'*Almanach d'Aristide ou du vertueux Républicain*, par le citoyen Bulard, de la section de Brutus, néglige le côté gracieux pour ne vanter que les sévères principes de la morale, si l'almanach de l'an III s'appelle *Almanach des Prisons* et représente en son frontispice la guillotine entourée de têtes coupées, si l'*Almanach des Sans-Culottes* s'ouvre par cette pièce de vers :

Sans-Culottes voilà vos droits,
C'est l'hommage d'un frère...
. . . .

tout cela n'a qu'un temps et bien vite les almanachs nouveaux chantent les *Dons de l'Amour et de l'Amitié* ou *Cupidon vainqueur des héros et des demi-dieux*. Dès 1798, l'almanach s'intitule : le *Bouquet de Roses* ou le *Chansonnier des Grâces*, pour devenir plus tard les *Beaux Caprices d'un jeune Poète*, *Etrennes du Cœur*, ou le *Bréviaire des Toilettes* (à Paris, chez Lefuel, rue Saint-Jacques, 54).

Enfin, pour conclure, il nous suffira de citer les vers de Victor Hugo dans l'*Année terrible*, vers écrits le 1er janvier 1871, où le poète rappelle à ses petits-enfants

Que l'hiver fameux du grand bombardement
Il traversait Paris tragique et plein d'épées
Pour vous porter des tas de jouets, des poupées,
Et des pantins faisant mille gestes bouffons...

Si, cette année-là, les bébés n'eurent pas trop à souffrir de la privation des étrennes, il n'en allait pas de même de leurs mamans et de leurs grand'mamans. Il nous souvient encore, il nous souviendra toujours, à mon frère et à moi, de notre entrée dans la chambre de notre mère au petit matin du 1er janvier 1871. Notre cadeau se composait d'un important morceau de fromage de gruyère, déniché dans les réserves d'une bienfaisante épicerie et acheté à prix d'or, grâce au concours très actif de nos grands-parents!

Ce jour-là, les amis avaient tenu à se surpasser, et c'était à qui apporterait les cadeaux les plus étranges : un bouquet de légumes où les carottes remplaçaient les roses, deux livres de lentilles renfermées en un somptueux coffret de Bois-[illegible] un pot de confitures rempli de beurre salé, un chou-fleur enrubanné, du saucisson d'ours, etc... Un intime [illegible] ment les choses, il offrit à notre grand'mère une oie, une véritable oie, cueillie dans l'arrière-boutique de [illegible] marchand de volailles



1. *Autant en emporte le vent*... Ancienne image extraite du « Goût du Jour ». — 2. Les petites baraques des Boulevards en 1917.





de la rue Montmartre. Cette oie — ai-je besoin de le dire — eut les honneurs de la journée... Après l'avoir longuement contemplée, elle fut mangée... respectueusement. Et, quelques années plus tard, notre vieil ami voulut bien nous offrir (à titre de curiosité historique), pour nos collections du siège de Paris au Musée Carnavalet, la note retrouvée de cette oie obsidionale : il l'avait payée 160 francs!... encore était-ce un prix de client!

En remontant le cours des temps, nous rencontrons mille documents qui, tous, évoquent une époque, une date fatidique et si les vœux — sincères ou non — restent immuables, la forme varie avec les circonstances et surtout avec les coups de cœur des signataires.



Ce sont — on s'en étonnera — également des vœux de bonne année que présentent les deux lettres que nous allons citer et, cependant, ces deux lettres ne semblent-elles pas avoir été écrites aux antipodes de la tendresse et de l'exubérance. L'une est adressée par Louis, grand dauphin de France, fils de Louis XIV et élève de Bossuet, à son « cousin », le cardinal Capisucchi. Elle pue le formulaire, le convenu, le protocole... Lisez plutôt :

« Mon cousin, je vous conte *(sic)* toujours parmi ceux qui font des souhaits avec le plus d'affection pour les choses que je puis désirer, et vous voyez qu'en cela j'ai prévenu ce que vous me demandez. C'est un témoignage que je vous sais beaucoup de gré de tout ce que vous me dites sur les bonnes testes et je désire aussi que vous en soyez bien persuadé... Votre affectionné cousin, Louis. (Versailles, ce 16 janvier 1686). »



Par contre, l'autre lettre déborde d'affection, de tendre respect, de vœux partis du cœur... Il est vrai que ce billet « exquis et farce », écrit sur une feuille de papier à lettre encadré de dentelles à jour et de fleurs coloriées, porte la signature d'Alphonse Daudet et est adressé au bon grand Flaubert :

« Mon parrain, mon oncle, comment veux-tu que je t'appelle ? Mon vieux chef de file, mon maître en écriture, je vous souhaite une bonne année et heureuse, et le bouquin fini pour l'an qui vient.

» Vous savez que sans vous rien ne va. On ne se voit plus, on ne bâfre plus, on ne gueule plus, un tas de choses qui me manquent... Vous voyez, mon gros, que votre présence au milieu de nous est indispensable... A vous tendrement, pour moi, ma femme et mes deux gosses. Alphonse Daudet. »

Tout cela se passe de commentaires... C'est le C. Q. F. D. des mathématiciens!

Aussi, pensant à ces choses, avons-nous brûlé avec émotion, comme on brûle de vieilles branches de buis bénit avant que de les remplacer par des branches nouvelles, le vieux calendrier de l'an passé en nous récitant ce vers exquis qui semble résumer nos espoirs d'hier et nos espoirs de demain :

« Tu demeures le rêve
ayant été la vie. »

GEORGES CAIN.

1 et 2. — *Le grand dispensateur des biens d'ici-bas.* — *Le Postillon,* de Raffet (album de 1836).
[illegible] 4. En [illegible]. Le fabricant de colliers et bagues en perles. — Dans une petite baraque, un aveugle vend les objets de sa fabrication.

PARIS VIVANT



PAYSAGES DE GUERRE.

SOUS LA NEIGE

La cloche du village de Chauvoncourt, près de Saint-Mihiel, sert maintenant à annoncer l'approche des gaz asphyxiants.



Général Castelnau. Général Nivelle. Général Barescut. Le Président.

LES HÉROS DE VERDUN

Souvenir de la visite du Président de la République à Verdun. Il décore le drapeau du e régiment,

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).



LE CULTE IDOLATRE D'HINDENBURG. — LA STATUE DE BOIS. — COMMENT ELLE FUT CONSTRUITE.

C'est bien lui! Hindenburg! Les formes en bois du maréchal se distinguent maintenant à travers l'échafaudage et les escaliers qui l'encadrent, ascendant ses flancs d'une façon grotesque.... et tandis que nous nous approchons, ma compagne me rapporte à propos de ce monument quelques menus détails. La statue fut érigée d'abord dans le but de susciter dans la capitale un élan mystique de confiance envers le héros national. Mais bientôt, devant l'affluence sans cesse renouvelée de la foule, on décida de spéculer sur cet engouement superstitieux ; dès ce moment, l'Hindenburg en bois de la Kœnigsplatz devint une sorte de pelote à clous, une attraction douteuse de foire, un attrape-nigauds. L'artiste qui sculpta ce chef-d'œuvre grotesque, que l'on peut qualifier de la plus caractéristique manifestation de la mégalomanie teutonne, et du plus parfait symbole du *made in Germany*, fut un certain George Marshall, dont le nom mérite de passer à la postérité ; car cet artiste sut admirablement traduire dans cette statue le goût éminemment allemand du grand, de l'énorme, du colossal... et du laid! Le bois qui servit à la construction de ce monument, fut envoyé de la Prusse orientale, de l'endroit même où le maréchal gagna sa première victoire. 26,000 kilogs de troncs d'aune furent envoyés dans ce but à Berlin ; morceau par morceau, le fétiche négro-teuton fut ensuite soigneusement façonné, puis monté bloc par bloc, ajusté sur du plâtre... et les Berlinois eurent enfin leur idole! L'affluence fut énorme les premiers jours. Moyennant un mark, on obtenait un clou en fer et le droit de le planter; pour cinq marks on avait un clou en argent : le clou en or valait cent marks et, nouvelle preuve de l'ébranlement moral dont est frappé le peuple allemand pendant cette guerre, l'on vit accourir, pendant la seule soirée de l'inauguration, plus de 20,000 Berlinois et Berlinoises qui, muant l'estrade en atelier de charpentier, plantèrent leurs 20,000 clous à grands coups de marteau, jusqu'à une heure avancée de la nuit. L'obscurité venue, un réflecteur perché sur la colonne de la Victoire vint exciter et soutenir par mille jeux de lumière le zèle et l'enthousiasme des adorateurs du nouveau faux dieu. Cependant, le colosse atteignant une hauteur de douze mètres, il arriva que seules d'abord les parties inférieures du monument purent être cuirassées du clou symbolique. Déjà, dressés sur la pointe des pieds, cherchant vainement à leur portée une parcelle vierge de métal, les adeptes du culte Hindenburg ne pouvaient plus accomplir le rite ordonné. On n'hésita pas ; au fur et à mesure des besoins, des marches, des escaliers escaladèrent le feld-maréchal. Et la voix populaire affirme que lorsque la surface en bois sera entièrement bardée, du crâne à la plante des pieds, la victoire définitive sonnera pour les armées allemandes... « Et cependant, ajoute mon amie, l'inspiration grotesque et saugrenue, qui poussait au début les Berlinois superstitieux à venir fixer un clou dans la statue, s'est calmée peu à peu. Il n'est plus guère maintenant que de vieux paysans du Brandebourg ou de Bavière qui, de passage à la capitale, s'y rendent, solitaires, avec leurs costumes des grands jours : la culotte courte, les bretelles brodées et leur petit feutre vert orné d'un blaireau ; vous les verrez alors, comme poussés par une idée fixe, choisir sans mot dire leur clou et, montés sur quelque marche, l'enfoncer à grands coups de maillet sonores, en marmottant sans doute quelque vœu à l'adresse de l'idole grossière que leur cervelle fruste conçoit douée d'une puissance surnaturelle. »

Nous sommes maintenant au pied de la « machine de guerre » (comment la nommer mieux!) et, par une illusion d'optique qui s'explique sans doute par la hauteur du monument et la grosseur d'Hindenburg lui-même, obèse de tous ses membres, comme un lutteur de foire, la tête au crâne presque rasé, à la face moustachue du maréchal, m'apparaît là-haut, minuscule, dérisoire, nullement proportionnée au reste du corps. Si tel est l'homme, il doit être formidable, affreux : un monstre comme le Fafner du *Crépuscule des Dieux!* La soixante-douzième année de sa vie le trouve vert et puissant encore, et, chez ce vieillard sinistre, cette survie, à un âge où le commun des mortels ploie sous le fardeau des jours,

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

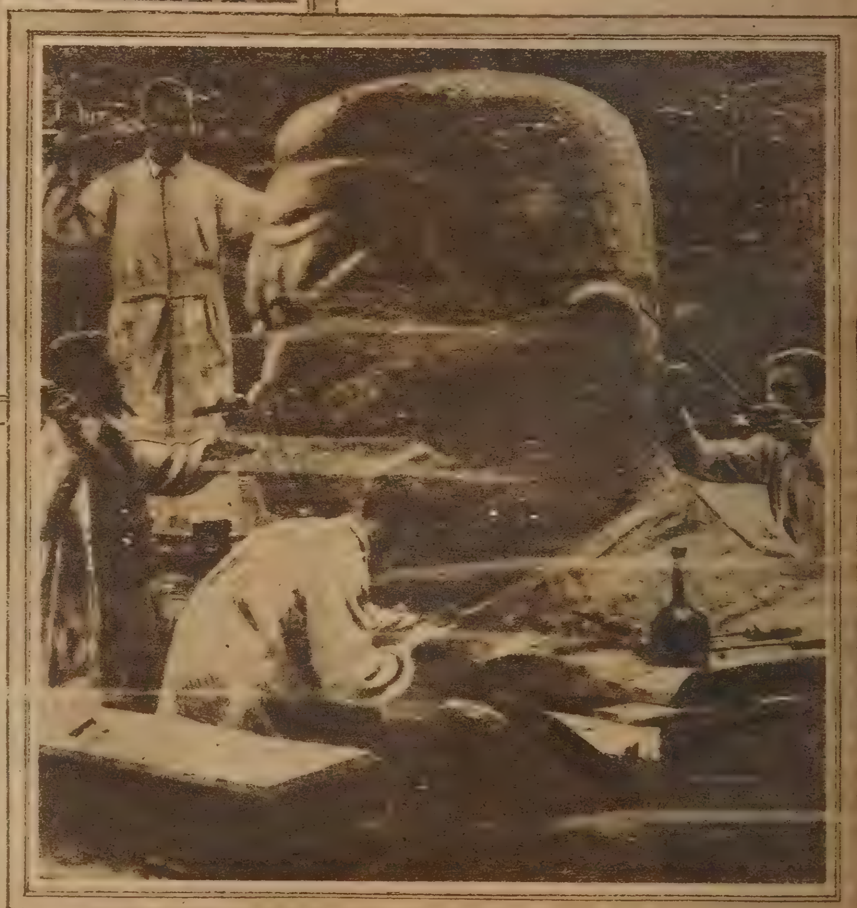


1. Le château d'Hindenburg, à Neudeck, en Prusse orientale. — 2. A Berlin. Manifestations populaires autour de la statue de Bismarck.

LES PLANTEURS DE CLOUS

Nous faisons à pas lents le tour du monument. Les deux mains du colosse tiennent devant lui la poignée de son épée et d'autres détails me frappent : les clous d'argent à cinq marks par exemple servent à marquer les boutons du grand manteau dont est revêtu le maréchal ainsi que ses décorations et les garnitures du sabre. Et nous cherchons à nous expliquer comment, au vingtième siècle, a pu se réaliser l'anachronisme de ce monument bizarre. Malgré sa présence au pays de la « culture », ne doit-il pas être considéré comme un fait en rapport avec un degré inférieur de civilisation ? Et la même association d'idées nous fait sourire : nous nous rappelons que dans notre pays, en Suisse, en plein moyen âge, dans certaines vallées reculées des Alpes, nos pâtres, alors gens rudes, simples et naïfs, lorsqu'ils avaient à se plaindre de leurs seigneurs, façonnaient dans une poutre de bois une forme humaine dans laquelle, en guise d'engagement de lutter sans merci contre leur tyran, ils venaient l'un après l'autre enfoncer un clou ; telle était la *mazze* valaisanne. Nous nous amusons de découvrir une inspiration identique, à plusieurs siècles d'intervalle, dans le geste de nos montagnards d'il y a cinq cents ans, enténébrés encore par leurs superstitions, et celui de planteurs de clous berlinois, disciples de la « Kultur ». Et mon amie me rapporte en outre — ce que j'ignore complètement — qu'il n'y a peut-être pas à cette heure en Allemagne et en Autriche, une seule ville qui n'ait comme Berlin son « fétiche ». Le choix de celui-ci fut très facile pour les cités dont les armes possédaient quelque symbole caractéristique ; c'est ainsi que les patriotes teutons de l'arrière, armés de marteaux, enclouèrent à tour de bras sur les places publiques de l'empire force héros.

semble étrange, surnaturelle ; elle déroute l'esprit comme une anomalie de la nature. On la comprend toutefois, si l'on songe que cette guerre qu'il savait fatale, pour le service de laquelle il s'était si longuement dressé et qu'il attendait patiemment dans sa propriété de Silésie, que cette guerre « fraîche et joyeuse », comme il l'appelait, est venue brusquement chatouiller ses nerfs de vieil hobereau et de reître, lui offrant en ragoût, dans sa senilité, le spectacle des i[illegible]dies et des carnages! Dès lors, ce septuagénaire fut dans son [illegible]nouissant au point de symboliser en lui seul tout le militarisme teuton effroyable et féroce. De là, chez lui, ce sursaut de vie! Et vrai, ces caporalisés d'Allemands pouvaient-ils mieux choisir comme idole, comme emblème de leur guerre, que ce vieillard conquérant voué, au déclin de sa vie, aux œuvres de haine et de massacre! De combien de coudées Napoléon, si jeune, si svelte, si beau avec son profil d'impérator domine ce vieil hobereau obèse et monstrueux!



1. Guillaume et Hindenburg. 2. Autour de l'idole : Ouvriers sculptant la tête de la statue de bois d'Hindenburg, érigée à Berlin.

CHEZ L'ENNEMI

demi-dieux, animaux mythologiques : tout le Walhalla germanique! Hanovre encloua un cheval, Munich un moine, Dusseldorf un lion ; ailleurs on construisit un monument symbolique: Essen encloua un « Forgeron », Hambourg un « Paysan de fer » ; en Autriche, Salzbourg encloua « Charlemagne », et Vienne un « Chevalier de bois »... grossières images que la crédulité du peuple allemand et sa mentalité faussée par l'ébranlement moral causé par la guerre a promues au rang de symboles patriotiques, créant ainsi, en plein vingtième siècle, un nouvel Olympe teuton, profondément bouffon et grotesque.

« Quel est le sentiment populaire à l'égard d'Hindenburg ? » demandai-je à ma compagne.

Cette statue vous le dit, me répondit-elle. Pour le peuple Hindenburg est un fétiche, une sorte de porte-bonheur. L'Allemagne tout entière, de la Souabe à la mer du Nord, de la Vistule au Rhin, semble être complètement magnétisée par lui ; chacun ici croit à l'étoile de ce hobereau prussien comme à celle d'un homme marqué par le destin ; un peu plus, on affirmerait qu'il a reçu la consécration divine. » Un journal de Dresde ayant demandé à ses lecteurs quels étaient les plus grands hommes de tous les temps, Hindenburg fut en tête de la liste. Des villes ont baptisé de son nom leurs principales avenues ; Düsseldorf possède déjà l'*Hindenburgwall*, la chaussée Hindenburg ! Les poètes le chantent à l'envi ; prononce-t-il le plus maigre discours, vite quelque revue d'imprimer :

Hort ihr des Alten Stimme schallen!
Es ist ein grosseres Wort gefallen... « Entendez-vous retentir la voix du vieux ! Il vient de prononcer une grande parole... » L'an dernier, le jour de son anniversaire, les enfants des écoles de Hanovre décorèrent de fleurs sa maison de la cave au grenier, et, le soir, au nombre de plusieurs milliers, ils lui rendirent hommage en défilant en un imposant cortège... Cette idolâtrie se base aussi sur le fait que l'on croit avoir reconnu en lui les vertus de la race portées au sublime ; par ses qualités, par la puissance de la volonté, par la résolution inflexible avec laquelle il poursuit le but qu'il se fixe, il est devenu aux yeux de tous comme l'enseigne vivante de la persévérance, du courage, du génie allemands. Un autre fait augmente encore sa popularité, tout en flattant l'instinct de la race : c'est qu'il n'est qu'un soldat ; il n'est point politicien et, de ce fait, n'est préoccupé que par des considérations militaires ; une vraie « culotte de peau », comme il s'appelle lui-même, un homme qui « dit se sentir nerveux et malade » aussitôt qu'il n'est plus en campagne ! Derrière ses larges épaules, le peuple allemand, reprenant confiance, a vu s'éloigner les vagues russes qui déferlaient déjà jusqu'à Memel... On l'appela alors la « Terreur des Russes », le « Sauveur de la Prusse ». Depuis il est monté en grade ; il est plus que tout cela : rival gênant de l'empereur, il est le Dictateur de l'Allemagne ! L'empire entier gravite autour de lui. Déjà la légende s'est emparée de sa personne et les anecdotes, la plupart imaginées, qui courent sur son compte sont ici sur toutes les bouches. On les sert en pâture aux petits Allemands ; l'une d'elles, même, parut imprimée sur l'une de ces « Feuilles d'école du dimanche » qui contiennent des récits bibliques et moraux que les enfants doivent apprendre par cœur. La voici en quelques mots, dans le style où elle est écrite :

« Un matin, pendant une bataille de Russie, Hindenburg, se tournant vers le kaiser qui se trouvait à ses côtés, lui déclara :

» — Majesté, à dix heures la bataille sera gagnée.

» Guillaume II ne répondit rien, se contentant de regarder sa montre à la dérobée, jusqu'au moment où à son tour il interpella le maréchal.

» — Hindenburg, lui dit-il, il est dix heures deux minutes!

» Au même instant un officier d'état-major arriva au triple galop de son cheval, annonçant de loin : « Les Russes reculent de tous les côtés. » Alors, se tournant vers l'empereur, Hindenburg lui dit :

» — Majesté! permettez que je m'éloigne quelques instants. »

» — Je vois ce que vous voulez, répondit le kaiser. Vous voulez prier Dieu; je veux aussi le faire. Allons et prions ensemble.

» Et tous deux, s'étant rendus à la lisière d'un bois, se mirent à genoux et remercièrent l'Eternel de la victoire. »

Avant de quitter la masse géante qui, avec la nuit qui descend, apparaît comme un de ces frustes bonshommes de neige que font les enfants, j'hésite à mon tour à aller augmenter l'armature métallique de l'idole. Un journaliste neutre n'a-t-il pas raconté avec humour comment il planta son clou dans l'artère du maréchal ! J'enfoncerai le mien dans le cœur... Il y aura là matière à gloser joyeusement dès mon retour au pays ! Mais déjà l'un des gardiens du monument, ayant sans doute deviné ma pensée, s'est glissé derrière moi, murmurant d'une voix insidieuse de commis-voyageur qui désire à tout prix imposer sa camelote : « Douze mètres de haut !... Poids : vingt-six mille kilos !... Plus d'un million de clous plantés... Poids des clous : quatorze mille kilos... Prix : un clou en fer, un mark...; un clou en argent, cinq marks...; un clou... » Il fait l'article ingénument, à la boche, tout comme un courtier en quincaillerie! Il me révolte! Mon envie de faire le geste rituel, tout factice qu'il eût été, disparaît devant l'âpreté au gain de ce bonhomme spéculant sur la superstition de ses compatriotes.

Nous nous éloignons du côté des Linden et comme nous passons devant les colonnes de la Victoire autour de laquelle, comme devant le château royal, des canons ont été exposés, mon amie me raconte qu'un matin, sur le pare-balle de l'une de ces pièces, on lut tracé à la craie :

Das alles ist sehr schoen!
Wir haben doch keine Butter.

« Tout cela c'est très beau, mais nous n'avons pas de beurre! » Cette phrase ironique d'un meurt-la-faim fit arrêter ce matin-là bien des Berlinois qui s'en allèrent pensifs!...

(*A suivre.*) ?

von Hindenburg
Generalfeldmarschall.

Signature autographe d'Hindenburg.

LE SACRIFICE

M. Jean Aicard vient d'achever une œuvre considérable qu'il veut bien offrir à nos lecteurs. Il l'a composée sous le coup d'un deuil cruel, dans un moment où sa santé physique et sa force morale étaient profondément ébranlées... Cette tâche lui a apporté le réconfort qui naît d'un travail poursuivi avec passion. Retenu par la maladie en son ermitage provençal, il vivait néanmoins au milieu de la bataille. Sa pensée attentive, son cœur anxieux ne se détachaient pas du drame terrible, au dénouement duquel est lié le sort du monde. Quand il se sentait à peu près valide, il allait dire des vers aux blessés des hôpitaux toulonnais, puis il regagnait le calme logis de La Garde, propice au recueillement. C'est ainsi que germa en son esprit la première idée du *Sacrifice*. Jean Aicard estime que la poésie, écho de l'âme éparse du peuple, doit l'exprimer tout entière, agir sur elle et coopérer, en exaltant son enthousiasme, à la défense de la Patrie. Cette haute conception du rôle de l'écrivain, un chapitre de son dernier volume (1) l'expose très noblement :

Les poètes, naguère encore, dit-il, dédaignaient les sujets généraux, nationaux ; ils ne se souciaient pas, ou paraissaient ne se point soucier, de la pensée collective ; chacun d'eux, et ils sont légion, ne nous contait, le plus souvent, que ses peines personnelles, ses joies et chagrins d'amour, ses mélancolies, ses sensations surtout ; les rimeurs affirmaient que la poésie est un art réservé à une élite orgueilleuse ; et ne pas penser ainsi avec eux, c'était un peu se vouer au dédain des purs esthètes.

Aujourd'hui, tous, nous avons ajouté à notre lyre, selon le mot de Victor Hugo, une corde d'airain. Le mot patrie a repris tout son sens ; les stylistes ne craignent pas de reconnaître que France *rime, sans déshonneur, à* espérance. *Partout où passent la douleur et la mort — hélas! banales pourtant, — il n'y a plus de banalité! Tout se grandit à la hauteur de l'héroïsme de nos défenseurs.*

Telle est la signification de l'ardent et vaste poème où Jean Aicard a versé sa pitié, sa colère et son espoir. Nous l'avons prié de préciser le caractère de cet ouvrage, saisissante synthèse de la guerre, et qui arrive à une heure favorable, puisque, sans l'avoir prévue, l'auteur semble répondre à la note pacifiste du président Wilson... Il ne nous reste qu'à placer sous vos yeux, la lettre de notre éminent collaborateur.

A. B.

A M. Adolphe Brisson, directeur des « Annales ».

Solliès le Vieux (Var), 20 janvier 1917.

Mon cher ami,

Voici la lettre que vous avez bien voulu me demander, pour être publiée dans les *Annales* comme une sorte de préface à mon poème : *Le Sacrifice*.

J'ai toujours pensé, et souvent répété, que la poésie, images, rythmes, élan d'expression, ne devait pas être seulement un art dédaigneux, qui, éloignant des foules ses adeptes, éloigne de lui les foules ; mais que, au contraire, la poésie est dans son rôle essentiel lorsqu'elle exprime les idées et les sentiments de tout un peuple par ses moyens à elle, qui donnent aux mots, rythmés sur le battement des cœurs, une force incomparable.

Cependant, nous avons vu longtemps le

(1) *Des Cris dans la Mêlée*, 1914-1916.

lyrisme ne s'appliquer qu'à faire entendre la plainte personnelle des amoureux déçus, ou se vanter d'une orgueilleuse impassibilité.

Tout à coup, la plus abominable des guerres s'est déchaînée sur le globe... Et aussitôt, en réponse aux férocités de la barbarie allemande, une innombrable protestation a jailli du profond des âmes. Et, dans ce moment-là, l'indignation a fait des poètes. C'est une chose à remarquer que des milliers d'hommes, même parmi les combattants, ont éprouvé le mystérieux besoin de toucher à la grande lyre. Le vent de la mort a passé sur la corde d'airain, qui dormait immobile. On comprenait que le son lyrique, aussi bien, mieux parfois, que le stylet de l'histoire, sait vouer aux justes mépris l'infamie de la force brute, — ou consacrer les héroïsmes du droit.

Cette brusque révélation et cette surprenante transfiguration de la poésie, vous les connaissez bien, vous qui avez fait des *Annales* un lieu d'asile pour tant de poètes, si nombreux que, malgré toute votre bonne volonté, vous ne pouvez les accueillir tous.

Un journal politique ne m'a-t-il pas demandé des articles « d'un mouvement lyrique »!

Donc, en pleine guerre, nous avons besoin de poètes.

Par son essence même, la poésie est l'expression naturelle des idéals de droit, de justice, de charité, de bonté, dont le monde semble d'avoir une révélation nouvelle sous l'éclair des incendies allumés par la torche de la hideuse Bellone allemande, parmi le tumulte des cataclysmes sans nom qui secouent la terre. On dirait que, dans l'ébranlement de tout, les sons ordonnés de « la lyre » ont quelque chose de rassurant et de nécessaire. Au milieu des bruits d'épouvante, les âmes semblent appeler comme les petits enfants le rythme des berceuses qui donnent les bons rêves.

C'est parce que vous croyez comme nous à l'utilité des lyriques que vous allez publier mon poème, bien qu'il vous demande, au foyer des *Annales*, plus de place que vous ne pouvez nous en accorder d'ordinaire.

Le poète a tenté ici ce qui est interdit à l'historien : il a fait parler les choses et les éléments. C'est un des privilèges, une des puissances de la poésie, d'inventer des fictions qui mettent au jour plus de vérité que n'en peuvent exprimer les affirmations abstraites les plus formelles. Aucune épithète ne saurait donner la mesure des sentiments qui soulèvent aujourd'hui l'âme humaine.

En prêtant au vaste univers insensible toute la pensée et tout le sentiment du roseau humain, le poète a cru donner toute leur grandeur réelle à l'indignation et à la pitié qui, aujourd'hui, gonflent le cœur trop étroit des pauvres créatures humaines dressées contre la race sans âme.

JEAN AICARD,
de l'Académie française.

Le Sacrifice comporte trois parties : I. *La Terre s'indigne ;* II. *La Pitié gémit ;* III. *L'Amour triomphe.* Elles paraîtront dans les trois numéros du 11, du 18 et du 25 février.

Les Poètes de la Guerre

ALAN SEEGER

Nous ne saurions témoigner trop de gratitude aux volontaires des pays neutres qui sont venus combattre à nos côtés. L'un d'eux, le jeune poète américain Alan Seeger, mort héroïquement à vingt-huit ans, pendant la bataille de la Somme (4 juillet 1916), vient de recevoir un hommage éclatant et mérité. M. René Besnard l'a loué en termes chaleureux. Mme Segond-Weber et M. Silvain ont dit, sur la scène de la Comédie-Française, quelques-uns de ses vers, que nous sommes heureux de publier. MM. André Rivoire et Nozière sont les fidèles traducteurs de ces poèmes sur lesquels le célèbre critique William Aicher a porté ce jugement :

Je ne prétends pas le comparer à Shelley, à Byron ou à Keats ; mais il était bien de leur école, et aucun d'eux n'eût dédaigné ses dons poétiques. Mais il leur ressemble par son amour du romanesque, par sa vie, et par sa mort prématurée. Depuis son enfance, il a la passion de la beauté. Dès son enfance, il est décidé à écrire des œuvres d'imagination et à les vivre, et, lorsque le destin le jeta dans un cas unique d'histoire, il en saisit l'occasion avec joie. Il savait qu'il jouait aux dés avec la mort. Mais cela même était son idéal. Si la mort gagnait la partie, son idéal couronné, réalisé, était à tout jamais à l'abri des souillures et de l'injure du temps.

Juvenilia est une série de poèmes qu'il allait publier en 1914. C'est l'œuvre d'un homme jeune. Si elle est imparfaite, elle respire la plus grande sincérité. Il n'y a ni pose ni affectation. On y trouve l'amour d'Alan pour les œuvres des grands maîtres. Le jeune Américain reste loyalemant attaché à la longue tradition de la littérature anglaise. Il subit avec plaisir l'influence de ses maîtres et ne recherche pas l'originalité par l'excentricité. Mais, disciple de tous, il n'est vassal d'aucun. Son sujet en est toujours propre, sa vision personnelle, son sentiment si vif de la vie et de sa richesse lui donne une individualité très grande.

Nous devons considérer son œuvre comme un fragment, comme un avant-goût de ce qu'il nous aurait donné si sa vie eût été prolongée.

WILLIAM AICHER.

CHAMPAGNE 1914-1915

Vous qui rirez demain, dans les fêtes heureuses,
A ce vin pétillant, qui fait le teint vermeil
Et d'un flot si doré remplit les coupes creuses
Qu'on a l'illusion de boire du soleil,

Buvez quelquefois, vous, les promeneurs paisibles
Dont le pas lent s'attarde aux chemins sans danger,
A ceux qui, tombés là, sous des coups invisibles,
Vous ont gardé la terre où l'on peut vendanger.

Dans l'ombre ensevelis, un tertre les rappelle...
D'un peu de cendre obscure et froide recouverts,
Ils dorment au coteau sanglant de La Pompelle,
Au milieu des débris et des trous grands ouverts.

Partout aux champs crayeux, cachés d'herbe fleurie,
Ils dorment, à l'entour de la vieille cité
Dressant sa cathédrale insultée et meurtrie
Par les profanateurs jaloux de la Beauté.

Sous les petites croix qui gardent ceux qui meurent,
Ils dorment... Le canon gronde et tonne là-bas...
Ils dorment... Et, la nuit, maintenant, ils demeurent
Indifférents au bruit incessant des combats.

Tous, par milliers, d'un cœur volontaire et tenace,
Sont tombés bravement, pour que ceux qui viendront,
Libres de toute honte et de toute menace,
Puissent vivre leur vie et porter haut leur front.

Flotte au vent le drapeau !... Le reste est périssable...
Pour que ses trois couleurs puissent se déployer,
Ils ont fait de leur sang un fleuve infranchissable,
De leur poitrine offerte un vivant bouclier !...

Ils le savent : chacun la place où son corps tombe !...
C'est tout... Pas même un nom sur le héros qui dort...
Mais les coquelicots rougiront sur sa tombe,
L'automne y suspendra ses lourdes grappes d'or.

Et les gais vendangeurs, la cueillette venue,
Légers sous le fardeau de leurs hottes d'osier,
Salueront, dans le soir, sa mémoire inconnue
D'un de ces vieux refrains qu'on chante à plein gosier !...

Si je pouvais penser, ah ! si je pouvais croire
Qu'un jour j'aurai ma part de leurs nobles destins,
Que mon sang, près du leur, coulera... Quelle gloire !...
Comme eux, après ma mort, j'aurai place aux festins...

A l'heure où l'on sourit de boire à ce qu'on aime,
Où les yeux sont si clairs qu'ils se sentent briller,
Peut-être un peu de mousse éclose de moi-même,
Viendra joyeusement aux lèvres pétiller.

Qui donc s'attristerait, même quand la mort brise
Le rêve le plus tendre et l'espoir le plus cher,
S'il songe qu'une rose, un parfum dans la brise
Naîtront de ce qui fut, en passant, notre chair ?...

Cette ardeur de Beauté qui reste inassouvie,
La tombe la respecte et la Mort nous permet
Le recommencement d'une nouvelle vie
Qui nous métamorphose en tout ce qu'on aimait...

Qu'ils sont nombreux pourtant, qu'ils ont coûté de larmes,
Tous ces jeunes héros si fièrement tombés !...
Leur jeunesse, en sa fleur, les couronnait de charmes,
Et c'est à notre amour qu'ils furent dérobés...

Mais qu'importe les pleurs, les palmes et les gerbes !...
Vous les connaissez mieux, vous, leurs frères lointains,
Compagnons de ces jours atroces et superbes,
Suprêmes confidents de tous ces yeux éteints !...

Plutôt que les honneurs de la foule empressée,
Ce qu'ils réclament, c'est, aux soirs insoucieux,
Dans le bruit des repas de fête, une pensée
Et l'hommage attendri d'un toast silencieux...

Buvez !... Dans le vin d'or où passe un reflet rose
Laissez plus longuement vos lèvres se poser
En pensant qu'ils sont morts où la grappe est éclose,
Et ce sera pour eux comme un pieux baiser.

Traduit par ANDRÉ RIVOIRE.

J'AI UN RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT...

J'ai un rendez-vous avec la Mort — Sur quelque barricade âprement disputée, — Quand le printemps revient avec son ombre frémissante — Et quand l'air est rempli des fleurs du pommier. — J'ai un rendez-vous avec la Mort — Quand le printemps ramène les beaux jours bleus. — Il se peut qu'elle prenne ma main — Et me conduise dans son pays ténébreux — Et ferme mes yeux et éteigne mon souffle. — Il se peut qu'elle passe encore sans m'atteindre. — J'ai un rendez-vous avec la mort — Sur quelque pente d'une colline battue par les balles — Quand le printemps reparaît cette année — Et qu'apparaissent les premières fleurs des prairies.

Dieu sait qu'il vaudrait mieux être au profond — Des oreillers de soie et de duvet parfumé — Où l'Amour palpite dans le plus délicieux sommeil — Où les réveils apaisés sont doux. — Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort — A minuit, dans quelque ville en flammes. — Quand le printemps d'un pas léger revient vers le nord cette année — Et je suis fidèle à ma parole : — Je ne manquerai pas à ce rendez-vous-là.

Traduit par NOZIÈRE.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE MESSAGE WILSON
LA PAIX SANS VICTOIRE

La controverse diplomatique s'est enrichie de deux documents dont l'un, au moins, passera à l'histoire. C'est le message dans lequel le président Wilson revient à la charge et développe toute sa pensée quant aux conditions d'une paix durable. Les démocrates américains comparent le langage présidentiel à celui d'un Monroe ou d'un Washington. Et, en effet, le plus généreux idéalisme s'y fait jour. Les idées que l'hôte de Maison-Blanche exprime avec l'éloquence d'un sentiment sincère sont, en partie, celles précisément que la France ne cesse de proclamer. Et quand il dit qu'une paix durable « a pour base essentielle l'égalité entre les nations grandes et petites, puissantes et faibles », « qu'il n'existe nulle part de droit permettant de transférer les peuples de potentat à potentat, comme s'ils étaient une propriété », quand il ajoute « que les gouvernements ne peuvent tenir leurs pouvoirs que du consentement des peuples », il est dans la pure tradition démocratique. Et la France, l'Angleterre et les puissances alliées ne peuvent que l'applaudir. Mais elles ne sauraient le suivre quand, après avoir très loyalement établi la différence entre leur réponse et celle, négative, des empires coalisés, il propose une paix sans victoire :

« Seule, dit-il, une paisible Europe peut devenir une Europe stable. Il ne doit pas y avoir un équilibre des pouvoirs, mais une coordination des pouvoirs ; non point des rivalités organisées, mais un accord de paix organisée.

» La victoire signifierait une paix imposée au perdant, les conditions du vainqueur imposées au vaincu. Elle serait acceptée avec humiliation, sous l'empire de la nécessité, comme un sacrifice intolérable et laisserait une blessure, un ressentiment amer sur lesquels les conditions de paix seraient en quelque sorte édifiées non d'une façon permanente, mais comme sur le sable mouvant.

» Seule une paix entre égaux peut être durable, c'est-à-dire une paix dont le principe essentiel est l'égalité, et *une participation commune à un bénéfice commun*. L'état d'esprit qui convient, le sentiment de justice entre nations est aussi nécessaire à une paix durable que l'est un règlement équitable de questions controversées de territoires ou de problèmes de races et de nationalités. »

Ne vouloir ni vainqueur ni vaincu, c'est ne faire aucune différence entre l'Allemagne et les puissances qui ont pris les armes pour leur liberté commune, c'est, volontairement ou non, confondre l'assaillant et l'assailli, le bandit et ses victimes. Puis, en bonne logique, comment réaliser la paix que rêve Woodrow Wilson, si elle n'a justement pour fondement des sanctions, des « réparations », des garanties, tant que le militarisme prussien ne sera pas abattu, puisqu'il est la cause unique du grand conflit mondial? Et, s'il n'est pas détruit, comment trouver la force supérieure commune à toutes les nations dont il parle, pour assurer, pour imposer « la paix du monde »?

Le président américain se prononce contre les alliances « dont les complications, dit-il, les entraînent à des rivalités de pouvoir, les enveloppent dans un flot d'intrigues et de compétitions égoïstes au détriment de leurs affaires ». Et il voudrait que tout gouvernement fût établi par le consentement du gouverné ; il demande la liberté des mers, la limitation des armements, « de façon à ce que l'armée et la marine soient simplement les auxiliaires de l'ordre et non plus les instruments de l'agression et de la violence égoïstes ».

Ces différentes propositions, si honorables pour celui qui les fait, demandent des précisions ; mais, de toute manière, la conception de M. Wilson sur la paix « blanche » se heurte à toutes les dernières déclarations des Alliés, à celles de M. Balfour, qui a montré l'impossibilité d'une telle paix, à celles de M. Bonar Law, à celles du président de la République, à celles du tsar lui-même qui, dans un long rescrit au prince Galitzine, le nouveau premier ministre, vient d'affirmer la nécessité de « la lutte jusqu'à la victoire ».

Dans cette proclamation au peuple russe, l'empereur Nicolas rend un émouvant hommage à la Douma et aux Zemstvos, chez lesquelles, déclare-t-il, le gouvernement trouvera « un soutien irremplaçable ». C'est un appel à l'union, dont les derniers événements : l'assassinat du moine Raspoutine, les changements successifs dans le gouvernement qui, en quelques mois, a passé des mains du ministre Sturmer dans celles de M. Trépoff et du prince Galitzine, ne montrent que trop la nécessité.

LES EXCUSES GRECQUES

L'affaire grecque paraît en pleine liquidation. Les Alliés reçoivent satisfaction sur tous les points de leur ultimatum. Les troupes et le matériel concentrés à Larissa s'acheminent progressivement vers le Péloponèse, et leur transport, soigneusement contrôlé, s'achèverait le 8 février. Une partie des vénizelistes, et parmi eux l'ancien maire d'Athènes, qui fut l'objet de sévices odieux, ont été remis en liberté. Le général Callaris, responsable des tueries athéniennes est relevé de son commandement. Enfin, le cabinet Lambros a, le 25 janvier, adressé à tous les représentants des puissances protectrices des excuses formelles pour les massacres qu'il laissa faire ; et celles-ci ont dû être suivies, devant le Zappeïon, d'une réparation solennelle aux drapeaux lâchement insultés le 1er décembre. Et c'était là, sans compter la dissolution prochaine des ligues de réservistes, d'un heureux augure pour l'avenir de l'armée de Salonique, mais aussi la meilleure préface au débat secret qui s'ouvrait ici à la Chambre sur les événements d'Orient.

SUR MER ET SUR TERRE

La mer du Nord a été, dans la soirée du 23 janvier, le théâtre d'un violent combat qui s'est terminé à l'avantage de nos vaillants alliés anglais. Commencé devant Zeebrugge, il se termina le long de la côte hollandaise où le contre-torpilleur allemand *V-69*, gravement atteint dans ses œuvres vives, dut chercher un refuge dans le port de Ymuiden. Les marins anglais se flattent d'avoir donné à l'ennemi une leçon sévère. Pour un de leurs navires torpillé, ils en auraient détruit et coulé plusieurs.

Cet engagement n'est pas le premier, d'ailleurs, depuis la grande bataille du Jutland. Alors que le public croit qu'il ne « se passe rien sur mer », il n'y a pas eu, depuis cette bataille mémorable, moins de sept engagements, dont deux très importants, les 19 août et 26 octobre, et où les deux adversaires se portèrent des coups sensibles, bien que l'Allemagne ait soigneusement caché ses pertes.

Sur terre, les coups de sonde se poursuivent sans interruption tout le long du front. Depuis le commencement de l'année, les reconnaissances n'ont pour ainsi dire pas cessé de la mer du Nord à l'Alsace. Les troupes anglaises se sont montrées particulièrement actives et ont ajouté à leurs derniers succès sur les rives de l'Ancre et devant Lens, une très heureuse attaque contre les tranchées ennemies au sud d'Ypres.

De leur côté, les Allemands ont essayé des coups de main un peu partout : aux Eparges, à Missy, à Berry-au-Bac et devant Verdun, entre Avocourt et le Mort-Homme, où ils ont bien inutilement essayé d'un effet de surprise et n'ont fait qu'essuyer des pertes sanglantes.

LÉON PLÉE.

LE SANG RÉDEMPTEUR (1)

VII

Les événements se bousculaient depuis une semaine. C'est à peine si on pouvait en suivre l'étourdissante succession. La ville de Mulhouse, après avoir été occupée par les troupes françaises, venait d'être reprise par les Allemands, qui avaient exercé les plus rigoureuses représailles contre la population indigène, trop accueillante à « l'ennemi ». Le village de Burzwiller avait été incendié, on avait exécuté sommairement une douzaine de paysans. Les bruits les plus extravagants circulaient, enflés par la renommée. On se racontait, entre autres, sous le manteau, que les rédemptoristes de Riedisheim, ayant caché des soldats français dans les caves de leur couvent, avaient été massacrés.

D'un autre côté, il semblait que les armées de la République fussent partout victorieuses. Leur avance en Lorraine avait fait naître les plus prodigieux espoirs. Des frontières de la Suisse arrivait la nouvelle que le général Pau, à la tête de cinq corps d'armée, préparait à nouveau l'invasion de la Haute-Alsace.

Les Allemands se montraient très nerveux. Comme toujours, devant la menace d'une défaite, ils perdaient leur sang-froid et leur morgue. A Colmar les fonctionnaires et leurs familles préparaient de nouveau leur exode. Les paysans de la vallée, qui revenaient du marché, ne tarissaient pas en anecdotes amusantes. Femmes et enfants d'immigrés remplissaient les rues de leurs lamentations, accablaient les indigènes de prévenances. Par contre, les maris, sombres et hargneux, multipliaient les mesures d'intimidation. Des arrestations d'otages s'opéraient au grand jour, dans l'intention évidente de terroriser la population indigène, qui continuait à garder une attitude de réserve narquoise.

Le doute n'était d'ailleurs pas permis. Le bruit de la bataille dans les Vosges se rapprochait. Bien que les médecins militaires apportassent le plus grand soin à évacuer rapidement les blessés, des habitants de Kaysersberg avaient pu s'approcher de ces derniers et s'entretenir quelques instants avec eux. Il ressortait des récits des Allemands, que les troupes françaises se battaient avec un courage auquel rien ne pouvait résister. Les blessés avaient surtout été frappés des effets merveilleux du canon de campagne, dont les obus exerçaient dans les rangs des kaiserlichs d'épouvantables ravages.

Les Alsaciens constataient avec joie que les allées et venues des soldats se faisaient d'une manière désordonnée. Les mêmes bataillons remontaient vers la montagne et revenaient quelques heures plus tard, sans qu'il semblât qu'ils eussent été au feu. Les mouvements s'exécutaient sans méthode, comme si le haut commandement était affolé par l'avance française. Parfois

(1) Voir *Les Annales* du 24 décembre 1916.

des unités combattantes refluaient vers la petite ville en désordre, presqu'en débandade et, dans les yeux agrandis par la terreur des soldats, on lisait l'accablement de la défaite. En vain les officiers essayaient de réagir. Il y avait plus de rage impuissante que d'assurance dans leur voix, qui restait d'ailleurs cassante.

C'est à peine si les Alsaciens arrivaient à dissimuler leur joie et leur impatience. Malgré le danger qui les menaçait, ils formaient maintenant, dans les rues, des groupes, où, à voix basse, ils échangeaient des propos joyeux. Les fonctionnaires du tribunal et des autres administrations s'étaient déjà enfuis. Seuls ceux de la ligne du tramway restaient à leur poste ; mais on savait qu'ils avaient fait partir leurs familles et leurs meubles pour Colmar.

Franz n'avait cependant pas oublié sa vengeance. Le 15 août, dans l'après-midi, cinq juges du conseil de guerre de Colmar étaient arrivés à Kaysersberg. Ils s'installèrent à la mairie, dans la salle moyenâgeuse du conseil municipal, et Jean fut amené devant eux. Un seul témoin à charge : le lieutenant Sigwald. Les débats eurent lieu à huis-clos. Le gardien de la prison raconta plus tard que Jean avait été aussi crâne que Franz odieux. L'audience se prolongea pendant deux heures environ. Jean fut condamné à la peine de mort. Il devait être fusillé le lendemain à dix heures, dans le jardin de la mairie, au pied de la tour de Barberousse.

Or, dans la matinée du 16, à la première heure, sur une dénonciation de Sigwald, une dizaine de bourgeois de Kaysersberg furent arrêtés et incarcérés dans l'étroit local où Jean attendait sa dernière heure. Par un raffinement de cruauté, les Allemands voulaient que les parents et les amis du condamné assistassent à son agonie. Spiesser fut le premier que les soldats vinrent, baïonnette au canon, cueillir au saut du lit, pour le conduire en prison. En arrivant il s'était jeté au cou de son fils et les deux hommes s'étaient longuement embrassés. Puis la conversation s'était engagée rapide, hachée, comme s'ils avaient hâte de profiter des dernières heures qui leur restaient pour échanger leurs impressions.

SPIESSER. — Ils t'ont condamné?

JEAN. — Je savais qu'ils seraient sans pitié.

SPIESSER. — Sigwald?

JEAN. — Comme toujours, lâche et menteur.

SPIESSER. — T'es-tu défendu?

JEAN. — A quoi bon? J'ai préféré les souffleter de mon attachement à la France.

SPIESSER. — Peut-être eût-il mieux valu gagner du temps?

JEAN. — Non, l'autre m'avait tellement accablé, que toute justification était impossible. Tout, dans l'attitude de mes juges, trahissait leur haine. Ils tenaient un Alsacien, ils étaient bien décidés à ne pas le lâcher.

SPIESSER. — Tu leur as dit?

JEAN. — Que nous n'avions jamais accepté la servitude, que nous restions Français envers et malgré tout, que nous attendions avec impatience notre affranchissement. Je leur ai récité la protestation de Keller à Bordeaux, tu sais, celle que j'apprenais par cœur sur tes genoux? : « Nous considérons comme nuls et non avenus tous actes et traités, vote ou plébiscite, qui consentiraient abandon en faveur de l'étranger de tout ou partie de nos provinces de l'Alsace et de la Lorraine. Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française et nous jurons, tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendants, de le revendiquer éternellement et par toutes les voies, envers et contre tous usurpateurs. »

SPIESSER. — Tu signais par là ton arrêt de mort!

JEAN. — Je le savais. Je serai fusillé à dix heures. Ils ont voulu que l'exécution eût lieu en plein jour. Qui sait s'ils ne t'obligeront pas à y assister?

SPIESSER. — Dans ce cas j'irai prendre place à côté de toi, au poteau.

JEAN. — Non, tu te dois à maman, à Maurice, à Odile. Sois un père pour ma fiancée

SPIESSER. — Je l'ai toujours été, mais je l'aimerai encore davantage, pour deux.

JEAN. — Merci. Je mourrai en criant : « Vive la France! »

La porte de l'étroit local venait de s'ouvrir. Guthmann, Kircher et une demi-douzaine d'autres citoyens de Kaysersberg entrèrent, poussés par les soldats, qui leur donnaient des coups de crosse.

SPIESSER. — Vous aussi, mes amis? Quel crime avez-vous donc commis?

GUTHMANN. — Le même que vous : on nous accuse de trop aimer la France et de trop le laisser voir.

JEAN. — A-t-on des nouvelles précises sur les événements militaires?

GUTHMANN. — Les troupes françaises occupent Anspach et les hauteurs avoisinantes, à ce qu'on prétend. L'artillerie allemande vient de passer au galop dans la direction de Colmar. Des bandes de fuyards, traversent la grand'rue en longeant les maisons. Il semble bien qu'une arrière-garde tient seule encore les abords de Kaysersberg. Des vignerons me racontaient tout à l'heure qu'ils ont vu des éclaireurs français escalader la colline du château pour prendre les Allemands à revers. Bien que les obus éclatent sur la ville et qu'on entende partout siffler les balles, bon nombre de nos concitoyens se sont rendus dans les vignes, pour assister aux dernières péripéties de la bataille.

SPIESSER. — Ah! si nos armées pouvaient arriver à temps! Je suis sûr que Louis a sollicité l'honneur d'entrer le premier dans Kaysersberg.

JEAN. — Père, ne te fais pas d'illusion. Sigwald veille et il ne permettra pas qu'on m'oublie.

GUTHMANN. — Mon pauvre Jean, j'ai appris ta condamnation hier soir. Les Allemands avaient fait placarder les petits billets rouges à tous les coins de rues pour l'annoncer. Jusque très tard dans la nuit j'ai surveillé la porte de mon ami Spiesser, afin que personne ne pût lui apporter la nouvelle. Seule, Sophie était au courant du drame. Elle m'avait promis de garder religieusement le silence.

SPIESSER. — Et elle l'a gardé, quand, voyant ses yeux rougis par les larmes, j'ai tenté de l'interroger. Cath, elle, avait tout deviné et ce matin, quand on vint m'arrêter, la brave femme me dit simplement : « Fais-lui mes adieux, si par hasard je ne devais plus le revoir. » Puis, pour m'éviter une trop grosse surprise, elle ajouta : « Jean a passé hier soir en consei. d= guerre. »

GUTHMANN. — Ah! nos mères et nos femmes, qu'elles sont donc admirables! C'est grâce à elles surtout que l'Alsace-Lorraine est restée française! Et pourtant, combien dur fut leur calvaire! Il est dit qu'elles le graviront sans faiblesse, jusqu'au bout.

JEAN. — Je voudrais bien pouvoir encore embrasser maman. Quand la mort approche, il est si doux de pouvoir reposer sa tête sur la poitrine de celle qui vous a donné son âme avec son lait!

GUTHMANN. — Appelons le gardien, il est de nos amis.

Guthmann cogna vigoureusement contre la porte. Le guichet s'ouvrit lentement, discrètement.

GUTHMANN. — Ne pourriez-vous pas prier Mme Spiesser de venir nous rejoindre un instant?

GROSSHANS. — *(A travers le guichet.)* Je le veux bien. Seulement voilà. A qui m'adresser pour obtenir l'autorisation nécessaire? La sentinelle vient de se sauver.

GUTHMANN. — Mais alors nous sommes libres si vous le voulez?

GROSSHANS. — Pas encore. Si les Allemands revenaient et s'ils trouvaient la porte ouverte, ils nous massacreraient tous, tant que nous sommes. Mieux vaut patienter encore une heure ou deux. On se bat dans la haute ville. Les Prussiens reculent. Tout à l'heure un bataillon vient encore de passer en pleine débandade.

GUTHMANN. — Madame Spiesser pourra-t-elle encore traverser la rue?

GROSSHANS. — Je ne voulais pas vous le dire, mais elle est là avec Mlle Odile et M. Maurice. Depuis un grand quart d'heure je parlemente avec eux. Ils veulent entrer, mais j'hésite à le leur permettre. Les ordres que j'ai reçus sont formels : personne ne doit pénétrer dans la prison.

SPIESSER. — Mais puisque le soldat qui nous gardait a déguerpi. Voyons, Grosshans, on ne refuse rien à un condamné à mort. Jean veut voir sa mère.

GROSSHANS. — Soit, mais vous courez un gros risque.

SPIESSER. — Nous en assumons toute la responsabilité.

Le guichet s'était refermé. Pour tromper la mortelle attente, les prisonniers avaient repris leur conversation à bâtons rompus.

GUTHMANN. — Comment se fait-il, Kircher, qu'on vous ait, vous aussi, confondu avec les protestataires?

KIRCHER. — Ne m'en parlez pas. J'étais

si tranquille, ou plutôt, si je me croyais en parfaite sécurité, ma conscience d'Alsacien se révoltait, plus que jamais, contre mes anciennes défaillances. Vous étiez dans le vrai, vous autres. Mon arrestation en fournit une preuve nouvelle.

GUTHMANN. — Les Allemands se servaient de vous, mon pauvre ami, mais ils vous détestaient autant que les opposants. Il y avait antinomie complète entre leur mentalité et la nôtre.

KIRCHER. — Bien souvent je m'en étais aperçu : mais j'avais honte de le reconnaître.

GUTHMANN. — Et vous nous revenez?

KIRCHER. — De tout cœur, avec enthousiasme. Il me semble renaître à la vie, depuis que je me suis libéré de toutes mes petites habiletés.

GUTHMANN. — Bravo! J'avais si peur que, dans l'Alsace-Lorraine reconquise, la France eût à opérer une discrimination humiliante entre ses enfants inégalement joyeux de la retrouver!

KIRCHER. — Pensez-vous qu'elle me pardonnera mes faiblesses?

SPIESSER. — La France est grande et généreuse. Elle n'oubliera ni la longueur, ni la dureté de notre épreuve et à ceux qui, sans la renier, avaient désespéré de son relèvement, elle ouvrira largement ses bras. Nous sommes là, d'ailleurs, nous qui avons eu la foi jusqu'au bout, pour vous couvrir contre tout injuste soupçon.

JEAN. — On ne reniera pas le témoignage d'un homme qui va mourir. Or, mon oncle, je charge mes amis de déclarer bien haut que, si le père d'Odile n'eut pas toujours l'énergie d'affirmer ouvertement ses sympathies pour la France, il n'en n'avait pas moins pour la Patrie, la vraie, la seule, l'affection la plus tenace.

KIRCHER. — Merci Jean. Ah! que je regrette de n'avoir pas mieux compris les rudes, mais si douces obligations du patriotisme agissant.

En ce moment la clé grinça dans la serrure. D'un bond la porte, comme arrachée de ses gonds par plusieurs mains impatientes, s'ouvrit brusquement. Cath et Odile se précipitèrent dans les bras de Jean. Maurice était resté un peu en arrière, et, de grosses larmes dans les yeux, il contemplait son frère, comme s'il avait voulu graver ineffaçablement dans son souvenir l'image de celui qui allait mourir.

Grosshans se tenait à l'entrée du cachot, ne sachant ce qu'il devait faire et jetant constamment des regards inquiets du côté de la rue.

JEAN. — Eh bien! Maurice, tu oublies de me dire adieu?

MAURICE. — C'est curieux, je ne pensais plus à nous. Depuis que le bruit de la bataille se rapproche, je vis dans un rêve ; les hommes ne sont plus rien. Je ne vois plus qu'Elle, la France, qui s'avance ailée, d'une main tenant le drapeau tricolore et de l'autre, montrant, du bout de l'épée, la cathédrale de Strasbourg aux soldats qui la suivent. Je me sens tout petit, tout misérable, tout tremblant au milieu du grand drame. Que je vive ou que je meure, cela ne signifie plus rien. Il faut du sang, qu'importe si c'est le mien qui doit couler.

CATH. — Toi, mourir, mais pourquoi donc?

MAURICE. — On ne sait jamais. Les sacrifices les plus obscurs ont leur utilité. Notre bon curé nous l'a cent fois répété au catéchisme. L'expiation, la rédemption s'obtiennent surtout par le sang. Vous devez me trouver fou de discourir comme je le fais. Il me semble qu'un autre parle par ma bouche. J'ai la fièvre, mais une fièvre qui m'élève au-dessus de moi-même, qui rend mon corps plus léger et mon esprit plus libre.

L'abbé Bocher venait de pénétrer dans la prison. Il tenait à la main un laissez-passer, que lui avaient délivré les autorités militaires, pour lui permettre d'assister le condamné à ses derniers moments.

L'ABBÉ BOCHER. — Dieu vous garde, mes amis. D'où vient que vous êtes si nombreux dans cet étroit local?

SPIESSER. — Avant de quitter Kaysersberg, les Allemands ont encore voulu se venger sur nous de leurs déboires.

L'ABBÉ BOCHER. — Jean, tu as vaillamment fais ton devoir de bon Alsacien. J'espère que tu sauras mourir en chrétien.

JEAN. — Je mourrai, comme j'ai vécu, Monsieur le curé.

Tous les assistants s'étaient écartés, tandis que l'abbé Bocher et Jean, s'asseyant sur une étroite banquette, continuaient, à voix basse, leur entretien.

Tout à coup Grosshans eur un sursaut.

GROSSHANS. — Le lieutenant Sigwald.

Les yeux hors la tête, le revolver au poing, Franz venait de pénétrer dans la prison.

FRANZ. — Ah! vous voilà tous réunis! J'en suis heureux, car il y aura plus de témoins pour la mort du traître. Jean, tu pensais sans doute éviter le châtiment de tes crimes. Il n'en sera rien. Nos troupes fléchissent, dans quelques instants les Français seront là ; mais auparavant tu mourras de ma main. On a trop longtemps différé ton exécution. Il ne me reste plus qu'à opérer moi-même.

Et tandis que les spectateurs terrorisés du drame reculaient instinctivement, Franz braqua lentement son revolver sur Jean. D'un mouvement rapide, Maurice s'était cependant placé entre son frère et l'officier prussien. Une détonation, et l'enfant tomba, la poitrine trouée. Spiesser et les autres captifs, retrouvant leurs esprits, se précipitèrent sur le meurtrier et le terrassèrent. Cath et Odile s'étaient agenouillées à côté de Maurice, qui respirait avec peine ; mais dont le visage restait souriant.

SPIESSER. — *(A Franz.)* Lâche! Assassin!

FRANZ. — Laissez-moi, ou j'appelle mes hommes!

GROSSHANS. — Tes hommes? Ils sont déjà loin!

FRANZ. — Vous serez tous fusillés.

GUTHMANN. — Par les Français, peut-être?

FRANZ. — Je n'ai fait que mon devoir.

ODILE. — Oui! votre devoir, comme l'entend un peuple de brigands et de pillards, tel que vous l'ont enseigné vos maîtres, les descendants des vieux Germains. Regardez donc ce que vous avez fait, misérable. La grande Allemagne a tout lieu de s'enorgueillir de ce nouveau crime : un enfant qui râle aux pieds de la goule.

FRANZ. — C'était un traître, lui aussi.

SPIESSER. — Non! il a, comme il le devait, aimé la France jusqu'à en mourir. Ah! c'est mon sang qui coule, je souffre, je souffre abominablement ; mais.....

CATH. — Arrête, je ne veux pas, moi, que Maurice nous quitte...

MAURICE. — *(Parlant péniblement.)* Et pourquoi donc, maman?... J'ai mal, mais je suis si heureux! Je savais que je ne vivrais pas longtemps... Pouvais-je espérer une mort plus belle?... Odile, ne m'oublie pas, je t'ai conservé ton Jean... Soyez heureux... Papa, ai-je bien profité de tes leçons?

SPIESSER. — Trop bien, mon pauvre petit!

JEAN. — Maurice, comment te remercier de ton dévouement? Tu m'as sauvé la vie.

MAURICE. — Je ne pouvais pas me battre... J'ai donné un soldat à la France.

JEAN. — Ah oui! et un soldat qui te vengera.

MAURICE. — Monsieur le curé, irai-je au ciel?...

L'ABBÉ BOCHER. — Sois tranquille, mon enfant. Je vois s'avancer vers toi les longues théories des anges, des vierges et des martyrs, qui te conduiront jusqu'au trône de l'Agneau. Le martyr est celui qui meurt dans l'exercice héroïque d'une vertu. Tu as aimé la France et chéri ton frère jusqu'à te sacrifier. Or, le sang répandu ainsi volontairement est rédempteur de nos fautes et de celles de notre pays. Tu es une des victimes les plus innocentes de cette rédemption. Dieu exaucera toutes tes prières...

MAURICE. — ...Oh! alors... je lui demande.. la victoire pour les nôtres.

Et tandis que l'enfant parlait de la sorte, arrivaient par le couloir, en rafales, les bruits de la bataille. On tiraillait dans les rues. Tout à coup une joyeuse sonnerie de clairon se fit entendre, en même temps que de brefs commandements donnés en français.

Maurice semblait maintenant ne plus prêter d'attention qu'à la fusillade toute proche. Tout à coup un sourire passa sur ses lèvres exsangues. Là, sous la porte de la prison, venait d'apparaître un jeune capitaine de chasseurs, dont le regard, où se lisait la surprise et l'anxiété, essayait de démêler les péripéties du drame, dont le dernier tableau se présentait brusquement à sa vue.

MAURICE. — Louis... Je t'attendais pour mourir...

LOUIS. — On m'avait dit que vous étiez tous réunis ici, en prison, est-ce que j'arrive trop tard?

MAURICE. — Pour les autres... non..., pour moi... peut-être... mais... cela importe peu.

LOUIS. — Où est le meurtrier?

GUTHMANN. — Le voici.

LOUIS. — Le misérable! qu'on l'emmène au jardin et qu'on le colle au mur!

Franz. — *(A genoux.)* Grâce!

Louis. — On fait grâce à un soldat qui se bat courageusement contre d'autres soldats. On ne pardonne pas à un criminel qui tue des enfants.

Pendant que les soldats français, qui avaient suivi leur chef, emmenaient l'Allemand effondré, Louis s'était jeté sur Maurice qu'il tenait longuement embrassé.

Maurice. — Puisque tu es là... c'est la victoire... Maintenant je peux m'en aller... J'ai vu ce que je voulais voir... Frère... une dernière prière... Où est le drapeau?

Louis s'était rapidement levé et d'un bond il s'était précipité dans la rue.

Maurice. — Papa,... maman,... adieu... Ne me pleurez pas... Je vous assure qu'il n'est pas difficile... de mourir,... surtout pour Elle...

Louis venait de revenir, accompagné par le porte-fanion de son bataillon.

Louis. — Tiens, petit, voilà le drapeau. Il va te saluer comme un soldat tombé au champ d'honneur.

Maurice. — Oh! non... Approche-le seulement de mes lèvres... Là... couche-le... encore... sur ma poitrine... Bien... Il ne réchauffe... Ça ne fait rien... n'est-ce pas?... que mon sang le tache... C'est du sang français... L'Alsace elle aussi... est française maintenant... et pour toujours.

Une écume rose remonta sur les lèvres de l'enfant qui expira, en apparence sans souffrir.

Tous les assistants s'étaient agenouillés autour du corps du petit martyr. Et la voix grave de l'abbé Bocher se fit brusquement entendre, comme pour tirer, de cette scène tragique, les puissantes leçons qui s'en dégageaient.

L'abbé Bocher. — Oui, l'Alsace et la Lorraine sont françaises pour toujours. Le droit, indignement violé il y a quarante-quatre ans, prend sa revanche. La justice triomphe; mais si sa victoire est si éclatante, c'est parce que les exilés n'avaient jamais désespéré de l'avenir, et, qu'à l'heure de la délivrance, il s'est trouvé, il se trouvera encore, pour payer la rançon sanglante de leur pays, de braves enfants, comme notre petit Maurice.

Abbé WETTERLÉ.

— FIN —

REVUE FINANCIÈRE

Vendredi, 26 janvier 1917.

Banque de France

Le compte rendu des opérations de la Banque de France pour l'exercice 1916 présenté à la récente assemblée générale fait ressortir une notable progression des opérations correspondant à la reprise des affaires.

Cette progression est très sensible. C'est ainsi que les présentations à l'escompte se sont élevées en 1916 à 6,548 millions contre 2,824 millions en 1915; la moyenne du portefeuille d'effets non échus a passé de 264 à 447 millions. Le portefeuille d'effets moratoriés a enregistré une nouvelle réduction de 500 millions environ, se trouvant ainsi ramené à 1,310 millions, après avoir atteint, en 1914, le maximum de 4,476 millions.

Le compte rendu mentionne un chiffre qui permet de se rendre compte des efforts considérables faits par la Banque pour maintenir les changes principaux à un niveau à peu près constant.

La Banque a livré à l'industrie et au commerce français, plus de 3 milliards et demi de change, dont la plus grosse part vendue pour compte du Trésor, l'entremise de la Banque demeurant, comme on sait, entièrement gratuite.

Le rôle commercial de la Banque a été, du reste, largement débordé par son rôle d'auxiliaire de la Défense nationale et du Crédit public.

Elle s'est notamment attachée à augmenter ses entrées d'or qui ont dépassé depuis le début de la guerre 2 milliards et ont représenté pour l'exercice 1916 près de 500 millions. Son encaisse-or atteignait ainsi, à la fin de l'exercice, 5,082 millions dont plus de 1,500 millions, déposés à l'étranger, contribuent puissamment au maintien de notre crédit et à la défense du change français.

Mais ce n'est là qu'une des formes du concours apporté à l'Etat par la Banque de France. Plus du tiers du produit du deuxième Emprunt de la Défense nationale a été recueilli gratuitement par son intermédiaire. Le montant des Bons et des Obligations de la Défense nationale, souscrits par ses soins en 1916, a été de 3,705 millions, portant à six milliards le total des titres de ces deux dernières catégories placés gratuitement par la Banque depuis le début de la guerre.

Les avances temporaires à l'Etat s'élevaient en fin d'exercice à 7,400 millions.

Il est superflu d'insister sur l'éloquence de ces chiffres qui font ressortir le rôle capital de la Banque de France dans l'organisation financière du pays. Elle a été l'instrument et le soutien du crédit national en même temps que le pivot de la défense financière. Elle a mérité, à ces divers égards, la reconnaissance de la France et des alliés.

L'activité de la **Bourse** tend à se déplacer et à se porter progressivement vers certains compartiments qui avaient été jusqu'à présent trop négligés.

C'est ainsi que les valeurs de guerre et les valeurs russes, après l'étape brillante parcourue, accaparent moins exclusivement l'attention qui paraît devoir se porter en particulier sur les Chemins de fer français et sur les actions des Etablissements de crédit.

D'une part, l'éventualité d'un relèvement des tarifs de transport agit sur la cote des **Chemins français.**

D'autre part, la Bourse paraît s'apercevoir qu'il serait peut-être temps d'envisager le parti que les Banques retireront, dans un avenir qui n'apparaît plus comme très éloigné, de la poussée économique qui suivra la guerre.

Nos **Rentes 3 0/0 et 5 0/0**, toujours très recherchées, manifestent de fermes dispositions.

Parmi les fonds étrangers, les **Emprunts Boliviens**, que nous avons signalés la semaine dernière, sont: le 5 0/0 1910 à 385 francs, le 5 0/0 1913 à 365 francs. Ces deux emprunts ont des garanties analogues et mêmes conditions d'intérêts et d'amortissement. La situation financière de la Bolivie doit amener sur ces titres une plus-value pleinement justifiée.

Crédit Mobilier Français

Les actions du Crédit Mobilier ont donné lieu, dans la dernière semaine, à un courant de négociations plus suivi. Elles restent à 342 francs, ne regagnant encore qu'une partie du coupon qui vient d'être détaché.

Ce cours représente-t-il la valeur du titre, ou bien lui est-il inférieur? Il est permis de dire, croyons-nous, que cette valeur est plus élevée. Qu'on se reporte au bilan présenté à l'assemblée des actionnaires du 14 décembre dernier et l'on verra que la situation du Crédit Mobilier autorise à penser, sans sortir d'une prudente appréciation, que les prix actuels sont susceptibles d'un mouvement de reprise assez sensible.

La Réquisition du Cuivre en Angleterre

Le Gouvernement anglais vient de décider qu'à l'avenir le commerce du cuivre en dehors du Royaume-Uni ne pourra être exercé par un sujet anglais, sauf autorisation spéciale du ministre des Munitions. En outre, le cuivre en stock vient d'être réquisitionné. Tous les détenteurs de cuivre doivent le remettre immédiatement au Gouvernement, et les vendeurs et affineurs sont tenus d'établir mensuellement un inventaire de leur stock.

Le prix de réquisition sera fixé d'après les cours pratiqués à la Bourse pendant la deuxième quinzaine de décembre 1916. Les livraisons à terme bénéficieront d'une majoration de 10 sh. par tonne sur le contrat d'origine.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Bons de la Défense nationale.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONNAU

LES·ANNALES



DANS LA CITADELLE DE VERDUN

PAR FRANÇOIS FLAMENG

11 Février 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1755. — 11 FÉVRIER 1917

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE .... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT GEORGES·PARIS



NOS COLLABORATEURS : M. JEAN AICARD DANS SA MAISON DE LA GARDE (VAR)

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

LE LOGIS et la Maison des Champs

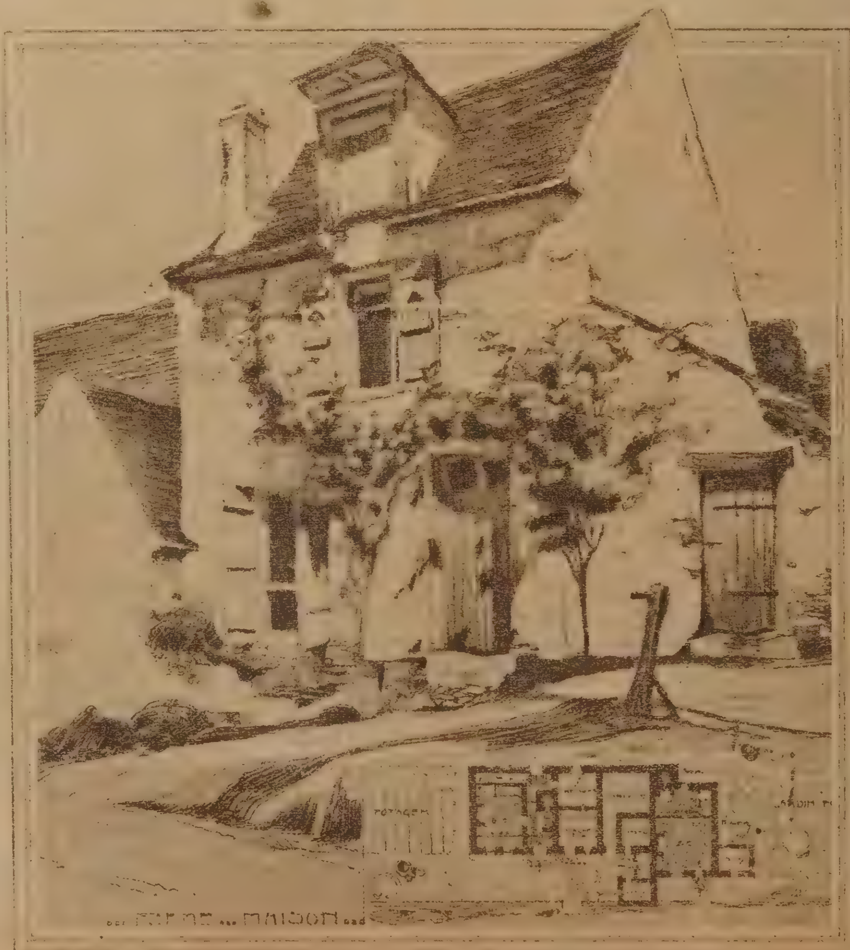
La paix, si lointaine soit-elle encore, reviendra bien un jour. Il faudra réparer les ruines accumulées par le canon des nouveaux barbares, reconstruire des villes entières, les églises et surtout nos villages : ces charmantes maisons des champs si cordiales, si accueillantes, et qui, dans la modestie de leurs lignes, possèdent une intime, une réelle beauté.

Jamais elles ne nous avaient paru aussi pittoresques, aussi expressives. Et il serait impardonnable de ne pas rebâtir les milliers de logis que la mitraille ennemie a détruits pierre par pierre ou anéantis d'un seul coup, dans leur fleur provinciale, entière, complète.

Il ne faut pas que le spéculateur puisse élever à leur place des maisons dépouillées de tout style pittoresque, de toute grâce non seulement, mais complètement étrangères au terroir. Les récentes expositions des Tuileries nous ont montré jusqu'où iraient le « dépaysement », la profanation. Il importe de parer au plus vite à ce danger, de guider le campagnard, le petit artisan, obligés de se refaire un toit. Peut-être même faudrait-il aller dans cette voie plus loin encore. En tout cas, l'exposition d'architecture régionale qui s'ouvrait ces jours derniers à la Galerie Goupil, rue de la Ville-l'Evêque, sous les auspices de MM. Revault, député de la Meuse, Paul Léon, Jacques Hermant, Léandre Vaillat, Charles Risler, Auburtin, Paul André, etc., apporte-t-elle à cette tâche éminemment nationale une contribution superbe et en quelque sorte décisive. A côté de dessins et de toiles dans lesquels Jules Breton, François Flameng, Hoffbaüer, Frédéric Régamey, Hansi, Le Sidaner, Adrien Demont, Fernand Piet, P.-E. Collin, Duvent, Louis Bonnier, le Belge Gilsoul et les frères Aimé et Louis Duthoit fixèrent avec une émotion prenante des sites qu'ils chérissaient ou dont ils admiraient simplement le pittoresque, figure toute une œuvre documentaire demandée dès l'année dernière par le très érudit, très avisé directeur des Monuments historiques à l'un de ses architectes, André Ventre, et où ce dernier a fort habilement dégagé la caractéristique des habitations des provinces envahies : Flandre, Artois, Picardie, Champagne, Lorraine, Alsace. En dépit de difficultés énormes, ce maître en a précisé les traits essentiels dans une longue suite de documents aussi largement traités que fidèles, et dans lesquels le géométral cède heureusement le pas à la perspective. Voici les basses maisons de la Flandre, avec leurs toitures de chaume, leurs auvents, leurs « pannes » de tuile rouge, leurs fenêtres en largeur, à petits carreaux, à volets verts comme les prés qui les entourent, leurs murailles peintes ainsi que des barques, ainsi qu'elles badigeonnées à la hauteur du sol d'une épaisse couche de coaltar ou de goudron. Voici, dans ce même pays de Wallon-Cappel, l'habitation bourgeoise, plus haute, plus cossue, mais attrayante aussi et de même famille. Voici, avec son même toit de tuiles et de chaume, sa même peinture, sa même bande goudronnée, son puits largement encapuché, sa cousine de Picardie.


Habitation avec ferme, à Girecourt (Vosges).


Dans les Flandres : Maison à Wallon-Cappel (Nord).


Ile-de-France : Ferme et maison à Epieds (Aisne).
(Archives des Monuments historiques.)

Dans l'Ile-de-France, l'habitation se transforme. Style et matériaux, tout change. Elle est de belle pierre blanche. Les toits sont à pans coupés, les pignons dentelés rappellent, comme dans les logis agricoles de Chaudun, l'architecture espagnole, et c'est assez dire leur caractère aimable et séduisant.

Les conditions de climat, le sous-sol, le caractère des habitants influent très naturellement sur le logis. Et la maison champenoise, sur un sol crayeux friable, est forcément basse. Sa face crépie à la chaux s'élève de quelques mètres seulement au-dessus de son remblai de pierre. Comme à Cheminon, elle est du dernier pittoresque avec sa grande ouverture carrée, ses baies de fenêtres toutes fleuries. L'habitation meusienne, autrement solide et bâtie jusqu'au premier étage en bonne pierre, ne lui cède en rien. Sa large porte à plein cintre s'ouvre à la moisson comme un arc de triomphe. Le granit bleu de la maison vosgienne s'agrémente d'arcs à claveaux; les murailles trapues, la toiture faite parfois de lave, peuvent supporter les plus lourdes charges de neige. Quel changement avec le clair logis alsacien et ses étages superposés, ses toitures à pente vive, ses galeries où sèche la dernière récolte de tabac, ses cheminées où médite la cigogne ! Pittoresque, confortable et grâce souriante, tout y est réuni. On cherche à travers ses murailles à croisillons de bois « la grande pièce familiale », la « *stube* classique et légendaire », comme le dit Charles Risler ; on croit y voir et l'ami Fritz et la gentille Suzel.

Partout, à Souchtery, à Cheminon, à Epieds, à Raucourt, à Sermaize, à Walhuon, à Maurupt, à Pargny, à Girecourt, le crayon d'André Ventre a fait une ample et caractéristique moisson. Celle des frères Duthoit, pour être plus ancienne, ne porte pas moins, et il faut espérer qu'elles profiteront l'une et l'autre. Il faut, comme M. Léandre Vaillat le montre dans une savoureuse préface, comme l'a demandé aussi M. Salomon Reinach dans une conférence des plus substantielles, laisser à la maison que l'on reconstruira sa forme traditionnelle, sa grâce régionale, et telle que les siècles l'ont faite, telle que nos ancêtres l'ont voulue, l'ont édifiée, l'ont aimée. Il faut que ses anciens maîtres la reconnaissent, qu'elle ne soit pas pour eux une étrangère.

LÉON PLÉE.

Notes de la Semaine



Calomniez!... Calomniez!...

Il vient de se fonder une ligue nouvelle. Elle groupe des noms illustres et honorables. Paul Deschanel, le général Florentin, grand chancelier, la président. Parmi les membres figurent des savants, Paul Painlevé, Appell, Edouard Perrier, Charles Richet, Flammarion, Louis Renault ; des philosophes et des professeurs, Emile Boutroux, Bergson, Ferdinand Buisson, Ed. Petit, Séailles, Mabilleau, Joly ; des hommes d'Eglise, Mgr Herscher, Mgr Lacroix ; des hommes politiques, Bienvenu-Martin, Ch. Benoist, Godart, Hennessy, Cruppi; des hommes de loi, Fernand Monier Henri-Robert, Busson-Billault, Pacton, Paisant, Vidal de Saint-Urbain, Hébrard de Villeneuve, Boivin-Champeaux et le général Malleterre, et Georges Lecomte. Ces personnages diffèrent d'opinion sur quantité de matières ; ils ont consenti toutefois à s'unir dans la poursuite d'un même but ; ils déclarent la guerre à la calomnie. Je vous vois sourire et je vous sens incrédule... Abolir la méchanceté humaine!... Espérance illusoire! Comment un tel projet a-t-il pu naître en un esprit raisonnable! La haine effectivement ne mourra point. Mais il n'est pas impossible d'en atténuer les effets, non de la réduire au silence, mais de la rendre moins meurtrière. Il faut surtout l'empêcher d'user impunément de l'arme empoisonnée du mensonge.

Vous n'empêcherez jamais la médisance de s'exercer. Elle alimente les conversations mondaines et leur donne du piquant. Malheur à votre réputation, si vous quittez trop vite un salon où vous comptez des ennemis, de faux amis et même, hélas! des amis véritables! L'entretien se poursuit et souvent il arrive que vous en faites les frais. Un mot ambigu vous égratigne... Ce n'est qu'une bagatelle, une insinuation, une question posée. Prenez garde, pourtant... A cette question, il est maladroitement ou perfidement répondu. Il y a des façons cruelles de défendre les gens, et des plaidoyers plus venimeux que des réquisitoires. La rumeur semée chemine, s'enfle, grossit et tonne. Je ne récrirai pas l'immortel couplet de Basile : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose... » Ces épigrammes « parlées » causent de cuisantes blessures ; si celles-ci ne sont pas promptement cicatrisées, le temps les aggrave, en laissant planer sur la victime un soupçon injurieux.

« Un tel? Ah oui! des bruits fâcheux ont couru sur son compte... *Il paraît que...* » Formule terrible que celle-là! *Il paraît que...* C'est-à-dire je n'affirme pas, je n'accuse pas, je ne précise pas, je répète ce qui se murmure. Est-ce vrai?... Hum!... *Il n'y a pas de fumée sans feu...* Désormais, un doute existe qui ne se dissipe plus. Et c'est ainsi que, bien souvent, sans griefs positifs, et n'ayant pour fondement que des bruits malveillants et vagues, se créent les mauvaises réputations.

La calomnie *écrite* est plus pernicieuse. Elle franchit le cercle étroit des relations personnelles ; elle pénètre au sein de la foule et livre le malheureux qu'elle atteint à l'affront et à l'insulte ; elle le déshonore solennellement ; parfois, elle soulève contre lui de sanguinaires fureurs. Ces violences caractérisent les époques révolutionnaires. L'émeute déchaînée ne réfléchit pas ; elle obéit à d'aveugles impulsions; elle frappe; elle tue. Combien d'innocents Fouquier-Tinville a-t-il envoyés à l'échafaud ! Combien de rancunes particulières s'assouvissent-elles, sous couleur de servir le bien public! *Le Père Duchesne* et *le Cri du Peuple* furent les pourvoyeurs de la guillotine... Aux heures calmes, la calomnie n'alimente que la guillotine « sèche » qui, non moins barbare que l'autre, inflige des supplices lents et sans fin... Elle a pour instrument la presse de chantage et de scandale, dont les plus beaux spécimens fleurissent au cours des campagnes électorales. Ce qu'il s'élabore d'inventions malfaisantes en ces louches officines ne saurait s'imaginer. Les candidats se lancent mutuellement de la boue au visage et en demeurent un peu salis. Assurément ces outrages s'affaiblissent par le manque de mesure, s'atténuent par l'habitude. Il n'en est pas moins désagréable de les subir. Des gens considérables fuient la politique afin de n'y pas être exposés. Ils préfèrent l'égoïsme d'une vie tranquille aux tourments d'une existence éclaboussée et bouleversée. Peut-être se jetteraient-ils dans la bagarre, s'ils avaient quelque chance d'obtenir le châtiment de l'insulteur. Mais la loi leur refuse tout secours. Elle ne punit pas la calomnie et punit seulement la diffamation ; elle ne cherche pas à établir l'exactitude ou la fausseté des faits articulés contre le plaignant ; elle ne vise que la divulgation de ces faits ; elle ne veut pas aller au fond des choses. De telle sorte que la condamnation du diffamateur ne prouve rien, puisqu'il peut persévérer dans son attitude et continuer à prétendre *qu'il a dit la vérité...*

Voilà les abus que dénonce la ligue. Elle demande une revision du code, en ce qui concerne les droits et les devoirs des journaux ; elle prétend terrasser les calomniateurs professionnels ; elle réclame des sanctions. Elle a chargé un député, M. André Hesse, de porter à la tribune de la Chambre les vœux que son délégué général, M. Jean Finot, vient de soumettre aux lecteurs de *la Revue.*

« Les tribunaux, écrit-il, assurent à chaque Français la sécurité de sa fortune matérielle ; mais ils ne protègent pas sa propriété morale... Si la nation n'est pas arrêtée sur cette pente dangereuse, nous risquons fort de voir l'honneur de la France gravement compromis par ces infamies en sursis d'appel. »

Les mesures proposées gêneront les délateurs de mauvaise foi ; elles donneront plus de force aux journalistes indépendants et loyaux.

LE BONHOMME CHRYSALE

PAGES OUBLIÉES

Puisque la suppression de la calomnie est à l'ordre du jour, reproduisons ces lignes vives et charmantes, publiées en 1913 par Jules Claretie et qui gardent leur intérêt d'actualité.:

MONSIEUR ET MADAME « ON »

On ? Qui est cet *on*, et *on* n'est-il pas l'auteur de tous les bruits, le colporteur de toutes les méchancetés, le petit cousin de l'illustre Basile ? *On* est, en terme de grammaire, un pronom personnel indéfini, et dans la vie un être insaisissable et généralement nuisible, commis voyageur en personnalités. D'où vient ce bruit « rasant la terre » et que recueille la méchanceté des mauvaises gens ou la niaiserie des sots ? *On* ne sait pas, comme dit la chanson. Mais c'est *on*, cet être de raison (le mot est ironique), c'est cet éternel *on*, ce *on* dont nous retrouvons l'influence partout et que nous ne pouvons saisir nulle part, qui a déchaîné le vent et soufflé la tempête.

On a dit ceci, *on* a affirmé cela. *On* est certain, *on* jurerait sur sa parole. Il a donc une parole, *on* ? Il paraît que l'étymologie du mot serait une contraction du mot *homme*. *On dit*, lisez : *homme dit*. *On m'assure* équivaut à : *homme assure*. Je ne sais pas si ce calembour est une vérité, mais je l'ai lu nettement affirmé quelque part.

On n'aurait donc qu'un sexe, et ce grand policier ne serait qu'un portier à la dent aiguë. Il a rudement exercé son sacerdoce et fait son office. *On* a terriblement abusé du *on*.

— *On* m'annonce... *On* m'a confié sous le sceau du secret... *On* m'a averti en confidence... *On* m'a dit en me faisant jurer de ne point le redire...

Ce misérable *on* est partout tapi, calomniateur ubiquiste, et rend la vie quotidienne insupportable. A plus forte raison empoisonne-t-il la vie politique, et il faut avoir plus de courage pour servir son pays dans un poste d'homme d'Etat que pour le défendre à la frontière. Les balles du moins ne salissent pas.

Mais quoi ! jamais monsieur *On*, qui a moins d'esprit que ce juge suprême monsieur Tout-le-Monde, non jamais monsieur *On*, comme l'appelait Thomas Corneille, n'a réussi à salir quelqu'un, et il en est toujours pour sa courte honte. *On* se moque de monsieur *On*. Monsieur *On* ne compte pas.

Et comment s'y prend-il pour nuire ou essayer de nuire ? Il est très malin, monsieur *On*. Il ne parle pas, il laisse entendre. On l'interroge. Il ne répond point. Il lève les bras au ciel, il hausse les épaules. Il en dit plus long par son silence que s'il calomniait à pleine bouche.

Dans certaine comédie de Scribe, je trouve une scène qui explique comment naît par le silence même une médisance. Certain personnage qui espère d'un ministre une place également convoitée par un autre, répond avec une habileté perfide — en ne répondant pas — aux questions que lui adresse l'Excellence. Le ministre veut être renseigné sur le candidat dont on lui a parlé, et il s'adresse, sans le savoir, à son concurrent :

« Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable, un homme de talent ?... »

Et le concurrent de répondre à peu près comme le berger Agnelet lorsque l'avocat Patelin lui réclame le prix de sa plaidoirie : *Bée!* fait Agnelet. *Eh! eh!* dit le calomniateur à demi muet.

« Jouit-il, continue le ministre, de quelque estime, de quelque considération ?...

— Eh! eh!

— C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes ?

— Eh! eh!»

Ce *Eh! eh!* répond à tout. Il est plein de réticences, comme les *on dit* sont gros de perfidies. Et le ministre de la comédie remercie celui qui le renseigne :

« Vous mettez à répondre une discrétion et une délicatesse que j'apprécie. »

Le rival du candidat a mis en effet sa conscience en repos. Il n'a pas prononcé une parole. Il a donné à entendre. Sa grimace et sa pantomime équivalent à des réponses. Et quelles réponses !

Il se félicite lui-même en ce monologue et se frotte les mains :

« Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe ; ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival ! un concurrent ! C'est de bonne et légitime défense...Chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille. Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration, vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable ! il faut de la justice... Chacun son tour ! »

Dans le feuilleton qu'il consacrait à la comédie de Scribe, Théophile Gautier déclarait que l'auteur de *La Calomnie* n'avait ni style ni grammaire et le renvoyait aux petits théâtres. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a une ironie charmante dans cette étude qui atteint le plus loyal des hommes et qui a pour premier auteur (Scribe connaît le théâtre) un garçon de l'établissement de bains. Tout vient d'en bas.

Le calomniateur ignore tout. *On* lui a dit... Qui lui a dit ? *On* ne sait pas..

Les légendes, comme certains légumes, naissent et poussent dans le fumier...

JULES CLARETIE.

»»»✻«««

Sur le même sujet, Victor Hugo a composé ce court poème, — un chef-d'œuvre :

LE MOT

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites.
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdites,
Tout, la haine et le deuil! Et ne m'objectez pas
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.

Ecoutez bien ceci:

Tête à tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux
De vos amis de cœur, ou si vous l'aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce mot que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre,
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre;
Tenez, il est dehors! Il connaît son chemin;
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle;
Au besoin, il prendrait des ailes comme l'aigle!
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera;
Il suit le quai, franchit la place, *et cætera*,
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive, et railleur, regardant l'homme en face,
Dit: « Me voilà! Je sors de la bouche d'un tel. »

Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

VICTOR HUGO.

Les Lettres de la Cousine

Un Noir

Ma chère cousine,

Je vais vous proposer de retirer de notre vocabulaire un mot qui sonne comme une insulte au nez des braves soldats se battant pour la France, et qui offense leur dignité en ce qu'elle a de plus touchant.

Vous doutiez-vous que l'épithète de *nègre* fût la plus grave injure que l'on pût lancer à la tête de ces bons noirs aux cheveux de laine frisée, dont le sourire est une lumière, et qui viennent de prouver que sous leurs peaux d'ébène courait un sang toujours prêt à couler pour la France ?... Ils accourent vers la mère patrie comme de beaux enfants pleins de courage..., et puis leurs illusions tombent vite en constatant qu'on les traite en phénomènes et aussi en parias...Ce ne sont pas des frères qu'ils trouvent dans cette métropole dont leur imaginations a tant de fois rêvé, mais des badauds amusés du spectacle qu'ils donnent, et toujours prêts à la moquerie.

On ne saurait croire combien ces âmes ingénues de coloniaux se ferment douloureusement, lorsque, après avoir offert leur dévouement aux hommes qu'ils croient d'une essence supérieure, ils s'aperçoivent que ces blancs les méprisent et ne cherchent qu'à les ridiculiser. Il y a là quelque chose d'incompréhensible pour eux, ils en sentent l'injure jusqu'aux larmes, et c'est ainsi que l'on a éloigné de France bien des cœurs qui ne demandaient qu'à se rendre.

L'indigène éprouve une sorte de respect et d'admiration sacrés pour ce qui vient de France ; mais dès l'instant que sa bonne volonté se trouve bafouée ou méconnue, il ne ressent plus que de la haine pour le demi-dieu qui s'est fait bourreau... Et d'abord, on oublie trop que les créoles sont de purs Français seulement un peu dorés par le soleil et souvent d'une intelligence supérieure; et que les autres..., les hommes aux tons d'ambre ou de cuivre : les Kabyles, les Annamites, les Malgaches, les Marocains, les noirs aux dents blanches, ont leurs rites, leurs croyances, leurs belles chimères, leurs pieuses légendes, leur soleil de feu, leur manière d'aimer..., et que c'est attenter à la dignité humaine que de ruiner d'un coup leur idéal.

Ces exotiques reflètent dans leurs bons yeux quelque chose de mystérieux et d'enfantin qu'ils tiennent de la nature; ils ont appris le rêve sous leurs cieux brûlants, mais l'instinct les domine, ils sont sous le joug de cet instinct puissant et primitif qu'aucune civilisation ne refrène, et quand une passion éclate, elle se déchaîne telle une tempête sur l'océan... Par la douceur, on obtient de ces êtres patients et crédules à peu près tout ce qu'on veut; si on a le malheur de leur marquer qu'ils sont d'une autre race, on fait d'eux des ennemis blessés et farouches, tout prêts à se retourner contre le maître qu'ils avaient choisi.

Si vous en voulez une preuve, lisez cette lettre, écrite avec une éloquence singulière

Malgré la véhémente protestation qu'elle contient, on y sent passer un grand frisson d'amour..., d'un pauvre amour tendre, profond et terriblement déçu :

« *Batterie de Larraque.* — Chère cousine de France, j'ai été profondément touché dernièrement par l'œuvre que vous allez accomplir pour faire aimer mon pays, et « nos autres Frances », comme vous les appelez. Avant d'aller plus loin, je vais vous dire qui je suis et de quel pays je suis.

» Je ne suis qu'un pauvre marin, né à Saint-Pierre de la Martinique, sans trop d'instruction, car, depuis l'âge de sept ans, je voyage sur la mer dans nos colonies, et je puis vous parler de la façon que certains Français nous considèrent en France. Comme vous dites, chère cousine, la France ne connaît pas bien ses colonies et ne les aime pas. Et moi, quel pays aimerais-je plus que la France!

» Depuis le jour où mes yeux ont vu le jour, je n'ai devant moi que les trois couleurs françaises, je n'ai entendu parler que de la France. J'aimais la France, mais je ne croyais pas qu'en France nous étions si mal connus et si mal traités. Pour nous, chère cousine, il n'y a rien de plus blessant que tous les surnoms que l'on nous donne en France. L'un nous appelle des négros, l'autre des bamboulas, un autre des mal blanchis, ou bien encore des chocolats Menier. Et tout cela, ce qui est vexant, par des gens très bien. Et dans les plus grandes villes de France, telles que Paris, Marseille, Bordeaux, Le Havre, Saint-Nazaire, Nantes... Quand un nègre passe dans une des rues de ces villes, on nous regarde comme une bête curieuse, quand on ne nous dit pas des sottises.

» Après avoir été élevé dans tout ce qu'il y a de plus français, en 1909 je fus appelé dans la marine pour accomplir mon service militaire à Toulon, ce dont je me trouvais très heureux. Je fus versé dans les apprentis fusiliers de Lorient pour suivre les cours de cette spécialité. Etant au cours je me trouvais dans une équipe de gymnastique qui devait aller à un concours à Saint-Quentin. Après trois mois d'entraînement, au moment de partir pour le concours on me fit sortir des rangs, à cause de ma couleur qui n'allait pas avec celle de mes camarades.

» En 1910, lorsque pour la première fois on fit venir les fusiliers à Paris pour la revue du 14 Juillet, je me trouvais seul créole dans le bataillon. A moi seul j'attirais tous les regards des Parisiens qui ne savaient plus comment m'appeler. De les entendre je me demandais s'ils me prenaient pour une bête féroce, ou un sauvage que l'on promenait dans les rues pour les amuser... Vous voyez, chère cousine, que dans la capitale, où il y a tant de nègres, les Parisiens ne les connaissent pas bien encore.

» Au bataillon des fusiliers, d'où je sortais le deuxième, après onze mois de cours, avec mon brevet et un diplôme d'athlète, le capitaine Georges Hébert me demanda de rester moniteur de gymnastique... Après qu'il en eut fait la demande au capitaine de frégate, celui-ci lui dit : « Je ne tiens pas à » à ce qu'on garde des créoles comme ins- » tructeurs au bataillon. »

» Voilà, chère cousine, comment l'on nous traite, les gens des autres Frances, et ce qui est plus triste, comme on nous aime! Je me suis trouvé tellement blessé par cette réponse que j'en fis part à mon père pour lui demander si vraiment j'étais bien Français.

» En 1913, j'ai été congédié à Marseille. Lorsque survint la guerre, en 1914. En ce moment-là je me trouvais sur le paquebot *Ville-d'Alger*. Je n'étais pas mobilisable tant que le paquebot resterait armé. Je vous assure cependant que, malgré toutes ces injustices, je n'ai pas regardé deux fois pour demander mon débarquement et aller rejoindre mes camarades sur l'Yser, en Belgique.

» Ce nom de nègre que l'on nous donne est une des plus grosses insultes que l'on puisse nous faire... Qu'on nous dise que nous sommes noirs, qu'on nous appelle des noirs, nous ne pouvons pas nier notre couleur, mais ce mot « nègre » devrait être rayé de la langue française.

» Quant à nos autres colonies, je les connais toutes : la Guyane, pour l'avoir habitée pendant deux ans; le Tonkin, pour l'avoir habité trois ans, et toutes les autres pour les avoir connues en naviguant. Toutes désirent connaître la France, toutes aiment la France... Seule la France ne les connaît pas, ne les aime pas. La France préférait se servir des étrangers, des Boches même, plutôt que de se servir de ses colonies, de ses sujets.

» Heureusement que cette guerre va tout changer, car j'espère que la France n'ira pas chercher à l'étranger ce qu'elle a chez elle, dans ses colonies, et qu'elle aura vu que sous ces peaux noires, qu'elle dédaignait presque, il n'y avait que du sang bien rouge et bien français ! »

La vérité, ne trouvez-vous pas, sort de la bouche de ce bon créole. Son histoire appelle l'image, on voudrait voir la légende de ce fusilier des tropiques illustrée par un Poulbot sensible qui aimerait les grands enfants noirs comme Poulbot aime ses petits gosses de Montmartre. On verrait Stéphane, petit marmouset, sous un grand cocotier de la Martinique, admirant les trois couleurs du drapeau. Et on le suivrait dans toutes ses aventures, fasciné par l'idée de Patrie, épris de sa chère France, et blessé dans son amour infini pour elle.

Cette phrase échappée de son pauvre cœur gonflé de tristesse, nous devrions tous la retenir dans notre mémoire et y penser souvent :

« Toutes désirent connaître la France, toutes aiment la France. Seule la France ne les connaît pas, ne les aime pas...! »

Phrase douloureuse et poignante... et qui explique bien des malentendus entre les Français d'ici et les Français de là-bas.

Certes, nous les aimons, nos coloniaux, d'intention du moins; mais nous ne savons pas les aimer de la bonne manière. Nous attendons qu'ils s'assimilent complètement nos idées, nos mœurs, nos coutumes et nous leur en voulons de n'avoir point la faculté de changer de couleur. Il faut qu'ils viennent à nous complètement, nous ne nous donnons pas la peine d'aller à eux et de découvrir leur âme sous leur peau de bronze...

Ils en souffrent, et cependant ils nous restent attachés jusqu'à la mort.

« Je n'ai pas regardé deux fois pour demander mon débarquement et aller rejoindre mes camarades sur l'Yser. »

Voilà ce que mon fusilier, mon noir — qui n'est pas un nègre, — trouve à répondre aux insultes qui lui fendent le cœur. Et je trouve cela très beau...

Rendons à ces hommes des autres Frances un peu de la tendresse qu'ils nous donnent... Respectons leur teint et rayons de notre langue le mot qui les blesse. Il n'y a plus de nègres, il n'y a que des soldats qui se battent pour le salut de la Patrie.

YVONNE SARCEY.

La lettre de mon quartier-maître est signée, mais je crois plus discret de lui laisser ici l'anonymat.

Les Conférences de l'Université des Annales

L'Effort Français, par le général Malleterre.

Le général Malleterre vient instruire son public des faits précis qui ont marqué l'effort de la guerre.

Ses premières paroles, prononcées avec une brûlante énergie, s'élèvent contre toute idée de paix.

« La France, dit-il, est en danger de paix plus qu'en danger de guerre. »

« Il faut exténuer la France », proclamaient dans leur manifeste politique d'avant-guerre les principaux pangermanistes; maintenant leur plan est toujours *le même*, malgré toutes les concessions qu'ils semblent accorder; mais nous pouvons leur répondre : « Nous vous tenons à la gorge, et nous entendons le glas qui sonne désespérément dans vos villages. » Les paroles du général Malleterre sont à la fois un hymne d'amour à cette France chevaleresque, digne de Jeanne d'Arc, et qui sut triompher des surprsies de tactique et d'artillerie de l'ennemi, et une véhémente exhortation à tous ceux qui devront participer à l'effort de demain. La ligne de feu, la ligne de l'usine de guerre, la ligne de l'arrière — celle qui entretient la vie nationale, — en un mot le pays entier est réquisitionné.

Ces paroles furent longuement applaudies.

***La Tunisie des Poètes et des Soldats,* par Mme Myriam Harry.**

Mme Myriam Harry a évoqué la Tunisie en poète. Grâce à sa parole sensible et colorée, nous avons fait au pays des anciennes légendes islamiques et des solitudes un voyage dont nous garderons de douces impressions. Nous pénétrons avec curiosité dans le secret des harems princiers, où se révèle un peu d'européanisme, puisque le phonographe y chante volontiers le « Tipperary », et où les femmes d'Orient cultivent l'insouciance et le rêve.

Le pittoresque des mœurs de l'Islam se

mêle souvent à la poésie des souvenirs personnels de Mme Myriam Harry. Elle nous conte le respect qu'il faut garder au serpent qui vient se glisser jusque dans votre lit et le délice des promenades nocturnes dans la transparence mauve du ciel musulman.

D'ailleurs les chants de Mme Myriam Harry et de M. Molle, que rythme avec grâce Mme Moreno, sont une troublante évocation de toutes ces belles impressions d'Orient. Il me faudrait trop de place pour rapporter ce que la conférencière a su dire d'intéressant et de noble sur les goumiers, ces éperviers du désert en burnous bleus, et sur les soldats africains, nos vaillants frères d'armes.

On lira dans le *Journal de l'Université* cette causerie poétique, qui s'accorde si harmonieusement avec celle de Lucie Delarue-Mardrus.

Les Fables de La Fontaine 6e conférence
par M. Jean Richepin.

C'est le La Fontaine pamphlétaire, éloquent satiriste de la société humaine, peintre de son époque avec tout ce qu'il peut y trouver de caractéristique touchant le clergé, la magistrature, les médecins, les grands, que Jean Richepin nous dévoile aujourd'hui.

Il nous trace d'abord la statistique littéraire des fables du Bonhomme; nous apprenons que 273 acteurs, sous la forme d'hommes et d'animaux (les dieux sont comptés en dehors), ont joué des rôles sur la grande scène de l'univers :

Le lion, le roi symbolique, entouré de sa cour et de ses courtisans : courtisan-renard, courtisan-loup, représente la toute-puissance (il faut chercher dans *Les Animaux malades de la peste*, fable dans laquelle ils sont peints pour l'éternité, les grands personnages de cour et leurs privilèges). Et à ce sujet, M. Richepin, empruntant quelques portraits piquants à La Bruyère et à Saint-Simon, compose un tableau frappant des mœurs royales.

M. Richepin ouvre, pour finir, une petite lucarne sur l'actualité, faisant allusion à une certaine note parue du jour, et il puise dans son universel La Fontaine la morale qui s'adapte au fait :

> La paix est fort bonne en soi,
> J'en conviens; mais de quoi sert-elle
> Avec des ennemis sans foi?

PIERRE S.

PROGRAMME
DE LA 9e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 12 février. — Les Iles au temps des Voiliers et des Cases de Bambou,
par Frantz Funck-Brentano.
Audition de Mme Dussane.

Mercredi, 14 février. — La Fontaine: La Comédie Humaine (9e leçon),
par Jean Richepin,
de l'Académie française.

Vendredi, 16 février. — La Renaissance de nos Amitiés,
par André Tardieu.

Samedi, 17 février. — Désirs pour le Théâtre de Demain,
par Maurice Donnay.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 4 paraîtra le 15 février

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Notre cher aumônier, M. Imbert, le curé de Notre-Dame-de-Lorette, qui a la bonté de venir presque chaque semaine voir nos soldats, qui les aime, les encourage et se montre avec eux d'une tendresse toute paternelle, vient d'être nommé chanoine de Paris par S. Em. le cardinal Amette.

Nous sommes heureux de cet honneur qui a été ressenti vivement par tous les fidèles de son église, et par tous ceux qui admirent son apostolat de dévouement. Jamais une misère, jamais une peine, jamais une souffrance ne l'ont laissé insensible. Consoler semble sa mission sur la terre, et sa parole virile et forte, sa foi dans la victoire, l'énergie dont il donne le premier l'exemple, ont fortifié bien des âmes. Nous lui adressons ici, au nom de ses soldats et au nôtre, nos respectueuses félicitations.

L'hôpital a eu une petite fête charmante donnée par les infirmières à leurs blessés. Elles ont chanté des trios, des quatuors vocaux d'un délicieux effet, accompagnés par Mlle Suzanne Nivard, qui anime toute cette jeunesse de sa flamme musicale, et dirigés par l'auteur, M. Busser, qui avait bien voulu prendre la peine de conduire lui-même ses œuvres. Mmes Guernieri, Poiré, Pierre Ginisty, Leblais, Mlles Marguerite et Yvonne Warrain, Claire Gomaud, furent particulièrement applaudies.

L'hôpital a eu le bonheur de recevoir cette semaine 15 caisses de la Canadian Reds Cross Society, qui sont arrivées à point! Elles étaient pleines de gaze à pensements, de chemises et de choses de première nécessité. On peut imaginer qu'au bout de deux ans et demi le linge s'use, les draps s'effilochent, les bandes s'évanouissent. Il faut changer si souvent de linge aux grands blessés! et les blanchissages, les désinfections, sont mortels à la conservation du linge : aussi des cris de joie, des hourras furent poussés en l'honneur de la Canadian. Un don de 100 kilos de café, parvenu par les soins de M. Rico, nous a été bien agréable en ce moment... Ah! si nous avions avec cette abondance sucre et charbon, que nous serions heureux! Mais les miracles arrivent toujours à point à l'hôpital : nous recevrons quand il le faudra les provisions qui nous manquent.

Nos Envois au Front

Nous avons pu faire cette semaine, au front, notre 39,810e envoi... Nous avons bourré nos colis de chauds lainages et dévalisé une fois de plus nos armoires. Mais il fait si froid! nos pauvres soldats gèlent. On voudrait leur faire parvenir des trésors, et il n'y a pas à songer au lendemain, mais seulement à l'heure présente. Nous avons pu fournir des marraines à 3,006 soldats, appartenant particulièrement aux pays envahis. C'est là un heureux résultat.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons reçu du président du camp de Havelberg des remerciements émus... Grâce à la générosité de nos cousines des Annales les femmes, les enfants polonais qui s'y trouvent internés, ont pu se croire moins malheureux, moins abandonnés de la terre et des cieux; ils ont reçu des colis de vêtements et de nourriture, ils ont repris un peu d'espoir.

L. Tartelin, du camp de Laubau, nous écrit dans le même sentiment de gratitude :

« Je dois des remerciements à toutes les lectrices des *Annales* qui ont eu pitié de la plus triste des misères, celle de l'exil. Une marque de reconnaissance toute particulière à nos bienfaitrices de l'île Maurice, dont nous avons bien reçu tous les envois précieux. Et pour tout cela, que j'ai donc peu à vous offrir! Le sourire des déshérités en recevant les dons, les sentiments d'affectueuse reconnaissance de votre correspondant et ses meilleurs souhaits pour la nouvelle année. C'est tout. »

Nous avons eu la joie de confier cette semaine à Mme Bapst, une amie précieuse de l'œuvre, 12 filleuls, 12 prisonniers nécessiteux, qui vont réchauffer leurs misérables existences à la chaleur du Comité bienfaisant fondé par Mme Bapst à Copenhague; il s'est déjà manifesté maintes fois très généreusement à l'œuvre du Prisonnier, augmentant ainsi notre dette de reconnaissance. Nous avons envoyé aussi à trente infortunés qui espèrent une marraine, un colis d'attente, secours temporaire qui permet de les préserver un instant d'une famine éprouvant de plus en plus les nôtres.

Sait-on les menus de certains de ces camps? A Rastatt, par exemple :

Matin : tisane de glands ou d'orge;
Midi : betteraves à vache cuites à l'eau;
Soir : betteraves à vache cuites à l'eau.

Comment une créature humaine peut-elle résister à ce régime? Aussi ne résiste-t-elle pas. Sans les colis qui parviennent de France et de pays amis, les prisonniers mourraient de faim.

On ne saurait croire le nombre de malheureux qui s'épuisent, s'anémient, et souffrent les tortures de la faim au camp de [illegible]. Les paquets seraient les bienvenus. Le sergent Blangeard, matricule 1583, compagnie IV -8, camp des prisonniers de guerre, Zerbst (Anhalt), se chargerait de les distribuer aux plus nécessiteux.

Signalons encore quelques demandes puisque aussi bien la misère augmente et que la générosité de nos cousines ne se lasse pas. *Le capitaine Duval, du 9e zouaves*, interné à Osnabruck, réclame quelques livres pour distraire sa captivité et celle de ses camarades.

Le sergent G. Vallée, bibliothécaire du camp de Munster, 11, in Westphalie (Block 1, chambre 9), désirerait méthodes et livres italiens, anglais, russes et surtout espagnols.

M. *Champroux, Marcel, 8e compagnie, baraque D, du camp de Giessen am Lahn*, sollicite l'envoi de quelques livres, revues et brochures, qui « feraient, dit-il, sa joie et celle de ses compagnons d'infortune ».

Enfin l'hôpital des Internés du Dr Chessex, à Montreux (Suisse), qui contient 50 prisonniers français revenus d'Allemagne, réclame avec insistance l'organisation d'une petite bibliothèque et d'une petite salle de jeux.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les chers blessés aux yeux de M. Brieux ont reçu cette semaine encore 1,369 fr. 45. Il faudrait citer tous les dons, et toutes les lettres qui les accompagnent, car il n'en est pas une dont la pensée ne soit émouvante. Que dire de ces soldats de la com-

pagnie 2-3 du génie qui s'ingénient en une soirée récréative, font une collecte, et l'envoient en y joignant une lettre touchante pour l'œuvre de M. Brieux! Le Comité de l'Alliance française de Victoria, de son côté, fait un effort charmant et envoie le résultat d'une soirée donnée en l'honneur de nos soldats; les petites filles de l'école de Monsigny-le-Roy, dirigée par Mlle Petit, se privent, économisent, amassent et tendent leur offrande avec une joie profonde. Partout on sent l'effort, le désir d'aimer, de soulager, de travailler. Un petit garçon de neuf ans écrit :

« Monsieur Brieux,

» Nous vous envoyons une pettie somme de 15 fr. pour vos chers blessés aux yeux, car pendant les vacances du jour de l'an nous avons été chercher du guj, du houx, et nous l'avons vendu pour eux... »

D'ailleurs, tous ces charmants détails et bien d'autres encore, sont donnés dans le *Journal des Blessés aux yeux*. Le numéro 3 a paru dernièrement. On y trouve d'abord un article admirable de M. Brieux et de belles lettres d'aveugles. Au hasard, je prends celle-ci, qui se termine par ces mots bouleversants : « Dites bien aux amis qu'il ne faut pas avoir peur, qu'il faut prendre la vie en rose, qu'il faut se faire une résolution et que quand même on n'y voit pas, on peut être heureux, et que je leur souhaite le bonjour. »

Les Jardins de Guerre

On se plaint de tous côtés de la vie chère, m'écrit M. Gaston Sevrette, mais en province, il existe un moyen fort simple de s'approvisionner de légumes à bon compte, c'est de les cultiver soi-même. Depuis longtemps les dames anglaises ont entrepris cette tâche avec courage. Là-bas, on ne parle, quand on se rencontre, que de ses récoltes de choux et de haricots. Les parcs des pensionnats de jeunes filles ont été convertis en potagers et il y a des classes de culture pratique qui ne sont pas les moins animées. De même en France, à Bourg-la-Reine, à Chartres, à Epernay, à Melun, des professeurs de l'Université ont commencé une croisade en faveur de la production potagère par les scolaires. Mais c'est par milliers que l'on devrait compter les jeunes jardiniers. Dans la crise que nous traversons, certaines racines ont un intérêt supérieur à celui que présentent les racines grecques. Nous sommes en guerre, et il serait bon de le redire parfois à la jeunesse.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

130e LISTE DE SOUSCRIPTION

26e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 20 au 27 janvier 1917)

Mlle Baudrier, Buenos Aires, 20 fr. — Mlle Grâce S. Surwed, Santa-Fé, 10 fr. 30. — Mlle Jeanne Chabet, Vienne, 10 fr. — Mme Auriol, Oran, 25 fr. — Une abonnée, 20 fr. — M. Montané, Saint-Louis, Sénégal, 5 fr. — M. Argis, Kati, 8 fr. — L. L. S., 1 fr. — Mme Jarrets de Grandpré, Curepipe, 20 fr. — M. P. L., 5 fr. — M. Borotra, Miquelon, 50 fr. — M. Bézard, Sonnac, [illegible] fr. — Mlle Clément, Châlons-sur-Marne, 10 fr. — Mlle Daisson, Porto Alègre, 14 fr. — Mme E. de B. Marinelli, Minas, 20 fr. — Une abonnée, 2 fr. — L. L. S., [illegible] fr. — M. Zénoise, Villeurbanne, 2 fr. 50. — M. Chevard, Courval Lask, 7 fr. 25. — Mlle Bouligaud, [illegible] fr. — M. Suvélor, Fort-de-France, 4 fr. 25. — M. [illegible]ard, « Mon Loisir », 7 fr. — Mme Alvizet, Petrograd, [illegible] fr. — Mlle Stadsbaeder, Petrograd, 5 fr. — Mlle Jou, Petrograd, 18 fr. — Une fidèle abonnée Lyonnaise, [illegible] fr. — Mlles Rodzianko et Regg, Petrograd, 15 fr.

Total général de cette 130e liste 336 30

(A suivre.)

SOUFFRIR UN PEU

Certes, en 1914, au moment de la ruée allemande, quand les plus redoutables dangers étaient suspendus sur nos têtes, Paris a été très bien. Ce fut alors une période admirable d'optimisme sublime, de solidarité, de fraternité. Vraiment, Paris était alors en état d'héroïsme, en état de grâce.

Le péril passé, l'esprit souffla moins fort, moins pur et Paris rentra peu à peu en état de sécurité. Mais, depuis le printemps dernier, on peut dire qu'il n'en est plus même à ce stade de tout repos. La constatation en est faite par la plupart de ceux qui traversent notre ville. Les permissionnaires s'en chagrinent quand ils ne s'en indignent pas.

Je sais bien que ce qu'on remarque surtout, c'est une minorité d'indifférents qui se distraient avec éclat. La majorité de la population, sa partie sérieuse et saine, la seule qui compte en réalité, mène cependant une existence honnête et digne, et sait faire retraite. Mais cette population qui travaille, celle qui peine et qui pleure, celle qui, patiente à l'écart, attend la venue à travers les jours d'épreuve, des jours plus heureux, celle-là ne fait point de bruit.

Il n'importe : trop de thés bruyants, trop de toilettes ingénieuses ou indiscrètes. Or, c'est précisément ces gens qui ne souffrent pas et qui ont le goût de se divertir qui protestent avec le plus d'énergie contre de sages et utiles mesures d'économie et, on peut le dire, de tenue et de pudeur. Ce sont ceux-là qui accueillirent naguère par des plaisanteries et des haussements d'épaules ce changement de l'heure qui, en réalisant une économie appréciable, ne changea pourtant rien à leur vie.

Nulle personne sensée, vraiment, ne trouve d'inconvénients graves à ce que les restaurants ferment à neuf heures et demie. Tout de même, à cette heure-là, fût-ce en temps de guerre, on peut avoir dîné. C'est une chose attristante que, pour trop de gens, la vie ne commence encore qu'à trois heures de l'après-midi. Il n'est pas désordonné d'estimer qu'entre huit heures du matin et six heures du soir une femme trouve tout le temps nécessaire à l'achat d'une voilette, d'un parapluie à dragonne, d'un bâton de rouge ou de tout autre objet d'utilité immédiate.

Au cours de cette journée de dix heures, les oisifs des deux sexes auront certainement pu parachever leur toilette avec tout le soin voulu, faire un peu de footing, voir leurs amis, collationner. Et, si la soirée chez eux s'en trouve une idée plus longue, que ne la consacrent-ils à une lecture comparée des journaux qui leur épargnerait nombre de conceptions fausses, ou bien à quelque bon livre, et même, si possible, à quelque bonne méditation? Cela leur procurerait l'occasion de faire la connaissance d'eux-mêmes, et il n'est pas imprudent de leur en promettre des sensations comparables à ce qu'ont pu éprouver les plus intrépides explorateurs.

On a entendu discuter l'arrêté défendant aux spectateurs de se présenter au théâtre autrement qu'en tenue de ville. Et les gens d'esprit de demander où commence le costume de ville et où il finit. D'autres assurent qu'au moment où l'on prêche la reprise des affaires et l'encouragement au commerce, un pareil arrêté n'est tout juste bon qu'à arrêter l'industrie des couturières. Mais la robe trop montante par le bas ou trop descendante par le haut fait-elle vendre plus d'étoffe? Les marchands de drap ou de soie y trouveront-ils leur compte? Ne peut-on pas espérer que la raison et le bon goût reviendront quand la robe montante remplacera la robe descendante, comme le chante, ou à peu près, le brigadier Moralès?

Nous prévoyons la victoire, mais nous sommes encore en pleine guerre. Malheur à qui l'oublierait. Nos ennemis sont en train d'accomplir un effort formidable auquel il faut répondre. Nous n'en faisons pas de gorges chaudes ; c'est un progrès. Alors, ce n'est pas le moment de s'installer, comme certains le font, dans la guerre, de la considérer comme une série de faits divers qui se reproduisent tous les jours et dont l'intérêt est définitivement épuisé.

Et qu'est-ce donc que les petites gênes que nous devons accepter, au prix de ce qu'ont enduré ceux qui ont vu le siège de Paris en 1870-71? Et quand nous serions privés de lumière électrique, d'ascenseurs, de taxis, de métro! En avaient-ils donc, les Parisiens d'il y a cinquante ans? Quand ils se trouvèrent enfermés dans leurs murs, ils supportèrent tranquillement de vraies privations. Ils vécurent du très peu qu'ils avaient. Ils mangèrent leurs chevaux et des choses innommables, ce qui donnait bien à rire à Wagner. Ils faisaient leurs courses à pied et s'éclairaient à la chandelle. Nous n'en sommes pas là ; il s'en faut.

Mais les Parisiens de 1870 s'étaient fait un esprit obsidional, une sorte de stoïcisme. L'on riait, mais d'un rire excellent et qu'on ne saurait assez encourager, au détriment de je ne sais quel autre rire supérieur et détaché.

On nous adjure de consentir « d'un cœur viril » les petits sacrifices qu'on nous demande ou qu'on nous demandera pour le bien du pays. C'est une façon de parler, de nous flatter un peu et d'exalter jusqu'à l'héroïsme une patience qui devrait être toute naturelle. Faudra-t-il vraiment tant de virilité pour se contenter d'une ampoule électrique là où l'on allumait fort inutilement toute la girandole, pour faire quelques kilomètres à pied dans les rues, pour gravir un escalier avec ses jambes, par les seuls moyens du bord, comme disent les marins, même pour se priver de théâtre ou de viande une ou deux fois par semaine?

En réalité, c'est bien peu de chose. Qu'on songe donc à tous ceux des régions envahies!

Mais oui, il est grand temps que les gens qui n'ont pas encore souffert matériellement subissent un reflet, bien faible, d'ailleurs, des privations et des disciplines du front. Ils n'en seront que meilleurs, plus contents d'eux, plus maîtres d'eux.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

Les Livres

Premières conséquences de la Guerre,
par Gustave Le Bon.

Pour tout esprit attentif à l'évolution humaine, il n'est pas de problème plus angoissant que celui de l'après-guerre. Que sera notre vie quand le canon se taira? Quelles seront les conditions de l'existence nationale et internationale, économique et sociale, quand la paix sera rétablie entre les peuples? Et cette paix elle-même, quelle sera sa valeur morale, où seront ses garanties de sincérité et de durée? En vérité, on demeure stupéfait devant la désinvolture avec laquelle certains neutres, et non des moindres, préconisent la solution rapide d'un conflit qui bouleverse totalement le monde et trouble profondément la conscience des hommes. Ils s'imaginent, ces pacifistes et ces simples, qu'il suffit de trouver quelques ingénieuses formules ménageant l'amour-propre, conciliant les ambitions, stipulant un remaniement superficiel de la carte de l'Europe pour que tout soit dit et que l'on en revienne à l'ordre de choses qui existait avant le mois d'août 1914. Ils ne paraissent pas se douter qu'une ère s'est fermée et qu'une autre s'est ouverte ; qu'un monde s'est écroulé et qu'un autre a surgi de la nuit des temps, que jamais plus la vie ne sera ce qu'elle a été et que les hommes d'hier ne se reconnaîtront plus dans l'action de demain.

Le nouveau livre que vient de publier M. Gustave Le Bon, *Premières conséquences de la Guerre, Transformation mentale des peuples*, apporte sur ce grave sujet des clartés impressionnantes. C'est une œuvre que tout homme conscient de son devoir social et national devrait méditer et qui, dans une forme simple, avec un remarquable sens de l'objectivité, va au fond des choses, dévoile le mystère des forces morales aux prises, marque l'orientation de l'esprit nouveau. Sans faux sentimentalisme, M. Gustave Le Bon fixe les éléments du problème dans toute leur rigueur. Il admet comme un fait certain que tout va changer, que le bloc des traditions se désagrège, que d'antiques assises de la vie sociale s'effondrent ; il constate l'absence de parallélisme entre l'intelligence créatrice de découvertes et le caractère régulateur de la conduite, car si l'intelligence a progressé, les sentiments gouvernant les hommes sont restés les mêmes.

L'heure présente est surtout l'heure des illusions perdues. Quand nous réfléchissons aux idées, aux principes, aux « vérités » dont cette guerre a démontré la vanité, on a l'impression d'un immense écroulement. Nous avons cru que la science, l'instruction, la civilisation pouvaient adoucir les mœurs et espacer les conflits, sinon les supprimer ; or, tous les progrès de la science moderne n'ont abouti qu'à faciliter la guerre et à la rendre plus redoutable dans ses effets ; nous avons cru que le droit pouvait se maintenir sans être appuyé sur la force ; nous avons cru au pacifisme — et nous avons failli en mourir. Comment veut-on que les nations en reviennent à des conceptions, si généreuses soient-elles, qui leur ont valu d'aussi cruelles déceptions? M. Gustave Le Bon estime que beaucoup d'événements actuels dérivent d'illusions rationalistes. Sa thèse est que, régnant en maître sur le cycle de la science, sa vraie sphère, le rationalisme se crut fondé à diriger les phénomènes de la vie politique, religieuse et morale. On a admis que la science pouvait refaire une société nouvelle, ce qui est impossible, parce que les facteurs rationnels n'ont aucun rapport avec les événements effectifs, mystiques et collectifs qui déterminent la conduite des individus et des peuples. De là les erreurs que nous expions si durement, et c'est parce que les peuples ont perdu tant d'illusions dans l'expérience faite ; c'est parce qu'ils se sentent menacés dans leur vie, qu'ils s'orienteront vers des principes nouveaux auxquels ils demanderont la sécurité que les principes en faveur jusqu'ici n'ont pu leur donner.

M. Gustave Le Bon reconnaît que l'imprévisible nous enveloppe et que les fondements de la vie de demain ne peuvent se distinguer, car « une nation, dit-il, ne se transforme pas avec des lois, mais ses progrès résultent de l'évolution des âmes ». Il est évident que les conditions de cette évolution des âmes seront déterminées en premier lieu par les facteurs ayant contribué à la formation des personnalités nouvelles, c'est-à-dire par les effets directs de la guerre. Celle-ci, au point de vue général, a provoqué une fusion de l'âme individuelle dans l'âme collective de la race, en unifiant en quelque sorte les sentiments et les idées ; elle a, de plus, précisé les qualités intellectuelles, accentué les caractères et développé des aptitudes jusque-là inutilisées. Il semble bien qu'on verra se produire une plus complète égalisation des conditions, parce que la guerre a démontré que le niveau moral des hommes dépend plus du caractère que de l'instruction, la valeur d'un individu se mesurant à sa ténacité, son endurance, son initiative, son courage et sa volonté, qualités qui ne s'enseignent pas et ne constituent pas le privilège d'une classe. L'ancienne bourgeoisie sera divisée en riches amoindris et en nouveaux riches, ces derniers constituant « une société artificielle, bruyante et néfaste ». Il y a, ensuite, toute la jeunesse qui aura quitté l'école pour la tranchée et qui entrera d'emblée dans la vie sociale ; enfin, la guerre aura singulièrement élargi la place et le rôle des femmes. Il faudra tenir compte encore des perturbations morales engendrées par la vie militaire, et les mesures législatives imposées par la nécessité de l'heure. Les pages que M. Gustave Le Bon consacre ainsi à l'étude de l'évolution de la mentalité générale des peuples de France, d'Angleterre, d'Italie, de Russie et de l'Austro-Allemagne comptent parmi les plus intéressantes de son livre, et elles donnent une idée exacte de la complexité du problème de l'après-guerre. Mais il dégage de ce prestigieux ensemble cette claire vérité : « Création du passé, l'homme est toujours un créateur d'avenir », et des millions d'êtres ont prouvé qu'ils savent se sacrifier pour l'avenir de leur race. Il faudra donc nous dégager un peu de la vie individuelle et accentuer le sentiment de notre participation à l'existence séculaire de la race. Là est l'orientation vraiment saine.

Reste la vie internationale, celle dont l'évolution ne dépend pas de notre seule volonté. Ici encore, M. Gustave Le Bon réagit énergiquement contre les illusions pacifistes. Constatant l'invariabilité de l'âme allemande pendant la guerre, il croit que le rêve d'hégémonie obsédera encore les Germains. La lutte actuelle risque de se répéter aussi longtemps que les Allemands ne changeront pas de direction. L'Europe ne trouvera donc le salut que dans des alliances indissolubles, capables de donner des sanctions à toutes les violations du droit. D'autre part, les théories du droit appliquées par les Teutons au cours de la campagne auront pour conséquence de déterminer un sensible recul de la justice et de la douceur dans les mœurs européennes. Par la force des choses, les peuples adopteront les institutions qui les protégeront le plus efficacement contre des agressions possibles, d'où il suivrait que l'ère des libertés serait close pour longtemps. « Les peuples civilisés, dit M. Le Bon, se trouvent à une de ces périodes critiques où des idées puissantes mais contradictoires sont aux prises. Le triomphe de l'idée d'hégémonie et d'asservissement étatiste entraînerait un retour à la définitive barbarie après des luttes incessantes. Celui de l'idée de liberté individuelle aurait pour conséquence, au contraire, la marche vers un lumineux progrès. Aux hommes de pensée va revenir la tâche d'orienter l'âme des peuples vers des idées capables d'éviter leur décadence. L'œuvre est difficile. Elle n'est pas impossible. »

On ne peut guère indiquer dans un article que les grandes lignes d'une œuvre comme celle-ci, où sont examinées avec une rare probité intellectuelle quantité d'idées qui toutes méritent les plus larges développements. L'auteur apporte, à les exposer et à les faire valoir, une sérénité d'esprit qui constitue un des charmes de son livre. Il n'y a ici ni passion ni colère, mais le souci constant de dégager des faits et des principes l'inflexible vérité. Quand il parle de l'adaptation du peuple français à l'état de guerre, quand il nous fait comprendre la difficulté d'évolution pour les peuples stabilisés par un long passé, et comment « l'Angleterre est gouvernée par ses morts », il touche le fond même de l'âme des races. C'est de la vie qui palpite dans l'harmonie des mots. Quand il analyse la politique d'avant la guerre orientée par les théories socialistes, et qu'il nous montre l'erreur commise par ceux qui soutiennent que le lien entre les hommes n'est pas la patrie, mais l'identité de condition — ce qui est la base de l'internationalisme et de la lutte des classes, — on a le sentiment net du péril auquel nous avons miraculeusement échappé par un ressaut de conscience et de volonté.

M. Le Bon convient que « les idées fausses sont les grandes dévastatrices de l'histoire ». Peut-on espérer que, les ruines déblayées et les haines apaisées, les idées fausses ne renaîtront pas sous des aspects nouveaux

qu'elles n'entraîneront pas les hommes aux mêmes catastrophes? S'il est vrai que le monde appartiendra toujours aux rhéteurs, qui par la parole et la plume enthousiasment les multitudes avec des illusions, l'histoire n'est-elle pas, par la force des choses, un éternel recommencement et l'humanité n'est-elle pas vouée à refaire toujours les mêmes douloureuses expériences? Les illusions aident les multitudes à vivre et seuls les sages puisent dans l'implacable vérité la force de faire face au destin.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES FEUILLES

Les Français au cœur de l'Amérique



Au moment où les yeux de l'univers se tournent vers les Etats-Unis, ce livre de M. John Finley, directeur de l'Enseignement et président de l'Université de l'Etat de New-York, offre un vif intérêt. Une fidèle, élégante et très littéraire traduction de Mme Emile Boutroux nous rend l'ouvrage agréable. M. Gabriel Hanotaux en résume le sens, en dégage la portée. Il constate que d'indestructibles liens de sympathie unissent les Américains actuels au souvenir des Français, premiers conquérants du nouveau monde. Nous détachons une émouvante page de sa préface :

COMMENT NAISSENT LES VILLES

Le chapitre intitulé : « Sur la piste du coureur-des-bois », est une merveille de sagacité et de pénétration. Ici, Fenimore Cooper se transforme en statisticien et en économiste. A l'origine de ce magnifique développement de richesses qu'y a-t-il ? Le chemin. Le chemin est le véritable agent de transformation de la prairie, de la forêt, de ces immenses régions inabordables et impénétrables. Mais qui a créé le chemin ? Les animaux. Qui l'a suivi, après les animaux ? Le chasseur, le trappeur, le « coureur-des-bois ». Après lui vient le bûcheron, puis le colon, le laboureur, le mineur, le prospecteur, le chercheur d'or. Enfin, la ville se fonde. Et cette ville sera, un jour, Chicago !... L'œuvre du chemin s'est accomplie dans l'ancien monde en des milliers d'années; ici, en deux siècles au plus. Il existe encore des hommes qui ont connu ces premiers « ingénieurs des chemins » que furent les troupeaux de buffles. Un tel exposé prend, ainsi, quelque chose de réel, de précis, qui fait pénétrer jusqu'aux racines mêmes de la civilisation américaine : « Il existait toute une classe d'ingénieurs topographes, antérieurs aux écoles et prétendant moins à l'infaillibilité que ne le font d'ordinaire les géomètres. Ce sont les animaux sauvages : le buffle, le daim, l'antilope et l'ours, qui traversent la forêt, guidés non par le compas mais par l'instinct, lequel les conduit toujours sur le bon chemin, à savoir : aux cols les moins élevés des montagnes, aux gués les moins profonds des rivières, aux pâturages les plus riches des forêts, aux meilleures sources salines et à la voie praticable la plus directe entre deux points éloignés l'un de l'autre. Ils circulent sur des milliers de milles, opèrent leurs migrations annuelles dans les deux sens et ne manquent jamais de choisir le chemin le plus facile et le plus court. Ce sont ces ingénieurs primitifs qui tracent les premières routes dans un pays neuf; les Indiens la suivent et font de la piste d'un buffle une véritable route stratégique. Les premiers chasseurs blancs empruntent encore les mêmes pistes pour poursuivre leur gibier; et, alors, l'ex-chemin des buffles se transforme en une route carrossable pour le service de l'homme blanc, en attendant qu'il devienne la route macadamisée ou la voie ferrée de l'homme de science. »

Voilà donc les grandes lignes de la civilisation tracées sur le sol; maintenant, les villes n'ont plus qu'à s'agglomérer : ce sont « les cités occidentales issues des chemins de portage français ». Alors, apparaît l'Américain définitif, l'habitant des villes, fils de cette étonnante et rapide adaptation de l'Européen à la terre si récemment découverte : cette série de générations, où le coureur-des-bois devient le Yankee, trouve son exposé psychologique dans le chapitre : « De La Salle à Lincoln »; ainsi apparaît la création magistrale des dix-huit et dix-neuvième siècles, la personne-nation qu'est le peuple américain. « La vallée de la nouvelle démocratie » est personnifiée par un homme, Washington.

Washington a commencé sa vie militaire en luttant contre les Indiens et contre les Français; il l'a portée à son apogée par la guerre de l'Indépendance en absolue confraternité d'armes avec La Fayette et Rochambeau. Ainsi le cycle s'achève : la France était là aux origines, elle est encore là à l'épanouissement. D'où son rôle intense, persistant, invisible et puissant dans le développement prodigieux de la puissance américaine.

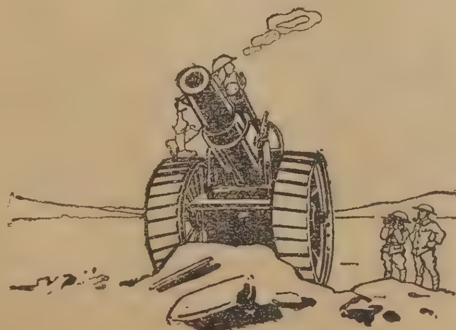
Les foules d'Amérique aiment, en elle, la nourrice qui a bercé leur enfance et elles retrouvent en elle certaines tendresses pour les peuples faibles et pour les peuples jeunes dont elles n'ont pas tout à fait perdu le souvenir.

La France, de son côté, reste fidèle à elle-même et à ses méthodes du passé : elle risque toujours sa vie pour la défense des nobles causes; elle aborde le problème de l'avenir comme elle abordait jadis le problème du Grand Fleuve, le problème de la Vallée Inconnue, elle va de l'avant, coûte que coûte. Un jour, l'humanité sauvée reconnaîtra les siens !

Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfants, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles; grâce à des héroïsmes ignorés, elle l'a faite sienne et l'a gardée pendant un siècle sous sa domination, et bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve, du moins, le droit de toucher encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines qu'elle y a semées jadis. Ce droit-là, jamais le temps ne pourra ni ne lui enlever ni l'obscurcir : il ne saurait qu'augmenter.

Puisque cette hypothèque existe et qu'elle est reconnue par les possesseurs de la terre, les Américains eux-mêmes, nous en faisons pleinement abandon, une seconde fois, au peuple américain. Nous ne lui demandons qu'une seule chose en retour, c'est qu'il nous accorde, avec une filiale largesse, l'amitié, la confiance et la foi.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.



La Bonne Conscience



La France est calme, sereine, douce, non parce qu'elle se sent désormais la plus forte et sûre de vaincre, mais parce qu'elle a la conscience légère, parce qu'elle a « une bonne conscience ».

Notre force et la belle humeur de notre force viennent de savoir que notre cause est la bonne cause : la pire faiblesse de nos ennemis est que leur cause est mauvaise et que, maintenant, ils le savent. Tous leurs sophismes ne feront pas que la mauvaise cause soit bonne, et ils ne sont même plus dupes de leurs sophismes ; ou bien, s'ils le sont encore et ne savent pas que leur cause est mauvaise, c'est là un miracle de stupidité qui nous assure un avantage de plus : celui de la bonne conscience sur l'inconscience.

La France a une bonne conscience, et c'est encore ce qui explique les façons de notre patriotisme, auxquelles ils ne doivent rien entendre non plus ; car il est ardent, capable de tous les sacrifices, de toutes les folies héroïques : il joue avec la mort ; mais sa flamme n'est pas un feu sombre ; il n'est pas revêche et concentré, ni guindé — à peine respectueux : il n'est pas du temps où les enfants disaient *monsieur mon père, madame ma mère*, et tremblaient devant leurs parents, mais du temps où ils les tutoient et les aiment ; il est tendre et familier ; il est un peu gâté, et, quelle chance! mal élevé.

Les enfants ne sont ainsi avec leur mère, et les citoyens avec leur patrie, que quand la mère ou la patrie ont une bonne conscience. Autrement, ils ne seraient sans doute ni des fils, ni des citoyens dénaturés. Ils honoreraient la mère — en fermant les yeux — « afin de vivre longuement » ; ils serviraient la patrie, mère coupable, afin de n'être pas entraînés dans sa ruine ; mais ils lui feraient grise mine, ils lui feraient la tête. Nos ennemis se battent encore avec un courage auquel il nous plaît de rendre justice. Nous croyons, et il ne nous déplaît pas de croire, qu'ils lutteront jusqu'à leur dernier homme, jusqu'à leur dernier sou ; mais ne semble-t-il pas que, depuis quelque temps, les Allemands font un peu la tête à l'Allemagne ?

Dans une comédie très vieux jeu, représentée jadis au Gymnase, un fils, qui venait d'apprendre que sa mère n'avait pas une « bonne conscience », lui témoignait qu'il n'était pas charmé de cette révélation, mais que son respect filial n'en subirait aucune atteinte et qu'il se défendait de la juger : « Car, disait-il, *vous êtes ma mère.* » Ces mots revenaient comme un refrain au bout de chaque phrase du couplet, un peu long, composé tout à fait selon les procédés classiques.

Ce bon jeune homme aurait peut-être fait preuve de plus de tact s'il n'avait énuméré à sa mère avec tant de complaisance tous les griefs qu'il pensait avoir contre elle et que, d'ailleurs, il n'alléguait que pour mémoire ; mais il n'y a rien à reprendre au refrain : *Vous êtes ma mère* est une réponse à tout.

Nous préférons cependant, nous autres Français, que la bonne conscience de la France, notre mère, nous permette de ne pas invoquer cette excuse, décisive mais douloureuse, et, entre tous les bienfaits qui lui méritent notre gratitude et notre amour, nous plaçons au premier rang le bienfait divin, le bienfait humain de sa vertu, qui autorise de notre part un patriotisme sans arrière-pensée.

ABEL HERMANT.

CHEZ L'ENNEMI [1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

BERLIN FRIVOLE. — LE THÉATRE ET LA GUERRE. — L'ESPRIT DES REVUISTES. — COUPLETS SUR LA DOUCE PAIX.

A mon arrivée à Berlin, la saison théâtrale venait de commencer : le Berliner Theater donnait *Auf Flügeln des Gesanges*, Sur les ailes du chant! l'Opéra-Comique, *die Schœne Cubanerin*, la Belle Cubaine ; le Metropole, *die Csardasfürstin*, la Princesse Csarda ; le Thalia, *Blondinchen*, Blondinette! ; le Trianon, *der Himmel auf Erden*, le Ciel sur la Terre!... Car à Berlin, comme à Dresde, comme dans toutes les villes de l'empire, malgré la guerre, malgré les deuils, les Teutons s'amusent. Cependant je ne songerais nullement à le leur reprocher si ce n'étaient pas eux qui auparavant, à tout propos, taxaient les autres peuples de frivoles et de légers. Bref, pendant mon séjour à Berlin, on ne joua aucune pièce inspirée par la guerre ; je le regrettai vivement ; j'aurais voulu assister à quelques-uns de leurs *Heitere Bilder aus ernster Zeit*, « scènes joyeuses en temps sérieux », tel leur *Immer feste druff*, « Tapez toujours dru », joué l'hiver dernier devant toute la capitale et dont le titre est, si je ne fais erreur, le texte même du télégramme du kronprinz au colonel Reuter, lors des incidents de Saverne. Le soldat français, l'officier français, la Française même y étaient copieusement bafoués ; d'ailleurs, depuis que Lessing, dans son *Mina von Barnhelm*, a personnifié dans un chevalier français du nom de Ricco de la Marlinière le type du soldat lâche et sans honneur, cet horrible mensonge a fleuri dans toute la littérature allemande ; il ne pouvait s'épanouir mieux qu'à cette heure. Mon amie put cependant satisfaire ma curiosité en me remettant deux libretti de revues jouées antérieurement, l'une au Berliner, l'autre au Metropole Theater, et je passai quelques heures à les feuilleter. Les jeux de scène y étant minutieusement décrits, je puis vous retracer les différents tableaux de ces revues berlinoises. Le titre de la première est *Extrablætter*, « Suppléments de journaux ». Le rideau se lève, les hostilités viennent d'éclater et toute la famille Kühling, le père, la mère et leurs sept fils, apprenant la déclaration de guerre, poussent un vigoureux hourra ; jusqu'au grand-père qui, plein d'émotion, ajoute : *Genau wie in siebzig*. (Exactement comme en soixante-dix!) Et chaque fois qu'une lettre arrive du front, qu'un extra-blatt est publié, notre vieux s'écrie triomphalement : « Comme en 70! » Les *Taube* sur Paris, « comme en 70! ». Les paquebots coulés par les sous-marins, les lance-mines, les torpilles aériennes, les obus de quarante-deux, « comme en 70! ». C'est le refrain comique. L'un des fils est aviateur ; avec son amie, nouvelle Brunehilde casquée de cuir, il vole sur Paris ; la scène s'assombrit, une aile de taube se détache sur le ciel et les deux amoureux enlacés entonnent la petite chansonnette de rigueur :

Ich glaube
Da fliegt'ne Taube ..

(Je crois qu'un taube vole là-bas...)

Après chaque couplet, déclanchement d'une bombe... Sur la scène, Paris en silhouette, la tour Eiffel, les Invalides, les trouées lumineuses des fenêtres. Bruit effroyable, la marmite éclate, les maisons flambent, croulent, et des décombres montent les cris de terreur des Parisiens. Une autre scène : la tranchée avec la sentinelle allemande... Un poilu apparaît derrière le remblai : il est sale, crotté, maigre, minable, une loque ; l'Allemand est fort et joyeux, reluisant comme un écu neuf. Le pioupiou lève les bras, il se rend. Tout à coup, il reconnaît dans le Teuton Gottfried Kühling, de Paris, chez lequel il travaillait jadis comme employé. Les deux soldats s'embrassent fraternellement et se promettent, après la guerre, d'inonder le monde de « Made in Germany ». Un autre tableau montre un colonel français, du type Ramollot, si heureux d'être fait prisonnier qu'il se livre à une gigue effrénée que l'orchestre accompagne de gros coups de tambours et de tam-tams. Une autre scène : un village, une auberge lorraine dont l'aimable hôtesse répond au doux nom de « Perle des Ardennes ». Elle s'empresse autour des soldats allemands, leur verse à boire, est toute aux petits soins, au point de s'éprendre, pour finir, d'un des fils Kühling. Elle l'agace, l'aguiche, pirouette autour de lui comme Carmen autour de don José, jusqu'à ce que mon pauvre Teuton, n'y tenant plus, oubliant les tresses blondes de sa Gretchen, succombe à la tentation : il se précipite dans ses bras, l'entraînant dans la plus voluptueuse et canaille des valses, pour disparaître ensuite dans la chambre de l'auberge. Un autre rejeton de la famille est matelot sur un sous-marin ; l'*U-29* apparaît alors en coupe ; l'équipage hurle un chant de mort contre l'Angleterre, puis les commandements retentissent : *Achtung!* Attention! *Feuer!* Feu! Et là-bas un cuirassé saute au choc des torpilles. Arrive, pour terminer, la nouvelle victoire d'Hindenburg et l'hymne final s'entonne sur l'air du cantique : *O Tannenbaum! O Tannenbaum!* (Sapin de Noël) : *O Tannenberg! O Tannenberg!* (nom donné à l'une des victoires d'Hindenburg près des lacs Mazuriques).

La pièce qui fut jouée au Metropole Theater a pour titre : *Woran wir venken* (Ce que nous pensons), et se déroule dans une théorie interminable de chansonnettes. Rien ne permet mieux de surprendre sur le vif la mentalité du soldat allemand sur le sentier de la guerre que quelques-uns de ces couplets. Le sentiment du ventre d'abord! Un chœur de soldats chante:

« Il faut au soldat allemand un fusil, — Un courage frais et joyeux ; — Mais le soir, lorsque l'ennemi est battu, — Il lui faut quelque chose... pour l'estomac! *(Dann braucht was für den Magen!)*. »

L'orgueil de race maintenant. Le héros de la pièce clame, dans chaque acte, ce refrain :

« Je veux être Allemand ! *(Deutsch will ich sein!)*, — Allemand comme l'étaient nos pères! — Je ne veux être qu'Allemand! — Allemand dans l'orage et dans le danger. — Je veux être Allemand, même si la mort m'étreint, — Allemand, comme la force du chêne allemand! — Je ne veux être qu'Allemand ; oui! je ne veux être qu'Allemand! — Allemand, comme le vieux Rhin! *(Deutsch, wie der Vater Rhein!)*. »

Les « marraines » viennent ensuite débiter leurs couplets. Admirez les termes franco-tudesques qui se sont infiltrés dans la langue allemande pendant la guerre :

Wir bringen Zigaretten,
Und Kognak obendrein
Auch Aspirin-Tabletten
Und gute Bækerein!

(Nous apportons des cigarettes, — Et aussi du cognac, — Des tablettes d'aspirine, — Et de bons biscuits!)

Le chancelier de fer n'est naturellement pas oublié dans cette pluie de chansons niaises et grotesques :

Ach! wenn das der Bismarck wusste,
Dass wir steh'n vor England Kuste!...

(Ah! si Bismarck savait — Que nous sommes devant les côtes d'Angleterre!... — Il bondirait de joie — Sur son socle, à la Place du Roi!)

Il est curieux, cependant, de constater avec quelle insistance le revuiste, à chaque refrain, ramène l'idée de la paix. Cela frise l'obsession : « Quand le printemps sera là, quand les cigognes rebâtiront leurs nids, nous reviendrons! » Ou bien : « O douce paix, descends du ciel; alors, nous entonnerons de joyeuses chansons, et un enthousiasme encore inconnu fera vibrer le peuple allemand. »

La pièce se termine par une apothéose où toutes les décorations allemandes, l'ordre de Marie-Thérèse, celui de Max-Joseph (Bavière) et d'Albert (Saxe), la croix « pour le Mérite », sont longuement célébrées en un rite solennel. Ce ne sont cependant pas de tels insignes que désirent les soldats d'Hindenburg, car l'hymne final chante en vers de mirliton :

« Ce ne sont pas les croix d'or ou d'argent
Qui sont le rêve du soldat allemand... »

C'est la croix de fer *(das Eiserne Kreuz)!* Et tout le chœur de clamer les mérites de cette décoration : « cet emblème triomphal », « ce symbole d'espérance et de foi! »

L'EMBLÈME FUNÈBRE
LE PESSIMISME DES ESTOMACS VIDES

Je vous ai déjà dit avec quelle profusion cette croix constellait la poitrine des guerriers allemands. Elle fait partie de leur équipement, comme leur casque et leur coupe-choux. Par son abondance elle est devenue en quelque sorte comme l'insigne collectif de leur race casquée. Et, ma lecture finie, comme j'en parlais à mon amie, elle me dit : « Voulez-vous connaître le sens véritable de ce symbole de fer auquel toute l'armée allemande est vouée depuis 1914? Allez à Leipzig. Aux environs de la ville, vous trouverez une énorme construction d'architecture assyrienne, que les Allemands bâtirent l'an précédant les hostilités : le monument de la « Bataille des Nations » *(das Völkerschlachtdenkmal)*. Montez sur la terrasse qui l'entoure. Vous découvrirez bientôt, sur un des côtés de l'édifice, un nouveau cimetière consacré aux morts de cette guerre. Or, par une sorte de rapprochement instinctif, l'architecte en a tracé le plan en forme d'une grande croix de fer. En s'inspirant de la sinistre étoile comme modèle de ce champ funèbre, l'artisan leipzigois lui a donné sa véritable signification. »

Grâce à la vitalité de leur race, déclarent les Teutons, l'Allemagne ne peut être vaincue! C'est une conviction dogmatique que rien n'entrave. Ils ne sortent pas de là. Vous aurez beau discuter avec eux, des heures durant, ils n'admettront jamais la possibilité d'une défaite. Cependant l'unification psychologique de tous ces cerveaux se réduit bien souvent à un simple phénomène de contagion, et j'ai remarqué à plusieurs reprises que si les circonstances sont telles que l'un d'entre eux échappe à cette exaltation mystique collective, sa conviction n'aura aucun rapport avec celle de ses compatriotes. Parmi plusieurs exemples, j'en choisirai un frappant en sa simplicité. Me promenant un matin le long de la *Friedrichstrasse*, je rencontrai un pauvre diable auquel je demandai un renseignement. Le bonhomme est très loquace et engage conversation ; il est sur le pavé et n'a pas mangé ce matin ; sa maison, en Prusse orientale, a été détruite pendant une bataille; trop faible pour faire du service ou pour un métier manuel, il cherche une place.

« Ah! la guerre est terrible, ajoute-t-il, et nous ne gagnerons pas!... »

Ce crève-la-faim, chassé de chez lui, errant en Allemagne, ne subissant d'autre influence que celle de son estomac vide, avait forgé dans sa solitude de miséreux la conviction d'une débâcle allemande.

[1] Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU PAS DE L'OIE

Le même jour, j'assistai à un singulier spectacle. C'était midi et comme je passais devant le palais royal, une fanfare éclate brusquement. C'est la garde montante.

En un clin d'œil la foule se précipite au-devant du cortège et se joint à lui ; instantanément, tous les bourgeois à lunettes, les gretchen aux tresses jaunes, les petits Teutons tout harnachés de sabres de bois et de casques en carton prennent comiquement l'allure lourde de la troupe. Les fifres aigus sifflotent, les cuivres résonnent, les petits tambours plats roulent et deux sections de landwehr, hommes de trente-cinq à quarante ans, gros et pesants comme de vrais Prussiens, défilent...

La *Wachtparade* de Berlin était jadis un des spectacles les plus sensationnels de la capitale ; on y venait des quatre coins de l'empire admirer les mouvements à angle droit des soldats, leurs gestes d'automates précis et mécaniques, leur allure raide, leurs masques figés qui étaient comme la marque de fabrique du militarisme teuton ! Que de fois y ai-je assisté jadis, avant la guerre, m'amusant à comparer en pensée leur parade bizarre et tourmentée au défilé des petits pioupious de France! Ce qui plaît tout de suite dans les revues des Poilus, c'est qu'il n'y a rien d'affecté et que la démarche, les gestes, le port tout y est naturel ; leur allure donne de suite l'air de franche et saine joie des corps, l'on sent aussi que ces hommes ont inné en eux le sens de la mesure et que jamais ils n'admettront que, pour être bon soldat, il faille savoir tendre la jambe brusquement et marcher avec des gestes d'automate.



J'ai vu également, avant la guerre, défiler devant Buckingham Palace, en un cérémonial solennel, les « Coldstream Guards » du roi d'Angleterre. Sanglés d'uniformes écarlates, lustrés, polis, vernissés jusqu'au dernier bouton, par rangs de dix, au grand éclat des cuivres, des cornemuses et des tambours, ils accomplissaient comme un rite, en une démarche très lente, des conversions bizarres et savantes. De même, à Pétrograd, j'ai vu la parade de la garde personnelle du tsar, les cosaques du Caucase, défilant avec leurs hauts bonnets de poil noir et leurs amples manteaux rouges au petit trot de leurs chevaux blancs... Mais chez les uns comme chez les autres, rien de cette gourme, de cette suffisance, de cette maladie d'orgueil qu'étalaient, chaque jour, à midi, pendant la *Wachtparade*, par leurs gestes, leurs regards, leur allure, les gardes du kaiser.

Mais cette fois-ci cependant j'en reste ébahi ; car la parade des soldats de Sa Majesté l'empereur ne m'apparaît plus ce qu'elle était jadis! Les gros bonshommes de Brandebourgeois dont le « front » se rirait, font fi de l'ancien alignement au cordeau ; leurs fusils sont tenus à la bonne franquette ; trois d'entre eux ne marchent pas au pas ; un faux mouvement jette un casque jusque sous mes pieds!... Et je m'étonne ; car, pour la première fois depuis mon arrivée en Allemagne, une transformation évidente dans leurs méthodes ou un affaissement dans leur discipline du drill se manifeste ouvertement à mes yeux. Leur raideur d'autrefois n'est plus! Ils semblent moins guindés, moins suffisants, moins orgueilleux... Et tandis qu'entraîné par la foule, je suis leur cortège, je songe que si la guerre a déjà à ce point refréné leur morgue, la défaite pourrait bien à son tour faire effondrer leur claquement de talon, chez eux comme chez ceux qui les imitent, niais et serviles, leur pas de parade inesthétique et pantin, leur drill mécanique et brutal, leur discipline inintelligente et fausse sous la plus formidable risée que bon sens outragé ait jamais déclanchée!

(A suivre.) ?



1. Le pas de parade dit « pas de l'oie ». — 2. Les grâces du pas de l'oie, dessinées d'après nature par le peintre italien Sachetti.

CHEZ L'ENNEMI

Les Peintres de la Guerre

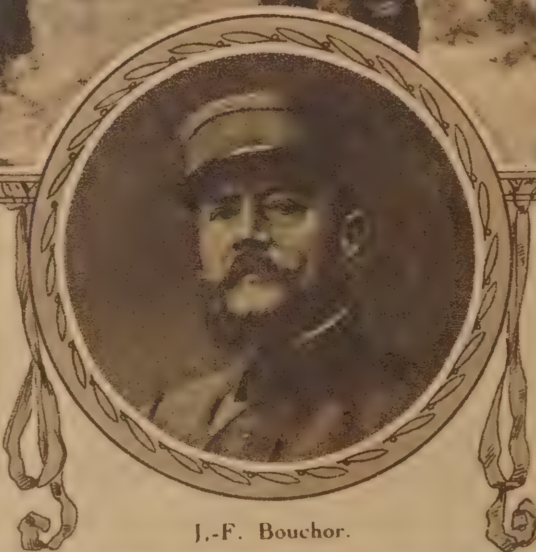
Dans quelle mesure et dans quel sens la peinture sera-t-elle influencée par ces longues années de guerre? La question commence à se poser. Et, dans l'ensemble des réponses, plusieurs pensées très opposées se font jour. L'une est que les artistes rapporteront du champ de bataille une telle horreur de ses misères qu'ils voudront en abolir tout souvenir, et laisseront dans la musette ou sur le chantier études et croquis. Personne ne doute, en effet, que quantité de peintres reviendront sans plus à leur rêve de beauté. Ceux qui rêvent des lauriers de Corot et de Rousseau chercheront des paysages moins cahotés, moins lunaires que ceux des Eparges ou de Vauquois, des sous-bois où le canon n'ait pas fait le bûcheron. Mais combien d'autres aussi garderont la hantise de ce qu'ils ont vu ou enduré. S'ils laissent dormir leurs souvenirs, ce ne sera que pour un temps. Ils voudront être les peintres de la grande bataille. Ils raconteront la vie des tranchées, ses longues attentes sous les rafales d'acier, ses héroïsmes quotidiens; ils aimeront surtout être les portraitistes du soldat à jamais fameux, tel qu'il est sorti du creuset des batailles, plus beau sous la bourguignotte et la capote bleue que la garde impériale dans les fournaises de Wagram, d'Eylau, de la Moskowa et de Waterloo, plus beaux que les soldats de l'An II eux-mêmes, les soldats en sabots de Jemmapes et de Valmy.

Chaque grande épopée militaire eut ses peintres. Gros, Charlet, Géricault, Raffet racontèrent les batailles du premier Empire, comme Detaille et Alphonse de Neuville celles de l'Année terrible. Ce dernier y dépensa toute l'énergie, tout l'enthousiasme d'une vie trop courte. Pas une de ses toiles qui ne fût inspirée par le désir patriotique de faire « revivre la défaite, pour mieux armer l'avenir entre nos mains ».

Les peintres de demain n'auront pas la même tâche, puisque la victoire nous aura souri. Mais elle n'en sera que plus haute. Et déjà se dessine-t-elle dans les œuvres qui, depuis deux ans, se font jour. Cette tâche, c'est de stigmatiser la guerre elle-même, de la faire détester, non seulement des mères, *bella matribus detestata*, mais du monde entier. Et pour cela, les peintres n'auront qu'à rappeler celle qu'un odieux ennemi n'eut pas honte de faire. Ils diront les horribles procédés du « boucher », les blessés systématiquement assassinés, les tortures infligées aux prisonniers, etc. Et cette peinture, non plus des « misères de la guerre », comme au temps de Jacques Callot, mais de ses horreurs, elle ne sera pas seulement nécessaire, mais s'imposera comme un devoir.

Et déjà, on juge-t-il ainsi, l'artiste d'une sensibilité frémissante qu'est Jonas. Chacune de ses pages est une protestation, un appel à la conscience universelle.

Je ne rappellerai pas toutes les pages où il mène la charge contre l'ennemi. De son *Debout les Morts* à *La Délivrance*, œuvres émouvantes



J.-F. Bouchor.



En haut : *Après l'Offensive*, par J.-F. Bouchor. — En bas : Maurice Mahut, coiffé du casque en acier chromé dont il avait eu l'idée de doter l'infanterie deux ans avant la guerre (« Je sais tout », avril 1912).

popularisées par les *Annales*, que de beaux cris, que de rappels à l'héroïsme français, que d'hommages à ceux qui se dévouent et meurent, que d'espoirs donnés à tous. Comme le crayon de Raemaekers, son pinceau vaut une épée. Toute l'ignominie n'éclate-t-elle pas dans *le Choix des Victimes* et vingt compositions d'une même éloquence vengeresse. Et que d'autres mènent la charge avec lui.

C'est Mathurin Meheut, surpris par la guerre en pleine Asie, où il bénéficiait d'une bourse de voyage, et qui eut le mot superbe de Regnault à Tanger en 1870 : « On bat maman, j'accours! », et qui, depuis deux ans, la défend de son fusil et de son pinceau. C'est Lemordant ; c'est Touchet, si émouvant dans *l'Anglais au Poteau*, page vengeresse elle aussi, où il crucifie lui-même le bourreau. C'est Louis Dauphin, dont *la Martyre de Reims* ne saurait être oubliée.

En dehors même des artistes qui s'attachent à stigmatiser les nouveaux barbares et leur manque absolu de chevalerie, combien de peintres dont l'œuvre va déjà loin. L'une des plus belles ne pouvait pas ne pas être celle de François Flameng, qui accumule les documents, relève tous les champs de bataille et montre dans ses tableaux de *la Soupe* et de *Kamarades* toute la vilenie de l'adversaire.

Félix Bouchor suit le conseil de Jean Richepin et raconte la guerre au jour le jour sans « la magnifier d'un héroïsme dont elle n'a pas besoin ». Georges Scott songe plutôt à Neuville et à Detaille. Comme eux, son talent a grandi sur le champ de bataille. La liste des peintres de la guerre s'allonge encore et superbement avec Thiriat, Devambez, Mahut, Berne-Bellecour, Geo Conrad, Allard-l'Olivier, Leven et Lemonnier, Huygens, G. Leroux, Naudin Simont, de la Nézière, Boutigny, Busson, Léon Couturier, Fouqueray, Jubier, Jacquier, avec Jean Lefort, dont les deux cents dessins étaient dernièrement admirés du public.

Tout, en un mot, annonce, présage une belle histoire picturale de la lutte, la peinture militaire ne s'arrêtera pas avec elle, bien au contraire !

L. P.





Nous avons demandé à quelques peintres de guerre, nos collaborateurs, de commenter eux-mêmes, les tableaux et les dessins qui illustrent cet article.

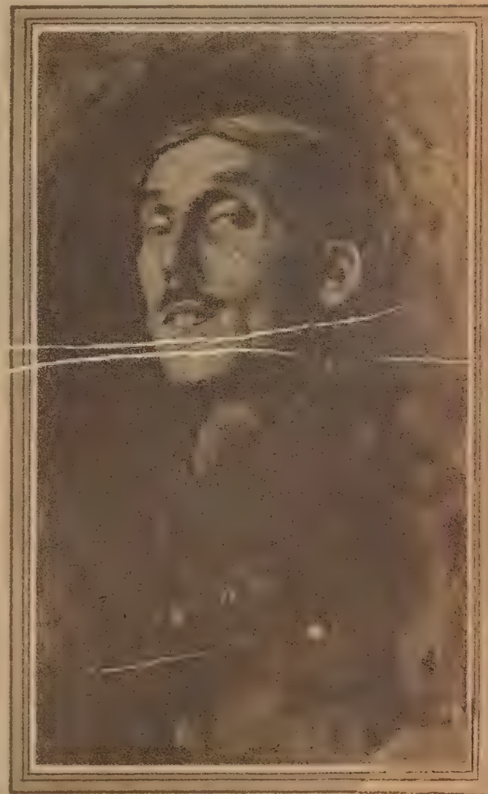
LES RUINES

Envoyé en mission dans la zone anglaise, comme peintre du musée de l'Armée, j'ai pu recueillir dans les secteurs du Nord, des souvenirs variés en travaillant dans ces villes qui avaient déjà perdu leur grandeur d'autrefois.

L'impression la plus saisissante, je l'ai tout d'abord rapportée d'Arras. Il est impossible de retrouver dans ces ruines l'ancien caractère de la vieille ville. Les Anglais l'occupent et ont évacué presque complètement la population ; quelques vieillards, ravitaillés par les troupes, habitent sous terre et créent, pour vivre, des petits commerces de cartes postales, de souvenirs, ou bien s'improvisent coiffeurs. Quelques enfants, parlant maintenant l'anglais comme le français, séparés de leur famille par le désordre de la fuite, errent dans les rues et, tout comme en temps de paix, s'installent derrière le peintre sans se préoccuper du bombardement ; dès qu'un obus a éclaté, ils courent en ramasser les morceaux. Un de ces gosses, blessé déjà quatre fois, reçut des mains de M. Poincaré lui-même une superbe montre en or.

La ville d'Arras attire beaucoup les peintres; l'un d'eux, attaché à cette ville, le célèbre prix de Rome Sabatté, a traduit toutes les phases du bombardement et sauvé dans les ruines des merveilles dont M. Paul Ginisty vous parlait récemment. Certains jours le travail y est très difficile, une véritable pluie d'obus tombe sous l'œil impassible des « policemen », qui règlent la circulation, sifflent lorsqu'un aéroplane survole la ville ou que des gaz asphyxiants sont émis. Les bords de l'Yser sont encore plus sinistres, les moulins à vent de Belgique gisent brisés au bord des routes ; au milieu de toute cette campagne ruinée émerge une autre ruine, Nieuport. Quelques fûts de colonnes très blanches de ce qui représentait l'église, des murs en briques roses presque informes, sont les débris des anciennes Halles.

A l'abri de ces ruines, des centaines de croix se dressent, marquant la place où reposent les héros morts sur l'Yser. Cimetière invraisemblable et merveilleux qui jette, au milieu de cette tristesse, une note presque gaie par sa décoration et ses fleurs. L'entourage des tombes est fait de chassis en cuivre, en fer et même en bois. L'intérieur est un véritable jardin entretenu par les poilus. Sur toutes ces tombes, des grandes croix ont été combinées en carreaux de *Delft* de toutes les couleurs qui res-



1. François Flameng. — 2. *Une rue d'Arras*, par Louis Dauphin. — 3. *Louis Dauphin*, par Lucien Jonas.

LES PEINTRES DE LA GUERRE

plendissent au soleil, puis dans toutes les allées, des enchevêtrements de crucifix de bronze et de statues anciennes peinturlurées, provenant des couvents et des églises de la région.

J'ai assisté dans ce cimetière à un des drames les plus poignants de la guerre. On enterrait un brave poilu, le colonel et ses officiers étaient présents, un prêtre militaire, ayant revêtu le surplis, lisait la prière des morts. C'était le matin sous la pluie, le « drachen » allemand repéra un attroupement ; instantanément une avalanche d'obus de 77 s'abattit sur le cimetière. Comme mus sous un même commandement, nous nous couchâmes tous à plat ventre dans la boue, et le prêtre acheva ses prières.

Partout où j'ai passé, j'ai trouvé une hospitalité charmante que tous les peintres ont pu apprécier comme moi — hospitalité au gré de la fortune. C'est un lit au fond d'une cave humide peuplée de rats, c'est toujours un bon repas (pourtant si difficile à composer), ou un bridge durant les nuits de veille au poste de commandement, pendant que les obus tombent sans arrêt. Mais qu'importe, la bonne humeur règne partout ainsi qu'une merveilleuse cordialité!

LOUIS DAUPHIN.

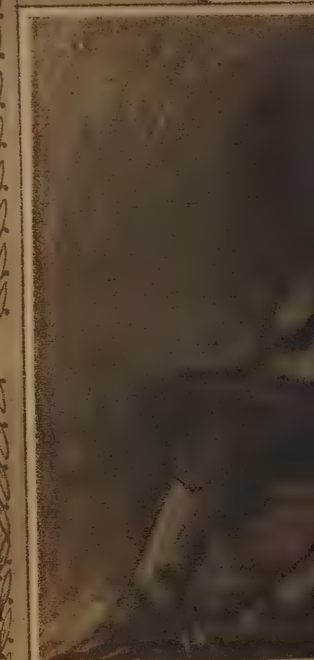
Souvenir de l'Yser, par Paul Thiriat.



Lucien Jonas, p



Pau



J. Berne-Belle

rne-Bellecour.

Lucien Jonas.



Retour au Pays, par J. Berne-Bellecour.

DÉJEUNER AUX AVANT-POSTES

A l'époque où le village de Lihons se trouvait être dans un secteur calme (avant l'offensive de la Somme), on pouvait, sans trop d'émotion, y circuler et travailler. Aucune maison n'était restée debout. L'une d'elles, pourtant avait été à peu près épargnée par les obus. Le colonel Goubeau commandant le ... d'infanterie y avait établi son poste de commandement. C'est là qu'il nous fit l'honneur à Jonas et moi de nous accueillir et de nous inviter à déjeuner au mess des officiers. Avant de nous mettre à table, le brave et sympathique colonel s'adressant à ses convives nous dit :

« Messieurs, voici notre dernier déjeuner dans cette maison ; jusqu'ici les Boches l'avaient à peu près épargnée, mais, depuis quelques jours, elle est repérée et les obus deviennent indiscrets, surtout aux heures des repas. A partir de ce soir nous serons ailleurs, en lieu plus tranquille. Que ce dernier déjeuner soit pour nous l'occasion de lever joyeusement nos verres, etc... »

L'avouerai-je? Je n'écoutais plus très nettement la fin de ses paroles. Mon Dieu, pensai-je, j'aurais peut-être préféré ne venir à Lihons que le lende-

main! Le déjeuner fut très gai, très cordial, plein de cette bonne humeur qui règne sur tout le front. De temps en temps quelques coups sourds interrompaient les conversations. Les obus semblaient se rapprocher.

« Ce n'est pas pour nous », disait alors tranquillement le colonel, et nous atteignîmes— sans encombre — le café. J'ai su que deux jours plus tard, un obus avait mis notre salle à manger au niveau de la cave.

... J'eus un peu honte, après, d'avoir eu quelque émotion, et pourtant, je n'oublierai jamais ce déjeuner. Ce colonel tout jeune était un homme superbe d'énergie, de bravoure tranquille et d'exquise distinction. Comme je m'étonnais qu'il portât avec une vareuse noire de chasseur alpin, un pantalon d'un rouge violent, il me fit cette mâle réponse :

« Quand je vais voir mes hommes aux tranchées, je sens que je suis pour eux, un peu comme un drapeau. Le jour où on mettra du kaki à notre drapeau, alors moi-même je changerai mon pantalon. »

J. BERNE-BELLECOUR.



SOUS LES OBUS

Les sentiments qu'éprouvent les artistes lorsqu'ils se trouvent au front sont complexes et suivent fatalement l'ascendant de leur tempérament respectif. Un penseur reviendra l'âme imprégnée d'une infinie tristesse. L'œuvre qui se dégagera de son séjour aux armées sera plutôt symbolique. Une profonde mélancolie sera sa directive.

Par contre, si la vision reste superficielle, terre à terre, toute aux charmes des yeux, ses compositions ne nous montreront que des choses vécues, c'est-à-dire une succession kaléidoscopique de types et de scènes familiales militaires. Son œuvre restera documentaire et fragmentaire.

Lorsque l'artiste ne conçoit que le mouvement, son voyage ne lui servira qu'à exécuter des études personnelles, en vue de reconstitutions futures. Tout, pour lui, ne sera que prétexte à compositions mouvementées. De ces trois principales conceptions, quelle est la bonne? Nul ne peut trancher une si grave et si délicate question, sans risquer d'entrer dans le domaine de l'erreur.



Par conséquent, je laisse à d'autres l'intransigeance de la réponse. Mais je tiens à dire que je rentre dans la troisième catégorie, c'est-à-dire dans la conception du mouvement. Partout où j'ai pu me rendre, toutes mes études n'ont été exécutées que dans un seul but, l'action.

A l'appui de ce qui précède, je ne veux opposer qu'un fait : ma première vision du front, en octobre 1914.

A cette époque, il était relativement aisé de se mouvoir à travers les armées en campagne. Avec un peu de flair... et beaucoup de culot, on pouvait voir bien des choses intéressantes et instructives pour un artiste épris de mouvement. Rien d'officiel. Tout laissé à l'initiative vagabonde du « moi ». Pendant vingt-quatre heures, j'ai pu rester sous le plein fouet des petits, moyens et gros canons de l'ennemi, et là, j'ai vu, de mes yeux vu, de quoi exécuter plusieurs tableaux d'action, ayant touché le drame de près.



Abrité dans l'anfractuosité d'une vieille bâtisse qui se trouvait au fond d'un cul-de-sac dont l'ensemble formait une ruelle obscure, je me figurais être à l'abri de tout danger. Par contre, mes sensations intérieures étaient bizarres. J'avais l'impression d'être seul au monde, désespérément seul, malgré les ombres armées qui passaient sans relâche au bout de ma ruelle, malgré le vacarme incessant produit par les éclatements et les passages rauques des gros obus. Ma pensée allait à ma famille, qui ne connaissait rien de ma téméraire et folle équipée. Puis, peu à peu, insensiblement, j'éprouvais le sentiment de la stupidité grotesque du civil se trouvant jeté subitement hors de sa sphère, dans un monde ne lui appartenant plus. Alors il se produisit une étrange réaction : le but qui avait dirigé mes pas s'évapora progressivement. Je ne cherchais plus à regarder. Je fus pris d'un besoin fou de combattre, de tirer des coups de fusil, de taper dans le tas. J'éprouvais le désir insensé de sortir de ma cachette et de crier aux ombres entrevues : « Je suis Français, donnez-moi un fusil, des cartouches, conduisez-moi où l'on se bât. »

Un fracas épouvantable, à cinquante mètres de moi, produisit la réaction et refréna ma folie belliqueuse. Je me tirai facilement de l'aventure, mais j'ai compris l'épisode de *la Débâcle*, lorsque, dans Bazeilles, Weil, ce civil débonnaire, devint un combattant furieux, puis se fit fusiller en héros.

Voici le récit très sommaire de mon baptême au front. J'ai constaté seulement qu'il serait utile que tous les peintres envoyés en mission aux armées pussent revêtir l'uniforme militaire.

PAUL THIRIAT.

1. *Les Pionniers*, par A. Ravenel. — 2. Jean Brulat. — 3. A. Ravenel. — 4. *La Lecture*, par Jean Brulat.

COMPAGNONS D'ARMES ET DE PINCEAU

J'avais quatre bons petits camarades qui se trouvaient chez moi comme chez eux ; j'étais leur grand aîné et, le dimanche matin, ils m'apportaient leurs études et leurs esquisses d'école dont nous faisions la critique ensemble pour notre mutuel profit.

Deux d'entre eux sont morts : Ravenel et Brulat ; les deux autres furent grièvement blessés : Sauvage et Juppet.

Chaque fois que je dessine dans la Somme, je pense à Ravenel, ce grand pierrot bon enfant qui fut déchiqueté près de Biaches et, quand je fais des croquis devant Verdun, je revois dans les Bois-Bourrus la silhouette de page florentin de Jean Brulat, qui fut écrasé sur son rimailho démoli. Pauvre Ravenel qui, formé par Cormon, eût été le digne continuateur de Willette, pauvre géant puissant, mais pâle, dont le cœur trop sensible n'avait pu s'habituer aux atrocités de la guerre... Je l'ai vu, après sa première charge à la baïonnette, en Champagne : il était anéanti et livide..., il parlait fébrilement :

« J'ai suivi..., j'ai couru..., je suis tombé dans une tranchée devant un grand Allemand barbu qui tira sur moi..., me manqua... Ma baïonnette est entrée dans son ventre... Il m'a regardé avec un œil effrayant..., il a balbutié, je n'ai pas compris ; il a crié, je n'ai pas compris... Son œil me fixait toujours. J'ai eu peur. Je n'ai pas osé retirer mon fusil de son ventre. Je suis resté à pleurer dans la tranchée près de lui... »

Huit mois plus tard, Ravenel était cité à l'ordre du jour de sa division. Puis, dans une mission dangereuse, il avait le thorax défoncé par un obus. Sous ses côtes brisées, sur son cœur, où sa main instinctivement s'était portée, on retrouva, maculés de sang, ses croquis alertes, gais et pleins de vie...

Les croquis de Jean Brulat, ce Méridional calme et réfléchi, sont, au contraire, graves et tristes. Depuis le début de la guerre, je n'avais pas revu mon jeune ami, dont les lettres semblaient écrites sur des feuilles d'automne tombées d'un arbre plein de sève : sans soleil, sans illusions.

Et, cependant, pour ses hommes, — car il était maréchal des logis,— pour donner l'exemple de la confiance, il était le boute-en-train facétieux. Il avait fondé un journal dont il était le rédacteur en chef et le spirituel illustrateur, journal qu'il polygraphiait et répandait dans le secteur, y dépensant sans compter un esprit charmant et une débordante joie de vivre.

Il n'a pas vécu longtemps : il est mort en pointant sa pièce au-dessus du Mort-Homme. Il repose dans un cimetière de Verdun, cette ville inviolée dont il a défendu l'accès en page élégant devenu écuyer farouche ; le destin n'avait pas voulu qu'il passât capitaine...

J'ai vu Sauvage, qui fut blessé à la Marne et qui, nature ardente et belliqueuse, très exubérant, bien que né à Valenciennes, tua du Boche avec frénésie :

« Près de Reims, s'écriait-il, ils étaient ivres et féroces, mais je leur fis rendre en sang le vin qu'ils nous ont bu. »

Il dessine comme il parle : à l'emporte-pièce. Il fut blessé en sauvant un camarade tombé devant la tranchée ennemie. Il est retourné au front où il n'a guère le temps de dessiner, et c'est grand dommage, car les quelques croquis que j'ai reçus de lui sont d'un réalisme définitif.

Mon quatrième ami, Paul Juppet, est un Lyonnais d'une nature délicate ; il est distingué de manières, crâne d'allure, loyal et sensible de cœur.

Versé dans l'infanterie coloniale avec le grade de sergent, il fut blessé dès le début de la campagne. Il a vu la guerre dans toute l'angoisse et le mouvement du recul, puis dans l'allégresse de l'avance victorieuse, enfin, dans la déprimante stagnation... Dès qu'il fut convalescent, — et bien que fiancé, — il demanda à repartir ; on l'envoya à Dakar, puis à Boutilimit, où il recrute les noirs, ces noirs valeureux dont le général Mangin voudrait avoir une armée pour hâter la victoire.

Ah ! le brave général ! Combien je fus fier de le peindre sous les murs de Verdun, dans la grande pièce claire où il travaillait. Pendant que je scrutais son regard d'aigle, un obus tomba au fond de son jardin : il ne broncha pas, tandis que mon pinceau surpris balafrait sa bouche en coup de sabre et son menton volontaire.

Si Brulat et Ravenel avaient été à ma place, devant mon chevalet, ils n'eussent pas bronché plus que le général.

LUCIEN JONAS.



La Délivrance, par LUCIEN JONAS. *C'est le canon français !...*
Réduction de la grande estampe offerte à nos abonnés et lecteurs.

PEINTURE ET PHOTOGRAPHIE

Il y a les sections photographiques et cinématographiques de l'Armée, qui fonctionnent très bien — il y a aussi des peintres militaires, mais... ils ne sont que tolérés.

Si la conversation venait sur ce sujet dans un milieu moyen, vous diriez, — toute idée de situation militaire à part : Je suis photographe, je suis opérateur, on trouvera cela tout naturel, surtout si c'est votre métier en temps de paix ; mais si vous dites : Je suis peintre militaire, on sourira. Qu'est-ce que c'est que ça, un peintre militaire?

Dans toutes les guerres il y a eu des peintres accompagnant les armées et qui en couraient les risques ; on sait que le grand peintre militaire russe Verestchaguine, qui suivait en 1904 les opérations de la guerre russo-japonaise sur un cuirassé, périt dans l'explosion de ce navire.

Il faut croire qu'avec la guerre moderne les peintres militaires ne sont guère utiles et que la photographie et le cinématographe suffisent pour documenter l'histoire. Eh bien ! que quelqu'un de bonne foi — sans se préoccuper du talent et restant sur le terrain de documentation militaire — regarde toutes les photographies faites depuis le début de la guerre et vienne voir au Musée de l'Armée l'ensemble des œuvres de M. Flameng, — que je ne connais pas. Qu'il compare. Il est impossible de ne pas constater que l'impression de la guerre est donnée beaucoup mieux par ces œuvres que par toutes les photographies, même par celles en couleurs, qui sont cependant très belles. La peinture de guerre complète la cinématographie et la photographie.

M. MAHUT.



Croquis à la plume, par Mahut.

LE SACRIFICE

1914-15-16-17

A LA FRANCE, A LA BELGIQUE,
A L'ANGLETERRE, A LA RUSSIE,
A LA SERBIE, AU MONTÉNÉGRO,
A LA ROUMANIE, A L'ITALIE,
A TOUS LEURS MORTS
A TOUS LEURS BLESSÉS,
CE POÈME EST DÉDIÉ

I

LA TERRE S'INDIGNE

Il cria : « France ! » puis, sans douleur ni pensée,
Il tomba, face au ciel, la poitrine percée,
Parce qu'ainsi l'avaient voulu de mauvais rois.

Renversé sur le dos, bras ouverts, comme en croix,
Il entra dans la mort comme en un vaste rêve.

Tout d'abord, il se crut dormant sur une grève,
Car, tout autour de lui, les soupirs des mourants,
Réguliers, traversés de longs cris déchirants,
Semblaient être la voix d'une horrible marée
Dans les nuits où la mer se tord, désespérée.

Puis il s'éveilla, mais seulement en esprit.

Alors il lui parut qu'il était Jésus-Christ,
Si bien que, sans surprise, entré dans le mystère,
Martyr démesuré, cloué contre la terre
Tournoyante dont il épousait le contour,
Il couvrait l'univers d'agonie et d'amour.

❀

Et les mers et les ciels, soirs rouges, matins roses,
Les appels infinis des êtres et des choses,
Les bruits des forêts et les oiseaux de l'air,
Tout s'unit dans son cœur pour conjurer l'enfer.

Soupirs des océans, légers soupirs de l'homme,
Tout est rythme profond dans la veille ou le somme,
C'est le rythme qui fait les univers si beaux.
Et si tous les longs cris hurlés sur les tombeaux,

Nic. Jérémitch

Tous ceux des moribonds hérissés d'épouvante,
Et tous ceux de la mer en fureur lorsqu'il vente,
Différents et mêlés, se heurtaient dans les airs,
Un rythme encor, pareil au bruit des vastes mers,
Quand le ciel disloqué croulerait en décombres,
Soumettrait ce chaos aux lois fixes des nombres.

Nul cri, le voulût-il, ne demeure isolé,
Et des milliers de cris, dans l'espace troublé,
En rencontrant des milliers d'autres, s'y confondent;
D'autres milliers, distincts de ceux-là, leur répondent,
Et ces accords fatals font, de ces cris discords,
L'éternel souffle égal des vivants et des morts.

❀

L'homme gisant, couché dans son sang qui ruisselle,
Au grand rythme de la douleur universelle
Frissonne, transformé de la nuque aux talons.
Les pentes de ses flancs lui semblent des vallons;
Ses genoux soulevés sont comme des montagnes;
Tout son sang coule en fleuve à travers les campagnes,
Son âme sent ses os, douloureux et cachés,
Sous terre et sous sa chair se confondre aux rochers;
Il est tout, vie et mort, l'antinomie entière,
Tout l'esprit pur qui souffre en l'immonde matière;
Et sur son globe affreux, prêtre et victime, tel
S'offre aux cieux inconnus le martyr immortel.

❀

— « Nous, les fleuves, porteurs de mondes,
Fils des névés vierges et blancs,
Nous qui, dans les plis de nos ondes,
Capturons des soleils tremblants;

Nous — qui d'une fraîche lumière
Baignons, en des ciels reflétés,
Près des fiers châteaux la chaumière,
Et les hautes tours des cités;

Nous créateurs de capitales,
Nous qui ne reculons jamais,
Nous de qui les sources natales
Sont des vierges sur des sommets;

Sous le vieux pont qui les encadre,
Nous qui, de tous nos flots chantants,
Portons aux mers plus d'une escadre
De lourds bateaux, trésors flottants;

Nous, les grandes routes en marche,
Bleus liens des peuples amis,
Nous qu'on fait passer sous une arche
Triomphants, libres et soumis;

Nous, faiseurs de beautés utiles,
Nous, les grands fleuves généreux
Qui jetons les fleurs de nos îles
Sur le sentier des amoureux;

Mais aussi qui rendons fécondes
Les vignes, et féconds les blés;
Nous, les fleuves, porteurs de mondes,
Par qui donc sommes-nous troublés?

Un nouvel affluent arrive,
Rouge et noir dans nos claires eaux;
La fauvette a fui notre rive,
L'abri chantant de nos roseaux.

Plus de couple aux mains enlacées
Dans les sentiers verts, sur nos bords...
Où sont nos puretés passées?
Pourquoi charrions-nous des morts?

L'incendie affreux nous colore,
Blafard le jour, rouge la nuit;
Nous ne voyons plus d'autre aurore:
Il est en nous la mort qui luit.

La cathédrale flambe et croule;
Et partout des fantômes noirs,
Des exilés en morne foule,
Errent dans l'horreur des grands soirs.

Nous voulions le bonheur des hommes,
Sainte paix, amour innocent.
Nous voilà, maudits que nous sommes,
Des fleuves de deuil et de sang. »

❀

Alors, l'homme gisant, roidissant ses vertèbres,
Répondit — et sa voix fit trembler les ténèbres:

— « Les fleuves coulaient purs; des monstres sont venus
Les traverser de maux jusqu'alors inconnus,
O fleuve! J'ai voulu protéger vos eaux claires,
Vos bourgs et vos cités aux clochers séculaires,
Vos palais, vos jardins, vos pères les névés,
Les ciels qui, dans vos eaux, semblent des cieux rêvés;
Et c'est pourquoi je meurs, bras ouverts, face aux astres...
O fleuves, désormais miroir de nos désastres,
Adieu! — Mais, tôt ou tard, je revivrai vainqueur;
Fleuves rois, votre pourpre est le sang de mon cœur. »

❀

Voici. Les monts, dont la hauteur fait des abîmes,
Les monts vêtus de blanc, qui portent sur leurs cimes
Des bandeaux scintillants de constellations,
Crièrent vers les rois et vers les nations:
— « Hauts et purs, nous étions des autels sous un voile,
Les premiers visités de la première étoile.
Les premiers colorés du jour oriental;
Et l'éclair qui vous luit comme un signe fatal,
Nous signifie, à nous, l'alliance scellée
Des feux du ciel avec la neige immaculée.
Pourtant, quand vous montiez vers nous, bâtons en main,
Nous mettions à vos pieds tout ce qui n'est qu'humain,
La plaine aux lourds travaux, la mare aux lourds miasmes,
Et nos souffles, le vent des grands enthousiasmes,
Qui vous prenait dans son remous torrentiel,
Vous inspirait le vœu d'escalader le ciel.
Aujourd'hui, vous dressez jusqu'à nous haine et honte,
Vos cœurs se font plus bas dans le sentier qui monte
Et vos souffles de mort empestent les glaciers.
Hier, nous déchirions, quand vous nous traversiez,
Nos longs voiles; et nos vierges, les neiges hautes,
Vous accueillaient avec douceur comme des hôtes;
Et le Dieu qui mourut sur un mont rocailleux
Vous souriait ici du fond des ciels plus bleus.
Aujourd'hui, vos canons, noirs sur la crête blanche,
Ebranlant les échos, provoquent l'avalanche.
Hier, quand votre amour menteur nous vénérait,
Malgré tous nos orgueils nous gardions un regret
Parce que la hauteur se nommait la frontière;
Mais, l'esprit triomphant sans fin de la matière,
On voyait, survolant nos déserts sans chemins,
Condors miraculeux, vos grands oiseaux humains
Tenter en plein azur les hautes traversées,
Et nous étions sous eux fiers et pleins de pensées.
Avec vous, vous avez abaissé notre orgueil;
Maintenant nos glaciers sont tristes comme un deuil.
Parce que l'avion, d'où pleut un sang de crimes,
Souille la majesté tranquille de nos cimes...
Nos gouffres, débordants de nuit, sont moins affreux
Que les cœurs des mortels qui s'égorgent entre eux.
O peuples sans raison, que la haine gouverne,
L'ours est meilleur que vous dans la noble caverne,
Et le loup vous méprise, et l'aigle vous maudit,
Et les vrais ciels vous sont un domaine interdit. »

❀

Le doux martyr chrétien, plus beau que Prométhée,
Aux monts hautains jeta sa réponse irritée:

— « Vous rêviez sous le ciel; des hommes sont venus
Vous traverser de maux jusqu'alors inconnus.
Mais moi, l'esprit qui garde et le cœur qui protège,
Monts hautains, j'ai voulu secourir votre neige,
Vos glaciers glorieux, vos déserts sans chemins,
La liberté qui vit loin des pactes humains,
La suprême beauté de votre forme altière,
Et je vous défendis, même obstacle et frontière.
Si j'ai bien combattu, les plaines le diront.
J'ai voulu vous garder vierges de tout affront,
Et vos orgueils sont faits du meilleur de mon rêve
Qui vous foule du pied croit que son cœur s'élève;
Qui respire votre air sent s'élargir son cœur;
Mais celui-là n'est pas encore un vrai vainqueur,
Puisque l'esprit connaît une plus fière cime
Et que le sacrifice est un mont plus sublime.
C'est pour l'avoir gravi, malgré tous les effrois,
Que je meurs à vos pieds, tombé les bras en croix.
Sur vos manteaux royaux, blancs comme les hermines,
Les gouttes de mon sang sont des taches divines,
Je meurs plus grand que vous, foudroyés immortels:
La victime est plus près de Dieu que les autels. »

❀

Il dit... Et le sang pur qui vidait ses artères
S'offrait aux grandes soifs des arbres sous les terres,
Et, des fonds d'agonie où son âme sombrait,
Il écouta gémir l'esprit de la forêt:

— « Nous étions les forêts profondes,
Nous balancions nos dômes verts
Qui se mouvaient par grandes ondes
Comme les mers.

Nous abritions, sous nos ramures,
Des fruits, des fleurs, des chants d'oiseaux,
En imitant les beaux murmures
Des vastes eaux.

Nous donnions à la pauvre femme,
Au vieux qui marche avec effort,
Nourriture de l'âtre en flamme,
Notre bois mort.

A la lourde hache coupante
Qui mutilait nos frondaisons,
Nous donnions, hommes, la charpente
De vos maisons.

Nous donnions le fruit, la fleurette
Au petit écolier, content
De surprendre, dans sa retraite,
Le nid chantant.

Le soupir de la tourterelle
Tombait, comme un charme subtil,
Du nid qui rêve sous son aile
Au mois d'avril.

Nous aimions à tenir cachées,
Sous nos fleurs, dans nos sentiers creux,
Vos jeunes têtes rapprochées,
Chers amoureux.

Nous étions les forêts profondes,
Nous balancions nos dômes verts
Qui se mouvaient, par larges ondes,
Comme les mers.

Et maintenant, sous des mitrailles enragées,
Nos troncs déchiquetés du fer, noircis du feu,
Gisent dans les débris des branches saccagées;
Et, morts désespérés, tendent leurs bras vers Dieu.

Nous étions les forêts indulgentes et douces;
Nos bons chênes, toujours plus forts d'être plus vieux,
Laissaient vivre à leurs pieds les étoiles des mousses,
Le frêle insecte d'or, et la biche aux beaux yeux.

Nous étions les grands bois, grands comme des royaumes.
Les bois mystérieux sont des temples mouvants,
Et leurs fûts élancés, sous des milliers de dômes,
Les balancent au souffle harmonieux des vents.

L'âme trouvait en nous des clartés imprécises,
Tout le mystère et les silences d'un saint lieu;
Nous étions, sous le ciel, les vivantes églises
Que chaque avril portait un peu plus près de Dieu.

Et le ciel, dont l'entrée en nous est la clairière,
Ecoutait notre hommage à la splendeur du jour,
Quand l'orgue frissonnant des forêts en prière
Chantait l'hymne de vie et d'éternel amour. »

— « Forêts, j'ai défendu vos hymnes, vos ombrages,
La nuit douce qui pleut de vos rameaux épais;
C'est sur moi qu'ont frappé la haine et les outrages
Quand on vous dévasta, grands asiles de paix!

Forêts de France, et vous toutes, forêts du monde,
Vous que peupla de dieux le rêve épouvanté,
Vous, dont la nuit sacrée, antique, est si profonde
Que la nuit du ciel seule a plus de majesté;

Ce qui mourut, par vous revit et se relève;
Les cercueils, nés de vous, en vous reverdiront;
En vous, ma chair déjà monte; elle est votre sève;
Et l'unité du monde abonde sous mon front.

Forêts, je souffre en vous; votre plainte est ma [plainte,
L'hymne de vos douleurs est selon mon esprit;
Et je me donne à vous, en communion sainte,
A vous, filles du bois qui porta Jésus-Christ. »

❀

En des courses toujours et jamais achevées,
Avec des cris sans fin, sans fin se poursuivant,
Les flots, montagnes d'eau par le vent soulevées,
Cherchent à fuir le fouet tumultueux du vent.

Les monts, ces flots figés, se retrouvent en elles
Mais mouvants, comme aux jours des chaos primitifs,
La forêt, dans les plis des houles éternelles,
Reconnaît sa nuit verte et ses rythmes plaintifs.

Devant les océans, premiers pères des mondes,
L'être troublé ressent qu'il en fut engendré;
La grâce même naît des courbes de leurs ondes;
La vie est un frisson de l'abîme sacré.

Or, la vague en fureur par des vagues suivie,
Transformant ses clameurs en malédictions,
Tous les vieux océans, pères de toute vie,
Ont crié vers les rois et vers les nations:

— « Sous le fer et le feu des grondantes machines,
Avec vous, comme vous, soumis au mauvais temps,
Courriers disciplinés, nous courbions nos échines,
Nous portions vos trésors et vos léviathans.

Quand vos vaisseaux servaient de paisibles conquêtes,
Nous, sûrs de battre en vain leurs boucliers épais,
Nous étions, sous vos pieds niveleurs de tempêtes,
Des plaines d'alliance et des chemins de paix.

Nous éprouvions l'orgueil de servir le génie;
Les hommes nous semblaient nos rois victorieux;
Et sources et miroirs de la vie infinie,
En eux nous vénérions des dieux faiseurs de dieux.

Grands vaisseaux, nous baisions l'acier de vos cuirasses,
Car vous deviez soumettre au cœur l'instinct dompté,
Et vous portiez l'espoir de rapprocher les races.
Et de les fondre un jour dans la sainte unité.

Et voilà que, sous nos abîmes,
Où l'ouragan fait, par amour,
Des bouleversements sublimes,
Chemins ouverts aux rais du jour,

Nos gouffres qui, des nefs géantes,
Ne voyaient que les ventres noirs,
Les aspirent, gueules béantes,
Et formidables entonnoirs.

Le steamer, grand comme une ville,
S'arrête, sifflant et soufflant,
Quand la torpille, foudre vile,
Touche, éclate et le perce au flanc.

Trois mille innocents, enfants, femmes,
Affolés, tremblent sur le pont...
Sur le désert des hautes lames
Pas une pitié ne répond.

Le géant chancelle il s'entr'ouvre,
Il bascule, tout frémissant,
Il enfonce; la mer recouvre
Le grand paquebot qui descend.

Sous des flots qui n'ont plus de houle,
Vaincu sans combat, sans canon,
Il descend, chargé d'une foule,
Vers des fonds qui n'ont plus de nom.

Un frisson de quelques secondes,
Court sur ce point de l'Océan,
Frisson d'horreur des grandes ondes
Qui plaignent le vaisseau géant.

L'épave expirante se couche.
Les morts vont vite sous les flots!
Et des monstres heurtent leur bouche,
Leurs dents et leurs yeux aux hublots.

On vous attendait dans les havres,
Morts mouvants, bercés des flots verts,
Vaisseaux montés par des cadavres
Dont les yeux resteront ouverts. »

❀

Et la mer indignée a crié: « Quel est l'homme
Qui commet le grand crime et l'avait résolu?
S'il ose se nommer, celui-là, qu'il se nomme! »

Un cri répond au loin:

— « Je ne l'ai pas voulu. »

C'est le son d'une voix où tremble le mensonge,
Si faible qu'on peut croire avoir mal entendu,
C'est le cri sourd, lointain, mais que l'écho prolonge
D'un loup pris par la rage et hurlant au perdu.

— « Je n'ai pas fait cela, répète la voix sourde,
Je ne l'ai pas voulu! »

Puis, toujours faiblissant,

Le cri, comme étouffé, sombre dans la nuit lourde,
Où des éclairs muets semblent trempés de sang.
— « O fleuves, forêts, monts, et vous, mer sans limites,
Je vous prends à témoins que cet homme-là ment.
Il a fait de sa race une espèce maudite.
Il ment timidement et désespérément.

Il ment. Son cœur frissonne et sa raison s'affole.
Fleuves et mers, forêts immenses, fiers sommets,
Gardez bien son mensonge et gardez ma parole;
Et vous, petits enfants, gardez-les à jamais.

Il essaie un mensonge à la hauteur du crime;
Le cri qui veut mentir n'est jamais assez haut.
Seule, la vérité peut atteindre au sublime:
Elle est le verbe, et le mensonge n'est qu'un mot. »

❀

Ainsi cria, dans l'étendue,
Le géant blessé, tel le Philoctète ancien;
Et sa clameur fut entendue
Du couchant au levant, par l'univers chrétien.

Il dit encore: — « O cieux, ô terre,
Tous les sacrifiés saignants parlent en moi!
Je porte, en mon cœur solitaire,
L'univers tout entier, son amour et sa foi.

Je suis la vérité profonde,
L'espoir divin qui meurt, sans fin ressuscité,
L'âme en qui se mire le monde,
L'esprit secret qui mène à Dieu l'humanité.

Plus souvent je meurs, plus s'élève
Vers l'inconnu voilé le désir des mortels;
Je suis le spectre né du rêve
Qui porte en soi tous les astres de tous les ciels.

Je lègue amour et renaissance
Aux hommes sans pitié qui s'égorgent entre eux;
Je suis le sacrifice, essence
De l'amour, — idéal de tous les douloureux.

Les terres, les mers et les fleuves
Saignent avec mon sang, parlent avec ma voix...
Pères en deuil, enfants et veuves
Ne pleurez plus! Vos yeux verront ce que je vois. »

Il dit. Un grand frisson traversa tout le globe
Qui vibra comme l'arbre effleuré par les vents.
La grande nuit berçait dans les plis de sa robe
Tous les sacrifiés, tous, morts et survivants.

Toute âme est, par un fil, liée aux autres âmes;
Tout siècle se dévoue aux avenirs humains:
— « Si personne ne meurt pour vous, disaient le [femmes
Que seront, chers petits enfants, vos lendemains? »

Et la Charité, vierge un instant oubliée,
Résistait par le glaive à des soldats bourreaux;
Et, fière de souffrir, la vierge émerveillée,
En frémissant d'orgueil enfantait des héros.

L'attaque des démons suscite les archanges;
Gabriel domptera le dragon renaissant,
Et les justes noieront, en tombant par phalanges,
Les feux d'enfer sous le déluge de leur sang.

❀

Monceaux de cendres écroulées,
Pâles restes de l'art divin,
Les spectres des villes brûlées
Se lèvent en criant: « Louvain! Louvain! Louvain! »

Et Louvain, le cœur de la Belgique
Ville en cendres, brasier fumant,
Louvain jeta son cri tragique
Qui vibrera dans le monde éternellement.

Je fus un des temples du Livre;
J'enseignais l'amour et la foi.
Ces divines raisons de vivre
Faisaient vivant le Livre et respiraient en moi.

O feuillets frémissants des bibles,
Des savants vous ont lacérés.
Et des philosophes horribles
Ont brûlé votre temple et vous, livres sacrés.

Jadis le brutal Alexandre,
Poète, épargnait ta maison:
Les barbares ont mis en cendre
Le Livre, art, poésie ou science et raison!

Tout, bibliothèque et musée,
La beauté pure des esprits,
Idéale et réalisée,
S'ils ont tout saccagé, c'est qu'ils n'ont rien compris.

Le feu fume; la cendre vole...
Le Livre se consume en vain:
On ne brûle pas la parole
Qui s'élève, éternelle, et va criant: « Louvain! »

❀

Alors le fer, dans les entrailles de la terre
Ou sur l'enclume, au choc rythmé des lourds marteaux
Cria, frère moins beau de l'or que rien n'altère:
— « Mes services m'ont fait le prince des métaux.

Fier de l'homme que je seconde,
Je suis le métal souverain:
J'ouvre la blessure féconde
Par où le sol reçoit le grain.

Caressé, poli par la terre,
Je luis comme un astre; et, par moi,
Par mon labeur élémentaire,
Sont nourris le pauvre et le roi.

J'ai taillé la colonne auguste
Qui soutient le temple des dieux;
J'ai fait la statue ou le buste
Des héros les plus radieux.

Sûr dompteur d'aveugles colères
Ou d'injustes rébellions,
J'ai fait, devant les belluaires,
Ramper l'orgueil des grands lions.

J'ai ceinturé l'orbe du monde
A travers monts, mers et forêts;
Dans mes réseaux la terre ronde
Est comme un ballon dans des rets;

Et les vallons qu'enjambe une arche,
Et les fleuves aux larges eaux,
Voient les hommes à lourde marche
Vaincre les ailes des oiseaux...

Un jour, la terre, traversée
D'un fil qui passe sous la mer,
N'aura qu'un cœur, qu'une pensée,
Et c'est grâce aux vertus du Fer.

Et moi, moi qui donne à la terre
Ces gages d'un destin meilleur,
Je vois mon œuvre salutaire
Servir la haine et le malheur.

Poignée en croix, je fus l'Épée
Glorieuse au temps féodal.
Mais l'homme, qui m'avait trempée,
Renie aujourd'hui Durandal.

Il préfère à l'arme qui brille,
Noble et loyale sous le ciel,
L'aveugle et secrète torpille
Ou le gaz pestilentiel.

Déjà les hauts faits de naguère
Ont rejoint ceux des beaux tournois;
Le guet-apens, voilà la guerre
Que conduit l'espion sournois;

Je fus cuirasse ciselée,
Je fus casque au cimier hautain;
Je pleure ma gloire en allée,
L'éclat de mon premier destin!

Je pleure, moi qu'on dit sans âme,
Le temps où Dieu parlait aux rois
Les siècles où l'Épée en flamme
Régnait, — alliée à la Croix. »

❀

— « Glaive aux mains du héros, coutre dans la charrue,
Toi qui fus de tout temps mon meilleur compagnon,
Fer, par qui la beauté du monde fut accrue,
Sois encor, lorsqu'il faut qu'elle soit secourue,
L'acier de la torpille affreuse et du canon.

Tue et sois, pour l'instant, sans pitié ; moi, je saigne;
Mais le vrai dévoué ne veut pas qu'on le plaigne,
Défendons-nous : mon rêve et le tien sont si beaux !
Dieu viendra. Pour tous ceux qui préparent son règne,
Sculpte une gloire ailée au fronton des tombeaux.

Quand nous aurons vaincu le peuple des voraces,
Ces lourds buveurs de sang gorgés d'immonde chair,
Alors nous forgerons les dernières cuirasses:
Et toi, le dernier glaive aux mains des nobles races,
Tu seras pour toujours le Droit, âme du fer ! »

(A suivre.) JEAN AICARD,
de l'Académie française.

(Illustrations de NIC. JÉRÉMITCH.)

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ALLEMAGNE PROCLAME LA GUERRE SOUS-MARINE A OUTRANCE

L'Allemagne n'a pas été longue à jeter son masque de protectrice du droit et de l'humanité. Désespérant de vaincre et plus affamée qu'elle ne veut le dire, irritée surtout du refus des Alliés, elle joue son va-tout, se met délibérément hors la loi, proclame la guerre sous-marine sans merci que ses pangermanistes réclamaient furieusement depuis un an, jette par-dessus bord les engagements que lui avaient en quelque sorte imposés les Etats-Unis après le torpillage du *Sussex*. Ses raisons, ses exécrables raisons, on les connaît. Et, dans un discours du chancelier au Reichstag, dans une communication à la Maison-Blanche, dans une note aux neutres, elle les expose longuement, cyniquement.

Après un préambule hypocrite sur les principes directeurs du dernier message américain et sur la Belgique, dont le martyre soulève tous les esprits dans la grande République, nos ennemis notifient ainsi leurs nouvelles mesures de barbarie :

« Le gouvernement impérial ne pourrait pas répondre devant sa propre conscience, devant le peuple allemand et devant l'histoire, s'il renonçait, sans l'essayer, à n'importe quel moyen pour hâter la fin de la guerre.

» Avec le président des Etats-Unis, il avait espéré atteindre ce but par des négociations. Les adversaires ayant répondu à cette tentative en annonçant l'aggravation de la lutte, *le gouvernement impérial, s'il veut servir l'humanité dans un sens plus élevé*, et s'il ne peut pas pécher contre ses propres compatriotes, doit désormais poursuivre la lutte qui lui est de nouveau imposée en recourant à toutes les armes.

» En conséquence, il doit aussi abolir les restrictions qu'il s'était imposées jusqu'ici dans l'emploi de ses moyens de combat sur mer...

Et, pour faire suite à ce misérable cartel, ainsi qu'au discours dans lequel le chancelier a lui-même osé dire : « Tout moyen qui pourra abréger la guerre, même le plus dépourvu d'égards, qui nous conduira à la victoire rapide, doit être appliqué... » « Puisque cette guerre, quoi qu'il arrive, est le moyen de nuire de la façon la plus grave à nos ennemis, elle doit commencer. » Les empires coalisés ont signifié aux neutres le blocus des côtes anglaises, françaises et italiennes, en donnant cinq jours seulement à leurs navires pour regagner leurs ports, sous peine d'être torpillés sans avertissement :

« Tous les bateaux, disaient-ils, seront torpillés, sans respect ni pour le pavillon ni pour le chargement. »

C'est, comme on le voit, l'amplification de l'édit du 4 février 1915, où l'Allemagne prétendait interdire l'accès des eaux britanniques et de la côte normande, et dont Washington fit restreindre l'application.

L'Allemagne ne laisse aux neutres que de très étroits couloirs dans l'Atlantique, dans la Méditerranée et la mer du Nord, et prétend ne permettre aux transatlantiques américains le libre passage que sous d'étroites restrictions.

Que vont faire les Etats-Unis, qu'elle place entre une rupture ou une soumission sans honneur à ses volontés? Le président Wilson a certifié, à différentes reprises, que toute infraction aux règles du droit international amènerait une rupture. Et l'Espagne, la Hollande, le Brésil ? Dans quelle mesure enfin les puissances de l'Entente peuvent-elles parer à la menace, et cette menace qu'elle est-elle exactement ?

Au Sénat, l'amiral Lacaze a déclaré qu'il n'y avait rien de bien changé à ce qui se passait depuis un an. Et, après avoir rappelé que, depuis le commencement de la guerre, les Allemands ont tenté sans arrêt de nous bloquer, et cela sans ménagement, sans souci aucun de tenir les engagements solennels pris à la Haye, après avoir établi que le dommage causé à nos importations n'allait pas au delà d'un pour cent, le ministre de la Marine a affirmé que les mesures étaient prises contre l'intensification de la piraterie allemande. Il ne pouvait donner des précisions à ce sujet, ni sur le chiffre des sous-marins ennemis, mais on estime leur nombre à un peu moins de deux cents, et cela ne paraît pas suffisant pour l'immense zone maritime que l'on prétend bloquer. C'est assez pour influencer les neutres et augmenter nos propres heures d'épreuves, pour raréfier encore les envois de charbon anglais, mais complètement insuffisant devant la décision des Alliés d'aller jusqu'au bout.

L'Angleterre, toujours prévoyante, se flatte d'avoir assuré la route entre Halifax et Liverpool, et celle aussi de Douvres à Calais. Enfin, pour empêcher les grands sous-marins ennemis de sortir de leurs repaires, elle a établi un grand barrage de mines tout le long de la *Deutsche Bucht der Nordsee* et devant Héligoland, l'ancienne Hertha, qu'elle doit bien regretter d'avoir cédée à l'Allemagne, et qui est la clef de toutes les bases ennemies de la Jade, du Weser et de l'Elbe. Pas plus que la France elle ne s'émeut de la menace. « Celle-ci, disent ses journaux, ne saurait faire dévier d'une ligne notre politique militaire et navale. » Et même leur paraît-elle, comme pour la presse française, plutôt un signe de détresse.

LES RÉPARATIONS GRECQUES

Le gouvernement est sorti à son avantage du grand débat soulevé à la Chambre sur sa politique en Orient. Cette politique était vivement critiquée. Mais, dans ses explications, M. Aristide Briand a mis beaucoup de choses au point, et fait prévaloir sa pensée, qui était d'amener le gouvernement grec à résipiscence, sans lui donner de prétexte à une rupture, la rupture à laquelle nos ennemis ne l'excitaient que trop. Bien qu'il n'y ait aucun rapport entre la situation de la Belgique et de la Grèce, la France ne devait donner aux neutres aucun prétexte à comparaison.

Ces idées ont prévalu au Palais Bourbon, et ont trouvé leur expression dans un bel ordre du jour où l'assemblée oppose à l'odieuse attitude de l'Allemagne envers la Belgique celle, généreuse, de la France envers la Grèce : « La France, dit-elle, est allée jusqu'à l'extrême limite de la patience pour rester attachée à ses traditions et ne pas faire retomber sur un petit peuple les fautes de ses gouvernants. » Elle demandait d'ailleurs au gouvernement de ne pas transiger sur la question des réparations et les mesures nécessaires à la sécurité de l'armée de Salonique,

Et cette politique allait, dès le lendemain même, recevoir satisfaction. Le guet-apens athénien était en partie réparé. Dans la journée du 29 janvier, deux mille hommes de troupes grecques, sous les ordres du général Hennakis et du prince Georges défilaient sur la place du Zappeïon, devant des détachements de chacune des quatre grandes puissances et saluaient les drapeaux alliés.

Sur le Sereth, la lutte se ravive. Quant à notre front, c'est toujours l'attente. Toutefois, la préparation est intense. Les coups de sonde, les raids se poursuivent sans interruption. Et nos alliés britanniques, le jour anniversaire du kaiser, faisaient un bond énorme sur la route de Bapaume, et poussaient leurs avant-postes jusque dans les vergers du Transloy, le grand centre de la résistance ennemie devant Bapaume. L'activité de nos troupes n'est pas moins grande et elles ont à leur actif, en ces jours derniers, des raids heureux au nord de Reillon et en Haute-Alsace. Et même l'ennemi s'en montre-t-il inquiet et renouvelle-t-il les attaques un peu partout, surtout dans le secteur belge.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Nous donnons cette semaine en première page le portrait de Jean Aicard, l'auteur de ce beau poème, *Le Sacrifice*, que vous avez lu plus haut. La photographie reproduite le représente dans sa maison de La Garde (Var). C'est le village où il est né; il y a passé une partie de son enfance, de sa jeunesse; il n'a cessé d'y revenir. Son cabinet de travail, véritable musée du souvenir, contient d'innombrables reliques, les images de ses maîtres et de ses amis, de Lamartine, à qui, écolier adolescent, il lut ses premiers vers, d'Hugo, de Banville, de Coppée, de Massenet et du plus cher de ses compagnons, Pierre Loti... Dans une vitrine, on aperçoit l'affiche de la première représentation du *Père Lebonnard*, l'œuvre la plus populaire du poète, applaudie dans les cinq parties du monde.

La Garde se trouve à trois kilomètres de Toulon. Les Toulonnais considèrent Aicard comme leur compatriote. Ils lui faisaient cortège jadis quand ils le voyaient passer à cheval, sous les platanes de la place d'Armes. Lors de l'arrivée de l'escadre russe, il fut un des premiers à souhaiter la bienvenue à l'amiral Avellan. Sa voix retentissante jeta au vol, devant la mer bleue, des strophes enthousiastes et sonores :

L'ombre de nos drapeaux, c'est la paix sur le monde.
Vivent Toulon, Cronstadt, Pétersbourg et Paris!

Le logis de La Garde, entouré d'arbres et de fleurs, est la retraite préférée de l'écrivain. L'âme de sa sœur bien-aimée y flotte autour de lui et l'inspire... Il se rend aussi quelquefois à Solliès-le-Vieux, village merveilleusement pittoresque qui fut le siège d'une commanderie des Templiers. Il a le dessein d'y ériger, au milieu des ruines, une sorte de temple en l'honneur de l'art provençal... Je n'en dis pas davantage. Il vous exposera lui-même, un jour, ce projet.

PAGES OUBLIÉES

Jean Aicard a chanté sa chère maison et lui a dédié, lorsqu'elle fut rebâtie, ces vers touchants et charmants:

LA PREMIÈRE PIERRE

Maison, sous ta première pierre
Dans un flacon scellé j'ai mis
Ces vers qui sont une prière:
Sois bien bâtie, hospitalière;
Petite, sois pleine d'amis.

Que l'eau, que le feu te respecte;
Sois chaude en la froide saison;
Fais dire, élégante et correcte,
Que Dauphin fut un architecte,
Terrerousse un maître maçon.

Sois un abri sûr à mon rêve,
Un nid doux et tiède, où mes vers
Attendront, non loin de la grève,
Que leur aile au vent se soulève
Pour s'en aller par l'univers.

Dans ta serre où la fleur s'abrite
Invite l'abeille et l'oiseau;
Que l'hirondelle te visite,
Et garde bien mon Théocrite
Sous tes frais plafonds de roseau.

Sois au passant douteux, au traître,
De toi-même lente à t'ouvrir;
Sois bonne, quel que soit ton maître,
Aux hommes que tu verras naître,
A ceux que tu verras mourir.

Et tant que l'eau, le fer, la flamme
Epargneront ton monument,
Sois ferme et blanche, sois sans blâme,
Et que ces vers soient comme une âme
Que j'ai mêlée à ton ciment.

JEAN AICARD,
de l'Académie française

Jean Aicard a pour voisin François Fabié... La Garde est à quelques kilomètres de La Valette, résidence du poète des paysans. Tous deux excitent dans leur province les mêmes sentiments d'admiration et de sympathie. Tous deux accomplissent leur mission qui est d'exalter les cœurs.

Notre cher ami et éminent collaborateur, François Fabié, est allé dernièrement, à l'occasion de la nouvelle année, dire des vers aux blessés convalescents d'un hôpital de Toulon. Il avait choisi d'abord une de ses pièces les plus populaires, le *Sabotier*. Un témoin, notre confrère Gwyneplaine, décrit en ces termes la joie et l'émotion de l'auditoire :

« Et tandis que de sa voix sonore où l'accent rouergat roule pittoresquement, le poète égrenait ses strophes, je voyais s'éclairer le visage des soldats qui occupaient les trois premiers rangs de chaises. Il y avait là, visages imberbes de bleuets et rudes moustaches de pépères, des hommes appartenant à toutes les provinces de notre France — il y avait aussi, des indigènes de nos colonies et même des Serbes, mais je ne parle point de ceux-ci — et c'étaient, pour la plupart, des ouvriers et, surtout, des hommes de la campagne.

» Si tous ces braves gens avaient pu prendre, jusque-là quelque plaisir aux chants, aux chansons, aux facéties et aux galéjades des chanteuses, des poètes, des chansonniers et des humoristes de cette joyeuse compagnie, et en goûter diversement le charme ou la saveur, j'ai constaté que tous furent également « pris » par le poème de F. Fabié.

» C'est là, à la vérité, l'apanage du vrai poète que d'aller au cœur de son auditoire, et de lui parler de telle façon qu'une sorte de communication magnétique s'établisse entre eux. La langue de F. Fabié est simple, elle est à la fois douce et forte et ne s'attarde point à la recherche des vains effets et des redondances; c'est un fils de la terre qui parle aux autres fils de la terre »

Oui, ce sera la gloire de François Fabié, d'avoir pénétré profondément l'âme paysanne, et loué la grandeur et la sublime abnégation des défenseurs du vieux sol français.

A propos de la crise du charbon.

Le charbon manque; en grand nombre, les cheminées sont vides; le gaz est parcimonieusement mesuré aux abonnés parisiens; dans les immeubles modernes, les radiateurs restent froids; la vie de famille en est quelque peu désorganisée.

En effet, nous fait remarquer Mlle Eveline Le Maire, on sort davantage pour se réchauffer par la marche, et pour économiser chez soi la maigre provision d'anthracite ou de boulets, qui serait vite épuisée si l'on se permettait le luxe d'un bon feu tout le jour. Mais, le soir, la famille se retrouve autour de la même lampe et de la même cheminée, puisqu'il est si difficile de chauffer plus d'une pièce dans l'appartement. On se serre un peu les uns contre les autres, on échange les impressions du jour, on se tient réciproquement au courant du travail ou de la lecture commencée, et l'on plaint les pauvres soldats qui ont plus froid que nous, là-bas, dans les tranchées...

Du fait de cette crise, le spectacle de la rue s'est enrichi d'une fantaisie nouvelle.

On voit maintenant, chaque matin, à des heures précises, les portes de certains débitants de charbon, assiégées par une foule bigarrée; femmes d'ouvriers, bourgeois et bourgeoises, enfants ou vieillards, forment l'assemblage imprévu des victimes de la crise du charbon. Les gros approvisionnements sont aujourd'hui, dans bien des cas, impossibles; on doit donc se résigner à faire, chaque matin, la provision du jour, — provision mesquine, car la quantité de charbon distribuée aux infortunés acheteurs les oblige vraiment à une économie exagérée!... Il faut bien contenter (!) tout le monde!

C'est pourquoi telle personne qui, jadis, se serait crue déshonorée en circulant dans les rues un panier à la main, a pris bravement son parti, cette année, de rapporter sous son bras le sac de charbon qui chauffera pendant quelques heures le foyer où s'abritent ceux qu'elle aime. La fausse honte n'est plus de mise en 1917. Et si nous voyons par-ci par-là un vieux monsieur cacher sous la pèlerine de son manteau un sac rempli de boulets, sans se douter que le précieux objet dépasse d'une bonne main le vêtement protecteur, si nous rencontrons une délicate jeune femme dissimulant la vulgarité de son acquisition sous l'élégance d'un châle de voyage, c'est que ni l'un ni l'autre n'ont encore pris l'habitude de la corvée journalière.

Bientôt, n'en doutons pas, ils feront comme la jolie demoiselle vêtue de velours, — ou comme le vieux monsieur très distingué, — que nous avons rencontrés l'autre jour : celui-ci serrait gravement un sac de charbon contre les revers de fourrure de son chaud pardessus; celle-là poussait en riant une minuscule voiture à bras, chargée du combustible si rare et si précieux!

Retrouverons-nous l'an prochain cette belle simplicité?

J'ai reçu un nombre incroyable de pièces de vers sur l'année 1917, toutes m'apportant des prophéties consolantes et d'heureux espoirs.

De quoi seront-ils faits les jours qui vont se suivre
Dans le cycle fatal des douze mois nouveaux?
Verrons-nous donc enfin, si Dieu nous laisse vivre,
La France anéantir ses farouches rivaux?

S'il nous était donné d'inscrire dans l'Histoire,
Après tant de combats, tant de sang, tant de pleurs :
L'an mil neuf cent dix-sept apporta la Victoire,
Ces mots consoleraient nos deuils et nos douleurs.

Après avoir connu des heures si tragiques
Dont rien n'effacera l'horrible souvenir,
Nos soldats, sur le front, patients, énergiques,
Sentent grandir en eux la foi dans l'avenir.

Le poète E. Schmit a raison. Cette inébranlable foi nous soutient et nous permettra d'accomplir l'effort nécessaire.

LES BRUITS QUI COURENT

PRINCE ET CHAUFFEUR. — Le gouvernement britannique emploie, depuis quelque temps, des femmes pour conduire les autos de service. Il y a même maintenant des écoles pour chauffeuses, établies dans la plupart des grandes villes.

L'autre jour, à Londres, une auto du gouvernement s'étant trouvée subitement en panne dans une rue plutôt déserte, deux jeunes officiers, qui cheminaient de compagnie, s'avancèrent pour aider la chauffeuse, fort en peine. L'accident était sérieux, car l'auto prit vingt bonnes minutes pour se remettre en marche. A ce moment, un des deux jeunes officiers, ayant regardé à sa montre, s'écria : « Seigneur! mais je vais être en retard! » Très obligeamment, la chauffeuse offrit au jeune officier de le reconduire chez lui pour prix de sa peine.

— Ah! volontiers! s'écria celui-ci en faisant signe à son compagnon de monter avec lui.

— Et où dois-je vous conduire? demanda la chauffeuse.

— A Buckingham Palace! répondit le jeune officier, dans un sourire de remerciement.

La chauffeuse regarda plus attentivement son interlocuteur et reconnut le prince de Galles, en permission du front pour huit jours.

❀

LE COSAQUE ET SON CHEVAL. — La revue russe *La Néva* raconte de curieuses anecdotes sur les cosaques de Broussiloff. En voici une entre plusieurs :

Broussiloff — qui, ne l'oublions pas, est un des meilleurs cavaliers des plaines russes — inspecte des sotnias de cosaques au repos. Il les passe en revue lentement, minutieusement, s'arrête devant l'un d'eux et lui demande brusquement :

— Quel est le meilleur cheval de la sotnia?

— Le *Biriouk* (le Taciturne).

— Et pourquoi?

— Il marche, trotte et galope bien. Il est bon sauteur. Il n'a pas de vice, aucune tare, porte bien la tête, et aucun cheval n'a jamais galopé devant lui...

— Et quel est le meilleur cavalier?

— Fedor Mikheitch, des Rouges-Collines.

— Qu'est-il donc, ce Fedia? demande Broussiloff, employant affectueusement un diminutif.

— Il est pieux, honnête, obéissant, attaché aux icones, dévoué au tsar et à vous, *batiouchka* (petit père); il a le corps six fois balafré et n'a jamais eu d'étriers rouillés... Il est sobre...

— Qui est-ce qui monte le Biriouk?

— Fedor Mikheitch...

— Et Fedor Mikheitch, c'est toi, n'est-ce pas, mon fils? dit Broussiloff très gravement. C'est bien... ton général te remercie. Tu es un brave.

❀

UN MOT BIEN FRANÇAIS. — Un joli mot de poilu recueilli par un correspondant de guerre anglais sur notre front :

— Je suis embêté, mon vieux, mon fond de culotte est complètement usé, je ne suis plus présentable.

— Oh! qu'est-ce que cela peut faire puisque tes amis ne s'en formaliseront pas et que l'ennemi ne le verra jamais!

SERGINES.

D'APRÈS NATURE

EN TRAMWAY

Mme Blot habite rue de l'Egalité ; et par la rue de la Liberté, tenant sur son bras gauche Armande, qui ne marche pas encore, tirant de sa main droite le petit Julot, qui va sur ses trois ans, elle était descendue par la place des Fêtes pour prendre le tramway Bobigny-Pantin-Pré-Saint-Gervais-les Halles. Ce quartier du Pré-Saint-Gervais, derrière le pilon verdoyant des Buttes-Chaumont, joint à de bucoliques noms de rues, souvenir d'un passé campagnard, d'autres qui semblent avoir été dictés à nos édiles par la philosophie de nos sensibles aïeux : de voies nouvelles placées sous l'invocation de la solidarité, de la prévoyance, de la concorde, sans compter la liberté et l'égalité, auxquelles il vient d'être fait allusion, on passe aux vieux chemins ruraux qui parlent de lilas, de bois, de grottes aujourd'hui disparus. Cela toutefois ne laisse point d'être frais et touchant à la pensée. Mais c'est un quartier de pauvres, très pauvres gens, qui n'ont pas le temps de songer à la poésie. Mme Blot n'était pas riche. Si elle emmenait ses deux gosses avec elle jusqu'à la rue aux Ours, où elle allait chercher du travail, c'est qu'elle calculait que cela lui faisait encore une économie. Devant rester près de trois heures absente, à six sous de l'heure, elle eût été forcée de payer dix-huit sous à la vieille femme qui se charge de garder les enfants. Tandis qu'elle comptait bien, malgré le poids et l'embarras d'Armande, garder Julot sur ses genoux. Et comme ça, tout son voyage, aller et retour, ne lui coûterait que trente centimes. Donc, si la commande était bonne, rue aux Ours, elle pourrait trouver le moyen, en grattant, d'envoyer un paquet de tabac à son homme, qui est aux tranchées devant Verdun, en plus de quelques douceurs. Mme Blot est une femme qui sait compter. Elle a des dettes, comme tout le monde — dans le petit peuple, on ne peut pas vivre sans dettes, on n'arrive jamais entièrement à payer ce qu'on doit, — mais un peu moins que tout le monde. Elle fait tout ce qu'elle peut : rue de l'Egalité, c'est sa réputation, on vous le dira.

Le tramway était presque vide : ce n'était pas l'une des heures où l'emplit le flot des travailleurs qui coule le matin vers les régions de la fortune et remonte le soir. Julot aurait bien voulu courir d'un bout à l'autre de la grande voiture, ou bien s'accroupir sur une banquette pour regarder les choses, toutes les choses étonnantes, diaprées, mouvantes qui peuplent la rue de Belleville. Mais il faut que les enfants soient sages, dans les tramways, parce que, dans les tramways, il y a souvent des personnes qui n'aiment pas les enfants : des messieurs qui lisent leur journal et ne veulent point qu'on les embête, et des dames qui ont peur pour leurs toilettes. Mme Blot prit Julot sur elle... La contrôleuse, qui portait sur sa poitrine, en une large broche et ainsi que l'impose un usage sentimental contre lequel on ne saurait protester, la photographie d'un militaire aux moustaches en virgule, s'arrêta devant la voyageuse, détacha un billet de quinze centimes d'une petite règle de fer — cette cérémonie parut intéresser vivement Julot qui réclama le billet : on le lui promit tout à l'heure seulement, quand on serait descendu, dans la crainte que pour l'instant, il ne le perdît — et Mme Blot paya les trois sous.

Jusqu'à cette heure, le voyage s'accomplissait sans incidents, tout allait bien. Mais Armande, au moment qu'on allait traverser le boulevard de la Villette, montra des signes d'inquiétude. Sa toute frêle figure se rida, et les petits enfants, quand la douleur ou la colère plissent leur peau tendre autour des yeux, se mettent à ressembler d'une façon singulière et cruelle au vieillard qu'ils seront plus tard : leurs traits sautent tout à coup à l'autre bout de leur vie, ils deviennent la caricature de leur avenir. Ce n'est pas cela qui trouble leurs mères, elles ne se livrent pas à ces méditations trop générales. Mais elles se disent : « Il y a quelque chose qui ne va pas... » Mme Blot dégrafa son corsage, dans l'espoir que la petite consentirait à prendre un repas supplémentaire qui l'endormirait. Mais Armande refusa le sein : ce n'était pas ça.

L'idée qui devait naturellement venir ensuite à Mme Blot, c'est qu'Armande avait quelque part dans ses langes une épingle qui la piquait. Elle entreprit donc de déshabiller l'enfant. Mais elle ne pouvait la déshabiller avec Julot sur ses genoux : donc, elle le posa à côté d'elle sur la banquette, avec ordre de rester tranquille, bien tranquille, Julot, ou sans ça!...

Ce fut peut-être le ton impérieux de cette objurgation qui réveilla la contrôleuse de son indifférence administrative. Elle repassa, lente et précise, et tendit pour la seconde fois à Mme Blot sa réglette de fer, chargée de billets multicolores. Mais Mme Blot, qui à cet instant jetait un regard expérimenté sur le derrière, libéré de ses voiles, de son dernier-né, ne la vit point :

« C'est trois sous! dit la contrôleuse.

— S'il vous plaît? fit Mme Blot, relevant la tête.

— C'est trois sous! répéta la contrôleuse, d'une voix d'autant plus ferme qu'elle s'adressait à une autre femme. Les enfants au-dessous de cinq ans ne payent pas, mais à condition qu'ils soient tenus sur les genoux. S'ils sont assis, ils payent place entière, comme les personnes.

— Mais je l'ai mis là en attendant que j'aie déshabillé ma petite! cria Mme Blot. C'est fait, je l'ai déshabillée : c'était un pli, madame, un pli qui la faisait crier! Le temps de lui remettre ses langes, et je vais reprendre le gosse... Julot, descends! »

Julot descendit.

« Qu'il soit debout ou qu'il soit assis, persista la contrôleuse impitoyable, c'est le même prix ; pour ne pas payer, il faudrait qu'il soye sur les genoux...

— Mais, une minute, une minute seulement! implora Mme Blot. Dans une minute je pourrai le reprendre!

— Et s'il monte un inspecteur pendant ce temps-là, répondit la contrôleuse, c'est-il vous qui payerez l'amende, ou moi? C'est trois sous. »

Mme Blot soupira, mit Armande la tête

en bas afin qu'elle tînt moins de place, ce qui de nouveau fit pousser les hauts cris à cette jeune personne d'un caractère décidément difficile, atteignit sa maigre bourse avec difficulté; puis, réfléchissant à l'énormité de la dépense, reprit Julot sur ses genoux.

« Y avait pourtant de la place dans la voiture, fit remarquer un ouvrier. Le gosse ne gênait pas.

— C'est pas la place qui manque, répliqua la contrôleuse, c'est les inspecteurs qui sont de trop. Si je devais payer pour les voyageurs qui ne respectent pas le règlement, quoi c'est qui me resterait de mes quinzaines? Faut être raisonnable, aussi! »

Quoique cette sévérité lui coûtât quinze centimes, Mme Blot s'inclina. Sa vie déjà avait été assez longue pour qu'elle sût que les subordonnés ne sont durs, la plupart du temps, que parce qu'ils sont des subordonnés qui obéissent en tremblant à des consignes qu'ils n'ont pas faites... Et le tramway, dans une atmosphère d'indignation, continua sa route vers les Halles. Cependant, s'arrêtant aux stations marquées, il embarquait d'autres voyageurs, et une grosse maman monta...

La grosse maman se portait elle-même, ce qui était déjà bien, semblait-il, le plus qu'elle pût faire ; mais elle portait aussi un énorme ballot, roulé dans une toile grise. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans le ballot ; je sais qu'il était énorme.

Elle le poussa sur la plate-forme, grimpa péniblement après lui, le reprit, s'assit à côté de Mme Blot, souffla et posa paisiblement sa charge devant elle, sur la banquette inoccupée. La contrôleuse perçut deux sous : c'était le dernier secteur.

« Eh! là-bas, madame la contrôleuse, dit l'ouvrier, y a un paquet, sur la banquette, un paquet gros comme deux enfants sevrés. Il paye donc pas, le paquet? »

La contrôleuse haussa les épaules :

« Non, il paye pas. Le règlement prévoit qu'il faut percevoir pour les enfants assis, il prévoit rien pour les colis. Est-ce que c'est ma faute, à moi? C'est pas moi qui l'ai fait! »

... A ce moment un inspecteur, un de ces redoutables inspecteurs, entrait. Je fis un bond vers Julot interdit, l'empoignai par le collet de son tricot et la base de son fond de culotte, l'assis sur le ballot de la grosse maman et lui soufflai à l'oreille :

« Ne bouge pas, idiot! Si tu restes là, tu auras deux sous! »

Julot resta sur le ballot, extrêmement intimidé... L'inspecteur le regarda d'un œil sévère et demanda où était son ticket.

« Il n'a pas de ticket, répondis-je. Ce n'est pas un enfant, c'est un colis. Il fait partie du colis, et les colis ne payent pas! »

On rigolait tant dans le tramway que l'inspecteur renonça à insister.

C'était la seule manière dont je pusse rendre service à cette brave Mme Blot, pour laquelle j'ai de l'estime. De plus, je n'étais pas fâché d'embêter un peu la compagnie, qui fait payer les enfants, mais non pas les plus encombrants objets, nul n'a jamais su pourquoi, et elle non plus.

PIERRE MILLE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (B^d Haussmann), Paris-9^e

[illegible] fé r [illegible] 1

Les dispositions du **Marché de Paris** sont aussi satisfaisantes que le comporte le mouvement assez restreint des affaires. La fermeté est générale et la tendance serait plutôt à la hausse, si les transactions avaient plus d'ampleur. Ce résultat est très remarquable et la réserve de la Bourse ne peut surprendre. C'est avec un parfait sang-froid qu'elle a pris connaissance de la note austro-allemande relative au blocus des côtes des Alliés, qui veut répondre au blocus des côtes scandinaves par l'Angleterre, mais qui ne changera pas grand'chose en fait. On attend néanmoins avec curiosité la réponse du président Wilson.

La **Rente Française 5 0/0** est très bien tenue puisqu'elle s'inscrit à 87 50, ex-coupon trimestriel du 16 février détaché en Bourse quinze jours d'avance ; ce cours représente un gain de dix centimes sur le cours de huitaine.

On a remarqué l'excellente tendance des **Fonds Brésiliens**, à la suite de la déclaration de M. Braz, président de la délégation fédérale des Chambres de Commerce du Brésil, très optimiste au sujet de la reprise du paiement en espèces des intérêts de la Dette Extérieure, cette année.

Le bruit circulait, même à Londres, que le Trésor anglais songeait à faire entrer les Fonds Brésiliens dans les valeurs réquisitionnées, pour aider à financer les importations de viande sud-américaine.

Bien impressionnée par les commentaires touchant la dernière assemblée générale, la **Banque de France** a continué à progresser de 5,150 francs à 5,200 francs.

Le groupe des banques russes conserve des dispositions soutenues ; la **Banque de Commerce Privée de Pétrograd** est la plus favorisée, passant de 371 fr. à 398 francs.

Parmi les valeurs de navigation, très fermes, malgré la déclaration du blocus austro-allemand, on recherche plus spécialement la **Transatlantique**, pour laquelle on fait entrevoir une augmentation sensible du dividende.

Les actions et les obligations de nos grandes Compagnies de chemins de fer poursuivent leur raffermissement.

Le groupe caoutchoutier est très animé.

Pour les raisons que nous avons exposées ici même, il y a huit jours, les actions du **Crédit Mobilier Français** ont poursuivi leur mouvement d'avance et ont passé d'une semaine à l'autre de 340 fr. à 348 fr. Comme nous l'avons montré, la valeur du titre telle qu'elle ressort du bilan est supérieure à ces prix.

Les **Prêts de titres de Pays neutres à l'Etat** viennent de recevoir une nouvelle impulsion à la suite de la publication de deux nouvelles listes de valeurs dans le *Journal Officiel* du 25 janvier et du 1er février 1917, lesquelles font suite aux listes publiées les 5 et 21 mai et 21 juillet 1916.

Ce genre d'opérations comporte, comme nous l'avons expliqué plusieurs fois, de sérieux avantages : augmentation de 25 0/0 du revenu des titres prêtés, bonification de la prime du change pour l'encaissement des coupons, exemption d'impôt et de taxes à payer à l'occasion des actes de prêt, remise d'un certificat négociable en Bourse.

Il faut y ajouter la satisfaction intime de servir l'intérêt national, c'est-à-dire l'intérêt de tous, puisque les prêteurs de titres de pays neutres à l'Etat mettent ce dernier à même de réaliser des opérations de crédit à l'étranger, qui rendront plus aisés les achats que nous avons à faire au dehors pour la Défense nationale.

Cette mobilisation financière, dont l'Angleterre nous a donné l'exemple, a pris chez nos voisins une ampleur proportionnelle à leur portefeuille des valeurs étrangères mais qui a paru encore insuffisante; un ordre en conseil publié le 25 janvier autorise la Trésorerie à réquisitionner tous les titres étrangers nécessaires pour régulariser les changes étrangers et renforcer la situation financière du pays.

Le **Crédit Mobilier Français** fait partie des Etablissements de crédit désignés par l'Etat pour effectuer les opérations de prêts de valeurs et se met, à cet égard, à la disposition de sa clientèle.

Le meil'eur des placements temporaircs (ne cessons pas de le répéter) consiste dans l'achat des **Bons de la Défense nationale**. Ils portent intérêt à 4 0/0 à trois mois et à 5 0/0 s'ils sont à six mois ou à un an ; l'intérêt est payé au moment de l'achat, ce qui relève sensiblement le taux du placement.

Au moment où l'ennemi proclame la guerre à outrance la résolution des puissances de l'Entente s'affirme plus opiniâtre que jamais. Il importe que chacun en re de plus en plus dans la lutte financière en fournissant au Trésor les ressources que réclame la Défense nationale.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit sans frais les souscriptions aux Bons de la Défense nationale.

Le calcul de l'impôt sur le revenu n'est pas, il faut le reconnaître, chose si simple qu'on l'eût cru et le plus curieux en l'espèce est l'interprétation donnée par le fisc à l'article 10 de la loi de 1914, interprétation contraire à l'esprit du législateur mais assurément conforme au texte de la loi.

On va donc remanier cet article 10 de manière à lui faire dire clairement que le contribuable, dans le calcul de l'impôt général sur le revenu, aura droit de déduire, au même titre que les autres impôts directs, l'impôt général sur le revenu payé par lui-même pour l'année précédente.

Cette disposition rectificative sera introduite sous forme d'article additionnel dans le projet de loi récemment déposé en vue de porter à trois mois la période légale pour la déclaration du revenu. Cette prolongation d'un mois qui va être accordée aux contribuables pour faire leur déclaration, facilitera l'application d'un impôt assez délicat et qui, dans une foule de cas particuliers, nécessite des calculs assez compliqués et auxquels on n'était pas accoutumé.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant. V[illegible]NAU.

LES·ANNALES



L'"AS DES AS": GUYNEMER

18 Février 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes



PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment rationnel inimitable.

Associé au lait, plaît par son goût exquis. — Nécessaire aux enfants. Convient aux estomacs délicats.

Bien exiger la marque **PHOSPHATINE FALIÈRES**
Se méfier des copies que son succès a fait naître

VIEILLIR, *c'est Blanchir.*

Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PETROLÉINE du Dr Jammes,** *qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple, soyeuse, brillante et sans pellicules.*
PRIX : 3 fr. 60, dans les pharmacies.

SOURDS

Vous guérirez **EN UN MOIS** si vous suivez le nouveau traitement scientifique, approuvé par l'Académie de Médecine et appliqué à l'Institut du **Dr ABER, 53, Rue La Fayette, Paris.**
Résultats merveilleux là où tout a échoué.
Renseigts gratuits tous les jours, de 1 h. à 5 h. ou par lettre.

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.



EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le *« Cléteau »* eau de mélisse et de menthe;
3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **10 fr.** *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme.)*

MAISON FONDÉE EN 1872

Pour devenir Parfait Pianiste.



Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE

agréables et faciles a suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)

Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. DIÉMER, Prof. au Conservat.

Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement
Camille ERLANGER,
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris

Cours tous degrés, préparation **Professorat Diplômes, Violon, Solfège, Chant** par correspondance.

Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT, 25, Rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

MALADIES NERVEUSES Guérison radicale par le *NERVODONAL*
Notice gratis **DEPENSIER** Phen, Soisy-sous-Montmorency (S.-O.)

BIEN RÉDIGER Envoi de 16 leç. c. mand' 10 fr. Infaill. MASSON, adht Ste Gens de Lettres, 42, r. Vital-Carles, Bordeaux

---

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. *Phie DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.



Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes **POILS et DUVETS** du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5f50 (mandat ou timbres). *Envoi discr.*
G. POITEVIN, 2, Pl. du Th.tre-Français, Paris

Situations
pour DAMES et JEUNES FILLES



sont offertes par les Ministères, les Chemins de fer, les Banques, etc., comme sténo-dactylo, secrétaire, caissière ou aide-comptable.

L'ÉCOLE PIGIER

prépare à toutes ces situations le jour, le soir ou chez soi, par correspondance (sans déplacement). Programme et renseignements gratuits, *45 et 53, rue de Rivoli, — 19, Boulevard Poissonnière, — 147, rue de Rennes, Paris.*

OBÉSITÉ **LIN-TARIN** CONSTIPATION
Envoi franco gare des 4 boites (cure complète), contre mandat de 10 fr. pour la France (12 fr. pour l'étranger), à MM. GIRARD et Cie, 73, rue Ste-Anne, Paris. Tes phies, 1 fr. 75 la boîte.

Maux de Tête, Névralgies Grippe, Influenza

Aspirine
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ **1 fr. 50**
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : **0 fr. 20**
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

POUDRE DE RIZ
AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

POUR nos SOLDATS TOMBÉS au CHAMP D'HONNEUR

Toutes les familles en deuil ont la pieuse coutume d'offrir aux amis de leurs chers disparus un

SOUVENIR MORTUAIRE

qui rappelle les traits aimés du glorieux soldat, ses dernières paroles, ou des textes religieux appropriés.
La Librairie **MIGNARD, 38, rue St-Sulpice, Paris**
réunit les sujets les plus artistiques et les plus touchants
DE TOUS LES EDITEURS RELIGIEUX
Reproduction de portraits faite dans nos ateliers en photographie directe ou collée, phototypie ou héliogravure
Notre service B envoie gracieusement spécimens et prix.

Recto — Verso

RHUME de CERVEAU
RHINO-GOMENOL

Dans toutes les bonnes pharmacies, 2 fr. 25. et 17, rue Ambroise Thomas, Paris, contre 2 fr. 50

UNE MARRAINE PREVOYANTE joindra à son prochain colis 1 **"THERMO-BLOC"** *Réchauffeur instantané.*
Evite *Pieds gelés, Engelures, Rhumatismes, Bronchites.*
Fco 2 fr. Labor. du Dr **GAUDICHARD, Chatellerault.**

---

la Blédine
JACQUEMAIRE

farine délicieuse
est
l'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Épiceries
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

KODAKS
ET APPAREILS DE TOUTES — MARQUES —

LE VEST POCKET
AUTOGRAPHIC
Prix : **55** frs

Avec Anastigmat f. 6.8
P.H.P. Prix : **108** frs

SONT VENDUS par la
PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette
PARIS-OPÉRA Catalogue franco sur demande

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

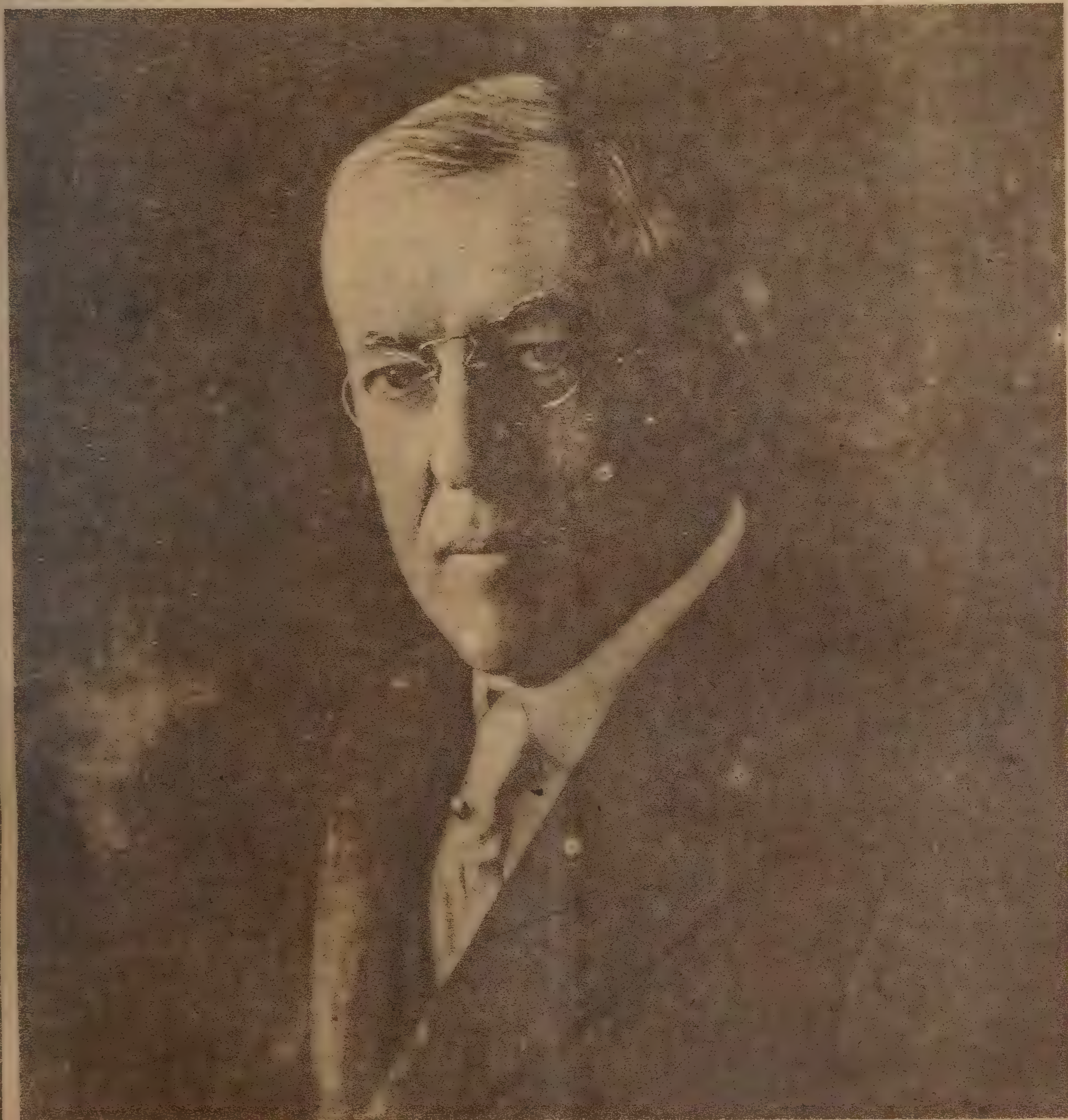
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1756. — 18 FÉVRIER 1917

EDITION·DE·LUXE — UN·AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE PRÉSIDENT WILSON

MOLIÈRE
à la Comédie Française

Le répertoire classique est en faveur. Les matinées du jeudi et du dimanche attirent à la Comédie Française et à l'Odéon un public nombreux, qui goûte passionnément le charme de ces spectacles. Les permissionnaires y affluent. Ils demandent au théâtre un oubli momentané — et bien court — des misères de la guerre. Deux sortes d'ouvrages leur procurent cette diversion : ou les pièces gaies, le vaudeville, l'opérette, la revue, jouées au Palais-Royal, aux Variétés, aux Capucines, à Déjazet, etc...; ou bien les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, qui élèvent l'esprit, en même temps qu'ils le récréent.

Molière est particulièrement fêté. La reprise du *Bourgeois Gentilhomme* a fait encaisser à sa maison des recettes somptueuses. Il faut dire qu'elle avait été entourée de soins exceptionnels. M. Emile Fabre et son dévoué coadjuteur Jules Truffier, directeur des études, s'étaient ingéniés à reproduire, dans ses parties essentielles, la mise en scène originale et à restituer à la pièce le caractère d'une comédie-ballet. Inutile de rappeler à quelle occasion elle fut composée : en l'honneur, où plutôt aux dépens de Soliman, envoyé extraordinaire du Grand Turc auprès du roi de France. L'excès de magnificence de l'ambassadeur, l'air à demi dédaigneux dont il avait accueilli les réceptions de Paris et de Versailles, irritèrent Louis XIV qui résolut de lui infliger une mortification. Il chargea Molière de railler, nous dirions maintenant de blaguer les *turqueries*. Voilà l'origine du *Bourgeois*. Tout le monde, à la cour et à la ville, pénétrait l'intention de l'auteur et attachait beaucoup plus d'importance à la malicieuse parodie qu'au tableau qui lui servait de cadre et de prétexte. On allait se « payer la tête » des étrangers. Enfin Lulli jouait son rôle, et un rôle actif, dans l'aventure ; et l'on appréciait les grâces de sa musique ; et l'on jouissait par avance de l'abondance de la figuration, du luxe inusité des costumes. La *Gazette* du 18 octobre 1670 annonce « un ballet de six entrées, accompagné d'une comédie ». Elle reléguait la comédie à l'arrière-plan. Et telle devait être également l'impression de Molière, qui se subordonnait à son collaborateur, comme le librettiste au musicien, et se pliait sans récriminer aux nécessités du moment et aux caprices du monarque. Mais son génie dépassait son dessein. Il suffisait que le sujet choisi comportât des traits d'observation, pour que s'éveillât son humeur satirique. Bâtissant à la hâte le libretto d'un ballet, il fit, en quelque sorte malgré lui, une grande pièce.

Du couple de M. et Mme Jourdain, je crois superflu de disserter. Ces deux figures sont analysées dans tous les manuels de rhétorique. Les personnages accessoires n'offrent pas moins d'intérêt. Les quatre maîtres à qui se confie M. Jourdain sont silhouettés avec autant de vérité que d'esprit. Ils apparaissent dans l'exercice de leurs métiers ; le maître à chanter dirige son petit orchestre et bat la mesure ; le maître à danser règle le pas de ses baladins.

Toutes les misères, les amertumes, les rancœurs du professeur courant le cachet et détestant son élève sont contenues dans les bouts d'entretien qu'ils échangent. Le maître à danser affecte de n'aimer que la gloire ; le maître à chanter, plus positif ou plus sincère, aime surtout le gain. « Je voudrais, dit le premier, que ce Jourdain se connût mieux aux choses que nous lui donnons. — Il est vrai qu'il les connaît mal ; mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont besoin. » Ils sont jaloux, prêts à se quereller ; ils ne s'unissent que pour cribler d'épigrammes l'infortuné bourgeois gentilhomme : « C'est un homme dont les lumières sont petites, et qui n'applaudit qu'à contre-sens ; mais sa bourse redresse les jugements de son esprit ; ses louanges sont monnayées ; et cet ignorant nous vaut mieux que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici. » En sa présence ils se montrent obséquieux ; mais leur déférence dissimule un mépris visible. Jourdain les choque par ses réflexions saugrenues : « Me ferez-vous voir votre *drôlerie* ? » Le musicien froissé se venge en entraînant le bourgeois à des dépenses exagérées, en tirant tout ce qu'il peut de cette vache à lait. « Il est indispensable que vous ayez, à l'exemple des gens de qualité, un concert tous les mercredis ou tous les jeudis — J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ? — Oui, certes. Il vous faudra trois voix, une dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles. » Il convoquerait tout l'Opéra chez M. Jourdain. Vous supposez bien qu'il y a son profit ; il pousse à la consommation ! Aucun ridicule n'échappe à l'ironie de Molière. Le rôlet du tailleur n'a que six répliques ; cela suffit pour que surgisse, ressemblante, la physionomie de ce marchand entêté, enflé de son mérite, et qui soutient, contre l'évidence même, que l'habit n'est pas trop large, ni les souliers trop étroits... Partout où il le juge possible, le poète introduit des traits empruntés à l'observation courante.

Une excellente interprétation ajoute à l'attrait de l'ouvrage. M. Maurice de Féraudy est un Jourdain très comique et très réel, non le fantoche épileptique que certains acteurs nous ont montré. Mme Thérèse Kolb lui donne gaillardement la réplique. Mlle Robinne, une belle Dorimène. M. Mayer. Mlle Bretty méritent des compliments.

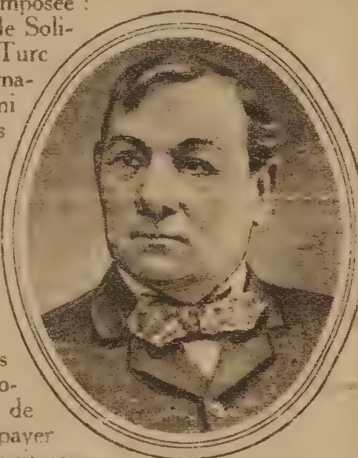
Don Juan ou plutôt *Dom Juan* (l'ancienne orthographe est remise à la mode cette année) a reparu, après un trop long exil, sur les planches de la Comédie. L'ouvrage ne saurait compter parmi les meilleurs de Molière ; il ne contient que deux rôles, le maître et le valet : mais on en peut dire autant de *Don Quichotte*. Le maître, c'est M. Duflos, qui imprime au libertin une allure élégante et distinguée : le valet, c'est M. Georges Berr, un Sganarelle plus fin que naïf et très savamment comique. Mmes Marie Leconte et Huguette Duflos sont de savoureuses paysannes et M. Denis d'Inès un Pierrot délicieux.

Enfin, Mlle Nizan a poursuivi ses heureux débuts. Elle prête à Agnès son aimable visage, sa jolie voix qui justifient pleinement la double passion d'Horace et d'Arnolphe. Je regrette que l'espace me soit mesuré. J'eusse voulu parler de la *Critique de l'Ecole des Femmes* une pièce extraordinairement moderne, comme toutes celles de Molière, d'ailleurs...

ADOLPHE BRISSON



Le Bourgeois Gentilhomme.



M. de Féraudy.



Mlle Ely Nizan



L'École des Femmes.
(D'après les eaux-fortes d'Hédouin.)

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

L'Heure du Président

J'AI essayé déjà d'esquisser la silhouette de M. Wilson. Ce portrait exige aujourd'hui quelques retouches. L'idée que nous nous formions il y a un an du président des Etats-Unis s'est modifiée à la lumière des derniers événements. Dupes de l'apparence, nous reprochions à cet homme d'État sa mollesse, sa timidité, son indécision. Nous l'accusions de se montrer trop circonspect, de manquer d'audace, de repousser les solutions nettes, de se réfugier dans l'équivoque. Disons-le, l'aspect de M. Wilson, ses allures coutumières, expliquent cette erreur de diagnostic. Un de nos confrères, M. Lechartier, qui, en sa qualité de correspondant des journaux français, entretient des relations assidues avec le gouvernement américain, dépeignait en ces termes l'hôte de la Maison Blanche :

« La physionomie longue, par le front haut et le menton large qui légèrement avance, marquant la ténacité, l'entêtement ; la bouche mince, avec on ne sait quoi d'amer ou de désabusé, et qui, dans le sourire, s'accuse, ajoute aux paroles un sarcasme ; le regard, qu'il tient habituellement à terre, plutôt doux, exprimant la lassitude ou encore un indicible ennui ; la voix musicale, plutôt basse à l'ordinaire, mais qui, dans les réunions publiques et dans les discours de plein air, prend de la force sans jamais y joindre la chaleur ; le geste généralement très sobre, M. le président des États-Unis donne, à première rencontre, une impression très forte de réserve, de contrôle de soi-même, de froideur. Cette impression se fait plus forte à chaque nouvelle rencontre. »

C'était effectivement la nôtre. M. Wilson nous déconcertait par son calme. Nous eussions voulu le voir embrasser ardemment la cause de l'Entente, c'est-à-dire la cause de la justice et de la vraie civilisation. Sa longanimité envers les empires centraux, la patience qu'il opposait à leur insolente brutalité, la complaisance avec laquelle il accueillait leurs hypocrites excuses et leurs feintes concessions dont il ne pouvait être dupe : tout cela nous causait un malaise voisin de l'irritation. A tel point, que lorsqu'il brigua, au mois de novembre dernier, le renouvellement du mandat présidentiel, nous hésitions à souhaiter son succès. Nous nous demandions si son concurrent, M. Hughes, ne nous serait pas plus favorable.

Nous rougissons maintenant de l'avoir méconnu. Nous comprenons rétrospectivement les raisons de son attitude et les difficultés de sa tâche. Il avait à ménager les innombrables adversaires, déclarés ou sournois, d'une politique antiboche. D'abord dix-huit millions d'Allemands, devenus citoyens du nouveau monde mais toujours attachés à leur pays d'origine ; puis les Irlandais catholiques, ennemis nés de l'Angleterre protestante et conquérante ; puis les pacifistes irréductibles, qui, poursuivant la fin de la guerre, s'opposaient à l'envoi d'armes et de munitions aux alliés ; puis les cotonniers du Sud, jaloux du développement de l'industrie anglaise ; enfin les mécontents de tous les partis que l'Allemagne



LE KAISER. — Ah ! Pourquoi ma sœur n'a-t-elle pas épousé un Américain !...

(Dessin d'Abel Faivre.)

flattait, encourageait, surexcitait et subventionnait. Comment évoluer parmi ces intérêts et ces passions?... Les heurter de front eut été dangereux, inefficace... Wilson ne brusqua pas le mouvement. Il attendit. Il laissa s'accumuler les défis, les actes de férocité et de brigandage, les preuves de mauvaise foi. Autour de lui, s'exaspéraient les fureurs, pleuvaient le sarcasme et l'injure. Les nationalistes, les impérialistes, partisans de Roosevelt, le traitaient de lâche. Il restait impassible sous l'insulte. Il réfléchissait, il combinait son plan dans la solitude et le mystère.

C'est encore un trait qui lui est particulier. Lorsque M. Wilson a un geste important à faire, il ne s'inspire pas des conseils d'autrui, souvent intéressés et toujours contradictoires. Il s'isole. Il fuit Washington. On l'aperçoit — vision rapide — rencogné au fond de l'auto, la tête penchée, le regard perdu. Il médite. Il franchit les ponts, dévore les routes, inattentif aux saluts que les passants lui prodiguent. Arrivé dans son cottage, il coupe le téléphone et ne quitte les notes et les dossiers sur lesquels il pâlit que pour la quotidienne partie de golf, — car la santé du corps entretient l'équilibre et la vigueur du cerveau... Au bout de quelques jours, il a tout examiné, tout pesé, envisagé toutes les conséquences de sa décision, accepté les responsabilités qui en découleront pour lui et pour la Patrie. Ses doigts ont tapé sur une vieille machine à écrire le rapport ou le discours qu'il va lancer à travers le monde... Il est prêt. Il revient au siège du gouvernement. Et désormais aucune résistance, aucune opposition, aucune influence ne le pourront troubler... Il sait ce qu'il veut. Il le veut fortement. Ses desseins sont inébranlables parce qu'ils ont été mûris.

Le rêve secret qu'il caresse, nul de ceux qui l'approchent ne l'ignore. Des sentiments généreux l'inspirent. Le président Wilson chérit la paix ; il hait les jeux barbares où se complaisent l'ambition et l'orgueil des rois. Il nourrit au plus profond de lui-même une espérance, illusoire peut-être, mais infiniment noble et pure. Quelle gloire, si grâce à son initiative, elle se réalisait! Ce qu'il désire de tout son cœur, de toute son âme, c'est l'établissement des Etats-Unis de l'Univers, fondés à l'exemple des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Plus de conflits sanglants entre peuples! Au-dessus d'eux, un Tribunal suprême, réglant leurs litiges, apaisant leurs querelles, dissipant leurs malentendus, les rapprochant, les obligeant de vivre en bonne harmonie, les engageant à s'aimer ; — mais aussi, en cas de rébellion, imposant par la force le respect de sa sentence. L'établissement d'une gendarmerie internationale au service du droit abolirait à jamais les traditions des âges barbares. Cette conception n'est pas neuve. On la considérait comme utopique même au temps de Fénelon. Ce qui se passe depuis deux ans ne semble point annoncer qu'elle doive sortir prochainement du domaine de la féerie. Il faudrait un miracle. Puisse l'autorité de président Wilson l'accomplir! Souhaitons-le pour le bonheur de nos enfants!

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

De l'Éducation

Ma chère cousine,

J'ai appris qu'une commission avait été réunie sur l'ordre du ministre de l'Instruction publique pour modifier le plan des études féminines, et je m'en suis réjouie de tout mon cœur, car il y a certainement dans ce sens-là de la besogne utile à faire... Il est inouï qu'à notre époque d'évolution on impose encore des programmes uniformes qui ne vont ni avec les besoins, ni avec les mœurs actuels.

Vous voyez maintenant toutes les élèves se précipiter sur le bachot, indistinctement : celles qui auront besoin de gagner leur vie, et les autres... Ce n'est point que je méprise le bachot, il rend de grands services, et je le préfère, par les matières qu'il offre, à l'examen supérieur..., mais on se demande si cette pâture encyclopédique convient bien à certaines jeunes filles qui seront appelées dans la vie à jouer leur vrai rôle de femme. Elles apporteront dans leur ménage un bagage lourd, où la philosophie, les lettres et les sciences mettent leur poids... Elles ne sauront rien ou presque rien de ce pourquoi elles sont faites..., dans le domaine pratique elles sont nulles... Or, s'il est beau de mettre un métier dans les mains des jeunes filles pour qu'elles puissent, le cas échéant, se débrouiller dans la vie, il est plus beau encore d'apprendre à celles qui n'auront pas à se spécialiser, leur « métier de femme »...

Car c'est un métier..., le plus noble, le plus magnifique de tous, et personne ne semble s'en douter. Aujourd'hui, l'éducation est si étrangement comprise que les jeunes personnes croient indispensable de se bourrer le crâne de théories de toutes sortes ; elles connaissent tous les systèmes de philosophie et peuvent ergoter sur Spinosa ou Kant... Mais plus tard elles s'en font remontrer par la petite bonne d'enfants qui emmaillote bébé en dépit du sens commun et l'élève contre toutes les lois de l'hygiène.

On s'étonne que les jeunes femmes ne tiennent plus à créer de nombreuses familles... Il ne faut pas chercher le mal ailleurs, il est tout entier dans l'éducation mal équilibrée qu'elles reçoivent..., éducation surchauffée du côté intellectuel et insignifiante, ou à peu près, dans le domaine pratique... L'harmonie se trouve rompue. Elles ont mordu aux travaux de l'esprit, elles y sont devenues adroites, elles s'y croient utiles, et, par une pente fatale, elles ont perdu le goût des exercices manuels, et elles arrivent à mépriser les soins charmants de la Maison...

Or à notre époque actuelle..., que faut-il à la France?

1º Des jeunes filles saines, courageuses, instruites, bien portantes au moral comme au physique ;

2º Des jeunes filles décidées à fonder une famille, à en supporter toutes les peines, à en sentir toutes les joies, et propres à la haute mission d'éducatrice qui leur revient ;

3º Des jeunes filles pénétrées du grand rôle social, du *très* grand rôle social, de l'*immense* rôle social qu'elles auront à jouer.

Où apprennent-elles ces choses essentielles?... Dans des livres !... Des théories... toujours des théories !... Ces théories que je déteste, parce que je les considère vaines dès l'instant qu'elles ne mettent pas à contribution la volonté ; dès l'instant qu'elles ne viennent pas simplement ajouter à l'exemple, la précision d'une formule.

Et d'ailleurs j'ai là-dessus une théorie moi aussi, et je vais vous la jeter en passant : c'est qu'il ne convient pas d'encombrer une jeune mémoire de la moindre théorie avant que l'élève n'en ait expérimenté la pratique. La théorie doit suivre l'exemple et non le précéder.

Ainsi, si je veux qu'un enfant sache cette définition :

Qu'est-ce que la musique ?

Je ne lui demanderai pas de me répondre comme un perroquet : — c'est l'art des sons...

Je tâcherai d'éveiller en lui le plaisir de la musique, je l'initierai aux rythmes sonores, aux belles chansons populaires, et tout naturellement, il retiendra, quand le moment en sera venu, le plus tard possible, la formule lapidaire... La musique est l'art des sons.

Il en va de même de tout l'enseignement... Trop de chapitres s'adressent à la mémoire, la part active, intelligente, créatrice qu'il faut acquérir est laissée aux oubliettes... C'est du travail de mandarin qu'on exige de la jeunesse, et on ne dirige point suffisamment sa pensée vers l'action, vers la réflexion. Le « par cœur » est le triomphe de cette éducation désuète. L'élève apprend l'hygiène en chambre, — souvent à fenêtres fermées, — la morale en bouquins, et la puériculture avec des dessins explicatifs... Et ces façons-là sentent le moisi...

Je voudrais qu'on mît au fronton de toutes les classes : Ici on enseigne la vie, et qu'on tînt promesse... Nourrir le cerveau, c'est bien ; meubler l'intelligence de faits précis, c'est utile ; mais ouvrir le cœur, développer le corps, apprendre à la femme de demain la beauté de l'action, la nécessité de se rendre utile, voilà le sens vrai de l'enseignement et celui qui nous ramènera au culte de la famille...

J'ai sur la question mes idées, elles font partie d'un plan que je garde là, dans ma tête, et que je ne puis malheureusement vous exposer en une fois... ; il mènerait à une sorte de bachot spécial qui prendrait son éclosion dans ces délicieux *Jardins d'Enfants* que les lycées ont introduit avec tant de bonheur dans leur programme, — et trouverait son épanouissement dans le beau *Jardin de Poupons* que je rêve, où les grandes élèves apprendraient le plus tendre des métiers et tous les soins maternels.

Il n'y aurait plus de livres, plus d'images, plus de théories, plus de formules..., mais

[illegible] exemples vivants, des beaux bébés en chair et en os.

Voulez-vous me dire qu'est-ce qui empêcherait chaque lycée ou chaque maison d'éducation de consacrer trois pièces claires, confortables, hygiéniques, et un bout de jardin à l'enseignement le plus précieux qui soit au monde : la culture de l'Enfance...

Dans l'une on installerait à peu de frais une Pouponnière...

Dans l'autre une Garderie de Tout-Petits...

Dans la troisième un Dispensaire où seraient données des consultations...

Les élèves travailleraient à tour de rôle d'après le modèle vivant et non plus d'après [illegible] mortes, et en même temps elles [illegible] tout naturellement à la question sociale, puisque soignant des petits [illegible] pauvres, elles côtoieraient de la vraie [illegible], de la vraie souffrance, elles trouveraient [illegible] leur cœur et en viendraient [illegible] naturellement à aimer cette chose [illegible] que la plupart du temps elles [illegible] : l'enfant...

[illegible] pensée, les élèves devraient [illegible] de tous les soins matériels qui [illegible] le poupon : les pesées, les stérilisations de lait, le nettoyage des biberons, [illegible]. Et je voudrais même qu'elles [illegible] leur jour de corvée : lavage, repassage et soins ménagers... En un mot, je souhaiterais qu'on leur confiât l'entretien complet de ce Pavillon de la Bonté [illegible] elles seraient reines, servantes, et mamans...

Ah ! comme les leçons d'hygiène s'éclaireraient, quand les élèves auraient devant [illegible] petits êtres à diriger, à discipliner, à gouverner, à élever !... Comme [illegible] s'entraîneraient à ces soins, d'ailleurs beaucoup plus simples qu'on ne croit, dès l'instant qu'on les exerce avec méthode [illegible] tendresse !... Comme elles comprendraient [illegible] l'effort des femmes du peuple, quand elles les verraient accepter la charge d'une [illegible] famille !... Comme elles garderaient l'empreinte de cet enseignement-là... [illegible] comme devant la vie vraie, elles constateraient que le meilleur de leur philosophie [illegible] puisent à cette source profonde [illegible].

J'ai toujours été frappée de la stérilité de [illegible] du peu de jugement dont faisaient [illegible] certaines personnes, cultivées certes ! [illegible] dans l'existence un livre [illegible] la main, des œillères aux yeux, et des [illegible] plein la tête. Et j'ai toujours été [illegible] que des jeunes femmes fussent [illegible] ignorantes de leur devoir [illegible].

J'entends bien qu'une femme soit instruite [illegible] intelligemment, lumineusement [illegible] ; un peu de latin même ne me déplaît pas..., ce que je déteste, c'est qu'elle soit [illegible] omnipotente, livresque, tirant [illegible] de tout ce que sa mémoire a entassé [illegible], et dédaignant la vraie science du cœur et l'amour profond de la famille.

La femme qui aime l'enfant et a appris à l'élever, dans le sens noble et complet du mot, remplit sa tâche dans la Famille, et s'acquitte sa dette envers la Patrie, elle joue un rôle utile et social... Donc tout ce qui concerne son rôle maternel devrait faire partie de son instruction obligatoire. Et, de même que les hommes valides sont soumis au métier de soldat, les femmes saines devraient faire une sorte de volontariat dans ce jardin miraculeux, où les enfants sont les fleurs vivantes confiées à leur tendresse, et dont elles apprendraient à être les bonnes jardinières.

Et si cela ne vous ennuie pas..., de temps à autre, je vous dirai quelque autre idée de mon plan...

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Les Sports bienfaisants, par M. Louis Barthou.

Dans une causerie familiale, anecdotique, M. Louis Barthou, qui avait dérobé à ses devoirs politiques quelques instants pour les consacrer au public de l'Université, a exposé ses idées personnelles sur les bienfaits des sports.

Il dit être obsédé par le devoir que tout Français doit avoir de se développer par la culture physique, cette science nouvelle qui, selon M. Jean Finot, prolonge la vie dans des proportions presque incroyables. Nous pourrions vivre, si nous y appliquions notre volonté, plus de cent ans, et, devant l'étonnement de l'auditoire, le conférencier insiste, s'appuyant sur des révélations du docteur Cabanès. Elles ont trait aux hommes illustres ayant cultivé avec méthode leur force physique.

Gladstone, qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans, abattait des arbres; Hugo, ce Napoléon de la pensée, pourtant né malingre, aimait la marche, et prenait des bains de mer qu'il notait sur un calepin..., calepin dont M. Barthou est le possesseur jaloux et qu'il expose à nos yeux comme une des pierres précieuses de sa collection de bibliophile.

Enfin, M. Barthou appuie sa thèse sur son expérience personnelle. Il pratique les exercices physiques. Ils ont, au point de vue moral, une bienfaisante vertu, car ils concourent tout ensemble à l'épanouissement des facultés corporelles et du domaine de l'intelligence, et contribuent à l'éducation indispensable de la volonté. On lira d'ailleurs cette spirituelle et substantielle conférence dans le *Journal de l'Université*.

Autour de la Cathédrale de Strasbourg, par M. l'abbé Wetterlé.

C'est toute l'âme de l'Alsace qui s'est répandue, à travers la parole de l'abbé Wetterlé. Sa conférence sur la question alsacienne fut d'un patriotisme pieusement compris et magnifiquement formulé.

L'abbé Wetterlé est le mandataire sacré de cette chère Alsace-Lorraine. Il y a vécu, souffert, il a monté la garde autour des traditions françaises; il a plongé son regard dans les consciences, spectateur attentif de drames poignants dans les familles, ignorés du public, admirable défenseur de cette résistance passive contre les procédés hargneux d'un gouvernement ennemi. Il a pu évaluer toute la vaillance dépensée en pleine obscurité, depuis près d'un demi-siècle. Et il ne peut s'empêcher de constater que l'amour de la France était fortement chevillé à l'âme de l'Alsace pour résister à tous ces assauts!

Les derniers événements de la guerre ont suscité chez les Alsaciens toutes les vieilles indignations natives qui se dissimulaient au fond de leurs consciences. Trois mille années de prison (en deux ans) furent distribuées généreusement par les Boches à des Alsaciens ayant manifesté leurs [illegible]. Et ne peut-on trouver, rien qu'en ce fait, l'affirmation émouvante du caractère agissant, tenace et idéaliste de « nos amis », qui signèrent, après quarante-quatre années d'exil, la faillite de l'effort allemand!

Oui! nous ne saurions oublier ce pèlerinage pieux que nous venons d'accomplir, en la compagnie de l'abbé Wetterlé, autour de cette cathédrale de Strasbourg, qui retient, attachés à son clocher français, tous nos rêves et nos certitudes de victoire.

PIERRE S.

PROGRAMME DE LA 10e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 19 février. — L'Ile d'Emeraude : La Guadeloupe, par HENRY BÉRENGER.

Mercredi, 21 février. — La Philosophie de La Fontaine (10e leçon), par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 23 février. — Amitiés Américaines : Etats-Unis, Canada, par GABRIEL HANOTAUX.

Samedi, 24 février. — Les Cloches du Palais, par Me HENRI-ROBERT.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 4 du 15 février vient de paraître

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Parlons en quelques secondes de nos comptes : Nous avions au 1er janvier 29,534 francs 75; malgré les dons reçus nous n'avons plus au 1er février que 27,758 fr. 45... C'est encore infiniment honorable. Mais nous sommes si habitués à ne pas voir notre capital baisser que cela met une ombre sur notre bonheur... Et puis, les temps sont durs... Oh! cette course au charbon, au sucre... Oh! le prix des marchandises rapportées des halles!... Mais il ne faut pas encore nous plaindre, puisqu'on n'oublie pas notre cher hôpital.

Mmes Rutlidge et Rogers ont encore accompli leur miracle mensuel. Elles luttent bravement tout un mois, quêtent avec autorité et tendresse pour nos chers soldats, secouent toutes les indifférences et nous envoient encore la magnifique somme de 1,300 francs. Merci à ces deux femmes de bien, à ces apôtres infatigables. Merci à leurs fidèles amies. Merci à toutes ces bienfaitrices généreuses et charmantes, sans lesquelles notre hôpital ne pourrait vivre.

Nous avons eu cette semaine l'honneur d'une fête intime infiniment émouvante. Le général Malleterre a bien voulu, à l'issue de sa conférence qui a soulevé l'enthousiasme de la petite salle de l'Université, monter voir nos soldats dans cet hôpital qui fut jadis notre grande salle de conférences. Il attacha la croix de guerre sur la chemise de cinq de nos grands blessés; il lut de sa voix forte des citations que je voudrais toutes pouvoir reproduire ici; il prononça quelques paroles d'un ardent patriotisme, les soldats avaient peine à cacher leur émotion. Et puis, le général Malleterre demanda à Mlle Madeleine Roch de dire les beaux vers de Deroulède, et à Dominique Bonnaud de chanter la fameuse chanson du 29e corps, puis le général, élevant sa coupe de champagne, but à la Victoire... Cette fête intime et charmante sera un des meilleurs souvenirs de notre hôpital.

Nos Envois au Front

Nous avons dépassé les 40,000!... puisque aussi bien le livre de Mmes Nicolle et Francis Thomé enregistre le 40,023e envoi... C'est là un plaisir délicieux d'envoyer des vêtements chauds, du tabac, des douceurs, surtout par les froids terribles qui éprouvent si cruellement nos soldats... Oh! leur joie de c[illegible]o cestes paquets, et comme ils trouvent des mots délicieux pour en remercier : « Madame. Je suis bien content que vous mavait fait envoillé un colis, et je suis un pauvre soldat qui va faire son devoir pour la victoire. »

Un autre termine son petit billet plein de gratitude par ces mots : « Vous m'excuserez si j'en dis pas plus long, il faut écrire en plein air et je ne sent plus mon porteplume dans mes doigts. »

L'Adoption des Prisonniers

Faisons un rapide bilan de nos comptes du mois de janvier :

Il nous restait en caisse au 1er janvier, 15,252 fr. 50.

Il nous reste en caisse au 1er février, 14,755 fr. 05.

Ce sont là des états miraculeux, si l'on considère que nos dépenses en envois et autres se sont chiffrées ce mois-ci à un total de 2,852 fr. 95. L'œuvre n'a pas de frais, pour ainsi dire, puisqu'elle est hospitalisée, chauffée, éclairée par l'hôpital, et que tous les concours sont désintéressés, et c'est ce qui lui permet de favoriser ses protégés comme elle le fait. De plus, l'œuvre s'honore de compter dans ses rangs 7 mille 643 marraines qui s'occupent entièrement de leurs 7,643 filleuls, et nous tiennent au courant de la santé de leur prisonnier et des colis qu'il reçoit.

En outre, nous avions en dépôt au 1er janvier une somme de 11,411 fr. 75, cette somme nous est confiée par des marraines américaines ou étrangères, qui ne peuvent d'aussi loin s'occuper efficacement de leurs filleuls, elle est destinée à l'achat de vivres pour leurs prisonniers dont nous leur envoyons détail et factures; nous leur adressons de même les lettres des prisonniers adoptés en leur nom.

Malgré nos 4,073 fr. de dépenses de ce chef, il reste en dépôt 11,182 fr. 20... Voilà d'heureux résultats dont nous rendons grâce à nos chères cousines.

Signalons aujourd'hui cette demande : *Maurice Remy, lieutenant au 8e tirailleurs, camp de Wresa bei Zunaberg*, voudrait procurer des couvertures de laine aux soldats français prisonniers qui font leur service et grelottent sans avoir de quoi se couvrir. Il serait reconnaissant même de très vieilles couvertures...

Pour les Aveugles de M. Brieux

Ce n'est pas sans émotion que nous donnons nos comptes mensuels cette fois, puisqu'ils marquent un très doux anniversaire... Voici un an que M. Brieux, après avoir fait à l'Université cette belle conférence sur les aveugles, dont le souvenir reste ineffaçable dans nos cœurs, me demanda si je ne pourrais pas vendre parmi nos cousines mille brosses qu'il ne savait comment écouler... C'est alors que j'eus la joie d'écrire cet article « A la brosse! à la brosse! » qui fut entendu avec tant de bonne grâce. Les commandes affluèrent avec un élan si spontané, une telle générosité, que l'œuvre se trouva créée en quelque sorte presque à notre insu. M. Brieux reçut des dons de ses admirateurs, on m'en adressa personnellement en quantité émouvante. Le total des sommes reçues en cette année pour nos amis les aveugles est de 72,192 fr. 05...

Nous ne vendons plus de brosses. L'Etat a eu l'heureuse pensée de monopoliser cette fabrication. Mais M. Brieux donne des secours immédiats, des pensions aux familles; il paye des apprentissages, il fournit le matériel nécessaire aux aveugles qui s'en retournent au pays, un métier entre leurs mains... Et pour tous ces bienfaits il trouve notre caisse toujours pleine...

Et cependant *Le Journal des Blessés aux yeux* a été fondé. Ce journal unique dans son genre, n'a pas un abonné payant, il n'est pas dans le commerce, et va à titre de gratitude aux soldats aveugles qui se font lire l'article de leur grand ami M. Brieux, ainsi que les nouvelles de leurs frères en infirmités, et aux bienfaiteurs des aveugles.

Et malgré ces dépenses, alors qu'à la date du 1er janvier nous avions 32,657 fr. 60 centimes en caisse, nous y retrouvons à la date du 1er février 36,605 fr. 90.

C'est que les dons en ce seul mois ont été de 8,226 francs., tandis que les dépenses n'ont pas excédé 4,227 fr. 70.

Heureux anniversaire, auquel nous ne pouvons penser sans émotion, et qui est animé par la grande pensée de M. Brieux...

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

131e LISTE DE SOUSCRIPTION

27e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 27 janvier au 3 février 1917)

M. Joaô Ferrer, Rio de Janeiro, 25 fr. — Mme Chaval, Lyon, 3 fr. 50. — M. Neveu, 8 fr. — M. Guiguard, Severy, 10 fr. 10. — M. Brunner, Phu-Doan, 6 fr. 50. — Mme Philippi, Londres, 50 fr. — Mme Jammet, Montfort-l'Amaury, 2 fr. 50. — Mlle Lapierre, Buenos Aires, 4 fr. — Mme L. Maynal, Lasserra, 5 francs. — M. Tricot, Balata, 10 fr. — Mme Papineau-Coutière, Montréal, 150 fr. — M. Kahn, 5 fr. — M. Barthou, 200 fr. — M. Blouin, 30 fr. — M. Blouin, 10 fr. — Mlle Milca Matthey, Châtagne, 8 fr. 90. — M. Charpentier, Nouméa, 10 fr. — M. Gretener, Broc-Fabrique, 20 fr. — M. Henri Mollot, 5 fr. — Deux abonnés à Camarsac, 20 fr. — Mlle Hélène Bochard, Montevideo, 17 fr. — Mme De Sa Brunet, Pernambuco, 20 fr. — Un groupe de petites Brésiliennes, 7 fr. 50. — Mlle M. Roch, 50 fr. — Mlle Haquet, Mirville, 5 fr. — Mlle G. Rambert, Guelma, 5 fr. — Mme Carlsen, Durlingville, 6 fr. 25. — Mme Chrétien, 29 fr. 25. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio de Janeiro, 1,300 fr. Voir à la page III des annonces la liste des donateurs.

Total général de cette 130e liste 2,048 50

(A suivre.)

Échos de la Guerre

LE PRÉSIDENT WILSON

Je viens de relire quelques-uns des ar cles publiés dans la presse américaine s M. Wilson lors de son avènement (en 191 J'y ai glané une poignée d'anecdotes :

Le Président jugé par sa Femme. — M. Woodrow Wilson habite en été New-Jersey. Cette villa, qu'on a déjà su nommée la *Little White House*, est jour nuit assiégée de journalistes. Ce n'est p trop des efforts combinés du ménage po soutenir l'assaut de leur indiscrétion. Ta dis que le mari fait tête aux reporters poli ques, la femme (1) reçoit les reporteresse

« Mme Wilson, écrit l'une d'elles, est l'âge magnétique du milieu de la vie. El a une voix douce, un contour de matro des yeux et des cheveux bruns, une tai moyenne, une charmante personnalité. El s'adonne à la peinture, et, selon le jugeme de ses admirateurs, elle aurait pu prend place parmi les artistes femmes les plus ém nentes de son temps. Ses appartements so ornés de vivantes et gracieuses copies ex cutées par elle d'après les chefs-d'œuv classiques.

» Mme Wilson parle avec modestie et d'u ton détaché des grandeurs que semble l réserver un avenir prochain. « L'idéal de l » vie heureuse pour une femme, dit-elle, s » compose de trois éléments : un mari qu'el » aime, un home, des enfants. J'ai toujou » pensé et mon mari, qui est un théoricie » pratique, pense aussi comme moi, que de » époux atteignent leur plus enviable et pl » noble développement quand chacun d'e » est le complément de l'autre. »

» La présidente avoue qu'elle est flatt de la gloire maritale; flattée, non enivré elle a trop le sentiment des immenses re ponsabilités qu'entraîne le pouvoir pour laisser éblouir :

« Mais un homme courageux, ajoute-t-ell n'a pas le droit de les repousser : il n peut que s'efforcer d'élever ses talents à hauteur de ses devoirs. Le docteur Wilso pourra faire énormément de bien, s'il l est permis d'appliquer ses principes et suivre les idées auxquelles il est toujou resté fidèle. Moi qui connais mon ma mieux que personne, j'ai autant de co fiance dans son adresse que dans sa déc sion. Je crois qu'il fera un bon présiden car il possède la vertu la plus nécessai à un chef d'Etat, la sincérité. Il est aussi p égoïste que possible; il ne s'occupe jam de lui-même. C'est toujours moi qui ai d m'en occuper pour lui, et voilà pourquoi me regarde comme sa *complémentaire*.

Deux époux, qui se complètent l'un l'aut atteignent, dit l'interviewée, leur dévelop pement le plus enviable. Saluons donc av respect ce ménage idéal et citons, po conclure, un dernier aphorisme de Mme Wi son :

« Accélératrice d'ambition, récréatrice me tale, telle est la double fonction de l'épous moderne. »

Symphonie en blanc majeur. — D toutes les réformes qu'opéra lors de s avènement le président Wilson, la pl visible assurément, et même la plus voyant est celle du costume. Pour lui, pour sa f mille et pour son personnel, il a adopt

(1) Il s'agit de la première femme de M. Wilso Le président, devenu veuf, s'est remarié d[illegible]

ndant la belle saison le complet de flalle blanche, soit unie soit rayée; la Mai Blanche est pleine de gens vêtus de ne qui composent avec elle la symphone rêvée par Théophile Gautier. L'exemple au de haut produisit un effet immédiat la mode : on ne vit plus aux devanres des tailleurs que vêtements et tissus de nelle. Cependant les élégants protestèrent. « Le président, écrivait M. Butterworth, teur de l'*American Gentleman*, le présint est un iconoclaste. Nous ne sommes s surpris qu'il ose violer les traditions du ût et la loi des convenances. Il s'est ntré souvent dans des circonstances offilles vêtu d'un paletot sac tandis qu'un g usage prescrit le manteau de drap et le chapeau de soie au chef de notre écutif. Il porte ce qui lui plaît et il s'hale en blanc afin d'avoir moins chaud. st entendu; mais dans sa position, il aut le moyen de changer de costume selon heures du jour. »

l'American Gentleman estima que ce maus exemple ne devait pas être suivi. La nelle blanche convient à la campagne, sports, au yachting, aux bains de mer; s ailleurs il faut être un original pour biller en blanc, comme Mark Twain qui montra ainsi en plein hiver et qui appe cela son vêtement de pureté.

En revanche, les médecins donnent raison M. Wilson. Le blanc leur paraît en été couleur rationnelle, car elle n'absorbe s les rayons lumineux. Pour le démonr ils rappellent qu'on a placé sur de la ige exposée au soleil des carrés d'étoffe couleur différente; la neige a fondu s les étoffes foncées, elle est restée inte sous l'échantillon clair. C'était se donr beaucoup de peine pour vérifier une loi nue. On s'étonne néanmoins que les homs, après tant de siècles, s'obstinent à res blancs dans les contrées glaciales et irs dans les pays chauds.

❧

Le budget de toilette d'une présidente. Lorsque M. Woodrow Wilson fut appelé la présidence des Etats-Unis d'Amérique, journaux de son pays — et les nôtres s'en firent les échos — nous apprirent 'il était ennemi de tout faste et vivait s une simplicité rappelant celle des personnages bibliques.

Aussitôt arrivé à la Maison Blanche, ce rtiate d'outre-océan prit à cœur de démontrer que sa réputation n'était point mensongère.

Il réduisit le train de la résidence présidentielle, bannit de ses caves toute boisson coolisée : vin, bière, etc., et donna ordre ne jamais servir, même au cours des ands repas officiels, que de l'eau glacée, la limonade et de la bière de gingembre. La femme du nouveau président n'était s plus fastueuse que son époux et son uipage fut toujours celui d'une toute pe bourgeoise.

Quand elle arriva à la Maison Blanche, remarqua le peu de place que tenait garde-robe personnelle. Comme on lui sait doucement remarquer que sa noule situation l'obligerait peut-être à plus coquetterie, elle répondit :

« Mes filles et moi n'éprouvons pas pour toilette le même amour qu'un certain mbre de femmes. Je ne blâme pas du t cet amour, mais je suis persuadée que femmes qui consacrent la majeure partie leur temps aux magasins et aux essayages sont pas véritablement heureuses.

» Nous aimons être habillées avec goût, mais la question chiffons ne saurait remplir toute notre vie.

» J'estime pour ma part qu'avec deux mille francs au plus par an, je pourrai m'habiller de façon tout à fait convenable et parfaitement en rapport avec la situation de mon mari. »

Quand cette si simple dame apprit que Mme Taft, la femme de son prédécesseur, disposait pour s'habiller d'un budget annuel de 35,000 francs, elle ne voulut pas croire qu'il fût possible de gaspiller tant d'argent à des frivolités vestimentaires.

Pour la convaincre, il fallut lui mettre sous les yeux le dernier inventaire de l'ex-présidente, avec tous les détails, inventaire qui se montait, comme nous l'avons déjà dit, à la somme de 35,000 francs.

Mme Woodrow Wilson en éprouva une profonde surprise.

Qu'eût-elle dit si ses yeux étaient tombés sur la fameuse interview de cette grande coquette de la Comédie-Française qui déclarait tout modestement qu'une femme ne saurait s'habiller un peu convenablement à moins de 250,000 francs par an!

❧

Le nombre 13. — Le nouveau président des Etats-Unis, M. Woodrow Wilson, est né avec une cuiller d'argent dans la bouche, comme on dit en anglais : tout lui réussit. Il doit sa bonne fortune au nombre 13, fatal à tant d'autres.

Il y a treize lettres dans son nom, dans ceux de sa première femme, Eleanor Wilson, et de ses trois filles. Il était depuis treize ans membre de l'Université de Princeton quand il en fut nommé président, poste qu'il occupa treize ans. Sa victoire sur MM. Taft et Roosevelt date de 1912, millésime dont les chiffres additionnés donnent un total de 13. Le collège électoral qui a décidé de son élection à la présidence de la République s'est réuni le 13 janvier. Et la première année de sa présidence n'est-elle pas 1913?

❧

Avec Edouard Drumont disparaît un des plus fameux polémistes de la fin du dernier siècle. Nul n'aura excité plus de passion, nul n'aura été plus écouté, plus admiré de ceux dont il exprimait les idées, plus haï de ceux qu'il combattait avec violence.

Né le 3 mai 1844, il débuta dans le journalisme littéraire, collabora à la *Presse théâtrale*, au *Monde*, au *Contemporain*, à la *Liberté*, au *Petit Journal*, où il publiait des articles de critique d'art. Rien n'annonçait alors le rôle qu'il allait jouer.

C'est en 1886 qu'il fit paraître la *France juive*. Maurice Talmeyr a raconté la curieuse histoire de cette œuvre destinée à déchaîner de si furieux orages :

« Le livre imprimé, tiré, broché, tout cela à ses frais, en province, sans qu'il eût rien dit à personne, en cachette, comme lorsqu'on a conscience de faire un de ces actes qui doivent vous tuer, et qu'on fait tout de même, il ne savait même pas encore comment il pourrait vendre l'ouvrage! Il avait comme la conviction qu'il n'intéresserait personne, et que pas un éditeur, même en n'y risquant rien, n'en voudrait dans sa boutique... Alors, il allait voir Alphonse Daudet, lui demandait comment s'en tirer, et Daudet, à son tour, allait prier le libraire Marpon de prendre le volume en dépôt.

» Qui ne l'a pas connu, le père Marpon, après la guerre, dans son échoppe de l'Odéon? Qui ne l'a pas vu là, sous les galeries, à son étalage, son plumeau à la main, avec son nez en coup de pouce et son œil aux aguets, qui veillait à sa marchandise? Il avait, en quelques années, considérablement augmenté l'importance de sa librairie, en avait fait une librairie littéraire, et par complaisance, pour faire plaisir à Daudet, il consentait à mettre la *France juive* en montre, mais sans illusion, sans compter même en vendre un exemplaire.

» — La *France juive?* se demandait-il, étonné, qu'est-ce que ça peut bien signifier?... La *France juive?*... Drôle de volume!... La *France juive?*... Drôle de bouquin!

» Et personne, en effet, pendant une bonne semaine, ne remarquait la *France juive*... On n'y faisait pas attention, et le père Marpon se disait toujours, en époussetant ses étalages, ou en refermant le soir ses éventaires :

» — La *France juive?*... Quelle drôle d'idée!... Drôle de volume!... Drôle de bouquin!...

» Au bout d'une huitaine de jours, il commençait à trouver sa complaisance suffisante. La *France juive* l'encombrait, et il estimait, décidément, qu'il l'avait assez époussetée, avait assez fait plaisir à Daudet, quand un article indigné paraissait dans la *République française*... Une infamie, était-il dit en substance, une abomination, un crime, venaient d'être commis, et cette infamie, cette abomination, ce crime, c'était la *France juive!*

» — Un crime? pensait alors le père Marpon... Mais si la *France juive* est un crime..., on pourrait peut-être encore la laisser en montre...

» Et tout le tirage était enlevé le surlendemain... Une frénésie, un torrent se déchaînait en quelques heures. Tout le monde voulait maintenant la *France juive*. On vous la payait cinquante francs l'exemplaire, quand on la revendait après l'avoir lue, et, quelques jours plus tard, Drumont, qui venait d'être blessé en duel, était dans son lit, lorsque le père Marpon lui apportait un flot d'or, lui annonçait les milliers de demandes et lui proposait un traité... »

Peu de temps après, Edouard Drumont fondait la *Libre Parole* et se jetait à corps perdu dans la lutte politique et sociale. Il fut élu député de l'Algérie, mais l'air que l'on respire au Palais-Bourbon lui plaisait médiocrement. Il n'était pas homme de tribune. Il préférait la plume à la parole. Il demeura sur la brèche, tant que l'état de sa santé le lui permit.

Drumont adorait Paris et surtout le Vieux Paris. Il l'a dépeint dans une série de tableaux auxquels nous empruntons ce chapitre pittoresque :

PAGES OUBLIÉES

LES VIEUX CAFÉS DU PALAIS-ROYAL

Le Palais-Royal, autour duquel le duc d'Orléans venait de faire construire des boutiques, devint le centre de l'animation, la véritable capitale de Paris. Bien avant la Révolution, le jardin avait été le rendez-vous des politiqueurs et des nouvellistes ; le fameux *arbre de Cracovie* abritait des gens qui gagnaient des batailles sur le sable, les stratégistes en jardin, que notre siècle progressif a remplacé par des stratégistes en chambre.

Le café de Foy fut, en réalité, le premier café du Palais-Royal. Il avait été fondé, dès 1749, dans une maison de la rue Richelieu et, au moment de la transformation du jardin, n'avait eu qu'à traverser la rue Beaujolais. Là se réunis-

sait une société d'écrivains, d'artistes, d'hommes du monde qui, les volets une fois posés, après minuit, devisaient comme dans un salon, tandis qu'à l'étage supérieur on organisait un concert dans la pièce qu'avait occupée toute la journée le *club des échecs*. Là se rencontraient le poète Lebrun-Pindare, qui arrivait appuyé sur le bras de sa cuisinière ; Carle Vernet, enragé faiseur de calembours, et son fils Horace qui peignit la fameuse hirondelle.

Vers la même époque naissaient le café de Valois, le café de Chartres, au-dessous du théâtre Montansier, devenu plus tard le restaurant Véfour, le café de la Rotonde, où se groupait la société du *Caveau*, dont les premiers fondateurs avaient été Piron, Collé et Crébillon fils...

Enfin, sous l'Empire, le café Lemblin. C'est là, qu'entre deux campagnes, accouraient ces jeunes généraux et ces colonels de trente ans, qui faisaient de l'Épopée sans s'en douter, en se demandant de leurs nouvelles, en se disant : « D'où viens-tu ? »

Le Palais-Royal était alors le point de ralliement de ces soldats, qui se reposaient là quelques jours avant d'entrer victorieux dans quelque nouvelle capitale. On sait l'histoire de ces deux officiers qui s'arrêtent une minute avant de charger à Wagram.

« Rendez-vous dans quinze jours, n'est-ce pas?

— Oui.

— Chez Lemblin?

— Quelle heure?

— Cinq heures. »

Et tous deux disparaissent dans l'ardente mêlée pour se trouver, quinze jours après, fidèles au rendez-vous...

Au milieu de ces uniformes ruisselants d'or, on voyait passer, pour aller gagner leur place habituelle, des hommes heureux et doux que le bruit que faisait César en conquérant le monde dérangeait à peine de leurs occupations et de leurs pensées. C'étaient Ballanche et Boïeldieu ; Jouy, l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* ; Brillat-Savarin, qui accomplissait là tous les matins — car pour lui, manger était un sacerdoce, — en compagnie de son chien *Sultan*, un gourmand pèlerinage.

En même temps que la vie se retirait du Palais-Royal, les cafés moururent. Sans doute quelques-uns ont subsisté et subsistent encore, mais chaque jour ils disparaissent comme les vétérans des grandes guerres. Qui n'a, une fois en sa vie au moins, pénétré dans un de ces établissements qui ont un caractère si particulier? On est frappé en entrant du profond silence qui règne sur cette assemblée. Le garçon fait son service sans bruit. Des hommes d'âge se glissent jusqu'à la table ronde pour prendre un journal et échangent un salut avec celui qui vient d'y poser ce journal. On n'appelle point le garçon à haute voix ; on ne crie point du comptoir : « Veillez à l'as! Voyez au quatre! » La monnaie qu'on rend ne sonne point. On ouvre la porte doucement devant celui qui sort de ce salon, et la maîtresse du logis, c'est-à-dire la dame de comptoir, s'incline quand on passe devant elle. On fume ici et l'on ne fume pas là : on mange dans ce coin et l'on boit ailleurs : de ce côté on joue aux jeux savants et de cet autre côté on joue aux cartes. Et, tout enveloppé de cette tranquillité profonde, étonné, sans être choqué, de cette étiquette, qui de Versailles est venue échouer ici, vous regardez machinalement aux plafonds les peintures antiques qui tiennent bon et les *ors* qui sont solides encore... Voilà un établissement qui n'en a pas pour longtemps, pensez-vous, et quelques mois après vous apercevez des affiches collées sur des volets fermés...

ÉDOUARD DRUMONT

LES LIVRES

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, par HENRI DE RÉGNIER. — *Entre la Conscience et le Cœur*, par JEAN BERTHEROY. — *On changerait plutôt le cœur de place...*, par BENJAMIN VALLOTON.

Il faut un certain courage littéraire et une réelle confiance dans la probité de son effort pour se risquer, à l'heure présente, à publier un livre ne se rattachant pas directement, fût-ce par le décor et l'atmosphère, à la guerre que nous vivons de toute la passion de notre âme. Combien de romans écrits avant le mois d'août 1914 dorment encore dans le tiroir où l'on enserre les manuscrits et attendent la fin du grand drame pour courir la chance de la publication? Nombre d'entre eux ne verront jamais le jour parce que cette attente les aura irrémédiablement vieillis. Pour qu'un livre écrit à la veille de la catastrophe européenne puisse subir heureusement l'épreuve de la lecture après deux années et demie de lutte, il faut qu'il ait quelques-unes des qualités essentielles, si rares, par lesquelles une œuvre s'impose, avec un intérêt toujours égal, à l'attention de toutes les générations ; il faut, en d'autres termes, qu'elle ne date point, ne traduise pas l'impression d'une heure, mais nous donne le sentiment intense de la vie éternellement vraie, que les hommes de toujours et de partout se retrouvent un peu dans l'âme qui y vibre.

C'est le cas du roman que M. Henri de Régnier publie sous le titre : *L'Illusion héroïque de Tito Bassi*, et c'est pourquoi ce livre, si totalement étranger à la guerre, garde un charme si réel pour notre esprit pourtant absorbé par l'idée des combats. Est-ce un roman à proprement parler? C'est plutôt le récit, dans cette forme directe qui exige une si remarquable maîtrise quand on veut éviter la monotonie du discours, d'un pauvre être soulevé par les plus nobles élans et que la vie implacablement rabat aux plus décevantes réalités. Ce Tito Bassi, fils d'un humble cordonnier de Vicence, tenait de sa mère le don singulier de vivre, avec sa vie, maintes autres vies. Assis sur une borne près de la maison paternelle, il contemplait pendant des heures le palais d'une famille aristocratique de l'autre côté de la rue, et sa jeune imagination lui créait ainsi une existence factice et touchante. Cet enfant avait une âme de héros ; il rêvait de prodigieuses aventures, éprouvait le besoin de se sacrifier à quelque chose de beau et de grand, imaginait des gestes à la fois sublimes et absurdes. Il se forma de la sorte une nature d'une sensibilité exquise, vouée à toutes les illusions, incapable de la moindre réalisation. Devenu orphelin et élevé par un digne abbé, un grand seigneur épris d'art et de littérature fut frappé de l'étrange sonorité de sa voix en l'entendant prononcer une harangue latine. Il crut découvrir en cet adolescent la nature d'un grand tragédien. Il l'éduqua, s'appliqua à développer encore les aspirations héroïques de cette jeune âme, acheva de la fausser. Et quand le pauvre Tito Bassi se produisit devant le grand public, dans un rôle de César où, croyait-il, tous les élans de son cœur pourraient s'exprimer en accents merveilleux, ce fut lamentable. Le grand tragédien se trouvait être un comique ; le héros n'était qu'un pauvre bouffon au masque grossier aux gestes provoquant le rire des foules. Et bouffon il demeura, souffrant atrocement des humiliations subies, chacune de ses douleurs ayant le don d'exciter davantage l'hilarité, éternel bafoué et meurtri, jusqu'au jour où l'amour même en fit un objet de risée et où le geste de tuer ne lui valut qu'un simulacre d'exécution, une parodie d'expiation, pour la plus grande joie d'un peuple en délire.

Ce livre, écrit dans une langue simple et savoureuse, avec une belle délicatesse de touche, est émouvant sans que jamais l'auteur cherche un effet de pitié ou d'attendrissement. La finesse d'observation et d'analyse prête à ces pages une vie intense et l'on y trouve, d'autre part, les plus nobles évocations du paysage italien qui se puissent concevoir. L'*Illusion héroïque de Tito Bassi* est une des manifestations les plus caractéristiques du talent de conteur de M. Henri de Régnier, et c'est toujours une joie littéraire très pure de retrouver dans la prose de ce conteur, ce qui fait le charme puissant du poète des *Médailles d'argile* et de *La Cité des eaux* : une pensée infiniment sereine dans sa gravité et un rythme de la phrase qui donne aux périodes les plus simples toute la valeur d'un chant.

⁂

Un vrai roman en dehors de la guerre, c'est *Entre la Conscience et le Cœur*, de Jean Bertheroy, roman d'une vie de femme, divisé en chapitres brefs, concentré en larges tableaux, où l'héroïne se détache nettement sur [illegible]. C'est l'histoire d'une humble fille de Gênes, d'une impressionnante beauté, qui épouse sans l'aimer vraiment un honnête ouvrier du port et qui trouve dans toute la loyauté de sa nature la force de résister aux tentations. Épouse irréprochable et mère dévouée, elle le reste jusqu'au jour où l'amour la surprend et l'entraîne dans l'aventure sentimentale la plus étrange. Quand elle se ressaisit et s'arrache au bonheur, la conscience triomphant malgré tout du cœur, elle se retrouve tout à coup devant son foyer détruit, la ruine misérable de tout ce qui jusque-là avait été son existence. Sa mère morte, son époux parti, ses enfants éloignés, elle se débat dans la détresse affreuse de ceux qui n'osent plus espérer. Même un rappel émouvant de l'amour vécu ne saurait plus la troubler, bien que, selon la parole de la sage Orsola, le cœur soit la dernière chose qui meurt en nous. En réalité, l'heure de la tentation et de l'impérieux désir était passée dans cette crise sentimentale et lentement la conscience redressait l'âme de cette désolée, la préparait au total apaisement dans la vie refaite et élargie.

Cette étude loyale d'un cœur de femme présente, à des titres divers, le plus réel intérêt. Ce n'est pas le roman ordinaire, banal en somme, par la complexité même de s[illegible]

épisodes et l'ingéniosité trop laborieuse de ses développements littéraires. C'est une « tranche de vie », avec toute la valeur qu'on attribuait jadis à cette expression, et les êtres qui se meuvent dans le décor évoqué par l'auteur sont d'une réalité vibrante, profondément humains jusque dans le moindre de leurs gestes. Découvrir une âme, l'éclairer jusque dans ses derniers replis, en noter fidèlement les angoisses et les joies, ce n'est jamais faire œuvre banale. Il faut pour cette tâche des qualités d'analyse vraiment subtile et un don de composition permettant de fixer sûrement chaque sentiment à son véritable plan. Jean Bertheroy y ajoute un réel talent de description par lequel son livre s'orne encore de pages pittoresques qui n'en constituent pas le moindre attrait.



C'est un roman encore que nous offre M. Benjamin Valloton sous le titre : *On changerait plutôt le cœur de place...*, qui, tout de suite, fait [illegible] au cœur immuablement [illegible] Alsace. Ce livre vient à son heure [illegible] d'un Suisse romand est vraiment [illegible]. M. Benjamin Valloton a étudié de près le milieu alsacien ; il sait de quelles admirables forces est faite la résistance de l'Alsace à l'emprise germanique, et comment la voix de la race survit profondément chez elle aux plus douloureuses épreuves.

On ne s'y trompe pas : il y a là un phénomène qui démontre la vanité de toute politique basée sur la force victorieuse et méconnaissant la volonté d'un peuple de rester totalement lui-même. La puissante Allemagne impériale n'a pu absorber l'Alsace-Lorraine malgré quarante-cinq années de domination et de contrainte sans pitié. Ni l'immigration en masse de l'élément allemand, ni l'étouffement systématique des grandes aspirations populaires, ni les efforts pour germaniser une mentalité totalement dominée par l'esprit de liberté, rien n'a pu changer la vieille Alsace. Le miracle est dans ce fait que les générations nouvelles qui n'ont point connu la douceur de la vie française éprouvent pour celle-ci l'amour profond vivifiant le souvenir au cœur des pères qui furent arrachés à la patrie. Cette France qu'on ne leur a pas permis d'entrevoir, dont on a obstinément fermé l'horizon devant elles, elles la comprennent et la sentent d'instinct ; elles l'ont dans le regard et l'attitude ; elles vivent de sa pensée et de son souffle. M. Benjamin Valloton nous fait bien saisir tout cela et son livre, par la pureté de l'inspiration et la fraîcheur du sentiment, atteint par instant la valeur d'un acte de piété, notamment quand il nous décrit la touchante simplicité avec laquelle les pères et les mères d'Alsace offrent leurs enfants en sacrifice à la France. *On changerait plutôt le cœur de place*... prouve qu'il y a un sens de la grandeur morale française dont tout esprit vraiment sincère et libre s'enorgueillit comme d'une vertu. C'est à cela que la France doit sa puissance de rayonnement et c'est par là qu'elle survivra toujours dans le cœur des hommes.

ROLAND DE MARÈS.

Chez l'Ennemi (1)

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

A TRAVERS LA PRUSSE. — L'ALLEMAND LECTEUR GLOUTON. — LA FOLIE DU PAPIER.

Avant la guerre, la presse allemande était bourrée d'érudition, de sophismes et de grands mots. La catastrophe a tout changé. Ces journaux qui, jadis, ne s'occupaient que de grandioses spéculations et de théories éthérées, forment maintenant la presse la plus pratique et la plus terre à terre. Les communiqués officiels sont bien là, mais ils ne sont pas commentés ; la rubrique de la stratégie est vide ou à peu près ; la haute tactique à la de Moltke ne fournit plus aucune copie. Par contre, le peuple allemand dans toutes ses classes, depuis l'humble ouvrier jusqu'au plus grand seigneur, y trouve en ces temps une règle de vie, car elle s'est muée en almanach, en « Je sais tout » quotidien; elle affecte des allures de manuel du parfait cuisinier, du jardinier modèle ; elle est le « ce que tout Teuton doit savoir pendant la guerre »; et cette manie d'influencer, de diriger la vie publique va jusqu'à couper parfois l'article de fond même, pour intercaler entre gros traits noirs l'éternel « Economisez le pain ». Cela fait sourire ; mais, du moins, comme me le fit remarquer une de mes connaissances, chacun sait comment il peut, dans sa sphère d'action, offrir la meilleure aide à son pays ; et, dans ce sens, l'on ne peut qu'admirer cette adaptation pratique de la presse allemande aux besoins journaliers créés par les événements.

L'Allemand est un lecteur acharné. Au café, il ne poursuit guère de longues conversations, comme le Français ; il boit, il mange, il lit ; il lit moins pour s'amuser ou pour se distraire que pour soutenir sa rêverie naturelle ou satisfaire sa passion de savoir, d'amasser des connaissances, de « profiter ». Il lira pendant des heures, et vous verrez rarement un consommateur se glisser à sa place sans s'être chargé d'un paquet de journaux. Aussi, les directeurs des grands quotidiens ont-ils dû adapter leur menu littéraire à cet étrange appétit livresque. Un journal allemand n'est plus ce qu'on est convenu d'appeler une feuille, c'est une liasse de publications, un paquet de chroniques qui ne se laisse pas lire en quelques minutes, car sa substance est délayée sur vingt, parfois même sur trente, quarante pages ; une telle lecture, qui serait indigeste pour plus d'un cerveau latin, n'effraye pas le Teuton!

Parcourons un numéro du *Berliner Tageblatt*, celui du 10 octobre 1916, que j'ai sous les yeux. Il a vingt-six pages... Preuve de la vitalité de notre économie, disent les Allemands. Pour nous, messieurs, preuve du bon marché de votre papier, si vous voulez ; preuve également qu'un journaliste français écrit en vingt lignes ce qu'un chroniqueur allemand délaye en une colonne ; quant à en tirer d'autres conclusions, livrons-nous d'abord à un examen attentif du texte. Constatons d'abord que, sur ces vingt-six pages, il y en a dix-sept d'annonces. Sur la première s'étalent des manchettes imposantes et, du premier coup d'œil, l'on s'aperçoit que, au point de vue militaire, tout, dans la rédaction de ce journal, est subordonné à l'idée de maintenir un état d'esprit favorable dans la population ; le moindre combat y est coloré d'un rouge vif ; aucun esprit de mesure dans les procédés : il faut frapper, il faut « bluffer ». Ainsi, le simple bombardement par un sous-marin d'une station de télégraphie sans fil sur la côte mourmane y est annoncé par un titre formé de lettre hautes d'un centimètre ! Comme l'on sent de suite que l'esprit critique des lecteurs allemands est moins aiguisé que celui des lecteurs français ! Viennent maintenant les communiqués officiels; les dépêches des correspondants particuliers, suivis d'un supplément commercial dont l'article de fond traite de la situation du marché du blé. Se succèdent ensuite la chronique locale qui embrasse jusqu'aux moindres faits accidentels, un article sur la question des prisonniers, un autre sur la chasse au lièvre et le manque de gibier ; puis viennent des renseignements sur le prix des pommes et des détails concernant une escroquerie au préjudice de la Croix-Rouge ; le tout encadrant une chronique sur la juridiction ecclésiastique en Turquie. Tournons la page : visite de la « kronprinzessin » à une cuisine populaire, une notice sur l'impôt des chiens, le récit d'une émeute de femmes au sujet du manque de beurre, d'un vol de 15,000 cartes de pain, d'une amende de 2,000 marks à un paysan pour fausse déclaration de récolte de pommes de terre. Plus loin : soins à donner aux légumes pendant l'hiver, saisie des conserves de poisson...; le tout submergeant les feuilletons littéraires, artistiques, philologiques ou scientifiques qui, autrefois, formaient le corps du journal. Bref, un article sur deux relatif à la crise alimentaire ou au marasme dans lequel se trouve l'Allemagne ! Et tout cela n'est rien ; il faudrait voir le petit journal local, la feuille de chou sur laquelle la censure ne daigne pas sévir. Dans ceux-ci, des pages entières sont consacrées à la réglementation officielle des denrées, et en les lisant dans le train, dans ces longs voyages de ville à ville, je ne savais ce qu'il fallait le plus admirer, de cette folie de l'organisation systématique poussée à l'exagération la plus tyrannique, la plus comique même, ou du spectacle de cette population se soumettant sans récrimination à ces prescriptions draconiennes où tout est prévu, pesé, réglé à une virgule près. Comment donc ces ménagères, ces hôteliers, ces consommateurs arrivent-ils à se retrouver dans ce dédale d'articles, de règlements, renvois, paragraphes et sous-paragraphes? Vrai, il faut avoir le cerveau supérieurement organisé!

LA PUBLICITÉ. — QUELQUES ANNONCES TYPIQUES.

Dans les dix-sept pages suivantes, les annonces se suivent dans d'interminables colonnes : « Preuve de la vitalité de notre économie... » Nous allons voir! Relevons d'abord le fait du rôle important que joue la publicité en Allemagne. Il n'est pas un homme, producteur ou consommateur, acheteur ou vendeur, exerçant un métier ou une profession, qui ne mette à chaque occasion une annonce dans un journal. Notons, par exemple, que celles qui concernent le mariage jouent dans chaque feuille un rôle important ; la plupart sont très typiques, et parfois même d'une parfaite indécence. C'est ainsi qu'il y a quelques années, on pouvait lire dans un quotidien de Berlin :

« Une jeune fille de bonne famille, maltraitée par sa belle-mère, aimerait être « enlevée » par un gentilhomme. »

D'autres, dans ce genre, sont très fréquentes: « Cœur et main sont à disposition de riche dame qui désirerait s'intéresser à un bel étudiant de vingt ans et lui permettrait de terminer ses études à l'université. »

Ce genre de mariage, dit américain, est essentiellement allemand. Bref, on cite, dans les annales journalistiques de l'Allemagne, le cas de telle feuille contenant dans un seul numéro pour plus de dix-huit mille francs de publicité ; le supplément seul du *Lokal Anzeiger* de Berlin, *Kleine Anzeiger*, réunit certains jours plus de deux mille annonces. Le prix en est d'ailleurs fort modique : une ligne du *Berliner Tageblatt*

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

coûte un mark, alors que dans le moindre quotidien de Paris le même espace est taxé dix et même vingt fois plus. Cette publicité alourdit la feuille, mais, disent les Allemands, « zela la fait brosbérer ».

Les annonces que je prends au hasard dans le numéro du *Berliner Tageblatt* prouvent d'une façon évidente la gêne économique intense dans laquelle se débat l'Allemagne ; elles permettent au mieux de palper pour ainsi dire le pouls de l'empire germanique et de diagnostiquer l'anémie profonde dont cet organisme est frappé par la prolongation de la guerre. C'est ainsi que, pour remplacer le savon, des fabriques de produits chimiques offrent de la « poudre pour se laver » *(Waschpulver)*, ou des succédanés comme le *Schmierseifeersatz* (l'équivalent du savon). Et cette annonce se retrouve à chaque page, sous les titres les plus divers, comme : *Pura*, le meilleur produit pour remplacer le savon de toilette, ou : *Fix sauber, ein wunderbares, angenehm parfumiertes Ersatz-seifenpulver, ohne Ton, ohne Chlor* (un succédané en poudre, remarquable, agréablement parfumé, sans argile, sans chlore!) La chimie allemande a de ces découvertes! Voici d'autres annonces qui en disent long sur la crise alimentaire : « Nous cherchons, pour nos ouvriers, des vivres de n'importe quelle espèce. » *(Lebensmittel jeglicher Art)*. — « Nous cherchons n'importe quelle quantité d'aliments de tous genres! » Et plus loin : « On demande à acheter de la choucroute. — Qui vendrait du café, café d'orge, café de malt, ou n'importe quel succédané du café? — On désire acheter du lait condensé, des conserves, de la marmelade. — Qui vendrait du cacao et des biscuits? — On cherche à acheter n'importe quelle quantité de jaunes d'œufs. — Nous achèterions en grande quantité de la poudre de lait écrémé. —

Für unsere Konsumanstalt
erbitten wir
Angebote in Lebensmitteln
Deutsch-Luxemburgische Bergwerks- & Hütten-Aktiengesellschaft
Abteilung Friedrich Wilhelms-Hütte
Abteilung Einkauf
Mülheim - Ruhr.

Une demande de vivres.

Nous avons un besoin pressant de maïs, d'orge, de légumes, etc. »

Ainsi, les Allemands se chargent eux-mêmes de nous apporter la meilleure contribution à notre documentation sur cette famine qu'ils nient. Ces annonces, d'ailleurs, sont comme un film de la vie économique allemande qu'a désorganisée la guerre. *Sie konnen wieder radfahren* (vous pouvez de nouveau aller à bicyclette!) dit par exemple l'une d'entre elles. *Ein Triumph deutschen Erfindengeistes* (un triomphe de l'esprit d'invention allemand!) Il s'agit d'une réclame pour un « pneu de guerre », en succédané de caoutchouc! Et d'autres encore : « On cherche à acheter n'importe quelle quantité de cuir. — Qui peut livrer des déchets de cuir? » Annonces significatives, qui montrent bien la gravité de la situation de l'empire assiégé.

Gebt Gold für Eisen!

« DONNEZ DE L'OR POUR DU FER »
Annonce insérée par de nombreux journaux allemands par laquelle on invite les gens à échanger leurs bijoux en or contre de la menue monnaie.

Pendant mon séjour à Berlin, je me suis souvent attablé au café Josty, que tient un de mes compatriotes, sur le carrefour le plus animé de la capitale, la place de Potsdam. Non pas que je fusse attiré particulièrement par l'animation plutôt tapageuse du lieu, mais parce que je demeurais à deux pas et que, surtout, quitte à prendre comme consommation une boisson saumâtre qui n'avait de café que le nom, j'avais

Nahrungsmittel,
geeignet zur Massenspeisung, sofort zu kaufen gesucht.
Industrie-Küche Dohna.

Demande de vivres pour les repas en commun.

à disposition toute la gamme des journaux allemands. Sur un signe, l'*Herr-Ober* (le garçon-chef) m'apportait la feuille demandée : le *Berliner* ou le *Lokal Anzeiger* ; sur un autre signe, j'avais autour de moi toute la collection des *Simplicissimus, Jugend, Ulk, Fliegende, Meggendoerfer Blaetter* et autres revues satiriques de la semaine. La crise alimentaire offrait alors au crayon des Thony et des Gulbranson des caricatures d'une ironie amère et mordante. L'une, par exemple, représentait des visiteurs se pressant autour d'une toile. L'un d'eux consulte le catalogue : *Nature morte*. « Nature morte, ça? Trois bouts de papier sur une nappe? — Certainement, répond le voisin : une carte de pain, une de viande, une de beurre! » Un autre dessin montre quelque vieux *Knatchke* attablé, la mâchoire pendante, devant toute une série de plats vides... « Que veux-tu donc de plus, lui demande avec aigreur son épouse, nous avons eu trois victoires aujourd'hui... » Et le mari de répondre, mélancolique : « Une pomme de terre! » En voici d'autres : Toute une famille est assise autour d'une table de famine : « Les jours sans viande ne seraient pas une mauvaise institution, déclare le père d'une voix toute mouillée, s'il y avait de la viande les autres jours. » Et celle-ci, intitulée : *Après le « oui » nuptial*. C'est une scène d'amour. Roméo et Juliette reviennent de l'église : « A toi pour toujours! dit Juliette. Ta douleur est ma douleur, ta joie est ma joie! — Ta carte de viande est ma carte de viande! » répond tendrement Roméo.

Parfois aussi, — lorsque je pouvais l'obtenir, car cette revue s'arrache dans les cafés et se lit dans tout l'empire davantage que les Allemands veulent en convenir, — je parcourais la *Zukunft*, cette revue du juif polonais Max Witkourski, dit Harden, de cet ancien tourlourou de café-concert devenu politicien sur ses vieux jours, politicien à facettes, ondoyant et divers, chauvin et fanatique à ses heures, quitte subitement, d'une façon théâtrale, à dénoncer à gros coup de tam-tam les erreurs du gouvernement impérial. La lecture en est plutôt difficile, car l'auteur y affecte un style littéraire genre « futuriste », qui ne le fait comprendre bien souvent que par un cercle d'initiés, philologues sémites et autres, qui connaissent à fond les arcanes du judéo-allemand.

Quelques cafés offrent en outre à leurs clients le *Kriegs-Lillerzeitung*, le « journal militaire de Lille », ou la « Gazette de Bapaume ». Dans le même genre, voici les titres d'autres imprimés aperçus au hasard des kiosques : *Zwischen Maas und Mosel* (Entre la Meuse et la Moselle); le *Champagne-Kamerad* (le Camarade de Champagne) ; le *Schuetzengraben* (le Fossé de tirailleurs), etc.; car, comme en France d'ailleurs, le caractère de cette guerre, le besoin pour les soldats d'une lecture qui soit bien le reflet de leurs pensées, a donné naissance à toute une presse nouvelle que je n'ai malheureusement pas eu le loisir de parcourir.

Cependant, à Berlin même, ma lecture préférée était..., je vous le donne en mille : les journaux français! Parfaitement. Le *Temps*, le *Matin*, le *Times* même voisinaient côte à côte au café Josty. Ils étaient même parfois fort difficiles à obtenir ; mes voisins Teutons se les arrachaient les uns les autres sitôt finis, et l'état dans lequel ces quotidiens se trouvaient après

Muschelfleisch-Wurst
hochfein
offeriert für Großabnehmer und Wiederverkäufer
Wurstfabrik C. Katz
Köln, Severinstr. 18.

« Saucisses à la chair de moule. »

quelques heures témoignait bien de l'énervement et de l'exaspération de leurs lecteurs. J'y ai vu le *Temps* froissé, déchiré, recollé, presque illisible, et je me souviens de la brusque colère d'un bourgeois à lunettes lisant le *Matin* et s'exclamant tout à coup en frappant du poing sur la table, comme s'il se fut trouvé seul : *Ach! diese Lueger! diese Lueger!* (Ah! ces menteurs! ces menteurs!) Comme vous le voyez, il n'est pas difficile de se procurer des journaux français ; il est même étonnant qu'ils soient aussi répandus : j'ai trouvé le *Temps*, le *Figaro*, l'*Echo de Paris* en vente à Hambourg, à Cologne, à Stuttgart. Ils ne sont naturellement pas offerts publiquement dans les kiosques, gares ou librairies, non ; mais vous les découvrirez si ce n'est dans les cafés, dans les bazars de troisième ordre, dans les officines douteuses des rues écartées. Ce sont pour tous les Teutons les « mensonges de nos ennemis ». Ce qui ne les empêche point d'ailleurs de les bien taxer, puisqu'ils les vendent trente, quarante pfennigs le numéro. L'argent n'a jamais eu moins d'odeur qu'en Allemagne.

(A suivre.)

Milfix-Kunstfleisch Dose 2.20
Kostproben Leipziger Straße von 11–1 und 5–7 Uhr.

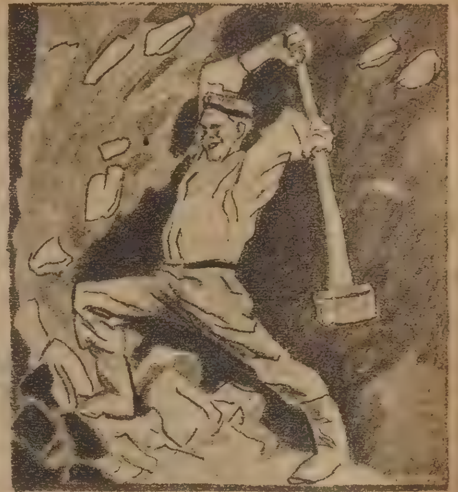
« Viande Artificielle. »
(Annonces extraites du Berliner Tageblatt et de la Gazette de Francfort.)



L'OFFENSIVE. — Elle dépend de la petite aiguille (français). — Non, de la grande (anglais).



L'ANNÉE NOUVELLE.



LA MARCHE SUR VERDUN
Et les coups de marteau retentissent toujours...



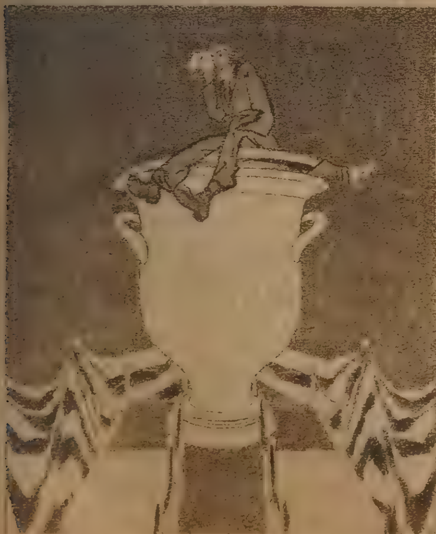
L'AMBITION DE WILSON. — Pourquoi n'y a-t-il pas un roi d'Amérique?



— Nous vous annonçons, humblement, Majesté, que les zeppelins sont partis.



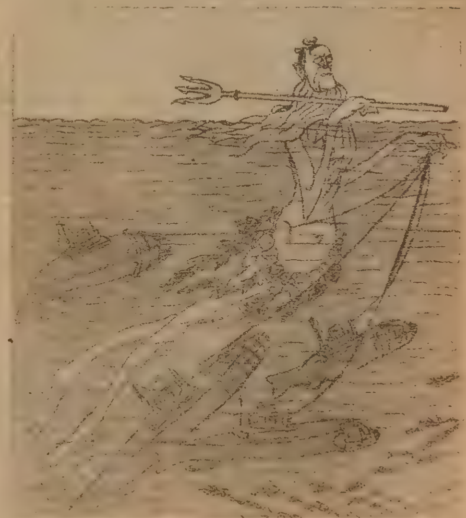
HAMLET, ROI DES BELGES. — ... Le crâne d'un de ces milliers de sujets qui sont morts pour moi...



LA RÉÉLECTION LABORIEUSE DE WILSON.



L'AIGLE POLONAIS. — Il n'oubliera sans doute jamais que nous l'avons couvé.



LE RÊVE DE WILSON. — Je règne sur la mer.

LA PRESSE SATIRIQUE : QUELQUES ÉCHANTILLONS DE L'ESPRIT BOCHE

LES « AS »

Nous nous rappelons les premiers jours de la guerre, quand les taubes survolèrent la capitale.

C'est le dimanche 30 août 1914 que le premier taube apparut vers deux heures dans le ciel bleu au-dessus de Paris. Il faisait un temps superbe. Les promeneurs, car on se promenait tout de même en ces jours tragiques, levèrent la tête au ronflement du moteur et reconnurent les couleurs allemandes sous le ventre de l'oiseau. Et, avec cette admiration que nous sommes bien capables d'exprimer pour un geste hardi, même chez l'adversaire, on entend les propos: « Eh bien! vrai, il n'a pas peur! C'est du culot! » Et un vieil homme, un vieux Montmartrois sans doute, l'air abasourdi, ne cesse de répéter :

« Ah! ben, ç'ui-là!... Ah! ben, ç'ui-là!... »

Et on imagine le joyeux déjeuner d'aviateurs teutons, dans quelque village de Champagne, au champagne Mumm ; l'un d'eux, assez ivre, comme il convient, et parlant d'aller jeter une banderole à ces cochons de Parisiens. Certes, l'exploit aurait eu de l'allure... si le lieutenant aviateur avait jeté seulement une insolente banderole. Mais le guerrier de l'air jeta des bombes et tua une vieille femme. C'est moins beau.

Chaque soir, pendant quatre ou cinq jours, il y eut l'heure du taube. Ils arrivaient vers cinq heures, évoluaient dans le ciel le plus bleu. Aux Champs-Elysées, le soleil se couchait derrière l'Arc de Triomphe ; le dôme des Invalides étincelait ; la tour Eiffel était tout en or. Un soir, il en vint deux qui s'attardèrent dans le crépuscule, allaient et venaient, semblaient narguer.

Des casernes, des toits, les territoriaux avaient ouvert un feu à volonté, aussi vain contre les oiseaux allemands que dangereux pour la foule assemblée, qui suivait, d'un œil à la fois amusé et anxieux, leurs évolutions. Un ancien militaire, comme il y en a dans tous les rassemblements, disait, tremblant de colère contre tant d'impudence :

« Il faudrait qu'un Français accourût sur lui pour le châtier!... pour le châtier! » répétait-il.

Et une vieille bourgeoise, comme il y en a dans tous les rassemblements, s'écriait, éperdue :

« Où sont les nôtres?.. Où sont les nôtres? »

On lui conseillait, voyant son émoi, d'entrer sous une porte cochère, mais elle ne voulait pas se mettre à l'abri, et, badaude, curieuse et furieuse, elle ne cessait de répéter :

« Où sont les nôtres? »

On riait, mais, au fond, c'était bien la question que chacun ici-bas se posait. Car on avait l'esprit tout











Au milieu, de haut en bas : Sous-lieutenant Nungesser, sous-lieutenant Guynemer, adjudant Dorme.
En bas, à gauche : Lieutenant Heurteaux ; *à droite :* Adjudant Lenoir.

NOS AVIATEURS

plein des récentes prouesses de nos conquérants de l'air. Le meeting de Reims était encore dans toutes les mémoires, où l'on avait, pour la première fois, vu tant de jeunes hommes aventureux s'envoler comme des aigles. Il n'y avait pas si longtemps qu'un Blériot avait passé la Manche par la voie des airs. Et le raid Paris-Madrid, où Védrines, franchissant les Pyrénées et voyant un spectacle sublime de précipices, à travers les nuées qui se déchiraient, avait pensé et peut-être dit tout haut :

« Mon vieux, il n'y a que toi et Dieu, jusqu'à ce moment, qui ayez vu ça ! »

Et le raid Paris-Berlin, et tant d'autres! Où étaient-ils, maintenant, les nôtres? On était injuste : ils faisaient leur devoir ; ils étaient au danger, sur le front. A vrai dire, ils n'étaient pas nombreux, mais ce n'était pas de leur faute et ils faisaient mieux d'éclairer le tir de nos 75, à travers l'essaim meurtrier des shrapnels.

Mais on se résignait difficilement à cette idée que nos ennemis, mieux organisés, avaient pu prendre le nombre et la maîtrise en cette cinquième arme que nous avions, pour ainsi dire inventée.

Ce domaine de l'air, il avait toujours tenté les légers Français : Montgolfier, Pilâtre de Rozier, il y a cent trente ans, « les premiers mortels, dit Michelet, qui quittèrent notre globe, osèrent mettre l'air sous leurs pieds, soulevés vers le ciel par la machine incendiaire qui pouvait les précipiter. Moment rare! L'infini de l'espoir s'ouvrit. On se crut sûr de naviguer là-haut. Plus d'obstacles, ni de fleuves ; plus de vaines barrières ; plus de douanes absurdes ; plus de vexations des tyrans. L'homme ailé devenu condor, aigle, frégate, planant sur toute la terre! »

Et, au vingtième siècle, c'étaient encore des Français qui avaient inventé la cinquième arme, mais en croyant trop à la paix. Ils envisageaient plutôt la suppression des frontières et des vaines barrières ; avec le plus lourd que l'air, c'était plus d'air, plus d'horizon, plus de ciel, plus d'infini, plus de belle aventure dans la vie. C'était des voyages d'audace et d'amour dans l'espace.

Alors, les Allemands, plus lourds que l'air, plus lourds que tout, étaient entrés dans cette invention avec leur organisation et leurs méthodes et, maintenant, ils pouvaient jeter des bombes sur Notre-Dame, ici estropier une petite fille, là tuer une vieille marchande de journaux. C'était au mois de septembre 1914.

Mais, grâce à un effort qui est parmi les plus prodigieux que le monde ait vus, voici que cette situation enrageante et humiliante s'est peu à peu retournée. Aujourd'hui, ce sont nos aviateurs qui, la plupart du temps, et de l'aveu réitéré de nos ennemis eux-mêmes, leur interdisent l'approche et la surveillance de nos lignes, assurent le secret de nos mouvements et même précipitent les présomptueux qui tentent de passer. Et le monde entier retentit des exploits de nos « as ».

Les as! Un joli nom, court et qui en dit long, ou plutôt qui en dit haut. Pour être as, ne faut-il pas avoir descendu son cinquième avion? Jusqu'à ce moment, on reste un pilote anonyme. Et, entre parenthèses, peut-on concevoir un député qui consentirait à n'être nommé qu'après le cinquième ministère qu'il aurait descendu, un auteur dramatique ou un romancier après son cinquième succès, un comédien ou une comédienne après sa cinquième création, etc., etc. ?

Mais les as s'envolent au-dessus de tout ça. Ils s'envolent, faisant un point noir sur la carte blanche ou bleue du ciel. Personne ne demande plus : Où sont les nôtres? Où sont les nôtres? Et chacun sait que, pour le terrible jeu de la Grande Guerre, sur la terre comme dans l'air, la France a la main pleine d'as.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

NOS HÉROS DE L'AIR

Avant tout, précisons. Cette rapide étude ne s'occupera que des aviateurs qui ont eu, jusqu'à ce jour, les honneurs du communiqué. Car il nous serait matériellement impossible de parler de tous nos héros aériens, et cela pour deux raisons : ils sont trop nombreux, et la censure nous interdirait de publier la plupart de ces noms glorieux. Rappelons donc que la presse n'est autorisée à imprimer que les noms des aviateurs qui ont abattu un minimum de cinq appareils ennemis, aéroplanes, dirigeables ou ballons captifs (*drachen*, saucisses). Dans les rangs de notre « cinquième arme », ces lauréats forment une phalange nettement limitée : on les appelle les « As du Communiqué ».

Les philologues nous sauront gré de leur







En bas, à gauche : Sous-lieutenant Chainat ; *au centre :* Sous-lieutenant Chaput ; *en haut, à droite :* Sous-lieutenant Navarre.

NOS AVIATEURS



BOMBARDEMENT DE NUIT

M. Farré, le « peintre des aviateurs » dont nous reproduisons dans cette page les beaux tableaux, y joint un récit, recueilli de la bouche même des héros, le sergent G. et le lieutenant de L., qui ont accompli cette périlleuse randonnée :

Partis des environs de Verdun, le départ s'effectue normalement, l'objectif à bombarder est assez loin derrière les lignes, les attaques qui ne cessaient pas, transformaient le sol en brasier continu, Verdun brûlait, la fumée obscurcissait le ciel de gros nuages espacés entre lesquels la lune semblait jouer à cache-cache, dérobant à notre vue, trop souvent, les méandres de la Meuse, qui nous servait de guide. Rien ne manqua à la réception; tout nous fut offert avec profusion, projecteurs, obus et fusées incendiaires. En pleine canonnade, notre moteur s'arrête, puis repart, s'arrête de nouveau encore, et repart plus faible; je regarde, je tâte, car il ne faut pas songer à allumer ses lampes, impossible de savoir pourquoi : le pilote se retourne et m'interroge. « Ah ! tant pis hurlai-je, il faut lancer nos bombes d'abord, nous verrons ensuite. » L'appareil dont la force du moteur diminuait, descendait. « Certes me disais-je sans réfléchir au danger, le bombardement sera plus efficace ». Nous étions à 800 mètres, les obus éclataient bien au-dessus de nous, les projecteurs nous cherchaient bien plus haut ; enfin les bombes tombent et nous virons. Oh angoisse ! le moteur va-t-il nous plaquer complètement ? Non, le voilà qui repart, nous sommes

Bombardement de Ludwigshafen.

Avion ...

TROIS TABLEAUX DU PEIN...

NOS ...



à 50 kilomètres de Verdun, jamais, à l'altitude où nous sommes nous n'y parviendrons en planant ; le pilote fait des efforts inouïs pour maintenir l'appareil horizontal et prolonger ainsi notre descente. Oh ! rayon d'espoir, le moteur semble avoir plus de force, je consulte l'altimètre, nous sommes à 1,000 mètres. Autour de nous les obus nous accompagnent, nous ne nous en soucions guère, car tout plutôt que le pain K. K. ; l'ascension se poursuit heureusement. Dieu soit loué ! nous arriverons, nous sommes à 1,200, c'est le maximum. Je commence à m'épuiser, mes efforts sont de moins en moins utiles, nous redescendons, Verdun, que nous voyons toujours en feu, est encore loin, nous retombons brusquement à 800 mètres, puis 600, ça y est, c'est le pain K. K., cette fois, pas de doute, nous sommes en plein sur les lignes boches, nous percevons distinctement le tac tac tac des mitrailleuses et les coups désordonnés des fusils : arriverons-nous ? L'altimètre accuse 400. Verdun est maintenant à 5 kilomètres environ. « Courage criai-je au pilote, nous pouvons arriver, en tout cas, si nous mourons, ce sera chez nous, voici les feux de Verdun, pourvu que nous puissions planer jusqu'à eux. » On atterrit enfin... le moteur étant maintenant complètement arrêté, nous virions sur le terrain auxiliaire, les deux roues d'avant faussées, quelques tendeurs tordus et pas mal d'éclats à l'appareil ; c'est tout le mal, pendant que dans les bras l'un de l'autre, les obus tombaient indifféremment autour de nous. « Nous avons vu le pain K. K. de très près, vite, dis-je, tâchons maintenant de téléphoner à nos camarades, ils doivent être inquiets. »

Aviatik.

Bombardement des usines de Dieuze.

Clichés A.-D. Dupont

AVIATEUR HENRY FARRÉ

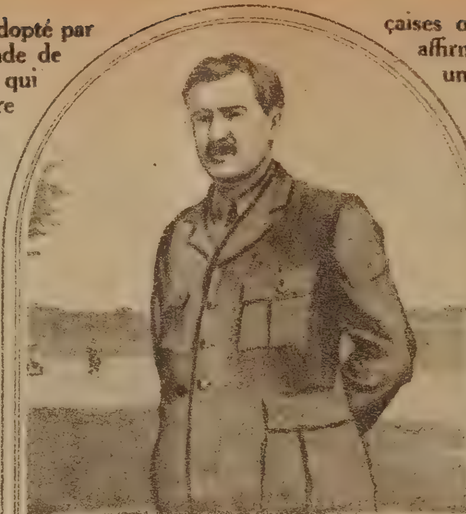
ATEURS

indiquer que cet expressif monosyllabe avait été adopté par l'argot sportif bien avant la guerre. Dans le monde de l'aviron, on désignait sous le nom d'*as* les rameurs qui montaient des canots monoplaces. D'après notre excellent confrère *Sporting*, ce fut durant les Jeux Olympiques de 1908, célébrés à Londres, que le terme fut appliqué pour la première fois dans son sens actuel.

M. Spitzer, qui participait à ces tournois comme entraîneur d'équipe, entendit des coureurs français, familiers avec le jeu de la manille, s'écrier au sortir de la piste où les champions américains venaient de les stupéfier par leur vitesse :

« Mais c'est tous des as ! »

L'équipe qui comptait de pareils atouts dans son jeu devait gagner, ne pouvait que gagner ! Et le mot fit fortune ! Dans tous les sports, les champions devinrent des as !



Il est indispensable de noter que le communiqué ne tient compte que des appareils dont la destruction est certaine, soit qu'ils tombent dans nos lignes, soit qu'on les voie tomber en flammes dans les lignes ennemies. Nos bilans sont donc sincères, tandis que ceux des Allemands sont erronés.

Pour mettre en relief cette différence, nous comparerons le bilan de notre « prince des as », le sous-lieutenant Guynemer, à celui du plus brillant des aviateurs boches, le capitaine Bœlke, probablement tué par un aviteur français ou anglais le 28 octobre dernier, bien que ses compatriotes, qui l'avaient surnommé « l'Invincible », prétendent qu'il ait été victime d'un accident.

Le communiqué n'accorde que 30 appareils à Guynemer, alors qu'il en abattit certainement 34, dont 4 tombèrent si loin de nos lignes qu'il fut impossible de constater matériellement leur destruction. S'il était permis d'ajouter à ces chiffres celui des avions ennemis qu'il mit en fuite après les avoir *visiblement* endommagés, le bilan de Guynemer dépasserait la quarantaine.

Bœlke, lui, est titulaire *officiellement* de quarante appareils. Mais notre ami et confrère, M. Jacques Mortane, rédacteur en chef de *La Guerre Aérienne*, a relevé plusieurs erreurs grossières dans le bilan du célèbre aviateur. Par exemple, le communiqué allemand du 30 avril 1916 lui décerne son quatorzième avion, alors que l'[illegible] qui le montait, le maréchal des l[illegible] Viallet, rentra [illegible]

Le 19 et le [illegible] mars [illegible] communiqués [illegible]ands [illegible] appareils, [illegible] points [illegible] français où ils étaient tombés. Or un communiqué français affirma nettement que, *au cours de ce même mois de mars*, un *seul* appareil français avait été « descendu » dans nos lignes.

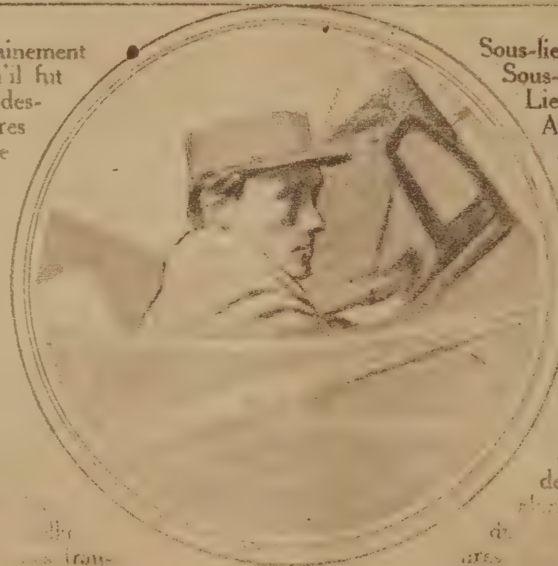
Il faut tenir compte de cet autre fait que, parmi les quarante victoires attribuées officiellement à Bœlke, onze n'ont été mentionnées dans aucun communiqué. Elles nous paraissent donc suspectes. En somme, ses victoires authentiques forment un total notablement inférieur au glorieux bilan de Guynemer, et vraisemblablement aussi à celui du sous-lieutenant Nungesser avec ses vingt et un appareils dûment contrôlés.

Loin de nous la pensée d'accuser nos ennemis de falsifier sciemment leurs comptes rendus de combats aériens ! Mais, pour nos acrobatiques héros, c'est un jeu, lorsqu'il leur faut céder devant un ennemi supérieur en nombre et en armement, que de simuler une chute fatale, quitte à se redresser à quelques mètres du sol pour exécuter un atterrissage normal. Et le Boche rebroussera chemin vers ses lignes en inscrivant sur son carnet de chasse un gibier qui n'aura pas à déplorer la plus insignifiante égratignure !



A l'heure où nous rédigeons cette étude, les « As du Communiqué » sont au nombre de vingt-cinq, chiffre que modifieront les journées suivantes, car ils sont nombreux les aviateurs titulaires de quatre victoires, qui guettent impatiemment leur cinquième appareil, certificat de notoriété publique.

Voici, d'après notre confrère *Sporting*, la liste de ces lauréats, arrêtés à la date du 5 février 1917 :



Sous-lieutenant Guynemer	30 appareils.
Sous-lieutenant Nungesser	21 —
Lieutenant Heurteaux	19 —
Adjudant Dorme	17 —
Sous-lieutenant Navarre	12 —
Lieutenant Deullin	10 —
Sergent Chainat	9 —
Sous-lieutenants Chaput, Tarascon, sous-officier Sauvage	8 —
Sous-officier Viallet	7 —
De La Tour, Lufbery, Savaret, Flach[illegible], Jailler, Loste	6 —
De Bonnefoy, Bloch, Vit[illegible], Martin, Delorme, Ga[illegible] Hauss, Madon	5 —

Cette liste ne comprend qu[illegible] vivan[illegible] en activité. No[illegible] la complétera[illegible] avec les [illegible] de l'adjudant M[illegible]ime Lenö[illegible] prison[illegible] qu'il venait d'abattre s[illegible] d[illegible] lieutenant [illegible]chefort [illegible] ses [illegible] son sixième appareil), du [illegible] P[illegible]

En haut : Sous-lieutenant Tarascon ; *au centre :* Sergent Sauvage ; *en* [illegible] : Sergent [illegible]

NOS AVIATEURS

(mort au champ d'honneur après son sixième avion, et du sous-lieutenant Gilbert, qui comptait à son actif cinq victoires quand il fut interné en Suisse.

La comparaison de cette liste avec celle des *as* allemands donnerait lieu à d'intéressantes remarques. Par exemple, l'un d'eux, Kandulski, a obtenu les honneurs du communiqué pour une seule et unique victoire. Il est vrai qu'elle était de haute importance ; la victime s'appelait Pégoud, que le sergent Ronserail vengea quelques jours plus tard en abattant Kandulski.

Des seize aviateurs allemands cités dans les communiqués, neuf furent tués durant l'année 1916, alors que notre glorieuse phalange ne perdait que trois unités!



La place nous manquerait pour tracer ici la biographie de nos francs-tireurs aériens, bien que, d'une façon générale, quelques lignes suffiraient pour le chapitre d'avant-guerre de chacune. Des vingt noms que nous avons inscrits sur notre liste, la très grande majorité étaient inconnus, même dans les milieux sportifs, durant les dix premiers mois de la guerre. Nous citerons de mémoire quelques exceptions : le sous-lieutenant Jean Chaput, qui s'était signalé dans l'équipe de rugby du Racing-Club de France ; le maréchal des logis Vitalis, champion du tir au pigeon ; le sous-lieutenant Nungesser, qui avait participé à des matches de boxe en Amérique, après avoir suivi les leçons de Descamps, le professeur de Carpentier.

Les sportifs sont nombreux dans la phalange des *as.* Nous ajouterons aux trois noms cités, ceux de l'adjudant Bloch, amateur de football-rugby; du sergent Chainat, réputé comme pugiliste ; de l'adjudant Lufbery, de nationalité américaine, adepte du baseball, le sport national de son pays.

Toutes les armes (infanterie, cavalerie, artillerie) ont des représentants sur notre liste, et les situations sociales les plus diverses y fraternisent : officiers de carrière, ingénieurs civils, mécaniciens.

Les états de service de ces vingt lauréats sont éblouissants : de l'héroïsme et de la gloire à brassées ! Voyons, pour commencer, ceux de l'*As des As*, de ce Guynemer que les conseils de revision avaient écarté de l'armée, qui, par cinq fois, demanda à s'engager dans l'aviation, et n'y parvint... qu'avec de la protection!

Pour baptiser ses galons de caporal, il abat son premier avion boche le 19 juillet 1915, en détruit deux autres en l'espace de six jours, puis, dans la même journée, ou, pour être plus précis, dans le même combat, envoie s'écraser sur le sol trois appareils ennemis!

Il a des séries qui font époque! En trois semaines (du 4 au 23 septembre 1916), il ajoute à son bilan *sept* appareils, dont quatre figurent au communiqué. Le 23 septembre est, certes, une journée qui comptera dans sa vie mouvementée : attaquant une escadrille, il force un avion à atterrir, *et en incendie deux autres en moins de trois minutes.* Mais un éclat d'obus endommage son appareil, et il fait une chute de 3,200 mètres sans s'infliger la moindre égratignure!

Deux mois plus tard, il ajoute deux jolis coups doubles à son actif. Le 10 novembre, il abat deux avions; le 22, en une heure et demie, il trouve le temps d'en abattre deux autres sur différents points du front, et d'en endommager gravement un troisième!

La carrière de Nungesser n'est pas moins remarquable. Servant dans un régiment de hussards, il s'y conduit si vaillamment qu'il mérite la médaille militaire quinze jours après l'entrée en campagne. Il passe ensuite dans l'aviation, et prend part à de nombreuses expéditions de bombardement. Enfin, il se spécialise dans l'aviation de chasse, et, le 28 novembre 1915, fait de brillants débuts en abattant un avion.

Le mois suivant, en essayant un nouvel appareil, il s'écrase sur le sol : une jambe fracturée, les mâchoires fracassées, le palais troué, il peut dire adieu à l'aviation, s'il en réchappe... Mais il en ré-





En haut : Flachaire *(au fond,* Viallet) ; *en bas :* de Rochefort, Sayaret, lieutenant de La Tour.

NOS AVIATEURS





suivant, il en détruit six, et connaît les honneurs du communiqué. A la fin de septembre, son bilan officiel est porté à dix avions, puis, en octobre, à treize. Mais, en réalité, il avait mis durant ces *quatre* mois *vingt-six* avions ennemis hors de combat !

Le sous-lieutenant Navarre, avec ses quatre avions abattus en huit heures de temps (4 avril 1916), établit un record que personne ne lui a enlevé jusqu'ici. Durant ce même mois d'avril, son carnet se grossit de huit victoires officielles.

Un autre record, moins brillant peut-être, mais, à coup sûr, plus sensationnel, et, à la fois, plus scientifique, appartient au sous-lieutenant Jean Chaput.

Ingénieur de l'Ecole supérieure d'Electricité, Chaput venait de conquérir son brevet de pilote sur Nieuport quand la guerre éclata. Versé dans l'aviation comme soldat-pilote, il fut blessé deux fois dans des rencontres avec les redoutables fokkers, mais prit bientôt sa revanche en abattant son premier boche en juin 1915. D'autres victoires succédaient à ce début.

Le 18 mars 1916, au-dessus de Montzéville, il engageait le combat avec un appareil mieux armé et plus puissant que le sien. Soudain, après un échange de balles, l'Allemand se précipitait sur lui pour l'écraser sous son poids !

Nous tenons d'un ami de l'aviateur que, quelques jours auparavant, en causant avec des camarades, il avait prévu le cas où il se verrait forcé d'aborder un ennemi, de « lui entrer dedans », selon l'expression familière, mais énergique. Et il avait déclaré qu'il sortirait indemne de l'effroyable abordage : il avait son plan !

chappe, refuse la réforme n° 1 qu'on voudrait lui imposer, supplie qu'on le laisse prendre part à la défense de Verdun.

Il ne peut plus marcher que péniblement, à l'aide de cannes. Attendez à l'œuvre l'intrépide estropié ! Au fait, méditez sur ces états de service d'avril 1916. Quelle belle leçon d'énergie et d'endurance !

Le 1er avril, Nungesser rejoint son escadrille ; le 2, il incendie une « saucisse » allemande ; le 3, il attaque et abat un avion ; le 4, il attaque et abat un bimoteur à quatre passagers ; le 25, il abat un avion qui tombe sur les tranchées, près de Verdun ; le 27, il accepte le combat avec six avions, abat l'un d'eux, met les autres en fuite.

En neuf mois (d'avril à décembre 1916), il abattait vingt appareils, ce qui portait à vingt et un le bilan de ses victoires officielles !

Une des carrières les plus brillantes dans le monde de l'aviation militaire est bien celle de l'adjudant Dorme, que ses camarades appellent *l'Increvable*, tant il semble réfractaire aux balles ennemies.

Il débute cependant par une chute qui, pour un peu, lui coûtait la vie. Mais il se rétablit, et arrive au front le 6 juillet 1916. Le 9, il abat son premier avion, et son deuxième le 28. Le mois

Ce plan, élaboré par l'ingénieur, l'aviateur le mettait aussitôt à exécution. Mettant son moteur à pleine vitesse, Chaput se précipitait à la rencontre de l'Allemand, puis, au moment de l'aborder, actionnait ses leviers, et manœuvrait de telle façon que son hélice frisait le fuselage de l'ennemi, dont la queue se détachait. Le pilote allemand tombait en tourbillons avec sa machine qui s'enflammait, tandis que son passager allait s'écraser à deux kilomètres et demi de là ! Pendant ce temps, le vainqueur regagnait le sol en vol plané sur son appareil gravement endommagé et atterrissait sans encombre, salué par les acclamations enthousiastes des centaines de poilus qui venaient d'assister à son éblouissante prouesse.

Le mois suivant, Chaput, attaqué par un fokker, le descendait à la quatrième balle de sa mitrailleuse, dont les bandes ne fonctionnaient plus. Il incendiait une « saucisse » à Douaumont, puis, en l'espace de cinq jours, ajoutait quatre avions (dont deux dans la même journée) à son bilan.

Il venait d'abattre son neuvième appareil *officiel*, quand un combat livré près de Verdun faillit mettre fin à sa carrière. La cuisse fracassée, l'épaule transpercée, il trouvait en lui le courage surhumain de voler pendant plus de quarante kilomètres pour venir se poser près d'une ambulance où il savait trouver un chirurgien habile.

Ce sang-froid, inouï chez un jeune homme de vingt-deux ans grièvement blessé, eut sa récompense : une guérison assez rapide lui laissait bientôt entrevoir le jour où il pourrait de nouveau, courir sus aux Boches !



Nous regrettons très sincèrement de ne pouvoir consacrer quelques lignes biographiques à chacun de nos *as*, à l'adjudant Tarascon, qui, mal-



En haut, à gauche : Lufbery ; *à droite :* Adjudant de Bonnefoy.
En bas : Souvenir d'un héros : Pégoud *(à gauche)* et son mécanicien Lerendu.

NOS AVIATEURS

gré son pied artificiel, est devenu l'un des plus redoutables chasseurs de Boches ; au sergent Sauvage, à qui ses dix-neuf ans ont valu le surnom de « Benjamin des As », à l'adjudant Lufbery, l'ancien mécanicien de Marc Pourpe, à cet *American citizen* qui s'est taillé une place parmi les *as* français. Mais on nous permettra de clore ce trop long article en choisissant une dernière anecdote.

Le maréchal des logis Georges Flachaire, ingénieur électricien comme Jean Chaput, est l'une des plus récentes recrues de la glorieuse phalange : son sixième avion date du 23 novembre dernier. Ses camarades le considèrent comme un *fin* pilote. Il représente, avec le sous-lieutenant Chaput, le type de l'aviateur *scientifique*.

Bravant l'annonce du mauvais temps, il part un jour en chasse, s'embusque, pour tromper la vigilance des éclaireurs ennemis, dans une mer de nuages, et en émerge après une demi-heure de vol pour inspecter l'horizon.

Quand il en sort, il aperçoit un paisible village, et, convaincu qu'il se trouve au-dessus de nos lignes, il fait choix d'une prairie pour son atterrissage. Malédiction! Il découvre soudain qu'il est tombé dans un cantonnement d'artillerie allemande!

Sous une salve de mousqueterie, il reprend son vol, déjoue les tireurs boches en exécutant ces pirouettes imprévues qui sont familières à l'*acrobate scientifique* qu'il est, monte se réfugier dans les nues au milieu des obus à shrapnels qui l'encadrent, puis, après un vol à la boussole, regagne son escadrille.

Encore un mot! Plus qu'un seul! Quelques extravagances ont enfanté une détestable légende : l'*as*, d'après elle, serait un vaniteux, un fier-à-bras, le *matuvu* de l'armée. Nous qui comptons plus d'un ami dans l'admirable phalange, nous ne pouvons que protester énergiquement contre cette légende odieuse.

Qu'ils soient fils de famille ou fils de leurs œuvres, qu'ils aient été « dans le civil » ingénieurs ou *mécanos*, ces hommes braves sont de braves garçons qui portent sans arrogance sur leurs jeunes fronts les lauriers conquis à force d'héroïsme.

V. FORBIN.



PAGES OUBLIÉES

BEAUMARCHAIS ET LA NAVIGATION AÉRIENNE

L'infatigable et ingénieux Beaumarchais n'a pas seulement inventé un nouveau système d'échappement pour les montres, composé des morceaux de musique pour la harpe et le clavecin, rimé force couplets, improvisé des parades poissardes, composé des drames, des comédies et des mémoires, fondé des compagnies financières, organisé des marchés, vendu des fusils et des navires, installé des ateliers de typographie et des papeteries, élaboré des projets d'emprunt et d'escompte, négocié mille affaires plus hardies et plus étonnantes les unes que les autres, il a encore, sous le Directoire, voulu seconder un inventeur qui cherchait à établir la direction des ballons. Ce qui le prouve, c'est la lettre suivante, trop peu connue, qu'il adressait le 1er fructidor an VI au citoyen François de Neufchâteau, alors ministre de l'Intérieur :

« Citoyen ministre.

» Parmi les améliorations que nous avons droit d'espérer de votre rentrée au ministère de l'Intérieur, il existe une découverte sur laquelle j'appelle votre sérieuse attention. Une des plus majestueuses idées dans les sciences qui ont honoré notre siècle et la France est, certainement, *l'ascension des corps graves dans le fluide léger de l'air ;* mais notre nation, qui n'a qu'un moment d'engouement pour les plus belles nouveautés, n'a bientôt fait qu'un jeu d'enfants d'une découverte propre à changer la face du globe, plus que n'a fait celle de la boussole, si l'on se fût occupé sérieusement d'élever cette idée jusqu'à la navigation aérienne.

» L'expérience, manquée à Saint-Cloud, de l'ascension dans un ballon du duc de Chartres avec les physiciens Robert, celle plus malheureuse encore du jeune Pilâtre de Rosier, dans un autre ballon, reculèrent l'art de vingt ans. Je disais : « Des ballons! et toujours des ballons!... » Dirige-t-on des corps sphériques? » Un penseur éclairé me communiqua une idée qu'il avait conçue pour diriger dans l'atmosphère des navires sans pesanteur, mais sous la forme allongée des poissons, auquel l'aérostat doit être assimilé. Des physiciens contestaient la possibilité de cette direction, sous l'objection irréfléchie qu'il n'y a pas de point d'appui dans l'air ; quoique chacun voie s'élever, se soutenir, se diriger les oiseaux de toute grosseur, qui le parcourent en tous sens en dépit de leur pesanteur, et dont le plus léger est plus lourd qu'un vaisseau aérien de cent pieds de longueur, puisqu'on parvient à mettre celui-ci en équilibre avec l'air qu'il déplace.

» Ce raisonnement de mousquetaire m'irritait contre nos savants, mais pendant qu'ils décourageaient l'aéronaute M. Scott, je l'encourageai, moi, en faisant imprimer ce qu'il avait écrit là-dessus, pour lui assurer tout au moins l'honneur de sa belle invention par la publicité de la date qu'il en prenait.

» La Révolution est venue ; j'ai perdu M. Scott de vue et l'ai cru englouti par elle ; moi-même, proscrit quatre années, j'abandonnai l'idée de naviguer dans l'air, forcé de me traîner dans les routes fangeuses du nord de la haute Allemagne !

» Enfin, rappelé à mon poste par la justice du gouvernement, le hasard m'a fait retrouver mon navigateur aérien. J'ai ranimé son courage abattu par des infortunes sans nombre, quoique les miennes ne soient pas moindres! Ses idées, bien mûries par des années de réflexions, m'ont paru dignes d'être offertes aux premières autorités. Je l'ai presque forcé de refaire un nouveau mémoire, de l'adresser sans protecteur au Directoire exécutif ; sûr que, si le mémoire vous était renvoyé, il trouverait en vous le protecteur de son idée.

» Ah ! citoyen, ne laissons pas toujours perfectionner par des Anglais usurpateurs les idées qui germent chez nous ; utilisons nous-mêmes celle-ci ! Qu'elle honore votre ministère ! Son auteur, par sa modestie digne de votre bienveillance, sollicite des commissaires ; donnez-les-lui de votre choix...

» Salut et respect.

» CARON BEAUMARCHAIS. »

François de Neufchâteau répondit, trois jours après, à Beaumarchais :

« Paris, le 4 fructidor an VI.

» Citoyen, je suis très reconnaissant de tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant et je vous prie d'en recevoir mes remerciements. J'ai toujours été surpris que les savants ne se fussent pas appliqués à tirer des aérostats un parti plus utile à l'humanité ; qu'une si belle découverte fût si longtemps restée au berceau et que nous eussions, pour ainsi dire, abandonné aux étrangers la gloire de perfectionner une invention qui nous était due. Il est vrai que jusqu'à présent les tentatives n'ont pas été encourageantes. Je désire que le citoyen Scott soit plus heureux ; le portrait que vous faites de ce savant augmente le désir que j'ai de voir le mémoire que vous m'annoncez ; vous pouvez être assuré que je le lirai avec intérêt.

» Salut et fraternité.

» FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. »

Le même jour, Beaumarchais envoya Scott à François de Neufchâteau, porteur du mot suivant :

« Citoyen ministre,

» Ce mot vous est remis par le citoyen Scott, inventeur de la seule direction qui me semble possible pour les *navires aéro-ambulants* dont on a nommé les premiers essais *aérostats*, par une singularité propre à notre nation seule, de toujours appliquer légèrement des noms aux nouveautés, contraires à ce qu'elles présentent, n'y ayant rien de moins statique que ce que l'air fait voyager aussi vaguement que lui-même.

» Je ne vous sollicite point de protéger la personne du citoyen Scott, mais d'assurer le succès de ses vues, si vous jugez, ainsi que moi, de leur utilité.

» Ah! que vous feriez, citoyen, une chose digne de votre sagesse si vous vous opposiez à ce qu'un homme à cheval cherche à prostituer, avec un grand danger, la découverte de nacelles aériennes pour amuser stupidement les oisifs de cette cité ! Qu'un accident arrive à l'écuyer, au cheval, ou à tous deux, ainsi qu'à ceux que leur chute peut écraser, l'horreur universelle éloignera de cinquante ans ce que l'on projette aujourd'hui : la navigation aérienne.

» Je vous salue, vous honore et vous aime.

» CARON BEAUMARCHAIS. »

Il est bon de rappeler, que dans une fête publique un imprésario, ou organisateur de divertissements, avait cherché à attirer l'attention de la foule en faisant enlever par une montgolfière un homme assis sur un cheval. Au lieu de faire de la science, on ne faisait qu'un vulgaire amusement. Ce que dit Beaumarchais de la légèreté avec laquelle nous laissions jadis aux Anglais — aujourd'hui aux Allemands — le soin de bénéficier de nos découvertes et de les tourner contre nous, sera toujours vrai.

C'est donc au citoyen Scott, soutenu par Beaumarchais, qu'il faut attribuer l'idée première de la navigation aérienne. Dans *le navire sans pesanteur sous la forme allongée du poisson*, qui ne reconnaîtrait le zeppelin ?

HENRI WELSCHINGER.

PARIS VIVANT



RECONNAISSANCE A L'HOPITAL : DEUX FRÈRES D'ARMES. — UN GESTE ET UN MOT DE PARISIENNE.

Deux heures viennent de sonner à toutes les horloges d'alentour. La nuit est noire et glacée. Depuis bien longtemps déjà l'hôpital sommeille ; les veilleurs sont à leur poste ; les deux infirmières de garde font leur ronde à pas feutrés... Quelques cauchemars un peu bruyants ; des souvenirs d'alertes, des « Prends garde à toi! », des « Gare à l'obus! » et des « En avant! en avant! » A part cela, les blessés sont à peu près tranquilles ; l'opéré de ce matin somnole oppressé.

Soudain, dans la rue sonore, un bruit d'automobiles..., un arrêt..., une sonnerie d'appel... C'est un lot de blessés qui arrive... Un coup de sifflet... Chacun de se lever en hâte et d'accourir au-devant de ces pauvres gens, les infirmières en tête.

Déjà les auxiliaires, avec mille précautions, ont sorti des voitures ambulancières les brancards où sont allongés nos vaillants soldats enroulés dans leurs capotes raides encore de la boue des tranchées. Avec mille précautions, sans heurts, sans secousses, on les amène dans la salle centrale où les anciens, réveillés par tout ce bruit, se dressent, les yeux écarquillés, pour voir et surtout pour savoir si, dans le lot des arrivants, il ne se rencontre pas quelque « pays » ou quelqu'un du régiment... Soudain un cri sonne comme un coup de clairon :

« C'est-y pas toi, mon Jean?..., Ah! mon vieux! »

Et l'un des hospitalisés, un gars parisien, déjà presque en convalescence et que les soins de l'hôpital ont à peu près remis sur pied, se précipite au cou d'un beau grand blessé qu'on amène sur une civière, la jambe fracassée... Pendant quelques secondes ces deux hommes forment le tableau le plus impressionnant, le plus touchant, le plus imprévu... On sent qu'une poignante émotion remplit le cœur de ces braves embrassés... On regarde et l'on se tait. Alors notre convalescent de s'expliquer :

« Pensez donc!... c'est lui qui m'a sauvé la vie l'autre semaine ; j'étais depuis six heures au fond d'un trou d'obus, plein de sang, avec mon éclat dans le pied sans pouvoir faire un mouvement ; les Boches tiraient tant qu'ils pouvaient..., de tous côtés tombaient leurs marmites. Il en pleuvait tant que le courage même des infirmiers... et ce sont pourtant des crânes... hésita un instant devant les dangers certains qu'il y avait à venir me relever au fond de ce trou mortel... Il fallait vraiment une volonté surhumaine... Le mieux que j'avais à faire était de me résigner et d'attendre la mort. C'est alors que j'entendis ce brave Jean dire à ses camarades :

« Eh bien, puisque vous ne voulez pas y » aller, j'irai tout seul, dussé-je y crever! »

» Devant tant de vaillance et de résolution, ses camarades n'hésitèrent plus : sous le feu — et quel feu! — ils me tirèrent de mon trou, ils m'apportèrent à l'arrière. Par une chance providentielle, ni eux ni moi ne fûmes atteints durant le trajet..., mais si je suis sauvé aujourd'hui, c'est à ce brave garçon que je le dois... Guérissez-le bien vite, comme vous m'avez guéri, je vous en serai encore plus reconnaissant pour lui que pour moi... »

Et tandis que cet homme, — médaille militaire et croix de guerre — brave entre les braves, contait ceci, deux grosses larmes coulaient de ses yeux étincelants!



... C'était aux environs de la Madeleine, conte un ami, en plein marché aux fleurs, dans un décor de roses, de pivoines, de marguerites. Un cercle de badauds entourait un pauvre soldat, un blessé de la face, affreusement mutilé, que gênait visiblement tant de curiosité. Or, rien — vous le savez certainement — ne vexe, n'exaspère et n'irrite nos blessés autant que la sentimentalité, l'apitoiement de circonstance, l'indiscrétion que soulève trop souvent la vue de leurs mutilations. Saluons un blessé, secourons-le, mais ne nous effondrons pas en trémolos, en plaintes inutiles. C'est souligner leur misère, c'est appuyer — si j'ose dire — sur leurs plaies..., et je ne saurais assez louer la jolie leçon qu'un de ces trottins, aux grands yeux et aux jupes courtes, qui arpentent Paris sur leurs trop hauts talons, sut donner hier aux badauds imbéciles dont je parlais tout à l'heure.

Devinant, avec ce merveilleux instinct que possèdent les femmes, la souffrance morale de ce soldat, traité comme une bête curieuse, elle fend la foule, et de sa plus jolie voix :

« Pardon, monsieur, dit-elle au blessé ahuri, pourriez-vous m'indiquer l'entrée du Métro? »

Charmé d'être traité comme tout le monde, ravi d'échapper aux gêneurs, notre mutilé ouvre un œil, — le seul qui lui reste, — et, après un timide :

« C'est là-bas, à gauche, mademoiselle », il murmure tout bas : « ... Mais alors, je ne vous fais pas peur, puisque vous me parlez si gentiment? »

Et elle, de riposter gaiement :

« Peur! Pourquoi me feriez-vous peur? Oh! là! là! Certes non, vous ne me faites pas peur ; vous avez vos deux jambes, vos deux bras ; combien pourraient vous envier! Et puis, des blessures comme la vôtre, c'est comme une croix d'honneur sur la figure. »

Après avoir fait si spirituellement la charité, notre petit trottin s'éloigne et le blessé, radieux, reprend le chemin de son hôpital.

Ah! ce qu'elle était chic, cette petite Parigote-là!

GEORGES CAIN.



LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE



LES NEUTRES ET LE DÉFI ALLEMAND
AU BORD DE LA GUERRE

Il n'est qu'un cri dans toute l'Europe civilisée pour applaudir à l'acte énergique du président Wilson et souhaiter que les Etats-Unis rompent définitivement avec les barbares, pour demander que le drapeau étoilé, le drapeau de Washington, vienne pour tout de bon s'unir à ceux des Alliés dans la grande croisade du droit et de l'humanité.

Car la grande République ne pouvait pas ne pas répondre au défi allemand en ne rappelant pas son ambassadeur à Berlin, en donnant immédiatement ses passeports au comte Bernstorff, et l'on sait que le président Wilson ajouta encore à cette rupture en déclarant au Sénat que si des navires américains et des existences américaines devaient être sacrifiés contre toute humanité, il reviendrait immédiatement demander à l'assemblée tous les moyens de protection nécessaires.

Et l'instant n'en est pas éloigné, puisque, depuis le 6 février, les pirates allemands ne cessent de torpiller sauvagement, sans avertissement, et que, dans ces torpillages, celui du *California*, paquebot qui allait de New-York à Glascow, trois enfants américains auraient péri, et que leur mort réveille en Amérique les colères assoupies depuis le crime du *Lusitania*.

On sait, d'ailleurs, que la simple destruction d'un navire à passagers constitue une transgression au pacte de l'année dernière. Un conflit paraît inévitable. Si ce n'est pas à propos de l'*Eavestone* et du *California*, ce sera avec un autre, bien que le bruit ne se confirme pas d'une contrainte exercée à Berlin contre l'ambassadeur américain, M. Gerard. Bref, le mot de M. Lansing : « Nous sommes au bord de la guerre », ne fut jamais si vrai.

En attendant, les neutres, à qui M. Wilson a fait un pressant appel pour les encourager à se joindre à lui pour faire respecter la liberté des mers, et dans lequel il montre que, tout en voulant la paix, il ira jusqu'à la guerre, protestent à Berlin les uns après les autres. Ils le font, bien naturellement, suivant leur puissance et les dangers auxquels un trop prochain voisinage les exposerait s'ils se rangeaient sous la bannière américaine. On ne saurait, en effet, demander au Danemark, à la Hollande, aux Scandinaves, qui sont en quelque sorte sous la botte allemande, l'attitude du Brésil qui, s'il n'a pas secondé les Etats-Unis dans leur démarche en faveur de la paix, les suit délibérément aujourd'hui dans leur protestation contre la piraterie allemande. La grande fédération sud-américaine déclare formellement que l'Allemagne sera tenue pour responsable en raison des pertes de navires ou d'existences infligées à ses nationaux.

Sans aller aussi loin, l'Espagne s'élève dignement contre les menaces allemandes :

« En substituant, dit le gouvernement du roi Alphonse XIII, au droit de capture dans certains cas un prétendu droit de destruction dans tous les cas, l'Allemagne se place hors des principes légaux de la vie internationale. Ce prétendu droit, ajoute-t-il, est contraire aux principes observés par toutes les nations, même dans les moments de la plus grande violence. »

Alors qu'à Londres, dans le discours du Trône, le roi George déclare bien haut que l'Angleterre ne cédera pas contre de nouveaux outrages au droit des gens et ne fera qu'affirmer au contraire ses résolutions, l'Espagne laisse entendre qu'il est des atteintes à la souveraineté et à l'existence d'une nation qu'on ne saurait permettre.

Aux Etats-Unis, la décision présidentielle a rencontré l'approbation la plus complète. Le

Sénat a ratifié la rupture par 78 voix contre 5. « Notre gouvernement ne pouvait, a dit le vice-président Marshall, permettre à aucune nation de porter un défi à toutes les lois de la civilisation sans le relever. » Et, manifestation plus caractéristique, le fameux pacifiste Henri Ford a mis ses usines d'automobiles de Détroit à la disposition du département de la Marine. Enfin, les anciens présidents Taft et Roosevelt incitent leur successeur à préparer la guerre, à augmenter la flotte, à dresser les cadres d'une armée de plusieurs millions d'hommes avec les régiments de garde fédérale qui s'entraînaient en vue d'une intervention au Mexique. Toutes les usines pouvant être utilisées pour la fabrication de canons, de munitions, de sous-marins et d'avions ont été recensées; et d'énormes crédits militaires votés en un tournemain.

Le sentiment national se fait si ouvertement jour que les pro-Allemands et les Allemands qui infestent le sol américain supplient le gouvernement impérial d'éviter la guerre à tout prix : « Pour l'amour de Dieu, annulez l'ordre relatif à la guerre sous-marine. Au lieu de cela, spécifiez vos conditions », télégraphie l'un d'eux. Un autre demande instamment au kaiser et au chancelier une grande déclaration sur la paix.

Avec leur mentalité spéciale, nos ennemis s'étonnent du geste américain. « On ne nous a pas compris, répète-t-on à Berlin, les Etats-Unis ne voient pas que la guerre sous-marine à outrance constituerait un acte de haute humanité, puisqu'elle a pour but d'abréger la guerre. » D'ordre, la presse se prête à une double manœuvre qui consiste d'une part à menacer, à déclarer que l'Allemagne n'a rien à craindre des Etats-Unis, qu'elle s'en réfère aux promesses d'Hindenburg qui prétend que la situation de l'Allemagne sur tous les fronts permettrait de supporter dans toute leur étendue les conséquences d'une guerre sous-marine à outrance, et de l'autre à jouer la conciliation.

SUCCÈS ANGLAIS

Bien que la portée d'une intervention puisse être grande, il ne faut cependant pas oublier que la décision dépend toujours des Alliés, qu'ils l'obtiendront seulement sur le front occidental. Et c'est bien haut qu'il faut saluer les succès répétés des troupes britanniques sur les deux rives de l'Ancre, et l'occupation de Grandcourt qui en est le couronnement. Ce village, transformé comme Thiepval en une véritable forteresse, marquait l'extrême limite de leur offensive de novembre, mais les Tommies n'avaient cessé depuis de le rendre intenable et ils n'ont eu que la peine de l'occuper. A cette nouvelle avance, qui met le front anglais à l'alignement de Sars et de Gueudecourt, nos alliés ajoutent encore l'occupation des hauteurs de Sailly-Saillisel, où se dessine leur menace sur Bapaume.

Il semble bien qu'en Mésopotamie, nos alliés britanniques veuillent reconquérir Kut-el-Amara et y rétablir leur base d'opérations sur Bagdad. On se souvient qu'en avril dernier, l'infortuné général Towsend, entouré dans la boucle du Tigre par des forces supérieures et faute de vivres, dut capituler sous les yeux mêmes d'un corps de secours retenu à quelque vingt kilomètres de là par les inondations du Tigre et impuissant à le ravitailler. Grâce à une fausse manœuvre des Turcs, qui se retournèrent contre les détachements russes en marche par les plateaux de l'Iran, les Anglais avaient pu se maintenir sur leurs positions, se renforcer, et, avant que le Tigre déborde de nouveau, ils ont repris l'offensive, traversé le Chatt-el-Haï, sorte de canal naturel reliant le Tigre à l'Euphrate, et chassé l'ennemi de la rive droite du premier de ces fleuves. Leur artillerie domine maintenant tout le Tigre ainsi que les accès de Kut-el-Amara qui semblent à leur merci.

LÉON PLÉE.

LES POÈTES DE LA GUERRE

LE SACRIFICE

— SUITE —

II

LA PITIÉ GÉMIT

Dans leur antre, au pied des montagnes,
Les lions, ces rois généreux,
Les grands lions et leurs compagnes,
Etonnés, se disaient entre eux :

— « Oui, des rois, c'est ainsi qu'on nomme
Les lions, pour leur majesté,
Et parce que, plus forts que l'homme,
Ils sont les forts sans cruauté.

La faim seule en nous est cruelle,
Nous devons en subir la loi;
Mais nous abattons la gazelle
Sans jouer avec son effroi.

Poussés par les lois infinies,
Dieu seul connaît pour quelle fin!
C'est sans nous plaire aux agonies
Que nous mangeons à notre faim.

On nous nommait les magnanimes;
Mais voici que, couvert de sang,
L'homme, chargé de tous les crimes,
Jouit des pleurs de l'innocent.

Il n'est donc plus le digne maître
Des lions, jadis si vantés...
Qui donc alors va reconnaître
Nos titres et nos majestés?

Pourtant, restons ce que nous sommes.
En restant les seuls généreux,
O lions, plus beaux que les hommes,
Nous régnerons sur eux — contre eux. »

✿

— « Non, non, vous n'êtes rois que si l'homme vous [nomme;
Demeurez sans mépris et sans rébellion,
Fauves; ne niez pas les mérites de l'homme :
Lequel de vous est mort pour sauver un lion?

Moi, je meurs pour servir l'immortelle lignée
De ceux qui, comme moi, servent l'homme idéal,
Lions! — Et je bénis votre race indignée
Qui rapproche du cœur des hommes l'animal.

Votre Dieu, c'est celui qui brise le superbe,
Et qui vous imposa de respecter Daniel.
Mon Dieu, c'est l'éternel sacrifié — le Verbe,
Plus fort que le lion et plus doux que le miel.

Apprenez à lécher mon sang pur sans le boire,
Afin que mon esprit et mon cœur soient calmés,
Lions! Soyez l'amour qui dédaigne la gloire;
Léchez ma plaie affreuse et vous serez aimés! » —

✿

Le feu gronda :

— « Quand l'homme eut capté la lumière,
Eclair de deux cailloux heurtés,
Dans cette étincelle première,
Il conquit toutes mes clartés.

— « Ce petit feu brille et pétille :
Fais luire mon bois, petit feu! »
Et, premier groupe, la famille
Vit en moi plus qu'un être : un dieu.

L'homme adora ma claire flamme
Qui réjouit en réchauffant;
Et je fus gardé par la femme,
Et je fus chéri par l'enfant.

Ces êtres vivaient de chair crue;
J'ai cuit ce premier aliment,
Puis leur faim, par moi secourue,
Connut la saveur du froment.

Je fus le consolant mystère,
Le premier élément soumis,
Et j'ai su donner à la terre
Les bonheurs que j'avais promis.

Si le fer, qui tue et qui blesse,
Laboure, c'est que, lui, si fier,
Prend, à mon gré, de la souplesse,
Et je suis le maître du fer.

Dans l'espace, aux [illegible],
Je suis l'étoile et les soleils;
On m'avait donné des vestales
Pour garder mes autels vermeils.

Je suis la charité, le phare :
Sous les ouragans, dans la nuit,
Je montre au bateau qui s'égare
Le récif mortel qui reluit!

Quand je flambais en incendies,
Feux du traître ou de l'imprudent,
Des sauveurs aux âmes hardies
Attaquaient mon courroux grondant.

« Sauvez l'enfant! le vieux! les femmes! »
Et, béni des peuples émus,
Un sauveur mourait dans les flammes
En héros, — pour des inconnus!

Et maintenant la guerre allume
Partout des villages entiers;
Le globe est un volcan qui fume,
Un seul champ d'immenses bûchers.

Et moi le foyer, moi le phare,
Je vois, battu par d'affreux vents,
L'homme, pris de fureur barbare,
Nourrir mes feux de corps vivants!

Puisque l'homme, ami des désastres,
Déchire les pactes conclus,
Eteignez-vous, clartés des astres!
L'homme ne vous mérite plus. »

✿

— « Foyer resplendissant, j'ai défendu la flamme.
Ne nous maudis pas tous, ô feu mystérieux.
On n'éteindra jamais cette étincelle : l'âme,
Ni l'éclair de l'esprit que l'homme a dans ses yeux.

Pour la famille, pour l'époux et pour la femme,
Pour l'enfant, dont j'entends les pleurs et les cla- [meurs,
Ce que j'ai défendu surtout, c'est bien la flamme :
C'est le foyer; c'est pour le foyer que je meurs.

✿

Nous, la matière, nous les éléments, les choses,
Qui faisons quelquefois du mal sans le vouloir,
Intelligences mal écloses,
Sans idéal et sans devoir,

Nous subissons pourtant l'influence des âmes;
L'homme nous dirigeait, nous étions dans sa main;
Nous éclairions de vives flammes
Son ciel, sa maison, son chemin.

Nous étions la matière, aveugle, mais soumise;
Nos lumières pénétraient, en magiques éclairs,
La vie inconnue, — et surprise
Jusqu'au fond du palais des mers.

Nous avions aboli la distance et l'absence;
L'opacité fondait en spectres radieux;
L'homme, aidé de notre puissance,
Etait presque l'égal des dieux.

Nous étions les moyens, au lieu d'être l'obstacle;
Toute nuit devenait, par nous, source de jour.
Maître de l'heure et du miracle,
L'homme nous menait à l'amour.

Notre force en était sourdement réjouie.
Vaincue, elle prenait de leur âme aux vainqueurs
Une double vue éblouie
Percevait l'unité des cœurs.

Et lorsque, lentement, se faisait sur le globe
Un bien-être nouveau, par la sécurité,
Voilà que le sol se dérobe
Aux pieds de l'homme épouvanté.

Et c'est lui qui sous lui creuse un horrible abîme;
Qui détourne de ses beaux destins l'élément;
Lui qui nous enseigne le crime,
Lui que la matière dément.

Mais tout veut l'unité; toute vie est lumière.
Le radium promet ce que le cœur rêva;
La vie, en sa source première,
Est une lumière qui va.

Vous ne l'éteindrez point, l'étincelle éternelle,
Vous ne la noierez pas dans vos poisons de mort,
L'infini qui réside en elle
Fera votre éternel remord.

Où donc est-il, celui qui mêle à nos mystères
La souffrance et l'horreur, dont nous ne voulions plus,
Et fait, de nos gaz délétères,
Sortir des maux qu'il a voulus? »

❀

— « Où se cache-t-il donc celui-là? Qu'il paraisse! »

Ce menaçant appel gémissait dans le vent.

Alors le cri lointain d'une angoisse en détresse
Traversa tout le ciel, du couchant au levant:

— « Je ne l'ai pas voulu » proférait le coupable.
« Je ne l'ai pas voulu » répétait-il tout bas.
Et l'univers cherchait le spectre lamentable
Qu'on entendait partout, mais qu'on ne voyait pas.

❀

Et le sacrifié, dont les formes géantes
Portaient tous les blessés en elles, tous les morts,
Jetait, avec le sang des blessures béantes,
Les malédictions qui seront les remords.

Mais les soupirs, les grands appels et les longs râles,
Les cris de l'homme-enfant vers les foyers lointains,
Tout se tut quand la voix des hautes cathédrales
Eleva dans le ciel l'angélus des matins.

❀

— « L'avenir à nous se révèle.
Derrière l'horizon, d'où monte une clarté,
Une Jérusalem nouvelle
Accueille avec des fleurs un Christ ressuscité.

En vain, les Attila, fauves à forme humaine,
En rugissant de haine, ont brisé nos autels:
L'homme s'agite, mais, après tout, Dieu le mène,
Et nous symbolisons des rêves immortels.

Déjà, le feu du ciel éteint le feu des torches.
Le canon nous a fait un inutile affront.
Nous croulons, mais les saints qui surmontent nos [porches,
A jamais, dans le feu fumant, resplendiront.

Pour la deuxième fois, Jeanne, au milieu des flammes,
A levé ses regards vers le ciel imploré;
Mais, tels des dragons rampants, les feux infâmes
Se tordent sous le fer de l'étendard sacré.

Un des bras de la croix, abattu, gît par terre;
Mais l'autre a retenu, pour qu'il soit vu de loin,
Cloué par une main, un grand Christ solitaire,
Dont le bras libéré prend le monde à témoin.

Nos nefs, nos tours, ne sont que de fumants décom- [bres.
Le barbare avait cru frapper la France au cœur,
Jusque dans le passé, tuer les grandes ombres;
Mais nous, spectres de Dieu, nous savons Dieu vain- [queur.

Et les vents, accourus du fond de la nuit noire,
En traversant les ciels de Reims et de Paris,
Changeant leurs longs sanglots en *Te Deum* de gloire,
Font une harpe d'or de nos plaintifs débris.

On ne peut pas brûler avec d'immondes flammes
L'esprit pur qui broda nos murailles à jour;
Les vides en sont pleins de la lueur des âmes;
Nos rosaces en feu sont des soleils d'amour.

Nous sommes les abris des pâles multitudes,
Des mendiants d'amour qui cherchent leur chemin,
Et n'ont trouvé partout que sentiers longs et rudes,
Et l'âpre goût du fiel à tout breuvage humain.

Chacun porte sa croix, sa misère ou ses doutes;
Nous allégeons chacun du faix qu'il a porté;
Et toutes les douleurs, nous les apaisons toutes,
Les unes par la foi, d'autres, par la beauté.

Nous leur ouvrons le seuil des visions suprêmes;
Et quand nos flèches crouleraient sous le canon,
Toutes, on les verrait, renaissant d'elles-mêmes,
Remonter vers Celui qui n'a dit que son nom.

La sphère est libre et suit les routes inclinées;
Au pôle irrésistible et fixe court l'aimant;
Attiré par l'appel secret des destinées,
Le monde, au but divin s'en va fatalement.

Or l'homme traversait l'heure d'indifférence.
Les monstres ont surgi, l'homme s'est réveillé;
L'amour et l'union transfigurent la France
Qui resplendit aux yeux du monde émerveillé.

Les peuples réunis pour la lutte dernière
Ne renonceront plus au nécessaire accord.
Tout un ordre nouveau naîtra sous la lumière
Qui nimbe les martyrs et qu'allume la mort.

On ne trouvera plus une place sur terre
Où, par leur sang, le mot de paix ne soit écrit;
Ainsi s'accomplira le suprême mystère:
Le royaume de Dieu fondé par Jésus-Christ.

L'avenir à nous se révèle;
Derrière l'horizon, d'où monte une clarté,
Voici le Christ ressuscité
Et la Jérusalem nouvelle ».

❀

Les cathédrales, noirs profils sur les cieux sombres,
Sans tours, sans clochers, tels des vaisseaux démâtés,
Consolaient, en pleurant sur nos calamités,
L'âme des siècles morts, errant dans les décombres.

Seul, le sang des vitraux, dans la nuit sans couleurs,
Rutilait; un vent noir, dans les orgues profondes,
Pour avoir traversé la misère des mondes,
Transformait le décombre en harpe de douleurs.

Et Celui qui savait, et voulait salutaire
Chaque douleur de ses grands membres mutilés,
Répondait en esprit, pour tous les immolés
Couchés, les bras en croix, sur l'orbe de la terre.

❀

— « Quand ma raison raillait le rêve de la foi,
Dans les temps où j'aimais les archanges rebelles,
Hautes maisons de Dieu, si vieilles et si belles,
Même alors, vos clochers vibrants priaient pour moi.

Ma foi dans vos beautés, c'est la prière encore:
Et c'est pourquoi, vivant ou mort, je vous défends,
Vous qui vîtes prier mes aïeux tout enfants,
Sous l'éclair des vitraux, irradiés d'aurore.

Les rayons ne sont point l'astre; il flambe au milieu
Des faisceaux divergents jaillis du centre en flamme;
Mais un rayon suffit à mettre un ciel dans l'âme,
Et, même sans la foi, l'amour, c'est encor Dieu.

Témoins croulants de nos croyances ancestrales,
Devant vous, autels morts, j'ai plié les genoux.
Dans votre écroulement, priez encor pour nous,
Maisons du sacrifice éternel, cathédrales!

Que serait le présent sans votre beau passé?
Nous ne saurions, sans vous, être ce que nous sommes
Sans votre élan vers Dieu, nous serions moins des [hommes,
Et c'est pour avoir cru que nous avons pensé.

« Je suis la voie, a dit le Christ, je suis la vie. »
Celui qui nous montrait, pas à pas, son chemin,
Quand, tout petits enfants, il nous tenait la main,
Nos yeux l'ont oublié, mais sa route est suivie.

C'est bien pourquoi l'abîme a vomi ces démons
Qui voudraient dominer princes et républiques,
Et qui, dans la beauté des vieilles basiliques,
Veulent anéantir tout ce que nous aimons.

Mais, ô Crucifié, notre éternel exemple,
L'ostensoir luit toujours dans notre cœur fervent;
Et notre amour, dressé vers ton ciel, Christ vivant,
Est plus indestructible et plus haut que ton temple.

Nos peuples ont prouvé qu'ils t'aiment, qu'ils sont [liens.
Fondé sans ton amour, tout empire est fragile
Or, nous, qui n'avons pas renié l'Evangile,
Même affranchis de toi, nous restons des chrétiens.

Les océans sanglants furent nos eaux lustrales
Le sacrifice pur nous a régénérés;
Et, morts, nous chanterons les *Te Deum* sacrés,
Sur l'orgue saint des renaissantes cathédrales.

Car déjà luit le jour des triomphes certains:
Nos escadres le voient flamber dans leurs sillages;
Le coq de fer le chante aux clochers des villages,
Où sonne l'angélus du plus beau des matins.

❀

Le dévoué, tentant de changer d'attitude,
Se hissa sur un coude, et la terre en trembla...
Il vit alors venir, étrange multitude,
Des bêtes, dont beaucoup s'abattaient çà et là.

Disparate troupeau d'animaux domestiques,
Chiens et chevaux, brebis et bœufs, de toutes parts,
Fuyant les toits en flamme ou les enclos rustiques,
Couraient, large torrent fait de groupes épars.

La guerre! Ils fuyaient tous, en hordes lamentables,
Les ronflements du feu, les vacarmes du fer,
Qui faisaient un enfer des prés et des étables...
Ils fuyaient au hasard l'homme, l'ami d'hier.

Puis, quand ils se croyaient sortis de la tourmente,
Tous s'arrêtaient, pensifs, tristes, baissant le cou,
Pauvres êtres en qui naissait une âme aimante,
Et que l'homme inhumain trahissait tout à coup.

En cercle, les chevaux rapprochant leur misère,
Naseaux contre naseaux, semblent tenir conseil.
L'un d'eux, parfois, troublant le cercle qui l'enserre,
Jette un cri, qui provoque au loin un cri pareil.

L'agneau bêlait sa plainte aux mères éloignées,
Le chien, gardien sans maître, aboyait au perdu,
Les bœufs songeaient, baissant leurs têtes résignées,
Au bon foin, désormais vainement attendu.

❀

— « Hier encor, dans les enclos, dans les étables,
Calmes, nous attendions les heures du travail,
Quand des hommes, avec des cris épouvantables,
Ont désolé la crèche et traqué le bétail.

Nous aimions le bon maître, en compagnons dociles;
Son joug sur notre front, son harnais sur nos dos;
Hélas! et nous n'avons plus l'ami; plus d'asiles
Nous, traceurs de sillons et traîneurs de fardeaux.

Dans l'ordre quotidien de nos crèches soignées,
Nous regardions le foin comme un signe d'amour;
Comme un signe de paix, les toiles d'araignées,
Qui pendaient du plafond dans un frais demi-jour.

Tout a croulé, tout a brûlé, la guerre gronde.
Nous servions volontiers l'homme meilleur que nous;
Aux heures de repos, devant ce roi du monde,
Nous nous couchions, pliant sous nos flancs nos ge- [noux.

Nous avions confiance en la prudence humaine;
Nous revenions, vers l'étable, seuls au besoin.
Le soir, un pâtre-enfant nous ramenait sans peine,
Et nous aimions son toit reconnu de bien loin.

Ils ont changé les socs en épieux dans la forge,
Ils se mordent entre eux, comme des chiens jaloux;
Ils ne vont plus, cherchant à se prendre à la gorge,
Qu'en troupeaux dévorants comme en hiver les loups.

❀

Pour dire le regret qu'ils ont des champs du maître,
Chevaux et bœufs, brebis et vaches, confondus,
Vers l'horizon, où l'on aura la paix peut-être,
Tout hennit, bêle, et tout mugit à cous tendus.

Puis, sous l'éclair, rouge et tremblant, des incendies,
Sous les canons, muets tantôt pour un moment,
Bœufs, chevaux et moutons, sur leurs jambes roidies,
Recommencent à fuir, à fuir éperdument.

Sous leurs mille galops, la plaine au loin frissonne,
Palpitant à coups sourds comme un tambour voilé...
Et le clocher voisin, pendant que l'heure sonne,
Sous le tonnerre des canons tombe écroulé.

❀

— « Chers amis, qui m'avez aidé dans mes conquêtes
Contre les éléments, jour par jour combattus,
Je vous plains; pardonnez à l'homme, nobles bêtes,
D'avoir ses passions sans avoir vos vertus.

Vous, que Jésus enfant caressa dans l'étable,
Toi, bœuf laborieux, toi, l'âne patient,
Vous que laisse éperdus la guerre épouvantable,
Pardonnez sa démence à l'homme inconscient.

Petit agneau bêlant, qui figurais naguère
Jésus lui-même et les candeurs des temps passés,
Cheval qu'il associe à ses travaux de guerre,
Chien fidèle, bon chien, secourable aux blessés,

Pardonnez aux humains leur fureur inhumaine,
Leur oubli de l'amour et des pactes conclus.
Les malheurs médités par la force germaine
Passeront avec elle; on ne les verra plus.

Chers animaux, chevaux de trait, bêtes de somme,
Sachez bien qu'envers vous j'ai fait tout mon devoir;
Et que, pour vous, ô les meilleurs amis de l'homme,
Je suis tombé devant la crèche et l'abreuvoir.

Lorsque vous reviendrez vers vos chères prairies,
Vous saurez mon amour, ô bétail innocent,
Car je serai sous terre, et les herbes fleuries
Vous nourriront de mon esprit et de mon sang. »

(A suivre.) JEAN AICARD, de l'Académie française.



LE SOLDAT DE NEIGE



Je viens d'apprendre les détails de la mort d'un simple soldat tombé devant sa tranchée, et dont la fin n'a été connue que longtemps après son décès. Il est des héros qui ne font pas de bruit lorsqu'ils tombent.

Pour ne point ajouter d'autres larmes à celles qu'a versées sa mère, je le désignerai sous le nom de Gilles, qui ressemble à son vrai nom. Je le connaissais, il était l'un de ces cantonniers qui cailloutent les chemins de la forêt de Fontainebleau et qui soignent si bien ses courbes.

Vint la guerre. Gilles avait dix-huit ans, mais il était resté tout petit, le détail d'un homme, de tout un peu... Le jour de la mobilisation, il abandonna sa pelle et battit la caisse dans la ville, avec un ruban au chapeau. Tapant et chantant, il avait l'air du Petit-Poucet de la guerre. Mais au conseil de revision, le général sourit, les médecins riaient de sa figure pâle et de sa poitrine en en galette :

« Ton état?

— Cantonnier.

— Mais mon ami, tu n es pas plus haut que ta pelle!

— On n'est jamais trop petit pour se faire tuer! » répondit Gilles.

Je ne sais pas si un homme tout entier eut mieux parlé à sa place.

Gilles, dédaigné des femmes, n'avait qu'un amour, la gloire ; non la gloire que donnent les galons, mais celle qu'on gagne avec des blessures. Je l'ai connu, j'imagine ce pensait.

Devant ces yeux moqueurs, il pensait :

« J'ai un trou comme une fondrière, là, dans mon cœur... Ces hommes qui me regardent pourraient le remplir gentiment, comme je remplis les trous qui sont sur les chemins. Qu'est-ce qu'ils attendent ? »

Enfin il paraissait si désolé qu'une voix s'éleva :

« Bon pour le service! »

Et le petit Gilles fut guéri.

Pas tout à fait cependant. Car dès son entrée au dépôt, il fut persécuté par ses camarades. Quand ils le voyaient l'arme au pied, le bout du canon de son fusil presque aussi haut que sa tête, ils ne pouvaient s'empêcher d'en rire :

« Trop petit, qu'ils disaient, t'es trop petit pour être un homme. »

Enfin, un jour, le clairon du bataillon sonna le grand départ. Et il semblait dire : les petits comme les grands, chacun en aura.

Gilles combattit bravement, je le sais par un qui l'a vu. Il fit le coup de feu en Artois, il courut la baïonnette en avant sur les plaines de la Champagne. Alors on ne le trouvait pas trop petit pour faire un homme.

Sa compagnie s'était emparée d'un boqueteau, et avait pu s'y loger sans être aperçue. Mais l'ennemi, quelle était sa force? Jusqu'où allaient ses tranchées?

Comme la nuit venait, sans rien dire à personne, Gilles se prépara. On ne sait ce qui lui prit, il avait décidé de faire tout seul la reconnaissance.

Le soldat Gilles sortit de sa tranchée, les Allemands bien en face. Aussitôt toutes les mouches de l'hiver s'acharnèrent sur lui comme sur un gros morceau de sucre ; mais Gilles rampait toujours vers l'ennemi...

Il avait fait vingt mètres, quand un coup de fusil éclata. Frisson...

Craignant de dénoncer la présence de ses camarades dissimulés dans le boqueteau, Gilles ne bougea plus...

La bise ventait plein nord ; il faisait un froid noir, comme si le pôle était entré en France, par les portes de la Belgique, pour vendre de la misère aux soldats. Et pourtant, Gilles ne tremblait pas de froid, mais de fièvre. Déjà, lecteurs, vous connaissez le petit homme, vous pouvez comprendre ce qu'il pensait. Dans cet état critique, il pensa :

« ... Voici le moment de montrer à mon bataillon, que si mon père a fait l'étoffe un peu courte, il n'a pas lésiné à l'endroit du cœur. L'ennemi me soupçonne, mais ne me voit pas. Tant qu il aura un doute, je dois demeurer là, immobile, parce que c'est mon devoir. »

Il se mit à genoux sur la neige.

« ... Oh! comme il fait froid... Tout à l'heure, si les Allemands continuent à me surveiller, je ne serai plus qu'un glaçon..., un petit glaçon, comme j'ai été un petit homme. Mais bah! c'est dans ma famille de souffrir ; mon père a souffert beaucoup et ma mère a souffert longtemps, je tiens de tous les deux.

Et tandis que la neige le recouvre de ses gros flocons, le petit Gilles murmure :

« Alors, si c'est vrai qu'on devient un homme à force de souffrir, j'en suis un. »

Ainsi mourut Gilles le cantonnier, que j'ai bien connu ; et c'est parce qu'il était facile à connaître, que j'ai pu le faire penser tout haut.

Je parlais de lui cette semaine, en forêt, avec l'un de ses camarades, évacué après un séjour dans une ambulance, et qui se trouvait justement dans le boqueteau, la nuit où le petit Gilles mourut de froid. Il me dit :

« ...Voilà que vers deux heures, on est venu trouver le capitaine : « Le demi n'est plus là! ». On appelait « demi », « sauce courte », « chiquet » ; ça le faisait rire, parce qu'il savait bien lui-même qu'il était trop petit pour faire un homme. Au matin, nous avons pris la tranchée d'assaut, ensuite on s'est mis tous à fouiller. On criait : « Gilles! Gilles! » Un sergent s'arrête et me dit :

« Regarde donc cette boule de neige, est-ce que tu ne vois pas des formes de jambes, un fusil, des bras, une tête? »

» Alors le capitaine répond :

« Gilles était petit ; *cela est trop grand pour être un homme.* »

» Et le capitaine, il s en va.

» Eh bien, vous me croirez si vous voulez nous avons ôté la neige, — c'était lui. »

Puissance mystérieuse des mots : « C'est trop grand pour être un homme ». Ces mots à peine prononcés, il me sembla que le ciel soupirait à se briser, comme un être humain...

GEORGES D'ESPARBÈS.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme

au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX [illegible]

Vendredi 9 février 1917.

La Cotation des Titres prêtés à l'Etat

Comme nos lecteurs le savent et ainsi que nous le répétions, il y a huit jours, ici même, en énumérant les avantages de l'opération qui consiste à prêter ses titres de pays neutres à l'Etat, *un certificat négociable en Bourse* est remis au prêteur.

Une rubrique spéciale avait été ouverte à la Cote Officielle, [illegible] utilisée en raison de l'étroitesse du marché de ces titres prêtés avec des modalités différentes touchant les coupures, la jouissance, l'insuffisance ou l'absence du timbre, etc.

La Chambre syndicale vient, par suite, de décider que chaque certificat se négocierait individuellement, chaque offre ou demande de certificats neutres devant être inscrite sur une fiche spéciale. Aussitôt des transactions ont commencé à s'effectuer sur ces certificats; nous y voyons figurer des fonds d'Etats danois, norvégiens, suédois, suisses, espagnols, uruguayens, argentins, égyptiens, hollandais, brésiliens; des actions et obligations du Nord de l'Espagne, du Madrid-Saragosse, de l'Atchison-Topeka, du Canal de Suez, de l'American Smelters, de l'American Telegraph, de la Norvégienne de l'Azote, etc.

Ces négociations sont destinées à prendre plus d'ampleur. Les personnes qui hésitent encore à prêter leurs titres neutres à l'Etat verront ainsi que cette opération, loin d'immobiliser leurs titres, leur laisse toute latitude de réaliser. L'avantage de l'opération apparaît ainsi d'autant plus grand pour les porteurs de titres étrangers, sans parler de l'intérêt qu'elle présente pour la Défense nationale, intérêt qui devrait suffire à porter tous les citoyens à l'effectuer.

Le **Crédit Mobilier Français** fait partie des Etablissements de crédit désignés par l'Etat pour effectuer les opérations de prêts de valeurs et se met, à cet égard, à la disposition de sa clientèle.

La Bourse et les Evénements. — Un grand fait s'est accompli depuis notre dernière Revue : la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et les Empires centraux.

Cet événement a été naturellement très bien accueilli sur notre place, mais n'y a pas eu de répercussion profonde en raison du calme des affaires. La Bourse de Londres a montré, en l'occurrence, une excellente attitude. A New-York, après un premier moment d'hésitation, le marché a repris une allure ferme. Par contre, les Bourses des pays scandinaves ont été désorientées par la déclaration allemande de guerre sous-marine à outrance.

Nos fonds nationaux sont toujours très fermes: la **Rente Française** 5 0/0 gagne encore dix centimes à 87 fr. 60.

Les **Fonds Brésiliens** sont très bien tenus. La statistique officielle du commerce extérieur du Brésil en 1916 accuse à l'exportation 1.400.000 francs et à l'importation un milliard de francs en chiffres ronds, soit un excédent d'exportation de 400 millions de francs.

Les **Fonds Boliviens** 5 0/0 1910 et 5 0/0 1913 s'inscrivent vers 380 fr. et 360 fr. respectivement. Ces cours doivent attirer l'attention des capitalistes. Rappelons que ces deux emprunts ont les mêmes échéances de coupons (janvier et juillet) et des garanties équivalentes et que leur service financier s'est toujours effectué avec une parfaite ponctualité.

L'**Extérieure d'Espagne** et le groupe espagnol subissent le contre-coup de la guerre sous-marine sous sa nouvelle forme et de la baisse du change.

Les valeurs de transports maritimes, les porphyriques américaines, la De Beers paient un certain tribut au nouvel état de choses.

Les valeurs dites de guerre cèdent légèrement, en raison surtout de la restriction des affaires.

Au demeurant, peu de changements à noter; nos valeurs bancaires ont des transactions régulières. Le **Crédit Mobilier Français** est ferme à 347 francs,

Les titres de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont résistants.

Il n'y a guère d'animation que dans le groupe des valeurs de caoutchouc.

Port Commercial de Bahia-Blanca. — L'assemblée générale extraordinaire du 5 février a approuvé le rapport du Conseil d'administration, tendant notamment à annuler l'appel des troisième et quatrième quarts sur les actions. Elle a, par modification des statuts, décidé que les actionnaires pourront libérer leurs titres, en partie ou en totalité, à toute époque par anticipation, d'accord avec le Conseil. La Régie générale pourra ainsi libérer les actions qu'elle détient et appliquer le montant de ces libérations à l'extinction de sa créance, sans que les autres actionnaires soient obligés à des versements qui ne sont pas indispensables quant à présent.

Matières Colorantes et Produits Chimiques. — La deuxième assemblée constitutive de la Compagnie Nationale de Matières Colorantes et de Produits Chimiques, qui s'est tenue le 31 janvier, a approuvé le rapport du commissaire-vérificateur sur l'apport fait à la Société et prononcé la constitution définitive de celle-ci.

Société d'Economie Politique

La Société d'Economie Politique a, dans sa séance du 5 février, élu président, par 114 voix sur 187 votants, M. Raphaël-Georges Lévy, membre de l'Institut.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons de la Défense nationale**.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Si les cheveux d'un beau blanc argenté ont de la grâce, il n'en est pas de même des cheveux d'un gris douteux, qu'à l'heure actuelle les événements font, hélas! pousser sur tant de têtes encore jeunes...

Contre cette traîtrise de la nature il faut se défendre, chères amies, mais sachons choisir nos armes, car beaucoup sont dangereuses.

Il est, en effet, des teintures nocives. Laissons-les de côté pour nous occuper uniquement de celles dont l'action est favorable,

ET QUI DONNENT LES NUANCES LES PLUS RICHES

en tous tons. C'est nommer: les teintures « Hennextré » à base de henné, de H. Chabrier, [illegible], passage Jouffroy, qui a perfectionné les formules orientales déjà supérieures; car le henné était employé depuis des siècles par les coquettes filles de Mahomet. Bienfaisantes, d'un emploi facile et justement renommées, telles sont les teintures Chabrier. C'est vous dire que vous pouvez les employer de confiance.

Le froid qui sévit est nuisible à la pureté du teint, aussi vous me permettrez de vous rappeler que :

LA CRÈME DE GLYCÉRINE ET DE CONCOMBRE

« Selma », préparée par le Laboratoire des Produits Selma, 49, avenue Victor-Hugo, à Paris, est unique pour la toilette. Son action est immédiate pour faire disparaître les taches de rousseur et la sécheresse de la peau, à laquelle elle communique une fraîcheur parfaite. Son prix est à la portée de toutes les bourses, puisque le flacon vaut 3 fr. 50, franco 4 fr. 35.

Voici un conseil, maintenant,

POUR EMBELLIR VOTRE INTÉRIEUR.

Toutes celles de vous qui ont ce souci, seront heureuses de connaître l'adresse de l'Atelier des Travaux d'Art Féminin, 11, rue de La Boétie (Téléphone : Elysée 43-50), qui, en des cours quotidiens, de neuf heures à midi et de deux à cinq heures, enseigne toutes les dentelles anciennes et modernes. Chaque cours de trois heures coûte 2 francs, et en fort peu de temps on est à même d'exécuter tous les modèles nouveaux et inédits qui sont exposés et vendus en ses salons.

Et, toujours pour votre intérieur,

JE VAIS VOUS RECOMMANDER A NOUVEAU

de lire le *Miroir des Modes* de février. Vous y trouverez, pour parer à la vie chère, des concours de recettes de cuisine ménagère et bourgeoise, les conditions desdits concours et les prix en espèces offerts gracieusement.

FURETTE.

LETTRE A UNE JEUNE FILLE

« Vous avez seize ans, dix-sept ans peut-être; vous avez déjà pris cette capitale décision d'ériger en une impressionnante coiffure les boucles soyeuses qui tombaient sur votre cou frêle et gracieux; vos robes sont devenues, la mode y mettant quelque complaisance, aussi longues que celles de votre maman; tout dans votre toilette, dans votre allure, dans votre maintien, cherche à montrer que vous n'êtes plus une fillette, que vous êtes presque une femme, que les hommes vous doivent plus et mieux qu'un coup d'œil distrait.

» Cependant, jeune fille, vous n'êtes toujours qu'une jeune fille, car vous ne savez pas encore vous servir de votre miroir. Le prenant, vous vous plaisez à admirer l'aimable image qu'il vous renvoie, et cette complaisance vous ôte l'idée de l'interroger, de le questionner d'experte façon, comme n'y manque jamais une femme accomplie.

» Regardez-vous bien pourtant, comme vous regarderiez une de vos amies. — Certes, votre visage est charmant, mais comme il est pâle, comme son teint rappelle tristement celui des feuilles se détachant au souffle de l'automne! — Certes, vos lèvres ont un contour d'une délicate finesse, mais comme elles semblent immuablement froides, malgré le rouge factice où vous vous essayez! — Certes, vos dents sont délicieusement nacrées, mais en riant ne découvrez pas trop ces perles, car vos gencives sont à peine roses, et le fard n'y peut rien. — Certes, le halo bistre qui en[illegible] charme troublant, [illegible]

mais s'ils ont bien « la couleur du rêve », leur regard [illegible] de clarté et de vie.

[illegible] vous contrister davantage, [illegible] parfaitement qu'il ne faut [illegible] aux jeunes filles, nulle peine, même [illegible], et vais vous indiquer le moyen d'acquérir ce superflu de charme qui, pour une femme, [illegible].

[illegible] agréablement carminée, des yeux pétillants de la joie de vivre, ne se peuvent obtenir par l'emploi d'artifices, aussi raffinés soient-ils. Le véritable secret de beauté n'en est pas un. Il suffit, à l'âge ingrat où vous êtes, qu'un sang pur, riche et [illegible]reux circule dans vos veines, pour que la femme admirée, désirée, aimée, bientôt s'épanouisse en vous. Vous pouvez très facilement fortifier et régénérer le vôtre en prenant de ces pilules roses, roses comme vous rêvez l'être vous-même. Et dans toutes les pharmacies vous trouverez ces incomparables Pilules Pink, universellement connues et appréciées, qui donneront et conserveront à votre visage la jeunesse, la fraîcheur et la beauté qui vous feront prévaloir au milieu de vos compagnes. Grâce aux Pilules Pink vous allez être, selon votre désir, une jeune femme, et vous demeurerez longtemps, et plus longtemps encore, toujours une jeune femme. »

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt: Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris: 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

[illegible]. — Votre chevelure ne sera pas ruinée par cet accident. L'Extrait Capillaire arrête la chute des cheveux et en favorise la repousse en détruisant les pellicules. Demandez-le à l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, Paris.

[illegible] des Annales [illegible]. — [illegible] très bon. Essayez de les effacer en faisant des applications, soir et matin, de jus de citron.

[illegible] des Annales. — Pour que je puisse vous [illegible] effet, que je ne puis tenir compte d'une réclamation [illegible].

[illegible]

[illegible]. — La Sève Sourcilière est bien connue pour la vitalité rapide et abondante qu'elle communique aux cils et sourcils; usez-en donc pour les faire allonger et épaissir. Son prix est de 6 fr., franco 6 fr. 50, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Une abonnée. — Oui, ce produit doit vous donner de très [illegible] l'estomac.

[illegible]. — Suivez des cours sérieux de sténo-dactylographie, et, pour ce faire, adressez-vous à l'École Pigier, [illegible]

[illegible] de la [illegible] les meilleurs résultats, [illegible] donnant avis précieux [illegible] Dalyb, Service C. 50, rue Godot-de-Mauroy.

[illegible] de Rose. — Pour l'épiderme si délicat de votre jeune bébé, usez de l'Eau de rose de Bichara, parfumeur [illegible], 10, Chaussée-d'Antin.

[illegible]lise. — Pour une situation active, indépendante et lucrative, apprenez l'art de traiter les affaires à l'École Technique, 5[illegible], rue de Turbigo, qui prépare à tout âge, même par correspondance.

FURETTE ET FRÈRE JACQUES.

ENTRE NOUS

[illegible] sans connaissance du [illegible] franco. [illegible], près Marseille.

[illegible] situation, dirigerait, [illegible] malades ou enfants.

[illegible] Eca, Saint-Germain-en-Laye [illegible]

[illegible]. — Désire acheter d'occasion chambre [illegible] tirage, sans objectif [illegible] 48. Écrire [illegible] III Gr., C. 48.

[illegible] *Œuvres Nouvelles*, 43, rue Saint-Lazare, [illegible]blie, édite prose, poésies. Envoyer manuscrits.

[illegible] du Nord, 44, rue de Bourgogne, Paris. [illegible] depuis 3 francs. Repas, 2 fr. 50. Électricité, chauffage. Recommandé.

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris, demande collaborateurs prose, vers. Notice 0 fr. 15.

[illegible], rue Meslay, publie, rétribue [illegible] nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. [illegible] romans, poèmes, impressions de guerre.

[illegible] Envoi contre 2 fr. 50. Revue [illegible] Courbevoie. [illegible]

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

L'"UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Souscription recueillie par Mmes Rogers et Rutlidge, de Rio de Janeiro, et mentionnée dans la 131e liste ci-dessus (page 10[illegible]).

NOMS DES DONATEURS:

M. Lanel, ministre; M. Dupas, consul; Durisch et Cie, M. Gillon, M. G. Larue, M. Sà, Mme Rutlidge, Mme et M. Mortimer, M. Medawar, M. André Brouard, Mlle Elisa Costal, D'Orcy et Cie, M. G. [illegible] M. de [illegible], M. E. Mathieu, Anglo-Mex. Petroleum Prod. Co, M. A.-O. Cicori, M. A. Haguenauer, M. H.-B. Cooper, Costa et Ribeiro, M. J. Messeder, M. E.-L. Harrison, M. T.-W. Sparkman, M. J.-S. Fox, M. Pierre Batreaume, M. E. Thiers, M. Aug. Braissan, Mme Soussan, M. C. Dho, M. L. Petis, Mme Francisco Alves, M. Francisco Alves, Mme Cauzard, Tourmy, Soares, Bonne Cia, Mme Marcelle Soares Fraissard, M. Isidoro Marx, M. A. Levy, M. L. Rezende, M. G.-W. Mahieu, Emp. Construct. Rio Grande do Sul, M. J.-P. Gilden, Cia. Nac. Explosiva Segurança, Soc. Financière au Brésil, Dr J.-L. Mendes Diniz, M. et Mme Tattersall, M. Maurice Lesage, Mme Lesage, M. H. Robert, Eickhoff, Carneiro, Leao et C., M. Paulo Henrique Labouriau, Mme Estoueigt, M. Ernest Isnard, M. Ferdinand Labouriau, Mme Victorine Waubeck, M. F. Walter Hime, M. Harry Lynch, M. Edw. J., M. et Mme Mackenzie, M. Edw. J. Gosling, M. Bouilloux Lafont, M. d'Ainvelle, M. et Mme J.-H. Rogers, Mme Marigny, Besnard frères, M. Carlos Gonteville, Établissements « Gratry », Clayton, Ohlsburgn et Co, Lambert frères et Cie, Établissements Block, M. Th. Rohde, Anonyme, M. Fierz, M. E. Vautelet, Pierre Labarthe, M. et Mme V. Chifenti, Mme Marie-Louise Coelho, Desembargador Saraiva e Cirio, Dias Garcia et Cia, M. E. Kanthack, M. W.-H. Troop, M. et Mme F.-A. Huntress, M. et Mme C.-A. Sylvester, Dr Rego Barros, M. Alfredo Maia Jr, M. F. Roosenboom, Dr et Mme Fco. de Castro, M. J. Falque, Anto. Joaquim Teixeira, Mme Roméro, Mme Lasserre, Mme J. Watteau, Mme Artiges, M. et Mme Grandmaison, Lameluc, Sanson et Cie, M. A.-R. Mansfeld, M. Robichez, M. P. Pitez, M. Touzet, M. Marcel Barragat, M. F. Trachez, M. Orestes Izèles, M. A. de Moura, M. J. Mirilli, M. Louis Duprez, M. de Burlet, M. G.-P. Meshedy, M. L.-A. Cruz, M. Adrien Rouchon, Mme Cheremet, Mme Loubet, Mme Brigole, Commandadore Chas. Schmidt, M. G.-W. Gooda, M. J. Pucheu D'Or et Cie, Mme Vermeylen, M. André Richer, M. Henri Quimpe, Mme Gunnar Stampa, M. et Mme Arthur Gibbons, M. Léon von Vassenrove, M. François, M. G. Colombo, M. Alfred Toussaint, M. Ch.-L. Ebert, Mme Anna Clere, M. Edouard Mège, M. Albert Sturgis, M. Lafourcade, Captain Harrison, Mme S. Ettinger, Mme Louise Hosxe Cardozo, M. C.-W. Dawson, M. H.-G. Bullock, M. E.-R. Good, Mme Jeanne Tisserandet, Anonyme, M. Custot, Mme Thyss, M. Thyss.



J'OFFRE à tous la "GEMME ASTEL". Cette Gemme puissante et mystérieuse vous fera obtenir ce que désire votre cœur ; Si vous désirez SANTÉ, BONHEUR, connaître la joie d'aimer et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne connaissant pas d'obstacles et à qui tout sourit ; demandez le « Livre d'Or » de la "Gemme Astel". (Envoi sous pli fermé : 20 cent.) Cette gemme est facilement expédiée dans une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant la guerre. SIMEON BIENNIER, Bijoutier-Lapidaire, 6 rue des Gras, Clermont-Ferrand. — Maison créée en 1901.

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et TOUS APPAREILS pour Malades et Blessés.

DUPONT

10, R. Hautefeuille, Paris.-Tél. 818-67 (près la Place St-Michel)

Chaussures Orthopédiques de luxe ou de fatigue pour mutilés, pieds-bots, pieds sensibles, raccourcissements, ... des doigts et toutes ...



Maximum de récolte dans vos Jardins en lisant L'ALMANACH DU JARDINIER envoyé à tous, *Gratis et Franco*, par C. LEMAIRE, Grainier, 103, Boul. Magenta, Paris

RHUMES anciens et récents, **TOUX**, **BRONCHITES** sont radicalement GUÉRIS par la

Solution Pautauberge

Qui donne des **POUMONS ROBUSTES** *et préviennent la* **TUBERCULOSE**

Prix du flacon : 3 fr. 50.

L. PAUTAUBERGE, COURBEVOIE-PARIS.

Fque de **POSTICHES** ... en cheveux

HERMOSA, 24, *Boul. de Strasbourg, Paris.*

Exécute égalt commandes particulres au prix de fabrique. Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec demeures.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur — *La boîte* 5'50 c. mandat

... BOPŒUF détruit tout microbe ; en injection, ...

MORUBILINE

Quintessence et concentration d'HUILE de FOIE de MORUE

Donne aux Tousseurs, Bronchitiques, Tuberculeux, Anémiés, etc.

SANTÉ, FORCE et ÉNERGIE pour l'hiver

Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion

Demi Flacon 3 francs. Flacon 6 fr. franco poste. Notice Gratis.

PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, Rue Joubert, Paris Ttes Phies.

Arrête les PERTES, CRACHEMENTS DE SANG, HÉMORRHAGIES INTESTINALES, DYSSENTERIES etc. Flacon 5 fr. Franco

PARIS — PHie ..., R. SAINT-HONORÉ

CHEVEUX GRIS ou BLANCS

reprennent pour toujours leur couleur naturelle avec HENNÉINE instantané ou progressif

Merveilleux Produits Garantis Inoffensifs

UNE SEULE APPLICATION SUFFIT

Envoi discret franco contre mandat. Boîte d'essai : 4 fr. — Grande boîte : 6 fr. Joindre échant. cheveux pour la nuance exacte. Emploi facile soi-même. Salons d'application.

L. ROYER *chim.-spéc.*, 36 r. Trévise, Paris.

MAISON RÉPUTÉE DE CONFIANCE

MAIGRIR 5 kilos par mois est un plaisir pour tous. — Franco 5.40.

... MÉTHODE GENEVOISE, 37, Rue FÉCAMP, Paris.

COMPTABILITÉ CHEZ SOI EN **2 MOIS**
STÉNO A FORFAIT, par correspondance
ESSAI GRATUIT. LEDI, 7, r. St-Hyacinte, Paris

Les nez incorrects sont modifiés par l'appareil rectificateur américain : 15 fr. Notice franco : N. OLYMPIA, 10, r. Gaillon, Paris.

DEUIL ... Téléph. 23-...

DÉVELOPPEMENT DE LA POITRINE

TRAITEMENT du DOCTEUR NOTY — RÉSULTAT en 20 JOURS

Traitement interne absolument inoffensif (Pilules) et externe (Baume)

Pilules : le flacon 10 fr. — Baume : le tube 4 fr. — Traitement complet : 1 flacon et 2 tubes franco 16 fr.

BROCHURE EXPLICATIVE n° 19 SUR DEMANDE — 91, rue Pelleport — PARIS

VITTEL "GRANDE SOURCE"

Eau de Table et de Régime des ARTHRITIQUES

LE "CLOS DE L'ONCLE"

Un des meilleurs crus du Midi

Prix..	CLOS DE L'ONCLE rouge, la demi-pièce... 115 fr. ;	la pièce...	220 fr.
	Coteau CARIGNAN rouge, — ... 120 fr. ;	— ...	230 fr.
	CLOS DE L'ONCLE blanc, — ... 128 fr. ;	— ...	245 fr.

La pièce, sur gare de départ, logé, congé compris. — *Echantillon franco contre 0 fr. 60.*

OBSERVATIONS. — *En prévision des retards causés par la difficulté des transports, commandez par anticipation.*

Écrire : GUSTAVE FABRE, Boulevard de la République, Nîmes (Gard).

MAISON DE CONFIANCE — FONDÉE EN 1791

LA REINE DES MONTRES

MÉTAL INALTÉRABLE imitant l'OR à s'y méprendre.

MOUVEMENT CHRONOMÉTRIQUE *10 RUBIS*

GARANTIE 15 ans sur Bulletin.

Pour HOMME ou DAME

Prix : 25 f 75

avec Magnifique CHAINE Cadeau

J.-E. BENOIT Fils

Horloger-Constructeur-Technique

Manufacture d'Horlogerie, BESANÇON (Doubs)

Envoi gratuit de l'Album illustré

Joindre le montant à la commande

BRACELET-MONTRE Jean BENOIT

Cadran lumineux au Sel de Radium.

Mouvement haute précision.

10 Rubis. — GARANTI 15 ans.

EN ACIER ou Nickel 22 fr.

Verre incassable

VARICES-PHLÉBITE

Les Varices sont des dilatations veineuses qui occasionnent de la *pesanteur*, de l'*engourdissement* et de la *douleur*. Leur rupture engendre les *ulcères variqueux* qui sont difficilement guérissables.

La Phlébite est une redoutable inflammation des veines qui peut se compliquer d'*embolie* mortelle et qui dans les cas moins graves amène des *gonflements*, des *douleurs* et souvent même de l'*impuissance*. On ignore généralement que

L'ÉLIXIR de

VIRGINIE NYRDAHL

guérit radicalement ces affections par son action sur le système veineux.

En découpant ce Bon [5] et en l'adressant à PRODUITS NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, PARIS on recevra gratuitement et franco une brochure de 150 pages ainsi qu'un petit échantillon au dixième permettant d'apprécier le goût délicieux du produit.

LES ANNALES



GLISSEZ, MORTELS...

INSTANTANÉ PRIS A VERSAILLES, LE 10 FÉVRIER

[illegible]Février 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1757. — 25 FÉVRIER 1917

EDITION DE LUXE — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES. 16 fr. | 8 fr. 50
UNION POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS



LES PLAISIRS DE L'HIVER, par NICOLAS LANCRET. (Musée du Louvre.)

PAGES OUBLIÉES

SUR LA GLACE

* * *

Depuis longtemps les Parisiens, amateurs de sports d'hiver, ne s'étaient trouvés à pareille fête... Empruntons à Théophile Gautier ce joli tableau, auquel les circonstances donnent un intérêt d'actualité :

PATINEUSES

Il était à peu près trois heures ; une légère brume ouatait le bord du ciel, et sur le fond gris se détachaient les délicates nervures des arbres dépouillés, qui ressemblaient, avec leurs minces rameaux, à ces feuilles dont on a enlevé la pulpe pour n'en garder que les fibrilles. Un soleil sans rayons, pareil à un large cachet de cire rouge, descendait dans cette vapeur. Le lac était couvert de patineurs. Trois ou quatre jours de gelée avaient suffisamment épaissi la glace pour qu'elle pût porter le poids de cette foule. La neige, balayée et relevée sur les bords, laissait voir la surface noirâtre et polie, rayée en tous sens par le tranchant des patins, comme ces miroirs de restaurateurs où les couples amoureux griffonnent leurs noms avec des carres de diamants. Près de la rive se tenaient des loueurs de patins à l'usage des amateurs bourgeois, dont les chutes servaient d'intermèdes comiques à cette fête d'hiver, à ce ballet du *Prophète* exécuté en grand. Dans le milieu du lac, les célébrités du patin, en svelte costume, se livraient à leurs prouesses. Ils filaient comme l'éclair, changeaient brusquement de route, évitaient les chocs, s'arrêtaient soudain en faisant mordre le talon de la lame, décrivaient des courbes, des spirales, des huit, dessinaient des lettres comme ces cavaliers arabes qui, avec la pointe de l'éperon, écrivent à rebrousse-poil le nom d'Allah sur le flanc de leur monture. D'autres poussaient, dans de légers traîneaux fantasquement ornés, de belles dames emmaillottées de fourrures, qui se renversaient et leur souriaient, ivres de rapidité et de froid. Ceux-ci guidaient par le bout du doigt quelque jeune élégante, coiffée d'un bonnet à la russe ou à la hongroise, en veste à brandebourgs et à soutaches bordées de renard bleu, en jupes de couleurs voyantes retroussées à demi par des agrafes, en mignonnes bottes vernies qu'enlaçaient, comme les bandelettes d'un cothurne, les courroies du patin. Ceux-là, luttant de vitesse, glissaient sur un seul pied, profitant de la force d'impulsion, penchés en avant comme l'Hippomène et l'Atalante qu'on voit sous les marronniers dans un parterre des Tuileries. Le moyen de gagner la course, aujourd'hui comme autrefois, eût peut-être été de laisser tomber des pommes d'or devant ces Atalantes costumées par Worth ; mais il y en avait d'assez bonne maison pour qu'un nœud de brillants ne les arrêtât pas une minute. Ce fourmillement perpétuel de costumes d'une élégance bizarre et d'une riche originalité, cette espèce de bal masqué sur la glace, formait un spectacle gracieux, animé, charmant, digne du pinceau de Watteau, de Lancret ou de Baron. Certains groupes faisaient penser à ces dessus de porte des vieux châteaux représentant les quatre Saisons, où l'Hiver est figuré par de galants seigneurs poussant, dans des traîneaux à col de cygne, des marquises masquées de loups de velours, et faisant de leurs manchons une boîte aux lettres à billets doux. A vrai dire, le masque manquait à ces jolis visages fardés par les roses du froid, mais la demi-voilette étoilée d'acier ou frangée de jais pouvait au besoin en tenir lieu.

THÉOPHILE GAUTIER.







Photographies prises la semaine dernière à Versailles, sur le grand canal.

L'hiver exceptionnellement rigoureux dont nous sommes accablés eut quelques précédents. Celui de 1709 ne fut pas moins cruel, si nous en croyons la description qu'en fait Saint-Simon. Il y a même entre les deux époques, de frappantes et curieuses analogies :

L'HIVER DE 1709

Les arbres fruitiers périrent, il ne resta plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes, à si peu près que ce n'est pas la peine d'en parler. Les autres arbres moururent en très grand nombre, les jardins périrent, et tous les grains dans la terre. On ne peut comprendre la désolation de cette ruine générale. Chacun resserra son vieux grain. Le pain enchérit à proportion du désespoir de la récolte. En même temps les impôts haussés, multipliés, exigés avec les plus extrêmes rigueurs, achevèrent de dévaster la France. Grand nombre de gens qui, les années précédentes, soulageoient les pauvres se trouvèrent réduits à subsister à grand'peine, et beaucoup de ceux-là à recevoir l'aumône en secret. Personne ne pouvoit plus payer, parce que personne ne l'étoit soi-même ; les gens de la campagne, à bout d'exactions et de non-valeurs, étoient devenus insolvables. Le commerce tari ne rendoit plus rien, la bonne foi et la confiance abolies. Le roi ne payoit plus même ses troupes, sans qu'on pût imaginer ce que devenoient tant de millions qui entroient dans ses coffres.

Ce tableau est exact, fidèle et point chargé. Il étoit nécessaire de le présenter au naturel pour faire comprendre l'extrémité dernière où on étoit réduit, l'énormité des relâchements où le roi se laissa porter pour obtenir la paix, et le miracle visible de celui qui met des bornes à la mer, et qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, par lequel il tira la France des mains de toute l'Europe résolue et prête à la faire périr, et l'en tira avec les plus grands avantages vu l'état où elle se trouvoit réduite, et le succès le moins possible à espérer.

SAINT-SIMON.

Dans le prochain numéro, nous commencerons la publication de :

Le Crime de Sylvestre Bonnard,

pièce en quatre actes de M. PIERRE FRONDAIE, d'après le roman d'ANATOLE FRANCE

Notes de la Semaine

Les Deux Justices

Quelques lecteurs me demandent mon sentiment sur cette ténébreuse histoire des « Carbures » qui vient d'être l'objet devant la Chambre d'un débat passionné et dont les tribunaux sont saisis... Je ne suis pas grand clerc en affaires et celle-ci me paraît fort embrouillée. Ce que j'ai cru comprendre, c'est que des charges terribles pèsent sur les inculpés ; qu'on les accuse d'avoir signé, en 1912, avec les usines Krupp, un contrat aux termes duquel ils s'engageaient à fournir à l'Allemagne des métaux, des explosifs, et à les refuser à la Russie. Circonstance aggravante. Ils savaient qu'une guerre européenne était proche, qu'elle constituait pour nous la pire des menaces. Or, cette considération ne les empêchait pas de poursuivre, avec sérénité, l'exécution d'un traité commercialement avantageux, et de donner à l'étranger des armes contre leur propre pays. Mais je laisse la parole à M. René Viviani, garde des sceaux. Voici comment il apprécie et flétrit leurs louches manœuvres :

« Les hommes qui, en 1912, en 1913, en 1914, ont conclu des contrats avec la maison Krupp pour mettre à sa disposition des matières dont le puissant fabricant d'armes et de munitions se servait pour accroître son industrie de guerre ; qui l'ont fait, alors que les lettres échangées témoignent de la certitude où était Krupp de la venue de la guerre européenne à une date indéterminée, mais antérieure à la fin de 1916 ; qui ont vendu à Krupp à un prix inférieur à tout autre, sauf à faire disparaître toute trace de cette faveur dans leurs écritures ; qui ont fait savoir à leurs agents qu'en aucun cas il ne fallait que la Russie pût profiter des expéditions de la matière ; qui ont accepté que le seul cas de force majeure qu'elle pût invoquer, c'était, en outre de l'existence d'une grève, l'existence d'une guerre mettant aux prises trois puissances européennes, si bien qu'une guerre de l'Allemagne à la Russie ou de l'Autriche à l'Italie ou même de l'Allemagne à la France laissait le contrat entier ; ces hommes ont mis au-dessus de l'intérêt de la patrie l'intérêt mercantile. »

Il y a dans ces lignes un mépris, une indignation contenue, dont les coupables demeurent accablés. Quelle que soit la peine que leur infligeront les juges et même si cette peine, grâce à la subtilité des défenseurs, aux artifices de la procédure et à l'insuffisance des lois, se trouve réduite à peu de chose, les personnages qu'elle atteindra seront disqualifiés aux yeux des honnêtes gens. Mais ce châtiment moral ne suffit point. J'espère que le tribunal y joindra une condamnation effective, et dure, et impitoyable. Je ne puis assez dire l'horreur que m'inspire l'avide égoïsme des tripoteurs qui s'engraissent du malheur public. L'appétit des richesses, toujours un peu répugnant, devient hideux quand il cherche à s'assouvir durant certaines heures tragiques. L'individu capable de spéculer sur les besoins de la Défense nationale fait songer aux bêtes immondes qui parcourent les champs de bataille et se repaissent de la chair des morts. Jamais nous n'avons vu la force des instincts, bons et mauvais, s'affirmer avec tant de violence qu'au cours de ces années de guerre. Il y a des circonstances où se dévoile le véritable tempérament de chacun. Sous le léger vernis de l'éducation, le fond de la nature apparaît. Les incendies, les naufrages favorisent ces instructives révélations... Deux gentlemen sont également élégants et corrects. Que la maison brûle, que le navire soit torpillé : l'un de ces hommes s'effacera devant les femmes, les enfants et les vieillards ; il négligera sa propre sécurité et ne songera qu'à assurer celle des êtres plus faibles que lui. L'autre jouera des coudes, s'ouvrira brutalement un passage, supprimera la concurrence, se ruera contre l'obstacle qui diminuent ses chances de salut. L'un appartient à la race des chevaliers, l'autre à la race des lâches et des félons. Au repos ils se ressemblent ; la vilenie rusée prend aisément le masque du courage ; le masque tombe lorsqu'une impérieuse nécessité la contraint de passer des phrases aux actes.

N'est-ce pas ce que nous observons pendant la guerre ? Ceux-ci accomplissent tout leur devoir et même vont au delà ; ils ne fuient pas l'occasion du sacrifice, ils l'appellent ; c'est leur orgueil de payer et de payer comptant. Ceux-là, biaisent, se dérobent à demi, font juste ce qu'ils ont à faire et même restent un peu en deçà. Leur suprême habileté consiste à ménager les apparences et à se comporter de telle sorte que le témoin le plus attentif ne puisse rien articuler de précis contre eux. Quoiqu'il arrive, la façade est sauve... Ces divers états d'âme se manifestent à l'arrière comme au front. Les deux humanités subsistent et coexistent partout ; l'égoïsme et l'altruisme cheminent d'un même pas, mais par des voies différentes. Ce sont deux armées qui ont chacune leurs chefs et leurs soldats...

Sur la ligne de feu des sanctions inexorables maintiennent la discipline. La pitié se détourne des défaillances qui auraient pour résultat de l'affaiblir... Un poilu quitte son poste, il déserte, ou bien il se mutile dans le but d'écarter un plus grand risque et d'éviter le combat. Un prompt jugement l'envoie au poteau d'exécution. Nous ne pouvons qu'approuver, si pénible soit-elle, cette sévérité, — à condition qu'elle s'exerce impartialement et qu'aucune erreur n'y échappe. Or, j'estime qu'il se commet autour de nous des crimes analogues aux crimes exclusivement militaires. Un fournisseur aux armées prévaricateur, un industriel qui ravitaille sournoisement l'ennemi mériteraient-ils une indulgence que le Conseil de guerre refuse si souvent au territorial fautif ? Non certes. Ces civils sont d'autant plus coupables qu'ils n'ont pas l'excuse de la souffrance physique, de l'affolement et de l'imminence du danger. Ce sont, eux aussi, des déserteurs et des traîtres. Pourquoi ne pas les traiter comme leurs frères en uniforme ? A tout mauvais Français, sans exception, la guillotine ou le bagne.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Leurs Enfants

Ma chère cousine,

Il ne faut pas se le dissimuler, nous arrivons au tournant le plus grave de la guerre... Nous ressemblons à ces voyageurs essoufflés par une longue côte, qui, au moment d'atteindre le sommet, perdent patience, et, pour un rien, renonceraient au magnifique panorama qui les attend là-haut.

Et cependant nous touchons le but... C'est l'heure de tendre le jarret, de reprendre du poumon et de regarder droit devant soi... La grand'halte est proche!... et le spectacle sera beau. Mais, coûte que coûte, il faut tenir, s'agripper, saisir les mains qui se tendent, se pousser du coude, s'accrocher aux branches, sauter les obstacles, monter, monter toujours Il faut tout..., sauf se décourager.

Or, voulez-vous que je vous dise.., pour que nos soldats aient du cœur à l'ouvrage, il est indispensable que ceux qu'ils aiment soient à l'abri de la misère; ils n'auront leurs moyens d'action, ils ne dépenseront toute leur énergie au service de la Patrie que s'ils sont tranquilles sur ce point-là... Comme me l'écrivait un Poilu, père de famille : « Nous, on veut bien se faire crever la peau, ou se faire geler les pattes, mais les gosses, c'est sacré... Faut pas qu'ils souffrent... »

Et ils ont raison, ces grognards : ils ont fait le sacrifice de leur vie justement pour que « les petits ne voient pas ça », pour qu'ils jouissent en paix de toutes les sécurités qu'eux n'ont pas eues; ils sont résignés personnellement à subir les pires cruautés de la guerre. En revanche, ils se rebiffent dès qu'ils reçoivent de mauvaises lettres de la maison, de ce « chez nous » qui est le secret de leur courage. « Ce n'est pas de jeu, pensent-ils... Nous offrons notre sang, qu'au moins on les fasse vivre. »

Et ces hommes sont logiques, ils ont raison..., on peut tout exiger d'eux, à la condition que les petits ne manquent de rien... Ils sont partis aux tranchées, laissant avec confiance les gosses aux civils, à ceux de l'arrière..., et voilà pourquoi nous ne devons pas trahir la foi qu'ils ont mise en nous... Chaque fois que la misère exerce ses ravages dans un de ces pauvres logis dont le chef est absent « pour cause de guerre », où la femme trime et peine, où les petits ont froid, c'est à nous d'intervenir vite, car, si l'on veut que les soldats gardent leur ardeur, il faut qu'ils sentent, à leur foyer, des mains secourables et tendres — des mains de femme.

C'est notre rôle, c'est notre devoir; et personne, vous entendez bien, personne n'a le droit de s'y soustraire...

Quand je songe que des « dames » respirent encore à l'aise, alors qu'elles ne prennent *aucune* part à la défense nationale, je n'en reviens pas... Mais qu'est-ce qu'elles attendent?.., qu'est-ce qu'elles ont dans la tête ou dans l'estomac?..., je ne parle pas du cœur, s'il battait à gauche elles seraient déjà occupées, elles « agiraient », elles emploieraient leur activité pour le bien public... Or, je le répète, je le crie à tue-tête, et je voudrais avoir une voix qui perçât les montagnes, l'heure est solennelle... La victoire *sera... si* tout le monde met la main à la pâte, si de toutes parts le maximum d'effort est donné, si tout ce qui a une âme française s'émeut et s'anime du désir de servir...

Nous traversons aujourd'hui des crises et nous en traverserons d'autres demain... Nous avons, pour l'instant, celle du charbon... Le moment n'est pas venu de récriminer, ni de chercher les responsabilités, — il faudrait remonter trop loin!... — ni de trouver dans cette question des éléments de discorde, la crise fut, la crise est..., voilà qui est incontestable. Malgré des prodiges pour assurer le ravitaillement, M. Herriot, qui a tenté l'impossible, n'a pu suffire aux besoins de la nation; c'était aux bonnes volontés privées de parer, dans la mesure du possible, le coup...

Comment ?... — Mais de cent manières... Et, par exemple, en ne permettant pas que « leurs chers petits » fussent tenus pendant un froid glacial, dans de pauvres bras fatigués, au bout de cette queue qui menait à un charbon problématique... J'ai vu un bébé allaité par une maman tremblante qui, debout, tenait cette petite épave contre un sein glacé; j'ai vu un gosse grelottant contre les jupes de sa mère, qui criait sans que rien put l'interrompre : « J'ai froid, j'ai froid, j'veux m'en aller »; la mère, énervée au delà de tout, le secoua, le tapa, puis s'en fut comme une furie, tirant le petit par le bras, malgré les exhortations des voisines à la patience :

« Reste, voyons, t'es au bout, v'là ton tour. »

Mais la femme, hors d'elle, ne voulait rien savoir, elle criait, égarée :

« Hé bien! t'es content, te v'là en allé, y'aura pas d'charbon c'soir à la maison, t'as ce que tu voulais, t'auras point de soupe. »

Et, peut-être pour réchauffer le pauvre innocent, peut-être pour apaiser ses nerfs, elle le rebourra de coups, et s'en fut droit devant elle, image terrifiante de la misère...

Est-ce que tout de suite une équipe de femmes de bonne volonté n'aurait pas dû se détacher pour cueillir ces enfants, les mettre au chaud et les garder jusqu'à ce que la mère puisse venir les reprendre...

Qu'eût-il fallu pour cela ?

Un certain nombre de salles éparpillées dans les divers quartiers, abris faciles à trouver — soit dans les vestibules de théâtre ou de cinémas — soit dans des locaux prêtés par des propriétaires..., un petit fourneau..., quelques tisanes chaudes..., des mamans de secours : jeunes femmes ou jeunes filles prêtes à toutes les corvées... La dépense eût été minime et que de fluxions de poitrine évitées, que de larmes arrêtées au bord de ces beaux yeux enfantins, que de rancunes adoucies!

Tout le monde souffre, et c'est pour la Patrie... Mais ceux qui souffrent le moins doivent tendre la main à ceux qui souffrent le plus. C'est la grande loi du monde et la divine vérité...

Nous traverserons d'autres crises quand celle du charbon sera passée, nous aurons sans doute celle de l'alimentation et après ce ne sera pas encore fini..., nous sommes, je vous l'ai dit, au tournant décisif et dangereux de l'histoire, il faut s'attendre à voir les épreuves s'accumuler, les difficultés s'accroître et les jours devenir palpitants et hérissés... Et tout cela n'est rien si nos soldats, le cœur fort et tranquille, se disent héroïquement : « C'est le dernier coup... pour la Paix glorieuse du monde, pour la grande victoire de la France. Allons-y... »

Et cela n'est rien si fidèles à notre mission nous restons fermes dans notre devoir... « Leurs enfants » moralement nous appartiennent, nous sommes chargées de leur assurer un peu de bonheur. C'est *trahir* nos Poilus, c'est trahir le pays que d'y faillir.

Et je vous demande, pendant les quelques mois de lutte qui nous séparent de la victoire de monter autour d'eux une garde sacrée... Que ces petits êtres ne connaissent ni le froid, ni la faim, ni l'abandon; et que nous étendions sur eux une intelligente protection...

Il y a des garderies d'enfants à créer un peu partout, des garderies où, en même temps, les femmes distribueraient du bon lait bien stérilisé...; il y a tout à faire pour ces gosses nés à une heure tragique et qui sont l'espoir de Demain. Leurs pères se battent, il faut qu'au retour ils trouvent les petits frais et bien portants..., ce sera la récompense...

Il existe à l'heure actuelle une œuvre de haute utilité, présidée par l'éminente et charmante Mme Boutroux : *L'Association pour l'Enrôlement des Françaises...* On y enrôle toutes les bonnes volontés pour toutes sortes d'emplois, usines, écritures, conductrices d'auto, etc., etc.; l'œuvre fait ainsi besogne nationale — mais sa multiplicité même décourage quelques timides. Je propose que nous groupions ici, aux *Annales : l'Enrôlement volontaire* pour *LEURS ENFANTS...*

Nous mêlerons et fondrons notre groupe au grand groupe central, à la maison mère, et nous serons simplement une filiale, *la filiale des cousines* qui bornent leur horizon à ces soins tendres : « l'Enfant... » Celles qui s'inscriront n'oublieront point d'envoyer leur fiche, — avec leur âge, les jours ou heures libres dont elles disposent — et noteront leurs aptitudes particulières, leurs préférences.

Nous transmettrons toutes ces offres à Mme Boutroux et à ses dévouées secrétaires, Mmes Lescouvé et Paul Adam, et l'œuvre, à Paris comme en province, disposera d'une noble et charmante escouade de volontaires, dont la devise sera : « Agir et servir! »

Pour aider « leurs enfants » à passer ces temps de privations, il n'est besoin que d'un peu d'argent et de beaucoup de bonnes

...ontés... Les bonnes volontés nous les ...ons..., l'argent on le trouvera...
...Et songez-y, cousine, ces gosses, ce sont ... fils des Poilus de la Grande Guerre... ... sont « leurs enfants !... »

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Les personnes qui voudraient ...ir leur bonnes volontés peuvent s'adres... directement à l'œuvre, 45, rue d'Ulm, ... nous écrire, 51, rue Saint-Georges.

Les Conférences ... l'Université des Annales

...nçaises d'ici et de là-bas,
par M. Eugène Brieux.

...M. Brieux a dédié sa conférence aux ...mes françaises, et rendant hommage au ...voir qu'elles exercent en matière de ...lisation, il leur a demandé de tourner ...rs yeux vers les sœurs lointaines d'Asie ...d'Afrique, qui ont besoin d'une protection. ...œuvre accomplie est déjà magnifique; Al..., Oran, Constantine, Tlemcen, ont leurs ...les professionnelles pour les musulmanes; ...ouvroirs fonctionnent sous d'intelligentes ...ections féminines, contribuant au relève...nt moral de la femme indigène. Mais com... ... de belles tâches à remplir encore!

...M. Brieux, dont le rôle fut infiniment ...faisant en Indo-Chine, lors de son ...age, nous conte quelques-uns de ses sou...irs; il ne peut oublier le visage de ces ...tes Annamites un peu farouches, si con...tes et si fières de pouvoir s'instruire à ...oie. Depuis la guerre, elles ont adressé ...ur protecteur une belle lettre, qui nous ... lue, et dans laquelle elles se sont mani...tées comme des citoyennes patriotes ai...t nos soldats, parmi lesquels se trouvent ...lques-uns de leurs frères.

...ette admirable conférence aura ce mérite ...citer la femme française à réfléchir sur ...ilité de son rôle..., et peut-être sur ce... qu'il y aura à accomplir, après la paix, ... les Tropiques..., de beaux voyages.

...es Fables de La Fontaine (7e conférence)
par M. Jean Richepin.

...e public studieux des mercredis de M. ...n Richepin s'est particulièrement diverti ...n septième leçon. L'éminent conférencier ...ionce au programme quinze pièces dont ...era l'acteur « à tout faire », dont il tirera ...tes les ficelles, comme au théâtre des ...ionnettes.

...n effet, toute la troupe de La Fontaine ...éle en ordre sur la scène. La souffrance ...e petits par les grands seigneurs et par ...sfaux grands, autrement dit par la grande ...rgeoisie : voilà le sujet de l'acte pre...i. La fable des *Deux Taureaux et une ...rouille*, dont la morale grandiose est ...ssée dans toutes les mémoires, en donne ... preuve :

> Hélas on voit que de tous temps
> ...s petits ont pâti des sottises des grands.

...his le *Corbeau voulant imiter l'Aigle*, ...contient ce trait virulent lancé aux di...aires :

> Où la guêpe a passé
> Le moucheron demeure.

...is encore la fable conseillère du *Loup ...nu Berger*, constitue les scènes à jamais immortelles de ce théâtre auquel Jean Richepin donne un intérêt savoureux et rare par les commentaires qu'il y ajoute. Il note au passage une expression, un barbarisme égaré par aventure, l'origine d'un mot avec ses variantes; c'est un cours délicat de langue française qui s'ajoute au grand cours moral et philosophique inspiré par les chefs-d'œuvre du Bonhomme. Puis M. Jean Richepin nous montre aux actes suivants tour à tour le clergé, la magistrature, mais la place manque ici pour analyser tous ces petits drames. C'est dans le Journal de l'Université qu'il faut suivre les développements littéraires de M. Jean Richepin autour de son cher Jean La Fontaine.

PIERRE S.

PROGRAMME DE LA 11e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 26 février. — La Martinique,
par HENRY LÉMERY.

Mercredi, 28 février. — Les Fables de La Fontaine (1er gala),
par JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Vendredi, 2 mars. — Amitiés Roumaines: Nos Paysans, par HÉLÈNE VACARESCO.
Auditions de M. de Max et de chants roumains.

Samedi, 3 mars. — La Voix des Cloches,
par JULES TRUFFIER.
Auditions de Mme Bartet et de M. Albert Lambert fils.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le Nº 5 paraîtra le 1er mars

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire nº 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'Hôpital, cette fois-ci, s'il pouvait jamais connaître ce sentiment, aurait lieu d'être un peu jaloux de « ses enfants » : Les Prisonniers et les Aveugles. Car, tandis que ceux-ci sont comblés, lui se tient à des dons plus modestes...; mais, heureusement, il a des réserves..., heureusement..., car la vie d'un hôpital est devenue un prodige quotidien... Tantôt c'est le blanchisseur qui refuse de prendre livraison du linge faute de charbon ou de voiture de transport. Alors on lave comme on peut, dans des baignoires, on sèche le linge dans le hall, sur des ficelles; on avise au plus pressé...; tantôt c'est une course éperdue au charbon, bien heureux quand on peut aller le quérir dans des lieux lointains. La stérilisation devient un problème, le gaz, probablement frappé d'un sortilège, ne chauffe pas. De plus, il faut le ménager, et ce qui jadis demandait vingt minutes, prend une heure et demie.

Quant à la nourriture..., j'en appelle à toutes les ménagères, à quel prix est-elle, grands dieux... Et je ne sais ce qui se passe dans les autres hôpitaux, ce que je sais bien, c'est que, coûte que coûte, nos blessés sont chauffés, blanchis, nourris; ce ne serait pas la peine d'être des grands blessés pour qu'il en fût autrement.

L'hôpital, cette semaine, a eu l'honneur de recevoir la visite de M. le directeur du Service de Santé, le général Sieur. Il se fit montrer les différents services, la nouvelle salle d'opération, interrogea avec beaucoup de bonté les blessés et donna des indications pour laisser le plus grand nombre de lits possible à la disposition des nouveaux arrivants, et faire transporter dans la région du Midi tous les blessés transportables.

Nos blessés, grâce à la bonté de Mme Guernieri, ont leur cinéma deux fois la semaine; ils en goûtent l'attrait de leur lit, et voient passer les beaux films de Tivoli et des Nouveautés, à domicile.

Nos Envois au Front

Nous avons pu adresser au front notre 40,344e envoi.

Et nous remercions profondément les chères abonnées qui nous tricotent, qui des chaussettes de laine, qui des mitaines, qui des cache-nez. En ce moment, la consommation en est effroyable. Les officiers nous écrivent que les nuits sont terribles, que les pieds gèlent, que les oreilles se gercent. Alors, on ne résiste pas..., on envoie..., on envoie sans souci du lendemain..., heureusement.

Nous avons reçu cette semaine de Cambridge, par les soins de Mlle Léonie Sauveur, une caisse merveilleuse : des gilets à manches doux, chauds, d'un tissu serré et délicat, et des caleçons pareils, huit douzaines de chaque. Nous en avons sauté de joie...

Signalons sans perdre de temps ces demandes :

Le *sous-lieutenant Buisson, du 264e d'infanterie, 14e compagnie,* me dit : « J'ai absolument besoin de neuf marraines. Depuis le début de la guerre, j'ai dans ma section neuf hommes qui n'ont jamais reçu ni un colis ni une ligne amie... » Je suis sûre que ces braves garçons auront maintenant des protectrices.

Le *commandant de la 1re compagnie de mitrailleuses au 83e régiment d'infanterie,* serait bien heureux d'avoir quelques gâteries pour ses braves poilus, qui se sont illustrés en Champagne, en Artois et pendant 87 jours, au prix d'un héroïsme renouvelé, ont interdit à l'ennemi l'accès du réduit d'Avocourt.

Le lieutenant-colonel Aubertin nous écrit : « Nous devons passer souvent pour bien ingrats en ne remerciant pas toujours les généreuses donatrices de sacs à terre, et cependant, ajoute-t-il avec beaucoup de bonne grâce, on aime ceux des Annales, et je suis content que mes tirailleurs voient que les femmes de France pensent, elles aussi, à la guerre et tiennent à contribuer de leurs mains au travail de la tranchée. »

Les sacs sont toujours les bienvenus.

L'Adoption des Prisonniers

En dépit de l'activité monstrueuse déployée par les sous-marins allemands et de l'émotion provoquée en Amérique par les derniers conflits, nous avons reçu cette semaine des chèques nombreux, dont le total s'est monté à 4,740 fr. 30... L'un provoqué par la bonne grâce de M. Lucien Brunswig, qui a bien voulu recommander notre œuvre à la Society War Relief Association, nous a valu 1,453 fr. L'autre de M. Henri Saint, dont les libéralités et le nom sont populaires dans les camps de prisonniers, et qui

nous a envoyé 2,500 fr. Nous voudrions encore nommer toutes les générosités qui nous valent ce total imposant, mais la place manque.

Malheureusement les approvisionnements deviennent difficiles. Mme Pierre Ginisty, Mlles Suzanne Delcassé et Marguerite Warrain se proposent d'aller faire une rafle aux Halles, pour tâcher de trouver autre chose que ces malheureuses boîtes de conserve dont nos prisonniers commencent à être si las.

Pour l'envoi des colis réguliers aux filleuls nous avons reçu des marraines de New-York, Buffalo, Saïgon, Québec, Basse-Terre, Sao Paulo, Moscou, etc., 811 fr. 90.

Il serait ingrat de ne pas dire ici notre reconnaissance au comité de l'Ile Maurice, La Samaritaine. Grâce aux dons envoyés directement à Mme et Mlle Delcassé, elles ont pu répartir dans les divers camps 25 caisses de sucre et 300 chemises! Une large part de bienfait avait été réservée par le soin de Mlle Suzanne Delcassé aux sanatoria militaires et aux dispensaires d'enfants.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les aveugles de M. Brieux ont été particulièrement favorisés cette semaine. Nous avons reçu 4,762 fr. 35 pour eux. Là-dessus se trouvent plusieurs gros dons... L'un, de 2,250 fr., est particulièrement touchant; il vient de Saïgon, d'un professeur de piano, Mme Purgues, professeur sans doute très aimé, puisque ce sont les concerts qu'elle organise avec ses élèves qui ont produit cette grosse somme... Elle a voulu que le produit de la dernière soirée fût affecté aux aveugles. Nous l'en remercions tendrement; l'autre don du Dr Monnat, de 1,105 fr. 10, nous arrive par les soins de la Banque de Mulhouse, et tous ces dons sont accompagnés de paroles si tendres, et les élèves des écoles écrivent de si bonnes lettres à « leurs grands frères blessés aux yeux » que cela ajoute encore à la grâce du don. Je citerai entre autres les élèves filles du cours supérieur de Chartreux et les petits garçons de l'école de Neuilly-le-Réal.

Le numéro 4 du *Journal des Blessés aux yeux* vient de paraître... Et, en vérité, lorsqu'on l'a lu, on se sent meilleur, du côté des victimes on trouve tant de courage et de reconnaissance!... et tant de bonté dans l'autre!

Le journal, je l'ai déjà dit, n'est pas dans le commerce. Il est envoyé gracieusement aux aveugles et aux amis qui les protègent.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

132e LISTE DE SOUSCRIPTION

28e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 3 au 10 février 1917)

Les Souscripteurs de « Glanes de Sang », 50 fr. — Mme Fagedet, Le Creusot, 7 fr. 25. — M. Gal, Baillarguès, 2 fr. — Mme Pasquier, Châtillon-sous-Bagneux, 3 francs. — M. Genoud, Philippeville, 5 fr. — M. Lott, 10 fr. — Mlle Durand, Toulouse, 5 fr. — Adrien et Michel 25 fr. — Mlle Bayle, Rio de Janeiro, 200 fr. — Anonyme, 22 fr. — Anonyme, 5 fr. — Anonyme, 5 francs. — Mme Mettey, Buffalo, 25 fr. — Mme Béchet Corfou, 10 fr. — Anonyme, 1 fr. 60. — Mme Girard, Belgrano, 20 fr. — Une abonnée Saumuroise, 10 fr. — Mme Rampon, La Roche, 2 fr. 50. — Saint-Médard, 5 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — G. J. M., 25 francs. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Mimy Droit, 40 francs. — E. P., 10 fr. — Mme Lutscher, Montevideo, 10 fr. — M. Paravisine, Savannakhet, 100 fr. — Mme Saint-Georges de Bouhélier, 50 fr.

Total général de cette 132e liste 668 35

(A suivre.)

Une abonnée pour une maman pauvre ayant des tout petits, 20 fr. — Anonyme P. B., pour misères particuli[illegible] soulager, 300 fr.

Échos de la Guerre

Un accident, survenu en cours de tirage, a quelque peu retardé l'impression de notre dernier numéro.

Des difficultés croissantes entravent la fabrication compliquée d'un journal tel que *Les Annales*, surtout pour les procédés de gravure en hélio. C'est l'insuffisance calorique du gaz, dont tout le monde d'ailleurs a à souffrir; c'est la pénurie des métaux, la mauvaise qualité des produits chimiques, etc.

Nous faisons l'impossible afin de surmonter ces obstacles. Mais nous avons besoin, plus que jamais, de l'indulgence et chaude sympathie des abonnés et des lecteurs. Nous savons bien que nous pouvons y compter.

Le patinage fut de tout temps en vogue dans notre pays. Le célèbre tableau de Lancret, que nous reproduisons en tête du numéro évoque les grâces de ce sport au dix-huitième siècle. Sous le premier Empire, on allait de préférence patiner à la Glacière, près des barrières Saint-Jacques, sur un lac artificiel formé des eaux de la Bièvre.

Et les poètes ne sont pas demeurés indifférents à ces plaisirs de l'hiver. Klopstock a chanté la glace : « Comme un beau jour d'hiver qui commence et répand sur la mer une clarté paisible, elle est brillante cette glace que la nuit a répandue sur les eaux. »

Enfin le vieux rimeur français Roy a donné aux patineurs des conseils qui survivent à son nom. Il est l'auteur d'un quatrain dont le dernier vers est resté proverbial :

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice est sous la glace.
Telle est de vos plaisirs la légère surface :
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

L'hiver inspire les poètes. Juana Richard-Lesclide le décrit en ces termes gracieux :

Les toits moutonnants sont chargés
De tant de neige,
Qu'on songe aux climats étrangers
Par la sainte Paix protégés,
Suède ou Norvège.

Les balcons de cristaux frangés
Et les corniches
Scintillant de feux orangés
Narguent, sous leurs joyaux figés,
Les nouveaux riches.

Lors, caressant toits et vergers
La lune vierge
Sur les chers pays saccagés,
Sur les mers aux flots outragés,
Allume un cierge.

Un officier distingué, le commandant R., me fait lire une jolie lettre qu'il vient de recevoir d'un combattant de l'armée de Salonique. Son correspondant lui décrit l'aspect bariolé des troupes qui occupent le pays :

« Je vous assure qu'ici on peut vraiment juger que le soldat français est débrouillard, entourés que nous sommes d'Anglais, Serbes, Russes, Roumains, Italiens et aussi de Grecs révolutionnaires. Après un assaut ou un changement de secteur, c'est le Français qui est le plus vite installé, c'est le Français qui mange le plus vite la soupe ou boit le jus bien chaud qui réconforte et remet en place des fatigues! C'est aussi lui a le premier installé un abri confo[...] chaud en branchages et en terre! Une g[...] de poche entourée de quelques cartes [...] ou moins enluminées égaie tout de s[...] l'intérieur, et un bon feu de bois flam[...] bien fort donne un air de famille et [...] chauffe le cœur et l'âme plus encore [...] les membres. Des lacets ou des pièges h[...] lement tendus nous procurent des liè[...] perdrix ou grives qui améliorent d'une fa[...] sensible l'ordinaire plutôt « moche » [...] ce pays sauvage et montagneux où les [...] lets même ont de la peine à avancer! »

Evidemment, ce n'est pas le « hom[...] mais le narrateur assure qu'une escouade [...] le « cabot » et ses hommes s'entendent [...] est aussi une famille, et que si un mem[...] vient à disparaître, c'est un crève-cœur p[...] les autres. Et il porte des jugements [...] fins sur ses compagnons d'armes apparten[...] aux nations alliées :

« Les Italiens nous ressemblent, nous [...] sommes pas pour rien de la même race! [...] aussi sont vite installés et s'assimilent [...] à la vie de campagne. L'Anglais trava[...] bien aussi, mais il faut tout lui apporte[...] pied d'œuvre, tandis que le Français tro[...] le moyen de « balayer sans balai » et de f[...] du feu sans bois, système D, quoi!

» Quant aux autres, Serbes, Russes [...] Grecs, ils n'aiment guère le travail, je cr[...] et se contentent de peu.

» Une journée de repos, une bonne a[...] tion dans l'eau courante, une lettre appor[...] par le vaguemestre et une bonne cigarette [...] une pipe au choix) et voilà le Français [...] mis de trente jours de fatigue. Aussi so[...] tranquille, nous pouvons dire sans cra[...] « on les aura »!

Charmant, ce petit tableau. C'est [...] alerte, de belle humeur. C'est tout à fait [...] chez nous...

Le fils du grand poète, le composit[...] Tiarko Richepin, lieutenant-pilote-aviate[...] vient d'être cité à l'ordre du jour avec c[...] citation :

« Pilote de chasse courageux et énergiq[...] Malgré plusieurs accidents d'aviation et q[...] que très atteint par les fièvres paludéen[...] est resté à son poste tout l'été, exécutant [...] Macédoine de nombreuses missions de b[...] rage et de reconnaissance. »

Le dernier chef-d'œuvre d'Antonin M[...] cié, *Gloria Victoribus!* reproduit dans un [...] cent numéro, vient d'inspirer à un poète [...] beau sonnet :

O Toi, vers l'avenir, qui vas d'un pas léger,
Jeune guerrier, au front nimbé de clarté blond[...]
Je sais ce que tu vaux, pour t'avoir vu charge[...]
Face à la mort, devant la mitraille qui gronde.

Ecoute ! Ta fureur je la veux partager :
Je t'aime... Emporte-moi vers la plaine fécond[...]
Où tout le sang des morts que nous allons ven[...]
A coulé pour la paix et le salut du monde !

Je t'aime... Emporte-moi vers la prairie où do[...]
Le cœur vermeil de la Victoire aux ailes d'or.
Je veux de son laurier auréoler ta tête !

Qu'importent, désormais, la foudre et les obus[...]
Je t'aime... Emporte-moi dans tes bras, vers [...]
[Fê[...]

Je suis « ta » Gloire!... « Gloria Victoribus! »

Sous-lieutenant EDMOND VIVI[...]
(Vosges, 20 janvier 1917.)

Nous dédions ces vers d'un soldat à [...] mémoire de notre cher et illustre ami.

...éodore Botrel est venu nous voir. ...arrive de Verdun. Et il en rapporte une ...son. Elle lui fut inspirée par l'héroïsme ...braves soldats qui reprirent Douaumont, ... et chassèrent, par leur irrésistible élan, ...Boches de positions si laborieusement ...uises...

...chante partout là-bas *Les Gas d'Man-*... Le général s'est déclaré satisfait du ... Et le poète éprouve pour le général ...nt de gratitude que d'admiration.

...us vous offrons aujourd'hui ce chant ...e et martial. Chantez et faites chanter ...*Gas d'Mangin.*

...ENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

...ÉRY. — *Ce nom appartient à une série qui ...rte abondante dans le Nord de la France, et ...xplication est facile. On a* Clariacum 1148. *...dont un Clari-acus, l'acus (acos gaulois) de ...us. Clarius est un nom propre bien connu, un ...ice dérivé du cognomen* Clarus *(au sens ...stre : car tout nom propre, comme tout nom ...u est significatif). Clariacus explique encore ...ry, dans la Somme, et ailleurs Clérac, Clairac ...en, etc.*

...NCHY. — *Encore un nom formé d'un nom ...rsonne (propriétaire) suivi d'acus, latinisa- ...l'acos qui en gaulois indique la possession. ...m de personne doit être quelque chose comme ...tius : on a dû avoir* Genutiacus, *avec le ...er u bref, donc destiné à tomber dans l'évo- ... du nom. On n'a pas* Genutiacum *comme ... ancienne: dès 1150 on a Ginchi (Cartulaire ...ouaise). En 1202 il est vrai qu'on a Gen-...m (Cartul. de Lihons) et ce peut être l'in-...on de la forme qui a dû exister entre Genu-...n et Ginchy.*

...uivre.) HENRY DE VARIGNY.

...e prime à nos lecteurs.

...e Edouard VII, presque au coin du ...vard des Capucines, se distingue une ...e de boutique qui rappelle l'entrée des ...ines forteresses de Vauban. Elle a été ...tée d'après le plan et le dessin de l'é-...nt architecte Nénot, de l'Institut.

... entre et on est tout surpris de décou-...un établissement qui couvre une super-... de plus de deux mille mètres carrés, ...ement celle de la rue et de la place ...ard VII. Ce sont les *Visions de ...re.* La visite en vaut la peine. Des ...ctions diverses y ont été réunies. Elles ...rennent : sept panoramas des batailles ...'Yser, du Grand-Couronné de Nancy, ...a Marne, de Loos, de l'Hartmanswiller-..., de Tahure et de Verdun, tous exécu-...par des peintres de grand talent et d'a-... des documents authentiques; dix pe-... dioramas représentant : Belgrade avant ...la vaillante cité ne succombât sous la ...nidable artillerie de nos ennemis; Erze-..., à demi ensevelie sous la neige dans le ...ent que les Russes y font leur entrée; ...alles d'Ypres en flammes; la rade de ...ique vue du pont d'un grand vapeur ...s que de nombreux bateaux transportent ...re les troupes alliées; la plaine et le ...e de Carency, où s'illustrèrent le 11e, ...l et le 20e corps, ainsi que la division ...caine; le front italien sur les Alpes; ... sous la mitraille, etc.

...panorama le plus important couvre en ...sol toute la superficie de la place ...ard VII. Il est dû au grand artiste Louis ...are. Le visiteur assiste à bord d'un ...t-torpilleur à la bataille navale du Dogger-Bank. L'escadre allemande est composée des cuirassés *Derflinger*, *Seydlitz*, *Blucher*, *Moltke*, de plusieurs croiseurs légers, de torpilleurs et de sous-marins. Elle vire de bord et s'enfuit aussitôt qu'elle aperçoit l'escadre de sir David Beatty, mais les vaisseaux anglais la gagnent de vitesse et l'obligent à accepter le combat. Sur la gauche, on voit le *Blucher* couché sur le flanc tribord, en proie à l'incendie et sombrant avec ses 885 hommes d'équipage.

A toutes ces attractions s'ajoutent la reproduction d'une tranchée avec ses sentinelles, ses cagnas, ses abris de mitrailleuses, ses sapes, ses postes d'écoute, etc., et un véritable musée des engins de toutes sortes en usage dans les tranchées, qui est extrêmement intéressant. A tous ceux qui, dans les circonstances actuelles, s'abstiennent de spectacles, les *Visions de Guerre* offrent une heure réconfortante à passer; les autres, grands et petits, y prennent le plus vif intérêt.

L'établissement est ouvert en ce moment tous les après-midis des jeudis et samedis, de 1 heure et demie à 7 heures, et tous les dimanches, sans interruption, jusqu'à 10 heures du soir. Le prix d'entrée de 1 fr. 20 (taxes comprises) sera réduit à 0 fr. 65 pour tous nos lecteurs qui n'auront qu'à se présenter munis du dernier numéro des *Annales.*

Le bon dessinateur patriote Zislin nous envoie le *Messager d'Alsace* pour 1917. Nous empruntons au vénérable almanach l'historiette suivante :

Les Pompiers de Rouffach.

« Au printemps de 1914, Rouffach, pittoresque et vaillante petite ville d'Alsace, célébrait une fête de pompiers. Sur les édifices publics et les arcs de triomphe improvisés, des écussons ornés de drapeaux alsaciens portaient les lettres : R. F., que les habitants de Rouffach saluaient dévotement. Arrivèrent les membres du gouvernement pour présider aux cérémonies. Leurs yeux rencontrèrent les deux lettres sacrées. Ils poussèrent un cri d'indignation.

» — Les gens de Rouffach sont-ils devenus fous. Afficher une telle devise en pleine terre d'empire!

» Le premier citoyen de la ville interpellé tourna la tête d'un air stupéfait.

» — Quelle devise? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

» — Appelez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République Française ».

» Là-dessus, le maire de Rouffach eut un candide sourire.

» — A quoi pensez-vous? R. F. signifie : « Rouffacher Feuerwehr », « Pompiers de Rouffach ».

LES BRUITS QUI COURENT

LOUIS-PHILIPPE ET LE GENDARME. — A la Banque de France; l'aventure est d'hier et rigoureusement authentique :

Un garçon de la Banque reçoit l'ordre de faire le recensement d'un sac de pièces de vingt francs provenant des dernières cueillettes de l'or.

— Vous mettrez à part, lui dit son chef de service, d'un côté les pièces étrangères et, de l'autre, les pièces françaises antérieures à Louis-Philippe.

Le garçon, ancien gendarme, nouvellement installé à son poste, plein de bonne volonté, mais un peu bien dépourvu d'instruction, reste bouche bée.

— Toutes les pièces antérieures à Louis-Philippe, voilà un choix bien difficile à faire, réfléchit le brave homme.

Sa perplexité est grande. Pour la faire cesser, il se renseigne auprès de son collègue et voisin de cabine :

— Dis donc, Auguste, quand est-ce qu'il est mort ce Louis-Philippe?...

Et l'autre — pour le moins aussi ignorant que le premier — répond à celui-ci :

— Ah! mon pauvre ami, je n'en sais rien! je ne savais même pas qu'il était malade!

L'AMIRAL SUISSE. — Prenant comme point de départ les déclarations faites récemment par les diplomates accrédités auprès de la République helvétique par les puissances belligérantes, quelques journaux humoristiques ont aimablement plaisanté « l'Amiral suisse ».

N'en déplaise à ces chroniqueurs, l'amiral suisse a existé, en chair et en os. Il y a quelques siècles, au temps où les différents cantons qui forment la Suisse n'étaient pas encore réunis en confédération, où ils étaient séparés et hostiles entre eux, où, en outre, ils étaient sans cesse en lutte avec la Savoie, leurs armées de terre se doublaient d'armées navales et, pendant que les piques suisses fonçaient, les vaisseaux de guerre se canonnaient, voire s'abordaient.

Berne, Genève, le Valais avaient leurs flottes de galères. Dans une vieille chronique du temps, nous retrouvons même les noms de quelques-unes de celles-ci : le *Petit-Ours*, le *Grand-Ours*, le *Soleil*... Ces bateaux portaient chacun une dizaine de canons. Une flotte de guerre veut nécessairement un chef; aussi, en 1590, « la république de Genève nomma un amiral de tout le navigage... qui commandait aux capitaines des galères et frégates de la flotte genevoise ».

Il y a quelques années, les revues, en couplets légers, raillaient, sans méchanceté, l'armée belge. Les temps ont passé sur tout cela leur herse profonde. Que sera Demain... pour l'amiral suisse?

LES OISEAUX-POILUS. — La *Revue d'ornithologie* nous apprend que le bombardement de Verdun n'en a pas fait fuir la gent ailée, et que les oiseaux « tiennent » toujours.

Les oiseaux de Paris subissent-ils, eux, d'une façon quelconque, le contre-coup de la guerre? Les moineaux, bien que le crottin de la cavalerie réquisitionnée manque à leurs approvisionnements, continuent à s'ébattre dans nos rues et sur nos promenades, et piaillent aussi nombreux que par le passé.

Quant à la population captive des oiseaux parisiens, celle que nous retenons en cage, elle s'est sensiblement accrue depuis la guerre. Ces petits chanteurs sautillants ne coûtent pas cher à nourrir et mettent un peu d'animation dans les appartements silencieux où le départ du poilu laisse un si grand vide.

Et il y a aussi, dans le Paris de 1916, les oiseaux apprivoisés, que les permissionnaires rapportent à leur famille..., geais, corbeaux, merles, pies, qui ont appris à parler sur le front, et que nous ne nous lassons pas d'entendre conspuer les Boches... La concierge de l'un de nos théâtres a un corbeau de Tahure, qui demande à tout venant du perlot et du pinard et qui sait dire : « Vive Joffre! » Voilà un corbeau qui restera longtemps inscrit au répertoire!

Le Paris de la guerre, entre beaucoup d'autres merveilles, aura vu les oiseaux... poilus!

SERGINES.

LES LIVRES

Sous leur dictée, par PIERRE MILLE. — *Mes Souvenirs de Prusse*, par POULTNEY BIGELOW. — *Paysages littéraires*, par GABRIEL FAURE.

Il n'en faut plus douter : la littérature prend le dessus sur les livres du front et on est tenté d'y voir un signe des temps. De même que, à l'arrière, la vie générale s'est peu à peu réorganisée par l'effort de toutes les bonnes volontés, l'activité intellectuelle et artistique s'affirme à nouveau avec force. La pensée, régénérée et vivifiée par la douloureuse épreuve vécue, se déploie magnifiquement. Ce n'est pas que l'esprit se lasse et se détourne de la grande tragédie — comment le pourrait-il puisqu'elle demeure le suprême souci de nos jours et de nos nuits? — mais l'adaptation aux circonstances que la crise mondiale a fait naître est complète aujourd'hui, de telle sorte que la littérature de l'heure présente, et qui ne veut être que de la littérature, traduit exactement nos plus sincères élans. En elle, rien ne choque notre sensibilité plus délicate et notre conscience plus grave. A côté des récits et des impressions du front, il y a les livres qui font comprendre l'évolution profonde de notre manière de penser et de sentir ; il y a les œuvres qui reflètent fidèlement un peu de notre âme.

Nombreux sont les écrivains qui loyalement ont cherché à concilier leur inspiration purement littéraire avec la puissante évocation de la guerre qui obsède tous les esprits. Quelques-uns y ont remarquablement réussi ; d'autres ont compris que l'imagination ne peut suppléer à tout et ils sont revenus franchement au genre où s'affirma le mieux leur tempérament. Il en est un qui, dans ces circonstances, a été servi par une chance particulière : c'est M. Pierre Mille. Par la nature même de son talent, ses dons d'observation scrupuleuse et d'analyse subtile, il était destiné à fixer de saisissantes silhouettes des soldats de la grande guerre. *Sous leur dictée*, le volume où il vient de réunir une vingtaine de nouvelles qui toutes se rapportent à la guerre, est un des livres les plus caractéristiques de M. Pierre Mille, parce qu'il permet d'apprécier toutes les nuances de son talent. A vrai dire, ce ne sont ni des contes, ni des nouvelles, et il serait difficile d'y faire la juste part de l'imagination et de la réalité, mais chacune de ces pages nous présente un type saisissant, fait surgir d'une anecdote ou d'un mot une figure héroïque ou émouvante. M. Pierre Mille possède l'art de dégager du fait en apparence le plus banal l'intérêt qu'il y a dans tout geste humain et il s'entend remarquablement à éclairer d'une phrase ce qui trouble les cœurs les plus simples et les plus humbles. Il raconte sans laborieuse recherche de l'effet, avec une pointe d'humour qui a tout le charme d'une ironie dénuée de toute âpreté. Ces grands enfants que sont les héros, il les connaît admirablement. Il retrouve en eux quelque chose de son Barnavaux et il explique logiquement ce qui dans leurs attitudes demeure mystérieux pour eux-mêmes. Ces pages brèves sont faites d'un rien, d'une impression ou d'un geste, et pourtant c'est toute la vie des êtres, avec sa grandeur et sa misère, qu'on y sent vibrer. Avoir le sens de la vie, du mouvement, n'est-ce pas la qualité maîtresse du conteur?

Un livre qui vient à son heure, c'est celui que publie M. Poultney Bigelow sous le titre *Mes Souvenirs de Prusse*, et que M. Henriot-Bourgongne a traduit de l'anglais. M. Poultney Bigelow est le fils de John Bigelow, qui fut ambassadeur des Etats-Unis à Paris, avant 1870, et à Berlin, dans les premières années de l'empire allemand. Il fut l'ami d'enfance de Guillaume II et du prince Henri de Prusse et il demeura personnellement lié avec le kaiser jusqu'en 1896. De ce fait, le témoignage de M. Poultney Bigelow est des plus intéressants et il fixe avec une remarquable netteté la physionomie de l'empereur. On sait que pour ses propres sujets, Guillaume II est surtout un grand comédien, l'homme qui a toujours la préoccupation de l'attitude théâtrale ; or, M. Poultney Bigelow rapporte qu'il fut l'enfant le plus loyal et le plus simple, passionnément épris de tous les jeux de force, ne rêvant que luttes et combats, n'ayant pas la moindre sympathie pour les petits « junkers » prussiens qu'on lui donnait pour compagnons de jeu. Ces dispositions tenaient à la première éducation essentiellement anglaise que lui donna sa mère ; mais dès l'adolescence, quand il fut aux mains des maîtres prussiens, il changea du tout au tout. Le prussianisme le domina complètement et ce fut l'œuvre de son maître, le docteur Hinzpeter, qui exerça toujours une grande influence sur lui.

L'empereur intime apparaît ici dans des anecdotes dont quelques-unes sont savoureuses tandis que d'autres font comprendre les raisons des directions politiques actuelles de l'Allemagne. Le plus grande joie de Guillaume II enfant était de naviguer à la voile dans une frégate en miniature, cadeau fait au mari de la reine Louise par le roi d'Angleterre. C'était un trois-mâts, entièrement gréé, de la dimension d'un canot. Le jeune prince et ses compagnons faisaient sur cette frégate des croisières contre des corsaires imaginaires, sous la direction d'un officier de marine subalterne. M. Poultney Bigelow n'est pas loin de penser que ce jouet anglais fut le « père » de la marine allemande actuelle. N'est-ce pas un grave sujet de méditation que le fait de voir aujourd'hui l'Allemagne disputer à la Grande-Bretagne la maîtrise des océans parce que Guillaume II se passionna pour les choses de la mer en jouant, étant enfant, avec une frégate en miniature donnée par un roi d'Angleterre à un roi de Prusse? Les *Souvenirs de Prusse* fixent un point d'histoire assez curieux. On sait que l'empereur allemand fut un mauvais fils et que son attitude à l'égard de sa mère fit notamment l'objet de sévères critiques en Allemagne même. Or, l'auteur américain affirme que lorsqu'il était très jeune, Guillaume II avait une véritable adoration pour sa mère. Quand le kaiser renvoya définitivement Bismarck, il expliqua lui-même spontanément à M. Poultney Bigelow qu'une des raisons qui avaient le plus contribué à
sa décision, c'était la manière dont le ch
celier se permettait de parler de l'impe
trice-mère. Admettons que ce fut du mo
le prétexte honorable que sut invoq
Guillaume II quand il voulut se soustr
à la tutelle du prince de Bismarck.

L'écrivain américain trace en de no
breux chapitres des tableaux très curi
de la Prusse, notamment en 1872 et en 18
et il fait comprendre le caractère de l'é
lution qui a abouti finalement à une ca
trophe mondiale. « La Prusse, dit-il, est u
quement une boutique de mécanique m
taire ». Tout s'y efface humblement dev
l'officier qui domine de toute l'insole
de son esprit de caste le savant et l'arti
En réalité, un Virchow et un Momm
étaient méprisés à la cour de Berlin qu
ils y paraissaient. Ceci explique comm
l'empereur lui-même fut pris, entraîné
moralement asservi par le militarisme pr
sien. Certains éléments de son peuple ré
tèrent assez longtemps à ce courant, nota
ment les Rhénans qui se qualifiaient e
mêmes, jadis, de « prussiens bon gré
gré ». Les Allemands du Sud avaient la ha
de la Prusse dans l'âme et il y a, à ce prop
une anecdote qui ne manque pas de piqu
Un jour, se trouvant à Kiel, Guillaume
s'entretenant avec un marin originaire
Bavière, lui expliquait l'obligation où
était d'être toujours prêt à combattre l'
nemi commun. Puis il demanda au mar
« Quel est l'ennemi commun? » L'au
répondit d'un ton assuré : « Le Prussie

Les temps ont changé, et pour que
prussification de toute la Germanie ait
possible, il a tout de même fallu que la
entière, par sa nature et ses aspirations
soit singulièrement prêtée à cette hu
liante emprise. M. Poultney Bigelow co
dère que l'Allemand n'est pas un gentlem
parce qu'il lui manque le sens de l'éga
et de la dignité personnelle. Peut-être
raison intime du crime collectif d'un gr
peuple est-elle là.

Les *Paysages littéraires* de M. Ga
Faure nous ramènent dans le domaine
la littérature pure, et ceci est un livre
les lettrés goûteront beaucoup. L'auteu
réuni sous ce titre une série d'études
lesquelles il évoque de grands écrivains
le milieu qui leur était propre, cherc
à reconstituer la source de leur inspira
dans le décor où ils évoluèrent à certa
heures. Quelle influence Grenoble exe
t-elle sur la formation de l'esprit de S
dhal? De quelles impressions durables l
cienne cité imprégna-t-elle sa pensée et
âme? Et le « vallon » de Lamartine, ne f
pas un puissant élément de poésie
l'auteur des *Méditations*? M. Gabriel F
écrit des pages charmantes sur ces su
et ce sont vraiment des « paysages »
raires qu'il nous offre, avec toute la dé
tesse de touche d'un artiste habile à
la valeur des nuances. Les chapitres
consacre aux six voyages de Chateaubr
en Italie sont du plus réel intérêt et, p
d'autres, son esquisse de George Sa
Bassano a du pittoresque et de la sa
Pourtant, la question est de savoir s
réalité, on retrouve quelque chose d'un

vain ou d'un artiste dans un paysage qui lui fut familier, ou si le paysage nous apparaît ainsi tout imprégné de lui par le seul effet de la puissance de sa propre évocation. Le milieu et le décor, quels qu'ils soient, ne suffisent pas à créer un grand poète ou un grand penseur, et si, quand le génie les a éclairés de sa flamme, nous y découvrons une beauté que l'on n'y soupçonnerait sans doute point sans lui, c'est que quelque chose de son rêve survit en notre âme et élargit notre vision. On en a le sentiment très net en lisant le livre de M. Gabriel Faure qui témoigne d'une vraie intelligence littéraire et d'une rare délicatesse d'interprétation.

ROLAND DE MARÈS.



BONNES FEUILLES

Le Miroir des Jours

Notre ami et collaborateur Roland de Marès publie sous ce titre un petit livre plein d'esprit, d'émotion et de sagesse. Nous en détachons une page pénétrante, le portrait finement tracé de

L'HOMME QUI PRÉPARE LA PAIX

Depuis le temps qu'il avait disparu, on l'avait totalement oublié, car rien dans les heures vécues ne ramena la pensée à son souvenir, n'évoqua sa physionomie. On éprouve une sorte de gêne à le rencontrer tout à coup chez des amis, à le retrouver dans cette atmosphère d'enthousiasme qui imprègne maintenant tout le décor de notre existence. D'où a-t-il surgi? Où s'était-il caché? Comment avait-il réussi à s'effacer si complètement que rien de lui ne subsistait, ni geste ni impression? Par quel prodige d'indifférence ou de fermeté d'âme a-t-il su rester si absolument lui-même au milieu des deuils et des angoisses qui ont ennobli tous les cœurs?

Car il est lui-même. C'est bien l'homme que nous avons connu et accueilli avant la guerre, dont nous avons écouté avec trop de complaisance peut-être les discours, l'homme qui vivait à l'ombre des grands pacifistes sincèrement épris d'un idéal généreux, qui bénéficiait par contre-coup du respect des foules pour ces apôtres qui ont trop attendu du cœur humain. On le trouvait, lui, à l'arrière-plan des congrès internationaux, où il élaborait d'ennuyeux rapports sur des questions complexes, dont la discussion était toujours renvoyée aux calendes grecques. Sans nationalité bien définie, mais neutre certainement, polyglotte, ayant des contacts partout et de racine nulle part, professeur de quelque chose à un institut de n'importe quoi, sans mandat ni responsabilité d'aucune sorte, il incarnait un internationalisme un peu spécial. On le voyait dans toutes les capitales, où négligemment, au hasard de la phrase, il se réclamait d'illustres amitiés. Il s'entendait admirablement à établir en façade des œuvres à dénominations ronflantes ; il déployait une rare habileté à leur assurer l'appui moral des noms les plus respectés.

Tel il était, tel il est revenu, avec quelque chose de plus solennel, de plus troublant. Sa parole, où s'accusent étrangement divers accents, s'est faite plus lente, son geste est plus onctueux, son sourire plus figé. Il n'invoque plus à tout instant l'autorité de pacifistes connus — et qui, d'ailleurs, ne veulent entendre parler de la paix que lorsque le droit sera vengé, — car il opère maintenant pour lui-même. Il est celui qui, sans en convenir, veut faire croire qu'il remplit une grave mission. Il pose des questions en affectant la plus grande prudence dans l'emploi des termes, et aux réponses qu'on lui fait, il réfléchit longuement comme si sa pensée avait à procéder à de laborieux rapprochements avec des indications recueillies ailleurs. On est tout surpris de l'entendre conclure par des formules qui faisaient quelque effet jadis. Pour lui seul, elles n'ont pas vieilli et résument encore tout l'idéal humain, au-dessus des haines et des passions, comme si la catastrophe où s'abîmèrent des millions d'hommes n'avait pas démontré leur vanité. Il parle de la guerre sans émotion, comme si tout ce qu'elle amena de tristesse et de gloire n'avait point transformé notre âme. Il a des mots lourds de dédain pour déplorer l'aveuglement des foules ; il ne croit ni aux élans ni aux paniques, ni à la victoire ni à la défaite. Sa seule certitude, c'est que tout s'arrangera, car tout finit par s'arranger sous le ciel — parce qu'il faut bien vivre.

On le laisse aller, sans se risquer à une réplique. A quoi bon? Lui et nous, nous ne parlons pas le même langage et nous ne pouvons nous comprendre. Est-ce un de ces agents que l'Austro-Allemagne envoie dans les pays alliés pour y travailler l'opinion? Mais non, il se livre trop dans toute sa naïveté pour tenir ce rôle-là. Sa mission, il se l'est donnée lui-même. Il est l'homme qui prépare la paix comme il préparait les parlotes internationales où sa médiocrité s'ornait du prestige de nobles principes. Il ne peut croire que demain ne ramènera pas les choses dont il vivait hier, et il se démène éperdument, dans l'espoir qu'à la faveur des circonstances il sera enfin quelque chose dans un monde où il n'a aucune chance d'être jamais quelqu'un.

ROLAND DE MARÈS.

Nous avons le plaisir d'annoncer une collaboration nouvelle :

M. GUSTAVE LE BON

l'illustre auteur de la Psychologie des Foules, *des* Lois de l'Evolution des Peuples, *de tous ces ouvrages, qui lui ont valu une renommée universelle, va publier chez nous une série d'articles très importants. M. Gustave Le Bon est un philosophe, un sociologue, un savant dont les livres sont classiques. Mais à quoi servirait de le louer ? Nul n'a jeté des regards plus clairs sur les événements actuels. Nul n'interroge avec plus d'intuition l'avenir. Sa dernière œuvre, dont vous parlait M. Roland de Marès, atteste cette extraordinaire lucidité. Nos lecteurs trouveront en lui un conseiller souverainement sagace pour les guider à travers le chaos de passions et d'idées qui bouleverse le monde. Il nous donnera d'abord sous ce titre :*

HIER ET DEMAIN

(Pensées brèves)

des remarques condensées sous forme d'aphorismes, et dans lesquelles il résumera ses observations de chaque jour. Le premier de ces chapitres paraîtra la semaine prochaine.

Un peu plus tard nous aurons la primeur d'un travail considérable :

Les PROBLÈMES CRÉÉS PAR LA GUERRE

c'est-à-dire l'examen des questions vitales que les convulsions et les conséquences du présent conflit feront surgir et qui s'imposent dès aujourd'hui au souci des hommes. Il importe que nous sachions bien où nous allons. L'expérience du Dr Gustave Le Bon nous montrera le chemin.

A. B.

LA CATHÉDRALE



IV. — LE TRAVAIL DANS LA CATHÉDRALE

La dignité de la vie, telle qu'elle nous est chantée par tout l'essor de la cathédrale, comprend une dignité qui s'y égale presque, étant de toutes la plus continue, la plus nécessaire, la plus caractéristique de notre situation ici-bas : le travail.

La pensée religieuse nous présente tout d'abord le travail comme une peine. Sans doute, il est une fonction naturelle, et nul ne conteste le mot de Franklin d'une naïveté si précise : L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler ; mais parce que la nature était faussée dans son fonctionnement, le travail, qui est une application, une constance, une exigence à l'égard des choses et à l'égard de soi-même, ne pouvait manquer d'être âpre et de présenter, comme toute lutte, un aspect de douleur. *Tu travailleras à la sueur de ton front*, dit la Bible.

C'est par la rédemption que, toute la vie se trouvant redressée et orientée vers des fins nouvelles, le travail prend une nouvelle signification, sans que l'apparence ait besoin de modifier son visage.

Au lieu d'être fatal, dur et ingrat, le travail devient un acte de liberté et d'amour, une soumission filiale, comme à Nazareth, une douceur, un relèvement, un élément de purification, un agent de fécondité non pas seulement terrestre, mais immortelle.

Le chrétien ne travaille point par nécessité seulement, mais par devoir ; il travaille non sans peine, mais en aimant sa peine, comme dit l'admirable saint Augustin. Il travaille assuré de gagner sa vie dans le sens plein du mot, c'est-à-dire la vie totale, y compris celle qui ne coule plus, la vie perdurable.

Ces grandes pensées, que le Christ a écrites en langage d'action, en attendant que ses représentants les écrivissent dans des livres et les fissent pénétrer dans les cœurs, l'art chrétien les a faites siennes. C'est un de ses traits les plus frappants. Dans l'iconographie de nos cathédrales, elles éclatent d'autant mieux que l'époque où ces monuments surgissent est une ère de fiévreuse activité sociale.

Quand vous feuilletez ces bibles de pierre, où l'on peut voir l'harmonie du dogme et ses exactes proportions, vous êtes surpris de la place qu'y tient le travail.

A Chartres, dix-neuf corps de métier sont représentés, et en outre, au porche nord, la vie active est glorifiée sous la forme de charmantes jeunes femmes qui préparent la laine, la lavent, la peignent, la mettent en écheveaux et l'utilisent.

La hiérarchie religieuse, qui semblerait devoir triompher, ne tient dans les vitraux et sur les portails qu'une place relativement modeste ; sauf à Reims, ville du sacre, les rois y figurent à peine, à moins qu'ils n'aient été des saints : les travailleurs, au contraire, y foisonnent.

Dès les catacombes, cette tradition qui ne doit plus fléchir se fait voir en possession de la pensée religieuse. A côté du Christ glorieux ou de la Vierge orante, proche des scènes évangéliques qui expriment le dogme,

on voit, sur les tombeaux chrétiens, les insignes du travail présentés comme une louange du défunt et un motif d'espoir pour son âme. Forges et enclumes, trousses de chirurgiens, pioches de terrassiers s'étalent. Dans le cimetière de Priscille, on voit des tonneliers au travail. Le fossor Diogènes, debout, ayant en main ou à ses pieds le pic, la hache, l'ascia, le ciseau, le compas et la sonde, outre sa lampe de mineur, est célèbre.

On faisait remonter la dignité religieuse du travail à Abel, figure de Jésus-Christ, parce que, contrairement à Caïn, le travailleur égoïste et maudit, il offrait au Seigneur sans arrière-pensée les prémices de son troupeau, sanctifiant ainsi sa tâche de berger et préludant à l'œuvre du Bon Berger qui, lui aussi, avant le sacrifice du sang, offrirait pendant trente années le sacrifice de l'effort.

On pouvait bien penser que les cathédrales, œuvres de synthèse vitale et d'intégrisme religieux si lucide, sauraient remonter à ces sources pures d'impressions humaines et mystiques, disant l'homme éternel, éternellement penché sur ses tâches.



Le travail qui a le plus attiré l'attention des artistes, parce qu'il est le plus fondamental et que tous les autres en dépendent, c'est le travail de la terre.

Tout est suspendu aux récoltes. Humainement, et par suite religieusement, le travail qui les procure a quelque chose d'ample et de profond qui le consacre. Il arrache l'homme à lui-même pour le rejeter dans la nature d'où il vient, l'oblige à suivre les saisons, à dépendre du ciel et des grands rouages, à entrer, si je puis dire, dans la providence, sous le couvert des phénomènes cosmiques, pour en utiliser le rythme en y joignant celui de son effort.

La tendance universaliste et naturaliste que nous avons relevée dans l'art des cathédrales devait avoir là pleine satisfaction. A la figuration du travail, serait adjointe ou présupposée celle des cycles de la nature, des phénomènes célestes, des diverses parties du monde, de la terre et de la mer, des saisons. Une géographie et une cosmographie se proposeraient, pour dire le champ et les conditions primordiales du labeur humain.

La Terre et la Mer figurent, à Notre-Dame de Paris, sous des formes curieuses. La première est une femme puissante qui offre son sein à une autre toute jeune : sans doute l'humanité, dernière-née de la planète. La seconde est une jeune femme qui chevauche un poisson et qui tient dans sa main un navire : le poisson circule entre les ondes et les ondes nous portent.

Les parties du monde sont représentées, à Sens, par des animaux réels ou légendaires : l'éléphant de l'Inde, le griffon, l'autruche et le chameau d'Afrique, la sirène, symbole des dangers et des mystères de l'océan, etc.

Les Saisons étaient de tradition dans la décoration de toute l'antiquité. L'art chrétien, qui avait pour cela des raisons nouvelles, maintint le thème et le développa ; il lui fit signifier, en même temps que le décours du travail, les phases de la liturgie qui s'y adapte et y trouve ses symboles.

La crypte de Saint-Janvier, qui date du deuxième siècle, représente les saisons par des guirlandes de roses, d'épis, de vigne, de laurier avec des oiseaux qui se posent sur les trois premières ; la dernière demeure nue, représentant l'âpreté de l'hiver. Au-dessus de l'entrée monumentale, la même pensée est reprise : ce sont alors des figures enfantines, garçons et filles, qui font la cueillette des roses, la coupe et le battage du blé, la vendange et la cueillette hivernale des olives.

Les pavés des basiliques primitives continuèrent la tradition en s'inspirant, au début, des cartons antiques. Les églises romanes, telles celles de Tournus et de Saint-Remi de Reims, inscrivirent souvent sur leurs dalles les signes du zodiaque. Suger avait fait exécuter en mosaïque, dans la basilique de Saint-Denis, les travaux des mois. Les cathédrales gothiques y insistèrent et le mouvement parti de France se répandit partout. En Italie, on en retrouve de nombreuses traces, tels les admirables bas-reliefs attribués à Giotto, au Campanile de Florence.

Cette vision du travail associé au culte, sous les figures du Christ et des saints, était une instruction bien touchante ! On pouvait donc gagner le ciel sa charrue à la main ! A cœur égal, cela valait sans doute le bâton et le livre du missionnaire ; cela valait, si l'on ose dire, la croix du Christ ! Le temps, où le travail prend sa mesure et que les mois nous égrènent, se verserait ainsi dans l'éternité avec toute sa charge ; on saurait que Dieu le reçoit, et cette riche moisson céleste appelant l'humble moisson du blé à la symboliser et à la préparer pour sa part, on en comprendrait mieux cette pensée qui domine toute la vie chrétienne : La terre travaille pour le ciel. La durée éternelle et son image mobile se rejoignent.

C'est à Amiens, à Chartres, à Paris, à Reims, que sont les plus belles de ces figurations, les plus complets de ces calendriers de pierre. Certaines petites figures des quatre-feuilles d'Amiens sont superbes ; rien de l'art antique ne réussirait à les faire pâlir !



Les animaux qui sont associés au travail de l'homme prennent place dans l'art chrétien, principalement comme serviteurs, comme instruments animés, eût dit Aristote. Mais il arrive qu'on veuille les faire participer à la gloire de l'œuvre.

A Laon, presque au sommet des tours, seize grands bœufs ont trouvé une apothéose inattendue et se profilent sur le ciel comme de saints personnages. D'après la tradition locale, ils commémorent les courageuses bêtes qui, durant des années, traînèrent péniblement de la plaine sur la colline où se trouve la cathédrale, les lourdes pierres employées à la construction.

Guibert de Nogent raconte qu'un jour, un de ces bœufs, à bout de force, s'arrêta net, risquant de provoquer un malheur, et que tout à coup un bœuf de rechange se présenta, venant on ne sait d'où, pour aider son camarade. La légende a un grand sens. Les bœufs de Laon ou ceux d'ailleurs, c'est l'unité que nous formons avec la nature ; c'est l'animalité qui prolonge la raison ; c'est la vie inférieure qui s'ajoute à la vie humaine et qui, elle aussi, monte à Dieu à sa façon, se consacrant humblement à l'œuvre immortelle. Une immortalité en effigie, la seule dont elle soit capable, paraît donc lui être due : l'art s'y prête, et il en résulte pour nous la louange du travail sous une forme de plus. Heureuse idée, utile autant que touchante.



Le caractère religieux du travail est bien marqué, au moyen âge, par le fait des confréries corporatives et par celui des saints protecteurs.

Tous les saints avaient travaillé, puisque le travail est une loi. Tous les saints, amis de leurs frères en même temps que de la loi divine, devaient être disposés à secourir les travailleurs et à les soutenir de leur exemple, afin de les faire participants des promesses contenues dans leur destinée.

Saint Julien l'Hospitalier n'était-il pas tout désigné pour protéger les aubergistes et relever par la charité leur profession vénale ? Saint Christophe le passeur, qui avait un jour, sans le savoir, porté le Christ, ne ferait-il pas de chaque portefaix chrétien son confrère ? Saint Eloi protègerait les orfèvres, sainte Marthe les servantes, saint Georges les chevaliers, saint Crépin les cordonniers, saint Côme et saint Damien les médecins, de la façon la plus naturelle : ils étaient du métier. Saint Yves aurait la charge des avocats, et l'hymne qu'on chanterait en son honneur ne manquerait pas de pittoresque :

Advocatus et non latro,
Res miranda populo.

Avocat sans être larron,
Chose admirable pour le peuple.

La bonhomie de nos pères a toujours été en éveil !

Cette bonhomie se retrouve curieusement dans des choix de patronages qui paraissent aujourd'hui des gamineries. Rien ne prouve qu'ils ne le fussent point chez leurs auteurs mêmes. L'Eglise, pourtant, n'y contredisait pas : elle laissait ses enfants jouer, pourvu qu'ils fussent sages.

Les tanneurs avaient pris pour patron saint Barthélemy, parce qu'il avait été écorché vif. Michel-Ange n'a-t-il pas représenté ce saint, dans le *Jugement dernier de la chapelle Sixtine*, offrant sa peau pour preuve de ses mérites ? Les menuisiers, fournisseurs d'églises, avaient élu sainte Anne, parce qu'elle avait fourni, disait-on, dans la personne de Marie, le premier tabernacle. Les scieurs de long avaient leur fête le jour de la Visitation, parce que, ce jour-là, Marie et Elisabeth s'étaient inclinées l'une devant l'autre, comme font les artisans de ce métier en maniant leur scie. Sainte Claire était la patronne des verriers ; saint Vincent des vignerons : on aperçoit le double calembour.

L'idée des épingliers, qui avaient choisi la Nativité, à cause des langes du divin poupon, était plus touchante. Celle des parfu-

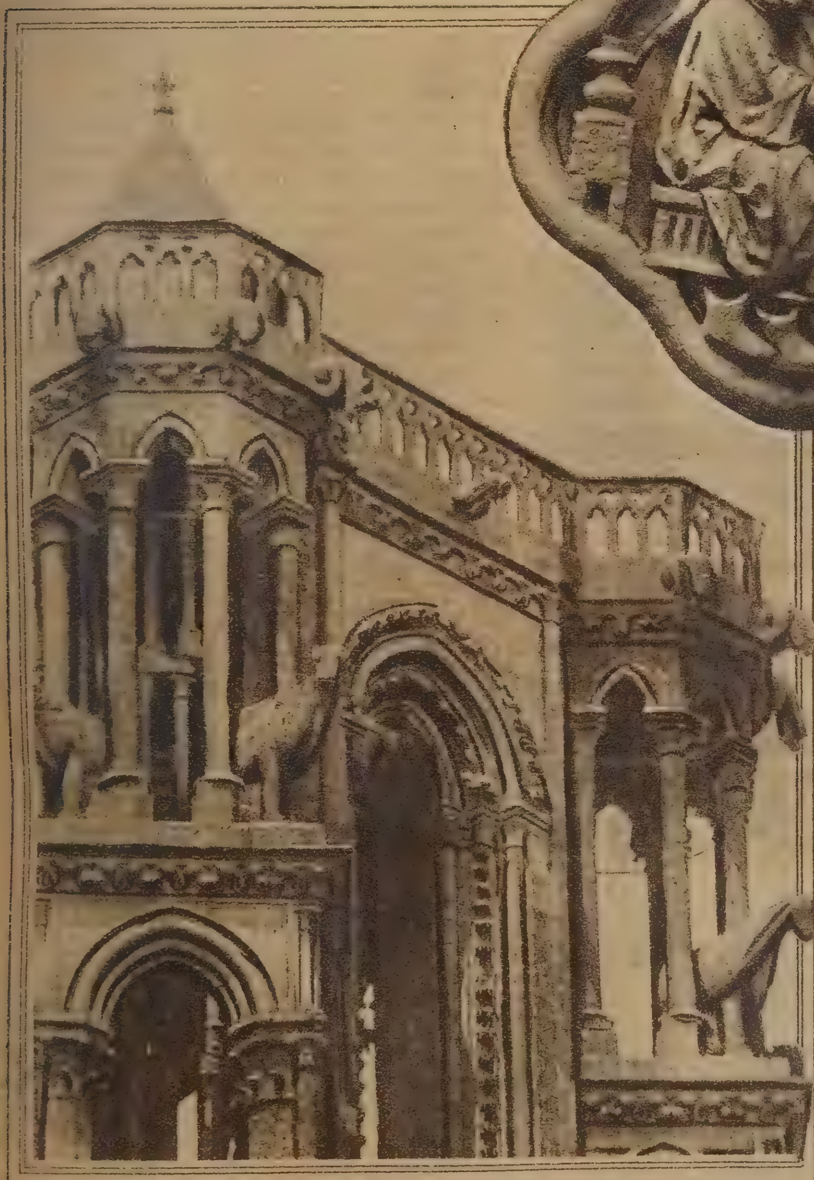
meurs, qui invoquaient sainte Madeleine à cause du vase d'albâtre, montait aussi plus haut. Et quant aux laboureurs tourangeaux, leur idée offre une naïveté qu'on appellerait volontiers sublime : ils s'étaient rattachés à Adam, le premier qui fendit la terre, comme s'ils avaient la fierté de leur travail au point de le confondre avec le travail de l'homme.



De même que les animaux avaient été parfois glorifiés avec l'œuvre : ainsi, et cette fois largement, tenait-on à les placer sous le patronage des saints que le travail invoque, et leur place dans la cathédrale était ainsi marquée comme à la basse-cour, à l'étable, au chenil, à l'écurie ou au parc nocturne.

La gloire des animaux, cela n'était qu'un symbole ; mais la protection visait une réalité : il s'agissait du propriétaire. Les animaux domestiques, et, avec eux, les plantes, les fruits et tous les instruments ou les matières du travail ont besoin des mêmes sauvegardes que le travailleur lui-même. C'est pourquoi saint Médard protégeait les vignes, saint Gall les poules, saint Antoine les porcs, saint Corneille les bœufs, saint Saturnin les moutons. Saint Césaire d'Arles détournait la tempête des récoltes ; sainte Barbe écartait la foudre, etc.

La fête des Rogations, avec ses processions à travers champs, ses litanies des saints commencées sous les voûtes, poursuivies sous le ciel, fête qui était en usage depuis au moins le IVe siècle, donnait une solennelle occasion à ces manifestations de confiance. La double voûte d'azur et de pierre mise en un, les domaines associés de la liturgie et de la nature qui se soumet à l'homme disaient là ce qu'il en est de la vie aux yeux de la foi, et comment celle-ci admet et sanctifie la première, aussi terrienne en extension qu'elle est céleste en ses visées, réaliste et mystique dans le plus harmonieux équilibre.





J'ai dit que les corporations, telles qu'elles étaient conçues, marquaient aussi la conception chrétienne du travail en liaison avec la cathédrale. Cela date également de loin. Aux catacombes, le groupe des *fossores* était une association quasi sacerdotale.

Au moyen âge, un métier ne se concevait que dans le cadre d'une association religieuse, et l'art était une sorte de vocation. Chaque corporation avait pour le moins sa chapelle dans l'église commune, parfois son église particulière, comme à Rouen Saint-Etienne des Tonneliers et Sainte-Croix des Pelletiers.

Les insignes, toujours pompeux, glorifiaient le métier : tel l'écusson des boulangers de Touraine, qui portait sur fond d'azur un saint Honoré tenant une pelle à four d'argent, chargée de trois pains de gueules. Dans les vitraux de Créney, en Champagne, c'est le patron lui-même, saint Vincent, qui tient la serpe des vignerons.

Le jour de la procession de saint Christophe, un portefaix dûment costumé représentait au milieu de ses confrères le protecteur commun ; on lui plaçait sur les épaules un enfant, comme au passeur de Lycie.

Dans le Bourbonnais, au moment de la floraison des vignes, on invitait saint Georges à chevaucher autour des enclos, et on lavait le pied de son cheval avec du vin,

En bas, à gauche : La tour de Laon avec ses bœufs se profilant sur le ciel. — *Au centre :* Le Mois de Février : L'Homme qui se chauffe (quadrilobe d'Amiens). — *En haut :* Le Mois de Juillet : L'Homme qui aiguise sa faux (Notre-Dame de Paris).

(Clichés Martin-Sabon.)

pour lui recommander la récolte. En Anjou avaient lieu des cérémonies semblables pour nouer la fleur de cerisier. Etc., etc.

On ne peut s'empêcher de penser que si l'âge moderne présente une infériorité, c'est bien celle qui ressort d'une conception étroite, mesquine, et soi-disant utilitaire du travail. On nous a gâté l'œuvre humaine. Laïciser et encore laïciser, c'était un jeu qui devait aboutir à ce désarroi. Une fois rompue l'attache divine, tout retombe au néant originel, tout se corrompt.

Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est d'atteindre à plus haut que soi ; ce qui fait la valeur de son œuvre, c'est de travailler à quelque chose d'immortel. Rivés au temps et confinés dans notre égoïsme terrien, nous subissons la déchéance de tout être infidèle à sa destinée ; la terre nous dévore, elle qui ne devait nous servir que de piédestal.

Les cathédrales, qui ont été construites en chantant, qui ont suscité tant d'efforts désintéressés et de si miraculeux enthousiasmes, ont de quoi faire rougir, à cet égard, l'atelier moderne. Dans cette geôle affairée où l'on ne chante plus, l'ennui morne a remplacé l'allégresse de fond que donnent la rectitude de la vie et ses espoirs fermes. On n'aime plus le travail pour lui-même, on ne perçoit plus sa dignité au titre de beauté morale, d'emploi harmonieux de soi, d'obéissance à Dieu créateur, d'aide à Dieu rédempteur et de victoire sur la nature pécheresse. Tout est donné à l'utilité immédiate, avec, comme fond de perspective, une retraite aussi prochaine et aussi peu onéreuse que possible, voire, chez quelques-uns, le nivellement, la stupide égalisation des fortunes.

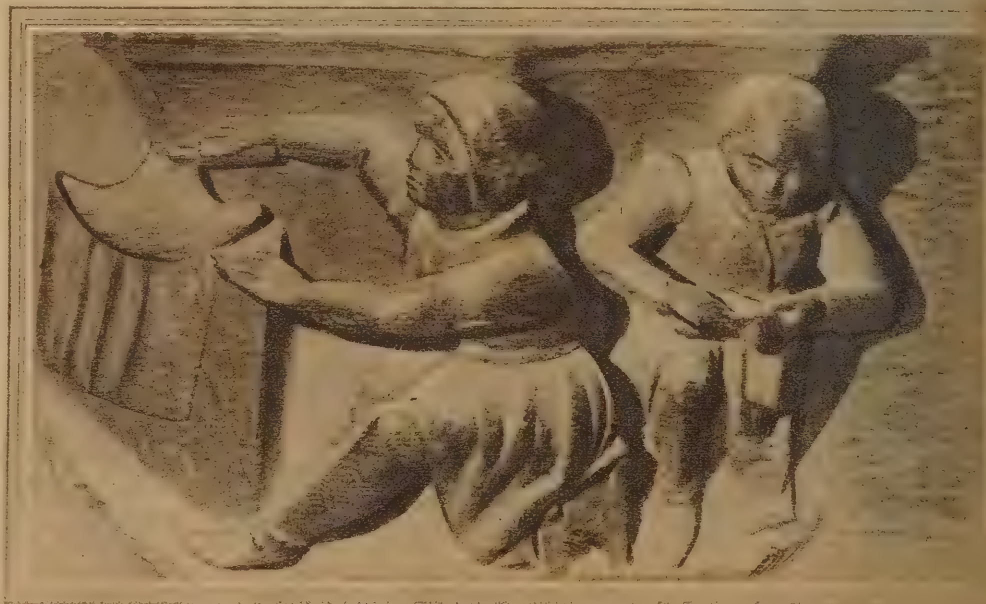
Pour l'égalisation, la cathédrale avait trouvé une solution meilleure : elle proposait une égalisation par en haut, toutes les âmes filles de Dieu se sentant de la même lignée et se prêtant de bonne grâce à des tâches diverses, les sachant provisoires. Quant à l'utilité, rien n'était négligé de ce qui vient du temps ; mais l'écoulement dans l'éternité de ce fleuve sans rives modifiait les valeurs, et les aspects d'une terre baignée de ciel n'étaient plus ceux du bagne contemporain.

Concluons que de ce fait, une leçon et une poussée ascensionnelle peuvent venir du passé que nos monuments représentent. Viennent de nouveau des âges résolus à regarder vers Dieu, tout rentrera dans l'ordre. Le principe régulateur de la vie n'est pas dans la vie ; la cathédrale s'y élance et elle nous le ramène ; il suffira de suivre l'essor et de recevoir le don. Dans la plaine désertique où nous voyageons, en perpétuel péril d'inanition, faute d'un pain qui réponde à nos faims immenses, il est bon que la cathédrale secourable existe et soit toujours là, divine grange où repose le Grain vivant pour la nourriture des âmes.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.


Cordonnier fabriquant des escarphignons.


Charpentier perçant une pièce de bois.


Deux cordonniers, l'un coupe le cuir, l'autre coud un patin.

STALLES DU CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN : DÉTAILS DES « MISÉRICORDES ».

Les Forces Navales DES ÉTATS-UNIS

Elles sont considérables et appelées à jouer un rôle capital dans le conflit actuel, soit qu'elles interviennent effectivement, soit qu'elles agissent comme une menace éventuelle sur la diplomatie austro-allemande... De quels éléments se composent-elles?

A la veille de la guerre, la flotte des Etats-Unis comptait 42 cuirassés (627,790 tonnes de déplacement total), 10 croiseurs cuirassés (140,080 tonnes), 15 croiseurs-éclaireurs (74,450 tonnes), 48 destroyers (25,750 tonnes), 8 torpilleurs (1,447 tonnes), 27 sous-marins (8,696 tonnes), soit 150 navires d'un déplacement total de 878,213 tonnes. Ce déplacement donnait à la flotte américaine la troisième place dans le classement des flottes de combat (Angleterre, 2,224,865 tonnes ; Allemagne, 1,054,000 tonnes). La France venait immédiatement après, avec 793,206 tonnes.

En juillet 1916, le vote d'un nouveau programme naval, décidait la construction, avant le 1er juillet 1919, de 10 cuirassés, 6 croiseurs de bataille, 10 éclaireurs, 50 destroyers, 9 sous-marins d'escadre, 58 sous-marins de côte et 13 navires auxiliaires. Le coût de cs programme est de plus de trois milliards de francs.

Il y a quelques mois, notre confrère Hugues Le Roux recevait de M. Daniels, chef de l'armée navale américaine, la déclaration suivante :

« Le département de la Marine ne veut pas se laisser surprendre comme ç'a été le cas lors de notre guerre avec l'Espagne. A ce moment-là, du jour au lendemain, nous avons dû recruter un grand nombre de charbonniers, de transports, sans parler des navires qui pouvaient être transformés en croiseurs auxiliaires. A la minute de l'action, on s'est avisé que le ministère ne possédait aucun état précisant l'existence de ces navires. On ne savait où les chercher. Vous voyez d'ici les conséquences : nous avons dû acheter au petit bonheur les navires qui nous tombaient sous la main et, naturellement, nous les avons payés à des prix de fantaisie. »

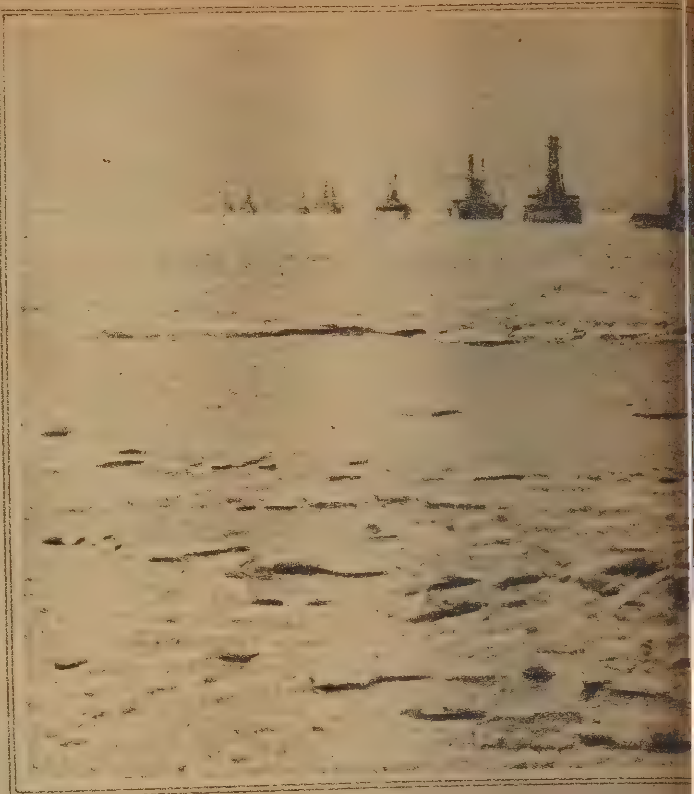
Cette fâcheuse expérience aura servi de leçon. Et maintenant, l'Amérique est prête.





1. Josephus Daniels, secrétaire d'État à la Marine *(Secretary of the navy)*. — 2. Petit croiseur automobile destiné à servir en temps de guerre. Ce bateau a fait 34 milles à l'heure dans ses essais à Boston. C'est le bateau le plus rapide du monde. Force 300 chevaux. A bord, confort moderne. Manœuvré par des officiers ayant grade d'enseigne. Préposé à la garde des côtes et à la lutte contre les sous-marins.









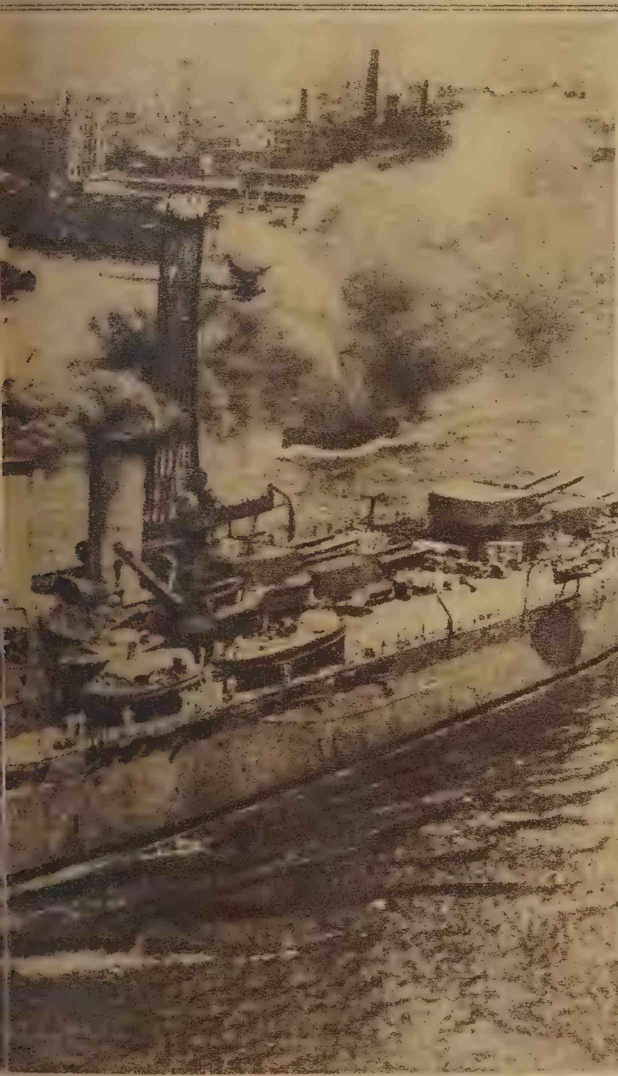
En haut : Canon de 300 m/m pour la défense de New-York.
En bas : Le Pont d'un dreadnought (La *Florida*)

En haut : Escadre américaine dans les glaces du fleuve
de douze pouces, se dirigeant vers le pont de Ma

LES FORCES NA









-*En bas :* Le cuirassé *Wyoming*, armé de ses canons
tographie prise du haut des tours de ce pont.)

En haut : L'Arsenal de Brooklyn.
En bas : Mat métallique et cheminée géante d'un des cuirassés.

DE L'AMÉRIQUE



Territorial à son poste de guet.
Aquarelle de Gustave Bourgain.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

LES AQUARELLISTES

Les Aquarellistes nous ont fait cette joie d'exposer en pleine guerre, de nous rendre pour tout un mois, ce traditionnel Salon où le tout Paris artiste se plaisait, de préférence à tant d'autres. Et même faut-il les remercier chaudement d'avoir su lui garder son attrait de jadis, quand il était permis d'admirer leurs travaux en toute quiétude d'esprit, d'en discuter l'inspiration ou le métier sans l'obsession du communiqué, d'une note diplomatique, d'une abomination quelconque des nouveaux Barbares.

A ne regarder que les envois de Guillonnet, de Calbet, d'Emile Adan, d'Alexis Vollon, de Maxence, de Latenay, de Worms, le survivant d'une glorieuse pléiade, on pouvait se croire revenu aux heures heureuses d'avant la tourmente. *La Flore, le Nocturne, la Baigneuse aux Nénuphars, la Vague* et autres fantaisies de Calbet ramènent aux temps chantés par Musset, et le pinceau du maître-peintre n'a rien perdu de sa virtuosité, de sa fraîcheur, soit qu'il dise la merveilleuse féerie de lumière et de couleur que fait un corps de femme dans la tiédeur des eaux et des fleurs, ou la caresse d'un rayon de lune sur un visage qui se renverse. Dans les *Mouettes* et les *Joueuses d'osselets* Octave Guillonnet reprend pour nous aussi le chemin des îles fortunées, des cieux où tout est rythme et couleur. Maxence évoque l'*Age d'or* et, dans l'*Automne*, revient à l'une de ces figures superbement pensives qu'il affectionne ; Gaston de Latenay nous rappelle les paysages d'autrefois, reporte la pensée des champs épiques de l'Yser et de la Somme aux harmonieux bosquets de Versailles et de Trianon. Emile Adan fait sonner haut le rire d'une accorte marchande de poisson. Alexis Vollon oublie le grand drame pour l'intimité souriante d'un goûter breton. Puis ce sont ces charmants paysagistes qui savent, comme Pierre Vignal, Paul Lecomte et plusieurs autres, garder à l'aquarelle toute sa limpidité, qui demandent au papier seul l'ourlet d'argent du nuage qui passe et le scintillement du fleuve sous le soleil, proscrivant la gouache de leur palette.

La guerre a bien naturellement, aux Aquarellistes, la part la plus large, la plus émouvante. Et il n'en saurait être autrement avec Georges Scott, qui y expose les originaux de plusieurs des belles pages popularisées par l'« Illustration » : le *Nettoyeur de tranchées*, le *Canal de l'Yser*, *Vermelle* et *Gerbéviller* ; avec Jeanniot, avec Broca, avec Julien Le Blant, l'admirable peintre des Chouans et des Bleus, qui, sous le titre suggestif de la *Nation armée*, projette de mettre en album tous les types de braves gens qui sauvèrent la France sur la Marne, l'Yser et la Meuse, héros d'une épopée sans précédent dans l'histoire. Jeanniot pourrait entreprendre une même série sur la « nation drapeau », comme l'a dit l'américain Edison. Son *Guetteur*, si énergiquement portraituré, le fait ardemment souhaiter.

Comme eux, Gustave Bourgain ne pense pas que cette guerre ait besoin d'être magnifiée. Il la raconte dans sa réalité même, telle qu'il la voit depuis deux ans, là-bas dans sa chère Alsace, dans les tranchées de Steinbach, d'Uffoltz, du Linge et de l'Hartmannswillerkopf. Car l'ancien « pompon rouge » n'a pas pensé que ses soixante ans l'empêchaient de reprendre le « flingot ». Et de cette collaboration du patriote et de l'artiste est sortie une œuvre vraiment intéressante et sentie, une notation pieuse de paysages maintenant sacrés pour nous, des effigies de soldats à leur poste de guet, l'œil à l'ennemi, et l'âme tout là-bas au delà des brumes où l'Alsace attend frémissante. Bourgain retrouve pour ces paladins la précision d'un Meissonier, et il a raison, car tout chez eux est épique. La science du « bouton de guêtre » est chez lui un hommage de plus.

La guerre, il n'est pas un aquarelliste qui n'y revienne soit par un portrait de poilu, soit par une œuvre allégorique, comme ce charmant Maurice Leloir qui d'une scène de piraterie au temps de la dolente Manon, du rivage où des femmes tombent aux mains des forbans, nous conduit au fond de la mer où de blondes sirènes guettent derrière les mailles d'acier de leurs filets, l'odieux pirate boche ; et l'on devine ce que le maître-peintre a su mettre dans cette allusion à la sauvagerie ennemie, de science et de fin métier. Clairin nous montre sur un rivage breton les barques abandonnées, Geo donne les meilleures pages de sa série des « Gosses en guerre ». Quant à Guillaume, il est tout esprit, soit qu'il plaisante le kaiser, bafoue l'*Incomprise*, c'est-à-dire la *Germania* ; et dans des *Oreilles amies vous écoutent*, surprend au vol ce beau rire parisien que rien ne désarme. Il met dans ce Salon de guerre un éclair de son intarissable gaieté.

LEON PLÉE.



Un Poilu de la classe 1890.
Aquarelle de Julien Le Blant.



L'organisateur de la fête.

— C'est moi ... ouvert le bal, c'est vrai.... mais je ne ... [illegible]

... que d'arriver, et je crois qu'on attend ... d'autres invités...

Dessin d'Albert Guillaume.



Des oreilles amies vous écoutent !...

— Oui, mon mari est mobilisé... dans les chemins de fer...

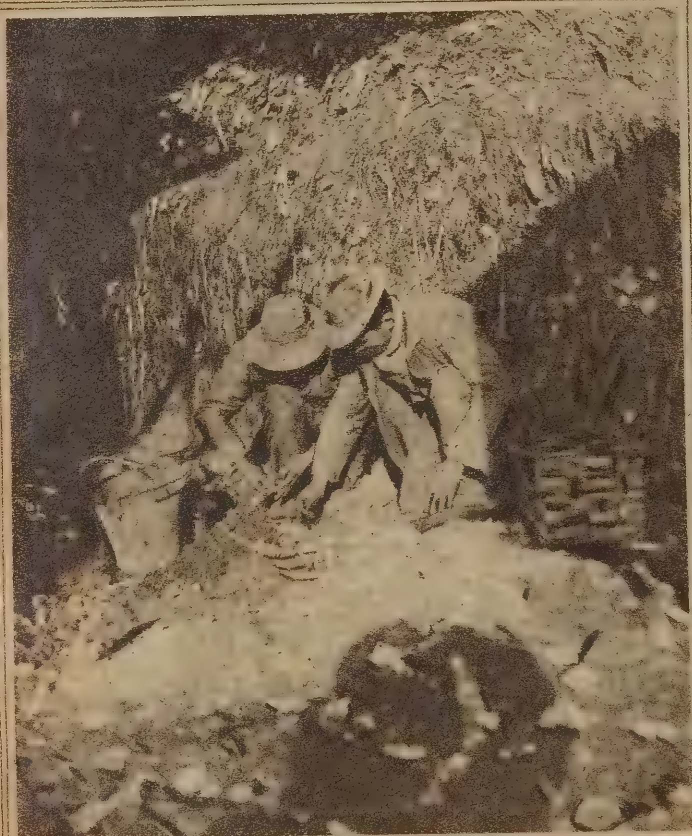
Est-ce qu'il a la croix de *gare* ?...

Dessin d'Albert Guillaume.



SCÈNES D'HIVER : L'HEURE DE LA SOUPE

(Région de la Somme.)





Orphelins de la guerre hospitalisés dans un hôtel à Berlin. — 2-3. Ceux qui ne vont pas au café. Les pauvres gens cherchent de quoi se nourrir en fouillant parmi les tas d'ordures.

CHEZ L'ENNEMI

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

CAFÉS ET RESTAURANTS. — CE QUE DEVIENT LA LANGUE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE. — ON LA PROSCRIT ET PLUS QUE JAMAIS ON EN USE.

Si les Allemands tolèrent les journaux de Paris, ils s'abstiennent par contre entre eux, depuis le début des hostilités, de l'emploi du français, assez répandu cependant dans certains milieux. Bien plus, ils font une guerre acharnée aux termes et expressions qui, dans le cours des siècles, s'étaient infiltrés dans leur propre langue. Mais le plus amusant de l'histoire, c'est l'abondance des termes nouveaux qu'a créés la guerre et qui sont tous, naturellement, d'origine française. J'ai entendu un soldat dire : *Eine Tranchee.* Lisez le journal le plus répandu, la brochure la plus germanophile, la lettre du bourgeois le plus chauvin, vous y trouverez en abondance des termes franco-tudesques d'allure bizarre, nés petit à petit, par nécessité probablement, dans les départements envahis : ainsi *Eskortieren, Patrouilliren, Requisiren* (réquisitionner), et le plus beau, le bouquet, *Ricochieren.* A quand les *demoliren, executieren, pilliren?* Et, comme cela rime, les poètes en profitent ; ils s'en servent de pair avec *Tabletten* et *Cigaretten* pour leurs élucubrations lyriques.

Cela ne les empêche pas cependant de poursuivre dans tous les domaines et par tous les moyens la lutte contre l'usage des termes français. Je vous ai déjà parlé de ces « tirelires de punition pour l'emploi des mots étrangers » servant à récolter le produit des amendes frappant les écoliers, les grandes personnes même s'oubliant en pleine guerre à dire merci pour *Danke* et « bonchour » pour *Guten Tag!* On a fait davantage. Dans certains restaurants, le menu débute par une note priant le client de ne se servir d'aucun vocable étranger, de ne pas dire « sauce » pour *Bruehe,* ni « crème » pour *Sahne.* Bien plus, toute une série d'ordonnances ont été rendues par nombre d'administrations impériales, royales, princières et ducales d'Allemagne, enjoignant à tous les *Gottlieb* de la création d'épurer leur langage, de se surveiller dans le choix de leurs termes. En voici une que j'ai sous les yeux et qui sort du ministère des cultes bavarois. Elle s'adresse aux écoliers et les supplie « de se débarrasser de cette mauvaise habitude qui, sans raison aucune, leur fait préférer à la bonne vieille tournure allemande l'expression française ». En outre, dans nombre d'écoles, les maîtres ont reçu l'ordre de ne plus enseigner à leurs élèves l'écriture latine qui y est qualifiée maintenant de forme « dégénérée et corrompue » *(eine entarte verdorbene Schriftform),* et de la remplacer définitivement par « l'écriture nationale allemande » brisée et pointue *(die nationaldeutsche Schreibschrift!)* Certains ministères des différents Etats de l'empire ont prescrit d'autres transformations radicales : celui des finances de Saxe a décrété que, dorénavant, « budget » ne se dirait plus que *Staatsvoranschlag* et que *Budgetjahr* (l'année budgétaire) se transformerait en *Verwaltungsjahr.* Cette campagne s'est étendue jusqu'en Autriche où, à Vienne, une commission fut nommée pour faire disparaître du code civil autrichien les termes français comme : « Codizill, Curatel, Substitut, Compensation, etc. ». Le « Journal de l'Association pour le parler allemand » *(Zeitschrift des Allgemeinen deutschen Sprachvereins)* coordonne, dirige tous ces efforts : « C'est le moment propice, écrivait-il récemment ; grâce aux circonstances actuelles, le sentiment d'amour violent pour tout ce qui se rapporte à la patrie et aussi la révolte instinctive contre tout ce qui est étranger ont préparé déjà le terrain pour chasser à jamais de la langue allemande tous les « gallicismes » qui s'y sont implantés. » Inutile de vous dire que tous les savants de l'empire se sont mis au travail pour réaliser ce qu'ils appellent *die Verdeutschung der Fremdworter* (la germanisation des vocables étrangers). Et leur illusion s'en va jusqu'à croire qu'après cette opération la langue de Kant pourra remplacer, dans les rapports internationaux, celle de Descartes. Après la réalisation de la Plus grande Allemagne, l'allemand servira de mode d'expression à plus de quatre cent millions d'hommes, tandis que le français ne sera plus parlé que par un tout petit groupe d'individus!... C'est à l'allemand qu'on fera appel lorsqu'il s'agira d'établir dans le monde une convention, un marché! C'est l'allemand qui sera la langue du futur traité de paix! C'est l'allemand — nouveau volapuk — qui deviendra la langue universelle!...

En attendant la réalisation de ce rêve d'hégémonie linguistique, il n'est guère de Teuton qui ne travaille à l'épuration de sa propre langue. A côté des savants dont je vous parlais tout à l'heure, les femmes elles-mêmes s'y sont mises, à gros renfort de dictionnaires ; mais, comme vous le pensez bien, celui-ci ne peut servir dans le cas donné que s'il est intelligemment employé... Et l'on a beaucoup ri dans certain milieu de familles suisses-françaises, à Berlin, d'une dame de la haute société ordonnant à son domestique de descendre la « jalousie » *(die Eifersucht herunterzulassen).* Le bas-bleu berlinois confondait le genre de contrevent désigné par ce terme-là et la passion que nous connaissons tous!

D'ailleurs, la plus grande difficulté que les Allemands auront à vaincre dans ce domaine réside dans le fait qu'un grand nombre de termes et d'expressions français sont à ce point implantés dans leur langue que, bien souvent, ils s'en servent sans se rendre compte, sans se douter même de leur origine étrangère. Je me trouvais, il y a quelques années, avec un professeur bavarois, aux environs de Munich, et comme nous avions discuté, justement dans le cours de l'après-midi, sur les gallicismes dont est farcie la langue allemande, nous fûmes l'un et l'autre vivement frappés, dans l'auberge où nous nous étions arrêtés pour souper, de l'abondance des termes français dont se servait le maître d'hôtel pour nous vanter le menu du jour. Et, comme mon professeur le lui reprochait en termes assez vifs, l'autre de répondre qu'il n'avait employé aucun vocable étranger. Il fut grandement étonné lorsqu'on lui eut affirmé que sa « tête de veau en tortue » et son « omelettes aux fine herbes » étaient des expressions tirées de la langue même de « l'ennemi héréditaire »! Le bonhomme en tombait des nues. Il fit de plates excuses : *Ich hatte es nie geglaubt! Ich hatte es nie geglaubt!...,* murmurait-il en s'éloignant.

La facilité avec laquelle les peuples de langue allemande adoptent les termes latins, les amalgament, les déforment même jusqu'à rendre leur étymologie fort difficile, nous est prouvée également par l'exemple suivant, que je choisis dans mon propre pays. Dans l'Emmenthal, vous entendrez souvent les habitants de cette vallée désigner couramment sous le vocable bizarre de « klarti », une montre, et sous celui de « fifrelimorli », une certaine catégorie de chansons. Pourquoi « klarti » signifie-t-il une montre et « fifrelimorli » une chanson? C'est que « klarti » est une déformation de « quelle heure est-il? » Quant à « fifrelimorli », c'est le vieux refrain, mais prononcé à l'allemande de « Vivre libre et mourir! ». Le premier vocable est de création assez récente et remonte, si je ne fais pas erreur, à l'hiver 1870-1871, lors du séjour dans l'Emmenthal de quelques centaines de Bourbakis qui, trouvant sans doute le temps long, demandaient à tout bout de champ aux paysans qu'ils rencontraient, en désignant leur montre : « Quelle heure est-il? » L'autre est de date plus ancienne et provient sans doute du fréquent refrain des chansons que les armées de la première République promenèrent jadis dans la moitié de l'Europe.

En voulez-vous d'autres exemples tout aussi typiques? Je m'en fus, il y a quelques années, passer mes vacances dans la Hesse, et je m'aperçus bientôt que le paysan de cette contrée parlait un allemand corrompu, émaillé d'expressions baroques, espèce de jargon franco-tudesque, dont la découverte ne laissa pas longtemps que de m'amuser. Ainsi, il dit « adschee » pour adieu, « bonchour » pour bonjour *(Guten Tag).* Il déclarera que son plat favori est la « schelee » de viande et il ignorera jusqu'au terme allemand exact qui la désigne : *Sulze.* Bien plus, il mange de la « marmelad » et des « bonbons ». Il dit « merzi », lorsqu'il reçoit « ein Praesent ». Sa femme préparera le souper dans la « castroll », dans la casserole, et, si le mari n'est pas « kontant », s'il est « diffessil », il lui fera des « reprusche », et cela se terminera par « eine schikane ». Quant aux amoureux, ils se font « die kur » (la cour), ils se donnent des « kerress » et s'aimeront « touchour » ; le jeune homme est-il inconstant, il sera dit « lechaer » (léger), et s'il sait plaire aux dames, on dira de lui qu'il est « ein galant ». Vous y entendrez également des phrases comme celles-ci : *Ich bin malad* (je suis malade ; *Ich bin las* (je suis las), en insistant encore sur l's final. Est-il prêt à partir, il se dira « parat ». A la gare, il prendra un « retour-billet », et si le temps change, il déclarera : « es temperierst! » Toutes ces expressions ont acquis droit de cité dans la langue hessoise, et le plus étrange est que ceux qui s'en servent ne savent plus que ce sont des expressions françaises et vous riront au nez si vous osez le leur prétendre.

HISTOIRE D'UN HOTELIER ET DE SON ENSEIGNE

Rira bien qui rira le dernier. L'histoire suivante, qu'on me conta à Berlin, nous autorise heureusement à jouer ce rôle-là. Dans une station d'étrangers des Alpes bavaroises, il y avait un hôtel dont la façade s'ornait, avant la guerre, d'un large écriteau : *Grand Hôtel Bellevue.* Qui dira jamais pourquoi, par quel singulier sortilège, la langue de Pascal n'a cessé universellement de jouir de la plus grande faveur, et cela, même chez les plus mortels ennemis de la France! Est-ce du fait de sa clarté, de sa précision, de son élégance, de sa forme elle-même portée au plus haut degré de perfection par trois siècles de grands écrivains! Serait-ce pour la raison que la construction de ses périodes correspond exactement aux exigences de la pensée! Ou bien parce que le verbe et les attributs s'y trouvent tout naturellement chacun à leur place et que les mots eux-mêmes, après avoir passé par le creuset du bon sens et de la logique ne s'amusent pas à compter jusqu'à soixante-quinze lettres! Pourquoi? Peut-être parce que le français ne triche pas, parce que le français se lit à l'œil nu! Avez-vous remarqué qu'outre-Rhin tout le monde porte des lunettes? Bref,— *Grand Hôtel Bellevue,* — cette appellation, de par son parfum d'exportation bien française, flattait agréablement les hôtes teutons de la haute société qui y accouraient en foule. Mais, à l'ouverture des hostilités, l'hôtelier, croyant bien faire en spéculant sur le renouveau des

[1] Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

haines nationales, s'en vint chez un peintre en bâtiment et lui dit : « Vous enlèverez demain mon écriteau *Grand Hôtel Bellevue*, et vous le rem... » Il n'avait pas fini que déjà la crainte de commettre une erreur de calcul l'arrêtait : « Ou plutôt, reprit-il, vous placerez sur l'appellation actuelle un nouvel écriteau en carton : *Gaststatte Schoene Aussicht*. » Ce qui fut fait, au grand plaisir des gns de la contrée, qui passaient maintenant devant l'hôtel en disant : « C'est très bien comme cela! Cet homme comprend l'esprit de son temps! » Mais, déjà, à la fin de la première année les hôtes teutons de haut rang se disaient entre eux tout bas : « C'est dommage pour l'ancienne appellation Grand Hôtel Bellevue... Elle avait un cachet tout spécial!... *Schoene Aussicht*..., Chaque auberge de village peut s'appeler ainsi. Nous allons être obligés d'en choisir une autre... » Le *Gaststatteleiter*, car c'est ainsi que s'appelait maintenant l'hôtelier, s'effraya. Par précaution, il fit enlever une partie du nouvel écriteau, et les mots : « Grand Hôtel », en belles lettres dorées, resplendirent de nouveau sur la façade. *Grand Hôtel Schoene Aussicht!* « Cela va beaucoup mieux comme cela », murmura-t-il. Mais, à la fin de la seconde année de la guerre, un riche Madrilène débarqua un beau matin à la station : « On m'avait recommandé, déclare-t-il au propriétaire, le *Grand Hôtel Bellevue*, mais je vois que je me suis trompé. Je regrette de... » Il n'avait pas fini que déjà les ordres étaient donnés, et le *Grand Hôtel Bellevue* s'étalait de nouveau au soleil en bel et bon français... « Alors, je puis rester », déclara l'Espagnol. Et, dès ce jour, lorsque les passants s'arrêtaient devant l'hôtel en murmurant : *Das ist ja eine schoene Aussicht* (C'est vraiment une belle vue!), *Eine schoene Bellevue*, corrigeait l'hôtelier définitivement guéri de toute germanisation des vocables latins.

La guerre au français a conduit d'ailleurs maintes fois à d'autres conséquences bizarres. Pendant la semaine où j'étais à Berlin, arrive une délégation financière turque ; mais, hélas! pas un de ces beys et pachas ne savait l'allemand ; quand ils avaient demandé « eine Billet » à la gare, ou « eine Loge » au music-hall, ils avaient épuisé toutes leurs connaissances en langue boche ; par contre, ils parlaient à la perfection le français. Il n'y aurait donc pas eu moyen de se comprendre si les *Herr Regierungsrat* qui les pilotaient ne s'étaient abaissés à parler le langage de l'Ile-de-France. Mal leur en prit, car, à plusieurs reprises, dans les théâtres et restaurants, la bande germanoturque fut violemment prise à partie, apostrophée, houspillée pour la grave inconvenance qu'elle se permettait.

Le français prenait sa revanche.

(A suivre.) ?

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 5 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

La Guerre exige de tous un esprit national

Hindenburg est la chance allemande ; Nivelle, Lyautey, Lacaze, les chances françaises. Jugeons-les à l'œuvre, et laissez-nous tranquilles avec les ambitions politiques des groupes et des sous-groupes.

A cette heure, les exigences des partis quels qu'ils soient nous offensent. Le nom même des partis est aisément odieux. Quand on nous dit d'un député qu'il est du groupe unifié, du groupe radical et radical-socialiste, de l'union républicaine, que sais-je encore, en suivant les bancs de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, le bon sens répond avec un haussement d'épaules : Vous m'en dites trop, je désire simplement savoir si le personnage est intelligent, expérimenté, et si l'on peut l'employer.

A mesure que le drame gigantesque introduit plus de changements dans la vie économique de l'arrière et qu'il « gêne », « dérange » davantage l'existence des non-combattants, il est nécessaire que les vieilles idées se modifient, que chacun reçoive les leçons de la guerre. A côté de la mobilisation des armées, voici que nous arrivons à une mobilisation sociale, c'est-à-dire que tout le monde est invité à voir l'étendue du péril et à y faire face selon ses forces. Il ne s'agit plus de se figer dans ses petites commodités de la veille, ni dans ses opinions propres ; il faut se mettre à l'école des événements et se soumettre aux besoins du salut public.

Est-ce qu'il y a un patriote doué de bon sens qui songe à juger un général (ou un soldat de deuxième classe) sur ses opinions politiques? Est-ce que vous attachez la moindre importance au fait que Herriot soit radical? L'intérêt, c'est qu'il a une grosse tête qui semble pleine de cervelle ; et puis des habitudes et des méthodes de travail. Laissez au moins à ces gens-là, puisque vous les avez mis au pouvoir, le répit d'étudier de plus près, de revoir et de perfectionner leurs premiers essais de rationnement.

J'ajouterai une observation qui va plus loin, c'est que les trois quarts des Français sont de petits propriétaires campagnards qui produisent eux-mêmes pour leurs besoins propres. Vous n'avez aucune prise pour les réglementer. Quant aux classes pauvres des grandes villes, la guerre est déjà bien dure pour elles ; craignez de trop les priver. La surface des gens et des choses que l'on peut raisonnablement rationner n'est pas très étendue. Ce qu'il faut demander aux pouvoirs publics au moins autant que le rationnement, c'est de mettre la main sur les produits coloniaux, de surveiller leur réception dans les ports et de les délivrer à la consommation au fur et à mesure pour qu'ils ne se détériorent pas ; c'est de déployer une sévérité draconienne contre les accapareurs ou les exportateurs non autorisés de bestiaux et de denrées alimentaires. En Allemagne, le général commandant la XVIIe région publie un appel à la population : « Si l'on considère les efforts constants qui sont dépensés dans la lutte économique, on est pris de colère lorsque l'on voit des usuriers et des exploiteurs sans scrupules augmentant la misère afin de remplir leurs poches en usant de moyens louches et en dépit de toutes les ordonnances. Au pilori, tous ces gens! Quelle que soit leur position sociale et leur métier! »

Mais surtout et bien plus que le rationnement, ce qu'il faut demander aux pouvoirs publics, c'est une production intensive de toutes les denrées nécessaires à la consommation.

Dans le midi de la France, nous avons au moins un million d'hectares en vignes. Pourquoi ne pas inviter les vignerons à planter, dès maintenant, dans les interlignes, sur trois lignes de vigne, une ligne de pommes de terre blanches précoces. Elles pourraient être récoltées au plus tard au 15 mai. Ces pommes de terre nouvelles se vendaient avant la guerre dix sous la livre. Aujourd'hui, ne les vendrait-on pas quinze à vingt sous?

On peut calculer à 50 quintaux la production par hectare. Le rendement minimum par hectare en interligne serait de 25 quintaux, soit 25 millions de quintaux de pommes de terre, dont 15 millions pourraient être vendus en Angleterre. Elles vaudraient 100 francs les 100 kilos ; mettez-les à 50 francs les 100 kilos en gros, cela représente 750 millions d'or qui rentreraient d'Angleterre en France.

La France est le pays agricole le plus riche du monde. L'Algérie, la Tunisie et le Maroc peuvent suppléer à tout ce que la France ne peut pas produire.

La difficulté principale est dans la main-d'œuvre, mais il y a les prisonniers de guerre. Je détache des projets allemands une phrase qu'il faut souligner : « Nous aurons dans les Roumains, *contraints à travailler jusqu'à la limite de leurs forces*, une considérable main-d'œuvre agricole. » Cette phrase est d'un accent abominable. Nous nous en tenons à la vieille formule française de Louis XIV disant : « La guerre ne saurait être faite trop honnêtement. » Mais la culture de la pomme de terre n'est pas si fatigante.

J'ai vu, à Lyon, Herriot fort préoccupé de la difficulté qu'il rencontrait à obtenir des bureaux les prisonniers qui lui eussent permis de hâter ses constructions municipales. D'innombrables questions sont à régler ; des hommes nouveaux se mettent au travail ; surveillons-les, poussons-les, cherchons tous les moyens qui leur donneraient de l'activité, de la vigilance et du feu. Mais assez d'aigreur, de pièges et de bastonnades, assez de politique partisane. Rien qu'une politique nationale.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Paroles de Théodore BOTREL

LES GAS D'MANGIN

Musique d'André CAPLET

A nos chers camarades de la 5e division et du groupement Mangin.

Mouvt de Marche.

f à pleine voix

A Neuvill' Saint Wast, Au pied de la Folie, En Artois, ils étaient déjà là! A Neuvill' Saint Wast Ils étaient là les gâs Venus d'Paris et d'Normandie. Mangin leur dit: « Allons-y mes enfants Il nous faut la Victoire », Et tout céda devant ces triomphants, Gais moissonneurs Des lauriers de la gloire! *crié* Craignent-ils le canon? Non! Aiment-ils la Rosalie Oui!

REFRAIN *lourdement, mais avec l'entrain et l'allure d'une chanson de route*

f bien rythmé

Les gâs d'Mangin sont de terribles gâs Au sein des combats Ces fiers poilus ne flanchent pas Les gâs d'Mangin chargent avec furie Prêts à mourir, Tous, pour la Patrie.

CHŒUR

Les gâs d'Mangin sont de terribles gâs Au sein des combats Ces fiers poilus ne flanchent pas Les gâs d'Mangin chargent avec furie Prêts à mourir Tous pour la Patrie

Allegro et sonore.

II

Devant Douaumont
Où le Boche les guette,
De Verdun les bons gâs surgiront;
Devant Douaumont
Quinze jours ils tiendront
Au fond du bois de la Caillette.
Mangin, soudain, leur dit avec entrain :
« Chargez! Hardi! Courage! »
Et l'ennemi leur cède le terrain,
En s'enfuyant avec des cris de rage!
(Parlé). — Le Boche est-il capon? — Non!
— Chargeons-nous mieux que lui? — Oui!
(Au refrain.)

III

Mais les gâs d'Mangin
Du Nord et de Provence,
De Bretagne et du pays lorrain.
Mais les gâs d'Mangin,
De Nivelle et Pétain
Sont à présent toute la France!
De Bezonvaux jusques à Louvemont,
Hurlant la « Marseillaise »,
Ils ont, d'un bond, redressé notre front :
Verdun! Verdun! tu resteras Française!
(Parlé). — Lâch'rons-nous c'que nous t'nons? — Non!
— Vaincrons-nous ces maudits? — Oui!!!
(Au refrain.)

LES POÈTES DE LA GUERRE

LE SACRIFICE

— SUITE ET FIN —

III

L'AMOUR TRIOMPHE

Et, pendant qu'au milieu des cris on s'entr'égorge,
Le Dévoué, qu'émeut, même au fond de ces maux,
L'exode épouvanté des humbles animaux,
Entend l'appel touchant d'un petit rouge-gorge.

L'oiseau qu'aima Jésus en croix, vient, à son tour,
Consoler le grand cœur de celui qui console;
C'est le balbutiement qui comprend la parole;
Et l'instinct de pitié, la volonté d'amour.

❀

Tonnerre des canons, crépitement des balles;
Tous les sommets lointains sont des volcans fumants;
On entend la mort vivre et souffler en rafales.
Le globe a tressailli de mille écroulements.

Sous l'horizon, au bord des forêts arrachées,
Des soldats, décidés à tenir jusqu'au bout,
Et, les pieds sur des morts, au fond de leurs tranchées,
Dans ces tombeaux, creusés par eux, meurent debout.

Sur des tiges de feu, qui jaillissent de terre,
Des astres tout à coup montent épanouis,
Ecrivant en plein ciel un ordre militaire,
Signal de mort, qui tient les regards éblouis.

Et l'on dirait, qu'en blocs de fer, tout le ciel tombe.
L'obus, plus grand qu'un homme, accourt, tonne en crevant,
Et, sous sa masse, il ouvre une effroyable tombe
Où plus d'un héros glisse, enterré tout vivant.

On meurt, on meurt, on souffre, on meurt, on souffre,
Tout est colère, horreur, terreur et hurlement. [on crie;
La grenade est lancée; et l'attaque en furie
Bondit vers la tranchée adverse, brusquement.

La baïonnette va, revient, et pique, et troue,
Crève des flancs, des cœurs, et des yeux convulsés...
On souffre, on crie, on meurt, dans le sang, dans la boue,
Et, satisfaits, les morts dorment sous les blessés.

O paix des champs! patrie! ô moissons, ô vendanges!
La moisson est de chair, la vendange est de sang.
Est-ce un homme, est-ce un dieu qui veut ces maux étranges?
Et terrasse le faible, et punit l'innocent?

❀

L'esprit d'amour a plaint les animaux en fuite;
Mais voici des humains chargés de plus grands maux,
Foulant leur vigne en fleur et leur moisson détruite,
Menacés et fouillés comme des animaux.

❀

— « Nous, savez-vous à quoi l'ennemi nous destine?
Quand il marche à l'attaque, il nous pousse en avant,
Pour faire de nos corps son bouclier vivant.
On fusille celui de nous qui se mutine.

Nous tremblons moins devant le fusil ennemi
Qu'à revoir les soldats de la patrie aimée!
Nous sommes de la chair à canon, désarmée,
Un mur en marche, et qui saigne, et souffre, et gémit.

Les survivants, au gré de leurs bourreaux sans âme,
Exilés, déportés, esclaves prisonniers,
Tels des nègres aux mains des anciens négriers,
S'en iront sous le fouet vers l'Allemagne infâme.

Adieu, dans les cités aux trottoirs populeux,
La lente promenade et la rencontre amie!...
Le soldat vil, dont nous subissons l'infamie,
Nous ramène aux horreurs des siècles fabuleux.

Et nous avons cru vivre en un temps de clémence,
Où le monde oublierait à jamais la terreur;
Et c'est sur l'ordre sans appel d'un empereur
Que, hideux d'être un mort, le passé recommence.

Aussi, quand nous verrons les nôtres, atterrés,
Vaincus par leur pitié, le regard plein de larmes,
Hésitants devant nous, prêts à baisser leurs armes,
« Frères, leur dirons-nous, n'hésitez pas : tirez! »

❀

Ainsi pleurent des gens de France et de Belgique...

Ils passent, disparus dans une ombre tragique,
Où l'inutile amour de leur pays les suit.

Un autre groupe, alors, émerge de la nuit.

❀

— « Nous fuyons la patrie et nos douces campagnes,
Nous allons vers l'exil, front bas, courbant le dos,
Avec la faim, la soif et la mort pour compagnes,
Et portant nos néants comme de lourds fardeaux.

Quand nous avons quitté la petite patrie,
Plus d'une mère est morte au bord du vieux chemin;
Nos petits, qui tétaient la mamelle tarie,
Sont morts en la pressant encore de la main.

Mon chien boiteux me suit vers la terre inconnue;
Ma vache est familière et ne m'a pas quitté.
Mais voyez mes haillons fangeux et ma chair nue...
J'étais riche, et je suis vêtu de pauvreté.

Beaucoup sont plus que moi pauvres et lamentables;
Où seront-ils demain? où serons-nous ce soir?
Et devant quel foyer paisible, à quelles tables
Pourrons-nous nous chauffer une heure, et nous asseoir?

Nous n'osons plus porter nos regards en arrière,
De peur de voir, au loin, flamber notre maison;
Et nous sommes des cœurs malheureux, en prière,
Dont nul Dieu n'entend plus la plaintive oraison. »

❀

Ils disent. Au regard du troupeau qui se traîne
Un vieux prêtre apparaît qui, devant un autel,
Debout, murmure un chant que l'on entend à peine,
Plainte expirante, en qui vit un sens immortel.

Immobile, tout un régiment sous les armes
A son chant rituel répondait par instants;
Sous l'orage, ainsi chante une forêt en larmes;
Et la plainte semblait venir du fond des temps.

C'était la triste voix des steppes en automne;
Elle venait du fond des siècles infinis;
Et comme elle était lasse et lente, — monotone,
Elle était fraternelle au cœur lourd des bannis.

Après un cri léger, doux comme une caresse,
Une imploration se répétait toujours :
« Oh! regardez, Seigneur... Oh! voyez ma détresse!
J'ai faim, j'ai soif, Seigneur, venez à mon secours. »

Et tout le régiment à voix lourde et profonde,
Le front nu, l'arme au pied, chantait sans fin, tout bas,
Sur un rythme obstiné, l'appel secret du monde :
« Je viens à vous, Seigneur, ne vous détournez pas. »

Et dans ce même appel, qui tombe et se relève,
Tout pleure : les forêts que torturent les vents;
Tout : les fleuves, les mers mourantes sur la grève,
La poussière des morts et la chair des vivants.

Seigneur, la pitié crie et ne peut plus se taire;
Ferez-vous pas, sur nous, revenir vos bontés?
Jamais, en aucun temps, on n'a vu sur la terre
Fondre à la fois tant de malheurs immérités!

❀

La France, la Russie et l'Angleterre, — et Rome,
Chacune ainsi priait pour soi, — toutes pour l'Homme...

Pourtant, plus que jamais, le sang pur ruissela,
Car un prince, de tous les empereurs le pire,
Imposait, dans tout son empire,
Aux soldats que lui seul inspire,
Ce mot d'ordre inouï : « *Soyez des Attila.*

» Quand je commande, Dieu m'assiste :
Frappez et massacrez! Brûlez qui vous résiste!
On peut vaincre, soldats, par la seule terreur;
Que la terreur partout vous précède et vous suive;
Où vous êtes passés, que plus rien ne survive.
C'est l'ordre de votre empereur.

» Assez des combats loyaux de naguères,
Des générosités qui prolongent les guerres!
Le crime est beau qui fait les criminels vainqueurs
Restaurez l'esclavage; aggravez la torture.
La guerre sans pitié, c'est la loi de nature;
Allons, tigres, mordez à même dans les cœurs!
Tout homme qui, soldat, montre une âme attendrie
Doit être appelé lâche et traître à sa patrie. »

Alors, le Dévoué, tourné vers le levant :

— « Pour longtemps, sur la terre, ils ont tué la joie.
Ils sont la bête fauve, et nous sommes la proie.
O Christ ressuscité, mort et toujours vivant,
Tu sais, toi, que la France, en elle,
Défend la parole éternelle :
Elle est l'amour. Je meurs en la servant. »

❀

Or, tandis que déjà, la chair du sacrifice
Goûte en repos l'amour du monde racheté,
Un spectre, sans espoir que son malheur finisse,
Entre dans les chemins de son adversité.

Sentant son casque d'or, que cercle une couronne,
Vaciller, il y porte une tremblante main.
Il jette un long regard sur ce qui l'environne...
Des membres morts sont les pavés de son chemin.

Partout des yeux, dont le regard perce son âme,
Brillent dans la poussière où se posent ses pieds;
Partout des doigts tendus le montrent comme infâme;
Son peuple est un hideux enfer d'estropiés.

Contre les gaz mortels chaque homme ayant un masque,
Il se croit entouré de loups à corps humains;
Par moments, l'aigle d'or qui frémit sur son casque,
S'il y porte les mains, lui dévore les mains.

Le sang de tous les morts sous lui frissonne et crie.
Pas un pouce de terre où des sacrifiés
N'aient versé tout leur sang, chacun pour sa patrie,
Et, vie et mort, tout lui refuse les pitiés.

Et comme l'élément, les choses et la bête
Ont compris les répons du Martyr infini,
Leur réprobation, qui s'élève en tempête,
A chassé devant elle et courbe le Honni.

❀

LES MONTS

Comme à nous-même, aux aigles, nos compagnes,
Ravisseuses d'agneaux, tu parais odieux;
Car l'amour a touché les rochers des montagnes
Sans entrer dans ton cœur ni réjouir tes yeux.

LES FORÊTS

Fou sanglant dont l'âme est carnassière,
O maudit des lauriers, et maudit des cyprès,
Le bois de ton cercueil, pour vomir ta poussière
Se souviendra qu'il eut notre âme de forêts.

LES BÊTES

Toi qui veux toi-même qu'on te nomme
Du nom dur d'Attila, fléau des nations,
Va, maudit par la mère et les petits de l'homme,
Demander de t'absoudre aux enfants des lions!

LA MATIÈRE

En voulant qu'on gémisse et qu'on saigne,
En courbant sous l'horreur les âmes et les corps,
Tu défias un monde où l'Évangile règne;
Entre l'esprit et nous tu nias les accords.

LOUVAIN

Tu connaîtras la vengeance du Livre.
Les poètes, dont le verdict est souverain,
Te voueront au mépris dont plus rien ne délivre,
Quand le style est d'acier et la page d'airain.

LE FER

Toi qui souillas la Belgique trompée,
Et ne sais que trahir et tuer sans péril,
Rends-moi, prince félon, ton fantôme d'épée,
Toi qui traitas l'honneur sacré de chiffon vil!

LES FLEUVES

Poursuivi par le peuple des veuves
Qui voudra lapider ton spectre gémissant,
Tu pencheras ta soif horrible sur les fleuves :
Nous prendrons la couleur et la saveur du sang.

L'OCÉAN

Sur tes mains, égorgeuses de foules,
Quand rouleraient mes flots sans fond, prince inhumain,
Tout le sang de ton crime empourprerait mes houles
Sans pouvoir effacer la tache de ta main.

LES CATHÉDRALES

Roi, le monde te renonce.
Tu n'auras plus le feu, plus de pain ni de sel;
Quand tu les mendieras, Dieu fera sa réponse
Par l'inertie, et le silence universel.

❀

Toutes ces voix suivaient le tragique fantôme,
Car les temps de terreur étaient bien révolus;
Et celui qui voulut l'univers pour royaume
Cherchait partout le monde, et ne le trouvait plus.

❀

Le monde était changé. L'humanité, meilleure,
Révélait sa splendeur dans chaque homme mourant;
Chacun d'eux, dévoilant sa gloire intérieure,
Rayonnait d'un amour que, seul, l'amour comprend.

Comment trouver ce qu'on cherche sans le comprendre?
Qui veut trouver l'amour doit l'avoir éprouvé.
Le monde, las des maux qu'en lui la haine engendre
Ne peut créer l'amour que pour l'avoir rêvé.

L'humble qu'il transfigure, orgueil jadis et haine,
En marche vers l'amour, le conquiert pas à pas.
Et le roi qui n'a rien de la tendresse humaine
Cherche partout le monde et ne le trouve pas.

❀

Le sang du Dévoué sans nom, martyr des crimes,
Là, coulait fleuve; ici, coulait en océan;
Le monde n'était plus que l'âme des victimes,
Où l'aveugle de cœur ne voyait que néant.

Devant cet univers qui maudit et qui saigne,
Son orgueil défaillit dans un suprême effroi:
Il comprit que lui-même il avait clos son règne
Et que le monde a pour jamais un autre roi.

Le grand Sacrifié gisait toujours dans l'ombre,
Et partout le banni, retrouvant ses regards,
Posant partout le pied dans ses traces sans nombre,
Heurtait partout du cœur les grands membres épars.

— « Moi qui suis, en un seul, tout ce qui souffre et [pleure,
Dit le Martyr, je meurs: la terre me reprend;
La paix du monde approche, elle vient; c'est mon heure.
Sois aussi malheureux que ton crime fut grand. »

Il dit. Sa grande forme, avec lenteur dissoute,
Comme fond un amas neigeux sur les sommets,
Se résorbant dans la terre, y disparut toute;
Mais son âme, dans la clarté, règne à jamais.

❀

Voici. Toute la terre étant comme arrosée
Par le sang, — mais aussi par l'âme du Martyr
Qui l'imprégnait, fluide, en flamme extravasée,
— Le bon grain du froment germa, prêt à sortir.

La poussière du corps immense était féconde;
Les prés s'en nourrissaient; la forêt s'en nourrit;
Tout prenait de son âme, et la sphère du monde
Fut la masse que meut la force de l'Esprit.

Puis, lorsque la moisson fut haute entre les vignes,
Quand les taillis nouveaux, bien verts, bien droits, [épais,
Bercèrent les doux nids pleins d'oiseaux, — à ces si- [gnes
L'homme goûta vraiment des prémices de paix.

Quand le sommet des monts revit l'aube première,
Il parut rayonner un feu sorti de lui,
L'esprit de Sacrifice étant une lumière
Qui, par-dessus la mort, éternellement luit.

Quand le souffle de paix se leva dans l'aurore,
Il raconta d'abord aux grands blés assoupis,
Puis aux raisins gonflés et que le soleil dore,
La gloire de la vigne et celle des épis.

Des blés aux pampres verts, et de plaine en montagne,
Court une émotion que la brise transmet;
Et le bruit de la mer, qui s'exalte, accompagne
La chanson de la plaine et l'hymne du sommet:

« O terre! gloire à toi! l'amour t'a pénétrée.
La chair du Dévoué t'a fait un cœur humain.
La matière a connu qu'elle est chose sacrée,
Et porte en soi l'esprit qu'elle sera demain.

» Hosannah! tous les morts, avec des âmes neuves,
Revivent plus parfaits en des vivants nouveaux!...
Que vous voilà grandis, petits enfants des veuves!
Sur la tombe des morts, reprenez leurs travaux.

» Rebâtissez plus hauts le palais et le temple;
Mettez un battant d'or dans la cloche d'airain;
Nos héros, qui seront votre immortel exemple,
Sont morts pour que le cœur gouverne en souverain.

» Ecoutez bien en vous la volonté des tombes:
Travaillez; recréez sans fin de la beauté;
Mais contre le vautour gardez bien vos colombes,
Pour que le monde ne soit plus ensanglanté!

» Sous un arc triomphal fait avec des épées,
Gardez la vierge en fleur et le petit enfant.
La Force avait conquis des gloires usurpées:
Tiens-la bien sous ton glaive, Esprit, seul triomphant!

» Gloire à toi, sainte Paix! mais sois la Paix altière,
N'accepte aucune honte et gronde au moindre affront;
Et fleuves, monts et mers, heureux d'être frontière
Feront le juste orgueil des fils qui nous viendront. »

❀❀❀

AU SOLEIL DE SOLLIÈS-LE-VIEUX,
VILLE JADIS, DÉJA RUINE,
QUE, DEPUIS NEUF CENTS ANS, DOMINE
SON ÉGLISE, TÉMOIN FIDÈLE ET PRÉCIEUX
DES TEMPS DE PRIÈRE ET DE DISCIPLINE;
AU MILIEU DES GRANDS MURS
CROULANTS ET FAMILIERS
QU'AVAIENT BATIS, SUR LA COLLINE,
LES TEMPLIERS;
AU PIED DE LA MAISON DIVINE
QUE TOUCHE MON HUMBLE MAISON;
DEVANT LES BEAUTÉS D'UN VASTE HORIZON,
CE POÈME, QUE SYMBOLISE
MA PETITE MAISON APPUYÉE A L'ÉGLISE,
CE TESTAMENT D'AMOUR FUT RÊVÉ, FUT ÉCRIT,
L'AN TROISIÈME DE LA GRANDE GUERRE FRANÇAISE,
ET L'AN MCMXVI
DE J.-C.

Décembre 1916.

JEAN AICARD,
de l'Académie française

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES ÉTATS-UNIS ET L'ALLEMAGNE

La rupture des Etats-Unis et de l'Allemagne n'a pas tardé à être complète. Et depuis le départ de leurs ambassadeurs, tout n'a cessé de les conduire au seuil de la guerre; tout, et le torpillage du vapeur *Liman-M'Law* coulé au large de la Sardaigne, et les toasts belliqueux échangés à Vienne par le kaiser et Charles d'Autriche, et la déclaration de l'amirauté allemande que les délais de grâce pour les navires neutres étaient expirés, et surtout les résistances de la Wilhelmstrasse à élargir les marins du *Yarrowdale*. Malgré les protestations américaines, ces marins sont retenus dans des camps de concentration et, de guerre lasse, la Maison-Blanche pourrait en faire un *casus belli*.

Il paraît enfin que deux navires américains, l'*Orléans* et le *Rochester*, sont partis le 10 février pour Bordeaux sans s'incliner devant les prescriptions allemandes, en arborant simplement sur leurs flancs les initiales nationales U. S. A., et leur torpillage pouvait également ramener le président devant le Congrès afin de lui demander les pouvoirs nécessaires pour briser le blocus allemand. Car, et c'est M. Gerard lui-même qui l'a déclaré : « L'Amérique n'a pas peur. »

La duplicité allemande exaspérait tout le monde à Washington. Après avoir amené les Etats-Unis à rompre avec lui, le gouvernement du kaiser a vainement essayé de renouer, de les entraîner dans une controverse sur la guerre sous-marine. Par l'intermédiaire de la Suisse, il leur fit secrètement tenir qu'il serait heureux de négocier, à condition que le blocus commercial contre l'Angleterre ne fût pas gêné. Et l'on devine la réponse du président Wilson à ce honteux marchandage. Proposer à la grande République de faire litière de toutes ses déclarations, de sacrifier à ses intérêts personnels les principes de droit et d'humanité dont elle a si énergiquement pris la défense, c'était lui faire injure, et l'on devine sa réponse. Son président demanda catégoriquement le retrait préalable de la proclamation du 31 janvier sur la guerre sous-marine à outrance et le renouvellement des assurances données à ce sujet par la Wilhelmstrasse le 4 mai 1916, à savoir qu'elle ne conduirait pas cette guerre contrairement aux stipulations internationales. Et, pour augmenter le camouflet, la Maison-Blanche l'a rendu public; elle a étalé au grand jour l'offre allemande.

Des notes impériales ont bien essayé de donner le change, et, dans une longue suite de dénégations et de mensonges, de faire retomber sur le ministre de Suisse à Washington la responsabilité de la démarche. Mais, qui veut trop prouver ne prouve rien.

LES NEUTRES ET LA PIRATERIE

Le président Wilson pouvait prendre vis-à-vis de l'Allemagne une attitude d'autant plus énergique que l'Amérique du Sud fait tout entière bloc derrière lui contre les menaces teutonnes de couler sans plus les navires neutres commerçant avec les puissances de l'Entente. Le Brésil, l'Argentine, le Chili, l'Uruguay, le Pérou ont en effet protesté contre ces menaces et laissé aux nouveaux barbares la responsabilité de leur piraterie. Et même, le Pérou menace-t-il très énergiquement de se saisir des navires allemands demeurés dans ses ports depuis la guerre. Il n'est pas un neutre d'ailleurs qui n'exprime hautement son mécontentement. Après l'Espagne, dont on connaît la protestation énergique, après les Scandinaves, après la Suède, qui, tout en blâmant la rupture américaine, s'élève contre la blocus ennemi, c'est la Suisse; c'est la Chine, dont la note au gouvernement impérial est un exemple de

courage, et qui se range noblement dans la grande alliance de civilisation. Elle allait, si sa protestation était vaine, jusqu'à menacer d'imiter les Etats-Unis.

L'Allemagne fait bonne figure à mauvais jeu, mais elle ne saurait être indifférente à cette unanimité et à la menace qu'elle comporte dans l'avenir. C'est tout son avenir économique qu'elle compromet elle-même en se mettant hors la loi. Ce qu'elle voudrait surtout, c'est terroriser les neutres, retenir leurs vaisseaux dans les ports. Car, de l'avis des marins les plus expérimentés, elle n'aurait pas assez de submersibles pour surveiller sa zone de blocus. Du cap Finisterre à la frontière franco-belge et de l'Irlande, des îles Shetland à la côte norvégienne et au littoral hollandais, il n'y a pas moins de seize cents milles marins. En Méditerranée, on en compte quatorze cents, soit, au total, comme le dit notre excellent confrère Raymond Lestonnat, à qui j'emprunte ces chiffres, une ligne de trois mille milles à garder, c'est-à-dire plus de cinq mille kilomètres. Et ce n'est pas avec leurs deux cents ou deux cent cinquante submersibles que les Allemands pourraient le faire.

LES DÉCLARATIONS DE SIR DOUGLAS HAIG EN CHAMPAGNE

La bataille de l'Ancre continue à l'avantage des troupes anglaises qui, d'attaque en attaque, de patrouilles en patrouilles, augmentent considérablement leur pression sur les positions de Serre, positions formidables dont ils ont fortement entamé l'une des avancées. Ces succès s'accompagnent de très suggestives déclarations du commandant en chef des armées britanniques. De quelque côté que vienne l'attaque, des Allemands ou de nous, sir Douglas Haig a pleine confiance. « Nous tenons, dit-il, les armées entraînées et notre cavalerie en haleine, pour que la défaite de l'ennemi tourne en déroute et qu'il n'ait en aucun moment la possibilité, *même fort loin en arrière*, de se retrancher. » Il ne doute pas que le front allemand ne soit brisé en maints endroits : « Nous frapperons sans répit terriblement, jusqu'à la destruction des armées du kaiser. » Le maréchal a le ferme espoir de revenir à ce que l'on appelait « la guerre de mouvements ». Pour lui, cette année sera certainement celle de la décision. Enfin, le successeur du maréchal French estime que l'année de la décision pourrait être également celle de la paix...

Il se pourrait que l'offensive qui laisse le maréchal si tranquille vint des Allemands. Dans la journée du 14 ils ont, en effet, déclanché en Champagne une attaque sur la partie de notre front allant de la Butte-du-Mesnil à Maisons-de-Champagne, les grosses fermes célèbres depuis Valmy. On sait que, depuis septembre, nous tenons tout le petit massif dit de Massiges, qui domine la vallée de la Tourbe jusqu'à l'Aisne.

LES SUCCÈS ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE

Les succès des Anglais en Mésopotamie s'accentuent de jour en jour. Nos alliés viennent non seulement d'enfermer les Turcs dans Kut-el-Amara, comme ceux-ci y avaient cerné le général Towsend, et sont à la veille de les faire capituler à leur tour, mais ils débordent déjà la ville elle-même et menacent les communications ennemies. Kut-el-Amara, ainsi qu'on l'a maintes fois expliqué, se trouve à l'intérieur d'une boucle du Tigre qui l'enserre à l'ouest, au sud et à l'est, et au confluent même avec ce fleuve du Shatt-al-Haï, dont l'armée du général Maund possède aujourd'hui les deux rives. Si bien que l'adversaire, coincé pour ainsi dire entre le Tigre et les tranchées britanniques, ne semble pouvoir se dérober qu'au prix de pertes sensibles, si tant est qu'il le puisse, ou que les Anglais lui en laissent le temps. Nos alliés recherchent bien moins la reprise de la place que la défaite de l'armée turque.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 16 février 1917.

Obligations de la Défense Nationale
Reprise de l'Emission
UN NOUVEAU TYPE D'OBLIGATIONS

L'émission des **Obligations de la Défense nationale 5 o/o**, à l'échéance du 16 février 1925, est reprise à partir d'aujourd'hui. Suspendue à la veille du deuxième Emprunt national 5 o/o, cette émission reprend normalement, suivant le cycle observé lors du premier Emprunt.

L'arrêté ministériel relatif à cette émission fixe jusqu'à nouvel ordre à 60 centimes par 100 fr. de capital nominal la somme qui doit être ajoutée au prix d'émission de 96 fr. 50 o/o des Obligations de la Défense nationale à titre de portion déjà acquise de la prime d'amortissement. Comparativement à la précédente émission, le prix d'achat se trouve, en fait, augmenté de trente centimes. Le rendement élevé de ce placement demeurera sensiblement le même que précédemment, c'est-à-dire de 5 70 o/o environ (prime de remboursement comprise) et attirera les capitalistes cherchant un gros revenu durant huit années avec le remboursement au pair, c'est-à-dire avec un gain intéressant en capital, au bout de cette période.

Les **Bons de la Défense nationale** continueront d'être recherchés comme placement temporaire à trois mois, six mois ou un an.

Mais **un nouveau type d'Obligations**, qui tient le milieu entre les deux espèces de titres précités, a été imaginé par M. Ribot et sera mis à la disposition du public à partir du 1er mars. Il paraît destiné à un très vif succès.

La **nouvelle Obligation de la Défense nationale 5 o/o** a une durée de cinq ans ; mais cette durée peut, au gré du porteur, cesser au bout d'un an, ou à chaque échéance semestrielle suivante.

Emise au pair, **avec l'intérêt semestriel payé d'avance**, elle se présente donc avec le caractère d'un Bon de la Défense nationale, mais avec cette précieuse faculté en plus de continuer à rapporter le même intérêt, si le porteur n'a pas besoin de son argent et sans avoir à opérer de nouvelles formalités.

Il arrive, en effet, très souvent que le porteur de Bon renouvelle son placement à l'échéance ; le porteur de l'Obligation quinquennale aura son renouvellement opéré automatiquement sans aucun dérangement, en conservant la disponibilité de ses fonds à chaque échéance semestrielle après la première année.

Une prime spéciale de 2 fr. 50 o/o, en plus du remboursement au pair, sera payée au porteur qui attendra l'échéance de la cinquième année.

Dans ce cas (compte tenu de la prime de remboursement) le placement ressort à 5 58 o/o.

Autrement, le placement ressort à 5 12 o/o, comme pour le Bon de la Défense nationale à six mois ou à un an.

Les capitalistes sauront apprécier, nous en sommes persuadés, les avantages d'un placement avantageux, à court terme ou à long terme au gré du porteur.

Le **Crédit Mobilier Français** a envoyé à ses clients une circulaire spéciale pour attirer leur attention sur le caractère très particulier et très avantageux de ce placement et se mettre à leur disposition pour recevoir, sans frais ni commission, leurs souscriptions, qui peuvent être faites soit en Bons de la Défense Nationale, soit en titres de rente 3 1/2 o/o amortissable.

Les deux sortes d'Obligations de la Défense nationale sont exemptes d'impôts. Elles sont délivrées au porteur ou à ordre, avec faculté de transmission par endossement. Elles pourront être échangées contre des titres des Emprunts de l'Etat qui seront émis avant le 1er janvier 1920 dans les conditions avantageuses précédemment fixées.

Nous n'insisterons pas sur les motifs patriotiques qui doivent inciter, à l'heure actuelle plus que jamais, tous les Français à souscrire, dans toute la mesure de leurs moyens, aux **Obligations et Bons de la Défense nationale**. Ce devoir leur est, d'ailleurs, singulièrement facilité par l'ingéniosité et la multiplicité des combinaisons de placements qui leur sont offertes, ainsi que par leurs incontestables avantages.

Les besoins de la Trésorerie sont très importants actuellement. Le Trésor a trouvé, comme on sait, dans la **Banque de France** un auxiliaire des plus précieux. Notre grand Etablissement d'émission vient d'être autorisé par le Parlement à porter de 18 à 21 milliards la limite d'émission de ses billets ; l'extension de sa circulation fiduciaire a, du reste, toujours été sagement contrôlée.

En Bourse, la fermeté prédomine malgré le calme des affaires. La **Rente Française 5 o/o** gagne une fraction à 87 70 pour la libérée et 88 fr. pour la non libérée ; pour la non libérée, un versement de 25 fr. o/o est à effectuer du 16 au 28 février.

Crédit Mobilier Français

L'action du Crédit Mobilier a dépassé le cours de 350 francs cette semaine et a ainsi plus que regagné, comme c'était du reste à prévoir, le coupon récemment détaché. Dernier cours : 355 francs.

Le **Crédit Mobilier Français** vient de recevoir de la **Chambre des Mines du Transvaal** son câblogramme mensuel, annonçant, pour les mines d'or du Transvaal, en janvier, un rendement de 783,632 onces d'or fin contre 774,462 onces en décembre dernier.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, en janvier dernier, se sont élevées à 138,226 fr. 95, contre 132,387 fr. 25 pour le même mois de 1916.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

...vez-vous remarqué, chères amies, que chez ...rsonnes les mieux portantes la fraîcheur ...sage se trouve altérée par des causes di...ses? Les temps moroses, les jours gris que ...s traversons donnent parfois aux physiono...s quelque chose de terne. Il faut donc réagir ...oigner la pureté de notre teint, ce qui con...ue souvent à nous donner « bonne mine ».

DÉBARRASSONS D'ABORD

...re épiderme de toutes les petites imperfec...s qui peuvent en ternir la blancheur au ...yen de la Véritable Eau de Ninon, ce déli...x produit de la Parfumerie Ninon, qui efface ...mpêche les boutons et taches de rousseur, ...qui prévient également les rides. Nous ne ...rions faire un meilleur choix que cette eau ...Jouvence, que l'on trouve à la Parfumerie ...non, 31, rue du Quatre-Septembre.

...près la longue période de froid que nous ...ons de supporter, je crois utile de vous rap...er que

LE MEILLEUR MOYEN

...combattre les irritations, gerçures, crevasses, ...geurs, et tous les effets désastreux du grand ...vif et du froid, est l'emploi régulier de la ...itable Crème Simon, la grande marque fran...se qui assainit, fortifie et assouplit la peau ...l'empêche ainsi de se sécher et de se fendre.

QUEL DÉBARRAS!

...n'avoir plus à se préoccuper de dépilatoires ...ice au petit appareil à électrolyse qui détruit ...poils pour toujours. N'hésitez donc pas à ...re cette dépense une fois pour toutes. Vous ...ez ainsi vos séances chez vous, tranquille...nt, sans l'aide de personne, et serez rapide...nt délivrée de cette disgracieuse floraison ...enlaidit les plus jolis visages. Ce même ...pareil peut, d'ailleurs, servir à d'autres soins ...beauté. Ecrivez en toute confiance à notre ...ie, Mme de Saint-Gonant, 213, boulevard Ras...l, Paris, qui veut bien donner sur l'appareil ...renseignements détaillés et gratuits.

...'ai déjà eu l'occasion de vous parler

DE L'HEUREUSE INNOVATION

...Bichara : les Tubes d'Essences pour ciga...es. J'y reviens, aujourd'hui, pour vous dire ...seul, Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaus...d'Antin, a su créer ces Tubes, grâce aux...els les cigarettes prennent un doux parfum ...font oublier les heures.

...n ce moment, où la vie matérielle devient ...véritable problème, où les nécessités nous ...igent à réduire sans cesse nos frais, vous me ...rez certainement gré

DE VOUS RAPPELER

...dans le numéro de mars du *Miroir des ...odes*, vous trouverez des concours de recettes ...cuisine ménagère et bourgeoise. Toutes les ...nditions desdits concours sont indiquées, ...si que la liste des prix en espèces qui sont ...erts gracieusement aux lauréats.

...t puisque je suis sur ce terrain des écono...es et de « la vie chère », je vais vous an...ncer que

DES SACRIFICES CONSIDÉRABLES

...nt consentis journellement par une grande ...aison anglaise pour maintenir ses prix d'avant-...erre : j'ai parlé de la Maison Shannon and ...ens Ltd, qui nous offrira, cette saison encore, ...s tailleurs classiques, élégants, doublés soie, ...tissus exclusifs, au prix de 75 francs — la ...oitié du prix réel!

...Mieux encore : les 7 fr. 50 qui représentent ...e faible partie des frais de douane, port, ...surance, etc., ne seront pas non plus aug...entés jusqu'à nouvel ordre.

...es derniers modèles sont exposés à la suc...rsale de Paris, 71, rue de Provence (premier ...ège), seule adresse, en France, où l'on puisse ...uver les véritables costumes tailleur garantis ...la Maison Shannon.

...es lectrices de province peuvent écrire en ...mandant les planches de mode et échantil...s A. S. La coupe impeccable leur est as...rée, comme si les mesures avaient été prises ...ns les salons de Paris, grâce à un procédé ...écial qui leur sera indiqué.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

...seron bleu. — Une bonne poudre de riz vous rendra ce ser...i. Employez la Fleur de Pêche, aux essences de fleurs exoti...s, très adhérente à la peau, et d'un parfum délicat. Elle ...e en six nuances, à la Parfumerie Exotique, 35, rue du ...uatre-Septembre, au prix de 3 fr. 50 la boite, franco 4 francs.

Pompeia. — Non, cette eau ne vous serait d'aucun secours. Il n'y a rien à faire, c'est une question de tempérament.

Changeante 32. — Etant donné votre jeune âge, abstenez-vous de tout médicament, prenez simplement beaucoup d'exercice, faites de la gymnastique et de la marche, mais ne modifiez en rien votre nourriture ce qui, à votre âge, serait contraire à votre santé.

M. P. A. — Ces brûlures, engelures et durillons disparaîtront si vous faites usage de la Péduline, bain de pieds hygiénique et aromatique. En renouvelant ce bain plusieurs fois par semaine, vous obtiendrez un résultat satisfaisant en très peu de temps. Vous trouverez la Péduline Selma au Laboratoire des Produits Selma, 49, avenue Victor-Hugo, Paris, au prix de 1 fr. 60 franco les six pochettes.

Nobial. — Vous faites erreur, je n'ai jamais recommandé ce produit dans ma rubrique.

Lotus bleu. — 1° Lavez-vous toujours à l'eau tiède, mettez ensuite une légère couche de crème et de poudre. 2° Faites des légers massages avec les doigts en frottant les rides dans le sens de la hauteur. 3° Employez un peu de Lait de Ninon ou de Rosclity.

Follette. — 1° Mangez beaucoup de féculents et de pain. 2° Achetez un traité de gymnastique, vous y trouverez l'explication de ces mouvements. 3° Voyez ma réponse à Monique.

Monique. — Je vous recommande particulièrement la crème et la poudre de riz de Mme Rambaud ; ces deux produits sont composés d'après les derniers progrès de la science et laissent loin derrière eux tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Crème, 2 fr. 50 et 4 fr.; poudre, 3 et 5 fr. Rue St-Florentin, 8, Paris.

Française toujours. — 1° Le Shampooing Selma, deux fois par mois. 2° Le Philopile, de H. Chabrier, employez-le tous les jours en frictions.

Alberte. — Non, mais adressez votre demande à l'Union des Femmes de France, 16, rue de Thann, qui vous donnera tous renseignements utiles.

Coquette désolée. — 1° Faites des ablutions quotidiennes à l'eau froide et des massages circulaires avec du talc, mais ne commencez ces ablutions qu'au printemps. 2° La Pâte Epilatoire Dusser.

Jeune maman. — Toutes les branches sont accessibles maintenant aux dames, mais le commerce offre certainement plus de débouchés. Demandez, à ce sujet, de ma part, à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, sa brochure « Situations », qui vous intéressera.

N° 12. — Adressez-vous, de ma part, à H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, qui vous donnera tous renseignements utiles.

Un lecteur du front. — Toutes vous feront mal. il faut donc être énergique et vous déshabituer de fumer petit à petit.

FURETTE.

LIBRAIRIE

ERNEST DAUDET. — ***Guillaume II et François-Joseph.*** — Un volume : 3 fr. 50. — Librairie *Attinger frères*, 30 boulevard Saint-Michel, Paris.

Deuxième volume d'une trilogie sur les Auteurs de la Guerre (I. Bismarck; II. Les Complices), dont la lecture faisait dire à un de nos ambassadeurs : « Je ne crois pas que le temps change rien à ce que vous avez dit : c'est et ce sera l'histoire de cette affreuse crise dont on ne pourra plus parler sans recourir à vous. »

A. S.

ENTRE NOUS

Famille parisienne, avec deux enfants, demande à connaître Anglaise habitant Paris, qui donnerait leçons d'anglais à tous, par conversation, à l'heure des repas, et deux ou trois leçons séparées par semaine en sus. Conditions à débattre. Ecrire anglais ou français à Mlle Vessier, 78, rue Lepic, Paris (18e).

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal. 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Guide de l'Ecrivain. Envoi contre 2 fr. 50. Revue des Indépendants, 103, avenue de Courbevoie, Asnières (Seine).

Mme Pamart, rue du Lac, Ouistreham (Calvados), prendrait pensionnaires. Vie famille. Mer et campagne.

Latin (inédit). Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris, demande collaborateurs prose, vers. Notice 0 fr. 15.

Dans ce Numéro : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, pièce en 4 actes, de M. Pierre Frondaie, d'après Anatole France

LES·ANNALES



LES DRAMES DU TORPILLAGE

LE RADEAU (D'APRÈS UNE RÉCENTE PHOTOGRAPHIE)

4 Mars 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	12 fr	6 fr 50
UNION POSTALE	18 fr	9 fr 50

51 RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

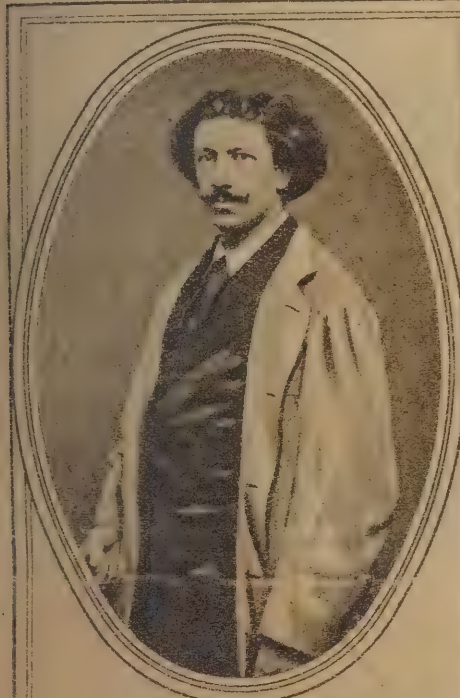
Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1758. — 4 MARS 1917

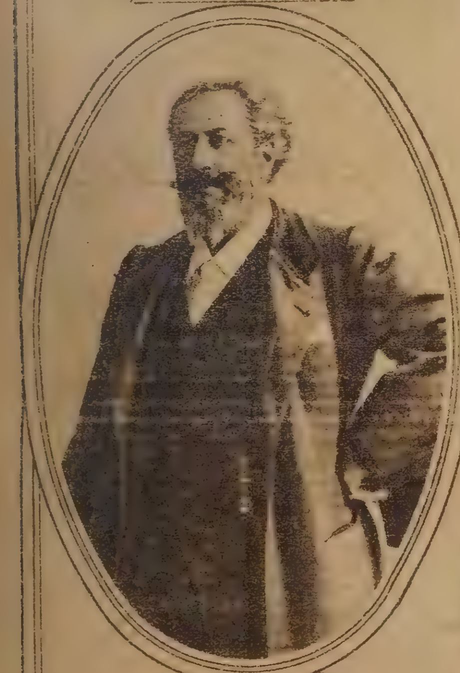
EDITION·DE·LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	16 fr	[illegible]
UNION·POSTALE	22 fr	[illegible]

51 RUE SAINT·GEORGES · PARIS



A 35 ANS.



A 70 ANS.

CAROLUS DURAN ET L'UN DE SES CHEFS-D'ŒUVRE : *LA DAME AU GANT.* (Musée du Luxembourg.)

PAGES OUBLIÉES

Le plus célèbre article d'Octave Mirbeau

On lira plus loin quelques notes biographiques sur cet écrivain. Nous offrons à la curiosité de nos lecteurs l'article qui, lors de ses débuts, attira l'attention du public et déchaîna de bruyantes colères :

LE COMÉDIEN

Aujourd'hui où l'on ne s'intéresse plus à rien, on s'intéresse au comédien. Il a le don de passionner les curiosités en un temps où l'on ne se passionne plus pourtant ni pour un homme ni pour une idée. Depuis le prince de maison royale qui le visite dans sa loge, jusqu'au voyou qui, les yeux béants, s'écrase le nez aux vitrines des marchands de photographies, tout le monde, en chœur, chante la gloire du comédien. Alors qu'un artiste ou qu'un écrivain met vingt ans de travail, de misère et de génie à sortir de la foule, lui, en un seul soir de grimaces, a conquis la terre. Il y promène, en roi absolu, au bruit des acclamations, sa face grimée et flétrie par le fard ; il y étale ses costumes de carnaval et ses impudentes fatuités. Et de fait, il est roi, le comédien. Avec le bois pourri de ses tréteaux il s'est bâti un trône, ou plutôt le public — ce public de décadents que nous sommes — lui a bâti un trône. Et il s'y pavane, insolent ; il s'y vautre, stupide, se faisant un sceptre du bec usé de sa seringue, et couronnant sa figure d'eunuque vicieux d'une ridicule couronne de papier peint. Cet être, autrefois rejeté hors de la vie sociale, pourrissant, sordide et galeux, dans son ghetto, s'est emparé de toute la vie sociale. Ce n'est point assez de la popularité dont on l'honore, des richesses dont on le gorge.

En échange des mépris anciens, on lui rend les honneurs nationaux, et nous en sommes venus à un tel point d'irrémédiable abaissement que, marchandant la récompense à de vrais courages et à de sublimes dévouements, nous attachons la croix sur la poitrine de ce pitre, dont le métier est de recevoir, tous les soirs, sur la scène, des coups de pied et des gifles.

Qu'est-ce que le comédien? Le comédien, par la nature même de son métier, est un être inférieur et un réprouvé. Du moment où il monte sur les planches, il a fait l'abdication de sa qualité d'homme. Il n'a plus ni sa personnalité, ce que le plus intelligent possède toujours, ni sa forme physique. Il n'a même plus ce que les plus pauvres ont, la propriété de son visage.

Il y a aussi le côté macabre et sinistre qui seul suffit à justifier et à faire regretter l'état de répugnante abjection, dans lequel l'ancienne société tenait le comédien. Dieu lui-même l'avait chassé de ses temples et ne permettait pas qu'il pût reposer son cadavre dans l'oubli tranquille et béni de ses cimetières. Errant de la vie, il voulait qu'il fût aussi un errant de la mort, et c'était justice, car le comédien, ce prostitueur de la beauté, des douleurs et des respects de la vie, eût prostitué également la majesté, la sainteté et les consolations de la mort.

Avez-vous vu passer parfois un comédien malade? Il est pâle avec des yeux cernés et creusés ; son dos est vouté, son allure chancelante. Il tousse, et sur ses lèvres blêmies, mousse un peu de salive rougie de sang. C'est un phtisique. Le pauvre diable! Il fait peine à voir et il vous émeut. On a pour lui la pitié et cette sorte de respect poignant que la vue de ceux qui s'en vont inspire même aux plus sceptiques et aux plus endurcis. Le pauvre diable! Le soir, il est dans sa loge ; il s'habille pour la représentation. Des pots de fard sont rangés devant lui, à droite ; à gauche se hérissent des perruques rousses, blanches ou noires ; des houppettes bouffent, enfarinées de poudres, sur des boîtes ébréchées ; des crayons errent çà et là, mêlés à des ustensiles bizarres, à des peignes et à des brosses. Le voilà devant sa glace, et ce phtisique, qui sera peut-être mort dans un mois, cynique, maquille ses traits malades.

La pitié qui vous avait serré le cœur, en le voyant passer dans la rue, devient du mépris. Et cette pâle et douloureuse vision de maladie, qui s'en va lentement, se courbant vers la mort, prend un aspect hideux et repoussant de cauchemar.

Avez-vous vu parfois passer un comédien vieillard? Il vacille sur ses jambes, et s'appuie lourdement sur sa canne. Il est propre et soigné. Ses cheveux sont tout blancs et dans ses yeux, dont les paupières tremblotent, il semble qu'on voit de la lumière, cette lumière des bons vieux dont parle Victor Hugo. On est prêt à se découvrir devant le long cortège d'années qui défilent. Pauvre vieux!

Le soir, il est sur la scène, grotesque, effrayant. Sa couronne de cheveux blanchis se hérisse en toupet. Dans ses yeux brille une lueur falote, et ses jambes qui peuvent à peine le porter se secouent et vaguement ébauchent un pas de cancan. Le comédien a déshonoré ces deux choses respectables et saintes : la maladie et la vieillesse.

Il ne peut même pas souffrir, le comédien, il est à la piste d'une douleur pour la noter ou la reproduire sur la scène. Ce sera son effet, au deux ou au trois!



Octave Mirbeau. (Phot. Henri Manuel.)

Il a perdu sa femme, ou son enfant. Le cadavre est là dans la chambre, raide sur son lit paré funèbrement. Une grande douleur lui est venue, mais il a passé devant la glace. Il se regarde. Ah! comme ses traits sont décomposés, comme ses larmes ont tracé là, sous les yeux, un sillon rouge ; comme la lèvre s'est plissée curieusement! Et il note tout ; et il recommence à plisser ses lèvres, à décomposer ses traits, à voiler ses yeux, à gonfler ses paupières. Oui, c'est bien cela, l'effet est trouvé. Comme il sera applaudi demain!

Le comédien a déshonoré la souffrance.

Voilà ce qu'il appelle son art, ce métier horrible et honteux pour lequel nous n'avons pas, nous public, assez de battements de mains, assez de fleurs, assez de couronnes ; ce métier pour lequel toute la vie d'une grande ville se met en branle, en l'honneur duquel il faut dresser des statues, des palais et des panthéons.

Et plus l'art s'abaisse et descend, plus le comédien monte. Quand, au grand soleil de la Grèce, à la pleine clarté du jour, le peuple applaudissait, emporté dans le génie de Sophocle, le comédien n'était rien, il disparaissait sous le souffle superbe de l'œuvre. Aujourd'hui, le comédien est tout. C'est lui qui porte l'œuvre chétive. Aux époques de décadence, il ne se contente pas d'être roi sur la scène, il veut aussi être roi dans la vie. Et, comme nous avons tout détruit, comme nous avons renversé toutes nos croyances et brisé tous nos drapeaux, nous le hissons, le comédien, au sommet de la hiérarchie comme le drapeau de nos décompositions.

OCTAVE MIRBEAU.

Notes de la Semaine

La Circulaire

Ce mot incolore et en apparence inoffensif ne dit que peu de chose aux gens non initiés. Qu'est-ce qu'une circulaire? C'est une feuille contenant des observations ou des ordres et visant la catégorie d'individus qui sont tenus d'obéir à ces ordres ou d'enregistrer ces observations. La circulaire sert de lien entre les chefs et les subalternes, entre l'administration centrale et le personnel. Théoriquement, l'utilité de ce chiffon de papier n'est pas contestable. Il véhicule des instructions qui ne peuvent être données de vive voix ; il va porter au loin la volonté des bureaux, conséquemment la volonté du ministre, puisque par définition ils ne font qu'un. La circulaire, organe de transmission, devrait faciliter le travail. Pourquoi le complique-t-elle et sème-t-elle, partout où elle passe, le désordre et l'effroi?... Car elle est le cauchemar de ceux qui sont contraints de la lire et de s'imprégner d'elle.

Contemplez les fonctionnaires et plus particulièrement les officiers, à l'heure où la circulaire leur arrive. Un morne accablement se peint sur leur visage, à moins que la fureur ne l'empourpre. Chacun, selon son tempérament, accueille le malheur avec résignation ou violence. L'infortuné se penche sur le feuillet sibyllin, essaie d'en dégager le sens précis. Peine perdue ! Œdipe était moins embarrassé devant le Sphinx. L'avaricieuse circulaire garde jalousement ses secrets ou n'en livre que d'infinitésimales parcelles. Si encore elle apportait des décisions durables... Hélas ! la circulaire du jour contredit celle de la veille, et sera anéantie par celle du lendemain. Les circulaires affluent, aussi nombreuses que les vagues de la mer, mais non point pareilles. Elles n'ont qu'un trait commun : leur obscurité.

Dans quelle officine s'élaborent-elles ? Quel est le pédant qui les rédige ? Ne serait-ce pas plutôt Satan ou Machiavel ? Regardez-y de près. Et vous vous apercevrez que les circulaires sont incompréhensibles, parce qu'on veut qu'elles le soient. Claires et simples, elles engageraient la responsabilité des personnages dont elles émanent. Embrouillées, diffuses, verbeuses, elles procurent à leurs auteurs un moyen commode de se couvrir. Voilà le grand mot lâché... Voilà, du haut en bas de la hiérarchie, le principe, l'immuable tradition des bureaucrates. N'être pas responsable. Rejeter la faute, si elle est commise, sur l'inférieur immédiat, lequel agira de même à l'égard de son subordonné, et ainsi de suite jusqu'au dernier échelon, où attend, impuissant, humilié, résigné aux cruautés du sort, le plus chétif, qui paiera pour tout le monde.

Le mystère concerté et prémédité du texte des circulaires trouve dès lors son explication. Il offre aux vrais coupables d'incomparables refuges. En cas d'accroc, M. le Directeur se drape dans sa dignité froissée. « Mauvaise interprétation », déclare-t-il. C'est-à-dire, d'abord : « Débrouillez-vous », et, ensuite : « Je m'en lave les mains ». Cette tartuferie à la Ponce-Pilate est la principale source de nos misères. Elle brise les initiatives, avilit les caractères, sème partout la terreur, donne et répand l'exemple de l'hypocrisie... Le subalterne frissonne à l'idée d'accomplir un acte qui puisse être blâmé ou désavoué. Réclamera-t-il un ordre écrit ? Il ne recevra qu'une réponse vague et dilatoire, il se fera un ennemi du chef qu'il aura désobligé en l'interrogeant. Il craint de s'attirer des rancunes qui nuiront à sa carrière. Il préfère s'abstenir, garder le silence, biaiser, ruser, prendre des demi-mesures, dissimuler les fautes, perpétuer les abus discrets, éviter l'éclat. *Pas d'affaires!* Les mœurs administratives se conservent intactes derrière ce rempart invulnérable aux assauts extérieurs : *la force d'inertie !*

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que ceux-là même à qui l'opinion attribue le maintien de ce déplorable état de choses sont les premiers à s'en plaindre. Le fonctionnarisme n'a pas de pires ennemis que les fonctionnaires. Fort honnêtes gens, pour la plupart, dans le privé, ils haïssent le formalisme étroit où ils se débattent ; ils usent leur énergie en de mesquines petites batailles, en de stériles conflits d'amour-propre. De service à service ils se persécutent sournoisement, cherchent à se jouer des tours pendables et gémissent — ô merveille d'inconscience ! — des maux réciproques qu'ils s'infligent. Mais pris dans l'engrenage d'usages et d'habitudes quasi séculaires, ils ne peuvent s'évader. Ils imitent les gestes de leurs prédécesseurs.

Le remède ?... Il faudrait à peu près tout changer, redresser l'édifice vermoulu, ou plutôt le démolir et le rebâtir sur de nouvelles bases. Pour ce qui concerne les responsabilités, non plus les diluer, comme cela se fait aujourd'hui, en allant de haut en bas, mais les concentrer en allant de bas en haut ; prescrire que chaque chef devra vérifier la besogne accomplie par son subordonné, l'approuver s'il y a lieu ; bien établir que, s'il l'approuve, il en devient entièrement, exclusivement responsable et ne peut désormais se décharger sur autrui. Pour ce qui concerne les sanctions, exiger qu'elles soient rigoureuses, inflexibles, proportionnées à la faute, sans ménagements ni faiblesse; frapper aussi durement, plus durement les grands que les petits... Tel serait l'idéal à réaliser. Qui donnera le coup de balai nécessaire ? Osera-t-on troubler tant de quiétudes, menacer tant de situations acquises, abolir tant de coutumes fâcheuses, se soustraire à tant d'influences et peut-être supprimer tant d'emplois ? Mille obstacles surgiront sous les pas du réformateur. La routine engagera une lutte à mort contre le progrès. Et elle sait se détendre.

BONHOMME CHRYSALE.



Les Lettres de la Cousine

De l'Éducation

II. — LES JARDINS D'ENFANTS

J'ai reçu tant de bonnes et admirables lettres d'encouragement, que je vais reprendre aujourd'hui cette idée qui me hante et vous intéresse aussi : l'éducation! Nous allons causer ensemble de nos enfants, de leur santé, de leur cœur, de leur travail... C'est un sujet intarissable et qui jamais n'a été plus important qu'à l'heure actuelle.

Je vous ai dit mon plaisir de voir se propager, un peu partout, les « Jardins d'Enfants ». Nos lycées de filles les ont adoptés, et ce jour-là ils ont mérité de la Patrie. D'abord, le titre est joli... et il est vrai...; l'enfant s'ouvre comme une fleur dans ce jardin enchanté... Il s'amuse, ce qui est la seule façon intelligente de s'instruire. Il s'ébat au soleil avec des camarades de son âge, ce qui forme son caractère. Il occupe ses petits doigts et son esprit à des choses neuves qui l'intéressent, ce qui lui apprend la vie. Il n'a pas un livre..., ses yeux se posent sur la nature, il saisit quelque chose du rythme et de l'harmonie universels...; il est joyeux, et parce qu'il connaît le bonheur de l'activité, il possède, pour toute l'existence, le secret du travail... Je demandais, l'autre jour, à une petite fille haute comme une botte et qui s'en allait à son lycée Jules Ferry, une serviette sous le bras, l'air important :

— Qu'est-ce que tu fais au lycée ?

Son visage plein de fossettes s'éclaira :

— Je joue, fit-elle, du ton définitif d'une jeune personne sachant bien que nul emploi plus utile ne peut être fait de son temps.

Elle jouait, ou du moins elle croyait jouer. La vérité est que, sans qu'elle s'en doutât, elle apprenait mille choses graves. Mais c'est justement la beauté de ces Jardins d'Enfants qu'on y présente l'étude de telle sorte qu'elle devienne le plus doux des amusements. On met en action la grande formule du travail — la seule bienfaisante à mon avis — qui est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.

Le désœuvrement est ce qui rend les enfants odieux, ils s'énervent dans l'inaction, cent idées saugrenues leur passent par la tête, ils harcèlent leur bonne ou leur maman, ils deviennent fantasques, s'excitent au rire ou aux larmes sans rime ni raison..., ils commencent à détruire l'équilibre de leur santé et les voilà déjà un peu contaminés par le microbe du siècle : la névrose.

Le travail imposé trop jeune, selon les vieilles méthodes du livre, ne vaut pas mieux, je dirais même est pire; il déforme la personnalité de l'enfant, il détruit ses instincts, il nivelle à la règle commune son intelligence ou du moins ce qui était l'originalité de son intelligence; il fait déjà, de ce petit être à peine né, une machine à « par cœur », il arrête sur sa bouche l'éclosion de ces « pourquoi » délicieux et dans sa petite tête la candeur de ces réflexions qui sont propres à former le jugement... Ce travail prématuré commence l'erreur prodigieuse sur quoi reposent la plupart de nos éducations et de nos examens actuels, qui est de confondre constamment l'intelligence et la mémoire... De nos jours, une élève dressée dès son plus jeune âge à retenir des mots, des règles, des théories, peut n'avoir compris rien à rien : elle obtiendra tous les succès scolaires qui se puissent envier. Elle est un enregistreur; au moindre appel, crac ! la tablette se déclanche et dévide sa bobine... Et voilà pourquoi votre fille est muette !... ou plutôt voilà pourquoi tant de jeunes filles effroyablement instruites ne sont pourtant, au point de vue de l'intelligence, dans son sens large et créateur, que des nullités...

Tous les brevets du monde n'empêchent point les sages de les reconnaître au premier coup d'œil, et de les fuir comme la peste. Elles ont un je ne sais quoi de borné et d'érudit, de sectaire et d'assuré, on les sent enflées de toute la bibliothèque qu'elles ont dans la tête et fortes de toutes les citations que crache leur mémoire. Elles font, d'ailleurs, plus tard, de détestables collaboratrices, de prétentieuses employées très peu malléables, puisqu'elles croient tout savoir, les pauvres !... et qu'il leur manque ces deux facultés essentielles : réfléchir et s'adapter... Comme disait le bon Montaigne, qu'il faut toujours citer en matière d'éducation : « Science sans jugement est ruine de l'esprit. » Ces bas-bleus en sont la meilleure preuve.

Donc, pour revenir à nos moutons, ou du moins à nos chers bambins, nous voulons qu'ils ne soient ni désœuvrés, ni penchés trop jeunes sur des livres rébarbatifs... Alors nous avons la ressource charmante des Jardins d'Enfants... Les petites élèves y sont terriblement occupées... Songez donc, il y a une plate-bande où elles font pousser des légumes, et un massif où elles cultivent les roses, et puis toute une ménagerie est confiée à leurs soins : Janot lapin, auquel il faut donner à manger de l'herbe..., et la douce tourterelle qui roucoule tendrement, dont il faut nettoyer la cage...; et puis la poule qui chante cot-codet dans son petit poulailler... Et à l'intérieur de la maison, dans la pièce claire qui sert à leurs ébats, il y a la chambre de la poupée. Il faut faire son lit, laver la grosse fille de porcelaine qui écarquille ses yeux, l'habiller soigneusement et recoudre ses petits vêtements déchirés, et lessiver son linge et le repasser... Je vous assure, Madame, on n'a pas une minute à perdre...

Et ce n'est pas tout..., quand le temps ne permet point d'être dehors, on se livre aux travaux d'art..., on brode, on tresse des paniers, on construit des cages et des boîtes, on dessine, on peint..., et d'après nature s'il vous plaît..., on va chercher au jardin une carotte, on rapporte une tulipe, et on se met à l'ouvrage... La carotte ressemble quelquefois à un bateau battu par la tempête et la tulipe à un kiosque de journaux, mais vous ne voudriez tout de même pas que l'on commençât par des chefs-d'œuvre...

Et ce n'est pas tout... Là-bas, dans le coin, est rangé un piano... et l'on joue à chanter... Mademoiselle frappe des accords... Que chante-t-on ?... Une de ces délicieuses chansons de l'homme qui a peut-être le plus profondément senti l'enfance, et qui a écrit pour elle des œuvres dont je ne crains pas de dire qu'elles sont de purs chefs-d'œuvre. Ces chansons de Dalcroze, faites pour être aussi dansées, marchées, jouées, présentent, sous leur air frivole, des leçons parfaites de rythme, de gymnastique spirituelle et de grâce enfantine ; elles sont tout à la fois des scènes animées et des leçons de choses, et leur musique a l'esprit et la simplicité de nos vieilles chansons de France. Qui n'a pas vu douze bébés alignés chantant dans tous les rites, avec des gestes naïfs et une mimique imitatrice, la chanson de la *Maisonnette*..., ne se doute pas de la poésie qui anime l'enfance quand elle s'exhale en chants et en mouvements, dans la joie vraie de la vie...

> Il est une maisonnette,
> Comme ça, comme ça...

Les petites mains dessinent dans l'espace une maison imaginaire.

> De la fumée blanche
> Sort de la cheminette,
> Comme ça, comme ça...

Ici, tous les petits bras s'arrondissent et marquent dans l'air une spirale céleste...

> Une petite pelouse, un petit sapin,
> Une petite fontaine, un petit jardin.

Oh ! la grâce de ces menottes mesurant la largeur de la pelouse, la hauteur du sapin, la place de la fontaine et la rondeur du jardin. Tralala, tralala... dit la chanson. Tout est petit dans cette maison-là... Et les enfants de danser en cadence et puis brusquement de se baisser pour devenir des nains, puisque tout est petit dans cette maison-là.

Les couplets s'égrènent nombreux, et tous contiennent un enseignement, tous apprennent les mots qu'il faut savoir et ils évoquent les images, réalisées de suite par une pensée enfantine : le sapin est haut comme le petit bras qui se lève éperdument, la fumée blanche sort de la cheminette en montant en rond.

Et je laisse à penser le champ ouvert à un professeur psychologue qui révèle à elles-mêmes toutes ces intelligences en bouton, qui développe ces jeunes volontés, qui éveille l'adresse de ces doigts souples et malhabiles, et qui donne à ces tout petits le sentiment de la responsabilité, puisqu'un jour — grande mission de confiance ! — l'une a le soin de la tourterelle, l'autre celui de la poupée, tandis que celle-ci doit tenir le ménage en ordre, et celle-là attacher le tablier de ses compagnes et qu'enfin — suprême récompense — le gouvernement est confié à la plus sage, qui doit savoir régler le temps, surveiller les petits, ranger, compter et tenir son rôle de maîtresse de maison.

Voilà du *vrai* enseignement, adapté à l'âge, au cerveau et à l'âme de l'enfant, et propre à épanouir ses qualités, voilà l'enseignement qu'il faut propager... Et voilà aussi un débouché pour la bonne volonté de jeunes filles qui cherchent à s'occuper utilement. D'ailleurs, le plus bel éloge qu'on en puisse faire, est celui formulé ingénument par cette petite fille de quatre ans, qui disait : Je

vais jouer au lycée, alors qu'elle partait au travail.

Les Jardins d'Enfants..., qu'est-ce... sinon, mis à la taille des tout petits, le jardin de Platon enseignant la vérité à ses disciples au bord du Céphise dans des parfums de térébinthes, au chant des cigales. Toute la première éducation de l'enfant devrait être ainsi, imprégnée de soleil, de vie, dans une atmosphère de liberté où l'âme s'épanouisse à l'aise, où la volonté prenne conscience d'elle-même, soumise à une activité intelligente, où, dans la mesure de ses petits moyens, l'enfant ait déjà le goût d'agir, le sentiment net de ses devoirs et le souci de faire honneur à ses engagements...

Malheureusement, tout de suite après les Jardins d'Enfants, de création d'ailleurs récente et encore insuffisamment répandue, commence pour l'enfant la prison..., prison de l'esprit, prison du corps et orgie livresque... La rigidité des programmes l'exige et le gavage devient de rigueur. Nous parlerons de cela une autre fois.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Retour à la Terre, par M. Jean Richepin.

M. Jean Richepin s'est improvisé économiste, mais non sans retomber à tout moment dans son péché de poète — c'est là sa propre expression — il a chanté en des strophes vivifiantes et pleines, la terre, la vieille terre, la nourrice, la maman, Elle, la Terre!

Sa parole a trouvé des accents lyriques pour évoquer ce sentiment fort et sacré de l'amour du sol, plus fort que tout, qui dépasse la vie, et qui habite même le cœur de l'enfant assisté, et du chemineau qui chemine.

Puis faisant taire sa lyre une minute, M. Jean Richepin expliqua la valeur de la terre, représentant une richesse stable, la valeur de production qu'elle atteint quand elle est travaillée; il défendit la cause des cultivateurs durement frappés par le fisc; et il confia son espoir d'un retour à cette terre, blessée jusque dans sa moelle et dont il faudra refaire le sang, à qui il faudra attacher le plus de serviteurs possible.

Il termina en contant l'histoire du grain de blé toujours changeant, d'or ou d'argent, mais toujours vivant, ce grain de blé qui chante :

Mon amour de la vie luit comme une étoile,

ce grain de blé qui est comme le symbole de la Terre douloureuse, mais éternellement renaissante.

PIERRE S.

PROGRAMME
DE LA 12e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 5 mars. — Chez les Noirs : Soudan, Sénégal, par PIERRE MILLE.

Mercredi, 7 mars. — Les Fables de La Fontaine (2e gala) 12e leçon), par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 9 mars. — Amitiés Anglaises, par MAURICE BARRÈS.

Samedi, 10 mars. — Autour des Vieux Clochers de France : La Famille, par ETIENNE LAMY.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le Nº 5 du 1er mars vient de paraître

L'abonnement est de 10 francs par an.



Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 125

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

La question des vivres est la grande question des hôpitaux : c'est la course au sucre, au macaroni, au charbon. Dieu merci, le nôtre ne manque encore de rien, mais il faut économiser tout... L'économie la plus dure est celle du blanchissage. Nous avions accoutumé nos grands blessés à changer leurs draps tachés jusqu'à deux fois par jour, lorsqu'il s'agissait de certaines plaies dont les pansements traversaient. Hélas! il faut économiser même cela, car les blanchisseuses chôment souvent, faute de charbon... Enfin, nous sommes certainement parmi les heureux, puisque nous avons de grands amis autour de nous. Nous avons reçu un don qui nous a bien touchés d'un anonyme. (Il a bien voulu signer pour moi seule.) Il m'envoie mille francs, non pour l'hôpital, mais pour soulager certaines misères dans des conditions qu'il m'indique, et qui prouvent son âme haute et charmante... Je n'en pourrai donner le détail dans le journal puisqu'il ne le permet pas, mais j'ai voulu du moins ici lui offrir un témoignage ému de ma reconnaissance...

Nos Envois au Front

Nous avons eu le bonheur d'adresser cette semaine notre 40,571e envoi. Certains jours, les soldats repartant pour le front font queue devant le bureau où Mmes Henri Nicolle, Francis Thomé et leurs fidèles amies travaillent. On se laisse attendrir, on donne des paquets à ces soldats qui retournent aux tranchées, mais en général nous aimons mieux tenir d'un officier que tel de ses hommes mérite notre intérêt, car nous sommes sûrs ainsi de favoriser réellement les méritants...

Et comme on se trouve récompensé par des lettres telles que ceci. Celui qui l'écrit a reçu tout simplement un paquet!... mais dans sa triste existence, ce fut un rayon de soleil :

« Je suis prêtre, dit-il, dix jours seulement avant la guerre j'arrivais dans une paroisse de la Somme qui depuis a été envahie, et qui depuis vingt-neuf mois est à deux kilomètres à peine des lignes. J'avais avec moi mon vieux père et ma vieille mère qui subirent pendant plus d'un mois le joug odieux de la race maudite des Allemands; ils ont pu enfin s'échapper à travers la mitraille. Mais ma chère mère est morte d'émotion, de douleur et de chagrin. Je n'ai pas eu la consolation de la revoir et de lui fermer les yeux, car je suis sur le front depuis le début. J'ai fait toute la campagne comme brancardier : la retraite sur la Marne, l'Argonne, la Champagne deux fois, Verdun deux fois et enfin... la Somme. Après 25 mois de campagne, les hasards de la vie militaire m'ont ramené à la porte même de mon malheureux pays. J'ai fait mon triste pèlerinage sur les ruines de ma paroisse anéantie et j'ai pu constater toute l'étendue de mon malheur et ma ruine est à peu près complète. Vous voyez que votre colis a soulagé réellement une infortune. Merci aux cœurs généreux qui nous soutiennent de leur amitié, qu'ils sachent bien que je ne les oublierai pas dans mes prières. Nous avons bon courage et confiance. »

Cette belle lettre, signée A. Colson, du groupe de brancardiers divisionnaires, sera, j'espère, pour nos cousines, un puissant stimulant à se dévouer... Nos héroïques soldats le méritent deux fois par le temps abominable qu'il fait.

Signalons aujourd'hui cette demande :

M. R. Téataud, chef de liaison, 3e compagnie, 42e d'infanterie, serait heureux que quelques marraines voulussent s'intéresser aux soldats de sa compagnie des pays envahis.

L'Adoption des Prisonniers

Si nos marraines — elles sont aujourd'hui 7,662 — veulent savoir combien leur effort est utile, qu'elles sachent bien que l'on meurt si l'on n'est secouru à temps. Voici ce que nous écrit une marraine désespérée :

« Ferdinand Boutière s'est éteint le 8 janvier au soir, succombant à une anémie pernicieuse. C'est à la suite des privations supportées dans les camps allemands qu'il a contracté cette terrible maladie qui ne pardonne pas... Puisse le Dieu que les Boches invoquent avec cynisme, les punir de leurs crimes et de leurs lâchetés! »

Nous avons envoyé cette semaine 42 colis d'attente — ceux que Mme Pierre Ginisty appelle les colis-espoir — c'est dire que nous avons entre les mains une liste de 42 prisonniers recommandés par leurs présidents de camp, auxquels nous ne pouvons encore fournir la marraine qu'ils espèrent, nous encourageons leur patience par l'envoi d'un paquet de vivres. Nous avons encore envoyé au lazaret de Stendal 500 ampoules de cacodylate avec seringues et aiguilles et aussi 50 tubes de novo-cocaïne, à Hammelburg, pour que le dentiste puisse arracher des dents sans trop de souffrances.

Au Comité de Langensalza, qui contient un grand nombre de nécessiteux, nous avons expédié 100 kilos de riz, 100 boîtes de bœuf aux légumes, 48 boîtes de bœuf à la gelée.

Enfin nous avons réparti 71 kilos de jambon et 83 kilos de fromage entre ces divers comités : Regensburg — Zerbst, qui nous est particulièrement signalé par le comité de Berne comme étant peu favorisé et accablé de nécessiteux; — à Sprottau... (on sait que ce camp a pris la charge d'un sanatorium de tuberculeux)... — à Muncherberg in Mark, ce camp détient 550 nécessiteux! — à Gottingen... Et enfin à Munster.

On voudrait pouvoir charger des wagons entiers de victuailles en songeant à la détresse de ces malheureux affamés. Que nos cousines sachent du moins que leurs dons sont vite convertis en vivres pour porter là-bas le maximum de bonheur possible.

Signalons certains camps où les livres, brochures de théâtre, revues, chansons, chansonnettes, sont demandés avec insistance :

Lieutenant Pennelier, 100e chasseurs à

pins, Villingen (Baden). — *Marius Baffert, interné français, prisonnier de guerre à Aszed-Pest* (Hongrie). — *Lieutenant Maillard, Abteilung II, Stube 57, Weilburg am Lahn.*

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les aveugles de M. Brieux ont reçu cette semaine 880 fr. Vous entendez bien que c'est nous qui les avons reçus pour eux, et que c'est M. Brieux qui en dispose dans leur intérêt. Les aveugles ont en leur possession le N° 4 du *Journal des Blessés aux yeux*, et ils ont dû se faire lire avec un intérêt passionné l'article de M. Brieux, car il réclame avec une insistance éloquente à tous les députés, à tous les sénateurs, une pension plus forte que celle que l'Etat attribue aux aveugles. Voici un passage de cet article qui ne manquera pas de donner à réfléchir aux gouvernants qui ont le devoir de protéger nos héros et d'assurer leur existence :

« Un soldat qui a perdu ses deux yeux sur le champ de bataille reçoit une pension de :

» 1,625 francs s'il est Anglais.
» 1,266 francs s'il est Italien.
» 975 *francs, s'il est Français.*

» La pension possible d'un invalide total ayant quatre enfants est de :

» 2,275 francs, s'il est Anglais.
» 1,710 francs, s'il est Boche.
» 1,260 francs, s'il est Italien.
» 975 *francs, s'il est Français.*

» Cela tient à ce que la loi qui fixe, chez nous, le taux des pensions date de quatre-vingt-six ans; nous sommes encore régis, pour cela, par les lois des 11 et 18 avril 1831. »

Et M. Brieux commente ce fait... il y revient. S'adressant aux honorables de la Chambre il dit :

« Evitez les comparaisons fâcheuses! Ayez un bon mouvement. Pensez à l'Union sacrée. Vous n'avez pas tout fait pour eux lorsque, dans de beaux mouvements d'éloquence, vous les avez appelés « glorieux blessés » ou « héros admirables ». Ils le savent. On le leur a déjà dit. Ils voudraient des preuves plus nourrissantes de votre reconnaissance et de votre admiration.

» Hâtez-vous! Il y a des gens qui sont malheureux, très malheureux, en attendant que vous pensiez à eux. »

Et pour terminer il lance ce petit P.-S. :

« Je dois les prévenir que je suis entêté. Je ne les laisserai pas tranquilles, tant qu'ils ne nous auront pas donné satisfaction. »

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

133e LISTE DE SOUSCRIPTION

29e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 10 au 17 février 1917)

Mlle Dussane, 50 fr. — Mme Montel, Montbrison, 20 fr. — L. L. S., 2 fr. — J. B., Bonrepos, 2 fr. 50. — M. Montepagano, Mansura, 20 fr. — Mlle Marie Thorel, 5 fr. — Une abonnée des *Annales*, Barcelonnette, 20 fr. — Mlle C. Sorel, 100 fr. — Anonyme, 1 fr. — Mlle Nivard, 25 fr. — M. Laurent, Saint-Arnaud, 300 fr. — Mlle Beulaguet, Kasan, 200 fr. — Lady Hotham, Titchfield, 3 fr. — M. Alba, 8 fr. — M. Ivan Æssemacher, Marseille, 3 fr. — Une mère bien éprouvée, 10 fr. — Anonyme à Marmande, 100 fr. — M. Maurrasse, Port-de-Paix, 165 fr. — M. Perrin, Payerne, 4 fr. — Miss Hutchinson, Nottingham, 1 fr. 25. — M. Mitchell, Reims, 2 fr. 50. — De la part de la famille Michaux, 5 fr. — Une abonnée à Boucé, 2 fr. — Mlle Trion, Angoulême, 3 fr. — M. Ch. Cegeune, Pinheiro, 12 fr. — Société Coopérative vinicole de Zurich, 50 fr. — Mlle Quinche, Saint-Fiden, 25 fr. — Mme Mouchoux, Romilly-sur-Seine, 10 francs.

Total général de cette 133e liste 1,194 25

(A suivre.)

Anonyme P. B., pour misères particulières à soulager, 1,000 fr.

LES ÉCHOS

La mort n'a pas laissé à Carolus Duran cette joie suprême, cette suprême consolation à sa douloureuse vieillesse, de voir la France définitivement victorieuse et Lille reconquise, sa grande et sa petite patrie libérées de l'odieuse présence. La lourde botte allemande retentit encore sur cette place de Rihoux où s'élève sa maison natale, la maison toujours chère, et qui le vit, à moins de vingt ans, partir pour la gloire, et ce premier triomphe que fut pour lui le prix Wicart. La fondation lilloise ne lui donnait pas seulement l'indépendance pour plusieurs années, elle lui ouvrait l'Italie, Rome, ses palais, ses jardins, ses musées et cette superbe galerie Doria-Pamphili, dont un des chefs-d'œuvre allait orienter sa vie. Ce chef-d'œuvre, on l'a déjà nommé, c'est le portrait du pape Innocent X, par Vélasquez. Cette prodigieuse figure que le peuple romain avait saluée comme déjà celles de Paul III par le Titien et de Léon X par Raphaël, ce visage de prêtre intempérant et dominateur, cette effigie triomphale où tout est pourpre, du masque aux draperies, révélèrent à Carolus Duran sa véritable voie. C'est devant lui qu'il se sentit portraitiste.

L'élève du vieux Souchon fut, en effet, bien que demeurant Flamand par son coloris somptueux, sa maîtrise instinctive à manier les rouges, à les « faire chanter », disent les peintres, à leur opposer comme Rubens les noirs et les gris, les verts adroitement rompus, un autre Vélasquez dans sa facture prestigieuse, sa prestesse à animer un portrait, à lui donner la vie.

Si des rois ne posèrent pas devant lui, il portraitura ces souverains en leur art que furent Gounod et Falguière, Henner et Français, Houssaye et plusieurs autres. Si des infantes n'exercèrent pas son pinceau, il peignit cette reine de théâtre qu'était l'admirable Croizette, la radieuse duchesse de Malborough et cette jolie souveraine en beauté, en esprit, en grâce dont il était le père, Mme Georges Feydeau.

Sa facilité, sa fougue — elles cachaient d'ailleurs beaucoup de science et d'équilibre — lui permirent une œuvre considérable dans laquelle je n'aurais garde d'oublier la célèbre *Dame au Gant*, du musée du Luxembourg, une œuvre qui se double encore de plusieurs pages de grande envergure, comme la *Gloire de Marie de Médicis*, qui remplace au Louvre je ne sais plus quel mauvais plafond, *La Guerre*, véritablement magistrale, et l'*Assassiné*, qu'il peignit en Italie, à ses débuts.

Il fut à la Villa Médicis le successeur applaudi et fêté du peintre de la *Malaria*, Hébert. Mais la mort de sa femme lui rendit bientôt le séjour de la Ville Eternelle insupportable et il résigna une direction qui ajoutait encore à sa gloire. On essaya de le retenir. Henri Roujon lui fit garder encore cette manière d'ambassade artistique qu'est l'Ecole de Rome.

Il reprit à l'Institut le siège délaissé, et dans la vie parisienne, parmi ses pairs, la place qu'il avait si brillamment tenue. Mais l'existence rayonnante d'autrefois n'était plus que douleur. La vieillesse y ajouta encore, et ces jours derniers la mort lui arracha pour toujours cette palette qu'il tenait glorieusement depuis un demi-siècle.

Carolus Duran, fidèle à d'anciennes habitudes, avait gardé un peu les allures romantiques d'il y a cinquante ans.

A cette époque, les artistes avaient imaginé une tenue vestimentaire spéciale qui les faisait remarquer et conciliait l'allure du brave militaire avec celle du joyeux rapin : le pantalon bouffant serré à la cheville, le veston droit, fermé, à col haut boutonné, le feutre en bataille... Et lorsque le veston s'ouvrait, la lavallière s'échappait comme un grain de fantaisie et apparaissait le gilet rutilant.

L'illustre peintre avait atténué ces manières truculentes de sa trentième année, mais il était toujours vêtu selon cette mode qui, d'ailleurs, avait son charme. Lorsque Harpignies parlait de lui, de leur jeunesse, il l'évoquait dans les diverses manifestations de son activité, qui était inépuisable. Et il était plaisant d'entendre le grand et rude paysagiste railler — avec une malicieuse sympathie — le fougueux et brillant portraitiste, également apte à l'équitation, à la boxe, à la gymnastique, à la danse, à l'escrime, au billard.

— Et nous l'appelions, suivant qu'il chevauchait ou qu'il carambolait — disait le vieil Harpignies — Caracolus ou Carambolus Duran...

Il avait une grande fierté de son torse et de son visage, qui était fort séduisant. Et il détestait les gens de petite stature ou de traits irréguliers. C'est pourquoi il évitait M. Boldini, son rival italien pour la peinture exotique des portraits, M. Boldini que, cependant, les hasards de la vie mondaine lui faisaient rencontrer souvent. Alors, vite, il changeait de route, faisait discrètement les cornes avec deux doigts de la main gauche pour dissiper le mauvais sort, et s'éloignait en maugréant.

— Vous n'aimez donc pas Boldini, lui demandait-on un jour?

— Sa peinture, répondit-il, passe encore; je ne la regarde pas... Mais c'est son visage qui m'effraie...

Octave Mirbeau (1) fut le plus passionné des polémistes. Il a écrit quelques-unes des plus virulentes satires de notre temps. Ami des révolutionnaires, des révoltés, il s'insurgeait lui-même contre l'ordre social. Il haïssait ceux qu'il nommait « les mauvais bergers » et a tracé des mœurs de la bourgeoisie française de nombreux tableaux, exacts par endroits, mais, souvent aussi, empreints d'une malveillance calomnieuse, d'un pessimisme féroce et paradoxal. Il ne voulait voir qu'un aspect des choses; il le voyait fortement. Il mettait au service de ses partis pris un talent âpre, vigoureux, un art littéraire très raffiné. Il attaquait les personnes avec violence et s'attira de vertes réponses, notamment une riposte de Francisque Sarcey, demeurée fameuse...

Il allait toujours aux extrêmes. A côté d'aversions sans mesure, il avait d'excessifs enthousiasmes. Parfois cependant il ne se trompait point. Nous ne pouvons oublier qu'il révéla à la foule l'œuvre de Maurice Maeterlinck et aida le génie de Rodin à vaincre l'hostilité et l'indifférence.

L'homme, au fond très sensible, ne se livrait qu'aux intimes. Il dissimulait sous une apparente froideur ses indignations, ses rancunes, ses colères. Jean Carrère, qui le connut au quartier latin, a fixé en ces ter-

(1) Né en 1850 à Trévières (Calvados). Principales œuvres : *Le Calvaire, L'Abbé Jules, Sébastien Roch, Les Mémoires d'une Femme de chambre, Le Jardin des Supplices, Dingo*. Au théâtre : *Les Mauvais Bergers, Les Affaires sont les Affaires, Le Foyer*. Collaboration à *L'Echo de Paris*, au *Gaulois*, au *Figaro*, au *Journal*.

mes le souvenir de leur première rencontre. Il ne l'avait pas vu encore et se le représentait, d'après ses articles, sous les traits d'un énergumène échevelé, romantique et loquace. Il se rendit au banquet organisé en l'honneur de Jean Moréas. Il savait que Mirbeau y devait assister.

« J'abordai un esthète de mes amis :

» — Dis-moi, sais-tu quel est Mirbeau?

» L'autre me toisa, vexé, et me répondit :

» — Mirbeau? Peuh! un journaliste!

» Et il alla disserter sur l'antépénultième.

» Vint à passer un poète évanescent :

» — Connais-tu Mirbeau? Quel est-il?

» — Mirbeau? n'existe pas! un prosateur!!

» Et il me foudroya de son mépris. Je dus me mettre à table sans connaître mon héros.

» Le dîner fut étrange et lugubre. Il n'y avait que les « vieux » qui étaient gais. Le regretté musicien Emmanuel Chabrier, dans une discussion avec Anatole France, faisait vibrer la salle de son clairon; et, à l'autre bout, Clovis Hugues sonnait comme un tambourin. Nous autres, les jeunes, nous étions si pénétrés de notre importance que nous prenions la gravité de nos futures statues.

» Le hasard me plaça presque au milieu de la table, non loin des « grosses légumes ». J'avais pour voisin de gauche mon ami Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, et, à ma droite, un monsieur à vêtements très corrects, fleur à la boutonnière, tête d'officier en civil, bien peigné, bien rasé, bien lingé, un sale bourgeois, quoi! Je ne daignai pas lui adresser la parole, et je m'étonnais que Moréas et France, en face de lui, lui répondissent aimablement. Pourtant, à l'heure des toasts, il se fit quelque animation. On versa les liqueurs, on passa les boîtes de londrès, et l'on prononça des verbes de gloire.

» — Enfin, dis-je, je vais entendre Mirbeau!

» Pas du tout. France parla, Moréas aussi, puis Mallarmé, puis Maurice Barrès, puis Henri de Regnier, puis Charles Morice, puis, comme bien on pense, Clovis Hugues, et, inévitablement, Lintilhac. Mais point de Mirbeau.

» — Il n'est pas venu, voilà.

» Sur cette réflexion, j'allumai un cigare. Sans autre scrupule, je pris la boîte d'allumettes de mon voisin de droite, et, nonchalamment, je la mis dans ma poche.

» — Pardon, monsieur, me dit avec une douce ironie le bourgeois en question, pourriez-vous m'octroyer une de mes allumettes? Je n'en ai pas d'autres.

» Je lui rendis la boîte avec une moue :

» — En voilà un pingre!

» Et, me penchant à l'oreille de Vallette :

» — Quel est donc cet épicier qu'on a fourré près de moi?

» Vallette regarda, et, avec un sourire d'étonnement :

» — Comment? Vous ne le connaissez pas? Mais c'est Mirbeau!

» Au même instant, on donna le signal de se lever. La salle retentit d'un brouhaha de victoire. Et jamais plus, depuis, je n'ai retrouvé l'auteur du *Calvaire*. »

Les secousses morales de la guerre achevèrent d'ébranler la santé d'Octave Mirbeau; elles firent naître dans son cœur des émotions nouvelles. Il est parti avec le regret poignant de ne pas assister au triomphe de la civilisation sur la barbarie; il est mort ardent patriote.

Son testament politique qui vient de paraître dans les journaux, témoigne de ces sentiments. Nous en détachons de nobles phrases qu'il faut le féliciter d'avoir écrites :

Les hommes impatients de tendre la main à l'Allemagne, alors qu'elle garde entière sa cupidité, sont dans le mensonge, car il n'y a aujourd'hui qu'une seule générosité véritable, il n'y a qu'un seul moyen d'être vraiment généreux, c'est de tout sacrifier à la France.

Nous devons toujours avoir nos yeux fixés sur cette vérité initiale, si nous voulons que la victoire soit le départ d'une humanité meilleure.

Que mes anciens et chers compagnons de lutte ne s'y méprennent pas : l'humanité s'améliorera, si nous savons sauvegarder la position morale que la France occupe dans l'Univers. Ce que nous demandions autrefois à un parti, nous le trouvons dans un pays. Mais, pour cela, il faut qu'on découvre, comme je l'ai découvert moi-même, que *la Patrie est une réalité*.

Que nous ayons individuellement des faiblesses, de bas instincts de lucre, des tares honteuses, toute mon œuvre est là pour le dire. Mais, collectivement, nous avons fait preuve d'une âme magnifique. Sauvegardons pieusement cette conscience nationale. Un jour, elle finira bien par influer sur la conscience de chacun de nous, et c'est ainsi que l'humanité sera régénérée par la France.

Vous lirez plus loin le premier acte du *Crime de Sylvestre Bonnard*. M. Anatole France est fort satisfait de la comédie tirée de son livre. Il l'a dit, en termes charmants, à M. Pierre Frondaie :

Mon cher confrère,

Je veux, au sortir de la dernière répétition, vous féliciter de votre œuvre charmante et touchante. La pièce que vous avez tirée de mon petit roman de *Sylvestre Bonnard* est très originale et très heureuse. Vous avez imaginé mille circonstances qui rendent intéressante pour le spectateur une action qui n'aurait pu, sans cela, se soutenir au théâtre. Vous avez développé les caractères sans les altérer jamais, et c'est, à mon sens, un grand mérite. Enfin, vous avez été, dans les quatre actes, varié, divers, gai, spirituel, pathétique et toujours vrai.

On n'attendait pas moins, je dois le dire, d'un auteur dramatique qui, très jeune encore, a remporté de grands succès. Je vous félicite et vous remercie.

ANATOLE FRANCE.

Voilà un autographe que gardera précieusement M. Frondaie.

Je trouve dans mon courrier ce sonnet de circonstance :

PASTICHE HOUILLER

La houille a son secret, le charbon son mystère.
Un plan machiavélique en un moment conçu
M'en a fourni beaucoup; mais je devrais le taire,
Car mon ami Sembat n'en a jamais rien su.

Ma foi, j'avais passé près d'Elle inaperçu,
Marchant à ses côtés, voiture solitaire
Qui portait dans se flancs du vrai charbon de terre!
Et ceux qui l'attendaient, hélas! n'ont rien reçu.

Le charretier, brave homme, avait une âme tendre.
« Vingt francs pour toi, bougnat! tu ne veux rien [entendre?
« Quarante, alors!... Ça colle?... — Il revient sur [ses pas,

Monte chez moi les sacs, à son devoir fidèle.
Et ma femme disait, en le voyant près d'elle :
« Quelle est donc cette manne? » et ne comprenait [pas.

Vicomte D'ESTLINE.

Dédié à Félix Arvers et à Edouard Herriot.

SERGINES.

Nous commencerons, dans le prochain numéro, la publication de

Hier et Demain (Pensées brèves)
PAR
M. GUSTAVE LE BON

LES LIVRES

Guillaume II et François-Joseph, par ERNEST DAUDET. — *Une Allemande à la Cour de France*, par le docteur CABANÈS. — *Mes Premiers Souvenirs*, par CARL SPITTELER.

On commence à écrire l'histoire, non pas celle de la guerre elle-même, ce qui ne serait guère possible avec les éléments dont on dispose actuellement, mais celle des événements qui ont abouti à la grande catastrophe européenne. La tâche n'est pas aisée et exige une conscience d'une rare fermeté. La crise qui trouble si profondément le monde éveille tant de passions, de colères et de haines, que les plus sincères éprouvent infiniment de peine à considérer les faits dans leur valeur propre ; mais la nécessité où se sont trouvés les gouvernements des nations aux prises de publier, afin de justifier leur attitude, les documents essentiels du procès ; les confidences auxquelles se risquèrent des diplomates ; des déclarations officielles et des récits faits spontanément par des témoins de la période qui précéda immédiatement le cataclysme permettent de fixer les circonstances dans lesquelles la guerre fut systématiquement préparée, organisée et déchaînée par les empires centraux. L'histoire de la genèse du crime est faite, dès à présent, et les responsabilités sont nettement établies.

M. Ernest Daudet apporte à cette histoire une contribution précieuse par sa série des « auteurs de la guerre de 1914. » Son livre sur Bismarck nous a offert un tableau très complet de l'évolution de l'esprit politique allemand ; le volume qu'il consacre aujourd'hui à *Guillaume II et François-Joseph* achève la démonstration de cette vérité que les événements actuels sont la conséquence de la politique criminelle inaugurée par le chancelier de fer dès 1864. M. Ernest Daudet tient en effet pour acquis que Guillaume II a complété l'empoisonnement de l'âme allemande en excitant sans cesse ses convoitises et en recourant systématiquement au mensonge. Quand on étudie soigneusement les événements de son règne qu'il détermina par sa seule volonté, on reconnaît qu'il fut, dès le début, le plus grand imposteur de sa race et de son époque. Le roi Edouard VII l'avait bien jugé quand il disait de lui : « C'est un fou et, dans sa famille, il n'est pas le premier. » Bismarck lui-même ne s'y trompa point. Trois ans après sa disgrâce, voyant le monarque à l'œuvre, il déclarait : « Depuis que je ne suis plus là, ce malheureux n'a fait que des sottises. »

En réalité, chez Guillaume II, ce fut toujours le « seigneur de la guerre » qui se dissimulait sous le masque de « l'empereur de la paix. » M. Ernest Daudet démontre en une série d'études fortement documentées comment il réussit à entraîner l'empereur-roi d'Autriche-Hongrie, François-Joseph, et tout le haut personnel politique austro-hongrois, à commencer par l'archiduc-héritier François-Ferdinand. Il y a là des portraits saisissants, des dessous politiques indiqués avec une grande délicatesse

de plume, des rapprochements qui éclairent des situations restées obscures pour l'ensemble du public. Les pages que l'auteur consacre à l'archiduc-héritier François-Ferdinand, assassiné à Sarajevo, sont du plus puissant intérêt historique et sa relation du drame du 28 juin 1914, qui fut le prétexte même de la guerre européenne, est des plus impressionnantes.

Quelle fut, dans tout cela, la part de responsabilité de l'empereur-roi François-Joseph? On s'est plu à répéter que depuis longtemps déjà il ne prenait plus aucune part effective au gouvernement de ses Etats et qu'il laissa faire, simplement. Un fait est pourtant certain : il n'a pas résisté, comme sa dignité lui commandait de la faire, à l'emprise allemande sur l'Autriche-Hongrie et il a laissé s'accomplir l'asservissement total de Vienne à la politique de Berlin. De toutes les fautes de son long règne, si tragique, celle que l'histoire lui pardonnera le moins est d'avoir trop vite pardonné et oublié l'humiliation qu'il subit à Sadowa.

Dans un tout autre ordre d'idées, le docteur Cabanès vient de fournir, lui aussi, une curieuse contribution à l'histoire de la mentalité allemande par un livre intitulé *Une Allemande à la Cour de France* où, à côté de variétés sur les petits talents du grand Frédéric et l'espionnage prussien dans les salons romantiques, il nous donne une étude fortement documentée sur la princesse Palatine, cette étrange Elisabeth-Charlotte, fille de l'électeur Palatin, qui épousa Philippe d'Orléans et fut la mère du Régent. La princesse Palatine avait la manie d'écrire et c'est d'après sa correspondance célèbre que le docteur Cabanès reconstitue avec un art tout personnel cette figure connue.

La princesse Palatine médisait volontiers de tout et de tous, et personne à la Cour, même pas le roi, n'échappait à ses critiques et à ses sarcasmes ; on a pu dire que c'était elle qui avait fourni les armes les plus terribles aux adversaires de l'ancien régime. Son ressentiment contre Mme de Maintenon, qu'elle appelait « la guenippe », était d'une violence inouïe. Dans ses lettres, elle poussait l'indiscrétion et le manque de tact jusqu'à révéler en Allemagne des particularités secrètes de la Cour de France, à tel point qu'il fallut exercer une véritable censure sur sa correspondance. D'ailleurs, elle n'aima jamais la France et les Français et ne manquait pas une occasion d'afficher ses sentiments. « Je n'ai jamais eu les manières françaises, disait-elle, et je n'ai jamais pu les prendre ; j'ai même toujours tenu à honneur d'être une Allemande et de conserver les manières allemandes, qui sont ici du goût de peu de gens. » Quand elle apprit en 1675 que Trèves était tombée aux mains des Allemands, de son propre aveu elle « sauta de joie ». Ce qu'elle appelait ses « manières allemandes », c'était une rare grossièreté d'idées et une stupéfiante vulgarité dans l'expression. Elle soutenait que les Allemands étaient autrefois vertueux, mais qu'ils s'étaient corrompus par la France. Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs de railler impitoyablement la lourdeur de ses parents allemands quand ils paraissaient à la Cour de France.

Le livre du docteur Cabanès, extrêmement vivant d'allure, écrit dans une langue d'une élégante simplicité, nous présente un tableau fort pittoresque de la vie à la Cour de Louis XIV et sous la Régence. Il nous prouve surtout que la mentalité germanique a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui et qu'il y a chez l'Allemande, qu'elle soit princesse, bourgeoise ou femme du peuple, un défaut de goût et de tact qui leur enlève tout véritable charme féminin.

Nous avons peut-être trop tardé en France à reconnaître au poète suisse de langue allemande, Carl Spitteler, la véritable place qu'il occupe dans la littérature contemporaine. Il a fallu son geste dans le grand drame de la guerre pour fixer l'attention du public sur un écrivain qui compte parmi les mieux doués de notre temps. Aujourd'hui, on lit Spitteler chez nous et on le commente. *Mes premiers Souvenirs*, qui viennent de paraître, traduits par M. H. de Ziegler, constituent un livre d'une fraîcheur exquise. A proprement parler, ce ne sont pas des « souvenirs » que rapporte le poète, mais des impressions de la toute première enfance, qu'il note et détaille avec une réelle finesse. Carl Spitteler prétend même transcrire des sensations qui remontent à la première année de sa vie, ces rêves vagues de l'enfant qui ignore la valeur des mots, le caractère et la force des choses. Sa sincérité ne fait aucun doute, mais qu'elles soient réelles ou imaginaires, ces lointaines impressions sont rendues avec une délicatesse charmante. L'âme de l'enfant s'épanouit ici dans toute la splendeur de son innocence, dans tout le rayonnement de sa candeur. Il y a là des pages d'une poésie intime qui ont de la grandeur. « Les rêves de mes deux premières années sont ma plus belle collection d'images, mon livre de poésies le plus cher » dit le poète, et cet éveil à la vie, à la lumière et au mouvement, est vraiment émouvant. Ce ne sont point des souvenirs, en ce sens que l'auteur ne se soucie pas de l'enchaînement des faits, ni même de ce qui peut constituer des faits dans une vie d'enfant, mais en des tableautins d'une belle simplicité de lignes et de tons, il fixe des sensations qui demeurent avec un charme pénétrant.

Seul un poète remarquablement doué peut se risquer en de tels essais, où le prestige des mots est impuissant à créer l'intérêt si la divine fraîcheur de l'inspiration fait défaut. Il faut une âme tout près de la nature pour voir et comprendre celle-ci comme la voient et la comprennent ceux dont la parole n'a pas faussé l'entendement. Carl Spitteler éclaire ces pages de réflexions qui témoignent d'un esprit habitué à aller au fond des choses, et bien qu'il se défende parfois de faire de la philosophie, il y a dans son livre tels chapitres qui sont d'un sage devisant de la vie autant que d'un poète s'émerveillant devant l'émoi d'une âme d'enfant.

ROLAND DE MARÈS.

LES POEMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

NOS VRAIS ROIS

Jour des Rois : la ville est en fête,
Ses cinémas sont envahis,
Ses pâtissiers perdent la tête ;
Le soleil même est de la fête ;
Allons-nous-en de ce pays

Où l'on profite, où l'on s'amuse,
Où l'on porte gaiement le deuil,
Et retournons, ma vieille muse,
A tire-d'aile, à mon vieux seuil,
Qui, lui, du moins, garde son deuil ;

Retournons vers notre humble terre,
Vers ces villages décimés
Où les veuves guident l'araire,
Savent pleurer leurs morts aimés,
Prier pour leur âme, — et se taire ;

Où, malgré les bruits énervants
Que les embusqués, vers l'arrière,
Dirigent sur l'aile des vents,
La foi rustique reste entière,
Les morts soutenant les vivants...

Poussons plus loin, muse fidèle,
Aux plus obscurs de nos héros ;
Allons les voir dans les boyaux ;
Ne crains pas d'y salir ton aile :
La Gloire s'y pose bien, Elle !

Allons les saluer chez eux,
Ceux de Verdun et de l'Argonne,
Ceux des Vosges et de Péronne ;
Allons nous consoler chez ceux
Dont le dehors seul est vaseux.

Saluons-les bien bas, ces rustres
Par qui nous serons sauvés, nous
Vains chanteurs, vous, penseurs illustres,
Vous aussi, pacifistes fous,
Bergers bêlants amis des loups...

Courbons-nous devant la pléiade
De ces jeunes chefs personnels,
Guidant hier une escouade,
Demain peut-être colonels,
Et pour leurs hommes fraternels.

A genoux devant cette armée
Presque toute de paysans,
Qui défend, là, depuis trois ans,
Notre sol et sa renommée...
Ses Rois? Nos Rois, ce sont ces paysans!

Fêtons nos Rois, muse champêtre,
Nos saints, comme les a nommés
Un vieux chef qui doit les connaître
Pour les avoir beaucoup aimés
Et de sa grande âme animés!...

Mais quel hommage serait digne
De ces petits soldats boueux
Qui n'ont pas fléchi d'une ligne
Et qui, brusquement, sur un signe,
Ainsi qu'un essaim furieux

Hors de la ruche renversée,
Demain s'élanceront encor,
D'un même cœur, d'un même essor,
Dans une suprême poussée
Vers la Victoire ou vers la Mort?

Que leur offrir? — Belle demande!
Des cœurs apparentés aux leurs,
Moins d'embusqués et de trembleurs,
L'horreur de la paix allemande,
Des fêtards et des beaux parleurs,

Et sur tant de sang moins de fleurs.

FRANÇOIS FABIÉ.

LA VOIX DE L'ANGÉLUS

Le cerveau lourd encor d'un sommeil incertain
Où la guerre agita sa vision fantasque,
Là-bas, du vieux clocher, arrondi comme un casque,
J'entends venir à moi l' « Angélus » du matin.

C'est d'abord un murmure, un soupir argentin,
Semblant sortir des fonds brumeux du pays basque...
Mais il s'enfle, il grandit, porté par la bourrasque
Qui s'avance, en hurlant, de l'horizon lointain.

Ding!... don!... Le double son à mon oreille arrive,
Tantôt comme une plainte alanguie et naïve,
Tantôt comme un refrain triomphant et précis...

Et je crois — me plaisant à ce rêve illusoire —
Que si le premier coup dit le deuil du pays,
Le second, par avance, annonce sa victoire!

JACQUES NORMAND.

LES CHÈRES HABITUDES

Un poilu rencontre Hippolyte,
Gaillard robuste, grand et gros,
Mais qu'une *frousso-palpitite*
Sut embusquer dans les bureaux.
« — Qu'as-tu? lui dit-il, quel air sombre!
Quel ami viens-tu d'enterrer?
— Je n'ai pas d'amis à pleurer
Mais des embêtements sans nombre!
— Ah! bah!... Tu vas me les narrer.
— Ami!... mes chères habitudes
Sont à vau l'eau! J'aimais, le soir,
Parfois, tranquille en mon fumoir,
M'isoler loin des multitudes;
J'y rêvais, somnolant un peu,
Étendu tout près d'un bon feu,
J'y chauffais mes béatitudes,
— Eh!... Qui t'en empêche, mon bon?
— Le froid!... Je n'ai plus de charbon!...
Ce n'est pas tout!... Je me délecte,
C'est un besoin invétéré,
De moka, très fort, très sucré,
Cinq fois par jour. On ne respecte
Plus rien... et je suis censuré!
— C'est ton médecin qui t'ordonne...
— Non!... Le sucre, on le rationne!...
Ce n'est pas fini!... Tous les jours
J'allais dans les pâtisseries
De quatre à six. Les petits fours,
Babas, meringues, sucreries,
Avec les douces causeries,
Des temps noirs abrégeaient le cours,
Et bien!... Un tyran... Un des hommes
Qui conduisent le chariot
De l'Etat — pauvres que nous sommes! —
(Retiens son nom, c'est Herriot)
Ferme deux fois sur sept, sans cause!...
Ces derniers salons où l'on cause!...
Ce n'est pas tout!... Tu sais que j'ai
Une affection cardiaque;
Quand mon pauvre cœur se détraque
Il faut, pour qu'il soit soulagé
Que je le transporte au théâtre,
Ou comédie ou cinéma.
Toujours, toujours, il se calma
Surtout au genre un peu folâtre;
Eh bien!... Ils ont aussi proscrit,
Quatre jours sur sept, les spectacles!...
Où vais-je aller?... J'en perds l'esprit!
C'est la débâcle des débâcles!
Puisque tu retournes là-bas
(Félicité qui m'est ravie),
Dis à ceux qui ne *s'en font pas*
Qu'on *s'en fait* ici... Quelle vie!
Elle n'est pas digne d'envie,
Et tes camarades du front
A mes peines compatiront. »

❋

« — Je ne sais trop s'ils te plaindront,
Fit le Poilu, mais je peux dire
Que ce qu'il te faut endurer,
Pauvre ami, va leur procurer
Une bonne heure de fou rire! »

OCTAVE PRADELS.

LES IMPRÉCATIONS DE TARTUFE

« *Je n'ai pas voulu cela.* »
Paroles de Guillaume II.

Non, je n'ai pas voulu la guerre;
Neutres, croyez en mes serments!
Car, on me l'imposa naguère,
Alors que je n'y pensais guère...
— Misérable, tu mens!

Le « Vieux Dieu » m'apparut en rêve.
Pour dispenser ses châtiments
Il me disait : « Fils, prends mon glaive
Et des Impurs taris la sève...
— Pharisien, tu mens!

« Qui te résiste est un infâme.
» Foule aux pieds Wallons et Flamands,
» Promène le fer et la flamme,
» N'épargne ni vieillard ni femme »...
— Sycophante, tu mens!

Puisque dans leur orgueil cynique,
Les Français sont assez déments
Pour rejeter ma paix chronique;
Gare à la fureur teutonique...
— Saltimbanque, tu mens!

S'ils repoussent mon élégie,
J'emploierai d'autres arguments.
Déjà, grâce à ma stratégie,
J'ai pris Verdun... en effigie.
— Scaramouche, tu mens!

C'est écrit sur la mappemonde :
« La Terre entière aux Allemands. »
Je détruirai la race immonde;
Je serai l'empereur du monde...
— Sire, tu mens, tu mens!

OCTAVE HOUDAILLE.

LEURS FIANCÉES

O vous! qu'un beau dimanche où les cloches disaient
Leur émouvant rosaire, où du ciel apaisé
Une langueur pleuvait sur les roses charnues,
Ils encensèrent de tendresses ingénues
Et baisèrent au front pour sceller leur aveu...
Vous, leur unique amour, leur espoir après Dieu,
Jusqu'au temps où l'on fait l'offrande de sa vie!
O vous! Jeanne, Fernande, Agathe ou bien Sophie,
De grâce inépuisable et de milieux divers,
Et qui souffrez d'un même coup du même fer;
O vous! de nos héros tombés les fiancées,
Je vous salue avant toutes vos sœurs blessées!

Votre âme était leur âme et vous viviez en eux;
Vous leur aviez permis ce songe capiteux
Qui prête à la Patrie un visage de femme,
Et leur vaillance s'allumait d'une âpre flamme!
Pour vous, restait l'attente ardente du retour,
Et de vider enfin cette coupe d'amour
Où, fervents, vous aviez trempé des lèvres pures...
Pourtant, vous n'êtes point mortes de leurs blessures;
Car vous sentez, même en vos douloureux transports,
Que la victoire sera faite de leurs morts,
Et que c'est aux clartés d'une aube étincelante
Que vous épouserez leurs âmes triomphantes!...
Petites veuves sans anneau, sans voile noir,
Fleurs délicates qu'un gel précoce a mordues,
Je voudrais que chacun vous ayant reconnues,
Fortifiât son cœur au feu de votre espoir!...

JOSEPH SCHEWAEBEL.

Petites Disciplines



Il advint un jour, aux temps lointains de la paix que le ministre des Postes et Télégraphes pria le public d'indiquer l'arrondissement dans le libellé des adresses pour Paris. En abrégeant le travail de triage, cette petite réforme devait hâter l'acheminement des correspondances, et même l'administration distribuait gratuitement un opuscule classant par arrondissement toutes les rues de la capitale.

Mais le public se montra rétif à cette innovation si simple. Pour lui, l'arrondissement, c'était affaire aux postiers. Ils en avaient de bonnes! Et les beaux esprits de demander s'il ne fallait pas aussi indiquer le jour de naissance de sa femme et si l'on avait été vacciné.

Le ministre, cependant, répétait de temps en temps ses prières jusqu'au jour où, de guerre lasse, il annonça dans la presse que, devant l'indifférence du public, l'administration se désintéressait de la réforme. Or, chose singulière, c'est précisément de ce jour-là que date l'habitude prise par beaucoup de Parisiens, de mentionner l'arrondissement sur l'enveloppe. Et cette habitude s'est suffisamment répandue pour que, se reprenant à l'espoir de voir l'utile réforme aboutir, l'administration des Postes ait repris sa propagande. Depuis quelque temps, elle oblitère les affranchissements à l'aide d'un timbre imprimant cette recommandation : « Pour Paris, mentionner l'arrondissement ». Recommandation peut-être imprudente : il ne faut pas tenter l'esprit de contradiction.

En effet, le public n'a accepté la réforme que du moment où, par découragement, le ministre eut déclaré y renoncer. C'est que, si nous sommes un peuple rempli de certaines qualités, nous ne sommes pas exempts de certains défauts dont les moins graves ne sont pas l'esprit de contradiction, de fronde et d'individualisme. La plupart des Français ont le goût de contester, prendre le contre-pied, berner l'autorité, enfreindre toutes défenses.

Coller le timbre en haut et à droite sur l'enveloppe est d'une pratique aisée. En outre, on comprend sans efforts que cela facilite le travail de l'employé qui a des milliers de timbres à oblitérer. Eh! bien non, malgré la prière instante et courtoise qui leur en est faite, il y a encore des gens pour coller leur timbre à gauche, en bas, et même derrière l'enveloppe, en manière de cachet. Négligence, inattention chez les uns ; taquinerie, bravade chez les autres.

« Boîte à billets », écrit la Compagnie du Métro sur des boîtes fort laides, d'ailleurs, qu'on voit à la sortie des stations. Il n'en faut pas plus pour que la grande majorité des voyageurs se fassent un point d'honneur et un malin plaisir de jeter ses billets aux alentours de cette boîte, mais non dedans, si ce n'est par maladresse. Chose singulière, ces boîtes rappellent aux voyageurs qu'ils peuvent se débarrasser de leurs billets. Ils s'en débarrassent en effet, mais à côté. Ainsi

croient-ils prouver leur indépendance et affirmer une forte personnalité.

C'est un fait d'observation qu'il suffit de marquer une porte de ce mot : « Entrée », pour en rendre aussitôt l'accès impraticable, les impulsifs qui viennent de l'intérieur éprouvant soudain un besoin incœrcible de mettre cette entrée à usage de sortie, et réciproquement.

Les compagnies de transports multiplient les avis qu'il est dangereux et défendu de descendre avant l'arrêt complet du véhicule. On a fait là-dessus une chanson que les Parisiens vociféraient volontiers les soirs de dimanches et de fêtes, en regagnant leur ville par les trains de banlieue, chanson qui se terminait par des doutes injurieux sur le bonheur conjugal du chef de gare. Lors de l'arrivée à destination, plus d'un voyageur lâchait cependant la rampe, comme le train marchait encore, et se cassait la jambe en chantant la chanson. N'importe : on sait bien ce qu'on a à faire, n'est-ce pas?

Quelle recommandation plus avisée et moins respectée que celle qui conseille, au nom de l'intérêt commun, de ne pas cracher par terre dans les voitures publiques? Eh! bien, elle paraît si ridicule, tellement vexatoire, cette recommandation, qu'on a vu des gens hausser furieusement les épaules en la lisant et demander où « ces idiots-là » voulaient que l'on crachât. Alors, ils crachaient tout de suite, exprès! Et, si on les avait poussés, on aurait bien vite découvert les raisonnements qui rattachaient cet acte de liberté à la prise de la Bastille. Ils se moquaient de l'hygiène comme d'une reine.

C'est aussi dans les tramways et les autobus que se manifeste le plus nettement peut-être une double tendance : rappeler sans cesse les autres au respect du règlement et s'en affranchir pour son compte ; faire appel à la complaisance et au bon sens des autres et s'y refuser soi-même avec humeur.

Les premiers numéros ne permettraient pour rien au monde à une pauvre femme malade ou pressée de gagner quelques rangs ; quant aux derniers, ils n'ont qu'une idée : devenir les premiers par tous les moyens. Ceux qui sont dans la voiture ne sauraient tolérer une exceptionnelle charge, mais ceux qui souhaitent d'y monter s'installeraient sur le corps de leurs concitoyens plutôt que de consentir à attendre la prochaine voiture.

On pourrait donner mille autres exemples. Or, il est démontré que c'est par l'observation quotidienne des petites disciplines qu'on arrive à la bonne volonté et même à l'enthousiasme pour les grandes réformes.

M. René Bazin a écrit quelque part cette belle pensée : « On n'a pas tous les jours l'occasion d'être héroïque, mais on a chaque jour l'occasion de ne pas être lâche. » Alors, tandis que nos soldats sont en train de nous gagner l'admiration et le respect du monde entier, les Français de l'arrière ne pourraient-ils pas au moins s'astreindre aux petites disciplines? Ce serait une excellente préparation pour les réformes de la France nouvelle.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

L'HEURE DU COMMUNIQUÉ A BERLIN. — ASPECT DES RUES. — LES CARTES DE GUERRE ET LE MENSONGE ALLEMAND.

Berlin de jour est morne; le désarroi du commerce rend la foule inactive : on baguenaude, on flâne. Parfois des groupes se forment, au hasard des rues, autour des communiqués officiels du grand quartier général, mais rien n'est plus frappant que la froideur avec laquelle le public les accueille : pas un mot, pas une remarque parmi ces vingt, trente personnes penchées sur les dépêches officielles, et souvent, je l'avoue, j'ai ressenti comme une impression de gêne, d'ennui de me trouver au milieu de ces gens dont la déception était si manifeste. Car tout de suite l'on sent qu'ils ne lisent pas ce qu'ils aimeraient lire. Ils ont tellement vécu depuis le début de la guerre dans l'attente d'événements grandioses, et de ce fait leur imagination a si fortement déformé la réalité, que le moindre succès ne les satisfait plus.

Voici d'autres attroupements encore devant



les librairies offrant en montre les cartes géographiques officielles où des petits drapeaux aux couleurs des belligérants indiquent la position des armées ennemies au cours des diverses phases de la guerre. L'une d'entre elles indique la « retraite » des Allemands après la Marne, car enfin, après deux ans, l'on commence à avouer qu'il y a bien eu en septembre 1914 ce qu'on recouvre encore du nom de « retraite stratégique ». Cette carte cependant renferme encore de petites inexactitudes; par exemple, pour atténuer défaite et retraite, la ligne que les Allemands déclarent avoir atteinte ne comprend ni Senlis, ni Meaux, ni Epernay : ils auraient ainsi reculé de quelques kilomètres à peine ! Arrêtons-nous un instant devant les vitrines du *Local Anzeiger* qu'adornent des cartes de grande envergure faites à la main. Des cordonnets épinglés marquent les différents fronts... Mais que d'erreurs ! Toute l'Alsace, ou peu s'en faut, est reconquise, Soissons, Reims frôlent les lignes allemandes et tout le territoire repris sur la Somme par les Tommies et les Poilus y trône encore hardiment. Cette carte était à peu près exacte il y a deux ans; depuis, ces messieurs de la rédaction n'ont pas eu le courage d'y rien modifier. Ceci cependant ne serait rien, si pour frapper le vulgaire, le cartographe n'avait représenté la France en déformant complètement la réalité. Vous connaissez, dans les gares, ces affiches-réclames où les pays sont représentés en de fausses proportions pour rendre plus frappant le fait des correspondances directes. La carte du *Local Anzeiger* est basée sur le même principe : elle a été faite pour les besoins de la cause, car si les Français ignorent la géographie — ainsi qu'on le répète à satiété dans les salons teutons, — les Allemands eux, par contre, la falsifient. Oyez plutôt : l'étendue des départements envahis est faussement représentée comme étant plus de la moitié de la France et le sol inviolé de celle-ci est outrageusement rapetissé ! Bien plus, la Seine, l'Ile-de-France, Paris lui-même ont été transférés par le dessinateur à proximité des lignes boches... Et les Berlinois de contempler des minutes entières ce chef-d'œuvre de falsification !

Ainsi, tel un hochet pour l'enfant qui pleure, la carte tronquée du *Local Anzeiger* console et distrait « Michel ». Il s'amuse peut-être à croire que cela est vrai ou à espérer que cela pourrait être. Le pain est-il noir, la viande plus rare, la vie plus chère ! cela ne fait rien. Vite il s'en va admirer sur la carte Paris à portée des 420, et du coup il cesse de gémir, les yeux écarquillés par l'admiration. « Michel est consolé. »

LA VIE NOCTURNE DANS FRIEDRICHSTRASSE. — BERLIN QUI S'AMUSE

Peu d'autos, peu de voitures : la grande animation de jadis dans les principales artères de la ville a disparu avec la prolongation de la guerre et Berlin, petit à petit, a pris la physionomie d'une ville dont l'activité aurait été paralysée par une sorte de fatalité... Cela, pendant le jour. Car, sitôt la nuit tombée, l'animation reprend fébrile, joyeuse : toute la ville s'illumine avec un air de fête, les lampes à arc, les transparents, les réclames aux jeux multicolores scintillent de partout. Car la vie nocturne est restée ce qu'elle était avant la guerre, alors que les noctambules, plus nombreux que dans aucune capitale de l'Europe, noçaient à grand renfort de musique et d'alcool, jusqu'à l'aube qui les surprenait souvent au long des avenues, les femmes en décolleté, les messieurs en habit noir, cravate blanche, fleurant encore au nez des ouvriers quelque crapuleuse orgie...

Nous allâmes un soir, mon amie et moi, à la Friedrichstrasse, voir ce Berlin des « joyeux », des fêtards dont la vie de scandale est, pendant la guerre, une insulte aux deuils et à la souffrance. La Friedrichstrasse est à Berlin, dans le domaine des plaisirs, ce qu'est Montmartre à Paris : c'est, au cœur de la ville, une voie en enfilade qui est l'image de toutes les rues de Berlin, uniforme, sans style, étroite parfois comme le Corso à Rome, plus large près des Linden qu'elle traverse. Les music-halls, les brasseries, les restaurants les plus achalandés s'y trouvent réunis; vous y découvrirez même un « Chat-Noir », un « Moulin-Rouge », un « Tabarin »..., car ces termes d'exportation, évocateurs du libertinage parisien, jouissent dans toutes les villes d'outre-Rhin d'une extrême faveur.

Nous voici dans le Montmartre berlinois ; de partout les noctambules affluent comme attirés, semble-t-il, ainsi que des oiseaux de nuit, par les invites lumineuses, animées et flamboyantes des music-halls et des brasseries ; à grands flots ils se déversent dans les cabarets du Kronprinz, de l'Eden, chez Maxim... Car si les fabriques sont fermées, si l'exportation ne marche plus, si le commerce périclite dans l'empire des Hohenzollern, il est une industrie qui malgré la guerre n'y chôme pas : celle des plaisirs ! A la Friederichstrasse, malgré la Marne, malgré l'Yser, malgré Verdun, malgré leurs centaines de milliers de morts fauchés en pleine

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.



jeunesse, aucun casino n'a fait relâche et dans les hôtels il fallut un arrêté de la police pour faire cesser les danses à l'heure du thé ! C'est à Berlin surtout, pendant la guerre, qu'il aurait fallu manier le fouet de celui qui chassa les vendeurs du Temple.

Nous suivons la foule et déjà les flonflons des orchestres tziganes, avec leurs airs de fête, dénoncent chez tous ces gens l'insouciance la plus cynique devant le grand duel où se saigne l'Europe. Contrebasses, grosses caisses, clarinettes, violons, tous s'en donnent et hardi la polka! en avant le tango! Sans doute, messieurs les Berlinois veulent-ils s'étourdir, se griser, ne plus penser à l'horrible folie de cette guerre que leurs gouvernants ont provoquée pour satisfaire leur idéal d'ambition et d'orgueil...

Nous passons, attristés de la légèreté folle de ces gens, et mille scènes, mille détails aperçus, à travers les baies des brasseries, accentuent à chaque pas l'impression du désarroi moral qui trouble ces viveurs. Des lieds patriotiques enroués se mêlent aux refrains des chansons rosses; les petits commis grisés dodelinent de la tête, les filles en cheveux marquent la mesure du bout de leurs souliers mordorés, tandis que les tziganes, au veston rouge, s'en vont au tremolo de leurs chanterelles, au hasard des couples et des tables, égrener leurs czardas sensuelles! C'est partout comme un vent de folie qui passe! Partout, c'est la fringale du plaisir, de la noce, du bruit, de la débauche qui s'étale crûment sous la lumière blanche des ampoules; partout c'est devant l'incertitude du lendemain, devant l'effroi peut-être de la faute commune, l'exaspération de leur chair, de leur animalité soudain déchaînée..., comme jadis dans les cités du moyen âge, à l'heure des grands fléaux, des tremblements de terre et des pestes! Partout, c'est l'oubli de l'heure solennelle!

Nous entrons au café du Kronprinz. L'animation y est intense; il faut nous faufiler à travers les tables et les chaises encombrées pour trouver une

1. Aspect d'une rue de Berlin à l'heure où arrivent les nouvelles de la guerre. — 2. Un dirigeable évoluant au-dessus du Rathaus.

CHEZ L'ENNEMI

place dans un angle de la salle comble où, sur les tréteaux de l'orchestre, les drapeaux impériaux encadrent le croissant turc. La fumée âcre des cigares allemands, l'odeur fade de la bière blonde rendent l'air suffocant. Il y a bien là deux à trois cents couples qui rient, s'interpellent de table à table, choquant leurs verres; mais cette gaieté manque de franchise et de spontanéité : elle n'arrive pas à donner le change; elle ne suffit pas à céler leur énervement et leur ennui. Des femmes fardées et parfumées, en fraîches toilettes, agacent quelques soldats permissionnaires aux uniformes lavés par les pluies et plus d'un, échauffé sans doute par cette atmosphère nouvelle, s'oublie d'un air tranquille, à l'allemande, à embrasser longuement sa compagne. Soudain des voix gutturales éclatent près de nous :

Du! Schwert an meiner Linken
Was soll dein leit'res Blinken?

(Oh! Epée à mon côté gauche. — Que veut dire ton éclat joyeux?)

Ce sont quelques soldats..., de vrais soldats? des figurants d'opéra-comique? je ne sais..., qui entonnent un hymne guerrier. La foule écoute attentive, sans cependant que les filles de salle cessent de circuler avec leurs plateaux lourds de chopes. La soif de ces bourgeois a pris avec la guerre quelque chose de fiévreux. Au dernier couplet, des *hoch! hoch!* retentissent, on vide les verres, tandis que le même chœur reprend maintenant un autre chant : *Vater! ich rufe dich.* (O père, je t'implore!) L'hymne religieux après le lied guerrier! une « prière avant la bataille » qu'ils clament à grands éclats de voix, comme un « verse à boire » de hussards! Après les productions on jase autour de nous, sur une foule de sujets, de tout sauf de la guerre. Mais comme pour soutenir la gaieté lourde de la salle, toutes les cinq minutes la musique reprend; c'est l'orchestre maintenant qui attaque une valse à la mode; puis, à la dernière mesure, un acteur rougeaud, apoplectique se lève, monte à côté des violons et subitement, d'une voix de stentor, déclame :

Was schiert uns Russe und Franzos! (Que nous font à nous les Russes et les Français!) C'est le poème de Lissauer, le chant de haine contre l'Angleterre. La salle s'est calmée soudain; les filles même restent clouées à leurs places; on entendrait voler une mouche :

Wir haben nur einen einzigen Feind England! (Nous n'avons qu'un seul ennemi, l'Angleterre!) *England!* Il expectore ce dernier mot comme un vomissement qui lui monterait de tout son être. Puis sa voix s'enfle de plus en plus, devient rauque, exaspérée; d'ailleurs, les imprécations ne sortent pas seulement de sa bouche, mais de tout son corps; c'est non seulement sa voix qui hait, ce sont ses regards, son attitude, sa main levée qui fait le geste de souffleter Albion. Et tous ces bourgeois, silencieusement, approuvent, car ces vers, distillés comme une bave, les flattent dans leur rancœur et leur ressentiment.

Hass zu Wasser und Hass zu Land.
Haine sur l'eau, haine sur la terre.
Sois maudite, Angleterre!...

Les bravos éclatent, frénétiques, interminables. J'ai vu jadis, dans un petit bazar d'Orient, deux marchands se disputant pour une piastre. L'un d'eux, qui évidemment avait tort, était féroce dans sa colère; ses gestes étaient ceux d'un insane; son exaspération montée à la démence lui tordait la bouche; il écumait, et comme il n'avait plus d'argument pour démonter son adversaire qui restait digne et froid, il lui cracha à la face.

Le poème de Lissauer est un peu ce crachat!

(A suivre.)



La rue à Berlin :
Deux aspects de Friedrichstrasse.

CHEZ L'ENNEMI

La Guerre sous-marine

On parle beaucoup des sous-marins allemands, on ne parle pas des sous-marins français, qui ne font pas et ne voudraient pas faire la même besogne. Ceux qui n'ont pas vécu sur un sous-marin ne peuvent se figurer ce qu'est l'existence des officiers et des équipages en hiver, dans des parages où la mer est presque toujours mauvaise ; auprès d'elle, l'existence dans les tranchées peut paraître douce, parce qu'au moins on y respire l'air du ciel.

Dans ces plongées, tout repose sur le commandant, sur ce que son œil aperçoit dans le périscope, et c'est avec ces facultés visuelles atténuées que nos camarades ont accompli les plus audacieuses randonnées et des prouesses dont l'ennemi ne se doute pas parce que son excessive prudence l'a tenu à l'abri des sanctions.

Vous citerai-je le sous-marin *A*, circulant dans l'intérieur de la rade de Cattaro ? Il y rencontre un filet ; ses gouvernails de plongée sont paralysés, en même temps deux torpilles lui sont



décochées de terre. On entend le ronronnement de leurs hélices, elles frôlent le bâtiment et vont se perdre au loin ! Par je ne sais quel miracle de sang-froid et de patience, les barres sont dégagées, le sous-marin est libéré. Il reprend sa tournée d'inspection dans la rade, tandis que trois torpilleurs ennemis l'encadrent, stupéfaits de tant d'assurance, prêts à l'éperonner et à le canonner s'il émerge.

Sa mission terminée, il reprend la direction du large, reconduit par son escorte bénévole jusqu'à la sortie de la rade, où un quatrième torpilleur lui lance une torpille qui manque le but.

Le sous-marin *B*, venu pour contrôler certains renseignements, s'approche de la côte jusqu'à cent mètres ; il aperçoit des groupes de soldats curieusement penchés au-dessus de lui. Il est le point de mire des batteries de la côte, ces soldats assistent tout simplement au bombardement dont il est l'objet. Il voit, au périscope, les points de chute des projectiles à la surface de la mer ; quelques-uns atteignent sa coque, mais leur choc est amorti par la couche d'eau qui le recouvre. Il évolue tranquillement sous ce feu,

1. Après le torpillage du *Southlands*, les passagers mettent leurs ceintures. — 2. Une photographie sensationnelle : les femmes et les enfants essaient de fuir l'*Arabic* torpillé, dans un des canots de sauvetage.



En haut : Le *Dacia*, torpillé dans la baie de Funchal.
En bas : La destruction du *Maloja*, au large de Douvres. La mer est semée d'épaves et de naufragés qui luttent contre la mort.



En haut : ...Le beau paquebot n'est plus qu'un amas de débris.
En bas : Sous-marin allemand après un torpillage. L'équipage insulte les naufragés au lieu de leur porter secours.

-MARINE

qui dure plusieurs heures, et rapporte les renseignements demandés.

Le sous-marin *C.* rencontre un similaire ennemi, ils échangent une torpille sans résultat.

Il faudrait plus que le reste de l'alphabet pour énumérer ceux qui, s'approchant des torpilleurs ennemis, les ont vu prendre le large sans insister, ceux que le gros temps a mis dans une situation critique ou ceux qui ont subi des avaries les mettant en danger. Les exploits malheureux du *Curie* et du *Saphir* nécessitent une mention. On sait peu de chose sur ces actions d'éclat qui ont contre elles de n'avoir point réussi. Ces opérations étaient périlleuses mais leur enjeu était considérable ; qu'importait le danger ?



Le *Curie* franchit la passe de Pola derrière un navire autrichien, à trois heures de l'après-midi ; le voilà dans la place. En s'enfonçant dans la rade, il aperçoit trois cuirassés embossés. Quel frisson a dû ressentir le commandant : c'est la gloire qui l'appelle, il n'a qu'à marcher. Il arrive à portée de lancement ; tout d'un coup, un bruit sur la coque, l'avant s'enfonce, les barres de plongée ne fonctionnent plus : on est pris dans un filet ! Le bâtiment coule par dix-huit mètres de fond ; on essaye toutes les manœuvres, on ne peut le dégager.

Le lendemain, dans l'après-midi, la population de Pola écoutait la musique militaire sur le quai. Tout à coup, à deux cents mètres, émerge un monstre marin. Cris, bousculade, fuite éperdue ; c'est le *Curie* qui reparait au bout de vingt-quatre heures, relevant avec lui le filet qui l'enserre. L'asphyxie a commencé son œuvre ; le commandant sabote ses machines, détruit ses documents, met hors de service tout ce qui pourrait être utile à l'ennemi et remonte à la surface. Quelques hommes et lui-même sont blessés par le tir de l'artillerie ; l'équipage est fait prisonnier.

Dans la Manche et la mer du Nord, le service des sous-marins n'est pas moins périlleux. Au début de la guerre ils étaient là, dans leur dépôt, à Brest ou à Toulon, venus des quatre coins de la France, inconnus les uns des autres, et voilà qu'on les appelle. Les uns sont envoyés dans les forts, d'autres feront de l'auto-canon ou de la mitrailleuse ; on en réserve un groupe pour en faire des pontonniers. Ils savent que c'est pour défendre la France, ils partent gaiement et, soudain, se réveille en eux cette vieille âme amie des combats, un rayon de gloire luit à leurs yeux. Tout ce monde trime, bourlingue ; les aventures, les fatigues, les déceptions que cause l'absence d'un insaisissable ennemi ne peuvent rien contre lui. Quand je parle des marins, je parle en même temps de leurs sous-officiers, dont les exemples, les leçons ont une large part dans l'entraînement des équipages, dans la tenue des bâtiments. Je parle de même des officiers dont le plus bel éloge est la confiance, l'affection que leurs hommes leur témoignent. Tels officiers, tels matelots ; ils sont dignes les uns des autres, ils sont dignes de la France !

Vice-amiral **BESSON.**



1. Avant le torpillage du vapeur norvégien *Trondjemsfjord*. Le sous-marin attend le résultat de la perquisition opérée à bord par les officiers qu'un canot ramène. — 2. Blessé à mort... — 3. Le chat du bord lui-même a sa ceinture de sauvetage.

LA GUERRE SOUS-MARINE

LE CRIME DE Sylvestre Bonnard

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

de M. Pierre FRONDAIE

d'après le roman de M. Anatole FRANCE

représentée au Théâtre-Antoine

DISTRIBUTION

Sylvestre Bonnard. . .	MM.	GÉMIER
Maître Mouche . . .		CAZALIS
Genlis		JEAN-SYLVESTRE
Monsieur De Gabry. . .		GUÉRARD
Un Sergent de Ville. . .		MORET
Jeanne Alexandre. . .	Mmes	MICHELLE
Mademoiselle Préfère . .		CATHERINE FONTENEY
Thérèse.		HENRIETTE MILLER
Madame de Gabry. .		SUZANNE MUNTE
La Concierge		MADY BERRY
Marguerite		ANGÈLE NADIR
Suzanne		DAVILA

ACTE PREMIER

Chez Mme de Gabry

Un salon de campagne dans un château aux environs de Fontainebleau par une journée d'août, accablante et dorée. Une grande impression de chaleur lourde. Fenêtres et portes ouvertes sur un jardin. Mobilier 1830 et — détail étrange — dans le salon, un arbre vivant, assez frêle mais couvert cependant de feuilles. Il a poussé librement en faisant éclater les lames du parquet



M. ANATOLE FRANCE. — Cliché Dornac

Thérèse (Mme Henriette Miller). Sylvestre Bonnard (M. Gémier).

« LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD » AU THÉÂTRE-ANTOINE.

SCÈNE PREMIÈRE

Entre Me Mouche, vilain petit notaire subtil et antipathique.

Me MOUCHE. — Je suis heureux de voir que je ne me trompais pas. Cette silhouette élégante et fine, la démarche de Minerve! Je me suis dit : c'est mademoiselle Préfère.

Mlle PRÉFÈRE, *odieuse*. — Et dans le jardin, ce pas furtif et glissant! Je me suis dit : c'est maître Mouche! Bonjour, maître Mouche.

Me MOUCHE. — Bonjour, mademoiselle Préfère...

Ils se parlent sans cesse d'un ton d'affectueuse hostilité avec l'ironie discrète de deux bons complices.

Mlle PRÉFÈRE. — Comment se porte votre étude?

Me MOUCHE. — Et votre pensionnat?

Mlle PRÉFÈRE. — Mon pensionnat ne va pas mal.

Me MOUCHE. — Et mon étude prend de l'embonpoint... Dame, elle vieillit! Que Mme de Gabry est donc heureuse! Votre visite en même temps que la mienne! Les dieux la comblent!

Mlle PRÉFÈRE. — Et pourtant, elle ne le sait pas. Personne pour nous recevoir, maître Mouche : Mme de Gabry et son mari...

Me MOUCHE. — ... Sont sortis en automobile. Je sais. Moi, j'arrive à l'instant et à pied de Melun. Ce n'est pas loin. Deux kilomètres. Cela m'a dégourdi les jambes.

Mlle PRÉFÈRE. — Vous habitez donc à Melun?

Me MOUCHE. — Non, mais c'est le 15 août, et j'ai pris deux jours de congé. Et vous?

Mlle PRÉFÈRE. — Moi..., maître Mouche? Je

suis venue pour rechercher Jeanne Alexandre...

Me MOUCHE. — Ma pupille! Est-ce qu'elle est toujours aussi laide?

Mlle PRÉFÈRE. — Très laide. Et de plus, paresseuse et pleine de défauts. Ce sont les dix-huit ans les plus horribles que je connaisse.

Me MOUCHE. — Pourtant, à dix-huit ans, on est toujours laid.

Mlle PRÉFÈRE. — C'est l'âge ingrat.

Me MOUCHE. — Vous êtes venue la chercher?

Mlle PRÉFÈRE. — La reprendre! Vous savez mieux que personne, maître Mouche, que Jeanne Alexandre dont vous êtes le tuteur...

Me MOUCHE. — Par charité.

Mlle PRÉFÈRE, *avec son sourire de faune.* — Naturellement, puisque vous avez ruiné son père...

Me MOUCHE, *avec son sourire de singe.* — Mademoiselle Préfère, ne nous disons pas de méchancetés! Entre nous, je n'ai pas ruiné son père. Il m'a confié de l'argent qui a mal tourné, voilà tout! Dame! les virements! Mais prenons garde, chère mademoiselle Préfère, voici venir un jeune homme dont l'air loyal ne me dit rien.

Mlle PRÉFÈRE, *souriante.* — Vous êtes, maître, une fine mouche.

Me MOUCHE, *souriant.* — Je suis maître Mouche, voilà tout.



Jeanne Alexandre (Mme Michelle).

Mlle PRÉFÈRE. — Ne vous préoccupez pas de ce jeune homme. C'est le frère d'une de mes élèves, Mlle Genlis, qui habite un château près d'ici. Ils m'ont invitée quelques jours et il m'a accompagnée en tonneau.

Me MOUCHE. — Invitée! Vous êtes donc bien avec vos élèves à présent? Sans doute que ce sont des gens riches!

SCÈNE II

LES MÊMES, *plus* GENLIS

GENLIS, *entrant.* — Mademoiselle Préfère, eh bien! vous m'avez abandonné dans le jardin... Je vais retourner à la maison, puisque vous voilà à bon port... Pourtant j'aurais voulu saluer M. et Mme de Gabry.

Mlle PRÉFÈRE, *aimable.* — Eh bien! attendez les quelques minutes... Il est onze heures et quart ils ne tarderont pas... Maître Mouche, mon bon ami, je vous présente Monsieur Genlis.

Me MOUCHE, *avec son sourire de notaire.* — Enchanté, monsieur.

GENLIS, *avec son sourire d'étudiant.* — Moi aussi, monsieur.

Mlle PRÉFÈRE, *aimablement à Genlis.* — Vous venez bavarder avec nous?

GENLIS. — Non, j'aime mieux le jardin. Si les Gabry arrivent sans que je les voie, prévenez-



Mlle Préfère (Mlle Catherine Fonteney).



M. Pierre Frondaie.



Me Mouche (M. Cazalis).

L'AUTEUR ET LES INTERPRÈTES DU « CRIME DE SYLVESTRE BONNARD »

(Photos Henri Manuel.)

moi car je n'attends que de les saluer pour m'en retourner au grand trot.

Mlle PRÉFÈRE. — Comptez sur moi...

GENLIS, *saluant Mouche.* — Monsieur...

Me MOUCHE, *saluant Genlis.* — Monsieur.

SCENE III

LES MÊMES *moins* GENLIS

Mlle PRÉFÈRE. — Charmant jeune homme! Je lui suis moins sympathique qu'à sa famille...

Me MOUCHE. — Vous venez, m'avez-vous dit, rechercher Jeanne Alexandre ma pupille? Qu'est-ce que cette jeune orpheline sans attraits peut bien faire dans cette maison?

Mlle PRÉFÈRE. — Les de Gabry connaissaient son père. Alors, ils la prennent de temps en temps. Mais j'ai besoin d'elle à l'institution... J'arrive à l'instant et je ne l'ai pas encore vue. Elle sera désolée, car elle ne m'aime guère, ni vous non plus d'ailleurs...

Me MOUCHE. — Si Jeanne Alexandre ne nous aime pas, elle pourra toujours nous abandonner dans trois ans, quand elle sera majeure. D'ici là, il sied pour le monde et notre réputation que nous gardions sur elle notre autorité..., bien que les derniers sous soient fondus comme des morceaux de sucre. D'ailleurs, à la pension, elle vous rend des services.

Mlle PRÉFÈRE. — Oui, je lui fais moucher les petits et apprendre à lire aux moyens... En même temps elle suit les cours pour son brevet. Mais c'est une vilaine tête, une ingrate.

Me MOUCHE, *ironique.* — Oh! une ingrate!

Mlle PRÉFÈRE. — Parfaitement! Vous avez ruiné son père, maître Mouche, mais elle ne le sait pas! Elle devrait donc vous avoir de la reconnaissance puisque vous êtes son tuteur...

Me MOUCHE. — Ce raisonnement a l'air spécieux, cependant il est défendable! Pour vous de même! Vous la faites travailler comme une négresse et vous abusez de la situation, mais elle est trop sous votre coupe pour s'en rendre compte. Et elle devrait vous honorer puisque vous êtes sa directrice.

Mlle PRÉFÈRE. — Elle en rabattra dans la vie...

Me MOUCHE. — Espérons-le.

Mlle PRÉFÈRE. — Mais vous, Mouche, qu'est-ce que vous faites ici?

Me MOUCHE, *finement.* — Oh moi! rien d'important pour ce qui est de vous et de Jeanne Alexandre... Rien..., non... J'ai cru apprendre que les Gabry sont un peu gênés...., certains bruits courent..., vente de la vieille bibliothèque..., alors, je viens voir si par hasard ils n'auraient pas besoin d'argent...

Mlle PRÉFÈRE, *regardant ceux qui viennent.* — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

Me MOUCHE. — Je ne sais pas. Je les ai dépassés sur la route tout à l'heure... Ce vieillard, sur ses anciennes jambes, gambadait comme un écolier et je crois, ma parole, qu'il s'ingéniait à attraper des papillons... La dame, qui paraît sa bonne, le suivait en poussant des cris...

Mlle PRÉFÈRE. — Méfiez-vous. On ne sait jamais. Ce sont peut-être des gens dangereux et qui viennent aussi pour affaires...

MOUCHE. — Cela m'étonnerait. J'ai l'œil. Ce ne sont pas des têtes sérieuses.

Entrent Sylvestre Bonnard et Thérèse.

SCENE IV

THÉRÈSE, SYLVESTRE BONNARD, Mlle PRÉFÈRE, Me MOUCHE

SYLVESTRE. *Il porte un grand panama, une longue redingote assez claire et désuète. Il est, dans toutes ses intonations, charmant de loyauté, de naïveté, et d'attendrissement. C'est un beau vieillard, un vieil ingénu.* — Ouf! Nous voilà arrivés, Thérèse! Quelle belle chaleur sur la route! Si je ne craignais, par mon goût naturel, les expressions trop ambitieuses et les images redondantes, je dirais que nous avions l'air de voyager dans le soleil. Quelle belle matinée! *(Il aperçoit Mouche et Mlle Préfère.)* Oh! mais nous arrivons dans un salon. L'ombre est déjà habitée. *(Il salue avec courtoisie Mouche.)* Pardon, monsieur, savez-vous où se trouvent M. et Mme de Gabry.

Me MOUCHE, *avec une politesse moins courtoise.* — Non, monsieur, je ne le sais pas.

Mlle PRÉFÈRE. — Venez donc, Mouche... Il y a des fauteuils dans le jardin... Et puis qu'est-ce que fait cette Jeanne, à la fin? Elle ne sait pas que je suis ici, mais elle, elle devrait y être! Qu'est-ce qu'elle fait?... Venez, Mouche... Nous allons voir.

Me MOUCHE. — Je vous suis, chère amie, je vous suis...

Elle sort avec Mouche sans daigner regarder seulement les nouveaux venus.

SCENE V

SYLVESTRE, THÉRÈSE

SYLVESTRE. — Ce sont là d'étranges personnes, ne le pensez-vous pas, Thérèse?

THÉRÈSE. — Je m'occupe d'eux comme de mes pantoufles. Ils sont bien laids, c'est entendu, mais étranges, c'est une autre affaire! Les plus étranges, c'est nous sans doute qui courons les routes, comme des marchands de veaux, au lieu d'être tranquillement à nos occupations: vous, monsieur, au milieu de vos livres, comme il sied à un membre de l'Institut, et moi, au milieu de mes casseroles, comme il sied à une cuisinière.

SYLVESTRE. — Thérèse, vous grognez sans cesse et vous êtes insupportable. Qui vous a forcée à venir? Ne pouviez-vous rester dans l'appartement à frotter les meubles et à soigner les chats?

THÉRÈSE. — Monsieur, quand vous n'êtes pas là, je suis inquiète, vous le savez!

SYLVESTRE. — Inquiète! Et pourquoi donc? Suis-je un nourrisson? Un enfantelet qui ne peut sortir sans sa bonne?

THÉRÈSE, *criant.* — Monsieur, vous êtes un grand homme, c'est-à-dire que vous ne savez ni prendre un billet, ni monter dans un train comme tout le monde. Vous rêvez du matin au soir et, hormis le chemin des bouquinistes, vous perdez sans cesse votre route. Je vous aurais attendu ce soir devant le buffet et j'aurais levé au ciel tous mes bras en criant : « Mon maître est perdu! »

SYLVESTRE. — Thérèse, vous êtes une sotte! Tous vos bras? Combien en avez-vous donc? Perdu! Pour m'en aller jusqu'à Melun voir une bibliothèque chez mes bons amis! N'ai-je pas été jadis à Naples chercher un livre, un livre précieux?

THÉRÈSE. — Oui, monsieur, mais sans le trouver car il était en vente chez un antiquaire du quai Voltaire, à moins de cent mètres de chez nous. Non monsieur, j'ai tenu à vous accompagner et j'ai bien fait de vous en demander la permission.

SYLVESTRE. — Et j'ai mal fait de vous la donner! Taisez-vous, Thérèse, je vous prie, et ne me gâtez pas, par un fâcheux excès de zèle, cette belle journée... Comme il y a longtemps que je n'avais vu la campagne!... Je ne sors jamais et je ne connais plus que les arbres du Luxembourg!... Pourtant j'ai l'âme autrement faite que le président du Sénat! Quand j'avais dix-huit ans — il y a presque un demi siècle — j'aimais à courir la banlieue et je le faisais quelquefois avec une jeune fille qui s'appelait Clémentine, et qui était pure et aimante... Il y avait alors sur les routes un soleil comme celui-ci... Cette journée me fait du bien. Tout est charmant et imprévu! Il y a un arbre dans le salon et dedans le jardin, lourd de chaleur, on n'entend rien que les cigales...

LA VOIX DE Mlle PRÉFÈRE. — Jeanne! Jeanne! Où êtes-vous donc?... Où êtes-vous Jeanne?

THÉRÈSE. — On n'entend rien que les cigales!... On entend aussi la crécelle.

LA VOIX DE Mlle PRÉFÈRE. — Jeanne! Jeanne!

THÉRÈSE. — Monsieur, je trouve qu'on a une étrange façon de vous recevoir. Vous êtes monsieur Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, un homme illustre et dont on parle dans les journaux, vous avez sans doute annoncé votre visite et il n'y a personne pour vous accueillir, si ce n'est ces deux sales figures qui complotaient dans la salon! Je ne trouve pas ça naturel... Si vous le permettez, je vais un peu réveiller cette maison... *(Elle sort en criant)* : Holà! ho! quelqu'un, quelqu'un s'il vous plaît ; mon maître attend dans le salon.

LA VOIX DE Mlle PRÉFÈRE *dans le jardin.* — Jeanne!... Jeanne!... Où êtes-vous Jeanne?...

SYLVESTRE. — Ma foi, il y a ici une Mlle Jeanne qui sait bien se faire désirer.

LA VOIX DE THÉRÈSE. — Holà! ho! quelqu'un s'il vous plaît!

SYLVESTRE. — Mais pourquoi crie-t-elle comme ça! On viendra bien quand Dieu voudra... Et ma foi, il le veut tout de suite, car voici la porte qui s'ouvre...

SCÈNE VI

SYLVESTRE, JEANNE

JEANNE, *entrant comme un oiseau qui fuit et se trouvant en face de Sylvestre.* — Oh! pardon, monsieur, pardon... je ne savais pas...

SYLVESTRE, *avec bonté.* — Il n'y a pas d'offense, mademoiselle... J'attendais quelqu'un. Et vous arrivez. C'est une chose toute simple. Et l'on doit bien se rencontrer quand on est dans la même maison.

JEANNE. — Certainement, monsieur.

VOIX DE Mlle PRÉFÈRE. — Jeanne!...

Mouvement de Jeanne vers la porte par laquelle elle est entrée.

SYLVESTRE. — Est-ce moi, mademoiselle, qui vous force à fuir?

JEANNE. — Oh! non, monsieur. Ce n'est pas vous. Ce sont ces cris.

SYLVESTRE. — Ah! ah! ce sont ces cris!... C'est donc vous, mademoiselle, qui êtes Mlle Jeanne?

JEANNE. — Oui, monsieur.

SYLVESTRE. — Et cette personne qui vous appelle?

JEANNE. — C'est Mlle Préfère, la directrice d'une pension dans laquelle je suis élevée... *(navrée)* et où il va falloir que je retourne...

SYLVESTRE, *gentil.* — Elle a l'air inquiète de savoir où vous êtes. Peut-être devez-vous lui répondre?

JEANNE. — Je le devrais sans doute! Mais ça me fait tant de peine et de mal de la revoir, que malgré moi, je me cache et j'attends la dernière minute... Mais je vous demande pardon, monsieur... Vous êtes M. Sylvestre Bonnard?

SYLVESTRE, *ravi.* — Vous me connaissez?

JEANNE. — Je viens de passer quelques jours de vacances chez Mme de Gabry, qui était amie de ma mère — je suis orpheline — Mme de Gabry vous attendait, monsieur, elle a pris la voiture pour aller à Fontainebleau et devait, au retour, vous chercher à la gare ; quelque incident a fait qu'elle a manqué de vous trouver.

SYLVESTRE. — C'est sans doute par ma faute, mon enfant. *(Ingénument.)* A peine descendu du train, je me suis lancé à travers champs.

JEANNE. — Et comme M. et Mme de Gabry avaient peut-être un peu de retard, ils ne vous ont pas rencontré sur la route. Ils seront désolés, monsieur.

SYLVESTRE. — Comme je le suis moi-même de les avoir dérangés...

JEANNE, *dans une espèce de plainte.* — Oh! Monsieur. Voici Mlle Préfère... Cette fois, c'est fini, je ne peux plus lui échapper...

SYLVESTRE, *à part.* — Pauvre enfant, elle a

l'air d'un petit oiseau qui voit s'approcher serpent...

SCÈNE VII

LES MÊMES, Mlle PRÉFÈRE

Mlle PRÉFÈRE, *avec un mauvais sourire.* — Comment? comment? Vous étiez là? Vous ne m'entendiez pas appeler...

JEANNE. — Mais si, mademoiselle, je vous entendais...

Mlle PRÉFÈRE. — Et vous ne me répondiez pas?

SYLVESTRE. — Je crois, mademoiselle, que c'est un peu ma faute...

Mlle PRÉFÈRE, *avec une impertinente politesse.* — Je vous en prie, monsieur, il n'y a que les coupables qui ont besoin d'un avocat... Je pense, mon enfant, que c'est l'heureuse surprise de me revoir qui vous a troublé la cervelle! Vous avez passé de bonnes vacances?

JEANNE. — Excellentes, mademoiselle.

Mlle PRÉFÈRE. — Où donc est Mme de Gabry?

JEANNE. — Elle ne vous attendait pas, mademoiselle, et elle a été à la gare.

Mlle PRÉFÈRE, *logique.* — Mais alors, si elle a été à la gare, c'est qu'elle m'attendait.

JEANNE. — Non, mademoiselle, ce n'est pas pour vous...

Mlle PRÉFÈRE. — Enfin, elle va rentrer, c'est l'important. J'ai eu l'occasion de venir dans le quartier...

JEANNE, *étonnée.* — Dans le quartier, mademoiselle?

Mlle PRÉFÈRE, *froissée.* — Eh bien, oui, dans le quartier! Petite sotte, vous me reprenez? J'ai eu l'occasion de venir... dans la contrée si vous préférez... J'ai vécu deux jours dans un château voisin..., chez une de mes chères élèves... et en passant je profite de l'occasion, je viens vous rechercher et nous allons partir ensemble.

Elle sourit toujours.

JEANNE, *navrée.* — Mais, mademoiselle..., j'espérais rester plus longtemps... Mme de Gabry m'avait promis de me garder pour les vacances...

Mlle PRÉFÈRE, *même jeu.* — Ne discutez pas, mon enfant, ne discutez pas. Vous savez bien que ça ne servirait à rien. Vous avez passé huit jours chez Mme de Gabry! Cela doit suffire il me semble. Vous n'êtes pas, comme votre camarade de chez qui je viens, dans une situation de fortune à prendre des vacances plus longues. Il y a des travaux à faire à la pension, du linge à raccommoder... Allons, venez..., menez-moi vers votre chambre..., faites vite votre paquet!... Vous avez, ma foi, bonne mine. La campagne vous a réussi. Mais il ne faut abuser de rien. Vous voilà de la santé pour l'hiver... Allons, venez, venez... Montrez-moi le chemin... Bonjour, monsieur, bonjour...

JEANNE, *à Sylvestre.* — Au revoir, monsieur.

SYLVESTRE, *à Jeanne.* — Au revoir, mon enfant.

SCENE VIII

SYLVESTRE, *seul*

SYLVESTRE. — Par le ciel, la vilaine personne! Elle s'appelle Mlle Préfère!... C'est un nom que je veux oublier! Cette pauvre petite jeune fille a l'air sauvage et triste des enfants malheureux... Enfin... Dieu doit le savoir mieux que moi... Ah! vous voici, Thérèse... Eh bien?

SCENE IX

SYLVESTRE, THÉRÈSE

THÉRÈSE. — Eh bien, monsieur, j'ai crié, personne n'est venu.

SYLVESTRE. — Eh bien, moi, je n'ai pas crié et quelqu'un est venu.

THÉRÈSE. — Et qui donc?

SYLVESTRE, *pensif.* — Une jeune fille qui n'a pas l'air heureux, Thérèse, mais qui cependant reste aimable et m'a poliment renseigné. *(Il change de ton.)* Mme de Gabry me cherche sur la route. Elle va revenir. Rassurez-vous. Je suis parfaitement attendu... Voici d'ailleurs un inconnu qui vient vers moi et qui me tiendra compagnie...

THÉRÈSE. — Est-ce que vous voulez dire par là, monsieur, que votre vieille servante est de trop?

SYLVESTRE, *comiquement sincère.* — Non pas, Thérèse, car si je voulais le dire, je le dirais. Non, vous n'êtes pas de trop. Depuis quarante ans vous me nourrissez de mets excellents, vous raccommodez mon linge et vous me rebattez les oreilles avec une égale sérénité. Vous êtes ma nourrice, Thérèse. Vous êtes assommante mais vénérable. Vous n'êtes pas de trop.

THÉRÈSE. — Eh bien! monsieur, puisque vous me parlez avec bonté, je vous demande la permission de m'en aller à la cuisine. Si vous êtes attendu, je ne le suis pas et je vais m'annoncer toute seule...

SYLVESTRE, *dans une moquerie sans méchanceté.* — Allez, Thérèse, allez. Mais n'oubliez pas que dans la cuisine de Mme de Gabry, vous êtes une reine en exil. Laissez à la servante régnante le gouvernement des fourneaux et ne faites pas de révolution. Allez, Thérèse, allez.

Thérèse sort.

SCÈNE X

SYLVESTRE, *puis* GENLIS

SYLVESTRE, *seul.* — Je repense encore à cette jeune fille et à cette Mlle Préfère... C'est là un petit drame obscur, tout rempli, j'en suis sûr, d'étonnantes péripéties... Bonjour, monsieur.

Il rend son salut poliment mais avec distraction à Genlis qui vient d'entrer.

GENLIS, *à part.* — Voilà un vieux monsieur que je ne connais pas... Peut-être vient-il aussi pour la bibliothèque? *(Haut.)* Vous aimez beaucoup les livres n'est-ce pas, monsieur?

SYLVESTRE. — Beaucoup, monsieur, ce n'est pas assez dire, car je les aime avec excès. *(A part.)* Ce jeune homme est d'une plaisante curiosité. Il a bon air et je le crois intelligent. *(Haut.)* Et vous aussi, monsieur, vous aimez les livres?

GENLIS. — Oui monsieur, mais plus pour ce qu'il y a dedans que pour la valeur de leur édition.

SYLVESTRE. — Il faut les aimer pour les deux. Mais à votre âge, je l'avoue, car je me rappelle, on a de savoir un grand appétit et l'on dévore la nourriture sans s'occuper de la façon dont elle est servie.

GENLIS. — J'aime tout de même les belles éditions. Mon grand-père était bibliophile et s'appelait Honoré Genlis.

SYLVESTRE, *ravi.* — Par ma foi, je l'ai bien connu. Et c'était un fort galant homme. *(A part.)* Je me disais bien, ce jeune garçon est intelligent.

GENLIS, *important et venant s'asseoir près de Sylvestre.* — Vous comprenez donc, monsieur, je suis un peu du bâtiment!

SYLVESTRE, *surpris.* — Du bâtiment?

GENLIS. — Oui, je veux dire : nourri dans le sérail, j'en connais les détours... Ici il y a de beaux livres... Les Gabry veulent, je crois, les vendre, mais ils ne savent pas bien les prix. *(Un petit temps.)* Vous êtes bouquiniste, peut-être?

SYLVESTRE, *avec un sourire.* — Je suis expert, monsieur... Et vous?

GENLIS, *il parle tout le temps de la scène avec une assurance juvénile, franche et spontanée.* — Oh! moi, mon âge le dit, je suis étudiant... Je suis un voisin de campagne des Gabry...

SYLVESTRE, *gentiment.* — Tout cela est très sympathique : étudiant, bibliophile...

GENLIS. — Oh! bibliophile... pas encore... Mais ça viendra... Au quartier latin, dans ma chambre, j'ai tout de même quelques livres amusants, signés, que j'ai chipés à mon grand-père : une édition première des *Misérables* avec la griffe du père Hugo...

SYLVESTRE. — Rien que ça!

GENLIS, *vaguement méprisant.* — Oh! vou savez, monsieur, Victor Hugo, j'en suis reven Ce n'était pas un génie intellectuel.

SYLVESTRE, *protestant gaiement.* — Oh! c tout de même! *(Il le regarde sans sévérité* Vous êtes indépendant, jeune homme. *(A part* C'est une qualité... Il faut garder sa fantaisi et je n'aime pas la jeunesse trop raisonnable.

GENLIS. — Evidemment, j'admire Hug Mais il ne m'épate pas. J'ai aussi des lettres d Michelet...

SYLVESTRE. — Bon ça.

GENLIS, *sans enthousiasme.* — Oui, pas ma *(Critique.)* Mais quel style! Des cris de pet enfant, des envies de femme, des soupirs pas une phrase faite... Ça ne m'épate pas.

SYLVESTRE, *à part, le regardant.* — Ce jeun homme est bien amusant... Tout de même, y a sans doute du vrai... Il est évident que M chelet... *(Haut.)* Vous êtes excessif, jeun homme, mais vous avez un peu raison...

GENLIS. — N'est-ce pas! J'ai aussi des « pr mières » de Stendhal, de Taine, de Flaubert. *(Avec une moue.)* Tout ça...

SYLVESTRE, *souriant.* — Ça ne vous épate pa

GENLIS. — Non! Evidemment, c'est bie Mais ça ne m'épate pas.

SYLVESTRE. — Parbleu, jeune homme, vou vous exprimez avec verdeur..., mais, au fon je souris toujours avec sympathie aux indépen dances de la jeunesse...

GENLIS. — N'est-ce pas, monsieur? Il fa être indépendant! J'ai aussi des Anatole Franc des Sylvestre Bonnard...

SYLVESTRE. — Des Sylvestre Bonnard? Ah ah!

GENLIS. — Oui, mais celui-là, alors, il n m'épate pas du tout, c'est un raseur!

SYLVESTRE. — Qu'est-ce que vous dites?

GENLIS. — Un raseur! un raseur terrible Oh là là! Je le lui dirais si je le voyais...

SYLVESTRE, *à part. Il se lève et passe.* — Je crois que j'ai eu tort de dire que ce jeun homme est intelligent...

GENLIS. — Voyons, monsieur, ce n'est pa votre avis? Vous pensiez comme moi pour Mi chelet!

SYLVESTRE, *même jeu.* — Ce jeune homme es irrespectueux... Parler ainsi de Michelet, d Stendhal, de ces vieux maîtres pleins de géni c'est intolérable.

GENLIS, *se levant à son tour.* — Vous me don nez raison, n'est-ce pas, monsieur?... Ah! voi Mme de Gabry et son mari...

SYLVESTRE, *à part.* — Il n'est pas trop tôt car je ne sais ce que j'allais dire.

Mme DE GABRY. — Mon cher maître! Vou êtes ici... Par quelle maladresse nous sommes-nous manqués à la gare?

SYLVESTRE. — Par une maladresse de m part, chère amie! Je me suis jeté à traver champs... *(A M. de Gabry.)* Bonjour, Paul

GABRY. — Nous étions désolés en revenant et, de plus, j'ai crevé un pneu... Cela nous mis en retard... Vous nous attendiez?

SYLVESTRE. — Fort agréablement. Avec c jeune homme qui me donnait une leçon!

Mme DE GABRY. — Une leçon? Comment Vous, Genlis, une leçon à M. Sylvestre Bonnard?

GENLIS, *bondissant.* — Comment?... M. Sylvestre!... Ah! nom d'un chien!... Ah!...

GABRY. — Eh bien, qu'est-ce qui vous prend *(A Sylvestre.)* C'est l'émotion! l'admiration

SYLVESTRE, *narquois.* — Je crois en effet qu c'est ça!... Monsieur me l'exprimait fort aimablement quand vous êtes arrivés...

GABRY, *à Genlis.* — Mais, alors, qu'est-c que vous avez? Vous connaissez M. Sylvestr Bonnard?

GENLIS. — Oui! Non! Ah nom d'un chien de nom d'un chien!

GABRY. — Qu'est-ce qu'il a?

GENLIS. — Ce que j'ai? J'ai que je suis un imbécile, le dernier des ânes. J'ai voulu faire le malin avec M. Sylvestre Bonnard.

Mme DE GABRY. — Et alors?

GENLIS. — Et alors je lui ai dit des bêtises, de grosses bêtises.

SYLVESTRE, *souriant.* — Mais pas du tout, mon jeune ami, pas du tout! Vous m'avez donné une petite leçon d'humilité dont tout le monde a grand besoin... même Michelet!... s'il nous écoute de l'Olympe... et même moi! Par exemple heureusement que Thérèse, ma bonne, ne vous a pas entendu.

Mme DE GABRY. — Mais, qu'est-ce qu'il a donc pu vous dire?

SYLVESTRE, *souriant.* — Rien de bien méchant! Sylvestre Bonnard est un raseur et un imbécile.

Mme DE GABRY. — Mais il est fou! Vous dire cela!

SYLVESTRE, *malicieux et sincère.* — Chère amie, il ne me connaissait pas, c'est son excuse et c'est ma chance, sinon, je n'aurais obtenu que des flatteries, tandis que de ce jeune puits, tout fleuri d'indépendance, j'ai vu sortir la vérité...

Mme DE GABRY. — La vérité! Vous que tout le monde admire...

SYLVESTRE. — Dans les triomphes de l'ancienne Rome figuraient, pour rappeler au triomphateur les fragilités humaines, quelques licteurs portant des haches. Votre M. Genlis a rempli l'office.

GENLIS, *spontanément.* — Monsieur Sylvestre Bonnard, je vous admire beaucoup.

GABRY. — Mais je l'espère bien! Il faut.

GENLIS. — Ce n'est pas parce qu'il faut! C'est parce que, maintenant, c'est vrai, vrai tout d'un coup. Et c'est maintenant que je suis sincère, et tout à l'heure que je ne l'étais pas. Je crânais.

GABRY. — Ah! vous crâniez! Eh bien, vous aviez tort!

SYLVESTRE. — Ne le grondez pas, je vous dis...

GENLIS, *à Gabry, avec une sincérité comique.* — Non, ne me grondez pas, je suis assez embêté. *(A Sylvestre.)* Mon cher maître, je m'en vais, je ne sais plus que dire.

SYLVESTRE, *avec gaieté et gentillesse.* — Ne dites rien. Laissez-moi sur la première impression. Elle est excellente.

GENLIS. — Alors, au revoir, mon cher maître... Au revoir, madame! *(A part.)* Ah! nom d'un chien de nom d'un chien!...

Il sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, *moins* GENLIS

SYLVESTRE, *gaiement.* — Ça m'apprendra à ne jamais laisser publier mon portrait!

Mme DE GABRY. — Ce n'est pas un méchant enfant, mais il est jeune et présomptueux.

SYLVESTRE. — Mais ne parlons plus de lui. *(Un temps.)* En vous attendant, j'ai vu d'autres personnes. D'abord deux inconnus assez vilains. J'ai compris que l'un est notaire. L'autre est une vieille demoiselle, d'un blond persistant qui s'appelle, je crois, Préfère...

Mme DE GABRY. — Mlle Préfère est ici? Et Me Mouche?

SYLVESTRE. — Ils y sont, je puis l'affirmer.

GABRY. — Nous retrouvons le jardin peuplé.

Mme DE GABRY. — Pauvre petite Jeanne, voilà ses vacances finies. Ils viennent certainement la chercher.

SYLVESTRE. — Ils viennent pour cela. Je le sais aussi. J'ai vu Mlle Jeanne qui m'a paru délicate et sauvage et, comme vous le dites, fort attristée.

Mme DE GABRY. — Pauvre petite!... Elle n'est pas de notre famille, mais nous la faisons venir de temps en temps...

GABRY. — C'est une orpheline, j'ai connu le père et la mère avant leur ruine et leur mort. J'ai connu aussi la grand'mère, Mme Clémentine Ferger.

SYLVESTRE, *hors de lui, soudain.* — Qu'est-ce que vous dites? Mme Clémentine Ferger...

GABRY. — Mais oui, Clémentine Ferger, de Nevers!

SYLVESTRE, *tout agité.* — Clémentine!... Mes amis, mes bons amis, ce que vous me dites est renversant!... La jeune fille délicate et sauvage que j'ai vue tout à l'heure est la petite-fille de Clémentine! La petite-fille de Clémentine!...

GABRY. — Dans quelle agitation vous êtes! Vous connaissiez cette dame? Elle est morte depuis douze ans!

SYLVESTRE, *avec émotion.* — Elle est morte depuis douze ans, et je ne l'apprends qu'aujourd'hui. Si je la connaissais, mes amis! si je la connaissais! Mais il y a, moi, cinquante années bientôt que je ne l'ai vue et je n'ai vécu qu'avec elle! Ah! permettez-moi de vous raconter. J'étais venu pour voir des vieux livres, et je vais vous raconter une vieille histoire, la vieille histoire d'un vieux cœur... J'avais dix-huit ans et j'aimais Clémentine, et je devais même l'épouser. En secret, l'un à l'autre, nous nous étions promis. C'étaient des heures légères et douces, mais si profondes et si graves, que ma vie entière a dépendu d'elles. Mais nos familles ont rompu malgré nos larmes. C'était à l'époque où il y avait encore des légitimistes et des partisans de Bonaparte! Aujourd'hui, grâce au ciel, il n'y a plus que des républicains, ce qui rend les mariages faciles. Enfin, on nous a séparés, et nous ne nous sommes jamais revus. Mais, comme je l'aimais! Comme je vous aimais, Clémentine, chère ombre aujourd'hui disparue! Mon désespoir s'est apaisé parmi le travail et les livres, mais vous avez été mon soleil absent, et j'ai vécu seul dans la nuit, auprès des lampes de l'étude... Et aujourd'hui, je vous retrouve! Vous n'êtes plus morte, vous avez une petite-fille, et elle est orpheline et pauvre! Soyez béni, mon Dieu! j'ai désormais une raison de vivre ; vous me donnez un magnifique cadeau qui est une âme de grand-père! Mes amis, mes bons amis, personne autre que moi, désormais, ne s'occupera de cette petite Jeanne, et je vous aime plus que jamais, puisque c'est chez vous, c'est par vous que je la rencontre.

Mme DE GABRY. — Nous vous aiderons très volontiers, et vous ferez une bonne œuvre. *(A son mari.)* N'est-ce pas, mon ami?

GABRY. — Oui, Mais il faut parler d'abord à Me Mouche.

SYLVESTRE. — A Me Mouche? Lui parler? Et pour quoi lui dire?

GABRY. — Comment, pour quoi lui dire? Il est le tuteur légal de Jeanne Alexandre. Et personne ne peut rien pour elle, en dehors de son consentement.

SYLVESTRE. — Eh bien, nous parlerons à Me Mouche... Allez le chercher, mon ami... Aujourd'hui tout le destin d'une pauvre enfant est réuni dans cette maison... Voulez-vous que j'aille avec vous?

GABRY, *souriant.* — Oh, non, cher maître, non. Mieux vaut pas. Je veux lui parler moi d'abord. C'est une personne raisonnable, vous pourriez l'effaroucher.

SCÈNE XII

Mme DE GABRY, SYLVESTRE

SYLVESTRE *gaiement.* — Chère amie, qu'est-ce que votre mari vient de dire? Je pourrais l'effaroucher, parce que c'est une personne raisonnable. Suis-je donc irraisonnable et ma vieille bonne est-elle dans la vérité quand elle me dit : « Monsieur Bonnard vous ne pouvez pas sortir tout seul ! » Vous me jugez mieux, vous, j'espère?

Mme DE GABRY. — Vous êtes très bon et très grand. Ce n'est pas tout à fait les dimensions des autres hommes...

SYLVESTRE. — Alors, cela me rend gauche? C'est cela que vous voulez dire?

Mme DE GABRY. — Non, mais mon mari est habile. Il sait les lois et a l'habitude des notaires.

SYLVESTRE. — J'avoue que les notaires sont des gens que je fréquente peu. Je les admire avec étonnement. Ils sont clairs et profonds. Mais ce sont des bassins artificiels et moi, je suis un vieux torrent... Ah! mon amie! quelle joie est la mienne! quel attendrissement! La petite-fille de Clémentine! Et les savants depuis l'aurore du monde et les philosophes discutent... Ils cherchent, je crois, la preuve de Dieu! Mais la preuve de Dieu, la voilà! C'est la petite-fille qu'il m'envoie!

Mme DE GABRY. — C'est peut-être une preuve en effet!

SYLVESTRE, *avec une affirmation comique.* — C'en est une! Et la preuve du diable, c'est Mlle Préfère.

Mme DE GABRY, *riant.* — Ça, je le crois!

SYLVESTRE. — N'est-ce pas? Elle me déplaît prodigieusement.

Mme DE GABRY. — Son institution n'est pas mal tenue. Mais pour ce qui est des beaux sentiments de la directrice, c'est autre chose.

SYLVESTRE. — Voici votre mari avec Me Mouche. Ils parlent avec animation. Paul le convaincra, j'en suis sûr.

Mme DE GABRY, *avec contentement.* — Je l'espère bien. Un grand-père comme vous qui lui tombe du ciel, c'est un bonheur pour Jeanne Alexandre! Elle a grand besoin de secours, la pauvre petite. Je vais la chercher. Arrangez-vous avec le tuteur...

Elle sort au moment où M. de Gabry et Me Mouche reviennent.

SCÈNE XIII

GABRY, Me MOUCHE, SYLVESTRE

GABRY. — Mon cher maître, je vous présente Me Mouche...

Me MOUCHE, *avec un salut courbé.* — Comblé, monsieur. Votre gloire est venue jusqu'à moi. Elle entre partout.

SYLVESTRE, *avec sa grande courtoisie.* — Vous êtes fort poli, maître Mouche. Il s'agit d'une petite enfant dont j'aimais beaucoup la grand'mère.

GABRY. — Je viens en quelques mots d'expliquer à Me Mouche.

Me MOUCHE, *minutieusement antipathique malgré qu'il veuille être sympathique en bloc.* — Oui... oui... Mon Dieu c'est très bien... très bien... Quelques difficultés cependant...

SYLVESTRE. — Des difficultés?

Me MOUCHE, *même jeu.* — Mais enfin nous aplanirons... Voyez-vous ce qu'il faut éviter, c'est un excès de gâteries avec cette jeune fille dont je suis le tuteur responsable..., parce que n'est-ce pas, elle est pauvre, je l'élève par charité...

SYLVESTRE. — Oh! monsieur, il ne faut pas le dire. Car le dire c'est se payer et alors ce n'est plus vrai.

Me MOUCHE, *vague.* — Oui..., oui..., enfin! C'est vrai tout de même, mais ce n'est pas là la question. *(Dogmatique.)* Gâter les pauvres c'est leur faire du mal en leur donnant l'idée inutile qu'ils pourraient avoir du bien... *(Il redevient obséquieux.)* Je permets cependant volontiers, par déférence pour l'Institut, que vous vous occupiez de Mlle Alexandre. Je vais le dire à l'instant à Mlle Préfère et je vous donnerai un papier — les écrits seuls sont de bonne règle — pour vous permettre d'entrer au parloir de l'institution.

SYLVESTRE, *avec une froide politesse.* — Je vous remercie, maître Mouche. Cela ne pourra d'ail-

leurs que vous décharger un peu de vos soins.

Me MOUCHE, *platement.* — Oh! monsieur, le devoir avant tout...

GABRY. — Monsieur Sylvestre Bonnard, vous ne l'ignorez pas, Mouche, est une des gloires de la France. La sollicitude qui naît spontanément dans son cœur pour la petite-fille de Mme Ferger ne peut qu'être heureuse pour tout le monde...

Me MOUCHE, *avec hypocrisie.* — Certainement... J'ai beaucoup connu Mme Ferger. Elle est morte de chagrin à la ruine — encore incompréhensible — de ses enfants... Elle était usée prématurément, avec des restes de beauté...

SYLVESTRE, *ému.* — Ah! monsieur! si nos parents l'avaient voulu, elle vivrait encore je crois, car je l'aurais rendue heureuse!

Me MOUCHE. — Les parents ont parfois des raisons que le cœur ne connaît pas.... Mais voici ma pupille — tout intriguée, j'en suis sûr — avec Mme de Gabry. *(Son naturel revient.)* Et n'est-ce pas, mon cher maître, je me permets d'insister : pas trop de bonté. La bonté démoralise.

SYLVESTRE, *avec une hauteur involontaire.* — Je ferai pour le mieux, monsieur.

GABRY, *joyeusement à Jeanne et à Mme de Gabry.* — Eh bien, l'affaire est arrangée. Le tuteur a été parfait.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEANNE, Mme DE GABRY

Mme DE GABRY, *elle a près d'elle Jeanne toute troublée.* — J'en suis contente. Voici donc, cher maître, la petite-fille de Mme Ferger.

Un silence.

SYLVESTRE, *avec une émotion profonde.* — Votre grand'mère s'appelait Clémentine, mon enfant. Dans le ciel où — s'il existe — elle est sûrement, chacun ne porte plus que son nom de baptême... Vous serez dans mon vieux cœur, que je croyais mort et qui ne l'est pas, la petite-fille de Clémentine!... Vous voudrez bien, n'est-ce pas, que nous parlions d'elle...

JEANNE, *le cœur gonflé de reconnaissance, sans bouger, doucement.* — Monsieur, la couleur de ce jour a bien changé pour moi depuis tout à l'heure..., j'étais triste, je ne le suis plus.

SYLVESTRE. — J'espère bien que vous ne le serez plus jamais. Clémentine ne le voudra pas..

Jeanne cache brusquement sa tête sur l'épaule de Mme de Gabry.

Mme DE GABRY. — Eh bien, Jeanne!... La voilà toute bouleversée!

SYLVESTRE, *les larmes aux yeux.* — Je le suis aussi.

Un temps.

Me MOUCHE, *platement.* — Un touchant tableau de famille... *(Changeant de ton. A Gabry.)* Cher monsieur, où pourrais-je écrire pour donner le papier qu'il faut?

GABRY. — Venez jusqu'à mon cabinet...

Mme DE GABRY. — Et je vais faire mettre votre couvert, maître Mouche et celui de Mlle Préfère...

Me MOUCHE. — Trop honoré, madame!... *(A Gabry.)* Par où sortons-nous?

Ils sortent tous les deux.

GABRY. — Par ici cher ami...

Mme DE GABRY, *à Sylvestre et à Jeanne.* — A tout à l'heure...

SCÈNE XV

SYLVESTRE, JEANNE

Ils s'assoient.

SYLVESTRE, *avec une bonté qui va jusqu'à la grandeur involontaire.* — Mon enfant, je suis bien content... Ma vie s'achève et va être courte.. La vôtre commence... J'espère que j'aurai le temps de vous être utile... On n'a pas besoin d'être de l'Institut, on peut — même en étant un vieil imbécile comme me le disait tout à l'heure un jeune homme charmant — découvrir que jusqu'ici vous n'avez pas eu beaucoup l'occasion de connaître tout le prix de la gaieté. Il faudra mettre ce chapitre-là sur notre programme: Je veux — après Mme de Gabry — vous enseigner que dans la vie, il n'y a pas que des méchants. Nous apprendrons à nous connaître. *(Souriant et bonhomme.)* Moi d'abord, voulez-vous? Voici! Je suis un vieux bonhomme très simple qui s'appelle Sylvestre Bonnard... Les gens m'ont prêté du talent et je ne sais pas si j'en ai. J'ai beaucoup écrit, et pour ma récompense et mon repos, on m'a assis dans un grand fauteuil à l'Académie. J'y passe mes après-midi et j'y travaille au dictionnaire. C'est un jeu solitaire et agréable. Les matins j'écris longuement parce qu'on n'est pas parfait et les soirs je lis de vieux livres savants pour me reposer... J'ai, malgré mon âge, une nourrice. Vous la connaîtrez, elle s'appelle Thérèse. Je n'ai eu qu'une vraie joie dans ma vie, celle d'avoir dix-neuf ans quand votre grand'mère en avait dix-huit. Depuis, je l'ai payée par un souvenir douloureux et doux. Maintenant vous savez qui je suis, comme je suis : je me propose comme grand-père.

JEANNE, *très émue et bougeant à peine en parlant.* — Monsieur, je voudrais savoir parler, moi aussi. Je ne sais pas. Pourtant je pourrais compléter le portrait et vous dire qu'aux yeux de tout le monde, en même temps que vous êtes aussi simple et aussi bon que vous le dites, vous êtes aussi très grand...

SYLVESTRE, *souriant.* — Mon enfant, voulez-vous me parler de vous?

JEANNE. — De grand cœur et à lèvres ouvertes. Vous m'excuserez si je suis très franche et s'il m'arrive d'en dire trop...

SYLVESTRE. — Vous n'en direz pas trop! Qui est Mlle Préfère?

JEANNE, *les yeux grandis par la franchise et sans attendre.* — Une femme méchante et sèche qui me fait très souvent du mal... et qui est capable de mentir.

Sylvestre sourit. Un petit temps. Il regarde Jeanne.

SYLVESTRE. — Et Me Mouche?

JEANNE. — Le pendant de Mlle Préfère...

Même jeu de Sylvestre.

SYLVESTRE. — Voilà qui est net! Quelle belle garniture de cheminée on aurait avec au milieu Master Squeers...

JEANNE. — Quel est celui-là?

SYLVESTRE. — C'est un personnage de Dickens..., qui faisait du mal aux enfants... Pauvres gens... Il y en a à toutes les époques... Et vous Jeanne, comment êtes-vous?

JEANNE. — Je ne sais pas. Comme tout le monde sans doute, douce et bonne avec ceux qui m'aiment — et jusqu'ici il n'y a guère que M. et Mme de Gabry — et capable de ressentiment et de colère envers ceux qui me font du mal.

Un petit temps. Sylvestre la regarde avec ses vieux yeux clairvoyants.

SYLVESTRE. — Etes-vous gaie? Aimez-vous rire?

JEANNE. — Il me semble que j'aimerais...

SYLVESTRE. — A la pension, vous avez des amies?

JEANNE, *toujours avec une extrême simplicité et ce calme des eaux pures qui permet de bien voir le fond.* — Des camarades. Ma condition d'orpheline pauvre n'est pas cachée par la directrice, alors on me laisse un peu seule.

SYLVESTRE. — Avez-vous des projets? Pensez-vous à l'avenir?

JEANNE. — Non. Je suis dépendante. Quand j'étais plus petite, j'avais des projets. Mon père et maman vivaient. Et puis grand'mère! j'étais heureuse et gâtée... Et puis je trouvais des mots drôles et qui faisaient rire la maison... Et puis un jour mon père a changé son notaire pour Me Mouche. Peu à peu la vie s'est amoindrie. Et puis j'ai été orpheline et ruinée... alors je n'ai plus de projets.

Elle s'est attristée malgré sa sobriété de ton.

SYLVESTRE, *avec bonté.* — Eh bien, nous ferons des projets! On a détruit, nous reconstruirons! D'après mes plans de vieux bonhomme j'essaierai de bâtir votre jeune existence harmonieusement... *(Gaiement.)* Et nous mettrons sur la façade : Sylvestre Bonnard, architecte... Ah! voilà que je vous fais sourire, je suis content...

JEANNE, *plus éclairée et émue toujours.* — Je me rappelle très bien grand'mère. Elle avait de beaux grands yeux clairs et avec ces yeux-là elle lisait beaucoup. Et vos livres, monsieur, étaient dans la bibliothèque. Je n'y touchais pas, mais je les voyais...

SYLVESTRE. — Chère âme envolée! Certainement elle ne m'avait pas oublié non plus. Le devoir entre nous avait mis ses montagnes, mais les esprits sont des oiseaux... Elle serait contente aujourd'hui en vous voyant près de moi.

JEANNE, *avec une ombre.* — Mais je ne peux croire que personne n'interviendra et qu'on me laissera être heureuse. Si Mlle Préfère allait tenter une manœuvre méchante... Je me méfie d'elle comme du mal!..

SYLVESTRE. — Mais non, mais non, ne craignez rien.

JEANNE. — J'ai toujours peur! Et tenez, monsieur, la voilà...

Elle se lève.

SYLVESTRE, *l'imitant.* — Eh bien, eh bien, soutenons-nous mutuellement. Regardons-la venir en face... *(A part avec un effroi comique.)* Faites, Seigneur mon Dieu, que ce ne soit pas la Gorgone...

Ils sont à côté l'un de l'autre et semblent attendre un ennemi.

SCÈNE XVI

SYLVESTRE, JEANNE, Mlle PRÉFÈRE

Mlle PRÉFÈRE, *entrant toute changée, mielleuse et agitée.* — Je sais tout! je sais tout! On vient de me dire! Vous me voyez hors de moi-même! Est-ce bien vous, monsieur, que je contemple! Etes-vous vraiment M. Sylvestre Bonnard, le grand écrivain de la grande Académie française?

SYLVESTRE, *avec son ironie à peine perceptible.* — Mon Dieu..., mademoiselle..., oui..., je suis celui que vous dites..., un peu moins grand voilà tout.

Mlle PRÉFÈRE, *se récriant.* — Un peu moins grand!... *(Avec enthousiasme.)* Ah! quelle rencontre! et vous allez vous occuper de cette enfant! Ah! je ne cesse de le lui répéter : elle est née sous une bonne étoile! Me Mouche, moi, vous, c'est trop pour elle toute seule...

SYLVESTRE, *avec une naiveté volontaire.* — C'est peut-être trop en effet! Jeanne se contenterait d'un de nous...

Mlle PRÉFÈRE. — Ah! c'est une enfant bien étrange! Mais ça ne fait rien, le fond est bon... le fond est bon... *(Elle change de ton.)* Tout à l'heure, je ne savais pas..., je vous prenais, monsieur, pour un homme ordinaire..., alors je me suis permis..., mais maintenant... Ah! voilà Mouche! Mouche, je parlais avec le grand homme! Vous me voyez dans un état...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, Me MOUCHE, GABRY *puis* Mme DE GABRY

SYLVESTRE, *poliment.* — Je vous en prie, madame, calmez-vous!

Mlle PRÉFÈRE, *à Mouche.* — Oui, calmez-vous!

Me MOUCHE, *surpris.* — Mais c'est plutôt vous, chère amie! *(A Sylvestre.)* Monsieur, oh! par-

…on cher maître, cher maître… Je vous apporte … papier en bonne règle, l'autorisation de venir …oir Jeanne…

Mlle PRÉFÈRE. — A l'institution! Chez moi! …h! quel honneur! quel honneur!

Me MOUCHE. — Voici…, le jour de visite est le …eudi.

Mlle PRÉFÈRE, *prenant le papier des mains de Mouche et le déchirant.* — Qu'est-ce que vous …ites, Mouche! Le jeudi! Mais le lundi, le …ardi, le mercredi, le vendredi, le samedi, tous …s jours, tous les jours.

SYLVESTRE. — Vous êtes trop aimable, madame.

Mlle PRÉFÈRE. — Quelle gloire vous aurez, mon …nfant! *(Avec éclat.)* Ne l'oubliez jamais, soyez-…n digne!

SYLVESTRE, *avec sa discrère moquerie.* — Elle … sera, mademoiselle, elle le sera; je connais …eanne depuis deux générations, c'est une enfant …harmante. Il suffit de savoir la prendre.

Me MOUCHE, *immuable.* — Oui… mais pas trop …e bonté…, pas trop de bonté…

GABRY, *qui est rentré depuis quelques instants.* — …aissez faire M. Sylvestre Bonnard, maître …ouche. Les grands cœurs et les jeunes âmes …e comprennent bien… *(Entre Mme de Gabry.)* …h te voilà toi, eh bien, et ce déjeuner?

Mme DE GABRY. — Un peu improvisé… Mais … sera bon tout de même : à la campagne il y a …es ressources.

GABRY, *gaiement.* — Et puis nous en aurons …rand appétit parce que tout le monde est con-…ent. N'est-ce pas, Jeanne, que vous êtes con-…ente?

JEANNE. — Oh oui monsieur, bien contente!

SYLVESTRE. — Chère petite…

GABRY, *en remontant avec Sylvestre et Jeanne, …ême mouvement.* — Et après le déjeuner, hein, …her maître, nous allons nous occuper un peu …e cette bibliothèque?

SYLVESTRE. — Je l'espère bien. Il ne faut pas …oublier cette bibliothèque. Jeanne nous aidera. …lle se penchera sur les vieux textes et son sou-…ire nous éclairera comme la lampe de Psyché.

Ils ont rejoint Mme de Gabry.

Mme DE GABRY, *criant à Mlle Préfère.* — Vous …e l'emmenez pas aujourd'hui, mademoiselle …réfère? Laissez-la moi encore vingt-quatre …eures?…

Mlle PRÉFÈRE, *de loin, avec une bassesse miel-leuse.* — Tout ce que vous voudrez…

SYLVESTRE. — Hein, Jeanne, vous voyez comme tout a changé…

Ils font un groupe et continuent à causer au fond … à gauche.

Mlle PRÉFÈRE, *à Mouche, sur le devant à droite.* — Quelle aventure! ce Sylvestre Bonnard, hein, Mouche! *(Avec une platitude instinctive.)* C'est quelqu'un!

Me MOUCHE, *rêveur.* — Certainement… Il y a à faire… Je le crois riche. *(A Mlle Préfère directement et avec son air mystérieux.)* Je vous donnerai des conseils!

Mlle PRÉFÈRE, *saisie.* — Ah! Des conseils? Quels conseils ?

Me MOUCHE. — Je suis extrêmement frappé. Tout, dans ceci, est inopiné et cependant s'enchaîne logiquement! Pourquoi sommes-nous réunis, vous, moi, les Gabry et cet homme illustre, autour de cette Jeanne tout à l'heure encore si méprisée de nous? Il y a là-dedans une rencontre fatale.

Mlle PRÉFÈRE. — Et alors?

Me MOUCHE, *profond.* — Et alors… il y a à faire! Il y a à faire! J'ai une idée.

Mlle PRÉFÈRE, *éblouie.* — Oui… je le vois! Dans vos yeux! je le vois! Parlez.

Me MOUCHE. — Il faudra m'obéir…

Mlle PRÉFÈRE, *tout de suite.* — Je vous obéirai… *(Avec un cynisme plein de naïveté.)* Si c'est mon intérêt…

Me MOUCHE. — Ce sera votre intérêt.

Mlle PRÉFÈRE, *plate.* — Alors c'est dit. Commandez.

Pendant ce temps de dialogue, les Gabry, Jeanne et Sylvestre, toujours en groupe affectueux, ont gagné la porte qui va vers le jardin. On entend de bons rires.

SYLVESTRE, *de la porte.* — Allons! allons, mademoiselle! Allons, maître Mouche! A table!

Me MOUCHE, *déférent.* — Voilà! voilà!

Mlle PRÉFÈRE, *à Mouche.* — Et que m'ordonnez-vous, Mouche, présentemnt?

Me MOUCHE, *parodiant don Salluste sans y penser et désignant Sylvestre.*

Pour en faire un époux, de plaire à ce savant!

RIDEAU

(A suivre.) PIERRE FRONDAIE.

L'œuvre charmante dont nous commençons aujourd'hui la publication a été très vivement goûtée par les spectateurs du théâtre Antoine. Elle ne le sera pas moins par nos lecteurs. Avec beaucoup d'ingéniosité et d'art, M. Pierre Frondaie s'est assimilé la substance du chef-d'œuvre qu'il voulait transporter sur la scène. La principale figure est très fidèlement reproduite. Il faut que Sylvestre Bonnard soit naïf, désarmé devant la méchanceté humaine, exposé à tous les périls, à tous les pièges, amené à accomplir des actions qu'il juge innocentes et que condamnent les lois. Cette candeur, c'est sa grâce; M. Anatole France l'a fixée dans des traits délicieux qui ont été soigneusement recueillis par M. Pierre Frondaie. Sylvestre Bonnard coule une vie paisible entre ses papiers, son matou ronronnant et sa vieille gouvernante, à qui il appartient. Il n'essaie pas de se défendre contre Thérèse. « Je sais qu'elle sait que je suis faible, dit-il, et cela m'ôte tout courage dans mes luttes avec elle. » Il se résigne à une soumission qui lui est bienfaisante, puisqu'elle le délivre des soucis matériels et assure son repos. Cette servitude imprime à sa physionomie un aspect touchant et comique, propre à égayer et à attendrir les spectateurs. Ce savant est une figure très théâtrale. M. Gémier, modérant l'énergie de son jeu dramatique, ouatant sa voix, coiffant d'une auréole de cheveux blancs son mâle visage, l'a joliment composée. Il nous montre un Sylvestre Bonnard ingénu, bon, sensible, troublé, conforme à la vérité psychologique, tel qu'il doit être pour ressembler au type original.

M. Pierre Frondaie a développé les rôles des deux aigrefins. Sans les déformer, sans leur ôter toute vraisemblance, il en fait de plaisantes et sinistres caricatures. M. Cazalis et Mlle Fonteney l'y ont aidé. Ils copient les images tracées par Anatole France. « Maigre et sec, maître Mouche a le teint gris et terne, souillé de la poussière de ses paperasses. C'est un animal lunetté, car on ne peut l'imaginer sans lunettes. Il parle en termes choisis; il est cérémonieux et guette son monde, du coin de l'œil. » Mlle Préfère dissimule ou laisse percer, suivant les cas, son aigreur naturelle. « Sa tête fait songer à ces pommes de rainette que conservent dans le fruitier, pendant la saison froide, les ménagères. » Enfin Jeanne, l'héroïne, a trouvé en Mme Michelle une interprète intelligente et sensible.

Les épisodes de ce conte humain et moral s'enveloppent d'une mélancolie souriante, à la Dickens. Le logis du savant, l'honnêteté qu'on y respire, le dévouement bourru de Thérèse (Mme Miller joue le personnage en perfection), ce tableau éveille des impressions rassurantes, cordiales. Il y a tout de même de braves gens sur la terre! Oui, mais que d'efforts ignorés dans l'accomplissement de leur tâche quotidienne! En eux et autour d'eux que d'orages! L'amertume et la joie de vivre sont immuablement associées ici-bas.

ADOLPHE BRISSON.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES ÉTATS-UNIS L'AUTRICHE ET LA GUERRE SOUS-MARINE

Les Etats-Unis et l'Allemagne s'acheminent toujours vers la guerre. Ce n'est pas d'ailleurs chez les Américains faute de patience au sujet des marins du *Yarowdale* et de circonspection. Le président Wilson entend avoir toutes les bonnes raisons de son côté, toute la nation derrière lui. Avant de retourner devant le Congrès, avant de lui demander les mesures qu'impose la guerre sous-marine à outrance décrétée par le kaiser, il a voulu forcer l'Autriche à préciser son attitude. Certes, la vassale austro-hongroise s'est, dans une note aux neutres, solidarisée avec l'Allemagne, mais cette note ne toucha pas la Maison-Blanche, puisque le comte Tarnowski, le nouvel ambassadeur de la double monarchie, survint à Washington comme son collègue allemand Bernstorff en partait, et n'osa présenter ni ses lettres de créance ni le papier autrichien, dans la crainte d'avoir à se rembarquer immédiatement. Certes aussi, dans sa dernière et retentissante entrevue avec Guillaume II, l'empereur Charles Ier donna lui-même une adhésion solennelle aux procédés de guerre allemands; et l'on sait enfin qu'un sous-marin autrichien torpilla le vapeur américain *Lyman M'Law* sur les côtes de Sardaigne. Toutefois, Woodrow Wilson s'imposa d'être fixé davantage et, à son habitude, il l'a demandé sans ambages. Son mémorandum avait tout le caractère d'une mise en demeure. Il y rappelait à Vienne et à Budapest que, lors des torpillages de l'*Ancona* et du *Persia*, le baron Burian se prononça nettement contre la destruction des navires privés de l'ennemi avant que les passagers aient été mis en sécurité lorsqu'ils ne font pas de résistance et n'essaient pas de prendre la fuite. Et il demandait si ce point de vue restait toujours le même. C'était là, faut-il le répéter, une véritable mise au pied du mur. Et comme l'hypothèse d'une reculade autrichienne paraissait invraisemblable, qu'au contraire une ratification était probable, le congé du comte Tarnowski et le rappel de M. Penfield, le collègue de M. Gerard à Vienne, pourraient être à l'heure actuelle dans le domaine des faits.

En attendant, les Etats-Unis ne veulent pas être surpris par les événements, et ils votent de véritables lois de guerre. Le Congrès a souscrit des crédits considérables pour la construction de sous-marins et la défense du pays contre l'espionnage allemand. « Il y a, a dit un représentant, cent mille Allemands qui essaient de paralyser nos préparatifs militaires et maritimes. » Il n'y aurait plus là de démocrates et de républicains, mais des partisans et des non partisans de la guerre avec l'Allemagne.

Toute action des Allemands contre l'*Orléans* ou le *Rochester* allait être décisive.

LA RIPOSTE ANGLAISE

En attendant aussi, les Alliés parent énergiquement aux nouvelles mesures de piraterie de l'ennemi. En affectant de laisser au commerce des neutres un certain nombre de zones maritimes, l'Allemagne invitait ceux-ci à lui apporter les vivres dont elle ne cache plus le besoin; elle essayait de desserrer son propre blocus. Le jeu était clair; mais l'Angleterre ne s'y prête pas, bien au contraire, puisque désormais elle entend saisir et condamner tout navire porteur de marchandises en provenance ou à destination de l'ennemi qui se refuserait à l'examen de sa cargaison. Elle considère comme un droit d'intercepter le trafic ennemi par tous les moyens. Certes la thèse fut contestée par les Etats-Unis; toute-

fois, devant les procédés de guerre maritime de l'Allemagne, leur point de vue a pu se modifier.

Il résulte d'ailleurs d'un très sincère exposé de sir Edward Carson que l'Allemagne n'a pu, malgré ses efforts désespérés, apporter au commerce maritime des Alliés qu'une faible entrave. Ni les transports d'hommes, qui ont été de huit millions, ni ceux des animaux, du matériel ou des explosifs ne supportèrent d'arrêt. Chiffre caractéristique, la proportion des navires marchands échappés aux attaques ennemies passe de 24 à 78 pour cent suivant qu'ils n'étaient pas armés ou l'étaient. Enfin, le ministre porte à quarante le nombre des engagements de la marine anglaise avec les sous-marins ennemis, et il est à présumer que la plupart se terminèrent pour elle par une victoire.

L'ANNIVERSAIRE DE VERDUN

La France a célébré d'un cœur justement fier et confiant le premier anniversaire de la bataille de Verdun. Il y eut un an le 21 février que les Allemands, sortant brusquement de leurs lignes, se ruèrent à l'assaut de la place dans l'espoir de l'emporter d'un coup et d'y dicter la paix, leur paix, celle qui eût consacré notre défaite. C'était la poterne par laquelle ils voyaient déjà s'écouler le flot irrésistible de leurs soldats et de leurs canons. Ils espéraient y trouver la revanche de leurs défaites de la Marne et de l'Yser, y reprendre leur marche si rapidement interrompue sur Paris. Le kronprinz marchait à leur tête. La veille, Guillaume II était venu leur demander d'être dignes de leur race.

Et les premières journées de lutte parurent répondre à leurs projets. Douaumont fut pris, et le kaiser, toujours grandiloquent, s'écria que : « La pierre angulaire de la grande forteresse française venait de s'écrouler. » On sait le reste. La horde germanique n'alla guère plus loin et, en tout cas, fut presque immédiatement fixée. Malgré la chute de Vaux, elle dut stopper. Ses attaques frénétiques se brisèrent contre l'héroïsme de nos soldats, qui s'étaient juré de ne pas la laisser passer. Et elle ne passa pas non plus. Ce fut elle, au contraire, qui fut obligée de reculer. En quelques heures, le 15 octobre 1916, les soldats de Nivelle reprenaient la majeure partie du terrain gagné par le kronprinz au prix d'efforts aussi longs que sanglants. Douaumont fut reconquis, puis Vaux, et aujourd'hui l'Allemand est refoulé sur ses lignes de départ.

Verdun restera dans l'histoire comme une seconde bataille de Châlons. Nos soldats et nos généraux n'y ont pas seulement sauvé la France, mais la civilisation.

LA BATAILLE DE L'ANCRE

L'attaque des Allemands en Champagne n'a pas eu le développement qu'on pouvait croire. Ils ont immédiatement stoppé. Ce qui ne les empêche pas de magnifier leur petit succès et de dire que l'attaque sur Ripont doit au voisinage de la grande voie ferrée Reims-Sainte-Menehould-Verdun une très grosse importance.

Sur les rives de l'Ancre, les Anglais continuent de leur donner de la tablature. La pression britannique lente, méthodique, est, de quelque nom qu'on l'appelle, irrésistible. Après Grandcourt, où ils entrèrent sans combat, tant leur préparation avait été continue et forte, c'est Miraumont qu'ils visent, qu'ils attaquent, dont ils touchent les lisières. Le village est à cheval sur l'Ancre : le Grand-Miraumont sur la rive droite et le Petit-Miraumont sur la rive gauche, où il forme bastion, où l'ennemi a accumulé les défenses, les mitrailleuses. Les tommies n'en ont pas moins atteint les vergers et occupé près de quatre mille mètres de tranchées, malgré la vive résistance des soldats de Ruprecht de Bavière.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Le **succès de l'emprunt britannique** est plus que le fait saillant de la semaine et plus qu'un succès local, car il déborde le temps et l'espace. Comme l'a dit le *Times*, sa signification sera comprise du monde entier. Bien que les chiffres définitifs ne soient pas exactement connus, on sait, par la déclaration de M. Bonar Law à la Chambre des Communes, que les sommes souscrites à l'emprunt de guerre s'élèvent *au moins* à **dix-sept millards et demi** de francs d'argent frais, sans tenir tenir compte des versements faits par les banques.

Déjà l'Angleterre a dépensé pour la guerre plus de **cent milliards.** Son effort actuel n'en est que plus remarquable, et, mieux encore, il po[illegible]ouvelé.

Il faut rendre hommage à l'énergie démontrée d'une façon si continue par nos alliés d'outre-Manche qui viennent, avec un juste à-propos, de donner un tour de vis au blocus.

Quatre-vingts milliards ! Tel sera le montant des crédits accordés par notre Parlement depuis le début de la guerre lorsque le projet de douzièmes provisoires pour le deuxième trimestre de 1917, que M. Ribot vient de déposer à la Chambre, sera voté.

Les crédits demandés s'élèvent à 9,574 millions.

Devant ces chiffres, le pays a le devoir d'apporter son entier concours financier, notamment en souscrivant aux Obligations de la Défense nationale et en effectuant ainsi un placement des plus sûrs et des plus avantageux.

L'allure plus alerte de la Bourse se ressent de la confiance générale accrue par la démonstration des forces de l'Entente, notamment au point de vue financier.

La **Rente Française** 5 0/0 conserve une excellente tendance, passant de 87 fr. 70 à 87 fr. 80.

Les **Fonds Brésiliens** présentent de très bonnes dispositions. M. Calogeras, ministre des Finances, vient de faire savoir que pour payer les dettes du Trésor existantes à la fin de 1915 le gouvernement avait accepté des traites pour £ 4,900,000 et que, sur cette somme il a payé pour £ 4,000,000 dans le courant de 1916 et paiera le solde de £ 900,000 d'ici au mois de juin avec les dettes du Trésor de 1916.

On constate avec satisfaction l'empressement du gouvernement brésilien à tenir ses engagements et à se tenir prêt à la reprise du paiement en espèces des arrérages de la Dette extérieure.

Le compartiment bancaire attire l'attention ; la **Banque de Paris** progresse à 1,060 fr. et le **Crédit Industriel** à 644 fr. sur l'annonce de l'augmentation du dividende à 30 fr. et 28 fr. 7279 respectivement. Le **Crédit Mobilier Français** consolide ses récents progrès vers 355 francs.

Le groupe des banques russes est très animé et enregistre des plus-values sur l'annonce d'augmentation de dividendes.

Les valeurs de navigation sont en vive reprise, ainsi que les valeurs de cuivre.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONNAU.

En Cheminant

Depuis quelque temps déjà, il est question un « changement de mode » ! Les jupes, dit-on, ront beaucoup moins larges (sans revenir aux arreaux de 1914), les jaquettes seront plus urtes, mais, cependant, nous ne pouvons en-re vraiment dire ce qui se portera au prin-nps. La mode tâtonne, avant de s'affirmer. tous côtés, néanmoins, on travaille à la orication des nouveaux tissus, et

L'INDUSTRIE FRANÇAISE

ontrant une activité prodigieuse, pour suppléer a suppression des fabriques du Nord, détruites r l'ennemi, a reconstitué, dans le Centre et Midi de la France, des installations nouvelles ates modernes comme outillage, qui produisent vreusement ces *Hautes Nouveautés* excep-nnelles d'élégance et de qualité dont notre ère patrie approvisionnait le monde entier. est ainsi que la célèbre Compagnie des Indes, rue des Filles-Saint-Thomas, à Paris, vous urnira, chères amies, les plus beaux lainages i se puissent imaginer. Les pièces sortent s métiers, demandez les échantillons.

A toutes celles qui cherchent, en ce moment,

DES RECETTES

-cuisine ménagère et bourgeoise, je rappelle e le *Miroir des Modes* (numéro de mars) or-nise des concours très intéressants de re-ttes culinaires. Toutes les conditions de ces ncours et la liste des prix en espèces, offerts acieusement, sont données dans le journal.

FURETTE.

UNE JUDICIEUSE PROPAGANDE

Chacun se rend compte que pour se faire bé-volement l'apôtre d'une idée, il faut être pro-ndément pénétré de la supériorité de cette ée. De même, pour recommander spontané-ent à des parents, à des amis dont la santé us inquiète, un produit dont on a fait soi-ème usage, il faut que l'on ait reconnu à ce oduit une supériorité marquée, que l'on soit solument convaincu de son efficacité.

« Lorsque, nous écrit M. A. Chable, institu-ur à Chênedouit, par Putanges (Orne), un mé-cament produit des résultats aussi probants e ceux obtenus avec les Pilules Pink, résul-ts que j'ai personnellement enregistrés dans on entourage, il est du devoir de ceux qui le nstatent de le reconnaître hautement afin en généraliser l'emploi. En vous adressant tte lettre, non seulement je vous exprime ma tisfaction personnelle, mais je suis en outre interprète de plusieurs amis et parents qui nt été guéris par les Pilules Pink, dont je leur ais conseillé l'emploi. Tous s'en sont fort en trouvés : en peu de temps, ils virent dis-raître les troubles qui affectaient leur santé, ur appétit revint et, avec lui, leurs forces leur activité. »

Il est de fait que le tout n'est pas de prendre es médicaments. Il est indispensable — si l'on ut se rétablir rapidement et complètement — choisir le remède dont les vertus ont fait urs preuves. A ce point de vue, il n'est pas méraire de prétendre que les Pilules Pink nt, par excellence, le stimulant et le recons-tuant du sang et des nerfs. Leur action est rtaine, prompte et durable, et elles donnent excellents résultats dans toutes les maladies ant pour origine la pauvreté du sang ou affaiblissement du système nerveux : anémie, lorose des jeunes filles, maladies nerveuses, igraines, neurasthénie, maux d'estomac, rhu-atisme.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les armacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, , rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 s six boîtes, franco.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

9. D. N. — Vous pouvez recolorer vos cheveux sans les uiller en employant la Poudre Capillus, qui agit à sec. ur avoir la nuance exacte, envoyez une mèche de vos eveux, en faisant votre première commande, à la Parfu-rie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

4. W. P. P. — Envoyez-moi votre adresse pour que je isse vous donner satisfaction.

Une cousine honteuse et désolée. — Cela provient justement votre entérite et disparaîtra en soignant estomac et in-llin. Vous pourrez l'atténuer en faisant des lavages fré-ents avec une bonne eau dentifrice.

Baudes. — Thibouville-Lamy, 68 *bis*, rue Réaumur.

M. B. J. F. — Réponse à votre lettre du 5 novembre, je vous ai recommandé à quelqu'un qui vous écrira de ma part.

Parisienne. — Vous n'avez certainement pas suivi de bons cours, car la sténographie ne demande pas si longtemps. Adressez-vous, de ma part, à l'École Pigier, 19, boulevard Poissonnière, et vous deviendrez rapidement très bonne sténo-dactylographe.

Une Toulousaine ennuyée. — Faites des massages à l'huile d'olive pure en frottant les rides dans le sens de la hauteur, et après des ablutions à l'eau chaude, mettez des compresses froides pour faire réagir l'épiderme.

Toujours perplexe. — 1° Toute suralimentation vous fera engraisser si vous en avez le tempérament. 2° Servez-vous du Rouge invisible Trixy. 3° La Méditation de *Thaïs* ; la *Berceuse*, de Fauré ; la *Légende*, de Wienawsky. 4° Inclinez-vous aimablement sans rien répondre. 5° L'ondulation au fer, car les eaux en question facilitent simplement l'ondulation.

Amie des Annales. — Avec l'Anti-Bolbos, vous ferez disparaître en très peu de temps ces affreux points noirs et votre peau retrouvera sa blancheur. L'Anti-Bolbos vaut 5 fr., franco 5 fr. 50, à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Employez aussi le Savon à l'Anti-Bolbos.

Cote-Blanche. — Adressez-vous à la maison elle-même, 20, boulevard des Italiens.

Une abonnée n° 30. — 1° Je m'étonne que vous n'ayez pas eu des résultats, le produit est cependant très bon ; 2° Faites des applications, matin et soir, de jus de citron. 3° Veuillez noter qu'il ne m'est pas possible de répondre dans un délai aussi bref.

Jeannine 28. — Consultez un docteur.

Suzanne-Thérèse — Boulevard de Versailles, à Suresnes.

Une Française d'Aunis. — Envoyez-moi votre adresse, je vous trouverai ce que vous désirez.

L. P.... Villefranche-de-Rouergue. — Vous trouverez ce produit, 7, rue Auber, à Paris.

Malou. — Non, cette librairie n'existe plus.

FURETTE.

LE 6 AOUT 1906

ET HUIT ANS APRÈS

Le 6 août 1906, Mme Lacombe-Capéran, sage-femme, 30, avenue d'Alsace, à Auch, nous disait : « Les douleurs de reins dont je me plaignais depuis quatre ans étaient survenues à la suite d'un refroidissement. Elles me tenaient depuis le bas du dos jusque dans les jambes, et bien souvent, je devais cesser tout travail. Je ne pouvais plus faire le moindre mouvement, j'étais toujours mal à l'aise, et même la nuit je n'arrivais plus à trouver de repos. Le matin, je me levais brisée de fatigue, mes urines étaient troubles et déposaient comme du sable ; je perdais mes forces et n'avais plus d'appétit. Après avoir employé bien des remèdes sans résultat, je fis usage des Pilules Foster. Après une semaine de traitement, j'étais déjà bien soulagée, et après une quinzaine de jours toutes mes douleurs et tous mes malaises avaient complètement disparu. »

Huit ans après, le 6 mars 1914, Mme Lacombe-Capéran a bien voulu nous confirmer sa guérison en ces termes : « Depuis que j'ai fait usage des Pilules Foster, je me porte toujours très bien et ne puis que chaudement les recommander, vu la rapidité avec laquelle elles m'ont débarrassée définitivement des douleurs dont je souffrais dans les reins et dans tous les membres. »

Les Pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies ou franco contre mandat (3 fr. 50 la boîte, six boîtes pour 19 fr., impôt compris). H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris (17°). Refuser comme contrefaçon toute boîte vendue sous le nom de pilules rénales.

ENTRE NOUS

REVUE DES JEUNES

Organe de Pensée Catholique et Française

Directeur : A.-D. SERTILLANGES
Professeur à l'Institut Catholique de Paris

Sommaire du 25 février 1917 : Une Lettre du Cardinal MERCIER. — ROBERT VALLERY-RADOT : Aux Sources de l'Action. — PH. MAINAGE : Les Témoins du Renouveau catholique. — VICTOR GIRAUD : Lettres d'un Soldat. — PIERRE-MAURICE MASSON : Lettres de Guerre. — A.-D. SERTILLANGES : La Vie de Prière. — Chronique de quinzaine : La Fin des Neutres, par TH. MAINAGE. — Les Livres, par F.-A. BLANCHE, GASTON BATY, VICTOR BUCAILLE, RENÉ SALOMÉ.

Abonnements : 22, rue Cassette, Paris. — Un an : France, 8 fr.; étranger (U. P.) : 10 fr. Le numéro, 0 fr. 50.

N

Dans ce Numéro : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, pièce en 4 actes, de M. Pierre Frondaie, d'après Anatole France

LES·ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS
L'ALPIN

11 Mars 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE... 18 fr. | 9 fr 50
51 RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1759. — 11 MARS 1917



COMBATS DE SANGLIERS. Tableau de G.-F. RÖTIG.



Un chantier de bois à brûler, boulevard du Montparnasse, pendant le siège, tableau de J. Guiaud et J. Didier. (Collection Bina

PAGES OUBLIÉES

Paris en 1871

Les mesures restrictives, imposées par la prévoyance ministérielle dans le but d'éviter le gaspillage des aliments et des objets de première nécessité, sont acceptées avec bonne grâce. Le Paris d'aujourd'hui ne saurait se comparer au Paris assiégé et affamé de 1870-71. Toutefois il existe, entre les deux situations, certaines analogies que la lecture de ces cordiales et charmantes pages de Francisque Sarcey fera ressortir.

LA DISETTE

Toutes les denrées qui accompagnent le pain et la viande étaient montées à des prix exorbitants, qui s'élevaient tous les jours. La livre d'huile coûtait couramment de six à sept francs ; le beurre, il n'en fallait point parler ; c'étaient des prix de fantaisie, 40 ou 50 francs le kilo ; le gruyère ne se vendait pas ; il eût coûté trop cher ; il se donnait en cadeau. Je sais telle jolie femme qui, au Jour de l'an, a reçu, au lieu des bonbons accoutumés, un sac de pommes de terre ou un morceau de fromage. Un morceau de fromage était un présent royal ; les pommes de terre valaient 25 francs le boisseau ; elles revenaient bien plus cher aux petits ménages qui les achetaient au litre ou bien au tas. Un chou était coté six francs : il se débitait feuille à feuille et, tel qu'on eût à peine jadis osé offrir à ses lapins, figurait noblement dans le pot-au-feu de cheval. L'oignon, le poireau et la carotte étaient introuvables. Il n'y avait pas de mercuriale pour ces articles, et la fantaisie seule de l'acheteur en déterminait le prix. Les graisses les plus immondes étaient mises en vente et trouvaient acheteurs à des taux insensés. Les journaux donnaient tous les jours des recettes merveilleuses pour les purifier et leur enlever toute mauvaise odeur. Il y avait encore à Paris des quantités énormes de lapins et de volailles, mais tout cela était hors de prix. J'ai vu, aux environs du Jour de l'an, la foule des badauds attroupée autour d'une dinde, comme autrefois devant les grands joailliers de la rue de la Paix. On s'étonnait qu'un morceau aussi tentant affrontât derrière le simple rempart d'une vitrine la voracité des regards alléchés. Beaucoup avaient acheté des lapins, qu'ils nourrissaient d'épluchures en attendant que la famine les forçât à en faire des pâtés en terrine. Le pâté *fait plus de profit* que la gibelotte.

La question du chauffage ne fut pas, en ce triste mois de décembre, une des moins cruelles à résoudre.

Plus de houille, plus de coke, plus de bois, et la gelée sévissait avec l'intensité que j'ai dit. Nos gouvernants auraient dû prévoir qu'en hiver généralement il fait froid, et que, quand il fait froid, on a besoin de se chauffer ; mais c'est le propre des gouvernants, en France, d'être toujours pris à l'improviste. Les marchands de bois profitèrent naturellement de l'occasion pour vendre leurs produits plus cher. Pour le coup, l'intensité de la souffrance fut telle que le peuple (dois-je dire le peuple, ce n'étaient guère que quelques bandes où les vauriens avaient la haute main) se départit de sa résignation et de son calme. Quelques chantiers furent dévalisés ; il y avait dans Paris des terrains vagues, enclos de planches ; on les pilla, et il fallut l'intervention très active de la garde nationale pour arrêter ces dévastations, qui menaçaient de s'étendre. L'administrat[ion] prit à la hâte quelques mesures, où se trah[is]saient son inexpérience et sa précipitation [ha]bituelles. Elle ordonna des coupes dans les b[ois] de Boulogne, de Vincennes et sur nos rout[es]. Mais le bois vert fume beaucoup et chau[ffe] peu. Il fallut bien s'en contenter pourtant. [On] ne rencontrait dans les rues, à Montmart[re] où j'habite, que gens en redingote, qui p[or]taient bravement leur provision du jour, c[inq] ou six morceaux que le marchand avait ref[usé] de leur livrer à domicile. On riait de se v[oir] en tel équipage! Trop heureux encore d'av[oir] été servis! Bien d'autres revenaient les ma[ins] vides et n'avaient plus de feu ni pour la ch[e]minée du salon ni pour le foyer de la cuisi[ne].

Le peu de houille qui restait avait été rése[rvé] pour les administrations publiques, pour [les] usines de toutes sortes et pour les ambulanc[es]. Il y avait beau temps que Paris, faute de houil[le], n'était plus éclairé qu'au pétrole. Nos ye[ux] avaient fini par s'y accoutumer, le changem[ent] s'était fait peu à peu et de rue en rue. La se[n]sation n'en était pas moins singulière qua[nd] on se remettait en mémoire ce Paris d'aut[re]fois, si brillant de lumières et si animé jusqu'a[ux] heures plus avancées de la nuit. Les blafard[es] clartés de la lampe à huile perçaient à pei[ne] de loin en loin l'ombre qu'elles rendaient pl[us] visible ; plus de voitures, nous avions dévo[ré] les chevaux ; les omnibus de plus en plus rares ; tous les magasins fermés ; on eût dit une i[m]mense ville de provin[ce]. Et le fait est que Par[is] coupé de ce flot inc[es]sant d'étrangers qui r[e]nouvelait jadis sa popu[la]tion, tournait aux mœu[rs] de province. Tout [le] monde avait fini par [se] connaître sur le bou[le]vard, et pour un peu [on] se serait salué. Les ma[r]chands causaient sur [le] pas de leurs portes, [et] les gardes nationaux [du] quartier, qui venaient [au] coin de la rue consul[ter] l'ordre de service du jo[ur], devisaient entre eux, sa[ns] se connaître autreme[nt] que des choses de la politiq[ue].

FRANCISQUE SARCEY.



Maraudeurs de légumes pendant le siège de Paris, tableau de J. Guiaud et E. Laporte.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Le Serment

A l'heure où je trace ces lignes une grandiose manifestation se prépare. A l'heure où vous les lirez un magnifique cri d'enthousiasme et de foi aura passé sur le monde. La France entière se sera dressée pour jeter aux Barbares le défi suprême... Toutes les forces vives du pays, groupées en un étroit faisceau, opposeront désormais leur bloc formidable aux propagandes sournoises de la trahison, de la lassitude ou de la peur. Tel a été le but de cet acte mémorable. Est-il nécessaire d'indiquer à quelle idée ont obéi ceux qui viennent d'en prendre l'initiative ? La guerre se prolonge. Notre cause ne triomphera que si les Français et les Françaises de l'intérieur montrent une fermeté égale à l'héroïsme des combattants. Leur intention n'était pas douteuse. Il fallait qu'une déclaration publique et solennelle la rendît irrévocable, la fît éclater aux yeux de l'univers. Il fallait que l'ennemi perdît l'espoir de l'ébranler. Il fallait qu'un peuple uni et solidaire lui signifiât son inflexible résolution de poursuivre jusqu'au bout la lutte libératrice.

Scène à jamais fameuse! Admirable spectacle! Trois mille auditeurs emplissent l'amphithéâtre de la Sorbonne... Que dis-je!... Ces auditeurs sont des êtres agissants; ils participent au drame par l'émotion qui les étreint, par la ferveur de leur sympathie, par leur adhésion passionnée aux mâles paroles qu'on leur apporte. Frémissants, ils écoutent la voix des orateurs et des poètes. Ils croient entendre la voix même de la Patrie. Sur l'estrade, devant le chef de l'Etat, se pressent d'illustres citoyens. Ils représentent les associations, les fédérations, organes divers et multiples de l'activité nationale. Ils parlent au nom de la philosophie, de la religion, de la science, des lettres, des arts, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de la mutualité; ils parlent au nom de l'école, au nom de la ville et du village, au nom des cités et des territoires souillés par l'invasion, au nom du patronat, du prolétariat, des carrières libérales, au nom de la femme sans distinction de milieu, d'origine ou de métier. Vraiment, c'est bien là toute la France... L'ardent Paul Deschanel, qui préside la séance, prononce une allocution, jaillie en traits de feu de son cœur. Puis les délégués se succèdent, chacun ayant reçu la mission, non de faire un discours, mais de traduire, en quelques mots, le sentiment de la collectivité dont il est le mandataire... Pas de rhétorique; des phrases simples exprimant de vigoureuses et claires pensées. Je ne possède pas la totalité de ces textes historiques. J'emprunte à ceux qui me sont communiqués des fragments essentiels.

De M. ERNEST LAVISSE *(Appel aux Français)* :

Français, nous avons le choix entre deux avenirs :

L'Avenir, *si nous renonçons à la victoire* :

Ce sera non pas une paix, mais une trêve. Ce sera la permanente inquiétude du lendemain, la continuation du régime épuisant de la paix armée avec ses armements à outrance, l'impossibilité de supporter ces charges ajoutées à celles de la guerre, la reprise du travail paralysée. Et la guerre aura laissé dans nos esprits un malaise, d'amers sentiments et des colères; la paix intérieure sera menacée peut-être.

L'Avenir, *si nous persévérons dans la lutte jusqu'à la victoire* :

Ce sera la paix qui réduira l'Allemagne, non pas à l'impossibilité de vivre, mais à l'impossibilité de nuire.

Ce sera la liberté de respirer, la sécurité du lendemain, l'alerte reprise du travail et la prompte réparation des ruines.

De Mgr BAUDRILLART *(Comité Catholique de Propagande à l'Etranger)* :

Catholiques français, dociles à la voix de vos évêques et vous inspirant de leur conduite, vous avez généreusement répondu à tous les appels de la patrie.

Quelles qu'eussent été vos souffrances passées, quelles que fussent parfois vos inquiétudes présentes, vous avez, sans rien abandonner de vos principes et des droits de vos consciences, fait à l'union sacrée tous les sacrifices que le bien public exigeait; vous vous êtes serrés autour du gouvernement qui avait l'honneur de tenir le drapeau de la Patrie. A l'image de notre pontife suprême, *vous avez aimé la France tout court*, et vous l'avez servie en tout et partout.

Vous la servirez jusqu'au bout.

De M. ANDRÉ WEISS *(Comité Protestant de Propagande à l'Etranger)* :

A l'effort magnifique qui dresse la nation tout entière contre les puissances d'oppression et de mensonge, les protestants français apportent leur concours le plus résolu.

Descendants de ces fiers huguenots qui, bien avant la Révolution, avaient proclamé le droit des peuples à la liberté, ils affirment, au nom même de leur foi religieuse, la justice et la sainteté de la cause défendue par les Alliés. Ils sont prêts à tous les sacrifices pour obtenir la victoire totale, qui seule affranchira l'humanité.

De M. MAURICE BARRÈS *(Ligue des Patriotes)* :

Pendant quarante-trois ans, Déroulède et ses ligueurs avaient proclamé : « Qui dit empire d'Allemagne dit empire de conquête. Donc, la guerre est inévitable dans les faits; elle l'est aussi dans l'honneur : un grand peuple fier ne reste pas mutilé. »

Ni matériellement ni moralement nous n'étions prêts. Mais un peuple de bonne race n'a pas vécu dix siècles d'une héroïque histoire sans que son atavisme ne soit prêt à se réveiller sous l'affront. Le génie français s'est enflammé. Cette unité que les Allemands ont demandée à un long et morne dressage, elle s'est créée soudain en nous tous, vive, spontanée, magnifique, comme à l'époque des Communes de Bouvines, de Jeanne d'Arc et des Volontaires en sabots de la Patrie en danger. Nos soldats de la Marne, de l'Yser et de Verdun ont brisé l'offensive allemande. En trente mois, la plus formidable bête de guerre qui ait jamais paru dans le monde, le sous-officier allemand a été abattu sur la terre de France.

Encore un effort. Tous l'accepteront pourvu qu'ils comprennent. Jamais pareille occasion ne s'offrit d'achever notre histoire, en maîtrisant définitivement l'ennemi héréditaire qui, déjà vingt-neuf fois à travers les siècles, s'est jeté sur la France.

Après avoir couronné de fleurs, pendant quarante-quatre ans, la statue de Strasbourg, nous allons recevoir, si nous persévérons, ces deux couronnes de victoire : l'Alsace et la Lorraine.

De Mme Siegfried *(Les Femmes Françaises)* :

Aux champs, à l'usine, au chevet des blessés, et partout où leur concours sera utile à la défense nationale, les femmes persévéreront dans leur effort jusqu'à la victoire finale. Fières de sentir que nos chers défenseurs comptent sur notre force d'âme comme sur notre travail, nous voulons, dans cette terrible épreuve, être leurs véritables compagnes. Nous puisons notre force de résistance dans la conviction que la France n'a pas voulu ce barbare conflit, et que, d'accord avec ses alliés, elle combat pour le triomphe du droit, de la justice, et pour assurer la paix du monde.

Si nos cœurs aspirent à la paix, nos consciences nous la défendent aujourd'hui.

De M. Dessoye *(Ligue de l'Enseignement)* :

La Ligue de l'Enseignement et avec elle l'école et ses maîtres sont fiers des jeunes hommes dont ils ont formé l'esprit et trempé les caractères.

Aujourd'hui, la Ligue de l'Enseignement affirme leurs sentiments et ceux de leurs familles. Elle proclame bien haut qu'il faut combattre, tenir et souffrir, au besoin, jusqu'à ce que l'Allemagne, dont le crime pèse sur le monde, soit mise dans l'impossibilité de nuire à nouveau.

De M. L. Mabilleau *(Ligues Sociales et Mutualistes)* :

Comme au jour de juillet 1790 où toutes les classes de la nation, résolues à se libérer de ce qui les divisait, attestaient sur l'autel de la patrie leur foi commune à l'idéal de justice et de fraternité auquel la France attache sa destinée, aujourd'hui tous les partisans, tous les ouvriers du progrès social, unis dans un même geste d'énergie et d'espérance, affirment qu'aucune des œuvres de solidarité, d'entr'aide et de protection, auxquelles ils ont voué leurs forces, n'a de sens ni de valeur pour eux que si l'esprit de liberté et de droit, représenté par la France et ses alliés, triomphe définitivement de la coalition brutale dressée contre eux.

De Me Henri-Robert *(Groupement des Professions Libérales)* :

Les membres des professions libérales qui se battent pour la France de Corneille, de Bossuet, de Voltaire et de Victor Hugo, sont tombés nombreux face à l'ennemi, simples soldats ou à la tête de leurs hommes. Leurs familles ont supporté la gêne avec une dignité silencieuse.

A l'heure suprême où le sort de la France va dépendre de notre dernier effort, ils rappelleront au pays, par l'exemple et par la parole, que la volonté de vaincre, c'est la volonté de vivre !

Que de déclarations il conviendrait encore de citer et de répandre ! Toutes, elles sont bienfaisantes, propres à fortifier le courage, à stimuler l'énergie de la nation, à servir d'exemple, à resserrer le lien moral qui rive les alliés de l'Entente au commun devoir. M. Louis Barthou, M. Jules Develle, M. M. F. Buisson, M. Silvain Lévi, M. Doutté, M. David-Mennet et le délégué des Associations ouvrières, et le maire de Verdun, et les députés du Nord, sortis des geôles d'Allemagne, ont ajouté leurs notes à ce splendide concert d'union sacrée. Afin de le rendre plus émouvant, la poésie se joignit à l'éloquence. Les vers enflammés de Jean Richepin, de Jean Aicard, d'Edmond Rostand enveloppèrent d'harmonie ce serment du 7 mars 1917, qui prendra place dans l'histoire de la civilisation, à côté du serment du Jeu de Paume...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine



Blessés et Malades

Ma chère Cousine,

J'ai reçu cette semaine une lettre qui m'a infiniment troublée, parce qu'elle est vraie. Je crois bien que toutes les infirmières ont éprouvé plus ou moins le sentiment de partialité dont on trouvera plus loin l'écho dans la lettre que m'adressa le sergent Brylinski.

Il faut bien entre nous l'avouer, les blessés sont nos préférés, nous les parons d'une auréole de gloire, leurs plaies semblent la preuve sanglante de leur courage, ce sont des héros qu'on nous livre, et nous croyons réparer quelque chose de l'outrage ennemi en guérissant les maux qu'il a causés. Nous n'éprouvons point de dégoût pour les blessures faites par les obus, même quand la gangrène y insinue sa pourriture; ces plaies évoquent les champs de bataille, la mêlée tragique, la canonnade, les tumultes de l'artillerie, les cris des mourants, les ordres lancés à pleine voix; et pour ma part je n'ai jamais reçu un de ces soldats frappés face à l'ennemi, sans reconstituer en esprit quelque scène dont l'évocation pathétique prédisposât le cœur à la pitié en faveur de la victime.

Le malade, lui, n'apporte point le parfum du combat.., et c'est peut-être pourquoi il nous touche moins..., il est le faible que la nature a vaincu, mais que l'ennemi n'a point touché, et obscurément nous lui en voulons d'avoir été obligé de se dérober à à son grand devoir. Il nous fait l'effet de ce guerrier fameux qui, au moment d'administrer une volée à un malandrin, s'embarrasse dans sa colichemarde, tombe le nez à terre et regarde fuir le voleur. On le trouve à plaindre mais son malheur n'émeut pas... Et peut-être, parce que ces luttes de tranchée exigent une endurance que rien n'abat, éprouve-t-on une petite déception à voir un soldat terrassé avant qu'il ait donné sa mesure. Ce héros déçu, c'est Samson sans force, Hercule abaissé aux pieds d'Omphale, c'est un pauvre malade miné par la fièvre, dont la main tremblante refuse du service... Et sans doute retrouvons-nous, dans ces cataclysmes qui bouleversent le monde, la force de nos instincts primitifs, puisque notre pitié ne va pas au plus faible frappé par le destin, mais au fort endommagé par l'ennemi. J'essaie d'expliquer — et non d'excuser — car je me rends bien compte que toutes plus ou moins nous nous sommes rendues coupables de cette injustice.

Et jugez quelle peine elle peut causer en lisant cette lettre :

« Lorsque je suis arrivé à l'hôpital, venant du front, après quatre jours de train sanitaire, j'étais avec une dizaine de camarades blessés..., et quand mon tour arriva d'être déshabillé et couché dans des draps blancs, on me demanda : « Et vous, mon ami, où êtes-vous blessé ?... — Je suis malade, Madame... — Ah !... » Ce ah ! était un peu désappointé... Un malade, me dis-je avec un peu d'amertume, n'est donc pas si brave qu'un blessé ? N'a-t-il pas fait son devoir, tout son devoir ?... Au lieu que mon sang coule d'une plaie, je le crache avec mes poumons..., je suis blessé aux poumons... Mon sang coule aussi pour le Pays... N'est-ce pas une blessure aussi du fait de l'ennemi ?... et plus grave assurément que celle de mon voisin dont la plaie en séton, dans le gras du bras, va se fermer sans laisser de trace autre qu'une glorieuse cicatrice ? Ne suis-je pas guetté par l'affreuse et meurtrière tuberculose, si l'on ne peut fermer à temps les lésions de mes poumons ?... Mon camarade blessé, pourtant a maintenant droit à une brisque. On va lui donner, en plus, l'étoile rouge visible des blessés de guerre qu'il portera, plus tard, fièrement ! Et moi, le malade, je n'ai droit à rien : pas de brisque, pas d'insigne ! Si je me mets en civil un jour, j'entendrai chuchoter cet affreux mot d'embusqué, si pénible à celui qui a fait son devoir et qui reste marqué, pour la fin de sa vie, de cette blessure interne, invisible et obscure.

» Plus tard à l'usine, le blessé de guerre entre comme il veut, le malade de guerre, non... Pourquoi cette différence ou plutôt ces différences cruelles?... Pourquoi tout pour le blessé et rien pour le malade... En voyez-vous des raisons, cousine Yvonne? — Moi, pas.

» Le blessé dès qu'il est touché est évacué ; c'est l'hôpital, ce sont les soins physiques et moraux qui le remettront sur pied. Le malade lui, quand il sent les premières attaques du mal, n'ose pas aller à la visite de peur de se faire traiter de tire-au-flanc ; il marche toujours dans la boue, dans la neige, avec la toux épuisante qui lui laboure la poitrine ; il monte la garde aux créneaux, pioche la terre, les bras et les jambes cassés par la fièvre. Enfin, n'en pouvant plus, il va à la visite... On lui pose quatre ventouses et il revient en première ligne... jusqu'à ce que, un beau jour, un brancard l'amène à l'ambulance sans connaissance et avec 41° de fièvre.

» La secousse est trop rude..., il en portera les traces toute sa vie si la phtisie ne l'emporte pas... Et voilà l'homme qui risque d'être traité d'embusqué et à qui l'on refuse les brisques ou l'insigne des blessés.

» On avait projeté la brisque en forme de V pour les malades, laissant celle en forme de Λ pour les blessés, pourquoi leur refuser cette consolation maintenant à ces demi-invalides de la guerre, héros obscurs et sans gloire. »

Cette lettre d'un sergent au 3e zouaves est signée Brylinski, celui-là même qui nous envoya, à propos de nos colonies, ces intéressantes confidences sur l'Algérie agricole et que je viens d'avoir le plaisir de publier dans le Journal de l'Université des Annales. C'est on le voit non seulement un soldat plein de courage, mais un esprit infiniment distingué, il nous demande le pourquoi de ces petites iniquités... Je crois, en y réfléchissant bien, qu'il y a encore cette raison que la blessure est un mal visible que le premier indifférent venu peut constater...,

tandis que la maladie, souvent simulée et soigneusement entretenue, demeure sujette à caution. » Les diagnostics sont incertains, et l'on redoute l'encouragement donné à ces carottiers qui mettent toute leur malice à provoquer le mal et, sous le prétexte de le soigner, passent d'une infirmerie de secours à une ambulance du front, d'une ambulance du front à un hôpital de l'arrière et ainsi de suite jusqu'à épuisement.

Mais quand une maladie est dûment reconnue, quand elle tombe sur un homme qu'on sait avoir fait tout son devoir, je suis de l'avis de Brylinski, c'est injuste et misérable de lui ménager notre respect et notre pitié... les malades, comme il le dit, sont les héros obscurs de cette guerre, héros tout de même, car ils donnent à la patrie ce qui est le meilleur de la vie : la santé... Ils ont droit à nos soins les plus attentifs.

Après la guerre, il faut s'y attendre, les infirmières auront du côté « malades » une grande mission à remplir ; les victimes de la phtisie sont déjà nombreuses aux tranchées, quand tous nos prisonniers, minés par les privations, exténués par la famine reviendront, elles seront légion... A ce moment-là les Dames blanches n'auront plus de plaies à panser ni de bras à couper, mais il leur restera la pauvre et grande armée de « blessés aux poumons », selon l'émouvante expression de Brylinski, qu'il faudra guérir. Ces parias de la grande guerre, avec brisque ou sans brisque, étoiles ou non étoiles, auront mérité d'entendre de la bouche des infirmières un ah ! qui ne fût ni distrait ni désappointé.

Déjà M. Léon Bourgeois, avec l'aide de M. Brisac, crée et multiplie les sanatoria pour les soldats touchés par la phtisie et forme des infirmières d'élite susceptibles de propager les bonnes méthodes. Un dispensaire a été créé, 65, rue Vaneau, où un enseignement complet est donné aux vaillantes femmes qui se destinent à la lutte antituberculeuse. Les cours théoriques durent trois mois et se terminent par un stage pratique fait dans les services de l'hôpital Laënnec.

Naturellement le champ est ouvert aux femmes du monde qui ont de la fortune et le temps de se dévouer, elles trouveront auprès des tuberculeux de la belle et bonne besogne à faire!... Mais outre ces bénévoles, qui sont la poésie de l'œuvre, il a été prévu des appointements pour les infirmières qui, ayant le goût du dévouement sont cependant dans la nécessité de gagner leur vie... Et quelle situation plus noble, pour une femme, que celle où chaque jour elle peut exercer sa bonté et accomplir des résurrections... Donner la vie n'est-ce pas le miracle éternel et le but suprême !

Si elle veut suivre son penchant maternel en s'occupant des écoles, — elle est alors *Infirmière-scolaire* (1) — si elle aime les nourrissons et veut jouer un rôle utile auprès de toutes ces mères ignorantes qui n'entendent rien aux lois de l'hygiène, elle peut se destiner au rôle d'*Infirmière sociale*. Enfin, si suivant l'heureuse inspiration de la marquise de Ganay, elle désire s'enrôler dans l'*Association des Infirmières visiteuses de France*, elle aura à visiter les tuberculeux à domicile et devra être capable d'indiquer les soins à prendre pour arrêter la propagation du fléau. Enfin elle pourra être *Infirmière hospitalisée*, dans une des nombreuses stations sanitaires créées par M. Bourgeois et dont le nombre grandit chaque jour.

Ce sont de nouvelles carrières qui s'offrent aux femmes et exigent d'elles une bonne éducation, une science véritable de l'hygiène, de grandes qualités de tact, d'énergie et de bonté, une abnégation de tous les instants et une bonne humeur inaltérable... C'est pourquoi je trouve ces situations dignes des âmes que la grande guerre a révélées... Les malades, au même titre que les blessés, ont droit à ces infirmières d'élite.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Pour tous renseignements, s'adresser à Mlle Milliard, secrétaire, 56, rue de Vaugirard.

(1) Les appointements sont de 1,000 à 2,400 francs.

Les Conférences de l'Université des Annales

La Défense de l'Enfant, **par le professeur Courmont**

Nous éprouvons une profonde douleur à la pensée que l'homme éminent qui prononça cette conférence avec une foi et une ardeur qui se communiquèrent à tout l'auditoire, vient de mourir. Il meurt victime de son dévouement à toutes les grandes et belles causes. Accablé de travail, il ne reculait devant aucune tâche dès l'instant qu'elle devait servir au pays. Le professeur Courmont, comme M. Ed. Herriot, dont il était d'ailleurs l'ami intime, fut un de ces hommes rares, animés de la seule pensée du bien public. Une mort désolante vient de le frapper soudainement en pleine activité Nous voulons ici témoigner à Mme Courmont des regrets qui seront partagés unanimement.

En cette conférence, la dernière qu'il prononça, le professeur Courmont parla d'un des maux qui anémient notre pays, la dépopulation. Une moyenne de cent mille nourrissons de moins d'un an, périssent faute d'hygiène infantile, dit-il, et c'est sur ce point précis que porte tout l'instructif développement du professeur Courmont. Lorsque le bébé vient au monde prématurément, c'est déjà une faute sociale, — on peut, par le repos, préserver la mère des accidents, et lui donner des éléments de puériculture qui seront les bases de la défense de l'enfant.

Le célèbre professeur Pinard a étudié les grandes causes de cette mortalité; il s'élève contre l'industrie nourricière, un des premiers crimes de la dépopulation, et qui provoque dans les départements où elle est instituée une recrudescence de décès. Quatre-vingt-dix pour cent des mères peuvent donner dans la toute première et tendre enfance, la nourriture qui leur est naturelle.

Le sénateur Strauss, sentant le péril imminent, a fait voter une série de lois appelées, dans l'avenir, à maintenir la race française riche et saine. Les mutualités maternelles, les restaurants de mères-nourrices, auxquels il serait utile actuellement de joindre les crèches dans les usines, créent une solide armature contre la mortalité infantile.

Des statistiques consolantes répondent à ces efforts qu'il faudrait encore doubler par des initiatives privées. « Les femmes, dit l'éminent conférencier, trouveront, dans ce domaine qui leur appartient, une tâche très noble, concourant à la renaissance d'une France plus forte et plus belle que jamais. »

C'est un devoir pour elles de lire cette conférence du professeur Courmont, qui fut une sorte de testament, et dont je ne puis donner ici qu'une toute petite idée.

PIERRE S.

PROGRAMME
DE LA 13e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 12 mars. — Chez les Malgaches, par ÉTIENNE GROSCLAUDE.

Mercredi, 14 mars. — Les Fables de La Fontaine (3e gala, 13e leçon), par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 16 mars. — Amitiés Latines, par LOUIS BARTHOU.

Samedi, 17 mars. — Mousquetaires d'Hier et Mousquetaires d'Aujourd'hui, par ADOLPHE BRISSON.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 6 paraîtra le 15 mars

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Nous avons reçu cette semaine pour l'hôpital 1,956 fr., dons bénis, car combien d'hôpitaux aujourd'hui sont obligés de fermer leurs portes, ne pouvant plus tenir devant les dépenses et les difficultés sans nombre causées par la vie économique qui est un problème quotidien. Parmi ces généreux envois, il en est un qui témoigne d'une amitié et d'une générosité particulières..., il vient de Mme Muraire de Sendack, qui m'écrit joyeusement : « Aujourd'hui je suis fière de vous envoyer mon obole pour tous ceux que vous aimez!

» J'ai pu, dans notre petit trou de Tourane, port de l'Annam à 100 kilomètres de Hué, organiser une fête de bienfaisance à laquelle tout le monde a répondu avec un empressement merveilleux. Nous sommes à peine 150 Français et notre fête a produit 1,115 piastres, madame, ce qui fait 3,568 fr. Le roi d'Annam et ses ministres, auxquels je m'étais personnellement adressée, m'ont envoyé 200 piastres et tout le reste a été donné par nos colons et fonctionnaires, pour la plupart peu fortunés, ayant des retenues de guerre et souvent de lourdes charges. N'est-ce pas, c'est bien... »

Merci à tous ces amis de la France, et comme disent les bonnes gens, que Dieu le leur rende.

Nos Envois au Front

Parlons brièvement aujourd'hui de nos envois au front, puisqu'aussi bien la place nous manque... Disons seulement que le livre de Mmes Nicolle et Francis Thomé marque son 40,776e envoi, et ajoutons que des centaines de pauvres soldats recommandés par leurs chefs attendent des marraines!... Nous avons à ce jour pourvu 3,040 soldats du front d'une marraine, mais combien en faudrait-il!...

Jetons vite en passant ces demandes qui, je le sais, sont toujours exaucées :

Le lieutenant Hippolyte Guérin, 2e colonial mitrailleuses, a encore 38 de ses hommes sans chaussettes.

Le commandant Roy, commandant le 3e bataillon du 418e régiment d'infanterie, nous dit que beaucoup de ses hommes manquent de gants; il lui en faudrait 300 paires!

Les sous-officiers de la 117e batterie de 58 du 39e régiment d'artillerie, après la brillante offensive de la Somme, où leur batterie s'est distinguée et fut citée à l'ordre du corps d'armée, seraient heureux d'avoir un fanion qui leur permettrait d'épingler leur croix de guerre dont ils sont fiers.

Rapport annuel sur l'Adoption du Prisonnier

DEUXIÈME ANNIVERSAIRE

21 février 1917.

Notre œuvre compte aujourd'hui deux années d'existence. C'est la raison, pour nous, d'adresser un hymne de reconnaissance aux fidèles marraines françaises, suisses, danoises, américaines, aux donateurs de tous les pays du monde (Chine et Australie comprises), qui depuis deux ans ont accompli des miracles.

Les Marraines ont envoyé cette année pour 1,368,000 francs de vivres

Et d'abord l'œuvre compte aujourd'hui 7,600 marraines. C'était au début notre seule ambition : Fournir à un prisonnier une marraine qui s'occupât entièrement de lui.

Chacune de ces marraines s'engage à envoyer pour le moins trois paquets par mois, d'une valeur minimum de 5 francs, et nous tient au courant de ses envois... Tandis que nous-mêmes, en rapport avec tous les chefs de camps, tous les comités de Genève et Berne, les prévenons des changements survenus dans les camps et leur donner des nouvelles de leurs enfants.

Beaucoup font une quantité plus grande d'envois. En prenant le chiffre le plus bas, nous trouvons que les envois de cette seconde année se chiffrent à 1,368,000 francs.

Ce résultat est admirable, et nous en rendons grâce à nos chères marraines.

Il en faut compter d'autres.

Bibliothèques

Chacun des appels faits ici dans ce journal a été entendu, et des bibliothèques se sont montées, des théâtres se sont organisés avec les seuls dons de nos cousines reçus directement par les chefs de camp!

Mais ce n'est pas tout :

Notre Caisse de secours reçoit 94,596 fr. 50

Alors que nous ne demandions pas d'argent, nous en avons reçu... Nombreuses furent les cousines qui, ne voulant pas assumer la responsabilité complète d'un filleul, tinrent cependant à marquer leur intérêt à l'œuvre et nous envoyaient leur offrande. En cette deuxième année, nous avons reçu de ce chef 94,590 fr. 50; il nous restait au 21 février 1916 un encaisse de 6,905 fr., ce qui porte le total des mouvements de fonds de cette année à 101,501 fr. 50.

Les marraines américaines ou des colonies figurent sur ce total pour une somme de 45,357 fr. 20. Et il fut dépensé au profit de leurs filleuls et sur leurs ordres précis, une somme de 34,910 fr. 50...

L'œuvre a envoyé directement aux Présidents des comités, dans les divers camps, en vivres, pharmacie, vêtements, pour 11,035 francs 30. Elle a envoyé des colis de secours individuels, grâce auxquels jamais une demande *bien apostillée* d'un chef de camp, ne resta sans réponse, pour une somme de 19,418 fr. 65. Les frais généraux ont été de 7,311 fr. 90, ce qui porte le total de dépenses de l'œuvre à 37,765 fr. 85.

Ce bilan établi, il reste au 21 février, deuxième anniversaire de la fondation :

A notre Caisse de secours ..	18,372 fr. 45
Au dépôt des Marraines	10,446 fr. 70
Total........	28,819 fr. 15

Il nous est doux de présenter ces comptes si encourageants à nos collaborateurs qui ont fait de cette œuvre ce qu'elle est devenue, grâce à leur bonté persistante et fidèle...

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons reçu cette semaine pour ses chers aveugles une somme de 2,433 fr., Parmi ces dons en figure un, confiant et doux, envoyé par un anonyme du Gers, qui n'a pas même cru devoir recommander sa lettre et qui a glissé dans une enveloppe un billet de mille francs. Un autre d'une générosité et d'une pensée touchantes est celui des élèves de première C du Lycée Henri IV, qui se sont unis et ont envoyé à l'œuvre une somme de six cents francs.

Ce ne sont point ceux-là pour lesquels Bertha Galeron de Calonne a écrit ces beaux vers :

> Vous que le hasard a fait naître heureux,
> Vainqueurs sans victoire,
> Songez-vous parfois à ces douloureux,
> Seuls dans leur nuit noire?

Ici nos amis y songent..., les entourent..., et suivent la trace lumineuse indiquée par M. Brieux.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

134e LISTE DE SOUSCRIPTION

30e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 17 au 24 février 1917)

Mme A. Euchère, Orry-la-Ville, 10 fr. — Cousine Marthe, République Argentine, 10 fr. — Mlle Edmée Favart, 50 fr. — M. Lunne, 5 fr. — Mme Astruc, Oran, 20 fr. — M. Pangon, Lyon, 5 fr. — M. Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — M. Saint-Péron, 5 fr. — M. Darbeda, Alger, 12 fr. — M. Pennavayre, 2 fr. — Mme Labrosse, Bourbon-l'Archambault, 5 fr. — Mme Sauvage, Montpellier, 10 ffr. — Mme Muraire, 1,568 fr. — Mlle Origini Chatel, Saïgon, 6 fr. 25. — Mlle Angelvy, Beni-Saf, 0 fr. 75. — Mme Duclos, 8 fr. — Mme Dion, 20 fr. — Mme la comtesse Antonio, Devota, Buenos Aires, 28 fr. — Mme Myriam Harry, 100 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — M. Coldefy, 1 fr. — Mme Arnoux, Oran, 50 fr.

Total général de cette 134e liste .... 1,956 »

(A suivre.)

POUR « LEURS ENFANTS »

Nous avons reçu les sommes suivantes :

L. P., à Cannes, 300 fr. — R. Meunier, 20 fr. — M. Rollat, 25 fr. — J. Mi, 5 fr.

LES ÉCHOS

BLOC-NOT

LE FRANC-PARLER

La guerre, loin de nous lier la langue, nous
rendu le franc-parler que nous nous flattions d'avo
et que nous n'avions point du tout en temps
paix. Nous étions beaucoup plus gênés qu'on im
gine d'ordinaire par les convenances diploma
ques.

Se rappelle-t-on que le regretté Henri de B
nier avait fait recevoir à la Comédie-França
une tragédie intitulée Mahomet? *Sur les i*
tances de l'ambassade ottomane, cette pièce
fut jamais représentée. Nous pouvons nous en co
soler, d'autant qu'elle n'est pas perdue : elle
trouvé un éditeur. Elle n'aurait eu peut-être auc
succès si elle avait été jouée. La question n'est p
là ; il est irritant de ne pouvoir dire, sur
théâtre, ce qu'on pense de Mahomet et d'être obli
de complaire à un Abd-ul-Hamid. (La chose éta
de son temps et du président Carnot).

Il était encore plus pénible d'être contraint
marquer à un François-Joseph de la vénérati
(c'était le terme consacré). Ce sinistre petit vie
lard, bien plus abominable que le sultan roug
devait être plus ménagé par nous que par ses pe
ples. A Vienne, on prenait la liberté de l'appel
« le père Schatz » ; à l'étranger, il était le vén
rable doyen des souverains d'Europe. Dans ce qu'
appelle le « cimetière » des journaux, où, vu s
grand âge, son article nécrologique était depu
longtemps tout préparé, il fallait voir avec quell
précautions superstitieuses on en déménageait
loin en loin les lourds paquets, et, quand on l
montrait par hasard à un curieux, entendre
quelle voix basse, de quelle voix d'église on lui mu
murait : « Ça, c'est François-Joseph. »

La guerre finira, et nous n'aurons pas toujou
la liberté de nous exprimer sans détours; mais l
paroles restent — heureusement ; ce qui est d
est dit. On se demande même, — non pour l'Au
triche, car elle mourra dans l'impénitence finale, –
on se demande quelle mine feront alors ceux
nos ennemis qui ne seront plus officiellement n
ennemis, ou les amis tièdes à qui nous avons asser
quelques vérités. Imaginez que Ferdinand de Bu
garie trahisse une fois de plus : de sa part, ne faut-
pas s'attendre à tout? Un jour viendra peut-êtr
où nous devrons lui taire notre mépris. Nous ta
rons, sans rien retirer. Les paroles restent.

ABEL HERMANT.

Les délices du confort moderne en fé
vrier 1917.

Dans un passé encore bien près de nous
les habitants des grandes bâtisses parisien
nes pensaient avec compassion à leurs cou
sins de province, vivant dans des maisons
où « le confort moderne » n'avait pas en
core pénétré.

Quelle horreur! ces feux dans les chemi
nées; on brûle d'un côté, on gèle de l'au
tre... On gèle? Pas trop, car l'épaisseur
des murs conserve bien la chaleur du foyer

Oui, mais tout le reste! Ces lampes à
pétrole qui fument et sentent mauvais! cet
escalier glacial éclairé par une veilleuse!
Voulez-vous de l'eau? Il vous faut sortir
de la maison pour en chercher au puits ou à
la pompe. Quant aux... commodités, c'est
trop souvent dans les communs ou dans la
cour qu'il vous faut aller les trouver.

Cet hiver, plus rigoureux que les autres,
les cousins de province ont mis dans leur
cheminée une double ration de bois ou de
charbon dont ils se sont approvisionnés au
cœur de l'été. Ils ont ajouté une seconde
couche de paille à celle dont, chaque hiver,

ils habillent leur pompe, et revêtu une pèlerine à capuchon quand il leur fallait monter à leur chambre ou... sortir de chez eux. A part cela, leur existence a continué son cours autour du même feu et de la même lampe, dans le recueillement de leur vieille maison.

Pendant ce temps, que faisaient leurs cousins de Paris?

Dès les premières gelées, les radiateurs qui les chauffaient si aimablement, se sont refroidis. Tout d'abord, ils ont attendu en silence, pareil fait n'étant point fait nouveau; puis, l'inquiétude naissant, ils ont interrogé la concierge. Que se passait-il donc?

C'était bien simple. Le stock de charbon était épuisé, et le propriétaire n'arrivait point à renouveler sa provision. Tout faisait prévoir que la situation se prolongerait encore, il fallait prendre patience, etc., etc.

C'était facile à dire, mais dans les maisons chauffées, les locataires n'ont point de réserve de charbon dans leurs caves. Pour échapper au danger de mourir de froid, les cousins de Paris ont dû faire la queue aux portes des marchands de charbon et promener chez eux, d'une pièce à l'autre, un poêle à pétrole difficilement alimenté. Pour comble de malheur, les murs sont minces; les fenêtres larges, et les portes à petits carreaux laissent pénétrer dans la pièce chauffée l'air glacial de celles qui ne le sont pas...

C'est l'anarchie dans ce qui semblait si bien organisé jusqu'ici. Tous les tuyaux sont gelés, plus d'eau dans la cuisine, dans la salle de bain, ni dans les... commodités. Là, vous avez beau tirer la chaîne, rien ne va plus.

La famille ne sait à quel saint se vouer. Tout conspire à lui rendre la vie amère. L'ascenseur est arrêté d'urgence pendant cinq heures chaque jour, justement les heures où on en a le plus besoin; et gravir quatre étages d'un escalier frigorifié quand on rentre avec sa provision de pétrole ou de charbon, semble la plus dure des corvées. Avec cela, rationnement du gaz et de l'électricité et, la nuit, plus de minuterie. C'est à tâtons qu'il faut monter les quatre étages, au risque de se casser le cou.

Un rayon de soleil! Le Parisien sourit. C'est peut-être le dégel et la fin de ses maux. A peine commence-t-il à se réjouir que les voix consternées de madame et de la bonne l'appellent dans la salle de bain. Là, on patauge; l'eau coule dans le corridor, dans la chambre, jusque dans la galerie, c'est l'inondation. La concierge convoquée d'urgence doit convenir que les tuyaux sont crevés, comme au cinquième, au sixième et au troisième. Elle fermera le compteur, on fera venir les plombiers, il ne faut pas se désoler comme cela.

Tout le monde se met à éponger, car l'eau fait déjà des dégâts. Du moins un doux espoir ranime les courages abattus. C'est le dégel.

Hélas! la nuit suivante le froid reprend de plus belle; l'eau, insuffisamment épongée sur les parquets, s'est convertie en glace. Hier, on aurait pu aller en bateau, aujourd'hui on pourrait patiner.

Madame, désespérée, suggère alors à monsieur :

— Si nous allions passer quinze jours chez nos cousins de province?

***

Le sanglier pullule... Il ravage nos champs, compromet nos récoltes. Il faut détruire cet ennemi de l'agriculture...

Au joli tableau de Rötig, reproduit en tête de ce numéro, nous ajoutons un charmant récit de Dumas père. Le romancier raconte que, dès son enfance, il avait pour la chasse un goût passionné. Un ami de sa mère, le garde Bernard, l'emmenait faire des battues dans la plaine Saint-Denis, où s'aventuraient alors des sangliers et des loups. L'endroit n'était pas encore devenu une banlieue de Paris... Ce Bernard avait eu la maladresse de tuer d'un coup de fusil un de ses oncles et s'était juré de ne plus jamais se servir d'une arme à feu. C'est avec un couteau qu'il approchait les bêtes féroces... Mais je laisse la parole au bon Dumas.

PAGES OUBLIÉES

MON PREMIER SANGLIER

On attaqua comme d'habitude; mais, cette fois, quoique touché de trois ou quatre balles, le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de poursuite qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait comment, fût-on harassé à ne plus se tenir debout, la fatigue cesse au moment de l'hallali. Nous avions, en tours et en détours, fait plus de dix lieues; cependant, dès que nous entendîmes, à la voix des chiens, qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva ses forces et se mit à courir vers le point de la forêt d'où venait le bruit.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans; c'est-à-dire que le taillis pouvait avoir douze pieds de haut. A mesure que nous avancions, le bruit redoublait, et, de temps en temps, on apercevait, au-dessus de la cime des arbres, un chien enlevé par un coup de boutoir, les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se jeter de nouveau sur le sanglier. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de clairière. L'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé; vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois : dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert; mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes; c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

— Allons, allons, Mona, dit M. de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là : il y a assez de chiens tués; finissons-en.

— Hein! que dites-vous, monsieur l'inspecteur? s'écria Bernard arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil à un pourceau? Allons donc! un coup de couteau, c'est assez bon pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir.

Bernard tira son couteau, et se rua jusqu'au sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt; et, se confondant avec cette masse mobile et hurlante, pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer; mais, tout à coup, le sanglier fit un violent effort pour s'élancer. Chacun portait déjà la main sur la gâchette de son fusil, quand, tout à coup, Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions, tandis que les chiens, se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit M. de Violaine, c'est à toi, celui-là : va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés; mais il était pris dans un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Bernard; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête, et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

— Oui, dit l'inspecteur; seulement, si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps. Mais, qu'as-tu à la main?

— Rien, une égratignure; le gredin avait la peau si dure que mon couteau s'est refermé.

— Et, en se refermant, il t'a coupé le doigt? dit M. de Violaine.

— Net, mon inspecteur, net!

Et Bernard étendit sa main droite, à laquelle manquait la première phalange de l'index; puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur :

— C'est trop juste, monsieur de Violaine, continua-t-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

ALEXANDRE DUMAS.

***

Le directeur des *Annales* a reçu une longue lettre, dont il place impartialement les passages essentiels sous les yeux de nos lecteurs :

Nous lisons dans votre numéro du 25 février, sous la signature « Le Bonhomme Chrysale » et sous le titre « Les deux Justices », un article concernant l'affaire des Carbures.

Nous sommes obligés de protester de la façon la plus formelle contre la malveillance de cet article. Votre informateur connaît-il cette affaire que l'on s'est plu à embrouiller à plaisir ? Nous ne le croyons pas. Il veut bien citer la phrase du garde des sceaux à la tribune, mais ce qu'il oublie, c'est que le garde des sceaux a puisé ses renseignements dans les rapports des experts, rapports que nous contestons formellement et où tous les faits ont été défigurés à plaisir.

Le Syndicat français des Carbures existe depuis 1902, il n'a jamais vendu que du carbure français en France ; il a créé et fait vivre cette industrie toute spéciale et n'a jamais vendu un gramme de marchandise en Allemagne, attendu que des accords spéciaux entre les différents comptoirs analogues dans les autres pays, prescrivaient formellement que chacun restait chez soi et n'allait pas ennuyer le voisin. Voilà donc un premier fait certain et absolu qui concerne le carbure.

Quant aux ventes à Krupp elles n'ont rien à voir avec le carbure mais avec le syndicat international du ferro-silicium. Ce syndicat groupait les 21 usines fabriquant le ferro-silicium en Europe, parmi lesquelles 9 françaises et le reste étrangères. Malgré des luttes acharnées, nous avions su conserver le siège de ce syndicat à Paris (eussiez-vous préféré qu'il fût à Berlin ?). C'était au moins l'un des grands syndicats mondiaux dont les Allemands n'avaient pas la maîtrise.

Ce syndicat vendait à Krupp comme à tous les autres, attendu qu'on ne pouvait trouver ce produit que chez lui. Krupp est un des 350 ou 400 clients formant toute la métallurgie européenne qui se servent au syndicat ; il consommait environ 2,000 tonnes par an sur 35,000 tonnes que le syndicat vendait par an.

Son contrat date de 1902 et s'est toujours renouvelé depuis cette date de trois en trois ans, celui de 1912 n'étant que le renouvellement de celui de 1909 et ainsi de suite.

Quant au ferro-silicium, c'est l'article le plus banal qui existe. Il n'a jamais servi à faire du matériel de guerre, il sert purement et simplement à la désoxydation de n'importe quel acier au moment de sa fabrication.

Que dire des auxiliaires de la justice qui jettent les soupçons les plus infâmes sur toute une grande industrie française, sans même savoir ce que c'est que le ferro-silicium et sans même mesurer la portée de leurs paroles. Inutile de dire que toutes ces billevisées qui prétendent que l'on a fait disparaître toutes traces de faveur à Krupp dans les écritures, n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui avaient intérêt à nous nuire.

. . . .

Veuillez agréez, etc., etc. LE DIRECTEUR.
(Signature illisible.)

Le directeur des *Annales* a communiqué cette lettre au Bonhomme Chrysale qui y répond en ces termes :

« Je ne connais de l'affaire des « carbures » que ce qui en a été révélé publiquement. J'ai cité l'appréciation de M. Viviani, garde des sceaux. Je ne pouvais pas, ce me semble, invoquer une autorité plus haute. Aucun autre sentiment ne m'a guidé que le souci de la vérité. J'ignore les noms des personnes inculpées dans ce procès. Je ne saurais donc être suspect d'animosité à leur égard et je souhaite que leur innocence soit proclamée. Puisque la justice est saisie, je m'incline d'avance devant son arrêt. Néanmoins mes observations générales subsistent. J'estime qu'une rigueur égale doit frapper tous les criminels et tous les traîtres, le soldat qui déserte son poste, le civil qui renseigne ou ravitaille l'ennemi. Je n'ai voulu dire que cela. Et cela je le maintiens. — B. C. »

SERGINES.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

SERRE. — *Les formes anciennes ne nous apprennent rien. Mais le* Glossarium mediæ et infimæ latinitatis *de Du Cange, donne* Serra *au sens de scie, de col et de mont à la fois, en bas-latin ; il en rapproche le* sierra *espagnol au sens de mont. Mais Serre justifie-t-il par sa topographie un nom signifiant mont ou défilé? Il n'y a guère de monts et de défilés dans la région dont il s'agit.* Serra *a d'autres sens aussi ; celui de serrure, celui d'enclos également, d'après Du Cange. Le nom de Serre, Serres, est très répandu en France sous les formes de Serres, Serre, Le Serre, La Serre, dans de nombreux départements (4 colonnes du* Dict. des Postes*). Quelle hypothèse adopter? L'une et l'autre (mont ou défilé, et enclos) sont probablement exactes pour des localités différentes : pour celle dont il s'agit, en Pas-de-Calais,* Serra *au sens d'enclos, est peut-être plus vraisemblable. Serre a fait partie du vocabulaire français courant (voir Godefroy) ; il y avait les sens de montagne, élévation, de serrure, et aussi de prison, réserve, garde : ces trois derniers sens voisins de celui d'enclos, mais sans y arriver tout à fait. En Suisse romande, Serra, Sierra sont noms de lieu, au sens de montagne, arête rocheuse, roches dentelées en scie.* (Serra *a signifié scie en latin.)*

PUISIEUX. — *Etymologie facile, bien que les formes anciennes ne diffèrent guère de la moderne. Mais on découvre le sens en consultant des formes anciennes des nombreux Puisieux qui existent un peu partout en France, sous des graphies diverses. L'origine est un mot latin bien connu* Puteolum, *diminutif de* Puteus, *puits.* Puteolum *signifie petit puits. La localité ne se procurait de l'eau que par un ou plusieurs puits : de là son nom. Elle a commencé autour d'un puits creusé sans doute à proximité d'une exploitation rurale.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

LES LIVRES

Pendant qu'ils sont à Noyon,
par M. MAURICE DONNAY.

Un livre de M. Maurice Donnay comporte toujours un intérêt littéraire certain. Ils sont quelques-uns parmi les écrivains de notre temps qui possèdent le don vraiment rare de fixer avec un admirable sens des nuances et des valeurs les aspects si divers et si complexes des choses ; de dégager d'une situation de fait ou d'une crise morale la seule pensée, profonde en sa simplicité, qui la domine totalement, la seule impression durable qui survive à l'événement parce qu'elle résume tout ce qu'il y a d'ardemment humain dans l'effort d'une élite et l'instinct des foules. M. Maurice Donnay est de ceux-là. Sous l'élégance de la phrase, on sent vibrer une âme ; sous l'apparente légèreté du ton, il y a des accents qui émeuvent et qui troublent, et c'est vraiment de la vie qu'on retrouve dans toutes les pages de son œuvre.

Ces qualités essentielles du talent de M. Maurice Donnay, on les reconnaît tout de suite dans son nouveau volume, *Pendant qu'ils sont à Noyon*, et il en est quelques autres qui assignent à ce livre une place à part dans notre « littérature de guerre ». On est généralement trop porté à croire que les œuvres publiées pendant la guerre, celles qui reflètent la pensée de l'arrière comme celles qui nous apportent un peu de l'âme du front, sont destinées par la force des choses à une existence éphémère. Ces milliers de récits, ces savantes dissertations sur des faits dont nous ne connaissons pas encore parfaitement les origines et les causes, ces impressions qui ont la valeur de témoignages spontanés de toute la noblesse humaine devant la cruauté du destin, toute cette littérature de premier jet, dont la beauté est faite d'enthousiasme et de colère, de douleur et de passion, peut-elle logiquement prolonger son influence au delà de l'émoi de l'heure qui l'a fait naître? Ce qu'il y a de factice en elle ne résistera pas à l'épreuve du temps et quand, tout le drame vécu, notre esprit s'orientera franchement vers l'existence nouvelle que la guerre elle-même nous aura préparée, nous aurons sans doute quelque peine à retrouver dans toute leur fraîcheur les sentiments dont nous subissons maintenant le charme douloureux. C'est que, avec le recul du temps, les hommes et les choses nous apparaîtront à un autre plan, qui est celui qu'ils garderont définitivement dans l'histoire. Mais cela ne signifie point que rien ne subsistera de tout ce qui s'écrit actuellement, car il y a telles pages qui ont, dès à présent, le caractère durable de ce qui survit dans l'effort d'une génération. C'est l'ensemble de notre littérature de guerre qui s'épurera en quelque sorte par l'épreuve des années, ne laissant vraiment dominer que ce qui sera l'expression parfaite de l'esprit et du cœur d'une époque.

Or, contrairement à toutes les traditions, ce sont les pages brèves, les raccourcis saisissants, qui ont les plus grandes chances de durer au delà de l'heure qui passe, et cela pour la raison bien simple que ces pages-là traduisent avec le plus de force et de pittoresque l'aspect réel et moral de nos gestes de chaque jour. C'est en les relisant que les hommes de demain comprendront le mieux comment nous avons vécu pendant la tourmente, quelles furent nos angoisses, de quels efforts naquirent notre confiance et notre espoir. Ainsi le nouveau livre de M. Maurice Donnay, avec la diversité des sujets traités ou effleurés, groupe harmonieusement tout ce qui fut durant tant de mois tragiques notre constant souci. Ces pointes d'actualité sur lesquelles sont établies des chroniques très fines, c'est à tout cela que nous avons réfléchi, de tout cela que nous avons devisé et souffert depuis que les Allemands sont à Noyon et que nos frères et nos fils leur font face dans les tranchées. Cette remarquable liberté d'esprit ; ce sang-froid qui jamais ne se dément ; cette philosophie sans âpreté et cette ironie tranquille, qui sait souligner un travers, marquer nettement un contraste, ce fut le fond de la mentalité générale de l'arrière pendant que les barbares se terraient à quelques étapes de Paris. La force morale de la France se perçoit ici dans toute sa réalité : elle est faite de courage, d'esprit de sacrifice et de clair bon sens.

Ce n'est pas que M. Maurice Donnay s'applique à arranger les choses ou à dissimuler nos erreurs. Quand il nous retrace le tableau de Paris à la veille de la guerre, il nous fait comprendre ce qu'il y avait de criminel dans toute cette insouciance ouvertement étalée pendant que les Germains se préparaient à la lutte. On jouait *Parsifal*, à Paris, *Rêve de Valse*, la *Veuve Joyeuse*, le *Comte de Luxembourg* : les snobs décoraient leurs maisons dans le goût à la fois funèbre, pédantesque et dément de Munich ; on « s'embochissait » insensiblement. L'âme, l'esprit et le cœur restaient français, mais l'infiltration allemande était partout. Par elle, avant une vingtaine d'années, les Teutons auraient eu le monde entier. Alors, pourquoi ont-ils fait la guerre? Parce que le mentalité allemande le voulait ainsi. M. Donnay, à propos de Guillaume II et de la « bonhomie » de M. de Bethmann-Hollweg, relève de quelques traits précis les caractéristiques de cette mentalité. Constatant que l'empereur est souverainement « irréciproque », il ajoute : « J'ai toujours remarqué que les imbéciles ont une grande puissance d'irréprocité. » Et ceci qui, après les crimes commis, s'applique à toute la race : « Il existe vraisemblablement une morale entre Allemands, puisqu'ils constituent un peuple, qu'ils sont organisés en société ; mais il n'existe aucune morale, pour un Allemand, entre lui et tout le reste du monde. »

Quand M. Donnay nous parle du front et des poilus, son ton se fait plus grave, semble-t-il, l'observation est plus délicate et la phrase plus émue. Il comprend ces grands enfants que sont les héros et il lit clairement dans leur âme. Ses pages sur le « perco », constituent, à ce point de vue, un petit chef-d'œuvre. Le « perco », c'est le bruit, le potin, la rumeur vague que le poilu recueille au hasard de la route. « On sait très bien que

le perco ne repose sur rien, qu'il ne tient pas debout, mais il est un prétexte à rêver, un tremplin d'où s'élancer dans l'illusion. » Le poilu ne croit pas au perco, mais il y pense comme s'il y croyait. « Le perco est à la fois sans consistance et grave ; il n'a pas de pieds, mais il a des ailes... Deux négations très lointaines mais rapprochées brusquement en affirmation peuvent créer un perco.. De même, un poilu qui a bon cœur, devant le désir d'être leurré qu'il lit dans les yeux d'un camarade, ne lui refusera jamais un perco » N'est-ce pas tout à fait joli et cela ne révèle-t-il pas un délicieux coin d'âme? Un véritable attendrissement s'empare de M. Maurice Donnay quand il nous parle de Montmartre aux tranchées — le Montmartre des artistes convaincus, du rêve noble, du labeur résigné et courageux, de la saine gaieté et de l'esprit ailé, tout le Montmartre des pauvres ateliers et des petites chambres sous les toits, qui s'efforçait pieusement et patiemment vers la gloire quand a retenti la voix du canon. Ah! on a raison d'en parler ainsi, car Montmartre aussi fut diffamé et sali par ceux qui accréditèrent au dehors la légende de la décadence et de la déchéance françaises et qui ne voulurent voir dans la Butte qu'un banal lieu de plaisir, alors qu'elle fut une source féconde d'inspiration pour toute une génération de poètes et d'artistes.

Ce ne sont là que quelques aspects du livre de M. Donnay, où se retrouvent tous les sujets qui, de semaine en semaine, depuis juin 1915 à juillet 1916 surgirent en marge de l'actualité. Ce genre si délicat de la chronique française, qui exige tant de clarté dans la pensée et tant de légèreté dans la phrase, qui relève d'un art procédant directement du génie même de la race, ce qui explique qu'on ne rencontre rien d'analogue dans aucune autre littérature, s'affirme ici avec tout le charme de sa grâce propre. Cela tient de l'essai, du discours familier, du portrait et du récit, et pourtant cela constitue un ensemble parfaitement harmonieux où jamais l'esprit ne tranche sur la gravité de la pensée, où jamais le mot, fût-il dur ou leste, ne fausse la force du sentiment. Une réelle souplesse de talent et une véritable maîtrise de la langue sont indispensables pour créer l'atmosphère donnant toute leur valeur à ces pages brèves. Les lecteurs des *Annales* savent, pour l'avoir depuis longtemps constaté ici même, que M. Maurice Donnay excelle en ce genre difficile. En lisant *Pendant qu'ils sont à Noyon*, ils verront comment la page brève, pourvu qu'elle soit bonne, supporte aisément l'épreuve toujours délicate du livre et quelle force durable l'unité d'inspiration donne à la pensée d'un jour et à l'impression d'une heure quand c'est une claire intelligence et un cœur sincère qui ont su les mûrir.

ROLAND DE MARÈS.



HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES)

La chaîne des heures est lourde pour les âmes qui ne sont pas mêlées à l'action. Il leur faut se résigner à vivre dans ce domaine lointain de la pensée où se tissent les idées conditionnant l'existence des peuples.

Mais ce domaine mystérieux reste le plus souvent obscur à notre courte vision mentale. Ce n'est qu'en y pénétrant, pourtant, que s'entrevoient les grandes lois qui dominent les agitations de la fourmilière humaine et en guident le cours.

La série de réflexions que je publierai périodiquement dans les Annales a pour but, non pas assurément de préciser les idées qui vont orienter notre avenir mais simplement d'indiquer les fragments de vérités qu'un philosophe peut se former actuellement sur la marche des choses.

I. — L'AME DES RACES

L'âme d'une race régit sa destinée. Il faut des générations pour la créer, mais parfois peu d'années pour la dissocier.

L'âme collective d'une foule n'est pas l'âme collective d'une race. La première est transitoire, la seconde permanente.

Un peuple n'a de stabilité qu'après avoir acquis une conscience collective. Cette acquisition exige parfois des siècles.

La race est la pierre angulaire sur laquelle repose l'équilibre des nations. Elle représente ce qu'il y a de plus stable dans la vie d'un peuple. Des croisements répétés peuvent la dissocier et c'est pourquoi l'influence des étrangers est si dangereuse. Ce furent des croisements qui détruisirent jadis la grandeur de Rome. Elle perdit sa puissance en perdant son âme.

En matière de sentiments, l'âme collective d'un peuple est supérieure à son âme individuelle. En matière d'intelligence, l'âme individuelle l'emporte au contraire de beaucoup sur l'âme collective.

Les conspirations allemandes en Amérique ont prouvé la difficulté, pour un peuple, d'absorber des éléments étrangers. Si les vivants peuvent fondre leur langue, leurs mœurs et leurs intérêts, les morts qui les guident restent rebelles à cette fusion. On ne change pas de race en changeant de latitude.

En raison de leur structure psychologique dissemblable, les races étant diversement impressionnées par les mêmes sujets, pensent et agissent de façons très différentes, ne sont pas accessibles aux mêmes évidences et ne sauraient dès lors se comprendre.

L'âme des races a des frontières qui ne se franchissent jamais.

Les guerres provoquées par des haines de races peuvent se reculer. Elles ne s'évitent pas.

Le patriotisme est la plus puissante manifestation de l'âme d'une race. Il fait naître un instinct de conservation collective qui, en cas de péril national, se substitue immédiatement à l'instinct de la conservation individuelle.

Quand l'intérêt de la race se substitue entièrement chez un peuple à l'instinct de la conservation individuelle, la résistance de ce peuple à ses agresseurs devient indéfinie. On peut le détruire. On ne le soumet pas.

Dans une grande bataille nationale comme celle qui nous sauva de l'invasion allemande, l'armée des vieux morts combat autant que celle des vivants.

Les morts doivent avoir leur place dans la direction d'une société mais il ne faut pas que leur puissance soit trop tyrannique, car ils paralysent alors tout progrès.

L'inconscient, où s'élaborent les motifs de beaucoup de nos actes, représente une condensation de l'âme des aïeux.

Conquérir le territoire d'un peuple ne suffit pas. Pour le dominer il faut encore vaincre son âme.

Le caractère réel d'un peuple n'apparaît que dans les grandes crises. C'est pourquoi, à l'état normal, il est si souvent méconnu. Livres et discours ne le révèlent pas.

Le caractère d'un peuple détermine son orientation dans l'histoire. Le Japon qui, en quelques années, passa de l'emploi des arcs et des flèches aux armes et à l'industrie modernes, n'eut pour s'assimiler une civilisation nouvelle qu'à utiliser les qualités ancestrales de patience, de ténacité, de discipline et de bravoure léguées par ses aïeux. Il changea de civilisation. Il ne changea pas d'âme.

Les ennemis du dedans rendent une nation impuissante contre les ennemis du dehors. Depuis les anciens Grecs, nombreux furent les peuples qui, pour n'avoir pas su renoncer à leurs luttes intestines, disparurent de l'histoire.

Savoir manier les sentiments d'un peuple, c'est diriger sa volonté. Savoir les perpétuer, c'est refaire son âme.

(*A suivre.*) GUSTAVE LE BON.



LES POÈMES

A CEUX D'AUTREFOIS...

Guerriers que la légende enchâsse d'un vitrail,
Dans le somptueux attirail
Qui vous parait jadis au milieu des carnages
Vous qu'on revoit sur les images,
Et vers qui s'envolait le songe adolescent,
Vous dont la voix garde un accent
Triomphal, qui parfois nous troublait jusqu'aux moelles,
Guerriers au front casqué d'étoiles,
Tels qu'on vous admirait, si vous n'avez été
Que les fils d'un rêve exalté
Que prolongeait vers nous un mensonge rebelle;
En disant que la guerre est belle,
Comment avez-vous pu faire ainsi, sans remords,
Guerriers, mentir les siècles morts?
La guerre est laide... C'est l'horreur dans la ténèbre..
Elle est l'ombre funèbre
De tout ce qui donnait un sens à la beauté,
C'est l'orgie où l'humanité
Se roule dans le sang, se vautre dans l'ordure;
C'est la loi formidable et dure
Qui berne le réel en disant: Je suis là!
La fraternité... Qu'est cela,
Lorsque le meurtre seul triomphe sur la terre?...
Le sanglot fier et solitaire
Qu'un cœur ardent parfois pousse vers l'infini,
Qu'est cela?... Le miroir terni
Où se cherche au hasard la conscience humaine
Ne réfléchit plus que la haine,
Et la voix de la mort, semble-t-il, pour toujours,
Répond seule au cri de l'amour!...

❀

Puisque vous nous mentiez, guerriers des vieilles [races,
Que le temps efface vos traces,
Et que votre ombre vaine achève de mourir,
Afin qu'au seuil de l'avenir
La guerre, aux yeux de tous, enfin se dresse telle
Qu'elle est, dans sa forme immortelle,
Avec sa face pâle et ses os décharnés,
Et son cortège de damnés,
Et ses morts étendus aux plaines de désastres,
Sa poussière éteignant les astres,
Ses soldats entassés au fond de leurs terriers,
La puanteur de ses charniers,
Ses horizons d'angoisse où roule l'incendie,
Ses hontes et sa perfidie,
Ses enfants massacrés, ses blêmes orphelins,
Ses bourreaux et ses assassins,
Ses aveugles, ses fous, ses veuves désolées,
Et ses amantes violées,
Et ses mères en pleurs mendiant des tombeaux,
Et tous ses êtres en lambeaux
Qui vont se béquillant sinistrement dans l'ombre,
Et toute la foule sans nombre
De ceux qui n'ont gardé que l'espoir de la mort,
Mais qui, par un tragique effort,
Veulent encor, dans leur douleur et leur martyre,
Rester vivants pour la maudire!...

LOUIS PAYEN.

LES GARDIENS

Il faut qu'à l'heure où se déchaine
Le grand ouragan masculin,
Quelqu'un, à l'écart de la haine,
Continue à filer le lin.

La maison sera-t-elle vide
Parce qu'on meurt à l'horizon?
Face à la grande guerre avide,
Nous, nous garderons la maison.

Aux jours de deuil, aux jours de fête,
Que chacun veille sur les siens
Veillez, inventeurs et poètes,
Artistes et musiciens!

Quand la frontière saigne et crie,
C'est pour le sol que l'on se bat.
Mais, à l'heure du grand débat
Vous êtes aussi la Patrie.

Lorsque nos soldats triomphants
Reviendront, nous, foule subtile,
Leur présentant science, art, style,
Nous dirons: « Voici vos enfants! »

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

LES TROIS COULEURS

A M. Louis Malrachot.

« Dis-nous, ô drapeau tricolore,
Qui t'a donné les trois couleurs
Dont ton étoffe se décore?
— Je les ai prises chez les fleurs.

Dans les champs où le blé frissonne
Sous la caresse du zéphyr,
J'ai cueilli le bleu qui couronne
Le cœur des bleuets de saphir.

J'ai pris, pour ma flottante moire
Dont rien ne ternit la fraîcheur,
Le lis, dont la coupe d'ivoire
Brille d'une insigne blancheur.

Ma pourpre éclatante et profonde
Me vient du fier coquelicot,
Qui semble claironner au monde
Son triomphant *cocorico!*

— Bien dit! Mais réponds-nous encore:
Quand l'hiver fanera les fleurs,
O cher étendard tricolore,
Où prendras-tu les trois couleurs?

— Pour fêter nos enfants sublimes
Le lis d'argent n'est pas plus beau
Que la blanche neige des cimes,
Fait la voix grave du drapeau.

Au lieu du bleuet qui s'efface
Devant l'hiver au souffle dur,
J'irai demander à l'espace
Le bleu de ses plaines d'azur.

Enfin, séchant les larmes vaines
Et domptant les saintes douleurs,
Héros des luttes surhumaines,
J'aurai le sang pur de vos veines
Pour compléter mes trois couleurs! »

RENÉ BRANCOUR.

SENTINELLE DOUBLE

Le village m'appelle en la nuit musicale,
La lune l'a vêtu de cendre et de mica.
Sa robe est d'ombre claire et son front délicat.
Si nous allions vers lui, dans trois bonds, faire escale?

Il est depuis longtemps aux mains de l'étranger
Qui l'ont emprisonné dans des chaînes cruelles.
Bah! L'on dirait, ce soir, un réseau de dentelles
L'air est exquis, d'un froid pénétrant et léger.

— Prends mon fusil. — Et toi? — J'ai l'ardente [grenade
Qui fuse et brise tout en une fleur de feu.
Oh! le vivant collier d'étoiles au ciel bleu!
J'effeuille lentement les vers d'une ballade.

Des pas pesants... Je pars, sans hâte, le dernier,
L'heure de faction pour nous deux se termine,
Mon esprit allégé par cette nuit divine,
Et le pauvre village est toujours prisonnier.

ANDRÉ LAMANDÉ.

EN ATTENDANT LE CHARBON

Il gèle dans notre maison.
Plus de boulets! Plus d'anthracite;
Nous n'avons rien qu. ressuscite
Au foyer le dernier tison.

Sans la chaleur pas de raison.
Le froid au désespoir incite.
Comment croire à la réussite
Quand on tremble?... Horrible saison!

L'espoir est la meilleure flamme.
Avant le corps, réchauffons l'âme.
Ah! se rapprocher; être bon;

Et rayonner en sympathie:
C'est gagner presque la partie.
Cela vaut mieux que le charbon.

PAUL MANIVET.

PAGES OUBLIÉES

Puisque les sangliers sont à l'ordre du jour, aux lignes qu'on a lues plus haut ajoutons ces beaux vers symboliques d'un de nos plus grands poètes:

LE SANGLIER D'HERCULE

C'était auprès d'un lac sinistre, à l'eau dormante,
Enfermé dans un pli du grand mont Erymanthe,
Et l'antre paraissait gémir, et tout béant,
S'ouvrait, comme une gueule affreuse du néant.
Des vapeurs en sortaient ainsi que d'un Averne.
Immobile, et penché pour voir dans la caverne,
Hercule regarda le sanglier hideux.

Les loups fuyaient de peur quand il s'approchait d'eux,
Tant le monstre effaré, s'il grognait dans sa joie,
Semblait effrayant, même à des bêtes de proie.
Il vivait là, pensif. Lorsque venait la nuit,
Terrible, emplissant l'air d'épouvante et de bruit,
Et cassant les lauriers au pied des monts sublimes,
Il allait dans les bois déchirer ses victimes;
Puis il rentrait dans l'antre, auprès des flots dormants,
Couché sur la chair morte et sur les ossements,
Il mangeait, la narine ouverte et dilatée,
Et s'étendait parmi la boue ensanglantée.
Noir, sa tanière au front obscur lui ressemblait.
Les ténèbres et lui se parlaient. Il semblait,
Enfoui dans l'horreur de cette prison sombre,
Qu'il mangeât de la nuit et qu'il mâchât de l'ombre.

Hercule, que sa vue importune lassait,
Se dit: « Je vais serrer son cou dans un lacet.
Ma main étouffera ses grognements obscènes.
Et je l'amènerai tout vivant dans Mycènes. »
Et le héros disait aussi: « Qui sait, pourtant,
S'il voyait dans les cieux le soleil éclatant,
Ce que redeviendrait cet animal farouche?
Peut-être que les dents cruelles de sa bouche
Baiseraient l'herbe verte et frémiraient d'amour,
S'il regardait l'azur éblouissant du jour! »

Alors, entrant ses doigts d'acier parmi les soies
Du sanglier courbé sur des restes de proies,
Il le traîna tout près du lac dormant. En vain,
Blessé par le soleil qui dorait le ravin,
Le monstre déchirait le roc de ses défenses.
Il fuyait. Souriant de ces faibles offenses,
Hercule, dont le bras peut étouffer des ours,
Le ramenait au jour lumineux. Mais toujours,
Attiré dans sa nuit par un amour étrange,
Le sanglier têtu retournait vers la fange,
Et toujours, l'effrayant d'un rire vermeil,
Le héros le traînait de force au grand soleil.

THÉODORE DE BANVILLE.





Composition de A. CAHARD.

LAISSEZ PASSER LE PETIT..

Choses vues : La queue pour le charbon (février 1917).

PARIS VIVANT

DE LA DILIGENCE A L'AUTOBUS

L'autobus semble vraiment faire partie du décor de la grande ville.

Les temps ne sont plus où, comme le racontait spirituellement Victorien Sardou, le boulevard ne voyait passer qu'un seul omnibus tous les quarts d'heure, omnibus circulant, au petit trot de deux chevaux blancs, cahin-caha, entre la Madeleine et la Bastille... Epoque heureuse où l'on redoutait si peu d'être écrasé, qu'en pleine chaussée, devant la Madeleine, notre maître se souvenait avoir vu les badauds faire cercle autour d'un saltimbanque cueillant délicatement du bout de sa canne de bâtoniste une pièce de deux sous posée sur le nez d'un hardi militaire. Il serait d'ailleurs impossible de consulter une gravure un peu vivante du Paris d'autrefois — j'entends du Paris compris entre le règne de Louis-Philippe et la troisième République — où ne figurât pas une voiture publique, voiture dont le nom varie selon l'époque (citadines, omnibus, tramways, autobus, etc.).





La guerre actuelle nécessita la seconde disparition des voitures publiques. La première fois, ç'avait été durant le siège de Paris. Les omnibus — c'étaient alors les omnibus à chevaux, — réquisitionnés pour le service des ambulances, s'étaient fort raréfiés. Toutefois, dans Paris assiégé, glacial et boueux, on en rencontrait encore quelques-uns glissant sans bruit sur la neige durcie, les vitres obturées par une toile blanche timbrée d'une croix rouge. Mais en janvier 1871 ils avaient définitivement disparu, leurs maigres chevaux, réquisitionnés à leur tour, ayant été mangés par les Parisiens affamés.

Aussitôt la paix, les omnibus avaient reparu, à la joie générale. Ils semblaient moins balourds ; un escalier léger, permettant de gagner commodément l'impériale — cette « impériale » où il était si délicieux de flâner en plein air tout en contemplant l'intérieur des entresols aux fenêtres ouvertes, — remplaçait les cinq étroits marchepieds et la main-courante de jadis ; les dames avaient même été autorisées, elles aussi, à grimper sur « les banquettes du toit », et cela fut un prétexte à piquants tableaux.

Puis les autobus détrônèrent les omnibus à chevaux.

Dès le mois d'août 1914, nos autobus furent réquisitionnés et affectés au transport des viandes sur les fronts de combat. Aux voyageurs succédèrent des envois de ravi-



1. *Le carrosse à cinq sols*, composition d'Eugène Courboin. — 2. Le coche pour Versailles, sur le Cours-la-Reine. — 3. La diligence de Rouen au Havre.

DE LA DILIGENCE...

taillement, et les trémies de fer remplaçant les vitres donnaient à ces autobus militarisés des allures de garde-manger roulants.



Qu'il nous soit permis de résumer très brièvement l'histoire des transports en commun, dont l'usage ne date pas d'hier. Sauval, dans les « Antiquitez de Paris », parle déjà des carrosses populaires qui, dès le 18 mars 1662, commencèrent de rouler. Plusieurs contemporains ont attribué à Blaise Pascal l'honneur de l'invention, mais Pascal ne fut, paraît-il, que le commanditaire d'une entreprise de carrosses à cinq sols par place, dont le duc de Roanès, pair de France, lieutenant général de la province de Poitou, le marquis de Sourches et le marquis de Crenan avaient obtenu le privilège par arrêt royal du mois de janvier 1662. De même que nos autobus, ces carrosses à cinq sols étaient réglementés par des ordonnances. Ils devaient suivre des routes déterminées et partir à des heures fixes « sans se détourner, et ne s'arrêter que pour laisser monter et descendre ». Ces carrosses portaient les armoiries de la Ville de Paris et les cochers étaient revêtus d'une casaque bleue. Le gazetier Loret consacre à ces véhicules quelques-uns des vers macaroniques dont sa *Muse historique* a le secret :

> L'établissement des carrosses,
> Tirés par des chevaux non rosses
> — Mais qui pourront à l'avenir
> Par le travail le devenir, —
> A commencé aujourd'hui même.

Enfin, la bibliothèque de l'Arsenal possède une lettre de Gilberte Pascal relatant le fait : « A Paris, ce 21 mars 1662... L'établissement commença samedi, à sept heures du matin, mais avec un éclat et une pompe merveilleux. On distribua les sept carrosses dont on a fourni cette première route. On en envoya trois à la porte Saint-Antoine et quatre devant le Luxembourg... » Plus loin, Gilberte Pascal précise : « J'attendais à la porte de Saint-Merri, dans la rue de la Verrerie, ayant grande envie de m'en retourner en carrosse... Mais j'eus le déplaisir d'en voir passer cinq devant moi, sans pouvoir y prendre place, parce qu'ils étaient pleins... Enfin, c'est un applaudissement si universel que l'on peut dire que jamais rien n'a si bien commencé. »

Tantôt louangés, tantôt ridiculisés, ces carrosses vivotèrent une quinzaine d'années, puis disparurent définitivement. Il fallut longtemps attendre avant de voir renaître une entreprise de transports en commun. C'est à Nantes qu'eut lieu la résurrection, en 1826. Elle obtint un tel succès que l'entrepreneur, M. Baudry, se résolut à venir tenter la fortune à Paris. Le 30 janvier 1828 fonctionne l'entreprise des voitures publiques à cinq sous.

Devant le succès, des compagnies rivales se fondent, et pendant des années une série de voitures démocratiques sont mises en circulation : *Dames blanches, Citadines, Favorites, Ecossaises, Batignollaises, Béarnaises, Diligentes, Excellentes, Hirondelles*, et aussi les *Carolines*, qui devaient leur nom à la haute protection de Mme la duchesse de Berry, laquelle a parié contre le roi Louis XVIII 10,000 francs pour les pauvres qu'elle se rendrait en omnibus de la Madeleine à la Bastille. Ce succès d'ailleurs n'allait pas sans quelques mécomptes, ainsi qu'en témoigne une féroce lithographie de Daumier, tirée des *Croquis Parisiens* : une dizaine d'infortunés voyageurs, perchés sur l'impériale, sont transpercés par une pluie diluvienne. Impossible de se réfugier dans l'intérieur bondé, et le conducteur de ricaner avec un sourire à la Voltaire : *Quinze centimes, un bain complet... Ma parole, c'est pas payé !*

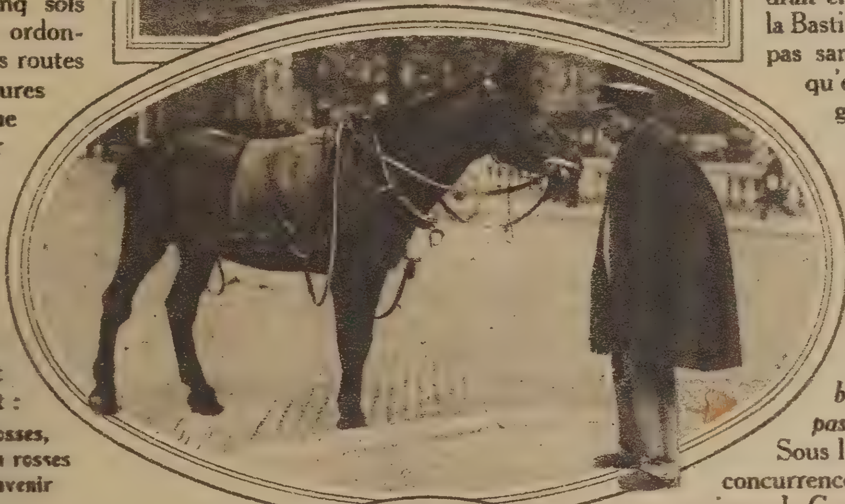
Sous le second Empire, ces multiples concurrences fusionnent en une entreprise unique : la Compagnie générale des omnibus. En 1855, l'heureuse compagnie comprenait 347 voitures, et Victor Hugo résumait : « L'omnibus, c'est la gamelle de la locomotion. »

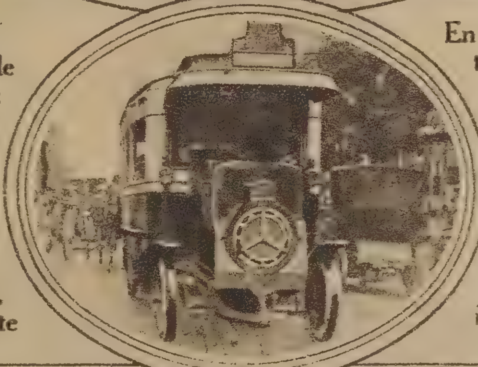
En 1875, enfin, Maxime Du Camp terminait par ces lignes une étude sur les transports en commun : « Certains boulevards, certaines rues sont tellement encombrés par les véhicules de toutes sortes qu'il est parfois imprudent et souvent dangereux d'essayer de les traverser. Que serait-ce donc si, comme quelque inventeur trop hardi le propose, on appliquait la vapeur à la traction de voitures spéciales sur nos voies macadamisées ? Paris deviendrait inhabitable et infranchissable. »

Il suffit de constater l'assaut que la population parisienne donne à « ses » autobus pour être pleinement édifié sur la valeur des prophéties en général et de celle-ci en particulier !

GEORGES CAIN,
Conservateur du Musée Carnavalet.









1. L'omnibus à trois chevaux (1900). — 2. Un disparu : le cheval de renfort de la C. G. O. — 3. L'autobus d'avant-guerre (1913). 4. Le nouvel autobus.

... A L'AUTOBUS



LES FLANDRES SOUS LA



GE : UNE PATROUILLE

Composition de L. HUYGENS.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

LA MOBILISATION DES FEMMES. — NOUVEAUX MÉTIERS FÉMININS. — LES INCARNATIONS MODERNES DE BRUNEHILD. — LA POLICE DES RUES. — LES GARDIENNES DE NUIT. — LES FEMMES DE PEINE.

Avant la guerre déjà, la femme allemande était, dans nombre de domaines, beaucoup plus l'esclave que la compagne de l'homme. Trop humble, trop soumise pour se plaindre, pour oser refuser quoi ce soit à son seigneur et maître qui la dominait complètement, les besognes les plus rudes, les plus grossières et même les plus viles lui étaient dévolues, sans respect pour sa dignité. Jeunes encore, dans toutes les villes de l'empire, elles faisaient le service des brasseries, où, jouets des buveurs jusqu'à une heure avancée de la nuit, elles devenaient bientôt fanées, ridées, vielles avant l'âge, faisant au voyageur étranger la plus piètre impression. D'autres s'occupaient de travaux qui chez nous, par respect pour la femme, restaient entièrement du domaine de l'homme : on en vit qui maniaient la pelle des terrassiers ou la truelle des maçons et souvent même, dans les cités, affublées d'un costume militaire, à la vivandière, enrégimentées comme fonctionnaires à la voirie, elles travaillaient au long des avenues à l'enlèvement des ordures!...

La grande guerre, en saignant l'Allemagne sur son double front de milliers et de milliers de soldats, en exigeant la mobilisation intégrale de toutes les forces vives de la nation, a fait d'elles bien pis! Elle a, en quelque sorte fait tomber, — dans les classes populaires s'entend, — toutes les comparaisons qui, dans tous les temps et dans tous les pays ont été consacrées par l'usage entre l'homme et sa compagne; elle a transformé toute une catégorie de femmes en viragos robustes, en poissardes à biceps qui manient le fouet, portent des pilons, soulèvent les treuils, brandissent les haches, roulent les tonneaux, s'attellent à la charrue, pavent les rues, creusent des canalisations, posent des rails, jurent et crachent comme des charretiers!... Devenues, avec la guerre, les bêtes de somme de l'industrie, elles semblent avoir sacrifié sur l'autel de la patrie tout ce qui même était inhérent à leur nature: pudeur, retenue, sensibilité, toutes leurs caractéristiques bien allemandes : leur fécondité inlassable par exemple, et davantage même : leur féminité. Elles m'ont paru mortes à leur sexe!

C'est dans Berlin W (west, ouest), — comme à Londres les quartiers de la ville sont nommés d'après les initiales des termes désignant les points cardinaux, — à l'extrémité de la Genthinerstrasse, si je ne fais erreur, le long d'un des canaux de la Sprée, que m'est apparue pour la première fois, en Allemagne, cette nouvelle Brunehilde hommasse qu'a créée la guerre. C'était le soir. A la clarté de flambeaux en résine fichés dans le sol, une équipe de femmes travaillait à remplir de terre, depuis une tranchée en pleine rue, toute une série de wagonnets; vieilles déjà, les chairs flasques, vêtues de jupes rapiécées en forme de sac, un maigre fichu encerclant leur visage ridé... Hardi, pendant de longues minutes, d'un coup de rein, elles lançaient dans le réceptacle placé au-dessus de leur tête, les lourdes pelletées de cailloux et de sable. Parfois, s'arrêtant dans leur tâche, elles s'appuyaient sur leurs outils comme leurs confrères de l'autre sexe et lâchaient d'une voix d'homme quelques mots rauques qui étaient les jurons classiques de leur langue... Elles riaient alors, essuyant du revers de leur main leur front en sueur, et de nouveau, les genoux pliés, les jambes écartées, leurs grosses mains calleuses serrant fortement leur outil, elles reprenaient le rythme régulier de leurs durs efforts. Et ce tableau de femmes prolétaires, astreintes en pleine rue à ce labeur de terrassier, était à ce point triste et saisissant

[1] Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916







La mobilisation civile des femmes en Allemagne : 1. Les Paveuses. — 2. Les Policières. — 3. Les Balayeuses.

CHEZ L'ENNEMI

qu'il éveillait en moi, nalgré tout, malgré le idicule des gestes et le rotesque des silhouettes, une impression de rofonde pitié. Leur déchéance, leur abjection, aisaient honte à ma ignité d'homme.

Mais depuis, calmant na révolte première, ent autres spectacles areils me sont apparus u cours des villes entrevues, car actuellement, de par nécessité, es femmes allemandes ont de tous les métiers, e toutes les professions; artout elles remplacent es hommes et souvent, ans qu'on s'y attende, n les aperçoit soudain u détour d'une rue, ans les locaux publics, u premier plan des nagasins, s'occuper 'une tâche qui, par sa ature, semblait devoir eur rester complètement étrangère. Car on e se demande plus utre-Rhin : tel ou tel ravail est-il oui ou non lu ressort de la femme? Telle ou telle tâche n'est-elle pas contraire à sa anté? Peut-on autoriser es mères à entreprendre el ou tel labeur? Non. Tragiquement, la nécessité inexorable, d'un rait, supprime ces questions et la discipline, aussi instinctive, ussi innée dans cette ace chez les femmes que chez les hommes, ait le reste.

C'est ainsi qu'en parcourant à une heure avancée de la nuit l'une les principales artères le Berlin, le Kurfurstendamm, je fus fort nterloqué de rencontrer à chaque carrefour me silhouette baroque utant qu'inattendue, ligne illustration d'un conte drôlatique. Des femmes en casquette, chaussées comme des flics, policemen en jupons, vous dévisageaient tranquillement en passant, avec l'air provocant et mauvais d'un sergot en mal d'arrestation... *Die Nachtwæchter*..., les « gardiennes de nuit », me glissa à l'oreille l'un de mes compatriotes qui m'accompagnait ce soir-là! Et il m'expliqua que ces femmes appartenaient à une société de surveillance nocturne de Berlin : *die Wacht und Schliessgesellschaft*. « D'ailleurs, ajouta-t-il, elles s'acquittent très bien de leur tâche; leur ruse toujours en éveil remplace la force musculaire qui pourrait leur manquer; et parfois même, manœuvrant à deux ou trois avec une méthode parfaite, on en a vu expédier fort proprement leurs hommes, cambrioleurs ou autres, au poste de police. » L'Allemagne résoud le féminisme à sa façon qui est la façon forte. Dans ce guet en jupon on retrouve toute la mentalité allemande.







La mobilisation civile des femmes en Allemagne : 1. Les Barbières. — 2. Les Aiguilleuses. — 3. Les élèves comptables.

Une autre fois, au hasard de mes pérégrinations dans quelque quartier pauvre de Berlin, j'aperçus de la rue l'intérieur d'un salon de coiffure où fonctionnaient des *figaros* d'un nouveau genre : trois ou quatre femmes en sarraus blancs, maniant blaireaux et rasoirs, faisaient gaillardement la barbe à tout un lot d'ouvriers. Mais c'est surtout dans les entreprises de transport que leur nombre attire le plus l'attention. A Berlin, plus de quatre mille sept cents femmes sont employées à cette heure dans les tramways seulement, depuis la *Fahrerin*, la conductrice, la femme-wattman, qui, en veste de drap gris, manie à coups de biceps les freins et la direction des pesantes voitures; la *Schaffnerin*, la contrôleuse, en uniforme également, et qui, avec ses allures de sous-officier rogue et hautain, est bien la femme de son costume, jusqu'à l'humble *Reinigungsfrau*, la femme du nettoyage qui, le jour durant, s'en va au long des voies de tramway, poussant devant elle à pas lents l'épieu en fer dont la pointe glissant dans la rainure des rails en enlève la boue. Voici la *Postillonin*, la femme-postillon! Sur le siège des omnibus, des voitures de place, des carrioles de

boucher, de boulanger, elles s'en vont au petit trantran de leurs chevaux efflanqués et fourbus, retour du front. Leur apparition à Berlin ne remonte qu'à quelques mois seulement ; mais déjà elles possèdent le physique de l'emploi, et même la déformation professionnelle..., car parfois, dressées sur leur siège, brusquement, ainsi que je l'ai vu, elles fouaillent leurs rossinantes poussives de magistraux coups de fouet !

Cependant, c'est pour les chemins de fer surtout que les filles de Germanie ont été réquisitionnées, et dans ce domaine, semble-t-il, il n'est pas d'emploi pour lequel, remplaçant les hommes, elles n'aient été utilisées ; j'en ai vu jusque sur les wagons de marchandises faisant la manœuvre de gare, donnant le coup de sifflet, poussant d'une voix rauque les commandements nécessaires ; dans les stations elles sont aiguilleurs, facteurs, commissionnaires, et le gros bourgeois obèse ne craint pas, au terme de son voyage, de se faire suivre jusqu'à l'hôtel par quelque femme-porteur, grêle et minable, ployée en deux sous le fardeau des sacs à main et des valises.

Ainsi, avec la guerre, les femmes sont-elles, en Allemagne, sacrifiées à l'égal de l'homme, du soldat ; à l'arrière, elles forment une autre armée, celle des exploitées ! Comme leur mari au front, elles ont été enrégimentées ; déjà elles ne s'appartiennent plus : numérotées, étiquetées, elles ne sont plus, elles aussi, qu'un mécanisme de la grande machine de guerre qu'est l'empire allemand... Murmurent-elles ? Oh ! pas fort ! car c'est la guerre ! D'ailleurs elles ont dans le sang, comme leurs hommes, l'instinct de l'obéissance passive, aveugle et muette. Mais parfois devant la perspective de la faim toujours menaçante, devant l'étalage vide des boutiques, devant l'épicier qui ne fait plus de crédit, devant la misère qui augmente, par ci, par là, une plainte s'élève. C'est entre Hambourg et Cologne, dans le train, une pauvresse qui se plaint avec des larmes dans la voix que la demi-livre de pain quotidienne n'est pas suffisante pour son garçon de douze ans. C'est une ouvrière, à la gare d'Osnabrück, se prenant de bec avec le patron d'une buvette : « Vingt pfennigs pour une tranche de pain K ! C'est une honte ! *es ist eine Schande !* » criait-elle en brandissant sa croûte... Mais ces scènes qu'on s'attendrait à voir plus nombreuses devant la crise alimentaire dans laquelle se débat l'Allemagne sont plutôt rares. La dégradation, l'avilissement dans lequel se trouvent la plupart des femmes du peuple, semblent leur avoir enlevé la conscience de bien des choses. Seule parfois la douleur des deuils innombrables, les meurtrissant alors comme toutes les femmes, vient réveiller leurs âmes engourdies.





M'étant égaré un soir dans un réseau de rues écartées, près de Linden, j'aperçus soudain, sous la lueur blafarde d'un réverbère, tout un groupe de femmes du peuple penchées sur de longues affiches : à côté d'elles des fillettes, des garçonnets dressés sur la pointe des pieds essayaient également de lire. Je m'approchai, intrigué ; un titre s'étalait en majuscules noires : *Centralnachweisebureau des preussichen Kriegsministeriums* : bureau de renseignements du ministère de la guerre prussien... *Verlustliste*, la liste des pertes... et dessous, des noms, des noms encore, des centaines de noms se succédaient sur l'affiche impitoyable, accompagnés chacun de l'une ou l'autre des expressions suivantes : *schwer verwundet*, grièvement blessé ; *leicht verwundet*, légèrement blessé ; *getoetet*, tué... Et les yeux de ces femmes, recommençant cent fois leur lecture, ne pouvaient se détacher de la funèbre liste. Puis, j'entendis près de moi, un sanglot étouffé..., une vieille pleurait d'une façon navrante, obstinée ; à ses côtés, une autre plus jeune pleurait en un muet désespoir... Dans la douleur, elles étaient femmes, mères, épouses, comme les autres.



Ainsi frappées plus durement peut-être qu'en aucun autre pays, les femmes portent-elles en Allemagne, pendant la guerre, une croix bien lourde ! Mais la profonde ignorance qu'elles ont de la situation actuelle, la certitude que la cause nationale est sacrée, la foi en leur vieux Dieu allemand que célèbrent ses prêtres, leur viennent en aide, adoucissant leur existence de serve. Aussi bien poursuivront-elles jusqu'au bout leur pénible labeur, et les verrons-nous encore sacrifier leurs bijoux, leurs ustensiles de cuivre, trier longuement les déchets de leur cuisine, se laver avec du chlore et de l'argile, se contenter de pain noir et remplacer l'homme dans les besognes les plus dures... Ah ! combien n'admirerions-nous pas leurs sacrifices de chaque heure pour leur pays, s'ils n'étaient viciés par l'idéal de domination que celui-ci poursuit et par les procédés dont il se sert pour le réaliser.

(A suivre.) ?

La mobilisation civile des femmes en Allemagne : 1. Les Bûcheronnes. — 2 et 3. Les Cuisinières (cuisines populaires).

CHEZ L'ENNEMI

LE CRIME DE Sylvestre Bonnard

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

de M. Pierre FRONDAIE

d'après le roman de M. Anatole FRANCE

représentée au Théâtre-Antoine

— SUITE —

DEUXIÈME ACTE

Chez Sylvestre Bonnard.

Une pièce moitié cabinet de travail, moitié salle à manger, emplie surtout de livres et de très beaux livres, bien qu'il y en ait aussi d'ordinaires, empilés un peu partout. A droite, une petite table à écrire et en deuxième plan, une porte double ouvrant sur l'antichambre. Au fond, un vaisselier, lui aussi chargé de bouquins. A côté du vaisselier, au fond, vers la gauche, une grande porte double ouvrant sur une autre pièce, une bibliothèque... la « cité des livres précieux »... Tout à fait à gauche, une large fenêtre qui donne accès sur le balcon. On aperçoit Notre-Dame, la Sainte-Chapelle... Le tout, meublé de vieux meubles Louis-Philippe, donne une impression de confort, mais de simplicité intelligente et usée. Seuls, les livres qui sont partout, sur des chaises, sur le plancher, sur la cheminée fournissent une idée de richesse et même de luxe quand la porte de la bibliothèque est ouverte... Dehors un ciel pommelé et charmant de septembre à Paris.

Au lever du rideau, on entend sonner une demie à la Sainte-Chapelle. Thérèse est occupée à garnir, pour un déjeuner de quatre couverts presque entièrement dressés, une table ronde, devant le buffet. Sylvestre Bonnard est visible dans sa bibliothèque, debout et manipulant des livres...

SCÈNE PREMIÈRE

SYLVESTRE, THÉRÈSE, *puis* Me MOUCHE

THÉRÈSE, *faisant ce qu'elle dit.* — Onze heures et demie... Là, je place la petite demoiselle... Je vais lui mettre des violettes... Et là, je place la vieille frisée..., je vais lui mettre la vinaigre... Chacun aura ce qui lui ressemble... Et là, je place le notaire..., je ne vais rien lui mettre du tout..., il saura bien prendre ce qu'il lui faut! *(Criant.)* Est-ce qu'elle aime les profiteroles, la petite demoiselle?... *(Entre Sylvestre qui pose des livres sur la petite table.)* Je voudrais que la vieille frisée ne les aime pas... Eh bien, monsieur, je vous parle! Je vous demande si la petite demoiselle aime les profiteroles?

SYLVESTRE, *plaçant ses livres.* — Ça dépend, Thérèse.

THÉRÈSE. — Comment, ça dépend? Et de quoi?

SYLVESTRE, *continuant.* — De l'édition... des gravures... et même de la reliure. Bien qu'au fait, la gravure n'ait pas une grande importance..., sauf pour certains collectionneurs...

THÉRÈSE. — Est-ce que vous êtes fou, monsieur? La reliure des profiteroles!

SYLVESTRE, *sursautant.* — Qu'est-ce que tu me parles de profiteroles? Je croyais que tu me parlais de ce qui m'occupe..., j'étais dans ma cité des livres.

THÉRÈSE, *goguenarde et grognon.* — Soyez donc un peu dans la cité de cuisine. Je vous parle de ce qui se mange! N'avez-vous pas des invités?

SYLVESTRE. — Hélas! Thérèse, si j'en ai! Trois au lieu d'une! Mais il faut bien faire cela pour la petite-fille de Clémentine que j'ai retrouvée il y a trois mois... Ne penses-tu pas qu'elle ressemble à sa grand'mère, Thérèse..., en moins jolie, bien entendu, car je n'ai plus mes yeux de vingt ans!

THÉRÈSE. — Elle est très gentille, cette petite demoiselle, douce et charmante bien que maigriote. Aussi, j'entends qu'elle prenne ici de l'embonpoint..., et c'est pour elle que j'ai fait des profiteroles..., mais à la manière que je sais... *(Bourrue.)* Et sans reliures, ni gravures, ni balivernes de vos livres... Et puis, tenez, voici votre cravate! Faudra-t-il que je vous la mette, toute couverte de rhumatismes comme je suis et ne pouvant lever le bras?...

SYLVESTRE. — Ma cravate! Ah! la voilà! Enfin! Tu ne ranges pas mes affaires, vieille maniaque, tu me les caches!

THÉRÈSE. — C'est pour être sûre de les retrouver... Sans moi, vous accrocheriez vos chemises aux rayons de la bibliothèque...

SYLVESTRE. — Il y aura bientôt de la place, vieille bougonneuse.

THÉRÈSE. — De la place, et pourquoi donc?

SYLVESTRE. — Pourquoi? Regarde-les bien, ces livres! Je vais les vendre.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que vous dites, monsieur! Vendre les livres! Toute votre vie!... Vous avez donc besoin d'argent?... Vous auriez donc fait quelque dette?

SYLVESTRE. — Tu sais bien que non, Thérèse! Même quand j'étais un petit grimaud d'école, je n'ai jamais acheté une orange sans donner d'abord les deux sous...

THÉRÈSE. — Alors, pourquoi vendre vos livres?...

SYLVESTRE, *très simplement.* — Pour faire du bien, Thérèse! Je suis un vieux fou qui, soudain, retrouve la raison. A quoi ai-je servi dans le monde? A rien. J'ai collectionné. Depuis le jour où j'ai perdu la jeune fille dont j'aurais pu faire mon épouse, j'ai épousé les vieux bouquins! Mais, aujourd'hui, j'ai retrouvé sa petite-fille! Je n'entends pas qu'un autre que moi la pourvoie et la dote! Je ne suis pas riche. Mais ma bibliothèque est une noble denrée. Je vais la vendre. Quand tu m'as parlé de tes profiteroles, je calculais le prix de quelques vieux poètes que les banquiers se disputeront comme des princes et qui, bien que morts depuis tant de siècles, feront le bonheur d'une enfant! Fais-lui son déjeuner, Thérèse, fais-lui son déjeuner! Moi, je veux lui faire sa vie, je la doterai, je la marierai...; et j'irai parler tout seul des berceaux sur la tombe de Clémentine!

THÉRÈSE. — Mais, monsieur, vous n'y pensez pas! Quelle révolution. Tout vous manquera! Vos livres et les cris de rage que je poussais chaque matin en les époussetant! Vous vous ennuierez.

SYLVESTRE. — Je ne m'ennuierai pas, Thérèse ; je sais tellement d'ouvrages par cœur!... Mais on sonne.

THÉRÈSE. — Oui, on sonne... Ce sont vos invités... Allons, mettez votre cravate... Je vais leur ouvrir...

Elle y va.

SYLVESTRE, *ne mettant pas sa cravate.* — C'est elle, Clémentine! Je vais la voir entrer toute charmante, entre Mlle Préfère et Me Mouche, comme une rose entre une vieille figue et un pruneau... *(Attendri.)* Pauvre petite...

THÉRÈSE, *revenant, brusque.* — Monsieur, c'est M. Mouche tout seul.

SYLVESTRE, *déconfit.* — Rien que le pruneau... *(Poliment.)* Bonjour, maître Mouche.

THÉRÈSE, *bourrue.* — Entrez, monsieur Mouche.

SCÈNE II

LES MÊMES, Me MOUCHE

Me MOUCHE, *courbé comme un roseau.* — Bonjour, mon cher maître. Comment allez-vous? Je suis arrivé le premier... Mais je suis indiscret... *(Il voit Sylvestre sans cravate.)* Je viens trop tôt... Je m'aperçois que..., c'est-à-dire qu'enfin..., enfin, vous n'êtes pas encore prêt.

SYLVESTRE, *avec malice.* — Je suis toujours prêt, maître Mouche. C'est mon nœud de cravate qui ne l'est pas...

Me MOUCHE, *avec force sourires.* — Qu'est-ce que ça fait..., qu'est-ce que ça fait? Cicéron non plus n'avait pas de cravate.

THÉRÈSE, *bourrue.* — Il avait tort, surtout s'il était membre de l'Institut. Allons, monsieur, donnez que je vous aide! Là! *(Elle lui met sa cravate.)* Comme ça!... Quand on est le bon Dieu, faut pas faire loucher les singes...

Elle sort.

Me MOUCHE, *inquiet.* — Loucher les singes?

SYLVESTRE, *même jeu que plus haut.* — Ne prenez pas cela pour vous, maître Mouche, je vous en prie! Ma vieille Thérèse est pittoresque, et chacune de ses expressions a du ragoût...

Me MOUCHE, *finement.* — C'est son métier de cuisinière et j'aime beaucoup le ragoût! *(Il rit avec éclat de ce qu'il vient de dire.)* Maintenant, attendez Mlle Préfère. Celle-là, mon cher maître, c'est un délice, une vertu! Spirituelle, et d'ailleurs jolie! Ne pensez-vous pas, mon cher maître?

SYLVESTRE. — Sans doute que si, maître Mouche..., pourtant elle est un peu sévère... Mlle Jeanne Alexandre, par exemple, n'a pas une vie bien gaie..., et si vous pouviez, doucement, en qualité de tuteur...

Me MOUCHE. — Mon cher maître, parlez donc vous-même. Personne n'aura plus d'influence que vous. Mlle Préfère vous obéira... Que vous êtes heureux! Vous avez assoupli cette nature indépendante! Elle ne pense plus que par vous, et, comme il y a un lycée Racine, un lycée Fénelon, elle me disait hier même : « Maître Mouche, chez moi, ce n'est plus l'institution Préfère, c'est le lycée Sylvestre Bonnard! » Qu'en dites-vous? Cela ferait bien, sur la grille, en lettres d'or : « Lycée Sylvestre Bonnard ».

SYLVESTRE. — Je ne sais pas si cela ferait bien, maître Mouche, mais cela serait dangereux! S'il y avait un lycée Sylvestre Bonnard, je ne pense pas que vous y laisseriez votre pupille!...

Me MOUCHE. — Mais pourquoi donc?

SYLVESTRE, *malicieux.* — Vous ne la laisseriez pas! Le lycée Sylvestre Bonnard serait un terrible lycée!

Me MOUCHE. — Terrible?

SYLVESTRE, *souriant.* — Terrible! Il n'y aurait ni pensums, ni élèves, ni professeurs. Il n'y aurait que des amis.

Me MOUCHE, *effrayé.* — Qu'est-ce que vous dites?

SYLVESTRE. — On n'apprendrait qu'en s'amusant, et les jours les moins gais seraient les dimanches et les jeudis. Il y aurait toujours les oiseaux, mais il n'y aurait plus la cage.

Me MOUCHE, *même jeu.* — C'est toute une révolution!

SYLVESTRE. — C'est quand le gouvernement fait lui-même la révolution que le peuple ne se révolte pas. Croyez-en un vieil historien. L'art d'enseigner au lycée Sylvestre Bonnard serait celui d'éveiller la curiosité des jeunes âmes, de leur raconter gaiement, et comme des fables, des histoires vraies.

Me MOUCHE, *même jeu.* — Comme des fables!

SYLVESTRE. — ... On apprendrait aux jeunes filles l'art de se faire aimer. C'est-à-dire d'être aimables. Rien n'est plus utile. Jeanne Alexandre n'est pas jolie, mais elle charme. Charmer, cela sert autant peut-être que de ravauder des bas! On donnerait aux élèves à nourrir des colibris...

Me MOUCHE, *même jeu.* — Des colibris!...

SYLVESTRE. — ... Pour leur enseigner le prix d'une miette de pain ; des chiens et des poneys...

Me MOUCHE, *même jeu.* — Des poneys!

SYLVESTRE. — Pour leur apprendre à gouverner doucement les créatures ; des fleurs exquises pour qu'elles sachent bien se parer...

Me MOUCHE, *même jeu.* — Se parer!

SYLVESTRE. — On leur jouerait de la musique, on leur lirait des vers ; on ne les ferait jamais pleurer ! Et, puisque la douleur est inévitable,

Voir *Les Annales* du 4 mars 1917

on leur apprendrait cette sagesse chrétienne qui nous élève au-dessus de toutes les misères! Voilà, comme au lycée Sylvestre Bonnard, on entendrait l'éducation des jeunes filles. Vous le voyez, maître Mouche, j'ai bien peur que Mlle Préfère, après cette déclaration, ne veuille plus changer son enseigne.

Me MOUCHE, *avec un sourire pâle et mystérieux.* — C'est la déclaration des droits... de l'enfant! Vous dites, mon cher maître, des paroles divines. Mais, je l'avoue, l'esprit de tabellion est en moi! Toutefois, Mlle Préfère est une abeille... Si vous lui distillez tout ce suc, il est possible qu'elle en fasse du miel.

SYLVESTRE. — Je lui en serai obligé, maître Mouche.

Me MOUCHE. — Elle est capable de tout pour plaire à son grand homme.

SYLVESTRE. — Elle ne pourra mieux le faire qu'en épargnant les chagrins à votre pupille... Mais, j'entends un coup de sonnette... Les voici sans doute!... *(Avec ravissement.)* Ah! maître Mouche, quelle charmante enfant que Jeanne Alexandre!

Me MOUCHE. — Quelle femme exquise que Mlle Préfère!

THÉRÈSE *(On l'entend.)*. — Entrez, ma petite demoiselle.

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE

Entre Jeanne poussée par Thérèse.

SYLVESTRE, *joyeusement.* — Toute seule!

Me MOUCHE, *tristement.* — Toute seule! *(Soupçonneux, à Jeanne.)* Qu'avez-vous fait de Mlle Préfère?

THÉRÈSE, *avec son vieux sarcasme franc.* — Eh là, donc! Ne vous occupez pas de la louve quand Dieu vous envoie la brebis.

Elle sort.

Me MOUCHE, *à part, furieux.* — Toujours le ragoût!

SYLVESTRE, *souriant et la regardant.* — Qu'avez-vous fait de Mlle Préfère?

Me MOUCHE, *sépulcral et méfiant.* — Oui! Qu'en avez-vous fait?

JEANNE, *de glace.* — Bonjour, maître Mouche. *(A Sylvestre.)* Ce que j'ai fait de Mlle Préfère? Je n'en ai rien fait. Je l'ai laissée dans une robe bleue qu'on finissait de lui coudre...

Me MOUCHE, *avec éclat.* — Une robe bleue!... Je vous le dis, elle est céleste! *(A Sylvestre.)* C'est pour faire honneur à votre déjeuner, mon cher maître, n'en doutez pas. *(A Jeanne, soupçonneux.)* Et pourquoi ne l'avez-vous pas attendue?

JEANNE, *à Sylvestre.* — Mlle Préfère a craint d'être en retard et m'a dit de marcher devant et de vous prévenir, maître Mouche, qu'elle serait là dans un quart d'heure et qu'elle viendrait par le boulevard Sébastopol...

Me MOUCHE, *avec explosion.* — Je vois ce que c'est; la robe n'était pas tout à fait prête. *(Il prend son chapeau, et, bizarre.)* Vous m'excusez, mon cher maître, mais puisqu'il y en a pour un quart d'heure..., si vous le permettez, j'en fais profit. Le Palais de Justice est en face et j'ai un pli à déposer. Je serai là, j'en suis sûr, en même temps que Mlle Préfère...

On entend midi sonner.

SYLVESTRE. — Allez, allez, maître Mouche. Et ne vous pressez pas surtout, ne vous pressez pas, Jeanne me tiendra compagnie. Et le déjeuner n'est pas prêt.

Mouche sort et justement Thérèse entre.

SCÈNE IV

THÉRÈSE, SYLVESTRE, JEANNE

THÉRÈSE, *mettant un compotier de fruits sur la table.* — Il s'en va le notaire? C'est bien tant mieux!

SYLVESTRE, *sévère.* — Thérèse, vous tairez-vous!... Il va revenir. Et c'est mon invité.

THÉRÈSE, *sortant.* — C'est bien tant pis.

SYLVESTRE. — Thérèse, fée puissante de ma maison, vous détestez bien Me Mouche! *(A Jeanne, gaiement.)* Elle n'aime pas non plus Mlle Préfère, qu'elle appelle : la vieille frisée.

JEANNE, *gentiment.* — Ne parlons pas d'eux, monsieur Bonnard. Je suis si heureuse quand je les oublie...

SYLVESTRE. — Est-ce qu'ils vous font du mal, Jeanne?

JEANNE. — Non. Ils ne m'en font plus. Et c'est ce qui m'inquiète... Je ne pourrai jamais les aimer. Ça m'ennuie de les voir chez vous...

SYLVESTRE. — Ah! Jeanne, nous nous passerions d'eux si j'avais épousé Clémentine, votre grand'mère..., dont vous voyez là le portrait! Mais, je ne l'ai pas épousée!... Je ne suis donc qu'un grand-père bénévole, *in partibus*..., comme dirait un de mes amis, Cardinal, que je rencontre à l'Académie.

JEANNE. — Je suis si contente d'être ici, si contente! Vous n'avez pas épousé grand'mère, ça ne fait rien! Ne m'appelez plus mademoiselle, ni même mon enfant : appelez-moi ma petite-fille... et alors, je ne serai plus seule...

SYLVESTRE, *dans un grand élan.* — Ma petite-fille...

Ils se prennent les mains et se regardent et restent un long moment heureux.

Vous commencez à changer, ma petite-fille... Il y a quelque chose en vous qui s'épanouit, et vos yeux ont moins de chagrin...

JEANNE. — Aujourd'hui, ils n'en ont même pas du tout. J'étais si joyeuse de venir! Ah! si vous saviez, mon grand-père, quelle révolution vous avez faite avec cette invitation à déjeuner. Depuis quatre jours, il n'a pas été question d'autre chose.

SYLVESTRE, *content de la voir contente.* — Alors j'ai eu une bonne idée?

JEANNE. — Je crois bien! Ce n'est pas gai de ne se parler qu'au parloir, ou dans le salon de la directrice.

SYLVESTRE, *gaiement.* — Oh! j'aime encore mieux le parloir, bien que chaque fois, sur mes vieilles jambes, je risque me casser le cou. C'est noir, beaucoup trop noir, et ciré, beaucoup trop ciré! Alors on ne voit pas clair, mais on glisse. *(Riant.)* J'ai couru des périls pour vous, Jeanne!

JEANNE, *riant.* — Je le sais bien...

SYLVESTRE. — Cela vous fait rire?... Je suis bien content; là-bas, vous ne riez pas assez. Dame, je comprends ça...

JEANNE. — Pourtant, depuis quatre jours, il y avait de quoi rire... Mlle Préfère ne tarissait pas de questions...

SYLVESTRE. — Je croyais que nous ne devions pas parler d'elle, Jeanne.

JEANNE. — Tout de même, il faut que je vous raconte... parce que je dis : « Il y avait de quoi rire », mais, au fond, cela me fâchait... « Comment vit M. Sylvestre Bonnard?... Est-ce qu'il aime la bonne chère?... Vous a-t-il parlé de ses habitudes?... Quel âge a sa gouvernante?... » Que sais-je encore?

SYLVESTRE. — Et que répondiez-vous, Jeanne, à ce déluge de questions?

JEANNE. — Je répondais : « Je ne sais pas, mademoiselle! » Alors, elle : « Vous êtes une sotte, tous les détails de la vie d'un grand homme sont importants. » Elle avait raison. Mais ça me déplaisait qu'elle eût raison... Et elle me faisait des gentillesses! tellement de gentillesses, que j'en étais terrorisée... Ah! c'est que c'est un tel changement avec... avant...

SYLVESTRE, *la regardant avec bonté.* — Pauvre petite Jeanne!

JEANNE. — Mais maintenant..., il y a un peu de soleil... Et puis..., et puis il y a encore autre chose...

SYLVESTRE. — Quoi donc?

JEANNE, *rougissante.* — Je vais vous faire une confession, mon grand-père... J'ai reçu une lettre...

SYLVESTRE. — Une lettre?

JEANNE. — Oui..., une lettre anonyme...

SYLVESTRE. — Anonyme!... C'est abominable, Jeanne...

JEANNE, *même jeu.* — Oh! non..., au contraire... C'était très gentil...

SYLVESTRE. — Très gentil, une lettre anonyme...

JEANNE. — Oui, tenez, la voilà... Je vous l'ai apportée...

SYLVESTRE, *avec une stupeur comique.* — Mais, ma petite-fille, ce sont des vers!

JEANNE, *baissant la tête.* — Mais oui, mon grand-père...

SYLVESTRE, *regardant la lettre avec un bon sourire d'indulgence gaie et attendrie.* — Ce sont des vers...

Il lit avec étonnement.

Une étoile était au ciel nuager...
Le bon Dieu l'en a fait descendre...
Et le ciel n'a plus son astre léger,
Mais nous avons Jeanne Alexandre!
On la cache, elle qui brilla!
Je l'apercus l'autre semaine;
Chez vous, Préfère, il y a
Une étoile qui se promène...

Ce sont des vers!... Ce sont même de mauvais vers..., mais ce sont des vers!...

JEANNE, *gaiement, avec une protestation.* — De mauvais vers..., mais je ne trouve pas.

SYLVESTRE, *aussi ingénu qu'elle, en son style.* — Comment, Jeanne vous ne trouvez pas?... Mais alors, ma petite enfant, pour être dénuée à ce point de jugement, vous l'aimez?

JEANNE. — Qui, monsieur Bonnard?

SYLVESTRE. — L'anonyme!

JEANNE, *gentille.* — Je ne le connais pas, mais je ne le trouve pas mal.

SYLVESTRE, *avec un bon attendrissement* —

O primavera!... gioventu dell' anno!
O gioventu! primavera della vita!

JEANNE. — Qu'est-ce que vous dites?

SYLVESTRE, *même jeu.* — Je dis des vers, mon petit! Moi aussi, bien que ce ne soit plus de mon âge et que les vers sur ma bouche me semblent aussi déplacés que des papillons sur un buste de marbre... *O gioventu! primavera della vita* : O jeunesse! printemps de la vie!... Dites donc, Jeanne, si je le tenais, cet anonyme, je l'accablerais de reproches : Envoyer des vers à une pensionnaire!... Mais où? Comment? C'est très mal!... Et pourtant, je ne lui en veux pas trop! Ce sont des vers bien innocents et qui semblent vous avoir fait plaisir... Par exemple, si je le tenais!... Et comment croyez-vous qu'il est? Avez-vous quelque idée de lui?...

JEANNE. — Aucune exacte... J'ai trouvé ces vers avant-hier, dans un livre que j'avais laissé au parloir! Je devine peut-être qui c'est... Mais je me trompe sans doute... et j'aimerais mieux ne pas accuser.

SYLVESTRE. — Un innocent!... Ah! Clémentine, cela ne rappelle-t-il pas notre jeunesse et les doux billets que je glissais respectueusement dans votre petit livre de messe...; billets bien innocents aussi et pleins de rayons comme votre âme! Le temps passe et ce sont nos petits-enfants qui aujourd'hui écrivent des vers...

JEANNE. — De beaux vers...

SYLVESTRE, *intransigeant là-dessus.* — Non, mon enfant, non, pas de beaux vers!... *(Avec un bon sourire.)* Mais ça ne fait rien... Est-ce que le cœur est difficile?... Qu'est-ce qu'elle a dit, Mlle Préfère?

JEANNE, *vivement.* — Mlle Préfère? Mais elle n'a rien dit du tout, mon grand-père! Vous ne pensez pas que je lui aie montré ce billet...

SYLVESTRE. — Comment, vous ne lui avez pas montré?... Et pourquoi donc?

JEANNE. — Parce que je la déteste et qu'elle est méchante!... Tandis que vous...

SYLVESTRE. — Moi... Jeanne!

JEANNE, *du fond du cœur.* — Vous, vous m'aimez de tout votre cœur, aussi, moi, je dois tout vous dire...

SYLVESTRE, *heureux et attendri.* — Logique admirable de l'instinct!... Oui, mon petit, vous devez tout me dire..., je n'ai pas de sévérité. Je sais que vous êtes loyale et sans arrière-pensée, Jeanne. Restez ainsi. Ne jugez pas ces vers trop jolis, mais ne vous en effarouchez pas...; et si quelque chose vous fait plaisir ou vous inquiète, et quand vous saurez qui vous a écrit ce billet, venez le dire à Sylvestre Bonnard qui veillera sur vous et tâchera de vous éclairer...

JEANNE, *bien sincère.* — Vous pouvez être sûr..., je le ferai toujours...

Un petit temps.

SYLVESTRE, *la regardant.* — Quel âge avez-vous exactement, Jeanne?

JEANNE. — Dix-huit ans et deux mois...

SYLVESTRE. — Dix-huit ans!... *O gioventu! primavera dell' anno!*

Entre Thérèse poussant Genlis.

SCÈNE V

LES MÊMES, GENLIS

THÉRÈSE, *qui ressort aussitôt.* — Tenez, monsieur, voilà un jeune monsieur qui veut vous parler...

GENLIS, *à part, voyant Jeanne.* — Elle est là... *(Haut.)* Bonjour, maître. Je suis importun?

SYLVESTRE, *allant vers lui.* — Du tout, mon enfant, du tout...

GENLIS. — Votre gouvernante ne m'a pas dit que vous aviez une visite.

SYLVESTRE. — Mon enfant, Thérèse ne dit jamais rien. Elle ferme la porte au nez des visiteurs ou directement les jette au mien! Mais quand c'est vous, Genlis, ça me fait plaisir!... Jeanne, je vous présente M. Genlis... que j'ai rencontré chez Mme de Gabry, un jour qu'il y exprimait de fortes idées sur la littérature...

GENLIS. — Maître, je vous en prie, soyez indulgent, ne me parlez plus de cela... J'étais un sot...

SYLVESTRE. — Mais non, mon enfant, vous étiez un critique... Ce n'est pas du tout la même chose... J'aime la critique, et la preuve c'est que nous sommes devenus amis... *(A Jeanne.)* Genlis a pris l'habitude de venir me voir... Nous bavardons... Il ne dit plus de mal de mes livres..., il raille agréablement mes confrères, et je lui trouve de l'esprit.

GENLIS. — Je suis venu, mon cher maître, pour vous prier de me laisser consulter pour ma thèse de l'Ecole des Chartes, votre ouvrage sur « Les abbayes bénédictines et leur état en 1700 ».

SYLVESTRE. — ... Et leur état en 1700! » Vous avez raison, Genlis, c'est passionnant! A votre disposition. Je vous aurais volontiers guidé à travers ce livre, mais j'ai du monde à déjeuner : Mlle Alexandre, Me Mouche, son tuteur...

GENLIS, *continuant avec malice.* — Et Mlle Préfère, sa directrice, je sais cela, mon cher maître.

SYLVESTRE, *étonné.* — Et comment savez-vous cela?

GENLIS. — Parce que j'ai une sœur à l'institution Préfère. Et que, l'autre jour, au parloir, j'ai entendu Mlle Préfère dire à une dame : « Je vais déjeuner jeudi chez mon cher et bon ami Sylvestre Bonnard, de l'Académie française. »

SYLVESTRE. — Tiens!... tiens!... Elle a dit : mon cher et bon ami! Genlis?

GENLIS. — De l'Académie française!

SYLVESTRE, *regardant Jeanne.* — Mais alors, Jeanne, vous connaissez Genlis?

JEANNE, *avec une franchise un peu émue.* — ... Il me semble quelquefois avoir aperçu monsieur...

SYLVESTRE, *regardant Genlis.* — Et vous, Genlis, vous connaissez Mlle Alexandre?

GENLIS. — Oui... il me semble... aussi... avoir quelquefois aperçu mademoiselle...

SYLVESTRE. — Enfin... vous vous êtes aperçus..., voilà, voilà..., vous vous êtes aperçus... *(Petit silence. Brusquement.)* Dites donc, Genlis, vous avez déjeuné?

GENLIS. — Oui, mon cher maître, tout à l'heure, au d'Harcourt...

SYLVESTRE. — Parfait... Eh bien, mon enfant, je vais vous chercher votre livre... Je vais vous le chercher... *(Puis sur la porte, à part.)* J'ai l'idée que... cet élève de l'Ecole des Chartes... fait des vers..., de mauvais vers..., mais des vers... *(Haut.)* Dites donc, Genlis, vous n'avez pas besoin d'un dictionnaire de rimes?

GENLIS, *vivement.* — Moi?... Pourquoi, mon cher maître?

SYLVESTRE. —Parce que j'en ai un..., et comme c'est un jouet qui n'est plus de mon âge, je pourrais vous en faire cadeau...

Il rit avec malice et sort, on continue à le voir dans la bibliothèque, cherchant son livre.

SCÈNE VI

GENLIS, JEANNE

GENLIS, *souriant.* — Je crois bien, mademoiselle Alexandre, que M. Bonnard vient de se moquer de moi...

JEANNE, *même jeu.* — Je ne crois pas, monsieur Genlis, M. Bonnard est toute gentillesse, toute indulgence. .

GENLIS. — Oh! je sais bien! c'est un vieillard simple et grand... et je l'aime beaucoup.

JEANNE, *vivement.* — Vous avez raison.

GENLIS. — Il est regrettable que votre tuteur ne soit pas lui. Ce serait mieux que Me Mouche.

JEANNE. — Certes..., mais pour moi, désormais, dans ma tête, je n'ai qu'un tuteur : c'est M. Bonnard... Il ne m'arrivera rien que je ne lui dise.

GENLIS, *la regardant.* — Quoi, tout?

JEANNE, *même jeu.* — Certainement..., tout...

Un petit temps.

GENLIS. — Vous avez raison... Eh bien, mademoiselle, dites-lui...

JEANNE. — Quoi donc?...

GENLIS. — Dites-lui que j'ai bien envie d'accepter son dictionnaire de rimes. .

JEANNE. — Mais dites-lui vous-même, monsieur Genlis... Ceci est une question de travail qui ne regarde pas une petite pensionnaire orpheline comme moi...

Elle répond avec malice non comme une ingénue, mais comme une jeune fille franche et honnête qui sait la vie et est à la fois simple, gentille et digne.

GENLIS. — Alors, si vous ne voulez pas lui en parler.., dites-lui...

JEANNE. — Quoi donc?

GENLIS, *qui s'intimide.* — Je ne sais pas, moi... Dites-lui ce que vous pensez en ce moment-ci par exemple...

JEANNE, *toujours dans la clarté.* — Je ne pense rien qui vaille la peine d'être dit. Je suis heureuse d'être ici, le temps aujourd'hui est beau et voici un régiment qui passe et que... Me Mouche et Mlle Préfère sont sur des épines et qu'il n'y a pas d'épines sans roses,..

On entend en effet des cuivres et des tambours. Entre Thérèse qui met des fruits sur la table.

GENLIS, *avec une tendre moquerie.* — Bravo, mademoiselle Alexandre, voici de bien fortes pensées. Eh bien, moi aussi, je pense que je suis heureux d'être ici, que le temps aujourd'hui est beau, que voici un régiment qui passe... et que...

Il n'a pas le temps d'achever car Sylvestre Bonnard entre, en se hâtant.

SYLVESTRE, *se dépêchant.* — Jeanne, ma petite enfant, écoutez les soldats... Je suis sûr que toutes les maisons ont ouvert leurs fenêtres... Venez, venez, ne soyons pas les seuls... Nous allons nous mettre au balcon...

THÉRÈSE, *devant la table.* — C'est le deuxième régiment ce matin... Il y a prise d'armes aux Invalides... et il en passera bien encore!...

Ils sont sur le balcon où ils disparaissent. On entend davantage la musique... Un temps... coup de sonnette... Thérèse va ouvrir... et revient avec Mlle Préfère dans une terrible robe bleue et Me Mouche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, Mlle PRÉFÈRE, Me MOUCHE

Mlle PRÉFÈRE, *commandant.* — Veuillez annoncer Mlle Préfère.

THÉRÈSE, *brusque.* — Annoncer, pourquoi annoncer? M. Bonnard est sur le balcon..., on n'annonce pas ici! *(A part.)* Il en est venu de plus huppées que ça et qui s'annonçaient bien toutes seules.

Elle les plante là et retourne à sa cuisine en chantonnant gaiement l'air que joue en bas le régiment qui passe.

Mlle PRÉFÈRE. — Vieille fée!... Enfin... supportons-la ; elle pourrait être ma mère... *(A Mouche.)* Alors, vraiment, vraiment, vous me trouvez charmante ainsi?

Elle tournoie.

Me MOUCHE, *appuyant sur les syllabes.* — L'oiseau bleu!

Mlle PRÉFÈRE, *regardant autour d'elle et continuant à tournoyer.* — Que de livres!... Vous aviez raison tout à l'heure dans la rue... Il y en a pour une fortune!

Me MOUCHE, *la regardant gravement.* — Une fortune!...

Un temps.

Mlle PRÉFÈRE, *s'avançant brusquement vers le balcon.* — Allons-y!... *(Elle s'arrête.)* Mais quel est ce jeune homme?

Me MOUCHE. — Je ne sais pas, quelque niais d'étudiant... Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit : « Le lycée Sylvestre Bonnard... l'éducation par le charme..., par la tendresse..., les poneys, les colibris... » Patte de velours..., patte de velours! *(Avec mépris.)* C'est un bienfaiteur...

Mlle PRÉFÈRE, *toute frissonnante.* — N'en dites pas de mal..., n'en dites pas de mal..., il est charmant..., allons-y... *(Elle se précipite vers le balcon en criant.)* Cher maître! cher maître! Où êtes-vous, cher maître!

Apparaît Sylvestre Bonnard, dans l'encadrement de la fenêtre.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SYLVESTRE

Mlle PRÉFÈRE, *frétillante devant lui.* — Ah! le voilà! Voilà notre grand homme! Il était sur son balcon! sur son balcon! que c'est gentil, que c'est donc gentil!

SYLVESTRE, *à part.* — Qu'est-ce qu'elle a? *(Il entre dans l'appartement.)* Bonjour, mademoiselle Préfère...

Il descend en scène.

Mlle PRÉFÈRE, *avec des révérences, passant devant lui.* — Bonjour, cher maître, bonjour...

SYLVESTRE, *à part.* — Dieu, qu'elle est laide dans cette robe bleue...

Me MOUCHE, *à part, jubilant.* — On dirait un enfant Jésus!

SYLVESTRE, *à part.* — Un singe, un vrai singe!

Mlle PRÉFÈRE, *sautant, s'avançant, reculant, trottinant.* — Où est cette petite? Cette chère petite? Je ne vivais pas! Je m'en voulais de l'avoir laissée seule! J'avais peur qu'il ne lui fût arrivé quelque chose! Ah! la voilà, la voilà avec M. Genlis... Bonjour, monsieur Genlis, bonjour!

Les jeunes gens demeurent un peu interdits

SYLVESTRE, *à part.* — Ils ont peur!

Elle se retourne brusquement vers Sylvestre.

Mlle PRÉFÈRE. — Ah! que c'est mignon chez vous! que c'est donc mignon! Ah! on respire l'intelligence! On est oppressé! L'air des cimes! on est trop haut! On plane! on plane! quelle altitude! quelle sérénité!

Me MOUCHE, *à part.* — Quel gouffre!

Mlle PRÉFÈRE, *déchaînée.* — C'est une extase! Une véritable extase! Ah! tous ces livres! Tous ces livres que vous avez lus!... Quel savant! Il sait tout! Vous savez tout!

SYLVESTRE, *dissimulant une forte envie de rire.* — Mais non, mademoiselle Préfère, mais non, je ne sais pas tout! j'ai trop lu!

Mlle PRÉFÈRE, *impétueuse.* — Merveilleux! quelle réponse! « J'ai trop lu! » Ça ne fait rien! Je veux les lire tous! Nous en parlerons, n'est-ce pas, mon cher maître? Et puis nous les ferons lire à Jeanne, à Me Mouche, à ce cher Me Mouche.

SYLVESTRE, *l'imitant imperturbablement.* — C'est ça, c'est ça, et puis à Thérèse! A cette chère Thérèse!

Mlle PRÉFÈRE, *lancée.* — A cette brave Thérèse!

SYLVESTRE, *même jeu.* — A cette sainte Thérèse!

Mlle PRÉFÈRE, *lancée.* — C'est ça! c'est ça! *(S'arrêtant un peu inquiète.)* Mais qui est-ce, Thérèse?

SYLVESTRE, *placide.* — C'est ma bonne, mademoiselle Préfère...

Un temps. Il y a deux regards échangés. L'un gai entre Jeanne et Genlis, l'autre un peu inquiet entre Me Mouche et Mlle Préfère.

SYLVESTRE, *continuant.* — Et même, si vous le permettez... *(Il ouvre la porte de droite et appelle.)* Thérèse! Thérèse! nous avons faim...

Il referme la porte.

GENLIS. — Et mon livre, mon cher maître?

SYLVESTRE. — Il est là sur l'antiphonaire, Genlis. Copiez pendant que nous déjeunons...

GENLIS. — Eh bien, c'est ça, mon cher maître. Bon appétit, mademoiselle Jeanne...

JEANNE. — Travaillez bien, monsieur Genlis.

Genlis entre dans la bibliothèque et ferme la porte. Pendant ce temps.

Me MOUCHE, *à Mlle Préfère.* — Calmez-vous..., n'en faites pas trop..., du tact..., du tact..., de la diplomatie...

Mlle PRÉFÈRE, *pincée.* — Mais oui, mon ami, mais oui...

SYLVESTRE. — A table!

Mlle PRÉFÈRE, *avec grâce.* — J'enlève mon chapeau.

Me MOUCHE. — Quelles belles boucles!... Vous êtes coiffée comme un agneau!...

Mlle PRÉFÈRE, *minaudant.* — Mais... mais...

SYLVESTRE, *à part, effrayé.* — Elle bêle...

Me MOUCHE. — ... comme un agneau!

SYLVESTRE, *à part.* — C'est à vous dégoûter de l'agneau!

Entre Thérèse qui apporte le premier plat.

THÉRÈSE, *apercevant le chapeau de Mlle Préfère.* — Eh là! qu'est-ce que je vois? Oh! non! pas de nippes sur les meubles!

Mlle PRÉFÈRE. — Comment?

THÉRÈSE, *emportant le chapeau et désignant les boucles.* — Fallait garder ça sur votre tête!... ou enlever tout...

Mlle PRÉFÈRE, *pincée.* — L'étrange personne, mon cher maître...

SYLVESTRE, *cependant qu'ils commencent à déjeuner.* — C'est la vierge forte de l'Evangile. Elle est toute vertu. Alors, elle est inattaquable, mademoiselle Préfère... Il faut bien que je la supporte... et mes amis en font autant.

Me MOUCHE, *gracieux.* — Trop heureux de souffrir en votre compagnie.

SYLVESTRE. — Mais je ne souffre pas, maître Mouche, je la laisse parler. Il faut toujours laisser parler les gens..., sans quoi, ils pensent du mal silencieusement...

Me MOUCHE, *vaguement sardonique.* — Ce serait un des principes de votre lycée!

SYLVESTRE. — L'autorité doit se suffire par le prestige...

Mlle PRÉFÈRE, *mielleuse.* — Oh! certainement, certainement. N'est-ce pas, Jeanne?

JEANNE. — Je n'ai pas d'opinion, mademoiselle...

Mlle PRÉFÈRE, *même jeu.* — Mais pourquoi donc, ma chère petite. Il faut en avoir. C'est une conversation qui vous intéresse. N'enseignez-vous pas déjà les petits! Et puis, la discussion est ouverte..., parlez..., parlez... il n'y a ici que votre bonne directrice, votre bon tuteur, parlez...

JEANNE. — Eh bien, mademoiselle, il n'y a qu'une façon de se faire obéir : c'est de se faire aimer.

Mlle PRÉFÈRE, *avec éclat.* — Bravo! bravo! *(Elle se retourne vers Sylvestre.)* Je vous obéis, mon cher maître, je vous obéis. Commandez-moi! que dois-je faire?

SYLVESTRE, *inquiet.* — Buvez un peu, tenez! Vous ne buvez pas!

Mlle PRÉFÈRE, *même jeu.* — Je bois!

SYLVESTRE. — Et vous, maître Mouche... N'aimez-vous pas mon vin?

Me MOUCHE, *finement.* — Je ne l'aime pas. J'aurais peur de lui obéir.

SYLVESTRE, *qui, à part lui, pense : « quel imbécile! »* — Vous êtes spirituel, maître Mouche...

Me MOUCHE, *ravi.* — Assez spirituel, monsieur! L'esprit est un passe-temps d'honnête homme.

SYLVESTRE, *ingénument.* — C'est une ruine!

Mlle PRÉFÈRE, *étourdiment.* — Oh! ça ne l'a pas empêché de faire fortune...

Il lui lance un regard.

Me MOUCHE. — Oh! fortune!... fortune!... Ce sont mes clients qui font fortune, et puis, qu'est-ce que la fortune à côté de la gloire!...

Mlle PRÉFÈRE, *roulant ses yeux vers Sylvestre.* — Ah! la gloire..., la gloire, le chemin des cœurs! Parlez-nous-en, vous?

SYLVESTRE, *avec tout son tact supérieur.* — La gloire, mademoiselle, mais je ne sais pas..., à moins que ce soit une indemnité..., un pis aller..., une chimère avec quoi on essaie, en vain, de se consoler quand on n'a pas épousé Clémentine...

Mlle PRÉFÈRE, *basse.* — Je suis bien heureuse de vous le dire, mon cher maître ; je suis ravie de Jeanne depuis quelque temps... N'est-ce pas, mon enfant?

JEANNE, *ingénument de ton, mais avec une ironie profonde.* — Mais oui, mademoiselle. C'est sans doute la grâce. J'avais tous les défauts du monde et maintenant je ne les ai plus. J'étais la honte de l'institution, et maintenant j'en suis le modèle. J'étais laide, et sans doute je le suis encore, mais les servantes ne me le disent plus. Il faut que j'aie beaucoup changé, et certainement c'est un miracle...

Mlle PRÉFÈRE, *cachant son fiel.* — Vous avez sans doute beaucoup prié, mon enfant...

JEANNE, *avec gravité.* — Oui, mademoiselle, j'ai beaucoup prié!

Me MOUCHE, *avec un sourire de sacristie.* — Et vous avez été exaucée!

JEANNE, *même jeu.* — Oui, maître Mouche, j'ai été exaucée.

SYLVESTRE, *la regardant.* — Ce n'est pas étonnant, Jeanne. La vie n'est pas méchante.

Me MOUCHE, *hypocrite.* — Oh non! Ce sont les gens qui le sont.

Mlle PRÉFÈRE. — Hélas! Ils sont immondes.

SYLVESTRE. — Ah! voilà Thérèse...

THÉRÈSE, *apportant un poulet, triomphante.* — Monsieur, mon poulet est mal cuit!... C'est de votre faute, ma petite demoiselle..., oui..., j'ai voulu vous faire une chatterie... Et pendant que je la faisais, j'ai oublié de retourner le poulet... *(Plus triomphante encore.)* Alors, il n'est cuit que d'un côté.

SYLVESTRE. — Mais, Thérèse, j'ai horreur de ça!

THÉRÈSE, *victorieuse.* — Allez donc!... Vous le mangerez tout de même!... Il y a bien des peuplades, à ce qu'on dit, où l'on mange les lapins vivants!...

Elle sort.

Me MOUCHE, *sarcastique.* — C'est la servante de Molière!

SYLVESTRE, *offrant le plat à Mlle Préfère.* — Rassurez-vous, je vous en prie, Thérèse cherche les compliments, et son poulet est fort bien cuit...

Mlle PRÉFÈRE, *prenant une aile.* — Heureusement! Ce serait si navrant qu'un homme comme vous ne fût pas bien servi... A propos, vous savez que, maintenant, Jeanne mange à ma table...

Me MOUCHE, *enthousiaste.* — Parfait... Vous êtes gâtée...

Mlle PRÉFÈRE, *infâme.* — Oh oui! elle est gâtée..., pour sûr qu'elle est gâtée... C'est un plaisir!... Ah! c'est que, quand il faut que je sois sévère, je ne peux pas...

Me MOUCHE, *agitant une cuisse de poulet.* — Vous êtes une nature d'élite..., toute douceur... et tout dévouement...

Mlle PRÉFÈRE, *mangeant une aile.* — Je crois, oui, je crois!... *(Elle pousse un soupir à fendre les bibliothèques.)* Je suis sensible comme une fleur... Quand j'étais étudiante... *(A Sylvestre.)* Mais ne parlons plus de moi..., parlons de vous... *(Elle resoupire.)* Quand je pense que vous aussi vous avez été étudiant... Vous étiez beau déjà!

Elle lui fait des yeux de carpe.

SYLVESTRE. — Je ne crois pas que j'étais beau, chère mademoiselle! J'avais une aimable vivacité, voilà tout... *(On entend à nouveau une musique militaire.)* Parbleu! voici encore un régiment...

JEANNE, *se levant, rapide.* — Oh! grand-père, je vais voir, vous permettez...

SYLVESTRE. — Allez, petite fille, allez...

JEANNE, *ouvrant la porte de la bibliothèque.* — Monsieur Genlis..., monsieur Genlis!... Venez donc voir!

Elle ouvre la fenêtre et passe vite sur le balcon.

GENLIS, *entre la bibliothèque et le balcon.* — Voilà, voilà!...

Il la suit sur le

Mlle PRÉFÈRE, *profitant de ce que Sylvestre regarde les deux jeunes gens, impérieuse, à Mouche.* — Suivez-les..., suivez-les..., Mouche...

Elle lui fait des signes.

Me MOUCHE. — J'y vais aussi.

Il se précipite sur le balcon. Sylvestre avec terreur s'aperçoit qu'il reste seul avec Mlle Préfère, il veut se lever.

SCENE IX

SYLVESTRE, Mlle PRÉFÈRE

Mlle PRÉFÈRE, *le forçant à rester.* — Oh! non! pas nous!... pas nous!... Nous, restons..., causons..., laissons cette folle jeunesse... *(Langoureusement.)* Profitons de la minute qui passe...

SYLVESTRE, *désespéré.* — Non, non, je vous assure..., j'adore voir passer les militaires...

Mlle PRÉFÈRE, *le tenant captif.* — Mais non, mais non : ne nous occupons pas de ces prétoriens. Ah! cher maître! cher maître! *(Un grand soupir, un regard, puis, brusque, dramatique.)* Ne me trouvez-vous pas bien fatiguée?

SYLVESTRE, *la regardant vivement.* — Si, si, je vous trouve bien fatiguée. *(Il se lève.)* Allons prendre l'air.

Mlle PRÉFÈRE, *le rasseyant.* — Ce sont les nuits..., les nuits blanches!... Les nuits sans dormir!

SYLVESTRE, *effondré, à part.* — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Mlle PRÉFÈRE. — Les nuits où je pense à vous..., car je ne cesse d'y penser. Ah! que cette musique est inopportune!

Elle se précipite et ferme la fenêtre du balcon.

SYLVESTRE, *pouvant enfin quitter sa place et fuyant vers son bureau.* — Elle m'enferme!

Mlle PRÉFÈRE, *revenant sur lui et le rattrapant.* — Là! nous sommes seuls! Maintenant, causons! Comment vivez-vous?...

SYLVESTRE, *se levant vivement.* — Tout seul!

Mlle PRÉFÈRE, *le suivant.* — Quelle horreur! Cette nuit, j'ai eu une vision...

SYLVESTRE, *à part, fuyant.* — C'est une hystérique...

Mlle PRÉFÈRE, *même jeu.* — Je vous ai vu, râlant sur votre lit...

SYLVESTRE. — Mademoiselle Préfère, vous aviez sans doute lu *Athalie* hier soir...

Mlle PRÉFÈRE. — Ne plaisantez pas... Vous râliez... D'horribles démons qui représentent les maladies dansaient une sarabande autour de vos rideaux. Il y avait les quintes, les spasmes, les étouffements, l'apoplexie...

SYLVESTRE, *qui a presque envie de rire malgré son effroi.* — Il y avait tout ça, vraiment!...

Mlle PRÉFÈRE. — Tout ça! *(Elle lui prend les mains pour le faire asseoir sur le canapé et s'assoit aussi.)* J'allais vers vous..., et, pour arriver jusqu'à votre lit, j'ai dû piétiner le corps de votre bonne... *(Avec dégoût.)* qui dormait lourdement et ne vous soignait pas!

SYLVESTRE, *même jeu que plus haut.* — Elle n'avait sans doute rien entendu? Ça ne m'étonne pas, elle est sourde!

Mlle PRÉFÈRE, *s'agitant.* — Sourde! sourde, auprès d'un homme comme vous! Ah! cette vision! Un peu plus, j'accourais tout de suite. Mais je me suis retenue.

SYLVESTRE, *respirant.* — Vous avez bien fait, mademoiselle Préfère, vous auriez réveillé Thérèse.

Mlle PRÉFÈRE, *désespérée.* — Thérèse couche dans l'appartement?

SYLVESTRE. — Mais parfaitement, parfaitement, depuis trente ans, sur un petit lit de sangle. Vous l'auriez réveillée, et elle n'aime pas qu'on la réveille...

Mlle PRÉFÈRE, *se pâmant.* — Un homme comme vous! Cette gouvernante! Ah! mariez-vous! mariez-vous! Il y a des femmes exquises..., qui aiment la gloire..., qui sont dévouées, intelligentes, sentimentales. Il y en a..., que ne feraient-elles pas pour un..., pour un académicien! Moi, par exemple..., je ferais..., je ferais..., je ne sais pas ce que je ferais!...

Elle est agitée de soubresauts.

SYLVESTRE, *poliment.* — C'est trop... c'est trop...

Mlle PRÉFÈRE. — Oh! non, ce n'est pas trop! Ce n'est pas trop! *(Elle se cabre.)* Je n'en ai pas l'air, mais je suis une excessive!

SYLVESTRE, *comme on fait aux folles.* — Non, vous n'en avez pas l'air, vous n'en avez pas du tout l'air...

Mlle PRÉFÈRE. — Eh bien..., je bous..., je bous...

SYLVESTRE, *vivement.* — Oui, oui, il fait très chaud... Il faut ouvrir la fenêtre.

Il se hâte vers la fenêtre.

Mlle PRÉFÈRE, *se levant d'un bond.* — Pas encore! Ah! comprenez-moi! *(Elle est entre lui et la fenêtre. Nette.)* Me comprenez-vous?

SYLVESTRE, *désemparé.* — Je crois..., je crois... Il me semble... Vous me... conseillez de me marier.

Mlle PRÉFÈRE, *soudain très calme.* — Je vous le conseille. Il le faut! Ayez un enfant!

SYLVESTRE, *à part.* — Elle est écœurante!

Mlle PRÉFÈRE, *inspirée.* — La France a besoin de génies! Un Sylvestre Bonnard ne suffit pas... Il en faut d'autres... Vous serez Booz. Dieu le veut!

SYLVESTRE, *à part.* — Elle recommence à entendre des voix. *(Il rassemble son énergie.)* Permettez-moi d'ouvrir la fenêtre!

Mlle PRÉFÈRE. — Soit. Mais que répondez-vous?... Vous allez vous marier?

SYLVESTRE, *décidé à tout pour en finir.* — Mon Dieu, mademoiselle Préfère, si vous y tenez beaucoup, je réfléchirai. C'est entendu! Je réfléchirai. *(Avec force.)* Mais, pour l'amour du ciel, laissez-moi ouvrir la fenêtre! Dieu le veut!

Et il l'ouvre: depuis les trois ou quatre dernières secondes, Me Mouche regardait à travers les vitres.

SYLVESTRE, *criant vers le balcon aux jeunes gens.* — Mais, qu'est-ce qu'ils font sur ce balcon? Venez, venez!

Me MOUCHE, *redescendu, à Mlle Préfère.* — Il crie au secours?

Mlle PRÉFÈRE. — Mais non, mais non, il a dit oui!

Me MOUCHE. — Bravo!

Ils sont maintenant tous les deux près de la table. Jeanne et Gentis apparaissent devant la fenêtre. Ils sont descendus dans l'appartement.

(A suivre.) PIERRE FRONDAIE.

Dans le prochain numéro, nous donnerons la fin du second acte et le troisième.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université*.

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 2 fr. 50. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES ÉTATS-UNIS ET L'ALLEMAGNE
LES MACHINATIONS ALLEMANDES AU MEXIQUE

Les événements se précipitent. Toute conversation entre les Etats-Unis et l'Allemagne semble close. Le feu est aux poudres. Tandis, en effet, que le président Wilson flétrissait une fois de plus la piraterie allemande et demandait au Congrès l'autorisation de protéger la navigation américaine par la force armée, d'armer les navires marchands battant le pavillon étoilé, au Reichstag, le chancelier allemand coupait les ponts. Avec ce cynisme particulier, il déclarait que la bienveillance de l'Allemagne pour les neutres avait des limites, « les limites fixées par ses intérêts eux-mêmes, ainsi que par les nécessités de la guerre, qu'elle ne pouvait les franchir », et que, tout en regrettant la rupture avec les Etats-Unis dont le peuple, osa-t-il prétendre, « paraissait appelé à travailler avec elle pour un idéal commun, *il ne pouvait être question pour elle de recul, mais seulement de marche en avant.* » « Plus tard, les neutres nous remercieront », ajoutait l'exécrable personnage. Et cette affirmation était d'autant plus odieuse que, cinq jours auparavant, dans la journée à jamais douloureuse pour la Hollande, du 22 février, les pirates du kaiser venaient de torpiller sept bateaux néerlandais, et que ce multiple torpillage avait été le résultat d'un odieux guet-apens. Non seulement les navires hollandais faisaient voile sur la foi d'assurances formelles échangées entre Berlin et La Haye, mais ils se tenaient sur la route fixée par les autorités.

Avant même, du reste, que le conseiller impérial eût verbalement rompu les ponts derrière son maître, un autre torpillage l'avait déjà fait pour lui. Comme il arrivait dans les eaux britanniques, le paquebot *Laconia*, venant d'Amérique, était torpillé sans avertissement. C'était la nuit, il avait à bord des enfants et des femmes, et, parmi elles, deux Américaines, Mrs Hoy et sa jeune fille, qui périrent de froid dans la barque où elles avaient pu se réfugier avec d'autres de leurs compatriotes.

Ainsi se trouvaient encore une fois violés les engagements de mai 1916. Il n'y eut ni semonce ni précautions de salut. Bien mieux, le pirate se donna l'odieux plaisir de venir goûter l'agonie de ses victimes, et de leur souhaiter ironiquement « une bonne nuit ».

Ce nouveau forfait, malgré toute la joie que donne l'arrivée à Bordeaux, sans que les pirates boches aient pu ou osé le couler, de l'*Orléans*, — le *Rochester* a lui-même atteint sans encombre le rivage français, — ne pouvait pas ne pas provoquer en Amérique une indignation profonde, plus profonde peut-être encore que pour le *Lusitania*. C'était là pour beaucoup l'*over act*, l'acte patent auquel le chef de l'Etat a subordonné la décision irréparable.

Mais ce qui a porté les colères américaines au comble, c'est la divulgation, par le président Wilson, des tentatives de coalition faites par l'Allemagne au Mexique et au Japon, qui, d'ailleurs les écarta.

Ce déploiement de fourberie allait rallier autour de lui tous les membres du Congrès. Le président proposait un régime de neutralité armée et sa demande de pleins pouvoirs avait, comme il est naturel après la lutte électorale dernière, rencontré une certaine résistance. Mais les machinations allemandes étaient un argument décisif, l'armement des navires était voté et les événements ne pouvaient que trouver le chef de l'Etat suffisamment armé contre l'Allemagne et prêt à la guerre.

LE RECUL ALLEMAND DANS LA SOMME

A cette même heure décisive, à ce grand tournant de la lutte, nos alliés anglais remportent coup sur coup trois éclatantes victoires. A la souscription d'un nouvel emprunt de guerre de 25 milliards, dont 17 et demi d'argent frais, ils ajoutent l'occupation de Kut-el-Amara, et dans la Somme, sur les deux rives de l'Ancre, un recul précipité des Allemands sur un front de dix-neuf kilomètres et près de quatre en profondeur.

On sait que dans leur montée vers Bapaume ils venaient de faire tomber les organisations ennemies de Grandcourt, de la ferme de Baillescourt et d'atteindre, d'enlever Miraumont-le-Petit, dont l'ennemi avait fait un véritable redan. Chassées de ce village, les troupes de Ruprecht de Bavière s'étaient retranchées dans le Haut-Miraumont, sur la rive droite de l'Ancre. Mais, dans les journées suivantes, elles abandonnaient la position, se laissaient enlever le village de Serre, évacuaient sans grand combat ceux de Pys, de Warlencourt, Eaucourt et la butte de Warlencourt, l'un de leurs plus sérieux obstacles devant Bapaume. Puis, dans la journée du 27, le général Gough pouvait occuper Le Barque et Ligny. Il se saisissait le jour suivant de Tilloy, de Puisieux-au-Mont et de Gommecourt, atteignait Bucquoy, dépassant ainsi d'une manière considérable cette charnière d'Hébuterne autour de laquelle, comme on l'a dit, évoluait depuis juillet 1916 toute l'avance britannique.

Dans leurs bulletins, les Allemands expliquent leur recul par les difficultés du terrain; et, en effet, ils se retirent hors des parties basses de leur secteur vers les parties hautes, mais ils le font surtout parce que l'artillerie et la pression britanniques les y forçaient. On n'abandonne pas à cause de la boue onze villages et des organisations comme celle de Puisieux, qui n'est qu'à deux kilomètres des premières maisons de Bapaume, où il n'y avait pas moins de sept lignes de tranchées.

En tout cas, le commandement anglais ne suit pas les troupes impériales dans leur retraite, systématiquement marquée de destruction et d'incendie des abris et des dépôts d'approvisionnement, n'avance qu'avec beaucoup de prudence. Leurs nouvelles lignes de défense en cas d'arrêt se trouvent maintenant sur la crête de Bapaume et sont jalonnées par les positions d'Achiet-le-Petit, d'Achiet-le-Grand, de Grevillers, de Beaulencourt, si tant est qu'elles ne se rabattent pas dans la direction de Cambrai.

LA REPRISE DE KUT-EL-AMARA

Nos alliés marchent sur Bagdad. C'est assez dire que non seulement ils ont repris Kut-el-Amara, mais obligé l'armée turque à une retraite précipitée. Le général Maud ne lui avait laissé d'autre alternative, en effet, qu'une reddition ou un recul sur toute la ligne. Jusqu'au 17 février, la place n'était enveloppée que de deux côtés, et les Turcs pouvaient espérer résister encore, malgré l'absence de tout renfort; mais, après la perte de Sannat-I-Yat et le passage du Tigre par les troupes britanniques sur leur flanc droit, la situation était devenue sans issue pour eux. L'investissement était presque complet, et ils n'avaient plus qu'à partir, qu'à se dérober si faire se pouvait à l'étreinte anglaise. Leur retraite sous le canon établi sur les crêtes dominant la boucle de Shumran, ne pouvait d'ailleurs qu'être fort coûteuse. Ils ont laissé entre les mains anglaises plus de 5,000 prisonniers; leurs pertes en morts et en blessés sont estimées à 20,000 hommes, et c'est en pleine déroute qu'ils arriveront à Baghaila et à Bagdad. Quelle superbe revanche de l'échec du général Towsend et des misères, des souffrances de son armée. Quel coup aussi pour l'Allemagne que la victoire anglaise atteint dans sa suprême pensée.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

Vendredi 2 mars 1917.

Les Nouvelles Obligations

Foncières et Communales

DU

Crédit Foncier de France

Nous avons donné, il y a huit jours, des indications assez détaillées sur l'émission des obligations du Crédit Foncier; nous croyons devoir y ajouter quelques précisions.

Les 2,000,000 d'obligations nouvelles se divisent en 1,000,000 d'**Obligations Foncières** et 1,000,000 d'**Obligations Communales**; l'attribution aux souscripteurs se fera sans distinction en Foncières ou en Communales, ce qui n'a aucune importance vu que toutes les obligations du présent emprunt seront inscrites à la *Cote Officielle* sous une seule et même rubrique.

Ces obligations de 300 francs 5 1/2 o/o rapportent un intérêt de 16 fr. 50 par an, payable en deux coupons semestriels de 8 fr. 25 les 1er avril et 1er octobre.

Elles sont émises à **285** francs, payables: 20 fr. en souscrivant, 25 fr. à la délivrance des titres provisoires et le reste par versements échelonnés jusqu'en 1920, comme nous l'avons indiqué.

Les souscriptions pourront être faites également en **Obligations libérées**; dans ce cas, déduction faite du prorata du coupon au 1er octobre, le prix d'émission est de **280** fr. **40** payables 50 francs en souscrivant et 230 fr. 40 à la délivrance des titres définitifs.

Toutes ces obligations participeront indistinctement, chaque année, à six tirages, comprenant 2,470,000 francs de lots dont un gros lot de 500,000 francs au tirage de juillet et un gros lot de 250,000 francs à chacun des autres tirages de janvier, mars, mai, septembre et novembre. **Le premier tirage aura lieu le 10 juillet 1917**; les obligations libérées comme les obligations non libérées, sur lesquelles il y aura alors 45 francs versés, y participeront.

Chaque tirage comprendra, outre le gros lot précité, un lot de 50,000 francs, un lot de 25,000 francs, deux de 5,000 francs, dix de 1,000 francs et cinquante de 500 francs.

Les détenteurs de ces obligations participeront donc à des tirages et à des lots très importants, et durant 70 années.

Mais, clause très intéressante, le Crédit Foncier s'est réservé la faculté de rembourser ces obligations avant la fin de cette période; dans le cas où il userait de cette faculté avant le 1er janvier 1930, les porteurs recevraient, en sus du montant au pair de leurs titres, **une prime de dix francs.**

C'est, en somme, une prime supplémentaire qui s'ajouterait à la prime de remboursement, déjà fort intéressante, et que l'équilibre, reconquis sans doute avant 1930, des taux de capitalisation permettra de réaliser.

En dehors de ces avantages que peut présenter le remboursement soit au pair, soit à 310 fr., soit avec un lot plus ou moins important, il y a lieu de considérer le rendement fort avantageux de ces titres.

En effet, sans compter la prime de remboursement au pair ou au-dessus, les obligations émises rapportent 5 78 o/o brut, soit, compte tenu des impôts, 5 1/2 o/o net au nominatif et environ 5 o/o net au porteur.

C'est là un placement exceptionnel.

Placer son argent à 5 o/o et 5 1/2 o/o net sur des obligations à lots aussi solidement garanties et jouissant des divers avantages que nous venons d'énumérer, c'est évidemment faire un placement idéal du père de famille.

Le succès de cette émission sera très grand.

Le **Crédit Foncier de France**, pour cette opération, s'est assuré le concours des grands Etablissements de crédit, parmi lesquels le **Crédit Mobilier Français**, qui se met à la disposition de ses clients pour recueillir leurs souscriptions *sans frais ni commission.*

On peut souscrire dès maintenant par correspondance mais pour un minimum de 5 obligations.

En Bourse

La liquidation de fin février s'est effectuée normalement avec les mêmes taux de reports que précédemment.

Comme le fait se produit lors de toutes les grandes émissions, les affaires sont calmes et l'on enregistre quelques tassements par suite des arbitrages effectués en faveur des valeurs nouvelles offertes au public. C'est là un phénomène de déséquilibre naturel et momentané. Une fois les émissions closes, le reflux des demandes ramènera automatiquement les valeurs temporairement dépréciées à leur niveau normal.

Le groupe des valeurs de guerre a supporté quelques réalisations provoquées par la discussion relative à la mise en régie des usines de guerre.

Au demeurant, le marché est ferme et la **Rente Française 5 o/o** poursuit son avance progressive de 87 80 à 87 90.

Le groupe des Etablissements de crédit demeure soutenu; le **Crédit Mobilier Français** maintient ses précédents cours et ses bonnes dispositions.

Les Nouvelles Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale

Depuis le 1er mars sont émises au pair les obligations nouvelles de la Défense nationale 5 o/o à 5 ans d'échéance, qui offrent cet avantage d'être remboursables, au gré du porteur, à la fin de la première année et ensuite tous les six mois.

Ceux qui conserveront ces obligations jusqu'à leur échéance bénéficieront d'une prime de 2 fr. 50, soit de six mois d'intérêts supplémentaires.

Nous avons du reste plus complètement exposé dans nos précédentes Revues les avantages de ce placement d'intérêt national et auquel chacun tiendra à honneur de prendre part.

Le **Crédit Mobilier Français** est à la disposition de ses clients pour leur délivrer ces obligations *sans frais ni commission.*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU

En Cheminant



Avez-vous déjà remarqué, chères amies, comme l'apparition des premiers soleils nous fait éprouver le besoin de quitter nos robes défraîchies ! Nous voudrions mettre des robes neuves, qui puissent affronter la clarté vive des beaux jours ! Mais, cependant, comme l'heure est toujours aux économies, il convient de ne pas se laisser tenter par « les fantaisies printanières qui ne durent pas », et de choisir une robe simple qui soit de mode pendant toute la saison.

UN COSTUME TAILLEUR S'IMPOSE

et à ce propos, je vous rappelle que la grande maison anglaise John Shannon and Sons Ltd, vendra, cette saison encore, ses tailleurs classiques, élégants, en tissus exclusifs, doublés de soie, au prix inouï de 75 fr., moitié du prix réel !

Mieux encore : les 7 fr. 50 qui représentent une faible partie des frais de douane, port, assurance, etc., ne seront pas augmentés jusqu'à nouvel ordre.

Il y a lieu de féliciter MM. John Shannon and Sons Ltd des sacrifices considérables qu'ils consentent pour maintenir, malgré tout, leur prix d'avant-guerre.

Les nouveaux modèles sont exposés à la succursale de Paris, 71, rue de Provence (premier étage), seule adresse, en France, où l'on puisse trouver les véritables costumes tailleur garantis par la Maison Shannon.

Demandez les planches de mode et échantillons A. S.

La coupe est garantie, même pour les ordres pris par correspondance.

Mais, me direz-vous, en quoi seront ces costumes ? Dans ma dernière causerie, je vous avais promis de vous donner les noms des premiers tissus qui sortiraient des métiers.

SACHEZ DONC

que la Compagnie des Indes, avec un tact parfait, a créé des tons neutres extrêmement variés. Voici quatre séries de lainages superbes: le *Covercoat Monbby*, en quatre tons beiges, du café au lait au verdâtre; le *Tailleur Osmanli*, toujours dans les teintes neutres mais plus variées, allant du citroné au gris foncé, son aspect velouté est charmant en costume complet. La belle collection *Dermine Pulkarn* se compose de onze coloris discrets, ce joli tissu, souple comme du jersey, habille divinement. Les robes « Grand tailleur » se font en *Armure Jamiano*, énormément chic. Allez voir ces nouveautés, 7, rue des Filles-St-Thomas (place de la Bourse), à Paris, ou demandez des échantillons.

IL EST EXTRÊMEMENT INTÉRESSANT

de lire le *Miroir des Modes* de mars. Cette publication, en dehors des modèles de toilettes publiés chaque mois, organise des concours de recettes de cuisine ménagère et bourgeoise. Dans le numéro de ce mois-ci, vous trouverez les conditions desdits concours et la liste des prix en espèces offerts gracieusement.

Nous voici presque à la fin de l'hiver, mais il convient de ne pas cesser les précautions que nous prenions au moment des grands froids, car la température incertaine a des effets tout aussi néfastes sur notre épiderme.

LES CHANGEMENTS DE TEMPÉRATURE

occasionnent souvent des gerçures et engelures aux mains. Mais c'est un inconvénient auquel il est facile de remédier si nous prenons le soin d'employer régulièrement la Pâte des Prélats. Nos mains ne seront jamais rouges et elles seront préservées et débarrassées de toutes les gerçures. N'hésitez donc pas, chères amies, à demander un pot de cet excellent produit à la Parfumerie Exotique, 35, r. du Quatre-Septembre.

En terminant,

J'ATTIRE VOTRE ATTENTION

sur la délicieuse Crème Simon que beaucoup d'entre vous appliquent mal, se privant ainsi de ses meilleurs effets. Sachez donc qu'après le lavage quotidien, il faut l'étendre sur la peau encore mouillée, puis essuyer avec un linge fin et poudrer légèrement; elle donnera alors son plein effet d'hygiène et de beauté.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

M. f. M. A. — Le Duvet de Ninon, seule poudre de riz employée par la toujours belle Ninon de Lenclos, communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Elle existe en six nuances à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, Paris, au prix de 3 fr. 75 la boîte, franco 4 fr. 25. Exigez le vrai nom pour éviter les imitations.

Cousin Alexandre. — Adressez-vous, de ma part, à Miss Garnett, 101, rue Saint-Lazare.

Anna Mathilde. — Faites votre demande à l'Association pour l'Enrôlement Volontaire des Françaises, 45, rue d'Ulm.

Confiante. — Faites des lavages de tête tous les quinze jours suivis d'une friction avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella. Tous les soirs, étendez sur cette partie un peu de pommade à l'oxyde de zinc.

Florina. — C'est par erreur que je vous ai indiqué, le 18 février, que le prix de la Sève Sourcilière était de 6 fr., franco 6 fr. 50. C'est 5 fr., franco 5 fr. 50 qu'il faut lire.

Une cousine des Annales, M. Ricaud. — Si je recommande ce traitement, c'est que je le sais très bon. Vous pouvez donc l'employer en toute confiance.

Algérienne à Paris. — Ne vous désolez pas, cela reviendra avec la santé. Rendez-vous compte, cependant, que l'on ne peut pas toujours avoir la fraîcheur de vingt ans.

Miss Hope. — 1° Toilette à l'eau très chaude et au savon ichtyol. 2° Lotionnez-vous à l'Eau de Cologne après vos ablutions. 3° Non, n'usez pas de ce produit, mais le Composé d'eau de rose et de benjoin vous ira très bien. 4° Faites de la gymnastique des bras un quart d'heure par jour et passez dessus tous les jours une éponge mouillée froide. 5° La Pâte Dentifrice des Bénédictins du Mont-Majella. 6° Le Duvet de Ninon rachel.

Paris-Bordeaux. — Vous trouverez seulement ces essences chez Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin. Ses parfums d'Orient sont subtils et très persistants. Demandez-lui Cabiria, sa dernière création.

Une lectrice. — C'est 213, boulevard Raspail. Mes excuses.

Miss Mollie. — Demandez-le à la pharmacie Cousin, 49, avenue Victor-Hugo.

Brise marine, 20 ans. — 1° A votre âge, il vaut mieux n'en pas user. 2° Rien du tout, ils disparaîtront d'eux-mêmes. 3° En faisant des frictions avec du Savon Amiral. 4° Adressez-les à Furette, aux *Annales*.

Lielle. — Pour aviver l'éclat de votre teint sans vous maquiller, prenez le Rose Printanier, de Mme Rambaud, absolument naturel et invisible. La boîte, 3 fr. 50, rue Saint-Florentin, Paris.

Les Cordeliers. — Ce qui vous conviendrait le mieux ce serait l'enseignement libre, mais vous pouvez aussi facilement trouver à Lyon qu'à Paris dans cette branche.

Annelette. — Je préfère de beaucoup le commerce qui offre actuellement de nombreux débouchés. Demandez à l'École Pigier, 19, boulevard Poissonnière, sa brochure « Situations », qui vous renseignera à ce sujet.

La fiancée du Poilu. — 1° La Pâte Epilatoire Dusser. 2° De la destruction de ces duvets par l'électricité. Non, ce procédé ne laisse aucune trace de rougeur. 3° Frictionnez-les quotidiennement avec une lotion composée de : 2 gr. de résorcine, 8 gr. d'hydrate de chloral et 200 gr. d'alcool de lavande. 4° Les teintures pour cheveux sont trop dangereuses pour que je puisse vous indiquer ce que vous demandez, adressez-vous en toute confiance, de ma part, à M. Chabrier, 48, passage Jouffroy, Paris.

FURETTE.

Les Carrières Commerciales

Ne végétez pas dans un emploi sans avenir. Apprenez sur place en leçons particulières ou par correspondance la comptabilité ou la sténo-dactylo aux Établissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (Section des dames, 13, boulevard Saint-Denis), qui vous mettront rapidement en mesure d'occuper une situation. Demandez le programme gratuit. Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

LIBRAIRIE

Léon Daudet. — *Salons et Journaux.* — *Nouvelle Librairie Nationale*, 11, rue de Médicis, Paris. — Un volume, 3 fr. 50.

Rien n'est comparable, dans aucun ouvrage actuel, à l'étonnante galerie de contemporains que donne Léon Daudet dans ce nouveau livre de Souvenirs. Le succès des précédents volumes sera dépassé par *Salons et Journaux*, car il s'agit, ici, de souvenirs tout proches de nous, touchant un monde dont les idées, les sentiments, les passions font partie de notre vie. Jamais, le mémorialiste incomparable qu'est Léon Daudet, n'a mis au service de ses mâles idées plus de verve et d'entrain.

Brochures Larousse. Série Agricole. — La question agricole, qui préoccupe à juste titre toute la nation, a sa répercussion jusque dans la vie scolaire. Les Brochures Larousse donnent avec clarté les moyens de la résoudre et d'obtenir le maximum de profits avec le minimum de dépenses.

En vente : Engrais. — Pommes de terre. — Lapin. — Poule. — Oie. — Porc. — Vache et Veau. — Fromage. — Mouton. — Cheval de labour. — Bâtiments ruraux. — Matériaux de construction. — Béton et Ciment. — Pisé et clayonnages.

En préparation : Blé. — Avoine et orge. — Pigeon. — Dindon. — Haricots. Etc.

Chaque brochure in-18 illustrée, 50 centimes. *Librairie Larousse*, 13-17, rue Montparnasse, Paris. (Envoi franco contre mandat-poste, chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares.)

A. S.

Dans ce Numéro : *Le Crime de Sylvestre Bonnard,* pièce en 4 actes, de M. Pierre Frondaie, d'après Anatole France

LES·ANNALES



HARDI, LES ANGLAIS !
PAR LUCIEN JONAS

18 Mars 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

N° 1760. — 18 MARS 1917



KUT-EL-AMARA

LES VICTOIRES ANGLAISES EN MÉSOPOTAMIE

Sur la route de Bagdad

Cette route que parcourt en ce moment l'armée anglaise victorieuse, Pierre Loti y chemina jadis. Voici un poétique tableau détaché de son carnet de voyage. Depuis vingt ans, sans doute, le pays n'a pas changé :

NUIT D'ASIE

Autour de nous, à mesure que s'en va la journée, les montagnes s'élèvent et les vallées se creusent. Les montagnes sont de sable, d'argile et de pierres blanches : amas de matières vierges, entassées là au hasard des formations géologiques, jamais dérangées par les hommes, et lentement ravinées par les pluies, lentement effritées par les soleils, depuis les commencements du monde. Elles affectent les formes les plus étranges, et on dirait qu'une main a pris soin de les trier, de les grouper, par aspects à peu près semblables : pendant une lieue, ce sont des suites de cônes superposés, étagés comme avec une intention de symétrie ; puis, les pointes s'aplanissent, et cela devient des séries de tables cyclopéennes ; ensuite viennent des dômes et des coupoles, comme des débris de cités fossiles. Et on reste confondu devant la recherche et l'inutilité de ces formes des choses, — tandis que tout cela défile dans le même silence de mort, sous la même implacable lumière, avec toujours ces parcelles brillantes de mica, dont le désert est pailleté ici comme un manteau de parade.

De temps à autre, un des chameliers chante, et sa voix nous tire d'une somnolence ou d'un rêve. Son chant est plutôt une suite de cris d'appel, infiniment tristes, où le nom terrible d'Allah sans cesse revient : — il éveille, dans les parois des vallées, de clairs échos, des sonorités presque effrayantes, qui dormaient.

Le soir, à l'heure où la magie du couchant descend pour nous seuls sur le désert, nous campons dans un grand cirque mélancolique et encore sans nom, tout d'argile grisâtre, entouré d'une muraille de rochers géants. Le lieu est sans eau ; mais, pour deux ou trois journées encore, nous avons de l'eau du Nil et le cheik, notre guide, promet de nous faire camper demain soir près d'une source.

Sitôt les tentes montées, nos chameaux, débarrassés de leurs charges lourdes, se répandent autour du camp, à la recherche des rares genêts ; nos Arabes à la recherche des brindilles sèches pour faire du feu — semblables alors à des sorcières en longues robes qui ramasseraient des herbes, à l'approche du soir, pour des maléfices. Et, pendant une nuit, notre petite ville nomade apporte l'illusion de la vie dans ce lieu perdu où elle ne reviendra jamais plus et où retombera demain le silence de la mort.



Il est d'une désolation de plus en plus grandiose, ce lieu, à mesure que le soleil s'abaisse et s'éteint. Cirque immense, entouré comme d'éboulements de villes, de chaotiques choses, renversées, exfoliées, creusées en fissures ou en cavernes. Et cela — comme nos chameaux, comme nos Bédouins, comme le sol et comme tout — est de ces nuances de cendre ou de brun ardent qui forment le fond éternel, le fond neutre et pourtant si intensément chaud, sur lequel le désert jette et déploie toutes ses fantasmagories de lumières.

Voici l'heure du couchant, l'heure magique ; sur les cimes lointaines, apparaissent, pour de furtives minutes, les violets incandescents et les rouges de braise ; tout semble recéler du feu...

Et maintenant le soleil est couché ; mais, bien que tout s'assombrisse, du feu latent, du feu qui tarde à s'éteindre, couve encore longuement sous ces bruns et ces gris de cendre qui sont les vraies couleurs des choses... Puis, un frisson passe, et subitement le froid tombe, l'inévitable froid du soir au désert.

Quand la nuit est venue, quand les étoiles sont allumées dans l'immense ciel, et que nos Bédouins, comme de coutume, se sont assis en rond autour de leurs feux de branches — silhouettes noires sur des flammèches jaunes — douze d'entre eux se détachent, viennent se ranger, devant nos tentes, en cercle autour de l'un qui joue de la musette, et commencent de chanter un chœur. Suivant la cadence lente que le joueur de musette leur marque, ils balancent la tête en chantant. L'air est vieux et lugubre, tel sans doute qu'on en chantait au désert quand passa Moïse. Plus triste que le silence, cette musique bédouine qui s'élève, inopinément gémissante, et qui paraît se perdre dans l'air déshabitué de bruit, avide de son comme ces sables d'ici seraient avides de rosée...

PIERRE LOTI, *de l'Académie française.*

Notes de la Semaine

L'Art du Livre

D'EXCELLENTES vérités ont été dites à l'inauguration du congrès du livre qui vient de s'ouvrir au Cercle de la Librairie. L'an dernier, c'est à Lyon qu'il s'était tenu, sous les auspices d'Edouard Herriot et de Pierre Decourcelle. Le voici maintenant parisien. Il est entré dans nos habitudes. Cet échange périodique d'observations, ces recherches, ces études ne peuvent avoir que des effets bienfaisants. La concurrence étrangère menace l'industrie et l'art français. Le livre, comme beaucoup d'autres choses moins nobles, a besoin de se défendre contre le péril de l'invasion. Honorons-le. A mesure que nous avançons en âge, il nous devient amical et précieux. De toutes nos passions, elle est la plus durable et la plus saine. Nous lui devons nos meilleurs plaisirs.

Cultiver sa bibliothèque ; l'entourer de soins attentifs et délicats; l'enrichir peu à peu par des acquisitions judicieuses et longuement méditées...; explorer les étroites boutiques du quartier de l'Institut ; sonder la double ou triple épaisseur des rayons où se blottit l'exemplaire convoité, objet de patientes recherches ; respirer l'odeur particulière qui s'exhale des reliures anciennes; caresser du doigt leur épiderme soyeux ou grenu... ô délices...

Et ne croyez pas que ce goût soit dispendieux. Pour peu que l'on s'y connaisse, on fait d'excellentes affaires en achetant de beaux livres, et l'on place son argent en bon père de famille... Je crois utile sur ce point de dissiper quelques préventions. Racontez à un bourgeois de votre entourage, qui s'est enrichi dans le commerce des huiles ou dans la quincaillerie, que vous collectionnez les vieux bouquins, vous l'entendrez aussitôt murmurer :

« Il va « dévorer son saint-crépin »... Il mourra sur la paille. »

Préjugé absurde... On ne « mange pas son saint-crépin » en fréquentant chez le bouquiniste. Il n'en va pas des livres comme des tapisseries et des faïences. Celles-ci atteignent à des prix extravagants, tandis que les livres sont demeurés abordables. Le marchand d'antiquités exigera deux mille francs d'un mauvais lambeau des Gobelins, d'une verdure rafistolée. Et vous aurez pour quatre cents francs une magnifique édition des *Fables* de La Fontaine, illustrée par Oudry, exemplaire à grandes marges, en parfait état. Sa reliure maroquin citron ou veau fauve aux petits fers, représente à elle seule votre débours, et vous possédez une merveille dont la valeur ne peut que s'accroître.

D'où provient cette différence entre les livres et les bibelots?... Pourquoi les livres coûtent-ils relativement bon marché et les bibelots si cher? C'est que les femmes adorent les bibelots et qu'elles s'intéressent assez peu aux livres. Le bibelot est décoratif, elles le placent dans leur salon, l'accrochent au mur. Tout le monde le remarque et s'extasie.

« Ah! ma chère, quel joli plat vous avez! C'est du strasbourg, n'est-ce pas? »

Et la maîtresse de maison jouit de son triomphe.

Le pauvre livre, lui, est modeste : il se dissimule, il ne s'étale pas au grand jour ; il dérobe ses splendeurs aux curiosités vulgaires. Enseveli dans son obscure cachette, il attend qu'une main pieuse l'en vienne tirer. Mais comme il récompense ceux qui l'aiment! Demandez à Louis Barthou quelles joies sereines il lui procure!

Donc, lecteur, n'hésitez pas! sacrifiez sans scrupule à cette manie innocente, et vous préparerez votre félicité à venir. Placez vos économies en in-folio, en in-quarto, en cuirs gaufrés, en papiers de Hollande fins et robustes. Si vous êtes fortuné, faites-vous graver un « ex libris », *bibliophilez* avec fureur, avec rage ; et, si vous n'avez pas le sou, contentez-vous de *bouquiner* sur les quais ou dans les rues studieuses, tout autour de l'endroit où s'éleva la Tour de Nesle.

Il n'est pas de commerce intellectuel comparable à celui d'un libraire érudit, bonhomme et un peu bavard. Autrefois, ce type n'était pas rare. Il fut très commun à l'époque du romantisme ; il n'a pas entièrement disparu. Lorsque j'étais écolier, j'allais volontiers flâner aux alentours du Palais-Royal. Et je m'arrêtais avec prédilection devant le magasin de Dentu. Je considérais avidement les volumes étalés dans les vitrines. Leurs couvertures polychromes (et qu'elles étaient simples auprès de ce qui se fait aujourd'hui!) m'hypnotisaient. Mes regards se dirigeaient de préférence vers une étroite soupente, située à l'entresol, éclairée au gaz dès le matin, et où l'on accédait par un escalier en colimaçon. C'était là que le maître de céans recevait ses auteurs. J'apercevais leurs têtes qui s'agitaient à la façon d'ombres chinoises, et sa face rubiconde, son ventre copieux, ses petits bras qui exprimaient tour à tour, par des gestes appropriés, les sentiments « professionnels » du libraire : la cordialité, la défiance, le refus poli, l'appréhension des gêneurs. Tantôt ses bras disaient :

« Cher ami, quand votre manuscrit sera-t-il prêt?... »

Et tantôt :

« Nos cartons sont pleins. Repassez l'année prochaine! »

Et je songeais, à part moi : « Dès que j'aurai terminé mon premier roman, j'irai le porter à ce brave homme. » D'ailleurs, vingt fois par heure, Dentu dégringolait les marches de son escalier. Et je crois qu'il avait, au-dessous de sa table, un judas qui lui permettait d'observer ce qui se passait au rez-de-chaussée. Jamais il ne perdait de vue le client.

On ne rencontre plus guère ce laisser-aller et cette aimable familiarité que chez les marchands de livres anciens. L'éditeur moderne est un personnage auguste, très affairé, une sorte de ministre, dont le seuil, défendu par d'inexorables consignes, ne se laisse pas franchir aisément.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

De l'Éducation

III. — LA SANTÉ

Ma chère cousine,

Avez-vous remarqué qu'on s'occupe rarement dans les programmes des écoles où l'on impose à la mémoire des enfants tant de matières diverses, de prévoir pour eux ce qui est la raison même du bonheur, ce qui fait la solidité de l'âme et du cerveau : la santé...

On assemble des enfants, on les soumet au même effort intellectuel et on ne s'inquiète pas de savoir s'ils sont capables physiquement de ce même effort..., on ne les met pas en état de donner le maximum de leur bonne volonté..., on semble croire que le cerveau est le seul bien à cultiver. Oh ! celui-là, on lui fait rendre tout ce qu'il peut, et plus qu'il ne peut !... mais on ne s'embarrasse point qu'il y a aussi un beau petit corps d'enfant qui doit croître, s'épanouir et qui demande lui aussi des soins.

A l'école, au lycée, à la pension, la classification s'établit tout de suite : on compte d'un côté les intelligents..., c'est-à-dire ceux qui retiennent facilement tout ce qu'ils apprennent et se montrent brillants... ; et de l'autre : ceux qui toujours dans la lune, se désintéressent de la leçon et sont qualifiés trop facilement de paresseux.

Or je mets en fait qu'un enfant *ne doit pas* être paresseux : s'il l'est, c'est la faute de son professeur, jardinier incompréhensif qui ne lui offre pas la culture convenant à son tempérament..., c'est la faute de sa santé maladroitement surveillée ; ou bien encore celle de l'éducation qu'il a reçue chez lui, et dont il faut tout réformer.

Ne croyez pas que des professeurs, de leur propre initiative, n'arrivent point à des résultats admirables. Il en est beaucoup — Dieu merci — qui sont nés psychologues, qui savent découvrir des âmes sous des enveloppes frustes, des intelligences sous des dehors endormis et opèrent des miracles... Ils s'attachent alors à jamais le cœur de ces enfants moins bien favorisés par la nature, qui, instinctivement, vont du côté de la lumière, comme la fleur se tourne du côté du soleil... Il en est aussi, — et ce sont souvent les mêmes, — qui ont un remarquable sens de l'hygiène et subordonnent le travail à ses lois... Mais non seulement ils ne sont pas aidés dans ces entreprises hardies par le programme, au contraire, ils viennent s'y heurter... Les heures sont prévues pour le travail, un certain travail net, défini, précis qui fait faire à perpétuité la gymnastique du cerveau ; aucun temps n'est réservé aux choses de la santé, pas plus qu'aux « digestions » spirituelles. Par la tyrannie des programmes, les élèves apprennent à *retenir* et non à *apprendre* ce qui est le véritable sens de l'enseignement... Ils n'ont point les moments de détente nécessaires et surtout ils ne peuvent donner à la nature la belle revanche qu'elle réclame.

Combien ai-je entendu de ces professeurs remarquables, devenus par la force des choses des bourreaux d'enfants, me dire ; « Que voulez-vous, notre devoir est de suivre le courant, nous n'avons pas le droit de mettre nos enfants en état d'infériorité devant les examens qui les attendent et pour lesquels ils doivent se tenir prêts. » Dans la mesure du possible ils atténuent le « Gavage » mais ils ne peuvent s'y soustraire complètement.

Voulez-vous me dire pourquoi les programmes ne mettent pas au premier rang, comme un devoir, comme une science, la santé !... Et d'abord, pourquoi n'exige-t-on pas l'aération continuelle d'une classe, exactement comme on établit l'aération d'un sanatorium : par les prises d'air qui, jour et nuit, laissent circuler l'air ? Est-il compréhensible que, sachant ce que nous savons des microbes, il soit permis aux enfants de respirer pendant des heures l'air vicié que dégage toute respiration humaine et qu'ils se voient obligés de travailler dans une atmosphère fade de renfermé et de sueur.

Je sais un lycée qui passe pour un des plus brillants de Paris, où d'ailleurs on ignore encore le chauffage central et bien d'autres progrès, qui, avant la guerre, avait des classes si inconfortables qu'on y voyait ceci : des garçons s'empilant quarante-deux dans une pièce maussade susceptible de contenir à grand' peine trente élèves !... Je vous laisse à penser dans quelles conditions étaient installés ces élèves, serrés coude à coude, n'ayant de place ni pour leurs jambes ni pour leurs bras, et dont quelques-uns, en guise de pupitre, se servaient de leur serviette...

Il y avait, dans un coin de la salle, un poêle qui tantôt ronflait, tantôt fumait, et souvent empuantissait, parce qu'une des grandes plaisanteries de ces garnements était d'y jeter des boules odorantes ; les élèves côté calorifère grillaient, ceux côté porte recevaient dans le dos un courant d'air glacé, et les heures de classe se succédaient diverses et mouvementées... Car chaque heure marquait un professeur différent : celui de neuf heures arrivait, emmitouflé, toussant, frissonnant, et son premier soin était de cadenasser la fenêtre ; il ordonnait d'engouffrer dans le poêle des pelletées de charbon jusqu'à ce qu'il rougît à blanc, après quoi il se livrait aux douceurs des interrogations... Les enfants ruisselaient de chaleur, physiquement mal à l'aise, écœurés d'air lourd et de senteurs indéfinissables... Mais, à dix heures, survenait un autre professeur, jeune, fringant, facilement congestionné. Il se jetait sur la fenêtre. « C'est une infection ! », criait-il ; et il aérait..., il aérait..., il aérait même si largement que les enfants, après cette douche écossaise, s'en revenaient avec des maux de gorge ou des fluxions de poitrine... Certaines mères, qui tenaient à la santé de leurs enfants plus qu'aux beautés de la pédagogie, les retirèrent au bout du troisième rhume, sans autre explication, et s'en trouvèrent fort bien...

Vous conviendrez que le travail accompli dans des conditions pareilles d'hygiène ne pouvait être profitable d'aucune manière. — Et cependant ce détail semblait indigne des grands esprits.

Et combien d'autres, traités négligemment et qui paraissent à tous ceux qui pratiquent l'hygiène dignes de retenir l'attention. Ainsi, on apprend aux enfants mille et une choses. Mais ils ne savent pas respirer... Ne riez pas et demandez à nos spécialistes combien d'enfants ignorent cet art. Les pauvres petits gardent leurs poumons plissés, peu à peu ils rentrent les épaules, leur colonne vertébrale se dévie, une série d'attitudes vicieuses empêche leur thorax d'atteindre son plein épanouissement, mais il paraît que ce sont choses de peu d'importance et que la généalogie des Pharaons est d'une utilité bien plus flagrante.

Or, depuis les essais de culture physique du capitaine Hébert, depuis les travaux remarquables de Dalcroze, depuis les traités de Muller, depuis la méthode Bros pour laquelle j'ai une prédilection particulière, et combien d'autres, on sait, preuves à l'appui, l'importance capitale de cette culture physique. Elle a comme base l'air, le grand air aspiré à pleins poumons, l'éducation des forces vives et musculaires, et le développement rythmique du corps qui, lui aussi, a besoin d'etre guidé par un enseignement rationnel...

N'est-ce point une aberration, un contresens effrayant, qu'un enfant reçoive une instruction réglée de telle sorte, que son cerveau soit en état continuel de surmenage, tandis que son corps reste abandonné à la paresse ?...

Il y a les jeux, me direz-vous. Oui, certainement, ils constituent une gymnastique excellente, mais les enfants modernes n'ont plus « le temps » de jouer et il arrive que, par la mauvaise organisation de leur travail, ils perdent le goût de l'action, le plaisir du mouvement, ils n'entretiennent pas l'élasticité de leurs muscles, la marche même les ennuie, ils ont un besoin maladif du livre, de la position assise, de l'activité purement cérébrale. Selon les tempéraments, l'enfant, à ce régime, devient une petite plante de serre chaude, vouée au travail intensif..., ou alors un pauvre être anémié, qui vaguement, sans pouvoir le formuler, vit dans une sorte de nostalgie. Il ne se rend pas bien compte de ce qu'il voudrait, mais il sait que ce n'est pas ce qu'on lui offre, il souffre du bourrage forcé, du manque d'air, il a soif d'un peu de liberté — il n'est pas heureux, — justement parce que peu à peu on lui détruit la santé.

Pourquoi l'étude de toute classe ne commencerait-elle pas par ces exercices de respiration ?... pratiqués dehors si la saison le permet, à fenêtres grandes ouvertes si le mauvais temps le commande... Pourquoi n'exige-t-on pas au moins une heure par jour d'entraînement physique sous la surveillance d'un bon professeur ?... Là on se rendrait compte des petites tares de l'élève...

Combien d'enfants respirent seulement par la bouche, soit qu'ils aient le nez bouché par des végétations adénoïdes, soit qu'ils aient pris cette mauvaise habitude par suite de rhumes continuels... Et comment veut-on que ces enfants-là — en véritable état d'infériorité physique — aient la même facilité de travail que d'autres dont les poumons s'emplissent d'air librement... Combien d'enfants commencent une légère sco-

liose à laquelle nul ne prend garde, et qui s'accentuant, paralyse les principes de vie et d'énergie... Combien d'enfants ont des muscles mous, sans résistance, et apportent à l'étude la mollesse des lymphatiques... Un professeur spécialiste non seulement s'aperçoit de ces défectuosités mais y remédie...

On serait stupéfait de voir les transformations heureuses que subit un petit corps rachitique, redressé, vivifié, recréé par la culture physique... J'ai eu l'occasion à l'hôpital Saint-Louis de voir les cures faites par une femme, Mme Joland, sous la haute direction du chirurgien-chef, cela était prodigieux. Les colonnes vertébrales se redressaient, les épaules se remettaient en place, simplement par quelques exercices musculaires intelligemment ordonnés et fidèlement suivis.

Si la culture physique était obligatoire, si certains principes d'hygiène étaient strictement observés, on verrait les enfants pousser comme des belles fleurs dans les blés, et, outre le bienfait physique, ils bénéficieraient encore d'un bienfait moral... En effet, toutes les personnes qui s'astreignent régulièrement à faire de la gymnastique rythmique vous diront que par un phénomène étrange leur volonté se trouve accrue. De même qu'elles disciplinent leurs mouvements et font obéir leur corps à des inflexions déterminées, de même elles disciplinent leur caractère et le soumettent au grand rythme intérieur de la conscience. Écoutez ce que dit à ce propos M. Dalcroze :

« L'éducateur développera les instincts » naturels, en créera d'autres, les harmo- » nisera, les coordonnera et provoquera » l'éveil de la conscience des rapports physiques et intellectuels. »

On croirait que ce sont là de grands mots pour de simples exercices de gymnastique... Point du tout, le résultat est probant. Je ne sais rien de plus élégant qu'un jeune corps souple se livrant aux mouvements cadencés rappelant la plastique grecque, ou s'exerçant aux sauts rythmiques des athlètes, ou bien encore aux jeux de la balle jetée de droite et de gauche dans des attitudes imitées des fresques antiques.. Tous ces mouvements, gracieux d'apparence, ont une raison cachée puisqu'ils exigent un travail intensif et raisonné de certains muscles. La méthode de M. Bros, puisée d'ailleurs à toutes les sources, et surtout à celle du capitaine Hébert, me semble d'une précision et d'une harmonie remarquables, mais toutes les méthodes sont bonnes. Il suffit que le professeur connaisse à fond l'anatomie, qu'il ait des principes d'hygiène et le fanatisme de l'air..., l'air dont on sèvre les pauvres écoliers, sous prétexte qu'il faut seulement les instruire!...

Croyez-moi, *la santé* voilà ce dont nous avons besoin plus que jamais. C'est la santé qui fait les femmes équilibrées et joyeuses, c'est la santé qui leur permet de mettre au monde de beaux enfants, c'est la santé qui est le secret des énergies. Cultivons la santé de nos enfants comme nous cultivons leur intelligence... C'est leur parfaite harmonie qui fait la beauté de l'âme.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Les Peintres d'Orient,
par M. Frantz Funck-Brentano.

M. Funck-Brentano nous ouvre les portes de l'Orient, le pays du bleu, du soleil qui luit, implacable et brûlant, où les hommes dans leur demi-nudité ont des attitudes qui font penser à la majesté antique, tout cela était bien fait pour attirer les peintres. Aussi, nombreux furent ceux qui dressèrent leurs chevalets sous les oliviers de ces autres Frances, et le conférencier ne peut s'empêcher de puiser aux souvenirs d'un écrivain admirable comme Fromentin des récits et des tableaux frappants.

M. Funck-Brentano effleure ensuite une question d'art, celle de la couleur locale. Le conférencier fait sa confession à ce sujet, Fromentin l'a converti; il pense avec lui qu'il faut vêtir l'idée et ne retenir que l'esprit des choses...

De belles projections représentant les scènes de l'Écriture Sainte, de l'Adoration des Mages, depuis la Sainte Famille en Égypte jusqu'aux images modernes de Lévy-Dhurmer. Puis des photographies prises aux Dardanelles par le vaillant fils de M. Funck-Brentano, mort au champ d'honneur en héros, apportent à la fin de cette conférence une note émue de respect et d'admiration.

PIERRE S.

PROGRAMME DE LA 14e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 19 mars. — Nos Ennemis aux Colonies : La Mouche Tsé-Tsé, les Fièvres, par le Docteur RAOUL BAUDET.

Mercredi, 21 mars. — Les Fables de La Fontaine (4e gala, 14e leçon), par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 23 mars. — Amitiés Américaines : Argentine, Brésil, par PAUL DOUMER.

Samedi, 24 mars. — Les Cloches des Pays Amis.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 6 du 15 mars vient de paraître

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Ne perdons point nos bonnes habitudes et en quelques lignes ouvrons à nos fidèles et généreux amis nos comptes du mois. Nous avions en caisse au 1er février fr. 27,758 45, nous y retrouvons au 1er mars fr. 25,539 35.

C'est que ce mois-ci les dépenses ont excédé le chiffre des recettes, et il faut prévoir des temps difficiles... Les approvisionnements deviennent de plus en plus rares, les vivres de plus en plus coûteux; certains concours, qui étaient bénévoles, sont maintenant rétribués... Certaines collaborations déjà rétribuées demandent, devant les problèmes de la vie chère, à être augmentées...

Mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre, ces misères sont pour tous, et nous devons nous compter parmi les heureux. Nos amis, touchés au vif par le mot de crainte que nous avions glissé dernièrement, nous rassurent cette semaine avec une prodigalité charmante. Et toujours nous trouvons le secours fidèle et miraculeux de Mmes Rogers et Rutlidge, toutes deux ont trouvé l'appui tendre des femmes de Rio de Janeiro. Merci à ces amis d'outre-mer.

Nos Envois au Front

Nous avons fait cette semaine exactement notre 41,005e envoi, et ce sont autant d'heureux qui le méritent, puisqu'aussi bien nous n'envoyons plus qu'aux soldats recommandés par leurs chefs. Nous évitons ainsi les « farceurs » qui apitoient sur leur sort au moyen de mensonges et collectionnent sans vergogne des marraines à l'infini. Quelle joie reconnaissante nous témoignent ces bons poilus possesseurs d'un souvenir :

« Oh! madame, écrit un petit Belge, nous ne savions pas comment ouvrir ce gros paquet. Il nous tombait comme du ciel et nous ne pouvions pas nous imaginer combien la France possède encore de personnes charitables qui n'ont pas oublié la petite armée qui a blessé un instant le grand aigle allemand devant Liége et à l'Yser! Car malgré cette longue guerre de tranchées, malgré nos brefs communiqués, soyez persuadée, madame, que notre moral est encore très haut et que nous attendons avec grande impatience le moment de chasser l'ennemi de notre petit coin de terre, embrasser nos chers parents restés là-bas et planter le drapeau rouge, jaune et noir sur nos monuments publics. Ce jour viendra, madame, et la France, notre grande sœur, pourra toujours avoir confiance dans la parole d'honneur de la petite Belgique. — Votre Alphonse Spinay, caporal G. 238, 3e compagnie, armée belge. »

On voit l'allégresse causée par l'envoi d'un simple paquet, et le bien moral que l'on peut faire...

Transmettons en hâte ces demandes :

Le chef de bataillon Dachert, commandant le dépôt du 73e régiment d'infanterie, à Saint-Astier (Dordogne), serait reconnaissant aux cousines de bien vouloir participer à la création d'une salle de réunion où les soldats trouveraient pendant cette saison de saines distractions.

Le capitaine Masson-Forestier, commandant la 4e compagnie du 90e régiment d'infanterie, serait heureux d'avoir quelques instruments de musique, même usagés, pour ses hommes.

L'Adoption des Prisonniers

Malgré les difficultés de l'heure, nos cousines, de l'autre côté de l'Océan, continuent à nous combler de leurs bienfaits. Nous avons reçu cette semaine, en dépôt au compte de leurs filleuls une somme de 1,102 fr. 75, ce qui, avec les dons reçus pour notre Caisse de Secours — 474 fr. 05 — fait un total de 1,576 fr. 80.

L'une de ces marraines américaines, Mlle de la Mothe, nous écrit :

« Oui, cousine Yvonne, tant que ce pauvre garçon sera prisonnier, j'enverrai cette même somme tous les deux mois, pour que vous lui adressiez la nourriture convenable. Vous pouvez compter dessus... Si par hasard le montant ne vous parvenait pas, c'est *qu'il*

serait au fond de l'eau. En ce cas, prévenez-moi de suite et je remplacerai le mandat. »

On le voit, les Américaines ne se troublent pas pour quelques torpillages, et leur concours nous reste acquis avec la même fidélité. Et combien il sera de plus en plus nécessaire ! Nous recevons depuis quelques semaines des présidents de comités de secours de vraies lettres de détresse. Il y a des « meurt de faim » dans leur camp. *Cent-quatorze* soldats des pays envahis nous ont été signalés, recommandés, et voilà ce qu'écrit l'un de ces malheureux :

« Notre nourriture journalière se compose uniquement de carottes et de rutabagas, d'une soupe dans laquelle on trouve tout : tronçons de choux, tronçons d'os, et tout cela nage dans un liquide infâme, et c'est tout. Mon ventre fait mauvaise mine depuis une quinzaine de jours que je suis là. »

Nous puisons dans notre Caisse de Secours pour leur assurer l'indispensable, mais d'autres demandes non moins poignantes succéderont à celles-ci. Et je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie nous confierions quelques-uns de nos 114 protégés nouveaux à des marraines qui nous aideraient, ne serait-ce que dans une petite part, à opérer ce sauvetage.

Pour les Aveugles de M. Brieux

L'abondance des matières nous force à donner en deux lignes le résultat de la marche de l'œuvre en ce mois de février... Les chiffres sont d'une éloquence singulière :

Nous avions en caisse le 1er fév. fr. 36,605 90,
nous y retrouvons le 1er mars fr. 44,094 80.

Et cependant les dépenses se sont montées à 3,976 fr. 35... Mais, ô générosité admirable! les dons ont été de 11,465 fr. 35!

Parmi les dépenses nous trouvons 69 pensions régulières servies à des aveugles ou à leurs familles, des secours temporaires, des livrets de caisse d'épargne, des achats de montres spéciales permettant de constater l'heure au toucher, et le prix de la collaboration donnée aux aveugles qui collaborent au *Journal des Blessés aux yeux*. En effet, par une pensée touchante, M. Brieux veut que chaque lettre insérée dans son journal soit l'occasion d'une rémunération pour celui qui l'écrit, ou plutôt qui la dicte.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

135e LISTE DE SOUSCRIPTION

31e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 24 février au 3 mars 1917)

Mlle Hazard, 5 fr. — Une lectrice, 5 fr. — Mlle Emilie Bontemps, 2 fr. — M. Jarry, Le Mans, 5 fr. — Mlle Celia Idiarle Borda, Buenos Aires, 200 fr. — M. Bonnemain, Son-La, 15 fr. — Mme Rollat, Bray, 25 fr. — Mlle Alfassa, 20 fr. — Mme A. Massieu, Fort-de-France, 10 fr. — Anonyme, 100 fr. — Mme Genevoix, 20 fr. — M. Hoffer, Montréal, 10 fr. 50. — A. G., 15 fr. — Mme Trombetta, Neuilly, 3 francs. — Pour Service 2 fr. — M. Becquart, Buenos Aires, 85 fr. — Mlle Gouth, Kharkoff, 27 fr. — M. Lhoest, Santa-Cruz, 20 fr. — Mme Tréfault, Alfortville, 15 fr. — Une cousine des Annales à Djidjelli, 5 fr. — Mlles Le Clezio, Curepipe, 178 fr. 55. — Mlle G. Barbotin, Hanoï, 10 fr. — Mlle Guignard, Severy, 11 fr. 50. — Mme Guépet, 10 fr. — M. Poyet 2 fr. 50. — M. Wuillamier, Cassel, 2 fr. 50. — M. M., 1 fr. 50. — M. Chapotin, 5 fr. — M. Coldefy, Vitry, 1 fr. — M. Lenoir, 10 fr. — M. Gafory, Kouang-Tchéou, 12 fr. — M. Grulet, 10 fr. — Mlle Pipard, Chanas, 5 fr. — Mlle Girardot, Valentigney, 5 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — Anonyme, 25 fr. — Mme Œrtli, New-York, 7 fr. — Mlle Bayard, Port-au-Prince, 5 fr. — M. Truffier, 100 fr. — Mme Mattei, Corscia-Calaccucia, 5 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio de Janeiro, 1,200 fr. (Nous publierons la liste des donateurs dans le prochain numéro.)

Total général de cette 135e liste........ 2,206 05

(A suivre.)

LES ÉCHOS

Sur la couverture du dernier numéro était gravé un dessin, dont nos lecteurs ont certainement apprécié la crâne élégance et la pittoresque vérité. Il représentait l'« Alpin » et était signé Lucien Jonas.

Ce dessin inaugure une série. Jonas va nous donner sous ce titre général : *Les types de la guerre*, l'image de nos héros les plus populaires. Vous verrez défiler successivement : le chasseur, l'artilleur, le fantassin, le spahi, l'annamite, etc..., sans compter le territorial et le R. A. T., l'aîné et non le moins valeureux de nos chers soldats.

La réunion de ces beaux portraits, tous faits d'après nature, constituera une remarquable collection, que nos lecteurs conserveront comme souvenir de ces jours terribles et grandioses.

La presse genevoise déplore la perte d'un de ses membres, qui faisait honneur au journalisme du monde entier, M. Albert Bonnard. Nous nous associons de tout cœur à ces regrets. Ancien rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, puis rédacteur en chef du *Journal de Genève*, M. Albert Bonnard y a publié d'innombrables articles qui étaient des modèles de sagesse, d'équilibre et de générosité. Nul ne possédait plus profondément la connaissance de la politique européenne. Nul n'aura été plus clairvoyant.

Nous apprenons avec regret la mort de Mme Paula Riffault-Videau, qui fut avant la guerre lauréate des concours de poésie des *Annales*. Son talent délicat, fin et sensible avait donné déjà plus que des promesses. Elle disparaît à moins de trente ans, laissant après elle des souvenirs émus et de beaux vers.

Nous avons cité il y a huit jours le texte des principales déclarations lues à la Sorbonne au nom des Fédérations françaises... D'autres paroles mémorables ont été dites. Voici l'admirable péroraison de l'allocution de M. Paul Deschanel :

Une paix allemande ne serait qu'une trêve grosse de guerres certaines. Si nous arrêtions la lutte aujourd'hui, nos fils seraient obligés de la reprendre demain...

Nous touchons à l'heure la plus décisive de tous les temps. Cette guerre est la plus grande des guerres, non seulement par l'étendue des champs de bataille, la puissance des inventions, le nombre des hommes et des peuples — quatorze nations, vingt millions d'hommes s'étreignant dans l'horreur — mais parce que tout le patrimoine moral de l'humanité s'y joue. Ce n'est plus un duel entre deux patries, deux civilisations, l'Hellade et la Perse, Rome et Carthage : c'est la lutte entre le juste et l'injuste, entre l'honneur et le parjure, entre le droit et le crime. Ce qui est en jeu, c'est la morale universelle...

Non moins éloquent fut M. Louis Barthou, exprimant — avec quelle émotion! — la pensée des pères et mères en deuil :

Ecoutons la voix de nos morts. Ceux qui sont tombés pour la France ont le droit de parler à la France. Ils lui disent d'être patiente et de savoir attendre, avec une fermeté tranquille, l'heure de la délivrance. Ils lui disent que seule la paix du droit par la victoire peut satisfaire son honneur, payer ses douloureux sacrifices et garantir la sécurité de son avenir. Ils lui disent enfin, ils lui disent surtout, eux qui furent des frères dans l'âpre bataille et qui sont des frères dans la mort glorieuse, de rester unis, non seulement pour vaincre, mais la guerre finie et la paix signée, pour panser les plaies de la guerre et pour développer les bienfaits de la paix dans l'émulation réparatrice et dans la solidarité fraternelle de tous ses enfants.

Et pour finir, M. Viviani, au nom du gouvernement, a confirmé, en un vigoureux et fier langage, les engagements pris, en ce jour solennel, par toute la France.

Ces mots ne seront oubliés, ni de nous qui les aurons entendus, ni des fils de nos fils qui recueilleront le fruit des épreuves stoïquement endurées.

Ajoutons quelques détails précis et une anecdote aux réflexions que suggère au Bonhomme Chrysale le Congrès du Livre ouvert depuis dimanche. Ce congrès s'occupe de tout ce qui concerne le livre au point de vue matériel et moral. Comment faire de beaux ouvrages, qui ne soient pas trop dispendieux? Comment lutter contre la concurrence étrangère? Comment veiller à ce que d'ignobles ouvrages, imprimés dans d'obscures officines, n'aillent pas au loin calomnier la France, comme il arrivait trop souvent avant la guerre? MM. Crolard, député, Léon Boivin, Keufer, Bertrand, Clouard, Max Leclerc, Francis Chevassu et le poète Edmond Haraucourt, ont examiné ces questions intéressantes. De grands projets sont à l'étude. De grands efforts seront faits.

Voici l'anecdote. C'est une histoire de bibliophile que je tiens d'un libraire, qui assure l'avoir cueillie sur les lèvres érudites d'Anatole France...

Un bibliomane anglais avait acquis un certain volume rarissime, le seul pensait-il qui restât de l'édition. Tout à coup il apprend qu'un exemplaire semblable existe à Paris; il bourre son portefeuille de banknotes, traverse la Manche et débarque chez son rival, le collectionneur. Après les compliments d'usage :

— Monsieur, lui dit-il, vous avez ici un ouvrage...

Il lui en cite le titre.

— Oui, monsieur. Il est serré dans mon secrétaire, le voici.

Notre homme le palpe, l'examine, vérifie son identité et en offre mille francs. Le propriétaire repousse cette alléchante proposition.

— C'est probablement plus qu'il ne vaut, mais je ne fais pas commerce de livres, et mon intention est de garder celui-ci.

— Monsieur, cinq mille francs!

— Je suis vraiment confus, mais...

— Dix mille!

— Je vous répète, monsieur...

— Quinze mille!

— Monsieur...

— Vingt mille francs!

— En vérité, devant une telle insistance, il y aurait de l'impolitesse à refuser. Le livre est à vous.

L'Anglais triomphe, il sort de sa poche vingt billets de banque, les étale sur la table, s'empare du précieux bouquin, s'approche de la cheminée où brûle un feu ardent et l'y précipite. Le vendeur pousse un cri d'effroi et se baisse vers la flamme. L'Anglais l'arrête froidement :

— Monsieur, dit-il, je ne suis pas fou, comme vous seriez en droit de le supposer. Moi aussi, je détiens un exemplaire de ce volume. J'avais cru jusqu'ici qu'il était unique : je m'abusais... Maintenant, j'en suis sûr, et je vous adresse mes plus sincères remerciements.

Un certain nombre de lecteurs nous écrivent au sujet de la dernière œuvre d'Antonin Mercié; ils nous demandent à quelles conditions ils pourraient se la procurer.

Nous comptons en effet éditer *Gloria Victoribus* et nous conformer au désir maintes fois exprimé par notre cher et illustre ami... Le groupe est entre les mains du mouleur; cette première opération achevée, le fondeur se mettra à la besogne. Mais, en ce moment, de graves difficultés surgissent : pénurie de personnel, rareté des métaux, etc. Néanmoins le travail se poursuit. Lorsqu'il sera un peu plus avancé, nous en informerons les admirateurs du maître et leur ferons connaître l'époque où son dernier chef-d'œuvre pourra être mis à leur disposition.

Nous recevons d'un jeune et charmant artiste, M. Flachat, actuellement interné en Suisse après une longue captivité, des détails impressionnants sur le régime imposé aux prisonniers par les Boches... Cette question est plus que jamais à l'ordre du jour.

Les prisons militaires en Allemagne (Arresthaus) possèdent trois sortes de cellules qui ont toutes trois les mêmes dimensions, environ 2 mètres 70 de long et 1 mètre 60 de large. Le sol est parqueté, les murs et le plafond sont blanchis à la chaux, la fenêtre doublement grillagée, est placée haut, et mesure à peu près 40 centimètres sur 80.

Viennent d'abord les cellules pour les soldats en prévention de conseil de guerre, ce sont les plus confortables. Leur mobilier se compose de : un lit — si toutefois on peut s'exprimer de la sorte — il serait plus juste de dire de trois planches supportant une maigre paillasse à 50 centimètres au-dessus du sol et formant un lit; une petite table en bois dur accompagnée d'un tabouret de même style, une immense cruche à eau en terre brune vernissée, une planchette en quart de cercle fixée dans un coin comme étagère et, enfin, dans l'angle le plus près de la porte, un monument en faïence verte qui est un poêle que l'on allume de l'extérieur, par le corridor.

Voici en peu de mots quelle vie l'on mène dans ces cellules de la première catégorie en attendant sa comparution devant un conseil de guerre. Vers six heures du matin, le feldwebel dirigeant la prison, ouvre les portes avec grand fracas, il faut alors se précipiter pour aller chercher une cuvette de terre brune dans laquelle on a juste le temps de faire semblant de se laver; aussitôt remise en place de la cuvette, eau fraîche dans la cruche, café avalé brûlant, nettoyage de la pièce, après quoi la porte est brutalement refermée jusqu'à midi.

A midi sonnant, elle est de nouveau ouverte; chacun sort alors et l'on se met en file pour aller, au bout du couloir, chercher une gamelle de soupe et une tranche de pain. A midi dix, un soldat réunit les gamelles pour les laver et l'on se trouve dans le calme absolu jusque vers trois heures environ, heure de la « promenade », qui consiste en quelques tours au pas accéléré et à la queue leu leu, les mains derrière le dos, dans la petite cour de la prison.

A six heures du soir, les soldats vont à la file indienne remplir leur cruche, en rentrant ils prennent au passage une gamelle de café chaud qu'ils doivent avaler dans l'obscurité la plus complète. A neuf heures, petite cérémonie amusante : toujours à la queue leu leu, on va chercher les... vases de nuit et l'on rentre bien en ordre portant gravement son ustensile. — Coucher.

Le régime est le même dans les cellules de la deuxième catégorie, mais le confortable y est moindre; on n'a plus ni paillasse, ni table, ni tabouret; le lit se compose ici de trois planches et d'une quatrième inclinée en guise d'oreiller.

Les cellules de la troisième catégorie sont identiques comme « ameublement », à leurs voisines de la deuxième catégorie, avec cette différence que leur petite fenêtre possède des volets de bois plein. Quand un malheureux est puni de six, huit, dix jours ou plus de « strenger arrest », c'est là qu'on l'amène, le geôlier prend dans la cour une perche placée là à cet effet et ferme les volets; le soldat puni se trouve ainsi plongé dans l'obscurité en plein midi; c'est en cela que consiste la punition; mais comme il serait vraiment trop doux de n'être privé que de lumière et d'air, on a trouvé bon de faire endurer aussi au prisonnier les souffrances de la faim. Il reçoit pour toute nourriture du pain (ration double) et de l'eau fraîche; il est également privé de la « promenade ». Tous les trois jours il a une soupe, une gamelle de café et ses volets ouverts pendant une heure. Des rondes sont faites par un officier, on en compte environ une ou deux dans la journée et une dans la nuit. L'officier se fait ouvrir la porte de chaque cellule, demande son nom et la cause de sa punition au soldat, qui doit se tenir debout, au « garde à vous » sur le seuil, et passe.

La nuit il faut se précipiter au bas de sa paillasse lorsqu'on entend la clef fourrager la serrure, de façon à se trouver debout à l'entrée, au moment où la porte s'ouvre.

La plus grande liberté est laissée au prisonnier pour l'emploi de son temps pendant la journée dans sa cellule; il lui est seulement absolument interdit de fumer et de s'étendre sur le lit entre six heures du matin et neuf heures du soir; le guichet de la porte est là pour la surveillance, qui est continuelle.

Voilà l'existence infligée à nos captifs. Et il y a des camps où elle est plus dure encore...

LES BRUITS QUI COURENT

Les étoiles du Général. — Cette « histoire », absolument vraie, m'était, hier, contée par un « poilu » qui, venant à Paris, pour une permission de sept jours, respirer l'air des boulevards qui n'est point, certes, celui plus glorieux, plus vivifiant, des tranchées, ne quittait pas, depuis Charleroi, le général Pétain.

Surprises par « l'attaque brusquée » — mais surpris encore davantage, les Belges héroïques dont le pays était violé, ensanglanté, brûlé — nos troupes, après un terrible combat à Charleroi, se « repliaient », le soir de la bataille. Le colonel Pétain, qui venait d'être nommé général, passait la nuit, avec ses officiers, dans une maison où un chaleureux accueil leur était fait. Mais l'on s'y étonna d'entendre appeler général celui qui n'avait qu'un dolman de colonel.

— Parce que, répondit Pétain, je n'ai pas eu le temps de transformer mes galons en étoiles.

Le lendemain, à son réveil, le général fut agréablement surpris en voyant que les étoiles avaient remplacé les galons.

D'où venaient-elles? Du dolman que portait à Patay le général de Sonis. De cette précieuse relique, « les dames » de la maison, parentes du général, les avaient détachées pour les substituer aux cinq galons du colonel.

Et l'on sait de quel éclat brillèrent ces étoiles devant Verdun.

SERGINES.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES)

II. — REVISION DES VALEURS SOCIALES CRÉÉE PAR LA GUERRE

Une guerre prolongée change toutes les conceptions des êtres et des choses ainsi que leur hiérarchie.

La guerre renverse également toute l'échelle des valeurs morales. L'acte sévèrement réprimé comme crime en temps ordinaire devient vertu et gloire dans le combat. L'intérêt individuel s'efface. La vie humaine n'a plus qu'une importance collective.

Les galons n'établissent qu'une hiérarchie factice, illusoire en temps de guerre. La valeur morale seule peut créer l'obéissance et le respect chez les inférieurs.

La tranchée a prouvé que la valeur se mesure à la ténacité, l'endurance, l'initiative, le courage, la volonté, le jugement, qualités que n'enseignent pas les livres et qui ne sont les privilèges d'aucune classe.

Chaque peuple hiérarchise les valeurs en prenant les siennes pour étalon.

III. — LES FORMES DU COURAGE

La résistance au sentiment de crainte naturelle produite par le danger, constitue le courage. Si le danger, tout en restant menaçant, cesse d'être immédiat, le courage se transforme finalement en résignation.

Dans les batailles longtemps prolongées, les combattants débutent par le courage et finissent par la résignation.

Le courage militaire a beaucoup évolué dans le cours de l'histoire. Des héros d'Homère aux barons féodaux, nul guerrier n'osait affronter d'inoffensifs javelots et d'incertaines flèches sans la protection d'une pesante armure. La tempête de fer à laquelle le soldat moderne s'expose sans protection les eût fait reculer d'horreur.

Les guerres modernes ont substitué au courage intermittent et irréfléchi, le courage continu et prudent. Beaucoup plus utile que le premier, il est plus difficile à créer.

L'héroïsme silencieux des luttes souterraines d'aujourd'hui, parmi les morts et les explosions, celui de l'aviateur perdu dans l'immensité, sont bien supérieurs à l'héroïsme éclatant et momentané des anciennes batailles.

Le courage discontinu n'est transformé par l'habitude en courage continu que si les dangers qui se répètent sont semblables. Le danger

imprévu est toujours redoutable. Tel qui se montre héroïque à l'assaut se sentira effrayé par un engin ignoré.

Le courage devant un danger imprévu exige une volonté forte. Une telle volonté nécessite une dépense nerveuse qui ne saurait se prolonger et exige un long repos pour être réparée.

L'attention n'étant pas divisible peut être dérivée facilement. On détourne utilement du danger les préoccupations du soldat par des exercices variés et continus.

Un homme très brave, sorti de son groupe pour être placé dans un autre groupe où il est inconnu, perd parfois beaucoup de sa bravoure.

Chaque groupe militaire finit par posséder une âme collective. Elle demande toujours un certain temps pour se former.

Une des inévitables infériorités psychologiques de la défensive est qu'elle déprime le courage alors que l'offensive le stimule.

L'expérience semble prouver que dans les guerres modernes de tranchées les armées s'usent lentement par le fait seul de la défensive. L'usure complète constituera la défaite.

L'héroïsme n'a pas de caste.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

BLOC-NOTES

La Chimère de l'Égalité

La manie égalitaire est telle en France que bien des gens, au récit, je suppose, d'un accident de chemin de fer, ne peuvent s'empêcher de regretter que tous les voyageurs n'aient pas exactement la même blessure. Pareillement dans l'énorme éboulement de la guerre, le principe d'égalité suivant la tradition révolutionnaire, n'est capable d'engendrer que des chimères et des solutions vagues. C'est de sélection, au contraire, que nous avons besoin. Il nous faut, à chaque point dangereux, les hommes les plus robustes et les plus compétents. C'est entre leurs mains que nous devons concentrer la force, et il n'y a pas de pire méthode que celle qui consiste à la disperser afin qu'un plus grand nombre de personnages en aient la jouissance, chacun dans son coin. L'avantage est donc d'avoir le moins possible de commissions, de réunions, de petits parlements de toutes sortes installés à côté du Parlement principal. Au lieu d'une commission des économies, il vaudrait beaucoup mieux une économie de commissions.

La solution vague et générale est le danger de l'heure présente. Vous avez une crise des transports? Le remède est dans l'examen attentif, par des hommes qualifiés, des détails et des aspects de la question. Ainsi de toutes les autres crises qu'il s'agit de conjurer une à une, séparément, et non par de vastes et décevantes conceptions d'ensemble, comme la fameuse mobilisation.

La machine est encore d'une puissance extraordinaire, mais elle s'encrasse et ne fournit plus son rendement total. Il n'y a pas à la changer, il n'y a qu'à la nettoyer et à en serrer les boulons.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

LES LIVRES

Vers la Démocratie nouvelle, par LYSIS. — *L'Evolution belliqueuse de Guillaume II,* par MAURICE MURET.

De quoi demain sera-t-il fait? Jamais les hommes ne se posèrent cette question avec un sentiment d'angoisse comparable à celui qui les inspire aujourd'hui. Qu'on y songe : cette guerre est en quelque sorte l'aboutissement d'une vaste période d'histoire ; elle confirme la faillite lamentable d'un prodigieux ensemble d'idées et de principes sur lesquels on espérait édifier solidement la Cité future. Tout s'est effondré ; l'expérience d'un siècle entier est anéantie dans ses résultats ; il a fallu un cataclysme sans précédent pour nous faire comprendre que l'humanité se débattait dans une impasse et qu'il faudra changer de route pour découvrir des horizons nouveaux. Nous croyons savoir à peu près d'où nous venons — et cela n'est pas fait pour nous pousser aux illusions faciles — mais nous ignorons totalement où nous allons, et cela est troublant au point de briser nos élans et de compromettre nos efforts.

Il est toujours ingrat de chercher à indiquer ce que, en bonne logique, demain semble devoir nous réserver, car on glisse aisément aux prophéties faciles et l'interprétation des leçons qui se dégagent des événements vécus varie avec le tempérament de chacun. Il n'en reste pas moins que l'étude attentive des conditions dans lesquelles la guerre influe déjà sur nos idées et notre activité fournit les seules indications raisonnables quant à l'avenir que nous nous préparons. A ce point de vue, il est un livre qui mérite la plus sérieuse attention : *Vers la Démocratie nouvelle*, de Lysis. L'auteur, imprégné jusqu'à la moelle des principes généraux d'avant-garde, mais esprit sincère, s'imagine évidemment qu'il n'est point de salut possible pour le monde en dehors de la démocratie. Seulement, il comprend qu'en présence de la décevante expérience faite, la démocratie de demain devra être autre que celle d'hier si l'on veut que la foi populaire dans l'effort collectif demeure entière. Il faut donc prendre Lysis tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de discutable dans son point de départ, mais il n'en est que plus intéressant à constater qu'il condamne avec une rare sévérité les erreurs et les fautes de la démocratie d'hier. En somme, l'expérience faite, et dans laquelle l'influence socialiste joua un rôle prépondérant, a marqué la faillite de méthodes gouvernementales ne tenant nullement compte des réalités. L'auteur de *Vers la Démocratie nouvelle* considère que le socialisme réalisera de grandes choses s'il est dirigé intelligemment vers les voies possibles, ou qu'il se brisera, en ébranlant peut-être toute la civilisation, s'il se déchaîne comme une force aveugle.

C'est fort bien, mais il semble que pour s'appuyer sur la science et avoir quelque chance de sauver le monde, il faudra que dans la démocratie nouvelle le socialisme soit exactement le contraire de ce qu'il a été jusqu'ici. Lysis formule quelques vérités qu'il est bon de souligner : l'égalité véritable des citoyens n'est ni possible ni désirable, et l'ériger en dogme serait barrer la route au progrès ; le capital ne s'oppose pas forcément au travail, la conception de l'internationalisme ouvrier fut une véritable aberration, car l'évolution du système économique prend un caractère de plus en plus national ; enfin, la lutte des classes est une erreur... Le tout est de savoir ce qu'on entend par socialisme, et quand Lysis nous dit que c'est « un idéal qui se propose dans le présent d'améliorer les conditions d'existence des plus humbles et dans l'avenir, de fonder une société plus humaine, où la solidarité ferait place à la concurrence dans des conditions encore indéfinies aujourd'hui », on éprouve quelque inquiétude en ce qui concerne l'assimilation par les masses populaires du socialisme nouveau. « Si le socialisme ne s'appuie pas sur les réalités, s'il est seulement un idéal qui vise à changer le monde en transformant les cœurs et son esprit, son échec est certain. » Soit, mais le socialisme n'a été précisément une force dans la période d'avant-guerre que parce qu'il constituait un idéal — faux et décevant, mais un idéal tout de même — aux yeux des foules. S'il n'est plus cela, où sera sa force d'emprise sur l'esprit populaire et où puisera-t-il sa puissance de réalisation ?

Lysis va plus loin : il considère que l'ancienne lutte des classes est criminelle et que, tout au contraire, l'accord des classes est le seul moyen pratique de réaliser le socialisme, parce que la collaboration avec la bourgeoisie donnera au prolétariat le sens des possibilités et parce que l'industrie ne peut prendre tout son essor que si les capitalistes prennent confiance. C'est le renversement complet de tout ce qu'on avait soutenu jusqu'ici. La thèse est que le capitalisme, étant un facteur essentiel du progrès, toute tentative pour le paralyser dans sa fonction est d'inspiration réactionnaire. Il serait difficile de dire dans quelle mesure de telles idées prévaudront au sein de la démocratie nouvelle, mais elles révèlent des tendances extrêmement curieuses et qui, si elles se précisent utilement, pourront influer notablement sur l'organisation de la vie politique et sociale de demain. Le livre de Lysis est incontestablement une des manifestations les plus intéressantes de cet esprit nouveau qui sous divers aspects imprègne déjà les milieux les plus différents et s'affirme dès cette heure comme un premier enseignement de la crise d'humanité où se débat la vieille Europe et le monde civilisé tout entier.



Les études sur Guillaume II, sa vie, son rôle et sa personnalité se multiplient depuis quelques semaines, et il ne faut pas s'en plaindre, le sujet étant assez large pour tenter tous les historiens et tous les penseurs de notre temps. Le livre que vient de publier M. Maurice Muret, l'*Evolution belliqueuse de Guillaume II*, a notamment le mérite de marquer avec une grande précision les deux époques qui se distinguent dans le règne du kaiser et de nous faire comprendre par

là même comment le « seigneur de la guerre » a pu faire si longtemps figure d'empereur de la paix. M. Muret n'est pas de ceux qui tiennent Guillaume II pour seul responsable de la catastrophe européenne, et il n'est pas davantage de ceux qui, malgré tout, s'obstinent à voir en lui un ami de la paix. Il incline à croire que l'empereur a déchaîné la guerre en quelque sorte par ordre, à la sommation d'une fausse élite parmi ses sujets. En d'autres termes, Guillaume II aurait sincèrement voulu la paix pendant la première partie de son règne, mais il serait devenu belliqueux sous l'impulsion des pangermanistes.

Cette thèse est développée avec une grande habileté dans l'argumentation en des chapitres où l'auteur étudie les différents stades de l'évolution impériale, depuis la formation de Guillaume II et sa préparation à la politique mondiale jusqu'à la résolution avec laquelle il a provoqué la catastrophe. En réalité, malgré les efforts de ses parents pour lui donner une éducation moderne et des idées modernes, ce fut l'atavisme prussien qui l'emporta en lui et le jeta, le poing formidablement armé, contre l'Europe et la civilisation. Ce livre de M. Maurice Muret est du plus puissant intérêt par ses remarquables qualités de composition et le choix de sa documentation. C'est bien l'évolution belliqueuse d'un esprit et d'une âme que nous décrit l'auteur et dont il nous fait comprendre toute l'influence sur les destinées mêmes de l'humanité.

La place me manque pour parler cette semaine de plusieurs livres, traitant des choses du front et de l'arrière, qui me paraissent mériter toute la sympathique attention du public. Je tiens pourtant à signaler des récits de guerre très pittoresques que M. Jacques Dieterlen a réuni sous le titre : *Le Bois le Prêtre* et qui constituent des pages vécues réellement émouvantes. M. Maurice Demaison a groupé sous le titre *Croquis de Paris* des notes qui, dans une forme littéraire vraiment élégante et jolie, évoquent des aspects touchants de la vie parisienne pendant la grande guerre. Cette notation du détail pittoresque de l'existence au jour le jour de la grande Cité constitue, elle aussi, un document précieux puisqu'elle permet de se rendre compte comment Paris, pendant ces longs mois de lutte, a vécu et pensé. M. Georges Lecomte dédie « à une mère » des pages émouvantes « pour celles qui pleurent et pour ceux qui souffrent ». L'éminent écrivain s'est donné pour tâche de trouver, non pas les mots qui consolent — car il est un deuil dont on ne veut être consolé — mais les paroles qui apaisent les cœurs meurtris. C'est un petit livre d'une rare délicatesse de pensée et de style, où l'auteur constate que l'on ne perd ses morts que lorsqu'on ne les aime plus. Toutes les mères, toutes les épouses et toutes les fiancées comprendront la vérité profonde de cette pensée : les morts assurent une force morale toujours féconde à ceux qui savent les aimer, car c'est des vertus de ses morts qu'est faite toute la grandeur d'une race.

ROLAND DE MARÈS.

LES POÈMES

HUMANITÉ

Si je vous chéris tant, c'est que je suis humaine,
O soldats graves ou joyeux,
C'est-à-dire que j'ai du goût pour votre haine
Ou pour les larmes de vos yeux.

Non seulement j'accepte une détresse extrême
De vos traits et de vos habits,
Mais cette pauvreté, il me la faut, je l'aime :
C'est la vertu de mon pays.

Quand je vous vois passer, boueux, déteints et pâles,
Avec votre geste exalté,
Je dis : « Ces hommes laids, — si beaux ! — touchés [des balles,
Mon pays, c'est ta liberté ! »

Quand je vois vos souliers tordus sur vos chevilles,
Je m'émeus sur ces temps nouveaux
Où l'on compte la force et la gloire aux guenilles,
N'est-ce pas, ô fils des drapeaux?

Comme j'aime vos doigts qu'a durcis la cartouche,
Comme j'aime vos pieds meurtris,
Et ce pli douloureux que la gloire farouche
Met aux lèvres de ses amis!

Ah! soldats, qu'elles sont augustes vos misères,
Qu'elles sont chaudes de rayons,
Comme mes yeux sont sûrs de voir, cœurs militaires,
Une étoile sur vos haillons !

Rien ne m'offusque en vous. Vous pouvez, ô sublimes,
Etre lourds, grossiers, ignorants,
Vos plus humbles propos sont mes hautes maximes,
O soldats si chers, ô parents!

Tout m'intéresse en vous, héritiers de la Gaule,
Soit vos écrits, soit vos labours.
Paysan, je connais ton vieux maître d'école,
Et, sculpteur, tes blanches amours.

Ah ! je les chéris tant, les simples, les rustiques,
Dans les combats, ceux qui seraient,
Si je pouvais les voir, tels des murs granitiques
Et des chênes qui marcheraient !

Soldats gauches et doux, au récit monotone,
J'entends, par delà de grands bois,
Une petite église indigente qui sonne
Ses angélus dans vos patois.

Que vos confessions réalistes sont pures,
Et que vos jurons sont charmants !
Qu'il est beau de vous voir tirer de vos ceintures
Le vieux portrait de vos mamans !

Comme je m'attendris sur l'orgueilleux paraphe
Finissant un humble papier,
Et sur cette naïve et pompeuse orthographe
Qui me portent votre amitié !

Mais je vous chéris tous. Et tous tels que vous êtes.
Il me suffit, ô grands, ô forts,
Que vous ayez, un jour, traversé les tempêtes
Où ruissellent les belles morts...

Humaine, je le suis. Trop ? Je me le demande.
Oui, trop, peut-être, mes amis,
Car j'abandonne, hélas ! la tâche utile et grande
Pour pleurer auprès de vos lits.

Un air austère et dur, dans vos yeux, me transporte.
J'aime la fureur de vos bras.
Mais, soldat, comme j'aime aussi ta force morte
Quand tu sanglotes dans tes draps!

Un vrai sourire, un mot où crève votre peine,
Vos vêtements criblés de trous,
Vos pauvres cœurs battant sous vos gilets de laine,
C'est cela qu'il me faut de vous !

Le récit de vos maux qui finit en murmures,
L'amer rappel de vos adieux,
La moiteur de vos fronts et vos saintes blessures,
Soldats, c'est cela que je veux!

A d'autres sœurs, la tâche admirable et sévère...
Héros, à moi ce qu'il me faut,
C'est de savoir ton mariage avec la guerre,
Sous le silence du drapeau.

A d'autres sœurs, la tâche ardue et généreuse,
La méthode, la volonté,
A moi, ce qu'il me faut, pour que je sois heureuse
Soldats, c'est votre humanité.

Infirme, c'est ton bras crispé sur tes béquilles,
Infortuné, c'est ton soupir,
O beau rêveur, c'est le rire des jeunes filles
Vers lequel tu dois revenir,

Berger, c'est ton passé de landes, de bruyère
Et de clochettes de troupeau,
Ouvrier, c'est ton chant laborieux, c'est ton verre
Sur lequel frappait ton couteau.

Marin, à toi, c'est le pays crépusculaire
Dont tu rapportes la pitié,
Et, tout petit soldat, c'est ton noir scapulaire
Et ta soigneuse pauvreté.

C'est vos rides à vous, l'usure de votre âge,
O compagnons de l'autrefois!
A toi, dont la jeunesse embaume le visage,
Tendre adolescent, c'est ta voix.

Une maternité suprême me consume
Auprès de ton oreiller blanc,
Et je pense tout bas, quand ton regard s'embrume :
« Soldat, que n'es-tu mon enfant ! »

Oui, soldats, je le suis humaine et douloureuse,
J'ai même peur tant je le suis,
Tant je me sens pâlir quand votre main calleuse
Me dit la force du pays.

Humaine, je le suis dans mes fibres profondes,
C'est pour cela que j'aime tant,
Alpins, sous vos bérets, vos belles mèches blondes,
Et, zouaves, votre air content.

C'est pour cela, par cette humanité, sans doute,
Que vos trains m'exaltent si fort
Quand ils partent au loin en jetant sur ma route
Des chants de jeunesse et de mort.

— Hélas! comme je sens toute mon âme enfuie
Dans un mal qui n'a pas de nom
Quand je pense aux soldats qui marchent sous la pluie,
Dans le vent et vers le canon !

— Hélas ! mon cœur, le soir, comme tu le recueilles,
Comme tu vois, dans tes sanglots,
Un képi que pourrit novembre dans les feuilles,
Tout ce qu'il reste d'un héros ! —

C'est, mes amis, par cette humanité si vive
Qu'infiniment, je vous étreins,
Et qu'en moi, vous voyez une reine naïve
Qui vous parle de ses chagrins.

Par elle, par sa grâce heureuse, je sais dire
Les mots les plus simples. Aussi
Comme vous accourez autour de mon sourire,
Comme vous me dites merci!

A d'autres sœurs, la gloire immense de cette heure,
La croix rouge et la croix d'honneur,
A moi, le doux moment où, mes soldats, je pleure,
Mon cœur auprès de votre cœur.

On est toujours semblable à soi dans cette vie,
Hier, on le complète demain,
Moi je suis toujours plus triste, tendre, ravie...
Ah ! soldats, donnez-moi la main !

HÉLÈNE PICARD.

Voici le texte intégral des deux beaux poèmes composés pour la cérémonie du 7 mars, à la Sorbonne, par nos éminents collaborateurs Jean Richepin et Jean Aicard :

DEBOUT, LES MORTS!

Quand le héros français, du fond de la tranchée
Où gisait dans le sang son escouade fauchée,
Comme un ordre suprême aux suprêmes efforts
Lui jeta ce sublime appel : « Debout, les morts! »
Certe, il avait l'espoir, en sa foi presque folle,
De retenir par l'aile une âme qui s'envole,
Et de la voir rentrer dans son corps pour l'offrir
Une seconde fois à l'honneur de mourir.
Mais pouvait-il prévoir, dans ce geste superbe,
L'essor miraculeux qu'allait prendre son verbe?
Debout, les morts!... Il crie, et les mots éclatants
Vont, et sonnent soudain, partout en même temps,
A travers la durée, à travers l'étendue.
Leur diane d'éveil, fulgurante, entendue
Par tous nos héros morts, dans leur gloire dormant,
Et qui surgissent tous à ce commandement.
Debout, les morts! Debout, notre histoire vivante!
Et voici ceux par qui tu connus l'épouvante
Pour la première fois, Kaiser des anciens Huns,
Attila; ceux par qui les Sarrasins défunts
Ont engraissé la chair des plaines poitevines;
Ceux de Philippe-Auguste, arrêtant à Bouvines,
Grâce aux poilus de nos Communes, les Germains;
Ceux qui depuis toujours ont barré nos chemins,
Solidement, avec leurs poitrines pour barres,
A l'envahissement immonde des Barbares!
Debout, les morts! Et te voici, toi que, chez nous,
Les fils de tes bourreaux invoquent à genoux
Aujourd'hui, Jeanne d'Arc, Jeanne notre Pucelle,
Notre-Dame de la patrie universelle!
Debout, les morts! Et vous voici parmi nos rangs,
Seigneurs et gens de pied, les petits et les grands,
Enfants du même sol, cœurs de la même roche,
Bayard le Chevalier sans peur et sans reproche,
Crillon, Condé, Turenne, et les héros sans nom
Qui mirent les premiers baïonnette au canon!
Debout, les morts! Et pas un seul qui ne réponde
« Présent! » à ce sublime appel dans l'autre monde!
Pas un qui ne soit là, prêt à mourir encor!
Tous, ils y sont, depuis Roland sonnant du cor
Jusqu'à ceux de Valmy, ceux de *La Marseillaise*,
Par qui quatre-vingt-douze absout quatre-vingt-treize;
Depuis les paladins sur leurs hauts palefrois,
Jusqu'aux grognards dont les bonnets à poil tout droits
Se hérissaient, sans s'incliner, sous les mitrailles.
Car ils savaient à quoi serviraient leurs batailles,
Ces vainqueurs d'Austerlitz, étranges laboureurs
Par qui Napoléon, César des empereurs,
Faisant Paris plus grand que vous, Athènes, Rome,
Sur le monde ébloui semait *Les Droits de l'Homme!*
Debout, les morts! Ceux de la Marne et de Verdun,
Et de l'Yser! Tous! Tous! Il n'en manque pas un!
Debout, les morts! Debout, ceux dont l'âme, toi, France,
Maintiendra jusqu'au bout, sans faillir, l'espérance,
La foi, la certitude, en qui le monde croit,
De réduire à néant la Force par le Droit,
Et la ténèbre par la lumière, et n'importe
A quel prix, et d'ouvrir toute grande ta porte,
O paradis futur, où pourra l'Homme enfin
Manger en liberté la paix dont il a faim!

JEAN RICHEPIN.

POUR LES ENFANTS DE FRANCE

Sous l'obus formidable ou les gaz étouffants,
Paysans et bourgeois meurent sans différence.
« — Soldat, comment peux-tu sourire à ta souffrance?
— Je souris au bonheur futur de nos enfants.
— Si jeune, tu n'es pas un père? — Je défends
La race, l'avenir, la vivante espérance...
Je veux, pour les enfants, une plus belle France
Où règnent la Justice et le Droit triomphants. »
... Fils des morts de l'Yser, de Verdun, de la Somme,
En gardant purs ces noms dont l'Histoire les nomme,
Enfants! vous connaîtrez un orgueil sans remords,
Nos héros, par milliers, sous le drapeau qui vibre,
Ont souffert pour vous faire une paix fière et libre;
Ne l'oubliez jamais! c'est pour vous qu'ils sont morts.

JEAN AICARD.

CHEZ L'ENNEMI (1)

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

LE MONDE DES ÉLÉGANCES A BERLIN ET LA MOBILISATION FÉMININE

Jede deutsche Frau muss mit Stolz sagen kœnnen: ich bin eine deutsche Frau. Chaque femme allemande doit pouvoir dire avec fierté : « Je suis une femme allemande! » Telle est la phrase bien teutonne que j'ai lue sur nombre de ces proclamations qu'affichent régulièrement dans toutes les villes allemandes les divers comités du *Nationalfrauendienst*, soit du « Service National des femmes! » Il ne s'agit plus ici, bien entendu, de ces prolétaires en jupon dont je vous parlais récemment, de ce *vulgum pecus* des femmes cochers, maçons, terrassiers et autres ; nous sommes maintenant quelques crans plus haut dans l'échelle sociale allemande : nous voici devant la *deutsche Hausfrau*, la matrone germaine, jadis gretchen pâle et lymphatique



et devenue avec le mariage, Frau Commercienrat, Assessor, Komissar, c'est-à-dire bourgeoise lourde et imposante, le plus souvent sans grâce et sans attrait... Quel effet Mars a-t-il eu sur cette gent pacifique dont la vie se résumait avant la guerre et en dehors du ménage, aux papotages du kaffeeklatsch où le dernier scandale servait de thème à une conversation toujours émaillée de leurs expressions favorites : *Herr Jesus!* Seigneur Jésus ou *Lieber Gott!* Bon Dieu!

Eh bien! Vous ne les reconnaîtriez plus! S'empressant maintenant au long des trains militaires arrêtés en gare, distribuant chopes et saucisses, dirigeant les cuisines populaires des grands centres, organisant baguette en main les fêtes de charité, récoltant l'or et les bijoux à grand renfort de réclame, ces femmes qui jadis étaient les plus humbles, les plus soumises, les plus effacées, sont devenues remuantes et affairées comme de jeunes recrues! Et vrai il ne leur manque plus sur leurs cheveux blonds, pour être dans l'ambiance, que le casque symbolique, car dès le début de la guerre, elles s'organisèrent entre elles, d'elles-mêmes, par instinct ; le départ de leurs maris marqua leur entrée en ligne : ce fut la mobilisation féminine. Un beau matin, tout naturellement, sans effort, elles se trouvèrent enrégimentées : le *Nationalfrauendienst* était fondé! Le même esprit d'organisation, de méthode qui animait leurs époux et leurs fils les inspira également ; bien plus, le même enthousiasme belliqueux les enflamma tout entières. Toutes les pensées d'ambition, tous les sophismes niais, tous les hymnes de haine, tout le fatras des mensonges de leurs écrivassiers et de leurs politiciens, il n'est rien qu'elles ne se soient appropriées! Et dans ce domaine il paraît même, en raison de leur nature, que leur avilissement a été plus considérable encore que celui de leurs frères. C'est ainsi qu'une certaine Mme Gertrud Baumer écrivait récemment : « Cette époque est pour notre génération la cime unique de l'existence... » Une autre de ces Thusneldas modernes, Mme Leonore Niessen, invoquant Dieu, osait se répandre dans les élucubrations suivantes : « Seigneur! Seigneur! Que ne puis-je être un homme en ce temps-ci! Etre un homme avec un fusil! Etre un homme et sentir l'épée dans ma main! Etre un homme, sur un cheval! » Une Jeanne d'Arc teutonne! Oh! non! Les aspirations patriotiques de la race allemande n'ont jamais été jusqu'ici personnifiées par quelque idole nationale de cet ordre et ce n'est point cette guerre de rapines qui la suscitera!

APPORTEZ VOS BIJOUX!

Voyons quelques domaines où se manifesta l'activité des dames d'outre-Rhin. Pendant mon séjour en Allemagne, la récolte de l'or marchait grand train. La bru de l'empereur, la kronprinzessin Cécile en était la dame patronesse ; la première, elle sacrifia sa parure en or, son grand collier, ses bagues sur l'autel de la patrie ; ce geste, annoncé à grand fracas par les journaux, fut, dès le lendemain, imité par les épouses des princes August-Wilhelm et Eitel-Friedrich. Le mouvement était lancé... Puis les affiches, inséparables en Allemagne de toute manifestation, apparurent bientôt étalant cette phrase qui devint un mot d'ordre : *Bringt eure Goldsachen! Bringt eure Goldsachen!* Apportez vos bijoux en or. L'appel suivant, imprimé en grosses lettres, fut placardé partout, sur les édifices publics, dans les tramways, dans les trains, dans les gares, dans les restaurants : « *Aufruf*, Appel. Sur le trésor de la Reichsbank, qui est l'arsenal pour la lutte économique, se base la force de résistance du pays. Le stock formidable des bijoux en or restera-t-il donc inutilisé? Faites des armes, de cet or aussi! *Heraus daher mit all dem uberflussigen goldenen Schmuk aus Schrank!* Sortez donc les bijoux superflus de vos armoires. Tout l'or est indispensable! Donnez-le à la patrie. »

Cette récolte de bijoux après avoir pris naissance à Berlin se propagea bientôt dans tout l'empire ; partout des comités d'honneur, formés de grandes dames de l'aristocratie dirigèrent le mouvement ; des locaux spéciaux, appelés *Goldankaufstelle* (bureau où l'on achète l'or) furent installés dans toutes les villes, et de même que les Carthaginoises apportaient au suffète leurs colliers et leurs perles, les Allemandes vinrent sacrifier leurs bijoux sur l'autel de leur patrie assiégée. Mille moyens, d'ailleurs, furent employés pour les inciter à ce geste ; c'est ainsi que les affiches portèrent bientôt la phrase suivante : *Der volle Goldwert wird verguetet :* Toute la valeur en or sera bonifiée. Le bijou était donc estimé par des spécialistes, payé en billets et envoyé à la Banque d'empire qui le faisait fondre.

Dans leurs réunions, ainsi que me le rapporta mon amie, les femmes s'encourageaient les unes les autres à se débarrasser de leurs broches, de leurs bagues, et bientôt, dans les salons, à l'adresse des bigotes qui ne cessaient d'invoquer le vieux Dieu allemand, un mot fit fortune : « Joindre les mains, c'est bien..., mais les ouvrir c'est mieux ! »

Cependant le stratagème qui eut le plus de

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

succès fut le suivant : les colliers, les chaînes, les anneaux donnés furent remplacés par des bijoux en fer de forme identique. Il y eut alors les *Eiserne Ersatzketten* : les chaînes en fer... équivalentes ; les *Eiserne Ersatzringe*, les anneaux en fer ! Le tour était joué : il n'y eut plus aucune excuse, pour aucune dame, de ne pas sacrifier ses derniers bijoux. Dès lors, les affiches portèrent : *Gebt Gold für Eisen*. Donnez de l'or pour du fer ! C'était la vieille formule que jadis, en 1813, toute l'Allemagne employait pendant sa lutte contre Napoléon. Le mot fit fortune.

Le fer joue un grand rôle, nous le savons, dans l'évolution de l'Allemagne contemporaine. Fer, acier, fonte, bronze..., toute la civilisation d'outre-Rhin semble s'être fondée sur ces matières ! N'ont-ils pas eu d'ailleurs un chancelier de fer ? Ne parlent-ils pas toujours du « gant de fer » de l'empereur, de la « volonté de fer » de leurs troupes ? Il y a aussi la croix de fer, le casque à la pointe de fer... En troquant leurs bijoux en or contre des modèles identiques forgés dans le métal teuton par excellence, les dames d'outre-Rhin ne font qu'obéir à la même manie. L'âge de fer est bien près de régner en Allemagne.



Princesse Auguste. Prince Eitel-Friedrich. Princesse Eitel. Kronprinz. Kronprinzessin. Prince Auguste-Wilhelm.

En famille : Quelques-uns des enfants de Guillaume II.

L'OBSESSION DE LA MODE PARISIENNE

La mobilisation des femmes allemandes fut utilisée également pour la souscription des emprunts de guerre. Ce sont elles qui, dans toutes les banques, dans tous les locaux publics, divisées en petites escouades de secrétaires, recevaient les bourgeois, leur mettaient la plume à la main, imposant le versement... Sur les murs des villes, l'appel suivant se multipliait sans cesse : *Zeichnet die Kriegsanleihe* (signez l'emprunt de guerre !). Sur d'autres affiches, ces mêmes dames, tout enflammées de sainte ardeur pour leur mission de « rabatteuses » ne craignaient pas d'aller jusqu'à invoquer le nom de Dieu : *Mitburger ! Zeichnet die Kriegsanleihe fur Gott, Kaiser and Vaterland*. (Citoyens ! souscrivez à l'emprunt de guerre, pour Dieu, pour l'empereur et pour la patrie !)

Mais ce n'est pas seulement dans les domaines précédents que s'est manifesté le nouvel esprit de combativité de la *Hausfrau* allemande. Dès le début de la guerre elle a voulu s'affranchir, en fait de mode, de tout ce qui auparavant lui venait de Paris. Jusqu'en août 1914, elle s'inquiétait toujours des nouveautés parisiennes ; parfois même elle exigeait les chapeaux, les robes, les dessous des bons faiseurs de la place Vendôme. Mais le plus souvent elle ne faisait que piller, sans ordre et sans mesure, à droite et à gauche, tout ce qu'elle pouvait trouver dans les journaux de mode de Paris ou de Londres. Naturellement le résultat de ces combinaisons hybrides était bien souvent d'un goût qui faisait fi du ridicule ; car, d'une façon générale, la *Hausfrau* ne s'y connaît en rien dans l'art d'être attrayante, ni dans le choix harmo-



Les femmes du monde travaillent pour l'Emprunt.



LE TROTTIN CAPITEUX...

Dessin de Théo Waidenschlager *(Jugend)*.

CHEZ L'ENNEMI : LES ÉLÉGANCES



MODE ET PATRIOTISME.

Quel drôle de costume !... C'est une combinaison de la mode et du patriotisme. On porte la jupe large et on économise l'étoffe.

Dessin de Paul Rieth *(Jugend 1916)*.

nieux des teintes, ni dans l'unité de l'effet né de la forme des gants, du parasol, du chapeau, de la robe, ni dans la juxtaposition judicieuse de la lumière et de l'ombre. Plusieurs fois, d'ailleurs, s'apercevant qu'elle faisait fausse route, elle tenta de s'évader de cette tyrannie



JOUR SANS VIANDE

— Je n'aime pas les farineux... Pas de saucisses, pas de cochon, pas de rognons... Alors, Lisette, donne-moi un baiser.

Dessin de Paul Rieth *(Jugend 1916)*.

étrangère et de créer *eine echte deutsche Mode*, une vraie mode allemande ! Mal lui en prit, car nous eûmes alors, si vous vous en souvenez, l'ineffable *Reformrock* d'invention berlinoise, qui n'était plus, par souci d'hygiène, par pédanterie aussi, qu'un sac informe suspendu par des bretelles aux épaules ! Tout cela parce qu'elle joint à l'absence complète de coquetterie innée, un manque absolu de sens critique ; elle n'a pas de grâce naturelle et sa silhouette a toujours quelque chose de heurté, de lourd, de maladroit, de prosaïque.

Avec la guerre, l'accès aigu de chauvinisme dont fut atteinte toute la gent féminine d'outre-Rhin, porta de nouveau notre *Hausfrau*, comme du temps de la robe « Réforme » à toutes les extravagances ! *Ach !* finie enfin, la mode de Paris ! finies ces horreurs indignes de femmes honnêtes, c'est-à-dire des femmes allemandes ! Et la nouvelle « combinaison » parut un beau matin aux vitrines des tailleurs pour dames : c'était la robe « *feldgrau* » (gris de campagne), de la même couleur, du même drap que les tuniques de leurs frères en casque à pointe ; les mêmes boutons avec le *Gott mit uns* (Dieu avec nous), les mêmes passepoils comme garnitures ! Et bientôt l'on vit dans la rue ces nouvelles élégantes, plastronnant dans leurs... uniformes de guerre, sanglées et corsetées comme des officiers de la garde.

Mais cela ne dura pas longtemps, la question de l'approvisionnement en coton, en laine, en étoffe, se posa bientôt avec acuité dans tout l'empire, et dès ce moment, ce ne fut plus la fantaisie, mais la nécessité seulement qui dirigea la mode allemande. Un beau jour, fin 1915, la carte d'étoffe *(Bezugschein)* fit son apparition et pendant mon séjour à Berlin, les ordonnances dans ce domaine étaient à ce point sévères, qu'aucune dame, dans quelque ville de l'empire que ce fût, ne pouvait se commander, par an, plus de deux manteaux, plus de trois toilettes et deux « matinées »... Encore fallait-il pour les obtenir, remettre, dans chaque cas, à l'autorité compétente, le costume précédemment usagé !

La soie cependant, grâce à l'Orient turc et à ses magnaneries d'Asie Mineure, n'était pas encore frappée restrictivement par ces édits... Et du même coup, en s'efforçant de s'affranchir de l'emprise française, les dames de Berlin s'engouèrent-elles bientôt d'une nouvelle mode mi-balkanique, mi-turque. Les grands tailleurs de la capitale, Haas Huje et autres, durent en conséquence orientaliser leurs costumes, et c'est ainsi que je vis un soir dans un grand café de la Kufurstendamm tout un lot de jeunes dames du monde portant des blouses décorées de broderies bulgares, des vestes ottomanes à la zouave, des ceintures à la pacha, tout un affublement grotesque sorti d'un conte des *Mille et une Nuits* et qui contrastait péniblement avec la structure plutôt lourde de mes blondes Germaines ! Dans un angle de la salle, quelques péripatéticiennes fumant des cigarettes avaient même arboré de gros turbans à aigrettes... La « vraie mode allemande » était de nouveau sauvée.

(A suivre.) ?



PROMENEUSE...

Tableau de Paul Rieth *(Jugend 1916)*.



JARDIN ZOOLOGIQUE

— Eh bien, mon vieux chameau ! — Eh bien, mes jeunes oies !

Dessin de Walter Georgi *(Jugend 1916)*.

La Nouvelle Armée Anglaise

* * *

Les brillants résultats de l'actuelle offensive mettent en lumière l'admirable effort accompli par nos alliés. Ce que fut cet effort depuis trois ans, le général Malleterre l'indique avec précision dans ces pages sur lesquelles nous appelons particulièrement l'attention du lecteur :

La tâche qu'assumait, en 1914, lord Kitchener, au moment où il prit le ministère de la Guerre, se compliquait du fait qu'il ne s'agissait pas seulement de trouver des hommes et d'en faire des armées à lancer sans trop de retard dans la mêlée, mais qu'il fallait créer en même temps tout le matériel de guerre, sans lequel ces armées n'étaient que de la chair à canon. Et à ce dernier point de vue, l'Angleterre était en plus mauvaise condition que la France. Tout son outillage était tourné, en effet, vers l'industrie, et, à part les grands chantiers navals et quelques établissements militaires, l'usine de guerre n'existait pas. Dans cette improvisation d'une armée, le recrutement des soldats et leur instruction étaient sans doute gênés par les variations probables des engagements volontaires, mais les difficultés principales étaient d'équiper, d'armer ces masses d'hommes, et d'entourer leur force intrinsèque de toutes les forces de destruction dont les Allemands paraissaient s'être assuré le terrible monopole.



Au retour de la tranchée, le soldat anglais (c'est son premier soin) nettoie son fusil...

Considérons les effectifs de ces armées, dites de Kitchener, et qui sont devenues la grande armée britannique de 1916.

L'appel de Kitchener trouva un écho immédiat dans le patriotisme anglais. Les volontaires affluèrent d'abord. Le maréchal avait déclaré qu'il lui fallait 30,000 hommes par semaine. En septembre 1915, on estimait que près de deux millions d'hommes s'étaient enrôlés. L'Angleterre devint un vaste camp d'instruction, d'où partirent successivement ces divisions nouvelles qui, par armées de 120,000 soldats, allaient tenir le front des Flandres, d'Ypres à la Bassée. A ces troupes se joignirent les contingents coloniaux, Canadiens et Hindous, d'abord, plus tard Australiens et Néo-Zélandais.

Il arriva un moment où le recrutement par engagement volontaire devint insuffisant pour satisfaire aux sacrifices croissants de la guerre.

Dans une guerre qui tournait à l'extermination, ce système était incapable de remplir les vides. Le sentiment patriotique ne suffisait pas à faire sortir de leur inertie les masses rurales et ouvrières, et d'ailleurs ces dernières trouvaient dans l'énorme accroissement du travail industriel, des salaires tels qu'elles restaient à l'usine, autant par intérêt que par le sentiment légitime qu'elles rendaient ainsi service au pays. Alors se posa en termes formels, en octobre 1915, la question de la conscription.

Déjà en juillet 1915, un acte du Parlement *(Registration Act)* avait institué un recensement des hommes en âge de porter les armes ; recensement qui préludait à l'établissement d'une liste générale de recrutement *(Register general)*.

La situation à l'entrée de l'hiver 1915 mettait désormais l'Angleterre en face de son devoir intégral d'alliée, et de l'effort décisif à faire pour la victoire. Les Russes avaient dû reculer sous l'ouragan de fer et de feu, et la crise des munitions qui les avait surpris montrait une fois de plus que la supériorité militaire appartenait toujours à celui qui disposait de plus de canons et de munitions que l'adversaire. L'armée française avait fait les offensives d'Artois et de Champagne, et portait le poids principal de la lutte sur le front occidental ; ses pertes s'accroissaient, et il importait qu'une juste proportion s'établît entre elle et l'armée anglaise.

Le gouvernement anglais le comprenait ; il sentait qu'il fallait enfin forcer l'opposition politique et morale qui se dressait devant l'adoption de la conscription. Le mot répugnait plus que le sens. Par un détour habile, lord Derby proposa de faire un dernier et suprême appel aux volontaires, substituant ainsi à la contrainte légale, une sorte de contrainte morale fondée sur la gravité des circonstances et réservant le principe de l'adhésion libre individuelle. Un délai assez court, deux mois environ, était laissé au peuple anglais pour donner la mesure de sa clairvoyance et de son dévouement à la chose publique. Lord Derby ne négligea rien pour déterminer un mouvement unanime : l'affiche, la harangue, les meetings, la presse concoururent à ce recrutement par persuasion.

Les résultats contrarièrent d'abord les prévisions optimistes de lord Derby ; puis, vers la fin de la période accordée, l'Angleterre se mobilisa. En quatre jours, du 10 au 13 décembre 1915, les bureaux enregistrèrent plus d'un million d'engagements. Le total attei-



Poste d'observation allemand installé au sommet d'un arbre et détruit par l'artillerie anglaise.

LA NOUVELLE ARMÉE ANGLAISE



TOMMY EN GUERRE : LE PASSAGE DU GUÉ PAR L'ARTILLERIE



TOMMY AT HOME : LA PREMIÈRE VISION DE GUERRE DE BABY

gnit un chiffre réconfortant pour le patriotisme anglais : 2,829,000 hommes. Sur ce chiffre, 250,000 engagés, environ, étaient enrôlés immédiatement dans l'armée active au titre de l'engagement légal ordinaire. Le surplus devait être appelé d'après le *group system*, par classes, en commençant par les célibataires.

Mais ce chiffre énorme de 2,829,000 inscrits diminua rapidement à la suite des revisions médicales et surtout des exemptions comme indispensables.

Il est difficile de préciser quel fut le déchet du recrutement de lord Derby. Il a dû être égal à peu près à 50 pour 100 des inscrits. Mais la loi de conscription fut provoquée moins par cette réduction très sensible du chiffre des hommes à incorporer que par les difficultés qui se présentèrent dans leur incorporation. En effet, les célibataires devaient être incorporés les premiers. Et le gouvernement avait pris l'engagement que, si la proportion des célibataires inscrits par rapport aux hommes mariés n'atteignait pas un taux conforme au chiffre du registre national du recrutement, les hommes mariés seraient déliés de leur engagement, et une loi contraindrait les célibataires récalcitrants à se présenter. Or, les inscrits de lord Derby comprenaient 1,345,000 mariés contre 1,150,000 célibataires. Et l'on constatait que plus d'un million de célibataires s'étaient dérobés, pour différents motifs, à l'appel pressant du volontariat. Pour les atteindre et se conformer à ses engagements, le gouvernement fit voter par le Parlement la loi de conscription en février 1916... Cette loi concernait donc exclusivement les célibataires et les mariés sans enfants, âgés de dix-huit à quarante ans, et résidant en Grande-Bretagne. L'Irlande était exceptée, mais les Irlandais avaient fourni spontanément une large quote-part à l'engagement volontaire. Les célibataires devaient être appelés dans l'ordre de leur classe d'âge.

La loi avait prévu très libéralement les cas d'exemption comme inaptes et indispensables. Les mêmes inconvénients se présentèrent dans l'application. Les tribunaux d'exemption, organisés par la loi, réduisirent notablement les incorporations effectives. Les résultats ne répondirent donc pas à l'attente du gouvernement et aux besoins de l'armée. La crise du recrutement devint aiguë en mars, avec l'appel anticipé des hommes mariés du recrutement de lord Derby.

En effet, l'adoption de la loi de conscription de tous les célibataires suspendait l'appel des hommes mariés qui avaient souscrit à la campagne Derby. On pouvait espérer que les célibataires fourniraient un contingent suffisant. Or, après avoir convoqué les célibataires de Derby et ceux de la conscription, le War Office constatait l'importance du déchet provenant des exemptions. Et il se voyait obligé de faire appel à la catégorie des plus jeunes mariés, dix-neuf à vingt-six ans, le 7 avril, en laissant prévoir que les suivants seraient convoqués à bref délai. Une vive émotion se manifesta dans toute l'Angleterre. Les hommes mariés protestèrent et firent remarquer que les promesses de lord Derby à leur égard n'avaient pas été tenues et qu'un trop grand nombre de célibataires échappaient par les exemptions à la conscription ; ils réclamaient, s'ils étaient appelés, que les célibataires exemptés fussent remplacés dans leur emploi indispensable par les hommes mariés. Ces doléances se doublèrent de l'anxiété causée par l'absence du moratorium usité dans d'autres pays, et en particulier, en France.



Une halte sur le chemin de la tranchée.

Le gouvernement dut reconnaître le bien-fondé de ces protestations, et procéder à une revision des exemptions. Mais il était amené fatalement à clore toutes ces difficultés et à réaliser la poursuite de la guerre en faisant accepter et voter le service obligatoire. Ainsi s'est achevée en mai dernier la grande transformation des institutions militaires anglaises, et, on peut le dire, de la mentalité séculaire du peuple anglais. Nous avons donné ces quelques détails, bien sommaires, sur l'évolution du recrutement pendant ces deux années de guerre, afin de faire mesurer l'effort moral que le gouvernement et la nation ont dû accomplir pour libérer leur esprit et adopter enfin les mesures conformes à la plus tragique des vicissitudes que l'Angleterre ait traversées.

Les Allemands ont bien compris ce que voulait dire cette adoption du service obligatoire. Ce n'est pas seulement l'entrée en ligne d'une nation armée avec cinq millions d'hommes, d'une armée fraîche plus formidablement outillée que l'adversaire, c'est surtout la volonté implacable, dont témoigne ainsi l'Angleterre, de jeter dans la lutte toute sa force nationale et d'abattre celui qui a déchaîné cette effroyable guerre, et qui mérite à plus juste titre que le grand Empereur, vaincu, il y a cent ans, d'être appelé « l'Ennemi du genre humain. »

Général. MALLETERRE.



En seconde ligne. Ils ont appris la victoire.

LA NOUVELLE ARMÉE ANGLAISE

VANDALES

Le voyage accompli par les parlementaires français en Italie appelle de nouveau les regards sur ce pays, éternel objet du rêve et de l'amour des artistes. Les ravages que les bombes anglo-germaines ont exercés depuis le début de la guerre sur quelques-uns de ses plus beaux monuments inspirent au poète Henri de Régnier cette page émue :

Je viens de rouvrir un volume que j'ai publié, il y a quelques années déjà, sous le titre de : *Images vénitiennes*. C'est un recueil de courts morceaux de prose où j'avais essayé de fixer quelques-uns des multiples aspects de la cité charmante église de Santa Maria Formosa que les avions autrichiens ont détruite si stupidement dans une de leurs incursions au-dessus de la ville des Doges, et qui n'est plus maintenant qu'un criminel décombre.

Il y a à Venise, plusieurs églises érigées sous le vocable de la Mère de Dieu. Santa Maria Formosa n'avait pas la magnificence de son opulente sœur Santa Maria della Salute, ni la grandiose sévérité de sa noble sœur Santa Maria Gloriosa dei Frari. Elle n'avait pas, non plus, l'élégante richesse décorative qui fait de Santa Maria dei Miracoli une des merveilles de Venise, mais, telle qu'elle était, elle tenait un rang honorable parmi les Saintes Maries lèbre de Santa Barbara, que nous appelons sainte Barbe, et qui était à Venise, comme elle l'est encore chez nous de nos artilleurs, la patronne des « bombardiers ».

J'ai lu, dans un vieux guide, que cette confrérie des bombardiers avait justement sa « scuola » ou sa salle de réunion à peu de distance de Santa Maria Formosa, et que l'on y conservait le corps de la sainte, rapporté de Candie en 1670. Est-ce donc par représailles contre les héroïques « bombardiers » de Gorizia et du Carso que les aviateurs autrichiens ont choisi pour cible Santa Maria Formosa d'où, heureusement, l'admirable Sainte de Palma le Vieux était absente? Ce serait, je



L'église Santa Maria Formosa, à Venise.

merveilleuse et de noter des impressions recueillies dans mes longues flâneries à travers le dédale terrestre et marin de ses « calli » et de ses « rii », de telle sorte que ce petit livre est pour moi plein de souvenirs précieux et précis et qu'il me suffit de feuilleter ses pages pour que Venise tout entière s'évoque délicieusement et mélancoliquement à ma pensée, dans toute sa grâce nostalgique et dans toute sa divine et lointaine beauté.

Aussi n'ai-je guère besoin de consulter les « vues » dont l'éditeur a accompagné mon texte pour aider les lecteurs moins familiers avec les aspects de Venise à se figurer les lieux que je décris ou auxquels je fais allusion, mais cependant, aujourd'hui, je me suis arrêté longtemps à considérer une de ces gravures, parce qu'elle est devenue soudain d'une désolante actualité. Ne représente-t-elle pas, en effet, la vénitiennes. Je la revois, sur la page de mon livre, représentée avec sa façade sobre et pure où des colonnes plates soutiennent un fronton harmonieux, avec sa porte que surmonte, au-dessus d'un sarcophage à l'antique, une statue d'homme de guerre, en cuirasse et le bâton de commandement à la main, avec son dôme et son campanile où les aiguilles dorées marquaient l'heure au cadran azuré d'une horloge, chiffrée également de nombres d'or.

Mais c'était dans la douce lumière vénitienne qu'il fallait l'admirer, la charmante église au nom charmant, au milieu de son « campo » pittoresque et des canaux qui l'entourent, parmi les vieux palais voisins, le Querini, le Grimani, le Malpiero! Elle se dressait au cœur de Venise, discrète et populaire, accueillante par ses quatre portes aux visiteurs à qui elle offrait, peinte par Palma le Vieux, l'image cé- crois, leur prêter des subtilités qu'ils n'ont pas. Ils n'ont point besoin de ces raisons pour accomplir leur lâche besogne et le simple goût de la destruction inutile suffit pour expliquer des attentats comme celui qui a ruiné la charmante église.

Ce n'est pas la première fois, hélas! que nous constatons chez les barbares modernes, contre qui luttent glorieusement les Alliés du Droit et de la Justice, cet esprit de destruction gratuite, cet instinct de malfaisance rancunière. Comme nos amis d'Italie, nous avons eu à en souffrir cruellement. Comme eux, nous avons connu la douleur que l'on éprouve à la perte de monuments vénérables et précieux qui sont la parure et l'orgueil d'une cité où, par leur présence, ils relient le passé à l'avenir. Comme eux, nous avons souffert dans nos souvenirs civiques et religieux, et nous comprenons leur



colère et leur mépris pour ces outrages à l'art et à la beauté. Ils sont les marques d'une civilisation inférieure et portent le signe de la Bête. Dans le martyrologe des vieilles pierres, Reims et Arras donnent la main à Ravenne et à Venise.

Certes, en des jours où tant de sang héroïque coule pour la défense et l'honneur de la Patrie, il ne faut pas s'appesantir outre mesure peut-être sur ce qu'on appelle les « pertes matérielles ». Cependant, qui niera que les insultes à l'art et à la beauté ne puissent se ranger dans cette catégorie. L'œuvre d'art n'est pas que de la matière ; elle lui emprunte sa substance, mais la pénètre d'une vertu d'ordre spirituel. Elle s'égale à la vie. La pierre d'une figure de Reims n'est pas seulement de la pierre, la couleur d'une fresque de Tiepolo n'est pas seulement de la couleur. Un clocher de France et un campanile d'Italie ne sont pas seulement des matériaux façonnés. Une âme mystérieuse les habite et leurs lignes ont une signification. L'objet auquel l'art a participé devient vivant d'une vie qui, comme toute vie, a sa valeur, et qui y attente est criminel!

C'est pourquoi des attentats comme ceux dont la glorieuse Venise a été victime méritent la réprobation des nations civilisées et il n'y a, à les flétrir, aucun manque de mesure, ni d'à propos. Certes, notre sensibilité a de plus poignants et de plus douloureux sujets où s'exercer, mais le dôme de San Pietro di Castello incendié, la fresque de Tiepolo aux Scalzi réduite en poussière, Santa Maria Formosa détruite sont des actes de pure barbarie. L'Europe n'a pas vu seulement reparaître les Huns, elle a vu reparaître aussi les Vandales, avec le genre de méfaits auxquels ils ont attaché leur nom.

HENRI DE REGNIER,
de l'Académie française.

En haut : *Devant l'église Santa-Maria della Salute, effet de matin,* tableau de Gagliardini.
En bas : *Santa-Barbara,* tableau de Palma le vieux.

VENISE OUTRAGÉE

LE CRIME DE Sylvestre Bonnard

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

de M. Pierre FRONDAIE

d'après le roman de M. Anatole FRANCE

représentée au Théâtre-Antoine

— SUITE —



DEUXIÈME ACTE (Suite)

SCÈNE X

SYLVESTRE, Mlle PRÉFÈRE, Me MOUCHE, JEANNE GENLIS *puis* THÉRÈSE

SYLVESTRE, *s'efforçant de calmer son agitation, il leur a pris à chacun un bras et s'avance au milieu d'eux, les tenant bien, comme quelqu'un qui revient au monde.* — Ah! mes enfants! mes petits enfants! Que je suis content de vous revoir! Ma petite Jeanne!... Et vous aussi, Genlis! *(Avec un reproche, et comique.)* Mais qu'est-ce que vous faisiez donc sur ce balcon?

JEANNE, *riant.* — Comment? Qu'est-ce que nous faisions? Nous regardions les militaires... Vous auriez dû venir, monsieur Bonnard...

SYLVESTRE, *profondément.* — Oui, j'aurais dû...

Ils marchent tous les trois, se tenant.

Mlle PRÉFÈRE. — M. Bonnard avait mieux à faire.

JEANNE. — Quoi donc?

Mlle PRÉFÈRE, *papillotante.* — Vous êtes curieuse, ma chère enfant...

THÉRÈSE, *entrant avec un plat creux.* — Eh bien, qu'est-ce que vous faites là, plantés en deux camps. Il y a-t-il donc quelqu'un de malade? *(A Mlle Préfère.)* C'est-il vous, madame la frisée? *(A tous.)* Allons, asseyez-vous! Mangez ma crème! *(A Mlle Préfère.)* Ça vous fera du bien si vous avez l'estomac aigri!

SYLVESTRE, *revenu près de la table avec Jeanne et Genlis, colère soudain.* — Thérèse, taisez-vous! Vous étiez une tortue, vous devenez une pie! Laissez-nous manger tranquilles.

On se rassoit.

THÉRÈSE. — Eh! là! qu'est-ce que vous avez, monsieur? Faut pas crier comme ça! Vous avez donc vu la fouinarde?

Mlle PRÉFÈRE. — La fouinarde?

THÉRÈSE. — On dit ça chez nous. La fouinarde est une sale bête qui se jette à la tête des gens! Alors, ils ont peur : ça les fait crier!

Elle sort.

Mlle PRÉFÈRE, *pincée.* — C'est une drôle d'histoire! *(Jeanne et Genlis rient gaiement.)* Qu'est-ce que vous avez à rire, mon enfant?

JEANNE. — Je ris parce que je suis contente.

Elle rit, Genlis aussi.

SYLVESTRE. — Bien, mon petit. Riez, riez!... Et vous aussi, Genlis, riez et asseyez-vous... Si vous ne riiez pas, ce serait terrible, ça prouverait que notre vieillesse se gagne...

JEANNE. — Oh! ce n'est pas être vieux que d'être comme vous, monsieur Bonnard. Il y a des grands pays d'altitude. Ils ont de la neige, même au printemps. Ça ne veut pas dire qu'ils ne sont plus jamais au printemps ; ça veut dire qu'ils sont très élevés, voilà tout!...

SYLVESTRE, *avec un bon sourire.* — Vous êtes un petit poète, Jeanne.

Mlle PRÉFÈRE, *avec un méchant sourire.* — Vous faites honneur à mon éducation, mon enfant...

Me MOUCHE, *avec un sourire doctoral.* — N'est-ce pas? Le reflet vient de la lampe!

SYLVESTRE. — Que d'images, mon Dieu, que d'images!

Me MOUCHE. — Nous sommes sages comme des images.

Il rit beaucoup de ce qu'il vient de dire.

Mlle PRÉFÈRE, *à Jeanne.* — Pourquoi ne riez-vous pas, mon enfant?

SYLVESTRE, *souriant toujours, mais avec une impatience croissante.* — Chère mademoiselle, laissez-la rire ou ne pas rire. Le rire est un papillon. Il peut mourir d'un coup d'épingle.

Me MOUCHE. — Charmant! charmant!

GENLIS. — Voulez-vous ne pas rire, mademoiselle.

JEANNE. — Il faut bien rire quand on mange de la crème.

Mlle PRÉFÈRE. — Ah! cette jeunesse!

SYLVESTRE. — C'est l'heure d'or. Amour, gaieté, espoir. Envions-la sans l'imiter, mademoiselle Préfère. Encore vous, Thérèse!

THÉRÈSE, *avec un plateau à café.* — Voici le café... Ici, ou dans la bibliothèque?

GENLIS, *avec une prière polie et vraie.* — Oh! dans la bibliothèque, monsieur Bonnard...

SYLVESTRE. — Eh bien, dans la bibliothèque.

On se lève.

THÉRÈSE, *à Jeanne, puis à Genlis.* — Tenez, ma petite demoiselle, portez-moi donc le pot au lait. Et vous, monsieur, le sucrier... Là, c'est gentil d'aider les vieux...

GENLIS, *à Jeanne, en entrant dans la bibliothèque.* — Comme vous êtes gentille avec ce pot au lait, mademoiselle Jeanne!

JEANNE, *l'imitant gaiement avec une révérence.* — Mais je suis gentille avec tout le monde, monsieur Genlis.

Ils sont entrés tous les trois dans la bibliothèque. Sylvestre va les suivre; mais par un vif mouvement Mlle Préfère l'a devancé, lui barre la route et ferme la porte.

SCÈNE XI

SYLVESTRE, Mlle PRÉFÈRE, Me MOUCHE

Mlle PRÉFÈRE, *dressée devant la porte comme une amphore ébréchée.* — Une minute!

SYLVESTRE, *à part, désespéré.* — Encore! Mais c'est un monstre, cette femme-là!

Mlle PRÉFÈRE. — Maître Mouche..., on a à vous parler.

Me MOUCHE, *d'un air entendu.* — Oui... je l'ai deviné..., je l'ai deviné...

Ils prennent chacun par un bras Sylvestre Bonnard effondré d'être entre eux, exactement comme il était tout à l'heure entre Jeanne et Genlis.

Me MOUCHE. — Vous voilà entre nous, comme tout à l'heure entre cette jeunesse.

SYLVESTRE. — Oui.. oui..., je vois bien... *(A part.)* C'était mieux tout à l'heure.

Il est entraîné par eux jusqu'au canapé. Ils s'asseoient auprès de lui, lui au milieu toujours.

Mlle PRÉFÈRE. — Maître Mouche, mon vieil ami, marquez ce jour d'un caillou blanc!

Me MOUCHE, *avec éclat.* — Je le marque!

Mlle PRÉFÈRE, *avec un sourire atrocement doux.* — *Veni. Vidi. Vici!* Je suis venue. J'ai vu. J'ai vaincu. *(Elle minaude en se tortillant.)* Vous voyez, cher bon ami, je me compare à César.

SYLVESTRE, *poliment.* — C'est encore modeste, mademoiselle. *(A part.)* Elle aurait pu se comparer à Cléopâtre.

Mlle PRÉFÈRE, *victorieuse.* — J'ai parlé. J'ai été entendue.

SYLVESTRE, *plaintif.* — Oui, oui, elle a parlé...

Me MOUCHE. — Elle a été entendue!

Mlle PRÉFÈRE. — J'ai dit à notre cher ami tout notre intérêt passionné. Le vôtre, cher Mouche, et le mien...

SYLVESTRE. *à part,* — Chère guêpe!...

Il la regarde avec terreur.

Mlle PRÉFÈRE. — Je lui ai dit l'horreur que nous inspirait sa triste situation de génie abandonné... Je lui ai dit : Mariez-vous!

Me MOUCHE. — Et qu'a-t-il répondu?

Mlle PRÉFÈRE. — Il m'a répondu : Cher ange, j'accepte!

Elle saisit avec transport la main gauche de Sylvestre Bonnard.

Me MOUCHE, *il saisit la main droite de Sylvestre Bonnard.* — Je vous félicite, cher maître! *(Doctoral.)* Tout-est-bien-qui-finit-bien.

Sylvestre Bonnard est saisi d'un effroi écœuré. Il se lève après s'être dégagé.

SYLVESTRE, *avec toute la gravité possible.* — Maître Mouche, en voilà assez. Madame, je me serai mal expliqué tout à l'heure, ou je vous aurai mal comprise. Dans les deux cas, une déclaration est nécessaire. Je ne veux pas me marier. Ce serait, à mon âge, une impardonnable folie et je ne peux encore, à l'heure qu'il est, me figurer qu'une personne de sens ait pu me donner un tel conseil! J'ai même tout lieu de croire que je me trompe et que vous ne m'avez rien dit de semblable! Dans ce cas, vous excuserez un vieillard déshabitué du monde, peu fait au langage des dames et désolé de son erreur..., et vous me permettrez d'aller rejoindre la petite-fille de Clémentine, cause unique de ce petit déjeuner de garçon...

Il salue et entre dans la bibliothèque.

SCÈNE XII

Mlle PRÉFÈRE, Me MOUCHE

Me MOUCHE, *effondré.* — Eh bien, chère amie, eh bien? mais, voilà de l'inattendu.

Mlle PRÉFÈRE, *pâle de rage.* — L'horrible vieillard!... Le même affront m'a été fait quand j'avais vingt ans par un étudiant en médecine! Oh! mais, je me suis vengée!...

Me MOUCHE, *les mains jointes.* — Le vitriol?

Mlle PRÉFÈRE. — Non. La lettre anonyme... Cette fois, je trouverai mieux. L'horrible vieillard! *(Elle défaille.)* Je l'aimais, Mouche!

Me MOUCHE, *lui tapotant dans les mains.* — Allons, allons, du courage...

Mlle PRÉFÈRE. — Je n'en aurai pas, Mouche. Mais j'aurai de la haine, du venin...

Me MOUCHE, *pareil, à lui-même.* — Parfait! Parfait! Du venin! Parfait! C'est excellent!... *(Il pousse un soupir.)* C'est dommage! Tous ces livres... Il y en a pour beaucoup d'argent... et l'institution ne va pas très bien...

Mlle PRÉFÈRE, *plaintive.* — Laissez-moi tranquille avec votre institution...

Me MOUCHE. — Ce n'est pas la mienne, chère amie! Moi, mon étude va très bien!...

Mlle PRÉFÈRE. — Parbleu! si vous avez traité vos clients comme le père de Jeanne Alexandre... *(Avec une colère froide.)* Ah! celle-là..., elle n'est pas encore majeure.. dites donc, Mouche... Emmenez-la sous un prétexte...

Me MOUCHE. — Entendu! *(Il la regarde.)* Ne vous désolez pas, nous avons encore un atout.

Mlle PRÉFÈRE, *doucement.* — Emmenez-la. Soyez aimable en chemin. Et qu'on l'enferme à double tour, et au secret à l'infirmerie dès qu'elle sera rentrée!... L'horrible vieillard!...

Revient Sylvestre qui entre et laisse ouverte la porte de la bibliothèque.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, SYLVESTRE, *puis* JEANNE et GENLIS

SYLVESTRE, *à part, inquiet.* — Qu'est-ce qu'ils font?... Je n'ai rien voulu raconter à ces enfants! Ils rient et sont heureux! Il faut amadouer cette Putiphar..., car la maîtresse partie, adieu l'élève.

Mlle Préfère s'est retournée et lui sourit éperdument. Bonnard en fait autant... Ils sourient en se regardant comme deux duellistes.

Me MOUCHE, *rompant le silence et approbatif.* — Voilà!... Voilà!... Souriez, mon cher maître... Souriez, mademoiselle Préfère. Soyez amis... Tout le reste n'est qu'une fumée. N'en parlons plus! N'y pensons plus!

SYLVESTRE, *aussi gentil que possible.* — Sachez,

Voir *les Annales* du 4 mars 1917.

chère mademoiselle Préfère, que j'ai pour vous, les sentiments les moins hostiles...

Mlle PRÉFÈRE, *avec un sourire pâle.* — Vous êtes un enfant, cher maître, un véritable enfant.

Me MOUCHE, *aimable.* — L'ingénuité... des grands hommes...

Ils se sourient tous les trois avec haine.

Me MOUCHE, *affreusement gracieux.* — Voilà... voilà... Ah! qu'on apprend de choses en votre compagnie... Quel dommage qu'il faille sitôt la quitter. Mais les devoirs de mon étude... Et, de plus, je dois aller avec ma chère pupille chez le docteur... Ah! c'est que j'ai conscience de ma responsabilité : je suis un vrai tuteur.

Dans la bibliothèque, Jeanne et Genlis regardent un livre. On les voit très bien, et on les entend rire.

Mlle PRÉFÈRE, *l'appelant.* — Jeanne, ma chère enfant... Mettez votre chapeau.

JEANNE, — Oh! mademoiselle! Déjà!

SYLVESTRE, *inquiet.* — Vous avez bien le temps, maître Mouche.

Me MOUCHE, *souriant.* — Non... vraiment, non... Nous avons déjeuné tard...

Mlle PRÉFÈRE, *souriante.* — Jeanne, obéissez...

Jeanne regarde Sylvestre.

SYLVESTRE, *doucement.* — Mettez votre chapeau, mon enfant. J'irai vous voir cette semaine... et dimanche nous irons à la Comédie.

JEANNE, *a mis son chapeau, tristement.* — Alors... au revoir!... mon grand-père!...

SYLVESTRE, *avec émotion.* — Au revoir... ma petite-fille!...

Ils se tiennent une longue seconde les mains.

Me MOUCHE *s'inclinant mielleusement, à Sylvestre.* — Au revoir, mon cher maître, au revoir!

SYLVESTRE. — Au revoir, monsieur.

Il sort avec sa pupille, accompagné de Sylvestre.

GENLIS, *regardant Mlle Préfère.* — Si j'avais été Mlle Jeanne Alexandre, je n'aurais pas obéi, mademoiselle Préfère.

Mlle PRÉFÈRE, *impassible.* — Il y a la loi, monsieur.

Revient Sylvestre.

GENLIS. — Maître, je vais aller travailler...

SYLVESTRE. — Allez, Genlis... *(Genlis rentre dans la bibliothèque et en referme la porte.)* Mademoiselle Préfère, j'espère que vous viendrez aussi dimanche..., je vous reverrai d'ici là...

Mlle PRÉFÈRE. — Je ne crois pas, monsieur. D'ailleurs, il ne me sera pas possible de vous confier Mlle Alexandre dimanche.

SYLVESTRE. — Et pourquoi, mademoiselle?

Mlle PRÉFÈRE. — Dispensez-moi, monsieur, de vous donner mes raisons.

SYLVESTRE. — Mais, au contraire, mademoiselle, je vous les demande.

Mlle PRÉFÈRE. — Vous avez tort, monsieur. Sachez seulement que, d'accord avec le tuteur de Jeanne, je vous prie d'espacer vos visites et de cesser auprès d'elle vos assiduités.

SYLVESTRE, *sincèrement.* — Je ne comprends pas, mademoiselle.

Mlle PRÉFÈRE. — Je crois que si, monsieur. Vos assiduités sont interprétées de telle façon, par les personnes les plus respectables, que je dois les faire cesser au plus vite.

SYLVESTRE, *avec indignation.* — J'ai entendu bien des sottises dans ma vie, aucune qui soit comparable à celle que vous venez de me dire!

Mlle PRÉFÈRE. — Vos injures ne m'atteignent pas! Et votre colère me fortifie. Je suis trop bien éclaircie sur... la nature de... l'intérêt que vous portez à cette jeune fille pour ne pas la soustraire à cette surveillance dont vous la menacez... J'aurais dû, voyant l'intimité plus qu'équivoque dans laquelle vous vivez avec votre gouvernante, épargner votre contact à une innocente enfant! Elle est trop pure, grâce à moi, pour soupçonner le péril que vous lui faites courir... Vous ne m'obligerez pas, je suppose, à l'en instruire...

SYLVESTRE, *hors de lui.* — Mademoiselle, vous avez soulevé l'indignation d'un vieillard. Faites en sorte que ce vieillard vous oublie et n'ajoutez pas de nouveaux méfaits à ceux que je découvre! Je vous avertis que je ne cesserai pas de veiller sur Mlle Alexandre. Si vous la violentez en quoi que ce soit, malheur à vous! Et maintenant, mademoiselle, vous pouvez sortir...

Mlle PRÉFÈRE. — J'allais le faire, monsieur! Mais pas avant de vous avoir dit ce que je pense de vous! Vous êtes un horrible vieillard!

Elle sort dignement.

SCÈNE XIV

SYLVESTRE, GENLIS

SYLVESTRE, *hors de lui.* — Malheureux Sylvestre Bonnard, il fallait que tu vécusses jusqu'à aujourd'hui pour apprendre exactement ce que c'est qu'une méchante femme! A présent, ta science est complète à cet égard! As-tu vu ses yeux de vipère! Et quelle langue empoisonnée... Malheureux Sylvestre Bonnard! Et malheureuse petite Jeanne! *(Il a ouvert la porte de la bibliothèque. Il appelle.)* Genlis! Genlis! Ah! mon enfant, il s'agit bien de vos bénédictines! Et de toutes les sornettes qui sont dans tous les livres! Avez-vous entendu cette querelle Je n'aurais jamais cru ça, Genlis, ah! ce que je viens de découvrir!

Il se jette sur un fauteuil.

GENLIS. — Maître, je vous en prie, ne vous mettez pas dans cet état. Je vois bien que Mlle Préfère a parlé et qu'elle vous a tout raconté. Mais je ne suis pas aussi coupable que j'en ai l'air... et ce billet est le premier que j'ai envoyé...

SYLVESTRE, *sursautant.* — Qu'est-ce que vous dites, Genlis?

GENLIS. — Le premier, maître... Et, bien que chaque fois que j'ai aperçu Mlle Alexandre, mon cœur ait battu, je vous l'assure, je ne lui ai jamais rien dit... Je suis bien jeune et pauvre, je le sais, mais je l'aime sincèrement!...

SYLVESTRE. — Vous l'aimez, Genlis, vous l'aimez! Oh! je m'en doutais! Vous êtes un brave enfant, et je suis bien content que vous l'aimiez... Mais il ne s'agit pas de vous, Il s'agit d'une chose horrible! Mlle Préfère m'enlève Jeanne. Avec Me Mouche elle prétend m'empêcher de voir la petite-fille de Clémentine.

GENLIS. — Mais comment osent-ils! Et sous quelles raisons?

SYLVESTRE. — Je ne pourrais même vous les redire mon enfant, tellement elles sont misérables! Mais enfin ils ont le droit pour eux. Jeanne Alexandre a dix-huit ans et deux mois. Pendant près de trois années encore, ils peuvent la cacher à nos yeux et en secret lui faire du mal! Thérèse, Thérèse, mon chapeau!

GENLIS. — Où allez-vous, maître?

SYLVESTRE. — Je ne sais pas, mon enfant! J'ai la tête en feu! Thérèse, allez-vous me donner mon chapeau... et ma canne... Vous marchez comme un omnibus...

THÉRÈSE. — Eh, voilà! voilà!... Vous allez encore courir vos bouquinistes et vos libraires!

SYLVESTRE. — Il s'agit bien de bouquinistes! Vous tairez-vous! Venez, Genlis, venez, mon enfant! Accompagnez-moi comme Céphise accompagnait Andromaque au tombeau d'Hector.

Allons sur son tombeau consulter mon époux...

Allons sur sa chère vieille tombe consulter Clémentine et lui porter des fleurs!... Elle nous inspirera pour défendre sa petite-fille! Venez,

THÉRÈSE. — Eh! Monsieur! mais vous êtes tout rouge! Vous aller avoir un coup de sang!

SYLVESTRE. — Laissez-moi tranquille, c'est le printemps...

THÉRÈSE, *abasourdie.* — Le printemps au mois de septembre?

SYLVESTRE. — Oui! C'est le printemps.

Il sort avec Genlis en coup de vent.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

Une rue solitaire de la rive gauche par un jo d'hiver, à quatre heures et quart. La nuit s'appr che mais n'est pas encore là pendant les d trois premières scènes. Au fond, un mur qui tie toute la largeur de la scène. Au centre de ce mu une grille avec cette inscription : *Institution Préfèr* Derrière la grille, une cour et un bâtiment d'école a fond. A gauche de la grille, un pavillon de concierg avec une fenêtre ouverte derrière des barreaux. P cette fenêtre, on voit la loge de la concierge.

Au lever du rideau, la concierge est occupée à b layer le devant de la grille. On entend une cloche q appelle les élèves. Il y a un sergent de ville qui promène dans la rue.

Il pourra y avoir pendant le cours du tableau, u figuration de passants. Elle n'est pas indis et ne sera qu'une coquetterie de mise en scène.

SCÈNE PREMIÈRE

LA CONCIERGE, UN AGENT, *puis* MARGUERITE E SUZANNE

LA CONCIERGE, *balayant.* — La cloche, déjà?. Pas possible... La récréation a été moins longu aujourd'hui... Dites, monsieur l'agent, est-c qu'il est déjà quatre heures et demie.

L'AGENT, *arrêtant sa promenade.* — Ma fo non, j'arrive à quatre heures et il n'y a pas plu de dix minutes que je suis là... Il est vrai qu le temps semble court à voir sortir les élèves.

LA CONCIERGE. — Qu'est-ce que vous dites

L'AGENT, *la bouche en cœur.* — Je dis qu à quatre heures l'institution Préfère ouvre s grille et jette généreusement dans la rue de jeunes filles qu'il est agréable de voir passer.

LA CONCIERGE. — Eh bien dites donc, vous En voilà un drôle d'agent!

L'AGENT. — Pourquoi drôle? Je ne perturb rien par mes sensations internes...

Il s'éloigne un peu; on entend de nouveau cloche.

LA CONCIERGE. — C'est bien ça, le deuxièm coup de cloche... Oh! il se passe quelque chos On a raccourci la récréation!... Je n'ai pas seu lement eu le temps de nettoyer devant la grille. Dites donc, vous l'agent, au lieu de vous oc cuper des jeunes filles — déjà grandes, comm vous dites — vous devriez bien empêcher le petites de jeter sur le trottoir leurs vieux cahier déchirés et toutes leurs écorces d'orange. Quel travail, après!

MARGUERITE, *une élève, de l'intérieur du pavillo et à la fenêtre.* — Madame la concierge?

LA CONCIERGE. — Quoi?

MARGUERITE. — Dépêchez-vous, je voudrai des caramels!

SUZANNE, *une autre élève, du même intérieu et de la même fenêtre.* — Et moi du fusain!

LA CONCIERGE, *balayant.* — Des caramels du fusain! ce qu'elles sont gourmandes ces deux là!... Voilà!... *(Mais elle continue ce qu'elle fait.*

MARGUERITE. — Dépêchez-vous. L'étude es recommencée... Vous allez nous faire attraper

LA CONCIERGE, *continuant à balayer.* — Voilà voilà! Je ne peux pas tout faire....

L'AGENT, *revenu devant elle.* — Mais, jadis avant le jour de l'an, on employait ici ma femm comme femme de ménage... Pourquoi don qu'on ne l'emploie plus?

LA CONCIERGE, *très naturellement.* — On l' remplacée par une élève, une orpheline san le sou qui m'aide à faire les gros ouvrages!

L'AGENT. — Ah! C'est donc ça!

Il reprend sa marche et s'éloigne.

LA CONCIERGE, *à Suzanne.* — Pourquoi don est-ce qu'on a sonné la cloche plus tôt?

SUZANNE. — Je ne sais pas. C'est Mlle Pré fère qui l'a dit... Je crois qu'elle a à sortir. E la voilà, tenez...

MARGUERITE. — Oh! Ça y est! On est pris!..

SUZANNE, *très calme.* — Ne te frappe pas. T sais bien qu'elle est en sucre avec les élèves don les parents font des cadeaux.

MARGUERITE. — Ça ne fait rien, filons....

SUZANNE, *très calme.* — En sucre, je te dis.

SCÈNE II

LA CONCIERGE, MARGUERITE, SUZANNE
Mlle PRÉFÈRE.

Mlle PRÉFÈRE, *arrivant derrière elles, prête à sortir.* — Allons, mesdemoiselles, dépêchez-vous... Suzanne!... Il vous manque des boutons, mon enfant ? *(Ceci très aimable.)*

SUZANNE. — Oui, mademoiselle, c'est en jouant...

Mlle PRÉFÈRE, *souriante.* — Ah! jeunesse! Vos parents vont bien?...

SUZANNE. — Oui, mademoiselle.

Mlle PRÉFÈRE. — Parfait. Allons, avant d'aller à l'étude, allez trouver l'orpheline, Mlle Alexandre et dites-lui de vous recoudre ces boutons. C'est elle que ça regarde... Mais elle a une façon de faire son travail, celle-là!... Vous la trouverez à l'office où elle lave les verres du goûter... Et puis, vous lui direz, dès qu'elle aura fini, de s en aller laver le couloir... Allez, mes chéries...

SUZANNE, *à part, à Marguerite, avec orgueil.* — On n'est pas des orphelines, nous!

MARGUERITE, *même jeu.* — Allons, viens, on va dire des choses méchantes à Jeanne Alexandre et s'amuser à l'humilier...

Elles se sauvent en courant.

Mlle PRÉFÈRE, *à part.* — Elles sont gentilles, ces petites!... *(A la concierge.)* Dépêchez-vous de fermer la grille.

LA CONCIERGE. — Mais, mademoiselle, la cloche, aujourd'hui, a sonné plus tôt?

Mlle PRÉFÈRE. — Oui. C'est exprès. J'avais à sortir. Ecoutez-moi. Je vais chez Me Mouche...

LA CONCIERGE. — Oh! ce cher Me Mouche! Est-ce qu'il serait malade, mademoiselle? On ne le voit plus. Lui qui venait tous les jours. Il n'est pas venu depuis le 1er janvier...

Mlle PRÉFÈRE. — En effet. Je suis très inquiète! Lui, toujours si ponctuel ; si « homme du devoir », je lui ai envoyé deux lettres et hier encore un pneumatique, — et il ne m'a pas répondu...

LA CONCIERGE, *tranquillement.* — Sans doute qu'il est mort.

Mlle PRÉFÈRE. — Etes-vous bête! Pourquoi voulez-vous qu'il soit mort? Non, il y a quelque chose... plus grave. Je ne sais pas quoi, mais ça m'inquiète. Je vais chez lui. Si en mon absence, il venait, dites-lui bien de m'attendre! N'est-ce pas?

LA CONCIERGE. — Oui, mademoiselle...

Mlle PRÉFÈRE. — Dites-lui de m'attendre! Et puis, toujours les mêmes recommandations, n'est-ce pas, pour l'autre!

LA CONCIERGE. — Quel autre, mademoiselle?

Mlle PRÉFÈRE. — Comment, quel autre? Vous savez bien... le vieillard!

LE CONCIERGE. — Ah! oui!

Mlle PRÉFÈRE, *avec venin.* — C'est un individu dangereux, je vous le répète... et qui rôde autour des maisons, on ne sait pas trop dans quel but.

LA CONCIERGE. — Mais il est décoré, mademoiselle?

Mlle PRÉFÈRE. — Raison de plus. Je vous le répète, ne le laissez pas approcher. Au besoin, appelez la police...

LA CONCIERGE. — Il y a au moins huit jours que je ne l'ai pas vu...

Mlle PRÉFÈRE. — Enfin veillez!... Fermez la grille... Et ne l'ouvrez qu'à bon escient! Allons, à tout à l'heure.

LA CONCIERGE. — Et j'espère bien que mademoiselle trouvera Me Mouche.

Mlle PRÉFÈRE. — Je l'espère aussi. Car je suis bien inquiète...

LA CONCIERGE. — C'est peut-être quelque mauvais coup du vieillard!

Mlle PRÉFÈRE. — On ne sait jamais... Veillez, veillez... Bien inquiète!

Elle s'en va par la rue à gauche; la nuit descend.

LA CONCIERGE, *fermant la grille.* — C'est tout de même drôle que ce vieillard soit si dangereux. Il n'en a pas l'air! Dans le temps il entrait ici tous les jours et tout le monde était à plat ventre. C'est peut-être bien un sénateur qui n'a pas été réélu... *(Avec un cri.)* Le voilà!... Ah ça c'est un peu fort, le voilà!... Et il n'est pas seul encore! Enfin, heureusement que l'agent n'est pas loin...

Elle est rentrée dans son pavillon, on la voit allumer la lampe d'une suspension. L'agent qui était revenu s'éloigne et l'on voit entrer Sylvestre Bonnard et Genlis.

SCÈNE III

SYLVESTRE BONNARD, GENLIS

SYLVESTRE. — Voici la grille, Genlis, cette horrible grille derrière laquelle cette jeune fille est enfermée comme une esclave par les barbares!... Ah! mon enfant, il me prend parfois des envies d'avoir vingt ans, et d'être fort, et de jeter cette grille au loin, comme un treillage de quatre sous.

GENLIS. — Je vous comprends, allez, maître! Moi, je voudrais que cette grille fût en enfer et rôtir dessus ces deux horribles vieux gibiers qui s'appellent Mouche et Préfère...

SYLVESTRE, *naïvement.* — Je comprends ça! ce sont de mauvais sentiments, mais je les éprouve moi-même! Pauvre petite! Et quand je pense que je ne l'ai vue depuis trois mois, que je n'ai pas reçu d'elle un mot et qu'ils peuvent la garder ainsi pendant deux ans! Mon enfant, ils la feront mourir!

GENLIS, *furieux.* — Et il n'y a rien à faire!

SYLVESTRE. — Rien! Le tombeau paisible et charmant de Clémentine n'a même pas rendu d'oracle!... Ah! quelle journée! Vous vous rappelez! Je me suis couché le lendemain et j'ai eu la fièvre pendant trois semaines... Depuis, je continue à souffrir et ne m'en remettrai jamais.

GENLIS. — Vous êtes solide, heureusement.

SYLVESTRE. — Oui, oui, solide! Je suis un vieux meuble fort comparable au fauteuil que mon père m'a laissé par héritage, et qu'il tenait de mon grand-père. Tant qu'il tint bon, on n'y prit pas garde. Mais, il se mit à boiter d'un pied, et on commença à dire que c'était un bon fauteuil! Il boita ensuite de trois pieds, grinça du quatrième et devint presque manchot des deux bras. C'est alors qu'on s'écria : « Quel solide fauteuil! » Eh bien, mon enfant, je suis ce fauteuil-là! Le crin commence à me sortir du corps et un beau jour je rendrai l'âme... Et je ne reverrai plus la petite Jeanne dont j'étais si heureux d'être le grand-père! Plus tard quand vous serez son mari — car vous l'épouserez Genlis, je le veux — vous lui rappellerez ce vieux bonhomme qui vous parlait d'elle avec émotion devant la grille de l'horrible pension que voici!

GENLIS, *avec décision.* — Mon cher maître, il faut en finir, et il faut que nous voyions Jeanne.

SYLVESTRE, *avec décision.* — Oui, il le faut. Mais comment?

GENLIS. — Je ne sais pas, moi!

SYLVESTRE. — J'ai tout essayé, mon enfant. J'ai vu le notaire. Ce vieux singe m'a mis poliment à la porte. J'ai vu Mlle Préfère... J'ai dû m'enfuir, mon enfant, saisi d'horreur et d'écœurement. J'ai vu le ministre! J'ai provoqué une enquête! et on a donné les palmes académiques à cette mégère. J'ai écrit à Jeanne. Les lettres me sont revenues. J'ai sonné à cette grille. On m'a ri au nez!

GENLIS. — Avez-vous soudoyé la concierge?

SYLVESTRE, *avec étonnement.* — Non! Oh! mon enfant, non! Ça je ne l'ai pas fait!

GENLIS. — Eh bien, faites-le!

SYLVESTRE. — Mais c'est immoral! C'est illégal!... *(Brusquement.)* Ça ne fait rien, je vais le faire! *(Avec curiosité.)* Genlis, mon enfant, dites-moi? Comment séduit-on une concierge?

GENLIS. — Il y a beaucoup de moyens, mon cher maître, beaucoup. Le plus simple est de lui donner de l'argent!

SYLVESTRE, *décidé.* — Eh bien, donnons-lui! Tant pis. Dieu voit mon âme! Sonnons!

Il s'approche de la grille.

GENLIS. — Sonnons.

Il sonne.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA CONCIERGE

LA CONCIERGE, *dans son pavillon, surprise par le coup de sonnette.* — C'est lui! *(Elle regarde.)* C'est le vieillard! Qu'est-ce que je vais faire? Bah! comme les autres fois, ne pas ouvrir..., la grille est solide et j'ai tiré les verrous.

Un temps.

SYLVESTRE. — Elle ne vient pas, Genlis!... Vous voyez! Ce n'est pas encore cette fois que nous entrerons!

GENLIS, *juvénile.* — Insistons, mon cher maître, insistons...

Il sonne avec violence.

LA CONCIERGE. — Oh! cette fois le coup de sonnette est trop fort! Ce n'est certes pas le vieillard...

Elle sort de son pavillon et court à la grille.

GENLIS. — Eh bien, madame, vous n'ouvrez pas?

LA CONCIERGE, *criant derrière la grille.* — Qui est là ? *(Elle reconnaît Genlis.)* Ah! c'est vous, monsieur Genlis! Qu'est-ce que vous faites. Vous êtes donc son complice?

SYLVESTRE, *les bras au ciel.* — Son complice! Vous l'entendez, chère Clémentine!

GENLIS. — Qu'est-ce que vous dites, madame? Vous savez bien qui je suis! Je viens voir ma sœur, Mlle Genlis, qui est élève dans l'institution.

LA CONCIERGE. — Vous, je sais, mais lui... *(Elle montre Sylvestre.)* le vieillard... qu'est-ce qu'il veut?

SYLVESTRE, *s'écriant.* — Ce qu'il veut, madame..., le vieillard, comme vous dites! ce qu'il veut, c'est bien simple! Il veut empêcher le mal, défendre l'innocence et faire le bien...

LA CONCIERGE, *frappée.* — Oh! oh! tout ça à la fois! C'est louche! Mlle Préfère a raison : ce doit être un homme dangereux. *(Elle crie presque.)* Vous n'entrerez pas.

SYLVESTRE, *exaspéré.* — Mais madame, puisque je vous dis...

LA CONCIERGE, *même jeu.* — Vous n'entrerez pas! et si vous insistez, j'appelle! *(Elle crie.)* Au secours!

GENLIS, *vivement, avec autorité.* — Mais voulez-vous vous taire!... Voulez-vous vous taire...

SYLVESTRE, *indigné.* — Elle a crié au secours contre moi! contre moi! Sylvestre Bonnard...

LA CONCIERGE, *à Genlis, montrant Sylvestre du doigt.* — C'est un sénateur, n'est-ce pas?

GENLIS. — Qu'est-ce que vous dites?

LA CONCIERGE, *même jeu.* — Il n'a pas été réélu?

SYLVESTRE, *désolé.* — Elle est folle! Pauvre petite Jeanne, dans quelle prison est-elle enfermée!... Parmi les méchants et les fous... C'est bien l'image de la vie...

GENLIS, *bas.* — Je vous en prie, maître, laissez-moi faire. J'ai une idée. *(Haut à la concierge.)* Madame, je désire entrer, mais moi seul...

LA CONCIERGE. — Vous c'est possible... Mais alors que lui s'éloigne...

GENLIS, *à la concierge.* — Entendu...

SYLVESTRE. — Mais enfin...

GENLIS. — Cher maître, éloignez-vous. *(Sylvestre obéit. — A la concierge.)* Maintenant ouvrez-moi...

LA CONCIERGE, *va ouvrir la grille mais elle prévient.* — S'il se rapproche, je crie...

GENLIS. — Il ne se rapprochera pas... *(La grille est entr'ouverte, il entre.)* Ouf!...

La grille est immédiatement refermée. Malgré lui, Sylvestre s'est précipité, mais pas assez vite.

LA CONCIERGE, *triomphalement.* — Ah! ah! ah!... Trop tard!

SYLVESTRE, *criant.* — Genlis!

GENLIS, *de l'intérieur.* — Attendez-moi, maître, attendez-moi... *(A la concierge, brusque.)* Et venez, concierge, venez..., écoutez-moi...

LA CONCIERGE, *médusée.* — Comme il me parle! Voilà!...

Elle le suit.

SCÈNE V

SYLVESTRE, *puis* L'AGENT.

SYLVESTRE. — Me voici seul dans cette rue! seul comme un pauvre... Que diraient mes collègues s'ils pouvaient me voir?... Mais ils ne peuvent plus me voir! Je ne vais plus jamais à l'Académie... *(Avec fureur.)* Ah! misérable vieille fille, toi dont le passé doit être un bric à brac de sales aventures, puissent les dieux nous venger... *(Il parle seul avec agitation.)* Et toi, Neptune, et toi!...

L'AGENT, *revenu.* — Quel est ce vieillard agité... Tout à l'heure on a crié au secours... Et il parle à un invisible...

SYLVESTRE, *même jeu.* — Et cet horrible Mouche!

L'AGENT, *frappé.* — Cet horrible Mouche! Mouche... mouchard... Mais c'est moi, ça..., c'est moi qu'il insulte... *(Il s'approche.)* Holà! Vous avez dit l'horrible Mouche?

SYLVESTRE. — Ah! vous avez entendu, sergent! oui, je l'ai dit : horrible Mouche!

L'AGENT, *indigné.* — Il récidive! et si je vous menais au poste?

SYLVESTRE, *abasourdi.* — Au poste?

L'AGENT. — Et qu'on vous y passe à tabac? Est-ce que vous diriez encore horrible Mouche?

SYLVESTRE. — Mais cet agent est insensé! Quelle est cette rue où tout le monde est fou?

L'AGENT. — D'abord, qui êtes-vous?

SYLVESTRE, *avec toute la dignité possible.* — Je suis M. Sylvestre Bonnard, de l'Académie française.

L'AGENT. — Ah! il fallait le dire! Je vois ce que c'est! De l'Académie française! la maison de Molière! Vous répétez un rôle... Eh bien, ne faites pas de scandale! et surtout que je n'entende plus l' « horrible Mouche » ...parce que je pourrais me froisser!.... Du calme, du calme...

Il s'éloigne avec dignité.

SCÈNE VI

SYLVESTRE *seul, puis* THÉRÈSE

SYLVESTRE, *hors de lui.* — Du calme!... L'ironie du ciel se manifeste jusque dans les paroles de cette aimable brute! Tout m'arrive parce que j'ai voulu secourir une enfant! Je suis chassé par une institutrice, berné par un notaire, outragé par une concierge et traité de vieil acteur par un sergent de ville! Est-ce que j'ai mérité tout cela, mon Dieu! Que va-t-il m'arriver encore?... Ciel! Thérèse! Thérèse avec un pliant! Voulez-vous vous en aller, voulez-vous fuir... Alors, quand je rentrerai chez moi, je ne trouverai même pas ma soupe chaude!

En effet, Thérèse est arrivée sans bruit pendant qu'il disait : « Que va-t-il m'arriver encore? » et en marchant, il s'est heurté sur elle, assise le long du mur.

SYLVESTRE. — Allons, répondez-moi... qu'est-ce que vous faites en espalier contre ce mur?

THÉRÈSE, *stoïque.* — Je veille sur vous, monsieur.

SYLVESTRE. — Vous veillez sur moi! Et de quel droit?

THÉRÈSE, *même jeu.* — Du droit du dévouement monsieur... Vous venez d'être malade et vous sortez comme un jeune homme... Vous prendrez une bronchite et c'est pour ça que je vous suis...

SYLVESTRE, *exaspéré.* — Et vous croyez, vieille commode que vous êtes, que votre présence dans la rue suffit pour enlever l'humidité?

THÉRÈSE, *presque émouvante.* — Non. Mais je veux être malade aussi. Je suis une servante d'autrefois, monsieur ; et pas de celles qui survivent à leur maître...

SYLVESTRE, *attendri.* — Chère vieille Thérèse!.. Allons, allons, rentrez..., je vous l'ordonne.

THÉRÈSE. — Non, monsieur! Je resterai là! *(Avec colère.)* Et puis je guette la vieille frisée! Si je la vois, aussi vrai que j'astique vos meubles depuis quarante ans, je lui casse mon parapluie sur la tête...

SYLVESTRE. — Ah! ça, Thérèse c'est une idée! Si c'est pour battre Mlle Préfère, je comprends que vous soyez là! Mais vous ne la verrez pas, Thérèse : ni elle, ni la petite Jeanne! Ces sinistres murs sont ceux d'une prison.

SCÈNE VII

LES MÊMES, GENLIS.

GENLIS, *de la fenêtre du pavillon, criant à voix basse.* — Monsieur Bonnard..., monsieur Bonnard...

SYLVESTRE, *sursautant.* — Thérèse, c'est Genlis! Restez là, Thérèse, restez là.

Il court presque jusqu'à la fenêtre.

GENLIS, *vite.* — Ecoutez, cher maître, voilà! tout va bien. J'ai séduit la concierge. Mlle Préfère est sortie. Vous ne pouvez pas entrer. Jeanne ne veut pas sortir. Mais elle va venir dans la loge et vous lui parlerez comme à moi, par la fenêtre.

SYLVESTRE. — Ah! mon Dieu! Tout de suite, Genlis?

GENLIS. — Oui, tout de suite... Moi, je vais au parloir, auprès de ma sœur... et je guette pour que personne autre ne vienne. Vous, du dehors, prenez garde seulement à Mlle Préfère.

Il disparaît.

SCÈNE VIII

SYLVESTRE, THÉRÈSE, JEANNE.

SYLVESTRE. — Thérèse, Thérèse!... Je vais parler à Jeanne! Vous, guettez, et si vous voyez Mlle Préfère, prévenez-moi.

THÉRÈSE, *se hâtant.* — Bien, monsieur, bien...

SYLVESTRE. — Et surtout, hein, Thérèse n'allez pas vous servir de votre parapluie! Nous sommes des gens de bien, Thérèse, ne faisons pas de mal... Allez, allez!... *(Thérèse, pour guetter, sort à droite.)* Ah! mon Dieu! Mon Dieu! Je suis ému comme un enfant... Je vais revoir ma petite-fille — votre petite-fille, Clémentine...

JEANNE, *de la fenêtre.* — Je suis là.

SYLVESTRE. — C'est vous ma petite Jeanne, c'est bien vous! Grâce au ciel, vous n'êtes point morte... Mais quel visage vous avez, mon enfant! Sont-ce les ombres de la lampe fumeuse ou bien la trace de vos larmes?

JEANNE, *de la fenêtre.* — Cher grand-père! Que je suis contente! C'est vous! Non, ce ne sont pas des traces de larmes! Je ne suis pas heureuse, mais je ne pleure pas. Mlle Préfère serait trop satisfaite. Ce ne sont pas non plus les ombres de la lampe... C'est la fatigue et la poussière! Quand M. Genlis est arrivé, je lavais le couloir!

SYLVESTRE, *indigné.* — Vous laviez le couloir! Ah! misérables gens! Vous si fine et si gentille, voilà comme ils vous traitent! Et la loi est pour eux, la loi qui souvent protège les coquins...

JEANNE. — Mais vous, grand-père qu'est-ce que vous êtes devenu?

SYLVESTRE. — Ne vous occupez pas de moi, petite fille. J'ai été malade, mais qu'est-ce que ça fait?... Je vous l'ai d'ailleurs écrit...

JEANNE. — Je ne reçois aucune nouvelle de l'extérieur depuis trois mois...

SYLVESTRE. — Canailles!... Et ils vous for laver le couloir!

JEANNE. — Le couloir, la cuisine, le linge,

SYLVESTRE. — Et c'est ainsi, n'est-ce pa depuis le jour où, si contente, vous étiez venu déjeuner?

JEANNE. — Non. Pas depuis ce jour-là. C jour-là Me Mouche m'a mise dans un fiacr et m'a reconduite ici. Il m'a fait enfermer dan le grenier. Quand Mlle Préfère est arrivée son tour, elle m'a dit : « Vous ne reverrez plu M. Bonnard qui vous donnait de mauvai conseils et s'est fort mal conduit à mo égard », Je lui ai répondu : « Ça, mademoi selle, je ne le croirai jamais ». Alors elle s jeta sur moi et me donna un soufflet. Mais j le sentis à peine, la nouvelle que je ne vou verrais plus m'avait anéantie. Ce fut pour mo comme la nuit qui tombe. Vous savez ce soirs où l'on est triste quand l'ombre vou prend! Eh bien, figurez-vous ce moment-l prolongé pendant des semaines, pendant de mois...

SYLVESTRE. — Je me figure bien mon enfant Comment peut-il y avoir de pareils monstres pires que l'ortie ou la ciguë?

JEANNE. — A quelque temps de là, mon tu teur voulut m'emmener un jeudi. Je refusa de sortir avec lui. Il me répondit bien douce ment que j'étais une petite capricieuse et il m laissa tranquille. Mais le surlendemain, Mlle Pré fère vint à moi avec un air si méchant qu j'eus peur. Elle tenait une lettre à la main « Mademoiselle, me dit-elle, votre tuteur m'ap prend qu'il a épuisé toutes les sommes qui vou appartenaient. N'ayez pas peur. Je ne veux pa vous abandonner, mais vous conviendrez qu'i est juste que vou gagniez votre vie.» Alors ell m'employa à nettoyer la maison, elle m'hu milia le plus possible devant mes ancienne camarades et quelquefois m'enferma dans u grenier pendant des journées. Voilà ce qu m'est arrivé. Si j'avais pu vous écrire, je ne croi pas que je l'aurais fait, parce que je sais qu'i ne vous est pas possible de me tirer du pen sionnat. Je suis bien contente de vous voir c soir. C'est peut-être la dernière fois. Mais j'e aurai plus de courage.

SYLVESTRE, *s'écriant.* — Jeanne, dussions nous fuir jusqu'en Océanie, l'abominable Pré fère ne vous gardera pas. J'en fais un gran serment. Et pourquoi n'irions-nous pas e Océanie? Le climat y est sain et je voyais l'autr jour, dans un journal, qu'on y a des pianos! E tout cas, en Océanie, en Afrique ou à Paris vou serez ce soir même loin d'ici— loin de ce repaire J'en fais un grand serment. Où est la concierge Jeanne?

JEANNE. — M. Genlis lui a donné de l'argent Alors elle guette que personne ne vienne du côté du parloir.

SYLVESTRE. — Pouvez-vous tirer vous-même le cordon, Jeanne?

JEANNE. — Oui, puisqu'il n'y a personne dans la loge.... Mais pourquoi, mon grand-père?

SYLVESTRE. — Pourquoi? Parce qu'il faut fuir, Jeanne, fuir immédiatement. Je voulais vous revoir, mon enfant, ma vieille tendresse s'inquiétait! Mais je ne savais pas à quelles rigueurs vous étiez exposée, à quelles infamies! Maintenant je sais! Et sachant, je ne peux pas vous laisser ici. Je laisserais plutôt Thérèse se jeter sur Préfère et j'étranglerais Mouche! Etes-vous prête à faire ce que je vous prie de faire, mon enfant?

JEANNE, *grave.* — Monsieur Bonnard, tout ce que vous voudrez, je le ferai, vous le savez, les yeux fermés et de tout mon cœur...

SYLVESTRE. — Bien! Eh bien, Jeanne, tirez le cordon, et, aussitôt fait, courez à la grille.

Jeanne obéit. Pendant ce temps, Sylvestre interrog la rue déserte.

SYLVESTRE. — Personne. De ce côté, l'agent se promène et Thérèse sur son pliant, veille comme une sentinelle...

JEANNE, *sur la grille ouverte.* — Me voici, monsieur Bonnard...

SYLVESTRE, *courant vers elle et la saisissant avec effusion.* — Ma petite-fille!... Oh! comme ça, je vous vois mieux! Que vous êtes douloureuse et pâle! Les misérables!... Sauvons-nous par ici, mon enfant!... Mais elle défaille, elle défaille!... Ah! tenez, blottissez-vous là et courons... J'espère bien ne pas rencontrer vos bourreaux car j'ai ma canne dans la main et je ne sais pas ce que je ferais.

THÉRÈSE, *arrivant à droite.* — Monsieur! Monsieur! Voici la vieille frisée!

JEANNE. — Et voici la concierge!

SYLVESTRE. — La route est libre de ce côté. Fuyons, Jeanne! Venez ma petite-fille! Et que Dieu me pardonne de voler une enfant!

Ils fuient à gauche en courant.

SCÈNE IX

THÉRÈSE, LA CONCIERGE, GENLIS *puis* Mlle PRÉFÈRE

THÉRÈSE, *stupéfaite.* — Qu'est-ce qui arrive. *(Elle comprend.)* Ah! que c'est bien fait! Que c'est bien fait!... La vieille frisée revient trop tard!...

LA CONCIERGE, *arrivant avec Genlis du fond de la cour.* — La grille ouverte!... quelle horreur! Elle a fui avec le vieillard! *(Elle hurle.)* Au secours!

GENLIS, *stupéfait.* — Ça, par exemple!.... Ah! madame Thérèse!...

Il court vers elle.
Entre par la droite Mlle Préfère.

Mlle PRÉFÈRE, *catastrophale, agitant ses bras, la tête et s'avançant pour rentrer chez elle.* — Qu'est-ce qui aurait jamais cru ça, c'est effroyable!...

LA CONCIERGE, *affolée à Mlle Préfère.* — Ils ont fui, mademoiselle!

Mlle PRÉFÈRE, *stupéfaite s'arrêtant.* — Comment le savez-vous déjà?

LA CONCIERGE. — Il l'a volée!

Mlle PRÉFÈRE. — Oui! la canaille! Il s'est enfui avec la caisse!

THÉRÈSE, *bondissant sur Mlle Préfère.* — Vous osez dire que mon maître s'est enfui avec la caisse!

Elle la saisit à bras le corps et veut la battre.

Mlle PRÉFÈRE, *se débattant.* — La vieille bonne! La grille ouverte! Oh! mon Dieu!

THÉRÈSE, *même jeu.* — Avec la caisse!

GENLIS, *la retenant.* — Madame Thérèse!

THÉRÈSE, *secouant Mlle Préfère.* — Laissez-moi!

LA CONCIERGE. — Au secours! *(A l'agent qui arrive.)* Il s'est sauvé avec une élève!

Mlle PRÉFÈRE, *se débattant, à l'agent.* — Tout à la fois! Et en même temps l'argent! Mouche! Horrible Mouche!

L'AGENT. — Ah! cette fois c'est trop! Encore cette injure : mouche. Allons, au poste!

Il saisit Mlle Préfère.

Mlle PRÉFÈRE, *effondrée.* — Il m'arrête!

L'AGENT, *à Thérèse.* — Et vous aussi, la complice du vieil acteur! Allons, en route! *(A Genlis.)* Et vous, venez, vous serez témoin! Et vous aussi, la concierge ; vous allez voir si je suis une horrible mouche! *(A Genlis, plus doux.)* Venez, jeune homme.

GENLIS. — Je vous suis, agent. *(A part, joyeusement.)* Et pendant ce temps-là, Jeanne fuit comme le petit roi de Galoce.

RIDEAU

(A suivre.) PIERRE FRONDAIE.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE DISCOURS VIVIANI

La manifestation vraiment grandiose dont on vous entretenait l'autre jour et qui était, on le sait, le point de départ d'une campagne urgente contre la propagande ennemie en France, s'est terminée sur cette superbe invocation de Louis Barthou aux morts, aux morts qui nous défendent une paix prématurée : « On ne meurt jamais tout entier, surtout lorsqu'on meurt bien; ce sont les morts qui nous rassurent. Ils se prolongent en nous par la vertu exemplaire et par la leçon héroïque de leur sacrifice. Ils nous interdisent un doute, ce qui semblerait un blasphème. C'est parce qu'ils sont morts que la France vit »; et par de vibrantes déclarations de M. Viviani qui, au nom du gouvernement, vint rappeler qu'il n'y aurait pas pour nous de victoire sans l'Alsace-Lorraine, et montrer que la France groupait autour d'elle maintenant tous les peuples résolus à la liberté :

« Après trente mois de guerre, la France est indomptable et résolue. Certes, l'ennemi est campé en face d'elle. Nous ne devons ni le redouter ni le dédaigner. Enfermé dans le réseau de fer et de feu que les Alliés et la France resserrent autour de lui, à la fois inquiet et furieux, il tend, pour un effort désespéré, ses ressorts suprêmes. Nous sommes prêts. Tous les symptômes de victoire éclatent. Tous les peuples qui veulent vivre libres en Europe, les uns après les autres, se sont dressés autour de la France et voilà que, au delà des flots, nous entendons la clameur formidable d'un grand peuple libre qui nous apporte, avec l'appui déjà ancien de sa sympathie matérielle, son inappréciable adhésion morale. »

Et cette allusion à la solidarité de la grande démocratie américaine fut l'occasion d'une démonstration émouvante. Par-dessus l'ambassadeur des Etats-Unis, l'assemblée salua le grand citoyen qui accepte la lutte où le provoque l'Allemagne, avec l'âme et la résolution d'un autre Washington.

SUR LE SEUIL DE LA GUERRE

Car les machinations allemandes au Mexique ont définitivement rangé les Etats-Unis du côté de l'Entente, et, sans une dernière intrigue des progermains, leur drapeau flotterait déjà sans doute à côté de ceux du droit et de l'humanité. Elles ont provoqué dans toute l'Amérique autant d'indignation que de dégoût. C'est au moment, en effet, où Berlin multipliait à la Maison-Blanche les protestations amicales, bien avant sa déclaration de blocus, que la Wilhelmstrasse offrit au Mexique, par la plume du ministre Zimmermann, une alliance dont l'Arizona, le Texas auraient été le gage, et demandait au président Carranza d'essayer de débaucher le Japon. Aussi bien, l'Allemagne ne pouvait nier, puisque la Maison-Blanche est en possession du document allemand. Mais elle prétend que ses offres étaient conditionnelles et ne devaient être communiquées au Mexique qu'autant que les Etats-Unis seraient en guerre avec elle, et qu'après tout elle était dans son droit.

Ce document ne suffisait pas moins à la condamner. Il était trop accablant pour ne pas ranger tous les Etats-Unis derrière leur président. C'est en vain qu'une dizaine de représentants, conduits par le sénateur Lafollette, profitèrent d'un règlement suranné aux termes duquel la discussion d'un bill se prolonge aussi longtemps qu'un seul orateur a des déclarations à faire, pour empêcher l'assemblée de poursuivre le vote sur l'armement des navires de commerce. Le président Wilson ne s'est pas laissé enlizer dans cette législation désuète et par la vieille loi de 1819 interdisant à ces mêmes navires de se servir de leurs canons contre un pays avec lequel les Etats-Unis ne sont pas en hostilité déclarée. Et sur sa demande expresse le Sénat aurait jeté par-dessus bord ces périlleuses barrières de papier. Toutefois, par excès de scrupule, Woodrow Wilson voudrait être couvert par le Congrès, qu'il convoquerait d'urgence, afin de marcher plus résolument que jamais dans la voie qu'il s'est tracée. Car, dans le discours inaugural de sa nouvelle magistrature, il a nettement et de nouveau affirmé la solidarité de l'Amérique avec la cause du droit et de l'humanité. « Quels que soient, a-t-il dit du haut de la tribune du Capitole, nos desseins pacifiques, nous pouvons être entraînés à une affirmation plus active de nos droits, à une participation de plus en plus directe au grand conflit.

» *Nous ne sommes plus des provinciaux.* Les événements tragiques des trente mois de guerre que nous venons de vivre nous ont constitués citoyens du monde. Il n'y a pas à revenir en arrière. Que nous le voulions ou non, la fortune de notre pays est en jeu. »

Et ce n'est pas la réponse de l'Autriche sur la guerre sous-marine, réponse hypocrite où la Ballplatz déclare que le torpillage des navires est le seul moyen de libérer les neutres de la tyrannie britannique, qui pourrait le faire revenir en arrière, bien au contraire, car elle impliquait la rupture.

LE COMTE ZEPPELIN — BAGDAD LE REPLI ALLEMAND

Pendant que le président américain en appelait au droit des nations et à l'humanité, à Charlottenburg, le vieux comte Zeppelin terminait ses jours, s'en allait chargé de la malédiction des mères. Car son invention n'a servi qu'à massacrer des centaines d'innocents, et cela sans nulle raison militaire. Lui-même approuvait les crimes dont elle était le moyen. Son pangermanisme féroce y voyait une façon de terminer plus vite la guerre.

Les Anglais, qui eurent plus que tout autre peuple à souffrir des zeppelins, sont aux portes de Bagdad. Les Turcs ont, en effet, abandonné sans les défendre les lignes de Ctésiphon, théâtre de la grande lutte de 1915. Et l'on ne sait même s'ils seront en état de défendre la ville des califes après une déroute qui, de Kut-el-Amara à Azizie, n'a fait qu'empirer.

Ici, nos soldats ont repoussé deux violentes attaques des Allemands sur la rive droite de la Meuse contre le saillant fait dans leurs lignes par nos positions des Chambrettes et du bois des Caurières, et en Champagne repris tout ou partie du terrain perdu le 15 février entre la butte du Mesnil et Maisons-de-Champagne.

Sur la Somme, il semble bien que, dans leur repli sur les deux rives de l'Ancre, les Allemands n'aient pas tant qu'ils le disent obéi à une pensée tactique, au désir de réduire leur front, de le ramener sur un terrain plus ferme, et que la nécessité, la puissance de l'artillerie britannique, des terribles *stokes*, y soient pour davantage. Leurs prisonniers déclarent en effet que le marmitage anglais rendait leurs positions intenables et que l'abandon des unes a entraîné celui des autres. En tout cas, l'évacuation du village d'Irles paraît probable, et après elle la nouvelle ligne défensive ennemie suivra d'une part la crête des plateaux de Grévillers et de Bapaume, crête semée de ravines, hérissée d'éperons, et de l'autre le ravin demi-rectiligne courant du hameau des Essarts à Bucquoy et à Achiet-le-Petit, le plateau célèbre d'où Faidherbe marcha à la conquête de Bapaume.

LÉON PLÉE.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 9 mars 1917.

L'Émission du Crédit Foncier se dessine comme un très brillant succès.

Rappelons qu'elle sera ouverte et close le 24 mars.

Il est donc temps encore pour nos lecteurs d'y prendre part.

Le prix d'émission est de **285 francs** pour les souscriptions à versements échelonnés jusqu'en 1920.

Le prix d'émission est de **280 fr. 40** pour les obligations entièrement libérées lors de la souscription.

L'intérêt annuel, payable semestriellement, est de **16 fr. 50**.

Les obligations sont remboursables:

Soit au pair de **300 francs** en 70 ans;

Soit à **310 francs**, si le Crédit Foncier décide un amortissement anticipé avant le 1er janvier 1930;

Soit à une somme variant de **500 francs** à **500,000 francs**, si elles sont favorisées d'un lot à l'un des six tirages annuels.

Le premier tirage aura lieu le 10 juillet et comportera un gros lot de 500,000 francs; on peut participer à ce tirage ainsi qu'à celui du 10 septembre, qui comportera un gros lot de 250,000 francs, en ayant versé seulement 45 francs par obligation.

Rendement élevé, chance de gain de lots importants, certitude en tout cas de remboursement avec des primes intéressantes, garanties de tout premier ordre, facilités spéciales de libération, tels sont les avantages de ce placement exceptionnel.

Le **Crédit Mobilier Français** se met à la disposition de ses clients pour recueillir leurs souscriptions *sans frais ni commission.*

On peut souscrire dès maintenant par correspondance, mais pour un minimum de 5 obligations.

❧

La **Bourse de Paris** a eu, au cours de la huitaine, une allure beaucoup plus alerte.

La **Rente Française 5 o/o** est passée de 87 90 à 88 fr. 05.

Les **Fonds Russes** ont participé au mouvement général imprimé au groupe des valeurs russes dont nous parlons ci-dessous.

Les **Fonds Brésiliens**, les **Fonds Boliviens** et les **Fonds Argentins** conservent une excellente tendance.

Le gouvernement de la *Province de Buenos-Aires* vient de publier un décret prescrivant la reprise des paiements en espèces à partir des prochaines échéances pour les coupons des divers emprunts extérieurs. Toutefois, en raison de l'impossibilité matérielle où se trouvent la plupart des porteurs européens de disposer de leurs titres, l'amortissement restera suspendu jusqu'au rétablissement des conditions normales en Europe.

Notre groupe bancaire demeure bien tenu; le **Crédit Mobilier Français** est ferme aux environs de 350 francs.

Les banques russes se font remarquer par leur animation et la progression des cours; nous citerons notamment la **Banque de Commerce Privée de Pétrograd** de 460 fr. à 495 fr., la **Banque de Commerce Privée de Moscou** de 660 fr. à 675 fr.

Sur les valeurs industrielles russes, la poussée des cours a encore été plus accentuée, quoique l'on n'ait pas atteint ici la parité de la **Bourse de Pétrograd** qui a été très effervescente.

Les derniers cours sur les deux places semblent indiquer que, pour certaines valeurs, on a été un peu vite.

Le maigre pourcentage des résultats du blocus allemand bénéficie largement aux valeurs de transports maritimes.

Les valeurs de guerre remontent également la côte, grâce à l'excellente impression produite par le discours de M. Albert Thomas lors de la discussion sur la mise en régie des usines de guerre. L'honorable ministre, instruit par deux années d'expérience, a rendu hommage au concours de l'industie privée et à son esprit d'initiative. L'émotion qui s'était manifestée la semaine dernière s'est complètement apaisée.

Le revirement le plus caractéristique de la huitaine boursière écoulée est peut-être celui que l'on constate depuis quelques jours sur les valeurs à revenu fixe, foncières, communales, obligations de la Ville de Paris et des Compagnies de Chemins de fer dont les cours avaient cédé sous la pression des arbitrages en faveur de l'importante émission du Crédit Foncier et qui, maintenant, esquissent leur reprise.

Comme nous le disions il y a huit jours, le tassement se présentait comme un phénomène momentané, qui se reproduit fatalement en pareille occurrence. A la veille de la clôture de la souscription, le redressement des cours est tout naturel et doit logiquement aller en s'accentuant.

❧

Les **Obligations nouvelles 5 o/o de la Défense nationale**, dont l'émission au pair a lieu depuis le 1er mars, sont intéressantes à divers titres.

Elles offrent tous les avantages des **Bons de la Défense nationale**, puisque le porteur peut en obtenir le remboursement au bout de la première année et ensuite tous les six mois, ou procurent, au gré du porteur, un placement à 5 o/o, bien assuré, exempt de tout impôt, et auquel viendra s'ajouter, à l'échéance de cinq ans, une prime de 2 50 o/o.

Cette heureuse combinaison sera justement appréciée des capitalistes, soucieux de trouver pour leurs disponibilités un emploi à la fois souple et fructueux et, d'autre part, de fortifier la Trésorerie nationale.

Le **Crédit Mobilier Français** est à la disposition de ses clients pour leur délivrer ces obligations *sans frais ni commission.*

❧

Les recettes de la **Compagnie des Chemins de fer de Porto-Rico** se sont élevées en 1916 à 7,693,976 francs (recettes hors trafic non comprises) contre 5,920,769 francs en 1915, soit une augmentation de 1,773,207 francs.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Doit-on considérer la décoloration des cheveux comme un signe de vieillesse? Certainement non, puisque de très jeunes femmes sont déjà grisonnantes. Cependant n'est-il pas vrai, chères amies, qu'on a une tendance à établir un rapport entre la chevelure et l'âge?... Comme il est préférable de paraître jeune, surtout si on l'est encore,

IL EST TOUT NATUREL

si nos cheveux commencent à grisonner, que nous cherchions à corriger la nature. Là encore une extrême prudence est nécessaire, car rien n'est plus dangereux que les mauvaises teintures: elles irritent le cuir chevelu, font tomber les cheveux et causent souvent de nombreux malaises. N'hésitez donc pas et recourez aux produits de premier ordre qui donnent toutes garanties comme les teintures « Hennextré » du chimiste H. Chabrier, 48, passage Jouffroy. Elles existent en toutes teintes (liquides et en poudre), et sont faciles à employer soi-même, après quelques explications verbales ou écrites.

Vous n'avez pas été sans remarquer, lectrices et amies, combien il est disgracieux, lorsqu'on arrive dans un lieu chauffé, de montrer un visage rougi, couperosé par le froid?...

C'EST UN LÉGER INCONVÉNIENT

cependant, puisqu'il suffit simplement de la poudre de riz liquide Roselily pour avoir un teint velouté et duveté d'une façon charmante. Sous l'action du Roselily, l'épiderme s'assouplit, s'adoucit, les gerçures et rougeurs s'atténuent, et la peau est complètement assainie. C'est d'ailleurs une composition très hygiénique que nous devons au docteur Chalk. M. Detchepare, pharmacien, 2, avenue de la Liberté, à Biarritz, vous en enverra un flacon franco, contre mandat de 2 fr., 3 fr. ou 6 fr. 50.

Avant de quitter ce chapitre « coquetterie » — qui nous intéresse tout de même un peu, quoique nous ne voulions pas l'avouer.

JE VEUX VOUS RAPPELER

l'action éminemment bienfaisante de l'Eau de Roses de Syrie! Grâce à elle les yeux acquièrent une expression de santé et de fraîcheur, et le regard est purifié de tout ce qui peut le ternir. Le Mokoheul et le Cillana complètent cette action, en parant les yeux de jolis cils et sourcils. Ces trois produits sont de Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée-d'Antin.

Pour répondre à de nombreuses questions provoquées par mes deux dernières causeries.

J'INSISTE PARTICULIÈREMENT

sur le fait que la maison anglaise, John Shannon et Sons Ltd a décidé de maintenir *cette saison encore*, malgré l'augmentation fabuleuse des matières premières, son prix d'avant-guerre.

Vous trouverez donc des costumes tailleur en tissus de première qualité, doublés soie, sur mesure, au prix inouï de 75 francs; mieux encore! les 7 fr. 50 qui représentent une faible partie des frais de douane, port, assurance, etc., ne seront pas non plus augmentés.

Les modèles de printemps sont sortis, et je vous conseille de faire immédiatement votre commande à la succursale de Paris, 71, rue de Provence (1er étage), seule adresse en France où l'on puisse trouver les véritables costumes tailleur garantis par la Maison Shannon.

Un procédé spécial sera indiqué aux lectrices de province pour leur permettre de prendre leurs mesures et leur assurer une coupe impeccable. Les planches de mode et échantillons A. S. leur seront envoyés sur demande.

FURETTE.

❧

LA LÉGENDE DE FÉVRIER

Février était, dit-on, dans sa jeunesse, un joueur forcené, mais il perdait sans cesse. Un jour, aux trois quarts ruiné, il engagea une dernière partie avec ses deux partenaires habituels qui étaient Janvier et Mars. Ceux-ci gagnèrent. N'ayant plus d'enjeu, le pauvre Février leur céda à chacun un jour. Et voilà pourquoi Janvier et Mars ont chacun 31 jours, tandis que Février n'en a que 28 ou 29.

Si, aujourd'hui, Février n'est plus joueur, il n'en est pas moins resté un mauvais sujet. Ses instincts pernicieux se manifestent sous d'autres formes. Il se venge sur l'humanité entière de tous ses déboires. Pour inciter les hommes à commettre des imprudences, il leur envoie parfois de chauds rayons de soleil qui font croire au retour de la bonne saison. Puis, soudain, il

souffle une bise glacée qui prend les pauvres hommes à la gorge, aux bronches, aux poumons. Ce sont alors les rhumes, les bronchites, les pneumonies, les grippes, dont on a tant de peine à se débarrasser, et qui sont à l'origine de nombre de cas d'anémie, de dépression nerveuse, de neurasthénie. Février s'attaque surtout aux faibles, à ceux dont le sang appauvri et les nerfs affaiblis ne peuvent plus donner à l'organisme la résistance nécessaire contre les intempéries. C'est dire que les prévoyants, ceux qui entretiennent la richesse et la pureté de leur sang, ainsi que le bon état de leur système nerveux, en faisant une cure de Pilules Pink, peuvent braver Février et ses intempéries. Pour les faibles, les anémiques, les neurasthéniques, les déprimés, les Pilules Pink, qui régénèrent le sang et tonifient les nerfs, sont la meilleure défense contre le froid, l'humidité et tous les dangers auxquels nous exposent les sautes brusques de température. On se convaincra, du reste, en lisant les attestations de guérisons publiées dans les journaux, de la puissante efficacité des Pilules Pink dans toutes les affections qui ont pour origine un appauvrissement du sang, ou un affaiblissement du système nerveux.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt: Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris: 3 fr. 50 la boite, 17 fr. 50 les six boites, franco.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

M. I. M. I. — Vous arrêterez la chute de vos cheveux, les ferez repousser et en retarderez la décoloration, en employant l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella. Pour éviter les contrefaçons, adressez-vous à l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

A. L. — 1° Ces rougeurs proviennent de votre estomac. Voyez ma réponse à « Bordelaise » et servez-vous de l'Eau de Ninon. 2° Tous les jours, lotionnez-les avec de l'eau froide additionnée d'un bon filet de Sève Jeannette, et faites ensuite des massages circulaires avec du talc. 3° Faites des lavages de tête environ tous les quinze jours avec le shampooing Selma et lotionnez le cuir chevelu tous les soirs avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella.

Cousin Léon Malengrez. — Le mieux serait de consulter, lors de votre prochaine permission, le médecin en chef de l'hôpital Bichat, qui a la spécialité de ces genres de maladies. La consultation est gratuite à l'hôpital.

Un ami de l'esthétique. — 1° Ce ne sont pas, je crois, des grains de beauté, mais des verrues ; en ce cas, brûlez-les avec un crayon au nitrate d'argent, l'acide azotique ne pouvant être mis sur le visage. Si ce sont des grains de beauté, il n'y a rien à faire. 2° Ce sont de très bons produits. 3° Personnellement, je n'aime pas ce produit, servez-vous plutôt d'un savon à la glycérine.

Maman de 25 ans. — Les points noirs, le nez brillant sont inconnus de celle qui emploie la Crème Dalyb n° 3. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service U, 20, rue Godot-de-Mauroy.

Geo 12. — Voulez-vous vous adresser, de ma part, à ce docteur, qui vous donnera, mieux que moi-même, tous les renseignements que vous pourriez désirer sans que cela vous engage en rien.

Bordelaise. — Oui, la Véritable Eau de Ninon efface les rides, boutons et taches de rousseur. Son prix est de 6 fr. le flacon, franco contre mandat de 6 fr. 50 adressé à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Ce produit est la recette de la jeunesse légendaire de Ninon de Lenclos.

Petit sergent. — Son adresse est 3, place d'Iéna, à Paris.

Un admirateur de Loti. — Badigeonnez-les, matin et soir, avec un mélange de : 3 gr. de teinture d'iode, 10 gr. de collodion. Vous pouvez aussi faire bouillir un pied de céleri dans de l'eau et tremper les pieds dans ce bain aussi chaud que vous pourrez le supporter.

Yolande D..., 18 ans. — 1° Non, il est maintenant trop tard. 2° Le Philopile de H. Chabrier. 3° Lotionnez-les avec des infusions de camomille, de cerfeuil ou de bleuets.

Lectrice de Marseille. — Vous trouverez une meilleure situation si vous savez la sténographie et la dactylographie. Je vous recommande particulièrement les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière.

Aile. — Tous les soirs, en vous couchant, faites une pulvérisation ou lotionnez les boutons avec un petit tampon de coton hydrophile imbibé de Roséine. Soignez aussi votre état général et votre alimentation.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Liqueur Bénédictine. Les bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises, à Paris, par les principaux négociants et épiciers et à l'agence Bénédictine, 76, boul^d Haussmann, au prix de : bouteille, 0.20; demie, 0.15.

Conseils d'Hygiène

Le corps médical tout entier ne reconnaît qu'un seul procédé scientifique de détruire pour toujours les poils et duvets importuns : c'est *l'électrolyse*. Procédé facile à appliquer chez soi, sans l'aide de personne, grâce au petit appareil électrique que préconise Mme de Saint-Conant, 21?, boulevard Raspail, Paris, et qui peut être envoyé contre remboursement. Lui écrire.

Les Carrières Commerciales

Que vous vous destiniez au commerce ou à l'industrie, la comptabilité, la sténo-dactylo vous sont indispensables. Apprenez-les pratiquement sur place ou par correspondance aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (Section des dames, 18, boulevard Saint-Denis), les mieux organisés. Programme gratuit. Facilités de paiement. Succursales: Bordeaux, Marseille, Nancy.

CEUX QUI NE SOUFFRENT JAMAIS
NE DOIVENT PAS LIRE CECI

Le 20 mai 1913, Mme Terrussot, 16, rue du Regard, à Lons-le-Saunier, nous disait : « Je souffrais du côté des voies digestives et de nombreux symptômes aggravaient mon état, tels que: maux de tête, étourdissements, malaise général, mauvaises digestions, somnolence après les repas et constipation. Les Pilules Digestives Foster se sont montrées très efficaces, elles m'ont de suite dégagée et ont fait disparaître tous mes malaises. »

Le 3 juin 1914, Mme Terrussot nous disait : « Je vais toujours très bien depuis que j'ai pris des Pilules Digestives Foster qui m'ont rendu de bonnes digestions. C'est un médicament excellent pour l'estomac. »

Les Pilules Digestives Foster (toni-laxatives, antibilieuses) sont le remède idéal contre les troubles de l'estomac, du foie, des intestins, sommeil après les repas, migraines, mauvaises digestions, sang pauvre, manque d'appétit, bouffées de chaleur à la tête, aigreurs et douleurs d'estomac, bile, teint jaune, oppression, suffocation, palpitations, frissons, nausées, constipation opiniâtre, renvois, gaz, glaires, langue chargée, hémorroïdes, étourdissements, taches devant les yeux, mains et pieds froids, etc.

Le flacon (50 pilules) 1 fr. 25, impôt compris, dans toutes les pharmacies ou franco H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17e.

ENTRE NOUS

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal. 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Rats, souris, taupes sont détruits infailliblement. Ecrire: L. Rice Oter, Lisieux (Calvados).

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris, rétribue toutes collaborations conformes à son programme. Spécimen un franc.

Collection timbres-poste étrangers, dispersée avec fort rabais par lots, séries classées. Contre mandat 5 fr. envoi recommandé d'un lot comprenant environ cent beaux timbres tous différents. Indiquer pays préférés. Tarrade, Cros-de-Cagnes (Alpes-Maritimes).

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne, Paris. Chambres depuis 3 francs. Repas, 2 fr. 50. Electricité. Chauffage. Recommandé.

Latin (inédit). Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Nouvelle santé pour les faibles et les souffrants, santé qui augmente tous les jours.

Une nouvelle santé serait un grand bienfait pour vous qui êtes Faibles, Anémiques, « Nerveux », ou Abbatus. Quel bonheur de sentir votre nouvelle santé *augmenter tous les jours* et de penser que vous ne souffrirez plus.

Voilà ce que "Wincarnis" vaut pour vous. A partir du premier verre "Wincarnis" crée un premier degré de bonne santé, de nouvelle force, et de nouvelle vigueur nerveuse. Parce que "Wincarnis" est un Tonique, un Fortifiant, et un Créateur de Sang, et une nourriture des nerfs — tout en un seul. Et chaque verre additionnel de "Wincarnis" pris comme indiqué, vous fait encore plus de profit comparé au premier verre pris, car Wincarnis produit un effet progressif.

Et ainsi vous aurez toujours plus de vigueur avec chaque verre pris, de même la deuxième bouteille vous fera plus de bien que la première bouteille prise. C'est pourquoi le "Wincarnis" vous fait un bien si prompt. C'est aussi pourquoi plus de 10.000 docteurs recommandent le "Wincarnis". Sachant que vous ne voudrez certainement pas rester Anémiques, Nerveux, Abattus, ou souffrir de digestions pénibles ou souffrir de la terrible faiblesse de la Grippe.

Profitez de la nouvelle santé que vous offre le "Wincarnis". Tous les pharmaciens vendent le Wincarnis. Voulez-vous l'essayer aujourd'hui?

OFFICIERS MINISTÉRIELS

DROITS exploit. sur colonnes montantes électr. d'immeub. à Paris et sommes dues p^r abonnem^ts. A adj. Et. Blanchet, not., 11, r. Beaujolais, le 28 mars, à 3h. préc. M. à px: pouv. être baiss. 1,000f. S'ad. M. Levieux, adm. Soc., 267, r. St-Honoré, dans et.

L'APRÈS-GUERRE!



Il est certain que des millions de visiteurs iront, plus tard, contempler les glorieux vestiges de nos cités bombardées; tous auront à cœur de remporter un souvenir durable que, seule, la photographie leur procurera.

Nous ne saurions trop conseiller, dès maintenant, à la jeunesse des écoles et à tous les Français qui font du tourisme, d'apprendre l'art de la photographie, qui est à la portée de tous et qui ne nécessite pas grande dépense.

En effet, il existe des appareils très bien conditionnés, depuis **13 francs**. Le PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette (Paris-Opéra), enverra gratuitement, sur demande, son Catalogue 1917 d'appareils *Kodak* et de toutes marques.

Riches ou pauvres pourront faire leur choix, puisque cet album est un véritable recueil de tous les appareils existants, depuis les modèles bon marché jusqu'à ceux possédant des Anastigmats de grandes marques. Le PHOTO-PLAIT possède un service spécial d'Expéditions sur le Front, en Province et aux Colonies; cette Maison ouvre des comptes courants à tous les clients qui envoient une provision d'avance. En un mot, tous les Amateurs ont intérêt à s'adresser au PHOTO-PLAIT, qui est la plus importante Maison Française d'Appareils et d'Accessoires pour la Photographie.

Dans ce Numéro : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, pièce en 4 actes, de M. Pierre Frondaie, d'après Anatole France

LES·ANNALES



FÉMINISME...
ELLE REMPLACE SON MARI MOBILISÉ
(Photo prise à B. en Lorraine.)

25 Mars 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE .... 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

N° 1761. — 25 MARS 1917

EDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES: 16 fr. | 8 fr. 50
UNION POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LES FEMMES RENDENT LA JUSTICE AUX ÉTATS-UNIS

Le premier jury féminin constitué à San-Diégo (Californie), a condamné à une peine sévère quatre bandits mexicains.

Le Vote des Femmes



Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette question, remise à l'ordre du jour par les événements actuels, a divisé l'opinion et suscité des polémiques. Nous reproduisions récemment le portrait de la première femme américaine admise à siéger au Parlement. M. Marcel Prévost raconte en ces termes comment l'Etat de Wyoming qui l'a élue, fut amené, il y a longtemps déjà, à donner cet encouragement aux revendications féministes :

LE BERCEAU DU FÉMINISME

Vers 1868, le long du chemin de fer transcontinental des Etats-Unis d'Amérique, une population d'à peu près cinq mille âmes fut organisée en groupe politique, sous le nom de : Territoire du Wyoming. Comme tout bon groupe anglo-saxon, il commença par élire un Parlement. Or, dès la première législature de ce Parlement nouveau-né, la question du droit de vote des femmes se trouva posée. Elle excita une vive hilarité ; plusieurs orateurs y répondirent par des *jokes*. L'un d'eux, notamment, proposa de n'accorder aux femmes le droit de voter qu'à partir de trente ans.

« De la sorte, expliquait l'auteur de l'amendement, aucune ne voudra voter! »

Ainsi se divertissaient ces joyeux parlementaires... Pourtant la proposition passa. Pourquoi? Certains prétendent que le scrutin fut truqué ; les femmes avaient peut-être su se ménager des intelligences dans la place. D'autres historiens assurent que le territoire de Wyoming, tout comme jadis le domaine de Romulus, manquait singulièrement de femmes. Et malgré les facéties de la discussion, les députés masculins, au moment du vote, pensèrent qu'une loi hardiment féministe attirerait le sexe rare. Ils y réussirent, car vingt-sept ans après ce vote, le Wyoming comptait cent mille âmes. Les femmes s'étaient montrées reconnaissantes. Elles étaient venues en abondance, et leurs fonctions d'électeurs ne leur avaient pas fait négliger, comme on le voit, leur devoir de mères.

Fort de ses cent mille âmes, le jeune territoire demanda son admission au nombre des Etats. Le Congrès la lui accorda, ce qui impliquait l'acceptation de sa constitution locale. Comme aucune objection ne fut faite à l'article qui égalait la femme à l'homme pour la souveraineté politique, cette disposition ultra-féministe se trouva, par le fait, acceptée par le Congrès. Date mémorable ! phénomène important ! Un des plus puissants peuples civilisés du monde sanctionnait en principe le droit qu'a la femme de gouverner collectivement, tout comme son père ou son mari. Il ne semble pas que le Wyoming se soit repenti de son initiative. C'est encore, au vingtième siècle, la patrie privilégiée du féminisme.

Les femmes peuvent y être juges de paix. En 1892 le poste de procureur général y fut même confié à une femme. Preuve nouvelle que la souveraineté politique est à la base de toutes les réformes, ou plutôt qu'elle entraîne naturellement, nécessairement toutes les autres...

MARCEL PRÉVOST,
de l'Académie française.



Femmes électeurs de l'état de Wyoming se rendant au scrutin.

Voici, d'autre part, une spirituelle boutade extraite de la fameuse brochure que publia Dumas fils, il y a quelque quarante ans, sur ce sujet éternellement controversé :

POURQUOI REFUSER AUX FEMMES LE DROIT DE VOTE?

Nos livres de religion nous disent que la femme a fait perdre le paradis à l'homme, ce qui prouverait qu'à l'origine du monde, la femme non seulement n'était pas inférieure, mais était supérieure à l'homme puisqu'elle lui faisait faire ce qu'elle voulait. C'est peut-être pour cela que vous ne voulez pas la laisser voter, dans la crainte qu'elle ne vous fasse encore perdre le paradis que nous avons reconquis et que nous habitons, comme chacun peut voir. Mais les livres de religion hindous, antérieurs aux livres de notre religion de sept ou huit mille ans, disent, au contraire, qu'Adam a perdu le paradis malgré les conseils de sa femme Eve, qui ne voulait pas lui laisser franchir les limites que Dieu avait fixées à ce paradis. Je trouve aussi dans nos livres de religion, quand j'y reviens, que la femme écrasera la tête du serpent, tout en étant mordue au talon. Quant aux livres de philosophie, ils nous conseillent d'éviter le plus possible le commerce des femmes, parce que ces êtres séduisants sont capables d'écarter l'homme de ses grandes destinées et de le dissoudre dans le sentiment. Pour les livres de médecine, ils établissent tout bonnement que l'homme et la femme, sont deux êtres de fonctions différentes, et démontreront ensuite que, si la force musculaire de l'homme est plus grande que celle de la femme, la force nerveuse de la femme est plus grande que celle de l'homme ; que si l'intelligence tient, comme on l'affirme aujourd'hui, au développement et au poids de la matière cérébrale, l'intelligence de la femme pourrait être déclarée supérieure à celle de l'homme, le plus grand cerveau et le plus lourd comme poids, étant un cerveau de femme, lequel pesait 2,200 grammes, c'est-à-dire 400 grammes de plus que celui de Cuvier. On ne dit pas, il est vrai, que cette femme ait écrit l'équivalent du livre de Cuvier sur les fossiles.

Mais, comme pour déposer un vote dans une urne, il n'est pas nécessaire d'avoir inventé la poudre, je ne vois pas en quoi l'infériorité musculaire de la femme lui interdirait de voter. En revanche, je vois beaucoup de raisons pour le contraire. Si Mme de Sévigné vivait de nos jours, elle n'amènerait certainement pas d'un coup de poing le 500 sur la tête du Turc, à la fête des Loges ; est-ce pour cela qu'elle ne voterait pas ? Car Mme de Sévigné ne voterait pas, et maître Paul, son jardinier, voterait. Pourquoi ? — Quel inconvénient verriez-vous à ce que Mme de Sévigné votât tout comme son jardinier ?

ALEXANDRE DUMAS *fils.*



La section de vote ouverte aux deux sexes... Elles viennent de voter.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Là-bas

Ce qui s'y passe, nous le savons maintenant. Aux ténèbres a succédé la pleine lumière. Pendant quelques mois nous avions été tenus dans une ignorance à peu près complète. Des lambeaux de vérité nous arrivaient, filtrés par la censure russe et la censure française. Hier encore, l'immense empire, auquel depuis trente ans nous attachent des liens si forts et qui, le premier, nous apporta l'appui de son alliance, nous apparaissait comme un monde mystérieux. Nous nous sentions très près et très loin de lui, unis par la communauté des intérêts et des tâches poursuivies, séparés par des divergences d'origine, de tempérament, d'éducation. Le moujik diffère profondément du paysan de chez nous.

J'ai retrouvé dans un vieux journal la relation écrite en 1856, par Quatrelles, d'un voyage qu'il fit en Russie, lors du sacre d'Alexandre II, aïeul du tsar actuel. Quatrelles, qui s'appelait de son vrai nom Lépine, était attaché aux bureaux du duc de Morny ; il fut, en cette qualité, chargé d'accompagner l'ambassade extraordinaire qui se rendit à Moscou. Il a tracé un tableau extrêmement vif et coloré de ces solennités et assista aux gigantesques agapes offertes par la sollicitude de l'empereur à son peuple.

« Les tables avaient été disposées dans une vaste plaine et se développaient sur une longueur de deux kilomètres. Tout autour, aux branches des arbres, pendaient des jambons, des gâteaux, des pièces de charcuterie ; entre les arbres, des tonneaux défoncés laissaient couler leur sang dans les bassines de cuivre. La pluie, d'ailleurs, tombait à torrents et mouillait les uniformes, la livrée dorée des Suisses, les bas de soie rose des valets de pied. Le signal fut donné par une salve d'artillerie. Les soldats qui contenaient la populace s'écartèrent. Elle se rua sur les provisions de bouche. Ce fut une curée prodigieuse et dont aucune description ne peut donner une idée. Une nuée de sauterelles s'abattant sur des champs cultivés n'y font pas plus de ravages que ces paysans montant à l'assaut des poulets, des gigots et des galantines. En un clin d'œil, tout fut « nettoyé ». On vit des buveurs sauter dans les cuves sans prendre la précaution d'ôter leurs bottes, et se redresser rouges du jus de la treille, le visage barbouillé de lie, tels qu'on représente Bacchus chevauchant sur son âne, durant les antiques Saturnales... Soudain, Alexandre parut ; les deux cents mille convives se découvrirent et entonnèrent le chant sacré : « Bojé tsara Krani ! »

L'âme du moujik, depuis soixante ans, s'est lentement transformée, ainsi que sa condition. Il est traité plus humainement. Certaines peines corporelles lui sont épargnées. Cependant il continue d'être assez misérable et depuis la guerre, sa misère a redoublé. Il faut lire, dans Tolstoï, la peinture de la famine qui désola le pays en 1892. Cela serre le cœur. Chaque matin, le romancier rencontrait devant sa porte quelques malheureux qui, désespérés et mourant de faim, venaient implorer sa charité. Il leur distribuait des vivres et des vêtements. Mais à bout de ressources, il résolut de les éconduire, de ne plus les recevoir. Et, toujours, il se laissait fléchir, vaincu par tant de souffrances. Les litanies recommençaient, éternellement les mêmes. Une fois, il se trouve en présence d'un vieillard déguenillé, suivi de son jeune enfant. Et le vieillard pleurait et disait :

« Nous sommes huit à la maison ; ma femme est morte ; pour moi, passe encore, je puis mourir ; mais ce sont les petits qui demandent à manger ; ils n'ont rien pris depuis trois jours ; je n'ai jamais mendié, mais Dieu l'a voulu !... »

Tolstoï, las de ces plaintes, veut s'éloigner, mais apercevant le pauvre enfant, il s'arrête, pris de compassion :

« Il me regarde avec ses beaux yeux noirs remplis de pleurs et d'espoir ; une goutte claire se détache de son nez et glisse sur le plancher sali par la neige. Il est gracieux ce visage anémié, encadré de cheveux blonds, contracté par les sanglots ».

Et Tolstoï vide sa bourse, sa maigre bourse de poète, que tant d'aumônes ont épuisée, dans la main des indigents.

La résignation et l'insouciance furent jusqu'à présent les traits distinctifs de ce grand peuple. Il endurait patiemment ses maux, parce qu'il les croyait sans remède, pénétré de la conviction que son destin ne pouvait changer. Légalement émancipés, les Russes des classes pauvres continuaient de subir la domination de leurs anciens maîtres. Cette soumission qui peut être assimilée, dans quelque mesure, au fatalisme oriental, assurait la paix intérieure du pays. Mais elle correspondait à un état de mœurs partout ailleurs aboli ; elle était incompatible avec le désir d'affranchissement des nations modernes. Les sujets du tsar ignoraient la liberté ; ils se prirent à l'aimer dès qu'ils la connurent. Des paroles, des idées nouvelles pénétraient en leur esprit. Les orateurs politiques de la Douma leur parlaient de leurs droits et non plus seulement de leurs devoirs ; ils critiquaient les actes du gouvernement, flagellaient les fonctionnaires négligents ou infidèles, démasquaient les trahisons, appelaient sur les coupables — si haut placés fussent-ils — la sanction d'un châtiment sévère. De sourdes colères grondaient dans la foule. L'orage qui couvait a fini par éclater...

Nicolas II — ne l'oublions pas — eut d'admirables initiatives, devant lesquelles auraient reculé ses prédécesseurs. Il a créé la commission d'arbitrage de la Haye ; il a spontanément renoncé à ses privilèges et institué le régime libéral qui affranchit la Russie. Il s'est montré allié fidèle et scrupuleux. En prescrivant, sans aucune chance de succès, l'offensive de septembre 1914 dans la Prusse orientale, il assura l'heureuse issue de la bataille de la Marne. Il a eu enfin l'énergie de résister aux influences germanophiles qui le circonvenaient de toutes parts. Il unit à une charmante dou-

cœur de caractère le plus noble orgueil et le plus ferme courage. Au temps où il était tsarewitch il avait été nommé, en sa qualité d'héritier de la couronne, colonel d'un régiment allemand. Il se trouvait à Berlin, lorsque le vieil empereur Guillaume s'avisa de passer en revue ce corps. Le tsarewitch dut, selon l'étiquette, revêtir l'uniforme prussien, et se plaça à la tête de ses hommes... Guillaume arriva, et lui frappant sur l'épaule, lui dit d'un ton enjoué :

« Eh bien! jeune homme, vous êtes fier de commander des troupes allemandes? »

Le tsarewitch crut-il démêler dans ces paroles une intention ironique et blessante? Pris d'un mouvement de colère, il murmura ces mots que ses aides de camp saisirent distinctement :

« Je ne suis fier que quand je suis à la tête des soldats russes... »

Le soir, l'empereur Guillaume donnait un banquet... Le tsarewitch refusa de s'y rendre. En vain, lui fit-on observer l'extrême gravité de ce refus. Le jeune prince s'entêtait. Alexandre III, avisé par dépêche de l'incident, dut envoyer à son fils l'ordre formel d'assister au repas officiel. Le tsarewitch obéit, mais il observa un silence glacial et affecta de ne toucher à aucun des mets, à aucun des vins qui lui furent présentés...

Voilà le souverain qu'accablent tant de responsabilités, de soucis et d'infortunes. Il vient de placer sa couronne sur une tête bien jeune, bien frêle... La France forme des vœux ardents pour que, secondés par la reconnaissante affection de leur peuple, le père et le fils sortent triomphants de ce moment difficile.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Le langage du clergé catholique allemand durant cette guerre, l'ardeur de son chauvinisme qui se solidarise étroitement avec les ambitions pangermanistes et ose absoudre les pratiques les plus barbares et les plus flagrantes violations du droit des gens, cette inexplicable mansuétude, cette dureté d'âme si contraire à la douceur de l'esprit chrétien, sont dans l'univers civilisé un sujet de stupeur et de scandale.

Après Mgr Baudrillart qui en avait déjà disserté très éloquemment, voici qu'un autre prélat français vient de juger l'attitude des catholiques d'outre-Rhin. Dans une conférence, faite, il y a quelques jours dans la chapelle de l'hôpital d'Issy, Mgr Herscher, archevêque de Laodicée, ancien évêque de Langres, a dit à ce propos, nettement et fortement, tout ce que lui suggérait sa conscience. Alsacien, compatriote et ami d'enfance de l'abbé Wetterlé, auteur d'ouvrages considérables, il avait pleine autorité pour prononcer les mots nécessaires. Sa parole franche et incisive a produit une impression profonde. Il faut qu'elle retentisse au loin. C'est pourquoi nous tenons à la faire connaître aux lecteurs des *Annales*. Notre prochain numéro contiendra le texte de cet émouvant discours qui ne manquera pas d'exciter les fureurs de la presse germanique. — *A. B.*

Les Lettres de la Cousine



Cinéma

Ma chère Cousine,

J'ai un faible pour le cinéma, — et vous?... Ce qui ne veut pas dire que je goûte tous les spectacles de cinémas, — j'enrage même quand je vois la stupidité de certaines représentations, qu'on a le front d'offrir aux enfants et au peuple, comme un mets inoffensif, alors qu'elles sont un pur scandale. On croirait qu'on s'applique à leur fixer dans le cerveau, par l'image, des vols, rapts, assassinats, empoisonnements, enlèvements et crimes, afin qu'ils apprennent à fond la manière de s'en servir... Mais j'aime le cinéma parce que, sur cette toile blanche insipide qu'on aperçoit là-bas, d'innombrables évocations vont surgir. Le miracle de la vie s'accomplit... Par un prodige inconcevable, des êtres se meuvent dans des décors vrais, les arbres frémissent, le soleil illumine les routes, la mer lance son écume, des oiseaux passent effarouchés, des fleurs sont balancées par le vent, des foules s'excitent sur des places brûlantes, des chevaux piaffent, des murs s'écroulent, des trains se rencontrent, le drapeau passe, et j'ai beau connaître les secrets du sortilège, chaque fois j'en éprouve le même saisissement.

C'est une force de la nature qui s'exprime par ce morceau de calicot bien tendu. Pour l'instant il semble un drap mis à sécher dans un champ; tout à l'heure, il ouvrira le flot des rêves, les splendeurs de la terre, la bassesse des vies oisives et la poésie d'un beau soir lunaire.

Les visions magiques se succèdent sans laisser respirer, elles ont le rythme inexorable des choses de la vie que rien n'arrête, et je n'ai jamais si bien compris la fuite rapide du temps qu'en regardant passer à toute vitesse sur le rideau ces chimères pleines de réalité... Elles tournent, tournent, et s'évanouissent avant même que les yeux les aient bien retenues...

Oui, il y a là une force mal exploitée encore, gâtée par d'horribles exhibitions que le public sain aurait le droit de siffler. Mais la puissance de ce chiffon blanc est incontestable... Il est fée!

On croirait qu'une baguette magique frappe l'écran à petits coups, et tandis que le mystère du noir enveloppe la salle, il nous offre par la grâce de ses enchantements : toc, une forêt vierge où les singes sautent de branche en branche..., toc, un régiment de l'armée française défilant en cadence sur la grand'route défoncée d'obus..., toc, un combat naval en plein Océan..., toc, le vol d'un aéroplane dans l'azur du ciel..., toc, l'infini du désert sur lequel se profile l'ombre des méhara..., toc, la cavalerie italienne se précipitant en une descente vertigineuse au bas d'une côte..., toc, le bain intime d'un bébé..., toc, une fête à Chicago..., toc, un concours sportif à Christiania...

On ne quitte point des yeux le bout de toile, et des mondes s'animent, les campagnes s'épanouissent, les villes vous saluent, des personnages illustres apparaissent et se dépêchent à leurs affaires, les autos dérapent en folie... Et ce qui fait le merveilleux de la chose, c'est que tous les détails sont exacts, c'est de la vie saisie sur le vif, les décors ne sont pas en carton-pâte, mais volés à la nature même... C'est une vraie rafale qui soulève ces monstrueuses vagues et les laisse retomber en écume, c'est la lune authentique et unique qui mire son beau croissant d'argent dans le lac où glisse silencieusement une gondole.

Je ne sais rien de plus doux, quand la musique est harmonieuse et le spectacle bien choisi, que de laisser aller ses rêves, au gré des mélodies qui vous bercent, et des paysages qui vous emportent au loin...

Oh! la poésie terrible de ces pauvres et boueuses tranchées qui surgissent devant vous avec le détail vrai de la motte qui glisse et du chien aux écoutes!... l'angoisse qui vous serre le cœur quand les Poilus sortent de leurs boyaux, baïonnette en avant, et qu'on les voit courir réellement vers la fatalité, peut-être à la gloire, peut-être à la mort!... et l'éclatement de ces gros 420 qui font trembler la terre!... et l'effroyable vision de ces tanks — monstres vivants — avalant tout sur leur passage : fils de fer barbelés, cahutes, maisons en ruine!... Et ces sols crevassés, ces arbres tordus, ces paysages désolés, ce sont ceux-là même que nos fils ont contemplés!... On demeure confondu que ce soit le chiffon blanc tendu sur la scène qui devienne la raison de ces miracles.

Souvent les soldats de notre hôpital, reconnaissant les lieux, nomment joyeusement chaque clocher, chaque abri, chaque batterie, comme de vieilles connaissances qu'on est heureux de retrouver. Par exemple il ne fait pas bon leur montrer du « truc », aussitôt ils s'esclaffent, et de lit à lit ce sont des quolibets sans fin.

D'ailleurs il semble qu'on ait à peu près renoncé à ces maquillages qui ne trompent plus personne..., la vérité du cadre, la sincérité des mouvements, la beauté des attitudes surprises dans leur naturel, les féeries innombrables des paysages, voilà l'avenir et le rôle du cinéma. Je suis persuadée qu'avec le temps il s'épurera de toutes les élucubrations qui sont sa honte et qu'il deviendra un Art, ayant son expression propre, son génie, et que des auteurs célèbres écriront pour lui des chefs-d'œuvre, comme l'ont déjà fait les d'Annunzio, les Jean Richepin.

Il est impossible de ne pas être frappé du champ d'action immense ouvert à cet art, neuf encore, quand on voit des réalisations comme celle de *Cabiria*, avec son siège de Troie qui forme un tableau inoubliable, ou comme *Caligula* qui offre son forum tumultueux et sa foule mouvante où chacun s'agite, se passionne, circule, s'arrête, donnant une sensation intense de vie. Il est impossible aussi de ne pas sentir tout le parti que l'on peut tirer de cet art pour l'instruction de la jeunesse, qui aime apprendre par les yeux et retenir par le cœur, et je crois qu'il peut faire beaucoup pour

l'amusement intelligent et la culture du peuple.

Qu'est-ce qui empêcherait de rêver à des cinémas absolument populaires, soumis à un contrôle municipal, où, en de vastes salles bien aérées, bien plus confortables que celles du bistro, on aurait, pour le prix d'une consommation, des spectacles sains et récréatifs : beaux voyages, récits animés d'histoire de France à la Dumas, excursions vivantes dans nos colonies, scènes ensoleillées de la vie des champs, leçons de choses vraies, humaines, bienfaisantes... Ce serait une « sacrée » concurrence à opposer aux laideurs du marchand de vin... Et l'écran magique pourrait seul opérer ce miracle de lutter contre l'alcoolisme.

Et pour la jeunesse, que de beaux enseignements en perspective! Que de scénarios peuvent charmer et émouvoir l'imagination de ces enfants qui retiennent l'image et la gravent dans ce coin charmant de la mémoire où l'on n'oublie plus...

Je sais dans ce genre un chef-d'œuvre, c'est *Christus*, la sublime histoire de Jésus... L'histoire est sans paroles, c'est pourquoi elle garde sa pureté, les tableaux qui se déroulent sont imprégnés de l'atmosphère sainte, ils ont été pris en terre sacrée, sur le sol même qui vit la montée du Calvaire ; ils laissent apercevoir les pages vivantes de l'Évangile : Bethléem par une nuit resplendissante d'étoiles..., les sphinx mystérieux qui regardèrent passer la Vierge et son doux fardeau..., la terre idyllique de Nazareth..., le temple de Jérusalem, les rives miraculeuses du lac de Tibériade..., le jardin à jamais immortel de Gethsemani et le Golgotha où s'accomplit le drame le plus émouvant qui ait jamais bouleversé le monde..

Les foules se meuvent dans des attitudes inspirées par les Primitifs et les chefs-d'œuvre de nos peintres : les Fra Angelico, les Raphaël, les Léonard. Oh! cette *Pieta* de Michel-Ange qui s'anime, alors que la Vierge douloureuse prend dans ses bras le corps inanimé de son fils! On oublie les acteurs pour suivre la miraculeuse histoire qui jadis eut comme décor ces mêmes paysages arides et brûlés de soleil, ce sont des visions pathétiques qui remuent tous les souvenirs de l'âme... Et je défie qu'on puisse suivre, les yeux secs, cette montée divine du Christ, qui se termine par la croix! L'harmonie des groupements, la douceur du ciel, la noblesse presque sans geste de Jésus et de ses apôtres, le mouvement passionné des foules, tout cela, accompagné de la céleste musique de César Franck, est fait pour frapper l'imagination et bouleverser le cœur. C'est de la vie, c'est de l'art...

Un de ces jours, prochain peut-être, le cinéma pourra dérober à la nature le secret de ses couleurs et projeter sur l'écran la flamme des soleils couchants, la symphonie des verts de la forêt et toutes les fantasmagories de la couleur... Ce jour-là, le cinéma débarrassé de ses scénarios malsains offrira au public les plus beaux spectacles de la nature et de la vie; il gardera aux siècles futurs des archives vivantes, il donnera au public un journal animé, il aura, dans le domaine spécial du théâtre, ses chefs-d'œuvre.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

La Fontaine, par M. Jean Richepin (8e conférence).

M. Jean Richepin consacre sa huitième leçon aux héros de la misère, aux petits, aux humbles. Ils eurent toujours, on le sait, la grande faveur de La Fontaine. Il leur accordait dans le grand organisme de l'univers la force que d'invisibles microbes peuvent acquérir sur un ennemi plus puissant qu'eux. L'escarbot, pâle moucheron, triomphe de l'aigle, l'oiseau de Jupiter; et La Fontaine ne manque pas de s'en réjouir. Il s'en réjouit en souriant à demi, et parce qu'il a donné sa protection « aux pauvres gens pour qui tout est peine et misère »; il leur conseille la prudence, mère de sûreté, qui veille sur leur salut; puis il enseigne aux grands, dans leur intérêt propre, la charité :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

En vivant ainsi dans l'intimité du monde imaginaire de La Fontaine, on s'y fortifie le jugement. Maints de ces préceptes populaires, qui sont l'âme de fables admirables, nous apparaissent ici dans leur réelle et riche lumière.

Aide-toi le ciel t'aidera
Il enserre l'argent et la joie à la fois
Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,

Et il faut rendre hommage à M. Richepin qui, chaque semaine, compose pour son public un bouquet divin de fables, les met en scène, prend la voix robuste d'Hercule, imite à ravir l'air finaud du coq prenant double plaisir à tromper un trompeur, traduit la physionomie du gai savetier..., enfin, fait passer une heure d'un plaisir rare.

PIERRE S.

PROGRAMME DE LA 15e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 26 mars. — Au Pays des Malgaches, par MARIUS LEBLOND.

Mercredi, 28 mars. — Les Fables de La Fontaine (5e gala, 15e leçon), par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Les fables de La Fontaine mises en musique par Tiarko Richepin, chantées par M. Lucien Fugère.

Vendredi, 30 mars. — Nos Amitiés Suisses, par B. VALLOTTON.

Samedi, 31 mars. — Une Heure de Poésie, par EDMOND ROSTAND, *de l'Académie française.*

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire.)

Le N° 7 paraîtra le 1er avril

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital est comme les peuples tranquilles, il n'a pas d'histoire; il marque d'ailleurs des vides nombreux qui seront bientôt comblés, il faut le croire, et qui nous laissent notre champ d'activité pour les

Envois au Front

Nous avons fait cette semaine notre 41,208e envoi. Quoique les grands froids soient passés, les lainages sont encore les bienvenus, les tranchées sont si humides, les brouillards du matin si pénétrants!

Un soldat, Georges Brunel, m'écrit : « Il fait bien froid en ce moment! Je vais travailler tous les jours de 5 heures du matin à 6 heures du soir, il faut faire 15 kilomètres à pied. Votre chandail m'a sauvé la vie. »

Il exagère évidemment. Mais en vérité un bon paquet bien conditionné réconcilie ces braves soldats avec la vie, il leur prouve qu'on pense à eux, qu'on les aime. Un autre joint mille confidences à ses remerciements, et l'on verra par sa lettre, dont je respecte l'orthographe, qu'il faut admirer non seulement nos poilus du front, mais ceux aussi qui s'expatrient et portent en Orient quelque chose de la gloire française :

« Ma chère dame je vous dirait que je suis en Macédoine en terrain conquis. Je suis à deux ou trois kilomètre de Monastir ou je suis fort bien ocupée. Je suis arrivez le 10 Novembre ici, mais ce paiys çis ne vaut pas notre chère France, ici le monde ne sont pas civilisée et la plus part c'est des turque, et en surplus on ne trouve rien. Je suis ici parmis les montagnes. Je vous assure que c'est un triste paiys on ne trouve même pas du bois pour faire du feu. Ma chère dame Je vous dirait que l'niver est très dure ici, il y a de la neige et il gèles dure et comme je suis cantonnée sous une toile de tente. Je n'est pas trop chaud. Je vous dirait en même temps que jaie fait 22 mois de tranchées sur le front Français. Mais jespère faire aussi bien mon devoir ici que alleur. Je vous dirait que le climas est très mauvais par ici ont attrape facilement les fièvres et la dissenterie, alors je vous quitte ma chère dame en vous remerciant encore. Recevez mes mailleurs amitiées. Je vous serre la main bien amicalement. — Flageul au 2e régiment d'Artillerie Coloniale, 80e Batterie armée d'orient.

Si je cite ces lettres ingénues et reconnaissantes, c'est surtout pour encourager la bonne volonté de nos cousines... Qu'on ne perde pas de vue ceci, le blanchissage au front, surtout l'hiver, est quasi impossible; alors nos poilus souffrent de n'avoir pas un linge frais à mettre sur leur visage, de n'avoir pas de quoi se débarbouiller, se moucher. Pour les cousines qui voudraient envoyer directement au front, nous avons des adresses innombrables de soldats. Celles qui préfèrent nous adresser leurs envois savent qu'immédiatement tout repart au front.

Communiquons vite aussi cette demande : *R. de Latour, sous-officier du 307, Hôpital Cazin, à Berck-Plage (Pas-de-Calais)*, en traitement à l'Hôpital bénévole Cazin, dirigé par des sœurs Franciscaines de Calais, nous

apprend que ces sœurs dévouées recevraient avec plaisir pour leurs chers soldats des chemises, caleçons, chaussettes, mouchoirs.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons reçu de Mme Ruérat, de Providence, en Amérique, d'admirables caisses remplies de paquets tout préparés, tout étiquetés, pour des prisonniers. Nous nous sommes empressées de les renvoyer dans les divers camps, où ils tomberont comme la manne dans le désert. Ah! qu'ils ont faim, nos pauvres prisonniers, et que leur sort est digne d'exciter la pitié! Mme Albert Woog, en Californie, présidente d'un grand nombre d'œuvres en faveur des orphelins de la guerre, nous prête son actif concours pour nos prisonniers. Nous lui en disons toute notre vive gratitude, et nous devons aussi des remerciements à M. Lévy, de Madrid, qui protège toutes les œuvres fondées aux Annales avec un dévouement délicieux.

Nous avons reçu cette semaine pour notre Caisse de Secours, 420 fr. En dépôt de nos marraines d'outre-mer pour l'envoi de colis réguliers, 407 fr. 50, soit un total de 827 fr. 50.

Et maintenant transmettons quelques demandes qui, exaucées, peuvent apporter tant de joie dans les camps :

Maurice Tostain, no 9930, régiment d'infanterie, Gefangenenlager Konigsbruck (Saxe) Neues Lager, camp français, Stall 9, demande des instruments de musique, particulièrement un hautbois.

Adolphe Audige, 167e d'infanterie, no 2774, Gefangenenlager Doëberitz, demande aussi des instruments de musique et particulièrement une clarinette de Bœhm en *la*.

Enfin, le sergent Guenée, no 95,290, Gefangenenlager, Heilsberg, demande des livres pour l'organisation d'une bibliothèque qui aidera les malheureux captifs à passer un temps moins long et moins cruel.

Nous signalons, avant de finir, aux personnes qui s'intéresseraient à des prisonniers nécessiteux internés en Bulgarie, qu'un Comité de Secours aux prisonniers de guerre abandonnés vient de se fonder à Lausanne, 3, rue du Lion-d'Or, qui leur vient en aide.

Une erreur de typographie nous a fait donner une fausse adresse au lieutenant Rémy, du 8e tirailleurs algériens : Au lieu de camp de Wresa bei Zunaberg, il faut lire Wiesa bei Annaberg. Ce lieutenant demandait des couvertures de laine pour les prisonniers qui grelottent.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les aveugles ont reçu cette semaine de tendres témoignages de sympathie. Les élèves de l'Ecole de garçons de Saint-Roch, les élèves de l'Ecole de garçons du Perreux ont réuni leurs petits fonds et fièrement ont envoyé leurs collectes au grand ami des aveugles.

Il serait ingrat de ne pas mentionner un don bien touchant, envoyé par M. Paul Guérin, un mutilé de guerre français, qui, avec quinze petits aveugles âgés de moins de quinze ans, de l'Institut des jeunes aveugles de Fribourg, est venu chanter le mardi gras à la villa Saint-Jean, — un collège dépendant de Stanislas de Paris. Cela devait être un spectacle émouvant, ce soldat blessé, en convalescence, menant au feu pour les « Blessés aux yeux » de M. Brieux les petits aveugles de naissance, et récoltant du bonheur pour les grands frères malheureux.

Enfin, la présidente de l'Obole des petits amis du Soldat, Mme A. Villemin, d'Alexandrie, écrit à M. Brieux ceci : « Ce sont vos merveilleux articles concernant la rééducation des aveugles, et ceux de la chère cousine Yvonne, qui m'ont donné l'idée de créer ici une petite œuvre parmi la jeunesse au profit des malheureux voués aux ténèbres.

Tous ces efforts généreux mis bout à bout, permettent à M. Brieux de faire le bien que l'on sait.

Notre œuvre a reçu cette semaine 1,793 francs. Voilà de quoi rendre heureux encore bien des aveugles!...

Toutes les Vieilleries

Il existe une œuvre charmante, *Le Vestiaire des enfants éprouvés par la guerre*, qui recueille tout ce qui ne sert plus, tout ce que l'on jette, les vieux bas, les chaussures usagées, les caleçons rapiécés, etc., etc. On remet le tout à neuf, on taille, on assemble, on coud. Dans les pantalons sans fond, on refait des petites culottes d'enfant neuves; dans les vieux chapeaux de feutre et vieux tapis, on trouve des semelles, des bonnets de police, des moufles.

L'œuvre a pour président d'honneur M. le préfet de Seine-et-Oise, et sa présidente, Mme Michel, reçoit tous les dons 9 bis, avenue de Paris, Versailles. D'ailleurs le Vestiaire des Enfants, qui transforme et utilise tous les vêtements hors d'usage, désirant se rendre compte de tout ce que l'on peut faire dans cet ordre d'idées, organise un *Concours de vêtements économiques*, pour lequel il fait appel à l'ingéniosité de toutes. Des prix seront attribués aux envois témoignant d'esprit pratique, ou de réelle économie dans l'emploi de matériaux hors d'usage.

L'Enseignement Technique Féminin

Il paraît que des jeunes filles se sont présentées à l'Ecole centrale. Voilà une nouvelle évolution du féminisme. Nous sommes heureux d'indiquer une Ecole d'enseignement technique féminin qui vient de se fonder. Sous le patronage d'hommes éminents, cette école se propose de préparer les femmes à une série de carrières auxquelles leurs études ne les destinaient pas jusqu'ici, entre autres celles de dessinatrice ou d'employée de bureau d'études, chez les architectes, les industriels, etc.

L'enseignement portera d'une part sur les diverses branches du dessin et sur la technique des métiers auxquels le dessin est lié, d'autre part sur les différentes sciences et leurs applications à l'industrie.

Des visites d'usines et d'ateliers compléteront cet enseignement.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Directrice, Mlle Hatzfeld, 20, rue Pergolèse.

Y. S.



TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

136e LISTE DE SOUSCRIPTION

32e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 3 au 10 mars 1917)

• Mlle Sinoir, Illiers, 6 fr. — Mme Pénin, Clermont-Ferrand, 10 fr. — Une abonnée Saumuroise, 20 fr. — Anonyme, 2 fr. 50. — Mlle Richault, Londres, 25 fr. — Mlle Houzé, Nancy, 20 fr. — Mme Bernard-Bailly, Montbard, 5 fr. — Mme Bartet, 50 fr. — M. Bonnardel, 10 fr. — J. B., à M., 5 fr. — M. Antenot, Troyes, 5 fr. — Une jeune éprouvée, 50 fr. — Mme Meyer-May, 15 fr. — M. Julien Lévy, Madrid, 250 francs. — M. Maurice Brûlé, 4 fr. — Mme F. Comte, Byon, 10 fr. — M. L.-S. Zula, 50 fr.

Total général de cette 136e liste 537 50

LES ÉCHOS

Les femmes qui votent.

Marcel Prévost raconte plus haut la première tentative faite en Amérique en faveur de l'émancipation politique des femmes.

Chez nous aussi, il y a longtemps que de tels projets furent agités. Ce fut en 1848 que le mouvement féministe se dessina avec le plus de vigueur.

Les femmes eurent leurs associations, d'apparence parfois excentrique comme les Icariennes et les Vésuviennes, mais dont il ne faudrait pas faire l'histoire uniquement avec le *Charivari* ou d'après *Jérôme Paturot*. Elles eurent leurs clubs, dont les délibérations étaient aussi raisonnables, au dire de l'ambassadeur d'Angleterre Normanby, que celles des clubs masculins : d'ailleurs l'éloge est mince, s'il est sérieux. Elles eurent aussi leurs journaux : *La République des femmes*, la *Politique des femmes*, *L'Opinion des femmes*, le *Volcan*, et principalement *La Voix des femmes*, dirigée par Mme Eugénie Niboyet.

Une des rédactrices de *La Voix des Femmes*, Gabrielle Soumet, signait ses articles G. S., et le gros public, qui n'est pas grand connaisseur, comprenait *George Sand*, ce qui était flatteur pour Gabrielle Soumet, mais un peu moins pour George Sand elle-même. Le club exclusivement féminin de ce journal se tenait boulevard Bonne-Nouvelle, à l'emplacement actuel, mais non prédestiné, de la *Ménagère*. Le 6 avril, Mme Niboyet y proposa solennellement deux candidatures, qui furent acclamées avec enthousiasme : celle de M. Ernest Legouvé, qui faisait alors au Collège de France un cours très suivi sur la condition et l'éducation des femmes, et celle de George Sand, « le type un et une, être mâle par la virilité, femme par l'intuition divine ».

Les femmes ne sont pas électeurs : qu'à cela ne tienne! Qu'elles votent en masse pour M. Legouvé qui est éligible! Que de leur côté les hommes, qui sont électeurs, votent pour G. Sand, inéligible. Ainsi le droit des femmes à élire et à être élues sera nettement affirmé. Le club de Cabet, où les femmes étaient admises avec les hommes, accorda son appui à cette ingénieuse combinaison à laquelle applaudit également le Saint-Simonien Olinde Rodrigues. Or G. Sand n'était aucunement communiste. Elle venait d'écrire dans sa *Lettre aux Riches* que le communisme était « le grand prétexte de l'aristocratie » à méconnaître le peuple, ses besoins, ses aspirations.

Elle l'avait défini : « l'avenir calomnié et incompris du peuple ». Elle ne daigna ni discuter avec *La Voix des femmes*, ni protester auprès de Mme Niboyet contre l'abus qui était fait de son nom. C'est à un journal de son parti, la *Réforme*, qu'elle adressa la lettre suivante, datée du 8 avril et insérée le lendemain :

Un journal rédigé par des dames a proclamé ma candidature à l'Assemblée nationale. Si cette plaisanterie ne blessait que mon amour-propre en m'attribuant une prétention ridicule, je la laisserais passer comme toutes celles dont chacun de nous en ce monde peut devenir la victime. Mais mon silence pourrait faire croire que j'adhère aux principes dont ce journal voudrait se faire l'organe.

Je demande pardon à ces dames qui, certes, m'ont traitée avec beaucoup de bienveillance, de prendre des précautions contre leur zèle, mais je ne puis permettre que, sans mon aveu, on me

prenne pour l'enseigne d'un cénacle féminin avec lequel je n'ai jamais eu la moindre relation.

G. SAND.

La Voix des femmes en fut pour ses frais. Elle dut même avouer que les initiales G. S. appartenaient à Gabrielle Soumet et non à G. Sand.

George Sand aurait-elle aujourd'hui la même attitude?

Amusante historiette de source britannique. Dans un hôpital de Londres, une doctoresse chirurgienne, et qui fut avant la guerre ardente suffragette, s'approche d'un soldat blessé qu'elle opéra l'avant-veille. Elle constate que tout va pour le mieux, et, soudain, observant l'homme :

« Il me semble que j'ai déjà vu votre figure quelque part. »

Et le soldat, avec un bon sourire :

« Oh! moi aussi, madame, je vous reconnais bien. J'étais policeman à Victoria Station, et, dans plusieurs manifestations, j'ai eu l'honneur de vous arrêter et de vous conduire au poste. »

La conquête de Bagdad par nos alliés évoque le souvenir légendaire d'Haroun-al-Raschid et de ses féeriques splendeurs décrites dans les *Mille et une Nuits*. C'est l'occasion de relire une jolie page de ce livre fameux :

PAGES OUBLIÉES

LES JARDINS DE BAGDAD

Ali-Nour et Douce-Amie, arrivèrent en paix à Bagdad, et le capitaine leur dit: « La voici, cette ville fameuse, ce Bagdad, séjour de douceur! C'est la ville heureuse qui ne connaît point les rigueurs des frimas et des hivers, qui vit à l'ombre de ses rosiers, aux tiédeurs du printemps, au milieu de ses fleurs, de ses jardins, et au bruit de ses eaux murmurantes! » Et Ali-Nour remercia le capitaine pour ses bontés pendant le voyage et lui donna cinq dinars d'or pour prix de son passage et de celui de Douce-Amie, puis il quitta le navire et, suivi de Douce-Amie, il pénétra dans Bagdad.

Le destin voulut qu'Ali-Nour, au lieu de prendre la route ordinaire, en prît une autre qui le conduisit au milieu des jardins qui entourent Bagdad. Et ils s'arrêtèrent à la porte d'un jardin entouré d'une grande muraille et dont l'entrée était bien balayée, bien arrosée et avait de chaque côté un grand banc ajouré ; la porte, qui était très belle, était fermée ; mais, vers le haut, elle supportait de très belles lampes de toutes les couleurs ; et, tout à côté, il y avait un bassin où coulait l'eau limpide. Quant au chemin qui conduisait à cette porte, il était tracé entre deux files de poteaux qui supportaient de magnifiques étoffes en brocart toutes tendues au vent.

Alors Ali-Nour dit à Douce-Amie : « Par Allah! cet endroit est bien beau! » Elle répondit : « Reposons-nous alors ici pendant une heure, sur ces bancs. » Et ils montèrent sur l'un des grands bancs, après s'être bien lavé la figure et les mains à l'eau fraîche du bassin. Et ils s'assirent prendre le frais sur les bancs et respirèrent avec délices la brise douce qui passait ; et c'était si bon qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir, après s'être couverts de leur grande couverture.

Or, ce jardin à la porte duquel ils s'étaient endormis s'appelait le Jardin des Délices, et au milieu de ce jardin il y avait un palais qui s'appelait le Palais des Merveilles, et c'était la propriété du khalifat Haroun Al-Rachid. Quand le khalifat se sentait la poitrine rétrécie, il venait se dilater et se distraire et oublier les soucis dans ce jardin et ce palais. Ce palais en entier n'était formé que d'une seule salle immense, percée de quatre-vingts fenêtres; et à chaque fenêtre était suspendue une grande lampe pleine de clarté ; et au milieu de la salle il y avait un grand lustre en or massif, aussi éclatant que le soleil. Cette salle ne s'ouvrait que lorsque venait le khalifat; et alors on allumait toutes les lampes et le grand lustre, et on ouvrait toutes les fenêtres, et le khalifat s'asseyait sur son grand divan tendu de soie, de velours et d'or, et ordonnait alors à ses chanteuses de chanter et aux joueurs d'instruments de le charmer de leur jeu ; mais celui dont il aimait à entendre surtout la voix, c'était son chantre préféré, l'illustre Ishâk, celui dont les chants et les improvisations étaient connus du monde entier. Et c'est ainsi qu'au milieu du calme des nuits et de la tiédeur douce de l'air parfumé aux fleurs du jardin, le khalifat se dilatait la poitrine, dans la ville de Bagdad.

Ali-Nour avait vu à Bassra de bien beaux jardins, mais il n'en avait jamais même rêvé de semblable à celui-ci. La grande porte était formée d'arcades superposées du plus bel effet, et couverte de vignes grimpantes qui laissaient pendre lourdement de magnifiques grappes, les unes rouges comme des pierres de rubis, les autres noires comme l'ébène. L'allée où ils pénétrèrent était ombragée d'arbres fruitiers qui pliaient sous le poids de leurs fruits mûrs. Sur les branches, les oiseaux gazouillaient dans leur langue des motifs aériens ; le rossignol modulait ses airs ; le tourtereau roucoulait sa plainte d'amour ; le merle sifflait de son sifflet humain ; le pigeon à collier répondait comme enivré de liqueurs fortes. Là, chaque arbre fruitier était représenté par ses deux meilleures espèces ; il y avait des abricotiers avec des fruits à amande douce et des fruits à amande amère ; il y avait même des abricotiers du Khorassan ; des pruniers aux fruits couleur des lèvres belles ; des mirabelles douces à enchanter ; des figues rouges, des figues blanches et des figues vertes d'un aspect admirable. Quant aux fleurs, elles étaient comme les perles et le corail ; les roses étaient plus belles que les joues des plus belles ; les violettes étaient sombres comme la flamme du soufre brûlé ; il y avait les blanches fleurs du myrte ; il y avait des giroflées et des violiers, des lavandes et des anémones. Toutes leurs corolles se diadémaient des larmes des nuées ; et les camomilles souriaient de toutes leurs dents au narcisse, et le narcisse regardait la rose avec des yeux profonds et noirs. Le cédrat arrondi était comme la coupe sans anse ni goulot ; les limons pendaient comme des boules d'or. Toute la terre était tapissée de fleurs aux couleurs par milliers ; car le printemps était roi et dominait tout le bocage ; car les fleuves féconds s'enflaient, et les sources tintaient, et l'oiseau parlait et s'écoutait ; car la brise chantait comme une flûte, le zéphyr lui répondait avec douceur, et l'air résonnait de toute la joie!

C'est ainsi qu'Ali-Nour et Douce-Amie, avec le cheik Ibrahim, firent leur entrée dans le Jardin des Délices.

Traduit par le Docteur MARDRUS.

Les Anglais nous diront si les jardins de Bagdad ont conservé leur magnificence.

M. Reynaldo Hahn, qu'on n'avait pas vu à Paris depuis de longs mois, en permission de quelques jours, a fait entendre à quelques intimes douze morceaux composés au front, écrits pour deux pianos, et qui vont être édités incessamment. Mme Engel-Bathori lui donna la réplique. Ces morceaux, dans lesquels on retrouve l'émotion, l'imagination, la volupté et le rythme d'un Chopin, ont la forme ailée et les rubato de ses valses. Ils s'appellent : Secrets indolents du Hasard..., Souvenir Avenir..., l'Anneau perdu..., Soir d'orage..., L'Insomnie..., Le seul Amour, etc. Ces compositions originales, délicates, très personnelles, seront bientôt classiques comme les mélodies de Reynaldo Hahn.

Notre collaborateur et cher ami Jean Aicard, vient de recevoir la lettre suivante, qui l'a beaucoup ému :

Algérie, le 4 mars 1917.

Monsieur, cette lettre de remerciements vous est adressée d'un petit village d'Algérie, c'est-à-dire, pour beaucoup de gens de France, presque du désert... Je viens de perdre au champ d'honneur un fils adoré, de vingt ans, et je ne trouve de consolation que dans la lecture de votre « Sacrifice ».

Je crois voir dans mon enfant, comme vous l'avez voulu sans doute, un élément de votre Grand Sacrifié... Je vous présente donc, monsieur, l'expression de ma sincère reconnaissance.

UN PÈRE MEURTRI.

Ce malheureux père n'est pas le seul qu'aura touché le poème d'Aicard, si tragique et si humain. Il nous en arrive de tous les côtés des témoignages.

Les visions de guerre.

Nous rappelons à nos abonnés et lecteurs que le grand établissement de la rue Edouard VII leur accorde une réduction sur le prix d'entrée (0 fr. 65 au lieu de 1 fr. 20 tous droits compris) sur présentation du dernier numéro ou de la bande des *Annales*. Ils s'intéresseront certainement aux panoramas des batailles de la Marne, de l'Yser, de Loos, de Tahure, de Verdun, etc., à celui du combat naval montrant la destruction du *Blücher*. Ils circuleront aussi dans une tranchée avec ses postes d'écoute, de mitrailleuses, de commandement, ses sapes, etc., et ils s'intéresseront surtout au musée des engins en usage au front et qui ont été mis à la disposition des *Visions de Guerre* par le ministère de la Guerre. — Les établissements d'instruction sont reçus en groupe quel que soit le nombre d'élèves et sur présentation d'un seul numéro des *Annales*.

LES BRUITS QUI COURENT

Un toast par téléphone. — M. Woodrow Wilson se trouvant, un jour, dans l'impossibilité de quitter Washington, ne voulut point priver de son éloquence les membres de la Chambre de commerce de Rochester, réunis en un banquet amical, auxquels il avait promis un discours.

Rochester est situé dans l'Etat de New-York, à 800 milles de la capitale fédérale, mais grâce à une organisation téléphonique très réussie, les convives purent à l'heure des toasts entendre la voix du président. Chacun d'eux avait un récepteur à côté de son assiette et au milieu du recueillement général, quand le timbre annonçant la bonne parole de Washington eut retenti, on écouta pendant une heure les conseils de Woodrow Wilson.

L'expérience est concluante.

Elle constitue un succès de plus à l'adresse du président et surtout des services téléphoniques américains.

SERGINES.

LES LIVRES

Lazarine, par M. Paul Bourget.

Il existe dans une notable partie du public lettré, une certaine prévention contre ce qu'on appelle le « roman de guerre ». Le fait est que ce genre est assez dangereux pour les talents moyens ou médiocres qui l'abordent, et d'excellents esprits sont choqués de la lamentable facilité et de l'extraordinaire ignorance des réalités les plus certaines avec lesquelles les écrivains imaginent les aventures sentimentales en marge de la plus grande tragédie de l'Histoire. Cette manière de nous présenter le « poilu » sous l'aspect trop souvent banal d'un héros de roman est fort déplaisante, en effet. Le jeune officier blessé rencontrant l'âme sœur dans l'infirmière qui le soigne ; l'homme déchu qui se retrouve totalement lui-même devant le danger et qui rachète un passé honteux ou douloureux par le sublime sacrifice de son sang à la Patrie, ce sont là des données qui s'offrent tout naturellement à l'imagination des romanciers. Le malheur est qu'en raison de cette navrante facilité, la plupart nous font le même roman, avec à peine quelques variantes dans les détails, et tous, ou à peu près tous, se complaisent dans le développement des thèmes convenus sans que l'ornement purement littéraire relève ces histoires d'un véritable élément d'intérêt. A quatre ou cinq exceptions près, c'est la banalité désespérante d'une littérature qui ne saurait survivre à la mode d'un jour.

Aussi faut-il se réjouir sincèrement quand un écrivain dont la maîtrise s'atteste en une œuvre considérable, s'applique à relever ce genre tant discuté par un effort personnel dont nul ne songera à contester sérieusement la valeur. C'est le cas de M. Paul Bourget, dont le dernier volume, *Lazarine*, constitue une manifestation littéraire du plus haut intérêt. A vrai dire, il ne s'agit pas ici d'un « roman de guerre », mais d'un livre qui, écrit à propos de la guerre et dont l'action se déroule dans le décor de la vie nouvelle que la guerre nous a faite, est par ses qualités propres, ses tendances et son inspiration générale, un prolongement logique de toute l'œuvre à laquelle son auteur a consacré une existence entière de méditation et de labeur. A l'encontre de tant d'autres écrivains, et non des moindres, M. Paul Bourget n'a nullement éprouvé le besoin de se renouveler en quelque sorte sous l'influence directe des circonstances. Ses idées, ses façons de sentir et de penser, tout ce qui constitue la force de sa personnalité s'est remarquablement adapté à l'heure que nous vivons. L'écrivain n'a eu qu'à s'affirmer absolument lui-même pour créer tout naturellement dans son récit l'atmosphère intellectuelle et sentimentale qui nous enveloppe et nous imprègne depuis que tout notre être est porté, par l'exemple de chaque jour, vers l'héroïsme et le sacrifice. C'est par là que *Lazarine* exerce sur le lecteur un véritable charme ; c'est en cela que, dès les premières pages, on est pris par la poésie de ces âmes qui n'ont rien de conventionnel ni de factice, qui sont vraies comme la douleur et l'amour, comme la clarté intérieure dont est faite leur beauté.

Est-ce même un roman? S'il n'y avait pas certains épisodes, habilement amenés pour développer l'action ou la dénouer, on pourrait en douter. Il semble plutôt que ce soit un simple récit fait à l'appui d'une thèse ; mais il se trouve que le caractère des personnages et la portée morale même du récit offrent un intérêt si puissant que la thèse s'efface un peu au second plan et que, tout bien considéré, c'est le roman qui domine, au point de contredire parfois la thèse qu'il doit étayer. Lazarine est une figure idéale, résumant en elle toute la bonté, toute la loyauté, et qui demeure jusqu'au bout profondément humaine, touchante de grâce et de vérité. Fille du colonel Emery, l'héroïne vit avec son père dans une paisible retraite du Midi, où le bonheur d'aimer vient la surprendre sous les traits du capitaine Graffeteau, glorieusement blessé devant l'ennemi et qui achève ici sa convalescence. La jeune fille s'avoue à elle-même son amour naissant, et elle *sait* que le capitaine Graffeteau l'aime, bien que jamais il ne lui fît le doux aveu de l'émoi de son cœur. Pourquoi l'officier ne se déclare-t-il pas? Quel secret pèse sur son passé, et lui interdit d'espérer en l'avenir? C'est le fond même du roman : Graffeteau a été marié et il a divorcé, ayant reconnu sa femme indigne de son affection et de son respect. Or, Lazarine, foncièrement chrétienne, ne saurait se décider à transgresser l'inflexible loi religieuse et à épouser l'homme qu'elle aime alors que, malgré son divorce, il demeure lié, au sens de la morale catholique, à la femme à laquelle il fut uni devant Dieu. L'officier le sait, et sa faute est de n'avoir point parlé avant que l'amour surgisse au cœur de la jeune fille ; sa faute est de se laisser aller à la douceur d'aimer ainsi en silence, sans regret et sans espoir, sans aveu. Et quand Lazarine, surprise, se risque dans un joli mouvement d'abandon à lui avouer, elle la première, qu'elle l'aime, il s'éloigne sans une parole, le cœur bouleversé et les lèvres implacablement muettes.

La jeune fille apprend la vérité et elle demeure maîtresse d'elle-même devant son bonheur effondré. Elle aime toujours le capitaine Graffeteau et comprend qu'elle l'aime « pour toujours » ; mais elle est héroïque à sa manière. Elle tente même de ramener vers sa femme déchue celui qui, selon la règle religieuse, ne peut devenir son époux. Graffeteau revoit sa femme, et la tue... Il la tue dans des circonstances telles que nul ne peut le soupçonner et que l'enquête ouverte conclut à un suicide. Le voici donc libre, en droit d'épouser devant Dieu celle qu'il aime et qui l'aime... Mais non, il y a le cadavre, le crime commis, la vie prise et qui ne se rachète que par la dure expiation. Personne ne soupçonne le capitaine Graffeteau, mais Lazarine, elle, ne s'y trompe pas. Elle va à lui et simplement lui demande : « Vous l'avez tuée? » Et il répond : « Oui. » Alors, c'est le drame de ces deux âmes qui tout à coup s'éclaire. A cet homme qui veut se tuer pour échapper au remords, Lazarine fait comprendre que le suicide serait une désertion ; elle lui crie son amour profond, si grand qu'elle veut sauver son âme ; elle se proclame sa fiancée : « En vous offrant d'être votre femme, après cet assassinat, je fais mien tout votre passé. Nous l'expierons ensemble. » Elle lui incruste dans le cœur, avec des mots de tendresse, sa foi ardente qui console de tous les désespoirs.

Et le capitaine Graffeteau s'en va... Il retourne au front, à son poste de combat, où il tombe glorieusement en essayant de sauver un de ses hommes qui est resté couché, blessé, en avant des lignes. Lazarine est stoïque sous le coup qui l'atteint : elle sait bien qu'au fond, il a dû être heureux de mourir, et elle écrit à sa sœur : « S'il était revenu, sa vie aurait toujours eu un coin d'ombre et de douleur — malgré moi ! Hélas ! je m'en rendais compte et néanmoins je rêvais de cela. » La jeune fille a le sentiment profond que le devoir est de vivre. Sa douleur même l'écarte du couvent. « Je n'ai jamais conçu, dit-elle, que l'on pût cacher sous le voile un chagrin, une déception, le sacrifice d'un amour humain... Les cloîtres ne sont pas des hôpitaux pour des sensibilités blessées. » Ceci n'est-il pas d'un sentiment admirable?

Tel est ce roman, qui a si peu la forme et le caractère d'un roman, et qui est au total un livre profondément émouvant. On peut ne pas admettre la thèse de M. Paul Bourget, ne pas partager ses opinions en ce qui concerne l'inflexible loi religieuse qui s'oppose au bonheur de deux âmes loyales, mais on doit s'incliner devant la noblesse du caractère de femme dans lequel l'auteur a résumé son idéal et ses aspirations les plus hautes. Lazarine est une nature parfaite, souverainement juste et belle, et c'est elle, avec sa ferme conscience et son cœur généreux, qui baigne de clarté tout ce livre où l'auteur du *Démon de midi* s'affirme dans la pleine maîtrise de son talent. Au point de vue purement littéraire, l'œuvre possède des qualités rares. La composition, par groupements bien tranchés d'épisodes, en est originale : une première partie fixe la physionomie d'ensemble des personnages et trace logiquement, à son vrai plan, le rôle de chacun d'eux ; la seconde partie est faite du drame de conscience proprement dit, le crime de l'officier et l'exaltation de l'amour de Lazarine sous l'empire de la foi ; enfin, la troisième partie apporte le seul dénouement possible à cette tragédie intime étant données les strictes limites fixées par l'auteur à la vie morale de ses héros.

Lazarine est incontestablement un des beaux livres de cette troisième année de guerre et dans l'ensemble de l'œuvre de M. Paul Bourget, il compte certainement parmi les pages les plus profondément senties et les mieux venues de l'écrivain qui s'affirme constamment comme un des plus subtils psychologues de la littérature de notre temps.

Roland de Marès.

LE LIVRE DU JOUR

LAZARINE

Voici une des pages les plus touchantes de Lazarine... Le capitaine, avant de partir pour l'assaut où il doit trouver la mort, écrit à sa fiancée :

L'ADIEU

« Quand aurez-vous cette lettre, mademoiselle? Dans quelques jours ou dans quelques semaines? Je l'ignore. Je sais seulement, par un de ces pressentiments qui ne trompent pas, que vous l'aurez. Quand vos yeux liront ces lignes, les miens qui vous ont tant aimée seront fermés pour toujours. Ils ne regretteront que vous d'un monde, où désormais je n'ai plus le droit d'être heureux, même par vous. J'ai été trop coupable. Le crime que j'ai commis a cela d'effrayant qu'il ne permet pas, comme les autres, l'effacement du mal causé. Celui qui a volé peut restituer, celui qui a menti se rétracter, celui qui a frappé s'humilier, faire des excuses. Moi, je ne peux rien qu'expier, mais d'une manière cruellement inefficace. Tout mon sang versé ne ranimerait pas celle que je vois toujours, gisant devant moi, immobile. Tenez, je vous écris à vous, et elle est là, dans cette chambre!... Quel symbole de la destinée qui nous attendrait, si je revenais de l'offensive pour laquelle je pars demain! Ma raison me dit qu'il est mieux que j'y reste. Hélas! m'en aller sans vous avoir revue, sans m'être enchanté une fois encore du magnétisme de votre présence, sans vous avoir entendue me parler, de cette voix dont la musique résonnait si profondément dans mon cœur! Il faut qu'il en soit ainsi, et qu'à cet « Adieu, mon fiancé », que vous avez murmuré sur le pas de ma porte, au *Mont des Oiseaux*, avec un regard d'une si douce espérance, je doive répondre de si loin et dans une telle solitude, par un « Adieu, ma fiancée », qui vous porte le soupir d'un renoncement suprême! Ah! C'est bien amer!...

» Pardonnez cette plainte, la dernière, à un cœur qui vous aime et que cet adieu martyrise. Je me rends compte qu'elle est une ingratitude. De moi à vous, il ne devrait être prononcé que des paroles de pieuse reconnaissance. Quand je vous dis que je n'ai plus le droit d'être heureux, je blasphème le lien sacré que vous avez noué entre nous. Il y a un bonheur, presque surnaturel, que vous m'avez fait connaître et qui me suit même dans mon immense chagrin, le bonheur de m'être senti aimé par la plus rare, la plus fervente, la plus tendre, la plus belle des âmes, la vôtre!

» Ma blessure saigne toujours, cependant. La preuve en est cette lettre d'adieu, si troublée, quand je la voulais si apaisée! Je sais que la condition de mon rachat est que j'accepte le sacrifice, tout le sacrifice. Je suis décidé, dans la bataille où je vais entrer, à me donner sans réserve, absolument, éperdument, à payer ma dette avec une gratitude immense envers Dieu qui me permet de la payer dans l'honneur et non dans l'ignominie. Pour la vie que j'ai détruite, je dois ma vie. Je ne peux pas faire que la morte se relève de son tombeau. Je peux contribuer, pour une bien petite part, pour une part tout de même, à ce que la Patrie, cette somme de millions et de millions d'existences, soit préservée, et le chrétien renouvelé par le sacrement est prêt à cette immolation. Que la volonté de Dieu soit faite, et qu'Il vous garde, vous, mon salut, ma rédemption, ma fiancée en Notre-Seigneur, dans cette vie éternelle à laquelle vous m'avez fait croire. — R. G.»

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) [1]

LES CHANGEMENTS DE PERSONNALITÉ

Ce que nous connaissons des êtres qui nous entourent et ce qu'ils en connaissent eux-mêmes n'est qu'une petite face des personnalités que les circonstances peuvent les amener à revêtir.

Tout être porte en lui des possibilités latentes de caractère léguées par les aïeux, que les événements seuls font surgir.

L'homme peut généralement plus qu'il ne croit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il peut. Les circonstances seules lui révèlent ses capacités ignorées.

Pour que puissent naître des personnalités nouvelles, il faut d'abord que les équilibres habituels des éléments de la vie mentale soient désagrégés par des événements troublant violemment les rapports habituels de l'être avec son milieu.

Les transformations du caractère des Français sous l'influence de la guerre n'ont pas seulement surpris les étrangers, mais les Français eux-mêmes.

VUES DIVERSES SUR LA GUERRE

Les conséquences d'une guerre sont rarement celles prévues par ses auteurs. L'Allemagne qui croyait s'assurer de nouveaux débouchés, n'a réussi qu'à perdre ceux qu'elle possédait, surtout en Orient. Le Japon qui a su profiter des circonstances pour devenir maître incontesté de la Chine sera sans doute le seul bénéficiaire de la guerre européenne.

Dans la genèse des phénomènes historiques les causes s'additionnent en progression arithmétique et leurs effets en progression géométrique. Il en résulte qu'à un certain moment, des causes très petites engendrent des effets très grands.

Pour se rendre compte de la durée possible d'une guerre, il faut considérer le but réel que les belligérants poursuivent. L'enjeu principal de la guerre européenne est actuellement Anvers et surtout Constantinople, clef de la Méditerranée, de l'Egypte et de la route de l'Inde. Posséder l'antique cité, c'est tenir en vasselage économique une partie de l'Europe.

Au point de vue des théories socialistes, la guerre a présenté deux phénomènes nettement contradictoires. Elle a d'abord déterminé l'effondrement des doctrines internationalistes en prouvant que les liens créés par la race sont plus puissants que ceux résultant des intérêts de profession. D'autre part, le développement de l'étatisme allant jusqu'au servage, a momentanément réalisé le plus chimérique des rêves socialistes.

Les causes immédiates d'une guerre n'ont qu'un intérêt secondaire. C'est dans ses causes lointaines qu'il faut plonger pour en découvrir la genèse. On peut agir sur les premières mais non sur les secondes, c'est pourquoi certaines guerres deviennent inévitables.

Les sentiments qui agissent le plus dans la genèse des guerres sont le mysticisme, l'orgueil, l'ambition, la jalousie et la haine.

Les peuples dont la civilisation a trop adouci les mœurs et paralysé les qualités de caractère luttent toujours difficilement contre des races douées à la fois de subconscience bestiale, de discipline rigide, du désir de conquêtes et de l'amour du pillage.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

[1] Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

BLOC-NOTES

PRONOSTICS

On peut remarquer que l'initiative de M. Wilson en faveur de la paix a coïncidé avec une recrudescence de la guerre. Il n'est même pas trop paradoxal de dire qu'elle l'a entraînée. A mesure, en effet, que l'on étudie davantage les conditions possibles de la paix, on en découvre le caractère inextricable si elles ne sont point imposées par la force. Un traité de paix indécise ne se traduirait pas en formules acceptables pour tout le monde. Le recours à la force est la conséquence imprévue, mais logique, de cette vue sur la paix.

Une de nos erreurs, en France, a été précisément de dédaigner cette forme d'imprévu, qui n'est autre que le jeu ignoré des causes secrètes et de leur enchaînement. Ainsi, chaque printemps nous fixons le terme de la guerre au début de l'hiver, et après chaque hiver, nous le reportons au printemps suivant. Nous fondons nos pronostics sur des renseignements vagues, sur l'aspect extérieur des choses et sur notre propre espérance. Nous mesurons alors nos efforts et nous prenons de l'élan comme si nous connaissions exactement l'avenir. Que de fautes sont dues à la conviction mystique que la guerre allait finir à une époque déterminée!

Or, combien de temps durera la phase suprême qui paraît commencer aujourd'hui? Allons-nous commettre une fois de plus l'erreur de ne nous organiser que pour six mois, quand nos ennemis se préparent à des sacrifices illimités? Il y a certes un genre de paix que nous aurions à notre gré et à la date que nous choisirions, mais la victoire ne vient pas à heure fixe, comme à un rendez-vous.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

LA MANGEAILLE. — GLOUTONNERIE DES GERMAINS. CHOUCROUTES ET BOCKS D'AVANT-GUERRE.

« Les Allemands, disait déjà Montaigne, mangent et boivent quasi également de tout sans plaisir : leur fin c'est d'avaler plus que de gouster. » A quatre siècles d'intervalle, l'observation de l'auteur des *Essais* est vraie encore. Bâfreurs gloutons, avale-royaumes, les Germains l'ont toujours été. Le cardinal du Perron, qui les connaissait bien et les appelait des « esprits de bière et de poêle », disait qu'on reconnaissait immédiatement un Allemand devant un verre de vin ou de bière dans lequel une mouche est tombée. L'Italien renvoie le verre ; le Français ôte la mouche; l'Allemand avale le verre... avec la mouche !

Avant la guerre, à n'importe quelle heure de la journée, vous pouviez les voir encore, bourgeois, étudiants, officiers, attablés dans les brasseries devant des monceaux de choucroute, de pommes de terre et de saucisses, leurs plats nationaux ! Longuement, patiemment, à l'allemande, le jeu de leurs mâchoires se poursuivait presque sans trêve, car ces repas pantagruéliques qu'arrosaient d'abondantes rasades de bière se prolongeaient tard dans l'après-midi pour recommencer sitôt le travail terminé et le soir venu.

Je revois encore, à la veille de la guerre, à minuit, la grande salle de la Brasserie royale de Munich; ils étaient bien là trois à quatre cents mangeurs, s'empiffrant, à grand bruit de fourchettes, de *sauerkraut* (choucroute) et d'*ochsenmaulsalat* (salade au museau de bœuf) dont très souvent, dans leur ivresse lourde, ils jonchaient les débris jusque sur le parquet et les tables humides, tout empoissées de bière : ils ne mangeaient pas, ils engloutissaient ! A ce régime la plupart y gagnaient, avec l'âge, cette surabondance de graisse qui transformait leurs corps en gros tonnelets (en *Bierfass*, tonneau de bière comme leurs bourgeois obèses désignent leurs propres panses), ornés de bras et de jambes. Mais rien ne les arrêtait ; au contraire, avec le développement intensif de leurs industries et de leur commerce, avec leurs richesses nouvelles, ce goût pour la mangeaille, cette goinfrerie jamais assouvie semblait s'affirmer de plus en plus comme leur principale, leur unique préoccupation ; et déjà, dans l'atmosphère grasse de leurs brasseries, surmangeant, surbuvant, embourbés jusqu'au cou dans la matière, comme atteints d'une espèce de boulimie perpétuelle, ils se laissèrent tous aller, bourgeois, étudiants, officiers à rêver de kermesses plus belles, plus grandes encore... : celles que la prochaine guerre, « fraîche et joyeuse » allait leur apporter, toutes servies !

Or, par une ironie cruelle du destin, ce même peuple qui, pendant des siècles, s'était payé le luxe d'une alimentation dépassant tous ses besoins physiques, a été atteint, par cette guerre qu'il a lui-même déchaînée, dans son organe le plus sensible : l'estomac ! Soyez certains qu'il en souffre ! Il en souffre d'une façon peut-être plus psychique que physique, car, ainsi que je l'ai remarqué bien des fois, par une sorte d'hallucination collective, par une obsession semblable à celle du voyageur traversant le Sahara et poursuivi par le désir de boire à glouglou l'eau fraîche des fontaines du Nord, il ne cesse, lui, d'être harcelé par le souvenir de cette abondance d'avant-guerre, par le mirage des tables copieusement garnies de jadis! *Vorher!*... auparavant..., autrefois..., est un mot qui revient bien souvent, à l'heure des repas, dans leur conversation, trahissant nettement cette nouvelle forme de psychose. Il est d'ailleurs bien d'autres symptômes de celle-ci ; car, d'une façon générale, tous ces Teutons devenus pour ainsi dire victimes de leurs anciennes bâfres, se montrent maintenant, devant toutes les restrictions alimentaires qui s'accumulent, inquiets, mécontents, anxieux. Ils souffrent de leur table vide ; ils en souffrent plus qu'ils ne le disent, plus qu'ils n'osent se l'avouer à eux-mêmes. Et surtout, avec leur maigre ration journalière de pommes de terre et de choux, avec le petit morceau de viande qui deux fois par semaine, au bout de leurs couteaux a l'air de sortir du pays du rêve, et qui, bouchée par bouchée, est consciencieusement mâché... leur bonne humeur, leur *Stimmung* comme ils l'appellent, a complètement disparu. Ils tiennent, oui ; mais ils tiennent tristement, farouchement si vous voulez, mais sans gaieté. Avec l'estomac, le cœur a été également atteint.

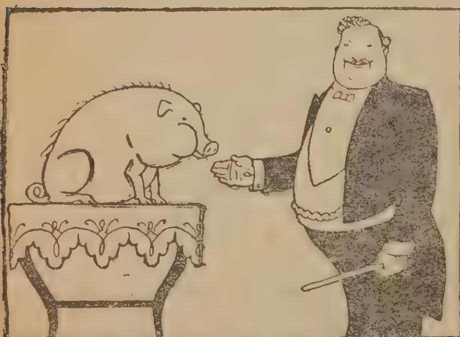
BERLIN AFFAMÉ. — LES RESTAURANTS. — L'ŒUF CHIMIQUE. — LA MORT DE LA POLITESSE.

— N'allez pas croire cependant qu'à Berlin, la disette — pendant mon séjour du moins — était arrivée à ses dernières limites. La vérité est que la gêne était réelle et que le peuple continuait sans répit à se plaindre de la spéculation qui aggravait la crise alimentaire. Les récriminations s'adressaient surtout aux producteurs, aux agrariens, qu'on accusait de s'enrichir de la misère générale. Toutefois l'organisation méticuleuse à la Batocki, avec ses vivres pesés chaque jour et pour chacun à quelques grammes près, parvenait encore à pallier, tant bien que mal, la faim sourde, toujours menaçante du peuple. Néanmoins c'était déjà toute une histoire que de manger au restaurant. Chez Kempinski, par exemple, le Duval berlinois, où nous déjeunâmes un jour avec mon amie, une *Kellnerin*, au début du repas, s'en alla d'une table à l'autre, armée d'une corbeille et d'une paire de ciseaux et détacha un à

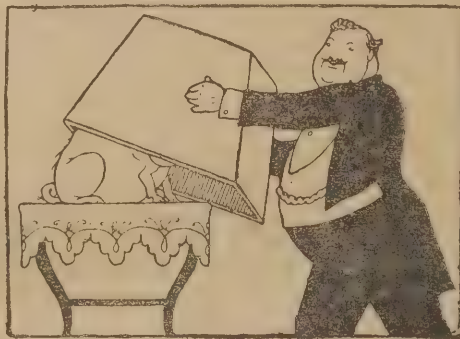
(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

UN TOUR D'ADRESSE

Dessin de Th.-Th. Heine *(Simplicissimus 1916.)*



1. Voilà un cochon bien vivant.



2. Je le recouvre d'une boîte sans double fond, sans appareil !



3. J'écris maintenant sur la boîte une formule magique : « Prix maximum, 1 mark 80 la livre ».



4. J'enlève la boîte : Le cochon a disparu.



5. Je replace le couvercle et j'inscris une nouvelle formule magique : « Prix maximum, 6 mark 50 ».



6. Et le cochon est de nouveau là !

un les coupons de nos cartes de consommation pour le pain, la graisse et la viande. Pour quelque quinze marks, nous eûmes des harengs fumés et des choux, le tout il est vrai arrosé d'un excellent tokay. Dans tous ces repas de restaurants, c'est généralement le poisson qui est le plat de résistance..., ce dont paraît-il, se plaignit vivement un jour, au café Bauer, un *Kriegslieferant* (fournisseur de guerre), quelque juif berlinois. Comme au cours du repas on ne cessait de lui présenter les denrées de la Baltique, il fit appeler l'*Herr Ober* (chef-garçon) et s'exclama devant la salle amusée : « Harengs, morues, moules, huîtres... Prenez-vous donc mon estomac pour un aquarium! ».

Une foule de détails caractéristiques ne cessent d'ailleurs de marquer ces repas de carême. Ainsi si vous demandez un œuf, on viendra le plus sérieusement du monde vous offrir au fond d'une tasse, quelques pincées de poudre jaunâtre qu'il faut délayer dans un peu d'eau avant l'absorption. Cette synthèse chimique a été baptisée du nom de *Eiersatz :* l'équivalent de l'œuf! Le jour même où je mangeai chez Kempinski, comme l'on ne m'avait servi qu'un morceau de sucre pour un café de glands ou de châtaigne, j'en réclamai de nouveau au garçon. Celui-ci revint bientôt portant sur une assiette... une petite rondelle blanchâtre, de la grosseur d'un pois et d'aspect pharmaceutique : une pilule de saccharine! A quand le jour où la cuisine allemande tout entière sortira des laboratoires de chimie!

Cependant, j'eus la chance personnellement de pouvoir supporter sans trop d'ennui cette pénurie sensible des vivres. Car chaque neutre habitant l'Allemagne a le droit de recevoir de son pays, à intervalles réguliers, un paquet de cinq kilogrammes de victuailles; pendant mon séjour, il suffisait de l'annoncer à la direction de la *Centraleinkaufsgesellschaft* (société centrale d'achat) à Berlin, et le pain, le riz, le chocolat, toutes les friandises interdites ou à peu près aux Allemands en raison du blocus, nous parvenaient de Suisse en parfait état. Cela nous permettait, dans mon cercle de connaissances, d'organiser dans l'appartement de l'un d'entre nous de petites agapes où chacun apportait sa part; et bientôt, malgré l'exil, notre bonne humeur revenait rapidement devant quelque plat de riz au fromage et de jambon du pays. Un sentiment bien compréhensible nous faisait, cela va sans dire, fermer hermétiquement nos fenêtres ; nous ne voulions pas que le fumet de notre festin s'en allât exacerber l'appétit sans cesse en éveil de nos voisins réduits aux sempiternelles et inévitables pommes de terre. Alors, dans ce huis clos, en pleine capitale des Hohenzollern, nous parlions du pays, de la guerre, de la France aussi dont nous célébrions entre nous, la vaillance, l'héroïsme, et ce bel entrain que seule peut donner la plus juste des causes. Nous nous racontions les menus incidents, souvent comiques, d'ailleurs, que la disette avait fait naître autour de nous, au



1. Une cuisine populaire tenue par des bourgeoises de Berlin, — 2. Fabrication industrielle de la saucisse de guerre, principale ressource de la cuisine allemande.

CHEZ L'ENNEMI : LA DISETTE



La Poule compatissante ! Un conte de notre époque.
Dessin de Eric Wilke (*Jugend 1916*).

Il est un fait d'ailleurs que les salons de Berlin ont trouvé dans la crise alimentaire un thème de conversation inépuisable; les procès pour falsification de denrées et pour l'accumulation interdite des vivres *(Hamsterei)* y sont suivis par chacun, avec le plus vif intérêt; c'est l'éternelle obsession! De même, l'on y parlera d'abondance d'un vol de jambons ou de cartes de pain ; la disparition d'un collier de perles de cent mille francs laissera ces mêmes personnes indifférentes. Un psychologue averti pourrait à cette heure, en Allemagne, faire des études fort intéressantes sur cette nouvelle mentalité qu'a créée directement la disette elle-même.

Je vous ai déjà parlé de l'anxiété générale dont elle est la cause. J'ai remarqué également dans tous les cercles de la population une nervosité qui bien souvent fait fi des plus élémentaires principes de politesse. Il est vrai que celle-ci ne s'est jamais fait remarquer spécialement en Allemagne ; la lutte pour la vie qu'intensifie chaque jour la rareté grandissante des vivres, semble néanmoins l'avoir encore outrageusement rapetissée. Un matin, j'accompagnai mon amie dans quelques épiceries de la Kurfurstendamm où elle désirait faire quelques achats. Comme le sont à cette heure tous les chalands de la capitale de l'empire, nous étions l'un et l'autre les acheteurs les moins prétentieux du monde ; il fallait d'ailleurs bien s'adapter à la situation, et par notre maintien des plus humbles et des plus discrets, par l'emploi des formules les plus obséquieuses, nous nous efforcions, si ce n'est de l'attendrir, du moins de gagner à notre cause celui qui est actuellement, en Allemagne, le maître de l'heure : l'épicier ! Nous allongions des *Herr Kaufmann* (Monsieur le Marchand) longs comme le bras, nous esquissions nos plus gracieux sourires ; mais ce fut peine perdue. Partout ce matin-là nous nous butâmes à une attitude nettement hostile de leur part ; mon amie, qui s'y connaissait sans doute mieux que moi, excusait leur arrogance par l'assaut continuel de questions identiques, de prières, de plaintes, d'accusations même qu'ils subissaient la journée durant. Pour ma part, je n'ai jamais essuyé de rebuffades aussi impertinentes, dites sur un ton aussi aigre, aussi rogue : « *Frueher haetten sie doch*... Vous auriez dû venir plutôt », ou bien « *Frueher war es so*... Autrefois il y en avait encore ! »

Avec la guerre, la bonhomie allemande n'est plus qu'un souvenir.



SUGGESTION

— Cette nature morte, « fromage au foie avec de l'estomac de bœuf » est vraiment admirablement peinte. Involontairement on sort sa carte de viande.

Dessin de Richard Rost (*Jugend 1916*).

cours de la journée, au hasard des salons, des rues, des restaurants. A tour de rôle, nous vidions notre sac de facéties entendues ou forgées à ce sujet : la bonne repartie du gros bourgeois pansu qui, dans un cercle était accueilli par le reproche suivant : « N'avez-vous pas honte, en pleine disette, de porter un ventre pareil ! » et qui répondait solennel : « Bien au contraire ! chacun doit être fier que l'Allemagne puisse, en ces temps-ci, s'offrir encore de tels abdomens ! » Ou bien l'exclamation de quelque maître queux philosophe : ô grand Nietzsche! la « transmutation des valeurs » que tu préconisais jadis, s'est réalisée à cette grande époque! Maintenant le beurre coûte 4 marks la livre et la margarine 4 marks 50.



Élevage du bétail dans les jardins ouvriers.

(A suivre.) ?



LA
Préparation Militaire
aux États-Unis

Si pacifique que soit la République américaine, elle n'a pas négligé, autant qu'on pourrait le supposer, les précautions nécessitées par l'éventualité d'une guerre toujours possible. Depuis longtemps déjà des groupes de jeunes gens et de jeunes filles s'entraînent au métier militaire. Dans des camps installés à proximité des grandes villes, ils apprennent le maniement d'armes et s'endurcissent à la pratique des marches de jour et de nuit. De gracieuses mains féminines leur apportent de quoi se réconforter. D'ailleurs, en ce moment, toute la nation s'apprête fiévreusement à soutenir une lutte que les défis allemands semblent rendre inévitable. Aux photographies reproduites dans cette page, nous joignons quelques notes de notre correspondant particulier, M. Ferri-Pisani, qui nous les envoie par le plus récent courrier, raconte sa visite à l'un des principaux banquiers de New-York.

« Monsieur, me dit-il, je pourrais vous confier que, lorsqu'un peuple est sur le point de se sentir trop riche, une guerre est nécessaire pour l'arracher aux tentations du bonheur. Mais les idées abstraites ne sont pas mon fait. Je ne connais que les chiffres. J'ignore La Fayette. J'ignore si l'Allemagne attaqua la première. De l'histoire, je ne retiens que la statistique. Je sais une chose, c'est que la grande guerre a quintuplé le chiffre de nos affaires, décuplé nos bénéfices et tout ce trafic magnifique nous l'avons opéré avec les Alliés. Nous nous sommes enrichis en vous procurant du coton, de la laine, de la viande, de l'acier, des obus, du blé, du cuir, des souliers, des mitrailleuses, des chevaux, des automobiles, des produits chimiques. Nos actions d'aciéries, telles que la Bethleem, ont monté en six mois de 600 pour cent. Nos poudreries, telles que l'usine Dupont, distribuent des dividendes de 110 pour cent. Le moindre de nos débardeurs ne travaille pas à moins d'un salaire de 35 francs par jour. C'est vous qui soldez. Tout ce qu'on pouvait vous vendre, nous vous l'avons vendu. Vous nous avez payé partie en or. Notre stock or dépasse aujourd'hui le stock or de tous les Alliés réunis. Mais vous nous avez payé aussi avec du papier. Or vos traites ne vaudront que ce que vaudra votre victoire. Il faut que vous soyez victorieux à tout prix pour faire face à vos engagements.

» Je vois plus loin encore. Il vous faudra reconstruire tout ce qui fut détruit. Cet argent que nous avons gagné sur vous, nous vous le prêterons pour relever vos villes, pour rebâtir vos fabriques, pour créer à nouveau votre existence économique. Un beau champ s'offre là pour nos placements futurs. Mais ce champ ne sera profitable pour nous que si vous triomphez avant l'épuisement complet. Voilà pourquoi nous voulons votre victoire rapide. L'Union vous aidera. Nous sommes derrière Wilson. Les rois eux-mêmes sont nos esclaves. Nous voulons la guerre, ne serait-ce que pour protéger la flotte marchande anglaise dont la moitié du capital est yankee. Nous vous aiderons plus encore que vous ne pensez. Nous enverrons des volontaires, nous voterons le service militaire obligatoire, nous augmenterons encore notre production en obus, en canons, nous prendrons part, s'il le faut, à la lutte continentale. Tous nos citoyens marcheront. L'Union n'est-elle déjà pas une gigantesque armée civile, exercée, assouplie, soumise de longue date à la rigoureuse discipline du *trust*. De cette armée nous sommes les chefs. Vous comprenez maintenant pourquoi la guerre est inévitable? »



La jeunesse américaine s'entraîne au métier des armes.

Plus encore que l'enthousiasme du volontaire, plus encore que le raisonnement du psychologue, plus encore que le militarisme de l'officier, l'intérêt du financier me convainquit de l'entrée en scène de l'Union. L'homme me dit encore : « Les luttes entre peuples? Mais c'est le seul moyen que nous ayons de régler de trop lourdes différences en banque! La grande guerre? Guerre de tarifs, la nécessité d'un traité douanier avantageux, l'espoir d'une expansion économique nouvelle! Plus encore que le kaiser, ce sont les banques de Berlin qui ont voulu la guerre! »

FERRI-PISANI



ANTIGONE GUIDE SES PAS INCERTAINS...

...position de LUCIEN JONAS.



PUISQUE JE T'AIME MIEUX COMME CELA !...

Composition de LUCIEN JONAS

Au Musée du Val-de-Grâce



Les monuments ont aussi leur destin. Le Val-de-Grâce, fondé ou développé par Anne d'Autriche pour commémorer, en remerciant Dieu, la naissance tardive du jeune prince qui devait être l'un des rois les plus belliqueux de l'Europe, est depuis longtemps la maison où l'on s'applique à guérir les maux de la guerre. Hôpital pour les soldats, école supérieure pour les médecins et les chirurgiens militaires, le Val-de-Grâce est maintenant le musée où sont exposés dans leurs manifestations essentielles, les efforts de la science contre les armes devenues plus meurtrières et contre certains hommes devenus plus méchants. Allez au musée du Service de santé militaire du Val-de-Grâce que M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat a pris l'initiative de constituer, afin d'enseigner les générations prochaines. C'est une visite émouvante, et combien douloureuse! Mais en même temps elle est réconfortante! Elle engage, malgré tout, à l'optimisme. Vous suivez là toute l'histoire de la guerre par les souffrances qu'elle engendre et par les remèdes, chaque jour plus puissants, qu'y apportent des hommes de cœur qui sont parfois des hommes de génie. Le bienfait de la science s'acharne à diminuer la malfaisance des êtres. Et la science est souvent victorieuse!



La science française surtout. Par sa générosité extraordinairement active et d'une incomparable ingéniosité, elle a réalisé des merveilles. Le professeur Fernand Widal constatant les progrès immenses de la médecine préventive, les résultats des vaccinations antivariolique, antityphoïdique, anticholérique, qui ont supprimé [illegible]te guerre, les épidémies si funestes [illegible] les guerres d'autrefois, constatait: « Vaccination jennérienne: anglaise! Vaccination pastorienne: française! » Elles ont été faites de ce côté-ci des tranchées, les grandes découvertes protectrices de la vie. D'autres ont voulu déshonorer la science. Nos savants l'ont réhabilitée. Ils nous ont persuadé que, à travers tant de carnages méthodiquement réglés, on pouvait, on devait avoir foi encore dans la science vraiment humaine.



Et d'abord, c'est ici, dans ces salles graves et un peu mélancoliques, que sont rassemblés les éléments de l'histoire. Ne dites plus que l'histoire sert uniquement au divertissement des hommes curieux. Ces archives anciennes enfin colligées, ces rapports des directeurs de service de santé que d'intrépides chercheurs voudront lire un jour, ces mémoires des médecins prisonniers en Allemagne, ces notices scientifiques, ces documents photographiques, cette histoire de la guerre enfin, de la guerre vue du dedans, de la guerre telle qu'elle est: voilà la base des travaux à venir et des découvertes futures... Là surtout, en vérité, l'histoire est un enseignement.

Un enseignement terriblement éloquent.

Et certains documents parlent davantage aux yeux, à l'esprit et au cœur. Les savants, ou ceux qui ont l'honorable ambition de le devenir, discuteront devant la richesse variée de ce musée anatomo-pathologique qui montre la diversité hélas! infinie des lésions produites sur le squelette ou sur les viscères, par les engins de guerre actuellement employés, et nous nous flattons tous que ces discussions ne seront pas vaines... Mais la foule elle-même sera confondue d'admiration et de reconnaissance devant les résultats obtenus soit par les interventions chirurgicales d'une audace souvent prodigieuse, soit par ces autres interventions d'une audace plus prodigieuse encore, grâce auxquelles les chirurgiens non seulement réparent le corps brisé, mais semblent le reconstruire en entier et, d'un être en ruine faire un être neuf, valide, solide, ayant le désir et la possibilité de l'action, et reprenant goût à la vie.

Ils recréent alors, ces savants, de la jeunesse et de la force, presque du bonheur. Ils accomplissent des résurrections.

Des résurrections physiques et des résurrections morales.

Considérez, contemplez ces moulages qui vous apprennent les périodes, les étapes des incomparables réparations plastiques effectuées surtout par le professeur Morestin. Des hommes jeunes sont arrivés dont la figure était mutilée, labourée, ravinée, ravagée. Ils n'avaient plus

1. Moyens de protection contre les engins vulnérants (casques protecteurs et séries des tampons et masques antiasphyxiants).
2. M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de Santé. — 3. Aménagement intérieur d'une baraque Adrian.

AU MUSÉE DU VAL-DE-GRACE



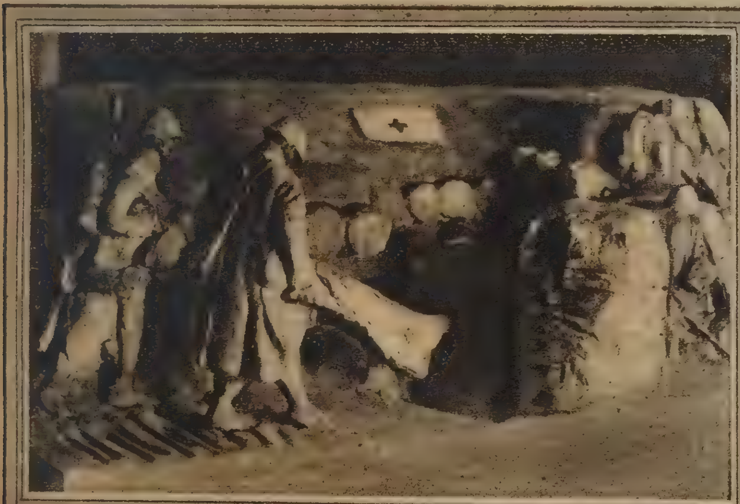


l'aspect humain. Ils fussent devenus un objet d'horreur. Ils l'étaient déjà. Ils se sentaient voués à la solitude, à la détresse, au martyre quotidien... Celui-ci avait la mâchoire arrachée, le menton emporté, et sa lèvre supérieure pendait à demi déchiquetée elle-même sur un gouffre, sur un abîme ensanglanté. Celui-là n'avait plus de nez. Cet autre avait la joue et le menton comme rongés. Ils étaient tous hideux à voir. Ils eussent effrayé les enfants ; même pitoyables, les femmes se fussent à jamais détournées d'eux...

Or, les chirurgiens ont reconstitué ces visages — tout simplement. Le professeur Morestin prélève un morceau de côte sur ce malheureux à qui manque le nez; il l'insère sous la peau du front ; le cartilage reprend peu à peu sa vitalité, alors le chirurgien le fait glisser à la place du nez, le recouvre de peau et il ne reste plus d'une blessure épouvantable que des traces à peine perceptibles. Une autre greffe cartilagineuse refait un menton à ce soldat dont le maxillaire inférieur avait été broyé : et maintenant des marbrures légères, les traces régulières et rosées d'une cicatrice seulement rappellent le souvenir d'une effroyable mutilation. Que dire de ce combattant dont l'orbite et la pommette ont été atteintes jusque dans les profondeurs! Est-il possible d'atténuer l'horreur de la blessure? Le chirurgien, peu à peu, garnit, tapisse l'excavation de l'œil avec des lambeaux de peau qui se rejoignent et se soudent, et c'est ainsi qu'il recouvre également la surface mise à nu de l'os maxillaire. Un œil artificiel est établi d'une identité absolue avec l'œil intact, et il semble regarder du même regard, vivre de la même vie... Le blessé maintenant peut rentrer utilement dans la société...

Et les modelages surprenants de ces sculpteurs en chair humaine portent des noms difficiles à retenir. C'est la greffe, ou la rhinoplastie, c'est la cheiloplastie, ou réfection des lèvres. C'est la prothèse oculo-pulpérale, réfection de l'œil et de la paupière. Et ce vocabulaire étrange, mystérieux et si simple s'étend chaque jour, car il faut donner des noms à tous les miracles méticuleux et patients de la science chirurgicale et ces miracles se multiplient incessamment.

Les moulages, les photographies du Val-de-Grâce déterminent les phases de chacun d'eux. Les chirurgiens sont des prestidigitateurs qui ne consentent pas à garder pour eux leurs secrets. Chaque opération est un drame dont les documents rapportent les pathétiques péripéties. Que ces drames sont poignants! Lisez sur ces figures désarticulées, bouleversées, où les projectiles ont fait un monstrueux carnage! Une immense tristesse, une tristesse infinie en émane. Douleur intense, sans raffinements certes, mais écrasante de ce visage saccagé de paysan placide dont on croirait qu'il pleure silencieusement l'époque abolie où il ressemblait à tous ses frères de la terre. Douleur plus nerveuse, plus fière en même temps et plus agitée, douleur qui vous obsède peut-être davantage encore à cause de l'atroce effort de stoïque résignation qu'on distingue, de ces jeunes hommes hardis et fiers dont les ennemis ont voulu faire des parias parmi l'humanité! Et le travail des savants s'accomplit et, à chaque période, le visage du blessé s'éclaire ; un sourire paraît bientôt dans la figure déjà rassérénée et les derniers documents qui vous acheminent à la résurrection attestent que ces malheureux, braves et forts jusque dans les extrémités du malheur, sont main-





1. Rhinoplastie : Différents stades de réfection du nez. — 2. Chirurgie : Restauration de la face (avant et après). — 3 et 4. Maquettes représentant les diverses phases du sauvetage des blessés : L'arrivée au poste de secours souterrain, en 1re ligne ; fonctionnement d'un poste de secours souterrain.

AU MUSÉE DU VAL-DE-GRACE

tenant restitués à l'espérance, ils seront demain rendus à la joie...

La richesse psychologique des documents anatomiques du musée est à peu d'autres pareille. Les savants sont des magiciens providentiels et très attentifs ; et les martyrs de la guerre se sont liés à eux, et chaque document traduit leur attente, anxieuse toujours, mais de plus en plus apaisée, d'un bienfait nouveau... Et puis la force de l'accoutumance intervient. Les mutilés eux-mêmes prennent en eux le beau courage de s'habituer à leur infériorité, et leur esprit preste et malin de Français s'évertue à la diminuer... Le concours acharné des inventeurs ne leur fait point défaut pour cela. Au musée du Val-de-Grâce, un mannequin presque animé a subi toutes les blessures, les fractures, les perforations, les mutilations dont la guerre développa l'abominable variété et ce mannequin porte tous les appareils inventés pour y remédier. Jambe artificielle souple et docile, appareil à ressorts et anneaux métalliques qui permet à l'homme de relever les doigts de la main qu'une blessure du nerf radial paralysa. Et voici l'appareil qui supplée à la paralysie du muscle de l'articulation de l'épaule, du deltoïde, pour appeler le muscle par son nom. Et voici qu'un autre appareil analogue supplée à une perte de substance osseuse de l'humérus... Le mutilé a une paralysie du sciatique poplité externe, son pied est inerte : une semelle montée avec des ressorts et articulée avec des tiges d'acier lui rend la faculté de s'en servir... Grâce à des gants à ressorts dorsaux le mutilé recouvre l'usage de sa main lorsqu'une blessure des nerfs empêche de relever les doigts. Et d'autres appareils lui permettent de s'habiller sans le secours de personne. D'autres se substituent au membre ankylosé, estropié, supprimé, et le mutilé est capable de devenir mécanicien, agriculteur, d'accomplir les tâches professionnelles les plus diverses, bref, de travailler. Il est utile, se sent utile enfin... Il s'est cru exilé du milieu social par ses infirmités glorieuses mais accablantes ; il est de retour d'exil désormais. L'infortuné que toutes ces blessures auraient atteint, pourrait encore vivre parmi ses semblables...

Guérir les blessures, atténuer leurs conséquences ; certes, c'est une admirable entreprise où excellent les savants français durant cette guerre. Est-ce que leur initiative ne s'acharnerait pas plus efficacement à préserver le combattant des blessures elles-mêmes ?

Au musée sont groupés tous les engins destructeurs que prodigue l'imagination perverse des champions effrénés de la douleur et de la mort : bombes de zeppelin et d'aéroplanes, obus incendiaires à shrapnels, à gaz asphyxiants ou explosifs, torpilles aériennes, grenades, balles simples, petites balles presque dénudées mais dont la vitesse invraisemblable qui leur est imprimée multiplie la force meurtrière... Elles sont là, tordues, faussées, déchiquetées ces balles et, comme mutilées elles-mêmes ; elles paraissent témoigner qu'on ne fait pas le mal impunément... Comment sauvegarder, contre ces puissances conjurées du mal, l'inégalable trésor d'une existence humaine. Comment?

Près des engins destructeurs, voici les engins protecteurs. Il en est contre les gaz lacrymogènes, suffocants, stupéfiants, asphyxiants, tampon à l'hyposulfite du début, modeste mais utile, — et chaque degré marque un progrès — nous arrivons au masque actuel qui garantit la sécurité. Mais on croit peut-être que les guerriers bardés de fer, cuirassés d'acier opposent aux projectiles une cible blindée... Hélas ! les armes défensives ne sont pas aussi perfectionnées que les armes offensives. Du moins, certaines diminuent notablement la puissance destructrice des modernes armes de guerre. Et surtout le casque inventé par Adrian : ce chef-d'œuvre ! Et quand on regarde ici tant de casques bossués, couturés, enfoncés, percés, mais qui résistèrent, on se prend à envisager d'autres améliorations encore. On souhaite pour nos soldats les armures fines des temps antiques ou celles du moyen âge, allégées et adaptées... A la vue de ces casques, rapportés blessés mais encore valides de tant de batailles, un inventeur n'aura-t-il pas l'idée géniale d'où surgira l'invention décisive, protectrice efficace des combattants !

Si la protection n'est pas absolue contre les blessures, elle l'est contre les maladies épidémiques et c'est là une grande nouveauté !

Durant les guerres antérieures, les maladies épidémiques étaient plus meurtrières que les batailles mêmes. La fièvre typhoïde se propageait fatalement, le choléra était inévitable.

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Le maréchal de Saint-Arnaud lui doit sa mort, — et sa gloire. Est-ce que récemment, ce n'était pas le choléra qui, sévissant à sa manière — laquelle est prompte et expéditive — sur les armées belligérantes de la guerre balkanique arrêta les Bulgares dans leur marche sur Constantinople !

Cette histoire des guerres récentes n'est plus que l'histoire de maux définitivement abolis. La science







1. Déchargement des blessés à l'arrivée d'un train sanitaire (d'après la maquette). — 2. Transport d'un blessé par brouette porte-brancard (fragment d'un tableau de M. Lefort). — 3. Aménagement intérieur d'une voiture de stomalogie en usage aux armées.

AU MUSÉE DU VAL-DE-GRACE

ci est vraiment victorieuse. Laissons aux inventeurs de sérums le soin de prouver péremptoirement que les sérums rivaux sont sans vertu si toutefois ils ne sont pas pernicieux; considérons cependant avec respect l'exposition des vaccins fournis par tel laboratoire d'armée, ces graphiques qui témoignent irréfutablement de la disparition progressive des maladies contagieuses de nos armées, et concluons comme il est juste : une des plus redoutables causes de mort a disparu.

Nous l'avons dit — et c'est une de nos surprises — le soldat n'est pas protégé autant qu'on pourrait croire contre les projectiles ; il ne l'est que par le casque Adrian, un chef-d'œuvre d'ailleurs. En revanche, la médecine s'est ingéniée autant que la chirurgie à diminuer les conséquences des blessures. Nul ne reste insensible devant les moulages et les modelages qui représentent l'irrigation, la désinfection des plaies par le procédé Carrel avec la liqueur de Dakin. La technique de Carrel a suscité un enthousiasme à peu près universel ; quelques-uns seulement restent nettement réfractaires. La méthode de Carrel pour le traitement des plaies infectées a pourtant fait ses preuves et quelles preuves ! Elle régénère les tissus, elle fait revivre la chair, elle sauve des hommes, et il faut entendre médecins et chirurgiens s'écrier dans l'exaltation professionnelle : les plaies soignées avec la méthode Carrel sont splendides à voir !

Mais l'activité créatrice des médecins et des chirurgiens dont le musée concentre les témoignages ne servirait de rien si les blessés étaient amenés trop tardivement auprès d'eux. Or, on a rapproché des blessés les postes de secours, et on a pressé le transport des blessés aux postes de secours. Et tel est le secret des améliorations immenses réalisées depuis dix-huit mois par un service de santé militaire vraiment actif, hardi, méthodique, vigilant, prévoyant, pratique, — moderne.

Les bas-reliefs singulièrement expressifs du sculpteur Larrivé représentent ici ces scènes profondément tragiques en leur simplicité banale. D'abord des hommes montent la garde aux créneaux dans une tranchée. L'un d'eux est blessé. Sur place, immédiatement, il reçoit les premiers soins. Puis, un autre soldat, blessé grièvement, est transporté sur un brancard le long des boyaux, et les brancardiers en franchissent les tournants difficiles avec une adresse expérimentée. C'est maintenant un poste de secours de première ligne. Près de la porte fusils et sacs des blessés sont rangés. Et vous voyez l'abri blindé, médecins, chirurgiens travaillant avec sérénité sous le toit renforcé de sacs de terre et de rondins de bois. C'est enfin l'intérieur du poste de secours lui-même. Un lit de paille, une table pour que le blessé puisse recevoir un pansement sommaire. Etendu sur la table, à la lumière brutale d'une lampe à acétylène, un blessé qu'examine le major diligent. Déjà franchit l'entrée un brancardier portant sur son dos un nouveau blessé... Et songez que maint de ces postes de secours où l'on opère, où la célérité même de l'opération assure le salut du blessé, est situé à deux cents mètres des lignes allemandes, à quarante mètres des lignes françaises, — à six mètres sous terre !...

Beaucoup de blessés peuvent sans retard être transportés plus loin, vers des ambulances de l'avant, vers des hôpitaux de l'arrière. Tout a été fait pour que ce transport fût de plus en plus perfectionné. A voir les collections documentaires du Val-de-Grâce : modèles d'ambulance, tentes, baraquement sanitaire, voitures à chevaux, automobiles, etc., on se rend bien compte que, pour le service de santé, le passé ne léguait presque rien au présent. On cite des noms célèbres : Larrey, Percy. Des noms célèbres, mais rien que des noms. Le service de Santé jusqu'à nous demeura subalterne, rudimentaire, insuffisant, — criminellement insuffisant. Le soldat ne comptait qu'autant qu'il pouvait se battre : devenu inutilisable comme guerrier, il cessait d'être « intéressant ». On ne s'occupait que distraitement de lui... Désormais, tout est organisé pour conserver ses enfants à la France !

Il y a, au musée du Val-de-Grâce le plan en relief d'une vaste gare d'évacuation. Là sont amenés les blessés de toutes les directions, en toute hâte, en bon ordre. D'immenses baraquements réguliers où le triage des blessés s'effectue. Les espaces vides sont garnis de jardins. Et les trains sanitaires se succèdent, entraînant de plus en plus vite les blessés vers de lointaines gares régulatrices, d'où ils seront distribués alors sans nulle hésitation parmi les hôpitaux du territoire...

Un silence énorme, solennel, recueilli, pèse sur cette gare d'évacuation géante. Ce n'est plus un silence de mort. On comprend que les blessés s'en vont vers la guérison, vers la renaissance, vers la vie...

... Voilà parcouru ce musée si riche déjà de documents significatifs, et si fertile en enseignements précis pour les savants, pour la foule même. Une autre promenade dans la quiétude pensive de ces salles austères et pourtant pittoresques vous donnerait d'autres impressions encore, car ici chaque document marque les moments de la lutte de la nature contre les puissances hostiles de la blessure ou de la maladie, les mystères de la science initiatrice se découvrent un à un, et c'est une synthèse large, claire, complète des efforts et des résultats. Admirables efforts. Les résultats ne leur sont pas inégaux.

Les résultats se déploient et les efforts continuent pour d'autres résultats. Le musée du Val-de-Grâce ne sera pas seulement utile aux historiens ; il peut être déjà le point de départ d'études scientifiques, il peut déjà orienter des recherches, précipiter des découvertes. Qui donc n'y ranimerait sa confiance à peine entamée d'ailleurs, dans la science saine, miséricordieuse et salvatrice ! N'est-ce point comme un sanctuaire où dans l'observation et la méditation, l'inspiration même du savant prend son essor !

Nous avons eu l'idée : c'est assez dans nos habitudes d'avoir des idées. Nous avons, comme il est accoutumé chez nous, donné l'exemple. Les Allemands ne l'ont pas laissé perdre. Ce service, création de M. Justin Godart, les Allemands l'ont imité presque aussitôt. Ces gens imitent très volontiers. Ils ont institué un musée à l'instar du nôtre. Nous avons du moins la certitude que le musée du Val-de-Grâce ne périclitera pas. Le monde entier, plus tard, y viendra pour apprécier l'ardeur disciplinée de notre esprit scientifique et la générosité toujours prête, toujours prompte à toutes les adaptations heureuses de notre génie national.

Dans une étude minutieuse consacrée au service de santé (et cette étude, comme celle du professeur Fernand Widal que je citais tout à l'heure, a la limpidité, la luminosité françaises que les savants allemands voudraient bien imiter aussi, mais ils en sont fort empêchés), le professeur Pierre Delbet relate les déclarations étonnées et ravies de médecins français retenus longtemps prisonniers en Allemagne. Ils n'ont rien vu d'analogue à nos méthodes nouvelles, rien de comparable aux progrès accomplis chez nous dans l'art de guérir les blessés de la guerre. De retour de captivité, ils sont émerveillés... Le musée du Val-de-Grâce entretient cet émerveillement. Au milieu des catastrophes, la science française garde toute sa vertu et, la paix retrouvée, elle répandra plus que jamais ses bienfaits sur le monde.

J. ERNEST-CHARLES.

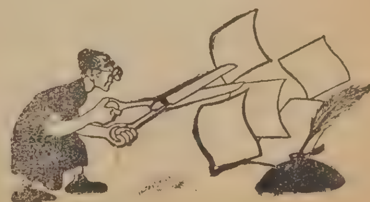
N. B. — Le musée a été établi sous la direction du médecin principal Jacob, professeur au Val-de-Grâce, avec la collaboration des docteurs Pascal, Perret, Lefort, Latarget, André, de Rothschild.

LES POÈMES

L'ORDRE

Donc le fort est à nous. Ce fut rude et sanglant.
Le combat hésitait, quand un dernier élan
Des nôtres emporta la défense ennemie...
Et dans l'aube à présent, d'ombre encore blêmie,
Un lourd apaisement se refait peu à peu...
Des râles... des appels... quelques brefs coups de feu...
Une fusée au loin ouvre sa gerbe rouge...
Un obus siffle encor... Mais là-bas rien ne bouge,
La tranchée en silence a repris ses vaincus...
Dans le fort, cependant, plusieurs ont survécu...
Ils se cachent. On cherche. On craint quelque surprise...
On sait leur fourberie, on connaît leur traîtrise,
Et, par ordre, on avance à pas lents et prudents...
... Tout seul, un lieutenant, très jeune, aux yeux [ardents,
Enfiévrés de l'ardeur que donne la bataille,
Suit le chemin de ronde au pied de la muraille
Dont les débris fumants s'écrasent sous ses pas...
Devant lui, tout à coup, d'entre un tas de gravats,
Un officier prussien, en criant : Kamarade!
Se dresse... Le Français s'arrête, une grenade
A la main. L'ennemi fait un pas... et tous deux,
Tandis que le silence est plus lourd autour d'eux,
Echangent un regard suprême, face à face...
Regard loyal... regard de haine et de menace...
Et l'ennemi soudain braque son revolver...
Mais la grenade part, plus prompte, et, ventre ouvert,
Le traître brusquement s'écroule dans un cri.
Le lieutenant poursuit sa route. Il a souri

(48 vers censurés.)



LOUIS PAYEN.

LE SALUT AUX BLESSÉS

« Bonjour, amis... Je viens chez vous, comme on [s'arrête
A la maison tranquille et claire, où l'on pressent
Que les gens rassemblés gardent la lampe prête,
Pour écouter, un soir, le récit du passant.

Chaque route, aujourd'hui, rurale ou citadine,
Mène à la porte ouverte où, comme un franc signal:
Croix rouge sur fond blanc, un long drapeau s'incline...
On entre. Supprimons le mot dur d'hôpital.

Hôpital ? S'il est vrai que d'insignes blessures
Stigmatisent des corps douloureux de vingt ans,
Le moral, on en voit les preuves les plus sûres,
Vaut et prime celui des civils bien portants.

Car la vieille gaîté, — rose de notre race,
Raisin du cep gaulois, qu'ils ne nous ont pas pris,
Et ne prendront pas plus, quoique leur nombre fasse,
Que notre souple Seine et notre fier Paris :

Oui, la gaîté française, elle est vivace encore
Dans le cœur généreux et vaillant du blessé,
Comme un joli bouquet cocardier, qui décore
Le dolman du soldat fourbu, — mais point lassé!

Donc, je viens, pèlerin ayant son escarcelle
Lourde des mots rimés et sonnants de chez nous.
Dirons-nous la bataille admirable et cruelle?
Il faudrait la conter et l'entendre à genoux...

Puis, vous qu'elle a marqués de son sceau pourpre, [en somme,
Mieux que personne au monde, amis, vous la savez;
Et les noms glorieux de Verdun, Marne, Somme,
Sur votre chair meurtrie et sainte sont gravés.

Mais je vous porterai le salut de la France,
Puisque j'ai traversé ses bourgs et ses chemins,
Des ajoncs de Bretagne aux lauriers de Provence,
Et que tous ses parfums sont restés dans mes mains!

Peut-être qu'en passant j'ai vu, sans la connaître,
Votre maison s'offrir au reflet du ruisseau ?
Et votre mère était sur la porte, peut-être...
Ou votre dernier-né riait dans son berceau?

Or, province natale où le cœur est à l'aise,
Ville où l'on a fixé son rêve ou son souci;
Je jure, ô mes amis, que la terre française
Se souvient de votre œuvre, — et de sa dette aussi.

A vous son ciel, témoin de votre sacrifice,
Et le sol deux fois vôtre empreint de votre sang;
A vous l'aide efficace et le durable office
Que vous doit son amour grave et reconnaissant.

A vous les tendres soins maternels de ses femmes,
Le respect des enfants que votre vue instruit;
Des bras pour vous guider ou vous servir, des âmes
Pour exalter, demain, l'exemple d'aujourd'hui.

Des héros dont l'épreuve a forgé sa défense,
Le Pays ne saurait s'enorgueillir assez...
Lorsqu'on jette à l'écho français : « Vive la France!
— Gloire aux morts, répond-il, et salut aux blessés!»

AMÉLIE MURAT.

LETTRE A L'AIMÉE

(Au cantonnement)

« C'est au coin d'un bon feu que j'écris, mon aimée.
Le vent bat vainement ma fenêtre fermée.
Les rideaux sont tombés entre la vie et moi
Et voici qu'en mon cœur je sens avec émoi
Comme font le matin les vapeurs des vallées
Remonter le parfum des heures en allées.
Car j'ai tout oublié, la guerre, le canon,
Je ne me souviens plus de rien que de ton nom.
Je rêve, les yeux clos, qu'en ce soir de décembre
Ta main vient de rouvrir la porte de ma chambre
Et qu'au milieu des fleurs dont ton sein s'est couvert
L'amour entre chez moi pour en chasser l'hiver.

❀

» Alors tous mes chagrins que tu n'as jamais sus,
Mes appels angoissés que tu n'as pas perçus
Et qui depuis des mois, comme un cri dans un gouffre,
Emplissent les échos de mon âme qui souffre,
Ma solitude affreuse et les hommes méchants,
Tout ce que j'ai tenté d'exprimer dans mes chants,
Si j'entendais ta voix, me semblerait mensonge
Et je m'éveillerais comme d'un mauvais songe...
Même ici, sous ce toit qui demain va changer,
Où je me sens un peu, quoi qu'on fasse, étranger,
Près de toi je croirais, je l'avoue à ma honte,
Avoir vécu la guerre ainsi que dans un conte...
Le passé dans tes yeux sombrerait peu à peu:
L'attaque au petit jour, l'éclair du coup de feu,
Le cri de la vedette à son poste d'écoute,
Mes bivouacs dans le vent, la longueur de la route
Avec la faim au ventre et la boue aux genoux,
Tout cela, comme hier dans mon petit « chez nous »
A ce foyer banal par ton seul sortilège
Fondrait sous ton baiser comme ce soir la neige...

❀

» Mais tandis que j'écris, j'entends dans l'escalier
Comme un pas lourd qui monte et s'arrête au palier:
Un soldat sur le seuil de la porte entr'ouverte
M'annonce qu'on repart à minuit par alerte.
J'ai laissé là ma lettre et je me suis levé:
Devant la table où gît mon rêve inachevé
D'un geste machinal en rebouclant mes armes
J'ai senti tout à coup la meilleure des larmes
De mon âme trop pleine à mes yeux déborder.
Toi dont le souvenir est venu s'accouder
Comme un bon ange auprès de ma mélancolie,
C'est pour toi, tu le sais, tête blonde et jolie,
Pour garder notre nid, ton cadre familier,
Y renouer bientôt le bonheur délié,
Que je reprends ce soir ma course d'aventures.
Mais va! Je ne crains plus la mort et ses tortures
Et puisque ton amour m'a cuirassé d'airain
Je marcherai vers elle avec un front serein.
Ne crois pas cependant qu'en partant je renie
Celle qui me suivra jusqu'à mon agonie,
Car malgré tout, malgré l'effroi des jours mauvais,
Ce charme que je quitte et cette ombre où je vais,
La douceur du passé que j'immole au service
Me fait mieux mesurer l'ampleur du sacrifice;
Et bien loin de rougir de mon rêve effleuré
Je me sens presque fier d'avoir osé pleurer!»

Capitaine GEORGES ROLLIN.

NUIT DE GUERRE

La nuit sublime et douce, au cœur du ciel profond,
Etend sa paix sereine et sa tendre harmonie
Et les âmes, dans l'ombre accueillante et bénie,
Rêvent d'apaisement, de calme et de pardon.

Vois! Les grands yeux mouillés des étoiles amies
Plongent leurs clairs regards dans nos yeux implo- [rants
Et versent, maternels, à tous les cœurs souffrants
La consolation des douceurs infinies.

Pleure, désire et rêve, ô pauvre cœur humain,
Aux caresses qui font les larmes moins amères,
Crie, à travers la nuit, aux épouses, aux mères
Qui vont, tristes, ce soir, rêver sur le chemin,

Ta soif de leur présence et l'appel éperdu
De tous les fronts fiévreux vers leurs mains apaisantes
Vois! Les heures du jour cruelles et pesantes,
Vont s'attendrir un peu dans le soir descendu!

. . . .

Or, du sein apaisé de la forêt qui rêve,
Voici, dans l'air plus frais exhalé par la nuit,
Qu'éclate et gronde, étrange et formidable bruit,
D'invisibles canons la voix sinistre et brève. .

Ah! pour oser tuer devant un soir pareil,
Pour avoir violé nos pures nuits de France,
De ton poing d'assassin baillonné l'Espérance,
Terni de sang humain l'or du couchant vermeil,

Teuton, que je te hais, en mon âme, amoureuse
De tout ce qui faisait le monde si charmant,
Je te hais, je te hais, de tout mon cœur d'amant,
Pour ton âme de sang, violente et haineuse!

Et j'accepte, farouche et meurtri tour à tour,
Pour relever le temple où j'adorais la vie,
Fier de mon sang latin que la force défie,
La Guerre pour la Paix, la Haine pour l'Amour.

RENÉ STÉVENIN.

Nous sommes en retard avec les poètes... Que de noms n'aurions-nous pas à inscrire sur notre petit palmarès! Dressons du moins la liste de ceux auxquels nous devons, depuis quelque temps, les plus remarquables envois :

MM. et Mmes Desvelles, Henri Tuffier, Henry d'Yvignac, Marcel Aubaile, Maurice S[illegible]z, E. Bouquier, Suzanne-Jeanne L., A. Declerck, Marguerite Mallye, Suzanne Werthy, Pierre Deligne, L. Mirault, Léon Vérane, Alphonse Mortier, Gabriel Stroh, André Sevin, Z. Combe, M. Galvain, A. Diodore, Guy de Lyonis, A. Levézier, Thomas Ristori, Alfred Barkatz, G. B..., Hermann Durodié, Gaston Claude, Jean Boisseneaut, Christian van Com, Lucienne Drarig, Théonie Tiquier, Jean Le Bozec, A. Rénier, E. G..., M. Mottié, J. Gallo, Emile Médard, Victor Condemine, Cesarine Pezzia d'Aoste, Pierre Charles, Léon Quénéhen ,Germaine Camille-Abéline, Henri Cajot, Philippe Dombrières, Pierre Daulhiac, Jean Thoudenin, Félix Chassing, Paul Dunac de Montbrun, Emile Vidal, Claude Cavan, J.-B. Bouër, Henri Maynard, Isabelle Preneux, Madeleine Cadelys, Paul Casassu, Pierre Merlateau, Lebeaux, Villermin, Poilu du Sᵗ génie, Jules Vaslier, Benjamin Lardy, Roger Desvelles, Paule-Ezilda Mignot, Marie du Pilier, Georges Gallian, Emile Toscano, Gervais Tarrius, Pierre Le Houx, Don Pierre Carli, Marguerite Cléry, Cabot téléphoniste, Paul Dunac de Montbrun, Frank Honidge, S. Varn, André de Fayol, R. Soninlaw, Léon Feautrier, Louis-C. Barail, J. Bridon, Alfred Derozier, Ara Bjern, Fernand Girard, E.-A..., Néjuil, Jean Condé, J. B. Suech, Un ami, Mathurin Gonédard, Princesse Bruyère, Alfred Marme, Henri Tuffier, Alfred Arnaud, Charle Bertrand, Herbert de Robert, Roger Maury, Georges Dessondeix, Antoine Lauff, A. Villepigne, Maurice Duval, L. Hubert d'Inanval, Roger Desvesles, Georges Guérin-Choudey, Léa Grosse, Stéphane Lanvin, Ch. Douchin, Léon Feltz, L'Eglantier, J.-P. Rabaté, Rimaude, Louis-Michel Feste, Gratelot-Lemercier, Louis Chartoiis, Emile Mathy, Davier, Jehan de Chapteuil, Henri Pouplain, O'Ludwik Ogonowski, sergent Michëa, Paul Dargère, F.-Ch. Beuchert, Jean Vincent, André Guillon, G. des Bruyères, L.-N. Picard, Léon Quénéhen, Rosa Maillot, Alphonse Lorraine, Georges Alixan, Alfred Guerry, Paul Chagnoux, P. Deshayes, Michel-Ange Jabouley, Chauvon, Jane Fer, Jean Simon de Kermainguy, Marthe Gizardin, Albert Cazajus, Mlj., André Imhof, Marcel Jougla, Guy de Lyonis, Emile Médard, Paul Herline, Persil, Raymond Fourcade, Adolphe Gysin, Lucien Schmitt, Lucien Parvillé, J. Aucante, Rosita, B. Habermacher, P. Varvenne, M.-A. Garreau, L. Desbouchage, F. Allut,.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE



LA RÉVOLUTION RUSSE
ABDICATION DU TSAR NICOLAS II

Cette guerre n'est qu'un long et formidable bouleversement. Après l'entrée en scène des Etats-Unis dans le conflit, après la rupture de la Chine avec l'Allemagne, voilà qu'une révolution emporte le tsar et avec lui le gouvernement qui n'avait pas su ni voulu s'élever à la hauteur des événements, se dégager des fatales puissances ténébreuses dont la Russie était la malheureuse proie. Depuis de longs mois déjà, le grand empire était gravement troublé, le pouvoir y changeait de main plus que de raison. Le mécontentement était partout, et il ne fallait qu'un événement pour faire déborder le vase. Pétrograd et Moscou ont eu faim, et l'agitation créée par le manque de vivres a presque aussi et très gravement mis en présence la bureaucratie représentée par M. Protopopof et la Douma, c'est-à-dire la nation. Son président, M. Rodzianko, ayant proclamé la nécessité de confier aux organisations communales tout l'ensemble des approvisionnements de Pétrograd, l'assemblée fut ajournée. Et de là à la révolution il n'y eut qu'un pas. Tandis, en effet, que la police réprimait de façon sanglante l'émeute provoquée par la faim, que la perspective Newsky était le théâtre de véritables tueries, la Douma continuait à siéger. Et, comme ses appels au tsar demeuraient sans réponse, elle proclama un gouvernement provisoire qui vit presque aussitôt se grouper autour de lui la nation et l'armée et la flotte elles-mêmes. Tous les anciens ministres en suspicion, Goremykine, Sturmer et Protopopof, ceux-ci si justement, étaient arrêtés. On sait quel rôle néfaste ils ont joué, surtout le dernier, qui s'était fait le défenseur du pouvoir personnel.

Bref, le tsar Nicolas prenait le parti d'abdiquer, payant ainsi de la couronne sa faiblesse et bien d'autres choses encore. Cette couronne, elle resterait à son fils, le tsarewitch Alexis. Mais, comme il est mineur encore, la régence a été confiée au grand-duc Michel-Alexandrowitch, son oncle. Le régent est très populaire, et cette popularité, il la doit à la simplicité de ses manières, à son grand esprit d'indépendance. Son mariage morganatique avec la comtesse de Brassow l'avait fait disgracier, et la guerre le trouva à Paris. C'est alors seulement qu'il fut remis dans les privilèges qui lui avaient été brutalement enlevés.

Le gouvernement qui a pris la direction des affaires et que préside le prince Lvoff, président de l'Union des Zemstvos, est un gouvernement éminemment national, il pourrait bien conduire la Russie à la monarchie libérale. Au point de vue extérieur, il est complètement acquis à la politique du maintien absolu de l'Entente. Les cris de « vive l'Angleterre » et de « vive la France » n'ont cessé de retentir pendant les six journées qu'a duré la révolution. La guerre est là-bas plus que jamais populaire, et le grand empire s'y jette avec une force nouvelle.

LA PRISE DE BAGDAD

La prise de Bagdad est sans contredit le coup le plus sensible porté à nos ennemis en Orient depuis la guerre. Par-dessus la Turquie, dont elle continue le démembrement, qu'elle châtie de son servage aux empires centraux, elle touche gravement l'Allemagne; elle l'atteint dans son rêve le plus cher. La ville des califes était, en effet, l'un de ses buts de guerre. Il y a vingt ans que Guillaume II l'avait désignée à ses appétits. Elle était le terminus de la grande artère qui devait conduire la fameuse *Mitteleuropa* de Constantinople au golfe Persique... Et voilà que le rêve grandiose s'évanouit. La route que suivaient déjà les ambitions germaniques est maintenant fermée de Bassorah à Bagdad.

Le coup n'est pas seulement politique, d'ailleurs, il est également militaire, puisque ce sont les états-majors allemands qui dirigeaient la défense et que des troupes impériales aidaient les Turcs. Pour ces derniers, voilà leur aile droite singulièrement compromise. Tandis, en effet, que leur gauche et leur centre avaient dû reculer, l'une sur le Kara-Sou et Kharpout, l'autre sur Sert et Revendusa, leur droite, appuyée à Bagdad, dirigeait en Perse une pointe qui l'avait menée devant Hamadan. Et comme l'armée battue à Kut-el-Amara et sur la Diala lui servait de flanc-garde, sa déconfiture la met elle-même en danger, elle l'oblige à suivre sa reculade sur Mossoul, au risque très grave d'y être devancée par les Anglais.

Ce fut sur les rives de la Diala que sir Stanley Maude porta le coup décisif. Avec une rapidité qui le classe parmi les véritables hommes de guerre, le général anglais, renouvelant la manœuvre qui lui avait déjà livré Kut-el-Amara, fit jeter un pont sur le Tigre en amont de Sultan-Pak; et pendant qu'une partie de ses troupes marchait droit sur Bagdad, l'autre forçait le passage de la Diala et progressait elle-même le long du Tigre.

LA DÉMISSION DU GÉNÉRAL LYAUTEY

Des interpellations sur l'aéronautique militaire où tout, malgré de quotidiennes victoires, ne marcherait pas à souhait, ont entraîné la démission du ministre de la Guerre. Sans se refuser à un débat, le général Lyautey, ayant déclaré que de telles discussions avaient de graves écueils, qu'il y a des choses qu'il ne faut dire ni laisser dire même en comité secret, afin de ne pas « exposer la défense nationale à des risques », cette déclaration, dans laquelle une partie de la Chambre voulut voir, bien à tort, une atteinte à la souveraineté du pouvoir législatif, souleva une si violente manifestation, que l'ancien résident général du Maroc ne put achever et ne descendit de la tribune que pour remettre son portefeuille. Il y avait trois mois que M. Briand l'avait appelé à la Guerre, où l'un de ses premiers actes avait été de nommer le général Nivelle au commandement général des armées du Nord et de l'Est.

BAPAUME ENCERCLÉ — LA COTE 185

Si les Allemands croyaient avoir dépisté les Anglais sur le chemin de leur retraite et pouvoir tenir sur leurs nouvelles positions entre Gommecourt et Bapaume, positions s'appuyant à deux longues crêtes allant : la première de Gommecourt à Irles et la seconde d'Irles à Bapaume, et comme soudées l'une à l'autre par un gros éperon au pied duquel Irles est bâti, ils se méprenaient. Le général Gough leur apporta une première désillusion en leur enlevant Irles et la hauteur qui le commande. C'était désarticuler le dispositif allemand au bon endroit, et le kronprinz de Bavière, inquiet sur son flanc droit appuyé au bois Loupart, a dû abandonner cette position, puis Grévillers lui-même, ce qui amenait nos alliés à trois kilomètres de Bapaume. Il était menacé dans Thilloy et Achiet-le-Petit. Bref, tout l'ensemble des côtes qui servaient jusque-là de rempart à Bapaume est tombé. L'ennemi abandonne morceau par morceau son système de défense. Bapaume est encerclé et plus que menacé... Et même les avions britanniques signalent-ils en arrière des lignes allemandes un véritable travail de destruction. Et cela, d'ailleurs, non pas seulement derrière Bapaume, mais dans toute la région de Péronne, Noyon, Lassigny et Nouvion. C'est à croire que l'adversaire prépare un repli beaucoup plus étendu que celui des dernières semaines.

LÉON PLÉE.

LE CRIME DE Sylvestre Bonnard

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX
de M. Pierre FRONDAIE
d'après le roman de M. Anatole FRANCE
représentée au Théâtre-Antoine

— SUITE —

TROISIÈME ACTE (2me Tableau)

Le même jour. A la même heure: Chez les Gabry. Un cabinet de travail chic. Feu de bois. Inti...

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DE GABRY, GABRY

GABRY, *entrant avec son chapeau et son pardessus.* — Bonsoir ma femme! Comment ça va? *(Il l'embrasse.)*

Mme DE GABRY, *qui brode.* — Très bien, mon ami. Et toi ?

GABRY. — Fatigué.

Le domestique lui prend son chapeau et son pardessus et sort.

Mme DE GABRY. — Qu'est-ce que tu as fait?

GABRY. — J'ai été au Palais. J'ai plaidé et gagné une affaire.

Mme DE GABRY. — Bravo!

GABRY. — Oui. C'est d'autant plus étonnant que mon brave homme de client avait raison!

Mme DE GABRY. — Tu n'en as que plus de mérite.

GABRY, *riant.* — N'est-ce pas? Alors, j'ai eu peur et j'ai donné des arguments spécieux. Ils ont porté. Et puis j'ai eu une conférence avec le bâtonnier à propos d'un confrère. Et puis j'ai étudié un dossier compliqué..., mais heureusement, je sais mon code... Bref, une journée! Ouf! *(Il s'assoit)*... Tiens, on sonne. Tu attends quelqu'un ?

Mme DE GABRY. — Non. Et toi?

GABRY. — Non. Est-ce qu'on reçoit? Pile ou face?

Mme DE GABRY, *gaiement.* — Ça dépend. Si c'est une brave personne on reçoit...

GABRY, *même jeu.* — Et si ce n'est pas une brave personne...

Mme DE GABRY. — On ne reçoit pas...

GABRY, *riant.* — Voilà!

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Sylvestre Bonnard!

GABRY. — Ah! ciel! Monsieur Sylvestre Bonnard!

Mme DE GABRY, *vivement.* — On reçoit!

GABRY, *vivement.* — On reçoit!

Mme DE GABRY, *au domestique.* — Faites entrer.

GABRY. — Ça me fait plaisir!... Monsieur Sylvestre Bonnard!

Entrent Sylvestre Bonnard et Jeanne. Sylvestre porte un grand carton de magasin de nouveautés.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE, SYLVESTRE BONNARD

Mme DE GABRY. — Oh! par exemple! Avec Jeanne! Bonjour, monsieur Bonnard! Bonjour, Jeanne...

Elle embrasse Jeanne.

GABRY. — Bonjour, cher ami, quelle surprise!

SYLVESTRE. — Bonjour, Paul. *(A Jeanne.)* Asseyez-vous mon petit. Remettez-vous.

JEANNE, *s'asseyant.* — Merci.

Mme DE GABRY. — Est-ce qu'elle est malade?

JEANNE. — Oh! non! Ça va mieux.

SYLVESTRE. — Bien vrai?

JEANNE. — Bien vrai.

GABRY. — Comme vous paraissez ému? Une chose grave?

Voir *Les Annales* du 4 mars 1917.

Mme DE GABRY, *regardant Jeanne.* — Et toi, Jeanne, dans quel état!... Qu'est-ce qu'il y a? D'où venez-vous?

SYLVESTRE. — D'où nous venons? Nous venons de l'institution Préfère! Et ce qu'il y a? Il y a que nous fuyons...

GABRY. — Vous fuyez?

SYLVESTRE. — Nous fuyons Mlle Préfère! D'abord pour qu'elle ne nous rattrape pas. Et ensuite pour résister à l'envie de la défriser si elle l'est encore, car je l'ai laissée aux prises avec Thérèse et je ne sais ce qui est advenu...

GABRY. — Oh! par exemple qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?

Mme DE GABRY. — En voilà une aventure! Racontez-nous vite...

SYLVESTRE. — Ouf, laissez-moi m'asseoir, car je n'en puis plus. J'ai couru sur mes pauvres jambes comme au temps où je jouais aux barres à l'époque de Solferino... Laissez-moi m'asseoir. Racontez, vous, ma petite enfant, nos étonnantes péripéties.

Mme DE GABRY. — Qu'est-ce qui s'est passé, Jeanne?

JEANNE. — Etonnantes, pour sûr. Car je ne sais encore ce qui m'arrive et il me semble que je vais me réveiller dans le grenier de Mlle Préfère.

Mme DE GABRY, *étonnée.* — Dans le grenier?

SYLVESTRE, *les bras au ciel.* — Dans le grenier! *(A Gabry.)* Vous l'entendez, Paul, dans le grenier!

GABRY, *qui s'est assis et écoute avec gravité.* — Laissez parler, cher ami. J'ai hâte de savoir... Alors, Jeanne?

JEANNE. — Alors, voilà : depuis trois mois j'étais prisonnière à la pension et je ne pouvais voir personne. Je résistais avec courage. Mais cependant à certains jours, c'était terrible et si je ne m'étais juré de ne pas le faire, j'aurais pleuré toutes les nuits. Aujourd'hui, j'ai pu voir mon grand-père et je lui ai tout raconté, derrière la fenêtre, en collant mon front aux barreaux! Alors, il n'a pas voulu que je reste... J'ai pu ouvrir la grille. Il m'a prise dans ses bras et nous nous sommes sauvés...

GABRY. — Vous vous êtes sauvés?

SYLVESTRE. — Quelle course, mon ami! Nous avons fait d'abord mille détours, en courant, et sans oser nous retourner. C'est un étrange quartier tout rempli de ruelles qui semblent tourner sur elles-mêmes! Enfin, nous avons trouvé un fiacre! Quelle guimbarde! Racontez, Jeanne...

JEANNE. — Le cocher buvait chez un marchand de vins et ne voulait pas nous conduire. Monsieur Bonnard l'a décidé en lui donnant une pièce d'or et nous sommes partis, mais plus lentement qu'avant, car le cheval n'avançait pas. M. Bonnard n'en pouvait plus et moi je me suis évanouie...

SYLVESTRE. — Est-ce que vous voyez ça, Gabry? Est-ce que vous comprenez ma situation? Mon vieux cœur avait l'air d'un oiseau qui veut s'envoler. Il cognait aux barreaux de sa cage et tout d'un coup, Jeanne s'évanouit! Heureusement, nous avons trouvé — moi et le cocher — la boutique d'un pharmacien... Racontez, Jeanne...

JEANNE. — C'est dans cette boutique que j'ai rouvert les yeux... Je ne savais plus rien. Je croyais d'abord que j'allais apercevoir Mlle Préfère et Me Mouche et je me préparais de désolation, à me réévanouir, quand j'ai reconnu la bonne figure de mon grand-père, alors je me suis réévanouie, mais de plaisir...

SYLVESTRE, *à Mme Gabry.* — C'est à la lettre, mon amie! Deux évanouissements! Pauvre petite! Le pharmacien, heureusement, était un brave homme et il l'a sauvée en débouchant des petits flacons! Mais moi, je la regardais et j'avais les larmes aux yeux! Ah! les canailles! Sa gentille figure si franche, si loyale, tirée par le chagrin et les privations! Regardez-la! Et sa malheureuse robe! Alors... racontez, Jeanne...

JEANNE. — Alors je n'avais plus du tout envie de m'évanouir. Et dans cette boutique, en me voyant si laide, je me suis mise à rire. M. Bonnard aussi, et le pharmacien, et le cocher et deux clients qui étaient là! Tout le monde riait. Et nous sommes partis pour venir ici...

SYLVESTRE. — Naturellement. Vous m'excusez mes bons amis, mais où pouvais-je la conduire? Sinon chez vous?

Mme DE GABRY. — Vous avez bien fait.

SYLVESTRE. — Attendez, il y a la fin. Nous ne sommes pas arrivés tout de suite. Racontez, Jeanne.

JEANNE. — Sur la route, nous avons rencontré une grande boutique.

SYLVESTRE. — Je crois bien, une grande boutique ; ce sont les magasins du *Louvre!*

JEANNE. — Et mon grand-père m'a dit : « Mon enfant, vous n'avez rien. Vous ne pouvez pas arriver comme ça chez nos amis. Il faut vous acheter une robe ». Alors, nous sommes descendus...

SYLVESTRE, *toujours avec sa naïveté profonde et délicieuse.* — Vous pouvez me croire, n'est-ce pas, je n'avais jamais mis les pieds dans les magasins du *Louvre!* Mais il était écrit qu'aujourd'hui, tout m'arriverait! On nous a jetés dans un ascenseur ; on nous a bousculés, on nous a poussés sur un escalier extraordinaire, qui n'avait pas de marches et qui était tout de même un escalier et qui montait tout seul!... Enfin — après mille aventures étranges pour un vieillard qui ne connaît d'autres rayons que ceux des bibliothèques — nous nous sommes retrouvés dans la rue, comme deux orphelins avec, dans la main, ce grand carton qui semble rempli par les fées, et dans lequel il y a une robe, des gants, du linge..., que sais-je enfin! Tout ce que nous avons pu trouver en un quart d'heure! Et de quoi transformer Jeanne en papillon!

Mme DE GABRY, *regardant Jeanne en riant gentiment.* — Ce ne sera pas superflu! Pauvre petite!

SYLVESTRE. — Croyez-vous? Dans quelle misère ils l'ont laissée! Allez mettre votre robe, Jeanne, allez la mettre tout de suite. Je ne veux plus vous voir avec cette tenue d'esclavage! Nous la renverrons à Préfère avec l'expression de notre mépris. *(A Mme de Gabry.)* Chère amie, emmenez ma petite-fille, voulez-vous? Habillez-la, restaurez-la. Je vous la confie.

Mme DE GABRY. — Tu veux venir avec moi, Jeanne?

JEANNE. — Mais, oui, madame, avec plaisir... *(Avec une explosion de son cœur.)* Oh! et puis maintenant que c'est fini, maintenant que je suis sauvée... et je crois bien qu'un de ces jours, j'aurais profité du grenier pour me jeter par la lucarne!

SYLVESTRE, *la saisissant dans ses bras.* — Ma petite-fille! Eh bien! Qu'est-ce que vous dites? En voilà des idées! Eh bien qu'est-ce que je serais devenu moi! Qu'est-ce que j'aurais dit à Clémentine! Les horribles gens! Vous me voyez bouleversé, Gabry, par le mal qu'ils ont fait à cette petite!

JEANNE, *riant avec une émotion tendre.* — Mais, c'est fini, maintenant, grand-père! C'est fini.

SYLVESTRE. — Mais je l'espère bien! Allez jeter cette défroque et revenez en papillon...

JEANNE. — Oui, c'est ça, grand-père, c'est ça... *(Avec un grand soupir à elle-même.)* Mais ça ne fait rien! Ouf!... Il était temps. *(Elle sort avec Mme de Gabry.)*

SCÈNE III

GABRY, SYLVESTRE

SYLVESTRE, *à Gabry, avec un grand plaisir.* — Eh bien, mon ami, que dites-vous? N'est-c[e] pas extraordinaire? Ce matin je me suis le[vé] comme à l'habitude fort maussade et grogno[n] et cependant, avant la fin du jour, j'ai eu cet[te] aventure, si heureuse et si réjouissante! Je su[is] entré dans les projets ténébreux de Préfè[re] comme un gros hanneton dans la toile d'un[e] araignée. Je les ai crevés et déchirés d'un bou[t] à l'autre et j'ai délivré la petite bête à bon Die[u] qui toute seule se débattait. J'en ris de plaisir! Mais dans quel état je me suis mis!

GABRY, *très préoccupé.* — Dans quel état, e[t] dans quels draps!

SYLVESTRE, *le regardant.* — Comment, dan[s] quels draps?

GABRY. — Mais, mon pauvre grand ami, vou[s] ne savez pas ce que vous avez fait! Grands dieux si vous le saviez, vous ne ririez pas! Vous vou[s] êtes mis une terrible affaire sur les bras.

SYLVESTRE. — Une terrible affaire?

GABRY. — Mais naturellement. Détourne[-]ment de mineure, rapt, enlèvement. C'est l[e] crime classique prévu par les lois. Vous ête[s] tout bonnement sous le coup de cinq à dix an[s] de prison.

SYLVESTRE, *bondissant.* — Miséricorde! Gabry qu'est-ce que vous dites? Dix ans de prison pour avoir sauvé une innocente enfant?

GABRY. — Une innocente enfant dont vous n'aviez pas le droit de vous occuper! Vous n[e] lui êtes rien.

SYLVESTRE. — Comment je ne lui suis rien moi qui adorais sa grand'mère!

GABRY. — Vous êtes incorrigible! Le cod[e] Napoléon, ignore les sentiments. C'est un cod[e] pratique et réaliste. Vous n'êtes rien à Jeann[e] Alexandre et vous l'avez enlevée. Vous voil[à] criminel!

SYLVESTRE. — Mais, c'est effroyable, Gabry ce que vous dites-là!

GABRY, *navré.* — Mais naturellement, c'es[t] effroyable! Vous êtes le plus honnête homm[e] du monde, le plus loyal, le plus pur je le sais bien Et cependant toutes les apparences seront contr[e] vous! Toutes! Mouche est un coquin! La Préfère est une drôlesse, mais désormais ils vous tiennent. Et la loi, la loi des honnêtes gen[s] est pour eux.

SYLVESTRE, *effondré.* — Ah! Gabry, Gabry qu'est-ce que vous me dites là, mon ami!

GABRY. — La vérité... Tenez, voici le code lisez... *Crimes et délits...* Ah! *Enlèvement d[e] mineurs...* nous y sommes. *Article 354. Quiconque aura, par fraude ou violence enlevé ou fai[t] enlever des mineurs ou les aura entraînés, dé[-]tournés ou déplacés des lieux où ils étaient mis pa[r] ceux à l'autorité ou à la direction desquels il[s] étaient soumis ou confiés, subira la peine de l[a] reclusion. Voir code pénal* 21 *et* 28. *La durée d[e] la reclusion sera au moins de cinq années.* — 28. *La condamnation à la reclusion comporte l[a] dégradation civique.* C'est bien clair n'est-ce pas, monsieur Bonnard?

SYLVESTRE, *même jeu que plus haut.* — C'es[t] parfaitement clair... Mais alors, Gabry, alors?

GABRY. — Alors..., c'est très grave... Même en reconduisant à l'instant même Jeanne Alexandre chez la Préfère...

SYLVESTRE. — Reconduire Jeanne Alexandre? Mais vous n'y pensez pas, Gabry! Jamais, vous m'entendez bien, jamais! C'est impossible! Remettre cette enfant délicate dans ce bagne, dans ce ghetto. Jamais! Que faire?

GABRY. — Je ne sais pas moi! Epousez Préfère!

SYLVESTRE. — Ah! ça jamais! J'aime mieux la reclusion. Au moins on est seul!

GABRY. — Mais Jeanne? Vous oubliez Jeanne?

SYLVESTRE. — Ils peuvent la reprendre?

GABRY. — Mais oui. Mouche. C'est Mouche le tuteur légal...

SYLVESTRE, *se lamentant.* — Que faire, mon Dieu, que faire? Suis-je donc perdu sans ressource! Et ai-je donc perdu avec moi la pauvre enfant que je voulais sauver!

GABRY. — Ah! vous comprenez, maintenant!

SYLVESTRE. — Hélas! si je comprends! Je comprends que je serai jugé non sur mes intentions qui sont innocentes mais sur mon action qui est condamnable!... C'est effroyable!

GABRY. — Voyez-vous le scandale? Le titre en grosses lettres dans les journaux : *Le crime de Sylvestre Bonnard... Arrestation d'un académicien.* Sans compter les horreurs des commentaires.

SYLVESTRE. — C'est effroyable! Et pourtant voyez-vous, Gabry, je n'ai ni horreur, ni regrets! Si je devais recommencer, je recommencerais! J'ai tellement peu vécu dans la vraie vie, que je suis sans doute ingénu comme un enfant! Mais je ne peux me figurer que Dieu abandonnera ma petite-fille.

GABRY. — Ce n'est pas Dieu qui a fait le code Napoléon. Loin de là! Il faudra négocier. Et si l'on veut s'en tirer sans la cour d'assises....

SYLVESTRE. — La cour d'assises!

GABRY. — Dame!

SYLVESTRE, *il s'émeut intensément.* — Ce qui est plus affreux que tout, c'est cette petite. Elle n'a que moi au monde et si ces coquins la reprennent... Elle vous l'a dit..., elle est capable de tout, même d'en finir avec elle-même... Je ne sais plus où j'en suis, mon ami! Voyons, cette petite Jeanne ne va pas être reprise par ces monstres! Ce n'est pas possible!

GABRY. — Mais si, c'est possible. Et ils n'y manqueront pas. Quand ce ne serait que pour vous faire chanter.

SYLVESTRE. — Les canailles!

GABRY. — Les canailles qui connaissent la loi sont plus fortes que les gens honnêtes... Si vous voulez m'en croire, monsieur Bonnard, il n'y a pas deux choses à faire ; il n'y en a qu'une.

SYLVESTRE. — Laquelle?

GABRY. — Reconduire Jeanne à sa pension, comme je vous l'ai dit tout à l'heure... *(Sylvestre Bonnard accablé se laisse tomber sur un fauteuil.)* Mais naturellement!

SYLVESTRE. — C'est affreux, Gabry, c'est affreux! Cette petite fille, après la joie qu'elle a eue... Je ne peux pas faire ça...

GABRY. — Il le faut... Vous ne pouvez l'emmener chez vous ; vous sentez combien ce serait équivoque! et quel parti la méchanceté humaine pourrait en tirer? La garder ici? Cela constitue bel et bien un délit de complicité... J'y consentirais volontiers! Mais dans quel but? S'ils veulent la reprendre, ils la reprendront demain! Et ils auront contre vous une arme qu'ils n'auront pas ce soir si vous la ramenez. Il n'y a pas d'hésitation, je vous l'assure...

SYLVESTRE, *désolé.* — Ah! Gabry! Gabry! Je sens que vous avez raison! J'ai agi follement, je le vois! Mais j'ai bien du chagrin et la pauvre petite va recevoir un coup terrible! Il ne faut pas prendre à la légère les souffrances que causent à la jeunesse, les sévérités et les injustices! Cela fait des ravages dans les âmes! Et on ne se guérit jamais par la suite des souffrances éprouvées trop tôt. Si Jeanne retourne chez Préfère, si elle subit encore la douleur pendant deux ans, qui sait ce que deviendront son cœur et son visage? J'avais bien cru la sauver ce soir et je n'ai jamais entendu la voix de la raison avec plus de honte et de répulsion! Je suis bien malheureux, Gabry, si vraiment je ne peux rien faire pour cette enfant!

GABRY. — Vous pourrez sans doute dans l'avenir. C'est peut-être une question d'argent...

SYLVESTRE. — Non, non, il y a la haine et la vengeance. Ce sont des passions invincibles...

GABRY. — Raison de plus pour ne pas y donner prise...

SYLVESTRE. — Mais si je la rends, ils ont un otage!

GABRY. — Mais si vous ne la rendez pas, ils l'ont tout de même puisqu'ils la reprennent. Et de plus, vous êtes poursuivi!

SYLVESTRE, *les larmes aux yeux.* — Quelle misère! Pauvre Jeanne... Ah! la voilà! Ah! Gabry! Gabry! Je n'aurai jamais le courage...

GABRY. — Puisqu'il le faut... Je vous l'assure, je vous l'assure!

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE, *entrant avec sa nouvelle robe, toute joyeuse.* — Me voilà, grand-père! J'ai été vite, hein! j'étais si contente! Je ne me reconnais plus moi-même! C'est fini. Il me semble que je n'ai jamais été chez M[lle] Préfère... *(Avec angoisse.)* Mais, qu'est-ce que vous avez? — Qu'est-ce qu'il y a? — Vous avez l'air si abattu! Qu'est-ce qu'il y a?

SYLVESTRE, *bouleversé.* — Ma petite-fille... Ma chère petite-fille... il y a... il y a que... il y a que les gens sont bien méchants... aussi bien Mouche... que Préfère... que Napoléon... ils sont tous complices, mon enfant...

JEANNE, *avec plus d'angoisse encore.* — Pourquoi?... Qu'est-ce qu'il y a?

SYLVESTRE, *même jeu.* — C'est affreux, ma petite-fille! Je ne pourrai jamais, Gabry, c'est inutile, je ne pourrai jamais...

JEANNE, *même jeu, à Gabry.* — Mais dites-moi, vous, monsieur Gabry?

GABRY. — Jeanne, voilà. Vous êtes raisonnable. Vous avez du courage, vous allez comprendre. M. Bonnard n'avait pas le droit de vous faire sortir de chez M[lle] Préfère. Il y a une loi. Et il est exposé à de grands ennuis.

JEANNE, *toute pâle.* — Ah!

SYLVESTRE. — Oui.

JEANNE, *même jeu.* — Et alors?

GABRY. — Et alors... il faudrait retourner à la pension.

JEANNE, *faisant un gros effort.* — Ah!... Bien!... *(Mais, malgré elle, elle se met à pleurer et se laisse tomber dans un fauteuil.)* Mon Dieu, mon Dieu, que j'ai du chagrin!

SYLVESTRE, *bondissant.* — Là! là! Vous voyez, Gabry. Vous voyez, je vous l'avait dit. Ne pleurez pas, mon petit ; vous n'y retournerez pas, là, je vous le jure..., nous ferons n'importe quoi! Nous chercherons, nous trouverons... Vous n'y retournerez pas...

JEANNE, *avec angoisse, s'agrippant presque à lui.* — Oui, c'est ça..., grand-père..., c'est ça..., je vous en prie..., ne me renvoyez pas..., gardez-moi..., gardez-moi! Je vous en supplie..., ne me renvoyez pas!

SYLVESTRE. — C'est entendu, Jeanne!... Vous voyez Gabry, vous voyez...

GABRY. — Jeanne est une jeune fille raisonnable et brave. Quand elle saura, vous verrez... Jeanne, il faut retourner chez la Préfère... Il y va de la sécurité et de l'honneur de M. Sylvestre Bonnard!

SYLVESTRE. — Hélas, mon Dieu!

JEANNE, *après un temps pour reprendre son énergie.* — Monsieur Gabry, j'y retournerai, je vais y retourner...

SYLVESTRE. — Mais, Jeanne...

JEANNE, *tendrement.* — Croyez-moi, grand-père..., je n'aurai plus de faiblesse..., je vous promets...

SYLVESTRE, *avec accablement.* — Mais moi, mon enfant, j'en aurai...

JEANNE, *penchée vers lui.* — Il ne faudra pas... Je penserai sans cesse à vous. Et plus tard nous nous retrouverons.

GABRY. — Bien dit, Jeanne! Et moi de mon côté est-ce que vous croyez que je ne vais rien faire? J'irai trouver Mouche et si le diable ne s'en mêle pas, je le réduirai à merci!... Mais ce sera dur!...

JEANNE, *mentant.* — Vous y arriverez, monsieur Gabry, j'ai confiance.

SYLVESTRE, *secouant la tête.* — Moi pas.

Un coup de sonnette.

SCÈNE V

LES MÊMES, GENLIS

SYLVESTRE. — Qu'est-ce qui vient là, Gabry? *(Avec une ironie douloureuse.)* Serait-ce déjà la cour, l'avocat général, le jury, les gardes et tout l'appareil des erreurs humaines? *(Entre Genlis.)* Ah! c'est Genlis!... Genlis, mon enfant, vous arrivez bien... Imaginez-vous que j'ai commis un crime et que si Jeanne ne se sacrifiait pas on me mettrait en prison pour au moins cinq ans, c'est-à-dire pour le restant de mes jours... Mais par le ciel, qu'est-ce que vous avez? Pourquoi avez-vous l'air si content, si gai, quand je vous dis des choses terribles?

GENLIS. — On serait gai à moins, mon cher maître, je vous l'assure, et je viens vous raconter l'histoire du monde la plus cocasse...

GABRY, *vivement.* — Parlez.

SYLVESTRE, *inquiet.* — Qu'est-ce qu'il y a encore, ô mon Dieu!

JEANNE. — Dites vite!

GENLIS. — Oh! Mademoiselle Jeanne que vous voilà jolie!

SYLVESTRE. — Hélas, vous savez que je l'ai enlevée!

GENLIS. — Si je le sais! Mais naturellement que je le sais! Je vous ai vu fuir tous les deux ou à peu près! Quelle révolution. D'un côté j'arrivais en courant avec la concierge et de l'autre arrivait M[lle] Préfère. Quelle rencontre devant la grille! D'abord, on n'entendait rien que des cris. Tout le monde parlait à la fois : « Il est parti! Il l'a enlevée! Qui? La jeune fille! Non! La caisse! »

SYLVESTRE, *bondissant.* — La caisse! Elle a dit : « La caisse! »

GENLIS. — Thérèse fit comme vous, mon cher maître! Elle bondit. « Il a enlevé la caisse! Mouche, horrible Mouche » criait toujours M[lle] Préfère. Un agent survint. Au bout d'un quart d'heure tout le monde était au poste...

GABRY. — Au poste!

GENLIS. — Oui, au poste où l'on s'expliqua et où enfin on se comprit. Il n'y a pas d'erreur, il y a bien deux enlèvements. Vous, monsieur Bonnard, vous avez enlevé Jeanne Alexandre et M[e] Mouche a enlevé la caisse!

SYLVESTRE, *stupéfait.* — M[e] Mouche a enlevé la caisse!

GABRY, *transporté de joie.* — Bravo! Bravo! Vous êtes sûr de ce que vous dites, Genlis?

GENLIS, *victorieusement.* — Si j'en suis sûr! Il n'y avait qu'à voir la Préfère! Ah! dans quel état! Tout le reste lui était bien égal. Vous pouviez avoir enlevé Jeanne! M[me] Thérèse pouvait l'injurier à son aise et l'appeler la vieille frisée, elle n'entendait rien et ne voyait qu'une chose : sa ruine. Car Mouche a mis la clé sur la porte de l'étude, l'argent des clients dans une valise et il a disparu... avec la fille d'un perruquier de Levallois-Perret!

SYLVESTRE. — Avec la fille d'un perruquier! Quel horrible vice!

GABRY, *plein de joie.* — Vice béni, en tout cas, mon cher maître, car il nous sauve.

GENLIS. — Et il y a huit jours, paraît-il, que Mouche a mangé la grenouille. Il ne venait

plus à l'institution... C'était pour ça... La Préfère lui avait confié ses économies, car, c'est une chose extraordinaire, elle le connaissait un coquin, mais elle avait confiance en lui... J'ai reconduit Mme Thérèse chez vous en voiture, mon cher maître. Et je suis accouru, certain de vous trouver.

SYLVESTRE, *avec explosion*. — Cher enfant!

JEANNE. — Mais alors, monsieur Gabry, c'est fini? C'est bien fini?

GABRY, *triomphant*. — Mouche seul pouvait porter plainte et Mouche est en fuite. Vous êtes sauvée! *(A Sylvestre.)* Et vous aussi!

SYLVESTRE, *avec un éclat joyeux*. — Et l'Académie française! Ah! mon bon ami, quel honnête homme que cette canaille de Mouche!... Eh bien! Jeanne... mais elle va se retrouver mal...

GENLIS. — Ah! mon Dieu!... *(Il la saisit dans ses bras.)* Eh bien, mademoiselle, mademoiselle!

SYLVESTRE, *tapant dans les mains de Jeanne*. — C'est l'émotion... Pauvre petite! La joie... *(A Genlis.)* Vous l'aimez de tout votre cœur, n'est-ce pas?

GENLIS. — Mais oui, monsieur Bonnard!

SYLVESTRE. — Je comprends ça!

Jeanne revient à elle et se voit dans les bras de Genlis; elle se dégage et se jette en rougissant dans ceux de Sylvestre.

GENLIS. — Là! C'est fini, n'y pensons plus!

SYLVESTRE, *joyeusement et avec une grande émotion*. — Vous avez raison Gabry! Un des grands secrets du bonheur est d'oublier le mal passé... Mettez votre chapeau, Gabry... Appelez votre femme... Je vous emmène tous dîner à la Tour d'Argent où jadis j'ai dîné, une fois, avec Clémentine... Et je vous raconterai au dessert comment avec la bibliothèque précieuse d'un vieux bonhomme, on peut constituer la dot d'une petite-fille...

GENLIS. — Ah! Jeanne!

JEANNE, *se jetant dans les bras de Sylvestre Bonnard*. — Ah! grand-père!

FIN

PIERRE FRONDAIE.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université*.

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 2 fr. 50. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 16 mars 1917.

En Bourse, les affaires sont très calmes en raison des circonstances générales.

En dehors du mouvement de reprise des valeurs à revenu fixe, dont nous parlons ci-dessous, l'intérêt principal de la Bourse s'est porté sur les valeurs industrielles russes, dont la hausse précédente avait fait place à une certaine réaction.

Il est d'autant plus intéressant de constater que les *nouvelles sensationnelles* qui nous arrivent de Russie aujourd'hui même ont provoqué la reprise de ce groupe, ce qui implique que la Bourse les envisage d'une manière favorable.

Il est en effet certain que le mouvement qui vient de se produire à Pétrograd a pris son origine dans les sentiments patriotiques de nos alliés, et l'on estime qu'il aura pour résultat, loin de paralyser les efforts de la Russie, de donner une impulsion plus énergique aux opérations militaires.

Au demeurant, le marché est ferme.

La **Rente Française 5 o/o** poursuit sa marche progressive de **88 fr. 05 à 88 fr. 10.**

Parmi les **fonds d'Etats,** — en dehors du **Turc** poussé vivement à 67 fr. à la suite de la prise de Bagdad, suivant la logique usuelle de la Bourse, — les affaires se portent presque exclusivement sur les fonds américains.

Les **Fonds Argentins** sont toujours en faveur. La reprise du paiement en espèces des coupons des **Emprunts de la Province de Buenos-Aires**, à partir des prochaines échéances, attire de nombreuses demandes qui trouvent difficilement de contre-partie.

Les **Fonds Brésiliens** demeurent sous l'impression favorable du relèvement des recettes des douanes du Brésil, malgré les difficultés de l'heure présente, et par l'assainissement des finances fédérales qui permet d'entrevoir le terme prochain du régime du *funding*.

On a particulièrement remarqué, cette semaine, des achats suivis en **Fonds Boliviens**; le 5 o/o 1910 a progressé à 398 fr. et le 5 o/o 1913 à 365 fr. Ce n'est là que le début d'un mouvement qui logiquement devrait vivement s'accentuer, vu la bonne situation économique et financière actuelle de la Bolivie. Nous rappelons que ces deux emprunts ont des garanties analogues et que les coupons se paient aux mêmes échéances.

Nos banques ont une allure soutenue; l'action du **Crédit Mobilier Français** s'établit fermement aux environs de 350 francs, cours qui pourrait être mis à profit pour l'achat.

Les valeurs de navigation sont parmi les mieux tenues du marché.

Les Anglais viennent de décider de fermer le Stock-Exchange de Londres tous les samedis à partir de Pâques.

L'Emission du Crédit Foncier s'affirme de plus en plus comme devant avoir une brillante réussite, qui fera époque dans les annales de notre grand Etablissement de prêts hypothécaires.

Ce qui vient de se passer sur le marché des obligations anciennes, foncières ou communales, en est d'ailleurs la preuve préalable et symptomatique. Comme le fait se produit à chaque émission nouvelle, ces obligations anciennes ont d'abord baisse en Bourse par suite de ventes faites en vue de souscrire aux nouvelles obligations. Ce tassement n'a pas été de longue durée, car on n'a pas tardé à s'apercevoir que la capitalisation réelle des obligations, en tenant compte de l'importante prime de remboursement, s'établissait sensiblement au niveau des obligations en cours d'émission.

Même constatation a été faite, [illegible], sur d'autres valeurs à revenu fixe, comme les obligations de la Ville de Paris et les obligations des grandes Compagnies de Chemins de fer, qui avaient également subi le contre-coup de semblables arbitrages et sont en train de reconquérir leur niveau de naguère.

On s'explique néanmoins ces arbitrages en raison des avantages des nouvelles obligations et des larges facilités [illegible] paiement par versements [illegible] cement véritablement [illegible] bien la faveur marquée qui l'accueille.

Les **placements en valeurs du Tr**[illegible] vent, plus que jamais, être l'ob[illegible] tion des capitalistes.

Bons, Obligations de la D[illegible] nale, Obligations nouvelles 5 o/o [illegible] moyens les plus fructueux de plac[illegible] gent, au gré des convenances p[illegible] chacun.

Nous avons fait ressortir, d[illegible] dentes Revues, les avantages [illegible] Obligations nouvelles 5 o/o de la [illegible] nationale.

Le **Crédit Mobilier Français** [illegible] disposition de ses clients pour [illegible] ces obligations *sans frais ni co*[illegible]

Le **Crédit Mobilier Français** [illegible] voir de la **Chambre des Mines du Transvaal** un câblogramme mensuel, annonçant [illegible] mines d'or du Transvaal, [illegible] rendement de 721.321 onces d'or [illegible] onces en janvier. Si l'on tient [illegible] différence du nombre de jours [illegible] mois, on voit que la producti[illegible] ressort à 25.761 onces en [illegible] 25.246 onces en janvier.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Quelles nouveautés, quels tissus exquis se préparent pour la sortie de l'hiver, me demandent un peu de tous côtés mes aimables lectrices? et portera-t-on encore les étoffes légères, qui n'ont cessé, du reste, de se porter sous les douillets manteaux de fourrure? Non, chères amies,

LA MENTALITÉ FÉMININE

[illegible]agie, nous délaissons la soie fragile pour les magnifiques lainages inusables qui ont le cachet « Grande couture ». La Compagnie des Indes, comme toujours, tient le record de ces hautes nouveautés et nulle part ailleurs vous ne trouverez, mesdames, les tissus sensationnels hors ligne qu'on dénomme : *Dermine Sillian*, *Gros Tricot Wellstyka*, *Serge Foulard*, *Damier Tailleur* noir et blanc, *Natté Tailor* genre anglais. Tous sont en grande largeur et il faut un bien petit métrage pour faire un costume à jupe [illegible] qui aura un réel cachet. Passez choisir, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, place de la Bourse, à Paris, ou demandez les échantillons.

Les grandes dépressions morales ou physiques ont une influence énorme sur notre chevelure. A la suite d'une grande maladie ou de grands chagrins, les cheveux blanchissent parfois complètement, mais le simple surmenage peut avoir les mêmes conséquences. Or, en ce temps de guerre qui de nous ne se surmène?

Surveillons donc notre chevelure et dès que commencent à apparaître

DES CHEVEUX BLANCS

employons la Poudre Capillus qui recolore à sec. Cette excellente poudre redonne aux cheveux leur nuance primitive sans aucun danger. Elle existe en toutes teintes et pour avoir celle qui vous convient, envoyez à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, une petite mèche de vos cheveux lors de la première commande; et ensuite, un échantillon de la poudre déjà employée pour avoir la nuance exacte.

ATTENTION ENCORE!

Pour la toilette de chaque jour, les soins et la beauté de la peau, une bonne crème s'impose, telle la crème Simon, tout à fait supérieure, et qui défie toute concurrence; composée de produits de la plus grande pureté, elle est parfaitement saine, conserve à la peau toute sa fraîcheur et lui donne un incomparable velouté.

N'oubliez pas qu'il est imprudent et parfois dangereux d'employer un produit nouveau souvent inférieur, dont on ne connaît ni la composition, ni les effets, et pour éviter toute surprise, ne vous servez que de produits de marque, connus et appréciés.

Et puisque j'en suis à la beauté et la conservation de la peau, vous rappellerai-je que

L'ÉPIDERME DES ENFANTS,

si délicat cependant, peut être utilement soigné avec l'Eau de Rose de Syrie, spécialité de Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée-d'Antin.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Pretty Girl. — Ne vous désolez pas, ces points noirs disparaîtront complètement sous l'action de l'Anti Bolbos produit spécial de la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Le Savon à l'Anti Bolbos est excellent aussi et contient les mêmes principes. Le pain vaut 3 fr. 50 (10 fr. la boîte de trois pains).

Lily Ier. — Ai répondu à votre lettre du 11/12, dans ma rubrique du 7 janvier.

Marraine. — 1° Aux établissements Larvel, 326, rue Saint-Martin. 2° Ropital, 19, rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Pyrénéenne. — La Pâte Epilatoire Dusser, si vous avez la patience de suivre le traitement jusqu'au bout.

[illegible] B... — Pour éviter les pores ouverts, les rougeurs et les rides, je ne connais rien de meilleur que le Lait de Fraîcheur, de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. 3 fr. 50 le flacon, franco 4 francs.

Merci et confiante. — 1° Tous les soirs, appliquez avec un pinceau une solution de : 12 gr. de soufre précipité, 12 gr. [illegible] camphré, 80 gr. d'eau. Appliquez ensuite pendant [illegible] une pommade composée de 40 gr. de glycérolé [illegible] et 8 gr. d'oxyde de zinc. 2° La discrétion m'empêche de répondre à votre seconde demande.

Une lectrice assidue, M. R... — Voyez ma réponse à « Pyrénéenne ». Vous avez eu tort, en effet, de commencer si jeune à l'employer.

Confiante en vous. — Pour ma part, je préférerais le commerce qui offre actuellement, vous le savez, de grands débouchés aux dames et jeunes filles. Demandez à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, sa très intéressante brochure « Situations ».

Mahé. — 1° Non 2° Oui, il en existe de non grasse; adressez-vous, de ma part, à Mme Rambaud, 8, rue St-Florentin.

Espoir 33. — Je ne connais personne ayant expérimenté ce procédé, aussi je ne puis vous le recommander. Essayez les frictions à l'huile d'olive, en frottant les rides dans le sens de la hauteur.

[illegible] V... — Vu votre jeune âge, je préférerais m'abstenir de tout produit de ce genre, vous risqueriez de les accentuer davantage, car vous êtes à un âge où la vitalité s'accroît.

Mary B.... — Les ampoules aux pieds se produisent généralement à la suite d'un changement de température. Essayez la Péduline Selma, qui réussit fort bien dans un bain de pieds. La pochette se vend 30 centimes chez les pharmaciens et herboristes; six pochettes vous seront expédiées franco contre 1 fr. 80 adressé aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, Paris.

Cousine Tergnau. — Avez omis de joindre un timbre pour réponse.

J. A. D. — Faites, tous les quinze jours, des lavages de tête avec une décoction de bois de Panama, et faites des frictions quotidiennes avec 100 gr. de Liqueur de Van Swieten, 20 gr. d'hydrate de chloral et 500 gr. d'eau de rose.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Liqueur Bénédictine. Les bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises, à Paris, par les principaux négociants et épiciers et à l'agence Bénédictine, 76, boulᵈ Haussmann, au prix de : bouteille, 0.20; demie, 0.15.

Les Carrières Commerciales

Vous avez fait donner à vos enfants une bonne instruction, et vous avez le désir de les voir pourvus d'une situation d'avenir avantageuse dès le début. Inscrivez-les de confiance aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris, qui leur apprendront pratiquement, sur place ou par correspondance, la comptabilité, la sténo-dactylo, etc. Programme gratuit. Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

Convocation d'Actionnaires

MM. les actionnaires des *Annales Politiques et Littéraires* sont convoqués en *Assemblée générale ordinaire* le *jeudi 29 mars 1917*, à trois heures du soir, au siège social, 51, rue Saint-Georges, Paris.

ORDRE DU JOUR :

1° Rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1916;

2° Rapport des Commissaires;

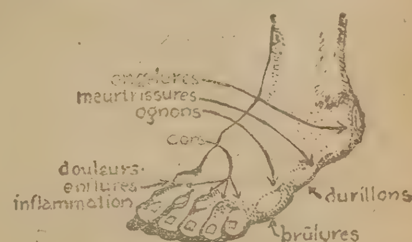
3° Approbation des comptes et fixation du dividende de l'exercice;

4° Nomination des Commissaires pour l'exercice 1917.

Comment les Soldats Anglais Guérissent leurs Pieds meurtris leurs Cors, Douleurs, etc., dans les Tranchées.

T. S. Wilburn, du Royal Army Medical Corps, indique aussi un remède efficace contre les rhumatismes, l'enflure, les brûlures et l'inflammation des pieds.

Les médecins ont maintes fois démontré que les cors, durillons, oignons, engelures, ne sont que les indices d'une chair meurtrie, et que ces maux étaient dus surtout à une circulation défectueuse du sang, causée par des chaussures ou bottes trop serrées ainsi qu'à une trop grande fatigue. Dans mon cas particulier, j'ai trouvé que l'usage de diverses poudres, pommades, etc..., ne servait, le plus souvent, qu'à augmenter la torture, mais qu'un simple bain de pieds bien chaud, dans lequel une cuillerée de saltrates



Rodell était dissoute, apportait un soulagement immédiat, tandis qu'après quelques bains une guérison permanente était assurée.

C'est en me baignant les jambes dans de l'eau saltratée chaude pour réduire l'enflure et la raideur des muscles provoquées par une attaque rhumatismale douloureuse, que j'ai découvert l'efficacité vraiment merveilleuse des saltrates contre les affections des pieds. Après quelques bains de pieds, le cor le plus tenace se ramollit et peut être ensuite enlevé facilement avec sa racine, ne laissant qu'un petit trou, lequel se referme bientôt. Vous ressentez immédiatement les effets bienfaisants de cette eau médicinale et légèrement oxygénée, qui, tout en reposant les nerfs et les muscles irrités, semble extraire les douleurs et l'inflammation. En stimulant la circulation du sang dans les pieds, ce traitement si simple soulage de suite la fatigue et la sensation douloureuse causées par les grandes marches, le froid et l'humidité des tranchées en décongestionnant ces extrémités. En même temps, vous débarrassez les pores des sécrétions sébacées qui les obstruent, vous revivifiez la peau, vous empêchez radicalement les odeurs désagréables et neutralisez les effets néfastes de la transpiration acide, prévenant ainsi pour toujours les maux de pieds sous toutes leurs formes.

Les saltrates Rodell ordinaires se trouvent pour un prix minime dans toutes les bonnes pharmacies, et une petite boîte sera un cadeau bien accueilli par vos amis au front ou dans les dépôts, je le sais, vu les nombreuses réquisitions que font mes camarades de tranchées chaque fois que je reçois quelques boîtes de ce produit.

L'APRÈS-GUERRE!



Il est certain que des millions de visiteurs iront, plus tard, contempler les glorieux vestiges de nos cités bombardées; tous auront à cœur de remporter un souvenir durable que, seule, la photographie leur procurera.

Nous ne saurions trop conseiller, dès maintenant, à la jeunesse des écoles et à tous les Français qui font du tourisme, d'apprendre l'art de la photographie, qui est à la portée de tous et qui ne nécessite pas grande dépense.

En effet, il existe des appareils très bien conditionnés, depuis **13 francs**. Le PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette (Paris-Opéra), enverra gratuitement, sur demande, son Catalogue 1917 d'appareils *Kodak* et de toutes marques.

Riches ou pauvres pourront faire leur choix, puisque cet album est un véritable recueil de tous les appareils existants, depuis les modèles bon marché jusqu'à ceux possédant des Anastigmats de grandes marques. Le PHOTO-PLAIT possède un service spécial d'Expéditions sur le Front, en Province et aux Colonies; cette Maison ouvre des comptes courants à tous les clients qui envoient une provision d'avance. En un mot, tous les Amateurs ont intérêt à s'adresser au PHOTO-PLAIT, qui est la plus importante Maison Française d'Appareils et d'Accessoires pour la Photographie.

H. R.

LES ANNALES



LE NOUVEAU CALVAIRE

LE CHRIST DE L'ÉGLISE DE MAUREPAS, APRÈS LE BOMBARDEMENT

1er Avril 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES-PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1762. — 1er AVRIL 1917

EDITION·DE·LUXE UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS



LE CHRIST MARCHANT AU CALVAIRE.

Tableau de BENEDETTO GHIRLANDAJO.
Musée du Louvre.

La Voie Douloureuse

(Impressions rapportées de Jérusalem)

Ce qui frappe singulièrement ici, dans ces fouilles, c'est la conservation de ce vieux pavage, le poli de ces pierres rougeâtres qui, pendant des siècles sous la terre, ont gardé l'usure des pas... Et même voici, sur l'une des dalles, grossièrement gravé au couteau, un jeu de margelle identique à ceux de nos jours! un jeu qu'avaient tracé les soldats romains pour occuper leurs heures de veille... Oh! comme il est impressionnant, ce détail, pourtant si puéril, et quelle vie soudaine sa présence vient jeter pour moi dans ce fantôme de lieu!...

Est-ce que nous sommes bien dans le corps de garde du Prétoire?... Ce vestige de rue, qui part d'ici, en pleine obscurité sépulcrale pour se perdre dans la terre, est-ce bien le commencement de la voie qui mena le Christ au Golgotha? Rien n'autorise encore à l'affirmer, malgré les probabilités grandes. Mais la Mère qui m'accompagne dans ces caveaux, promenant sur les murs millénaires la lueur de sa lanterne, a réussi à faire passer momentanément en moi sa conviction ardente; me voici, devant ces débris, ému autant qu'elle-même et, pour un temps, je ne doute plus...

Ce jeu de margelle, par terre, attire et retient mes yeux... Maintenant, je les vois presque, les soldats de Pilate, accroupis à jouer là, pendant que Jésus est interrogé au Prétoire. Toute une reconstitution se fait dans mon esprit, involue, spontanée, des scènes de la Passion, avec leurs réalités intimes, avec leurs détails très humains et très petits; sans grands déploiements de foules, elles m'apparaissent là, si étrangement présentes, dépouillées de l'auréole que les siècles ont mise alentour, amoindries — comme toutes les choses vues à l'heure même où elles s'accomplissent — et réduites, sans doute, à leurs proportions vraies... Il passe devant moi, le petit cortège des suppliciés, traînant leurs croix sur ces vieux pavés rouges... C'est au lever d'une journée quelconque des nuageux printemps de Judée; ils passent ici même, entre ces murs si longtemps ensevelis, contre lesquels ma main s'appuie; ils passent, accompagnés surtout d'une horde de vagabonds matineux et craintivement suivis de loin par quelques groupes de disciples et de femmes que l'anxiété avait tenus debout toute la froide nuit précédente, qui avaient veillé dans les larmes, autour du feu... L'événement qui a renouvelé le monde, qui, après dix-neuf cents ans, attire encore à Jérusalem des multitudes exaltées et les fait se traîner à genoux pour embrasser des pierres, m'apparaît en cet instant comme un petit forfait obscur, accompli en hâte et de grand matin, au milieu d'une ville dont les habitudes journalières en furent à peine troublées...



La Voie Douloureuse.



Ruelle allant au palais d'Hérode.

Tandis que je marche dans le souterrain, aux côtés de la religieuse en robe blanche, la vision que j'ai se déroule, inégale, trop instantanée, en quelques furtives secondes, avec des intervalles vides, des lacunes, des trous noirs, comme dans les songes... Maintenant, c'est après la crucifixion, la foule déjà dispersée, l'apaisement commencé; la croix, sous le ciel de midi, qui est un peu trop sombre, étend ses deux grands bras, dépasse en hauteur le faîte des murs de Jérusalem, est visible de l'intérieur de la cité, est regardée encore, des terrasses, par quelques femmes silencieuses, aux yeux d'angoisse... Oh! si humaines, les larmes versées en ce jour-là autour de Jésus!... Sa mère, la sœur de sa mère, ses frères, ses amis. le pleurant, *lui*, parce qu'ils l'aimaient d'un amour humain, d'une anxieuse tendresse de cette terre. Et quoi de plus humblement terrestre aussi que ce passage de saint Jean, tout à coup retrouvé dans ma mémoire: « Jésus, ayant donc vu sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère: Femme, voici votre fils, Puis il dit au disciple: Voilà votre mère. *Et, depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.* » *(Saint Jean*, XIX, 26, 27.)

Enfin, dernière image qui vient, inattendue et froide, terminer le rêve: le soir du grand lugubre jour; les choses tout de suite rentrant dans l'ordre, reprenant leur cours inconscient; une incroyable tranquillité retombée, comme sur une exécution quelconque...

Quand nous remontons du souterrain, remettant pied dans l'heure présente et les choses actuelles, c'est comme au sortir de l'épaisse nuit des temps, où nous aurions été là replongés et où nos yeux visionnaires auraient perçu des reflets de très anciens fantômes... Jamais je ne m'étais senti si humainement rapproché du Christ, de l'*homme*, notre frère, qui, incontestablement pour tous, vécut et souffrit en lui...

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

Notes de la Semaine

Monsieur le Ministre

Une nouvelle équipe est au pouvoir. Elle y restera... pas bien longtemps sans doute. Une coalition l'y a portée. Une coalition l'en fera descendre. Le ministre en exercice subira le même esclavage, se brisera sur les mêmes écueils que le ministre défunt. Pourquoi une situation si peu enviable est-elle tant enviée ? Vous représentez-vous l'existence de ce haut personnage, partagée entre les soucis du devoir à accomplir, des assauts à soutenir, des hostilités à prévenir, à vaincre ou à désarmer ? Ballottée sur les flots orageux du lac parlementaire, elle ressemble, hélas ! pendant la guerre, à ce qu'elle était en temps de paix. Les circonstances se modifient, non les hommes ni les mœurs.

Le ministre est l'homme le plus sollicité, le plus persécuté, le plus vainement occupé qui soit au monde. Son supplice commence dès le matin. A peine levé, on l'attend, on l'assiège. Ce sont des intimes, des journalistes influents, qui n'ont qu'un mot à dire, un seul: « On ne le retiendra qu'un demi-quart de seconde... » La porte s'entre-bâille, le ministre écoute d'une oreille, signe les lettres que son secrétaire lui présente ; ajoute, deci, delà, un mot de sa main. Car un souci l'occupe: il veut se faire le moins d'ennemis possible. Et la haine peut naître d'une lettre sans réponse. Or les ministres se découvrent une foule d'amis qu'ils ne se connaissaient point, des camarades de collège qu'ils ont perdus de vue depuis l'enfance et qui se permettent de les tutoyer. Le ministre est tenté d'envoyer promener ces importuns. Mais il entend leurs ricanements, il voit leur mauvais sourire : « Il n'était pas si fier autrefois ! Ce qu'il *se gobe* depuis qu'il est au pouvoir ! Il n'y a que les hommes vraiment supérieurs qui restent simples dans la fortune ! » Et le ministre glisse, en *post-scriptum*, un mot affectueux, fiévreusement griffonné.

Cela le mène à neuf heures. Trois ou quatre fois par semaine il se rend au Conseil. Préalablement il a parcouru, d'un œil aigu et rapide, les journaux. Il a souvent le plaisir d'y découvrir des notes désobligeantes. Passe encore pour les feuilles d'opposition ! Ce qui lui paraît dur, c'est d'être pris à partie par une feuille qui est notoirement à la dévotion d'un de ses collègues. Aussi arrive-t-il au Conseil dans un certain état d'énervement. La discussion s'en ressent. Elle est agitée, houleuse ; elle est surtout fort longue et ne se termine qu'à midi passé. M. le ministre a tout juste vingt minutes pour déjeuner ; les directeurs de son ministère lui demandent audience... On croit communément que les directeurs sont les vrais ministres et qu'ils manœuvrent à leur gré la chose publique. Cette vérité veut quelque adoucissement. Dans les détails du service, leur initiative est rarement troublée. Mais, pour les grosses questions, le ministre ordonne, quelquefois « jordonne » et les directeurs se gardent bien d'élever la voix. Ils sont, au contraire, très humbles et très soumis. Tout au plus s'appliquent-ils, quand l'opinion du ministre heurte leurs préférences personnelles, à multiplier les formalités, les lenteurs et les paperasseries. Ils gagnent ainsi la chute du Cabinet. Le ministre voudrait travailler, se rendre compte, compulser les dossiers. D'autres préoccupations l'assiègent. Il est obligé de se défendre. Aujourd'hui même, à la Chambre, il sera amené à poser la question de confiance. Et de trois heures à sept, le drame se déroule au Palais-Bourbon. Discours, attaque, riposte, vote final. L'après-midi s'écoule, le gouvernement est victorieux. Mais au prix de quel effort ! Quelle énergie il a fallu dépenser !

Cependant il connaît des journées plus calmes. La Chambre ne s'assemble pas tous les soirs, ni le Conseil tous les matins. Le ministre aura-t-il le temps de respirer ? Les jours où il pourrait travailler en paix sont jours d'audience ! Et voici ce qui s'y passe. Trente personnes piétinent dans l'antichambre. Les unes sont munies de lettres d'introduction qui leur donnent rendez-vous. Les autres n'en ont pas besoin, ayant, par leur titre, le privilège de ne pas attendre. Si vous êtes un simple citoyen français, convoqué pour dix heures, et qu'une vingtaine de députés aient la fâcheuse inspiration de se présenter, ils vous passent sur le corps ; et, à midi, l'huissier s'approche, et, de sa voix melliflue, il vous dit : « M. le ministre est désolé, il ne peut vous recevoir ! » Vous devez vous retirer et postuler un autre rendez-vous. Vous avez la rage au cœur ; vous êtes furieux contre tout le monde, contre les députés, contre le ministre qui vous oblige à revenir. Vous lui pardonneriez, si vous saviez ce qu'il endure. Il est contraint d'écouter, avec un sourire attentif et bienveillant, les niaiseries intéressées que lui débitent mille et un parlementaires, pour lesquels il ressent, au fond de lui-même, une âpre aversion. Que voulez-vous ? Il dépend d'eux, de leurs bulletins de vote. Et ces messieurs savent fort bien le lui rappeler. Si, par malheur, il les accueille mal, ou s'il les ajourne, s'il leur oppose un *non possumus*, on les voit sortir furieux et s'écrier tout haut, devant les huissiers : « C'est trop fort !... J'ai eu la sottise de voter pour lui la semaine dernière ! Quand on m'y repincera ! Je le rappellerai au respect du suffrage universel ! »

Récapitulez. Tenez compte des audiences, des séances du Parlement, des réunions du Conseil, des visites, des cérémonies : il reste tout juste une heure, de six à sept, pendant laquelle le ministre a la faculté de se recueillir. Le laboureur qui cultive son champ, le galérien qui défriche la brousse sous un ciel de feu, le mineur dans ses ténèbres sont moins harcelés, dévorés de moins de tourments que ne l'est cet homme considérable, universellement jalousé, ce favori de la fortune que l'on nomme un ministre de la République française.

Et pourtant, s'ils voulaient, d'un hardi coup d'épaule, se délivrer des gêneurs ! S'ils se renfermaient étroitement dans leurs fonctions et consacraient à un labeur utile tant d'heures perdues ! Il y faudrait de l'héroïsme... Jules Ferry avait tenté d'introduire dans l'exercice du pouvoir ces

nouveaux errements. On cite de lui des traits prodigieux. Lorsqu'il était enfermé avec ses chefs de service, nul au monde n'avait la permission de le troubler. Sauf peut-être les ambassadeurs, il renvoyait bredouilles les gens les plus huppés. Un jour, il fit languir pendant deux heures le secrétaire général de la Présidence, qui, malgré sa mansuétude bien connue, bouillait d'impatience et le laissait deviner. Cette rudesse lui valut beaucoup de rancunes ; mais ceux-là même qui le haïssaient ne pouvaient se défendre de l'admirer. Il bousculait ses subordonnés, il exigeait beaucoup d'eux. Jamais il ne leur refusait une faveur compatible avec le service. Il cachait une bonté réelle sous des dehors rugueux : « Mes roses, disait-il, poussent en dedans. » Il n'encourageait pas la familiarité ; il ne prodiguait pas, comme certains de ses successeurs, les invitations à déjeuner, et n'allait pas demander à son chef de cabinet, en fumant des cigares et en tarissant des chopes, les derniers potins de la Comédie-Française... En somme, il donna à tous ceux qui l'approchèrent la certitude qu'il était un grand ministre. On peut critiquer son œuvre. On ne peut que louer la façon dont il l'accomplit. Déplorons que son exemple n'ait pas été plus souvent suivi. Le mal a fait des progrès. Les membres du Parlement tendent à s'immiscer chaque jour davantage dans l'exercice du pouvoir exécutif, à l'influencer, non pas à leur profit personnel, mais au profit de leur clientèle.

Le gros inconvénient des crises ministérielles, c'est qu'elles accroissent indéfiniment le nombre des anciens ministres. Ce sont pour la plupart des hommes mélancoliques ou faussement gais, que ronge la nostalgie du pouvoir. Ils feignent d'en être dégoûtés et brûlent de le ressaisir. Ceci explique pourquoi les Cabinets sont renversés si souvent.

Axiome : Le ministre en activité est optimiste. Il devient pessimiste, aussitôt déchu... Soyons indulgents envers ces humaines faiblesses. Au surplus, l'amertume des anciens ministres prend quelquefois sa source dans un noble regret. Certains d'entre eux s'étaient mis de tout cœur à leur tâche ; ils avaient fait la chasse aux abus, médité des réformes, caressé de beaux desseins. Ils espéraient mener à bonne fin l'œuvre déjà commencée, recueillir le fruit de cette initiative et de cet effort. Un scrutin de la Chambre les a jetés à terre, brutalement, les condamnant à l'inactivité, à l'impuissance, tuant dans l'œuf leurs conceptions les plus chères. Et ils ont vu arriver de nouveaux ministres, qui ne pensaient pas comme eux et qui, résolument, systématiquement, ont pris le contre-pied de tous leurs projets afin de prouver qu'ils agissaient par eux-mêmes et ne chaussaient pas les souliers d'autrui. Dès lors une idée fixe, une idée tenace les possède : regagner le terrain perdu, reconquérir la citadelle d'où un vote imbécile les a chassés, achever la construction si malencontreusement interrompue, anéantir, à leur tour, la besogne de leurs prédécesseurs immédiats.

Et cela dure depuis cinquante ans.

Et cela n'est pas près de finir...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Petits Ciseaux d'Or et d'Argent

Je n'écrirai pas de lettre cette semaine parce que j'ai la bonne fortune d'offrir beaucoup mieux à nos cousines : une page écrite pour elles, par le grand écrivain que nous admirons toutes et que nous aimons avec un tendre respect...

Depuis le commencement de la guerre, Pierre Loti, malgré le peu de loisirs qu'elle lui laisse, n'a cessé de dépenser le meilleur de son talent à ranimer les courages, à signaler les œuvres utiles, à venir au secours des misères, montrant à tous la grand'route de l'action où se rencontrent les gens d'honneur et de cœur.

Cette fois il a voulu s'adresser à la famille des Annales, *sachant qu'on la trouve toujours prête aux gestes de bonté.*

Il demande peu de chose... de pauvres et charmants débris... et je suis bien sûre qu'il n'est point une fille du pays de France qui ne voudra répondre à sa prière... Mais... n'anticipons pas. Je lui laisse la parole avec émotion et joie, elle sera entendue de tous les coins de la France. — YVONNE SARCEY.

« Petits ciseaux d'or et d'argent,
On vous appelle au bout du champ... »

Ainsi commençait une série de courtes phrases, incohérentes mais rythmées, que tous les petits enfants de mon époque et de mon pays savaient par cœur. Cela se chantait très vite, sur une seule note, et cela servait à *compter* pour savoir qui *y serait*, avant de jouer à cache-cache, ou à l'oiseau perché, ou bien aux quatre coins.

Dès ce temps-là, ces petits ciseaux d'or ou d'argent me faisaient toujours penser aux minuscules tiroirs des chiffonnières d'aïeules, où j'en avais vu, de ces vieux petits ciseaux, démodés, cassés quelquefois, mais conservés comme souvenirs, en compagnie de vieux dés, de vieux poinçons, de mille choses menues, ayant servi aux patientes broderies d'autrefois. Et dans nos paisibles maisons de province, transmises de père en fils, ils sont innombrables, les tiroirs de chiffonnières ou de bonheurs-du-jour, remplis de pauvres objets pareils, que l'on hésite à détruire. Sans parler des coffrets surannés où dorment tant de vieilles bagues ayant perdu leurs pierres, tant d'alliances de mariage demi-usées, et des bouts de chaînettes d'or, des montures de faces-à-main, des broches trop vieillottes pour être portées mais pas assez pour jamais redevenir jolies...

Eh! bien un comité de Françaises a eu l'idée de se spécialiser dans la récolte de ces débris, qui semblaient d'humbles riens, mais qui, accumulés, puis fondus en lingots à la Banque de France, ont déjà permis de faire de larges aumônes. Donc, on en demande d'autres, d'autres encore, et je suis heureux d'être le porte-parole de ces femmes si ingénieusement charitables ; elles ont trouvé un filon auquel personne n'avait pensé, elles ont comme fait sortir de la poussière nombre de beaux billets de mille francs, que çà et là elles distribuent, soit à l'Œuvre des aveugles de la guerre, soit aux Asiles de grands blessés, soit aux orphelins de nos soldats.

Oh! je sais bien que parfois on y tient beaucoup, à ces débris que je réclame, peut-être surtout aux vieux dés d'argent ou d'or, à cause des doigts des chères aïeules mor[tes] qui les ont portés. Mais il faut songer q[ue] nous traversons des jours inouïs, et qu'el[les] seraient les premières, ces aïeules, à dir[e] « Mais oui! Mais je crois bien! Vous [ne] sauriez nous faire plus de plaisir! Sans p[er]dre une minute, pour nos soldats, donne[z], donnez tout! »

« Vieux petits dés d'or et d'argent,
On vous appelle au bout du champ... »

Oui, on vous appelle ; accourez, bonn[es] et gentilles reliques. Au fond des vénérabl[es] tiroirs vous deviez souffrir de votre inutili[té] quand la France entière s'est dressée po[ur] la défense suprême. Accourez vite, ca[r] dans les creusets où tout s'anéantit et pu[is] se transforme, vous trouverez une occasio[n] qui sans doute ne se renouvellera jama[is] plus, de très noblement mourir, en sou[]lageant la misère de nos chers soldats mu[]tilés.

PIERRE LOTI,
de l'Académie françai[se]

Les objets sont reçus chez Mme [P.] Roullet, présidente de l'Œuvre, 43, qu[ai] des Chartrons, Bordeaux, et partent de l[à] pour la Banque de France.

P. L.

Les Conférences de l'Université des Annales

Ce que j'ai vu quand les Allemands sont entrés à Bruxelles, **par M. Fonson.**

M. Fonson n'a pas voulu être didactique. Il ne nous apporte pas des vues stratégiques, politiques. Ce qu'il désire, c'est nous montrer quel a été l'esprit de ses concitoyens au moment du drame de l'invasion.

C'est par un trait populaire, une anecdote, une conversation saisie en tramway, une scène poignante entre le Flamand et le Boche; c'est par tous ces « coins de vie » dégageant l'atmosphère tragique, que M. Fonson a dressé l'image du peuple belge, fier, tenant tête à l'ennemi, et qui, symboliquement, peut s'incarner dans les traits du bourgmestre, dont le rôle fut magnifique.

M. Max sauva plus d'une fois la dignité de son peuple et son attitude ferme, quelquefois ironique, impressionna vivement l'ennemi.

M. Fonson nous raconte qu'un jour, se promenant dans la ville outragée, il aperçoit, du côté du Levant, un soleil couchant qui ensanglante l'horizon; il s'informe, c'est Louvain qui brûle. En gagnant le domicile d'un ami, une autre fois, il se sent attiré par une sourde mélopée; au détour de la rue du Trône, il croise un corbillard suivi de trois officiers allemands, puis, il voit une foule qui murmurait entre ses dents une sorte de chant confus. Troublé, il interroge une femme : « Monsieur, ça est un petit soldat français qui est mort à l'hôpital militaire; ils ont jeté nos fleurs, nos drapeaux aux ordures; alors on a voulu tout de même lui donner quelque chose, alors on chante tout bas *La Marseillaise.* »

Que n'ai-je la place de conter toutes ces histoires graves, tragiques, infiniment émouvantes et quelquefois d'un comique irrésisti[ble]

ble; que ne puis-je surtout les traduire avec cet accent bon enfant à la Beulemans auquel M. Fonson, — qui fut l'un des héros de cette Belgique captive — donne toute sa vérité.

On lira, d'ailleurs, cette conférence dans le « Journal de l'Université ».

PIERRE S.

LE JOURNAL
de l'Université des Annales

Sommaire du N° 7
qui paraîtra le 1er Avril

La Foire de Fez et la Pénétration française au Maroc.

Conférence de M. A. LICHTENBERGER.

Lectures sur le Maroc :

L'Œuvre du Général Lyautey, par Edouard Herriot. — L'Art Indigène, par Raymond Kœchlin.

Le Retour à la Terre.

Conférence de M. JEAN RICHEPIN, *de l'Académie Française.*

Lectures sur la Terre :

Les Foins, par Mme de Sévigné. — Le Travail des Champs, par J.-J. Rousseau. — Les Laboureurs, par Lamartine — L'Hiver à la Campagne, par George Sand. — Saison des Semailles, par Victor Hugo. — Chanson du Blé, par Brizeux. — La Grêle, par Emile Zola. — La Bénédiction du Grain en Russie, par E.-M. de Vogüé. — Le Coq, par Jules Renard. — Le Semeur, par Léon Dierx. — A Travers Champs, par Anatole France. — La Leçon des Champs, par Marcel Prévost. — Le Petit Laboureur, par Jean Aicard. — Les Semailles, par F. Fabié — Le Paysan, par G. Geffroy. — Sur le Foirail, par Pierre Mille.

50 illustrations, tableaux, photographies.

Abonnements aux 24 Nos de l'année scolaire : France et Colonie, **10** fr.; Etranger, 15 fr.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital traverse des jours mornes et sans gloire, puisqu'en ce moment il n'y a pour ainsi dire pas de mouvements de grands blessés. Nous avons du moins la joie de voir ceux que nous hospitalisons guérir au mieux. Et si nous avons encore un nombre important de pansements, c'est que beaucoup de permissionnaires mal guéris viennent nous demander de soigner leur plaie et nous prient de remettre un « beau pansement ». Toute notre activité cette semaine fut pour les

Envois au Front

Nous avons fait au front notre 41,410e envoi. Les paquets que Mmes Nicolle, Francis Thomé et leurs amies confectionnent avec tant de dévouement nous ont été facilités par un magnifique don parvenu de Providence qui contenait des merveilles, entre autres 114 paires de chaussettes. Et puis, les petits ruisseaux font les grandes rivières, nous l'éprouvons chaque semaine en recevant de tous les coins de la France ces tendres petits paquets, d'apparence modeste; ils ne contiennent quelquefois qu'un cache-nez, une paire de chaussettes ou une paire de gants, mais ils augmentent quotidiennement nos réserves et permettent qu'on y puise indéfiniment pour les soldats du front.

La récompense, c'est la lettre de ces bons poilus. Voici ce que le sergent Tarby, du 54e territorial, 17e compagnie, Abancourt (Oise), écrit au nom de ses R. A. T. :

« Je reçois à l'instant votre colis de torchons de cuisine. Je m'empresse de vous en remercier. Nous allons donc, grâce aux dames des Annales, avoir du linge propre pour essuyer nos couverts; nous garderons le vieux que nous avions pour les chaussures! » Et content de cette marque d'affection il ajoute : « Les vieux R. A. T. sans panache, et souvent dans l'inconsidération, se livrent à des travaux pénibles par tous les temps, votre sympathie leur a fait oublier pour un instant les peines parfois un peu lourdes de leur tâche... »

Nous avons à l'heure actuelle pu donner 3,300 marraines à nos soldats du front. Mais combien de pauvres poilus attendent leur marraine! les soldats des pays envahis méritent bien d'en avoir une...

Quelques-uns bornent leur ambition à une marraine littéraire. Ils sont si heureux de trouver une amie, une confidente! L'un d'eux, un sergent lettré et charmant, m'écrit : « Par cette correspondance, mon cafard des mauvais jours s'est dissipé. Après les fatigues des combats, des manœuvres et des marches, on éprouve une solitude morale, et une soif de se débarbouiller le cœur et l'esprit auprès d'un être intelligent. »

On le voit, le champ d'activité des femmes est immense. Qu'elles donnent un peu de leur temps, un peu de leur cœur à ceux qui combattent depuis si longtemps, et nos soldats garderont du courage pour mener jusqu'au bout la grande tâche.

Signalons aujourd'hui cette demande :

Le chef d'escadron Maguet, commandant le 3e groupe du 20e artillerie, serait heureux de recevoir huit à dix ocarinas pour monter un petit orchestre.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons reçu cette semaine une requête qui nous a profondément touchés. Un de nos anciens filleuls, qui a eu le bonheur de s'évader, se rappelant les souffrances endurées au camp, nous demande de lui confier « un filleul ». Il le veut choisi par nous en souvenir du bien que lui-même éprouva à se sentir adopté. Sans sa marraine, dit-il, il n'eût jamais trouvé la force de vivre et le courage de se sauver de ce bagne. Il n'est point d'hommage plus délicat qui se puisse adresser à nos marraines.

Et d'ailleurs on imaginera la tendre confiance, la vraie parenté morale qui unit le filleul à sa marraine en lisant la pauvre lettre que voici : « Chère marraine, j'ai eu la douleur d'apprendre la mort de mon fils. Il a été tué le 8 septembre. Je vous jure que c'est bien dur pour moi qui suis prisonnier depuis plus de deux ans, et dont les cheveux sont presque blancs. »

Les marraines ont un rôle bienfaisant à jouer auprès de tous ces hommes qui souffrent.

L'un d'eux nous gribouille sur un chiffon de papier une lettre raturée, à peine lisible, et propre à faire dresser les cheveux sur la tête. Nous la publions pour qu'on sache bien dans le public et en haut lieu ce qu'on fait de nos prisonniers : Le soldat est marqué pour partir en *représailles*, c'est le mot consacré. Il quitte son camp de Darmstadt. « *Quelle ne fut pas notre surprise après un jour et une nuit de voyage de passer la frontière française*

(Ici deux lignes effacées.)

Après une nuit passée dans une baraque nous nous mîmes en marche sous bonne escorte de cavaliers et de sentinelles, et après une marche d'environ trente kilomètres, arrivâmes à 7 heures du soir au lieu... (effacé) *village des côtes...* (effacé).

Nous logeâmes dans une baraque faisant vent de partout, baraque non encore aménagée où nous nous couchâmes au son du canon sur des planches prises dans le camp. Le jour suivant, nous aménagions sommairement le camp, toutefois sans couvrir les baraques, aussi chaque nuit nous grelottons. Et quand il pleuvra, nous coucherons sous l'eau. Mais là n'est pas le plus grand mal. Le surlendemain de notre arrivée, nous fûmes conduits au travail par groupes, et depuis, ***chaque jour, nous travaillons sous les rafales de l'artillerie française.***

Cette situation est intenable, car il est tout de même pénible de penser qu'un prisonnier qui, après tout, a fait son devoir, soit obligé de travailler contre les siens et peut-être d'être tué par eux... »

Voilà comment l'Allemagne comprend la guerre!... Ceci dépasse tout ce qu'on peut imaginer, c'est une infamie qui révolte toutes les consciences. Il n'est pas possible que le gouvernement, que le roi d'Espagne, que les nations alliées n'aient pas le pouvoir de faire cesser cette monstruosité-là.

Que nos marraines continuent auprès des soldats leur belle mission, elles le doivent d'autant plus devant de telles iniquités.

Nous avons reçu cette semaine pour notre Caisse de Secours 483 fr. Pour notre caisse de dépôts, 910 fr. 50. — Merci à tous!

Pour les Aveugles de M. Brieux

Le numéro 5 du *Journal des blessés aux yeux* vient de paraître, et je voudrais pouvoir reproduire ici tout l'article de M. Brieux, d'une émouvante simplicité. Le mieux est de le lire dans le journal, tout rempli du travail de ses aveugles.

On y apprend comment les aveugles peuvent devenir fabricants de miel, comment l'un d'eux obtint des résultats intéressants dans l'élevage des volailles, un autre dans la vannerie... Comment un instituteur aveugle fit sa première classe... Et encore que la natte de cheveux fut vendue, ce qui rendit le coiffeur-aveugle très content. Et mille détails qui nous rapprochent par le cœur de ce monde douloureux dans lequel on lutte, et qui s'éclaire chaque jour par la volonté de reconquérir du bonheur...

M. Brieux, dans son article, écrit : « Vraiment je suis heureux de continuer à faire connaître les âmes admirables de nos blessés. Je pense que plus tard, lorsque les historiens voudront montrer combien l'âme française est capable d'énergie, de vaillance, et de belle humeur, c'est dans ce *Journal des Blessés aux yeux* qu'ils trouveront les exemples à la fois les plus significatifs, les plus forts, les plus beaux et les plus attendrissants. »

M. Brieux a raison... Son journal est une leçon vivante d'énergie et de bonté.

Nous avons reçu cette semaine pour ses aveugles 580 francs.

Les Colonies de Vacances

Mme Franck-Puaux, avec ses remerciements très vifs pour la part prise par les abonnés des *Annales* à son œuvre, et dont tout le détail est donné dans son rapport annuel, d'une éloquence si touchante, nous envoie le bilan magnifique du travail accompli depuis 1914... Cela est miraculeux, quand on y songe.

L'œuvre, dont le siège est 41, boulevard Raspail, a recueilli dans ses colonies, à la campagne, à la mer, à la montagne, en Algérie, en Tunisie, en Suisse, 10,027 enfants, et a pu procurer de ce fait 29,017 mois de bon air pur à des enfants rachitiques, à des réfugiés venant des villes bombardées, à des évacués... Elle a dépensé pour cela 605,327 francs, plus d'un demi-million. La caisse, en ce moment, marque un déficit, il faut vivre au jour le jour, et trouver tant bien que mal les 15,000 francs nécessaires chaque mois. Mais quand une œuvre est belle, on trouve toujours à la faire vivre.

Pour leurs Enfants

Nous avons reçu cette semaine 49 fr., ce qui, avec le total précédent, nous fait un total de 399 francs. Nous sommes bien heureux de cette somme, puisqu'elle nous permet de combler le désir de la secrétaire de l'œuvre. En effet, voici ce qu'elle nous écrit :

« Une directrice d'école, 134, rue de Tolbiac, Mlle Chauveau, désirerait installer une garderie dans son école, le matin de 7 à 8 heures. Nous lui trouverions facilement des bénévoles pour tenir cette garderie, mais il ne serait possible de la faire fonctionner que si l'on peut assurer aux enfants la soupe du matin. Nos statuts ne nous autorisent pas à détourner une somme de notre budget dans ce but; il faudrait trouver quelques personnes qui s'engagent à verser une soixantaine de francs par mois pour cette affectation spéciale.

» Nous avons pensé que le concours des *Annales* pourrait nous être encore infiniment précieux dans cette circonstance. »

Nos cousines peuvent là aussi faire beaucoup de bien, et par leur collaboration active, et par le prêt d'immeubles, et par leur participation à des garderies comme celle-ci.

Les enrôlements continuent à être les bienvenus, soit au siège de l'œuvre « Pour l'enrôlement volontaire des Françaises au service de la Patrie », 45, rue d'Ulm, soit aux *Annales*, 51, rue Saint-Georges.

Y. S.

TRO SIEME ANNEE D'HOPITAL

137e LISTE DE SOUSCRIPTION

33e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 10 au 71 mars 1917)

Anonyme à Bordeaux, 10 fr. — Mme Lagneau, Rio-Salado, 30 fr. — « Deux Sœurs », 5 fr. — Mme Jehlen, Remiremont, 10 fr. — Mme Beaufils, Canisy, 5 francs. — M. Verdier, San-Francisco, 5 fr. 15. — Mlle Oliver, Buenos Aires, 20 fr.. — Mlle Olga Béguin, Traiguen, 100 fr. — Mlle Roger, Birkenhead, 6 fr. — M. Planel, Port-Louis, 15 fr. — Mme Gindre, Corbie, 20 fr. — Mme Archinard, New-York, 125 fr. — Mme Lauth, Tiflis, 100 fr. — Anonyme de Donzy, 3 fr. — Mme Emery, Lyon, 8 fr. — Mme Abt, Flagy, 28 fr. 50. — Anonyme, 22 fr. 25. — Mme Dubosq, 10 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — Mlle Boulinaud, Juillac-le-Coq, 20 francs. — Mme Dailly-Mainquet, Versailles, 5 fr. — M. Nicollet, Cherbourg, 2 fr. 50. — M. Nottaris, Cordoba, 20 fr. — M. Fafart, Haïphong, 20 fr. — Mme R., Arnay-le-Duc, 10 fr. — Mlle Béatrix, Tlemcen, 5 fr. — M. Paul Mounet, 50 fr.

Total général de cette 137e liste 665 40

(A suivre.)

POUR « LEURS ENFANTS »

Mme Marcelle D., 10 fr. — Mme Alida Cazayeux, Biarritz, 3 fr. — Mme Macle, Nice, 5 fr. — Mme Isabelle Augias, Ben-Gardane, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. Mlle Jeanne Léglise, Pessac, 4 fr. — Mme Lucie Daur, 2 francs.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

IVe — QUELQUES CONDITIONS NOUVELLES DE LA VIE DES PEUPLES

Dans l'âge de la civilisation industrielle qui a définitivement envahi le monde, la supériorité d'un peuple n'est plus caractérisée par le développement de sa littérature, de sa philosophie et de ses arts, mais par sa richesse en houille et sa capacité technique.

La force moderne des peuples dépend de moins en moins de leurs gouvernants. Elle se compose surtout de l'addition de millions de petits efforts individuels. Un pays devient grand quand tous ses citoyens travaillent à sa grandeur. Son déclin est rapide quand il abandonne à l'Etat toutes les initiatives et toutes les fonctions.

Dans les civilisations à forme industrielle le succès appartient forcément au peuple non le plus intelligent, mais le plus travailleur, le plus discipliné, le plus capable d'initiative et d'efforts collectifs.

Les vieillards, assurait Bacon, font trop d'objections, consultent trop longuement, risquent trop peu, regrettent trop vite, agissent rarement au moment propice et se contentent de succès médiocres. De tels défauts s'observent également chez des peuples entiers dont des causes diverses oni paralysé les énergies.

Napoléon disait à Sainte-Hélène que la destinée d'un pays dépend parfois d'un seul jour. L'histoire justifie cette assertion mais elle montre aussi qu'il faut généralement beaucoup d'années de préparation pour amener ce seul jour.

Un peuple ne change pas son âme ancestrale, mais elle peut subir des orientations nouvelles, génératrices de succès. C'est ainsi que la mentalité allemande a changé d'orientation sous l'influence de trois facteurs : le militarisme, l'unification politique, l'éducation technique.

Parmi les hommes politiques présidant aux destinées des peuples on rencontre surtout des esprits simplistes, persuadés que les lois naturelles peuvent se modifier à coups de décrets. Plus rares sont les esprits observateurs ayant le sens des possibilités et se bornant à orienter la marche des choses sans prétendre en transformer le cours.

L'abondance de paroles inutiles est un symptôme certain d'infériorité mentale.

L'anarchie est partout quand la responsabilité n'est nulle part.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

L'Allemagne religieuse et la Guerre

Conférence donnée le 6 mars 1917 dans la chapelle de l'Hôpital Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux

Mesdames, messieurs,

L'Allemagne a prouvé, pendant cette horrible guerre, qu'il ne suffit point de se déclarer religieux pour l'être véritablement. Les détestables principes qui l'inspirent, et qu'elle applique de façon si impudente, ne sont pas seulement la négation de la justice internationale et de la civilisation européenne, mais encore la violation, sinon de sa foi à elle, du moins de la loi divine.

C'est, en effet, pécher contre Dieu et sa loi que de troubler la paix du monde simplement afin d'affirmer une puissance brutale, de vouloir s'approprier le bien d'autrui et asservir l'univers par le fer et le feu. C'est pécher gravement aussi que de commettre toute sorte d'attentats contre les droits humains et divins, d'accomplir des crimes sans nom et sans nombre, et de faire sombrer l'Europe dans une mer de boue et de sang. C'est pécher enfin contre l'Evangile et la charité chrétienne que de ressusciter les excès du plus vil et plus honteux esclavage.

Je suis certain, messieurs, que, tout comme moi, vous vous êtes maintes fois surpris à vous demander comment et pourquoi l'Allemagne s'est abandonnée à un si fol orgueil et à des extrémités si coupables. Mais, faites un peu réflexion : étudiez son histoire, depuis ses origines jusqu'à nos jours; pénétrez dans les tristes et malsaines ténèbres de ses annales, et il vous sera aisé de vous convaincre que cette nation n'a jamais cessé d'unir à une barbarie trop réelle un mysticisme de mauvais aloi, tout différent de celui qu'approuve et que recommande l'Eglise.

Dans le fait, le conflit actuel est plus qu'une guerre de peuple à peuple, et autre chose qu'une guerre de religion. C'est un duel entre deux conceptions opposées de la vie et de la destinée de l'humanité, de l'idée de Dieu, de la religion et du christianisme. Force nous est d'y voir la lutte entre deux âmes, deux humanités : l'une, orientée vers l'apothéose des instincts de violence, de domination, et de rapacité, vers la canonisation du « vieil homme » qui se couvre du « vieux Dieu »; l'autre, dirigée vers un idéal de douceur, de liberté, et de générosité.

Ce qui fait, à mon avis, la portée de la lutte actuelle, c'est que les Allemands, avec leur puissance dialectique et pratique, que n'arrête aucune considération de sens commun et de conscience morale, ont poussé à l'extrême et voulu réaliser les conséquences impliquées dans la conception positiviste ou panthéistique de la vie. Par là même, et grâce à une sorte de réduction à l'absurde, ils montrent combien monstrueuse se trouve être la perversion philosophique et religieuse à laquelle ils sont parvenus, et dont ils s'enorgueillissent si fort.

C'est cette perversion qu'il importe de signaler, sans se lasser, à tous les vaillants défenseurs du droit, de la justice, et de la liberté. Il faut que tous, sauvés du danger d'hier et d'aujourd'hui, aient conscience du danger de demain. Il faut que leur effort ne s'épuise pas dans la guerre et par la guerre sanglante, mais qu'il grandisse toujours encore avec la victoire. Pour tout dire, il faut qu'ils soient pénétrés de cette idée que la victoire militaire, assurée par l'héroïsme de nos soldats, doit être le prélude ou plutôt le gage d'une grande victoire de l'esprit chrétien sur l'esprit de domination charnelle et de pharisaïsme, qui est celui du germanisme et de ses complices ou de ses dupes dans le monde. Faute

de cette victoire spirituelle, la victoire par les armes serait incomplète et passagère.

C'est là le point de vue où se doit placer tout bon Français. C'est aussi celui que je vais essayer d'exposer dans cette conférence. Pour cela, je vous parlerai, d'abord, de l'idée religieuse, telle que l'ont connue en Prusse les siècles passés; ensuite, de la religion allemande, telle que l'ont fait évoluer, par une influence séculaire, la conception et la pratique prussiennes; enfin, de la religion allemande telle que nous la découvre la présente guerre.

Messieurs, je n'en doute pas, vous avez souvent lu ou entendu, depuis le début des hostilités, de plus doctes considérations que celles que je vous proposerai, et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire. Mais je ne craindrai point de vous assurer que, ni dans les conférences, ni dans les livres, ni dans les journaux, jamais il ne s'est traité une question à la fois plus opportune et plus importante. En tout cas, rien au monde mieux que l'étude de ce sujet ne peut nous donner une idée exacte de l'Allemagne mystique et barbare.

I

Et tout d'abord, quelle est, dans les temps anciens, l'idée religieuse des peuples qui ont contribué à former l'Allemagne de nos jours? Sans entrer dans une revue qui m'entraînerait beaucoup trop loin, et vous paraîtrait sans doute inutile, qu'il me suffise de poser la question, et d'y répondre, en ce qui concerne la Prusse, laquelle a certainement perverti l'Allemagne.

Si la Prusse est, en effet, selon un mot célèbre, « le péché de l'Europe », elle est surtout, si l'on peut dire, « le péché » et le fléau de l'Allemagne. Depuis plus de deux siècles, elle a mis son empreinte sur la race allemande tout entière; elle l'a disciplinée à son image, et elle lui a infusé son esprit.

On sait que la plupart des peuples primitifs, par l'effet d'une corruption de l'idée religieuse originelle, furent des anthropomorphites; c'est-à-dire qu'ils se fabriquaient des dieux à la taille humaine, leur prêtant leur propre génie, leurs vices mêmes. Qui ne connaît les divinités païennes de la Rome et de la Grèce antiques, celles-ci revêtues de plus de force, celles-là parées de plus de grâce?

Les Prussiens, eux, se forgèrent des dieux dépourvus d'idéal et n'ayant que des appétits. Ces barbares, errant sur les bords de la Baltique, eurent des divinités qui leur ressemblaient complètement. Que ces dieux, vivant de rapine, de vengeance et de sang, se nomment Odin, Wotan ou Thor, cela importe peu, attendu que les uns et les autres ne glorifièrent et ne respirèrent que le crime.

Chose digne de remarque : Les Germains, qui franchirent le Rhin, se convertissaient au christianisme, dès le cinquième siècle. Les Anglo-Saxons, passés en Grande-Bretagne, étaient évangélisés aux sixième et septième siècles, les Thuringiens de la Forêt Noire et les Hessois au huitième; les Saxons et les Danois aux huitième et neuvième, cependant que les Germains des rives de l'Oder et de la Baltique s'obstinèrent jalousement à conserver leurs vieux dieux avec l'état d'âme d'un paganisme brutal et sanguinaire. Convertis enfin cinq cents ans plus tard, c'est-à-dire au quatorzième siècle, les Prussiens n'ont donc derrière eux que six cents ans de christianisme, s'entend de civilisation.

Que l'on y songe! Il y avait alors près de dix siècles que le baptistère de Reims avait vu couler l'eau sainte sur la tête courbée du fier Sicambre, et que la France, notre bien-aimée patrie, Fille aînée de l'Eglise, avait scellé son éternelle alliance avec le Christ dans le prologue de sa loi constitutionnelle, à savoir la loi salique : *Vivat Christus qui diligit Francos!* Dans le temps où les « Borussiens » massacraient leurs premiers missionnaires — il est à peine besoin de dire que là, comme ailleurs, l'Evangile eut pour destinée d'être arrosé du sang de ses pacifiques apôtres — saint Thomas d'Aquin enseignait à la Montagne de Sainte-Geneviève, et saint Albert le Grand à Paris et à Cologne, les tours de Notre-Dame de Paris, insultées naguère par un taube, se dressaient dans les airs, et la Sainte-Chapelle élevait la prière ailée de sa merveilleuse flèche au-dessus de la Cité, Joinville, le bon sire, écrivait ses mémoires en y mettant ce parfum de loyauté, de générosité, de finesse qui est celui même de l'idéal français et chrétien, et saint Louis, venant évangéliser la côte africaine, après avoir rempli l'Orient à jamais de la gloire des Francs, laissait en mourant l'image, non d'un kaiser dément et illuminé, mais d'un roi très éclairé et très chrétien, comme aussi le modèle d'un souverain, épris de justice jusqu'au scrupule le plus délicat, et témoignant pour ses peuples une tendresse tout évangélique.

Donc, les grandes nations du Centre, de l'Est et de l'Ouest de l'Europe ont ouvert leurs yeux, dix siècles avant la Prusse, à l'éternelle vérité et à l'éternelle lumière. Tant et si bien qu'elles s'étaient employées de leur mieux à former leur vie, d'après un idéal de justice, de droiture et de générosité, alors que les Prussiens en étaient encore à ne connaître que des appétits. En conséquence de cela, à l'époque où la civilisation chrétienne adoucissait peu à peu les mœurs, l'ombre de la barbarie continuait à envelopper les peuplades prussiennes, éparses sur les bords de la mer Baltique. De fait, ces peuplades avaient toujours le goût inné de la rapine et du sang, et ne rendaient de culte qu'à la force matérielle, d'autant que c'est par ce moyen que les bandits réussissent communément leurs mauvais coups. Odin, Wotan, Thor étaient des dieux forts.

Ainsi, les Prussiens, devenus, comme on sait, les maîtres et les dirigeants de l'Allemagne entière, étaient, au début de notre ère, des peuples infectés de paganisme, à l'imitation de tous les autres peuples germaniques, mais d'un paganisme spécialement grossier, brutal et sanguinaire. Ils restèrent tels jusqu'au temps où, après avoir, grâce au zèle des Polonais et avec quelles difficultés et après combien de retours offensifs de l'idolâtrie, embrassé la doctrine chrétienne, ils commencèrent à se civiliser, en passant de leur état primitif à un état plus avancé moyennant la culture morale et religieuse. Mais, à peine dégrossis de leurs instincts barbares et scélérats, ils furent précipités dans le luthéranisme, par le fait de leur duc, l'électeur de Brandebourg (l'ancêtre des Hohenzollern), et disons-le aussi, par le poids originel de leurs propres tendances.

Odin, Wotan et Thor ne laissaient pas de projeter leur ombre séculaire sur ce peuple, baptisé depuis trois siècles environ, quand le mouvement religieux et politique — et plus politique encore que religieux — eut pour effet, sous couleur de réformation de le ramener aux instincts profonds de sa barbarie toujours latente.

Certes, je n'irai point jusqu'à faire de Luther le continuateur d'Odin. Mais à ceux qui s'étonneraient de lui voir attribuer une influence en définitive aussi déplorable sur la mentalité religieuse de la Prusse, il me serait aisé de leur prouver, l'histoire en main, que le triomphe du luthéranisme en Germanie fut moins encore l'effet d'une doctrine que le résultat du déchaînement des appétits de lucre, de spoliation, de domination par la force (toutes choses qui s'accordaient bien avec le caractère prussien), moins encore, aussi, une rénovation religieuse qu'une explosion de nationalisme, en opposition avec le caractère universel de l'Eglise romaine et catholique. Frédéric II a écrit quelque part que la Réforme, en Prusse, fut « l'ouvrage de l'intérêt ».

Il est vrai, dira-t-on, que le mouvement de la « Réforme » s'accompagna plus ou moins, dans les divers pays de l'Europe, de visées d'ordre temporel et intéressées. Oui, mais à la différence de nos pays d'Occident, où l'on ne saurait contester l'ardente sincérité religieuse des premiers dissidents, c'est chose trop évidente qu'en Prusse la conversion au luthéranisme n'eut guère que le caractère d'une œuvre de sécularisation, pour ne pas dire de brigandage. En effet, les Prussiens accueillirent tout de suite une façon de christianisme qui flattait leur instinct de particularisme, hérité du paganisme ancien, lequel se réclamait de dieux strictement nationaux, cependant que le grand maître des chevaliers teutoniques, en abjurant la foi catholique et en déchirant ses serments, devenait, comme duc de Prusse, le chef de la religion dans les pays soumis à sa domination. A partir de ce moment, le christianisme ne fut plus dans sa pensée qu'une chose prussienne. Le nouveau Dieu était plutôt leur Dieu à eux, Prussiens, que le Dieu de l'humanité entière. Les Prussiens continuaient d'adorer le Christ, mais en se l'appropriant. En outre, c'est par le vol, l'emploi de la force matérielle, la violation des promesses les plus sacrées, accompagnés de la tranquille assurance du brigand qui a depuis longtemps négligé de tenir compte du droit, ou qui l'a confondu avec sa propre puissance, que la Prusse se fit luthérienne.

C'étaient bien là les vieilles tendances du paganisme des bords de la Baltique. En un sens très vrai, l'influence de Luther leur donne de nouveau une figure et un point d'appui qu'elles n'ont plus perdu depuis lors. Le luthéranisme prussien est de si pure et si franche couleur germanique que, derrière le Christ en croix, ses adeptes ont conservé la liberté d'apercevoir encore leurs chers vieux dieux : Odin, Wotan et Thor.

Il y a, d'ailleurs, des actes historiques qui, mieux que tous les raisonnements du monde, prouvent la puissance du lien existant entre le luthéranisme allemand et le fond même du caractère prussien. Parmi ces actes, je me contenterai de rappeler celui-là même qui a présidé à la fondation du duché protestant de Prusse. Dans mon ouvrage : *La Grande Guerre à la lumière de la Bible*, d'après M. Karl Dunkmann, j'ai eu l'occasion de parler de ce fameux Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique. J'y ai raconté comment, « trahissant ses devoirs envers l'Eglise et l'empire, il abandonna, sur les conseils de Luther, la règle de son ordre, s'empara de ses biens, et se maria pour fonder un duché héréditaire. Il devint ainsi premier duc de Prusse, en regardant, lui aussi, le premier de tous, ses traités et ses serments comme « des chiffons de papier », il s'adjugea tous les biens des églises, jusqu'aux cloches, en vue de se faire le premier revenu de sa maison princière. »

Les débuts de la nouvelle religion allemande étaient donc, il faut en convenir, bien prussiens. La suite devait l'être davantage encore.

II

Créé tout d'une pièce à l'usage des princes dévorés de désirs de domination et de besoin de jouissance, c'est par ce coup de force que le luthéranisme débute en Prusse, plus évidemment encore que dans le reste de l'Allemagne. C'est aussi par la force et la politique qu'il va s'y maintenir et y prospérer. Entre les mains des princes de cette néfaste maison de Brandebourg, à la fois souverains spirituels et tyrans temporels de leurs peuples, le luthéranisme est, sans nul doute, *une* religion, mais certes il n'est plus *la* religion. S'il faut croire ce qu'un historien averti, M. René Lhote, nous enseigne, dans son ouvrage : *Du Christianisme au Germanisme*, publié en 1904,

il ne serait guère qu' « une création du pragmatisme d'Etat, c'est-à-dire une invention politique, destinée à servir les chefs d'une nation... C'est le principe, ajoute le même auteur, d'une discipline d'Etat brutalement affirmée d'abord, puis transformée en passion mystique qui devint pour le protestantisme d'Allemagne au dix-huitième siècle une sorte de religiosité nouvelle et la parodie de l'idéalisme moderne. Il s'arme de tout le rêve du dix-huitième siècle finissant. Il se dit l'esprit humain, et c'est pour lui commander. Il s'appelle *culture*, et pourtant il n'est à son origine et dans son développement qu'une besogne utilitaire et violente qui opprime la vérité, et avec elle la civilisation. »

Avec tout cela, Dieu est enrôlé au service de l'Etat prussien, et même il s'est élevé au rang d'*allié*. On n'attend point de lui qu'il rende les Prussiens meilleurs, mais plus disciplinés, plus obéissants, pour tout dire, plus dévoués à la raison d'Etat. Car, il le faut reconnaître, les maîtres prussiens, chefs de la nouvelle religion, et, partant, les représentants directs de Dieu auprès de leurs peuples, sont beaucoup plus préoccupés de se créer un royaume terrestre que de travailler à gagner le royaume du ciel. Ils ont, au surplus, de furieux appétits qui réclament des satisfactions purement matérielles. Aussi, pour se les procurer d'une manière plus facile, ont-ils recours à leur vieux dieu. Avec son aide, ils se bâtissent ce coin de l'Europe qu'ils se sont assuré, et en font une forteresse inexpugnable où ils prétendent régner à leur guise. Mais, pour que cette forteresse demeurât immuable, il fallait qu'aucun flot dévastateur ne vînt l'ébranler à sa base, ni qu'aucune brise folle ne s'avisât de faire osciller son toit. Au premier souffle de libéralisme philosophique qui se fit sentir en Europe, les rois de Prusse passèrent la tête par la fenêtre de leur forteresse et prirent le vent. Et, comme ce premier souffle n'était autre chose que le souffle d'une élégante irréligion, ils lui sourirent et se mirent en frais d'amabilité pour lui. Ils étaient au fond si peu véritablement religieux qu'ils lui ouvrirent même grandement la porte. A tel point que Voltaire, le pontife de l'incrédulité au dix-huitième siècle, pouvait se croire chez lui dans le château de « Sans-Souci » du Grand Frédéric, à Potsdam. Mais, dès l'instant que les potentats prussiens s'aperçurent que le vent d'impiété philosophique était aussi un vent de révolution, qui ailleurs ébranlait les trônes et répandait parmi tous les peuples des semences de liberté, ils ne tardèrent point à comprendre quel péril les menaçait, et qu'ils faisaient fausse route. Alors, sans hésiter le moins du monde, ils retirèrent leur tête de la fenêtre qu'ils avaient si largement ouverte; ils fermèrent même leurs portes, et s'occupèrent à faire désormais de leur forteresse comme une digue immense, destinée à arrêter le flot montant du libéralisme des nations occidentales, et plus particulièrement de l'incrédulité en France.

C'est donc pour des raisons égoïstes et politiques tout ensemble que les successeurs de l'athée Frédéric le Grand vont se couvrir d'un mysticisme tout chauvin. Pour cela, ils ne permettront point que l'on touche chez eux au vieux dieu allemand, qu'ils continuent du reste à servir d'après les rites antiques, j'entends par des beuveries sans fin et des orgies sans nom. Et s'ils le défendent avec une si belle ardeur, c'est uniquement parce que tout coup à lui porté ébranlerait leur trône. Ensuite de quoi, ils le déclareront leur puissant allié et, pour un peu, ils en feront leur *alter ego*. A telles enseignes qu'en 1788, Frédéric-Guillaume II institue la religion d'Etat en Prusse, et s'en proclame le chef souverain. En 1817, Frédéric-Guillaume III, plus politique et plus utilitaire encore, fait davantage. Il fonde l'église évangélique unie, englobant de la sorte, dans le luthéranisme d'Etat, toutes les sectes protestantes dissidentes. Le roi de Prusse devient le grand pontife de l'Eglise nouvelle (son Eglise), en usurpant le titre de *summus pontifex*.

Certes, ce titre ne sera pas pour les Hohenzollern un parchemin sans importance, quelque chose ressemblant à « un chiffon de papier ». Au contraire, ils réussiront à en tirer le plus grand profit. Car ces royaux parvenus ont, de par leur fameux ancêtre, Albert de Brandebourg, du sang de bandit et de félon dans leurs veines. En raison de quoi, ce ne sont point gens à s'embarrasser de scrupules moraux. La Prusse a essentiellement le culte de la force. Or, la religion est une force sociale trop considérable pour que les Hohenzollern, en madrés compères qu'ils sont, s'avisent jamais de la négliger. Leur nouveau titre va donc leur servir tout simplement à embarquer, si je puis dire, sur la galère de l'Etat la religion dont ils se flattent d'être les *summi episcopi*. Et maintenant, vogue la galère !...

La Prusse, nous venons de le voir, est dans la pensée de ses gouvernants, en même temps que la forteresse appelée à recueillir et à conserver la féodalité expirante chez les nations européennes de l'Ouest, la digue qui doit s'opposer au débordement des tendances de l'esprit moderne. Que si donc son gouvernement s'est décidé à embarquer le luthéranisme sur sa barque, c'est qu'il a jugé utile de recourir à la force morale que toute religion représente, pour, à la fois, consolider son pouvoir de résistance contre l'extérieur et accroître sa propre puissance à l'intérieur.

Un gouvernement exclusivement politique, quel qu'il soit, cela se discute, et, à la fin, cela se peut renverser, tandis qu'un gouvernement mystique et politique tout ensemble acquiert, du fait de son union intime avec la religion, une force que je ne crains pas de qualifier d'incommensurable.

Que l'on songe bien à ceci : c'est que, dans toutes les manifestations du pouvoir d'Etat prussien, l'esprit public, inspiré et dirigé par une religion asservie et docile à l'excès, ne verra plus que les manifestations de l'esprit de Dieu.

Et il sera d'autant plus facile au luthéranisme de montrer tous les actes du pouvoir politique comme émanant de la divinité en personne, que quelque chose, en lui, prêtait réellement à cette conception effarante de l'Etat prussien. Il est, en effet, une opinion luthérienne que le célèbre Fichte a adoptée non sans enthousiasme, et s'est chargé de propager parmi le peuple. C'est l'opinion qui prétend tenir pour non avenus les seize siècles de christianisme catholique, et, par-dessus ces temps prescrits et proscrits, renoue directement le luthéranisme à la Bible et au régime théocratique, qui fut, pour des causes particulières et à titre exceptionnel, le régime du peuple d'Israël. En vertu de cette absurde opinion, Fichte pourra promulguer les premiers articles du *Credo* pangermaniste. Il dira, par exemple : « Les Allemands sont le peuple *originel* et premier *(das Volkschlechtweg... das Urvolk)*; l'Allemagne détient la seule religion; l'Allemagne possède la seule philosophie; l'Allemagne seule sera à même de réaliser l'Etat parfait. » Et il conclura : « Nous autres Allemands, nous cherchons le bien éternel, et voilà pourquoi nous tirons le sentiment de notre droit divin : *Gefuhl ihres goetlichen Rechtes.* »

Hegel viendra affirmer que ce n'est point l'individu qui a en son pouvoir ce droit divin, mais le peuple allemand. Il s'explique abondamment sur ce point. Pour lui, l'individu n'existe pas en tant que tel; il n'a d'être que par la société. L'Etat est la réalité de l'idée; la puissance de l'Etat est absolue; il est la marche de Dieu dans le monde; il est Dieu sur terre; son droit est de se substituer à la religion; il n'a pas à obéir à la morale, et il ne saurait y avoir de rapports moraux entre les Etats; et, enfin, la guerre est excellente, la victoire exprime toujours le droit, et l'histoire universelle est le jugement de Dieu (1).

Pensées de philosophes, dira-t-on, pure spéculation ! Non pas, certes. Car c'est de cette pure spéculation que sortira le détestable germanisme incarné dans l'Etat tentaculaire, dont nous sommes en train de subir l'infernal assaut. Le génie de Bismarck et son audacieuse volonté ont puissamment contribué à cette sinistre besogne. Le chancelier de fer professera, lui aussi, que l'Etat est la réalité de l'idée de Dieu, que la puissance de l'Etat est absolue, que le droit de cet Etat est de se subordonner la religion, et qu'il n'a pas à obéir à la morale. La conquête de la Silésie, du Schleswig-Holstein, de l'Alsace-Lorraine, la fondation ou plutôt la reconstitution de l'empire d'Allemagne au profit des rois de Prusse, le déchaînement du *Kulturkampf* sur l'Allemagne catholique, seront autant de faits qui marqueront les étapes de la réalisation de cette sorte d'impérialisme mystique, que nous, Français, nous avons peine à comprendre, et qui, fondé sur les rêveries de l'abstraction, s'allie au réalisme politique le plus brutal. Dès le lendemain du traité de Francfort, lorsque le roi de Prusse aura bel et bien été reconnu empereur d'Allemagne, Bismarck expliquera clairement sa pensée de derrière la tête. En juin 1872, il fera, au *Landtag* prussien, la déclaration suivante : « La Prusse, avec sa *dynastie évangélique*, a pris un plus puissant développement politique. Dans la guerre contre l'Autriche, la puissance qui, en Allemagne, formait proprement le boulevard de l'influence romaine, succomba, et l'avenir d'un *empire évangélique* apparut nettement sur l'horizon (2). »

Un *empire évangélique*, voilà bien le rêve de Bismarck. C'est, au fond, le rêve traditionnel des chefs de la Prusse. Rappelons-nous le passé. Frédéric-Guillaume III avait imaginé, lui aussi, l'*église évangélique*, à seule fin d'asseoir plus solidement son pouvoir royal. Il s'en était déclaré le chef, avec le titre de *summus episcopus*. Bismarck va tâcher à embarquer le catholicisme lui-même sur le char de l'Etat prussien, comme y furent embarqués jadis le luthéranisme et les sectes protestantes dissidentes. Seulement, au lieu d'un simple pouvoir royal à consolider, il s'agit maintenant d'un pouvoir impérial à établir d'après un plan nouveau. La petite Prusse est devenue la grande, la puissante Allemagne. C'est elle qui doit être désormais le cœur et la tête de la Confédération germanique et du nouvel empire politico-mystique.

Pour la réalisation de ce plan, Rome gêne singulièrement le chancelier de fer. Qu'à cela ne tienne ! Celui-ci est tout prêt à supprimer Rome. Si seulement les catholiques allemands voulaient bien le laisser faire, tout irait vite et à merveille. Oui, mais le malheur est qu'ils ne le veulent point. Et voilà le *Kulturkampf* qui entre en scène. Une lutte extrêmement violente s'engage entre le catholicisme et l'impérialisme allemands. Qui, des deux antagonistes, sera le vainqueur? Apparemment, c'est le catholicisme qui semble l'emporter, puisque Bismarck va mettre les pouces et, peu à peu, renoncer à la lutte. En réalité, hélas! nous le voyons aujourd'hui, la victoire du catholicisme allemand n'était qu'une victoire à la Pyrrhus. D'autant que si le terrible homme d'Etat prussien prend une physionomie contrite, s'il esquisse une sorte de *mea culpa*, et s'il se réconcilie solennellement avec ce parti du centre formé par les catholiques allemands au Reichstag, il n'est pas sans avoir d'excellentes raisons pour agir ainsi. Ce n'est ni parce qu'il reconnaît le bon droit des catholiques, ni parce que la justice de leur cause l'a touché, qu'il change de si belle

(1) Voir Georges Dumesnil, *La Perversité de la Philosophie allemande*, *L'Amitié de France*, n° 3, année 1915.

(2) Cité par G. Goyau, *Les Catholiques allemands et l'empire évangélique*.

façon son fusil d'épaule. Mais c'est uniquement parce qu'il a besoin de leurs voix pour assurer le vote des lois militaires par lui soumises au Reichstag. Ces lois militaires, — remarquons-le bien, — c'était le premier anneau de cette chaîne du militarisme prussien que les catholiques allemands aidaient Bismarck à forger. Par conséquent, le catholicisme, qui se croyait vainqueur à ce moment-là, ne représentait déjà plus qu'une force embarquée sur la galère de l'Etat prussien, à l'instar de toutes les autres forces sociales, politiques, et religieuses du pays.

Je ne m'attarderai point à tracer ici un tableau, même approximatif, de l'asservissement du catholicisme allemand au gouvernement impérial. Tout au plus souhaiterais-je de faire constater qu'à la magnifique révolte de conscience d'hommes tels que Windthorst et Mallinckrodt a succédé, depuis longtemps déjà, le régime des complaisances serviles, instauré par les Lieber, les Martin Spahn, les Erzberger et consorts. Les opportunistes ont remplacé, dans l'Allemagne catholique, les héros d'antan !

En voudrait-on douter le moins du monde, que la guerre actuelle, avec l'étonnante perversion morale qu'elle a mise à nu chez nos ennemis, nous révélerait jusqu'à quel point les catholiques allemands ont fini par s'inféoder eux-mêmes à l'empire évangélique. En vérité, les pires doctrines du pangermanisme ne leur répugnent point, il s'en faut. Bien au contraire, ils sont devenus les plus chauds partisans du *Deutschland uber alles*. Et voilà ce qui nous surprend et nous afflige douloureusement, nous autres Français catholiques !...

III

Ainsi, sous l'influence de l'évolution parallèle de la politique et de la religion en Prusse, — évolution d'où est sorti, en définitive, le germanisme, — l'Allemagne, loin de se transformer, s'est complètement ancrée dans le culte de soi. Je veux dire qu'ayant conservé sa foi intacte dans le moi germain, elle a fini par le diviniser en quelque sorte. M. le chanoine Gaudeau a publié sur la technique du germanisme, en tant que religion nationale allemande au vingtième siècle, de remarquables travaux que je ne saurais trop recommander à la lecture des personnes désireuses de s'éclairer sur la question. Le savant ecclésiastique nous y montre l'âme toute nue de l'Allemagne, et nous fait toucher du doigt le danger qu'elle constitue pour l'humanité. Parmi ses travaux, je signalerai notamment les deux volumes que voici : 1° *Le danger pour l'Eglise est en Allemagne*; 2° *L'Allemagne, ennemie de Dieu et de toute religion*. Tout catholique et tout Français doivent posséder ces deux livres. A les lire, ils ne pourront manquer d'en tirer le plus grand profit.

Pour ma part, j'estime que jamais l'on ne pourra assez mettre le public français en garde contre la maladie mentale qui avilit aujourd'hui l'Allemagne tout entière. La dénaturation de l'esprit chrétien et du sens religieux, qui résulte de cette apothéose de la force, comme aussi d'une sorte d'illuminisme à demi crédule, à demi hypocrite, d'une espèce de millénarisme charnel, ne laisse pas de nous frapper par son caractère extrêmement grave et constitue une manifestation curieuse de l'histoire contemporaine. Peu d'esprits parmi nous, ce semble, sont suffisamment informés pour se rendre un compte exact du véritable état des choses religieuses en Allemagne. Je crois même que l'on est bien loin de se faire une idée vraie du formidable danger que représente, au milieu de la civilisation du vingtième siècle, la nation prospère et puissante que l'on s'est plu à nommer avec respect, je dirai presque avec envie, la religieuse Allemagne. Certes, je l'affirme tout haut, ce danger existe réellement, et c'est pour nous tous une obligation de le conjurer.

Parce que l'Allemagne offrait une vie cultuelle très florissante et que, chez elle, les individus, pris isolément, se montraient en général fidèles aux pratiques de piété, l'on en a conclu, — bien à la légère, il faut l'avouer, — que l'Allemagne était la nation la plus religieuse du monde. Et l'on n'a point vu, — ou parce que l'on n'a pas su, ou parce que l'on n'a pas pu voir, — que toute la piété allemande n'était autre que celle de l'orgueilleux pharisien dont parle l'Evangile, lequel, pour toute prière, rendait grâces à Dieu de ne point ressembler aux autres hommes.

Croire qu'il ne ressemble point aux autres hommes, mais qu'il leur est, au contraire, infiniment supérieur en tout, telle est, en vérité, l'idée fixe de chaque Allemand, dès qu'il se compare aux individus des pays étrangers. Pour lui, comme pour le pharisien, le reste du monde se tient dans le narthex du temple de Dieu, dans l'endroit où sont parqués les publicains, plus loin encore peut-être, avec les païens qui n'ont jamais connu Dieu. Et, à l'égard de tout ce qu'il considère, du haut de son inconcevable orgueil, comme des rebuts de l'humanité, voire des nations pourries et dégénérées, il va sans dire que l'Allemand professe le mépris le plus absolu. Plus son mépris d'autrui est fort, plus grande est l'opinion qu'il a de soi. Car, à force de peser dans sa balance les mérites respectifs de la race germaine et des autres races, il est arrivé, aux regards des Teutons, que le plateau qui s'abaissa sous le poids des vices des peuples étrangers, est descendu si bas que le plateau sur lequel reposaient les éclatantes vertus germaines s'éleva d'un bond jusqu'aux nues. A se voir si haut et si supérieur au reste des hommes, l'Allemand se considéra le plus sérieusement du monde comme un être parfait. Et puisque ses philosophes lui avaient enseigné que tout ce qui est allemand est une pure merveille, que son kaiser et sa caste militaire se flattaient, non seulement de mettre cette pure merveille à l'abri des mauvais coups, mais encore de lui assurer une pérennité universelle, l'Allemand, dis-je, subjugué et ravi, répéta sans cesse avec ferveur la prière du pharisien : « Je vous rends grâces, Seigneur, de n'être point comme les autres hommes. » Et, après l'avoir assez répétée, il songea à faire mieux encore que mépriser le publicain; il voulut le supprimer, afin de rendre par là gloire à Dieu et à lui-même.

Peut-être ne l'avoua-t-il pas ouvertement, mais l'on ne saurait en douter. Ce qui le prouve, c'est que, lorsque la guerre fut déclarée, il n'y eut qu'une voix dans le clergé allemand — catholique ou protestant — pour l'affirmer de la façon la plus surprenante. La lutte où l'Allemagne se trouvait engagée devait jeter le monde entier dans un tel progrès que Dieu nécessairement approuvait la guerre allemande, et lui réservait un triomphe sans précédent dans l'histoire de l'humanité !

Ainsi, la pieuse Allemagne, religieuse à la façon du pharisien de l'Evangile, était, aux environs de 1914, pénétrée de cette idée très nette que toute guerre, entreprise par le peuple élu, était comme qui dirait une croisade contre les ennemis déclarés de Dieu. Car, bien entendu, si le peuple choisi faisait la guerre aux nations dégénérées, s'entend aux païens qui l'entouraient de toutes parts et qui étaient jaloux de sa supériorité, c'était uniquement pour assurer à jamais le règne et la gloire de Dieu dans le monde. La raison de cela, c'est que le règne de Dieu et la gloire de Dieu se confondaient désormais avec la gloire et la puissance même du *Deutschtum*.

Donc, c'est en invoquant Dieu de tout son cœur et en multipliant les actes de dévotion les plus excellents en apparence, que l'Allemagne entreprit ce qu'elle a nommé « sa guerre fraîche et joyeuse ». Nul doute qu'elle n'ait été parfaitement sincère dans son élan homicide et qu'elle ne le soit encore à l'heure actuelle. A l'entendre, la guerre lui fut imposée par Dieu lui-même, en vue de régénérer les nations du monde. Cela, elle le croit, elle le jure, elle ne veut point en démordre. Et, après tout, en se plaçant à son point de vue extravagant, elle est logique.

Comment, en effet, lorsqu'on se pique d'avoir reçu de Dieu une mission divine, ne pas croire à la nécessité de la guerre? Au sens allemand, est-ce que le devoir de tous les peuples n'était pas de se retirer, tels de pauvres honteux et de grands coupables, devant le peuple riche de toutes les bénédictions célestes? Est-ce que la Belgique ne devait pas tenir à honneur de livrer passage au peuple choisi, comme à l'hôte même de Dieu? Est-ce que la Russie, la France, la Serbie, le Monténégro et tous les territoires convoités ne lui appartenaient point en vertu de son juste droit? Est-ce qu'il n'était pas prédestiné à y entrer comme dans des terres promises?

L'on dit communément que les Allemands mentent. Certes, oui, ils mentent. Le mensonge leur apparaît aussi licite que toutes les autres formes du crime, quand il s'agit des êtres inférieurs que nous sommes. Mais bien des faits, que nous mettons chez eux sur le compte du mensonge, sont en réalité parfaitement sincères, et cela parce que les Allemands sont aux trois quarts déments. A l'imitation de tous les déments, ils ne se doutent pas le moins du monde de leur état mental. Pourtant, il n'en reste pas moins que leur cas est aussi grave que celui des aliénés. A mon avis, il vaudrait bien mieux que les Allemands fussent des menteurs que des déments. S'ils n'étaient que des menteurs, nous pourrions espérer qu'avec la grâce de Dieu et à la lumière des événements, ils se corrigeraient tôt ou tard et qu'ils ouvriraient leurs yeux à la vérité. Mais le malheur est que nous n'avons rien à attendre d'une folie collective qui fait, de soi-disant dévots serviteurs du Christ, des criminels endurcis et d'insolents bourreaux.

Pour bien connaître l'état d'âme allemand, il faut lire certains écrits ou discours que des ecclésiastiques de toute confession ont donnés à leur peuple au cours de cette guerre. Je les ai lus tous ou presque tous. Je me contenterai de vous en citer des extraits. A les entendre, votre cœur tremblera, ému d'indignation, ou sera comme glacé par le mépris.

Ecoutez plutôt :

Le pasteur Konig s'écrie : « Il y a affinité élective entre l'Allemand et l'esprit de Jésus... Qui n'a pas perçu la voix allemande, *vox germanica*, dans le grand concert de l'Evangile? »

Le pasteur Hermann Wagner affirme ce qui suit : « Nous serons, au moins jusqu'à nouvel ordre, le peuple missionnaire de la terre. Quel peuple nous égalerait? »

Suivant le pasteur Le Seur, de Berlin, l'esprit du christianisme est l'esprit allemand. Il prétend même que les deux esprits « ont conclu un mariage pour toujours !... Nous, Allemands, nous savons que nous menons l'affaire du Très-Haut (3). »

Le pasteur Fritz Philippi, de Berlin, proclame, du haut de sa chaire, que la mission divine consiste à crucifier l'humanité. Voici ses propres paroles; elles font horreur :

« De même que le Tout-Puissant fit crucifier son Fils afin que s'accomplît l'œuvre de rédemption, de même l'Allemagne est destinée à crucifier l'humanité pour assurer son salut. L'humanité doit être sauvée par le sang et le feu et par l'épée... *La mission divine de l'Allemagne, est de crucifier l'humanité. Par suite, le devoir des*

(3) Voir *La Revue*, 15 novembre 1916 : *La Religion* [illegible] M. Jean Finot.

soldats allemands est de frapper impitoyablement; ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire. Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié. »

Le *Standard* reproduit également une homélie semblable du pasteur Loebel, de la plus grande église luthérienne de Leipzig :

« *C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux, d'un cœur plein de reconnaissance, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de non-élus.* »

Pareillement, le professeur Rheinhold Seeberg, qui occupe à l'Université de Berlin une chaire de théologie, prêchant à la cathédrale, dit :

« Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu, qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que *nous faisons une œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires* (4). »

Il va sans dire que, dans cette œuvre si cruellement rédemptrice, Dieu (le vieil allié) ne se lasse point de se manifester. Un professeur de théologie, M. Evers, commémorant l'anniversaire de Sedan, disait : « Il vit encore, Notre-Seigneur Dieu, celui que Zieten appela jadis le plus grand allié de Frédéric le Grand (5).»

Un certain M. Walter Lehmann, pasteur à Hamberge, en Holstein, enseigne, lui, que les Allemands sont « une partie de Dieu... que l'âme allemande est l'âme du monde, et que Dieu et l'Allemagne sont inséparables. » Il va plus loin encore, attendu qu'il affirme que « l'âme allemande est l'âme de Dieu », et il conclura qu'elle « doit dominer l'humanité et qu'elle la dominera en réalité (6)».

Le prédicateur de la cour, M. le pasteur Dryander tient à peu près le même langage dans la plupart de ses discours.

M. Karl Dunkmann, le protégé de la famille impériale, a le cynique aplomb d'informer le monde, que, «l'humanité ne pourra guérir que par l'être allemand ».

L'orgueil de tous ces graves docteurs en théologie a de quoi nous renverser d'étonnement. Il n'est point exagéré de dire que l'orgueil de Lucifer n'était rien en comparaison de l'orgueil des chefs religieux de l'Allemagne protestante.

Mais le malheur est que le clergé catholique emboîte le pas au clergé protestant. Entre eux, il y a une complète unanimité touchant la façon mystique d'exalter l'Allemagne et de célébrer sa guerre.

M. Peters, professeur de théologie à Paderborn, écrit : « C'est une guerre de Dieu, un combat pour Dieu et pour la loi divine, pour le christianisme et la culture chrétienne... C'est une sainte guerre de Dieu, comme l'étaient les guerres du Seigneur, pour lesquelles le peuple s'élança si souvent contre les Egyptiens et Amalécites, Moabites et Chananéens, Madianites et Amorrhéens, Philistins et Assyriens, Babyloniens et Syriens. »

M. Engelbert Krebs, le docteur Huber, M. Antonin Eisenbach, le Père Athanasius Bierbaum, M. Georg Pfeilschifter, professeur de théologie à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, se signalent par leur exaltation mystique et par leur ardeur à peindre la guerre allemande sous les couleurs les plus enthousiastes.

M. Joseph Ebers, professeur à l'Université de Munster, enseigne, lui, à propos de la violation de la Belgique, qu'un acte illégal peut devenir une action permise : « *Quod non est licitum lege, necessitas facit licitum.* » (Ce qui n'est pas licite par la loi, la nécessité le fait licite.) Et, à ce sujet, il se réfère au *Jus Decretalium* du général des Jésuites, Wernz (Prati 1913) § 39. Et il n'est pas jusqu'à Julius Bachem, Coutzen et leurs confrères d'Augsbourg, qui ne craignent de fouiller la théologie, le droit canon, les livres ascétiques, pour faire le procès de l'admirable et magnanime cardinal Mercier, et pour lui adresser un blâme théologique « qu'ils ne sauraient disent-ils, formuler assez énergiquement (7). »

Les chefs-nés des catholiques allemands, c'est-à-dire les évêques, ne paraissent pas avoir, malheureusement, des idées différentes.

Voici, par exemple, comment s'explique l'un des prélats less plus réputés de l'autre côté du Rhin, Mgr von Keppler, évêque de Rottenburg (Wurtemberg). Il évoque, dans son discours, les soldats allemands, tombés dans les plaines de la Belgique ou ensevelis dans les tranchées du Nord de la France, et place dans leur bouche des exhortations à l'adresse des vivants : « Prenez la patrie au sérieux, leur fait-il dire, c'est-à-dire employez toutes vos énergies pour que les bonnes manières allemandes — héritage précieux des ancêtres — soient conservées, pour que l'activité allemande, l'honnêteté allemande, la piété allemande et la fidélité allemande ne disparaissent pas, que la dignité de la femme, la sainteté du mariage ne soient pas diminuées... Employez donc votre police de santé et de pureté à nettoyer les librairies, les devantures, les scènes de théâtre. Balayez avec des balais de fer les planches; c'est là qu'à plusieurs pieds de haut s'accumule la maudite importation du dehors. Ne permettez plus que le poison passe la frontière. Chassez du pays les littérateurs, les artistes, les journalistes qui, avec l'argent allemand, salissaient l'âme allemande, détruisaient les mœurs allemandes, empestaient l'Allemagne... Il faut d'abord que le caractère allemand se guérisse depuis les moelles, et qu'il repousse tous les venins de l'incurable exotisme; alors seulement le caractère allemand pourra sauver le monde... Malgré d'énormes pertes de sang, *l'Allemagne et l'Autriche sortiront de cette guerre plus saines et plus énergiques, plus sérieuses et plus mûries. Leurs peuples sont les peuples de l'avenir, chargés par la Providence de la mission historique et universelle de représenter la première puissance, la puissance centrale de l'Europe, et un asile de justice et de liberté, la solide citadelle contre laquelle viendront se briser les tentatives criminelles faites pour troubler la paix et rallumer la torche de la guerre contre les peuples. Ils ont été choisis pour marcher à la tête des autres peuples et pour leur donner une Kultur véritable dont les racines pénètrent profondément dans le sol du christianisme.* »

Ainsi parle cet évêque allemand. En faisant la part aussi indulgente que l'on voudra à ce que peut inspirer le patriotisme sincère, respectable, même chez un ennemi, n'êtes-vous pas frappés, comme moi, du caractère énorme et étrange à la fois de certaines affirmations? Comment ne point s'étonner, en effet, qu'un évêque catholique attribue à l'Allemagne (nation protestante avant tout) le rôle de « première puissance » qui lui serait octroyé, à l'entendre, par la Providence elle-même? N'est-ce pas le thème des plus fanatiques pangermanistes? Comment ne point être abasourdis en l'entendant vanter la piété allemande, l'honnêteté allemande et autres perfections toujours allemandes? Est-ce que l'univers entier n'est pas soulevé d'indignation et de stupeur, au fur et à mesure qu'il connaît mieux la façon abominable dont la prétendue vertueuse Allemagne a préparé, provoqué et conduit cette guerre? Ce langage, par quelle inconscience l'expliquer?

Quant à l'exhortation adressée par les héros allemands à leurs compatriotes d'avoir à nettoyer les librairies, les devantures, les scènes de théâtre, à balayer avec des balais de fer les planches où s'accumulent les importations maudites du dehors, elle nous plongerait dans une complète hilarité si le sujet n'était pas si grave et si ce n'était pour nous tous un devoir sacré de respecter les morts, quels qu'ils soient. Qu'il y ait, sous ce rapport, un grand nettoyage moral à faire outre-Rhin, nous n'en disconvenons point. Si les soldats allemands n'avaient eu pour but dans leur fameuse marche sur Paris que de balayer avec des balais de fer les planches de nos librairies qu'ils avaient encombrées de leurs exportations pornographiques et de toute leur littérature rationaliste, — car il est bien avéré, n'est-ce pas? que tout cela nous est venu en grande partie de l'Allemagne — si leur but, dis-je, avait été celui-là, nous ne les aurions pas arrêtés à la Marne. Nous leur aurions permis de venir, repentants et contrits, accomplir pacifiquement et pieusement leur mission tardive de salubrité parmi nous, et, en les priant de remporter leur marchandise; chaque Français leur eût dit, comme jadis un de nos rois : « Bon voyage, messieurs, mais n'y revenez plus. »

C'est assez constater qu'en Allemagne les cœurs des catholiques — évêques, prêtres ou fidèles — battent à l'unisson avec les cœurs des protestants, des juifs, des libres penseurs et des plus farouches pangermanistes. Les uns et les autres nous apparaissent tellement dénués d'indépendance, qu'ils s'inclinent avec une docilité à peine croyable devant les doctrines, à base panthéiste et prussienne, dont l'Allemagne est saturée, et devant ses monstrueuses méthodes de guerre. Dès lors, il n'est point étonnant que tous les soldats allemands se soient montrés, au cours de cette horrible conflagration, beaucoup plus germains que chrétiens. Les catholiques comme les protestants ont fusillé des prêtres, profané des églises, terrorisé et violenté des femmes, martyrisé des enfants, mutilé des vieillards.

Chose inouïe et révoltante : il n'est pas un seul Allemand qui ait, jusqu'ici, eu le courage d'élever la voix et de formuler la moindre réserve, la plus timide protestation contre de telles atrocités! Pas un n'a eu un mot de pitié pour la Belgique martyre! On ne trouve, dans les journaux ou les discours catholiques ou protestants, rien qui ressemble à l'ombre d'une ombre de regret et de remords! Et c'est cela qui nous surprend et nous contriste tout ensemble! L'Allemagne, pour avoir gardé un silence coupable, porte désormais sur son front une flétrissure et une honte qui jamais ne pourront être effacées !...



Plus d'un parmi nous a été tenté de voir, dans cette horrible catastrophe, une guerre de religion. Je ne suis point de cet avis. On ne saurait s'y tromper : Cette guerre est le point d'aboutissement de vieilles conceptions qui ont peu à peu intoxiqué la race germanique. A dire vrai, c'est une guerre de rapacité, de brigandage et d'extermination appelée à rayer de la carte du monde tous les peuples moins bien doués et moins religieux que la nation allemande, que Schelling a nommée : « le peuple des peuples ». Et c'est ce mysticisme inconscient, avec lequel les Teutons se sont rués sur le monde civilisé, qui est un terrible péril pour la sécurité de l'humanité, et qu'il faut conjurer à tout prix. D'autant qu'il est croyable que cette espèce de « poussée intérieure et mystique » éternisera le conflit actuel par delà les

(4) Cité par M. le Chanoine Collin dans *La Croix* du 16 décembre 1915.

(5) Voir *l'Orgueil Allemand*, par M. Maurice Muret, p. 276.

(6) Voir *Le Correspondant*, 25 octobre 1916, *Le Dieu allemand, d'après les sermons de guerre*, par Nelly Melin.

(7) *Les Catholiques allemands et l'empire évangélique* par G. Goyau.

limites prévues. En effet, l'Allemagne vaincue, réduite à merci, ne sera point une Allemagne repentante, moins encore une Allemagne guérie et régénérée. Voilà pourquoi l'Allemagne, mystique et orgueilleuse au plus haut degré, est cent fois plus dangereuse que l'Allemagne avec son casque, ses bottes, ou plutôt avec son militarisme prussien. C'est son illuminisme politique et religieux qui est en réalité à l'origine de son abject militarisme. Et c'est tout cela qu'il faut briser à jamais.

IV

Il ne me reste plus qu'à conclure.

En premier lieu, il faut reconnaître que les confessions religieuses, qui se partagent l'Allemagne, sont en vérité dominées par une sorte de religion nationale avec laquelle elles communient toutes par un chauvinisme exalté et agressif, et qui reflète merveilleusement le véritable caractère allemand.

En second lieu, je ferai observer que le germanisme, loin de marquer un progrès dans la civilisation du peuple allemand, constitue pour lui une régression singulière vers la barbarie. Nous en avons une preuve dans l'appel constant qu'il fait aux plus détestables sentiments du cœur humain, à savoir: un orgueil satanique, le besoin des seules jouissances matérielles, le goût du sang, la soif des conquêtes injustes et, pour en compléter le tableau, le mépris où il tient la pitié envers les faibles, la dignité à l'égard des puissants, la charité entre les peuples, bref, toute la morale philosophique et chrétienne.

En troisième lieu, j'ajouterai que l'Allemagne religieuse, inféodée tout entière au germanisme, est devenue une Allemagne foncièrement militariste. La grande guerre nous a révélé qu'il y avait corrélation parfaite — et cela aussi bien chez les catholiques que chez les protestants — entre germanisme et militarisme.

La conséquence générale à tirer de ce qui précède est celle-ci : Le militarisme est entré à un tel point dans les idées et les mœurs du peuple prédestiné qu'il n'y renoncera pas, aussi longtemps du moins qu'il se croira favorisé d'une mission divine spéciale. Nous aurions grandement tort de nous faire illusion là-dessus. Le germanisme, tel que nous venons de l'examiner, est un perpétuel danger pour la liberté et la dignité, et le bonheur et la paix du monde. Unis dans un même sentiment de fol orgueil et de haine implacable qui atteint au génie, les Barbares voudraient faire reculer la civilisation de dix siècles. Sachons donc regarder virilement en face les formidables dangers dont nous sommes menacés, non seulement par l'Allemagne illuminée et barbare d'aujourd'hui, mais par l'Allemagne de demain. Pour tout son peuple, qui se flatte d'être chargé d'établir le règne et la gloire de Dieu sur la terre entière, le militarisme prussien est seul en état d'accomplir cette mission divine. Voilà pourquoi les Allemands disent vrai, lorsqu'ils affirment que le souci qu'ont les Alliés de l'anéantir pour jamais constitue une menace mortelle pour eux.

Ah ! certes, Henri Heine était bon prophète, lorsque, dans son livre *l'Allemagne*, il écrivait ceci : « Un jour viendra où la civilisation chrétienne disparaîtra d'Allemagne, et alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants. Thor se dressera ensuite avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques. »



Toutes les cathédrales gothiques ne sont pas détruites... Mais le marteau de Thor est toujours levé !...

Que Dieu protège l'Europe et le monde entier ! Qu'il protège surtout notre chère France ! Que les sacrifices que vous avez tous consentis, messieurs, avec une noble générosité, nous assurent bientôt, avec la victoire complète par les armes, cette victoire spirituelle, dont je vous parlais en commençant, et sans laquelle il n'y aurait point de victoire définitive et durable. La victoire sur l'esprit de domination et de pharisaïsme que représente le germanisme, voilà, en fin de compte, ce que je supplie le Tout-Puissant d'accorder au sublime effort de la France et de ses alliés en armes, à l'héroïsme de leurs défenseurs, au dévouement sans bornes de tous leurs enfants !

LE SACRIFICE. Composition de L. JONAS.

✠ *SÉBASTIEN HERSCHER,*
archevêque de Laodicée.

LA RUSSIE NOUVELLE


M. MICHAEL RODZIANKO, président de la Douma.


M. PAUL MILIOUKOFF, min. des Affaires étrangères.


LE GRAND-DUC MICHEL ALEXANDROVITCH.


Prince GEORGES LVOFF, président du Conseil.


M. CHINGAREFF, ministre de l'Agriculture.

Nous avons réuni des documents, texte et illustrations, qui apporteront à nos lecteurs des renseignements précis sur l'origine, les causes profondes et la portée des événements prodigieux dont la Russie est le théâtre :

L'AME RUSSE

Concentrons notre pensée pour l'élever vers cette grande et forte Russie qui lutte et souffre avec nous pour une victoire sans laquelle, avec l'avenir de nos deux peuples, l'avenir de toute l'Europe serait compromis. Au-dessus de toutes les difficultés, au-dessus de tous les périls, elle se dresse, elle apparaît aux yeux de qui sait voir comme un être moral admirable. Toutes ses crises ont été pour elle l'occasion d'un progrès et d'une croissance, ainsi que M. Milioukoff nous l'a, maintes fois, démontré. Elle n'a épuisé jusqu'à ce jour ni les ressources d'un sol immense, ni les ressources d'une âme, peut-être encore moins fixée que la nôtre, mais souple, apte à tout sentir et à tout comprendre, et, suivant une célèbre définition de Dostoïevsky, toute chargée d'humanité. Il y a, dans *Tarass Boulba*, de Gogol, une page qui me revient souvent en mémoire. C'est une description magnifique des steppes. La nature apparaît là comme un océan vert et or, parsemé de millions de fleurs. Au-dessus des tiges frêles de l'herbe, percent les corolles bleues, les genêts, les trèfles blancs, les épis. Des perdrix courent çà et là, le cou dressé ; mille voix d'oiseaux emplissent l'air, tandis qu'immobiles et pareils à une nuée, des vautours, ailes étendues, fixent sur le sol l'immobilité de leurs yeux. Au loin, sur quelque lac, glissent des oies sauvages. Et, tout à coup, des profondeurs de l'herbe, une mouette s'envole à grands coups mesurés ; elle s'envole et se baigne avec volupté dans les vagues limpides de l'air ; elle s'élève, elle s'élève encore et les yeux la perdent de vue jusqu'à ce que, satisfaite de son extase, elle revienne se poser sur le sol.

Ainsi m'apparaît l'âme russe, dans ses alternatives de réalisme et d'élan. Mais, si loin qu'elle s'écarte ou si haut qu'elle s'élève, elle revient toujours à la terre, à la terre russe. Cet amour du sol national qui fait l'unité profonde de la Russie, jamais il ne s'est mieux manifesté, jamais il n'a inspiré plus d'héroïsme ou de froide résolution que dans ces rouges années de la guerre. Aux deux extrémités de l'Europe, la France et la Russie représentent l'une et l'autre, chacune à sa manière, ce qu'il y a de plus ardemment généreux dans l'humanité. L'Allemagne, qui aime la haine, qui cultive la haine, qui se complaît dans la haine, a tenté en vain de la séparer. La guerre actuelle consacrera et fortifiera l'union de nos deux nations et de nos deux races. Nous voici désormais frères par le sang.

ÉDOUARD HERRIOT.


LE GRAND-DUC NICOLAS, ancien généralissime des armées russes.

NICOLAS II ET SON FILS

(Souvenirs)

Il y a quelques mois, M. Edouard Julia, accompagnant en Russie M. Paul Doumer, fut reçu au grand quartier général par l'empereur. Il conserva, ainsi que les membres de la mission, la plus touchante impression de cette visite. Voici des notes extraites de son carnet de route. Les voyageurs furent charmés de l'affabilité du tsar et de la gentillesse du tsarewitch :

L'empereur habite le palais du gouverneur de l'endroit, une sorte de mairie de village. Dans l'escalier veillent quelques cosaques, avec leur bonnet d'astrakan, leurs lévites, leurs sabres enrichis et leurs cartouchières décoratives. On accède immédiatement dans une salle d'attente, puis dans le cabinet de l'empereur.

Le repas est encore des plus simples. Quelques zakouskis, un plat de viande chaude, un gâteau à la crème. Pas de vin, du kwass, pas d'alcool. Une vingtaine de convives partagent ce menu frugal et les conversations s'engagent par voisinage, l'empereur laissant à chacun la liberté de ses propos.

Les repas sont égayés par la présence du tsarewitch. L'enfant impérial, espiègle et mutin aux yeux rieurs, à la bouche malicieuse, se tient à côté de son père comme un gamin bien sage, dont il faut surveiller la nourriture. Il sourit aux familiers, qui l'adorent pour son charme, sa gentillesse, les arabesques de sa petite imagination. Devant les étrangers, il est plus timide et joue à cache-cache derrière son père. Il risque un regard, puis se dissimule pour peu qu'on l'observe.

Son oncle est là qui le gâte.

« Je voudrais être grand-père, dit le tsar, parce qu'on n'a pas de responsabilité et qu'il est permis de s'abandonner entièrement à son affection. Je jalouse mon frère qui peut tout donner à mon fils. »

Et l'empereur caresse du regard son enfant dans une communion parfaite.

« Ici, je suis heureux. Mon fils et moi, nous couchons dans la même chambre. »

L'enfant lui prend la main, confiant et abandonné. On le disait malade. Il n'est ni chétif ni languide. Au contraire la vivacité de son tempérament est rassurante.

En voulant repousser du pied son bateau dans un bassin du parc, il lui arriva un jour de tomber sur la hanche et d'être endolori. Voilà à quoi se ramène l'accident sur lequel on a tant bavardé hors de propos.

Maintenant il se redresse parce qu'il est soldat, et dès qu'on parle de la guerre dans un groupe, bien vite il accourt.

Ce soir, il écrira ses impressions à sa mère, qui soigne les blessés dans ce palais où il ne veut pas aller parce que, dit-il « il y a trop de femmes », et qu'il est un homme.

Il préfère la vie des camps, l'alerte du canon,

les revues où il envie tant de soldats. N'avait-on pas imaginé un jour de lui donner de belles bottes vernies pour aller visiter un régiment. Il eut tôt fait de se couvrir de boue. En vérité, à quoi pensait-on? Pouvait-il se présenter ciré et pommadé devant ses frères, lui l'hetman de tous les cosaques et qui a presque douze ans!

Combien d'hommes se feraient tuer pour l'amour de cet enfant! Ils sont alignés en rangs épais, anonymes, et leurs masses s'étendent jusqu'à l'horizon. Au delà, d'autres meurent en ce moment même...

Tout le sang de ce petit être ne suffirait pas à colorer un seul de leurs drapeaux et cependant il envahit des roses de l'aurore le ciel où vont leurs yeux, leurs yeux candides qui ne doutent pas des destinées de la Russie, de la sainte Russie, fervente et pitoyable, dévote, fataliste, susperstitieuse, indifférente, tenace et toujours inviolée.

ÉDOUARD JULIA.

LE GRAND-DUC NICOLAS GÉNÉRALISSIME

Un autre de nos confrères, M. Ludovic Naudeau, eut l'occasion de voir le grand-duc Nicolas, qui était au début de la guerre généralissime des armées russes. Il raconte dans une lettre que nous avons sous les yeux, comment il fut convié à déjeuner dans le train spécial, toujours sous pression, qui transportait le commandant en chef, selon les nécessités, sur les divers points du front.

Bien peu de personnes étrangères à l'armée russe ont eu l'honneur de s'asseoir dans cette salle à manger roulante où l'heure des repas réunit tant d'officiers d'état-major, à la physionomie studieuse et pensive.

Ah! où est-il ce bruyant wagon-restaurant, qui naguère, au temps des événements de Mandchourie, s'arrêtait à proximité des lieux où se trouvait l'état-major?

Où sont ces bouteilles coiffées d'or ou d'argent qu'on débouchait si joyeusement, allègrement, là-bas, au pays des jaunes, pendant que la canonnade des Japonais faisait rage? Finies les copieuses beuveries, les libations et la joie ingénue. La rigoureuse discipline imposée par le grand-duc généralissime interdit strictement, dans le rayon des armées, la vente du champagne ou des liqueurs, et c'est tout au plus si, dans le restaurant de l'état-major, on peut s'accorder le luxe d'un peu de vin rouge. Malheur à celui qui, ici, ou en quelque point du front, enfreindrait cette règle. Le grand-duc est un chef autoritaire dont la main de fer s'abat, quand il le faut, sur les plus grands, sur les plus célèbres...



LE PÈRE ET LE FILS.



Le soldat russe est heureux. Il se réjouit des grandes nouvelles venues du pays en jouant du « garinonica » (instrument national).

Je reconnais, à une table voisine de la mienne, un officier modestement vêtu de kaki comme tous les autres; il dîne sans bruit et passe inaperçu parmi ses camarades qui l'entourent. Mais pourtant! Ah! oui, c'est le grand-duc Cyrille qui, naguère, fut sauvé miraculeusement devant Port-Arthur quand le *Petropawlosk* sombra après avoir touché une mine japonaise! C'était en avril 1904!

La silhouette altière du grand-duc Nicolas se laisse quelquefois approcher dans ce décor sévère. Beaucoup de Français ont vu, à nos manœuvres, ce prince dont le profil, à certains instants, rappelle si singulièrement celui du bon roi Henri IV, mais d'un Henri IV gigantesque, d'un Henri IV au buste mince, campé sur de longues jambes nerveuses.

Il y a en lui un mélange de volonté impérieuse et d'affabilité distante qui fascine. Beaucoup de Français, je le répète, ont vu ce prince à nos manœuvres de Picardie, arrêté dans son auto au bord de la route poudreuse, alors qu'il suivait les évolutions de nos troupiers... Et tout d'un coup, pendant que je le regarde s'éloigner, je me sens hanté par cette idée qui, toute la journée, va m'obséder: Ce n'était donc pas pour rien que s'accomplissaient toutes ces visites, toutes ces entrevues; ce n'étaient donc pas de vains simulacres que toutes ces festivités de l'alliance franco-russe. C'était sérieux, c'était tragique! Nous ne nous en rendions pas entièrement compte, dans ce temps-là, mais la venue du grand-duc Nicolas à nos manœuvres c'était le prologue du grand drame qui se déroule maintenant...

LUDOVIC NAUDEAU.

LE SOLDAT RUSSE

J'ai lu les *Lettres de soldats russes* publiées par G. Montvert, à la librairie Payot. Elles sont en trop petit nombre; quelques-unes ne méritaient pas une traduction; du moins ce n'est plus le télégramme, et le cœur est de la partie. Ouvrons le livre. La plupart des lettres, empruntées aux journaux russes,



Scènes de la Grande Guerre : *Le Départ du Conscrit.*

sont datées de la fin de 1914, ou du commencement de 1915, c'est-à-dire d'une période où nos alliés se battaient en territoire ennemi. Les correspondants sont des officiers, des soldats ou sous-officiers d'infanterie, des cosaques. L'un d'eux raconte les préparatifs d'un combat ; tous les hommes de la batterie ont été convoqués : « Je me dirige vers les soldats, je déploie une carte, et me mets à leur expliquer la mission qui nous est confiée. Je remarque avec joie que les soldats n'éprouvent pas l'ombre d'une inquiétude, mais semblent seulement affairés et pénétrés de leur importance... De temps en temps, quelques-uns se rapprochent des pièces et essuient quelque chose, comme s'ils caressaient un ami fidèle pour la dernière fois. » Note précieuse et qui révèle une parenté entre les disciplines des deux armées. Un autre officier dit, de ses premiers mois de campagne, dans les services d'approvisionnements : « Tout cela me fait l'effet de vacances dont je ne jouis pas. » Un autre, qui s'est battu, lui, et qui, par la suite, a été tué, écrit : « J'ai perdu l'habitude des oreillers et des couvertures ; nous dormons dans les tranchées conquises le jour, et que nous fortifions la nuit. Et, le matin, en avant!... Je me sens comme chez moi dans les combats. Je n'ai qu'un plaisir : dès que nous appuyons, cette saleté (l'ennemi) se met à fuir. » Un autre est entré dans un château appartenant à un proche parent de l'empereur Guillaume II : « Bien sûr que nous ne nous conduisons pas comme les lieutenants allemands, au contraire ; en visitant le château, nous avons admiré, sans rien toucher. Mais nous n'avons pu résister à la tentation de mettre du linge propre appartenant à un parent de Guillaume. » Un soldat a reçu, d'une marraine inconnue, une lettre et un petit cadeau, un mouchoir de poche, deux quarts de tabac, une boîte d'allumettes et une pipe. Il répond : « J'envoie à ma chère petite sœur en Jésus-Christ, Anna Andreevna, mes plus cordiales félicitations pour les prochaines fêtes de Noël et du Nouvel An... Bien que je ne sois pas fumeur, j'aspire avec un plaisir



L'Émancipation du Paysan Russe :



En Permission vers le Village. Tableaux de M. J. Roseman.



indicible cette fumée qui, comme un bon verre de cognac, réchauffe mes membres engourdis par le temps humide, et je me chauffe les mains avec la pipe... Je vous adresse une prière que je vous prie de ne pas repousser : favorisez-moi d'une réponse, et écrivez-moi si vous êtes une jeune fille au cœur compatissant, ou bien une petite dame? Je vous en prie, écrivez-moi ; une lettre n'a pas de prix, c'est la seule distraction pendant la guerre. » Ne dirait-on pas que c'est quelqu'un de France ? Un chef blessé, en traitement à l'hôpital de Kiew, essaie de définir l'âme des soldats qu'il a conduits au feu : « Je pense à cette remarque des correspondants de guerre, pour lesquels le soldat russe est resté un sphinx énigmatique. Celui qui a vécu côte à côte avec le soldat, qui a mangé, bu et dormi à ses côtés, qui, tous les jours, a entendu ses propos, ses réflexions et ses discussions, sait que le type du téméraire n'est pas commun... Le trait le plus fort, le plus éclatant de sa psychologie, c'est un fatalisme robuste et bien équilibré... Notre soldat ignore réellement la peur, et bien certainement il ne s'arrêtera jamais à réfléchir où il y a moins de danger : flanc droit, flanc gauche, sur la ligne de feu ou en arrière. Pour lui, c'est partout la même chose. Le danger est là où le Seigneur l'aura voulu mettre... Et cet esprit de fatalisme, qui s'élève des rangs grisailles de tous ces paysans du Don, du Volga, de Perm, forme peu à peu une unique et universelle atmosphère de foi inébranlable. Il leur imprime un caractère de haute tranquillité, de pondération et d'équilibre... » C'est là une vue curieuse. Est-elle complète ? Est-elle assez haute, et la réalité n'est-elle pas au-dessus?

Les beaux récits ne manquent pas dans le livre. Il en est d'extraordinaires, comme celui où un cavalier, cinq fois décoré, raconte comment 50 volontaires et 3 officiers ont surpris dans les marais et taillé en pièces trois escadrons de cavalerie et deux compagnies d'infanterie. Je ne puis les citer tous, ni même en indiquer la couleur ou le dessin. Mais il y en a un, si émouvant, et d'une grandeur si simple, qu'il

u Dimanche. Tableau de Slavia.

UVELLE

faut le reproduire, et le donner à tous, comme une nourriture. Il a été copié dans le carnet de route d'un officier : « Tard dans la nuit, nous arrivons à une station importante, où la voie a été détruite par les Allemands qui viennent de se retirer. Nous passons la nuit dans le wagon. Vêtu de ma capote, je sors. Il fait froid. Le ciel est sombre et sans étoiles. Une torche, agitée par un vent violent, brille comme un serpent rouge près de la station. Près de la torche, des figures noires sont rassemblées. Je m'approche. C'est un groupe de soldats qui examinent une chemise de fine toile, portant des taches de sang. C'est la chemise du prince Oleg. Lors d'une reconnaissance à cheval, il a été gravement blessé. On l'a ramené à la station, pansé, expédié en arrière, presque mourant, avec un docteur. Voici une boîte d'allumettes gorgée de sang. On dit qu'il ne passera pas la nuit. Les soldats coupent la chemise en morceaux, qu'ils conservent comme souvenir. Non, cette guerre n'est pas une guerre ordinaire. De la Russie divisée, elle a fait une Russie unie, et dans laquelle un seul sang circule. »

En lisant ces *Lettres de soldats russes*, je me souvenais d'un jugement d'ensemble que le comte de Maistre, longtemps ambassadeur à Saint-Pétersbourg, a porté sur le peuple russe. Les termes n'étaient pas demeurés dans ma mémoire, mais je me rappelais que ces phrases pleines de sens et d'éclat répondaient à une foule de sottises qu'on a dites depuis lors, et qui devaient être déjà répandues au commencement du dix-neuvième siècle. J'ai feuilleté plusieurs de ces livres, qui sont parmi les plus grands qu'un homme ait écrits. Et, dans le second volume du *Pape*, j'ai retrouvé ma citation. La voici. Elle est, je pense, l'hommage le plus autorisé, le plus concis et le plus complet, qu'un étranger ait rendu au peuple russe. « Peu de voyageurs écrivains ont parlé des Russes avec amour. Presque tous ont saisi les côtés faibles, pour amuser la malice des lecteurs. Cependant, ce peuple est éminemment brave, bienveillant, spirituel, hospitalier, entreprenant, heureux imitateur, parleur élégant, et possesseur d'une langue magnifique, sans mélange d'aucun patois, même dans les dernières classes. »

RENE BAZIN
de l'Académie française.



Tolstoï laboureur.



Maxime Gorki.



Tolstoï en route vers l'infini, par Jan Styka.

L'AÏEUL : TOLSTOÏ

La pensée s'élève vers Tolstoï, ennemi des privilèges, apôtre de la fraternité, précurseur du mouvement révolutionnaire qui transforme la Russie. Au seuil de la vieillesse, changeant d'existence, il vivait parmi les humbles paysans de son village; il leur prêchait la douceur, mais ne se lassait pas de les défendre contre l'égoïsme de leurs anciens maîtres et la dureté des lois. Quand il sentit venir la mort, il quitta sa maison, fuyant les soins dont on l'entourait, voulant, par humilité, finir en vagabond, en pauvre homme, tel que le représente le tableau de Styka.

Tolstoï, aristocrate, a manifesté son dégoût de la société où il vivait selon sa nature de grand seigneur ; sa pensée hautaine s'est réfugiée dans le détachement. Cette sensibilité de conscience, qui ne veut rien recevoir, est en contradiction avec l'existence humaine, qui reçoit tout et qui, bon gré mal gré, accepte tout, par le seul fait de naître. Il y avait, autour du grand écrivain, l'obsession d'une patrie qui ne veut pas être oubliée, d'une Eglise qui excommunie, mais n'entend pas être excommuniée, d'une humanité, enfin, qui le ressaisit au moment où il se dérobe, qui l'envahit même mort, et qui sculptera à sa fantaisie l'image qu'il prétend laisser et la doctrine qu'il lui a plu d'édifier. On refuse son « grand refus ». Cet outlaw rentre sous la loi. Il n'est maître ni de sa vie, ni de sa mort, ni de sa survie.

Tolstoï, puissant observateur des sociétés, n'avait voulu remarquer que les plis, les déformations et les tares ; sa vision prodigieuse, amplifiant et grossissant, par l'acuité de la contemplation, l'avait fait pareil à ce savant dont les yeux, fatigués par l'abus du microscope, ne voyaient plus les objets usuels tels qu'ils sont. L'intensité même de la perception avait tout déformé. Ainsi troublé et perturbé dans le plus intime de ses sens, Tolstoï s'agitait dans le tourment ; il mourut dans un spasme de scrupule.

Mais, si les nécessités quotidiennes sont pénibles, parfois vulgaires, n'ont-elles pas aussi leur grandeur? Je me demande, en vérité, s'il n'y a pas plus de tendresse, plus d'amour et plus de noblesse dans l'émotion d'un simple père de famille penché sur le berceau d'un enfant que dans ces gestes héroïques et ces sacrifices désespérés. L'acceptation de la vie quotidienne avec ses labeurs, ses contraintes, ses alternatives de joies et de peines, ses nécessités subies d'où qu'elles viennent, ses médiocrités inévitables, pèse plus peut-être devant le juge des actions humaines que ces superbes éclats. L'Evangile — l'Evangile, où le maître puisait toute sa morale — n'a-t-il pas salué tous « ces humbles de cœur »?

Vivre loin des hommes, se réfugier en un ermitage, courir vers un perfectionnement mystique qui se raffine et s'émascule jusqu'à en mourir, n'opposer aux agressions qui assaillent le pèlerin de la vie que l'acceptation, la résignation, la non-résistance, c'est bien ; — c'est bien, si l'on ne sacrifie que soi et si d'autres ne souffrent pas d'un pareil abandon.

Cette société tant haïe et tant méprisée a droit sur vous, puisque vous avez besoin d'elle

et qu'en tout cas elle a besoin de vous. Pour faire le bien, il n'est pas nécessaire d'aller chercher si loin. Il est là tout près, sous votre main. Même quand on est un génie, même quand on est une âme incomparable, même quand on est un prophète, par le fait qu'on est un homme, *on ne peut pas vivre seul.*

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

AU TSAR ET A SES CONSEILLERS

En 1901, Tolstoï adressa à Nicolas II une lettre ouverte, dans laquelle il faisait appel à sa conscience et réclamait un certain nombre de réformes au profit de l'ouvrier et du paysan. Cette page est à citer, comme une magnifique préface aux revendications de la Douma. Tolstoï fut un précurseur. — A. B.

I. — Ce que vous avez à faire maintenant est facile ; il suffit de donner aux paysans des droits égaux à tous ceux de tous les autres citoyens russes. C'est pourquoi il faut immédiatement abolir : 1º l'institution stupide des « zemski Natchalniki » ; 2º établir des lois générales réglant les rapports des ouvriers et des patrons ; 3º délivrer les paysans des redevances pour le rachat des terres dont ils ont déjà depuis longtemps payé le prix réel ; 4º et surtout il faut abolir les honteuses peines corporelles qu'on a laissé subsister pour la partie la plus laborieuse, la plus morale et la plus nombreuse de la Russie.

II. — Il faut lever l' « Okrana » (le grand état de siège) qui supprime toutes les lois et livre la population à la merci d'hommes souvent immoraux, bêtes et cruels. Il faut abolir cet état de siège, parce qu'il ne sert qu'à favoriser les dénonciateurs, l'espionnage et l'emploi de la brutalité contre les ouvriers dès qu'ils entrent en conflit avec les patrons ou les propriétaires, mais surtout il faut l'abolir parce qu'en raison de cette mesure vous recourez à la peine capitale supprimée par notre code, si contraire à l'esprit chrétien du peuple russe, parce qu'elle est le plus grand péché contre la loi de Dieu et la conscience.

III. — Il faut abolir toutes les entraves à l'instruction et à l'éducation ; ne plus faire aucune différence dans l'admission aux écoles des élèves appartenant aux différentes classes de la société ou aux différentes confessions religieuses. Il ne faut pas prohiber l'enseignement dans la langue de la majorité des élèves qui fréquentent une école et surtout autoriser l'enseignement privé autant primaire et secondaire que supérieur à tout instituteur ou professeur qui a fait preuve de capacités pour l'enseignement.

Enfin, et c'est peut-être la chose la plus importante, il faut supprimer toutes entraves à la liberté religieuse. Il faut abolir toutes les lois qui punissent comme un crime l'acte de ne pas vouloir appartenir à l'Eglise reconnue par le gouvernement ; il fait autoriser les vieux croyants les baptistes, les mokolans, les stundistes à avoir leurs chapelles, leur donner le droit de se réunir et ne pas les empêcher d'élever leurs enfants dans la religion qu'ils croient la seule. L'ingérence de l'autorité en matière religieuse est le vice d'hypocrisie si hautement dénoncé par le Christ, car cette immixtion empêche les hommes d'atteindre le plus grand des bienfaits, la solidarité, qui ne peut être réalisée que par le libre mouvement de l'humanité tout entière marchant de plus en plus vers une vérité unique qui seule est capable d'opérer l'union parmi les hommes.



Tolstoï écrivant sa lettre au tsar, entouré des souffrances de son pays, tableau de Jan Styka.

Tels sont les vœux modestes et faciles à réaliser de la majorité du peuple russe.

Aidez-nous à améliorer la situation de la majorité dans ce qui lui importe le plus, sa liberté et son développement intellectuel, et alors votre situation aussi sera sûre et bonne.

Cet appel est écrit par moi, Léon Tolstoï, et en l'écrivant, j'ai tâché d'exposer non seulement mon opinion, mais celle de milliers des meilleurs, des plus dévoués et des plus intelligents d'entre les Russes, qui désirent la même chose que moi.

LÉON TOLSTOÏ.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

LE BROUET SPARTIATE. — LA QUESTION DU PAIN.
LE RÉGIME DES CARTES.
L'AFFOLEMENT DES BOULANGERS.

Das spartanische Zeitalter! L'époque spartiate! Telle est l'expression dont un Berlinois de mes connaissances se servit pour s'excuser du repas canonique qu'il m'offrit un soir, chez lui. Sur le moment je n'y vis qu'une simple boutade, bien que le poisson fumé arrosé de thé, qui formait tout le substantiel de notre maigre festin, concordât on ne peut mieux avec l'épithète choisie. Mais dès cet instant, plus je prolongeai mon séjour dans la capitale de l'empire, plus je reconnus toute la vérité de cette assertion.

Il est certain que chaque jour de guerre rapproche davantage les formes politiques et sociales de l'Allemagne de celles qui, il y a trois mille ans, existaient dans l'état guerrier de Lacédémone. C'est ainsi que petit à petit, une organisation presque identique à celle de Sparte s'est réalisée à Berlin ; les mêmes principes par lesquels le particulier, l'individu n'est rien et l'Etat tout, y dominent déjà. Ce dernier fixe la façon de se vêtir, de se chausser, de travailler, de vivre ; de multiples ordonnances vous prescrivent la quantité d'étoffe, de cuir, dont vous disposez, le genre de métier auquel vous êtes astreint, la portion de vivres à laquelle vous avez droit. Et ce pouvoir que s'arroge l'Etat est à ce point absolu, que non seulement chaque Berlinois ne reçoit, à cette heure, dans le choix de ses vivres, que ce que le gouvernement veut bien lui donner, mais encore la quantité seulement qu'il plaît à ce dernier de lui assigner. Bien plus, des repas en commun, semblables à ceux de Sparte, rassemblent régulièrement nos Berlinois affamés ; un brouet identique peut-être à celui des ilotes du Péloponèse est servi chaque jour aux prolétaires des bords de la Sprée... A trente siècles d'intervalle, les mêmes principes phalanstériens sont admis, acceptés, mis en pratique ; une seule différence : il ne s'agit plus cette fois-ci d'une tribu inculte de quelques milliers d'âmes, mais d'un peuple de « haute culture », comme ils se qualifient eux-mêmes, et de plus de soixante millions d'habitants. Cette expérience est unique dans l'histoire du monde et la façon dont l'empire allemand, sous le coup de la nécessité, l'a résolue, éveillera pendant longtemps encore dans les siècles prochains, la curiosité des hommes. Historiens, économistes, philosophes, pourront y trouver, dans chacun de leurs domaines, une mine presque inépuisable de faits nouveaux, dont l'étude permettra peut-être d'entrevoir, pour bien des questions sociales ou autres, des solutions nouvelles.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

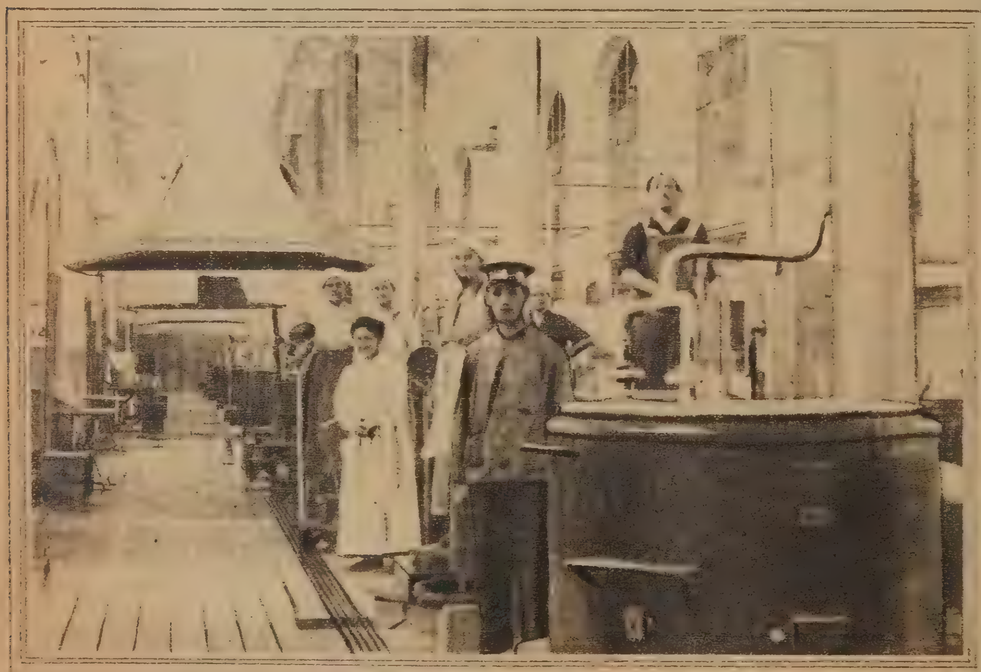


Les arrivages de poisson de la Baltique à Berlin.

A Berlin, c'est le bourgmestre Wermuth qui fut le Lycurgue de cette nouvelle Lacédémone. Homme très actif, il organisa de lui-même les différentes offices d'approvisionnement de la ville : *Butterversorgungstelle, Dorrgemusestelle, Mehlverteilungstelle, Viehfleischverteilungstelle*, etc. Offices du beurre, des légumes secs, de la farine, de la viande, à la tête desquels il plaça tout un état-major de conseillers municipaux. Ce fut lui le premier, qui conçut et réalisa dans l'empire la carte de pain, divisée ordinairement en dix coupons de vingt-cinq grammes : une demi-livre, la ration quotidienne! Un mot à ce sujet. Cette question du pain est certainement celle qui frappe le plus le voyageur en Allemagne. Déjà l'absence de miches blanches, de croûtes dorées, de croissants et de brioches, donne à toutes les boulangeries un air de misère. N'allez pas croire d'ailleurs que la carte aux coupons vienne d'elle-même à votre rencontre ; car, même pour le voyageur, le pain n'est pas à discrétion ; on n'en donne que sur demande spéciale : pour la précieuse manne, il faut manifester, dit parfois le menu un désir particulier, *ein besonderes Verlangen!* A ce régime, mille ennuis vous guettent, à chaque pas, dans vos pérégrinations. C'est ainsi que, plus tard, en arrivant à Cologne, je me rendis directement au restaurant sans passer par l'hôtel. Je n'avais donc pas de *Brotkarte*, (carte de pain). Le garçon ouvre des yeux effarés et appelle le patron : le cas est intéressant! Me donnera-t-on du pain? Ils discutent et viennent à moi : je leur déclare qu'arrivant à l'instant de Hambourg, je n'ai pas encore reçu la carte de leur ville et que cependant je suis prêt à payer n'importe quoi pour un morceau de pain. Le garçon trancha la difficulté en découpant un coupon de vingt-cinq grammes de la carte que l'autorité lui réservait personnellement, et me le tendit, sans doute pour augmenter le pourboire, avec la mine d'un homme auquel on aurait arraché le pain de la bouche!

Quant à la farine, j'ai remarqué que partout les restrictions sont telles qu'il est réellement impossible de s'en procurer une quantité sérieuse. A Stuttgart, j'ai vu même un coupon ne donnant droit qu'à dix grammes de cette denrée. Vous voyez d'ici un gros boulanger allemand pesant cette dernière quantité avec des minuties de pharmacien!

Mais tout cela n'est rien encore si l'on songe à la réglementation officielle de la consommation du pain, à tous les articles de règlement, avec renvois, paragraphes et sous-paragraphes rédigés en vue d'éviter tout gaspillage du K *(Kriegskartoffelbrot)*, pain de pommes de terre



Les nouvelles cuisines aux abattoirs de Berlin.

de guerre : le pourcentage des tubercules minutieusement réglé, les trois espèces de pain qui ne peuvent être vendues qu'avec un poids fixé par l'autorité, la quantité de farine, d'avoine ou d'orge autorisée, les *Gugelhopf*, *Sandkuchen*, *Kaesetorte*, *Weckli*, *Schrippen*, *Semmel* et autres gâteaux et pâtisseries interdits! L'on se demande vraiment, comment ces boulangers, ces ménagères, ces hôteliers, ces consommateurs arrivent à se retrouver dans ce dédale d'ordonnances et de prescriptions! Et tout cela n'est rien encore ; ainsi, il existe dans la plupart des villes des *Notbrotcarte*, carte de pain de « nécessité » destinées à ceux qui, trop affamés, auraient consommé avant la fin de la semaine le nombre de grammes fixé par la loi ; et des *Zusatzbrotcarte*, « carte de pain en supplément », pour les ouvriers de nuit, pompiers, personnel des tramways et autres gens de dur métier! Cette folie de l'organisation systématique et poussée à l'extrême, ne s'arrête pas là ; après avoir proportionné la qualité et le nombre de grammes de la précieuse denrée au travail et à la santé des individus, nos législateurs teutons, poussant jusqu'à l'exagération la plus comique, poursuivirent leur œuvre en en fixant la quantité d'après l'âge des personnes! Je ne sais plus dans quelle ville les enfants au-dessous de deux ans touchèrent 875 grammes par semaine ; ceux de deux à six, 1.150 ; et depuis six, 1.750! Partout les boulangers ont dû, dès le début de la crise, tenir un livre indiquant le nom de l'acheteur, la qualité et la quantité de pain vendu et la date de la vente! A la même époque, dans tout l'empire, furent affichées des prescriptions sévères concernant la préparation, la cuisson de la pâte et l'emploi du pain dans les hôtels et les hôpitaux ; parmi les prohibitions longuement énumérées, on en relevait une concernant les dessinateurs et leur interdisant de se servir de mie! *Quos vult perdere...* Songez en outre qu'une carte de pain de Berlin ne sert à rien en dehors de cette localité ; vous aurez alors une idée — incomplète encore — du désarroi dans lequel est jetée l'Allemagne par la fermeture des greniers d'Amérique et de Russie. Elle a pu, néanmoins, jusqu'ici, à force de restrictions, se suffire à elle-même avec sa propre récolte ; il n'empêche : les engrais manquant pour un sol qui devient de plus en plus pauvre, les pommes de terre en déficit, les bras faisant défaut, il est un fait, qu'avec la prolongation de la guerre, le pain s'en va disparaissant petit à petit de la table germanique, et chaque jour il devient moins mangeable et plus indigeste. Un beau matin, Herr Dockter et Frau Commercienrat boiront leur café devant quelques miettes de la veille ; et le soir, avant de s'endormir, ils murmureront tristement dans un soupir le « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » de leur prière. L'on comprend alors ce cri d'angoisse qui est sur toutes les bouches, cette phrase menaçante comme un *Mané, Thecel, Pharès*, que l'on voit partout affichée, jusque dans les tramways et dans les théâtres : « Economisez le pain » *Sparen sie Brot!...*

POMMES DE TERRE ET CHOUCROUTE

Les pommes de terre forment également, pour le voyageur, un chapitre d'intéressantes observations, car ce légume joue, à cette heure, dans l'alimentation de l'empire germanique, un rôle prépondérant. Il est connu d'ailleurs que les Allemands, les Borusses entre autres, ont une prédilection marquée pour ces tubercules. C'est ainsi que les Viennois appellent les « frites » des *Bramburi*, les Tchèques des *Brambou*, les Bulgares même des *Brumbare*, et toutes ces désignations tirent leur origine du mot Brandenbourg. C'est d'ailleurs dans cette province, devant le château même des Hohenzollern, dans ce *Lustgarten* compris entre le dôme et l'arsenal que, sous le règne du grand-électeur Frédéric-Guillaume, furent cultivées en Allemagne les premières pommes de terre. Comprenez donc tout l'intérêt que, pendant cette crise alimentaire, les Teutons leur portent, tous les soins qu'ils leur donnent, la sollicitude dont ils les entourent, les soucis qu'elles leur causent. *Meine Kartoffeln Erfahrungen* (Mes expériences au sujet des pommes de terre), tel est le titre de maints articles de revue d'outre-Rhin, voire même de conférences ; et les grands quotidiens eux-mêmes, jusqu'à la grave *Gazette de Francfort*, de donner en première page des conseils sur leur conservation hivernale. L'émotion causée par la disette du précieux légume a eu d'autres effets encore ; c'est ainsi que l'Association des agriculteurs allemands organisait en octobre dernier, à Berlin, l'« exposition de la pomme de terre ». Au cours de celle-ci, une journée spéciale fut organisée pour les visiteurs de marque ; ce fut la « Journée de la pomme de terre! » Parmentier lui-même n'a jamais dû songer qu'un jour le tubercule dont les paysans de son temps faisaient fi serait l'objet d'une sollicitude aussi marquée.

Quant à la choucroute, elle est devenue plus que jamais, pendant cette guerre, le plat national. Napoléon, prétendait, sur mer, ressentir de loin l'approche de la Corse rien qu'au parfum des cytises diffus à plusieurs lieues au large. A Berlin par contre, l'odeur de la choucroute vous avertira bien à l'avance de la proximité des quartiers ouvriers. Car, pendant cette époque de disette, deux fois par jour, le chou fermenté revient sur la table du pauvre et les effluves âcres, nauséabonds qu'il exhale en Allemagne et qui tiennent je crois, à un certain mode de préparation, vous poursuivent jusque dans les restaurants et même les théâtres. C'est la choucroute qui, avec les pommes de terre, les navets, le pain K et quelques tranches de porc constitue toute l'alimentation du peuple ; et c'est le mélange, au hasard des arrivages, de toutes ces victuailles, le tout bien assaisonné de vinaigre, à l'allemande, qui est servi à cette heure, comme plat unique, dans toutes les cuisines populaires de l'empire, à des centaines et des centaines de milliers de personnes! Mélange qui figurera plus tard dans toutes les annales de la gastronomie, au même titre que le brouet noir des Spartiates.

Les cuisines populaires avaient été organisées à Berlin quelques mois déjà avant mon arrivée et, comme me le raconta mon amie, la première d'entre elles fut installée dans un grand hall du nord-ouest de la ville, au milieu d'un des quartiers ouvriers les plus populeux. La direction de l'entreprise fut placée entre les mains de *Fraucommercienrat* Heyl, très connue dans les milieux socialisants de Berlin. L'impératrice, qui se targue toujours de donner le bon exemple, vint assister à l'inauguration de la *Volkskueche* (cuisine populaire). Au milieu de son état-major de dames d'honneur, la première *Hausfrau* de l'empire passa l'inspection des marmites et des chaudières ; puis, solennellement, courageusement aussi, en présence de ses sujettes, elle avala, sans hésitation et sans grimace une grosse gorgée du « brouet » germanique... L'histoire ne dit pas si, de retour au palais, l'impérial estomac put résister jusqu'au bout à la saveur de la nouvelle cuisine allemande. Ce que je sais cependant, c'est que, dans les cercles frondeurs, qui ne voyaient nullement dans la nouvelle organisation un allégement de la crise alimentaire, un proverbe, bien allemand, comme tous ceux qui concernent les choses du ventre, passa de bouche en bouche : *In der Not frisst der Teufel Fliegen!* (Dans la misère, le diable lui-même mange des mouches!)

(A suivre.) ?

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

EUX ET NOUS

La nation allemande se croit l'espèce humaine par excellence, et tout ce qui concourt à sa victoire lui semble, par conséquent, hors de discussion et sacré.

Ce qui est, pour le commun des peuples, un attentat au droit est pour elle un droit. Elle n'appelle plus les choses du même nom que nous, elle ne donne plus aux mots le même sens. Entre l'Allemagne d'un côté et le monde de l'autre, il y a un cas irréductible. Combien de générations faudra-t-il pour que des rapports normaux et acceptables s'établissent après cette expérience?

Des considérations de ce genre pèseront sur les conditions de la paix et les rendront difficiles à établir. Ce serait une très grande faute que de ne pas habituer l'opinion à cette idée, et de lui cacher les dures transitions qui nous amèneront à une paix complète et durable.

En ce qui concerne la France, par exemple, les gouvernements successifs ne nous avaient pas assez dévoilé jusqu'ici les difficultés de la victoire, pas plus que les crises intérieures qui s'ensuivraient automatiquement. On traite un peu trop chez nous les événements futurs par un système analogue à celui du pari. « Je parie qu'il y aura du charbon l'hiver prochain », disait à peu près le personnage chargé de nous en procurer ; et il attendait posément de savoir s'il allait gagner ou perdre. Or, le pari n'est pas une forme de l'action ; c'est un jeu interdit par le temps qui court.

ALFRED CAPUS.

L'évacuation du territoire français donne une émouvante signification à l'estampe de Lucien Jonas, éditée par *Les Annales*,

LA DÉLIVRANCE

Combien d'habitants de Péronne, de Bapaume, de Roye, de Lassigny, de Noyon, ont, ces derniers jours, tressailli, comme les personnages de Jonas, en écoutant le grondement du canon libérateur!

Rappelons que cette superbe estampe, gravée en taille-douce, avec feuille de support en couleur, prête à être encadrée, est offerte :

GRATUITEMENT aux abonnés dans nos bureaux; contre 0 fr. 50 aux lecteurs au numéro, dans nos bureaux.

Pour la recevoir à domicile, les abonnés doivent nous envoyer, avec leur bande, 0 fr. 75 et les acheteurs 1 fr. 25 centimes.

PAGES OUBLIÉES

Mon courrier.

— A propos de la cherté des vivres, Mlle Aldhuy m'envoie ces notes rétrospectives :

« Sous la Convention et au début du Directoire, les prix des denrées sont prodigieux. La chandelle vaut 140 fr. la livre, le sucre 400 fr. la livre, le pain jusqu'à 75 francs la livre. Un document célèbre nous renseigne bien sur la cherté des livres à cette époque : c'est la note du dernier souper fait par les membres du Comité de Salut public quand la Convention se sépara. Ils étaient de 10 à 15 et firent un modeste souper dont la note s'éleva à 5,600 francs. Il y avait entre autres un pâté de 800 fr., 120 fr. de sel et autant de poivre. Tout cela, naturellement, était payé en assignats; or l'assignat de 100 fr. était tombé

à une valeur de 3 fr., puis de 1 fr. Au moment où le Directoire remplace la Convention, le cours de l'assignat était de 0 fr. 80 centimes à Paris, 0 fr. 90 à Bordeaux; il devait descendre bientôt à 0 fr. 52.

» C'est ce qui explique les chiffres fabuleux qu'atteignait le prix des denrées, et aussi l'ébahissement des étrangers arrivant en France, qui recevaient, en échange de leurs pièces, des paquets d'assignats. »

Le Palais et la Justice pendant la guerre.

Voilà un livre qu'on lit, qu'on relit et qu'on reliera pour le mettre en bonne place dans sa bibliothèque.

Il est dû à M. Edgard Troimaux, chroniqueur réputé et historien averti des choses du palais. Le palais n'a pas de secrets pour lui. Il y fréquente depuis vingt-cinq ans! Magistrats, avocats..., criminels, c'est le monde qu'il fréquente quotidiennement. Il aime les uns et juge les autres avec une compétence qui n'a pas d'égale.

Il serait à souhaiter que toutes ces « familles spirituelles » pussent trouver, pour les célébrer dignement, un témoin aussi vigilant.

M. Troimaux retrace avec une émouvante piété le dévouement des grandes corporations judiciaires à l'œuvre nationale.

Ce livre est l'histoire de la vie judiciaire depuis bientôt trois ans et à ce titre il mérite d'être lu.

PAGES OUBLIÉES

LE PAS PRUSSIEN

De l'ouvrage *Récits de Guerre*, de Ludovic Halévy, un de nos lecteurs, M. H. T. détache la jolie description suivante du *pas prussien* des Allemands de 1870, qui est probablement l'ancêtre du fameux *pas de l'oie*, dont sont si fiers les Boches d'aujourd'hui :

« Rouen, 14 février 1871. — Ce matin, à neuf heures, sur la grande place devant l'église Saint-Ouen, manœuvre un régiment prussien. De chaque côté de l'église, des recrues wurtembergeoises font leur apprentissage. Les hommes sont pris un à un, et, sous la direction d'un instructeur, cherchent à attraper le *pas prussien*. Quand nous marchons, nous autres, Français, nous levons le pied en l'air, puis nous le portons en avant et nous le reposons tout simplement par terre au bout de l'enjambée. Ainsi font les Anglais, les Italiens, les Chinois et les Turcs (?), mais ainsi ne font pas les Prussiens. Pour attraper le pas prussien, il faut d'abord se roidir de toutes ses forces, rejeter les épaules en arrière, projeter vigoureusement le ventre en dehors; puis quand on est, de la sorte, fortement tendu et contracté du haut en bas, au premier signal on lance violemment, automatiquement et aussi haut que possible, la jambe droite en avant, toute roide, sans la moindre inflexion du genou. Quand la jambe droite est arrivée à bon port, la jambe gauche doit partir comme un ressort, avec la même vigueur, la même rigidité. Et la machine ne doit plus s'arrêter. Voilà le pas prussien.

» Il faut que l'Allemagne tout entière se mette au pas de la Prusse, et ces malheureux conscrits se donnent une peine infinie pour devenir de parfaits Prussiens.

» Il y en avait un surtout, un petit, un tout petit Wurtembergeois, vrai bébé de vingt ans, avec une figure rouge et des cheveux jaunes, qui s'épuisait dans une puissante concentration de toutes ses forces, pour venir à bout de ce terrible pas prussien.

» Il se campait sur ses petites jambes, redressait sa petite taille; puis, cambré à la façon d'un clown, les veines gonflées, il attendait avec anxiété le signal du départ. L'état de préparation paraissait très satisfaisant. L'instructeur criait : « En avant! » et le petit Wurtembergeois se mettait en mouvement. Mais, hélas! ce n'était pas cette projection sèche et géométrique de la jambe qui caractérisait la pure démarche prussienne. C'était un pas quelconque, sans couleur, sans relief, sans origina[illegible] instructeur criait aussitôt : « Halte! » et accablait de sottises le petit Wurtembergeois, qui s'arrêtait découragé, désespéré. « Je n'y arri» verai jamais, se disait-il, je ne deviendrai » jamais un vrai Prussien. »

» L'instructeur s'emparait du petit soldat, le tournait [illegible] manipulait, l'apprêtait et lui adressait un long discours, puis tout à coup, pour joindre l'exemple à la théorie, s'interrompant brusquement, il s'écriait : *sieh mich au!* (Regardez-moi!)

» Et alors... et alors... Ah! que c'était bien le pas prussien! Il se mettait en marche le sergent instructeur, un vrai soldat de bois mécanique. Quatre pas en a[illegible]mi-tour à droite..., encore quatre pas..., demi-tour à droite. Et le sergent instructeur manœuvrait autour du petit Wurtembergeois, lequel se tenait immobile, ébahi, émerveillé, écrasé d'admiration devant cette mécanique si parfaitement exacte et correcte.

» LUDOVIC HALÉVY. »

Sur la Douma se concentrent les regards de l'univers.

Le Parlement russe tient ses séances dans le Palais de Tauride.

On connaît l'histoire de cet édifice fameux :

Bâti par Catherine II en 1783, il fut donné par elle, après la conquête de la Crimée, à Potemkin, le « héros de la Tauride ». A la mort de ce dernier, le palais fit retour à la couronne et Paul Ier l'offrit en 1797 à sa « garde à cheval »; mais Alexandre Ier le remit dans l'état primitif et il a été depuis habité à plusieurs reprises par des princes étrangers.

Parmi les pièces principales du palais figure une grande salle, longue de 82 mètres et large de 55, avec 64 colonnes.

De grands travaux y furent exécutés en vue de l'installation de la Douma.

Le tsar ordonna notamment que les murs du palais fussent agrémentés de soixante-huit images de saints. Il y en a dans toutes les salles. Vingt représentent la vierge Marie, vingt saint Nicolas le Thaumaturge, vingt autres sont des copies de « l'image de la Vierge qui n'a pas été exécutée par des mains humaines », enfin les huit autres représentent divers saints.

Cette décoration ne correspond plus tout à fait aux circonstances... puisque la monarchie de droit divin semble devoir être abolie dans la patrie de Pierre le Grand.

Stendhal avait prévu, voici longtemps, la réunion de la Douma ou quelque chose d'approchant. Il écrivait, en effet, en 1837, sous le règne de Nicolas Ier :

« Il y a beaucoup de gens d'esprit en Russie et leur amour-propre souffre étrangement de ne pas avoir une Charte, quand la Bavière, quand le Wurtemberg même, grand comme la main, en ont une. Ils veulent une Chambre des pairs, composée de nobles ayant actuellement cent mille roubles de rente, et une Chambre des députés, composée pour le premier tiers d'officiers, pour le second de nobles, pour le troisième de négociants et manufacturiers, et que tous les ans ces deux Chambres votent le budget. L'on n'aime pas la liberté comme nous l'entendons, en Russie : le noble comprend que, tôt ou tard, elle le priverait de ses paysans, qui d'ailleurs *sont fort heureux*... Je ne doute pas que, avant vingt-cinq ans, ce pays-là n'ait un simulacre de Charte... »

L'erreur n'est, en somme, que sur la date. Mais « le plus grand des psychologues », comme Taine appelait Stendhal, croit volontiers que les choses vont plus vite qu'elles ne vont en réalité.

Le moujik a de l'esprit.

Quelques proverbes — ceux qui visent l'autorité du tsar — en témoignent. Le respect s'y allie à l'humour et l'affection à l'ironie narquoise :

— La couronne du tsar ne le préserve pas des maux de tête.

— Le tsar lui-même ne peut éteindre le soleil en soufflant dessus.

— Le bras du tsar, quoique très long, n'atteint pas jusqu'au ciel.

— Le tsar ne peut convertir le vinaigre en sirop.

— La main du tsar n'a que cinq doigts comme celle des autres mortels.

— La vache du tsar ne fait que des veaux et la poule de la tsarine est incapable de pondre des œufs de cygne.

— Quand le tsar crache dans une soupière, elle en éclate de fierté.

— Quand le tsar prend une voiture de louage, chaque pas lui est compté pour une verste.

— Quand le tsar meurt, pas un moujik ne veut changer avec lui.

— Lorsque le tsar se refroidit, le pays entier a le rhume de cerveau.

— Quand le tsar a envie de faire des courroies, les paysans lui fournissent le cuir nécessaire.

— Une larme dans les yeux du tsar coûte au pays bien des mouchoirs.

SERGINES.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

MONCHY. — *C'est* Monciacum *en* 661, *et c'est encore* Monchiacum *aux douzième et treizième siècles, après être devenu Monchy en roman, en* 1036. *On ne peut faire venir Monchy de* Moncellus, *petit mont, tertre : c'est plutôt un* Montiacus *un « acus ou domaine de Montius », Montius étant un nom propre latin.* Moncellus *donne Moncel, Monceau, Monchel et Moncheaux, en picard.*

LE BARQUE. — *Hameau du village de Ligny-Thilloy. On a voulu trouver la racine de Le Barque dans* barga, *fondrière. Mais* barga, *dans ce sens, est inconnu. Faut-il y voir un dérivé de* Bargus *qui, en bas-latin (Du Cange) signifie arbre ou branche à pendre, et par extension, gibet, potence? On a encore parlé d'un* bargus, barcus, *bas-latin signifiant tumulus, sépulture. Mais Du Cange ne le cite pas. En l'absence de formes anciennes probantes on demeure perplexe. L'article masculin indique plutôt un thème primitif masculin, et aussi le fait que Barque, substantif masculin, a fait partie de la langue usuelle, à une époque.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

LES LIVRES

L'Idéal français dans un cœur breton, par M. G. de Robien. — *En rase campagne*, par M. J. Galtier-Boissière. — *A coups de canon*, par M. Ch. Nordmann. — *Sous la pluie de fer*, par M. Ch. Tardieu.

Parmi tous les livres se rapportant plus ou moins directement à la guerre, qu'il nous fut donné de lire ces mois derniers, un des plus curieux et des plus émouvants est celui que le comte Guy de Robien a consacré à la mémoire de son père, le commandant de Robien, mort pour la France, face à l'ennemi. Qu'un fils veuille glorifier la mémoire de son père, qui fut un héros ; qu'il accomplisse un pieux devoir en fixant la physionomie intime, les gestes familiers, l'âme d'un de ceux qui ont consenti le noble sacrifice de leur vie pour la patrie et la civilisation, rien de plus naturel, de plus louable. S'il était possible de connaître ainsi tous les héros, les plus humbles comme les plus grands, qui surent mettre l'accomplissement du devoir sacré au-dessus de la joie de vivre, il y aurait là pour les générations à venir un haut et salutaire enseignement. Mais le livre de M. de Robien a une autre portée : avec son titre, l'*Idéal français dans un cœur breton*, il a un caractère de généralité qui élargit singulièrement son intérêt et lui donne la valeur d'une véritable action dont l'influence morale n'est pas contestable. La force de l'initiative et la puissance de l'exemple s'attestent superbement ici. Comme le constate le général Cherfils dans la préface qu'il écrivit pour ce livre, la personnalité même du commandant de Robien disparaît presque pour ne laisser dans la lumière, à sa place, qu'un type, un témoin et, plus encore, l'esprit même d'une race, sa tendance héroïque, le sublime épanouissement de son idéal.

Le fait est que la personnalité du commandant de Robien, telle qu'elle est présentée dans l'œuvre écrite à sa gloire, s'affirme étrange et pleine de charme, si hors du monde et hors de l'époque, qu'elle s'impose à nous avec tout le rayonnement d'un symbole. Que tout cela soit de la réalité ; que le héros ait surgi dans tel milieu, ait évolué dans telles circonstances, cela n'importe plus guère au lecteur, car c'est le fait de retrouver en cette figure tout à la fois un vrai soldat, un terrien convaincu, et un penseur sincère qui l'intéresse au plus haut point. Ce héros qui est une sorte de saint et qui a conservé en plein vingtième siècle une âme du moyen âge, mystique et enthousiaste, forte et pure, surprend. On le trouve si différent de tous les héros qui nous furent révélés au cours de cette guerre, qu'on se demande s'il est encore assez près de la vie pour être compris des hommes ; il y a là si bien l'ascension d'une âme qu'on reconnaît, dès le début, une nature d'apôtre.

Peu importe, en vérité, que les idées du commandant de Robien ne soient pas celles du lecteur ; qu'on puisse discuter ses conceptions philosophiques, religieuses et sociales, ou que tels de ses gestes contredisent nos propres sentiments. On subit le prestige de l'unité morale de cette existence, où toujours domine l'inflexible volonté de servir un idéal de clarté et de générosité d'essence purement française. Le livre écrit par le fils à la gloire du père donne bien l'expression d'un vaste tableau d'ensemble, où la silhouette du héros se détache nettement, et l'on comprend que chacune de ses attitudes, depuis celles de la prime jeunesse jusqu'à celles de l'invocation à Jeanne d'Arc et du sacrifice librement consenti de son existence à la plus grande et la plus sainte des causes, ait la portée pratique d'un sûr et durable enseignement.

Pour traiter un tel sujet sans tomber dans la banalité de la biographie minutieuse l'auteur a trouvé un genre assez nouveau, tenant à la fois du portrait et du récit. Il a imaginé des sortes de chapitres-tableaux, fixant le décor dans lequel se produisit chacun des gestes essentiels du commandant de Robien et rappelant singulièrement par le ton et le pittoresque des images les vieux récits de chevalerie. L'effet littéraire ainsi obtenu est tout à fait curieux, et si l'auteur s'abandonne parfois à une facilité d'écriture qui n'est pas sans danger pour l'harmonie générale de son œuvre, on doit lui reconnaître des qualités de composition qui assurent à son livre un caractère de réelle originalité. L'*Idéal français dans un cœur breton* marque ainsi sa place à part dans notre littérature de guerre et nul ne contestera au livre de M. G. de Robien la haute portée d'enseignement qui est propre à tout effort tendant à l'éveil de la saine conscience du devoir.

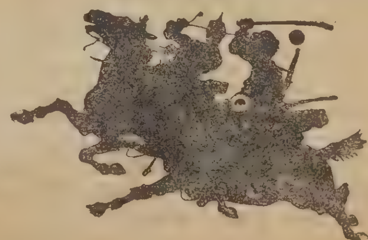


Les livres du front deviennent plus rares, toutes les impressions ayant été soigneusement notées par les combattants, toutes les visions émouvantes ou terrifiantes ayant été fixées. Mais si dans l'amas des volumes nouveaux, ceux qui traitent de la vie de nos soldats sont moins nombreux que pendant les deux premières années de campagne, ils sont, par contre, d'une qualité plus précieuse. Tels d'entre eux s'imposent par leur valeur littéraire propre autant que par leur documentation. C'est le cas pour l'œuvre de M. Jean Galtier-Boissière, *En Rase campagne*, 1914, et qui se poursuit et se termine par des pages où l'auteur nous raconte ce que fut l'hiver de 1915-1916 à Souchez. L'admirable élan du début et l'angoissante retraite, après la bataille de Charleroi, et la victoire de la Marne, constituent le fond de ces récits. L'auteur sait observer ; il note d'un mot juste l'impression éprouvée ; il souligne d'une phrase nette l'ensemble d'une situation. Tout cela est extraordinairement vivant et donne une idée exacte de ce qu'est la guerre moderne.

M. Charles Nordmann a voulu, lui aussi, nous donner une vision sincère de la bataille dans *A coups de canon*, où il réunit de précieuses notes d'un combattant. Seulement, M. Nordmann s'attache tout particulièrement au côté scientifique des choses et c'est le mécanisme d'une guerre où la technique prime tout, y compris les plus admirables qualités personnelles des combattants, qu'il nous expose. Dans les pages où il nous montre le 75 en action, il détaille avec la plus grande précision l'opération du tir, explique les causes et les effets, mais sans jamais tomber dans le ton ennuyeux. Pour cet écrivain, il n'y a pas de sujets arides parce qu'il connaît l'art de relever toutes choses d'un ornement littéraire très réel. Il faut lire des chapitres comme ceux où l'auteur traite des effets des obus, et où il nous promène parmi les batteries pour se rendre compte de l'originalité profonde de ce livre ; mais le fait que les questions scientifiques préoccupent surtout M. Charles Nordmann et qu'il se donne pour tâche essentielle de nous faire comprendre le mécanisme, parfois si délicat des formidables engins de destruction qui sont les instruments de la guerre moderne, ne le détourne nullement du souci purement littéraire. Il y a dans son livre des pages charmantes ; il y en a d'autres, — dans le chapitre intitulé « choses vues » notamment — qui sont réellement émouvantes par l'expression et la subtile intelligence des faits notés.

Cette émotion littéraire, on la retrouve, plus intense encore, dans le livre de M. Charles Tardieu, *Sous la pluie de Fer*. L'auteur déclare qu'il a surtout voulu montrer quels peuvent être les sentiments, les sensations et les pensées d'un soldat pendant la bataille. La tâche n'est point aisée, et il le reconnaît. « Comment rendre avec des mots et de pauvres artifices littéraires dit-il, ce qui est tout mouvement, tout élan de l'âme, tout ardeur, tout clameur! La musique seule pourrait, sans y parvenir entièrement, donner une idée approximative de la bataille et de son tumulte, mais non pas de ses réalités, de ses héroïsmes inaperçus, de ses enivrements. » La note est curieuse et on la sent profondément vraie. Pourtant, M. Charles Tardieu réussit remarquablement à traduire avec des mots et ce qu'il appelle de « pauvres artifices littéraires » cette grande chose qu'est la bataille. Les tableaux qu'il nous trace dans l'*Assaut*, la *Tranchée prise*, la *Veille au clair de lune* et les *Nuits d'attaque* sont impressionnants ; les *Souvenirs de Champagne*, qui terminent le volume, sont d'une rare puissance d'évocation. L'œuvre de M. Ch. Tardieu nous fournit certainement les récits de guerre les plus larges de mouvement et les plus sincères d'accent qu'il nous ait été donné de lire jusqu'ici. C'est un livre à méditer, non seulement pour le plaisir littéraire qu'on y peut trouver, mais parce qu'il s'en dégage un admirable sentiment d'humanité qui vous enveloppe et vous pénètre, qui vous fait comprendre toute la tragique beauté et toute l'horrible détresse du geste des hommes devant la guerre.

ROLAND DE MARÈS.



LES POÈMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

SÈME, JACQUES BONHOMME !

L'angélus tinte : éveille-toi, Jacques Bonhomme!
Tu devrais avoir attelé,
L'autan toute la nuit dans sa corne a soufflé,
Il a séché ton champ tout en berçant ton somme:
Allons, debout, Jacques Bonhomme,
En hâte il faut semer du blé!

Tu n'es plus jeune, certe, et ton maigre corps penche,
Quand tu t'acharnes au labour,
Sur la terre ton vieil amour
Qui dans ses flancs va t'endormir vêtu de planche.
Tu n'es plus jeune, certe, et ton maigre corps penche;
Qu'importe ? Meurs sur ton labour!

La guerre a pris tes fils, deux sont morts, et deux [autres,
Prisonniers, souffrent de la faim;
Un dernier, mutilé... te voilà seul enfin
Pour semer tes froments, tes maïs, tes épeautres.
Et nourrir les enfants des autres...
Sème encore, sème sans fin!

Quelques-uns te diront, te soufflant la révolte,
Que déjà l'Etat, l'an dernier,
A vidé sans façon ta grange et ton grenier,
Estimant et payant à vil prix ta récolte!...
Sème quand même, sans révolte:
On paiera mieux que l'an dernier...

D'ailleurs, tu ne veux point, n'est-ce pas, mon bon [Jacques,
Que, si leurs affreux sous-marins
Arrivent à couler les bateaux, lourds de grains,
Nous manquions de pain après Pâques ?
Tes fils nous ont sauvés de leurs canons; toi, Jacques,
Sauve-nous de leurs sous-marins.

Lis, dimanche prochain, — car tu sais un peu lire, —
La belle affiche où, sur nos murs,
Des hommes très savants, très sages et très sûrs
Te diront beaucoup mieux que je ne sais le dire
Que la Victoire et tes blés mûrs
Dans quelques mois vont se sourire...

Et voilà le soleil levé, même avant toi;
L'alouette qui d'un coup d'aile
S'élance vers le ciel, criant : « Attelle! attelle! »
Sème tes blés de mars, homme de peu de foi,
Sème, tandis qu'elle chante, elle,
Pour nos soldats, pour Dieu, pour toi!

Que dis-tu dans tes dents ? Que ta terre se lasse
De nourrir le vaste troupeau
De chiens et de bergers soucieux de leur peau
Et qui, lorsque la guerre aura détruit ta race,
Prendront ton champ sur le coteau
Et le reste de ton chanteau?...

Tais-toi, Jacques Bonhomme !...Oui, je sais ton histoire
Et l'éternelle croix sous qui tu vas penchant:
L'effort qu'on te demande en est plus méritoire,
Et le martyr n'a pas le droit d'être méchant...
Et puis, quand nous aurons, grâce à toi, la Victoire,
Qui donc toucherait à ton champ ?

Sème donc, sème et prie, afin que Dieu féconde
La glèbe où tes pas sont marqués
Et qu'avec tes sueurs le sang des tiens inonde.
Sème, Jacques Bonhomme!... Il grêle sur nos quais:
Donne du pain à tout le monde,
Donnes-en même aux embusqués!

FRANÇOIS FABIÉ.

MÉLANCOLIE D'AVRIL

C'est un de ces matins d'avril où le verger
D'un seul coup vient d'éclore;
Les blancs pétales que le vent fait voltiger
Semblent de neige encore;
Les branches sont en fleur, mais n'ont pas reverdi;
Une ombre au ciel demeure:
On dirait seulement que l'hiver a tiédi
Pour un jour, pour une heure.

On sent qu'un peu de gel détacherait soudain
Cette frêle parure...
Et, là-bas, je regarde errer dans le jardin
Ton manteau de fourrure.

ANDRÉ RIVOIRE.

LA COLLINE A SOURI...

La colline a souri de revoir le soleil,
Et la forêt, qu'étreint le long collier vermeil
Des taillis empierés où rougit l'églantine,
Rit de voir au soleil sourire la colline
Dont le sentier s'emplit de chants clairs, par lambeaux.
Dans le rêve éternel que rêvent les tombeaux
Une main caressante, exquise et familière
Remue avec un geste enfantin leur poussière,
Et le néant des cœurs palpite sous ses doigts.
Les morts, les tristes morts, demandent si les bois
Ont verdi sous le vol de la brise tremblante,
Et tendrement alors la main pieuse et lente
Les rendort sans conter que les avrils vainqueurs
Ont dévoré la cendre éteinte de leurs cœurs.

HÉLÈNE VACARESCO.

LES VOIX ALTERNÉES

UNE VOIX DE L'ARRIÈRE

Oh! comme dans la nuit et dans la solitude
On entend mieux le cœur qui vous parle tout bas!
On ne dort pas. On songe à ceux qui sont là-bas,
On se retourne en vain dans son inquiétude.

UNE VOIX DE L'AVANT

Nous, au fond de l'abri creusé sous de vieux murs,
Dans la tranchée où l'on s'agrippe,
Nous veillons, sans souci de rhume ni de grippe,
Nous nous faisons des muscles durs.

❀

UNE VOIX DE L'ARRIÈRE

Sans lui que j'aime, oh! que tout m'est désert!
Ah! quand reviendra-t-il ici prendre sa place?
Je crois le voir, élégant et disert...
Je crois... Soudain mon cœur se glace.

UNE VOIX DE L'AVANT

Autour d'un pauvre feu fait de quelques tisons
Nous devisons
Et nous en sommes
A la simplicité qu'avaient les premiers hommes.

❀

UNE VOIX DE L'ARRIÈRE

« — Hélas, où sont-ils? — Hélas, que font-ils? »
Dans la chambre où veille une lueur tendre
Le cœur et l'esprit se prouvent, subtils,
Qu'espérer est mieux qu'un peu plus attendre.

UNE VOIX DE L'AVANT

Où sommes-nous, perdus dans cette affreuse nuit?
On aperçoit, en noir dans l'ombre, la colline.
Les heures glissent. Le temps fuit.
Interminablement l'eau sur nous dégouline.

❀

UNE VOIX DE L'ARRIÈRE

Ah, si mon cœur battait la mesure du temps
Comme il battrait vite, plus vite
Pour hâter le retour de celui que j'attends!
L'anxiété nous ronge et rien ne nous l'évite.

UNE VOIX DE L'AVANT

Quand l'obus sur nous s'abat, il nous prend
Et nous dévore. On est sa proie.
Et tout ce qu'on rêva de beau, de bien, de grand,
Indifféremment il le broie.

GASTON SORBETS.

Ces vers tout frémissants d'ardeur guerrière sont la première œuvre d'un très jeune aviateur, cher au monde des lettres...

LA PRIÈRE A L'HÉLICE

« Le vers est tout, le vers peut tout. »
GABRIELE D'ANNUNZIO

Divine Hélice, ô toi qui règnes dans le vent
Et dans l'azur immense, à nous les plus fervents
De ta beauté, sois-nous propice!
Dans l'océan peuplé d'invisibles remous,
Dans la mer qui n'a pas de borne emporte-nous;
Reine du firmament, ardente impératrice
Du ciel, vertigineuse Hélice.

Toi qui donnes la force et qui fais plus encore;
Toi qui donnes la vie à nos grands oiseaux morts
Qui vibrent et soudain s'envolent;
Toi qui peux transformer le métal lourd qui dort
Dans un être vivant, à la fois souple et fort;
Toi qui permets enfin cette gageure folle
Que l'homme dans l'air monte et vole.

Hélice impénétrable, inflexible et sonore,
Déesse sans regard, Hélice, je t'adore.

. . . .

Respectueux, nous t'interrogeons.
Suspendus à ta voix, monotone et profonde,
Nous avons confiance en elle seule au monde;
Dans l'espace désert, inclinant notre front,
En silence, nous écoutons.

Murmure triomphal, étrange cantilène,
Que chante en plein éther une voix surhumaine,
Ultime invocation d'espoir
Avant la nuit qui passe, et fait lever la tête!
Le laboureur courbé dans le sillon s'arrête;
Par les champs tout se tait de la forge au lavoir:
Serait-ce l'Angélus du soir?

Et toi, Fragilité, au souffle créateur,
Viens-tu nous annoncer le règne d'un Sauveur,
Miracle infini de la Forme,
Par ton vivant symbole empreint dans notre cœur,
Sacrer roi le poète en un monde meilleur ?

. . . .

Mais que déjà tranquille en la tempête énorme,
Son frère préféré s'endorme.

Divine Hélice, au moins garde l'aviateur!

J.-L. M.

LE MEILLEUR AMI

A propos du Congrès du Livre.

Qu'il soit de parchemin, aux images gothiques,
Avec des coloris qui semblent des vitraux,
Couvert de rouge, orné de blasons ancestraux
Et lourd comme un recueil de choses liturgiques...
Qu'il soit menu, semé de dessins amoureux,
Fleurant le parfum mort des idylles fanées
Et portant, effacés au soleil des années,
Les noms entrelacés de deux amants heureux...
Qu'il soit neuf et noirci de traces d'encre fraîche,
Exemplaire banal au papier pauvre et rêche,
Ou d'un japon subtil, à nombre limité,
Le livre est un ami de rare qualité!
Son pareil (je ne le dis qu'entre parenthèse)
M'est inconnu parmi les hommes d'à présent,
Car, rien qu'en le fermant, quand il m'est déplaisant,
Je puis, sans le froisser, obtenir qu'il se taise.

DE BLORMET.



LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA RÉVOLUTION RUSSE

Une Russie toute nouvelle succède à l'abdication du tsar Nicolas. Le régime autocratique fait place à la souveraineté populaire. L'empereur n'a pas seulement, en effet, renoncé au trône pour lui seul, mais pour son fils, à la débilité duquel il a voulu épargner le poids d'une couronne trop lourde pour lui-même; et le grand-duc Michel, auquel il avait transmis le trône impérial, n'entend le tenir que de la volonté de la nation. S'élevant à la hauteur des événements, il renonce au pouvoir suprême jusqu'au moment où une assemblée constituante aura établi la forme du gouvernement et les nouvelles lois fondamentales du pays. Une Constituante en Russie..., ce mot seul dit le chemin parcouru; et avec elle aussi, que d'inconnu! Le tsar lui-même, à cette heure unique, s'est noblement effacé devant l'intérêt de la Russie. Il a su donner à son geste d'abdication le caractère le plus noble, le plus élevé. Il accourait du quartier général, ignorant de la portée des événements, lorsqu'à la petite gare de Pskov, l'un des berceaux de l'idée républicaine dans l'Empire, il trouva le général Roussky, puis deux délégués de Pétrograd qui le mirent au courant de la situation, lui apprirent ce que le pays voulait de lui. Et, avec une force d'âme qu'on n'attendait peut-être pas de son impuissance à conjurer le péril d'un mauvais gouvernement, il fit mieux que s'incliner.

Il y avait dans le régime déchu, et à la cour elle-même, dans l'entourage de la tsarine, un parti qui sabotait la guerre, qui ajoutait à une désorganisation épouvantable. Et le ressentiment unanime qu'il provoquait dans le pays décida du mouvement. C'est ce qui entraîna les régiments de la garde à se ranger du côté de l'assemblée, ainsi que tous les grands chefs de l'armée.

« Toutes les tentatives pour faire entendre raison au pouvoir, dit le nouveau gouvernement, étaient vaines, et la grande lutte mondiale trouva notre pays en face d'un régime indifférent aux destinées de la patrie et embourbé dans l'infamie et le vice. » Le péril était pressant et, ajoute-t-il, « le peuple dut prendre le pouvoir en main ». Peut-être même le peuple russe va-t-il bien vite dans les voies nouvelles. Peut-être aussi se montre-t-il trop sévère envers l'empereur Nicolas, dont il a aliéné la liberté. En tout cas, la Russie nouvelle entend faire honneur à la parole de la Russie impériale, et le premier geste du gouvernement provisoire a été pour rassurer les Alliés, pour déclarer que le pays combattra jusqu'au bout à leurs côtés l'ennemi commun, sans trêve ni défaillance.

« La Russie, dit-il, n'a pas voulu la guerre qui ensanglante le monde depuis bientôt trois ans, mais, victime d'une agression préméditée, préparée de longue date, elle continuera, comme par le passé, à lutter contre l'esprit de conquête d'une race de proie qui s'imagine pouvoir établir au-dessus de ses voisins une hégémonie intolérable. »

AU SEUIL DE LA GUERRE

Les Etats-Unis sont à la veille du geste décisif, du geste de guerre auquel toute une suite de torpillages allemands vient de les provoquer. Celui du *Vigilancia*, où quinze matelots américains ont péri, a fait déborder le vase. Le président Wilson estime le conflit ouvert, et il a brusquement appelé le Congrès en séance extraordinaire, afin, dit une note officieuse, de pouvoir rendre officiel l'état de guerre existant actuellement entre l'Amérique et l'Allemagne ». Et, sans attendre le verdict du 2 avril, la grande République se prépare à la bataille.

LE MINISTÈRE RIBOT

Un ministère Ribot suit le cabinet Briand, entraîné comme on sait dans la retraite du général Lyautey, faute de pouvoir élargir ses bases.

En se présentant aux Chambres, le nouveau gouvernement, dont la caractéristique est l'arrivée de M. Paul Painlevé à la Guerre, a tenu à régler immédiatement la question du haut commandement, objet de tant de débats, et raison de la crise elle-même. « Si, a dit M. Ribot, le gouvernement a la direction politique de la guerre, sous le contrôle des Chambres, s'il veille à l'action combinée des armées, il laisse complète liberté au chef qu'il a choisi pour la conception stratégique, la préparation et la direction des opérations. » M. Ribot a proclamé de nouveau les résolutions de la France de mener la guerre jusqu'à la victoire réparatrice. Il a salué avec une émotion communicative la délivrance de nos chères villes françaises. « Bien que ce recul, a-t-il dit, ne soit sans doute que la préface de nouvelles et rudes batailles où l'ennemi épuisera ses derniers efforts, la France sent sa confiance prendre un nouvel élan devant ces résultats de notre inébranlable fermeté et des habiles préparations stratégiques de nos armées. »

LE RECUL ALLEMAND

Ces résultats sont, en effet, superbes. En des journées magnifiques, l'armée anglo-française refoule l'ennemi d'Arras à Soissons, sur un front de cent vingt kilomètres, lui reprend deux mille kilomètres carrés de terre française. Pendant que les troupes britanniques enlevaient Bapaume, Péronne Chaulnes, Nesle, les nôtres prenaient Roye, Lassigny, Noyon, Nouvion, Guiscard, Ham, Tergnier, dégageaient Soissons, occupaient ce plateau de Crouy, où l'héroïsme français s'accrocha un instant au moment du passage de l'Aisne. Cambrai et Saint-Quentin étaient menacés. On a comparé le recul ennemi au mouvement de deux battants de porte ayant comme gonds, l'un Arras, l'autre Vailly. Et tandis, en effet, que l'un pivotait sur la rive droite, l'autre le faisait à gauche, découvrant à la fois trois secteurs.

L'ennemi rompt évidemment le fer, mais il obéit à notre pression, il cède, quoi qu'il dise, à une manœuvre supérieure. Il le fait d'ailleurs en barbare. Sa rage impuissante se manifeste par un long et monstrueux vandalisme. Il s'efforce, comme en prévenait cyniquement le major Moraht, de ne laisser derrière lui qu' « un désert ». Il détruit sans aucune utilité militaire. Partout, les mobiliers sont déménagés et brûlés, les églises dévastées méthodiquement, les toitures des maisons enlevées, les instruments agricoles mis hors d'usage, les vergers détruits, les arbres fruitiers sciés au ras du sol, les puits et les sources empoisonnés. Et, chose plus abominable encore, à Noyon, les Allemands ont emmené de force cinquante jeunes filles. Bapaume, Roye, Péronne ne sont que ruines. Il n'empêche d'ailleurs qu'avec leur cynisme habituel, les modernes vandales prétendent agir selon les principes de la guerre moderne. « La préparation du champ de bataille, dit un de leurs communiqués, a imposé comme une nécessité militaire de rendre inutilisable ce qui pourrait servir plus tard à l'ennemi pour ses opérations. » Et c'est assez dans la pratique d'Hindenburg. Il n'agit pas autrement à Tannenberg. La dérobade des troupes de Ruprecht de Bavière n'aurait d'autre objet que de nous attirer sur un terrain choisi, sur des positions choisies et fortifiées à loisir. Elles auraient reculé pour mieux sauter. Ces nouvelles positions seraient l'important plateau qui couvre la plaine de Cambrai, du Cateau et de Guise, les deux vestibules de la Sambre et les massifs de Laon, de La Fère et de Saint-Gobain.

LÉON PLÉE.

EN PRISON

Les détenus politiques viennent d'être délivrés sur l'ordre du nouveau gouvernement russe. Dans cet émouvant récit que nous avons fait traduire pour nos lecteurs, Maxime Gorki retrace les impressions d'un prisonnier qui lui ressemble comme un frère :

Après avoir parcouru la cellule pendant quelques instants, le prisonnier monta sur l'appui de la lucarne, approcha sa tête de la grille de fer et demeura ainsi, abîmé dans une rêverie inquiète.

Dehors, les épaisses ténèbres de la nuit se collaient contre les vitres de la lucarne, semblant dévisager la face pâle et tirée du détenu. De légers flocons de neige émergeaient par instants de l'obscurité, frôlaient mélancoliquement les vitres et disparaissaient engloutis dans le noir de la nuit.

Il lui semblait que toute la vie des hommes était enveloppée d'un épais nuage saturé de cruautés. Tous les actes humains étaient comme imprégnés d'une haine stupide, d'un répugnant désir de maltraiter, de violenter, de torturer. Ce vil sentiment, tantôt cynique et brutal, tantôt sournois et raffiné, colore toute la vie de la teinte morne du crépuscule automnal. Et, au milieu de cette mêlée sauvage de gens haineux, çà et là apparaissent timidement, tels de petits flocons blancs dans la nuit, des êtres doux, aimants et faibles, comme le surveillant Offitseroff.

Dans son souvenir résonna la plainte craintive de celui-ci :

« Seigneur Dieu! pourquoi y a-t-il parmi les hommes tant de cruauté et de méchanceté? Seigneur, pourquoi? »

Le prisonnier sauta par terre et se mit à marcher de long en large. Dans le calme immobile du corridor voguait un bruit étrange rappelant le clapotement d'une eau qui bout.

Il s'arrêta, prêta l'oreille. Dans la cellule qui faisait face à la sienne, quelqu'un rêvait tout haut, proférant en un débit précipité des mots incohérents auxquels se mêlait une plainte. A l'extrémité du corridor, les surveillants s'entretenaient à voix basse.

Tout à coup, il entendit dans sa cellule un bruit singulier : plusieurs petits coups rapides frappés à intervalles inégaux. Il se retourna et aperçut une souris qui traversa la pièce, telle une pelote de laine, puis disparut sous le lit.

Mais, quelques instants après, le même bruit se fit entendre, cette fois avec plus d'insistance. Le prisonnier tressaillit. Remis de sa légère émotion, il fit quelques pas, appuya fortement la paume de sa main contre le mur d'où partait le bruit, puis se mit à tâter, comme s'il voulait en connaître l'origine... Des coups secs et fermes retentirent de nouveau...

Quelques jours après, le prisonnier se tenait sur l'appui de la lucarne, sa place préférée. Enveloppé dans sa couverture, les sourcils froncés, il examinait les arabesques fantasques que la gelée avait dessinées sur les vitres.

Le prisonnier, frissonnant de froid, se remémorait les petits coups secs et fermes que lui avait transmis l'autre nuit le vieux mur lézardé de sa cellule. Et ces coups se transformaient en mots, en pensées :

« Oui, disait le mur, la vie est cruelle et impitoyable!... La vie n'est qu'une lutte sans trêve : combat des esclaves pour la liberté, combat des maîtres pour la domination. Elle ne sera ni douce ni tranquille, elle ne sera ni bonne

ni belle, tant qu'il y aura des maîtres et des esclaves!... »

Le prisonnier se demanda quel pouvait être le son de la voix du voisin de cellule qui avait parlé ainsi. Il se rappela son corps maigre et menu, qu'il avait aperçu à la promenade, et conclut que sa voix était sans doute aiguë, désagréable, dépourvue de ce timbre gras de poitrine que possèdent les hommes bons et doux. Il jeta un regard inamical du côté du mur derrière lequel dormait cet homme qui lui rappelait si bien une lumière éclatante enfermée dans une lanterne sale.

Et, de nouveau, dans sa mémoire repassaient en files régulières des paroles mâles et graves, froides comme de la glace :

« Oui, la vie ne sera pas belle et juste, tant que les maîtres seront corrompus par leur omnipotence et les esclaves pervertis par leur docilité... La vie sera surchargée de terreur et de cruauté, tant que les hommes refuseront de comprendre qu'il est également néfaste et vil pour eux d'être soit esclaves, soit maîtres... »

En clignotant ses paupières rougies par l'insomnie, il examinait les arabesques dessinées par la gelée, tout en se tournant par moments vers le mur de sa cellule avec un mauvais sentiment qu'il aurait préféré ne pas éprouver.

Durant plusieurs nuits, ce mur évoqua en lui une multitude de pensées qui, il le sentait, recouvraient son cœur de ce même dessin de glace que la gelée avait posé sur les vitres.

Mais en même temps, tout au fond de son cœur s'allumait doucement une pensée qui le réchauffait :

« C'est arbitraire, c'est injuste!... Les hommes se divisent-ils donc en deux camps seulement?... Moi, par exemple, je ne suis en réalité ni maître ni esclave... »

Cette maligne petite pensée jaillit en lui comme une étincelle et disparut aussitôt, chassée par d'autres, plus sincères et plus graves. Elles imposaient aux hommes un long travail, un travail opiniâtre, pénible, silencieux, une tâche pleine de courage quotidien, humble, purifiant la vie au feu ardent du cœur, afin de nous débarrasser du fatras vermoulu de préjugés, d'idées préconçues et d'habitudes surannées.

« Suis-je capable de le faire? » se demanda-t-il. Et, à sa grande honte, il s'aperçut que, par lâcheté, il avait esquivé la vraie question.

Il se la posa alors avec sincérité :

« Veux-je le faire? »

La journée d'hiver, morne et froide, avançait lentement. La prison se réveillait. Dans le corridor, les ferrures des portes résonnaient lugubrement, les charnières rouillées grinçaient et les commandements brutaux des autorités couvraient les voix sourdes et timides, provocantes et irritées des détenus.

De nouveau, les fières paroles de son voisin de cellule, transmises à travers les vieilles pierres, retentirent à l'oreille du prisonnier politique :

« Pour celui qui a libéré sa raison de la prison des préjugés, cette prison n'existe plus ; car voici que nous faisons parler les pierres, et les pierres parlent pour nous!... »

Dehors, le long du mur de la prison, marchait la sentinelle, l'air absorbé, faisant résonner ses pas sur la terre gelée. Sur le mur était une corneille qui, la tête penchée de côté, suivait de son œil rond et noir les mouvements du soldat...

Le prisonnier regardait par la lucarne et cherchait dans son âme la réponse.

MAXIME GORKI.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 23 mars 1917.

L'Emission du Crédit Foncier

Cette importante émission sera close au moment où paraîtront ces lignes.

D'après ce que l'on peut préjuger dès à présent, notre grand institut de crédit immobilier, dont les emprunts ont toujours obtenu le plus grand succès, va enregistrer l'une des plus belles réussites qu'il ait jamais obtenues, et cela en pleine époque de guerre.

Nous ferons connaître, dans notre prochaine Revue, les résultats de la souscription et publierons l'avis de répartition.

La **Bourse de Paris** a suivi avec calme le déroulement des événements en Russie et celui de notre crise ministérielle. La grosse majorité obtenue par le nouveau Cabinet Ribot a donné toute satisfaction à la Bourse; on y observe d'une façon favorable l'attitude de plus en plus nette des Etats-Unis et le recul des Allemands sur le front occidental comme celui des Turcs en Arménie et en Mésopotamie. Il semble que l'on soit à la veille d'événements décisifs que l'on attend avec confiance mais aussi avec une réserve bien naturelle.

Notre 3 o/o Perpétuel est passé de 61 fr. à 61 60 après avoir détaché son coupon trimestriel ; la Rente Française 5 o/o varie de 88 10 à 88 20.

La conclusion à tirer de l'observation de la situation générale est que tous les bons Français doivent souscrire dans la plus large mesure aux Bons et aux Obligations de la Défense nationale.

Un Emprunt de la Ville de Paris

La première commission du Conseil municipal vient, au sujet de la consolidation de la dette flottante de la ville de Paris, d'adopter les conclusions du mémoire préfectoral :

Emprunt de 632 millions, en obligations à cinq ans, au taux de 6 17 o/o, impôt compris.

Pour faire face au paiement des intérêts, il serait établi une taxe d'octroi, principalement sur les boissons hygiéniques, sur les fruits exotiques, et un supplément d'octroi de 35 francs par hectolitre d'alcool.

La déclaration de l'impôt sur le Revenu

Le ministre des Finances vient de déposer à la Chambre un projet de loi ayant pour objet de reporter à fin avril le délai de déclaration de l'impôt sur le revenu.

Province de Buenos-Aires

La reprise du paiement en or des coupons de ses emprunts par la Province de Buenos-Aires, à la date précise spécifiée lors de la déclaration du **funding**, il y a deux ans, constitue un nouveau gage de la solidité des finances de cette province argentine, laquelle a su vaincre les difficultés provoquées par la conflagration européenne.

En vertu du décret que nous signalions il y a quinze jours, la reprise des paiements en espèces des emprunts extérieurs, indiqués ci-dessous, aura lieu à leurs prochaines échéances respectives :

1° Emprunt 5 o/o or 1908 (drainage) ;
2° Emprunt extérieur 4 1/2 o/o or 1909 (chemin de fer) ;
3° Emprunt extérieur 5 o/o or 1910 ;
4° Emprunt 4 1/2 o/o or 1910 (travaux publics) ;
5° Emprunt 4 1/2 o/o or 1911 (Rambla Mar del Plata) ;
6° Emprunt extérieur 5 o/o 1913 (pavage de la Plata).

Il va de soi que les coupons antérieurs au présent mois et qui n'auraient pas été touchés par leurs détenteurs continueront à être réglés en *funding*.

Le service de l'amortissement demeurera suspendu jusqu'au rétablissement des conditions normales en Europe, en raison, comme nous l'avons dit, de l'impossibilité matérielle où se trouvent la plupart des porteurs européens de disposer de leurs titres.

Banque de Commerce Privée de Moscou

Les résultats de l'exercice 1916 ont permis à l'assemblée générale de fixer, sur la proposition du Conseil d'administration, le dividende à 25 roubles, contre 22 r. 50 précédemment.

Ce dividende est mis en paiement depuis le 19 mars courant.

Chemins de fer de Porto-Rico

Les coupons à échéance du 1er avril 1917 sont payables, à partir de ladite date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de, net :

Obligations 3 o/o 1re hypothèque	7 fr. 50
— 5 o/o 2e —	11 fr. 20
— 4 o/o	10 fr. »

Compagnie d'Electricité de Limoges

Les recettes de cette Compagnie pour le mois de janvier dernier se sont élevées à 138,226 fr. 95, contre 132,387 fr. 25 en janvier 1916 et pour le mois de février à 111,466 fr. 95, contre 120,803 fr. 10 en février 1916.

La diminution de février provient d'une part de ce que ce mois comptait un jour de plus en 1916, et de l'autre de ce que la réglementation de la consommation d'éclairage a commencé à fonctionner à Limoges ce même mois. Les recettes pour production de force montrent par contre une tendance à continuer leur progression.

Rio Tinto

Le Conseil d'administration de cette Compagnie vient de déclarer le solde du dividende des actions ordinaires pour l'exercice 1916.

Ce solde est fixé à 55 shillings par action et forme avec l'acompte de 40 shillings, payé en novembre, un dividende total de 95 shillings, pour 1916, contre une répartition globale de 55 shillings pour 1915.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Dans ma causerie du 11 mars, je vous avais dit que, pour ce printemps, le costume tailleur s'imposait et je vous signalais, à ce propos, les tailleurs de John Shannon and Sons Ltd. J'ajoutais que pour le costume tailleur, en général, la Compagnie des Indes avait une série de lainages superbes dont je vous ai donné l'énumération.

Et là-dessus, beaucoup d'entre vous d'écrire à Shannon en lui demandant des échantillons de tissus de la Compagnie des Indes. Erreur! chères amies, les tailleurs de Shannon sont exécutés en beaux tissus anglais, qui sont la propriété exclusive de cette maison; de même que la Compagnie des Indes a ses créations bien personnelles. Ce sont là deux maisons bien différentes.

Je pense qu'il suffira de vous signaler cette erreur pour que vous ne fassiez plus confusion.

Je vais maintenant revenir sur un sujet qui est intéressant:

L'AVENIR DE LA JEUNESSE

des deux sexes et même des personnes d'âge mûr sans situation. Il s'offre brillant dans le commerce qui, après la guerre, va prendre un essor considérable, mais il faut laisser de côté les emplois sédentaires, déjà encombrés par les veuves de guerre, leurs filles et les invalides. Le futur chef de maison ou les collaborateurs s'assureront une situation lucrative, une vie active et indépendante, en apprenant à traiter, à négocier les affaires avec succès. Je vous conseille de demander à ce sujet, de ma part, sa brochure gratuite à l'Ecole Technique Supérieure de Représentation, 58 *bis*, Chaussée d'Antin, Paris, fondée dès avant la guerre par des industriels.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Alielle B... — Usez de la Sève Sourcilière, de la Parfumerie Ninon, qui fait pousser, allonger, épaissir les cils et sourcils qu'elle brunit en même temps. Les yeux acquièrent ainsi une expression plus vive. Défiez-vous des contrefaçons et adressez-vous 31, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

Princesse Floflo. — 1° Les *Ouvrages de Dames*, la *Broderie Illustrée* (7). 2° Oui, *Mon Aiguille* paraît toujours. 3° L'*Art d'être belle*. 4° Celui de Mlle Lenormand est bien. 5° Non, ce genre de livre n'existe pas.

Une amie des montagnes — 1° Non, rien à faire, c'est l'os qui est cassé. 2° Faites dissoudre 8 gr. de camphre dans 32 gr. de baume du Pérou, mettez dans un flacon et, le soir, frottez-vous les parties malades avec la paume de la main.

F. M. C. M — Vous pouvez apprendre très rapidement la sténo-dactylographie en vous adressant à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière.

André T... — 1° Non, il n'existe pas de produit de ce genre, rasez-vous le plus souvent possible. 2° Il n'y en a pas non plus de réellement efficaces.

Lecteur des Annales, *1919.* — Ecrivez, de ma part, à Mlle Columeau, 6, rue Poulle, à Constantine.

13 Y. confiante et reconnaissante. — 1° Frottez-les tous les matins dans le sens de la hauteur avec une bonne crème et faites de larges ablutions à l'eau froide pour faire réagir l'épiderme 2° Lotionnez-la tous les jours avec de l'eau froide additionnée d'un filet de Sève Janelte; faites ensuite des massages circulaires avec la crème du même nom,

Admiratrice d'un as. — Vous êtes romanesque; ne lui écrivez pas, vous seriez, en effet, banale et incomprise, tant ils sont habitués à ces sortes d'éloges.

Parisienne 1917. — Ce sont les Dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella, que j'ai souvent recommandés; Elixir, Poudre et Pâte. La Poudre nettoie les dents sans aucun danger pour l'émail, car elle ne contient aucune substance susceptible de s'acidulER. Son prix est de 1 fr. 75, franco 2 fr. 25, chez l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Provinciale enlaidie. — Certainement, adressez-vous, de ma part, à Mme de Saint-Gonant.

Une lectrice 1917. — 1° Je ne me rends pas compte de la nature de ces boutons et ne puis vous conseiller utilement, voyez un médecin. 2° Je ne puis m'occuper de votre protégé, j'en ai trop déjà.

Mad., brunette aimée. — 1° C'est justement la réponse que je fais à « Lectrice assidue ». 2° Coiffez-vous à la mode, chignon haut, le devant relevé. 3° Oui, suivez ce conseil et servez-vous de la Pâte des Prélats. 4° Ne vous engagez pas, non pour la raison que vous me donnez qui est enfantine, mais parce qu'il est bien trop jeune.

Renée L... — 1° Oui, le Shampooing « Selma » est un des meilleurs produits connus. 2° Ce produit ne contient aucune substance dangereuse. 3° Les pharmaciens et herboristes le vendent en pochettes de 30 centimes, ou sinon, écrivez, de ma part, aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, Paris, qui vous adresseront les six pochettes contre un mandat de 1 fr. 80

Un vrai Poilu 1466. — Son nom est Lucie Delarue, elle habite Paris.

Fidèle lectrice 22. — Je ne connais pas ces produits et ne sais où vous les trouverez. Demandez-les dans un magasin de nouveautés, au rayon de la parfumerie.

Betty. — Pour la toilette intime, la Poudre Hygiénique Dalyb donne les meilleurs résultats. Efficace, économique. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service D, 20, rue Godot-de-Mauroy.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Liqueur Bénédictine. Les bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises, à Paris, par les principaux négociants et épiciers et à l'agence Bénédictine, 76, boulᵈ Haussmann, au prix de : bouteille, 0.20; demie, 0.15.

Pension, vie famille, belle villa, huit minutes Paris, confort moderne, garage. Prix modérés. S'adr. : Union, 58 *bis*, Chaussée d'Antin, Paris.

Les Carrières Commerciales

Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent les préparer chez eux par correspondance ou sur place en leçons particulières aux emplois de comptable, sténo-dactylo, etc., qui vont offrir de nombreux débouchés. Demandez le programme gratuit aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris. (Section des dames, 13, boulevard Saint-Denis.) Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

MAL DE DOS, FAIBLESSE

Le 1er août 1910, Mlle M. Fève, 6 *bis*, avenue Félix-Faure, à Rambervillers (Vosges), nous disait : « C'est vers l'âge de quinze ans que j'avais commencé à souffrir du mal de dos et peu à peu j'en étais arrivée à ne plus pouvoir me baisser, tellement les reins me faisaient mal. J'étais sujette à des étourdissements, des vertiges, des maux de tête; j'étais faible et manquais d'appétit. Je me fais un véritable plaisir de recommander les Pilules Foster pour les Reins; cet excellent médicament a fait disparaître mes douleurs de dos et, dès que mes reins ont été plus souples, les malaises qui me tourmentaient tant ont peu à peu disparu et mon travail s'est accompli depuis sans fatigue. »



Quatre ans après, le 8 avril 1914, Mlle Fève ajoute : « Je vais toujours très bien depuis que j'ai pris les Pilules Foster, et je ne puis que les recommander. »

Les Pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies ou franco contre mandat (3 fr. 50 la boîte, six boîtes pour 19 fr., impôt compris). H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris (17e). Refuser comme contrefaçon toute boîte vendue sous le nom de pilules rénales.

Demandez un N° spécimen

DU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

14, rue du Helder, Paris (IXe)



L'IODHYRINE du Dr DESCHAMP reste toujours le remède le plus sérieux de l'obésité *10 ans de succès. Notice fco.* Bte 10f pour 6 semaines. Fco 10f50. H. DUBOIS, *Phen, 7, R. Jadin, Paris.*

LIBRAIRIE

Nouvelles Publications. (Volumes à 3 fr. 50). Librairie *Delagrave*, 15, rue Soufflot, Paris.

Anniversaires Historiques à célébrer entre Bons Français, par L. Laudet, L. Batiffol, P. de Coubertin, Lacour-Gayet, Ch. de la Roncière, E. Daudet, A. Aulard, E. Lamy, Amiral de Jonquières, C. Jullian, Grosclaude, F. Masson, Ch. Diehl, E. Boutroux, A. Chevrillon, Seignobos, Ch. Pfister.

Anthologie du Journalisme (Collection Pallas). — Tome I. *Des Origines* (XVIIIe siècle) *à la Deuxième République*, par Paul Ginisty. — Histoire par les textes, choix attrayant, mine précieuse de documents.

L'Industrie, par J.-H. Fabre, l'illustre entomologiste et vulgarisateur. — Simples récits sur l'origine, l'histoire, la fabrication des objets nécessaires à la vie. (Nouvelle édition ill. de 69 figures et 16 hors texte.)

A. S.

ENTRE NOUS

Revue Œuvres Nouvelles, 43, rue Saint-Lazare, Paris, publie, édite prose, poésies. Envoyer manuscrits.

Rats, souris, taupes sont détruits infailliblement. Ecrire: L. Rice Oter, Lisieux (Calvados).

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris, publie, rétribue prose, vers conformément programme. Spécimen un franc.

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne, Paris. Chambres depuis 3 francs. Repas, 2 fr. 50. Electricité. Chauffage. Recommandé.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

COMPTABILITÉ STÉNO CHEZ SOI EN 2 MOIS. Méthode infaillible. A FORFAIT, par correspondance. ESSAI GRATUIT. LEDI, 7, r. St-Hyacinte, Paris

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me Paul ROBINET, avoué à la Cour de Bordeaux.

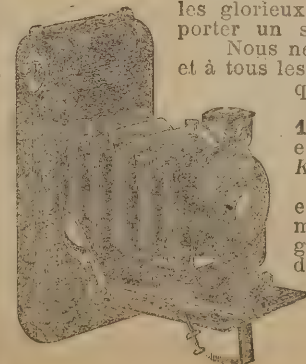
D'un arrêt définitif rendu à la Chambre correctionnelle de la Cour d'appel de Bordeaux, le 16 juillet 1914, il appert que :

Le sieur **Gabriel DELOR, négociant, demeurant à Bordeaux, rue de Macau, 21,** convaincu de falsification de vins, de mise en vente de vins falsifiés et de tromperie sur la nature, les qualités, l'espèce ou l'origine des marchandises vendues, a été **condamné à deux mois de prison, 5,000 francs d'amende** et à des dommages-intérêts au profit du Syndicat Girondin de Défense contre la fraude, de la Fédération des Viticulteurs Charentais, du Syndicat Viticole de Saint-Emilion, du Syndicat du Carbon-Blanc et autres parties civiles, le tout par application des articles 1 et 3 de la loi du 1er août 1905 et de l'article 463 du Code Pénal.

Pour extrait conforme :

P. TROPAMER, suppléant.

L'APRÈS-GUERRE!



Il est certain que des millions de visiteurs iront, plus tard, contempler les glorieux vestiges de nos cités bombardées; tous auront à cœur de remporter un souvenir durable que, seule, la photographie leur procurera.

Nous ne saurions trop conseiller, dès maintenant, à la jeunesse des écoles et à tous les Français qui font du tourisme, d'apprendre l'art de la photographie, qui est à la portée de tous et qui ne nécessite pas grande dépense.

En effet, il existe des appareils très bien conditionnés, depuis **13 francs.** Le PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette (Paris-Opéra), enverra gratuitement, sur demande, son Catalogue 1917 d'appareils *Kodak* et de toutes marques.

Riches ou pauvres pourront faire leur choix, puisque cet album est un véritable recueil de tous les appareils existants, depuis les modèles bon marché jusqu'à ceux possédant des Anastigmats de grandes marques. Le PHOTO-PLAIT possède un service spécial d'Expéditions sur le Front, en Province et aux Colonies; cette Maison ouvre des comptes courants à tous les clients qui envoient une provision d'avance. En un mot, tous les Amateurs ont intérêt à s'adresser au PHOTO-PLAIT, qui est la plus importante Maison Française d'Appareils et d'Accessoires pour la Photographie.



LA SEMEUSE D'ESPOIR,
par Lucien JONAS.

8 Avril 1917

ABONNEMENTS ET REDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N°. 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1763. — 8 AVRIL 1917

EDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION POSTALE ... 22 fr. | 11 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LE PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS, par GOYA. (Musée du Prado, à Madrid.)

Les Fleurs de Paques

Le grand panier est entr'ouvert et toute une allégresse de couleurs et de parfums, déjà s'en échappe. Il est entr'ouvert ainsi qu'un tombeau léger, d'où va s'élancer de nouveau toute la jeunesse printanière. Auprès de lui, curieuse et confiante, je m'agenouille ; mes mains, sous le couvercle d'osier tressé, sentent déjà la fraîcheur des feuillages. Qui m'a envoyé ce tombeau charmant de fleurs endormies? Je ne sais... et je ne veux pas savoir.

Ces fleurs-là, toutes jeunes, encore vertes, qui sont froides comme les nuits de mars, et craquantes comme les derniers grêlons, ces fleurs-là, d'une acide nouveauté, d'une grâce naissante, d'un épanouissement hésitant, c'est le printemps... oui, c'est le printemps qui me les envoie.

Une à une, sans les froisser, sans briser leurs tiges fragiles, cassantes ou velues, enlevons-les à la corbeille close... O belles! vous dormiez donc dans l'ombre? Etiez-vous bien, ensevelies ainsi toutes ensemble, mélangeant vos parfums charmants, et peut-être d'étranges rêves? Quelque chose de féerique semble s'envoler du panier long à mesure que, pour la seconde fois, je vous cueille. Tous vos mystères réunis, ô petites choses sacrées, ont sans doute composé, dans la nuit, de votre léthargie momentanée, je ne sais quel philtre puissant et secret, que je respire et qui m'enivre. Savez-vous bien que dans ces touffes serrées, dans ces bouquets frêles, dans ces hampes allongées et ces corolles rondes, toutes les teintes des beaux jours proches ou à venir sont essayées par la nature? Voici les renoncules dorées et cuivrées qui font pressentir ces beaux soirs orange et vert, qui nous exaltent en septembre... Voici les premières pensées, les équivoques pensées encore sans visage, comme si on avait oublié de poser les petites taches qui les composent dans la hâte des éclosions neuves... Elles sont d'un velours doux, profond, elles ont déjà toute la volupté moelleuse, enveloppante, infinie des belles nuits d'été. Et ces jacinthes d'un bleu gris, d'un bleu d'argent sont pareilles aux aubes prochaines ; leur odeur est aiguë, acide et fraîche comme les trilles des oiseaux réveillés et, de la pâleur azurée de leurs clochettes, peut-être s'exhale l'encens et la vibrante ferveur des rayonnants matins de Pâques.

Voici les iris, encore en bouton, et qui ne se déplieront, ne se dérouleront que dans quelques jours ; ils ont l'air de pinceaux violets ou gris, ou de noirs crayons ; avec eux, les magiciens doivent savoir écrire sur l'eau des sources des histoires merveilleuses, des poèmes fugitifs et purs, ou le billet d'amour de la nymphe au jeune faune. Voici les freezias aux grappes penchées et dont la pâleur est striée de veines bleues ainsi qu'une tempe de femme ; ils versent une exquise odeur. Voici les violettes si froides, si sombres qu'elles semblent l'ombre d'une autre fleur, inconnue, merveilleuse et dont nous ne sommes pas dignes.



Je vous aime, violettes bonnes à mes mains chaudes, et vous, premières roses ambrées, qui paraissez tombées des rayons des premiers soleils ; et vous arums creux et profonds, hanaps d'or ou d'argent préparés au bord des fontaines pour la soif des nains et des fées ; tulipes aux œufs fermés et clairs d'où écloront des ébouriffements de pétales, ou qui vous entr'ouvrirez, vernies et foncées comme de précieuses tasses de laque où quelque bienfaisant génie nous versera peut-être, un soir, la liqueur qui donne de beaux rêves ; œillets aux pétales déchiquetés par les doigts impatients d'avril ; soucis en forme d'astres et qui, petits soleils couchants, resplendissez peut-être en des soirs de poupées ; cinéraires au beau nom, et dont les couleurs pourtant bleuâtres ou pourprées portent toujours je ne sais quel singulier deuil ; cyclamens qui penchez vos ailes à demi fermées, et imitez d'avance la pose du premier papillon ; primevères ingénues, jonquilles d'or verdi, narcisses qui êtes des miroirs d'argent et qui, éperdument, éternellement, reflétez en vous-mêmes votre fantôme, toutes je vous aime, ô fraîches, ô jeunes, ô enivrantes, ô pures et chères fleurs du printemps!

Vous-ai-je donc oubliées, anémones vite poudrées de bleu par votre propre pollen, comme la chevelure de Cléopâtre? Non ; car votre bouquet rayonne et s'élargit en teintes nettes, franches et vivantes, et s'étale comme un parasol japonais aux tons clairs ; la lumière vit dans la diaphanéité de vos pétales, si transparents et si doux. Je vous aime, anémones aux étamines noires qui portez la nuit dans votre cœur sombre et dont la corolle arrondie s'emplit de toute la clarté. Quelles qu'elles soient, humbles ou superbes, je les aime, les fleurs charmantes, et je ne puis jamais résister à la tentation de parler d'elles. Toujours, dans leur naïveté ou dans leur magnificence, elles donnent l'exemple de la vie la plus belle que l'on puisse vivre. Délicates et toutes pleines d'arome, elles répandent leur grâce, leur parfum, leur miel, n'existent que pour une heure, et dans cette heure répandent toute leur âme, toute leur vie, tout leur amour dans une charité ingénue, inépuisable, car elles ne meurent que pour renaître ou pour ressusciter au jour.

Arrachées au jardin, ou à la prairie, ou à la forêt qui les vit naître, elles ne veulent être pour nous ni moins délicieuses ni moins enivrantes. Elles parfument la main qui les arrache et les tue autant que la main qui les soigne et qui les abreuve. Leur indulgence, leur bonté se répandent sur les êtres et les choses en odeurs célestes... Combien sont mortes sur mon cœur en me grisant de leur beauté! Mais à celles qui se fanent je préfère celles qui s'effeuillent... O périssables! ô généreuses! ô divines et terrestres fleurs qui êtes le sourire éternellement éphémère du monde! ô fleurs chéries, jamais vous ne me paraissez plus belles que lorsqu'un grand vent vous ravit, vous effeuille et puis vous disperse! Car, grâce à cette mort ailée, à l'emportement de ce souffle, à la violence de ce tourbillon qui vous emporte et où vos pétales déchirés tournoient, votre âme embaumée et qui n'est qu'amour, monte et s'élève jusqu'au ciel vaste, au ciel jaloux de vos parfums... afin que les nuages et l'azur, et peut-être aussi les astres, vous bénissent et vous respirent...

GERARD D'HOUVILLE.

Notes de la Semaine

Recommencements

L'ÉMANCIPATION du peuple russe fait luire de magnifiques espoirs; elle crée aussi des douleurs et des tristesses. Une pitié s'attache aux grandes infortunes. Quelque imprévoyant, quelque coupable qu'ait été le Tsar, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre. Ce n'était pas un tyran féroce; il avait des vertus, de la bonté, des sentiments humains, des mouvements généreux, un sincère amour de la concorde qui l'inclina à encourager les efforts, hélas, infructueux de la Conférence de La Haye. Mieux eût valu qu'il fût moins sensible et plus perspicace. Sa faiblesse, son irrésolution l'ont perdu. Il ne savait pas écarter les influences néfastes, les conseils intéressés et perfides. Il manquait de discernement et surtout d'énergie. Peut-être aperçut-il, à de certains moments, la meilleure route à suivre; il persévérait dans la mauvaise. *Meliora video, deteriora sequor...* Entre l'écroulement de la dynastie des Romanoff et le déclin de l'ancienne monarchie française, entre Louis XVI et Nicolas II, on relève de singulières analogies... L'histoire du roi, c'est exactement l'histoire de l'empereur. Les mêmes causes engendrent les mêmes effets. A l'un et à l'autre les avertissements furent prodigués. Turgot donna de très judicieux avis à son maître qui s'obstinait à ne les point écouter. Dès le début du règne, il s'épuisait en de vaines remontrances, le conjurait de remettre un peu d'ordre dans l'Etat.

Administrateur excellent et courtisan médiocre, il ignorait l'art de plaire, négligeait de se concilier les sympathies de la reine. Celle-ci devint le centre d'une perpétuelle conspiration. Les Choiseul, le comte de Provence, les amis de Mme de Polignac organisent le complot. Le premier ministre, M. de Maurepas, l'encourage, heureux de l'éloignement d'un collègue dont l'esprit d'initiative et le zèle lui sont opposés comme un reproche. Partout on intrigue, à la chasse, au concert, au cours des amusements les plus frivoles. Des mains complices interceptent les lettres de Turgot au roi. Des brochures calomnieuses circulent sous le manteau. Les fonctions de contrôleur général qu'exerce le malheureux Turgot, les rigueurs qu'elles comportent, augmentent chaque jour le nombre de ses ennemis. Leur bataillon grossit autour de la reine qui se passionne à ce jeu. La chute du censeur incommode devient une idée fixe, une obsession.

« Marie-Antoinette (écrit M. de Ségur, que je ne me lasse pas de citer, car envers elle il n'est pas suspect de malveillance), harcelait jour et nuit son époux, passant des pleurs aux menaces, des supplications à la colère. Elle voulait que Turgot fût chassé. Elle alla jusqu'à demander son emprisonnement à la Bastille. »

Ici encore, des rapprochements s'imposent. Nicolas II eut aussi, près de lui, une volonté tenace, ardente, irritée; il subit l'assaut des fureurs et des larmes et, comme Louis XVI, il céda. Avec moins de grâce, avec un fanatisme mystique et sombre, il semble établi que la tsarine déploya un égal entêtement à imposer les mesures qu'un Sturmer ou un Raspoutine lui suggérait...

La Cour de Versailles salua d'une explosion d'allégresse le départ du trop honnête Turgot. « Ce furent, raconte Dupont de Nemours, des rires bruyants et insolents dans l'antichambre, dans la chambre même du roi. » La monarchie travaillait joyeusement à se détruire. Il en fut de même jusqu'à la fin. Les cris d'alarme se multipliaient. Louis XVI, tiraillé dans tous les sens, demeurait anxieux, perplexe, incapable de se fixer une ligne de conduite et de n'en plus dévier : tel il apparaît dans le suprême entretien qu'il eut avec Dumouriez. Cette page de Lamartine peint la misère des rois qui ne savent pas agir:

En rentrant chez lui, Dumouriez apprit qu'il y avait des rassemblements au faubourg Saint-Antoine. Il en avertit Louis XVI. Ce prince crut qu'on voulait l'effrayer. Il perdit sa confiance dans Dumouriez. Celui-ci offrit sa démission ; elle fut acceptée. Les adieux du monarque et de son ministre furent touchants. « Sire, j'ai cinquante-trois ans et de l'expérience. On vous conduit à la guerre civile. Vous êtes sans force, vous succomberez, et l'histoire vous accusera des malheurs de votre peuple. » Le roi était assis près de la table. Dumouriez était debout à côté de lui, les mains jointes. Le roi prit ses mains dans les siennes, et lui dit d'un son de voix ému, mais résigné : « Dieu m'est témoin que je ne pense qu'au bonheur de la France. — Je n'en doute pas, reprit Dumouriez attendri. Cependant, vous devez compte à Dieu non seulement de la pureté, mais aussi de l'usage éclairé de vos intentions. Votre couronne vous sera enlevée ; peut-être même, vous, la reine, vos enfants... » Il n'acheva pas ; il colla sa bouche sur la main du roi, qui de son côté versait des larmes. « Je m'attends à la mort, reprit le roi avec tristesse, et je la pardonne d'avance à mes ennemis. Je vous sais gré de votre sensibilité. Vous m'avez bien servi ; je vous estime. Adieu. Soyez plus heureux que moi. » En disant ces mots, Louis XVI alla s'enfoncer dans l'embrasure d'une fenêtre au fond de la chambre, pour cacher le trouble de sa physionomie. Dumouriez ne le revit plus.

Comparez les paroles prophétiques de Dumouriez aux termes de la lettre que Nicolas II reçut en décembre 1916, de son cousin Nicolas Mikhaïlovitch : « Ta femme t'aime et pourtant, elle t'a induit en erreur, environnée qu'elle est de personnes dominées par l'esprit du mal. Tes premières impressions et décisions sont toujours justes, mais, dès que d'autres influences surviennent, tu commences à hésiter et tes décisions finales ne sont plus les mêmes. Si tu pouvais écarter l'intervention de ces facteurs malfaisants, la régénération de la Russie ferait immédiatement des progrès énormes et tu regagnerais la confiance de l'immense majorité de tes sujets qui n'ont plus foi en toi... Crois-moi, si j'insiste, c'est dans l'unique espoir de te sauver. » Nicolas II exila son beau-frère pour le remercier de cet excès de franchise... Dans la solitude du palais où il est gardé à vue, abreuvé d'humiliations, renié par sa famille, abandonné par ses serviteurs, de quels regrets doit-il être dévoré ! Ah ! s'il avait écouté le bon donneur de conseils ! Mais n'était-il pas déjà trop tard ?

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine



Elle demande du Pain

Ma chère cousine,

Je ne sais rien de plus beau à regarder que l'âme du soldat... Je parle du bon soldat naïf, rude et fruste qui ne comprend pas grand' chose à la guerre et que la France trouve tout de même *un peu là* quand il faut... La plupart de ces Poilus sont des terriens, des hommes de la campagne, habitués aux durs travaux, aux longs silences... Ils n'ont besoin que d'un très petit vocabulaire pour exprimer ce qu'ils sentent; les deux ou trois idées qui les tiennent et qu'ils ont dans le sang suffisent à contenter leur pensée. On pourrait croire qu'ils manquent de sensibilité justement parce qu'ils ne connaissent pas l'art de manier les mots..., leurs plus grandes joies, comme leurs plus vives douleurs, se traduisent par des exclamations, des onomatopées, des « Ah ben, mon vieux!... » des « Hé là là !... » des « Zut alors!... ».

Le drame éblouissant et profond qu'ils vivent aujourd'hui ne les émeut pas outre mesure..., pour eux le panache, l'héroïsme, « c'est des belles phrases », des histoires qu'on raconte pour amuser les « civelots », la vérité c'est que, très candidement, ils ne connaissent que leur devoir.

Et ce mot pour eux n'a point d'enflure, aucun sens fulgurant; ils lui donnent la signification naturelle, qui est de travailler sa pleine peau; ils ont appris dès l'enfance à lutter contre les éléments : la grêle, la gelée, la foudre, la sécheresse, le vent; cette fois, ils ont devant eux le Boche, une sale vermine dont il faut débarrasser le pays, et de leurs mains calleuses ils ajustent solidement leur baïonnette, comme ils piochaient là-bas, sans broncher, le lopin de terre paternel.

Ce sont des hommes revenus à l'état primitif, leur caractère est simple et nu, leur courage tranquille et leur endurance sublime. Henri Barbusse, dans ce livre qui les dépeint si justement, *Le Feu*, les montre pleins de ce bon sens qui est l'essence même de la nation : résistants à la peine, capables de souffrir longtemps sans une plainte, gais dès qu'ils le peuvent, soutenus par cette philosophie bon enfant « de ne pas s'en faire » du moment que ce n'est pas utile, et accomplissant avec sérénité sous les cieux qui éclatent, sur la terre qui s'ouvre, des actions surhumaines... Ils rêvent parfois, dans leurs ténèbres, à je ne sais quelle grande lumière. Ce sont des poètes et des héros qui s'ignorent. Mais ils sentent, avec toute la force des instincts primordiaux, la joie de manger, de boire, de dormir, la joie d'exister encore sous les bombes.

« Ici, dit Volpatte, un poilu du *Feu*, faut pas chercher loin devant soi, faut vivre au jour le jour, heure par heure même, si tu peux. »

Et Tirette, un autre poilu, de répondre : « Au commencement, je pensais à un tas de choses, j'réfléchissais, j'calculais; maint'nant j'pense plus... »

Tirette exagère, il pense..., mais c'est confus, c'est en dedans, dans le profond de son être... Il n'oserait pas formuler ce qui lui met quelquefois des larmes dans les yeux, il aurait peur que les types rigolent et se f... de lui. Seulement il sait des choses, Tirette!... les plus humaines, les plus saines, les plus belles du monde! Il aime son sol, il aime son village, son humble maisonnette, ses gosses, son vieux clocher; il sait souffrir pour garder ces tendresses-là, il sait aussi mourir... La seule chose qu'il ne sait pas et ne veut pas savoir, c'est « les belles paroles qui ne veulent rien dire du tout »; elles lui font hausser les épaules.

Il vit au fond de sa guitoune comme un troglodyte et il ne se « marre » pas trop, pourvu qu'il ait la gniole, une lettre du pays, une bonne pipe, un coin pour dormir sous les étoiles, sa bectance, son quart de pinard.

Dans les longs boyaux, au cœur des abris, « les hommes de soupe », c'est-à-dire ceux qui apportent la pitance jusque sous le feu de l'ennemi, sont accueillis avec ivresse par les « troufions » qu'Henri Barbusse appelle « les éternels affamés ». Car, ne l'oublions pas, ce sont des hommes de la nature..., ils ont la grandeur tranquille des gens qui ne s'étonnent de rien, et ils conduisent la charrue au pays, ou manient la pelle sous les rafales ennemies avec le même doux et puissant fatalisme. L'injustice leur fait horreur, les embusqués de l'arrière les mettent hors d'eux. « Y en a trop ! » hurle Volpatte, et le poilu Barque, goguenard et philosophe, de répondre : « T'en fais pas pour les embusqués, vieille colique, à quoi ça sert ! »

Sous leurs airs paisibles ce sont les magnifiques défenseurs de la Nation, et il me semble impossible qu'on n'éprouve pas pour eux du respect, de l'estime et souvent de l'admiration. Ils sont la masse, le nombre, la force, la sève!... Et, comme ces arbres de plein vent tordus et noueux qui s'étagent au flanc des collines, ils donnent leurs fruits à la France.

Pour eux, nous pouvons nous priver de tout notre superflu et même du nécessaire. Qu'importent nos aises, nos satisfactions, notre bien-être, s'ils souffrent ! Nous n'avons pas le droit d'accepter leur sacrifice, sans donner le nôtre. Nous n'avons pas le droit de prendre la moindre part du bonheur qui leur revient. Et il est honteux, dès l'instant qu'au fond des tranchées ou au créneau un de nos soldats de France peut réclamer du pain, qu'on voie s'étaler aux pâtisseries des villes des monceaux de gâteaux et des friandises...

Eux d'abord..., l'arrière ensuite.

Or, écoutez cette confidence d'un bon poilu de la grande Armée :

« Nous touchions jusqu'à présent, m'écrit-il, la « demi-boule » de pain, *plus* le « pain de soupe », c'était très bien, le soldat avait ce qu'il lui fallait. C'était l'avis de tous... Si l'un, vieux R. A. T. ne mangeait pas toute sa part, il avait deux voisins imberbes qui se chargeaient de l'affaire. A vingt ans, on a bel appétit... Eh bien! maintenant le pain de soupe est supprimé. Il faut prendre sur la demi-boule le pain pour la soupe du matin et du soir.

» Les premiers jours passèrent sans murmure, mais il arriva qu'au repas du soir chacun n'eut plus assez de pain pour assaisonner le « rata ». Au cantonnement, on dort la nuit, alors on ne mange pas et tout va bien. Mais aux tranchées la journée n'est plus de douze heures, elle est de vingt-quatre. Le dernier repas étant à cinq heures du soir, le veilleur au créneau commence à sentir vers les deux heures du matin un besoin aigu de casser la croûte, autant pour imposer silence à son estomac que pour se réchauffer.

» Et c'est la même chose pour les troupes en réserve... Elles partent après la soupe du soir aux corvées et aux travaux de terrassement. Elles ne rentrent guère qu'à minuit; après six heures de travail consécutif. Hélas ! ne cherchez plus de pain dans les musettes, il n'y en a plus. Il faut se brosser le ventre. Les heureux ont les paquets envoyés par la famille, mais les autres, les pauvres bougres!... J'ai reçu, moi qui ai de la famille, hier au soir mon premier kilo de pain, et j'ai mordu à pleines dents dans ce pain de civil, rassis de six jours et plus noir que le nôtre, mais je l'ai trouvé délicieux, parce que c'était du pain.

» Vous allez dire que j'exagère et que je veux faire passer l'armée pour affamée. Non, nous ne sommes pas dénués de tout. Notre ravitaillement en viande et légumes n'a pas changé. Mais nous avons faim quand même puisque nous avons de la viande et pas de pain pour nous aider à la manger et vous savez le Poilu aime le pain, il lui faut sa bonne part, il réclame son pain de soupe. En 1914, il y a eu un gaspillage fou : quartiers de viande enterrés, boules de pain entassées au milieu d'un fossé pour le rendre guéable, parapet de tranchée ébréché par un obus et réparé *avec des boules de pain !* En ce temps-là c'était le gaspillage. Maintenant il n'existe plus, ni en grand, ni en petit, mais le Poilu a faim... »

Et ce fantassin plein de logique conclut ainsi :

« On nous appelle les soldats de la Grande Guerre, les héroïques défenseurs de Verdun, les sauveurs du pays, on nous annonce l'Immortalité... Mais voilà, moi, je peux vous le dire, la grande Armée n'est pas contente!... Elle grogne! — Pourquoi? — Oh! pas pour grand' chose parce qu'on lui a diminué sa ration de pain... La grande Armée demande du pain!... »

Ne trouvez-vous pas un peu triste et profondément injuste que nos soldats, les vrais, — nos solides paysans, nos bons campagnards, nos poilus des pays envahis — les Tirette, Volpatte, Tulacque, Mathereau, Cadilhac, Poitron, Tirloir, les héros obscurs enfin, soient obligés de réclamer du pain.

Mais bon sang de bon sang, ce sont les gens de l'arrière qu'il faudrait d'abord priver, eux ensuite..., ou plutôt, eux, jamais!...

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Au Temps des Voiliers et des Cases de Bambou, par M. Funck-Brentano.

M. Funck-Brentano a donné des descriptions enchantées des îles qui semblent avoir jailli des mers profondes pour inspirer les poètes, îles de rêve et de félicité qu'abordaient autrefois les navires aux grandes voiles. Les récits des traversées et des naufrages célèbres étaient au XVIIIe siècle sur toutes les lèvres.

La pastorale de « Paul et Virginie » a immortalisé la charmante île de France de Bernardin de Saint-Pierre où, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleur, un candide et jeune amour s'épanouissait loin du monde, dans la douceur de la paix et de la liberté.

M. Funck-Brentano, par la voix de Mme Dussane, fait entendre quelques beaux vers de Leconte de Lisle. Puis le conférencier arrête l'attention de son public sur les femmes de ces îles sauvages dont le trait caractéristique est le mépris qu'elles ont l'une pour l'autre et de caste en caste; la femme dont le mari cultive le riz méprise la femme dont le mari cultive le coton, etc.; mais en revanche elles adorent leurs enfants, et leur habitation champêtre, avec tout ce qu'elle peut réunir de bêtes et de végétation, fait songer à la grâce des idylles primitives. Enfin, après avoir peint la témérité des flibustiers de Saint-Domingue, qui attaquaient en petites barques les énormes galions d'Espagne, il prie Mme Dussane de bien vouloir terminer la séance par quelques chansons des îles à l'accent zézayant et naïf :

Yeux à moi semblent fontaines
Depuis moi pas mourir toi.

Et la créole, en la personne de Mme Dussane, est très applaudie.

« *Le Théâtre aux Armées,* » de M. Maurice Donnay. Préambule de M. Adolphe Brisson.

Dans une allocution pleine de charme, M. Adolphe Brisson présente au public des Annales la dernière pièce de M. Maurice Donnay, composée pour le Théâtre aux armées.

Il explique l'utilité de cette troupe de théâtre, portant aux poilus, avec les hommages de sa comédie, le salutaire délassement d'un plaisir, et il pense qu'un peu de l'âme de Maurice de Saxe revit dans nos généraux, qui apprécient la portée morale de l'œuvre.

M. Adolphe Brisson trace ensuite un subtil portrait du Maurice Donnay de la guerre, de l'auteur du *Paquetage*, de celui qui vibre avec les événements et avec ce peuple dont l'héroïsme touche son cœur.

Dans ses yeux de poète où brillait auparavant une nuance de lassitude et d'ironie, on ne trouve plus que le reflet du plus large et du plus courageux optimisme. Enfin, M. Brisson frappe les trois coups. Le rideau se lève sur une scène qui doit représenter une répétition dans la Maison de Molière. Les artistes, Mmes Bovy, Valpreux, Fuzier, Bretty, M. Numa, sont rassemblés, leur rôle à la main.

Raconter toutes les gentillesses, toutes les choses souples et délicates qui fleurissent le dialogue, serait malaisé. Il faut écouter Mlle Bovy lancer ses tirades de camelot sur la hausse de la parfumerie, et contrefaire, à l'aide d'un simple bouchon, le bruit du 420; il faut regarder le dessin de Guy Arnoux s'animer sous les traits d'Edmée Favart, une délicieuse garde française qui a la plus exquise voix du monde, et du poilu, M. Bellet, qui chante avec elle un duo d'amour; il faut entendre le couplet final sur Paris, dans la bouche de M. Huguenet, ce pauvre Paris labouré d'ordres contradictoires, pour garder de cet impromptu, né pendant la guerre de 1914, le plus séduisant souvenir.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le Nº 8 paraîtra le 15 avril

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

On fait à l'hôpital sa toilette de printemps..., troisième printemps, hélas!... Tout a besoin d'une remise à neuf..., et nous profitons des derniers loisirs laissés par le petit nombre de nos blessés pour rafraîchir, rajeunir, ressusciter cette salle qui a vu passer tant de blessés, et qui doit garder son air de blancheur et de joie. Nous avons reçu cette semaine pour nos chers soldats 993 fr. 75 et parmi ces dons nous comptons celui de notre cher et éminent chirurgien-chef, M. Raoul Baudet.

Envois au Front

Nous sommes à notre 41,644e envoi... Les livres de Mmes Nicolle et Francis Thomé, sur lesquels nous inscrivons les noms de tous nos secours de guerre, forment presque maintenant une bibliothèque!... Il y a tant de bons et braves et très simples poilus qui n'ont personne à aimer, personne qui s'occupe d'eux!... Les officiers nous désignent ces parias des tranchées et toujours ils éprouvent la même surprise heureuse en recevant la moindre gâterie. Ils sont si seuls ces pauvres sans famille des pays envahis!

Un petit Belge, en nous remerciant de son paquet, m'envoie cette lettre touchante :

« Je viens de recevoir ma troisième blessure au service de ma patrie. Ma blessure, chère cousine Yvonne, n'est pas grave, c'est dans l'épaule droite. Hier, j'ai reçu la visite de S. M. le roi des Belges. Il a longuement parlé avec moi. Quand Sa Majesté a appris que c'était la troisième blessure que je recevais sur dix mois de temps, Il m'a félicité et Il m'a promis une belle récompense. Au plaisir de vous lire, chère cousine, je vous envoie de l'ambulance de notre héroïque reine mille bonnes choses. Votre petit soldat belge reconnaissant. Léon Kivers, ambulance de l'Océan, lit 138, La Panne (Belgique...). »

Je confie mon petit soldat belge et ses compagnons aux gâteries de mes cousines.

Maintenant, je vais demander à toutes les cousines qui pensent si tendrement à mes soldats, de tailler dans leurs serviettes usagées, dans leurs draps usés, des carrés de toile, pouvant servir indifféremment à faire des mouchoirs ou des petites serviettes. On ne saurait croire combien nos soldats souffrent du manque de linge. Quand ils trouvent un peu d'eau, ils ne savent avec quoi se laver, et quand leur mouchoir est sale, ils ne savent comment le remplacer. Qu'on n'oublie pas que le blanchissage au front est un mythe.

L'Adoption des Prisonniers

Remercions d'abord des 347 fr. 70 reçus cette semaine pour notre Caisse de Secours, et des 416 fr. 75 reçus en dépôt pour le compte de nos marraines d'outre-mer, et donnons aujourd'hui des détails pratiques.

L'Intermède, journal des prisonniers français du camp de Wurzbourg, a eu l'idée d'ouvrir un plébiscite entre les prisonniers du camp pour connaître la composition du colis parfait, c'est-à-dire celui contenant les articles préférés. Et voici par ordre des suffrages les objets de prédilection :

1º Les pâtes alimentaires; 2º le sucre; 3º le chocolat; 4º le beurre ou à défaut la graisse; 5º le tabac; 6º le lait condensé; 7º les légumes secs; 8º le café; 9º les viandes préparées dans la famille; 10º le savon.

Viennent ensuite les conserves industrielles infiniment moins soignées et moins bonnes que celles cuites dans la famille, les confitures, lard, fromages, bouillons. Nos marraines ne seront pas fâchées de connaître ainsi le goût des filleuls.

L'un d'eux raconte sa misère : « Depuis que je suis à Solingen, on travaille de jour et de nuit et les dimanches, sans autre coupures que les heures de repas, et quels repas. C'est infect et répugnant. On a insisté pour que notre dimanche nous fût accordé; la réponse fut : « Il y a beau- » coup de cadavres allemands sur le front » français, vous en porterez les conséquen- » ces. » Toutes ces raisons ne nous donnent pas à manger. Comme vous pouvez croire, mon ventre fait mauvaise mine. »

Nous sommes chargées par un grand nombre de présidents de comités de secours de recommander à nos marraines le plus grand soin dans l'emballage des colis : *Les sacs de papier contenant des légumes secs ne résistent pas à de nombreuses manipulations.* On nous prie également d'insister sur la grande circonspection avec laquelle il faut accueillir certaines demandes de secours émanant des rapatriés pour leurs camarades restés en Allemagne. Il est préférable de nous les communiquer et nous prendrons les renseignements nécessaires.

Une Jolie Initiative

Voici un an qu'un groupe d'élèves de 5e du Lycée de jeunes filles de Nîmes a fondé un petit journal bimensuel, *L'Ami du Prisonnier*, rédactrice en chef Mlle Olga Brunel, vendu au profit des prisonniers. Cette charmante initiative, qui leur a permis de nous demander un grand nombre de filleuls, mérite d'être encouragée; elle est trop jolie pour que je n'aie pas pris plaisir à la signaler.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons reçu cette semaine pour les aveugles de M. Brieux la somme de 963 francs 30. J'ai déjà dit que M. Brieux servait à 96 familles des pensions régulières. Bientôt nous serons à cent. Voilà une fête de centième d'un nouveau genre, et dont le souvenir sera très touchant.

Les élèves de l'Ecole du Cours de Saint-André se sont cotisées et sou à sou ont trouvé la somme admirable de cent francs. Au nom des élèves, Mlle Hortense Thorend nous écrit : « Nous avons eu l'année dernière un plaisir immense à recevoir la belle

et bonne brosse confectionnés par nos pauvres aveugles, et aussi une grande émotion ; cette année, les lettres si intéressantes que nos maîtresses nous lisent dans le *Journal des Blessés aux yeux* nous montrent que ces malheureux auront encore un peu de bonheur dans la vie. Nous en sommes heureuses... » Oui, elle a raison, la petite Hortense, créer un peu de bonheur, voilà le grand but de la vie, et nous la remercions de nous y aider.

Pour les Toutous soldats

Voici bien longtemps que nous n'en avons parlé, et pourtant nos braves toutous soldats ont travaillé comme de vrais grognards de la grande époque, ou plutôt comme des poilus modernes.

Et d'abord la Société de M. Lepel-Cointet des chiens sanitaires a été reconnue d'utilité publique le 21 décembre 1916. Elle a pu envoyer au front 2,200 chiens, dressés par ses soins, en qualité de chiens de liaison, patrouilleurs, guetteurs, etc.

Parmi nos « enfants », nous comptons des héros. C'est ainsi que le lieutenant Péricard, l'auteur du cri fameux : « Debout les Morts! », auquel, sur notre demande, la Société avait envoyé un des chiens que nous lui avions fournis, écrit ceci à propos de *Stator*, chien patrouilleur :

« Il est mort en vrai poilu, tué d'une balle à la tête, mais cette pensée n'apporte qu'une consolation relative. Je m'étais attaché à lui comme à un ami. Pauvre Stator, c'était un chien parfait, capable d'assurer une liaison à travers des distances considérables, avec cela d'une force extraordinaire. Je rêvais d'aller à l'assaut avec lui, je voyais déjà une dizaine de Boches étranglés par sa mâchoire de fer. »

« Les héros-chiens ne se comptent plus », nous écrit l'aimable secrétaire de l'œuvre, Mme Lucie Coutant. Nos amis ont donc bien fait de faire le sacrifice de leurs toutous, d'envoyer ces intelligentes et courageuses bêtes servir la patrie au front.

Et que cela soit un encouragement... Tous les bons chiens peuvent être utiles à la défense nationale. L'œuvre, on s'en souvient, se charge du dressage.

Nous prenons les enrôlements 51, rue Saint-Georges, mais on peut écrire également au siège de l'œuvre, 21, rue de Choiseul.

Y. S.



TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

138e LISTE DE SOUSCRIPTION

34e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 17 au 24 mars 1917)

Nemo, à Philippeville, 5 fr. — Mlle Genevoix, Courmarin, 3 fr. — M. Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Anonyme à Nice, 10 fr. — Mme Reynier, La Charité, 10 fr. — Une abonnée de la Haute-Savoie, 10 fr. — Une abonnée, 2 fr. — Mlle Vast, Boves, 3 fr. — A. L., à Graville, 30 fr. — Mme Ducamp, Mont-de-Marsan, 5 fr. — Dr Baudet, 500 francs. — Mme Tafforeau, 10 fr. — Mme Baurienne, 4 fr. — Mlle Porte, Bernay, 5 fr. — Mme Périlhat, Annemasse, 10 fr. — Mme Francoz, Annemasse, 10 fr. — Mme Chestoperoff, Novostcoff, 7 fr. 25. — Anonyme, 10 fr. — Abonnée Saumuroise, 10 fr. — Mme de Froberville, Curepipe, 15 fr. — M. D'Estrée, 10 fr. — Mme Osteil, 5 fr. — Mme Girard, Belgrano, 30 fr. — Mme Vitalis Krestina, 5 fr. — M. Mollot, 5 fr. — Mme Mattei Corscia, Calacuccia, 5 fr. — Mme Barnet Lyon, La Haye, 100 fr. — Mme Nessi, 10 fr. — M. Bourgeois, 40 fr. — Mlle J. Alfassa, 20 fr. — Mlle Conchez, Buenos Aires, 50 fr. — « Maggy », 2 fr. 50. — Mme Meyer-Kohler, Delle, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Marion, Moscou, 12 fr.

Total général de cette 138e liste 993 75

(A suivre.)

(Voir à la page III des Annonces la liste des donateurs pour la souscription recueillie par Mmes Rutlidge et Rogers à Rio de Janeiro mentionnée le 11 mars.

POUR « LEURS ENFANTS »

Reçu de Mme Ungo, Union Jeanne d'Arc, Montevideo et transmis par Mme la comtesse de Malherbe, pour l'œuvre « La Pouponnière », 621 fr.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

DISCOURS DU DIMANCHE

Ne nous plaignons pas, comme cela tend à devenir la mode, de cette abondance de discours, de conférences et de manifestations oratoires de toutes sortes. Rien n'est choquant là dedans, même en ces heures où la parole est si peu de chose à côté de l'action. Au contraire, un orateur, devant un auditoire sensible et préparé déjà à l'émotion, est un agent de cordialité dans le petit cadre qu'il a choisi. La polémique, les reproches, l'amertume n'y seraient point tolérés par la foule qui ne se réunit, en ces circonstances spéciales, que sous la condition d'être réconfortée et pénétrée d'optimisme. Et répétons le mot : « cordialité » ; car c'est la cordialité surtout qu'aujourd'hui il faut faire sentir au public. La politique ne commence que trop à lui envoyer ses mauvais souffles, et si on la laissait continuer cette besogne, elle aurait vite fait de nous diviser. La Chambre laisse s'allumer en elle des foyers de haines. C'est pourquoi il est excellent que quelques-uns de ses représentants les plus autorisés en sortent parfois et aillent, au contact d'une foule française, se remettre au ton national.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



L'assemblée générale annuelle de la Société des *Annales* s'est tenue la semaine dernière. Du rapport lu par M. Adolphe Brisson, au nom du Conseil d'administration, nous détachons quelques passages particulièrement applaudis. Ils indiqueront à nos lecteurs les difficultés parmi lesquelles la Revue a dû se débattre au cours de l'année passée.

« Jamais la Société, messieurs, depuis sa fondation, n'avait vu se dresser devant elle des obstacles comparables à ceux qu'elle a dû vaincre en 1916... Notre publication, grâce à sa remarquable vitalité, est sortie victorieuse de cette épreuve. Bien mieux, son succès s'est consolidé, le nombre de ses lecteurs s'est accru ; elle a trouvé des ressources supérieures à ce que l'on pouvait espérer.

» Le résultat de l'exercice eût été des plus brillants, si les frais ne nous avaient accablés. D'abord, il nous a fallu subir la hausse formidable du papier. Les usines françaises se trouvant débordées ou paralysées, nous avons dû, comme nos confrères, par mesure de prévoyance et d'économie, recourir à l'industrie scandinave. Au début de 1916, nous avions passé des marchés avantageux et commandé plusieurs centaines de tonnes à des prix qui n'excédaient pas 45 francs les cent kilos. Mais de cruels mécomptes nous attendaient. Ce prix initial a été doublé par le fait des exigences des fabricants, de l'augmentation du fret, du change, des assurances, et de la charge exorbitante des surestaries, résultant du long stationnement des navires dans les ports. Des accidents imprévus ont encore aggravé ces dépenses. Ainsi, — pour ne citer qu'un exemple, — le papier déposé sur les quais est demeuré, en dépit de nos réclamations réitérées, pendant plusieurs semaines, exposé sans aucune protection aux intempéries. Quand ce papier, enfin, est arrivé à Paris, nous nous sommes aperçus que les couches supérieures de chaque bobine étaient pourries, inutilisables, d'où un déchet, et, par conséquent, une perte qui grevait de 25 ou 30 % le prix d'achat. Vous ne serez donc pas surpris, messieurs, si les sommes afférentes à ce chapitre se sont très sensiblement accrues...

» Autres sources de débours extraordinaires, et qui ne sauraient se renouveler : l'installation et l'organisation de nos services d'héliogravure. Ces presses, d'un type moderne, et qui nous permettaient de transformer la Revue, en modifiant heureusement son aspect, n'étaient pas prêtes à fonctionner, lors de son transfert obligatoire dans les nouveaux ateliers. Des mois s'écoulèrent, durant lesquels, pour assurer la fabrication régulière du Journal, nous fûmes contraints d'user de moyens de fortune très dispendieux : tirage à plat substitué au tirage en rotative, jeux supplémentaires de clichés, gravure exécutée en dehors de l'imprimerie, et naturellement à des conditions plus lourdes. Joignez à cela les essais multipliés, l'énorme consommation de papier exigée par ces tâtonnements infructueux. Il s'agissait d'un travail de rénovation, de création, d'un rajeunissement, d'une véritable métamorphose de la Revue.

» Ne regrettons pas cet argent bien dépensé : Aujourd'hui, un outillage perfectionné, entièrement neuf, nous permet de faire face à toutes les nécessités. Vos *Annales* se maintiendront à leur rang — au premier rang — parmi les grands organes de la presse française. »

Ayant montré la prospérité promise à la Revue lorsque les frontières actuellement fermées à sa diffusion seront rouvertes, le rapport, en finissant, rend hommage à la mémoire d'un cher ami disparu, Antonin Mercié :

« Nous avons reçu du maître statuaire, notre illustre et regretté collaborateur, le privilège exclusif d'éditer son dernier chef-d'œuvre, ce groupe de *Gloria Victoribus*, sorti vivant de sa main à demi glacée, et qu'il a confié aux *Annales*, pour répandre dans la foule la suprême espérance de son grand cœur, legs sacré que nous exécuterons pieusement. »

Et, pour conclure, voici les remerciements bien mérités adressés aux abonnés et aux lecteurs des *Annales :*

« Nous avons, comme principal soutien, l'inaltérable amitié des lecteurs, associés à notre tâche, impatients comme nous de travailler au relèvement, d'exalter la gloire de ce pays, de le faire mieux connaître, c'est-à-dire de le faire aimer. Appuyés sur de telles forces, nous pouvons, messieurs, marcher d'un pas assuré vers l'avenir. »

L'unanimité des actionnaires a approuvé ce langage et voté des félicitations au Conseil.



La Foire de Lyon vient de s'achever. Le président de la République l'a honorée de sa visite. Deux ministres, selon l'usage, accompagnaient le chef de l'Etat. Une foule immense, accourue, non seulement des départements voisins, mais de tous les points du pays, emplissait la ville. Les hôtels bondés refusaient les voyageurs. Ç'a été un grand succès, — plus considérable que le succès obtenu l'an dernier. La foire de 1915 avait groupé 1,342 participants (1,199 Français, 1 Alsacien, 14 Anglais, 4 Canadiens, 43 Italiens, 77 Suisses, 2 Espagnols, 1 Hollandais, 1 Russe). Cette année, le nombre des adhérents aura dépassé 2,500. Le chiffre d'affaires, qui avait atteint 80 millions en 1915, sera très supérieur. La Foire lyonnaise est désormais fondée. Un superbe avenir s'ouvre devant elle. M. Edouard Herriot et ses collaborateurs peuvent être fiers de leur œuvre.

Pauvre foire de Beaucaire, jadis si célèbre! Qu'elle était humble à côté de celle-ci. Pourtant Mistral l'avait chantée! Relisons ses vers harmonieux :

« Et il y avait tant à voir, dans cette Foire! Les endroits où étaient les marchands de gimblettes enlacées par un fil et qui

viennent d'Albi; les Turcs en turban qui vendaient des pipes; les larges braies des Grecs coiffés de rouge qui tiennent les tapis brodés de Smyrne, et le gingembre, et l'essence de rose bien cachetée dans les fioles de verre, dont une seule goutte parfume une maison! Puis le corail, les fils de perles fines; puis les jouets, les tambours de Beaucaire dont nous avons crevé si beau nombre étant jeunes, et les éventails ornés de paillettes et les poupées vêtues ou toutes nues! »

E li ventau garni de pampaieto
e li titèi, vestido o touti nuso!

A Lyon, on vendait aussi des poupées, des parfums, des tapis, mais bien d'autres choses encore, des métaux, des machines compliquées et savantes, des outillages industriels et agricoles, des objets de luxe, des bibelots précieux. Ce n'est plus une petite foire de campagne, c'est un énorme marché, un entrepôt mondial, qui éclipsera dans l'avenir Leipzig, Irbit et Nijni-Novgorod.

Nous ne saurions mieux conclure qu'en citant ces paroles éloquentes d'Edouard Herriot :

« Travaillons; le champ est vaste qui s'offre à notre labeur. Un monde nouveau va naître; un nouvel ordre économique s'établit. Tous les vieux cadres sont brisés; il faut tout reconstruire. Un ardent besoin de renaissance secoue notre pays.

» Après cette guerre atroce, c'est tout un plan nouveau d'action qui va se présenter à nous. Il faudra — nulle réforme n'est plus urgente — *que la volonté chargée de l'exécution se mette au service de l'intelligence qui découvre et conçoit.* Pour que le patron puisse faire face à ses devoirs, qui seront lourds, pour que l'ouvrier puisse gagner les forts salaires dont il aura besoin, il faudra enrichir la France. Ce sera le devoir des hommes d'Etat. On devra résolument écarter les méthodes — et les personnes — qui feront obstacle à ce programme. Un nouvel outillage économique nous sera indispensable, ainsi, sans doute, qu'un nouvel outillage administratif. »

C'est demain Pâques... Jour de grande fête, hélas attristé par les soucis et les deuils. Trop de places restent vides autour des tables familiales... Le rire ne s'épanouit plus sur les visages où tant de pleurs ont coulé... Il est douloureux et il est doux de se rappeler les heures heureuses d'autrefois qu'évoquent ces lignes du tendre André Theuriet.

PAGES OUBLIÉES

LES JOIES DE PAQUES

Comme le docteur Faust, nous subissons l'enchantement des souvenirs d'enfance, et les voix pascales qui annoncent la résurrection nous redonnent le désir de vivre dans l'innocente et joyeuse paix d'autrefois. Comme lui, nous nous écrions :

« Jadis, en mon cœur, une céleste tendresse descendait, dans le recueillement du dimanche ; les carillons, pleins et sonores, me mettaient dans l'âme un religieux pressentiment et la prière était, pour moi, une joie fervente. Un tendre et indicible désir m'entraînait à travers les bois et les prairies, et, à mes yeux baignés de chaudes larmes, se révélait un monde nouveau. Les chants de Pâques annonçaient aux jeunes gens les vives allégresses de la fête du printemps... Ah! ce souvenir, avec son charme enfantin, m'arrête et me fait reculer devant le dernier pas... Oh! tintez encore, doux chants du ciel! Une larme a mouillé mes yeux, et j'appartiens de nouveau à la terre!... »

Je ne sache pas qu'on ait rendu avec plus de force, plus de sobriété et d'émotion, le sentiment religieux de l'apparition du renouveau et l'enchantement des souvenirs d'enfance, que dans cette ouverture du premier *Faust*. La scène de la « promenade hors des murs » est, néanmoins, plus magistrale encore, comme vérité et comme envolée lyrique. — Rien de plus imprégné de réalité que les propos des servantes, des étudiants et des boutiquiers épars dans la campagne et goûtant, à leur façon, les menus plaisirs d'un jour de fête, par un après-midi de printemps. Chaque fois que je relis ces pages si colorées, j'y retrouve mes impressions d'enfant ; je revois les prés et les jardins de ma petite ville, tandis que, sous le clair soleil de Pâques, toute la population endimanchée s'y répandait, admirant les pruniers en fleur, cueillant des bottes de primevères jaunes et écoutant, avec une joie tranquille, la lointaine sonnerie des cloches de vêpres.

L'an passé, encore, dans la banlieue parisienne, j'assistai au même spectacle. Le long des blés verts, parmi les prés où s'épanouissent les premiers boutons d'or, flânaient doucement des gens de tout âge et de toute condition, heureux de marcher en pleine campagne, humant, avec délices, l'air chargé de subtiles émanations printanières, s'ébahissant à la vue de la rose floraison des pêchers. Au milieu de la plaine verdissante où se dressaient, çà et là, de grêles arbres fruitiers, une procession de petites orphelines en robe noire serpentait, sous la surveillance de deux sœurs grises, aux cornettes blanches.

La scène de « la promenade hors des murs », dans *Faust*, donne cette même impression de joie naïve. Rien n'y manque : ni la bruyante effervescence des gens du peuple, qui sentent fermenter en eux les premières sèves, ni l'égoïsme béat des boutiquiers endimanchés, causant politique en regardant l'eau couler et en vidant leur verre, ni même cette température spéciale aux journées d'avril, où les heures ensoleillées sont brèves et où, dès le soir venu, la brume et le froid vous tombent sur les épaules. Cette scène, d'abord un peu terre à terre, des joies de Pâques, s'élargit insensiblement et se termine par un magnifique élan lyrique. Le jour s'achève et Faust, pensif, s'arrête à contempler le ciel qui s'empourpre au couchant...

« ... Le dieu Soleil semble lui-même pâlir ; mais un élan plus irrésistible me pousse en avant; je poursuis mon vol, afin de boire, là-haut, la lumière immortelle. Devant moi est le jour, derrière moi la nuit. Le ciel est sur ma tête, la mer est au-dessous. Quel rêve! »

Oui, quel rêve!... Qui de nous ne l'a fait, par un soir pareil. Mais le jour s'éteint ; après la fête du printemps, la nuit s'épaissit et nous revenons par les chemins enténébrés, n'ayant, pour compagnon, que le barbet diabolique qui multiplie, autour de nous, ses virades toujours plus étroites, — image des doutes qui recommencent à nous assaillir...

ANDRÉ THEURIET.

L'édition classique musicale A. Durand et fils, destinée à remplacer définitivement les éditions allemandes similaires, et notamment l'édition Peters, vient de faire paraître son centième volume. C'est un record par ce temps de difficultés matérielles de toutes sortes. Commencée dès octobre 1914, avec le concours des maîtres de l'école française moderne, cette édition, venant compléter celle des classiques français déjà parue chez les mêmes éditeurs, forme maintenant un total global de 500 numéros, permettant à l'enseignement de largement s'approvisionner.

Ajoutons que les pays alliés et neutres se fournissent déjà de l'édition classique A. Durand et fils, dont les perspectives d'avenir s'annoncent des plus considérables.

La vie n'est pas facile. C'est le moment de se montrer philosophe. Je trouve encore ces petits vers dans mon courrier.

Francais, bouclez votre ceinture!
La Patrie l'exige, dit-on ;
Plus élégants sans gros bedon,
Vous aurez ainsi plus d'allure...
Lors reviendra moisson future
De paix, de gerbes, de Teutons,
En ce jourd'hui, c'est de bon ton...
Francais, bouclez votre ceinture!

Francais, bouclez votre ceinture!
Pour le pays : privations!
C'est faire là bonne action ;
Les temps sont chers, la vie est dure...
Lors reviendront les moissons mûres
Que cueilleront nos bataillons ;
Mais pour les mériter, voyons,
Francais, bouclez votre ceinture!

ANDRÉ MARÉCHAL.

Sourire de son mal, cela ne vaut-il pas mieux que de s'en plaindre?

C'est le vrai stoïcisme.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'amusant et touchant roman de notre collaborateur Charles Foley : *Sylvette et son Blessé :* cette délicieuse aventure d'amour et de guerre, vient de paraître chez Flammarion. Souhaitons à *Sylvette* d'obtenir en librairie le même succès qu'aux *Annales.*

LES BRUITS QUI COURENT

LE VIN DE LA FRANCE. — Nivelle n'était pas encore généralissime. Il commandait seulement une armée. Un jour, son intendant lui fit remarquer que les poilus consommaient une quantité de vin supérieure à celle fixée par le règlement :

— Les soldats ne marchandent pas leur sang, dit Nivelle. La France ne leur marchandera pas son vin.

Et l'intendant dut refermer ses livres de comptes.

On cite aussi ce mot, d'un caporal à Nivelle. C'était sous Verdun. Le général disait à de pauvres bougres qui étaient en ligne depuis cinquante-sept jours :

— Vous ne vous plaignez même pas, mes pauvres enfants?

— Mon général, dit une voix, nous sommes venus à pied, mais nous descendrons en brancard.

LE SOURIRE DU PRÉSIDENT. — Le sourire du président Wilson restera à la postérité. Par les soins de l'Association d'histoire moderne on prit il y a quelques années, à la Maison Blanche, un film cinématographique reproduisant les principaux jeux de sa physionomie quand il sourit, et il sourit souvent. Pour échapper à toutes les atteintes du temps, ce film fut scellé dans les murs de la Bibliothèque municipale de New-York.

Les gens du trentième siècle sauront comment souriait l'un des plus grands présidents des Etats-Unis.

SERGINES.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

V. — LE DROIT ET LA FORCE

Le droit qui veut être respecté a pour compagnon nécessaire la force.

Au sein d'une société c'est le droit qui prime la force. Dans les rapports entre sociétés différentes c'est au contraire le droit qui est primé par la force.

La force n'opprime jamais l'idée pendant longtemps parce qu'une idée opprimée devient vite génératrice de force.

La force qui n'a que des armes matérielles pour soutien finit par devenir aussi impuissante que le droit sans force.

Pour les peuples de mentalité purement militaire, le droit de faire une chose représente simplement le pouvoir de faire cette chose. Le Peau-Rouge scalpant ses prisonniers, le cannibale les dévorant, le Germain pillant et massacrant, affirment avoir le droit de commettre ces actes puisqu'ils en ont le pouvoir. Le canon est le seul argument efficace contre ces conceptions.

La théorie des philosophes allemands qu'un peuple n'a d'autres droits que ceux qu'il peut défendre les armes à la main obligera tous les faibles à s'unir pour rendre leurs faiblesses associées créatrices de force.

Le vainqueur seul a raison serait la loi définitive du monde si le germanisme pouvait triompher.

L'incendie des cathédrales, des bibliothèques, et des œuvres d'art, les massacres systématiques, les déportations d'esclaves représentent un recul de la civilisation qui, en se prolongeant, pourrait devenir définitif et obliger les peuples à renoncer à toutes les conquêtes morales élaborées par des siècles d'efforts.

Au point de vue du succès militaire il peut sembler avantageux d'être délesté de tout sentiment de générosité, d'humanité, d'équité, de respect des engagements, mais l'avantage n'est réel qu'à la condition qu'on puisse rester indéfiniment le plus fort. Or, il n'est pas d'exemple dans l'histoire de peuples qui soient toujours restés les plus forts.

L'abus d'une force finit toujours par créer la destruction de cette force. Les violences et les crimes passés sont alors expiés et les fils gémissent longtemps sous le lourd fardeau des iniquités de leurs pères.

L'histoire du droit comprend trois phases successives. 1º Le droit biologique. *Régissant la vie du monde animal et les rapports de l'homme avec les animaux, il a pour unique règle la loi individuelle du plus fort ;* 2º le droit à l'intérieur des sociétés. *Il est caractérisé par la domination de la force collective sur la force individuelle dans l'intérêt commun ;* 3º le droit à l'extérieur des sociétés ou droit international. *Constitué jusqu'ici par la domination de la force sur le droit, il naîtra seulement lorsque les intérêts communs des peuples lui auront créé des sanctions.*

Il a fallu aux juristes de la Haye une dose singulière d'illusions pour croire qu'il était possible d'établir un code sans sanctions. L'histoire n'a jamais connu de code civil ou religieux dépourvu de sanctions.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

COINS DE PAGES

Marchands de Goutte

La sorte de chantage que pratiquent les chevaliers de l'assommoir n'est pas nouvelle ; mais ils n'ont cure de l'originalité. Ils répètent simplement, avec des variantes et avec des développements infinis, le mot célèbre :

« Qui t'a fait roi ? »

Au temps où ce mot historique fut prononcé, il n'y avait qu'un roi ; la menace que sous-entendait cette arrogante apostrophe ne visait qu'une seule personne et pouvait avoir peu de portée si cette personne avait du caractère. Elle risque malheureusement d'en avoir une fort grande, aujourd'hui que le coefficient de la royauté est devenu considérable.

Il faut croire aussi que le mot roi a changé de sens et ne signifie plus le souverain ; car le souverain, c'est le peuple, comme un chacun sait. Le peuple ne cesse pas de réclamer la suppresssion pure et simple de l'alcool par la voix de ses représentants les plus autorisés. Mais les marchands d'alcool continuent à dire :

Qui t'a fait roi ?

Ce n'est donc pas au peuple que ce discours s'adresse.

La littérature des marchands d'alcool a des violences et des naïvetés qui ne peuvent s'expliquer que par l'influence même du produit qu'ils débitent. Devons-nous croire qu'ils trinquent plus souvent qu'à leur tour avec leurs clients ?

Voilà encore un point où les confiseurs et les pâtissiers leur sont supérieurs. Chez les confiseurs, le patron a coutume de dire à ses nouvelles employées :

« Mesdemoiselles, tout l'étalage est à votre disposition ; croquez autant de bonbons qu'il vous plaira. »

Il esr vrai qu'elles ne se le font pas dire deux fois ; mais il n'est pas moins vrai qu'avant la fin de la semaine, elles sont guéries de la friandise pour tout le reste de leur vie. Si le mastroquet avait l'imprudence de tenir à son nouveau garçon des propos rabelaisiens, tels que : Bois sans soif et Hume le pot, *il passerait sa journée à le ramasser sous le zinc. Il ne laisse pas de l'y ramasser souvent, ou de l'y aller rejoindre. — Où ai-je l'esprit, de traiter avec si peu de déférence les puissants du jour ? Qu'est-ce que je vais prendre ? Je m'en moque. Je défie bien les Warwick du coin de la rue de me dire :*

« Qui t'a fait roi ? »

ABEL HERMANT.

LES LIVRES

La Famille Française, par M. HENRI LAVEDAN.

Les graves problèmes de l'heure présente préoccupent vivement nos meilleurs écrivains et il y a un signe des temps dans le fait de voir des hommes ayant eu essentiellement jusqu'ici le souci de l'art et de la littérature se tourner avec une attention émue ou angoisssée vers les questions d'ordre moral, social ou économique de la solution desquelles dépend l'avenir de la nation. La guerre a eu pour effet de nous révéler à nous-mêmes le fond de notre âme. Elle nous a donné le sentiment très net de tout ce que la vie factice avait si longtemps dissimulé à nos yeux. Dans la détresse d'un écroulement comme le monde n'en connut point depuis mille années, nous avons pris conscience de cette vérité qu'il s'agit vraiment pour notre race d'être ou de ne pas être. Nous savons maintenant que la victoire elle-même, la victoire complète et glorieuse, ne suffira pas à sauvegarder notre avenir si nous ne sommes pas animés de la ferme volonté d'éviter le retour des fautes commises dans le plus récent passé et qui permirent à un ennemi perfide de nous surprendre dans l'abandon de nous-mêmes où nos plus saines traditions s'effaçaient peu à peu. Le mal dont nous souffrions, de nobles esprits en avaient depuis longtemps fixé le caractère, mais on se refusait généralement à le reconnaître, parce que d'y réfléchir et de réagir contre lui troublait la quiétude de l'existence facile où nous nous plaisions. Cette indifférence fut misérable et honteuse avant la guerre ; elle serait criminelle si nous devions y retomber demain. Aussi faut-il louer sans réserve les écrivains éminents qui usent de l'influence considérable qu'ils exercent sur le public pour ramener constamment l'attention sur ces problèmes. Leur action a une portée morale et sociale énorme ; fermement soutenue, elle peut déterminer un mouvement large et profond de toutes les énergies nationales en faveur du plein épanouissement de la grandeur française.

A cet égard, *La Famille Française*, que vient de publier M. Henri Lavedan, doit retenir tout particulièrement l'attention. C'est une œuvre de franchise et de courage, où la grande plaie de la décroissance de la natalité est mise à nu. « Riche d'argent et de génie, éclatant de sève cérébrale, dit M. Lavedan, abondante en desseins, en projets, en paroles, d'une incomparable poussée d'imagination, de désirs, d'entreprises, de rêves, fertile dans sa terre et dans ses pensées, inventive, curieuse et créatrice dans toutes les branches, la France est pauvre, pauvre d'enfants. Toutes les fécondités, elle les a, sauf celle des flancs maternels sans quoi les premières sont improductives ou de courts effets. » En 1876, les naissances en France étaient de 26,1 pour mille habitants ; en 1911, elles étaient de 18,2 pour mille habitants. Voilà le fait dans toute sa brutalité, le fait contre lequel nous devons réagir de toute la puissance de notre amour

de la patrie si nous ne voulons pas que la race soit irrémédiablement perdue.

M. Henri Lavedan, avec toute la maîtrise d'un talent qui sait dégager des idées ce qu'il y a en elles de profondément émouvant et de noblement humain, fait le procès de la famille française telle que nos mœurs l'ont transformée et il montre comment, si la peur de l'enfant devait subsister, on en arriverait à une sorte de France défrancisée, cosmopolite, de partout et de nulle part, qui ne représenterait plus rien de ce que son nom symbolise traditionnellement aux yeux du monde. Le mal est dans le goût du bien-être poussé jusqu'à la folie, dans l'égoïsme d'une certaine bourgeoisie qui veut ses aises complètes, permanentes, immédiates, pour laquelle, au lieu d'être, il ne s'agit que de paraître, qui supprime d'avance tout ce qui peut conduire à des risques d'embarras ou des pertes d'argent. On compte par milliers les ménages ou le luxe d'une « X chevaux » ne permet absolument pas celui d'une fille ou d'un garçon. « L'auto balaie le berceau! » Pour trop de gens, l'enfant représente le poids lourd qui empêche d'aller vite et de réaliser l'idéal médiocre qu'est le repos. C'est l'épouse qui, en général, est le plus réfractaire à l'enfant, parce qu'elle redoute de devoir renoncer, par lui, en pleine jeunesse, au plaisir, à l'indépendance et à la fantaisie. M. Lavedan établit non sans âpreté les responsabilités de la femme des classes bourgeoise et riche qui veut « vivre sa vie » et il considère que le relèvement de la moralité féminine et maternelle est une condition essentielle, indispensable du relèvement de la natalité. Il y a dans cet ordre d'idées un véritable devoir pour les riches : alors que la sécurité matérielle enraye en fait le mouvement de la natalité, elle devrait, au contraire, assurer son développement, car du point de vue social, les enfants de la famille aisée doivent être en quelque sorte la rançon de son bien-être. Dans les classes moyennes, où le travail du père de famille assure ce bien-être, qui disparaît avec lui, c'est la crainte du veuvage allant jusqu'à l'épouvante, qui fait que la maternité répugne à l'épouse. Il n'y a que l'homme et la femme du peuple pour accepter volontiers leur devoir à ce point de vue, mais pour eux, la vie de famille est presque impossible, exposés comme ils le sont au grand danger de la rue — « la rue attirante, bruyante, qui grise et pervertit, sournoise, équivoque et malsaine. »

Le mal existe ainsi du haut au bas de l'échelle sociale; le paysan lui-même s'en trouve atteint. M. Lavedan étudie attentivement chaque cas, précise impitoyablement les défaillances morales résultant des complications de notre existence et il trace, en passant, d'admirables portraits littéraires de certains types sociaux dont les responsabilités morales sont particulièrement lourdes. Il faut lire les chapitres où l'auteur nous parle du vieux garçon et de la vieille fille : ce sont des petits chefs-d'œuvre de psychologie et de fine observation ; il faut admirer avec quelle délicatesse dans l'idée et la phrase il fait la distinction nécessaire entre le célibataire malgré lui, souffrant de son isolement, et le vrai célibataire considérant que sa conduite habile et sa lâcheté soutenue sont les preuves d'une entente supérieure de la vie ; entre la vieille fille, figure délicate et malchanceuse, et l'émancipée militante, la révolutionnaire féministe, l'indépendante effrénée et la savante que des études trop fortes ont ravagée et en quelque sorte désexualisée. Ce sont des pages fortes, d'une haute tenue littéraire et d'une belle portée morale.

Ayant ainsi fixé dans toute leur ampleur les données du problème, M. Henri Lavedan, dans la dernière partie de son livre, groupe en un ensemble prestigieux les solutions préconisées jusqu'ici et qui sont d'ordre divers. Il va de soi que la protection efficace de l'enfance s'indique en tout premier lieu, puisqu'il importe d'abord d'assurer le sort des enfants qui existent. Mais pour augmenter la natalité, des réformes s'imposent, créant des avantages sociaux certains pour les familles nombreuses. Il semble que, en ce qui concerne les classes aisées, des résultats pratiques pourraient être attendus de la réforme des lois de succession dans le sens d'un partage, en ligne directe et en ligne collatérale, basé sur le nombre des enfants de chacun des héritiers. Pour les classes non aisées, l'augmentation régulière des appointements et des salaires pourrait être fixée selon le nombre des enfants. Il est d'autres remèdes, d'ordre politique et matériel, dont la valeur n'apparaîtra nettement qu'à l'expérience. Il ne faut pas se dissimuler pourtant que ce sont là surtout des expédients, qui peuvent corriger dans une certaine mesure une situation de fait lamentable, mais qui n'auront pas d'effets profonds et durables. Ce sont les remèdes moraux qui doivent être les plus efficaces et les plus sûrs, parce que la restauration de la vie de famille est surtout affaire de sentiment et de mentalité. Développer chez l'homme la conscience du devoir ; parfaire l'éducation de la femme dans le sens de sa véritable mission, saturer en quelque sorte l'atmosphère française de cette préoccupation de la plus grande famille, le bon effort est là. Et ce bon effort doit être accompli chaque jour par ceux qui exercent tout naturellement une influence considérable sur la formation morale de la jeunesse : les parents, les maîtres, les prêtres et les médecins, les écrivains, les artistes et les savants, tous ceux qui représentent une force et dont l'action soutenue fait la grandeur des nations.

La Famille Française se présente ainsi comme un des livres de l'heure présente que les élites préoccupées de l'avenir du pays et de la race peuvent méditer le plus utilement. Il s'adresse à la conscience même d'un grand peuple dont toute l'histoire est faite de luttes héroïques et glorieuses pour la haute affirmation de sa personnalité et dont le rayonnement intellectuel a baigné de féconde clarté tout le monde moderne. Comme l'indique M. Henri Lavedan dans sa conclusion, il s'agit de savoir s'il faut que la France disparaisse et meure après que des centaines de milliers de Français, prodigieux et sublimes, se sont immolés pour qu'elle vive. Jamais on n'insistera assez sur cette question et quand on le fait avec la conviction émue que l'auteur des *Grandes Heures* apporte à développer sa thèse, on donne un noble exemple de cette conscience du devoir envers le pays et l'humanité qui doit être le constant souci de tous les hommes probes et libres maintenant que, du fait de la guerre, une ère nouvelle est née.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

La Famille Française

Nous détachons ces lignes du volume d'Henri Lavedan. Elles seront accueillies avec émotion. Plus d'une lectrice, sans doute, reconnaîtra son image dans ce délicat et tendre portrait :

LA VIEILLE FILLE

Je n'aime pas du tout ce nom. Il me déplaît, me choque, et c'est à contre-cœur que je l'emploie. Mais il n'y en a pas d'autre pour désigner les femmes qui ne se marient pas. Et pourtant ce terme caricatural ne leur correspond plus en rien. Forcément les mots de « vieille fille » évoquent en effet, d'une façon générale, un type aboli, celui d'une sèche et désagréable créature montée en graine, presque toujours disgraciée, médisante, envieuse, aigrie, habitant surtout la province et ne réservant qu'à un perroquet ou à un chat les douceurs de sa voix et les tendresses insoupçonnées de son caractère.

L'image a cessé d'être ressemblante.

Aussi proposé-je, dès à présent, de renoncer à ce nom désuet de « vieille fille » et de le remplacer par celui de demoiselle, si joli, si poli, si respectueux et de tenue absolument française. Et ne me dites pas qu'il ne saurait s'appliquer à des personnes de seconde ou de troisième jeunesse. Tout au contraire, il leur irait comme un gant. Dans le vif éclat du printemps premier, on serait, jusqu'à vingt-cinq ans passés, « une jeune fille », et aux approches de la trentaine on commencerait seulement à prendre et à accepter le titre un peu plus sérieux, j'en conviens, mais toujours charmant de « demoiselle ». Cette appellation gracieuse et déférente est de tout repos, se prête à tous les âges. On peut la porter sexagénaire et au delà sans qu'elle date ou se démode. Elle a, sur les cheveux blancs, la noblesse légère d'une dentelle. J'ajoute enfin qu'elle conférerait à la femme seule une fierté d'allure et une dignité que le vilain nom de vieille fille lui retire toujours quoi qu'elle fasse.

La demoiselle est loin de mériter les reproches encourus par le célibataire. Elle n'a pas, comme lui, le droit et les ressources de l'initiative dans le mariage. Elle est forcée d'attendre qu'on la demande, la décence ne lui permettant pas de se jeter à la tête des problématiques épouseurs. Ce sont les hommes qui, pour une grande majorité, sont les seuls responsables du délaissement où elle a été tenue, et la solitude de ces innocentes est une perpétuelle accusation prononcée contre eux. Neuf fois sur dix, la « demoiselle » l'est et le reste à son esprit et à son cœur défendants. Elle souffre en silence et ne se résigne qu'à la dernière extrémité, quand elle comprend, atteignant certaines limites d'âge, qu'il lui faut renoncer à jamais aux joies personnelles du foyer. Cette figure délicate et douce de malchanceuse est la plus répandue. Le type de l'émancipée militante, de la révolutionnaire

féministe, bien qu'on l'observe aujourd'hui plus souvent qu'hier, ne constitue cependant encore qu'une exception ; celle-là étonne, mais effarouche.

Le modèle courant et tout à fait estimable de la demoiselle est celui que nous avons mentionné : la jeune fille laissée pour compte à ses père et mère. Non seulement, c'est alors la faute des hommes qui n'ont pas su et voulu la découvrir, mais aussi la faute des parents. En dehors de la classe riche, d'innombrables jeunes filles n'ont personne dans leur propre entourage qui s'occupe de les marier.



Beaucoup de ces jeunes filles sont des sensitives irraisonnées, dont la pudeur, s'étendant jusqu'au domaine spirituel, s'alarme à trop réfléchir et que l'idée de l'homme, de son pouvoir et de ses droits, effare ou gêne au point de les paralyser. Elles ont peur de tout, de la vie, du malheur, et du bonheur aussi, du mari, des enfants, des difficultés de famille, du désaccord possible et irréparable entre époux, des longues luttes pour lesquelles leur faiblesse n'est pas armée. Et chaque fois qu'un de ces hommes mystérieux, fût-il rayonnant de jeunesse et de sympathie, se déclare, elles se replient, ne montrant d'elles qu'une copie froide et ingrate... Les prétendants s'éloignent, n'ayant rien deviné de l'énigme, et les années bientôt comptent double pour la demoiselle qui ne manque pas, à mesure qu'elle avance en âge, de renforcer ses raisons de craindre et de désespérer. Et un jour, de guerre lasse, elle prend son parti, elle renonce, une fois pour toutes, au mariage, soit qu'elle mette à cette résolution une sorte d'orgueil amer, ou que, docile et pieuse, elle s'incline sous l'épreuve en finissant presque par l'aimer, dans une pensée chrétienne de sacrifice et de détachement.

La demoiselle est donc, en majorité, une victime irresponsable, à laquelle on aurait grand tort de reprocher la situation qu'elle subit et n'a pas créée. Il n'est pas rare même que cette femme seule et sans attaches s'affirme, en esprit et en constante disposition d'âme, plus épouse et plus mère que bien d'autres n'ayant mari et enfants que pour la forme. Elle n'est pas alors l'ennemie du mariage, mais son auxiliaire, incessant et zélé. La bonté, la charité offrent à son indépendance si lourde un vaste champ parcouru en tous sens. N'ayant pas de « chez elle », il lui est aisé d'aller chez autrui, et elle ne s'en prive pas. Aider, consoler, égayer les malheureuses gens chargés de famille et que pourtant elle envie, voilà le désir maintes fois réalisé de la « demoiselle ». Car, en dépit de la légende qui, avec trop de générosité, lui attribue le monopole de la laideur, de la disgrâce et de mille défauts, elle a des charmes vifs et particuliers. Très souvent agréable, tendre, enjouée, complaisante, patiente et de merveilleux caractère, ayant gardé la double limpidité du visage et du cœur, elle approche de la perfection. Depuis le début de la guerre elle a fourni, dans beaucoup d'hôpitaux et d'ambulances, un modèle admirable d'infirmière amicale et maternelle, experte en toutes choses.

La classe des « demoiselles », en un mot, il faut le dire avec insistance aux hommes préoccupés qui cherchent une femme sérieuse, aimante, bonne, sensée, ayant une juste compréhension des réalités de la vie, est celle où ils ont de grandes chances de trouver la digne épouse, la mère enfin dédommagée, éternellement reconnaissante à celui qui aura su la découvrir et l'arracher à son involontaire exil.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

La Décoration de Péronne
le 14 Juillet 1914
(Souvenirs)

Dès les premières minutes de la guerre, on remarquait soudain que tout ce qui avait eu lieu avant la guerre, même immédiatement avant la déclaration, apparaissait déjà dans un lointain passé. Cette illusion d'optique persista assez longtemps; mais au fur et à mesure que la guerre dure, la sensation s'est modifiée. Par exemple, si l'on a le goût des éphémérides et si l'on parcourt quelque journal du 14 juillet 1914, on reconnaît qu'on n'entre pas tellement dans la nuit des temps, que cette nuit du moins est traversée d'éclairs précurseurs, et qu'il n'y a pas eu, entre avant et après, cette séparation brusque que la plupart des gens avaient cru voir.

14 juillet 1914! Alors, il est vrai, on était en paix ; mais peut-on dire en pleine paix? Les esprits à antennes sentaient que l'attentat de Serajevo était quelque chose de plus que le coup d'un particulier exalté et que cela pouvait bien être un crime monstrueux et une perfidie colossale aux fins de cataclysme général. Une véritable panique se déclarait parmi les Hongrois et les Autrichiens en résidence à Belgrade, à la fausse nouvelle d'un complot serbe pour les assassiner tous, et la *Reichpost* affirmait que la Serbie menaçait la double monarchie. « Tu la troubles, reprit cette bête cruelle. »

L'Europe, en vérité, se remettait mal de la guerre des Balkans. Les relations gréco-turques ne s'amélioraient point ; mais ce n'était pas la faute de S. M. le roi des Hellènes, on l'a vu depuis. Ce n'était pas notre faute non plus : La France était pour la Grèce et pour la Turquie une amie d'emprunts. Le comité France-Turquie offrait un dîner important en l'honneur de Djemal pacha, ministre de la marine ottomane, qui était si heureux et si fier « de voir réunis tant d'amis prêts à accorder un précieux concours à la fondation et au développement d'une œuvre de paix et d'amitié réciproques! »... Djemal pacha qui, depuis, partit pour la Syrie où il se conduisit d'une façon moins gentille que notre jeune et beau Dunois. Il y avait aussi des incidents roumano-bulgares. Les conclusions du rapport dressé sur les agissements des troupes balkaniques indignaient la Roumanie. Mais les atrocités balkaniques étaient déjà loin ; le frisson était passé ; et puis l'Europe occidentale les laissait aux Turcs, aux Bulgares, etc. ; elle ne verrait jamais ces horreurs, même dans l'hypothèse d'une guerre entre peuples bien civilisés ; il y avait des juges à la Haye, à telles enseignes que l'officieuse *Leipziger Zeitung*, à propos du Maroc, prévenait la France que si elle persistait à se montrer aussi peu complaisante aux désirs et aux ambitions de l'industrie et du commerce allemands, elle la traînerait devant ce tribunal suprême.

Cependant, ce 14 juillet 1914, la revue de Longchamp amenait au Bois et aux Champs-Elysées autant de monde à quatre heures du matin qu'en temps ordinaire à quatre heures du soir. On venait acclamer nos soldats et, comme dit la chanson, « voir et complimenter l'armée française ». Mais, par une sorte de pressentiment, toute cette foule montrait un sentiment plus vif pour cette armée. C'est que, ce matin même, les journaux racontaient la séance de la veille au Sénat. Grande séance, séance douloureuse, disaient les clairvoyants. Le rapporteur de la Commission de l'armée était monté à la tribune et avait fait le tableau le plus sombre de la défense nationale. Le Sénat passait de l'attention (attitude rare, puisqu'on la remarquait) à la stupéfaction, enfin à la colère. Parmi les sénateurs, un tigre frappait rudement sur son pupitre, réclamait des explications. Elles ne furent pas reluisantes.

Et le peuple de Paris s'en allait danser, avec ça! L'après-midi il y eut, comme tous les ans, des bals en plein air et, le soir, des bals aux lanternes, après les feux d'artifice. Mais quelque chose disait à chacun ce que Fantasio dit si joliment à l'envoyé du prince de Mantoue : « Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple. »

Ceux qui n'avaient pas le cœur à danser, même sur un volcan, pouvaient lire le nouveau roman de Paul Bourget : le *Démon de midi*. « Tu ne craindras pas les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour, ni les mains qui viennent dans les ténèbres, ni les incursions du démon de midi! » Plus d'un lecteur cherchait en soi et autour de soi à reconnaître les incursions de ce démon. Mais si bon nombre de Français lui étaient soumis, de l'autre côté du Rhin, il possédait tout un peuple, ce démon de midi.

Il est vrai qu'on ne lisait pas beaucoup. On bouclait ses malles pour la campagne. Les listes des déplacements et villégiatures semblaient s'allonger plus que les autres années. On écoutait la voix des sirènes : la *Norddeutscher Lloyd* proposait ses croisières.

Le président de la République était à la veille de s'embarquer sur la *France* pour la Russie. Il venait de décorer la ville de Péronne, de mettre dans ses armoiries anciennes — trois fleurs de lis d'or que surmonte une couronne donnée par François Ier — la croix de la Légion d'honneur. Péronne était décorée un peu tard, pour avoir subi trois fois, au cours des siècles, les injures d'un siège. D'abord, en 1536, puis en 1636, enfin, du 27 décembre 1870 au 9 janvier 1871, Péronne fut arrosée d'obus qui n'épargnaient pas (déjà!) l'hôpital sur lequel flottait le pavillon de la Croix-Rouge. La ville défendit, au milieu des incendies, l'honneur de son blason.

Mais, malgré tous les signes précurseurs, à cette cérémonie du 12 juillet 1914, nul ne se doutait, nul ne pouvait se douter que, six semaines après, Péronne serait envahie par la ruée allemande. En 1536, la sœur de Charles-Quint demandait à Nassau comment ses troupes n'avaient pu prendre un pigeonnier comme Péronne. « Madame, répondit le capitaine, c'est que, dans ce pigeonnier, il y a des aigles! »

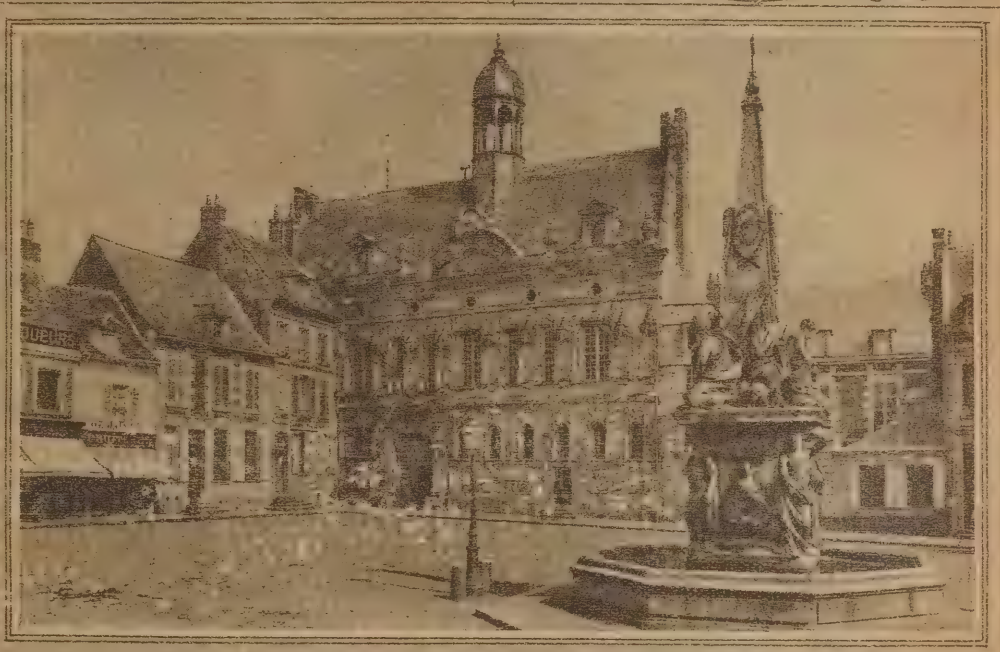
C'est parce que dans plus d'un pigeonnier de France il y a des aigles, que les corbeaux seront chassés.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

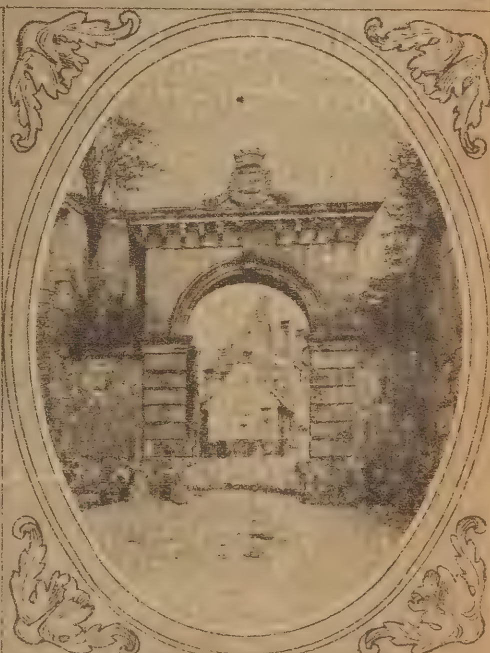












1. L'église de Péronne. — 2. Menhir de Doingt, près de Péronne. — 3. L'Hôtel de ville de Péronne. — 4. La place de l'Hôtel-de-Ville, à Noyon. — 5. La rue de Paris, à Noyon (dans le fond, la cathédrale). — 6. Coucy-le-Château : La porte de Chauny.

VILLES RECONQUISES : SOUVENIRS DES TEMPS HEUREUX



Péronne en ruines : L'église Saint-Jean-Baptiste et la Grand'Place avec, au fond, à gauche, le socle du monument de Marie Fouré, l'héroïne du siège de 1536 (Aquarelle de notre collaborateur Louis Dauphin).

APRÈS LA CONQUÊTE



PHOTOGRAPHIES DE GUERRE.

LA SOURCE

Les puits sont empoisonnés... On cherche de l'eau pure au fond des bois.



Composition de Geo CONRAD.



Scène prise dans un village reconquis par nos troupes, sur la route de Noyon à Saint-Quentin.

RATEURS



Portefeuille en velours rouge brodé d'or contenant l'original du Concordat.

La signature du Concordat, d'après une estampe du temps.

La première page de l'original du Concordat.

Le Dimanche de Pâques de l'An X

Lorsque le premier Consul résolut de rétablir en France la religion catholique, il se heurta à tout ce qui, de la Convention, s'était perpétué dans les grands corps de l'Etat. Ces corps, tels qu'ils avaient été constitués par Sieyès et Roger Ducos, lesquels y avaient le plus influé, avaient pour mission principale de maintenir la Révolution, d'empêcher toute réaction qui eût pu compromettre la sûreté ou la fortune des hommes qui y avaient davantage participé. Par suite, devaient-ils s'opposer avec une énergie désespérée à toutes les mesures ayant pour objet d'établir un état social qui, sans retourner à l'ancien régime, prétendrait imposer l'ordre dans l'administration, la régularité dans la justice, la liberté pour les consciences...

Jamais le péril n'avait été tel pour Bonaparte, même avant Marengo, et mieux eût valu passer au travers des décharges de la machine infernale. Il fallut de l'adresse et de la poigne : une dextérité parlementaire que Napoléon emprunta à Lucien. Il prit le Sénat, intimidé, reconquis (et de toutes façons), pour point d'appui. La Constitution ordonnant les renouvellements du premier cinquième du Corps législatif et du Tribunat, il invita le Sénat à y procéder mais non point par voie de tirage au sort, par réélection de tous les membres, destinés à former les nouvelles assemblées, dont les anciennes fourniraient les quatre cinquièmes. Cela était d'une légalité assez douteuse, mais nul des pouvoirs constitués n'avait le droit de dissolution ; il était donc impossible que la nation départageât les pouvoirs exécutif et législatif en hostilité.

Il faut cela, il faut des mesures sévères contre des généraux factieux ; il faut l'élimination de vingt tribuns à 15,000 francs, de soixante législateurs à 10,000, et l'élection de quatre cents autres : quatre cents qui attendent, espèrent cette manne, qui meurent d'envie d'avoir part au festin et qui, pour ne point retomber dans les ténèbres extérieures, jureront tout ce qu'il faudra, voteront tout ce que voudra l'arbitre de leurs destinées — même le Concordat!

Toutefois, pour qu'il soit adopté, il a fallu y joindre les *articles organiques* qui en sont indivisibles et qui donnent aux gallicans des satisfactions apparentes qu'il n'eût tenu qu'aux gouvernements postérieurs de rendre efficaces. Encore, au Tribunat, y eut-il sept voix d'opposition, vingt et une au Corps législatif, où cinquante et un courageux députés se réfugièrent dans l'abstention. Mais, à la fin, le Concordat est voté. Reste à promulguer solennellement la réconciliation entre le peuple français et la religion catholique.

Le dimanche 28 germinal de l'an X (18 avril 1802), Paris s'éveille au canon : à dix heures, soixante coups annoncent la promulgation de la loi par le Premier Consul ; à partir de huit heures, les préfets, accompagnés des maires, d'une escorte et d'un corps de musique, font la proclamation sur les places. A dix heures et demie, au Carrousel, le Consul assiste au défilé de la parade et distribue des drapeaux à la légion d'élite de la gendarmerie et à divers bataillons. A onze heures et demie, le cortège part des Tuileries pour Notre-Dame. En tête, régiment de hussards, régiment de chasseurs, régiment de dragons, puis l'infanterie légère de la Garde, la légion d'élite à pied et à cheval, les grenadiers à pied, les chasseurs à cheval de la Garde, puis, encerclés par des piquets de cavalerie, de la ligne et de la Garde, les voitures à quatre chevaux des conseillers d'Etat, des diplomates étrangers, des ministres français ; les voitures à six chevaux de consuls Cambacérès et Lebrun ; la voiture de huit chevaux du Premier Consul, qu'entourent les généraux commandant la division, la Garde et la gendarmerie, et les généraux de la Garde que



Bonaparte, premier consul ; à sa droite le second consul : Cambacérès et à sa gauche le troisième consul Lebrun.

Fragment d'un tableau de Couder. (Musée de Versailles).

précèdent six mamelucks en costume, tenant en main des chevaux barbes que suivent les grenadiers à cheval et soixante hommes de la gendarmerie d'élite.

Lui, pourtant, est seul dans sa voiture qu'escorte une armée. Il a l'habit de velours écarlate, brodé de palmes en or sur toutes les coutures ; un sabre d'Egypte pend à son côté par un baudrier étroit et du plus beau travail ; cravate noire, culotte noire, bas de soie blancs, souliers à boucle, chapeau retapé à la française, avec le grand panache tricolore. Sur les voitures des conseillers d'Etat, des ministres, — qu'on remarque qu'il n'assiste à la fête ni sénateurs, ni législateurs, — des laquais en livrée, verte pour le Premier Consul, bleue et rouge pour les deux autres consuls, jaune pour les ministres, et puis de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour les diplomates étrangers. Comme Mme Golovine, qui prétend avoir osé la première montrer une livrée à elle dans les rues du Paris révolutionnaire, eût été choquée de voir de tels laquais aux voitures de « ces espèces »! Mais qu'eût dit M. de Montmorency qui, dix années plus tôt, avait, le 19 juin 1790, obtenu par décret l'abolition des livrées pour rendre l'égalité « à la classe sacrifiée des officieux »?

C'était bien qu'on fût splendide ; mais le Consul aussi savait être prudent. Il imposait aux factieux, non seulement par cet étonnant déploiement de troupes sur toute l'étendue du cortège, mais par d'autres et plus sérieux avertissements : quatre bataillons d'infanterie, fusils chargés, occupaient l'église ; un, entré par la porte de l'archevêché et un par la porte du cloître, étaient dans les bas côtés, et un, de grenadiers, formait la haie depuis la grande entrée jusqu'au chœur.



Les élégances de 1802, estampe de l'époque.



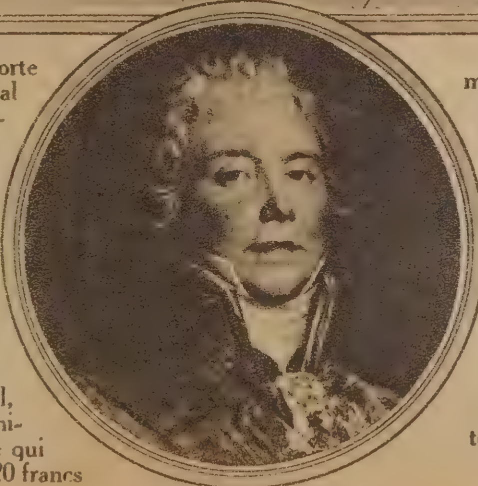
Lorsque le Premier Consul arriva au parvis, il fut salué de soixante coups de canon et il se dirigea aussitôt vers un fauteuil placé sous une sorte de dais, à gauche de l'autel. Le légat, cardinal Caprara, officia pontificalement ; Mgr de Boisgelin, archevêque démissionnaire d'Aix, prononça un très notable discours : il avait été de l'Académie française et allait prochainement rentrer à la deuxième classe de l'Institut. On vit au *Credo* se lever quatre quêteuses charmantes à chacune desquelles donnait la main un officier de la garde et que suivait « un des gens du Premier Consul ». C'étaient Mme Louis Bonaparte (Hortense de Beauharnais), Mme Savary, née de Faudoas-Barbazan, Mlle Lebrun, fille du troisième consul, et Mlle de Luçay, qui sera tout à l'heure Mme Philippe de Ségur. Et la quête produisit 700 louis, ce qui est un beau chiffre, même en prenant le louis à 20 francs et non 24. Et puis, à l'élévation, les tambours battirent aux champs et les soldats présentèrent les armes : oui, cela dans la métropole où Gobel officiait, où trônait la Raison, où les théophilanthropes avaient dansé leurs sacrifices champêtres, la troupe républicaine présentait les armes au Dieu de Clovis et de saint Louis.

Et les évêques nommés prêtèrent serment aux mains du Consul, et Sarrette, de la musique de la garde nationale, avec Méhul, le musicien de la Révolution, et le détestable Cherubini, dirigèrent les élèves du Conservatoire exécutant le *Te Deum* de Paesiello qu'avait entonné le légat.

Deux tribunes avaient été érigées séparant le chœur de la nef. L'une destinée aux ambassadrices, l'autre à la famille du Premier Consul. Mme Bonaparte devait y prendre place, ayant à sa droite Mme Bonaparte la mère, « qui, écrit le *Journal des Débats*, pouvait voir ses cinq fils réunis dans la même solennité et se trouvait comme placée entre eux et le ciel qui les lui a donnés ». Mais, quand Mmes Bonaparte arrivèrent, leurs places étaient occupées. Malgré la sentinelle à la porte, Mme Hulot, belle-mère du général Moreau, était entrée dans la tribune avec sa fille, avait pris d'autorité le siège de la consulesse et s'y carrait. Bonaparte s'en aperçut en entrant dans l'église, mais il ne put que faire raconter une histoire par les journaux. Ce fut là l'unique scandale, l'unique tentative dirigée contre les Bonaparte. A la vérité cela ne fut point sans conséquence, car depuis lors, Bonaparte ne vit plus Moreau, et celui-ci se donna aux intrigants qui le guettaient.

On tira donc encore soixante coups de canon à blanc quand le Consul rentra aux Tuileries en grand cortège, et puis le corps diplomatique s'en alla dîner, à Neuilly, chez M. de Talleyrand ; les généraux furent reçus par le ministre de la Guerre, les marins à la Marine ; les évêques chez Portalis aux Cultes ; le Premier Consul eut le cardinal légat, les deux consuls, ses trois frères, sa femme, sa belle-fille, les présidents du Sénat et du Corps législatif. Après dîner, il tint cercle : une cinquantaine de femmes et deux fois autant d'hommes. Mme Bonaparte et sa fille firent chacune leur partie. Le reste ne joua pas. Le Premier Consul s'amusant à causer avec le corps diplomatique raconta beaucoup de choses de son séjour en Egypte. « Vers une heure du matin, Bonaparte et Madame, écrit le comte de Cobenzl, se retirèrent et tout le monde se dispersa. » Au moins en ce temps-là on s'entendait à occuper son jour de Pâques!

FRÉDÉRIC MASSON, *de l'Académie française.*



Le prince de Talleyrand.

Chez l'Ennemi[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

L'EMPEREUR VISITE LES CUISINES. — EN ATTENDANT LA RATION. — A L'ASSAUT DES BOUCHERIES. — CEUX QUI NE SOUFFRENT PAS.

L'impératrice ayant inspecté les marmites et dégusté le brouet national à la première des cuisines populaires fonctionnant à Berlin, l'empereur à son tour voulut rendre visite le 28 octobre à un autre de ces établissements installé dans les Halles centrales de la ville (*Zentralmarkthalle*). Le bourgmestre Wermuth, Frau Geheimrat (Mme la Conseillère secrète) Cassel, et Frau Sanitaetsrat (Mme la Conseillère du service sanitaire) Frank le reçurent en *grand* apparat. La cérémonie débuta par une petite conférence de M. le bourgmestre ; cartes et plans en main, il expliqua à Sa Majesté où se trouvaient, disséminées dans la ville, les huit cuisines centrales de la capitale et les soixante-deux locaux de répartition. Il exposa ensuite le fonctionnement des soixante grandes chaudières dans lesquelles quarante mille litres d'aliments peuvent être préparés grâce au travail de plus de cent femmes qui ont à leur disposition quinze machines à éplucher les pommes de terre et tout autant pour les couper... Ces explications terminées, dames et messieurs procédèrent à la dégustation du plat du jour et, comme l'impératrice, l'empereur avala crânement, sans sourciller, sa part du brouet germanique ! Ne nous en étonnons pas. Les Hohenzollern, depuis Albert l'Ours, comme leurs sujets, d'ailleurs, ne se sont guère montrés raffinés en fait de cuisine : on fut toujours plus exigeant dans cette famille sur le nombre des plats que sur leur qualité !

C'est un spectacle de tous les jours, à Berlin, que celui des femmes d'ouvriers, pâlottes et amaigries, avec leur marmaille suspendue à leurs jupes, des vieillards recroquevillés de misère, mutilés de la guerre, camelots faméliques, déshérités de la vie, épaves de la grande ville, rassemblés en troupeau dans la cour d'un local de distribution (*Ausgaberdelle*) ou dans quelque salle de gymnastique, attendant leur pitance : cour des Miracles le plus souvent veule, timorée, incurieuse, effacée, sans cette vivacité d'esprit, cette blague, cette philosophie insouciante qu'on rencontre chez tous les crève-la-faim de Paris, lazaroni du pavé qui toujours semblent dominer leur misère ! Toutefois l'apathie de cette foule est plus apparente que réelle ; les conditions de vie qu'a créées la disette, cette âpre lutte pour l'existence qui en est la résultante suscitent un nervosisme grandissant avec la pénurie des vivres, et bien souvent l'attente du brouet, distribué par litre et demi-litre, ne se fait pas sans gronderie, ni révolte. Car à Berlin, comme ailleurs, ventre affamé n'a point d'oreilles ; et dans les quartiers miséreux, à Moabit, par exemple, à plusieurs reprises des émeutes éclatèrent après une station trop prolongée, pour un rien, pour une répartition trop maigre, pour un manque de ration... Evidemment, ce ne fut pas un 1793, ni même un semblant d'insurrection à leur manière, comme celle de 1848. Non, mais des boucheries furent mises à sac, des épiceries, des boulangeries prises d'assaut, brusquement, en plein midi, par une foule devenue furieuse, tandis qu'aussitôt, alors que les marchands apeurés fermaient au long des rues les rideaux de fer de leurs boutiques, quelque brigade de *schutzmann*, prévenue par téléphone, accourait sabre au clair, faisant fuir comme moineaux la bande pillarde !

Pendant ce temps, le riche Berlinois n'est guère atteint que dans sa bourse. Les jours sans viande il achète fort cher le poisson, ou les canards, les oies, les poulets, toute cette volaille que le Roi des pommes de terre, von Batocki, au grand dam des pauvres, n'a pas encore baptisée viande ; et, les jours maigres, il ajoute encore à sa ration celle du malheureux sans argent qui, pour cette raison, ne saurait profiter de sa carte. Car tel est l'aboutissement de cette surorganisation à l'allemande! Un député socialiste, qui fut, ce jour-là, le porte-parole de tous les affamés de l'empire, fit ressortir avec force cette injustice criante en lançant du haut de la tribune du Reichstag, à la tête des junkers, ces vers du grand redresseur de torts, du défenseur des humbles, Heine :

Hat man viel, so wird man bald,
Noch viel mehr dazu bekommen.
Und wer wenig hat, dem wird
Auch das Wenige noch genommen.
Wenn Du aber, gar nichts hast,
Ach, so lasse dich begraben,
Denn ein Recht zum Leben, Lump,
Haben nur, die etwas haben.

(« A-t-on beaucoup? L'on reçoit encore davantage! Mais celui qui a peu, on lui prendra le peu qu'il a. Et si toi, gueux, tu

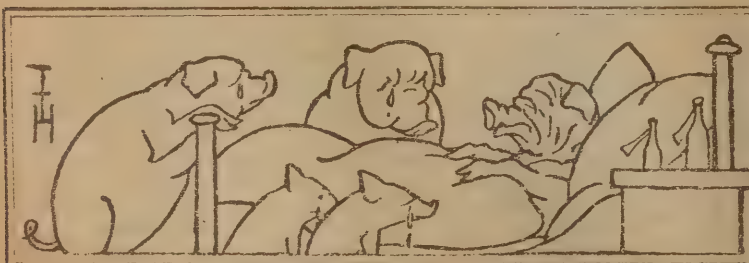
(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.



Le chat compatissant au jour sans viande. (Die mitleidige Katze am fleischlosen Tag.)
Simplicissimus.



Le roi des pommes de terre : Von Batocki.
Dessin de G. Brandt (*Kladderadatsch*, 29 octobre 1916).



— Enfin, l'un de nous peut mourir de vieillesse, depuis que les boucheries sont interdites.
("Endlich kann unsereins auch mal an Altersschwæche sterben, seitdem die Hausschlachtungen verboten sind.")



Dans l'attente d'un œuf.
(In Erwartung des Eies — ein Bild aus der Sommerfrische.)
(*Simplicissimus*, 26 septembre et 8 août 1916.

L'ALLEMAGNE AFFAMÉE

n'as rien, laisse-toi enterrer, car ont seuls droit à la vie ceux qui ont quelque chose. »)

« Ceux qui ont quelque chose », en ces temps de disette, ce sont les junkers, les hobereaux, les *Hochwohlgeboren* (les bien-nés), les *Kriegslieferant* (les fournisseurs de guerre)...; eux seuls ont le droit et le pouvoir de se rassasier encore, conservant leur vigueur pour le plus grand bien de la patrie allemande. Dans ce monde-là d'ailleurs, le trafic prohibé des denrées se fait sur une grande échelle. Un Espagnol, admis dans les salons, me racontait quelle avait été la conversation pendant un thé donné par une dame de la noblesse : l'une des invitées avait reçu un jambon de Bruxelles, de la part d'un haut fonctionnaire civil, une autre, un lièvre de sa propriété de Poméranie ; une troisième fit sensation en racontant l'arrivée d'une oie du gouvernement de Varsovie... Dans la classe bourgeoise, par contre, un trafic nouveau qui florissait jadis parmi les peuples nomades, à l'aube des civilisations, s'est organisé par-dessous main: le troc. Frau X échange la saucisse du porc qu'elle fait élever avec les détritus de son ménage, aux environs de la ville par quelque paysan *(Pensionschwein)*, avec le beurre que Frau Y reçoit de ses parents, propriétaire d'une ferme. Ou bien, la farine de froment que Mme la juge a conservée dans son garde-manger, lui permet de recevoir une douzaine d'œufs de Mme la conseillère secrète! Tout un commerce de victuailles s'organise ainsi en cachette, de main à main : transaction qui n'a qu'un but,

CHEZ LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

— Oui, mesdames, le prix de la séance est maintenant de 10 marks ! Le marc de café coûte le double plus qu'auparavant.

(" Nee, Madameken, der Hœchstpreis für das Wahrsagen is jetzt auf 10 mark erhœht worden. Der Kaffeesatz kostet næmlich doppelt soviel wie früher. ")

frauder l'ordonnance, éviter par ce fait la répartition avec le gueux, *der Lump*, celui qui n'a rien! D'autres conséquences grotesques découlent en outre de cette folie de l'organisation systématique : telle la spéculation sur les cartes elles-mêmes, la soustraction de celles-ci pratiquée en grand par des voleurs d'un nouveau genre, le paiement en denrées, ce qu'exigea un docteur qui réclamait à la place de ses honoraires, de la farine, de l'huile et du café! La lutte pour l'existence semble même s'intensifier du fait de cette répartition « idéale » des vivres, toujours poursuivie, jamais réalisée. On s'aigrit de chaque manquement, jusqu'à dénoncer par exemple, comme un crime abominable, ainsi que je l'ai entendu, le fait de tel bonhomme étendant sur son pain le beurre de deux cartes, de la sienne et de celle de sa femme atteinte du diabète... L'époux avantagé n'a pas dû, d'ailleurs, profiter bien longtemps de la maladie de sa compagne : selon le régime, une nouvelle ordonnance est venue sans doute au plus tôt interdire des fraudes de ce genre! Ce qui faisait dire à un pauvre hère auquel, un soir, j'avais demandé mon chemin pour rentrer à l'hôtel et qui se trouvait en veine de confidences : « Avec leur système, le nombre des discours augmente ; on multiplie les conseils, on double le nombre des employés, on ajoute ordonnances sur ordonnances, édits sur édits, paragraphes sur paragraphes, cartes sur cartes: une seule chose diminue, les vivres! » Puis après un instant de silence, il ajouta en un lamentoso qu'il voulait rendre comique, sans y réussir: *Jetzt ist eine fette Wurst ein vielbeneidetes Ideal geworden! Ein Schinkenbutterbrot, ein Traum* (« Maintenant une saucisse grasse est devenue un « idéal » envié! Une beurrée au jambon, un rêve! »)

Triste constatation pour nos gargantuas d'avant-guerre!



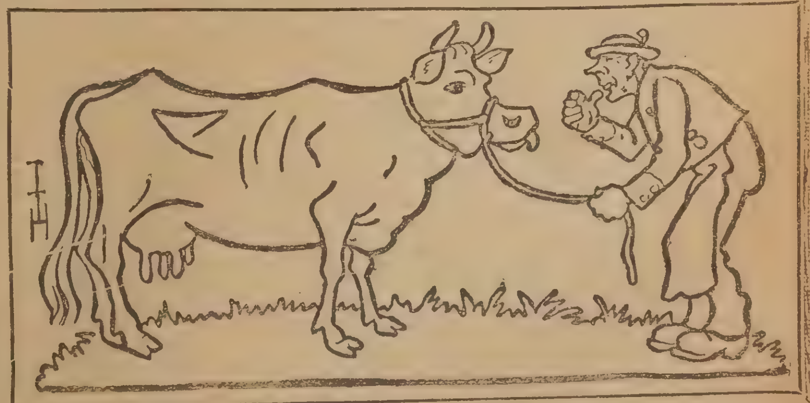
— Hurrah ! Notre cochon pèse davantage que Bubi !

(" Hurra! Unser Heimschwein wiegt schon mehr wie Bubi. ")

LA HAUSSE DES VIVRES. — L'OIE N'EST PLUS QU'UN RÊVE. — KOTELETTES DE NAVETS.

Durant cette crise, malgré l'institution de la carte, la création des prix maxima, la défense des spéculations, la saisie des denrées, l'interdiction de vente, l'argent n'a cessé de conserver toute sa puissance d'achat ; rien n'a pu la réprimer ; le jeu de la loi de l'offre et de la demande a fonctionné malgré tous les bureaucrates de l'empire et certaines denrées ont atteint à Berlin les prix qu'elles coûtaient à Paris, en 1871, le troisième mois du siège. L'oie surtout, le plat des gourmets d'outre-Rhin, fut l'objet des spéculations les plus fantastiques. Ce volatile bien farci forme d'ailleurs le rôti allemand par excellence, et passer un Noël sans oie, est une chose qu'avant la guerre les Teutons ne pouvaient se représenter. En temps ordinaire, on le payait quinze à dix-huit marks, encore était-ce pour une bête de choix. Mais dès le milieu d'avril 1916, le bruit courut à Berlin, remplissant les gens d'une surprise amusée, qu'à Hambourg, « quelqu'un » avait payé une oie quarante marks! On prit cela pour le geste d'un millionnaire qui, coûte que coûte, avait voulu se payer une « délicatesse »... On ne pensait pas à ce qui allait arriver, car, en septembre de la même année, soixante, soixante-dix marks était un prix normal pour une oie de grosseur moyenne, et on le payait sans marchander. Mais combien d'estomacs purent s'offrir le luxe d'un tel plat! Toutes les espérances de nos gourmets teutons étaient, petit à petit, détruites par cette hausse continue. Un mois plus tard, ce volatile était taxé 140 marks ; pour tous les bourgeois, l'oie était bien devenue un « rêve irréalisable ». Cependant, durant mon séjour dans la capitale, l'estomac berlinois ne se tenait pas encore pour battu : nos bâfreurs des bords de la Sprée tournaient la difficulté en s'entraidant par une sorte de « Société de l'oie » ; cinq ou six d'entre eux fondaient « une cagnotte », attendant de celle-ci qu'elle leur permît, en pleine guerre, de réaliser l'illusion des abondances alimentaires du temps de paix... Un « jeu de l'oie » à leur façon!

Après avoir suscité dans tout le pays une disette menaçante, la guerre a eu de plus, dans le domaine de l'alimentation, un fait imprévu : elle a plongé la cuisine allemande dans la plus extraordinaire fantaisie! Dépourvus de farine, de graisse, et presque de viande pour la préparation de leurs menus de guerre, les maîtres queux teutons ont bouleversé toutes les règles de la gastronomie ; mettant en branle leur esprit d'invention pour confectionner, pendant le long jeûne que subit leur pays, des plats qui donnent le change aux estomacs allemands, c'est-à-dire configurés, par atavisme, pour recevoir abondance de viandes saignantes, de rosbeefs échauffants et de grasses poulardes, ils ont créé toute une foule de mets nouveaux, inventé des pâtes et des légumes innombrables, et préparé toute une série de mélanges abracadabrants. C'est ainsi que pour leurs frères devenus végétariens par nécessité, ils ont découvert mille et mille façons d'accommoder les carottes et les pommes de terre. Bien plus, ces nouveaux Vatels savent combien les hommes ont horreur de changer leurs habitudes ; aussi n'hésitent-ils pas à dissimuler sous des appellations carnines les légumes parfaitement authentiques qu'ils préparent. Les menus des restaurants vous offriront en conséquence des plats comme celui-ci : *Kohlrubenkoteletts:* côtelettes de navets! Voulez-vous savoir leur accommodement? : la *Fleischlose Kueche*, (la cuisine sans viande) vous renseignera en ces termes : « Pour préparer un plat savoureux avec des navets, couper les tubercules en grandes tranches, les cuire à moitié, puis les laisser refroidir ; les enduire ensuite de *zwieback* émietté, de sel et de poivre, et leur donner une belle couleur brune en les cuisant à nouveau



— Oui, petite Lise ! Les Anglais peuvent affamer l'Allemagne, mais pas moi !

(" Wacht, Liserl, Englænder konnen Deutschland net aushungern, aber mir. ")

dans de l'huile ou de la graisse ; *les tranches de navets prennent l'apparence de belles côtelettes et ont une saveur merveilleuse.* » Qu'aurait dit Brillat-Savarin de ce légume camouflé ? Ou Dumas qui, lorsqu'il venait déjeuner au Café Hardi, prenait trois côtelettes qu'il superposait sur le gril et quand celles du dessous et du dessus étaient cuites jusqu'à être brûlées, mangeait celle du milieu qui était gonflée du sang des deux autres !

Quant à nous, la seule illusion que nous mangerions de la viande en dégustant des navets ne nous satisferait pas sans doute ; nous ne nous contenterions pas non plus de fricandeau à l'oseille ou de rosbeef aux pommes, formés de légumes de toutes sortes, hâchés et comprimés ayant la forme extérieure du morceau de veau ou de la tranche de bœuf !



Drame campagnard. — (Bargeldloser Zahlungsverkehr.)

Cet accommodement bizarre des végétaux qui permet de créer l'illusion de la viande, se retrouve, plus astucieux encore, dans le déguisement de maints autres plats ; c'est ainsi que le fricandeau et le rosbeef servis par le *Kellner*, ne sont formés que de légumes de toutes sortes hachés et comprimés, ayant la forme extérieure d'un morceau de veau ou d'une tranche de bœuf ! Quant aux appellations, si elles ne tendent pas toujours à dissimuler la composition véritable de ces mets truqués, elles n'en sont pas moins éloquentes : tel menu vous offrira des *Kartoffelnpastete*, des pâtés aux pommes de terre, tel autre des *vegetarische Wurst* ou des *vegetarischer Gaensebraten*, des saucisses et des rôtis d'oie végétaux ! La cuisine allemande limitée dans le choix de ses denrées, tente ainsi, par le truquage savant des aliments dont elle dispose, de créer l'illusion de ceux... du passé. Bien plus, en confectionnant cent plats différents d'un seul légume, elle s'efforce de donner une autre illusion tout aussi nécessaire aux estomacs d'outre-Rhin : celle de l'abondance et de la variété. Le navet par exemple ne se débitera pas seulement en côtelettes, mais en soupe (*Kohlruebensuppe*), en bouillie, (*Kohlruebenbrei*), en salade (*Kohlruebensalat*), en tourte (*Kohlruebentorte*), en sirop (*Kohlruebensirup*), en marmelade, en confiture, en compote, en choucroute. Chez les Teutons le navet est devenu la panacée de la faim !

LA CHIMIE CULINAIRE. — SUCCÉDANÉS, TRUQUAGES ET FALSIFICATIONS.

Je ne crois pas cependant qu'avec le temps, cette alimentation eût suffi à entretenir « l'illusion nécessaire » chez tous les estomacs apeurés par ce long jeûne. Heureusement pour eux, la chimie allemande veillait ! Avec ses inventions d'ordre culinaire, elle vint à point pour seconder les cuisiniers de cet étrange régime. Par des combinaisons de laboratoire qui auraient fait la joie du docteur Faust, par des productions artificielles plus ou moins louches, tous les alchimistes de Dresde et de Leipzig cherchèrent à réaliser au fond de leurs creusets la synthèse des denrées disparues. Ce fut alors, comme un plaisant le baptisa, le règne de la *Hexenkueche*, de la cuisine des sorciers ! Les grains d'orge, les faînes des hêtres, les glands de chênes, remplacèrent le café ; les baies d'aubépine servirent à distiller le « thé allemand » ; un mélange composé de quatre-vingts pour cent de farine de pommes de terre teintée de jaune et de vingt pour cent de sel de cuisine, le tout baptisé *poudre de beurre (Butterpulver)* recouvrit d'une couche épaisse toutes les tartines des petits Michels ; le marché fut inondé d'huiles à salade décorées des noms les plus séduisants ; *Rose des Alpes, Pikant, Majonol, Fleur de pavots, Salatfix*, etc., qui n'étaient que des composés de dissolutions aqueuses de dextrine ou de lichens d'Islande, de gélatine ou autres produits similaires, le tout additionné d'épices, d'acides et de sels divers. Cette chimie d'un nouveau genre ne s'arrêta pas là ; les creusets magiques créèrent bientôt le miel artificiel (*Kunsthonig*), l'équivalent du chocolat (*Schokoladepraeparat*), composé de mélasse et de terre d'infusoires ! Le succédané du poivre (*Pfefferersatz*) apparut un beau matin ; cette invention géniale comprenait une poudre faite d'orties récoltées avant leur floraison et desséchées. Un autre coup de baguette de nos sorciers et nous eûmes le beurre végétal (*Pflanzenbutter*) ; un autre coup encore et ce fut la viande artificielle (*Kunstfleisch*) ! De la sciure, de la mousse, d'un rien, naissait un nouvel aliment ! A son tour, l'équivalent de l'œuf (*Eiersatz*) fut salué dans la presse en des articles dithyrambiques ! Le miracle de la multiplication des pains et des poissons du pêcheur galiléen était surpassé ; le génie inventif des fils de l'Allemagne faisait fi du blocus anglais ! Enhardi par tant de succès, le *made in Germany* prit des proportions inconnues jusqu'alors ; les produits étrangers, sinon ceux de l'ennemi, les liqueurs de France entre autres, furent imités jusque dans leurs molécules : un composé d'éther et d'essences artificielles qui laissait un arrière-goût de goudron et d'huile de ricin fut baptisé *echter Kognak* : cognac véritable ! Dans les bars, il fut de bon ton de commander des grogs et des punchs d'un « *Original-Jamaïka-Rums* » tiré de quelque alambic d'un élève en pharmacie ou du fût d'un marchand de pétrole. Mais le bouquet de cette nouvelle cuisine magique fut certainement le *Deutscher Caviar*, le caviar allemand, qui fut trouvé n'être que des œufs de morue trempés, pour les noircir, dans une décoction de suie délayée dans de l'huile.

Cette histoire est celle de tous les succédanés allemands ! Contrefaçons grossières, falsifications, tromperies, truquages, rien n'y manque. L'âme teutonne s'y dévoile sans fard, avec cette fausseté qui avait déjà frappé les Romains et qui depuis le Grand Frédéric n'a fait jusqu'à nos jours, que se perfectionner. Mais cette fois-ci, par un juste revirement des choses, elle se retourne contre eux-mêmes ! Ces grands bâfreurs de jadis sont ainsi punis par où ils ont péché. Cette guerre d'ambition qui n'était qu'un « coup » organisé pour satisfaire davantage leurs appétits matériels les a, par un châtiment providentiel, justement condamnés à un jeûne pénible, à une nourriture détestable !

Aussi bien, aux heures où leur estomac crie famine, aux heures de longue attente aux portes des cuisines, un de leurs proverbes, j'en suis sûr, maintenant les obsède :

Mancher geht nach Wolle aus.
Und kommt geschoren sebst nach Haus !

C'est-à-dire : « Tel va pour tondre qui s'en revient tondu. »

(*A suivre.*) ?

Dessins du *Simplicissimus* (octobre et novembre 1916.)

LES POÈMES

POUR LES AVEUGLES

Dédié à Brieux.

Donnons tous, d'une main pieuse.
... Pour les aveugles, s'il vous plaît !
Pour ceux qui désiraient une mort radieuse
Et qu'hier une mort ténébreuse aveuglait.

Mourir, c'est perdre la lumière.
Perdre les yeux, c'est une mort.
Des deux morts, c'est peut-être la première,
Que, s'il pouvait choisir, choisirait le plus fort.

L'amputé trouve, en sa misère,
Au soleil, un labeur joyeux...
Prisonniers de la nuit sans fin qui les enserre,
Ceux-ci sont plus à plaindre : ils sont morts par l[es] yeux

Ils souffrent de l'ombre éternelle
Douce aux habitants des tombeaux.
La splendeur du soleil porte la joie en elle :
Les printemps sont si doux ! les automnes si beaux !

Ils ne verront plus, à l'aurore,
La cime des monts se dorer,
Ni la grappe ou le blé que le grand soleil dore !
Leurs yeux sont morts; ils n'ont plus d'yeux que pour pleurer.

Leur pied bute ; leur main tâtonne;
Ils n'ont plus de nous que nos voix.
Disons-nous tous : « L'obole infime que je donne
Paie aux martyrs un peu des splendeurs que je vois ! »

A leurs regards éteints, que voile
Une nuit sans un rais de jour,
Nous pouvons faire luire encor la douce étoile,
L'étoile consolante et sainte de l'amour.

JEAN AICARD,
de l'Académie française.

AVANT-PRINTEMPS

Ce parfum, d'où souffle-t-il ?
Hier encore il neigea...
Qu'apporte le vent subtil ?
Est-ce le printemps, déjà ?

Un bleu suave et charmant
Coule du ciel dans mes yeux ;
L'air est tiédi, par moment,
De souffles délicieux.

J'ai soif de toi, doux vent pur,
De vous, bois ensoleillés
Où rit, pâle encor, l'azur
Parmi les rameaux mouillés !

Puisque aveugles ou méchants
Sont les hommes, à jamais,
Accueillez-moi, fleurs des champs,
Consolez-moi, tendres Mais !

Puisque l'homme juste et fier
N'est pas le guide qu'on suit,
Que la force, comme hier,
Prime le droit aujourd'hui ;

Que nous marchons incertains,
La nuit, pleins d'un noir frisson,
Pour voir, au clair des matins,
Toujours le même horizon ;

Puisque tout subit la loi
De recommencer jadis,
— Toi, du moins, console-moi,
Recommencement des lis !

Viens, Printemps, héros vermeil
Archer, de l'hiver vainqueur,
Disperse à traits de soleil
L'ombre que j'ai dans le cœur !

FERNAND GREGH.

REPROCHE AU PRINTEMPS

Au début du printemps, quand l'herbage est si tendre,
Quand chaque coup du cœur est fier d'avoir quinze ans,
J'allais sur la pelouse obligeante m'étendre
Sous les miroirs polis des feuillages naissants.
Je restais là, le temps me semblait immobile,
La laiteuse buée, épaisse comme un mur,
Enfermait mon visage et mon âme tranquille
Dans un cercle éternel de jeunesse et d'azur.
Et je songeais, tandis que la bleuâtre sève
Des bourgeons suspendus enchantait mes regards:
« L'avenir ne peut pas troubler un corps qui rêve
Au fond du pré gonflé de silence et de nards... »
— Vous n'avez pas tenu vos divines promesses,
Beaux cieux si reposants, si candides, si chauds,
Mais chaque jour mon cœur vous trouve encore plus [beaux,
Et ma timide main vous flatte et vous caresse,
Tandis que vous glissez jusqu'au fond de mes os
Le mensonge infini d'un azur en liesse,
Voilé par les parfums et par les chants d'oiseaux!

Comtesse *MATHIEU DE NOAILLES.*

AVRIL

L'herbe de la pelouse est mince comme un fil.
L'aubépine, au sentier, est à peine fleurie,
Tous les oiseaux d'amour et de mutinerie
Sont encore en exil.

Le verger rose et blanc de ses tendres fortunes
Balance sa beauté fragile et sans détails,
Les marronniers sont faits de petits éventails
Au bout des branches brunes.

Le vent ne reconnaît que les lilas charmants,
Sans pressentir encor la rose triomphale,
Les calices des lis préparent leur ovale
Pour les beaux doigts cléments.

L'air limpide est percé de vacillantes dagues
Qu'y jette en se jouant le jeune roi soleil,
Et l'ombre d'une fée au visage vermeil
A passé sur mes bagues.

Mme CATULLE-MENDÈS.

PREMIER PRINTEMPS

Premier étoilement des fleurs, aux branches nues!
O ces premières fleurs, ces premières venues,
Au sang précoce et vif de nos arbres à fruit!
Éclats d'astres, restés sur terre après la nuit;
Parfum double, mêlé d'ambroisie et d'écorce,
Et qui ténu, léger, a la secrète force
Du goût essentiel et profond des noyaux.
Douce fleur des pruniers, neige rose aux rameaux,
Sang végétal éclos en lueurs parfumées,
Les branches, à nouveau, s'enflamment ranimées,
L'air, près du gel encor, s'embaume de clarté...
Jeunesse de la terre! Eternelle bonté!

Mme FERNAND GREGH.

PRINTEMPS QUAND MÊME!

Je viens de retrouver le vieil ami Printemps!
Malgré les ans et nos malheurs, il est le même:
L'Hiver semble haïr. — Lui semble dire: « J'aime! »
Aussi quels beaux combats il livre au mauvais tmeps!

Le doux vainqueur, c'est lui! Ses clairons éclatants
Portent aux verts échos sa victoire suprême:
Sur les pleurs, sur les deuils, sa gaîté dit: Quand [même!»
Il porte le laurier des heureux combattants!

Son triomphe est sublime: il vient à coups de roses
Mitrailler nos jours noirs et travestir nos proses;
Il sème les futurs sur les passés défunts;

Chargé par le soleil de crier: « Espérance! »
Il lance dans le ciel des obus de parfums
Pour féconder le monde et dorer la souffrance!

WILLIAM GAS.

LITANIES

Printemps, je veux dire en mes vers
Tous tes verts,
Les jeter pêle-mêle,
Gaîment, l'un sur l'autre, sans art,
Au hasard
De la rime jumelle.

Vert des prés et vert des rameaux...
Tous les mots
Dont la couleur est verte,
Je les veux cueillir, tour à tour,
A l'entour
De ma fenêtre ouverte!...

Vert, là-bas, du blé jaunissant!...
Vert puissant,
Sur les fortes épaules
Du chêne immense!... Et vert, dans l'eau,
D'un bouleau
Qui tremble entre deux saules!...

Vert sombre du lierre immortel!...
Vert pastel
D'un érable sensible!...
Vert d'un oranger qui fleurit
Et mûrit
Son fruit d'or impossible!...

Vert précoce du marronnier!
Vert dernier
Des plantes exilées!...
Vert de la mousse autour du puits!...
Vert du buis
Qui borde les allées!...

Vert des rosiers, partout grimpants
Sur les pans
De la muraille grise!...
Et, déjà, dans le vert léger
Du verger,
La première cerise!...

ANDRÉ RIVOIRE.

LES RECONQUIS

Comme ils sont beaux ces noms de bourgs, de maison-[nettes,
Ces vieux noms reconquis des villages d'antan,
Tous ces noms rapportés au bout des baïonnettes
Et qui semblent pour nous en ces matins de fêtes
Le bouquet retrouvé qu'on y mit en partant.

Il suffit pour nous les rendre d'une minute:
On songe à des fronts bruns courbés à travers champs;
On revoit les troupeaux au penchant d'une butte
Et le soir qui revient lentement dans la hutte
S'asseoir comme un vieillard parmi les pauvres gens.

Il ne restait debout qu'un peu de cendre grise,
Vestige encor fumant des beffrois et des tours,
Mais beaucoup de nos fils, après l'avoir reprise,
Se sont couchés sans bruit près de la vieille église
Et pour l'habiter mieux y dorment pour toujours.

Allez, ils ne sont pas bien longtemps restés vides
Ces hameaux écroulés, sans toits et sans cloisons.
Peut-être auront-ils bien les doigts un peu rigides
Ceux qui plus tard, là-bas, seront vos premiers guides...
Mais on rêve déjà dans vos humbles maisons.

Oh! comme elle est à nous, sitôt que l'on y marche,
Cette terre où pourtant on a tout emporté!
Le plus jeune en passant s'y croit un patriarche,
Et pour qu'il reconnaisse une muraille, une arche,
Il suffirait qu'un peu de vent vînt y chanter.

Et voici que l'avril revient de sous un chaume,
Le premier qu'on ait eu depuis trois ans de pleurs,
Et dont le souffle frais jusqu'au cœur nous embaume...
Péronne et Lassigny, Chaulnes, Roye et Bapaume.
L'avril dont tous vos noms sont les premières fleurs!

Oh! nous les retiendrons et malgré tous les autres,
Ces premiers reconquis de la plaine et des bois.
Ils étaient en avant comme sont les apôtres,
Et tous, en les pleurant pour les faire mieux nôtres,
Nous les avons appris pour la seconde fois!

H. ANDRÉ LEGRAND.

BAGDAD

A Haroun-Al-Raschid.

La cité des Emirs, Khalifes du Prophète,
Brillait sous toi, Raschid, et de ses minarets
Au ciel comme un encens montait dans le soir frais
Le chant des muezzins, dont frémissait leur faîte.

Ta passion pour l'art savait en mainte fête
Grouper dans tes jardins où tu les inspirais
Les chantres éloquents de tes rêves secrets,
Et tu vibrais d'entendre une stance parfaite.

L'artiste improvisait et célébrait l'amour,
La jeunesse, la gloire ou la mort tour à tour,
Et la strophe soudain t'arrachait une larme,

Car tu sacrifiais Bagdad aux dômes verts
Et ses palais d'albâtre et tes reines de charme
Au plaisir infini de scander un beau vers.

SALEM EL KOUBI.

HÉLAS!...

En vain de l'idéal nous dressions la statue,
En vain nous élevions le temple de la Paix,
O fol espoir de jours trop beaux, tu nous trompais
Le temple est déserté, l'idole est abattue.

Où donc est ta splendeur d'innocence vêtue,
Sainte fraternité des cœurs qui nous groupais?
Il n'est plus qu'ennemis et sur leurs rangs épais
Une seule clameur retentit: « Meurs ou tue!... »

Hélas!...
Et cependant, combien, aux temps éteints,
Ont lutté, sont tombés en de fatals destins,
Pour sceller, à jamais, leurs bonheurs — et les nô-[tres!
Et le vingtième siècle à l'horizon descend
Depuis que Jésus même envoya ses apôtres
Par le monde lassé d'esclavage et de sang

Pour nous dire: « Aimez-vous toujours, les uns les [autres!... »

X.

Que de lyres continuent à vibrer dans la tempête!... Signalons parmi tant de chants inspirés par le plus pur patriotisme, les envois les plus réussis au point de vue littéraire:

MM. et Mmes Agnès de Lianni, J.-B. Saladin, Hedwig, Un marin de Cyrnos, Em. Prigenti, Jean Valmont, Georges Alain, Henri Mignot, A. Pasquet, Victor Gamurid, F. Rose, Léo della Masura, F. Epelly, J. Cayroche-Plagnes, Lucien Gellis, Léon Russier, Jehan de Lys, Camille Chalhoub, R.-B., Charles Donchin, Herbert de Robert, Charles-Henri de Wied, Arnel, Séverin Damon, Louise Lafay, Alfred Barkatz, J. Latronite, Jebrode, Oscar Offrion, Raymond Tiburce, André Goujas, G. Xavier, Pol Descomps, Fernand Friez, J. A. cl. 16, G. L., Mariadèle, Aimé Jourlin, Louis Juffé, Un assidu lecteur, Georges Piétri, R. Grapelli, Jean Dublineau, Paul Vautier, Gaston Duquenoy, Adolphe Chaix, P. de Maryosel, Jean Franc, Louise Bertheau, Gervais Mercadier, A. Barouille-Decraon, Lucien Coquerel, L.-B. Migeon, Jean Vrles, E. Parèse, Gabrielle-William Duncan, Martial Bataille, Campana, Sergent César, Roger Maury, Max de Seilh, Emile Courtois, Bernard Noël, A. Renault, Henri Blondel, Louis Beurthelot, L. Moreau, Ossart, Rose Sogno, E. Laurent-Mahaud, Louisette Bardou, P. Armand, B. Garanger, Ernest Madelamé, Etienne Beaumont, A. Faivres, M. A. de N.

Paroles DE **Paul FOURNIER**

VIVE LA FRANCE !

Musique DE **Camille SAINT-SAËNS**

Sol_dats qui vous couvrez de gloi_re Et tri_om_phez sous nos dra_peaux, Vaillants guer_riers qui dans l'His_toi_re Por_te_rez les noms les plus beaux, Chas_sez cet_te hor_de bar_ba_re! E_cra_sez en les maudissant Tous ces mons_tres dont nous sé_pa_re Un fleu_ve de boue et de sang! En vous seuls est notre es_pé_ran_ce,_ C'est à vous que vont tous nos cœurs! Des Al_le_mands so_yez vain_queurs! Ven_gez-nous et vi_ve la Fran_ce!

1ª Reprise pour le ✯ REFRAIN ad lib. _ce! (Chœur) En vous _ce! 2ª 2e Ct Fran_

✯ *Quand on ne chante pas le refrain on passe de suite au 2ª*

II

Français, en cet instant suprême
Où la Patrie est en danger,
Il faut vaincre, vaincre quand même!
Marchons tous pour la protéger!
Allons mitrailler les tanières
Où ces loups demeurent blottis!
S'ils fuyaient ces tombes dernières,
Dans le Rhin qu'ils soient engloutis!
En vous seuls..., etc.

III

Frères que l'Alsace-Lorraine
Acclame comme ses sauveurs,
Vous qu'elle a vus, l'âme sereine,
Revenir chez elle en vengeurs,
Puisque maintenant la Patrie
Fait appel à tous ses enfants,
Délivrez la France meurtrie
Et restez partout triomphants!
En vous seuls..., etc.

Publié avec l'autorisation de M. Durand, éditeur, 4, place de la Madeleine, Paris.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA RÉVOLUTION RUSSE — LA GUERRE

La guerre entre avec la révolution russe et l'intervention américaine dans une phase toute nouvelle et décisive. L'Allemagne ne saurait plus, en effet, compter sur une paix séparée avec la Russie ou même sur une « guerre molle », comme la conduisaient les Protopopof et les Sturmer. Elle avait à Pétrograd dans le gouvernement, et surtout à la cour des intelligences certaines. L'impératrice entretenait dans son entourage l'esprit germanophile. L'ex-princesse de Hesse était le mauvais génie des Romanoff, le mauvais génie du tsar, qu'elle ne cessait d'abuser et qui laissait tomber les plus sages conseils. Presque sous ses yeux on sabotait la guerre. Les canons se trompaient perpétuellement de route. Ils allaient sur la Vistule alors qu'on les attendait sur le Dniester, quand ils ne partaient pas pour Vladivostok.

L'incurie était effroyable. Des influences occultes cherchaient l'occasion d'une réaction violente contre la guerre, et ce ne fut pas leur faute si la Douma siégea contre vents et marées, et avec l'appui de l'armée parvint à canaliser la révolution. Il s'en faut de beaucoup, d'ailleurs, que l'avenir soit bien clair. Une république comme la monarchie constitutionnelle en peuvent également sortir. Les paysans désirent un empereur, alors que les grandes villes paraissent acquises à l'idée républicaine. Et même les extrémistes, qui forment au palais de Tauride le conseil des ouvriers et des soldats, les Tcheidze, les Soukhanow et les Stoklow viennent-ils de lancer un appel à tous les peuples, pour « rétablir et fortifier l'unité internationale », et proclamer la résolution des ouvriers et des soldats russes de « défendre la liberté contre les atteintes réactionnaires intérieures et extérieures ». Ils y reconnaissent d'ailleurs la nécessité d'abattre avant tout l'ennemi commun. Car, ajoutent-ils, « la révolution russe ne reculera pas devant les baïonnettes de l'agresseur ». Et, dans leurs débats à ce sujet, le président s'écria : « Nous nous adressons aux Allemands le fusil à la main. Qu'ils détrônent Guillaume II s'ils veulent la paix. Sans cela, nous lutterons jusqu'à la dernière goutte de sang. » Il ne faudrait pas, en effet, comme l'écrit le *Rietch*, que « l'ivresse intérieure fasse oublier la nécessité de la victoire extérieure ». Les deux victoires sont liées ensemble. L'ennemi est à Varsovie, devant Riga, sur le Sereth, et il faut l'en chasser. Hindenburg peut profiter du déséquilibre forcément causé par la révolution pour essayer de se jeter sur la route de Pétrograd ou celle d'Odessa. Et la Russie a besoin, à cette heure décisive, de toute sa discipline, de tout son effort. C'est sur le champ de bataille qu'elle se libérera définitivement.

A semer partout le vent, l'Allemagne récolte partout la tempête. La chute du tsarisme ne brise pas seulement ses espoirs, elle lui apporte de grosses inquiétudes. Certes, le peuple allemand est discipliné et maintenu par une main de fer; mais les idées sont bien fortes une fois en route. Et déjà les démocrates sincères font-ils remarquer qu'une Allemagne réactionnaire fait tache en Europe. Qu'adviendra-t-il lorsque la défaite s'ajoutera à la famine avouée publiquement par le ministre Hellferich? Déjà le journaliste Maximilien Harden ose écrire « qu'une révolution en Allemagne serait dirigée contre la Prusse et la clique militaire prussienne, qui conduisent l'empire allemand à la misère, à l'inanition, au désastre ». Au Reichstag, un réquisitoire de Bernstein contre la politique impériale qui, a-t-il dit, « a dressé contre nous la ligue du monde entier, » est également caractéristique de l'évolution rapide des idées.

Aujourd'hui, la menace contre nos ennemis est générale. La chute du tsarisme a fait tomber leur dernier atout. Les Etats-Unis entrent dans le conflit avec une résolution plus grande. « Tous les moyens, dit une note officieuse, seront mis en usage pour écraser le militarisme allemand. » Les Allemands essaient de traiter la grande république en quantité négligeable. Elle ne saurait, insinuent-ils, aller au delà de ce qu'elle a fait depuis deux ans pour les Alliés. Mais c'est là du bluff. On sait bien, à Berlin, que l'appoint de la flotte américaine sera considérable, qu'elle mettra tout en œuvre pour détruire les sous-marins du kaiser. De quel poids aussi, dans une guerre où l'argent joue un si grand jeu, la fortune américaine ne pèsera-t-elle pas! Comme entrée de jeu, les Américains mettraient à la disposition de la France une somme de cinq milliards à titre de don. Quant au crédit, il serait ce que les Alliés voudraient. L'aide militaire pourrait être elle-même importante. Certes, l'armée américaine est inexistante. Mais on sait, par l'exemple de l'armée anglaise, ce que pourront devenir, entre les mains énergiques d'un Roosevelt ou d'un autre, milices et volontaires.

Le gouvernement avait le devoir de dénoncer à l'opinion universelle les actes d'inqualifiable barbarie et de dévastation commis par les Allemands dans leur recul. Et, pendant que le président Poincaré portait aux populations victimes des nouveaux vandales le réconfort national, M. Ribot protestait auprès des neutres contre le caractère systématique des dévastations ennemies, et sans nécessité militaire. C'est beaucoup pour dissimuler leurs pillages à Ham et à Noyon, que les généraux von Fleck, von Below et leur digne acolyte von Freytag ordonnèrent la destruction de ces deux villes. Et Guillaume II partage avec eux, avec Hindenburg, la responsabilité de leurs forfaits, quand il félicite l'exécrable soldat de sa « glorieuse retraite », quand il glorifie les incendiaires de Péronne et les assassins de Bapaume. La haine sera d'ailleurs toujours mauvaise conseillère. Car les dévastations ennemies, les souffrances endurées par nos malheureux compatriotes décuplent l'ardeur de nos soldats et les jettent tout frémissants de colère contre la fameuse position Hindenburg. Celle-ci a son centre à Saint-Quentin et ses deux grands points d'appui à Cambrai, et, au sud, à Laon, dont le massif de Saint-Gobain et les deux forêts de Coucy sont les protections naturelles.

Les Anglais, maîtres de Bapaume et de Péronne, l'abordent d'Arras à Vermand, et nous par les couloirs que forment d'une part la Somme et l'Oise, et d'autre part cette rivière et l'Aisne. Tandis que les troupes anglaises gagnaient Croisilles, Ecourt, Beaumetz-les-Cambrai, Nurlu et Roisel et Lagnicourt-en-Cambrésis, les nôtres engageaient la bataille sur le terrain même où Faidherbe livra celle de janvier 1871, mais à fronts renversés. Orientées comme l'étaient les Allemands à cette époque, elles enlevaient la forte position d'Essigny-le-Grand, sorte de rempart naturel barrant la route de Saint-Quentin, puis la ligne Castres-Contescourt, non loin de Moulin-sous-Touvent, qui vit, il y a quarante-six ans la principale lutte. D'autre part, elles franchissaient l'Ailette et, par la basse forêt de Coucy qu'elles maîtrisaient, venaient s'emparer de Folembray et du palier de Coucy, premier palier d'escalade vers le massif de Saint-Gobain, et la haute forêt de Coucy, qui semblent les deux grands réduits de la résistance ennemie. Dans le Soissonnais, le plan allemand a reçu également une forte bousculade.

LÉON PLÉE.

CONTES ET NOUVELLES

Les Beaux Œufs de Pâques

La jeune Caroline Van Ham était descendue au jardin. On entendait la voix des cloches de Sainte-Gudule portée par la brise jusqu'à Jette-Saint-Pierre. Des rais tendres passaient entre les nuées, la vie verte foisonnait sur la terre rouge, aux boqueteaux palpitants de sève et sur les mares tremblotantes. La nouveauté éternelle du reverdis embaumait les prairies et c'était le matin de Pâques ; l'âme de la petite Bruxelloise se gonflait de souvenirs.

Là-bas, dans la rue Royale-Sainte-Marie, quels battements de cœur au retour des cloches! Une odeur savoureuse se répandait dans toute la maison ; Caroline cherchait voluptueusement les œufs de sucre et de chocolat nichés dans des coins mystérieux, et tous les repas de ce jour allaient être délectables! Le parfum des couques au beurre chaudes se mêlait à la senteur des pistolets, et Clotilde, la cuisinière, avait fait des provisions abondantes chez le kiekepoulier, le boucher, le poissonnier, la verdurière et les pâtissiers. Il y aurait de tout! Les viandes fines, les pâtés saturés de truffes, les primeurs venues des terres du soleil, mais surtout les pâtisseries et les plats doux ; à midi, la tarte aux groseilles vertes, le pain d'amandes, les biscottes aux suy-kerbeullekes blanches et rouges ; à quatre heures, le cramique tout jauni d'œufs et semé de corinthes sans nombre ; le soir, une tarte onctueuse à la crème, du pain à la grecque ou même des couques à la cannelle, pâtisserie qui tend à disparaître, que les Van Ham mangeaient comme au bon temps et qu'on allait chercher dans une vieille boutique de la rue de Laeken...

Jadis, comme la fête était douce! Joyeuse par vocation, la famille semblait faite pour un bonheur éternel. Et maintenant, les monstres étaient venus, les hordes féroces, qu'on croyait à jamais disparues et qui avaient jailli du centre même de l'Europe, comme jadis elles jaillissaient des forêts, des marécages et des savanes carnivores!

Un jour, des hommes gris vinrent saisir le père Van Ham, et un général apoplectique le fit expédier en Allemagne ; Caroline et sa mère s'étaient réfugiées à Jette, auprès de l'aïeule...

« Jésus, Maria! songeait la petite Bruxelloise ; ça est pourtant terrible!... Je ne peux pas encore y croire... C'est comme un mauvais rêve. Et j'ai le cœur plus petit qu'une fève! »

La mère et l'aïeule étaient parties le matin pour Bruxelles, dans la carriole de pachter Janssens. Caroline pensait qu'elles rapporteraient des œufs de Pâques et du dessert, mais elle s'attristait à les attendre. Des images désolantes la troublaient : connaissant l'insolence des brutes grises, elle craignait des malencontres:

« Elles ne sauront peut-être pas revenir aujourd'hui! soupirait-elle. Comme je voudrais que les Français tuent tous les Allemands pour une fois!... Et le pauvre poupa, où est-il? Ils le font peut-être mourir de faim dans un amigo!.. Moi qui n'ai jamais haï personne, comme je les hais... comme je les hais!... J'en ai mal jusque dans les os! »

Des larmes de chagrin et de colère mouillèrent les beaux yeux saphir. Caroline tapa du pied, en gémissant :

« Je ne veux pas d'œufs de Pâques cette année!... »

Une silhouette torse parut à la porte grillée. C'était Alodie, la vieille servante borgne qui servait la grand'mère depuis trente-cinq ans.

Son bonnet de tulle tuyauté se relevait sur des cheveux jaunes, saturés de moelle de bœuf; sur les joues creuses, quelques zigzags fumeux indiquaient les places où elle s'était grattée.

Elle s'exclama :

« *God'en heere*, mademouasellle Caroline, voilà t'y pas Nèle Bruvamoer de Turnhout qui demande votre mâmâ... et même qu'y dit : c'est pressé! dit-y. »

Tandis qu'elle glapissait, un homme coiffé d'une casquette de soie colossale et recouvert d'une blouse bleue miroitante, surgit sur le perron. Il tenait à la main une pipe de merisier, à couvercle de cuivre. Ayant fait signe à Alodie de déguerpir, il s'approcha mystérieusement :

« Je n'ai pas la gale! » grogna la vieille.

Toutefois, elle se retira; Nèle Bruvamoer mit le doigt à son nez et cligna violemment de l'œil gauche.

C'était un paysan de la Campine, long et sec comme un pin, au visage recuit par le soleil, le vent et le genièvre :

« Ça est une fois une farce! ricana-t-il... Ecoutez, jufvrouwke... vous pouvez bien le savoir puisque vous êtes sa fille! C'est Rieke Vanden Houwelandt qui vient de la frontière d'Hollande... et savez-vous quoi... och! j'ai ri comme un fou... gelyk eene zot... vot-poupa, il a tourné les Allemands en bouteille... il s'est encouru en Hollande... Et ça est un bel œuf de Pâques pour vous! »

La petite était devenue toute pâle.

« C'est pas vrai! gémit-elle.

— Rieke l'a vu... i l'a vu... Rieke fait de la contrebande... i l'a vu, saèz vous, comme jé vois cette posture! » affirma Nèle en montrant une statuette de plâtre.

La petite Bruxelloise s'était appuyée contre un tilleul; les jambes lui tremblaient. De grosses larmes coulaient sur ses cils, mais les yeux riaient au travers...

« Oye! Oye! ça est tout de même bon!... Mais regardez un peu là-bas... si c'est pas des réoplanes! » fit Nèle Bruvamoer.

Il tendait une main vers les nuages. Caroline leva la tête. Là-haut, on eût dit trois gros hannetons qui avançaient tout doucement :

« C'est bien des aéroplanes! affirma-t-elle.

— Je vais vous dire, reprit Nèle... Moi j'ai l'œil américain... C'est pas des Dosché... c'est des Français, allons... et qui vont sur les zangars là-bas...

— Les dépôts de munitions! »

Le cœur de Caroline battait violemment; elle devint rouge, puis blême... Les trois hannetons viraient. Ils semblaient presque immobiles...

Soudain, un projectile oblong se détacha; tout de suite après, dix, vingt autres projectiles se mirent à rayer l'étendue, avec la rapidité d'étoiles filantes.

Des détonations furieuses éclataient; une explosion ébranla la terre, des jets de flamme s'élevèrent sur les hangars.

Nèle Bruvamoer secouait sa pipe et riait silencieusement; la petite Caroline tenait sa poitrine à deux mains, saisie d'un bonheur étrange, tumultueux et puissant :

« Och! ça fait du bien, grogna Nèle... C'est, comme si je buvais du schiedam à six cens le petit verre... Voyez un peu comme ça brûle. Et saèz-vous, jufvrouwke, ça aussi, c'est des œufs de Pâques...

— Oh! oui, oh! oui, murmura fiévreusement la petite Bruxelloise, et ce sont les plus beaux œufs de Pâques que j'aurai vus dans toute ma vie! »

J.-H. ROSNY Aîné,
de l'Académie Goncourt.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi 30 mars 1917.

Pour facile à prévoir qu'il fût, **le magnifique succès de l'Emission du Crédit Foncier de France** n'en est pas moins un fait considérable.

Cet Emprunt a été couvert plusieurs fois par 1,755.000 souscripteurs qui ont offert 4 milliards alors qu'on leur demandait 600 millions.

Il y a eu presque autant de souscripteurs que de titres à souscrire.

Le **Crédit Foncier** rembourse dès maintenant 95 o/o des grosses souscriptions en titres libérés et 90 o/o de celles en titres non libérés.

Ce beau succès de la souscription, s'il démontre la solidité du crédit de notre grand Etablissement de prêts fonciers et communaux, met, d'autre part, en relief la confiance des capitalistes et des épargnants dans l'avenir économique et financier de la France, au moment où la guerre bat son plein.

Ce succès dépasse même les frontières; il a particulièrement impressionné nos alliés britanniques, chez lesquels une grande campagne se fait actuellement en faveur d'un grand emprunt de guerre à lots.

On vient de voir par le remboursement des grosses souscriptions du Crédit Foncier que le **Marché de Paris** va bientôt avoir à sa disposition les nombreux capitaux rendus ainsi disponibles.

Cette manne ne sera pas inutile pour le revivifier et le sortir de son atonie dont la principale cause réside dans la situation imprécise de la Russie au lendemain de son changement de statut politique; à cet égard, la récente proclamation du parti extrémiste dissipe bien des craintes et l'on est autorisé à croire que France et Russie marcheront la main dans la main vers d'heureuses destinées.

Un réconfort nous vient d'ailleurs des Etats-Unis d'Amérique, dont l'aide financière sera hautement appréciée.

Sous ces impressions, dont nous ne pouvons donner ici qu'un léger aperçu, le marché reprend, depuis deux jours, une attitude plus ferme.

Déjà l'annonce de l'augmentation des dividendes du Rio-Tinto et du Boléo avait imprimé au groupe cuprifère un mouvement en avant assez prononcé avec une activité relative.

Au demeurant, la Bourse fait bonne contenance.

Notre Rente 5 o/o passe de 88 20 à 88 30.

Continuons à verser notre or à la Banque de France.

Pour les deux dernières semaines, les versements d'or se sont élevés à 16 millions et demi et 14 millions et demi.

Continuons à souscrire aux Bons et au[x] Obligations de la Défense nationale et à prête[r] nos titres étrangers à l'Etat.

Le **Crédit Mobilier Français** se me[t] à la disposition de sa clientèle pour lui faci[-]liter ces diverses opérations.

Les prêts de titres étrangers à l'Etat
Le paiement des bonifications

On sait, d'après les conditions générale[s] publiées au *Journal Officiel* du 5 mai 1916, que les prêteurs ont droit, chaque année, une bonification de 25 o/o du montant du re[-]venu brut annuel sans bénéfice de change et que cette bonification est payable pou[r] la première année lors de la remise de[s] titres.

Les bonifications des deux autres année[s] devaient être payées en même temps que l[e] premier coupon venant à échéance au cour[s] desdites années.

Désormais, suivant l'avis publié au *Journa[l] Officiel* du 21 mars 1917, les bonification[s] afférentes à la 2e et à la 3e année seront mise[s] en paiement respectivement un an et deu[x] ans après la date d'exigibilité de la bonifica[-]tion afférente à la 1re année.

Cette mesure est tout à l'avantage des prê[-]teurs qui toucheront leur bonification à dat[e] fixe sans subir le retard qui pourrait résulte[r] éventuellement de la date du coupon. Elle n[e] pourra donc que favoriser une opératio[n] avantageuse à la fois pour les porteurs e[t] pour le Trésor, c'est-à-dire pour la Défens[e] nationale.

Le délai pour la **déclaration relative à l'impôt général sur le Revenu** est prorogé au 31 mai.

Le coupon des obligations 5 o/o **de la Compagnie du Chemin de fer de Goyaz** à l'échéance du 1er septembre 1914, resté en suspens depuis cette date, est mis en paiement actuellement à raison de 11 fr. 13, impôt[s] déduits.

Ce coupon est payable aux guichets du **Crédit Mobilier Français.**

L'Assemblée générale annuelle de la **Compagnie Centrale d'Eclairage et de Transport de Force par l'Electricité (Compagnie d'Electricité de Limoges)** est convoquée pour le 26 avril, à 3 heures, au siège social, 46, rue de Provence, à Paris.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être propriétaire d'au moins dix actions, sauf le droit de groupement autorisé par la loi.

Les actions au porteur devront être déposées au siège social ou au **Crédit Mobilier Français,** cinq jours au moins avant la réunion.

Le **Crédit Mobilier Français** *répond par lettre à toutes les demandes de* **RENSEIGNEMENTS FINANCIERS.** *(Avoir soin de donner son adresse lisiblement.)*

Un Bureau de renseignements, où sont réunis tous les documents relatifs aux principales affaires, est à la disposition des Clients du **Crédit Mobilier Français** *qui viennent s'informer directement à ses guichets.*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

LES·ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS.
LE SERGENT

15 Avril 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

Nº 1764. — 15 AVRIL 1917

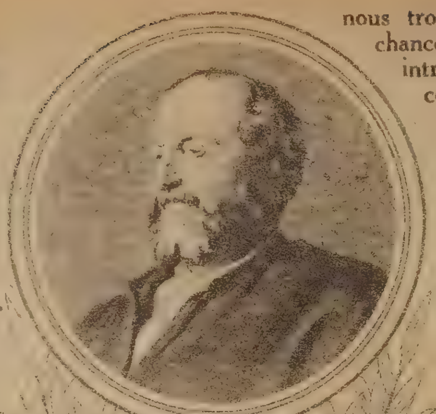
EDITION·DE·LUXE UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS



PHOTOGRAPHIES DE GUERRE. LA MANILLE DANS UN TROU D'OBUS. *Cliché de la Section photographique de l'armée.*

ÉMILE AUGIER
Défenseur de la Famille

La Comédie-Française vient de remonter les *Lionnes Pauvres*. Elle conserve à son répertoire l'*Aventurière*. Ces deux pièces, représentées à dix années d'intervalle, poursuivent le même but, se proposent la même tâche. Elles défendent la famille, signalent à l'attention du public les dangers qui menacent cette institution, « une des bases fondamentales de la société ». L'*Aventurière*, en 1848, fut assez froidement accueillie, jugée par la critique sur un ton d'indifférence dédaigneuse. Ni Janin, ni Gautier, ni même l'intelligente et compréhensive George Sand ne semblent avoir discerné l'intention de l'auteur ou y avoir attaché du prix. Elle est pourtant fort claire et n'est pas indifférente. Avec le recul du temps, son relief s'accuse. Nous sommes mieux placés que les contemporains pour saisir l'idée maîtresse d'Emile Augier, apprécier les mobiles instinctifs ou conscients qui le déterminèrent à écrire son ouvrage. C'est un essai de réaction contre des théories alors à la mode, ou plutôt qui commençaient à se démoder, contre les doctrines révolutionnaires du romantisme expirant, contre la morale individualiste, contre la légitimité des frénésies et des crimes de l'amour, contre l'apothéose de la courtisane. Augier oppose son *Aventurière* à *Marion de Lorme*, comme un peu plus tard il bâtira en face d'*Antony* et de la *Dame aux Camélias* les forteresses du *Mariage d'Olympe* et des *Lionnes pauvres*. Sa raison, son honnêteté de grand bourgeois, non pas timide certes mais ami de l'équilibre, de la stabilité sociale et ennemi de tous les désordres, le poussaient à cet acte de protestation. D'autres naissent insurgés ou bohèmes; il était né régulier. Déjà dans sa première œuvre, la *Ciguë*, écrite à vingt-deux ans, il peint l'ivresse du chaste amour consacré par le mariage, les calmes délices du foyer. Dans l'*Aventurière*, il va plus loin, il prend l'offensive; il ne se contente plus d'exalter la famille, il en fait quelque chose d'auguste, de divin, de difficilement accessible, d'un peu hautain, une sorte de temple dont les portes de bronze ne s'ouvrent pas à l'appel du premier venu. Il faut montrer patte blanche. On n'en franchit le seuil que si l'on est pur. Or, un être entre tous en est écarté, un être qui symbolise aux yeux du dramaturge la bassesse, l'ignominie, l'indignité. Ce monstre est la courtisane; même humiliée, repentante, dévorée de remords, il la proscrit; il lui refuse l'entrée du « saint lieu », la permission de s'y agenouiller, de s'y prosterner, d'y baiser humblement la terre. Il la traite avec une rudesse qui heurte et afflige notre sensibilité. Nous avons lu *Résurrection*, de Tolstoï; nous sommes encore plus pitoyables, plus prompts à nous attendrir que les primitifs auditeurs de Hugo et de Dumas. Tout en approuvant la thèse soutenue par Augier, nous trouvons un peu dures les invectives sous lesquelles chancelle la malheureuse Clorinde, un peu barbare cette intransigeance. L'écrivain moraliste n'admet pas (et en cela comment lui refuser notre assentiment?) que l'amour, si ardent et désintéressé qu'on le suppose, supplée à la virginité absente, virginité de corps, d'âme ou de cœur. Les sœurs, les mères sont les gardiennes du foyer domestique. Interdiction absolue de les effleurer, fût-ce de l'ironie d'un sourire. Ainsi, dans la conception de l'œuvre, comme dans son exécution, le même plan rigoureux, inflexible, s'exécute. Elle est vouée à la glorification, à la sanctification de l'esprit familial...



ÉMILE AUGIER.

Le drame des *Lionnes pauvres* vise un second péril, au moins aussi grave que le premier, le péril *intérieur*. La courtisane tire du dehors à boulets rouges sur la famille et lui livre de violents assauts. L'épouse adultère la mine, la pourrit, la désagrège. Qu'est-ce qu'une « Lionne pauvre? » La locution a vieilli. Le personnage reste actuel. Augier, en son langage aujourd'hui suranné, le définit par la bouche de Bordognon (l'homme spirituel de la pièce). Une femme s'est créé des besoins de luxe; elle n'a pas assez d'argent pour les contenter; elle s'en procure; elle dissimule au mari la source où elle le puise. « La lionne pauvre, dit Bordognon, commence où la fortune du mari cesse d'être en rapport avec les exigences de la femme. Tant qu'elle est honnête, le mari paie dix centimes le petit pain d'un sou; du jour où elle ne l'est plus, il paie un sou les petits pains de dix centimes... Elle a débuté par voler la communauté. Elle achève en l'enrichissant ». Donc, l'adultère vénal n'apporte pas seulement au foyer la trahison, il y introduit le déshonneur. L'honnête, sain, scrupuleux Emile Augier se devait à lui-même de flageller ces désordres. Sa comédie, par endroits, artificielle, invraisemblable et naïve, contient quelques scènes émouvantes. MM. de Féraudy, Henry Mayer, Mmes Berthe Cerny, Marie Leconte, Thérèse Kolb, Constance Maille — habillées à la mode du règne de Napoléon III — s'y font fort applaudir. Leur grâce réhabilite la crinoline. L'esprit de M. Georges Berr rend supportable le *brio* de Bordognon.



Elégances du Second Empire, par Bernard B. de Monvel.



Mlle Berthe Cerny.
Phot. Reutlinger.



Mlle Marie Leconte.
Phot. Reutlinger.

Ce dernier rôle est tracé selon une formule chère à l'ancien théâtre. Bordognon, comme Olivier de Jalin, comme Desgenais, a pour aïeul le Cléante de *Tartuffe*, le Chrysalde de l'*Ecole des Femmes*. Il traduit l'opinion moyenne du parterre. Il incarne la sagesse, la philosophie pratique, le bon sens. Il raisonne sur toutes choses. D'où son nom de *raisonneur*... Molière lui imprimait l'allure d'un brave homme cordial, enjoué, malicieux, franc et rond. Dumas fils, Théodore Barrière, Emile Augier lui prêtent la verve cinglante et cravachante d'un chroniqueur à monocle. Bordognon lance des traits et développe des paradoxes. C'est sa fonction. Il nous amuse d'abord, puis nous agace. Nous avons envie de lui crier : « Ne vous fatiguez pas tant! Soyez simple. Exprimez-vous avec plus de modestie. Vous voulez dire qu'il pleut... Dites : Il pleut ! »

ADOLPHE BRISSON.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

La Lecture

Les réflexions que me suggérait dernièrement le Congrès du livre m'ont valu une bien jolie lettre que je ne résiste pas au désir de placer sous vos yeux. Si elle ne contenait que des impressions personnelles, je me fusse contenté de répondre à l'auteur — un soldat — en lui disant le plaisir qu'il m'avait fait. Mais ce qu'elle exprime, je suppose que beaucoup d'autres l'ont ressenti, et je suis sûr que ce que demande mon jeune correspondant traduit les vœux de la plupart de ses camarades.

« Le courrier m'apporte les *Annales*, ces bonnes *Annales* que je lis chaque semaine.

» J'ouvre, et le titre du premier article captive aussitôt mon attention : *L'Art du livre!* Ceci, au moins, nous parlera du vieux temps, me dis-je, et je vais enfin respirer autre chose que l'air saturé depuis de si longs mois, de la clameur des bruits guerriers! Ah! combien je vous remercie d'avoir rendu à ces pauvres bouquins délaissés l'hommage affectueux qu'à regret beaucoup d'entre nous ne peuvent plus leur rendre.

» Que d'ennuis ne causent-ils pas cependant à ceux qui s'efforcent de les conserver sous la paille de leur couchette! Qu'ils sont lourds à transporter! Mais quelles délicieuses minutes je vis, quand, à la pâle lueur d'une bougie, je dévore leurs feuillets.

» Je ne connais pas de dérivatif plus puissant à l'angoisse des jours présents.

» Tu as le cafard, mon vieux? Tiens voilà un petit livre, ouvre-le et lis.

» Le poilu fixe sur moi un regard nonchalant et incertain. J'insiste, il prend le livre, regarde le titre et je le quitte. Je sais qu'il en lira quelques pages. Deux jours après les livres me sont rendus.

» Si vous en aviez un autre, sergent ? » Et c'est ainsi que ma petite bibliothèque ambulante se disperse dans la compagnie.

» Je vous quitte, cher monsieur Chrysale ; parlez-nous encore de ces bons amis les bouquins. — J. F. J., *sergent.* »

Ce goût de la lecture est très significatif. Il s'accroît avec la durée de la guerre et découle également de la forme qu'elle a prise. L'homme qui manœuvre, qui court d'étape en étape, n'a pas le temps de se nourrir de littérature. Les nécessités de l'action l'accablent physiquement et le détournent des plaisirs intellectuels. Une longue immobilité l'y ramène. La monotonie des jours et des soirs passés au cantonnement ranime en lui les habitudes de la vie normale. Il est avide de distraction et de diversion,

Or, que faire en un gîte, à moins que l'on ne lise ?

Le soldat un peu cultivé trompe son ennui en dévorant tout ce qui lui tombe sous la main, journaux ou volumes. Que lit-il de préférence? Au début sa curiosité recherchait les pages consacrées à la guerre. Il les analysait, les commentait, en contrôlait la véracité et quand il y relevait une erreur, il laissait éclater sa joie maligne. Progressivement la lassitude est venue ; les combattants, à bout de patience et d'efforts, essaient d'échapper, au moins par l'imagination, à leurs misères. Ils repoussent les images que tracent d'elles des écrivains ou trop optimistes, — ce qui les agace — ou réalistes à l'excès, — ce qui achève de les assombrir. Assez de tableaux funèbres !... De l'azur, de la joie... et du sentiment !... Après trente mois d'exil et de solitude morale dans leurs taupinières, ces chers amis ont soif d'émotions tendres... « Vous nous donnez des vers héroïques, écrivait l'un d'eux au directeur des *Annales;* donnez-nous aussi des vers d'amour. » Cette prière ingénue nous a touchés. Il en sera tenu compte. Oui, mon brave, vous aurez des vers d'amour ! D'autres — ce sont les plus naïfs, les plus simples — se régalent de récits policiers, de chroniques galantes et de romans d'aventures. D'autres — ce sont les plus délicats — se retrempent dans l'eau pure des classiques. Ce bain leur procure des sensations noblement voluptueuses, les réconforte et les émeut en évoquant les souvenirs d'une enfance studieuse et déjà lointaine. Dans ses remarquables études sur le « Caractère du Soldat au front », le médecin-psychologue Paul Voivenel a noté tout cela. Et il ajoute : « Beaucoup de mes jeunes camarades se font envoyer des livres qui leur apportent, en un format réduit, la collection des principaux chefs-d'œuvre de notre langue. Ceux dont ils se délectent le plus volontiers, ne sont pas les tragiques, au contraire. Je sais telle popote que Beaumarchais a bien divertie et où les chapitres de *Candide* étaient dégustés, au café, comme la plus française des *fines*... » Lire, c'est oublier et c'est méditer et c'est rêver. Les yeux qui errent à travers les pages s'arrêtent parfois et ne vont pas plus avant. La pensée s'envole...

Instants mélancoliques et qui ne sont pas les moins agréables. Le lecteur s'absorbe en soi-même. Il s'isole du bavardage ambiant, change pour quelques minutes d'atmosphère et de milieu. Ce silence intérieur lui est doux. Une remarque de Dostoïewski m'a beaucoup frappé. Enumérant les tortures infligées aux habitants de « la maison des morts », il assure qu'aucune ne dépasse en cruauté l'impossibilité d'*être seuls*. Ces forçats mangent, dorment, travaillent ensemble. Le romancier russe, puni de dix ans de détention, ne haïssait pas ses frères, condamnés politiques comme lui, unis par les liens d'une foi commune. Cependant, il eût voulu, à de certaines minutes, se recueillir et fuir tout contact humain. Lorsqu'il obtint la permission d'acheter des livres, il se sentit allégé... Je n'établis pas d'assimilation entre l'abominable régime des bagnes sibériens et les épreuves inhérentes à la guerre. Mais la souffrance, si diverses qu'en soient les causes, crée des états d'âme analogues. Les malheureux troupiers, ensevelis dans les trous d'obus, décimés par la mitraille, sont des martyrs et ils endurent leur supplice d'un cœur viril et fier. Aux heures de repos, ils ont besoin de se détendre, de se ressaisir, d'oublier. Ce secours, ils le reçoivent du volume, compagnon fidèle, confident familier, sûr et discret...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Pèlerinage

Mardi saint, 3 avril.

Ma chère cousine.

Je viens d'avoir le bonheur de faire un pèlerinage en terre sainte...; j'ai vu les champs immortels où tant d'hommes, terrés comme des taupes, ont lutté pendant plus de 30 mois, j'ai vu Noyon, bourdonnant et sonore de l'activité de nos soldats, j'ai vu Coucy en ruines, j'ai vu tout ce qui peut arracher des larmes devant trop de dévastation, j'ai vu tout ce qui peut gonfler le cœur d'orgueil devant l'effort miraculeux de notre chère Patrie...

Vivrais-je cent ans, cette journée je ne l'oublierai jamais.



Nous quittons Paris de bonne heure. L'auto file sur des routes bien entretenues; de temps à autre, nous dépassons des convois de ravitaillement qui roulent lourdement sur les pavés; quelques escouades de soldats, se dirigeant à l'exercice, rappellent vaguement la guerre...; les champs sont labourés, les maisons avenantes, des enfants jouent sur le pas des portes, le ciel, lavé, sourit, montrant ses coins bleus et ses flocons légers, l'air est allègre et les oiseaux précurseurs chantent le renouveau... Comme la campagne de l'Ile-de-France est jolie, calme, recueillie! on la découvre à l'infini à travers les arbres frileux qui n'ont point encore leur manteau de verdure. Il semble que de la joie soit répandue sur cette terre qui s'éveille au printemps, et l'on s'émerveille de rencontrer tant de grâce robuste, tant de sève triomphante ici, alors que là-bas on sait trouver le carnage...

L'auto traverse des villages charmants, dont on voudrait savoir le nom, et des forêts nues qu'on croirait dessinées par quelque primitif... Nous voici sur cette fameuse route de Flandre qui mène à Senlis, l'ancienne capitale des Sylvanectes, aux rues tortueuses baignées de rivières aux noms de légende, la Nouette et son affluent l'Aunette.

Que sont devenus ses monuments délicieux, depuis l'ancien logis du Haubergier jusqu'au vieil et authentique château de Henri IV?

La belle cité porte, hélas! les stigmates de son martyre: maisons éventrées, balcons tordus, carreaux pulvérisés, décombres enchevêtrés d'où émergent, on ne sait par quel miracle, les objets les plus inattendus: un lit d'enfant en accent circonflexe, un broc suspendu dans l'air, un pan de toit effondré, un mur qui croule encore. Les désastres sont là, palpables, imposants. Ils évoquent des drames et des deuils sans nom...

Et cependant la ville est pleine de rumeurs, les boutiques s'emplissent de ménagères, les Poilus circulent de leur pas traînard de l'arrière: un marchand de papier étale à la devanture affriolante de sa boutique, peinte en jaune serin, « les dernières nouveautés de la saison », du rose, beaucoup de rose... La vie reprend avec une dignité dont on est frappé... Et la Grand' Place offre toujours la féerie de sa cathédrale: cela est une douceur, au milieu de ces carnages, de retrouver son beau portail du XIIe, ses statues roidies, son clocher de dentelle fine, ses heureuses fleurs de pierre qui ne se fanent jamais!

L'auto traverse encore des bois pleins de chants d'oiseaux. Nous croisons un convoi de Boches, des prisonniers, sans doute, qui se rendent au travail, et on leur en veut de goûter la joie de cette tendre nature, tandis que nos prisonniers souffrent au delà de tout dans les geôles allemandes...

Les convois militaires se multiplient. Nous rencontrons une longue théorie de soldats. Ils sont poussiéreux, boueux; quelques-uns d'entre eux semblent harassés de fatigue; ils portent un fourbi extraorndiaire sur le dos, d'où pendent des chaussures, des boîtes de fer-blanc, des paquets ficelés..., mais il n'y a pas un traînard; ils vont, leurs bons gros souliers ferrés s'enfonçant en cadence dans la boue! Et les voitures de cuisine passent, et les ambulances marquées de la croix rouge, et les chariots encombrés de déménagements: on dirait quelque exode des temps primitifs. C'est à grand'peine que nous nous frayons un passage jusqu'à Compiègne.

La ville est merveilleusement pittoresque, on y entre par des ponts de fortune et on se croirait à un jour de fête tant il y a de mouvement, de circulation; des troupes défilent, d'autres stationnent sur les places, des écriteaux animent les maisons. — Ici, c'est une cave pour abriter les passants contre le bombardement, là un bureau de renseignements, ici une pancarte militaire, là un drapeau qui flotte..., des infirmières en mante bleue se hâtent où le devoir les appelle; — on sent l'activité frémissante d'une ruche pleine d'abeilles.

« Et ce n'est que le commencement! » nous dit l'aimable officier qui a la mission de nous piloter. « Vous allez voir maintenant des spectacles inoubliables. » Cet officier est justement celui qui a écrit ce beau livre: *Les Méditations dans une Tranchée*, il a connu la vie du vrai soldat — il sait tout le drame de la guerre.



Nous voilà filant vers la petite ville délivrée qui, depuis le 30 août 1914, souffrait sous la botte allemande. Un rayon de soleil illumine les longues plaines. Nous croisons maintenant des files ininterrompues de convois..., la terre mouillée est sans poussière, et aussi loin que les regards embrassent l'horizon, ils aperçoivent des chariots transportant les forces mystérieuses de la guerre: vivres et munitions. Des hommes d'armes coiffés du casque mettent dans le lointain des silhouettes mouvantes de reîtres du XVe siècle; des autobus parisiens, qu'on ne s'attendait guère à retrouver en ces parages transportent des troupes, et tout le long de la route des travailleurs, souvent à moustache grise, piochent ardemment la terre, plantent des poteaux, ajustent des fils, réparent les routes.

On demeure confondu de ce travail gigantesque accompli avec une hâte tranquille, et on devine ce que ces déploiements divers demandent d'organisation, de méthode... C'est une mer humaine qui déferle ses grandes vagues d'hommes.

Nous rencontrons de pauvres villages quasi abandonnés. Ici et là des murs croulants, des maisons noircies de flammes, une ou deux affiches allemandes en loques, — nous touchons au port, voici Ribécourt.

« Vous voyez, me dit le lieutenant, ils avaient laissé ici une route innommable, saccageant tout avec préméditation, le lendemain même, le génie, aidé des admirables R. A. T., rétablissait une route de fortune avec ces lattes de bois posées en travers, il remontait tous les poteaux télégraphiques, il rattachait tous les fils téléphoniques, il recréait de la vie, là où les Allemands avaient tenté de laisser la mort... »

Ce travail de résurrection est une chose si émouvante qu'on se sent le cœur prêt à éclater..., tour à tour l'attendrissement, la fierté, vous montent à la gorge...; on voudrait embrasser ces fantômes de boue, ces hommes d'âge ployés sur une pioche qui peinent pour la Patrie! Ils sont beaux dans leur œuvre régénératrice, ils bâtissent, ils plantent, ils effacent les traces du carnage...

Mais qu'est-ce que ces fils de fer barbelés qu'on aperçoit?... Nous voici aux tranchées abandonnées par l'ennemi... Tranchées françaises, tranchées allemandes, se touchent presque... Hé quoi! cette plaine tranquille, traversée de rigoles presque invisibles et semée de quelques bouquets d'arbres, c'est cette plaine qui a été un des théâtres de la magnifique Epopée!... Sous cette terre d'aspect débonnaire, des hommes ont vécu des vies héroïques, le canon a tonné, les obus ont éclaté, la mitraille a craché. L'avenir de la France se jouait au fond de ces tanières!...

Nous y descendons avec respect, avec recueillement, le sol est marécageux; ah! qu'ils ont dû être pénétrés par le froid nos pauvres soldats!... C'est dans cette fange qu'ils ont poursuivi sans relâche le beau rêve de sauver la Patrie. Je touche ces sacs à terre détrempés qui ont épargné tant de vies, je voudrais en emporter un, mais je n'ose...; je regarde à travers les créneaux qui ont vu des alertes, du sang, des agonies... En me courbant, je pénètre dans un abri où ces troglodytes dormaient tout habillés, et une pitié sacrée monte vers nos soldats, ces enfants presque, qui sans une plainte ont défendu le pays, ont souffert jour et nuit, là, dans ces antres!... Et on les imagine sortant de leurs trous à rats pour s'élancer à la mort à travers ces horribles réseaux de fils barbelés.

« Ne vous attardez pas trop, nous crie le lieutenant, nous avons tant à voir. »

Nous roulons sur nos lattes de bois, nous sautons sur des fondrières, nous cahotons sur des ornières.

« Tenez, nous dit-il, ce clocher, c'est Noyon! »

Noyon!

Mon cœur bat... Cette route souillée par les Allemands, des soldats français l'ont franchie comme des fous, ils sont entrés dans la ville reconquise en criant de joie...

Des femmes, des enfants, des vieillards qui, depuis trente mois et vingt et un jours attendaient la délivrance, les ont vus arriver. Ce devait être surhumain... On se figure facilement la douleur — la joie, certaine joie du moins dépasse l'imagination, on ne se la représente pas bien, et bien des femmes ne trouvent que des larmes pour la traduire... Nous passons sur des passerelles de fortune, les ponts ayant été détruits, et nous voilà sur la place dans un tohu-bohu ravissant de soldats, de drapeaux. La *Deutsches Bank* garde encore, collées à ses vitres, les ordonnances du kaiser, mais nos trois couleurs flottent aux fenêtres avec des airs radieux...

« Le croiriez-vous, me dit le lieutenant, aucun de ces drapeaux n'a été acheté !... où les habitants les avaient-ils enfouis ? Nul ne le saura jamais, mais à l'heure même de l'entrée de nos troupes, comme par enchantement, ils s'étaient trouvés hissés au-dessus des maisons... »

La belle fontaine est là intacte, et semble faire les honneurs de la charmante place. L'hôtel de ville, bijou de la Renaissance, offre aux regards ses délicates sculptures ; on aperçoit là-bas la fameuse maison de bois du XVIe, qui fut jadis la librairie des chanoines, et on entre dans cette belle cathédrale, merveille de l'ogive, qui depuis huit siècles a vu passer tant de belles histoires et retiendra celle-ci qui est la plus pathétique de toutes.

Elle est donc là notre église..., bien à nous... ; sous ses hautes voûtes ne retentiront plus des paroles sacrilèges..., mais elle porte sa blessure : les grandes orgues sont béantes, privées de leurs tuyaux... Nous parcourons la petite ville en tous sens, les gens vous sourient au passage, du bonheur est répandu dans l'atmosphère, tout semble chanter : Nous sommes en terre française !... Pour un rien on s'embrasserait.

Une femme dit : « On a vécu tout de même, grâce au Comité américain ; sans lui on serait mort à la peine. »

Une autre reprend : « Non, mais croyez-vous qu'il l'avaient sabotée la gare ! Ils s'imaginaient qu'on passerait des jours et des jours avant de pouvoir se servir du chemin de fer... Ah ! ben, si vous aviez vu ça ! les soldats du génie se sont amenés et puis les vieux de la territoriale, ils en ont abattu un ouvrage ! les rails avaient l'air de se remettre tout seuls, et le Président de la République est venu hier par le train. Ce qu'on était content ! »

Et le fait est que le spectacle de cette gare est prestigieux. On trace des voies et des voies, des centaines de dos sont pliés sur la besogne herculéenne, et toujours la vie ressuscite... Tandis que les Allemands cèdent au besoin de leur race qui est de détruire, les Français s'abandonnent à l'ivresse de créer...



« Voulez-vous aller jusqu'à Coucy ? nous demanda notre lieutenant ; les chemins sont terribles, mais vous aurez une impression qui vaut le voyage... »

Il avait raison..., car c'est ici que commença le profond, le pieux pèlerinage.

A peine sortons-nous de Noyon que la désolation commence : les ponts ont sauté, la campagne est prise sous les inondations provoquées volontairement par les Allemands, des entonnoirs de mine ont creusé des trous profonds trempés d'eau. On se demande comment franchir ces passerelles légères dont quelques-unes sont à peine terminées... La route est sillonnée de pionniers et on travaille, on travaille ! C'est vertigineux. Chaque coup de pioche semble dire : Ah ! misérable, tu as voulu avoir raison de nous ; tiens, regarde ça, et ça..., et l'œuvre féconde renaît à chaque pas... Je ne crois pas avoir jamais reçu leçon plus belle de volonté que celle donnée sur cette route douloureuse. Jamais, jamais je n'oublierai l'effort simple de ces hommes dirigés par quelque maître invisible et semant partout le courage, l'espérance.

Nous traversons deux ou trois villages à peine touchés, les maisons ont l'air de tenir debout, mais elles sont solitaires, tout est silence, abandon, ruines... Notre lieutenant nous explique les drames palpitants qui bouleversèrent ces humbles logis... Avant le saccage final, les Allemands décidèrent de renvoyer à Noyon les enfants au-dessous de 15 ans, les mères de famille et les vieillards âgés de 70 ans ; ils emmenèrent pêle-mêle tout le reste : jeunes filles, jeunes femmes, pères de famille... On évoque les scènes déchirantes qui durent se passer derrière ces fenêtres basses, en ce jour sinistre... Et le calvaire enduré par de pauvres créatures humaines chassées comme du bétail ou emmenées comme des esclaves !... En y songeant, la haine traverse le cœur : oh ! non..., il ne faudra jamais oublier ces crimes-là !...

L'auto, embourbé, cahoté, avance péniblement dans une route de cauchemar ; des clos entiers, qui durent être des vergers charmants, sont transformés en cimetières d'arbres. Les victimes mutilées n'offrent plus que leur tronc et montrent leurs pauvres cadavres étendus, si longs, si tristes !...

« Quand nos soldats français, nos paysans, ont vu ce sacrilège, nous dit notre lieutenant en baissant instinctivement la voix, ils ont pleuré ! »

Ah ! comme on les comprend !... des vandales seuls peuvent prendre ce plaisir sauvage !

Mais, tout d'un coup, le spectacle devient plus hideux encore... Nous passons entre des décombres effroyables, quelque chose qu'il faut avoir vu pour en comprendre l'horreur ; des démolitions inouïes barrent la route, des monticules de pierres dessinent l'horizon, une chambre fantomatique accrochée on ne sait à quoi montre un reste de papier peint...

« C'est ici que fut Trosly-Loire », nous dit le lieutenant Redier.

On regarde stupide... Des hommes ont fait cela en l'an 1917 ! Et pas avec l'excuse d'avoir à se défendre, simplement pour la rage de détruire. Mais quelles brutes sont ces gens-là ! Quel génie immonde les habite !...

Et notre lieutenant nous explique que, méthodiquement, dans chaque maison ils ont posé une mine, et se sont livrés au jeu sinistre de les faire sauter toutes, l'une après l'autre. Et cette hécatombe, ce fouillis, cet inextricable chaos, c'est la signature laissée par ces infâmes.

Et Guny est ravagée pareillement ; on éprouve une peine inexprimable..., un désir fou de vengeance... Oui, il faut que nos soldats débarrassent à jamais le monde de cette race maudite ; il faut qu'on puisse voir refleurir les pommiers, renaître ces doux villages, avec la sécurité que les sauvages n'y pourront plus revenir.

Mais voilà que le canon tonne, nous ne sommes plus qu'à deux kilomètres des Boches ; nous descendons de voiture et montons vers ce que fut Coucy. De l'imposant château moyenâgeux qui s'accrochait comme un burg au flanc de la montagne, il reste deux portiques béants...

C'est tout..., c'est tout...

Ils ont fait ça encore... Ce paysage adorable de l'Ile-de-France portera sa croix.

On ne peut voir des spectacles pareils sans être bouleversé jusqu'au fond de l'âme.

Le canon tonne, régulier..., je voudrais comprendre d'où il vient, où il va, nous n'apercevons aucune fumée... « Ce doit être un réglage de tir, nous dit notre lieutenant ; la batterie est sans doute masquée en quelque coin de la forêt. »

Nous revenons sur nos pas.

La vision de Trosly-Loire me hante..., je voudrais m'y arrêter.

Je vais vous montrer la seule chose qu'ils ont épargnée, leur cimetière...

Nous grimpons le long d'un talus, — une sorte de hangar, à droite, abrite tant bien que mal de braves Poilus qui, avec une ingéniosité bien française, ont improvisé, dans un récipient extraordinaire, du feu : ils font cuire leur fricot, ils se chauffent les mains... Ils sont campés entre les ruines du pays et le cimetière..., ils ont l'air content...

Le cimetière, de loin, ressemble à une guinguette, il est entouré, avec un mauvais goût remarquable, de ces balustres d'arbre dont on voit les meilleurs spécimens à Robinson. Et cependant, à l'intérieur, un sentiment pieux a présidé à l'arrangement des tombes ; des fleurs, des buis, des pierres naïvement sculptées témoignent que ces hommes ont tout de même une âme. Une inscription tout d'un coup me saisit. Entre toutes ces épitaphes allemandes, l'une surgit en chères lettres françaises :

« Ici repose Adrien Ducourteix, caporal au 417e d'infanterie, mort pour la Patrie le 7 avril 1916. Priez pour lui ! »

Avec quelle ferveur je lui ai dit mon adieu, à ce pauvre petit caporal égaré dans un cimetière qui fut allemand pendant trente mois et vingt et un jours ! — Les morts peut-être pardonnent, les vivants ne peuvent pas oublier... De ce cimetière soigné, fleuri, nous découvrons, à perte de vue, leurs crimes : un désert de pierres, un monceau de ruines, et ce souvenir-là ne s'efface pas..., ne peut pas s'effacer..., ne doit pas s'effacer...

Et tandis que nous redescendons le talus, oppressés par tant de visions déchi-

un bon Poilu, les yeux fixés à terre, nous cogne presque :

« Pardon, excuse, fit-il, la bouche fendue d'un sourire..., j'cherche du pissenlit pour nous faire eune bonn' salade... »

Nous repassâmes devant le hangar en plein vent où les camarades se promettaient la petite régalade du pissenlit. Et je pensais que ces hommes coucheraient là ce soir sur une botte de paille et grelotteraient de froid toute la nuit, et qu'au milieu des horreurs qui les entouraient, entre ces morts du cimetière et les maisons assassinées, ils trouvaient encore le courage d'être sensibles à une petite joie de la vie... Ce sont sans doute ces héros tranquilles qui demain forceront les Boches dans leur retraite... Ce sont eux peut-être qui nous débarrasseront de ces bandits allemands et tresseront à notre Patrie sa couronne de gloire...

Ce sont eux, et tous les hommes de cette armée patiente et magnifique, qui recréeront partout la vie et laisseront fleurir l'idéal qui une fois de plus vient de rendre notre France immortelle.

Ah ! qu'il fut doux et réconfortant mon pèlerinage en terre sainte, et comme il me fit mieux aimer encore nos beaux, nos chers soldats de France!

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

***La Guadeloupe*, par M. Henry Bérenger.**

M. Bérenger parle de son île en amoureux. Déjà, raconte-t-il, son imagination d'enfant se peuplait de voyages enchantés. Il devait les réaliser plus tard, en partant pour les Antilles. M. Bérenger ne se lasse point de décrire ce joyau du Pacifique, cette Guadeloupe, qui donne un avant-goût de paradis. C'est bien la splendide émeraude végétale dont s'entretiennent les poètes. Une pareille harmonie tropicale devait inspirer le génie français. Et M. Bérenger puise dans nos poètes classiques, José-Maria de Heredia, Alfred de Vigny, et aussi dans l'œuvre de ce jeune pâtre de la Guadeloupe, M. Daniel Thalie, quelques beaux vers qu'il lit d'une voix harmonieuse. Du domaine descriptif il passe à l'histoire. Il conte en détails la découverte de l'île, en l'an 1493, par Christophe Colomb, surpris de pénétrer le premier, dans ce fouillis inculte d'herbes extraordinaires, puis l'histoire de la colonisation, de l'affranchissement des noirs, du rétablissement de l'esclavage, enfin quarante ans plus tard, de l'entente définitive des races qui s'inclinent aujourd'hui, sous le même drapeau.

Le conférencier, après cette esquisse à grands traits mais si complète, loue le développement agricole et industriel, qui fait au XXe siècle de l'île d'Emeraude, avec la Martinique, sa jeune sœur jumelle, un des plus étincelants joyaux de notre France.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 8 paraît le 15 avril

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Le peu de place dont nous disposons nous force à remettre à la semaine prochaine le détail des comptes mensuels de l'hôpital, et nous ajoutons très vite que nous avons fait cette semaine notre 41,810e envoi au front.

L'Adoption des Prisonniers

Si nous regardons nos comptes du mois nous avons tout lieu de nous réjouir.

Au compte de notre *Caisse de Secours*, nous avions le 1er mars fr. 17,639 30
nous y retrouvons le 1er avril fr. 17,313 75

Cependant nous envoyâmes pendant ce mois tant en colis de vivres qu'en secours de pharmacies, dans les divers camps, des dons qui nous occasionnèrent une dépense de 2,986 fr. 30. En revanche, nous reçûmes en ce mois généreux 2,660 fr. 75. Notre capital se trouve donc à peine abaissé.

Notre *Caisse des Marraines* (argent en dépôt confié par les marraines d'outre-Manche pour assurer, à des dates déterminées, le ravitaillement de leur filleul), comptait au 1er mars fr. 9,553 80
Elle compte au 1er avril fr. 9,766 45

Et cependant, selon les désirs exprimés auxquels nous nous conformons scrupuleusement, les dépenses de ce chef furent de 4,137 fr. 25. Mais les recettes furent de 4,349 fr. 90. Notre œuvre est donc assurée de pouvoir faire du bien autant qu'il le faudra, et jamais elle n'a été plus nécessaire qu'en ce moment.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Chaque mois, l'œuvre prend une extension considérable et c'est une joie profonde pour nous de constater sa marche ascendante.

Vous plaît-il de jeter les yeux sur notre bilan du mois de mars. Il est simple, il est net, il est triomphal. Nous avion en caisse :
Le 1er mars fr. 44,094 80
Le 1er avril nous y retrouvons fr. 47,337 10

Et cependant les dépenses du mois ont été de 6,001 fr. 50. Mais, ô merveille des merveilles, les dons atteignirent des sommets magnifiques : 9,243 fr. 80! Nos amis connaissent la tendre et ferme bonté avec laquelle M. Brieux répartit les dons, aucun n'est distribué sans discernement. Ils en lisent d'ailleurs le détail dans le *Journal des Blessés aux yeux*, qui leur est envoyé à titre de gratitude.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL
139e LISTE DE SOUSCRIPTION

35e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 24 au 31 mars 1917

Mlle Servajean, Mustapha, 3 fr. — Cyprienne, Marseille, 10 fr. — Mme Jean Guiria, Montevideo, 58 francs. — M. Orsini, 25 fr. — Mlle Fafart, Haïphong, 20 fr. — M. Carli, 10 fr. — M. Dubos, Anet, 5 fr.— Mlle Guyomarc'h, La Roche Derrien, 5 fr. — Mme Schneeberger, 10 fr. — M. Marc Fabre, Caracas, 10 fr. — M. Jean Fabre, Caracas, 10 fr. — M. Guégan, 500 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — M. Hœhn, Oran, 24 fr. — M. Brun, Haïphong, 3 fr. — Mme Cottard, Annecy, 29 fr. — M. Marseau, 40 fr. — M. D'Aulnay, Marseille, 3 fr. 50. — Mlle Cattiaux, 5 fr. — Mme Canevet-Stubbs, Calais, 50 fr. — Mlle Schenker, Washington, 35 fr. — Mme Larivière, 25 francs. — Union des Femmes de France, Diégo-Suarez, 300 fr. — M. René Bailly, Saint-Denis, 5 fr. — Mlle Denyse Antelme, Forest-Side, 10 fr. — Mlle Pizarro, Cordoba, 15 fr. — Miss Damon, Honolulu, 30 fr. 90. — Hélène, Elisabeth, Marie, Georges Sick, 20 fr. — Mme Adam de Villiers, 40 fr. — Mlle Madeleine Roch, 50 fr.

Total général de cette 139e liste 1,371 40

(A suivre.)

POUR « LEURS ENFANTS »

Anonyme, à Nogent-sur-Marne, 200 fr., donnés pour assurer 3 mois de vivres à la garderie d'enfants de la rue Tolbiac.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

LEUR PENSÉE ÉTERNELLE

Le langage de la presse allemande nous montre la pensée éternelle de nos ennemis, le fond de la race. C'est bien le militarisme qui est devenu le culte national, c'est bien en lui que le peuple germain voit sa raison d'être et son symbole. Si, pour la conduite de la guerre et à l'heure de la paix, nous conservions à ce sujet la moindre illusion, nous n'aurions plus d'autre ressource que l'esclavage.

Pour une longue période encore d'histoire, l'Allemagne est identifiée au militarisme prussien. Voilà ce qui apparaît avec une clarté de plus en plus aveuglante à mesure que la guerre se prolonge. Quant à espérer que l'Allemagne, sous l'influence d'une secousse morale, pourrait un jour, et d'elle-même, en secouer le joug, suivant la conception socialiste, c'est un rêve qui nous coûterait trop cher à entretenir. Nous enregistrerions ce phénomène et nous le favoriserions s'il se produisait : d'ici là, nous avons à vivre et à agir comme s'il ne devait jamais apparaître. Toute autre doctrine est mortelle à la France.

L'utopie d'une société des nations fondée sur le droit et la justice est certes séduisante à l'esprit. Mais cette société comprendra toutes les nations sans exception aucune, ou alors elle ne sera qu'un jeu d'alliances sous un autre nom. Or, il est évident désormais que l'Allemagne ne consentira à y entrer que les armes à la main, ce qui est la négation de l'idée.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Les idées de Guillaume II écolier sur la guerre.

En 1875, M. François Ayme, professeur de l'Université, accepta, sur les conseils de Thiers, d'aller donner des leçons de français aux princes Guillaume et Henri de Prusse. Il vécut à côté de l'empereur actuel alors qu'il était adolescent et il put étudier de très près la formation de son caractère. Les souvenirs qu'il publia, il y a vingt ans, ont une réelle valeur documentaire et nous en reproduisons quelques passages :

« En 1876, la France causait une admiration sincère à l'étranger. Son rapide relèvement, son ardeur à la reconstitution des forces vives, son expansion coloniale démontraient la puissance de sa vitalité.

» Il est probable que les Allemands étaient marris de ce prodigieux et rapide essor. Mais ils constataient franchement le phénomène sans marchander leurs éloges.

» Guillaume vantait parfois devant moi notre activité réparatrice. Un jour qu'il avait particulièrement développé ce thème, il termina, sans la moindre malice :

» — Tout le monde s'est trompé sur votre puissance comme sur votre richesse, nous comme les autres. Aussi bien n'était-ce pas cinq milliards qu'on aurait dû vous réclamer, mais dix ou quinze.

» — Vous le pouviez, dis-je, puisque vous étiez les maîtres.

» — Ce sera pour une autre fois, ajouta-t-il en riant.

» Moi, je ne riais pas cependant, et je répliquai :

» — Une autre fois, ce n'est peut-être pas nous qui paierons.

» — Alors, encore tant pis pour vous, continua-t-il, car nous serons dans l'impossibilité de réunir une pareille somme.

» — Fort bien, fis-je, de plus en plus piqué. Permettez-moi, dans ce cas, de vous faire remarquer l'inégalité de la partie. Vous gagnez, c'est pour vous un bénéfice énorme. Vous perdez, il n'y a rien pour nous. Ainsi, dans un cercle, un ponté décavé s'écrie : « banco »! Le banquier donne le coup et perd. L'audacieux joueur empoche; mais supposez que la veine ait été défavorable à ce dernier, alors...

» Alors, le prince se fâcha et répliqua d'un ton sec :

» — Vous avez mal interprété ma boutade. J'atteste qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit que je serais capable d'entreprendre une guerre dans le but de vous dépouiller. Une telle guerre ne serait pas autre chose qu'un vol organisé. Je suis persuadé que la plupart des conflits entre nations sont le résultat des manœuvres et de l'ambition de quelques ministres qui usent de ces moyens criminels afin de conserver le pouvoir et d'accroître leur popularité. Aussi, sauf le cas où une armée se rue brutalement sur un peuple, je désirerais que les ministres fussent seuls obligés de terminer par les armes les différends qu'ils ont provoqués. Cette perspective les rendrait plus circonspects, et le sang des innocents ne serait pas répandu à leur profit... »

Et Guillaume se promit d'éviter à l'avenir toute conversation de ce genre avec son professeur.

Plus tard, pourtant, il évoqua la possibilité d'un rapprochement franco-allemand :

« — Quel rêve, dit-il, d'assister à l'union des forces de votre pays avec celles du mien! Que de prodiges les deux nations seraient en mesure d'accomplir! En mettant au service de la justice et du progrès tous les éléments dont elles disposent, elles feraient avancer l'humanité à pas de géant dans la voie de la civilisation. Cette politique serait plus profitable et plus noble que la politique de haine irréconciliable qui use, sans utilité, le meilleur de notre puissance respective.

» — Oui, répondit le professeur, c'est un beau rêve, mais les beaux rêves ne se réalisent guère ici-bas...

» — Qui vivra verra », conclut le prince.

Quarante ans ont passé depuis ces propos de jeunesse. Le prince est devenu empereur et ses idées ont quelque peu évolué. Ce qu'il réprouvait jadis avec tant de fougue s'est changé en dogme pour son peuple : la guerre allemande n'est autre chose qu'un vol organisé, ainsi qu'en témoigne le sac de nos riches provinces du Nord. Et les atrocités commises éloignent davantage de nous l'idée d'un accord qui devient plus irréalisable que jamais...

COINS DE PAGES

AMÉRICAINS DE PARIS

Les Allemands disent d'un air pincé : « On ne nous aime pas » ; et ils se moquent des Français, qui veulent, paraît-il, qu'on les aime. Je n'en sais rien ; mais il est certain que les Américains ont toujours fait tout ce qu'il fallait pour nous persuader qu'ils nous aiment beaucoup.

Ils ne nous ont pas toujours aimé de la même façon. En temps de paix, ils goûtaient surtout les agréments de la vie parisienne. Cela est trop légitime. Paris était pour eux le lieu de délices. Un Américain très joyeux, que j'ai connu jadis, m'a cité ce proverbe — je n'en garantis point l'authenticité :

« Les Anglais, quand ils meurent, croient que c'est pour aller au ciel, et les Américains, quand ils meurent, croient que c'est pour aller à Paris. »

Comment resterions-nous indifférents à l'expression d'une tendresse presque sacrilège, et d'autant plus flatteuse?

Depuis la guerre, nos amis d'Amérique n'ont plus trouvé dans ce paradis de la fête aucun divertissement, et n'en ont point cherché. Ils ont renoncé, même entre eux, à toute vie mondaine. Mme Moore n'a plus reçu. On dit qu'elle a fait comme toutes ses compatriotes, et que, jusqu'à sa dernière heure, elle n'a plus connu d'autre luxe que celui de la charité. Même au temps de sa splendeur mondaine, elle avait donné trop de preuves de sa bienfaisance, cependant discrète, pour qu'on puisse douter qu'elle ait été au premier rang de nos bienfaitrices américaines depuis le début des hostilités. Mais chacun a son étiquette, qui n'est pas toujours juste. Mme Moore restera, dans le souvenir des Parisiens qui l'ont connue, l'aimable femme qui recevait les grands-ducs et, quand l'occasion se présentait, les maharadjahs ; la maîtresse de maison de qui les invitations étaient souvent sollicitées, toujours obtenues.

ABEL HERMANT.

Scène observée et décrite par un de nos abonnés de Troyes, M. Chrétien, et qu'il nous prie de placer sous les yeux de M. Etienne Lamy :

...« D'une maison, de la plus misérable peut-être, venait de sortir un enfant. Il pouvait avoir entre cinq et six ans. Son maigre corps était perdu dans des vêtements plus qu'usagés et trop grands pour sa petitesse, quoiqu'ils eussent déjà été raccourcis. Des chaussures fatiguées et deux fois grandes comme son pied l'obligeaient à glisser plutôt que marcher. Son pâle visage émacié disparaissait à moitié sous une casquette qu'aurait pu mettre son père. D'une main il serrait sur sa poitrine un objet que, tout d'abord, je ne distinguais pas, mais que je reconnus ensuite pour être une fiole. Quand il fut à une vingtaine de pas de l'endroit qu'il venait de quitter, il se retourna vers cette maison, comme pour voir s'il était surveillé. Ce rapide examen lui donna sans doute satisfaction car, débouchant la petite bouteille, il approcha le goulot de son nez. Plusieurs fois il respira longuement, ~~puis,~~ enhardi par cet acte, il lança vivement un regard de côté et mit sa langue dans la fiole. Il semblait éprouver un certain plaisir à ce contact et la bouteille devait avoir contenu une liqueur qui plaisait à son goût, car je vis qu'il était peiné de cesser lorsqu'il arriva près de cette boutique d'épicier-marchand de vins. Rapidement il ouvrit la porte et entra. Désirant avoir confirmation de mon soupçon, je suivis l'enfant. Sous prétexte d'acheter un timbre-poste, j'entrai dans le débit, auquel était adjoint un bureau de tabac. A ce moment le pauvret donnait sa bouteille en demandant : « Six sous de rhum ». J'étais fixé, mais je voulus poursuivre mon enquête jusqu'au bout. Tandis que la marchande versait la liqueur demandée, j'engageais la conversation. Désignant la fiole à l'enfant, je lui dis :

« — Tu ne boiras pas tout?

— Oh! non, m'sieu! C'est pas pour moi!

— C'est ton papa qui t'envoie?

— Non, c'est maman!

— Alors, c'est ta maman qui va boire cela?

— C'est maman et ma grande sœur qui le boiront! Moi je suis trop petit pour en avoir; j'ai seulement « un sucre » trempé dedans! »

» Il ajouta aussitôt pour se consoler d'avoir une si maigre part :

« J'en boirai quand je serai grand! »

» Et comme la débitante lui rendait la fiole pleine, il donna les six sous et, tenant avec soin la bouteille de ses deux petites mains, il sortit les yeux brillants d'envie...

» Lorsqu'à mon tour je quittai la boutique, je vis l'enfant qui recommençait la manœuvre de tout à l'heure. A un certain moment, il leva le bras, mais probablement que l'alcool lui avait brûlé la bouche, car il se retourna aussitôt et je vis des larmes dans ses petits yeux. Puis il s'enfuit et ne tarda pas à rentrer dans le misérable logis. »

Inutile de souligner la signification de ce récit... C'est un document qui s'ajoute au dossier de l'alcoolisme. Qu'attend-on pour lutter énergiquement contre ce fléau, destructeur de la famille et de la race françaises?

Nous avons le vif regret d'apprendre la mort au champ d'honneur d'un de nos jeunes collaborateurs, le sous-lieutenant Favier...

Il était aussi modeste que méritant. Pendant la guerre, il accomplit, avec beaucoup d'intelligence, des missions fort délicates qui lui valurent des félicitations, mais il s'arrangea longtemps pour n'avoir ni croix de guerre, ni grade supérieur. Il fallut un ordre formel de son colonel pour qu'il acceptât sa promotion au grade de sous-lieutenant. En effet, agacé des refus successifs auxquels il se heurtait, le colonel lui dit en fin de compte : « Vous n'êtes pas apte à juger si vous êtes capable de faire un bon officier, c'est moi que cela regarde, vous ne pouvez donc pas refuser puisque je vous répète que c'est votre devoir. »

Voilà comment Favier devint officier. Il est mort comme il avait vécu : en honnête homme et en brave.

M. Schurmann, le célèbre imprésario, bien connu de nos lecteurs à qui il a donné déjà de si pittoresques notes de voyage, nous a apporté quelques nouveaux chapitres de souvenirs. Schurmann a promené à travers le monde tous les artistes illustres de France et d'Italie. Sa mémoire est un inépuisable répertoire d'anecdotes, qu'il conte très gaiement.

Chaque semaine je découperai, dans le manuscrit qu'il a déposé entre les mains du directeur des *Annales*, une petite tranche et l'offrirai à votre curiosité. Je choisirai de préférence les historiettes situées dans les pays aujourd'hui belligérants. Il fut un temps où nous ne soupçonnions pas, hélas! la scélératesse boche et la perfidie viennoise.

UN PEU DE MUSIQUE

Hans von Bulow, le célèbre chef d'orchestre allemand, était kapellmeister de l'Opéra royal et des concerts symphoniques de la cour de Berlin. Un soir qu'il dirige un grand concert classique dans la salle de l'Opéra, le vieil empereur Guillaume, qui se trouve dans sa loge avec Bismarck et Moltke, parle d'une façon tellement bruyante que sa voix domine complètement l'orchestre.

Bulow regarde vers la loge pour imposer silence par son regard courroucé. L'empereur ne le regarde pas et continue ses bavardages. A bout de patience, Bulow frappe sur son pupitre et arrête net l'orchestre. Stupeur dans la salle, l'empereur lui-même cesse sa parlote et se met à regarder l'orchestre devenu muet au milieu de la symphonie.

Profitant du silence, Bulow lève sa ba-

sette et reprend l'exécution au point où il l'avait interrompue.

Aussitôt la fin du morceau, le comte de Halsen, intendant des théâtres royaux, se précipite sur la scène.

« Monsieur de Bulow, Sa Majesté vous fait demander pour quelle raison vous avez interrompu la symphonie.

— Il y avait du bruit dans la salle.

— Du bruit?

— Oui, on causait d'une façon insupportable; les voix dominant l'orchestre, il m'était impossible de continuer.

— Vous connaissez les personnes qui faisaient ce bruit?

— Parfaitement, c'était dans la deuxième loge à droite.

— Mais c'était l'empereur!

— Qu'importe! Quand Beethoven a la parole, l'empereur doit se taire. »

Le comte de Halsen quitta immédiatement la scène. Il revint au bout d'un quart d'heure et remit personnellement une grande enveloppe avec de gros cachets de cire à l'irascible chef d'orchestre.

C'était la démission de M. Bulow contresignée par l'empereur.

❀

Quelques années plus tard, une aventure pareille arriva au célèbre Tchaïkowski, qui dirigea à Pétrograd un concert symphonique auquel assista l'empereur de Russie.

Là aussi le tsar causait à haute voix sans se soucier de la musique et Tchaïkowski, suivant l'exemple de Bulow, arrêta son orchestre pour ne recommencer que lorsque le silence fut complètement rétabli. Le maréchal de la cour, intendant des théâtres impériaux, vient s'informer de cette interruption non attendue.

« Il y avait du bruit, j'ai cru alors devoir obéir au devoir imposé à tous les sujets de Sa Majesté.

— Lequel?

— Quand l'empereur parle, tout le monde doit se taire! »

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.

LES BRUITS QUI COURENT

L'Avion et l'Oiseau. — A la Société d'acclimatation, M. Magnaud, d'Aubusson, a communiqué quelques observations instructives faites par un officier aviateur. Ses observations ont porté principalement sur la hauteur à laquelle se tiennent les oiseaux migrateurs, lors de leur déplacement, et sur la vitesse de leur vol. Il a rencontré les hirondelles à 700 mètres; les cols-verts (canards sauvages) à 1,800 mètres. Ceux-ci vont en bande et, ce qui est frappant dans leurs divers mouvements, c'est leur simultanéité absolue. Tout le volier agit de même, comme mû par une même volonté. Cette volonté est celle du canard de tête. Exécute-t-il un déplacement d'aile pour changer de plan de vol? Tous font de même avec une promptitude et une simultanéité telles que le volier semble tout ensemble, d'un même bloc, pivoter autour d'une charnière. La vitesse des cols-verts semble être de 105 kilomètres à l'heure en montant, 101 en vol horizontal. Les vanneaux paraissent voler assez haut, eux aussi; à la migration de printemps, en mars, on les a rencontrés à 2,150 mètres.

Ne craignons pas de nous intéresser au vol des oiseaux. Les anciens, qui étaient plus malins que nous, y eussent trouvé des présages sur la fin de la guerre.

SERGINES.

LES LIVRES

La Science des Civilisés et la Science allemande, par le Dr Achalme. — *La Civilisation française,* par M. Victor Giraud. — *Per Crucem ad Lucem,* par le cardinal Mercier, etc.

La barbarie allemande s'est impudemment affirmée dans toutes les phases de cette guerre et les destructions systématiques auxquelles se livrèrent les troupes impériales avant d'évacuer les régions de la Somme qu'elles occupaient depuis trente mois ont achevé d'édifier le monde entier sur la valeur morale d'une « kultur » qui favorise les pires déchaînements des instincts mauvais. On se demande comment les Germains ont réussi un demi-siècle durant à faire illusion aux éléments les moins disposés à s'incliner devant leur prétendue supériorité, comment ils ont pu faire croire que la race teutonne prenait désormais la tête de la civilisation et qu'elle dirigeait l'évolution de l'esprit européen. Il y eut là une énorme duperie dont tous nous fûmes victimes et qui facilita singulièrement la préparation minutieuse de la tragique aventure où l'Europe libérale faillit sombrer.

Il a fallu des monceaux de ruines et de cadavres pour nous éveiller à la dure réalité et quand on a voulu rechercher alors comment il était possible que la glorieuse science allemande aboutisse ainsi à la pire des barbaries, on a découvert que la supériorité des Germains dans le domaine scientifique était une légende systématiquement créée et entretenue par une propagande d'une audace inouïe. Il faut lire à ce sujet le livre du docteur Achalme : *La Science des Civilisés et la Science allemande.* C'est la démonstration claire et nette de la plus extraordinaire imposture qu'on puisse imaginer. Depuis trente ans, les bibliographies allemandes, en négligeant de parti pris les travaux des savants des autres nations, constituent une véritable œuvre de haine et de domination. Il était convenu en principe que toute grande découverte était allemande par définition, et l'on a vu toute la science allemande s'unir constamment pour la défense de cette « vérité » allemande. Ce fut une machination énorme, véritable entreprise de publicité, par laquelle on chercha — et on réussit, hélas! — à faire illusion au public. On recourut à la réclame sous toutes ses formes, au simple bluff et au faux odieux. Dans les congrès scientifiques, les Germains arrivaient en masses compactes, organisaient méthodiquement le triomphe de leurs savants, les imposaient en quelque sorte; une presse spéciale, pratiquement conçue pour chaque branche de la science pure et de la science appliquée, vulgarisait les découvertes et les méthodes allemandes, qui n'étaient le plus souvent que des « démarquages » plus ou moins habiles des découvertes et des méthodes françaises ou anglaises.

Le livre du docteur Achalme est tout à fait curieux par les exemples qu'il cite et les thèses qu'il expose. L'auteur y démontre que la vérité scientifique étant la conformité de ce qui est exprimé avec ce qui est, le cerveau allemand ne peut se plier à cette conception objective : pour lui, la vérité n'est autre chose que ce dont on peut imposer la croyance. Toute la différence entre les deux mentalités qui se dressent irréductiblement l'une contre l'autre dans cette guerre est là.

On le comprend clairement quand, après avoir lu le livre si documenté du docteur Achalme, on lit les belles pages que M. Victor Giraud a consacrées à *La Civilisation française,* et pour lesquelles l'Académie française lui décerna le prix d'éloquence. Il est très vrai que la lutte actuelle, si grande par l'héroïsme, si tragique dans ses effets, fait aimer la civilisation française autant qu'elle fait haïr la « kultur » germanique. M. Victor Giraud en établit avec précision les raisons : l'idéal français consiste à ne point séparer sa cause de la cause de la civilisation elle-même ; la France a pour originalité et pour mission de voir toutes choses sous l'aspect de l'humanité; de là la puissance de sympathie qui émane de sa littérature, de sa philosophie, de sa religion, de son histoire entière.

M. Victor Giraud a développé ce thème avec une éloquence pleine de mesure, de noblesse et de charme dans la phrase. Comme le disait un soldat, quand on a lu son livre, on sait pourquoi on se bat : on souffre et on meurt pour maintenir dans le monde tout ce que la France y représente de généreux et de grand, tout ce qu'elle met de noblesse et de beauté dans l'effort soutenu des hommes vers le mieux. Qu'on étudie la longue et glorieuse histoire du peuple de France : on y verra que toujours, aux époques en apparence les plus opposées les unes aux autres par leur esprit et leurs tendances, c'est le même élan généreux qui se retrouve dans les gestes, le même sentiment d'humanité qui inspire les actions les plus diverses. Ainsi s'explique l'emprise durable sur l'esprit de tous les hommes, d'où qu'ils viennent, où qu'ils aillent, d'un génie fait de grâce et de clarté qui a marqué de son empreinte profonde toute la vie moderne.

Qu'on ne s'y trompe pas : toute grandeur est faite de conscience et de bonté, et la force est vraiment peu de chose quand on la compare à la puissance de rayonnement d'une âme. Il est tout près de nous un homme qui nous offre l'exemple frappant de ce que peut une parole pleinement jaillie du cœur : c'est le cardinal Mercier, archevêque de Malines. Sa haute figure domine cette guerre à l'égal de celle d'un héros, parce qu'il sut dire dans les circonstances les plus tragiques les paroles qui résumaient toute la conscience et tout le devoir. On vient de réunir sous le titre *Per Crucem ad Lucem* ses lettres pastorales et les discours qu'il prononça depuis le mois d'août 1914. A deux années de distance, ces pages restent profondément émouvantes. Cette voix qui s'élève de la foule, qui s'enfle et domine le fracas des batailles pour protester contre le droit violé et défendre la vérité outragée ; cette parole qui inlassablement proclame le devoir envers la patrie en danger, flétrit,

le crime commis par un ennemi déloyal et dégage de l'enseignement du Christ la haute leçon morale apportant à un peuple entier la force de demeurer lui-même au milieu des plus cruelles épreuves, c'est un fait qui vivra à jamais dans la mémoire des hommes. Toute question religieuse s'efface devant la pure beauté d'un geste essentiellement patriotique, et la pensée divine émeut ici les plus sceptiques parce qu'elle traduit réellement avec une rare élévation la douleur et l'espoir de tout le cœur humain.

Il faut les lire et les relire ces lettres pastorales, qui constituent peut-être les plus belles pages de charité que la guerre ait inspirées et qui sont aussi, à leur manière, des pages d'héroïsme. Quand on a clamé devant l'oppresseur les claires vérités qui forment les thèmes des lettres où le cardinal Mercier traite du patriotisme et de l'endurance, où il proteste contre les déportations de Belges en Allemagne, on a accompli un acte de vaillance et donné au monde un exemple dont l'influence morale s'affirmera durable chez les générations. Les Allemands eux-mêmes l'ont compris puisqu'ils n'osèrent agir contre le primat de Belgique et qu'ils durent abandonner les projets de vengeance qu'ils méditaient à son égard.



Je ne veux point terminer cette chronique sans parler aux lecteurs des *Annales* de quelques volumes qui mériteraient d'être plus longuement commentés, mais que je dois me contenter, faute de place, de leur signaler. Dans *Pèlerinages de guerre* M. Edmond Pilon évoque avec une jolie note d'émotion les paysages où se déroulèrent tant de sanglants combats. Les villages de Verdun, Péronne, Bouchavesnes, Combles, Meaux ont offert à M. Pilon des thèmes qu'il a su développer avec une grande délicatesse de sentiment. Le livre se trouve complété par une série de tableaux de guerre et d'histoire, des figures et des récits militaires d'un réel intérêt littéraire. M. Paul Ginisty nous donne le premier volume d'une *Anthologie du Journalisme*, du dix-septième siècle à nos jours, qui constitue une précieuse contribution à l'histoire de la presse. M. Ginisty fixe nettement la physionomie des grands journalistes d'autrefois. *Les Anniversaires historiques à célébrer entre bons Français* sont le résultat d'une initiative excellente de la Ligue d'éducation nationale. La démocratie française étant une vaste collectivité héritière d'un passé monumental, dont elle est responsable, il importe d'entretenir chez le peuple le culte de son histoire. Dans ce premier volume, M. Etienne Lamy nous parle de la bataille de Bouvines, M. C. Jullian, de Vercingétorix à Alésia ; M. Boutroux, de la Paix de Westphalie. D'autres anniversaires glorieux y sont dignement commémorés par des écrivains qui tous ont su dégager des événements qu'ils commentent l'influence que les faits exercèrent sur la formation du sentiment national français.

ROLAND DE MARÈS.

LES POÈMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

PROMISE

Les deux fermes sont voisines,
Les deux fermières cousines,
Et les deux fermiers amis;
Ils s'entr'aident à l'ouvrage,
Aux charrois, au labourage,
Aux foins quand gronde l'orage,
Et leurs aînés sont *promis.*

Le Promis ayant deux frères
Sera moins riche de terres
Qu'elle, fille unique; mais
Il est grand et sage, il aime
Le domaine, plante et sème
Mieux que son père lui-même ;
Il n'émigrera jamais.

Elle, fraîche fleur des landes
A refusé les demandes
D'employés et de bourgeois
En redingote ou jaquette :
Riche, la Ville la guette;
Mais, pieuse et point coquette,
Elle reste dans ses bois.

Elle aima dès son jeune âge
Son voisin ; leur cousinage
En amour vrai s'est mué...
Tout à coup on mobilise :
Adieu, pays et Promise!
— Inutile que je dise
Que le garçon fut tué...

Le curé de la paroisse
Aux deux fermes dans l'angoisse
Porta la nouvelle, un soir,
Et le lendemain les proches,
Quittant araires et pioches,
Au glas lent des quatre cloches,
Blouse neuve et chapeau noir,

Des bois, du mont, de la plaine,
S'en vinrent à sa neuvaine
Prier tous, comme il se doit;
Puis, en regagnant l'emblave,
Ils se disaient d'un ton grave :
« Pauvre petite! si brave!
» Et veuve sans bague au doigt!

Plût au ciel qu'elle fût veuve!
La Promise, sous l'épreuve,
Souffre doublement d'avoir
Perdu le Promis qu'elle aime,
Et de ne pouvoir pas même
A son front draper l'emblème
De son âme toute en noir.

Elle pleure, mais s'en cache.
« Il n'est pas bon que l'on sache
» Que ton cœur est tout au Mort,
» Et que tu le désespères »,
Lui répètent les deux mères;
« Tu prendras un de ses frères,
» Autant que lui doux et fort... »

Le second se bat et tombe.
Enjambe encor cette tombe,
Brave fille de terriens,
Et dissimule ta peine :
Chagrin d'amour, chose vaine
Quand il s'agit du domaine
Que nous ont fait nos anciens...

« Sauvons du Boche vorace
» Notre sol et notre race
» De vieux et vrais paysans! »
Dit le maître dont la guerre
A pris deux garçons naguère;
« Mon dernier aura ma terre,
» Mais, las! il n'a que seize ans...!

— Soit, fait l'autre. Notre fille
» Autrefois eût mis la grille
» D'un couvent entre elle et nous;
» Mais elle est sage personne;
» Elle pleure mais raisonne;
» Attendons que l'heure sonne :
» Ton fils sera son époux...

— Puisse donc la paix descendre
» Sur ce sang et cette cendre,
» Et, pour y guider les socs,
» Faire croître haut et ferme
» Ceux où notre espoir s'enferme,
» Futurs maîtres de la ferme,
« Cochets ce soir, demain coqs! »

Et toi, petite Promise,
Au devoir présent soumise,
Qui, sans oublier le Mort,
Dont tu fus la fiancée,
Laisses aller ta pensée
Vers la famille blessée
Qu'il faut refaire d'abord,

Sois bénie! Et puisse encore
La fleur du bonheur éclore
Du sacrifice accepté;
Puisses-tu, mère et grand'mère,
Voir, longtemps après la guerre,
Sur le sol héréditaire
Fleurir ta postérité!

FRANÇOIS FABIÉ.



LA TRANCHÉE

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs ce poème du marquis de la Soudière que Mme Bartet, l'éminente doyenne de la Comédie-Française a fait applaudir à la dernière matinée nationale de la Sorbonne :

Formidable sillon, dont le soc de la guerre
En labourant la paix a dévasté la terre,
Qui roules à travers l'Europe tes replis
Des inflexibles ombres des destins remplis;
Et qui, malgré l'horreur de ton puissant ravage,
Fécondant de tes flancs l'aridité sauvage,
Aux fulgurants soleils de tes chocs meurtriers,
Fais jaillir la moisson farouche des lauriers,
Que la gloire, de leur splendeur soudain frappée,
D'un geste de lumière annonce à l'Epopée!

Il faut avoir plongé dans tes murs suffocants,
Tortueuse cité, vu tes morts provocants
Montrer, en écartant leurs lèvres violettes,
La satisfaction hideuse des squelettes,
Cadavres ennemis, raides et familiers,
En ton étroite argile endormis par milliers,
Bas-reliefs rehaussant de leur grasse sculpture
La lourde nudité de ton architecture
Et qui, mêlant leur haine, assouvissent en paix
Le ténébreux désir de leurs tombeaux épais.

C'est là que respirant l'âcre odeur du carnage
La race des héros veille à ce voisinage,
Partageant avec lui sa couche de limon,
Et stoïque, attelée au funèbre timon
Des jours gris et sans fin, des nuits aux mornes voiles,
Boueuse, mais ayant à son front des étoiles,
Avec la patience de la force attend.
Puis, un matin, dans le froid vif du jour montant,
Sous la masse d'un ciel chargé de flamme, d'ombre,
De retentissements et de chutes sans nombre
Comme si de l'azur tous les astres lassés
Sur le sol s'écroulaient ensemble fracassés,
Sortant superbement de la marne glissante,
Elle s'élance, souple, franche, menaçante,
Dans la terrible plaine où la charge grandit,
Tandis qu'un clairon sonne et qu'un ordre bondit.

O terre des aïeux, combien de fois l'aurore
Verra-t-elle l'effort se répéter encore,
Et lambeau par lambeau, dans ta chair, pas à pas,
Poursuivre un ennemi qui ne se compte pas,
Mais qui redoute et fuit les sublimes haleines

Des batailles marchant dans la clarté des plaines,
Et préfère, empruntant un masque à ta couleur,
Abriter en tes flancs qu'il souille, sa pâleur,
Pareil aux carnassiers dont les pelages louches
Se confondent parmi les herbes et les souches,
Et qui se terrent quand la chasse retentit,
Ou que le sol prudent d'un pas les avertit.
Comme un regard sans yeux, ta profonde paupière,
Sillon sanglant, attend, béante à la lumière,
Le jour où se fermant enfin sur ce fossé,
Elle ensevelira la douleur du passé.

Le calme renaissant s'épandra sur la plaine.
Chaque soir, des troupeaux la mugissante haleine
Blanchira le chemin fidèle des hameaux,
Et dans la paix des champs, la paix des animaux
Etendra de son pas l'heureuse lassitude.
Terre, tu reprendras ta féconde habitude.
Sur tes blessures coulera le lent oubli,
Te rendant la douceur de l'ordre rétabli.
Et lorsque l'homme cherchera ta cicatrice,
Il ne trouvera plus sur ton sein, ô nourrice,
Que les sillons égaux et bienfaisants du blé.
C'est que le pacte saint sera renouvelé
Entre le laboureur et le champ magnanime.

Mais comme aux flancs des monts s'ouvre soudain [l'abîme,
Dans le granit de nos mémoires te creusant,
O tranchée, tu resteras, t'éternisant.
Et la haine, veillant en toi, noble et profonde,
Semblable à tes soldats qui sauvèrent le monde,
Sans défaillir, toujours, poursuivra l'Allemand,
Qui, depuis Attila, pille, assassine et ment.

Mis DE LA SOUDIÈRE.

PREMIER BEAU JOUR

La lumière et l'azur de ce premier beau jour
Rapetissent la chambre,
La chambre qui semblait trop grande à notre amour
Aux jours gris de décembre.

C'est fini du cœur grave et confidentiel
De la saison inerte :
Je voudrais faire entrer l'immensité du ciel
Par la fenêtre ouverte.

Regarde comme tout apparaît jeune et clair,
De la haute terrasse :
Même invisible encore, on sent déjà dans l'air
Refleurir de la grâce.

Bientôt viendra le temps de retrouver là-bas,
Paisible sous les branches,
La petite maison et les premiers lilas
Avec leurs grappes blanches.

Ce vent tiède, qui laisse, en passant par ici,
Un odorant sillage,
Va préparer pour nous, sous le ciel adouci,
Nos chambres de feuillage.

ANDRÉ RIVOIRE.

MES BONNES ROUTES...

Mes bonnes routes qui s'en vont
Au bout de la campagne creuse,
Que j'aime leur couleur poudreuse
Entre les prés d'un vert profond!

Qu'avril fleurisse sur les choses,
Parmi mes routes de toujours,
Ou que les jours deviennent courts
Sur leurs feuilles jaunes et roses,

Mes bonnes routes du passé
Demeurent à jamais les mêmes,
Et, voire en des heures suprêmes,
On croit que rien ne s'est passé.

Mes bonnes routes, ligne claire,
J'y vais promener ma douleur
Pour qu'elles disent à mon cœur :
« Tu sais, il n'y a pas la guerre... »

[illegible]

LA CATHÉDRALE

V. — LES SCIENCES ET LES ARTS DANS LA CATHÉDRALE

Une conception des plus frappantes dans la théologie du moyen âge, au sujet de de l'effort humain, c'est la continuité qu'elle établit entre l'occupation à ses yeux la plus sublime : la contemplation de la vérité éternelle et les plus humbles des humbles travaux.

Qu'il s'agisse de *science théorique* ou de *science pratique*, qu'il s'agisse d'*arts*, parmi lesquels on distingue les *arts libéraux* et les *arts manuels* dont nous vîmes l'apothéose, en tout cela on salue le travail et l'on reconnaît aussi la doctrine. Tout cela, c'est l'âme qui se continue dans le corps et dans les actions du corps, par là dans la nature. L'esprit, outre son exercice propre à l'égard de l'immatériel, aborde la matière en vue de l'utiliser et de la dompter.

La vie contemplative se poursuit dans la vie active parce que celle-ci procède également de l'idée, qui la règle, qui en pénètre la matière pour la spiritualiser, l'apprivoiser à l'idéal, la vie active n'ayant d'ailleurs pour but, selon les hautes visées de l'éthique des cathédrales, que de permettre, après le travail au jour le jour, le loisir de la vie supérieure ; après le travail de toute la vie, le loisir éternel dans l'extase du divin.

Ce serait donc, pour le docteur chrétien, offenser le travail manuel que d'en faire un paria de l'idéalité qui est la caractéristique de l'homme. Un maçon qui bâtit un mur collabore à l'idée de l'architecte, et il y a aussi, dans son art, une architectonique. Un cordonnier qui cherche la forme est un humble sculpteur ; il est plus proche de la nature que la belle dame qu'il chausse, si celle-ci est une perruche. Un médecin, grâce à la physiologie normale, prend une idée de la santé et y pousse le malade par ses soins, etc. Tout est idée ; toute pratique est fille de l'idée. L'homme étant un vivant raisonnable, ses œuvres, selon qu'elles sont humaines, ne sont que de la raison incarnée, et c'est cette notion commune de raison active, partout marquant sa trace, qui fait la continuité et l'unité du travail humain.

Seulement, s'il y a continuité, si du haut jusqu'en bas de l'échelle d'activité on ne trouve pas de coupure, il y a pourtant un haut et un bas. Le haut, c'est la doctrine pure, dégagée de la matière et ne se proposant que des visions désintéressées ; le bas, c'est la pratique manuelle, descente des formes idéales dans le réceptacle obscur et fuyant de la matérialité ambiante.

Il y a deux positions de l'esprit : l'une où l'esprit se relève, comme un homme dresse le front, pour communiquer avec ce qui le dépasse et qui veut l'enrichir ; l'autre où il s'abaisse, non pour abdiquer ou pour s'avilir, au contraire pour dominer, mais dominer sur moins grand que soi, comme un géant roulant des blocs au lieu de Jacob luttant avec l'ange.

La vie contemplative, c'est-à-dire la science sacrée d'abord, profane ensuite, et les arts désintéressés : voilà, pour nous, ce qu'il y a de plus élevé, parce que, petits par nature, nous ne pouvons grandir qu'en nous raccordant par l'esprit au monde supérieur de l'esprit.

Or la contemplation, lorsqu'elle revêt une forme systématique, c'est la théologie, et la cathédrale, outre qu'elle est elle-même, en son entier, une théologie en pierre, tient à figurer la doctrine à titre direct. Elle le fait sous trois formes. D'abord, la source : les Evangiles ; car il est avoué que la doctrine sacrée tient toute, comme dans son germe, en ces divins feuillets que le Christ, en s'évanouissant, déposa sur la terre. Ensuite, les canaux de transmission, à savoir les Apôtres, dont les séries sont souvent prises, ainsi que celles des évangélistes, pour le symbole des doctrines de foi. Enfin, les agents d'utilisation, les docteurs, dont quelques-uns retiendront l'attention au point de passer pour l'incarnation de la théologie elle-même. Tels saint Ambroise, saint Augustin et, beaucoup plus fréquemment encore, saint Jérôme.

Au moyen âge et jusqu'à la fin du seizième siècle, saint Jérôme est le type du travailleur de l'esprit, de l'homme dont les yeux se sont fatigués à lire et à composer. Les bouquins et la tête de mort, c'est-à-dire le néant de tout hors la science, la science sacrée : tels sont ses caractères. On y joint fréquemment le lion, image des solitudes où il s'enferma.

A partir de la fin du quatorzième siècle, un autre astre se lèvera ; saint Thomas d'Aquin, son soleil sur la poitrine, figurera la théologie ; ses *triomphes* s'étaleront partout, et par ailleurs, dans les formules d'un art élargi, la théologie apparaîtra comme de sa personne. Rien, à ma connaissance, dans les cathédrales, ne correspond à la belle *Théologie* de Raphaël, beauté aux yeux de mystère, à l'attitude méditative, tenant un livre où elle s'appuie, pieds nus parce qu'elle ne marche pas sur le sol, portée par des nuées légères, laissant sa draperie s'envoler avec ses pensées comme sous le vent de l'inspiration, le front ceint d'une couronne, comme la reine des sciences.

Un degré au-dessous, nous trouvons la philosophie. Le moyen âge ne l'émancipe guère ; la *servante de la théologie* se tient dans la maison et ne circule point. Toutefois, on l'aperçoit ; sa personnalité est reconnue, et il arrive qu'on lui fasse une belle gloire.

Boèce avait donné l'exemple. Ce prisonnier de génie, écrivant avant de mourir sa *Consolation philosophique*, avait décrit poétiquement, quoique non pas très plastiquement, la philosophie elle-même. Il la voyait sous la forme d'une femme assise, de dimensions surhumaines, une échelle appuyée sur la poitrine, son front environné d'un nuage en guise de chevelure, à la main gauche un sceptre et dans l'autre deux livres, l'un ouvert, l'autre fermé.

Cela se lit assez bien. L'échelle signifie l'ascension des effets aux causes, de l'inférieur au supérieur, conformément à cette conception d'une « échelle des êtres » si obsédante dans les *Sommes* du moyen âge, conformément aussi à la définition de la science chez les philosophes : *Une connaissance par les causes*. Le nuage, c'est le mystère qui subsiste, en dépit des efforts humains. Le sceptre, c'est le principat de la philosophie sur les sciences. Les deux livres

sont peut-être l'Ancien et le Nouveau Testaments, guides de la raison comme lumières de foi ; ou bien, comme l'a voulu Raphaël dans sa propre interprétation du sujet, la philosophie naturelle et la philosophie morale.

Ainsi se trouve figurée la philosophie à Laon et à Sens. Le sculpteur de Sens a, il est vrai, supprimé l'échelle comme inesthétique ; mais il l'a remplacée par les deux lettres Θ et Π, brodées sur le bas et sur le haut de la tunique; ce sont les premières lettres des mots *practica* et *theoretica*, les deux parties de la philosophie dans son rapport avec le réel à juger ou à produire. Au-dessous de la philosophie proprement dite, qu'il comprenait comme une métaphysique et une physique supérieure, le moyen âge plaçait, à l'imitation de l'antiquité, les *sept arts libéraux*. Sept, chiffre symbolique, comprenant 4 et 3 : le *trivium* et le *quadrivium*, à savoir, d'une part, la *grammaire*, la *rhétorique* et la *dialectique* ; de l'autre, l'*arithmétique*, la *géométrie*, l'*astronomie*, la *musique*.

A Chartres, berceau de la tradition philosophique du treizième siècle, les sept arts libéraux triomphent ; ils occupent un tympan du portail. La Grammaire y tient la férule et enseigne les rudiments à deux enfants. La Rhétorique fait le geste de l'orateur. La Dialectique tient le dilemme à deux pinces : le scorpion ; presque partout ailleurs elle enroule un serpent, symbole de sa souplesse captieuse. L'Arithmétique tient son abaque; ailleurs elle comptera sur ses doigts. La Géométrie avait son compas, aujourd'hui brisé, et traçait une épure sur une tablette. L'Astronomie regarde le ciel et tenait autrefois un disque. La Musique, se souvenant de Tubal qui avait, disait-on, inventé l'harmonie en frappant des corps sonores avec des marteaux de divers poids, frappe elle-même des clochettes avec un marteau.

Au-dessous de chaque figure symbolique se trouve un personnage représentatif : Priscien ou Donat pour la grammaire, Cicéron pour la rhétorique, Aristote pour la dialectique, Pythagore pour la musique, Ptolémée pour l'astronomie, Euclide pour la géométrie, Boèce pour l'arithmétique, à moins que ce ne soit de nouveau Pythagore.

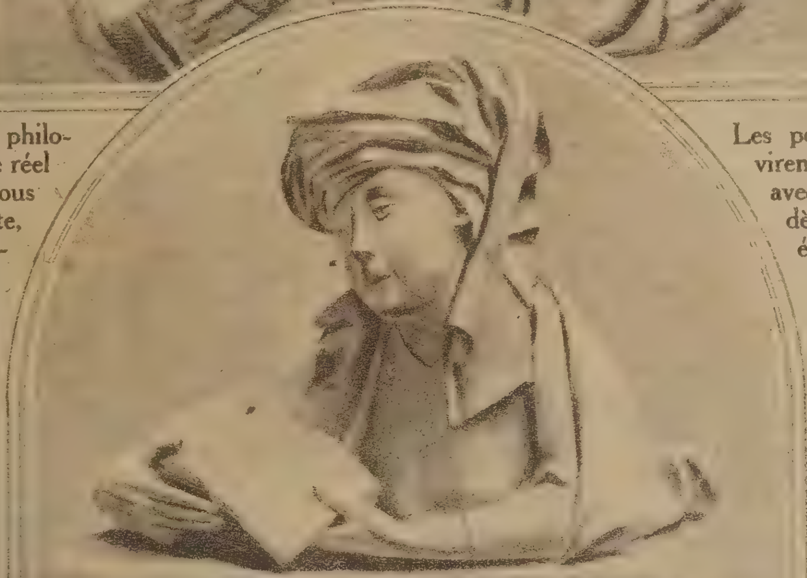
A Laon, ville studieuse, dès le dixième siècle, presque à l'égal de Chartres, ville qui donna à la science, après Anselme de Laon, Guillaume de Champeaux et Abélard, les mêmes figures se retrouvent, ainsi qu'à Paris, à Sens, à Rouen, à Clermont-Ferrand, etc.

Les peintres ou sculpteurs qui suivirent prirent souvent des libertés avec ces symboles ; mais ils gardèrent leur influence. Un de leurs écarts, assez piquant à constater sur des murs de temple, consiste à orienter la représentation du côté de la satire joviale. Ainsi fit ce facétieux artiste de Rouen qui, au milieu des grotesques du portail des Libraires, trouva bon d'insérer un docteur au corps d'oie, examinant avec un sérieux comique la fiole traditionnelle aux urines. On ne pouvait, avec plus d'innocence — et avec une avance de quatre cents ans — illustrer Molière.

Ces notations suffisent sans doute à montrer l'esprit de largeur qui anime, au temps des cathédrales, l'âme chrétienne de l'Europe, notamment de la France, où ces belles traditions ont leur origine. Toutes les disciplines intellectuelles sont considérées, au moyen âge, comme une approche de Dieu, une participation de sa science, un échelon pour monter à lui. Puisque la création procède de Dieu par science et par art, disent les docteurs, par science et par art on peut donc cheminer vers Dieu. Le chemin est le même qui descend et qui monte, une fois fixés les extrêmes de la route.

C'est pour cela que les hommes d'Eglise s'évertuent à la science et que *grand clerc* signifie grand savant. C'est pour cela que chaque cathédrale est une école, dont le chapitre contient les







1. Stalles du chœur de la cathédrale de Rouen. Détail des miséricordes : musicien jouant d'un instrument à deux cordes, inconnu aujourd'hui.
2. Une sybille de la cathédrale d'Ulm. — 3. Un docteur raisonnant le monde, miséricorde des stalles de Gassicourt (Seine-et-Oise).

Clichés Martin Sabon

hommes les plus éminents de l'époque. C'est pour cela que, selon des traditions et avec des tendances diverses, un Alexandre de Halès, un Albert le Grand et un Thomas d'Aquin, un Guillaume d'Auvergne et un Bonaventure, un Vincent de Beauvais précepteur des enfants de saint Louis, compilateur aux lectures immenses (1), un Duns Scot ou un Roger Bacon ne rêvent de rien de moins que d'absorber le savoir tout entier, de construire avec ses éléments un édifice qu'ils savent bien devoir toujours être à reprendre, mais qui, pour leur époque, n'en sera pas moins complet. Et ils y réussissent.

Ils mettent tout à contribution, ainsi qu'on le peut voir, le païen aussi bien que le chrétien, parce que, au vrai, il n'y a pas de science païenne, il n'y a pas d'art païen : tout le vrai est chrétien, toute la beauté est chrétienne. Le Manuel du mont Athos engage l'artiste à représenter, à côté des prophètes, ceux qu'il considère comme leurs précurseurs ou leurs auxiliaires : Solon, Platon, Aristote, Thucydide, Plutarque, Sophocle. C'est à cette tradition d'art que se rattacheront les *Stanze*, avec le *Parnasse* et l'*Ecole d'Athènes* ; c'est elle qui vit dans les cathédrales. Tout ce qu'on sait ou qu'on peut savoir, tout ce qu'on peut en matière de réalisation esthétique est enveloppé dans le programme religieux ; c'est une parole de Dieu au second rang, comme une Bible annexée, procédant du même Verbe.

L'histoire, drame religieux aussi, s'empresse à ramasser, dans la cathédrale, tous les événements autour du Christ ; mais elle n'ignore aucun fait humain et elle les signale tous, en de brèves notations, ainsi que gestes de Dieu, les jugeant histoire sainte, fût-ce même l'histoire du paganisme, parce que toutes choses étant au Christ, tous les temps sont des temps chrétiens. L'unité de l'histoire découle de l'unité du monde et se rattache par la même chaîne au même suprême anneau.

L'admission des sybilles comme figures mystiques et les allégories en action que les artistes recherchent avec tant de curiosité dans l'histoire païenne, pour annexer celle-ci à l'histoire chrétienne, prouvent cet état d'esprit. L'histoire est bien vraiment comme une liturgie ; son poème trouve place dans les grands ensembles, comme la Divine Comédie trône à Sainte-Marie des Fleurs, comme tout le drame du travail et l'effort de science se développent partout.

Admirable concentration de la vie, qui en fait, au sens architectural du mot, un *ordre*, y introduisant la proportion et le rythme, la rattachant toute à la clef de voûte sublime, pivot de l'univers moral et, par voie de conséquence, de l'univers tout court : le Christ ; donnant à tout un intérêt suprême sans lui ravir l'intérêt spécifique qu'il tient de sa nature, étincelle émanée de Dieu.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris

(1) C'est d'après le *Miroir universel* de Vincent de Beauvais que fut conçu le développement des deux mille figures environ qui ornent le pourtour de la cathédrale de Chartres.





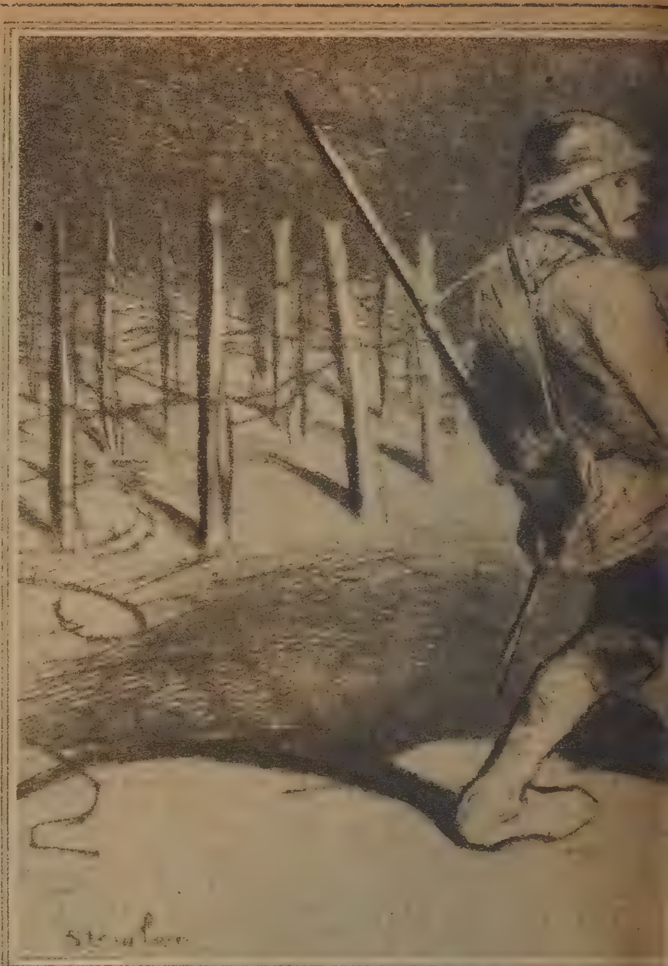
Cathédrale de Chartres : Les sept arts libéraux (figures du portail vieux). *En haut :* La grammaire, la rhétorique et la dialectique. *En bas :* L'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique.



1. Route de Compiègne à Noyon : Le barrage qui, pendant 30 mois, fut le point du front le plus rapproché de Paris. — 2. Les Allemands scient les arbres dans les régions qu'ils sont contraints d'évacuer. — 3 et 4. Aspects d'un village des environs de Noyon, systématiquement détruit avant l'évacuation.

LA RETRAITE ALLEMANDE *(Pour illustrer l'article d'Yvonne Sarcey)*





A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Les Œuvres de Guerre de Steinlen

Du plus petit au plus grand, tous les artistes apportent leur contribution à l'histoire de la guerre, et celle de Steinlen ne pouvait qu'être suprêmement émouvante et sentie, grandiose même.

Steinlen est Suisse; mais lorsqu'il vint à Paris, tout jeune, et portant à son chapeau, comme dit Anatole France, « un bouquet de fleurs rustiques », il était déjà des nôtres par sa langue maternelle, — celle du pays de Vaud, qui est un ancien patois français, — comme il l'est maintenant, autant qu'on peut l'être, par le tour de son esprit et la forme même de son talent.

Une sorte d'instinct, une irrésistible sympathie, l'ont fait le peintre par excellence de la rue et des faubourgs. Il en est l'historien combien ému, combien attristé souvent. Il rit ou pleure avec le passant. Il exulte ou souffre avec lui. Nul n'aura buriné en traits plus justes, plus expressifs en leur rapidité, l'ouvrière, la « midinette », l'apprentie.

Personne aussi ne campa mieux que lui la mâle silhouette du terrassier, du forgeron, du charpentier. Il est le Neuville de ces soldats de la besaiguë, du marteau et de la pioche. Il les aime, il magnifie leur attitude. Il souhaite leur émancipation; et quelquefois, souvent même, son œuvre prend une allure de polémique.

Ami des humbles dans la paix, il devait les aimer davantage encore dans la guerre. Et, comme il avait chanté leurs misères, leurs pauvres joies, il exalte leur héroïsme, leurs vertus obscures, leur acceptation tranquille de la mort en cette tragédie de bientôt trois ans. Plus que jamais « la pitié coule de ses doigts », comme a dit Anatole France. Et c'est d'un cœur frémissant, d'un crayon où passe toute la sensibilité de son âme, toutes ses protestations, toutes ses révoltes contre la cruauté ennemie, qu'il raconte les calvaires du soldat et ceux des peuples, des femmes, des enfants sous le talon de la brute allemande. Qui ne se rappelle les vibrants appels à la solidarité et au devoir que furent ses grands dessins pour *Les Blessés convalescents*, pour *Les Orphelins de la Guerre*, pour *Les Familles dispersées*, pour *La Journée Serbe*, etc., etc. ?

C'étaient des pages d'infinie tendresse comme celles où il dit le martyre de la Belgique et de la Serbie respirant l'indignation et la haine, car Steinlen sait être « aussi violent que doux ».



Chanson de route.

Le Retour :

Au-des







Toute la gehenne serbe a passé dans cette image de femme crucifiée, clouée au bois par les baïonnettes ennemies, outragée, écartelée, pantelante, mais toujours vivante. Le cœur de Steinlen bat trop à l'unisson des espérances françaises pour ne pas avoir foi dans la victoire; et, en vingt dessins superbes de métier et d'allure, il a cherché et précisé une figure de Victoire aux ailes éployées, entraînant nos jeunes bataillons. « La victoire en chantant nous ouvre la carrière », a dit Marie-Joseph Chénier. C'est à la fois la belle guerrière du départ et du retour victorieux.

L'exposition de la rue de la Boétie réunit tout l'œuvre inspiré par ces longues années de guerre à Alexandre Steinlen, depuis les pages composées à loisir jusqu'à ses plus récentes études. Et parmi ces dernières, je n'en vois pas une qui n'ait sa beauté et son intérêt. C'est au hasard de la mémoire, les *Réfugiés* et ce groupe épique de Russes captifs qui vont être fusillés au bord de la tombe que leurs bourreaux les ont forcés de creuser. Ni la mort ni l'infamie qui les dépouilla de tout vêtement ne les troublent, et ils entonnent d'une même voix l'hymne national, ils en soufflètent l'ennemi. C'est le *Taube* et la *Marche sous la Pluie*, ce sont les *Zouaves*, les *Sénégalais*, la *Chanson de Route*, le *Boyau*, puis les *Deux Cortèges*, *Vent d'Est*, *D'Albert à Péronne*, l'*Escouade en marche*, les *Echappés de l'Enfer*, *Terre d'épouvante*, l'*Organisation*, la *Nuit* et aussi le couple shakespearien de *Croix de Guerre ou Croix de Bois*. Steinlen a consacré une longue série de croquis à la *Grande misère du Soldat*, et l'on devine ce que son crayon a pu tirer de ce thème émouvant. Mais quel bout de croquis sa « sensibilité aussi vive qu'attentive », « son infaillible mémoire de l'œil », comme a dit aussi Anatole France, ne rendent intéressant ? Quel est celui qui n'ajoute à son œuvre, à tout ce qu'elle respire de vérité, d'indignation, de tristesse et de tendresse, à tout ce qui en fait la plus émouvante des contributions au grand drame que nous vivons ?

Le grand artiste traduit sa pensée par le crayon comme par le pinceau, et les *Pauvres Gens*, les *Dormeurs*, le *Soldat de 1916*, le *Camarade blessé* sont de beaux morceaux de peinture; cependant il n'est jamais plus à l'aise que dans les simples croquis, croquis du champ de bataille et croquis pris dans les gares.

Et parmi ces derniers, Steinlen a certainement mis toute l'âme de la foule, soit que pressée aux barrières elle attende anxieusement l'arrivée des permissionnaires, soit qu'elle « erre désemparée après l'arrachement des adieux ».

Joie et douleur y sont surprises avec une véritable maîtrise. Les mots ne peuvent dire l'éloquence de ces pauvres figures en qui souvent se dissimulent leurs larmes pour ne pas attrister celui qui s'en va.

LÉON PLÉE.

ici chez nous...

Les Réfugiés.

Camarades.

PARIS VIVANT

UN HALL D'HOPITAL. — UNE VISITE A SAINTE-HÉLÈNE. — UN LAMENTABLE SPECTACLE. — LE 5 MAI 1821. — LE TOMBEAU. — LA CHAPELLE DES INVALIDES.

L'immense hall de l'hôtel réquisitionné, dont la guerre a fait un hôpital où sont soignés près de deux cents blessés, a toutes les allures d'un « patio » espagnol. N'étaient les faisceaux de drapeaux alliés dont les vives couleurs éclatent à chacun des quatre étages, il serait presque loisible de nous croire transplantés en quelque lointain « palace » de Grenade ou de Tanger..., d'autant que fort nombreuses sont les têtes noires ou bistrées qui se penchent curieusement au-dessus des seize balcons de bois découpé.

Quel kaléidoscope! Alternant avec les vestes rouge-coquelicot des tirailleurs africains, voici des kakis anglais, des gris verdâtres belges, des bleus français et des toiles blanches écussonnées de la croix rouge.

En ce hall, passent et repassent chirurgiens, docteurs, infirmières, assistants, télégraphistes, convalescents à béquilles ou à cannes embouties de caoutchouc, blessés de tous pays, croix d'honneur, médailles militaires, Red-Cross, rubans de Saint-Georges, croix de Léopold de Belgique.

Ce patio dessert l'un des admirables hôpitaux organisés à grands frais et soldés par les contributions de nos lointains amis du Sud africain.

Entre deux opérations, le colonel Casalis de Pury, médecin-chef, est venu souffler un moment. Engagé volontaire dès le début des hostilités, il a traversé les mers afin de prodiguer aux malheureux sa science... et son cœur. Tout en fumant hâtivement une cigarette, il conte la vie étrange et large qu'il mène là-bas, au Cap, chez les Boers. Il nous dit la bonté, la sincérité de ces hommes rudes, sincères, braves; il dépeint leur « loyalty », leur courage... et aussi la justesse de leur tir! Il évoque ses randonnées dans l'immense « veld » ou au pays calciné des mines d'or; il parle de l'enthousiasme avec lequel se sont enrôlés ces milliers d'hommes..., des morts qu'il pleure..., des blessés qu'il soigne..., de la guerre actuelle..., de nos communs espoirs et l'un des assistants prononce alors le mot magique : « Napoléon ».

Aussitôt le docteur nous conte avec une communicative émotion sa récente visite à l'île de Sainte-Hélène. Il nous décrit ce qui survit encore des reliques de l'étape suprême, et, pendant qu'il parle, le crépuscule à son déclin noie d'ombre l'immense décor. Les écouteurs, presque tous en uniforme, et les blessés eux-mêmes, avec leur costume pittoresque, apparaissent comme les derniers survivants de la dernière revue, chantée par Théophile Gautier :

> ... où l'Empereur, ombre entrevue,
> Compte les ombres d'Austerlitz.

et un souffle d'héroïsme semble faire frémir tous les drapeaux de tous ces peuples unis pour le triomphe du Droit et de l'Humanité !

Le colonel explique : « Cette épave de l'Océan ne mérite vraiment pas le nom de « Rocher de Sainte-Hélène », car l'île n'a rien qui puisse évoquer la majesté, la solidité du roc... Bien au contraire !... Composée d'un amas de scories informes, noirâtres, déchiquetées et branlantes, Sainte-Hélène, à première vue, inspire une invincible répugnance... Le sol, que foulent les rares voyageurs — pèlerins du souvenir — est d'aspect rébarbatif..., c'est du mâchefer pilé et l'île tout entière apparaît comme une énorme verrue volcanique que secouent de temps en temps des mouvements sismiques! Sur cette lave séculaire les grands vents du sud-est — qui soufflent, là-bas, avec une intensité et une vigueur incroyables — sont venus répandre la poussière des sables du continent africain, et sur ces sables poussent les pins parasols rabougris, les bananiers pauvres et minces, les ronces, les épines qui, seuls, représentent misérablement la flore du pays !... Enfin, une mer sans cesse agitée, glauque et méchante, fouette de ses vagues inlassables les escarpements de la forteresse..., car c'est bien une forteresse aux abords sauvages... Pas d'atterrissage, ou presque, Sainte-Hélène semble — par destination — une prison naturelle. La main de l'homme n'a rien eu à ajouter pour la rendre plus horrible et plus formidable ; il ne manquait à cette prison qu'un captif assez illustre pour l'immortaliser... La Sainte-Alliance s'est chargée du soin de le lui fournir.

« Le petit port Saint-James, où Napoléon débarqua, pouvait avoir, en 1815, une certaine importance. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un hameau chétif orné — si j'ose dire — d'un château minuscule et médiocre. Un jardin sans ombrage, une rue unique où s'alignent, tant bien que mal, des maisons aussi noirâtres et lézardées que les murailles de lave qui les surplombent... et c'est tout.

» Pour monter jusqu'à Longwood, où logea l'Empereur, il faut suivre, durant une heure et demie, un long chemin zigzagant, reliant le port au plateau. Nous grimpons, cahin-caha, brinqueballés en une charrette disloquée, traînée par un équipage étique. Au tournant d'un chemin, Longwood apparaît. De loin, c'est assez imposant, de près, ce n'est plus qu'un bâtiment d'allure fort ordinaire, mi-ferme, mi-villa, plus que modeste. Nous pénétrons de plain-pied dans le péristyle — une sorte d'abri entouré de planches, faisant fonction d'antichambre;



Napoléon à bord du « Bellérophon ».
Croquis de Mr. Commissary Ibbetson.



Napoléon est reçu à Sainte-Hélène
par le gouverneur Hudson Lowe.



Napoléon à Longwood,
d'après un dessin du général Gourgaud.

c'est ici — le croiriez-vous — que la suite de Napoléon, ses officiers et les quelques rares visiteurs qui avaient su forcer la rigoureuse consigne d'Hudson Lowe, attendaient, parfois durant de longues heures, l'audience du Maître.

» Le *Mémorial* ne nous apprend-il pas que l'Empereur avait tenu à conserver, même en captivité, un rigoureux protocole.

» Une fois ce péristyle dépassé, on pénètre dans la pièce importante, la seule, du reste, qu'habita régulièrement Napoléon, celle où il mourut. Et il est loisible d'affirmer que c'est entre ces quatre murs que celui qui fut le roi des rois de l'Europe, a passé — comme en une cellule de prison — les cinq dernières années de sa vie. En effet, aussitôt qu'il eut vite acquis la conviction qu'aucune humiliation ne lui serait épargnée, Napoléon se cantonna dans ses appartements dont il ne bougea pour ainsi dire plus.



Napoléon sur son lit de mort. Musée Carnavalet)

» Les murs de la pièce sont toujours couverts d'une sorte de papier en imitation de tapisserie, tel qu'on en trouve encore en Angleterre, mais ce papier n'a pas été collé au mur même. Par suite de l'humidité extrême, il est impossible de tapisser quoi que ce soit à Sainte-Hélène; il fallut donc fixer le long des parois des cadres en bois sur lesquels on tendit une toile grossière destinée à recevoir le décor. La maison tout entière, à l'exception des chambres basses de l'arrière, est traitée de la même manière.

» A l'heure actuelle, une colonie de rats a élu domicile entre le mur et la tapisserie. Ils pullulaient déjà dans l'île lors du séjour de Napoléon. En décembre 1915, une lettre datée de Deadwood précise : « ...Des troupes de rats n'ont fait que parcourir la chambre toute la nuit. Quand j'ai été fatiguée de les chasser et que je me suis endormie, ils se sont mis à ronger la couverture; elle est vraiment trouée... »

» Joignez à l'aimable commerce de ces ignobles rongeurs, les invasions de vermine de toute sorte et vous aurez ainsi la faune et la flore de Longwood.

» Cette salle longue d'environ quatorze pieds sur douze de largeur et dix ou onze de hauteur, ne possède plus de meubles; à l'exception d'un buste de l'Empereur, placé entre les deux seules fenêtres, à l'endroit où il mourut le 5 mai 1821..., faisant face à la cheminée, une glace dorée de l'époque, demeurée en place, et c'est tout... Les autres chambres sont à peu près semblables, sinon plus exiguës et plus tassées. Tout à fait à l'arrière, ce ne sont plus que soupentes basses à se cogner la tête aux linteaux des portes, alors que l'on essaie d'y pénétrer. Le billard est lamentable, c'est un réduit; la chambre de bain, un placard; la cuisine, avec son four à pain, une alcôve ouverte à tous les vents... et nous fuyons ce triste et navrant spectacle!



Tombeau de Napoléon, à Sainte-Hélène, d'après un document de la Bibliothèque nationale (1826).

» A un détour du chemin, nous atteignons ce qui fut le tombeau de Napoléon; rien n'en reste; le saule, le fameux saule, est mort depuis longtemps et n'a pas été remplacé, la grille du monument tombe en ruines, l'inscription est illisible...

» L'oubli! la négligence! le temps ont effacé toutes choses... C'est cependant ici que, par un radieux après-midi, ses derniers fidèles vinrent l'ensevelir le 8 mai 1821, vers cinq heures du soir!... C'est ici que l'abbé Vignali récita les dernières prières et jeta la première pelletée de terre sur le cercueil du vainqueur du monde, allongé entre quatre planches, portant à son côté l'épée d'Austerlitz, enroulé dans le manteau de Marengo, c'est ce tombeau que Lamartine a magnifié :

« Ici gît... point de nom..., demandez à la terre. »

» C'est ici que le prince de Joinville vint, en 1840, reprendre possession, au nom de la France, du corps de Napoléon, pour le ramener en triomphe dans la chapelle des Invalides, à Paris.

» Ce n'est donc plus à Sainte-Hélène qu'il faut aller aujourd'hui évoquer l'impressionnant souvenir, c'est dans la crypte apothéotique où, gardées par les tombeaux de ses maréchaux et les statues de ses victoires, reposent, dans un noble sépulcre de granit, les reliques du Grand Empereur. Véritablement, là-bas, à Sainte-Hélène, il est pénible, même pour un étranger, de voir combien d'abandon, d'oubli, d'ingratitude sont amoncelés sur un coin de terre que la France n'aurait jamais dû oublier...

» Aussi, pour effacer en ma mémoire le souvenir de cette triste vision, mon premier soin, lors de mon dernier voyage à Paris, fut-il de me rendre aux Invalides.

» C'était en automne, il était quatre heures du soir; un rayon de soleil oblique, passant à travers les vitraux jaunes de la noble chapelle, semblait poudrer de poussière d'or le caveau sublime... Merveilleux spectacle! Et je suis, je m'en souviens, demeuré longtemps penché sur la balustrade, contemplant le tombeau de Napoléon, le vrai Dieu de la Guerre celui-là. N'est-ce pas sa main rude et victorieuse qui, au lendemain d'Iéna, empoigna, dans les caveaux mêmes de Potsdam, sur la tombe de Frédéric le Grand, l'épée de l'Ancêtre prussien?

» Ce sont là choses bonnes à rappeler, n'est-il pas vrai, et qu'il me plaît à raconter en ma qualité de Sud-Africain, d'origine française sans doute, mais sujet britannique, donc ami et allié... Mais le temps passe et mes blessés me réclament, allons travailler ». *GEORGES CAIN.*

Conservateur du Musée Carnavalet.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

LOCOMOTION BERLINOISE. — IMPOSSIBLE D'ARRIVER A L'HEURE. — LES TAXIS FANTOMES.

Le domaine de la locomotion était peut-être à Berlin celui dans lequel se manifestait le plus nettement avant la guerre l'esprit prussien d'ordre et de discipline mécaniques A chaque gare, à la *Potsdamer, Anhalter, Stettiner, Schlesicherbahnhof*, à toute heure du jour et de la nuit, les trains de banlieue partaient avec une régularité mathématique; au long des avenues, les tramways se succédaient sans accroc à intervalles réguliers, comme à la parade; le chemin de fer souterrain, l'*Undergrundbahn*, vous transportait de l'ouest à l'est, du nord au sud de la capitale, avec une rapidité et une précision surprenantes et j'entends encore les cris réguliers des employés, les *Fertig! Abfahren!* Prêt! Départ! qui scandaient méthodiquement à chaque station la mise en marche des convois. Dans la rue, vous prononciez le mot «auto» et déjà le *Motorwagen*, ou plutôt, selon la nouvelle expression bien germanisée, la *Kraftdroschke* (litt.: la voiture-force), entendez un taxi confortable, luxueux même, vous transportait n'importe où à travers les avenues géométriques, sur un asphalte lisse comme un billard! Il n'y avait pas jusqu'aux fiacres qui, avec leur petit trantran régulier, ne semblaient, dans ce Berlin prussianisé à l'extrême, pris à leur tour de la même manie d'ordre, de discipline poussée à l'exagération la plus maniérée, au point d'enlever tout pittoresque dans l'animation des rues; jusqu'aux passants eux-mêmes, qui, moutonniers et dociles à l'excès, s'arrêtaient au bord des trottoirs, obéissant au regard autoritaire des *Schutzmœnner*, à leur moindre geste dont rien, bien souvent, n'expliquait la cause...

Mais tout cela c'est le passé! car il n'est rien peut-être que la guerre ait autant désorganisé à Berlin que la circulation, le trafic urbains. «Comment arriverons-nous à l'heure?» Telle est la première question que se posent chaque soir les Berlinois qui veulent se rendre au restaurant, au théâtre! «Et comment reviendrons-nous à la maison?» telle est la seconde. Car le vrai Berlinois, comme le Londonien habite généralement hors la ville, dans la banlieue, et la moindre restriction, le moindre trouble dans les moyens de communication le frappe directement de mille façons. Pendant mon séjour, les premiers manques dans ce domaine commençaient à devenir de jour en jour plus sensibles; dans les rues les tramways devenaient de plus en plus rares et j'ai vu certains de ces véhicules où les voyageurs s'entassaient en grappes jusque sur les marchepieds. La suppression de nombreux trains de banlieue obligeaient également, le soir venu, des milliers d'ouvriers et ouvrières à s'en retourner à pied pendant des kilomètres, jusque chez eux, dans les faubourgs. Ces troubles de circulation provenaient non seulement du manque de personnel ou de charbon, mais aussi de la nécessité d'épargner un matériel que les circonstances, la guerre durant, empêchaient de toutes façons de renouveler! D'autre part, tous les autobus avaient disparu de la rue, réquisitionnés par l'armée. Quant aux automobiles, si l'on en excepte quelques camions militaires, ils étaient alors devenus une rareté; car malgré la soi-disant découverte du caoutchouc synthétique célébrée dans toute la presse allemande, malgré les réquisitions faites dans tout l'empire, des anciens pneus, des biberons, des tampons, des tuyaux, etc., malgré les apports du *Deutschland*, et ceux des prises échappant au blocus, cette matière indispensable avait peu à peu presque totalement disparu du marché.

D'ailleurs, lorsque, favorisés par le hasard, nous avions déniché, mon amie et moi, quelque taxi parmi les deux ou trois centaines au plus qui roulaient encore, et que nous suppliions le chauffeur de nous conduire au concert ou dans quelque restaurant, du coup, il refusait, plus ou moins poliment! Pourquoi? parce que, ainsi que venait de l'annoncer un récent édit du nouveau préfet de police de la ville, von Oppen, les quelques automobiles restant encore à la disposition du public ne pouvaient plus être employés que dans certaines conditions: ainsi, dans un but commercial, pour le service des voyageurs, aux gares, par exemple, ou en cas de nécessité majeure. A part cela, interdiction absolue, sous menace de pénalités sévères, d'en user pour son propre plaisir, de s'en servir par exemple pour aller





1. Une récente photographie du kronprinz. — 2. M. de Bethmann-Hollweg se rendant au Reichstag

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

prendre le thé dans quelque invitation! Et pas moyen de frauder! de simuler quelque affaire, ou même de prier le conducteur de vous déposer à côté du théâtre où l'on désire se rendre... Car, ainsi que me le déclara un chauffeur auquel je faisais toutes ces objections: « Nous serions arrêtés l'un et l'autre..., car le *Schutzmann* surveille le chemin que parcourt le client sitôt après avoir quitté la voiture!... » Ainsi ils ont tout prévu. Leurs tracasseries policières, si chères à leur âme prussienne éminemment espionne, semblent bien, avec la guerre, ne connaître plus de bornes!

Je n'insistai donc point auprès du chauffeur, et pour cause! Car à qui se fier dans un tel pays? Sait-on jamais? Chaque Allemand n'est-il pas par nature, par instinct, par tradition, par patriotisme aussi, plus ou moins un espion? Chez lui, il vous épie; à l'étranger il vous espionne. Partout et toujours il opère, quels que soient son titre, sa fonction, sa classe, son mérite; le coiffeur qui vous parle, le garçon qui vous sert, le professeur polyglotte qui, au hasard des voyages, entame une conversation, la gouvernante à lunettes... Tous écoutent, regardent, parlent, enregistrent, travaillant pour la *lieb' Vaterland*, la chère patrie!

LE CINÉMA SERT A L'APOLOGIE DU KRONPRINZ

Aussi bien, répandu comme il l'est, ce métier n'est-il pas comme chez nous, marqué par le mépris de tous. J'en eus, un soir, une preuve frappante dans un petit cinématographe de la Kurfurstendamm. Le programme débuta par un drame extraordinaire : les exploits d'un Michel protée, parvenant, à force de camouflage, à servir son pays par un vol de documents diplomatiques, tout en captant la confiance d'une jeune Anglaise! Ce film tourné entièrement à la glorification de l'espion, fut longuement applaudi par le public bourgeois qui remplissait la salle. Ce fut ensuite la succession d'autres tableaux de guerre, sur les thèmes connus : régiments en marche dans les plaines de Pologne, villages détruits... par l'artillerie anglaise et française, disait toujours le texte en phrases flamboyantes; il y eut quelques vues de leurs « cagnas », de l'Argonne et plusieurs scènes de la vie troglodyte de leurs troupiers en terre ennemie. Naturellement des prisonniers défilèrent aussi, des Russes, Français, Anglais s'en allant au travail gardés par de vieux « landsturm » qui malgré leur âge s'en allaient roides, le fusil sur l'épaule au long des colonnes. Puis le kronprinz apparut sur l'écran : comme toujours, la casquette plantée sur une oreille, sa taille mince serrée dans une tunique étriquée, trop sanglée, ses jambes longues et maigres s'enchâssant dans des bottes trop grosses! Il parle avec quelques officiers qui l'entourent, tandis que se composant une attitude, il joue de la cigarette, sourit, fait quelques gestes... C'est tout. Mais déjà le film suivant le fait surgir de nouveau sous un autre costume : bottes reluisantes, dolman à brandebourgs et là-haut, au-dessus de sa longue personne, surmontant son visage dur et sans grâce, aux yeux quelque peu niais, au nez allongé qu'encadrent des joues pendantes, le casque symbolique, sa coiffure préférée : le haut kolback à la tête de mort! Il s'agit cette fois-ci d'une cérémonie de remise de décorations; quelques porte-étendard sont alignés derrière lui et l'un après l'autre les officiers et les soldats qu'il s'agit de récompenser se présentent à la prussienne, claquant des talons, puis restent immobiles, tandis que lui, hâtivement, épingle sur la poitrine du guerrier le symbole de la vaillance teutonne. Aucune accolade! Le grand héritier de la couronne impériale serre simplement la main du soldat; mais ce geste familier ne l'empêche point parfois de prendre une attitude théâtrale; d'ailleurs sa face d'abord maussade et figée, s'anime, se compose... Il s'ingénie, le pauvre, à éblouir, à briller!

Pendant toute sa vie d'ailleurs, le kronprinz a eu l'art de se servir du cinématographe. Avant la guerre déjà, sa vanité puérile lui faisait trouver dans cet appareil un excellent moyen de propagande auprès de ses futurs sujets; son orgueil, sa suffisance le poussaient sans cesse à se faire admirer par eux dans tous les exercices de sa fonction. Sur tous les écrans des cinémas de l'empire, on pouvait voir notre Frédéric-Guillaume à cheval, à la parade, au défilé, à l'inspection d'armes, aux courses, s'occupant d'agriculture, d'astronomie, de bienfaisance; petit à petit, avec l'âge, il sembait à son tour être pris par les mêmes manies que son père, par la même soif d'exhibition, par le même besoin de réclame...



Les enfants jouent à l'organisation. (Die Kinder spielen " Organisation. ")
Simplicissimus (26 septembre 1916.)

Cette guerre malgré ses deuils, ses tristesses, ne semble pas avoir calmé en lui cet instinct de parade, cette jobardise d'enfant; le kronprinz tente encore aujourd'hui par des mises en scènes savantes à éveiller à l'arrière la sympathie, l'admiration. Y réussit-il?

CE QUE LE PEUPLE PENSE DE « WILLI »...

Je ne crois pas me tromper en disant qu'à cette heure, cette réclame de candidat électoral ne suffit plus comme autrefois pour jeter la poudre aux yeux des « fidèles sujets »; de multiples conversations entendues, j'ai pu déduire que *Willi* — ainsi que l'esprit populaire le désigne dérisoirement par l'emploi de son petit nom — s'est aliéné certainement pendant la guerre, dans le peuple, bien des sympathies. Tout bas naturellement, par peur des séides, des voix l'accusent d'incapacité. N'est-ce pas lui, se murmure-t-on en cachette, qui rendit possible la défaite de la Marne? D'autres, toujours très bas, l'accusent à leur tour de débauche crapuleuse, d'excès scandaleux... N'aurait-il vécu publiquement avec une fille au début de la guerre, dans une ville du Luxembourg, alors que ses soldats mouraient par milliers dans les plaines de France? D'autres, plus bas encore, l'accusent avec sa camarilla d'avoir déchaîné la guerre qui ensanglante l'Europe et le qualificatif de *Massenmorder*, (le meurtrier en grand), se chuchote parfois dans les oreilles sûres.

Mais en même temps, j'ai remarqué que ces gens qui attaquaient sur ce ton le renom de leur prince, se sentaient trop ses complices pour aller loyalement jusqu'au bout de leur pensée. La puissance allemande, la gloire allemande sont trop étroitement associées à cette tête de fantoche pour oser la dénoncer hautement, comme elle le mérite, à la vindicte universelle; les mêmes intérêts les associent encore, tant il est vrai hélas! que le crime suscite bien souvent, ici-bas, des liens plus forts que ceux de la conscience... Mais qui sait... demain?

... ET DU CHANCELIER DE L'EMPIRE

Notez bien d'ailleurs qu'aucune manifestation des spectateurs de la petite salle de la Kurfurstendamm ne salua les faits et gestes cinématographiés de Frédéric-Guillaume, tandis que des applaudissements spontanés soulignèrent immédiatement l'apparition de la silhouette trapue d'Hindenburg entouré de généraux en casques à pointe. Le chancelier — un long corps voûté et plutôt mal bâti, la face sillonnée de rides profondes — évolua ensuite pesamment au cours d'une cérémonie dans son costume de lieutenant-général, orné des croix de fer de première et de seconde classe : il passa presque inaperçu! L'Homme au chiffon de papier est toujours trop resté l'humble valet de son maître pour intéresser la foule. Il n'a d'ailleurs jamais été populaire, car, fonctionnaire servile, ce plat bureaucrate de l'Allemagne monarchique, de cette monstrueuse Allemagne militariste, n'est jamais descendu jusqu'au peuple; jamais celui-ci n'a entendu les pulsations du cœur de cet homme qui toute sa vie ne fut qu'un instrument docile du puissant, qu'un cerveau froid, raisonneur, un bon chef de bureau, un excellent rond-de-cuir! Rien de plus!

La séance se termina par un film à la fois sentimental et grotesque : trois soldats prussiens rêvant dans la tranchée d'arbres de Noël aux branches garnies de boudins et de saucisses et pour finir échafaudant mille plans, mille ruses pour se faire adresser par leurs « marraines » quelques victuailles supplémentaires!

L'éternel thème! En Allemagne, avec la guerre, le dieu estomac reprend ses droits jusque sur l'écran! La psychose de la faim poursuit ce peuple en tout lieu, en toute occasion, en toutes circonstances, en une obsession toujours présente!

(A suivre.) ?

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats



Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université.*

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 2 fr. 50. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES ÉTATS-UNIS EN GUERRE — LE MESSAGE WILSON ET L'HOMMAGE DE LA FRANCE — LA DESTRUCTION DE SAINT-QUENTIN

Les Etats-Unis nous font vivre des heures magnifiques, des heures acquises à la plus grande histoire. Malgré son attachement à la paix, la noble démocratie n'a pas voulu retarder le geste que l'humanité, le droit attendaient, et avec lui s'ouvre sans doute le dernier acte de la longue tragédie mondiale, sonne pour l'Allemagne l'heure du châtiment.

Le peuple de Washington ne jette pas seulement, en effet, dans l'arène où, depuis le torpillage du *Lusitania*, la perfidie et la barbarie allemandes ne cessaient de les provoquer, tout le poids de sa puissance matérielle, toute la force d'un trésor immédiat de près de vingt milliards; il y entre avec la confiance que donnent à une nation de cent millions de citoyens des énergies passées en proverbe et la résolution qu'apportent le sentiment de la justice et un acte longtemps médité et pesé. On sait combien, avant de baisser la lance contre l'odieux Hohenzollern, les Américains et leur président montrèrent de magnanimité, de scrupules, de patience, combien, avant de se résoudre à la guerre, Woodrow Wilson essaya de rappeler les Allemands au sentiment de l'honneur et de la plus simple humanité. Faut-il rappeler la longue controverse où celui qui se disait tout d'abord « trop fier pour combattre » fut amené à rejeter avec mépris un arrangement qui eût fait les Etats-Unis complices de la Wilhelmstrasse, à signifier qu'il prendrait pour un acte inamical toute violation des principes du droit qui coûterait la vie à un citoyen de la libre Amérique? Quant à l'appel du grand citoyen à nos ennemis, leur réponse perfide, leur retour à la piraterie, la rupture..., ils sont d'hier.

De jour en jour, les multiples attentats allemands équivalaient à la guerre, et le message du 2 avril est venu en démontrer la nécessité au peuple américain avec une force, une noblesse à laquelle n'ont résisté que quelques enragés de paix quand même, comme le sénateur Lafollette, puisque c'est à la presque unanimité des voix que le parlement a décidé la guerre.

Après avoir rappelé que les Allemands ont progressivement jeté au vent tous les scrupules d'humanité, de respect considérés comme la base des relations dans le monde, le président montre que leur guerre sous-marine est en réalité une guerre contre l'humanité, une guerre contre les nations, et proclame l'impossibilité pour un peuple de rester neutre « quand la paix du monde entier et la liberté générale se trouvent en péril; quand une puissance autocratique prétend imposer ses volontés par la force, quand elle inonde les pays voisins d'espions, y multiplie des intrigues de nature à les mettre en péril ». Toute la sécurité des Etats démocratiques se trouve compromise, et contre un pareil ennemi de la liberté, il n'y a que la bataille. Dans ce cas, la bataille est, pour le président, un « devoir », un devoir auquel l'Amérique doit tout sacrifier : vies et fortune, « avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est venu de donner son sang pour le même principe d'où elle est née ».

Et il termine sur ce mot digne de Washington : « Il faut que tout le monde puisse respirer. »

Jamais aucun gouvernement n'eut à porter le poids de pareilles accusations; jamais il ne se vit condamner de façon plus nette, plus implacable. Le président Wilson y devance le jugement de l'Histoire. Et c'est avec la plus chaleureuse reconnaissance que la France salue son verdict et l'entrée de la grande République dans la guerre du droit contre la barbarie. « Cette guerre, a dit M. Poincaré, n'aurait pas eu sa signification totale si les Etats-Unis n'avaient pas été amenés par l'ennemi lui-même à y prendre part. « Dorénavant, il apparaît plus que jamais à tout esprit impartial que l'impérialisme allemand qui a voulu, préparé et déclaré la guerre, avait conçu le rêve insensé d'établir son hégémonie sur le monde. Il n'a réussi qu'à révolter la conscience humaine.»

Dans un admirable langage, M. Ribot a déclaré après lui que le monde n'attendait pas moins du peuple de Washington et de Lincoln, que son geste faisait apparaître le véritable caractère de la lutte, « qu'elle était véritablement une lutte entre l'esprit de liberté des sociétés modernes et l'esprit de domination des sociétés encore asservies à un despotisme militaire ». Il a salué l'aide matérielle puissante et surtout l'aide morale, le réconfort qu'elle apporte avec elle : « Ainsi, s'est-il écrié, nos sacrifices n'auront pas été vains, ainsi le sang généreux versé par les fils de France aura été la semence féconde des idées de Justice et de Liberté, fondement nécessaire de la concorde entre les nations. »

Dans le verdict américain, M. Paul Deschanel voit avec raison le plus grand acte des annales américaines depuis l'abolition de l'esclavage : « Comme aux temps héroïques de l'Indépendance, a-t-il dit à son tour, les Américains vont combattre avec nous. » Et ce grand cri d'allégresse retentit tout le long de notre front, et partout, en Angleterre, en Italie, dans les rangs belges et serbes, dans cette Russie nouvelle que Woodrow Wilson salue du beau titre d' « associée dans la grande ligue d'honneur », et qui, non contente, en effet, de se libérer, libère généreusement autour d'elle, qui donne l'autonomie à la Finlande et proclame l'indépendance de la Pologne, renie les promesses hypocrites de l'ancien régime, ses arrangements bâtards.

Après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible pour écarter la guerre de leur route, nos alliés d'Amérique se lancent dans la lutte avec l'allégresse de nouveaux « croisés », en se promettant de mettre au service des Alliés leurs ressources inépuisables en matières premières, en outillage, en main-d'œuvre. Depuis trente mois, ils font passer aux Alliés les armes, les munitions, les explosifs, le blé, que ne pourront-ils faire maintenant, avec une flotte marchande qui dépasse, depuis l'année dernière, trois millions de tonnes, et qu'appuient de puissantes escadres.

Nos ennemis essaient, mais en vain, de dissimuler la puissance du coup qui leur est porté. Ils s'élèvent contre la distinction que le président Wilson a voulu faire entre le peuple allemand et ceux qui l'ont mené à la guerre, entre lui et les Hohenzollern : « L'autocratie prussienne ne pourra jamais être notre amie. » Et, en réponse à cette déclaration, la presse affecte de solidariser la nation avec l'empereur. Et, en effet, elle en partage tous les crimes. Elle partage l'ignominie où se vautrent Hindenburg et Guillaume II. Elle est comme eux responsable de la destruction de Reims, de Bapaume, de Noyon, de Ham, de Chauny, de Péronne, de Saint-Quentin. Car le parlement français en a vainement appelé à l'univers des crimes commis par les nouveaux barbares et averti l'Allemagne que l'Entente exigerait une réparation intégrale, les reîtres impériaux et leurs soldats ne s'en montrent que plus odieux dans leurs destructions. Ils ne rendent la patrie de Latour que chaude d'incendies et que ruines. Leur fureur grandit avec l'avance de nos soldats qui, d'Essigny, venaient de gagner Urvillers, puis Itancourt et débordaient la ville, et celle des Tommies qui l'attaquaient par Holnon et Savy. La prise de Saint-Quentin sera un premier coup de pioche dans la position Hindenburg, et la rage ennemie s'exaspère. Mais patience, la Justice est en route.

LÉON PLÉE.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

VI. — ÉLÉMENTS PSYCHOLOGIQUES DES RÉVOLUTIONS

Provoquer une révolution est relativement facile, la faire durer, difficile.

Les grandes révolutions furent aisément prédites, mais il n'est guère d'exemples que leurs plus importantes conséquences aient été pressenties.

Renverser un autocrate n'est nullement renverser un régime autocratique. Ce régime a pour base, en effet, des milliers de sous-autocrates irresponsables qui détiennent le pouvoir réel et sont indispensables à l'administration d'un pays. Leur adhésion, après que le régime a changé de nom, ne les empêche pas de rester les vrais maîtres.

Dans un pays divisé en classes possédant des intérêts contraires, une révolution peut se faire pacifiquement, mais il est bien rare qu'elle reste longtemps pacifique.

Le plus grave danger menaçant une assemblée révolutionnaire à ses débuts n'est pas dans les réactions qui se font à sa droite mais dans les surenchères qui surgissent toujours à sa gauche.

La contagion mentale est le plus sûr facteur de propagation d'une révolution.

De toutes les révolutions enregistrées par l'histoire, la plus profonde fut celle récemment réalisée par l'Angleterre, lorsque, contrairement à ses traditions séculaires, elle accepta de remettre tous les pouvoirs entre les mains de l'Etat et lui accorda un droit absolu sur la vie et la fortune des citoyens. Si, pour la première fois une grande révolution s'effectua sans désordre, c'est qu'elle fut l'œuvre de tous les partis et non d'un seul parti comme les bouleversements antérieurs.

Tant que les idées de l'Allemagne resteront inchangées, l'Europe sera menacée de guerres fréquentes, mais l'artificiel empire germanique représentant un état féodal superposé à un état industriel, les Allemands eux-mêmes comprendront un jour l'incompatibilité de ces deux régimes. Il en résultera nécessairement une de ces révolutions des pensées, toujours génératrices de révolutions politiques profondes.

Le passage de l'autocratie individuelle à l'autocratie collective semble devoir être pour beaucoup de peuples une des conséquences de la guerre européenne.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

VII. — LES ERREURS DE PSYCHOLOGIE EN POLITIQUE

Les grands moteurs de la conduite des peuples sont les croyances et les intérêts. Les croyances ne pouvant être réduites ni par la raison, ni par la force, les gouvernants doivent se borner à concilier des intérêts. Des siècles de persécutions et de guerres sanglantes ont été nécessaires pour établir la solidité de ce principe psychologique.

Des mesures d'exception imposées à un groupe politique, religieux ou ethnique ne font que le fortifier, Isolé par les inégalités, le groupe persécuté augmente de cohésion alors qu'il se dissout dès que cessent les inégalités de traitement. C'est en raison de cette loi psychologique que les Juifs ont maintenu leur individualité à travers les siècles. C'est pour avoir méconnu la même loi que l'empire d'Autriche verra forcément ses provinces se dissocier.

Plus un problème politique est difficile, plus on trouve d'hommes se croyant aptes à le résoudre.

L'homme d'état habile sait utiliser les illusions dont beaucoup d'âmes ne peuvent se passer. L'homme d'état inexpérimenté les persécute et en est victime.

VIII. — LE CYCLE DES ILLUSIONS

Les illusions correspondent évidemment à d'irréductibles besoins de la mentalité humaine puisque leur influence fut toujours prépondérante dans l'histoire. C'est en leur nom que de grands empires ont été détruits et que d'autres furent fondés. A toutes les époques on a facilement trouvé des millions d'hommes prêts à se sacrifier pour des illusions.

Créatrices d'espérance et par conséquent de bonheur, les illusions seront toujours plus séduisantes que les réalités.

Les peuples se passent plus facilement de pain que d'illusions. Subjugués par ces fantômes séduisants, ils oublient fréquemment pour eux leurs intérêts les plus chers.

Dans la lutte éternelle contre l'illusion la raison finit par triompher quelquefois mais l'aide des siècles lui est souvent nécessaire. L'expérience seule est une destructrice rapide d'illusions, à la condition qu'elle revête une forme catastrophique. Elle rend alors l'erreur instantanément visible comme l'éclair illuminant la nuit.

Alors que les philosophes considéraient notre époque positive comme n'obéissant plus qu'à la raison, l'expérience est venue prouver que le monde restait conduit par les plus chimériques utopies. C'est au nom de leur illusoire mission d'hégémonie que les Allemands ont ravagé l'Europe, pendant que les pays envahis étaient victimes d'illusions pacifistes et internationalistes qui faillirent amener leur perte.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

LA FUSÉE ROUGE

DRAME RUSSE EN DEUX ACTES
MUSIQUE DE LUCIEN GOLDSCHMIDT

Ce drame vient d'être représenté avec succès, à Paris; il est joué en ce moment sur les scènes des faubourgs, en attendant qu'il entreprenne son tour de France. Il emprunte aux circonstances actuelles un intérêt tout particulier.

DISTRIBUTION

Mitia, petite bohémienne 15 ans	Mlle SUZANNE REVONNE, de la Comédie-Française.
Sonia, jeune fille russe.	Mme ISABELLE DERLANGE
Otto, 50 ans.	MM. MAX CHARLIER
Nicolas Marcovitch, soldat russe, 20 à 25 ans	VAN DAELE
Alexandre, 50 ans. . .	HENRI TANNEUR

PREMIER ACTE

Une salle basse dans une ferme à moitié ruinée d'un village russe, près de la frontière autrichienne. Portes au fond, à droite et à gauche. Une fenêtre au fond. Une vieille armoire à droite. Au fond, une horloge grande table à gauche, escabeaux, etc. Une lampe allumée sur la table, il est sept heures du soir fin septembre 1915.

Au lever du rideau, la scène est vide. On entend en coulisse des cris de femmes et entre Sonia; elle traîne par la main la petite Mitia qui tient un bâton et qui se débat.

MITIA, *furieuse.* — Laisse-moi tranquille! Lâche-moi!

SONIA, *l'amenant sur le devant de la scène.* — Mauvaise gale!... Pourquoi as-tu frappé le chien?...

MITIA. — Il voulait me mordre.

SONIA. — Ce n'est pas vrai. Il n'est pas méchant et il est attaché.

MITIA, *se débattant.* — Lâche-moi, ou...

Elle lève son bâton.

SONIA. — Tu veux me battre aussi!... petit serpent... tu es bien de ta race. *(Elle lui arrache son bâton.)* Tu as fait du mal au chien par plaisir, tu es cruelle de ta nature. Tu martyrises les bêtes, tu maraudes, tu voles... *(Elle l'attire à elle et veut fouiller dans les poches de son tablier.)* Qu'as-tu dans tes poches?... *(Elle la fouille.)*

MITIA. — Laisse-moi!... *(Elle se débat.)* C'est à moi!... veux-tu me lâcher!...

Elle la mord.

SONIA. — Vipère... tu m'as mordue!... *(Elle tire divers objets de la poche.)* Quels sont ces objets?

MITIA. — C'est à moi!... Tu es une voleuse!... C'est à moi.

Elle veut reprendre ce que Sonia lui a enlevé.

SONIA, *reculant.* — Reste tranquille ou je te gifle!... *(Elle dénombre les objets.)* Des rubans... du sucre... et cela?... *(C'est un bout de papier plié.)* Qu'est-ce que c'est que cela?...

MITIA, *s'élançant vers elle et voulant lui arracher le papier.* — Ce n'est rien... c'est à moi. *(Sonia la repousse.)* Voleuse!.... Voleuse!...

SONIA *déplie le papier.* — De l'or... une pièce de dix roubles!... Oh!... Où l'as-tu prise?...

MITIA. — C'est à moi... rends-la-moi!...

SONIA. — Où l'as-tu volée?

MITIA, *sautant sur elle.* — C'est à moi!... C'est à moi!

Elle veut lui arracher la pièce.

SONIA. — Ne me touche pas. Petite misérable!...

Elle lève le bâton pour l'en frapper.

OTTO *entre vite du fond. C'est un homme de cinquante ans, déguenillé, contrefait il marche courbé et tout dans son attitude dénote un faible d'esprit.* — Quoi?... On se bat ici?...

Il a un rire niais.

SONIA. — Ça ne te regarde pas... Que veux-tu?

OTTO, *dégageant Mitia.* — Il ne faut pas la battre... c'est une enfant.

SONIA. — C'est une voleuse.

MITIA. — C'est toi qui es une voleuse, tu m'as pris ma pièce d'or... rends-la-moi...

SONIA. — Tu n'auras rien... Je vais m'informer et si tu l'as dérobée je te ferai arrêter.

MITIA, *pleurant de rage.* — Ah!... Je me vengerai..., je me vengerai!

SONIA. — Je ne te crains pas.

MITIA. — Quand les miens reviendront par ici, je te tuerai!

SONIA. — Les tiens!... Des bohémiens, des romanichels sans patrie. Une bande de pillards et d'assassins qui, aux premiers coups de fusil, se sont sauvés comme une volée d'oiseaux noirs.

MITIA. — Ils reviendront...

SONIA. — Pour te chercher, n'est-ce pas?... *(Moqueuse.)* Compte là-dessus. Ils se sont débarrassés de toi, comme on abandonne un chien galeux.

MITIA. — C'est toi qui es une chienne.

SONIA, *levant le bâton.* — Qu'est-ce que tu as dit?...

OTTO, *s'interposant.* — Il ne faut pas frapper la petite.

SONIA. — Oui, défends-la. Vous êtes faits pour vous entendre, vous deux.

OTTO, *riant avec niaiserie.* — J'aime les enfants.

SONIA. — Qu'est-ce qui t'amène ici?

OTTO. — Je venais me reposer un peu, si cela ne te gêne pas.

SONIA. — Soit. Je ne dois pas refuser asile. Assieds-toi.

OTTO *s'assied.* — Merci. *(Un temps. Mitia est dans un coin et jette des regards de haine sur Sonia.)* Elle a été méchante?

SONIA. — Toujours. Depuis que sa tribu s'est enfuie en l'oubliant, elle rôde sans cesse, pille de tous les côtés... Ah! je regrette d'avoir eu pitié d'elle. Je pensais qu'une pauvre petite chose, telle qu'elle est, ne pouvait pas commettre le mal. Mais elle a le vice dans le sang : elle est chapardeuse, sournoise, cruelle. Si elle ne change pas, je m'en débarrasserai dans les mains du staroste.

OTTO, *jetant un coup d'œil à Mitia.* — Oui... le staroste!... il a bien d'autres chats à fouetter sans s'occuper encore d'une enfant perdue.

SONIA. — C'est pour cela que j'hésite toujours. Lorsque je l'ai recueillie, j'espérais trouver en elle une compagne, une jeune sœur pour m'aider à supporter ma solitude et pour adoucir ma douleur d'avoir perdu mes parents et de savoir mes deux frères à la guerre, combattant pour notre sainte Russie...

OTTO, *se levant et faisant le signe de la croix à la russe après s'être découvert.* — Que Dieu protège la Russie...

SONIA, *se signant de même.* — Par sa miséricorde... *(Reprenant.)* Mais elle est vraiment trop perverse, c'est une nature foncièrement mauvaise. Il n'y a rien de bon à espérer d'elle.

OTTO, *se retournant vers Mitia.* — Pourquoi n'es-tu pas gentille?

Silence.

SONIA. — Oh! Tu ne la feras pas parler, elle est têtue comme un mulet.

Du fond entre Nicolas, jeune soldat russe.

NICOLAS, *sur la porte.* — Bonsoir, Sonia Alexandrovna.

SONIA, *allant à lui.* — Bonsoir, Nicolas Marcovitch.

NICOLAS. — Que Dieu soit avec nous tous.

SONIA. — Tu es de planton par ici?

NICOLAS. — Oui, presque à ta porte. Nous gardons les munitions déposées dans ta grange.

SONIA. — Hélas! ma grange n'est plus qu'une ruine.

NICOLAS. — Elle sera reconstruite après la victoire. Veux-tu me permettre de laisser ici ma capote... Je la reprendrai tout à l'heure quand la nuit fraîchira.

SONIA. — Fais, fais, Nicolas Marcovitch, la maison t'appartient.

NICOLAS, *posant sa capote sur un escabeau près de la porte.* — Merci. *(Saluant.)* Que Dieu vous garde.

OTTO. — Toi de même.

NICOLAS. — Je vais rejoindre mes camarades. Mon tour de faction est proche.

SONIA. — Avez-vous de la paille?

NICOLAS. — Je ne sais pas.

SONIA. — Attends. Je vais t'en chercher. *(Nicolas sort. A Mitia.)* Toi, je te défends de sortir.

Mitia ne répond pas. Sonia sort au fond.

OTTO, *après un long silence, à Mitia qui est restée dans son coin.* — Petite sotte!... Pourquoi n'as-tu pas caché les dix roubles?

MITIA. — Je n'ai pas eu le temps... *(Avec rage.)* Oh!... Je me vengerai!...

OTTO. — Je te donnerai une autre pièce d'or... si tu sais la gagner...

MITIA, *s'approchant.* — Oh! oui... que faut-il faire?

OTTO. — Il faut parcourir le pays et surprendre ce que disent les soldats... les officiers, surtout. Tu me rapporteras leurs propos.

MITIA. — Pourquoi voulez-vous les connaître?

OTTO, *brusque.* — C'est mon affaire!... Ne sois pas curieuse... Si tu réussis..., si tu es adroite..., je te donnerai de belles choses...

MITIA. — Des pièces d'or? *(Ses yeux brillent.)*

OTTO. — Oui, beaucoup. Mais si tu bavardes, si tu répètes que je te donne de l'or pour épier les Russes... que tu me sers, enfin... *(Terrible, allant sur elle.)* Je t'étrangle de mes mains.

MITIA, *reculant, effrayée.* — Non, non, je ne dirai rien, jamais...

OTTO. — J'y compte. Tu es rusée. Tâche de bien entendre. Tu as tout à gagner avec moi.

MITIA. — J'écouterai.

OTTO. — Va, à présent.

MITIA. — L'autre m'a dit de ne pas sortir.

OTTO, *lui donnant de la monnaie.* — Tiens. Tu m'achèteras du tabac, voici dix kopecks.

MITIA. — Et ma pièce d'or?

OTTO. — Tout à l'heure, à ton retour... et si je suis content de toi...

MITIA. — Vous serez content.

Elle sort par le fond après avoir regardé dehors de tous côtés.

OTTO, *resté seul a un rire muet, puis va au fond, prend la capote du soldat et avec une grande habileté la fouille, retire des papiers qu'il parcourt rapidement. Il lève les épaules et remet tout en place. A ce moment, du fond, entre Alexandre. C'est un homme de cinquante ans, vigoureux, il porte une grande houppelande et un bonnet fourré. Otto se retourne brusquement.* — Ah! C'est toi, Brenner!... Quelles nouvelles?

ALEXANDRE *sans répondre.* — Que faisais-tu?

OTTO. — Je fouillais la capote d'un soldat. Ils ont établi un poste de surveillance tout à côté...

ALEXANDRE. — Qu'as-tu trouvé?

OTTO. — Rien d'intéressant : des lettres de ses parents, des images saintes... Mais toi, qu'as-tu à m'apprendre?

ALEXANDRE, *levant les épaules.* — Toujours la même situation. Je ne sais pas pourquoi les nôtres n'attaquent pas. Il n'y a presque pas de troupes ici.

OTTO. — Nous n'en avons pas la certitude... Que se passe-t-il à l'arrière? Que dissimule cette forêt bordant le fleuve? On l'ignore! Il peut se trouver soixante mille Russes derrière ce rideau de sapins. Te représentes-tu les nôtres avançant en force inférieure et tombant dans une telle embuscade! Ce serait une épouvantable catastrophe... Il vaut mieux attendre.

ALEXANDRE. — Peut-être...

OTTO. — Nous sommes prêts. Quand l'heure sera venue, nous attaquerons .. Ils n'attendent plus qu'un signal.

ALEXANDRE, *s'approchant.* — Qui doit le donner?

OTTO, *évasif.* — Quelqu'un.

ALEXANDRE. — Toi, sans doute...

OTTO. — Certaines choses ne se révèlent même pas à son frère.

ALEXANDRE. — J'ai fait mes preuves pourtant.

OTTO. — Tu m'as fourni des renseignements précieux,.., je dois le reconnaître.

ALEXANDRE. — Eh bien, alors?...

OTTO. — Mon cher Brenner, dans notre métier, il faut se méfier de tout le monde. Les meilleurs auxiliaires sont ceux qui ignorent le but vers lequel on tend ; ils sont les rouages inconscients de la grande machine. Je me sers de tous et ils ne savent rien... ; les femmes, les enfants..., surtout les enfants... En voilà des collaborateurs qui ne cherchent pas à comprendre le pourquoi de la mission dont on les charge... et puis ils peuvent aller et venir à leur guise, sans être inquiétés... Ainsi, la petite Mitia...

ALEXANDRE. — Mitia..., cette romanichel?

OTTO, *souriant.* — Oui. Oh! une fine mouche, tu sais, qui déteste les Russes...

ALEXANDRE. — Qui déteste tout le monde. Les bohémiens n'ont pas de patrie.

OTTO. — Leur patrie est leur roulotte. Ils vagabondent, libres, dans le monde entier. Que leur importe si les nations se déchirent, si les peuples s'entr'égorgent! On se bat ici : ils vont plus loin. Il y a toujours quelque part un coin calme, une route libre, un soleil qui brille et réchauffe. Ce sont des oiseaux migrateurs.

Il rit sarcastiquement.

ALEXANDRE. — Ce sont surtout des pillards, prêts à toutes les besognes contre de l'argent... Pour dix roubles ils vendraient leur père.

OTTO. — Qu'importe. Cette petite polissonne me rend d'utiles services. Je recueille, par elle, une foule d'indications intéressantes, et cela ne me coûte que quelques pièces d'or.

ALEXANDRE. — Prends garde, quelqu'un peut la payer plus cher, et elle te trahira.

OTTO, *haussant les épaules.* — Ne crains rien. Elle sait qu'au premier geste de révolte, à la première indiscrétion, je ne plaisanterai pas... *(Geste d'étrangler. Un court silence.)* Mon cher Brenner, dans ces temps troublés, les questions de sentiment sont un peu passées de mode... Moi, ce qui se vend, je l'achète ; ce qui me gêne, je le supprime. *(Il rit.)*

ALEXANDRE. — Tu es très fort.

OTTO, *toujours riant.* — Oui. Je ne manque pas trop de bon sens pour un idiot, qu'en dis-tu? Ah! les niais, comme je les ai trompés!... Ces officiers cosaques dont je suis la risée!... qui me font chanter leurs chansons de marche et qui se tordent!... Ecoute.

Il se contrefait, se courbe, et d'une voix rauque il chantonne.

Hardi, Cosaque!... avance, avance!...
Troue l'ennemi, de part en part,
Frappe du sabre et de la lance,
Pour la Russie et pour le tsar!...
Hardi, Cosaque!....

Il chante ces derniers mots avec une hideuse grimace et en serrant les poings, puis éclate de rire.

ALEXANDRE. — Tu es extraordinaire.

OTTO. — N'est-ce pas! Oh! je les ai bien joués. Ils se moquent de moi... ils m'appellent idiot, vieux bouc, mendiant... S'ils savaient qui je suis... *(Il ricane.)* Hein? s'ils le savaient...?

ALEXANDRE. — Ils te pendraient.

OTTO, *troublé, sérieux.* — Ah!... tu crois?

ALEXANDRE. — Aussi sûr que nous sommes, toi et moi, des espions...

OTTO, *vite.* — Chut!... *(Il regarde autour de lui.)* Tu perds la raison de parler si haut!...

ALEXANDRE, *riant.* — La corde te fait peur?

OTTO, *passant les mains sur son cou, la voix étranglée.* — Tais-toi... ne plaisante pas.

ALEXANDRE. — Oh! Il n'y a pas de danger immédiat. Nos papiers sont en règle. Nous sommes deux bons Russes. Toi, mendiant idiot, moi, petit marchand ambulant. Rien ne cloche. Tranquillise-toi.

Il lui frappe l'épaule.

OTTO, *se remettant peu à peu.* — C'est que... tu en as de bonnes avec tes histoires de... *(Il pense à la pendaison.)* Brrr...

Mitia entre.

ALEXANDRE. — Ah!... Mitia.

OTTO, *ayant retrouvé son calme.* — Déjà...

MITIA, *haletante.* — Oui. J'ai couru. Oh!... j'ai appris des choses...

OTTO. — Dis vite!...

MITIA, *tendant la main.* — Mes dix roubles...

OTTO. — Tu les auras ; parle d'abord.

MITIA. — Non. Mes dix roubles avant.

OTTO. — Tiens, petite peste. *(Il lui donne une pièce d'or.)* A présent, renseigne-nous.

MITIA. — Voici votre tabac.

Elle lui donne un paquet.

OTTO *rageur, le jetant.* — Au diable!... Veux-tu m'obéir ou je t'écrase...

ALEXANDRE. — Elle ne sait rien...

OTTO. — Mais si. Laisse-la parler. *(A Mitia.)* Voyons...

MITIA. — J'ai entendu deux officiers qui causaient, à l'entrée du village ; l'un disait : « Ils ne viendront pas... »

OTTO. — Ah!... dépêche-toi...

MITIA. — L'autre a répondu : « Ils auront été informés par quelque brute que nous avons cinquante mille hommes embusqués pour les recevoir. »

OTTO, *à Alexandre.* — Ah!... tu entends... je m'en doutais. *(A Mitia.)* C'est tout?

MITIA. — Non, ce n'est pas tout.

OTTO. — Alors, achève vite...

MITIA, *tendant la main.* — Donne-moi encore dix roubles.

OTTO. — Pour que l'on te les prenne, comme les autres.

MITIA, *insistant.* — Oh!... je vais les cacher. Personne ne saura les trouver, personne!

OTTO, *donnant une autre pièce.* — Prends... Que sais-tu encore?

MITIA. — On arrête tous les passants. On les fouille et ceux qui ne sont pas en règle sont fusillés sur le champ.

OTTO, *bouleversé.* — Sacrédié!... En es-tu sûre?

MITIA. — Oui. Ils disent que des espions autrichiens rôdent dans le pays... Des patrouilles les recherchent partout.

OTTO. — Ah! malheur!

Mitia se dirige vers la gauche pour sortir.

ALEXANDRE. — Tu n'as rien à craindre. N'es-tu pas connu? Tes papiers sont en bonne et due forme.

OTTO, *bas.* — Oui... Mais... J'ai ça...

Il tire de sa poche une fusée que seul Alexandre peut voir.

Mitia intriguée, disparaît derrière la porte qui reste entr'ouverte.

ALEXANDRE. — Qu'est-ce donc?

OTTO *jette un coup d'œil circulaire pour s'assurer que Mitia ne l'entendra pas, puis.* — Une fusée rouge : le signal pour les nôtres de prendre l'offensive... Si on la trouve sur moi, je suis perdu.

Mitia, qui a passé la tête à travers la porte, écoute avidement.

ALEXANDRE, *effrayé.* — Jette-la.

OTTO. — Et si on la découvre... je puis en avoir besoin... qui sait!...

ALEXANDRE. — Dépose-la dans quelque endroit mais ne la conserve pas dans tes poches...

OTTO. — Non... non... *(A Mitia qui s'approche tout naturellement, comme si elle revenait vraiment de la pièce voisine.)* Tu as une cachette, dis-tu?

MITIA. — Oui.

OTTO. — Sûre..., introuvable?...

MITIA. — Oh! oui..., personne ne pourra la découvrir.

OTTO, *après un instant de réflexion, lui donnant la fusée.* — Tiens..., enfouis-y cela et observe tes propos, surtout. Tu me la rendras quand je te la demanderai. Va. *(Mitia ne bouge pas. A Alexandre lui donnant une bourse.)* Prends cet or. Si l'on me fouillait...

ALEXANDRE. — Mais moi...

OTTO. — Oh! toi, un marchand..., tu peux avoir des économies.

ALEXANDRE. — C'est juste.

Il empoche la bourse.

OTTO, *avec un soupir de soulagement.* — Ah! Je suis plus tranquille, à présent. *(A Mitia.)* Eh bien?... Qu'est-ce que tu attends? Cache vite la fusée.

MITIA. — Pas à présent. Tout à l'heure.

OTTO. — Pourquoi?

MITIA. — Parce que vous êtes là.

ALEXANDRE, *riant.* — Ah! ... Ah!... elle se méfie même de nous.

MITIA. — De tout le monde.

OTTO, *à Alexandre.* — Allons-nous-en. Où as-tu laissé ta petite voiture?

ALEXANDRE. — A l'auberge.

OTTO, *à Mitia.* — J'aurai besoin de toi tout à l'heure. Attends-moi ici. *(A Alexandre.)* Allons, tu viens. *(Il se courbe, se contrefait, et après un geste à Mitia.)* Toi, silence...

Il sort, suivi d'Alexandre, en boitant, tout courbé.

Mitia les laisse sortir, puis va sur la porte et regarde dehors, revient, va à droite, fouille sous l'armoire, en retire un paquet enveloppé de chiffons; elle le porte sur la table, le dénoue, il contient un petit sac qu'elle ouvre; après un coup d'œil circulaire elle le vide dans sa main : des pièces d'or brillent. Elle a un sourire de satisfaction, remet l'or dans le sac en y ajoutant les deux pièces de dix roubles, enveloppe la fusée et serre le tout dans les chiffons qu'elle cache à nouveau sous l'armoire. On entend des voix dehors. Elle vient près de la table et s'assied.

Entre Sonia suivie de Nicolas portant son fusil.

SONIA, *à Nicolas.* — Puisque tu n'es pas de faction pour le moment, repose-toi ici, tu seras mieux que dans la grange. *(A Mitia.)* J'ai remis les dix roubles au staroste devant Nicolas Marcovitch, je lui ai dit que tu les avais trouvés. Il t'interrogera demain.

MITIA, *lui jetant un regard de haine.* — Pourquoi?

SONIA. — Il veut savoir si quelque espion ne te les aurait pas donnés en retour de tes bavardages...

MITIA, *levant les épaules.* — Je les ai trouvés.

NICOLAS. — Mais oui..., il est très possible qu'elle les ait trouvés, ces dix roubles... Elle paraît être une bonne petite fille.

SONIA. — Tu ne la connais pas. C'est une vraie teigne. *(Mitia lève encore les épaules et va vers la gauche.)* Où vas-tu?

MITIA. — Là, me reposer...

SONIA. — Tu n'aimes pas que l'on te dise tes vérités.

MITIA. — Je te hais.

Elle sort à gauche.

SONIA, *à Nicolas.* — Tu l'as entendue? C'est une bonne petite fille, n'est-ce pas?

NICOLAS. — C'est une enfant. Il faut avoir beaucoup d'amour et beaucoup de pitié pour les enfants.

SONIA. — Même quand ils sont méchants?

NICOLAS. — Même... surtout quand ils sont méchants. C'est aux grandes personnes de les rendre bons. Il faut façonner leur âme, éclairer leur intelligence. On ne naît pas mauvais, on le devient par le milieu où l'on vit, par les exemples, surtout par la souffrance.

SONIA. — Comme tu parles bien! De quel pays es-tu?

NICOLAS. — D'Arkhangel.

SONIA. — Oh!... de si loin. Et que fais-tu?

NICOLAS. — Je suis étudiant. Je serai maître d'école.

SONIA. — Maître d'école!

NICOLAS. — Oui. J'instruirai mes frères... Tous les malheurs du peuple viennent de l'ignorance.

SONIA, *avec un geste large vers la porte.* — Même celui-là?

NICOLAS *comprenant.* — La guerre!... Oui, même ce malheur-là. Si le peuple était instruit, il n'y aurait pas de guerre. On ne verrait pas cette chose monstrueuse : des êtres humains s'exterminant entre eux.

SONIA. — Tu n'aimes pas la guerre?

NICOLAS. — Je la déteste! Mon cœur est rempli de pitié.

SONIA. — Tu te bats, pourtant.

NICOLAS. — Il faut repousser l'envahisseur, il faut abattre cet ennemi qui, imbu de sa puissance militaire, se croit tout permis et veut asservir l'humanité. Je déteste la guerre mais j'ai encore plus d'aversion pour ceux qui l'ont voulue par besoin de domination et par orgueil. Je me bats pour notre existence. Il faut défendre le sol sacré de la Patrie. Il faut empêcher l'injustice.

SONIA. — Tu as raison. De tels hommes n'ont pas d'excuses.

NICOLAS. — Ce sont des fauves. Ce qu'ils appellent leur culture n'est que la mise en action de la loi du plus fort.

SONIA. — Ils seront vaincus.

NICOLAS. — Il faut qu'ils soient vaincus pour le bonheur des peuples et la tranquillité du monde!

SONIA. — Et pour le sang versé et pour les douleurs endurées, et pour la misère..., la grande misère de l'avenir!...

NICOLAS. — Nous travaillerons. Dans nos veines coulera, avec une énergie nouvelle, un sang régénéré. Nos fils grandiront, l'âme haute, à notre ressemblance, ensemble nous panserons les plaies. D'autres cités s'élèveront des ruines. Le soleil resplendira, il répandra ses chauds rayons sur la terre féconde... La paix, la paix durable et bienfaisante fera le miracle!

SONIA. — Oui, oui, oui! Que Dieu t'entende, petit soldat!

NICOLAS, *se signant.* — Ainsi soit-il!

Un temps.

SONIA. — Repose-toi. Je vais préparer du thé.

NICOLAS. — Ne te dérange pas pour moi. J'ai ma gourde.

SONIA. — Une tasse de thé bouillant te réconfortera.

NICOLAS, *acquiesçant.* — Merci.

SONIA, *sortant par la droite.* — A tout à l'heure.

Nicolas s'assied près de la table, tire un livre de sa poche et lit. De gauche, Mitia paraît sur la porte, elle regarde fixement Nicolas qui ne la voit pas, puis, à pas de loup, elle se dirige vers la porte du fond.

NICOLAS *se tourne et la voit lorsqu'elle est près de la porte.* — Tu sors?

MITIA, *sans se retourner.* — Oui.

NICOLAS. — Il fait froid dehors.

MITIA. — Que t'importe!...

NICOLAS, *d'une voix très douce.* — Ne sors pas, petit oiseau, reste au nid.

MITIA, *à ces mots se retourne, sa figure exprime la surprise.* — Qu'est-ce que tu as dit?

NICOLAS. — Ne sors pas.

MITIA, *faisant un pas vers lui.* — Comment m'as-tu appelée?

NICOLAS. — Petit oiseau. *(Il sourit.)* Tu es un pauvre petit oiseau.

MITIA, *faisant encore un pas.* — On m'appelle serpent, vipère...

NICOLAS, *toujours souriant.* — Non. Tu es une petite hirondelle.

MITIA, *près de lui, la figure éclairée.* — Oh!... pourquoi me parles-tu ainsi?

NICOLAS. — Comment veux-tu que je m'adresse à toi?

MITIA, *avec un geste farouche.* — Comme les autres. Avec rudesse, avec menace. Je suis méchante, moi. Personne ne m'aime...

NICOLAS, *secouant la tête.* — Pauvre petit cœur aigri!... Non, tu n'es pas méchante. Ton âme ne s'est pas encore éveillée. *(Il la regarde.)* Tu es jolie...

MITIA, *la figure rayonnante.* — On dit que je suis laide.

NICOLAS, *doucement.* — Tu es jolie. Tes yeux sont beaux. Ils sont farouches parce que ta pensée est troublée, parce que tu n'as pas encore appris à aimer.

MITIA, *tout près de lui.* — Qu'est-ce que cela veut dire : Aimer?

NICOLAS. — Ne pas haïr, d'abord ; puis, avoir pitié. Pleurer sur les souffrances des autres, se réjouir de leurs joies, chérir le faible, secourir le malheureux, prier...

MITIA. — Prier?... Je ne sais pas. On ne m'a jamais montré.

NICOLAS. — Si, tu sais prier..., seulement tu ne t'aperçois pas quand tu pries... Lorsque, le matin, à ton réveil, tu vois le soleil luire et que tu entends la voix du rossignol, qu'est-ce que tu éprouves?

MITIA, *joignant les mains, ravie.* — Oh!... c'est beau! Le soleil... la neige qui brille sur la montagne, le ciel bleu... oui, quand je vois cela...

NICOLAS. — Qu'est-ce que tu fais?

MITIA. — Je suis heureuse... Je chante.

NICOLAS. — C'est ta manière de prier. N'es-tu pas un petit oiseau... Tu pries à leur façon... tu chantes.

MITIA. — Oui, oui... je voudrais dire : merci...

NICOLAS. — Tu vois!... *(Il lui pose la main sur l'épaule et la regarde fixement.)* Ton regard est plus doux. Ta figure est joyeuse... Tu te réveilles, petite sauvage.

Un temps. Ils se regardent.

MITIA. — Oh!... Parle encore.

NICOLAS. — Tu ne veux plus sortir?

MITIA. — Non. Parle.

Elle frissonne.

NICOLAS. — Tu as froid. *(Il se lève, va prendre sa capote. Mitia s'assied sur la chaise que Nicolas vient de quitter. Celui-ci revient et la couvre de son manteau.)* Là, réchauffe-toi.

MITIA. — Parle encore...

NICOLAS. — Que désires-tu savoir?

MITIA. — Tu m'as dit d'aimer. Qui faut-il aimer?

NICOLAS. — Il faut aimer ses parents.

MITIA, *secouant la tête.* — Je n'en ai pas.

NICOLAS, *tristement.* — Pauvre petite chose!... *(Un temps.)* Il faut aimer sa Patrie!... Où es-tu née?

MITIA. — Je ne sais pas... Qu'est-ce que c'est que la Patrie?

NICOLAS. — C'est le village où tes yeux se sont ouverts, pour la première fois, à la lumière. C'est le clocher de l'église qui a émerveillé par le son de ses cloches tes oreilles d'enfant. C'est le foyer où l'on a réchauffé tes langes. C'est le cimetière où, sous les croix noires, dorment les tiens dans la paix de la mort. C'est le langage que tu as appris à balbutier toute petite, le doux dialecte de ton pays. C'est la terre qui t'a nourrie, l'air que tu as respiré, qui ne res-

semble pas à l'air que l'on respire autre part, qui a son parfum, sa fraîcheur, sa limpidité à lui et qu'après une longue absence l'on reconnaît de loin, en approchant du sol natal. C'est le souvenir de nos souffrances partagées en commun, l'orgueil de nos gloires, la fierté de notre race. C'est la Patrie, enfin... Ce mot-là résume tout.

MITIA, *joignant les mains, presque pleurant.* — Je n'ai rien, moi, rien... Je n'ai pas de Patrie.

NICOLAS. — Ne pleure pas, enfant. Ne pleure pas. Tu seras une petite Russe. Ma patrie t'adopte...

MITIA, *comme dans un rêve, tout en regardant le soldat.* — Une petite Russe!...

NICOLAS. — Oui, une enfant de notre grande Russie, de notre Russie généreuse et immortelle. Tu seras ma sœur...

Il s'assied près d'elle.

MITIA. — Oui... je veux... oui.

NICOLAS *lui prend la tête entre les mains et l'embrasse sur le front, puis, lui posant une main sur la tête.* — Je te fais Russe, Mitia.

MITIA. — Oui... oui...

Un temps.

NICOLAS. — Il se fait tard. Va dormir, ma mignonne.

MITIA. — Comme tu es bon. *(Elle se lève en laissant la capote sur la chaise, elle prend la main du soldat et la lui embrasse.)* Comme tu es bon.

Elle va vers la gauche et après un dernier regard et un geste de bonsoir, elle sort.
Nicolas met ses bras sur la table, y pose sa tête et va s'endormir.

SONIA *vient de droite. Elle porte une tasse de thé. Voyant Nicolas, elle s'arrête, puis approche doucement, pose la tasse sur la table et après avoir baissé la lampe gagne la gauche.* — Il dort...

Elle sort sans bruit.
Un long silence. Nicolas dort. Par la porte de gauche, Mitia revient, va à l'armoire à pas feutrés et se baisse pour fouiller dans sa cachette. A ce moment, Otto paraît au fond. Mitia se lève vivement.

MITIA, *à Otto, lui montrant Nicolas.* — Chut!...

OTTO, *à voix basse.* — Je viens te chercher. J'ai besoin de toi.

MITIA, *bas.* — Pourquoi faire?

OTTO. — Je te le dirai. Suis-moi. Qu'as-tu fait de la fusée?

MITIA, *après hésitation.* — Je l'ai cachée sous une pierre du puits...

OTTO, *rassuré.* — Bien!... Qu'elle y reste...

MITIA. — J'ai eu peur qu'on la trouve dans mon autre cachette.

OTTO. — Tu as bien fait. Viens vite.

MITIA. — Allez devant. Je vous suis.

OTTO. — Dépêche-toi.

Il sort.
Mitia attend un instant, puis se baisse encore pour fouiller sous l'armoire, mais se relève, réfléchit un instant et fait « non » de la tête. Elle va vers le fond pour sortir. Elle s'arrête, regarde Nicolas, prend la capote déposée sur la chaise, en couvre doucement et avec précaution les épaules du soldat qu'elle regarde longuement... et sort par le fond sur la pointe des pieds.

JOSEPH DE GRAMONT.

(Le texte du second acte paraîtra dans le prochain numéro, ainsi que la musique de M. Lucien Goldschmidt.)



REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 6 avril 1917.

Le Prochain Emprunt DE LA VILLE DE PARIS

Le Conseil municipal de Paris a voté, dans sa séance du 31 mars dernier, l'émission d'**obligations remboursables en cinq ans** pour une somme de **632 millions de francs.**

Les conditions de l'émission des nouvelles obligations ne pourront être arrêtées définitivement qu'après que la ville de Paris aura reçu des pouvoirs publics les autorisations nécessaires.

Mais il est bon de dire, dès à présent, que le nouvel Emprunt ne grèvera pas sensiblement les finances de la ville, les nouvelles obligations étant créées pour remplacer 607 millions environ de Bons municipaux existants et remboursables à six mois et à un an.

L'intérêt des nouvelles obligations sera de 6 o/o, présentant ainsi un avantage de revenu très attrayant et qui, joint à la sécurité de ces titres, en fait un placement assuré du plus grand succès.

Nous signalons par avance, dès aujourd'hui, ce nouvel Emprunt à nos lecteurs.

Depuis deux jours, la **Bourse de Paris** s'est montrée manifestement réconfortée par la reconnaissance officielle de l'état de guerre entre les **Etats-Unis et l'Allemagne** et a clôturé fermement à la veille de son chômage pascal qui s'étend de jeudi soir à mardi matin.

Le poids des dollars américains va accentuer le fléchissement de la balance qui s'esquissait déjà en faveur des Alliés. Forces financières, forces militaires nouvelles, tout nous autorise à envisager l'avenir avec un solide optimisme.

Il s'ensuit en Bourse un mouvement de reprise, dont bénéficient même les **fonds et les valeurs russes**; en l'espèce, on conçoit qu'après un bouleversement complet des institutions politiques en Russie une période de tassement et de réorganisation donne lieu à un certain flottement et qu'il faille faire crédit au gouvernement provisoire.

La **Rente Française 5 o/o** poursuit sa marche en avant de 88 30 à 88 40.

L'**Extérieure d'Espagne** a été naturellement influencée d'une façon très favorable par l'annonce du succès de l'emprunt d'un milliard de pesetas, dont les souscriptions seront servies dans la proportion de 5 o/o.

Une note spéciale est due aux **Fonds Brésiliens**, très heureusement impressionnés par la dépêche suivante de Rio-de-Janeiro, en date du 4 avril, touchant la reprise du service normal de la Dette extérieure :

« Le gouvernement brésilien fait savoir qu'il ne songe pas à proroger le funding. Le budget a prévu le service de la Dette et, même si une grande catastrophe venait à paralyser le commerce international, le gouvernement trouverait le moyen de faire face à ses engagements.

» Au mois d'août prochain, il recommencera donc les paiements en espèces de la Dette extérieure. »

La même dépêche nous apprend que le ministre de l'Agriculture a assisté aux premiers travaux de fabrication de l'acier au Brésil.

On sait d'ailleurs que la guerre a eu pour résultat direct le développement intense au Brésil de l'industrie des matières colorantes, importées précédemment exclusivement d'Allemagne. Les progrès de cette nouvelle industrie permettent déjà l'exportation d'une quantité importante de produits.

Un développement économique analogue peut être observé en **Argentine**; d'autre part, on signale la concession d'importants gisements de pétrole en **Bolivie**. Ces bonnes nouvelles stimulent les fonds américains.

Le compartiment bancaire demeure soutenu : le **Crédit Mobilier Français** passe de 342 fr. à 345 francs.

Le groupe des **Valeurs de Navigation** conserve son excellente tendance ; l'appui matériel des Etats-Unis va se faire sentir efficacement dans la lutte contre les sous-marins allemands, laquelle a donné déjà d'heureux résultats.

Il en résulte, ainsi que de l'avance des troupes britanniques en Palestine, une accentuation du mouvement de reprise sur le **Canal de Suez**. Les recettes de la Compagnie présentent une diminution de 4,430,000 fr. pour le premier trimestre de l'année en cours. Pour parer à cette diminution, le Conseil d'administration de la Compagnie vient de décider qu'à partir du 1er juillet 1917, les droits de transit seront portés de 7 fr. 75 à 8 fr. 50 par tonne pour les navires chargés et de 5 fr. 25 à 6 fr. pour les navires sur lest.

Les valeurs à revenu fixe sont fermement tenues : obligations des Chemins de fer, du Crédit Foncier, de la Ville de Paris.

La Chambre vient d'être saisie du projet de loi déposé par M. Raoul Péret et plusieurs collègues, projet dont l'objet est de permettre la **création d'associations d'obligataires.** Ceux-ci pourraient ainsi défendre leurs intérêts collectifs, sans laisser le sort des Sociétés débitrices aux mains d'une minorité intransigeante. Cette intéressante et délicate question avait été soulevée par M. Linol, qui, on se le rappelle, en a saisi le grand public dans une série d'études et d'articles très documentés. Elle méritait bien, en effet, de retenir l'attention du législateur.

Imprimerie des Annales, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

LES·ANNALES



LE BAGNE RUSSE

AGRANDISSEMENT D'UNE PHOTOGRAPHIE VENDUE AU PROFIT DES DÉPORTÉS POLITIQUES RUSSES

22 Avril 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1765. — 22 AVRIL 1917

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE CÉLÈBRE ÉCRIVAIN RUSSE MAXIME GORKI

Chaliapine et Gorki

La révolution russe met au premier plan de l'actualité et investit d'importantes charges publiques deux personnages qui n'avaient jusqu'alors exercé leur action que dans le domaine des arts et des lettres. Le romancier Maxime Gorki devient une sorte de ministre. Le chanteur Chaliapine lui est adjoint. Ils seront heureux de collaborer à l'œuvre nationale. Le destin les rapproche après les avoir longtemps séparés. Chaliapine m'a conté jadis le début de leurs fraternelles relations. Ce récit me semble présenter aujourd'hui quelque intérêt.

La vie de Chaliapine est un tissu d'étranges aventures. Il naquit à Kazan, d'une très humble famille. Son père, en s'imposant de pénibles sacrifices, lui fit donner des rudiments d'instruction, lui apprit à lire et à écrire; voulant



Dans Falstaff.

l'armer d'un métier manuel qui le préservât de la misère, il le mit en apprentissage chez un cordonnier. Dans l'échoppe voisine, un enfant du même âge travaillait comme mitron à pétrir la blanche fleur de farine : il se nommait Maxime Gorki. Les deux gamins se rejoignaient dans la rue, s'administraient des taloches, sympathisaient. Le dimanche on chantait à l'église, et quand on avait quatre sous en poche (ils gagnaient chacun dix roubles par mois), on s'en allait les dépenser au théâtre. Pauvre théâtre que le théâtre de Kazan : indigent en décors, en costumes, en acteurs, en tout, mais qui éveillait dans leurs jeunes esprits des visions féeriques. Chaliapine avait abandonné la cordonnerie pour les chemins de fer et obtenu une place de scribe à la gare d'Oufa, dans l'Oural. Il devait cet avantage à sa « belle main »; il aurait pu s'en contenter, n'était la vocation qui le poussait vers la scène. Il n'y résista plus : il s'enfuit la nuit, car il n'osait se confier à ses chefs, et s'embaucha dans une troupe petite-russienne qui courait le pays, et dont le chef lui assura un salaire mensuel de

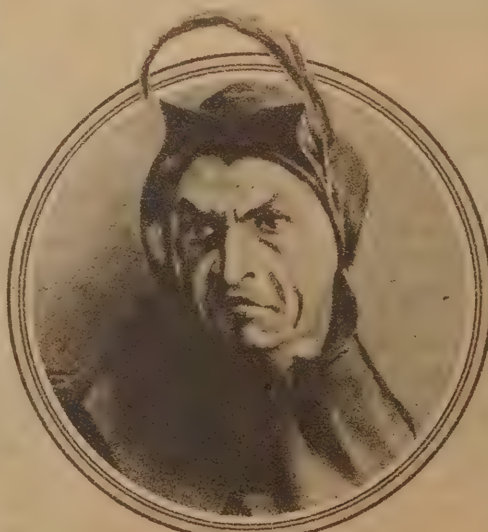


CHALIAPINE

vingt roubles, auxquels il ajouta des coups de pied et des coups de poing qui n'étaient pas prévus dans le contrat. Chaliapine, battu, affamé, réduit à se nourrir de croûtons de pain et de saucisson à l'ail (seul aliment que lui permît l'état de sa bourse), mais heureux puisqu'il jouait la comédie, fut finalement chassé par son « directeur » et jeté sur le pavé.

« J'étais si maigre à cette époque, me disait-il en riant, que l'on apercevait au travers de ma peau ce qu'il y avait dans mon ventre. Et il n'y avait rien ! »

Ce fut, pendant deux ans, le vagabondage, la détresse, la faim. Maxime Gorki d'un côté, Chaliapine de l'autre (ils s'étaient perdus de vue), se trouvaient également maltraités par la fortune. Tour à tour à la remorque d'une troupe d'opérette, terrassé par le choléra à Bakou et laissé pour mort, recueilli par l'imprésario du théâtre de Tiflis qui le mit à toutes sauces, machiniste et premier rôle, mouchant les chandelles et chantant le cardinal Brogni de la *Juive*, Chaliapine n'était pas trop



Dans Mefistofele.

mécontent de son sort... Une faillite le rejeta au ruisseau. Il connut à ce moment la pire angoisse, se fit portefaix, scieur de long, camelot. Et voilà qu'il rencontre un soir deux hommes qui vont changer le cours de sa destinée. Un ancien choriste lui procure un engagement de cent roubles par mois au théâtre de Kazan,. Et Chaliapine touche sur cette somme une avance de vingt roubles. Mais, entre temps, le professeur Oussotof, de Tiflis, a remarqué sa belle voix.

« Vous avez un instrument magnifique, il faut l'assouplir par le travail .» Chaliapine suit ce conseil : il reste à Tiflis auprès du professeur Oussotof ; il eût voulu restituer les vingt roubles d'acompte... Hélas ! il les avait gaspillés sur l'heure en de folles orgies. Le chanteur me confessa gentiment cette peccadille.

« Oui, je fus un voleur ; c'est l'unique fois — je vous jure — que j'ai commis une si grande faute. »

Il souriait et dans le sourire du colosse je



Dans Boris Goudounof.

discernais de la gaieté, de l'ironie, et cette insouciance fataliste — *nitchevo* — qui est bien de sa race. Mais j'abrège... Les leçons du professeur Oussotof réussissent fort mal au chanteur ; elles lui brisent la voix, et il a beaucoup de peine à la retrouver ; pourtant il parvient, d'étape en étape, jusqu'à l'Opéra de Saint-Pétersbourg. Et là, il reprend tous les rôles de son emploi dans *Mignon*, *Faust*, *Robert le Diable*. Certain soir, un étranger franchit le seuil de sa loge...

« Il me semble, dit l'étranger, que je vous ai vu déjà quelque part...

— Moi pareillement... »

Et soudain la lumière jaillit...

« N'étais-tu pas petit mitron à Kazan, dans une boulangerie?

— Et toi, apprenti cordonnier?

— Gorki !

— Chaliapine ! »

Ils s'embrassèrent avec ravissement, radieux de leurs jeunesses ressuscitées, heureux d'avoir renoué la tendre amitié qui, depuis lors, ne devait plus cesser de les unir...

ADOLPHE BRISSON.

Notes de la Semaine

L'Origine d'une Légende

Shakespeare devient Français. C'est une façon de parler. Entendez par là que d'ardentes sympathies françaises s'efforcent de répandre chez nous l'œuvre du poète, de la faire mieux comprendre et mieux aimer. Un célèbre comédien, M. Gémier, se voue à cette tâche qui ne pourra que resserrer les liens de l'« entente cordiale ». Il organise des représentations autour desquelles se dessine un vif mouvement de curiosité. Tout ce qui compte dans les lettres, la politique et la diplomatie encourage les initiatives de la nouvelle Société shakespearienne. Demain elle nous offrira le *Marchand de Venise ;* d'autres pièces suivront, montées avec un goût d'art particulier. Cette manifestation arrive à une heure opportune. Paris acclamera l'Angleterre en la personne du plus illustre de ses fils... Et la critique, s'occupant de l'auteur d'*Hamlet*, ne manquera pas de réfuter, encore une fois, l'hypothèse qui attribue au philosophe Bacon ou à quelque contemporain ignoré la paternité de ses ouvrages.

Cette légende, moins ancienne qu'on ne se l'imagine communément, remonte à l'année 1853. Carlyle reçut à Londres la visite d'une jeune Américaine nommée miss Délia. Elle lui apportait une lettre de son ami Emerson. Par égard pour cette recommandation, il l'accueillit affectueusement et la convia à prendre le thé dans sa petite maison de Cheyne Row. Miss Délia n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle acheva de conquérir son hôte qui la trouva distinguée, instruite et timide. Il lui demanda quel dessein l'attirait en Angleterre. Elle lui répondit tranquillement qu'elle avait reçu du ciel, par l'intermédiaire d'un médium, une révélation destinée à confondre l'univers civilisé. Carlyle la pressa d'éclaircir ce mystère. Elle lui apprit alors que Shakespeare était un imposteur habile à approprier le bien d'autrui, et elle s'engagea à appuyer de preuves positives son affirmation. D'abord Carlyle la laissa parler ; puis il l'observa attentivement, pensant avoir affaire à une folle; puis il se mit en fureur. Miss Délia a conté cette étrange scène.

« Au premier moment, Carlyle et un certain gentleman qui se trouvait dans son salon furent complètement étourdis. Ils me regardèrent tous les deux avec des yeux effarés, en silence, faute de mots convenables pour exprimer ce qu'ils pensaient de mon audace. A la fin, Carlyle me traita d'une façon! Cela ne me fit pas le moindre effet. J'ajoutai qu'il ne s'agissait pas d'une invention et que c'était *une chose que je savais.* Mon sang-froid finit par les émouvoir. »

Elle commença ses recherches. L'esprit lui avait appris qu'il existait sous la pierre tombale de Shakespeare une cachette renfermant des papiers essentiels et révélateurs. Elle se rendit à Stratford-sur-Avon, y loua une chambre dans la plus pauvre auberge du pays (car les ressources dont elle disposait étaient modiques) ; elle fit l'acquisition d'une lampe, d'une pince, d'un marteau, et s'introduisit nuitamment dans l'église où reposait le poète. Elle avait résolu de forcer la sépulture et de lui arracher son secret. Elle attendit que le gardien fût couché, et, ayant allumé sa lanterne sourde, elle en dirigea les rayons sur le buste du grand homme. A ce moment elle crut défaillir d'émotion. La dalle était pesante. Aurait-elle assez de vigueur pour la soulever? Peut-être cette pierre en recouvrait-elle une seconde, sur laquelle son effort avorterait. Et si elle échouait dans sa tentative, elle était ruinée, perdue, vouée au ridicule; la vérité resterait à jamais ensevelie! Cette appréhension la plongea dans un affreux désespoir. Elle s'assit sur les marches de l'autel, elle versa d'abondantes larmes. Soudain une porte grinça. C'était le portier, qui, voyant briller dans la chapelle une lueur suspecte, s'inquiétait de cette agitation inaccoutumée. Miss Délia dut regagner son hôtellerie ; le lendemain, on l'enfermait dans un hospice d'aliénés...

Comment l'extravagance de miss Délia, au lieu de demeurer à l'état de phénomène isolé, s'est-elle propagée à travers l'Europe? Il y a, de la sorte, des courants qui s'établissent sans que la raison humaine les puisse expliquer. Le *baconisme* devint une véritable religion. En Allemagne, surtout, elle se développa. Elle suggéra des brochures, des articles de journaux, des traités didactiques, suscita de pédantes polémiques. De ces exégètes, l'un des plus subtils fut Georges Contor. Ce savant dénicha un opuscule rarissime, publié à Londres, chez John Haviland, en 1626, et intitulé : *Memoriæ honoratissimi domini Francisci Baconis.* Le petit livre renferme trente poèmes en vers latins, composés après la mort et à la louange de Bacon, par une douzaine de beaux esprits britanniques. Le ton en est détestable, et la langue médiocre. La gaucherie s'y allie à la préciosité. Ce ne sont que pointes, concetti et fadeurs. Toutefois, Georges Contor a dégagé de ce fatras une marque péremptoire de la scélératesse de Shakespeare!... Jugez plutôt!... Dans un des morceaux du recueil, William Loe, théologien et prédicateur, fait parler Melpomène, et lui fait dire : « Par pitié, rendez-moi mon Phébus! » Là-dessus, l'ingénieux Contor de triompher.

« Est-ce assez limpide, s'écrie-t-il. Melpomène est la muse de la tragédie. Si elle appelle Bacon « mon Phébus », c'est donc que Bacon est un poète tragique c'est donc qu'il est le père des drames de Shakespeare! »

Cet argument persuasif souleva d'orageuses discussions.

Etrange destinée que celle de « Will »! Sa vie nous reste obscure. Ses portraits n'ont entre eux aucune ressemblance. L'estampe de Droeshut, la peinture de Chandos, le buste de Stratford sont des documents posthumes. La seule indication qu'il fournisse sur lui-même est contenue dans son troisième sonnet : « Les méchants me diffament ; ayez pitié de moi. Soumis et patient, je bois le vinaigre. » Ce que nous croyons savoir, c'est qu'il fut boucher, fils de boucher, braconnier, repris de justice, gardien de chevaux à la porte des théâtres, et qu'il mourut misérable selon les uns, fortuné selon les autres... De combien d'incertitudes est faite la gloire des grands hommes!

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

A Madame Wilson

Madame,

Voulez-vous me permettre, au nom de toutes les Françaises, de vous dire respectueusement notre émotion devant le grand et noble geste du Président, votre mari.

M. Wilson vient d'écrire dans l'histoire du monde une page ineffaçable, il a jeté la radieuse lumière de la Justice sur les crimes allemands, il a soulagé la conscience humaine!... Et il nous est doux d'en rendre hommage à vous, Madame, qui êtes sa compagne, et disiez un jour cette parole profonde: « Il n'y a de ménage heureux que là où la femme est la « complémentaire » de son mari... »

Vous entendiez par là qu'elle pensât constamment à ses travaux, et qu'avec cette double intuition du cœur et de l'intelligence, elle s'ingéniât à les lui faciliter, animant de sa tendresse la tâche quotidienne, l'éclairant de son bon sens délicat et prévoyant, puisant dans le sentiment du devoir, la force de dire au moment opportun : Ne crains pas les responsabilités, je prendrai toujours la moitié de ta peine.

Et parce que vous êtes, Madame, cette amie idéale, nous vous rendons grâce.

Oserai-je vous le dire, nous aimions l'Amérique, surtout à cause du dévouement de ses admirables femmes dont vous êtes l'exemple, et qui ont montré, pendant la guerre, une activité et une affection dont tous les témoignages nous ont touchées jusqu'aux larmes. Mais nous, les mères, nous lui en voulions un peu...

Eh quoi ! l'Amérique, cette nation de la liberté et du droit, avait laissé accomplir le forfait allemand, elle avait vu la violation d'une terre sacrée sans élever sa grande voix ? Les pays neutres n'avaient pas entendu son appel frémissant ni communié dans une même indignation; l'Amérique, la puissante Amérique avait passé à côté du rôle si beau qui lui revenait : justicière des nations !... Et elle n'avait pas barré la route aux voleurs !

Il nous semblait que le sang de nos fils coulât par sa faute. Nous lui attribuions la Force, le Pouvoir, et muette, passive, presque indifférente, elle laissait les pays alliés s'enferrer dans une guerre atroce...

Nous sentions quelque chose de la déception qu'on éprouve devant l'amie sur laquelle on croyait pouvoir s'appuyer et qui, poliment, vous fait comprendre, au moment décisif, que vos affaires ne la regardent pas...

...Et puis nous revînmes à elle, parce que le cœur des femmes battit tout près du nôtre et mit sur nos peines la douceur lumineuse de l'amitié... Ah! qu'elles furent bienfaisantes, pitoyables, passionnées, vos compatriotes, Madame !... Comme elles sentirent nos douleurs, comme elles travaillèrent à les consoler !... Elles se découvrirent une âme maternelle pour nos orphelins et tressaillirent d'enthousiasme au moindre de nos succès. Elles furent fières de nos soldats, elles les aimèrent au fond de leurs tranchées, elles les trouvèrent sublimes à Verdun... Et comme l'énergie est un trait de votre race, elles la mirent au service de la souffrance avec une ardeur, une méthode, une sûreté, une bravoure qui nous émerveillèrent.

Je puis vous l'avouer maintenant, nous connaissions mal les Américaines, elles ne nous pénétraient pas beaucoup mieux... Nous nous jugions sur des apparences frivoles et trompeuses... Nous ne savions pas les trésors que cachent des cœurs de femmes bien nées!... L'épreuve nous rapprocha et nous dévoila des bontés, un courage, une dignité que nous ne soupçonnions pas. Et si la guerre nous laisse de cruels souvenirs, il en est un, Madame, qui restera vivace et charmant dans nos mémoires, — celui d'avoir trouvé, dans votre généreuse Patrie, des sœurs pleines de tendresse.

Et cependant, il restait une ombre sur nos cœurs...; tout bas nous pensions : Oui, c'est beau, c'est bien, ce qu'elles font nos chères et lointaines amies, elles réparent..., elles réparent même magnifiquement..., mais pourquoi l'Amérique n'a-t-elle point tonné, quand s'est joué le drame de Bruxelles, elle, la grande neutre, elle qui avait le droit de parler!

Et nous songions aux villes détruites, aux héros innombrables de la Marne, de l'Yser, de Verdun, de la Somme, qui dorment leur dernier sommeil..., aux ruines sans nom..., aux sacrilèges impies !... Nous songions à toute la douleur qui est sur la terre, depuis le jour où un peuple maudit a pu violer la Belgique sans que les nations neutres bondissent sous l'outrage!

Mais un jour vint, Madame, jour de féerie et de printemps, jour d'ivresse, où l'on sentit que quelque chose de grand passait à l'horizon. Ce fut comme la voix de la délivrance! Nous entendîmes la conscience du monde se révéler par la bouche du Président... Il dit les paroles immortelles que nous attendions, il dit :

« Notre but, aujourd'hui comme toujours,
» est d'assurer le triomphe des principes de
» paix et de justice sur l'égoïsme du pou-
» voir autocratique et d'établir entre les peu-
» ples vraiment libres et se gouvernant eux-
» mêmes une telle solidarité dans les desseins
» et dans l'action que l'observation de ces
» principes se trouvera désormais assurée. »

Et avec un courage réfléchi, avec « le » sentiment profond du caractère solennel » et même tragique de l'heure », il osa, après avoir consulté la nation, accepter toutes les responsabilités qu'entraînait la déclaration de la guerre.

« Ce n'est pas la vengeance, dit-il, qui doit
» être notre but, ce n'est pas l'affirmation vic-
» torieuse de notre puissance physique,
» c'est simplement la revendication du droit
» de l'humanité dont nous ne sommes qu'un
» champion individuel... »

Votre mari, Madame, qui tenait les destinées de l'Amérique, celui dont vous êtes la confidente et, selon votre jolie expression, « la complémentaire », par ces mots inoubliables fit frémir de joie toutes les âmes françaises. Enfin la cause de la Justice était posée à la face du monde. C'était pour elle que nos fils versaient leur sang, pour elle que nous cachions nos larmes et que nous luttions depuis trois longues années, pour elle que nous avions accepté la guerre et tous les martyrs qui en découlent, décidées à tenir jusqu'au bout, jusqu'à cette victoire qui devait assurer à jamais la paix du monde.

Jugez avec quelle ferveur nous écoutâmes le grand cri de révolte sorti du cœur de votre nation et formulé par son Président :

« Etre neutre, ce n'est plus possible, ni
» désirable, quand la paix du monde entier
» et la liberté des peuples sont en jeu. »

Ah! Madame, que nous fûmes consolées et vengées par cette belle attitude qui éclairait la nôtre, et comme nous admirâmes la noblesse de cette amitié qui se donnait librement à la cause sainte !

« Nous ne désirons aucune conquête, au-
» cune indemnité pour nous-mêmes, aucune
» compensation matérielle; nous serons sa-
» tisfaits quand les droits de l'humanité
» seront assurés, précisément parce que,
» sans haine, nous aiderons scrupuleusement
» une guerre honnête et loyale. »

Notre Président, M. Poincaré, a dit, au nom de toute la France, ce qu'il fallait penser de ces paroles quand il écrivait à M. Wilson :

« Vous vous êtes fait, devant l'Univers,
» en un langage inoubliable, l'éloquent inter-
» prète du droit outragé et de la civilisa-
» tion menacée. Honneur à vous, Monsieur
» le Président, et à votre noble pays! »

Oh! oui, Madame, honneur à celui qui s'est rendu digne de la grande et libre Amérique, et honneur à vous, qui personnifiez la femme de bonté, d'action, que nous avons appris à aimer au cours de nos étapes sanglantes!

Et c'est pourquoi, Madame, très simplement, je viens vous apporter le salut respectueux de toutes mes compatriotes. Elles vous prient de transmettre à nos cousines d'Amérique leur gratitude, leur émotion, leur tendresse... Notre joie maintenant est complète, puisqu'au jour prochain de la victoire, à côté de notre drapeau aux trois couleurs, nous verrons flotter le cher drapeau qui aura jeté sur la terre ses étoiles de beauté et d'espérance.

Croyez-moi l'amie fervente de votre pays et de vous, Madame, qui partagez avec le Président, une responsabilité immortelle.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Le Canada, par M. Gabriel Hanotaux.

M. Gabriel Hanotaux a fait, avec une maîtrise incomparable, l'histoire des relations amicales entre la France et l'Amérique du Nord. Son étude sur le Canada et ses origines fut très documentée. « L'Amérique, déclare l'éminent conférencier, nous a dans le sang, dans la peau », ce sont les Français qui ont baptisé les domaines cachés au cœur des vallons, qui ont ceint les premiers les palissades des grandes villes, et c'est peut-être par un retour instinctif de sentiment —

en dehors du devoir national — que les forces canadiennes mirent toutes voiles dehors aujourd'hui. Il pense que le sang de ses enfants, répandu à flots sur la terre française, a jeté les semences d'une amitié renouvelée, et il cite pour l'avoir entendue la parole du président de la Ligue France-Amérique : « Nous servons loyalement l'Angleterre, c'est notre patrie, mais nous aimons la France, c'est notre mère. »

M. Gabriel Hanotaux, en cette conférence prophétique, faite avant les grands événements qui viennent de secouer les nations, offrait, en manière de conclusion, ses remerciements à M. Wilson qui, dit-il, méditait de se ranger à nos côtés, puisque la grande cause de l'humanité était en jeu.

PIERRE S.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous voici un peu en retard pour nos comptes du mois de mars. Comme toujours ils sont excellents. Nous avions en caisse au 1er février Fr. 25,539 35

Nous y retrouvons le 1er mars fr. 24,193 15

Cette légère diminution n'entame pas trop notre capital et dans ces temps de disette, de vie difficile, de vie chère, il faut s'estimer heureux quand les dons compensent à peu près les dépenses. Nous retrouvons toujours nos amis dévoués aux colonies, à l'île de la Réunion, et la chère et si bonne Mme Metzy, en Amérique. Nous avons encore à remercier le Dr Ledan, qui de Cayes, en Haïti, a eu l'affectueuse pensée de faire une petite collecte « entre quelques amis de notre journal Les Annales ». Enfin, une bienfaitrice charmante, Mme E. Bidel, de Diégo-Suarez, la semaine dernière, au nom des Femmes de France, nous a envoyé pour chacune de nos œuvres, hôpital, prisonniers, aveugles, 300 francs, montrant ainsi qu'elle les aimait d'une amitié égale... Et comment n'être pas touché de deux lettres délicieuses, l'une de Marie Fabié, âgée de treize ans, l'autre de son frère Jean Fabié, âgé de douze ans, abandonnant tous deux à l'hôpital le cadeau reçu pour leur anniversaire, une pièce d'or de 10 francs. Voici longtemps que nous n'avions vu de l'or; cette offrande de deux enfants nous a tout émues; les deux piécettes iront à la Banque de France, et nous gardons les chers petits autographes comme un souvenir précieux. D'ailleurs, la bonté des enfants américains est une chose très belle dans ses manifestations. Les enfants riches gagnent de l'argent au prix de véritables sacrifices, et sont heureux, grâce à leur travail, de pouvoir aider les petits Français. Gloire à ces tendres enfants qui feront beaucoup pour l'union des deux peuples!

Envois au Front

Mmes Nicolle et Francis Thomé ont fait cette semaine leur 42,000e envoi! C'est du linge, encore du linge, qu'on nous demande, des chemises, des caleçons, des serviettes; les soldats ont souvent leurs effets pleins de boue, de vermine; le blanchissage, je ne me lasse pas de le répéter, est un problème presque insoluble au front; or la douceur de changer leur linge de corps est une des grandes jouissances de ces braves garçons. Ainsi nous avons reçu cette semaine deux permissionnaires belges, que nous avons hébergés... Depuis trente mois, ils n'avaient pas eu un jour de congé, ne sachant où ni chez qui le prendre; ils n'avaient pas couché dans un lit, ils ne connaissaient plus la volupté des draps blancs et frais, et ils ne s'étaient pas déshabillés!! Ils avouaient que la difficulté de changer de linge était pour eux un véritable supplice. Ils gardaient la même chemise trois mois!

Du linge, du tabac, des livres, voilà les trois amis du soldat.

Un lieutenant m'écrit la joie de ses poilus en recevant un ballot de lectures : « Votre envoi, dit-il, s'est adressé à des braves. Ils peuvent inscrire sur leurs fanions, avant de les voir brodés sur leur drapeau, des noms qui claironnent, des noms de victoire! Ils portent avec orgueil la fourragère qu'ils ont gagnée à Verdun et aux combats de la Somme. L'héroïsme qu'ils ont déployé, ils vous en font hommage, madame, en remerciement du dévouement que vous apportez à leur cause. »

Ce remerciement, je le retourne à qui de droit, puisque tous ces envois je ne puis les faire que grâce aux dons incessants de mes cousins et cousines des Annales. Ils savent du moins la joie dont ils sont la cause et je suis sûre qu'ils voudront envoyer des livres à ce régiment de braves dont voici l'adresse. Le sous-lieutenant L. Guigué, 10e compagnie, 21e régiment d'infanterie, se chargera de la répartition.

Un soldat est tellement heureux de la bonne fortune inattendue qui lui arrive qu'il croit à une erreur d'adresse. C'était pourtant son nom. Enfin, plein de scrupules, il m'écrit : « Je ne vous connais pas, c'est-il que vous êtes amie de ma sœur. Si je m'ai trompé, je m'offre à rembourser sur mon prêt peu à peu l'argent du colis. Si c'est pour moi, je suis bien content. » Brave garçon!... cette honnêteté mérite un autre colis, pour lui d'abord et les camarades de sa compagnie, qui lui ressemblent. Je donne son adresse avec plaisir, d'autant plus que cette pauvre armée d'Orient est bien peu favorisée : Louis Meyer, 371e d'infanterie, 25e compagnie, armée d'Orient par Marseille.

Ajoutons encore cette demande. Il faut faire des heureux.

Sergent Grumel, 7e génie, compagnie 15-60 *T* nous recommande une partie de sa compagnie, formée de jeunes mineurs des régions envahies. Presque tous sont sans nouvelles de leur famille et ne reçoivent absolument rien. Par la sauvagerie des Boches, qui rasent les villages, ils sont obligés de coucher sous la tente dans un bois près des lignes. Beaucoup ont froid et ont bien besoin de lainages.

L'Adoption des Prisonniers

Nos amies américaines — malgré la grande heure qui rapproche nos deux pays — sont fidèles à la tâche entreprise.

Je dirai plus; songeant aux procédés de destruction systématique des Allemands, elles entrent dans la lutte, elles battent le rappel, elles groupent autour de la cause des prisonniers des femmes sensibles et bonnes qui répondent à leur dessein généreux.

Mme Ruérat, M. Rivot, nous écrivent cette semaine des Etats-Unis, leurs nouveaux succès obtenus et notre reconnaissance s'accroît en raison des événements politiques qui viennent jeter dans la mêlée la grande République solidaire.

Mme Ruérat, qui déploie une imagination extraordinaire pour faire adopter nos prisonniers par des marraines américaines, a eu l'idée d'une partie de bridge aux enchères, avec chant, musique, le tout ayant eu gros succès. Les bénéfices ont été convertis en une immense caisse de lait condensé qui sera envoyée immédiatement au camp de Mannheim. Elle a mis aussi en loterie des leçons qu'elle s'engage à donner elle-même. Sa bonté lui inspire les gestes les plus touchants.

M. Rivot, de Washington, travaille avec une égale ardeur. Il a su grouper une 5me liste d'amis des prisonniers, et son effort continu fait des miracles.

En cette dernière semaine, nous avons reçu pour notre Caisse de Secours 446 fr. 50.

Au compte des marraines étrangères, 649 francs 30.

En revanche, nous avons envoyé au camp de Munster et au camp de Zerbst de grandes caisses de produits pharmaceutiques.

Voici quelques demandes que nous nous permettons de recommander chaleureusement :

M. *Fernand Locqueneux, caporal au 4e territorial, N° 2,578, Bar. 8 A, Gefangenenlager Friedrischfeld bei Wesel,* qui est originaire des pays envahis, et a subi, classé parmi « les intellectuels », l'horreur des représailles dans les camps de Russie.

M. *Eugène Hautrive, Barack N° 61 A, Gefangenenlager, Holzminden Brunswick,* qui est chantre à la chapelle, serait reconnaissant à qui lui enverrait un livre de plain-chant.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nos aveugles continuent d'être protégés, aimés; il n'est point de pays où l'on ne songe à eux, et l'enfance montre une pitié particulière. En cette seule semaine, nous avons à remercier les élèves et maîtresses de l'école Bellecroix, à Nîmes, les élèves de l'école de garçons, à Massattiers, les élèves du cours supérieur de Salies-de-Béarn, les pe-

tits élèves d'une école qui ne dit pas son nom, et l'admirable personnel de la maison Geismar. Chaque envoi s'accompagne d'une lettre charmante. Ah! que l'effort des instituteurs, institutrices, du personnel enseignant aura été fécond pendant cette guerre; ils auront fait une grande besogne pour la France.

Et comme ils seront touchés tous en apprenant qu'à l'heure actuelle, 98 familles d'aveugles sont secourues régulièrement et touchent grâce à eux une pension mensuelle. Les aveugles ayant acquis un métier sont installés chez eux, les matières premières leur sont fournies, ils sont mis en état de gagner honnêtement leur vie.

Il faut voir ces aveugles se presser le dimanche chez leur grand frère, leur ami, M. Brieux. Ils sont sûrs d'être tendrement accueillis. Les désolés partent l'espoir au cœur, les contents viennent confier leur petite vie. D'autres demandent des conseils. Celui-ci vient se confesser, il est amoureux; celui-là hésite entre le métier qu'il doit prendre. Je vous conterai un de ces jours les dimanches de M. Brieux.

Pour les Toutous soldats

Nous avons parlé dernièrement de la mort glorieuse de Stator, le chien du lieutenant Péricard.

Le lieutenant Cotio, parlant des hauts faits de Pataud, n'est pas moins chaleureux :

« Dans les tranchées de l'Argonne, dit-il, Pataud prenait de longues factions de nuit, comme guetteur, il nous aidait beaucoup en ce sens qu'aucune patrouille ennemie ne pouvait circuler entre les lignes sans que nous soyons prévenus par lui... Une certaine nuit, une patrouille ennemie assez importante s'approchait d'un de nos petits postes. Pataud nous avait prévenus de son arrivée et quand elle fut à très courte portée, des grenades du poste tombèrent à foison. Elle fut estomaquée de recevoir aussi vite une salve aussi violente et bien préparée. Vite elle fit demi-tour, abandonnant son projet. »

Quant au chien sanitaire Carpathe, son brancardier ne l'a jamais lâché sans qu'il dépistât des blessés. Son brancardier assure *n'avoir pu compter le nombre* des hommes sauvés par lui.

Mirza, chienne de liaison, retrouvait les pistes malgré les rivières traversées.

Bons toutous qui servez la patrie, on vous honore, on vous aime. Les enrôlements de chiens sont reçus au siège de l'œuvre, 21, rue Choiseul, ou aux Annales, 51, rue Saint-Georges, qui les transmet à l'œuvre, ainsi que les demandes de renseignements.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

140e LISTE DE SOUSCRIPTION

36e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 31 mars au 7 avril 1917)

Souscription du Dr Ledan, à Haïti, 250 fr. — M. Armand, Montpellier, 5 fr. — Une abonnée malade, 20 fr. — Mme Adam de Villiers, Saint-Denis (Réunion), 100 francs. — M. Cambon, Diégo-Suarez, 4 fr. 75. — M. Giraud, Curepipe, 30 fr. — Anonyme à Bordeaux, 10 fr. — Une amie des Annales à Tolosa, 20 fr. — Mme Rouly, Saint-Etienne-du-Rouvray, 10 fr. — M. G. Vaisseau, 3 fr. — Une abonnée, 10 fr. — M. Gaymard, Forhes, 228 fr. — Sous-lieutenant Chabainc, Dakar, 8 fr. — Mlle Berst, Sutton, 2 fr. — Mlle Brun, Saint-Hilaire-du-Rosier, 3 fr. 50. — M. Descamps, 1 fr. 75. — M. Ernest Perron, 2 fr. 50. — Anonyme, 10 fr. — Ch. B., 5 fr. — Mlle Quinche, Saint-Fiden, 25 fr. — Mlle de Caila, Vacoas, 21 fr. 60. — Anonyme à Grenoble, 20 fr. — Mme Chausse, 5 fr. — Mme Mettey, Buffalo, 100 fr. — Mme Thiébaut, Banelet, 5 fr. — Mlle Laval, Fort-de-France, 8 fr. — Anonyme, secteur 603, 5 fr.

Total général de cette 140e liste 913 10

(A suivre.)

POUR « LEURS ENFANTS »

Mme Mettey, Buffalo, 200 fr.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

DICTATURE

On entend dire : « Il nous faut un dictateur. »

La dictature, dans l'ordre administratif, militaire ou politique, n'est pas une sorte d'emploi où l'on installe n'importe qui, sous le prétexte qu'on a besoin d'autorité. La dictature implique un tempérament spécial, le goût du risque, une forte insouciance des responsabilités, et une volonté tendue. Un pareil tempérament est rare à toutes les époques et dans tous les pays. La troisième République n'en a pas frappé un grand nombre d'exemplaires, et elle s'est plutôt appliquée à amincir l'étoffe où l'on taille les dictateurs. Que cette étoffe soit devenue introuvable aujourd'hui, on n'a donc pas à s'en étonner.

Mais le caractère dictatorial est-il vraiment indispensable à la période actuelle de réorganisation? Je reste convaincu que l'énergie et l'activité suffisent, et nous ne manquons pas d'hommes doués de ces vertus. Il n'y a qu'à aller les chercher là où ils sont et à leur tracer nettement leur besogne. Ce qui est nécessaire aussi, ce qui est la condition première, c'est de ne faire peser sur leur choix aucune considération politique. Le jour où vous n'asservirez plus les compétences aux combinaisons parlementaires, le problème de l'organisation de guerre sera résolu : il ne le sera pas avant.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Nous allons réaliser une ancienne promesse faite à nos lecteurs.

M. Jean Aicard avait commencé, voilà bien longtemps, d'écrire à leur intention un roman intitulé *Arlette des Mayons*. Il devait nous donner l'ouvrage à la fin de 1914. Nous l'avions annoncé pour cette époque. La guerre survint. Tous les travaux furent interrompus, tous les projets ajournés.

Dernièrement, nous reçûmes une lettre du poète :

« J'ai achevé mon livre *Arlette des Mayons*, Le voulez-vous encore? »

Notre réponse n'était pas douteuse. Nous connaissions l'idée maîtresse de ce roman, — un chaleureux plaidoyer en faveur de la terre, une ardente croisade contre l'émigration des paysans vers les villes. — Jamais question ne fut plus intéressante, plus opportune... Elle emprunte aux événements actuels et aux redoutables problèmes qui s'y rattachent, une émouvante signification.

Le manuscrit est depuis hier entre nos mains. Nous sommes heureux de révéler au public cette œuvre nouvelle; non seulement parce que c'est une œuvre excellente, conçue par un Français clairvoyant et généreux, mais parce que c'est une belle œuvre, exécutée par un artiste sensible et délicat. Une touchante histoire d'amour s'y déroule dans le décor ensoleillé, parmi les fleurs de Provence. Nous lui prédisons le succès qu'obtint jadis, ici même, un autre roman d'Aicard, *Tata*, dont nos vieux abonnés ont conservé le souvenir. — A. B.

Les trois premiers chapitres de

ARLETTE DES MAYONS
Par JEAN AICARD,
de l'Académie française.

paraîtront dans le prochain numéro (29 avril).

La Sibérie et le Tsar.

Ajoutons une anecdote célèbre aux détails que vous lirez d'autre part :

Un simple mouvement de mauvaise humeur, de la part du tsar, pouvait expédier en Sibérie des troupeaux d'hommes. L'arrière-grand-père du souverain actuel, l'empereur Nicolas Ier, celui-là même que nous combattîmes à Sébastopol, fut sur le point d'en donner une preuve singulière.

Assistant un jour à la manœuvre d'un des plus beaux régiments de sa garde, il fit recommencer plusieurs fois un mouvement qui ne s'accomplissait pas à son gré. Il s'agissait d'une conversion, ordonnée trop près d'un cours d'eau, — si près, que l'aile marchante se trouvait brisée au moment où les cavaliers extrêmes, pour demeurer en ligne avec les autres, auraient dû faire entrer leurs chevaux dans la rivière. Les soldats et les officiers, qui s'étaient mis par ordre en grande tenue pour parader devant le tsar, ne se décidaient pas à mouiller leurs bottes et leurs culottes blanches, et tout allait de travers.

Nicolas, à la fin, n'y tint plus; la colère l'emporta, et, se dressant de toute sa haute taille sur ses étriers, il cria :

— Régiment, par le flanc droit! En Sibérie!

L'ordre lancé par la voix tonnante du tsar fut répété de proche en proche par les chefs d'escadron; et toute cette troupe dorée, pomponnée, astiquée pour une revue, se mit en route, docilement, vers l'exil. Les chefs ni les soldats n'avaient emporté avec eux quoi que ce fût, excepté leurs armes. Pas de bagages, pas même de manteaux : ils avaient laissé tout cela au quartier!... Cependant, il leur fallait entreprendre la longue route, braver la rigueur des nuits, traverser les déserts, les fleuves, franchir les montagnes et quitter, sans même tourner la tête, tout ce qu'ils avaient aimé!...

La colère de l'empereur ne se calma qu'après deux jours écoulés. Alors, des courriers furent dépêchés en toute hâte, et l'un d'eux finit par atteindre le malheureux régiment, à des centaines de verstes...

GRAINS DE BON SENS

POUR LES NOUVEAUX RICHES

Sans doute, l'égalité entre les hommes est un mythe. Hélas! nous le savons. En ce moment, il est peut-être nécessaire (je n'en suis pas sûr), pour le salut de la patrie et celui de notre civilisation, que les uns vivent et meurent dans la géhenne, tandis que d'autres encaissent de gros salaires et des bénéfices de guerre. Mais, de grâce, que ces privilégiés ne geignent pas trop haut. Il est, sans doute, dur de ne gagner que vingt sous de l'heure ou cent mille francs par an. On gagne encore moins dans la tranchée. Vous vous plaignez d'avoir moins de choix sur la carte du restaurant et que s'accroisse l'impôt sur le revenu? Je n'ai qu'un regret, c'est que notre gouvernement ait tant tardé à prendre des mesures économiques et fiscales, où presque toutes les autres nations nous ont devancés. Et ce que je déplore, c'est encore moins les gaspillages inutiles et les recettes perdues, que la leçon morale dont la nation avait besoin et qui a trop tardé.

La patrie est la chose de tous. Il n'est pas juste que les uns se fassent trouer la peau pour elle, tandis que d'autres se gobergent et vont au cinéma. Que, de plus en plus rudement, ceux de l'arrière éprouvent qu'ils sont solidaires de ceux de l'avant est juste. De certains étalages de luxe, qui stupéfient les yeux lassés de nos permissionnaires, j'ai de la honte. Entendu qu'il est nécessaire de sauver la face et maintenir la vie économique du pays. Ne proscrivons donc pas, s'il en faut, toutes les frivolités. Mais ayons quelque pudeur vis-à-vis de nous-mêmes. Et pendant que nos fils et nos frères meurent pour nous, ne geignons pas trop haut de n'avoir pas de brioches dans notre café au lait.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Le 13 avril, la ville du Havre a commémoré le quatrième centenaire de sa fondation.

C'est, en effet, le 13 avril 1517 que, sous la direction de Guyon le Roy, seigneur du Chillou, vice-amiral de France, furent commencés les travaux du port de Grâce, dans une plaine d'alluvions jusque-là morne et déserte.

Peu de villes possèdent, comme le Havre, un acte de naissance authentique. Parfois de belles légendes racontent la fondation des grandes cités, dont, le plus souvent, l'origine se perd dans la nuit des temps.

Le « bon plaisir » de François Ier ordonna la création d'un port, à l'embouchure de la Seine, *pour y tenir en sûreté les navires et vaisseaux naviguant sur la mer océane.*

« Fier des succès qui avaient inauguré son règne, de sa victoire de Marignan, de la conquête du Milanais, ce jeune roi entrevoyait l'importance qu'allaient prendre les marines à la suite des grandes découvertes et de la création des colonies... Son imagination d'artiste et de poète lui présenta bien vite, sous les couleurs les plus séduisantes, l'honneur d'être le fondateur d'une ville nouvelle qui serait une porte de la France, une barrière contre les agressions anglaises; ce serait sa ville, il lui donnerait son nom, elle serait, sur l'Océan, en face des rives du Nouveau-Monde, un témoignage vivant de sa puissance et de sa gloire. » (1)

François Ier mit autant d'ardeur à poursuivre cette œuvre pacifique qu'à remporter une victoire militaire. Il sut communiquer à ses gens son zèle et son activité. On croit rêver lorsqu'on lit aujourd'hui qu'en deux mois les décisions furent prises, les ordres donnés, les plans tracés et adoptés, les adjudications reçues, et les travaux commencés.

Aussi quand, au mois d'août 1520, le roi vint visiter les chantiers du port et de la ville, déjà se dressaient les deux jetées, une tour et quantité de maisons.

Le port de Grâce et la Ville-Françoise n'ont à présent qu'un même nom : Le Havre. En temps de paix, le quatrième centenaire de leur fondation eût provoqué de grandes fêtes. Seule, une soirée au Théâtre municipal a marqué la date du 13 avril. Mgr Julien, évêque d'Arras, y fit une conférence; des projections de vieilles estampes évoquèrent aux yeux des assistants — Anglais, Français et Belges, — Le Havre d'autrefois; puis un artiste havrais d'origine, M. Jacques Fenoux, de la Comédie-Française, a lu, pour finir, une ode dédiée à François Ier, et dont nous citerons les derniers vers :

Ah ! lorsque nos soldats, tels jadis leurs aïeux,
Auront enfin bouté l'ennemi hors de France,
Lorsque dans le soleil des jours victorieux
Luira la délivrance,

Ta ville reprendra sa tâche avec ardeur,
Pour que son avenir à son passé réponde
Et pour que sa richesse, un jour, et sa splendeur
Eblouissent le monde.

A l'abri des périls sous ton blason princier,
On la verra du sort affronter les orages,
Comme la salamandre affronte d'un brasier
Les impuissantes rages.

Car Le Havre, toujours et plus vaste, et plus beau,
Doit vivre aussi longtemps que la rive cauchoise...
O roi François Premier, tu peux, dans le tombeau,
Etre fier à jamais de ta Ville-Françoise.

PAUL HAUCHECORNE.

(1) A.-E. Borely. — Histoire de la ville du Havre.

DICTONS D'AVRIL

Il n'est pas d'Avril si beau,
Qu'il n'ait neigé à son chapeau.
Avril froid donne pain et vin.
Avril doux est le pire de tous.
Jamais pluie de printemps
Ne passe pour mauvais temps.
En avril n'ôte pas un fil,
En mai va comme il te plaît.
Quand il tonne en avril,
Vendangeurs préparez vos barils.
Si le quinze tu as semé,
Tu auras blé dru et serré.
Si le quinze tu as omis,
Bon sera-t-il pour les fourmis.
A la Saint-Georges
L'épi est dans la gorge.
A la Saint-Georges
Sème ton orge,
A la Saint-Marc,
Il est trop tard.
S'il pleut le jour de la Saint-Georges
Il n'y aura ni cerises ni cormes.
Quand Saint-Marc n'est pas beau.
Pas de fruits à noyau.
Pluie d'avril
Remplit le fenil.

LES BRUITS QUI COURENT

ÉLÉGANCE FRANÇAISE. — Savait-on qu'en 1870, lors de sa fameuse reconnaissance près de la ferme de Schirlenhof, la vie du comte Zeppelin n'a tenu, si l'on peut dire, qu'à un fil?

Le comte de Leusse raconte, en effet, que von Zeppelin s'était, à l'aller, arrêté dans une clairière du *Grosser Wald*, où il consulta sa carte; à dix mètres de lui, caché dans un buisson, se trouvait un garde-chasse du comte de Leusse, M. Rey, qui le connaissait.

Le garde-chasse mit le comte Zeppelin en joue puis, tout à coup, laissa retomber son fusil.

— Il eût été indigne d'un ancien soldat français, expliqua-t-il à son retour au château, d'abattre comme un gibier un homme qui ne le voyait pas.

Voilà de ces scrupules auxquels les compatriotes du comte Zeppelin — et lui-même — n'ont jamais eu l'envie de céder.

CHATEAUBRIAND CUISTOT! — C'est lui-même qui raconte la chose dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.* Il s'était engagé dans l'armée des princes, composée de gentilshommes servant en qualité de simples soldats. L'armée marcha sur Thionville, couvrant chaque jour des étapes de cinq ou six lieues, bivouaquant la nuit.

« Nous étions dix soldats par tente; chacun à son tour était chargé du soin de la cuisine : celui-ci allait à la viande, celui-là au pain, celui-là au bois, celui-là à la paille. Je faisais la soupe à merveille; j'en recevais de grands compliments, surtout quand je mêlais à la ratatouille du lait et des choux, à la mode de Bretagne. J'avais appris chez les Iroquois à braver la fumée, de sorte que je me comportais bien autour de mon feu de branches mortes et mouillées... »

Cependant qu'il accommodait ces délicieuses ratatouilles, Chateaubriand avait le manuscrit d'*Atala* dans son sac. Ce n'est probablement le cas d'aucun de nos braves cuistots du front. Aucun d'eux non plus n'a appris chez les Iroquois à braver la fumée des cuisines de campagne. Leurs ratatouilles n'en sont sans doute pas moins succulentes que celles de leur illustre confrère.

SERGINES.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

VII. — DANS LE CYCLE DES SENTIMENTS

Les êtres s'égalisent beaucoup plus souvent dans le domaine des sentiments que dans celui de l'intelligence.

Des hommes d'intelligence supérieure ont parfois, au point de vue sentimental, une mentalité voisine de celle d'un pur sauvage.

La vieille loi physiologique que si deux douleurs sont simultanées, la plus forte efface la plus faible, se vérifie également dans le domaine des sentiments. Les diplomates allemands l'ignoraient quand ils escomptaient les dissensions politiques en France et en Angleterre. Les haines y étaient très fortes, mais elles s'effacèrent instantanément devant la haine plus forte encore de l'étranger.

Les êtres sensibles auraient de grands avantages dans la vie s'ils étaient sensés, mais il n'est pas dans la nature des choses que les êtres sensibles soient en même temps sensés.

Dès qu'un sentiment s'exagère, la faculté de raisonner disparaît.

Les divergences intellectuelles se supportent aisément et une raison faible s'incline facilement devant une raison forte. Les divergences sentimentales au contraire ne se tolèrent pas. Dès qu'elles entrent en conflit la violence seule les fait céder.

Une vérité qui se heurte à des sentiments, des passions et des croyances cesse pour beaucoup d'esprits de rester une vérité.

Sur la plupart des questions scientifiques ou techniques dépendant de l'intelligence, les hommes de tous les pays sont d'accord parce que l'expérience est leur guide. En matière religieuse, politique ou sociale les impressions personnelles remplaçant l'expérience, l'accord n'est possible qu'entre personnes ayant des sentiments identiques. Ce n'est plus alors la justesse des choses mais l'identité de conception de ces choses qui crée l'accord.

L'exagération d'un sentiment quelconque, haine, ambition, orgueil, etc., aveugle toujours l'intelligence. En devenant collective, elle peut conduire un peuple à la poursuite des plus folles chimères. L'Allemagne en fait l'expérience.

La plupart des sentiments ou des associations de sentiments tels que l'optimisme, le pessimisme, le courage, peuvent se propager par contagion mentale, mais la propagation est beaucoup plus facile quand elle prend la forme collective.

Les sentiments deviennent facilement contagieux. L'intelligence ne l'est pas.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

L'honnêteté raisonnée est de la sagesse, mais du jour seul qu'on la raisonne elle est bien près de n'être plus de l'honnêteté.

On n'est pas toujours digne de l'amour qu'on provoque, on l'est généralement des amitiés qu'on inspire.

VIII. — DANS LE CYCLE DU RATIONNEL

Créatrice de toutes les découvertes qui ont transformé l'existence des hommes, la raison possède un pouvoir très grand. Il ne le fut cependant jamais assez pour agir beaucoup sur la conduite des peuples.

Une des sources les plus fréquentes d'erreur est de prétendre expliquer par la raison des actes que des influences affectives ou mystiques ont dictés.

En ne prenant que la raison pour guide, pacifistes, socialistes et universitaires avaient de justes motifs de déclarer la guerre impossible. Ils oubliaient seulement que les peuples sont guidés par des forces sur lesquelles la raison est sans prise.

Examinée au point de vue de la raison pure, la guerre apparaît à sa naissance et durant son évolution comme un chaos d'invraisemblances imprévisibles pour l'intelligence la plus clairvoyante. Elle contribuera à montrer aux théoriciens qui en doutaient encore le faible rôle joué par la raison sur les actions des peuples.

Guidée seulement par la raison, l'Allemagne aurait vu que sans combats et par la simple extension d'une puissance industrielle due à sa richesse en houille et à son éducation technique, elle aurait fini par imposer son hégémonie à l'Europe.

Si l'Allemagne établissait actuellement le bilan des résultats de l'impulsion mystique qui l'a lancée sur le monde, elle trouverait à son passif : la mort misérable de plusieurs millions d'hommes, une perte de quatre-vingts milliards et une aversion universelle. A son actif figurerait seulement l'annexion de quelques provinces impossibles à garder sans de lourdes dépenses et une accumulation de haines nouvelles.

Le rôle du philosophe ne consiste pas à rechercher la valeur rationnelle des mobiles qui font mouvoir les hommes, mais l'influence que ces mobiles exercent.

L'évolution de la philosophie rationnelle consiste surtout à discuter en termes nouveaux des problèmes fort anciens.

L'homme qui prétend n'agir que par raison se condamne à rarement agir.

Ce n'est pas à la raison mais au bon sens qu'il eût fallu jadis élever un temple. Beaucoup d'hommes sont doués de raison, très peu de bon sens.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

LES POÈMES

AU PEUPLE DE RUSSIE

Or les peuples mouraient depuis longtemps dans l'ombre...
Aveugles, affolés, sous leur geste sanglant,
Tandis que derrière eux s'entassaient les décombres,
Eux-mêmes ne savaient où tendait leur élan...

Mais voici qu'un éclair inonde les ténèbres,
Et la mort elle-même a conquis sa beauté,
Puisqu'aux mornes sanglots, puisqu'aux plaintes funèbres,
Dans l'espace, répond un cri de liberté !...

Ce grand cri, c'est le tien, ô peuple de Russie!
Ce cri qui dit : Je veux!... ce cri farouche, ardent,
Au seuil de l'avenir jette une prophétie,
Et le vieil univers frémit en l'entendant ;

Car vous allez crouler, ô puissances infâmes
Qui, dans les temps passés, teniez l'homme asservi,
A ce cri rayonnant qui délivre les âmes
Et fait que le martyr touche au but poursuivi...

Tandis qu'à ton appel ton sort se renouvelle,
O peuple, un vaste espoir emplit le cœur humain:
Dans l'aube où la victoire aujourd'hui se révèle,
La grande liberté du monde est en chemin !...

LOUIS PAYEN.

IMPRESSIONS D'UN MATIN

L'aubépine parfume un morceau de soleil,
Le cytise s'incline avec son poids d'abeilles,
Le vent sent le pain frais, le terreau, le réveil,
Une jeunesse d'air, de lis et de corbeilles.

On entend du moulin battre le gros cœur d'eau.
L'Ariège se déchire : on dirait une écharpe.
L'Angélus matinal ruissela sur le seau.
Le vivier a l'odeur de l'herbe et de la carpe.

La lavandière lave et c'est un tendre accord
Entre l'eau, les cailloux et les chemises blanches,
Et la froide grenouille au petit ventre d'or,
Qui fait un plongeon vert dans le bleu des pervenches.

Ah! doux matin! On voit palpiter dans les joncs
L'humidité d'argent des ruisseaux de la plaine...
Et, mouillé par un saule, un pêcheur de goujons
Doucement songe, environné de son haleine...

Tendre matin ! Compact et lourd, le violier
Secoue autour de lui la rosée importune.
C'est l'aimable parfum des fleurs et du fumier
Touchés par le soleil sur la pelouse brune,

L'acacia, sur les bords sombres des forêts,
Grelotte au vent sous ses papillotes de neige...
Le poids de la lumière écrase des muguets...
Matin, coupe d'argent débordante d'Ariège !

Et la petite fille erre dans le jardin...
Son déjeuner aux doigts, elle admire, elle danse;
Et, d'un houx, attiré par l'odeur de son pain,
Le chat sort tout fourré d'hermine et de silence.

On écrase, on dénoue, on mange du printemps.
On suit le vent, soudain, dans de fougueuses courses,
Et les chants des oiseaux, si frais et si contents,
Sont comme un incessant bavardage de sources...

Joli matin !... Là-bas, c'est, au bruit des grelots,
Les troupeaux descendant la pente des prairies...
Et c'est un claquement alerte de sabots
Dans la sableuse allée où l'ombre est si fleurie.

Oh ! doux matin !... L'école appelle avec sa voix,
Argentine et légère, à travers la feuillée,
Et l'hirondelle fait des taches sur le toit
En plongeant au soleil son aile réveillée.

HÉLÈNE PICARD.

RESURREXIT !

Resurrexit ! De proche en proche
Se répercute un son de cloche,
Son mystérieux et divin;
Et cette voix vibre en l'espace
Comme un sanglot qui pleure et passe :
Saluons! c'est Reims et Louvain !

Resurrexit ! Le canon tonne,
Sa voix frémit, gronde, résonne,
Ebranle la voûte des cieux,
Scandant les fières chevauchées
Des morts qui, sortant des tranchées,
Se réveillent parmi les dieux !

Resurrexit ! Le cri des vierges,
Des orphelins court sur les berges,
Se mêle au murmure des flots ;
De ces lugubres harmonies
Qui montent des mers infinies
Le vent recueille les échos !

Resurrexit! L'humble charrette
Qui grince et que la boue arrête,
Voiture de pauvres débris,
Triste exode de la misère,
Cette clameur qui sort de terre
C'est la plainte des sans-abris !

Resurrexit ! Troué, superbe,
Le drapeau claque au vent ; son verbe
Prêche au monde la liberté !
Il recouvre les hécatombes
Comme un linceul, mais sur les tombes
Nous prédit l'immortalité !

Resurrexit ! O ma Patrie !
Ta voix, plus que toutes, chérie,
Immortalisée à jamais,
Retentira plus glorieuse
Dans l'aurore victorieuse
Au jour d'universelle paix !

Resurrexit ! O voix sublimes !
Voix du drapeau, voix des victimes !
Des croyances et des beautés !
Dans les roses rouges de gloire,
Dans les jasmins bleus de victoire,
Dans les lis blancs : Ressuscitez !

FRANCE MARÈSE.

TENDRESSES

PREMIER SOURIRE

Je veux qu'elle soit gaie et claire,
La chambre où tu t'éveilleras!
Tu lui souriras de te plaire,
La tête appuyée à ton bras.

Je veux que le jour y pénètre
Plus lumineux et plus léger,
Par les rideaux de ta fenêtre,
Blancs et roses comme un verger.

Tes yeux rentr'ouverts sur la vie
S'empliront de fraîches couleurs;
Tu seras troublée et ravie,
Comme une enfant parmi des fleurs :

Tu ne sauras pas tout de suite
Si, vers l'aube, endormie encor,
Ton rêve ne t'a pas conduite
Dans un brusque et changeant décor.

Mais vite, une à une, les choses
Revivront de t'appartenir
Et, sous tes paupières décloses,
Feront briller le souvenir.

Tu leur souriras de te plaire,
La tête appuyée à ton bras...
Je veux qu'elle soit gaie et claire,
La chambre où tu t'éveilleras.

ANDRÉ RIVOIRE.

LES LIVRES

LES POÈTES ET LA GUERRE

Je dois des excuses aux poètes. Les livres ayant un caractère d'actualité, se rattachant directement à la guerre et aux questions infiniment complexes qu'elle impose impérieusement à l'attention générale sont si nombreux et exigent un commentaire si immédiat, qu'on est bien obligé de réserver les livres de vers pour les heures de calme et de rêverie. Les poètes sont d'éternels sacrifiés et il y a une évidente injustice dans ce fait de les faire attendre de la sorte puisque, comme les historiens, les penseurs et les conteurs, ils traduisent en accents émouvants le trouble profond des âmes déterminé par la crise d'humanité où se débat aujourd'hui le monde entier. La tâche des poètes est ingrate, en ce moment, car les rythmes, si beaux soient-ils, ne prévalent point sur les précisions de l'épopée vécue, sur les passions déchaînées. Une heure viendra pourtant où, par l'effet du recul, les poètes seulement pourront évoquer puissamment aux yeux des hommes toute la grandeur de cette lutte pour le droit et la liberté et où le chant divin sera seul à révéler fidèlement au cœur des foules le sentiment profond de cette prodigieuse ruée humaine vers plus de lumière et plus de beauté.

Il faut aimer les poètes malgré leurs faiblesses et leurs naïvetés, car ils ont une sincérité qui toujours est touchante, même chez les plus humbles. Ce souci de l'expression rythmée, ce besoin de tendresse, ce penchant au rêve et à la mélancolie, tout cela témoigne d'une noblesse certaine, et mettre de la poésie dans les pauvres gestes de l'existence quotidienne n'est jamais le fait d'une âme banale. Autant le rimeur est haïssable par ce qu'on devine chez lui d'imposture sous l'habileté, autant le poète est digne de sympathie, car un cœur qui se livre dans tout le charme de son intimité a toujours le don de nous émouvoir.

La sincérité, c'est la grande qualité des poètes de la guerre, et elle compense souvent l'insuffisance du « métier ». Un petit livre de vers comme celui que publie M. Philippe Lecasble sous le titre *Dans les tranchées rayeuses* n'a évidemment aucune prétention littéraire, et pourtant on y sent passer un réel souffle poétique. Ce sont des sentiments simples exprimés en paroles simples, les visions claires et justes fixées en traits sobres. Le vers est souvent heurté ; la strophe manque de cadence, le mot banal surgit parfois quand on attend la rime trop cherchée, mais l'inspiration est toujours également sereine et grave. *Ceux de la Grande Guerre*, où M. André Mouëzy-Eon a réuni les pièces à dire, sont des poèmes très différents de ton et d'allure, mais d'une émotion non moins sincère. M. André Mouëzy-Eon a du métier, lui, et il s'entend fort bien à préparer un effet, à amener le mot qui crée toute l'atmosphère d'une pièce. C'est le cas également pour M. Jacques Redelsperger, dont le livre, *Au frisson des drapeaux*, très joliment illustré, témoigne d'une réelle habileté dans le maniement du vers. Les pièces qui le composent sont d'une noble inspiration patriotique ; elles ont de la fougue, de l'élan et parfois une éloquence assez impressionnante.

Avec Mme Jeanne Bibal, nous changeons complètement de note. Il y a bien dans son volume, le *Miroir décevant*, de nombreuses pièces inspirées par la guerre, mais le ton général de son livre n'a rien du poème héroïque. Ce sont des vers de grâce et de tendresse que nous offre l'auteur, des vers un peu mièvres, peut-être, d'une facture assez précieuse, mais qui révèlent un véritable tempérament poétique. Certaines pièces, comme le *Repos du Chamelier*, sont tout à fait réussies, et d'autres, comme *Aquarelle bleue*, ont d'incontestables qualités de pittoresque. Mme Jeanne Bibal a le sens du rythme et de l'image, comme le prouve cette strophe :

> Ce soir, les jasmins blancs pleuvent dans l'onde brune,
> En ne troublant qu'un peu le miroir sombre et beau.
> Les odorants jasmins se noient au clair de lune,
> Frêles astres mourants qui cherchent un tombeau.

Mais l'auteur doit se défier de sa trop grande facilité. L'écueil pour les poètes ayant la rime facile est dans le fait de croire que tout est sujet à poésie, que le moindre sentiment et la plus médiocre impression peuvent fournir le thème d'un chant.



C'est un vrai poète qui se révèle dans *Le Ciel dans l'Eau*, le recueil de M. Louis Gendreau, pour lequel M. Edmond Rostand a écrit une préface émue. M. Louis Gendreau est un des « jeunes » que la guerre nous a pris et que la paix, hélas! ne nous rendra pas. Lieutenant au 44e régiment d'infanterie, il est tombé glorieusement en lançant sa compagnie à l'assaut. Toute cette généreuse jeunesse fauchée, toute cette admirable promesse d'avenir anéantie, toutes ces voix ardentes qui se sont tues, quelle misère et quelle pitié! Et celui-ci eût tenu une place dans notre littérature. Il avait le sens de la poésie intime ; il avait le don de l'expression subtile et rare. Son poème sur les *Mots* a de la grandeur :

> J'aime, d'un amour idolâtre,
> Ces rubis, ces ors, ces émaux,
> Humbles acteurs du grand théâtre —
> Que la Pensée ouvre : — les mots.
>
> . . . .
>
> Vous avez tenu prisonnière
> L'idée errante, tant de fois,
> Qu'elle a laissé de sa poussière
> Adhérente sur vos parois.
>
> . . . .
>
> Mots, vases fins d'où s'évapore
> La lente odeur d'anciens pensers,
> En vous je sens rôder encore
> Les parfums qu'une âme a laissés.

Ceci est vraiment de la poésie, M. Edmond Gendreau avait l'amour sincère de la terre, de la nature, et c'est en cet amour qu'il puisait une inspiration d'une étonnante fraîcheur. Le propre du poète est de comprendre l'âme des choses, d'entendre les voix mystérieuses qui chantent dans le vent, de ressentir la détresse de tout ce qui se fane et meurt autour de nous. Dans la première partie du livre, intitulée : « En attendant l'autre soleil », ce don poétique s'affirme magnifiquement. Paysages évoqués, scènes fixées en quelques strophes, tout cela est d'une harmonie parfaite et d'un sentiment exquis. Notez le charme de ces trois premières strophes de la pièce ayant pour titre *Panique de feuilles* :

> Loin des grands jardins qui s'endeuillent,
> Vers quels rêves, quels lendemains,
> Courez-vous donc, les vieilles feuilles,
> Quand les vents d'automne vous cueillent
> Et vous roulent sur les chemins?
>
> Quel effroi, quel remords vous hante?
> Quel châtiment poursuit vos pas?
> Et suant toutes l'épouvante,
> Sans vous tourner vers la suivante,
> Qu'emportez-vous entre vos bras?
>
> Les richesses sont dévorées,
> Tout l'or des bois s'est envolé,
> Et vous dans les pauvres orées,
> Vous passez riches et dorées...
> Les feuilles ! Qu'avez-vous volé?

La seconde partie du livre, ayant pour sous-titre « Vieux Vers », n'est pas la moins intéressante ni la moins caractéristique du talent de M. Louis Gendreau. Telles de ces pièces, qui doivent être parmi les premières écrites par le poète, car on y sent moins de sûreté dans le métier, comptent pourtant parmi les plus gracieuses du recueil. C'est le cas pour *Vieux nids :*

> Dans les grands arbres décharnés
> Que nulle feuille ne décore,
> En dépit des vents obstinés,
> Les vieux nids subsistent encore.
>
> L'hiver a semé tout autour
> Les ruines et les abîmes,
> Mais ils demeurent dans les cimes,
> Tous ces vestiges de l'amour ;
>
> Et comme une mère balance
> Entre ses bras son enfant mort,
> Les arbres bercent en silence
> Le passé bienheureux qui dort.

Hélas! pourquoi faut-il que cette noble voix sitôt se soit tue et qu'un poète si bien doué n'ait pu nous faire entendre tout son chant? Comme le dit M. Edmond Rostand : « Des rossignols tombent de toutes les branches! » C'est la grande tristesse de notre époque de vaillance et de gloire et la victoire elle-même ne pourra nous en consoler.

Je signale à la curiosité de nos lecteurs un recueil intitulé *Quelques poèmes*, de M. Constantin Balmont, traduits du russe par MM. Holstein et René Ghil. Les traducteurs nous présentent M. Balmont comme un poète fort apprécié de la jeune école russe et ils disent qu'en vrai grand lyrique, Balmont ne voit le monde extérieur qu'à travers sa vision intérieure, en même temps intellectuelle et intuitive. Cette manière de voir les choses n'assure pas aux poèmes de M. Balmont des qualités de simplicité et de clarté. Ses *Quelques poèmes* apparaissent d'un impressionnisme naïf et d'un symbolisme factice. Il semble difficile que notre goût de la clarté et de l'harmonie nous permette jamais d'apprécier un art se résumant dans le procédé assez factice d'une opposition violente et systématique d'images et de mots. En russe, cela peut-être de la musique ; en français, cela fait rarement de la poésie.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

Lettres à une Dame Blanche

Ces lettres furent, il y a un an, le sourire ému de la guerre... Réunies en volume elles gardent leur fraîcheur et seront conservées comme un des témoignages les plus significatifs de ces jours terribles. M. Maurice Donnay, délicieux épistolier, a des façons d'écrire qui ne sont qu'à lui. Voici, choisie entre vingt, une page imprégnée de sa grâce inimitable :

SOIRS DE PARIS

Je dînais, samedi soir, rue de Rivoli, chez d'aimables gens. Au dessert, comme si j'avais senti du zeppelin dans l'air, j'avais cité un trait de superstition, de crânerie et de sang-froid d'une jeune comédienne qui est venue me voir jeudi dernier. Très jolie, et, comme vous l'allez voir, nul froid aux yeux, qu'elle a fort beaux et fort grands. Elle me raconta que, dernièrement, elle jouait à Londres, dans une revue au Garrick Theatre. Un soir, en attendant d'entrer en scène, dans sa petite loge, elle faisait les cartes à une camarade. Tout à coup, branle-bas dans tout le théâtre... artistes, spectateurs, on crie, on court... Ce sont les zeppelins et qui jettent des bombes. Mais notre comédienne entend montrer aux artistes anglais et belges qui sont dans la troupe ce que c'est qu'une Française, une Parisienne, et elle ne bouge pas. Sa petite camarade, elle, a pâli un peu. « Tu n'as pas peur? — Non ; mais tout de même, on ferait peut-être bien de descendre. » Mais l'autre, en lui montrant les cartes : « Pourquoi faire? Qu'est-ce que tu risques? *Tu vois bien que tu n'as pas la mort dans ton jeu!* »

Et elles sont restées, toutes deux, dans la petite loge. Mais ce courage, puisé pour l'une dans l'amour-propre et pour l'autre dans les cartes, n'est-ce pas charmant?

Nous avions fini de dîner ; nous étions passés au salon. Maintenant, un virtuose jouait sur le violon un air triste de César Cui, et comme il jouait *pianissimo*, on entendit dans la rue les trompes des pompiers. Et, quand le morceau fut fini, par la fenêtre ouverte sur une vaste étendue du ciel, devant les Tuileries, dans une chambre à côté, on alla voir nos avions qui faisaient la chasse et la police. Des petits garçons étaient déjà installés, et l'un d'eux s'écriait : « Quelle chance! »

On rentra dans le salon ; une jeune dame, avec une jolie voix et un grand sentiment, chanta *Plaisir d'amour* ; mais, dans le moment qu'elle disait que « chagrin d'amour dure toute la vie », la gare d'Orsay s'éteignit. Toute la société alla dans la chambre à côté pour voir Paris dans les ténèbres et admirer le faisceau lumineux dont la tour Eiffel fouillait le grand ciel noir. La joie des petits garçons faisait plaisir à voir.

Et les grandes personnes! Leur gaîté était moins bruyante, parce qu'elles songeaient aux victimes que ferait ce raid (on avait entendu éclater les bombes), aussi parce qu'elles songeaient qu'on aurait difficilement des taxis. Néanmoins on plaisantait, mais avec mesure et tranquillité. Tranquillité facile, direz-vous ; si la mort est dans le jeu, c'est pour quelques millionièmes, étant donné le nombre des habitants de Paris. C'est dans d'autres proportions qu'elle est au front, pour nos soldats. Sans doute ; aussi c'est bien aux soldats qu'on songe, c'est à eux qu'il faut songer dans ces moments-là. Alors, la vie, sa vie à soi n'apparaît plus comme une valeur essentielle, primordiale, la seule au monde... Et l'on rentre chez soi, en faisant des réflexions beaucoup moins noires que les rues.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

CHEZ L'ENNEMI (1)

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

DÉPART DE BERLIN. — SPANDAU ; LE TRÉSOR DE GUERRE. — LE VERSAILLES PRUSSIEN. — LA TRISTESSE DES WAGONS-RESTAURANTS.

Nous quittons Berlin. L'express de Hambourg longe pendant de longues minutes la Sprée boueuse, tandis qu'un crépuscule blafard de fin d'automne descend peu à peu sur cette nature revêche et triste des marches de Brandenburg. Voici Spandau, l'ancienne forteresse muée tout entière, dès la destruction de ses vieilles fortifications, en un arsenal moderne avec des ateliers pour l'artillerie, des fonderies de canons, des fabriques de fusils : les Hohenzollern ont tenu à posséder sous la main, à quelques minutes de leur capitale, un petit Essen en miniature, leur permettant de suivre à chaque heure les préparatifs et les expériences nécessaires pour réaliser l'œuvre de destruction qu'ils préméditaient. Plus au sud, à quelques dizaines de kilomètres, au milieu des lacs et des canaux où sommeille une eau sombre et qu'encadre de maigres silhouettes de pins — seule végétation de cette ingrate nature — une autre résidence de l'empereur : Potsdam ! le Versailles prussien, dont le château royal renferme, sans que rien y ait été changé depuis l'époque, les appartements du grand Frédéric, le cynique des cyniques! Avant la guerre, neuf mille soldats, soit le sixième de la population, y tenaient garnison. Spandau, Potsdam, l'une forteresse, l'autre caserne, sont bien toutes deux les dignes fleurons de la capitale des Hohenzollern.

Un court arrêt à la station ; quelques officiers supérieurs se promènent sur les quais avec leurs gestes compassés, au milieu d'une foule indifférente. De la fenêtre de mon wagon j'aperçois, se détachant sur un ciel cendreux et bas, la grande tour du nouvel hôtel de ville et celle de la citadelle, la fameuse *Juliussturm* (tour de Jules) qui renfermait dans ses flancs, au début des hostilités les cent vingt millions de marks en or du trésor impérial de guerre..., bien maigre couverture pour les milliards de papier-monnaie qui n'empêcheront point d'ailleurs une effroyable faillite! Encerclant la ville, quelques hautes cheminées déversent sur la campagne leurs lourds panaches de fumée noire, assombrissant encore le paysage!... Un avant-goût de la Westphalie! Le train roule maintenant vers le nord, longeant un instant ces immenses quais d'embarquement où retentirent en 1914, au départ des bataillons, les refrains des hymnes d'ambition et de haine. Quelques villages gris, tapis sur le sol, des villas aux briques rouges, à l'architecture prétentieuse s'échelonnent au long de la voie ferrée ; et parfois, au côté des petites gares, s'illumine brusquement avec l'obscurité venue, la salle vide, de ces éternelles brasseries, inséparables de tout paysage allemand. C'est là qu'autrefois, dans ces restaurants aux enseignes patriotiques, « *A Sadowa* », « *A Sedan* » les Prussiens assoiffés se réunissaient en de joyeuses agapes le long des grandes tables. A chaque station, que nous brûlons à toute vitesse, j'emporte avec moi la vision d'une *Bierstube* (salle de brasserie) morne, désertée comme en une fin de fête!

Je me rends au wagon-restaurant (car, rendus nécessaires par l'estomac toujours en éveil des voyageurs, il s'en trouve encore, malgré la disette, dans tous les grands express allemands). Devant les petites tables claires qu'adornent les abat-jour multicolores des ampoules, quelques rares dîneurs échangent des propos à voix basse tout en mangeant quelque méchante portion de morue salée dont je dois me contenter aussi. Deux officiers entrent, blessés convalescents, s'appuyant sur leur canne ; ils s'en vont cahin-caha, aidés par les garçons, occuper leur place. Tous ces gens-là restent mornes, sans aucune gaieté! Et pourtant jadis, un wagon-restaurant allemand prenait dès le départ l'aspect d'une brasserie quelconque! Tout le monde avait l'air de s'y connaître ; chacun causait avec son voisin comme avec une vieille connaissance, un vieux camarade. Des gens inconnus les uns aux autres, y engageaient des discussions politiques les plus vives, ou bien philosophaient sur Kant et Leibniz entre le fromage et le café ; puis, après les liqueurs et dès l'arrivée de la bière, le besoin de faire du bruit, de crier, de chanter les prenait alors tous ; on s'interpellait d'une table à l'autre, on choquait les verres, et souvent le voyage se terminait en une fête générale, comme quelque beuverie à la *Hofbrau*...

Cette grande sociabilité de jadis a disparu. Est-ce donc sous l'effet de la rancœur que suscite en eux cette guerre sans fin ou bien est-ce tout simplement le manque de plats abondants? Sans doute songent-ils, devant leur maigre tranche de poisson, au grand nombre de calories que leurs économistes prétendent nécessaires à l'homme et sont-ils en même temps poursuivis par l'appréhension que tôt ou tard il leur faudra mourir d'inanition!

N'est-ce pas d'ailleurs un de leurs journaux, le *Taegliche Rundschau* qui le premier diagnostiqua cette nouvelle psychose de guerre : « l'anxiété de la faim d'où naît la faim par anxiété », maladie mentale et épidémique enlevant le courage aux individus comme aux foules! La peur de la faim les poursuit-elle à ce point? Peut-être! je ne sais ; quoiqu'il en soit, dans ce wagon-restaurant où les voyageurs semblent presque s'éviter, je reste une fois de plus frappé de la disparition de la bonne humeur d'autrefois, de l'ancienne cordialité... Ah! vrai, vivre d'amour et d'eau fraîche n'est point le fait de cette race!

Roulant de telles pensées, je rentre dans mon coupé. Il fait une nuit noire que piquent parfois comme des points semés au hasard dans la campagne, les lumières des villes et des villages. Rien ne parle de la guerre. Nous marchons à toute vitesse, tandis que je m'assoupis bercé par le rythme monotone du train. Mais bientôt d'un compartiment voisin monte un chœur grave. Intrigué je suis déjà dans le couloir : groupés autour des banquettes, plusieurs marins, rentrant de permission sans doute, ont entonné quelque lied! Et maintenant je reconnais les strophes qu'ils lancent avec force.

Deutschland! Deutschland über alles!

Ces jeunes gens chantent de toute leur âme et quelques bourgeois, accourus dans le couloir les écoutent flattés, tendant l'oreille, oublieux de leurs angoisses... Ah! comme l'on sent bien dans toute cette scène que tous ces gens ont été élevés dans la croyance en la supériorité de leur race!

Deutschland! Deutschland über alles!

LE PRIX D'UN CHANT NATIONAL

... Cet hymne allemand dont l'emphase comique a été maintes fois relevée et dont l'influence néfaste a été considérable pendant cette guerre mérite d'arrêter un instant notre attention.

Dans tous les pays, lorsqu'un poète, sous le coup de quelque émotion patriotique, traduisait dans son chant national les aspirations de sa race, il ne lui venait point à l'idée d'évaluer commercialement son œuvre ou de courir l'éditeur. Son hymne n'était-il pas sorti avant tout des entrailles du peuple? Etait-il lui-même autre chose que le porte-parole des sentiments de tous? Il laissait donc, avec le plus grand dé-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

Le château de Potsdam, résidence de l'empereur d'Allemagne.

sintéressement, s'envoler de bouche en bouche les strophes d'enthousiasme. Il n'a été donné qu'aux poètes allemands de manifester jusque dans ce domaine cette âpreté au gain, ce besoin de tout évaluer dans l'angle commercial, cet esprit d'industrialisme qui sait placer la « marchandise » avec une dextérité de commis voyageur. Tous rappellent quelque peu ce Roda-Roda, cet officier de réserve allemand, poète à ses heures qui, juste avant la guerre, allait d'une rédaction à l'autre avec une valise débordante de ses œuvres cataloguées par ordre alphabétique et offrait une blague militaire pour cent marks, une poésie drolatique pour quatre-vingts marks, écoulant aussi sa prose et ses vers à tant le paquet, tout comme un voyageur en huile et en fromage. La chronique du *Deutschland, Deutschland über alles*, prouve que ces méthodes d'épicier en mal d'argent furent déjà en honneur parmi les poètes d'outre-Rhin, en un temps où toute l'Europe croyait à la « petite fleur bleue » germanique, à l'Allemagne de Mme de Staël et des poètes idéalistes.

Ce chant fut composé en 1841 par le poète Hoffmann de Fallersleben pendant son séjour à l'île d'Héligoland ; il est, si l'on peut dire, le fils direct de ce *Rhin allemand* de Becker, qui, l'année précédente, avait suscité, dans toute l'Allemagne, en même temps qu'un enthousiasme général, un délire politique, fort curieux d'ailleurs. Dans son journal, exhumé récemment par quelque feuille pangermaniste, l'auteur nous fait en ces termes l'historique de son « chef-d'œuvre ». « Le 26 août, raconte-t-il, nous nous promenions avec Campe (éditeur à Hambourg) le long du rivage. Au milieu de notre conversation, je lui déclarai à brûle-pourpoint : « J'ai » fait une chanson patriotique, mais j'en veux » quatre louis d'or. » Nous nous rendîmes alors au salon et je lui lus *Deutschland, Deutschland über alles!* Et avant que j'eusse terminé, il m'avait glissé quatre louis d'or dans ma poche. Nous discutâmes alors de la façon dont elle devait être « lancée ». Campe me déclara : « Si elle prend, » elle aura autant de succès que celle de Becker ; » mais si vous recevez trois coupes d'honneur, » (c'était alors l'usage en Allemagne de donner » des coupes aux poètes et Becker en avait reçu » pour sa part une quantité considérable), je « veux que vous m'en donniez une. » Puis Campe empocha mes vers et nous nous séparâmes. »

Ce chant eut des succès divers ; presque oublié en 1870, il eut, au début de cette guerre, un retour subit de fortune et devint l'hymne favori des soudards de l'armée du kaiser. Il ne signifie point, comme on le croit communément, que l'Allemagne est et doit être « par-dessus tout » ; il exprime l'aveu, le sentiment patriotique que pour tout Teuton qui se respecte, l'Allemagne est au-dessus de toute chose ; non seulement elle, mais la musique, la femme, la vertu allemandes sont aussi au-dessus de tout. A ce dernier point de vue, ce n'est plus qu'un hymne à la gloire du « Made in Germany » ; c'est le chant de geste, le cri de guerre du chauvinisme allemand ; il marque bien le début de cette folie des grandeurs, de cette intoxication pathologique qui depuis trois quarts de siècle fausse l'esprit teuton. Le plus amusant de l'histoire est qu'on adapta à cette joyeuse élucubration une complainte de Haydn, un air de cantique qui tranche d'une façon comique avec les affirmations saugrenues du texte. Rien ne dépasse cependant la scène du marchandage : « J'en veux quatre louis d'or! »

Entendez-vous Rouget de l'Isle, au matin de sa nuit sublime, serrant précieusement sa *Marseillaise* dans sa poche et déclarant à Diétrich ne la montrer que pour quatre louis! Il est vrai que c'était la *Marseillaise*, et qu'elle n'avait pas de prix. Le *Deutschland über alles*, tout comme le *Roi Dagobert*, en avait un, et l'auteur sut écouler sa « marchandise » à bon compte!



Dans une gare.

(A suivre.)

?

LES PRISONS ET LE BAGNE RUSSES sous l'ancien régime

I

UN PEU DE STATISTIQUE ET D'HISTOIRE. LE RÈGNE DES FONCTIONNAIRES.

L'affranchissement des prisonniers et exilés politiques, la suppression de la police non moins « politique » furent les premières mesures du nouveau gouvernement russe, mesures qui, mieux que toutes autres, marquent la profondeur et l'étendue du changement de régime qui vient de bouleverser la Russie. Pour le mesurer, il suffit de tracer, en un court aperçu, les conditions atroces qui étaient réservées aux détenus dans les prisons, aux déportés en Sibérie et dire les « crimes » pour lesquels des milliers et des milliers d'hommes au cœur généreux et d'esprit éclairé allaient peupler ces enfers dantesques.

Un décret « provisoire » du tsar, datant de 1883, et jamais rapporté, déterminait les règles d'état de siège et de « protection renforcée », en vertu desquelles non seulement l'administration centrale, mais les gouverneurs généraux, gouverneurs et préfets de villes, sur le territoire desquels les règles provisoires étaient appliquées, avaient le droit d'emprisonner, de déporter, de faire exécuter, et cela par simple ordre administratif, c'est-à-dire sans aucun jugement.

Emus par les abus trop flagrants et nombreux que la plupart des satrapes provinciaux faisaient de leur pouvoir discrétionnaire, certains membres du Sénat, jouant en Russie le rôle de cour suprême et composé pourtant des plus solides soutiens de l'autocratie, tentèrent de contester la légalité des applications draconiennes du décret de 1883. Mais le Sénat, jugeant en corps, a décidé que les gouverneurs généraux tenaient leur droit de procéder aux exécutions sommaires d'un décret impérial et n'étaient, par suite, responsables que devant l'empereur en personne.

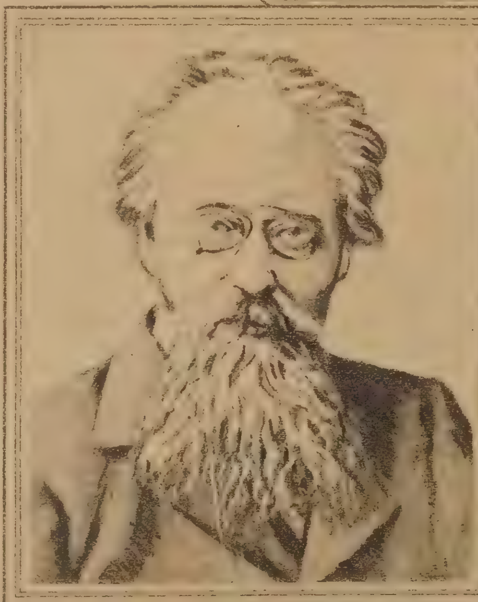
L'état de siège étant proclamé dans les deux tiers du territoire de la Russie d'Europe, la terreur administrative s'était développée dans des proportions effrayantes. Fait significatif : c'est durant les années qui suivirent la promulgation de la charte constitutionnelle octroyée par le manifeste du 30 octobre 1905, dont l'un des points essentiels fut la proclamation de l'inviolabilité de la personne, que la déportation et l'emprisonnement par ordre administratif prirent la plus grande extension. Selon les chiffres fournis à la Douma d'empire par le département de police même, le nombre des personnes victimes de ces mesures a atteint 74,000 en l'année 1909.

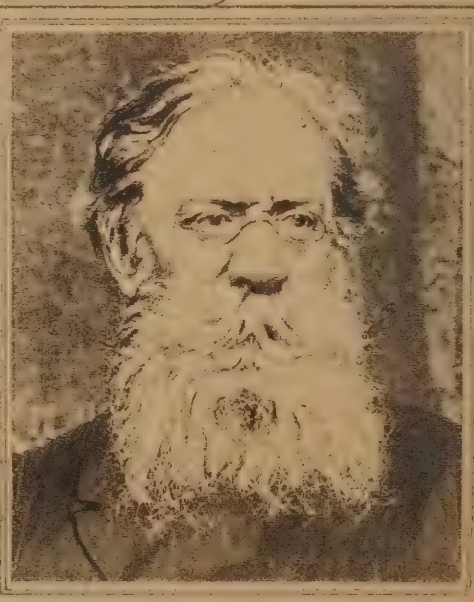


DANS LA FORTERESSE

Dans quelles conditions? Des paysans ou des ouvriers sont enfermés par un agent de police, de sa propre autorité, parce que les « délinquants » ont laissé expirer de quelques jours leurs passeports, obligatoires pour le moindre déplacement; et non seulement leur cas n'est pas signalé aux autorités judiciaires, mais bien souvent ils sont *oubliés* pendant des mois et ne doivent leur relâchement qu'au hasard d'une inspection de la prison. Des étudiants, de jeunes collégiens sont arrêtés et déportés sans autres formes de procès, parce que trouvés en possession de quelque publication jugée subversive, ou tout simplement pour s'être réunis chez eux en nombre de plus de trois personnes. Bref, il suffisait de déplaire à un capitaine de gendarmerie, à un commissaire de police, à un agent de la police secrète, l'*okhrana* d'odieuse mémoire, pour que, du plus humble au plus haut placé tout sujet du tsar soit taxé de « malintentionné » et subisse le même sort.

Nous ne parlerons pas des condamnations pour raison politique par les tribunaux. Le huis clos des audiences, le témoignage d'individus tarés et soudoyés, ou celui d'un seul agent de police, des ordres précis donnés d'en haut transformaient le procès en simple formalité, et en règle les sentences de mort, de bannissement ou d'emprisonnement. Si par exception un acquittement intervenait, il était aussitôt corrigé par une pénalité administrative. Car la base du système était bien l'état de siège et les mesures arbitraires





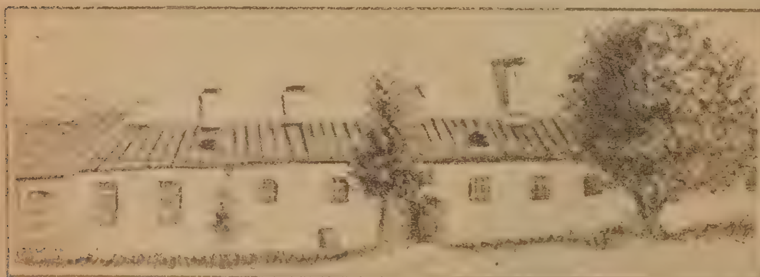
LES PRÉCURSEURS

N. MICHAÏLOVSKY

Critique littéraire et directeur de revues, fondateur d'école, auteur de *Les Héros et la Foule*, *En quoi consiste le Progrès*, *La Lutte pour l'individualité*.

PIERRE LAVROVE

Colonel et professeur de mathématiques à Saint-Pétersbourg; auteur de livres célèbres : *Les Lettres historiques*, l'*Histoire de la Pensée*. Mort en 1900.



L'ancienne forteresse de Schlisselbourg.



La forteresse Pierre-et-Paul, à Pétrograd.

LE BAGNE RUSSE

auxquelles il donnait licence. C'est au point que le ministre de l'intérieur du cabinet Stolypine affirma en pleine Douma, qui réclamait pour la dixième fois l'abrogation du décret « provisoire » de 1883, son incapacité de gouverner le pays sans le maintien de l'état de siège.

II

LES MYSTÈRES DE LA PRISON PIERRE-ET-PAUL. UNE PAGE INÉDITE DE TOLSTOÏ.

L'arbitraire présidant au peuplement des lieux pénitentiaires devait nécessairement s'étendre au traitement des détenus et bannis, le mépris des droits élémentaires gagnant toute l'administration russe par l'exemple venu de haut. La conviction que tout était permis contre des adversaires du gouvernement, ou jugés tels, laissait déborder chez les agents d'exécution les plus bas instincts, agents se recrutant, au surplus, dans la partie la moins recommandable de la population en raison du métier même qu'ils consentaient à exercer.

Un grand nombre d'auteurs ont décrit en toutes les langues les souffrances inimaginables qu'ont endurées dans les prisons et bagnes les victimes, souvent innocentes, de l'ancien régime. Pour en donner une faible idée, force nous est de nous borner à quelques faits isolés du long martyrologe des condamnés politiques, à rappeler notamment ce qu'était la plus célèbre des prisons, la forteresse Pierre-et-Paul, puis à décrire sommairement l'un des bagnes de Sibérie.

La construction de la forteresse Pierre-et-Paul remonte à la fondation même de Saint-Pétersbourg (1) par Pierre le Grand, et elle fut achevée en 1704. Elle était primitivement destinée à défendre la nouvelle capitale contre les Suédois et elle fut élevée au bord même de la Néva. Une cathédrale y fut également construite pour servir de nécropole à Pierre Ier et à ses descendants. De fait, lui, ses successeurs et la plupart des membres de la famille impériale y ont trouvé, depuis deux siècles, le dernier asile, et sur leurs tombes des cierges et des veilleuses sont allumés jour et nuit. Cependant, sous Pierre le Grand même, les casemates de la forteresse commencèrent à servir de geôles à des prisonniers politiques. L'un des premiers fut le propre fils du fondateur de Saint-Pétersbourg, le tsarevitch Alexis, qui avait conspiré contre son père. L'infortuné héritier du trône y finit ses jours, étranglé. Un humble paysan, Possochkov, y étrenna simultanément une autre casemate pour avoir écrit un livre exposant la pénible situation des paysans russes, victimes des exactions de leurs seigneurs et des fonctionnaires. Lui aussi demeura prisonnier jusqu'à sa mort.

(1) Nous conservons ici ce nom historique de la capital russe, sa nouvelle appelation de Pétrograd datant seulement du commencement de la présente guerre



Convoi d'exilés en Sibérie.



Aux fers.



Premier jour en prison.

Combien d'autres, le long des deux cents ans, périrent de consomption, par la torture, par le suicide, ou sombrèrent dans la folie sous les voûtes ténébreuses et humides de la sinistre forteresse ! Bien peu eurent la chance relative d'en sortir pour être conduits, chargés de chaînes, aux travaux forcés des mines de Sibérie. Il y en eut dont le trajet fut plus court : leurs potences étaient dressées à proximité !

Je ne puis mieux faire, pour fixer le lecteur sur les scènes qui se déroulaient au fond des caveaux de la Bastille russe, que de reproduire une page de Tolstoï, extraite de *Résurrection*, et supprimée dans ma traduction, complète pour le reste. Elle fut omise, avec l'approbation de l'auteur, pour ne pas accabler le lecteur, l'impression produite par les autres parties de la même œuvre étant déjà suffisamment pénible. On lira ici, pour la première fois en français, cette page écrite d'après le récit d'un témoin oculaire dont la fonction lui donnait accès dans la forteresse.

LA RECLUSE

« A ce même moment, une femme lançait des cris stridents du fond d'une casemate. Les vêtements déchirés sur la poitrine, les cheveux défaits, les yeux hors des orbites, elle frappait de la tête tantôt contre le mur, tantôt contre la porte. La sentinelle jetait parfois un regard à travers le trou de la porte, puis s'éloignait et reprenait sa marche. Toutes les fois que son

œil se collait au trou, les cris de la femme s'exaspéraient.

» — Ne regarde pas ! Tue-moi plutôt!... Donne un couteau, donne du poison!... Je n'en peux plus, je n'en peux plus!

» Des pas résonnèrent. La porte du couloir s'ouvrit et un officier, accompagné de deux gardes, apparut. Des yeux dardèrent leurs regards par les trous des portes des cellules voisines, mais l'officier en tira en passant les rondelles de fer.

» — Bandits! Tortionnaires! cria un détenu dans l'une des cellules. Un autre frappa sa porte à coups redoublés.

» L'officier était blême. Si habituelles qu'aient été ces scènes, elles produisaient toujours un sentiment fort pénible. Dès que la porte de sa cellule fut ouverte, la détenue voulut se précipiter dehors.

» — Laissez-moi! cria-t-elle en retenant d'une main les loques de sa robe sur la poitrine et en rejetant de l'autre main les mèches de ses rares cheveux.

« — Vous savez bien que c'est impossible; ne dites pas des bêtises, répondit l'officier en se tenant devant la porte.

» — Laissez-moi ou tuez-moi! cria-t-elle en poussant l'officier.

» Celui-ci fit un signe de tête aux gardes qui aussitôt la saisirent. Elle se mit à clamer plus fort.

» — Cessez, ou on vous forcera.

» Les cris de la déséquilibrée montaient toujours.

» — Taisez-vous!

» — Non! non! non!...

» Soudain, aux vociférations succédèrent des vagissements étouffés, suivis d'un silence complet. L'un des gardes saisit la femme par les bras et les noua d'une corde; l'autre lui enfonça dans la bouche un bâillon de toile dont il fixa les extrémités derrière la tête.

» De ses yeux sortant des orbites, elle regardait l'officier et les gardes, tout son visage se convulsait, de son nez s'échappait un souffle bruyant, ses épaules se soulevaient jusqu'aux oreilles, puis retombaient.

» On ne doit pas faire de scandale; on vous l'a déjà dit. C'est bien votre faute, fit l'officier, et il s'éloigna avec les gardes.

» L'horloge de la prison sonnait d'un





Convoi de détenus politiques en marche vers la Sibérie.



Avant la perquisition... Il détruit les papie

Au-dessus : *Manifestation révolutionnaire à Pétrog*



timbre aigu : « Gloire à notre Seigneur en Sion ». Les sentinelles se relevaient. Dans la cathédrale, les cierges brûlaient devant les tombeaux des tsars et une garde veillait auprès d'eux... »

LÉON TOLSTOÏ.

III

LE SUPPLICE DE L'HORLOGE. — LES SOUVENIRS DU PRINCE KROPOTKINE.

La musique de l'horloge à laquelle Tolstoï fait allusion, agit comme un perpétuel cauchemar sur les malheureux prisonniers. Jour et nuit et à chaque coup de quart d'heure, l'horloge joue le même chant religieux, une fois le premier quart, deux fois le deuxième, trois fois le troisième, quatre fois le quatrième ; puis, la grosse cloche fait retentir les heures à coups très espacés. A minuit, l'hymne religieux est suivi de l'hymne du tsar qui dure tout un quart d'heure, jusqu'à l'instant où recommence la musique du premier. On s'imagine l'effet déprimant produit par ces accents funèbres et monotones sur les habitants forcés de la forteresse, tenus en éveil de quart d'heure en quart d'heure, des années durant!

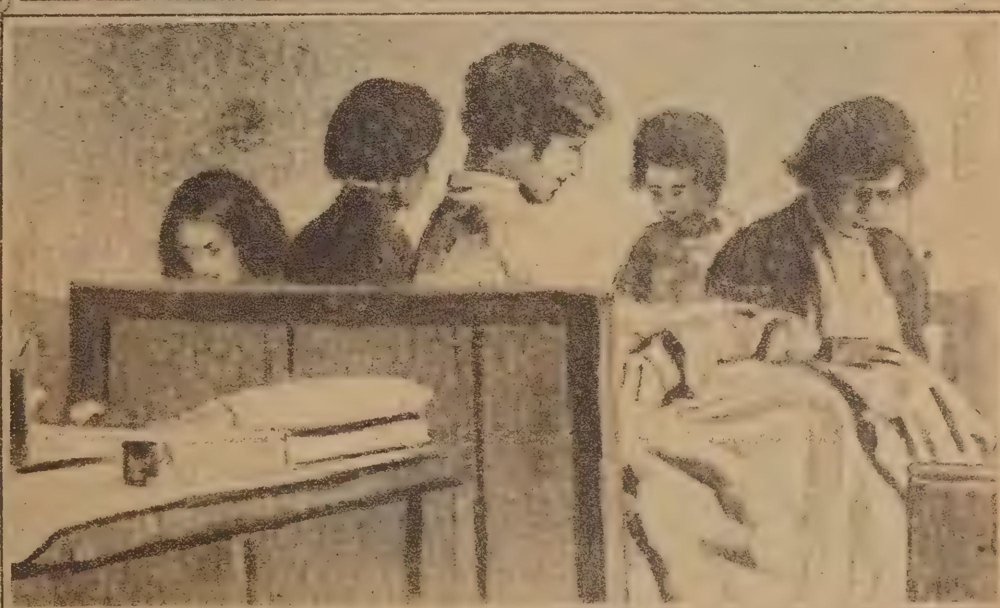
Tous les prisonniers de la lugubre forteresse qui purent le dire en des occasions fortuites, en parlent avec un frémissement d'horreur. Le prince Pierre Kropotkine, le célèbre révolutionnaire et géologue savant, n'a pas manqué d'exprimer le même sentiment dans ses attachants *Mémoires d'un Révolutionnaire*. Arrêté sur la seule dénonciation d'un espion et accusé de propagation de théories « subversives » parmi les ouvriers de la capitale, il fut gardé pendant plus de deux ans à la forteresse Pierre-et-Paul, dans l'attente de la fin de l'instruction de son affaire. Il y aurait passé, comme bien d'autres, des années encore dans cette attente — car on ne parvenait pas à lui opposer même un semblant de preuve juridique — si une maladie propice n'avait obligé les autorités pénitentiaires à le faire transporter à l'infirmerie étroitement gardée d'un hôpital militaire. C'est de là qu'il réussit à s'évader avec le concours particulièrement hardi et habile de ses amis révolutionnaires.

Il est vrai de dire qu'il était un détenu privilégié, en ce sens qu'il obtint la faveur



cherche la police, tableau de Kolyntchenko.

s Saint-Pétersbourg) en 1905, tableau de Répine.



Ateliers affectés au travail des femmes déportées.

unique de se servir de papier et d'encre afin de pouvoir continuer en prison ses travaux scientifiques, et cela sur la demande pressante de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg et de l'Académie impériale des Sciences. Il appartenait, au surplus, à une vieille famille nobiliaire dont la plupart des membres occupaient des hautes charges à la Cour et dans l'administration, et, lui-même, ancien page, puis gentilhomme de la Chambre, était personnellement connu du tsar Alexandre II et de plusieurs grands-ducs. Kropotkine raconte au cours de ses *Mémoires* dans quel dessein l'un de ceux-ci lui rendit visite en prison. La page est à citer, pour montrer comment un frère du tsar en personne ne dédaigne pas à tendre le piège à un révolutionnaire et à seconder les pourvoyeurs du bagne. Trouvons d'abord dans la parenté du détenu princier et dans la visite du grand-duc l'explication de cette autre faveur des geôliers : le transport d'un malade à l'infirmerie, alors qu'on ne l'accorde qu'à des moribonds et qu'on continue à garder dans les casemates des fous et des folles.

Pour précéder la description de la scène avec le grand-duc, il n'est pas d'un moindre intérêt de donner les impressions, directes cette fois, sur le séjour dans la forteresse Pierre-et-Paul d'un détenu si exceptionnellement échappé au sort des centaines d'emmurés vivants.

L'ENFER DE LA FORTERESSE

« Me voici donc dans la forteresse Pierre-et-Paul où deux siècles durant disparaissaient les meilleures forces de la Russie. Son nom même est prononcé à Pétersbourg dans un chuchotement.

» Ici, Pierre Ier tortura son fils Alexis. Ici, dans la casemate où l'eau monta pendant l'inondation (de la Néva) fut enfermée la princesse Tarakanova. Les rats, fuyant l'eau, grimpèrent le long de son corps. Ici, le sinistre Minich mit à la torture ses adversaires politiques, et Catherine II enterra vivants ceux qui s'indignèrent de l'assassinat de son mari. Et, depuis Pierre Ier, les annales de cet amas de pierres, sortant de la Néva en face du Palais d'Hiver, ne parlent que d'assassinats, de tortures, de mort lente des condamnés ou de leur folie finale, dans l'isolement absolu des noires et humides casemates.

Ici commencèrent les années de martyre des décembristes, les premiers qui ont déployé chez nous le drapeau de la république et de l'affranchissement des serfs (1). On retrouve encore les traces de leur passage dans la Bastille russe. Ici furent enfermés Ryleïev, Schevtchenko, Dostoïevsky, M. Bakounine, Tchernichevsky, Pissarev et maints autres de nos meilleurs écrivains. Ici fut torturé et pendu Karakozov (l'auteur du premier attentat contre Alexandre II.)

» Ici, dans le ravelin Alexis, a fini ses jours Netchaïev (2), extradé par la Suisse comme criminel de droit commun et traité comme le plus dangereux criminel politique. Le bruit courait que le même ravelin avait pour hôtes plusieurs hommes, prison-



Souliatitzky. Sous-officier, frappé pour avoir favorisé l'évasion d'un révolutionnaire. *Pendu en 1908.*

Traubeg. Chef de l'organisation de combat du nord contre les hauts fonctionnaires. *Pendu en 1908.*

Lebediutzeff. Sa mort tragique a inspiré le sujet d'un livre au romancier Andréeff. *Pendu en 1908.*

Kaliaeff. Poète, meurtrier du grand-duc Serge, célèbre par ses représailles contre le peuple *Pendu en 1905.*

Silberberg. Un des chefs les plus ardents de l'active organisation centrale de combat. *Pendu en 1908.*



Condamné politique sollicité de se confesser à la veille de son exécution.
Tableau de Répine.



Schveitzer. A sauté avec une bombe qu'il préparait contre le g^al Trépof, chargé de la répression en 1905.

Douleboff. Meurtrier du maître de police de Pétrograd, se suicide avant sa condamnation (1907).

Michel Gotz. Déporté à Jacoutsh, blessé et immobilisé jusqu'à sa mort (1906).

Pokotiloff. Tué par une bombe en préparant l'attentat contre von Plehvé (1904).

Sasonoff. Meurtrier de von Plehvé, s'empoisonne dans la prison d'Akatone (1910).

LE BAGNE RUSSE

(1) Il s'agit des conjurés qui ont fomenté la révolte militaire du 14 décembre 1825 (d'où leur surnom de décembristes), à l'avènement de Nicolas Ier.

(2) Considéré comme l'initiateur, en 1873, du moderne mouvement révolutionnaire russe.

niers à vie sur l'ordre d'Alexandre II, parce que connaissant des secrets de Cour qui ne devaient pas être révélés.

» Toutes ces ombres passaient dans mon imagination ; mais ma pensée s'arrêtait surtout sur Bakounine, lequel, bien que rivé au mur par une chaîne pendant deux ans, dans une prison autrichienne, après les événements de 1848, puis, livré au gouvernement russe et ayant séjourné six ans encore dans le ravelin Alexis, sortit pourtant de la prison, à la mort du despote de fer (Nicolas Ier), doué de plus d'énergie que la plupart de ses camarades demeurés en liberté. « Il supporta tout cela, me dis-je ; je ne me rendrai pas non plus. »

» Le silence sépulcral qui régnait tout autour me pesait le plus. C'est en vain que je frappais contre les murs, contre le plancher, épiant le moindre bruit en réponse : personne ne m'entendait... Un mois passa, puis deux, trois, une année entière s'écoula : le morne silence continua à régner. Seul le pas régulier de la sentinelle le troublait...

» L'hiver pétersbourgeois est sombre pour tous ceux qui sont empêchés de sortir dans les rues éclairées. Combien plus sombre il est dans les casemates !

» Mais l'humidité y faisait plus encore souffrir que l'obscurité. On est obligé de les surchauffer pour les sécher ; mais alors on étouffe de chaleur. Lorsque j'ai fini par obtenir une diminution du chauffage, le papier des murs sembla comme trempé dans l'eau. Conclusion : je souffris atrocement de rhumatismes.

» Malgré tout, je ne me décourageais pas, continuais à écrire, à dessiner, dans la pénombre, les cartes géographiques, en taillant mes crayons à l'aide d'un éclat de verre trouvé pendant mes promenades d'une demi-heure dans la cour. En marchant d'un coin à l'autre de ma cellule, j'accomplissais chaque jour les sept verstes que je m'étais fixés et faisais des exercices de gymnastique avec mon tabouret. »

Quelques nouveaux mois passés, Kropotkine entendit soudain des coups frappés d'après le chiffre en usage parmi les détenus politiques, et il apprit, en y répondant, qu'un de ses amis, Serdioukov occupait une cellule voisine de la sienne. Mais, ajoute l'auteur des *Mémoires*, « les entretiens avec les compagnons de détention apportent plus de peines que de joies. »

« Sous ma cellule, à l'étage inférieur, était enfermé un paysan que connaissait Serdioukov qui s'entretenait avec lui par le même procédé. Malgré moi, je suivais leur conversation et m'y mêlais parfois. Si l'isolement et le désœuvrement forcés pèsent beaucoup à un intellectuel, ils deviennent insupportables à un travailleur habitué au labeur physique et incapable de s'adonner à une lecture suivie. Notre ami le paysan se sentait très malheureux. Il avait déjà séjourné deux ans dans une autre prison, et cela pour avoir assisté à des conférences socialistes. A mon effroi, je remarquai un manque de suite dans sa conversation, et nous assistâmes, Serdioukov et moi au détraquement graduel de son cerveau, jusqu'au moment où il devint complètement fou. Des cris perçants nous parvenaient de l'étage inférieur. Cependant, on maintint le malheureux dans la forteresse plusieurs mois avant de le mener dans un asile d'où il ne sortit jamais. Quel supplice que d'assister, en de pareilles conditions, à la lente ruine de la raison humaine! Je suis convaincu que ce fait a contribué à l'accroissement de la nervosité de mon cher ami Serdioukov. Lorsque, après quatre ans de prison, le tribunal l'acquitta — et il fut relâché, — il se brûla la cervelle. »

Un jour, Pierre Kropotkine reçut une visite inattendue. « Le frère d'Alexandre II, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch (1), entra dans ma cellule, conte Kropotkine, en compagnie d'un aide de camp. La porte se referma derrière eux Le grand-duc s'approcha vivement de moi et dit : « Bonjour, Kropotkine ». Il me connaissait personnellement et me parlait d'un ton familier et amical, comme à une vieille connaissance.

» — Est-il possible, Kropotkine, que toi, un gentilhomme de la chambre, un ancien sous-officier de la garde, tu puisses être mêlé à de pareilles affaires et loge maintenant dans cette affreuse casemate?

» — A chacun ses convictions, répondis-je.

» — Des convictions? Alors tu es convaincu qu'il faut fomenter une révolution?

» Que pouvais-je répondre? Dire « oui »? On aurait déduit de ma réponse que, ayant refusé de répondre quoi que ce soit à l'interrogatoire des gendarmes, j'ai « tout avoué » au frère du tsar. Nicolas Nicolaïevitch parlait du ton de chef d'une école militaire, tentant d'obtenir la « confession » d'un cadet. Je ne pouvais pourtant lui mentir et dire « non ». Je ne savais comment m'en tirer et je me taisais.

» — Tu vois bien, tu en as honte toi-même...

» — Cette remarque m'irrita et je répondis avec rudesse :

» — J'ai fait ma déposition devant le juge d'instruction et je n'ai rien à ajouter.

» — Mais comprends donc, Kropotkine, — reprit alors Nicolas Nicolaïevitch d'un ton bonasse, — je ne te parle pas en juge d'instruction, mais tout à fait en homme privé. Tout à fait, ajouta-t-il en baissant la voix.

» Une foule de pensées se pressèrent dans ma tête. Si je jouais le rôle du marquis de Posa? Si je faisais connaître au tsar, par son frère, l'état de ruine de la Russie, la misère des paysans, l'arbitraire des

(1) Le père du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch actuel, ex-généralissime dans la grande guerre.



Ekaterina Breschkovsky.



Fiches policières constituées pour faciliter l'arrestation d'Ekaterina Breschkovsky, la « grand'mère de la Révolution ».

Née en 1848, affiliée dès sa jeunesse au mouvement socialiste, a subi 40 années de captivité. A tenté plusieurs évasions audacieuses, la dernière en 1914 sous des habits d'homme. Délivrée dès le premier jour de la révolution.



L. Stouré.

Membre de l'organisation de combat du nord. *Pendue en 1908.*



Vera Figner.

A dirigé, toute jeune, un attentat contre Alexandre II, détenue 21 ans à Schlisselbourg. Amnistiée en 1905. Auteur de poèmes que nous reproduisons d'autre part.



Anna Pribileff.

A passé avec son mari un grand nombre d'années dans les bagnes sibériens.

LE BAGNE RUSSE

autorités, le progrès d'une famine terrible? Dire que nous avons voulu aider les paysans à sortir de leur situation désespérée, relever leur courage? Tenter d'agir par ce moyen sur Alexandre II? Mais je me dis à la fin : « Jamais. C'est de la folie! Ils savent tout cela. On ne les refera pas par des discours. »

» Je répondis qu'un grand-duc reste toujours un personnage officiel et que je ne pouvais le traiter en homme privé.

» Nicolas Nicolaïevitch me posa encore quelques questions, et, à mesure qu'il parlait, je voyais nettement où il voulait en venir. Il s'efforçait à m'amener à « l'aveu », et je m'imaginais ce qu'il allait dire à son frère : « Tous ces procureurs et gendarmes ne sont que des imbéciles. Kropotkine ne leur révéla rien; mais il m'a suffi de lui parler pendant dix minutes pour qu'il me racontât tout. » Cela commençait à m'excéder; et lorsqu'il fit remarquer : « Comment as-tu pu avoir quelque chose de commun avec ces gens, des moujiks, des fils de petits fonctionnaires? » Je répondis avec brutalité : « Je vous ai déjà dit que j'avais fait ma déposition au juge d'instruction. »

» Il tourna net sur ses talons et sortit. »



Révolutionnaires enterrant près du Palais d'Hiver, à Pétrograd, quelques-uns de leurs camarades tués dans les batailles des rues.

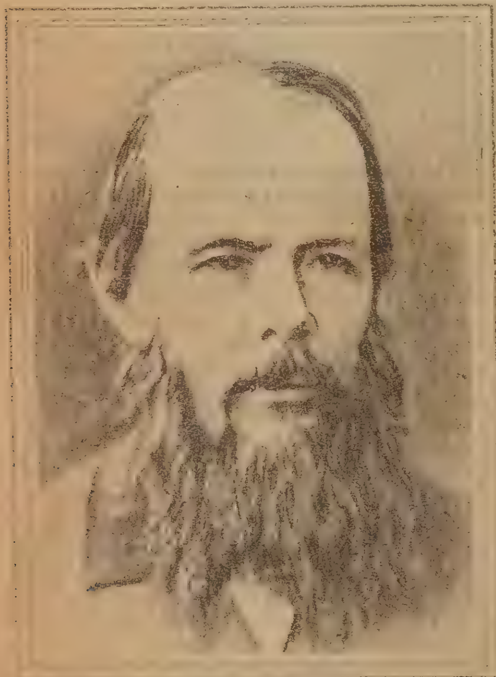
IV

LA DÉLIVRANCE — LE NOUVEAU RÉGIME CONCLUSION

Ces pages suffisent, corroborant celles de Tolstoï et les faits cités par nous précédemment, à édifier sur la monstruosité du système pénitentiaire appliqué aux détenus politiques par les gouvernants du régime aboli. Car les autres prisons pour les « politiques » ne différaient en rien de la forteresse maudite, ni par les procédés employés pour les remplir, ni par les conditions faites à leurs habitants. Que ce soit au château de Lithuanie, à Saint-Pétersbourg ; à la forteresse de Schlusselbourg, à proximité de la capitale ; aux Boutyrki de Moscou ; dans les autres prisons moins importantes de ces deux centres, partout des « emmurés vivants ».



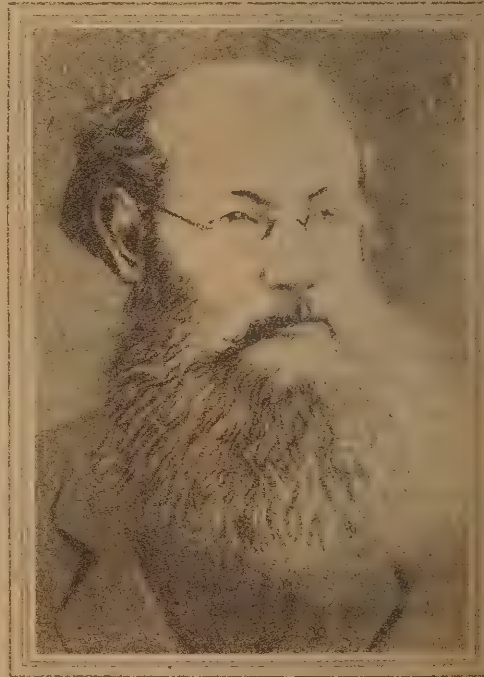
La suppression des emblèmes impériaux sur la façade d'une maison.



Dostoïewsky.

Cependant, et si incroyable que cela paraisse, il se passait des choses plus horribles encore dans les geôles de la province où, sous le couvert du règlement de l'état de siège, et loin de tout contrôle de l'administration centrale, les autorités locales ne connaissaient aucune borne à leur cruauté morbide. Les prisons étaient comblées de prisonniers au delà de toute mesure, ce qui y faisait régner en permanence l'épidémie de fièvre typhoïde et accélérait la contagion de la tuberculose. Les malades étaient gardés à la prison même par manque de place à l'infirmerie. La prison de Kief, notamment, construite pour 500 prisonniers, en contenait 2,000; l'infirmerie, aménagée pour 95 personnes, reçut à un moment 339 malades. La prison d'Ekatherinodar, dans le Caucase, prévue pour 300 prisonniers, en contenait 1,200, dont 500 atteints du typhus. Dans une autre prison de Kief, 2,500 *personnes étaient mortes* de fièvre typhoïde dans un délai de cinq ans. A Ekatherinoslav 1,317 prisonniers occupaient la place de 300, et des centaines de malades y moururent de choléra. Même situation dans toutes les prisons de l'empire, devenues les lieux de culture de toutes les épidémies, et on ne finirait pas à préciser les cas dénoncés à la tribune de la Douma en une longue série de séances. Un dernier fait d'un caractère de violence monstrueuse : nombre de prisonniers avaient été tués à coups de fusil pour avoir simplement approché de leur fenêtre. Entre autres, le commandant de la prison centrale de Tiflis en avait lancé ouvertement l'ordre : « Tirez sans aucun avertissement à la moindre révolte, et si un prisonnier s'approche de la fenêtre, visez-le à la tête, de façon à occasionner la mort. »

On peut donc avancer que la suppression de ce système d'horreur préméditée marque à elle seule la signification profonde de l'ins-



Kropotkine.

tauration du régime nouveau. Il est permis d'espérer que de telles atrocités sont pour jamais abolies. Plusieurs centaines de dignitaires et fonctionnaires, parmi lesquels des présidents de conseil et des ministres du gouvernement impérial ont pris la place, il est vrai, de leurs victimes libérées. Mais ils se doutent bien que le gouvernement démocratique — dont l'autre mesure de première urgence a été l'abolition de la peine de mort — ne fera pas revivre le système abhorré à leur détriment, même par un esprit de représailles trop justifié.

Le soulèvement national a été fait contre l'arbitraire, et quels que soient les criminels, ils seront désormais jugés régulièrement, répondront des actes qu'ils ont commis, non de leur opinion ou intentions supposées.

C'est cela la révolution russe.

T. HALPÉRINE-KAMINSKY.

Deux des figures féminines les plus sympathiques de la Russie nouvelle sont celles de la « grand'-mère de la révolution », libérée après un demi-siècle de souffrance et conduite en triomphe à l'ancien palais du tsar ; et celle de Vera Figner qui, elle aussi, passa les plus belles années de sa vie — vingt et un ans — dans les cachots d'une forteresse. Cette dernière, douée pour écrire, épanchait les tristesses et les rêves de son cœur dans des vers sincères et simples. Voici la traduction littérale de deux de ces poèmes qu'on ne peut lire sans émotion. Le premier est un cri d'amour vers les êtres chers que la captive a quittés ; le second exprime avec délicatesse le malaise qu'elle ressent en présence de certains visiteurs qui essayent de la réconforter par des propos trop joyeux.

I. — LA MÈRE EST LOIN

Si, camarade, tu sors de la prison — Et peux voir et embrasser tous ceux que tu aimes, — N'oublie pas ma mère.

Pour tout ce qui est sacré dans la vie, — Pour tout ce qui est pur et tendre, — Tu lui diras des nouvelles de moi.

Dis-lui que je vis et que je me porte bien, — Que je ne cherche pas un sort meilleur, — Que je reste fidèle à mes idéals.

Les premiers temps m'étaient très pénibles ici; — Je croyais que le fardeau de solitude — Allait m'écraser.

Mais j'ai résisté. Et maintenant je ne pâlis plus — A l'idée qu'il n'y a plus d'espoir — D'embrasser ma chère mère.

Je ne lui demande pas de m'aimer. Mon cœur sent — Qu'elle m'aime sans que je la prie, — Et qu'elle se désespère en gardant mon image — Dans son cœur.

Mais qu'elle ne pleure pas en se souvenant de moi; — Qu'elle sache que je suis gaie, courageuse; — Que ma chair ne s'épuise pas de douleur.

Qu'elle ne pense à moi qu'en prière ; — Que de loin elle me couvre du signe de la croix, — Comme si elle me bénissait pour mon chemin pénible.

II. — NE RIEZ PAS

Ah ! me croiras-tu, qu'une blague parfois — N'éclaircit pas le visage d'un sourire, — Mais serre le cœur d'une angoisse pénible — Et fait venir les larmes aux yeux.

Pourquoi une blague fait souffrir — Dans les mornes décors d'une prison, — Je ne sais pas !... Peut-être on est frappé d'un contraste, — Peut-être on croit y entendre l'indifférence.

Souvent on se force pour retenir des larmes, — Quoique difficilement on y arrive; — Mais une causerie gaie se fait entendre, — Et le chagrin caché déborde et apparaît.

L'âme est trop compliquée et présente trop de plaies; — Une multitude de sentiers vers elles conduisent, — On croit prendre un accord plein des sons vivants, — Mais on fait entendre une dissonance.

Voilà pourquoi une blague, — parfois, n'éclaircit pas le visage d'un sourire; — Mais le cœur souffre de l'angoisse, — Et les larmes coulent des yeux.

VERA FIGNER.

PAGES OUBLIÉES

EN SIBÉRIE

Le nom de Dostoïevsky est invinciblement lié à la vision des bagnes sibériens. Le romancier y a vécu ; il les a décrits. Cette page de Melchior de Vogüé raconte comment la dure épreuve lui fut infligée.

LE FORÇAT DOSTOIEVSKY

Le convoi s'achemina vers la Sibérie. A Tobolsk, après une dernière nuit passée en commun, ils se dirent adieu ; on les ferra, on leur rasa la tête, on les dirigea sur des destinations différentes. Ce fut là, dans la prison d'étapes, qu'ils reçurent la visite des femmes des décembristes. On sait quel admirable exemple avaient donné ces vaillantes : appartenant aux plus hautes classes sociales, à la vie heureuse, elles avaient tout quitté, suivi en Sibérie leurs maris exilés ; depuis vingt-cinq ans, elles erraient à la porte des bagnes. En apprenant que la patrie envoyait une nouvelle génération de proscrits, ces femmes vinrent à la prison ; institutrices de souffrance et de courage, elles enseignèrent au malheur nouveau la leçon maternelle de l'ancien malheur ; elles apprirent à ces jeunes gens — les plus âgés n'avaient pas trente ans — ce qui les attendait et comment il fallait supporter la disgrâce ; elles firent mieux, elles offrirent à chacun d'eux tout ce qu'elles pouvaient donner, tout ce qu'ils pouvaient posséder : un Evangile. Dostoïevsky accepta et pendant les quatre années le livre ne quitta pas son chevet ; il le lut chaque nuit, sous la lanterne du dortoir, il apprit à d'autres à y lire ; après le dur travail du jour, tandis que ses compagnons de fers demandaient au sommeil la réparation de leurs forces physiques, il implorait de son livre un bienfait plus nécessaire encore pour l'homme de pensée : la réfection des forces morales, le soutien du cœur à hauteur de l'épreuve.

Qu'on se le figure, cet homme de pensée, avec ses nerfs délicats, son orgueil dévorant, son imagination naturellement effrayée et rapide à grossir chaque contrariété, — qu'on se le figure, déchu dans cette compagnie de scélérats vulgaires, voué à des supplices monotones, traîné chaque matin aux travaux de force, et, à la moindre négligence, au moindre mouvement d'humeur de ses gardiens menacé de passer entre les verges des soldats. Il était inscrit dans la « seconde catégorie », celle des pires malfaiteurs et des criminels politiques. Ces condamnés étaient détenus dans une citadelle, sous la surveillance militaire : on les employait à tourner la meule dans les fours à albâtre, à dépecer les vieilles barques, l'hiver, sur la glace du fleuve, à d'autres travaux rudes et inutiles. Il a très bien indiqué, plus tard, le surcroît de fatigue qui accable l'homme quand on le contraint à travailler pour travailler, avec le sentiment que sa besogne est une simple gymnastique. Il a dit aussi, et je le crois, que la punition la plus sévère, c'est de n'être jamais seul un instant, pendant des années. Mais la torture suprême pour cet écrivain en pleine sève, envahi par les idées et les formes, c'était l'impossibilité d'écrire, d'alléger sa peine en la jetant dans une œuvre littéraire ; son talent rentré l'étouffait.

Il survécut pourtant, épuré et fortifié.

MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Nous terminerons par un fragment extrait du fameux ouvrage dans lequel Dostoïevsky a fixé les images des tourments infligés à ses compagnons et à lui-même.

L'ESPÉRANCE

Dès le premier jour de ma détention, je commençai de rêver à ma libération. Mon occupation favorite était de compter mille et mille fois, de mille façons différentes, le nombre de jours que je devais passer en prison. Je ne pouvais penser à autre chose, et tout prisonnier privé de sa liberté pour un temps fixe n'agit pas autrement que moi, j'en suis certain. Je ne puis dire si les forçats comptaient de même, mais l'étourderie de leurs espérances m'étonnait étrangement. L'espérance d'un prisonnier diffère essentiellement de celle que nourrit l'homme libre. Celui-ci peut espérer une amélioration dans sa destinée, ou bien la réalisation d'une entreprise quelconque, mais en attendant, il vit, il agit : la vie réelle l'entraîne dans son tourbillon. Rien de semblable pour le forçat. Il vit aussi, si l'on veut ; mais il n'est pas un condamné à un nombre quelconque d'années de travaux forcés qui admette son sort comme quelque chose de positif, de définitif, comme une partie de sa vie véritable. C'est instinctif, il sent qu'il n'est pas *chez lui*, il se croit pour ainsi dire en visite. Il envisage les vingt années de sa condamnation comme deux ans, tout au plus. Il est sûr qu'à cinquante ans, quand il aura subi sa peine, il sera aussi frais, aussi gaillard qu'à trente-cinq. « Nous avons encore du temps à vivre », pense-t-il, et il chasse opiniâtrement les pensées décourageantes et les doutes qui l'assaillent. Le condamné à perpétuité lui-même compte qu'un beau jour un ordre arrivera de Pétersbourg : « Transportez un tel aux mines à Nertchinsk, et fixez un terme à sa détention. » Ce serait *fameux!* d'abord parce qu'il faut près de six mois pour aller à Nertchinsk et que la vie d'un convoi est cent fois préférable à celle de la maison de force! Il finirait son temps à Nertchinsk, et alors... Plus d'un vieillard à cheveux gris raisonne de la sorte.

J'ai vu à Tobolsk des hommes enchaînés à la muraille ; leur chaîne a deux mètres de long ; à côté d'eux se trouve une couchette. Ils restent ainsi cinq ans, dix ans. Presque tous sont des brigands. Je n'en vis qu'un seul qui eût l'air d'un homme de condition ; il avait servi autrefois dans un département quelconque, et parlait d'un ton mielleux, en sifflant. Son sourire était doucereux. Il nous montra sa chaîne, et nous indiqua la manière la plus commode de se coucher. — Tous ces malheureux ont une conduite parfaite ; chacun d'eux semble content, et pourtant le désir de finir son temps de chaîne le ronge. Pourquoi? dira-t-on. Parce qu'il sortira alors de sa cellule basse, étouffante, humide, aux arceaux de briques, pour aller dans la cour de la maison de force, et... Et c'est tout. On ne le laissera jamais sortir de cette dernière ; il n'ignore pas que ceux qui ont été enchaînés ne quittent jamais le bagne, et que lui il y finira ses jours, il y mourra dans les fers. Il sait tout cela, et pourtant il voudrait en finir avec sa chaîne. Sans ce désir, pourrait-il rester cinq ou six ans attaché à un mur, et ne pas mourir ou devenir fou? Pourrait-il y résister?

(Souvenirs de la Maison des Morts.)

DOSTOÏEVSKY.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES PROMESSES DU KAISER — A SOFIA
LA PROCLAMATION RUSSE — L'AMÉRIQUE EN GUERRE
LA VICTOIRE D'ARRAS

Comme on le prévoyait depuis la révolution russe, Guillaume II se sent brusquement pris de tendresse pour les libertés populaires, et promet à la Prusse une grande réforme électorale..., pour après la guerre.

« Je suis, dit-il, résolu à commencer à reconstruire notre vie domestique, politique et sociale, mais un aussi grand changement ne pourra se faire qu'autant que nos combattants seront revenus. »

Et ce « bon billet » serait suivi d'un second sur le suffrage universel.

La manœuvre est par trop visible. Comme aux mauvais jours de 1908, le kaiser jette du lest avec l'espérance que les hobereaux prussiens ruineront ses promesses dans l'œuf. Car ceux-ci n'abandonneront pas le suffrage à deux degrés sans bataille, et le kaiser lui-même ne voudrait pas attenter à leur hégémonie militaire et terrienne, son plus ferme soutien.

Les esprits clairvoyants ne s'y trompent pas d'ailleurs; et, après les premières congratulations sur le libéralisme impérial, divers journaux posent-ils des questions indiscrètes sur l'étendue de la réforme, la traitent-ils même de plaisanterie, quand ils ne se font pas menaçants. En tout cas, le rescrit royal est un aveu. Si l'Allemagne était aussi certaine de la victoire que le prétend Guillaume II, si au contraire elle ne sentait pas approcher l'heure du grand règlement, l'orgueilleux Hohenzollern n'accepterait pas le régime de l'ennemi, ne ferait pas mine, tout au moins, de modeler l'empire germanique sur le type de démocratie qu'il déteste. Et cet aveu n'est pas pour nous déplaire. Il ajoute à toutes les espérances qui nous viennent, je ne dirai pas de Sofia, où l'agitation est grande, mais du champ de bataille, d'Amérique et de partout; même de Russie, où le gouvernement provisoire a ce véritable courage d'arracher le pays à l'ivresse de la liberté pour le rappeler à la dure réalité, et le faire se souvenir, si la surprise du Stokhod ne l'avait devancé, qu'un adversaire sans foi ni loi campe sur son territoire et le menace d'une poussée nouvelle. « La patrie est en danger, lui dit-il. Défendons notre patrimoine national. » Et cette énergie encourage tous les espoirs. Aujourd'hui, le grand peuple allié n'a plus à redouter de trahison. Les ministres qui faisaient comme Sturmer, Soukhomlinow et Protopopof le jeu de l'ennemi, les conseillers indignes, comme ce Voiekov qui, lorsque Nicolas II accourait du quartier général à la nouvelle de la révolution, proposait au tsar « d'ouvrir aux Allemands la frontière de Minsk », sont tous à la forteresse Pierre-et-Paul, et les canons, les régiments, seront aiguillés sur la bonne route.

De l'autre côté de l'Atlantique, il semble bien que l'Amérique latine suive avant peu l'exemple des Etats-Unis et se range à nos côtés. Après la république cubaine qui, dès le lendemain du message américain a signifié l'état de guerre à l'Allemagne, c'est le Brésil, où l'on a répondu au torpillage du *Parana* par la rupture diplomatique, rupture bien voisine de la guerre, si l'on en juge par l'irritation des esprits. Le plus latin des peuples d'Amérique se rangera tôt ou tard dans la grande croisade de la liberté et du droit. Tout l'y pousse : l'intérêt national, ses sentiments démocratiques et sa vive sympathie pour nous. Et l'exemple du Brésil ne peut pas ne pas entraîner l'Argentine, victime elle-même d'un torpillage, et la Bolivie, l'Uruguay, le Paraguay, le Pérou.

Quant aux Etats-Unis, ils entrent dans la guerre avec une décision, une énergie vraiment dignes d'eux. Tout en levant, tout en instruisant des armées qui ne comporteront pas pour débuter moins d'un million d'hommes, en attendant de les jeter sur le champ de bataille européen, ils demandent à leurs industriels, à leurs rois de l'acier de forger assez de canons, de tourner assez d'obus pour eux et pour les Alliés; ils se promettent non seulement de ravitailler ceux-ci en blé comme en explosifs, mais ils leur font une première avance de quinze milliards. Et ainsi tombent les dires allemands que leur neutralité valait mieux pour nous qu'une intervention.

Mais les prévisions tudesques ne sont-elles point partout déçues? Cette armée anglaise que Guillaume II traita si légèrement, se montre, en effet, nettement supérieure aujourd'hui à l'armée allemande en moyens comme en stratégie. La bataille d'Arras en est la preuve manifeste, incontestable. Et ce n'est pas seulement parce que les troupes britanniques, tommies, Australiens et Canadiens ont fait en deux jours douze mille prisonniers, pris cent canons, soixante obusiers et deux centaines de mitrailleuses, mais parce qu'en enlevant de haute lutte au kronprinz de Bavière cette falaise de Vimy que nos soldats, moins bien dotés en artillerie lourde, n'avaient fait qu'entamer, elles ont du même coup arraché aux Allemands l'un des pivots contre lesquels leurs armées opéraient une retraite qualifiée de « géniale » à Berlin. A gauche, elle s'appuyait sur le plateau de Craonne, et à droite sur les positions de Lens-Arras, dont nos ennemis se saisirent au moment de leur remontée de 1914, en même temps que la longue crête qui va de Gommecourt à Bapaume. Or, ce pilier de droite a dû céder sous la grandeur et la rapidité de l'attaque britannique dans les journées des 9 et 10 avril. Et cependant, cette crête de Vimy était véritablement formidable, plus formidable que la célèbre colline de Notre-Dame-de-Lorette, à laquelle l'ennemi s'était également accroché et qui, jusqu'en 1915 où nos poilus l'enlevèrent, constituait avec elle sa principale barrière devant les plaines de Lens et de Douai. Certes, nous l'avions déjà fortement entamée, nos troupes avaient atteint la ferme de la Folie pendant la longue bataille de Souchez, mais elle restait formidable encore. Creusée de tunnels et d'abris souterrains, elle était défendue par les villages de Thélus, de Givenchy et des Tilleuls, puis, à contre-pente, par ceux de Fampoux et de Farbus, et du côté d'Arras sur le Cojeul, par Beaurain, le Tilloy, Saint-Martin. Elle s'étendait en somme sur seize kilomètres, et ses défenseurs avaient reçu l'ordre formel de n'en pas céder un pouce. Mais la préparation anglaise fut si parfaite, les généraux Douglas Haig, Horn et Allenrey si bien renseignés par leurs avions, que les Allemands ne purent résister. Le 9, la ligne du Cojeul était emportée avec la crête de Vimy, et le 10, l'ennemi, jeté en bas, perdait Farbus, Fampoux, et se retirait sur la ligne Angres-Arleux; sur la Scarpe, il devait rétrograder de Guemappe au delà de Monchy-le-Preux, un second Vimy d'où, depuis 1914, partait l'ouragan de fer qui détruisit Arras. La bataille, à l'heure où j'écris, continuait et, détail important, l'avance anglaise allait s'élargissant, obligeant les Allemands à mettre de nouvelles forces en ligne, alors qu'ils songeaient au contraire à réduire leur front. Aussi bien, les avantages étaient déjà énormes; et c'est l'adversaire lui-même qui les enregistre. « L'encadrement du flanc droit de la retraite allemande a cédé, avoue la *Gazette de Voss*, les Anglais ont devant eux une plaine favorable à l'attaque. » Et cette fois, les Allemands ne peuvent plus invoquer de retraite voulue et stratégique, car ils ont été littéralement forcés dans leur bauge.

LEON PLÉE.

LA FUSÉE ROUGE

DRAME RUSSE EN DEUX ACTES
MUSIQUE DE LUCIEN GOLDSCHMIDT

DEUXIEME ACTE

Même décor. Une heure après le premier acte. La lampe est toujours baissée. Nicolas dort, appuyé sur la table.

Nicolas se réveille. Il s'étire, regarde autour de lui, lève la lampe, aperçoit la tasse de thé, la touche, fait signe en souriant que le thé est froid, mais à la guerre comme à la guerre, il le boit. Par ses différents mouvements, la capote a glissé sur la chaise.

SONIA *entre de droite.* — Te voici réveillé, Nicolas Marcovitch. As-tu bien reposé?

NICOLAS. — Merci. Je me suis endormi sans m'en apercevoir.

SONIA. — Tu parais fatigué.

NICOLAS. — J'étais de service la nuit dernière... et l'avant-dernière également.

SONIA. — Reste encore ici. Tes camarades ne te demandent pas. Je leur ai apporté du thé.

NICOLAS. — Tu es bonne, Sonia Alexandrovna.

SONIA. — Bonne pour ceux qui risquent chaque jour leur vie pour nous défendre!... On n'aura jamais assez de dévouement pour les soldats.

NICOLAS. — Nous ne faisons que notre devoir. Tout homme valide qui a un cœur juste et une âme loyale se doit à la défense de sa Patrie...

SONIA. — Tu es brave, Nicolas Marcovitch.

NICOLAS. — Tous les Russes le sont avec moi et tous nos frères de l'Occident qui veulent abattre le monstre.

SONIA. — Il sera écrasé.

NICOLAS. — Certainement... Nos sacrifices ne seront pas stériles.

SONIA *va à la porte de gauche et regarde en coulisse ; elle appelle.* — Mitia!... *(Silence.)* Mitia!... *(Elle revient au milieu de la scène.)* Cette petite vermine se sera encore échappée pour voler dans quelque verger...

NICOLAS. — Tu es trop dure pour l'enfant, Sonia...

SONIA. — Elle est fourbe, incorrigible. Elle n'a que du fiel à mon égard.

NICOLAS. — Parce que tu ne sais pas la diriger. Son âme est toute neuve, un mot de tendresse y réveille la bonté. La rudesse en fait jaillir la rancœur. Sois bonne avec elle, elle t'aimera.

SONIA. — Son regard exprime la menace ; parfois il m'effraie.

NICOLAS. — Son regard révèle la crainte. Ses yeux sont remplis de souvenirs d'épouvante. Un pauvre animal qui a toujours été battu s'approche en rampant de l'homme et s'en méfie. Sois pitoyable à cette abandonnée.

Mitia entre par le fond, à leur vue elle s'arrête et jette un regard craintif vers Sonia.

SONIA, *avec vivacité.* — D'où viens-tu, rôdeuse?...

NICOLAS, *avec reproche.* — Sonia...

Mitia s'approche de Nicolas et semble se placer sous sa protection.

SONIA, *moins rudement.* — Pourquoi es-tu sortie?

MITIA, *après une hésitation.* — Je suis allée chercher du tabac pour le mendiant. Il marche avec peine.

SONIA, *plus doucement.* — S'il en est ainsi, tu as bien fait. On doit aider ceux qui sont malheureux. Où est-il?

MITIA. — Là..., à côté..., il s'est couché près du tas de foin.

SONIA. — Il faut l'y laisser s'il s'y trouve à l'aise... C'est un pauvre idiot inoffensif.

NICOLAS. — Il aura froid...

SONIA. — Tu as raison. Je vais le faire entrer dans l'étable, il y sera mieux. *(A Mitia.)* Va

dormir ; à cette heure-ci, une petite fille doit être couchée.

MITIA. — Permets-moi de rester encore un peu ici, près de lui.

Elle montre Nicolas.

SONIA, *à Nicolas, souriant.* — Tu as fait sa conquête... elle n'est plus la même.

NICOLAS, *une main sur la tête de Mitia.* — L'oiseau sauvage s'est apprivoisé. Quelques mots de tendresse ont suffi.

SONIA. — Tu as fais un miracle. *(Incrédule, à elle-même.)* Un feu de paille peut-être.

Elle sort par le fond.

MITIA, *à Nicolas.* — Tu veux bien, dis... tu veux bien que je reste un peu près de toi?

NICOLAS. — Mais oui. Seulement je ne pourrai pas demeurer longtemps, petite Mitia...

MITIA. — Je t'accompagnerai, quand tu monteras la garde.

NICOLAS, *souriant.* — C'est défendu, nous devons être seuls.

MITIA. — Oh!... Comme je vais m'ennuyer... J'aime tant t'écouter... ta voix est douce.

NICOLAS, *plaisantant.* — Ne t'y fie pas... Je suis terrible quand je gronde.

MITIA. — Tu ne sais pas gronder..., qui gronderais-tu?

NICOLAS, *toujours riant.* — Les petits enfants qui ne sont pas dociles...

MITIA, *moqueuse.* — Comme je les plains, ces petits enfants!

NICOLAS, *continuant.* — Les petites filles qui sortent la nuit *(Un temps. Il la regarde plus sérieusement et répète)* : qui s'en vont rôder dans la nuit...

MITIA, *s'approchant, les mains jointes.* — Je n'irai plus.

NICOLAS. — C'est bien. Tu es une bonne petite, Mitia.

MITIA. — Dis-moi. Dans ton pays... C'est beau, ton pays?

NICOLAS. — Le plus beau de tous...

MITIA. — Il y a des fleurs.?

NICOLAS. — Non, presque pas...

MITIA, *désappointée.* — Oh! alors?... *(Un petit temps.)* Il y a de la neige.

NICOLAS. — Elle ne quitte pas le sommet de nos montagnes.

MITIA, *battant des mains.* — On la voit toujours!...

NICOLAS. — Il y a aussi la Dwina...

MITIA. — La Dwina?

NICOLAS. — Un grand fleuve couvert de glace l'hiver. On y va et vient comme sur la terre ferme.

MITIA. — C'est loin?

NICOLAS. — Oui tout là-bas, sur la mer Blanche. Les nuits sont aussi claires que le jour à Arkhangel.

MITIA, *éblouie.* — Oh!... Mais, si c'est ton pays..., c'est aussi le mien.

NICOLAS, *souriant.* — Bien sûr...

MITIA. — Tu as dit que j'étais une petite Russe...

NICOLAS. — Je t'ai donné une patrie, à toi qui n'en avais pas.

MITIA, *plus câline.* — Et tu as dit que j'étais ta sœur...

NICOLAS. — Je t'ai donné une famille.

MITIA. — Me donneras-tu aussi une mère?

NICOLAS. — Oui, la mienne.

MITIA. — Elle est vieille?

NICOLAS, *souriant.* — Non.

MITIA. — Celle qui se disait ma mère était vieille et laide... Et la tienne?

NICOLAS. — Je la trouve belle parmi les plus belles...

MITIA. — Elle me battait, la mienne, et disait que j'étais l'œuvre du diable.

NICOLAS. — Ma mère m'appelle encore son petit enfant.

MITIA. — Elle me forçait à voler et me rouait de coups si je ne rapportais rien.

NICOLAS. — Ce n'était pas ta mère.

MITIA. — Oh! non. *(Un temps.)* Alors, je resterai toujours ta sœur, même quand je serai grande?

NICOLAS. — Quand tu deviendras une jeune fille, tu te marieras.

MITIA — Pourquoi?

NICOLAS. — Parce que tu aimeras.

MITIA — Une petite fille ne peut donc pas aimer?

NICOLAS, *souriant.* — Ah!... ce n'est pas la même chose

MITIA — Je n'aimerai jamais personne pour rester avec toi...

NICOLAS, *ému.* — Petite fleur des bois!

MITIA. — Quand tu retourneras dans ton pays, m'emmèneras-tu?

NICOLAS. — Après la guerre... oui... si je ne suis pas tué.

MITIA, *avec un cri.* — Ah! tais-toi, tais-toi!... ne dis pas cela. Fais les cornes!... vite.

Elle replie le médium et l'annulaire de la main droite et pointe l'index et l'auriculaire vers le sol.

NICOLAS, *riant.* — Que signifie ce geste?

MITIA, *convaincue.* — Pour chasser le mauvais présage. Il ne faut jamais y manquer quand on parle de malheur.

NICOLAS, *toujours riant.* — Quelle petite superstitieuse!... Ton acte ne changera rien. La destinée est toute tracée. S'il doit m'arriver malheur dans cette guerre, toutes tes pratiques n'empêcheront pas ma mort.

MITIA, *affolée.* — Oh! non... non, je ne veux pas que tu meures... *(Elle frissonne.)* Oh! non... non... *(Elle se blottit contre lui, il la caresse. Un temps.)* Tu me conduiras à Arkhangel. Ta patrie est la plus belle; *(Avec conviction.)* c'est la meilleure.

NICOLAS. — Pourquoi la meilleure?

MITIA. — Parce que c'est la tienne. Tu es bon. Les autres hommes aussi doivent être bons.

NICOLAS. — Oui. C'est pour cela que nous la défendons contre l'envahisseur au prix de notre vie.

MITIA. — Contre l'envahisseur?

NICOLAS. — Contre les barbares qui veulent nous prendre notre terre, nos villages, nos villes, nous les voler; comprends-tu, Mitia?...

MITIA. — Oui... *(Profondément.)* Ceux qui volent sont des méchants!

SONIA *revient du fond.* — On te réclame, Nicolas Marcovitch.

NICOLAS. — Merci. J'y vais. A demain.

Il prend sa capote.

SONIA. — Bonne garde.

MITIA — Bonsoir, mon frère.

NICOLAS, *souriant.* — Bonne nuit, petite Mitia... bonne nuit. *(Il sort en disant)* : Dieu vous protège!

SONIA, *doucement.* — Va te reposer, il est tard.

MITIA. — Oui. Tout à l'heure... Laisse-moi un peu ici.

SONIA. — Encore?

MITIA. — Je n'ai pas sommeil Je voudrais rester seule, regarder le ciel. Là *(Elle indique la gauche)*, il n'y a pas de fenêtre...

SONIA. — A ton aise. Mais ne va pas rôder... surtout du côté de la grange où se trouvent les soldats. C'est dangereux.

MITIA. — Ah?

SONIA. — Oui. *(Souriant, un peu moqueuse sans le vouloir.)* Tu verras ton frère Nicolas, demain... Allons, bonsoir, Mitia.

MITIA. — Bonsoir, Sonia.

Sonia sort à droite.
Mitia restée seule va à l'armoire, fouille dessous, en retire le paquet et y prend la fusée et l'or qu'elle serre contre sa poitrine, puis se dirige vers le fond pour sortir.

OTTO *paraît au fond, Alexandre le suit. A Mitia.* — Pourquoi n'es-tu pas venue me retrouver derrière le tas de foin?

MITIA. — J'y suis passée, mais vous dormiez.

OTTO *hausse les épaules.* — Eh bien, as-tu inspecté les routes?

MITIA. — Oui.

OTTO. — Alors?

MITIA. — Toutes sont gardées par les soldats.

OTTO. — Et par la montagne?

MITIA, *vite.* — Oh! non surtout; *(Insistant)* ils ont placé des troupes à tous les défilés. On ne peut pas traverser sans être vu.

ALEXANDRE. — Mauvais.

OTTO, *après un silence, à Mitia, les yeux dans les yeux.* — Alors... pas le plus petit passage...

MITIA, *après une hésitation.* — Si... au bout du sentier du viaduc.

OTTO. — Près du poste principal?

MITIA. — Ils l'ont supprimé pour le mettre à deux cents mètres plus bas.

OTTO, *heureux.* — Les imbéciles... Le sentier conduit au fleuve, c'est la route la plus sûre pour filer... *(A Mitia, insistant.)* Tu es certaine de ne pas te tromper.

MITIA. — Je m'y suis rendue moi-même.

OTTO. — Bien. *(Mitia se dirige vers le fond.)* Où vas-tu?

MITIA. — Dans le village...

OTTO. — J'ai besoin de toi.

MITIA. — Il faut que je sorte.

OTTO. — Tu vas rester ici. Tu m'obéiras.

MITIA. — Non.

OTTO, *la bousculant.* — Petite mâtine!...

MITIA. — Lâche-moi ou je crie...

ALEXANDRE. — Ne la brutalise pas... Aucun bruit surtout. Il y a des soldats à côté... nous serions perdus.

OTTO, *lâchant Mitia.* — Tu as raison... un poste. *(A lui-même.)* Pour garder le dépôt de munitions... *(Sourire sarcastique.)* Je ne l'avais pas oublié.

ALEXANDRE. — Tu sais que l'on nous soupçonne. Mes bagages ont été visités... On a même vidé mes poches...

OTTO. — Moi aussi j'ai été fouillé... Oui, nous sommes tenus comme suspects. Une enquête est ouverte contre nous, mais avant qu'elle aboutisse... *(Geste)*

ALEXANDRE. — Si cette petite parle... nous sommes perdus.

OTTO. — Elle se taira... *(Avec un sourire féroce.)* N'est-ce pas que tu resteras muette.

Il lui torture les poignets.

MITIA, *terrorisée.* — Vous me faites mal.

OTTO. — Réponds.

MITIA. — Oui, je vous le jure, je ne parlerai pas.

OTTO, *la lâchant.* — Où voulais-tu aller?

MITIA. — Ça me regarde.

OTTO. — Rejoindre ton cosaque..., je t'ai vu lui couvrir les épaules avec son manteau, je te guettais à travers la porte... *(Il rit.)* Mes compliments, tu commences jeune.

ALEXANDRE. — Qu'allons-nous faire?

OTTO. — Partir... Nous n'avons plus l'embarras du choix.

ALEXANDRE. — Mais où nous diriger... et par où?

OTTO. — Nous sortirons du village par le sentier du viaduc jusqu'au fleuve... et, un peu plus loin, nous gagnerons l'autre rive où se trouvent les nôtres. Il faudra les prévenir qu'ici les Russes sont puissamment organisés et que toute attaque serait vouée à un échec sangalnt.

ALEXANDRE. — Crois-tu qu'ils attendront notre arrivée ?...

OTTO. — Oui, ma fusée seule devait déclencher l'offensive. Pas de signal, pas d'action.

ALEXANDRE. — Eh bien... Qu'attendons-nous pour fuir?

Paroles DE **Joseph de GRAMONT**

L'AME S'EVEILLE

Mélodie chantée au 2e acte de *La Fusée Rouge*, par M. VAN DAELE

Musique DE **Lucien GOLDSCHMIDT**

Andante con moto. (♩= 80)

p — *f* *p subito.*

Voce.

O brise, en t'é - le - vant dans le cal - me du soir. Quand la terre au re-

p sostenuto.

- pos fri - sonne à ton pas - sa - ge m'appor - tes-tu tout bas

cresc poco à poco. Un poco animato. *calme p* à Tempo.

l'échos de mon vil - la - ge *long* accent plaintif et doux Comme un rayon d'es - poir.

più f *ff* Un poco plus lent *p douloureux*

Andante con moto.

I° Tempo. *fz* *p subito.*

Voce.

M'ap - por - tes - tu la voix ou la rumeur pro - fon - de du ruis - se - let qui

p sostenuto.

chan - te ou du torrent qui gron - de Le cri strident de l'ai - gle

cresc. *poco à poco.* Un poco animato. *calme p* à Tempo.

au sommet de la tour *long.* ou le refrain du pâ - tre U - ne chanson d'a - mour.

più f *ff*

OTTO. — Patiente un peu...

Il réfléchit.

ALEXANDRE. — Pourquoi réfléchir?... Il faut s'en aller immédiatement pendant qu'il en est encore temps et que nous sommes libres.

Mitia est debout, près de l'armoire; elle ne peut entendre la conversation des deux hommes, faite à voix couverte.

OTTO. — Je ne veux pas quitter la place ainsi, leur brûler la politesse sans éclat, piteusement.

ALEXANDRE. — Il y a des cas où l'insistance deviendrait de la témérité.

OTTO. — Partir sans laisser à ces chiens ma carte de visite ne serait pas digne d'Otto Shander.

ALEXANDRE. — On connaît ton passé. Tu as l'estime de tous. Personne ne t'adressera de reproches...

OTTO, *haussant les épaules*. — Des reproches... l'appréciation de mes chefs à Vienne ou à Berlin, quelle qu'elle soit, m'importe peu. C'est pour ma propre satisfaction, *(Cynique.)* pour l'amour de l'art, que je veux faire quelque chose.

ALEXANDRE. — Quoi? Tu me fais peur, Otto!... ne sois pas imprudent!

OTTO. — Oh! ne crains rien. Nous ne courons aucun danger. Nous allons assister en purs dilettanti à un spectacle dont tu me diras des nouvelles. *(Il ricane. A Mitia doucement.)* Approche ici, petite... ne sois plus fâchée, tu vas sortir.

MITIA. — Ah! ...

OTTO. — Je ne suis pas comme Sonia, moi... Je n'ai pas de rancune... Je me fâche un instant, mais je ne te fais pas continuellement des misères.

MITIA. — Sonia me gronde parce que je suis méchante.

OTTO. — Elle te gronde pour passer ses nerfs sur quelqu'un, voilà tout. Elle est agacée, inquiète, irritable... comme toutes les amoureuses, au fait. Et justement, je te faisais sortir pour lui jouer un bon tour.

MITIA, *haussant les épaules et inquiète malgré tout*. — Amoureuse de qui? Sonia n'aime personne!

OTTO, *jouant la surprise*. — Comment, tu l'ignores? Tu ne sais pas qu'elle est fiancée avec Nicolas Marcovitch, et qu'ils doivent s'épouser après la geurre.

MITIA, *dans un cri, violente*. — Ce n'est pas vrai, tu mens.

OTTO, *continuant, calme, sans prendre garde à l'interruption*. — Ils s'établiront ici dans cette maison. Nicolas Marcovitch se fera nommer maître d'école du village. Ils parlaient ce matin de leurs projets d'avenir dans le verger, sur le banc de pierre. Je les ai entendus derrière la haie, entendus de mes oreilles.

ALEXANDRE, *après un regard d'intelligence à Otto*. — Leur amour n'est plus un secret pour personne. Tout le monde en jase.

MITIA, *oppressée*. — Que disaient-ils?

OTTO, *naturel*. — Ils comptaient leurs biens. Sonia possède la ferme et un champ. Ils s'agrandiraient avec les économies du jeune homme et achèteraient d'autres terrains. La vieille mère viendrait habiter avec eux, ainsi que ses frères à elle et une nièce à lui... C'est tout... Tu vois, ils t'oubliaient.

MITIA, *angoissée*. — Ils n'ont même pas prononcé mon nom...

ALEXANDRE. — Ils se moquent bien de ta personne!...

OTTO. — Sonia ne s'ennuie plus depuis qu'elle a son amoureux, elle ne cherche que l'occasion de se débarrasser de toi.

MITIA. — Nicolas Marcovitch ne voudra pas...

ALEXANDRE, *riant*. — Naïve!

OTTO. — Même après que Sonia lui aura répété sur tous les tons que tu es une herbe empoisonnée, une mauvaise gale...

MITIA. — Il ne la croira pas.

OTTO. — Il se rendra à l'évidence. Tu es incorrigible.

MITIA. — C'est faux..., je puis devenir honnête, bonne... Il me l'a dit.

OTTO. — Laisse-moi rire. Le mal est dans ton sang comme la mort est à l'homme.

MITIA. — Nicolas Marcovitch me défendra...

OTTO. — Nicolas Marcovitch se désintéresse de toi et songe à ses amours.

MITIA. — Tu mens.

OTTO. — Tu les gênes tous les deux. Ils ne peuvent pas roucouler en ta présence.

MITIA. — Tu mens.

OTTO. — Ils te chasseront au premier jour.

MITIA, *se cramponnant à son beau rêve*. — Il m'a dit que j'étais sa sœur.

OTTO. — Il t'a menti..., sa sœur est brave; toi, tu n'es qu'une petite gueuse..., il ne peut pas t'aimer... Personne ne peut t'aimer... Nous deux seulement sommes tes amis.

MITIA *à bout, s'affale, sanglotant*. — Ah!... que je suis malheureuse!

OTTO. — Ne pleure pas... Si Sonia te voyait elle en serait trop fière.

MITIA *se redresse, haineuse*. — Oh!... cette Sonia!...

OTTO, *insinuant*. — Venge-toi plutôt!

MITIA. — Comment?

OTTO. — Comme se vengeaient ceux de ta race.

MITIA. — Je ne m'en souviens pas.

OTTO. — Rappelle-toi... Quand les tiens étaient chassés d'un pays, qu'il fallait se sauver, l'écume de rage aux lèvres, sous la menace du fusil et des chiens, se terrer dans quelque trou pour attendre la nuit...

MITIA, *se souvenant*. — Oui..., les femmes se signaient à notre passage et rentraient en hâte leurs petits..., alors nos vieilles jetaient des sorts, tout bas.

OTTO. — Et à la tombée du jour, toi, vous, les enfants, vous reveniez sur vos pas, vous vous glissiez, menus comme le furet, au travers des halliers et des claies, vous rampiez jusqu'aux tas de foin, aux meules de blé... tout ce qui s'allume, qui crépite...

MITIA, *presque dans un cri, farouche*. — Oui... Et on mettait le feu.

OTTO. — Tu te souviens, à présent..., quelles belles flambées illuminaient toute la contrée!...

MITIA, *son instinct de romanichel l'emportant*. — Oui... oui... tout brûlait. Comme nous nous sauvions, les cloches sonnaient le tocsin, les femmes appelaient au secours, j'étais heureuse, nous chantions. A notre retour, les vieux nous embrassaient de joie et nous racontaient de longues histoires en regardant le ciel qui était tout rouge. Ah!... c'était beau...

OTTO. — C'était beau..., eh bien... tu vas te venger de Sonia ainsi que les tiens se vengeaient de leurs persécuteurs.

MITIA. — Oui..., oui...

OTTO. — Là... à côté... la grange... toute sa récolte y est amassée..., tu la connais bien?

MITIA. — Oui..., mais il y a des soldats.

OTTO. — Qu'importe... Tu te glisseras derrière le mur jusqu'à la petite porte...

MITIA. — Oui.

OTTO, *lui donnant une boîte*. — Voici des allumettes, tu prendras une poignée de paille, tu l'allumeras et tu la jetteras au hasard.

ALEXANDRE, *avec épouvante*. — Otto!... tu deviens fou!...

OTTO, *furieux*. — Je t'ordonne de te taire. *(A Mitia.)* Va. *(Mitia ne bouge pas.)* Quoi?... tu hésites?.... *(Un temps.)* Ah, je comprends. *(Il sourit à Alexandre.)* Donne la bourse... *(Alexandre se fouille et donne la bourse à Mitia.)* Regarde. *(Il ouvre la bourse et montre l'or.)* Tout cela t'appartiens si...

MITIA. — Donne.

OTTO. — Tu es bien décidée?

MITIA. — Oui. Me venger de Sonia..., de Nicolas Marcovitch qui m'a menti... me venger de tous. Je suis une petite gueuse!

OTTO, *lui donnant la bourse*. — Tiens. *(Scandant les mots.)* La vengeance conjure le mauvais sort. Dépêche-toi.

MITIA, *cachant la bourse contre sa poitrine*. — J'y vais.

OTTO. — A la bonne heure.

Mitia va vers la porte du fond. Elle regarde avec précaution dehors, fait un geste de résolution et est pour sortir lorsque...

LA VOIX DE NICOLAS. — *(Nicolas chante d'une voix douce, caressante, cette mélopée) :*

O brise, en t'élevant dans le calme du soir,
Quand la terre au repos frissonne à ton passage,
M'apportes-tu, tout bas, l'écho de mon village,
Accent plaintif et doux comme un rayon d'espoir.

M'apportes-tu la voix ou la rumeur profonde
Du ruisselet qui chante ou du torrent qui gronde,
Le cri strident de l'aigle au sommet de la tour,
Ou le refrain du pâtre : une chanson d'amour!

Mitia prête à sortir, s'arrête, écoute, elle s'appuie au chambranle de la porte, elle halette.

OTTO *la regarde, serre les poings. A la fin du chant, il dit à Mitia à voix basse*. — Va donc!...

Mitia le regarde, baisse lentement la tête et sort.

ALEXANDRE, *vite*. — Otto!... les munitions! Tout va sauter.

OTTO, *se frottant les mains*. — Parbleu!... J'y compte bien, et la petite aussi. Comme cela, même si la fantaisie lui en avait pris, elle ne pourra plus rien dire. *(Il s'approche de la porte du fond et regarde dehors.)* Ah! ils ont placé un factionnaire près du puits.

ALEXANDRE *qui l'a suivie et regarde aussi*. — Oui. Mais c'est Nicolas Marcovitch, qui chantait à l'instant.

OTTO, *regardant toujours*. — Que fait-elle? Pourquoi court-elle vers le tertre?... La grange n'est pas de ce côté.

ALEXANDRE. — Elle aura vu les soldats, elle fait le tour.

OTTO. — Mais non!... Elle s'arrête... Que fait-elle? *(Avec épouvante.)* Ah!...

En même temps une lueur rouge et le bruit d'une fusée.

OTTO. — Ah! la petite misérable m'a trahi!... Elle avait gardé la fusée. Le signal de l'attaque!...

ALEXANDRE. — Les nôtres vont être écrasés!

Coup de fusil au dehors et un long cri de Mitia.

OTTO. — Tout est perdu... Fuyons.

Il s'élance par le fond suivi d'Alexandre.

SONIA, *venant de droite*. — Un coup de feu!... Qu'arrive-t-il?...

Elle s'élance vers la porte.

NICOLAS *paraît sur la porte, il porte Mitia dans ses bras, il est bouleversé*. — C'était toi!... c'était toi!...

Il la dépose sur un siège, aidé de Sonia; la porte du fond reste entr'ouverte.

SONIA. — Qu'a-t-elle?... Blessée?... Comment?

Elle court chercher un bol d'eau et un linge.

NICOLAS, *haletant*. — C'est moi... je l'ai tuée. Elle a lancé une fusée... pourquoi?... je ne l'ai pas reconnue..., pourquoi a-t-elle fait cela?

SONIA. — Je ne sais pas. *(Elle passe le linge mouillé sur le front de Mitia qui bouge un peu.)* Ah! elle n'est pas morte...

NICOLAS. — Mitia..., ma petite hirondelle..., tu m'entends..., réponds-moi?

Il est à genoux près d'elle.

MITIA, *ouvrant les yeux*. — Oui..., viens plus près..., écoute.

NICOLAS. — Oui, parle...

MITIA, *avec peine*. — Les deux hommes..., l'idiot, le marchand... sont des espions autrichiens.

NICOLAS. — Des espions!

MITIA. — Oui..., ils se sont enfuis par le sentier

du viaduc... J'avais prévenu le poste..., on va les arrêter...

Brouhaha au dehors. Tous trois écoutent.

PLUSIEURS VOIX DE SOLDATS. — A mort les espions, à mort, à mort...

LA VOIX D'OTTO. — Mais, laissez-moi, mes petits agneaux, je suis un pauvre bougre... *(Rires des soldats).*

LA VOIX D'UN OFFICIER. — Tu es Otto Shander, à la solde de l'Autriche, tu seras pendu.

Grognement sinistre d'Otto. Nouveaux rires.

DES VOIX. — Au gibet les espions, à la potence, vous allez faire connaissance avec la corde, à mort, à mort...

Les voix s'éloignent.

NICOLAS. — Ah!... ce sont eux qui t ont commandé de lancer la fusée?...

MITIA. — Oh non!... Ils m'ont payée, oui... *(Elle prend péniblement l'or qu'elle a sur elle et le jette à terre.)* Tiens... cet or me brûle... Ils m'ont payée pour que je mette le feu à la grange.

NICOLAS. — Les lâches...

MITIA. — Mais moi, j'ai fait partir... la fusée... c'était un signal...

NICOLAS. — Un signal..., quel signal?

Mitia est épuisée.

SONIA. — Ne l'interroge pas... elle étouffe..., cours plutôt chercher un médecin.

NICOLAS. — Tu as raison!...

Il veut s'en aller, mais Mitia se cramponne à sa capote.

MITIA. — Non! non! C'est inutile. Reste là avec moi... *(Continuant avec un effort désespéré.)* La fusée devait avertir les Autrichiens pour qu'ils attaquent...

NICOLAS. — Mais ils sont perdus!...

MITIA. — Je le savais... *(Elle a un sourire.)* Ce sont des méchants... *(A Nicolas.)* Tu m'as faite Russe!... J'ai servi la Russie... J'ai servi le Tsar...

NICOLAS, *désespéré.* — Et moi, j'ai tiré sur toi...

MITIA. — Tu m'as sauvée... Tu m'as donné une Patrie... C'est bon de mourir pour elle!...

SONIA, *à genoux, la prenant dans ses bras.* — Ma petite chérie! Pardonne-moi .. Je n'ai pas toujours été patiente...

MITIA. — Ne me trouble pas... J'entends les cloches... Le rossignol chante..., quel beau soleil... Et là-haut, tout là-haut... la neige brille... *(Avec un grand soupir.)* Ah!... Je suis heureuse!..

Elle ferme les yeux comme si elle rendait l'âme.

SONIA, *à Nicolas.* — Elle va mourir...

NICOLAS, *avec un geste de désespoir.* — Ah!... je suis un misérable...

MITIA, *rouvrant les yeux, à Sonia.* — Que dis-tu?... Je vais mourir?... Non, je vais m'endormir..., longtemps... Dormir *(A Nicolas)* sur ton cœur...

NICOLAS, *la tenant serrée contre lui, d'une voix brisée.* — Dans mon cœur,.. toujours... toute ma vie!...

MITIA, *d'une voix mourante.* — Bonne nuit, petite Mitia... Bonne nuit.

Elle pousse un petit soupir et meurt dans un sourire, sur la poitrine de Nicolas.

SONIA, *dans un cri.* — Mitia!...

NICOLAS *redresse Mitia dans le fauteuil, se découvre, pose la main sur le front de la morte, il est debout.* — Que Dieu ait ton âme, petit ange... Dors en paix, petite martyre de la guerre affreuse... Dors en paix, oiseau sauvage, dans ton dernier nid... Dors en paix, petite Russe héroïque, morte pour la Patrie!...

On entend le canon au loin : c'est le prélude de l'attaque autrichienne. Nicolas et Sonia ont le même sursaut, ils se regardent et se comprennent. Le soldat se doit à son devoir... c'est la guerre! L'âme déchirée, il contemple la petite morte en un suprême adieu, puis gagne le fond, vite, et sort sans se retourner.
Sonia agenouillée pleure.

— RIDEAU —

JOSEPH DE GRAMONT.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 13 avril 1917.

L'**Emprunt de la Ville de Paris** va être émis très prochainement.

Conformément à la décision du Conseil municipal en date du 31 mars, dont nous avons rendu compte la semaine dernière, un décret, paru au *Journal Officiel* du 7 avril, a autorisé la Ville de Paris à émettre, jusqu'à concurrence de 632 millions de francs, des obligations ayant une durée de cinq ans et productives d'intérêt à un taux qui ne dépassera pas 6 o/o, non compris les impôts que la Ville de Paris décidera de prendre à sa charge.

Ces obligations seront nominatives ou au porteur; leur quotité à 500 fr.; toutefois, il pourra être émis des cinquièmes d'obligation.

Elles comporteront un droit de préférence au cas d'un emprunt ultérieur à long terme d'ici cinq ans.

Cette émission tend, comme nous l'avons dit, à la consolidation de la dette flottante de la Ville de Paris et sera pour elle un nouveau et légitime succès.

Le très beau succès obtenu par le **Crédit Foncier de France,** dans l'émission des **Obligations Foncières et Communales 5 1/2 o/o 1917** a forcément pour contre-partie une répartition minime faite aux souscripteurs; mais ceux-ci s'en consoleront en constatant que cette belle réussite de la souscription sert l'intérêt général; ils pourront d'ailleurs acheter ces obligations en Bourse et trouveront, d'autre part, pour leurs fonds rendus disponibles, une nouvelle occasion de faire un excellent placement en souscrivant aux obligations nouvelles de la *Ville de Paris.*

Voici l'avis de répartition : Il est attribué : *pour la souscription en titres libérés :*

Aux souscripteurs de 1 à 200 obligations, une obligation; aux souscripteurs de 201 à 400 obligations, 2 obligations, et ainsi de suite à raison de 5 titres attribués pour 1,000 titres souscrits et d'une obligation en plus pour toute fraction résultant du pourcentage.

Pour la souscription en titres non libérés :

Aux souscripteurs de 1 à 24 obligations, une obligation; de 25 à 37, 2 obligations ; de 38 à 49, 3 obligations ; de 50 à 62, 4 obligations, et ainsi de suite, à raison de 8 titres attribués pour 100 titres souscrits, la fraction de pourcentage ne donnant droit à aucune répartition supplémentaire.

La délivrance des titres aura lieu à partir du 21 mai, aux caisses où les souscriptions ont été faites.

Les souscripteurs auront jusqu'au 15 juin pour retirer leurs titres et faire le versement exigé à la répartition, soit 230 fr. 40 par obligation libérée ou 25 fr. par obligation non libérée.

Les versements non effectués à la date du 15 juin seront passibles de l'intérêt de retard, conformément aux conditions générales de l'émission.

A partir du 16 avril, les obligations nouvelles 5 1/2 o/o 1917 du Crédit Foncier seront admises aux négociations de la Bourse. Ces titres seront inscrits à la **Cote Officielle** *sous deux rubriques distinctes affectées : l'une aux obligations entièrement libérées et l'autre aux obligations libérées de 45 francs.*

Les meilleures dispositions de la **Bourse** que nous notions à la fin de la précédente semaine, se sont facilement maintenues et, même, à cette fermeté, s'est jointe une certaine animation sous l'heureuse influence de la magnifique progression de nos alliés britanniques au delà de la crête de Vimy.

D'autre part, l'aide que les Etats-Unis doivent donner aux Alliés, commence à prendre corps. Aux termes du bill autorisant un emprunt de 7 milliards de dollars, le président et le secrétaire du Trésor ont la faculté de consentir des prêts aux Alliés jusqu'à concurrence de 3 milliards de dollars, soit 15 milliards de francs.

Avant que cette aide financière commence à être effective, il faut compter un mois environ, mais l'imminence de cette intervention financière de nos nouveaux alliés a déjà provoqué une amélioration générale des changes des pays alliés entre eux et qui va sans doute s'accentuer encore; elle a peut-être contribué à l'abaissement du taux de l'escompte de la Banque d'Angleterre de 5 1/2 o/o à 5 o/o.

Notre **3 o/o Perpétuel,** sous cette impression agréable, s'est avancé de 61 50 à 61 85.

La **Rente Française 5 o/o** passe de 88 40 à 88 45. Un dernier versement de 25 fr. o/o est appelé du 16 au 30 avril sur les titres non libérés; en conséquence, à partir du 24 avril, la rente 5 o/o ne sera plus négociable qu'en titres entièrement libérés.

Sur les **Fonds Russes,** la clôture se fait plus ferme. Mais la reprise est plus sensible sur les **Banques Russes** et sur les **Valeurs industrielles Russes.**

Notre groupe bancaire conserve de fermes dispositions ; le **Crédit Mobilier Français** est soutenu vers 345 fr., la **Banque de Paris** vers 1,000 fr. ex-coupon.

Les **valeurs de navigation** poursuivent leurs progrès ; le concours de la flotte des Etats-Unis va contribuer bientôt à l'assainissement des routes maritimes.

Les groupes métallurgique, cuprifère et caoutchoutier demeurent en bonne tendance.

Les dispositions satisfaisantes du marché ne peuvent qu'être affermies par la situation politique générale, qui nous montre l'humanité entière se dressant contre l'Allemagne en vue de mettre un terme au bouleversement mondial.

Continuons à souscrire aux Bons et aux Obligations de la Défense nationale et à prêter nos titres étrangers à l'Etat.

Le **Journal Officiel** *du 12 avril publie une nouvelle liste de* **Valeurs américaines pouvant être prêtées à l'Etat.**

Le **Crédit Mobilier Français** se met à la disposition de sa clientèle pour lui faciliter ces diverses opérations.

La **Compagnie d'Electricité de Limoges** réunira ses actionnaires en assemblée annuelle le 26 avril, ainsi que nous l'avons annoncé il y a quinze jours.

Le Conseil d'administration a décidé de proposer à cette assemblée la répartition d'un dividende de 6 francs par action, comme pour l'exercice précédent.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAUD

Ce numéro contient les premiers chapitres d'*Arlette des Mayons*, roman inédit de JEAN AICARD

LES·ANNALES



EDISON ET LA GUERRE

29 Avril 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

N° 1766. — 29 AVRIL 1917

EDITION·DE·LUXE — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



L'EXPOSITION DU CERCLE VOLNEY. *LA REPRISE* Tableau d'Auguste LEROUX.



Tableau de Louis DAUPHIN.

SITE PROVENÇAL

Le pays où se déroule l'action de notre nouveau roman

ARLETTE DES MAYONS

SOMMAIRE



Notes de la Semaine

Grands-Ducs de Paris

Le flot grondant de la révolution russe, en même temps qu'il submerge le trône des tsars, anéantit tout ce qui gravitait autour de la vieille monarchie. Les princes sont exilés, dépossédés de leurs biens. La grande-duchesse Wladimir est inculpée ; son procès s'instruit. De lourdes charges pèsent sur elle. La voix publique l'accuse d'avoir travaillé contre son pays, entretenu des relations secrètes avec l'Allemagne, favorisé les plans de Guillaume et d'Hindenburg. Jusqu'à ce que la preuve en soit faite, ce crime nous laisse incrédules. Un long passé de loyauté et de sympathie le désavoue. Nous nous rappelons le rôle joué par la grande-duchesse et le grand-duc dans la conclusion de nos premiers accords. L'alliance n'eut pas d'avocats plus éloquents, de négociateurs plus actifs. Aux raisons politiques qui les déterminaient s'ajoutaient des raisons sentimentales. Wladimir était, dans toute l'acception du terme, Parisien. Il aimait respirer notre atmosphère. Quand les devoirs de sa charge ne le retenaient pas à Saint-Pétersbourg, vite, il prenait le train et venait faire un tour de boulevard. Il appartenait à la race de ces illustres personnages cosmopolites qui, s'ils ne sont pas Français de naissance, le sont d'esprit et de cœur.

J'ai eu plusieurs fois la bonne fortune de déjeuner avec lui et j'ai gardé un vif souvenir de ces rencontres. Il se montrait affable, communicatif. Mais, néanmoins, il gardait une dignité d'attitude qui tenait à distance ceux-là même à qui il témoignait une amicale familiarité ; il restait homme de Cour, esclave de l'étiquette. Il eût trouvé mauvais qu'on oubliât, en lui parlant, les formes du respect dû à son rang, à son nom. Nul ne s'en fût avisé. Au contraire, chacun s'appliquait à l'entourer d'hommages. Un protocole très strict s'imposait à quiconque l'approchait. Il fallait s'en pénétrer par avance, afin de ne point commettre de « gaffes ». Ainsi, lorsqu'il se trouvait dans un salon, les convenances exigeaient que les personnes présentes attendissent pour s'asseoir qu'il se fût assis lui-même, et comme il préférait rester debout, on voyait des dames mûres ou indolentes s'appuyer sur les meubles d'un air las et jeter des regards désespérés vers les fauteuils mœlleux qui semblaient tendre ironiquement leurs bras vers elles. A table, il buvait sec, il mangeait beaucoup, il causait abondamment ; il mettait une sorte de coquetterie à montrer qu'il possédait son Paris sur le bout du doigt, et non le Paris officiel et diplomatique, mais le Paris boulevardier, le Paris qui s'intéresse aux spectacles, aux expositions, aux élégances, le Paris qui s'amuse. Il évoquait la société du second Empire, si brillante, et dont il put voir la fin.

« Au temps de ma jeunesse, nous disait-il, j'assistai à la première de la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, aux Variétés... Ah! Dupuis! Ah! Schneider! »

Ce théâtre des Variétés, le théâtres des Meilhac, Halévy et Offenbach, symbolisait à ses yeux l'ensemble des choses que Nestor Roqueplan désignait sous le nom de « parisine », c'est-à-dire les façons à la mode, de rire, de sentir et de parler. Il en savait l'histoire ; il connaissait le nom des acteurs qui s'y étaient succédé ; il les énumérait complaisamment. Et j'écoutais, avec une indéfinissable surprise, dans la bouche de ce grand seigneur, généralissime de l'armée russe, dans cette bouche impérieuse, hautaine, habituée au commandement, des propos empreints de frivolité. Et ceci me faisait comprendre le charme singulier de notre civilisation, l'attrait qu'elle exerce sur les étrangers. De tout temps, ils en ont goûté la grâce, subi la fascination. Toujours, sous l'ancienne monarchie, comme sous le régime démocratique actuel, il y eut à Paris ce petit groupe que constituent les hôtes de distinction, accourus des extrémités de l'univers. C'étaient les Hamilton, les Walpole, les Grimm, les ambassadeurs à poste fixe et les princes en voyage. Ce furent, plus tard, lord Seymour, le prince d'Orange, le Prince of Wales (futur Edouard VII), sans compter maints souverains, abrités sous le voile de l'incognito, venus pour les intérêts de la politique, mais ne dédaignant point le plaisir.

On ne pouvait que se réjouir de tant d'empressement et de bienveillance. Ces augustes visiteurs, après s'être saturés du génie français, l'emportaient au loin, l'exaltaient, coopéraient à son rayonnement mondial. Et puis, ils ne s'occupaient pas seulement des actrices des petits théâtres ; ils suivaient attentivement les travaux de nos musiciens, de nos peintres, de nos littérateurs, de nos savants, ils respiraient le parfum des fleurs écloses sur notre sol, ils acquéraient une vaste culture. Ils devenaient juges délicats, dilettantes raffinés... Quelquefois, le grand-duc Wladimir s'improvisait critique dramatique, et donnait sur les pièces qu'il avait vues des opinions libres et piquantes, aiguisées de bon sens, ce qui ne l'empêchait point, l'instant d'après, d'aborder les plus hautes questions de la philosophie et de l'histoire, ou les problèmes techniques de l'art de la guerre, — son métier. Il possédait, enfin, une qualité, rare et précieuse, qu'il devait tout ensemble à la nature et à l'éducation : le sens des nuances, le tact. Dans n'importe quelle circonstance, il y a un mot à dire, et il n'y en a qu'un ; ce mot, qui correspond aux nécessités ou aux convenances d'une situation particulière, il le trouvait infailliblement ; une intuition supérieure le lui suggérait.

L'amitié qu'il avait pour nous cherchait avec persévérance l'occasion de s'affirmer. Elle lui inspira plus d'un geste courageux. Assistant à certain dîner de cour où Guillaume II avait porté, selon sa coutume, un toast plein de délire mystique et d'orgueil, le grand-duc se tourna vers sa voisine, l'ambassadrice de France, et dit à haute voix, en levant son verre : « Je bois, sans phrases et de tout cœur, à la prospérité de votre patrie... » Authentique ou non, le trait n'est pas invraisemblable puisqu'il a pu lui être prêté. L'oubli de ces sentiments nous ferait peu d'honneur. Ne soyons pas ingrats, à l'heure de la victoire.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Attente

Ma chère Cousine,

Ah! qu'elles sont bonnes, qu'elles sont belles ces journées de victoire!... L'horizon s'éclaircit, le soleil est proche..., tous les cœurs frissonnent de joie...

Mais que d'angoisses cachées à l'ombre de ce grand bonheur... et combien de femmes en connaissent le prix douloureux!

Car il est là-bas celui qu'elles aiment..., fils, mari, frère..., il ne représente qu'une pauvre unité dans l'immense offensive, mais c'est pour elles l'être unique dont elles reçoivent la flamme, et c'est au travers de son visage qu'elles reconnaissent la Patrie!... Les correspondances sont à peu près supprimées et la lettre qui arrive est déjà si vieille, et les événements marchent si vite qu'elle n'apaise aucun tourment... Elle fait seulement aimer plus vivement le soldat qui l'a écrite... On lit cent fois le dernier billet griffonné au crayon et plein de nouvelles jetées à la hâte. On apprend, en style télégraphique, que le régiment dispose d'une artillerie formidable, qu'il est pourvu de tanks, de gaz enflammés, enfin qu'il tient en ce genre d'articles tout ce qui se fait de mieux. On devine la confiance des Poilus à je ne sais quelle ardeur prophétique et la gravité du moment à la tendresse de certains mots.

Et les femmes pensent : Où est-il?... que fait-il?

Elles attendent.

Elles vivent tout le jour dans une sorte d'état somnambulique, bénissant leur travail qui les occupe et dont elles accomplissent machinalement les rites, elles prononcent les paroles banales qui sont la trame des conversations courantes, mais toute leur pensée est tendue vers lui...

Où est-il? que fait-il?

Un redoutable point d'interrogation se dresse, l'inquiétude gronde et monte. On lit avec fièvre les communiqués..., ils semblent pleins de présages et de secrets, leurs formules brèves laissent tout espérer et aussi tout craindre. Ils disent un morceau de victoire... et l'orgueil de la France.

Mais lui, où est-il?...

On dévore la carte des yeux, quelles embûches présentent ces routes, ces chemins, ces forts, ces bois et cette rivière aux eaux tourmentées ?... Et cette heure qui sonne lui fut-elle favorable ? marqua-t-elle pour lui le sacrifice, ou la gloire ? Est-il un pauvre blessé attendant du secours dans la boue, ou, soldat marqué par le destin, entraîne-t-il les camarades à la grande ruée ?

Oh ! que de questions harcèlent le cœur des femmes ! — une radieuse clarté est sur le pays, et elles en éprouvent une émotion profonde, car elles aiment leur patrie comme on doit l'aimer..., par-dessus tout... Mais lui..., lui, le modeste soldat de la splendide armée... où est-il ?...

Elles attendent, comme les femmes de marin, qui chaque jour guettent au pied du calvaire le retour du mari et interrogent anxieusement la mer qui l'a vu partir.

Mer mystérieuse et pleine d'épouvante...

Elles attachent leur pensée sur cet autre océan soulevé de vagues où les poilus de France luttent de toutes leurs forces contre les éléments déchaînés... Elles écoutent la lugubre chanson du vent, chaque goutte de pluie entre dans leur cœur, elles sont glacées du froid qui tombe sur la nature et le soir dans leur lit, les yeux brûlés d'insomnie, elles songent :

Où est-il, lui?... lui et tous les autres..., tous ceux qui ont froid..., tous ceux qui la nuit, sous les nuages qui crèvent, dorment sur la terre bouleversée et fangeuse..., tous ceux qui mènent des vies de martyrs, des vies de héros pour la rédemption de la Patrie.

Et l'on s'en veut d'être couchée, là, entre deux draps blancs, tandis qu'ils accomplissent la grande besogne... Tous, ils ont fait l'offrande de leur vie! Ils ont tous, dans la petite poche secrète, la lettre qui dit : Ne pleure pas..., et qu'on espère ne jamais lire. Ils ont tous connu la fatigue surhumaine, la souffrance du pauvre corps qui réclame et n'en peut plus, ils ont vécu dans le tonnerre, la foudre, l'incendie, l'inondation, ils ont reculé la limite du possible... Et cependant aucun ne faiblit... De cela les femmes sont sûres...

Et dans leur rêve éveillé, elles l'évoquent lui... l'enfant, le mari ou le fiancé... qui est dans un de ces coins où la terre tremble, et tout de même elles sont heureuses qu'il soit au danger. Il fallait qu'il y fût..., car plus tard, au jour de la victoire, celui qui n'aura pas travaillé pour elle ni mis sa pierre ou son grain de sable au grand phare qui illuminera le monde, vivra dans la honte.

Alors elles attendent, les femmes!...

Et chaque jour leur creuse un sillon dans le cœur... Ah! comme cela leur est égal de vieillir! comme elles voudraient compter des jours de plus... et des cheveux blancs et des rides et que toute cette douleur s'efface du monde, l'excès en est trop fort..., quelquefois on étouffe.

Je sais une pauvre mère, rapatriée de Saint-Quentin... qui est l'image même de l'attente dans ce qu'elle a de plus angoissé et de plus résigné.

Elle avait cinq enfants...; après trois ans d'un esclavage inimaginable, en arrivant à Paris, elle apprit que deux de ses fils étaient morts au champ d'honneur, l'autre prisonnier! Et chaque jour elle guette les nouvelles qui ne viendront pas, et chaque jour elle se jette au-devant du facteur qui n'apportera rien. C'est que les monstres lui ont volé sa fille..., une enfant de quinze ans... Elle a dû quitter sa vieille maison par ordre, tandis que les soldats du kaiser lui arrachaient la petite... Où l'ont-ils emmenée? à quels travaux la forcent-ils? à quelle ignominie l'obligent-ils?...

La pauvre créature attend...

Si j'avais seulement trois mots de son écriture ! dit-elle, les yeux secs, pâle et terrifiante de résignation... et elle attend...

Ah! pour toutes ces femmes qui attendent, qui espèrent, battez-vous bien, soldats..., la victoire vient... Elle est en marche, rien ne l'arrêtera plus... Chargez, mitraillez, culbutez cette race maudite qui a fait couler tant de larmes..., vengez les mères auxquelles on a arraché leurs enfants!

Vengez les mères auxquelles on a tué leurs fils, vengez les villes éventrées et les villages détruits, vengez Reims et notre belle cathédrale blessée, vengez la France souillée par leurs immondices, faites-nous une Patrie éclatante malgré ses deuils!... Et sachez que jour et nuit, à toutes les minutes de la vie, nous pensons à vous, soldats de France, nous travaillons pour vous, nous vous aimons, pieusement, passionnément.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

***Les Cloches du Palais,* par Me Henri-Robert**

Me Henri-Robert a retrouvé dernièrement devant l'auditoire des Annales toute sa prestigieuse éloquence, et, dans un courant rapide, chargé d'étincelles, il a jeté toute l'histoire du Palais de Justice.

C'est d'abord la vieille estampe du palais, la salle des Pas-Perdus, incendiée sous Louis XIII, puis sous la Commune; la galerie marchande, parée de jeunes lingères qui arrêtent les regards — même ceux des cardinaux, — la grande chambre qui entendit les luttes du Parlement contre la royauté.

Ah! si les pierres pouvaient parler, dit le conférencier, elles laisseraient percevoir l'écho des cris contre les juges maudits; elles évoqueraient l'image des Girondins marchant au supplice, de l'ardente Charlotte Corday enchaînée et triomphante, de Marie-Antoinette fière et charmante dans son cachot; elles feraient défiler sur la scène lyrique de la cour d'assises, les procès qui marquent les époques de leur fer rouge; les condamnations brutales du tribunal révolutionnaire qui tombaient tout à la fois sur le client et sur son défenseur; le jugement de Ney courageusement défendu par Pierre-Nicolas Berryer, celui de Louis-Napoléon-Bonaparte qui, condamné à la détention perpétuelle, demandait à son avocat combien de temps durait la perpétuité! le fameux procès Baudin, qui mit en relief, à la fin de l'empire, Gambetta.

Le bâtonnier Henri-Robert, en virtuose, a su animer toutes ces vieilles cloches du Palais de Justice; elles ont sonné, sans répit, les passions humaines, les moindres frémissements d'une société, les horreurs de la Commune, et depuis l'an 1914, sous une coupole endeuillée, leurs tintements ont été une pieuse commémoration aux morts.

Mais le jour de la grande victoire, toutes les cloches de France, depuis la modeste enclume de l'église villageoise jusqu'au bourdon de Notre-Dame, déchaîneront une immense tempête de sonneries et carillonneront la gloire de la Patrie.

Le conférencier est rappelé par un public enthousiaste.

PIERRE S.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le N° 9 paraîtra le 1er mai

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Le gros travail a repris, les lits s'emplissent, les salles de pansements et d'opérations ne chôment plus. Nous donnerons la prochaine fois des nouvelles de nos chers blessés de la Champagne, mais nous voulons dès aujourd'hui remercier nos amies, parmi lesquelles nous retrouvons, toujours admirables de dévouement, de courage, de ténacité et d'amitié, Mmes Rogers et Rutlidge! « Puisse cet argent bien vous aider à soulager nos chers soldats qui sont tous si admirables! » écrivent-elles...

Du fond du cœur nous leur en donnons l'assurance.

Envois au Front

Mmes Nicolle et Francis Thomé ont marqué leur 42,208e envoi et terminé leur 15e registre!...

Ai-je raison de demander sans cesse du linge?... Cette lettre n'est-elle pas la meilleure preuve des besoins de nos pauvres combattants. Après les remerciements d'usage, voici ce que dit mon soldat :

« Chère demoiselle, tout se que vous m'avez envoyez me servira très bien, il n'y manqué qu'une chose s'était une chemise car ici sur le front on en touche pas bien souvent et comme il arrive bien souvent que l'on ne peut pas les lavait l'on est forcé de garder la chemise que l'on a sur soie 15 jours 3 semaines et qu'elquefois un mois alors comment voulait vous que l'on est pas de vermine de cette façon. — Georges Verschooten, 162e d'infanterie, 9e compagnie. »

Pensons à ces hommes qui font en ce moment une besogne surhumaine et donnons-leur au moins de petites joies.

Voici quelques nouvelles raisons de leur venir en aide :

Le *capitaine Edouard Café, commandant la 23e compagnie du 204e régiment d'infanterie*, recommande beaucoup de soldats malheureux de sa compagnie, il serait très reconnaissant de recevoir quelques colis ou bien il enverra à qui les souhaitera les noms des plus nécessiteux et méritants et qui ne reçoivent jamais rien.

Le *capitaine Lenouvel, commandant la 35e compagnie du 28e régiment d'infanterie*, serait reconnaissant qu'on voulût bien participer à l'organisation d'une salle de correspondance et de réunion pour ses hommes, en lui envoyant quelques jeux et brochures diverses.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons d'abord une très heureuse nouvelle à annoncer : une interpellation de M. Pasqual sur les odieuses représailles allemandes que nous avions signalées, a justement ému la Chambre.

« Si j'ai rompu le silence, a dit le défenseur de nos prisonniers, c'est que la presse s'est dressée contre ce régime odieux et l'a dénoncé à la vindicte du monde entier, c'est que l'émotion causée par ces articles qui reflètent la triste vérité est à son comble, et qu'il est nécessaire qu'à bref délai un terme soit mis aux souffrances physiques de nos prisonniers et aux souffrances morales de leurs familles. » M. Ribot, dans un langage très noble, promit que des mesures allaient être prises réglant la question. Et de fait, nos prisonniers aujourd'hui ne peuvent plus servir au front, où les Allemands les forçaient à des travaux de première ligne, les faisant travailler contre leur patrie, exposés aux obus français!

Nos chères marraines peuvent donc être rassurées... Les 30,000 prisonniers français, choisis parmi les intellectuels, les évadés et les sous-officiers ayant refusé de travailler dans les usines allemandes, ne subissent plus le régime épouvantable du front, sous prétexte de représailles, et sont réintégrés au camp...

Tranquillisons aussi les marraines qui, depuis le début de janvier, sont sans nouvelles de leurs filleuls. L'ambassade d'Espagne à Berlin, sur l'instigation de M. Pasqual, est en train d'effectuer toutes les démarches nécessaires pour qu'il soit remédié à cet état de choses.

Nous éprouvons une grande joie à apprendre par une de nos marraines, Mathilde Burdet, qu'à Neuchâtel, une Société de marraines, sur le type de la nôtre, s'est fondée, qui se réunit une fois par mois, et porte ce joli titre, « Le Rayon ». Tous nos vœux... Nous ne serons jamais trop de marraines... Il y a tant à faire dans les camps.

Nous recevons de Gyöngyös cette touchante lettre :

« Parmi les internés français en Hongrie, beaucoup se trouvent dans une situation très nécessiteuse. Des vivres, des vêtements même usagés, des chaussures, seraient les bienvenus. La misère est grande, des fillettes sont sans souliers, des hommes marchent pieds nus. » Le sergent Edouard Boulanger, interné français à Gyöngyös, en Hongrie. Comité de Heves, se chargera de la répartition.

Donnons maintenant quelques nouvelles reçues directement de nos amis. Le président Allée, en témoignage de reconnaissance des caisses de vivres que nous lui avons envoyées au nom des donatrices américaines, nous adresse une carte postale infiniment pittoresque représentant le camp de Munster II, nous la gardons comme un souvenir précieux.

Nous avons reçu aussi avec émotion un journal de prisonniers fondé depuis un an déjà, *Le Flambeau*, que son rédacteur en chef, J. Belot, rédige avec une variété et un agrément rares. Voici comme notre cher prisonnier termine son article d'anniversaire :

« Je tiens à remercier tous les collaborateurs qui ont participé à la tâche ardue, ainsi que tous les lecteurs qui nous ont aidé et encouragé à poursuivre notre œuvre difficultueuse.

» Aujourd'hui, je n'ai qu'un seul désir, c'est que *Le Flambeau* périsse le plus tôt possible. — Ironique paradoxe. — Quel père de famille cynique qui désire la mort de son enfant. Hélas! mes frères, le jour où *Le Flambeau* entrera dans la mort, nous entrerons dans la vie... Si pour lui, la captivité est l'essence de la vie, pour nous prisonniers elle est l'essence de la mort. »

Ne terminons pas ce rapide billet sans dire que nous avons eu cette semaine le chagrin de constater qu'un ou deux chèques annoncés n'étaient pas arrivés. Il fallait s'y attendre, les bateaux sont torpillés. Mais que nos « marraines » d'outre-mer ne s'inquiètent nullement, nous poursuivons les envois à leurs filleuls sans interruption, comptant sur le « duplicata » réparateur au prochain bateau.

Nous donnerons comme d'habitude nos comptes à la fin du mois; nous ne voulons pas attendre cependant pour envoyer nos remerciements aux fidèles donateurs. En effet, nous avons reçu cette semaine à la Caisse de Secours, 342 francs; au compte des marraines d'outre-mer, 1,674 fr. 80. En outre, nous comptons 7,725 marraines qui assurent 3 colis par mois à leurs filleuls.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nos aveugles continuent d'intéresser vivement toute la grande famille des Annales. En cette seule semaine, l'œuvre a reçu 1,298 francs 75, dont on pourra lire le détail dans le *Journal des Blessés aux yeux*. Mlle Anna Dreyfus, qui est une admirable combattante de la cause française, nous envoie le produit d'une quête faite à l'église Saint-Marc (protestante) de Minneapolis. Elle est secrétaire locale de la Blind-Relief et répartit les sommes entre les œuvres de guerre; celle touchant les aveugles l'intéresse au plus haut point...

« Comme on les aime, écrit-elle, vos braves poilus, et combien on admire le zèle infatigable de ceux qui leur donnent le courage moral et qui leur viennent en aide matériellement! les cœurs répondront toujours à l'appel en Amérique, les secours ne vous manqueront jamais. »

Il est doux et encourageant de lire des choses si bonnes, si tendres et dont chaque jour apporte la preuve qu'elles sont si vraies!

Petits Ciseaux d'or et d'argent

Nous recevons de Mme Roullet, la présidente de l'œuvre à laquelle M. Pierre Loti a consacré ici un de ces articles dont il a le secret, une lettre pleine d'actions de grâces :

« Quelques chiffonniers se sont ouverts, dit-elle, quelques bonheurs-du-jour ont dévoilé leurs trésors, et déjà petits ciseaux d'or et d'argent, dés percés, et bijoux démodés, vieilles montres, vieilles pièces d'or ou d'argent, sont venus augmenter nos richesses; les paquets arrivent nombreux, et avec eux s'accroît notre reconnaissance, notre désir de mieux faire, et nous venons vous demander, chère cousine Yvonne, si vous ne pourriez pas, pour simplifier et encourager les personnes habitant Paris, recevoir aux Annales les objets qu'on y voudrait apporter. Vous nous les renverriez en bloc, et nous les ferions partir directement pour la Banque de France. »

Naturellement, je ne demande pas mieux : Les dons pourront donc être envoyés directement à la présidente, Mme Roullet, 43, quai des Chartrons, Bordeaux, ou à Yvonne Sarcey, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Ajoutons que l'œuvre que Pierre Loti a baptisée « Petits ciseaux d'or et d'argent », mais qui en réalité s'appelle le « Dé Percé », a déjà obtenu par les fontes une somme de 7,000 francs. L'or fut envoyé à la Banque et la monnaie distribuée aux œuvres de sanatoria pour soldats tuberculeux et de rééducation pour les réformés.

Y. S.



TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

141e LISTE DE SOUSCRIPTION

37e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 7 au 14 avril 1917)

Don d'un Mauricien, 75 fr. — Mme Bacouse, Alger, 10 fr. — M. T. T., Brive, 20 fr. — M. Boiteau, Monnaie, 2 fr. 50. — Un abonné endeuillé des Annales, 5 fr. — G. J. M., 50 fr. — M. Vion, 5 fr. — M. Cambon, Diego-Suarez, 5 fr. — Mme Back, Willimantic, 25 fr. — M. Collina, Providence, 25 fr. — Mme Tiburce d'Alexis, Pointe-à-Pitre, 10 fr. — M. Bazin, Le Raincy, 20 fr. — Mme Spaducci, Tucuman, 20 fr. — M. Boy, Le Mans, 2 fr. — M. André Grand, 13 fr. — Abonnée Saumuroise, 27 fr. 50. — Mme Léon Augias, Ben-Gardane, 40 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, 1,150 francs. (Nous publierons la liste des donateurs dans le prochain numéro.)

Total général de cette 141e liste .... 1,515 »

(A suivre.)

LES ÉCHOS



Nos lecteurs semblent avoir un goût très vif pour les pièces de théâtre... Nous leur offrirons dans les prochains numéros quelques pièces récemment applaudies; entre autres :

HÉCUBE

Drame de MM RENÉ CHAVANCE et MAURICE BERNHARDT créé ce dernier hiver, en Amérique, par SARAH BERNHARDT.

LE JOLI RÔLE

Comédie, mêlée de chant, de M RAYMOND GENTY, actuellement représentée à l'Odéon.

ANDROMAQUE ET PÉLÉE

Tragédie de MM. SILVAIN et JAUBERT (d'après *Euripide*), jouée à la Comédie-Française.



Ajoutons une anecdote aux détails que M. Forbin vous donne ci-après sur Edison :

...C'était à New-York, en 1870, à Wall street, devant les bureaux d'une agence qui a le monopole des « tickers » — appareils inscrivant automatiquement sur des rubans les cotes de la Bourse — une foule en détresse s'écrase : les tickers sont arrêtés partout, sans que l'administration affolée puisse trouver la cause de l'accident... Alors, Edison entre dans l'agence et s'offre à réparer le dommage : on y consent. Il examine l'appareil central et avise un ressort tombé entre deux rouages : en quelques secondes, tout fonctionne à nouveau.

— Je vous prends ici à 1,500 francs par mois! lui dit le directeur enthousiasmé.

Maîtrisant l'émotion qui l'étreint, Edison accepte d'un air détaché... On l'installe, on lui fournit tout le matériel qu'il demande et, quelque temps après, il apporte à ses chefs un ticker merveilleusement perfectionné :

— Combien voulez-vous pour cette invention? questionne le directeur.

Edison va répondre : « 25,000 francs », mais il se ravise et laisse l'autre se découvrir :

— Voyons, reprend le directeur, seriez-vous satisfait avec 200,000 francs?

Edison ouvre la bouche de stupeur, ce que son interlocuteur prend pour une protestation.

— Hélas! fait ce dernier attristé, c'est tout ce que je puis vous offrir.

Alors, bon prince, Edison se résigne :..

Il a vingt-trois ans. L'ère de ses grandes inventions commence : ce sera bientôt la gloire.



PAGES OUBLIÉES

Notre ami Chrysale nous révélait l'autre jour l'origine de la légende qui attribue à Bacon la paternité des chefs-d'œuvre de Shakespeare... Voici, à ce propos, un souvenir retrouvé dans les chroniques de Jules Claretie :

LAMARTINE ET SHAKESPEARE

Certain jour, Edmond Texier, un journaliste de grand talent, causeur exquis, me conta que passant l'automne à Saint-Point, chez Lamartine, un soir, à table, le poète des *Méditations* s'assit tout joyeux et dit gaiement :

— Le père Havin m'a demandé une série d'articles pour le *Siècle*. Je vais faire ces articles. Mais j'en cherchais le sujet et il n'était pas facile à trouver. Eh bien, *eurêka!* J'ai trouvé!

— Qu'est-ce donc? demanda Mme de Lamartine.

— Voilà. Il y a longtemps, très longtemps, que je veux dire, proclamer hautement ce que je pense de Shakespeare!

A ce nom Mme de Lamartine, qui, s'il m'en souvient, était Anglaise, devint pâle et regarda Edmond Texier.

— Oui, dit le poète, je n'aime pas les gloires usurpées. Shakespeare est le génie de la déraison. Je veux dire de Shakespeare ce qui est la vérité. Shakespeare est un préjugé, Shakespeare est une invention des romantiques. Voltaire n'était pas un sot : Shakespeare est un imbécile!

— Un imbécile! s'écria Texier, effaré.

— Un imbécile. Un montreur de lanterne magique. Un dramaturge pour enfants. Je le déclare et je veux le prouver. Mon premier article pour le *Siècle* partira demain matin. Je vais l'écrire cette nuit, et nous allons nous amuser avec William Shakespeare!

Mme de Lamartine savait que lorsque son illustre époux montait sur un « dada », comme disait non pas Shakespeare, mais Laurence Sterne, il fallait le laisser trotter. Au bout de quelque temps, la monture était fatiguée et le poète en descendait. Elle ne dit rien pendant le reste du repas, et Lamartine continua, malgré Texier qui résistait, à démontrer la stupidité des inventions shakeskespeariennes.

— Cet Hamlet, concevez-vous cet Hamlet qui se demande s'il y a quelque chose au delà du trépas, qui déclare que nul n'est encore revenu de là-bas, et qui a vu, de ses yeux vu, son père, le spectre de son père, revenir et se promener sur la terrasse d'Elseneur? C'est l'incohérence à jet continu! Je le dirai, je l'écrirai!

Et Mme de Lamartine poussait des soupirs.

Le repas fini, la soirée fut silencieuse, puis chacun regagna sa chambre. Edmond Texier n'était pas encore couché lorsqu'on frappa à sa porte. Il ouvrit. C'était Mme de Lamartine, en camisole de nuit, un bougeoir à la main, qui venait supplier le journaliste du *Siècle* d'aller trouver Lamartine et le conjurer de ne pas écrire l'article projeté.

— Attaquer Shakespeare! Vouloir prouver que Shakespeare est une bête, concevez-vous cela, monsieur Texier? M. de Lamartine va se couvrir de honte. De honte ou de ridicule. Pour l'amour de Dieu et pour sa gloire, empêchez-le de faire cela!

La pauvre femme avait la tête aux champs. Texier, vainement, essayait de la rassurer :

— Peut-être, madame, vaut-il mieux le laisser écrire son article, épancher son *antishakespearianisme* et écrire à M. Léonor Havin de ne pas insérer la diatribe sans avoir fait à M. de Lamartine les observations voulues. M. de Lamartine réfléchira. Après tout, M. Havin est un rédacteur en chef. Il lui dira que le *Siècle* ne peut pas assumer la responsabilité du paradoxe.

— Vous avez raison sans doute, monsieur Texier, dit la malheureuse femme éperdue.

Le lendemain, Lamartine descendait de sa chambre en brandissant les feuillets qu'il avait tracés pendant la nuit, ou le matin dès l'aube.

— Voilà mon affaire! Le nommé Shakespeare n'a qu'à se bien tenir!

Alors, Mme de Lamartine, de sa voix la plus tendre :

— Ainsi, mon ami, vous y tenez? Vous tenez à exprimer vos idées sur Shakespeare?

— Si j'y tiens! fit Lamartine, éclatant.

— Vous savez qu'elles sont fausses, vos idées!

Lamartine haussa les épaules.

— Vous savez, dit l'épouse avec une lenteur douloureuse, vous savez, mon ami, que vous me ferez beaucoup, beaucoup de peine!

Elle avait parlé en étouffant un sanglot qui venait.

Lamartine la regarda un moment, puis ses yeux à leur tour s'attendrirent. Il fit un geste.

— Oh! rien, par exemple, non, non, rien en ce monde ne vaut qu'on fasse de la peine à ceux qui vous aiment!

Et brusquement il déchira les feuillets sur Shakespeare qu'il avait tracés de sa belle écriture allongée en cursive.

— Ah! que vous êtes bon! fit Mme de Lamartine, joyeuse.

— Moi, bon? Non, je suis bête, bête comme Shakespeare!

Et l'on déjeuna ce jour-là en riant, à la table de Saint-Point.

JULES CLARETIE.



Mon courrier.

Le professeur Moure, de Bordeaux, nous signale une confusion qui s'est introduite dans l'article publié chez nous le 25 mars, sur le Musée du Val-de-Grâce.

Notre excellent collaborateur Ernest-Charles signalait le résultat des merveilleuses opérations ayant pour but la réfection du visage des blessés. Il les attribuait toutes au maître-chirurgien Morestin. Or l'une d'elles, dont nous donnions la photographie, est due aux heureux efforts du professeur Moure. Il est juste de lui rendre ce qui lui appartient.



RÉFLEXIONS D'UN IRONISTE

FORMULES DE COMMUNIQUÉS
A L'USAGE DU HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND

NE DITES PAS	DITES
Nous avons été chassés de nos positions par une contre-attaque de l'ennemi.	*En présence de forces très supérieures nos détachements se sont repliés sur d'excellentes positions.*
Nous avons reculé de cinq cents mètres.	*Nous avons dû nous replier, devant des forces considérables, à un kilomètre en arrière, mais l'entrée en scène vigoureuse de nouveaux éléments nous a rendu une bonne moitié du terrain perdu. Le combat continue.*
L'ennemi avait une légère supériorité numérique.	*Nous étions trois bataillons contre quarante-trois.*

(L'art de la guerre consistant à attaquer à l'endroit où l'on est le plus fort, déclarer que l'ennemi s'est trouvé supérieur en nombre sur un point donné, c'est excuser la défaillance des troupes, en revanche, c'est accuser l'incapacité du commandement. Mais les profanes ne feront pas attention à cela.)

TRISTAN BERNARD.

Gestes d'infirmières.

Un regard jeté sur le carton, d'un format séduisant, nous révèle la double intention de l'artiste : « Gestes d'infirmières », vendu 25 fr. au profit de la Fraternité des artistes. C'est à la fois l'argument d'un témoin enthousiaste et le désir de venir en aide à une œuvre de solidarité artistique dont la bienfaisante activité rend urgents de nouveaux apports. Il y a tant d'infortunes secrètes parmi les familles des artistes mobilisés.

Nos soldats qui, à l'hôpital, auront appris à oublier les visions affreuses, se plairont à feuilleter ces pages où ils retrouveront l'ambiance qui leur fut douce, les mouvements, les attitudes de celles qui ont hâté leur guérison. Ils reverront certains instants de leur existence de blessé avec une précision qui formule nettement l'impression de chacun.



Celles qui ont vécu dans les hôpitaux regarderont ces planches comme on relit un livre, pour évoquer un paysage ou revivre les heures préférées.

UN PEU DE MUSIQUE

LA CIGARETTE

A Madrid, le roi Alphonse XII, qui me témoigna toujours la plus grande bienveillance amicale, ne manqua jamais une des représentations données par mes différentes tournées et aimait beaucoup venir sur la scène pour voir de près les artistes et les complimenter de la façon dont ils s'acquittaient de leur tâche. Pendant une tournée de vaudevilles, avec Paulus comme intermède, il vint comme d'habitude sur la scène pendant l'entr'acte et entra avec moi au foyer des artistes, qui se retirèrent discrètement en se tenant à l'écart du royal visiteur.

Le roi, accompagné du duc de Sesto, s'assit commodément dans un fauteuil, tira une cigarette d'un étui en or, l'alluma tranquillement et me dit après m'en avoir offert une :

« Et maintenant, mon cher ami, si nous parlions un peu de ce cher boulevard, de ce Paris que j'aime tant et qui a pour moi toujours le même attrait qu'une jolie femme élégante et spirituelle. Vous allez me donner des nouvelles des artistes, que grâce à vous j'ai pu applaudir dans ma capitale et que je revois toujours avec plaisir quand je vais en France. Racontez-moi quelque chose sur Judic, Granier, Sarah Bernhardt, Coquelin, Dupuis... »

La bonne humeur du roi me met en verve et je ne tarde pas à lui raconter des potins de coulisses qui le font rire aux éclats. Le roi se trouve à son aise et s'amuse énormément du sans-gêne cordial de notre entretien.

Tout à coup la porte du foyer s'ouvre et livre passage à un obscur comédien nommé Karl, qui joue les seconds comiques. Il regarde le roi, sort une cigarette d'un papier graisseux et, s'approchant du souverain, dit :

« Un peu de feu, s'il vous plaît, monsieur? »

Le roi le regarde, lui tend sa cigarette allumée qu'il laisse entre les mains du comédien sans la reprendre, me serre la main et s'en va sans rien dire.

Le charme était rompu. Alphonse XII n'était pas démocrate jusqu'à ce point et l'étiquette rigide de la cour de Charles-Quint reprit ses droits impérieux.

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.

Petit pastiche inspiré par la question du jour :

L'ACCAPAREUR

A Louis Forest.

Ma cave a son secret, mon grenier son mystère :
Un projet capital depuis longtemps conçu.
Le fait est remarquable, et je devrais le taire,
D'autant que mon portier n'en a jamais rien su.

Oui, je viens d'entasser chez moi, même à l'insu
Des yeux inquisiteurs de ma propriétaire,
Un sac de petis pois et de pommes de terre
Que j'ai d'un mien parent dernièrement reçu.

Malgré tout, quoique Dieu m'ait fait sensible et [tendre,
Je garde mon butin secret, et sans entendre
Le murmure d'envie élevé sur mes pas.

A mes pommes de terre aveuglément fidèle,
Je veux bien, à travers le buffet qui les cèle,
Vous les faire admirer, mais vous n'en aurez pas !

LUC CORVISIER.

Combien de sonnets — ô Arvers — ton chef-d'œuvre aura-t-il fait éclore?

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

VIMY. — *On a* Vimi *en 454, ce qui ne nous avance guère. D'après* Ricouart (Noms de lieu du Pas-de-Calais), *il faudrait expliquer Vimy par* vimen, *osier en latin. En bas-latin, on a eu* vimus, *baguette d'osier,* vimena, vimicellum *(claie d'osier),* vismenia, *oseraie ; en vieux français, on a eu vimois, au sens de branche d'osier. A. Matton rattache également à* Vimen, *ou plutôt à quelque dérivé de ce nom, le nom du village de Wimy, dans l'Aisne, où la culture de l'osier est très répandue, facilitée par l'humidité du sol. On pourrait être tenté d'invoquer un thème* Vimiacus, *l'acus, ou domaine de Vimius. Mais on ne connaît pas ce nom de famille en latin ni en gaulois, sauf erreur. On a bien* Wimiacum *pour Wimy, dans l'Aisne ; mais cette forme est de* 1244. *Elle serait beaucoup plus probante vers l'an* 800, *et ne venant pas après des formes presque identiques à l'actuelle.*

MONCHY-LE-PREUX. — *Monchy a été déjà expliqué. Le reste du nom, le Preux, ou les Preux s'explique non par des exploits antérieurs à ceux que viennent d'y accomplir nos alliés, mais de façon bien plus terre à terre. On a en* 1270 Monchiacum petrosum, *en* 1310 *Monchy-le-Perreux. On a supposé qu'il pouvait y avoir un « lépreux » dans l'affaire. Il n'y a pas plus de lépreux que de preux ; il y a simplement pierreux* (petrosum) *qui est généralement devenu Perreux, mais qui ici, s'est réduit à une seule syllabe, preux. Monchy-le-Preux est en réalité Monchy-le-Perreux ou le Pierreux, Monchy-la-Carrière.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

LES BRUITS QUI COURENT

LA PATRIE DE JOFFRE. — Sept villes se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère; cela pouvait se comprendre dans la Grèce ancienne où les registres de l'état-civil n'existaient même pas à l'état de projet; dans la Grèce moderne où l'ordre le plus parfait ne règne pas, mais en France, une confusion est-elle possible?

Il faut le croire, puisque tout le monde et l'intéressé lui-même pensaient que le maréchal Joffre était né à Rivesaltes dans le Roussillon. On a prétendu que la famille du vainqueur de la Marne était d'origine catalane; des Suisses ont soutenu qu'elle était calviniste et venait des bords du lac Léman.

D'après les journaux de la Creuse, la famille du maréchal Joffre est creusone et originaire de Bourganeuf.

Voici ce que l'on raconte à ce sujet :

« Il y a quelque trente ans, un petit entrepreneur de Bourganeuf, spécialisé dans les travaux de ciment et de rocaille, se trouvait à Saint-Symphorien-d'Auzon, près de Lyon, quand il fut appelé par un vieux monsieur retraité, habitant une villa des environs, pour y effectuer quelques travaux :

» — Comment vous appelez-vous? lui dit-il après un instant de conversation.

» — Joffre.

» — Tiens!... comme moi.

» Intervenant alors, le fils de celui-ci, officier qui se trouvait en permission (le futur généralissime), poursuivit l'entretien :

» Ecrivez votre nom, reprit-il en s'avançant.

» Et l'entrepreneur traça son nom et ses prénoms sur un feuillet qu'il tendit au fils de son client. Puis, s'interrogeant mutuellement, l'entrepreneur et l'officier arrivèrent à conclure que leurs grands-pères n'étaient autres que les deux frères, — tous deux ayant habité un petit village du canton de Bourganeuf.

» Voilà donc un point d'histoire éclairci.

» Pour préciser, nous pouvons dire que c'est dans les registres de l'état-civil de la commune de Mansat que réside le secret des origines du maréchal Joffre. »

LANGAGE DIPLOMATIQUE. — La différence entre un diplomate et une jolie femme?... Ecoutez :

Lorsqu'un diplomate dit « oui », cela veut dire « peut-être ».

Lorsqu'il dit « peut-être », cela veut dire « non ».

Lorsqu'il dit non, alors ce n'est pas un diplomate.

. . . .

Lorsqu'une femme du monde dit « non », cela veut dire « peut-être ».

Lorsqu'elle dit « peut-être », cela veut dire « oui ».

Lorsqu'elle dit « oui », alors ce n'est pas une femme du monde.

SERGINES.

LES LIVRES

Pour l'Empereur, par M. Frédéric Masson. — *Prussiens d'hier et de toujours*, par M. G. Lenôtre. — *Trois Villes*, par M. Marc Henry. — *Prisonniers en Allemagne*, par M. Emile Zavie.

La guerre a tout naturellement pour effet de ramener l'attention du grand public aux questions touchant directement à l'histoire, et la littérature qui se donne spécialement pour tâche de faire la lumière sur des points passionnément discutés, de fixer tous les traits des figures qui dominent dans les siècles révolus, retrouve une réelle et juste faveur. Ce souci d'un passé riche de vaillance et de gloire est hautement louable. Il procède du sentiment profond que tout s'enchaîne logiquement dans la vie des générations et qu'on ne peut avoir une claire conscience du devoir présent que si l'on tient loyalement compte de l'enseignement qui se dégage de tout ce qui fut avant nous. Peut-être n'avons-nous été si complètement surpris par le drame où sombrent des millions de vies humaines que parce que nous n'avons pas suffisamment réfléchi aux leçons du passé. Il n'est pas douteux que le peuple connaissant le mieux son histoire est celui qui aura la conception la plus saine et la plus noble de son devoir national, celui chez lequel l'instinct profond de la race s'affirmera le plus sûrement.

La deuxième série des pages d'histoire nationale que M. Frédéric Masson publie sous le titre *Pour l'Empereur* présente à ce point de vue un intérêt tout particulier. On connaît l'œuvre considérable consacrée par M. Masson à Napoléon et le culte qu'il a voué au génie le plus complet qui se soit affirmé dans les temps modernes. Les opinions de l'auteur, ses principes et ses sympathies ne peuvent en aucun cas faire suspecter l'absolue sincérité de son labeur. Parce que l'historien a le devoir de considérer les faits en eux-mêmes, il ne s'ensuit pas qu'il doive être affranchi de tout idéal et de toute passion. Il est celui qui interprète le geste des hommes à la clarté de son âme et pour le juger, il faut tenir compte du point de vue où délibérément il s'est placé. S'il n'en était pas ainsi, l'historien ne serait qu'un banal notateur de faits, impuissant à fixer le sens profond des choses et à donner à l'histoire toute la valeur qu'elle doit avoir dans la formation morale des peuples. M. Frédéric Masson définit lui-même sa pensée et sa tâche en ces termes : « Propager et exalter l'amour de la France par l'étude attentive et passionnée de celui qui en fut le héros ; recruter des fidèles à cette religion du drapeau qui ne saurait être célébrée que par le culte de l'armée ; prouver que seuls demeurent indépendants les peuples qui savent et peuvent se défendre contre les agressions d'où qu'elles viennent, tel fut le but que j'ai poursuivi. » Ce but est d'une noblesse évidente, quels que soient les principes qui guident l'écrivain, quelle que soit la part de vérité ou d'erreur caractérisant sa manière de voir, et quand il nous dit qu'il recherche la vérité en soi, indépendamment de ses goûts et de ses sentiments personnels, qu'il s'applique loyalement à superposer, sans les confondre, sa foi politique et sa méthode historique, sa bonne foi est certaine et absolue.

Le culte que M. Frédéric Masson a voué à Napoléon donne à son œuvre un caractère très particulier. Peut-être faut-il aimer de la sorte un héros pour s'imprégner de sa pensée et de son âme, pour recréer, à plus d'un siècle de distance, l'atmosphère morale de toute une époque attestant jusque dans ses moindres aspects la puissance de sa personnalité. Même dans des études brèves comme celles dont le nouveau livre de M. Masson est composé, cette impression d'un ensemble prestigieux subsiste et c'est tout le monde de l'Empire qui s'évoque dans un commentaire, dans une anecdote, dans une description. La clarté dans l'exposition et la mise en valeur du détail caractéristique ou pittoresque constituent les plus sûres qualités de M. Masson. On les retrouve dans toutes les pages de ce livre et elles rendent de lecture aisée et attachante une œuvre qui emprunte à son sujet même un certain caractère de sévérité.

M. G. Lenôtre s'est spécialisé dans ce qu'on appelle la « petite histoire », qui aide souvent à mieux comprendre la grande, parce qu'elle fouille le cœur et la vie des hommes dont l'attitude prise sous l'effet direct des événements fausse parfois la véritable nature. Ce genre n'est nullement secondaire, comme des esprits superficiels sont tentés de le croire et il exige, en dehors d'une vaste érudition, de rares qualités de goût, de tact et de finesse. Il ne suffit point de dépouiller de vieux papiers ; il faut savoir se servir des trouvailles faites. Il y a un art charmant dans le fait de rendre fidèlement la saveur d'une anecdote, de considérer attentivement l'à-côté des grandes choses ; de réveiller un peu l'âme assoupie sous la poussière du temps. Cela exige à la fois et des qualités d'historien et des qualités de conteur ; il y faut encore des dons d'observateur et de psychologue excluant toute banalité dans l'intelligence des faits. Ces dons, M. G. Lenôtre les possède incontestablement. La nouvelle série qu'il nous donne sur les *Prussiens d'hier et de toujours* offre le plus réel intérêt. En ces chroniques bien établies, où le passé est évoqué à propos du présent, où l'actualité fournit un thème à des retours d'esprit curieux ou émouvants, l'auteur nous démontre que les Allemands ont toujours été tels que nous les voyons. Notre erreur fut d'avoir cru qu'on change la mentalité générale d'une race ou de ne pas nous être suffisamment souvenus des manifestations de cette race dans toutes les circonstances, les grandes comme les petites.

Hélas ! les meilleurs s'y sont parfois trompés. Dans le nouveau livre qu'il publie, *Trois villes : Vienne, Munich, Berlin*, M. Marc Henry, qui vécut de longues années en Allemagne, le confesse : « Sans doute, dit-il, je n'ignorais pas les visées ambitieuses, les intrigues éhontées d'une minorité malfaisante, mais je croyais au triomphe du bon sens, comptais que la clairvoyance des milieux intellectuels acquis aux idées de paix et de justice ne se laisserait pas aveugler par le mensonge. » Or, ce sont les milieux intellectuels teutons qui ont puissamment aidé le militarisme prussien à empoisonner l'âme du peuple allemand ; ce sont eux qu'on doit tenir pour responsables en grande partie de l'accès de folie collective qui a poussé ce peuple à la plus tragique des catastrophes. Dans un premier livre, *Au Pays des Maîtres Chanteurs*, M. Marc Henry nous avait fait une description pittoresque de ces milieux intellectuels d'outre-Rhin ; il y revient ici, accentuant les traits, fixant les détails, précisant les contrastes. Sans parti pris d'hostilité, sans amertume pour la déception éprouvée, il raconte avec humour et nous présente des tableautins qui ont du charme et du pittoresque. Il se donne pour tâche de dévoiler les travers de l'Allemagne. « Il me suffit, dit-il, à moi qui l'ai pratiquée dans l'intimité, d'établir publiquement ses ridicules, ses petitesses, son manque de retenue, son culte exagéré de la force, son absence de maturité morale, son outrecuidance et sa servilité. »

C'est surtout son absence de maturité morale qui est effrayante. On s'en rend compte en lisant le très beau livre que vient de publier M. Emile Zavie, sous le titre : *Prisonniers en Allemagne*. Parmi tous les témoignages que les nôtres nous apportèrent de là-bas, celui-ci est peut-être le plus émouvant, parce que le plus simple, le plus franchement jailli du cœur. Fait prisonnier au début de la guerre, M. Emile Zavie fut interné dans un des camps où l'on entasse les Français, les Anglais et les Russes, et c'est la vie de ce camp qu'il nous décrit avec un tel accent de sincérité dans la phrase que le lecteur est par moments touché jusqu'aux larmes. Il n'y a ici ni mise en scène ni littérature, mais de la vie, de la douleur et de la détresse, l'infinie misère de ceux qui se sentent vaincus par le destin. Les pages où l'auteur nous décrit la lutte contre l'épidémie sont d'un effet saisissant. Et le mot du commandant allemand du camp refusant de prendre des mesures prophylactiques éclaire crûment tout ce drame : « C'est ma façon, à moi, de faire la guerre », déclara-t-il...

Combien d'existences furent ainsi délibérément sacrifiées ? Combien sont-ils de Français, d'Anglais, de Belges et de Russes qui connurent la peine odieuse du poteau, qui furent affamés, dont on a systématiquement ruiné la santé, comme si on voulait frapper en eux toute la race, qui sont morts dans l'abandon et la peine atroce de se sentir désespérément seuls contre le destin ? De tous les crimes commis par l'Allemagne impériale, il n'en est peut-être pas de plus grand ; de toutes les tristesses de cette guerre, il n'en est pas de plus poignante. Et l'on songe aux cœurs de mères et d'épouses qui, chez nous, s'obstinent à espérer, contre tout espoir, l'impossible retour... Où est celui qui, dans toute la sincérité de son âme, pourrait encore pardonner ?

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

POUR L'EMPEREUR

Détachons un piquant chapitre du volume dont il vient d'être parlé. Ce chapitre met en scène Mme de Staël et le préfet de Blois. Exilée de France sous l'Empire, l'illustre femme de lettres avait obtenu un sauf-conduit qui lui permettait de franchir nos frontières et d'aller s'embarquer dans un port de l'Océan. Elle s'attarda sur les rives de la Loire où elle avait des amis, afin de surveiller l'impression de son livre : l'Allemagne. Or la publication de cet ouvrage, un peu trop favorable à l'ennemi, fut jugée inopportune. Le duc de Rovigo ordonna au préfet de Blois d'en saisir les épreuves. Le préfet, M. de Corbigny, homme aimable, bon valseur, causeur spirituel, fréquentait assidûment chez Mme de Staël. Il se trouva brusquement placé et dut choisir entre sa sympathie et son devoir.

Mme DE STAËL ET LE PRÉFET DE BLOIS

M. de Corbigny reçut l'ordre formel « d'inviter cette dame à suivre sa route pour les Etats-Unis, à moins qu'elle ne préférât retourner à Genève ou à Coppet ». « Vous lui enjoindrez de partir dans les quarante-huit heures, écrivait le ministre. Cet ordre n'admet aucune exception et vous tiendrez la main à ce qu'il soit exécuté très exactement. » De plus, le préfet, devait se faire remettre le manuscrit et les épreuves du livre de Mme de Staël.

C'est que ce n'est plus ici Fouché. Depuis le 3 juin, c'est Savary, duc de Rovigo, de la Gendarmerie d'élite. L'Empereur est las de ne pas être obéi, de rencontrer constamment en face de sa volonté, non pas une surface résistante qui préviendrait des dangers, mais une sorte de vase, épaisse et lourde, où s'enlise la plus ferme décision. L'ordre donné par l'Empereur s'atténuait en passant par le ministre de la Police, à moins qu'il ne s'évaporât. Et ainsi Fouché se faisait des amis. Mais à présent, c'est le gendarme, il est sans pitié, on ne lui en conte pas et il ne se laisse pas prendre pour dupe. Voilà déjà deux missions fort agréables qu'il a données à Corbigny, mais voici que Corbigny a cru se disculper en disant que Mme de Staël a vu « fort peu de monde du département ». — « Cette expression, écrit Savary, porte naturellement à croire que des personnes étrangères au département ont fréquenté sa société », et Corbigny reçoit là une troisième mission qui ne doit pas être la moins pénible. Et qu'on juge comme il est puni d'avoir fréquenté cette belle société, le galant homme qui doit enlever des mains de celle qui l'a si bien reçu le précieux manuscrit, lui signifier son départ dans les deux jours et fournir sur les personnes qu'il a rencontrées chez elle des renseignements et des observations!

Il commence par gagner du temps : « Mme de Staël, répond-il au ministre, est à la Gaudinière, à dix ou douze lieues de Blois ; elle doit en être de retour jeudi prochain. Votre Excellence peut compter que ses ordres seront signifiés ce jour-là même à Mme de Staël et que je veillerai à leur exécution littérale. » Est-ce le préfet qui prévient à Fossé des ordres qu'il a reçus, ou bien y a-t-on reçu avis que, à Paris, on a mis les scellés sur les planches d'impression et les feuilles imprimées du fameux livre? Ce qui est certain, c'est que le préfet n'a pris aucune précaution pour se faire remettre, en l'absence de Mme de Staël, le manuscrit et les épreuves et qu'il a laissé plus que le temps pour qu'on les mît à l'abri, ce qu'on s'est empressé de faire. Il a soin de ne se présenter que lorsqu'on n'a plus rien à cacher

Alors il notifie les ordres qu'il a reçus. « Elle m'a répondu, écrit-il le même jour, 1° qu'elle va obéir à ces ordres ; 2° qu'elle est décidée à se rendre aux Etats-Unis ; 3° qu'elle me remettra ce qu'elle a en manuscrit et en épreuves de l'ouvrage qu'elle fait imprimer à Paris. » Et puis, elle assure qu'elle n'a pas de fonds pour partir, qu'elle a à régler ses comptes, et elle demande un délai de deux ou trois jours. Corbigny avait des ordres, mais il ne les trouva point assez explicites pour employer des moyens de rigueur, et il se tint à la promesse que lui fit Mme de Staël qu'elle partirait dans deux ou trois jours.

Savary ne se laissa point prendre pour dupe, et la dépêche qu'il écrivit au préfet était de bonne encre ; il censurait fortement sa négligence, s'il n'allait pas jusqu'à l'inculper de complicité. D'ailleurs, il eût fallu qu'il fût plus naïf que nature s'il s'était contenté, deux jours plus tard, des explications que donna le préfet au sujet de la remise probable du manuscrit. A la vérité M. de Corbigny mettait toutes ses prévenances envers Mme de Staël sur le compte des instructions qu'il avait cru recevoir du ci-devant ministre. C'était Fouché qui, au moins par son silence, avait autorisé sa conduite aussi bien vis-à-vis des princes d'Espagne que vis-à-vis de Mme de Staël et il n'avait point cru mal faire de suivre les mêmes errements. D'ailleurs, il continuait à traiter celle-ci avec une courtoisie sans pareille. Ainsi se fiait-il à sa parole lorsqu'elle lui faisait annoncer qu'elle avait obtenu un sursis de huit jours du ministre et lui impartissait-il de lui-même ce délai, alors qu'il n'avait reçu de Paris aucun avis ; et à Savary il donnait le régal des racontars que lui avait confiés M. Schlegel, tout exprès envoyé par Mme de Staël. M. de Corbigny s'était rendu si parfaitement docile à ce qu'elle souhaitait, qu'il mérite bien assurément le témoignage qu'elle lui a rendu dans *Dix Années d'exil*.

« Je lui donnai, pour gagner du temps, a-t-elle écrit, une mauvaise copie qui me restait et dont il se contenta. J'ai appris qu'il avait été très maltraité peu de mois après, pour le punir de m'avoir montré des égards. »

Il était excellent qu'elle fût contente ; il était naturel que le ministre le fût moins. Le duc de Rovigo « crut devoir attirer l'attention de Sa Majesté sur la conduite de M. le préfet de Loir-et-Cher » et se fondant autant sur sa façon d'agir vis-à-vis des princes d'Espagne que sur son silence à l'égard de Mme de Staël, il demanda « s'il ne conviendrait pas que M. de Corbigny fût employé dans un autre département ». Tout autre gouvernement, depuis cent ans, eût appliqué à un fonctionnaire convaincu d'avoir eu « de telles fréquentations », — j'en ai l'expérience, — la destitution ou, tout le moins, la mise en disponibilité. L'Empereur prit cette décision qui fut inscrite en marge du rapport :

« Le ministre lui témoignera mon mécontentement sur ces objets et que j'avais droit à plus de zèle pour mon service. — *Signé* : NAPOLÉON. »

Il paraît que ce blâme le tua et il faut entendre là-dessus Mme de Staël. « Le chagrin qu'il ressentit de la disgrâce, a, dit-on, été, une des causes de la maladie qui l'a fait périr dans la force de l'âge. Malheureux pays, ajoute-t-elle, que celui où les circonstances sont telles qu'un homme de son esprit et de son talent succombe au chagrin d'une défaveur! »

En admettant qu'il ait eu des remords pour avoir manqué de prudence et de circonspection et pour s'être compromis avec des ennemis de l'Empereur, Corbigny eût été bien sensible s'il en était mort, mais cela faisait une note à ne point perdre pour le « portrait d'Attila ».

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

IX. — LA LECTURE DE L'AME DES PEUPLES

L'âme d'un peuple se lit très bien dans ses actes, très mal dans ses livres et ses discours.

Les écrits et les paroles représentent l'âme consciente de la vie journalière ; les actes, l'âme inconsciente et stable créée par les aïeux.

On ne peut pressentir les réactions possibles d'un peuple et par conséquent sa conduite qu'en étudiant ses actes dans les grandes circonstances de son histoire.

Les sentiments et l'intelligence n'ayant ni évolution parallèle, ni commune mesure, une civilisation très haute se superpose facilement à des sentiments très bas.

La guerre a montré une fois de plus à quel point les peuples se connaissaient peu. L'Allemagne ignorait totalement l'âme de la France et de l'Angleterre. Nous n'ignorions pas moins celle de l'Allemagne.

Il fallut de longs mois de guerre pour apprendre aux diplomates que ce n'est pas avec ses idées et ses sentiments personnels qu'on peut juger la mentalité des divers peuples. Ils savent maintenant que toutes les âmes ne se mesurent pas avec le même mètre.

Si les Germains avaient soupçonné l'âme anglaise, ils auraient compris que leurs férocités en Belgique, loin d'inspirer de la terreur, n'auraient d'autres résultats que d'indigner les Anglais au point de faire surgir du sol britannique des millions de combattants contre l'Allemagne.

Bien que fort simple et régie par un petit nombre d'éléments, l'âme des Balkaniques est restée aux débuts de la guerre un mystère pour la plupart des diplomates européens, parce qu'ils s'obstinèrent à la juger d'après les règles de leur propre logique.

Pour pressentir les aspirations d'un peuple, il ne faut pas oublier que les nationalités peuvent être constituées par quatre éléments différents rarement réunis chez un même peuple : la race, la langue, la religion et les intérêts.

X. — LES FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES DE L'INCOMPRÉHENSION

L'incompréhension régit les rapports entre les êtres de race, de sexe et d'éducation différents parce que les mêmes mots abstraits éveillent chez eux des idées et des sentiments dissemblables.

La persistance des haines de race tient surtout à ce que les hommes de mentalités dissemblables réagissent de façons différentes sous des excitations semblables. Croyances, jugements, visions de la vie, tout chez eux diffère.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

Les peuples ont appris par la lutte actuelle combien variait, suivant les races, le sens de certains mots : droit, justice, humanité, force et bien d'autres. Les philosophes le savaient déjà.

Si les idées des peuples étrangers ou des peuples morts nous sont souvent inaccessibles, c'est que nous ne pouvons les juger qu'à travers notre propre mentalité. Comment comprendre, par exemple, un Romain divinisant les empereurs, les cités et même de simples abstractions telles que la concorde? Comprenons-nous davantage la joie intense des Germains à brûler des cathédrales et des bibliothèques?

Un des plus frappants exemples de l'incompréhension entre hommes de races différentes est fourni par ce fait que les socialistes allemands et français se sont rencontrés dans de nombreux congrès sans avoir jamais soupçonné leurs divergences d'idées, de sentiments et même de doctrines.

Pour arriver à se supporter, les êtres de mentalité différente doivent s'éviter. Dès qu'ils se fréquentent, leurs divergences psychologiques entrent en conflit.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

GRAINS DE BON SENS

EXAMEN DE CONSCIENCE

Il est à remarquer que l'on croit expédient de s'adresser au ministre pour obtenir la lune aussi bien que pour les vétilles les plus négligeables. On ose implorer avec sang-froid de sa bienveillance les passe-droits les plus scandaleux. Et il paraît nécessaire également de le solliciter pour qu'il soit fait droit aux exigences de la justice la plus élémentaire. L'une et l'autre sortes de requêtes attestent un scepticisme également regrettable à l'égard de la toute-puissance de la loi.

Si le ministre devait recevoir le dixième des personnes qui jugent indispensable de l'entretenir, il n'y réussirait pas, même en supprimant le manger, le boire et le dormir. Quant à faire la guerre contre les Allemands, vous pensez bien qu'il ne lui resterait pas une minute pour y songer.

Il est à remarquer que les personnes qui osent implorer de sa bienveillance les infractions les plus outrageuses aux dispositions légales sont, neuf fois sur dix, les mêmes qui n'ont pas assez de sarcasmes pour la république des camarades.

Tous les Français sans exception qui implorent la bienveillance du ministre ont flétri cinquante fois dans leur vie au minimum la multiplicité des bureaux et l'encombrement de la paperasserie. Pas un d'entre eux n'a le moindre scrupule de contribuer pour ce qui dépend de lui à justifier l'une et à accroître l'autre.

Nous aspirons tous à un gouvernement qui gouverne. Mais autant que nous le pouvons nous lui rendons la tâche impossible.

Bien entendu, ceux d'entre nous qui sont députés donnent l'exemple aux autres.

Et, bien entendu, nous les critiquons. Seulement, nous ne les réélirions pas s'ils se conduisaient autrement.

Où est celui d'entre nous qui, systématiquement, à l'ami ou au raseur qui demande son intervention sait dire : « Non »? Moi-même je ne déchire que la moitié des papiers que l'on me prie de transmettre. Et je ne m'en vante pas.

Si tout ne va pas, nous nous en prenons à quelques-uns. Mais, tous, nous sommes coupables.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

LES POÈMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

LA RENCONTRE

Dans le boyau fangeux et noir où l'on se cogne,
Où l'on s'englue, où l'un gémit, où l'autre grogne,
De ceux qui montent vers l'Enfer
Du front, — tandis qu'un autre siffle, l'âme en joie
De retourner enfin par cette étroite voie
Vers le Paradis du grand air,

Montants et descendants se croisent, non sans peine,
Comme se croisent en tous lieux chance et déveine;
Heurtés, on se colle aux parois;
On se dit : « Au revoir, vieux! » Et l'on continue,
Le dos voûté sous l'eau qui tombe de la nue,
Le front moite mais les pieds froids...

Le groupe qui descend aujourd'hui vers l'arrière
Est sordide d'aspect, mais a de la lumière
Et du sourire plein les yeux;
Ce sont des paysans des classes libérées
Qui retournent enfin aux terres désirées,
Heureux d'être déjà des vieux.

Ceux qui dans le boyau marchent en sens inverse
Font bonne contenance aussi, malgré l'averse,
Le canon proche et le décor;
Tout jeunes, des Bleuets, ainsi qu'on les appelle,
Sans un poil au menton, ils ont dans la prunelle
Le regret de leur mère encor...

Or, l'un d'entre eux, soudain, parmi ceux qui descendent
Reconnaît son aîné... « C'est toi? » Leurs bras se [tendent
Et s'enlacent, et deux baisers
Claquent. — « Mon cher petit! » fait le vieux. — [« Mon grand frère! »
Fait le cadet. — Tous deux dans le courant contraire
Sont heurtés, bousculés, froissés.

Ils s'effacent, voudraient s'incruster dans la glaise
Du talus, et parler, parler longtemps à l'aise,
De leur mère, de leur maison,
De leurs deux frères morts déjà, sans que l'on sache
Où la mort jusqu'au jour du Jugement les cache,
Dans le sable ou dans le gazon...

Parler aussi de leur petit bien presque en friche,
Du village natal, hier joyeux et riche,
Aujourd'hui morne et dépeuplé,
De la promise qui jura d'être fidèle,
Du bonheur qu'a l'aîné d'aller vivre près d'elle,
De faire du vin ou du blé...

Mais non, pressons le pas!... Le front ne peut attendre
Les jeunes, ni le train les vieux que l'on va rendre
A la Terre qui les attend.
— « Ménage-toi, petit! — Embrasse notre mère »,
Répond l'enfant... Et leur étreinte se desserre:
Est-ce un sanglot que l'on entend?...

« Marche! » — Et le double flot vers l'inconnu les [roule.
Se retrouveront-ils? Demandez à la houle
Qui rapproche deux naufragés,
Les berce côte à côte un instant, puis, barbare —
Servante du Destin, de nouveau les sépare
Et les jette à des bords l'un à l'autre étrangers.

FRANÇOIS FABIÉ.

LA MAISON INCENDIÉE

M. Sébline, sénateur, maire d'une commune envahie, est mort d'émotion devant sa maison incendiée sous ses yeux par les Boches.

LES JOURNAUX.

On l'a chassé, comme un intrus, de sa maison.
Et pour que jusqu'au fond il boive le calice,
Il la verra brûler — on dose le supplice —
Pierre à pierre, emplissant d'horreur tout l'horizon.

Il regarde, témoin à la fois et victime,
Aux mains de ces bandits implacables, le feu
Souiller de son étreinte impure, peu à peu,
Tout ce qui fut son culte et son bonheur intime.

Le passé prend, soudain, son vol épouvanté.
On dirait les secrets d'un cœur qui s'ébruite;
Et ses jours sont pareils à des oiseaux en fuite
Qui s'affolent autour de leur nid dévasté.

L'incendie, attisé par le vent de la haine,
Rougit de ses lueurs sinistres l'escalier;
La poutre que nul pas n'a pu faire plier
A craqué sous le poids du monstre qui l'entraîne.

Et la beauté du livre, et la pudeur du lit,
L'accueil du vestibule, et la bonté des chambres,
Avec leurs frais juillets et leurs tièdes décembres,
Tout, sous le vil baiser des flammes, s'abolit.

Ce qui fut le berceau riant devient la tombe.
Adieu les beaux espoirs que l'aube provoquait!
Les glycines du seuil, les roses du bosquet,
Tout ce qui fleurissait pâlit, crépite et tombe.

Le fils, pâle, impuissant, songe aux aïeux aimés
Dont l'âme souriante au salon agonise;
Ephémères beautés qu'un souffle carbonise;
Héritages d'un siècle en un jour consumés.

Et les meubles anciens qui pour lui sont des âmes,
Confidents journaliers dont le langage est doux,
Il les entend crier : Défends-nous! Sauve-nous!
Que vas-tu devenir sans nous tous qui t'aimâmes!

Et c'est une panique affreuse. Tout son sang
Se révolte a ce meurtre inique d'une race
Qui fut l'honneur, l'amour, la bravoure, la grâce,
Et chaque souvenir le meurtrit en passant.

Ils veulent déchirer ce cœur, fibre par fibre.
Qu'importe! L'idéal triomphe du tourment.
Ce cœur dans mille cœurs bat indéfiniment,
Et la voix qu'on éteint dans d'autres gosiers vibre.

Ils ont abattu l'arbre, incendié le seuil,
Afin que sur leurs pas rien de sûr ne se fonde;
Ils ricanent devant la ruine inféconde,
Et sur le mal qu'ils font s'aveugle leur orgueil.

Et lui, martyr obscur, ferme enfin les paupières.
Il meurt de voir mourir une seconde fois
Ceux dont ces murs pieux gardaient l'âme et la voix;
Et la maison lui fait un tombeau de ses pierres.

PAUL MANIVET.

TENDRESSES

PROMENADE

Même quand je te quitte, avec moi je t'emporte.
Notre dernier baiser sur le seuil de ta porte
Prolonge en moi longtemps la douceur de t'aimer.
Quand j'écoute, je me surprends à te nommer,
Tant notre vie à deux m'a mis cette habitude
Au cœur de ne jamais croire à ma solitude.
Je vais parmi la foule et je te dis tout bas
Des mots, presque étonné qu'on n'y réponde pas;
Mes yeux ont des gaietés qui passent, incomprises...
Puis mon goût d'aventure a de brusques reprises :
Une femme, au détour d'une rue, apparaît,
Et voilà que mon cœur est tout à coup distrait,
Et, durant un instant, mon âme désireuse
S'échappe et ne se souvient plus qu'elle est heureuse!
Je redeviens un peu le rêveur d'autrefois,
Soudainement épris de tout ce que je vois :
Une bouche qui rit derrière une voilette,
Des yeux, parce qu'ils sont couleur de violette,
Des cheveux dénoués où brille un peigne d'or,
Un visage qu'on sent meurtri d'amour encor...
L'une, en passant, me plaît d'être à peine jolie,
Je l'aime; et puis une autre passe, et je l'oublie.
Une autre passe encore, et sa petite main
Fleurit d'un peu de grâce un peu de mon chemin...
Et puis, juste au moment qu'une autre me réclame,
Je te sens t'éveiller doucement dans mon âme :
Tout le reste s'efface et je ne vois plus rien
Que ton visage ami se pencher sur le mien.

ANDRÉ RIVOIRE.

Edison et la Guerre

Nous ne saurions avoir la prétention de condenser en ces quelques lignes la biographie du prince des inventeurs. L'espace dont nous disposons suffirait à peine pour énumérer en brèves sentences les innombrables inventions dont il est l'auteur !

Encore devrions-nous borner notre tâche à ne signaler que celles qu'il a livrées à l'industrie ou qu'il a rendues publiques, car ce puissant cerveau couve bien d'autres découvertes qu'il laisse mûrir à l'état de théorie avant de leur faire affronter la pierre de touche du laboratoire.

Un chiffre vous donnera une idée assez frappante de l'activité de cet homme, que ses compatriotes ont surnommé de longtemps le *Wizard*, le magicien, le sorcier. En 1914, le « Patent Office » de Washington lui avait déjà accordé plus de *douze cents* brevets d'invention. Depuis cette date, Edison, attiré par les choses militaires, a pris plusieurs brevets dits secrets qui ont singulièrement allongé la liste de ses parchemins officiels.



Edison (+) assistant au départ de M. Ford, pour l'accomplissement de son infructueuse mission pacifiste en Europe et lui souhaitant bon voyage.

L'illustre savant naquit en 1847 à Milan, dans cet Etat de l'Ohio qui s'enorgueillit de compter parmi ses fils toute une légion de fameux inventeurs, dont les frères Wright, les véritables « pères de l'aviation ».

De famille pauvre, il ne lui fut pas permis de fréquenter longtemps l'école. A l'âge de treize ans, il gagnait déjà sa vie comme manœuvre sur une ligne de chemin de fer, mais économisait assez d'argent sur son modeste salaire pour acheter des livres de science qu'il dévorait pendant ses rares heures de loisir.

A quinze ans, attaché comme surveillant à la grande ligne qui traversait la moitié des Etats-Unis, il eut l'idée d'installer dans le wagon des bagages une petite imprimerie et d'éditer un journal qu'il intitula fièrement *Le Grand Trunk Railroad Herald*. Il en était le rédacteur, le compositeur, l'imprimeur et le vendeur.

Il s'était entendu avec les télégraphistes des gares que son train traversait et qui lui remettaient les copies des plus récentes dépêches. Comme le voyage durait près de vingt-quatre heures, les passagers n'hésitaient pas à verser leur demi-franc pour apprendre les dernières nouvelles de la journée.

Mais le jeune publiciste consacrait ses revenus à se monter — toujours dans le train ! — un laboratoire de chimie. Un jour vint où le feu prit dans le wagon, au cours d'une expérience, et le futur prince des inventeurs fut congédié.

Après divers avatars, Edison devient télégraphiste. A l'âge de dix-sept ans, il fait accomplir à la télégraphie électrique un progrès considérable en imaginant son système *Duplex*, qui permet de transmettre simultanément deux dépêches sur un fil unique en sens inverse.

La guerre de Sécession éclate au moment où il va cueillir les fruits de son invention. Entraîné dans la tourmente, il sert son pays comme télégraphiste militaire, et ne reprend ses recherches qu'après la paix, en 1868. Il se lance une première fois dans l'industrie, comme constructeur d'appareils télégraphiques, mais échoue. Enfin, la fortune lui sourit : les redevances que lui paient de grandes sociétés de réseaux télégraphiques pour les inventions et améliorations qu'il leur apporte l'enrichissent en quelques années.

Doté de laboratoires merveilleusement outillés, il peut satisfaire sa fièvre de chercheur et sa passion de découvertes. En 1877, il livre à l'industrie son microtéléphone, qui fait sortir du domaine du laboratoire l'admirable invention de son compatriote Alexander Graham Bell : le téléphone va révolutionner les communications interhumaines !

Quelques mois plus tard, il lance cette autre nouveauté appelée au plus brillant avenir : le phonographe. Encore quelques mois, et il révolutionnera une autre industrie avec sa lampe à incandescence.

Edison dans son laboratoire de chimie.

Ces trois inventions suffiraient amplement à immortaliser un homme. Or, elles ne représentent qu'une fraction de son labeur *connu*. En voulez-vous d'autres spécimens ?

LA MAISON MOULÉE

C'est à lui que remonte la gloire singulière de la maison d'habitation fabriquée *par séries*, comme s'il s'agissait d'une machine à coudre ou d'un engin quelconque. Nous décrirons en quelques mots cette étonnante invention.

Dans un immense moule de fonte, installé sur une excavation, on coule par un orifice supérieur des tonnes de ciment. On laisse sécher pendant six à sept jours. On enlève les deux moitiés de moule. Et que trouve-t-on ? Une maison de deux ou trois étages — selon le modèle adopté — munie de tous ses accessoires : caves, escaliers, cheminées, conduites d'eau et de gaz ! Il ne reste plus qu'à poser portes et fenêtres pour que les propriétaires emménagent dans leur joli cottage !



Edison examinant les matériaux de sa « maison moulée ».

Mais nous avons prévenu le lecteur qu'il nous fallait renoncer à énumérer les inventions du *Magicien*, et c'est à peine si nous pouvons faire allusion à ses plus récentes découvertes. Elles ont trait à l'art militaire et à la construction navale, et comportent des solutions de la plus haute importance dont la France et ses alliés vont bénéficier.

CONTRE LES SOUS-MARINS

Les sous-marins allemands apprendront avant peu ce qu'il en coûte d'avoir pour adversaire un Edison ! Dès la fin de l'été dernier, le grand savant, qui n'avait jamais négligé une occasion, depuis août 1914, d'exprimer son horreur des procédés de la *kultur*, révélait à M. Daniels, le ministre de la marine américaine, qu'il venait de mettre au point un système infaillible pour la destruction de ces engins.

Nous tenons de bonne source, d'autre part, qu'il poursuit depuis deux ans la solution d'un problème qui réduirait les Teutons à la plus complète impuissance. — Que diriez-vous d'un procédé qui ferait éclater à distance les dépôts de munitions de nos ennemis ? C'est, si j'ose m'exprimer aussi trivialement, *quelque chose comme ça !...*

Mais n'allez pas croire que cet homme extraordinaire, qui a passé les trois quarts de son existence dans un laboratoire, soit un vieux savant maussade. Gai, jovial, spirituel, ardemment épris de la vie, c'est le plus agréable compagnon que vous puissiez rencontrer. A soixante-dix ans, il est resté assez alerte pour mettre hors d'haleine les meilleurs marcheurs, quand il les entraîne dans les forêts de l'Adirondak où il passe ses vacances.



Edison sur son tramway électrique. Ce tramway transporte sa propre énergie au moyen de piles inventées par le savant.

PROPHÉTIES

Ce magicien est aussi un étrange prophète. J'ai sous les yeux une interview qu'il accorda en 1902 à un de nos confrères new-yorkais, et j'y lis cette déclaration :

« Le sous-marin, que nous considérons actuellement comme un jouet, deviendra bientôt si formidable que tous les gouvernements renonceront à construire des cuirassés. »

Les gouvernements n'en sont pas encore là... Mais qui songerait, quinze ans après la prédiction d'Edison, à traiter de jouet inoffensif le sous-marin ?

Passant à un sujet très différent, Edison annonça que le paupérisme disparaîtrait bientôt de la surface du globe. D'après lui, le petit cultivateur de notre époque cédera la place « à un homme d'affaires avisé, qui sera à la fois un chimiste, un botaniste et un économiste. »

Les machines agricoles actuelles, dont l'ingéniosité nous étonne, seront considérées par la prochaine génération comme des outils primitifs. Des charrues électriques creuseront simultanément des douzaines de sillons, et l'ensemencement lui-même, comme d'ailleurs la récolte, s'effectuera par des moyens mécaniques. Des courants électriques joueront le rôle d'engrais, et avec une efficacité décuplée.

« Le fermier de demain, précisa Edison, restera assis dans son bureau, avec des boutons électriques et des leviers à portée de sa main. »

L'acier, d'après lui, supplantera le bois dans la fabrication des meubles, et les couvertures de livres seront elles aussi des plaques d'acier. Bien mieux ! La rareté croissante de la pulpe de bois amènera l'emploi du nickel pour la fabrication des livres et des journaux !

Ne souriez pas de l'étrangeté de

cette prédiction! Voici ce qu'en dit le Magicien :

« Le nickel absorbe l'encre d'imprimerie au moins aussi bien que la feuille de papier. Une feuille de nickel d'une épaisseur d'un millième de millimètre est meilleur marché, plus souple et à la fois plus résistante que le papier qui sert couramment dans la librairie.

» Un livre de nickel, épais de cinq centimètres, ne pèserait que 460 grammes et contiendrait 4,000 pages. Et, dès à présent, l'industrie peut livrer une livre de ces feuilles métalliques pour la somme de 6 fr. 25. »

C'est encore Edison qui a formulé cette surprenante prédiction :

« Nous aurons avant peu une machine à l'entrée de laquelle on versera du drap, des boutons, du fil, du papier de soie et de la pâte à carton, et qui livrera à son autre extrémité des complets tout empaquetés dans des cartons. »

N'avais-je pas raison de parler de la fin du paupérisme? Si les prédictions d'Edison se réalisent jamais, le pain, le loyer, le vêtement, tout sera pour rien !

Mais l'homme qui rêvait de l'âge d'or et du bonheur de l'humanité consacre désormais son génie à un autre but : l'écrasement du Teuton.

Saluons très bas — mais aussi très chaudement — l'entrée en ligne de ce nouvel Allié !

V. FORBIN.



Edison photographié au cours d'une réunion patriotique et sportive.



Edison dans son cabinet de travail.

PAGES RETROUVÉES

Les Idées d'Edison sur la Guerre

UNE IMMENSE ARMÉE ORGANISÉE EN 30 JOURS

Il y a quelques mois Edison, interrogé par un journal du nouveau monde, a fait ces déclarations qui empruntent aux circonstances actuelles un vif intérêt :

La guerre moderne est encore plus une question de matériel que d'hommes, mais la plupart des machines guerrières sont simples, comparées à celles de l'industrie. Ayons des arsenaux capables de fabriquer des masses de gros canons du dernier modèle. Ayons le recensement de tous les ateliers et des usines capables de fabriquer pour nous des outils, des machines, des aéroplanes, des équipements ; ne maintenons pas d'hommes inemployés à ce travail en temps de paix, mais qu'ils soient prêts, au premier signal, à rejoindre leur poste de guerre.

Les chemins de fer seront encore longtemps le moyen de transport le plus pratique pour la grosse artillerie et les munitions ; mais, pour le transport des troupes, les automobiles sont un moyen autrement souple. Nous pourrons facilement réunir deux cent mille automobiles, et sur notre réseau de routes, qui s'améliore constamment, elles pourront, en une seule nuit, transporter un million d'hommes à des distances de deux cents kilomètres. Quant à nos défenses et à nos canons de côtes, ils devraient être égaux ou supérieurs à ce qui se fait de mieux dans le monde. Des sous-marins, des mines marines, nous devons en avoir en surabondance.

La guerre de tranchées conviendra admirablement à notre tempérament national. Les premières lignes peuvent être construites à la pioche, comme le font généralement les Européens ; mais les lignes suivantes, et nous pourrons en faire un nombre illimité, devront être faites rapidement par des machines spéciales. La valeur de la simple tranchée est une révélation de la guerre actuelle.

L'Europe a fait une immense et terrible expérience pour nous instruire ; elle nous a montré qu'en trente jours nous pourrons organiser une armée plus efficace que l'armée allemande, avec des hommes qui n'auront qu'une préparation rudimentaire.

Même nos instructeurs et nos officiers ne doivent pas être séparés de la vie civile et doivent prendre part, avec des alternatives, à la vie industrielle et commerciale de la nation.

Notre gouvernement doit entretenir un immense établissement militaire « modèle » *de recherches*, sous le contrôle commun des autorités militaires navales et civiles.

Beaucoup de canons que l'Allemagne avait faits d'avance sont inférieurs à ceux que l'Angleterre produit actuellement. Nous ne devrons pas négliger les outillages essentiels des télégraphes et des téléphones. Notre but doit être qu'aucune nation pouvant nous attaquer ne soit outillée d'une façon supérieure à celle que nous pourrons improviser en peu de temps.

Nous savons maintenant comment il faut faire la guerre ; hier, nous ne le savions pas. L'Europe ne le savait pas non plus.

THOMAS A. EDISON.





Composition de Lucien JONAS.

LE RETOUR

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

HAMBOURG. — AUTOUR DES BASSINS.
L'ILLUSION DE LA VIE.
LA BOURSE DU DÉSŒUVREMENT.

Je me suis réveillé très tôt dans le grand Palace silencieux où le hasard m'a conduit. La veille, malgré l'heure tardive de mon arrivée un maître d'hôtel cérémonieux et bavard à la fois m'a conduit jusque devant la porte de ma chambre ; pendant tout le trajet de l'ascenseur et notre marche le long des couloirs, au milieu d'un flot de paroles inutiles et sans en avoir l'air, il m'a posé nombre de questions insidieuses auxquelles j'ai répondu sèchement. En me quittant, il ne s'est même pas gêné de me déclarer que mon arrivée à Hambourg, ne laissait pas que de l'étonner ; et comme, sans répliquer, je lui tendais mon passeport, il s'en est emparé avec un geste qui, de suite, a trahi son intime pensée : « Est-ce un espion? » Il dut bien cependant se douter que, vu sa nationalité, j'avais davantage le droit, à son égard, de me poser la même question !

La journée est maussade, froide même ; un âpre vent de l'ouest chasse au-dessus de la ville de lourdes traînées de nues... il n'empêche; je me sens, dès l'éveil, pris de ce trouble plein de charme, que cause à tout terrien la proximité de la mer, du port, des bateaux ; l'envie me prend de partir de suite, au hasard des rues, à la découverte. Mais non! ne connaissant pas Hambourg je préfère avant tout me rendre chez un de mes compatriotes, un Suisse allemand cultivé et d'agréable compagnie pour lequel un message m'a été remis à Berlin. Je le trouve au sortir de table, prêt à partir pour son bureau ; je lui propose de l'accompagner et nous partons ensemble. Nous traversons les rues étroites des vieux quartiers confinant au port ; les magasins que la guerre a fermés s'alignent côte à côte, par dizaines et le trafic de la locomotion me paraît suspendu. Je souligne ces faits à mon compagnon..., discrètement s'entend, car j'ignore encore de quel côté s'adressent ses sympathies. Mais quelques minutes de conversation me renseignent bientôt. Grand brasseur d'affaires, assureur maritime depuis de nombreuses années, M, X... a un faible pour Hambourg ; sa fortune d'ailleurs s'y est augmentée en rapport direct avec le développement de la ville... mais du jour au lendemain la guerre a fermé ses comptoirs! Et je remarque bientôt que son animosité contre l'Angleterre est, par ce fait, violente! « C'est elle, m'affirme-t-il, qui a voulu la guerre, par calcul, par jalousie, par ambition! »


Statue colossale de Bismarck, à Hambourg.

La passion avec laquelle il plaide cette thèse et la conviction contraire que je possède m'interdisent dans de telles circonstances, comme vous le pensez bien, d'engager une discussion à ce sujet ; je ne puis toutefois m'empêcher d'émettre en passant des doutes sur la victoire finale de l'Allemagne ; à Munich, à Dresde, à Berlin, n'ai-je pas vu le commerce arrêté, l'industrie, si ce n'est celle de guerre, paralysée...

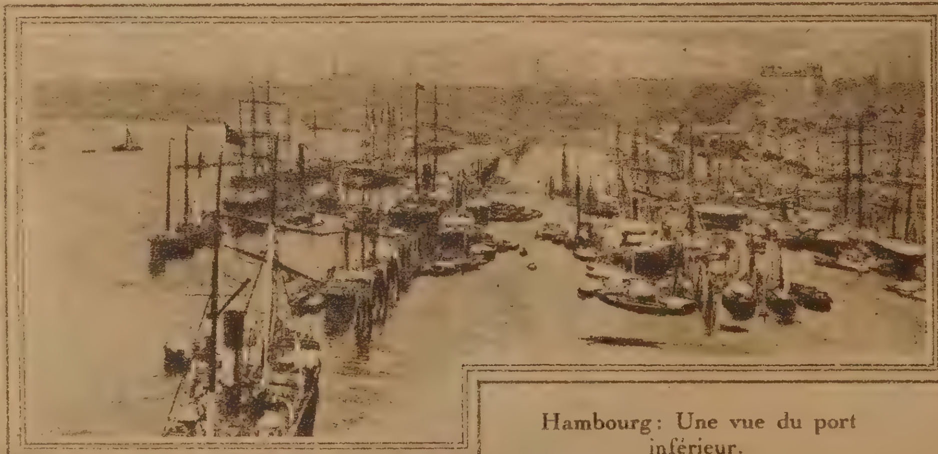
« Ah! vous croyez Hambourg mort, me répond mon compatriote. Eh! bien permettez-moi de vous prouver le contraire! »

Et le voilà mon cicerone.

Sans doute veut-il m'éblouir le plus vite possible car il déclare tenir à me conduire de suite devant les ateliers Vulkan! Nous franchissons ce labyrinthe de canaux, de ruelles et de ponts qui, près du port, donne au vieil Hambourg comme une fausse physionomie vénitienne. Nous voilà à l'entrée du fameux tunnel sous-fluvial, long de près de cinq cents mètres et dont le raccord avec les rives se fait par d'immenses ascenseurs marchant aux deux extrémités et transportant à la fois jusqu'à dix mille kilogs! Pendant quelques instants nous laissons la machine monstre fonctionner sans interruption sous nos yeux, tandis que des centaines d'hommes de tout âge — équipe de relève sans doute — s'en vont par fournées rejoindre les bassins. Nous nous embarquons avec un convoi ; je suis là, serré au milieu de cette foule d'ouvriers allemands, apathiques, sans vie, sans conversation. Leurs habits, leurs bottes, leurs corps — que sais-je — exhalent une odeur fétide que le maigre volume d'air de l'ascenseur rend suffocante!... En une longue théorie, nous longeons maintenant le tunnel qui, comme au métropolitain de Paris, est tapissé de petites faïences blanches et éclairé à giorno. Un autre monte-charge nous attend sous l'autre rive ; nous nous entassons de nouveau, et nous voilà au grand jour, devant les chantiers Vulkan. Nous avons traversé l'Elbe!

Mon compatriote ne se tient pas d'aise. Il me fait remarquer le nombre d'hommes qui s'engouffrent sous les portes conduisant aux docks ; il s'extasie devant ces navires innombrables, ancrés par centaines dans le fleuve jusqu'aux confins de l'horizon, devant les bassins géants, devant les immenses hangars en briques rouges, pareils à des forteresses, devant la forêt de grues électriques, à vapeur, hydrauliques se pressant le long des quais, devant les réservoirs énormes semblables à des gazomètres... Il exulte. Devant lui sans doute, par un don d'imagination dont je me sens incapable, ce port endormi, affaissé, frappé de mort s'anime, travaille, avec le même rythme fiévreux, avec la même activité incessante de jadis! Je n'ose troubler son enthousiasme. Lui cependant tient à me convaincre par l'accumulation d'autres preuves toutes aussi probantes. Nous repassons l'Elbe et nous nous rendons au premier étage de la Bourse ; trois halls immenses, construits avec cette idée du grandiose et de l'énorme qui tracasse tout cerveau germain, sont là, sous nos yeux, archibondés.

« Voilà les exportateurs, me déclare mon guide d'un geste large; voilà les assureurs maritimes, les boursiers du blé, des épices... »


Hambourg : Une vue du port inférieur.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.



Le grand pont métallique sur l'Elbe, à Hambourg.

Mon compatriote jubile : Hambourg n'est point mort. Hambourg vit et vivra.

Le soir même, dans une petite réunion d'étrangers francophiles, je rapportai les paroles de mon interlocuteur.

« M. X... me répondit-on, mais il est hypnotisé! Il y a un voile entre lui et la réalité! Il est le plus parfait exemple du Teuton au cerveau qui ne veut pas comprendre, aux oreilles qui ne veulent pas entendre, aux yeux qui ne veulent pas voir! Vulkan, comme Bœhm et Voss, ce sont les constructions maritimes de guerre qui, ainsi qu'en France, emploient à cette heure des milliers d'ouvriers. La Bourse! mais ces messieurs qui remplissent les halls se réunissent là chaque jour comme avant la guerre, par habitude, par désœuvrement. Les avez-vous vus travailler? Avez-vous assisté à une seule transaction? Non, croyez-nous, le blocus a porté, peu à peu, au commerce allemand, le coup le plus terrible. Depuis le début de la guerre les faillites n'ont cessé de succéder aux faillites! A bientôt la grande liquidation! »

LE GRAND PORT SILENCIEUX ET IMMOBILE. — BISMARCK DEVANT SON ŒUVRE.

Le lendemain d'ailleurs je retourne au port ; et depuis l'embarcadère général pour passagers de mer, qui, sur la rive droite, est une construction monumentale de quatre cents mètres de façade, pendant de longues minutes, sous un ciel brumeux et bas que raye parfois, au loin, la clarté d'une ondée, je contemple un spectacle saisissant. A perte de vue le port de Hambourg somnole en pleine torpeur, comme si quelque fée avait, du bout de sa baguette magique, arrêté subitement l'activité des mille et mille cargos de la ville hanséatique. C'est la complète immobilité. Les carènes, qui jadis sillonnaient les mers dans une ardeur incessante, dorment maintenant dans les eaux jaunâtres de l'Elbe ; les voiles sont pliées, les rames cadenassées, les cheminées éteintes, les écoutilles fermées ; la rouille ronge les ancres inactives, la mousse verdoie aux hélices immobiles et les cales vides résonnent creux comme des tonnes aux clapotis des vagues. Mille mâts se dressent sur les lointains de l'Elbe comme les troncs desséchés d'une forêt morte ; et dominant la scène, les grues énormes dont les bras d'acier étaient pris jadis comme d'une folie d'activité sont là maintenant immobiles, inertes, comme figées par une paralysie irrémédiable. Aucun bruit, aucune rumeur ne monte de ces milliers de bateaux morts ; seul Vulkan lance parfois sur le port un coup de sirène éperdu, strident, douloureux qui déchire l'air endormi et résonne au flanc creux des navires ; c'est comme le réveil brusque et momentané d'une activité à l'agonie, la convulsion d'un mécanisme immense que la guerre a frappé d'un coup de mort. Puis, tandis que le dernier écho s'en va mourir au loin sur l'Elbe endormi, le port reprend son immobilité apaisée, son tragique silence.

Et par contraste, comme pour échapper à cette fatalité, à cette tristesse qui étreignent toute chose, monte au cerveau la vision de quelque port méditerranéen, ensoleillé, aux quais surchargés de blé, d'oranges et d'étoffes, grouillant de débardeurs levantins et arabes, où les treuils grincent, les sifflets éclatent, tandis qu'un bateau s'en va là-bas, au frémissement des hélices, mettant nos pensées en communication avec le vaste monde.

Je quitte mon observatoire pour rentrer en ville ; devant moi, maintenant, un autre spectacle : sur la hauteur de Saint-Pauli, dominant l'Elbe, s'élève, lourde, formidable la nouvelle statue de Bismarck. Le fondateur de l'unité allemande a été magnifié là en une gigantesque apothéose de pierre. Debout, tête nue, en armure de chevalier teuton, les deux mains appuyées sur la croix de son épée, un manteau jeté sur ses épaules et tombant jusqu'à terre, le chancelier de fer jette au loin, sur les quais déserts, le regard froid de ses grands yeux figés! Sans doute avait-il été placé là pour que, dans cette survie de marbre, il pût, pendant des siècles encore, contempler son œuvre, sa création ; la grandeur allemande symbolisée en ces paquebots géants, en ces bassins colossaux, en ces grues puissantes, en ces cuirassés formidables, toujours prêts à marcher à la conquête du monde. Aujourd'hui, sous ces nuées froides qui s'étendent au loin sur la ville et le fleuve comme un voile de deuil, la grande silhouette du chancelier, en son enveloppe de pierre grise, humide déjà des premiers frimas, semble pleurer tout entière sur le spectacle du port à l'activité morte !

Est-ce là le châtiment qui commence? Peut-être! Car sous ses yeux, par cet Hambourg frappé d'interdit et mis au ban des mers, il voit s'élaborer lentement, le fruit logique de ses principes sans morale, de ses méthodes criminelles, de sa diplomatie diabolique : la ruine immense, irrémédiable, prochaine de l'Allemagne ! Le désastre !

(A suivre.) ?



Un des nombreux canaux qui sillonnent la vieille ville.

Hamlet et l'Ame Anglaise

Certains personnages de théâtre comportent une complexité d'observation égale à celle des romans les plus fouillés. Tel *Hamlet*, cette création de Shakespeare, si pareille à la *Joconde* du Vinci par le prestige de l'universelle popularité joint à un caractère d'énigme insoluble. Jamais, peut-être, l'art n'a réussi davantage à reproduire les ondoiements et les fuites de la réalité. Qu'elle est vivante, cette forme de femme évoquée par Léonard dans un paysage de rochers et de glaciers, — vivante et lointaine! Comme on la sent à la fois présente et insaisissable! Qu'il est vivant aussi, le prince danois! Comme ses moindres paroles nous prennent le cœur ainsi qu'une main! Comme nous le suivons haletants, à travers son labyrinthe de pensées tragiques et de douloureuses incertitudes, et comme nous nous trouvons incapables de définir cet homme, tour à tour furieux et tendre, persifleur et sentimental, héroïque et défaillant, bouffon et sublime! Aussi peut-on raisonner à perte de vue sur ce sphinx de la vengeance et de la rêverie, sans lui arracher son secret. Ce travail cependant n'est pas inutile. La quantité de vérités psychologiques notées par Shakespeare est si considérable qu'il en reste toujours quelques-unes à indiquer, au moins dans leurs nuances.



LA JOCONDE, par Léonard de Vinci.



HAMLET, par Eugène Delacroix.

Manifestations populaires devant la maison natale de Shakespeare, à Stratford-sur-Avon.

A voir représenter *Hamlet*, une première impression s'impose, me semble-t-il, c'est que le drame réside moins encore dans les hésitations du jeune homme devant l'acte à commettre que dans son effort contre l'envahissement d'une douleur trop forte pour sa sensibilité. Le jour où sa mère s'est remariée, — avant que les souliers fussent usés, dans lesquels elle avait suivi le deuil du roi mort, — Hamlet a commencé de sentir en lui la morsure intolérable d'une idée fixe. Quand le fantôme lui est apparu et lui a révélé la monstrueuse vérité, cette morsure est devenue si cruelle que du coup la machine nerveuse s'est détraquée jusqu'à l'affolement. Ce n'est pas de tuer que le prince a peur. La vie d'un homme ne lui coûte guère, ni un coup d'épée à donner. Il le prouve lorsqu'il égorge Polonius caché derrière la tapisserie. Ce n'est pas de vouloir non plus qui lui pèse; voyez comme il se décide vite à organiser la représentation de la *Souricière*, comme il a tôt fait de rompre avec Ophélie, comme il envoie rapidement à la mort les deux traîtres auxquels son oncle l'a confié. Ce qui l'immobilise tour à tour et l'affole au point de l'entraîner à ces accès de férocité, justement indiqués par certains critiques, c'est la présence en lui d'une vision si atroce qu'elle l'hypnotise par moments, et, à d'autres, le fait bondir sous l'aiguillon, comme un cheval à qui l'on enfonce les éperons

dans les flancs. Hamlet est exactement, par rapport au mariage de sa mère et au meurtre de son père, dans la situation morale d'un homme qui, ayant cru de tout son cœur à une femme adorée, découvrirait soudain dans la vie de cette femme quelque hideuse aventure de prostitution, une ineffaçable souillure et qui ne pourrait ni supporter cette découverte, ni s'en nier à lui-même la vérité.

Considérez sous ce jour les sursauts de cette âme et de ces nerfs ; ces étranges volte-face se trouveront expliquées du coup. Hamlet éprouve le besoin de vérifier dans son plus petit détail la confidence du fantôme. C'est sans doute, comme je le montrerai tout à l'heure, pour assurer la légitimité de son action, mais c'est aussi dans la secrète espérance d'échapper à l'horrible cauchemar. Il traîne Polonius assassiné par les pieds, en l'injuriant, et cela n'est guère généreux. Mais c'est qu'il vient de causer avec la reine et d'avoir avec elle une de ces explications comme l'amant trompé en aurait avec la maîtresse convaincue de trahison. La parole alors met à nu la blessure envenimée, elle l'exaspère, et, dans cette extrémité de souffrance où le désespoir entraîne l'homme, la brutalité soulage. Elle procure à l'âme malade une sorte de détente, qui la repose en l'avilissant. Hamlet est singulièrement cynique lors de cet entretien avec cette mère, et non moins cynique dans sa rupture avec Ophélie. C'est que le cynisme se trouve au terme de l'angoisse excessive. Son ricanement insulteur, en dégradant tout, et nous-mêmes, et la vie entière, nous venge un peu de ce monde où les plus douces apparences nous ont le plus menti. Il y a au fond de ce rire d'Hamlet le sarcasme qui se retrouve dans Chamfort, dans Schopenhauer, et surtout dans le plus cruel des moqueurs, le névropathe Henri Heine, — parmi cette descendance d'Hamlet, le plus mortellement blessé, le plus pareil aussi au héros de Shakespeare par les jaillissements de la poésie à travers les éclats de l'ironie sacrilège et les frénésies de la folie.

Voilà, en effet, un de ces contrastes déconcertants qui pour beaucoup d'excellents esprits paraissent de véritables non-sens : l'excès de la douleur morale peut rendre par instants Hamlet persifleur et sauvage. Cette douleur n'empêche pas en lui l'afflux constant de l'intense rêverie. Bien au contraire, la douleur provoque cette rêverie et la rend plus intense encore, en sorte que le même homme capable d'appeler son père « vieille taupe », d'injurier Ophélie comme une fille, d'égorger Polonius sans un remords, se trouve être aussi un philosophe pour qui toutes les destinées et la sienne propre deviennent l'objet d'une méditation désintéressée, comme celle de Faust dans sa cellule de savant. Ce trait si marquant du personnage a fini par devenir la définition même d'Hamlet et cette légende suffit pour expliquer comment l'autre partie de son caractère, la frénétique et l'implacable, étonne les spectateurs habitués à se ressouvenir de lui comme une sorte d'Amiel du seizième siècle.

Ne rendrait-on pas compte de cette double face et de ce caractère si complexe en se rappelant qu'Hamlet est un Anglais, et conçu comme tel par le plus Anglais de tous les poètes? En examinant et l'histoire et la littérature de l'Angleterre, on reconnaît chez cette race une double tendance. L'Anglais est volontiers rude jusqu'à la brutalité, farouche jusqu'à la violence et dur jusqu'à la cruauté. Il est aussi, par excellence, l'homme de la réflexion profonde, le visionnaire scrupuleux et méditatif, et un être poétique à un degré tel que toute poésie paraît prose à côté d'un Keats ou d'un Shelley. Et l'art de Shakespeare lui-même, avec ses audaces de sang, de carnage et de trivialités, unies aux plus suaves, aux plus délicates des aspirations poétiques, ne résume-t-il pas l'un et l'autre penchant de l'âme anglo-saxonne? Hamlet, gros et fort, amateur forcené d'exercices violents, d'escrime et très vraisemblablement de cheval, qui s'élance à l'abordage le premier aussitôt qu'un pirate attaque son vaisseau, est en même temps un scrutateur acharné de sa propre conscience. Mettez-lui une Bible entre les mains. Vous transformerez en puritain du temps de Cromwell ce casuite qui hésite à tuer Claudius, parce que tuer son ennemi en prière, c'est l'envoyer au ciel.

Il importe de bien observer que les scrupules de cet ordre tiennent une place dans les irrésolutions de ce vengeur, qui n'est pas sûr d'avoir à venger une bonne cause : « L'esprit que j'ai vu peut être le diable ; or, le diable a le pouvoir de revêtir une forme aimable aux yeux ; oui, et peut-être veut-il tirer parti, pour me damner de ma faiblesse et de ma mélancolie, *car il est très puissant avec des âmes de la nature de la mienne. Il me faut marcher sur un terrain plus solide que celui-là...* » Apercevez-vous dans ces deux phrases le fond de moralité solitaire et de mysticisme raisonneur qui se manifestera bientôt dans la guerre religieuse en même temps que l'autre élément, celui de la cruauté native et forcenée?

Donc une âme profondément, intimement anglaise, envahie par une douleur intolérable et tour à tour jetée à la violence la plus frénétique et à la rêverie la plus abstraite, — ainsi m'apparaît l'énigmatique Hamlet. Il y a en lui autre chose encore. Il n'est pas seulement un personnage individuel, il est un symbole, et ce symbolisme achève de compliquer cette créature déjà si étrangement complexe. Qu'on réfléchisse, en effet, à quelle période de sa vie le fantôme vient le surprendre et dans quelle situation morale. Hamlet a trente ans. Il a fini longuement ses études. Il a, réunies sur sa tête, toutes les chances : fils d'un prince glorieux, héritier désigné d'un trône, amoureux d'une jeune fille dont il se sent aimé, chéri du peuple qu'il doit gouverner un jour, quelle espérance n'a-t-il pas, flottante et brillante devant ses yeux? Il incarne en lui la jeunesse, celle dont a si magnifiquement parlé notre poète :

Quand la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin.

Eh bien! à cette minute même d'enthousiasme et d'enivrement le voile de l'illusion est déchiré d'un coup brusque ; — et le monde apparaît au regard du jeune homme dans la réalité de sa hideur. L'implacable égoïsme à qui même la pire action ne répugne pas pour s'assouvir, l'incurable fragilité du cœur de la femme, les mensonges des amitiés perfides se dévoilent à la fois devant lui. C'est la première rencontre de l'Ame et de la Vie, c'est le conflit de l'Idéal et du Réel qui font la matière de ce drame. Quel homme n'a été Hamlet un jour, une heure? Qui n'a connu les désenchantements de la terrasse d'Elseneur, et, une première fois, aperçu l'envers tragique et misérable de cette farce pompeuse de l'existence, dans l'éclair d'une illusion terrassante? Oui, pour quelques-uns, l'expérience ne vient pas peu à peu. Il n'y a pas une initiation lente et consolée du cœur à la vérité amère. C'est d'un coup et pour toujours que les yeux s'ouvrent et qu'ils voient la différence entre ce qu'ils avaient espéré des choses et ce qu'elles donnent. Cette soudaine entrée dans le pays du désert moral, Hamlet l'accomplit devant nous qui reconnaissons dans sa redoutable aventure l'image amplifiée et glorieuse de notre mesquine histoire. C'est à cause de cela qu'il est si attirant et si captivant pour des imaginations de jeunes hommes, plus encore que cette prodigieuse tragédie du *Roi Lear*, qui symbolise, elle, une suprême amertume, mais celle de l'homme avancé dans la vie, et qui ayant fait sa tâche selon sa conscience, se débat contre le mortel poison de l'ingratitude.

On frémit de penser aux crises sentimentales que Shakespeare a dû traverser quand il composait ces deux pièces, car toutes les deux ont pour matière cet état indéfini et passager du cœur où la souffrance est si aiguë qu'elle confine à la folie. La très courte distance qui sépare de la manie le chagrin désordonné se trouve ici notée et mesurée avec une précision qui fait peur. On a beau jeu à dire que ce sont de simples travaux d'imagination. Pour ma part, je ne crois en aucune manière que la sensibilité intellectuelle puisse fonctionner d'un côté, la sensibilité réelle de l'autre. Je veux bien admettre qu'un poète ne copie aucunement les faits de sa vie, et que, dans toute son œuvre, on ne puisse découvrir un événement qui lui soit arrivé, ni le portrait d'une personne qu'il ait connue. Je crois même que c'est la règle pour les artistes vraiment passionnés, et à cause de cette passion même. Je me refuse à comprendre qu'il écrive la scène entre Hamlet et sa mère, et l'acte de la tempête dans *le Roi Lear*, s'il n'a pas connu dans leur affreuse âcreté les sensations qui servent de thème à ces deux morceaux : celle de voir tachée à ne jamais pouvoir se laver, l'âme la plus aimée ; — celle d'avoir subi, ou commis, quelque irréparable injustice. Est-ce dans les sonnets de Shakespeare qu'il convient de chercher la clef de ce mystère de souffrance? Il y en a de très étranges et qui semblent témoigner que cet homme de génie fut la victime des plus singuliers écarts du cœur et de l'imagination.

A coup sûr, cette sensibilité brûlante, ces éclats d'éloquence qui vous secouent jusqu'à la racine de votre être, cette poésie aussi touchante que de vraies larmes sur un vrai visage, tout cela dut avoir sa source dans une âme aussi passionnée que ces drames. *Hamlet* et *le Roi Lear* correspondent à une crise qui semble avoir duré des années. Quelle crise? Qui sait? Si Shakespeare a souffert par une femme, peut-être celle qui tortura cette âme divine fut-elle aussi vulgaire que cette âme était rare. Peut-être les jalousies dont souffrit l'auteur d'*Othello* eusent-elles pour objet quelque comparse de théâtre, dont il avait honte d'être jaloux. Peut-être cette femme n'était-elle pas même belle, ou, si elle l'était, sans doute elle lui avait menti, elle l'avait trahi, comme Gertrude, « lui, Hypérion, pour un satyre. » Ce n'est pas une des moindres ironies de la destinée que les contrastes entre les désespoirs des grands hommes et l'indignité des objets auxquels ces désespoirs s'appliquent le plus souvent. On connaît l'histoire de Molière et de la Béjart. Que ne donnerait-on pas pour connaître exactement ce qui fut le tourment profond de la vie du créateur d'Hamlet et de Lear? On aperçoit du sang qui coule sur des phrases inoubliables ; on entend un soupir passer entre deux vers, et, comme dit le prince de Danemark en mourant, « le reste est silence... »

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

Arlette des Mayons

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

I

LE DÉPIQUAGE DU BLÉ

« Victorin, tu ne nous feras pas le chagrin d'épouser cette fille », dit le père.

Les deux hommes s'en venaient de l'aire, où, depuis le lever du soleil, sous les pieds de deux forts chevaux aveuglés d'œillères closes, on avait foulé le blé. Maintenant le père et le fils ramenaient à l'étable les bêtes lourdes de fatigue. Depuis l'aube, le père n'avait pas prononcé dix paroles ; et voici que, la matinée finie, — au moment de goûter un peu de repos dans la maison aux volets pleins et entre-bâillés — le paysan disait cela à son fils parce qu'il jugeait que le moment en était enfin venu. Jamais auparavant il n'avait touché ce sujet.

Le fils, qui ne fut pas étonné, ne répondit pas.

Tous deux marchèrent en silence vers l'étable obscure et fraîche, dont la porte basse, qui encadrait du noir intense, avait un seuil de soleil. Sous l'ombre des grands chapeaux de paille, leur face rasée scintillait de sueur par endroits ; et aussi la sueur luisante se voyait suspendue aux rudes soies de leur poitrine velue, dans l'écartement des chemises de couleur. Tous deux avaient des pantalons de grosse toile bise, retenus, malgré la chaleur d'été, par une « taïole » bleue et rouge ; et, à travers les épaisses semelles de leurs souliers cloutés, ils ressentaient l'ardeur de la terre.

Ils s'arrêtèrent, à dix pas de la maison, sous l'ombre de quelques vieux mûriers, devant le puits coiffé d'un dôme et clos d'une solide porte, comme une caverne d'Ali-Baba. En ce pays ardent, on enferme l'eau comme un trésor. Victorin ouvrit la petite mais lourde porte grinçante ; il repoussa de la margelle dans le vide le seau de bois vermoulu, qui se balança sous la poulie de fer au bout de la chaîne. Avec des crissements joyeux, le seau descendit vers la fraîcheur du fond. Bientôt remonté, il fut vidé dans la conque où nageait une grosse éponge. L'éponge en main, le jeune homme mouilla abondamment les naseaux poussiéreux des deux bêtes.

Le père surveillait ce travail, et, quand il le vit terminé, il rentra dans la maison, laissant à son fils le soin de conduire et d'attacher les chevaux dans l'étable, devant les râteliers gorgés de foin.

A présent, les deux hommes étaient assis dans la salle obscure, où le jour ne pénétrait que par le léger entre-bâillement des volets pleins et de la porte massive. La pesante table rectangulaire touchait le mur du fond. Aux deux bouts, le père et le fils se faisaient face. La mère les servait. On entendait bourdonner une abeille. Ces gens, à cette heure grave, vivaient en silence, appliqués à leur besogne qui était, pour les hommes, de se refaire des muscles en mangeant à leur suffisance ; pour la femme, de les aider à réparer leurs forces d'où dépendaient la santé de la famille, la stabilité de la maison, l'avenir commun. Ils mangeaient donc silencieusement, et elle les servait sans rien dire. Et tous, sans avoir même à y songer, étaient pénétrés de l'importance de cette minute, car la famille Bouziane, — de l'aïeul, qui somnolait en ce moment dans une chambre au-dessus de leur tête, jusqu'à ce Victorin, son petit-fils, en passant par le père et la mère, tous, tour à tour, avaient été élevés dans le respect de la vie ordonnée et dans l'amour du travail, loin des déclamations du siècle.

La famille Bouziane! On la citait comme un exemple extraordinaire de volonté et de probité simples. On disait d'elle couramment : « Ça, c'est des gens d'ancien temps » ; ou : « à l'ancienne mode; on n'en fait plus de comme ça. »

Les Bouziane, depuis des siècles, n'avaient jamais quitté le pays. Par les hommes, ils descendaient à coup sûr des Sarrasins, longtemps et fortement établis non loin des Mayons, à La Garde-Freïnet, au sommet de la chaîne des Maures, dans la Provence du Var.

Aujourd'hui, cette famille, ayant abandonné les hauteurs de La Garde-Freïnet, habitait, dans la plaine onduleuse, sa bastide, largement et solidement assise sur un terrain incliné à peine vers le midi, entre Gonfaron et les Mayons.

Les Mayons, ce mot signifie : les maisons. Maisons paysannes, asiles nobles d'antiques roturiers ; ils étaient là sur leur sol d'origine, à moins d'une lieue de Gonfaron, presque au pied du massif des Maures, à la lisière des bois de pins qui dévalent le versant nord de la chaîne, où les arrête la grande culture des vignes.

Les Bouziane mangeaient. Les mâchoires aux blanches dentures broyaient avec lenteur un pain sec qui « crenillait » allégrement. Le chien, un chien courant, bon gardien de la demeure, les considérait, assis sur sa queue.

— Ne vous occupez pas de lui; je lui ai donné. Il a mangé à sa suffisance, dit la mère Bouziane, Norade.

Elle apportait aux deux hommes les radis bien frais, les premières pommes d'amour, le lard grillé ; puis elle battait sa demi-douzaine d'œufs et apprêtait la poêle où allait cuire et se dorer l'omelette aux oignons — « la moissonneuse. »

Quand ils auraient fini, elle monterait sa bouillie au vieux, là-haut, qui, depuis une année, s'était couché pour mourir et qui n'y parvenait pas.

Ensuite, comme de juste, elle penserait à elle-même ; et, tranquille enfin, prendrait seule son repas, mieux à son aise que s'il lui avait fallu, s'étant mise à table avec les travailleurs, s'interrompre de manger et se lever à toute minute pour chercher une chose ou l'autre.

Ça ne serait pas sain, songeait-elle.

Et nos pères avaient raison de tenir à l'usage, aujourd'hui perdu, de faire manger la femme après les hommes, sans l'offenser, bien au contraire ; c'est-à-dire lorsqu'enfin elle peut prendre sa nourriture en toute tranquillité.

Sur cette terre de souffrance où il faut travailler, le travail, si on le distribue avec intelligence, se fait plus vite et mieux, pour le plus grand avantage de tous et de chacun. Telle était du moins la pensée des Bouziane, depuis des siècles, — depuis le jour où leurs ancêtres sarrasins étaient venus en terre de Provence, se mêler aux Liguriennes et fonder une race toujours vivante et prospère.

Pendant tout le repas, le père et le fils n'échangèrent pas cinq paroles. Ils mangeaient et buvaient en silence ; tandis que, dans cette ombre, leurs corps apaisés, exhalant le soleil du matin, reprenaient fraîcheur lentement.

Le père ne s'étonnait point que le fils n'eût pas répondu sur-le-champ à son objurgation sévère. Il comptait que Victorin verrait son « devoir », (il se servait de ce mot) et qu'il s'y tiendrait une fois averti. Et puis, les choses de sentiment, de passion, d'intérêt même, on n'y saurait penser toujours. Quand on travaille, « chez nous » — on est tout au spectacle de ce que l'on fait. Pour l'heure, les hommes mangeaient. Tout le matin, on avait « foulé » ; tout à l'heure on foulerait encore ; et, dans leur tête — pleine de la vision d'une aire qui flamboyait sous des éparpillements de longues pailles d'or, entremêlées et rigides, et où tournent inlassablement les deux chevaux au train monotone — il n'y avait pas de place pour les raisonnements.

Ils étaient allés se coucher un instant à l'ombre des mûriers, près du puits, faire un peu de sieste. L'un s'était dit : « Il ne l'épousera pas » ; l'autre : « Bien sûr que je l'épouserai. » Mais c'était tout ; cela s'était murmuré en eux une fois ou deux ; et cela, aussitôt, avait été couvert par le frappement du pied des chevaux dans la paille où le grain jaillit sourdement de l'épi.... « Hue! le Rouge! — T'arrête pas, le Blanc! Hue donc et fais courage! » Puis un peu de somnolence était venue ; et quelque chose comme une nuit claire et douce avait voilé à demi le tableau ensoleillé qu'ils avaient tous deux sous le crâne.

La sieste finie, ils reprirent leur besogne, et cela ne changea rien en eux puisque, même durant leur repos, ils avaient revu en imagination ce qu'ils revoyaient maintenant en réalité. Sous les pieds des chevaux, les longues pailles rigides et fines bruissaient ; et, tout le long de chacune d'elles, le soleil allumait une fine aiguille de feu ; et ces millions d'aiguilles longues, ces traits de feu, sans cesse se croisaient et se décroisaient... Au milieu de cet embrasement, les chevaux viraient, viraient, dépiquant le blé encore et encore. Victorin, au centre de l'aire, faisait passer les longes, derrière son dos, de sa main droite dans sa gauche ; le père Bouziane, la fourche au poing, patiemment lançait sous le pied des bêtes de nouvelles gerbes, les éparpillait, les renouvelait sans cesse ; et, ainsi occupés, le père et le fils tous deux suaient, brûlants de vie, dans un flamboiement de lumière opulente et de joie physique.

Le soir vint ; le feu torride cessa de tomber du ciel, comme ruissellent les grains d'un crible, sur la terre crevassée ; une douceur se fit, qui gagna cultures et bois comme une marée les rivages ; le jour, si longtemps exaspéré, s'apaisa, se mêla enfin de rêverie ; tout ce que, tantôt, il enveloppait, accablant, ne pouvait alors penser qu'à lui ; maintenant les choses se reprenaient ; elles se ressaisissaient, faisaient retour sur elles-mêmes; la vie individuelle des plantes et des êtres se retrouvait ; tous les puits clos de la plaine s'ouvraient à cette heure pour donner aux bêtes et aux gens un peu de leur trésor d'obscure fraîcheur ; une poulie lointaine criait faiblement avec le charme d'un appel d'oiseau qui cherche un abri pour la nuit ; c'était l'heure où les amoureux revenant du travail, rencontrent, près des margelles, les belles fiancées qui vont querir l'eau pour le repas du soir...

Alors, les deux Bouziane ramenèrent leurs chevaux à l'étable ; et, comme ils arrivaient près du puits, Victorin, répondant enfin aux paroles que son père avait prononcées le matin, lui dit :

« Et pourquoi, mon père, que je ne l'épouserais pas, Arlette? »

Le père Bouziane éprouva dans son cœur une secousse. Cependant il n'en fit rien voir.

« Plus tard, dit-il, s'il le faut, je te dirai ça ; pour l'heure, réfléchis à ma volonté, et tu verras bientôt par toi-même les raisons pourquoi ce que je t'ai dit — je te l'ai dit. »

Sans parler davantage, ils soupèrent — puis, assis sur le banc de pierre, au seuil de la ferme, fumèrent leur pipe sous les étoiles.

II

LA VIEILLE MAISON PAYSANNE

La famille Bouziane était donc une des plus connues de la région des Maures. A la fin du dix-huitième siècle, cette famille était encore établie à La Garde-Freïnet, sur ce sommet de

la chaîne des Maures où longtemps les Barbaresques eurent leur fort principal. Le hameau des *Mayons* s'appelait encore *les Mayons du Luc*, et n'avait pas d'importance. Il en prit le jour où Marius, le trisaïeul de Victorin, ayant acquis dans la plaine une assez grande étendue de terrains — boisés de pinèdes — abandonna La Garde-Freïnet pour sa maison des plaines, alors en ruines, qu'il fit restaurer, et qui se nommait *la Salvagette*.

Cet événement de famille se passait vers l'an 1798.

Et César Bouziane, le bisaïeul de Victorin, vivait encore, il y a quelque quarante ans, aux Mayons, où, paysan de vieille race, il était connu cependant sous le nom banal du « vieux soldat ».

Il avait fait la campagne de France en 1815; jeune conscrit, il s'était battu à Waterloo. Médaillé de Sainte-Hélène, il n'était pas médiocrement fier de ce titre. Il aimait à le rappeler souvent aux Mayonnais attentifs, réunis le dimanche à l'entrée du hameau, devant l'atelier du forgeron, sur la terrasse naturelle qui domine la plaine. Son fils, le grand-père de Victorin, avait hérité de lui trois reliques qu'il vénérait, son casque, son sabre et sa médaille.

C'est sous ces trois reliques, accrochées au mur de sa chambre, que, couché depuis l'an dernier, le grand-père reposait dans un étrange sommeil presque continu. Il ne s'éveillait que pour prendre de légers repas apportés par sa belle-fille.

Le bisaïeul, le soldat du premier Empire, avait transmis à son fils le culte de Napoléon. Et de ses rudimentaires idées sur la guerre et la paix, sur les devoirs militaires et civiques des Français, quelque chose, à la longue, avait passé dans l'esprit de ses enfants, et aussi dans l'esprit de la plupart de ses concitoyens mayonnais. En un mot, certains enthousiasmes de l'ancêtre faisaient partie des traditions de la petite cité.

Le braconnier Arnet, figure locale très caractéristique, fils d'un insurgé de 51, prenait pour lui-même le titre d'insurgé parce que, à cette époque, âgé de seize ans, il avait, de la part de son père, porté un mot d'ordre aux républicains de Collobrières. Volontiers, en sa seconde jeunesse il tenait tête au père César, et souvent dans l'unique intention de le pousser, par la contradiction, à de nouveaux récits de batailles, à des emportements généreux qui emplissaient d'aise les auditeurs.

L'éducation des peuples se fait heureusement en partie de ces bavardages héroïques, aux heures de loisir. Ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup agi, beaucoup appris par les voyages et par le contact avec les hommes, disent bien des choses utiles à la formation des âmes populaires, et que les instituteurs ne rencontrent pas dans leurs livres. Ce que, surtout, on ne rencontre pas dans les livres, c'est l'accent de l'expérience directe, c'est l'éloquence saisissante d'un témoin, qui se trouva jouer un rôle, si humble qu'il ait pu être, en des circonstances historiques.

Dans l'atelier du forgeron des Mayons, le dimanche soir, ou bien les jours de pluie, quand le travail des champs est rendu impossible, il fallait, par exemple, entendre autrefois le vieux César Bouziane raconter, en provençal, la charge de Waterloo.

— Figurez-vous, mes amis, que j'ai vu à Waterloo, les lanciers, les cuirassiers, les cavaliers enfin, le sabre en l'air, charger en criant. Ceux d'entre vous qui, à la chasse, mes amis, sautent de surprise et comme de peur, et perdent la tête, quand une compagnie de perdrix leur part tout à coup dans les jambes, avec un grand grondement de mistral, ceux-là seraient tombés morts d'épouvantement s'ils avaient entendu ronfler cette charge. Figurez-vous que vous êtes dans une plaine, une grande plaine, battue comme un tambour par des mille et mille chevaux, dont chacun, comme de juste, n'a pas moins de quatre pattes, de quatre sabots ferrés, et imaginez quel roulement de tonnerre! Sur tous ces chevaux, dont les pieds frappent comme autant de baguettes sur la terre qui tremble toute, les cavaliers crient : « Vive l'Empereur! » Ça commence comme ça, et c'est magnifique. Je les ai vus passer. Mais les chefs avaient mal calculé l'affaire. L'Empereur était abandonné du bon Dieu, faut croire, car, d'habitude, il savait tout et connaissait son champ de bataille comme vous connaissez la plaine des Mayons. Il les visitait d'avance, ses champs de bataille; il s'arrangeait avec la carte de géographie; il les connaissait enfin par sa manière de génie à lui. Mais, cette fois, il y eut une faute; et cette charge galopante qui, avec toutes ses crinières et ses queues en l'air comme des drapeaux, ronflait comme un torrent de montagne, arriva tout à coup devant un grand fossé profond, un chemin creux auquel on n'avait pas pensé! Aïe! aïe! mes amis! j'ai vu ça!... Lorsque tant de chevaux sont lancés, l'homme qui tombe n'est pas à la fête, pensez donc, sous tant de pieds qui galopent au-dessus de lui. Il trouve le temps long, celui-là, vu qu'une charge de cavaliers c'est comme un coup de mitraille sorti en paquet du canon. Ça ne s'arrête qu'à l'endroit où c'est au bout... Ça roule, ça roule, ça gronde, ça tintamarre sourd. Le torrent de montagne emporte les barrages et tombe en cascade dans les creux, — et c'est bien ce qui arriva. Le premier rang, tout en un coup, se trouve devant le grand fossé; il le voit, mais il a derrière lui tous les autres qui le poussent. Il faut sauter. Quel saut! Les premiers chevaux lancés écorchent la rive contraire avec leurs pieds de devant, et, renversés en arrière, ils tombent au fond du trou sur leurs cavaliers, qu'ils écrasent; et le second rang, déjà, a roulé et s'est renversé sur le premier. C'est le grand saut dans la mort. Et, par centaines et centaines, on tombe les uns après les autres, les uns sur les autres, jusqu'à ce que le fossé soit comblé, et que tout ce qui reste, le peu qui reste, puisse passer, comme qui dirait sur un pont fait d'hommes et de chevaux mêlés, qui remuent encore! Et voilà pourquoi le grand Napoléon fut vaincu à Waterloo; pour ça et bien d'autres raisons que vous verrez dans l'histoire.

— Votre Napoléon, disait tout à coup Arnet, a fait le malheur de la France!

— Tais-toi, jeune homme, répliquait le vieux César. Tu ne sais pas ce que c'est que la gloire. La France, avant Waterloo, l'a connue, la gloire. Nous l'avons perdue. Elle reviendra. Nous l'attendons. Mais, pour ça, il faudra tous savoir souffrir en bons soldats. J'ai élevé mon fils dans ces idées. Il a fait la campagne de Crimée; c'est Bouziane après Bouziane. Quand je ne serai plus là, il vous en parlera, de la Crimée, comme je vous parle de Waterloo. Et il parlera à son fils comme je lui ai parlé à lui.

— La France, répliquait Arnet goguenard, ne fera plus la guerre; elle sait trop ce que ça coûte.

— Ça, je veux bien, répondait César d'un air bonhomme; par malheur, on la lui fera, la guerre. Et il faudra bien qu'elle sache se défendre.

Et Arnet ripostait :

« Pour ce qui est de se défendre, j'en suis. »

Et, avec un bon sens puissant qui allait au fond des choses :

— Voyez-vous, maître Bouziane, disait le jeune Arnet, le malheur, c'est qu'il y ait des abominations permises aux empereurs, aux rois, aux maîtres des peuples; des abominations qu'on dit même louables de leur part, tandis que ces mêmes choses sont défendues à tous les citoyens. Alors on ne peut plus comprendre. A la guerre, on tue, on vole, on brûle tout. Pourquoi est-ce permis? Quand je pose un piège pour prendre six moineaux, et m'en nourrir, arrivent des pèlerins (Arnet désignait toujours ainsi les gendarmes) qui me font leur « procès-barbal »; mais, à vos empereurs, il est permis de faire tuer des hommes, et même de nous manquer de parole quand ils ont juré qu'ils tiendraient leurs belles promesses. A la guerre, on fait tout ce qui m'est défendu, et qui est défendu avec raison. Et, tant que ce sera comme ça, vous trouverez des révoltés comme moi pour dire à vos Napoléon que ce qu'ils font ne leur est pas plus permis qu'à moi. Et eux, ils se décorent de leurs mauvaises actions.

— Ils en ont fait de bonnes, disait César Bouziane. Napoléon a fait le code, le livre de nos lois, dont la France avait bien besoin.

— Il n'est pas bon partout le code, grommelait Arnet. Et puis, parce qu'il avait fait un bon livre, il avait le droit de faire la guerre nuit et jour? Ah! je vous dis, la guerre pour la défense, oui! celle-là, tant qu'on voudra!

Tels étaient, il y a quelque quarante ans, presque chaque dimanche, les thèmes des conversations, cent fois répétées en public, entre César Bouziane, le vieux soldat, et Arnet, le braconnier, l'insurgé de 1851.

Puis César Bouziane mourut. Alors son fils (le grand-père de Victorin), qui s'était tu tant qu'avait vécu l'ancêtre, eut son tour; et, sans cesse, il redisait la charge légendaire de Waterloo; puis les tranchées de Sébastopol, où il avait fait vaillamment son devoir de soldat français.

— Pour ce qui est des Russes, voyez-vous, disait-il, c'était comme des frères. On se battait quand venait l'heure; mais, dans les moments où on ne se battait pas, on se passait du tabac ou un bon coup de vin parce qu'on n'était pas des sauvages. Et puis, nous autres, Français, nous sommes comme ça. Nous avons pitié des hommes. On a bien assez de misère sur terre, par le travail et les accidents et les maladies! oui, il ne faut pas être des sauvages. Et, cependant, il faut se défendre. Le travailleur ne travaille pas pour les voleurs.

— Je suis bien plus avec vous qu'avec votre pauvre père, disait Arnet.

Telles étaient les idées générales transmises par les Bouziane à toute une région.

Et le jeune Victorin, le dernier Bouziane, savait par cœur toutes les histoires de ses deux pères-grands. Il ne les répétait pas; ce n'était pas dans sa manière. Les histoires ne sont vraiment bonnes que lorsqu'on a eu une part d'action dans les événements qu'on raconte.

Lorsque Victorin parlait, il ne parlait, comme son père, que de chasse ou de travaux rustiques; mais au fond de son cœur muet de paysan, il avait une image vivante, quoique lointaine, de la patrie et de la justice.

Et c'est ainsi qu'en Victorin, jeune et actif, revivait l'âme essentielle de son vieux grand-père, qui, là-haut, au-dessus de la salle commune, dans la bastide des Bouziane, sommeillant immobile sur son lit, prenait, avec un vague sentiment de satisfaction, son étrange repos, qui lui semblait un acompte sur la mort bien gagnée.

III

L'ANARCHISTE ET LA SUFFRAGETTE

M. Augias a soixante cinq ans; il a été instituteur; un petit héritage lui est échu. Il serait resté maître d'école si sa santé le lui eût permis, parce qu'il aimait passionnément sa fonction dont il a gardé une haute idée. M. Augias lit beaucoup; il apprend tous les jours; c'est un philosophe. Aujourd'hui, sans faire mauvais ménage avec le curé, M. Augias est devenu, étant de bon conseil, quelque chose comme

le recteur laïque du pays, qui s'en trouve bien.

A l'orée d'un bois de châtaigniers qui grimpe jusqu'à mi-côte la pente des Maures, tout près des Mayons, le cabanon de M. Augias, blanc comme neige, rit au soleil par ses trois fenêtres, une au rez-de-chaussée à côté de l'unique porte, les deux autres au premier étage. Une terrasse, ombragée par une treille, prolonge au dehors pour ainsi dire la pièce d'en bas, qui est à la fois cuisine, salle à manger et salon. De cette terrasse, comme des Mayons même, on domine l'admirable vallée de l'Aille, toute l'étendue qui, de l'ouest à l'est, va de Pignans à Vidauban. Presque en face, se dresse le Luc et son voisin, le vieux Cannet du Luc, en sentinelle sur son cône bleuté. La plaine, couverte de pins et de chênes-lièges, ne montre, à qui la regarde de la terrasse des Mayons, que les cimes moutonnantes de ses forêts ; elle apparaît de là comme un vaste lac ondoyant et faseyant au soleil. Cette mouvante verdure cache un sol montueux par places, ravins et collines dont on s'étonne en les parcourant. La plaine ne laisse pas deviner non plus, à qui la voit de haut, les cultures spacieuses, voilées de monticules et de pinèdes.

Au sud-est se dressent les derniers contreforts des Maures, les rochers du Muy et de Roquebrune, sous lesquels commence la plaine de l'Argens ou de Fréjus. Par-dessus ces rochers, et au-dessus de toute cette admirable plaine, flotte une lumière chargée d'une sorte d'irisation constante ; c'est le fluide scintillement d'une impalpable poussière radiante, et où les indigènes reconnaissent le voisinage de l'atmosphère maritime. L'imperceptible vapeur qui s'exhale de la mer, comme la chaude haleine qu'expirent les naseaux d'un cheval, presque toujours flotte épandue au-dessus de ce lac de verdure mouvante ; et, dans cette poudre dorée, dans cet air diamanté, la lumière est comme multipliée, le soleil comme répété tout entier en des myriades d'infiniment petites étincelles. Ainsi, durant l'été, un flamboiement formidable danse au-dessus des cimes vertes, surchauffées, d'où il semble à toute heure que va jaillir l'incendie.

Toute cette splendeur s'apaisait, vers cinq heures, en cette fin de juillet, lorsque maître Arnet, le vieux braconnier, heurta du bâton la porte ouverte de maître Augias.

— *Eh! mestré? y a dégun?* N'y a-t-il personne? Eh! maître?

— Holà! holà! Arnet, un peu de patience.

Maître Augias, le vieil instituteur, qui avait tant aimé son métier, en parlait souvent, s'inquiétait des écoles, de leur avenir, des méthodes nouvelles. Ce qu'il y avait en lui de meilleur, c'était son clair bon sens. Et le bon sens étant la qualité maîtresse d'Arnet, ces deux hommes très différents avaient fini par se rapprocher. Ce fut à la grande surprise de tout le pays, car il fallait aller tout au fond des choses pour comprendre quel lien rattachait « Mossieu » Augias, de bon sens sévère, à maître Arnet, de bon sens jovial. Ils s'entendaient fort bien, et sans qu'on sut bien pourquoi, ou plutôt parce que, inégaux par la culture, ils se reconnaissaient pourtant de même race.

— Eh! Monsieur Augias?

La voix répéta :

— J'y vais! Un peu de patience, Arnet.

Arnet, — c'est la forme provençale d'Ernest.

Un pas lent retentit. M. Augias, traînant un peu ses jambes lourdes de rhumatismes, apparut au bas de l'étroit escalier. De sa calotte de curé, qui cachait sa calvitie, s'échappaient en franges quelques cheveux blancs. Son visage ovale, un peu jauni, rasé proprement, exprimait la paix de l'âme, avec une certaine tristesse habituelle, que fréquemment éclairait un sourire aussitôt disparu.

M. Augias était veuf. Il disait parfois qu'il avait perdu un fils chéri ; mais ce fils, Augustin, aujourd'hui âgé de vingt ans, n'était pas mort ; il avait « mal tourné ». Fier de la petite instruction primaire qu'il avait reçue dans une école du Var, dirigée jadis par son père, il s'était cru poète et romancier. Il répandait en strophes puériles, mal cadencées et mal rimées, une âme artificielle, où s'alliait, à un romantisme attardé, un futurisme incompréhensible. Son âme vraie n'était que sottise ambitieuse, mégalomanie enfantine, révolte anarchique et servilisme prudent. Son père, qui ne voulait plus le voir, se maudissait lui-même de n'avoir pas su donner à son propre fils une règle morale ; mais il n'y avait plus rien à tenter pour sauver le jeune homme, dont il n'avait pas de nouvelles depuis de longs mois. Le jeune gaillard était resté quelque temps à Paris, et déjà il se sentait vaincu par la vie, déclassé, perdu. Par orgueil, il n'osait plus revenir dans sa ville natale. Il était, à l'heure présente, garçon de bureau dans une banque, à Marseille. Son service consistait à balayer les salles tous les matins, et à coucher, la nuit, dans une soupente, d'où il pouvait, par un judas, surveiller les salles, qu'à la moindre alerte il éclairait en mettant le doigt sur un bouton électrique. Pour remplir utilement cet emploi, sa poésie et tous ses pauvres souvenirs scolaires lui étaient parfaitement inutiles. Mais, le dimanche, il se promenait en veston noir trop court, avec une cravate de soie rouge, et la canne à la main. Dans ce costume, il était l'orgueil des bars de banlieue. Il y récitait, devant des *nervis* éblouis, des poésies enflammées, traversées par tous ses mauvais désirs de paresseux sans espérance.

M. Augias savait tout cela vaguement ; et c'était la cause secrète des tristesses du vieil instituteur honnête homme.

— Qu'est-ce qui vous amène, mon brave Arnet? Asseyez-vous.

Arnet ôta son feutre aux bords dentelés par l'usure, et s'assit sur une des quatre chaises de paille qui entouraient la table de bois blanc, bien frottée.

M. Augias était son propre serviteur : il faisait son lit tous les matins de bonne heure, mettait en ordre sa maison, raccommodait ses vêtements et son linge, allait aux provisions, préparait ses repas. Arnet, dans sa hutte construite de ses mains, beaucoup plus haut sur la pente des Maures, dans la forêt de châtaigniers, se livrait à des occupations du même genre ; et cette conformité d'habitudes le rapprochait encore d'Augias. Seulement, l'habitation d'Arnet était un peu celle d'un sauvage ; l'intérieur d'Augias était celui d'un civilisé rustique.

Lorsqu'Arnet fut assis, M. Augias ouvrit une armoire, prit deux tasses à fleurs jaunes et rouges et les plaça sur la table. Sur le fourneau, un « toupin » vernissé était en train de bourdonner la chanson de l'eau qui dansote ; dans l'eau bouillante il jeta trois cuillerées de café et retira le toupin du feu ; puis il y versa une cuillerée d'eau froide, — ce qui fit tomber au fond le marc alourdi...

— Le bon café à la sarrasine, comme le faisaient nos grand'mères, dit Augias.

— Il n'y a rien de meilleur, fit Arnet. Nous ne sommes pas de ces gens à qui il faut des cafetières à compartiments, monsieur Augias. Votre café est digne d'un roi.

— Maurin des Maures en a souvent goûté, de mon café, prononça M. Augias. Et c'était le roi de nos petites montagnes, celui-là!

— C'était mon cousin second, dit Arnet... Je suis conséquemment le cousin d'un roi, et d'un roi républicain, dont le souvenir réjouira encore les enfants de nos enfants! Je l'ai suivi souventes fois à la chasse, ce Maurin, acheva Arnet en souriant. Il avait de bonnes idées et de bonnes jambes.

— Et du bon sens, dit M. Augias.

— Quand je parle, poursuivit Arnet, il m'arrive, beaucoup souvent, de m'apercevoir que je répète des choses que Maurin m'a dites, et, alors, par là, je suis sûr de bien dire et d'être approuvé. Et, si aujourd'hui, je viens vous voir, c'est justement pour vous parler comme il aurait pu le faire, monsieur Augias. Et je viens de la part de mon ami Bouziane.

— Je vous écoute.

— Voilà, dit Arnet en humant son café et en allumant sa pipe. Le fils Bouziane...

— Victorin, souligna M. Augias.

— Oui, Victorin, qui est fils unique, avance vers l'âge de se marier, quoiqu'un peu jeune, n'ayant que vingt ans, comme vous savez, et c'est un brave « pitoua ».

— Comme il nous en faudrait beaucoup, affirma M. Augias avec toute sa gravité.

— Oui, dit Arnet, il est brave, il travaille comme pas un, il est de bonne tournure ; pour tout dire en un mot, il a de bons principes, comme vous me l'avez répété quelquefois.

— Et, dit Augias, parce qu'il a appris b, a, ba, et deux et deux font quatre, il ne « s'en croit » pas pour cela, comme tant d'autres ; il ne décide pas sur les choses qu'il ne connaît point, et il se garde de se croire aussi savant que les plus grands savants. Je lui ai entendu dire que, selon lui, on ne doit faire députés que des gens capables de comprendre les lois qui existent, puisqu'ils sont appelés à en fabriquer de nouvelles ; et il ajoutait qu'un charretier est un homme qui doit savoir mener chevaux et charrette.

— Pour sûr, dit Arnet, grave à son tour ; seulement il y a beaucoup de ces conducteurs pour rire, assis sur l'assettie, des chars-à-bancs, avec les rênes lâches, — et qui croient mener leur bête, cheval, mulet ou âne, — lorsque, bien entendu, c'est leur bête, cheval, âne ou mulet qui les conduit à la foire, par la force de l'habitude.

— Si nous en revenions à ce que vous voulez dire de Victorin, hein, ami Arnet?

— Patience! fit Arnet, je sais très bien où je vais en arriver, monsieur Augias ; mais, quand je me rends au travail à travers champs, j'ai coutume, s'il me part « une » lièvre ou un perdreau entre les jambes, de le mettre dans ma carnassière. C'est tant de pris en passant ; et de même, si en marchant vers ce que j'ai à vous dire, je rencontre une bonne idée sur ma route, je m'y arrête un peu, qu'elle vous parte des pieds, ou qu'elle parte des miens... Il m'arrive même d'y perdre un peu trop de temps comme pour la perdrix ou « la » lièvre quand je vais à mon travail, mais je n'ai jamais pu me corriger d'être curieux, pas mal bavard et enragé braconnier.

Ici, M. Augias sourit, mais il se garda de répondre, car il connaissait l'éloquence de son ami, et qu'elle pourrait fort bien l'entraîner à parcourir, de digression en digression, le champ sans limite de la sagesse populaire.

Un assez long silence se fit.

— Oui, déclara tout à coup Arnet, répondant à ses propres rêveries, ce Victorin est un gaillard. Il a le cœur d'un lion et les jambes d'« une » lièvre, — les jambes que j'avais quand je faisais courir les pèlerins...

Nous y voilà, pensa Augias. Il va me conter un de ses bons tours de braconnier incorrigible.

Mais Arnet ajouta :

— Je vous dirai une autre fois une de mes histoires de gendarmes... celle, par exemple...

— C'est cela, une autre fois, Arnet, une autre fois! Pour aujourd'hui, qu'avez-vous à me dire de Victorin?

— J'ai à vous dire que les Bouziane ont besoin de vos conseils, c'est-à-dire qu'ils n'en ont

pas besoin pour eux, mais que vous en donniez à leur Victorin. Eux, ils savent très bien ce qu'ils veulent et que vous serez d'accord avec eux, et que vous conseillerez ce garçon qui prend le chemin qu'il faut pour faire une bêtise, des grosses. Alors, le père de Victorin m'a dit comme ça, m'a dit : « Arnet, tu verras un de ces jours M. Augias qui est ton ami » — et cette parole de Bouziane me fait honneur, monsieur Augias ; « et quand tu verras M. Augias, ton ami, dis-lui de nous aider, et qu'il montre à notre Victorin où est son devoir. »

— Et à quelle occasion, Arnet?

— A l'occasion du grand amour qui le tient pour une fille qui n'est pas celle que son père voudrait lui voir épouser.

— Et qui son père voudrait-il lui voir épouser?

— Martine Revertégat.

— Bonne affaire, ça! Ces Revertégat sont des gens à l'ancienne.

— Comme les Bouziane ; la vraie race d'ici. C'est souche de bon bois, vieille vigne de pays ; rien des « américains. »

Sur ce mot, il y eut un silence, pendant lequel les deux hommes revirent le temps d'avant le phylloxera, l'époque où les ceps américains n'avaient pas envahi la Provence, où la vieille vigne française, exempte de maladie, traînait ses sarments paresseux sur la terre provençale et donnait un vin autrement joyeux que celui des ceps d'Amérique, qui ont trop voyagé et sont d'une autre terre. Le vin d'aujourd'hui, on le travaille et on le fraude en vue du rapport et non plus pour la joie de le produire et de le boire!

— Tout ça ne dit pas quelle est la gueuse que Victorin peut préférer à Martine, interrogea enfin M. Augias.

— Il lui préfère Arlette des Mayons, dit Arnet gravement.

M. Augias, qui s'était levé, eut un sursaut :

— Misère de moi! Arlette! une Arlette!... Arlette qu'on appelle des Mayons, et qui n'en est pas, des Mayons, puisque son père était un gavot paresseux, venu un jour chez nous avec sa femme pour s'employer à la récolte des châtaignes — et qui, jusqu'à sa mort d'ivrogne, est resté dans le pays pour y donner l'exemple de la paresse et de l'ivrognerie! Il est mort de ses vices, le pauvre diable, et ce fut un bon débarras, mais il nous a laissé de la graine d'alcoolique, et c'est un malheur pour la commune. La mère est une pas grand'chose, plus bête que méchante, incapable de donner à la fille un bon conseil et qui la laisse faire ses quatre volontés... Arlette des Mayons! pauvres de nous! et Victorin a pu se laisser prendre à ça! Misère et compagnie, voilà ce que c'est, son Arlette! Et si elle entre dans cette maison Bouziane elle en verra la fin, pour sûr. Il faut empêcher ce malheur ; et je m'y emploierai. Vous pouvez le dire aux Bouziane, mon brave Arnet...

Arlette! Arlette! répétait M. Augias consterné.

Dans la petite salle, il se promenait avec agitation, allant d'un angle à l'autre. Tout à coup, il se campa devant Arnet et s'écria :

— Vous avez connu mon fils, vous?

Arnet hocha la tête.

— Eh bien, reprit l'ancien instituteur, cette Arlette me le rappelle tout à fait. Cet imbécile méprise le travail manuel, celui de paysan surtout, parce qu'il a appris de moi b, a, ba, b, o, bo, sans parvenir à l'écrire sans faute. Il se croyait un savant, il donnait son opinion sur toutes les choses qu'il ignorait, et de quel air, il fallait voir! Quand je le redressais, il me disait d'un air méprisant : « Vous autres, les vieux, vous ne comprenez pas les générations nouvelles... » Oui, Arnet, il me disait ça tous les jours que Dieu fait! Un jour, où je lui demandais ce qu'il comptait devenir plus tard, il me répondit avec une assurance qui eût mérité des gifles : « Je me ferai député. » Dans son ignorance d'orgueilleux, c'est la carrière qu'il avait choisie. Il palabrait au café, et, attendu qu'il pouvait parler, deux heures durant, sans s'arrêter, et, comme on dit, sans cracher, les gens écoutaient bouche bée avec un étonnement qu'il prenait pour de l'admiration, les sottises qu'il répétait de travers et qu'il avait lues dans les gazettes. Il aurait pu être laboureur, et fier de ses travaux utiles, comme le fut mon père, mais ce jeune anarchiste aurait rougi d'être un travailleur de la terre. Arrangez ça comme vous pourrez! Il parlait avec mépris et haine des riches — des exploiteurs du peuple, disait-il — mais il n'avait qu'une ambition, qui était de devenir l'un d'eux, d'imiter ce qu'il blâmait en eux, de s'habiller comme eux, d'avoir une lévite (redingote), de porter une canne sur laquelle on ne peut pas s'appuyer, et de boire au café en faisant une partie de dominos! Voilà l'homme! Et ils sont quelques-uns comme ça! Et il y en a aussi, de ces pauvres diables dans le genre de mon fils, mais qui, n'étant pas paresseux comme mon fils, et en train de faire fortune à force de malice, traitent leurs ouvriers comme des nègres, tout en débitant de beaux discours contre les vrais riches qui sont justes et humains. Et ces ouvriers, qu'ils maltraitent, se prennent pourtant à leurs beaux discours. Et cette Arlette est, je vous dis, de la même espèce maligne que mon malheureux enfant. La petite instruction que leur a donné l'école primaire les a perdus tout simplement, parce qu'on n'est jamais parvenu à leur faire comprendre comment l'instruction doit être employée!... Lire, écrire, compter, ça devrait leur servir à faire mieux leurs affaires, à ne pas se laisser tromper par leurs semblables; — un peu d'histoire et de géographie, à leur donner une idée de leur patrie et du monde, mais rien de tout cela! Ça ne fait que leur inspirer un orgueil d'imbécillité. Et ces jeunes anarchistes, qui ne parlent que d'égalité, se croient supérieurs en tout et à tous! L'égalité, pour eux, voilà ce que c'est : c'est le droit de se croire au-dessus de ceux qui valent mieux qu'eux-mêmes. Une trique, Arnet, une trique, voilà l'éducateur qu'il aurait fallu à mon fils! Et, comme je n'avais sur lui aucune prise, aucun moyen de lui communiquer du bon sens, de lui inspirer des idées morales, il est devenu je ne sais quoi, je ne sais où!... Il est parti pour la ville, — parce qu'il peut s'y promener la canne à la main sans qu'on rie de lui en le voyant passer, comme on le faisait ici, où il étonnait bêtes et gens. Voilà mon malheur, Arnet! — Et cette Arlette s'annonce comme une de ces sottes qui se perdront comme il se perdra! — Voilà une petite impertinente qui ricane lorsqu'une belle madame, passant aux Mayons, descend d'automobile avec un chapeau dont le « haut » est trois fois plus large que sa tête — et cette même Arlette se prive souvent de pain pour s'acheter un chapeau de pacotille, mais de forme pareille. Pour se procurer des romans qui lui montent la tête, elle gaspille le pauvre argent que gagne sa mère. Elle parle avec une bouche en cul-de-poule, comme les héroïnes de ces romans-là. Arlette a des opinions littéraires et sociales, la malheureuse! Elle a lu *les Désenchantées* de M. Pierre Loti, et elle a une opinion sur la vie des femmes turques. Elle approuve les suffragettes.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Arnet.

— Ne l'apprenez jamais, Arnet, dit Augias. Arlette voudrait un jour être conseiller municipal, conseiller général et député, comme mon fils! Et pour cela Arlette voudrait voter comme les hommes. Et elle votera un jour comme les hommes, elle, Arlette ; — elle se recommande de Jeanne d'Arc et de Mme George Sand pour réclamer le vote des femmes!

Arnet d'un bond s'était mis debout :

— Arlette veut voter? prononça-t-il stupéfait.

Puis, brusquement, comme un homme pressé de fuir un endroit dangereux :

— Adieu, monsieur Augias, j'ai mon compte pour aujourd'hui.

Sur le pas de la porte, il se retourna :

— Irez-vous voir bientôt les Bouziane, monsieur Augias?

— Tout à l'heure, Arnet. Il faut d'abord que je lui parle, à ce Victorin.

Et Arnet, qui cheminait sur la route, entre les pins, répétait en lui-même :

« Arlette veut voter! »

Ayant remâché ce mot, il ajoutait avec une grimace :

— Ça, c'est plus fort que du poivre!

(A suivre. JEAN AICARD, *de l'Académie française.*

A Travers les Expositions

Si Paris, en ce troisième printemps de guerre, se voit encore sevré de ses grands Salons de peinture, il en a du moins la bonne monnaie chez Georges Petit, au Volney, chez Devambez et partout. La guerre, qui transforme tant de choses, n'a rien changé au Volney. A part quelques tableaux militaires, il demeure tel qu'il y a trois ans avec ses portraitistes de marque : Flameng, Paul Chabas, Marcel Baschet, toujours supérieur dans sa robuste effigie du grand industriel Arbel ; avec Jean-Joseph Weerts et Jules Grün dont l'humour s'épanouit en une vivante image de l'excellent curé de Breuil-en-Auge ; avec ses beaux sculpteurs Jean Hugues, émouvant dans une tête de Christ ; Auguste Maillard et Dubois, également véridiques, l'un dans les bustes du général Dubail et du spirituel Henri Cain, l'autre dans le portrait de Gaston Guignard, dont une *Rentrée de moutons le soir* restera comme l'œuvre maîtresse de la petite exposition parisienne ; véridiques comme aussi Greber dans sa statuette de notre cher Antonin Mercié aux dernières heures de sa vie trop courte.

Si Joseph Bouchor avec le *Poilu de la Lauch*, si Gueldry, si Bouchard dans la *Grosse cloche de Moscou* y rappelaient la guerre ; Bompard dans ses poteries persanes, Paul Thomas toujours délicieux peintre d'intimités, Leroux dans son clair et charmant tableau de *la Reprise*, Eugène Loup, le paysagiste belge, Gilsoul et Wilhain Laparra, exquis dans son tableautin des *Images*, la faisaient délicieusement oublier.

Il est trop tard pour parler des Onze qui précédèrent chez Georges Petit la vente d'une galerie célèbre ; mais une exposition infiniment belle, infiniment émouvante y bat son plein, celle des œuvres données par les meilleurs artistes de ce temps en faveur de la Fraternité des artistes. Que de familles de peintres, de sculpteurs, où la mère n'a que sa maigre allocation, où l'enfant, comme dans le charmant dessin de Willette, mange trop souvent son pain sec devant quelque alléchante nature morte du père soldat. Depuis trois ans, la Fraternité des Artistes distribue un millier de francs par jour. Mais la guerre continue. Un nouveau million est nécessaire. Et je crois bien que les œuvres de Bonnat, de Joseph Bail qui donne son célèbre tableau du *Déjeuner des Servantes*, de Roll qui offre une *Bacchante*; celles de Baschet, de Degas, de Claude Monet, de Frieseke, de Dagnan, de Chabas, de Lhermitte, de Maxence, de Rodin, de Bartholomé, de Verlet, etc., etc., le réaliseront sans peine.

LÉON PLÉE.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA LIGNE HINDENBURG — L'OFFENSIVE FRANCO-ANGLAISE — LES CINQ BATAILLES

Le vieil Hindenburg et sa fameuse ligne passent en ce moment de très mauvais quarts d'heure. On les assaille en parole, et surtout en action. Dans un magistral leader, le très énergique Lloyd George a montré que cette ligne, d'institution essentiellement prussienne, ne datait pas seulement d'hier, qu'il y avait cinquante années qu'elle était une menace pour l'Europe, et que la France en avait particulièrement souffert; mais que tout a une fin. La prétention de tracer sur les territoires des autres nations une ligne que leurs habitants ne franchiraient qu'au péril de leur vie était insupportable. Et ce sera, a-t-il dit, l'honneur de l'Amérique, un sujet de reconnaissance éternelle pour les démocraties, que d'avoir signifié au kaiser qu'elle n'entendait pas subir d'entraves, qu'elle ne voulait pas de ligne Hindenburg dans l'Atlantique, et qu'elle allait aider à l'enlever, à la reporter sur le Rhin.

Et, comme le Premier Anglais l'ajoute allégrement, les Etats-Unis ont en effet commencé. Le président Wilson ne met pas seulement sur pied l'armée et la flotte qui aideront à briser l'arme allemande; dans un vibrant message à la nation américaine, il rappelle que le temps est « court et impératif », et que le devoir de l'Amérique n'est pas uniquement d'approvisionner les puissances de l'Entente, en armes et en munitions, mais surtout en vivres. « Nos chantiers de construction devront, dit-il, fournir des bâtiments par centaines... Les vivres et le matériel traverseront l'Atlantique, quel que soit le nombre des bâtiments envoyés au fond de la mer. Ceux qui seront détruits seront immédiatement remplacés. » Et ce dévouement à la cause de la liberté était bien fait pour grandir encore l'hommage que Paris allait rendre à la grande République.

L'Amérique latine est elle-même en marche pour repousser la ligne Hindenburg. Dans un banquet donné au capitaine du *Parana*, l'ambassadeur du Brésil a déclaré que les républiques sud-américaines « sauraient résister à tous ceux qui, pour avoir une place au soleil, cherchent leur avenir sur l'Océan en barrant la route aux neutres». Et, en effet, elles souscrivent les unes après les autres à la politique américaine.

L'heure est venue pour les peuples de prendre définitivement parti. L'Allemagne a voulu bloquer les neutres, et ce sont eux qui vont aider à son blocus, augmenter la détresse économique, qui, bien plus que la question politique et les promesses suspectes de Guillaume II, provoque à Berlin des émeutes graves, et conduit également nos ennemis aux plus vils subterfuges pour duper le prolétariat russe et l'amener à une paix séparée.

Ici, la ligne Hindenburg et le fossé Siegfried sont à de rudes épreuves. La grande bataille a commencé, la bataille décisive dont la liberté et le droit veulent que nous sortions vainqueurs.

L'offensive si brusquement ouverte par les Anglais devant Arras allait prendre, en effet, un développement presque gigantesque et s'étendre bien au delà des secteurs où déjà nos propres troupes enserrent Saint-Quentin et La Fère, gagner tout le front de bandière de Soissons à Reims, puis de cette ville jusqu'au dernier champ de bataille de Champagne. La lutte embrasse ainsi près de deux cents kilomètres, et son étendue, la plus vaste depuis la Marne, les grands succès qui déjà la couronnent, nous invitent à l'espérance. Nos alliés et nous y enlevons à Hindenburg l'espoir qu'il avait de faire passer l'initiative des opérations entre ses propres mains. On sait, en effet, qu'en rompant le fer sur la Somme, en abandonnant des positions organisées sur un pied formidable, l'exécrable reître se targuait de « jouer » les Alliés, de les attirer sur son propre terrain. Comme on le prétendait à Berlin, la retraite était purement tactique et devait mener à une offensive stratégique. Et c'était bien évidemment dans la manière du vainqueur de Tannenberg, qui se déroba à l'une des deux armées russes qui l'attaquaient, celle de Rennenkampf, ou ne laissa qu'un rideau devant elle pendant qu'il se jetait toutes forces réunies sur celle de l'infortuné Samsonov; qui, manœuvre plus caractéristique encore, après sa défaite à Varsovie, recula devant son vainqueur, et, durant que celui-ci le suivait, constitua une masse de manœuvre qui vint brusquement le prendre en flanc et l'accabler. Cette méthode est d'ailleurs classique et toute napoléonienne. C'est ainsi que Napoléon manœuvra à Arcole, et surtout à Austerlitz, pour amener l'armée russe à descendre du plateau de Pratzen. Mais Hindenburg et son alter ego Ludendorff se sont laissé devancer et doivent aujourd'hui subir l'initiative anglo-française. La bataille qui fait rage de la Scarpe à l'Aisne n'est pas la leur, mais la nôtre.

En tout cas, les Allemands ont vu en huit jours, du 9 au 17 avril, tomber ou à peu près les deux grands pivots de leur retraite, si géniale fût-elle. L'un était constitué par la crête de Vimy, et l'on sait avec quelle maîtrise les troupes britanniques l'ont fait sauter, puis emporté Liévin et encerclé Lens dont ils tiennent les lisières. L'autre pilier était constitué par ce plateau de Craonne, où, pendant la campagne de France, Napoléon ressaisit un moment la fortune et délivra Soissons perdu par la stupidité d'un homonyme du général Moreau, ainsi que par le massif de Moronvillers, et nos troupes en ont fait tomber les principales défenses. Entre Soissons et Reims, l'ennemi, prévenu par un bombardement continu de huit jours, avait amené dix-neuf divisions sur les cent trente-trois dont il dispose sur le front occidental, mais cela ne l'a pas empêché d'être bousculé et chassé du saillant de Vailly, de Chavonne, de Chivres, de Bray-en-Laonnois, du plateau de Condé, etc.; à l'est de Reims, il perdait, dans la journée du 17, les îlots boisés qui émergent de la craie champenoise, Moronvillers, Auberive, etc.

Au total quatre, et même cinq batailles se développent dans la grande : bataille d'Arras entre Lens et le Cojeul, bataille de Saint-Quentin entre le Cojeul et l'Oise, bataille de Laon entre l'Oise et l'Aisne, bataille de Craonne entre Soissons et Reims, et bataille de Moronvillers, vaste massif que les nôtres maîtrisent à la fois de front et par les couloirs de la Suippe et de la Beine.

Et l'extension de la lutte, ses gains, qui le 19 avril se montaient pour nous à 19,000 prisonniers et deux cents canons, et pour les Anglais à 16,000 prisonniers et trois cents pièces d'artillerie, l'enthousiasme, le courage de nos soldats, justifient, je le répète, tous les espoirs, malgré les violentes attaques de l'ennemi, qui essaie de percer notre centre à Saint-Quentin, à la soudure des armées franco-anglaises, ou y cherche tout au moins une réaction, une menace sur la route de Paris.

Jusque-là, en effet, dans les actions précédentes dans la Somme et la Champagne, les offensives ont toujours fini en pointe, et ces pointes prises de flanc par l'artillerie ennemie ne purent, comme le font remarquer les critiques militaires, progresser, alors qu'aujourd'hui le front, tant anglais que français, va toujours s'élargissant. Devant Arras, l'attaque anglaise, d'abord simplement comprise entre Givenchy et le Cojeul, s'étendit presque immédiatement sur vingt-deux, trente, puis quarante kilomètres, de la Scarpe à Loos. Quant à notre offensive, on voit son grand développement, puisqu'elle déborde sur le champ de bataille de Champagne et va de la Gohelle à la plaine champenoise.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme

au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 20 avril 1917.

L'EMPRUNT DE LA VILLE DE PARIS

Les conditions de l'Emprunt de la Ville de Paris, dont nous avons annoncé la prochaine émission, viennent d'être définitivement arrêtées.

Les nouvelles obligations, à cinq ans, sont de 500 francs et rapporteront 5 50 o/o, soit 27 fr. 50 par an, sans retenue pour les impôts actuellement existants.

Le prix d'émission est de 495 fr. Elles rapporteront donc effectivement 5 55 1/2 o/o, sans compter les 5 fr. de prime de remboursement, ces 5 francs représentant sensiblement 1 fr. de plus d'intérêt par an.

La Ville confère aux obligations nouvelles un droit de préférence pour la souscription aux emprunts à long terme et par voie de souscription publique qu'elle ferait d'ici au 15 juin 1922.

Ainsi que nous l'avons dit, ces obligations sont créées pour remplacer les Bons de la Ville de Paris et ne grèveront ainsi les finances municipales que pour une somme peu importante, d'environ 25 millions de francs.

Les porteurs de Bons municipaux **non échus à la date du 21 avril 1917** ont seuls droit de souscription par préférence aux obligations nouvelles.

La souscription publique aura lieu le 24 mai 1917, et nous y reviendrons d'ici là.

Mais, dès à présent, les porteurs de Bons non échus le 21 avril, doivent faire leur demande d'échange contre des obligations nouvelles.

Le **Crédit Mobilier Français** est à leur disposition pour recevoir leurs titres et se charger de toutes les formalités d'échange **sans frais pour eux d'aucune sorte.**

NOTA. — Il sera délivré un certain nombre de **cinquièmes** d'obligation, *au prix de 99 francs*, donnant droit au **cinquième** des avantages attachés à l'obligation entière.

On peut adresser les BONS dès à présent au CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Les **bonnes dispositions du marché financier** se prêtent admirablement à la grande souscription de la Ville de Paris.

Les fonds rendus libres par la répartition des obligations du Crédit Foncier forment, avec les capitaux ambiants, un ensemble de disponibilités fort important qui cherche son emploi sous les formes les plus diverses, suivant le tempérament de chacun, sans parler des réserves embusquées par-ci par-là.

Le large développement de l'offensive franco-britannique sur le front occidental du grand théâtre de la guerre mondiale seconde merveilleusement le réveil de la confiance. Et le vote définitif de l'emprunt américain de 7 mil-

ards de dollars, dont 3 milliards réservés aux Alliés, crée tout d'un coup une situation financière absolument favorable au groupe de l'Entente.

Nos fonds nationaux se présentent très fermes. La **Rente Française 5 0/0** s'avance de 88 45 à 88 60.

Les **Fonds Russes** paraissent sortir de leur récent marasme en raison de l'acclimatation progressive du nouveau régime ; tout le groupe russe, banques et valeurs industrielles, clôture en reprise.

L'**Extérieure d'Espagne**, entraînée avec son groupe à la suite de la baisse de la peseta, remonte la côte avec la reprise du change espagnol.

Les **Fonds Américains** sont très bien tenus ; le Sud-Améri ue, on le sait, a donné spontanément son adhésion unanime à la politique des Etats-Unis et de l'Entente.

Le groupe bancaire conserve sa stabilité sans présenter de grands écarts de cours.

Nous noterons, toutefois, la cotation des **nouvelles obligations 5 1/2 0/0 du Crédit Foncier** lesquelles ont vivement progressé à 300 fr. 50 pour les libérées (cours d'émission 280 fr. 40) et à 289 francs pour les non libérées (cours d'émission : 285 francs). C'est, pour les unes comme pour les autres, une intéressante prime sur leur cours d'émission.

Les **valeurs de navigation** conservent leur belle tendance, ainsi que les **valeurs caoutchoutières** malgré quelques prises de bénéfices.

La progression des cours et l'animation des transactions se sont produites plus particulièrement sur les valeurs métallurgiques ; le **Creusot** passe de 2,360 fr. à 2,520 fr., les **Métaux** de 958 à 1,050 fr., les **Aciéries de la Marine** de 2,138 fr. à 2,275 fr., l'**Electro-Métallurgique de Dives** de 825 fr. à 1,000 fr., **Montbard-Aulnoye** de 430 fr. à 475 fr., les **Usines Bouhey** de 153 fr. à 183 fr.

Un avis du Conseil d'administration de la **Sucrerie Centrale Coloso de Porto-Rico** fait savoir que, la dissolution de la Société étant devenue définitive, les obligations de 500 fr. 5 0/0 émises par la Société sont appelées à partir du 1er mai prochain au remboursement au pair, soit, impôts déduits, à 498 fr. net ; plus la partie du coupon courue depuis le 1er janvier, ce qui porte à **505 fr. 45** net la somme à recevoir par obligation au porteur, contre remise du titre.

Les actionnaires auront de leur côté à recevoir à la même date une première répartition de 40 fr., sur présentation de leurs titres qui seront estampillés.

Ces opérations seront effectuées au **Crédit Mobilier Français**.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, au mois de mars dernier, se sont élevées à 111,902 fr. 70, contre 109,870 fr. 45 en mars 1916.

Nous rappelons que l'assemblée générale annuelle de cette Société est convoquée pour le 26 courant.

Le **Crédit Mobilier Français** a reçu de la Chambre des Mines du Transvaal son câblogramme mensuel indiquant pour les **Mines d'or du Rand** une production de 787,094 onces d'or fin, en mars, contre 721,321 onces d'or fin, en février.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Notre teint mérite toute notre attention, à ce moment surtout où les premiers rayons du soleil, si appréciés après les grands froids et les temps brumeux de l'hiver, ont l'inconvénient de provoquer sur notre visage, que la vie sédentaire de la mauvaise saison a rendu plus fragile, soit de vilaines dartres farineuses, soit, chez d'autres personnes (ce qui est plus dangereux et plus tenace), des taches de roussenr.

Se préserver avec une ombrelle, alors qu'il est si bon de « faire le lézard » en se réchauffant avec le moindre rayon de soleil, serait une véritable privation ; mieux vaut prendre

LA PRÉCAUTION SI SIMPLE

de faire chaque matin une application de poudre de riz liquide Roselily, douée de vertus hygiéniques. Elle joint l'utile à l'agréable, car, si elle guérit et préserve le teint de ces taches brunes qui masquent les beautés les plus pures, elle veloute aussi l'épiderme; avec elle, on ne redoute pas ces plaques blanches résultant de certaines poudres sèches, qui donnent des airs de pierrots enfarinés. Au contraire, bien dosée avec un liquide dû à une précieuse recette, elle raffermit la peau, efface les rides et rend de la vigueur aux tissus. Le flacon vaut 4 fr. et 6 fr., à la pharmcie Detchepare, 2, av. de la Liberté, Biarritz.

TOUTE FEMME SOUCIEUSE DE SA BEAUTÉ

devrait posséder un petit appareil à électrolyse, merveilleux bijou. Par lui, les poils disgracieux sont détruits pour toujours, les fâcheuses rides sont prévenues ou effacées, les poitrines molles sont raffermies et développées, bien des douleurs sont supprimées. Ecrivez donc en toute confiance à Mme de Saint-Gonant, 213, boulevard Raspail, Paris (14e arrt), pour renseignements gratuits et détaillés. Timbre pour réponse.

En terminant, un conseil pour les

MARIAGES DE PERMISSIONNAIRES

Ensoleillés d'une aurore de *paix par nos victoires*, ils sont nombreux et se célèbrent avec une solennité qui en était exclue depuis la guerre. Aussi les soieries aux coloris vifs, pimpants, font leur radieuse apparition. La *Côte Soie Rachel* d'une ravissante élégance existe en blanc ivoire, pour superbes robes de mariées; le *Crêpe boutonné* a aussi grand succès. Pour les costumes de lainage d'une coquetterie discrète: la *Serge Poulard*, le *Covercoat Tailleur Benta*; le *Damier Selkirt* en noir et blanc et le gracieux *Crêpe Religieuse*, sont d'un goût parfait. Tous sont la propriété exclusive de la Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, Paris. (Echantillons.)

FURETTE.

AU PRINTEMPS DE LA VIE.

La jeunesse est un printemps, mais un printemps qui n'a point de recommencement. Heureuse ou malheureuse, nous la voyons passer sans espoir de retour et, telle elle aura été, telle, le plus souvent, sera toute notre vie.

Faites donc en sorte, jeunes gens et vous jeunes filles — car vous le pouvez, n'en doutez pas — que votre printemps soit beau, que votre printemps soit gai, de toute la beauté et de toute la gaîté qui viennent avant tout d'une santé robuste.

Ne vous abandonnez pas aux décevantes ambitions, aux rêves de fortune et de grandeur.

La seule ambition qui vaille pour vous, c'est d'avoir la force qui donne la confiance en soi, qui fait naître les audaces heureuses. Ne croyez pas, au surplus, que cette ambition soit si facilement réalisable. Votre âge est critique et met votre santé à de rudes épreuves par suite du profond bouleversement qu'il apporte dans tout votre être. Combien nombreux, hélas, sont ceux d'entre vous que ce bouleversement a épuisés, anémiés, dont le sang appauvri ne peut plus donner à l'organisme la résistance dont il a tant besoin à votre âge.

Vous devez, maintenant plus que jamais, veiller à ce que cet épuisement, cet appauvrissement du sang ne vous gagnent pas.

Evitez donc ce qui peut vous surmener. Préférez aux plaisirs faciles, la saine vie active au grand air et ne négligez pas surtout de donner à votre sang la richesse et la pureté qui lui sont indispensables, en ayant la sagesse de faire, à intervalles réguliers, principalement lors des changements de saison, la cure des Pilules Pink qui est, par excellence, la cure reconstituante et tonique qui convient le mieux à l'époque de la formation. Les Pilules Pink, régénératrices du sang et des forces nerveuses, sont d'une efficacité depuis longtemps reconnue dans tous les cas d'appauvrissement du sang ou d'affaiblissement du système nerveux. Elles reconstituent très rapidement les organismes épuisés et anémiés.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt: Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boite, 17 fr. 50 les six boites, franco.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Marinette B. — Employez le Duvet de Ninon, poudre invisible et très adhérente, qui existe en six nuances. Elle communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Demandez-la à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, et exigez le vrai nom pour éviter les imitations.

Désolée de 24 ans. — 1° Prenez des bains d'amidon ou de son ou lotionnez-vous avec la Véritable Eau de Ninon; 2° Faites de la gymnastique des bras.

Un jeune vaniteux. — 1° Le sulfate de cuivre; 2° L'air du Toréador de *Carmen;* tous les airs de Lescaut, dans *Manon;* les airs d'Albert, de *Werther*; 3° Tous les morceaux de Gregh, les valses de Durand, les morceaux de P. Wachs.

V. C. G. L. — Si, adressez votre demande au ministère de la guerre.

Jeanne L. — 1° Oui, le Shampooing « Selma » est un des meilleurs produits connus; il ne contient aucune substance dangereuse; 2° Vous le trouverez chez les pharmaciens et herboristes en pochettes de 30 centimes, vous pouvez aussi écrire de ma part aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, qui vous l'enverront contre mandat de 1 fr. 80 (les 6 pochettes).

Institutrice de 32 ans. — 1° Faites des massages à l'huile d'olive pure, en frottant les rides dans le sens de la hauteur; 2° Voyez ma rubrique de ce jour, et adressez-vous à Mme de Saint-Gonant.

Une cousine beaujolaise. — Vous pourrez vous procurer ce Guide chez Orsoni, 5, rue Lemaignan ; 2° Je vous cherche une marraine pour votre protégé.

P. P. M. A. — 1° Faites tous les matins de larges ablutions à l'eau froide, suivis de massages avec du talc; 2° Portez toujours un soutien-gorge.

Petite maine d'Anjou. — *L'Art d'être belle*, chez Finck, à Genève.

Fleur sauvage. — Non, on ne porte que des sacs en soie, en cuir ou en perles.

Joyeux printemps. — 1° Voyez les articles de frère Jacques; 2° Aux pâles couleurs et à une faiblesse générale; 3° Douches, frictions à l'eau de Cologne ou à l'alcool camphré, suralimentation, grand air et repos; 4° Tous les mets peuvent être absorbés, mais particulièrement les viandes grillées et rouges et les fortifiants, tels que Pilules Pink; 5° Oui, autant que possible, tous les malades étant forcément nerveux.

Lectrice Algérienne. — Vous arrêterez la chute de vos cheveux, les ferez repousser avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont Majella, qui détruit aussi les pellicules. Le flacon vaut 6 francs, franco 6 fr. 85, chez l'Administrateur E. Senet, 26, rue de Quatre-Septembre, à Paris.

R. T. — Apprenez plutôt la sténo-dactylographie, qui vous permettra de trouver une situation plus avantageuse. Adressez-vous à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, vous aurez toute satisfaction.

FURETTE.

Les Carrières Commerciales

Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent les préparer chez eux par correspondance ou sur place en leçons particulières aux emplois de comptable, sténo-dactylo, etc., qui vont offrir de nombreux débouchés. Demandez le programme gratuit aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris. (Section des dames, 13, boulevard Saint-Denis.) Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

LIBRAIRIE

CHARLES NORDMANN. — *A Coups de Canon. Notes d'un Combattant.* Avec une Lettre-Préface du Général NIVELLE. — Un volume 3 fr. 50. — Librairie académique *Perrin et Cie*, 35, quai des Gds-Augustins.

Voici, écrit par un homme de science, le premier livre sur la guerre qui en fait vraiment comprendre tout le caractère. M. Ch. Nordmann est l'inventeur du repérage des batteries par le son. La nouvelle édition qui vient de paraître contient *in extenso* la belle Lettre-Préface du général Nivelle, dont la publication avait été interdite par la censure sous le dernier Cabinet.

A. S.

ENTRE NOUS

COMMENT AUGMENTER VOS FORCES

Quelques bons conseils

Si vous perdez vos forces, si vous vous fatiguez aisément, si vous manquez d'ambition et de confiance en vous-même et si vous vous sentez découragé, quelle qu'en soit la cause: maladie, veillées, intempérance, tabac ou excès de toutes sortes, vous êtes en danger d'épuisement complet si vous ne commencez pas immédiatement un traitement approprié. Les forces ne peuvent provenir que des aliments que vous absorbez. Donc, si vous dépensez quotidiennement plus d'énergie physique que vous n'en retirez de vos aliments, votre cas est sans espoir de guérison, à moins que vous ne puissiez renverser les rôles et augmenter vos forces en proportion de l'énergie dépensée. Pour retrouver vos forces premières et toute votre énergie, vivez au grand air le plus possible, respirez profondément et procurez-vous un peu de Kassium chez votre pharmacien et prenez-en une tablette une demi-heure avant chaque repas. Vous serez tout simplement étonné de voir en combien peu de temps vous retrouverez vos forces. Les troubles de l'estomac disparaitront, l'ambition reviendra et vous éprouverez un vif désir à la fois de plaisir et de travail. Dans beaucoup de cas le Kassium a augmenté les forces et raffermi les nerfs de 300 0/0. En effet, un peu de Kassium avant les trois repas quotidiens vous donnera plus de force et d'énergie que plusieurs repas ordinaires. Si vous souffrez d'une déperdition constante de vos forces, si vous êtes irritable et si vous avez les nerfs à « fleur de peau », procurez-vous une boite de Kassium aujourd'hui. Une boite vous durera plus de deux semaines et vous fera plus de bien qu'un mois au bord de la mer. Si vous éprouvez la moindre difficulté à obtenir le Kassium, envoyez 4 fr. 50 à la Pharmacie Scott, 38, rue du Mont-Thabor, Paris, et vous le recevrez par retour, franco de port.

LES·ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS
LE SPAHI

6 Mai 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS

N° 1767. — 6 MAI 1917

EDITION·DE·LUXE — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE .... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT·GEORGES·PARIS



LES IMAGIERS DE LA GUERRE LA MÈRE Une des douze pointes sèches de Louis ICART (Éditées par H. Wagram.)

PARIS VIVANT

Feu la « Tournée des Grands-Ducs »

Elle fut fort à la mode il y a quelque vingt ans, cette promenade dont rêvèrent tant de jolies femmes assoiffées d'inconnu et tant d'impeccables « gentlemen »... Il faut d'ailleurs avouer que la « Tournée des grands-ducs » (du nom des hauts seigneurs qui en furent sinon les inventeurs, du moins les « lanceurs ») pouvait à juste titre passer pour très curieuse.

D'ordinaire, l'expédition se développait dans l'ordre suivant : rendez-vous vers onze heures du soir en quelque atelier d'artiste ; cocktails, punchs, cigarettes ; projets d'études sur le vif, visions d'un monde sous-marin..., départ des fiacres, première halte place Saint-Michel, d'où les voitures filaient — pour nous attendre — place Maubert. Nous descendions à pied la rue Galande, pleine de bruit, de chansons et de pochards. Ici, un arrêt au Château-Rouge.

Le Château-Rouge — plus vulgairement dénommé « la Guillotine », à cause de la clientèle spéciale qui embellissait « l'assommoir » de sa présence — a depuis longtemps disparu, emporté par la percée de la rue Dante. C'était un abominable tapis-franc, installé au numéro 57 dans un hôtel du seizième siècle, vraisemblablement fort somptueux vers 1550, mais qui, en 1890, présentait le plus lamentable spectacle.

Au fond d'une cour, un perron s'ouvrant sur une première pièce qu'encombrait un comptoir de zinc hérissé de fioles, de bouteilles, de litres, de siphons, de verres ; derrière le comptoir, mâchant un bout de cigare d'un sou, le tenancier du logis, un géant, dont les bras tatoués sortaient d'une chemise de couleur largement retroussée. A portée de sa main, deux nerfs de bœuf « à l'usage de MM. les clients » ; dans le tiroir-caisse, près de la recette, un revolver chargé... Voltigeant autour du mastroquet, à la fois garçons marchands de vins et gardes-chiourme, trois ou quatre officieux aux biceps d'acier. Le comptoir formait le poste avancé devant lequel devait passer l'armée des sans-le-sou, des vagabonds, des ivrognes et des ivrognesses, empilée dans les salles, campée dans les corridors, vautrée sur les marches des escaliers sordides. Tous ces gars-là tremblaient à la voix tonitruante du mastroquet et n'osaient crâner sous l'injonction de leur dompteur.

Une odeur abominable s'exhalait des pièces étroites où s'entassaient des pochards cuvant leur ivresse ou des miséreux ronflant dans des guenilles crasseuses. De temps en temps, un gredin traqué par la Sûreté venait chercher un refuge dans le clapier. La police ouvrait l'œil. Il nous souvient qu'un soir, au moment où, sortant d'une chambrée remplie de buveurs des deux sexes, nous allions visiter l'étage supérieur, un « artiste », joueur d'harmonica et certainement « observateur », nous arrêta pour nous jeter dans l'oreille : « Ne montez pas là-haut, ce soir y a du vilain. »

Le « là-haut » où l'on échangeait des coups de couteau passait pour avoir été la chambre à coucher de Gabrielle d'Estrées!... Oserai-je avouer qu'on la désignait alors par cette appellation irrévérencieuse : « Le Sénat »?

Le cabaret du père Lunette, rue des Anglais, près de la place Maubert, était la seconde attraction de la promenade. Cette ruelle infecte a disparu, emportant l'étrange « débit de vins ».

Une gigantesque paire de bésicles surplombant la devanture peinte en rouge servait d'enseigne et de réclame à ce bistro célèbre, dont la







En haut : Le « Père Lunette ».
Au milieu : La rue Brise-Miche.
En bas : « L'Ange Gabriel ».

visite constituait, sans conteste, l'un des clous de la « Tournée » ; je dois ajouter que la mise en scène y était particulièrement soignée... et réussie. La porte poussée, on pénétrait dans une sorte de corridor étroit, bordé à droite par un comptoir, devant lequel la clientèle, très semblable à celle du « Château-Rouge », absorbait debout des mominettes, des demi-setiers, du « trois-six » et du « fil-en-quatre ». En face, en dessous d'une collection de petits tonneaux décorée de portraits des célébrités parisiennes : Zola, Clemenceau, Jules Ferry, Gambetta, s'étendait un long banc de bois scellé au mur où le beau sexe seul était, par une gracieuse tolérance, admis à venir cuver son ivresse. Au fond, une seconde pièce éclairée par des fenêtres grillagées pour éviter toute fuite malséante.

C'est là que s'attablait la « Tournée des grands-ducs! » Le patron — qui savait son monde — apportait lui-même les traditionnelles cerises à l'eau-de-vie et dégageait à notre intention un banc ou deux. Aussitôt chacun de nous se voyait entouré par une horde famélique : vieux vagabonds voûtés, abrutis, aux yeux pleins d'eau ; camelots verdâtres se dandinant la cigarette au bec ; déclassés sollicitant une aumône avec des regards mauvais ; poètes faméliques récitant avec emphase des vers imbéciles!

Mais le plus extraordinaire, c'était la clientèle féminine de l'établissement. Tous les échantillons de la dégradation humaine semblaient s'être donné rendez-vous dans cette salle qui sentait le vin, la pipe et l'eau de Javel ; visages ravagés par l'alcool ou la débauche, yeux clignotants, chassieux, bouches édentées quémandant du tabac ou de l'eau-de-vie, corps émaciés par la misère ou la phtisie... mégères massives, tassées dans des camisoles déteintes. Les amateurs de vilains spectacles trouvaient là de quoi rassasier leurs pires curiosités...

Mais les plus belles fêtes doivent prendre fin! Vers une heure du matin, la tournée se payait un frisson d'horreur très justifié en parcourant le lacis de méchantes rues comprises entre les Blancs-Manteaux, Saint-Merri et le boulevard Sébastopol. Il se rencontre encore en ce vieux quartier quelques antiques rues « chauldes » demeurées particulièrement effroyables : rue Taillepain, rue Brise-Miche, rue de Venise, rue Beaubourg, rue Aubry-le-Boucher. On passait vite... puis la bande s'engouffrait dans l'escalier étroit conduisant aux souterrains enfumés du Caveau des Halles, un cabaret de nuit très fréquenté par les malandrins, les sans-domicile, les refileurs de comète et aussi les incorrigibles bohèmes noctambules. Enfin, la nuit joyeuse — oh! combien! — s'achevait à « l'Ange Gabriel », un tapis-franc de la rue Pirouette où la clientèle n'était guère mêlée. C'était le rendez-vous ordinaire des belles de nuit et de leurs dangereux amis qui venaient y avaler des escargots en vidant bouteille. Ce bistro notoire passait pour le « Maxim's » des apaches.

C'est dans ce dangereux repaire que, bercés par les sons enchanteurs d'un harmonica, nous avalions la soupe à l'oignon réparatrice... Parfois la tournée se prolongeait à ce point que l'aube naissante commençait de blanchir les toits métalliques des Halles lorsque nous sortions de « l'Ange Gabriel ». Alors le seul réconfort et le vrai régal était d'acheter aux braves gens déballant des fleurs sur la chaussée voisine, un beau paquet de roses, de muguets ou de lilas, embaumant la campagne et la nature, et de les respirer pieusement en expiation de toutes les vilaines odeurs que nous avions reniflées dans quelques-uns des plus vilains clapiers de Paris!

GEORGES CAIN,
Conservateur du Musée Carnavalet.

Notes de la Semaine

Questions d'argent

Des lettres m'arrivent depuis quinze jours, qui m'interrogent au sujet du procès Deperdussin. Visiblement cette affaire a troublé l'opinion. L'extraordinaire clémence du jury, l'arrêt indulgent des magistrats lui semblent inquiétants, et en tout cas incompréhensibles. Ce qui achève de la déconcerter, c'est l'attitude du public, ses applaudissements, son approbation bruyante, ses démonstrations de sympathie envers un condamné convaincu de la faute la plus grave. Le bon sens populaire admet difficilement qu'une telle bienveillance puisse être témoignée à un escroc; cela lui paraît contraire aux lois traditionnelles de la morale, à la notion élémentaire du mal et du bien. Si les voleurs sont récompensés, alors à quoi bon rester honnête? Sans compter que ce jugement crée un précédent fort délicat, ouvre une porte qu'il sera difficile de refermer. Les avocats ne cesseront de l'invoquer. De francs coquins en bénéficieront. Déjà les jurés et les juges, liés par cet imprudent verdict, viennent d'absoudre certains accusés peu recommandables (notamment hier encore les époux Dallé, complices de détournements et de faux). Je n'ai pas l'âme féroce et n'exige pas que la justice se montre inexorable aux pauvres pécheurs; je veux qu'elle soit répartie également et non pas, ainsi que le lui reproche un mot fameux, partiale, complaisante, « indulgente aux grands, dure aux petits ». Le couple Deperdussin a été traité avec une exceptionnelle mansuétude. Voilà ce que les faits établissent. Pourquoi? Voilà ce qu'il est instructif de rechercher...

D'abord, résumons la psychologie du principal inculpé, et convenons qu'elle échappe à la banalité courante. Cet aventurier ressemble à un héros de roman ou de théâtre. Des qualités rares, une énergie surprenante, une prodigieuse fertilité d'invention caractérisent son tempérament et expliquent l'origine de sa fortune. Ainsi que le personnage de Beaumarchais, il exerce mille et un métiers, et, pour commencer, des métiers très humbles. Tour à tour camelot, commis voyageur, chanteur de chansonnettes, fabricant de jouets, créateur d'« attractions » à l'Exposition universelle, doué d'une éloquence naturelle, d'une verve intarissable, il amuse la foule par ses boniments, puis il fonde un journal. Les maigres profits qu'il en retire ne contentent point son ambition. Il se tourne du côté du commerce. Sa fertile imaginative lui suggère un projet : c'est d'acheter d'énormes quantités de soie, de les revendre à long terme et de partager les bénéfices avec le comptoir qui lui a avancé les fonds. Cette spéculation réussit; les dons du courtier, son entregent, sa faconde persuasive le servent à merveille. Il empaume les fabricants de tissus, les directeurs des grands magasins, les banquiers... On ne jure que par lui. Il est l'homme indispensable, providentiel. Ses premières opérations, étroitement surveillées, sont correctes. Bientôt l'attention se relâche. Comment se méfier de ce joyeux et gentil compagnon ? Ses associés eussent cru lui faire injure. Est-il nécessaire, d'ailleurs, qu'il recoure à la fraude, puisqu'il peut s'enrichir honnêtement, normalement? On ne met pas en doute sa probité. On lui permet d'agir à sa guise. Alors, à peu près sûr de l'impunité, il cède à la tentation. Le Parisien brillant, l'habitué de l'Opéra, le membre décoré de l'Aéro-Club, le confident des ministres se livre en cachette, quand aucun œil ne l'épie, aux louches pratiques des caissiers infidèles; il truque sa comptabilité, appose de fausses signatures sur des reçus apocryphes. Les trous se multiplient. Le gouffre se creuse.

Comment le misérable, se sachant voué à l'inévitable culbute, avait-il le courage de s'*amuser* en galante compagnie, et de plastronner et de sourire? Ceci confond l'entendement. Mais ne voit-on pas les apaches, une fois le coup fait, s'enivrer au cabaret avec des filles et n'est-ce pas là que la police les pince? Les individus de la basse ou de la haute « pègre » obéissent aux mêmes instincts. Tous, ils s'abandonnent à la frénésie du gaspillage. Ils pressentent obscurément que les biens mal acquis ont chance d'être éphémères. Ils se hâtent d'en jouir...

On ne saurait cependant, sans quelque iniquité, assimiler Deperdussin à un malfaiteur vulgaire. « Je n'ai dépensé pour moi *que dix millions* », a-t-il déclaré ingénument. Ses recherches, ses expériences, ses libéralités en faveur de l'aviation lui ont coûté davantage. Est-ce par passion qu'il se consacra à cette œuvre ? Est-ce par précaution, dans l'espérance d'atténuer un jour sa culpabilité et de fléchir les jurés ? Si calcul il y eut, le calcul était bon. Deperdussin avait aidé les aviateurs. Il leur doit aujourd'hui sa liberté. La déposition chaleureuse d'un Védrines, d'un Gilbert, la vue de ces hommes admirables accourant, entre deux combats, apporter leur gratitude au malheureux sanglotant et effondré, attester les services rendus par lui à la Défense nationale; joignez l'incomparable éloquence du bâtonnier Henri-Robert, l'expérience consommée de son collègue André Hesse, l'un et l'autre habiles à tirer parti des incidents d'audience... : la cause était gagnée.

Enfin si coupable qu'ait été Deperdussin, ceux qui l'ont dénoncé et poursuivi avaient-ils le droit de lui jeter la pierre? Ils étaient devenus ses victimes après avoir été moralement ses complices. Ces actes, dont maintenant ils s'offensent, ne les avaient-ils pas sournoisement encouragés? Ils les ont rendu possibles par leur aveuglement à demi volontaire. Auraient-ils été aussi tolérants envers un associé moins utile ? Les gains énormes qu'il leur procurait ne contribuaient-ils pas à endormir leur méfiance?... Mieux contrôlé, Deperdussin, maintenu dans la vie régulière, eût recueilli le fruit légitime de ses talents. La créature humaine, quand elle n'est pas foncièrement droite, a besoin qu'une stricte discipline défende contre les pièges sa trop fragile vertu... Telle est, je pense, la meilleure leçon à tirer de cette histoire...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Un Affront

Ma chère cousine,

Il y a des gens à tuer... Et je ne parle pas des Boches!

Ecoutez cette histoire.

Un de nos soldats quitte l'hôpital et prend le train qui doit le conduire à Rennes dans un centre de réforme désigné par le Service de Santé... Il est accompagné à la gare par un infirmier plein de sollicitude qui porte ses paquets et veille à l'installer confortablement dans le compartiment... Car ce soldat fut un grand blessé... Le chirurgien, pour sauver sa vie, dut amputer une pauvre jambe brisée de toutes parts et couper deux doigts gangrenés de la main droite.

Guéri, après de longs mois de souffrances, Quatrevaux, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — Quatrevaux, la poitrine barrée d'une croix de guerre, appuyé sur ses béquilles, s'en allait vers de nouvelles destinées, le cœur un peu lourd. Il est toujours pénible de quitter un hôpital où l'on fut choyé, où l'on avait pris ses petites habitudes, même lorsqu'on y laisse le souvenir de cruelles insomnies et de pansements douloureux.

Quatrevaux, doux, têtu, plein de modestie comme tous les Bretons, et cependant très fier de la citation qui affirmait son courage, Quatrevaux savait qu'à Rennes on lui donnerait une belle jambe artificielle grâce à laquelle « ça ne se connaîtrait plus ». Pour l'instant, « ça se connaissait »..., on voyait la place vide au-dessus de laquelle le pantalon mélancoliquement replié marquait l'absente, et Quatrevaux en était honteux...

Qu'est-ce que diraient les amis quand ils verraient le solide gars Quatrevaux béquiller sur son unique jambe!...

Quatrevaux se demandait cela souvent, et nous lui répondions que les amis feraient comme nous, qu'ils le remercieraient d'avoir été un soldat magnifique et l'honoreraient comme on doit honorer un mutilé de la guerre!

Donc Quatrevaux, avec l'aide de l'infirmier, se hissa dans un compartiment de seconde...; on le cala, grâce à des coussins habilement agencés, on rangea les béquilles du côté de sa bonne main, on mit à sa portée le petit panier de provisions, et l'infirmier s'en fut lui acheter les journaux du jour... Pendant ce temps, une dame monta, qui avait marqué sa place dans le coin vis-à-vis et venait en prendre possession... Elle aperçoit son compagnon de route et fait la grimace...

« Pouah!... un infirme..., des béquilles, un moignon, une main saccagée..., c'était à tourner le cœur... Elle commença à grommeler... On n'avait pas idée de faire monter en seconde des simples soldats... Ça serait vraiment agréable de faire route, neuf heures d'horloge, avec un spectacle pareil devant les yeux... »

» Quatrevaux, immobile, — et comment eût-il pu remuer, le pauvre! — écoutait ces méchancetés avec stupeur...

Alors, c'était l'impression qu'il donnait! un accueil semblable l'attendait sans doute au pays ; il était devenu un objet de répulsion..., les Dames blanches l'avaient trompé, et Quatrevaux, en bon Breton silencieux et sensible, sans répliquer une parole, se mit à fondre en larmes...

L'infirmier le trouve dans cet état, il s'informe et, indigné, se met à apostropher la voyageuse...

« Faut tout de même avoir pas de cœur pour penser des choses pareilles et oser les dire... Et à un blessé de la guerre! A un soldat décoré! Pour sûr c'était une compagnie plus belle qu'elle n'en méritait ; heureusement que toutes les femmes ne lui ressemblaient pas... »

La dame, pénétrée de ses droits de voyager avec des personnes distinguées, haussait les épaules.

« Un blessé! » répétait, avec indignation, l'infirmier, lui qui savait ce que cela représente de vilaines nuits, de fièvres, de souffrances, de soins... Un blessé!...

La dame, d'un ton dégoûté, reprit :

« Justement un blessé, on ne voit plus que de ça, il y en a partout! »

L'indignation de Quatrevaux fut à son comble...

« Je veux descendre, dit-il... Je ne veux pas rester en face d'elle... Je veux descendre!... »

L'infirmier consulta sa montre, il n'y avait plus que le temps, allait-il trouver un autre coin... Il s'engouffre dans le couloir. Heureusement un officier, attiré par le bruit, avait entendu la fin de la scène...

« Conduisez ce blessé dans mon compartiment, commanda-t-il d'une voix qui était la meilleure des leçons, ma femme en prendra soin... »

On déménagea en grand' hâte petits coussins, oreillers, béquilles et provisions, et on accommoda au mieux le pauvre garçon qui répétait, inconsolable :

« Elle m'a fait un affront!... Elle m'a fait un affront!... »

Quand l'infirmier, au retour, nous conta l'histoire, ce fut dans tout l'hôpital une explosion de fureur... Comment s'appelait cette mégère?... Quoi! Il n'avait pas pris son nom, son adresse, afin qu'on pût la déshonorer publiquement?... Il n'avait pas été chercher le chef de gare? Il n'avait pas fait dresser procès-verbal? Il n'avait pas ameuté le train pour qu'on houspillât cette horrible petite bourgeoise qui ne voulait pas se commettre avec un blessé?... Il aurait fallu l'exposer là, sur le quai, aux regards de la foule, et qu'on la montrât du doigt en criant bien haut : « Voyez ce phénomène!... C'est la dame que le spectacle de nos héros incommode... Madame n'aime pas les blessés!... Elle trouve inconvenant qu'on perde ses jambes sur les champs de bataille! La vue de telles horreurs en voyage gâte ses impressions artistiques et champêtres!... Madame est pour les choses délicates... Un soldat qui a donné sa vie pour la France et qui porte la trace glorieuse de ses blessures lui répugne... Madame a des nausées, c'est un cœur sensible... »

Ah! que j'aurais voulu être présente, et qu'il aurait fait bon administrer à cette chipie la leçon qu'elle méritait... Un mot comme celui échappé de sa gorge : « On ne voit plus que de ça... » est un scandale..., e[t] il indique un état d'esprit qui confond l[a] raison, et plus encore le cœur, qui est l[a] raison de la femme.

Un blessé... Mais c'est l'être sacré à tou[t] jamais!... Il faudrait le saluer au passage..., lui donner des marques de respect..., lu[i] réserver les meilleures places!... Il faudrai[t] que chaque regard lui dît : Nous te trouvons beau, ô toi que la guerre a mutilé..., nous t'admirons pour le sacrifice que tu représentes, nous t'aimons, cher enfant de la Patrie, toi qui as souffert par elle!...

« On ne voit plus que de ça! » fait cyniquement la Dame... Hélas! c'est une remarque douloureusement juste..., car ils sont nombreux les pauvres petits que les combats ont mis en pièces...; tout le génie des chirurgiens, tout le dévouement des Dames blanches n'arrivent point à les raccommoder d'une façon invisible... Les uns boitent, les autres sautillent péniblement, appuyés sur leurs béquilles ; ceux-ci ont perdu un bras, ceux-là une jambe, ils sont marqués pour la vie!... Ils représentent pour nous l'impérissable souvenir des maux endurés par les poilus et de la reconnaissance que nous leur devons. Leur vue peut arracher un mouvement de pitié ou de tendresse, ou d'admiration, mais du dégoût!... Ça! jamais, jamais!...

Cette voyageuse de deuxième classe aux apparences de dame, eût mérité, par son âme basse, de monter dans le fourgon à bestiaux... Son action déshonorait toutes les femmes, car Dieu merci, les sentiments qu'elle osait afficher marquaient une monstrueuse exception. Certes, les femmes ont des défauts, — les hommes sont là pour le dire! — mais elles ont aussi un instinct de bonté qui les gouverne ; les plus mauvaises sont accessibles au dévouement et suivent la loi naturelle de leur cœur, qui est de soigner, consoler et aimer.

Quand une créature est capable de penser comme la voisine de Quatrevaux, la honte en rejaillit sur notre sexe...

Je propose donc, chaque fois qu'un incident de ce genre se présentera, qu'on exécute la coupable publiquement, afin de lui faire passer une fois pour toutes le goût de recommencer.

Les mutilés sont pour la France un objet de gloire : c'est à nous de les laisser à l'honneur!

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

La Martinique, par M. Lemery.

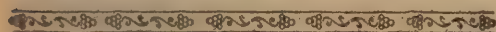
C'est dans un même sentiment que MM. Bérenger et Lemery ont évoqué les charmes de leurs îles jumelles, la Guadeloupe et la Martinique, rayonnantes de lumière et qui ont laissé au cœur de ceux qui y ont vécu le souvenir de deux paradis naturels.

Des villages indolemment couchés, des vallons qui se cherchent derrière d'imposantes pyramides : la Martinique est faite de ces contrastes. Saint-Pierre apparaît renaissant à peine de ses cendres, et Fort-de-France dans

toute la poésie de son architecture arabe, vivante encore du souvenir de l'impératrice Joséphine. Les féeries se succèdent et l'œil se repose au sein des peupliers, des cassis aux fleurs d'or qu'agitent de leurs ailes les verts colibris.

M. Lemery, après avoir dépeint le visage de son île, veut faire entendre le son de son âme, il conte le beau dévouement des dix mille conscrits, abandonnant avec enthousiasme leur île fleurie pour se jeter dans le combat, et il admire l'unité de ce peuple fait d'éléments si variés et qui a dû lutter à tant de reprises, contre l'infortune. Vingt fois la colonie a été ruinée, vingt fois elle s'est relevée dignement. Aujourd'hui la canne à sucre et le rhum sont ses industries principales, elle traverse une ère de prospérité, et c'est un devoir intelligent de patriotisme pour nous Français de lui demander les matières qu'elle peut fournir et d'aider à la prospérité d'une existence liée fraternellement à la nôtre.

PIERRE S.



Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Qui l'eût cru... Nous recevons maintenant des blessés russes, de solides et doux garçons, qui se sont battus avec furie en Champagne, et que nous sommes très heureux de soigner... La conversation est un peu difficile. Mais ils retrouvent heureusement à l'hôpital des compatriotes : le Dr Braun, le cher élève de notre éminent chirurgien, le Dr Baudet, notre pharmacien et si dévoué infirmier chef, M. Jacques; enfin le Dr Hischberg, qui, depuis le début, vient chaque matin assurer le service médical de l'hôpital. Tous trois nous traduisent les impressions de ces hommes, qui sont touchés et reconnaissants des moindres soins, et d'ailleurs ont une aptitude rare à s'assimiler notre langue. Ils sont durs au mal, on ne les entend pousser aucun gémissement à la salle d'opération. Ce sont d'excellents frères d'armes, et ils sympathisent parfaitement avec nos blessés français. Ils ont donné un rude coup de main à l'assaut en Champagne, et on regrette de ne pouvoir se faire raconter tout ce que leurs yeux si clairs ont vu...

Envois au Front

Nous avons reçu des dons en nature charmants et nombreux cette semaine, qui nous ont permis de faire beaucoup d'heureux. En effet, des caisses remplies bord à bord nous sont parvenues par les soins de Mme Brunswig, de Los Angeles, de Mme Paul Sangrée, de Curepipe; de Mlle le Clézio, de Moka; de Mme de Caïla, de Vacoas; de Mme de Speville, de l'île Maurice. D'Alger nous avons reçu une orgie de citrons, et de nombreux petits dons particuliers qui, mis bout à bout, nous ont permis de faire notre 42,182e envoi!

L'un de nos protégés, ravi d'avoir des lainages qui lui seront d'une grande utilité pour les nuits qu'il va falloir passer sur les champs de bataille, écrit ceci, que je trouve d'un tour infiniment chevaleresque et émouvant :

« Mon bataillon monte à l'attaque demain, au plus tard samedi; si j'en réchappe, j'aurai l'honneur de vous en faire part au retour. » C'est signé Henri Allex...

Les marraines littéraires sont très demandées, et nous avons pu déjà donner 360 marraines à des filleuls abandonnés; elles leur apporteront la douceur d'une lettre régulière. Quant aux marraines pratiques demandées au front par des filleuls qui ne reçoivent pas de paquets, nous avons pu en donner 4,002.

Voici encore quelques gestes tendres à faire pour nos soldats :

L'abbé M. Hedde, aumônier de la flotte, navire-hôpital *André Lebon*, Toulon, se recommande aux cousines pour avoir des lectures pour ses chers évacués, qui sont intéressés au possible par tout ce qu'on leur donne à lire.

L'Adoption des Prisonniers

Nous sommes toujours heureux lorsque nous apprenons que nos colis de vivres sont venus réconforter les prisonniers qui se mouraient d'inanition et de froid.

Nous tenons à faire partager cette satisfaction aux amis familiers de l'œuvre, et leur retournons les remerciements du capitaine *Varaigne*, qui a déjà reçu au camp de Wiesa 8 bonnes couvertures et 1 sac de couchage (accusé de réception daté du 30 avril), et du président du Comité de Secours de *Langensalza*, qui a ouvert en parfait état les caisses apportant aux prisonniers 2 sacs de riz, 100 boîtes de bœuf aux légumes, 48 boîtes de bœuf en gelée (accusé de réception daté du 21 mars), envois qui représentent pour les nôtres, au pays de la famine, d'incomparables trésors.

Aux Mauriciens, — amis fidèles de la France et de nos soldats! — nous apportons les remerciements chaleureux des présidents des camps de *Berlin*, de *Zerbst*, de *Sprottau*, des lazarets de *Hannover* et de *Hofjäger*, qui chacun ont pu distribuer aux hommes, grâce aux 7 caisses parvenues par nos soins, du bon sucre, si nécessaire à les sustenter

Tous ces accusés de réception ont été reçus ces quinze derniers jours.

Une Recommandation

Il a été signalé par l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique que depuis quelque temps un grand nombre de colis postaux adressés aux prisonniers de guerre en Autriche-Hongrie ne leur parvenaient pas ou arrivaient à destination en très mauvais état, en raison de l'emballage, généralement tout à fait insuffisant, étant données la distance et les conditions dans lesquelles le trajet s'effectue.

On rappelle que les colis destinés aux prisonniers de guerre doivent être emballés dans des caissettes en bois solide, bien clouées, ou dans du papier d'emballage *extra-fort*. Les boîtes de carton ou les caisses formées de planchettes très minces ne doivent pas être employées. En outre, il importe que les colis soient solidement ficelés, et il est plus prudent de mettre une deuxième fois l'adresse à l'intérieur, dans le cas où le premier papier céderait.

Une Bonne Nouvelle

Nous sommes contents d'une bonne nouvelle que nous pouvons donner à nos marraines. Les prisonniers, pères de trois enfants, et qui ont déjà subi dix-huit mois de captivité, pourront être rapatriés en Suisse. Déjà un premier convoi a amené un certain nombre d'internés à Berne; il comprenait 11 officiers et 93 soldats. Voilà 104 privilégiés, pauvres prisonniers aux cheveux blanchis et qui mériteront d'embrasser leurs petits.

Un Journal au Camp

Imaginerait-on qu'à Schneidemuhl, les prisonniers ont le courage de composer un journal charmant d'ailleurs, qui s'appelle simplement le *Tas de Blagues*, et qui sous une forme humoristique donne les nouvelles du camp. Nous y apprenons mille choses intéressantes et par exemple que la lettre tant attendue s'appelle « La Babillarde »... L'article se termine par ces mots émouvants :

« Il... (Il, c'est l'heureux prisonnier qui » tient son trésor)... Il peut maintenant souf» frir du froid, d'un travail pénible, qu'im» porte, la babillarde est là, il la presse sur » sa poitrine, c'est le fil mystérieux qui l'u» nit aux siens en attendant le jour béni » du retour. Merci à vous, oh! babillardes » qui apportez au fond de notre exil ce mot » divin : Espérance. » Cela est signé Yvel.

Une Recette

Nous y copions également une recette culinaire pour la préparation des choux-navets :

« Les choux-navets lavés et pelés sont coupés en tranches et cuits sous une couverture d'eau. Une fois presque cuits, on verse la farine battue avec de l'eau froide, et on laisse le tout cuire encore pendant un quart d'heure. On assaisonne avec du sel, et, suivant le goût, de la muscade et du poivre. »

Pauvre régal!... Et avec quelle bonne humeur nos prisonniers en supportent la longue épreuve!

Voici en deux mots le bilan de la semaine :

Notre Caisse de Secours a reçu 700 fr. 70 (dont 500 fr. d'une cousine à Tarare).

Nos marraines d'outre-mer nous ont adressé en dépôt pour les envois à leurs filleuls 1,689 fr. 40.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Tous les amis de notre œuvre viennent de recevoir le numéro 6 du *Journal des Blessés aux yeux*, et ils ont dû y trouver le plaisir que j'éprouve moi-même. On se sent là en famille, chacun y raconte sa petite affaire

le plus simplement du monde. L'on sait par exemple qu'il y a eu six mariages de soldats aveugles, parmi lesquels des brossiers-chaisiers, auxquels la libéralité de M. et Mme Géo Kessler fournit des matières premières, du chiendent, des bois troués!... Et puis, ô joie, une naissance a été enregistrée. Le petit Jean-Marcel Baudufe est né le 8 mars 1917... Enfin, un jeune marié, qui compte déjà quatre mois de félicité conjugale, est si content qu'il communique son ravissement à M. Brieux :

« Je travaille plus que jamais depuis que je suis marié; je suis bien heureux, car j'ai trouvé une bonne petite femme, j'en souhaite une pareille à tous mes camarades, aveugles comme moi. Je vous remercie beaucoup, car si je n'avais pas appris les brosses, je ne serais peut-être pas si heureux que maintenant. »

On apprend encore qu'un inspecteur primaire, M. Gautier, dans une note infiniment intéressante, constate la sûreté avec laquelle l'aveugle Dallet donne son enseignement. La classe comportait : dictée, géographie, sciences naturelles; tous les exercices se succédèrent sans heurt et dans le temps voulu.

« En quittant cette classe, écrit l'inspecteur, j'ai tenu à féliciter maître et élèves; le maître pour le bel exemple qu'il a donné à tous ses camarades d'infortune, les élèves qui, par leur bonne conduite, leur grande application, facilitent la tâche de leur dévoué maître. »

Et tout le journal est animé de ces faits journaliers et touchants, qui apportent l'intimité même de ces vies d'aveugles, auxquelles la sollicitude de M. Brieux et la bonté de nos généreux amis ajoutent du soleil.

La lecture de ce tout petit magazine infiniment réconfortant est une perpétuelle leçon de la volonté, c'est la conquête du bonheur sur la nature.

Nous avons reçu cette semaine pour l'œuvre 1,073 fr. Nous remarquons, parmi les donateurs, les professeurs du collège de garçons, à Brive; les élèves de 3me du lycée Buffon, et l'Association amicale des anciens élèves de l'E. P. S., à Die; enfin, la Jeune France, de Genève, association de jeunes filles de dix à seize ans, qui organisa une tombola composée entièrement d'objets exécutés par les adhérentes, et dont le produit fut de 202 francs.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

142e LISTE DE SOUSCRIPTION

38e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 14 au 21 avril 1917)

Anonyme, 2 fr. — M. Borel, Altillac, 2 fr. — Une institutrice de la Dordogne, 5 fr. — Deux abonnés à Camarsac, 20 fr. — M. Nunes, Rio-Grande-do-Sul, 17 francs 25. — Anonyme, 25 fr. — M. Julien Lévy, Madrid, 200 fr. — Mme Eleanor-Patience Peers, Wimbledon, 10 fr. — Mme Beigbeder, Saint-Jean-de-Luz, 20 fr. — Mme G. Videau, Freetown, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Anonyme à Luang-Prabang, 100 fr. — Mme Arnoux, Oran, 50 fr. — M. René Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Mlle Alfassa, 20 fr. — Mme Hariot, Charenton, 5 fr. — M. Peter, 50 fr. — M. Baudelaire, 2 fr. — Mlle Samouilhan, Forest-Side, 104 fr. 25. — Mme Hot-Vincent, 30 fr. — Mme Reymond, Pezet, 5 fr. — Mme Leroyer, 50 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mlle Dubief, Kensington, 10 fr.

Total général de cette 142e liste............ 787 50

(A suivre.)

Reçu de Mme Arnoux, à Oran, pour l'œuvre des veuves, 100 fr., ransmis à M. Frédéric Masson.

(Voir à la page III des Annonces la liste des donateurs pour la souscription recueillie par Mmes Rutlidge et Rogers, à Rio de Janeiro, mentionnée le 29 avril.)

POUR « LEURS ENFANTS »

Anonyme, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Vernon, 5 fr. — Une institutrice de la Dordogne, 5 fr. — M. René Lauriac, Mostaganem, 10 francs. — Mme veuve I. Augias, Ben-Gardane, 25 fr.

LES ÉCHOS

GRAINS DE BON SENS

L'ART DE LA GUERRE

Il va sans dire que depuis trente mois que nous sommes en guerre, les compétences stratégiques se sont révélées à l'infini. Et nous avons tour à tour ou simultanément entendu affirmer avec la même autorité : « Il n'y a de décision possible que sur le front d'Occident », ou « le front principal est en Orient », ou « la victoire sera déterminée par des raisons économiques ». Toutes ces affirmations ont renfermé sans doute une part passagère de vérité. Selon les circonstances qui ont changé, c'est telle ou telle qui momentanément a été l'expression approximative de la réalité. Si l'Allemagne nous avait écrasés sur la Marne, la décision était en effet obtenue sur notre front. Si l'affaire roumaine eût autrement tourné, notre victoire serait en ce moment virtuellement acquise sur celui des Balkans. Si demain la Suisse est violée, les destinées du monde se fixeront peut-être sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Et ce sera sur ceux de la Sprée, si tout de bon les Berlinois se décident à crever de faim. Pas plus que le génie d'une langue n'est compris dans les chinoiseries de la grammaire ou que les formules de la mathématique n'enferment le mystère ondoyant de l'évolution, il n'est de géométrie de la guerre.

La guerre n'est pas une science. Elle est un art servi par des moyens techniques. Et la maîtrise appartiendra non au myope et consciencieux élève qui s'appliquera indéfiniment selon les mêmes méthodes au même devoir, mais à l'artiste qui, l'esprit débarrassé de toutes formules préconçues, embrassera au moment psychologique la réalité d'un œil lucide et, puissamment, mettant en œuvre là où il faudra une technique sûre, créera ce chef-d'œuvre : la victoire.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Nos projets.

La destinée des pays d'Orient, objets de la convoitise allemande, est un problème qui s'impose dès à présent aux soucis des diplomates appelés à discuter les conditions de la paix prochaine.

Une éminente femme de lettres, particulièrement instruite des traditions et des mœurs orientales, nous a apporté, avec de très beaux documents photographiques, le texte de cinq articles instructifs et vivants. Nous les publierons sous ce titre :

L'EGYPTE ET LA SYRIE

PAR

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Un prophète vient de mourir. C'est le Dr Zamenhof, inventeur de l'*Espéranto*.

Rappelons l'histoire de cette création mémorable :

Zamenhof, Russe d'origine, exerçait à Varsovie la profession d'oculiste. Dès sa jeunesse il caresse le rêve de forger un idiome international.

Convaincu qu'aucune langue existante ne peut donner la solution du problème, il écarte également les langues mortes, auxquelles il avait un moment songé lors de son entrée au « gymnase » de Varsovie et de ses premières études latines, et il aborde résolument une tâche plus ardue : faire une chose vraiment neuve. Il tâtonne, il se décourage parfois, mais il relève toujours la tête : « Une langue humaine », a-t-il écrit plus tard, « avec son amas infini de formes grammaticales, avec ses centaines de milliers de mots par lesquels m'effrayaient les gros dictionnaires, me semblait une machine tellement compliquée et colossale, que je me dis plus d'une fois : « Loin de moi les chimères! ce travail est trop lourd pour les forces humaines. » Et cependant je revenais toujours à mon projet. »

Frappé de la simplicité de la grammaire anglaise, par contraste surtout avec les grammaires grecque et latine, Zamenhof se convainc grâce à elle, que la multiplicité des formes grammaticales n'est qu'un « aveugle hasard historique, nullement nécessaire à une langue ». De cette constatation est née la grammaire espéranto, la plus simple de toutes les grammaires passées, présentes et futures.

Il s'attaque ensuite aux dictionnaires. Reconnaissant qu'il est à peu près impossible d'apprendre et de retenir des mots de formation arbitraire, il se décide à constituer sa langue avec des racines internationales, principalement latines et germaniques. Puis, ayant l'occasion, dans la rue, de lire tous les jours, l'une après l'autre l'enseigne d'un cabaret *(Svejcarskaja)* et celle d'une confiserie *(Konditorskaja)*, il déduit de ce rapprochement toute la théorie méthodique et rationnelle des affixes, qui lui permet de créer à l'infini, des mots nouveaux sans adjonction de racines nouvelles. « Je commençai, dit-il, à comparer les mots, à chercher entre eux des rapports constants et définis, et tous les jours je rejetais du dictionnaire une nouvelle série très longue de mots, que je remplaçais par un suffixe indiquant une relation déterminée. »

Le 5 décembre 1878, la *Lingwe universala*, — première forme de l'Espéranto, bien imparfaite encore d'ailleurs, — était prête et Zamenhof en fêta solennellement la naissance avec ses camarades, en chantant un hymne écrit dans la langue nouvelle.

Jusque-là, tout avait bien marché; mais la Voie douloureuse était proche. Sortis du gymnase, les premiers adeptes ne résistèrent pas longtemps aux sarcasmes qui les accueillirent dans le monde; ils sentirent s'émouvoir leur foi et brûlèrent ce qu'ils avaient adoré. Abandonné de tous, Zamenhof, durant six ans d'études médicales à l'Université de Varsovie, lutta sans relâche pour son rêve; il vécut seul à seul avec lui-même, sans personne à qui confier ses tristesses et ses espoirs; et ce furent pour lui les années les plus sombres, ces années d'étudiant, qui sont pour tant d'autres la *plej bela tempo de l'vivo*. Mais la foi le soutenait; l'œuvre n'était d'ailleurs qu'ébauchée, il fallait lui faire franchir l'abîme qui sépare la théorie de la pratique.

Zamenhof transforme, corrige, perfectionne, rejette des suffixes inutiles, traduit des œuvres étrangères, s'habitue à penser et à écrire dans sa langue, surtout il lui donne ce qui lui manquait encore, la légèreté, la souplesse, la grâce, une vie, une physionomie particulières, — une âme enfin.

Ses études terminées, il s'établit médecin, et songe à faire connaître son œuvre. Pendant deux ans, il cherche en vain un éditeur courageux et désintéressé, et, après de longs efforts, « ne pouvant abandonner l'idée qui avait envahi son corps et son sang », finit par publier lui-même sa première brochure en juillet 1887. Elle était intitulée *Lingvo internacia*, et signée du pseudonyme de *Docteur Espéranto* (celui qui espère), d'où le nom de la langue.

Qu'adviendra-t-il de la langue universelle? Je l'ignore... Se développera-t-elle? Est-elle destinée à périr?... Il faut, en tout cas, ren-

dre hommage à l'énergie, à la ténacité, à la belle conviction de son créateur.

Donnons, pour les non initiés, un échantillon d'espéranto.

Voici la traduction espérantiste de la première phrase de la prière sur l'Acropole, d'Ernest Renan :

« Mi estas, bluokula diino, naskita de barbaraj gepatroj, che la Kimmerianoj bonkoraj kaj virtamaj, kiuj loghas borde de maro malhela, plena je elstarighantaj shtonegoj, chiam batata de l'fulmotondroj. »

Voici le texte original :

« Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux, qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. »

La prose renanienne est évidemment plus harmonieuse.

***

RÉFLEXIONS D'UN IRONISTE

DEUX CHAISES SUR LE TROTTOIR

(DIALOGUES DU SOIR, A NEUF HEURES)

M. LAFEUILLE. — *J'ai appris, aujourd'hui..., quelque chose... qui ne m'a pas fait plaisir...*

G.-D. GÉDÉON. — *Allons! Quoi! encore?*

M. LAFEUILLE. — *On nous avait tant répété que les Allemands commençaient à se désespérer... Or, j'ai vu aujourd'hui un client de la maison. Ce client a un ami dont la femme revient de Montreux. A Montreux, elle s'est trouvée à l'hôtel avec un monsieur danois qui avait passé par Francfort. Hé bien, les Allemands qu'il a vus là-bas croient à la victoire!*

G.-D. GÉDÉON. — *Mais, je l'espère bien, qu'ils y croient!*

M. LAFEUILLE. — *Comment? Vous l'espérez?*

G.-D. GÉDÉON. — *Je serais navré si on m'apprenait que ce peuple a un peu moins de confiance.*

M. LAFEUILLE. — *Je ne vous comprends pas.*

G.-D. GÉDÉON. — *Vous allez me comprendre : mon idée a toujours été que ces gens-là ne « tiendraient » pas...*

M. LAFEUILLE. — *Mais puisqu'on vous dit qu'ils tiennent!*

G.-D. GÉDÉON. — *Ils tiennent encore, oui. Attendez le jour où l'on ne pourra plus « chauffer » leur optimisme... Alors ce jour-là ils s'apercevront que le sol manque un peu, et que ça descend... Ce n'est pas des gens à descendre la pente, vous savez... Ils ne sont énergiques que dans la sécurité... Ils ne sont de bonne humeur que devant la soupe chaude...*

TRISTAN BERNARD.

***

Mon courrier.

Observations d'un abonné (M. Jules Gourdon), à propos de la révolution russe :

« Je remarque tout particulièrement que, parmi les monarques contemporains, ceux qui, dans leur lignée ou dynastie, *sont le deuxième du nom*, ont généralement — *presque tous* — un sort malheureux, parfois même *tragique*.

» Ainsi Napoléon II n'a pas régné; Louis II, de Bavière, a été trouvé *noyé* dans le lac de Starnberg; Manuel II, du Portugal, a été détrôné; le tsar Nicolas II a été détrôné, lui aussi, tout récemment, etc. Ce chiffre romain et ordinal IIe paraît avoir quelque chose de funeste et de fatidique. Aussi j'ai la ferme espérance, je dirai même l'intime conviction, que Guillaume II n'échappera pas non plus à son destin. Marqué lui aussi, au coin de la fatalité, sera-t-il également détrôné? Ou bien sa carrière déjà longue sera-t-elle soudainement interrompue dans une tragédie quelconque? Cela, nul ne le sait.

» Mais sa mort devrait-elle être violente et des plus tragiques, à coup sûr, tous les patriotes français diraient avec raison que c'est bien le sort qui lui était réservé, l'ayant mérité, bien mérité, *cent fois mérité*, par les crimes qu'il a commis et *laissé commettre*. »

Sur ce dernier point, l'opinion est unanime. L'Allemagne elle-même finira par s'y rallier... après sa défaite.

***

M. Georges Mayrargues, avocat à Nice, suggère l'idée d'un concours international ayant pour but le choix d'une affiche qui symboliserait les crimes des Boches et répandrait à travers le monde l'impérissable souvenir de ces horreurs...

Projet à étudier et à mûrir.

***

UN PEU DE MUSIQUE

EMPEREUR ET TÉNOR

Le grand ténor Ernest Van Dyk, le créateur parisien des œuvres de Richard Wagner, engagé pour quelques années à de forts appointements au théâtre impérial de la cour, à Vienne, y obtint un succès retentissant avec la création du *Werther*, de Massenet. Pour lui exprimer sa satisfaction, l'empereur François-Joseph le nomma chanteur de la cour « K K *Kammersænger* » Selon le protocole, le chanteur devait se présenter devant le monarque pour remercier de cet insigne honneur. Cela présentait assez de difficultés, étant donné le mépris invincible de l'empereur pour toute créature humaine non issue de souche noble. On parvint pourtant à vaincre les difficultés et le chanteur obtint sa lettre d'audience.

Il se présente à la Hofburg. Le maréchal de la cour le reçoit et lui dit :

« Vous avez de la veine, vous aviez au moins deux heures à attendre, étant inscrit seulement pour la fin d'audience. L'ancien ministre des Finances, qui devait être reçu par Sa Majesté, est souffrant et ne peut venir. Sans rien dire je vous ferai prendre sa place, vous passerez tout de suite, dès que la personne actuellement entrée sortira du cabinet de Sa Majesté. »

Quelques instants après le visiteur sort et le maréchal de la cour fait signe au ténor d'entrer.

L'empereur est assis devant son bureau en train de parcourir un volumineux rapport. Il jette un regard furtif sur la liste des audiences qui est devant lui, et, sans cesser sa lecture, tend sa main au nouveau venu, en lui disant :

« Bonjour, mon cher ministre. »

Van Dyk ne sachant quoi faire, prend la main impériale qu'on lui tend et en donnant un vigoureux *shake-hands* au souverain, dit :

« Votre Majesté a eu la bonté... »

Au son de cette voix l'empereur bondit, retire brusquement sa main, le foudroie du regard et lui crie :

« Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Je suis Ernest Van Dyk, le ténor de l'Opéra impérial, et je viens remercier Votre Majesté de l'honneur qu'elle m'a fait en me nommant chanteur de la chambre impériale. »

L'empereur, avec une moue de dégoût, frotte sa main avec un mouchoir et sur un ton rogue ajoute :

« C'est bien, vous pouvez vous retirer. Sortez! »

Van Dyk se retire. Deux heures après, il reçoit à son domicile la résiliation de son contrat à l'Opéra impérial. L'empereur ne voulut plus revoir jamais le roturier artiste qui avait osé lui prendre la main!

(*A suivre.*) JOS. SCHURMANN.

***

Le facteur m'apporte le texte ingénieusement rimé de cette

FANTAISIE EN « OCHE »

Mort à Guillaume infâme Boche,
Buveur de sang, fourbe et fantoche
Qui voyant que sa fin est proche,
A son vieux bon dieu se raccroche.
Baisse sa tête de pioche,
La moustache en pointe de broche,
Etend son bras trop court et croche
Qui ne peut atteindre sa poche
Pour l'emplir des vols de son mioche,
Autre raté qui se rapproche
Du rat d'égout et de la loche ;
Guerrier préférant la bamboche
Et qui, du front, ne se rapproche
Que pour commettre une anicroche.
Alors son papa lui décoche
Une si violente taloche
Que son casque en forme de cloche
Va rouler loin de sa caboche.
A von Kluck qui manqua le coche
Pour Paris, cependant très proche,
Guillaume, furieux, reproche
D'avoir à la Marne été moche.
Bethmann au menton de galoche,
Pour pain promet de la brioche
Au populo dont la sacoche
Toujours se vide et point n'empoche.
A ses clous Hindenburg accroche
Son grand renom qui s'effiloche,
En voyant que l'Anglais approche
De Cambrai comme d'Antioche,
Et murmure : « Si j'étais Hoche ! »
. . . .
Allons, Guillaume au cœur de roche,
Ton trône tremble, il est bancroche :
L'heure du châtiment est proche.

S. NOISEMONT.

***

LES BRUITS QUI COURENT

MONSTRES DE GUERRE. — La guerre a fait de certains de nos confrères graves de charmants humoristes. Qui aurait jamais cru trouver sous la plume de Gabriel Boissy, le lyrique admirateur du lyrique Mariéton, la fable suivante, que publie le dernier numéro de *Poil et Plume :*

Sur les tanks destructeurs se déchaîne l'orage;
Les bombes, les obus, les percutants font rage.
En vain tout glisse sur
Leurs flancs...
Du blindage l'acier nargue les Allemands,

MORALE

Les tanks sont durs!...

*

BEUVERIE. — Diderot était à table entre deux « fats » — un mot alors fort à la mode — qui, se piquant de bel esprit, dissertaient plus ou moins pédantesquement sur les nombreuses et si variées manières d'exprimer, en français, une seule et même chose; par exemple, à son laquais à table : « Portez-nous à boire; Donnez-nous à boire; servez-nous à boire ».

« Comment diriez-vous, Diderot, interrogèrent-ils? — Oh! rien de plus simple, répondait Diderot, à votre place, je dirais tout simplement : « Menez-nous boire! »

SERGINES.

LES LIVRES

Les Flandres en khaki, par M. Victor Breyer. — *Les Vols émouvants de la Guerre*, par M. Jacques Mortane. — *La Russie et l'Europe*, par M. Grégoire Alexinsky.

Les livres du front gardent tout leur charme, à la condition qu'ils soient sincères. Trente-trois mois de guerre nous ont appris à distinguer, à première vue, la part de l'imagination dans les récits qu'on nous fait. La couleur locale ne suffit plus à dissimuler la pauvreté du détail ; nous connaissons trop de héros vrais pour nous tromper encore sur la valeur des attitudes et des mots des héros de roman. Ceux qu'on appelle avec tant de pittoresque les « bourreurs de crâne » ont opéré en littérature comme en politique, mais le manque de mesure et le défaut de discrétion ont bientôt ruiné leur petite industrie qui, à vrai dire, ne fit jamais illusion à aucun lecteur attentif. Il a suffi aux poilus de se dresser dans tout le rayonnement de leur héroïsme de chaque jour, de chaque heure, avec le sens si profondément humain du moindre de leurs gestes, pour faire s'évanouir les images falotes par lesquelles on prétendait nous les représenter. Le livre du front n'existe que si l'on y sent frissonner l'âme des combattants. Ce frisson-là ne se crée pas par le seul prestige des mots ; il faut autre chose que du talent pour en traduire fidèlement l'impression : il faut la claire vision du drame demeurant au fond des yeux ; il faut l'émoi du cœur. C'est pourquoi les plus beaux livres du front sont les plus simples et les plus dénués de « littérature ».

En voici un d'un charme pénétrant : *Les Flandres en khaki*, de M. Victor Breyer. L'auteur, officier-interprète dans l'armée anglaise, a longtemps « tenu » ce fameux secteur d'Ypres, qui est pour le front anglais ce que Verdun est pour le front français, et il nous raconte ce qu'il y a vu. Des scènes rapides, des anecdotes curieuses, des commentaires brefs dégageant en quelques phrases le sens intime des choses, et tout cela constitue un petit volume d'un ensemble harmonieux. Pour comprendre la formation des armées britanniques, par laquelle s'atteste l'âme nouvelle de la vieille Angleterre, les savants discours et les subtiles considérations politiques ne sont point nécessaires : il suffit d'observer les « Tommies » et de réfléchir à la manière dont ils savent souffrir et mourir. C'est d'une grandeur impressionnante. Un « highlander » est atrocement blessé à la face par un éclat d'obus. La figure n'est plus qu'une masse sanguinolente et, devant le geste d'effroi de ceux qui le regardent, il a ce mot sublime en montrant sa plaie : « Souvenir! »... Devant toutes les souffrances endurées dans les tranchées par les soldats qui défendent notre sol, M. Victor Breyer se pose cette question : « Si ces gens-là en reviennent jamais, que fera-t-on pour eux? » En vérité, jamais on ne pourra reconnaître ce que le plus humble soldat a donné du meilleur de lui-même pour le salut de la patrie et de l'humanité. L'auteur des *Flandres en khaki* a un don réel d'évocation poétique. Il fixe un paysage ou une scène en quelques traits sobres et précis. La chapitre qu'il consacre à Ypres la Morte, la ville où les rues ne sont plus marquées que par des amoncellements de pierres, est poignant. Ce fut dans ce tragique décor d'Ypres que M. Victor Breyer un jour du printemps de 1915, vit un spectacle ayant la valeur morale d'un haut symbole : dans les ruines de la cathédrale Saint-Martin, se dressait la reine Elisabeth, immobile et comme abîmée dans ses pensées... Ces pages sont pleines de notations d'un joli sentiment.

Dans un tout autre ordre d'idées, M. Jacques Mortane nous décrit les *Vols émouvants de la guerre*. Une première partie du livre est constituée par des impressions personnelles, qui ont d'incontestables qualités de pittoresque ; ensuite, l'auteur nous trace en des chapitres bien documentés de vivants portraits de héros. Guynemer, Pégoud, Nungesser, Gilbert, d'autres encore, passent ici comme d'impressionnantes silhouettes sur un vaste écran. La vie des aviateurs, leurs prodigieuses aventures, leur audace et leur héroïsme, ce sont là des thèmes que l'auteur développe avec un sens remarquable de la beauté tragique des situations. Encore qu'ils tiennent une place énorme dans la guerre et qu'ils soient les seuls, peut-on-dire, pour lesquels la gloire ne soit pas anonyme et collective, le véritable rôle des aviateurs n'est pas connu. Ils sont un peu les hommes de la légende. On ne sait pas assez ce qu'il y a de vaillance, de souffrance et de grandeur dans les brèves mentions des communiqués : « Un tel a abattu son sixième appareil ennemi » ou « un de nos appareils n'est pas rentré ». Les combats en plein azur ; les chasses implacables à travers les nuages ; les coups d'audace qui semblent des coups d'héroïque folie, le plein épanouissement de l'énergie humaine dans la lutte constante contre les éléments, c'est là un aspect de la guerre qui n'est pas suffisamment établi. Le livre de M. Jacques Mortane emprunte un réel intérêt à ces circonstances. Il est attachant comme un roman, mais il a cet accent de sincérité qu'on aime à trouver dans les récits de batailles et qui révèle la chose vue et la page vécue.



Un livre qui vient à son heure, c'est *La Russie et l'Europe* de M. Grégoire Alexinsky, ancien député à la Douma d'empire. La révolution russe constitue sans doute aucun l'événement le plus considérable, par sa portée générale, de notre époque si riche pourtant en « miracles » politiques. Qu'on y applaudisse ou qu'on la condamne, elle marque, avec la fin d'un régime, le début d'une ère nouvelle ; elle est l'aboutissement d'une longue et tragique évolution. Comment ce peuple immense est-il parvenu à ce stade, et comment, en pleine guerre, a-t-il pu réaliser cet effort? C'est là toute l'histoire des idées qui, à travers les siècles, ont présidé à la formation de la mentalité russe telle qu'elle s'affirme aujourd'hui. Le livre de M. Alexinsky nous le fait comprendre clairement et il faut le lire avec toute l'attention qu'il mérite si l'on veut se rendre compte qu'il y a dans la révolution russe autre chose vraiment qu'une insurrection victorieuse. En réalité, nous assistons chez nos alliés au triomphe de l'esprit européen sur l'esprit asiatique. Déjà les réformes de Pierre le Grand avaient marqué le déclin de la Russie ancienne, mais l'opposition aux tendances occidentales se renforça longtemps après lui. Ce fut sous le règne de Nicolas I[er] que les conceptions asiatico-despotiques atteignirent leur plein épanouissement. La seule chose que la Russie emprunta vraiment alors à l'Europe, ce fut le double régime policier et militaire de la Prusse.

Et pourtant, malgré toutes les barrières dressées contre l'occidentalisme, l'évolution s'est totalement accomplie. Cela prouve la puissance des idées, qui finissent par baigner de clarté les esprits les plus systématiquement isolés. Du prince Ivan Khvorostenine, qui fut au dix-septième siècle le premier champion de l'occidentalisme, jusqu'aux auteurs directs de la révolution de Pétrograd, l'enchaînement est d'une rigoureuse logique. Dès l'instant où tout compromis entre la Russie moscovite et les tendances européennes était impossible, cela devait finir par une catastrophe. La vieille Russie s'écroule parce qu'elle n'a pas su se transformer, se plier à l'esprit de l'époque, s'adapter aux nécessités de la vie moderne ; elle s'écroule parce que, depuis un siècle, tous ses intellectuels se dressaient irréductiblement contre elle. Nekrassov a dit de l'intellectuel russe : « Ce que lui aura dit le dernier livre, lui restera à la surface du cœur. » C'est ainsi que les courants d'idées se sont évincés les uns les autres en Russie, et souvent brusquement, par une succession de formules allant du saint-simonisme jusqu'au terrorisme, en passant par le marxisme et le bakounisme. La liberté assurera-t-elle aux Russes plus de fermeté dans l'orientation générale des esprits? L'avenir nous l'apprendra. Ce qui est certain, c'est que ce qui subsistait, malgré les concessions tardivement consenties, d'un régime imprégné du traditionalisme oriental a vécu. M. Grégoire Alexinsky résume sa pensée dans cette formule : « La Russie doit cesser d'être la Russie d'Europe pour devenir l'Europe russe. » Reste à savoir si ce peuple immense est parvenu à une suffisante maturité pour s'assimiler franchement les principes de nos démocraties occidentales ; reste à savoir surtout si les intellectuels russes sauront empêcher que la révolution, qu'ils ont déterminée par amour de l'européanisme, ne se tourne en fin de compte contre les principes de liberté, de droit et de dignité nationale qui sont l'essence même de l'esprit européen.

ROLAND DE MARÈS.



LE LIVRE DU JOUR

Les Poètes et la Guerre

Le livre posthume du poète Geandreau, mort à l'ennemi (Le Ciel dans l'Eau) *dont il a été question dans notre dernier numéro, est accompagné d'une préface émue d'Edmond Rostand. Voici ces lignes touchantes, consacrées par le grand écrivain à son jeune ami :*

Louis Geandreau était mon ami.

Depuis longtemps, sur les enveloppes des lettres que je recevais, sur les bandes de journaux, je constatais qu'un inconnu jetait au crayon des apostrophes affectueuses ; un lutin, un bon sylphe lyrique et gamin griffonnait sans cesse des choses encourageantes à la surface de mon courrier, de sorte que ce qu'il y avait sur l'enveloppe me consola quelquefois de ce qu'il y avait dedans.

Un jour, Geandreau, après m'avoir adressé des vers de la plus vibrante verve et de la plus minutieuse virtuosité, se présenta à moi. Nous causâmes. Et quand j'appris qu'il s'occupait pour vivre à cette poétique besogne de classer, la nuit, dans un wagon errant, les mystérieuses correspondances, je m'écriai : « Mais c'est vous, le sylphe! » Il sourit, un doigt sur ses lèvres. L'Administration ne pourra plus punir de cette infraction aux règlements celui que la Poésie vient de perdre!

Ah! quel brave et joli cœur c'était!...

Dès qu'il partit pour la guerre, je craignis pour lui, sachant ce que c'est qu'un poète et qu'il ne saurait être prudent. J'ai reçu la nouvelle de sa mort en chancelant. De ceux qui m'aiment il était pour moi l'un des plus chers. Je l'ai pleuré.

Mon immense regret, c'est qu'il n'a pas su à quel point j'étais touché de sa fidélité, de son ardeur, et que ces derniers temps je montrais ses lettres et ses vers sans cesse. Il est mort sans que j'aie pu suffisamment l'aimer et le servir. Je garde avec respect ses derniers mots héroïques.

Il avait l'enthousiasme alerte et spirituel. C'était un vrai poète, à la fois doué et patient. Ses pièces de théâtre, que je n'ai lues qu'après sa mort, contiennent des qualités plus grandes encore que je ne pouvais l'imaginer ; je regrette bien que sa merveilleuse discrétion l'ait empêché de me les faire connaître naguère. Il serait arrivé certainement à un très grand succès au théâtre. — Pauvre petit!

Comme je visitais l'automne dernier un village dévasté en Champagne, je vis, dans l'énorme entonnoir creusé par une marmite, l'eau des pluies refléter l'azur. Je me sentis ranimé en voyant luire dans ce trou de mort cette promesse d'éternité. Et malgré moi je murmurai : *Le Ciel dans l'Eau!* C'est le titre du volume de vers laissé par Geandreau, et ces quatre mots disent tout son art et toute sa foi! Vous allez sentir en frémissant passer le souffle de son aile ..

Que de poètes sont morts, de la douce Aquitaine! Despax! Lafon! Hourcade!... et mon cher Geandreau! — Des rossignols tombent de toutes les branches!

Bois des Muses! Bois sacré! — Les bois de France, vers le Nord et dans l'Est, sont fauchés par la mitraille. On nous dit : « Voilà un bois », et nous voyons un bosquet de tronçons, un noir bosqueteau de pieux! Eh bien! le Bois des Lauriers ressemble à un Bois-Sabot ou à un Bois-le-Prêtre. Parmi les tiges hachées, inconsolablement, nous errons... désespérés chaque fois n'ayant d'un doigt pieux recueilli une larme de sève, nous en sentons sur nos lèvres la jeunesse et la saveur!

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française.

HIER ET DEMAIN (1)

(PENSÉES BRÈVES)

XI. — LES INTERPRÉTATIONS DE L'HISTOIRE

L'histoire comporte des témoignages, des principes et des méthodes. Il faut se défier des témoignages, douter des principes et n'accepter que les méthodes.

Les générations qui forgent l'histoire d'une époque ne surent jamais l'écrire. Les vivants n'ont un peu d'impartialité que pour les morts.

Création du passé, le présent est un créateur d'avenir. Etudier les changements révolus, c'est-à-dire des choses mortes, permet parfois de pressentir les événements futurs. Demain est la floraison d'aujourd'hui et d'hier.

En attribuant aux intérêts économiques un rôle prépondérant les théoriciens de la conception matérialiste de l'histoire ont oublié que ces intérêts se trouvent facilement balayés par des forces psychologiques dont les plus puissantes seront toujours les forces mystiques.

Les facteurs psychologiques sont l'âme des phénomènes matériels.

Le conflit actuel a prouvé une fois de plus avec quelle facilité les peuples pouvaient agir contrairement à leurs intérêts les plus clairs.

L'histoire de la guerre, telle que les Allemands l'écrivent, montre combien aisément les faits sont déformés quand ils contredisent des principes.

Ce que contient souvent de plus sûr un livre d'histoire, ce n'est pas le récit des événements, mais la mentalité de l'écrivain qui les raconte.

Une vision exacte mais fragmentaire d'un événement conduit à des interprétations inexactes dès qu'on l'applique à la partie non observée du même événement. C'est précisément parce qu'elle se compose surtout de visions fragmentaires généralisées que l'histoire reste aussi incertaine.

Il n'y a guère de causes simples en histoire. Chacune est entourée d'un cortège d'éléments invisibles et lointains plus actifs que les causes visibles immédiates.

Un fait historique n'apprend rien séparé de sa genèse.

XII. — LES FORCES QUI MÈNENT L'HISTOIRE

La logique rationnelle bâtit la science mais ne joue qu'un faible rôle dans la genèse de l'histoire.

Les forces qui mènent l'histoire : forces biologiques, forces affectives, forces mystiques, forces collectives et forces intellectuelles, possèdent des logiques distinctes et n'ont pas de commune mesure.

Si imparfaite que soit encore la connaissance des logiques affective, mystique et collective elle donne cependant déjà la clef de phénomènes historiques que la logique rationnelle ne saurait expliquer.

XIII. — LE MANIEMENT DES FORCES PSYCHOLOGIQUES

De même que le physicien connaissant les forces de la nature est maître des phénomènes, l'homme d'Etat sachant manier les forces psychologiques dirige à son gré les sentiments et les volontés des hommes.

Gouverner contre l'opinion est impossible, mais il est facile de la créer. Une des forces du gouvernement allemand fut d'avoir su, depuis longtemps, orienter à sa guise l'opinion de son peuple vers la nécessité d'une guerre de conquête. Il y parvint avec l'aide des universités, des journaux et de nombreuses associations.

Faire naître, grandir ou disparaître des sentiments et des croyances dans l'âme des peuples est un des fondements de l'art de gouverner.

Un chef d'Etat représente aujourd'hui une synthèse de volontés qu'il peut orienter quelquefois mais qui le dominent s'il n'a pas su les orienter.

L'idée que les hommes se font des choses est pour les gouvernants plus utile à connaître que la valeur réelle de ces choses.

Les hommes les plus aptes à guider les événements finissent par être entraînés par eux après les avoir conduits jusqu'à une certaine limite qu'ils ne pouvaient d'avance prévoir.

Le véritable homme d'Etat se montre parfois intransigeant dans ses discours, mais jamais dans ses actes. Les nécessités qui régissent la vie des peuples modernes ne sont plus compatibles avec l'intransigeance.

Transformer la mentalité d'un peuple est parfois plus utile que d'accroître ses armements.

Gouverner c'est pactiser, pactiser n'est pas céder.

Pour les diplomates comme pour les femmes, le silence est souvent la plus claire des explications.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

EN PORTUGAL

Nous avons demandé à Mme Juliette Adam quelques-uns des souvenirs qu'elle a rapportés de ses voyages en Portugal. Voici ces pages, où la grande patriote exprime sa sympathie et sa gratitude envers le peuple ami et allié :

Depuis 1870, l'esprit encerclé par les douleurs de mon patriotisme, tous les actes qui m'enlevaient à ma vie courante étaient dictés par les rapports que je cherchais entre eux et ma perpétuelle angoisse.

A l'heure où, révoltée de l'abandon de notre fierté de vaincus, à l'heure de « Kiel », je songeai à égrener mon chagrin sur les routes du pays le plus idolâtré par l'un de ses chantres, par Camoëns, dont on ne peut lire des pages sans y retrouver l'évocation de « sa patrie bien-aimée ».

Je partis avec les *Lusiades* et avec une amie aussi fanatique de patriotisme que moi (1).

Allons vers un peuple qui respecte ses destinées, ses gloires anciennes, et n'a jamais consenti à renier sa fierté.

Nous traversons en hâte l'Espagne.

Là aussi est un peuple patriote dont on ne peut comprendre le fanatisme national que lorsqu'on est fanatique soi-même. Saluons le pays à qui M. de Bismarck n'a pu faire abaisser le drapeau à l'heure des menaces prussiennes aux Carolines.

La frontière de l'Espagne est l'image de l'infécondité ; mais, cette frontière franchie, tout à coup, comme par miracle, le décor change. Nous sommes en Portugal, et la vie éclate dans toutes ses richesses. D'admirables forêts de châtaigniers escaladent la montagne, de grands chênes-lièges s'offrent aux récoltes.

Partout de la verdure, de l'eau, des blés verts sur la terre rouge, la plus luxuriante des végétations fleuries au bord des ruisseaux. L'Estramadure portugaise est aussi plantureuse que l'Estramadure espagnole est stérile.

Voici le Tage! Fleuve du Tage! Impossible d'échapper à la romance! On chantonne en riant l'air vieilli, mais rien de mélancolique et de doux dans l'aspect du grand fleuve!

Le Tage a des eaux profondes, des tempêtes, comme la mer.

Nous glissons aux pieds de Santarem la haute, qu'il faudra revenir visiter avec ses ruines romaines, mauresques et celles, portugaises, du château d'Almasavo. Santarem et sa forteresse dominent à l'infini le Tage qui, toujours plus immense, court avec nous jusqu'au grand tunnel qui nous enferme pour s'ouvrir à Lisbonne.

Lisbonne est l'une des plus belles villes de l'Europe. Bâtie en amphithéâtre, elle se déploie à l'infini, comme autrefois Rome sur ses collines, et glisse en écharpe sur d'interminables faubourgs.

Ville toute neuve en apparence, la pierre portugaise ne se laissant ternir par rien.

On peut dire du peuple portugais qu'il revit l'histoire admirable de son passé à chaque génération. Sa fierté n'a pas de limites. Il est aristocrate de race, parce qu'il ne peut y avoir selon lui, de noblesse portugaise dont il ne fasse partie. Les Portugais de Lisbonne ont presque tous le droit d'ajouter une particule à leur nom.

Les Arabes juxtaposèrent leur dignité à la fierté lusitanienne. Il y a un demi-siècle, tout citoyen de Lisbonne se serait cru déshonoré par un travail servile. C'étaient les Galiciens qui faisaient les grosses besognes « avilissantes ».

Depuis, des modifications se sont faites dans les classes pauvres. La lutte pour l'existence, de plus en plus rude, leur a imposé bien des abandons de fiertés.

Les Portugais ont la passion du luxe. Ce sont les Orientaux qui ont introduit cet amour chez les vainqueurs de l'Inde. Il n'y a pas de capitale où les étalages des magasins soient plus riches et plus élégants.

Le tremblement de terre de 1755 a englouti la ville entière, détruit ou dispersé toutes les richesses de Lisbonne. La Lisbonne actuelle est l'œuvre du marquis de Pombal. Il ne lui manque aucun des monuments, aucune des beautés des grandes capitales.

Son port a très peu de rivaux. Elle a quatre cents rues et six grandes places.

Lisbonne est belle entre toutes, vivante, vibrante, mais son port est désert.

« Où sont les deux cents navires des croisés, où sont les innombrables bateaux de la marine marchande venant de tous les coins du monde, s'écrie déjà Camoëns, où sont les navires chargés d'or et des richesses de l'Orient? »

On revit à Lisbonne une atmosphère d'épopée. L'esprit se reporte à chaque instant vers les jours qui virent la triomphante et héroïque rentrée de Vasco de Gama.

Là-bas, à l'entrée du port immense, le gardant, s'élève la merveille architecturale la plus délicieusement ornée et fouillée, la plus élégante qui se puisse admirer : la Tour de Belem. Elle s'avance, orgueilleuse du passé, elle qui a salué tant de flottes triomphantes. Elle a gardé le grand air d'élégance, de domination et de morgue de l'ancien passé. Mais qui pourrait dire si dans les nuits sans lune elle ne suit pas, attentive et encourageante, les rares bateaux se dirigeant vers le port trop désert.

Cette tour a une personnalité. Elle est quelqu'un. C'est Garcia de Resende, le brillant chroniqueur du quinzième siècle qui en a donné le plan, et ce plan est d'un poète génial. La tour repose sur des hippopotames qui semblent, les uns l'attirer vers la mer, les autres vers la terre.

La tour de Belem a vu le départ des grands navigateurs, elle a vu aussi leur retour. Elle aussi a le regret du passé, car on ne peut l'approcher sans entendre les gémissements qu'échange la mer avec ses hippopotames, le vent avec ses créneaux...

Il faudrait parler des deux provinces d'Alemtejo et d'Algarve, de l'autre côté du Tage, des ports admirables de ces provinces ; certaines villes de l'Algarve ne sont composées que de pêcheurs.

De l'Algarve, on va par terre en Andalousie, et la province est elle-même un jardin dont la flore est tout à fait africaine.

L'occupation arabe y a perpétué son esprit entretenu par le voisinage. De l'un des ports de l'Algarve, on peut aller à Oran en quelques heures.

Que dire de la rive droite du Tage, de Cascaès, le Trouville portugais, des plages de Pedroucos, d'Algès, de Zore, de Rebamar, Cruz, Qeubrada, de Paço, d'Arcos, etc., et de sa plage idéale, où j'ai passé tant de jours reposants, celle d'Estoril...

Cascaès la superbe est tout près ; mais elle a sur son rivage des cavernes où la mer se précipite avec un bruit si épouvantable qu'on a nommé cet endroit « les bouches de l'enfer ».

Mais que sont ces lieux charmants auprès de la magnificence de Cintra. Laissons les plages jolies, retraversons Lisbonne et partons pour Cintra.

Imaginez une plaine immense, si grande qu'elle est ronde à ses infinis et donne la sensation de la forme sphérique de la terre.

Cette plaine dont la végétation a une richesse incomparable paraît être au niveau de la mer, car ses champs verts cessent sans gradation pour faire brusquement place à une nappe scintillante sur laquelle glissent des vaisseaux et des barques aux voiles latines qui semblent roussies par le soleil.

Devant nous le haut pic du *Castello dos Mouros* surgissant au milieu de la verdure.

Le caractère qui domine en ce palais est mauresque. Les Arabes durent être amoureux de ce lieu. Pour jouir de la vue admirable qu'on y a de la mer, ils superposèrent des terrasses merveilleusement plantées d'arbres, d'où l'eau jaillit partout en cascades.

Camoëns qu'on retrouve à chaque heure en Portugal, nous dit de Cintra au chant III des *Lusiades*.

« Cintra, où les naïades cachées dans les fontaines se prennent au doux piège dans lequel l'amour les enlace, allumant dans les cœurs une flamme ardente ». Camoëns y vint en solliciteur, son ambition était de lire quelques pages de son œuvre au roi dom Sébastien, alors au château de Cintra. Il espérait obtenir par là quelque secours dont sa misère extrême avait tant besoin.

En attendant l'audience royale, il arrive à Cintra dès l'aube. Il erre par les larges routes qui escaladent la poétique montagne. Garret l'y chante plus tard et lui fait dire : « ô Pallacio arastellado da Pena, pourrait-on jamais oublier les émotions multiples que vous donnez, comme le Parthénon vous avez des beautés complètes. »

C'est sur l'un des deux pics de Cintra, le plus haut, que se dresse le château de Pena. L'élévation de Pena n'est que de 600 mètres, mais il surgit si brusquement et par des degrés si harmonieux sur la plaine, qu'il paraît d'une majestueuse altitude. Tout ce que l'imagination peut rêver est réalisé à Pena. La nature y a fait des miracles par ses formes imprévues, par ses entassements de rochers, par ses ravins sauvages, par ses pentes mollement vallonnées. L'homme y a accumulé les beautés successives de son art. Les Maures y ont apporté leurs faïences, leurs ciselures, leurs décorations si originales et si finement guillochées, le moyen âge y a dressé l'infinie variété de ses figures extatiques ou grimacières, y a découpé ses dentelles de pierre, la Renaissance y a fouillé, sculpté l'albâtre, le marbre avec une perfection qui ne peut être dépassée.

Le château de Pena présente une telle somme de difficultés vaincues, de beautés accumulées, une telle puissance d'art, qu'il est impossible de ne pas éprouver l'émotion la plus violente en face d'un tel chef-d'œuvre.

Nulle part les variétés de la végétation ne s'étalent plus triomphantes et plus opposées. Les arbres de tous pays, ceux qui émergent de la neige au printemps en Russie, dans les fiords, sur l'Himalaya, en Afrique, les fleurs des serres chaudes, celles des climats glacés, tout ce qui fleurit à des époques différentes, sous des cieux différents se côtoie, s'entrelace dans des massifs qui s'étalent ou s'arrondissent en tonnelles invraisemblables.

Le château imposait sa grâce : tourelles, dômes, forteresses, donjons s'entre-croisent aussi et toutes les floraisons de la sculpture le décorent.

Comment décrire ce qui est indescriptible? Comment dépeindre le panorama qui se déroule de la terrasse de Pena? Que dire des cours mauresques, des cloîtres, des tourelles? Rien, sinon que l'incomparable, le féerique, l'irrêvé se dresse sous la forme d'un château fantastique, tantôt dans la lumière éclatante d'une atmosphère bleue, d'un ciel oriental, tantôt dans une brume blanche et mouvante qui ne dépasse pas les bases rocheuses de la montagne et fait flotter Pena sur une mer de nuages.

Le roi Ferdinand de Portugal, qu'on a appelé le « roi artiste », qui m'honora de son amitié, était

(1) Mme Yung, veuve du directeur de *La Revue Bleue*.

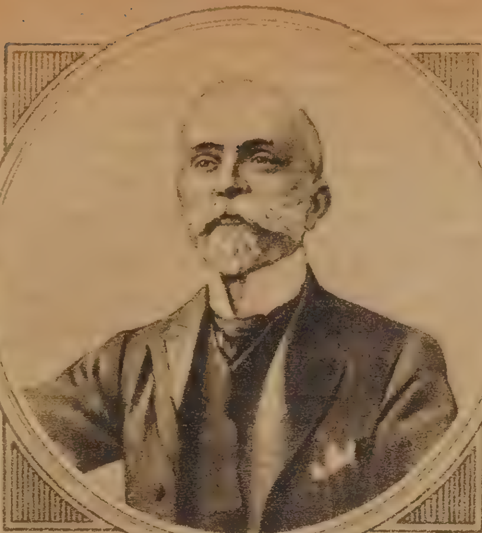
fanatique de Cintra, c'est lui qui fit restaurer le château de Pena, conseillé par le grand écrivain Herculano, l'un de ceux qui contribua le plus au réveil des lettres portugaises. Le roi artiste répétait qu'on n'est pas « complet si l'on aime la nature et l'art quand on n'a pas vu Cintra ».

« Tout, m'écrivait-il un jour de Pena, a été d'une telle beauté, ce midi, que tout brillait de façon éblouissante, que tout étincelait, ciel, terre et eau, comme des pierres précieuses.

» Je suis un rêveur, mais j'aime à réaliser et j'ai fait ici mes plus grandes folies, c'est pour cela sans doute que je n'ai jamais été ni bien riche, ni grand administrateur, mais j'ai des joies inconnues et des élans de gratitude pour le beau soleil qui luit et le ciel si bleu qui fait pousser mes palmiers. Parmi tous les arbres que j'aime, j'ai une une prédilection pour les palmiers. A Lisbonne, j'en ai un énorme, même prodigieux, auquel *je crois* comme en un être et que je vais voir et caresser tous les jours. »

Aucun roi ne fut l'ami et le protecteur des artistes autant que le « bon senhor dom Fernando », comme l'appelait le peuple. Il abdiqua en faveur de son second fils, après la mort du premier, et refusa la couronne d'Espagne, ayant préféré, me disait-il, « au sceptre mon pinceau ».

Les environs de Cintra sont habités par les plus grandes familles portugaises au moment de la saison. Elles y ont leurs domaines; celui de Penhaverde possède le tombeau de Jean de Castro, l'un des plus grands héros du Portugal, qui gouverna les Indes au seizième siècle.





Sur la route de Cintra à Collarès, on trouve le cap Roca, qui est, disent les Portugais, « la langue de terre la plus tirée de la côte portugaise vers l'Occident. » Il m'a fallu, en d'autres temps, un volume pour parler du Portugal, de ses traditions qui le rapprochent tant de nos provinces méridionales, de son histoire, de sa littérature si féconde, si passionnante, de son art si original, de tout ce qui personnifie la gloire d'un peuple passionné aux heures héroïques pour les aventures. Je ne puis refaire à nouveau un volume, et je m'arrêterai quand j'aurai parlé un peu de l'architecture portugaise, si personnelle dans son reflet des grands faits de l'histoire portugaise... Le style manoélique en architecture est un composé de plusieurs genres de styles, où domine, dans les façades des églises et dans leurs vaisseaux, le style gothique; mais le cadre est à tel point dominé par ce qu'il contient que ce qui l'orne perd de son importance.

Le style manoélique exprime, non la pensée du peuple portugais, mais la représentation de ses aventures.

L'action a été si brusque, si colossale, si puissante, qu'elle a submergé l'idée. Le rêve ayant été dépassé par la réalité c'est alors les actes, le réel, que le style a dû fixer.

Ainsi regardez la Tour de Belem, les Yeronimus, la conquête de l'Inde y est écrite en lettres fulgurantes.

Qu'on imagine une église gothique fouillée avec une admirable perfection, étalant ses dentelles mêlées aux surprises des décorations mau-



1. M. Bernardino Machado, président de la République du Portugal. — 2. La place Dom Pedro, à Lisbonne. — 3. Lisbonne, vue du Tage.

CHEZ NOS ALLIÉS PORTUGAIS

resques, puis dominant les deux styles, les unissant dans une harmonie étrange, quelque chose d'autre, un hymne de guerre à la victoire, à la victoire maritime. Toute la vie de la mer est représentée dans le style manoélique, les câbles se tordent, se déploient, s'enlacent, s'enroulent en des caprices qui stupéfient l'esprit. La puissance, la force, la souplesse sont exprimées par la variété infinie avec laquelle les architectes ont usé de l'uniformité des cordages. Les mâts jouent le grand rôle qu'ils jouent dans le navire Ils donnent à l'église son caractère complet de vaisseau. De Belem on part bien avec Vasco de Gama à la recherche d'un monde qu'on découvre. Voilà tous les fruits des Indes, groupés, entremêlés, en grappes, en masse, en corbeille, isolés : cocos, ananas, longues cosses entr'ouvertes ou fermées, fleurs orientales fantastiques. Les bas-reliefs sont surchargés de produits comme les ponts des navires qui reviennent des lointains pays conquis. Vous lisez ligne à ligne le poème de l'admirable découverte.

Des singes, des oiseaux, des mappemondes, tous les instruments, tous les outils qui servent aux matelots sur la mer, les voici, pas un ne manque : cordages noués, amarres attachées, des ancres, des clefs, des proues,

L'impression qu'on éprouve dans ce voyage écrit en langage de pierre est étrange ; le mouvement de vaisseau est presque tangible.

Voilà bien l'emblème du Portugal, de sa foi, de son audace, de ses conquêtes. C'est sur l'emplacement même de la petite chapelle dans laquelle Vasco de Gama et ses compagnons allèrent prier la veille de leur départ et d'où ils partirent que le roi Emmanuel fit bâtir l'église de Belem

La tombe d'Emmanuel Ier, du roi immortel, le fondateur de la puissance illimitée d'un petit peuple repose en cette église, temple digne de sa renommée et bâti à l'image des hauts faits de son règne.

Les tombes de Camoëns et de Vasco de Gama sont aussi dans ce temple où l'on ne pourrait admettre de ne pas les trouver.

Un mot seulement sur Notre-Dame de la Victoire à Batalha où le roi Emmanuel voulut être enterré sûrement avant d'avoir construit Belem qu'il avait commencé. Dans la chapelle merveilleuse de Batalha, mais incomplète, on lit ce mot étrange : *Tangerseréi*, et qu'on traduit en Portugal par : « Cherchez de nouvelles contrées ».

Il faut aller à Batalha pour voir ses vitraux. Rien au monde ne leur est comparable.

Le cloître du monastère de Batalha est aussi très beau ; il semble entre les colonnettes de ses ouvertures avoir des stores de pierre, tant les ornements à jour sont plus proches de l'étoffe que de la pierre par le fini et la légèreté du travail.

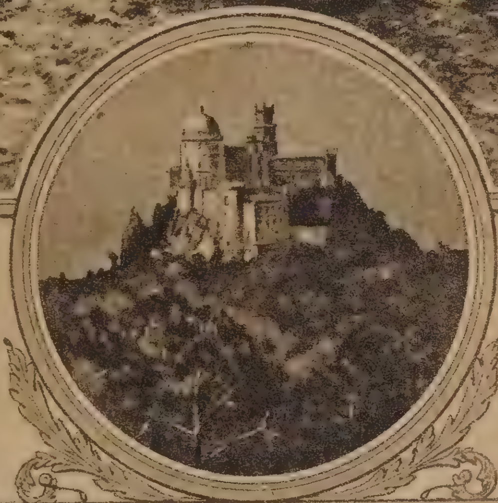
Dans les chapelles les sculptures qui les encadrent sont d'un fouillis et d'une richesse extraordinaires, les chapiteaux sont faits de feuilles de jasmin qui défient par leur légèreté la feuille réelle de l'arbuste. Au portail de l'église de Batalha se groupent superbement les statues des saints,

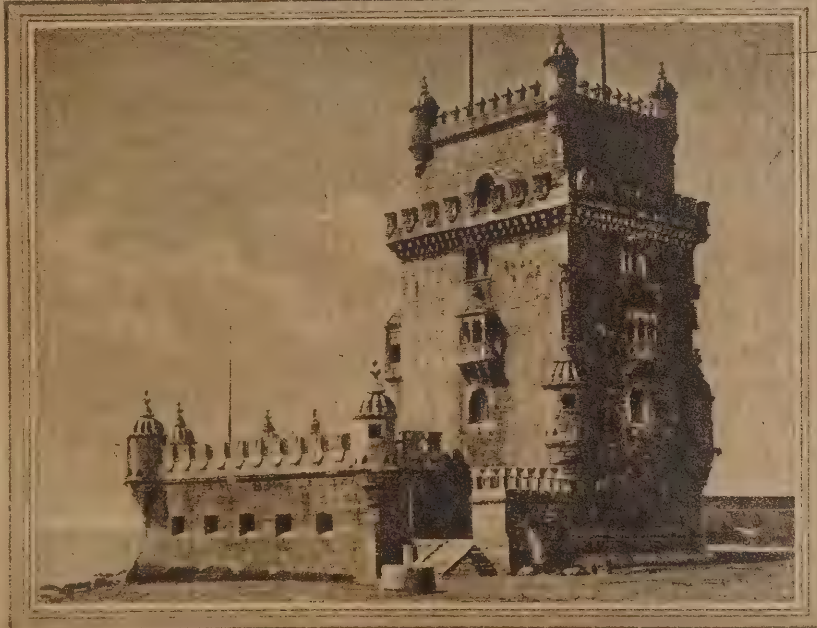




1. Un détachement de cavalerie dans une rue de Lisbonne. — 2. Artilleur portugais chargeant sa pièce.

CHEZ NOS ALLIÉS PORTUGAIS





des rois, des martyrs et des papes. Chacune est un chef-d'œuvre de pose, d'art, de physionomie. Au nombre de ces statues est celle de Jésus sur un trône, dictant l'Evangile. On ne peut l'oublier.

Le roi Jean de Portugal avait fait le vœu de bâtir une église gothique du style le plus pur et la plus belle qui fût s'il était vainqueur à la bataille d'Aljubaroto. C'est pourquoi Notre-Dame de la Victoire est bâtie dans le fond d'une étroite vallée, lieu où furent défaits les Castillans.

Il faudrait parler de Coïmbre, de son université célèbre où se forment toutes les jeunes intelligences portugaises.

Les traditions de l'université de Coïmbre sont sans rivales durant des siècles. Un grand nombre de professeurs restés célèbres l'ont illustrée. Entièrement consacrés à l'instruction de la jeunesse, ils y mêlaient une haute éducation grandissant l'héroïsme des temps antérieurs, ils formaient des hommes hardis, ajoutant aux valeurs acquises du pays.

Le grand roi Emmanuel avait fait reprendre à Coïmbre la grande tradition du roi Dinez qui disait les lettres portugaises et les Muses « filles de France ». Nous apprenons par Garret que l'université de Coïmbre « n'était plus bonne qu'à faire des bacheliers », trop de postulants au fonctionnarisme.

Le parlementarisme, comme en France, a élargi en Portugal la plaie des recommandations et du fonctionnarisme.

Le « comme en France » a ses qualités et ses défauts.

A cette heure il provoque chez nos frères latins le dévouement à la cause du droit, l'horreur de la criminalité bestiale et le noble désir de participer à nos plus hautes vertus d'héroïsme. Pourtant mes lecteurs me permettront de m'être reportée aux impressions premières de mes voyages en Portugal, au temps où il m'était permis d'être à la fois l'admiratrice dévouée de la reine Amélie de laquelle mon très noble collègue et ami de la Société des Amis des Livres me disait : « Elle a de moi » et l'amie très intime, moi républicaine, d'amis républicains.

Ma fidélité à mes principes est restée la même, mais elle a laissé mon cœur grand ouvert au malheur d'abord, à l'exil plus tard et, depuis, j'ai vu Cintra, toujours fleuri, ensoleillé, plein de gaieté de nature mais avec des larmes.

JULIETTE ADAM.

1. Types de paysans du nord du Portugal. — 2. Château de Pena. — 3. Tour de Belem, à l'entrée du port de Lisbonne.

CHEZ NOS ALLIÉS PORTUGAIS



LA JEUNE CLASSE

Composition de KORAB-MERCÈRE.



SUR LE TERRAIN

Composition de L. HUYGENS.

1. Agrandissement d'une remarquable photographie instantanée, montrant la marche des soldats de relève pendant un tir de barrage.
2. Un tank en action (Voir plus loin, page 432, le texte explicatif).

SCENES DE GUERRE



PHOTOGRAPHIES DE GUERRE

UN ENTR'ACTE

Nos coloniaux au repos se délassent des fatigues du combat.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).



Hambourg.
Un coin du port.

UN DÉJEUNER DE GUERRE A HAMBOURG.
LE CRÉPUSCULE DE LA BIÈRE.

L'Alster est un petit lac qui se trouve au cœur même de Hambourg. Mille petits canots à voile, à moteur, le sillonnent d'habitude en tous sens et les cygnes s'en vont par couples au long de ses rives, reflétant leur blancheur dans le miroir d'une eau toujours verte, toujours calme. Ce bassin est placé là, au milieu de la ville, comme un décor d'idylle: des promenades, des jardins aux pelouses soigneusement ratissées l'encadrent. Mais voici, tout à côté, l'inévitable: la grande bâtisse allemande renfermant dans ses flancs le «lokal grandiose», le « restaurant colossal » qui, chaque soir, avant la guerre s'illuminaient d'un éclairage flamboyant tandis que deux et parfois même trois orchestres jouaient sans relâche, berçant pendant des heures la lourde digestion de toute une armée d'hôtes bien repus. Car c'est là, sur les bords de l'Alster, qu'avant 1914, toute l'Allemagne gourmande se donnait rendez-vous. Les riches Teutons de l'intérieur s'y rendaient par bandes soigner leurs panses, en dégustant sans trêve les « délicatessen » qu'apportaient du monde entier et à bon compte les mille et mille cargos du port: rosbeef de Londres, caviar de Volga, truffes du Périgord, fromages de Hollande, beurre de Danemark défilaient chaque jour en une abondance pantagruélique sur la table des restaurants de l'Alster, le tout arrosé de kirsch ou de kummel et noyé dans une bière abondante si ce n'est dans du bordeaux ou du champagne débité à des prix que bien des villes françaises n'ont jamais connu. L'Alster était devenu le paradis de tous les estomacs allemands.

Le surlendemain de mon arrivée, espérant, malgré la disette, y trouver encore pour mon déjeuner quelques bribes de choix, derniers vestiges des anciennes kermesses, je suis entré au hasard dans l'un de ces hôtels renommés dans toute l'Allemagne gastronomique : salle luxueuse, grandes baies donnant sur le lac, tapis épais étouffant le pas des garçons empressés, petites tables savamment distribuées, nappes irréprochables, argenterie, cristal étincelant, rien ne manque pour satisfaire le viveur le plus exigeant, rien si ce n'est l'essentiel : le manger ! Car le *Fischfilet*, le filet de poisson à deux marks cinquante, dont parle le menu et que m'apporte cérémonieusement le garçon, n'est que l'arête dorsale bien dépouillée de tout élément carné, de quelque morue. Quant aux *Tomaten mit Herringsfullung*, tomates farcies au hareng, qu'on me sert ensuite, elles n'auraient point calmé l'appétit d'un poulet. Je prends néanmoins l'air le plus satisfait du monde; car, à cette heure, rien ne se brave moins impunément en Allemagne que la toute-puissance d'un maître d'hôtel. Si l'on veut encore s'y assurer les fonctions de sa mâchoire et de son estomac, il faut savoir jouer le rôle du commensal le plus modeste dans ses exigences et tendre presque, en apparence du moins, au pur esprit. Avec la famine, l'hypocrisie a fleuri étrangement autour des tables d'hôte allemandes! Aussi bien, ce jour-là, toutes mes demandes sont-elles adressées au garçon sur le ton le plus doucereux, le plus onctueux, et formulées en des expressions les plus soigneusement choisies. C'est ainsi que, en tendant au *Kellner* le coupon de la carte de pain que m'a remis le portier de l'hôtel, je murmure un léger: « *Bitte eine ganz kleine Schnitte Brot...* » — S'il vous plaît une tranche de pain tout à fait petite, — et cela comme si, le meilleur des patriotes allemands, j'eus eu, en me contentant d'une miette, la plus haute conscience des exigences de la défense nationale! Au « *Was trinken sie?* » — Que buvez-vous ? — du maître d'hôtel, je réponds également d'une voix blanche : « *Ein kleines Dunkles.* » — Une petite bière brune!

Cependant, malgré toute ma diplomatie, la chope que le garçon m'apporte ne renferme plus qu'un jus sucré et épais couronné d'une mousse de savon...

« Nous assistons à la *Bierdaemmerung* » (au crépuscule de la bière), m'avait-on déjà dit à Berlin, les jours précédents! En effet, la réquisition de l'orge pour l'alimentation du peuple rendait le breuvage de Gambrinus de jour en jour moins abondant et plus cher. Encore un autre coup sensible pour l'Allemand qui a ceci d'inné d'avoir horreur du vide : la boisson nationale — elle le devint sans doute parce qu'elle est essentiellement nutritive — celle dont raffolaient déjà les anciens Germains et qui depuis Arminius jusqu'à cette heure n'a cessé de couler à grands flots dans les gosiers teutons, menace à son tour de disparaître ! Bière de mars, bière de mai, bière forte, bière double, petite bière, bière noire, bière blonde, bière brune, la Salvator, la Kulmbach, la Pilsen et tant d'autres que jadis ils engloutissaient en un large fleuve intarissable, ne forment plus maintenant, dans tout l'empire, qu'un petit ruisselet d'un jus adultéré.

Et j'y songe! Ne serait-ce point peut-être

[1] Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.



Une vue des quais de Hambourg.

l'absence de bonne bière qui mis la plus grande sourdine à leur entrain!

L'Allemagne sans bière! Mots gros, demain peut-être, de toute une révolution! Que vont donc en penser à l'arrière, ces bourgeois toujours assoiffés dont une partie de l'existence était consacrée à vider leurs gros pots en grès. Ce bouleversement d'une tradition aussi éminemment nationale, cet arrêt dans une habitude aussi douce à leurs sens qu'à leur cœur et leur esprit, ne pourraient-ils pas être lourds de conséquences sérieuses, désastreux même! Jadis déjà, à Munich, la production de certaines brasseries renommées était limitée, pour des raison de qualité, à quelques milliers d'hectolitres par jour; et comme pour l'avoir meilleure, on la consommait au fur et à mesure, telle heure arrivait où la bière manquait. Pour les habitués, c'était le désespoir; aussi fallait-il voir les regards mauvais dont ils accueillaient les étrangers de passage qui venaient boire *leur bière!*... Leur bière! demain peut-être sera-t-elle pour de longs mois tarie! et alors? Finies les longues heures d'attente de nouvelles victoires dans l'atmosphère quiète des brasseries! Refrénée plus que jamais la « bonne humeur » de la race aux guerres « fraîches et joyeuses! » Lâchés dans la rue, que ferez-vous, bourgeois, ouvriers? Vos mains, délivrées enfin de l'éternelle chope, ne pourraient-elles pas, à leur tour, y aller d'une petite barricade! Qui sait?

CHEZ HAGENBECK. — LES FAUVES MEURENT DE FAIM

Après avoir roulé de telles pensées, je décide, en quittant mon restaurant de famine, de consacrer le dernier après-midi que je passe à Hambourg à la visite classique qu'aucun voyageur n'omet, de la ménagerie Hagenbeck, sise aux portes de la cité; mais ayant eu l'imprudence de demander l'heure à un gros monsieur faisant sa sieste le long des bosquets de l'Alster, je constate aussitôt que je vais être de nouveau victime de la manie nationale; car, bien vite, il en profite pour m'interviewer, à l'allemande, me questionnant déjà sur mon voyage, ma vie, mes habitudes, mes ancêtres!... Il me parle ensuite de lui-même avec une complaisance niaise, pour poursuivre par une apologie grandiloquente de son pays. Le fait surtout que les compagnies allemandes de navigation ont mené à bien, pendant la guerre, la construction de quelques navires, le remplit d'un immense orgueil. Il tient à me citer les chiffres, les noms: le *Bismarck*, un géant de 56,000 tonnes, le *Columbus*, l'*Hindenburg*, chacun de 35,000, le *Munich*, le *Zeppelin* de 16,000... C'est après la guerre, après la victoire, me déclare-t-il emphatiquement, que la devise de l'Hambourg-Amerika: *mein Feld ist die Welt* (mon champ d'action est le monde) deviendra réalité.

Tandis qu'il poursuit son soliloque, nous arrivons devant la gare centrale; car il tient à me conduire lui-même jusqu'au tramway qui, de Hambourg s'en va jusqu'à Stellingen, chez Hagenbeck. Je suis dans la voiture, qu'il poursuit encore, en ne me quittant pas des yeux, ses naïfs propos. Il développe maintenant le thème des sous-marins dont chacun est « une flèche dans le cœur de l'Angleterre ». Lui d'ailleurs se déclare partisan de l'*U. U. b. K.* ... *U. U. b. K.?* Il doit voir mon air étonné car, tandis que le tramway s'ébranle, il me lance encore tout ravi de me donner ce détail: « *Jawohl! Unbeschrankter U-boot Krieg.* » Certainement!... la guerre sous-marine sans restriction!

Et de s'éloigner triomphal!

Après quarante minutes d'un trajet monotone à travers les quartiers pauvres de la banlieue, je descends à l'entrée du fameux parc où la fantaisie d'un homme d'affaires entreprit un jour de réunir dans quelques hectares d'une plaine sablonneuse et triste tous les spécimens de la faune exotique. Je prends un billet et m'en vais au hasard des allées, croisant parfois quelques rares visiteurs qui, venus de loin sans doute, veulent braver comme moi la petite pluie fine et glaciale qui s'est mise à tomber. La plupart des cages cependant sont vides et les rochers artificiels, les lacs et les cascades en miniature, tous ces paysages truqués, s'étalant comme des décors d'opéra, sont presque désertés. Pas un félin dans les grandes cavernes d'où les lions et les tigres paraissaient autrefois pouvoir bondir jusqu'au milieu des spectateurs; sur les rocs en stuc les bouquetins et chamois ne font plus leurs ébats, et les troupeaux de buffles, de tapirs, de chameaux, dont Hagenbeck pourvoyait avant la guerre les jardins zoologiques et les ménageries du monde entier, ont disparu de leurs enclos. Sans doute leur chair a-t-elle été débitée en beeftecks dans les restaurants de l'Alster à tous les gourmets que tracasse le souvenir des anciennes « Délicatessen »! Certes, en temps de paix, aucun de ceux-ci n'a dû penser qu'un jour leurs palais et leurs estomacs seraient soumis à une pareille épreuve; mais maintenant, devant la disette grandissante, aucun d'eux ne craint plus de prendre à deux mains ce qu'autrefois il repoussait froidement en se bouchant le nez. Déjà les corneilles, les corbeaux ne sont plus dédaignés des chasseurs; à Berlin, sur le Wannsee et autres étangs que forme la Sprée, les cygnes eux-mêmes furent petit à petit traqués par les paysans que ne rebutaient point leur chair coriace et nauséabonde; sur les côtes du Holstein, les mouettes et autres volatiles de ce genre servirent pour la première fois de gibier. Aussi bien peut-on dire que, avec la guerre, le proverbe allemand: *Was der Bauer nicht kennt das isst er nicht*, « le paysan ne mange pas ce qu'il ne connaît pas » a perdu sa raison d'être. La sagesse des nations elle-même a été mise en défaut par le trouble résultant de la grande disette.

Dans d'autres parties du parc, quelques bêtes de choix ou animaux savants, girafes, éléphants, chimpanzés ont cependant réussi à échapper jusqu'ici au sort de leurs frères. Quelques rares amphibies peuplent encore les eaux d'une grotte, et vite, comme nous sommes quelques visiteurs rassemblés là par hasard, l'un des gardiens organise une petite représentation. A son appel, un phoque accourt attrapant de sa gueule béante, avec une habileté de chat, les débris de poisson qui lui sont lancés; puis monté sur un rocher il exécute toute une série de variations comiques en soufflant bruyamment dans une trompe et dans un sifflet.

Toute une étendue de l'immense domaine — celle qui s'étend à l'est de la grand'route qui le traverse — est devenue par contre complètement désertée. Le grand enclos où Hagenbeck avait tenté d'entreprendre en grand l'élevage des autruches, est vide; fermés également les grands restaurants où, le dimanche, l'on venait de Hambourg en famille, rendre visite au « *Paradis des Animaux* ». Ainsi l'avait baptisé Hagenbeck. Aujourd'hui, sous un ciel inclément, avec ce parc déserté, ces longues théories de cages vides, cette appellation reste comique.

La pluie tombe maintenant en gros paquets fouettés par un âpre vent du nord. Je rentre à Hambourg. Avec l'obscurité qui tombe maintenant sur la ville, sur le port, dont la vie semble s'en être allée, la guerre paraît étendre un long voile de torpeur et de désolation!

Le même soir, l'orage s'étant calmé, je suis allé avec un de mes compatriotes jusqu'à Saint-Pauli, ce quartier de joie et de ripaille où les noctambules hambourgeois se rencontraient autrefois avec les matelots en bordée de toutes les races, Nègres, Levantins, Asiatiques, débarqués pour quelques heures. Malgré la disparition de ceux-ci, l'animation des petites rues en coupe-gorge, où la prostitution rôde, n'a point diminué, car à Hambourg, comme à Berlin, comme à Dresde un vent de folie souffle malgré le tragique de l'heure.

DANS LES QUARTIERS MAL FAMÉS. — JEUX DE GUERRE

Dans les music-halls de bas étage que le populaire a baptisés, d'une onomatopée, *Tingel-Tangel*, la foule des fêtards n'a point atténué, malgré la misère, les deuils et la disette, ses plaisirs crapuleux; le long de la Spielbudenplatz, au moment où nous passons devant des assommoirs où des ouvriers et des filles rêvassent, abrutis d'alcool, un orchestrion aux tuyaux fêlés clame la *Veuve Joyeuse* et les boutiques en plein vent, les tire-pipe, les étalages de drops, les jeux de l'anneau, des balles sont là à la disposition d'un public grossier, criant haut, gueulant, crachant. Un jeu surtout fait fureur: devant une baraque, le populo s'amuse à tirailler à coups de carabine Flobert sur des soldats en papier mâché, anglais et français qui, adaptés à des rails, montent, descendent, disparaissent dans les tranchées; chaque balle fait sursauter les pioupious-mannequins et des croix de fer... en zinc récompensent les bons coups. Des gamins, des vieillards, des bourgeois poitrinaires dont l'armée n'a point voulu, s'escriment des heures durant à ce jeu éminemment patriotique.

Nous montons la Schidiegergasse, de porte en porte, des femmes mi-vêtues, la face peinte, nous interpellent en termes grossiers, sous l'œil paterne des agents; des ivrognes, des soldats, déambulent, arrêtés parfois par les invites répétées des filles. A l'angle de la rue une bagarre éclate; deux ouvriers se sont pris brusquement en corps à corps et roulent dans la boue, se frappant comme des forcenés. Un cercle de voyous accourus les excitent à grands cris...

« Et voilà selon Guillaume, le « sel de la terre » le peuple le plus moral de l'univers », me murmure à l'oreille, en riant, mon compagnon.

Nous revenons par les quais. Au-dessus de l'Elbe endormie, les silhouettes des grands transatlantiques ancrés là depuis trois ans, surgissent comme des fantômes. Aucun bruit ne monte plus de l'immensité inactive des docks; aucune lumière ne veille plus aux chantiers paralysés. Sous la nuit, l'affaissement du grand port apparaît mieux encore comme le prodrome certain de l'inévitable débâcle.

(A suivre.) ?

Les Cuirassés Terrestres

Les exploits des « tanks », formidables masses blindées évoluant à travers les champs de bataille, sur le front anglais, ont eu quelque chose de si terrifiant, de si imprévu, que les imaginations se sont échauffées à l'envi pour percer le mystère de ces modernes cuirassés terrestres, conçus il y a quelques années par Wells, le célèbre romancier anglais. Le secret gardé jusqu'au dernier moment sur leur construction, leur nom de baptême « tank », c'est-à-dire réservoir, ont dérouté les plus perspicaces, jusqu'au moment où il a été impossible d'en celer la structure générale.

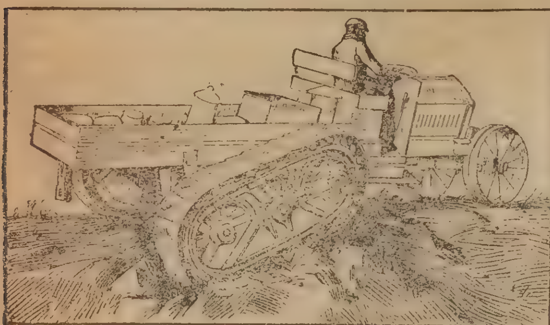
Ces formidables engins, fonçant devant eux à la manière des monstres préhistoriques, se riant des fils de fer barbelés, des fossés et des obstacles de toute sorte accumulés devant les tranchées ennemies, ne sont en réalité que des outils de paix transformés par le blindage et l'armement en redoutables machines de guerre.

Sans donner de précisions sur l'adaptation militaire de ces engins, on peut rappeler qu'ils étaient connus des techniciens de tous les pays et que la description en est minutieusement faite dans les catalogues de tracteurs anglais, américains et allemands.

On se servait d'ailleurs de ces tracteurs dès le début de la présente guerre chez nos ennemis, surtout pour la mise en place des pièces très lourdes, et nombre de Parisiens ont déjà vu ces curieux appareils rampant sur les avenues voisines des fortifications à la manière des reptiles, plus exactement comme de gigantesques larves.

A première vue, ces appareils paraissent caractérisés par leur absence de roues. C'est pourquoi ceux qui les ont vus à l'œuvre affirment qu'ils tanguent comme un navire ou qu'ils avancent par sauts. En fait, ils ont des roues, mais celles-ci sont enveloppées dans des chaînes sans fin formant un rail souple, une sorte de chenille, à la façon d'une locomotive qui emporterait avec elle sa voie ferrée. Nous verrons tout à l'heure comment fonctionne une « chenille ». Ce qu'il nous faut dire dès maintenant, c'est que les véhicules munis de ce mode de propulsion ont été inventés il y a quarante ans par l'Américain Holt, dont les premières réalisations, envisagées pour l'agriculture, datent de 1876. Ils acquirent vite une grande vogue aux Etats-Unis et au Canada où le labourage mécanique est presque exclusivement employé.

Un des côtés les plus surprenants des « chenilles », c'est la faible valeur de la pression qu'elle

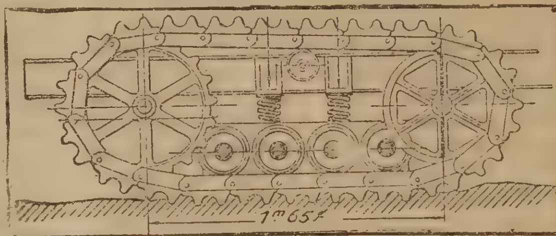


exercent sur le sol ; celle-ci est seulement égale au poids du corps humain. C'est ainsi qu'on voit dans des exploitations agricoles où la terre est meuble des engins de douze tonnes passer sur des tubercules, carottes, pommes de terre, etc., sans les écraser. Les roues des véhicules ordinaires exercent au contraire une pression très élevée parce qu'elles ne touchent qu'en un point de leur jante, qui porte ainsi le quart du poids total de la voiture.

Les catalogues américains indiquent ainsi des poids de 30 à 40 kilos par centimètre carré pour les tracteurs munis de roues, en face de 600 à 700 grammes pour les tracteurs à « chenille ».

Mais examinons le fonctionnement des « chenilles ». On peut, suivant l'usage des véhicules qu'elles servent à propulser, leur donner plus ou moins de développement. Dans le camion-tracteur agricole, comme celui que représente notre gravure, les « caterpillars » sont placés à l'arrière du véhicule, l'un à droite, l'autre à gauche ; d'autres engins peuvent en avoir quatre, deux à l'avant, deux à l'arrière. Les tanks, eux, les portent latéralement et sous abri blindé.

Une chenille est composée en principe d'une chaîne de pavés articulés, engrenant sur les roues arrière dentées ; elle est guidée par les roues avant qui sont lisses. Les roues dentées sont motrices et leur rotation est déterminée par un moteur à pétrole au moyen d'un embrayage spécial. C'est-à-dire qu'en plus de l'embrayage normal placé sur les véhicules habituels à l'avant du changement de vitesse, il existe un autre embrayage sur chaque roue arrière afin de permettre, lors des virages, la désolidarisation de l'une des deux chenilles.



Ces engins ne peuvent en effet s'orienter qu'à la façon d'un bloc, et l'on est toujours surpris, en les voyant la première fois, de la facilité avec laquelle ils effectuent cette manœuvre. En fait, l'engin ne roule pas sur les deux roues de chaque chenille ; il existe entre la roue arrière et celle avant d'une chenille un chariot intermédiaire muni de galets analogues à ceux des wagonnets. Ce sont ces deux chariots (un par chenille) qui portent le poids total du véhicule, lequel se trouve ainsi posé non sur le sol, mais sur la chaîne développée dans la progression, comme un rail souple que l'engin emporterait avec lui.

De plus, chaque chenille formant aussi un ensemble articulé, mais relativement indéformable, c'est en quelque sorte un pont qui est jeté au-dessus des excavations ou autres obstacles, un sol métallique sur lequel roule l'appareil. Grâce à cette disposition, ce tracteur peut circuler dans les terrains les plus accidentés, les plus mouvants ou fangeux, dans les terres argileuses et collantes ; sa grande surface portante évite le glissement et réduit au minimum la pression exercée sur le sol. Quant à sa puissance d'escalade, elle est véritablement surprenante et les cinémas nous ont montré des véhicules de ce genre grimpant, sans effort apparent, à leur vitesse habituelle de quatre à six kilomètres à l'heure, des rampes de 7,5 pour 100.

On conçoit dès lors le parti qu'ont pu tirer les ingénieurs de cette prodigieuse puissance de translation en appliquant à des engins de guerre les principes qui avaient fait leurs preuves dans les travaux agricoles. Ils ont pu ainsi donner l'autonomie à des forteresses roulantes pesant une quarantaine de tonnes et n'utiliser pour leur propulsion que des moteurs à puissance relativement faible, étant donné l'excellent rendement à la jante que permet d'obtenir le rail sans fin du caterpillar.

MAURICE CHÉRIÉ.

LES POÈMES

NOCTURNE

D'une douceur de velours noir
Malgré la force de la pierre,
C'est notre grand Louvre de guerre
Debout sur Paris sans lumière
Où meurent les pourpres du soir.

Nous savons tout ce qui nous pèse,
Les affres de ce grand moment,
Pourtant que passionnément
Nous l'aimons, actuellement,
Ce Paris du temps de Louis Treize !

La nuit a repris sa couleur,
Sa forme que plus rien n'encombre.
Eteintes, les lunes sans nombre !
Les passants se perdant dans l'ombre,
Et la Seine est toute pâleur.

Après ces silhouettes noires,
Cette Seine et ce Louvre-là,
Que tout sera brillant et plat,
Un jour, dans l'insolent éclat
Où se fêteront nos victoires !

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

HIRONDELLE...

Petite chose inerte en mes doigts frémissants...
Un éclat de l'obus qui brisa cette pierre
L'a frappée... Elle avait roulé dans la poussière,
L'aile arrachée, au bec une goutte de sang...

L'humble vie était douce ainsi qu'une prière...
Tout à coup l'ouragan bondit... Puis, brusquement,
Plus rien qu'un lourd silence, un silence qui ment.
Ils n'ont tué qu'un vol joyeux vers la lumière...

Et quand je songerai plus tard à ce vieux mur
Troué d'obus, à cette route, à ce ciel pur,
A ce sol tout jonché de débris de feuillage,

Je reverrai toujours, en mes doigts frémissants,
Cette hirondelle morte, âme du paysage,
L'aile arrachée, au bec une goutte de sang...

LOUIS PAYEN.

ILS ONT DÉTRUIT COUCY...

Oubliant que, témoins fidèles du passé,
Les pierres ont une âme
Où la gloire et l'esprit d'autrefois ont passé,
Vous avez, race infâme,

Détruit ce que le temps avait laissé debout
Du géant de l'histoire;
Votre rage stupide en est venue à bout :
Voilà votre victoire!

Le château de Coucy convenait assez peu
A votre instinct rapace;
N'ayant pu l'emporter, vous avez mis le feu
A sa vieille cuirasse.

Vous aviez médité de le crucifier,
De vider ses entrailles;
Nous viendrons vous maudire et le glorifier
Sur un pan de murailles.

Un aigle — vous savez — avait fait du donjon
Démantelé, son aire;
Vous l'en avez chassé, mais son vol en plongeon
Guette votre repaire;

Il atteindra votre aigle et d'un geste vainqueur
Ce vengeur de souffrance
Lui crèvera les yeux et lui mordra le cœur
Au sortir de la France.

OLIVIER DE GOURCUFF.

LE SPAHI

Le buste illuminé d'un burnous rutilant,
Comme un roi dans sa pourpre, à cheval il se dresse
Et l'étrier vermeil que sa cheville presse
Aiguillonne la bête ou vient frôler son flanc.

Elle piaffe ou mordille un mors étincelant,
Et, nerveuse, hennit, mais l'Arabe caresse
Son oreille attentive et sa crinière en tresse
Puis, hardi cavalier, l'enlève d'un élan.

Avec mille spahis, sous les clameurs, il fonce
Dans une charge brusque où palpite la fronce
De ses haïks sanglants, aux parfums de sérail.

La laine rouge au vent flotte à ses jambes maigres
Et, les yeux embrasés, torse contre poitrail,
Il vole, ardent centaure aux ailes écarlates.

SALEM EL KOUBI.

FLEUR DE JEUNESSE

Pour la classe de 1918.

Comment les appellera-t-on?
Sous quel nom faut-il qu'on les place?
Quelle fleur encor en bouton
Désignera la jeune classe?

Quelle, aux parfums frais et tentants
Vaut qu'à son doux nom l'on s'arrête?
Dans la corbeille du Printemps
On n'a qu'à choisir la fleurette.

La prendra-t-on bleue? ou couleur
Où le ciel met sa teinte insigne!
Mais c'est déjà par cette fleur
Qu'une autre classe se désigne.

Comme l'aube luit dans leurs yeux,
Va-t-on choisir une fleur blanche?
Mais la fleur rouge qui se penche
Enviera ce sort glorieux.

Fleur rouge, de l'atroce rêve,
Te choisira-t-on parmi cent?
A la jeunesse qui se lève
Cachons du moins la fleur de sang!

Printemps nouveau, saison d'aurore,
Sous ton ciel radieux et beau,
Fais naître une fleur tricolore
Pour ceux qu'appelle le drapeau!

XAVIER MAUNIER.

TENDRESSES

MÉLANCOLIE D'AVRIL

C'est un de ces matins d'avril où le verger
D'un seul coup vient d'éclore:
Les blancs pétales que le vent fait voltiger
Semblent de neige encore;

Les branches sont en fleur, mais n'ont pas reverdi;
Une ombre au ciel demeure:
On dirait seulement que l'hiver a tiédi
Pour un jour, pour une heure.

On sent qu'un soir de gel détacherait soudain
Cette frêle parure...
Et, là-bas, je regarde errer dans le jardin
Ton manteau de fourrure.

ANDRÉ RIVOIRE.

POUR OUBLIER

Viens dans le grand jardin te griser de soleil
Et du troublant parfum montant des fleurs fanées;
Avec le souvenir d'autres beaux jours pareils,
Viens oublier l'horreur des dernières années.

Sous le dôme mouvant, dans l'or des arbres roux,
Nous nous accouderons sur le balcon de pierre,
Nous ferons du moment un grand moment très doux,
Avec en lui l'oubli de l'effrayante guerre.

Sous le riant soleil tu sécheras tes pleurs,
Et dans l'air odorant, plein de l'âme des fleurs,
Tu m'envelopperas de ta bonne tendresse...

Alors, grisés d'amour, tous deux, nous oublierons
Que demain, à nouveau, j'irai vers les canons,
Et nous retrouverons nos anciennes ivresses.

GASTON FÉART.

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille
à refaire la France. »

IV

LES LEVEURS DE LIÈGE

La route, qui, de Gonfaron, va aux Mayons, traverse du nord-ouest au sud-est la plaine cultivée, et, à partir des Mayons, longeant les Maures, devient très sinueuse parce qu'elle épouse le relief des collines et les creux des ravins.

En allant vers l'est, le voyageur, alors, a, sur sa droite, les collines, rochers, pinèdes et châtaigneraies ; sur sa gauche, des bois de pins d'abord, puis des forêts de chênes-lièges qui vont en s'étalant dans la plaine.

Les Revertégat possédaient, entre Gonfaron et les Mayons, trois hectares de terrains en plaine. De vieux chênes-lièges y dressaient leurs structures tourmentées, leurs bras tors, noueux et rugueux.

Or, ce jour-là, il avait été décidé que la mère Revertégat qui, d'ordinaire, à midi, portait la soupe aux « rusquiers » serait remplacée dans cette mission par sa fille Martine. (1.)

De son côté, la jalouse Arlette avait décidé qu'elle irait, ce même jour, sous un prétexte, rôder autour des rusquiers pour surveiller cette Martine et ce Victorin.

Ce projet lui « était venu » à la suite d'une conversation avec le valet de ferme des Revertégat, Marius, par qui elle se faisait courtiser.

Arlette, qui se laissait sans révolte conter fleurette par tous les jeunes gens des Mayons, croyait d'ailleurs utile d'exciter par là les jalousies de Victorin. Elle « se parlait » donc volontiers avec le valet de ferme des Revertégat.

Ce Marius Mïus, ne cessait de lui répéter avec bonne humeur :

— Epouse-moi, Arlette; soyons mari et femme; tu n'as pas le sou — moi non plus ; — et donc nous ferons une paire bien assortie. Jamais les Bouziane, qui sont des orgueilleux, ne te laisseront épouser leur fils. Victorin s'amuse à te chanter des « gandoises », et ce n'est pas avec de bonnes intentions. Epouse-moi! Deux misères peuvent faire du bonheur, lorsqu'on s'aime et qu'on travaille!

Ce vertueux langage n'impressionnait pas Arlette. Un valet de ferme, fi donc! Elle avait trop d'instruction pour s'abaisser à un pareil mariage! Et, tout en laissant à Mïus quelque espérance, elle le désespérait.

Il dit à Arlette un soir :

— Demain parmi l'équipe des « rusquiers » qui travailleront dans la forêt des Revertégat, tu sais qu'il y aura Victorin. Il s'est prêté volontiers. Pourquoi? Parce qu'il aura ainsi occasion de voir plus souvent Martine. Elle ira demain porter la soupe à leurs rusquiers. Et il voudrait te faire croire qu'il ne la poursuit pas!... Va, ma pauvre Arlette, il n'est pas pour toi, le beau Victorin! Il a trop de terres et trop d'écus. Il faut que tu sois folle pour croire qu'une fille comme toi, aussi pauvre que ce Mïus qui te parle, — sera épousée par un jeune homme dont la famille est riche... à au moins... cent mille francs. Je suis sûr que si tu pouvais, demain, « rodéger » (rôder) autour des rusquiers, vers midi, tu verrais clair comme le jour que ton Victorin préfère sa Martine à notre Arlette des Mayons, quoique Arlette soit mieux « arnisquée », et que, pour porter une toilette de dame, le dimanche, elle n'ait pas sa pareille dans toute la commune! Martine ne lit pas comme toi dans les livres, et je ne lui ai jamais vu un journal à la main, la sotte! — mais elle peut porter sur l'échine une rude charge, la charge que moi je porte, et voilà justement ce qu'il faut aux Bouziane et à leur Victorin ; ils ont besoin d'une femme de plus dans leur maison, qui les aide à faire, selon le temps, tous leurs travaux de campagne.

Avec des propos pareils, Mïus avait souvent irrité les ambitions d'Arlette, et le désir qu'elle avait de faire la définitive conquête de Victorin.

Mïus, pensait-elle, se trompait. Elle savait ce qu'elle savait. Elle se rappelait les paroles ardentes que Victorin, le soir, sur les aires, lui avait parfois murmurées :

— Tu n'es pas riche, Arlette lui disait Victorin, et c'est la raison pourquoi mon père ne voudra pas que je t'épouse. Mais tu es intelligente ; je t'ai vue souvent, le dimanche, quand tu es bien vêtue, si jolie avec l'ombrelle sur l'épaule et des gants comme une demoiselle de la ville, — je t'ai vue, des fois, assise à l'ombre, sous un châtaignier, au frais, tourner les pages d'un livre. Tu ne te doutais pas que je « t'espinchais » (épiais) ; et moi, je suivais sur ton joli visage si fin, si pâle, si blanc, toutes tes pensées. Et, une fois, je t'ai vue pleurer sur le livre!...

— Je t'avais bien aperçu, avouait Arlette, et je me souviens très bien de ce jour où j'ai pleuré sur le livre. J'ai pleuré parce que la marquise, dans le roman, était vraiment malheureuse avec le marquis! Tu ne me feras pas souffrir comme ça, dis, Victorin, quand nous serons mari et femme?

Et Victorin s'était écrié :

— Pour sûr que je ne me conduirai pas comme ce coquin de marquis dont je n'ai pas lu l'histoire, mais que je déteste puisqu'il t'a fait pleurer, ma belle!

Ce chimérique parallèle entre lui, Victorin, et un marquis de roman — avait un instant impressionné le brave fils du fermier. Le roman, qu'il ne devait jamais lire, s'était présenté vaguement à son esprit comme on ne sait quel livre d'histoire dont les personnages étaient des héros comparables aux chevaliers célèbres, même aux rois de France. Et l'un d'eux faisait pleurer la jolie Arlette! son Arlette! Il fallait vraiment, pour être si facile à émouvoir, qu'elle fût une créature tout à fait supérieure, comme on dit qu'il y en a quelques-unes dans les châteaux, beaucoup dans les villes d'étrangers, Nice, Cannes ; et plus encore à Paris! C'était à se demander si Arlette n'était pas, elle-même, fille d'un prince — comme on le dit de Gaspard de Besse. Mais non, la mère d'Arlette était une pauvre gavotte. La nature seule et l'école avaient fait ce miracle, ce chef-d'œuvre, une Arlette! que la voix publique avait surnommée des Mayons, — comme s'il eût été dans sa destinée d'être noble, aussi bien qu'un Villeneuve ou un Colbert.

Arlette « se repassait » tous ces souvenirs, et toutes les impressions que lui avait avouées ingénûment Victorin, en sorte qu'elle se sentait bien sûre de son amour et de sa fidélité ; mais elle sentait d'autre part qu'il était nécessaire de les entretenir, et particulièrement de surveiller Martine. C'est pourquoi le jour où celle-ci devait aller porter la soupe aux rusquiers des Revertégat, Arlette s'en vint, non loin d'eux, glaner des déchets de liège, en des bois voisins, où déjà on avait fait la récolte.

La bande des rusquiers, avec Victorin pour chef, travaillait allégrement depuis l'aube.

Les leveurs de liège, leur petite hache en main, debout sur la planchette de l'étagère, dressée et fixée contre les chênes au moyen d'une corde à l'épreuve, incisaient l'écorce épaisse circulairement et horizontalement. Cela s'appelle « toïa » ou « toïra ». Cette incision faite

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

(1) Rusquier, leveur de liège; rusque, écorce du liège.

ils *refendaient*, c'est-à-dire procédaient aux incisions longitudinales ; et, enfin, ils arrivaient au « couronnement », à l'incision qui détache le haut de la planche bombée.

Ensuite, les « camalous » emportaient les plaques de liège jusqu'à la « cougno », où l'emballeur fait les balles qu'emportent à leur tour charrettes ou mulets jusqu'à la « pile » voisine du village.

Dépouillé peu à peu des parties de son écorce grise, arrivée cette année au point voulu de développement, chacun des troncs énormes et tourmentés se montrait tout à coup rouge, d'un rouge pâle... Sous les rayons du soleil qui, çà et là, transpercent les feuillages durs, ces troncs nus, noueux, tels des torses de géants, ne tardent pas à devenir d'un rouge sanglant de chair écorchée. Cette coloration évoque alors l'idée d'on ne sait quelle souffrance héroïque et muette ; c'est la souffrance des forêts que persécute le labeur des hommes.

— Les pauvres bougres, disait un rusquier, nous la leur travaillons, la peau!

— C'est la vie! répliquait un autre. Pour que chacun vive, il faut que tout souffre!

Tout à coup, pendant que crissait la « destraou » (la hache) dans l'écorce d'un des plus vieux chênes, qui livrait avec peine à l'instrument de torture sa peau, pareille par les bosses, disait un rusquier, à celle d'un melon cantaloup ou d'une tarente, un chant s'éleva du haut d'une étagère.

— Le chef de bande commence à chanter, fit un rusquier.

— Eh! s'il chante, fit un autre, c'est que midi approche, et, avec la soupe, la belle Martine.

Victorin, sur son étagère, à pleine voix chantait :

Le jeune et beau leveur de liège,
Par les bûcherons écouté,
Apprit l'art du chant sans solfège,
Comme les cigales d'été.
Feutre en arrière, en auréole,
Col ouvert sous la brise folle,
Culotte percée aux genoux,
Il portait la rouge taïole
Comme les drôles de chez nous.

Le grésillement continu du chant des cigales aux environs semblait la voix même de l'été, de la chaleur, qui accompagnait le chant de l'homme. A travers les branchages chauds et immobiles, la voix saine passait comme une brise lente et tiède.

Tous les rusquiers connaissaient cette chanson ; et, les uns sur leurs étagères dans les branchages, les autres debout à terre au pied des chênes, — et aussi les camalous, ceux qui camalaient, mot qui, sans doute venu des Sarrasins longtemps maîtres de ces forêts, signifie « porter un faix à la façon d'un chameau », — tous ensemble lancèrent le refrain :

Pour l'écouter, les pins, aux branches musicales,
Arrêtaient un moment leur murmure nombreux,
Et, le sentant le frère des cigales,
Cigalous est le nom qu'ils lui donnaient entre eux.

— Cette chanson, dit un rusquier qui n'avait pas pris part au concert, cette chanson doit être nouvelle, que je ne la connaisse pas?

— Oui, dit un autre, c'est M. Jean d'Auriol qui l'a faite.

Victorin chantait :

Vint à passer dans nos collines
Une chanteuse de Paris,
Qui lui dit en phrases câlines :
« Paris seul te paiera ton prix.
Assez de chansons à la lune!
Cours vers le bonheur inconnu,
Viens à Paris faire fortune!»
Il admira sa beauté brune,
Et donna son cœur d'ingénu.

— Les refrains sont tous différents, cria l'un des travailleurs, mais, pas moins, je sais le second ; et il chanta :

O Cigalous, tu veux quitter tes chênes-lièges,
Tes pins qui, comme toi, fredonnent nuit et jour.
L'amour malin, dans les bois, tend ses pièges.
Prends garde, Cigalous, aux pièges de l'amour!

Il y avait bien, par ci par là, quelques mots écorchés, mais ces menus accrocs n'altéraient pas le sens de la chanson, et Victorin qui, lui, la savait toute, reprit à grande allure :

« Père, je pars pour la grand'ville ;
Ma mère, je vais à Paris... »
La vieille pleurait, immobile,
Le bon vieux jetait les hauts cris.
Cigalous, feutre en auréole,
A serré sa rouge taïole :
« J'irai là-bas, c'est mon destin. »
Il avait donné sa parole ;
Il partit par un beau matin.

Le silence, qui suivit ce couplet, s'étant prolongé, il sembla certain que plus aucun des rusquiers ne se rappelait le refrain suivant. Rythmique et continu, le chant des cigales, aux alentours, grésillait ; c'était comme un crépitement d'incendie dans les broussailles sèches. Alors une voix féminine, émue et fraîche, se fit entendre en réplique, pas très près, mais distincte. Elle chantait d'un ton de reproche plaintif :

O cigalous, pourquoi quitter ta chère vieille,
Ton père et tes amis, nos braves bûcherons?
C'est un démon, crois-moi, qui te conseille.
Ne pars pas, Cigalous, nous seuls nous t'aimerons!

Une émotion courut dans ce coin de forêt, où souffraient les pauvres chênes et où palpitaient des cœurs d'hommes. Un vieux rusquier s'essuya les yeux. Tous écoutèrent. Et la romance s'acheva ainsi, Victorin chantant les couplets, et Martine les refrains qui lui donnaient réponse.

VICTORIN

Mis selon la mode nouvelle,
Veston noir et chapeau melon,
Il pensa mieux plaire à sa belle,
Lorsqu'il eut un beau pantalon.
Mais, sans son feutre en auréole,
Son col large ouvert, sa taïole,
Lui qui faisait tant de jaloux,
Lui dont la divette était folle,
Il n'est plus le beau Cigalous!

MARTINE

C'est ton pays en toi qui faisait tout ton charme,
Quand tu chantais, pareil aux cigales d'été!
Dans tes grands yeux j'aperçois une larme,
Cigalous! ton pays, pourquoi l'as-tu quitté?

Et la voix mâle de Victorin répond à son tour :

Adieu, gloire et femme jolie!
Triste et gêné, tu chantes mal!
La folle qui t'aima t'oublie ;
Retourne au pays du mistral.
Et Cigalous, qu'un regret ronge,
Entend sans fin, revoit en songe
Les pins qui vibrent musicaux,
Et dont la plainte se prolonge
Dans la combe aux profonds échos!

MARTINE

Au nord, les Cigalous et les cigales meurent,
Le myrte en fleurs périt s'il est déraciné,
Dans leur pays les vrais sages demeurent ;
La terre la plus belle est celle où je suis né.

Victorin quitta son étagère. Il sauta à terre. Une même émotion faisait trembler le cœur de tous ces hommes. Quelque chose de plus émouvant que les paroles chantées se dégageait de ces paroles mêmes ; c'était l'amour instinctif du pays natal, la douleur de le quitter, la joie d'y vivre, l'orgueil de le savoir si beau et si bon, et toute la misère d'aimer, et on ne sait quoi de plus grand que l'amour ou la vie, un confus idéal, art, gloire ou éternité. Les cigales faisaient tressaillir l'atmosphère lourde; midi écrasait la plaine.

Martine apparut : ils applaudirent.

— Bravo, Martine! Elle a chanté comme un ange!

Ils l'entourèrent, lui faisant fête.

— Est-elle bonne, la soupe?...

— Si c'est Martine qui l'a faite, sûr qu'elle sera bonne!

— Quelle ménagère tu seras un jour. Heureux coquin, celui qui te prendra ton cœur!

— On ne me le prendra pas sans que je le donne, dit-elle en riant de toutes ses belles dents blanches.

Tous l'admiraient ; elle avait une démarche souple de bête libre, bien faite et bien saine.

— Vive notre Martine!

— La carriole est là-bas, dit-elle, vous savez, à cent pas d'ici, sous le *patriarche*, le plus vieux « suve », chêne-liège de la forêt, qui est si beau. Elle est bien à l'ombre. Il y a tout le manger qu'il faut, pour tout le monde ; particulièrement une moissonneuse bien épaisse, et de l'eau bien fraîche.

— Vive la Bouziane! répéta le plus vieux des rusquiers. C'est vrai qu'elle a chanté aussi bien que l'ange Gabriel à la crèche!

— Quelle paire ça ferait avec Victorin!

— Ils pourraient chanter Cigalous ensemble! Ils feraient fortune!

On s'installait près de la carriole, sous le patriarche, où l'ombre était moins ardente. Importuné par les taons, le cheval arabe, dételé, attaché au tronc du vieux suve, frappait sa croupe avec sa queue, et son ventre avec son pied, qui retombait lourdement sur le sol feutré d'un lit de lichens épais.

Et pendant que toute la bande, assise à terre, commençait un repas bien gagné, — tout là-bas, derrière les larges troncs écorchés, la pauvre figure maigre et pâle d'Arlette, avec les yeux tout grands ouverts et trop brillants, épiait sa rivale maudite et son trop beau « calignaire ».

V

LA CHASSE AUX CIGALES

Le repas fut joyeux. On fit honneur à la moissonneuse. Les tomates crues, rouges sous la blancheur des oignons coupés en menues tranches, nageaient dans leur jus acide, arrosées de bonne huile de l'année. Avec des sonorités de source, un vin franc jaillissait du grand fiasque revêtu de sparterie. Dans quatre ou cinq lourdes cruches vertes, épaisses, l'eau s'était conservée fraîche, sous des toiles recouvertes de feuillage. Le repas pris, les pipes s'allumèrent. Les bavardages allèrent leur train ; mais la présence de Martine les empêcha de devenir trop libres. Les histoires de chasse succédèrent aux histoires de chasse ; car tout Mayonnais naquit chasseur et piégeur. On galégea la gendarmerie. On évoqua l'ombre de Maurin ; on but à la santé d'Arnet, cousin du roi des Maures ; puis le chef de bande, Victorin, indiqua la marche du travail pour la fin de la journée. Enfin, quand la fumée des pipes se fit plus rare et plus lente, un brin de somnolence gagna les travailleurs qui peinaient depuis la première pointe du jour ; ils s'allongèrent dans l'ombre tiède du patriarche, et, bientôt, toute la bande sommeilla, surveillée par deux ou trois bons chiens qui avaient suivi leurs maîtres au travail.

Ni Martine ni Victorin ne dormaient. Ils causaient à voix basse familièrement, car ils étaient amis d'enfance ; et bien que tous deux eussent été mis au courant, chacun de leur côté,

des intentions de leurs familles qui désiraient les marier, jamais, entre eux deux, il n'y avait eu d'allusion à ce projet.

Cependant, ils se plaisaient ; Martine surtout eût trouvé Victorin à son gré. Mais Victorin, tout en se disant que Martine méritait d'épouser un brave jeune homme, et riche, se sentait attiré plutôt par son Arlette prétentieuse que par la simple Martine, trop pareille, selon lui, à toutes les autres filles du pays.

Martine, réservée, ne montrait rien à Victorin du goût décidé qu'elle avait pour lui. Sans exaltation, raisonnable, elle se disait : « Si jamais il me veut, oui, que je le prendrai. » Et lui, songeant à Arlette, ne montrait pas à Martine le plaisir qu'il avait à se trouver près d'elle.

A voix basse, donc, ils causaient tous deux de leur passé d'enfants des pièges qu'ils posaient, étant petits, pour prendre des lapins ou des rouges-gorges, d'un voyage qu'ils avaient fait un jour à Cogolin et à Saint-Tropez avec leurs parents, et des travaux de leurs deux fermes, des espérances de l'année, moissons et vendanges.

A ce moment, l'un des rusquiers s'agita sur sa couche de feuilles sèches.

Il s'étira en criant :

— Ohé! les cambarades, c'est assez veillé comme ça!

C'était le plus vieux, auquel le plus jeune répondit gaiement par l'un des couplets chantés tout à l'heure :

Le jeune et beau leveur de liège,
Par les bûcherons écouté,
Apprit l'art du chant sans solfège,
Comme les cigales d'été.

Et tous se levèrent pour reprendre le travail.

— En font-elles un *ramadan*, ces cigales! dit le vieux.

Un autre répondit :

— C'est bien vrai qu'on dirait un bruit de branches sèches qui s'allument seules par l'effet de la grosse chaleur.

Ramadan, ce mot, qui signifie en provençal tapage et *grande rumeur*, est, parmi tant d'autres, un des vestiges du passage des Maures dans la région du Var. A l'époque de leur ramadan, et surtout quand il prenait fin, les camps mauresques bruissaient de prières chantantes, comme les bois d'été pleins de cigales.

— Des cigales, dit Martine à Victorin, j'en ai promis une à mon petit filleul.

A Victorin, le vieux rusquier cria :

— Viens-tu, capitaine?

— Un moment, répondit Victorin. J'ai des affaires.

L'équipe des rusquiers s'en allait à travers les hautes fougères.

— Elles sont hautes dans les branches, les cigales, disait Martine. Comment vas-tu faire?

— Tu vas voir, petite, répondit-il. Rappelle-toi comme nous faisions étant petits.

A quelque distance, au bord d'un ruisselet, à l'orée du bois, de grands roseaux se balançaient ; Victorin coupa l'un des plus hauts et revint vers Martine tout en le dépouillant de ses longs rubans onduleux.

— Je comprends, dit Martine, mais c'est une chance d'avoir trouvé un roseau ici.

— Une chance! se récria Victorin. Je connais aussi bien chaque pierre et chaque buisson du terradou qu'une ménagère les écuelles de sa cuisine.

Le roseau était dépouillé.

— Avec ça, dit-il, nous ferons notre pêche. Il a bien trois mètres de long, et, moi au bout, ça lui fera cinq.

Elle riait.

— C'est amusant, fit-elle.

Tous deux retrouvaient leurs impressions d'enfants, et se sentaient bons amis avec innocence.

Arlette, jalouse, de loin, à travers le bois, les suivait du regard.

Ils marchaient côte à côte, le nez en l'air, s'arrêtant parfois au pied d'un suve et cherchant de tous leurs yeux, sur la rugosité des branches grises, ensoleillées et jaspées d'ombre, le petit dos brun poudré d'argent, sous l'aile transparente. Mais ne voit pas qui veut une cigale dans un arbre. Elles ont leurs ruses, les commères. Au moment où, guidé par l'ouïe, le chasseur s'apprêtait à dire :

« Je la vois, » — l'arbre, tout à coup, se taisait. Et, presque aussitôt, c'est d'un suve voisin que s'élevait la stridulation cadencée.

— Ce n'est pas là qu'elle est, c'est ici, disait Martine.

— C'est une autre qui chante à côté, répliquait Victorin.

Et, d'un regard obstiné, il suivait les moindres ramifications du chêne muet.

Tout à coup :

— Elle est là!

D'instinct, il avait baissé la voix.

Derrière lui, Martine, attentive, cherchait à voir, elle aussi, sans y parvenir, la rusée bestiole.

— Regarde, dit Victorin, le fin bout de mon roseau. Il te dira où elle est. Je vais le mettre tout contre elle, juste sous ses gros yeux qui lui sortent de la tête.

Ainsi fit-il. Le fin bout du roseau s'est arrêté devant l'insecte, qui croit y voir, sans doute, une des branchettes de l'arbre, remuée par le vent. Si le chasseur sait manœuvrer son roseau assez lentement, sans secousse, il parviendra même à effleurer la cigale, qui, parfois, à la fin, levant une de ses frêles mignonnes pattes, la pose sans méfiance sur l'obstacle inattendu.

— Ah! je la vois! cria Martine...

Et l'insecte s'envola.

Il fallut recommencer la tentative.

— Tu l'es ou tu le fais? cria de loin, du haut d'un chêne, l'un des rusquiers, demeuré attentif à la chasse du jeune patron. Et ce cri peut se traduire : « Es-tu un nigaud, ou t'amuses-tu à le paraître? »

Mais c'est tout de bon que les deux enfants se passionnaient pour leur chasse ; d'autant plus qu'à présent le démon de la revanche les surexcitait.

Ce fut Martine, cette fois, qui, la première, aperçut une cigale.

— Là, là! A la fourche de ces branches. Elle chante ; elle en frissonne toute. Tu ne vois pas ses ailes qui remuent? On dirait qu'il en sort des étincelles.

Mais l'insecte, se sentant observé, modifiait la sonorité de son instrument ; et la singulière chanson, comme une voix de petite fée malicieuse, semblait venir tantôt du pied de l'arbre, tantôt de la cime, et déconcertait le chercheur.

— C'est drôle, murmurait Martine, on dirait qu'elle est partout.

Victorin, lui fit, de la main, signe de se taire ; et le bout du roseau s'étant posé devant la cigale, lentement l'insecte s'en rapprochait. Le chant s'arrêta.

— Fais vite, chuchota Martine.

A voix très basse, Victorin ne put s'empêcher de répondre :

— Tu ne veux donc pas te taire? Elles ont de la chance, les cigales, que leurs femelles sont muettes! Tu vas encore me faire partir celle-là.

Mais non. L'insecte reprit sa chanson. Puis, attiré par la fine tige du roseau qui semblait frémir d'un mouvement naturel, il s'en rapprocha encore un peu, en faisant de nouveau silence. Alors, bien doucement, Victorin se mit à siffler un air très rythmé, destiné à étonner l'insecte et à lui faire oublier le piège.

En effet, quand le roseau fut presque à la toucher, la cigale ne l'attendit pas ; elle alla vers lui ; ses petites pattes s'y accrochèrent. Elle était posée sur le piège. Le roseau, se soulevant, l'emporta. Victorin sifflait toujours. Lentement, très lentement, il dégagea son roseau de l'arbre ; et, s'éloignant de Martine, il l'abaissa vers elle d'un mouvement continu et prudent.

Il sifflait toujours ; et l'on entendit à nouveau la voix lointaine du rusquier qui criait :

— Et alors? Tu l'es ou tu le fais?

Victorin présentait à la jeune fille la cigale chantante au bout du roseau. Elle n'avait qu'à étendre la main, mais ni trop doucement ni trop vite.

Ce fut trop vite ; cette cigale, comme la première, s'envola.

Le jeune homme, impatienté, jeta sa « canne » dans la broussaille.

— Nous en avons pourtant pris bien des fois de cette manière, dit-il, quand nous étions petits, mais il faut croire qu'en grandissant, du moins pour attraper les cigales, tu as perdu le gaoùbi (l'adresse.).

Martine baissa la tête d'un air confus. Peut-être reconnaissait-elle que, depuis un moment, une manière d'émotion la gagnait, à jouer avec ainsi Victorin ; un trouble léger, léger, juste de quoi mettre en fuite une cigale.

— Que dira mon petit filleul, murmura-t-elle, si j'arrive sans?

— J'ai la main plus sûre que toi, dit Victorin, je vais t'en apporter une, la même ; je l'ai vue qui s'est reposée dans le même arbre.

Il bondit vers une basse branche à laquelle il se suspendit à deux mains et se mit à s'élever avec lenteur vers les plus hautes et les plus faibles, où, malgré tout, la cigale s'obstinait à chanter. Victorin montait. Un moment, il s'arrêta ; une branche craquait sous lui ; elle se rompit. Et, brusquement, ce fut la chute...

Martine, épouvantée, s'agenouilla près de Victorin, qui, couché à terre, les yeux fermés, demeurait là, immobile, comme assommé.

Arlette, qui les épiait là-bas, depuis le matin, accourut ; mais quand elle le vit étendu, comme mort, quand elle vit du sang couler de la tempe égratignée, elle prit sans le vouloir le parti que prennent, dans les romans qu'elle avait lus, les dames de la ville : elle s'évanouit.

Sans même la regarder, Martine saisit à pleins bras le corps presque inerte du jeune homme, se redressa avec son fardeau, et, d'une marche pénible mais ferme, prit le sentier qui la ramenait vers sa carriole. Prévenus par l'un d'eux, les rusquiers arrivaient. En les croisant :

— Arlette est par là, évanouie ; occupez-vous d'elle, leur cria-t-elle.

Mais tous, comme s'ils n'avaient pas entendu, la suivirent, l'aidèrent à porter le blessé, qu'ils étendirent enfin sur un lit de fougères, dans la carriole.

Victorin sortit enfin de son étourdissement, et ses yeux rencontrèrent aussitôt ceux de sa petite amie penchée sur lui :

— Au diable tes cigales! dit-il. Celle-là m'a assommé. Sans compter qu'au moment où je suis tombé, j'étendais la main pour la prendre ; et sur ma main, par moquerie, elle m'a lancé son petit jet d'eau, fin comme un cheveu... Ils sont jolis, les tiens, de cheveux... Mais au diable les cigales!

— Où te sens-tu mal? dit-elle.

Il agita tous ses membres.

— Rien de cassé, dit-il ; mais au diable tes cigales! Dis à Louiset, ton petit filleul, que je lui ferai une cage pour les mettre, mais qu'il se les cherche lui-même!

Et alors, le beau garçon et la belle fille s'étant bien regardés, se moquant tout à coup l'un de l'autre à cause de leurs trois déconvenues suc-

cessives, partirent ensemble d'un même éclat de rire, que sembla imiter un *picatéou* (pic) qui traversait la forêt.

Pendant ce temps, Arlette, rouvrant les yeux et ne se croyant pas seule, ne manquait pas de prononcer la phrase que disent, au sortir d'un évanouissement, toutes les princesses de feuilleton :

— Où suis-je?

(A suivre. *JEAN AICARD,*
de l'Académie française.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

FRANCE ET AMÉRIQUE — LA CRISE ALLEMANDE
ARRAS ET CRAONNE

En attendant de mêler leur sang sur le grand champ de bataille du Droit et de la Liberté, les Etats-Unis et la France célèbrent chaleureusement, magnifiquement leur alliance. Les frères d'armes de jadis, redevenus compagnons de lutte, se donnent l'accolade, en appellent à La Fayette, à Washington de leur volonté d'abattre le militarisme prussien. Paris, Washington et New-York communient dans un même idéal. En une grande manifestation populaire, Paris a témoigné à la noble nation américaine toute l'admiration, toute la reconnaissance que nous inspirent son beau geste chevaleresque, son désintéressement, sa bravoure. Des voix éloquentes saluèrent son entrée dans la lice comme « un retour merveilleux de l'histoire », comme « l'achèvement de la longue amitié des deux pays »; d'autres rappelèrent quel fut le grand rôle de Washington dans l'évolution des idées démocratiques aux Etats-Unis. Et par-dessus lui, la population parisienne a salué la noble figure du président Wilson. Quand l'ambassadeur Sharp évoqua son grand appel à une liberté éclairée, quand il s'écria que « s'il le fallait, la nation américaine consacrerait toute sa puissance et le sang de ses fils pour remporter une victoire assurant à jamais le triomphe du droit sur le mal, de la liberté sur l'oppression », une immense acclamation lui répondit qui, par-dessus les mers, alla saluer l'hôte de la Maison-Blanche.

Et, pendant que nous autres Français déposions aux pieds du fondateur de la démocratie américaine une palme emblématique, et qu'en retour une main américaine fleurissait la statue de La Fayette de lauriers pieusement cueillis à Sulgrave-Manor, là où vivaient les ancêtres de George Washington, de l'autre côté de l'Atlantique, le peuple américain préparait aux bons ambassadeurs que la République a chargés là-bas de régler avec la grande démocratie les modalités de leur alliance, à M. Viviani, au maréchal Joffre, un accueil vraiment enthousiaste. Les hommages grandioses, les manifestations géantes allaient se succéder les unes aux autres. C'est dans la baie de Hampton le salut de la flotte américaine à nos trois couleurs; c'est le formidable « hurra for France » qui accueillit nos compatriotes à leur arrivée à Washington, c'est leur traversée vraiment triomphale à travers la capitale, c'est le Congrès tout entier massé pour les recevoir sur les degrés du Capitole et ses acclamations frénétiques; c'est l'apothéose inoubliable réservée au maréchal Joffre, que chacun veut contempler, que la presse salue comme un sauveur. « En sauvant la France, dit-elle, il a sauvegardé la civilisation et la liberté... » « Il n'y a que si Washington sortait de sa tombe que nous lui ferions un accueil pareil », disait-on là-bas après la réception du Congrès. Et partout le langage de la nation américaine et de ses représentants est à l'unisson. Partout accueil et paroles montrent combien la guerre contre l'Allemagne et la coopération avec la France sont populaires, combien d'un peuple éminemment pacifique la longue suite des affronts, des outrages allemands a fait une nation décidée à une lutte sans merci. « Pas de paix avec les Hohenzollern » déclare le président Wilson.

Certes, ce gr nd citoyen aura rencontré dans les milieux parlementaires une grosse opposition au sujet du service militaire obligatoire, mais on sait quelles furent aussi les résistances anglaises, et que pourtant des millions de Tommies ont déjà passé sur le continent. Il en sera de même des Etats-Unis.

Quel contraste entre cette allégresse, cette décision et le désarroi qui apparaît visiblement en Allemagne. Nos alliés Anglais voyaient juste lorsqu'ils considéraient le blocus comme le moyen le plus efficace pour désarmer nos ennemis. La disette crée chez eux, en effet, une agitation que le gouvernement essaya d'abord de canaliser, d'enrayer par de fallacieuses promesses, mais qu'il serait à la veille de combattre par les armes. Berlin, Spandau, Leipzig, Essen, Stettin, Brême, Kiel, Elbing, Hambourg et quantité d'autres villes sont le théâtre de grèves et de mouvements populaires où l'on réclame « la paix et du pain ». Certes, la question politique joue un certain rôle dans cette agitation ennemie. Ce n'est pas en vain que la démocratie allemande a vu la nation russe s'ouvrir le chemin de la liberté, et elle se demande si son heure à elle n'a pas sonné. Néanmoins, c'est la faim qui là-bas dicte les émeutes, chasse l'ouvrier de l'usine. « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », et le ventre germanique est plutôt exigeant.

La situation là-bas transpire même dans les bulletins militaires, dont l'un était un véritable prêche à l'adresse des chômeurs. Il assurait au combattant que personne à l'arrière ne perd une minute pour le seconder et que tout Allemand, homme ou femme, ouvrier ou paysan, a sa part dans les derniers succès militaires, que la puissance britannique est brisée. On ne saurait tromper un peuple et une armée avec plus de fourberie. Certes, la bataille est rude pour les Anglais et pour nous, mais on en connaît la tournure. C'est l'armée du prince héritier de Bavière décollée de son pilier de Vimy et repoussée d'Arras sur Liévin, puis sur Lens, c'est le progrès journalier des Anglais sur les routes de Douai et de Cambrai. C'est l'armée elle-même du kronprinz d'Allemagne qui a perdu le plateau de Condé, perdu la position de la Ville-au-Bois, perdu le massif de Moronvillers, et qui a dû nous céder le meilleur du plateau de Craonne. Pour pallier ses revers, l'état-major allemand attribue aux Anglais comme à nous des objectifs d'attaque auxquels ni eux ni nos généraux n'avaient songé, afin de pouvoir ensuite établir facilement qu'ils les ont manqués.

Ce qui est réel, ce qui est incontestable, c'est l'acharnement de la lutte, c'est la prodigalité rageuse avec laquelle nos ennemis dépensent leurs combattants. Après en avoir été si ménagers pendant leur retraite de mi-février, ils les jettent maintenant sans compter dans des contre-attaques furieuses. Les réserves sont lancées au combat au fur et à mesure qu'elles descendent du train. Jeunes classes, garde, Brandebourgeois, tout y passe.

Et ce n'est pas seulement sur les deux rives de la Scarpe à Guémappe, à Gavrelles, que les Allemands renouvellent les tentatives les plus désespérées, mais en Champagne, à Moronvillers, à Hurtebise, sur l'Ailette, où l'épopée napoléonnienne recommence, mais à notre avantage.

Tant en morts, en prisonniers, qu'en blessés, Hindenburg, dont la fameuse ligne est évidemment formidable, a déjà perdu la majeure partie des formations qui devaient lui rendre l'initiative de la lutte. Il a dû engager trente-trois divisions sur les quarante de ses réserves. Et l'on ne voit pas l'économie de la « géniale » retraite de Noyon.

LÉON PLÉE.

Le **Crédit Mobilier** *se charge de ces opérations, sans frais ni commission.*

On peut lui adresser, aux fins de cet échange, les Bons qui devront lui être parvenus le 7 mai au plus tard.

Le **Crédit Mobilier Français** *se met également à la disposition de nos lecteurs pour prendre note de leurs demandes s'ils désirent participer à la souscription en numéraire du 24 mai. Nous ferons connaître ultérieurement les conditions de versements de cette souscription.*

La **Bourse de Paris** conserve ses bonnes tendances. L'appui politique, militaire, financier et économique de la grande République américaine va prendre corps et ce nouveau facteur de victoire est hautement apprécié. D'autre part, la situation intérieure de la Russie paraît s'améliorer sérieusement. Aussi le groupe russe, qui depuis quelques semaines était passablement flottant, tend-il à reprendre son équilibre et à se mettre au niveau de la fermeté générale.

Nos fonds nationaux restent bien tenus : la *Rente Française* 5 o/o, entièrement libérée, se traite désormais sous une seule rubrique et s'inscrit ferme à 88 70.

Les Etablissements de crédit se représentent en bonne tendance et les Chemins de fer sont en reprise.

La belle allure du groupe métallurgique, que nous signalions précédemment, s'est maintenue ; il en est de même pour les valeurs de transports maritimes, de produits chimiques et de caoutchouc.

L'assemblée générale annuelle de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, tenue le 26 avril, a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1916 et réélu les administrateurs et commissaires sortants.

Les recettes de l'exercice se sont élevées, en nombre rond, à 1,299,000 francs, en augmentation de 133,000 francs sur celles de l'année précédente ; mais, comme c'était d'ailleurs prévu, les dépenses ont augmenté dans une proportion plus forte encore, par suite de la hausse considérable des combustibles et matières premières. Finalement, le bénéfice net, toutes charges déduites, a atteint 505,414 fr. 89, en diminution de 13,375 seulement sur celui de l'année dernière.

Le dividende a donc pu facilement être maintenu à 6 fr. par action, tout en laissant une part très large aux divers comptes d'amortissement, dotés de 334,415 fr.

Ces résultats accusent, une fois de plus, la bonne et solide situation de l'entreprise.

Le dividende sera payé aux guichets du **Crédit Mobilier** à partir du 1er mai, à raison de 5 fr. 70 net par action nominative, *5 fr. 35* par action au porteur (coupon nº 18 des actions privilégiées et nº 16 des actions ordinaires).

Le compte rendu *in extenso* de l'assemblée sera adressé à tous ceux qui en feront la demande.

Nous rappelons que le remboursement des obligations 5 o/o de la **Sucrerie Centrale « Coloso » de Porto-Rico** sera effectué, le 1er mai, à raison de 498 francs net, soit, avec les intérêts courus depuis le 1er janvier, au prix total de 505 fr. 45 net par obligation au porteur, et que, à partir de la même date, sera payée une première répartition de 40 francs par action, aux guichets du **Crédit Mobilier.**

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Je ne saurais trop vous recommander, chères lectrices, de ne pas chercher à faire disparaître par des moyens quelconques les petits points noirs ou tannes qui déparent le visage et affectent plus particulièrement le nez, le front et le menton.

Abstenez-vous donc, dis-je, de vous en débarrasser par une pression des doigts, car, en raison de l'irritation de l'épiderme et de la petite cicatrice qui en résulterait,

LE REMÈDE SERAIT PIRE QUE LE MAL.

Etant donnée l'origine de ces points noirs, il faut un produit absolument spécial pour les faire disparaître. Or, je n'en connais qu'un seul qui ait toutes les qualités requises : c'est l'Anti-Bolbos. Il est réellement efficace et son emploi n'a aucun inconvénient, car il n'occasionne aucune rougeur de l'épiderme, ni aucune irritation. Ce produit, est-il besoin de vous le rappeler, est une recette de la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre,

FAUT-IL VOUS RAPPELER AUSSI

que toutes les dames emploient pour leur toilette la délicieuse Crème Simon. Mais combien l'appliquent mal et se privent, ainsi, de ses meilleurs effets. Prenez donc note qu'après le lavage quotidien il faut l'étendre sur la peau encore mouillée, puis essuyer avec un linge fin et poudrer légèrement ; elle donne alors son plein effet d'hygiène et de beauté.

POUR VOS BÉBÉS,

pour leur épiderme si délicat, rien ne saurait égaler l'Eau de Rose de Syrie, de Bichara. J'ajoute qu'elle est délicieuse aussi pour le teint et les yeux las des mamans.

C'est également chez ce parfumeur syrien, du 10 de la Chaussée-d'Antin, que vous trouverez le Cillana, qui ombre délicieusement les yeux, et les tubes d'Essences d'Orient qui donnent aux cigarettes un doux parfum.

LES BEAUX JOURS

et le soleil sont enfin arrivés, et nous voici forcées de songer à nos toilettes de saison.

Toute dépense nouvelle semble une faute en ce moment; c'est pourquoi la femme élégante et raisonnable est heureuse de profiter des costumes Tailleur en tissus exclusifs d'un fini parfait, que John Shannon and Son Ltd, cette saison encore, offrent au prix inouï de 75 fr., soit au tiers du prix réel. Les 7 fr. 50 qui représentent une faible partie des frais de douane, port et assurance, etc., seront également maintenus jusqu'à nouvel ordre.

Les modèles de cette saison sont délicieux de simple correction et de jolie ligne. Du reste vous pouvez vous en rendre compte en faisant une visite à la succursale de Paris, 71, rue de Provence (deuxième étage), seule adresse en France où l'on puisse trouver les véritables costumes tailleur garantis par la Maison Shannon.

Mes lectrices de Province n'auront qu'à écrire en demandant les planches de mode et échantillons A. S., et, grâce à un procédé spécial qui leur est indiqué, la coupe impeccable leur est absolument garantie.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Reine L... — Vous donnerez à vos yeux cet éclat, en employant la Sève Sourcilière qui fait pousser, allonger et brunir cils et sourcils, et rend la prunelle étincelante. Son prix est de 5 francs, franco contre mandat de 5 fr. 50, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre

Père la Victoire. — Lotionnez-le matin et soir avec une eau sulfureuse très chaude, puis essuyez-le fortement avec une serviette un peu rude. Il devient d'abord très rouge, mais se décolore ensuite rapidement.

Lectrice fidèle. — Veillez au bon fonctionnement de votre intestin, prenez des bains d'amidon et de son. Etendez sur les boutons de « l'Acnairesse » que vous trouverez au Laboratoire Rebec, 59, rue de Châteaudun. Après vos ablutions quotidiennes, lotionnez-vous avec la véritable Eau de Ninon.

A plusieurs lectrices. — Oui, c'est le Shampooing « Selma » que je puis vous recommander de mieux pour les soins de la chevelure. Demandez-le aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, Paris Les six pochettes coûtent 1 fr. 80.

1896 Esclave. — 1° Oui, elle existe en province, mais dans les grandes villes seulement; 2° Oui, cette poudre est excellente; 3° Prenez la rachel; 4° Rien à faire, atténuez simplement cette rougeur par la poudre; 5° Frottez-les avec un polissoir et prenez un brillant quelconque.

Monne. — Pour votre visage délicat, supprimez le savon et nettoyez le, matin et soir, avec le Lait de Fraicheur de Mme Rambaud : vos petites rides disparaîtront en même temps. Le flacon 3 fr. 50, fco 4 fr., rue St-Florentin, 8, Paris.

Lecteur assidu de plus de 15 ans. — Adressez-vous à la Librairie Pigier, rue de Rivoli, qui vous enverra la brochure que vous désirez.

B. Z. A. — 1° Faites vos ablutions à l'eau tiède; 2° Faites ensuite une abondante ablution d'eau froide pour faire réagir l'épiderme et mettez une légère couche d'alcool de concombre pour redresser les muscles.

Grand'mère. — Faites-lui apprendre le commerce, qui lui offrira de nombreux débouchés après la guerre. Demandez à ce sujet la brochure « Situations », que l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, vous enverra.

A Little English Girl. — Humectez-vous le nez, plusieurs fois par jour, avec un mélange de : eau de roses, 40 grammes; eau de fleurs d'oranger, 40 grammes; borax, 6 grammes

Paulette ennuyée. — 1° Cela dépend de la nature de ces boutons, mais lavez-vous le visage à l'eau très chaude et au savon naphtolé; 2° En suivant de bons cours, il ne faut pas plus de six mois; 3° Ces renseignements sont absolument gratuits.

FURETTE.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Souscription recueillie par Mmes Rogers et Rutlidge, de Rio de Janeiro, et mentionnée dans la 141e liste (numéro du 29 avril 1917).

NOMS DES DONATEURS :

M. P. Claudel, ministre de France, M. Dupas, M. et Mme Mortimer, Mme Rutlidge, D'Orey et Co, M. G. Coatalem, M. A. Janin, M. R. de Geslin, M. A. Hagenauer, Anglo-Mexican Petrolum Co, M. H.-B. Cooper, M. J. Messeder, M. Harrison, M. F.-K. Spackman, M. J.-S. Fox, E. Thiers et Co, M. Baronne, M. Aug. Breissan, Commdor Charles Schmitt, Mme A. Cave, M. Soussan, M. C. Dho, M. A. Bravard, M. A.-J. Teixeira, M. A. Sà, M. Lanneluc Sanson, Mme Marigny, M. Louis Pétis, MM. Besnard frères, Etablissements Bloch, Clayton, Oldsburgh et Co, Lambert frères et Co, Etablissements Gratry, M. Carlos Conteville, Anonyme, M. Th. Rohde, M. R. Aubertel, M. D'Ainville, M. E. Vautelet, M. V. Lamaignère, Desembargader Saraiva, M. Sirie, Mme Fco Alves, M. Fco Alves, Mme Tourmy Soares Bonne, Mme Marcello Soares Fraissard, M. Isidore Marx, M. Auguste Petit, M. Lévy, M. Géo Mahieu, Anonyme, M. H. Robert, M. Pierre Labarthe, Eickhoff, Carneire, Loão et Cie, M. P.-H. Laboureau, Mme G.-H. Tattersall, Emp. Const. Rio-Grande do Sul, Soc. Financière du Brésil, Cie Nac. de Explosives, Dr J.-P. Gidon, Dr José-L. Mendes Diniz, M. V. Estoueigt, M. Isnard Ernest, M. F. Labourieau, M. et Mme V. Chifenti, M. Emile François, M. E. Kauthack, M. Fierz, M. E. Gosling, M. Harry Lynck, Mme Huntress, Mme et M. Sylvester, Dr Felemon Terres, Dr Roge Barros, Dr Alfredo Maia Jr., M. W.-H. Troop, Dr Fco de Castro, M. Ferd. Rossenboom, Mme Victorina Wraubeck, Mme Cauzard, M. Maurice Lesage, Mrs Arthur Gibbons, Mme Louise-H. Cardozo, M. Loubet, Mlles Cherencq, Mme Calvecoressi, Mme Romère, Mme Artiges, Mlle Costel, Mme S. Ettinger, Mme et M. Mackensie, M. M. Boulloux-Lafont, M. Walter Hime, Mme et M. Rogers, M. Dorgeval Falletti, M. Touzet, Mme et M. [illegible] Kahn, M. Antonio Alves-Ferreira, M. Daniel Bordenave, M. V. Piter, M. Barragat, M. Gentil Pinheire Machade, M. A. de Moura, M. J. Mirille, Dr Raymond de Burlet, M. Jules Blum, M. C. Ebert, M. L. Rozende, M. E. Mège, M. Georges Custet, Mme Vermeylen, M. André Richer, Mme Lafourcade, Anonyme, M. Adrien Rouchon, M. L. Robichez, M. C.-N. Atlee, Mlle B. Fauré, Mme N. Ghekiere, M. Léon Von Vassenhove, Mme et M. Brigole, Dor et Cie, Mme Gunnar Stampa, M. Guiard, M. E.-A. Sturgis, Mme Jeanne Tisserandat, M. Ant. Cid Loureiro, Mme Griffond, Mme Lasserre, Mme Grandmasson, M. Bullock, M. Dawson, M. A.-R. Good, Vasco Ortigão et Cie, M. Geo Gooda, M. Paul Mèghe, Dr J.-J. Coachman, M. Dupont, Mrs Stephens, M. N. Madawar, Mme Anna Clerc, M. J. Colombo, Mme N. Thyss, Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud.

Pendant la Croissance

Le Corset Juvenil



Le JUVENIL est le seul Corset créé particulièrement pour la **fillette en formation** et la **jeune fille en pleine croissance.**

L'exiger partout. France et Paris, 200 Dépôts.
Prix: de 6 à 20 ans: **16 fr. à 28 fr. 50** suivant l'âge.
NOTICE A FRANCO

CORSETERIE SPÉCIALE DE FRANCE, 18, r. Taitbout, Paris
Salon d'Exposition. — Corsets de style et Ceintures en tissus riches. — Orthopédie. Consultations.

CYCLISTES Demandez le Catalogue. **1917** ENVOYÉ FRANCO PAR L'Automotion, 29, r. Salneuve, Paris.

RHUMES anciens et récents, TOUX
BRONCHITES
sont radicalement GUÉRIS par la
Solution Pautauberge
Qui donne des **POUMONS ROBUSTES** *et prévient la* **TUBERCULOSE**
Prix du flacon: 3 fr. 50.
L. PAUTAUBERGE, COURBEVOIE-PARIS.

MAISON DE CONFIANCE — FONDÉE EN 1791

LA REINE DES MONTRES

MÉTAL INALTÉRABLE
imitant l'OR à s'y méprendre.
MOUVEMENT CHRONOMÉTRIQUE
10 RUBIS
GARANTIE 15 ans sur Bulletin.
Pour HOMME ou DAME
Prix: **25 f 75**
avec Magnifique CHAINE Cadeau

J.-E. BENOIT Fils
Horloger-Constructeur-Technique
Manufacture d'Horlogerie, BESANÇON (Doubs)
Envoi gratuit de l'Album illustré
— Joindre le montant à la commande —

BRACELET-MONTRE
Jean BENOIT
Cadran lumineux au Sel de Radium.
Mouvement haute précision.
10 Rubis.- GARANTI 15 ans.
EN ACIER ou Nickel **22 fr.**
Verre incassable.

ENTRE NOUS

Employé réception marchandises, vingt-six ans même maison, encore en fonction, demande emploi. L. Gautron, 39, rue de Paradis.

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris demande collaborateurs, prose, vers. Notice 0 fr. 15.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et TOUS APPAREILS pour Malades, Blessés et Convalescents.
Jambe Artificielle perfectionnée. — Chaussures Orthopédiques.
DUPONT
10, Rue Hautefeuille, Paris (6e)
Maison fondée en 1847
Tél. 818-67.
FAUTEUILS Confortables articulés, de tous modèles, pour appartements.

COIFFURE MODE *à la portée de tous*
Facile, pratique, grâce à nos POSTICHES PERFECTIONNÉS
Catalogue illustré franco. E. MOLLARD, 18, rue Crussol, PARIS.

PHENOL BOBŒUF détruit tout microbe; en injection, guérit *Métrites, Pertes Bl.* etc. Flac. 1f.50.

L'ECZÉMA GUÉRI
La Constipation vaincue
Le SANG RAJEUNI et PURIFIÉ
L'ESTOMAC, le FOIE et les REINS nettoyés et fortifiés par le
DÉPURATIF BLEU
Au Suc de Plantes
Bienfaiteur des Maux de la Femme. — 2f50, fco 5f50. Cure: 4 fl. 10f fco
BRELAND, Pharm. r. Antoinette, Lyon et toutes Pharm.
L'ANTICOR BRELAND enlève le germe des cors. 1f10, fco 1f20

POUR DÉVELOPPER LE BUSTE

Une manière simple et inoffensive que toute femme aussi mince ou âgée soit-elle, peut employer pour développer son buste de 5 à 12 centimètres en quelques semaines, consiste à prendre les tablettes de Kassium, le type par excellence de l'aliment comprimé, ceci immédiatement avant chaque repas. Pour une petite somme, vous pouvez obtenir une quantité de ce produit, suffisante pour une quinzaine, laps de temps pendant lequel votre buste se développera de 2 à 5 centimètres. Plusieurs dames citent un développement de 12 centimètres en l'espace d'un mois, et en même temps un progrès notable dans leur état général. Le Kassium est agréable au goût, et peut être obtenu dans toutes les bonnes pharmacies, ou vous le recevrez franco de port en adressant mandat de 4 fr. 50 à la Pharmacie Scott, 38, rue du Mont-Thabor, Paris.

Le "REGYL" guérit maladies d'**ESTOMAC** anciennes. Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur. *La boîte* 5f50 c. mandat

MESDAMES
CHAQUE MOIS, les Capsules des **Dr JORET & HOMOLLE** Préviennent les *Malaises spéciaux* des Dames et des Jeunes Filles.
Le fl. 4f50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

Crème de Beauté ni rides, ni teint flétri, détruit le rouge du nez, points noirs, taches de rousseur, bajoues, triple menton, pour toujours. Le pot 4f75
Royal Frisure fait friser les cheveux pendant 15 jours, dépense nulle 3 fr. 50
Dragées Turques belle poitrine, seins fermes et embellis opulence, en peu de jours. La boîte 4fr.
Royal Epilatoire en 3 minutes poils, barbe, duvet le plus dur, détruits pr toujrs. La bte 3fr.
(MANDAT OU TIMBRES)
A. PICARD, chimiste, 59, rue Saint-Antoine, Paris

BIEN RÉDIGER Envoi de 16 leç. ctre mandt 10 fr. Infaill. MASSON, adht Ste Gens de Lettres, 42, r. Vital-Carles, Bordeaux

CORS *BIEN EXIGER* **FEUILLE DE SAULE** 1f25 dans toutes Pharmacies.

RIDES BAJOUES, TACHES DE ROUSSEUR ne résistent pas à la **CRÈME de BEAUTÉ RAPA** *Effet immédiat.* — Le pot 1 fr. 50 franco. RAPA, 14, Rue Raspail, Bois-Colombes-Paris.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3f. Pharmacie, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris

Le traitement par l'EUTHÉLINE, composé nouveau déposé et approuvé par le corps médical, combinant les synergi-stimulines du corps jaune et du placenta à l'extrait total de Moirenia brachystephana, à l'anhydrooxyméthylènediphosphate acide de Calcium et de Magnésium et au distéarophosphoglycérate de trioxyéthanol-méthanol-ammoniol, est **le seul qui permette à la jeune fille et à la femme d'acquérir ou de récupérer rapidement, sûrement et sans danger une**
POITRINE IMPECCABLE
OPULENTE — FERME — HARMONIEUSE
(Communications à l'Académie des Sciences et à la Société de Biologie)
Notice gratis et franco. — **INSTITUT DE BIOCHIMIE**, 12, rue de la Boule-Rouge, PARIS.

SEULS les Cachets Ronzière GUÉRISSENT LES
NEVRALGIES, MIGRAINES, MAUX DE DENTS
RHUMATISMES GRIPPES INFLUENZA
EN VENTE: GROS: Ronzière-Decourt, Phie de 1re Classe 51, Rue de la Bourse, 51, LYON
à PARIS: Michelat et Cie, Commissionnaires, 43, rue Francs-Bourgeois
DÉTAIL: Muraire, Pharmacien, 41, rue des Francs-Bourgeois
ET TOUTES PHARMACIES
Boîte de 12 cachets, 2.40; par poste franco, 2.60

Un bon Médicament Reconstituant Energique
MORUBILINE
Quintessence et concentration d'HUILE de FOIE de MORUE
Recommandé aux soldats convalescents, Tousseurs Bronchitiques, Tuberculeux, Anémies, etc.
Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion
Demi Flacon 3 fr. 50. Flacon 6 fr. franco poste. Notice Gratis.
PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, Rue Joubert. Paris Tes Phies.

Poils et Duvets disgracieux
du visage et du corps sont détruits radicalement par la **CRÈME EPILATOIRE "PILOBE"** parfumée, toute prête à employer. *Effet garanti.* N'occasionne ni boutons, ni rougeurs, et n'irrite jamais la peau. Le flacon 5 fr. Envoi discret contre mandat ou timb. *DULAC*, Chte, *10bis, Av. St-Ouen, Paris.*

CONTRE LA TOUX
la Tisane Pectorale la plus active est obtenue au moyen du
PECTORAL LORINA
3 fr. le flacon pour 40 Infusions
En vente: PHARMACIE du PRINTEMPS
32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

Pihan
Ses Chocolats
4 Faubg St Honoré, PARIS

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre

LES ANNALES



JEANNE D'ARC, par DROUET

13 Mai 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1768. — 13 MAI 1917

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS



PHOTOGRAPHIES DE GUERRE

BONNE SOUPE CHAUDE...

Cartes Postales Russes

Elles nous arrivent par le dernier courrier et donneront au lecteur un aperçu des scènes qui se sont deroulées à Pétrograd pendant les journées révolutionnaires... Joignons-y quelques détails empruntés au journal *Utro Rossii*.

Voici d'abord des renseignements sur l'amitié déférente et superstitieuse que l'impératrice témoignait au moine Raspoutine... Une de ses lettres est reproduite :

« Quelle joie que vous soyez venu nous voir! Comment puis-je vous remercier pour tout ce que vous êtes pour moi? Mettre sa tête sur votre épaule, ne rien dire, sentir seulement la joie de la paix et de l'oubli! Quelle bénédiction divine! Je vous remercie de me l'avoir donnée.

» Pardonnez-moi toutes mes imperfections. Je demande à être bonne et à être une chrétienne véritable, mais c'est si difficile! Combien il est difficile de surmonter ses mauvaises habitudes. Mais vous m'aiderez. Vous ne me quitterez pas, car je suis faible et je vous aime et je n'ai foi qu'en vous seul.





» Aidez Anna (Mme Vyroubova). Elle a de grands ennuis. Vous savez tout. Dieu veuille que nous nous rencontrions bientôt. Je vous embrasse. Pardonnez-moi et donnez-moi votre bénédiction. — Votre fille : A. »

Cette Mme Vyroubova, dont il est ici question, était une amie intime de la tsarine. C'est par elle que celle-ci avait connu le moine Raspoutine.

Le meurtre de Raspoutine causa dans l'entourage de l'impératrice une émotion indescriptible et elle-même en ressentit un désir effréné de vengeance. C'est ainsi qu'on la vit s'acharner contre le grand-duc Dmitri Pawlovitch et le prince Félix Youssoupov, qui étaient accusés à la cour d'être les auteurs du meurtre. On en jugera par les télégrammes suivants :

« Décembre 30. — Pouvez-vous m'envoyer de suite Voyeipov? J'ai besoin de son aide et de son avis. Nous espérons encore que tout se passe pour le mieux. Dmitri et Félix sont impliqués. — Alec. »

Dans son anxiété la tsarine télégraphie un appel à un autre « saint » :

« Au Père Makarius, Verkhotursky, Perm.

» Grand malheur. Quelque chose est arrivé père [Raspoutine]. Priez pour lui. — Alexandr

Enfin, deux autres télégrammes au tsar :

« Décembre 31. — Ordonnez à Maksin vitch d'arrêter Dmitri en votre nom. Dmitr désiré me voir aujourd'hui, j'ai refusé. Le co n'a pas encore été trouvé. — Alec. »

« Janvier 1er. — Merci pour votre télégramm Le corps a été trouvé dans la rivière. »

Une autre série de télégrammes parle de tempête montante de la révolution :

« Mars 11. — Les affaires deviennent pl mauvaises. »

(Le restant est en langage conventionnel.)

« Mars 12. — Hier, émeutes scandaleus Beaucoup de troupes sont passées de l'au côté. Les choses sont pires que jamais. »

« Mars 12. — Les grèves prennent de l'e tension. Les troupes se joignent aux grévist Quelques concessions sont inévitables. »

Il était alors trop tard. La révolution av réussi et l'abdication du tsar était devenue u certitude.



1. Raspoutine (+) et ses pénitentes parmi lesquelles Mme Vyroubova (++) amie de l'impératrice.
2. Les automobiles des insurgés circulant dans les rues. — 3. A proximité de la légation. Les insurgés tirent sur les maisons du haut desquelle les agents de police manœuvrent leurs mitrailleuses.

Notes de la Semaine

Les Magiciens Royaux

Les voiles épais qui séparaient de la foule l'ancienne cour de Russie se soulèvent ; ces mystères se dissipent; chaque jour nous apporte une révélation. Des cartes postales offrent aux passants, dans les rues de Pétrograd, l'image barbue du devin Raspoutine entouré de ses pénitentes fanatisées ; les journaux impriment les lettres qu'il échangeait avec la tsarine. On frémit à l'idée des supplices qu'eussent endurés, hier encore, les auteurs de ces indiscrétions scandaleuses. Maintenant tout est permis. Le couple impérial subit, par un inévitable retour de fortune, les conséquences de ses excès de pouvoir et de ses erreurs criminelles. Le peuple cloue au pilori, déshabille ses maîtres et les bafoue. La vérité, longtemps comprimée, éclate. Sa lumière illumine l'intérieur du palais de Tsarkoïé-Selo. Ce palais majestueux et sinistre évoque, au seuil du vingtième siècle, les intrigues, les complots, les superstitions d'un monde que l'on croyait disparu, la barbare atmosphère des forteresses et des burgs féodaux. Là, une souveraine à demi démente conspirait contre son pays, annihilait la volonté d'un faible empereur, esclave elle-même des caprices et des ambitions d'un aventurier.

L'humanité change à peine. Elle ne progresse que sur le terrain des conquêtes scientifiques. Moralement, elle apparaît immuable, elle demeure ce qu'elle est dans son essence : crédule, égoïste et féroce... Toujours les rois eurent auprès d'eux des conseillers secrets qui, pour les mieux dominer, s'attribuaient une puissance surnaturelle. Inutile de remonter jusqu'aux satrapes d'Asie, jusqu'aux Egyptiens, aux Grecs et aux Romains de la décadence ; le christianisme qui abolit théoriquement l'esclavage et spiritualisa la foi ne put délivrer les hommes des instincts primitifs et des grossières frayeurs. C'est ce dernier sentiment qu'exploitent les astrologues et les diseurs de bonne aventure. Témoins des inquiétudes des princes tourmentés et misérables, ils prononcent les mots qui consolent et rassurent, ils suggèrent des solutions auxquelles on ne songeait pas. Ils excitent l'étonnement, donc l'admiration. Pour peu qu'ils aient l'esprit politique, l'art de lire dans les cœurs, d'y entretenir alternativement la confiance et l'anxiété, leur autorité se substitue à celle du monarque et règne tyranniquement. Elle reste malgré tout périssable. Il a suffi pour l'établir d'une prédiction heureuse, d'un premier succès. Elle ne survit pas aux déceptions ou simplement à la satiété. Un sorcier plus adroit supplante le sorcier en crédit. La faveur royale va de l'un à l'autre. Catherine de Médicis s'engoue tour à tour de Luc Gauris, de Michel de Nostrodamus, de Cosme Ruggieri. Elle était particulièrement accessible à l'attrait du merveilleux. Ne supposez pas cependant que sa crédulité soit exceptionnelle. Henri IV, si réaliste, si sage et si avisé, comble d'honneurs Robert le Baillif et lui demande l'horoscope du dauphin. Un astrologue officiel assiste aux couches d'Anne d'Autriche. Louis XIV écoute avec déférence les avis d'un J.-B. Morin, occultiste fameux. Le sceptique et léger amant de Mme de Pompadour reçoit du comte de Saint-Germain des leçons d'alchimie ; il montre à Versailles les superbes rubis qu'ils ont fabriqués ensemble et vante en tous lieux les miracles accomplis par son savant professeur... Louis XVI, doué de plus de bon sens que d'imagination, se désintéressait de la magie; mais la sensible et vive Marie-Antoinette y trouvait un appât singulier. Nul doute qu'elle ne se soit assise autour des baquets de Mesmer et n'ait avidement interrogé Cagliostro.

Etrange figure que celle-ci, déconcertante pour les contemporains, encore indéchiffrable pour nous. Il se nommait Joseph Balsamo ; il se faisait appeler le grand Kophte et s'était conféré le marquisat sans aucune intervention des chancelleries. Installé dans un somptueux hôtel de la rue Saint-Claude, au Marais, le marquis de Cagliostro y accueillait la cour et la ville. Les personnages les plus huppés du royaume se disputaient ses billets d'invitation. Comment réussissait-il à fasciner des gens dont quelques-uns ne manquaient point d'esprit? Il leur arrivait, précédé d'une illustre réputation, acquise à Strasbourg auprès du cardinal de Rohan... Pourtant, il ne payait pas de mine.

« C'était, assure G. Lenôtre, un homme assez mal tourné, mal habillé de taffetas bleu galonné sur toutes les tailles, et coiffé d'une manière ridiculement bizarre avec des nattes poudrées et réunies en cadenettes. Il portait des bas chinés à coins d'or et des souliers en velours avec des boucles en pierreries. Trop de diamants aux doigts et à la jabotière, aux chaînes de ses montres ; un chapeau de charlatan garni de plumets blancs ; lorsque les enfants l'entrevoyaient avec sa coiffure à trois cornes, c'était à qui s'enfuirait le premier. »

Grotesque, en somme, ce marquis. Seulement, il possédait des yeux noirs, profonds et veloutés, une très jolie femme, Lorenza Feliciani, et un imperturbable aplomb. Il se flattait d'avoir connu Jésus-Christ. « Nous étions du dernier bien », disait-il, en invoquant le témoignage de son valet de chambre qui se permettait de corriger cette trop audacieuse affirmation : « Monsieur fait erreur, je ne suis au service de monsieur que depuis quinze cents ans... » Nous ne concevons guère que de telles pantalonnades aient pu être prises au sérieux. Leur énormité même les imposait à des cerveaux échauffés qui n'étaient plus gouvernés par la raison. Cagliostro fût mort à Paris, renté et considéré, s'il n'avait eu la sottise de se laisser compromettre dans l'« affaire du collier ». Un Raspoutine moins exigeant, moins indiscret, moins vicieux n'eût pas soulevé tant de haines ; il aurait exercé tout doucement son pouvoir et ses protecteurs seraient toujours sur le trône.

A quoi tient la destinée des empires!

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Les Confidences d'une Rapatriée

Ma chère Cousine,

J'ai eu l'émotion, hier, de causer avec une réfugiée éminente, Mme Alfred Reboux, qui venait m'apporter le salut des femmes de Roubaix... Directrice d'un important journal du Nord, dont elle arrêta la publication par patriotisme, occupant des centaines d'ouvriers, très intéressée par toutes les questions sociales, Mme Reboux vient, avec quelques rapatriés, de quitter la ville qui depuis de longs et douloureux mois subit le joug ennemi. Et les femmes de là-bas l'ont chargée de toutes leurs pensées :

« Dites à Paris que nous souffrons, répétez-le à tous, mais dites aussi que nous aurons du courage jusqu'au bout. »

Et Mme Reboux me conte l'admirable tenue de ces femmes qui, depuis deux ans, sont sans une plainte, et gardent au cœur une confiance inébranlable... Leur vie est un martyre. Elles connaissent la faim, l'horrible faim qui fait commettre des lâchetés, et elles ont discipliné leur estomac..., elles subissent le régime de la terreur et trouvent le moyen de rester dignes...; elles ont passé ce dernier hiver sans feu ni lumière et ont enduré ce supplice...

Toute la population fière, décente, discrète, pâlie, attend la victoire!

« On est bien étonné quand on arrive à Paris, remarque doucement Mme Reboux, tout surprend: la vie, le mouvement, la splendeur des magasins, l'élégance des femmes...; là-bas, les devantures sont nues, il n'y a plus rien à exposer. Chaque personne a droit par mois à des rations de famine: une livre de saindoux, 200 gr. de café, 800 gr. de riz, 280 gr. de sucre, 1 livre de lard, 2 kil. de carottes, 1 livre de haricots, 1 kil. de savon blanc, 1 kil. de pommes de terre.

» Pendant trente jours il faut faire durer ces maigres provisions, avec la certitude qu'aucun autre aliment ne pourra être acquis. Des fortunes y passeraient sans augmenter la part permise. La viande coûte 30 francs le kilo, le beurre 25 francs, et encore est-il à peu près impossible de se les procurer. Le vin ordinaire se paie 10 francs la bouteille ; un jambon, quand cette extraordinaire aubaine tombe du ciel, un pauvre petit jambon est tarifé 350 francs. Quelques boutiquiers risquent leur vie pour passer en Belgique et rapporter leur butin, Dieu sait à travers quels réseaux de fils de fer! Aussitôt les riches — ceux qui ont des malades surtout — se disputent à prix d'or la marchandise ; les pauvres gens, hélas ! n'y songent pas, ils meurent en silence ou vivent cruellement ; des milliers de personnes n'ont pas mangé de viande depuis deux ans et et en ont perdu le goût et presque le souvenir...

» Vous comprenez, n'est-ce pas, notre surprise », ajoute-t-elle, en écoutant ici les récriminations soulevées dans le public par l'annonce de quelques privations bien enfantines... « Ah! cousine Yvonne, il faut avoir vu mourir des bébés faute de lait, il faut avoir vu des enfants adorés s'en aller d'épuisement, il faut avoir vu des mères pleurer impuissantes devant l'agonie des pauvres petits ayant besoin de soins impossibles à donner, il faut avoir monté ces calvaires-là pour connaître la douleur... »

Mme Reboux prononce ces derniers mots presque tout bas, avec un accent si profond qu'on se sent tout remué. Elle est vêtue de noir, de longs crêpes encadrent son visage, peut-être porte-t-elle au cœur une de ces douleurs inconsolables.

« J'ai perdu ma fille... » dit-elle...

Je n'ose l'interroger et pourtant je voudrais savoir...

« Ma peine ne compte pas au milieu de tant d'autres peines déchirantes... Mais je crois tout de même qu'on ne sait pas assez en France combien nos malheureux pays envahis souffrent, combien il s'y dépense d'héroïsme... Ils méritent qu'on les aime, nos gens du Nord et qu'on fasse accueil à ceux qui ont le bonheur d'être rapatriés... Tous montrent dans l'épreuve un véritable stoïcisme. Et d'abord rien n'atteint leur foi dans la victoire ; plus ils sont persécutés, plus ils haussent leur confiance ; leur patriotisme s'exalte dans le martyre.

» Tenez, en voulez-vous un exemple ? Nos cloches sont muettes, elles ne sonnent plus nos fêtes, leur glas n'accompagne plus nos morts, elles n'appellent plus les fidèles à la messe, mais tout d'un coup, au milieu de la nuit, les voilà qui s'ébranlent et carillonnent à toute volée en l'honneur d'une nouvelle victoire allemande...

» Un mensonge de plus ! pensent les habitants réveillés en sursaut... Car ils commencent à connaître la manière allemande et cette insulte publique ne fait qu'aviver la haine farouche qu'ils nourrissent contre l'ennemi.

» Vaincre! voilà leur seul horizon... Vaincre!... arriver au prix de n'importe quels sacrifices à la victoire... ils y pensent nuit et jour, et quand un des leurs succombe, car on meurt beaucoup là-bas, ils disent avec une émotion extraordinaire :

» Ah! pauvre petit, souffrir comme il a souffert et n'avoir pas vu la victoire!

» Ce jour-là comme ils seront vengés de toutes leurs misères!... ils ne regretteront plus rien..., ni les larmes, ni les blessures, ni les ruines, ni le chagrin qui les aura tenaillés — ils la tiendront la belle, la chère victoire!

» Si vous saviez les sentiments de cette jeunesse douloureuse... Ma fille... (ici la voix de mon amie tremble d'émotion), ...ma pauvre petite fille qui s'est vue mourir ne formulait que ce pauvre souhait : Vivre jusqu'à la victoire!

» Ma petite maman, ma petite maman, gémissait-elle..., je la verrai, n'est-ce pas... Et puis, elle étouffait... elle étouffait... je ne pouvais pas la soigner comme il aurait fallu..., elle sentait bien que c était la fin..., alors elle me prenait les mains... « Maman... ma petite maman... tu m envelopperas dans le drapeau comme un soldat... je meurs un peu comme un soldat, pour mon pays! »

» Ah! madame, entendre cela... Et cette nuit-là, à deux heures du matin, on frappe à ma porte, un soldat allemand me remit un billet ainsi conçu... :

« Au courant d'une demi-heure, les habi-
» tants de cette maison sont tenus de se
» réunir dans une pièce du rez-de-chaussée
» ayant préparé un paquet contenant : linge
» de rechange, couverture, vêtements, batte-
» rie de cuisine, l'officier passera et dési-
» gnera les personnes qui devront partir...

» Cette nuit..., cette nuit de désespoir, de folie..., elle restera éternellement gravée dans mon cœur..., il y a des épreuves qui sont trop lourdes. »

En écoutant ce récit fait avec un accent de vérité qui tire les larmes, on pense tout d'un coup que personne, en terre libre, n'a plus le droit de se plaindre ; seuls les habitants des pays envahis ont véritablement mérité de la Patrie puisqu'ils ont souffert pour elle... Notre vie ici fut douce en comparaison de la leur et c'est lâcheté que de perdre son temps en plaintes alors que nous avons tant à consoler...

Avec une modestie émouvante Mme Reboux s'excuse d'avoir parlé de son cas...

« J'étais parmi les privilégiées!... »

Elle raconte des scènes qui dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer : des filles arrachées à leurs mères, des jeunes femmes enlevées au foyer, des écoliers emmenés on se demande pour quel service!... Scènes affreuses, déchirantes, inoubliables pendant lesquelles de pauvres vieux à cheveux blancs sanglotent. Certains sont frappés de folie subite, d'autres tombent foudroyés par un anévrisme, et puis le butin allemand ..., c'est à dire des hommes, des jeunes filles, des enfants de France, tout est jeté pêle-mêle sur la paille, attendant l'arrêt qui décidera de leur sort... Le lendemain, généralement, un train les emmène vers une destination inconnue, et on voit cette chose admirable : les martyrs se raidissant contre le désespoir et chantant *La Marseillaise*...

« Ah ! madame, c'est alors qu'on est fier d'être Français !... »

Et voilà que cette femme, en ses longs voiles de deuil, ennoblie par la douleur, avec ses beaux yeux humides, brillants d'espérance, me paraît l'image même de la France. Je lui dis mon admiration, mon émotion...

« Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, ce sont ceux de là-bas et on peut les aimer aussi. Toute la population trouve des gestes sublimes.

» Tenez, me dit-elle, nos ouvriers eux aussi ont montré la qualité de leur courage. Un jour, l'ennemi avait opéré une chasse, fouillant toutes les maisons d'un quartier et ramenant une rafle de cinq cents hommes..., des enfants et des vieillards.

« Signez un engagement comme ouvriers volontaires, annonce l'officier, vous gagnerez douze francs par jour, vous aurez le droit de venir voir le soir, vous jeunes gens vos mères, vous hommes mariés vos femmes et vos enfants : vous serez traités avec égards et bien nourris... Si vous refusez, vous fournirez exactement le même travail mais vous serez ouvriers de bataillons surveillés,

traités en prisonniers; je vous donne deux heures pour réfléchir... » Ils sont là, cinq cents ouvriers d'une usine de Roubaix...

» Leur parti est vite pris, cinq seulement ont la faiblesse de signer.

» Les autres partent par petits paquets, encadrés de casques à pointe, portant un pauvre sac contenant quelques hardes, le dos illustré d'un énorme numéro matricule. On les entasse dans des wagons à bestiaux, les femmes essaient de s'approcher pour un dernier serrement de main, ou un pauvre baiser, les Boches les cravachent, et les forçats volontaires quittent le sol natal au cri de : Vive la France!...

» C'est beau n'est-ce pas !

» Et cependant, remarque-t-elle non sans tristesse, il ne me semble pas ici qu'on fasse aux rapatriés l'accueil qu'ils ont mérité par ces deux années d'esclavage...

» Ils partent si heureux de revoir la Patrie, la belle Patrie qui n'a pas connu le sacrilège allemand! mais alors qu'ils lui ont tout donné, ils se voient traités un peu en parents pauvres, en gêneurs. Ils sont assaillis à l'arrivée par mille difficultés. Munis de billets de banque qui n'ont pas cours ici et qui leur furent donnés là-bas en échange de leur argent dont le gouvernement avait besoin, ils se trouvent paralysés... Pas un bureau central pour les renseigner..; ils courent d'administration en ministère, de ministère en banque, de banque en comité, de comité en syndicat, c'est navrant...

» Ces services spéciaux vont probablement s'organiser, mais songez à la détresse morale de ces malheureux qui, croyant enfin entrer en terre promise, se heurtent à des paperasseries, à des tracasseries sans fin, s'embrouillent dans un dédale de démarches et trouvent presque de l'indifférence là où ils croyaient pouvoir se reposer dans un peu de tendresse et de pitié... »

Et c'est parce que j'ai entendu ces paroles que j'ai voulu les répéter à mon tour pour que chacun connaisse son devoir.

Nos pauvres misères, nos soirs sans viande, nos pâtisseries entr'ouvertes, font sourire quand on songe à ces vraies et poignantes douleurs!...

Ce sont celles-là qu'il faut secourir!...

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Amitiés Roumaines, par Mlle Hélène Vacaresco

C'est pendant une époque tragique de l'histoire roumaine que Mlle Hélène Vacaresco — une Minerve affligée mais fière — est venue entretenir le public, de sa patrie. Naguère, elle chantait aux Français l'âme roumaine, plante latine qui s'épanouissait dans la prospérité et dans la béatitude de ses verts paysages.

Depuis la guerre, elle semblait encore, au milieu de la tempête, une oasis enchantée évitée par les dieux.

Aujourd'hui, Mlle Vacaresco livre le cœur saignant d'une Roumanie que n'a pu asservir un peuple barbare, et qui, avec un superbe détachement d'elle-même, s'est jetée à nos côtés, dans la fournaise.

Mlle Vacaresco, dans un accent infiniment touchant, pleure encore la bien-aimée Transylvanie, une autre Alsace-Lorraine, son cortège déchirant d'exilés, ses bocages fleuris, tout un rare trésor que des princes valeureux ne purent arracher à la persécution hongroise.

Enfin, elle mêle aux récits politiques des races de l'Orient, et à l'ouragan des combats actuels, les manifestations poétiques que lui inspirèrent les événements et qui enchantent l'imagination de son auditoire.

Mlle Romanitza, M. de Max et Mlle Roch furent des interprètes qui contribuèrent à glorifier hautement l'idéalisme de la Roumanie. Mlle Vacaresco fut de tout temps entre elle et nous l'actif trait d'union. Dans sa noble douleur aujourd'hui, il y a comme un peu de sérénité : nous servons sans relâche la même cause.

PIERRE S.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

Le Nº 10 paraîtra le 15 mai

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

L'hôpital a retrouvé son activité des grands jours; nous avons les blessés de Craonne, de Berry-au-Bac, qui sympathisent le mieux du monde avec nos Russes... Ceux-ci apprennent le français avec une facilité extraordinaire. Le soir, ils chantent les beaux chants émouvants, où passe comme une nostalgie orientale, et ces voix qui sortent des lits blancs ont un charme étrange, surtout le fameux chant du Volga, qui est comme une sorte d'hymne national.

On croirait que nos chers amis sentent quand l'hôpital a de nouveau besoin d'aide. Nous avons reçu cette semaine un don miraculeux de Curepipe, — du sucre, envoyé par Mme de Caïla et transmis par Mme Delcassé, et puis, ô merveille, le *Comité des Dames françaises de Valparaiso*, ayant organisé une vente dans un bazar de charité de la « Women Patriotique League de Valparaiso », a décidé d'attribuer une « petite » part de la recette à notre hôpital. Mais cette petite part est de cinq mille francs! et elle nous paraît admirable et précieuse... La charité, le dévouement, l'ingéniosité qui animent les Américaines et leur font produire des fortunes pour nos soldats, resteront légendaires dans les cœurs français, et nous saluons tendrement ces amies généreuses, qui nous permettent d'adoucir le sort de nos poilus. Grâce à ce don exceptionnel, nous pouvons envisager l'augmentation des vivres sans trop de crainte, et garder à nos chers blessés le bien-être auquel ils étaient accoutumés.

Envois au Front

Nous avons reçu cette semaine les admirables paquets tout composés de Mlles Le Clézio, qui nous ont permis de faire beaucoup d'heureux, et puis nous avons reçu beaucoup de vieux linge — aubaine charmante! — et tout l'ouvroir travaille avec ardeur à tailler les serviettes et les mouchoirs réclamés impérieusement par nos poilus. « Ils sont sales, disent-ils, à faire peur », le linge est espéré avec ardeur.

Grâce aux libéralités de Mme Hovelanque, qui a remonté le trousseau de nos blessés de l'hôpital, nous pouvons aussi envoyer au front des chemises encore excellentes, quoique usagées et que les combattants jettent après qu'ils les ont portées, puisque aussi bien aux tranchées le blanchissage est impossible.

Mmes Nicolle et Francis Thomé ont marqué triomphalement leur 42,336e envoi. Un soldat qui signe « Votre cher ami du front qui pense à vous », me charge de bien remercier les dames des Annales. Un autre autre m'écrit qu'il a reçu son paquet « dans un coin où qu'il ne fait pas très bon, mais où qu'il ne doit pas se plaindre parce qu'on les aura ».

Ce sont de bons et braves poilus de ce modèle que nos cousines nous permettent de secourir. Qu'elles continuent leur tâche féconde. Mais combien sont-ils qui, au lieu du secours que nous leur envoyons, de loin en loin, voudraient une marraine attitrée, une maman, une amie? Nous en avons beaucoup à confier, qu'on se le dise.

L'Adoption des Prisonniers

Et d'abord, donnons ce détail qui a son importance, puisque de pauvres prisonniers sont lésés par des négligences involontaires.

En effet, le président de Friedrichsfeld attire notre attention sur les adresses incomplètes. Les numéros matricules manquants empêchent d'identifier les prisonniers auxquels l'on doit faire suivre les colis soit dans d'autres camps, soit en Suisse, s'ils sont rapatriés. Que les marraines n'oublient pas les numéros matricules, cela est d'une grande importance.

Nous avons reçu cette semaine de nombreux camps des lettres ravies. Nos jambons sont arrivés!... Jambons dont le sort n'était point sans nous inquiéter, car ils n'étaient point en boîte, c'étaient de bons et solides jambons à faire bouillir, et qui devaient être le régal frais, la viande naturelle qu'aucune ferblanterie n'a empoisonnés.

Or voici ce qu'entre autres nous écrit le président de Regensburg :

« Les deux jambons, le disque de gruyère étaient en parfait état... Soyez récompensées de la peine que vous avez prise par le plaisir que vous avez fait à nos camarades malheureux. Les jambons furent préparés une fois avec des haricots, l'autre fois avec des lentilles, et les 95 rationnaires s'en sont régalés. Le gruyère, adjoint au macaroni et aux nouilles, fait merveille. Votre envoi ne pouvait mieux tomber. »

Le président, satisfait, ajoute cependant cette demande :

« Un article qui m'est beaucoup demandé en ce moment, et dont je suis totalement dépourvu, ce sont les serviettes. Si vous pouviez m'en procurer quelques douzaines, vous me rendriez grand service. »

Du camp de Zerbst, nous recevons aussi des remerciements. Malheureusement le sergent Blangeard, de la 8e compagnie, numéro matricule 1583, limité par la correspondance, ne peut répondre à tous. Il remercie vivement, par notre plume, les donateurs qui lui ont permis de faire des heureux.

Jamais plus que maintenant nos prisonniers n'ont besoin d'être soutenus. Les Allemands manquent d'hommes, et toutes les corvées sont réservées aux nôtres. Ils travaillent au delà des forces humaines et ne sont pas nourris.

Le système des Allemands est visible. Ils veulent, à force de privations, nous rendre des tuberculeux et avoir raison de la santé de la jeunesse française. C'est à nous de lutter de toutes nos forces, à nous de nourrir ces malheureux exilés, et de les rattacher à la vie, moralement et physiquement.

D'ailleurs, jamais l'aide que nos amis leur portent ne fut plus efficace. En cette seule semaine, nous avons reçu :

Pour notre *Caisse de Secours*, 2,183 fr. 50 centimes. Il est vrai que nous devons compter l'admirable don du *Buffalo war Relief Committies for France and her Alliés*, de 2,000 fr., somme magnifique et que nous allons tout de suite convertir en envois de lait concentré pour les lazarets.

Notre *Caisse de dépôts* a reçu de la part de nos marraines d'outre-mer qui nous chargent de leurs envois, la somme de 2,004 francs 20.

A ce propos, il nous est doux de signaler une des innombrables lettres qui nous arrivent d'Amérique, et qui prouvent le plaisir qu'ont ces marraines lointaines à faire le bien. Voici ce que nous écrit Mme Alice Herrick, de New-Jersey :

« Je vous remercie sincèrement des nombreux envois de lettres, accusés de réception et de photographies que vous m'avez faits de mes trois filleuls. On ne pourrait imaginer une œuvre plus admirablement organisée pour faciliter la participation de ceux qui par leur éloignement ne peuvent s'occuper en personne de leurs envois aux prisonniers. C'est avec une satisfaction profonde que les Américains voient le gouvernement se ranger enfin du côté du droit et surmonter les influences dangereuses et puissantes des soi-disant Germano-Américains, qui ne sont tout bonnement que Germains. »

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous donnerons la semaine prochaine les comptes du mois... Les aveugles ont toutes les sympathies de la jeunesse; nous notons encore cette semaine, parmi les dons qui se montent à 863 fr. 25, celui des élèves de l'école de garçons d'El-Milia, et les élèves de l'école des apprentis mécaniciens de Lorient. Je ne sais rien de plus touchant que le geste affectueux de ces enfants qui se privent pour assurer un peu de bonheur aux soldats qui ont perdu leurs yeux au service de la Patrie!

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

143e LISTE DE SOUSCRIPTION

39e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 21 au 28 avril 1917)

Anonyme, Oran, 5 fr. — Une abonnée de Coutances, M. L., 5 fr. — En souvenir d'un soldat, « Gad », 2 fr. 10. — Anonyme, Epinal, 5 fr. — Mlle Guinet, Montessuy, 10 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — Une abonnée à Roucé, 2 fr. — Mme Fleury, Cherchell, 50 fr. — Mme Francezon, Montpellier, 2 fr. — M. Lenot, Borgosesia, 5 fr. — Anonyme, Guelma, 5 fr. — Mme Chausse, 5 fr. — Mme Adam de Villiers, Sainte-Rose, 50 fr. — Comité des Dames Françaises do Valparaiso, 5,000 fr. — Miss Ethel M. Damon, Honolulu, 30 fr. 90. — Mme Girard, Belgrano, 25 francs. — M. Daqué, Port-Louis, 100 fr. — M. Saint-Laurent, Mayaguez, 28 fr. — M. Mainda, Bordeaux, 25 fr. — Mme Giraud, Florac, 10 fr. — M. Bertholon, Lyon, 8 fr. 25. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Barbotin, Hanoï, 10 fr. — Mlle Vennat, Washington, 5 fr. — Mme Barthou, 100 fr. — Anonyme, 10 fr.

Total général de cette 143e liste.......... 5.51[illegible] 25

(A suivre.)

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

PEUPLE ET KAISER

La première observation que l'on ait faite sur l'Allemagne reste entière après trente-deux mois de guerre : entre le peuple allemand et le kaiser, il existe un accord profond : entre les diverses expressions de l'opinion allemande, il n'y a que des différences de ton insignifiantes. La participation dans l'attentat contre le monde civilisé est égale pour tous. Les responsabilités sont de même nature sinon de même degré. Pour abattre la dynastie des Hohenzollern, ne comptons donc que sur nous, sur notre effort, sur la victoire et non sur une intervention soudaine de la démocratie allemande chassant ses maîtres, dans un sursaut de honte et d'indignation.

En tout cas, à cette méthode, nous ne risquons rien, quoi qu'il arrive, tandis qu'une illusion sur les dispositions du peuple allemand à l'égard du kaiser peut nous être mortelle.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Le directeur des *Annales* a reçu une lettre charmante et émouvante. Elle émane d'un brave officier anglais, le capitaine John Dicker. Les sentiments qu'elle exprime méritent d'être divulgués. C'est un hommage au culte de Jeanne d'Arc. Et c'est un acte de contrition. Les Anglais de 1917 se repentent du crime commis il y a 500 ans.

Depuis longtemps, comme maintenant, chacun de nos jeunes gens, garçons et filles, a senti la honte vivante de cette action atroce.

Au début de l'année dernière, j'ai conçu ce projet : aussitôt après la fin de la guerre, nous vous offririons, à vous, — nos vaillants alliés, — un mémorial en l'honneur de la Pucelle d'Orléans, aussi caractéristique que possible de sa belle foi et de ses actes magnifiques et surtout de notre remords impérissable.

Depuis ma jeunesse, j'ai toujours tellement aimé la belle France, qu'en dépit de mon âge, à cette époque 56 ans, c'était une grande joie pour moi de me trouver comme capitaine en 1915 dans les tranchées de son sol bien-aimé, et que l'honneur me fût accordé de faire de mon mieux, dans l'attaque près de Loos pour nettoyer un petit coin de ce sol de la tache de l'ennemi violateur.

Ce fut là, dans ces tranchées, que l'idée, puis-je dire l'inspiration, de ce mémorial m'est venue.

Ce capitaine a consulté ses compatriotes et trouvé auprès d'eux d'enthousiastes adhésions.

Nous ne pouvons qu'approuver en principe cette intention généreuse. Notre sympathie est acquise à tous les projets, à tous les efforts qui tendent à resserrer les liens de l'entente cordiale.

L'art de lire dans les quatrains de Nostradamus.

A propos de Raspoutine, des devins et des prophètes, il est intéressant de consulter les *Centuries* de l'illustre Nostradamus, dont le Bonhomme Chrysale vous parle plus haut...

Assurément, le conseiller de Catherine avait une claire vision de l'avenir. Nul mieux que lui ne mérite l'épithète d'*extra lucide.*

L'un des événements les plus proches qu'il prédit fut la paix de Cateau-Cambrésis suivie bientôt des guerres de religion.

La paix s'approche d'un costé, et la guerre,
Oncques ne fut la poursuite si grande :
Plaindre hômes, femmes, sang innocent par terre,
Et ce sera de France à toute bande.

En effet, la France fit la paix avec l'Espagne, d'un côté, mais la guerre éclata entre catholiques et calvinistes, du sang innocent fut répandu et ce fut, de part et d'autre, du sang de France.

On voit aussi que le *vieux lyon* Henri II aura les yeux crevés, dans une cage d'or, c'est-à-dire à travers la visière de son casque, puis sont prédits la régence de Catherine de Médicis, le meurtre des Guises, l'extinction des Valois.

A propos de François II et de Marie Stuart, qui furent mariés deux ans (24 avril 1558-15 décembre 1560) il prédit un mariage malheureux, sans enfants, et d'où résulterait la discorde entre l'Angleterre et l'Ecosse.

Et parmi les prédictions qui se succèdent sur l'avènement et la mort des rois, sur les catastrophes politiques, Nostradamus a prophétisé l'invention du fusil. Le fusil fut inventé en 1630 et introduit dans l'armée en 1671. Or, avant 1555, Nostradamus écrivit :

Quand l'animal, à l'homme domestique,
Après grans peines et sauts viendra parler,
La foudre à verge sera si malefique
De terre prinse et suspendue en l'aer.

Ce qui signifierait : quand l'animal qui sert de domestique à l'homme, autrement dit quand le chien, après beaucoup de peines et d'essai, *viendra à parler* en produisant l'explosion, la foudre prinse de terre et suspendue en l'air, c'est-à-dire le salpêtre, qui sera la *foudre à verge*, parce qu'on le chargera à la baguette du fusil, deviendra très meurtrière.

Mais voici une prédiction vraiment curieuse, parce qu'elle indique une date exacte :

Quand le fourchu sera soutenu de deux peaux,
Avec six demy-cors et six sizeaux ouverts,
Le très puissant seigneur, héritier des crapaux,
Alors subjuguera sous soy tout l'univers.

Le fourchu, c'est le V; un pal, c'est un I; le fourchu soutenu de deux paux, c'est M. Un demy-cor ou la moitié de chasse ressemble au C; et le sizeau ouvert donne X. Donc le fourchu soutenu de deux paux, plus six demy-cors, plus six sizeaux ouverts, font MCCCCCCXXXXXX ce qui a, en chiffres romains, la valeur de 1660. En l'année 1660, ou plutôt au début de 1661, Louis XIV, le Grand Roi, commença son règne dont la grandeur et l'influence irradièrent sur tout l'univers civilisé. Il était l'héritier des *crapaux*, parce que ces batraciens étaient l'emblème des rois de France avant Clovis, qui, le premier y substitua les lis. Dans le tombeau d'un roi mérovingien, l'on a trouvé une soixantaine de petits crapaux en or.

Nostradamus paraît avoir indiqué assez clairement la fin de la monarchie :

Au grand monarque ce qui succédera,
Donnera vie illicite, lubrique ;
Par nonchalance, à tous concédera
Qu'à la parfin faura (faillira) la loi salique.

En effet, les désordres, la mollesse, les gaspillages de Louis XV furent une des principales causes qui exaspérèrent le peuple contre la monarchie symbolisée ici par la loi salique.

Si ce jeu vous amuse, nous continuerons dans le prochain numéro de déchiffrer les vers du prophète de Saint-Rémy.

Nous avons publié dans un récent numéro des fragments de la célèbre page d'Octave Mirbeau sur le comédien.

« Si vous étiez impartiaux, m'écrit un des acteurs les plus célèbres de Paris, vous donneriez un extrait de l'article que le même Octave Mirbeau écrivit *en faveur* des comédiens, à la veille de la première représentation de sa pièce *Les Affaires sont les Affaires*. Vous verrez, en le relisant, qu'il avait quelque peu changé d'opinion. Et vos abonnés s'en feront une, en ayant sous les yeux les arguments *pour* et *contre*. »

On n'invoque jamais en vain notre impartialité. Voilà le morceau. Vous admirerez avec quelle virtuosité l'excellent journaliste qu'était Mirbeau, soutient sa thèse nouvelle : Revirement d'ailleurs très honorable, puisqu'il résultait d'une conviction sincère.

PAGES OUBLIÉES

POUR LES COMÉDIENS

Comme tout le monde, j'ai commis beaucoup de bêtises dans ma vie, beaucoup d'injustices. S'il m'arrive souvent de les regretter, il ne m'en coûte rien d'en faire l'aveu. Cet aveu ne m'humilie pas. Au contraire. J'éprouve, à ces petites confessions, une grande joie et — pourquoi ne pas le dire? — une véritable fierté. Il n'y a rien de doux, d'apaisant, comme de proclamer bien haut qu'on s'est trompé et de racheter ainsi le mal qu'on a pu se faire à soi-même et la peine qu'on a pu causer aux autres, même involontairement.

Autrefois, je n'en sais même plus la date, j'ai écrit à cette même place, dans ce même journal, un article contre les comédiens. Il était d'une littérature assez pauvre d'ailleurs, et déclamatoire ; il était, surtout, injuste. Je n'en parlerais pas, s'il avait été, comme tant d'autres de mes articles, oublié, et qu'il fût rentré dans le silence des choses mortes. Malheureusement, ce fantôme a la vie dure. Il me revient périodiquement, dans des chroniques, comme un souvenir tenace, qui n'est pas sans m'irriter quelque peu, et sans beaucoup m'attrister. Je ne le renie pas, puisque, après tout, au moment où je l'écrivis, il correspondait à une passion qui fut sincère, quoique irréfléchie, car elle avait tout l'excessif et tout l'absolu de la jeunesse. La jeunesse n'est pas généreuse. Elle a un grand désir de justice. Mais, la justice sans la pitié qu'est-ce que c'est, mon Dieu?... Ah! misère de moi!... N'avais-je pas voulu, dans cet article, rejeter hors la vie toute une catégorie de créatures humaines qui pensent, qui souffrent, qui aiment, qui espèrent et qui pleurent comme tout le monde!... Maintenant la vie m'a appris bien des choses ; elle m'a fait coudoyer bien des êtres, elle m'a fait sentir combien les défauts, les ridicules, les pauvres vices des hommes, de tous les hommes, sont presque toujours des choses touchantes, émouvantes, fraternelles.

Durant plus de trois mois, je viens de vivre avec des comédiens, dans une intimité quotidienne. J'ai rencontré en eux des esprits polis, scrupuleux, intelligents, ouverts à toutes les belles choses de l'art, entièrement dévoués à l'œuvre à laquelle nous travaillions ensemble. Ce furent des jours de joie, de confiance réciproque et de mutuelle estime.

Mais ce n'est point de ces comédiens que je veux vous entretenir aujourd'hui. Il en est d'autres — les petits — qu'il m'a été donné, ces dernières années, de rencontrer ici et là... Le prolétariat artistique!... je ne sais rien de plus douloureux, de plus attristant... Et combien sont-ils? Et de quoi vivent-ils? Tant qu'ils peuvent jouer sur un théâtre, ils vivent encore, mais bien maigrement... Ces pauvres diables ont deux existences bien tranchées, l'une de rêve, l'autre d'affreuse réalité. Le soir, grimés, fardés, couverts de soie et de velours, ce sont des êtres magnifiques et puissants, qui incarnent la richesse, la domination, la joie, l'amour, le génie... Ce sont des princes, des amants, des poètes, des dieux, avec toutes les ivresses différentes et sublimes que comportent ces personnages qu'ils représentent... Et puis le rideau tombe sur la dernière réplique ; le pardessus étriqué, élimé, remplace la tunique éclatante, et le pourpoint brodé d'or... Et ils s'en vont, les coudes au corps, le froid au dos, les pauvres rois, les lamentables amants, par les rues pluvieuses, ils s'en vont regagner le logis presque miséreux, où, souvent, devant un foyer sans feu et une table sans pain, grelottent et se lamentent des petits enfants et une femme. La chute est lourde du rêve glorieux à la réalité misérable. Et puis, quand l'âge vient, quand le théâtre ne peut plus les employer, où vont-ils? On ne sait pas... Les uns, très souvent, se suicident ; d'autres disparaissent dans le grand tourbillon de la vie...

Comiques, grimaçants, ridicules?... Peut-être. Mais ridicules sous leur peau fripée et mangée par le fard, comme sous leur peau bleuie par le froid le sont les malheureux; comme sous leur peau rose le sont les petits enfants qui balbutient de belles histoires de princesses et récitent des contes de fées... Car ce sont, ces comédiens, pour la plupart, des âmes d'enfant, naïves et charmantes, qui ne comprennent rien aux exigences égoïstes de la vie, qui sont loin de la vie, et pourtant qui en meurent, comme tout le monde, plus durement que tout le monde... Ohé! ohé! les « m'as-tu vu? »... Sans doute... Et pourtant, ils ont les défauts de tout le monde, les vices de tout le monde, les douleurs de tout le monde... Ils sont comme tout le monde, sauf que, chez eux — l'observation a été faite bien des fois — on ne rencontre jamais un voleur!

OCTAVE MIRBEAU.

Mirbeau concluait en demandant aux lecteurs du *Figaro* cent mille francs pour aider Coquelin à fonder la maison de retraite de Pont-aux-Dames.

La somme fut obtenue et la paix définitivement scellée entre la gent comédienne et son ancien détracteur.



UN PEU DE MUSIQUE

LA CRAVATE DE FRANZ LISZT

La dernière fois que Franz Liszt vint à Paris, il fut invité au Palais de l'Elysée par Jules Grévy, président de la République.

Le président se faisant aimable dit au génial musicien :

« Cher maître, c'est une véritable joie pour moi de vous donner la nouvelle que le gouvernement s'honore en vous nommant chevalier de la Légion d'honneur. »

Franz Liszt s'incline, visiblement embarrassé.

« Monsieur le président, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude pour cette délicate pensée. Seulement..., je crois devoir vous dire que j'ai déjà l'honneur d'être décoré de la Légion d'honneur.

— Vraiment, j'en suis ravi, cela prouve que la France a su déjà reconnaître et approuver votre génie. Je suis donc doublement heureux de pouvoir vous faire officier de la Légion d'honneur. »

Nouvel embarras du compositeur-pianiste.

« Monsieur le président me permettra de lui faire part que je suis déjà officier de la Légion d'honneur depuis plusieurs années. »

Cette fois-ci, c'est le président qui se trouve mal à son aise, il réfléchit et risque timidement :

« Etes-vous aussi commandeur ?

— Pas encore, monsieur le président.

— Eh bien! vous vous trompez, monsieur Liszt, car vous l'êtes à partir de ce moment. »

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.



LES BRUITS QUI COURENT

La Bohémienne du roi Haakon. — Le roi Haakon, qui préside aux destinées de la Norvège, a trouvé sur sa route une bohémienne. Je ne devrais pas écrire sur sa route, car l'histoire remonte à 27 ans, au temps où le prince faisait une croisière dans la Méditerranée. C'était en 1890; le prince Karl, petit-fils du roi de Danemark, et son ami d'enfance Herdebred se trouvaient à bord de la corvette danoise le *Heimdal*, le bateau-école de la marine. Ils mouillèrent à Malaga et, le soir, les futurs officiers se promenèrent dans les rues de la ville; on avait indiqué, comme l'une des curiosités du port, la belle devineresse Dolorès de Isla, qui tient un café dans la rue del Carmen. Le prince Karl s'y rendit et sollicita de la pythonisse une consultation; elle dit au jeune homme :

« Vous aurez un trône, vous changerez de nom sans changer de langue. »

Et le prince Karl fut à ce point frappé par la prophétie de la sorcière qu'il consigna ses paroles sur un papier qu'il confia à son ami Herdebred; il ne pouvait régner sur le Danemark que si son frère, le prince Christian, venait à mourir avant lui.

Dix ans après, le prince Karl priait Herdebred de déchirer ce papier qui ne contenait que des mensonges. En 1905, le prince Karl de Danemark devenait roi de Norvège; il changea de nom, puisqu'il prit celui de Haakon, et conserva la même langue, car elle est commune à la Norvège et au Danemark. La prophétie de Dolorès s'était entièrement réalisée.



Les mots de Tristan Bernard. — On prête beaucoup de mots à M. Tristan Bernard, et l'on sait qu'il les adopte tacitement avec une insouciante complaisance. Mais en voici quelques-uns qui sont de lui, bien authentiquement :

M. Tristan Bernard assistait à une répétition générale sur la rive gauche. Il ne s'amusait pas. Le dialogue s'étant un instant interrompu, l'auteur de *Jeanne Doré* se leva.

— Mais ce n'est pas fini! lui dit un voisin.

Alors, doucement, le fugitif répondit :

— C'est justement pour cela...

L'autre soir, une dame aimable s'approcha de M. Tristan Bernard, dans un salon, et d'un ton enjoué :

— Oh! comme vous avez une belle barbe, cher monsieur. Plus je la vois et plus je l'admire. Je voudrais bien savoir comment vous vous y prenez pour la conserver ainsi.

Alors, l'auteur de *Triplepatte :*

— Oh! chère madame, c'est enfantin! *L'été, je la mets chez le fourreur, tout bonnement.*

SERGINES.

LES ÉVÉNEMENTS

La Manœuvre Germanique

Plus on va, plus la manœuvre germanique pour la paix se renouvelle, s'exaspère. Un fil est à peine rompu que l'Allemagne et sa caudataire autrichienne en renouent un autre, un piège à peine éventé que Vienne et Berlin en dressent un nouveau.

La révolution russe ne pouvait pas ne pas être pour nos ennemis un magnifique sujet d'exploitation, l'occasion d'intrigues, d'embûches pour abuser la grande nation alliée, profiter de l'état de désorganisation sans nom où l'avaient laissée les derniers ministères, profiter surtout des aspirations de sa démocratie, de ses paysans, pour l'amener à une paix séparée.

On sait, en effet, combien le peuple russe, après avoir si facilement triomphé du régime autocratique, trouve péniblement sa voie. Etre celui qui a le plus souffert dans sa chair et dans sa pensée celui qui portait les plus lourdes chaînes, et tout à coup les voir tomber toutes à ses pieds, il y a de quoi donner le vertige. Et ce n'est pas sans peine qu'il se défend contre les hardiesses de doctrine de certains chefs extrémistes, que M. Rodzianko, M. Milioukof et des hommes qui ont, comme Georges Plekhanof, payé leurs idées d'un long exil, comme Tseretelli, le mettent en contact avec les réalités, montrent aux ouvriers, à l'immense masse des paysans, naturellement portés à voir dans la révolution ses seules perspectives agraires, que la question vitale était en l'espèce de défendre la patrie, d'en chasser l'envahisseur, leur rappellent que l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur, que la victoire des Hohenzollern serait celle des Romanof, qu'elle détruirait leurs jeunes libertés. Les membres du gouvernement provisoire doivent montrer que l'armée sans discipline serait rapidement vaincue; et, puisque la guerre fut imposée à la Russie, il fallait la mener jusqu'au bout, si pénible fût-elle.

Il importait à la fois de mettre la démocratie russe en garde contre les surprises de la liberté et les illusions pacifistes, les appels à une défection qui ne cessent de lui venir de l'ennemi.

Dès qu'il fut avéré, en effet, que les Sturmer, les Protopopof, les Soukhomlinof et tous ceux qui faisaient à Pétrograd le jeu tudesque étaient perdus pour la Wilhelmstrasse et le Ballplatz, les empires centraux changeaient leurs batteries. Ce qu'ils n'avaient pu obtenir par la trahison et la contre-révolution, ils essaieraient de l'avoir par la ruse. Car, dans la conduite de la guerre, nos ennemis ne reculent devant aucun moyen d'action, emploient toutes les armes, dressent tous les pièges, si grossiers soient-ils. Peut-être pourrait-on, pensèrent les Czernin et les Bethmann-Hollweg, abuser le prolétariat russe, faire « kamerad » avec lui, et cela avec l'aide de cette servante à tout faire qu'est la « sozialdemacratie ». Car il n'est pas besoin d'évoquer le rôle indigne que ce parti joue dans la guerre, de rappeler qu'après avoir protesté partout contre une lutte « criminelle », après avoir dévoilé le rôle de l'Autriche dans le grand drame, il vota les crédits de guerre comme un seul homme.

Et, sans plus, une demi-douzaine de ces excellents sozialdemocrates, le fameux Sudekum, Scheidemann et l'Autrichien Adler en tête partaient pour la Suède, non sans avoir été longuement chapitrés par leurs chanceliers respectifs, chapitrés et chargés de s'aboucher à Stockholm avec les « camarades russes », de les amener à un débat sur la paix. Les socialistes du kaiser avaient comme lettres de créance auprès d'eux un communiqué de l'officieuse *Freemdenblatt* où le comte Czernin, prenant très perfidement texte de la déclaration du 14 avril dans laquelle le gouvernement provisoire russe déclarait que la Russie ne poursuit pas de conquêtes, ne prétend dominer aucune autre nation, mais veut seulement établir une paix solide, ayant pour base le droit des peuples à disposer de leur sort, assurait que la monarchie austro-hongroise n'avait pas d'autre idéal; que, ne désirant elle-même aucune conquête, elle était prête à traiter avec la Révolution; que, du moment que la Russie n'avait plus à combattre pour la défense de son territoire, un accord était facile.

A ce bluff, le cabinet de Vienne ajoutait ces jours derniers celui de dire que la monarchie dualiste « n'avait jamais nourri de mauvais desseins contre l'Autriche », alors qu'elle n'a pas renoncé à l'évincer des Balkans, et qu'en 1914 elle n'a pas déchaîné la guerre pour une autre cause. Enfin, elle faisait parler d'une paix sans annexion ni indemnités. Il n'est pas de semaine, d'ailleurs, où l'intrigue austro-allemande ne se corse, où une nouvelle manœuvre ne s'ajoute à la grande. C'est ainsi qu'à l'issue d'une visite du grand vizir au quartier impérial, la presse allemande insinuait que la Turquie était disposée à donner toutes facilités à la Russie dans la question des Balkans. Toutes ces tentatives nettes ou ébauchées étaient vouées à l'insuccès comme celle de Scheidemann qui, en voulant lui-même élargir ses palabres et renouer témérairement les chaînes plutôt détendues de l'Internationale, s'est attiré une réponse cinglante des socialistes français. Dans leur refus d'aller à Stockholm, ceux-ci rappelèrent, en effet, que les sozialdemocrates ne se sont pas désolidarisés du crime dont la Belgique fut la première victime, qu'au lieu de puiser dans la révolution russe un exemple, ils n'y cherchent qu'un espoir de pardon et d'impunité internationale. Ils ajoutaient que la conférence de Stockholm ne servirait que des tentatives de paix séparée.

Il est impossible que les socialistes russes n'imitent pas leurs camarades français. Certes le défaitiste Lénine, qui a fait à Stockhlom un séjour prolongé, mène à Pétrograd une campagne effrénée en faveur de la paix, et le succès qu'il rencontre dans certains milieux montre bien le bouillonnement des idées là-bas. A côté d'esprits les plus clairvoyants, il y a dans le conseil des ouvriers et des soldats des partisans nombreux d'idées dont le triomphe ne pourrait qu'affaiblir la Russie nouvelle. Le 1er mai, des soldats ont été maltraités et le général Kaschtalinski tué par un énergumène. Mais, pendant cette même journée, Lénine n'a pu parler ou ne le faire que dans le trop somptueux hôtel où il a établi ses pénates. Mais, la veille, un cortège de plus de cinquante mille blessés avait protesté vivement contre lui, réclamé la guerre à outrance et manifesté devant le palais de Tauride aux cris de : « Nous ne voulons pas être les esclaves de Guillaume II ! » L'influence des soldats sur le peuple est grande et salutaire. Les armées, dont Alexeief a reçu le commandement général brûlent de venger la surprise du Stokhod et de reprendre la bataille dans des conditions nouvelles. Quant aux menées germaniques, un dernier manifeste du gouvernement provisoire ne laisse à leur endroit subsister aucune équivoque. Il les traite d'insensées et proclame hautement, nettement, la volonté de la Russie de lutter jusqu'à la victoire décisive. Assurément, dit-il en substance, le gouvernement de l'ancien régime ne pouvait pas se pénétrer du caractère libérateur de la guerre, mais il n'en est pas de même de la Russie affranchie. Elle joint sa voix à celle des Alliés; elle adhère à la conception de la lutte si noblement exposée à Washington, à Londres et à Paris. Certes, les élections pour la Constituante sont un cap dangereux. Il y a là, comme dans les événements militaires, beaucoup d'inconnu. Cependant, il faut faire confiance à nos grands et nobles amis. Un peuple capable de s'assurer la liberté saura la défendre.

LÉON PLÉE.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XIV. — LES EXPLICATIONS ET LES CAUSES

Il est généralement bien plus facile de constater un fait que de l'expliquer.

Une des caractéristiques les plus sûres des mentalités primitives est d'attribuer des causes simples aux événements.

C'est seulement aux esprits supérieurs qu'apparaît l'extrême complexité des causes, la difficulté de les relier aux effets observés et l'impossibilité d'expliquer complètement les origines réelles du phénomène le plus simple, la chute d'une pierre par exemple.

Dans leurs explications le savant et l'ignorant débutent par des hypothèses; mais alors que l'hypothèse n'est aux yeux du savant qu'une supposition tenue pour provisoire jusqu'à sa vérification, elle constitue pour l'ignorant une certitude.

L'hypothèse admise sans contrôle retarde pendant longtemps la découverte de la vérité.

L'interprétation simpliste des causes fausse l'histoire. Les grands événements comme la guerre européenne ont rarement pour origine unique la volonté d'un seul homme. Les causes en sont profondes, lointaines et variées. C'est seulement après leur lente accumulation que la volonté d'un souverain peut agir.

XV. — LA NATURE ET LA JUSTICE

Le droit de détruire les animaux a pour fondement la force résultant de notre intelligence. Les philosophes allemands assurent qu'en vertu du même droit, les races humaines supérieures doivent anéantir les plus faibles. Toutes les civilisations seraient alors menacées de destruction par le groupe humain momentanément le plus fort et les peuples retourneraient à la barbarie de la préhistoire.

Lorsque, pour justifier leurs dévastations, les Allemands rappellent que la nature n'a fait progresser les êtres qu'en détruisant les plus faibles, ils oublient que tous les progrès de la civilisation ont justement consisté à soustraire l'homme aux forces de la nature. Elle nous dominait jadis, nous la dominons aujourd'hui.

Il est toujours imprudent de parler des buts supposés de la nature alors que nous la connaissons si peu. Elle agit dans un plan fort différent du nôtre. Ses valeurs ne sont pas nos valeurs et elle ignore nos mesures.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

a civilisation et la nature semblent pour-re des buts fort distincts et souvent même radictoires. La justice est une création aine indispensable à l'existence des so-s mais que les forces aveugles de la nature onnaissent pas.



XVI. — LES VÉRITÉS INACTIVES

u point de vue de leur action sur la con-, nos certitudes pourraient être divisées en és actives et vérités inactives. Les vérités tives se formulent en assertions banales chacun répète sans être influencé par elles 'à ce qu'une catastrophe en révèle la . Nous possédions ainsi avant la guerre coup de vérités inactives : la supériorité canons à longue portée, entre autres, ainsi la nécessité de posséder de nombreuses tions.

ne vérité qui se heurte à des sentiments, passions, des intérêts, ou simplement à de ifférence reste une vérité inactive.



ertaines vérités sont inactives parce que simplicité apparente dissimule des consé-ces difficiles à percevoir. On peut consi- par exemple, comme une vérité évidente ne faut pas prétendre concurrencer ses x sur des terrains où leurs ressources relles les rendront toujours les plus forts. le contenu réel de cette vérité est supérieur à sa partie évidente puisqu'elle le fort peu comprise encore. De sa com-ension complète, tout notre avenir écono-e dépend.



l faut parfois de ruineuses expériences pour sformer en vérités actives les vérités inac-. L'arrêt du recul des Allemands après la aille de la Marne montra, conformément à u'enseignaient leurs livres, qu'avec des chées instantanément construites on arrête invasion. Nous eûmes huit départements stés parce que cette vérité, active pour Allemands, était restée inactive pour nous.



ous considérons volontiers comme privé out jugement l'homme qui n'a pas notre nent.

(suivre.) GUSTAVE LE BON.

LES LIVRES



L'Amoureuse Histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux, par M. CHARLES DE ROUVRE. — Romans et récits.

Les livres dégagés de ce qu'on appelle l'esprit de guerre se font plus nombreux et l'on constate ainsi que, malgré l'effroyable hantise du drame qui bouleverse le monde, les écrivains en reviennent peu à peu au labeur vers lequel les entraîne leur véritable tempérament littéraire. Pendant les deux premières années de la campagne, tout écrit ne se rapportant pas directement à la lutte des nations risquait de tomber dans le silence et l'oubli ; maintenant la vie intellectuelle se reconstitue, comme la vie sociale et économique, et nul ne songe à s'en offusquer. Cela n'implique aucune coupable indifférence pour la tragédie qui se déroule à nos yeux, aucun criminel oubli des épreuves subies et des sacrifices consentis. Cela prouve simplement que l'effort de la pensée subsiste au milieu des pires souffrances, et peut-être y a-t-il là une preuve de force morale et de domination de soi-même.

Quoi qu'il en soit, tels livres de caractère purement littéraire, historique ou moral, dont les événements avaient fait retarder la publication ou qui furent écrits pendant les hostilités, éveillent maintenant le plus sincère intérêt. C'est le cas, notamment, pour le très curieux volume que M. Charles de Rouvre vient de consacrer à l'*Amoureuse Histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux*, qui fixe des points jusqu'ici très discutés de la vie et de la pensée du philosophe positiviste. On peut ne pas aimer Auguste Comte et combattre les idées qui furent les siennes, — et M. Charles de Rouvre ne s'en fait pas faute, — mais il n'en reste pas moins qu'il fut une des grandes forces intellectuelles de son époque, et que les principes qu'il défendait ont exercé une influence considérable sur l'évolution de la pensée contemporaine. Par là, il appartient à l'histoire des idées et ce qui le touche, ce qui a contribué directement ou indirectement à fixer ses formules philosophiques ou sociales, ne saurait être indifférent. En tête de sa *Politique positive*, Comte inscrivit le nom de Clotilde de Vaux, de la seule femme qu'il aima jusqu'à la mort d'un amour étrange et profond. Il lui voua un culte absolu ; il reconnut la part morale énorme qu'elle eut dans son œuvre et c'est avec les quatre-vingt-quinze lettres que lui adressa le philosophe et les quatre-vingt-six réponses qu'elle y fit qu'on constitua ce que les positivistes appellent encore le « volume sacré ». Nul, sans doute, ne pouvait mieux nous retracer l'histoire de cette grande passion que M. Charles de Rouvre, qui est le petit-neveu de Clotilde de Vaux, et qui a trouvé dans ses papiers de famille les éléments d'un livre qui, malgré son caractère documentaire, est attachant comme un roman. Et c'est un roman, en effet, que la vie de cette jeune femme d'une rare beauté, intelligente, cultivée, dont toutes les heures furent des heures de chagrin et qui mourut à trente et un ans.

Clotilde avait épousé en 1835 Amédée de Vaux, qui l'abandonna en 1839 et qu'elle ne revit jamais. Douée d'une grande facilité d'écrire, elle voulut tenter la carrière littéraire, et c'est alors qu'elle rencontra, chez son frère, Auguste Comte, de quinze ans plus âgé qu'elle, et dont la réputation était considérable. Le drame, car ce fut tout de suite un drame intime, dura une année à peine, de 1844 à 1845. Clotilde de Vaux fut subjuguée en quelque sorte par la vaste intelligence du philosophe, par sa nature volontaire, troublée et troublante ; lui, fut pris jusqu'à l'âme, affolé de passion, avec des candeurs puériles et de brutales révoltes des sens. L'aima-t-elle vraiment ? Non, mais son esprit la dominait. Dans une de ses lettres, elle avoua même qu'elle en aimait un autre, qui était, croit-on, Armand Marrast, et quand elle faillit céder à Comte, elle se reprit brusquement et lui déclara : « Je me ferais horreur en passant une espèce de traite sur moi-même. »

A aucun moment, le philosophe ne désespéra. Tout ce qu'imaginait la pauvre Clotilde pour le décourager ne contribuait qu'à aviver ses sentiments. Il avait des calculs d'une rare effronterie et des élans d'une générosité vraie. Après chaque déception, il s'appliquait avec plus d'acharnement à conquérir un cœur qu'on ne voulait pas lui abandonner. Quand la famille de Clotilde de Vaux, s'éveillant à la réalité, voulut réagir, cette lutte prit même un caractère cruel. La jeune femme étant mourante, Comte s'installa à son chevet, cherchant à évincer les parents, la mère et le frère de celle qu'il aimait. Il y eut des scènes atroces et il fallut éloigner le philosophe. Pourtant, on lui promit de le faire appeler au moment où Clotilde rendrait l'âme. Ce moment venu, Comte accourut. Les membres de la famille s'étaient retirés dans une chambre voisine ; Comte se précipita vers le lit où gisait Clotilde et constata qu'elle n'avait pas encore expiré. Alors, brusquement, il ferma les portes de communication, tira les verrous, et demeura avec la moribonde, dont il eut ainsi l'agonie pour lui seul...

Il y a évidemment dans le cas sentimental d'Auguste Comte quelque chose qui échappe à l'analyse psychologique la plus attentive, mais son amour pour Clotilde de Vaux, qui se maintint dans toute sa force au cœur du philosophe jusqu'au dernier soir de sa vie, eut une incontestable grandeur. Et ce qui demeure, par la grâce de cet amour, indépendamment de son génie et de ses doctrines, c'est le meilleur et le plus pur de son cœur. M. Charles de Rouvre qui, par la source même de sa documentation très précise, plaide essentiellement pour Clotilde de Vaux, l'admet volontiers, quand il constate que Comte a atteint par la constance presque surhumaine dans la fidélité posthume un degré d'amour auquel il ne semble pas qu'un autre homme ait jamais monté. Tout ce livre, au surplus, qui a de grandes qualités de composition et dont les développements sont d'une belle allure littéraire, laisse une réelle impression de sincérité ; c'est en cela que réside la valeur d'œuvres comme celle-ci qui apportent de pré-

cieuses contributions à l'histoire des idées en éclairant franchement les âmes qu'elles firent vibrer.



Les romans, et c'est logique, s'inspirent la plupart directement de la guerre, celle-ci, en dehors des récits de bataille, créant des situations infiniment variées, bien faites pour tenter l'imagination des conteurs. Un livre type de ce genre, c'est le volume que publie M. François d'Argyl sous le titre : *Marie Champfoin, Récits de la Vie contemporaine*. Ce sont des nouvelles en marge du grand conflit, établies sur un incident tragique ou un cas de conscience douloureux, et qui valent surtout par l'habileté des développements. Pour réussir dans ce genre, il faut un acquis et un sens du métier assez rares. M. Edouard de Keyser, dans *la Voix qui domine*, nous donne un livre d'une jolie inspiration patriotique. Peut-être son récit est-il un peu compliqué et eut-il gagné à plus de simplicité dans les épisodes, mais tel quel, il est attachant. M. Edouard de Keyser a des qualités d'imagination et de pittoresque ; il a, de plus, une grande facilité, ce qui n'exclut pas une certaine noblesse de style. M. Louis Delluc nous donne sous le titre *Monsieur de Berlin* un livre curieux, une sorte de confession de l'être monstrueux sur qui pèse la responsabilité du plus grand crime de l'histoire. C'est un roman qui pourrait être vrai, avec des pages d'hallucination et de folie, toute l'horrible détresse d'une âme criminelle qui s'abîme dans la démence. Dans sa forme originale, ce livre est douloureux et émouvant.

Les lecteurs des *Annales* connaissent *Sylvette et son Bleuet* de M. Charles Foley, dont ils eurent la primeur, roman d'une réelle fraîcheur d'inspiration, écrit dans une jolie note de tendresse. M. Charles Foley excelle dans un genre où l'imagination s'applique à teinter de douceur les réalités de l'existence et à émouvoir doucement les cœurs. Dans un autre ordre d'idées, nos lecteurs reliront avec plaisir *la Colonelle von Schnick et ses Amis* de M. Gabriel Timmory, où les travers, les ridicules et les bassesses de la nature allemande sont relevés avec beaucoup de verve. Il ne manque pas de gens pour soutenir parfois qu'il faut se garder de diminuer par le ridicule l'ennemi que l'on combat. Tout dépend de la qualité de l'ironie, de la finesse du trait et de la saveur du mot. Si nous avions su voir l'Allemand tel qu'il est, peut-être ne nous serions-nous pas laissé surprendre par la perfidie d'une nation dont la « kultur » a faussé l'esprit et le cœur. Les types que nous présente M. Gabriel Timmory résument en eux tous les défauts de la race et on les sent bien vivants, profondément réels sous leur aspect caricatural. Comme le note M. Adolphe Brisson dans la préface qu'il a écrite pour le volume de M. Timmory, rien ne résiste à la force corrosive de l'ironie, surtout quand elle sert la cause de la justice et quand elle a pour allié le bon sens. C'est pourquoi ce livre gai, qui est aussi un livre vrai, est encore un livre juste et utile.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

Quelques Aspects du Vertige Mondial

Sous ce titre M. Pierre Loti vient de recueillir des études, des souvenirs, des impressions du plus vif intérêt. Quelques-unes de ces pages sont antérieures à la guerre, celles par exemple où notre illustre collaborateur analyse les sensations rapportées du premier voyage qu'il accomplit dans l'Amérique du Nord, en 1913, pour surveiller les répétitions de son drame la Fille du Ciel. *C'est une vision extraordinairement pittoresque et coloriée de l'intense activité qui caractérise la grande cité américaine et lui constitue une atmosphère si spéciale :*

ARRIVÉE A NEW-YORK

Le jour se lève. L'hélice du paquebot qui m'amène a ralenti son tournoiement fébrile : évidemment nous arrivons, nous sommes devant New-York.

Et, comme par un pressentiment qu'une grande chose extraordinaire va se passer, j'ouvre la fenêtre de ma cabine. En effet, là-bas, en face, une sorte de colosse de Rhodes, une femme exaltée se dresse sur le ciel, le bras tendu dans un geste magnifique. Sans l'avoir jamais vue, je la reconnais, il va sans dire ; la statue de la Liberté, qui veille à l'entrée de l'Hudson!... Elle est haute comme une tour. Les pluies et les vents lui ont déjà donné la patine vert-de-gris des antiques déesses de l'Egypte. Sur un piédestal en pierres roses, aussi grand qu'une citadelle, elle surgit, pâlement verdâtre, dans le brouillard du matin et dans les fumées que le soleil dore. Elle est superbement symbolique et terrible. On dirait qu'elle fait à l'univers entier des signes d'appel ; on dirait qu'elle crie : « Hurrah! C'est ici la porte! Hurrah! Entrez tous dans la fournaise! Jetez-vous tête baissée dans le gouffre des affaires, du bruit, de l'agitation et de l'or! »

Et le voici qui s'ouvre devant nous, ce gouffre quasi infernal. Jadis, ce n'était que l'entrée d'une large rivière, entre des roseaux et des arbres. Aujourd'hui, c'est quelque chose qui, pour mes yeux épris d'Orient et de lignes pures, tient du cauchemar, mais arrive quand même à une sorte de beauté tragique, par l'excès même de l'horreur. Mille tuyaux crachent des fumées noires ou des vapeurs en tourbillons blancs, qui se mêlent, qui s'enroulent, qui embrouillent l'horizon comme sous des sarabandes de nuages. Le long des deux rives, à perte de vue, s'alignent les docks couverts, qui sont de gigantesques carcasses toutes pareilles, en ferraille couleur de deuil. Partout des inscriptions raccrocheuses s'étalent en lettres de dix mètres de haut, les unes blanches ou rouges sur les fonds noirs, les autres aériennes, soutenues par des charpentes d'acier. On est assourdi par des sifflets stridents, des plaintes gémissantes de sirènes, des grondements de moteurs, des fracas d'usines. Et, au-dessus de tout cela que tant de fumées enveloppent, plus haut, plus haut, comme des géants poussés trop vite et trop efflanqués, des géants qui allongeraient démesurément le cou pour mieux voir, les gratte-ciel surgissent effarants et invraisemblables, les uns carrés, les autres pointus, les gratte-ciel à trente, quarante ou cinquante étages, surveillant ce pandémonium par leurs myriades de fenêtres...

AU SOMMET D'UN GRATTE-CIEL

Deux ou trois heures plus tard, après d'interminables formalités de douane et des batailles sur les docks contre des journalistes armés de kodaks, je me trouve enfin au centre de New-York, confortablement installé et très haut perché dans un hôtel à je ne sais combien d'étages, où fonctionnent de prodigieux ascenseurs. Je domine de mes fenêtres la plupart des bâtisses d'alentour, où tout est rouge, d'un rouge sombre tirant sur le chocolat. Murs de briques rouges. Toits en terrasse, sans tuiles bien entendu, mais couverts de je ne sais quel « imperméable » peint en rouge, — et ce sont des promenoirs pour les habitants, leurs chiens et leurs chats ; des messieurs en bras de chemise (car il fait très chaud, une chaleur mouillée de Gulf-Stream) y lisent les journaux à dix pages, des ménagères y battent leurs tapis ou bien y font sécher leurs lessives. Au-dessus des toits, un peu partout, s'élancent des charpentes en fer pour soutenir en plein ciel les grandes lettres des affiches-réclames, ou bien pour élever, comme à bout de bras, les énormes tonneaux peints en rouge qui contiennent les provisions d'eau en cas d'incendie. Trop de choses en l'air, vraiment, trop de ferrailles, trop d'écritures zigzaguant sur les nuages. Et çà et là, auprès ou au loin, des gratte-ciel se dressent isolés — sortes de maisons-asperges, pourrait-on dire — qui font mine d'épier avec indiscrétion tout ce qui passe alentour. D'en bas m'arrive un continuel vacarme ; en plus des autos comme à Paris, c'est le Métropolitain qui fonctionne sur de bruyantes passerelles en fer, à hauteur de premier ou de deuxième étage ; sans trêve, les trains se poursuivent ou se croisent. Et il y en a d'autres en dessous, qu'on entend rouler comme des ouragans dans les profondeurs du sol. C'est la ville de la trépidation et de la vitesse!

Regardés de mes hautes fenêtres, les passants me semblent tout écrasés et courtauds. Les femmes, avec la mode actuelle, disparaissent sous leur chapeau trop large, ressemblent à un disque où des plumets s'agitent. Et, au milieu de ces gens empressés qui cheminent le long des trottoirs, de tout petits êtres décrivent des courbes folles : des « enfants à roulettes », qui, déjà pris d'une frénésie d'aller vite, font du skating éperdument sur l'asphalte.

Quatre heures, le moment où j'avais fait dire à des journalistes que je les recevrais. Et il m'en arrive un, puis deux, puis dix, puis vingt, puis trente!... Tous ont l'abord courtois et cordial, et bien volontiers je leur tends la main. Mais où donc les mettre? Mon salon n'a plus assez de chaises ; qu'on ouvre ma chambre à coucher, on en fera asseoir sur mon lit ; pour les occuper, qu'on leur offre des cigarettes!

Et je suis sur le banc des accusés, au milieu de tout ce monde. Un seul parle français et traduit aux autres mes paroles ahuries, qui sont aussitôt notées sur des carnets. « Qu'est-ce qu'il a dit? » Je n'aurais jamais cru que mes reparties, généralement ineptes, pourraient être si précieuses.

« Mon cher maître, voulez-vous d'abord nous exposer ce que vous pensez des femmes américaines?

— Moi! Mais rien encore : je n'ai pas eu le temps de sortir, je n'en ai vu qu'une seule, une femme de chambre rencontrée dans l'ascenseur, et c'était une négresse!

— Bien. Ecrivez : M. Pierre Loti diffère son jugement et demande à réfléchir. »

A l'instant même, en voici deux qui font leur entrée, deux Américaines, demoiselles journalistes, le kodak au cran de sûreté. Elles ont l'air intelligent, éveillé, gracieux et d'ailleurs très comme il faut. Je les fais asseoir à mes côtés : l'une d'elles s'excuse d'être encore en tenue de voyage : c'est qu'elle arrive à peine du Congo, où elle était allée chasser le rhinocéros... Et l'interrogatoire continue.

Les deux gentilles misses parlent français. Leurs questions particulières s'entre-croisent avec celles de l'interprète général. Et bientôt c'est le plus étourdissant des coq-à-l'âne, où se heurtent la réélection du Président de la

République, les suffragettes, la castration des assassins, la représentation proportionnelle et les randonnées du rhinocéros. Que va-t-il sortir de ce tohu-bohu, et quel effet d'ensemble cela donnera-t-il, en imprimé, dans les journaux de cette nuit ?...

Mais j'avais pensé que ce serait assommant et au contraire! C'est d'ailleurs si nouveau pour moi, qui, en France, ne reçois jamais un reporter, c'est si imprévu, si drôle, et ils ont si bonne grâce, que vraiment je m'amuse.



où s'arrêtent d'abord en débarquant les foules disparates qui nous viennent d'Europe. A la seconde génération, quand tous ces gens se sont mêlés, croisés, nous voyons naître alors de vrais Américains qui ont une cohésion parfaite et l'amour de leur patrie nouvelle, vérifiant la devise « *e pluribus unum* ». Ceux-là se fixent plus volontiers dans nos villes de l'intérieur, où il faut aller pour se sentir vraiment aux Etats-Unis, et voir la race entreprenante et forte, rajeunie comme un arbre



Quand ils sont tous partis, les grandes lettres que j'aperçois par mes fenêtres, les grandes lettres dans le ciel, commencent à éclairer le brumeux et lourd crépuscule, chaque inscription prenant feu d'un seul coup, l'une en rouge, l'autre en bleu, l'autre en vert ; ce sont des réclames lumineuses et clignotantes ; New-York en est couvert et on m'a bien recommandé d'aller le soir admirer dans les rues cette féerie quotidienne.

DANS LA RUE

A neuf heures donc, je descends me mêler à la foule, sur les larges trottoirs de Broadway. Malgré les costumes parisiens des femmes, malgré les « complets » et les horribles « melons » pareils aux nôtres, ce n'est pas la foule de Paris ; les allures ont je ne sais quoi de plus décidé, de plus volontaire, de plus excentrique aussi. Et quel méli-mélo de toutes les races ! On reconnaît au passage des Japonais, des Chinois tondus à l'européenne, des Grecs, des Levantins, des Scandinaves aux cheveux pâles. — Quelqu'un du pays me disait ce soir : « New-York n'est pas encore tout à fait l'Amérique, il n'en est plutôt que le seuil, taillé, qui résulte du mariage de toutes ces énergies. » — Beaucoup de femmes élégantes, sur les trottoirs de Broadway, et beaucoup de très belles, du moins quand elles ne sont pas crûment éclaboussées par de blêmes soleils électriques leur donnant des teints de cadavres ; mais trop de négresses, en vérité ; à chaque instant, sous quelque grand chapeau garni de roses, passe une figure toute noire. Les opulentes boutiques, les étalages derrière d'immenses glaces, sont comme le long de nos boulevards. Mais l'électricité qui ruisselle ici, qui règne en souveraine, est mille fois plus agressive que chez nous ; il semble que tout vibre et crépite sous l'influence de ces courants innombrables, dispensateurs de la force et de la lumière ; on est comme électrisé soi-même et un peu frémissant. Mon Dieu, que de bruit dans Broadway !



Presque sans trêve, il faut se résoudre à entendre courir en vertige au-dessus de sa tête, sur les vibrantes passerelles de ferraille, des files de wagons-monstres, bondés de monde et étincelants de feux. En revenant d'ici, Paris

1. « La Liberté éclairant le monde », statue de Bartholdi, devant le port de New-York. — 2. L'entrée du port de New-York (au premier plan, deux sous-marins américains). — 3. Construction d'un gratte-ciel près du pont de Brooklyn.

CHEZ NOS AMIS D'AMÉRIQUE

va me sembler une bonne vieille petite ville arriérée et calme, aux maisonnettes basses ; d'ailleurs aucune de ses illuminations du 14 juillet n'approche des fantasmagories qui, les soirs quelconques, se jouent à New-York. Partout des lumières multicolores, qui changent et scintillent, formant et déformant des lettres ; elles dégringolent en cascade du haut en bas des maisons, ou traversent les voies comme des banderoles tendues. Mais c'est en l'air surtout qu'il faut regarder — malgré le fracas souterrain des trains express qui vous feraient baisser instinctivement les yeux vers le sol — c'est en l'air, au faîte des extravagantes bâtisses, au-dessus des toits ; là sont les réclames lumineuses, qui *remuent* par des trucs nouveaux, les visions qui dansent. Un marchand de je ne sais quoi a surmonté sa boutique d'une course de chars romains où l'on voit des chevaux gigantesques agiter avec frénésie leurs pattes de feu. Un marchand de parapluies a érigé une bonne femme qui gesticule avec son ombrelle ouverte. Un marchand de mercerie exhibe un énorme chat, tout en feu jaune, qui dévide un peloton de feu rouge et s'entortille avec le fil. Un marchand de brosses à dents, le plus cocasse de tous, fait gigoter dans le ciel un diablotin qui roule des prunelles de feu vert, en brandissant de chaque main une brosse de dix mètres de long... Vite, vite, les apparitions se dessinent, se démènent, s'effacent, reviennent, vite, si vite que le regard se trouble à les suivre. Et de temps à autre, au bout d'un gratte-ciel non éclairé, qui montait invisible dans l'atmosphère de brume et de fumée, quelque affiche géante, que l'on dirait suspendue comme une constellation, éclate en feu rouge, vous martèle un nom dans l'esprit, et se hâte de s'éteindre. Tout cela, pour ma mentalité d'Oriental, est déroutant et même un peu diabolique ; mais c'est si drôle et en même temps si ingénieux, que je m'amuse et presque j'admire...

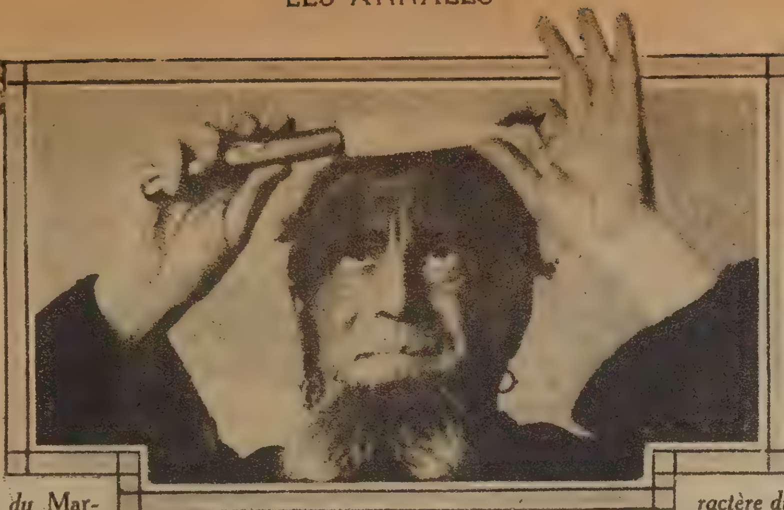
PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

En haut : Un aspect de Broadway. — *En bas :* La 5e Avenue.

LA VIE A NEW-YORK

SHYLOCK et GÉMIER

Nous avons entretenu les lecteurs des projets de la nouvelle société shakespearienne qui, poursuivant l'effort tenté naguère par Camille de Sainte-Croix, se propose de répandre et de faire aimer chez nous l'œuvre du poète anglais. Un vif succès a accueilli la première de ces représentations. M. Gémier s'y est surpassé et comme metteur en scène et comme interprète. Le drame du Marchand de Venise adapté par M. Népoty se déroule tour à tour parmi le tumulte du carnaval vénitien et dans la solitude féerique du jardin de Portia... Mmes Andrée Mégard, Fusier, Germaine de France animent de leur grâce ces décors. M. Gémier prête à Shylock une physionomie pittoresque et puissante. Il s'écarte sagement de la tradition qui fait de l'usurier un vieillard. Il lui imprime une allure combative, conforme au caractère du personnage. Pour finir, M. de Max a lu ces émouvantes strophes, fraternel hommage de la France au plus grand génie de l'Angleterre :


M. Gémier dans le rôle de Shylock.
Photos Manuel.

STANCES POUR CÉLÉBRER SHAKESPEARE

A Firmin Gémier.

Trois siècles ont passé depuis l'heure où Shakespeare
Comme l'ange déchu qui sort de sa prison,
Ou comme l'émigrant qu'un nouveau monde attire
Aura quitté Stratford, — pour le mieux ou le pire?...
Mais où va le nuage épars à l'horizon !...

Trois siècles ont passé qui, dans l'histoire humaine,
Auront vu défiler, comme au bruit des tambours,
Bien des gens fous de gloire et mourant à la peine,
Mais qu'en demeure-t-il, sauf quelques dates vaines,
Et quelques souvenirs chantant de bourg en bourg !

Shakespeare cependant allait sans équipages,
Ce n'était qu'un acteur qui, sur d'humbles tréteaux,
Contrefaisait les grands mais n'avait point de pages!
Ce n'était après tout qu'un noircisseur de pages,
Un poète de rue, un ravaudeur de mots.

Lorsque la Mort s'en vient c'est comme une fermière
Qui racole un mouton et le porte au boucher.
Et quand nous habitons la demeure dernière
La Mort pèse sur nous comme avec une pierre
Et pour des temps sans fin nous retient là, couchés.

Mais qu'importe au héros et la vie et la tombe !
Messager de la terre, il échappe à ses nuits.
Shakespeare a pu mourir comme un soldat qui tombe,
L'Angleterre a ses os que son vieux sol surplombe,
Mais lequel d'entre nous ne se sent près de lui !

O poète, est-il vrai qu'en suivant la nature,
Non moins qu'elle aujourd'hui tu sois resté vivant?
Tant pis pour ces auteurs qui, dans leur imposture,
A la Création appliquent leurs peintures
Au lieu de s'effacer tout simplement devant !

Trois siècles ont passé depuis que le théâtre
Ne t'a plus vu rêver sur le banal plateau
Où ton art appelait les elfes et les pâtres,
Faisait gémir Antoine aux pieds de Cléopâtre
Et sur le grand César aimantait des couteaux.

Trois siècles ont passé et ta verve hardie
Jamais plus qu'aujourd'hui n'a paru de saison.
N'est-il pas près de nous, comme en tes tragédies,
Des porteurs de couronne aux yeux de perfidie,
Aux lèvres de folie, aux phrases de poison?

Plus que Macbeth encor, les mains de sang couvertes,
N'est-il pas quelque part, sous des soleils brutaux,
Un prince dont l'orgueil aura causé la perte?
Les sorcières par là chantaient dans l'herbe verte
Et, plus tard, il aura son spectre de Banquo...

Poète, se peut-il que nos temps nous les rendent,
Ces êtres de douleur que créait ton cerveau?
Ce vieillard sur lequel flotte une houppelande,
N'est-ce pas Lear qui court par la sinistre lande,
Tous ses foyers perdus, cherchant des cieux nouveaux?
Belle Cordélia, Imogène charmante,
Volumnie héroïque, est-ce vous que je vois?
Vous suivez vos parents qu'emporte la tourmente.
Le poète, à présent, peut-on penser qu'il mente?
Non, c'est la vérité qui parle par sa voix !

O poète, jamais ta ferme rêverie
Ne nous aura montré de plus mâle façon
Quelle haine l'on doit à toute jonglerie,
Et comment le mensonge est une diablerie
Et jamais nous n'aurons mieux compris ta leçon.

Il serait temps, vois-tu, de fuir ta sépulture,
Que ne reviens-tu pas pour prendre tes pinceaux !
Le monde où tu vécus n'avait pas ta stature
Tu pourrais mieux qu'alors tracer de ces peintures
Qu'aiment les esprits francs, qui révoltent les sots.

Toi qui nous crus légers, l'oserais-tu redire
Que la France n'a pas le cœur très bien planté?
La France d'aujourd'hui ne prête pas à rire,
L'Angleterre est sa sœur et le même martyre
Les joint pour leur salut dans l'immortalité.

O Shakespeare, entends-tu de ton coin de misère
Ce remuement de gens par nos terres marchant?
Ce sont ceux de chez nous, ceux de ton Angleterre,
Ils s'en vont au combat d'une âme volontaire,
Et l'ombre de leurs morts les mène au long des champs.



Sais-tu ce qui les porte en ces bons labourages
Tout crevés de mitraille et parmi nos forêts?
Sais-tu ce qui les pousse à franchir tout barrage,
Et sais-tu ce qui fait plus rude leur courage,
En dépit de la mort qui là les suit de près?

Ah ! sans doute, chez l'un c'est la fraîche pensée
De la verte falaise où l'on jouait enfant ;
Chez l'autre, c'est la ferme ou la barque laissée ;
Chez l'autre, le regret de la jeune épousée
Et chacun garde en soi le rêve qu'il défend.

Mais il en est plus d'un qui, par delà sa terre,
Songe à l'âme qui dort dans le gui du pays,
Aux ballades qu'on chante à travers l'Angleterre,
A ton œuvre, Shakespeare, où tout se réitère
Des choses de chez toi et de leur vieil esprit.

O poète, est-il vrai que, dans plus d'un royaume,
Des révolutions ont dépouillé des rois,
Qu'elles les ont jetés sur un paquet de chaume,
Et que là, n'étant plus que leur propre fantôme,
Ils ont appris de force à révérer le droit !

Mais lorsque le génie errant de la nature
A marqué l'un de nous en le touchant au front,
Qu'importent sa fortune et ses mésaventures :
Son pouvoir s'étendra sur les races futures,
Tandis que dans le ciel sonneront les clairons !

Amérique superbe, as-tu connu Shakespeare?
Ce n'était qu'un pauvre homme ; il n'avait rien de grand.
Mais toi qui n'admets pas d'autre forme d'empire
Que celle de l'esprit, tu n'as eu qu'à le lire
Pour admirer Shakespeare et le mettre à son rang.

Ce n'était qu'un pauvre homme ; il vivait à l'auberge ;
Il s'habillait le soir d'étranges oripeaux
Mais il portait en lui une âme noble et vierge
Et l'Amour sur sa tombe allume encor des cierges
Et sur son souvenir s'abaissent les drapeaux !

Angleterre puissante, aux antiques rivages,
Voilà venu le temps des âpres vérités.
Ton poète est en toi comme un grand cœur sauvage
Il n'a jamais souffert les ignobles servages
Et dans son drame passe un cri de liberté !

Angleterre féconde, Angleterre de pierre,
Angleterre de fer en tes commandements,
Ton poète est au cœur de ta masse guerrière,
Il est dans ta colère, il est dans ta prière,
Il est dans ton silence et ton crucifiement.

Ton poète est en toi comme un dur capitaine !
Son inspiration peut mouvoir des soldats :
Forte comme la terre, elle en a l'âme saine :
Dans ta marche en avant, c'est elle qui t'entraîne,
Et sur tes étendards, c'est sa flamme qui bat !

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

Jeanne d'Arc et la Guerre

I. — L'HOMMAGE

Victor Hugo aurait voulu que Jeanne d'Arc eût « un monument national »; il disait encore : « Un trophée grand comme Notre-Dame ». Il déclinait l'honneur de le dresser. Paul Meurice, à la veille de sa mort, dans le seul entretien que j'aie eu avec ce charmant vieillard et qui m'a laissé un vif regret d'avoir pas été de ses familiers, m'a dit que son glorieux ami avait désiré consacrer à Jeanne d'Arc un chant de la *Légende des Siècles*, et puis y avait renoncé, tellement il avait l'assurance que toute littérature, tout génie étaient écrasés par cette perfection dans la pureté. « Un trophée grand comme Notre-Dame ? » Qu'est-ce à dire ? Le bon Joseph Fabre proposait de consacrer à la mémoire et au culte de Jeanne le Mont-Saint-Michel. C'est un piédestal. J'en connais un plus beau : la France tout entière. Nulle architecture ne réalisera ce que le maître des mots s'est senti noblement indigne d'exhausser. C'est aux cent mille voix du peuple et de l'élite, c'est au chœur français soulevé par l'enthousiasme d'épanouir annuellement l'image de la jeune martyre.



Domremy. — La chambre de Jeanne d'Arc.

Nous réclamons une poésie populaire, spontanée, anonyme, née des événements, jaillie de l'âme du peuple tout entier. Où personne ne suffirait, que tous s'associent. Que les sanctuaires, les théâtres, les pèlerinages, les cortèges, les conférences et les sermons retentissent. Qu'au village sacré de Domremy, à Vaucouleurs, à Saint-Nicolas, à Nancy, la ville de son duc, dans toutes les étapes de son voyage vers Bourges, à Orléans, à Reims, sur tous ses champs de bataille, dans tous les pas de son martyre, elle soit nommée sainte et patronne de la France.

L'univers la reconnaît comme telle. On ne tiendra pas comme un fait dépourvu de sens que l'Allemagne la poursuive jusque sur les autels et veuille étouffer les supplications qui la pressent. Les Allemands tirent sur Jeanne d'Arc. Pourquoi ? Comment ? Qu'a fait exactement l'évêque de Metz ? Je me suis renseigné. Au printemps de 1915, sur l'invitation du gouvernement impérial, Mgr Benzler a commandé aux curés du pays messin de faire disparaître ses statues des églises et des salles de patronage, parce que « le culte de Jeanne d'Arc est un synonyme de la Revanche ». Gloire à Jeanne d'Arc! Cette définition donnée par l'ennemi s'accorde avec nos pensées, dont M. Charles Dupuy (du Puy-de-Dôme) donnait jadis cette formule superbe : « Jeanne d'Arc... le plus grand de nos souvenirs où repose la plus grande de nos espérances ».



Domremy. — La chambre où est née Jeanne d'Arc.

Un fait bien beau et saisissant, c'est que les Anglais furent les premiers à comprendre la grande destinée posthume de Jeanne. Au cours du procès de Rouen, l'un d'eux, l'entendant, s'était écrié : « Ah ! la brave fille ! C'est dommage qu'elle ne soit pas Anglaise. » Et peu après retentissaient les deux grandes paroles décisives qui marquent son double rôle immortel. « Nous avons brûlé *une sainte !* » disait avec horreur, devant le bûcher même, le secrétaire du roi d'Angleterre. Et Shakespeare déclare : « Jeanne la Pucelle sera désormais *la patronne de la France.* »

Alors, nous, qu'est-ce que nous attendons ? Les Anglais ont-ils plus que nous l'intelligence de notre pays, de notre âme, de notre gloire et de notre bien ? Ils ont vivement insisté à Rome en faveur de la béatification. Leurs illustres cardinaux Manning et Newman écrivirent des lettres mémorables. Ils ont décidé de dédier un monument à Jeanne d'Arc dans leur cathédrale nationale de Westminster, et se sont arrêtés à l'idée d'une mosaïque qui la figurera. Leurs députés, quand ils viennent à Paris, portent des fleurs à ses statues, et se donnent la peine de déniaiser leurs collègues français qui craindraient de passer pour « cléricaux ». Alors je le répète, qu'est-ce que nous attendons? Qu'est-ce que nous avons à piétiner autour de ses images ? Qu'est-ce qu'il nous faut de plus pour déclarer à l'humanité entière : « Si tu veux me comprendre, regarde la douceur, le génie, la vaillance et les malheurs de la jeune fille lorraine, victorieuse et martyre. »

Je le sais, ce que nous attendons. Nous voulions être visiblement dignes d'elle : nous sentions que l'heure approchait où le monde verrait la jeunesse française, les fils de France mourir fièrement pour le salut des peuples et gravir par fidélité à la patrie et à l'esprit les collines du martyre de la victoire. L'Europe et l'Amérique reconnaissent dans nos armées les traits chevaleresques de Jeanne. Nul ne s'étonnerait plus aujourd'hui que sa figure rayonnât sur nos monnaies et sur nos drapeaux, qu'elle fût l'écusson de la France puisqu'elle en est l'âme. Sitôt que ses compagnons d'armes, ses frères et ses pareils, le glorieux et malheureux peuple des tranchées sera revenu de la guerre, Jeanne, par une promotion unanime, montera au faîte de notre vie nationale.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

II. — LA MAISON DE JEANNE

J'ai pu faire ce pèlerinage à Domremy, que la guerre rend assez difficile et très émouvant.

Il est plaisant et bien fait, ce pays de Jeanne d'Arc : large vallée, toute verte d'herbe en son milieu, sertie dans le vert plus sombre des bois, soit qu'ils couronnent les collines parallèles et se courbent avec elles, soit qu'ils descendent en griffes, sur la pente d'un éperon, et entaillent la prairie. La Meuse est au milieu,

etite encore, tor-ue, répandue en anaux et parfois hiroitante. Un large el met beaucoup e lumière sur ces ampagnes tranuilles, où le vent asse aussi par rands souffles.

La maison de eanne est intacte l'extérieur comme n sait. Deux fenêes à meneaux, surposées, d'un côté e la porte, une ule fenêtre de autre, car le toit va abaissant de gauhe à droite; elle essemble à d'aues maisons de aysans aisés, et image en est raternelle. Dans la preière pièce, uisine et ièce hospitalière, elon la mode très ncienne de nos ampagnes franuises, je vois avec rand'pitié des statues de l'héroïne et des urs blanchis, lorsque tout commandait le espect de la pauvreté, des pierres, du sol attu, des reliques attendrissantes de celle qui ous aima. Quelles têtes étroites ont eu idée de faire un musée de ce qui est un nctuaire? Heureusement, on n'a pas embelli chambre de Jeanne : elle est petite, elle est ombre, n'ayant de jour que par cette lucarne arrée, « par où je voyais, dit Jeanne, la lampe u sanctuaire ». Et, en effet, l'église est là, toute roche, et il n'y avait pas même un arbre, mais eulement un bout de jardin, entre Jeanne et la ource de son inspiration. Toutes les pierres de ette chambre ont gardé la teinte verte qu'elles rennent dans les caves. Le lit devait être ici. u-dessus, dans l'épaisseur du mur, on voit ncore le placard où elle serrait ses hardes, bien liées, et empilées, et reprisées, car elle était ne fille soigneuse et ménagère, « sachant filer ussi bien que femme de France », comme elle dit aussi, et elle vivait en un temps où la maion achetait peu de choses et en fabriquait eaucoup. Les poutres, vermoulues, elles les a ues, elle les a peut-être touchées de la main, uisqu'elles sont assez basses et qu'elle était rande. Certainement même, elle les a touchées. oici, bien usée par le temps, mais reconnaissale, la planche à pain, entre deux solives. La ain qui devait tenir l'épée de la France, est tendue vers le plafond, où était mise à abri la provision de la maison, toute la fourée de quinzaine, boulangée et cuite au four ar Isabelle Romée; elle a pris un pain rond, a « taillé la soupe », ayant eu soin de tracer abord, de la pointe du couteau, un signe de roix, sur la croûte farineuse et piquetée par grain des grosses toiles. Les prières du atin et du soir, la méditation par quoi ette âme tout le temps grandissait, est là qu'elles furent faites; c'est que Jeanne a pleuré sur la rance envahie et divisée, tandis ue devant le feu de la grande cheminée, ans la chambre voisine, Jacques 'Arc et sa femme interrogeaient un marchand, leur hôte, et disaient, ne croyant pas être entendus : « Ainsi vous dites que le roi n'a point de force, et que son royaume a diminué jusqu'à être comme un champ de chez nous, que tout le monde pillerait! Comment serons-nous sauvés? En quel temps? Que fera Dieu pour nous? »



Les soldats français veillent sur la maison de Jeanne d'Arc, à Domremy.

Il y a d'autres pièces dans la maison, mais Jeanne n'y est pas autant que dans celle-là. Pendant que je les visitais, des soldats hospitalisés dans le village faisaient comme moi. J'étais touché du respect de leur attitude et de leurs mots. Ils se sentaient dans une sorte d'église, et le peu qu'ils savaient de Jeanne suffisait à des hommes qui venaient de se battre : « Elle a sauvé la France. » Ils inscrivaient leur nom sur le registre. L'un disait : « N'y a pas de différence avec aujourd'hui ». Mais je ne sais pas s'il voulait parler de la maison qui ressemble tant à une ferme d'à présent, ou de l'espérance prochaine de reprendre « tout le royaume ».

J'ai vu l'église de Domremy, qui est en partie la vieille église. Puis, comme la distance n'est pas grande, je suis parti à pied pour Bermont.

Une maison y est aménagée pour les jeunes employées et ouvrières de Paris, qui viennent là se reposer et respirer, pendant l'été; la chapelle, leur chapelle, est celle où Jeanne se rendait en pèlerinage, le samedi. On y voit la statue, dont il est parlé au procès, de Notre-Dame-de-Bermont, et celle de saint Thiébaut, et un Christ du onzième siècle, et d'autres images pieuses qu'elle a vus de ses yeux clairs et suppliants.

On ne résiste guère à tous ces témoins de l'histoire de Jeanne d'Arc. Du pré en pente sur lequel la maison est posée, je pouvais suivre toute la ligne des bois, jusqu'au dessous de Greux et de Domremy, et au-delà du Bois-Chenu. J'étais dans le domaine de la guerrière sainte. Et j'ai dit :

« Vous êtes plus puissante que pendant que vous étiez ici, ou même au bord de la Loire, ou à Reims qu'ils bombardent en haine de vous. Nous avons souffert, et sacrifié beaucoup du sang de France qui vous est cher. Vous le prierez tant qu'Il abrègera l'épreuve. Vous qui avez rétabli merveilleusement l'unité du royaume et donné votre âme à tant de Français d'autrefois, parlez encore au cœur de tous. Combattez avec nous pour achever la bataille : car la victoire et vous, ce n'est qu'un. »



A Paris, place des Pyramides.
La statue de Jeanne d'Arc, de Frémiet, ensevelie sous les fleurs.

RENÉ BAZIN
de l'Académie française.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

DÉPART DE HAMBOURG.
LA HANTISE DE L'ESPION. — BRÊME.

« Les autorités militaires signalent à l'attention des soldats et du public la présence tantôt à Hambourg, à Wilhelmshafen ou à Cuxhaven d'un voyageur de petite taille, aux cheveux blonds, aux yeux gris perçants, modestement vêtu et parlant l'allemand avec volubilité bien qu'avec un certain accent. Cet homme qui déclare s'appeler parfois Paul Petersen ou Daniel Goldsmith est un espion anglais. Mille marks de récompense à la personne qui donnera à la police des renseignements permettant d'opérer son arrestation.

» *Signé* : Le commandant de place. »

Telle est l'affiche que je découvre collée à un pilier de la gare quelques minutes avant le départ de l'express pour Cologne. Je la lis, intrigué et amusé à la fois. Quel peut bien être ce Sherlock Holmes doué d'ubiquité et dont la présence dans les ports allemands de la mer du Nord semble mettre les autorités militaires sens dessus dessous ! Sans doute n'existe-t-il que dans l'imagination affolée de quelques culottes de peau de l'arrière, atteintes de *Spionitis*, ainsi qu'ils désignent eux-mêmes cette maladie bien allemande qui consiste à voir des espions partout. Car mes compatriotes à Berlin, à Hambourg, m'ont raconté à ce sujet quelques faits qui ne font guère honneur à cette race qui se pique d'être d'une « haute culture »; c'est ainsi que l'obsession de découvrir dans son voisin un espion russe, français ou anglais n'a cessé de se maintenir vivace dans certains milieux, depuis le début de la guerre, et bien des fois la nuit, surtout après les raids des escadrilles ennemies sur Carlsruhe et Mannheim, des nuages furent-ils pris pour des ballons et des aéroplanes... Le personnage énigmatique dont parle l'affiche me semble bien à son tour être la création d'esprits énervés, hallucinés, car avec le déploiement des forces de police, la rigueur des ordonnances envers les étrangers, le nombre d'agents secrets, la suspicion de chacun, je ne vois guère Paul Petersen, espion anglais, promenant ses loisirs d'un port à l'autre! D'ailleurs la presse d'outre-Rhin ne réédite-t-elle pas régulièrement l'histoire de l'espion français contaminant l'eau des fontaines de Metz avec des bacilles de choléra! Le fameux « esprit critique » que les Allemands se vantent de posséder en propre, semble bien avoir définitivement sombré avec la guerre.

Quelques voyageurs se sont rassemblés devant l'affiche et l'un d'eux, à mes côtés, expectore un comique : *Verfluchte Englaender...* (Maudit Anglais !) Mais je n'ai pas le temps d'entendre d'autres commentaires, car derrière nous une voix de soprano éclate, aiguë, discordante :

Bitte einsteigen ! (En wagon !)



Vue générale de Brême.

Ces mêmes termes étaient lancés autrefois par la voix grave, toute humide de bière des contrôleurs prussiens que l'armée vient de rafler comme les autres ; c'est la *Schaffnerin*, la contrôleuse qui les clame maintenant au long des convois. Je la suis un instant du regard ; son costume semble faire fi du ridicule : une casquette rigide, de couleur bleue, à visière, contient à peine la masse de ses cheveux ; une jaquette aux boutons d'acier la sangle comme un homme et sous la jupe courte elle arbore des souliers jaunes aux talons hauts d'élégante ! Il y a de tout dans cette silhouette : du militaire, de la femme, de l'employé ! Telle qu'elle est, ma *Schaffnerin* symboliserait parfaitement cet être hybride qu'a créé la guerre dans l'empire des Hohenzollern : la femme caporalisée, la fonctionnaire!

Bitte einsteigen ! Bitte einsteigen !

Au sortir de la ville, le train traverse à grand bruit le pont aux longues arches de fer qui franchit l'Elbe aux eaux grises et bientôt nous voici dans la grande plaine basse de la Luneburger Heide. L'automne pluvieux l'a déjà transformée en un immense marais reflétant dans son miroir calme toute la tristesse des cieux du Nord. Aucune



Les usines Krupp.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

ulture, aucune vie dans cette campagne où 'eau suinte de partout, étouffant toute fertilité. usqu'à l'horizon, à droite, à gauche du train, artout où se portent les regards la même vé- étation inutile de joncs et de roseaux dort au ein des marécages! Toute cette terre ingrate, féconde, semble comme par un défi narguer a disette des Borusses qui l'habitent.

Brême! Dans ce pays vide et plat au delà de oute imagination, la ille apparaît au loin éjà, aux confins de plaine, avec ses lochers et les tours e son Rathaus. L'ar- vée est toute ba- ale; quelques mai- ons d'abord, des sines, la gare. Une ande de soldats, per- issionnaires sans oute, prend d'assaut otre train; chacun 'eux emporte sous on bras, une miche ectangulaire de pain , et tandis que, pro- tant de l'arrêt, je 'en vais le long des ouloirs, je les vois nstallés déjà, au mi- eu d'ouvriers et de emmes, tout ce mon- e grignotant sa roûte! Cependant, e dit-on pas com- unément que l'Al- emand mange peu le pain, qu'il se passe acilement de cette enrée et que la demi- ivre quotidienne u'il touche lui suffit mplement! C'est là, e crois, l'argument le ceux qui ne le onnaissent point, rgument que j'ai en- endu partout, même n France, partout, auf en Allemagne! Non, chez eux comme hez les autres peu- les, le pain est la ase de la nourriture: ls ne pourraient s'en asser. Et la maigre ation dont ils dispo- ent, généralement évorée avant le mi- ieu de la journée, ette bien souvent eurs estomacs dans n certain désarroi!

Le train s'ébranle e nouveau. Je rentre ans mon coupé où es compagnons de oyage, après s'être pprovisionnés d'une ouvelle moisson de journaux, se sont replongés ans la lecture des *Englische Verluste* (les pertes es Anglais), des *Lüge der Franzosen* (les men- onges des Français). Cependant comme rien arrive à détourner leur attention, je présume ue le *Lebensmitteldictator*, le dictateur des vi- res, von Batocki, l'homme du jour, celui dont oute l'Allemagne attend d'un instant à l'autre le iracle de la multiplication du pain, des pommes e terre et de la saucisse, vient de prononcer quel- ue discours sur la répartition de ces denrées!...

EN WESTPHALIE. — ESSEN, LES USINES KRUPP

C'est le soir. Le soleil, quittant un écran de nuages, épanche dans la nature un peu de lumière et de chaleur. Devant moi la Westphalie étale au loin ses collines pleines de cheminées et peuplées jusqu'à l'horizon d'usines aux halls énormes, de gares aux vastes baies vitrées, de hauts-fourneaux gigantesques. C'est là que pendant la paix battait, au rythme des marteaux-pilons, le cœur industriel de l'Allemagne. Aujourd'hui la guerre a arraché la houille de l'usine pour l'envoyer à Krupp, elle a éteint les hauts-fourneaux, fait disparaître les lourds panaches de fumée que, par milliers le voyageur distinguait, jadis, sur les cités noires; et le soleil, pour la première fois, déverse à pleins flots sa lumière sur cette terre que des siècles de travail au charbon avaient endeuillée. Seul, là-bas, Essen épanche encore les volutes noires que crachent ses forges à canon.



VUE A VOL D'OISEAU DES ÉTABLISSEMENTS KRUPP, A ESSEN (reproduction d'après le *Graphic*).
Ce « colossal » ensemble d'usines et d'ateliers, suprême espérance de l'Allemagne pour l'accomplissement de ses rêves de conquête mondiale, couvre une superficie de 500 acres, sensiblement plus considérable que celle de Hyde Park.

Parfois nous longeons un train de marchandises aux wagons ouverts débordants de poutres, de rails, de fils de fer barbelés; quelques-uns sont recouverts d'une toile de tente moulant le chargement qui ainsi se devine : des pièces d'artillerie, des aéroplanes... Dès avant le Rhin, l'approche du front se manifeste.

Nous pénétrons dans la ville de Krupp, la grande usine du crime, où les Teutons, ces cyclopes modernes, ont forgé et forgent encore nuit et jour leurs 420 et autres instruments de conquête! Sans arrêt, le long de la voie, toute une série de constructions aux briques rouges se succèdent énormes, massives; puis, pendant dix minutes, c'est tout un chaos extraordinaire de hauts-fourneaux, de tours bizarres, de grues aux articulations métalliques, de gazomètres, de réservoirs, d'engins de fer, roues, treuils, ponts roulants, cylindres que surmontent sans cesse, par ci, par là des jets brusques de vapeur blanche tranchant violemment sur le voile noir que suspend partout une éternelle fumée. Parfois, cependant, c'est une échappée sur un groupe de maisons d'ouvriers avec leurs jardins clos, grands comme des mouchoirs de poche; mais ce n'est qu'un éclair ., le pêle-mêle cha ique des murs, des ma chines, des halls allongés dont les forges incendient les vitres, reprennent leur défilé interminable... Car Essen n'est plus simplement une ville; elle est le centre, la capitale de tout un groupe de ces cités-arsenaux comme seule en possède l'Allemagne.

Nous nous arrêtons quelques minutes à la station et bien que je n'aie aucune vue sur la ville de Krupp, mon ouïe, elle, devine la vie incessante qui dévore ces milliers d'usines. Car un bruit sourd, continu, coupé parfois par un fracas plus violent, remplit tout entier, comme le vacarme lointain d'une grande bataille le hall vitré de la gare. Et dans ce tumulte incessant, je devine les mille mécanismes de la ville infernale poursuivant sans arrêt, nuit et jour, son œuvre de mort!

(A suivre.)

?

LA GUERRE EN DENTELLES

L'AUTEUR

Le Joli Rôle

Comédie en un acte, mêlée de chant

par M. RAYMOND GENTY

(Représentée à l'Odéon, le 9 avril 1917)

PERSONNAGES

Corysandre	Mlle Falconetti
Jasmin	M. Sainton
De Fronsac	M. Le Gosset

M. Sainton.

Mlle Falconetti.

Une tente servant de loge aux comédiens qui viennent donner une représentation aux Armées du Prince de Conti devant Charleroy. On est en juin 1745. De trois quarts, une porte de toile ouverte laisse voir une partie du camp. A droite, devant une petite table portative, Corysandre se maquille, assise sur un tambour. A gauche, Jasmin achève de se grimer devant une glace accrochée aux toiles de la tente.

SCÈNE PREMIÈRE

JASMIN

Mon rouge.

CORYSANDRE

Mon miroir.

JASMIN

Mon bleu.

CORYSANDRE

Ma boîte à mouches.

JASMIN

Encore quelques traits.

CORYSANDRE

Encore quelques touches.

JASMIN

Nous serons en retard, Corysandre.

CORYSANDRE

Jasmin,
Tu m'énerves !

JASMIN

Parfait !

CORYSANDRE

J'ai mis trop de carmin.

JASMIN

Nous serons en retard, Corysandre, ma mie.

CORYSANDRE

C'est pour sept heures.

JASMIN

Non, sept heures et demie.

CORYSANDRE

Raison de plus... Un peu de poudre.

JASMIN

Un peu de bleu !

Coups de feu au lointain.

CORYSANDRE

Entends-tu?

JASMIN

Oui, j'entends.

CORYSANDRE

Qu'est-ce?

JASMIN

Des coups de feu.

CORYSANDRE

Ah ! que c'est amusant !

JASMIN

Tu trouves cela drôle?

CORYSANDRE

Mais songe donc, Jasmin, songe quel joli rôle
De venir pour un soir jouer en plein combat.
Comprends-tu le frisson...

Coups de feu.

JASMIN

Encore !

CORYSANDRE

Mon cœur bat.
Comprends-tu le frisson de jouer en plein drame
Un rôle que l'on joue avec toute son âme?

JASMIN

Certes.

CORYSANDRE

Le comprends-tu?

JASMIN

Si je comprends, parbleu,
Je n'ai jamais si bien compris...

Se mirant dans la glace.

J'ai trop de bleu.

CORYSANDRE

Cela diffère tant du théâtre ordinaire ;
On ne vit plus du tout dans la même atmosphère.
Ces coups de feu sont vrais, le péril est réel
Et nous ne jouons plus dans l'artificiel.

Elle écoute.

Le bruit s'est éloigné.

JASMIN

C'était une escarmouche.

CORYSANDRE

Je suis prête...

JASMIN

Vraiment.

CORYSANDRE

Ah !...

JASMIN

Qu'y a-t-il?

CORYSANDRE

Ma mouche...

JASMIN

Ne va pas l'oublier, car devant Charleroy,
Où nous venons jouer pour les troupes du Roy,
Il ne faut pas qu'un jour quelqu'un puisse prétendre
Que ta mouche fut moins bien mise, ô Corysandre !

CORYSANDRE

C'est fait... Tu n'es pas prêt?

JASMIN

Si fait... Une ombre encor...

CORYSANDRE

Je n'ai jamais senti mon cœur battre aussi fort.
Je n'ai jamais compris comme ce soir, peut-être,
Combien notre art est grand sans le vouloir pa-
[raître.
A Paris, pour l'attrait de nous faire admirer,
Nous faisons rire un soir, un autre soir pleurer.
Nous jouons du Favart, du Rotrou, du Corneille,
Nous retrouvons le soir le masque de la veille ;
Mais ici, que c'est différent! Nous apportons
Dans un bruit d'étendards froissés, de mousquetons,
A tous ceux qui pour nous se battent avec joie,
Une chanson nouvelle, un murmure de soie ;
Oui, nous venons ce soir, tout simplement, pour eux,
Un peu de poudre au front, un peu de poudre aux
[yeux,
Portant, toi dans ton rôle et moi dans chaque note,
Le baiser de Paris fleurant la bergamotte .

JASMIN

Tu sais que nous aurons le Prince de Conti.

CORYSANDRE

Qu'importe, c'est pour tous, du grand au tout petit,
Que nous venons jouer au seuil de la fournaise.
C'est pour l'humble dragon, pour le garde-fran-
[çaise,
Pour le mestre-de-camp, pour le chevau-léger,
Que nous allons braver un instant le danger.
Jasmin, le joli rôle !... au creux de nos paroles,
Apporter un peu de Paris, de brises folles,
Un murmure de ville, un menuet de cour
Qui va joindre sa harpe aux rappels du tambour ;
C'est comme si mes doigts, dans l'or des gardes
[fines,
Piquaient avec adresse un bouquet d'églantines.
Comprends-tu que mon cœur, ce soir, soit com-
Je suis folle, je suis tendre... [primé?

JASMIN, *se levant.*

Je suis grimé.

CORYSANDRE

Ah ! ce n'est pas trop tôt !

JASMIN

Corysandre, ma belle,
Vous avez une crainte.

CORYSANDRE

Ah ! vraiment... et laquelle?

JASMIN

On ne me cache rien. Je fais les confidents,
Je joue avec esprit les amoureux prudents,
Je suis parfois Valère et quelquefois Narcisse ;
Est-il un secret qui pour moi ne s'éclaircisse?
Or, je lis dans ton cœur, ne va pas m'en vouloir,
Tu crains de mal jouer, pour un amant, ce soir.

CORYSANDRE

Que dis-tu?

JASMIN

Mais je dis une chose réelle.
On ne me cache rien, Corysandre, ma belle ;
Et si ton cœur, ce soir, éprouve ainsi le trac...

CORYSANDRE

As-tu fait porter mon billet à de Fronsac?

JASMIN

Tu vois, je n'ai rien dit... Juste ciel, elle avoue !
Vous allez avoir trop de rose sur la joue,
Madame, il faut calmer ces transports trop ardents.
On ne me cache rien... Je fais les confidents.

CORYSANDRE

Tu ne me réponds pas.

JASMIN

Oui, j'ai porté ta lettre.
Et c'est à ton marquis que je l'ai fait remettre :
Il va venir.

CORYSANDRE

C'est vrai?

JASMIN

J'ai porté le billet,
Car à l'occasion je peux faire un valet.

CORYSANDRE

Il pourra quitter ses soldats, sa compagnie?

JASMIN

Un amant est toujours d'une adresse infinie,
Et si le lieutenant de Fronsac t'aime un peu,
Tu le verras paraître avant le couvre-feu.

CORYSANDRE

J'ai beaucoup d'amitié pour toi,

JASMIN

Je la mérite.

CORYSANDRE

A-t-il lu mon billet? Qu'a-t-il dit? Réponds vite.

JASMIN

Non, il ne m'a rien dit... Cependant...

CORYSANDRE

Cependant?

JASMIN

Je tiens de son valet, un autre confident,
Que malgré le souci de la guerre et des armes,
Le marquis de Fronsac est soumis à tes charmes.

CORYSANDRE

J'ai beaucoup d'amitié pour toi, mon cher Jasmin,

JASMIN

Certes, je la mérite.

CORYSANDRE, *au fond.*

Ah ! le beau soir de Juin.
On sent jusqu'au parfum des moindres scolo-
[pendres.
Oui, je me souviendrai de ce camp dans les Flandres
Je saurai qu'un peu de mon cœur est resté là.

JASMIN, *lisant le programme.*

Intermèdes nouveaux... Programme de gala.

CORYSANDRE

Mon âme est un oiseau joyeux que l'on relaxe.

JASMIN

Soirée aux régiments du maréchal de Saxe ;
Juin dix-sept cent quarante-cinq... Je suis précis ;
Nous faisons aux soldats tenir cet humble avis :
Comédie en un acte, en vers, *Pays du Tendre.*

CORYSANDRE

Romances de Jasmin.

JASMIN

Danses de Corysandre,
Et devant l'ennemi qui tient dans Charleroy,
Nous danserons tous deux le menuet du Roy.

CORYSANDRE

Pauvres gens ! Qu'ils vont être heureux !

JASMIN

Je le présume.

CORYSANDRE

Que penses-tu, dis-moi, Jasmin, de mon costume?

JASMIN

Il est parfait ; mais le temps passe, songeons-y.
Et comme le soldat qui fourbit son fusil
Et remonte d'un coup son sac sur ses épaules,
Travaillons, Corysandre, et répétons nos rôles.

DUO DE JASMIN ET CORYSANDRE

LE MARQUIS

Madame la marquise,
Votre bras est bien fait,
Votre taille est bien prise
Et votre pied parfait ;
J'aime sur votre joue
Ces mouches de velours,
Votre coquette moue
Et vos piquants discours !
Mais, ô ma toute belle !
Songez-vous qu'à l'instant
Votre fille Isabelle
Revient de son couvent?
Adieu vos succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!
Adieu vos succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour !

LA MARQUISE

Marquis, si la franchise
Est votre qualité,
Souffrez que je vous dise
Aussi la vérité :
Vous portez à merveille
Manchettes à sabot,
Chapeau rond sur l'oreille,
Rubans, poudre et jabot,
Mais, ô très noble père,
Songez-vous qu'à l'instant,
Votre grand fils Valère
Revient du régiment?
Adieu vos succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!
Adieu vos succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!

LA MARQUISE

C'est ma fille Isabelle!

LE MARQUIS

C'est Valère, mon fils!
Marquise, qu'elle est belle!

LA MARQUISE

Qu'il est galant, marquis!

LE MARQUIS

Je crois voir la figure,
Marquise, à dix-huit ans.

Paroles DE **VICTOR MABILLE** *

Marquis et Marquise

Bluette chantée par Mlle FALCONETTI, dans « Le Joli Rôle »

Musique DE **PAUL HENRION** *

Modto mouvt de menuet (♩ = 116)

Moderato. *Bien rythmé.*

Ma_dame la mar_qui_se Vo_tre bras est bien fait Vo_tre taille est bien pri_se Et vo_tre pied par_fait J'aime sur votre

Animato.

jou_e Ces mouches de ve_lours Votre co_quet_te mou_e, Et vos piquants discours; Mais ô ma toute

rall.

bel_le! Songez vous qu'à l'ins_tant, Vo_tre fille I_sa_bel_le, Revient de son couvent?

rall. Un peu plus vite

A_dieu vos succès à la cour; Il faut que chacun

rall.

ait son tour! A_dieu vos succès à la cour; Il faut que chacun ait son tour!

rit. rall.

LA MARQUISE
Marquis, si la franchise
Est votre qualité,
Souffrez que je vous dise
Aussi la vérité :
Vous portez à merveille
Manchettes à sabot,
Chapeau rond sur l'oreille,
Rubans, poudre et jabot;
Mais, ô très noble père!
Songez-vous qu'à l'instant
Votre grand fils Valère
Revient du régiment?
Adieu vos succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!
Adieu vos succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!

LA MARQUISE
C'est ma fille Isabelle!

LE MARQUIS
C'est Valère, mon fils!
Marquise, qu'elle est belle!

LA MARQUISE
Qu'il est galant, marquis!

LE MARQUIS
Je crois voir ta figure,
Marquise, à dix-huit ans!

LA MARQUISE
Je crois voir ta tournure,
Marquis, en ton printemps!
Si notre place est prise,
N'en soyons pas jaloux.

LE MARQUIS
Acceptez une prise,
Et raccommodons-nous!

ENSEMBLE
Pour eux les succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!
Pour eux les succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!

Publié avec l'autorisation de E. Gallet, éditeur, 6, rue Vivienne, Paris.

LA MARQUISE

Je crois voir ta tournure,
Marquis en ton printemps!
Si notre place est prise,
N'en soyons pas jaloux.

LE MARQUIS

Acceptez une prise,
Et raccommodons-nous!

ENSEMBLE

Pour eux les succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!
Pour eux les succès à la cour,
Il faut que chacun ait son tour!

JASMIN

Voici pour le duo, mais puisque savamment
Il s'agit d'alterner le grave et le charmant
Comme le bouton d'or avec la passerose,
Puisqu'il faut varier le programme, et pour cause,
Corysandre, ma belle, il s'agit à ton tour
De répéter ton pas.

CORYSANDRE, *annonçant.*

« Colinette à la cour ».

Danse de Corysandre

SCÈNE II

Sur la fin de la danse, de Fronsac paraît au fond et soulève la toile de la tente.

DE FRONSAC

Excusez-moi, madame!

CORYSANDRE

Ah! c'est vous, cher marquis.

DE FRONSAC, *admirant Corysandre.*

Cette robe est charmante, exquise,..

JASMIN, *à part.*

Il est conquis.

DE FRONSAC

Je trouve à ces rubans une grâce... bouffante,
Et vous êtes coiffée...

Il envoie un baiser du bout des doigts.

JASMIN

A ravir.

CORYSANDRE, *dans une révérence.*

A l'Infante.

DE FRONSAC

Je viens vers vous avec mille difficultés.
Les chemins sont remplis de chariots crottés;
Il a plu ces jours-ci... nous campons dans la boue,
Et j'étais de méchante humeur, je vous l'avoue.
Mais vous voici... Je vous approche, tout est bien.
Les tourments sont bannis et la guerre n'est rien.

CORYSANDRE

Je vous retrouve, cher marquis, toujours le même.
Racontez-moi de vos exploits.

JASMIN, *discrètement.*

Hum!

DE FRONSAC, *s'approchant.*

Je vous aime!

JASMIN

Hum! Hum!!

CORYSANDRE

Vous avez bien quelques instants?

DE FRONSAC

Mais oui...

CORYSANDRE, *lui indiquant un siège.*

Asseyez-vous... Plus près...

JASMIN, *au fond.*

C'est vraiment inouï.

CORYSANDRE

Vous ne soupçonnez pas, marquis, quelle est ma joie
De venir...

JASMIN, *à part.*

Mais enfin, est-ce qu'on me renvoie?

CORYSANDRE

De venir égayer vos héros louangés.

DE FRONSAC

Madame, ce sont eux qui sont vos obligés.

JASMIN

Allons, il va falloir régler ce tête-à-tête.

Descendant, à Corysandre.

Madame, je vais voir si le tréteau s'apprête.

CORYSANDRE, *au marquis.*

C'est Jasmin, l'acteur qui m'accompagne.

JASMIN, *saluant.*

Marquis!

Puis, très exubérant.

Je viens de constater qu'il fait un soir exquis.
L'air est doux... et je sens au loin des scolopendres,
Car j'adore les fleurs... je joue aussi les tendres,
J'aime les chants, l'idylle autour d'un humble toit.

A Corysandre.

Je sais; vous avez beaucoup d'amitié pour moi.
Donc, si vous permettez... je vais, dans la prairie,
Promener un instant... très court... ma rêverie.
Non, ne me suivez pas; restez là... comme au bal,
Je vais faire la mise en scène, c'est fatal.
Toi, Corysandre, ici; vous, marquis, là... Sublime!
Tout en étant bavard, je peux jouer un mime;
Je peux faire un seigneur tout en étant bouffon.
C'est parfait; je vous laisse... et je sors par le fond.

Il sort.

SCENE III

DE FRONSAC

Quel long temps sans vous voir, madame, et quelle épreuve!
Mais vous voici. C'est vous, mon âme n'est plus veuve;
Je vois vos yeux ombrés sous la frange des cils,
J'aspire autour de vous mille parfums subtils;
Dites-moi ce qu'on fait à la cour, quelle mode?
Quel ruban? quel chiffon? quel scandale? quelle ode?
Ont fait jaser Paris au cours de cet hiver.
Je ne me souviens plus de ce que j'ai souffert;
Je ne me souviens plus des cahots sur la route.
Vous êtes là, c'est le printemps... Je vous écoute.

CORYSANDRE

Mon cher marquis, par quel miracle consolant
Apaiser un peu vos souffrances?

DE FRONSAC

En parlant.
Parlez-moi de Paris, de la cour, du théâtre.
Parlez, et brusquement, comme aux chaleurs de l'âtre,
Mon cœur désengourdi va se sentir ailé,
Corysandre, aussitôt que vous aurez parlé.

CORYSANDRE, *s'éventant.*

Eh bien, voici: la Pompadour est très en vogue;
On vit auprès du Roy dans un souffle d'églogue;
On porte la coiffure à la Raucourt... Vraiment,
Tout ceci doit vous ennuyer éperdument.

DE FRONSAC

Parlez, parlez.

CORYSANDRE

On a médit de Saint-Erable
Et de madame de Flavacourt...

DE FRONSAC

Adorable...

CORYSANDRE

Le duc de Méridor est toujours très en cour;
Mais tout ceci sera bien vieux à mon retour.

DE FRONSAC

Qu'importe! Dans le mouvement qui vous évente
D'une ondulation moins calme que savante,
C'est un passé qui danse à petits pas très lents;
Et je revois là-bas, de chers profils galants,
Des paniers tournoyant au son d'une pavane;
C'est le passé, ma chère, enfin, que rien ne fane;
C'est un berger qui passe, une houlette aux doigts,
Et tout cela c'est bien à vous que je le dois.

CORYSANDRE

Cher marquis!

DE FRONSAC

Vous souvenez-vous de nos querelles?

CORYSANDRE

Et de vos négrillons?

DE FRONSAC

Et de vos tourterelles?

CORYSANDRE

Et de l'escarpolette au fond du parc ombreux?
Que vous étiez charmant...

DE FRONSAC

Et que je fus heureux!

CORYSANDRE

Nous tournons les feuillets d'un roman de naguère;
Et pourtant le péril est proche.

DE FRONSAC

C'est la guerre.

CORYSANDRE

Ah! mon Dieu, qu'il est loin, déjà, ce tourbillon.
Et je viens dans ce camp, comme un bleu papillon,
Vous rapporter le frais parfum d'anciennes roses.
Lorsque vous vous battez pour les plus nobles causes
Vous devez me trouver frivole et vaine un peu.
Pardonnez-moi...

DE FRONSAC

Je vous aime... papillon bleu.

CORYSANDRE

Ah! j'oubliais... j'ai tant de choses à vous dire.
Mais le voyage, cet air neuf que je respire,
L'émotion de vous revoir dans ce décor,
J'oubliais d'annoncer cette nouvelle encor:
Le comte de Lineuil épouse Dorimène.

DE FRONSAC

Comment, ce libertin?

CORYSANDRE

Avec cette inhumaine.
Oui, mon cher, tout Paris en parle.

DE FRONSAC

C'est exquis.
Dorimène et Lineuil... Lineuil et...

CORYSANDRE

Oui, marquis.

Rires, coups d'éventail.

DE FRONSAC

Vous souvient-il que vous ayiez chanté chez elle
Un couplet...

Baiser du bout des doigts.

ravissant?

CORYSANDRE

Certes... je me rappelle.

DE FRONSAC

Vous aviez une robe mauve au ton très doux.
Rappelez-moi cet air... Madame, voulez-vous?

SCENE IV

JASMIN, *entrant.*

Excusez-moi d'entrer sans frapper, je vous prie,
Mais on entend là-bas de la mousqueterie;
Nous devons repartir... le péril est pressant.

CORYSANDRE

Partir!

JASMIN

On sent passer un souffle frémissant.
Le spectacle est remis... Tout le camp sent la poudre.
Renouons nos paquets.

CORYSANDRE

Je ne puis m'y résoudre.

JASMIN

Comment, tu ne peux...

CORYSANDRE

Non, je reste.

JASMIN

Mais c'est fou!
Songe que le canon peut gronder tout à coup...

CORYSANDRE

Partir avant d'avoir joué ma comédie,
Partir comme un valet qu'un geste congédie,
Partir avant d'avoir joué mon rôle, non!
Il est joli... j'y tiens!... Ce n'est pas le canon
Qui fera bouger l'aile noire de ma mouche,

Non, mon rôle est à moi, je défends qu'on y touche.
J veux dire à tous ceux que la mort va frôler
Comment Paris les aime et les veut consoler ;
Je veux faire passer dans leurs rangs cette flamme,
Et je veux leur jeter les roses de notre âme.
Ils ont le droit de l'exiger, me comprends-tu?
Notre rôle est moins grand quand le canon s'est tu !
Laisse donc ces paquets... Approche-moi la chaise.

Elle se met du fard devant la glace.

Un peu de rouge.

JASMIN

Elle est nerveuse.

DE FRONSAC

Elle est Française !

CORYSANDRE, *continuant de se grimer.*

On n'a pas tous les soirs un public de héros ;
Et si messieurs les ennemis montrent leurs crocs,
Nous saurons leur prouver que chez nous, avec grâce,
Une femme sait voir le danger face à face,
Sans trembler, sauf pour ses rubans ou pour ses choux.
Là, j'ai fini !... Marquis, comment me trouvez-vous?

DE FRONSAC

Vaillante !... Mais Jasmin a raison.

CORYSANDRE

Quoi?

DE FRONSAC

Sans doute,
Madame, il faut sans plus tarder vous mettre en route.

CORYSANDRE

Vous, vous me conseillez...

DE FRONSAC

Je dois partir aussi
Si l'on se bat... Mon rôle à moi n'est plus ici.

CORYSANDRE

Mais je n'ai pas joué le mien.

DE FRONSAC

Vous, au contraire,
Vous n'avez eu ni la rampe, ni le parterre ;
Mais vous l'avez joué miraculeusement.
Vous m'avez apporté votre grâce un moment,
J'ai baisé votre main, j'ai frôlé votre épaule,
Et je me sens plus fort ; le voilà, votre rôle !
Le trouvez-vous toujours, madame, aussi joli?
Vous pouvez repartir, votre rôle est rempli !

CORYSANDRE

Merci ! Communiquez ce feu que j'ai fait naître
A ceux qui se battront.

DE FRONSAC

Puis-je ne pas promettre?

CORYSANDRE

Mon court voyage ici n'aura pas été vain.

DE FRONSAC

Non ; l'on dira plus tard, il fallait qu'elle vint
Pour qu'un soir Charleroy fut conquis par les nôtres
C'est un prodige, mais une femme en fait d'autres.
Ne craignez plus d'avoir frustré tous nos soldats ;
Je leur dirai ce que vous ne leur direz pas.
Je me sens ivre, fou, frémissant, héroïque ;
Tendez-moi votre main comme un blanc viatique ;
Laissez-moi d'un baiser effleurer vos doigts joints ;
Pour être un conquérant, il en faut beaucoup moins!

Il lui baise la main.

Et maintenant, je pars...

CORYSANDRE, *souriant.*

Déjà !

DE FRONSAC

Sur ce sourire.

Marche militaire au lointain.

CORYSANDRE

J'avais pourtant encor mille choses à vous dire.

DE FRONSAC

Hélas ! dès à présent, je ne m'appartiens plus.

CORYSANDRE

Je craindrais d'insister.

DE FRONSAC

Les temps sont révolus.
Adieu ! j'entends là-bas la voix qui me réclame ;
Mais lorsque vous aurez gagné Paris, madame,
Faites pour moi quelques sourires à la cour ;
Coiffez-vous à l'Infante et non à la Raucourt ;
Faites mes vœux à de Lineuil, à Dorimène ;
Ne m'oubliez pas trop pendant une semaine.
Adieu !...

CORYSANDRE

Mon cher marquis !

DE FRONSAC

Ne m'attendrissez pas!

CORYSANDRE

Quand je pense que vous vous élancez, là-bas,
Au milieu du combat, du bruit, de la fumée,
Quand je pense que vous retournez à l'armée,
Je voudrais vous offrir je ne sais quoi, vraiment :
Un objet, un fétiche, un baume, un talisman.
Ne vous étonnez pas, les femmes sont étranges,
Quel objet, comme l'aile blanche des archanges,
Chassant la mort, ainsi qu'un clair épouvantail,
Pourrais-je vous offrir, marquis?...

DE FRONSAC, *désignant l'éventail de Corysandre.*

Cet éventail.

CORYSANDRE

Le voici.

DE FRONSAC

Je le prends comme un peu de vous-même.
Et maintenant, je pars.

CORYSANDRE

Cher marquis !

DE FRONSAC

Je vous aime !
Ne m'en veuillez pas trop si je suis empressé,
Ce soir, auprès d'une autre, au charmecompassé ;
Ne m'en veuillez pas trop si je conte fleurette
A cette autre qui n'est qu'une grande coquette ;
Mais je me dois d'être fidèle au rendez-vous ;
Ne m'en veuillez pas trop, c'est pour l'amour de vous.
Adieu ! Ne soyez pas jalouse, il faut me croire.

[CORYSA]NDRE

Une rivale ! Et quel est son nom?

DE FRONSAC

La victoire !

Il sort. Corysandre le suit des yeux au fond. Elle redescend et s'écroule en larmes sur son tambour.

Madame, il faut calmer ces transports trop ardents.

CORYSANDRE, *se jetant à son cou.*

Jasmin, console-moi...

JASMIN

Je fais les confidents.

CORYSANDRE, *au public.*

Public, les trois héros de cette comédie
Ne sont plus trois pantins d'une époque engourdie,
Car leur rôle est d'un or que rien ne peut ternir.
Gageons que tu les reverras dans l'avenir,
Gageons que tu les reverras, Public de France,
Avec le même entrain et la même élégance,
Sous un autre costume, ou sous un autre fard ;
Mais toujours tu sauras les reconnaître à l'art
De tenir un mousquet, un gant, une cravache ;
Tu les reconnaîtras toujours à leur panache.
Ce qu'ils ont fait ce soir, ils le feront demain.
Et maintenant, Public, daigne applaudir Jasmin,
Fronsac et Corysandre aux ramages d'oiselle,
Car ce sont trois acteurs de la France éternelle !

Rideau.

RAYMOND GENTY.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

VI

MONSIEUR GUSTIN

Bien dépitée de n'avoir attiré l'attention de personne, Arlette, revenue de son évanouissement réel et cependant théâtral, reconnut bien vite l'endroit où elle se trouvait. Elle s'interrogea sur ce qu'elle devait faire, et jugea bon de ne pas se rapprocher des rusquiers dont les plaisanteries, en présence de Victorin, lui auraient pu « porter tort ». Victorin, ragaillardi par un coup d'aïguarden, avait repris son travail.

Martine, là-bas, sur sa carriole, regagnait sa bastide.

Comme elle regardait au loin devant elle, elle vit un piéton qui, l'apercevant à son tour, quitta vivement la route et se lança d'une allure suspecte dans les taillis voisins, où il disparut.

« Quelque fêna, ! « pensa-t-elle sans s'émouvoir. Elle ne l'avait pas reconnu.

C'était Augustin, le fils du vieil instituteur. Il se cachait, ne voulant pas entrer en conversation avec des gens de son endroit.

Sur les fougères, à l'ombre, il s'étendit paresseusement et s'endormit jusqu'à l'heure où, le soir venant, il supposa que tous les travailleurs s'étaient récampés (étaient revenus des champs).

A ce moment il se leva et regagna le chemin ; mais sa prudence ne lui avait pas dit qu'il était proche d'un tournant, et, quand il franchit le petit fossé qui borde la route, il faillit bousculer une passante.

— Oï! bou Diou! que tu m'as fait peur! cria-t-elle... Té, c'est toi, Gustin?

— Eh oui, Arlette.

— Et comment te va? Qu'est-ce qu'on dit à Marseille? Est-ce vrai que tu as une belle place chez un banquier?

— Oui, dit-il, frôlant et esquivant la vérité. Je suis devenu homme de bureau.

Il l'était, en effet ; et il serait mort volontiers plutôt que d'avouer qu'il tenait, dans des bureaux, non pas la plume, mais le balai.

— Eh! reprit-il, tu es toujours gente et de figure et de tournure, Arlette! Et, je pense, toujours aussi coquette? Je me rappelle que pas une de nos femmes ou jeunes filles d'ici ne sait comme toi tenir une ombrelle.

Arlette rougit, honteuse d'apparaître aux yeux d'un tel homme avec ses vêtements de travail.

— Si je ne suis pas fierte aujourd'hui, dit-elle en manière de défense, c'est que je suis allée travailler dans le gros bois ; alors, tu sais, on s'habille expressément pour ça de la plus mauvaise manière... Mais toi, que tu es magnifique avec cette lévite courte!

— C'est une jaquette, dit-il avec une fière simplicité. La redingote noire, c'est pour le dimanche.

— Et tu as un chapeau qui est dur? fit-elle avec admiration en touchant ce chapeau vraiment admirable.

— Il faut ça dans nos bureaux, affirma-t-il.

Et ils se turent.

Lui avait à la fois deux idées. D'abord, ne voulant pas être vu des gens d'ici, il devait quitter la fille. Et sa seconde idée était de ne la point quitter comme ça, sans lui prendre au moins un baiser. Elle lui avait toujours plu, cette Arlette ; et ne venait-elle pas de lui dire qu'il était magnifique?...

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

Elle, immobile devant Augustin, l'avait oublié. Elle pensait à l'autre ; elle « se songeait » :

« Je ne me suis pas montrée à Victorin là-bas, pour ne pas que les gens aillent raconter à son père que je suis une effrontée. Mais je lui dirai que j'étais près de lui, et que rien qu'à le voir si pâle et les yeux fermés, je me suis évanouie. Cette Martine! comme elle a su me laisser là toute seule, la rusée canaille! Enfin, je lui dirai tout, à Victorin, et de tout il me saura bon gré. »

— Arlette, fit tout à coup Augustin, je te quitte. Je vais voir mon père ; je ne veux être vu que de lui — et de toi. Mais garde-moi le secret sur notre rencontre. Trop de gens autrement me reprocheraient de ne pas être allé les voir, comprends-tu?

— Je comprends. Mais pourquoi ne rendre visite à personne? Tu ferais bon effet, beau comme te voilà!

Il se rengorgea, gonflé de satisfaction naïve.

— Je sais, dit-il, que mon père ne se gêne pas pour mal parler de moi. Il me faudrait donner trop d'explications à tout le monde sur ma conduite, sur mon absence d'ici, sur mes affaires de Marseille...

En réalité, il aurait eu trop de mensonges à trouver, et difficiles ; il craignait qu'on ne connût sa véritable situation. Et puis, il n'avait pas au gousset de quoi soutenir son personnage et payer un bock ou une absinthe. Il dit d'un air hautain :

— Vois-tu, Arlette, quand on est allé se faire une position au dehors, on a dans son pays trop de jaloux.

— Ça, je me le crois, dit-elle.

— Au revoir, Arlette.

— Au revoir, Gustin.

Un instant, ils restèrent en face l'un de l'autre, la main dans la main.

— On pourrait s'embrasser, dit-il brusquement.

— Si ça te fait plaisir, répliqua-t-elle.

Avant de répondre, elle avait jeté un regard rapide et sournois autour d'elle. Personne en vue.

Elle laissa Gustin la serrer contre lui... Il faut avoir des amis partout...

Au couchant, par-dessus Gonfaron, au bas d'un ciel vert pâle, s'enflammait un horizon de pourpre et d'or en fusion ; mais Arlette ni Augustin n'avaient jamais songé à regarder les soleils couchants, pas même pour deviner s'il pleuvrait le lendemain ou si l'on pourrait travailler aux champs.

VII

LA POIGNE DU VIEIL ARNET

Ce que le jeune Augustin Augias craignait surtout, c'était de n'être pas reçu par son père, avec qui il avait eu autrefois des scènes violentes.

Il avait donc résolu de le surprendre. Il le surprit. A l'heure du repas, il arriva sur la terrasse de la maison paternelle. La porte était ouverte au bon air du soir. Augustin était arrivé du côté opposé à la fenêtre. Le père préparait sa table, y disposait une nappe de tissu grossier mais d'une parfaite blancheur. Il faisait jour encore. Et, distrait par ses pensées habituelles, le vieil homme, s'oubliant, s'assit... Il songeait :

« L'école primaire ne devrait pas être comme une salle fermée. L'enfant devrait savoir que, s'il montre une intelligence d'élite, il en sortira pour entrer dans les écoles secondaires, et de là, s'il en conquiert le droit, dans les écoles supérieures. Alors, vraiment, nos écoles populaires seront comme des réservoirs fécondants... »

Maître Augias méditait d'écrire ses idées sur la question de l'enseignement primaire, de confier son étude à un député de sa connaissance.

« C'est cela, murmura-t-il presque à voix haute, il y a deux premières réformes à obtenir : 1° L'école doit être affranchie de la politique ; la nomination de l'instituteur ne doit dépendre que de ses chefs naturels, les inspecteurs d'Académie. 2° Elle doit conduire automatiquement aux écoles secondaires les enfants qui montrent une intelligence supérieure. »

Et il souriait, le brave homme, à ses bonnes pensées... Quelqu'un entra. Ayant levé les yeux, il ne reconnut pas son fils tout de suite, et dit :

— Que demandez-vous, monsieur?

— Papa! murmura Augustin qui fit un pas, avec le mouvement de s'incliner vers le vieux père.

Maître Augias se recula un peu ; ce mouvement était involontaire et révélait ses sentiments à l'égard du jeune homme.

Il reprit avec intention le mot qui lui était échappé :

— Monsieur? dit-il.

Et s'arrêta. Puis, après un instant :

— Est-ce là une façon de s'introduire chez les gens, sans crier gare, à la nuit commençante? sans frapper à la porte? La maison de votre père est-elle moins respectable que toute autre? Chez qui vous serait-il permis d'entrer ainsi?

— Je craignais, dit Augustin, de n'être pas reçu si je vous avais prévenu.

— Ce n'est pas une excuse, dit Augias. Si j'ai décidé de ne plus vous voir, vous devez respecter ma volonté. N'ai-je pas mis certaines conditions à votre rentrée ici? Si vous les aviez remplies, vous n'auriez pas craint d'être repoussé. Et si vous ne les avez pas remplies, que venez-vous faire? Que me voulez-vous? Je suis vieux et malheureux par vous ; pourquoi troublez-vous les derniers jours de mon existence?

Le vieillard se tut. Il souleva sa lampe et considéra un instant le voyageur ; il remarqua ses souliers poudreux :

— Vous êtes venu à pied de Gonfaron? dit-il.

— Non, du Luc.

— C'est un peu loin.

— J'ai eu peur de rencontrer, à Gonfaron, des gens de connaissance.

— Et pourquoi peur, si vous n'avez rien à vous reprocher?

Augustin se tut, indifférent, le visage inexplicable.

— Avez-vous faim? dit le père.

— Je n'ai pas mangé depuis ce matin.

Le vieil homme, qui allait commencer son repas, se leva, et montrant sa chaise :

— Asseyez-vous et mangez. Moi, je ne pourrais plus ce soir. Le pain ne passerait pas. Mais je suis vieux ; un repas manqué, le soir surtout, ça n'a pas d'inconvénient pour moi ; vous, vous êtes jeune, vous avez besoin de vous faire des forces ; mangez. Nous causerons après.

Le jeune homme, affamé, se mit en devoir de faire honneur au potage, au bœuf bouilli, aux olives, aux figues sèches. Le père le servait, allant et venant du placard à la table, où le fils, sans rien dire, ne perdait pas un coup de dent.

En présence de cette scène, un indifférent eût été attendri ; mais Augustin demeurait énigmatique. Le jeune révolté mangeait, et c'était bon, voilà tout. Que son père souffrît, il l'ignorait.

Ce repas, dont la durée fut douloureuse au père, prit fin cependant. Quand Augustin se versa le coup de la fin, abondant, Augias lui dit :

— Que venez-vous chercher ici? A votre âge, on doit se suffire. Quelle sorte de place occupez-vous à Marseille?

Augustin évita de répondre directement à cette dernière question.

— Mes appointements sont insuffisants, dit-il ; c'est une honte, dans une maison où on remue l'or à la pelle. Je ne vois pas pourquoi le directeur est payé plus que moi. Nos travaux sont différents, mais si les miens sont indispensables, ils valent autant. Il faut proclamer l'égalité des salaires pour l'amiral et le matelot.

Maître Augias écoutait avec ahurissement.

— Et aussi, je pense, pour le fainéant et le bon travailleur? dit-il avec amertume.

— Mais certainement! répliqua Augustin, en relevant la tête d'un air de défi.

— C'est-à-dire que tu voudrais établir le règne de l'injustice au nom d'une égalité matérielle qui n'est pas réalisable, car le fainéant se trouverait avoir mangé ou bu le lendemain son salaire de la veille, tandis que le bon travailleur l'aura mis de côté pour ses enfants. Ton égalité de salaires tendrait à supprimer l'émulation, qui fait le progrès des nations.

— Je ne veux pas que mon voisin me domine.

— Soit, mais il faudra souffrir qu'il te dépasse. Dépasser n'est pas dominer. Où prends-tu toutes ces belles idées?

— Je ne les prends pas ; je les ai, voilà tout.

Maître Augias changea de ton et dit froidement :

— Que faites-vous chez votre banquier? On dit que vous balayez les salles?

Augustin garda un silence farouche ; maître Augias reprit :

— Je vous avais conseillé de vous engager comme marin ou comme soldat, puisque vous n'avez pas voulu apprendre de votre père le peu qu'il sait. Vous auriez pu devenir instituteur, vous ne l'avez pas voulu ; ou bien paysan, et vous battre en brave homme courageux contre la terre, vous ne l'avez pas voulu. J'ai hérité de quatre sous et j'ai su que vous les convoitez, car, après boire, vous bavardez, vous contez à tout venant vos mauvais désirs. Alors, je vous ai dit un jour : « Va gagner ta vie comme tu pourras ; mais je ne te reverrai que si tu me reviens soldat et bon soldat. » Voilà ce que je t'ai dit. Me reviens-tu soldat? Non. Alors?... Je te vois en vêtements sales, mais bourgeois. Ton esprit n'a pas changé, ton cœur non plus. Où en es-tu de ta vie? Reviens-tu pour faire le paysan? Cela s'apprend à tout âge et se peut quand on a ta carrure, tes épaules...

Les larges épaules d'Augustin se haussèrent d'un mouvement imperceptible.

— La terre est trop basse, gronda-t-il.

— Comme ton père pour toi! dit Augias. Je suis trop bas, n'ayant été qu'un petit instituteur de village. Mais de quoi diable es-tu fier, mon garçon? Ignorant et sot, voilà ton compte. Comment espères-tu vivre? Pourquoi ne pas t'engager? Va aux colonies.

— La guerre, dit Augustin, est une abomination. Les gouvernements ne se servent des soldats, en temps de paix, que pour défendre le magot des riches.

— Et toi-même, ne voudrais-tu pas être un de ces riches, tous mauvais à tes yeux?

Augustin eut un vilain rire :

— Ah! mais oui! Et tout de suite. Et aussi mauvais et pire que les autres ; je voudrais bien et je saurais!

Maître Augias s'assit, et, silencieusement, se mit à pleurer de grosses larmes.

Augustin se confectionnait soigneusement une cigarette :

— Ne vous faites pas de mauvais sang, papa. Vous savez bien que j'ai raison. Toutes vos belles leçons sur le travail et le patriotisme, le dévouement et le reste, toutes les belles phrases que vous avez cru devoir débiter aux enfants, c'est pour aveugler leurs intelligences, pour endormir leur bon sens, et, plus tard, leurs colères, qui sont justes, contre la société. C'est ce que je dis qui est vrai. Et, pas moins, il faut de l'argent au plus pauvre, parce qu'on a droit à la vie ; et j'ai mes droits sur vous, puisque vous m'avez fait ce joli cadeau : *la vie!* Oui! un fameux cadeau dont je ne vous remercie pas,

non! Vous ne m'avez pas consulté pour savoir si je désirais venir au monde, hé? Ce fut seulement pour votre plaisir, hé? Eh bien, puisque vous avez quatre sous, comme vous dites, c'est vous le riche. C'est moi le pauvre, Et je vis par votre faute, car la paternité, c'est une faute vis-à-vis de l'enfant. Eh bien, payez. Je viens chercher de l'argent.

Le vieil Augias s'était mis debout et considérait son fils d'un œil hagard, comme fou.

Cela dura un temps, puis il se rassit ; il marmonnait entre ses dents, oubliant la présence de son fils, se croyant seul. Puis il dit, d'une voix claire, quoique tremblante :

— L'instruction! J'ai passé ma vie à donner de l'instruction, un peu d'instruction aux enfants de mon pays ; mais qu'est-ce que l'instruction? Un bien ou un mal? Ni un bien ni un mal. C'est comme un couteau. Ça sert à bien des usages, à couper le bon pain ou à assassiner. Alors, comment leur faire un bon cœur aux enfants, et du bon sens? Je ne sais plus. Qui leur dira, de manière à être entendu et cru, et obéi : *ceci est le bien, ceci est le mal?* Et si on ne leur dit pas, comment le sauront-ils?... Paysan! Celui-ci aurait honte d'être un paysan! Je voudrais bien avoir été un paysan, moi. Faire pousser du blé, nourrir les hommes et mourir au soleil..., quelle bonne chose!

Augustin, à ces mots murmurés par le vieux père, eut un méchant rire.

Augias, indigné, se leva et lui dit avec fermeté :

— Cette place, que vous prétendez avoir à Marseille, vous l'avez perdue, peut-être?

— Non, dit Augustin, mais j'ai des dettes... Oh! petites.

— Vous avez toujours votre place? En ce cas, vous n'avez pas besoin de votre père. Allez-vous-en. Revenez soldat, si vous voulez me revoir.

Augustin se leva.

— Ce soir, je vous ai donné de quoi manger. Vous n'aurez rien de plus. Allez-vous-en!

Augustin délibérait. Allait-il menacer son père?... Il croyait savoir où était le « magot ». Il délibérait, et le père comprenait, s'attendant au pire de la part du dément.

Ni lui ni son fils n'avaient vu que, depuis quelques instants, une ombre s'était dressée sur le seuil.

— Allez-vous-en, répéta Augias avec énergie.

— Quand vous m'aurez donné de l'argent! dit violemment Augustin.

— Je vais t'en donner, moi, dit Arnet qui entra brusquement sur ce mot... Ayez pas peur, maître Augias, j'ai porté sur mon dos un gendarme au complet, avec son sabre et sa carabine, ce qui est resté une histoire célèbre dans le pays ; je porterais bien ce fifi jusqu'à Gonfaron, s'il le fallait... A nous deux, mon gaillard!

Le vieux braconnier prit Augustin, le mirliflor, par sa belle cravate rouge, lui fit repasser le seuil et l'envoya rouler sur l'échine à quinze pas de la maison paternelle.

Augias pleurait.

— Père Augias, dit Arnet, j'ai aperçu tantôt Arlette sur la route, au soleil tombant, qui causait avec Augustin et je suis venu à tout hasard, pensant bien qu'un témoin vous serait peut-être utile.

— Mon fils! et dire que c'est mon fils!

— J'ai entendu dire à Maurin, qui était le bon sens même, qu'on n'est jamais sûr qu'un fils soit un vrai fils. Un vrai fils est celui qui pense comme vous, disait Maurin. Et celui qui pense comme vous et sait vous aimer, celui-là est votre fils, quand même ce serait un bâtard sans père. Et tenez, moi, Arnet, tout bête comme je suis, je me sens un frère pour vous.

(A suivre.) JEAN AICARD, *de l'Académie française.*

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 4 mai 1917.

L'ÉMISSION DE LA VILLE DE PARIS

L'échange des Bons municipaux contre des Obligations quinquennales de la Ville de Paris aura pris fin lorsque paraîtra cette Revue. Il est vraisemblable qu'un grand nombre de porteurs de Bons auront fait usage de leur droit de priorité dans l'émission actuelle, en raison des avantages qu'elle comporte.

Cette émission s'élève, comme nous l'avons dit, à un montant supérieur de 25 millions à celui des bons émis et cette différence peut être accrue du chiffre des bons non échangés. De toutes manières les titres disponibles formeront un total important et seront mis en souscription publique le *24 mai courant.*

Le taux de cette émission est également fixé à *495 francs* par obligation de 500 francs et à *99 francs* par cinquième d'obligation, Payable à raison de :
50 fr. par oblig. de 500 fr. en souscrivant,
10 fr. par cinquième d'oblig. —
Le solde de *445 francs* par obligation entière et de *89 francs* par cinquième d'obligation devra être versé *du 15 au 30 juin* prochain.

Rappelons que le revenu de ces obligations est de *5 1/2 0/0 net*, payable semestriellement les 15 juin et 15 décembre, et qu'elles auront un privilège dans la souscription des emprunts de la Ville de Paris, qui seraient émis avant le 15 juin 1922.

Au prix d'émission le revenu net ressort à *5 72 0/0*, compte tenu de la prime de remboursement.

Le **Crédit Mobilier Français** *se met à la disposition des personnes désireuses de souscrire aux obligations nouvelles de la Ville de Paris 5 1/2 0/0 net 1917.*

La **Bourse de Paris** bénéficie depuis quelques jours d'un regain d'animation.

Il semble que, après quelque accalmie, l'activité des opérations militaires tende à reprendre sur le front occidental du théâtre de la guerre et notamment dans le secteur britannique.

C'est avec un vif intérêt que la Bourse suit le déroulement de ces événements et voit l'aide financière américaine se manifester d'une façon effective pour les Alliés.

C'est avec satisfaction que la Bourse a pris connaissance de la note du gouvernement provisoire russe protestant auprès des Alliés de l'entière fidélité de la Russie aux engagements de l'Entente et aux buts de guerre communs et qu'elle voit les partis extrémistes s'assagir.

La soudure russe, entre les deux statuts politiques d'hier et de demain, préoccupait plus le monde des affaires que la soudure entre les deux récoltes de blé. Aujourd'hui il apparaît que la transition s'opère avec moins de heurts que l'on eût pu craindre et avec plus de célérité. La réorganisation économique suit la réforme politique avec la nouvelle loi sur les Sociétés en Russie et la création de Chambres de commerce.

On a été non moins heureux d'apprendre que la mission de M. J. Chevalier, directeur de l'Office National des Valeurs Mobilières, avait abouti, au Brésil, à un accord financier au mieux du crédit de ce pays et des intérêts de nos nationaux. La démission de M. Lauro Muller, ministre des Affaires étrangères du Brésil est d'ailleurs commentée favorablement.

Du Mexique, les nouvelles sont favorables, même sensationnelles, puisque l'on annonce que le général Carranza se rangerait du côté de l'Entente. Nous avons donc assisté à un petit *boom* des valeurs mexicaines.

Les mines d'or ont fait également une poussée en avant.

Les valeurs de cuivre sont en reprise au Parquet comme en Banque ; les caoutchoutières, après des prises de bénéfices, montrent une nouvelle activité, suivies par les pétrolifères.

Nos compagnies de chemins de fer marquent un renouveau de fermeté.

Les grandes favorites du marché sont encore les valeurs de navigation et les métallurgiques.

Les valeurs sucrières attirent également l'attention.

L'action *Coloso*, ex première répartition de 40 francs, s'est traitée de 66 fr. à 69 50.

En résumé, la Cote est ferme d'un bout à l'autre, à commencer par la *Rente Française 5 0/0*, qui s'inscrit à 87 fr. 55 ex coupon du 16 mai, et la tendance demeure soutenue dans le groupe bancaire.

Le coupon semestriel des Obligations 3 0/0 de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, échéant le 15 mai 1917, sera mis en paiement, à partir de cette date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 7 fr. 50, soit *net :*
7 fr. 125 par obligation nominative,
6 fr. 65 par obligation au porteur (c. 35).

Nous rappelons que le dividende de 6 francs des actions de cette Compagnie est payable *net* aux mêmes guichets, depuis le 1er mai, à raison de :
5 fr. 70 par action nominative,
5 fr. 35 par action au porteur (c. 18 des actions privilégiées et c. 16 des actions ordinaires).

Le **Crédit Mobilier Français** *répond par lettre à toutes les demandes de* **RENSEIGNEMENTS FINANCIERS.** *(Avoir soin de donner son adresse lisiblement.)*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

LES ANNALES



CHEZ LES HUMORISTES



Sans c'te chameau de concierge on gagnait la bataille...
par POULBOT.



Sortez pas du boyau, on tire sur l'ambulance, par FORAIN.



En esclavage : — Là-dessous, c'est la fille d'un notaire, par FORAIN.

20 Mai 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.

Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

N° 1769. — 20 MAI 1917

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES: 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT GEORGES·PARIS



M. RENÉ VIVIANI, VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL
EN AMÉRIQUE

(Phot. Henri Manuel.)

LA CITATION

* * *

« Je veux avoir la citation!... Je l'aurai! J'espère la décrocher bientôt! »

Tel éclate, à chaque minute, l'ardent désir des soldats, le cri perpétuel de leur envie. Aussi que ne font-ils pas pour obtenir l'unique insigne? Tout, au delà même de l'impossible.

Cette faveur comporte deux choses qui n'en forment qu'une et s'achèvent l'une par l'autre : la croix et la citation.

La première n'est que la conséquence de la seconde. La croix, sans doute, est magnifique. Marque visible, inévitable, elle apparaît et saute aux yeux comme la cicatrice du courage. Elle révèle seulement le fait sans le préciser : « On s'est surpassé. Voilà. » Mais où? Quand? Comment? Pas de détail. Tandis que la citation raconte l'acte, l'explique et le fixe pour l'avenir. Le ruban décore la personne physique. Le texte décore la personne morale. Le texte est la racine d'où sort et vient s'épanouir sur l'habit la belle fleur verte et rouge, la tulipe des batailles... Toutes les croix se ressemblent. Les citations diffèrent, et bien peu sont pareilles.

Pourquoi veut-on l'avoir?

Pour beaucoup de raisons qui toutes sont majeures. Pour la gloire, pour le plaisir..., pour soi, pour les siens, pour la France, ou pour une mère, un père, une femme, une fiancée, pour des enfants qui souvent sont encore petits et dont ce sera plus tard le meilleur patrimoine. La citation représente et embrasse d'un même amour tous ces puissants motifs ; ils sont les feuilles de la palme ou les rayons de l'étoile.



Une fois acquise elle devient l'orgueil de la famille, son titre de noblesse. On ne se lasse pas de la relire et de la répéter ; on la sait par cœur ; on l'encadre. On la récite comme une prière, on la met dans le livre de messe, on l'inscrit au bas d'une image de deuil et sur la pierre d'une tombe. C'est la plus parfaite des épitaphes.

Les parents, qui en sont fiers, la creusent, la développent, la parcourent en tous sens, en pèsent chaque mot, chaque qualificatif, y découvrent toujours des richesses nouvelles. Tant de grandeurs sont resserrées dans son sublime raccourci! Prenez la plus brève : « *Belle attitude au feu.* » Tout ce que ces quatre mots représentent et compriment de fièvre, d'élan, de ténacité, de victoire gagnée sur soi-même!

La citation a ses survivants et ses morts : ceux dont elle reste le *livret* pour toute l'existence ; et ceux qui l'auront ignorée parce qu'ils ont péri pour être plus sûrs de l'obtenir. Si impatiente alors qu'ait été la hâte du chef, l'homme avait déjà disparu... quand elle a paru.

Elle relate tous les sacrifices, toutes les vaillances, dans tous les domaines, sur la terre et dessous, dans l'air et l'eau, les prouesses de la tranchée, du poste d'observation, du clocher, de l'arbre et de la hune, de l'avion de chasse et du fourneau de mine.

Elle a ses manières et ses tons. Il en est de courtes et de nerveuses, comme dépouillées, et qui cinglent en coup de fouet, d'une splendide sécheresse ; d'autres hachées et haletantes ; d'autres métalliques et qui sont, elles aussi, de vraies médailles, où se retrouve la pensée lapidaire du général qui les a frappées. Et puis de longues où il semble que le chef ait voulu exprès s'attarder, par scrupule et reconnaissance, inquiet de ne pas rendre un suffisant hommage. Les plus copieuses n'ont pourtant que dix à quinze lignes. On est aussi sobre de mots pour la rédaction du texte, que de gestes pour la remise de la croix. Ici et là, ça ne traîne pas. Il s'agit de faire vite et bien. Le chef passe... Il s'arrête. Deux regards d'un siècle qui se croisent... Le temps d'épingler. La Confirmation du sabre sur l'épaule... Le baiser brusque sur la joue. Un muscle qui se crispe... Un brouillard... C'est fini. De même la citation ne se perd pas, ni ne s'étale en inutilités. Elle se verse et s'avale d'un coup, comme un verre.



Le général Pétain,
chef d'état-major général.



Remise de décorations sur le front.

Qu'il y en a! Des milliers et des milliers! On ne les compte plus. C'est une lecture palpitante et, malgré ses tristesses, pleine d'exaltation. Chaque libellé a sa physionomie qui fait voir l'homme, son caractère, en trace le portrait, le montre en plein jeu d'héroïsme. Il relève — et comme il a raison! — les derniers mots prononcés par le blessé ou le mourant à cette minute « où l'on ne dit que ce qu'on pense ». Et parmi ces superbes propos, quel est celui qui revient le plus souvent? On ne le croirait pas, si les paroles recueillies n'étaient pas là, preuves éternelles..., c'est celui-ci : Je suis *heureux!* »

Presque sous la même forme, le mot et l'idée s'échappent de la bouche et du cœur, reviennent toujours : « *Je suis joyeux de mourir... Je meurs content... Dis qu'on ne me pleure pas... C'est bien ainsi... J'ai la plus belle des morts... Je suis fier de donner ma vie...* » Le bonheur! Ce terme est le fond et l'expression de leur dernier soupir A la joie de vivre ils ont substitué la joie de mourir. Ils ont inventé une nouvelle façon d'envisager la mort et de l'accueillir à bras ouverts, sans restrictions, dans la complète allégresse de l'âme. Et ce n'est pas de leur part une sublime comédie, un sentimental et pieux mensonge pour nous consoler et nous faire mieux accepter leur sacrifice... Non... Ils sont sincères. Ils ne peuvent ni se tromper ni nous tromper. Seuls les soldats auront poussé jusqu'à ce point la dévotion du renoncement.



Les autres hommes, en effet, quelquefois les mêmes que ceux-ci, mais qui s'éteignent en temps de paix au fond d'un lit respecté, n'ont pas ce genre de départ. Les plus courageux — qu'ils soient stoïques, durs ou fanatisés d'orgueil, ou qu'ils s'endorment confiants dans le Seigneur — n'opèrent pas leur retraite sans une certaine et mélancolique gravité qui d'ailleurs n'a rien de défendu. Ils ont l'attitude, la voix, le geste et le regard des séparations... Ils s'écoutent un peu mourir. « Adieu donc! Puis qu'il le faut! Détachons-nous. *Fiat voluntas!* » La main retombe sur le drap et la tête s'incline. On est vaincu.

Mais quand voit-on, jeune ou vieux, l'agonisant de la maladie et de la vie ordinaire se dresser en vainqueur à la minute suprême, les yeux et le front pleins de clarté, pour crier aux siens : « En avant! Allez! Vivez! Je meurs heureux! J'ai fait mon devoir! » et dire : « Vive la mort! » comme le soldat expire en disant : « Vive la France! » ?

L'explication est toute simple.

C'est que le soldat « donne sa vie », tandis que l'autre « attend qu'on la lui prenne ».

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Notes de la Semaine

Le Verbe et l'Action

PENDANT quinze jours, la télégraphie sans fil nous a transmis les paroles prononcées en Amérique par le chef de la mission française et le texte des réponses faites à ces discours innombrables. Ce fut un magnifique tournoi. M. Viviani possède les principales qualités de l'orateur. Il a le nombre, l'image, et quand il se sent soutenu par la sympathie de l'auditoire, ces larges mouvements qui élèvent le débat, ces jets de flamme qui éclairent l'horizon. S'il remue, s'il entraîne, c'est qu'il est lui-même ému. Comment ne l'eût-il pas été en pénétrant dans l'enceinte du Sénat où les citoyens les plus illustres des Etats-Unis se pressaient pour l'écouter? Minute solennelle et grandiose... « Pourrai-je vous dire, s'est-il écrié, que parlementaire habitué depuis plus de vingt ans aux passions et aux orages des assemblées, je goûte peut-être plus qu'aucun autre, à cette heure, la joie suprême de me trouver tout près de cette tribune ; elle est si haute que, si faible soit ma voix, cette voix sera entendue... Je ne vous remercierai pas, non que notre gratitude soit épuisée, mais parce que je ne trouve plus de mots nouveaux pour la traduire. Nous avons tous compris, mes compagnons et moi, que les ovations qui montaient vers nous ne sortaient pas seulement de vos lèvres, mais venaient tout droit de vos cœurs afin de toucher plus sûrement les nôtres... » Se détournant du présent, l'orateur a rappelé le nom de l'aïeul qui perpétue pour les habitants des pays d'outre-mer, le souvenir de leur affranchissement : « Si Washington sortait de sa tombe, s'il apercevait du haut de sa montagne sacrée, l'univers tel qu'il est devenu, il sentirait que son œuvre n'est pas finie et que, de même qu'un homme puissant, supérieur, se doit aux autres hommes, de même un peuple, après avoir établi sa propre indépendance, doit aider les autres peuples à maintenir leur indépendance ou y concourir. » Cette pieuse invocation n'était pas un simple hommage de courtoisie. Elle exprimait une vérité profonde, elle projetait une lueur singulière sur l'âme de la nation, dont l'élan spontané et la force irrésistible nous donneront la victoire.

Nous méconnaissions, nous calomniions le peuple américain. Nous le jugions loyal, intelligent, mais surtout positif, doué d'aptitudes merveilleuses pour les affaires, mais rebelle aux initiatives chevaleresques, ami de son repos, peu guerrier... Quelle était notre erreur! Des aspirations secrètes, des rêves généreux dormaient en lui. Il a frémi sous l'aiguillon de la conscience et la brusque révélation du devoir. Il veut se battre à côté des champions du progrès et du droit. Se désintéresser de cette lutte sublime, lui semblerait être la pire des déchéances. Le signe caractéristique des jours que nous vivons, si abondants en miracles, est un réveil universel de l'idéalisme. Un gigantesque combat se livre entre deux principes, entre la civilisation et la barbarie, entre le Bien et le Mal... Voilà ce qu'ont affirmé les nobles harangues acclamées à New-York et à Washington...

Le Bien vaincra... à condition que la promptitude des actes s'ajoute à l'énergie des discours. L'Amérique prêche d'exemple. Elle mobilise, en faveur de notre cause, son or, son acier, son froment. Depuis trois ans elle nous accordait l'appui de ses encouragements discrets. Que ne fera-t-elle point, maintenant qu'elle nous est officiellement acquise? Tout ce qu'il y a en elle d'ingéniosité et d'activité, toutes les ressources d'une race neuve, tout ce formidable effort va s'employer contre l'ennemi commun. Méritons une telle sollicitude. Redoublons de patience, de fermeté et de loyalisme. Ayons l'esprit de suite, la méthode ; fuyons les vaines palabres. Relisons l'avertissement jailli de l'âme de Mirabeau, dans des circonstances difficiles. (Il s'agissait d'exhorter les rentiers récalcitrants à sacrifier le quart de leurs revenus.) « Vous avez ouï naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome et l'on délibère!* Et certes, il n'y avait autour de vous ni Catilina, ni dangers, ni factions. Mais, aujourd'hui, la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de vous consumer, vous, vos biens, votre honneur. Et vous délibérez! » L'apostrophe de Vergniaud, flétrissant les démagogues, n'est pas moins digne d'être citée. Elle renferme une leçon excellente et n'a pas, semble-t-il, beaucoup vieilli : « Il existe des hommes, à la fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages. Ces hommes répandent sans cesse les soupçons, les méfiances, les jalousies, les haines, les vengeances, etc... » Ce second péril ne nous menace pas moins. Essayez de les éviter l'un et l'autre. Gardez-vous , ô mes frères, de la discorde et de l'anarchie. Et cessez de calomnier le pays de France, auquel M. Viviani a décerné des louanges que salua une tempête d'applaudissements. « Ce qui fait la France glorieuse, c'est qu'elle n'a pas seulement travaillé et souffert pour elle-même, mais qu'à travers sa longue histoire, les yeux fixés sur l'humanité, c'est à l'humanité qu'elle a pensé. C'est elle qui pendant le dix-neuvième siècle a éduqué les autres peuples et tenu dans ses mains le drapeau de l'émancipation vers lequel, de tous les points de la terre, les opprimés tournaient leurs regards, et si en 1871, par la fatalité du destin, sa fortune a semblé subir une éclipse, si elle a connu la défaite, après la défaite elle a essayé de se retremper dans les travaux de la paix. Certes, elle n'avait rien oublié ; elle contemplait avec des yeux pleins de larmes la frontière violée, notre Alsace et notre Lorraine que nous aurons demain... » Nul ne blâmera l'orateur d'avoir tenu ce fier langage et ne l'accusera d'un excès d'orgueil. Il devait, en revendiquant la restitution de la Lorraine et de l'Alsace, le retour au foyer de ces enfants volés et meurtris, affirmer nos plus chères espérances.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Souvenez-vous

Ma chère Cousine,

M. Jean Richepin, dans un de ces articles passionnés et éloquents dont il a le secret, a parlé de la ligue « Souvenez-vous », fondée il y a un an par ses soins, et dont le titre imposant est tout ensemble une supplication, un appel, une devise parlante et un mot d'ordre.

« L'heure est enfin venue, écrit-il, où elle » doit sortir de son silence et de son ombre, » parler haut, se propager au grand jour et » recruter des adhérents innombrables. Elle » s'adresse, en effet, à tous les Français et à » toutes les Françaises, quelles que soient » leurs opinions et leurs croyances.

» C'est sur quoi l'accord se fera immédiat » et unanime quand on saura que cette » Ligue a pour tâche unique de perpétuer, » par tous les moyens possibles, dans nos » esprits et dans nos cœurs, l'exécrable mé» moire des crimes allemands.

» Non seulement pour l'avenir de la » France, mais pour celui de l'humanité » tout entière, non seulement pour venger » les victimes de ces abominations, mais » pour empêcher que des monstruosités pa» reilles puissent jamais faire de nouvelles » victimes, *il faut que la mémoire des crimes » allemands demeure impérissable.*

» L'entretenir vivace, toujours, sans que » rien soit capable de l'éteindre ni même de » l'atténuer, tel est le devoir que s'impose » la Ligue.

» C'est une flamme qu'elle considère » comme sacrée qu'elle veut attiser sans » cesse, qu'elle rendra inextinguible, dont » elle sera la vestale. »

Le but de la Ligue, lumineusement exposé par ce grand Français, apparaît ici dans toute sa noblesse, et son action doit être profonde... Oui, il faut que tous, tous, les femmes surtout, gardent la vision des souffrances endurées par la faute des Allemands pendant ces longues années de guerre, et en perpétuent le souvenir dans le cœur des enfants; il faut que les mères, les veuves, les fiancées, unies dans cette même pensée, fortes de leur nombre et de leur vœu, veillent après la victoire à ce que la France n'oublie pas...

Souvenez-vous... sera le mot d'ordre murmuré par tous les honnêtes gens, et qui rappellera sans cesse aux êtres inconscients ou légers le culte que nous devons à ceux qui sont morts pour la Patrie, à ceux qui ont lutté pour arrêter les crimes allemands.

Elle est longue la litanie qui devra entretenir dans toutes les mémoires la flamme sacrée du souvenir!

Souvenez-vous que l'Allemagne rapace a voulu cette guerre pour dominer le monde, et l'a préparée formidablement; l'espionnage fut une de ses plus belles armes.

Souvenez-vous que, lâche dans sa force, elle osa violer un pays neutre au mépris de toutes les lois...; elle trouva, pour l'honneur de l'humanité, le roi Albert qui lui barra la route.

Souvenez-vous que, sûre de son droit monstrueux, elle essaya de semer la terreur parmi les vaincus... Elle vola, pilla, assassina, brûla!... Les femmes, par ordre, furent violentées, des hommes furent cloués en croix, des enfants fusillés... L'Allemagne fit cela, souvenez-vous, et toute la France, debout, se leva héroïque.

Souvenez-vous des villes martyres et des incendies allumés aux clochers de nos églises; souvenez-vous des obus lancés sur les villes ouvertes, des tirs organisés froidement sur les ambulances où agonisaient des blessés. Souvenez-vous de la *Lusitania!*

Souvenez-vous de toutes les horreurs ordonnées méthodiquement par un homme fou d'orgueil et qui croyait, — pauvre psychologue, — avoir raison des Français par la crainte...

Et souvenez-vous du courage simple et silencieux de nos soldats... les Saints de la France.

Souvenez-vous de la vie qu'ils acceptèrent sans un murmure...

Souvenez-vous des années de martyre qu'ils passèrent au fond de leurs trous, — soumis au froid, à la boue, en proie à la vermine, rongés par les rats, couchant sur la terre humide; et souvenez-vous de leurs longues stations dans des souterrains irrespirables. Souvenez-vous des assauts terribles lancés contre l'ennemi et de l'enfer de feu au travers duquel ils cherchaient le chemin de la victoire...

Souvenez-vous que pas un jour ils ne faillirent à leur mission; ils furent les innombrables héros anonymes, qui, patiemment, lentement, âprement, défendirent la Patrie et l'arrachèrent lambeau par lambeau à la rapacité allemande.

Souvenez-vous de la Marne.
Souvenez-vous de l'Yser.
Souvenez-vous de Verdun.
Souvenez-vous de la Somme.
Souvenez-vous de l'Aisne.

Souvenez-vous des douleurs, des deuils, des souffrances qui marquèrent chacune de ces conquêtes...

Souvenez-vous surtout de la félonie allemande...

Ce sont eux qui inventèrent cette guerre où l'homme se cache, se terre et invisible lance au loin ses engins empoisonnés, gaz asphyxiants et obus diaboliques; ce sont eux qui achèvent les blessés; ce sont eux qui font périr nos prisonniers d'épuisement et de faim; ce sont eux qui, systématiquement, pour avoir raison de la race, laissent mourir les Français des pays envahis d'inanition — et s'arrangent à semer la tuberculose!... Ce sont eux qui rétablirent l'esclavage et firent frémir le monde d'indignation par leurs procédés sauvages; ce sont eux qui arrachèrent les filles à leurs mères, pour les envoyer à des travaux forcés; ce sont eux qui enlevèrent les prisonniers de leurs prisons pour creuser sous le feu français des tranchées allemandes, au mépris du droit des gens; ce sont eux qui obligèrent les civils à des besognes infâmes; ce sont eux qui trouvèrent de tels raffinements de barbarie et un jeu de supplices si effroyables que toutes les nations se soulevèrent et, au nom de la civilisation, honnirent la race maudite...

L'Allemand est « a mad dog », — déclara M. Sharp, — un chien enragé.

Et c'est pour abattre ce chien enragé que nos soldats travaillent et souffrent.

Souvenez-vous!... Oh! oui, tout cela, ne l'oubliez jamais.

Ces deux pensées ne doivent plus quitter un cœur français: la haine de ceux qui ont commis tant de crimes et causé les maux inouïs qui pèsent sur la terre; la reconnaissance que nous devons aux poilus qui nous gardent une patrie libre et fière.

Liguons-nous pour nous reconnaître aux jours de fête, aux jours de commémoration; liguons-nous pour aller en pèlerinage à Strasbourg, quand le drapeau français flottera au haut de sa flèche pointue; liguons-nous pour retrouver, parmi les ruines de Reims martyrisé, les chers souvenirs des jours heureux; liguons-nous pour saluer les villes meurtries, Arras, Chauny, Coucy, et assister à leur résurrection; liguons-nous pour marquer chacun de leurs méfaits publiquement; liguons-nous pour devenir forts et prévoyants, nous qui aurons connu les abîmes où plonge l'insouciance; liguons-nous pour faire le serment que jamais plus un Allemand ne franchira le seuil de nos maisons.

Dans tout Allemand, il y a un espion, la guerre l'a prouvé. Souvenez-vous!... Nous ne voulons plus d'espions, nous voulons de l'air pur, des odeurs saines, de la propreté morale, nous voulons une France aux Français, et la main loyale de nos amis dans nos mains.

Nous avons assez souffert pour vouloir cela éperdument... Mais, dans le cas où quelque mauvais Français le voudrait oublier, nous lui ferions tous entendre le mot d'ordre souverain de la Ligue, — et du fond des hameaux jusqu'au cœur des villes, un murmure courrait d'un bout de la France à l'autre:

Souvenez-vous!...

YVONNE SARCEY.

La Ligue Souvenez-vous! a son siège, 167, rue Montmartre. C'est là qu'on peut demander tous renseignements, notices, bulletins. Le bureau de la Ligue est ainsi composé: président, M. Jean Richepin; vice-présidents, MM. Ch. Deloncle, Paul Escudier, Ch. Guernier, Ad. Brisson, G. Lecomte, R. Coolus; secrétaire général, M. E. Benoît-Lévy; trésorier, M. Duvelleroy.

Des propagateurs et des délégués sont demandés dans toute la France et dans tous les pays alliés.

P. S. — Je m'en voudrais de ne pas saluer la naissance d'un journal, — ou plutôt d'une « Revue » composée par sept membres réunis en pléiade « à l'instar de ce groupe de poètes qui florissaient à Alexandrie sous le règne de Ptolémée. » Les sept membres — j'aime mieux le dire tout de suite — sont sept très jeunes et spirituels potaches qui ne craignent pas de signer leurs articles de noms très antiques: Dionysade de Tarse, Philisan de Corcyre, So-

sithée d'Alexandrie, Homère de Byzance, Alexandre l'Etolien! Ils ont de la verve, cultivent l'ironie, sont nourris de belles-lettres et impriment eux-mêmes leur Revue à la machine à écrire. Ils vendent leur journal au profit de nos soldats; l'abonnement aux trois mois coûte 0 fr. 90. Et on se l'arrache apparemment, puisque la pléiade, composée de sept membres, est venue m'apporter, avec la précieuse Revue, l'hommage d'un don pour les aveugles de M. Brieux.

LE JOURNAL de l'Université des Annales

Sommaire du Nº 10
paru le 15 Mai

La Fontaine: La Comédie humaine (7e leçon).

Conférence par M. JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Les deux Taureaux et la Grenouille, La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf, Le Corbeau voulant imiter l'Aigle, Le Loup devenu Berger, La Belette entrée dans un Grenier, Le Conseil tenu par les Rats, Le Rat qui s'est retiré du Monde, Les Frelons et les Mouches à Miel, L'Huître et les Plaideurs, Le Chat, la Belette et le Petit Lapin, Le Loup et la Cigogne, Le Curé et le Mort, Le Loup et l'Agneau.

La Renaissance des Amitiés françaises,

Conférence par M. ANDRÉ TARDIEU.

Le Secours Américain,

Conférence par M. GABRIEL HANOTAUX, *de l'Académie française.*

Lectures pour accompagner les Conférences :

André Tardieu, par René Puaux. — Comité France-Amérique. — « France-America Society » de New-York. — Discours de MM. Gabriel Hanotaux, le général Brugère, Adrien Mithouard, William Sharp, René Viviani. — Les Français d'Amérique, par John Finley, traduction de Mme Emile Boutroux.

Nombreuses illustrations. — Photographies d'actualité. — Vieilles estampes.

Abonnements aux 24 Nos de l'année scolaire: France et Colonies 10 fr.; Etranger, 15 fr.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire nº 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Les salles d'opérations et de pansements donnent toute leur activité, et nous avons le bonheur de voir les mines de nos blessés refleurir... Certains arrivent dans un état de dépression physique qui laisse tout craindre, et puis, le calme de la grande salle, les soins délicats de notre éminent chirurgien, ont raison de leur torpeur. Les poilus nous racontent les carnages des attaques et surtout le bruit, le bruit infernal des combats... On comprend que ces hommes trouvent quelque douceur dans la paix silencieuse de leurs lits blancs.

Notre hôpital a reçu encore ce mois-ci le don des infatigables, et généreuses, et passionnées amies de la France, Mmes Rogers et Rutlidge... Leur envoi atteint ce mois-ci encore la somme magnifique de 1,200 fr.

Un don bien émouvant nous est encore arrivé, c'est celui envoyé en mémoire du maréchal des logis Edouard Lahousse, de la 3e batterie du 41e d'artillerie, tué à son poste à l'attaque du plateau de Craonne. « Notre regretté camarade, était abonné aux Annales, écrit son compagnon d'armes, le maréchal des logis Th. Meuret. Une collecte faite dans la batterie a produit une somme avec laquelle nous avons acheté une couronne déposée sur sa tombe. C'est le reliquat de cette collecte que je vous adresse au nom des sous-officiers de la 3e batterie. »

Peu d'offrandes ont touché aussi profondément notre cœur... Je demande à mes cousines une pensée pieuse pour ce brave soldat tombé au champ d'honneur.

L'Adoption des Prisonniers

Faisons d'abord notre bilan du mois. Nous trouvons en avril 11,460 fr. 40 de recettes, réparties ainsi :

A notre Caisse de Secours, 5,197 fr. 70.

A notre compte de Dépôts des marraines d'outre-mer, 6,262 fr. 70.

Les dépenses se sont montées, pour notre Caisse de Secours, à 2,834 fr. 15.

Nous avons envoyé ce mois-ci un nombre considérable de colis de secours composés de vivres, car la détresse est infinie dans les camps... Et si nos 7,754 marraines tiennent bon, il n'en vient plus hélas de nouvelles autant que nous le voudrions. Rendons grâce avec d'autant plus de gratitude à celles qui depuis deux ans mettent un peu de soleil dans la vie de ces pauvres exilés.

Les dépenses au compte des marraines d'outre-mer se sont élevées à 5,532 fr. 25, et comme toujours nous avons envoyé là-bas les reçus de nos prisonniers. D'ailleurs, les dons progressent chaque mois et rien ne réjouit plus nos marraines américaines que les lettres qui leur arrivent de leurs filleuls.

La situation de l'œuvre est donc excellente, puisque au 1er mai il reste :

A notre Caisse de Secours, 19,677 fr. 30.

A notre compte de Dépôts des marraines d'outre-mer, 10,496 fr. 90.

Soit un total de 30,174 fr. 20.

Les dépenses faites pour les prisonniers par l'œuvre, depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis le 21 février 1915, est de 104,066 francs 15... Et nous estimons que les dépenses faites par nos marraines en envois directs à leurs filleuls dépassent à l'heure actuelle quinze cent mille francs!... C'est avec émotion que nous constatons ces beaux résultats.

Les Allemands font la vie dure à nos prisonniers. La disette forcée rend leur sort plus précaire, et les intellectuels sont soumis aux plus dures humiliations, aux pires travaux. « Mon fils fut tour à tour voiturier, palefrenier, cantonnier, infirmier des chevaux, batteur en grange, voire même chiffonnier!... m'écrit une maman. Mais, ajoute-t-elle, tout cela n'altère pas la bonne humeur de nos chers enfants. Ce sont eux qui nous donnent le courage de l'attente et l'espérance du revoir. » Et pour le prouver, elle m'envoie un poétique et touchant article paru dans *L'Echo de Neunbahn*, journal des prisonniers du camp de Munster; il célèbre le chant de la cloche et le termine par cet appel :

« Mais par un soir soudain, à cœur battant, je sonnerai ton chant du départ, Exilé! Je sonnerai la barrière ouverte. Je sonnerai le retour à la France, à ton clocher. Je sonnerai et un tintement fin préludera à tous les carillons de paix et de délivrance. »

Tout le morceau, signé René Divernesse Lamarche, est d'un sentiment poignant.

Nous avons appris avec plaisir que désormais nos prisonniers ne seraient plus soumis au supplice dont voici, il faut l'espérer du moins, le dernier écho :

« Tous les matins, nous avons réveil à 5 heures; nous allons au café, ce n'est que de l'eau d'orge grillée. Après, on nous rassemble pour le travail, qui consiste à porter de grosses boules de fil de fer barbelé à plusieurs kilomètres, que l'on nous fait placer à 1 kilomètre et demi des tranchées anglaises, et l'on entend des balles siffler ainsi que des obus qui tombent autour de nous, et on n'a pas le droit de se cacher. A 3 heures, nous avons la soupe, ce n'est que de l'eau chaude, et le soir café avec 250 grammes de pain. Voilà la nourriture que l'on nous donne. Nous sommes logés dans une grange. Nous sommes couchés sur le fumier. Nous n'avons ni feu, ni lumière. »

Hélas! est-ce là ce qu'on fait de nos malheureux enfants...

Envois au Front

Nous avons fait notre 42,563e envoi.

De bonnes petites lettres nous apportent le témoignage d'une gratitude charmante. Jean Ledœuff nous écrit :

« Peut-être cela vous fera-t-il plaisir de savoir que ceux de mes poilus qui ont profité de vos bons colis, sont proposés comme moi-même pour une citation, à cause d'un coup de main très bien réussi, qui nous a permis, le 17 dernier, de ramener sans coup férir, trois Prussiens sentinelles d'un petit poste d'en face, un peu à gauche de M... »

Certes oui, cela nous est agréable... Savoir qu'on a pu faire un petit plaisir à des soldats qui se battent si vaillamment, c'est mettre un rayon de soleil dans sa vie.

Toutes ces lettres sont pleines d'espoir... Mais le cœur se serre en pensant au dur labeur de tous ces braves.

Un père de famille au front nous envoie cette confidence :

« Je sais que vous avez fait bon accueil à ma femme..., et que vous l'avez secourue, elle, et ma petite de trois ans, et ma petite de neuf mois. Chère dame, ça me rend bien content; moi, ne m'envoyez rien, ça ne fait rien pourvu que je sache qu'il leur manque rien, j'en demande pas plus. »

Et le maréchal des logis de ce brave homme me le recommande spécialement. Il est père de CINQ enfants. Je me permets à mon tour de le recommander à nos cousines, c'est Henry Vuillaume, U. T., 12, 2e section, secteur postal 232.

Les lectures aussi sont accueillies avec enthousiasme par nos poilus.

Fernand Meynier, 41e batterie, du 47e artillerie, armée d'Orient, écrit : « C'est dans la boucle de la Cerna que j'ai reçu vos livres et journaux, et c'est de là, du haut de ces montagnes abruptes de notre chère Serbie, à 1,200 mètres d'altitude, que vos bons livres auront chassé quelques heures de cafard! Quelques poilus d'Orient vont se retremper l'âme et le cœur à ces bonnes lectures françaises!... »

Que de bonheur on pourrait donner en ramassant tout ce qui se perd... Un livre qui moisit sur une planche peut ravir le cœur d'un soldat; une revue occupera une soirée de poilu; une serviette trouée, retaillée, recousue va faire un excellent mouchoir, et de tout, ainsi, il suffit d'y penser!... Pensons-y toujours! pensons à eux sans relâche, pensons-y sans cesse!

Pour les Aveugles de M. Brieux

A l'heure actuelle, M. Brieux secourt régulièrement 112 familles d'aveugles. C'est là un beau résultat de l'œuvre. D'ailleurs, voici en deux mots notre compte rendu mensuel : Nous avons reçu ce mois-ci 4,597 francs 55. Mais M. Brieux en a dépensé 6,550 fr. 90, et il faut l'avouer, sans aucun remords, puisque aussi bien, malgré ces excès, il reste encore en caisse 45,383 fr. 75, et trois titres de r entes à 100 fr.

C'est en perspective encore beaucoup de bien à faire. Hélas! les derniers combats nous ont donné de nouveaux aveugles, et c'est avec un déchirement toujours plus vif qu'il faut acclimater ces pauvres victimes, et leurs premières crises de désespoir sont effrayantes; c'est en mesurant la détresse de ces soldats, plongés dans une nuit éternelle, et le chemin parcouru par ceux qui, consolés, reprennent goût à la vie, qu'on constate le bien fait par une œuvre comme celle de M. Brieux, soutenue par le tendre effort de nos cousines des Annales.

Ecoutez la lettre d'un de ces aveugles qui confesse son bonheur :

« Je puis vous dire, monsieur Brieux, que je me suis habitué à travailler à un grand nombre de petites choses qui me distraient beaucoup, et en même temps très utiles dans le ménage. Par exemple, je scie tout le bois à faire du feu, j'ai écossé un demi-sac de haricots, j'écrase très bien les pommes de terre qui servent à la nourriture des cochons. Je sors de l'eau de la citerne. J'aide mon père aux soins des bestiaux en lui arrachant le foin à la grange, je taille des betteraves. Enfin, lorsque ma femme est obligée de s'absenter, je surveille nos enfants... »

Cela est un bel encouragement à l'apostolat de M. Brieux.

Pour l'œuvre du Dé percé

Nous recevons de nombreux et touchants joyaux de Mlles Y. Hardy, Pheulpin, Jacoquez, Fleury, Chérot, Croiseau, etc., etc., que nous avons renvoyés fidèlement à Mme Roullet, 43, quai des Chartrons, à Bordeaux.

Pour la Lutte Economique

Mme Louise Compain fait une série de cinq conférences d'Initiation sociale, à l'Hôtel des Sociétés savantes, les 24 et 31 mai, à 5 heures. Ces conférences, qui attaquent de front la grande question de la lutte économique du pays, méritent d'être signalées.

Y. S.



TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

144e LISTE DE SOUSCRIPTION

40e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 28 avril au 5 mai 1917)

M. Vaussanges, Cénac, 20 fr. — M. Doumerc, Tarbes, 10 fr. — Une famille cruellement éprouvée par la guerre, 15 fr. — M. A. Barthe, Haïti, 50 fr. — Anonyme le Kef, 5 fr. — Mlle A. Régnier, 20 francs. — Mlle Ruby, La Farlède, 3 fr. — Mme Faure, Lavilledieu-du-Temple, 3 fr. — Mme Jacquot, Berwick, 7 fr. 20. — M. Péralle, Hanoï, 10 francs. — M. Mahieu, 5 fr. — Remboursement, 7 fr. 25. — Mme Fink, Constantine, 5 fr. — A la mémoire du maréchal des logis Edouard Lahousse, 20 fr. — Mme Borel, Lausanne, 10 fr. — Mme Cavalier, Nîmes, 25 fr. — Anonyme à Bordeaux, 10 fr. — M. N., 10 fr. — Mlle Delemontey, Nouméa, 10 fr. — Mme Carlet, Grenoble, 20 fr. — M. Maugenest, Viplaix, 2 fr. — M. le comte de Chambure, 10 fr. — M. Nicollet, Cherbourg, 5 fr. — Mme Jammet, Montfort-l'Amaury, 2 fr. 50. — Hetty, Christian et Yves Hunichson, à Lillehaumer, 5 fr. 25. — Mme Alric, Marseille, 10 fr. — M. Coldefy, Vitry, 1 fr. — Mlle Jorland, Bonneville, 1 fr. — Mme Rampon, La Roche, 2 fr. 50. — Mme Chéreau, Oullins, 3 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio de Janeiro, 1,200 fr.

(Nous publierons la liste des donateurs dans le prochain numéro.)

Total général de cette 144e liste.......... 1.507 70

(A suivre.)

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

LES HAINES NATIONALES

On voit aujourd'hui, par l'élan inouï de notre armée, après trente mois de guerre, combien la haine est une source profonde d'énergie. Les dévastations exécutées méthodiquement dans les régions envahies, des raffinements de cruauté, les infamies d'hier, tout un ensemble d'horreurs et de crimes, ont mis au cœur des soldats la haine de l'effroyable race qui s'est jetée sur nous.

Autant, dans le cours moyen de l'existence, ce sentiment trouble la vue, dévie l'effort et doit être arraché de l'âme, autant une haine nationale peut être féconde. Hors de proportion avec la mesquinerie des intérêts individuels, la haine, au contraire, trouve un large terrain d'action dans une crise comme celle-ci, devant des faces humaines qu'on n'avait plus aperçues depuis l'âge des cavernes. Si la vengeance privée a toujours quelque chose de bas, un peuple qui hésiterait à se venger de l'outrage que nous subissons abdiquerait toute fierté. C'est, d'ailleurs, que l'instinct de la conservation l'aurait abandonné. Un simple particulier qui se venge, même d'une injustice, n'intéresse pas la collectivité, il s'en sépare plutôt ; mais une nation agrandit sa conscience et s'exalte en forçant des ennemis déloyaux à expier.

Tel est notre droit vis-à-vis de l'abjection allemande. Quelques Français, d'une sensibilité purement philosophique, nous le contestent. Nos soldats, qui frémissent de haine devant le spectacle de leur pays ravagé, passeront outre et se laisseront emporter par l'esprit de vengeance. Et, après la victoire, de longues générations sauront entretenir cette flamme.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



Nos projets...

L'expérience de deux ans et demi de guerre démontre l'importance croissante du matériel (canons, projectiles, tracteurs, outillage moderne et perfectionné, etc....) dans l'œuvre de défense nationale. Il y a grand intérêt à connaître exactement les progrès réalisés, ceux que l'on médite et que l'on prépare...

Désirant tenir nos lecteurs au courant de ces travaux, d'où dépend le salut de la patrie, nous nous sommes adressé à un écrivain militaire qualifié. Chaque mois, un officier d'artillerie particulièrement compétent, affecté au service des armements,

M. GEORGES BOURREY

écrivain connu par de remarquables travaux scientifiques, dira, avec les ménagements nécessaires, ce qu'il faut savoir et connaître, au point de vue technique, des résultats obtenus sur les champs de bataille. Le premier de ces articles publiés sous le titre général de

Les Moyens matériels de la Guerre

paraîtra dans un prochain numéro.

Nous avons également le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que

CHARLES FOLEY

l'auteur de la délicieuse *Sylvette* et de la *Guerre vécue*, qui obtinrent aux *Annales* un si vif succès, nous prépare une nouvelle série de contes aux sujets très variés.



Des pertes considérables affligent le monde des lettres.

Michel Psichari meurt frappé par un obus allemand, suivant dans la tombe son frère, brave et charmant comme lui. Ainsi disparaissent les deux petits-fils d'Ernest Renan, laissant après eux d'unanimes regrets. Michel Psichari, attaché à la rédaction de l'*Illustration*, s'était déjà signalé par des œuvres importantes. Il avait de l'esprit, de la grâce, de l'érudition. Il écrivait une langue délicate et pure... Nous nous associons de grand cœur au deuil de son malheureux père si éprouvé.

Theodor de Wyzewa s'éteint après une vie modeste, discrète, consacrée tout entière à la méditation et à l'étude. Il avait tout lu, il savait tout, il parlait toutes les langues. Il tenait les abonnés de la *Revue des Deux Mondes* au courant des idées et des littératures étrangères. Ses résumés étaient des chefs-d'œuvre de condensation, de précision, d'élégance. Affligé d'une santé fragile, ce bénédictin laïque n'a cessé de lutter contre des misères physiologiques qui n'altéraient pas sa puissance de travail. Il leur opposait une admirable sérénité. M. René Doumic et Mgr Herscher ont déposé sur sa tombe des hommages attendris.

Ernest Lajeunesse, bien connu du public boulevardier, promenait dans les cafés et dans les couloirs des théâtres sa haute silhouette, son chapeau de feutre bosselé, ses allures de bohème impénitent. Il habitait un petit appartement où sa curiosité de collectionneur amassait des bibelots curieux et rares. Sous ces aspects excentriques se dissimulaient une tendre sensibilité, une vive imagination, un sens critique très fin. Ecrivain et philosophe, c'était un des témoins les mieux avertis de la vie parisienne. Quelques-unes de ses pages resteront.

Ajoutons à cette liste nécrologique le nom de Louis-Eugène Ménier, un journaliste autrefois célèbre, le doyen octogénaire de la presse coloniale française.



Le Bonhomme Chrysale a reçu de nombreuses lettres lui demandant des explications complémentaires au sujet du problème « Bacon-Shakespeare »... Au cours des éblouissantes conférences qu'il fit en 1913 à l'Université des Annales, Jean Richepin, examinant les hypothèses qui attribuent soit à Bacon, soit à Lord Rutland la paternité de l'œuvre shakespearienne, donnait à ses auditeurs des détails savoureux et précis qu'il est intéressant aujourd'hui de rééditer.

PAGES RETROUVÉES

QUI EST SHAKESPEARE?

Je me bornerai à vous exposer quelques-unes de ces raisons, les plus ingénieuses, les plus subtiles, et je dirai même les plus troublantes parfois ; et vous aurez ainsi un aperçu de l'esprit dépensé à soutenir la cause de Bacon-Shakespeare.

En 1610, Bacon était membre d'une compagnie de navigation entre l'Angleterre et la Virginie. Un des bateaux de cette compagnie, appelé *Amiral* d'une flotte qui faisait la traversée vers l'Amérique, fit, cette année-là, naufrage aux îles Bermudes. Or, en 1611, paraissait *La Tempête*, de Shakespeare, qui se passe, vous le savez, dans une île où un bateau vient de faire naufrage ; et, dans la pièce, se trouve l'expression : *the still vexed Bermudas*, C'est-à-dire : « Les Bermudes, toujours agitées de tempêtes... »

— Vous voyez bien, disent les Baconiens,

l'auteur de *La Tempête* est Bacon. Lui seul a pu parler ainsi, puisqu'il était de la Compagnie qui...

A quoi l'on répond, sans peine, que Shakespeare avait dû apprendre la chose par la rumeur publique, et qu'il avait profité de l'*actualité* pour situer un naufrage dans une île qui venait d'être célèbre l'année précédente.

Mais, voici bien mieux! Dans *Love's labours lost* *(Peines d'Amour Perdues)*, on rencontre trois noms de gentilshommes français, qui sont à la cour du roi Navarre de, et qui s'appellent Biron, Longaville et Dumain. Or, ces trois gentilshommes existaient, précisément, à la cour du roi de Navarre, à cette époque, et le frère de Bacon a vécu à cette cour, tout juste à cette époque, et il était en correspondance avec son frère.

— Ah! s'écrient les Baconiens, voilà un argument sans réplique, cette fois!

On n'a, en effet, rien à répondre à cela ; et je ne vous ai point caché que telles de ces curieuses coïncidences sont parfois extrêmement troublantes. Soyons donc troublés un peu, ce coup-ci, et continuons à chercher. Voici un autre précieux renseignement :

Le chancelier Bacon possédait un carnet, qu'on a retrouvé, où il notait des réflexions, des remarques, des images, des mots, lui semblant dignes d'être conservés, sans doute. Or, on y a découvert, dans ce carnet, des pensées et des phrases entières qu'il n'a jamais publiées dans aucune de ses œuvres et qui se lisent dans les œuvres de Shakespeare. Ah!

Ici, par exemple, il y a une réponse que l'on n'a jamais pensé à faire, et que je fais hardiment aux Baconiens. S'il y en a dans la salle, je suis tout prêt à en discuter avec eux. Cette réponse, la voici : c'est que Bacon pouvait avoir entendu les œuvres de Shakespeare, et, ayant admiré ces pensées et ces phrases très belles, qu'il les avait notées telles quelles dans son carnet, comme Chamfort a recueilli force mots, traits, anecdotes et formules de son temps, choses entendues et non pas de lui. Bacon n'ayant pas dit, comme Chamfort l'a fait, si ses notes avaient été prises de la sorte, il est toujours loisible de les supposer telles.

Arrivons à d'autres arguments encore plus forts. Il y a, dans Shakespeare, des ignorances comme vous le savez, et de chronologie, et de géographie, notamment plusieurs sur l'Italie. Il raconte, par exemple, sur telle ville, qu'on y arrivait par mer, et sur un certain peintre, qu'il était sculpteur. Or, les Baconiens ont découvert qu'en effet, à l'époque où Shakespeare écrivait, on arrivait dans cette ville par un canal qui n'existe plus et qui conduisait à la mer ; et, d'autre part, quant à ce prétendu sculpteur qui avait été peintre, on avait gravé, en effet, sur son tombeau (situé à Parme, si je ne me trompe) qu'il avait été peintre et sculpteur. Or, comment Shakespeare aurait-il connu ses détails, alors qu'il n'est jamais allé en Italie? Bacon, lui, y est allé, avait pu savoir ces choses, et c'est pourquoi lui seul doit être l'auteur des œuvres où cela est consigné.

Voilà un argument assez puissant, il faut bien en convenir. Les Baconiens en ont malheureusement trouvé d'autres, plus extraordinaires, jusqu'à en paraître saugrenus, des acrostiches, des anagrammes, des façons de prendre la première lettre de chaque paragraphe d'une pièce, et, en lisant à la suite ces premières lettres, de leur faire dire :

« Bacon est l'auteur de ce drame. »

Mais ce n'est pas toujours absolument exact. Il y a, parfois Bacol au lieu de Bacon. Ou bien, en place de « ce drame », on trouve « ce dame ».

— Cela n'a pas très grande importance, proclament les Baconiens.

— Non, répondrai-je, lorsque l'on a la foi!
Or, je ne l'ai point, j'en fais l'aveu.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

L'art de lire dans les quatrains de Nostradamus (suite).

La période sur laquelle Nostradamus s'étend davantage, est le *Commun advénement*, c'est-à-dire le gouvernement par la communauté, ou la Révolution et la République. Il semble indiquer jusqu'à des détails comme la création des assignats *d'or, d'argent nouvelle mine*, la nouvelle topographie de la France, *faux exposer viendra topographie*, la division par départements plutôt que par provinces (ethnologiquement), les découvertes astronomiques, *corps sublimes sans fin à visibles*, la fuite de Louis XVI à Varennes, *le moyne noir ou gris dedans Varennes.*

Voici un quatrain qui prédit à la fois l'abolition des privilèges, la prise de Toulon par les Anglais et les troubles causés par Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Les bien aisés subit seront desmis :
Par les trois frères le monde mis en trouble,
Cité, marine saisiront ennemis :
Faim, feu, sang, peste et de tous maux le double.

Au reste, la reprise de Toulon par Bonaparte est également indiquée.

Nostradamus s'étend sur le règne de Napoléon :

Du plus profond de l'Occident d'Europe,
De pauvres gens un enfant naistra,
Qui par sa langue séduira grande trope (troupe),
Son bruit au règne d'Orient plus croistra.

Celui-là, « de simple soldat parviendra en empire » et « par quatorze ans tiendra la tyrannie ». Il est « la teste raze », plus tard, le *Corse aux cheveux plats.*

Il serait impossible, ici, d'affleurer de l'indication même la plus légère les innombrables quatrains concernant le règne de Napoléon, la Restauration, la deuxième République, le second Empire.

Ensuite viennent les temps à venir... Dans un grand nombre d'années, il y aurait, selon lui, encore un roi de France, le Grand Celtique qui, après avoir perdu la Savoie, pris Rome, vu Paris ravagé et régné seulement sur Avignon, reprendrait les pays perdus, rétablirait la paix universelle, et enfin conquerrait la Turquie. En ce temps-là, il y aurait un pape de *sang italien*, qui aurait le *cœur germanique.*

Enfin, arrivera la fin du monde à une date que des interprètes trop pressés ont jugé être l'an 1963.

Espérons que d'ici là, la guerre actuelle sera finie...

UN PEU DE MUSIQUE

LA ROBE D'ADELINA PATTI

Pendant notre grande tournée d'Europe, les soirs où Adelina Patti ne chantait pas, elle dînait régulièrement avec Nicolini et avec moi. Elle invita un jour à Vienne, le professeur Hermann, le plus célèbre prestidigitateur du monde, à venir partager notre repas et la divertir par l'exécution de quelques-uns des tours auxquels il devait sa réputation universelle.

Le soir venu, la diva se met à table avec une robe admirable, arrivée le matin même de la maison Worth à Paris, et dont le prix dépassait cinq mille francs; nous autres hommes étions en habit noir, la poitrine chamarrée de décorations.

La Patti est d'une amabilité prodigieuse, elle s'amuse comme un enfant à chaque tour de cartes exécuté avec sa dextérité habituelle par le magicien qui se trouve assis à sa droite.

A un moment donné, le professeur s'empare de l'assiette de la diva, la lance en l'air et... au même instant, un superbe canard rôti, baignant dans une sauce succulente, s'abat sur la toilette de soirée de la chanteuse, transformée en un clin d'œil en un torchon graisseux. Le professeur Hermann n'avait vu ni entendu entrer le maître d'hôtel qui présentait fièrement la volaille cuite à point, et avait lancé l'assiette contre le plateau qui, par ce choc imprévu, glissait des mains du serviteur ahuri par ce brusque événement.

« Ce n'est rien, dit en souriant la Patti, cela n'a aucune importance, continuons de dîner. »

Malgré ces paroles aimables, une certaine gêne pesait sur l'assistance et la soirée finissait bien plus tôt qu'on n'avait prévu. A peine Hermann nous a-t-il fait ses adieux que la grande artiste me dit sur un ton de violence inouïe :

« Voilà ce que c'est que d'inviter des saltimbanques. Si cet imbécile se représente jamais ici, vous le ferez flanquer à la porte. Ses tours valent tout au plus dix francs, ils m'en coûtent cinq mille. C'est trop cher, même pour Mme Patti. »

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.

Nous avons reçu de l'éditeur Durand une très aimable lettre :

« Je vous envoie le premier exemplaire du chant patriotique de Saint-Saëns, *Honneur à l'Amérique* (Poésie de Paul Fournier), pensant qu'il vous sera agréable d'en donner la primeur aux lecteurs des *Annales.* »

C'est avec joie, en effet, que nous publions aujourd'hui cette nouvelle œuvre patriotique de l'illustre musicien...

Pour nos soldats.

Une très belle matinée artistique sera donnée le jeudi 24 mai, à 2 heures et demie, au théâtre Edouard-VII, avec le concours de Mmes Félia Litvinne, Moreno, Paul Mounet, le pianiste Victor Gille, le chanteur Pierre Alin, etc., au profit des combattants et prisonniers que protège Mme Reddon. Ce sera, en même temps qu'une belle représentation, une bonne action.

LES BRUITS QUI COURENT

Le roi s'amuse. — Le roi d'Italie passe sa vie entre son bureau du G. Q. G. et les tranchées alpines.

Il y a quelques jours, une grenade éclata si près de lui que Victor-Emmanuel fut renversé dans la neige.

Les officiers se précipitèrent. Mais avant leur arrivée, le roi s'était relevé, indemne, et en secouant la neige, qui le couvrait, il s'écriait :

— Cocorico!...

Tout le bataillon répéta ce cri. Et depuis, dans l'armée italienne, Victor-Emmanuel est appelé le Coq.

La reine doit en être très flattée.

SERGINES.

LES LIVRES

Dans la Tranchée, par M. Eugène Pic. — *La Part du Combattant*, par M. Charles Maurras. — *Le Mensonge du 3 août 1914*, par X...

Si large que soit la place que nous faisons ici à la littérature de guerre proprement dite, nombreux sont encore les livres écrits par des témoins consciencieux du grand drame dont nous n'avons pu parler, faute de place ou pressés par l'actualité, comme ils méritent qu'on en parle. Et quand nous apprenons ensuite, qu'à peine l'œuvre achevée, celui qui mit dans ces pages le meilleur de son cœur et de son âme a fait à la patrie le glorieux sacrifice de son existence, un regret profond subsiste en nous de ce qu'il peut y avoir de tardif dans le juste hommage rendu au talent d'un écrivain soldat. Il y a dans le fait des héros notant scrupuleusement leurs impressions, traduisant selon leur tempérament leurs émotions, quelque chose d'infiniment touchant et qui, en dehors de toute considération purement littéraire, prête à leurs livres un charme pénétrant. Rien n'est plus poignant que ces visions de combattants ; rien n'est plus troublant que ces heures vécues au milieu de la lutte, en attendant la victoire, et souvent, hélas! la mort.

C'est le cas pour le livre de M. Eugène Pic, *Dans la Tranchée*, qui nous offre un remarquable ensemble de tableaux du front. M. Eugène Pic, engagé volontaire au début de la guerre, lieutenant dans un régiment de ligne, trois fois blessé, et récemment tombé pour la France, face à l'ennemi, a décrit dans ce volume des épisodes de la campagne des Vosges et de la campagne de Picardie. Avec une simplicité charmante, il a su fixer des coins de paysage, et nous dire ce qu'est vraiment la vie du soldat, si différente de celle de la légende créée à l'arrière! « La tranchée!... un petit trou : on dirait une rigole, et de fait, vienne la pluie, c'est bien vraiment une rigole... On parle peu là dedans, pour ne pas faire de bruit, et surtout parce qu'on est incapable de penser ; on se laisse vivre... » Et l'écrivain soldat ajoute : « Nous sommes des choses insensibles à tout, même à la poésie prenante de la forêt. »

Tel est le ton qui crée l'atmosphère de ce livre, ton de sincérité, sans âpreté, avec une jolie note de poésie, un attendrissement soudain devant la beauté d'un élan. M. Eugène Pic, quand il parle de « vie latente » et de « torpeur », note l'impression d'une heure, mais nul ne rend avec plus de précision l'ardeur qui pousse les hommes au combat. Le tableau qu'il trace de la lutte en avant de Lihons est tout à fait remarquable à ce point de vue ; son chapitre sur la bataille en Artois est un raccourci profondément émouvant. Mais là où l'écrivain se révèle dans la plénitude de ses moyens, c'est dans les tableautins fixés en quelques phrases, tels les « Effets de neige », le « Clair de lune au bivouac », les « Cimetières de Perthes » et un étonnant paysage de Verdun évoqué en phrases sobres. Le don de description est un des plus rares et des plus précieux : il implique la claire compréhension de l'âme des choses et est le fait d'une nature d'élite.

Le livre de M. Eugène Pic se termine sur une vision lumineuse de la « divine terre de France », là, dans le Midi, où nos meurtris convalescents regardent le soleil mourir entre les palmiers et les mimosas. « La mort là-bas, la vie ici », dit-il, et il ajoute dans un joli mouvement de jeunesse attendrie : « Et c'est si bon, la vie! » Hélas! combien sont-ils qui, pour avoir tant souffert, avaient cette ferveur nouvelle devant la joie d'être et qui, sans une hésitation, sans une défaillance du cœur ou de l'esprit, l'ont simplement sacrifiée, cette vie si belle, à la grande idée de la patrie à sauver?



Quels que soient les services rendus par des hommes éminents à la chose publique, rien n'est comparable à la beauté et à la grandeur morale du plus humble soldat donnant son sang pour la défense du pays, et l'on se demande, en vérité, comment l'on pourra justement reconnaître tout ce que l'on doit à ce geste sublime où l'on retrouve l'affirmation des plus nobles instincts de la race. M. Charles Maurras vient de poser la question dans un livre intitulé *La Part du Combattant*, et il soutient cette thèse qu'il faut associer directement le combattant aux produits de la victoire, que sur les dépouilles d'un ennemi perfide, il convient de faire la part des poilus. A son avis, la pension, remède à l'invalidité, ne suffit pas ; ce qu'il faut assurer au soldat, et cela aux frais de l'ennemi, c'est le capital créateur de l'activité et qui confère aussi l'indépendance à l'égard des pouvoirs publics. Ce serait, en somme, le retour au vieil usage des primes militaires et des parts de guerre, mais on peut se demander dans quelle mesure et sous quelle forme cette règle, qui était assez logique à l'époque des armées mercenaires de jadis, pourrait recevoir une application pratique de nos jours où les armées ont un caractère foncièrement national et où chaque citoyen est contraint, dans des conditions déterminées, égales pour tous, à l'accomplissement de ce qui est le plus haut devoir patriotique?

Quoi qu'il en soit, M. Charles Maurras défend sa thèse avec l'ardeur qu'il apporte à soutenir les causes qui répondent aux tendances nettement marquées de son esprit. Ces causes peuvent être bonnes ou mauvaises, justes ou fausses, — ce n'est pas la place d'en discuter, — l'écrivain met toujours à leur service un talent dont il faut admirer la vigueur et la souplesse. M. Charles Maurras apparaît comme un des polémistes les mieux doués de notre temps. Il a pour lui ce don de la clarté dans le développement des idées sans lequel la page de combat demeure sans effet utile ; chez lui, l'argument est bien enserré dans la phrase harmonieuse et précise ; le mot même le plus dur conserve toute sa force propre parce qu'il est logiquement amené. Mais en dehors de ces qualités qui procèdent d'un sens profond du « métier », il y a chez M. Charles Maurras le charme d'une culture qui relève du meilleur esprit classique et donne à toute son œuvre, en même temps qu'un large mouvement de vie, une puissance d'expression vraiment rare.

Certes, il faut considérer dans son effort l'âpre volonté de tout rapporter à certains principes et ce qu'il peut y avoir de systématique dans sa manière de poser toutes les questions morales, politiques ou sociales, mais c'est le fait de son tempérament d'écrivain et de lutteur. Il y aurait quelque injustice à apprécier son constant labeur d'un point de vue autre que le sien propre. Toutes les idées comportent une part de vérité et une part d'erreur. Elles existent précisément parce qu'à une heure déterminée, elles traduisent toute l'angoisse ou tout le rayonnement du souci humain. Ce qui importe, c'est la sincérité de ceux qui les défendent et la valeur des moyens par lesquels ils savent les imposer à notre conscience.



Il y a trente-trois mois qu'on se bat, et la discussion sur les origines de la guerre se poursuit, de part et d'autre, avec ardeur. Les Allemands, avec cet instinct du mensonge et de la duperie qui constitue le fond de leur nature, se sont constamment appliqués à embrouiller les faits et les idées et à fausser le sens des textes. Ils ont voulu créer le doute dans l'espoir d'atténuer les lourdes responsabilités qu'ils assumèrent devant l'histoire. Aussi longtemps qu'ils se croyaient sûrs de la victoire, la vérité ne les troublait pas trop, parce qu'ils considèrent, dans toute la bassesse de leur mentalité, que toujours la fin justifie les moyens. Mais, dès le jour où ils ont compris qu'ils seraient vaincus, ils ont cherché à excuser, sinon à justifier leur crime. C'est surtout dans la question de la violation de la neutralité belge que l'Allemagne s'est efforcée de donner le change, et elle n'a pas hésité, pour cela à chercher, bien en vain d'ailleurs, à déshonorer sa victime en l'accusant d'avoir manqué la première à son devoir international. Un livre vient de paraître, *Le Mensonge du 3 août* 1914, où un historien anonyme qui a pu consulter les archives diplomatiques françaises, démontre clairement l'imposture teutonne. L'auteur y expose avec la plus grande précision les étapes de l'acheminement allemand vers la guerre ; il y détaille les machinations de la diplomatie de Guillaume II, l'accumulation des faux, toute la manœuvre éhontée par laquelle le gouvernement de Berlin voulut s'assurer le bénéfice moral d'une prétendue guerre de défense préventive.

Ce livre-ci constituera pour ceux qui écriront l'histoire du conflit mondial une base d'études absolument sûre. Il projette la pleine clarté sur les faits qui furent à l'origine du drame, et il a par là une valeur documentaire considérable. *Le Mensonge du 3 août* 1914 est un livre utile, et ce sont les neutres surtout — les neutres qui n'eurent pas un geste de révolte devant le crime atteignant le monde civilisé tout entier — qui y verront comment la perfidie allemande surprit leur conscience et leur bonne foi.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

Les diverses Familles spirituelles de France

Ce volume contient, si l'on peut dire, la leçon de la guerre Il résume le sens et dégage la portée du puissant labeur accompli par Maurice Barrès depuis trois ans Il prêche la concorde entre Français. Nous en citons l'émouvante conclusion. Puisse le grand patriote être entendu !

L'UNION DURABLE

Nul ne reviendra de cette guerre exactement pareil. Ce temps de misère demeurera comme un idéal pour ceux qui l'ont vécu dans leur jeunesse. Il les couvre d'une gloire qui les désignera jusqu'à leur dernier jour et qui maintiendra en eux des souvenirs plus forts que toutes nos querelles. Avec quelle joie ils se retrouveront, chaque année, aux fêtes de commémoration! De quelle autorité ils seront investis! Ce sont nos arbitres désignés. Ils se souviendront toujours du caractère exact de l'union sacrée durant la guerre ; ils ne laisseront jamais dire qu'elle ait été la simple excitation ou l'expédient d'un peuple surpris par le péril.

L'union sacrée n'a pas consisté à renier nos croyances, ou bien à les reléguer dans une armoire comme un objet inutile dont on reparlerait plus tard. Elle ne comportait aucun oubli de ce qui fait vivre nos consciences, mais, au contraire, elle est née de ces croyances qui, par tout ce qu'elles ont de plus excellent, se rejoignent en profondeur. Chaque famille spirituelle a maintenu ses droits, mais sous leur forme la plus pure, et par là même s'est trouvée toute proche des autres familles qu'elle aurait cru plus ennemies.

Nous nous souviendrons toujours que dans nos compartiments divers, dans nos chapelles variées et vénérables, nous avons vu des hommes semblables, encore que professant des dogmes et des philosophies opposés. Nos soldats ont eu dans le sacrifice et dans la douleur une attitude mentale propre, selon qu'ils étaient animés par telle ou telle croyance, mais chez tous, en dépit de cette coloration que leur donnaient des doctrines contraires, les traits étaient pareils, au point qu'on eût pu les superposer ; c'étaient les traits éternels de la France.

Nous sommes unis, en France, parce que, depuis l'intellectuel jusqu'au petit paysan, nous avons la claire vision de quelque chose de supérieur à nos petits intérêts personnels et une sorte d'instinct qui nous fait accepter joyeusement le sacrifice actif de nous-mêmes au triomphe de cet idéal. Un Croisé trouve tout naturel d'acheter par sa mort la liberté du Tombeau du Christ ; le vieux Corneille ravit tout le public par ses tirades sur l'honneur ; Vincent de Paul est sûr de trouver toujours qui le suive dans sa mission de charité. Quant aux contemporains, nous venons de les entendre. C'est cette claire vue et cet instinct qui ont dessiné la France. Tous les gestes de notre passé, tous les beaux témoignages d'aujourd'hui que je viens de rassembler, ne sont que les produits d'une même conception très simplifiée de la France, champion du bien sur la terre. Chacun de nous sait que les Français sont là pour qu'il y ait moins de misère entre les hommes. En ce sens, la France est pacifiste ; en ce sens, la France est guerrière. L'idée que cette guerre doit être la dernière des guerres, c'est une vieille idée populaire. « A nous de souffrir, nos enfants seront plus heureux! » formule simpliste de cette générosité, de cet oubli de soi où communient tous nos siècles et toutes nos classes.

. . . .

Il fallait à la France de demain l'étroite collaboration du prêtre, de l'officier et de l'instituteur.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

ARRIVÉE A COLOGNE — DANS LA RUE. — GUERRE ET FAMINE. — UN ZÉLÉ PROPAGATEUR.

A travers la campagne qui se vêt denouve au de bois et de verdure, le train reprend sa course haletante vers Cologne. Cependant, avec le crépuscule qui tombe, à l'orient, au cœur même de cette Westphalie que nous venons de quitter, la terre paraît s'embraser peu à peu, comme si quelque cratère venait de s'entr'ouvrir au milieu de la plaine ; et bientôt, l'obscurité venue, la lueur des forges toujours actives se reflète jusqu'au ciel et les hauts-fourneaux flambent comme des torches dans la nuit paisible. Par ci par là, les foyers plus intenses que strient les traits noirs des hautes cheminées... Ce sont les villes de feu : Barmen, Dortmund, Bochum, Essen, qui sans arrêt poursuivent leur œuvre infernale! Et comme, pour mieux contempler ce spectacle, je me penche à la fenêtre du coupé, il me semble, malgré la distance, ressentir jusque sur ma face la chaleur de cette fantastique et lugubre illumination!

Je m'assoupis maintenant, bercé par la marche monotone du train. Puis c'est le grondement sourd du passage sur un pont. Le Rhin déroule sa nappe noirâtre que rayent d'un jet clair les réverbères des quais. Cologne...

La gare est à ce point remplie de centaines de soldats, et de soldats seulement, qu'elle me paraît muée en une immense caserne. Ces fantassins restent là, debout, en groupes apathiques, causant peu, rêvassant plutôt, presque tous fumant l'âcre cigare allemand. Sans doute tentent-ils par ce moyen de calmer le tiraillement de leurs estomacs criant famine! La plupart, casqués encore, le fusil à la main, arborent un uniforme sali, des bottes boueuses comme s'ils eussent surgi d'une tranchée proche. Par contre, sur la place de la gare, où dort la masse sombre de la cathédrale, aucune animation : de rares passants, pas de voitures, pas d'autos. Il faut me rendre à pied à l'hôtel du Dôme où, à peine arrivé, je reçois l'ordre, en ma qualité d'étranger, de me rendre personnellement, à l'instant même, au commissariat de police du quartier. Il est dix heures du soir ; je descends les ruelles étroites, mal éclairées qui dévalent abruptement vers le Rhin et suis reçu bientôt au rez-de-chaussée d'une maison quelconque par un vieux fonctionnaire qui, à l'encontre de ses confrères prussiens, me semble avoir conservé, malgré la guerre, un semblant de bonhomie. Tout en fumant sa pipe de porcelaine, il procède à l'interrogatoire connu : « D'où venez-vous? Où allez-vous? » (Je commence à le savoir par cœur.) Cette fois-ci, toutefois, il s'y ajoute un élément imprévu, car le bonhomme m'avertit que je n'ai le droit de me promener dans la rue que jusqu'à minuit! Je n'ose demander la raison de cet ordre bizarre. Quand je sors, les projecteurs de la forteresse sur le Rhin, en amont et en aval de la ville, lancent leurs rais de lumière blanche dans le ciel étoilé ; parfois ils jouent avec les clochetons ajourés du dôme, se reflètent sur le fleuve, éclairent brusquement la carcasse métallique du pont géant aux triples arches, aux piliers monstres, que gardent, deux par deux, fusil en main, des soldats de landsturm. Je passe près de ces sentinelles ; à droite et à gauche de l'entrée, cimentées sur le dos de grosses pierres de taille, des mitrailleuses, dans leur posture de crapauds, dardent vers le ciel le museau affilé de leurs canons.

Le lendemain, dès le petit jour, je suis dans la rue, flânant en attendant l'heure de rendre visite à une famille de connaissance. Je remarque bientôt que la physionomie de la ville s'est transformée jusque dans ses plus petits détails ; je ne reconnais plus Cologne, la bonne cité d'autrefois, riante, riche, élégante : une des plus attrayantes d'Allemagne. Un fait surtout me frappe : les rues sont sales, les ordures se sont accumulées en tas au long des trottoirs, attendant vainement les services d'une voirie désorganisée par la guerre. Au long des magasins, des ménagères, des servantes, un châle sur les épaules, le panier au bras, s'en vont seules, sans bruit, en quête d'une nourriture problématique ; parfois, elles s'arrêtent devant les vitrines où pendent quelques jambons inaccessibles à leur bourse... cent, cent vingt marks; et leur visage défait, qu'indiscret je scrute, exprime alors comme une souffrance nerveuse, l'anxiété sans doute d'une disette toujours plus menaçante! Affichés aux portes des buvettes, des menus offrent des « portions de guerre » *(Kriegsportion)*, et comme je suis parti tout à l'heure de l'hôtel sans déjeuner, pour un mark cinquante pfennigs je m'en adjuge une comprenant un mince filet de jambon entre deux tranches de pain K. Comme à Berlin, à Munich, des écriteaux se balancent au-dessus des étalages vides : *Brotausverkauft*, *Butterausverkauft*... Le pain et le beurre ont été raflés la veille! Aujourd'hui, tout en murmurant quelque fatal et résigné : *Es muss doch gehen* (cela doit aller tout de même), ou bien : *Wir mussen durch* (nous devons supporter jusqu'au bout), bien des Michels de Cologne serreront leur ceinture!

Plus loin, une affiche m'attire ; il s'agit d'un appel de fonds, et je lis : *Viele Berufe leben jetzt in bittersten Not*... Beaucoup de professions sont maintenant dans la plus profonde misère, et d'autres y seront bientôt. Une autre m'apprend que la municipalité fera vendre des pommes de terre à cinquante pfennigs la livre, à raison d'une livre pour les célibataires, deux pour les petits ménages et trois pour les autres. Une vraie famine!... Ainsi, à chaque pas, de nouveaux faits me prouvent les mille fissures qui ébranlent le bloc économique de l'Allemagne assiégée!

Je prends le tramway pour le *Heumarkt*, où s'élève le monument de Frédéric-Guillaume III, statue équestre, massive, lourde, colossale, telle qu'il convient à un Hohenzollern. Dans la grande maison au cachet patriarcal où jadis j'ai passé des heures joyeuses, je ne trouve pas mon ancien camarade d'études ; son vieux père, qui me reçoit courtoisement, m'apprend non sans une pointe d'émotion dans la voix, que Ludwig — ce Ludwig que j'ai connu frêle, d'une constitution débile, d'une myopie extrême — vient d'être encaserné avec un contingent de nouvelles recrues et partira prochainement sur le front. Nous poursuivons notre conversation au salon. M. X... est toujours certain de la victoire de l'Allemagne. Déclaration conforme à sa pensée intime? Malgré son accent qui paraît sincère, je ne puis le croire ; il me parle sans enthousiasme, avec mesure, multipliant les réticences. Déjà je retrouve en lui cette même complicité morale, cet asservissement effroyable à la raison d'Etat, cette volonté immuable qu'ils ont tous de ne rien révéler qui puisse nuire à la mauvaise cause qu'ils ont épousée, avant la guerre déjà, dans une crise d'immense orgueil! Car telle est la force de discipline de tous ces gens que, de tout ce qu'ils pensent vraiment, rien, devant l'étranger, ne leur sort des lèvres ; rien, et surtout pas les doutes, l'inquiétude qui les assaillent et qu'un observateur attentif, et qui connaît bien leurs cœurs, peut seul dévoiler!

Je prends congé de mon hôte et je suis déjà

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

sur le seuil de la maison, qu'il me rappelle pour me remettre ce qu'il qualifie d'agréable lecture de voyage : un volume de vers intitulé *Der heilige Krieg* (la guerre sainte). Sans doute vient-il de réfléchir qu'il a trop négligé de travailler à me convertir à la juste cause!

LES POÈMES DU SOLDAT. — CHANTS DE HAINE ET DE MORT.

Je me suis amusé dans la suite à parcourir ce livre qu'édita Diederichs à Iéna. C'est un choix abondant de ces élucubrations poétiques que les Tyrtées teutons ont été chargés d'écrire depuis le début du conflit mondial pour entretenir chez leurs compatriotes la « haine sacrée » et la « flamme du patriotisme » contre les ennemis de l'Allemagne. Ces bardes d'un nouveau genre eurent la rime facile ; l'exaltation de leurs sentiments s'est déversée en milliers et milliers de sonnets, ballades, rondeaux, *Soldaten, Reiter, Ulanen, Matrosenlieder* (chants de soldats, de cavaliers, de uhlans, de matelots), suralimentant ainsi le répertoire patriotique allemand, abondamment gavé déjà d'œuvres niaises et sans envol. N'allez pas croire cependant que ces rapsodes du grand crime scandèrent leurs strophes héroïques dans leur fauteuil, au coin du feu! Non. La plupart d'entre eux, enflammés d'une sainte ardeur, revêtirent, selon leur expression, le *Kaiserrock*, la livrée de l'empereur, c'est-à-dire s'engagèrent sous les drapeaux ; jusqu'au poète le plus encensé de toute l'Allemagne, celui qui un jour osait se comparer à Dante, le vieux Richard Dehmel qui, âgé de près de soixante ans, quitta Blankenese, près Hambourg, pour s'en aller rimer dans la tranchée et conquérir à la pointe... de la plume les croix de fer de première et de deuxième classe!

Un fait amusant est que l'activité de ces bardes guerriers eut, au fond, ce curieux effet d'être contagieuse ; un grand nombre de soldats furent pris à leur tour de l'envie de rivaliser avec les Arndt, les Geibel de jadis, en mettant en vers non seulement ce vague à l'âme bien germanique, ces sentiments vaporeux, ce *Gefuehldusel* auquel tous leurs poètes sacrifient, mais aussi leur haine sauvage et inhumaine envers l'ennemi héréditaire. Cette manie fit même de tels ravages parmi la troupe que certains officiers se virent obligés de rappeler leurs hommes à des pensers plus prosaïques. Un de leurs journaux du front, la *Semaine guerrière*, de Nowgorod, rapporte même qu'un de ces rimeurs impénitents s'étant oublié jusqu'à se représenter dans un poème comme une sentinelle poursuivant de « doux rêves » pendant une nuit de garde, fut sévèrement puni pour un tel aveu! « Un soldat allemand ne doit pas rêver devant l'ennemi... » lui déclara le capitaine furibond!



O du Deutschland,
Jetzt hasse.
Oh! Allemagne!
Hais!
HENRICH VIERORT.

Ces divagations lyriques de nos guerriers-poètes sont toutes d'ailleurs d'une platitude incommensurable. Un correspondant de guerre allemand s'est amusé à relever, sur les portes des cagnas de l'Argonne, les vers de caramel de nos Teutons atteints de cet étrange délire poétique. En voici quelques-uns, dont nous sommes obligés de reconnaître la grande sincérité :

Haett' ich das gedacht
Waer' ich nicht nach Frankreicht gemacht.

(Si j'avais pensé à cela,
Je ne serais pas venu en France!)

Oyez encore cet éloquent distique :

Gaelte hier mein eigener Wille
Herrschte hier bald Fridensweille!

(Si ma propre volonté avait de [l'effet,
Bientôt ici-bas régnerait la paix!)

Dans le volume que m'a remis M. X..., ces accents-là sont rares. Dès les premiers vers, je retrouve la note arrogante et orgueilleuse dont toute œuvre germanique littéraire, morale, scientifique même est entachée depuis la guerre. La poésie comme le reste a été empoisonnée par le venin pangermaniste, car elle ne cesse d'exposer à chaque strophe la formule brutale de Harden : « Frappons à tour de bras, la victoire nous absoudra! »

Dans des vers enflammés invoquant l'honneur, la loyauté, elle proclamera qu'en matière de guerre et de politique, tout scrupule moral est faiblesse. Ecoutez plutôt :



Sei gesegnet,
Ernste Stunde.
Jetzt Kommt der Krieg
Der heilige Krieg.
(Sois bénie, — Heure grave!
— C'est la guerre maintenant, —
La sainte guerre!)
RICHARD DEHMEL.

Allemagne! Hais!
Avec tout le courage de ton sang,
Fais périr la race infernale,
Même si les chairs fumantes et les os des hommes
S'accumulaient comme des tours jusqu'aux étoiles.
Allemagne! Hais!

Et qui donc écrit ces vers d'un fanatisme sanguinaire qui semblent le produit de l'imagination excitée d'un Teuton sur le sentier de la guerre? Je vous le donne en mille : M. le conseiller de la cour, Heinrich Vierort, de Carlsruhe. Dans la même pièce, il vocifère encore :

« *A chaque ennemi un coup de baïonnette au cœur*
Ne faites aucun prisonnier!
Rendez-les tous muets à jamais!
Et que tous les pays qui nous entourent
Se transforment en déserts. »

Et plus loin :

« *Brisez leurs crânes à coups de crosses et de* [*haches!*
Ces brigands sont des bêtes et ne sont pas des [*hommes.*
Le jugement du Seigneur s'accomplira avec la [*force de vos bras!* »

Quelques-uns de ces mages au cerveau chaviré sont persuadés que, dans cette guerre, l'Allemagne poursuit sa mission divine et providentielle, qu'elle n'est qu'un instrument dans les mains du Seigneur et ne fait qu'exécuter par ses crimes les ordres du Très-Haut. Tel ce Julius Burggraf qui s'exclame : « Seigneur, nous te louons! Seigneur, nous *devons* détruire. Seigneur, nous *devons* semer les ruines et le sang. »



Wir werden nicht lassen
Von unserm Hass.
Nous ne cesserons pas
Dans notre haine!
ERNEST LISSAUER.

Fritz von Unruh, le poète des uhlans y va de son côté de quelques poèmes écrits au début de la guerre et dont l'un d'eux — composé le 7 septembre 1914, sous un noyer, devant la Marne — chante, ô ironie... la victoire allemande! Un certain Gustave Falke scande à son tour les strophes héroïques en l'honneur des hussards de la mort qui, « chevauchant comme l'éclair, ont tué sans descendre de selle plusieurs milliers de Français. » Voici le dernier couplet :

« *Où s'arrêteront-ils enfin les hussards* [*rouges? A Paris!...*
Bonjour, messieurs! Soignez donc vos [*hôtes!*
Versez donc votre vin! Nous le boirons [*volontiers,*
Puis nous irons nous promener dans vos [*rues,*
En maîtres et en vainqueurs! »

Un autre poème est intitulé : « Oui, nous aimons cette guerre! »

« Et non seulement nous aimons cette guerre, ajoute M. Carl von Firks, mais nous aimons toute guerre! » Oyez :

Qui ose insulter à la guerre!
Le monde est heureux quand, dans le [*reflet des incendies,*
Elle favorise le courage et le sacri- [*fice!*

C'est la théorie de Moltke en chansons. Que nous sommes loin de l'Allemagne de Mme de Staël et des poètes idéalistes, et même de l'Allemagne de 1813! En ce temps-là, Koerner entonnait aussi ses chants de guerre, et dans sa *Prière avant la bataille*, il sentait le devoir de remercier le Seigneur de n'avoir pas à faire une guerre d'agression et de rapines : « Père, nous ne luttons pas pour les biens de la terre, mais pour un droit sacré! »

Et maintenant?

Toutefois, ne nous indignons pas de cet étalage immonde de passions sauvages et inhumaines. L'un de leurs poètes, Schiller, n'a-t-il pas écrit : *Mit der Dummheit kaempfen Goetter selbst vergebens!* (les dieux eux-mêmes luttent en vain contre la bêtise!) Un fait d'ailleurs nous reste : comme les sermons des Dreisman et des Dryander, comme les élucubrations de Bernhardi, comme les manifestes de Ostwald, la poésie allemande pendant cette guerre est, elle aussi, un document positif, un témoignage certain dans lequel les historiens de l'avenir pourront trouver une mine fertile pour l'explication de cette vésanie qui frappe toute l'Allemagne depuis 1914.



O England!
Du perfides Land
O Angleterre!
Pays perfide!
HERBERT EULENBERG.

(*A suivre.*) ?

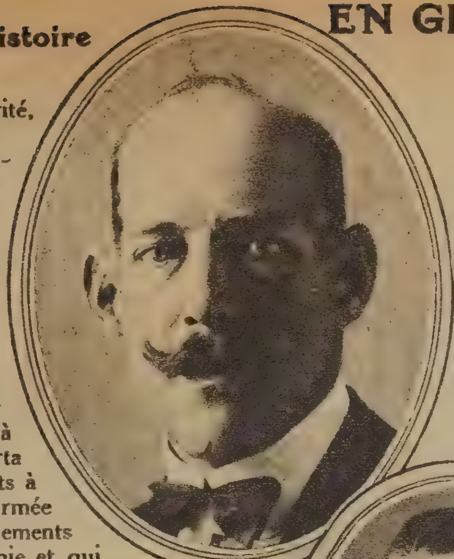
Dessins de D. Gulbransson, extraits d'une série *Evangelium Marxi*, publiée dans le " Simplicissimus ".

EN GRÈCE

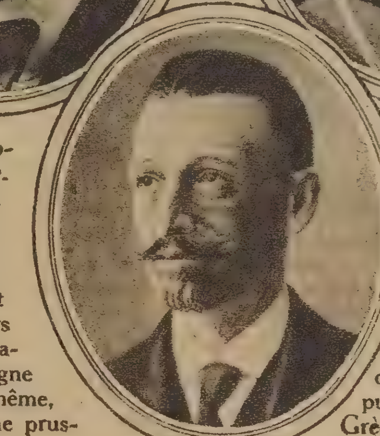
I. — Un Peu d'histoire

On s'est étonné. En vérité, pourquoi ?

Lorsque, après la terminaison de la guerre balkanique, Constantin Ier, nouveau roi des Hellènes, vainqueur et pacificateur, fit son tour d'Europe pour remercier les puissances protectrices et rendre aux souverains, ses parents, sa visite d'intronisation, par où débuta-t-il ? Par Berlin. Et qu'y fit-il ? A une réunion à l'Académie militaire, il porta le plus chaleureux des toasts à l'empereur allemand, à l'armée allemande, aux enseignements qu'il avait reçus à l'Académie et qui lui avaient procuré la victoire, et il salua la glorieuse armée à laquelle il avait l'honneur d'appartenir « à la suite du 2e régiment de la garde à pied ».







Le germanophile Gounaris.

Le roi Constantin.

La reine Sophie.

Comme c'était avec des canons fournis par la France, moyennant l'instruction donnée par la mission militaire française, sans parler du concours des capitaux français, que le nouveau roi avait fait oublier les erreurs commises par le diadoque dans la campagne précédente, tout de même, ce verre de champagne prussien parut aux Français d'une saveur médiocre.



Le prince héritier.

Le roi de Grèce n'avait, en tant que roi, aucune raison d'aimer l'Allemagne. Jusqu'ici, la Grèce n'a reçu de l'Allemagne qu'un souverain : en 1832, l'Allemagne lui fournit un prince bavarois dont le nom n'est illustré que par le délicieux livre d'Edmond About, *La Grèce contemporaine*, et par la concurrence déloyale d'Hadji-Stravos, *le Roi des Montagnes*.

Après que les Grecs eurent signifié assez brutalement son congé à Othon premier et dernier, l'Allemagne, si riche en princes, se refusa à fournir un nouveau roi à la Grèce. Ainsi, le duc Ferdinand de Saxe-Gotha dédaigna. Le Danemark, moins difficile, offrit un cadet de sa maison royale : comme l'Angleterre et la Russie avaient choisi ou allaient choisir leurs futures souveraines dans la même famille, l'Europe entière applaudit, et cela fut très bien.

Le roi Georges, à la vérité, n'avait d'agrément sur son trône que durant le temps des vacances qu'il passait en France. Les Hellènes lui rendaient la vie dure et le métier médiocrement facile, car ils ont poussé au raffinement l'anarchie parlementaire. En trente-huit ans, de 1862 à 1900, cet infortuné roi dut donner l'investiture à quarante-sept ministères, et, à chaque fois, l'administratton entière était chambardée. Cela rendait les services médiocrement assurés. Heureusement pour lui, le roi Georges avait pris ses points d'appui en Russie et en France. Il les avait choisis solides et de bon aloi. Ayant, en 1867, épousé la grande-duchesse Olga-Constantinovna, il avait redoublé ces liens en obtenant pour le prince Nicolas, son fils cadet, la main de la grande-duchesse Hélène Vladimirovna et en mariant sa fille, la princesse Marie, au grand-duc Georges Mikhaïlovitch. L'union du prince Georges à la princesse Marie Bonaparte avait encore affirmé d'une façon qui ne pouvait paraître équivoque des sentiments que le roi ne perdait aucune occasion de rendre publics. Il avait, grâce à ce haut patronage, obtenu au congrès de Berlin, sans avoir eu à tirer l'épée, une notable augmentation de territoire ; à ce patronage, il dut, en 1897, le salut de son royaume, compromis dans la plus folle et la plus mal conduite des guerres ; guerre après laquelle le roi actuel et ses frères durent être exclus de l'armée.

Enfin, de la guerre des Balkans la Grèce tira une telle augmentation de grandeur par la mise en possession de Salonique, de la Thessalie, de l'Epire, de la Crète, d'une partie des îles de la mer Egée que le rêve panhellénique semblait près de s'accomplir

Confiantes dans la nation grecque, dans l'homme d'Etat qui, seul, l'avait conduite à ses destinées libératrices, les puissances de la Triple-Entente devaient penser que la Grèce continuerait à marcher dans les voies où elle avait trouvé honneur et pcofit.

Par une inadvertance regrettable, elles avaient paru oublier le toast fameux de l'Académie militaire : au moment où la Grèce, armée, équipée, argentée par leurs soins, était requise par ses propres intérêts de marcher sur Constantinople, le roi Constantin arrêta le mouvement, et c'est tout juste si, d'allié qu'on le croyait, il ne devient pas ennemi.

Son cœur est fidèle et son cœur est prussien. Il admire la Prusse, sert



Le peuple manifeste dans les rues d'Athènes.

ses intérêts, et le reste l'intéresse peu. Ayant trouvé près de la princesse Sophie, sœur de Guillaume II, un bonheur sans mélange, il s'est donné, une fois pour toutes.

Or, pendant ce temps, convaincus que le monarque régnait et ne gouvernait pas, nous nous reposions sur le dictateur de la Crète, l'homme d'Etat plein d'intelligence, de dextérité et de volonté qui, seul, ayant remonté le courant et rétabli la fortune de la Grèce, eût mérité de conduire au port de Byzance le vaisseau de Minerve. La France, l'Angleterre, la Russie avaient-elles tort ? L'avenir le dira...

Ce ne serait pas la première fois que le peuple et l'armée helléniques ramèneraient le souverain sur les voies que l'intérêt national exige qu'il suive.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française

II. — Quelques Souvenirs sur le roi Constantin

Au printemps de 1896, Athènes célébrait, dans un stade tout neuf, la première réunion des Jeux Olympiques. Les amis des sports étaient venus des quatre coins du monde à ce rendez-vous.

Le roi Georges Ier, en uniforme d'officier de marine, y parut, entouré de ses fils, qui lui faisaient une garde d'honneur. L'aîné, Constantin, était déjà marié à la princesse de Hohenzollern, qui a eu sur toute sa destinée une influence si fâcheuse. Le prince Georges portait comme son père l'uniforme de la marine. Il était un grand favori du peuple et de nous tous, les étrangers. Je retrouve une photographie que j'ai faite de lui en ce temps-là. Elle ne rappelle guère l'homme svelte qu'il est devenu. Le prince Georges tenait de la reine sa mère un tempérament plus russe que danois. Il ajoutait à une encolure de grand-duc un joyeux embonpoint qui emplissait son uniforme bleu, et un sourire par lequel la nervosité des athlètes était domptée.

Le prince Nicolas, son cadet, avait l'élégance d'un long gant de femme. Les deux



Le roi passe en revue son armée devant le palais.



Les gardes de Sa Majesté.

derniers fils du souverain, André et Christophore n'étaient que des enfants gracieux, vêtus en petits matelots, avec les grands chapeaux de paille et les sifflets en bandoulière.



J'avais eu l'honneur d'être présenté au roi Georges, à Copenhague, au moment des noces d'or du vieux roi Christian et de la reine Louise par la chère fille du duc de Chartres, la princesse Marie de Waldemar qui, en ces temps-là, servait si bien la France. Le souverain avait eu la bienveillance de m'inviter à ce rendez-vous des Jeux Olympiques. Il m'avait convié au dîner de fiançailles de sa fille et du prince Pierre de Russie.

Quelques heures avant que l'on s'assît à la table royale, on reçut la nouvelle que le pauvre roi Alexandre de Serbie, mal informé comme toujours, débarquait au Pirée entre des tonnerres de canons. Il venait *ex abrupto* demander en mariage la princesse que l'on avait fiancée le matin. Il fallut tout de même donner le dîner en son honneur. Il y fit piteuse figure. Les fiancés ne pouvaient pas le regarder en face, les princes Constantin, Georges et Nicolas riaient sous cape, le roi Georges lui-même avait un pli particulièrement ironique dans le retroussis de sa moustache, quelque peu méphistophélique.



Deux jours plus tard, le roi me reçut en audience de congé.

Il parla avec ce dandysme qui était un de ses charmes. Il me raconta qu'il continuait de recevoir à peu près chaque semaine ce qu'il appelait les « mandements » de sa mère la reine Louise.

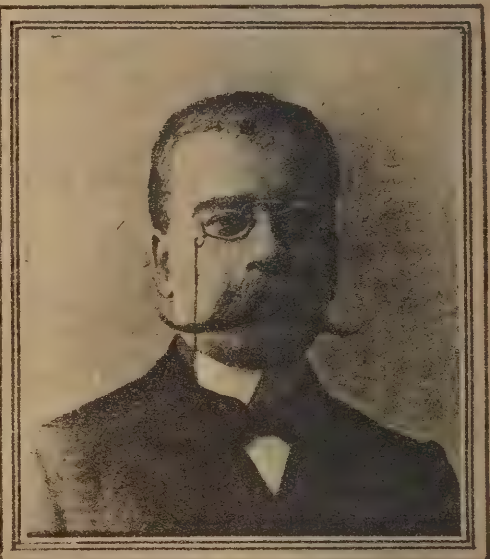
« Elle envoie ainsi, me dit-il, à ses enfants impériaux et royaux, une lettre circulaire. Elle contient des conseils que l'on a presque toujours intérêt à suivre, car ma mère est douée d'un grand sens politique. Je voudrais le voir se prolonger dans ses petits-enfants. »

Puis, sans transition, il demanda :

« Quelle impression mes fils ont-ils produite sur nos visiteurs ? »

J'avais à répondre des choses aimables et vraies. Le roi ne m'en donna pas le temps. Il déclara :

« Voilà mon fils aîné, Constantin, que le peuple appelle, par bonne grâce, le diadoque. Je passe mon temps à lui répéter que nous ne sommes rien ici, rien en dehors de la volonté du peuple qui nous a adoptés. Je le mets en garde contre les coups de tête, contre la pensée



M. Zaïmis, président du Conseil.

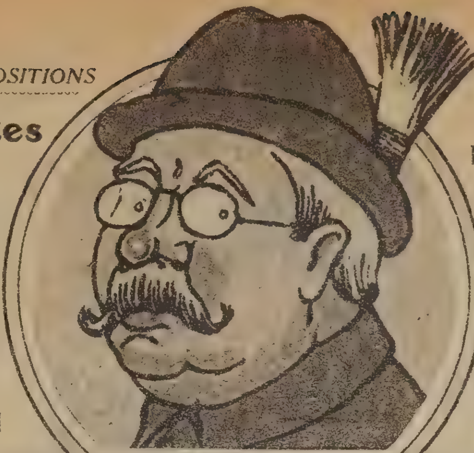
que l'on peut trancher ici du « prince de droit divin ». Par contre, je devine que mon fils Georges a su prendre le cœur de tous. Celui-là n'avait pas besoin de naître à côté d'un trône pour faire son chemin dans le monde. Il est doué et il est bon. Il est un officier de marine distingué. J'en parle comme un homme qui est lui-même du métier. C'est dommage que nous n'ayons pas à mettre à sa disposition les navires qu'il mériterait de commander ! »

Là-dessus, le roi Georges me remit la croix d'officier d'un ordre dont j'avais tout justement admiré le beau ruban bleu pâle en travers de l'uniforme bleu sombre du prince Georges, son fils préféré : l'ordre du « Sauveur de Grèce ».

HUGUES LE ROUX.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Guerre et les Humoristes



Les Humoristes ne seraient pas les Humoristes si la guerre avait pu diminuer leur verve, si, au contraire elle ne l'avait grandie encore, haussée, montée à ce degré où souvent les moindres croquis, les moindres boutades valent un coup d'épée. Et, des premières heures de la lutte à ce millième jour qui, la semaine drenière sonnait tant de belles espérances, ils ne cessent de cribler nos exécrables ennemis de traits variés, de traits les plus sanglants. Guillaume II et le Hohenzollern à tête de kangourou qu'est le kronprinz, le vieil Hindenburg et l'homme au chiffon de papier, le « chiffonnier de l'Empire », comme l'un d'eux l'appelle, et Bissing et l'amiral Tirpitz et von Cappelle et Bulow, sans oublier François-Joseph, en auront, en ces trois années, pris copieusement « pour leur grade ». Forain, Abel Faivre, Guillaume, Sem, Léandre, Willette, Maurice Neumont, Métivet, Ricardo Florès et tant d'autres ne se lassent pas de les clouer au pilori, de les fouailler, de flétrir leur fourberie, leur tartuferie et la bestialité de leurs soldats. Et à ce troisième salon de guerre, Capiello, Barrère, Pierre Chatillon, Maxime Dethomas, Manfredini, Ricardo Florès, Neumont dans l'*Orgue de Fualdès* et la *Wolff joyeuse*, Truchet dans l'*Histoire*, Max Blondat Albert Robida, Barn, Blampied, qui se classe parmi les meilleurs avec le *Crésus* et le *Concours de rotondités*. Sem et Sandoz fort drôle dans le *Véritable pas de l'Oie* ne les ménagent pas. En une page de belle inspiration patriotique, Willette, est vraiment superbe, d'autre part, dans sa figure équestre de la France repoussant l'envahisseur, signifie à la grotesque Germania que les Français ne seront jamais ses esclaves. « Par cette fronde où j'ai mis mon cœur, fait-il dire à la France, j'abattrai ta hideuse machinerie, honte du genre humain ». Steinlen toujours éloquent évoque les douloureuses victimes de la « kultur » ; les victimes d'un peuple qui ne sait que flétrir et salir, qui fait du viol comme un droit de guerre.

Ce peuple, Forain le flétrit à jamais en deux dessins tout vibrants d'indignation et dont les titres seuls sont une protestation : « En dessous, c'est la fille d'un notaire », « On tire sur l'ambulance », tragique comme une eau-forte de Goya. Le kaiser traînera dans l'histoire ainsi qu'un boulet la légende de Sem au bas de sa triste effigie : « L'homme qui a fait pleurer le plus de gens. » Zislin bafoue le *Vieux dieu allemand*, et Hansi quelques-uns des tristes personnages dont l'Alsace souffre tant.



Puis aux bourreaux, aux tourmenteurs, aux incendiaires de Senlis et de Noyon, les humoristes opposent tous ces héros d'épopée que sont nos propres soldats. C'est Guy Arnoux dans les *Cadets* et les *Tapins*, c'est Bils, c'est Broquet et Devambez, c'est Jean Droit, superbe dans les *Hommes-Cisailles*, c'est Lefort, c'est Abel Faivre, qui dans le *Salut de l'Empereur*, renverse les rôles, montre Napoléon levant dans les musées de demain son légendaire petit chapeau devant la bourguignotte des poilus de Verdun, etc.

Mais ce n'est pas aux seuls dépens du kaiser et de sa bande que le crayon de l'humoriste s'exerce, que fuse son rire. Les gens de l'arrière, les civils, les femmes, les modes



Le Petit Yerri, par Hansi.



Le Vieux Dieu Allemand, par Zislin.



La Petite Gretel, par Hansi.

Au centre : *Les Folies Wilhelm*, par Sem.
En haut : *Tête de Boche*, par Hansi.



— *Tu vois, mon vieux, comme on peut être rigolo avec des jambes,* par ABEL FAIVRE.



Le Salut de l'Emp



La Guerre des Deux Roses, par ELISABETH BRANLY



Les Oiselles : Hautes sur pattes et bas

LA GUERRE ET



…r, par ABEL FAIVRE.



— On ne croirait pas que j'ai tué la mère, par ABEL FAIVRE.



…le plafond, par LUCIEN MÉTIVET.



La Dame de la Croix-Rouge, par JEAN RAY.

de guerre excitent largement la verve de nos dessinateurs. Et voici avec Bourgonnier et Gerbault la comédie du charbon et du chauffage, avec Pierre Bompard et Alice Bergerat celle que donnent les nouveaux riches, voici avec Jean Ray la comédie enfantine, avec Louis Vallet la comédie des filleuls et des marraines, la comédie du pessimiste et de l'optimiste. Albert Guillaume est plus spirituel, plus délicieusement fin que jamais dans le *Songe d'une nuit d'hiver*, songe qu'on devine en ce temps de disette charbonnière, *L'As*, l'as dont la présence révolutionne un cabaret à la mode, dans le *Permissionnaire*, dans le *Sauf-Conduit* où il met plaisamment aux prises le zèle d'un de nos actuels Pandores et la hâte d'une petite femme à rejoindre son « poilu » en zone défendue, dans *Pour son Filleul* où il blague gentiment les marraines. Quant à Poulbot, ses démêlés d'une concierge et de jeunes stratèges, sont l'esprit même : « *Sans c'te chameau de concierge, on gagnait la bataille* », s'écrie le chef des gosses, et il faut voir sa mine exaspérée et celle de ses camarades, la tête aussi de la mégère qui transforme leur victoire en défaite. Elle n'a pas volé l'épithète dont la gratifie le Nivelle en culotte.

Le maître humoriste excelle dans ces figures de gamins parisiens. D'un coup de crayon il dit toute l'espièglerie d'un profil ou sa naïveté, tout l'étonnement d'un regard. Les gosses, fillettes et garçons, il les connaît mieux que personne, surtout les gosses de la Butte, au milieu desquels il vit pour ainsi dire, dont il surprend les propos, les drôleries.

La Mode a bien naturellement ses rieurs. Et de ce côté certains crayons s'exercent en toute liberté. Ils nous montrent, comme Métivet dans les *Oiselles*, une France singulièrement court-vêtue et prodigue de bas de soie.

Si l'humour n'existait pas, Abel Faivre l'aurait inventé. Partout où il y a des ridicules, il promène sa lorgnette d'observateur plus rieur que vraiment amer. La vanité, les prétentions des vieilles coquettes, celle des parvenus et collectionneurs, sur quoi n'a-t-il pas daubé ? Aussi nos « écourtées » ne pouvaient échapper à son observation, et le croquis ci-contre dit bien tout le ridicule du moment. Ces humoristes sont des enfants vraiment terribles...

LÉON PLÉE.











L'Auberge de la Route, jadis et aujourd'hui, par André Warnod.

A gauche : *Marraine et Poilu*, par Leroy. — En haut : *L'Orgue de Fualdès*, par Maurice Neumont. — A droite : *Idylle de guerre*, par Tito Saubidet.

LA GUERRE ET LES HUMORISTES

UN DES GIGANTESQUES BATEAUX DE LA FLOTTE DE BOIS QUE CONSTRUISENT LES ÉTATS-UNIS.

L'Amérique en Guerre

(Du correspondant des « Annales »)



The Americans are in the chase!... Autrement dit, « voici les Américains dans la danse!... » Ils y sont entrés avec ce farouche enthousiasme que traduisent si bien leurs *hip, hip, hourra!* et leurs autres cris sportifs.

Tout New-York ne pense plus qu'à la guerre. La mode elle-même s'en ressent et les *professional beauties* portent d'élégants chapeaux parés des couleurs nationales..., que dis-je, des couleurs internationales qui caractérisent la patrie de Wilson et celle du maréchal Joffre.

Jamais heure ne fut plus grave et jamais fêtes ne furent plus belles, plus grandioses, plus imposantes, plus éloquentes que les manifestations auxquelles ont donné lieu la visite de M. Viviani et du maréchal Joffre. Tout le peuple des Etats-Unis a laissé vibrer son âme. Il vous a donné son cœur tout entier, soyez-en sûrs.

Mais soyez non moins certains qu'il vous a voué aussi toute la force de ses bras musclés. Il est au travail. Nuit et jour, ses usines poursuivent méthodiquement leur œuvre. L'industrie américaine va montrer au monde ce qu'elle peut faire et ce que valent ses méthodes, à la fois rapides et précises.

Les Allemands ont le culte du *kolossal*. Les Américains ont, eux, l'amour du *record* en toutes choses, la recherche du rendement toujours et sans cesse amélioré. C'était déjà ainsi en temps de paix ; pensez à ce que peuvent être leurs efforts maintenant qu'il s'agit, non pas seulement de gagner de l'argent, mais de conquérir de la gloire.

Un exemple : j'ai visité ces jours derniers les chantiers de *The Clooney Construction and Towing Company*. On y construit avec une merveilleuse activité ces énormes bateaux en bois qui doivent permettre aux Etats-Unis et à leurs alliés d'échapper aux conséquences de la guerre sous-marine.

Avant la guerre, ces *schooners* auraient été établis en acier. L'Amérique affectionne tant l'acier, le métal!... Mais, à présent, c'est la revanche du bois!... Qu'importe la matière première, pourvu qu'on ait le dernier mot!...

Les schooners en question ont de 200 à 300 pieds de long, ils ont de trois à cinq mâts. Ils ont enfin des moteurs faisant de 100 à 500 chevaux.

Je vous envoie pour les *Annales* une photographie de ces énormes bateaux en bois dont on a tant parlé et qui vont être si utiles pour le ravitaillement.

Ce ravitaillement n'est-il pas la besogne la plus urgente?...

Cependant, sachez que, dans tous les autres domaines de son activité, la République des Etats-Unis s'efforce de produire avec intensité.

Oui, les Américains veulent battre tous leurs *records*. Ils les battront.

PAUL FRANCET.

LES POÈMES

Nul n'a oublié les si charmants et si émouvants poèmes que M. Gaston-Ch. Richard nous a adressés de Salonique, La Lettre du Soldat *à sa jeune femme et la réponse non moins tendre de cette dernière, à son cher mari. Voici qu'une troisième lettre nous arrive,* Une Lettre de Maman, *qui obtiendra le même accueil que les précédentes auprès du lecteur :*

UNE LETTRE DE MAMAN

A ma mère, en pieux et respectueux hommage.
A toutes celles dont les fils sont au front.

Mon enfant,
C'est pour nous un sombre anniversaire...
Je suis allée au cimetière, voir ton père,
Et couvrir son tombeau de mes plus belles fleurs,
J'ai consolé mon cœur de mes vieilles douleurs
En lui parlant de toi dans mon humble prière,
Il devait m'écouter dans l'ombre de sa pierre,
En souriant, le front appuyé sur sa main.
Nous étions deux là-bas pour lui, mon cher gamin :
Ta Nine, à mes côtés, demandait, toute en larmes,
A notre Seigneur Dieu de protéger tes armes.
Mais ses yeux étaient pleins d'espoir et de fierté.

Elle est triste pourtant, de l'amour déserté
Pour le devoir sacré, s'inquiète, se lamente...
Hélas ! à ton foyer la maman et l'amante
Gardent ouverte au cœur, loin des regards railleurs,
La source amère, intarissable de leurs pleurs...
Car nous avons passé des heures douloureuses
Depuis deux ans! La guerre est âpre aux amoureuses!
Elles vivent souvent de bien cruels moments!
Les amantes parfois consolent les mamans,
Les mamans à leur tour, aux heures inclémentes,
Consolent doucement les plaintives amantes...
Moi qui fus l'une et qui suis l'autre, et, tu le sais!
Moi qui rêvai jadis, aux jours de nos succès,
De te voir général, tout jeune et plein de gloire,
Moi qui vis, cent tambours battant à la victoire,
Toute pâle d'orgueil et le cœur oppressé,
L'empereur décorer ton père encor blessé,
Je ne souhaite plus la belle gloire ancienne
Mais dis à Dieu
« Seigneur, faites qu'il nous revienne!
Qu'il vive pour sa femme et mes petits-enfants!
O mon Dieu! Gardez-le des destins triomphants.
Il a connu le mal, l'angoisse, la souffrance,
Son sang pur, par deux fois, a coulé pour la France!
Préservez-le toujours des esprits malfaisants,
Seigneur, une maman de soixante-seize ans
Vous demande son fils et vous donne sa vie,
Seigneur! Seigneur! J'ai bu le calice et la lie ;



Aux avants-postes (région de Monastir).

Deux de mes fils sont morts et mon époux m'a fui
Pour entrer dans votre ombre... Et je n'ai plus que lui ! »

*

Mon cher enfant, tu sais que j'ai vu l'autre guerre.
J'ai subi tout le siège, et je ne croyais guère
Qu'un jour je reverrais, au cœur de mon hiver,
Revenir ces jours noirs et ces heures de fer,
J'ai revu, pauvre vieille en marche vers la tombe,
S'abattre les corbeaux de l'immense hécatombe
Et je t'ai vu partir, mon beau sous-lieutenant.

(Capitaine en premier, décoré maintenant,
Estimé de tes chefs, adoré de tes hommes,
Tu maintiens fermement, des bourgeois que nous sommes
L'esprit d'égalité devant le Grand Devoir!)
C'est bien! je suis heureuse, et tu dois le savoir,
Je suis fière de toi ; tu portes notre empreinte !

Pourtant, en recevant la douloureuse étreinte
Du départ, quand j'ai dit: «Va! lutte! sois vainqueur!»
Quand des griffes d'acier me déchiraient le cœur,
Quand mes ongles entraient au vif de mes mains gourdes,
Quand mon vieux sang brûlant roulait en lames lourdes,
Dure, me retenant pour ne pas te crier :
« Non! ne pars pas, mon fils! » J'ai vu, sur le gravier
Répandu sur les rails, les noirs wagons pleins d'hommes
Démarrer lentement... O pauvres que nous sommes!
J'ai cru que, tout d'un bloc, j'allais m'abattre là !
Je te voyais encor, parmi le brouhaha,
Calme, énergique, froid, mais ayant aux prunelles
Cette étrange lueur des heures solennelles...

*

Tu te souviens ? Ta Nine avait mis son tailleur
De toile russe et son chapeau blanc... Batailleur,
Un tout petit drapeau battait à son corsage.
Elle avait des yeux clairs et le rire au visage,
Et son plus beau regard, limpide et caressant.
Et j'ai souvent surpris, en croisant un passant,
Tout son étonnement que cette jeune femme
Et ce bel officier et cette vieille dame
Eussent l'air si tranquille et le front si serein.
Mais toi parti...
Ta Nine au calme souverain,
Ta Nine avait fléchi tout d'un coup...Vers la porte
Elle tendait les bras, pâle comme une morte,
Les yeux fixes, les yeux agrandis et hagards.
Elle n'en pouvait plus, la pauvre, et ses regards
Étaient ceux, je puis bien le dire, d'une folle !
Elle était là, sans un mot, sans une parole.
Et tout à coup, de ses yeux cernés, lentement,
Deux pleurs... Elle se dit tout bas : « O mon amant! »
Et moi, moi qui vécus tous ces moments atroces,
Quand ton père partit, escortant les carrosses
Qui menaient l'Empereur au gouffre de Sedan,
En voyant fuir le train, grondant et trépidant,
Et quand j'ai pris sa main, je connus, moi, ta mère,
Qu'elle avait, elle aussi, franchi son long calvaire



Les remparts de Salonique

Et sans lui dire rien, en essuyant ses pleurs,
J'ai fait de mes douleurs hommage à ses douleurs!

Toutes, nous étions là la dame et l'ouvrière,
Femmes, maîtresses, sœurs, mamans, l'humble et [l'altière.
Les chocs sourds des longs trains, roulant sur les rails lourds.
Sonnaient comme le glas de toutes nos amours.
Et dans le hall parmi les sifflets et les flammes,
On entendait monter les sanglots de ces femmes;
Puis, lentement en flot de deuil amer et noir,
Leur fleuve de douleur s'écoula dans le soir.

❀

Mon cher enfant, tu sais qu'au cours des vieilles [guerres
Bien du sang a coulé des veines de nos pères,
Bien des morts sont restés, qui portaient notre nom,
Dans les champs où grondaient la bombe et le canon.
Nous avons cher payé la gloire militaire
Et brandi ferme et haut et par toute la terre
Le drapeau confié jadis à notre honneur.
Nous sommes sans reproche, ayant été sans peur.
J'ai le droit de le dire à la face du monde,
Trop des miens sont entrés dans la sanglante ronde,
Et de Louis le Treizième à Napoléon Trois
Tant des nôtres sont morts aux guerres!
Je revois
Tous leurs portraits, depuis la Bastille et l'Empire,
Et comme Ruy Gomez je pourrais te redire [non,
Leurs noms, et leur valeur, et leurs exploits... Mais
Tu as, jusqu'à présent, pour l'honneur de ton nom,
Fait ton devoir, joyeusement, à la française,
Et suivi ton chemin dans la grande fournaise,
Et payé de ton sang et payé de ta peau
Pour défendre ta race et garder ton drapeau,
Je ne te dirai point d'agir d'autre manière.
Fais ton devoir, mon fils, jusqu'à l'heure dernière,
Mais ne t'expose pas en vain dans les combats.
Ce que je te dis là n'est point sentiment bas,
C'est un humble conseil, vois-tu, que je te donne,
Je te sais téméraire, hélas, plus que personne
(Tout petit, tu faisais déjà le casse-cou!);
Ne sois pas imprudent, ce serait mal et fou
De risquer les beaux jours que tu peux encor vivre.
Tu n'as pas feuilleté, crois-moi tout ton beau livre
Et la page où l'on aime est encor sous ton doigt.
Garde-toi pour les tiens, pour ton nom, pour ton [toit;
Soigne-toi bien, surtout... Dans cet Orient traître
La fièvre est pernicieuse et... (je crois te connaître!)
Tu dois dire : « La fièvre? Allons donc, ce n'est [rien! »
Si. C'est très dangereux. Donc, surveille-toi bien.
J'ai mis dans le paquet que t'enverra ta Nine
Une ceinture en laine et beaucoup de quinine;
Je te fais pour l'hiver un chandail tout entier
A côte fine, et j'ai remis sur le métier
(Car je travaille encor, tu le sais, sans lunettes,
Et tu verras combien les mailles en sont nettes)
De bons grands bas bien chauds à ton chiffre brodés
Par ta Nine, le soir.
Nos esprits obsédés
Trouvent à ces travaux une douceur amie,
Et seules, toutes deux, dans la nuit endormie,
En échangeant parfois un regard confiant.
Nous laissons nos pensées fuir vers cet Orient
Dont tu nous as décrit la splendeur rude et fauve.

❀

Ta Nine s'est fait faire un kimono bleu-mauve
D'un ton délicieux, et, cher cœur plein d'amour,
Elle a tout arrangé pour ton heureux retour.
La maison par ses soins est doucement parée :
Sur ta table, toujours, — où la bonne, effarée,
N'ose pas déranger un crayon! — des œillets,
Des mimosas, des roses soufre aux tons mouillés,
Des violettes, — les fleurs, en un mot, que tu aimes,
Marquent les jours : hier, de larges chrysanthèmes
S'effeuillaient lentement autour de ton portrait.

Je vais te confier, tout bas, un grand secret,
Ta Nine n'ose pas te l'avouer encore,
Mais tu comprends..., tu ris, ému... Elle t'adore!
Et dans six mois, Monsieur, nous aurons un berceau.
Ton court séjour fut donc béni... Pour le trousseau
Ta femme le prépare, et, garçon ou fillette,
L'enfant sera pourvu de tout! Quelle layette!
Et quand tu reviendras vers nous en permission
Le trésor sera là, pour ton adoration...

❀

Et Prince Petit-Jean, et Princesse Janine,
L'un encore tout pataud, l'autre déjà mutine,
Demandent tous les jours quand on achètera
« Tite Sœur » ou « Tit Frère », et combien il faudra,
S'il sera blond ou brun, ou plutôt blonde ou brune.
« Ze veux qu'elle ait des yeux couleur de clair de [lune,
Mais ze veux pas qu'elle ait des taches de rousseur! »
M'a dit hier Janine en parlant de sa « sœur ».
Et Petit-Jean, très grave, en contemplant son pouce,
A dit : « Moi, ze veux pas que tit frère il soit [« rousse »! »
Ce que nous avons ri! Le cher amour d'enfant!
Il a pris, d'un grand air fâché, son éléphant,
Et, traînant Tintin l'ours par la patte, très digne,
Il est allé s'asseoir à l'ombre de la vigne.
Et Toomai l'éléphant et monsieur Tintin l'ours
Ont entendu ton fils leur tenir des discours!...

❀

Tu comprends maintenant pourquoi je te conjure
D'être un peu plus prudent, mon cher fils!
Je te jure
Que ce n'est point ici conseil de lâcheté,
Dieu m'en garde! Un bonheur bassement acheté
N'est pas de ceux qu'on vit au doux soleil de France!
Mais garde-toi! Pour l'amour et pour l'espérance,
Pour le gage de foi que Dieu vous a donné.
Garde-toi, mon enfant, pour le doux nouveau-né
Qui doit venir au jour à la fin des batailles,
Garde-toi pour le fruit que porte en ses entrailles
Celle qui sut fixer la joie en ton foyer.

❀

Ne t'inquiète de rien. J'ai payé le loyer
Et nous n'avons pas fait un centime de dettes :
Au jour de ton retour tu pourras, les mains nettes,
Te remettre au travail sans souci du passé.

Je termine. Et je crois t'en avoir dit assez
Pour que tu sois tranquille à ton poste. Et j'espère
Que tu nous reviendras bientôt. — Calme, prospère,
L'avenir s'ouvrira devant vous, ô mon fils,
Ainsi qu'une paisible et fertile oasis.

Mon enfant bien-aimé, je clos ici ces lignes.
Je te bénis, car tu fus digne entre les dignes;
Tu n'as jamais failli, ne fût-ce qu'un instant,
Au respect incliné que l'on doit en tous temps
Aux ancêtres pieux qui créèrent la race.
Tu suis, pur et vaillant, leur belle et noble trace :
J'incline devant toi mon front aux cheveux blancs.

A bientôt, mon enfant chéri. Les jours sont lents,
Mais chacun d'eux pourtant rapproche l'échéance
Où nous verrons tomber, en pleine déchéance,
Les mornes criminels, casqués et cuirassés,
A qui le Seigneur Dieu va dire : « C'est assez! »
Et le geste divin sera fait par la France.
En attendant le jour béni de Délivrance
Qui verra ton heureux retour, mon beau vainqueur,
Je te presse de loin sur mon pauvre vieux cœur
Et je te baise au front en te disant encore :
« Courage! Espoir! Amour!
Ta maman, qui t'adore!... »

GASTON CH. RICHARD.

LE PAIN

La terre regorgeait de fleurs et de moissons,
Le paysan tenté par la passion vile
Quittait l'âpre sommet pour la joyeuse ville;
Le citadin dormait, bercé par des chansons.

Le barbare, à l'étroit, guettait nos horizons,
Tandis que nous rêvions de paix, d'art ou de style,
L'affamé s'est rué sur notre sol fertile,
Voilà près de trois ans que nous le subissons.

Depuis, la ferme est close et la glèbe durcie,
Les biens qu'on a perdus, comme on les apprécie!
Que le blé du terroir est beau quand on a faim!

Combien errent au loin, pauvres âmes chassées,
Sans revoir sur un seuil leurs amours dispersées,
Sans retrouver leur champ dans un morceau de pain!

PAUL MANIVET.

On peut être haut fonctionnaire de la police et poète. Le commissaire du quartier Saint-Georges, à Paris, nous en apporte une preuve. Le volume —Glanes de Guerre — *composé durant ses rares heures de loisir, contient des idées touchantes et de beaux vers. M. Thierry y a mis toute l'émotion de son vieux cœur lorrain :*

LA DERNIÈRE LETTRE

A Mme Suzanne Desprès.

Femme, je meurs à l'ambulance,
Blessé mortellement au front :
Si j'ai montré quelque vaillance,
D'autres que moi te le diront.

Je meurs, tout seul, loin du village,
Et je songe, bien doucement,
A la fenêtre de feuillage
Où tu t'accoudais si souvent.

Un pampre vert, aux larges branches,
Forme dais, à chaque saison. —
Tu l'attachais, de tes mains blanches,
Aux murs blancs de notre maison.

Ta tête blonde, aux jours d'automne,
S'y confondait, si joliment,
Avec les grappes que Pomone
Vient d'y suspendre, en ce moment; —

Je ne verrai plus la fenêtre
Verte où chatoyait ta blondeur. —
O femme, il n'y faut plus paraître;
Ferme-la, tout comme ton cœur.

Et puisque le Destin remplace
Tes fleurs par des voiles de deuil, —
Va, pour que nos âmes s'enlacent,
Mets la vigne sur mon cercueil.

HENRI THIERRY.

TENDRESSES

PREMIER BEAU JOUR

La lumière et l'azur de ce premier beau jour
Rapetissent la chambre,
La chambre qui semblait trop grande à notre amour
Aux jours gris de décembre.

C'est fini du cœur grave et confidentiel
De la saison inerte :
Je voudrais faire entrer l'immensité du ciel
Par la fenêtre ouverte.

Regarde comme tout apparaît jeune et clair,
De la haute terrasse :
Même invisible encore, on sent déjà dans l'air
Refleurir de la grâce.

Bientôt viendra le temps de retrouver là-bas,
Paisible sous les branches,
La petite maison et les premiers lilas
Avec leurs grappes blanches.

Ce vent tiède, qui laisse, en passant par ici,
Un odorant sillage,
Va préparer pour nous, sous le ciel adouci,
Nos chambres de feuillage.

ANDRÉ RIVOIRE.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XVIII. — LES FORCES MYSTIQUES

L'esprit mystique se caractérise par l'attribution de pouvoirs imaginaires et mystérieux à des doctrines, des rites, des amulettes, des personnages ou des formules. La confiance du nègre dans son fétiche, celle du théoricien politique dans ses programmes de régénération sociale sont des manifestations de l'esprit mystique.

L'esprit mystique est créateur de forces imaginaires mais puissantes en raison de la confiance qu'elles inspirent. Elles peuvent faire agir l'homme contrairement à ses sentiments les plus chers, à ses intérêts les plus évidents.

Sur les forces mystiques la raison est sans prise.

Le monde moderne se croyait soustrait à l'influence des forces mystiques. Jamais pourtant l'humanité n'y fut plus asservie. Ce sont elles qui ont mis l'Europe en feu.

La croyance mystique dans la mission de dominer le monde pouvait seule lancer l'Allemagne dans une guerre contraire à ses intérêts commerciaux et industriels les plus clairs.

Les convictions d'origine mystique se propagent par contagion mentale ou suggestion, jamais par des raisonnements.

L'esprit critique s'évanouit entièrement dès que la mentalité mystique le domine. C'est ainsi qu'au début de la guerre on vit les plus éminents savants de l'Allemagne montrer par leurs écrits qu'ils avaient perdu tout jugement. Un vent de folie enveloppa leurs discours.

Si on éliminait d'une civilisation toutes les entités mystiques qui servirent à la construire elle perdrait la plupart de ses raisons d'agir.

Un parti politique ou une révolution ne triomphent jamais par des arguments rationnels mais seulement, après avoir inspiré une foi mystique très vive à leurs adeptes.

Les vérités rationnelles les plus sûres n'acquièrent de prestige sur les peuples qu'après avoir revêtu une forme mystique.

XIX. — LES OPINIONS INDIVIDUELLES ET LA CONDUITE

Peu d'hommes sont capables d'édifier leurs opinions sur des réflexions personnelles. Le groupe social, le milieu, la profession, le journal suffisent à orienter leurs pensées et alimenter leurs discours.

La crédulité complète et non le scepticisme constitue l'état normal des individus et surtout des peuples.

Beaucoup d'hommes ont raison d'affirmer l'invariabilité de leurs opinions, mais ils ont tort de s'en vanter. C'est montrer qu'ils n'ont rien appris depuis le jour où elles se sont formées. Une preuve aussi évidente d'ignorance ou d'imbécillité ne s'affiche pas.

La plupart des êtres restent enveloppés d'un réseau d'opinions, de préjugés et d'erreurs qui les empêchent de voir nettement aucune réalité. Ils traversent la vie sans y percevoir autre chose que les visions de leurs rêves où les récits de leurs livres.

Les opinions que l'on professe exercent généralement une influence assez faible sur la conduite que l'on pratique.

La raison sert beaucoup plus à justifier la conduite qu'à la déterminer.

Derrière les actes que la raison croit guider se trouve la formidable armée des atavismes qui les déterminent.

La discipline interne créée par les morts stabilise la conduite. Elle est toujours moins dure que la discipline externe imposée par les vivants. Les individus et les peuples ne possédant pas la première doivent se résigner à subir la seconde.

L'homme intelligent et sans caractère reste toujours un mené et ne devient jamais un meneur. Il est rarement le maître de sa conduite.

La plupart des chagrins de l'existence résultent de ce que nous attachons aux choses une importance disproportionnée à leur valeur.

La véritable connaissance de soi-même rendrait généralement fort modeste.

S'ignorer vaut mieux parfois que se connaître.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

RÉFLEXIONS D'UN HUMORISTE

Le Métro, boyau de cheminement

On élabore en ce moment un manuel de service en campagne pour le poilu civil, que la mobilisation des autobus et la cherté relative du taxi obligent à emprunter le boyau de cheminement du Métro.

Ce manuel sera un résumé de conseils qui s'adresseront au voyageur debout, puis au voyageur assis.

Le voyageur debout aussitôt entré dans le wagon devra s'avancer le plus loin possible, afin de n'avoir que le minimum de vêtements et de chair pincé dans la porte à coulisse, au moment où elle se refermera.

Les accotements de bois, les portes du côté opposé à l'entrée sont les endroits les plus recherchés. On se contentera, à défaut de ces postes privilégiés, de s'accrocher aux petites barres nickelées, verticales ou horizontales, grâce auxquelles on pourra résister aux secousses sismiques du démarrage et de l'arrêt.

Il se peut que l'affluence des voyageurs nous empêche d'arriver jusqu'à un de ces endroits tutélaires. Dans ce cas, on sera soutenu par l'entourage, mais on pourra ressentir un de ces chocs qui se propagent par ondulations d'un bout du wagon à l'autre. La plus élémentaire prudence recommande de s'intercaler, si on le peut, entre deux voisines obèses.

La situation du voyageur assis est infiniment préférable à celle du voyageur debout. Il est donc intéressant de ne pas être obligé de changer la première contre la seconde.

Le principal danger qui menace le voyageur assis est d'être contraint par la tyrannie des usages à céder sa place à une voyageuse debout.

Mais il importe d'être fixé à peu près exactement sur ce que les règles despotiques de la galanterie nous imposent.

On admet généralement qu'un écart d'âge de vingt-cinq ans suffit à compenser la différence de sexe. Ainsi un homme de cinquante-cinq ans n'offrira pas sa place à une dame de trente ans (à moins, bien entendu, qu'il n'ait ses raisons).

Notez que cette règle est moins absolue aux deux extrémités de l'échelle des âges. Ainsi le plus civil des poilus de quatre-vingt-dix ans peut parfaitement rester à sa place, nonobstant le voisinage d'une dame septuagénaire, et il serait contraire aux usages de voir un jeune homme de vingt-cinq ans céder la banquette à une toute petite fille.

Supposons maintenant un poilu fatigué qui ne se trouve pas dans les conditions d'exemption de chevalerie citées plus haut.

Comment arrivera-t-il à « couper » à ses obligations d'homme bien élevé?

Nous supposons qu'il n'est pas entré dans le métro à une station voisine du point terminus, dans une voiture à peu près vide et qu'il ne lui a pas été loisible de choisir à une des extrémités une place tournée vers le fond, de façon à ne point apercevoir toutes les personnes du sexe enchanteur, charme et délice de notre vie, qui sont debout, derrière lui, sur leurs jolies jambes.

Notre homme n'a donc trouvé de place assise qu'au milieu du wagon, au centre de cinq ou six regards, chargés de méprisants reproches.

Deux moyens de salut s'offrent à lui :

1° L'air souffreteux.

S'il a trop bonne mine, qu'il simule une sciatique. Ne pas oublier de soutenir son rôle, à la sortie sur le quai, par une certaine raideur dans la démarche.

2° La lecture attentive d'un journal.

On est parfaitement excusable, au moment où de si graves intérêts nationaux sont en jeu, d'être absorbé par les nouvelles du front.

Voilà deux moyens principaux en usage. Nous accueillerons personnellement avec plaisir tous ceux que l'imagination de nos lecteurs aura pu leur suggérer. TRISTAN BERNARD.

Poésie
DE
Paul FOURNIER

HONNEUR A L'AMÉRIQUE !
HAIL AMERICA !

Musique
DE
Camille SAINT-SAËNS

Très animé.

mf

Sa - lut à la noble A - mé - ri - que, Au peuple a - vec nous combat - tant! Hon - neur a son geste hé - ro - ï - que Et ser - rons la main qu'il nous tend. Comme aux grands jours de notre His - toi - re, Que soient li - és nos deux pa - ys, Et con - tre les Bo - ches mau - dits Marchons en - semble à la vic - toi - re!

Très animé.
The might - y A - me - ri - can na - tion We wel - come as com - rades in arms, We ho - nour the step they have ta - ken In de - spite of fears and a - larms. 'Twas in the great days of our hist' - ry This grand al - liance was be - gun, And now 'gainst the thrice-cur - sed Hun We march to - ge - ther on to vict' - ry.

f mf

REFRAIN

f

Sous les dra - peaux d'A - mé - rique et de Fran - ce, Tou - jours u - nis par la Frater - ni - té, Nous com - bat - trons pour no - tre dé - li - vran - ce, *ff* Pour la Jus - tice et pour la Li - ber - té.

Beneath the flags now so proud - ly u - ni - ted We'll bat - tle on to set the na - tions free, Till vict'ry's won and all our wrongs are right - ted, We'll fight for Right and for our li - ber - ty.

ff

II

Courons, défendons la frontière !
Advance ! Sound the charge ! Storm the trenches !
Chassons ces cruels oppresseurs !
And drive the invader away,
Sauvons notre France si fière !
With blood our fair country he drenches !
Ecrasons ces vils agresseurs !
Let us crush this vile beast of prey.
Ils ont brûlé nos cathédrales,
See, our cathedrals he is burning,
Ont tout pillé, tout massacré :
Homesteads are plundered and defiled,
Maudit soit ce peuple exécré !
He spares neither woman or child :
Pas de pitié pour ces vandales
To strike him down we all are yearning !

III

Debout contre la barbarie !
To arms 'gainst the barbarous German !
Marchons, luttons tous ardemment !
We'll fight him again and again
Il faut, pour sauver la Patrie,
To rid our fair land of its burden,
Terrasser le monstre allemand !
Till at last the monster is slain !
Et nous pourrons revoir encore,
Then will the peaceful sun be beaming,
Sous le soleil longtemps voilé,
Dark clouds will all have rolled away
Le grand étendard étoilé
The star-spangled banner so gay
S'unir au drapeau tricolore !
Beside the tricolour is streaming !

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

VIII

UNE GALÉGEADE DU VIEIL ARNET

A l'entrée des Mayons, à gauche, s'ouvre l'atelier du forgeron, devant lequel un vieux mûrier donne son ombre. Dans l'atelier, l'hiver, sur le seuil, en été, les joyeux bavardages tiennent, chaque soir, cour plénière.

Augustin, lesté d'un bon repas, ayant bien secoué la poussière de ses habits, se persuada qu'il préviendrait utilement les racontars d'Arnet s'il paraissait à la veillée d'été, chez le forgeron. Il porterait beau, galègerait les filles; il ne montrerait pas la figure d'un homme qu'on vient de rouler, cul par-dessus tête, dans la poussière. Et, tard dans la nuit, qui était tiède et belle, il regagnerait la gare du Luc, où il utiliserait son billet de retour pour Marseille.

Chez le forgeron, se trouvait déjà réunie une aimable compagnie, des hommes surtout; — à peine deux ou trois femmes, parmi lesquelles la petite Arlette, lorsque Augustin apparut, souriant.

— Té, c'est toi, Augustin!

— Je ne vous aurais pas reconnu, monsieur Augustin, se hâta de dire Arlette, en bonne diplomate.

— Et alors, fit un homme, paraît que tu es devenu un gros monsieur, là-bas, à Marseille?

— Eh, bé oui, dit-il d'un air modeste; mais j'ai d'abord passé quelque temps à Paris. C'est là que je me suis formé. Il n'y a que Paris, voyez-vous, pour faire des hommes, et qui pensent.

A ce moment, Arnet arriva, prit place dans le cercle, et, s'étant assis, bourra sa pipe. Augustin se sentit pâlir.

Accroché au mur, un fanal éclairait les visages.

— Comme ça, dit Arnet narquois, tu t'es formé à Paris, et tu en as rapporté de grandes pensées? Faudrait pourtant pas croire qu'on est plus bête ici que dans ton Paris. Il est grand, Paris, c'est connu, mais il y a plus grand.

— Et quoi? dit Augustin d'un air insolent.

— Toute la France qui est autour.

On se mit à rire.

Augustin était mal à son aise. Un homme dit:

— Et les filles, là-bas, sont-elles plus jolies que chez nous?

— Il y en a de toutes, fit Augustin.

— Mais il y a pas mieux qu'Arlette, hé, mon fistot? dit Arnet.

Et voyant l'inquiétude d'Augustin, il ajouta malicieusement:

— Quand es-tu arrivé? Tu n'es peut-être pas encore allé chez ton père, hé?

— Non, je n'y suis pas allé, affirma Augustin avec une effronterie rageuse.

— J'avais pourtant bien cru t'en voir sortir, fit Arnet. Mais celui que j'ai pris pour toi, je l'ai surtout vu de dos, alors j'ai pu me tromper.

Augustin respira, pensant qu'Arnet, généreux jusqu'au bout, n'en dirait pas davantage.

Mais ses inquiétudes le reprirent bientôt, lorsque Arnet, en le regardant d'un air toujours plus narquois, prononça:

— Puisque j'ai promis, hier soir, une histoire à la compagnie qui est venue aujourd'hui pour l'entendre, tu en feras ton profit, mon petit Guguste; vous allez voir comment moi, Arnet, je vous secoue un homme dans l'occasion.

Il se tut un moment pour jouir de l'embarras du jeune Augias. Il reprit:

— Un jour que je chassais sans permis, car, vous ne me croirez pas, ça m'est arrivé plus d'une fois, je m'endormis à l'ombre, après avoir envoyé un coup au fromage et à la bouteille. J'étais donc étendu sur le dos, mon fusil à mon côté, la tête sur le carnier, et point de chien avec moi. Et voilà que, dans mon sommeil, je me sens quelque chose en moi comme un malaise, une chose pénible comme si j'avais vu un gendarme. Je me dis, en dedans de moi: «Peut-être qu'il y en a un par là?» J'entr'ouvre un peu les parpelles, de manière qu'on ne puisse pas s'en apercevoir dans le cas où il y aurait quelqu'un, et, par la petite ouverture mince, je laisse passer mon regard, comme un papier sous une porte. Y en avait un, de gendarme, mes amis, qui était là à attendre que je me réveille; et, bien sûr, c'était pas pour me demander des nouvelles de ma santé. Alors, je me dis: « Tout à l'heure quand cet homme malintentionné te demandera ton permis, tu n'auras qu'une chose à faire, c'est de fiche le camp, mais, pour ça, il faut, avant d'avoir l'air réveillé, me bien représenter l'endroit où je suis, et le chemin par où je me peux échapper. » J'étais dans la plaine, que je connais comme la colline; et, quand j'eus tiré mon plan, je bâillai, je m'étirai, puis, quand j'ouvris les yeux, je fis l'étonné: « Eh, bonjour, gendarme! qu'est-ce que vous faites là? Vous avez peut-être peur qu'on me vole? Vous me regardiez dormir? C'est un drôle de travail. Vous devez être fatigué d'être debout? Vous devriez faire comme moi. »

Je remis la tête sur mon oreiller, et je fermai les yeux, comme décidé à me rendormir. Ce gendarme, un nouveau, ne me connaissait pas, et je ne le connaissais pas non plus. Il me dit comme ça: « C'est assez galéger, montrez-moi votre permis ». « Gendarme, lui dis-je, un homme qui dort, c'est sacré; le sommeil c'est la santé; mieux vaut quatre jours sans pain que quatre jours et quatre nuits sans sommeil. »

— Votre permis?

Je me levai, me passai bien tranquillement mon carnier par-dessus la tête, je me jetai la bretelle de mon fusil sur l'épaule; et puis je me mis à fouiller toutes mes poches, comme un homme qui a le permis et qui ne le trouve pas assez vite.

« C'est drôle, lui dis-je, je ne l'ai sûrement pas laissé à la maison! Tout à l'heure encore, je m'amusais à le relire. »

— Tu conviendras, ami Arnet, dit un des auditeurs, que ton gendarme a une brave patience. Rien que pour t'avoir laissé si longtemps te ficher de lui, il méritait une gratification.

— Peuh, dit Arnet avec un sourire inexprimable, vous savez, je brode peut-être un peu en vous racontant la chose. Elle est véritable; seulement je vous allonge une sauce qui doit rendre le poisson meilleur, et j'y mets un peu de fenouil, de pébré, d'aï et de baguier... Pour vous le faire court, tout en me fouillant les poches, d'un regard de côté, je me choisissais un chemin; et, tout en un coup, je partis comme un sanglier à travers la brousaille.

Le gendarme me suivit... comme c'était son devoir. Et de près, oh! il me suivait! Moi, j'écartais tout devant moi; je passais à travers des épines qui, en arrière de moi, lui revenaient dessus, — je le comprenais — comme des coups de fouet! et balalin, balalan! j'entendais le bruit de son sabre et de sa carabine qui frappaient contre les troncs d'arbre et faisaient musique! et ce... nigaud-là me criait des fois: « Arrêtez-vous, au nom de la loi! » Mais point de nom d'aucune personne, ni même celui de saint Maurin, ne m'auraient fait arrêter. Je défilais, mon homme! comme quatre chevaux qui ont pris le mors aux dents, avec mon gendarme au derrière, balalin, balalan, et cours que tu courras, balalin, tu ne m'attraperas jamais, balalan! va-t'en voir s'ils viennent, Jean!... Mon chemin est par là, n'en pourrais-tu prendre un autre, camarade? Ça me gênait, vous pouvez le croire, de me sentir cet arsenal qui me courait au derrière... Tout à coup, je me sens une main qui me tombe sur ma nuque; et cette main me croche le col; mais j'avais envoyé la mienne en arrière, par-dessus mon épaule, et je lui empoignai le bras, je me clinai en avant, et mon gendarme, pendu par un bras, était sur mes échines comme un sac de son, qui aurait sur lui une carabine, un sabre et un chapeau à cornes posé en travers, car c'était le temps où les gendarmes « brassaient carré » comme on disait alors en marine. Et maintenant, balalin, balalan, l'arsenal était sur mon dos au lieu de m'être au derrière! Il était lourd, que je ne sais, mon homme! et les branches des épines le picotaient au passage, et celles des pins nouveaux lui donnaient la bastonnade — que c'était un plaisir, mes enfants! et elles lui procuraient assez d'occupation pour qu'il ne songeât pas, pour le moment, à autre chose qu'à elles. Et je me régalais de m'imaginer quelle drôle de figure il devait avoir sur mon dos! quelle peine pour se retenir son chapeau et son cartable à mettre les procès-barbaux! et pour empêcher son habit d'être déchiré!... Enfin, il en eut assez avant moi, et cria: « Halte! que j'ai perdu mon portefeuille! » Je m'arrêtai, et le déposai à terre bien doucement. Il soufflait, et moi aussi.... »

Ici Arnet arrêta son récit, pour souffler en haletant, comme si réellement il eût couru à travers bois depuis tout ce temps qu'avait duré la narration.

Quand il eut repris haleine:

— Eh! Augustin, dit-il, ce n'est pas toi qui porterais un gendarme pendant des kilomètres comme si c'était un polichinelle de liège! Les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas notre poigne, pechère!

Autour d'Arnet, toutes les figures étaient souriantes. C'était bien une scène de guignol qu'il avait esquissée et son public était heureux comme un public enfantin qui regarde Polichinelle rosser le commissaire. L'esprit français, incorrigiblement frondeur, s'accommode sans crime de ces satires contre tous les pouvoirs et leurs représentants.

— Alors, poursuivit Arnet, le gendarme, d'un air malheureux, me dit: « J'ai perdu ma carabine. » Je lui dis: « Ça, gendarme, c'est trop. Cherchons-la! » Et, les yeux à terre, nous la cherchâmes en bons amis, refaisant en arrière un bon bout de chemin, qui était reconnaissable aux écrasements de broussailles et aux brins de la laine que mon mouton avait laissée aux roumias (aux ronces). Et, la carabine, je l'aperçus à terre le premier: « Gendarme, — je lui dis ça bien poliment — je vous rends votre arme, que vous l'avez bien gagné. » Il me dit encore: « Votre permis? » — « Comme vous êtes entêté, gendarme, vous ne pensez qu'à mon permis, donc! N'y pensez plus, ou bien — jouons encore un peu à courir... mais avant... buvons un coup! » Je voulus prendre ma bouteille au carnier. Plus de bouteille! Va chercher à quel moment elle m'était tombée! « Cherchons-la, lui dis-je. Je vous ai aidé pour la carabine, aidez-moi pour la bouteille. » — « Oui », qu'il dit, et il m'aida à chercher. Nous la trouvâmes; je bus et lui passai la bouteille. Et, pendant qu'il levait le coude: « Nous recommençons encore un peu à courir? » lui dis-je et, sur ce mot sans attendre la réponse, je partis comme un éclair. Il jeta la bouteille au diable — et la chasse recommença, où c'était moi le gibier.

---

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

Mais je savais où j'allais. Je piquai droit sur le château de M. le marquis de Colbert, l'ancien, le grand-père, attirant toujours mon gendarme à mes derrières. Et, par bonheur, justement, je vis M. le marquis qui était près de son château, à la promenade. — Et je lui dis, car il était bon et j'avais souvent travaillé chez lui, je lui dis, pour qu'il fût prévenu bien comme il fallait de ma situation : « Voici un bon gendarme qui veut, à toute force, connaître mon nom, monsieur le marquis, et moi, je le lui refuse depuis les Mayons jusqu'ici, vu que j'aime mieux qu'il l'ignore. » Le marquis riait dans sa barbe, qui était belle et longue. « Monsieur le marquis, dit le gendarme avec respect, cet homme-ci me fait courir depuis une heure. » — « Monsieur le marquis, dis-je, ce gendarme-ci, pour être juste, devrait vous dire que je l'ai porté pendant la moitié du chemin ; il est très lourd. »

La barbe du marquis semblait rire toute. « Monsieur le marquis, je ferai mon devoir en verbalisant. » — « Sans doute, dit enfin le marquis, et je ne saurais m'y opposer; tâchez donc de savoir son nom, que, moi, je ne veux pas connaître. Et verbalisez. Rien de plus juste, car il est dans son tort. Seulement, il vaudrait mieux pour vous (comme il parlait bien, le marquis!) que cette petite mésaventure demeurât secrète. »

— « Monsieur le marquis, dit le gendarme, du moment que vous désirez l'indulgence pour ce braconnier que j'ai trouvé sur vos terres, je ne me montrerai pas plus méchant que vous. »

Il fit le salut militaire et s'en alla. Et moi mes amis, conclut Arnet, moi qui suis un vieux républicain, fils d'un insurgé de 51, insurgé moi-même à la suite de mon père, je dis que des marquis comme ça, il faudrait en mettre partout.

L'auditoire approuvait joyeusement.

— Pas moins, fit Augustin d'un air rageur, il y a des gens qui blâment les opinions des autres et qui maltraitent, à l'occasion, les représentants de la loi.

— Je ne dis pas, répliqua Arnet d'un air bonhomme, que nous ayons raison de tant galéger les gendarmes ; mais, dans un pays où il n'y a pas autant de perdreaux que de pignes, on ne parviendra jamais à nous empêcher de regarder le gibier libre comme la propriété de qui l'attrape.

Puis, quittant ce terrain brûlant :

— Les gendarmes ont du bon pour servir contre les vrais coquins, dit-il. Et moi qui parle, pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai fait le gendarme.

Il regarda Augustin fixement, puis baissa les yeux. Quand il les releva, Augustin s'était esquivé.

— Vous avez fait le gendarme aujourd'hui? Oh! dites-nous comment? s'écria Arlette amusée.

— Une autre fois, je vous le dirai, si c'est nécessaire, répliqua Arnet.

Et, à son tour, il s'en alla ; et rejoignant Augustin sur la route, sous le clair de lune, qui était magnifique :

— Augustin, dit-il, n'oublie pas que ton père est un saint homme. Tout le pays, au besoin, se lèverait pour le défendre, comme je l'ai défendu aujourd'hui. Et tâche de prendre de meilleurs chemins. Contente-le. Fais-toi soldat ou charretier, mais travaille. Même braconnier sans permis, on peut être un brave homme, embêter un gendarme et respecter la loi pour tout ce qui ne concerne pas la chasse... Et puis, méfie-toi d'Arlette. Elle ne vaut pas mieux que toi pour le moment ; oui, pour le moment, car tu changeras... si tu es vraiment le fils de ton père, mon drôle!

IX

LE VIEUX QUI DORT LA-HAUT

Quelques jours plus tard eut lieu, aux Mayons, la fête des *Amis de Maurin des Maures*.

Maurin, ce personnage de roman, représentation fidèle d'un type réel, a pris assez de notoriété pour avoir, après sa mort, plus d'amis que n'ont coutume d'en avoir les vivants. Et de ces amitiés, son historiographe, Jean d'Auriol, a hérité. Autour de lui et de l'ombre de Maurin, une ou deux fois dans l'année, se groupaient pour un banquet les membres de la société fondée sous ce titre : *Les Amis de Maurin*. Et la fête avait lieu, chaque fois, dans une commune différente, mais dans le royaume de Maurin, c'est-à-dire dans la région des Maures.

Cette année-là, le banquet eut lieu aux Mayons sous les fenêtres de l'école, sur la terrasse qui domine la plaine magnifique, la vallée de l'Aille.

Au-dessus de la table flottait une longue banderole portant ces mots en augustales :

LES AMIS DE MAURIN DES MAURES

C'est là qu'Arnet porta son fameux toast :

— Maurin, Messiès, était roi des Maures, et en cette qualité, cousin de tous les chefs d'Etat. Moi, j'étais un bon cousin de Maurin. Et les cousins de nos cousins étant nos cousins, je bois à la santé de mon cousin, le Président de la République.

De ce toast, le succès fut grand. On applaudit à tout rompre. Et, comme les tambourins et les galoubets invitaient un chacun à courir vers la salle de bal, on s'y rendit au milieu des rires et des chansons. Les filles des Mayons rayonnaient de gaieté. Tout était lumière. Les yeux noirs pétillaient de malice heureuse. M. le maire marchait entouré de félicitations sur le succès de la journée.

La bal s'ouvrit dans la salle verte, close par des guirlandes de myrte et de laurier. Les pavillons ondulaient à la brise. Des étamines multicolores, horizontalement tendues, couvraient toute la petite place. De cette place part une rue courte, qui va tout à coup plongeant dans la forêt de châtaigniers — et qui, en souvenir de cette journée, fut baptisée du nom de Jean d'Auriol.

L'occasion était bonne pour Arlette de se faire remarquer de chacun, et, en particulier, de Victorin, venu à la fête comme tous les gens des environs.

Elle était sur son trente et un, Arlette. Elle avait un chapeau quatre fois plus grand que sa tête, traversé de longues épingles aux pointes emboulées comme les cornes d'un taureau de Camargue. Sa robe, à carreaux de couleurs voyantes et alternées, était comme un vitrail de brasserie allemande. Ses talons semblaient de petites échasses, et l'obligeaient à marcher sur ses pointes. Elle avait une ombrelle groseille. Et, détail charmant, ses doigts, qui pinçaient un mouchoir de poupée bordé d'un feston rose, retenaient un porte-monnaie à mailles d'acier, qui se donnait, au moyen d'un peu de coton, ce que le poète Dol, de Draguignan, eût appelé « une obésité frauduleuse ».

On dit que l'amour est affligé de cécité. Peut-être serait il plus juste de le dire affligé d'un daltonisme spécial qui lui montre en beau les plus vilaines couleurs.

Victorin, qui pourtant avait vu des couchers de soleil, regardait Arlette avec complaisance. En cela fils des Maures, nos ancêtres, il ne détestait pas les tons criards et disparates, qui, du reste, perdent de leur brutalité dans la violence des « escandilhados » (embrasements de soleil) qui la font comme fondre et s'unifier en eux.

Sur le passage d'Arlette, on se retournait, ou pour l'admirer ou pour sourire, — mais on la regardait et elle était heureuse.

Victorin s'approcha d'elle.

— Je t'ai gardé, dit-elle, la première contredanse, mon beau Victorin.

— Ma jolie Arlette, répondit-il, tu me l'avais promise.

Ils marchaient côte à côte, allant vers le bal, et, au son des tambourins, encore éloignés, leur démarche, involontairement, était un peu dansante.

— Et alors? dit-il. Interrogation coutumière qui signifie : où en sommes-nous?

Elle lui avoua comment elle l'avait suivi et surveillé en cachette, quelques jours auparavant, quand il était allé lever le liège — et que c'étaient l'amour et la jalousie qui l'avaient poussée à cela ; mais que si elle avait voulu se cacher d'abord, c'était de peur qu'on allât exciter, avec des bavardages, les résistances du père de Victorin. Elle dit le trouble qu'elle avait éprouvé lorsqu'il était tombé de l'arbre ; comment Martine, jalouse aussi sans doute, l'avait laissée seule, évanouie, au pied de l'arbre ; et combien elle avait eu envie d'aller faire une scène à cette Martine, mais que, toujours par prudence, elle s'en était empêchée.

Elle conclut :

— Tu ne l'aimes toujours pas, au moins, dis?

Très vivement, il dit que non ; mais que Martine lui rappelait les beaux jours d'enfance où, avec lui, elle jouait à attraper des cigales. A ses yeux, Martine n'était pas une femme comme elle, Arlette. Et puis, elle ressemblait trop, en ses manières, à toutes les autres. Tandis qu'Arlette... Il n'y en avait qu'une, comme Arlette.

— Et ton père? Est-ce qu'il est toujours aussi en colère contre moi?

— Je n'en suis pas sûr, mais je le crois. Tu sais, nous autres, à la maison, on ne se parle guère. « Oui », « non », c'est tout. « Tu feras ceci ou cela demain », rien de plus. On se pense les choses, on ne se les dit pas. A quoi bon? On sait ce qui en est ; il n'en faut pas plus. Voilà.

— Et le grand-père?

— Il est toujours là-haut, dans son lit. Il n'a que les yeux qui vivent. Lui aussi, qui ne raconte rien jamais, doit se penser beaucoup de choses cachées. Qui sait ce qu'il y a dans cette tête? Je me dis quelquefois qu'il doit y avoir comme beaucoup de tableaux pendus. Il les regarde au dedans de lui. Et ces tableaux sont vivants.

— Comme au cinéma, dit Arlette.

— Il y a des moissons, des vendanges — des chevaux qui tournent sur la paille des aires en été ; des cuves pleines de grappes sur lesquelles on danse à pieds nus, jambes nues ; et puis, peut-être des moustouïres, des baisers de sa jeunesse sur l'aire, le soir, ou dans les vignes, le jour. Et, sûrement encore, il y a des batailles, des soldats russes contre lesquels se battent des Français. Et ceux-là lui plaisent beaucoup aussi, puisqu'il a toujours gardé, accroché contre le mur, devant ses yeux, au-dessus de son lit, le sabre de cavalerie que son père, à lui, portait au temps du grand Napoléon. Lui-même a fait la campagne de Crimée. Il aime les soldats. Et l'autre jour, en passant devant la porte de sa chambre grand'ouverte, je l'ai entendu qui radotait des choses de batailles. Entre ses dents, il répétait : « Vive l'Empereur! » Tous ces tableaux doivent vivre encore dans sa tête, mais il n'en dit rien. Il se songe tout et ne dit rien. S'il comprend les choses que, des fois, nous disons autour de lui, dans sa chambre, je n'en sais rien ; il les comprend peut-être. Il m'aimait beaucoup quand j'étais petit. Il y a quatre ans, il était encore d'esprit comme tout le monde. Et s'il était maintenant comme il était alors, je lui aurais parlé de toi. Il serait pour nous, je crois ; il voudrait me faire plaisir. Et mon père lui obéirait, parce qu'il a toujours pris et suivi son conseil ; mais, à présent, il ne

faut pas songer à le consulter. Son esprit n'est pas plus avec nous que l'esprit d'un mort. »

Arlette frissonna ; il étreignit son bras et frissonna à son tour. Ils étaient assis tous deux, depuis un instant, sur le banc qui encadrait la salle de bal. Les tambourins graves vibrèrent en cadence ; le galoubet les accompagna de ses notes narquoises — et Victorin et Arlette se levèrent aussitôt. C'était une polka. Arlette, selon l'usage, mit chacune de ses deux mains ouvertes sur chacune des épaules du jeune homme ; et lui, passant ses deux bras sous ceux de sa *cavalière*, lui plaquait les mains sur les omoplates ; et, au milieu des autres, qui avaient la même attitude, ils tournèrent par petits sauts légers, presque sur place, très lentement, très sérieusement comme tous les autres ; et, à voix basse, ils « se le comptaient au plus juste. » Les spectateurs regardaient en silence. On eût dit d'une danse rituelle. Plus de rires, plus de conversations ; le rythme du tambourin s'entendait seul, réglant le bruit des pas sur le sol. La poussière se soulevait par larges ondes illuminées de soleil, et l'on eût dit un nuage au milieu duquel évoluait, dans un songe, la mystérieuse joie de désirer et d'aimer.

(*A suivre.*) JEAN AICARD, *de l'Académie française.*

LES ÉVÉNEMENTS

France et Amérique

Autant les Etats-Unis furent longs à connaître les dangers que leur faisait courir l'ambition allemande, autant ils brûlent les étapes qui les séparaient des hostilités. Moins de quatre semaines après le message où le président Wilson leur montrait les nécessités de la guerre avec l'Allemagne, le parlement du plus pacifique des peuples, de la nation qui n'avait pas voulu suivre Théodore Roosevelt dans ses projets militaires, ses projets de création d'une grande armée nationale, adoptait le service militaire obligatoire universel à la presque unanimité, puisque le Sénat et la Chambre des représentants ne comptèrent que trente-deux opposants sur les quatre cent soixante-dix-huit votants, souscrivait des crédits énormes, votait la levée de deux armées de cinq cent mille hommes chacune, le recrutement immédiat d'un corps expéditionnaire et son envoi en Europe dans les délais les plus courts. Quelques partisans aussi obstinés qu'attardés du système des engagements volontaires prolongèrent bien vainement le débat ; un grand courant d'opinion emporta l'adoption du service obligatoire, et l'on peut dire que ce vote a vraiment marqué la date de l'entrée des Etats-Unis dans la guerre. Pour des raisons faciles à comprendre, le War Office désirait ne faire passer de troupes en Europe que lorsqu'elles seraient complètement instruites, puis il s'est rendu aux raisons du maréchal Joffre qui, dans ses conférences avec le général Scott, a montré l'utilité d'un envoi rapide des troupes disponibles, quitte pour elles à compléter leur instruction sur le front de bataille.

La présence d'une force américaine aux côtés des armées de l'Entente parlera d'elle-même. Ce sera là un grand fait historique. La veille encore l'Allemagne en niait la possibilité. Elle ne croyait qu'à une alliance sur le papier. Et voilà que l'Amérique va jeter sur le champ de bataille européen les soldats par centaines de mille, voilà qu'elle envoie de véritables armées d'ingénieurs, de médecins, de cheminots, de métallurgistes, d'ouvriers agricoles, que ses vaisseaux s'en iront chargés d'ambulances, de locomotives, de charrues ; voilà qu'elle organise avec toute la rapidité possible le ravitaillement des Alliés et prend pour cela possession des navires ennemis internés dans ses ports ; voilà que le Sénat donne au président Wilson l'autorisation de réserver les vivres américains pour les puissances de l'Entente et de mettre au besoin l'embargo sur les expéditions destinées aux pays neutres d'Europe. « Nous ne discutons pas, a-t-on dit à Washington, le droit de la Hollande ou de la Suède à exporter leurs produits en Allemagne, mais le nôtre est de réserver nos ressources pour nos alliés. Il importe qu'elles n'aillent pas d'un territoire neutre ravitailler l'Allemagne que nous voulons affamer. »

La renommée du maréchal Joffre et l'autorité, la magnifique éloquence de René Viviani servent admirablement la France ; elles sont décisives sur l'esprit américain, sur les assemblées comme sur les foules. Et, si grandiose squ'aient été leur réception à Washington, à Chicago, à Philadelphie, où leur visite au tombeau de Franklin eut un caractère touchant, celle qui allait leur être faite à New-York même dépasse toute description. Ce fut, disent les correspondances américaines, « l'une des plus grandes manifestations de l'histoire ». Le mot n'a rien d'exagéré, quand la plus grande capitale du monde se couvre de drapeaux, qu'elle n'est, de ses moindres édifices à ses plus hauts « gratte-ciel » qu'un immense pavois tricolore, quand sa population accourt tout entière au devant de ses visiteurs aux cris de « France ! France ! », qu'elle les acclame comme des triomphateurs, qu'au City Hall le maire les salue en paroles émouvantes : « Nous savons que depuis trente mois la France verse son sang pour le monde et pour nous. Nous savons qu'elle a sauvé le monde et nous a sauvés ! » ; quand ils sont l'objet d'une longue apothéose. M. Viviani a trouvé partout d'ailleurs dans son patriotisme et son émotion des remerciements émouvants, des accents incomparables. C'est au Capitole, lorsque, appelé à parler devant l'assemblée, il s'écrie :

« Ici, comme aux heures graves de notre histoire, c'est la liberté qui fraye le chemin aux combattants. Nous voici tous debout pour la liberté et pour le droit. Avant-hier, dans une réunion publique à laquelle j'assistais, j'entendis un de vos grands orateurs dire : « C'est juré sur le tom- « beau de Washington. » ... C'est juré sur le tombeau des soldats alliés, c'est juré sur les lits des blessés, sur les têtes des orphelins, c'est juré sur les berceaux et sur les sépulcres ; c'est juré ! »

C'est à ce même City Hall, — que les Boches auraient incendié, — alors qu'il évoque les souffrances de la France, mais sa fierté aussi d'avoir fait son devoir. Son éloquence emporte toutes les convictions. Les partis américains sont unanimes d'ailleurs sur la nécessité de terrasser le kaisérisme, d'en finir avec lui. Et même les travaillistes viennent-ils de donner aux extrémistes de Pétrograd une leçon de clairvoyance en protestant contre leur pensée de paix sans réparation, en les mettant en garde contre le piège de Stockholm.

« Notre devoir leur écrivent-ils, est de protester contre le vœu socialiste demandant une paix sans annexion, qui, en réalité, serait favorable au kaiser, puisque tous les peuples non allemands seraient contraints de rester sous la domination de la Prusse et de ses vassaux. »

Et comme les grands exemples sont contagieux, toute l'Amérique latine, le Brésil, le Guatemala, la Bolivie, les républiques de Cuba et d'Haïti seront bientôt derrière les Etats-Unis. Ces nations ont rompu avec l'Allemagne ; et si l'Argentine n'a pas encore fait comme elles, ce n'est que différé, puisque l'Allemagne possède l'art de se faire des ennemis. Aussi bien ne les compte-t-elle plus, et les esprits clairvoyants commencent à supputer chez elle les pertes effroyables que cause au pays la folie ambitieuse du kaiser, à demander qu'on purge la maison allemande de toute abomination, et même qu'on en change les maîtres.

LÉON PLÉE.

ressantes, conclut à la sérieuse amélioration des finances brésiliennes.

Actuellement, la reprise du paiement des coupons en espèces est assurée.

Le Trésor brésilien a déposé à Londres £ 1.685.945 pour ses paiements courants. et il a accumulé dans le pays des ressources en or s'élevant à £ 3,000,000, somme qui permettra de faire face aux engagements, même dans l'éventualité de la continuation de la guerre.

Cette affirmation officielle se corrobore d'autres chiffres. C'est ainsi que les recettes fédérales perçues en 1916 se sont élevées à 587,911,955 milreis-papier et 104,388,183 milreis-or, tandis que les dépenses n'ont été que de 545,863,970 milreis-papier et 83 millions 667, 744 milreis-or.

Les déclarations du président Wenceslao Braz, chaudement applaudies par le Congrès brésilien, ont trouvé en Europe un sympathique écho. La répercussion s'en est vivement fait sentir au Stock Exchange et à la Bourse de Paris, où valeurs et fonds brésiliens sont en hausse sur toute la ligne.

La **Bourse de Paris** conserve les mêmes bonnes dispositions que précédemment. Tel est le cas spécialement pour *nos Fonds nationaux*, très fermes mais sans grands écarts de cours.

Les *Fonds Russes* sont encore hésitants.

On note un regain d'animation sur les *Fonds Boliviens*. C'est en pleine atmosphère sympathique à l'Entente que M. Gutierrez Guerra vient d'être élu président de la République de Bolivie, en remplacement de M. Montès arrivé au terme de son mandat.

Le nouveau président suivra, sans aucun doute, la voie tracée par son éminent prédécesseur, non seulement au point de vue politique, mais aussi au point de vue financier et économique. A cet égard les dernières nouvelles sont très favorables. Le *Bolivien 5 o/o 1910* a toujours des achats suivis de 395 fr. à 399 fr., le *Bolivien 5 o/o 1913* passe de 365 fr. à 374 fr., en gain appréciable mais qui doit s'accroître encore; ces deux fonds boliviens sont, en effet, de type identique, avec mêmes dates d'amortissement et d'échéance des coupons. L'un et l'autre sont intéressants aux cours actuels.

Compagnie Générale Transatlantique

Cette Compagnie est à la veille d'augmenter son capital. Elle convoque à cet effet ses actionnaires en assemblée extraordinaire pour le 29 mai. Cette réunion sera précédée de l'assemblée ordinaire appelée à voter la répartition d'un dividende de 18 francs. Les résultats de l'exercice 1916 sont très favorables; nous y reviendrons après l'assemblée.

Mais d'ores et déjà il est permis d'envisager les perspectives brillantes de développement qui s'ouvrent pour la Compagnie Transatlantique et qui s'élargiront encore à la paix.

Les actionnaires comprendront facilement l'intérêt qu'ils ont à proportionner les moyens d'action de leur Compagnie au développement de sa clientèle, en lui fournissant les capitaux qu'exige l'accroissement incessant de son trafic. Tel est l'objet de l'augmentation de capital qui sera proposée à l'assemblée extraordinaire.

Le **Crédit Mobilier Français** *fait partie des établissements chargés de recevoir les dépôts de titres en vue de ces assemblées.*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Le printemps exerce généralement sur notre teint une action fâcheuse. Il perd sa pureté et c'est un désagrément que les premiers rayons de soleil font ressortir plus encore. Aussi, convient-il

DE PARER A CET INCONVÉNIENT,

et je vous conseille chères lectrices, à cet effet, de répandre sur votre visage un léger nuage de Duvet de Ninon, cette poudre de riz qui, non seulement communique à l'épiderme une blancheur diaphane, mais constitue un merveilleux moyen de protection de la pureté du teint. Cette poudre, invisible et très adhérente à la peau, existe en six nuances: blanche, rosée, naturelle, rachel, mauve et ocre, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

UN TEINT DE « LIS ET DE ROSE »

n'est plus un vain mot aujourd'hui, puisque la délicieuse carnation des joues est obtenue par la poudre de riz liquide Roselily. Sous ses agréables et légères applications, l'épiderme se raffermit, les rides disparaissent peu à peu, et la peau apparait épurée de toute tare, depuis les boutons, irritations, jusqu'aux taches de rousseur. Donc, mesdames, essayez le plus vite possible le Roselily, ne fût-ce qu'avec un petit flacon de 4 fr. Je suis certaine que vous en serez enchantées et que votre commande suivante à M. Delchepare, 8, avenue de la Liberté, à Biarritz, réclamera, en toute connaissance de cause, le grand flacon de 6 francs.

POUR LA TOILETTE QUOTIDIENNE,

les soins de la beauté et de la peau, n'oubliez pas que la Crème Simon est tout à fait supérieure et défie toute concurrence. Composée de produits de la plus grande pureté, elle est parfaitement saine, conserve à la peau toute sa fraîcheur, et lui donne un incomparable velouté. C'est une marque connue et appréciée, que je vous recommande spécialement, car il est parfois imprudent et même dangereux d'employer des produits nouveaux, souvent inférieurs, dont on ne connait ni la composition, ni les effets.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Une désolée. — Oui, mais le traitement est long. Voyez ma rubrique du 29 avril, et adressez-vous à Mme de Saint-Gouant, de ma part.

Marcelle. — L'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella détruira vos pellicules, cause de la chute de vos cheveux, et en retardera la décoloration. Le prix du flacon est de 6 francs, franco 6 fr. 85, chez l'Administrateur E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

Pigeonnette. — 1° La Sève Sourcilière, mais si votre accident vous a laissé une cicatrice, rien à faire pour les faire repousser à cet endroit. 2° Les brûler au crayon de nitrate d'argent. 3° Le Véritable Lait de Ninon ou une couche légère de crème recouverte de poudre de riz.

Suzy et B. — 1° Ablutions à l'eau très chaude puis ensuite à l'eau froide pour faire réagir l'épiderme. Faire des massages avec les doigts en les frottant dans le sens de la hauteur. 2° Chaque matin des douches froides avec une grosse éponge additionnée de Sève Jeannette et, ensuite, des massages circulaires avec du talc.

Pour un blessé. — Adressez-vous à la Librairie Théâtrale, 11, boulevard des Italiens.

Maman perplexe — Adressez-vous à l'Ecole Pigier, qui vous conseillera sur la carrière à choisir pour votre fils. Demandez-lui, de ma part, la brochure « Situations ». L'adresse de l'école est 19, boulevard Poissonnière, à Paris.

Primerose. — 1° Une condition essentielle à leur disparition, c'est de savonner la peau et de faire les ablutions à l'eau chaude. Continuer ensuite de vous lotionner avec l'Eau de Ninon. Cesser un peu cette solution que vous remplacerez par une lotion à l'Eau de Cologne. 2° Je me sers de cette poudre qui est très bonne, essayez, si vous voulez, le Duvet de Ninon ou la poudre de riz liquide Roselily (voir rubrique de ce jour).

Mamie. — Si vous craignez les crèmes qui ressortent, employez la Crème de Mme Rambaud, ainsi que sa poudre de riz sans bismuth, fine et adhérente, au parfum exquis. Crème, 2 fr. 50 et 4 fr.; poudre, 3 et 5 fr. Rue Saint-Florentin, 8, Paris.

Poupée Fil au Zof. — L'Eau entretient la beauté du teint et est souveraine contre les boutons, dartres, etc. Le Lait blanchit surtout l'épiderme. 2° Tous deux sont inoffensifs et, également, le Roselily. 3° Toutes celles que j'accepte de recommander sont bonnes et ne puis, par conséquent, vous en conseiller aucune par dessus toutes les autres, cela dépend des goûts.

G. P. 68. — 1° Ces rougeurs ont des causes multiples, presque toujours elles proviennent de l'estomac et de l'intestin, surveillez donc le bon fonctionnement de l'un et l'autre et évitez toute cause de congestion de la tête. 2° Si votre peau est blanche naturellement, ne mettez rien dessus vous serez plus sûre de la conserver belle plus longtemps. 3° Continuez de la vaseline ou du glycérolé d'amidon avec un peu de talc par-dessus. 4° La Pâte et le Savon des Prélats. 5° Par des massages avec de l'huile d'olive et en les frottant dans le sens de la hauteur.

Française. — L'heure calme du soir s'enchante de prestige, en fumant un tabac parfumé aux Essences Bichara. Son Eau de Rose complète toute toilette soignée. Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin.

G. D. 59. — La Librairie Pigier, rue de Rivoli.

FURETTE.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 500 MILLIONS

Assemblée générale annuelle du 29 Mars 1917

Les Actionnaires de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE se sont réunis le 29 Mars 1917 en Assemblée Générale, sous la présidence de Monsieur Guernaut, Président du Conseil d'administration.

Le Rapport déclare que le Conseil, tout en préparant la Société Générale à remplir le rôle qui sera dévolu aux Etablissements de Crédit dans la nouvelle organisation économique qui suivra la victoire, s'est particulièrement consacré à fournir à la Défense Nationale la plus large participation possible qui se chiffre par la somme considérable de près de **4 Milliards** aux titres divers d'Emprunts, Bons et Obligations de la Défense, Ventes et Prêts de titres de pays neutres. D'autre part, la progression constante du chiffre d'escompte ainsi que l'apurement progressif des engagements moratoriés attestent la reprise des affaires et la renaissance du crédit que la Société Générale s'efforce de favoriser par tous les moyens en son pouvoir.

Après avoir indiqué les affaires auxquelles la Société Générale a prêté son concours, soit sous forme de placement d'obligations, soit comme participant à la formation ou l'augmentation du capital, le Rapport constate que la réorganisation des affaires dont la guerre a entravé le développement se poursuit d'une manière favorable. C'est ainsi que la Barcelona Traction and Power Company se trouve aujourd'hui dans une situation très améliorée permettant d'espérer que les prévisions des fondateurs seront bientôt réalisées. Quant à la Brazil Railway, sa réorganisation, entreprise par les Comités d'Obligataires constitués sous les auspices de l'Office National, est également très avancée et autorise à croire que l'affaire, d'ici peu de temps, pourra, sous une direction nouvelle, reprendre son cours normal.

Enfin, le rapport mentionne la fondation récente de la Banque du Chili qui, reprenant l'actif de l'ancienne Banque de la République, facilitera aux commerçants et industriels français les relations avec ce pays.

Le Conseil signale à l'attention des Actionnaires le labeur incessant de tout le personnel et la bonne volonté dont il donne des preuves multiples malgré la charge progressivement plus lourde qui lui incombe. Ce dévouement constant a été reconnu par toutes les améliorations et avantages qu'il était possible d'accorder. Une fois de plus, le Conseil salue la mémoire de ceux qui sont tombés glorieusement pour le salut du pays.

Sur le produit net de l'exercice qui s'est élevé à Fr. 10,771,000, le Conseil a proposé de prélever 10 millions pour servir aux actions un intérêt de 4 0/0, soit 10 fr. par action. Un acompte de 4 fr. ayant été déjà payé, le solde de 6 fr. serait distribué à partir du 2 juillet, sous déduction de l'impôt, soit net Fr. 5.54.

Les Censeurs-Commissaires se sont entièrement associés aux conclusions du Conseil, donnant notamment leur pleine adhésion à la proposition ayant pour objet une répartition de 4 0/0.

Cette résolution, comportant également l'approbation des comptes a été votée par l'Assemblée à l'unanimité moins cinq Actionnaires.

L'Assemblée a, en outre, renouvelé les pouvoirs des Administrateurs sortants, MM. Crozier, Defontaine et de Sessevalle ; elle a réélu Censeur pour trois ans, M. Lavallée, et nommé Commissaires, pour l'exercice 1917, MM. Lavallée, Cornélis de Witt et Desroys du Roure.

LES ANNALES



A. RAPEÑO

LES DÉRACINÉS..., par LUCIEN JONAS

NOS FRÈRES ET NOS SŒURS BELGES EN ESCLAVAGE

27 Mai 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 50 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN-AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	12 fr.	6 fr 50
UNION POSTALE	18 fr.	9 fr 50

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1770. — 27 MAI 1917

EDITION·DE·LUXE

	UN-AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	16 fr.	8 fr 50
UNION·POSTALE	22 fr.	11 fr 50

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



A L'EXPOSITION DES HUMORISTES : *POUR SON FILLEUL* Tableau d'ALBERT GUILLAUME.

« Les Noces d'Argent »

Le Bonhomme Chrysale vous dit plus loin son sentiment sur cette pièce, actuellement applaudie à la Comédie-Française. Une remarquable interprétation contribue à son succès. M. Bernard et Mlle Dux prêtent une touchante émotion au père et à la mère qui s'attristent du demi-abandon où leur fille mariée et leur fils émancipé les laissent languir. La fille, c'est la charmante Mlle Valpreux, le fils, M. Rocher, tous deux vifs et naturels. La scène suivante exprime quelques-unes des idées que M. Paul Géraldy a voulu mettre en lumière. Devenue veuve, Mme Hamelin confie ses déceptions maternelles à la marraine de sa fille Suzanne (Mlle Cerny) qui s'attache et réussit à la consoler :

Madame Hamelin. — Enfin!... Il ne faut pas ôter leurs illusions aux jeunes gens.

Marraine. — Pourquoi dis-tu ça?

Madame Hamelin. — Avoir des enfants, beaucoup d'enfants, sans doute, c'est charmant... Mais de nous deux, là, sincèrement, qui crois-tu qui soit la plus enviable : toi qui n'en as pas, ou moi, qui n'en ai plus?

Marraine. — Comment! qui n'en as plus?

Madame Hamelin. — Sans doute. Il y a longtemps que la vie m'a repris les miens, va! Les êtres ne savent pas partager leur affection entre plusieurs cœurs. Il faut qu'ils donnent tout à un seul. Eh bien!... Suzanne a un mari!

Marraine. — Oh!

Madame Hamelin. — Depuis que j'ai un gendre, il me semble que je suis la belle-mère de ma fille.

Marraine. — Allons! si tes enfants sont un peu plus loin de toi, ils restent les souvenirs vivants, palpables de tes années heureuses. Si les femmes doivent se résigner à se trouver un jour toutes seules, vaut-il pas mieux qu'elles puissent avoir de la mémoire?

Madame Hamelin. — Crois-tu que ces souvenirs-là soient bien gais? Non! le rôle qu'on nous a repris était trop beau, et nous nous y sentions trop de talent!... Ah! Eveline, le jour où on comprend qu'auprès d'eux on est inutile... et même un peu gênant...

Marraine. — Comment! gênant?........ Qu'est-ce que tu vas chercher là? Tu as des enfants qui t'adorent!

Madame Hamelin. — Oh! ils font tout ce qu'ils peuvent pour m'en persuader. Ils sont pleins d'égards. Ce sont des enfants bien élevés, qui connaissent très bien leurs devoirs... « Tes père et mère honoreras... » Il n'y a rien à leur dire... Tous les jours, depuis... mon malheur, j'ai la visite de Suzanne... Une petite visite. On a à faire, n'est-ce pas? On ne peut pas s'éterniser. « Bonjour, maman, je ne reste qu'une minute, tu sais. J'ai mille choses à faire aujourd'hui. » Et on ne commence jamais une trop longue histoire, de peur qu'elle ne vous retienne trop longtemps... Quelquefois, on se fait remplacer. Oui, c'est Henri qui vient. Suzanne a dû lui dire : « C'est ton tour aujourd'hui. Moi, j'y suis allée hier. » Il vient me voir, pour lui faire plaisir... On m'invite aussi, de temps en temps. Je me fais prier, naturellement. Et on insiste... un peu... pas trop.

Marraine. — Ah! tu es bien toujours la même! C'est vrai. Je t'ai toujours connu cette manie : noircir les choses comme à plaisir, t'exagérer tout ce qui peut te faire de la peine...



M. Léon Bernard. (Phot. Bert)



Mlle Valpreux. (Phot. Manuel)



Mlle Dux. (Phot. Manuel)



M. René Rocher. (Phot. Manuel)

Madame Hamelin. — Tu te trompes. Je m'illusionne au contraire assez souvent. J'attends cette visite quotidienne avec impatience, comme mon seul bon moment de la journée... Mais, aujourd'hui, je n'ai pas eu de chance! C'est dimanche. Je les attendais tous, Suzanne et Henri, et puis Max. Et il n'est venu personne. Max n'a pas dû avoir sa permission et Suzanne était préoccupée par son dîner, probablement... Tu dînes avec eux, toi?

Marraine. — Non, non.

Madame Hamelin. — Ah!... Moi, je suis venue un peu... pour me faire inviter. Je ne sais pas ce qui m'a pris tout à l'heure. Je me suis sentie seule, mais seule!... Cette attente m'avait énervée... C'est mon anniversaire de mariage aujourd'hui, un grand anniversaire : 17 novembre, nos noces d'argent... Oh! je sais bien qu'il ne faut pas se laisser aller à cette sentimentalité un peu factice, un peu bébête qui consiste à s'attendrir à époques fixes, aux fêtes, aux anniversaires... Mais on a beau faire, ces jours-là, on sent davantage ses peines. Elles sont là, toutes, fidèles au rendez-vous. Et elles se pressent, elles insistent, elles veulent qu'on pense à elles... Je n'ai pas pu y tenir. Je me suis dit : « Tant pis! Ils peuvent bien faire quelque chose pour moi. Je vais leur demander de me prendre avec eux ce soir. » Déjeuner toute seule, passe encore... Mais le dîner!... Et puis ce soir!... *(Elle fait un geste de lassitude.)* Alors, pour ne pas être trop sinistre au milieu de toute cette jeunesse, je me suis habillée, tu vois... C'est ma robe de crêpe de Chine. Elle ne fait pas trop, trop deuil.

La marraine et la mère continuent d'échanger des confidences ; le sentiment de leur solitude morale les rapproche et efface les désaccords qui, depuis longtemps, les séparaient.

Madame Hamelin. — Je suis stupide!... Tout à coup, en te voyant t'en aller, sous cette porte, j'ai senti..., j'ai compris... Dire que je me plaignais, moi! Et je ne pensais qu'à moi, et je ne parlais que de moi!

Marraine. — Mais qu'est-ce que tu veux dire? Je ne comprends pas, tu sais!

Madame Hamelin. — Si. Mes jérémiades, là. Il fallait m'arrêter, m'empêcher... A côté de toi, j'ai tellement de chance! Et je me suis plainte, là, si sottement...

Marraine. — Tu es gentille... Oui, je suis très... seule. Mais c'est de ma faute... Sans doute!... J'ai tout gâché, tout abîmé, moi-même... Un peu par mauvaise chance, mais beaucoup par orgueil aussi. J'ai trop demandé au mariage... Il m'a déçue : j'en suis sortie avec une violence un peu théâtrale... Puis, j'ai voulu l'isolement... Mais je n'étais pas de force. Alors j'ai cru à de merveilleuses possibilités... Cette fois, ça a été le gâchis, l'humiliation et la laideur, notre amitié détruite, mon départ, ma retraite..., enfin toute ma vie à vau-l'eau... Tu sais, n'est-ce pas, aussi bien que moi... Ah n'avoir pas d'enfants, vois-tu, c'est dangereux! Sans enfants, la vie d'une femme manque de centre et d'équilibre. D'ailleurs, ne rien recevoir, mon Dieu, c'est acceptable. Mais ne pouvoir donner, pour une femme, c'est sinistre. Toi tu peux. Ne te plains pas... *(Elle regarde autour d'elle.)* Et si tout de même tu as des moments difficiles... Eh bien! pense un peu à tout cela...

Madame Hamelin. — Tu as raison... Tu as raison... Je n'ai pas le droit d'être malheureuse...

PAUL GÉRALDY.

Notes de la Semaine

Les Enfants Ingrats

La pièce nouvelle de M. Paul Géraldy *Les Noces d'argent*, suscite depuis quinze jours des discussions. Elle a reçu de la critique des témoignages de sympathie mêlés de quelques réserves. La sympathie était due à la jeunesse, au talent, aux solides et charmantes qualités de l'auteur à qui est échue la bonne fortune d'avoir pour parrain littéraire Edmond Rostand. Les réserves s'expliquent par la délicatesse du sujet et par l'extrême sensibilité que de longues épreuves ont développée chez les spectateurs. Rappelons tout de suite que l'ouvrage fut reçu chez Molière au début de 1914. S'il avait été joué immédiatement, il eût passé sans soulever d'objections. Personne ne se serait offusqué ni étonné du pessimisme de M. M. Paul Géraldy. Du temps du Théâtre Libre nous en avons vu bien d'autres...

Donc, les enfants sont des ingrats... Cette vérité n'est pas neuve. La plupart des moralistes et des dramaturges l'ont établie. Voici les faits sur lesquels le psychologue des *Noces d'argent* fonde sa démonstration. M. et Mme Hamelin appartiennent au milieu de la bourgeoisie aisée. M. Hamelin a beaucoup travaillé; Mme Hamelin fut pour lui la plus sage, la plus dévouée des compagnes. Ils ont pu doter et établir avantageusement leur fille Suzanne, assurer à leur fils Max une instruction sérieuse. Les nouveaux mariés quittent le toit paternel. Que M. et Mme Hamelin s'attristent de cette séparation conforme aux usages, nous jugeons cela naturel; mais que le père s'en affecte au point de tomber malade et que, recevant du jeune couple en voyage de trop laconiques cartes postales, il en éprouve une peine qui contribue à le conduire au tombeau, ceci nous paraît assez extraordinaire. De même nous concevons difficilement que Mme Hamelin ressente un si cruel tourment de l'émancipation de son grand fils... Devenue veuve, elle ne se console point du demi-abandon de Max et de Suzanne. Ces derniers pourraient être plus affectueux; mais ils pourraient l'être encore moins. Et les parents endurent, d'ordinaire, avec philosophie, ces déceptions qui sont le lot presque inévitable de la vieillesse.

Le public s'est un peu étonné des étonnements de M. Paul Géraldy. Il a trouvé le tableau forcé et poussé au noir. Toutefois, un auteur dramatique est en droit d'étudier des cas exceptionnels. On ne lui demande que d'introduire dans sa peinture de l'agrément et de l'émotion. Ni les jolis détails, ni les traits finement observés, ne manquent aux *Noces d'Argent*. C'est la signification générale de l'œuvre qui a paru étroite et fausse. Ce père meurtri, cette mère inquiète, anxieuse, mal résignée, sont dénués, non seulement de raison, mais de véritable tendresse. Ils souffrent de l'égoïsme de leurs enfants... N'encourent-ils pas, eux aussi, semblable reproche ? Est égoïste la fille mariée qui, entièrement occupée à se bâtir une vie nouvelle, rompt ou dénoue les liens de la vie ancienne. Mais égoïste serait le père, égoïste la mère qui prétendraient l'accaparer et ne la laisseraient pas librement accomplir les devoirs que le mariage lui impose. Or M. et Mme Hamelin glisseraient sans doute sur cette pente, si le jeune ménage n'affirmait pas nettement sa volonté de s'affranchir d'une tutelle permanente et tyrannique. Suzanne se montre sèche et surtout maladroite; elle vous a une façon ultra-cavalière d'embrasser du bout des lèvres papa et maman, après une absence de deux mois. Comment, à supposer qu'elle soit indifférente, ne s'applique-t-elle pas, par politique et par intérêt, à leur donner l'illusion d'un minimum d'amour filial ? Max, de son côté, oppose une invraisemblable muflerie aux adorations et aux complaisances de la plus faible des mères, alors qu'avec un peu de douceur il obtiendrait d'elle tout ce qu'il souhaite et même davantage. La dureté de cœur de ces enfants dépasse les bornes habituelles. Max et Suzanne, choyés, gâtés, idolâtrés, devraient chérir leurs parents et leur donner, à défaut de respect, une sincère affection. Ils n'ont pas d'excuse.

Parfois, avouons-le, la froideur des enfants envers les parents est plus concevable. Il arrive que ces derniers récoltent le mauvais grain semé par leur fâcheux caractère... Ceci, ce n'est plus la pièce de M. Paul Géraldy, ce serait une autre pièce... M. et Mme Hamelin sont bons, généreux, bienveillants Il y a des mères ombrageuses, des pères despotes qui créent autour d'eux une atmosphère irrespirable. Ils vivent dans une sorte d'isolement hargneux; ils ferment leur maison à l'air et au soleil; ils y tiennent prisonnier le petit être avide de s'épanouir; ils le sèvrent de tout plaisir, de tout amusement, le punissent durement de ses fautes et l'excitent à récidiver, car ils l'exaspèrent par tant de rigueur. Ils l'humilient aux yeux de camarades traités plus humainement et allument en son esprit secrètement révolté les vilaines tentations de l'envie. Le captif ronge son frein, jusqu'au jour où il rue dans les brancards et prend le mors aux dents. Dès qu'il croit pouvoir se libérer, il s'échappe, s'emballe et commet mille sottises qu'on lui eût épargnées, en ne lui refusant pas les honnêtes libertés nécessaires à son âge. L'argent qui lui fut chichement mesuré, il le gaspille, il s'endette, il justifie le proverbe fondé sur l'expérience et qui donne au père avare un fils prodigue, impatient d'entrer en possession de ses biens.

Entre ces extrêmes — insensibilité des enfants, tyrannie des parents sans indulgence — il existe des sentiments moyens, les meilleurs, les plus normaux Ayons toujours présents à la mémoire les vers où l'auteur de *Gabrielle* peint ces chers petits

Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être pas ingrats.

Ne gardons pas rancune aux ingrats. Efforçons nous, — fût-ce par égoïsme, — d'oublier l'ingratitude. Pardonner est le plus sûr moyen de ne pas souffrir.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Ne demeurez point passives...

Ma chère Cousine,

Vous avez certainement frémi en lisant l'émouvant appel que les femmes belges ont lancé aux femmes des pays neutres... Ce message, écrit en décembre 1916, arrêté par la surveillance ennemie, parvint aux mains de Mme Carton de Wiart seulement cette semaine, et nous pouvons imaginer le désespoir de nos sœurs belges, réduites à l'état d'esclavage, obligées à la honte de servir contre leur Patrie. Elles en appellent à l'humanité tout entière du supplice qu'elles subissent : la « Trahison forcée »!

« Du fond de notre abîme de douleur, » nous vous supplions de nous secourir, » ô femmes des pays inviolés; ne de- » meurez point passives devant l'ardente » prière de vos malheureuses sœurs de Bel- » gique !... »

Ce cri de détresse jeté par des martyres ne manquera pas d'émouvoir les femmes des pays neutres qui ont le pouvoir d'agir, et le devoir d'imposer des actes de justice au forban qui en oublie toutes les lois... Mais nous, les Alliées, nous devons prendre à notre compte la leçon jaillie de tant de cœurs meurtris :

Ne demeurez pas passives !

Oui, c'est vrai, la guerre n'est pas, et ne peut pas être un spectacle...; applaudir aux bons endroits, tirer son mouchoir aux passages pathétiques, se plaindre de la longueur de certaines tirades, honnir le traître, c'est faire acte de badaud, personne n'a le droit aujourd'hui de jouer ce rôle-là... Quand la maison brûle chacun fait la chaîne. — Les gens qui s'enfoncent leurs mains dans les poches, et vont au moment de la catastrophe, s'écriant : « Ah! le bel incendie!... », sont simplement odieux. Car n'ajouterait-on qu'une goutte d'eau, une seule, aux trombes lancées sur le feu, cette goutte d'eau serait bienfaisante — elle marquerait l'intention qu'on eut d'être utile, et la volonté d'arrêter le fléau dans sa marche.

Il se dégage de tels fluides de l'action, et je crois tellement à ses miracles, que le seul fait de prendre sa part de la peine commune, ranime les courages abattus.

Les soldats qui ont reçu la moindre preuve de dévouement pensent :

« Eux aussi, les civils, travaillent dur pour nous... »

Et ils se sentent ragaillardis. Ce qui les démoralise par-dessus tout, c'est l'indifférence. Ils ne peuvent digérer qu'on les laisse dans leurs tranchées souffrir, trimer, et, en somme, débrouiller tout seuls les affaires de la Patrie, — et qu'on se croie quitte envers leur héroïsme par quelque sympathique exclamation :

— Ah les beaux Poilus!

Ils voudraient pouvoir répondre :

— Ah! les beaux civils !

Ils ne le peuvent pas toujours.

Je verrai toujours la figure ahurie d'un soldat, — un permissionnaire sans doute, — les souliers perdus de boue, la capote sans couleur, la figure grise de poussière, regardant s'engouffrer, dans une maison de thé célèbre, de belles dames très bruyantes, très voyantes et quelques messieurs n'ayant évidemment pas leurs occupations au front.

Il prit les passants à témoin comme pour leur faire constater quelque chose d'inouï, et montrant du doigt ce qu'il appelait les noceurs :

« On m'empêchera pas tout de même de dire qu'on se bat pour des veaux ! .. »

Et, mélancolique, il rajusta son bidon, sa musette et son sac, et s'en fut de son air las, philosophant sur son cas et celui « des veaux » pour lesquels les camarades et lui se faisaient trouer la peau.

La vérité, c'est que nul ne doit rester passif...; nous touchons au point culminant de la guerre, où toutes les énergies sont indispensables... Les poilus, malgré trois années d'endurance, tiendront avec le même courage patient, à une condition : c'est qu'ils ne se sentent point abandonnés, c'est qu'ils ne soient pas « les bonnes poires pour tranchées » qu'on plaint un peu, qu'on flatte de la main en disant : Braves petits ! et auxquels on laisse l'ouvrage sur les bras.

C'est l'heure des sacrifices pour tout le monde, on voudrait entendre pousser de tous côtés l'appel qui restera le cri sublime de cette guerre :

Debout, les Morts !

Or, les bonnes volontés sont un peu chancelantes, l'épreuve dure plus qu'on n'a de souffle, le temps est long, les patiences s'usent, alors les meilleurs se reprennent à penser à autre chose .. On cherche à s'évader des tristesses qui assombrissent l'horizon..., on surprend d'excellentes Françaises en train de soupirer : « J'ai besoin de me détendre, j'ai mal aux nerfs... »

Eh bien — et eux..., est-ce qu'ils se détendent, est-ce qu'ils ont mal aux nerfs?... est-ce qu'on leur demande leur avis? est-ce qu'ils ont la possibilité de se dérober au grand devoir ?...

Non! n'est-ce pas ..

Alors de quel droit nous affranchir du nôtre? Il faut, aujourd'hui plus que jamais, réveiller au fond de sa conscience l'appel héroïque :

Debout, les bonnes volontés!...

Il faut songer aux silencieux du front qui ne savent qu'obéir et mourir... Et se taire comme eux .. Les récriminations n'ont jamais fait marcher ni un gouvernement, ni une maison, encore moins un pays...

Il faut se rappeler les heures tragiques que passent nos poilus sous le feu et leurs cruels jours sans ravitaillement... Et trouver bon de se priver comme eux..

Il faut penser à leur ardente activité, à leurs nuits sans sommeil, à leurs travaux sans répit, à leur vie harcelée de soucis, d'alertes et de dangers... Et vouloir être à la peine comme eux.

Car les soldats réfléchissent profondément, ils se rendent compte de l'effort surhumain que la Patrie exige de leur jeunesse et ils l'acceptent sans murmure; mais au retour ils demanderont :

« Et vous? pendant que nous donnions notre sang, pendant que nous défendions la France d'un bout à l'autre de nos tranchées, vous, civils, que faisiez-vous?

» Avez-vous préparé notre retour ? Avez-vous assuré la vie aux infirmes que nous rapportons ? Avez-vous songé aux malades qui ont pris sur le champ de bataille le germe de maux inguérissables ? Vous occupez-vous des enfants qui n'ont plus de père ? Aidez-vous les mères qui ont trop de peine à élever leurs enfants ? Avez-vous pensé aux martyrs des pays envahis, pauvres forçats plus à plaindre que nous-mêmes — et qu'avez-vous fait pour les villages brûlés et les foyers détruits? En un mot, avez-vous agi selon votre devoir — ou est-ce vraiment pour des « veaux » que nous nous sommes battus ?... »

Ce jour-là, il faudra pouvoir répondre :

« Oui, nous avons vécu en soldats, loin des plaisirs, dans la grande pensée du triomphe, avec l'espoir d'une France plus belle... Et pour les héros qui nous la donnent nous avons travaillé de toutes nos forces... »

Peu importe la besogne faite, nous y avons mis le meilleur de nous-mêmes. Honte seulement à celles qui seront restées passives !...

Je sais bien que je répète toujours la même chose; mais tant que durera la guerre, je ne me lasserai pas, car, chaque semaine, n'aurais-je tiré de sa torpeur ou arraché de son désœuvrement qu'une créature, je m'estimerais contente...

Je me souviens, un jour, d'un petit incident qui m'a beaucoup frappée et dont j'ai fait mon profit.

La chose se passait à la Sorbonne, un concert éblouissant était au programme; cependant la raison de la fête était l'assemblée générale de l'Orphelinat des Arts, la présidente avait un long et très remarquable rapport à lire sur la marche de l'œuvre... Elle commença; le public, mesurant la hauteur du programme et l'appât des artistes promis, donna au bout de quelque temps des signes d'impatience, et puis il agita brusquement les programmes, voulant marquer par là que les chants et la comédie l'intéressaient bien plus que les chiffres de la présidente.

Alors Mme Poilpot posa ses papiers et, regardant le public de ses yeux d'apôtre, dit avec autorité :

« Mes chers amis, vous êtes venus ici pour entendre parler d'une œuvre. J'ai mes quatre-vingts filles à défendre et je veux que vous les aimiez; vous entendrez donc parler de notre œuvre, puisque c'est le but de notre réunion — vous aimerez mes orphelines, puisque c'est ma seule raison d'être devant vous. »

Puis elle reprit tranquillement son manuscrit; et ce jour-là elle conquit toute la salle à la cause de ses enfants...

Quand j'ai le sentiment qu'on aimerait mieux goûter ici quelques propos plus divertissants, je pense à la maman des 80 enfants, — et j'ai envie de répéter les mots de son discours :

Je suis ici pour vous parler de nos soldats. Vous les aimez, cela ne fait pas de doute, mais vous ne savez pas assez la qualité de leurs sacrifices, ni le prix de leur con-

rage et je suis là pour vous le dire... Ils souffrent, ils ont besoin de sentir qu'on partage leur peine; ils veulent que le pays n'ait qu'une âme, donnez-leur votre tendresse.

Ne demeurez point passives..., nos sœurs belges vous le demandent.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous voici bien en retard pour donner nos comptes du mois d'avril, c'est que ce sont d'heureux comptes, puisqu'il nous restait en caisse au 1er avril, 24,198 francs 15, et que nous y retrouvons au 1er mai, 32,786 francs.

Les dépenses du mois ont été de 5,389 francs 10. Dans ce total figure la dépense de nos Envois au Front. Donc, malgré le renchérissement terrible de la vie, nous avons eu des dépenses moindres. C'est que nous avons supprimé la viande du soir, puisque c'est faire acte patriotique, et nous répétons toute la journée ce mot : « Economisons! Economisons! »

Oui, il faut économiser sur tout ce qui n'est pas le bien du soldat. Eux seuls, combattants ou blessés, ont droit à ce qu'on ne les prive pas.

Envois au Front

Nous avons reçu cette semaine de nos cousines des ballots de vieux linge qui ont ravi l'ouvroir. Aussi travaille-t-on sans relâche. Mouchoirs, serviettes, bandes sont confectionnés en hâte et tout de suite renvoyés aux soldats. Nous avons reçu aussi de beaux envois de Mmes Berlaud et Hélène Ferrer, de Buenos-Aires; de Mme Prang, de Belfast, et de Mme Berroeta, de Neuilly. Le tout nous a permis d'adresser au front notre 42,673e envoi.

C'est beaucoup!... direz-vous?

Evidemment, mais ce n'est rien du tout si l'on songe à tous ceux qui attendent un souvenir, un petit présent.

Que celles qui le peuvent prennent un filleul. Que celles qui ne croient pouvoir envoyer qu'un paquet par-ci par-là me demandent des adresses : un seul paquet pour certains poilus des pays envahis, c'est encore du bonheur.

L'un de nos soldats, Livebardon, écrit en s'excusant du retard apporté à ses remerciements et en donne l'explication gentille : « On se bat, on travaille. Nous couchons maintenant en terre avec 50 centimètres et même un mètre de terre au-dessus de nous. L'emplacement est restreint, on est un peu gêné, mais tout ça n'est rien puisqu'il y a encore des Françaises qui veulent bien se souvenir des poilus qui travaillent pour sauver la France. »

Le sergent Carpentier, charmé d'un envoi de livres, écrit : « Votre envoi représente bien des heures mornes retranchées, déjà chacun a trouvé un volume à son goût et la journée semble moins longue. »

Je voudrais qu'il n'y eût plus une femme en France qui passât une journée sans l'avoir embellie d'une pensée pour les poilus des tranchées.

L'Adoption des Prisonniers

Nous voyons cette chose admirable : c'est que plus les difficultés s'accumulent et plus le rôle des marraines devient difficile auprès de leurs prisonniers, plus elles mettent de générosité et de passion à les secourir... En cette seule semaine, nous avons reçu de nos marraines d'outre-mer, 3,216 francs 30... Et ce sont, pour les dépenser au mieux, des conciliabules sans fin avec M. Richard, l'âme de cette belle œuvre des Champs-Elysées, centralisant tous les efforts en faveur des prisonniers.

Pour l'instant, sur ses conseils, nous n'envoyons plus de boîtes de conserves, mais des légumes secs, des pâtes, du lard, du jambon, des viandes salées, des pruneaux, des abricots séchés. En effet, les Allemands ont décidé que toutes les boîtes de conserves seraient ouvertes, par conséquent pas renvoyées aux malheureux travaillant aux corvées, loin du camp... Ainsi le tour est joué, les travailleurs au retour ne retrouvent plus rien, puisqu'aussi bien, — tout le monde sait cela, les Allemands surtout, — une boîte de conserves ouverte ne se garde pas.

Des démarches pressantes faites en haut lieu aboutiront, il faut l'espérer, à ce que cet état de choses ne subsiste pas. En attendant le mieux est de s'abstenir de l'envoi de conserves. Les temps deviennent pénibles... C'est une raison de plus de multiplier nos efforts... Et cependant la philosophie de nos prisonniers reste admirable...

Je lis dans *Baracke*, un journal fait au camp d'Arnberg, cette note qui m'a mis les larmes aux yeux par le stoïcisme spirituel dont elle est la preuve...

Des prisonniers sont désignés pour partir en représailles. On sait le sort effroyable qui les attend. Or voici comment le journal des prisonniers présente la chose :

« On part! On part!... Voici les départs pour la campagne! Lundi dernier, 79 de nos camarades nous ont quittés et sont dispersés dans les fermes de la région, et d'autres vont suivre incessamment. C'est le nettoyage par le vide... Il y eut des adieux touchants. Plus d'un songeait aux nouveaux travaux qui allaient lui échoir. Presque tous néanmoins sont partis avec le sourire. Des esprits ingénieux s'étaient confectionné des crochets de vitrier pour remplacer le sac tyrolien. Ces fantaisies pratiques ont ajouté une note pittoresque dans les groupes qui se sont éloignés au milieu des manifestations des restants! »

Comme ils gardent du beau courage français tous ces enfants et que ne ferait-on pour adoucir leur sort!

Pour les Aveugles de M. Brieux

En cette seule semaine nous avons reçu 2,215 francs 75, dons de tous pays, et qui sont une preuve de l'immense pitié qu'inspirent ces grandes victimes de la guerre. Le Comité des Instituteurs publics de Rive-de-Gier a réuni un don généreux et un groupe de jeunes Français, élèves d'une petite école de l'Aude, a envoyé le fruit de ses économies : « Nous avons amassé cette somme peu à peu, sou à sou, et nous sommes heureux de prouver ainsi notre reconnaissance aux grands frères malheureux. »

Charmant sacrifice qui nous fait aimer davantage encore cette belle jeunesse qui sait déjà se priver pour donner du bonheur.

Pour l'œuvre du Dé percé

Nous avons reçu cette semaine encore de nombreuses babioles de Mmes Matuissière, Conte, Bonnet (chaînes, bracelets, breloques, boucles, montres); le tout fut renvoyé à Mme Roullet, présidente du Dé percé, 43, quai des Chartrons, à Bordeaux.

M. Pierre Loti nous a fait l'honneur, avant de repartir au front, de venir nous voir aux Annales, et il m'a chargée de transmettre aux donatrices ses remerciements pour la spontanéité touchante avec laquelle elles ont répondu à son appel pour l'œuvre qui lui tenait si fort au cœur.

Au Profit des Mutilés

Mme la comtesse de Béarn prête l'admirable salle qui est un des joyaux de son hôtel de la rue Saint-Dominique pour une représentation organisée par Mmes la comtesse de Mun et la marquise de Montebello au profit de la Fédération nationale d'Assistance aux mutilés de la guerre, présidée par MM. Maurice Barrès et Louis Barthou... Cette représentation qui fera courir tout Paris est une reconstitution de la musique populaire russe. Mme Félia Litvinne y chantera les chants et les danses de la Mort, les fameux airs du Volga, les refrains du soldat; M. Féodoroff, de l'Opéra, et l'orchestre des Balalaïkas ajouteront encore à l'attrait de cette séance incomparable, à laquelle le célèbre violoniste Serge Tinenbaum prête son concours. On trouve les billets chez Durand, place de la Madeleine. Ce concert a lieu le 31 mai.

Comforts for Belgian Soldiers

L'œuvre des « Comforts for Belgian Soldiers », sous la protection de la princesse Clémentine de Belgique et de Mme Carton de Wiart, dont la présidente est Mme Hymans, œuvre pour les soldats belges, serait infiniment reconnaissante aux personnes qui voudraient bien envoyer aux soldats des tranchées livres, revues, brochures. Les adresser à Théo Doric, 58, armée belge au front (adresse suffisante).

La Renaissance Française de l'Alsace-Lorraine

Une œuvre émouvante de fraternité fonctionne depuis avril 1916; elle fut fondée par M. Gustave Philippon et compte dans son Comité d'honneur tous les grands noms de l'Alsace. En voici le but :

Rattacher l'Alsace à la France par l'amitié réciproque des enfants; créer entre ces deux jeunesses françaises des liens d'amitié, de confiance d'une part, d'affectueuse protection de l'autre, et gagner ainsi plus rapidement la jeune génération alsacienne à la cause française.

L'œuvre compte déjà plus de 1,100 filleuls en Alsace délivrée, et ce nombre s'accroît tous les jours. Voici une touchante lettre écrite presque sous les obus par une de ces petites Alsaciennes :

« Ce serait bien joli d'avoir un petit Français ou une petite Française comme camarade. Mais voilà! nous ne savons pas encore bien écrire; nous faisons beaucoup de fautes. Ce n'est pas que nous soyons dissipés ou que nous n'aimions pas le travail; oh! non, ce n'est pas la cause : c'est la faute à ces méchants Boches qui nous lancent des obus à tout instant. Quand on les entend siffler, on se sauve bien vite dans l'abri de bombardement et c'est un grand dérangement puisqu'on ne peut ni lire, ni écrire, si bien que nos progrès sont très lents. A la maison, ce sont nos amis les soldats qui

nous permettent pas de travailler comme nous le voudrions. Oh! ce n'est pas un reproche, car nous les aimons trop. Imaginez-vous, chère madame, qu'il y en a partout : en haut, en bas, dans l'écurie, dans la grange, partout, mais là, partout. Nous ne pouvons pas rester tranquille : ils ont besoin de nous pour faire leurs commissions et nos petites jambes se font un plaisir de leur rendre service : ils sont si gentils! Et puis, ils savent bien s'amuser avec nous : est-il possible de ne pas toujours être avec eux?

» Alors nous ne sommes pas très avancés. Est-ce que des enfants de France voudront être les amis de petits paysans comme nous? Est-ce qu'ils se moqueront de nos fautes? Nous ne le pensons pas et nous vous remercions tous d'avance de la peine que vous donnerez pour nous. Nous, les filles, nous vous embrassons bien fort; nous, les garçons, nous vous aimons déjà comme une bonne maman-gâteau.

» BERTHE WELSCH, *12 ans et demi.*
» EMILE KRÉE, *13 ans.* »

Les enfants de France qui voudraient écrire à un petit Alsacien n'auront qu'à adresser leur demande à Mme Jeanne Régamey, secrétaire générale de l'œuvre, 22, rue Monsieur-le-Prince, Paris, qui leur dira les conditions à remplir et leur enverra le nom d'un petit frère d'Alsace.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

145e LISTE DE SOUSCRIPTION

41e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 5 au 12 mai 1917)

M. Dehaene, Pont-Authou, 0 fr. 70. — Une Institutrice de l'Aveyron, 1 fr. — Adjudant Mollot, 5 fr. — M. Laurens, Castéra-Loubrix, 2 fr. 25. — M Hesselgrave, Saint-Paul, 10 fr. — Anonyme, fr. — M. Barbe, Mont-de-Marsan, 10 fr. — Mme Spadücci, Tucuman, 40 fr. — Mlle Lastcoux, Buenos-Aires, 50 fr. — Mme Douguet, Hanoï, 10 fr — Mme Roullet, Bordeaux, 25 fr. — Mlle Revouy, Fleurville-Nérizet, 2 fr. 50. — Guite et Guitay, à Rochefort, 5 fr — Mme Zénone, à Lyon, 2 fr. 50, — Mme Tarris, Buenos-Aires, 78 fr. — Mlle Dufay, Athènes, 64 fr. — Anonyme, 1 fr. — Mme Trouche, Miliana, 25 fr. — Mlle Emilie Mettey, Buffalo, 30 fr. — Mlle Bréchon, Saint-Florent, 3 fr. — Mme Joos Andreoni, Philadelphie, 10 francs. — Mlle Bazin, Trèverien, 2 fr. — Mme Moulton, 250 fr. — Mme Beliveau, Montréal, 15 fr. — M. Dumaine, Washington, 5 fr. — Mlle Marleau, Montréal, 25 fr. 50. — Anonyme, à Boston, 100 fr.

Total général de cette 144e liste............ 777 45

(A suivre.)

(Voir à la page III des Annonces la liste des donateurs pour la souscription recueillie par Mmes Rutlidge et Rogers, à Rio d Janeiro, mentionnée le 20 mai.

Reçu de Mlle Adeline Namer, au Caire, pour transmettre au directeur du journal *Le Pré-aux-Clercs*, 100 francs.

LE JOURNAL de l'Université des Annales

Le N° 10

du Journal de l'Université, en quelque sorte dédié à l'AMERIQUE

obtient là-bas, dans la patrie de M. Wilson, un succès retentissant dont nous sommes fiers. Ajoutons que c'est le dernier N° terminant le 1er tome de l'an 1917.

On sait que l'année se compose de 2 tomes.

Les nouveaux abonnés recevront donc de suite :

Ce 1er volume broché de 640 pages, illustré de 450 gravures ;

Ils recevront au fur et à mesure de leur publication, — c'est-à-dire le 1er et le 15 de chaque mois, jusqu'en décembre 1917, — les 14 numéros qui termineront l'année scolaire.

Abonnements aux 24 Nos de l'année scolaire : France et Colonies, **10** fr.; Etranger, 15 fr.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

GUILLAUME

Le kaiser donne l'impression d'un homme qui n'est plus de taille avec les événements qu'il a déchaînés et qui le submergent. Depuis quelque temps déjà, il fait dans son propre empire une figure médiocre et dont les traits, si saillants autrefois, s'effacent de jour en jour. D'autres hommes que lui ont pris la direction profonde des affaires, dont il n'a plus que le maniement extérieur. Il fait encore partie d'un décor impérial ; il ne l'emplit plus à lui tout seul, comme jadis. Avec qui sera-t-il obligé, demain, de partager son rôle et le pouvoir?

Néanmoins, l'analogie, qui se présente tout de suite à l'esprit, de cette situation avec celle de la monarchie française à la veille de la Révolution nous paraît artificielle et sans fondement. Les sourdes préparations du dix-huitième siècle n'y sont pas ; l'enchaînement historique est différent. Les circonstances ne sauraient davantage être comparées, à moins de se borner à une vue sommaire.

Il faut discerner en outre où est la force de l'Allemagne contemporaine. Appuyée au militarisme, créée par le militarisme, elle ne se soutient que par lui dans tous les domaines. Elle s'écroulerait de partout s'il venait à être brisé. Le militarisme est la grande réalité allemande : tout le reste est faux et truqué, la démocratie comme la culture. Peuple et kaiser, toutes les classes demeureront unies tant que la puissance militaire sera intacte, tant qu'il restera l'espoir de la conquête et l'ombre d'une proie.

Ce serait une dangereuse chimère d'envisager comme le dénouement possible une révolution ou simplement une révolte. L'Allemagne moderne ne tient pas à prendre d'assaut ses Bastilles, et elle rêve d'opprimer les peuples au lieu de les émanciper. Voilà la base solide de notre pensée et de notre action, si nous voulons achever la victoire et fonder ensuite une paix qui ne soit pas chancelante.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Nos projets.

Les vieux abonnés des *Annales* ont gardé le souvenir de « Linou »... Aux nouveaux abonnés expliquons ce que ce nom signifie.

« Linou » est l'héroïne d'un roman de François Fabié qui obtint ici un mémorable succès. Tous nos lecteurs furent amoureux de cette paysanne si délicate, si tendre, si fière, dont le grand poète, imprégné des souvenirs de son village natal, traça le portrait ému et charmant. Linou fit couler des larmes. Elle désespéra ceux qui eussent voulu la savoir heureuse, en repoussant, par scrupule et dignité, le mariage qui s'offrait, en se retirant du monde. Ces regrets furent si vifs, si multipliés, que l'auteur se décida, non sans avoir beaucoup hésité, à remettre en scène son personnage. Il écrivit un second roman intitulé :

LE RETOUR DE LINOU

qui commençait à peine à paraître lorsque la guerre éclata. Cette pauvre Linou dut regagner la retraite d'où elle était à peine sortie. Mais de nouvelles et pressantes sollicitations nous arrivent. On veut revoir Linou. On la reverra. Fabié est en train de reviser son manuscrit.

A la fin de cette année ou, au plus tard, au début de l'année prochaine, Linou, trop longtemps exilée, reviendra. Et ce sera, cette fois, le vrai « retour de Linou ». A. B.

Nous commencerons incessamment une nouvelle série de M. l'abbé Wetterlé. Nous ferons connaître dans le prochain numéro le sujet de ces nouveaux et très importants articles.

Le général Pétain est une des figures les plus pittoresques de l'armée. Il est de ceux qui pensaient sans cesse à la guerre à une époque où beaucoup d'officiers de carrière songeaient trop à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Il pesait chaque jour sa nourriture, et il ne faut pas voir dans ce souci de petite maîtresse la moindre coquetterie. Certes, non, il s'en expliquait du reste fréquemment avec ses amis, et leur disait :

— Voyez les chevaux d'armes, on les tient en condition, on leur mesure la nourriture, on les entraîne; pourquoi n'en fait-on pas autant pour les officiers? La résistance physique d'un chef a au moins autant d'importance que ses connaissances militaires.

Toujours sous l'empire de ses idées d'entraînement, le général avait l'habitude de sauter à la corde tous les matins avant de faire sa toilette.

Cette manie lui avait même valu, à Arras, un congé qui lui fut donné par un propriétaire affolé par les plaintes des voisins du militaire.

Ceux-ci, en effet, trouvaient que ce sport était peut-être excellent, mais fort désagréable pour ceux qui habitaient à l'étage au-dessous.

Ce fut alors que le colonel loua une maison avec jardin.

Citons, à ce propos, une anecdote racontée par le général Cordonnier :

A l'âge de cinquante-deux ans, le colonel Pétain, après avoir démontré à de jeunes officiers, âgés de vingt-cinq à trente ans, la nécessité de la « valeur physique » supérieure des officiers, leur fit le pari suivant :

Malgré mon âge, je vous battrai en faisant cinquante mètres à « cloche-pied » et vous cent mètres en courant.

Et, facilement, le général Pétain gagna son pari.

Le résultat de cet entraînement est d'ailleurs prodigieux, et tous ceux qui ont vu ce général de cinquante-neuf ans s'accordent à reconnaître qu'il est agile et leste comme s'il sortait de Saint-Cyr.

Combien de fois ne s'est-il pas amusé à aller surprendre un officier observateur sur son perchoir ou à provoquer un sergent au saut d'un fossé!

Souvent il lui arrive de rester sans manteau, sous la pluie, devant les troupes.

Ces procédés en imposent aux troupiers d'autant qu'il sait aussi partager leurs fatigues et leurs souffrances, le sourire aux lèvres et la blague à la bouche.

Le nouveau généralissime est très populaire parmi les soldats et, dans une revue jouée au front, où la discipline n'empêche pas la liberté d'appréciation, un refrain disait :

V'là Pétain,
Gare au potin.

Le général Pétain a horreur de tout ce qui est publicité; les portraits qu'on a de lui n'ont été obtenus que par la surprise de l'instantané.

On lui prête ce mot dit à un photographe : « Pas la peine, ma g... ressemble à celle du comte Zeppelin. »

On dit qu'il assista à la bataille de Verdun assis sur le siège d'une auto blindée qui le transportait rapidement le long des positions à l'abri de ses tôles d'acier.

Il a changé, en deux mois, quatorze fois de chauffeur, et l'un d'eux a déclaré :

— Je veux bien me faire tuer par un Boche, mais j'ai pas envie de me casser la figure dans une bagnole.

En résumé, le grand chef s'épargne peu et prend grand soin de ses hommes. Comme Napoléon, il pense que les troupes se battent avec l'estomac; il veille donc soigneusement à la nourriture. Le jour où ses réserves contre-attaquèrent à Douaumont et reprirent le fort, les hommes venaient de toucher un repas chaud composé de soupe et de viande et arrosé de café bouillant.

GRAINS DE BON SENS

ETAT D'ESPRIT DE SALUT PUBLIC

Il y a quelques mois, lord Derby adressait une lettre individuelle à chaque citoyen non enrôlé et lui demandait : « Monsieur, puis-je vous prier de vous poser cette question : ai-je fait tout ce que je pouvais pour la sécurité de mon pays? »

Il serait très opportun que chaque Français de l'arrière — déguisé ou non en militaire — se posât quotidiennement une question analogue : « Pendant que mes frères se font casser les os pour moi, est-ce que, vraiment, de mon côté, je fais tout ce qui dépend de moi pour économiser leur peau? »

Autrement dit, je trouverais excellent que se généralisât ce que j'appellerai un état d'esprit de salut public.

Peut-être que si nous ne l'avons pas, ce n'est pas tout à fait de notre faute. Nos gouvernants nous ont pendant longtemps plutôt dissimulé l'effort à accomplir qu'ils ne nous y ont incités. Nécessité aidant, ils changent de méthode. Pour que cette année soit effectivement la dernière de la guerre, ne leur ménageons pas notre collaboration. En vain multiplierait-on les lois, même les meilleures, elles ne valent que par le concours des libres volontés. Que chacun de nous vis-à-vis de soi prenne conscience de l'œuvre gigantesque qui demeure à accomplir et prenne la résolution, dans le tout petit domaine qui est le sien, de ne jamais épargner sa peine. Vous verrez que tout marchera mieux.

Il ne dépend ni de vous ni de moi que demain les Allemands soient refoulés sur le Rhin. Mais chacun de nous, rouage infime dans la grande machine nationale, peut faire plus ou moins bien sa besogne. Tâchons chacun de faire proprement la nôtre. Moyennant quoi, les lois que feront nos parlementaires seront d'une application plus bienfaisante. Ils pourront, sans inconvénient, en promulguer beaucoup moins. Et même, s'ils veulent bien s'appliquer les bons conseils formulés par mon indignité, ils dépenseront infiniment moins de salive à en développer les beautés.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Encore un sonnet — ô Arvers! — dédié à ta mémoire.

LE PARASITE

Mon sac a son secret, mon linge a son mystère :
Un petit animal sournoisement conçu,
Je vous le dis tout bas, vous priant de le taire,
Personne autre que vous n'en a jamais rien su.

Hélas ! il fut de moi longtemps inaperçu,
Grossissant à loisir, en son coin solitaire.
Je le vis l'autre jour, en étendant à terre
Un caleçon tout neuf, nouvellement reçu.

Bien que Dieu m'ait donné, croyez-le, l'âme tendre,
Je fus inexorable et refusai d'entendre
La voix de la pitié me disant : « Ne tue pas ! »

Aux instincts ancestraux cruellement fidèle,
Je pris l'affreuse bête et, sans égard pour elle,
L'écrasai de deux doigts et la foulai d'un pas !

M. Léveillé.

UN PEU DE MUSIQUE

ÉLÉGANCE BOCHE

A Berlin, deux jeunes filles se présentent dans le bureau d'un grand commerçant pour le solliciter, soit de prendre des billets pour un grand concert, soit de verser une somme pour les blessés des Balkans.

D'une nature un peu rapace, il cherche à se débarrasser sans bourse délier des gentilles quêteuses. Il n'y a pas moyen. Faisant tout à coup contre fortune bon cœur et ayant l'air de céder à leur argumentation, il tire un carnet de chèques de son tiroir et y inscrit un chiffre.

« Voilà cinq cents marks, mesdemoiselles. »

Les solliciteuses se confondent en remerciements et s'en vont le cœur plein de joie, pour aller toucher au plus vite, à la banque indiquée, le don généreux du commerçant.

Celui-ci, aussitôt leur départ, sonne son garçon de bureau et lui dit :

« Vous avez vu ces dames. Je n'y suis plus jamais pour elles. »

Une heure après, les demoiselles reviennent. On leur dit que le patron n'est pas là. Après être revenues une dizaine de fois pendant une semaine, sans pouvoir rencontrer le donateur, elles ne veulent plus se laisser éconduire et insistent tellement que le garçon, au risque de perdre sa place, les introduit auprès de son patron.

« Vous ne nous reconnaissez peut-être pas, monsieur?

— En effet.

— C'est nous qui sommes venues quêter la semaine dernière, pour les Balkans.

— Je me rappelle.

— Vous nous avez remis un chèque de cinq cents marks.

— C'est juste.

— Seulement, vous avez commis une erreur.

— Cela m'étonnerait.

— Vous avez oublié de signer le chèque.

— Ce n'est pas une erreur, mesdames.

— ....?

— Pour mes bienfaits, j'ai comme principe absolu de garder l'anonymat. »

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.

LES BRUITS QUI COURENT

L'esprit de Tristan Bernard. — Le père de *Triplepatte* monte un jour — il y a longtemps, bien avant la guerre — dans le train et s'installe avec flegme dans un compartiment réservé aux dames seules.

Une vieille demoiselle lui en fait l'observation.

— Monsieur, vous êtes dans le compartiment des dames seules.

Tristan répond avec tranquillité :

— Je le sais bien.

Les trois voyageuses assises dans le wagon appellent un employé et lui expliquent le cas. L'employé interpelle Tristan Bernard :

— Monsieur, vous êtes dans un compartiment de dames seules.

— Je le sais bien.

On va chercher le chef de gare qui se fâche.

— Monsieur, vous êtes dans le compartiment des dames seules.

— Pour la troisième fois, je vous répète : Je le sais bien.

— Veuillez descendre, monsieur.

— Pourquoi, monsieur?

— Mais sapristi, comprenez-vous le français? Je vous répète que vous êtes dans le compartiment des dames seules.

— Eh bien, réplique d'une voix douce Tristan Bernard, en caressant son opulente barbe noire, je suis Mme Dieulafoy.

❀

Un baiser de 300,000 francs. — C'est une scène qui s'est déroulée à la dernière vente de charité donnée au profit des œuvres de la Croix-Rouge, section de Londres, à Covent-Garden.

Vers quatre heures et demie, le marché commençait à faiblir quand on vit un gentleman grimper hâtivement à la première galerie, saluer la foule et articuler d'une voix claire :

— Mesdames et messieurs, je suis autorisé à mettre aux enchères un baiser de miss Maud Love.

Applaudissements.

Mais une autre voix s'éleva :

— Avant l'encan, nous tenons à savoir ce que nous achetons. S'agit-il d'un baiser pris à miss Love ou d'un baiser donné par elle?

Disons ici, pour ceux qui l'ignoreraient, que miss Maud Love est la plus jolie artiste de Londres.

Après consultation, le commissaire-priseur déclara :

— Nous mettons en vente un baiser donné par miss Maud Love. Si pourtant elle devait le recevoir avant de le rendre, le prix d'achat se trouverait naturellement doublé... C'est bien entendu, n'est-ce pas?... Allons, messieurs, les enchères sont ouvertes... Faites une offre.

— Cent livres! lança quelqu'un.

— Deux cents livres!

Et les enchères de monter, de monter vertigineusement, jusqu'à 2,000 livres (cinquante mille francs).

Deux concurrents seulement se disputaient maintenant la victoire. D'une part, le richissime banquier Hutchinson, d'autre part, Sa Grâce le duc de Saint-Albans, descendant du roi Charles II par cette étrange Nell Groyn qui osa, la première, monter sur un théâtre au temps où les rôles de femmes y étaient encore tenus par de jeunes hommes.

— Deux mille et cinq cents livres! cria le banquier.

— Trois mille! riposta le duc.

— Trois mille et cent!

— Quatre mille!

— Cinq mille!

— Six mille!

Le banquier fit signe qu'il renonçait et le baiser fut adjugé pour 150,000 francs.

Alors, miss Love s'avança sur la scène et demanda :

— Un baiser à donner ou à échanger?

— A échanger, fit le duc.

— C'est donc le double, fit le commissaire.

— Soit, accepta le vieux gentilhomme... Seulement, miss Love, je n'ai pas acheté pour mon compte, mais pour mon petit-fils que voici...

Et l'on vit sortir de la foule un joli moutard de sept à huit ans, tout rose, tout blond, tout bouclé...

SERGINES.

LES LIVRES

L'Hôte Inconnu, par M. MAURICE MAETERLINCK. — *Les Idéaux de l'Orient*, par OKAKURA. — *Histoire de Douze Jours*, par M. JOSEPH REINACH.

Un livre de M. Maurice Maeterlinck constitue toujours un événement littéraire, nul autre écrivain de notre époque n'ayant aussi complètement le don de troubler l'âme en méditant sur le mystère profond de l'existence. Depuis *La Sagesse et la Destinée* jusqu'à *La Mort*, l'évolution de l'esprit philosophique de M. Maeterlinck s'est précisée avec une ampleur et une clarté impressionnantes. L'*Hôte inconnu* qu'il publie aujourd'hui, pour déconcertantes que puissent apparaître à certains les thèses qui y sont soutenues, est bien dans la logique du génie de l'écrivain qui se caractérisa dès ses premières œuvres par le sens subtil de tout ce qu'il y a de mystérieux dans le fait d'être. Les grands problèmes de la vie et de la mort doivent tout naturellement préoccuper jusqu'à l'angoisse un esprit tel que celui-ci et la volonté ardente de pénétrer dans la mesure du possible le prodigieux secret qui doit l'orienter franchement vers les recherches scientifiques les plus consciencieuses qu se poursuivent dans cet ordre d idées.

Le titre que M. Maeterlinck a inscrit en tête de son œuvre nouvelle est une trouvaille en ce sens qu'il définit bien toute la pensée de l'écrivain, qui ne prétend apporter aucune certitude mais étudie loyalement des constatations et des témoignages dont la sincérité ne lui paraît pas contestable. L'hôte inconnu, c'est l'inconscient ou le subconscient, c'est celui qui semble s'exprimer au nom des morts dans les tables tournantes, l'écriture et la parole automatiques ; c'est celui qui, en nous-mêmes, semble prendre la place de ceux qui ne sont plus et s'unir à des forces qui ne périssent point. M. Maeterlinck se garde bien d'affirmer que cet hôte inconnu existe, mais il constate que là où nous supposons qu'il règne, tout se passe comme s'il existait. Supprimez-le, dit-il, et vous êtes obligé d'encombrer votre vie d'une foule d'êtres hypothétiques et imaginaires, d'intelligences interplanétaires. L'idée est, en résumé, celle-ci : il est possible que les morts nous entourent, parce qu'il est impossible que les morts ne vivent pas ; or, notre subconscience doit se mêler à tout ce qui ne meurt pas en eux, et ce qui meurt en eux, ou plutôt se disperse et perd toute importance, n'est que la petite conscience rassemblée sur cette terre et maintenue jusqu'à la dernière heure par les liens fragiles de la mémoire.

C'est la thèse, à des nuances de mots près, des néo-spirites pour lesquels l'entité spirituelle ou animique des morts continue autour de nous une existence active, encore qu'invisible, et M. Maeterlinck tient pour acquis que la survivance des morts apparaît moins invraisemblable depuis qu'on étudie les manifestations de la puissance spirituelle qui est en nous et qui agit au loin, pour ainsi dire sans organes, passant à travers la matière, la désagrégeant et la reconstituant. « Ne dépendant ni de notre pensée, ni de notre existence, ni de notre volonté, dit-il, il est fort possible qu'elle ne dépende pas davantage de notre vie. » Seulement, quand il étudie la connaissance de l'avenir, le plus grave problème pouvant passionner l'humanité, M. Maeterlinck oppose lui-même à l'hypothèse de la survivance des esprits et de l'existence des désincarnés cet argument : si l'avenir existe dès aujourd'hui, déjà pareil à ce qu'il sera lorsqu'il deviendra pour nous le présent, l'intervention des désincarnés est inutile. Et, s'en tenant au fait constaté, qui est la faculté inconnue, repliée au fond de notre être, de percevoir à de rares moments des événements n'ayant pas encore eu lieu, il incline à penser que c'est en nous que se passe le phénomène et que, la préexistence de l'avenir admise, il n'y a aucune raison d'attribuer à des intermédiaires imaginaires plutôt qu'à nous-mêmes la faculté de saisir des fragments de cet avenir.

On voit aisément tout l'intérêt des développements qu'un tel thème peut inspirer à M. Maurice Maeterlinck, et la partie documentaire de son livre n'est certainement pas la moins curieuse en raison de la loyauté avec laquelle sont examinés tous les aspects des phénomènes les plus déconcertants d'autosuggestion, de télépathie, d'intuition, de claire audience et de vision à distance. Quand il traite des maisons hantées, des tables tournantes, des prédictions ou de son expérience personnelle sur le cas des chevaux d'Elberfeld, M. Maeterlinck apporte toujours la même scrupuleuse logique à commenter les faits. Jamais il ne « tourne » la difficulté, n'évite l'objection, ne se dissimule ce qu'il y a d'incertain dans les données du problème. Il constate que les sciences psychiques viennent à peine de s'éveiller, ou de se réveiller, et il est convaincu que jamais, sur aucun point, nous n'atteindrons les dernières limites de la connaissance et de la certitude. L'auteur du *Trésor des Humbles* se tient constamment en garde contre toute facile crédulité et il est le premier à reconnaître qu'on est ici en pleine « terre promise de la fraude », les médiums possédant les dons les plus réels étant à l'occasion d'incorrigibles simulateurs. Seulement, il y a les faits, les manifestations qui demeurent troublants pour les consciences les plus fermes, et il s'applique avec une rare intelligence des forces spirituelles qui sont en nous à en étudier les causes. Par là, l'*Hôte inconnu* constitue une œuvre puissante dont l'impression est profonde sur les esprits les moins portés, par leur caractère même, à accorder une valeur excessive aux mystères de la psychométrie.

Un livre qui vient à son heure, parce qu'il projette la pleine lumière sur l'âme d'un peuple occupant désormais une des plus larges places dans le monde, c'est celui où l'on a réuni les deux œuvres maîtresses d'Okakura : *Les Idéaux de l'Orient* et *le Réveil du Japon*. M[lle] Jenny Serruys a entrepris la traduction consciencieuse et d'une jolie forme littéraire de ce volume, pour lequel M. Auguste Gérard, ancien ambassadeur de France à Tokio, un des hommes connaissant le mieux les êtres et les choses de l'Orient lointain, a écrit une préface où la figure d'Okakura (Kakuzo) se détache avec un relief impressionnant. M. Gérard estime que l'écrivain japonais, né en 1863 et mort en 1913, a analysé avec le plus de profondeur l'âme et l'esprit du Japon. Archéologue, historien et critique, il a concentré en ces deux volumes tout le vaste ensemble de ce qui fait la vie de l'Asie ; il y a expliqué comment, se basant sur le principe de l'unité asiatique, par les raisons profondes d'ordre religieux, philosophique et artistique, une même civilisation lie tous les peuples de cette partie du monde. Toute l'œuvre d'Okakura est imprégnée de cet esprit traditionaliste et c'est pourquoi, avec son style poétique, la simplicité de ses arguments et la clarté de ses exposés, elle laisse l'impression d'un ensemble prestigieux.

M. Joseph Reinach nous ramène, par son dernier livre, à ce qui nous hante jour et nuit, à ce qui, malgré tout, demeure pour chacun de nous le souci de chaque heure : la guerre.

Dans *Histoire de Douze Jours*, il produit toutes les pièces des livres officiels, jaunes, blancs ou bleus, se rapportant à la période qui s'étend du 23 juillet au 3 août 1914, c'est-à-dire les documents qui établissent formellement de quel côté on se refusa à faire ce qui eût pu prévenir encore la lutte armée. La démonstration est accablante pour l'Allemagne, qui ne voulut accepter ni la conférence proposée par l'Angleterre, ni l'arbitrage offert par le tsar, ni la médiation consentie par l'Autriche-Hongrie. M. Joseph Reinach admet que certaines impulsions viennent de trop loin pour qu'aucune volonté humaine les puisse arrêter, mais il pose cette question : « Qui a résisté au Destin, qui en a été le complice? » Tout est là. Il y a toujours une heure où il dépend d'un mot, d'un geste que l'échéance de la fatalité — si fatalité il y a — soit au moins ajournée. « Dès lors, qui pouvait dire ce mot et qui ne l'a pas dit, qui pouvait faire ce geste et ne l'a pas fait, en assume la responsabilité devant la conscience du monde et même, devant sa propre conscience, s'il lui en reste et il en reste toujours. » L'empereur allemand n'eut-il pas eu de longue date la volonté de cette guerre, à laquelle l'Allemagne entière se préparait depuis des années, qu'il porterait quand même la lourde responsabilité de n'avoir pas fait, à l'heure opportune, le geste qui eût pu l'empêcher. Cela suffit pour que l'Histoire le condamne impitoyablement, et ce que M. Reinach nous offre ici, ce sont, classées avec méthode et annotées avec soin, les pièces du procès desquelles la culpabilité de l'empereur allemand résulte avec toute l'évidence d'un fait brutal.

Mais dans le monde entier, se trouve-t-il encore un esprit libre qui saurait en douter ?

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

L'HOTE INCONNU

Détachons une page du nouveau livre de Maeterlinck dont il est question plus haut. Elle enregistre un fait étrange et sert de conclusion au chapitre intitulé :

LA CONNAISSANCE DE L'AVENIR

Au mois d'août de l'année 1910, le chevalier Giovanni de Figueroa, l'un des maîtres d'armes les plus réputés de Palerme, voit en songe un endroit champêtre, le long d'une route blanche de poussière, par laquelle il pénètre dans un vaste champ cultivé. Au milieu de ce champ s'élève une construction rustique avec rez-de-chaussée pour magasins et étables, à droite une cabane de branchages et un char sur lequel on a déposé des harnais.

Un paysan, vêtu d'un pantalon sombre et coiffé d'un feutre noir, s'avance à sa rencontre, l'invite à le suivre, le conduit derrière la maison et par une porte étroite et basse ils entrent dans une petite étable où s'amorce un court escalier de pierre qui tourne intérieurement au-dessus de la porte d'entrée. Un mulet attaché à une mangeoire mobile, de sa croupe, obstrue le passage; le chevalier est obligé de le déplacer et gravit l'escalier au bout duquel il se trouve dans une sorte de grenier dont le plafond est tapissé de grappes de pastèques, de tomates, d'oignons et de maïs.

Dans cette chambre sont réunies deux femmes et une petite fille; de la porte qui donne dans la pièce contiguë, il aperçoit un lit, extrêmement haut, comme il n'en a jamais vu.

Là s'arrête ce rêve qui lui semble si étrange qu'il en parle à plusieurs de ses amis dont il cite les noms et qui sont prêts à confirmer son témoignage.

Le 12 octobre de la même année, afin d'assister un de ses concitoyens dans un duel, accompagné de ses témoins, il se rend en automobile à Marano, où il n'était jamais allé et dont il ignorait même l'existence. A peine enfoncés dans la campagne, la route blanche et poussiéreuse l'impressionne singulièrement. L'automobile s'arrête aux limites d'un champ qu'il reconnaît. On descend et il fait remarquer à l'un des témoins : « Ce n'est pas la première fois que je viens ici. Au bout du sentier il doit y avoir une maison, et à droite une cabane et un char contenant des harnais. » En effet, tout s'y trouve comme il l'a dit. Un instant après, au moment précis prévu par le songe, arrive le paysan au pantalon sombre et au feutre noir qui l'invite à le suivre. Mais au lieu de marcher derrière lui, le chevalier le précède, car il connaît déjà les lieux. Il retrouve l'étable, et exactement à la place qu'il occupait plus de deux mois auparavant, près de sa mangeoire mobile, le mulet qui, de la croupe, barre l'escalier. Le maître d'armes escalade les marches, revoit le grenier au plafond tapissé de pastèques, de tomates et d'oignons, et dans un angle, à droite, les trois femmes muettes, identiques à celles du rêve, tandis que dans la pièce contiguë, il reconnaît le lit dont la hauteur extraordinaire l'avait si vivement frappé.

L'auteur n'essaie pas d'expliquer scientifiquement ce phénomène, mais il envisage ce que deviendrait la vie si tout y était infailliblement prédit.

S'il m'était par exemple annoncé que je doive périr au cours d'un voyage en Italie, je renoncerais naturellement à ce voyage : dès lors on n'aurait pu me le prédire et bientôt toute vie ne serait plus qu'inaction, désistement et abstention, une sorte de vaste plaine désertique où s'amoncelleraient les germes d'événements mort-nés.

MAURICE MAETERLINCK.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XX. — ROLE DES QUALITÉS SECONDAIRES DANS LA VIE DES PEUPLES

Au point de vue intellectuel, la valeur de l'homme dépend d'abord de son jugement, puis du nombre et de la précision de ses informations. Au point de vue de la conduite, elle dépend de son caractère.

Les supériorités individuelles peuvent être souvent remplacées par de modestes qualités collectives. Avec des poussières d'individualités médiocres les Allemands ont su faire des agrégats très forts.

Les succès industriels des Germains résultent de leur éducation technique et de la discipline créée par l'école et la caserne. Elles rendent faciles l'exécution minutieuse du travail commandé et une coordination d'efforts très rare chez nos industriels.

L'orgueil de race est, jusqu'à une certaine limite, une qualité utile aux progrès d'une nation ; elle devient nuisible dès qu'au nom de sa supériorité supposée un peuple s'attribue le droit de ravager le monde.

Un peuple se croyant sûr de la victoire ne ressent ni la faim ni la misère, mais sa résistance morale s'écroule le jour précis où il commence à douter du succès.

Les hommes de génie font la grandeur intellectuelle d'une nation, mais rarement sa puissance.

Les succès d'un peuple sont moins dus aujourd'hui à la valeur de ses gouvernants, ou même de ses élites, qu'à certaines qualités secondaires mais générales.

Des qualités inutilisables à certaines périodes de la civilisation déterminent la prospérité d'un peuple quand de nouvelles conditions d'existence leur permettent de s'exercer.

L'âge moderne, avec sa technique compliquée et sa division du travail, exige des qualités de patience, de vigilante attention, de minutie, d'effort soutenu et de solidarité que des races individualistes à intelligence vive ne pratiqueront jamais facilement.

Parmi les causes de la force d'un peuple il faut mettre au premier rang le degré de sa moralité. Lorsque la Russie se trouva sans munitions ni vivres, par la faute d'une série de ministres, de généraux et de bureaucrates prévaricateurs, elle comprit enfin le rôle de la morale dans la vie d'un peuple.

La moralité commerciale d'un peuple lui donne une grande supériorité sur les rivaux qui n'ont pas encore découvert les avantages de cette moralité. Quand un éditeur inscrit sur la couverture d'un guide ancien une date récente pour tromper l'acheteur, ou qu'un fabricant d'objectifs met sa marque sur un instrument médiocre, ils ne font que favoriser les concurrents étrangers tenant à jour leurs guides et vérifiant leurs instruments.

XXI. — QUELQUES CONSÉQUENCES DE LA FÉCONDITÉ

Du microbe jusqu'à l'homme, la fécondité fut toujours une cause, sinon de supériorité au moins de prospérité. A l'époque des invasions germaniques qui détruisirent la civilisation romaine, l'inlassable fécondité des envahisseurs constitua leur principale condition de succès. On les tuait par milliers, ils renaissaient toujours.

Si les hordes germaniques n'avaient pas pullulé jadis sur un sol incapable de les nourrir, le monde n'eût connu ni la destruction de la civilisation romaine, ni les mille ans du moyen âge, ni la guerre actuelle.

Tout peuple qui se développe avec excès devient fatalement envahisseur et destructeur des peuples dont la fécondité est moindre.

Il sera utile de rappeler souvent dans nos écoles les paroles prononcées au Reichstag : « Tous les idéals humanitaires sont pour toujours ensevelis. Nous voulons ce dont nous avons besoin, et surtout de la terre pour nourrir de plus grandes masses d'hommes. »

XXII. — LES LUTTES ET LES INVASIONS ÉCONOMIQUES

Pas de progrès sans concurrence, et par conséquent sans luttes industrielles.

Les guerres à main armée représentent un état transitoire, les guerres économiques un état permanent.

Les luttes économiques sont parfois aussi ruineuses que les guerres militaires. L'histoire montre qu'elles engendrèrent la décadence de plusieurs pays précédemment prospères.

En attendant le jour où l'orientation des idées aura complètement changé, le monde verra sans doute les luttes économiques alterner avec les luttes guerrières et s'engendrer réciproquement.

Un peuple envahissant progressivement un autre peuple avec ses produits arrive finalement à en être aussi maître que s'il l'avait conquis par les armes.

Les alliances militaires sont faciles, parce qu'elles associent des intérêts semblables. Les alliances économiques durables sont presque impossibles parce que les intérêts commerciaux des nations sont rarement identiques.

De nos jours, une lutte économique peut enrichir le vainqueur. Une lutte militaire le ruine pour longtemps. Les relations entre peuples seront transformées quand des expériences suffisamment répétées auront prouvé la justesse de cette proposition.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

PARIS VIVANT

Modes de Guerre

HIER ET AUJOURD'HUI

Ce n'est pas sans surprise que nous avons pu contempler, aussi bien durant l'année écoulée qu'en ces premiers mois de l'année nouvelle, soit dans quelques journaux, soit dans quelques revues spéciales, des images de modes féminines, élégamment troussées, fines, gracieuses, charmantes... trop charmantes, et qui, j'ose l'avouer, nous semblent mal convenir aux heures graves que nous vivons.

Loin de moi la pensée ridicule de m'ériger en moraliste, mais nous sommes plusieurs qui ne pouvons nous empêcher de nous étonner un peu devant certaines excentricités de mise... talons trop hauts et jupes trop courtes. Nous savons fort bien qu'il n'est pas donné à tout le monde d'arborer l'admirable et glorieux uniforme de nos « Croix-Rouges » et, il ne saurait nous entrer dans la cervelle de bannir de notre République, même guerrière, les grâces, même professionnelles! Nos jeunes poilus, d'ailleurs, entre deux glorieuses batailles, ne seraient-ils pas en droit de se plaindre, s'ils ne rencontraient plus sur les boulevards parisiens ou dans les thés à la mode ces jolies poupées qui sont l'un des charmes de notre capitale? Mais, enfin, comme disait l'autre: «Il convient parfois de ne pas exagérer!» Et ce « parfois » serait, nous semble-t-il, tout à fait de circonstance aujourd'hui.

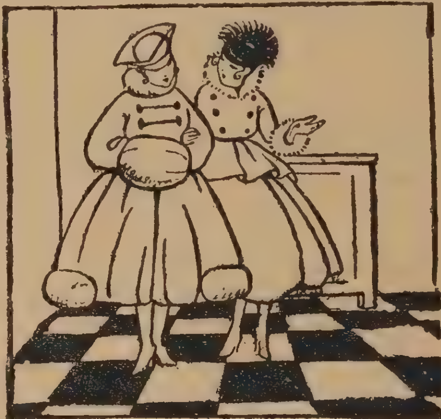
Peut-être alors serait-il intéressant d'étudier dans les récits du temps l'histoire de la mode parisienne durant les périodes guerrières. Rien de plus facile ensuite que d'en tirer une moralité. Sans aller bien loin, rappelons ce que content les mémoires de l'aspect sombre de la France durant les dernière guerres de Louis XVI et feuilletons les annales du costume français sous la Révolution.

COSTUMES ET COCARDES

Aux premiers jours, tout est pimpant, aimable, gracieux ; les petits collets des abbés de cour sont taillés sur les plus élégants modèles, la noblesse arbore les habits les plus étincelants, le roi Louis XVI, encore respecté et aimé, n'hésite pas à revêtir le fameux « habit à mille fleurs » qu'il ne manquera pas d'emporter dans une des malles juchées en pyramide sur la berline que les patriotes arrêteront à Varennes... Fersen, sur le désir formel de la reine, a pris la peine de sortir des Tuileries le linge fin et luxueux nécessaire à la gracieuse Majesté... et les députés du Tiers se pavanent en habits bien coupés sur la terrasse des Feuillants.

Survient la Terreur, tout vestige de luxe a disparu, c'est l'époque menaçante où il faut supprimer du cadran des pendules les aiguilles fleurdelisées, symbole d'aristocratie, et retourner dans le fond des cheminées les plaques de fonte armoriées, « signes odieux qui blessent les regards des patriotes », assure Anaxagoras Chaumette. Plus de luxe, plus de soie, plus de fanfreluches. La « carmagnole » est à l'ordre du jour, ainsi que les cheveux hirsutes, le bas de laine, le sabot et le démocratique bonnet rouge. Un seul homme ose encore porter la poudre, comme un ci-devant et revêtir l'habit gorge de pigeon, mais cet homme, c'est Robespierre ; à lui toutes les impunités, toutes les audaces... et c'est dans le bel habit bleu qu'il arborait lors de la fête de l'Etre suprême, que, dans la nuit du 9 au 10 thermidor, la mâchoire fracassée, tout sanglant et tout défait, « l'Incorruptible » sera jeté sur cette table historique que l'on peut voir encore au Musée des Archives nationales... Le dictateur de la veille était navrant à voir, les bas rabattus sur les chevilles, à cause de ses plaies variqueuses, la culotte de nankin déchirée et boueuse, la cravate ensanglantée... Le lendemain, toujours revêtu du même costume, il sera guillotiné place de la Révolution. Il faut lire dans les *Souvenirs d'un Thermidorien* l'effroyable récit de l'exécution de Robespierre : « Le bourreau, après l'avoir attaché à la planche et avant de lui faire faire la bascule, arracha brusquement l'appareil mis sur sa blessure : Robespierre poussa un rugissement semblable à celui du tigre mourant, rugissement qui fut entendu des extrémités de la place. Sa mâchoire inférieure se détachant alors de sa mâchoire supérieure et laissant jaillir une fontaine de sang était un affreux spectacle... »

Robespierre décapité, le Terrorisme disparaît avec lui. Tout aussitôt Paris est repris par la fièvre du luxe, de l'élégance, des plaisirs. Le Palais-Royal devient le temple de la grande fête ; 644 bals sévissent un peu partout. On danse dans les locaux des ex-hôtels blasonnés, comme au jardin du couvent des Carmes, abattoir sinistre, transformé en sauterie champêtre sous le vocable aimable de « Bal des Tilleuls ». La joie si longtemps contenue et apeurée se donne libre cours. Les merveilleuses, les incroyables, les aimables et les aimées dansent en escarpins vernis, les bourgeoises en souliers cirés, les dames de la Halle, les revendeuses et les écaillères dansent en sabots... C'est le menuet à révérences ou c'est la fricassée aux trépignements bruyants... A chacun ses plaisirs, à chacun son heure de joie, l'essentiel est de s'amuser, le reste ne compte plus : « Allons, les crincrins, jouez-nous des airs de danse, pendant trop longtemps nous n'avons entendu que *La Carmagnole* et le *Ça ira*. »



Modes d'aujourd'hui.
(Dessin de Suzanne SESBOUÉ.)

La mode amènera ses fidèles au temple de Notre-Dame de Thermidor, une chaumière d'opéra comique, sise rue des Gourdes, près de la Seine, sur l'actuel emplacement de l'avenue Montaigne, aux environs de la place de l'Alma. C'est là que la citoyenne Tallien, promue déesse d'occasion, présidera aux manifestations chorégraphiques et décidera de la coupe des vêtements. Dans leur précieux ouvrage : *La Société française pendant le Directoire*, MM. de Goncourt nous la montrent : « se promenant triomphalement par les rues dans son carrosse sang-de-bœuf, blanche et vêtue d'un nuage, Paris s'incline devant l'âme, le génie et la fortune du Directoire... Elle est une Pompadour après tant de Lycurgues... Elle fait étendre les tapis sur les taches de sang... C'est enfin Mme Tallien qui trouve la première à dépenser quarante louis pour une robe de mousseline promenée à l'hôtel d'Aligre ; la première elle paraît au bal de l'Opéra, les doigts de pied encerclés de carlins d'or ; au salon de 1796, en pleine victoire de la perruque blonde, elle n'a qu'à se faire voir en perruque noire et la beauté brune est remise à l'ordre du jour.

Que nous voici loin des démocratiques ajustements de la Révolution et combien tous ces satins, ces soies et ces velours semblent en opposition avec les vêtements plus modestes portés lors des grands événements de la Terreur, car, il ne faut pas l'oublier, les femmes avaient toujours su trouver le moyen de parer leur beauté.

UNIFORMES ET COLLETS NOIRS (1796)

Vous plairait-il, par exemple, savoir de quoi se composait le costume des Parisiennes patriotes, alors qu'elles considéraient comme un devoir d'aller manier la bêche, le rateau, le pic ou tirer la brouette, pour aider au nivellement du Champ-de-Mars, lors de la préparation des fêtes de la Fédération : Une robe gris-poussière avec brodequins et bas de même couleur, un chapeau de paille avec cocarde et une écharpe tricolore complétant ce gracieux travestissement... et l'on travaille au son du violon! Des femmes si charmantes et si délicieusement vêtues ne sauraient manier que d'élégants outils, aussi, bêches, pelles et rateaux sont-ils enguirlandés aux couleurs de la Nation! Les artistes-citoyennes du théâtre de la Montansier ont donné l'exemple et l'on se bouscule pour voir ces actrices « travailler pour de vrai »... et en costume!

Mais ces allures d'opéra comique furent de courte durée ; chacun dut bientôt endosser une mise correcte et modeste. Cela, toutefois, n'alla pas sans quelques difficultés et nous en trouvons la preuve dans cet *Extrait du Registre des délibérations du Corps municipal*, du jeudi 19 septembre 1793, l'an II de la République française, une et indivisible :

« Le corps municipal, instruit que depuis l'arrêté du conseil général, qui défend aux citoyennes d'entrer dans les établissements publics, sans avoir la cocarde tricolore, plusieurs malveillants insultent les citoyennes munies de ce signe de la liberté,

» Arrête que toute personne qui insultera les citoyennes qui portent la cocarde, sera regardée comme suspecte, et traitée comme telle.

» Signé : Pache, *maire*.
» Coulombeau, *secrétaire-greffier*. »

La police s'en mêlant, il fallut s'incliner et bientôt chacun eut soin de revêtir les ajustements sévères qui, seuls, convenaient en ces temps angoissés. Les élégantes trouvaient cependant moyen de frauder la règle commune. C'est ainsi qu'un *Supplément au Journal de Paris* nous donne la nomenclature des « *vêtements pour les citoyennes et enfants dans tous les genres imaginables en la Maison Egalité, galerie du côté de la rue de la Loi, au Pavillon d'Or, nº 41.*

» *La citoyenne Lisfrand, jadis Teillard, auteur des robes de fantaisie, a l'honneur de prévenir les citoyennes qui ont la bonté de lui donner leur confiance, pour les nouveaux objets qu'elle a de faits pour le printemps et l'été, en toutes sortes d'étoffes, comme pékin rayé ; républicaines sans envers, façonnées et veloutées... gragramme, mousselines rayées, unies et peintes à Jouy ; nankin ; nankinette ; mousseline rayée, etc...*

» *La citoyenne Lisfrand, jadis Teillard, fait exécuter toutes sortes de bonnets et chapeaux élégants, et des bonnets à la républicaine (ce bonnet est d'une forme délicieuse et d'autant plus commode qu'il sied à ravir, coiffé ou sans l'être) depuis 18 jusqu'à 120 livres...* »

A la suite nous trouvons l'annonce de « redingote à la Républicaine » (d'une superbe tournure), de « caracos et jupes à la Zélica », « de robes rondes à la Carmagnole », de « robes chemises à la Fanfan », de « robe au lever de Saphos », de « peignoir ajusté à la Négresse ».

Les hommes, eux, avaient respecté la loi commune et donné l'exemple et ce n'était certes pas par leurs uniformes chamarrés que brillaient les héroïques phalanges républicaines. Il nous

suffira de consulter les gravures de Duplessis-Berteau, de Raffet, de Charlet, de Carle Vernet, pour être pleinement édifiés... La France vivait l'époque apothéotique chantée par Victor Hugo où triomphaient les soldats de l'an II :

... Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui !

D'ailleurs, si un second exemple semblait nécessaire, nous le trouverions dans le premier chapitre de la *Chartreuse de Parme*, où Stendhal nous dépeint les libérateurs de l'Italie faisant en 1796 leur entrée à Milan : « ... Trois jours après l'entrée des Français (18 mai 1796), on affichait l'avis d'une contribution de guerre de six millions, frappée pour les besoins de l'armée française, laquelle venant de gagner six batailles et de conquérir vingt provinces, manquait seulement de souliers, de pantalons, d'habits et de chapeaux. » Quelques pages plus loin, nous trouvons la description très détaillée de l'uniforme du lieutenant Robert, rendant visite à la plus noble société milanaise : « Après le passage du pont de Lodi, il prit à un bel officier autrichien, tué par un boulet, un magnifique pantalon de nankin tout neuf et jamais vêtement ne vint plus à propos. Ses épaulettes d'officier étaient en laine et le drap de son habit était cousu à la doublure des manches pour que les morceaux tinssent ensemble ; mais il y avait une circonstance plus triste : les semelles de ses souliers étaient en morceaux de chapeau, également pris sur le champ de bataille, au delà du pont de Lodi. Ces semelles improvisées tenaient au-dessus des souliers par des ficelles fort visibles, de façon que lorsque le majordome de la maison se présenta dans la chambre du lieutenant Robert pour l'inviter à dîner



Française devenue libre.

avec madame la marquise, celui-ci fut plongé dans un mortel embarras. Son voltigeur et lui passèrent les deux heures qui les séparaient de ce fatal dîner, à tâcher de recoudre un peu l'habit et à teindre en noir avec de l'encre les malheureuses ficelles des souliers... »

Que nous voilà donc loin des bals du Bel-Air où, durant cette même année, à Paris, une salle de rechange « pour les pantalons couleur chair » était mise à la disposition de la bonne compagnie. C'était d'ailleurs l'époque où papotaient en zézayant les plus élégants muscadins : « en habit avec deux grands pans à queue de morue, très petit gilet, pantalon très ample, bottes à la Souwaroff ; sous le bras une petite canne en forme de massue, un lorgnon grand comme une soucoupe, les cheveux frisés en serpenteau cachant les yeux et la moitié du visage. » Et voilà qui explique le mieux du monde une lettre du futur maréchal Brune à Bottot, datée du quartier général de Bassano, 9 Ventôse, an Veme, et finissant par cette phrase énigmatique : « Que pense-t-on de l'armée, sommes-nous, suivant messieurs les Incroyables, la perfection du Terrorisme ? Donne-moi quelques nouvelles, mon cher Bottot, car nous sommes ici dans l'ignorance la plus parfaite de ce qui se passe en France. » Des gens aussi mal vêtus ne pouvaient manquer en effet, de passer aux yeux des danseurs à pantalon couleur chair, pour la perfection du Terrorisme !

PREMIER ET SECOND EMPIRE

En 1814, malgré les revers de nos armées et l'envahissement de la Patrie, la mode ne perd pas ses droits. C'est toujours chez Leroy, le grand faiseur du Premier Empire, que se font habiller les élégantes qui, même en ces







1. Mlle Nationale allant voir l'exercice aux Champs-Elysées. — 2. La Femme du Sans-Culotte. — 3. La Quêteuse-Citoyenne.

MODES D'AUTREFOIS

temps troublés, songent encore à leurs toilettes. Une robe dessinée par Garnerey et taillée par Leroy est l'ambition suprême de chaque coquette. Toutes les étoffes sont mises en réquisition, mais les fashionables choisissent de préférence la gaze, le tulle lamé argent ou le crêpe ; les vêtements seront ainsi plus légers, plus souples, plus faciles à porter. On les ornera de guirlandes, d'ornements de soie d'or ou d'argent. Mmes Bonjour et Fiselier, « brodeuses à la mode », les parsèmeront de mille fleurs, rhododendrons et althéas, œillets et giroflées, épis et violettes, voire même de marguerites bleues pour la blonde Mme Waleswka, ou de boutons de roses pour la belle Mme Duchatel. Et nous noterons seulement pour mémoire les fantaisies en « perkale », ou en mérinos, garnies dans le bas de bouillonnés, de semis de fleurs et de feuillages ou de bandes de peluche ou velours ; les manteaux, les palatines, les witz-chouras, doublés de petit-gris et surtout les spencers, de mode anglaise... Nous avons encore les châles, les beaux châles souples et doux au toucher que l'on ne peut se procurer à moins de 1,500 francs mais qui, lorsqu'ils sont authentiques, coûtent de sept à dix mille francs!

Quant aux hommes, l'uniforme influera sur la coupe de l'habit de ville : à Frascati et à Coblentz, les jeunes beaux arboreront le bicorne et salueront à la française, la main renversée au chapeau. A la cour, ils seront poudrés, vêtus d'un habit de soie ou de drap, porteront la culotte courte de casimir, l'épée et les souliers à boucles. Les « habits de sortie » seront à longues basques, gilet de piqué, pantalon à pied nankin ou culotte de peau ; on chaussera des guêtres ou des bottes hautes, l'on s'enroulera une large cravate autour du cou ; l'on taillera ses favoris très avancés sur les joues en forme de crosses de pistolet et l'on se drapera par les temps froids dans un carrick à quatre collets, doublé de soie!...





L'HIVER DU SIÈGE DE PARIS (1870-71)

Il nous souvient enfin du triste, glacial et tragique hiver 1870-71, quand Paris subissait l'effroyable siège ; il nous souvient des vêtements endeuillés que portaient nos mères et nos grand'mères ; il nous souvient des queues noires à la porte des boucheries et des boulangeries municipales... Ce n'étaient que femmes, vieillards, enfants couverts de vieux manteaux, la tête enveloppée de lainages, les mains dissimulées sous de gros gants tricotés et l'on peut alors deviner avec quel étonnement nous lisions tout récemment l'étonnant avis donné par une couturière à ses clientes : « Mme X... me prie de vous informer que ses modèles d'été sont prêts en robes, manteaux, chapeaux et qu'elle les a établis en une ligne droite, très amincissante »... et l'ennemi est encore à Laon!

LES DAMES BLANCHES (1917)

Aussi, finissant comme nous avons commencé, nous assurerons, sans la moindre hésitation, qu'un seul uniforme féminin prime et primera tout le reste, uniforme que la France reconnaissante n'oubliera jamais : celui de nos « Dames blanches », aimées, respectées, universellement admirées. Une « Dame blanche » devant un drapeau tricolore troué de balles, tenu par un poilu en capote usée, tachée de sang et de boue... Pourrait-il se rencontrer groupe héroïque mieux fait pour symboliser la France durant la Grande Guerre?

En fin de compte, le dernier mot sur les modes de guerre ne se rencontre-t-il pas dans cette proclamation lapidaire signée par Saint-Just et Lebas :

« *Les Citoyennes de Strasbourg sont invitées de quitter les modes allemandes puisque leurs cœurs sont français.* » (Strasbourg, le 25 Brumaire, l'an II de la République Une et Indivisible).

GEORGES CAIN,
Conservateur du Musée Carnavalet.

En haut : *Le Bon Sans-Culotte* (juin 1792). — En bas : *Madame Sans-Culotte* (Estampes du musée Carnavalet).

MODES D'AUTREFOIS

Le Beau Geste d'une Américaine

Donner est toujours méritoire. Mais *savoir donner*, quelle vertu exquise! Car il y a *la manière*, même dans l'art de faire le bien.

Cette réflexion nous est inspirée par un acte généreux que nous voudrions faire connaître à toutes les Françaises, que nous allons leur révéler, en prenant la liberté de violer l'incognito dont s'est noblement enveloppée la bonté d'une grande dame du nouveau monde.

Quand la guerre éclata, un mouvement magnifique s'organisa instantanément aux Etats-Unis. Avec un exclusivisme qui n'alla pas sans exciter quelque jalousie de par le monde, les Américaines résolurent de consacrer la plus grosse part de leur activité charitable à la France et aux infortunes que lui valait la brutale agression.

Des comités se fondèrent dans les grandes villes de l'Union pour concentrer les offrandes, pour les provoquer, pour les distribuer à nos œuvres de secours aux blessés. Les victimes civiles de la guerre ne furent pas oubliées, et d'énormes quantités de vêtements furent distribuées par ce comité américain aux habitants des provinces envahies.

Si nous rappelons brièvement ces faits, c'est pour noter qu'une dame de Californie, Mme Crocker, avait été des premières à s'associer à cette magnifique impulsion. Mais elle éprouva bientôt le désir de donner à sa charité une forme plus personnelle, et voici le plan, à la fois original et charmant, qu'elle élabora.

Elle avait, quelques années avant la guerre, parcouru en automobile notre pittoresque région des Vosges, et le cœur lui saignait à la pensée que plusieurs des villages qu'elle avait alors visités n'étaient plus que des amas de ruines. Et elle décida de consacrer une partie de sa fortune à leur résurrection.

Mais son état de santé l'empêchait de traverser le continent américain et l'Atlantique pour choisir de ses propres yeux les villages qu'elle entreprendrait de rebâtir. Et, manifestant son regret à une de ses jeunes compatriotes, elle trouva en elle, dès les premiers mots, la plus enthousiaste collaboratrice.

Miss Daisy Polk était bien placée pour conduire à bonne fin le projet de la généreuse Californienne. Elle parle notre langue... comme vous et moi, connaît admirablement notre pays, qu'elle a parcouru dans tous les sens et possède un sens des affaires qui lui permet de discuter avec les architectes et les entrepreneurs.

Miss Polk rencontra un concours empressé auprès de nos autorités militaires. Une automobile fut mise à sa disposition, et la zone des armées s'ouvrit librement devant elle. Après quelques journées consacrées à la visite de l'arrière-front, son choix s'arrêta sur Vitrimont, le village lorrain que la bataille du Grand-Couronné de Nancy avait rendu célèbre.

Ce n'était plus qu'un amas de moellons noircis par l'incendie. A quelques exceptions près, toutes les maisons avaient été incendiées par l'ennemi, qui ne s'était pas contenté, hélas ! de dégâts matériels. Plusieurs habitants avaient été assassinés par les barbares.

Le bruit se répandit dans la région que « les Américains reconstruisaient Vitrimont ». Et des familles de réfugiés s'informèrent. Quand l'heureuse nouvelle leur fut confirmée, ces familles s'empressèrent de regagner le village natal, et l'Américaine, qui avait vainement cherché de la main-d'œuvre, se vit bientôt à la tête d'une petite armée de volontaires, composée de vieillards et de jeunes femmes. Les travaux de déblaiement furent poussés activement, et le sympathique préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Mirman, posa solennellement la première pierre du *nouveau* village.

C'est à dessein que nous soulignons cet adjectif. La reconstruction de Vitrimont constitue une expérience qui, souhaitons-le, fera école. L'architecte du département, qui dirige les travaux, entend faire de Vitrimont un village modèle. Maisons, fermes, édifices publics seront réédifiés d'après un plan qui les groupera d'une façon logique.

Mme Crocker a consacré une première somme de cent mille francs à la résurrection de Vitrimont. Son ingénieuse charité n'entend pas faire une aumône, mais bien rendre un service. La moitié de son don restera acquise à la commune, l'autre moitié devant lui être remboursée par annuités sur l'indemnité de guerre que Vitrimont recevra quand les émules des Huns auront été contraints... à payer la casse !

Il faut souhaiter que l'exemple de la généreuse Californienne trace la voie à d'autres charitables initiatives.

V. FORBIN.







En haut : Les ruines du village de Vitrimont, après le passage des Allemands.
Au centre : Miss Daisy Polk, la jeune Américaine qui dirige la reconstruction de Vitrimont.
En bas : Quelques-unes des maisons déjà reconstruites.



Composition de LUCIEN JONAS

LE DÉPART



UR L'ESCLAVAGE

« Des régions de Saint-Gilles, Anderlecht, Cureghem affluent les hommes valides et quelques femmes arrachés à leur foyer, que les Huns dirigent par le boulevard Anspach jusqu'à la gare du Nord, où, enfermés dans des wagons à bestiaux et des fourgons de marchandises, ils sont expédiés vers Aix-la-Chapelle... On vit des femmes, des jeunes filles s'accrocher aux soldats et se jeter sur les rails, devant la locomotive, pour l'empêcher d'avancer. »

(Note d'un Belge captif, évadé en cours de route.)

La France de Demain

L'Ecole polytechnique, conception à l'origine de l'esprit encyclopédiste, pouvait se justifier lorsqu'elle avait pour mission de donner une éducation commune aux élèves ingénieurs civils et militaires. Pour les uns comme pour les autres, certaines études étaient nécessaires ; ils trouvaient dans cette « Ecole des travaux publics », tels que la constituaient Prieur et Lamblardie, l'enseignement qui leur convenait, et ils le recevaient très librement, dans l'externat du Palais ci-devant Bourbon. Les ingénieurs militaires étaient spécialisés dans la construction des bâtiments de service, parfois de quelques routes militaires, dans l'attaque et la défense des places ; les ingénieurs civils devaient établir des routes et jeter des ponts. C'étaient des travaux presque semblables et qui, de fait, n'exigeaient point des connaissances scientifiques extraordinaires. Aussi, que demandait-on aux candidats ? « Une bonne conduite, l'attachement aux principes républicains, la connaissance de l'arithmétique et des éléments de l'algèbre et de la géométrie. » L'âge de seize à vingt ans. Moyennant un cours de trois années qu'ils suivraient comme externes et qui consisterait en mathématiques et en physique — celle-ci entendue dans le sens le plus général — ils deviendraient des ingénieurs militaires, des ingénieurs des ponts et chaussées, des ingénieurs des mines, des ingénieurs géographes, des ingénieurs de la marine et des professeurs des sciences exactes. Une loi du 22 octobre 1795 régla par la suite les rapports de cette école des travaux publics baptisée (oh! civilement!) : Ecole polytechnique, avec les diverses écoles d'application.

Il n'était point alors question de l'artillerie, ou si peu! En 1794 et 1795, sur 478 élèves aucun ne fut classé dans l'artillerie ; il y en eut deux en 1796, mais la proportion s'accrut bientôt de telle façon que le cinquième, puis le quart, puis la moitié des élèves de chaque promotion furent classés dans les carrières militaires — artillerie et génie ; sans parler de l'artillerie de mer, de l'état-major, de l'infanterie et de la cavalerie et de la marine. Il fut un temps où tous les officiers généraux d'artillerie et presque tous les officiers supérieurs sortaient d'une école où, sur deux années, 2 800/0 du temps passé étaient consacrés à l'art militaire, c'est-à-dire sans doute au maniement d'armes.

Cette destination militaire avait contraint le gouvernement d'abord à établir l'internat, puis à donner aux élèves un uniforme, des cadres et quelque apparence d'être soldats. Mais l'esprit était généralement antimilitariste et le devenait de plus en plus à proportion que s'établissait cette étrange subversion qui, dans une école militaire dont les deux tiers des élèves devaient être officiers, réservait tous les privilèges aux civils, devenus la classe noble et aristocratique. Par ordre de mérite, les élèves sortants *choisissaient* la carrière qu'ils désiraient suivre, et les carrières civiles quelles qu'elles fussent étaient préférées à la militaire, plus dangereuse, moins payée et plus dure. Si bien qu'une hiérarchie s'établit tout à l'inverse de celles du passé où le soldat prenait, du droit de l'épée, le haut du pavé : le fort en mathématique monta, monta toujours : il entra dans les mines, les ponts, le génie maritime, l'hydrographie, la géographie, les poudres et salpêtres, les tabacs, les allumettes, tout ce qui constitue *La Boîte*. Aux derniers sur les listes il laissa les os, l'artillerie et le génie.



Monument à la gloire des polytechniciens de 1814.

Il était extrêmement rare, presque sans exemple, qu'un élève pouvant choisir ses carrières civiles, se consacrer à fabriquer des allumettes qui ne s'allumaient pas ou du tabac infumable, ne préférât cette illustre tâche à celle de tirer le canon.

J'eus un ami, l'ami unique de mon enfance et de ma prime jeunesse, qui entra à l'Ecole. Il sortit dans l'artillerie, parce qu'il voulait être soldat. Blessé mortellement devant Villiers, en décembre 1870, le lieutenant de mitrailleuses Philippe Chevalier, fils d'Auguste Chevalier, neveu de Michel, prétendit, par un testament dont il avait longuement médité l'esprit — sinon les termes — relever aux yeux de ses camarades à venir la carrière militaire, en consacrant une partie de sa fortune à l'élève qui, sortant de l'Ecole, préférerait les carrières militaires combattantes aux carrières civiles. Soit qu'il se fût mal exprimé, soit qu'on eût fait effort pour interpréter son legs dans un sens « polytechnicien », on en attribua le montant annuel « aux trois élèves qui entreraient les premiers dans l'artillerie ». Et cela devint une prime de consolation pour ceux qui avaient manqué *La Boîte*.

Une école où se recrutent les combattants les plus nécessaires à la guerre moderne, une école qui doit fournir les constructeurs et les utilisateurs des machines de guerre, ceux qui déchaînent la tempête des explosifs et qui vivent dans cet ouragan, ne saurait être trop pénétrée de l'esprit militaire, de l'esprit de sacrifice, d'obéissance et de discipline. Certes, a-t-elle founi des combattants admirables, des chefs auxquels il convient de rendre hommage, mais certains tâtonnements se seraient-ils produits si l'unité d'origine avait existé?

L'on doit arriver à chercher pour tous les officiers une formation commune, qui abolisse les survivances et les



L'entrée de l'Ecole Polytechnique.



Défilé de l'École à la revue de Longchamp du 14 juillet 1914.

préjugés, aussi bien de la cavalerie, qui se tenait supérieure, vu le cheval, et de l'artillerie, qui, attendu qu'elle descend du Corps royal, n'admet point qu'elle ait des égaux. Marmont était général dans le corps, quand Bonaparte, général en chef dans l'armée, n'était dans le corps que chef de bataillon, et Marmont en tirait une grande vanité.

Cette guerre aura appris aux officiers à vivre en tenue et à porter l'uniforme ; les ingénieurs, appelés à de terribles besognes, les unes nouvelles, comme l'aéronautique, les autres qu'on eût cru surannées, comme les tranchées et les mines, avec leurs détails louis-quatorziens mis au courant du vingtième siècle par les explosifs nouveaux ; les ingénieurs, si adroits jadis à vivre en civils que certains n'avaient qu'un habit à plastron modèle 1844 qui faisait la stupeur des inspecteurs, portent, comme les autres, l'uniforme bleu-horizon et ne gardent plus qu'un vestige de velours à leur collet.

Il faut, dès l'Ecole, réaliser la liaison des armes, et sans qu'il y ait besoin de militariser la nation, qui, presque entière, s'est mise en quelques jours à la hauteur de la tâche à laquelle toute autre eût succombé, militariser l'armée, en développant le sentiment de la solidarité des éléments qui la constituent, en instituant, et non pas pour les seuls brevetés, mais pour tous, des stages obligatoires où ils apprennent les parties de technique qui sont le plus nécessaires.



Un coin de la bibliothèque. (Phot. Pierre Pe)

Car le fantassin n'est-il pas devenu artilleur, avec ses grenades, avec ses mitrailleuses, ses crapouillots et ses lance-mines, — et le cavalier, dont l'heure n'est point venue encore, ne doit-il pas se faire fantassin pour monter la tranchée, pour charger baïonnette au canon, pour régler le feu des mousquetons ou des fusils? Et que deviendra l'artilleur, quelle que soit la puissance de sa pièce, s'il n'est gardé par des fantassins et averti par des aviateurs ? L'union des armes, leur fraternité, leur pénétration réciproque forment une des leçons essentielles de cette guerre.

Il faut donc une école commune, une école unique, d'où, selon leurs aptitudes, les élèves seront dirigés vers des écoles spéciales : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, aéronautique. Et ces écoles devront pendant des périodes annuelles manœuvrer ensemble de façon que les élèves-officiers gardent le contact et continuent à sentir que rien ne se peut accomplir dans le militaire que par « la liaison des armes ».

FRÉDÉRIC MASSON, *de l'Académie française.*



Quatre générations de polytechniciens.

DOÏNAS
DE ROUMANIE

Les cœurs français restent invinciblement attachés à la Roumanie héroïque et malheureuse. Nous avons pensé que les lecteurs et les lectrices des Annales seraient heureux de connaître par des documents de première main les mœurs et l'âme de ce pays latin, qui s'éleva de tout temps contre la tyrannie des Magyars et des Autrichiens.

Ces documents, ce sont les chansons populaires, les Doïnas de Roumanie, dont les plus caractéristiques furent recueillies sur place par M. Vulpesco, élève de notre Conservatoire national, et traduites avec une fidélité scrupuleuse par le poète Maurice Boukay, l'auteur des Stances à Manon et des Hymnes de France.

En attendant que les Doïnas de Roumanie soient très prochainement publiées avec la musique originale par la maison d'éditions musicales J. Vieu, les Annales offriront à leurs abonnés la primeur de ces poèmes idylliques et lyriques, dont le caractère tour à tour tendre et passionné rappelle les églogues de Virgile et les pastorales de la Renaissance, avec un accent populaire plus âpre et plus émouvant.

Nous commençons ci-après la publication de ces poèmes.

Nic. Jérémitch

Composition de NIC. JÉRÉMITCH.

LES DOÏNAS
Chansons populaires Roumaines

I. — DOÏNA DE MOLDAVIE

Chante, Radoulé, chante au son
De la plaintive cornemuse !
Redis-moi notre chanson !
Endors la douleur qui m'use !
Accompagne-moi ! Je suis vieux :
Je te l'apprendrai de mon mieux !

« Que le feu s'attache à vos pas,
Envahisseurs de nos domaines !
Quand vous ne travaillez pas,
Pourquoi ravager nos plaines?
C'est assez de payer pour vous !
Etrangers, sortez de chez nous !

» J'avais jadis une maison,
Une femme, une bonne table !
J'avais des grains à foison,
Quatre bœufs dans mon étable
L'étranger m'a volé mes bœufs !
Etrangers, brûlez dans nos feux ! »

II. — DOÏNA DE TRANSYLVANIE

Mon aimé vers la montagne
Sur son cheval fait campagne...
Chante ma belle Doïna !

Quand l'amour au cœur nous lie,
Il nous mène à la folie...
Chante ma belle Doïna !

Quand l'amour m'a mis sa chaîne,
J'ai senti ma fin prochaine...
Chante ma belle Doïna !

Qui n'entend que ma romance
Ne peut croire à ma démence !
Chante ma belle Doïna !

Ah ! quelle horrible tourmente !
Ah ! plaignez la pauvre amante !
C'est la fin de la Doïna !

III. — CHANSON DE HAÏDOUK

Comme hier, demain je boirai,
Sans plus savoir où je prendrai
L'argent dont je m'enivrerai !
Piocher ! Je ne sais pas piocher !
Faucher ! Je ne sais pas faucher !
Mais je sais boire et chevaucher !

Je boirai demain comme hier !
Tout un mois j'ai bu du vin clair :
J'ai bu mon cheval ! J'ai bu cher !
J'ai bu le prix de sept chevaux,
De sept juments ! Par monts, par vaux,
J'ai bu ! J'ai soif de vins nouveaux !

Que le feu te brûle, forêt,
Pour ne m'avoir pas dit ; « Sois prêt !
A cheval ! Le printemps paraît ! »
J'aurais pris mon fusil du coup,
Pour monter aux sources du Jiou !
Haïdouk est bon chasseur partout !

Passeur, hop ! Passe-moi d'abord !
L'aubergiste est sur l'autre bord :
Je veux savoir s'il n'est pas mort !
Il est riche ! Il est seul, couché !
On peut le voler sans péché !
Si je ne bois, je suis fâché !

Passeur, vite ! Ou gare à ta peau !
Si mon cheval, Oltoul le beau,
A la nage doit passer l'eau,
Si tu lui fais mouiller ses crins,
Tu vas recevoir, je le crains,
Une ou deux balles dans les reins !

(A suivre.) *MAURICE BOUKAY.*

LES PAYSANS ET LA GUERRE

TERRE LIBÉRÉE

Ce qu'ils ont fait de toi, douce Terre martyre,
Depuis trois ans sous leurs bottes et leurs canons !
Leur flot empuanti par force se retire,
Et c'est nous qui te reprenons ;

Mais à quelle torture ils ont dû te soumettre
Pour te changer ainsi le regard et les traits,
Au point que nos cœurs seuls peuvent te recon-[naître
En écoutant le tien de près !

Pauvre Terre française, ô Mère douloureuse,
Bonne nourrice aux seins ravagés et taris,
Saignante et pantelante, œil morne et face creuse,
Et sans voix à force de cris ;

C'est nous : reviens à toi, conte-nous ton calvaire,
Tout le détail de tes affronts, de tes tourments,
Ta honte..., pour savoir tout ce qu'auront à faire
Nos soldats chez les Allemands.

Dis-nous ce que, trois ans entiers, ces brutes viles
Ont à ta face auguste infligé de crachats,
Afin que nous rendions, en entrant dans leurs villes,
Œil pour œil, dent pour dent, là-bas ;

Conte-nous tous leurs vols et tous leurs briganda-[ges,
Tes filles et tes fils en servage emmenés,
Et, comme aux plus mauvais jours des plus an-[ciens âges,
Au Minotaure abandonnés ;

Et leur acharnement de gorilles stupides
A mutiler toute beauté sous le ciel bleu,
Du haut clocher à jour jusqu'aux sources limpides
Honorant l'homme ou louant Dieu ;

Egrène jusqu'au bout, tant soit-il monotone,
Le rosaire sans fin de ces nuits, de ces jours,
— Plus de mille déjà ! — que la horde teutonne
T'a faits si noirs, si longs, si lourds ;

A nous les raconter tu nourriras la haine
Dont nous devons chez nous attiser le brasier,
Et tu soulageras ta rancœur et ta peine,
Mère, à nous en rassasier.

Et nous t'aimerons tant de t'avoir délivrée,
Et de te retrouver meurtrie ! Et tes enfants
Auront de tels trésors de tendresse arriérée
Quand ils reviendront triomphants,

Ayant chassé, traqué jusque dans leurs repaires
Tes bourreaux et vengé sur eux tous tes affronts,
Cassé les dents aux loups et les crocs aux vipères,
Et fait rendre gorge aux larrons...

Et des peuples amis dont la mer nous sépare
Accourront, pèlerins fervents, baiser ta croix,
Et pour guérir les maux causés par le Barbare,
T'offrir de l'or, comme des rois,

Du pain, en attendant celui que leurs charrues
Feront lever encor sur tes champs saccagés,
Des bêtes repeuplant tes prés aux herbes drues,
Et des fruitiers pour tes vergers,

Des maçons relevant tes maisons écroulées
Et faisant sous nos cieux, de nouveau doux et clairs,
Fleurir les hauts clochers dont les cloches ailées
Chanteront encor les vieux airs,

Tandis qu'en d'humbles clos ceints de murs, plantés [d'arbres,
Tes morts, Terre martyre, en paix reposeront
Sous les fleurs et les croix, sans granits et sans [marbres,
Pour mieux sentir nos fleurs aller jusqu'à leur front.

FRANÇOIS FABIÉ.

PHILOSOPHIE

Air du *Grenier* (de Béranger).

Combien je plains ceux-là que désabuse
Le temps présent et qui, d'un œil lassé,
Cherchent en vain, sur la pierre qui s'use,
A retrouver quelque chiffre effacé !
Langage, bois, anciens foyers, tout sombre ;
Ils n'ont, devant leur regard éperdu,
Que le soleil couchant, déjà dans l'ombre ;
Tout les a fuis !... Moi, je n'ai rien perdu ! *(bis)*

Un an de plus a neigé sur ma tête,
D'autres zigzags ont sillonné mon front.
Mais quand bientôt viendra l'Avril en fête
Comme autrefois les prés refleuriront ;
Les nids diront leurs chants dans les bruyères
Et le muguet, sous le bois épandu,
Parfumera les brises printanières...
Et je dirai : Non, je n'ai rien perdu ! *(bis)*

O chers enfants ! O douces têtes blondes,
En grandissant, sur le vaste horizon
Vous avez vu surgir de nouveaux mondes,
Et vous avez déserté la maison.
Mais je me vois toujours veillant vos fièvres...
A vos babils mon être est suspendu,
Et vos baisers résonnent sur mes lèvres !...
Je vous entends... Non ! Je n'ai rien perdu ! *(bis)*

Ah ! qu'il est bon, le soir, au coin de l'âtre,
En évoquant les beaux jours d'autrefois,
De voir passer, dans la flamme bleuâtre,
Les vieux aimés et les jolis minois !
O doux témoins des riantes années,
Billets jaunis auxquels j'ai répondu,
Et qui gardez des fleurettes fanées,
Je vous relis... Non ! je n'ai rien perdu ! *(bis)*

Pourtant, parfois, je pleurais, plein de rage,
De mon drapeau le culte abandonné,
Mais le canon a chassé le nuage,
Et tout mon cœur de joie a frissonné !
France ! ton nom puissant grandit encore !
Nos fils, au prix de leur sang répandu,
Ont refleuri le drapeau tricolore
Des grands aïeux ! Non ! je n'ai rien perdu ! *(bis)*

Qu'importe donc que l'existence passe
Et que demain soit le terme à venir,
Puisque l'on peut, retournant dans l'espace,
Revivre tout par le cher souvenir,
L'amour s'enfuit, tôt, de notre demeure...
Après l'été nous avons notre dû...
Mais l'amitié le remplace à son heure :
J'ai des amis... Non ! je n'ai rien perdu ! *(bis)*

OCTAVE PRADELS.



LE CYPRIN

... Dans ma chambre d'hôpital, sur une table, devant la fenêtre, un aquarium avec un poisson rouge.

I

Rouge et or ! Flamme et sang ! Des rubis plein la face,
Et toute la splendeur du soleil sur ses flancs,
Il va, vient, tourne, glisse, ondule, en cercles lents,
Et disparaît, avec un soubresaut fugace !

Le revoilà !... Nouveaux orbes étincelants !
Mais, floc ! son nez camus cogne contre la glace :
Il éternue, et crache alors, vers la surface,
Un chapelet de vifs globules bleus et blancs !

Il repart, revient, fuit, parade, fait la roue ;
Dans un hérissement d'écailles, il s'ébroue,
Comme si l'eau, soudain, lui donnait un frisson.

Puis, tout à coup, nouveau changement. Il s'apprête
Au combat, fond sur moi, l'air furieux... s'arrête,
Et me provoque avec ses gros yeux de poisson !...

II

Me voi-tu ? M'entends-tu ? As-tu quelque apparence
De cervelle, ou n'est-tu qu'un sac gonflé de vent ?
— (Et ce serait pourquoi je te trouve souvent,
Comme une espèce de bizarre transparence...)

N'es-tu plutôt qu'un vil butor, mangeant, buvant,
Vivant dans une morne et plate indifférence,
Pas plus capable de plaisir et de souffrance
Que ton frère chinois peint sur le paravent?

Je ne saurai jamais! — Si quelque esprit t'anime,
Si quelque sentiment, si faible, si minime
Et si vague soit-il, t'inspire et te conduit,

Non, je ne le saurai jamais, ô solitaire!
Car quel regard pourrait pénétrer le mystère
De ton regard atone et glauque, où rien ne luit?

III

Si j'étais toi, vois-tu, moi, je ferais ce rêve
Perpétuel, splendide, énorme, rutilant:
— Un ruisselet bien clair, bien pur, bien frais, coulant
Au soleil, avec des trous d'ombre sous sa grève;

Un moulin, de façon que l'eau file sans trêve,
En vous frôlant, en vous roulant, en vous cinglant;
De grandes courses en zigzag, d'un seul élan;
Puis la rencontre à deux, qui fait la nuit plus brève...

Une existence vaste, aventureuse, libre!
Libre! libre!... Ah! comment peux-tu, quand l'azur vibre
Là-bas, te résigner à ta grise prison?

Moi, ce rêve éperdu de lumière, de vie,
Brûlerait lentement mon sang, comme un poison,
Et je mourrais — d'ennui, de spleen, de nostalgie!...

IV

Mais je te plains, je fais des phrases! Liberté!
Lumière! Azur!... Combien mon erreur est profonde!
Ne possèdes-tu pas les deux seuls biens du monde:
La suprême bêtise unie à la beauté!

Alors, va, continue! Embrase de clarté
Ton antre! Allume-toi! Fais s'irradier l'onde!
Sois flamme! sang! soleil! rubis! fleur d'or!... Ris, gronde,
Nargue tout, ô poisson, si beau de nullité!...

Car tu es beau: cela suffit!
— Donc, dans ton vase,
Il y aura toujours de petits vers de vase
Bien frais, avec des pains azymes au milieu;

Puis, je te soignerai moi-même; et puis encore
Je changerai ton eau moi-même, à chaque aurore;
— Et je t'adorerai, comme on adore un Dieu!...

PAUL HEUZÉ.

L'ÉPITAPHE

Vent du sud, répandez vos parfums sur nos tombes;
Mois de mai, jonchez-les de verdure et de fleurs;
Et, pour y remplacer nos amantes en pleurs,
Venez y roucouler, colombes!

Qui nous sommes? quels noms? quels furent nos exploits?
Il suffit de savoir que, héros sans reproche,
Nous eûmes, quand on nous coucha sous cette croix,
Pour encens, l'odeur de la poudre, et, comme cloche,
Mille obus hurlant à la fois!

GABRIEL SOULAGES.

TENDRESSES

MATINÉE

Autour de la maison dormante le jardin
Rit de toutes ses fleurs.. Une rose, soudain,
Comme une bouche heureuse à mes yeux s'est ouverte..
C'est l'heure humide encore où la feuille est plus verte:
Les branches de lilas frissonnent au soleil,
Et les oiseaux, frileux encore du réveil,
Se gonflent en chantant à la chaleur première..
Et voilà que tu viens à moi, dans la lumière,
Avec tes longs cheveux dénoués de la nuit...
Ton ombre, autour de toi, sur le gazon te suit,
Et, pendant que tu vas nonchalante et superbe,
On dirait qu'elle danse aux pointes des brins d'herbe...

ANDRÉ RIVOIRE.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

LES BORDS DU RHIN. — LES CHATEAUX; LA LORELEI... MAIS LE ROMANTISME N'EST PLUS. — DES PRISONNIERS FRANÇAIS.

Le Rhin, grossi par les pluies, déroule en méandres capricieux la lourde masse de ses eaux verdâtres. C'est dimanche et jour de fête; une victoire en Roumanie! Aussi sur les vignobles déjà dépouillés par l'hiver précoce, sur les ruines des burgs rêvant aux sommets arrondis des collines, sur les remorqueurs, au faîte des Rathaus, partout c'est une débauche de couleurs, d'oriflammes, de drapeaux royaux, impériaux qui claquent au vent. L'express file à travers ce pays que la capture de quelques milliers de Roumains met en fête.

Debout, dans le couloir, oublieux de la guerre, je me laisse aller au fil de mes rêveries. De longs trains de chalands remontent ou descendent les eaux claires du fleuve, auquel de petites falaises boisées brodent comme une dentelle. Parfois des collines dont la base se mire dans les flots s'élancent brusquement, d'un jet, vers le ciel! Voici le Drachenfels, le rocher du Dragon, où, d'après la tradition Siegfried, le héros de Niebelungen, aurait vaincu le monstre... Mais aujourd'hui, plantées sur ces ruines, comme narguant la légende et la poésie de l'aimable paysage, les couleurs et l'aigle prussiennes semblent jeter au loin leur orgueilleux défi. Aussi bien les vers, espiègles et nobles à la fois, dans lesquels Musset célèbre le *Rhin français*, chantent-ils dans ma mémoire. Il me semble d'ailleurs que la France est là, tout près, derrière les hauteurs... Si le train s'arrêtait, peut-être entendrions-nous le canon! Certains passages de Heine, celui entre autres où, avec son ironie imagée et puissante, il se moque agréablement de Becker, l'auteur du *Rhin allemand* se réveillent également dans mes souvenirs. Le poète de *l'Intermezzo* n'écrivait-il pas: « A Biberach, j'ai avalé des pierres! Et vraiment cela n'a rien de bon! Mais pourtant les vers de Nicolas Becker me pèsent encore davantage sur l'estomac. » Et plus loin il ajoutait: « Toute la vallée, en deçà, en delà et les coteaux aux treilles bleuâtres et les vins blonds de la Moselle, tout cela est bien de chez nous, aspire à y revenir et attend les « gentils Français! »

Des châteaux, des châteaux encore! L'un après l'autre, Rheinstein, Falkensberg, Furstenburg étalent leurs ruines féodales au hasard des coteaux. Voici l'énorme massif de rochers surplombant le Rhin: la Lorelei! Jadis, aucun Allemand ne passait à cet endroit sans murmurer en lui-même, comme une prière, le premier vers du chant populaire:

« *Ich weiss nicht, was soll es bedeuten, dass ich so traurig bin.* »

(Je ne sais pas pourquoi je me sens si triste.)

Aujourd'hui les gros bourgeois, les matrones qui remplissent les coupés, le nez dans leurs feuilles, plongés jusqu'au cou dans leur Realpolitik, ne s'intéressent plus à la vieille légende de l'enchanteresse qui, du haut de sa plateforme, attirait les bateliers du Rhin par la douceur de son chant! Pour eux, maintenant, cette Allemagne rêveuse, romantique, aux longs poèmes d'amour, à la petite fleur bleue, n'existe plus!

Bingen. Rudesheim! La plaine s'élargit; nous nous approchons de Mayence. La France n'est pas loin. La France..., j'y songe doucement: il me semble que chaque effort du train m'en rapproche. Est-ce un pressentiment de ce que je vais voir? car, comme je suis assis à l'angle d'un coupé, près de la fenêtre, sous mes yeux, brusquement, surgissent quelques baraques en planches érigées près de la voie: un camp de prisonniers! Mais ce n'est qu'une vision subite, un instantané où quelques soldats en bleu horizon, en pantalon rouge aussi, arrêtés dans leur travail par le passage de l'express, regardent tristement, appuyés sur leurs bêches, vers les fenêtres... Ah! cette émotion de voir apparaître ainsi, à quelques pas, sous ce ciel maussade d'hiver, les petits soldats de France, les pioupious, les poilus! Comme soulevé par un ressort, je me suis dressé à moitié de mon siège, me penchant vers eux, poussé par un brusque désir de leur crier des mots d'espoir, des bonnes nouvelles... Mais non, il faut feindre, il faut ruser, faire l'indifférent car le coupé est plein de bourgeois parcourant les feuilles chauvines de Cologne et de Francfort. Trop tard d'ailleurs, car de nouveau la plaine s'étend avec ses champs réguliers, coupés de flaques d'eau; je me rassieds, poursuivi maintenant par la vision de ces pauvres captifs... Que faisaient-ils dans ce bagne? A quel travail de galériens étaient-ils occupés? Je n'ai pu m'en rendre compte; je n'ose interroger! Et tandis que le train poursuit sa course rapide vers Mayence, je songe aux mille drames émouvants qui se jouent dans le cœur des pauvres prisonniers, dans ces cœurs qu'étreint la griffe allemande. Ah! leur vie de serfs, leurs souffrances, leur calvaire pendant que leurs frères, là-bas, vers le couchant, combattent encore pour la grande cause!

Courage petits soldats! Le jour viendra des « gentils Français »! A bientôt peut-être l'heure où, du haut de ces collines que couronne aujourd'hui l'aigle des Hohenzollern, les poilus, noirs de poudre, salueront le ruban d'argent du Rhin.

Où le père a passé, passera bien l'enfant!

EN GARE DE MAYENCE: « LES BAVAROIS SONT LA ». — FRANCFORT-SUR-LE-MEIN. — JOUETS DE NOEL.

A la gare de Mayence, notre express s'arrête au long d'un train bondé de troupes assoupies. Dans le wagon qui se trouve aux côtés du nôtre, des groupes de soldats entassés dorment au hasard des sièges, les membres disloqués, tête ici, tête là, au milieu de fusils suspendus, et des grappes de sacs, de baïonnettes, de casques envahissant les couloirs et les filets des bagages... Sur le paroi extérieure de la voiture, je lis ces mots tracés à la craie par une main inhabile: « Hurrah! Les Bavarois sont là! Les Bavarois porteurs de crosse *(die Kolbentraeger!)* Les Bavarois sont là! Hurrah! » Ce cri de guerre devient plaisant devant cette troupe harassée! Un voyageur m'apprend que ces soldats sont dirigés vers le Nord de la Russie. Pauvres casques à pointe que les wagons transportent, au hasard des offensives, de l'est à l'ouest, des Balkans aux Flandres, de l'Alsace aux marais de Pinsk! Pauvres Bavarois! Venus en France, dont ils croyaient ne faire qu'une bouchée, rêvant déjà de Paris et des nuits de Montmartre, ils s'en retournent maintenant pour échouer là-bas, dans les tranchées glacées de la Courlande. Mais c'est « la guerre » fraîche et joyeuse qu'ils ont voulue!

J'était invité à Francfort chez un fonctionnaire qui habite près du Rothschildpark (parc de Rothschild.) Je m'y rends dès mon arrivée. Les rues me paraissent plus animées, plus bruyantes qu'à Berlin. L'invasion des plaines fertiles de la Roumanie ravive sans doute les anciens espoirs d'une guerre heureuse et calme les appréhensions d'une disette trop sévère. Aussi bien les victoires de Mackensen semblent-elles exciter parmi les soldats une soif fiévreuse; artilleurs, cavaliers, fantassins, par centaines remplissent les cafés, et dans la Kai-

[1] Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

serstrasse, c'est un éternel va-et-vient d'une brasserie à l'autre, à la poursuite de quelques gorgées de la boisson nationale toujours strictement mesurée.

L'approche des fêtes a rempli la plupart des vitrines, de jouets de Noël. Mais ce ne sont plus les objets pacifiques de jadis, les bergeries de Nuremberg ou les livres d'images coloriées; les poupées, ce sont des sœurs de la Croix-Rouge, et le soldat... en carton, à défaut de métal, fait prime partout! Un nouveau jeu, que devant un bazar contemple un groupe de mioches, représente le combat entre un sous-marin et un dreadnought. En pressant sur un bouton, le *U-29* lance une torpille vers le cuirassé ennemi; atteint-elle un cercle rouge au niveau de la ligne de flottaison du bâtiment, celui-ci tombe en morceaux. Le prospectus qui accompagne ce chef-d'œuvre a bien soin d'ajouter, qu'après la victoire, le vaisseau de guerre se remonte facilement, *so dass keine lange Kampfpause emzutreten braucht*, de telle sorte que l'attente d'un nouveau combat est de courte durée! Heureux gosses! A la Bockenheimerstrasse, un grand magasin de nouveautés a reconstitué sur un fond de toile peinte où rougeoient des incendies, un « village français détruit par l'artillerie anglaise »; des soldats allemands, pantins aux attitudes rigides, vont et viennent parmi les ruines. Accroupie derrière un arbre, une sentinelle regarde au loin, tandis qu'un aéroplane suspendu par un fil et portant sur les ailes l'obsédant : « *Deutschland über alles* », l'Allemagne par-dessus tout, domine la scène. Sur le clocher, un obus éclate; la fumée est représentée par un nuage de ouate. C'est naïf et grotesque... et c'est bien allemand.



« Haben Sie nicht Blumen mit Gansebratenduft. » (Ulk, Berlin)

— Avez-vous des fleurs avec un parfum d'oie rôtie?

EN ATTENDANT LE BLÉ DU GRENIER ROUMAIN. — TOUJOURS LA DISETTE... QUI REND LES ALLEMANDS « PLUS MINCES, PLUS BEAUX. »

J'arrivai chez M. X... qu'un télégramme avait prévenu de ma visite, au moment où une nombreuse compagnie d'invités allait se mettre à table. Je fus placé entre un professeur à barbe blanche et une jeune pianiste très connue dans les milieux d'artistes; quelques dames âgées et deux officiers du service des étapes, en garnison à Francfort, formaient le reste des convives. Pendant ce repas dont les portions devaient correspondre à un gramme près aux quantités fixées par l'Office des vivres, — le pain nous fut chichement offert en tranches minuscules. On parla de la Roumanie. L'un des officiers, qui l'avait parcourue fut longuement questionné par ces dames. « Un véritable grenier affirmait-il. Une terre noire où le blé pousse sans engrais... » Aussi bien, toute la table flattée l'écoutait-elle avec complaisance, attentive aux moindres détails sur ce nouveau Chanaan découlant de lait et de miel, tout prêts à être servis sur la table germanique... Lorsqu'il eut fini, l'une de ces dames déclara avec emphase qu'elle invitait toutes ses amies pour un prochain *Kaffeeklatsch* : elle leur préparerait alors des pâtisseries en vraie farine, en farine blanche, en farine de Roumanie... Ma voisine, la jeune pianiste, toute remuée d'émotion, en soupira instinctivement un comique : « *Ach! wieder Krapfen! wieder Sandkuchen...* Ach! de nouveau des beignets! de nouveau des gâteaux fondants!... »



Das Huhn für 50 mark. (Der Welt Spiegel.)

L'achat de la poule pour cinquante marks.

L'éternel sujet fut ainsi amorcé; le thème aux mille variations, la disette, fit dès lors tous les frais de la conversation. Chacun y alla de sa petite histoire. Mon voisin, le vieux professeur, qui jusqu'ici s'était montré fort réservé, raconta comment le matin même il avait observé deux jeunes filles qui, en sortant d'un cours de philosophie, conversaient avec animation. Il avait eu d'abord l'impression qu'elles discutaient sur Kant ou Nietzsche. Aussi quel avait été son étonnement lorsque, passant à côté d'elles, il entendit la plus jeune déclarer avec feu à l'autre : « *Nein, wirklich! Sie koennen es mir glauben. Es schmeckt nicht schlecht : in Scheiben geschnitten und aufs Brotgelegt.* (Non, vraiment! Vous pouvez me croire. Coupé en tranches, sur du pain, cela n'a pas du tout mauvais goût!) »

Mon hôte, à son tour, se lança dans un monologue amusant, d'allure paradoxale, voilant mal d'ailleurs la petite anxiété qui tous les taquine. Revenant sur le sujet de la Roumanie, il déclara qu'il espérait que ce pays pourrait fournir l'orge nécessaire à la fabrication de la boisson nationale... Car si l'Allemagne venait à manquer de bière, il ne pouvait plus, quant à lui, jurer de la victoire! Les grandes salles voûtées, la fumée épaisse des pipes, les cris des buveurs, les rires des filles de salle et les *maas* écumants de bière..., tout cela était nécessaire au bien-être, à la santé morale, à l'esprit de résistance, à l'enthousiasme sacré du peuple allemand pendant la guerre... Ici, l'un des officiers l'arrêta pour affirmer que la disette de la bière comme des autres denrées avait eu un excellent effet! N'étaient-ils pas tous devenus plus minces, plus élancés! « Les Anglais nous ont tous rendus plus beaux », déclara-t-il en terminant, tandis que l'une de ces dames, moins fantaisiste, ajoutait d'un ton de regret : « *Es ist wahr; wir haben alle am Koerpergewicht abgenommen.* (C'est vrai, nous avons tous diminué de poids...) »

Le repas fini, nous passâmes au salon. Ma voisine, installée au piano, joua quelques *Lieder* de Schumann, tandis que nos matrones, obéissant à la tradition nationale, se réunirent en un cercle, épanchant déjà, sitôt assises, à voix basse, les mille potins de Francfort. M'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre, les officiers me prièrent de leur dire ce que je pensais de la situation en France. Je ne leur cachai pas la grande confiance dont était animé le peuple français. Là-dessus, non sans avoir exécuté comiquement tout le cérémonial d'usage, les claquements de talon et autres salamalecs, tous deux se retirèrent, et je pris à mon tour congé de mes hôtes.



« Für diese Ente, schöne Fee, würde ich Sie fürs Leben glücklich machen! »

— Pour ce canard, ma belle fée, je vous rendrais heureuse toute la vie.

(A suivre.) ?

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

X

LE ROI D'ITALIE

Entre deux danses ils se promenaient bras dessus, bras dessous, autour de la salle verte.

— Comme je te vois rarement, Arlette! Nous demeurons trop loin.

— Ecoute, dit-elle, tu sais bien le château de Font-Vive? Il n'est pas loin de ta maison. Eh bien, je peux aller, si tu veux, y habiter quelque temps. J'ai assez du village et je pensais m'engager comme première ouvrière chez la modiste de Gonfaron, car je suis beaucoup adroite, tout le monde le dit, et c'est moi-même qui me fais mes robes et mes chapeaux.

— Ils sont magnifiques! fit l'innocent Victorin en élevant un regard émerveillé vers l'édifice que maintenaient sur la tête d'Arlette les longues épingles emboulées.

— Eh bien, figure-toi, on a dit à la comtesse que j'étais une ouvrière remarquable, et elle m'a envoyé, ce matin, M. l'intendant qui m'a dit : « Mademoiselle, Madame la comtesse désire vous parler. Si vous pouvez venir, notre voiture est là qui vous attend. » J'y suis allée, mon beau. Elle m'offre de « magnifiques » appointements... « Mademoiselle, qu'elle m'a dit, je serais trop heureuse d'avoir une femme de chambre comme vous. Vous aurez de gros gages. » — « Madame, que je lui ai répondu, mon instruction ne me permet pas de consentir à être domestique ; mais je suis couturière, et si vous avez besoin d'une couturière-lingère, je serai flattée d'occuper chez vous cette honorable situation. Quant aux appointements, Madame, nous s'entendrons toujours. » — « C'est surtout d'une couturière qui surveille ici la lingerie que j'ai besoin, m'a-t-elle répondu ; si vous pouvez entrer chez moi dans huit jours, vous m'obligerez. » — « Madame, lui ai-je dit, je veux consulter ma mère, et je vous répondrai dans vingt-quatre heures. » Elle a paru enchantée. Tu comprends, Victorin, c'est toi seul que je voulais consulter. Nous serions tout près ; et, le soir, dans cette saison d'été, je pourrais te rejoindre. Il fait si bon, l'été, sur l'aire, dans la paille, sous les étoiles du bon Dieu... Avec la comtesse, nous avons causé encore un bon moment d'une chose et d'une autre. J'ai compris que, si elle me posait un tas de questions, c'était pour se rendre compte de mes pensées et juger de mon instruction. Alors, je m'appliquais beaucoup. A la fin, je ne me rappelle plus à propos de quoi, elle m'a dit, toujours, je crois, pour m'éprouver, et savoir si j'étais instruite comme je l'avais prétendu, elle m'a dit : « Vous avez suivi les leçons à l'école pendant longtemps? » — « Oui, Madame, j'ai mon certificat d'études, et je pourrais vous réciter toute la liste des rois de France. » Elle a souri, de contentement, et m'a dit : « C'est admirable... Vous sauriez même peut-être me dire le nom du roi actuel qui règne en Italie? » J'ai eu un moment d'hésitation, parce que je ne me sentais pas très sûre de moi sur cette question. Puis le nom m'est revenu tout en un coup et j'ai répondu : « Oui, Madame, c'est Victor Hugo. » La comtesse a paru enchantée de cette réponse plus que toutes les autres. Elle a ri, toujours de contentement... Voilà dans quels termes je suis avec cette madame. Et alors, si tu veux, Victorin, j'accepterai la situation « magnifique » qui m'est offerte chez la comtesse. Plus tard seulement je me ferai modiste à Gonfaron, puis à Marseille, où certainement je gagnerai beaucoup, beaucoup d'argent. Qu'en penses-tu?

Elle ajouta :

— Quand tu seras décidé à m'épouser, je reviendrai avec une dot.

Elle pensait que la crainte de la voir s'éloigner des Mayons aviverait les désirs de Victorin, qu'il aurait peur de la perdre et la supplierait de ne pas s'en aller ; qu'il se hâterait enfin de conclure mariage contre la volonté de ses parents. Toute l'affaire était de se faire épouser par ce fils d'une famille riche.

Victorin semblait réfléchir profondément. Tout en causant, ils s'étaient éloignés de la salle de bal, et, marchant à pas lents, ils étaient entrés sous les grands châtaigniers de la forêt, sur la pente des Maures.

L'endroit était imposant. Ces grands châtaigniers, avec leurs troncs vénérables, leurs vastes ramures antiques, donnent, par l'ancienneté, par le silence et l'ombre, par la fraîcheur, et le jeu des rais de soleil sur les feuilles transparentes, une impression d'église, des idées hautes et graves. Sans doute est-ce les forêts qui ont inspiré aux hommes la pensée d'élever des cathédrales. Ce furent les premiers temples ; c'est entre les colonnes des futaies, sous la voûte des ramures que nos ancêtres gaulois dressaient leurs autels. De pareils lieux sont bons aux amoureux, propices aux chuchotements de leurs espoirs, au mystère de leurs rêves d'avenir. Arlette et Victorin subissaient inconsciemment l'émotion qui leur venait de la vie des vieux arbres ; ils étaient là un peu comme des épousés à l'église. Victorin réfléchissait toujours. Et, comme il continuait à se taire, le visage un peu crispé par l'effort de ses réflexions, son Arlette finit par murmurer :

— Eh bien, Victorin, que penses-tu de ce que je viens de te dire?

Gravement, il révéla d'un mot la profondeur de sa méditation :

— Je suis là à me penser, dit-il, que tu t'es peut-être trompée, et que le roi d'Italie, c'est Victor-Emmanuel.

Elle pinça les lèvres, un peu blessée.

— Si je m'étais trompée, répliqua-t-elle, la comtesse n'aurait pas exprimé sa satisfaction comme elle l'a fait. Elle riait de plaisir, je te dis, mon beau, et c'est ta mémoire à toi qui est en faute.

Il se sentit confondu... Et puis, après tout, cela lui était égal! on ne se promène pas sous les vieux châtaigniers, avec une jolie fille, pour ne parler que du roi d'Italie. Il la regarda, eut un éblouissement de jeunesse ; il pressa contre lui Arlette frissonnante ; et, tandis que noyé dans la joie de vivre, il appuyait ses lèvres sur les paupières aux longs cils de la jeune fille que ses prétentions n'empêchaient pas d'être jolie, elle murmurait, extatique :

— Pas Victor-Emmanuel, non : Victor Hugo, je sais bien, moi.

Le picateou riait dans les bois.

XI

LA FAMILLE FAIT LA PATRIE

Le bal était fini. Les tambourins ne résonnaient plus. Les chants avaient cessé. Les étrangers étaient repartis. Victorin allait regagner sa maison, lorsque Arnet, qui le rencontra, lui dit :

— En retournant à ta maison, passe chez Augias, ami Victorin ; il te veut parler.

Victorin se rendit chez le vieil instituteur.

Pendant ce temps, le père Bouziane s'occupait de préparer l'avenir de Victorin, tel qu'il le désirait.

En vue de ce projet, les Bouziane avaient invité pour le soir les Revertégat. On souperait ensemble, puis on reconduirait les Revertégat jusqu'à mi-chemin de chez eux, sous les étoiles d'été, après avoir fait un peu de veillée. Et ainsi, les jeunes gens, Martine et Victorin, pourraient se parler. La bonne nature travaillerait, comme de juste, pour le mieux du désir des parents.

La porte du vieil instituteur était ouverte. Néanmoins, Victorin heurta discrètement.

— Entrez, cria Augias... Ah! c'est toi, Victorin! Je suis content de te voir. Je constate avec plaisir que tu n'as pas oublié ma leçon d'autrefois. Tu sais? ma dictée qui était une leçon de morale civique? *Charbonnier est maître chez lui.* Le domicile est sacré. Chacun, dans sa maison, est son roi... C'est là, mon garçon, qu'on s'appartient tout entier. Et, de ce royaume, on a le droit de jouir à volonté quand on respecte ce même droit au seuil de tous les autres citoyens.

Il développait un de ses thèmes favoris, le bon vieux maître ; et il ajouta, comme pour lui-même :

— Je ne sais pas pourquoi nos livres d'école ne touchent pas à ces sujets, n'enseignent pas le respect du domicile et de tous les droits d'autrui, lequel respect, par un juste retour, attire sur les nôtres le respect de chacun? Nous enseignons les lois du calcul — mais pas assez les lois morales. Il y en a pourtant d'inflexibles, de nécessaires.

Il marmonnait, semblant se parler à lui-même ; c'est qu'il songeait à son fils ; et il soupira profondément.

Il conclut enfin :

— Et si l'on parle de ces choses aux enfants, c'est sans y mettre l'émotion qu'il faut, sans essayer d'en faire comprendre l'esprit, l'importance véritablement sacrée... Victorin, fit-il brusquement, pourquoi ne veux-tu pas suivre les conseils de ton père?

Victorin fronça le sourcil ; et, bien qu'il eût compris, il répliqua :

— Quels conseils?

— Il ne veut pas d'Arlette pour sa bru.

— Et moi, dit Victorin avec fermeté, je la veux pour ma femme. C'est mon affaire, je pense.

Le conflit s'affirmait fortement. La lutte était déclarée entre les deux droits, le droit moral du père et le droit légal du fils.

— Tu défends ton plaisir et ton père défend tes intérêts. Voilà la différence ; tu défends ton plaisir du moment ; et ton père, le bonheur de toute ta vie.

— Mon père défend son caprice. J'épouserai Arlette, c'est mon droit ; mon père ne peut pas m'empêcher d'aimer qui j'aime.

— Il peut essayer de t'arrêter au moment où il croit que tu vas faire une sottise, dont tu souffriras un jour. C'est son droit à lui et c'est son devoir. Ton émotion de jeunesse t'entraîne et t'aveugle. Tu cherches avant tout la satisfaction du moment. Et c'est parce qu'il n'est pas troublé, lui, comme tu l'es par ta jeunesse, qu'il juge sainement tes actions. Il a maintenu la famille Bouziane. Il ne veut pas que tu la détruises en y faisant entrer une fille qui n'est pas de sa race moralement. Elle n'est pas même du terroir. Il est dans son rôle de père, qui est de te guider pour ton bien.

— Qu'il me laisse tranquille, dit Victorin d'un air farouche. Qu'est-ce qu'on doit à son père? Est-ce pour mon intérêt qu'il m'a mis au monde? Il n'y pensait guère à ce moment-là! Il ne pensait qu'à son plaisir.

Augias eut un grand mouvement de révolte, une colère intérieure. Ainsi ce brave Victorin, ce paysan, fils de paysans aux mœurs traditionnelles, était infecté du poison moderne, qui est d'origine tudesque. Il méprisait et insultait l'autorité, ou, plus simplement, l'expérience

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

paternelle ; il faisait pis encore : il niait la sincérité et la légitimité du conseil affectueux.

— Malheureux! cria le vieux maître, ne vois-tu pas que tu es coupable, toi, de ce que tu reproches à ton père injustement! Car lui, en choisissant sa femme, il l'a prise dans des conditions qui promettaient à leurs enfants tout le bonheur possible ici-bas. Tandis que toi, as-tu pensé à l'avenir que tu promets aux enfants d'une Arlette?

— Qu'est-ce qu'elle vous a donc fait à tous, cette pauvre Arlette? Qu'a-t-elle fait à mon père?

— Ce qu'elle nous a fait? dit gravement Augias ; ce qu'elle lui a fait, à ton père? Ceci : qu'elle méprise la terre! Tout est là. Elle lui préfère les mauvais livres et les journaux. Et pourtant, poursuivit le vieil instituteur, qu'y a-t-il de plus beau que de posséder un morceau de cette boule du monde sur laquelle nous vivons, et d'en tourner et retourner le sol, pour en faire sortir ce qui nourrit et ce qui fait la joie : le pain et le vin?

Un rayon d'enthousiasme brillait dans le regard du vieil homme.

— Le paysan, poursuivit-il, est vraiment l'homme dont aucun des autres hommes ne peut se passer. As-tu réfléchi à cela, Victorin, et que la terre est à lui plus qu'à personne autre? Il devrait le savoir et y penser chaque jour pour être fier de son sort. Mais non, voilà qu'une rage vous prend tous d'aller dans les villes! Vous voulez qu'on vous appelle *ouvriers agricoles* ; ou de cet autre nom, *travailleur de terre* ; comme si le mot de paysan n'était pas un plus beau titre. Vos bastides, où n'habite qu'une famille, prennent l'air pur et la lumière à pleines fenêtres ; et même au fond de vos intérieurs, vous buvez la lumière et l'air à pleins poumons ; et, malgré tous ces avantages, qui sont grands, vous rêvez d'habiter une mansarde dans des maisons à sept étages, ces maisons qu'avec Arnet on peut dire faites de caisses entassées, de cages superposées. Les façades y voient les fenêtres de leurs vis-à-vis ; le derrière de ces maisons regarde des cours, obscures à midi comme des puits! Et quoi encore? Ah! le chapeau mou vous gêne ; il vous en faut un bien dur, et des vestes avec des pans inutiles, des manières de jupons comme aux femmes. Et à nos filles, il faut de la toilette! Elles ont appris à lire. A quoi ça leur sert-il? A acheter des journaux de modes. D'après les images de ces journaux, elles peuvent copier les toilettes des belles madames dont elles se moquent parce qu'elles les jalousent! Mais, mon pauvre Victorin, sais-tu qu'une femme qui aime la toilette fait le malheur d'une maison même riche? Alors, quel bonheur peut-elle donner à des gens comme toi, qui, sans être pauvres, n'ont pas des cent et des mille ; et qui, chaque jour, doivent travailler pour vivre. Ton père a raison cent mille fois! Fils d'antiques roturiers, il est beau de simplicité et d'honnêteté, dans son monde de paysans utiles au pays ; il est Bouziane comme son voisin est Colbert dans son château. Moralement, l'un vaut l'autre, à condition qu'ils comprennent l'un et l'autre par où ils se peuvent estimer et aimer, et par quels liens ils sont attachés pour faire ensemble, — même quand ils y travaillent différemment, — la force et l'honneur du pays. Epouse Martine, Victorin, suis le conseil de ton père ; l'amour et la jeunesse ne prévoient rien ; mais l'expérience des pères est là pour les avertir. Ce n'est pas sa pauvreté, certes, qui parle contre ton Arlette, c'est sa paresse et sa frivolité. Ta maison, que tu veux prospère, elle te la démolira. Tout ton travail de chaque jour ira se perdre, inutile, chez les marchands de fanfreluches. Nous en connaissons tous, de ces Arlettes, dont la famille se prive d'une nourriture saine et abondante, pour arriver à leur payer leurs talons en échasses et leurs chapeaux hérissés de baïonnettes! Vois-tu, Victorin, chacun de nous doit songer à son pays. Une famille qui se détruit, c'est une pierre de l'édifice qui s'émiette et prépare la ruine de l'ensemble. Quand, aujourd'hui, on nomme avec respect les Bouziane des Mayons — c'est la petite cité qu'on respecte, et, en elle, la terre de Provence, et, en celle-ci, le terroir de France... Mon brave Victorin, tu as été un de mes plus dociles et de mes plus intelligents écoliers. Il est impossible que tu ne me comprennes pas. Dis-moi que tu me comprends.

Victorin baissa la tête.

— Pardonnez-moi, monsieur Augias, mais j'ai fait des promesses ; je ne suis plus libre. Ne me tourmentez pas davantage... Je vous promets de réfléchir à vos paroles. Je sais que vous me parlez pour mon bien.

Il se retirait vers la porte, à reculons, en saluant gauchement, très troublé et malheureux.

— Tu réfléchiras.

XII

UN SOIR D'ÉTÉ SUR L'AIRE

Toute l'éloquence de maître Augias avait été, semblait-il, dépensée en pure perte ; car, en vérité, elle n'avait rien changé aux résolutions de Victorin. Elle ne les avait même point ébranlées. Pourtant, il n'y a pas de discours qui soient perdus. C'est quelquefois à longue échéance, après des années, qu'une parole oubliée se réveille en nous et détermine un acte, qui, peut-être, importe au monde. L'effet du discours de M. Augias, malgré le « je vous promets de réfléchir » qui était de simple politesse, paraissait avoir été nul. Ce discours détermina pourtant, une heure plus tard, l'attitude de Victorin vis-à-vis de Martine et des Revertégat, qu'il trouva chez lui. C'est en songeant à ce que venait de lui dire son vieux maître que, sans rien vouloir changer à ses projets, Victorin se dit qu'il était convenable de faire bon visage aux parents de Martine, et d'être, en leur présence, et en présence du père Bouziane, aussi aimable envers elle qu'il avait cru pouvoir l'être le jour de la chasse aux cigales. Ainsi, sans qu'il s'en doutât, il entretenait chez eux une illusion dont la force se dresserait contre lui dans la lutte à venir.

Dans l'après-midi, deux heures auparavant, lorsque Martine était arrivée avec ses parents, la mère Bouziane l'avait prise à part un moment, sous prétexte de lui montrer une vache achetée la veille ; et, dans l'étable, elle lui avait dit :

— Martine, ma belle, nous sommes malheureux, Bouziane et moi, parce que Victorin, — qui t'a toujours aimée, depuis le temps où, tout petits, vous jouiez ensemble, — a été détourné de toi par cette gueuse d'Arlette. Et ç'a été juste au moment où nous calculions, son père et moi, qu'il se déclarerait à nous comme ton fiancé. Il t'aime toujours bien ; mais l'autre l'attire avec des manigances. Est-ce que tu ne deviendrais pas volontiers sa femme, toi?

— Volontiers, dit Martine, il est si brave!

La mère Bouziane embrassa Martine. Elle était émue et fit silence un moment.

— Eh bien, alors, défends-toi, dit-elle, défends-le, nous te soutiendrons. On t'aime beaucoup ici. Et puis on sait quelle bonne travailleuse tu es, forte et courageuse, de bonne volonté autant qu'un homme ; et que tu ne laisseras pas tomber notre bastide, la vieille maison des Bouziane, qui est honorée de tout le monde aux Mayons, et bien plus loin dans la contrée.

— Que je me défende? dit Martine. Et que puis-je faire, pauvre de moi?

— Un peu de coquetterie n'est pas un mal, dit la mère Bouziane. Agace-le, des fois. Qu'il en vienne à te comparer à cette Arlette de malheur, une maigrichonne, une mesquine, qui n'a jamais porté que le poids de son ombrelle. Je n'ai pas à dire à une jolie fille de quelle manière elle doit s'y prendre, et comment on regarde un jeune homme quand on veut l'emmasquer (ensorceler) d'amour.

— Pour ça, dit Martine en riant, je ne veux pas m'en charger ; je crois bien que j'y serais trop maladroite et ridicule. Il faudrait, le dimanche, quitter mes bons souliers qui sont faits pour nos chemins pleins de pierres et mettre des escarpins ; et puis, me relever une robe trop longue en la prenant à poignée comme j'en ai vu des fois ; il faudrait avoir des chapeaux avec, dessus, des queues de dindons ; car je crois bien que c'est cela qui lui plaît, à ce nigaud de Victorin. Mais me voyez-vous déguisée ainsi? Ah! misère de moi! quelle caricature! non, ma foi, je ne pourrais pas.

Et, devant l'image qu'elle évoquait, Martine éclata de rire, montrant toutes ses belles dents blanches. Elle riait si fort, si fort, que sa gaieté fit sourire la grave maman Bouziane.

— Ah! Martine! s'écria-t-elle, quel trésor nous aurions en toi! Ne nous abandonne pas, fillette ; je ne t'en dis pas davantage.

Martine redevint sérieuse :

— Misé Bouziane, je ne peux pas me changer par politique. Il faudra que Victorin me veuille telle que je suis, et me le dise. Ah! alors, alors oui, que je saurai lui répondre. Pourquoi c'est vrai que je l'aime ; mais ce n'est pas aux filles à parler premières. Et quand bien même ce serait la mode, moi, voyez-vous, je ne pourrais pas! Comme ma mère, qui m'a élevée, et comme vous, je suis d'ancien temps.

Et, tout juste comme maître Augias avait dit à Victorin, misé Bouziane dit encore :

— J'ai parlé pour le bien de tous. Tu réfléchiras.

Et, tout comme Victorin ne s'était pas cru influencé par le discours de maître Augias, de même Martine ne se doutait guère qu'elle venait de recevoir une suggestion à laquelle, tôt ou tard, elle obéirait.

En effet, à l'arrivée de Victorin, c'est rendue forte inconsciemment par les paroles de la mère qu'elle accueillit le fils avec un sourire et des regards qui, sans être voulus, étaient plus féminins qu'à l'ordinaire.

Et comme, ayant aperçu, sur le chemin, Victorin encore un peu éloigné, elle avait couru vers lui, il n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Qu'est-ce qui t'arrive de si heureux aujourd'hui? Tu parais toute en bonheur? C'est pourtant là-bas qu'était la fête ; pourquoi n'y es-tu pas venue?

La belle fille se ressaisit :

— Des fêtes où il y a tant d'hommes des villes, je ne les aime pas beaucoup, dit-elle aussi froidement qu'elle le put.

Et parlant comme malgré elle, elle s'entendit prononcer ces paroles qu'elle aurait voulu reprendre aussitôt :

— Et puis, pour te voir danser avec une Arlette, tu sais!... Ce n'était pas la peine de me déranger.

Il éprouva comme un petit choc au cœur. Et, charmé dans son orgueil d'homme :

— Est-ce que tu serais jalouse? fit-il en souriant.

— Jalouse, moi? d'une Arlette? Ah! bien non ; mais j'ai pour elle tout juste les sentiments que sentent à son endroit tes père et mère. Demande-leur si ça leur ferait plaisir à eux de te voir danser avec mademoiselle Arlette des Mayons.

— Et comment sais-tu que j'ai dansé avec elle? fit Victorin très amusé

— Je n'en savais rien quand je l'ai dit ; je le sais maintenant que, par ta réponse, tu me l'apprends toi-même. Et ce n'était pas difficile à deviner.

Ainsi causant de bonne amitié, ils revenaient vers la maison.

— Et alors, jeunesses? cria le père Revertégat, vous vous le comptez au plus juste? Beau temps, où vos père et mère étaient comme vous! Allons, venez vous mettre à table. Le lièvre, c'est ma chasse, et les perdreaux, celle de Bouziane. La salade fère (sauvage) sent bon l'aïé (l'ail), et l'on se passera de soupe, vu qu'avec tout le reste, il y aura de quoi se remplir le ventre à faire péter la courroie.

La table était dressée dehors sous les mûriers.

— De la soupe, dit misé Bouziane, je n'en ai fait que pour le grand-père. Déjà il l'a mangée. S'il manque une aile à l'un des perdreaux, ne vous étonnez pas, c'est lui qui s'en est régalé. Un verre de notre vieux vin par-dessus, et il s'est rendormi, le grand-père, avec l'air d'un bienheureux.

Par une ruse de femme, misé Bouziane avait pris soin de séparer à table les deux jeunes ; en sorte qu'ils commencèrent bientôt à « se désirer d'être un peu seuls » ; et, dès le repas fini, tous deux s'en allèrent hors de l'abri des vieux mûriers, sur l'aire, encore toute luisante de pailles entassées, sous le grand plafond d'azur noir, piqué d'étoiles, qui faisait dire à Victorin :

— Si on ne dirait pas qu'on regarde un grand crible à travers lequel on verrait trembloter un grand feu.

Pendant qu'ils s'éloignaient, les Revertégat et les Bouziane clignèrent des yeux les uns vers les autres, mais ils continuèrent à parler d'autre chose.

Tout à coup :

— Chut! fit Revertégat.

A peu de distance, assise sur la paille, dans l'aire, Martine s'était mise à chanter, et Victorin, auprès d'elle, répondait à sa chanson :

Le jeune et beau leveur de liège,
Par les bûcherons écouté,
Apprit l'art du chant sans solfège
Comme les cigales d'été.

Victorin répondait :

Tous ceux que la gloire émerveille,
Un jour par elle sont trahis.
Cigalous a revu sa vieille
Et son vieux, et son beau pays.
Mais il a trop souffert, pechère,
De son mal, amour et misère ;
Et, le lendemain du retour,
Aux bras du père et de la mère,
Il est mort en chantant l'amour.

Les deux voix étaient fraîches, pleines, et montaient dans l'air calme vers les étoiles. Au refrain, les deux jeunes gens chantèrent ensemble :

Et dans le ciel, le ciel d'un été qui flamboie,
L'esprit de Cigalous doucement est monté :
Le peuple entier des cigales en joie
L'emporta dans l'azur d'un éternel été!

— C'est joli, tout de même, ces deux voix mariées, disaient les Revertégat et les Bouziane.

De nouveau, les deux couples des parents échangèrent un malicieux regard d'intelligence.

Et là-bas, sur l'aire, quand elle eut chanté seule son dernier couplet, Martine, comme alanguie, dans la tiédeur de la nuit, sous la caresse d'une brise chargée de la senteur des pinèdes, se renversa sur la paille rafraîchie de rosée. Un singulier bien-être détendait son corps souple. L'éternel amour sortait de toutes les choses, avec la chaleur que, depuis l'aurore, elles avaient bue à longs traits. La terre ardente exhalait l'esprit du jour ; quelque chose de plus fort que toute volonté humaine pénétrait la chair des deux jeunes créatures. Victorin, en ce moment, n'aimait pas Martine plus qu'il n'aimait Arlette, mais il aimait la vie impérieuse, et il la ressentait mieux qu'au bal tout à l'heure, parce qu'il était sous la magie de la saison et de l'heure.

Alors, comme Martine, immobile, subissait le même enchantement, il s'étendit à son tour sur les pailles bruissantes, il en prit une, et, rampant avec lenteur vers la jeune fille, le bras tendu, du bout de la paille frémissante, il lui caressa les cheveux.

Cette caresse la fit frissonner toute. D'un bond, elle se leva toute droite et s'encourut vers la maison.

— Eh bien, Martine, vous avez chanté comme deux anges! Et le chanteur qu'en as-tu fait?

— Il est là qui vient, je pense, dit-elle avec calme.

Pour la troisième fois, les parents échangèrent un joyeux regard de complicité.

(A suivre.) JEAN AICARD,
de l'Académie française.

LES ÉVÉNEMENTS

Allemagne et Russie

Après avoir à tant de reprises exécuté sur la corde raide de la politique allemande toutes les voltes, tous les entrechats que lui demandait, que lui imposait Guillaume II, M. de Bethmann-Hollweg ne trouve plus l'équilibre de jadis, le balancier tremble dans ses mains, il hésite, et, pour ne pas tomber, pour ne pas risquer la décisive culbute, garde, comme ces jours derniers, un silence prudent. Sollicité, presque sommé depuis plusieurs semaines de parler, de faire connaître les « buts de guerre » de l'Allemagne, il s'est obstinément refusé à toute explication ou s'est borné à la vague promesse d'une paix prochaine et avantageuse.

Aussi bien l'homme à tout faire du kaiser pouvait-il agir autrement dans l'incertitude de la situation militaire et au milieu des difficultés intérieures où l'ont acculé la guerre avec les Etats-Unis et surtout la révolution russe. Ce n'est pas impunément, en effet, que le prolétariat allemand a vu la démocratie russe conquérir si rapidement sa liberté. Elle a demandé des réformes; on sait par quel bon billet le gouvernement a répondu, et cette duperie ne pouvait qu'ameuter les esprits déjà excités par la famine. Les émeutes provoquées par la faim sont venues battre jusqu'aux murailles du palais impérial.

Bref, le chancelier se trouvait pris entre les sollicitations des socialistes qui réclament la paix sans annexions ni indemnités et les exigences des pangermanistes qui veulent Anvers, le bassin de Briey, etc. Devant leurs deux thèses contraires, il n'y avait qu'une solution: le silence.

Entre Scheidemann qui lui demandait de céder au vœu populaire, de ne pas cacher plus longtemps les buts de guerre de l'empire, et le conservateur Roesick déclarant que la paix socialiste serait une trahison, que les annexions, des indemnités étaient nécessaires, il a parlé pour ne rien dire, il a refusé d'abattre ses cartes. Il s'est défendu de formuler aucun programme : « Car, a-t-il dit en substance, un programme de renonciation à toute annexion permettrait à nos adversaires de continuer la guerre sans risque, et puisque nous n'avons pas entamé la lutte dans un but de conquête, tout plan à ce sujet ne pourrait que prolonger les hostilités. »

Comme on s'y attendait, M. de Bethmann-Hollweg a fait à nos alliés russes toutes les avances que lui suggérait son esprit de duplicité et d'hypocrisie.

Ce chat-fourré a tendu aux illusions russes un nouveau piège, une nouvelle amorce, et déclaré que, « puisque le mouvement pacifique s'accentuait en Russie, l'Allemagne n'avait plus qu'un désir, c'était de faciliter une entente avec elle. » Il faut espérer que cette perfide invitation ne sera pas écoutée de nos alliés, bien qu'elle survienne en pleine crise...

Lorsque la veille encore, Petrograd retentissait de ce cri subversif du pacifiste, du défaitiste Lénine : « Paix au front, guerre à l'intérieur », il est impossible, en effet, que les chefs populaires ignorent les dangers d'une trop grande liberté et ceux surtout d'un accord prématuré avec le plus perfide des voisins.

Ce ne sont pas, en tout cas, les avertissements qui leur auront manqué, non plus que les conseils des démocraties alliées. C'est le prince Lvof qui, dans un pressant manifeste rappelle « qu'il existe pour les peuples un chemin sombre bien connu de l'histoire et qui conduit de la liberté à la réaction par la guerre civile et l'anarchie. » C'est le cri de M. Goutchkov qui, en donnant sa démission de ministre de la guerre, s'écrie : « Nous ne créons rien et autour de nous tout s'écroule ! »

Le comité des ouvriers et des soldats qui s'est établi en marge du gouvernement provisoire et dont la surveillance étroite, les suspicions sont connues, ne pouvait y demeurer insensible, et il a adressé aux troupes du front un appel dont l'esprit est discutable, mais où il met le soldat russe en garde contre les invitations ennemies à une paix séparée. Déguisés en soldats, les officiers boches et autrichiens se rendent dans les tranchées russes et y fraternisent perfidement avec les troupes russes, affirment que la guerre est l'œuvre du tsar, que les buts de guerre des Empires centraux sont identiques à ceux de la Russie et ne visent que la liberté des peuples. Et tout cela jette dans les rangs moscovites des ferments d'indiscipline. Les généraux ne sont pas toujours écoutés.

Dans son manifeste, le comité demande aux troupes de ne pas oublier que la perte de la Russie libre serait une catastrophe irréparable pour les démocrates, qu'il faut la défendre de toutes leurs forces, qu'une paix séparée est impossible puisque du jour où l'impérialisme aurait vaincu les Alliés occidentaux, il tournerait contre elle toute sa puissance, la vaincrait et l'asservirait.

Le comité de Tauride a également compris la nécessité d'un accord avec le gouvernement provisoire. Après avoir refusé de participer aux affaires, il a accepté, et six de ses membres, parmi lesquels Tchernoff et Tseretelli collaborent avec le prince Lvof. Mais leurs exigences sont grandes et ont déjà amené la retraite de M. Milioukof, dont on connaît la fidélité aux Alliés. Il est vrai que le célèbre Teretchenko qui le remplace au ministère du Pont-aux-Chantres est lui-même partisan d'une collaboration étroite avec l'Entente. Mais dans leur programme, le bon et le mauvais s'entremêlent. Certes, le nouveau gouvernement insiste sur l'impossibilité d'une paix séparée, sur la nécessité de continuer la guerre, de ne pas abandonner les Alliés, car le péril de leur défaite retomberait sur la Russie. Cependant, il proclame la fameuse formule d'une « paix sans annexions ni indemnités ».

La paix sans indemnités ni annexions, les extrémistes n'y pensent pas! Ainsi, la France ne recouvrerait pas les provinces perdues, l'Italie celles pour lesquelles les *grigio verde* combattent si glorieusement en ce moment même sur l'Isonzo, la Serbie, la Belgique martyre ne seraient pas indemnisées, l'Allemagne ne devrait rien pour nos villes systématiquement détruites! Une pareille paix ne serait ni juste ni durable.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme

au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 18 mai 1917.

L'Emission publique des Obligations 5 1/2 0/0 de la Ville de Paris sera close au moment où paraîtra cette Revue. Nous en publierons les résultats la semaine prochaine.

L'empressement avec lequel les porteurs de Bons ont apporté leurs titres à l'échange contre des obligations nouvelles est un gage certain de l'accueil qu'obtiendra l'émission en numéraire.

Le montant des obligations échangées a dépassé le chiffre de 434 millions et c'est là, on le reconnaîtra, une magnifique réussite.

On est donc en droit de compter sur un succès analogue pour la seconde partie de l'opération, d'autant plus que les demandes n'ont cessé d'affluer aux guichets des intermédiaires accrédités pour recevoir les souscriptions.

Les débuts de la semaine écoulée **en Bourse** se sont ressentis encore des réalisations de bénéfices qui suivent toute période de hausse et plus spécialement des appréhensions causées par la situation intérieure de la Russie.

A cet égard, la constitution d'un cabinet de coalition, sous la présidence du prince Lvoff, sans donner tout apaisement, met fin à une dualité de pouvoirs préjudiciable à l'unité de direction des destinées du pays.

Il semble qu'on soit en droit de compter sur la prochaine reprise des opérations militaires sur le front russe; l'on constate, d'autre part, l'heureux effet de la reprise de l'offensive sur le front italien et l'on apprécie hautement la coopération navale des Etats-Unis.

Nos **Fonds Nationaux** n'ont pas cessé de conserver une tendance très soutenue, qui s'affirme en clôture.

Les **Fonds Russes** ont été d'abord très agités, mais paraissent avoir retrouvé leur calme; ce revirement favorable se manifeste sur tout le groupe russe.

Dans le compartiment des fonds d'Etats, il nous plaît de relever la bonne allure des fonds américains.

Les **Fonds Boliviens** notamment se distinguent par leur bonne tendance; le *5 0/0 1910* s'affermit vers 395 fr. et le *5 0/0 1913* gagne une dizaine de francs à 384 fr., en attendant mieux. Ce mouvement, nous l'avons dit, était à prévoir.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler ici l'importance des ressources minières de la Bolivie, lesquelles avaient d'ailleurs attiré les convoitises de l'Allemagne. Le gouvernement de M. Montès a su écarter tout danger à cet égard, et c'est en complet accord avec l'Entente que la Bolivie poursuit le développement de ses richesses minières; sa prospérité bénéficiera naturellement de la hausse générale des métaux.

Le nouveau président de la République est prédestiné à la continuation d'une saine politique et à la mise en valeur des ressources du pays. Sa grand'mère maternelle, Mme Hyns de Guerra, était d'une noble famille anglaise. Lui-même a étudié longtemps en Angleterre. Au cours de sa brillante carrière, M. José Gutierrez Guerra fut successivement ministre des Finances, vice-président puis président de la Chambre des Députés, et s'adonna entre temps aux questions financières. Il est l'auteur de deux ouvrages dont l'influence a été considérable : *Questions Bancaires*, publié en 1910, et *Réforme Bancaire*, publié en 1913. Sa haute compétence l'avait appelé dans le Conseil d'administration de la *Banque de la Nation Bolivienne*. L'avenir de la Bolivie est, on le voit, en excellentes mains.

Les **Fonds Brésiliens** sont également en hausse sur toute la ligne, sous l'impression très favorable des déclarations présidentielles dont nous avons parlé la semaine dernière, de l'organisation officielle du contrôle des Compagnies de navigation, afin de régulariser et d'activer l'exportation des produits alimentaires pour les nations de l'Entente et les Etats-Unis, et enfin de la notable amélioration du change brésilien.

La belle allure des **Fonds Argentins** complète cette agréable revue des fonds sud-américains.

Le groupe de nos grands Etablissements de crédit maintient ses fermes dispositions. Nous noterons particulièrement l'activité des demandes dont a été l'objet l'action du **Crédit Mobilier Français**. Au moment où la reprise des affaires se manifeste d'une façon sérieuse et avec de fortes probabilités de durée, cet Etablissement va se trouver à même de profiter de ce mouvement grâce à son excellente situation financière.

Le groupe des **valeurs métallurgiques** continue à se faire remarquer par ses fermes tendances. Ces industries, fortement alimentées par la Défense nationale, vont trouver un nouvel élément d'activité dans la remise en état des pays reconquis sur l'envahisseur; quant à l'avenir, l'après-guerre leur réserve un champ d'exploitation des plus vastes.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** ont été de 89,275 fr. 96 en avril dernier, contre 96,815 fr. 10 en avril 1916. Mais il y a lieu de noter que c'est le mois dernier qu'a eu lieu l'avance de l'heure légale, dont l'influence s'est fait ainsi sentir. Pour les quatre premiers mois de 1917, les recettes se chiffrent par 450,872 fr. 55 contre 459,825 francs 90 pour la période correspondante de 1916.

Le Conseil d'administration de la **Compagnie du Canal de Suez** a décidé de proposer à l'assemblée générale des actionnaires, convoquée pour le 11 juin, de fixer le dividende de l'exercice 1916 ainsi qu'il suit :

	Brut	Net
Par action de capital....	102 58	90 »
Par action de jouissance.	77 58	67 378
Par part de fondateur....	43 707	38 546

Rappelons que, pour l'exercice 1915, les dividendes étaient respectivement de 134 fr. 283 brut (120 fr. net) par action de capital, 109 fr. 283 brut (97 fr. 915 net) par action de jouissance et 61 fr. 566 brut (55 fr. 853 net) par part de fondateur.

Le **Crédit Mobilier Français** a reçu de la **Chambre des Mines du Transvaal** son câblogramme mensuel lui annonçant, pour le mois d'avril, un rendement total de 742,778 onces d'or fin, d'une valeur de £ 3,155,121.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

BOITE AUX LETTRES

Mlle Rose. — Faites usage régulier de l'Eau de Brise Exotique, vous préviendrez et ferez disparaître rides, boutons et taches de rousseur. Employez-la le matin dans l'eau de toilette, ou pure après vous être essuyé le visage. Vous la trouverez à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Muguet de Mai. — 1° Pour ces taches faites des applications matin et soir de jus de citron. 2° Des massages à l'huile d'olive en les frottant dans le sens de la hauteur. 3° Le jus de citron n'est pas fait pour agir contre les boutons. Prenez un bon dépuratif et surveillez le bon fonctionnement de l'estomac et de l'intestin. 4° De la gymnastique des bras, et tous les matins douches à l'eau froide suivies de massages circulaires avec du talc.

Cousin Cerdges. — Chez le fabricant probablement, 27, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Une Ermite. — 1° Voyez un docteur, à votre âge c'est assez rare. 2° Les brûler avec un crayon de nitrate d'argent. 3° Il faut d'abord écouter vos parents, travaillez pour eux chez vous, au besoin, prenez d'autres filleuls.

Une Varoise. — Oui, la Poudre Capillus est excellente pour recolorer à sec les cheveux. Elle existe en toutes teintes à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, au prix de 5 fr. 50 la boite. Pour la première commande joindre un échantillon de vos cheveux pour avoir la nuance exacte.

Un vieux lecteur des « Annales ». — Dans un réservoir établi spécialement à cet effet.

Une Sauvage de Courbet. — Il faut envoyer votre manuscrit à un éditeur qui vous le prendra s'il le juge intéressant, à condition que vous payiez les frais d'édition, autrement rien à faire sauf pour les auteurs déjà en vogue.

M. H. — L'Institut de Coupe de Paris, 54, rue d'Amsterdam, ou l'Institut Féminin, 54, rue du Rocher.

B, de Seine-et-Marne. — Pour apprendre la sténo et la machine à écrire rapidement, adressez-vous à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, qui se charge également du placement gratuit de ses élèves.

Bleuet. — 1° Mêlez à vos ablutions de l'Eau de Brise Exotique, mettez ensuite une bonne crème. 2° Lotionnez quotidiennement avec le Philopile de Chabrier. Non, le port du képi n'a aucune influence à ce point de vue.

X..., Abonnée. — Si vos cheveux tombent employez sans tarder le « Shampoing Selma », que vous trouverez aux Laboratoires Cousin, 49, avenue Victor-Hugo, Paris, au prix de 1 fr. 80 les six pochettes.

FURETTE.

Les Carrières Commerciales

Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent les préparer chez eux par correspondance ou sur place en leçons particulières aux emplois de comptable, sténo-dactylo, etc., qui vont offrir de nombreux débouchés. Demandez le programme gratuit aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris. (Section des dames, 13, boulevard Saint-Denis.) Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

LIBRAIRIE

Dernières Nouveautés. — *Librairie Armand Colin*, 103, boulevard Saint-Michel, Paris. (Ouvrages recommandés) :

L'Europe avant la Guerre : L'Europe en 1911; la Crise marocaine : France et Allemagne; la Question turque ; la Ligue balkanique; Autriche-Hongrie et Serbie, par AUGUSTE GAUVAIN. In-18, 3 fr. 50. — *Une Conquête morale : L'Enseignement en Afrique occidentale française,* par GEORGES HARDY, Inspecteur de l'Enseignement de l'A. O. F. Un fort in-8°, 6 fr. — *Le Maroc :* Géographie, histoire, mise en valeur, par VICTOR PIQUET. Un fort in 8°, avec 4 cartes ho s texte, 6 fr. — *De Québec à Valparaiso :* Paysages, peuples, écoles par HENRI GOY. In-18, 3 fr. 50. — *L'Art religieux et l'Art français du Moyen âge,* par EMILE MALE. In-18, 3 fr. 50.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Souscription recueillie par Mmes Rogers et Rutlidge, de Rio de Janeiro, et mentionnée dans la 144e liste (numéro du 20 mai 1917).

NOMS DES DONATEURS :

M. Claudel, M. A. Sa, Mme Stephens, Maurice Rutlidge, M. Chevalier, Antonio Cid Loureiro, Anonyme, A. Breissau, Barrenne, E. Thiers et Cie, J.-W. Spackmann, Fox, R. Costa, E. Harrison, G. Messeder, H.-B. Cooper, Anglo-Mexican Petroleum, G. Coatalem, A. Janin, R. de Geslin, A. Haguenauer, D'Orey et Cie, J. Dupas, E. Costel, E. D'Ao, André Bravard, Antonu Joaquim Texeira, M. et Mme Mortimer, M. Sanson Lamelue, Commdor Charles Schmidt, Mme Soussan, A. Cavé, Louis Petes, Mme Alves, Francise Alves, Marcelle Soarès Fraissard, Mme Rozand, Mme Marigny, Besnard frères, Jacques Bloch, Clayton Oldsburgh et Co, Etablissements Américains Gratry, Lambert frères et Cie, Carlos Conteville, J. Bonniard, Anonyme, Th. Rhode, F. Isnard, R. Aubertel, E. Kanthock, Fierg, H.-G. Linch, C. Vautelet, E. Carneiro Léon, Henry Robert, P.-H. Labouriau, L. Rezende, Maurice Lesage, Mme Lesage, E.-S. Lynch, G. Gelly, Mme R. Cauzard, E. Gosling, E. Isnard, F. Labouriau, P. Labarthe, d'Ainvelle, E. Tomson, G. Tattersall, V. Estoueigt, Dr C.-J. Gidon, Dr José Mendes Diniz, Société Financière du Brésil, Emp. Const. Rio Grande do Sul, Cie Nal. d'Exp. de Segur, Mahieu, E.-E. Barton, Filemon Torres, Francisco Castro, C.-A. Sylvester, Huntress, A. Maio, Dr Rego Barreos, W.-H. Troop, J.-Walter Hime, Ferd. Rosemboom, V. Wraubeck, Julio Cirio, Desdor Saraiva, Ch.-L. Ebert, I. Marx, G. Levy, Mme Lasserre, Mme Ettinger, M. et Mme Grandmasson, Mme Calvoeoressi, Mme L. Hosxe Cardozo, Mme Blanche Thesy, M. et Mme Mockensie, M. et Mme Rogers, A. Toussain, O. Sloper, V. Lamaignère, Barragat, A. de Moura, Pouget, G. Pitez, Joseph Mirilli, Rodolpho, Anonyme, Edouard Mège, Mme Thyss, M. Colombo, M. Martinelli, Mme Artiges, Mme Watteau, L. Guiard, A. Dupont, E.-R. Good, G.-W. Dawson, H.-G. Bullock, Vases Ortigaou (Parc Royal), Dor et Cie, Cabalzar, Ad. Rouchon, Paul Mèghe, André Richer, Mme Vermeylen, L. Robichez, Anna Clerc, Georges Custot, Mme Brigole, Mrs O'Doy, Wassenhove, Ramos, Frank Touzeau, M. Auguste Petit, Mlle Cherencq, Mme Loubet, Mme Gulnor Stampe, Mme Griffond, Romero, Mme Lafourcade, J. Tisserandot, Crédit Foncier, Soury Soarès Bonne Cie.

ENTRE NOUS

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal, 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Pension famille. Jolies chambres. Prix modérés. 28, rue St-André-des-Arts (angle place St-Michel).

Rats, souris, taupes, punaises, cafards sont détruits infailliblement. Ecrire: L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados), dépositaires acceptés.

Chant d'actualité, spécimens. Gillard, 15, rue Saint-Martin, Nevers.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne, Paris. Chambres depuis 3 francs. Repas, 2 fr. 50. Electricité. Chauffage. Recommandé.









LES·ANNALES



LE RETOUR DES HIRONDELLES
PAR
LUCIEN JONAS

3 Juin 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.

Le N° 30 Centimes

Les « Ballets Russes »

Leur orientation nouvelle

Les « Ballets Russes » sont revenus au Châtelet, le théâtre qui les a vus naître il y a dix ans : mai 1908. Ils établirent leur règne avec *Cléopâtre*; ils le continuent avec les *Femmes de bonne humeur*, *Contes Russes* et *Parade*, trois nouveaux spectacles ordonnés et dansés par un même jeune homme : M. Massine, premier danseur et maître de ballet.

Conçues par M. Diaghilew, les *Femmes de bonne humeur* nous viennent directement de Rome. Mariuccia et Leonardo, Battista et Silvestra, un souper, des fiancés déguisés, des tables renversées, mascarades et bousculades : par le sujet tiré de Goldoni, par la musique empruntée aux sonates de Scarlatti, par les costumes ravissants de fantaisie et de goût, ce ballet appartient bien au dix-huitième siècle italien, tandis qu'un décor de funambules, d'une teinte verdâtre, de décombres et de verre cassé, est vu par M. Bakst à travers « les hémisphères de verre » si aimés de l'époque. Je tiens de M. Massine lui-même qu'il a mis dans l'arrangement de ce spectacle tout son soin, qu'il a tenu à faire italien, sans trop de stylisation, varié et vif, très détaillé chorégraphiquement, sans nuire à l'ensemble. Massine a montré le rythme, le nerveux du mouvement, et tous ont suivi avec grâce. Les danses sur les airs de flageolets et de flûtes de M. Idikovski et de M[lle] Lopokova, la retenue comique de M[me] Cecchetti et du grand maître Cecchetti, l'espièglerie de M[lle] Antonowa... Ce divertissement est presque cinématographique, tant il emprunte à la vie et au mouvement.



Une scène des « Femmes de Bonne Humeur ».



Le Chinois.
Aquarelle de Picasso, pour le ballet « Parade ».



Léonide Massine, par Bakst.

Dans ce même esprit ont été réalisés les *Contes Russes*, « miniatures chorégraphiques ». Les décors de M. Larionow ont un parti pris d'enfantillage logique. Le *Kikimora* est un petit conte à trois personnages, dans un décor tout jaune, avec une Japonaise et un chat blanc (M. Idikovski). Dans *Bora Korolevitsch*, un cheval hiératisé, des monstres ridicules, dont M. Massine triomphe par l'expression du rythme et la tenue des mains ! La technique parfaite du danseur apparaît dégagée de tout ce qui peut empêcher de l'apercevoir.

C'est de chez nous que vient l'inspiration de la troisième nouveauté des « Ballets Russes », primeur. Elle est due à M. Picasso, la tête du cubisme, pour le décor, à M. Jean Cocteau pour le thème, à M. Erik Satie, dont c'est la première œuvre d'orchestre : *Parade*, ballet réaliste, ce sous-titre est un manifeste. « L'art du théâtre, m'explique M. Cocteau, est de créer de toutes pièces une fausse réalité, qui prend son relief du moment qu'on l'installe dans un milieu factice. La danse recherchera ses thèmes dans la vie au lieu de les prendre dans l'art, ce qui la stérilise. J'ai ajouté à l'orchestre des bruits qui sont des trompe-l'oreille. » *Parade* est l'histoire d'un malentendu entre les artistes et le public. Devant un théâtre forain fermé, le prestidigitateur chinois et les acrobates en costumes éclatants, la pauvre petite fille américaine, esquissent tour à tour leur numéro : ils font la parade, tandis que les managers, sortes de monstres cubiques, essaient une nouvelle chorégraphie de réclame. Tous ces efforts sont vains : personne n'entre dans le théâtre... M. Erik Satie a traduit en sa musique toute la tristesse de cette déconvenue, « l'âme de la foire ». Il a des mélodies simples, mises à nu par un orchestre peu fourni qui se ressouvient de l'orchestre de Bach et des clavecinistes contrapuntiques. Une recherche de la sonorité précise, les cors employés séparément, la plupart des instruments deux à deux... Il y a là une volonté curieuse, inverse de Debussy ou de Strawinski, opposée à la tendance moderne de l'enveloppement mélodique. Un rideau classique de M. Picasso, une fugue à quatre parties de M. Satie écrite pour ce rideau! C'est nettement des classiques que se réclament, en dépit de l'apparence, ces novateurs de l'art.



Le Chat.
Esquisse de costume de Larionow pour les « Contes Russes ».



M[lle] Lopokova et M. Idikovski, dans « Les Femmes de Bonne Humeur ».

Malgré les admirables fantaisies de clown, si vigoureusement réglées, de M. Massine et de M[lle] Lopokova et le pittoresque de M[lle] Chabelska, le public s'est cabré devant *Parade* : il a cru sans doute que les monstres managers et le cheval (manager de cirque bien connu) se moquaient de lui. Protestations et sifflets répondirent aux enthousiasmes « picassistes ». Mais la houle fut sans danger. Parmi tant de réserve, on discerna la sympathie pour M. Satie, qui a su introduire dans la symphonie le music-hall en conservant à la première sa distinction et au second toute sa couleur.

HENRI MAXEL.

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

La Grève de Mimi Pinson

PARIS a suivi d'un œil bienveillant l'insurrection des petites ouvrières de la couture et des modes. Il les aime.

Elles font partie de sa parure et de sa grâce. Elles sont célèbres dans le monde entier ; elles symbolisent l'adresse, l'esprit, la légèreté, la vivacité, la bonne humeur, toutes les qualités et quelques-uns des défauts qui caractérisent le tempérament français. Enfin la musique et la littérature se sont occupées d'elles ; elles ont inspiré la partition de *Louise*, le roman de *Florise Bonheur*. Elles sont populaires ; elles ne vivent pas cachées. On les voit descendre le matin de Montmartre, sortir à midi des ateliers de la rue de la Paix ou de la rue Montmartre, se diriger, quand il fait beau, vers les Tuileries, et déjeuner sous les arbres d'un rond de saucisson, d'un cornet de frites et d'une brioche, le tout arrosé d'une gorgée d'eau pure, puisée aux « Wallace ».

Sous les quinconces tout repose,
Le parc à cette heure est désert ;
Il ne leur faut que peu de chose
Puisque personne ne les sert.

La gaîté charmante et permise
Vient assaisonner leur repas ;
Sur un vieux banc la table est mise,
Mais leur orgueil n'en souffre pas,

Car Dieu, présidant cette agape,
Ajoute à leur essentiel,
Du soleil pour dorer la nappe,
Et pour les couronner, du ciel.

Elles s'habillent d'un rien ; mais la blouse est toujours propre, la jupe bien taillée, la bottine cambrée et le chapeau coquet. Elles jasent, elles rient, parfois sans assez de retenue ; il leur arrive de lancer aux passants, jeunes ou vieux, des œillades qui manquent de modestie. Le moraliste le plus sévère ne leur tient pas rigueur. Elles ressemblent aux moineaux effrontés dont le bec effilé picore des miettes jusque sous le pas des promeneurs.

Ah ! puisqu'en leurs tristes carrières,
Tenant l'aiguille et les ciseaux,
Ces sémillantes ouvrières
Sont les sœurs des petits oiseaux ;

Puisque, vaillantes et frugales,
Emules de Mimi Pinson,
L'été les fait un peu cigales
Avec leur rire et leur chanson

O vous, maître de la nature,
Quand viendra l'hiver ennemi,
Gardez-leur toujours la pâture,
Loin du dédain de la fourmi.

L'auteur de ces vers, le poète Gauthier-Ferrières, n'a pas tort de s'attendrir sur le sort de Mimi Pinson. Pour une midinette qui demande à la galanterie un surcroît de confort, il y en a dix qu'une besogne mal rémunérée voue à la gêne, presque à la misère. Celles-ci, les seules intéressantes, apportent au foyer leur grain de mil. Victimes de l'âpreté des entrepreneuses, elles doivent se contenter d'un salaire déjà trop minime en temps normal, aujourd'hui insuffisant. Que d'humbles souffrances, que d'humiliations, que de détresses obscures abritent les malsaines et noires maisons des faubourgs ! En hiver pas de charbon. Pas d'air en été. Une détestable hygiène. Une nourriture plus que médiocre et achetée à quel prix ! L'existence matérielle compliquée et attristée par les absences et les deuils, par l'obligation de suppléer au travail d'un père, d'un frère, d'un mari et, s'ils sont prisonniers, de s'occuper d'eux, de les nourrir, en même temps que les vieux parents et les marmots ! Que de devoirs sacrés à remplir. Celles qui s'en acquittent avec courage, sans défaillance, sans amertume, méritent notre admiration et notre respect. Comment leur refuser l'indemnité de vingt sous qui les aide à supporter tant d'épreuves ?

Les patrons l'ont accordée, après d'interminables pourparlers, des débats tumultueux et de bruyantes manifestations. Cette longue résistance leur a été reprochée. Elle n'était pas basée sur un orgueilleux entêtement. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, chacun croit avoir raison et personne n'a tout à fait tort. D'une et d'autre part des arguments péremptoires sont produits. Les ouvrières invoquent l'impossibilité de vivre. Les commerçants et les industriels objectent l'accroissement des impôts, la rareté des marchandises, le ralentissement des échanges avec l'étranger, la nécessité d'équilibrer leur budget, la crainte d'en être réduits à mettre la clef sous la porte. Le brusque arrêt des affaires transformerait en catastrophe ce qui n'est encore qu'un grave malaise. Et les modestes travailleuses seraient les premières à en pâtir... Finalement, celles-ci triomphent. Elles bénéficieront de la « semaine anglaise » ; le samedi, elles jouiront d'une demi-journée de repos, sans qu'une retenue barbare amoindrisse leur gain. On s'arrangera au mieux ou au plus mal. Robes et manteaux subiront une hausse nouvelle. C'est le public qui paiera.

Ce succès emplit de joie nos midinettes. Je crains qu'il n'exalte outre mesure leur jeune vanité, qu'il ne les rende insatiables et belliqueuses. Elles s'habitueront à descendre dans la rue. Pour un oui, pour un non, elles se formeront en phalange serrée et se dirigeront vers l'un des Palais législatifs. Tantôt les sénateurs et tantôt les députés recevront leur visite, accueilleront leurs vœux, d'abord avec sympathie, puis avec embarras, si les démarches se multiplient, puis avec impatience, si elles leur semblent inconsidérées. Je conseille à Mimi Pinson de ne pas abuser de sa victoire. Elle a la tête près du bonnet, nous le savons. Qu'elle ne jette pas ce joli bonnet par dessus les moulins de l'équité et de la sagesse. Qu'elle ne s'amuse pas à jouer à la révolution. Ce jeu, parfois nécessaire mais toujours inquiétant, devient criminel en présence d'un ennemi qui nous voudrait divisés et affaiblis. Cela Mimi Pinson ne peut l'oublier. C'est une bonne Française.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Journaux aux Pays Envahis

Je suis heureuse d'offrir la place dont je dispose ici, à mon amie Mme Reboux, l'éminente rapatriée de Roubaix, dont j'ai parlé dernièrement dans un de mes articles. Elle va, elle-même, aujourd'hui, dire à nos lecteurs les péripéties émouvantes dont elle fut témoin aux pays envahis. Directrice du Journal de Roubaix, *elle en arrêta la publication « pour n'être pas obligée, sous la férule allemande, à donner une forme de vérité à des mensonges odieux »; elle conte l'odyssée de ces journaux qui un à un disparaissent, et retrace l'émotion avec laquelle sont accueillies les nouvelles venant de France.* YVONNE SARCEY.

Du 15 octobre au 1er novembre 1914, pas un journal ne parvint dans le Nord. Par contre, en Belgique, on vendait encore *le Journal de Roubaix* et *l'Echo du Nord* qui ne paraissaient plus. Les vendeurs avaient trouvé des imprimeurs peu scrupuleux qui, exploitant les titres de ces journaux, livraient au public, à côté des fausses nouvelles, des communiqués extraits de *la Gazette de Cologne*. Toute circulation étant interdite, toute fraude était facile, les gens malhonnêtes avaient le champ libre. Il va sans dire que les journaux se vendaient en cachette comme ayant passé la frontière. *L'Echo du Nord* portait en sous-titre : « Journal français », titre qui suffisait à faire découvrir son origine belge. Ces journaux ne purent durer longtemps, les lecteurs, en bons juges, découvrirent vite qu'ils n'en avaient plus pour leur argent.

Pendant cette quinzaine, qui nous parut un siècle, les communiqués les plus fantaisistes, écrits à la machine, circulaient de main en main ; on les commentait à voix basse. Enfin, le 1er novembre, un numéro du *Bien Public*, de Gand, arrivait à Roubaix. Le porteur de l'unique numéro en réclamait vingt francs : avec quelle joie on les lui donna! « Pour que ce journal reparaisse, disions-nous, il faut que Gand soit délivré ! » Quel espoir pour nous ! Le lendemain, on le criait dans la rue, en Belgique, partout, il paraissait donc sous le contrôle allemand ! Malgré le respect dont nous entourions depuis toujours ce journal, il nous devint suspect. Pourtant, il expliquait à ses lecteurs les raisons qui l'avaient déterminé à reparaître : Défendre la vérité méconnue par des concurrents qui trompaient et exploitaient le public ; vivre au prix de concessions, mais vivre encore pour mettre, dans la mesure du possible, le bien à côté du mal. Ses désirs étaient nobles, mais irréalisables. Accepter la censure allemande, n'était-ce pas plutôt servir du poison sous une étiquette de confiance? Bientôt la vente du *Bien Public* fut défendue en France, seuls *le Bruxellois* et *la Gazette des Ardennes*, fondés par les Allemands, allaient se vendre librement.

LA FRAUDE DES JOURNAUX

Après avoir lassé le public en lui vendant des journaux du Nord qui ne paraissaient plus, les vendeurs passèrent en Hollande pour y acheter des journaux de Paris qui viendraient enfin donner un démenti aux nouvelles allemandes. Bientôt on vendit à Bruxelles à 5 et 10 francs le numéro, *le Petit Parisien, l'Echo de Paris, le Matin, le Journal, le Figaro, le Temps*, puis des services furent organisés vers le Nord de la France ; des hommes et des femmes, venus à pied de Bruxelles ou de la frontière hollandaise, sonnaient aux portes, demandaient à parler au « patron » et offraient leurs journaux. Un coup d'œil circulaire, on faisait entrer le marchand, on discutait le prix. Quelle joie de palper les chers imprimés qui nous venaient de France ! Où cacher le journal en attendant la visite des amis, où le lire pour être en sûreté? Le service était irrégulier, parfois on attendait quinze jours le retour du vendeur et on payait vingt-cinq et trente francs le numéro. Ce numéro était passé aux parents, aux amis, on en extrayait des passages que l'on faisait copier à la machine, des articles entiers étaient imprimés à prix d'or chez les petits imprimeurs qui risquaient la prison et faisaient payer le danger avec le travail.

La vigilance allemande devenant chaque jour plus étroite, il fut impossible de passer plusieurs numéros, on faisait la route avec un seul journal que l'on vendait au plus offrant. Un numéro du *Temps*, que je payai cent francs, circula de cercle en cercle, de maison en maison, de ville en ville ; il tombait en lambeaux, littéralement usé dans ses plis, il fut recollé avec des bandes de papier où l'écriture avait remplacé, par endroits, les caractères imprimés. Ensuite, il circula par morceaux, et ces morceaux se réimprimèrent. Qui connaîtra jamais la joie de lire, dans un journal français, un article patriotique, un vrai communiqué, quand, sevré de toute nouvelle, on vous représente la France aux abois, meurtrie, divisée? Qui dira le réconfort de découvrir les cours du blé, du sucre, du beurre, quand on vous répète que votre patrie manque de tout? Et les cours de Bourse, et la publicité, attestant que la confiance est entière et que les affaires marchent. Mais comme ces joies se paient cher parfois! Que de pauvres vendeurs maltraités, emprisonnés, fusillés sous prétexte d'espionnage!

L'ALLEMAND VENDEUR DE JOURNAUX FRANÇAIS

Et nous-mêmes, étions-nous sûrs du vendeur qui venait nous offrir des nouvelles? N'a-t-on pas vu des Allemands en civil détrousser les marchands pour venir nous vendre en personne les journaux saisis à la frontière? Quiconque achetait, recevait cinq minutes plus tard la visite des gendarmes allemands, et l'examen commençait, tracassier, minutieux. Les fauteuils étaient éventrés, les tableaux arrachés de leur cadre, les tapis enlevés, les planchers retournés, les lambris arrachés, puis c'était la visite de la cave et du grenier ; dans les chambres, les lits étaient démontés, les matelas ouverts, les sommiers fracassés. Mais le vrai patriotisme résiste à tout ; on prenait des précautions, mais on achetait et on payait trente francs la bonne, la vraie joie de se sentir Français, de communier avec les absents, en lisant comme eux, avec eux, le journal qui s'imprime au milieu d'eux, reflet fidèle de la vie individuelle et de la vie nationale.

JOURNAUX EN LOCATION

La vigilance allemande ralentit le zèle des vendeurs ; les rares numéros qui parvenaient encore quelquefois furent loués par des gens qui en faisaient métier ; d'avance les heures étaient prises, une heure de location se payait cinq francs. Certaines personnes se réunissaient, on faisait la lecture à haute voix et on se partageait les frais.

Les cercles existaient encore, et là se réunissaient les notables du commerce et de l'industrie. Soupçonnés de lire ensemble les journaux français, ils deviennent suspects ; un jour, les grands chefs font irruption dans les salles, arrêtent ces messieurs ; les uns s'enfuient, se verrouillent, on les suit, à coup de crosse, on fait ouvrir les portes ; les autres, gardés à vue, sont fouillés, les poches sont retournées. « On mange du papier! cela se voit », dit le chef, et chacun doit ouvrir la bouche ; on inspecte les portefeuilles, les moindres papiers, ceux même qui ne contiennent que des chiffres sont suspects ; plusieurs de ces messieurs sont conduits en prison, le cercle est dissous et, par contrecoup, tous les autres le sont aussi. Aucune réunion n'est tolérée en dehors des cafés. Dans la rue, les groupes de plus de quatre personnes sont défendus.

LES PETITES FEUILLES

Quelques numéros de *la Libre Belgique* nous sont parvenus, avec les histoires amusantes qui s'y rattachent ; le journal si mordant qui fait tant de bruit et que von Bissing, le gouverneur de Bruxelles, trouvait régulièrement sur son bureau, a échappé à toutes les perquisitions. Le transport en gros serait impossible et dangereux, un seul numéro est porté à pied au chef-lieu de chaque province, où il est tiré à un grand nombre d'exemplaires et distribué aux abonnés. On connaîtra plus tard les dangers qu'il a courus, les prouesses auxquelles il doit sa vie mouvementée, incertaine. Ce fameux journal qui se donne comme siège social une cave automobile, a joué plus d'un tour aux Allemands. Se riant du danger, il a servi la Belgique et son roi avec un dévouement admirable. Il paraît irrégulièrement, généralement deux fois par mois.

Dans le Nord est né *l'Oiseau de France*, feuille minuscule paraissant irrégulièrement six, quatre ou une fois par semaine, donnant les dernières nouvelles, au prix de quelles difficultés! Des numéros furent saisis ; afin d'en connaître l'origine, l'autorité allemande demanda aux imprimeurs des spécimens de tous leurs caractères : *l'Oiseau de France* changea les siens et continua à paraître. Le régime de fer sous lequel on vit en seconde ligne, les emprisonnements nombreux et injustes des auteurs injustement soupçonnés, les violences exercées contre des faibles et des innocents ont suspendu sa publication.

Et maintenant c'est le vide complet, absolument complet. Plus rien n'arrive, on vit dans l'ignorance la plus absolue, et c'est là une des grandes douleurs de l'occupation. Par contre, depuis plus de deux ans, on entend crier le journal qu'on méprise et qu'on hait ; on y trouve des communiqués auxquels on ne croit pas, mais entre les lignes, et avec joie, on a découvert le découragement de l'ennemi ; d'arrogant et hautain, il est devenu pacificateur. Chaque jour, depuis des mois, il y a dans *le Bruxellois* des articles en faveur de la paix! L'Allemagne n'a pas voulu la guerre, elle se défend; sous toutes les formes on développe ce thème. S'adressant aux femmes, *le Bruxellois* leur dit : « Vous qui donnez la vie, protestez contre la mort ; assez de sang versé, groupez-vous nombreuses, formez la ligue contre la guerre. Le mouvement doit venir des femmes, envoyez vos noms au siège du journal, inscrivez-vous, protestez contre la guerre... » Un autre jour, sous ce titre : *Paix en Christ*, il nous dit en substance : « Le Christ est mort pour tous les hommes, sans distinction de nationalité, soyons frères! », et l'article se développe sur ce thème.

Il faut les voir, nos femmes du peuple séparées de leurs maris, de leurs grands fils, et à qui on vient de prendre les plus jeunes avec les vieux pères ; il faut les entendre, ces vraies Françaises dont les longs mois de guerre ont usé la beauté avec la santé! Elles ne protestent pas contre la guerre, elles la subissent comme le malheur qui assurera l'avenir des petits. Toujours elles parlent de victoire, jamais de paix! « La paix de l'Allemagne, nous ne la voulons pas, me disaient-elles au départ, dites-le bien haut là-bas, publiez-le dans les journaux. Qu'importent nos souffrances, pourvu que nous luttions jusqu'au triomphe, pour la paix que nous imposerons, non pour celle qu'on nous offrira! »

M. REBOUX.

LE JOURNAL de l'Université des Annales

Sommaire du N° 11 paru le 30 Mai

Nos Autres Frances : Françaises d'ici et de là-bas,
Conférence par M. Brieux, de l'Académie française.

Lectures sur le Tonkin :
La Journée d'une « Élégante » à Hué, par J. de Soudack. — Les Fêtes à Hué, par R. Orband. — La Mare aux Sapèques, par Cl. Chivas-Baron.

A l'Ombre des Clochers : Ce que j'ai vu quand les Allemands sont entrés à Bruxelles,
Conférence par J.-F. Fonson,

Nombreuses illustrations. — Photographies d'actualité. — Vieilles estampes.

Les 10 premiers Nos de l'année 1917 viennent d'être réunis en un volume broché de 640 pages, illustré de 450 gravures.

Les nouveaux abonnés le recevront de suite. Ils recevront au fur et à mesure de leur publication, — c'est-à-dire le 1er et le 15 de chaque mois, jusqu'en décembre 1917, — les 14 numéros qui termineront l'année scolaire.

Abonnements aux 24 Nos de l'année scolaire : France et Colonies, 10 fr.; Etranger, 15 fr.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nos Russes sont partis presque guéris. Ils fraternisaient très bien avec nos poilus blessés et nous avons regretté ces doux colosses qu'on dit si révolutionnaires. D'autres blessés nous ont été envoyés. Leur arrivée est toujours émouvante. L'un d'eux qui avait ses 40 degrés de fièvre n'était occupé que d'une chose... On lui avait donné avant de partir la médaille militaire et la croix de guerre, gagnées sur le champ de bataille, il craignait qu'on ne les lui perdît. Il voulait ses deux croix attachées sur sa chemise de nuit, pour que « sa maman les vît quand elle viendrait »... On lui épingla ses deux récompenses et, seulement après, il se laissa laver et soigner.

... Souvent, les premières nuits, ces pauvres enfants ont le cauchemar. Ils rêvent de choses terribles sans doute, ils crient à l'aide; ils hurlent des ordres et poussent des sons inarticulés. Au bout de deux, trois nuits, le calme revient et on est heureux de penser que ceux-là au moins sont sauvés.

Notre hôpital trouve toujours des sympathies précieuses. Mme Girardin, qui est vice-présidente de notre Cercle des Annales d'Edimbourg, nous a envoyé une partie de la recette d'une conférence faite par elle sur les *Désenchantées* de Pierre Loti.

Nous avons reçu encore le don touchant d'une mère, Mme Léon Lévy, qui nous a envoyé la somme trouvée sur l'un de ses quatre fils, combattant au front et qui, blessé aux Eparges, voulut repartir une deuxième fois et trouva une mort glorieuse comme observateur dans un poste marmité où il resta un mois : « Nous sommes heureux, mon mari et moi, dans notre cruelle affliction, d'apporter un peu de bonheur aux malheureux de cette guerre. »

Que de gestes généreux et beaux on aura vus pendant ces trois immortelles années!

Envois au Front

Nous avons fait, au front, notre 42,891e envoi, ainsi qu'en témoigne le livre de Mmes Nicolle et Francis Thomé.

On s'imagine que ces paquets ne touchent que des paysans, on oublie toujours l'immense armée des soldats des pays envahis, Français ou Belges, plus pauvres que les plus pauvres, puisqu'ils n'ont plus personne au pays, puisqu'ils seraient abandonnés du monde s'il ne se trouvait pour les secourir des aides généreuses. Ces deshérités-là sont encore plus sensibles à la moindre attention.

Ecoutez cette lettre écrite par René Blum : « Je fus agréablement surpris de recevoir ce jour votre colis, vous dire le bonheur que j'ai éprouvé en recevant toutes ces choses fut immense, car, fils de famille (de M. Arthur Blum, industriel à Liége), j'ai dû fuir la déportation allemande en compagnie d'un intime, le fils du chef de la Sûreté liégeoise. C'est ainsi que nous passâmes la frontière hollando-belge le samedi 6 janvier 1917. Vous dire toutes les peines, le véritable martyre que nous avons dû subir serait chose inutile et inénarrable; toujours est-il que nous arrivâmes en Hollande sans papiers, sans un sou. Les Boches ne nous avaient laissé que les quelques linges que nous avions sur le dos. C'est vous dire combien je vous suis reconnaissant de votre gentillesse à mon égard... Pourrais-je vous demander qui m'a recommandé près de vous?... »

On voit combien ces pauvres paquets procurent de plaisir. On ne le sait pas assez. C'est sans doute pourquoi tant de femmes n'ont pas encore leur filleul au front.

Cet autre soldat, Georges Flamengt, 106e d'artillerie, 21e batterie, 2e groupe, secteur 30, m'appelle tout de suite sa marraine. Hélas! je ne le suis qu'à titre temporaire en attendant qu'une vraie marraine veuille s'en occuper : « J'ai était très heureux — écrit-il naïvement et avec plus de cœur que d'orthographe — de recevoir votre colis, surtout n'ayant rien reçu de personne depuis des mois. Des fois je vous dirai que nous somme dans un bois que les salle boches était dedans, tous est retourner par notre artillerie dons que nous pensons encore les faire reculez jusqu'à leur frontière, est experer que la guerre finira bientôt et que nous aurons la victoire. »

Nous avons à remercier tout particulièrement Mme Corbeaux, de Santiago, dont les envois nous ont permis de faire des heureux au front.

L'Adoption des Prisonniers

Les Mauriciens viennent de nous donner une nouvelle preuve de leur inépuisable générosité. Par l'intermédiaire de Mme Delcassé, nous avons reçu 93 caisses de sucre et confitures, d'un poids de 25 à 30 kilos chacune. Nous conformant aux vœux des donateurs, nous avons essayé de n'oublier personne dans la distribution. 46 caisses sont allées aux hôpitaux et spécialement aux hôpitaux de convalescents tuberculeux et aux enfants; les 47 autres furent dirigées aux camps de misère de nos prisonniers de guerre. Disons, à ce propos, que nous avons reçu régulièrement les accusés de réception de toutes les caisses de sucre envoyées jusqu'à ce jour en Allemagne.

Voici l'un de ces accusés du camp de Merseburg : « Les 3 caisses de sucre que vous avez eu la bonté de nous envoyer de la part de l'île Maurice nous ont permis de faire, à tous les malades français du lazaret du camp et de l'hôpital de Merseburg deux distributions, effectuées le 18 mars et le 8 avril. Cent dix-neuf prisonniers y ont participé, chacun d'eux recevant un peu plus d'une livre de sucre et soyez assurée que tous ont accepté avec la plus vive reconnaissance la part qui leur revenait dans ce superbe envoi. »

On nous annonce de nouveaux dons. Nous ne savons plus comment exprimer notre reconnaissance pour cette charité fraternelle.

Nous avons frémi d'espérance cette semaine. Le Comité international de la Croix-Rouge de Genève vient d'adresser aux belligérants un appel en vue de la *libération immédiate* et du rapatriement de tous les prisonniers de guerre, dont voici un passage :

« Tous ceux qui les ont visités savent quelles sont les souffrances physiques et morales endurées par eux. Dans certains pays, la mortalité augmente dans une proportion inquiétante. Les constitutions les plus robustes ne résistent pas, à la longue, aux privations de toutes sortes, et la tuberculose fait toujours plus de victimes. Il faut bien se rendre à l'évidence et constater avec douleur que l'avenir des prisonniers appelle la plus sérieuse attention de tous ceux qui ont à cœur de voir restituer à leurs pays respectifs des hommes capables de rendre encore service à la société.

» La solution qui s'impose consiste à rapatrier le plus grand nombre possible de prisonniers, en commençant par ceux qui ont souffert la plus longue durée de captivité.

» Le Comité international est tellement convaincu de l'urgente nécessité de prendre des mesures immédiates pour conserver la vie ou la santé des prisonniers, qu'il adresse un solennel appel à tous les belligérants, leur demandant instamment de procéder sans délai à l'échange d'un grand nombre d'entre eux. »

Dieu veuille que ce noble appel soit entendu! Il pourrait nous rendre environ cent soixante-dix mille Français...

Je ne sais au juste de qui dépendent les négociations, mais ceux-là ont une haute mission à remplir au nom de l'humanité et doivent multiplier les démarches pour faire aboutir vite un projet qui sera un soulagement national.

En attendant continuons sans faiblir notre tâche.

Il me faut transmettre ici la demande de M. Sainsoyant, 60e d'infanterie, numéro 1,601, Kriegsgefangenen lazaret Alexandrinenstrasse, Berlin (Deutschland). Il a organisé pour les employés du lazaret, c'est-à-dire les prisonniers non malades travaillant au lazaret, des cours d'allemand et d'anglais. Malheureusement, faute de livres d'enseignement, il risque de ne pouvoir mener l'entreprise à bonne fin... Des livres, des méthodes, des grammaires seront reçus avec bonheur.

Nous avons reçu cette semaine pour notre caisse de secours : 1,126 francs 70.

Pour le compte de nos marraines d'outre-mer : 1,470 francs 45.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les aveugles de M. Brieux ont été particulièrement favorisés cette semaine. Nous avons reçu pour eux 2,121 francs 20. M. Brieux a reçu d'Amérique le don magnifique d'*un demi-million*. Nous dirons, la prochaine fois, l'usage si émouvant que M. Brieux fait de ces dons royaux.

En pensant à ces aveugles presque heureux malgré leur affreux malheur, on songe à ce beau passage des *Misérables*, où Victor Hugo dit : « Etre aveugle et être aimé, c'est, sur cette terre où rien n'est complet, une des formes les plus étrangement exquises du bonheur. »

Pour l'œuvre du Dé percé

Nous avons transmis à la présidente, Mme Roullet, à Bordeaux, les dons de Mmes Métivier, Lefèvre, Wherlin, Vidal; des élèves du cours Florian, à Bourg-la-Reine; de M. et Mme Janelle; du lycée Lakanal, de Mme Martinet, de Mmes Leroy, Wolters, Relizane, etc., etc. Tous ces débris, toutes ces reliques, tous ces vieux bijoux se fondent à la Banque pour créer encore un peu de bonheur pour les soldats.

Un Cinquantenaire Émouvant

A l'occasion du cinquantenaire d'une vie de dévouement et de travail, Mme Raymond Poincaré a eu la touchante idée de réunir autour de Mme Madeleine Brès, ses amis... En effet, Madeleine Brès, docteur en médecine depuis le 5 juin 1867, est la première femme qui ait pu exercer légalement cette noble profession. Quelques confrères, parmi lesquels M. le professeur Pinard et l'éminent docteur Raoul Baudet, ont pris l'initiative d'une souscription qui apportera à cette femme remarquable un peu d'aide dans les jours difficiles qu'elle traverse, au bout d'une carrière où elle a beaucoup donné et peu reçu. Tous nos vœux accompagnent cette féministe des premiers jours qui a ouvert la voie à tant d'autres femmes et qui mérite de finir des jours si bien remplis dans la tranquillité et sans l'affreuse crainte du lendemain.

L'Héroïque

M. Maxime Thomas, le célèbre violoniste, a fondé, sous la présidence de M. Théodore Dubois, une chorale des mutilés de la guerre, qui vient déjà de faire ses preuves dans plusieurs concerts classiques avec un retentissant succès.

Pour mener cette œuvre à bien, M. Maxime Thomas, secrétaire-fondateur, a d'abord créé une école gratuite de solfège et de chant et c'est plaisir de voir ces héros, dont beaucoup possèdent de jolies voix, s'initier aux beautés de la musique, s'y passionner et y trouver une source de joies et peut-être un avenir.

Le Comité a son siège, 28, rue Nollet, Paris. Y écrire pour tous renseignements.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

146e LISTE DE SOUSCRIPTION

42e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 12 au 19 mai 1917)

Anonyme H. R., 20 fr. — G. J. M., 50 fr. — M. Vassai, Mostaganem, 20 fr. — M. Barrandon, Montpellier, 2 fr. — M. Ruby, La Farlède, 1 fr. — Lt Saint-Péron, 10 fr. — La Maman d'une gentille Paulette, 25 fr. — M. Genoud, Philippeville, 5 fr. — Mme Duchassaing, Pointe-à-Pitre, 10 fr. — Cercle Français des *Annales*, à Edimbourg, 95 fr. — M. Delcroix, Le Caire, 60 fr. — Anonyme, 50 fr. — Mlle Monchanblon, Brantigny, 5 fr. — Mme Barthe et ses enfants, Port-au-Prince, 100 fr. — Abonnée Saumuroise, 30 fr. — M. Goldefy, Vitry, 1 fr. — M. L. Crosnier de Briant, 10 fr. — M. et Mme Léon Lévy, 12 fr. *(A suivre.)*

Total général de cette 146e liste............. 506 »

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

L'ACTION

En France, l'opinion est une puissance irrésistible et la liberté a toujours fait des miracles. Ce n'est pas en écartant ces deux forces, c'est plutôt en les attelant à l'action gouvernementale que nous obtiendrons le maximum d'énergie. Au moment où il assumait le pouvoir, Bonaparte disait : « Croyez-vous donc que je sois venu contre mon temps? » Il s'est égaré quand il a pris d'autres voies. La discipline volontaire est la définition même du système politique nécessaire à la « guerre nouvelle » ; c'est-à-dire que le pouvoir doit inspirer à la fois confiance, amour et respect.

Je ne doute pas que, parmi la confusion, inévitable dans ces graves émotions publiques, ce soit vers ce pôle que le Parlement lui-même se dirige. Il n'abdiquera pas, pas plus que le Sénat romain n'abdiquait, tout en constituant la dictature (et Plutarque raconte que Fabius Maximus eut, plus d'une fois, maille à partir avec son « Parlement »). Mais ce même Sénat décidait qu'une autorité unique devait conduire, pendant un temps strictement limité, les affaires de la République romaine, et il entendait que ce principe s'étendît dans la limite du possible à l'action des alliés : c'est ainsi que, par sa volonté, les choses s'inclinèrent soudain vers la victoire.

Restons dans nos traditions et dans nos formules propres, il n'y a que des avantages ; mais, comme l'a fait la Révolution, et sans jeter un voile sur la statue de la Liberté, au lieu de disperser, concentrons, et au lieu de délibérer, agissons.

Et pour cela, que la « délibération » consente, pendant le temps strictement nécessaire, à livrer sa propre autorité en pleine confiance à « l'action ».

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

La langue parlementaire...

Elle recommence à sévir sur les bancs de la Chambre et du Sénat. C'est un idiome spécial, possédant des tours, des périphrases, des métaphores qui lui sont propres. Quelqu'un s'est amusé à en dresser la liste.

Citons...

Il y a le chapitre des exordes. L'exorde pompeux :

En posant le pied sur les degrés de notre grande tribune nationale. L'exorde familier : *Je ne veux pas faire un discours; je serai bref: un mot seulement.* Et le discours qui débute ainsi ne dure en effet que deux heures et demie.

Il y a le chapitre des images!

Etrangler la discussion. — Ouvrir la porte à l'arbitraire. — Fermer la porte aux abus. — Balayer les derniers vestiges des régimes déchus. — Contenir les flots de la démocratie grandissante. — Piétiner dans l'irrésolution. — Rentrer au sein de l'arène électorale.

Il y a le chapitre des maximes :

Le péril est à droite. — Le péril est à gauche. — On n'a plus une faute à commettre. — L'histoire de leurs erreurs est la leçon des Parlements. — Poser la question, c'est la résoudre. — Légiférer, c'est prévoir. — A une situation nouvelle il faut des hommes nouveaux. — La démocratie coule à pleins bords.

Il y a le chapitre des péroraisons :

Nous continuerons à nous orienter de plus en plus dans la voie du progrès sans limites, qui reste ouverte à la démocratie. — Vous pourrez alors vous présenter la tête haute devant le pays.

Le *pays* devient, dans la bouche des orateurs, une sorte de croquemitaine qui plane sur les discussions; c'est un spectre qu'on agite, une silhouette menaçante : *Le moment est venu de se retourner vers le pays. — Le pays ne veut pas d'aventures. — Le pays jugera.* Et s'ils se bornaient à ces innocentes périphrases! Quelquefois il s'y introduit de fâcheux lapsus. Un ancien ministre s'écriait naguère : *Nous allons célébrer le centenaire de la proclamation de la République en France. Nous ne l'avons jamais vu, nous ne le reverrons jamais.* Un grand homme d'Etat (paix à ses cendres!) laissa un jour échapper des mots mémorables. Et cet exemple, par lequel nous finirons, montrera jusqu'à qu.. abîme de solennité, d'incohérence et de lourdeur peut choir l'éloquence législative :

Cette démocratie dont on avait fait, grâce à la sagesse de tous, grâce à notre sagesse et à notre patience, un fleuve tranquille qui ne demandait qu'à couler paisiblement, quelques hommes ont tout d'un coup médité de le faire remonter brusquement vers sa source, au risque de le changer en un torrent dévastateur, et, sur son lit desséché, ils ont entrepris d'élever je ne sais quel établissement aristocratique, quelque chose comme une tour de Babel, où s'installerait la confusion de toutes les langues monarchiques.

Ouf! Et l'énumération n'est pas close.

GRAINS DE BON SENS

IMPARTIALITÉ

Vous connaissez comme moi ces bons apôtres qui, quand on est entre soi, pensent élégant de témoigner par le détachement de leur attitude que le cataclysme mondial n'entame en rien l'indépendance de leur jugement : « Bon pour les journaux de faire le boniment. A part nous, convenons qu'on exagère. Les Boches font leur devoir de Boches comme nous faisons notre devoir de Français. Nous serions à leur place que nous nous conduirions à peu de chose près comme ils se conduisent. Faisons ce qu'il faut pour être vainqueurs, c'est entendu. Mais qu'on nous laisse tranquilles avec toutes ces balançoires d'humanité, de justice internationale, de droit des gens, etc... »

Ces gens distingués s'imaginent ainsi planer « au-dessus de la mêlée » et témoigner de leur supériorité sur la foule des pauvres esprits qui sont incapables de s'en dégager. En réalité, ils témoignent simplement de leur paresse de jugement en même temps que d'un snobisme, que je préfère ne pas qualifier, tant, s'il était tant soi peu conscient, il mériterait d'être sévèrement apprécié.

J'approuve — dussé-je en cela différer d'avis avec quelques lecteurs de ce journal — que le citoyen serve sa patrie, même engagée dans une guerre injuste. Je ne tiens pas rigueur aux Allemands, qui, à l'heure actuelle, nous combattraient tout en sachant que notre cause est celle du droit.

Mais il n'est pas de sophisme qui m'irrite davantage que cette prétention, plus sournoise qu'avérée, que j'ai surprise parfois et qui consiste, sous prétexte de se libérer de préjugés chauvins, d'affecter de mettre sur le même pied le juste et l'injuste, l'agresseur et la victime. C'est proprement celle qui nous blesse chez certains neutres. Elle est plus exaspérante chez un petit nombre de soi-disant intellectuels qui se disent nos compatriotes. Cette attitude, qui ne provient que d'une veulerie de la pensée, équivaut à une petite trahison en diminuant pour ce qui est d'eux ou en facilitant de diminuer la valeur morale de notre résistance. Chaque fois que nous en avons l'occasion, répétons, et ne nous lassons pas de démontrer par les faits, que ce n'est pas seulement la France que nous défendons, mais le droit. Le noir n'est pas

la même chose que le blanc. Il n'est pas élégant de soutenir le contraire. Cela est simplement absurde. Et cela est, en ce moment, criminel.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Le saphir de cent mille francs.

Il est en train de devenir célèbre. Cet admirable joyau a été mis par une généreuse inconnue à la disposition du Syndicat de la presse. Il constitue le lot d'une tombola qui sera tirée le mois prochain. Les billets coûtent 200 francs et, malgré ce prix élevé, ils s'écoulent rapidement. L'heureux gagnant acquerra une fortune. Ceux qui ne gagneront pas auront la consolation de penser que leur argent soulagera la détresse des éprouvés de la guerre.

Nous réservons à nos lecteurs un certain nombre de billets. Et nous ne saurions trop les engager à souscrire.

Le saphir est exposé en permanence chez Cartier, rue de la Paix.

Deux manifestations sociales et religieuses ont eu lieu le 13 mai dernier, à Paris.

Les employés catholiques des grands magasins de Paris se sont réunis dans la basilique du Sacré-Cœur sous la présidence de Mgr Amette. Le cardinal fut assisté pendant la cérémonie par M. le chanoine Dupin, secrétaire de l'archevêché, M. le chanoine Crépin, supérieur de la basilique et M. le chanoine Fromantin, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le sermon fut donné par M. le chanoine Coubé, le célèbre prédicateur.

D'autre part, le syndicat des employés du commerce et de l'industrie, uni à des syndicats d'ouvriers, se réunissait à Notre-Dame. M. l'abbé Sertillanges prononça un remarquable discours sur le catholicisme et le travail français. L'éminent orateur examina les multiples conséquences de la guerre sur l'activité nationale et indiqua la voie à suivre pour faire face à la situation.

Toutes nos sympathies sont acquises à ces groupements professionnels qui apportent leur énergie au grand travail de reconstruction et de réorganisation françaises.

Le fils de Catulle Mendès est tombé sous les balles allemandes. Il s'appelait Primice. L'avenir lui souriait. Mme Richard Lesclide, qui le vit naître, évoque en ces vers attendris, l'image de sa précieuse enfance.

Toi qui meurs à vingt ans du crime d'un Guillaume,
Je te revois enfant doux et léger fantôme,
Dans le grand salon clair de la rue Boccador.
Qu'il semblait loin alors de l'étreinte d'un heaume
Ton front auréolé d'ardentes boucles d'or !

Je te revois, en ta grâce primesautière,
Dans la pièce fleurie où tes ébats joyeux
Et tes gestes menus mettaient de la lumière,
Si beau, qu'il me montait au cœur cette prière :
« Dieu juste, protégez l'enfant harmonieux !... »

Tandis que souriait ta mère, jeune et belle,
Rectifiant un pli de ton costume blanc,
De ton col, d'un doigt souple, arrangeant la dentelle,
Tant d'intime bonheur me semblait accablant,
Et tout en t'admirant j'avais le cœur tremblant.

Ton front bouclé portait un si lourd atavisme
Que tu ne sauras pas, tombant à peine né ! —
Vingt ans ! on voit la vie à travers un doux prisme—
Mais dans ton âme en fleur tu portais l'héroïsme
Comme une double armure, enfant prédestiné !...

Nous exprimons à la malheureuse mère nos sympathies douloureuses. Mais par quels mots exprimer de tels regrets !

PAGES OUBLIÉES

On s'est écrasé aux Ballets russes. On s'y est précipité pour les applaudir ou les siffler, chacun selon son inspiration particulière. Car le cubisme ne plaît pas à tout le monde. Il fait pâmer les uns et met en fureur les autres. Ceci nous ramène à des temps anciens. Je relisais hier une chronique publiée par Marcel Prévost dans *Le Figaro*, avant la guerre, et qui soulevait, à propos des danses russes, alors en pleine vogue, un piquant débat.

LA DANSE

Quel réconfort apporte une telle renaissance aux vieux amateurs de cet art charmant, à la fois puéril et vénérable! Rares dilettantes, dont la mort a cruellement éclairci les rangs par ce commencement de vingtième siècle! L'un d'eux me témoignait hier, au sortir de *Schéhérazade*, son enthousiasme et son bonheur en termes d'un touchant lyrisme :

« Après une si longue éclipse (s'écriait-il, de douces larmes aux paupières), la danse va de nouveau régner sur Paris!... »

Vieil amateur, mon ami, ne vous réjouissez pas trop vite. Je vois bien qu'en effet la « saison russe », à Paris, récolte un brillant succès. Mais c'est le succès d'une troupe étrangère, pendant une courte période de soirs... L'entretien permanent d'une pareille troupe n'est pas possible à Paris. Elle n'est pas possible dans un pays démocratique. Elle est l'accessoire nécessaire d'une grande cour, dans un gouvernement aristocratique. Inversement, son existence dépend de la prospérité, de l'éclat d'une cour. Et ce que nous applaudissons, ce qui nous séduit dans le spectacle des ballets russes, n'est-ce pas, justement, que, pour quelques quarts d'heure, nous sortons de notre vie habituelle, de nos coutumes républicaines et même de notre pays?

Soudainement, aux sons d'une musique ardente, parmi des couleurs d'une violence inusitée, nous devenons les citoyens d'une contrée lointaine, gouvernée autrement que nous, — d'une contrée où le luxe se concentre sur un groupe privilégié au lieu de se disperser çà et là, comme à Paris ; où l'administration des plaisirs appartient à la caste noble, — une contrée où il y a un monarque, une cour, des courtisans. Cette subite transposition nous enchante; nul doute que nous lui devions, pour beaucoup, la sensation spéciale de poésie, de rêve, infailliblement éprouvée par un spectateur français au cours de ces belles soirées chorégraphiques.

L'idée d'un corps de ballet choisi et composé avec soin, entretenu luxueusement, sans cesse utilisé pour contribuer à l'éclat des divertissements et des fêtes nationales, est inséparable de l'idée de cour... Le corps de ballet, c'est pour un souverain une sorte de garde-noble du plaisir.

Des satrapes d'Asie jusqu'aux principicules de la Confédération germanique, quiconque exerça le pouvoir personnel fit des voiles de la danseuse ou des chaussons de la ballerine les plus gracieux insignes de ce pouvoir. Le prince d'Asie, possesseur d'infinis trésors, mobilisait une véritable armée de la danse ; le pauvre landgrave, contraint à des prodiges d'économie pour tenir son rang de landgrave, n'entretenait qu'un petit nombre de coryphées ; mais il eût plutôt rogné sur sa table que de licencier « la X... » ou « la Z... », honneur et tourment de la principauté...

La X..., la Z... Etes-vous capable, — vénérable abonné de l'Opéra, mon ami, — d'évoquer ce que ces noms italiens, allemands, français parfois, enfermaient alors de grâce, de fantaisie, de désir! La X..., la Z..., c'étaient la joie des yeux la plus raffinée, le luxe artiste ; c'étaient les symboles de l'hommage que les grands et la foule rendaient à la beauté. Etre exceptionnel, un peu chimérique, toujours adorable, — le premier sujet du corps de ballet enfiévrait la petite ou la grande capitale, bien plus que la cantatrice ou la comédienne. Tous les yeux voulaient la contempler. Tous les cœurs battaient pour elle. Lindor lui adressait son premier sonnet amoureux. Le diplomate mûr dépensait à la séduire plus d'efforts qu'aux secrets d'Etat. Le financier ne croyait à sa fortune que si le premier sujet l'avait distingué... Notez, d'ailleurs, que ces charmantes filles, objet d'un culte universel, demeuraient parfois chastes comme des Vestales. Si elles illustraient la vie d'un grand seigneur ou d'un personnage célèbre, c'était sans rien céder, ou presque, de ces formes charmantes dont elles se sentaient redevables à l'art... Ainsi continuaient-elles la tradition qui assimilait, dans l'antiquité, la danseuse à la prêtresse : elles donnaient aux foules l'exemple et la loi d'un culte rationnel de la beauté féminine.

Un maintien si scrupuleux de traditions anciennes s'accordait parfaitement avec des mœurs aristocratiques : une démocratie moderne ne saurait s'y soumettre. Aussi n'y a-t-il plus guère qu'en Autriche et en Russie que « le corps de ballet » conserve son importance séculaire et demeure comme le conservatoire impérial des belles formes et des beaux gestes. L'école des ballerines, à Pétersbourg est, si je ne me trompe, une institution impériale. Les jeunes filles qui la composent reçoivent une instruction quasi aristocratique (en dehors de leur art spécial). Et il n'est pas rare, m'a-t-on dit, qu'elles finissent, grâce à un brillant mariage, par s'annexer définitivement à l'aristocratie...

Pour une foule démocratique, le ballet traditionnel est inadaptable. Vieil amateur, mon ami, ne versez donc pas de pieuses larmes de joie sur la renaissance de votre art favori : cet art est défunt chez nous... Contentons-nous d'y applaudir et d'en jouir quand il est de passage. Plaisir de cour, plaisir royal, réservons à la danse l'accueil que Paris fait aux reines.

MARCEL PRÉVOST,
de l'Académie française.

La cour de Pétrograd a vécu. L'avenir nous dira si le Ballet russe peut prospérer sous une démocratie...

UN PEU DE MUSIQUE

LE TÉNOR SIFFLÉ

A Crémone, une des villes italiennes les plus redoutées pour la sévérité des habitants envers les artistes lyriques, on avait déjà sifflé et récusé huit ténors dans la première quinzaine de la saison d'automne.

Le directeur était aux abois et fit des efforts inouïs pour dénicher l'oiseau rare qui saurait enfin contenter son public et mettre un terme à la bataille qui se déchaînait à chaque représentation au théâtre. Découragé, las de lutter, il tente, sans grande confiance, un dernier effort. On affiche la *Juive* avec un nouveau ténor. Contre toute attente, le premier acte obtient un succès formidable, inconnu jusqu'ici dans les annales du théâtre communal.

Le directeur se précipite dans la loge du père de Rachel pour le féliciter de sa victoire et est tout étonné de se trouver en face d'un homme accablé, triste et morose.

« Mais c'est admirable! Vous avez un succès fou!

— Hélas!
— Habillez-vous vite pour le deux. Nous allons à un véritable triomphe.
— Hélas!
— Mais, qu'est-ce que vous avez? Qu'est-ce qui vous tourmente? N'êtes-vous pas heureux de transporter d'enthousiasme notre public pourtant si difficile?
— Si.
— Alors?
— Rien. Alors vous croyez qu'il faut chanter le second?
— Quelle question! Vous voulez rire?
— Non. S'il le faut, allons-y. »

Le second acte a un succès presque pareil au premier. Le directeur rayonnant d'avoir enfin vaincu l'opposition et assuré sa saison, revient dans la loge de son personnage qu'il trouve en train d'enfiler un pauvre veston noir et taché.

« Qu'est-ce que vous faites?
— Je m'habille.
— Avec ce costume?
— Je n'en ai pas d'autre.
— Mais il n'est pas possible d'entrer en scène avec des vêtements pareils.
— Ce n'est nullement mon intention.
— Comment?
— Je m'habille pour sortir, je m'en vais.
— Vous dites?
— La vérité.
— Expliquez-moi?
— Avec plaisir. Depuis quelques années, j'ai débuté dans toutes les villes d'Italie dans le rôle d'Eléazar et partout j'ai été sifflé, conspué et chassé après le premier acte, jamais je n'ai pu chanter le second. Ici, chose inouïe, incompréhensible, on m'a acclamé.
— Eh! bien?
— Je savais à peu près le second, je l'ai chanté, mais maintenant je suis au bout de mon rouleau. Je n'ai jamais appris une note des autres, cela aurait été inutile. Je n'ai donc plus rien à faire ici. Bonsoir. »

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.

LES BRUITS QUI COURENT

TRISTAN BERNARD ET LE DROIT CRIMINEL. — Sait-on qu'avant de se vouer aux sports, M. Tristan Bernard faillit être maître Tristan Bernard?

Un jour, au temps où il avait l'âge d'*Un jeune homme rangé*, l'idée lui vint de faire son droit. Il prit honnêtement ses inscriptions réglementaires et s'en fut à l'école par un guilleret petit matin de novembre. D'un esprit déjà fort éclectique, il ne voulut point s'asservir à telle ou telle branche trop rébarbativement déterminée du *Corpus juris*.

Il errait de salle en salle, quand une le tenta : « Cours de Droit criminel ».

— Voici qui sera intéressant, dit-il.

Et il vint s'asseoir sur les gradins, tout alléché.

Mais, comme le cours s'achevait, le professeur vit s'avancer vers lui un de ses auditeurs, et l'élève Tristan Bernard, poli, lui demanda :

— Pardon! Mais... ce n'est donc pas au cours de Droit criminel que l'on raconte les histoires de crimes?

Et l'honorable professeur, après s'être ressaisi, déclara avec un sourire :

— Vous trouverez tout cela, mon ami, dans la *Gazette des Tribunaux*; ou mieux encore, dans les *Causes célèbres*.

Ainsi Tristan Bernard perdit une vocation et le barreau une de ses gloires possibles.

SERGINES.

Le sous-lieutenant Lemordant

Nous donnons plus haut le portrait du « peintre aveugle » dont les œuvres viennent d'être exposées. Voici une émouvante page de Charles Le Goffic, qui sert de préface au Catalogue et retrace l'héroïque histoire de l'artiste :

C'est toujours une belle chose qu'une prise d'armes aux Invalides, dans les lignes sévères de ce monument en accord si parfait avec la dure épopée qu'écrivent nos braves. Mais, le 23 novembre 1916, la cérémonie fut particulièrement émouvante. Le temps était clair ; les drapeaux claquaient au vent ; la *Marseillaise* se déployait, rythmant le pas des fusiliers marins et des petits lignards qui franchissaient le grand guichet pour former le carré dans la Cour d'honneur du Palais, toute chargée de trophées. Une cinquantaine de décorations devaient être distribuées ce jour-là, par le général Cousin, et l'une de ces décorations était réservée à un artiste déjà célèbre, quoique jeune encore, Julien Lemordant, récemment échangé comme grand blessé.

Le ban ouvert, le général leva son épée et s'approcha des nouveaux légionnaires pour leur conférer l'investiture. Presque tous étaient de grands blessés comme Lemordant. Héroïques débris de la bataille, membres saignants de la patrie, sur qui allait descendre le baiser de la Gloire... L'admirable scène! Et comme il l'eût évoquée plus tard sur la toile, ce vibrant coloriste en l'honneur de qui — et de ses camarades aussi méritants sans doute — la fête était donnée! Il était là, au premier rang, immobile, son grave et stoïque visage tourné vers le drapeau. Mais ce drapeau, ces soldats, ces trophées, ce général qui s'avançait pour lui donner l'accolade, cette foule tendue par l'émotion et qui frémissait sous les arcades et dans les galeries supérieures du palais, ce soleil d'hiver qui baignait la scène d'une clarté ramassée et profonde, rien de tout cela, Lemordant ne le voyait : le trajet d'une balle reçue dans la tempe a déterminé chez lui une atrophie du nerf visuel. Ce peintre de la lumière est en deuil de la lumière depuis deux ans.

Il guérira, nous en avons tous la certitude ; il reverra cette lumière qui est toute sa vie et sa raison d'être. Pressés autour de lui à l'issue de la cérémonie, dans son atelier du boulevard de Port-Royal, ses maîtres, ses amis, ses admirateurs lui en renouvelaient l'un après l'autre l'assurance. Et, ni dans la bouche du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ni dans celle du Président de la Nationale, M. Roll, ni sur les lèvres paternelles de M. Janvier, maire de Rennes, dont l'allocution nous remua jusqu'au fond de l'âme, ces assurances, ces promesses de résurrection, n'étaient des paroles de vaine condoléance.

Etendu sur sa chaise longue, car l'une de ses jambes n'est pas encore bien valide, Lemordant écoutait. M. Janvier rappelait les circonstances inoubliables dans lesquelles ce volontaire de 37 ans, qui, par son âge, appartenait aux formations territoriales (section du train des équipages), s'était présenté à son cabinet, le 7 août 1914, et l'avait supplié d'intervenir près de l'autorité militaire pour qu'il pût partir avec l'active, prendre tout de suite sa place au front.

La démarche avait peu de chance d'aboutir, les cadres étant au complet. Mais au dernier moment, par aventure, une place de sergent se trouva libre au 41e d'infanterie, dans la 5e compagnie du 2e bataillon, et le lieutenant-colonel Passaga, qui commandait le 41e et qui porte aujourd'hui les étoiles de divisionnaire, voulut bien la donner à Lemordant. Huit jours après, l'ancien territorial s'embarquait avec son nouveau régiment pour les Ardennes. Ce qui suit, je ne le tiens pas de M. Janvier, je l'ai appris des uns et des autres et de Lemordant lui-même. Il est très probable que, même guéri, notre ami ne réintégrera pas l'armée. Les vingt-quatre mois qu'il a passés au front et dans les casemates allemandes n'ont été qu'une parenthèse douloureuse et sublime dans sa vie. Déjà son milieu social l'a repris. Tel il était avant la guerre, idéaliste impénitent, plus attaché à la figure morale de la France qu'à son expression concrète, tel il se retrouve. Mais pendant vingt-quatre mois, surtout pendant le temps où il s'est battu en Belgique, sur la Marne, devant Arras, il a été un soldat dans la plus pure et la plus noble acception du mot ; il a connu, avec ses servitudes, toute la grandeur du devoir militaire ; il s'est battu pour les plus solides réalités. C'est cette période de sa vie que je voudrais évoquer. Et aussi bien, sinon pour lui, du moins pour d'autres, convient-il que la magnifique leçon n'en soit pas perdue.

Un matin du 4 octobre 1914, le 41e attaquait vers Monchy-le-Preux. On était parti en pleine nuit, à 3 heures, dans les betteraves, avec Neuville-Vitasse pour premier objectif. A la faveur de l'obscurité, Lemordant, avec sa section, réussit à gagner un bas chemin, planté d'une petite haie drue, d'où il n'était plus séparé que par quelques centaines de mètres de la ligne ennemie. L'avance avait été très pénible malgré tout, en raison des rafales d'artillerie qui battaient les abords. Mais, dans le bas chemin, on était à peu près à l'abri. Pour en sortir, par exemple, c'était plus risqué. Devant la haie, entre les Boches et nous, s'étendait une grande friche solitaire, un de ces steppes comme la guerre en a fait dans tout l'Artois, complètement nu, sauf à gauche, où des betteraves achevaient de pourrir. On ne voyait même pas la tranchée ennemie : les balles venaient l'on ne savait d'où, de fusils posés à ras de terre, le canon dissimulé entre deux mottes. A coups de cisailles, avant d'aborder cette zone dangereuse, Lemordant avait fait ouvrir des trous dans la haie. Tandis que deux ou trois képis, astucieusement glissés près de la barrière, donnent le change aux « têtes carrées », les hommes, sur un signe se coulent en rampant par les trous de la haie. Tout va bien pour commencer. De temps en temps, quand le terrain présente une apparence d'ondulation, on fait un bond, puis on reprend le rampement dans les betteraves. Quelques malchanceux s'égrènent en route. Avec le reste, Lemordant, bien que blessé lui-même à la main, arrive jusqu'à la tranchée ennemie et l'emporte.

Une deuxième balle, à ce moment, lui érafle la tête, au-dessus de la tempe droite ; une troisième, peu après, l'atteint au sommet du crâne. Il fait plein jour maintenant. Mais c'est un temps du Nord, douteux, gris, neutre. Aux quatre grandes étapes de sa vie militaire, ce peintre-soldat aura connu des atmosphères différentes ; il aura parcouru toute la gamme des tons, depuis l'ardent azur de Charleroi jusqu'à la nuit sans fond de Craonnelle, en passant par la nuit laiteuse, divinement claire, de la Marne.

Est-ce à cela qu'il songe, si tant est qu'en un pareil moment il ait le loisir de songer à autre chose qu'au salut de ses hommes? Un flottement dans la plaine.. sur sa droite des silhouettes affolées qui se dressent tout debout, tournoient, s'écroulent : une autre section de sa compagnie, engagée de ce côté, vient d'être prise en flanc

par des mitrailleuses installées dans une espèce de blockhaus, derrière un talus, devant un pâté de masures. Sans hésiter, avec cet esprit de décision qui ne l'abandonne jamais dans les circonstances les plus périlleuses, Lemordant fait converger ses hommes, rallie les fuyards au passage et se jette sur le blockhaus : la batterie de mitrailleuses est neutralisée. Mais Lemordant, en escaladant le talus, reçoit une balle à bout portant qui lui traverse le genou droit.

C'est sa quatrième blessure de la journée, et ses hommes veulent l'emporter. Il refuse, sentant sa présence plus nécessaire que jamais parmi eux et n'ayant pas de gradé à qui passer le commandement. Il fait seulement emboîter sa jambe, puis la position retournée, il envoie au commandant Bernard un homme de liaison pour le mettre au courant de sa progression et lui demander de la soutenir. L'homme est tué en route. Un autre éprouve le même sort et, dans l'intervalle, la contre-attaque allemande se déclenche.

Elles est montée par toute une compagnie, et c'est affolant de voir cette houle grise rouler sur la plaine, s'enfler, se creuser, s'enfler encore et grandir à chaque bond qui la rapproche du talus. Lemordant, à force d'autorité, obtient de ses hommes de ne pas tirer, de mater leurs nerfs. La charge arrive ainsi jusqu'à vingt mètres du talus, où elle se ramasse sur elle-même pour déferler tout d'une pièce au cri de *Worwærts !*

« Feu de salve, feu à volonté! » hurle Lemordant.

La charge oscille, s'arrête. Nos hommes bondissent de la tranchée pour charger à leur tour. Lemordant, bien que blessé à la main, à la tempe, au sommet du crâne et au genou, veut charger avec eux, étayé par un jeune soldat de sa section. Le hasard pousse devant lui l'*oberleutnant* qui commande la contre-attaque et qu'il saisit à la gorge, quand une cinquième balle vient le frapper au-dessus de l'œil droit, broyant la table frontale. Il a l'impression que sa tête éclate, qu'un de ses yeux saute à hue, l'autre à dia. Il tombe comme une masse. C'est fini.

Comment en réchappa-t-il? Il ne le sait encore. Tombé dans les lignes ennemies, laissé pour mort, il demeura là quatre grands jours, sans aucun soin, et, pendant quarante-huit heures, il fut dans le coma. Quand il en sortit, il éprouva quelque mal à rassembler ses idées. Il ne savait où il était. Autour de lui c'était la nuit, la nuit totale. Et elle ne se dissipait pas. Il entendit des plaintes, râles de mourants, voix de blessés qui appelaient. Il se traîna dans leur direction et s'informa. Pourquoi donc la nuit était-elle si longue? On lui répondit qu'il faisait plein jour, — et il comprit.

« J'avais songé à tout, me disait-il, à la mort, aux blessures les plus affreuses, mais pas à cela. »

Et, après un silence :

« Mais si cela était nécessaire!... »

Et, tandis que je transcris cette parole de mon admirable ami, je sens combien je suis impuissant à la vivifier, à y mettre le ton grave d'acceptation, de consentement stoïque qui est le sien. O compatriote des Surcouf et des Chateaubriand, Julien Lemordant, vous dont le nom, suivant certains, veut dire en celtique : « Feu de mer » et qui avez transposé dans votre art toutes les fougues, toutes les vertus héroïques de vos ancêtres les corsaires, comme elle revit en vous, de toute sa hauteur, cette race malouine dont vous sortez et qui ne nous paraît quelquefois si démesurée que parce que nous ne savons pas, comme elle, nous proportionner à l'absolu!...

CHARLES LE GOFFIC.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XXIII. — L'AGE DE LA HOUILLE

Le rôle de la houille dans la vie des peuples est devenu prépondérant. Elle a créé le machinisme qui a créé la surproduction qui a créé la recherche des débouchés d'où sont sortis les rivalités économiques et le pangermanisme, causes puissantes de la guerre actuelle.

L'évolution nouvelle de l'âge moderne est marquée par le rôle de la houille. Sans usage il y a deux siècles, elle est devenue si indispensable que la vie d'un pays s'arrêterait avec sa disparition. Plus de chemins de fer, plus d'usines, et en temps de guerre plus de canons.

Dans tout le monde antique et jusqu'à une époque récente la puissance d'un pays dépendait beaucoup du nombre de ses habitants. Elle résulte principalement aujourd'hui de sa richesse en charbon.

Accroître la production houillère d'un pays revient à augmenter le chiffre de ses travailleurs. Avec beaucoup de houille et peu d'habitants un peuple est plus riche et plus fort qu'avec peu de charbon et beaucoup d'habitants.

La puissance que donne à un pays sa richesse en charbon est expliquée par ce fait que le travail exécuté pendant une année par un ouvrier coûtant environ 1,500 francs, peut être accompli par une quantité de houille valant trois francs (1). L'ouvrier-houille coûte donc cinq cents fois moins cher que l'ouvrier humain.

La prospérité économique de l'Allemagne tient surtout à ce qu'elle extrait annuellement de son sol 190 millions de tonnes de charbon. Leur énergie mécanique représente le travail manuel de 950 millions d'ouvriers.

Un peuple dont la richesse houillère est insuffisante ne peut fabriquer économiquement et se trouve par conséquent forcé de limiter ses exportations à des produits dont la fabrication exige une faible force motrice. Bien que tout à fait fondamentale, cette vérité est encore peu comprise.

Dans la phase d'évolution actuelle du monde, les volontés des peuples et des rois sont dominées par des nécessités économiques beaucoup plus fortes que leurs projets et leurs désirs.

XXIV. — NÉCESSITÉS ÉCONOMIQUES ET ILLUSIONS SOCIALISTES

En politique, les théories illusoires exercent parfois plus de ravages que les canons. Les conceptions socialistes sur le pacifisme, la lutte des classes, la destruction du capital furent les causes principales des erreurs militaires et économiques sous le poids desquelles la France faillit succomber.

Une conviction mystique solidement établie étant hors des atteintes de la raison et de l'expérience, les leçons de la guerre ne pouvaient ébranler la foi des socialistes latins, mais elle a définitivement ruiné les principes théoriques invoqués pour servir de soutien à leurs doctrines.

Il n'existe qu'une parenté apparente entre le socialisme latin et celui des Américains et des Allemands. Préoccupés surtout de la production des richesses, ces derniers ont favorisé cette production, dont ils savaient bien que l'ouvrier profite toujours. Préoccupés uniquement de la répartition des richesses, les socialistes français et leurs législateurs n'ont au contraire cessé, en poursuivant le capital, de le détourner des entreprises nationales et l'obliger à se porter sur les placements étrangers. Ils ont ainsi accentué notre décadence économique.

La guerre entre classes, adoptée par les socialistes français après avoir été pratiquement abandonnée par leurs confrères allemands, serait plus meurtrière et plus coûteuse encore que les guerres entre peuples. Ces dernières ne créent en effet que des ruines provisoires, alors que la première engendrerait une ruine définitive.

L'homme ne donne tout son rendement que s'il est directement intéressé au succès de l'œuvre entreprise. De ce principe psychologique résulte que l'ouvrier non intéressé par un salaire proportionnel à ses efforts au succès de son usine, et l'employé de l'Etat travaillant à prix fixe auront toujours un rendement médiocre.

L'égalisation des salaires conduit inévitablement à l'égalisation dans la médiocrité.

Inutile de prêcher aux hommes qu'ils sont frères, chacun sachant bien que ce n'est pas vrai. Plus inutile encore de leur prêcher des luttes de classes, créatrices de ruines réciproques. Il faut simplement leur prouver qu'ils ont intérêt à s'aider en associant leurs efforts.

La solidarité fondée sur l'intérêt possède une base solide. Celle basée sur la fraternité ou la charité fut toujours fragile. C'est au groupements d'intérêts similaires et par conséquent solidaires que l'Allemagne doit beaucoup de ses progrès économiques.

L'intelligence, le capital et le travail sont les facteurs essentiels du progrès industriel moderne. En lutte chez les nations dominées par les illusions socialistes, ils ont fini, chez d'autres peuples, par former une association devenue la cause principale de leurs progrès.

Il est impossible de dire si le capitalisme disparaîtra dans l'avenir. On ne peut nier aujourd'hui qu'après avoir transformé le monde en moins d'un siècle, il reste l'élément indispensable de ses nouveaux progrès.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

(1) On trouvera le détail de ces calculs dans les *Enseignements psychologiques de la Guerre* par Gustave Le Bon, 21e édition, p. 56.

La Mort de Gallieni

Il y a un an que le général Gallieni est mort ; aujourd'hui, ses idées sur l'administration de l'armée et la conduite des opérations militaires viennent enfin d'être réalisées. Nous avons demandé à M. P.-B. Gheusi de feuilleter les épreuves de son livre, encore sous presse, et il a bien voulu nous permettre d'en publier des fragments épars, relatifs à la mort du grand disparu. Nous sommes heureux d'en offrir la primeur à nos lecteurs.

31 *décembre* 1915. — J'ai voulu terminer l'année auprès du Chef, un peu négligé depuis deux semaines : ses succès politiques au Sénat — on a voté l'affichage de son discours — rembrunissent quelques-uns de nos amis, hantés, dirait-on, d'on ne sait quels spectres ridicules de coups d'Etat!...

Nous sommes venus voir le général Gallieni au ministère : sa santé est inquiétante. L'amaigrissement du fier visage est impressionnant et nous ne savons pas assez dissimuler notre souci. Mais il sourit avec un geste résigné ; une flamme ardente au fond des orbites, il invoque le mot qu'il a définitivement signé devant l'histoire : jusqu'au bout!

« Il ne fallait peut-être pas venir ici, dit-il avec fatalisme ; ou bien j'aurais dû partir à mes premiers conflits de ministre avec la Chambre et le Gouvernement. Aujourd'hui, il est trop tard : je ne dois plus quitter mon poste que lorsque je n'en pourrai plus ; et je n'en suis pas encore tout à fait là. »

Sa gaieté serait rassurante ; mais je me défie de sa sincérité : Gallieni ne s'est jamais plaint, même dans les situations désespérées. Se sent-il vraiment aussi vigoureux encore qu'il l'affirme? Il se hâte, en tout cas, de parler d'autre chose.

L'état des défenses de la Meurthe, de Toul et de Verdun, le préoccupe. S'il est exact, comme il le redoute, que l'organisation du front dans ces régions soit insuffisante, toute rupture obtenue par l'ennemi engagerait la responsabilité du commandement et du ministère lui-même.

On lui a répondu nerveusement qu'il n'y a aucun danger : toutes nos positions de défense sont terminées ou en voie d'achèvement. S'il y a, à ce sujet, des dénonciations et des plaintes adressées au Gouvernement, elles doivent émaner de parlementaires mobilisés ou d'officiers servant au front ; et l'on demande au ministre d'en désigner les auteurs.

Combien de fois, depuis la Révolution, aurons-nous lu cette phrase, qui, écrite hier, est l'écho répercuté des mêmes ripostes aux critiques de l'arrière :

« J'ai besoin de la confiance du Gouvernement. S'il me l'accorde, il ne peut ni encourager, ni tolérer des pratiques qui diminuent l'autorité morale du commandement et l'empêcheraient d'en assumer la responsabilité. »

..... Il est donc superflu de s'inquiéter : le parlement actuel n'a rien de la Convention nationale ; aucune tête n'est menacée et le sublime petit soldat français est toujours en train de sauver la France.

Gallieni n'a pas attendu le dernier coup de minuit pour aller se reposer. Il s'est retiré dans la solitude morne de son appartement de ministre, sans « foyer » et sans joie, tout seul avec ses pensées et son insomnie. Toul et Verdun l'obsèdent. Les armées du kronprinz ont besoin d'une victoire dynastique et accumulent des forces et du matériel devant nos lignes.....

La main du Chef, exsangue et glacée, a serré les nôtres avec force ; un écrasant souci l'oppresse. Et comme nous lui souhaitons la bonne année, il a un regard et un geste de résignation qui nous navrent : l'an nouveau n'apporterait-il à ce voyant de génie, toujours hanté de prescience, qu'une déconvenue suprême ou quelque catastrophe sans lendemain?

Le brave commandant Poirot l'a suivi en hochant la tête ; ce héros de notre infanterie coloniale est triste de la détresse du Chef. Peut-être les visions de mort qu'il garde de l'âpre tranchée le poursuivent-elles alors d'une menace funèbre.

Nous avons quitté l'hôtel du ministre, désert et noir, avant l'heure qui va changer le dernier chiffre de l'année tragique ; une fenêtre s'allume dans la façade. Sa lueur veillera toute la nuit sur le sommeil, entrecoupé de fièvre, du sauveur de Paris.

Le ciel est gris et nuageux ; un voile de brume alourdit l'horizon. Pourtant, entre deux nuées, dans l'étroite trouée d'un pan de ciel, resplendit, consolant et clair, l'or mouvant d'une étoile inconnue.

*

10 *mars* 1916. — ... Je suis allé voir mon vieil ami dans son cabinet de ministre : il m'a fait mander en hâte par Huvet. Gallieni n'est plus qu'un malade affectueux, à bout de forces : il aime à évoquer jusqu'à nos plus anciens souvenirs et, avec une insistance qui me frappe, ceux de la générale, morte la veille de cette guerre où il aura usé ses dernières énergies. Il va quitter Paris dans quelques heures pour aller, à Versailles, se mettre entre les mains de ses chirurgiens.

Je le trouve résigné à tout ; c'est maintenant un vieillard arrivé à un effrayant degré d'étisie et qui, malgré la flamme de ses yeux où veille encore une lueur de résolution, s'abandonne au repos et parle moins de l'avenir. Je lui demande comment il envisage sa succession. Le Gouvernement la règlera à son gré. Y aura-t-il un intérim? Gallieni s'en remet à la décision du Conseil ; mais il n'a jamais été partisan des solutions provisoires et il estime qu'un Ministre de la Guerre, surtout en temps de guerre, n'a pas le droit d'être malade et d'immobiliser son portefeuille...

La bataille de Verdun est à son vingtième jour et ne diminue pas de violence. Des problèmes graves se posent... Gallieni a mis au net, après des mois de réflexion et de remaniements minutieux, sa note définitive sur le haut commandement et sur les réformes délibérées en détail au Conseil des ministres. C'est son testament militaire ; il sera un jour — après la Guerre — une page d'histoire critique d'une sérénité fort au-dessus des querelles personnelles et des questions de rivalités... Ses conclusions vont, pense-t-il, amener des réalitions heureuses et il s'anime encore pour les résumer :

— Il importe de ménager toutes les ressources du pays, d'assurer sa subsistance et de préparer déjà la reprise ultérieure de la vie économique. La ligne de démarcation qui sépare la zone des armées de la zone de l'intérieur ne doit plus créer deux Frances dans la France. La Défense nationale n'est pas exclusivement fonction de nos armes ; la lutte se poursuit ailleurs que sur le front : elle met en œuvre toutes les forces vives du pays et n'en doit négliger aucune. Mais des règlements nouveaux seraient peu de chose si les hommes ne se pliaient pas à leurs exigences. Certes, il y a lieu de tenir compte de tous les services rendus, quand le sort de la France est en jeu ; mais il ne faudra plus hésiter à frapper ceux qui ne sauraient comprendre la guerre actuelle, ni s'adapter aux exigences des événements nouveaux. Le pays ne peut plus courir des risques d'aventures sans que personne ait à rendre de comptes, sinon des comparses ou des autorités subordonnées ; il y va désormais de la responsabilité du commandement et aussi de celle du Gouvernement tout entier...

*

18 *mai* 1916. — Le général Gallieni vient d'être opéré, à Versailles, par le professeur Marion, assisté du docteur Laval. Une intervention préliminaire avait, il y a quelque temps, préparé cette opération définitive qui délivre le malade d'une hypertrophie de volume anormal. Cette opération a réussi ; l'infection fatale de la vessie est conjurée. L'émotion de Laval, que j'interroge longuement, s'inquiète de la faiblesse du général, mais se rassure déjà sur les suites directes de cette ablation de la prostate. Marion, admirable et sûr praticien, ne nous montre aucun souci ; il a pour son patient, souriant et stoïque, une vénération de patriote et une estime de savant. La force morale de Gallieni, son calme et sa bonté touchent tous les cœurs autour de lui. Il a lui-même égayé son monde et rassuré les siens ; son immobilité l'importune. C'est la première fois, depuis un demi-siècle, que l'héroïque soldat se repose si longuement. Il affecte de compter les heures de convalescence qui le séparent de son départ pour Saint-Raphaël.

Mais, déjà, ce n'est plus à lui qu'il songe le plus : les combats forcenés autour de Douaumont l'inquiètent davantage ; il s'en fait redire les détails...

*

20 *mai*. — Les forces du malade demeurent stationnaires ; sa pâleur exsangue semble s'accentuer ; les médecins ne répondent plus aux questions des meilleurs amis et évitent celles de la famille, rassurée toujours par le calme, presque enjoué, du général.

*

21 *mai*. — Une hémorragie interne, absolument inexplicable pour ceux qui ne connaissent pas la vie ardente de Gallieni, la fluidité débile de son sang, l'ascétisme plus que frugal de sa table depuis tant d'années, tarissent d'un coup les dernières forces du patient. Sa plaie chirurgicale est cicatrisée ; mais son pouls décroît et une faiblesse générale commence à l'envahir de somnolences de mauvais augure.

Le professeur Marion et le docteur Laval se multiplient autour du malade, étendu sur son lit de fer ; ils ne désespèrent pas encore de le sauver. De temps à autre, l'énergique soldat, ranimé par un puissant effort de volonté, lutte victorieusement contre le mal et rend aux moins confiants l'espoir de le voir guérir.

*

23 *mai*. — Les effroyables mêlées de Douaumont passionnent le malade ; on le soutient avec de l'oxygène ; ses forces ne déclinent qu'avec une lenteur perceptible à peine. Les médecins, inlassables, tentent tout ce qui peut prolonger la vie de Gallieni. S'ils arrivent à gagner des jours, l'énergie morale du malade peut encore avoir raison de l'agonie et le faire entrer en convalescence.

Se rend-il compte de son état?... Le Dr Laval, qui l'observe longuement, n'arrive pas à le pénétrer. Les siens, à chaque mieux sensible, dès que le pouls remonte, le voient sauvé.

«Ce n'est pas impossible encore», a dit Marion.

Et cette assurance, effroyablement fragile, nous fait à tous battre le cœur. Sans sa faiblesse persistante, Gallieni vivrait certainement. Pas un moment il ne cesse de lutter lui-même contre cette torpeur sournoise. Cet homme,

qui n'a jamais eu peur de la mort, lui tient tête sans s'émouvoir. Il parle très peu, respire longuement, le visage toujours énergique, le regard clair et vif, économisant ses forces comme pour les tendre contre la syncope qui l'assiège.

❀

25 *mai*. — Par la feuillure de la porte ouverte, à deux pas de lui, j'épie anxieusement le visage du général. Il ne peut saisir mon regard ni soupçonner ma présence. Sa paupière se lève sur un œil profond où commence à flotter la buée trouble de l'agonie ; mais il fixe nettement les assistants immobiles quand ils sont détournés de lui ; et, sûr de n'être pas surpris, il regarde ses enfants avec une expression de tendresse furtive où filtre comme un dernier adieu.

Alors, tranquille, il demande de l'oxygène d'une voix forte, au timbre insolite, et semble s'assoupir en respirant à longs traits. Ma conviction est faite : Gallieni sait qu'il va mourir et le cache résolument aux siens.

Son masque puissant et osseux, aux sourcils touffus, son profil de grand oiseau royal, les méplats vigoureux de sa face émaciée, tout en lui évoque encore une vitalité de convalescent sauvé de la fatalité suprême. Seule, la cire livide de ses joues a déjà revêtu la couleur de cendre morte qui ne trompe pas les veilleurs funèbres.

« Tentererez-vous encore quelque chose? ai-je demandé au Dr Laval.

— Nous lutterons jusqu'au bout, me répond le praticien dévoué, sans remarquer qu'il murmure d'instinct la devise même de Gallieni.

— Tout espoir n'est-il pas perdu?

— Le pouls remonte, constate le docteur étonné. Et pourtant, un autre serait mort depuis hier. Le général n'a littéralement plus de sang dans les veines.

— Pensez-vous à la transfusion?

— Ce sera la dernière tentative du professeur Marion. »

❀



Le général Gallieni, d'après le tableau de F. Roybet.

26 *mai*. — L'opération a été faite au petit matin. Marion, calme et stoïque, avec la simplicité d'un grand cœur, a donné son sang — un quart de litre environ, pour ne pas provoquer de choc exagéré — au moribond.

La journée s'use, se traîne et meurt en alternatives de confiance et de détresse ; vers le soir, le malade est redevenu calme ; il respire plus doucement, les traits moins contractés.

« Il est sauvé! » chuchotent les siens, le cœur battant d'espoir et les yeux pleins de douces larmes.

« Il mourra cette nuit », me confie le Dr Laval quand il s'est assuré que j'en ai, moi aussi, la certitude.

En un long regard j'ai dit adieu à l'ami de vingt-cinq années et dont l'âme a, pendant les premiers jours de septembre 1914, plané de si haut au-dessus des nôtres. Et, rentré à Paris, je préviens les meilleurs amis du mourant glorieux et les chefs du Gouvernement. Il me semble qu'ils ont accueilli la nouvelle tragique avec une émotion profonde ; j'ai peut-être donné à leurs condoléances toute l'amertume de mes regrets.

A minuit, le téléphone de Versailles me répond que le chef des armées de Paris à la bataille de l'Ourcq respire encore et qu'il décline sans souffrance vers l'issue fatale qui va libérer sa grande âme de son formidable labeur humain.

❀

Samedi, 27 mai 1916. — Le général Gallieni est mort à une heure du matin. Au moment où son souffle, de plus en plus immatériel, allait expirer, il a redressé la tête, fixé droit devant lui la visiteuse invisible qu'il avait attendue sans l'avoir redoutée jamais et, très calme, a rendu le dernier soupir en se laissant retomber tranquillement, le visage vers le ciel, — comme un soldat.

P.-B. GHEUSI.

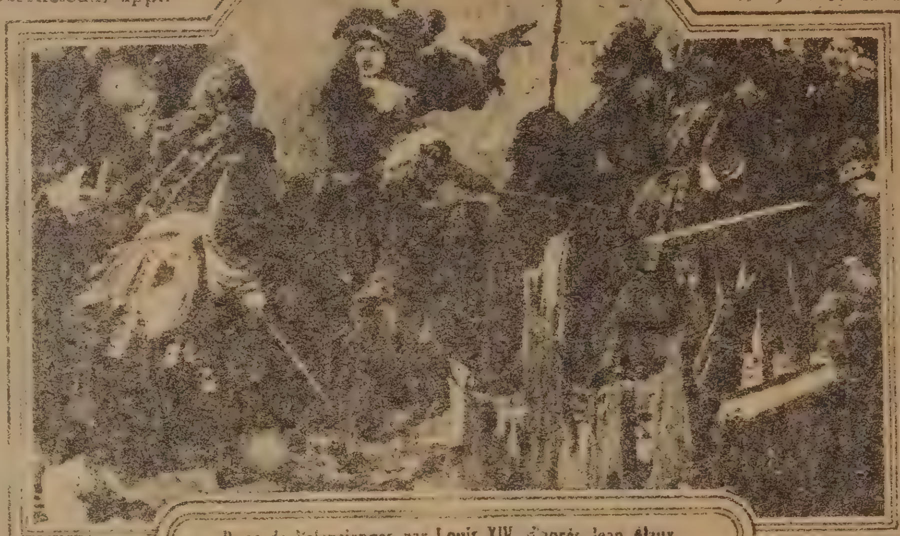


Souvenir... Les funérailles nationales du général Gallieni le 1er juin 1916. Le cercueil au départ des Invalides.

Racine et Boileau, poilus

Le mot est peut-être irrévérencieux, appliqué au poète d'*Athalie*, mais si cette épithète familière avait eu de son temps, le sens glorieux que nous lui attribuons aujourd'hui, il s'en serait honoré, à coup sûr, plus encore que de son titre de gentilhomme de la chambre du roi.

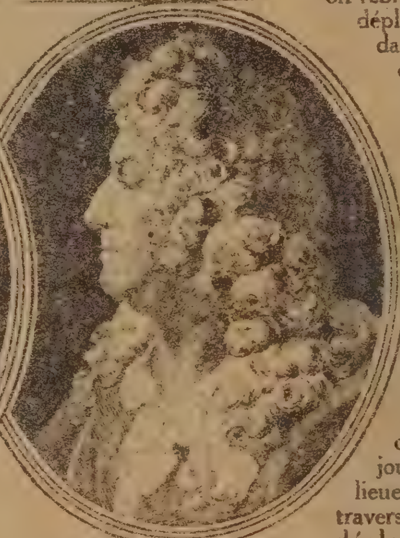
C'est qu'il avait fait la guerre : il avait débuté tard dans la carrière des armes, et bien par hasard, car il était de tempérament peu belliqueux. C'était après la chute de sa *Phèdre*, en 1677. Désespéré de son insuccès, et déçu dans ses amours avec Mlle Champmeslé, son interprète, qui, sans doute, ne lui pardonnait pas ce four notoire, il résolut d'en finir, sinon avec la vie, du moins avec l'existence turbulente du théâtre : seulement, il hésitait entre le couvent des Chartreux et le mariage. Il se décida pour le mariage. Louis XIV, qui aimait les gens rangés, encore qu'il s'abstînt de donner l'exemple, lui manifesta sa royale satisfaction en le nommant son historiographe. Tout ceci fut rapidement conclu, car la première représentation de *Phèdre* est du 1er janvier 1677, le mariage du 1er juin, et la nomination dut suivre de très peu la noce.



Prise de Valenciennes par Louis XIV, d'après Jean Alaux.



RACINE



BOILEAU

Comme le roi guerroyait cet été-là, Racine, prenant au sérieux sa nouvelle situation, comprit qu'il lui fallait suivre aux champs de bataille le héros dont il était chargé de retracer les hauts faits, et il se prépara à se mobiliser avec son ami Boileau, nommé, comme lui, annaliste de Sa Majesté, aux appointements de 2,000 livres par an. Les deux confrères, précautionneux, pensèrent donc à prendre mesure de chauds vêtements, à se commander de solides chaussures et à s'équiper en guerriers, si bien que la campagne fut terminée avant que leurs portemanteaux fussent bouclés et que l'armée prenait ses quartiers d'hiver quand ils se trouvèrent prêts à partir. Ce dont Louis XIV daigna s'étonner, jugeant singulier que ceux par lui chargés de transmettre ses exploits à la postérité n'eussent pas mis plus de hâte à être les témoins de ses conquêtes. C'était la carte forcée pour l'année suivante ; dès février 1678, ils quittèrent Paris. Le roi partit le 7, de Saint-Germain, avec la reine et toute sa cour ; et l'on voit, par quelques fragments d'un carnet de route de Racine, que les deux poètes étaient du cortège : Sézanne, Vitry-le-François, Sermaize, Toul, Metz... Où allait-on? Pourquoi cette pointe vers la Lorraine par des chemins impraticables? — Personne ne le savait, que Louvois et le maréchal d'Humières, qui connaissaient le plan de Sa Majesté. Ce plan consistait à s'emparer de Gand par surprise et l'on attirait, en poussant jusqu'à la Moselle, l'attention de l'ennemi sur un autre point. Aussi, à peine arrivé à Metz, qu'on avait mis quinze jours à atteindre, on rebroussa chemin sur Verdun, au grand déplaisir de tous ces gens de cour, belles dames, gentilshommes, laquais, maîtres queux, marmitons et historiographes, qui, du fond de leurs carrosses ou de leur fourgons embourbés, maudissaient cette inexplicable randonnée, les mauvais repas, les gîtes infâmes, le froid, la boue, la pluie et la fatigue. Imaginez toute la cour de Versailles campée à Aubigny — « méchant village! » — écrivait Racine, déjà fourbu!

A Stenay, Louis XIV se débarrassait de sa caravane somptueuse, expédiait tous ces pleurnicheurs vers Lille, et montait à cheval avec ses officiers. Le dernier jour de février, il parcourut quatorze lieues d'une seule traite ; le 2 mars, il traversait Saint-Amand ; il était exténué et déclarait n'avoir tant souffert de sa vie ; — mais Gand était investie depuis la veille et capitulait huit jours plus tard.



Passage du Rhin, par Van der Meulen.

Je pense que le grand roi épargna à l'auteur de *Britannicus* et à celui de l'*Art poétique* cette course échevelée qui aurait indubitablement mis fin à leur carrière ; ils durent suivre les dames et les cuisiniers jusqu'à Lille, par Cambrai et Arras. Mais il paraît probable qu'ils allèrent à Gand et y parvinrent même avant que la ville fût rendue, car treize ans plus tard, Boileau conservait

une rancune amère contre les mésaventures, les mystifications et les brocards que leur avait attirés la fréquentation des militaires. Non point qu'ils eussent manqué de crânerie; mais ces deux poètes se trouvaient là si dépaysés que leur inexpérience et leur ébahissement, tout autant que la nouveauté de leurs fonctions, faisaient rire aux larmes les vieux soldats de Turenne, de Luxembourg et de Vauban. Boileau jura bien qu'on ne l'y reprendrait jamais. Sa santé, d'ailleurs, était délicate; il était aphone et sourd, sans parler d'autres misères plus graves qui contribuaient plus encore que ces deux-là, à le priver d'une attitude vraiment martiale.



Vue de Gand en hiver, par de Noter.

Aussi, lorsque après onze ans de paix, Racine reprit le harnais de combat, lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, il partit sans son confrère, et, grâce à cette séparation, nous savons, par quelques lettres échangées entre les deux amis, ce que fut sa vie en campagne.

Sa situation à l'armée était assez semblable à celle qu'aurait aujourd'hui un officier attaché à l'état-major du généralissime. M. Prosper Sardou, dans une récente et très précieuse étude publiée par le *Mercure de France (Racine et Boileau à l'armée)*, a soigneusement dépouillé et noté tout ce qui était de nature à satisfaire notre curiosité sur ce singulier avatar du tendre poète. Il nous apprend que Racine, sans grand goût peut-être, mais avec application, s'efforçait de se plier à sa nouvelle vie. Il se servait souvent d'un carrosse, mais ne redoutait pas le cheval : il avait deux montures, dont un superbe coursier de parade, semblable aux chevaux d'Hippolyte en leur beau temps, et dont il se servait dans les revues ; et un plus petit, auquel il semble qu'il était fort attaché ; ce dernier fut blessé... par les valets chargés de le ferrer. Racine, qui avait atteint, en 1689, la cinquantaine, était assez bon cavalier pour rester en selle neuf heures de suite. Il ne craignait pas de s'exposer, quand il le fallait, au feu de l'ennemi, encore qu'il s'abstienne de toute vantardise et qu'il prenne grand soin de rassurer son ami : « Que je vous dise que j'ai été dans la tranchée ; n'allez pas croire que j'ai été dans un grand péril ; les ennemis ne tiraient plus de ce côté-là et nous étions tous appuyés sur le parapet ou sur le revers de la tranchée. » Il assiste au *marmitage* des retranchements allemands et il décrit ainsi cette opération : « Imaginez-vous trois batteries qui se croisent et qui tirent continuellement sur de pauvres gens... qui ne peuvent trouver un seul coin où ils soient en sûreté... Nos bombes ne les laissaient pas respirer ; ils voyaient sauter, à tout moment, en l'air, leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin, et étaient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenaient debout, au hasard de ce qui en pourrait arriver, les autres avaient creusé de petites niches dans les retranchements... et s'y tenaient plaqués tout le jour... »

Nous sommes, depuis deux ans, si accoutumés à de tels récits, qu'ils nous semblent — de loin — être la chose la plus ordinaire ; mais, dans leur nouveauté d'il y a deux cent vingt ans, ils devaient prodigieusement intéresser Boileau, auquel ils étaient adressés et qui, plus pacifique et moins aventureux que son confrère, devait se féliciter, de jour en jour, d'être demeuré fidèle à son jardin d'Auteuil, dont il préférait les pêches et les pommes à tous les biscaïens du monde. Même le tableau que son ami lui traçait des tranchées, ne lui causait aucun regret : Racine les lui dépeignait cependant avec admiration, comme « quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées, avec une infinité de tours et de retours, autant presque qu'il y a de rues dans Paris ».



L'opinion de Racine sur les Allemands ne nous surprend pas davantage : ceux-ci étaient déjà les adversaires cruels et déloyaux qui décourageaient toute pitié et ne méritaient pas qu'on leur « fît quartier ».

Racine est sans fiel pour les Hollandais et les Espagnols ; mais quand il parle des Allemands, il voit rouge et entre dans des fureurs auprès desquelles celles d'Oreste, qui lui sont familières, ne sont qu'un simple mouvement de mauvaise humeur.

Pourtant, le père de la tendre Aricie n'aime pas la guerre. — Ah! que ne suis-je assis « à l'ombre des forêts » ! s'écrierait-il volontiers comme sa Phèdre, si *Phèdre* n'était pas un souvenir qu'il n'aime point à évoquer. Parmi les soldats vaillants qui l'entourent, il pense à la joie qu'on éprouvera à se retrouver chez soi : « J'eusse voulu que tous ces gens que je voyais, eussent été chacun dans leur chaumière et dans leur maison, avec leur femme et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. » Il lui arrive même de gémir du froid aux pieds, du vacarme incessant, des campements incommodes et de la longueur des marches. En entendant chaque jour le canon, il songe à son cabinet silencieux, à ses livres, à la quiétude des soirées familiales. — Boileau, lui, bien à l'abri dans sa maison d'Auteuil, devient, par contraste, belliqueux ; il s'est procuré une carte sur laquelle il suit les opérations de l'armée, combine des plans d'enveloppement, manœuvre régiments et escadrons ; il s'essouffle à chanter la *Prise de Namur*, à grand renfort de rimes tonnantes et de métaphores héroïques, culbute les bataillons, enfonce l'ennemi, escalade les remparts escarpés, se rit des boulets et de la mitraille.

Ainsi, des deux amis, celui de l'arrière, stratège en pantoufles, s'échauffe et s'exalte loin des balles ; celui du front, le doux poilu, qui voit de plus près les choses, rêve à son *Idylle sur la paix*...

G. LENOTRE.



Maison de Boileau, à Auteuil, où se réunissaient souvent La Fontaine, Molière et Racine.



SCÈNES DE GUERRE

LA VEILLÉE AU CANTONNEMENT

Composition de HENRI BAUD.



UNE PARTIE DISPUTÉE

Les Usines de Guerre

Comment on transforme des lingots d'acier en canons et en munitions

En regardant les gravures que les Annales publient régulièrement, nos lecteurs se sont-ils jamais doutés du travail formidable que nécessite la fabrication des engins meurtriers que la guerre a créés ?

C'est à leur intention et pour leur décrire cette fabrication que nous avons visité l'une de nos plus importantes usines de guerre, qui fabrique chaque jour des quantités énormes de canons et de munitions de tous les calibres.

La Cité de l'Acier

C'est ainsi que devraient être désignées les usines immenses de la « Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt », à Saint-Chamond, près de Saint-Etienne.

Jamais nom ne sera mieux approprié. C'est, en effet, une véritable ville que ces usines occupant actuellement plus de 22,000 ouvriers, dont 4,000 femmes, travaillant dans 102 bâtiments, desservies par 30 kilomètres de rails, sur lesquels circulent environ deux cents wagons et qui, jour et nuit, sans arrêt, fabriquent de l'acier, le transforment en canons, du 75 au 400, en obus de tous les calibres, en plaques de blindage pour les navires, etc. Il faut avoir vu ces milliers d'ouvriers et d'ouvrières au travail, fabriquer des canons par centaines, des obus par dizaines de milliers, pour se rendre compte de l'effort gigantesque que notre industrie a fourni pour arriver, après deux années de lutte, non seulement à dépasser en quantité la fabrication allemande du matériel de guerre, mais encore à conserver la supériorité de qualité que nous avons toujours possédée.

Si, surpris par l'agression brusquée de 1914, nous nous sommes trouvés momentanément en état d'infériorité, principalement en artillerie lourde de campagne, dès le début de 1916 nous avions rattrapé l'avance que les Allemands avaient sur nous, en produisant autant, sinon plus, de pièces d'artillerie.

Des Canons !...

Les faits nous ont démontré, dès le début des hostilités, que cette guerre était une guerre de matériel et que la victoire ne pouvait être remportée qu'à la condition que l'artillerie en prépare le chemin. Aussi, pendant que nos héroïques soldats endiguaient le flot des armées envahissantes et en supportaient la pression avec un courage qui a fait l'admiration du monde, la mobilisation ouvrière se poursuivait énergiquement à l'arrière. Nos métallurgistes travaillaient sans répit pour approprier leurs usines à la fabrication du matériel de guerre.



Un lingot d'acier de cent tonnes.

Nous allons essayer d'esquisser, en quelques grands traits, comment naissent nos chers petits « 75 » et les 400, vrais monstres d'acier qui, en ce moment, déchaînent un effroyable tonnerre sur tout le front occidental, afin d'ouvrir la brèche par où passeront bientôt nos vaillantes armées.

Les canons se composent de trois parties : le tube, les frettes et la culasse.

Le tube constitue la partie principale, celle par laquelle passera l'obus. Sur toute sa longueur sont creusées des rayures hélicoïdales destinées à guider l'obus dans sa marche et à lui communiquer un mouvement de rotation autour de son axe pour assurer sa bonne tenue sur la trajectoire. La fabrication du tube demande une précision extrême.

Il se présente, au début, sous la forme d'un lingot d'acier, dont la matière éprouvée est absolument saine et d'un poids qui atteint jusqu'à plusieurs dizaines de tonnes, quelquefois même une centaine, pour les pièces de gros calibre.

Cet énorme lingot est d'abord chauffé à température convenable, dans d'immenses fours, puis lorsque, à des signes certains, on reconnaît cette température atteinte, les portes s'ouvrent, des chaînes happent le lingot de métal rouge et des grues puissantes le portent sous le marteau-pilon d'une masse frappante de 100,000 kilos, ou sous la presse hydraulique de 6 millions de kilos de pression. Là, sous les coups redoublés du pilon, sous l'insistance de la presse et après que cette opération aura été plusieurs fois répétée, car le lingot se refroidit rapidement, le bloc prend la forme d'un cylindre.

Il s'agit maintenant de creuser celui-ci.

Pour cette opération deux procédés sont employés : le premier à « froid », à la machine-outil, le second à « chaud », au moyen d'un coin. C'est à ce moment que prend place une opération excessivement importante qui comporte deux phases : la trempe et le recuit, qui donneront au métal des propriétés caractéristiques.

La trempe se pratique en plongeant le tube chauffé au rouge, dans une bâche remplie d'eau. Ensuite on chauffe le tube à une température minutieusement déterminée, dans des fours verticaux de plus de vingt mètres de hauteur : c'est le recuit. Cette opération se pratique sous le contrôle du personnel de laboratoire. Après l'opération, on détache de chaque extrémité du tube une rondelle sur laquelle des essais mécaniques sont faits pour s'assurer si l'opération de la trempe s'est effectuée dans des conditions convenables.

Le tube passe alors sur le tour où il est amené à un diamètre rigoureux.

Le voici prêt à être fretté, opération très importante qui consiste à l'encercler avec des anneaux d'acier soudés les uns aux autres. Certaines parties du tube, celles se rapprochant de la culasse et devant supporter les plus fortes pressions, sont encerclées de plusieurs frettes. Les frettes, tout comme le tube, sont tournées sur des machines à rectifier de haute précision, et la seule tolérance admise, quel que soit le calibre de la



Le marteau-pilon de 100 tonnes.

pièce, est de l'ordre du centième de millimètre...

Vient ensuite l'alésage, qui consiste à donner au tube, sur toute sa longueur, un diamètre intérieur rigoureusement exact et à creuser à l'arrière une chambre de dimensions plus grandes, qui recevra la charge de poudre et le projectile, et enfin le rayage, dont nous avons parlé plus haut.

Il ne manque plus que la culasse qui sera bientôt ajustée avec mille soins et le canon est terminé.

Après plusieurs essais au polygone de Langonand ou au polygone de Côte-Bayolle, il sera fourni à l'armée.

Toutes ces opérations, décrites succinctement, en quelques lignes, ont demandé des semaines de travail, parfois des mois, un matériel formidable et une pléiade de spécialistes et d'ouvriers.

Saint-Chamond livre ainsi, chaque jour, des dizaines de canons de tous les calibres.

Des Munitions!...

Si la fabrication des canons est devenue formidable depuis le début de la guerre, la fabrication des obus, que chaque pièce d'artillerie tire par centaines, a naturellement pris une extension proportionnelle.

C'est dire la rapidité avec laquelle nos industriels ont dû se mettre à fabriquer des obus de tous calibres pour satisfaire une consommation toujours croissante. Au début des hostilités, nous n'étions pas plus préparés pour cette fabrication intensive que pour celle des canons. Il a donc tout fallu créer. A Saint-Chamond, en attendant que de nouveaux ateliers soient construits, et pour répondre au plus tôt aux besoins de la Défense nationale, on s'est servi de moyens de fortune.

C'est ainsi que, dès le début, le nombre d'obus fabriqués journellement était de plusieurs milliers. Ce chiffre n'a fait que croître et, à l'heure actuelle, sans vouloir préciser, disons que cette première production a plus que décuplé et qu'elle augmente encore chaque jour.

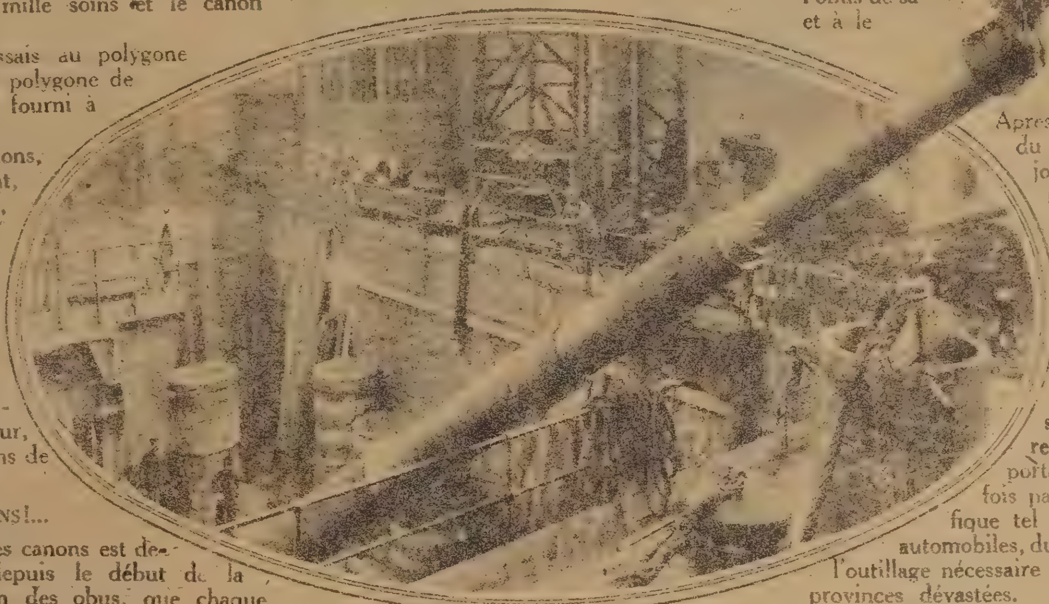
La fabrication des obus nécessite, comme celle des canons, une précision extrême et est plus compliquée. C'est, en effet, par neuf opérations que passe l'acier, depuis sa sortie des laminoirs jusqu'à « l'épreuve » qui précède une dernière opération appelée « ceinturage ».

Au sortir des laminoirs qui, jour et nuit, sans arrêt, pétrissent la pâte à obus et la débitent en barres d'acier, des cisailles les découpent en cylindres appelés « lopins », ayant approximativement la longueur du corps de l'obus.

Le lopin est chauffé au rouge et passé, dans cet état, sous une première presse, qui lui donne la forme d'un pot de fleurs, puis sous une seconde presse où il subit une double opération ayant pour but de l'allonger et de lui donner une forme parfaitement cylindrique : 1° le tassement de sa base, dénommé « buttage du culot », et 2° l'amincissement de ses parois, dénommé « tréfilage du corps de l'obus ».

Le « lopin » s'appelle dès lors « ébauche ». Un jeu de presses en fabrique quatre à la minute!...

Après cette opération, « l'ébauche » est refroidie, puis décapée, c'est-à-dire nettoyée dans un bain acide ou au jet de sable, avant d'être calibrée à froid.



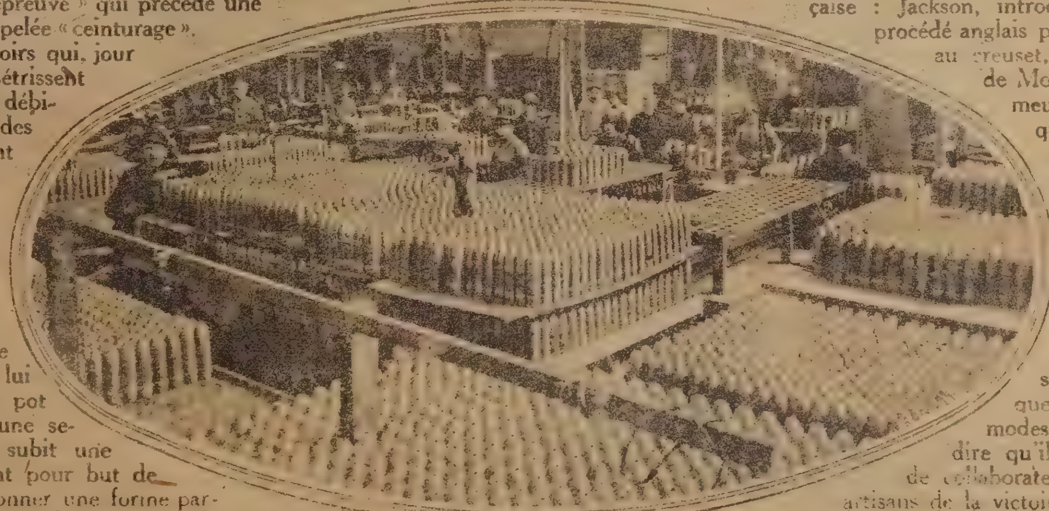
Le Frettage d'un canon de 340.

On procède ensuite au dégrossissage puis à « l'ogivage », opération qui consiste à refouler vers l'intérieur de l'obus, soit d'un seul coup de presse, soit par une série de martelages au pilon, l'extrémité sectionnée de « l'ébauche », après l'avoir fait chauffer à une certaine température.

La partie supérieure de l'obus est ainsi arrondie et sa forme définitive se dessine, quoique grossièrement.

C'est à ce moment que s'effectue la trempe, opération des plus délicates à laquelle on procède avec un soin extrême, sous le contrôle du personnel du laboratoire.

Une fois trempé, l'obus est recuit à nouveau à 300°, puis refroidi, très lentement. Il va maintenant être « usiné ». C'est ainsi que l'on appelle le travail excessivement délicat qui donne à l'obus son calibre rigoureusement exact et qui pratique dans sa partie supérieure le pas de vis où vient s'enclaver la fusée.



Peinture des obus et tournage de l'ogive.

Après l'épreuve hydraulique de 1.400 kilos, l'obus est ceinturé, c'est-à-dire que l'on resserre dans une gorge pratiquée un peu au-dessus de la base de l'obus une ceinture de cuivre qui, au départ du coup remplit les rayures du canon, assurant la rotation de l'obus ... le plein effet de la poudre. Il ne reste plus qu'à charger l'obus de sa quantité d'explosifs et à le coiffer de sa fusée.

L'Œuvre et ses Artisans

Après ce très petit aperçu du travail qui s'effectue jour et nuit dans les usines de Saint-Chamond, nous ne pouvons négliger de dire quelques mots des artisans de cette grande œuvre qui a déjà rendu à l'armée des services énormes et qui, après la guerre, sera outillée pour en rendre de bien plus importants encore, mais cette fois par un travail tout pacifique tel que la fabrication des automobiles, du materiel agricole et de l'outillage nécessaire à la reconstitution des provinces dévastées.

Ces usines appartiennent, comme nous l'avons dit au début de notre article, à la « Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt », au capital de 28 millions, dont le siège social est situé 98, rue de la Victoire, à Paris.

Cette société date de 1854 et s'appelait à cette époque « la Compagnie de la Marine et des Chemins de fer ».

Elle possède aujourd'hui des usines à Saint-Chamond, Assailly, Lorette, Rive-de-Gier, dans la Loire, et Le Boucau, dans les Basses-Pyrénées, qui toutes consacrent leur activité aux travaux de la Défense nationale.

Nous devons malheureusement excepter deux autres usines de la Compagnie, qui, pour peu de temps encore, espérons-le, se trouvent situées en pays envahis, ce sont des usines d'Homécourt, dans le bassin de Briey, et de Hautmont, près de Maubeuge.

La « Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt » eut la chance d'avoir à sa tête des hommes de première valeur restés célèbres dans l'histoire de la métallurgie française : Jackson, introducteur en France du procédé anglais pour la fusion de l'acier au creuset, Pétin, Gaudet, Adrien de Montgolfier, neveu des fameux papetiers d'Annonay, qui imaginèrent le premier aérostat.

A ce dernier succéda M. Magnin et, en 1909, M. Th. Laurent fut nommé directeur général. Il préside aux destinées de la Société en élargissant l'œuvre de ses prédécesseurs, et, quoi que doive en souffrir sa modestie, il nous permettra de dire qu'il sera, avec sa pléiade de collaborateurs, parmi les grands artisans de la victoire.

M. S.

Une âme de Poète sous la capote grise

* * *

Mlle Massia Bibikoff — une jeune artiste fort distinguée, — nous apporte ces pages de son compatriote et filleul, le poète russe Titoff, qui combat dans les rangs de l'armée française. Nous lui laissons le soin de présenter à nos abonnés cet écrivain-paysan encore inconnu :

Je l'ai connu à la caserne, où je portraiturais mes chers compatriotes en ma qualité de peintre agréée au Musée de l'Armée. Tous nos soldats m'entourèrent aussitôt, joyeux de trouver une « payse », et beaucoup d'entre eux me donnèrent leurs noms et adresses, me priant de leur écrire. Heureuse de retrouver des âmes sœurs, j'acceptai avec joie. Toutes leurs lettres étaient charmantes de cette fraîche naïveté du paysan russe, mais celles de l'un d'eux me frappèrent par l'originalité des idées et leur style imagé.

Je soumets au jugement du public les extraits d'une de ces lettres, la plus intéressante, dans laquelle je trouve la biographie de mon filleul, ainsi qu'une âme de poète la plus sensible.



Un Polonais, soldat russe, et son frère, enrôlé de force dans l'armée allemande, qu'il a fait prisonnier.

« ...Moi aussi, je suis un peu artiste, mais seulement dans un autre genre que vous — je suis poète.

» A propos, je dirai quelque chose de moi-même, pour que vous ayez au moins une petite idée de l'homme qui se prétend poète.

» Je suis un homme non éclairé, non instruit, j'ai en tout fini l'école primaire de deux classes ; je voulais ardemment apprendre encore, mais la pauvreté de mes parents ne me l'a pas permis. J'ai dû étouffer en moi mon aspiration vers la lumière et me mettre derrière la charrue. A dix-huit ans, je me suis marié... A présent je suis déjà père de deux enfants malgré mes vingt-trois ans...

» La vie a fait de moi un pessimiste (sans toutefois, m'enlever l'espoir d'un avenir meilleur). Je me suis tracé un but — finissant le service militaire, je commencerai de nouveau à apprendre, j'essayerai de frapper à la porte de la lumière, et ou je mourrai, ou j'arriverai au but.

» J'irai au devant de ma vocation coûte que coûte ; ceci est ma raison d'être.

» Cela me sera difficile, terriblement difficile, de lutter contre la misère et d'apprendre, mais rien ne se donne sans peine.

» Vous ne pouvez vous figurer, comme c'est affreux, comme ça fait mal, la conscience de la nullité, et comme on a envie d'être au moins un peu instruit, de savoir au moins quelque chose du livre de la vie et d'apporter, ne fût-ce qu'une goutte, du bien à l'humanité! Et ça, est-ce une vie ?

» Ainsi vivent les animaux. C'est bête. *La vie et l'existence sont deux choses tout à fait différentes, je le comprends à merveille, et cela me fait peur ; mieux vaut une balle dans la tête, que de représenter un méprisable* « enfumeur » (1) *du ciel...*

» ...Oui, mais si j'ai de la force de volonté et du bon sens, moi aussi je saurai acquérir ma part de bonheur — sinon... *j'aurai au moins allumé un phare, pour qu'il guide celui qui me suivra sur l'océan de la vie...* »

Cette lettre exprime au mieux l'état d'âme de mon filleul ; cette âme profonde, inquiète, avide de lumière, n'aspirant qu'à atteindre le but suprême de sa vocation : s'élever au-dessus du niveau banal de la vie sur les ailes d'or de la poésie...

Voici quelques-unes de ses strophes, que j'ai cru intéressant de mettre sous les yeux du public, et qui répondent le mieux aux sentiments du poète. Je les ai traduites comme j'ai pu; que les lecteurs des *Annales* soient indulgents!

MASSIA BIBIKOFF.



Sur le front de Champagne.

I

A MA MÈRE

(Vers écrits sur le paquebot qui amenait les troupes russes en France.)

« *Maman, ma chère maman, — Comme je suis affligé de te quitter! — Mais c'est le destin qui me sépare — De toi et de mon pays natal. — On ne peut fuir la volonté du destin ; — Sa puissance sur nous est sans bornes. — On ne sait où l'on trouvera son bonheur — Lorsque l'heure du pardon va sonner. — Je te supplie, ne t'attriste pas sur mon sort, — Ne sois pas peinée, ne pleure pas, ma chérie ! — Prie pour moi ; ta prière, ô ma mère, — Me sera si chère à l'étranger. — Dieu entendra tes vœux, — Il exaucera les souhaits pour ton fils. — Il me préservera au pays lointain — Me sauvant sur mer et dans le désert. — C'est sans crainte que je regarde devant moi ; — Les pays lointains ne m'effrayent guère — Car je cache dans mon sein la foi et l'espoir — Que c'est là-bas que m'attend mon bonheur. — C'est grâce à tes prières que Dieu m'aura en sa sainte garde, — Qu'Il me préservera de toutes privations, maux et douleurs. — Je suis calme*

(1) En Russie, ont dit des gens désœuvrés, inutiles à la société, qu'ils enfument le ciel.

et mon cœur ne saigne pas ; — Je ne vois pas le malheur devant moi. — Sois tranquille, toi aussi, pour mon long chemin, — Je reviendrai sain et sauf des pays lointains ; — A mon retour, je te baignerai dans mes larmes de bonheur — Qui effaceront de ton front les rides de douleur. — »

II

LES NUITS

« C'est presque calme dans ma chambrette, — Ma petite lampe enfumée luit faiblement ; — Seule, une souris grignote quelque part — Et mon ami le lancier ronfle dans le couloir. — Tout dort ; et la maîtresse de maison et sa fille ; — Moi seul, je ne dors pas, je suis assis doucement et je rêve. — Des idées pénibles me tourmentent, — Jour et nuit elles ne me laissent pas en repos : — Que je fasse mon travail, ou que je sois près de mon cheval — Partout et toujours je suis embrassé par elles. — Il me semble que la vie est vide, qu'elle n'a pas de but ; — Et, quand je pense : que suis-je? pourquoi est-ce que je vis? — Je suis un jeune invalide et la vie est un asile. — J'enfume le ciel (2) bêtement, sans but. — Je suis un mendiant, jeté pardessus le bord de la vie ; — Je suis le pion sans volonté de la fortune insensée, — Je me suis perdu dans l'océan de la vie — Nul et méconnu dans l'animosité humaine. »

. . . .

« Beaucoup d'idées semblables, désolées — Oppressent mon âme d'une folle angoisse. — Elles traversent ma tête, insensées, importunes, — Et me tourmentent comme les cauchemars un malade. — Pourquoi si triste? parmi tes amis — Tu restes à l'écart avec ton chagrin. — Jamais ne glissera un sourire sur tes lèvres vermeilles ; — Dis, pourquoi es-tu si triste, ô doux printemps!...»

III

J'AIMERAIS...

« J'aimerais... mais à quoi bon rêver en vain? — Hélas! une nullité peut-elle être aimée? — Tandis que dans mon âme la flamme est si ardente, — Mon cœur est si rempli d'amour sacré!...— J'aimerais passionnément aimer, caresser, — Embrasser dans une extase enivrante, — Rêver doucement avec elle, — Oubliant la douleur de mon âme, la vanité de mes ambitions, — J'aimerais dans mon bonheur pardonner mes ennemis — Aimer, toujours aimer pour bénir mon sort... »

PIERRE TITOFF.

LES DOÏNAS

Chansons populaires Roumaines

— SUITE —

IV. — LES RECRUES DE TRANSYLVANIE

Coucou, chante dans les sarments !
Major, chante aux recrutements !

Il faut servir chez les Magyars !
Adieu, ma mère ! — Adieu, mon gars ! —

Le conscrit quitte ses souliers
Pour les bottes des cavaliers !

Même s'il pleut des pleurs de sang,
Le Transylvain marche innocent !

Même s'il pleut des pleurs de feu,
Il marche à la grâce de Dieu !

Brûlent les bois et les épis !
Que tout Sibiou brûle ! Tant pis !

Tant pis ! Tant pis pour les Magyars
Qui nous ont pris nos pauvres gars !

V. — DE PLOESTI JUSQU'A GHEBOÏA

De Ploesti jusqu'à Gheboïa,
Mon corps sous le vent se ploya !
Qu'il vente ou qu'il pleuve, oïe oïe, ah !
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid,
C'est bien, si ma belle me voit !

Si je te trouve en quelques lieux,
Je prendrai seulement tes yeux,
Tes yeux et tes sourcils soyeux,
Et sur l'autel je les mettrai,
Et le bon Dieu, je le prierai :

« Mon Dieu ! Mon Dieu, faites qu'un jour,
Je rencontre mon cher amour,
Que je lui dise, sans détour,
Ces deux mots qui me font souffrir :
« Je t'aime ! » Après, je peux mourir ! »

VI. — MOTZOUL, LE VOYAGEUR

Mon cheval, il faut voyager !
Car nous n'avons rien à manger !

C'est Motzoul qui va vendre au choix
Pots de terre ou vases de bois !

Nos montagnes sont pleines d'or !
Hélas ! Motzoul mendie encor !

VII. — LE CHANT DU COUCOU !

Quand j'entends au bois chanter le coucou,
L'heureux coucou,
Et le merle noir, ah ! je deviens fou !
Vraiment je ne sais où je suis,
Ni quel chemin je poursuis !
Ah !
Ni quel chemin je poursuis !

Puisse pour moi seul chanter le coucou,
L'heureux coucou !
Pour moi, voyageur, qui vais n'importe où !
Peut-on savoir si dans un an
Je serai mort ou vivant?
Ah !
Serai-je mort ou vivant?

Si je n'entends plus chanter le coucou,
L'heureux coucou !
Que sa langue tombe alors tout d'un coup !
Régal cher ! Je la mangerai !
Comme lui je chanterai !
Ah !
Comme lui je chanterai !

VIII. — PRÈS DE L'ACACIA D'ÉTÉ !

Près de l'acacia d'été,
Léana, pour toi, ma beauté,
Le blé sèche, non récolté !

Oui, le blé sèche, ô mon amant,
Et tu m'as laissée en tourment,
Seule, avec mon fuseau dormant !

Cher Baditzo, prends-moi, prends-moi !
Sans toi, c'est l'exil, c'est l'émoi !
Emporte mon cœur avec toi !

IX. — AH ! COMBIEN MON SORT EST TRISTE !

Ah ! combien mon sort est triste et m'ennuie !
Mes habits sont noirs, on dirait, de suie !

Ils sont tout noircis ! Mais d'où vient leur teinte?
C'est de ma douleur en leur trame empreinte !

Je me plaindrais bien ! Mais à qui me plaindre?
C'est à la Forêt, qui n'a rien à craindre !

Hélas ! La Forêt ne veut rien entendre !
Ses feuilles s'en vont ! L'hiver va les prendre !

Elle est comme moi triste, en la nuit brune !
Ses habits sont noirs, au clair de la lune !

(A suivre.) MAURICE BOUKAY.

LA PREMIÈRE AUBÉPINE

Il faisait frais encor, je ne m'attendais pas,
Aubépine adorable,
A voir se balancer à l'entour de mes pas
Ton ombre sur le sable.

Mais j'ai levé la tête, et ta sublime odeur
Sur mon front s'abandonne.
Juliette n'a pas plus d'amour dans le cœur
Au verger de Vérone.

Je tremble, je m'arrête et je te tends les bras,
Vanille sur la branche !
Est-ce donc cette fois que ta langueur fera
Mourir mon corps qui penche ?

Hélas ! on n'est jamais averti contre vous,
On ne peut se défendre,
Quelles armes prend-on contre un parfum si doux
Dont le cœur va se fendre ?

Et vous avez l'air bon, simple, calme, ingénu,
Attirant les abeilles ;
On ne peut soupçonner qu'un calice ténu
Ait des forces pareilles.

Se peut-il, chère fleur, que vous vous complaisiez
A ce jeu qui transperce?
Que n'ai-je sur mon cœur un bouclier d'osier,
Comme un soldat de Perse!

Inépuisable odeur, qui nous lie et nous tient
Jusqu'à ce qu'on se pâme,
Il n'est pas de plus doux et de pire entretien
Que d'écouter votre âme.

Ah! les dieux soient loués! Vous allez défleurir,
Car les jours se dépêchent...
Mais l'Amour a déjà, de vos mortels soupirs,
Enduit ses dures flèches!

Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.

LA VILLE...

Les toits troués, les murs en débris, l'âme morte,
La ville est là, sinistre, avec ses volets clos,
Son silence d'attente alourdi de sanglots
Et sa douleur debout derrière chaque porte...

Personne... Quelquefois, par aventure, au ras
D'une demeure, un homme, une femme, à la hâte,
Mettent une ombre en deuil, tandis qu'au loin éclate
Encore un cri d'obus, rauque, strident et gras...

Les logis éventrés étalent le mystère
De leur richesse ancienne ou de leurs pauvretés ;
Poussières de bonheurs aux parfums éventés,
Les passés saccagés partout jonchent la terre...

Boudoirs bouleversés..., des meubles élégants...,
Une lettre fanée..., une écriture fine...,
Une date : huit août..., puis un prénom : Pauline...,
Des livres déchirés..., une paire de gants...

Voici d'humbles maisons où des berceaux fragiles,
Tels des nids écrasés traînent sur les cailloux,
Des maisons de misère où les jours étaient doux
Quand l'espoir les tissait entre ses mains agiles...

Plus loin, à chaque pas, un amas forcené
De fers enchevêtrés, de décombres sans forme,
Qu'entassa l'incendie en un chaos énorme,
Evoque dans l'horreur un rêve de damné...

La cathédrale aux flancs brisés, claire et profonde,
Les vitraux déchirés, la nef veuve de Dieu,
Semble sur la cité comme un geste d'adieu
Qui crie au ciel muet la souffrance du monde...

Et c'est ainsi qu'au bord des jours, au fond des nuits
Dans sa robe de pierre à demi calcinée,
La ville au deuil sanglant, la ville assassinée,
Avec ses jardins morts et ses temples détruits,

(2) Dicton russe.

De toute sa misère et de tout son silence,
Et de tous ses effrois en espoirs révoltés,
La ville de désastre aux foyers dévastés
Attend tragiquement l'heure de la vengeance !...

LOUIS PAYEN.

A FRANÇOIS FABIÉ, DOYEN DES POÈTES

Un écrivain genevois a rimé ces vers cordiaux et charmants en l'honneur des soixante-dix ans de François Fabié. Cet hommage était dû à la verte vieillesse de l'éminent collaborateur des Annales, *et nous nous y associons de grand cœur.*

Vieux cèdre toujours vert, qui luis sur la colline
Vêtu d'air bleu, frôlé par l'aile des oiseaux,
Le Temps, fileur de jour, dévidant ses fuseaux
Use son poignet lourd sans que ton front s'incline

Vieux cèdre, tu voulus rester le campagnard
Vétéran du sol pur, et défenseur d'idée,
Un sang jeune jaillit sous l'écorce ridée,
Le sang du doux Virgile, et le sang de Ronsard.

Tes racines, plongeant dans la terre natale
Aspirent le parfum de l'immense passé
Epars dans les labours, la butte ou le fossé
Sous le grand inconnu de l'ombre végétale.

Lorsque l'orage sur nos fronts tombe accablant
Qu'un chant de deuil avec un chant d'espoir voisine
Ton bois noir a pleuré ses larmes de résine,
Larmes fécondes d'où naîtra le feu brillant.

Tes bras dressés au ciel ainsi que des antennes
Recueillent tous les bruits perdus à l'horizon
Pour en donner la mûre et pleine floraison
Dans tes vers murmurants comme l'eau des fontaines.

Et tu grandis, sans défaillir au beau devoir,
Cet effort qu'ont sacré soixante-dix années,
Jeune toujours et sans complaintes surannées
Tressant le vers rustique au gré de ton savoir.

Dans la bastide en fleurs, où rêvent les troènes,
Parmi les vols d'azur du printemps toulonnais,
D'une vieillesse neuve, ô cèdre, tu renais
Chaque jour en chansons plus tendrement humaines.

ÉLIE MOROY.

TENDRESSES

DANS LA LUMIÈRE

Au penchant du coteau, dans les herbes grimpantes.
Nous nous sommes assis, les mains à nos genoux ..
Muets, nous écoutons bruire autour de nous
Le vent frais qui toujours coule le long des pentes.

Les grâces du printemps sont nouvelles encor...
Renoncules des prés, genêts, fleurs de cytise
Brillent d'un jaune éclat que le soleil attise :
C'est la claire saison des paysages d'or.

Nous sommes là, tous deux, sans pensée et sans rêve,
Immobiles, les yeux éblouis doucement...
Notre amour est en nous comme un enchantement
Où se prolonge, au loin, cette minute brève.

Je ne tiens même pas ta main entre mes doigts,
Et cependant je sens mon âme dans la tienne :
Je sais qu'il n'est en toi rien qui ne m'appartienne
Car nous sommes chacun l'un et l'autre à la fois.

Et, dans cette lumière et dans le vent qui passe,
Au milieu de l'océan bleu de ce beau jour,
Pleins du premier bien-être éperdu de l'amour,
Nous sentons notre cœur large comme l'espace.

ANDRÉ RIVOIRE.

LES LIVRES

Le Sacrifice, par M. HENRI MASSIS. — *Lettres de Guerre,* par M. PIERRE-MAURICE MASSON. — *La Troisième France,* par M. VICTOR GIRAUD.

S'il n'est guère possible encore de préciser dans une discussion approfondie les conséquences politiques, économiques et sociales de la guerre, car tous les éléments de ces conséquences n'apparaîtront clairement qu'à l'épreuve même de la situation de fait créée par la solution que recevra le conflit, du moins peut-on discerner, dès à présent, l'esprit nouveau qui s'est formé pendant la grande crise d'humanité et anime maintenant l'élite même de la génération à laquelle il incombe de réaliser l'avenir immédiat du monde. On en a l'impression très nette en lisant *Le Sacrifice* de M. Henri Massis — qui n'est autre que l'Agathon des *Jeunes Gens d'aujourd'hui*. En ce livre d'une grande noblesse d'inspiration et d'une foi ardente dans les vertus profondes de la race, M. Henri Massis expose ce qu'il appelle le « témoignage de Charles Péguy » et retrace la vie d'Ernest Psichari ; il y note encore des impressions de guerre et, dans « l'Holocauste », il nous dit quelle est la méditation qui se déroule, selon son expression, dans « le cloître des tranchées ». Par des mots de soldats et les gestes des plus humbles, il nous fait comprendre quel pur sentiment du devoir moral éclaire l'âme des combattants. L'un d'eux disait : « On est tous ici pour la misère », et M. Henri Massis a raison quand il voit dans cette parole une sorte de sublime acceptation, la reconnaissance d'une nécessité plus profonde que toute autre, une soumission plus héroïque que l'allégresse.

Le sacrifice, en fait, c'est celui d'une génération — de la génération peut-être la plus vaillante, la plus consciente de son rôle qui soit apparue depuis un siècle. Elle savait qu'elle était destinée au sacrifice et c'est pour cela qu'elle entra dans la vie avec un clair sentiment de renoncement et d'humilité. Elle acceptait, dès l'abord, ce à quoi elle se savait prédestinée. Ceci est vrai ; tous ceux qui ont suivi avec quelque attention le mouvement des idées avant la guerre s'en rendent compte et reconnaissent l'émouvante grandeur de cette « mission » librement acceptée. Et il n'est pas contestable que l'effort de cette génération, infiniment fécond par la noblesse du sacrifice auquel il a abouti, a contribué magnifiquement à ce qu'on peut appeler le renouveau moral d'un peuple et d'une race. Quand M. Henri Massis constate que c'est sur la vie intérieure que la guerre a retenti le plus profondément, quand il soutient que le bénéfice sublime de telles tragédies est d'obliger chaque homme à l'acte exceptionnel dans l'ordinaire des vies qui consiste à remettre tout en cause pour découvrir l'essentiel ; quand il nous dit que, dans le long silence sous la mort, la conscience n'élude point ce qui ne lui est plus masqué par aucune illusion, il nous fait discerner pourquoi ceux qui ont vécu intensément cette tragédie sont comme transfigurés et imprégneront toute l'existence de demain du rayonnement de leur âme prodigieusement rajeunie



Une figure vraiment belle de cette génération sacrifiée est celle de M. Pierre-Maurice Masson, glorieusement tombé pour la France, et qui fut, sans doute aucun, un écrivain remarquablement doué. M. Victor Giraud a consacré à l'auteur de *La Religion de J.-J. Rousseau*, qui obtint le grand prix de l'Académie en 1916, une étude émue ; voici qu'on publie les *Lettres de guerre* écrites par Pierre-Maurice Masson d'août 1914 à avril 1916. Ce n'est pas un volume de littérature, et pourtant on éprouve, à le lire, une joie littéraire très réelle. Ces lettres très simples, écrites dans la tranchée ou l'abri, avec leur ton familier et la netteté des impressions marquant fortement la personnalité, sont d'une tenue littéraire admirable. Pas un instant, on n'y perçoit ce flottement de la pensée à l'heure où les meilleurs s'abandonnent un peu ; pas un billet hâtivement rédigé où la phrase ne conserve toute son élégance naturelle. De la première à la dernière de ces lettres, c'est la même fermeté intellectuelle, la même sérénité d'âme, la même maîtrise de soi devant la grandeur de l'épreuve subie. On ne pouvait rendre à Pierre-Maurice Masson un hommage plus touchant et plus digne que celui-ci : en publiant ses lettres de guerre, telles quelles, on a permis à ce cœur loyal et généreux de se raconter lui-même, jour par jour, heure par heure, et nul commentateur n'eût pu nous dévoiler cette pensée et cette âme comme elles se dévoilent à nous à la clarté des plus humbles de ces pages.

Qu'il s'adresse à sa femme, à sa mère, à des parents ou à des amis, Pierre-Maurice Masson n'oublie jamais les idées qui constituent le meilleur de son souci. D'un mot, il caractérise l'aspect des choses ; d'une phrase, il indique la portée morale d'un fait ou d'un geste. Il ne s'attarde point aux grands récits, ne s'applique pas à fouiller le fond des doctrines, évite tout ce qui semblerait n'être que de la « littérature » ; mais ses notations sont précises ; il voit la vie des soldats telle qu'elle est ; il sait donner de l'intérêt aux plus petits incidents. Sa foi est simple et robuste ; sa parole est grave, même quand elle s'attendrit. Les coins de paysages qu'il évoque ont du pittoresque ; le tableau qu'il trace des tranchées de Flirey a une tragique grandeur. En avril 1916, il écrivait encore à sa femme : « Quoique l'idée de la mort ne me quitte guère, et que peut-être je la loge trop volontiers chez moi, elle est en moi comme la vision d'un coup brutal et douloureux, toujours possible et dont, après tout, on s'exagère l'importance. Le mot admirable de Francis : « c'est si simple » me paraît, en effet, le mot de notre situation ; mais j'ai peur qu'à force de voir mourir « simplement » et discrètement, on perde un peu le sens de la grandeur de la mort. » Et la dernière phrase qu'il écrivit, la veille même de sa mort, fut celle-ci :

« ... N'est-ce point la meilleure façon de rester fidèle à ceux qui sont morts pour la France en péril que de penser moins à eux qu'à la France, tant que le péril durera? » Ceci n'est-il pas du plus haut enseignement moral, et cette suprême parole d'un héros faisant le sacrifice de sa vie à la patrie ne définit-elle pas le simple et clair devoir que l'heure tragique impose à chacun de nous?



Il convient tout naturellement de rapprocher des lettres de guerre de Pierre-Maurice Masson le nouveau livre de M. Victor Giraud, *La Troisième France*, qui est dédié à la mémoire de nos morts et à ceux qui reviendront. C'est Emile Faguet qui, dans un article sur Francis Charmes, s'écriait : « Elle existe, cette troisième France, qui n'est ni la France noire, ni la France rouge, et qui veut être uniquement la France française. » M. Victor Giraud développe largement cette idée en une série d'études inspirées par le meilleur esprit national, le plus complètement affranchi de tout ce qui fit le fond des querelles politiques qui, avant la guerre, laissèrent cette nation divisée contre elle-même. Pour avoir écrit *Le Miracle français*, une saine confiance demeure en lui quant à l'affirmation puissante des énergies nationales. Il est certain qu'au dehors il y en eut qui n'ont jamais douté de cette « troisième » France, la vraie, alors que partout l'emprise germanique s'efforçait d'imposer la légende odieuse d'une France assoupie dans l'abandon d'elle-même.

Ce qu'est cette « troisième » France, M. Victor Giraud nous le dit en un livre excellent d'esprit et de tendances, et il invoque très justement à l'appui de sa thèse le témoignage de neutres éminents ; mais là où sa démonstration puise le meilleur de sa force, c'est quand il nous montre la France jugée par elle-même — dans ces lettres du front traduisant en leur émouvante simplicité tous les élans généreux de l'âme française. La vraie France, on là sent vivre ici, si radieusement elle-même que plus rien ne saurait subsister dans l'esprit le plus prévenu de la légende par laquelle on voulut la salir. Dans ces paroles de soldats, on la retrouve totalement, avec sa vaillance et sa bonté, et l'on comprend bien qu'elle doit triompher parce qu'elle apporte au monde la force d'un idéal et la douceur d'une clarté. M. Victor Giraud établit, en conclusion de son livre, un programme des réformes qu'il estime nécessaires pour que, demain, ce pays-ci apparaisse digne de son passé. On peut différer d'opinion sur le caractère, la portée morale et pratique de tout programme politique ou social, quel qu'il soit, mais il est un fait dont nul ne saurait plus douter après le « miracle » dix fois répété du glorieux renouveau français : la France puisera dans ses vieilles vertus la pure conscience de son haut destin et ce sont elles qui, toujours, à travers toutes les crises, la ramèneront à la vérité de ses plus saines aspirations.

ROLAND DE MARÈS.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

BOURGEOIS ET PAYSANS. — LES COMMANDEMENTS DE GUERRE

Ayant manqué le seul express quotidien maintenu entre Francfort et Heidelberg, j'ai dû me contenter d'un train qui m'a transporté sans hâte à travers la campagne. A chaque station, le compartiment de troisième classe dans lequel j'ai dû prendre place se vide et se remplit d'un lot de paysans et paysannes aux costumes identiques : les hommes en blouses de toile, pantalons de futaine et coiffés d'un feutre vert, les femmes en corsages à fleurs, avec des petits fichus leur couvrant les épaules et retombant en pointe dans le dos. Assis avec lourdeur, ils ne font aucun geste et ne parlent guère. Cependant, à la gare d'une petite ville, quelques bourgeois empâtés montent à leur tour, et de suite, par leur loquacité bruyante et agressive à l'adresse des campagnards, je saisis l'antagonisme violent qui, en face de la disette, dresse le citadin devant le paysan. Dès l'abord, une vive discussion s'engage entre eux ; mais le diapason n'est point le même des deux côtés, car l'exubérance insolente des messieurs en



— *Schliesslich hat der Konsument doch auch gewisse Rechte!*
— *Ja, das Recht, zu zahlen.*

CITADIN ET PAYSAN

— Mais enfin! le consommateur a aussi quelques droits!
— Oui, le droit de payer!

(Simplicissimus.)

redingote contraste violemment avec l'inertie laconique des vieux agriculteurs! Et vrai, ces derniers me font pitié. Leur difficulté d'élocution s'aggrave d'une angoisse qu'ils ne peuvent celer. Ils souffrent, c'est certain ; on les sent comme traqués, désemparés. Sans doute ne sont-ils point soutenus par ce fanatisme de sang et cet orgueil de race qui sont au fond de l'âme de leurs compatriotes! Les lois naturelles, sacrées pour tout paysan, celles de la propriété, du tien et du mien, de l'offre et de la demande, sont de plus en plus sapées à leur détriment ; de plus en plus sont-ils eux-mêmes en butte à la haine, à l'envie de leurs concitoyens affamés, de même qu'aux tracasseries d'une police hostile... Et de leur attitude renfrognée et inquiète à la fois, il me semble qu'un fait se dégage! Auraient-ils enfin compris? Compris, les premiers, toute la folie de cette guerre voulue, et pressenti en même temps, avec leur flair de rustres, l'approche de l'inévitable débâcle?

Le soleil descend à l'horizon derrière un voile de brume échancré par endroits. A droite et à gauche de la voie ferrée, des villages défilent avec un air endormi ; le soir a ramené le calme dans la campagne. Pendant quelque temps je m'amuse à suivre, du côté du crépuscule, le dos rond et allongé d'une colline que dore le couchant. Ce doit être de l'autre côté du Rhin. Les Vosges? je ne sais. Mais j'ai le pressentiment que l'on s'y bat et je suis ému infiniment...

Avant l'obscurité, je puis encore parcourir un petit journal local abandonné sur une banquette par un voyageur. En première page, j'y retrouve, tout intrigué, une liste complète de commandements de guerre dans ce genre :

1° Ne dépensez pas plus d'argent qu'il est nécessaire, même si vous en avez les moyens!

2° Ne jetez pas la pelure de vos pommes de terre ; donnez-la aux animaux avec les restes de votre table.

3° N'épluchez les pommes de terre qu'après les avoir fait bouillir. Cela vous évitera toute perte.

4° Brûlez du coke plutôt que de l'anthracite; car, en produisant du coke, on obtient de l'ammoniaque, etc.

Ce ne sont que des indices, mais ils valent qu'on les remarque. De plus en plus l'Allemagne fait feu de tout bois.

Je ne puis poursuivre ma lecture, car la nuit maintenant est venue. Je tente d'allumer la lampe à pétrole de notre compartiment : elle est vide... Et, pendant quelques heures encore, jusqu'à Heidelberg, notre train roulera dans la nuit, avec ses wagons sans lumière.

VIEIL HEIDELBERG. — DANS LES RUINES. — LA PEUR DE L'ESPION

Au pied des collines tapissées de sapins, au milieu des jardins fleuris, des frais ombrages, des vignes et des treilles escaladant les murailles et les tours, Heidelberg vous avait, avant la guerre, un air de vieille Allemagne romantique qui de suite captivait. Ah! la bonne petite ville! A tous les carrefours s'élevaient les antiques fontaines aux eaux toujours chantantes. A l'ombre des petites places, les auberges moyenâgeuses allongeaient jusque sur vous l'auvent bariolé de leurs toitures ; les fresques bachiques, naïves et sentimentales envahissaient les façades, et, dans ses salles basses aux parois et plafonds en chêne sculpté, le *Gasthaus zum Ritter* (l'hôtel du Chevalier) avait à votre disposition des bouteilles au col allongé, dont le petit vin aigrelet et pétillant vous reposait agréablement de l'éternelle bière. A toutes les maisons, des enseignes en fer forgé représentant chopes, jambons, saucisses ou tonneaux vous parlaient des plaisirs concrets de l'aimable cité. Partout une foule de détails pittoresques vous enveloppaient, vous retenaient : les ponts vétustes franchissant le Neckar aux eaux claires, l'église Saint-Pierre pointant vers le ciel sa flèche gothique ajourée... Et là-haut, sur la colline dominant la cité, parmi les arbres, ceint de lierres et de mousses, le vieux burg en ruine évoquant toutes les légendes mystérieuses de la Germanie vous fascinait par son étrange poésie.

Mais ce matin, au sortir de l'hôtel Reichspost, où je suis descendu la veille, il me semble que l'air manque à mes poumons dans les ruelles de la ville basse. Malgré le cadre immuable des vieilles pierres, je ne reconnais plus la bonne cité d'autrefois! La physionomie d'Heidelberg me paraît changée, comme si cette guerre maudite avait enlevé tout le charme, toute la poésie de ce décor vétuste, muant en même temps mon ancienne admiration en haine, mon plaisir de jadis en amertume... Et, tout en cheminant, je songe qu'après la guerre, pendant des années, il en sera de même pour tous ceux qui parcourront ce pays. Comme moi, ils sentiront que l'affection d'autrefois s'en est allée ; ils ne pourront plus, malgré l'immobilité des vieilles choses, évoquer l'Allemagne

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

de jadis, celle du myosotis, de Gœthe et de Schiller, de la poésie et du rêve. Ils trouveront aux cités une physionomie plus renfrognée ; l'atmosphère des villes leur paraîtra plus lourde, et le poids des pierres des vieux burgs les oppresseront! Car le grand crime que cette race a commis depuis 1914 en a comme entaché le paysage.

L'un de mes compatriotes, à Hambourg, m'avait dit que des officiers français prisonniers se trouvaient à Heidelberg. Je n'ose, pendant cette promenade matinale, interroger les passants à ce sujet... Mais l'idée me vient que les captifs pouvaient très bien se trouver dans les casemates du château. Je monte donc jusqu'au burg par les petits sentiers escaladant la colline. C'est dimanche ; sous bois, dans les petites allées, des couples d'amoureux se promènent, épanchant leur sentimentalité ; de la ville monte le carillon des cloches appelant les fidèles au culte. Je franchis le pont-levis et, dans la cour, tandis qu'à travers un petit guichet je paye au gardien le prix de mon entrée, timidement je pose ma question : *Gibt es hier franzosiche Gefangenen?* (Y a-t-il ici des prisonniers français?) Comme réponse, je n'ai d'abord qu'un long regard inquisiteur du bonhomme. Il hésite, puis, paraissant se raviser, me lance un *ja* qui me paraît sonner d'une façon bizarre... J'aurai tout à l'heure le mot de l'énigme.

Pendant ce temps, un petit groupe de visiteurs s'est formé au milieu de la cour : deux soldats du landsturm, lourds paysans obtus traînant leurs bottes, un vieux monsieur que son air fat et ses lunettes sacrent de suite *Professor*, deux *Kellnerinen* profitant de leur liberté du dimanche matin. Je les suis, fermant la marche, et nous pénétrons dans les fameuses ruines... « les plus belles, les plus grandioses de l'Europe », nous déclare bientôt d'une voix aigre la femme du gardien, qui sert de cicerone!

Nous nous engageons d'abord dans le *Ruprechtsbau*, la construction de Ruprecht, où sont déposées quelques statues originales ; puis nous descendons dans les casemates. Aucun prisonnier dans les grandes salles humides ; j'ai donc fait une fausse supposition. Nous montons au sommet de la grande tour, puis redescendons contempler le gros foudre dont la contenance est de plus de deux cent mille litres et sur lequel, avant la guerre, les étudiants des corporations venaient parfois entonner le vieux refrain latin :

Gaudeamus igitur
Juvenes dum sumus...

tout en engloutissant force bière. Voici l'*Otto-Heinrichsbau*, la construction d'Otto-Henri, dont la façade est toute farcie de statues symboliques. Voilà la Tour fendue, la *Gesprengter Turm*, comme la présente la gardienne... En 1693, les soldats du maréchal de Lorges tentèrent de la faire sauter ; mais, au lieu de tomber en morceaux, elle n'a été que fendue ; il ne s'en est détaché qu'un bloc qui s'est incliné sur le fossé. Depuis, l'endroit est devenu sacré pour tout patriote allemand ; l'un après l'autre, ils y venaient faire leur petit pèlerinage pour entretenir vivace contre l'ennemi héréditaire cette haine toujours latente dans le cœur des Germains. Avant la guerre, c'est là, devant cette ouverture béante faite dans un mur de plus de dix mètres d'épaisseur, qu'aimaient à se donner rendez-vous, à tour de rôle, tous les *Gesangverein* de l'empire. Après s'être bien empli la panse au restaurant voisin, les membres de ces sociétés chorales, la bouche encore grasse, venaient entonner en une patriotique émotion tout le répertoire de leurs chants de guerre enflés d'orgueil et de vengeance.

Tandis que nous sommes penchés sur la brèche sacrée, le vieux professeur dut être secoué à son tour d'une exaltation identique à celle de nos chanteurs, car, derrière nous, sa voix grave déclara avec emphase, comme en une docte leçon : *Die Franzosen haben das gemacht. Es ist fur sie eine ewige Schande!* (Les Français ont fait cela! C'est pour eux une éternelle honte!)

Nous revenons dans la cour. Les paroles fielleuses du bonhomme me poursuivent... Je songe à Louvain, à Reims, à Verdun! Qu'était-ce donc que les guerres de magnificence du dix-septième siècle comparées à cette guerre d'extermination et de destruction qu'a déchaînée l'Allemagne en 1914? Jadis, lorsqu'ils étaient en pays ennemi, les Français guerroyaient toujours le plus humainement possible ; l'officier qui détruisit ce château, propriété du souverain, refusa de brûler la ville, propriété des habitants! D'ailleurs, ni Louis XIV, ni Louvois, ni Turenne n'imaginèrent d'intoxiquer l'âme de tout un peuple en lui inculquant méthodiquement la haine de la nation voisine! Aucun d'eux ne fut un mystique invoquant quelque vieux dieu français! En aucun moment, pendant les guerres qu'ils firent, ils n'ordonnèrent d'assassiner au nom du Très-Haut! Les bagages de leurs armées ne comprenaient ni pastilles incendiaires ni gaz asphyxiants...

J'en étais là dans mes réflexions et me dirigeais le plus tranquillement du monde vers le pont-levis, lorsque brusquement une main lourde s'abat sur mon épaule, tandis qu'une voix rogue, sifflante, éclate :

« *Wer sind Sie? Was machen Sie hier?* (Qui êtes-vous? Que faites-vous là?) »

Je me retourne : la face mauvaise d'un *Schutzmann* aux moustaches de chat, au couvre-chef à pointe, est là devant moi, grimaçante, avec des lueurs de menace dans l'œil! Et déjà, la tête aux lunettes, agressive, de l' « herr Professor », celles, niaises, des deux landsturm, accourent, se joignent ; et d'autres encore, celle du gardien qu'anime un malin plaisir... Sans nul doute, c'est mon innocente question de tout à l'heure qui me vaut cette mésaventure... celles de femmes, de visiteurs. Tous ces gens dont l'animadversion à mon égard se lit dans leurs gestes, dans leur attitude, forment maintenant le cercle ; déjà un mot, tout gonflé de rancune, s'en va de bouche en bouche, grommelé par chacun : *E Spion! E franzosicher Spion! Gewiss e franzosischer Spion!* (Un espion! un espion français! Certainement c'est un espion français!)

(A suivre.) ?



— *Was haben Sie als Selbsterzeuger?*
— *Sieben Buben und drei Mædels!*

LE PAYSAN RUSÉ
(Devant la Commission des vivres.)

— Qu'avez-vous produit personnellement?
— Sept garçons et trois filles! (*Ulk.*)

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

XIII

L'INSTITUTEUR ET LE PRÊTRE

Maître Augias était le correspondant d'un journal de Marseille. Et M. le curé, celui d'un journal religieux qui se publiait à Aix-en-Provence. M. le curé n'avait pas assisté au banquet des *Amis de Maurin* ; mais cette fête l'intéressait et il avait prié maître Augias de lui en communiquer le compte rendu. C'est pourquoi, le lendemain du banquet, l'ancien instituteur se rendit chez le curé. Les deux hommes s'estimaient et ne s'en cachaient point.

Chez M. le curé, maître Augias trouva un visiteur, à qui, dès son entrée, il fut présenté en ces termes :

— Monsieur le doyen, j'ai la satisfaction de vous présenter monsieur Augias, qui fut autrefois instituteur aux Mayons. Il jouit ici de la considération et de la sympathie générales. M. Augias est un des rares citoyens de France qui comprennent qu'on peut être prêtre sans être clérical, le cléricalisme n'étant, à ses yeux, que l'intrusion du prêtre dans la politique.

Le doyen tendit la main à maître Augias. Le curé nomma le doyen :

— Notre doyen, M. Delmazet, curé de 7..., et, par conséquent, notre voisin.

Tout de suite, maître Augias exprima la crainte qu'il avait de déranger les deux prêtres ; il manifesta l'intention de se retirer.

— Je reviendrai, dit-il après s'être excusé. Je reviendrai dans un autre moment, monsieur le curé, vous conter les incidents de la fête littéraire d'hier.

Le curé se mit à rire :

— Le banquet de Maurin, dit-il, était installé sous les fenêtres de l'école ; et votre jeune confrère, notre instituteur, m'avait invité à prendre place dans une salle du rez-de-chaussée, d'où à travers les persiennes, j'ai pu entendre les joyeux et savoureux discours des *Amis de Maurin*. La présence de plusieurs dames m'assurait, par avance, la convenance des propos.

— Il ne faudrait pas toujours s'y fier, dit maître Augias ; comme le latin, le provençal, dans les mots, brave quelquefois l'honnêteté. Et vous vous exposiez à en entendre de salées.

— Il faut croire qu'on se les racontait à voix basse, car je n'ai rien perçu de tel. Ce que j'ai entendu n'était que bonne et loyale gaieté.

Il y eut un petit silence, après lequel M. le curé dit tout à coup :

— Permettez-moi de vous parler d'un sujet qui vous est pénible, monsieur Augias : j'ai entrevu votre fils hier.

Augias eut un petit mouvement de défense instinctive. Le curé se hâta d'ajouter :

— Croyez que ce n'est ni étourderie ni indiscrétion si je vous parle de lui en présence de M. Delmazet ; c'est pure sympathie, Monsieur. Soyez sûr que si M. Delmazet ou moi pouvons vous être utiles en ce qui concerne ce jeune homme nous le ferons de grand cœur.

M. Augias remercia du regard M. Delmazet, qui lui répondit par un bon sourire :

— Vous avez donc un fils, Monsieur, et quelque sujet, dit-il, d'être mécontent de lui? Quel âge a-t-il?

Maître Augias, mis en confiance, s'expliqua et conclut :

— J'étais un intransigeant autrefois, monsieur l'abbé ; je faisais de la politique ma préoccu-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

pation principale, et, persuadé que la présence d'un prêtre dans une petite commune mettait journellement la république en danger, je me serais cru déshonoré si j'avais permis à mon enfant de recevoir d'un prêtre une leçon de morale. Je lui en donnais moi-même cependant d'une façon attentive et suivie. Dans mon école jamais l'enseignement moral ne fut négligé, mais mon fils n'en profita point. La morale laïque est-elle décidément impuissante à combattre avec efficacité les mauvais penchants, je le crois par moment, messieurs ; et cette pensée afflige ma vieillesse, car j'étais et je suis encore un positiviste convaincu. Mais si la morale telle que nous l'enseignons ne peut parvenir à former un honnête homme, que deviendra mon pays? Serions-nous condamnés à subir la fin lamentable des nations décadentes et condamnées sans ressource?

M. Delmazet prit la parole :

— Vous savez bien, Monsieur, qu'une morale révélée et appuyée par les sanctions divines, la nôtre, a, de toute évidence, une incomparable puissance ; mais les principes qu'elle enseigne ne sauraient devenir de mauvais principes dès qu'on ne les enseigne pas comme révélés et soumis aux sanctions du surnaturel. La morale chrétienne, servie par des hommes qui ont le malheur de ne plus croire, reste la vraie morale et demeure la vérité bénie. Moins active à coup sûr, moins facile à imposer, elle n'en est pas moins la source des plus hautes vertus humaines, qui peuvent être héroïques sans être saintes. Et puisque vous souffrez d'une manière touchante à l'idée seule que vous avez peut-être donné à votre fils un enseignement imparfait si vous en jugez par les résultats, ma conscience, Monsieur, m'oblige à vous rappeler que la morale religieuse, pas plus que la vôtre, n'est sûre de transformer les âmes qu'elle s'efforce de diriger dans les voies de Dieu. Jésus, notre divin maître, a répondu d'avance à vos inquiétudes comme il a répondu à toutes les misères, à toutes les angoisses. Il a parlé du bon grain, qui, tombant dans une terre favorable, lève vite et fructifie bien, tandis que, tombé sur le rocher ingrat, il périt sans multiplier et même sans germer. Oui, que certaines natures d'enfant soient ingrates comme le rocher, et incapables de produire le bien, c'est un triste mystère en présence duquel le prêtre demeure souvent navré comme vous l'êtes.

Maître Augias saisit la main que lui tendait le prêtre et la serra avec émotion.

— Je suis un libéral, monsieur Augias, un fils de paysan, et, pour tout dire, un homme de théorie républicaine, c'est-à-dire un homme qui rêve de voir le gouvernement de la nation aux mains des plus intelligents et des plus honnêtes.

— Ce fut aussi mon rêve, murmura le vieil Augias.

M. Delmazet continua :

— Il est fâcheux qu'en haine du cléricalisme vos confrères aient perdu l'habitude de prononcer le nom du Dieu des chrétiens. C'est un usage qui passera, car ce nom représente le mystère qui nous entoure de toutes parts et auquel l'homme ne saurait échapper puisqu'il vit et meurt malgré lui. En attendant, vous êtes tous chrétiens par le meilleur de vous-mêmes apporté en vous par des générations de chrétiens. Si donc, Monsieur, vous avez sur tel ou tel de vos collègues, les instituteurs, une influence, si petite soit-elle, mettez-la au service de la vérité sociale essentielle ; à savoir que, sans unité morale, les nations vont à la décomposition et à la ruine. Il faut que la France reste elle-même, c'est-à-dire qu'elle défende ses idées de justice, de charité, de liberté des consciences. Allez donc et enseignez l'essentiel de la morale évangélique, même si vous ne nommez pas Celui qui en est pourtant le fondateur historique. C'est à nous, prêtres, de compléter votre œuvre si nous le pouvons ; et nous le pourrons si nous nous en montrons dignes, si nous renonçons à lutter contre votre œuvre, si nous nous faisons, sans vous et cependant avec vous, les collaborateurs de Dieu. Nous apprendrons aux enfants, au sortir de l'école, que votre morale est la nôtre, mais que, pour nous, elle a d'autres sanctions encore que l'estime ou la réprobation du monde. Car votre morale a des sanctions, en effet; je viens de les nommer. L'universelle réprobation atteint tôt ou tard ceux qui se mettent hors la loi du monde moral chrétien. Elle a, de même, un fondement humain, votre morale sans révélation ; c'est la nécessité de vivre parmi les hommes. Comment vivre parmi les hommes sans consentir au travail, qu'il soit intellectuel ou manuel ; sans consentir la mutualité des services, c'est-à-dire la fraternité, ne fût-elle qu'économique ; sans accepter enfin la notion de bonne foi et celle de dévouement? La nécessité de ces vertus, sans lesquelles tout, tout s'écroule, voilà le fondement suffisant de la morale sociale purement humaine. Prêchez-la, Monsieur ; nous nous efforcerons d'y ajouter, nous, prêtres, selon nos moyens, quelque chose de la lueur divine qui vous effleure à votre insu.

Il semblait à maître Augias qu'une douce clarté, en effet, celle dont parlait le bon prêtre, pénétrait en lui comme une consolation et une espérance.

Il passa sur son front, puis, furtivement, sur ses yeux, une main qui tremblait un peu. Mis en confiance définitive, il murmura :

— Les prêtres ont eu des torts, Monsieur ; ils se sont trop occupés des choses du siècle, selon l'expression ecclésiastique.

— On s'efforce vers un idéal qu'on n'atteint pas toujours, dit le prêtre ; tous les hommes en sont là. Leurs forces trahissent leurs plus nobles volontés.

— Nous autres, alors, dit Augias, qui, à vos yeux, sommes couverts de péchés, et qui n'avons pas le caractère sacré qui ajoute quelque chose de plus respectable à toutes vos paroles, comment serons-nous écoutés? Nos enfants même nous reprocheront un jour nos moindres défaillances et s'en autoriseront pour excuser les leurs.

— Nous leur enseignerons qu'ils n'ont pas à juger les parents, monsieur Augias.

— Nos fautes réelles, dit M. Augias, nous gêneront quand il nous faudra prêcher à nos enfants des vertus que nous n'avons pas.

M. Delmazet réfléchit un instant.

— Le pécheur, dit-il enfin, répondra : « Faites ce que j'enseigne, non ce que je fais. » Et il a le devoir d'ajouter avec contrition que c'est précisément pour avoir péché, c'est pour s'être trompé, qu'il peut, mieux parfois que de plus sages, dénoncer l'erreur et montrer combien elle est pernicieuse. Où en serait le monde, si l'expérience des pécheurs n'avait pas le droit d'affirmer le bon et le juste? L'expérience n'est pas la sagesse, mais elle sait reconnaître, quelquefois mieux que la sagesse théorique, les bienfaits de la vertu réalisée. Croyez-moi, monsieur Augias, nous serions bien forts si nous nous unissions pour faire des générations de braves gens! Mais, pour cela, il faudrait que l'école primaire fût chargée d'un autre enseignement que celui de l'arithmétique et de la géographie. Il faudrait que l'instituteur fût vraiment et surtout un professeur de morale, un éducateur national. Je crois avoir compris que le maître, dans vos écoles, ne donne que peu de temps à la surveillance des caractères, à la formation des caractères; c'est pourtant ce qui importe par-dessus tout. Si cela lui plaît, il peut se dispenser d'enseigner autre chose que les éléments des sciences. Il y a pourtant une morale sociale qui est de nécessité ; et, quand on veut être libre, il faut apprendre à accepter librement les disciplines nécessaires, et savoir qu'on a des devoirs précis envers le corps social, puisqu'on reçoit de lui toutes les commodités de la vie, à quelque rang qu'on se trouve placé. Vos efforts individuels sont touchants, mais, étant isolés, ne peuvent pas grand'chose. Il faudra bien qu'un jour la République apprenne aux enfants les disciplines consenties, qui assurent seules les vraies libertés.

M. Augias avait écouté religieusement ; il soupira et dit :

— Cela viendra peut-être, Monsieur. En attendant, permettez-moi de vous remercier de vos paroles ; je sors d'ici avec un peu plus de courage et de bonne volonté qu'au moment où j'y suis entré. Si vous revenez rendre visite à M. le curé, je le prie instamment de vouloir bien m'en faire prévenir. Je serai si heureux de vous entendre encore! Au revoir, Messieurs.

Il sortit et regagna son logis.

Arnet, qui le rencontra, ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous avez l'air de sourire aux anges, maître Augias?

— Voyons, mon brave Arnet, je vous ai vu causer parfois, vous, le républicain rouge, avec M. le curé ; que pensez-vous de lui?

— C'est un brave homme, dit Arnet sans hésiter.

— Et des curés, en général, qu'en pensez-vous? Sans plaisanter, Arnet, les croyez-vous inutiles?

Le visage d'Arnet refléta un instant la gravité de la question ; il garda d'abord le silence, puis tout à coup :

— Qui sait? dit-il ; et il ajouta : Il faut de tout pour faire un monde.

— Vous ne croyez pas si bien dire, mon vieil ami,

XIV

LE CHAPITRE DU CHAPEAU

Arlette était femme de chambre chez la comtesse ; et elle disait, en réponse aux questions indiscrètes sur la situation qu'elle occupait au château :

— Madame la comtesse avait besoin d'une collaboratrice dévouée pour les ouvrages de lingerie et elle m'a jugée digne de cet emploi de confiance.

Arlette ne garda pas longtemps cet emploi de confiance.

Arlette collectionnait les idées fausses, qu'elle empruntait aux livres et aux sots indistinctement, et qu'elle faisait siennes.

Arlette ignorait que le costume prend son pittoresque et sa beauté de son appropriation au milieu où il est porté Arlette n'avait pas le sens du ridicule.

Arlette donc mettait des escarpins à rubans pour marcher dans les sentiers pierrailleux ; et des robes longues pour les traîner sur la poussière des grandes routes.

Arnet l'avait maintes fois galégée à ce sujet :

— La mode viendra un jour pour les braconniers comme moi, petite, d'aller chasser le sanglier avec le « calitre » (chapeau haut de forme) sur la tête, tu verras! Ce sera magnifique. Seulement le calitre serait plutôt un chapeau pour la chasse au lion, pourquoi on leur ferait peur.

Mais Arlette voulait voir dans ces propos la jalousie basse du vieux chasseur, à qui les raffinements de toilette étaient interdits, et pour cause.

Arlette n'avait-elle jamais entendu dire même à l'école, que l'association humaine est établie sur l'échange des services ; et que, privée du

travail de tous les autres, chaque créature ne saurait avoir aucun des avantages dont elle jouit en société ; que, par conséquent, elle doit en échange un certain travail, un effort ; et que chacun de nous tire sa noblesse morale de cet effort même et de ce travail? Chacun paie les avantages que lui procurent l'effort, le travail d'autrui. La dignité interdit la paresse. Riche ou pauvre, qui échappe à la contribution générale, nécessaire, trahit le groupe, n'est qu'une vie parasitaire. C'est dans le cœur des écoliers qu'il faudrait faire entrer ces vérités. Si l'école formule ces choses, c'est trop souvent sans nul souci d'en faire arriver à la mémoire du cœur le sens profond, émouvant. En sorte qu'Arlette les ignorait. Bien plus, elle considérait la nécessité de travailler comme une humiliation, une véritable dégradation!

Le travail manuel surtout lui semblait presque avilissant. Mais qui lui aurait pu dire, et en termes assez simples pour être compris d'elle, qu'il est le plus nécessaire, étant à l'origine de la vie ; et que les plus nobles travaux sont ceux qui comportent une lutte directe et constante contre les choses et les éléments hostiles.

Les plus vieux maçons pourtant savent dire encore :

— Sans nous, Paris, la grand'ville, n'existerait pas!

Beau cri d'orgueil de ces anciens, et reste des âges où chaque métier s'enorgueillissait d'être nécessaire à tous les autres! mais personne n'avait transmis avec assez de conviction ces sortes de pensées à la pauvre Arlette, qui, par suite, mettait tout son orgueil à imiter, de travers, les parures des bourgeoises, qu'elle blâmait, tout en enviant leur oisiveté.

Arlette se faisait de la liberté une idée tout à fait singulière. Etait libre, à ses yeux, qui ne travaillait pas. Libre qui pouvait chanter aux heures où tout sommeille, et dormir quand tout travaille. Etre libre, pour elle, c'était échapper à la loi des services mutuels qui, précisément, donne la vraie libération, l'affranchissement de la dignité. On l'eût bien étonnée en venant lui dire : « Chacun sert ou doit servir ; chacun est assujetti à une œuvre de ses bras ou de son esprit pour laquelle il reçoit un salaire, indemnité ou récompense — le mot ne change rien au fait — et chacun de nous est tenu par des engagements auxquels il doit obéir s'il a de la probité. »

Arlette n'avait retiré de l'instruction primaire que le sot orgueil de pouvoir lire des romans.

Avec les idées qui étaient les siennes, Arlette était prédestinée à ne faire que de brefs séjours dans les maisons où elle servait.

Servir, ce mot surtout paraissait odieux à cette fille d'un pauvre montagnard qui, toute sa vie, avait été employé aux plus infimes besognes et les avait accomplies passivement sans pensée et même sans rêve.

Il arriva donc qu'un jour où l'on donnait au château un déjeuner de cérémonie à Mgr de Fréjus et Toulon et à son vicaire général, la jeune fille qui, d'ordinaire, servait à table, fut indisposée. La comtesse fit venir Arlette.

— Mademoiselle, lui dit-elle, voulez-vous me faire, pour aujourd'hui, le plaisir de servir à table?

Arlette eut une moue dédaigneuse. La comtesse ajouta :

— Bien entendu, ce service supplémentaire vous vaudra une indemnité.

— Oh! madame la comtesse, ce n'est pas l'argent qui me fait souci.

— Et qu'est-ce donc, mon enfant?

— C'est que, dit Arlette, je n'ai pas été engagée pour cela.

— C'est entendu ; mais vous pouvez bien rendre ce service à la maison dont vous faites partie?

— Sans doute, madame la comtesse, mais je voudrais qu'il fût bien entendu que c'est à titre exceptionnel, et seulement pour faire plaisir à madame la comtesse.

— C'est entendu, mademoiselle Arlette. Mais peut-être ne connaissez-vous pas le service de table, et c'est ce qui vous inquiète?

Arlette se redressa révoltée :

— Ce n'est pas bien difficile, dit-elle pincée.

— N'importe ; priez la cuisinière, qui est au courant, de vous l'expliquer. Vous savez, n'est-ce pas, qu'on présente les plats à la gauche du convive?

— A la gauche? Parfaitement, dit Arlette, la tête haute.

Et elle se promit à elle-même de présenter les plats à droite, pour prouver son indépendance.

— C'est bien, allez, mademoiselle, je vous remercie.

Et comme Arlette s'éloignait, elle s'entendit rappeler. Elle portait si haut la tête que la comtesse venait de s'apercevoir que le chapeau d'Arlette était demesuré, hérissé de plumes un peu pelées, aux couleurs flamboyantes.

— Vous venez d'arriver à peine, mademoiselle?

— Pourquoi, madame la comtesse?

— C'est que, dit la châtelaine qui s'amusait, c'est que vous portez là un chapeau de ville, comme si vous alliez sortir pour visiter les belles rues de Marseille.

— Madame la comtesse, je suis enrhumée et forcée de garder mon chapeau sur ma tête.

— Vous le quitterez du moins pour servir à table, j'espère? lui fut-il répondu avec un sourire.

— Si c'est une obligation, madame la comtesse, je ne saurais y souscrire, dit Arlette, hautaine. Je suis entrée ici pour faire un service au sujet duquel on n'a aucune observation à me faire, car je suis au courant. Pour ce qui est de servir à table, je le ferai volontiers aujourd'hui par complaisance, mais avec mon chapeau si le soin de ma santé me l'impose.

— J'aime à voir la fierté de votre âme, dit gravement la comtesse.

Arlette se rengorgea — et sortit d'une allure d'amazone victorieuse.

Mgr de Fréjus et Toulon fut, par précaution, informé des prétentions de M[lle] Arlette, dont le chapeau empanaché tourna autour de la table comme un gigantesque papillon en délire. Personne ne pouvait s'empêcher de regarder la donzelle. Elle se croyait admirée, — et, distraite par tant de regards flatteurs, elle renversait minutieusement un peu de toutes les sauces à la droite de chacun des convives.

Huit jours après, Arlette, remerciée sous un prétexte, n'était plus lingère au château.

— Tu comprends, disait-elle à Victorin, je leur ai fait comprendre ma liberté ; et les nobles n'aiment pas ça.

Et, un jour, comme elle répétait, pour la vingtième fois à Victorin, cette histoire et cette conclusion en présence de maître Augias :

— Ma pauvre fille, lui dit le vieil instituteur, que vois-tu d'avilissant dans la profession, bien comprise, de domestique? Bien compris par le maître et par le serviteur, ce métier — car c'est un métier comme un autre — est un des plus honorables. La maison bien ordonnée est une réduction de la société. Chacun de nous ne peut pas tout faire. Le chef d'une maison importante, d'une famille nombreuse, a besoin d'être aidé afin de pouvoir accomplir au dehors sa part du travail social. Je ne parle pas des jouisseurs riches et oisifs qui ne valent pas mieux que toi. Mais le maître qui travaille est soutenu par ses serviteurs qui lui permettent de donner son temps, hors de sa maison, à son industrie, ou à ses malades ou à son bureau. Et, sans qu'il soit nécessaire de prononcer de grands mots, la femme de chambre qui, modestement balaie et frotte chez lui, se trouve prêter une aide indirecte, mais incontestable, à des travaux supérieurs, nécessaires à tous et dont elle est incapable.

Arlette pensait : — Cause toujours...

Elle aimait beaucoup cette locution.

(A suivre.) JEAN AICARD,
de l'Académie française.

LES ÉVÉNEMENTS

Le Discours Ribot

Les motifs d'inquiétude qu'apportait aux Alliés le cours incertain des événements à Pétrograd s'atténuent, se dissipent. Dès sa reconstitution, le gouvernement provisoire a tenu à cœur de rassurer les puissances de l'Entente, de s'expliquer sur divers malentendus. Ses premiers actes, ses premières paroles ont été pour proclamer la patrie en danger, pour déclarer que la Russie révolutionnaire n'ébranlerait pas les liens scellés par le sang, que c'était pour elle une question d'honneur, qu'elle demeurerait fidèle à l'Allinace et répudiait de toute sa force une paix séparée.

« Certes, a dit en son nom le ministre des Affaires étrangères, la Russie libre ne vit, n'agit que pour deux motifs profondément idéalistes, dont le premier est de rendre la paix au monde entier, mais pour que cette paix soit durable, il faut qu'elle ne lèse aucune nation et ne laisse subsister chez elle aucun motif d'éloignement et de haine, comme il arrive quand un peuple sort de la lutte écrasé, obligé d'accepter des conditions humiliantes. C'est ainsi que la blessure portée par l'Allemagne à la France en 1870 resta ouverte pendant quarante-quatre ans. » « L'espoir des Alsaciens-Lorrains en un avenir meilleur, ajouta M. Terestchenko, survit toujours, peut-être même sont-ils en droit d'espérer la réalisation de leur idéal. »

Et c'était assez dire que, si dans leur programme les socialistes russes ont donné place à la fameuse formule de paix sans annexion ni indemnité, ils ne l'entendent pas de la même façon que les Allemands, que pour eux le retour de l'Alsace-Lorraine à la France serait une simple et juste restitution.

Cette question des buts de guerre, que les parlements se renvoient comme un volant sur la raquette, vient au reste d'être pleinement élucidée ici par le président du Conseil dans le magistral exposé qu'il a fait de la situation politique et militaire au retour des vacances parlementaires. Comme M. Terestchenko, M. Ribot a réfuté le sophisme par lequel l'Allemagne prétend garder pour elle les provinces qu'elle nous arracha par la violence.

« La formule allemande d'une paix sans annexion ni indemnité ne tient pas, a-t-il hautement affirmé, quand il s'agit de restitutions fondées sur le droit et la justice. Le sophisme ne tiendra pas davantage quand il s'agira de faire le compte des ravages épouvantables infligés par la barbarie à ce pays par des gens qui parlent de civilisation et ne la connaissent pas. Il ne s'agit pas, dans la circonstance, d'une contribution de guerre que l'on inflige au vaincu comme une amende... *Ce que nous demandons, c'est la réparation, c'est la justice en œuvre. Et il faut une justice dans le monde non seulement pour régler les différends des particuliers, mais pour ramener les peuples au respect du droit.* C'est le monde entier qui constituera le tribunal appelé à juger notre cause.

Voilà dans quel sens la Russie et nous ne voulons pas d'annexions. » Aux yeux de M. Ribot, il n'y a pas d'opposition fondamentale entre nos buts de guerre et ceux de la Russie, et il estime qu'après la guerre un accord sera facile avec elle. « Car, a-t-il ajouté, ce que veulent les gouvernements, c'est une paix durable... C'est la fin de ce cauchemar qui a trop longtemps pesé sur le monde, c'est la disparition de ce despotisme militaire qui a été la terreur du monde et serait pour la paix une menace perpétuelle. Quand le peuple allemand omprendra cela, la paix sera plus facile à obtenir. »

Et avec une sincérité entière, le chef du gouvernement a demandé à l'armée russe de comprendre son devoir, de faire une offensive victorieuse pendant que les Etats-Unis se préparent à envoyer des divisions sur notre front. « Car, a-t-il dit, nos ennemis y verront l'anéantissement de leurs espérances. Si d'ailleurs ils ne proposent pas la paix bien ouvertement, nous saurons l'imposer. »

Ces exhortations aux troupes russes n'ont rien que de légitime. Il faut qu'elles se ressaisissent et rejettent le piège allemand, le piège à la fraternité.

Aussi bien le réveil militaire est, pour les vainqueurs de tant de glorieux combats, une nécessité urgente personnelle. Le soldat russe ne peut avoir, en effet, oublié que pendant la dernière bataille de Galicie, pendant la nôtre en Picardie, l'Allemagne, malgré les réserves importantes qu'elle dut mettre en ligne sur chaque front, trouva encore le moyen de réunir sur les Carpathes et le Danube les armées qui allaient avec Mackensen envahir la Roumanie. Il ne se le rappellerait plus, d'ailleurs, que le dernier cri de : « Allez à Pétrograd ! » lancé par le kaiser à sa garde, à ses Poméraniens, serait là pour l'en faire souvenir.

Mais laissons là l'armée russe. Elle saura sans nul doute revenir à son devoir et alléger à son tour les troupes anglo-françaises et cette magnifique armée italienne qui vient, pour le début de sa troisième année de guerre d'enfoncer sur le Carso toutes les lignes autrichiennes, de Castognavizza jusqu'à la mer.

Dans le magistral exposé dont il a voulu, en quelque sorte, préfacer la longue suite d'interpellations déposées au lendemain de l'offensive française dans le Soissonnais, M. Ribot a quelque peu répondu d'avance aux critiques de ceux qui ne veulent voir dans l'offensive du 16 avril qu'un échec. Et il s'est attaché à démontrer que, si elle n'avait pas donné tous les résultats qu'on en attendait, ceux-ci n'en demeuraient pas moins très importants, puisqu'elle nous a rendus maîtres de la manœuvre ennemie, qu'elle a immobilisé devant nous toutes les réserves de l'armée allemande, et enfin que nous avons fait plus de vingt mille prisonniers, pris plus de cinq cents canons et reconquis une partie du territoire. Du côté maritime, il ne méconnaît pas la gravité de la piraterie allemande, néanmoins, comme on le dit au parlement britannique, « il ne faut rien exagérer ». L'importance de nos pertes, dans le mois dernier, ne ressemble en rien à celles d'avril. Les navires de commerce se défendent. Les flottes alliées ont appris à contrebattre l'activité boche. La mission française aux Etats-Unis a passé sans coup férir à travers les mailles du blocus allemand ; le maréchal Joffre et M. Viviani ont pu, sans retard, apporter à la France le superbe mot d'adieu dont les salua le président Wilson à leur départ : « Nous sommes frères dans la même cause », et ces mots dans sa bouche peignent tout une situation, résument l'accueil fait à nos ambassadeurs. Ils s'ajoutent aux espérances que les Alliés ont de voir le Brésil bientôt à leurs côtés.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi 25 mai 1917.

C'était hier l'**Emission des Obligations 5 1/2 o/o de la Ville de Paris**.

La sécurité du placement, son revenu élevé, l'ensemble des conditions avantageuses offertes aux souscripteurs, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de l'épargne et, bien qu'à l'heure où nous écrivons les chiffres complets ne soient pas connus, on sait déjà que le succès a été très grand et que le public a apporté plus de 1 milliard 300 millions, couvrant ainsi 6 fois 1/2 cette souscription en numéraire.

Nous donnerons prochainement les résultats définitifs de la souscription avec l'avis de répartition.

Les facteurs capables d'impressionner la **Bourse** se sont accentués, cette semaine, dans un sens favorable.

L'aide des Etats-Unis aux Alliés se précise chaque jour sous une nouvelle forme, la reprise de l'offensive italienne vient de se corser d'une belle victoire sur le Carso et les nouvelles de Russie s'affirment heureusement selon les prémisses que nous pouvions déjà poser il y a huit jours.

La rentrée de la Chambre, mardi, a fourni à M. Ribot l'occasion d'éclaircir bien des points obscurs et de dissiper maintes appréhensions, celles notamment que l'on ressentait du côté de la Russie.

Tout le monde a lu dans les quotidiens ce magistral discours, et la citation faite par notre Premier du chaud télégramme du nouveau ministre des Affaires étrangères de Russie, M. Terestchenko, a provoqué à la Chambre de vifs applaudissements qui ont eu leur écho dans tout le pays et particulièrement à la Bourse.

Tout le groupe russe, fonds d'Etat et valeurs, a accentué le revirement favorable que nous pouvions déjà signaler, en clôture, l'autre semaine.

Les **Fonds Russes**, en forte reprise, son d'ailleurs bien impressionnés par l'entrain des souscriptions à l'emprunt de la liberté, qui manifeste clairement la confiance du pays dans le ministère de coalition.

Le groupe des **Banques Russes** n'est pas moins favorisé, d'autant plus que l'exercice écoulé a été, en général, très fructueux pour ces établissements.

C'est ainsi que la **Banque Russe du Commerce et de l'Industrie** a réalisé, en 1916, des bénéfices bruts de 20,839,473 roubles, contre 12,051,345 roubles en 1915, et des bénéfices nets de 8,970,701 roubles, contre 3,421,949. Le dividende a été fixé à 30 roubles, contre 20 roubles précédemment, et sera mis en paiement le 1er juin.

Pour la **Banque de Commerce Privée de Pétrograd**, les bénéfices nets se chiffrent par 3,634,131 roubles contre 458,053 roubles en 1915. Le dividende a été fixé à 14 roubles. Le développement des affaires de cet établissement va l'amener à augmenter son capital.

Le **groupe bancaire français** conserve d'excellentes dispositions.

Il en est de même pour notre **groupe métallurgique**, pour les **valeurs de navigation** et pour les **cuprifères**, sans oublier les **caoutchoutières**.

Les **Chemins Espagnols** résistent bien à la réduction des dividendes fixés à 15 pesetas brut, contre 18, pour le Nord de l'Espagne et à 17 pesetas net, contre 18, pour le Saragosse.

En général, le marché, sans présenter précisément d'animation, est très ferme.

On remarque la continuation du mouvement de hausse que nous signalions sur les **Fonds Brésiliens**, conjointement à l'amélioration notable du change brésilien. Le Brésil traverse une phase de prospérité inusitée ; ses exportations sont en forte progression pour les trois premiers mois de l'année et ses envois d'or à Londres assurent la réalisation de ses engagements financiers.

Notons un nouveau point de gain à 384 fr. sur le **Bolivien 5 o/o 1913**.

Nos **Fonds Nationaux** restent soutenus ; le 5 o/o poursuit sa progression régulière. Les forces financières de la France lui permettront de faire face aux crédits provisoires du troisième trimestre de 1917, dont le projet vient d'être déposé sur le bureau de la Chambre et qui s'élèvent à dix milliards. En présence de ces chiffres, il est du devoir de chacun de faciliter l'action de notre Trésorerie par l'achat de Bons et d'Obligations de la Défense nationale ; en mobilisant ainsi leurs ressources, les capitalistes feront un excellent placement.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Obligations et aux Bons de la Défense nationale.

Le coupon des obligations **Nord du Portugal**, échéant le 1er juin 1917, sera mis en paiement à partir de cette date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de :
6 fr. 0547 *net* par obligation nominative,
5 fr. 9751 *net* par obligation au porteur.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

La **Compagnie Générale Transatlantique** a, comme nous l'avons annoncé, convoqué ses actionnaires en assemblées générales ordinaire et extraordinaire pour le 29 mai.

Il est douteux que le *quorum* légal soit obtenu, auquel cas une nouvelle convocation sera faite prochainement.

La **Société Concessionnaire du Port et des Magasins Publics de Paris-Austerlitz** réunira, le 4 juin prochain, ses actionnaires en assemblée générale annuelle.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant



Permettez-moi, chères amies, de vous donner un conseil dans l'intérêt de votre santé. Vous n'ignorez pas que la bouche est l'antichambre de nombreuses maladies qui, par cette voie, pénètrent dans notre organisme. Il ne suffit donc pas d'employer pour la bouche un dentifrice quelconque qui n'ait que l'avantage d'un parfum agréable, il lui faut

DES PROPRIÉTÉS PLUS SÉRIEUSES

Aussi, ne saurais-je trop vous engager à adopter les dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella. L'élixir, par exemple, exerce sur les muqueuses une action bienfaisante, tout en purifiant l'haleine et la bouche, blanchit les dents, et en fortifie l'émail.

Les Dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella (élixir, poudre ou pâte), sont en vente chez l'administrateur E. Senet, 26, r. du 4-Septembre.

Après un conseil de santé, en voici un autre

POUR LA BEAUTÉ.

Pour la conserver, il faut tous les jours se soigner le visage et ne se servir, pour ce faire, que de produits réputés. De ce nombre est la Crème Simon, grande marque française et produit unique pour tous ces soins.

Elle affine, blanchit et veloute délicieusement la peau, qui prend une délicatesse extrême et une fraîcheur exquise. Servez-vous en même temps, de la Poudre de riz Simon et du Savon Simon, indispensables compléments de ce précieux talisman.

Enfin,

L'EAU DE ROSE DE SYRIE

que nous offre Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin, est la santé des yeux et du teint. De même, on peut l'employer utilement pour l'épiderme si délicat des enfants. N'oubliez pas que c'est à Bichara que nous devons le Cillana et le Mokoheul pour la beauté des yeux, les tubes d'Essences d'Orient spéciales pour cigarettes, et tous les parfums orientaux si subtils.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Une Blonde. — Ninon de Lenclos dont la jeunesse et la beauté sont restées légendaires, usait de la Véritable Eau de Ninon qui embellit la peau, empêche et efface les rides, boutons et taches de rousseur. Son prix est de 6 fr., franco 6 50 le flacon, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Snob. — 1° Librairie Flammarion, avenue de l'Opéra. 2° Place de la Madeleine.

Louise D. — 1° Je ne m'occupe pas de cette science personnellement, voyez Hasselot, 9, place de la Bourse. — 2° Oui, vous pouvez envoyer à cousine Yvonne pour ses œuvres.

Janine. — Pour éclaircir votre teint et faire disparaître rides, taches et pores ouverts, je ne connais rien de meilleur que le Lait de Fraîcheur de Mme Rambaud, 8, rue St-Florentin, Paris, franco 4 fr. Demander le catalogue.

Myosotis. — Il n'en existe pas, ce sont des maladies trop graves qui demandent un traitement sérieux, conseillez de voir au plus tôt un docteur.

Amie de Jeanne. — 1° Pour les points noirs du visage, l'Anti-Bolbos, 5 fr. 50, à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre Septembre, pour le reste voyez ma rubrique de ce jour. 2° Non, elle n'est plus à la mode, adoptez la coiffure plate devant mais ondulée, chignon très haut. 3° Adressez vos lettres à Furette, aux *Annales*. 4° Voyez ma première réponse à Louise D.

Blonde Algéroise. — 1° Oui, avec un bon dépilatoire ou par l'électricité. Adressez-vous de ma part au Dr Gallus, ou à Mme d Saint-Gonant, qui vous donneront tous renseignements utiles et vous choisirez le traitement qui vous convient le mieux.

Vieux Lecteur. — Que ce soit pour enlever des cors, œils de perdrix ou même de simples durillons, ce sont les emplâtres « Selma » à la feuille de lierre qui vous soulageront et vous guériront le plus rapidement. Contre 1 fr. 15, les Laboratoires Cousin, 49, avenue Victor-Hugo, Paris, vous adresseront une pochette.

A B. 24. — Non, ce n'est pas dans les usages.

Brunette. — 1° Oui, mais le produit n'est pas le même pour les jambes et le visage, demandez tous renseignements à ce sujet à la maison, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau. 2° Je n'en connais aucun, demandez à un bijoutier.

Une Lectrice de Lourdes. — Faites une demande au Sous-Secrétariat du Service de Santé, ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique, où vous seront donnés tous ces renseignements.

Ame du Village. — Pour vous destiner au commerce ou à l'industrie, la comptabilité vous est indispensable. Vous pourrez l'apprendre par correspondance en vous adressant à l'École Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Demandez en même temps la brochure « Situations », envoyée gratuitement.

FURETTE.

Les Carrières Commerciales

Ne végétez pas dans un emploi sans avenir. Apprenez sur place en leçons particulières ou par correspondance la comptabilité ou la sténo-dactylo aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (Section des dames, 13, boulevard Saint-Denis), qui vous mettront rapidement en mesure d'occuper une situation. Demandez le programme gratuit. Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

ENTRE NOUS

La Revue Littéraire, 46, rue de Bondy, à Paris, publie une belle série de recueils de poèmes de guerre. Nous engageons nos lecteurs à y participer.

Pension famille. Jolies chambres. Prix modérés. 28, rue St-André-des-Arts (angle place St-Michel).

Rats, souris, taupes, punaises, cafards sont détruits infailliblement. Écrire : L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados), dépositaires acceptés.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne, Paris. Chambres depuis 3 francs. Repas, 2 fr. 50. Electricité. Chauffage. Recommandé.

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris demande collaborateurs, prose, vers. Notice 0 fr. 15.

Avec 5 francs, on peut gagner 500,000 francs aux tirages des Bons à lots Panama. Notice explicative gratuite. Central Office, rue des Archives, 14, Lyon.

A lire attentivement

Une nouveauté sensationnelle vient de nous arriver : le *Vest Pocket Ensignette de Luxe* n° 2, format 5×8 cm.; prix, avec achromatique : 60 fr.; le même, avec obturateur au 1/100e de seconde, anastigmat, F. 6,8 : 200 fr., et avec Berthiot « Olor », F. 6,8 : 250 fr. Cette petite merveille de précision est à mise au point automatique et se charge en plein jour; elle est vendue par le PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette, Paris-Opéra.

Le Catalogue d'été 1917 des appareils de toutes marques : *Richard*, *Monobloc*, *Nil-Melior*, *Platoscope*, *Kodak*, etc., est adressé gratuitement sur demande. Le PHOTO-PLAIT expédie partout. Tous les appareils vendus par cette maison étant garantis avec faculté d'échange, les amateurs ont intérêt à s'adresser au PHOTO-PLAIT.



L'OFFENSIVE ITALIENNE : UN MOMENT DIFFICILE

Le N° 30 Centimes

10 Juin 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE·SAINT·GEORGES · PARIS

N° 1772. — 10 JUIN 1917



M. ANDRE TARDIEU

(Phot. Henri Manuel.)

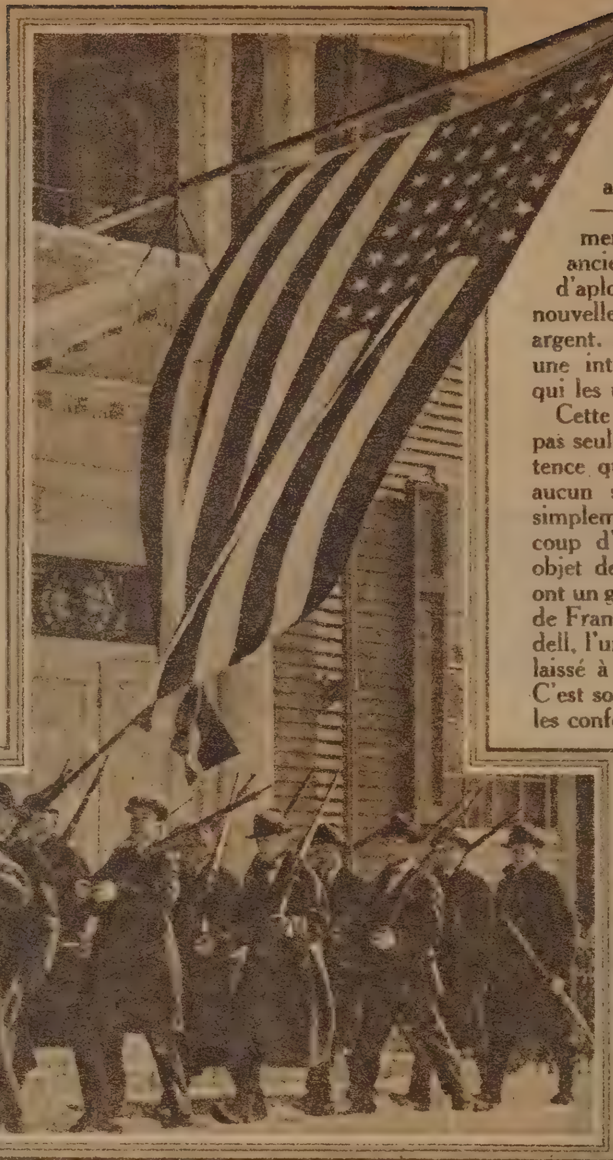
HAUT COMMISSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AUX ÉTATS-UNIS

La Vie des Étudiants
AUX ÉTATS-UNIS

Le député André Tardieu, qui s'acquitte en Amérique d'une haute mission officielle, connaissait déjà ce pays. Il l'avait parcouru quelque temps avant la guerre. De ses notes de voyage, nous détachons une vive et charmante description de l'Université Harvard, où les Français ont toujours trouvé l'hospitalité la plus cordiale :

Dans l'ensemble, l'université Harvard est un « milieu » incomparable, et c'est là, pour les étudiants, indépendamment de la valeur scientifique des maîtres, un rare bénéfice. Nous avons essayé en France de créer ce milieu dans quelques-unes de nos villes d'université. Le résultat est attristant quand on le compare à ce qui existe en Amérique. Ce qui domine cette jeunesse plus ou moins laborieuse, c'est un vigoureux sentiment de solidarité. Et je sais bien que les sentiments ne se commandent pas. Mais ils peuvent se développer quand on prend soin de les développer. Ici ce souci est partout. Considérez la grande majorité des étudiants, ceux qui sont pauvres ou peu aisés et qui n'ont pas à leur disposition, sous la forme de clubs fermés, les occasions de groupements dont profitent les étudiants riches. Pour ceux-là, l'université ou de riches donateurs ont fait les frais du cadre dont on ne veut pas qu'ils soient privés. Dans les bâtiments même de l'université, ils sont, pour un prix modique, logés et nourris.

Moyennant un droit d'entrée insignifiant, tout étudiant peut faire partie de l'*Union*. Il y trouve des salons de causerie, des bibliothèques, les revues, les journaux, des billards. Il y a l'impression du « chez soi ». Il s'y forme à la vie masculine, avec un respect naturel des idées et des commodités d'autrui, dans une atmosphère de sociabilité cordiale et de bon aloi.



Les Étudiants de Harvard constitués en régiment ont reçu leurs fusils... Ils passent devant le Massachussets Hall qui servit de caserne aux troupes de la Révolution.

Pour ceux que la fortune a favorisés, cette solidarité, si j'ose ainsi dire, se raffine. La vie à l'université est organisée pour eux de telle sorte qu'elle est le but de leur adolescence et souvent le regret de leur âge mûr. Ils y possèdent les deux satisfactions les plus précieuses à des Anglo-Saxons : le home et le club. Tout autour des bâtiments de Harvard, de grandes maisons se sont construites, qui n'ont d'autre objet que de loger les étudiants. Dans les plus élégantes de ces maisons, le *Claverly Hall*, le *Randolph Hall*, le *Russell Hall*, les appartements, qui ne coûtent pas en général moins de deux mille ou trois mille francs et qui sont aménagés pour recevoir deux locataires, comprennent un vestibule, un grand salon, deux petites chambres et une salle de bains. Il en est de très gracieusement installés. La plus habituelle décoration consiste en photographies, qui représentent les équipes de football, de baseball, de tennis ou d'aviron. Ici encore, l'individu se rattache aux groupements dont il fait partie et se plaît à s'entourer de tout ce qui l'y rattache. Les médailles et les rubans des clubs encadrent les photographies sportives. D'un coup d'œil, en s'éveillant, l'étudiant peut embrasser l'ensemble de sa vie sociale.

C'est au club cependant qu'il prend pleine conscience de lui-même. Les clubs, pour un étudiant élégant, sont une grosse dépense. Un *sophomore* (étudiant de 2[e] année) me disait :

« J'ai déjà payé pour plusieurs milliers de francs de cotisations. »

On n'en est pas surpris, quand on a le plaisir d'être reçu dans ces charmants asiles d'une jeunesse heureuse. Prenez par exemple l'*Alpha Delta Phi*, qui est celui que j'ai le plus fréquenté. Au rez-de-chaussée, vous avez un grand salon, une bibliothèque, une grande salle à manger ; au premier, un salon de correspondance, quelques chambres de repos ; au second, une vaste salle où l'on donne des dîners ou des représentations. La cotisation annuelle, bien qu'élevée, — elle atteint souvent huit cents ou mille francs, — ne suffirait pas, vu le nombre limité des membres, à équilibrer le budget, si les anciens n'étaient pas là pour tout remettre d'aplomb. L'un donne la maison ; l'autre renouvelle le mobilier ; un autre fait un don en argent. Tous sont heureux de resserrer par une intervention matérielle les liens moraux qui les unissent au « cher vieux club ».



Souvenir du temps de paix : Les Étudiants costumés en femmes pour jouer la comédie.

Cette tendance au groupement ne s'applique pas seulement à créer un cadre plaisant à l'existence quotidienne. Il y a des clubs qui, sans aucun souci de confort matériel, répondent simplement à une idée. C'est le cas, entre beaucoup d'autres, du Cercle français. Il a pour objet de réunir ceux d'entre les étudiants qui ont un goût particulièrement vif pour les choses de France. Son président est M. William Wendell, l'un des fils de l'éminent professeur qui a laissé à la Sorbonne de si durables souvenirs. C'est sous son patronage que furent organisées les conférences françaises créées par M. James H. Hyde. Les membres du cercle parlent tous couramment notre langue, et l'on ne peut être insensible à la vive sympathie qu'ils marquent à notre littérature, à notre caractère national.

A quoi rêvent ces jeunes gens? Ou mieux à quoi pensent-ils, et de quoi s'occupent-ils? De leurs études, oui, sans doute, surtout aux époques d'examens. Mais m'en voudront-ils de dire que leur existence est trop agréable pour leur donner cette ardeur au travail qui naît le plus souvent de la nécessité? L'étudiant riche travaille assurément moins que l'étudiant pauvre qui, dès l'université, connaît la lutte pour la vie. Celui-ci mène de front ses études, où il voit, avec un bel optimisme, la clef de son avenir, et des travaux quasi serviles qu'il ne juge pas humiliants quand ils lui assurent de quoi vivre. J'ai rencontré des étudiants qui remplissaient le rôle d' « ouvreuses » au *Symphony Hall* avec la plus aimable aisance. D'autres rendent à leurs camarades plus fortunés de menus services, font pour eux des copies ou des traductions, s'occupent des soins du ménage, servant à table au réfectoire, voire cirant des chaussures. L'inégalité dans la camaraderie, sans honte d'un côté comme sans arrogance de l'autre, prépare à l'inégalité dans la vie. Le plaie des démocraties européennes, je veux dire l'envie niveleuse, n'existe pas ici, parce que l'on est trop réaliste pour croire que l'égalité des droits politiques puisse aboutir à l'égalité des ressources, parce que chacun se résigne à des différences qu'il espère n'être pas définitives, parce que tous aspirent à monter plus haut plutôt qu'à abaisser les autres.

Moins savants, moins affinés que beaucoup de leurs contemporains français ou allemands, les étudiants américains sont, mieux qu'eux, prêts à vivre, et comme on chantait sous notre Révolution, à vivre pour la patrie. Ils ont le sens très vif d'un devoir à remplir envers elle. La culture du moi ne les sollicite pas. C'est en tant qu'Américains qu'ils veulent être plus cultivés, plus informés, donc plus armés pour l'existence. Le savoir est ici le serviteur de la grandeur américaine.

ANDRE TARDIEU.

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

Du Tabellion au Commis voyageur

Parmi les nombreuses lettres que nos abonnés me font l'honneur de m'écrire, il y en a deux, cette semaine, qui me semblent appeler quelques réflexions. Amusons-nous à les lire ensemble. L'une d'elles émane d'un honorable officier ministériel ; elle lui a été suggérée par la charmante pièce de Pierre Frondaie, *le Crime de Sylvestre Bonnard*, parue chez nous.

Notaire de province, mobilisé depuis les premiers mois de la guerre et sur le front depuis plus d'un an, je n'ai pas lu le roman d'Anatole France et ne connais donc du *Crime de Sylvestre Bonnard* que ce que m'en ont appris les quelques scènes que je viens de parcourir.

Ces dernières suffisent néanmoins à me convaincre qu'un très vilain rôle y est réservé à un notaire et que c'est à dessein que l'auteur a choisi pour le remplir un membre de la corporation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

J'en suis profondément peiné et je crois de mon devoir de protester énergiquement contre un tel procédé.

Que certains notaires aient manqué à leurs devoirs, la chose ne saurait se nier et nul ne la déplore plus que moi ; mais vouloir rejeter sur toute une corporation les fautes de quelques-uns de ses membres, est une injustice dont, plus que tout autre, devrait bien se garder un homme de lettres conscient de ses devoirs et de sa responsabilité. — Caporal Em. Guiard.

Si ces lignes passent sous les yeux d'Anatole France, elles y allumeront une lueur de malicieuse et bienveillante ironie. Si l'écrivain philosophe daignait y répondre, il protesterait, je suppose, de la pureté de son dessein, et il s'efforcerait d'apaiser et de rassurer notre correspondant. Peut-être serait-il secrètement ravi de découvrir, en un homme du vingtième siècle, tant d'ingénuité. Il le louerait de plaider chaleureusement la cause de ses confrères ; il verrait dans cet élan chevaleresque une preuve de vertu. Chacun doit aimer la profession qu'il exerce et ne pas souffrir qu'elle soit vilipendée. Mais, de l'infamie d'un notaire, conclure à l'indignité de tous les notaires, cela est plus qu'une erreur de jugement, cela constitue une calomnie scélérate, une mauvaise action. Seulement, je ferai observer à notre jeune tabellion-caporal que le coupable, c'est lui. C'est lui qui déshonore sa corporation, par une généralisation imprudente à laquelle certainement l'auteur de *Sylvestre Bonnard* n'avait pas songé. Insinuer que les notaires puissent se reconnaître sous les traits de l'abominable Me Mouche, n'est-ce pas leur infliger le plus immérité des outrages? Singulière manière de défendre les gens que de leur attribuer les vices et les travers peints dans les comédies! Mon médecin et mon avocat me sauraient-ils gré de m'emporter contre Molière à cause du portrait de M. Purgon, ou contre Racine parce que l'Intimé prononce un plaidoyer ridicule?... De telles susceptibilités rendraient d'ailleurs impossible la tâche du dramaturge ou du romancier. Fort heureusement, la plupart des spectateurs ne se croient point bâtis sur le modèle du personnage caricaturé, ils y aperçoivent plutôt leurs voisins, ainsi que les y incline la bonne loi de nature... Donc, que messieurs les notaires ne s'alarment pas de cette agression imaginaire, et qu'ils infligent à leur trop bouillant champion une paternelle remontrance.

Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi.

La seconde lettre m'a touché plus vivement. Elle contient des reproches qui ne me laissent pas insensible.

Permettez-moi de relever un passage de votre dernier article sur Deperdussin. Vous avez des phrases bien dures, Monsieur Chrysale, qu'on s'étonne de trouver sous votre plume, vous dont les paroles si pesées et les articles si sensés font la joie des lecteurs des *Annales!*

« Il exerce mille et un métiers, et des plus » humbles. Tour à tour camelot, commis voya- » geur, chanteur de chansonnettes!... »

Placer le commis voyageur entre le camelot dont le flot de paroles attire le chaland, le fascine et le « roule », et le chanteur de chansonnettes, le chanteur de music-hall, où le chanteur des rues! Ce n'est guère faire honneur à toute une catégorie de travailleurs, sérieux, intelligents, instruits! — L. Foullon, md des logis.

Je reconnais volontiers que le personnage de Gaudissart, créé par Balzac, est un type légendaire. Il fut jadis réel. Peut-être n'a-t-il pas entièrement disparu. Il n'existe plus guère qu'à l'état d'exception. Il ne saurait se confondre effectivement avec le représentant de commerce, chargé de manier les grandes affaires, de préparer, en diplomate, d'importants contrats et de remuer des millions. J'ai pris le mot dans son sens historique et pittoresque... Le « commis voyageur » incarnait jadis la faconde intarrissable, blagueuse et roublarde qui fascinait le client naïf et lui arrachait par surprise un consentement qu'un assaut plus discret n'eût point obtenu. Le Gaudissart de 1830 s'est transformé ; il arrive à son but en suivant d'autres voies. Moins bruyant, moins bluffeur, il n'essaye pas de duper les gens, il les convainc ; il sait que la suprême habileté est de leur rendre service et que le meilleur moyen de gagner leur confiance est de ne pas la trahir...

N'oubliez pas non plus que c'est le commis voyageur boche qui était parvenu à donner au commerce allemand sa puissante extension, et qu'il n'était pas persiflé, mais honoré.

Je me rallie à cette conclusion judicieuse. Que pleine justice soit rendue aux voyageurs de commerce, — aux vrais. Bien loin de leur refuser mon estime, je mets en eux de vastes espoirs... Ils peuvent et ils voudront être les propagateurs de notre civilisation, de nos idées. Ils seront aussi ardents patriotes que leurs rivaux d'outre-Rhin ; ils n'auront pas tant d'arrogance ; ils auront plus d'esprit ; ils ne pratiqueront pas la grossière et basse corruption qui caractérise la manière boche. Ils joindront à la souplesse et à l'autorité professionnelles, cette bonne grâce, cette élégance qui font naître aussitôt la sympathie. Ils se battront intrépidement sur le terrain économique, mais en concurrents loyaux, — à la française!

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

1er juin 1917.

Les Maisons claires

Ma chère Cousine,

Je ne sais si vous sentez la gravité de l'heure, il me semble que jamais depuis trois ans nous n'avons touché à un moment aussi cruel.

Paris semble perdre son beau calme, un vent d'orage souffle sur les têtes et tourne les cœurs — on croirait que le peuple s'applique à donner à l'ennemi qui nous guette la sensation de l'énervement et du doute, — lui si brave, si généreux pendant un long temps, est comme pris de vertige et oublie l'intérêt sacré du pays.

Vous pensez la joie de Canaques qu'en éprouvent les Boches !

Les Français n'en peuvent plus, disent-ils..., les femmes se fâchent..., des émeutes sanglantes bouleversent les rues..., la famine est à Paris. Courage, kamarades !... La paix sera bientôt conclue... La France est en révolution, nous la tenons sous nos bottes.

Voilà les thèmes sur lesquels délirent tous leurs journaux.

Et c'est ce qu'il ne faut pas.

La Patrie est en danger. Nous devons penser à Elle avant de penser à nous, il y a pour tous un devoir national à remplir... France d'abord !...

Or, je ne crois pas que le devoir des ouvriers et des ouvrières soit de troubler le pays par des désordres intérieurs, ni d'enlever à la Patrie cette tenue si digne qui faisait sa grandeur et l'admiration du monde.

Mais je suis sûre que notre devoir à nous est de préparer aux soldats qui auront tant souffert et tant trimé, une France plus douce... Il faudra pouvoir leur dire après la Victoire : Vous vous êtes battus comme des héros et vous nous l'avez gardée notre belle Patrie..., mais voyez, nous aussi nous avons travaillé et nous avons voulu que vos enfants fussent heureux...

Ah! comme il y a longtemps que j'y pense à ce devoir-là... Il me hante... Il me possède...

Après la guerre, me disais-je, je fonderai une œuvre pour eux. Nous en parlions constamment avec les chères amies qui, depuis trois ans, n'ont pas quitté l'hôpital et pensent tout haut avec moi. Nous avions trouvé le titre ensemble.

Un jour, il y a plus d'un an déjà, je fus soumettre mon projet à notre grand président, M. Léon Bourgeois, à l'homme admirable qui s'est mis en tête de débarrasser la France de la tuberculose et a fait en ces deux années, avec M. Brisac et le professeur Letulle, des miracles. Il s'en était montré ravi...

« Dépêchez-vous, m'avait-il répondu, votre œuvre sera fille de la nôtre et il n'est que temps de sauver nos enfants, toutes les femmes de cœur doivent se mettre à l'ouvrage. »

Et, serrant mes mains : « Oui, je serai président d'honneur de vos Maisons Claires... » Et il avait eu la bonté de me répéter à plusieurs reprises :

« J'ai confiance en vous. »

Et je pensais tout bas : Hélas! moi toute seule, que puis-je?... Je ne suis qu'une voix, mais je la ferai entendre passionnément d'un bout à l'autre de la France.

Je répéterai à l'Amérique, qui nous écoute : Prenez nos petits sous votre protection...

J'appellerai au secours nos colonies qui ont montré un amour si profond pour la métropole : « Vous avez été pitoyables à nos soldats, leur dirai-je, maintenant aimez leurs enfants, ils ont le drcit qu'on s'occupe d'eux. »

Car j'ai vu des choses à faire crever le cœur pendant cette guerre...

Imaginez une consultation à l'hôpital..., des femmes du peuple sont là, nombreuses, serrées, elles tiennent de pauvres petits par la main, ils toussent, ils sont pâles, fiévreux... La salle est trop chaude..., les enfants grognent, d'autres jouent bruyamment, d'autres pleurent désespérément, des taloches tombent sur les joues amaigries, on mouche des nez qui coulent... Les femmes racontent leur histoire...

C'est souvent la même : le petit a pris chaud et froid, la mère le confie dans le jour à une voisine, parce qu'il faut bien travailler pour nourrir la nichée pendant que le père est au front. Alors l'enfant n'arrive pas à se guérir. Les plus expérimentées offrent des remèdes aux plus jeunes : « Donnez-lui deux cuillerées de sirop, le soir, dans un verre de tilleul, avec une pincée de bourrache et deux grains de café. » — « Moi, dit l'autre, je prends mon bas que je me retire du pied et je lui mets sur son cou ; c'est ce qui lui fait le plus de bien. »

L'air est étouffant, la salle triste, les gosses s'énervent, une femme, l'air minable, regarde sa montre :

« J' peux pas rester, je fais un ménage à 11 heures... »

Une voisine complaisante, car les gens du peuple sont admirables, répond :

« Passez-moi votre petit, j'y ferai son tour à la consultation et je vous le rapporterai chez vous. »

On respire une odeur de misère et de désolation qui prend à la gorge ; ces enfants, dont quelques-uns sont si beaux, ont dans leurs yeux une tristesse infinie. On voudrait avoir du soleil, des jardins, de la lumière à leur donner!... Le malheur ne devrait frapper que les grandes personnes, les petits c'est la chose sacrée, ils n'ont pas mérité de souffrir...

La queue est longue, un médecin merveilleux de bonté et de patience garde pour chacun un sourire...

« Et toi, ma petite fille, qu'est-ce que tu as ?... »

La mère, d'un air las, — elle s'est levée de si matin pour pouvoir venir à l'hôpital, — dévide son boniment...

Ils habitent un logement sans feu. Le père a été réformé rapport à une pleurésie, alors il tousse toujours, mais Antoinette ne toussait pas, et voilà qu'à cette heure elle tousse, alors faudrait peut-être voir à la soigner...

Le médecin l'ausculte

La mère, anxieuse, interroge :

« C'est-il que vous pourrez la garder ?... »

Hélas! non..., on ne pourra pas garder Antoinette, l'hôpital regorge de malades, — Antoinette n'est pas assez gravement atteinte.

« Alors comment que je vas la guérir? » demande avec terreur la femme.

Comment?... ce serait simple..., il faudrait partir aux champs, — respirer de l'air pur, boire du bon lait, manger des mets sains, et voir du soleil.

Comment donner cette ordonnance ironique à la pauvre créature?

« J'ai quatre enfants, — fait-elle, — l'aînée est en apprentissage, les deux autres vont à l'école, Antoinette est trop petite encore, alors elle couche dans notre chambre, et puis dans le jour c'est le père qui la garde pendant que je vais au travail, — seulement il fait si froid dans la chambre, et c'est drôle on a beau coller du papier sur le mur, ça ne tient jamais, l'eau dégouline du plafond... »

Cette femme passe, remportant le pauvre fardeau et serrant dans sa main un chiffon de papier qui est tout son espoir, — elle mettra ce soir un cataplasme à la farine de moutarde... Et dans sa tête elle calcule le prix de la tarlatane et de la farine.

Et puis une autre passe..., et encore une autre..., là c'est une veuve de la guerre : « On a bien de la misère, allez... » Ici c'est une fille de cuisine, son mari est prisonnier et sa belle-mère est morte, alors le petit a attrapé du mal chez une voisine qui le garde dans une chambre où ça sent très fort..., à cause qu'une conduite s'est crevée dans les cabinets.

On en arrive à envier les petits dont la maladie caractérisée permet qu'on les garde à l'hôpital, au moins ceux-là connaîtront pendant un temps la douceur du lit, les soins intelligents, — ils pourr nt guérir.

Vraiment..., est-ce que tous les enfants n'cnt pas le droit de guérir?...

— Eh bien non, à l'heure actuelle, les enfants du peuple n'ont pas ce droit.

On commet ce crime, — vous entendez ce crime..., ce crime dont vous êtes coupable, dont je suis coupable, dont toute la nation est coupable, — on commet le crime de rejeter ces petites victimes dans la circulation.

On dit poliment à la mère :

« Ma pauvre femme, repassez..., vous reviendrez nous voir...Nous n'avons pas de place... »

Et on renvoie l'enfant à son taudis glacé, à ses murs humides, à son air vicié... Demain la petite Antoinette, qu'on avait le devoir de sauver, sera tuberculeuse. Et elle passera son mal aux deux sœurs qui vont à l'école, et à la grande qui est en apprentissage... et à combien d'autres !...

Et il y a des gens qui dorment tranquilles !... Si par bonheur l'enfant est admise à l'hôpital, elle n'a pas ensuite cette convalescence si nécessaire à la cure complète, elle n'a pas l'ivresse d'un mois ou deux à la campagne et elle retombe dans son mal aussitôt rentrée au logis.

Quand on a assisté deux ou trois fois à ces condamnations à mort, quand on a vu

la figure bouleversée des mères qui traînent derrière elles une pauvre petite créature labourée par la toux, on étouffe... On voudrait ouvrir des fenêtres, voler des arbres, attraper l'espace, saisir de la lumière, et crier : « Viens, mon pauvre chou..., viens au soleil!.. toi aussi, tu y as droit, ce n'est pas une chose de riches, c'est pour les tout petits enfants comme toi... »

Alors je n'y ai pas tenu davantage, et la dernière fois que je fus à la consultation ma résolution était prise... Je fonderais mes *Maisons claires* sans plus attendre.

Avec quoi..., avec quel argent..., je ne savais pas... Mais quand une cause est belle on peut tendre la main sans honte, on peut chanter dans les cours s'il le faut, on peut tout oser... Ou plutôt on peut simplement dire à ses amis : Vous êtes là..., sauvons ensemble tous ces enfants..., offrons-leur un abri ensoleillé, des jardins aux vastes horizons, — faisons-les entrer au paradis où les enfants guérissent..., faisons cela pour les pères qui sont au front.

Et j'écrivis mon rêve aux maîtres dont la voix fait autorité..., et voici les réponses que j'en reçus :

« Avec joie, je suis des vôtres.

» Paul Deschanel,
» de l'Acad. franç., président de la Chambre. »

« Les maisons claires, voilà une idée bien française et qui par conséquent vous ressemble.

» Louis Barthou,
» ancien président du Conseil. »

« Je crois bien que j'accepte! Et de quel cœur! C'est votre œuvre et c'est mon vieux frérot de l'école Massin qui en est le président d'honneur. Alors!...

» Jean Richepin,
» de l'Académie française,
» Président de la Ligue du Souvenez-Vous! »

« Je suis tout à vos ordres et très heureux de collaborer avec vous.

» Frédéric Masson,
» de l'Académie française,
» Président de la Mutuelle des Veuves de Guerre. »

« Mais, bien entendu, j'accepte de vous donner mon nom pour vos maisons claires, et avec plaisir, et avec reconnaissance.

» Brieux,
» de l'Académie française,
» Président de l'Œuvre des Soldats blessés aux yeux. »

« Le titre est clair, l'œuvre est claire comme votre cœur. Oui, je vous donne mon nom et mon prénom.

» Maurice Donnay,
» de l'Académie française,
» Président du Foyer des Aveugles. »

« Je rentre d'Alsace et je trouve votre lettre. Je serai toujours heureux d'être d'une œuvre créée par vous et *Les Annales*.

» Maurice Barrès,
» de l'Acad. franç., Président de la Ligue des Patriotes. »

« Partant dans quelques heures pour le Maroc, je ne puis vous répondre que d'un mot. Combien je suis heureux de vous donner mon nom pour le Comité d'honneur des « Maisons Claires » !

» Général Lyautey,
» de l'Académie française,
» Résident général de la République française au Maroc. »

« Je suis très flatté de votre demande et j'inscris de grand cœur mon nom parmi ceux des membres de votre Comité des « Maisons Claires ».

» Jean Aicard,
» de l'Académie française. »

« C'est entendu, chère Madame et amie, mon nom est à vous. Mille affectueuses pensées.

» Edmond Rostand,
» de l'Académie française. »

« C'est tout à fait contraire à mes principes pendant la guerre, mais puisque c'est une œuvre de vous, entendu.

» Marcel Prévost,
» de l'Académie française. »

« Mais c'est avec joie, il va sans dire, que je vous donne mon nom pour votre belle œuvre.

» Pierre Loti,
» de l'Académie française. »

« Oui, avec joie. D'abord, je suis toujours prêt à mettre mon nom auprès du vôtre, puis l'idée est très belle. Vivent les Maisons claires! c'est un joli titre.

» Henri-Robert,
» bâtonnier de l'Ordre des avocats. »

« Tout à fait d'accord avec vous. Usez de mon nom pour votre belle œuvre.

» Abbé Wetterlé,
» ancien député de l'Alsace au Reichstag. »

« J'accepte de tout cœur.

» Edouard Herriot,
» maire de Lyon, sénateur du Rhône. »

« Je vous donne de grand cœur mon nom pour cette belle œuvre appelée à rendre de si grands services.

» Camille Saint-Saëns,
» de l'Institut. »

« Je suis très fier que vous ayez bien voulu penser à moi pour ce Comité et c'est moi qui vous remercie.

» Gabriel Fauré,
» de l'Institut, directeur du Conservatoire. »

« Avec joie je m'associe à votre œuvre. L'idée est admirable et sa réalisation d'une haute portée sur la santé publique.

» Théodore Dubois,
» de l'Institut. »

« C'est avec le plus vif plaisir que j'accepte de faire partie de votre œuvre. L'idée est belle et devait germer dans un cœur de femme.

» Émile Fabre,
» Administrateur général de la Comédie-Française. »

« Bravo pour les Maisons claires, Madame, et comptez sur moi.

» Jacques Rouché,
» directeur de l'Opéra. »

» Si vous croyez mon nom utile à votre belle œuvre, je suis trop fier de vous le donner.

» Gheusi,
» directeur de l'Opéra-Comique. »

» Avec joie; vous savez combien je suis heureux de participer à vos belles œuvres.

» Busson-Billaut,
» ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats. »

« Avant la guerre, la Société française de *l'Art à l'Ecole*, que je préside depuis sa fondation, avait voulu et réalisé les idées claires, — ce qui vaut pour les écoliers doit valoir davantage encore pour les enfants de nos soldats, — et je vous prie de vouloir bien féliciter votre Comité de sa bienfaisante invitation.

» Charles Couyba,
» Président de l'Art à l'Ecole. »

Et voici ce que m'écrivait Mlle Milliard, chef de cabinet adjoint de M. Léon Bourgeois : « Le Président est très heureux de voir se réaliser le projet de *Maisons claires* qui l'avait tant séduit l'an dernier. C'est avec un vrai plaisir qu'il vous confirme son acceptation comme Président d'honneur. J'accepte, moi aussi, très volontiers, de vous donner mon nom, — c'est une si bonne et belle chose que vous allez créer là.

» R. Milliard. »
« chef de cabinet, adjoint au ministère du Travail. »

Et que de belles réponses verbales!

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat, que la question de la tuberculose passionne, a bien voulu me donner les plus précieux conseils en acceptant de faire partie du Comité d'honneur.

Mme René Viviani, la présidente de cette merveilleuse Ecole de Préapprentissage, toujours à la tête de toutes les initiatives qui méritent l'attention :

« Prenez mon nom, m'a-t-elle répondu sans hésitation, il nous faut vos Maisons claires. »

Et M. Brisac m'a dit :

« Tout ce que je peux avoir acquis d'expérience en cette question est au service de votre œuvre. »

Et si je ne parle pas de l'émouvante réponse de M. Francis Jammes, c'est qu'elle réserve une surprise pour la prochaine fois.

Avec quelle joie nous lisions ces lettres, — les premières parvenues, — avec quel bonheur nous entendions ces encouragements qui nous apportaient sous toutes ses formes l'Espoir..., l'espoir de sauver des petites vies, l'espoir de doter la France de Maisons claires où chaque enfant pauvre, où chaque fille de héros aurait le droit, tout comme les riches, de guérir dans les fleurs et dans le soleil!...

Alors notre Comité d'action se mit au travail avec une ardeur enthousiaste.

Et d'abord notre cher et éminent docteur Baudet, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, qui sera l'âme de l'œuvre, et nos fidèles vice-présidentes, Mmes Francis Warrain, Molé-Truffier et Guernieri, notre trésorier M. Sill, nos inspectrices, Mmes Faron et Tessier, notre secrétaire, M. Fursy et d'autres dévouées collaboratrices affectées à des services spéciaux, Mmes Louis Dauphin, Captier et Braine.

Nous appelons à notre aide un *Comité consultatif*, présidé par M. Adolphe Brisson, comité qui compte des sommités administratives et médicales que nous nommerons la prochaine fois.

Aujourd'hui j'ai voulu dire très simplement ceci :

L'œuvre existe.

Si elle se propage comme nous l'espérons avec ferveur, — et elle se propagera, — des milliers d'enfants pourront être sauvés, des milliers d'enfants seront préservés de la tuberculose, des milliers d'enfants cesseront d'être la proie ou la cause d'une contagion qui est un danger effrayant. Et nous pourrons vraiment, avec la conscience en paix, répéter aux soldats :

« Voilà ce que nous, cousines de France, avons fait pour vos enfants... »

Aidez-nous, ô vous toutes qui m'avez

suivie si tendrement pendant trois ans. Cette œuvre-là, je le jure, est utile..., elle est indispensable..., elle doit devenir nationale.

Les enfants ne sont pas nés pour s'étioler dans des mansardes noires, les enfants de nos poilus moins que tous autres.

Et d'ailleurs j'ai confiance...

C'est la nuit qu'il est beau de croire en la Lumière,

c'est en ces jours troublés que je veux jeter un rayon de soleil dans l'âme de nos soldats... Et puis je crois à la chère protection de nos morts... Mon appel sera entendu.

En voulez-vous une preuve?

Comme j'exposais mon projet hier devant un ingénieur que je n'osais pas encore compter de nos amis, le connaissant très peu:

« Combien vous faut-il pour commencer l'œuvre?... » fit-il doucement.

Et comme je balbutiais, intimidée par la demande brusque, — prise entre un sentiment de discrétion et le souvenir de toutes les Antoinettes qui toussent dans des salles d'attente d'hôpital attendant auprès de mères usées de fatigue leur arrêt fatal :

« Voulez-vous vingt-cinq mille francs en mémoire de ma femme, qui les aimait tant ces pauvres petits?... »

Ah! comme j'aurais voulu l'embrasser ce bienfaiteur charmant qui bénissait notre œuvre avant qu'elle fût née, jetant sur elle le dernier vœu d'une femme adorée...

Et c'est alors que je crus à mes Maisons claires!...

Dès le 1er juillet, cinquante fillettes s'évaderont aux champs. Où? — Je vous le dirai la prochaine fois...

Aujourd'hui, au nom de tous ceux qui sont morts pour la Patrie, au nom de tous les soldats qui ont souffert pendant cette guerre, je tends avec confiance les mains vers vous. *Pour leurs enfants!...*

Et, comme disent les bonnes gens, cela vous portera bonheur.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Envois au Front

Nous avons reçu cette semaine d'admirables caisses d'Amérique. Mlle Sauveur, de Cambridge, Mlle Soulas, de Berkeley, Mlle Limoulin, de Tolosa, ont envoyé des paquets tout préparés.

Mmes Nicolle et Francis Thomé ont marqué leur 43,142e envoi au front!

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons reçu pour eux 1,997 francs. La liste détaillée des souscriptions paraît dans le *Journal des Blessés aux yeux*, envoyé gracieusement à tous les bienfaiteurs.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons reçu cette semaine pour la caisse de secours des prisonniers : 160 francs 25; pour la caisse des marraines d'outre-mer et leurs envois réguliers aux prisonniers : 504 francs 85. Merci à tous.

Y. S.

Nous publierons la liste de souscription de l'hôpital la prochaine fois.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

LE VRAI POINT DE VUE

Nous partageons l'opinion de notre confrère le Temps *sur l'importance qu'il convient d'accorder à la crise alimentaire des Empires centraux. Les nouvelles qui nous en parviennent, soit par des neutres retour de Berlin, de Francfort ou de Vienne; les renseignements que nous pouvons tirer d'une lecture attentive des journaux ne laissent pas de doute sur le fait même de la crise. Elle est dure et générale. Mais comporte-t-elle une accélération capable de mettre, à un moment donné, l'Allemagne à notre merci? Quel sera, pour employer un terme d'argot médical, le rôle de « l'élément douleur » dans la défaite de nos ennemis? Toute la question est là. Elle n'est pas dans la constatation plus ou moins fondée des souffrances du peuple allemand : elle dépend du degré de résistance que ce peuple opposera à la privation. Or, aucune indication sérieuse ne nous permet, dès à présent, de le fixer.*

Une caricature récente d'un journal illustré de Munich montrait un dîneur penché sur une assiette à peu près vide et murmurant : « Un jour sans viande ne serait rien, s'il y avait de la viande les autres jours. » C'est le mot d'un homme dont l'estomac ne se résigne pas sans protester; c'est de l'humour assez âpre; ce n'est pas du désespoir, et un pareil état d'esprit n'y conduit point.

Nous devons nous garder, par conséquent, de faire intervenir la famine dans nos pronostics sur le terme de la guerre, et surtout dans notre façon de la conduire à ce terme. Nous avons à agir comme si l'Allemagne pouvait supporter la situation actuelle indéfiniment. Lui arracher la victoire par la force, ne pas compter qu'elle nous la cédera jamais pour un morceau de pain, voilà la vraie doctrine et le seul thème des efforts prochains.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Le magnifique tableau que nous reproduisons aujourd'hui en double page évoque, avec une ampleur incomparable qui rappelle la manière de Gustave Doré, la lutte de l'armée italienne, poursuivie non seulement contre l'ennemi mais contre la nature. L'auteur — le pein[illegible] Pogliaghi — n'a pas emprunté à son imagination le sujet de cette toile. Les chasseurs italiens ont accompli, dans la haute montagne, d'invraisemblables exploits. L'un des plus fameux fut l'ascension par leur artillerie du Monte-Cristallo.

Les Autrichiens occupaient ce mont escarpé, d'où l'on domine la conque d'Ampezzo et toute la vallée du Felizon. De toute urgence, il fallait les expulser. Mais comment escalader ces quinze cents mètres de parois verticales?

Un officier, alpiniste très connu, s'en chargea. Il choisit ses hommes dans tous les régiments. Un beau soir, les voilà qui partent munis de centaines de mètres de cordes, de crampons, d'instruments à forer les rochers. Pendant sept jours, on vit une chaîne de petits points gris, une chaîne d'hommes qui travaillaient suspendus au long de l'immense muraille. Ils plantaient des anneaux dans la pierre, attachaient des cordes, enfonçaient des pointes de fer là où manquait une saillie pour y poser le pied. Les travailleurs alpins se relayaient. Derrière eux, les soldats s'exerçaient à pratiquer le chemin, pour le bien connaître, degré par degré. Chaque jour, l'escalade atteignait un peu plus haut. Enfin, les premières crêtes furent atteintes à 1,000 mètres au-dessus de la vallée. On tirait parti des « canaloni » (canaux, cheminées), des fissures, des corniches... Un soir, l'escalade définitive fut donnée. Les soldats avaient des espadrilles de corde, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi par le bruit de leurs pas, et pour avoir meilleure prise sur la pierre. Ce fut un long grimpement sur les neiges, dans un labyrinthe de pierre et de glaces. Divisés en grosses patrouilles, les Italiens enveloppèrent la Cresta Bianca. A peine les Autrichiens surpris eurent-ils ouvert le feu sur les plus proches, la fusillade les cerna de partout.

Voilà l'épisode mémorable de la prise du Monte-Cristallo, tel que le rapporte Barzini.

L'assemblée générale de l'Association de la Critique dramatique et musicale s'est tenue le 30 mai, en l'hôtel des *Annales*, sous la présidence de M. Adolphe Brisson.

Des rapports éloquents ont été lus par M. Théodore Henry, secrétaire général, et par M. Georges Daudet, trésorier.

Le président, dans une allocution applaudie, après avoir souhaité la bienvenue aux nouveaux sociétaires : MM. Henri Bidou, André Rivoire, Romain Coolus, Guy de Téramond et Max Durand-Fardel, a esquissé le rôle et énuméré les devoirs qui s'imposeront après la guerre à la critique :

Il fut un temps qui n'est pas très loin de nous, où la critique, menacée par l'envahissement de la réclame commerciale, semblait vouée, sinon à la mort, du moins à une gêne croissante et à d'humiliantes restrictions. Je crois qu'il n'y a plus lieu de s'inquiéter pour elle et qu'elle sortira, active et mieux armée, des heures que nous vivons. Son rôle ne peut que grandir, car son contrôle n'aura jamais été aussi nécessaire. Sans décourager les initiatives, sans paralyser les hardiesses, elle devra — et c'est je pense votre sentiment — éclairer la foule, la détourner de certains spectacles déprimants et grossiers, défendre l'art de chez nous contre les influences qui le dénaturent et le corrompent, combattre les sots engouements et n'encourager que les bons snobismes, ceux qui naissent d'un excès d'enthousiasme pour les œuvres vraiment belles. Voilà l'une des tâches de la critique, sa tâche la plus ingrate, puisqu'elle l'expose aux dénigrements des faux esthètes, mais la plus utile puisqu'elle essaye de garder au goût sa pureté et d'empêcher le feu sacré de s'éteindre. Songez à ce que sera Paris au lendemain de la guerre: un objet d'ardente sympathie et d'universelle curiosité. Les peuples de la terre y afflueront; les desœuvrés des deux mondes s'y donneront rendez-vous. Ils viendront y chercher tous les délassements, toutes les joies. La critique aura pour mission de rappeler à nos hôtes étrangers qu'elle sait distinguer entre ces plaisirs, qu'elle ne leur accorde pas une égale estime. Par ces réserves et ces nuances, elle assurera la dignité de notre art national. Se montrer en toute occasion ardemment Français, non pas systématiquement exclusifs et hostiles à toute influence extérieure, mais choisir et filtrer ce qui nous vient du dehors, le subordonner au génie propre de notre race, nous assimiler les choses, ne pas nous les laisser imposer tyranniquement, ne pas permettre que nos qualités traditionnelles d'ordre, de logique, de clarté et de générosité puissent périr étouffées sous des végétations parasites : c'est là, semble-t-il, un programme qui se recommande à l'effort de la critique de demain.

Le vote unanime des membres présents a renouvelé les pouvoirs du président, M. Adolphe Brisson, et des deux vice-présidents, MM. Le Borne et René Benoist.

Mlle Eveline Le Maire nous envoie pour nos lectrices ces intéressantes réflexions :

Les *Annales* du temps de la guerre resteront dans chaque famille comme les archives des jours d'épreuve que nous traversons.

C'est là, plus tard, que nous viendrons retremper nos souvenirs et rechercher tout ce qui a surgi de cette guerre, tant à l'arrière qu'au front de combat.

Il est donc juste qu'elles mentionnent la vogue de l'auto-cuiseur, plus connu sous le nom de « Marmite norvégienne ».

Pourquoi norvégienne? Mystère, car son origine semble plutôt se retrouver dans le bon sens populaire qui l'inventa, — Dieu sait quand, et Dieu sait où! — sans prendre de brevet garanti ou non par les gouvernements.

En effet, dans maints villages français où les découvertes modernes ne semblent guère avoir pénétré, les ménagères, qui sont aussi des cultivatrices, trouvent moyen de nourrir la maisonnée et de participer aux travaux des champs, en préparant dès l'aube la soupe que les appétits aiguisés trouveront si bonne à l'heure du repas. La soupe préparée avant le départ est mise bouillante, sous la *couette*, où elle achèvera de cuire, au creux du lit encore tiède (!), et où les travailleurs la trouveront chaude à point quand ils rentreront.

Ailleurs, ce sont les mères de famille qui mettent, dans des sacs bourrés de chiffons, la bouteille de lait du petit dernier qu'elles emmènent au pâturage où elles gardent les troupeaux.

Ces pratiques populaires renferment tout le secret de la marmite norvégienne.

Méconnu, et surtout inconnu dans les villes, l'auto-cuiseur doit à la prolongation de la guerre, une notoriété qui confine à la célébrité. Ses mérites ont éclaté soudain aux yeux de tous avec une telle puissance que nous ne nous pardonnons pas de les avoir ignorés jusqu'ici, et c'est justice que nous lui rendions un hommage reconnaissant.

Grâce à lui, en effet, la pénurie du combustible, du gaz surtout, ne nous aura pas trop fait souffrir. Depuis que notre pot-au-feu se fait tout seul, les gros yeux des employés du gaz ne nous effrayent plus : nous restons en deçà des limites de consommation qui nous sont accordées par la puissante compagnie, et les notes qu'elle nous envoie nous causent un joyeux étonnement.

Les gourmets diront peut-être que la blanquette, cuite à l'ombre tranquille de la norvégienne, est moins savoureuse que celle qui ronronne sur nos cuisinières allumées... C'est que ceux-là n'auront pas su s'y prendre. Après quelques expériences plus ou moins heureuses, ils sauront doser les condiments, mesurer le temps et donner le coup de la fin, et ils trouveront à leur dîner une saveur d'autant plus exquise qu'ils goûteront en même temps la patriotique satisfaction d'avoir réduit au minimum, pour leur part, la consommation du combustible si nécessaire à la Défense nationale.

***

Mon courrier.

A joindre à l'énorme dossier des « chinoiseries administratives » :

« Notre ministre des Finances, M. Ribot, a ordonné, il y a près d'un an, à toutes les administrations financières, de livrer aux Domaines, pour être vendus, les vieux papiers dont la conservation n'est pas prescrite par les instructions. Précédemment, ces ordres étaient promptement exécutés. Cette fois, M. le ministre des Beaux-Arts a jugé qu'il avait à intervenir dans cette affaire. Il a demandé à ce que cette vente n'eût lieu qu'après avis favorable de ses bureaux. Les archivistes départementaux ont donc été chargés d'examiner les vieux papiers. Comme un certain nombre de ces fonctionnaires sont mobilisés, le ministre des Beaux-Arts n'a pu recevoir leur avis et la vente des vieux papiers reste en suspens dans toute la France. Remarquez bien qu'il s'agit d'une quantité importante de vieilles paperasses, puisque dans l'Aube, rien que pour les contributions indirectes, administration à laquelle j'appartiens, il y en a plus de 20,000 kilos. (Elles ont été pesées.)

» Ces vieux papiers ont aujourd'hui une assez grande valeur — 0 fr. 20 le kilo au lieu de 0 fr. 03 à 0 fr. 04 en temps normal, — ce serait donc une bonne affaire pour les finances de l'Etat en même temps que pour les fabricants de papier qui manquent de matières premières.

» C'est la première fois que le service des Beaux-Arts s'immisce dans la vente des vieux papiers des administrations financières. L'intervention peut être louable, mais elle arrive bien mal à propos.

» L'archiviste départemental de l'Aube, qui n'est pas mobilisé, a émis un avis favorable sans aucune restriction. »

Je supprime le nom du signataire — un haut employé de l'octroi — ne voulant pas l'exposer aux foudres de M. Lebureau, son chef.

***

UN PEU DE MUSIQUE

UN CONCERT DE RUBINSTEIN

Autrefois, avant la guerre, les artistes lyriques et les virtuoses étaient obligés de se présenter en personne à la mairie des villes allemandes pour y demander l'autorisation de donner un concert et d'y solder auparavant le prix de la patente exigée pour donner une représentation quelconque. Anton Rubinstein, qui était encore à l'aurore de sa réputation universelle, fit à ce moment-là une grande tournée de récitals de piano en Allemagne, et passant par Oldenburg, se rendit au « R...haus » (hôtel de ville) pour remplir cette formalité plutôt ennuyeuse. Il y fut reçu après une assez longue attente par le « Burgermeister » (le maire), un paysan assez mal dégrossi.

« Que désirez-vous? lui demande le fonctionnaire.

— Donner un concert.

— Drôle d'idée, mais cela vous regarde. De quel instrument jouez-vous?

— Le piano.

— Pas très amusant, moi, je préfère le trombone à coulisses.

— Cela dépend des goûts.

— Votre nom?

— Anton Rubinstein.

— Nationalité?

— Russe.

— Comment, on fait aussi de la musique dans ce pays enseveli sous les neiges?

— Quelquefois.

— Probablement pour faire danser les ours?

— Je l'ignore, jusqu'ici je n'en ai encore vu qu'en Allemagne.

— Quoi?

— Des ours!

— Et vous désirez?

— L'autorisation d'afficher et de donner le concert.

— Je vous l'accorde, mais je vous préviens que vous perdrez de l'argent.

— Tant pis.

— Et c'est tout ce que vous désirez?

— Non. Je désire connaître le prix de la patente et de l'impôt, et surtout le payer de suite pour ne pas avoir à revenir.

— Attendez un instant, je vais vous le dire. »

Le maire cherche un grand in-folio qu'il consulte attentivement. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il lit en regardant le grand artiste d'un regard dédaigneux : *Komœdianten, Musikanten und Schnorranten sind frei* (comédiens, musiciens et mendiants sont dispensés de l'impôt). Rubinstein tout ahuri prit son chapeau et quitta la mairie et la ville en jurant ses grands dieux que jamais on ne l'entendrait dans cette ville si hospitalière et généreuse.

(A suivre.) *JOS. SCHURMANN.*

***

Une lectrice a retrouvé une lettre écrite en 1870 et qui dépeint la détresse des habitants de Paris pendant le siège.

« Après avoir pris les chevaux des petites voitures on a entamé le Jardin des Plantes. Les deux éléphants ont été vendus à la criée 27,000 francs. Ce matin, M. Devismes a dû procéder à leur exécution à l'aide de ses fameuses balles explosives et a parfaitement fait four. A l'heure de l'exécution ces pacifiques animaux dormaient, c'est à peine si le projectile soi-disant foudroyant les a réveillés.

» Comment va-t-on faire? Les ours, mangés, les lions, impossible d'en avoir. Les buffles, les chameaux ont été réservés pour les malades; les oies et tous les volatiles pour les membres du gouvernement de la Défense nationale. Le jardin d'acclimatation complètement vidé depuis longtemps : une poule, 32 francs; un lapin, 75 francs; le bœuf, 14 francs la livre..., quand on en trouve.

» Te dire de quoi je vis, c'est impossible. Voilà plus d'un mois que mes provisions sont épuisées. La misère est bien affreuse en ce moment à Paris. Plus de lumière, 2 lampes à pétrole dans la rue, 3 sur les boulevards. Enfin, cela tourne au lugubre. »

Nous n'en sommes pas encore tout à fait là...

***

LES MOTS DE TRISTAN BERNARD

TRISTAN BERNARD AU RESTAURANT. — Garçon, s'écrie-t-il furieux, je ne puis manger ce potage!

— Fort bien, monsieur, on va vous le changer.

Et le garçon, zélé, apporte une seconde assiette et un second potage.

— Garçon, je ne puis manger davantage ce potage!

— Excusez-moi, monsieur, je vais essayer d'un autre.

Troisième potage.

— Garçon, je puis encore moins manger ce potage!

— Alors, monsieur, je ne comprends plus!

— Vous voyez bien que je n'ai pas de cuiller...

*

MÉLOMANE. — Tristan Bernard allant rendre visite à une dame amie, fut introduit dans le salon où cette dame jouait au piano avec une telle passion qu'elle continua jusqu'à la fin du motif. Alors, se retournant vers le visiteur, elle sourit et s'excusa :

— D'ailleurs, fit-elle en minaudant, je sais que vous aimez la bonne musique...

Et Tristan Bernard, s'inclinant :

— Mais, chère madame, j'aime aussi la mauvaise!

SERGINES.

LES LIVRES

Un Mensonge de la Science allemande,
par M. Victor Bérard.

On procède actuellement à une sorte de revision de toutes les contributions allemandes au développement des sciences, des arts et de l'érudition en général. La chose est nécessaire, car il s'agit d'établir la part exacte du peuple « élu » dans notre civilisation européenne qu'il prétend fausser par l'influence toute-puissante de sa « kultur ». Ce n'est pas seulement en politique que les Allemands constituent une nation de proie ; ce n'est pas seulement sur le terrain envahi et occupé par leurs soldats qu'ils s'affirment spoliateurs et voleurs, s'appliquant à dépouiller leurs victimes et à s'enrichir du labeur des autres. Ils se montrent sous le même aspect dans tout le vaste domaine intellectuel et scientifique et telle fut leur puissance d'imposture que docilement, — trop docilement en vérité, — on s'inclinait partout devant la prétendue supériorité de leur génie. On en était arrivé à admettre leurs théories et leurs doctrines sans se donner la peine d'en contrôler sérieusement les données. Quand on a voulu examiner les choses de plus près, on a trouvé que le plus souvent le génie allemand consiste à s'approprier le bien d'autrui ; que la pensée allemande ne doit le meilleur de son prestige qu'à la manière dont elle a su présenter et développer ce que d'autres avaient réellement créé.

Est-ce à dire qu'il faut lui contester systématiquement toute valeur propre et nier son œuvre à travers les siècles? Nullement, et ce serait recourir à un procédé allemand qui rendrait notre propre effort suspect aux yeux de tout homme impartial. Nous devons la vérité et la justice à notre pire ennemi, et ce n'est qu'en sachant demeurer vrais et justes que nous démontrerons la supériorité réelle de notre culture et de notre civilisation. L'Allemand a une vraie puissance de travail, l'esprit de méthode, le sens des réalisations ; sa science est faite de laborieuse compilation, et volontiers il s'imagine être un créateur et un initiateur, alors que son effort, le plus souvent, n'est qu'un effort de transformation et d'application des principes fixés par d'autres. La remarquable organisation d'une publicité qui s'étend aux sciences et aux arts aussi bien qu'à n'importe quelle entreprise industrielle ou commerciale a fait le reste et a dressé dans tous les domaines des « idoles » allemandes devant lesquelles on s'est trop longtemps servilement incliné. Sous l'influence des événements actuels, la réaction devait se produire logiquement ; elle peut être salutaire dans ses effets durables si on sait observer la juste mesure dans la critique.

M. Victor Bérard vient de briser une de ces « idoles » d'outre-Rhin dans son livre : *Un Mensonge de la Science allemande,* où il traite des « Prolégomènes à Homère », de Frédéric-Auguste Wolf. Le débat présente un intérêt littéraire considérable, surtout maintenant qu'il y a une tendance marquée à en revenir à l'idée qui avait prévalu jusqu'au début du dernier siècle que l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent bien composées dans leur majeure partie par un seul et même poète. C'est surtout sur les travaux de Frédéric-Auguste Wolf, qui professa à Halle et à Berlin de 1783 à 1806 et qui mourut à Marseille en 1824, qu'on s'appuya pendant le cours du dix-neuvième siècle pour discuter l'existence d'Homère. Les théories de Wolf tendent à faire admettre que la conscience nationale avait d'abord dégagé, puis dégrossi les premiers matériaux de l'épopée grecque, que d'anonymes arrangeurs avaient ensuite classé et retaillé ces matériaux, enfin, un anonyme encore leur aurait donné une véritable unité imprégnée du génie populaire. Chose curieuse, bien que les « Prolégomènes à Homère » eussent été publiés en Allemagne en 1795, la réputation de Wolf ne s'établit sérieusement en France que vers 1828, et ce furent ensuite des travaux d'auteurs français, de Louis-Epagomène Viguier en 1828, de Dugas-Montbel en 1831 et une étude de C. Galuski publiée dans la *Revue des Deux Mondes* en mars 1848, qui firent le plus pour la gloire de celui que ses disciples qualifiaient le « prince des philologues ».

M. Victor Bérard étudie de très près cette gloire ; il fixe les éléments dont elle se compose ; il en précise la qualité. Il reconnaît en Frédéric-Auguste Wolf un lettré de goût sûr dont l'enseignement, au témoignage de Viguier, avait quelque chose de fier et de généreux ; mais quand il étudie avec une rare conscience toute la littérature sur Homère, il trouve, en fin de compte, que l'auteur des « Prolégomènes » a surtout utilisé des matériaux établis bien avant lui. Wolf, en somme, n'aurait fait que « transposer » des données fournies par d'Aubignac, Merian, Villoison et d'autres. Les *Conjectures académiques* de l'abbé d'Aubignac, où il était soutenu que l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient deux recueils de chants séparés, fut publié en 1715 ; ce fut en 1779 que Villoison, envoyé en mission scientifique à Venise, y découvrit le fameux manuscrit de Saint-Marc, une *Iliade* du dixième siècle, pleine de notes et de scholies inédites et qui devait permettre de renouveler complètement les études homériques ; ce fut en 1789 que Merian donna lecture à l'Académie de Berlin de son « Examen de la question si Homère a écrit ses poèmes ». M. Victor Bérard n'hésite pas à conclure, après avoir procédé à de minutieuses comparaisons, à de curieux rapprochements de textes, de dates et de faits, que les *Prolégomènes* de Wolf sont une série d'imitations ou de plagiats, « dissimulés par de véritables faux ». Il accuse Wolf d'avoir copié Villoison et d'avoir voulu faire croire qu'avant Villoison ou en même temps que lui il avait travaillé sur le même sujet ; il l'accuse d'avoir copié Merian et d'avoir prétendu qu'il avait ignoré le travail de Merian avant d'avoir rédigé son propre travail ; il lui reproche d'avoir copié d'Aubignac et d'avoir voulu prouver, par des citations mensongères, que d'Aubignac n'était qu'un vieux fou et ses *Conjectures académiques* un recueil d'inepties ou de paradoxes à la française.

Le livre de M. Victor Bérard offre un intérêt considérable au point de vue de l'ensemble de la littérature sur Homère. Avec la précision de sa documentation et la vivacité de sa critique, il a l'allure et le ton d'un livre de combat. Ceci n'est point pour nous déplaire, car il faut se rendre compte que, longtemps après que le canon se sera tu, la bataille des idées se poursuivra, âprement soutenue, parce qu'elle seule permet la pleine affirmation de la personnalité et du génie de la race. Abstraction faite de ce qui revient en toute justice à Frédéric-Auguste Wolf et de ce qui revient à d'autres dans l'état actuel de la critique homérique, M. Victor Bérard a voulu réaliser une œuvre de portée plus générale. Le cas Wolf n'est pas seul de son espèce ; ce n'est pas une exception dans la science allemande, mais c'est un cas typique et M. Bérard affirme qu'il n'en connaît pas où l'on puisse mieux discerner tout à la fois et les tares et les réels mérites de l'imitation allemande. « ... L'imitation n'a-t-elle pas été pour l'Allemagne de tous les temps, écrit-il, mais surtout pour l'Allemagne nouvelle et davantage encore pour l'Allemagne récente, le grand moyen de parvenir? et le plagiat, l'une de ses habitudes, et le faux, l'un de ses péchés mignons? » L'auteur reconnaît, au surplus, que ces produits d'Allemagne ont un grand mérite, c'est d'être fabriqués savamment, selon les dernières données et avec les derniers procédés de la science. « Wolf n'aurait pas dupé l'admiration et le respect de tout un siècle sans cet étalage de solide et minutieuse érudition. » Mais si cette duperie fut possible et si les plus avertis s'y laissèrent prendre, n'est-ce point parce que, hors d'Allemagne, on n'accorde pas à l'érudition toute l'importance et tout le respect qu'elle mérite? N'est-ce point parce que trop souvent et dans trop de domaines nous ignorons nos propres richesses ou ne les apprécions que lorsque d'autres ont su les faire valoir? « En face de cette troupe d'érudits et de bibliothécaires que sont les Allemands, nous restons encore un peuple d'improvisateurs », dit M. Victor Bérard, et il a raison quand il constate que l'improvisation est une dangereuse règle de vie. Alors que la France imaginait, créait, inventait, l'Allemagne, avec les secours d'une science organisée, fabriquait le produit « marchand » et imposait au monde cette contrefaçon germanique. Tout ce qui différencie et oppose en quelque sorte le génie des deux races est là. Il faudra qu'on veille désormais à mieux défendre le patrimoine français, à contrôler par des méthodes plus sûres l'œuvre dont l'érudition allemande dissimule parfois si habilement l'origine profonde et la nature première. C'est par son rayonnement moral et intellectuel que s'affirme surtout la grandeur d'un peuple, et la décadence commence pour lui lorsqu'il abdique l'orgueil d'être le précurseur et l'initiateur pour les générations en marche vers plus de lumière et plus de vérité.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

LA CLIQUE

Ce livre contient quelques-unes des plus belles pages que Jean Richepin ait écrites depuis la guerre, les plus énergiques, les plus vibrantes, — pages d'amour pour les chers soldats, pages de haine contre leur inqualifiable ennemi. Dans une alerte préface, le vaillant et toujours jeune poète élucide le sens du mot sonore qu'il a placé en tête de son volume.

Clique, selon les bons dictionnaires, est un substantif féminin servant à flétrir une bande de gens qui soutiennent quelqu'un ou quelque chose d'une manière peu honorable.

Dans l'ancienne armée, la seule dont je puisse parler par expérience, ce que l'argot militaire dénommait ainsi, c'était proprement le peloton composé des clairons et des tambours.

Mais, quoi qu'en aient dit certains lexicographes spéciaux, vraiment trop ingénieux, les troupiers de jadis n'attribuaient pas du tout à cette *clique*-ci le sens infamant signalé plus haut.

Ils l'avaient baptisée de la sorte en toute ingénuité, fabriquant leur langue avec l'instinctive science du génie populaire, qui s'y entend bien mieux que les plus subtils étymologistes. Le vieux verbe *cliquer*, d'où sont issus aussi *cliqueter* et *cliquetis*, leur avait fourni de lui-même, comme un nouvel enfant parfaitement légitime, le vocable *clique*. Puisque le verbe signifiait *faire du bruit*, il était tout naturel que la *clique* représentât le peloton de ceux qui ont pour fonction particulière de souffler dans des cuivres ou de frapper sur des peaux d'âne.

Au reste, quelle raison pouvaient-ils bien avoir, ces troupiers, de mépriser leurs clairons et leurs tambours? Aucune, en vérité! La *clique* n'était-elle point leur meilleure amie? Elle leur rendait les marches moins fatiguantes; elle leur traduisait les ordres; elle leur sonnait et battait la diane, la soupe, l'extinction des feux, la charge, le salut au drapeau; sans compter qu'après la bataille elle ramassait les blessés et leur donnait les premiers soins, devenue comme l'avant-courrière du repos à l'ambulance.

Aussi n'avait-on pas honte de lui appartenir, à la *clique!* Bien loin de là! Ainsi, par exemple, en ce qui me concerne, ce n'est pas sans une petite fierté qu'il me souvient d'en avoir fait partie, quand j'étais enfant de troupe, élève-tambour, au 82ᵉ de ligne. Mais oui, monsieur!

Ah! qui m'eût dit alors que je devais, après un demi-siècle augmenté d'un lustre, y reprendre rang avec la barbe blanche, dans cette *clique!*

Et n'est-ce pas, cependant, ce que je fais tant bien que mal, mais à plein cœur, depuis tantôt trente et un mois, au cours des sonneries et des batteries dont se compose le présent livre, suite aux *Proses de guerre?*

Et c'est bien pourquoi, dussé-je passer pour un argotier incorrigible, je n'ai point renâclé devant ce titre : *la Clique*.

Que si d'aucuns lui font la petite bouche, et veulent s'en tenir, en fait de *clique*, au seul sens français donné par les bons dictionnaires, soit! Le mot a de quoi les satisfaire quand même.

Aux oreilles de qui corne-t-il, en effet, le *taratantara* de nos cuivres? Sur quelles peaux d'âne ronflent-ils, le *ra* et le *fla* de nos baguettes? Aux oreilles et sur les peaux de ceux dont on a bien le droit, et même le devoir, de dire :

Bonnot et sa *clique!* Le kaiser et sa *clique!*

Et te voilà donc dûment et pleinement justifié, qu'en penses-tu, titre?

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XXV. — L'ÉTATISME ALLEMAND

La conception allemande de l'Etat souverain absolu n'acceptant d'autre loi que sa volonté implique nécessairement la prépondérance de la force sur le droit. C'est pour justifier cette prédominance que les philosophes allemands ont été amenés, après avoir divinisé l'Etat, à identifier le droit et la force, et à considérer la douceur et l'humanité comme des marques d'impuissance.

En enseignant que l'Etat est une divinité souveraine, Hegel et ses successeurs ne firent que formuler en termes philosophiques la conception militaire de tous les rois de Prusse.

L'établissement de l'étatisme a été grandement facilité en Allemagne par l'emploi méthodique du fouet à l'école et du bâton à la caserne. Ainsi s'est créée une mentalité qui fait accepter toutes les exigences de l'Etat.

L'étatisme et le militarisme furent très utiles aux Allemands puisqu'une masse d'individualités médiocres est devenue un bloc homogène fort dangereux pour le repos des peuples.

L'étatisme et le collectivisme socialiste sont si voisins qu'en Allemagne la majorité des socialistes constitue un parti gouvernemental.

Précieuse pour coordonner l'effort d'esprits médiocres, l'organisation étatiste de l'Allemagne ne saurait favoriser les recherches importantes, œuvres exclusives des élites. En perdant son individualisme, l'Allemagne a perdu ses grands savants, ses grands écrivains, ses grands penseurs.

Une des forces de l'Allemagne est que, grâce à sa militarisation, les règlements et les lois y sont fort respectés, alors qu'ils le sont très peu chez les peuples latins.

XXVI. — L'ÉTATISME LATIN

Les résultats si différents obtenus par l'étatisme en France et en Allemagne contribuent à montrer une fois de plus non seulement que les effets des institutions dépendent de la mentalité des peuples qui les adoptent, mais encore que les mêmes mots peuvent désigner d'un pays à l'autre des choses très différentes.

L'étatisme allemand est une institution surtout militaire. Ne sortant pas de son domaine, il laisse aux industriels toutes les libertés. L'étatisme latin, au contraire, prétend tout gérer et tout diriger. Quand il n'absorbe pas les entreprises industrielles, il les traite en ennemies et, sous la poussée socialiste, les accable de règlements vexatoires qui paralysent leur essor.

L'étatisme germanique est un des facteurs de l'immense progrès économique de l'Allemagne, alors que l'étatisme latin fut une des causes les plus sûres de notre décadence industrielle.

L'étatisme et sa forme ultime, le collectivisme, tendaient, avant la guerre, à devenir la religion nationale des peuples latins. Héritier du pouvoir de la Providence et de celui des rois, l'Etat constituait pour eux une entité mystique toujours critiquée, mais sans cesse invoquée par des citoyens lui réclamant la satisfaction de leurs exigences personnelles.

Dans les pays où l'étatisme latin domine, la gestion suprême des affaires semble appartenir à des ministres. En fait, elle appartient uniquement à une légion de commis irresponsables. Les ministres, peu écoutés, en raison de leur incompétence, de la faible durée de leurs fonctions et de l'indiscipline générale, n'exercent qu'une autorité illusoire.

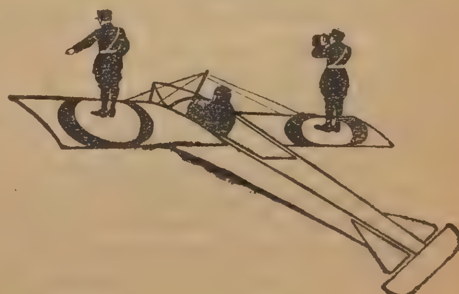
L'étatisme peut être momentanément une cause de progrès pour les peuples faibles, mais, finalement, il engendre toujours la décadence. Quand l'Etat seul pense et agit pour les citoyens, ils deviennent incapables de penser et d'agir. Les supériorités individuelles se noient dans une médiocrité universelle, puis disparaissent.

Qaund un Etat prétend tout diriger et tout absorber, il se trouve bientôt en présence d'intérêts collectifs contraires, inconciliables, qui paralysent son action. Son impuissance se résout alors en anarchie.

Avec l'évolution actuelle de la civilisation, les sociétés semblent amenées à se constituer en petits groupements d'intérêts similaires, dirigés par des individualités fortes.

L'étatisme latin est devenu une forme inférieure de gouvernement, ayant eu son utilité, comme jadis le régime féodal, mais qui n'en a plus aujourd'hui. En se prolongeant, il aurait pour terme ultime l'égalité dans la servitude, puis la décadence.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.



(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

LES POÈMES

TENDRESSES

LES LARMES

Petites larmes qui coulez
En petits flots tout étoilés
Par la chimère,
O belles larmes qui posez
Aux yeux des tiédeurs de baisers
Et de lumière,
O lourdes larmes qui portez
Sur les lèvres les voluptés
De l'amertume,
O bonnes larmes qui riez,
O douces larmes qui priez
Et que parfume
La paix de l'âme où vous glissez...
Cruelles larmes qui blessez
Plus que des armes,
Larmes du soir, larmes du jour,
Larmes d'orgueil, larmes d'amour,
Larmes, ô larmes,
Nuage, pluie et suc amer,
O source du cœur entr'ouvert,
Rosée et sève,
Sang de l'âme et perles des yeux,
Reflet d'extase, or des adieux
Et poids du rêve...
Larmes que l'on désire encor,
Larmes dont on attend la mort,
Larme suivie
Du long baiser sur les yeux clos,
Larmes, je jette dans vos flots
Toute ma vie !...

HÉLÈNE PICARD

LES BONS OUTILS

Les enfants nés parmi la gloire
De notre guerre sauront-ils
Faire usage de ces outils
Que forge pour eux la Victoire ?

Ce sont de bons outils de fer,
Et qui sont passés à la flamme,
O mon pays, de ta grande âme,
O héros, de votre cœur fier !

C'est la foi, la persévérance
Que nous mettrons dans votre main,
O vous tous qui serez demain
Le cher espoir de notre France !

Vous les tiendrez d'un poing puissant,
Ces nobles outils que vos pères,
Pour vous donner des jours prospères,
Ont trempés dans leur propre sang.

Enfants, que par eux s'accomplisse
Ce pourquoi l'on a combattu :
L'avènement d'une vertu
Faite d'amour et de justice.

Dans l'orgueil d'avoir hérité
De notre tragique énergie,
Dirigez l'Europe assagie
Vers le Droit et la Liberté !

Nous vous avons frayé la route
Vers le rayonnant avenir ;
C'est à vous de l'entretenir :
Vous savez ce qu'elle nous coûte.

De longs et durs travaux guerriers
Ont préparé des heures calmes.
Ah ! que vos pacifiques palmes
Soient belles comme vos lauriers !

MAURICE OLIVAINT.

JARDINS, VOICI VENIR...

Jardins, voici venir Mai, votre doux amant,
Les bras chargés de fleurs cueillies à vos corbeilles.
Dansant autour de lui, suite au Prince Charmant,
Voici les papillons, les frelons, les abeilles.

La brise et les zéphyrs, d'un frisson musical,
Eveillent le concert des branches et des feuilles,
Car, sous le dais du ciel, au lendemain pascal,
C'est la nature impératrice qui l'accueille.

Les pigeons ardoisés, mirés par vos bassins,
Se reposent d'un vol héraldique en vos vasques ;
Et le jet d'eau les poudre et les voile à dessein
Au caprice tombant de ses élans fantasques.

Les roucoulements fous, les gazouillis d'oiseaux
Brodent leur tessiture en la ramée heureuse :
Et nous humons dans l'air, de la terre et des eaux
L'ivresse engourdissante et pourtant généreuse.

Votre charme, ô jardins de l'idéal printemps,
Votre charme en beauté dépasse tous les autres.
Pâques a ressuscité la jeunesse du Temps ;
Le Temps a ravivé les bosquets de Le Nôtre.

Notre cœur est la coupe ouverte à vos parfums.
Mai rénove aux échos les voix qui se sont tues.
Son geste, en effleurant les parterres défunts,
Semble avoir animé le peuple des statues ;

Et plus qu'elles grisés, pénétrés, amoureux,
Nous goûtons jusqu'au soir, errants parmi vos arbres,
Le ravissant baiser si lent et chaleureux
Du soleil caressant la nudité des marbres.

GEORGES LOISEAU.

LES DOÏNAS

Chansons populaires Roumaines

— SUITE —

X. — TOUTES LES DEUX A LA FONTAINE !

Toutes les deux à la fontaine,
Toutes les deux lavaient la laine !

Pour son amant l'une prépare
Un capuchon de laine rare !

Pour son collier l'autre est en peine :
Il est tombé dans la fontaine !

Son collier d'or, de grandes pièces,
Présents de deux maires ! Tristesses !

Des sequins d'or formaient la chaîne,
Présents de deux gars ! Quelle peine !

XI. — FEUILLE VERTE AU MENU GRAIN !

Feuille verte au menu grain,
Cœur d'amour, cœur de chagrin !
Quand je serai plus joyeux,
J'irai danser sous les cieux !

Feuille verte au grain de blé,
Cœur jaloux, regard troublé !
Je ne vois plus le gazon,
Ni la lune à l'horizon !

La lune est partie ainsi...
Et ma bien-aimée aussi !
Vers le mont ou vers le val?
Vers mon cœur? ou mon rival?

Qui fuit l'amour sans raison,
Qu'il meure ! Et qu'en sa maison
Le houx fleurisse aux carreaux
Et qu'en cendre aillent ses os !

(A suivre.) MAURICE BOUKAY.

LE CHRIST DEVANT VERDUN

Le général Bruneau compose depuis la guerre des vers dramatiques et puissants. Dans sa dernière œuvre, il évoque la figure de Jésus, surgissant, devant Verdun, aux yeux épouvantés du kronprinz. En vain celui-ci essaye-t-il de justifier les crimes de son père et les siens par les mensonges où se complaît leur fourberie. Ces paroles vengeresses du Christ flagellent et foudroient ce fils d'une race exécrée.

« Menteur, fils de menteur, interrompit la voix,
Tu mens comme on respire, être faux et sournois !
O race d'imposteurs, ô race de vipères,
Qui croyez effacer à force de prières
Vos crimes odieux ! ô sépulcres blanchis,
Qui des préceptes saints vous êtes affranchis
Et jetez le manteau de votre hypocrisie
Sur les honteux motifs de votre apostasie ;
Infâmes tourmenteurs, qui violez, souillez,
Torturez, ravagez, incendiez, pillez
La Belgique coupable, effroyable injustice,
D'être votre martyre et non votre complice !
Malheur à vous, bandits, effroi du genre humain
Qui pour être rebelle à l'idéal germain
Craint d'être exterminé par le fer et les flammes.
Malheur à vous, bourreaux des corps, bourreaux [des âmes ! »

Le kronprinz affolé, livide de terreur,
Dans l'espoir d'apaiser la céleste fureur
S'écroula sur le sol, le front dans la poussière :

« Grâce pour moi, Seigneur, et grâce pour mon père ! »

« Non, non, pas de pardon ! non, non, point de pitié
Tant que vous n'aurez pas durement expié
Par le fer et le feu, dans ce monde et dans l'autre
Le crime unique et monstrueux qui fut le vôtre, !
En vérité, en vérité, je vous le dis,
Il vaudrait mieux pour vous, Hohenzollerns mau- [dits,
Que vous ne fussiez jamais nés, si dans vos âmes
N'entre pas le remords de vos forfaits infâmes
Et l'éternel regret de m'avoir renié,
Moi, le Christ rédempteur, le Dieu crucifié,
Pour l'idole grossière, implacable et féroce
Dont vous revendiquez l'horrible sacerdoce.
J'aurais dû foudroyer son prêtre criminel
Mais je suis patient, car je suis éternel,
Et si j'ai suspendu le cours de ma justice,
C'est pour vous infliger l'inattendu supplice,
Lorsque vous vous croirez maîtres de l'univers,
De sombrer sous le coup d'effroyables revers.
L'impie a blasphémé : Ce Dieu bon, ce Dieu juste,
Encourage le mal et tolère l'injuste.
Tremble ! le jour est proche où le vautour germain,
Foudroyé par l'éclair au fond du ciel serein,
Ne se repaîtra plus, sur les champs de carnage,
Des innombrables morts victimes de ta rage ;
Où le vent de l'Ouest et l'ouragan du Nord
Balaieront ton empire ; où ta race, qui sort
Des fourbes apostats de l'ordre teutonique,
Verra s'évanouir son rêve satanique ;
Où l'univers entier, aujourd'hui dans le deuil,
Exultera de joie autour de son cercueil ;
Où l'Allemagne enfin, si puissante et si fière,
A son tour connaîtra la honte et la misère ;
Et son peuple orgueilleux, hypocrite, inhumain,
Se courbera tremblant sous une loi d'airain.
D'ici là, ridicule et sinistre fantoche,
De Verdun invaincu je t'interdis l'approche. »

Le kronprinz haletait de fureur quand, soudain,
La voix d'un lourd canon gronda dans le lointain,
Et la crainte le prit tout à coup aux entrailles,
Car le monstre sonnait le glas des funérailles
De l'empire allemand. Lorsqu'il leva les yeux
Il vit qu'il était seul sous la voûte des cieux.

Général BRUNEAU.



DES RUINES A TRAVERS DES RUINES : VISION DE VERDUN

La Comédie-Française EN SUISSE

La troupe de Molière vient d'accomplir, sous la conduite de son chef, M. Emile Fabre, un heureux voyage. Elle a laissé là-bas et elle en rapporte d'excellents souvenirs... Des sympathies de la Suisse romande elle ne doutait pas. Genève, Lausanne, Neuchâtel lui ont toujours fait un accueil empressé. La Suisse alémanique s'est montrée plus franchement cordiale, moins réservée qu'il y a un an. Cette nuance a été très remarquée. Berne, Bâle et Zurich ont applaudi avec chaleur le Tartuffe *et la* Course du Flambeau. *D'unanimes applaudissements ont souligné la signification des hommages fleuris offerts aux artistes. Et les recettes furent brillantes : 6,700 fr. à Genève ; 4,300 fr. à Lausanne ; 3,000 fr. à La Chaux-de-Fonds ; 4,800 fr. à Berne ; 4,600 fr. à Bâle. C'est Zurich — chose à noter — qui fit encaisser la plus forte somme : 7,900 fr... Dans ces trois dernières villes, une troupe allemande dirigée par le fameux Max Rheinhardt et une troupe autrichienne sont venues donner des représentations. Il serait à souhaiter que le Théâtre-Français, pour lutter contre l'active propagande adverse, multipliât ses visites... Nos bons voisins l'y exhortent. Il ne manquera pas de répondre à cet appel.*

Le directeur des Annales *a demandé au doyen de la Comédie, M. Silvain, de résumer ses impressions et celles de ses camarades. Cette intéressante lettre les apporte à nos lecteurs :*



Mlles Dussane et Nizan.
Sur le lac de Genève.

Mon cher ami,

Vous désirez connaître mes impressions sur nos deux tournées officielles en Suisse, dont la première a eu lieu il y a un an, avec la troupe tragique, dans *Horace*, et la deuxième il y a quelques jours, avec une partie de la troupe de comédie formant deux groupes, dont l'un jouait *La Course du Flambeau* et l'autre *Tartuffe* et *Les Précieuses Ridicules*.

L'an dernier, comme cette année, en Suisse alémanique : à Berne, à Bâle, à Zurich ; en Suisse française : à Genève, à La Chaux-de-Fonds, à Lausanne, l'accueil fait à notre répertoire et à ses interprètes a été on ne peut plus empressé, on ne peut plus enthousiaste de la part d'un public qui adore nos classiques et qui en saisit toutes les nuances.

Il semble même que le succès de cette année ait surpassé celui de l'an dernier, si l'on en juge du moins par les recettes, qui ont été plus fortes.

Mais vous pensez bien que si j'étais fier de faire partie de cette mission artistique, j'étais encore plus heureux de revoir un pays resté neutre et que nous nous plaisons à croire ami.

Les trains vous mènent de Paris à Genève ou à Bâle à peu près aussi vite qu'en temps normal. Les visites de la douane sont toujours aussi fastidieuses ; il faut y ajouter, à l'aller comme au retour, la formalité des passeports, car nul ne peut franchir la frontière, d'un côté ou de l'autre, sans montrer patte blanche.

Mais soudain, quel contraste ! En France, à peu près tous ceux qui peuvent combattre sont au front, et tous ceux que l'âge retient de force à l'arrière tournent, nuit et jour, avec angoisse leurs yeux et leurs cœurs vers les tranchées de Champagne et de Flandre où se joue l'avenir de l'humanité, y compris la Suisse elle-même.



Premier Printemps (lac de Neuchâtel), par Auguste de Beaumont.

En Suisse, la jeunesse est florissante, les femmes ont leurs maris, les pères et les mères ont leurs enfants et la nature paraît indifférente au conflit mondial : les lacs dorment au pied des cités prospères ; ils reflètent dans leur vaste miroir les prés émaillés, les arbres à fruit respectés et couverts de fleurs, les inaccessibles sommets aux neiges éternelles et si voisins du ciel que rien ne les a jamais troublés, ni l'aile des aigles, ni l'hélice des avions.

Comment ne pas rester neutre dans cette atmosphère sereine et paisible ?

Oh ! j'ai été touché profondément par la tendresse fidèle que la Suisse témoigne à nos réfugiés et, dans notre ascension à Leysin, l'année dernière, par les soins qu'elle prodigue à nos blessés.

Genève, La Chaux-de-Fonds, Lausanne surtout, Lausanne la plus française des villes helvétiques, professent pour nous, à n'en pas douter, la neutralité la plus bienveillante, et rien ne nous interdit d'espérer qu'il



Mlles Bovy, Nizan, Garay-Miriel ; MM. Leroy, Rollan.
Au bord du lac de Neuchâtel.



Les cimes neigeuses de la Savoie, vues de Lausanne.

en sera bientôt de même pour Berne, Bâle et Zurich.

Quoi qu'il en soit, la Suisse, si calme il y a un an, m'a paru cette année un peu nerveuse; la guerre s'y fait sentir : le lait, le fromage, le beurre y deviennent rares; il y a des jours sans viande; dans les meilleurs hôtels on n'a, pour son café, qu'un seul morceau de sucre, et quel sucre ! accompagné d'une imperceptible pastille de saccharine; le pain est noir et grossier, en sorte que nos excellents voisins commencent à se demander avec inquiétude s'ils n'ont pas mangé leur pain blanc le premier.



MM. Croué, Rollan, Leroy, Sibenhaar.
On visite Bâle.

Auprès de l'enfer belge, la Suisse, telle qu'elle est encore, n'en est pas moins un paradis.

Voilà, mon cher Brisson, ce que j'ai cru pouvoir démêler en passant; mais puis-je me flatter d'avoir vu juste et d'avoir pénétré les sentiments profonds de l'âme populaire, lorsque tant de nos diplomates subtils (?), s'y laissent tromper ?

Ce que je puis vous affirmer avec certitude, c'est que, de Genève, j'ai enfin vu le Mont Blanc. J'avais séjourné plus d'une fois dans la cité de Calvin sans arriver à le découvrir à travers les vapeurs mystérieuses dont il s'enveloppe presque toujours. Mais ce jour-là le ciel était pur comme un ciel de Provence, le lac Léman avait des airs de Méditerranée et on se serait cru en pleines Alpes-Maritimes. Pendant que je prenais le bateau pour Lausanne, j'ai donc pu contempler tout à mon aise la croupe immaculée du géant dont la tête disparaissait dans une écharpe de nuages.

Le lendemain, retournant de Lausanne à Genève par le même bateau, dans l'orage qui grondait sur le lac assombri, j'aperçus tout à coup un point blanc à l'horizon, du côté de la rive française. Cette blancheur rasait l'eau et venait vers nous Elle grandissait à vue d'œil. Quelque mouette, sans doute... Non, un cygne! C'était un cygne magnifique, aux ailes éployées, un cygne qui est venu se poser sous nos yeux, devant la proue du bateau, comme un présage de victoire, la Victoire des libres démocraties contre tous les despotismes.

SILVAIN,
Doyen de la Comédie-Française.

(Photographies prises au cours de la tournée par M. Henri Rollan.)



A Bâle, le consul de France, M. Farge, avec MM. Croué et Leroy.

FIERTÉ BELGE

La charmante jeune femme dont nous donnons ci-dessous le portrait, a été l'héroïne d'un incident relaté dans les journaux et sur lequel un de nos lecteurs, réfugié de Belgique, nous apporte des détails précis.

La baronne de Coninck assistait à la mise en jugement de son père, M. Paul Terlindon, bourgmestre de Rixensart, convaincu d'avoir donné asile à des évadés français. (Il fut condamné à un an de travaux forcés en Allemagne.) Le jour du procès, un officier boche s'approche d'elle :

« — Je crois, madame, avoir le plaisir de vous connaître.

ELLE, *très raide.* — Non, monsieur, je ne vous connais pas.

LUI, *encore plus obséquieux.* — Mais, certainement, je vous ai déjà rencontrée.

ELLE, *de plus en plus raide.* — Non.

LUI, *se rapprochant.* — C'est qu'alors, vous ressemblez étonnamment à une dame anglaise que j'ai connue.

ELLE, *le regardant bien en face, et avec son plus joli sourire.* — Miss Cavell, sans doute! »

Fureur, jurons, arrestation immédiate, condamnation à un mois de prison.

Cette attitude et ce mot méritent de ne pas être oubliés...

X...



Mme de Coninck.





LA MARCHE DES TITANS

Tableau du peintre italien LUDOVICO POGLIACHI.



Tranchée avancée sur le Carso.

Sur le Front Italien

(Notes de Voyage)

SILHOUETTES D'OFFICIERS

I

Nous avons pénétré dans une villa abandonnée. Les fleurs et les arbres s'enivrent de liberté ; les oiseaux tapagent, et les jeunes Italiens, étendus dans les hautes herbes, qui seules nous cachent aux batteries ennemies, se laissent aller au plaisir de se raconter.

Un tout jeune officier décrit une visite qu'il a faite de nuit aux premières lignes : de part et d'autre, Italiens et Autrichiens échangeaient des coups de fusil, s'interpellaient. Soudain, le rossignol se mit à chanter, et un grand silence s'établit.

Un tel sentiment de la guerre serait impossible en France. Il offenserait et d'ailleurs semblerait pédant. Ici, il s'accorde avec ce prodigieux décor de volupté, et paraît bien sortir tout naturellement du fond des êtres.

Il ne suffit pas toutefois que j'essaye de vous donner à respirer les roses du champ de bataille ; vous aimeriez, j'en suis sûr, connaître l'esprit de ceux qui mènent le combat. Je n'ai pas le droit de vous retracer les propos, non plus que de vous faire le portrait des chefs dont j'étais l'hôte. Mais voici quelques sentences que j'ai copiées, ce jour-là, dans un observatoire d'artillerie. Disposées d'une manière fort agréable, elles décoraient les murs et se proposaient à la méditation des officiers et des soldats :

Les obstacles sont les faillites de la volonté.

Moi et le temps, nous viendrons à bout de tout.

Où il y a de la volonté, il y a un chemin.

Les obstacles sont en fuseaux. (C'est-à-dire, n'est-ce pas ? croissent et décroissent, sont tour à tour amincis et renflés).

II

Nous avons l'honneur d'être invités à la table que président le colonel de ces alpins et le colonel de ces bersaglieri, entourés de leurs jeunes officiers. C'est au milieu des neiges une baraque en bois, aux étroites fenêtres. Là dedans un poêle qui ronfle, une table en fer à cheval, des bancs, des petits drapeaux italiens et français, un appétit, une gaieté, le bruit du bombardement! Ah! les charmants soldats! d'une fantaisie, d'un ressort, d'une vivacité! si prestes, si jeunes! et tous d'une finesse!

Je note des morceaux de dialogue.

« Vous admirez notre route? Elle était nécessaire. Vous connaissez l'histoire du Petit Poucet. Il mettait derrière lui des petits cailloux blancs ; il voulait avoir son chemin bien tracé dans son dos. Les soldats sont des Petit Poucet ; pour qu'ils avancent, il leur faut derrière eux un chemin bien organisé.



Général Cadorna. Duc d'Aoste. Général Nivelle.

Souvenir de la visite du général Nivelle au front italien.

— Vous demandez ce que nous faisons ici? Nous y sommes pour voir, pour battre l'artillerie ennemie qui est de l'autre côté, pour nous protéger et nous mettre un peu au large. Vous pensez que nous prenons des sommets qui ne permettent d'aller à rien? Alors pourquoi nous les prenons? Pour boucher les yeux de l'adversaire et pour avoir nous-mêmes des regards plus nombreux. »

Et ce bout de dialogue avec un tout jeune sous-lieutenant :

« Vous êtes bien ici? »

Il rit, d'un air parfaitement heureux, mais qui laisse voir une arrière-pensée.

« Qu'est-ce qui vous manque. Vous avez un colonel qui est un père.

— Un père, c'est vrai ; mais je voudrais embrasser ma mère.

— Et puis quoi?

— Je voudrais embrasser une jeune fille.

— Toujours la même?

— Non, toutes les jeunes filles. »

Il nous fait le portrait de celle qui préfère, et ne manque pas de noter qu'on dirait une Parisienne.

Si vous ne les trouvez pas aimables, dites-vous que c'est la faute du peintre. Ils sont vrais, spontanés, pleins de familiarité et de feu. Ce serait bien tentant de faire un parallèle entre les jeunes officiers français et italiens, mais même en me bornant, comme j'indique, aux jeunes gens, je craindrais de paraître prendre trop de liberté. Il me semble, pour m'en tenir à l'essentiel, que l'Italien a une aisance, un abandon qui ne se trouvent pas chez un lieutenant français déjà tout ramassé, concentré dans la forme militaire, et marqué par l'âpreté d'une longue guerre. Ici, chacun suit davantage l'impulsion de sa nature propre. Nulle tristesse d'ailleurs d'une vie singulièrement dure pour les enfants d'un climat divin. Pensez à des citoyens de Syracuse logés à quinze cents mètres dans des trous de neige! Quand on les quitte, on quitte des amis.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



L'Ange de l'Annonciation.
Chêne (Ecole de Reims, XIIIe siècle).
(Don de M. Sulbach.)



Commode Régence.
(Don de Mme Raymond Poincaré.)

L'Exposition du Petit-Palais



La Fille de Mlle Gérard,
par Fragonard.
(Don de M. Arthur Veil-Picard.)



Prêtre en adoration.
Statuette bronze (époque Ming).
(Don de M. Marcel Bing.)

La presse ajoute chaque jour à l'œuvre magnifique de la bienfaisance et de la fraternité depuis trois ans. L'année dernière, c'était quatre millions que le Syndicat réunissait dans l'admirable *Journée des Eprouvés de la Guerre* et pouvait distribuer aux innombrables détresses que vingt-huit mois de lutte avaient déjà entraînées. Mais il voulait faire davantage encore. Et la pensée, l'heureuse idée lui vint de demander aux amateurs, aux antiquaires, aux grands collectionneurs, aux artistes toujours prêts à donner le meilleur d'eux-mêmes quand la charité est en jeu, qui, un bibelot; qui, un meuble; qui un bijou, un tableau, un dessin; puis de mettre le tout aux enchères. Et les donateurs, gentiment sollicités par d'inlassables dévouements féminins, devaient être nombreux. Beaucoup même ont répondu à l'appel de M. Arthur Meyer par des offrandes superbes, quasi royales, par de véritables pièces de musée. Quel musée même, quel musée splendide ne pourrait-on former avec elles? Quelques-unes des merveilles d'autrefois s'y mêlent à ce que l'Art d'aujourd'hui inventa de plus séduisant... C'est à côté de l'*Ange de l'Annonciation*, pur joyau de l'école rémoise, dont le sourire, le geste ingénu seront — remercions-en M. Sulzbach — un émouvant rappel aux beautés stupidement massacrées là-bas, dans la cité du Sacre par le canon ennemi, la petite *Galathée* de Falconet, offerte par M. Veil-Picard, et que son charme, sa grâce délicate feront couvrir d'or. Un bouddha de la plus belle époque voisine avec un bronze de Girardon, le sculpteur dont la réputation baissa peut-être depuis que Boileau le comparait bénévolement à Phidias, mais qui demeure un très bel artiste dans la statuette équestre de Louis XIV. C'est, à côté de brûle-parfums montés par Gouthière, également donnés par le baron Edouard de Rotschild, deux des plus gracieuses pages de Boilly : *La Crainte mal fondée* et l'*Oiseau favori*. Après un de ces morceaux de virtuosité et de lumière qu'improvisait l'heureux Fragonard en une heure : la *Fille de Mlle Gérard*, voici l'un des immortels dessins du peintre de la *Stratonice* et de l'*Apothéose* d'Homère, un de ceux où, du sentiment général, Ingres s'est surpassé, celui de Paganini, Paganini le violon sous le bras, et superbe d'expression et de vie. Le maître Bonnat s'est dessaisi de ce chef-d'œuvre avec une simplicité touchante.



Paganini, dessin d'Ingres (Rome 1819).
(Don de M. Léon Bonnat.)

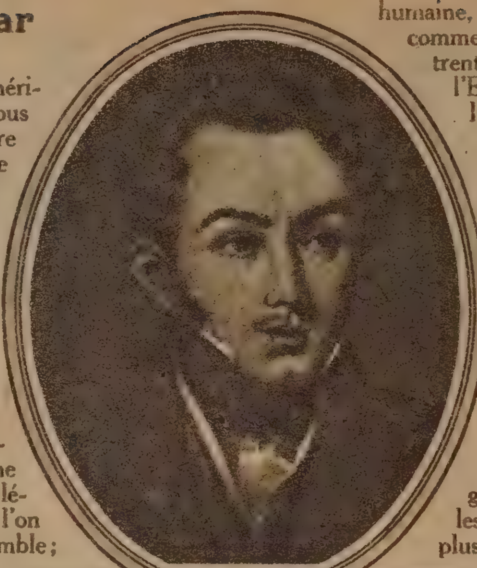
Mais à cette suite de chefs-d'œuvre authentiques, à la belle commode offerte par Mme Poincaré, au merveilleux saphir de cent mille francs, au joyau objet de tant de convoitises féminines, aux centaines de meubles et d'objets rares il fallait un cadre digne d'eux; et ce cadre il était tout désigné, c'est le Petit-Palais où, depuis ce dernier samedi, Paris ne cesse d'affluer. L'architecte Tronchet, M. Henry Lapauze, dont il n'est pas besoin de rappeler le goût et l'érudition, aidé de son dévoué collaborateur M. Fauchier-Magnan et du peintre Albert Truchet ont reconstitué avec infiniment de savoir, de grâce et de bonheur la place Vendôme et la rue de la Paix d'autrefois. Ils y ont disposé les dons généreusement offerts à la presse, et c'est un enchantement, une joie pour l'esprit et les yeux. Les amateurs, les nouveaux riches et les autres s'y adjugent déjà les chefs-d'œuvre comme jadis les soldats de Hoche à Wissembourg les canons autrichiens. Et cela est d'un bel augure.

Que d'infortunes pourront être encore une fois soulagées !

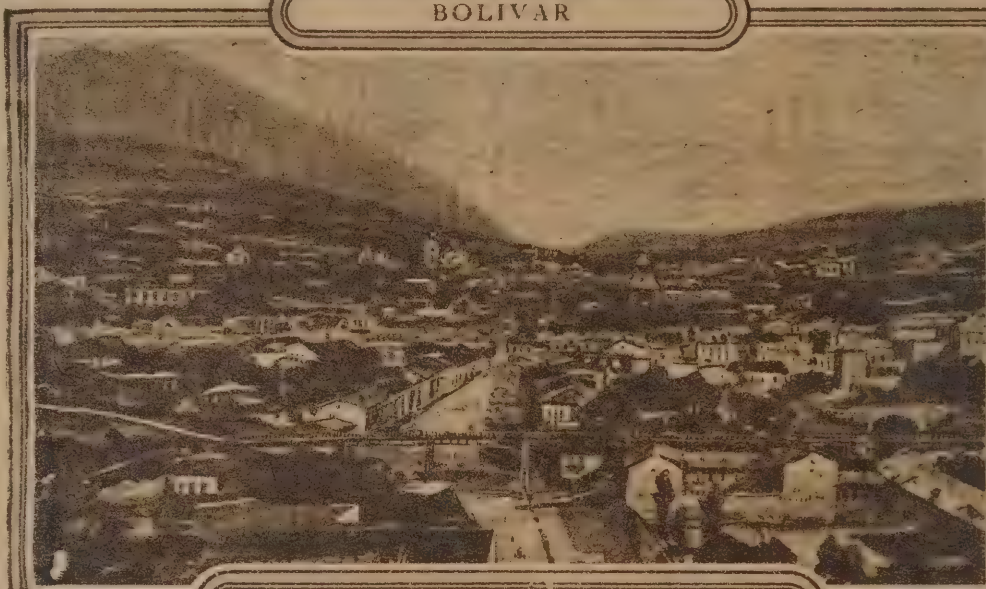
LEON PLÉE.

La Jeunesse de Bolivar

L'entrée en guerre de plusieurs puissances américaines, provoque de toutes parts les souvenirs. Vous avez connu l'incident émouvant soulevé à la Chambre des Etats-Unis par ce représentant de Virginie qui voulait voir rembourser à la France le prêt par elle jadis consenti. C'est vrai : nous avions oublié ce détail. Même, notre participation à la guerre de l'Indépendance n'avait guère laissé dans nos esprits que l'impression d'un beau roman d'aventure. Ce roman gardait pour personnage principal le jeune marquis de La Fayette qui, dans l'éclat de ses vingt ans, avait équipé sa frégate pour secourir la révolte libérale et qui se montrait, aux parades militaires de Louis XVI, portant comme emblème, sur son baudrier d'officier, un arbre de la liberté planté sur une couronne d'aventure. La Fayette! Vrai type du héros de légende ; sorte de républicain ancien régime, si l'on peut ainsi dire ; fougueux et nuancé tout ensemble ; incertain parfois sur ses idées mais jamais en son sentiment ; spirituel jusque dans son courage ; destiné à connaître tour à tour les ivresses du triomphe et la mélancolie de la prison ; passionné de popularité et d'honneur ; soldat prestigieux selon les traditions les plus hardies de la race : sa vie est un élan passionné vers la gloire. Le même homme qui fit capituler Yorktown se trouvera de nouveau au premier rang, le 15 juillet 1789, pour prendre le commandement de la garde nationale et la fleurir d'une cocarde tricolore. Il sera là, de nouveau, en 1830, et, cette fois aussi, en juillet, pour obtenir le même honneur, avec un peu moins de poésie.

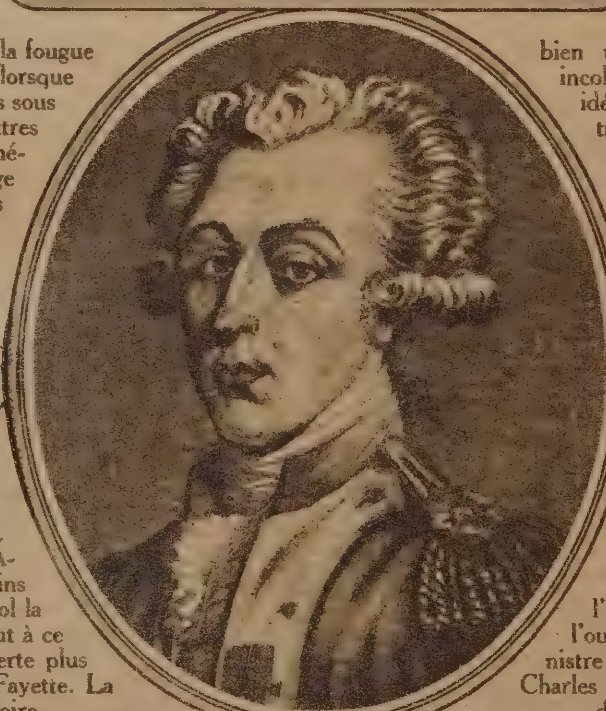


BOLIVAR



Vue générale de Caracas. Au centre, l'avenue Bolivar.

Ce marquis de La Fayette, c'est toute la fougue française. Ainsi le jugeait déjà Washington, lorsque le grave homme d'Etat, retiré pour un temps sous le figuier du Potomac, lui écrivait ses lettres touchantes. La Fayette sut présenter à l'Amérique naissante la République en son image printanière, encore toute parée des grâces cavalières de la cour. Jamais un programme abstrait de doctrine politique ne fut animé de plus de vie. Jamais n'est mieux apparu ce qu'il y a de sentimental dans notre façon d'entendre la démocratie. A la distance de plus d'un siècle, le charme opère encore. A tout prendre, les Américains connaissent La Fayette mieux que nous, et plus que nous ils l'admirent, sans doute parce que, n'ayant eu de lui que son étincelante jeunesse, ils sont conduits à se le figurer comme le symbole de la jeunesse immortelle de la France.



LA FAYETTE

Mais, s'il est des noms français que l'Amérique ne pourra pas oublier, il est certains Américains aussi qui ont connu sur notre sol la popularité la plus forte. — Je songe surtout à ce prodigieux Bolivar, dont le roman déconcerte plus encore que la glorieuse aventure de La Fayette. La personnalité de Bolivar domine toute l'histoire de l'émancipation des colonies espagnoles. Cette histoire n'est qu'un épisode de la lutte traditionnelle, qui durera autant que l'espèce humaine, entre le despotisme et la liberté. Les nations, comme le Brésil, comme la Bolivie, comme Cuba qui entrent aujourd'hui dans le conflit sous le drapeau de l'Entente, elles ne font que se conformer à l'appel, à l'exemple de leurs chefs d'autrefois. Aussi n'est-il que juste de ramener sur le premier plan de nos pensées, ces hommes en qui s'est affirmée la communauté de nos instincts et de nos buts. Il n'en est pas de plus expressif ou, comme l'on dit, de plus *représentatif* que Simon Bolivar.

Il naît, en 1783, à Caracas, près de la mer des Antilles, en ce pays qui est aujourd'hui le Venezuela. Le Venezuela, c'est-à-dire la petite Venise! Décor pour nous bien insolite : au delà des côtes montagneuses, les *llanos* de l'Orénoque, les plaines indéfinies d'herbe jaune, dévorées par la chaleur, où la nature est pleine de perfidies. Dans ce cadre, cependant, des idées françaises avaient germé. Au cours de ce prodigieux dix-huitième siècle qui a dispersé sur toutes les contrées du monde ce qu'il y a de plus pur, de plus noble, de plus désintéressé dans le génie de la France, un de nos écrivains s'était intéressé au malheur des colonies espagnoles. L'abbé Raynal, ce pauvre petit prêtre du Rouergue qui racontait si spirituellement son échec dans la prédication à cause de son « assent dé tous les diables », chassé de Saint-Sulpice, introduit chez Mme Geoffrin, avait conçu le projet peu modeste de montrer par l'étude du nouveau monde le rapport entre les progrès des découvertes géographiques et de la civilisation. Son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* ne se lit pas sans intérêt, même aujourd'hui. Il y est traité de tout, même du sujet principal. C'est bien une œuvre du dix-huitième siècle, touffue, incohérente, déclamatoire mais toute pleine des idées dont l'éclosion se prépare. Au bas du portrait de l'auteur, dans l'une des très nombreuses éditions, une inscription veut résumer l'ouvrage : « Au défenseur de l'humanité, de la vérité, de la liberté. » Evidemment, nous ne sommes plus au temps des nuances.

Le succès de l'ouvrage fut considérable ; Louis XVI le fit brûler ; il exilait l'auteur ; c'était la gloire.

A l'exportation, l'ex-abbé Raynal regagnait en prestige ce qu'il pouvait perdre de crédit en France, aux yeux de juges sévères comme Turgot. Quand les idées doivent aller au delà des mers, il ne messied pas qu'elles soient fortement colorées. Les ardentes sommations aux « monarques espagnols » enflammèrent quelques imaginations américaines. Plus tard, c'est une autre éloquence qui agit ; l'éloquence brutale de la Révolution française. Il faut, si l'on est curieux de cette histoire, la suivre dans l'ouvrage récent de Mancini (1). En vain, le ministre Aranda avait-il tenté de faire adopter par Charles III le plan imaginé par Raynal pour le bonheur de l'Amérique. Les colonies du nord se sont émancipées. La Révolution française s'est dé-

(1) Jules Mancini, *Bolivar et l'émancipation des Colonies espagnoles*, Paris, Perrin, 1912.

chaînée. Les esprits se sont mis à un diapason nouveau. Plus puissants que les explosifs les plus redoutables (on les verra bientôt produire, comme jadis, les effets les plus inattendus), trois mots tumultueux couraient d'un bout à l'autre du monde, avec une vitesse d'ouragan : *Liberté, Egalité, Fraternité,* trois mots qui font mieux que d'agir sur la pauvre raison des hommes puisqu'ils soulèvent le sentiment et font jaillir l'instinct. Les jeunes Américains du Centre et du Sud pratiquaient, avec Raynal, Rousseau et ce grand Montesquieu, dont on ne dira jamais assez le bien qu'il a fait à la France. Corneille et Racine suscitaient des héros et des héroïnes ; la pensée française créait partout de la vie et de la vie la plus ardente. Le biographe de Bolivar cite une lettre du patriote chilien Antonio Rojas à une jeune femme de Santiago ; on n'est encore qu'en 1787 : « Vous trouverez, mon amie, dans les caisses que je vous envoie présentement et dont il faudra bien surveiller l'arrivage : d'abord cinquante-six volumes in-folio, c'est, en deux exemplaires, le terrible *Dictionnaire encyclopédique* qu'on dit plus malfaisant que la fièvre pourprée ; — *item,* les œuvres complètes d'un autre bonhomme qui nous a tourné la tête à tous avec sa *Julie* ; — *item,* la belle *Histoire naturelle* de M. de Buffon et je ne sais quels autres bouquins... »



Admirable ivresse intellectuelle de ce temps! Et voici déjà un autre tableau. — Nous sommes à Santa-Fé. Ne croyez pas que ce soit en pays barbare. Il y a là un collège de jeunes filles, des écoles publiques, une laborieuse université qui formera les *Proceres,* les grands seigneurs de l'Indépendance. L'un de ceux-ci, Antonio Narino, homme d'action et de pensée tout ensemble, esprit délicat et fort, s'enferme volontiers dans sa bibliothèque, au cœur de la maison familiale qu'un écusson décore. Sur les murs, des souvenirs d'Athènes et de Rome fraternisent avec un portrait de Franklin. La nuit, à la lueur des flambeaux d'argent, que d'ardentes méditations, que de conversations passionnées avec ces jeunes hommes hantés par les idées de Voltaire et de Rousseau! On nous a décrit le personnage : des yeux bleus, des lèvres prononcées, des cheveux blonds, la distinction à la fois gracieuse et volontaire de l'Espagne. Un soir de 1794, un officier de la Garde apporte et jette sur la table de Narino un livre qui contient la *Déclaration des Droits de l'Homme.* En quelques jours, le texte est traduit et publié.

Comme on la voudrait retrouver et posséder cette plaquette, imprimée en petite bâtarde, sur gros papier brun, à très grandes marges que le capitaine général faisait saisir comme « pasquin séditieux propre à tromper les gens de peu d'entendement ». C'était le moderne Evangile qui allait tracer la voie à toute la jeune Amérique. Pour cet acte d'amour envers la France, pour cet acte de foi dans l'avenir de son pays, Narino est arrêté, condamné au bagne d'Afrique ; on confisque ses biens. Il s'enfuit ; la France un instant le recueille. Mais l'ordre impérieux du devoir le ramène en son pays ; désormais, il connaîtra toutes les vicissitudes : la prison, le triomphe, l'ivresse des victoires militaires, l'injure de la foule trompée, la mort dans l'abandon. Une phrase de son testament résume et définit toute son œuvre : « J'aimais ma patrie ; l'histoire dira ce que fut cet amour. »

Dans cette émouvante existence, faut-il chercher longtemps pour reconnaître l'influence de la France? Chez un homme comme Narino, elle a imprégné tous les sentiments, toutes les pensées. On imagine ce beau héros blond de trente ans, tel qu'il se présentait devant la radieuse Theresa Cabarrus pour implorer, par elle, le secours de Tallien. C'est vers la France que se tournent les Proceres au plus fort de leurs patriotiques inquiétudes ; c'est à elle qu'ils rêvent dans les roseraies de Caracas. Puis, un jour, dans le groupe de ces jeunes héros, un homme se dresse, plus haut, plus résolu, plus richement doté que tous les autres. Bolivar apparaît.

Il était de vingt ans plus jeune que Narino ; il se forma dans le même cadre : la maison classique des colonies espagnoles avec ses fenêtres à barreaux, des corridors dallés de mosaïques, l'excès des fleurs, des cérémonies théâtrales, des parures, des manières fines et compliquées, un luxe un peu lourd et guindé, des chants, des musiques. Il faut, pour réagir contre cette civilisation qui peut si facilement vous emprisonner dans son charme, une nature spécialement forte et saine. Mais Simon est un enfant terrible qui se rit du capucin. Il n'écoute que son maître Rodriguez, lequel est lui-même un disciple enthousiaste de Rousseau. Bolivar fut élevé strictement selon la doctrine de l'*Emile* jusqu'au jour où le précepteur, compromis dans une conspiration révolutionnaire, dut s'expatrier ; il devient officier, s'embarque pour Madrid, où il partagera son temps entre l'étude et l'amour. C'est déjà un être d'une indépendance redoutable ; on conte qu'un jour, comme il se promenait à cheval, des sergents de police l'ayant arrêté parce qu'il portait des diamants à ses manchettes, il tira l'épée contre les alguazils. Bolivar a dix-neuf ans lorsque la mort d'une jeune femme, ardemment chérie, transforme un moment sa nature violente, la dirige vers le travail et le voyage. A son tour, il prend contact avec Montesquieu, Voltaire et Rousseau ; il vient à Paris où, suivant l'expression de son biographe, il joue les *René,* se lance en des aventures romanesques, parfois éclatantes et tantôt vulgaires, séduisant, agité, turbulent, incohérent, cherchant, semble-t-il, à forcer l'attention par ses folies, orgueilleux surtout, mobile à l'extrême jusqu'au jour où quelques impressions dominantes fixeront cette âme qui bouillonne et donneront à toute cette surabondance de vie un emploi.



La première de ces impressions lui est donnée par Humboldt qu'il rencontre vers 1804. L'Allemand Alexandre de Humboldt avait, de Paris, préparé une grande expédition scientifique vers l'Amérique du Sud, expédition qu'il réalise à partir de 1799. Il avait navigué en canot sur les fleuves, abordé les cratères des volcans, gravi le Chimborazo jusqu'à 6,000 mètres. De retour en Europe, en 1804, c'est à Paris qu'il se fixa pour rédiger son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau Continent,* dont la publication demanda vingt années et même plus. Pourquoi faut-il, pensera-t-on, qu'il entre ici un Allemand dans cette histoire? Ne nous alarmons pas. Alexandre de Humboldt est lui-même un remarquable exemple de ce que les idées, en ce temps, doivent à la France. Il fut l'ami d'Arago, de Gay-Lussac, de Berthollet. Il professait, il écrivait en français aussi volontiers qu'en allemand. Au reste, il s'était fait accompagner en son voyage par un Français, bien authentique celui-là, le médecin naturaliste Aimé Bonpland, à qui Joséphine confiera plus tard le jardin botanique de la Malmaison. Bonpland ira terminer sa vie en Amérique ; il a contribué à répandre la culture du *maté,* de cet arbre dont on a souvent parlé en ces dernières années parce que ses feuilles grillées et réduites en poudre donnent une infusion assez semblable à celle du thé de Chine.

Les récits de Humboldt exaltèrent l'inspiration de Bolivar. On ne saurait s'en étonner si l'on a seulement parcouru le magnifique ouvrage de Humboldt, par malheur de dimensions très considérables, mais aujourd'hui encore passionnément attachant. Alexandre de Humboldt avait longuement visité le Venezuela qui, sur un million d'habitants, comptait encore soixante mille esclaves. Les indigènes s'y faisaient constamment la guerre ; les moines travaillaient à augmenter leurs petits villages de missions, en profitant des dissensions des indigènes ; les militaires, destinés à protéger les moines, vivaient en querelle avec eux. Humboldt avait observé très soigneusement les éléments divers dont se composait la population, appliquant aux problèmes politiques et sociaux dont il discernait l'importance, les rigueurs de sa méthode scientifique ; il ne croyait pas à la persistance d'un calme où il voyait surtout le résultat de l'habitude, de la prépondérance exercée par quelques familles puissantes, et surtout de l'équilibre entre des forces ennemies. Il disait, en un langage qui sent son dix-huitième siècle : « Une sécurité fondée sur la désunion doit être ébranlée dès qu'une grande masse d'hommes, oubliant pour quelque temps leurs haines individuelles, se réunissent par le sentiment d'un intérêt commun. » Il se plaisait à Caracas, dans sa maison du quartier de la Trinidad ; l'hiver, le site, morne et sévère malgré la pureté du ciel, lui rappelait les montagnes du Harz couvertes de pins et de mélèzes ; mais, l'été, sur les deux cimes arrondies de la Silla, apparaissaient les gazons ras baignés d'une lumière pourprée. A la saison des grandes sécheresses, les indigènes, pour améliorer les pâturages, mettaient le feu aux savanes et au gazon. Du haut de sa galerie, avec son ami Bonpland, Humboldt suivait les caprices de la flamme. Il observait au reste autant la société que la nature ; et, déjà, ce qui le frappait comme l'annonce de temps nouveaux, c'était le contraste entre les vieilles familles attachées aux anciennes coutumes, vivant dans la contemplation du passé, considérant l'Amérique ainsi qu'une propriété personnelle, abhorrant les « lumières du siècle », conservant ses préjugés avec religion, et le groupe des esprits ardents, passionnés pour les idées nouvelles, épris d'instruction, aimant à disserter sur les privilèges de la raison, honteux de l'ignorance dans laquelle l'Espagne avait entretenu sa colonie. Il y avait là quelques Français ; l'un d'eux, nommé Delpèche, fonda la première imprimerie de Caracas. Humboldt appréciait les mœurs délicates de la vieille noblesse dont il nous a parlé en termes charmants. Mais toute son intelligence le portait vers les libéraux.

En écoutant Humboldt, Bolivar retrouvait sa patrie. On a conservé le souvenir du plus important de leurs entretiens : « Quelle radieuse destinée, s'écria le jeune homme, que celle du nouveau monde, si ses peuples se trouvaient affranchis de leur joug! Quelle sublime entreprise! — Certes, répliqua de Humboldt, mais je ne connais pas d'homme capable de la mener à bien. »

En lui-même, à cette minute, Bolivar dut relever le défi. Une deuxième rencontre acheva de le déterminer. Il vit passer Napoléon dans la pompe du sacre. Cette fois, il l'avoue expressément : il se sent bouleversé, affamé de gloire, pris de vertige. Jamais ce souvenir ne l'abandonnera. Tout, désormais, contribuera à l'exalter. Il se rend à Rome ; il y rencontre Mme de Staël ; il s'enivre du passé, s'attarde parmi les ruines. Il relit son Rousseau (plus tard, il léguera à sa ville natale l'exemplaire du *Contrat social* qui avait appartenu à Napoléon). Il a retrouvé son maître Rodriguez. Un jour, ou plus exactement un soir d'août, tous deux, ils se rendent au mont Sacré. Rodriguez a raconté la scène (2). La lune vient de se lever. Bolivar

(2) Voir Mancini, *ouv. cité,* p. 151.

déclame, inspiré : « Voilà donc la terre de Romulus, des rois, des citoyens, des empereurs, des martyrs... Ici, toutes les grandeurs ont leur modèle, toutes les misères leur berceau... Je vois, de ces tombeaux sans nombre, se lever une foule éperdue de prodigieuses figures... Ah! mon ami, par tous ces immenses souvenirs, par ma patrie, par mon honneur, je jure de ne donner de repos à ce bras qu'il n'ait délivré l'Amérique du joug de ses tyrans! » Quelques mois encore, un nouveau séjour à Paris. Bolivar s'embarque pour l'Amérique, afin d'y accomplir sa mission.



Nous sommes en 1807. — Pour comprendre la suite du roman de Simon Bolivar, il faudrait étudier, fût-ce d'une façon sommaire, la situation de l'Amérique du Sud ou tout au moins des régions qui constituent aujourd'hui le Venezuela, la Colombie et l'Equateur. Elles étaient en proie à l'anarchie la plus profonde. L'Espagne avait accentué son despotisme pour tenter d'éviter la diffusion dans ces contrées des principes de 1789. Selon le témoignage de Humboldt, l'administration persécutait comme suspects les citoyens qui, dans leurs séjours de la campagne, lisaient Montesquieu, Robertson ou Rousseau. A Bogota, elle mettait aux fers des individus accusés de s'être procuré des journaux français.

Il nous faudrait aussi insérer, à cette date, dans l'histoire de Bolivar, l'histoire d'un autre Sud-Américain, presque aussi célèbre que lui : le général François Miranda, né lui aussi à Caracas, et qui avait voulu déjà libérer les colonies espagnoles. Miranda appartient directement à la Révolution française. Il fut l'ami des Girondins et le subordonné de Dumouriez. Il était l'élève direct de nos philosophes. Il eut cet honneur de servir comme maréchal de camp aux armées de la République. C'est grâce à son sang-froid que put s'accomplir, après la surprise des défilés de l'Argonne, la célèbre retraite des Islettes à Sainte-Menehould ; c'est lui qui reçut la capitulation d'Anvers. A certain moment, il faillit même exercer le commandement suprême à l'armée de Dumouriez. Lorsque celui-ci voulut rompre avec la République, il montra à Miranda sa lettre fameuse au président de la Convention. Le marquis de Rojas nous rapporte le dialogue qui s'engagea entre les deux hommes : « Marcher sur Paris! s'écrie le Vénézuélien, comment et pour quel but? — A la tête de l'armée et pour rétablir la Liberté. — Ce remède, citoyen général, est pire que le mal ; je m'y opposerai de toutes mes forces. — Vous vous battrez contre moi! — C'est possible, si vous vous battez contre la République. — Vous serez donc Labienus? — Labienus ou Caton, vous me trouverez toujours du côté de la République. »

Miranda fut rendu responsable de la défaite de Neerwinden, mais il se défendit facilement devant le tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta. J'ai sous les yeux un émouvant recueil de documents publié en 1889, à Caracas, par les soins du gouvernement national. Il porte pour titre : *Miranda dans la Révolution française* ; c'était une contribution offerte par le gouvernement du Venezuela pour les fêtes du centenaire de notre Révolution. L'interrogatoire de Miranda y est reproduit tout entier. En le lisant, on y acquiert la conviction, non seulement que le républicain venu d'Amérique au secours de la France ne fut pas coupable, mais que même il dénonça le premier la trahison de Dumouriez. « Je suis arrivé à Paris, dit-il dans une de ses réponses, le 28 mars à neuf heures du soir ; j'ai envoyé immédiatement prier le citoyen Pétion de venir me trouver pour un objet de la plus haute importance. Il s'est rendu chez moi, accompagné du citoyen Bancal, membre de la Convention nationale. Je leur ai dit que Dumouriez était un traître, que je croyais qu'il voulait marcher sur Paris avec l'armée et qu'ils eussent à prévenir les pouvoirs constitués pour prévenir le mal qui menaçait la République ; que je craignais fort que, dans le moment où je parlais, il n'eût déjà levé le masque et fait éclater la conspiration, puisqu'il m'avait assuré très positivement dans nos derniers entretiens qu'il ne mettrait jamais les pieds en France. Et je l'avais quitté sur la frontière. »

Il est donc juste que le nom de Miranda figure sur l'Arc de Triomphe. « Il n'y a pas d'exemple, déclare Michelet, d'une vie si complètement dévouée, systématisée tout entière au profit d'une idée, sans qu'un seul moment fût donné jamais à l'intérêt, à l'égoïsme. » Miranda n'a jamais séparé dans son amour l'Amérique et la France. Il aurait eu cependant quelques raisons de se plaindre. Son amitié pour les Girondins lui valut un emprisonnement de dix-huit mois à la Force. Mais ces incidents n'interrompent point son apostolat. Dans sa maison de campagne de Ménilmontant, dans les divers domiciles qu'il a su se ménager, — sans doute pour dépister les polices, — rue Saint-Florentin, rue du Mont-Blanc, rue Saint-Honoré, il reçoit en secret les patriotes américains. Nos archives nationales conservent des exemplaires des convocations qu'il leur adresse : « Vous êtes attendu demain à l'heure habituelle et à l'endroit accoutumé par un groupe de philosophes amis. » En même temps, il écrit et publie des *Réflexions sur l'état de la France*. Miranda rencontre Bonaparte chez une amie de Talma. Il le reçoit même à sa table. On prête au futur empereur cette réflexion brutale : « Miranda est un démagogue ; ce n'est pas un républicain. »

En 1797, après quelques conspirations malheureuses, Miranda dut quitter la France. A partir de cette date, son rôle américain commence. De France, il est passé en Angleterre. Résolu à tenter une expédition, il groupe quelques navires et aborde en 1806 au Venezuela ; il bat d'abord les Espagnols, puis il est obligé de se retirer devant le nombre.



L'histoire de Bolivar prolonge celle de Miranda ; mais elle est encore plus éclatante. D'abord lieutenant du Précurseur, Bolivar a été assez heureux pour réaliser ce que le général philosophe n'avait pu qu'entrevoir et esquisser. Bolivar a pu libérer le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, réunis par lui en une seule république, sous le nom de Colombie. Plus tard, il proclamera l'indépendance du Pérou. Il fondera la Bolivie. On aimerait à parcourir cette épopée, à tenter de se reconnaître parmi l'enchevêtrement des faits ; on y retrouverait, à chaque instant, l'influence de notre pays. Lorsque Miranda débarque en 1810 sur la plage de Caracas, il se présente en son vieil uniforme de général français. Mancini nous décrit cette arrivée : « Il avait endossé l'uniforme de 93, dont sa taille, restée droite en dépit d'un demi-siècle de luttes, de combats et d'aventures, faisait encore superbement valoir la prestance. Le bicorne à plumes planté sur la coiffure en catogan, l'habit bleu aux feuilles d'or, l'écharpe aux couleurs républicaines d'où pendait le long sabre courbe battant les jambes moulées dans la culotte blanche, les bottes aux éperons dorés, composaient au vieux général, cravaté de noir, poudré de frais, la bouclette à l'oreille, un appareil impressionnant... »

Mais nous devons nous arrêter au seuil d'événements trop importants pour être décrits en quelques pages. Aussi bien, ce qui nous importait, c'était de montrer par le triple exemple de Narino, de Miranda et de Bolivar l'influence exercée par les idées françaises sur la formation de l'Amérique républicaine. Ces souvenirs ne sont pas abolis. En 1889, lorsque le gouvernement de Caracas accepta notre invitation et vint figurer dans notre exposition universelle, le président des Etats-Unis de Venezuela, Dr Juan Pablo Rojas Paul, fit paraître le décret suivant :

« Vu la participation de notre pays à l'exposition qui aura lieu dans la ville de Paris pour célébrer le premier centenaire de la mémorable Révolution française de 1789, *qui est un des événements les plus grandioses de l'histoire du genre humain*,

» Décrète :

» La ceinture militaire du général Miranda, celle qu'il a portée dans les campagnes de Belgique et de Hollande... sera envoyée à Paris. »

« Puisse cette marque de déférence, ajoutait un écrivain de Caracas, provoquer un lien durable d'union entre deux peuples qui ont lutté avec gloire pour le triomphe de la liberté! »

Amis du Venezuela et de la Colombie et de l'Equateur, amis déjà convaincus de la Bolivie, alliés du Brésil, amis Argentins, amis de l'Uruguay et du Paraguay, amis du Chili et du Pérou, des temps héroïques sont revenus plus graves encore que les temps où la République française semait à travers le monde le germe de nos libertés communes! Venez reprendre votre place au sein de la famille des peuples libres! N'entendez-vous pas notre appel? Ou, mieux encore, n'entendez-vous pas l'appel que vous adressent, du fond de leurs tombes glorieuses, Narino, Miranda, Bolivar?

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon, sénateur du Rhône.

LES ÉVÉNEMENTS

L'Amérique Latine

La France continue de recueillir les fruits magnifiques des idées de liberté, d'humanité et de droit qu'elle n'a cessé de répandre à travers le monde.

Alors qu'elle demeura pendant l'Année Terrible dans un isolement tragique, que les peuples commirent l'erreur qu'ils paient aujourd'hui de ne pas la secourir, de ne pas se jeter entre elle et l'Allemagne, l'aide, les sympathies lui viennent aujourd'hui en foule. Comme le voulaient la justice, la logique de l'histoire, c'est son ennemie qui est isolée ou n'a pour elle que « complices asservis ». Dans un article sensationnel, le prince Alexandre de Hohenlohe, le fils de l'ancien chancelier, le reconnaît, avoue qu'elle expie ainsi le vandalisme de ses armées. Ce ne sont pas en effet les Etats-Unis seulement que le cri de « Wake up America » a mis debout pour la défense de la civilisation, mais l'Amérique latine à peu près tout entière. Ses républiques, petites et grandes, se rangent les unes après les autres sous la bannière du droit ou donnent leur adhésion à la politique du président Wilson. Depuis Bolivar et Miranda, comme le maître Herriot le rappelle plus haut, il était de tradition là-bas d'aimer la France, de l'aimer beaucoup, de la considérer comme la patrie d'élection. Quand, en 1870, après six mois de lutte inégale, notre pays dut se reconnaître vaincu, une voix brésilienne s'éleva en sa faveur dans le silence universel. Un peu plus tard, l'empereur dom Pedro vint lui témoigner sa sympathie. En 1907, le président Alfonso Penna ne

disait-il pas publiquement que notre patrie est la « principale inspiratrice intellectuelle » des peuples d'origine latine et que sa culture exerce sur l'esprit brésilien une véritable fascination.

Aussi bien l'attitude du Brésil qui rompit avec l'Allemagne aussitôt après le torpillage du *Parana* et vient de renoncer à la neutralité, qu'il a rejetée loin de lui avec un cri de soulagement et marche délibérément à la guerre n'a-t-elle pas été pour la France une autre surprise. Nous attendions ce geste. Nous savions que la grande démocratie et les républiques qui l'ont précédée ou la suivent dans cette voie, le feraient à l'heure opportune. Nos cœurs s'ouvraient d'avance à la reconnaissance. Ils devançaient le solennel hommage que, ce dernier dimanche, à Versailles, le gouvernement et les membres du parlement ont rendu à l'Amérique latine. Tous les représentants des républiques sud-américaines étaient là, groupés dans le grand parc historique avec les ambassadeurs des puissances alliées : l'Angleterre, la victorieuse Italie, la Serbie, le Portugal; et cette réunion, cette grande manifestation serait à vrai dire comme une première revanche de l'acte qui, à quarante-six années de là, mit la couronne impériale sur la tête du roi de Prusse, comme la signification à l'Allemagne de son indignité et de sa déchéance. C'est avec raison, en tout cas, que M. Louis Barthou a pu mettre les pangermanistes au défi d'organiser à Potsdam une cérémonie pareille. Cette assemblée de peuples communia dans un même idéal, dans une même pensée de désintéressement, de sacrifice et de foi dans la victoire.

Plus éloquent que jamais, Maurice Barrès rendit un émouvant hommage aux intellectuels des Amériques latines ; il dit la communauté de leurs idées avec celles des intellectuels français : « Tout ce que nous rêvons, s'écria-t-il, tout ce que nous pensons, tout ce que nous voulons s'harmonise, car nous avons des racines communes que l'Allemagne se croit désignée pour détruire. » Il souhaite qu'un écrivain mette en vue ce mystérieux échange d'âmes.

A son tour, M. Louis Barthou salua la clairvoyance de l'Amérique devant le péril allemand; il la remercia de son assistance et de ses vœux. Comme MM. Bourgeois, Hanotaux et Georges Leygues, il montra tout le prix que la France apporte à son témoignage sympathique.

Il fut couvert d'applaudissements quand il ajouta :

« L'Allemagne, elle, n'a pour témoins favorables que des complices asservis. La voix du monde civilisé proteste pour nous. Nos soldats feront le reste. Ils n'assignent à la guerre d'autre but que la victoire. Ils trouvent, eux qui se battent, qu'il serait dangereux, terriblement et presque criminellement dangereux, de trop parler et de parler trop tôt de la paix. Seules les conditions de la victoire peuvent fixer et imposer les conditions de la paix. Libérons d'abord la France et les peuples martyrs. N'ayons, pour l'instant, que cette obsession, qu'elle absorbe nos esprits, nos cœurs et nos volontés. Tout ce qui nous en détourne nous affaiblit. Ne tombons pas dans le jeu et dans le piège de l'Allemagne. La France est envahie. Sauvons la France. Quand elle sera libérée, elle saura exiger, puisqu'elle n'y pourrait renoncer qu'en se suicidant, les restitutions et les réparations, les sanctions et les garanties que veulent ses sacrifices, ses intérêts et ses droits. »

Il fut littéralement acclamé enfin, lorsqu'après cet exposé de nos buts de guerre, après son défi à l'Allemagne, il évoqua « l'aube d'un monde nouveau. » Nos sacrifices, tout le sang versé ne seront pas inutiles, en effet; un monde nouveau s'ébauche. Et ce sera l'éternel honneur de l'Amérique latine d'avoir apporté la main à ce glorieux édifice.

LÉON PLÉE.

CHEZ L'ENNEMI [1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).



L'INTERROGATOIRE DU SCHUTZMANN. — L'INGÉNIOSITÉ DES PRISONNIERS; LEURS DISTRACTIONS. — LA FOULE DEVANT LES CAPTIFS.

D'un geste de sa main levée, le schutzmann endigua l'exaspération de ces mécréants, tandis qu'instinctivement, comme mû par un réflexe, je sors mon passeport. Trônant au milieu d'eux, les jambes écartées, bien campé sur ses talons, l'agent à la mine de chiourme en scrute longuement les pages une à une... La minute n'est pas rose, car les spectateurs de la scène augmentent ; c'est toute une foule maintenant qui nous entoure, une foule grouillante qui, après un moment d'accalmie, redevient menaçante, brandit le poing, expectorant encore : *E Spion! E Spionk..* (Un espion, un espion!) Devant cette stupidité agressive, je sens que j'aurais beau protester de la pureté de mes intentions, ces butors, dans leur surexcitation et dans leur hostilité méchante contre tout étranger, ne me croiraient pas, et je vois déjà l'instant où l'on va s'assurer de ma personne, lorsque le sergot, d'un ton de mépris et de regret à la fois, laisse tomber de ses lèvres un dédaigneux : *Ein Schweizer!* (un Suisse!). *Ein Schweizer... ein Schweizer... so... so...,* susurre maintenant la foule étonnée, désemparée, comme si la peur des espions lui eût fait oublier l'existence de mon petit pays! Et je la sens dépitée aussi de manquer le coup d'une bonne arrestation en due forme par le sbire casqué auquel elle aurait prêté main-forte.

Cependant tout n'est pas fini. Le schutzmann m'interroge, prend mon nom, tandis qu'à mon tour, désireux de me tirer au plus tôt de ce mauvais pas, je présente ma défense. Je commence par rééditer l'histoire qui m'a si bien servi à mon entrée en Allemagne, celle du mariage d'une mienne parente avec un officier prussien... *Offizier!* Je m'aperçois de suite, par un clignement d'œil de l'agent, que le mot a porté. Il me prie toutefois de le suivre et, tandis que la foule s'éclipse, nous traversons le pont-levis. Mais cette arrestation n'est qu'une feinte; connaissant sans doute les excès auxquels peuvent se livrer les *philister* à courte vue, atteints d' « espionnite », la force publique préfère d'abord me soustraire à leur fureur. Aussi, dès que nous avons franchi l'enceinte du château, mon sergot, devenu tout bonasse, tout soumis, me déclare que je suis libre, mais qu'il est préférable, puisque je rentre en Suisse, de vider les lieux le plus vite possible! Vous pensez bien que je n'en demandais pas plus. Je secouai donc hâtivement la poussière de mes pieds sur ce sol inhospitalier et descendis la colline plus vite que je ne l'avais gravie. Vrai! je ne me sens aucune aptitude pour les cachots allemands!

Cependant le désir de découvrir les prisonniers se trouvait attisé par ma mésaventure. Mais rendu prudent, et décidé à ne plus m'adresser à ces bourgeois rendus inquiets et méfiants par leur « kultur » agressive, je résolus, pour arriver à mes fins, d'attendre une occasion favorable. Elle se présenta au début de l'après-midi. Sur le nouveau pont qui traverse le Neckar au pied des coteaux, un garçonnet d'une dizaine d'années, qui se promenait seul, répondit de suite à ma question, sans méfiance : « A la nouvelle caserne. » Un coup d'œil sur le plan de la ville, j'étais renseigné.

Je m'en fus donc, en longeant le pied des collines tapissées de sapins, jusqu'à l'endroit indiqué.

Jusqu'ici, je n'avais pas eu l'occasion de voir de près des prisonniers. J'avais cependant rencontré dans quelques villes plusieurs de mes compatriotes que leurs fonctions mettaient en rapports étroits avec eux. Je pourrais citer ici les pasteurs suisses-français N..., de Berlin, et H..., de Hambourg. Tous deux se trouvaient d'accord pour déclarer que, dès le début de la captivité, le besoin d'occuper leur cerveau et leurs bras avait rendu les prisonniers français merveilleusement industrieux. Ainsi, les gamelles russes en cuivre se laissant facilement travailler, quelques « artistes » les modelaient en pots, en brocs, en vases à fleurs, avec un succès tel que les officiers, les soldats allemands même en achetaient pour leur intérieur! Puis, un beau jour, le précieux métal étant devenu indispensable pour la confection des « marmites » teutonnes, confiscation de toutes les gamelles russes.

J'ai même pu emporter d'Allemagne quelques objets montés de toutes pièces par les prisonniers : voici un portefeuille fabriqué entièrement avec le cuir d'une botte russe ; un coupe-papier admirablement bien travaillé, fait d'un clou de douze centimètres employé pour la construction des baraquements. J'ai eu également entre les mains quelques dessins d'un élève des beaux-arts, un baraquement, entre autres, avec ces mots : « la cage ». Dans un camp, un peintre put s'aménager un atelier de fortune. Les officiers allemands, leurs femmes et leurs enfants passent tour à tour devant le chevalet, et la maigre somme que l'artiste gagne est distribuée à ses camarades pauvres. Un autre de ces pasteurs me révéla que plusieurs prisonniers lui avaient confié en dépôt des manuscrits en vers. Et qui sait? De même qu'à Alger, Cervantès tissait au bruit de ses chaînes la trame de son immortel roman, qui sait si, à cette heure, le génie au cerveau puissant, le poète, le nouvel Hugo qui forgera à la gloire du poilu les strophes impérissables, ne se trouve pas dans quelque geôle allemande?

Il m'a été dit également que, contrairement aux autres captifs, les prisonniers français éprouvent beaucoup le besoin de distraire en commun, de se grouper en famille, comme pour tenter d'échapper aux tortures morales de l'exil en satisfaisant au mieux l'esprit sociable et discoureur de leur race. De ce fait, le théâtre, avec la faculté qu'il a de faire vibrer l'âme commune de la foule, eut près d'eux un succès compréhensible. Il n'est point de camp qui n'ait joué Labiche ou Scribe sur une scène improvisée, et l'on comprend ce choix en songeant quel réconfort moral dut être aux pauvres reclus la gaieté solide, franche et sincère de ces bons comiques... Parmi les livres qu'ils lisent de préférence, beaucoup concernent l'Allemagne : tels ceux de Huret, de Cambon. Par la lecture, ils s'efforcent de pénétrer les secrets du colosse germanique, non point sans doute en curieux ou dilettantes mais en adversaires têtus qui, jusque dans la captivité, ont la volonté de servir leur patrie par une meilleure connaissance de leurs ennemis. Les gais conteurs de la Gaule leur sont également un excellent adjuvant contre le « cafard ». Par réaction contre l'ambiance teutonne, m'a-t-on affirmé, ils choisissent de préférence les écrivains les plus représentatifs des traditions de la race, ceux qui, par leurs œuvres, sont les plus entièrement français : Molière, Montaigne, Voltaire. Rabelais est également demandé à grands cris, non sans une certaine ironie, semble-t-il. Le pantagruélisme, cette magnifique expansion de l'humanité débridée, cette vie concrète et sensible, ce libre épanouissement de tout l'être physique, leur offre sans doute au cours de la disette dans la-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

quelle se débat l'Allemagne un certain contraste amusant qui n'est pas pour leur déplaire.

Je sors de la ville et, de loin déjà, je distingue, au milieu des champs, une bâtisse en briques à trois étages entourée, à quelques mètres de la façade, d'une haute palissade garnie de fils de fer. Puis m'approchant, j'aperçois, affluant de partout, plus d'une centaine de personnes arrêtées à quelques pas de la barrière, le long de la ligne tracée par les sentinelles. Car, comme c'est dimanche, tous les paysans des environs sont accourus, pour jouir du spectacle, les vieux en costume des grandes occasions, les vieilles tout emmitouflées dans leurs châles de la Forêt-Noire, des gamins en lunettes, des backfisch fadasses aux jupes empesées.

Officiers français, russes, anglais, confondus dans une même famille, rêvent, se promènent derrière la palissade. Les uns sont solitaires; mais la plupart s'en vont par couples ou par petits groupes sérieux, causant, discutant, faisant le tour de la bâtisse, ignorants de la foule méchamment curieuse penchée sur eux. Un Anglais fait du footing avec la même conviction et le même naturel que sur un quai de Brigthon; un sous-lieutenant, assis par terre, étend au soleil sa jambe que fend une longue cicatrice; aux fenêtres, quelques-uns rêvent. Ils n'ont pas tous conservé leurs uniformes; les uns sont en simple veston; d'autres ont arboré de grands manteaux pêchés je ne sais où. En voici en vêtements civils avec des bottes. Une bonne partie, en vrais poilus, portent de vénérables barbes de sapeur.

Perdu dans la foule, serré entre les flancs de quelques paysans, je suis du regard, pendant de longues minutes, les pauvres captifs. Mais je n'ose, hélas! au milieu de ces gens hostiles, trahir sur ma physionomie toutes les sympathies que je ressens; et je n'ose faire un signe... car les vieux landsturm sont là, fusil au bras, sévères, rigides, impassibles comme des cerbères. Devant moi d'ailleurs, sur la palissade, un écriteau s'étale : *Ieder verkehr der Zivilbevollkerung mit den Kriegsgefangenen ist streng verboten*. (Toute communication de la population civile avec les prisonniers de guerre est sévèrement interdite!)

Dans une salle au rez-de-chaussée, un piano joue maintenant une valse triste de Tchaïkowsky. Il n'empêche; autour de moi, la foule ironise. *Ach! der General* (le général), gouaille un gamin désignant à sa sœur un vieil officier russe à la démarche grave. *Ein Cosak!* (un cosaque), s'exclame un paysan en montrant à sa femme un guerrier des steppes assis au soleil. *Ein Chasseur!* crie une petite bourgeoise. L'Anglais surtout, avec son footing endiablé, excite les rires; on s'amuse. La foule grossit encore; voici quelques paysans tout poussiéreux, car ils sont venus de loin pour voir les *Franzosen*. Quelques-uns, ayant amené des provisions, s'étalent dans l'herbe, en famille; des jeunes gens débouchent de la ville. Il y a bien là maintenant trois cents personnes se pâmant d'aise, tandis que, sans daigner leur jeter un regard, les prisonniers poursuivent leur rêverie et leur discussion dans un fraternel mélange d'armes et de races. J'ai hâte maintenant de fuir le spectacle de cette foule goulue et bruyante, accourue pour se repaître pendant de longues heures du spectacle de ces malheureux captifs. Le soir d'ailleurs est là; le train pour Stutgart va partir; je m'éloigne non sans être pris d'une grande pitié d'apercevoir à ce moment même plusieurs groupes de ces pauvres reclus s'appuyant tristement sur les fils barbelés de leur prison et regardant le soleil descendre dans un éblouissement d'or et de lumière vers la douce France!

(A suivre.) ?

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

XV

LE MUSEAU DE VENDANGÉ

Les Revertégat possédaient dans la plaine, en bordure de la route, entre les Mayons et Gonfaron, plusieurs hectares de vignes bien exposés sur une pente au midi.

On vendangeait chez eux depuis quelques jours, et il était nécessaire de terminer la vendange le lendemain soir, à cause des menaces de pluie, lorsque trois des vendangeurs déclarèrent ne pouvoir continuer le travail.

Jusqu'à ce jour-là, les Revertégat, d'accord avec les Bouziane, avaient évité d'employer, parmi les travailleurs, la petite Arlette. Le père Revertégat, en personne, les avait choisis. Mais, quand il se vit privé tout à coup de trois de ses vendangeurs, effrayé qu'il était par la précoce menace des grosses pluies de la Saint-Michel, il chargea le garçon de ferme, Mïus, de trouver des remplaçants.

— Ce ne sera pas commode, maître. Tout le monde des Mayons a mis en même temps les vendanges en train. Il faudra que j'aille chez vingt personnes avant d'en trouver une seule.

Le père Revertégat examina attentivement l'horizon.

— C'est du vent d'est, dit-il; je ne serais pas étonné si nous attrapions un poulpe dès ce soir (c'est-à-dire si nous étions mouillés comme à la pêche aux poulpes). Et si ça commence, ça n'est pas près d'être fini. Nous avons vendangé trop tard, saint Michel se fâche.

— Et alors, maître, dit Mïus, chez qui faut-il aller d'abord?

— Nous n'avons pas le choix. Prends le diable si tu veux, mais sauvons ce qui reste aux souches, et tâche de trouver plutôt quatre travailleurs que trois.

— Peuh! dit Mïus, si une bonne pluie gonflait encore un peu les grappes, ce serait tout profit.

— Bon! dit Revertégat; mais si, pendant trois semaines, comme c'est arrivé des fois, toutes les fontaines d'en haut s'ouvraient ensemble, adieu vendanges! Tout ce beau raisin serait perdu.

Et il promenait un regard inquiet sur le vaste champ de vignes, où bourdonnait la joyeuse équipe de quinze vendangeurs.

Il se retourna vers Mïus :

— Allons, ne perds pas de temps. Finis la journée et puis tu iras.

— C'est convenu, maître.

Mïus se promit bien d'engager Arlette avant tout autre. Et voilà pourquoi, le lendemain, Arlette, au grand mécontentement de Martine, vint chez les Revertégat, se joindre aux autres vendangeurs, mais, bien entendu, elle n'arriva point des premières, par habitude de paresse.

Le travail de Victorin consistait à porter les cornudes pleines jusqu'à la cuve bâtie à l'intérieur de la ferme. Il attrapait par une corne, avec l'aide d'un camarade, la cornude débordante de raisins gonflés et saignants; à eux deux, ils l'enlevaient à la hauteur de l'épaule gauche, où l'attendait le coussinet maculé du sang de la vigne. Et bientôt, Victorin, gagnant la ferme, s'éloignait, la main gauche à la hanche, la main droite retenant par-dessus sa tête la cornude inclinée. Il allait, ceint de la taïole, chemise ouverte, le cou nu, la poitrine au vent, d'une marche balancée, harmonieuse.

Dans la haute cuve, bientôt pleine, Mïus dansait, la tête touchant presque au plafond du cellier et se tenant d'une main à la corde qui s'accroche à la poutre.

Victorin n'avait pas vu avec grand plaisir l'arrivée d'Arlette, inattendue pour lui. Tout déterminé qu'il fût à l'épouser malgré sa famille, le gaillard se jugeait en droit, n'étant pas marié encore, de jouir en paix tout un jour des gentillesses de Martine et des libertés que garçons et filles se croient permises durant la vendange, qui est le temps de faire la *moustouïre* (oindre ou barbouiller de moust le visage des vendangeuses; survivance du temps des bacchantes.)

Il est d'usage que, lorsqu'une vendangeuse oublie une grappe à la souche, le garçon qui s'en aperçoit cueille la grappe pour l'écraser joyeusement sur le visage de la coupable, qu'en même temps, il essuie avec des baisers. Doux châtiment, que peu d'entre elles veulent éviter et que recherchent plus d'une.

En attendant de provoquer à la moustouïre quelqu'un des jeunes vendangeurs, Arlette répondait par des haussements d'épaules et des mines pincées aux galégeades qui l'avaient accueillie dès son arrivée, et qui la poursuivaient encore. Ou bien, parfois, elle feignait de ne rien entendre.

— C'est dommage que le temps menace. S'il faisait tant soit peu soleil, nous t'aurions vue avec l' « ombrette ».

— Elle n'était pas si fière quand elle était encore dans les brayes de son père, qu'il était toujours déguenillé.

— Tais-toi, qu'elle va t'entendre. On peut pas lui lever d'être hardie. Elle t'arracherait les yeux.

— Moi, disait une fille, je suis contente qu'elle n'en soit pas, du pays. On devrait travailler à la faire partir.

— Ah vaï! elle partira bien d'elle-même, avec tant de nigauds qui ne demandent qu'à l'enlever.

Les galégeades directes qu'on lui avait lancées d'abord l'ayant trouvée insensible en apparence, s'étaient résolues en médisances chuchotées.

Comme si elle eût voulu braver les hostilités qu'elle sentait autour d'elle, Arlette tira de sa poche, et se mit en devoir d'enfiler, une paire de vieux gants.

— Té vé! Arlette qui a peur de s'abîmer les mains!

— Eh! la gavotte! Tu veux te faire passer pour la marquise des Mayons, alors?

Ces derniers mots avaient été jetés avec mépris par un jeune Mayonnais aux larges épaules.

— Est-ce que je ne suis pas libre de moi-même? dit Arlette. C'est joli pour un gros garçon comme toi, Toinet, d'être insolent avec les filles! C'est lâche.

Victorin arrivait. Il posa devant Arlette sa cornude vide :

— Je ne sais pas à qui de vous elle parle, mes hommes! cria-t-il, mais elle a raison dans ce qu'elle vient de dire, vous en conviendrez. Et puis, le premier qui lui manque de respect, celui-là aura affaire à moi. Travaillez, nous n'avons pas de temps à perdre!

Il avait posé à terre sa cornude vide. Il se mit sur l'épaule une des cornudes pleines, et s'en alla.

Martine était parmi les travailleurs; mais, comme la présence d'Arlette, imposée par les circonstances, lui était déplaisante, elle s'arrangeait pour devancer de quelques pas les autres vendangeurs, et, ainsi, se tenait à l'écart sans affectation. Elle était la fille du maître, et ce zèle de sa part semblait très naturel. Tout

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

le pays devinait pourtant la nature des sentiments qu'inspirait Arlette aux Bouziane et aux Revertégat. Et la vaillante petite population des Mayons, si industrieuse, et qui sait le prix du travail et des biens qui en sont la récompense, approuvait les deux vieilles familles enracinées dans leurs traditions. On se réjouissait de pouvoir dire d'Arlette : « Elle n'est pas d'ici. » Quelque chose avait transpiré, çà et là, des amours de Victorin et des résistances du père. On aimait Martine ; on trouvait qu'avec Victorin, celle-là, oui, ferait un beau « *paréou* » ; et maître Alessi, un conseiller municipal, était allé jusqu'à dire d'Arlette :

— Par malheur, elle ne nous est pas tout à fait étrangère! Mais, à la plus petite faute de sa part, je trouverai bien le moyen d'en débarrasser le pays.

— Bah! lui répondit quelqu'un, c'est une ambitieuse ; et si Victorin ne l'épouse pas, elle voudra s'en aller à Marseille ou à Paris ; c'est, — bien sûr, — son ambition, à elle, comme ça a été celle d'Augustin Augias. Nous sommes, pour ces deux-là, un trop petit pays!

Et va de rire!

C'était là, envers Arlette, les sentiments de tous, aux Mayons ; et c'est ce qui inspirait leurs lazzis aux vendangeurs des Revertégat.

Quand Victorin, après avoir parlé en maître, se fut éloigné, celui qui avait galégé Arlette « un peu trop fort », un grand garçon nommé Toinet, vexé d'avoir eu à supporter sans rien dire les menaces du jeune Bouziane, se mit à chantonner une antique chanson de vendangeurs :

Dedans sa cabane,
Le pauvre dormait.
Ni homme ni femme
Personn' le voyait.

Les vendangeurs, hommes et femmes, que la cueillette courbait vers les pampres touffus qu'il fallait écarter pour voir la grappe, se relevèrent en entendant les vieux couplets. Dans les longues allées de vignes verdoyantes, les étoffes, jupes ou corsages, mettaient de joyeuses notes, rouges, bleues ; et, çà et là, éclataient les scintillements dorés des chapeaux de paille, car le soleil avait reparu. Toinet chantait. Les autres écoutaient...

Lui prend mal de tête,
Un grand mal au cœur ;
N'était pas le fiasque
Il serait bien mort.

Oh! voisins, voisines,
Levez-vous matin!
Et plantez des souches
Pour avoir du vin!

Et tous en chœur, chantant et riant :

Planterons des souches,
Marcottes ferons.
Les hommes, les femmes
Tout pur le boiront!

Et tous de crier :

— Bravo, Toinet!

— Tu ne chantes pas, Arlette? cria Toinet, content de son succès et enhardi par l'approbation unanime. A quoi penses-tu donc, petite? Elle a des distractions, voyez, à moins qu'elle le fasse exprès de laisser derrière elle au moins trois grappes à une souche! C'est pour te faire embrasser, mâtine? Eh bien, ce sera par moi, que tu le veuilles ou non! Les raisins laissés à la souche, c'est l'escavène à l'hameçon, le piège d'amour, friponne! Attends-moi, j'arrive!

Il s'élançait. On riait. Arlette, qui se sentait en ce garçon un ennemi véritable, voulut le fuir. La moustouïre est, à l'ordinaire, lutte d'amour : elle allait être ici, sous son apparence d'amoureuse gaieté, une lutte haineuse. Toinet avait arrêté Arlette par sa jupe, qui craqua.

— Laisse-moi, Toinet, cria-t-elle, que tu m'as toute déchirée!

Alors, par la taille il la saisit, et la maintint tout contre lui.

— Ne te lamente pas pour cette déchirure. Nous savons bien que tu aurais honte de paraître comme nous, à ton arrivée ici, en habits de travail... Tu arrives toute pimparée, afin de plaire en route aux darnagas que tu pourrais rencontrer, et tu vas tout de suite changer de robe dans le cellier, hein? Et là, peut-être, Mïus, tant qu'il veut, t'embrasse. Eh bien! c'est à mon tour! La moustouïre est un droit du vendangeur! Tiens-toi bien, Arlette, que la pénitence est douce!

Il avait, dans sa main droite, un grapillon de raisin rouge ; de la gauche, il tenait sa victime qui se défendait, criante et griffante ; et Toinet, ayant écrasé le raisin juteux sur le visage irrité, cherchait maintenant à y planter un baiser. Sur la joue blanche, le jus ruisselant de la vigne semblait jailli d'une blessure. Et sa joue à lui, tout de bon égratignée par la fille, saignait.

— Allons, c'est assez, Toinet! cria Martine accourue. Lâche-la, et reprends ton travail, que tu n'aurais pas dû quitter.

Toinet n'obéissait pas. Il venait cependant d'apercevoir Victorin, mais le démon des batailles, l'amour-propre, sans doute aussi une émotion de jeunesse, toute puissante, éveillée au contact de sa jolie adversaire, l'exaltaient.

Au jeu de la moustouïre, le vendangeur est déclaré vaincu si, après avoir barbouillé de jus le visage de la vendangeuse, il n'est pas parvenu à l'effleurer des lèvres. Arlette s'était triomphalement défendue, quand Victorin arriva sur le couple enlacé :

— Lâche-la, Toinet!

Toinet abandonna Arlette pour se tourner vers Victorin.

— Tu sais bien que, de toi, je ne ferais qu'une bouchée, dit Victorin.

— A savoir, gronda sourdement Toinet.

— Ecoute, dit Victorin ; je comprends qu'aux jours de vendanges bien des choses sont permises et qu'on peut, ces jours-là, embrasser les oublieuses malgré elles ; mais pas lorsque, d'abord, on les a insultées.

(Il devinait en Toinet l'ennemi secret de tout à l'heure.)

— Eh bien je ne veux pas faire le méchant, mais te prouver seulement que tu n'es pas le plus fort. Donne-moi tes bras ; nous allons nous mesurer nos forces.

L'autre les tendit, à poings fermés, d'un air arrogant, comme sûr de les libérer, quand il lui plairait, de l'étreinte menaçante.

— Ne le tourmente pas, Victorin, murmura Arlette, prudente.

Victorin ne répondit rien. Il tenait les poignets de Toinet dans l'étau de ses mains ; il lui maintenait, verticaux et rigides, les deux bras le long du corps. Toinet essayait de vaines saccades. Réduit à l'impuissance, il pâlissait :

— Lâche-moi maintenant, dit-il tout à coup. Je ne joue plus.

Victorin l'ayant lâché, Toinet recula comme pressé de lui échapper définitivement ; mais, en réalité, pour prendre du champ, et il revint à toute vitesse sur son adversaire pour l'empoigner à la gorge. Mais Victorin qui, avait, pour la défense, ramené contre la poitrine son bras fermé, le détendit brusquement. Et ce poing, ainsi lancé, frappa en pleine poitrine Toinet, qui tomba en arrière, renversant une cornude, dont, en roulant, il écrasa les raisins éparpillés.

Tous les vendangeurs éclatèrent de rire.

XVI

ARLETTE ET MARTINE

Lorsque, après cette scène, à la fin de la journée, Arlette entra au cellier pour y prendre ses hardes de demoiselle, elle y trouva, avec Victorin, le père Revertégat, occupé depuis le matin au nettoyage des barriques. Le vieux paysan, qui venait de terminer son travail pour ce jour-là, allait sortir au moment où elle paraissait devant la porte.

Maître Revertégat comprit que Victorin était venu attendre Arlette là, dans ce réduit toujours obscur, où pénétrait encore, par un étroit fenestron, le dernier rayon du jour. Mais le père de Martine était bien trop fier pour paraître se soucier des rendez-vous que pouvait avoir le jeune homme avec toute autre que sa fille, et il s'éloigna.

A peine entrée, Arlette, l'astucieuse intrigante, satisfaite de pouvoir utiliser pour une expansion excessive la reconnaissance qu'elle était censée avoir, se jeta furieusement au cou de Victorin, et, se pressant contre sa poitrine :

— Comme tu es fort et courageux, mon beau promis! s'écria-t-elle.

— Peuh! dit Victorin, il avait besoin d'une leçon, ce Toinet. Il ne te dira plus rien, sois tranquille.

— Je suis contente, dit-elle. D'avoir été si bien défendue devant tout le monde, il me semble déjà que je suis ta femme.

Mais, pour avoir été discret en personne, le père Revertégat n'en avait pas moins le désir d'interrompre par un intermédiaire, le tête-à-tête ; et, d'un ton négligent, il avait ordonné à Mïus d'aller fermer le cellier. Mïus entra d'abord sans voir Arlette et Victorin. Puis, tout à coup :

— Pardon, excuse, si je vous dérange ; mais j'ai reçu ordre de venir fermer la porte.

— Oh! dit Arlette, pas avant que j'aie changé de vêtements. Donne-moi un moment, Mïus, et laissez-moi tous les deux.

Les deux jeunes hommes sortirent, et, maîtrisant avec peine un mouvement de rage intérieure, le jaloux Mïus dit à Victorin :

— Je ne suis qu'un garçon de ferme, et vous êtes, vous, monsieur Victorin, le fils d'un gros riche qui a beaucoup de terre, et je vous respecte comme il se doit. Mais dans l'occasion que voilà, je dois aussi vous dire que je suis l'ami d'Arlette et un meilleur ami que vous, pourquoi vous finirez, c'est sûr, par ne pas l'épouser, à cause de vos parents qui ne veulent pas d'elle. Alors ce n'est pas bien de venir comme ça lui parler en cachette, pour la détourner de moi sans avantage pour vous.

A son tour, Victorin sentit une piqûre de jalousie.

Arlette, en ce moment précis, sortait du cellier.

— Arlette, dit Victorin, je vais t'accompagner un bout de chemin, j'ai à te parler.

Et, sans même regarder le valet de ferme :

— Toi, Marius, fais ce qu'on t'a commandé, et laisse-moi tranquille.

Il s'éloigna avec Arlette.

— Arlette, lui dit-il, sois franche. Est-ce vrai ce que dit Mïus, que vous vous parlez? Qu'il voudrait t'épouser? Que tu ne le décourages pas? Est-ce que, par hasard, tu chasses deux lièvres à la fois?

Arlette sentit tout le péril de la situation. Elle était assez astucieuse pour savoir le prix qu'on attache à la sincérité et comment les plus dissimulés peuvent s'en servir à l'occasion.

— Victorin, dit-elle en regardant le jeune homme droit dans les yeux, Marius est un honnête garçon. C'est vrai qu'il m'aime et qu'il ne me déplaît pas. Pourquoi le ferais-je souffrir avant d'être bien sûre que tu ne céderas

pas devant les ordres de tes père et mère? Je n'encourage pas Marius, comme tu le dis; mais peut-on reprocher à une pauvre fille d'accepter l'idée d'avoir un honnête défenseur pour le jour où elle serait abandonnée?

Victorin eut un moment d'hésitation, puis :

— Tu es une brave fille, Arlette ; c'est bien répondu. J'aime ta franchise. A se revoir!

Il alla vers la ferme, pour ne pas quitter les Revertégat, sans leur donner le bonsoir.

Dans la salle basse de la ferme, Martine, assise, était seule quand il entra.

— Je suis là que je me pose un peu, dit-elle avec sa belle placidité ordinaire.

Lui, alors :

— Martine, dit-il, je crains de t'avoir ennuyée un peu aujourd'hui en défendant Arlette comme je l'ai fait, et pas seulement en paroles.

Il devinait bien maintenant que Martine avait du vrai amour pour lui, et qu'elle avait dû souffrir au moins un peu de le voir si prompt et si ardent à défendre sa rivale ; mais il n'aurait pas dû se montrer si perspicace, puisque Martine ne voulait pas être devinée. Le rustique orgueil de Martine maintint à la vaillante fille un air de calme indifférence.

— Est-ce que tu t'imagines, mon pauvre Victorin, que je lutterais avec elle à qui, d'elle ou de moi, gagnerait la première le cœur d'un jeune homme capable de la comparer à moi? Non, mon bel ami, rassure-toi. Vous pouvez vous caligner sous mes yeux sans me faire peine, péchère! Cependant, laisse-moi te dire qu'Arlette n'est pas une femme pour toi. Tes parents ont cent fois raison de te la déconseiller. Prends-en une autre ; pas moi, non, mais une autre dans mon genre pour l'honnêteté et le courage. C'est facile à comprendre que, lorsqu'on a une maison établie, et ancienne, et que tout le monde respecte comme celle des Bouziane, on ne veut pas que les rats s'y mettent. Ton Arlette, c'est une souris. Tu dois bien voir que je te parle pour la vérité, et parce que j'ai pour toi la bonne amitié qu'on a pour un frère.

Les Revertégat entraient. Victorin, qui écoutait Martine d'un air décontenancé, fut heureux de la diversion ; il dit vivement :

— Je n'ai pas voulu vous quitter, ce dernier jour de vendange, sans vous dire au revoir.

— Au revoir, donc, fit Revertégat.

— Bien des compliments chez toi, dit la mère.

— Bonsoir, Martine. Bon appétit à tous.

Et Victorin sortit.

La lutte pour Arlette entre Toinet et Victorin n'avait rien appris de nouveau à Martine ; mais, en dramatisant sous ses yeux l'amour que Victorin donnait à une autre, cette scène de violence, avait, pour la première fois, mis en elle une angoisse de jalousie, muette, profonde.

Martine souffrait.

(A suivre.) JEAN AICARD, *de l'Académie française.*

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Etranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 1er juin 1917.

COMPAGNIE GÉNÉRALE de Construction de Locomotives (BATIGNOLLES-CHATILLON)

La **Société de Construction des Batignolles** et la **Compagnie des Forges de Châtillon, Commentry et Neuves-Maisons** procèdent en ce moment à la création d'une grande entreprise de construction de locomotives. L'objet de la Société, qui prend le nom de **Compagnie Générale de Construction de Locomotives (Batignolles-Châtillon)** est de ceux qui répondent à un besoin d'intérêt général, dont l'importance ne saurait être discutée.

La première assemblée générale constitutive a eu lieu le samedi 26 mai, au **Crédit Mobilier Français**, et la deuxième est convoquée pour le mercredi 6 juin, au siège du même établissement.

La **semaine boursière**, coupée par les fêtes de la Pentecôte, a présenté peu d'animation. Les grèves ont causé quelque gêne malgré la rapidité des solutions apportées. La question de la conférence de Stockholm a soulevé des préoccupations ; quant aux nouvelles de Russie, elles sont plus satisfaisantes au point de vue politique et militaire, mais la situation industrielle, à la suite de dépêches tendancieuses et, depuis, au moins partiellement démenties, a donné lieu à des commentaires qui ont pesé sur les cours des valeurs industrielles russes. La Bourse ne pouvait pas s'isoler complètement de ces facteurs ; toutefois, la cote a été très résistante dans son ensemble.

La Bourse, d'ailleurs, apprécie hautement le concours des Etats-Unis qui se manifeste avec ampleur et rapidité, sous diverses formes : financière, militaire et navale, et qui s'étaye sur une richesse prodigieuse, dont l'emprunt américain bénéficie actuellement par des souscriptions de milliards.

La **Rente Française 5 0/0** passe de 87 80 à 87 90, bien tenue.

Notons la meilleure tendance de nos **Chemins de fer** sur le dépôt d'un projet de loi autorisant le relèvement provisoire de 15 0/0 de leurs tarifs.

Nous constatons avec plaisir la fermeté des groupes que nous avons précédemment signalés, spécialement des **Fonds Brésiliens et Boliviens**, des **Valeurs de navigation** et des **Valeurs métallurgiques**.

Les actions du **Crédit Mobilier Français** ont été demandées cette semaine de 346 à 348 fr. L'exercice social va prendre fin le 30 courant et l'on pense généralement que la situation de la Société pourrait comporter des cours plus élevés que ceux actuels.

En tout cas les demandes qui se produisent discrètement, sur un marché forcément restreint dans les circonstances présentes, paraissent des mieux justifiées.

Le tirage d'amortissement semestriel des obligations des **Emprunts Boliviens 5 0/0** a été effectué le 31 mai ; 544 obligations de la série 1910 et 285 de la série 1913, sorties à ce tirage, seront remboursables au pair à partir du 1er juillet, date d'échéance du prochain coupon, aux guichets du **Crédit Mobilier Français.**

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

L'assemblée générale ordinaire de la **Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité** est convoquée pour le 29 juin, à 2 h. 1/2, 8, rue d'Athènes. Le dividende proposé sera de 10 fr., égal au précédent.

La **Compagnie des Forges de Châtillon, Commentry et Neuves-Maisons** réunira ses actionnaires, le 7 juin, en assemblée annuelle.

L'exercice 1916 s'est soldé, après prélèvement de larges amortissements et réserves, par un bénéfice net de 3,651,193 fr. contre 3,233,913 fr. en 1915.

Le dividende sera porté à 100 francs par action, contre 85 francs précédemment.

Les actionnaires de la **Compagnie Générale Transatlantique** sont, de nouveau, convoqués en assemblées générales ordinaire et extraordinaire pour le 10 juillet, avec les mêmes ordres du jour que les assemblées convoquées pour le 29 mai et qui n'ont pu se tenir par suite de l'insuffisance du nombre de titres déposés.

Rappelons que le dividende proposé à l'assemblée ordinaire est de 18 francs, au lieu de 9 francs précédemment. D'un exercice à l'autre, le total des recettes est passé de 141,096,195 francs à 202,847,949 francs. L'augmentation sensible et incessante du trafic nécessite une augmentation du capital social, et c'est précisément là l'objet de l'assemblée extraordinaire.

L'assemblée ordinaire des actionnaires de la **Société Concessionnaire du Port et des Magasins Publics de Paris-Austerlitz** ne pouvant se tenir le 4 juin, faute d'un nombre suffisant de titres déposés, une seconde convocation est faite pour le 18 juin.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la **Compagnie des Chemins de fer de Porto-Rico** est convoquée pour le 27 juin, à 3 heures, 19, rue Blanche, à Paris. Elle sera suivie de l'assemblée des porteurs d'obligations troisième hypothèque. Les dépôts des titres sont reçus au **Crédit Mobilier Français.**

Le coupon semestriel n° 16 des titres de l'Emprunt extérieur de la **Province de Buenos-Aires 4 1/2 0/0 1909-1912**, échéant le 1er juin 1917, est mis en paiement à partir de cette date à raison de 11 fr. 34, sous déduction de l'impôt sur les valeurs mobilières, aux guichets du **Crédit Mobilier Français.**

Le coupon semestriel des obligations 4 0/0 de l'**American Railroad Company of Porto-Rico**, à l'échéance du 1er juin 1917, est mis en paiement actuellement, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 10 francs, soit, impôts déduits, *8 fr. 90 net.*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

LES ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE
par Lucien JONAS
LE « CENT-KILOS »

17 Juin 1917

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN — 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr | 6 fr 50
UNION POSTALE 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1773. — 17 JUIN 1917

EDITION DE LUXE — UN AN — 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr | 8 fr 50
UNION POSTALE 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



MATERNITÉ, par CARRIÈRE.

A Travers les Expositions

EUGÈNE MIGOT, ROLL, CARRIÈRE, SISLEY, LES INDÉPENDANTS

La fraternité artistique continue de nous valoir les expositions les plus variées, les plus intéressantes, les plus émouvantes même, comme celle de Georges Migot qui, peintre et musicien, pourrait lui aussi revendiquer le titre de héros, puisqu'il revient du champ de bataille de Longuyon, la colonne vertébrale brisée et la jambe gauche paralysée, puisque le jeune athlète qu'il était avant la guerre, lorsqu'il appartenait au sous-secrétariat des Colonies, ne sait s'il pourra continuer de peindre, de dire le pittoresque de son cher Villemeux et ne devra pas s'adonner tout entier à la musique, parachever tout simplement ce *Puits de Jacob*, beau drame lyrique dont il ambitionne de faire connaître des fragments.



Alfred Sisley, par Auguste Renoir.

Nous lui devrons d'avoir revu ces admirables « Maternités » d'Eugène Carrière qui semblent pressentir les immenses douleurs d'aujourd'hui. Que de mères se reconnaîtront dans cette figure de femme attirant jusqu'à ses lèvres la chair de sa chair, de mères qui n'ont même pas la consolation de savoir dans quel champ, dans quel bois, sous quel ciel repose l'enfant qu'elles bercèrent et que la guerre a pris. Cette figure, où semble percer la *mater dolorosa*, était comme une obsession chez le grand maître disparu.

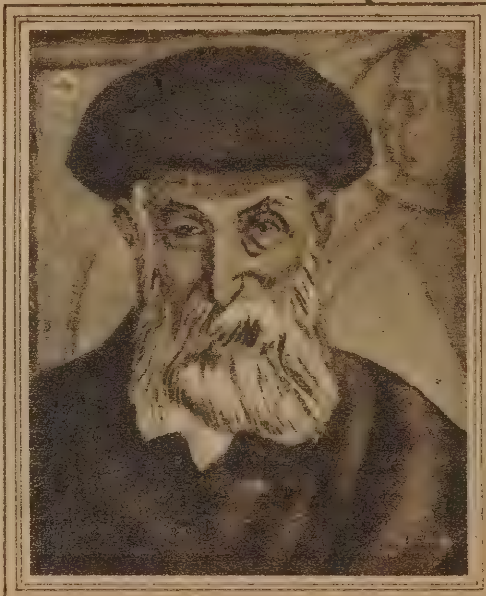


Impression du parc Monceau, par Tancrède Synave.

Les artistes sont souvent de grands visionnaires, et peut-être Carrière eut-il la prescience du martyrologe maternel si proche. Ces ombres, ces noirs, ces blancs, cette peinture où toute couleur est bannie, ces lividités qui rappellent celles des champs de bataille et les ciels de tant d'exodes douloureux sur les routes de France et de Belgique, ne serait-ce pas de la prescience?

Plusieurs expositions — et il faut s'en réjouir — ont remis sous nos yeux quelques œuvres des vieux maîtres : celle de Roll, qui déjà à *l'Epatant* se résumait en une page d'inspiration vraiment patriotique : 1914 — *Aux Armes!* et celle aussi de Sisley, le maître de Moret qui triomphait littéralement hier encore à la salle Georges Petit.

Alfred Sisley fut un de ces audacieux qui ramenèrent l'école française à la peinture claire, qui posèrent et résolurent superbement les grands problèmes de la couleur dans le plein air. Il fut avec Renoir, avec Pissaro, avec Claude Monet, l'un des grands adversaires du paysage d'atelier. Si révolutionnaire qu'il fût, Courbet peignait noir ; aussi lumineuses que soient *les Sources de la Loue*, *la Vague* et *la Remise aux Chevreuils*, ces chefs-d'œuvre ne contiennent pas toute la vérité du plein air. Corot et Rousseau, l'un dans sa simplicité classique, son charme, l'autre dans sa magnificence romantique n'y atteignent pas toujours.



Le peintre Renoir, par Maurice Denis.

Ces deux grands dieux du paysage français, après Claude Lorrain, eurent d'autres visées.

Ce fut d'ailleurs Corot qui mit Sisley sur le chemin de la vérité. Son influence est nettement visible dans ses premières toiles. La technique du peintre de la *Danse des Nymphes*, sa préoccupation du motif, de l'harmonie des lignes y sont sensibles. Puis, le sentiment, la recherche de la lumière, les problèmes de l'ambiance le prirent tout entier. Et, s'il n'atteint pas à l'éloquence de Claude Monet, qui doit à la division du ton de trouver souvent la vibration même de la lumière, on ne saurait mettre dans une toile plus de blonde clarté, plus d'air, plus d'atmosphère.

Chaque chose dans ses paysages, eaux, arbres, terrain et maisons participent bien du ciel qui les éclaire. *Le Soleil du matin à Saint-Mammès*, *les Arbres en fleur*, *Molesey-Lock*, *la Tamise à Hampton-Court*, *Une Cour à Chaville en décembre* et *l'Après-Midi sur le Loing*, que de morceaux splendides de vérité et de claire ambiance.

Si Vétheuil est pour Claude Monet un lieu d'élection, ce fut à Moret que Sisley peignit ses principaux chefs-d'œuvre. Il savait rapidement fixer l'instant où le soleil fait de sa pittoresque église, de son vieux pont et des rives, des peupliers du Loing de continuels chefs-d'œuvre. Sisley fut un précurseur d'inspiration de ces « indépendants », petits et grands, qui voulurent participer à leur tour au grand œuvre de fraternité artistique et se rappelaient à l'attention chez Goupil.

Seurat, le pointilliste, Gauguin, Cézanne, Henri Deziré, Van Gogh, d'Espagnat, Henri Cross, Seruzier, Maurice Denis, portraitiste plutôt heureux dans ses figures de Renoir, de Degas et de Cézanne, Odilon-Redon, Valloton, Henri Matisse, Toulouse-Lautrec, le douanier Rousseau, Süe, Synave, exquis dans *Une vue du parc Monceau ;* ce fut tout une page de l'histoire de la peinture contemporaine qui revivait avec eux ; c'était une conception, une vision nouvelle qui s'affirmaient chez Fernand Trochain dans son beau *Paysage provençal*, chez Andréini, Marcel Gaillard, Cizaletti, Jacqueline Marval et Théo Van Rysselberghe, vraiment peintre dans un portrait du poète Verhaeren au travail, aussi bel évocateur du masque moderne que Toulouse-Lautrec en cette effigie masculine au temps où le prince de Sagan était l'arbitre des élégances.

LÉON PLÉE.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Le Défaitisme

Encore un mot né de la guerre. Celui-ci n'est pas pittoresque, il est sinistre. Il évoque de sombres images : le renoncement, l'abandon, l'acceptation d'une paix mauvaise, le triomphe de la barbarie sur la civilisation. Il arrive de là-bas, de ce pays en qui nous avions mis tant d'espoir et pour lequel, alliés loyaux, nous nous sommes lancés dans la terrible aventure. Avant la chute du tsarisme, d'inquiétantes rumeurs commençaient à circuler. Le faible Nicolas II ne songeait pas à trahir; mais les plus actifs de ses ministres préparaient sournoisement de criminels accords avec l'ennemi. La révolution russe parut nous délivrer du cauchemar. Des effusions d'allégresse l'accueillirent. La démocratie américaine et la démocratie française saluèrent cette jeune sœur qui s'éveillait dans l'aurore et leur tendait ses mains fraternelles. Bientôt l'horizon se rembrunit. La conquête de la liberté s'accompagnait d'inévitables désordres. Deux gouvernements, surgis côte à côte, se disputaient le pouvoir. Les violents étouffaient les modérés. L'utopie paralysait la raison. Grisé d'un vin trop fort, le peuple enfant et roi vacillait, poursuivait d'irréalisables chimères. Il voulait établir, du premier coup, sans transition, sans précaution, l'égalité complète entre citoyens. Il supprimait toute hiérarchie, toute discipline, enlevait l'autorité aux chefs, émancipait les soldats. Le moujik, impatient de prendre possession de la terre, fuyait les rangs de l'armée. Et l'Allemand, ravi de l'aubaine, flattait ces passions, entretenait ces discordes, feignait d'adhérer à ces creuses formules d'un pacifisme sentimental qui servait ses desseins. Le *défaitisme* est l'aboutissement de la plus dangereuse des illusions...

Pourtant, à l'heure où j'écris ces lignes, il semble que nos amis russes soupçonnent l'énormité de la faute qu'ils allaient commettre... Puissent-ils se ressaisir, rentrer dans la voie de la sagesse et comprendre qu'en soutenant notre juste cause, ce n'est pas pour nous qu'ils verseront leur sang, mais pour eux-mêmes.

Le *défaitisme* ne sévit pas seulement au sein de l'immense empire. Veillons à ne pas subir les atteintes de ce mal contagieux... Pendant un mois, de clairs symptômes signalèrent son approche. Mines attristées. Regards éteints. Paroles amères. Un brave garçon, animé des meilleurs sentiments du monde, probe, travailleur, intelligent, mais malade et enclin au pessimisme, venait quelquefois m'apporter ses doléances.

— Nous en avons assez de la guerre, soupirait-il.

Il me traçait le tableau des épreuves endurées autour de lui. Pas d'argent. Difficultés croissantes de la vie matérielle. Indignation de sa ménagère contre les accapareurs qui bâtissent leur fortune sur la misère publique... Affreuse perspective d'un nouvel hiver plus rude sans doute que les précédents...

— Je vous assure, insistait-il, qu'on est à bout. Coûte que coûte, il faut en finir.

J'essayai de remonter son énergie défaillante, de dégager le sens monstrueux de ses propos et de l'obliger à réfléchir.

— *En finir coûte que coûte*... Voulez-vous dire par là que les nations de l'Entente doivent baisser pavillon, s'avouer vaincues, accepter l'esclavage ? Et quel esclavage ! Vous représentez-vous le sort des habitants d'une France ruinée, accablée d'impôts, privée de toute vitalité industrielle, réduite à l'impuissance par la tyrannie ombrageuse et la voracité d'un voisin fou d'orgueil ?

Mon interlocuteur avoua que mieux vaudrait mourir, en effet.

— Il ne s'agit point de mourir. Il s'agit de résister, de tenir, d'attendre le formidable effort américain, qui, joint aux nôtres, amènera la victoire. Que de mépris n'aurions-nous pas pour nous-mêmes si à une heure pareille nous fléchissions ! Et que de regrets, le lendemain! que de cuisants remords !... Gardons-nous du *défaitisme*, expression des irréparables lâchetés...

Défaitistes, nous ne l'avons jamais été sincèrement. Nous sommes résolus à ne pas l'être. Le Français, sensible, imaginatif, impulsif, passe par de perpétuelles alternatives de défiance et de confiance, de scepticisme et de foi. Un rien l'abat. Un rien le réconforte. L'offensive n'a pas marché aussi bien qu'on l'eût souhaité. La Russie tergiverse. Des grèves éclatent. Les ouvrières poussent des cris séditieux. Une odeur d'insurrection flotte au-dessus des pavés. Mais voici que la Chambre et le Sénat affirment la nécessité de vaincre, maintiennent nos fermes revendications, proclament la déchéance du militarisme sanguinaire, annoncent la délivrance. Un rayon de soleil a fait briller les plis du drapeau. Les consciences et les cœurs s'unissent. Le *défaitisme* bat en retraite. Notre provision d'enthousiasme n'est pas épuisée. Vous verrez, vous verrez, quand les premiers régiments d'Amérique fouleront le sol breton...

Et puis l'effervescente Russie nous ménage — qui sait — d'heureuses surprises. D'énormes vagues de fond soulèvent cet océan. Il suffit que l'une d'elles déferle du bon côté pour qu'un courant se forme qui submergera les écueils et conduira au port le vaisseau désemparé.

« Un reste de fatalisme asiatique pèse sur ces mystères, écrit notre éloquent confrère Henry Bérenger. Ce n'est plus le chant enflammé des volontaires de la *Marseillaise*. C'est par moment la mélopée résignée des mystiques du *Nirvâna*, père authentique du « Nitchevo. »

Cette guerre, abondante en prodiges, verra peut-être s'accomplir un dernier miracle. Et le « défaitisme » russe s'éteindra, comme le « cafard » occidental, dans l'oubli des mauvais rêves.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Trime et Trime

Ma chère Cousine,

J'ai une idée qu'on ne m'enlèvera pas de la tête..., c'est que les hommes ont besoin de justice. Quand dans un pays ou dans une maison les choses vont cahin-caha, c'est qu'il s'est commis une injustice quelque part, et lentement la révolte gronde et monte. C'est ainsi que cela se passe au royaume des petits enfants, et tout le monde sait que les hommes, et même les héros, ne sont que de grands enfants... Ils ont besoin d'être aimés d'abord, gouvernés ensuite, — il me semble qu'on ne les aime pas assez et qu'on ne les gouverne pas du tout.

Si vous voulez, nous allons inventer un petit jeu facile, — il fait très chaud..., cela nous reposera. — Je commen erai et vous continuerez. Mon jeu s'appelle le Trime et Trime.

— Vous y êtes ?

— ...

— Alors, je commence...



Est-il juste que certains frères d'armes retirés du front pour travailler aux usines aient la liberté de rouspéter tout à leur aise, la femme au bras, les gosses sur les genoux. le gain en poche, alors que le poilu du front trime et trime et trime toujours ?

— ?...

Est-il juste qu'on s'attendrisse sur le sort de ces pauvres grévistes qui désorganisent dans les villes les services publics, tandis que le poilu, esclave de la discipline, face à l'ennemi, trime et trime et trime toujours ?...

Est-il juste qu'un R. A. T. de la série A, renvoyé dans ses pénates parce qu'il exerçait la profession d'agriculteur, goûte de ce fait la joie de son champ, l'ivresse du salaire, et néanmoins envoie sa femme toucher l'allocation instituée pour soutenir la famille du mobilisé ? Croyez-vous que cela fasse plaisir, là-bas, au camarade qui cultive la tranchée, sème les grenades et récolte les balles boches ? — pauvre poilu qui trime et trime et trime toujours !

Est-il juste que les gens des villes étourdissent le monde de leurs récriminati ns pour la viande, pour les gâteaux, pour mille petites privations qu'on croirait mortelles, tandis que le poilu, son quignon de pain noir à la main, silencieux et fidèle, trime et trime et trime toujours ?

Est-il juste que certains embusqués, gros, gras, dodus, bien faits et joyeux, se frottent les mains derrière un bureau en pensant au poilu qui lui, trime à sa place, trime et trime et trime toujours ?...

Est-il juste qu'un fantassin du front, un brave, un pur, un combattant, reste depuis le mois de décembre privé de permission, parce qu'on favorise, à son nez, les hommes du dernier renfort, les recommandés d'hier et de demain, les évacués, et tous ceux qui, n'ayant pas pris leurs habitudes au front, en partent plus facilement? Est-ce que le poilu qui trime et trime toujours n'aurait pas le droit aussi d'embrasser sa femme, ou même sa bonne amie ?

Est-il juste qu'un soldat de l'armée d'Orient souffrant de la fièvre, mal ravitaillé, très crapouilloté, « faisant ballon » courageusement devant son macaroni du matin et ses fayots du soir, entende les mille et une plaisanteries lancées sur « l'armée de Salonique » et les fêtards de ladite armée..., alors que, dans ses marais, au milieu d'une nuée de moustiques et d'une pluie de balles, nostalgique et douloureux, le pauvre exilé trime et trime et trime toujours?...

Est-il juste que ce soient toujours ceux qui ne font rien pour la Patrie qui en parlent avec le plus d'autorité, et sur un ton à faire rentrer sous terre les bons poilus qui cependant, eux, travaillent pour elle et triment et triment toujours ?

Est-il juste que le poilu, dont le gousset est hélas! souvent vide, soit la proie des débitants rapaces qui font fortune sur son dos et vendent sans vergogne rossignols, saletés et bricoles cinq fois le prix de leur valeur?

il sait se contenter de peu celui qui trime et trime et trime toujours.

Est-il juste que ce soient justement les soldats ayant été à la peine qui y retournent toujours ? Ils ont triomphé et reçoivent comme récompense l'ordre de remonter d'où ils viennent. Ce sont les autres qui prennent un repos honnête. Le poilu héroïque reste dans son rôle. Il trime et trime et trime toujours.

Est-il juste que les officiers supérieurs qui savent par cœur les tranchées, les vrais officiers du front et des poilus, — *les vrais*, quoi ! — ceux qui se battent avec eux et savent mourir à leur tête, — est-il juste qu'ils ne soient jamais consultés quand il s'agit d'une action décisive? Ils les connaissent pourtant, les poilus qu'ils ont l'honneur de conduire au feu, les poilus qui triment et triment toujours. Ils savent la manière de s'en se vir... Et cependant ce sont « les autres » qui donnent des ordres.

, cependant qu'à deux kilomètres le poilu trime et trime et trime toujours ?

Est-il juste qu'on passe sous silence, ou presque, les prodigieux faits d'armes de certains régiments?... Serait-il pas joli de voir défiler à Paris, par exemple, la fourragère sur l'épaule, musique en tête, les héros qu'on oublie dans leurs tranchées et qui auraient bien mérité un congé d'honneur ?

Serait-ce pas plus réconfortant pour la Patrie que l'armée des grévistes, gesticulant dans les rues?... Mais les héros ce sont les anonymes, ceux qui triment et triment et triment toujours.

Est-il juste que des fortunes insensées s'échafaudent sur les fournitures militaires, alors qu'une partie de ces gains, sagement ordonnée, devrait revenir, par un système de caisses de prévoyance, aux soldats qui auront mené le pays à la victoire ? — Mais ces poilus-là, de quoi se plaignent-ils ? Ils se battent, triment et triment et triment toujours. N'est-ce point tout ce qu'il leur faut ?

Est-il juste qu'à l'heure où la France souffre jusque dans ses entrailles, jusque dans sa chair, jusque dans sa vie, un seul corps de métier éclate d'orgueil..., le marchand de vin?...

A-t-il la semaine anglaise, lui?

Est-il obligé de se limiter, lui?

Subit-il les fluctuations ruineuses de la guerre?

Le marchand de vin exulte. Il a devant son comptoir depuis le samedi midi tous les privilégiés de la semaine anglaise, — il a maintenant, outre ses habitués grossis de tous les soldats en balade, une clientèle de femmes, — Mmes les Usinières s'offrent des tournées comme les hommes: il a tout, il a tout!... Son estaminet ne désemplit pas, — il faudra voir à s'agrandir..., fonder une succursale peut-être... La France meurt de ses poisons; les petits commerçants sont gênés dans leurs affaires; certaines grandes maisons, atteintes par l'augmentation des matières premières, tiennent debout par un miracle d'énergie, se demandant chaque jour si elles ne sombreront pas... mais le marchand de vin est sacré... Chaque heure mauvaise pour la Patrie marque dans ses destinées une ascension. Il est le souverain des villes, — à celui-là, on n'y touchera jamais...; c'est chez lui que les hommes perdent leur dignité, — ça n'a pas d'importance, — il est Roi, vous dis-je. Quand le mastroquet va, tout va..., oui..., mais ceux qui triment là-bas... et triment toujours, est-ce pour cet idéal-là qu'ils se font tuer ?

Voyons, est-ce que tout cela est juste ?...

Si ce petit jeu vous amuse, vous pouvez le continuer... Un livre entier n'en épuiserait pas la matière.

Or, je crois que ce sont toutes ces injustices-là qui frappent au cœur les soldats...

Quand j'entends parler de leur mauvais esprit, j'ai envie de hausser les épaules.

Dieu merci, Pétain est là maintenant... Il les connaît, lui, et de près, il a partagé leur vie au front..., il sait de quoi il retourne..., il les aime et il saura les gouverner.

Qu'on les aime, ces grands enfants qui peinent dur; qu'un esprit de justice anime tous les ordres qu'ils reçoivent des

... états-majors ; qu'ils sentent la France unie, souffrant avec eux, espérant avec eux et par eux ; qu'ils sachent bien qu'on ne favorise pas ceux-ci au détriment de ceux-là... Et on m'en dira des nouvelles, de nos soldats, de nos beaux soldats de France...

Ils grognent un instant, quand la coupe est pleine et que la vue de certains spectacles les écœure. Mais on peut compter sur eux. Ils sont là... Ils sont même un peu là...

Leur généralissime et leur ministre les aiment, ils viennent déjà de prendre des mesures salutaires, ils se laisseront gouverner par qui les aime..., et vivent les beaux Poilus qui, pour la plus grande France, triment et triment et triment toujours !

YVONNE SARCEY.

Les Maisons Claires

7 juin 1917.

Ah ! quel merveilleux enchantement ! le journal n'a pas eu le temps d'arriver à l'heure où je griffonne ces lignes, et déjà je reçois ceci :

Pour les « Maisons claires » destinées à abriter « leurs enfants »

M. Stinville, 25,000 fr. — Université des Annales, 500 fr. — MM. Gandois et Bareillier, 400 fr. — Anonyme N., 50 fr. Une fidèle abonnée, 100 fr. — Mme Papineau-Couture, 450 fr. — M. Lauriac, 10 fr. — Mlle Wolff, en l'honneur de ses fiançailles, 100 fr. — Mme Lucy Perdrizet, 218 fr. 60. — Mlles Berthe et Charlotte Bovet, 50 fr. — E. B., 10 fr. — M. et Mme Franceschi, 100 fr — Allies War Fund, 572 fr. — Mme de La Jarrie, 500 fr. — Mme Adolphe Brisson, 500 fr. Anonyme, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Anonyme, 5 fr — Anonyme, 10 fr. — Mme Buck, 25 fr. — M. Collins, 25 fr. — M. François, 15 fr. — Anonyme, 12 fr. 50. — Mme Vernon, 5 fr. — Une Institutrice de la Dordogne, 5 fr. — M. Lauriac, 10 fr. — Mme Augias, 25 fr. — Une abonnée des *Annales*, 10 fr. — M. et Mme Lévy, 15 fr.

Total de la 1re liste de souscription... 28,738 fr. 10

La bande du journal est à peine déchirée, et par télégramme une abonnée de toujours, une vieille amie, m'annonce un petit château en Normandie. M. Francis Jammes et les bienfaiteurs du pays, M. et Mme Leclair, me font entrevoir la possibilité d'une petite Maison claire dans les Pyrénées. Ah! quelle douceur!... Les enfants de nos soldats sont aimés, eux aussi : ils auront de l'air, du soleil... Je conterai tout cela la prochaine fois. Je veux aujourd'hui dire ma reconnaissance émue aux amis des Maisons claires, les membres d'Honneur qui ont pris sous leur égide les enfants de nos soldats.

Voici encore quelques belles réponses qui viennent de nous parvenir et qui nous mettent le cœur en fête :

Les Membres d'honneur (suite)

« J'accepte, madame, avec grand plaisir, trop heureux de pouvoir associer mon nom à une œuvre si intéressante.

» Aristide Briand,
» *Ancien Président du Conseil.* »

« Puisqu'il vous plaît d'accorder du crédit à mon patronage, disposez de mon nom. Je le donne bien volontiers à l'œuvre d'assistance que vous créez, « Les Maisons claires ». Voilà un titre qui dit bien ce que vous avez résolu de faire : donner aux enfants de nos soldats guettés traîtreusement par la tuberculose qui s'est jetée sur leur père, l'asile heureux où ils seront à l'abri momentanément et où ils prendront les forces nécessaires pour se défendre plus tard contre le mal. Un tel objet ne pouvait qu'obtenir mon adhésion.

» M. Delanney,
» *Préfet de la Seine.* »

« C'est un vif plaisir pour moi et un grand honneur d'acquiescer à la demande que vous avez bien voulu m'adresser dans l'intérêt de l'œuvre si intéressante et si socialement utile que votre générosité va faire éclore et développer pour le plus grand bien des malheureux qui ont trop ignoré jusqu'alors que la lumière est la première et la plus puissante source de la vie.

» Vous pouvez donc insérer mes nom et qualités parmi ceux qui composeront votre Comité et je serai trop heureux si vous en retirez une partie du relief et du profit moral que vous voulez bien y attacher.

» Je souhaite à votre noble initiative toute la prospérité dont elle est si digne.

» A. Monnier,
» *Premier Président de la Cour d'Appel.* »

« Madame, en instituant vos « Maisons claires », vous apporterez à l'armement antituberculeux, dont nous nous efforçons de doter notre pays, une contribution de haut prix. En faisant appel au concours des lecteurs des *Annales*, c'est toute une petite armée que vous joindrez à nous dans la lutte entreprise pour la sauvegarde de la nation : et cela aussi nous est infiniment précieux.

» Je m'associe de tout cœur à votre belle initiative.

» J. Brisac,
» *Directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques.* »

« J'accepte avec plaisir l'occasion que vous avez bien voulu m'offrir de participer à la belle œuvre des « Maisons claires ». Je donne mon nom très volontiers, et avec mes souhaits pour cette œuvre, je vous adresse l'assurance de mon respectueux dévouement.

» Pasteur Ch. Wagner. »

Nous terminons aujourd'hui cette liste, qui n'est pas encore complète, par la lettre pleine de bonté de Mgr Herscher. En lui nous voyons non seulement la bénédiction qu'il veut donner à notre œuvre, et qui nous est douce, mais un peu de l'âme de l'Alsace qu'il répand sur elle. En effet, Mgr Herscher aime la chère Alsace dans laquelle il est né, il aime les enfants, et nous le remercions profondément de l'honneur qu'il fait à notre œuvre.

« Fonder des « Maisons claires », c'est assurer à ceux qui souffrent plus de lumière, plus de vie et plus de bonheur. Aussi est-ce de grand cœur que j'applaudis à votre noble et généreuse initiative et que je vous donne mon nom. Travaillons tous pour tous.

» Mgr Herscher,
» *Archevêque de Laodicée, ancien évêque de Langres.* »

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 125

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

En deux mots, donnons les comptes du mois. Nous avions, au 1er mai, en caisse : 32,786 francs. Il nous reste, au 1er juin : 30,259 francs 20.

Cela prouve que les recettes ont été plus faibles que les dépenses. Et puis, ce mois-ci, d'ailleurs pour notre plus grande joie, nous avons eu de forts arrivages de blessés. Tous vont bien, c'est le principal.

Envois au Front

Le livre de Mmes Nicolle et Francis Thomé marque notre 43,455e envoi.

Transmettons en style télégraphique cette demande :

Le capitaine Vallade, 13e bataillon de chasseurs alpins, secteur 184, recommande à la sollicitude des Annales toute une compagnie de « diables bleus ». Parmi ces chers petits Savoyards si courageux et dévoués, un grand nombre méritent de recevoir des colis.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Le mois a été magnifique pour les soldats blessés aux yeux. On sait déjà le don royal fait à M. Brieux. En effet, sur l'avis du Comité français du « Permanent Blind Relief War Fund », M. et Mme Geo Kessler ont assuré, par le don d'un demi-million, une pension viagère de 1,200 francs à tout soldat aveugle amputé des deux bras. Mais cette admirable libéralité est à part.

A notre caisse, nous avons reçu en ce mois de mai, 9,460 francs 70.

M. Brieux en a dépensé, en secours temporaires, pensions mensuelles, collaborations aux aveugles et frais du Journal des Blessés aux yeux, etc., 6,604 francs 50.

L'œuvre a reçu ici depuis ses débuts : 106,959 francs 35. Il lui reste en caisse 58,719 francs 40.

Ce bilan se passe de tout commentaire. Il nous faut envoyer des remerciements très vifs à Mme Rose Griex, de Port-Saïd, à M. Vermond, aux jeunes filles du cours complémentaire, à Saint-Louis, qui ont envoyé aux chers soldats aveugles des souscriptions magnifiques.

L'Adoption des Prisonniers

Il nous reste, au 1er juin :

A la caisse de secours de l'adoption, après une dépense pour le mois de mai de 1,688 francs : 19,193 francs 95.

A la caisse des marraines d'outre-mer, après une dépense pour le mois de mai de 5,320 fr. de colis, il nous reste : 11,692 fr. 50.

Nos marraines continuent d'envoyer, avec le même dévouement, leurs colis personnels à leurs filleuls. Les démissions sont très rares et, quand il s'en produit, la marraine presque toujours confie son « enfant d'adoption » à une amie. Cela n'est sur nos livres qu'un changement de nom.

Le bruit se confirme des grands rapatriements. Nous en parlerons avec certitude la prochaine fois. Mais notre cœur bat en pensant au bonheur de tous ces filleuls.

Les Cantines au Front

Cette œuvre infiniment intéressante et qui va porter à nos combattants, presque sur le front, dans des voitures blindées, des boissons chaudes l'hiver, des boissons fraîches

l'été et des rations de café et de thé, est très populaire chez nos soldats... Elle a le don d'émouvoir aussi les poètes. Edmond Rostand a consacré aux cantines du front des vers qui chantent déjà dans toutes les mémoires et Jean Richepin leur a donné une journée, « la Journée du Poète », devant un public nombreux et enthousiaste réuni au ministère de la Marine. Il fit l'historique de cette œuvre et montra les magnifiques résultats obtenus, et puis il dit des vers, comme il sait les dire, c'est-à-dire de façon à soulever la salle. Aussi, je laisse à penser si la quête faite par le grand poète lui-même : *Pour nos soldats!* fut fructueuse. Les poilus boiront bien des tasses, bien des verres en l'honneur du poète. Mme Delna et Alexandre Georges prêtaient aussi leur concours à cette séance inoubliable, organisée par la comtesse d'Haussonville et le comte de Beaumont.

Les Jeunes Filles aux Champs

Une élève du lycée Molière, Mlle Aimée Roux-Marin, 60, rue du Ranelagh, m'apprend l'effort charmant fait par des jeunes filles pour se rendre utiles à la Patrie... Bravement, elles se sont mises à la culture maraîchère et agricole qui, dit-elle, « est un exercice autrement amusant que le tennis ». Un appel a été fait aux lycéennes, beaucoup y ont répondu. Elles se sont formées en équipes sous la direction d'un distingué professeur de Bourg-la-Reine et, depuis deux mois, bêchent, à Bagneux, un terrain inculte mis gracieusement à leur disposition. Les pommes de terre, les oignons poussent déjà.

Aimée Roux-Marin, voudrait que cet exemple fût suivi dans toute la France. Comme elle a raison, et je suis sûre qu'elle donnerait volontiers des renseignements amicaux à toutes ses compagnes de France.

Y. S.



TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

147e LISTE DE SOUSCRIPTION

43e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 19 mai au 2 juin 1917

J. B. C., 12 fr. — M. Pierre Vigneau, à Buenos-Aires, 200 francs — M. D. gès, Saint-Sever, 10 fr. — Mlle Rivoire, La Haye, 10 fr. — Mme Guépet, Paris, 10 fr. — Mme Tonnac, Loverdi, 10 fr. — Une Abonnée, à Moulins, 2 fr. — Mlle Degois, Marnay-sur-Seine, 17 fr. — Une vieille Bourguignonne, 5 fr. — M. Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Anonyme, à Montmartin-sur-Mer, 5 fr. — Anonyme de Donzy, 3 fr. — Anonyme, à Oran, 5 fr. — Anonyme M. H. F., 200 fr. — Mlle Hazard, 3 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mme Marchal, Le Raincy, 2 fr. — M. Guilbert, Croisset, par Dieppe, 10 fr. — Anonyme, 2 fr. 50. — Mme Le Coupe, Meudon, 50 fr. — M. Tréfault, Alfortville, 15 fr. — Mlle Téchoueyres, London, 5 fr. — Mlle Alfassa, 20 fr. — A la Mémoire d'un Soldat de France, 20 fr.

Total général de cette 147e liste.................. 656 50

LE JOURNAL
de l'Université des Annales

Sommaire du N° 12
paru le 15 Juin

La Fontaine : La Comédie humaine (8e leçon),
Conférence par M. JEAN RICHEPIN.

L'Aigle et l'Escarbot, le Lion et le Moucheron, le Lion et le Rat, la Colombe et la Fourmi, le Coq et le Renard, le Loup, la Chèvre et le Chevreau, le Loup, la Mère et l'Enfant, les Oreilles du Lièvre, le Chat et le vieux Rat, le Chartier embourbé, l'Eléphant et le Singe de Jupiter, le Berger et la Mer, le Savetier et le Financier.

La Défense de l'Enfant,
Conférence par le professeur COURMONT.

Les Confidences de nos Amis des Colonies. La Nouvelle-Calédonie, perle du Pacifique.

Nombreuses illustrations.

Abonnements aux 24 Nos de l'année scolaire : France et Colonies, 10 fr.; Etranger, 15 fr.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

LES IDÉES FAUSSES

Nous entendons parfois les gens se plaindre qu'on ne leur dise point la vérité. Je crois plutôt que l'on cache au public les nuances successives par lesquelles passe une situation diplomatique ou militaire avant de pouvoir être sainement jugée. On attend de la donner tout entière et non dans le détail quotidien, système qu'on aura de la peine à maintenir strictement, mais qui se défend très bien dans les circonstances actuelles. Il ne répugne pas à la raison. Ce qui est, à notre sens, beaucoup plus grave que de dissimuler certains faits et même que de répandre de fausses nouvelles, c'est de laisser se propager des idées fausses. Un fait se rectifie ou se rétracte, puis le souvenir s'en efface. L'idée, au contraire, devient formule et règle de conduite.

Par exemple, dans certains coins politiques et financiers, on accepte la théorie que l'Allemagne, en son opinion normale, ne chercherait plus que le statu quo ante. *Seuls, les impérialistes forcenés aspireraient encore à des conquêtes territoriales. Telle est une des versions les plus dangereuses qui circulent en ce moment. Elle a pour intention secrète de nous suggérer l'arrangement moyen qui abrégerait la guerre, arrangement que l'ennemi, dès aujourd'hui, serait prêt à consentir.*

N'hésitons pas, gouvernement, presse, gens attentifs de tous les milieux et de toutes les opinions, à opposer à cette thèse malsaine l'observation sincère, et la vérité, autant que l'esprit humain est capable de s'en approcher. « L'Allemagne n'a pas renoncé à l'espoir de nous vaincre. Elle découvrirait en nous une faiblesse quelconque qu'elle mettrait, à nous achever, une énergie farouche et renouvelée. » Voilà ce que proclament tous les discours qui traduisent sa pensée profonde ; voilà ce qui se devine dans tous ses actes, dans l'acharnement de la guerre sous-marine, dans sa diplomatie à la fois tortueuse et cynique, dans le mépris des petites nations à portée de sa main et qui n'ont pour se défendre que leur droit.

Un Lloyd George sait cela quand il pose devant son pays la question de la vie ou de la mort.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



Le prédécesseur de Raspoutine à la cour de Nicolas II fut un Français, le guérisseur Philippe, une sorte de mage bien connu de la population lyonnaise.

On sait que celui-ci, déjà célèbre en Russie, vit tout à coup sa renommée grandir quand se fut réalisée une prédiction qu'il avait faite. Pendant la grossesse de la tsarine, Philippe, appelé à Pétrograd, déclara que l'enfant que le couple impérial attendait serait, cette fois, un héritier... A partir de ce moment, l'influence de Philippe ne cessa de grandir : il fut comblé d'honneurs; il nous souvient d'avoir vu un portrait du guérisseur, en uniforme de général de division, grade que le tsar lui avait conféré, en même temps qu'il lui faisait octroyer, par une université russe — Moscou, si nos souvenirs sont exacts — le diplôme de docteur en médecine; car Philippe, intelligent et habile, était pourtant presque illettré; son écriture était abominable, son style maladroit, son orthographe extravagante...

Cette question du diplôme donna lieu à quelques incidents. Le guérisseur Philippe avait eu à plusieurs reprises maille à partir avec les autorités lyonnaises, et il fut traduit plusieurs fois devant le tribunal correctionnel pour exercice illégal de l'art de guérir : le diplôme russe à lui seul ne conférait pas le droit d'exercer la médecine, et Philippe ne se sentait pas de force à passer le moindre examen devant un jury de professeurs; il n'hésita pas à demander au tsar — et à obtenir de son indulgente faiblesse — une démarche auprès du gouvernement français et du président de la République. Cette démarche eut lieu pendant le séjour du tsar et de la tsarine à Compiègne, et le souverain autocrate eut l'air très péniblement affecté que le président de la République ne pût faire donner à un diplôme russe une valeur effective sans passer par les formalités de la loi. On assure même qu'il sollicita du président Loubet pour son protégé le « grade de général ». Cette demande ne pouvait pas avoir plus de succès que les précédentes. En France la tyrannie des lois est terrible.

Philippe tomba en disgrâce pendant la guerre japonaise : il avait voulu faire de la haute politique; au début de la guerre, il prédit au tsar la victoire; celle-ci ne vint pas et la Russie conclut la paix — malgré Philippe qui ne se releva pas de l'échec de ses prédictions.



Nous avons dernièrement consacré un article aux voyages du « Théâtre aux Armées ». Tous les soldats n'ont pas la bonne fortune de recevoir la visite des acteurs les plus célèbres de Paris. Alors ils s'arrangent entre eux et s'amusent à jouer la comédie. Cette lettre que m'envoie M. Jacques Bars, jeune et brillant pianiste, élève de Diémer, décrit leur ingénieux travail.

« C'est au seuil du troisième hiver, à X..., village de la Somme, pendant les journées pluvieuses et tristes d'un repos bien gagné, que germa dans l'esprit de mon excellent ami Gauze-Lauge, violoniste remarquable et costumier à Paris, ainsi que dans le mien, l'idée de fonder un théâtre par nos propres moyens, dans le but de donner une distraction à nos nombreux compagnons.

» Nous dressâmes donc un projet complet, avec tableau de la troupe, devis de construction, matériel, décors, accessoires, sans oublier un répertoire, modeste pour débuter et approprié à nos moyens. Après avoir étudié la question à fond il fut décidé que le projet serait présenté à notre colonel. L'idée fut discutée longuement par un groupe d'officiers réunis en commission, et finalement acceptée. Notre joie fut grande. De suite une contribution fut faite chez tous les officiers du régiment pour couvrir les frais. Une baraque Adrian avec électricité fut mise à notre disposition et la construction fut commencée. Tout d'abord il fallut songer aux décors, travail très délicat et qui présentait de nombreuses difficultés. On acheta des couleurs, des pinceaux, et quelques camarades, peintres-décorateurs, architectes de l'école des Beaux-Arts, MM. Lamarre, Hétieh, Vergniaud, Rigauld et Guillot, brossèrent, sur des toiles de tente, deux décors; le premier, un jardin; le deuxième, un salon. Enfin, après quelques jours de travail acharné, nos efforts aboutissaient à un succès énorme; la première représentation fut suivie de près par d'autres pour les différents bataillons. »

Les Français aiment le théâtre. Ils ont ceci de commun avec les Grecs... les Grecs d'autrefois; les Grecs de la grande époque, contemporains de Sophocle et d'Aristophane...



La Cousine me transmet une lettre qu'elle vient de recevoir et qui ne manquera pas d'intéresser nos lectrices. Elle leur sera même d'un précieux secours.

« Chère Cousine Yvonne,

» Je suis une abonnée des *Annales* et, comme je connais votre activité bienfaisante, votre désir d'améliorer par tous les moyens le sort de ceux qui souffrent, je tiens à vous faire part d'un procédé que j'emploie pour la cuisson des aliments et qui, j'en suis certaine, rendra de grands services aux ménagères économes. C'est un mode de chauffage qui n'est pas connu en France et que je trouve très ingénieux. La sciure de bois sert de combustible. En ce moment surtout où il y a pénurie de charbon, on a tout intérêt à employer ce moyen; on peut ainsi réaliser des économies appréciables dans un ménage et, de plus, faire œuvre patriotique. Cet hiver, vous avez parlé en termes émus des pauvres femmes qui stationnaient, par des journées glaciales, devant les portes des marchands de charbon pour repartir souvent avec leur sac vide et retrouver leur foyer sans feu. Si j'avais connu plus tôt le procédé très simple que j'emploie depuis bientôt un mois, je me serais empressée de le propager.

» Voici en quoi il consiste. On peut se procurer facilement, chez un épicier quelconque, une boîte en fer blanc cubique (boîtes des biscuits Olibet : 22 à 24 centimètres de côté). A la partie inférieure de cette boîte on perce un trou de 3 centimètres de diamètre, de façon à pouvoir enfoncer un bâton de la grosseur d'un manche à balai. Dans le milieu du couvercle, on fait une autre ouverture ayant à peu près 8 centimètres de diamètre. Par ces deux orifices, on enfonce deux bâtons, le bâton vertical étant un peu plus gros que le bâton horizontal (manche à balai). Ces deux bâtons se rencontrent dans le bas de la caisse en formant un angle droit. On enlève le couvercle et on remplit la boîte de sciure sèche en *pressant très fortement.* Il faut veiller, pendant le remplissage, à ce que les deux bâtons conservent toujours la même position (une autre personne peut les tenir en place). Le couvercle une fois replacé, on enlève les deux bâtons et l'on a ainsi une cheminée cylindrique qui va de l'orifice inférieur au trou supérieur. On allume à l'aide d'un papier que l'on place à l'ouverture du bas et, au bout de quelques minutes, la sciure commence à brûler et une belle flamme sort par la partie supérieure de la boîte. On n'a plus qu'à placer un trépied sur la boîte et l'on obtient ainsi un fourneau tout à fait simple et très commode pour la cuisson des aliments. Si l'on veut l'utiliser pour le repassage, une plaque de tôle mise sur le trépied permettra de chauffer les fers sans les salir. Veut-on diminuer le tirage, il n'y a qu'à boucher en partie ou en entier l'orifice inférieur.

Emplacement des trous

Place des deux bâtons

» Dans presque toutes les villes on peut se procurer de la sciure à peu de frais; dans les régions montagneuses, ce produit est souvent inutilisé par les scieries. Lorsque le sac se vend 0 franc 50 (comme dans la petite ville où je me trouve), une boîte revient à 0 franc 05 et elle brûle, en donnant une chaleur égale, pendant cinq à six heures. Ce procédé est donc très économique. Pour ma part, depuis que je l'emploie, il m'a permis de supprimer complètement le charbon et le pétrole. En combinant ce système et celui de la caisse norvégienne, une ménagère peut réaliser une grande économie. Si vous désirez de plus amples renseignements, je suis à votre disposition.

Boîte chargée

» Je suis sûre qu'après expérimentation, vous userez de toute votre influence, de toute votre persuasion, pour répandre ce procédé très simple et surtout très économique.

» Mme B. RAYNAL. »

Nous donnons cette semaine, en couverture, la suite de cette série des « types de la guerre », qui vaut à Lucien Jonas tant de compliments et que nos abonnés seront si heureux de posséder dans leur collection.

Le grand mérite de notre cher collaborateur et l'émouvant intérêt de ses ouvrages, c'est qu'il travaille d'après nature. Chaque mois il part au front et en rapporte des croquis, des études, les éléments de ces dramatiques compositions dont la plupart ont paru et continueront de paraître chez nous...

Il vient de publier vingt-quatre planches en lithographie, relatives à la guerre. L'éditeur d'art Le Prince, 20, rue de l'Odéon, a fait de cet album un chef-d'œuvre de présentation; il y a mis un goût digne du pays de Goya où il est né. Huit autres lithographies de Jonas sont préparées par ses soins et paraissent aujourd'hui : *Pourquoi nous n'avons pas voulu de leur paix.* Cette série, comme la précédente, ne tardera pas à être épuisée.

M. Le Prince, en même temps que les œuvres de Jonas, a publié divers albums sur la guerre, entre autres celui de Berne-Bellecour et celui de Louis Dauphin, deux jeunes peintres en passe de devenir très célèbres et dont il est superflu de vanter le talent aux abonnés des *Annales.* M. Berne-Bellecour excelle à saisir la physionomie pittoresque et vivante des soldats, M. Louis Dauphin à dégager la poignante mélancolie ou à fixer l'éclatante couleur des paysages.

UN PEU DE MUSIQUE

L'ART DE DÉCOUVRIR LES TÉNORS

Pollini, le plus grand directeur d'Allemagne, qui fit du Stadttheater de Hambourg, continuellement en déconfiture jusqu'à son arrivée au fauteuil directorial, le premier théâtre d'opéra de son pays, rentra chez lui un soir sous une pluie battante, très tard dans la nuit. Déjà trempé jusqu'aux os, il finit par trouver un fiacre dont l'automédon consent sans trop de difficulté à le conduire chez lui.

Installé dans la voiture où il espère se réchauffer un peu, il est tout à coup tiré de sa rêverie par l'éclat d'une voix admirablement timbrée qui chante à plein gosier une chanson populaire.

Charmé par les sons mélodieux, il cherche à découvrir quel est le noctambule qui possède un organe aussi enchanteur. Il s'aperçoit bientôt que c'est son cocher d'occasion.

Arrivé chez lui, il prie l'homme de laisser un instant sa voiture à la porte et de monter dans son cabinet.

« Vous chantez, mon ami?

— Je ne fais que cela pendant toute la journée.

— Vous avez appris le chant?

— Jamais de la vie. Je n'en ai ni le temps ni les moyens. Je fais cela pour m'amuser.

— Et vous ne voudriez pas apprendre?

— Je ne dis pas non. Mais, je ne peux pas.

— Pourquoi?

— Je suis marié et je n'ai que mon métier pour faire vivre ma femme et mes gosses.

— Combien gagnez-vous?

— L'un dans l'autre environ deux cent cinquante francs par mois.

— Eh bien! je vais vous faire une proposition. Je vais vous faire apprendre le chant. Je vous donnerai des professeurs. Dans un an vous serez capable de chanter en public. Pendant cette année, je pourvoirai à vos besoins en vous donnant trois cent cinquante francs par mois. Après cela, vous m'appartiendrez pour trois ans, à raison de quinze cents francs par mois la première année, deux mille la seconde et trois mille la troisième année. Cela vous va-t-il?

— Je serais bien sot si je disais non.

— Alors, signons de suite, et, dès demain, vous prenez congé de votre siège et de votre rossinante. »

Un an plus tard Henri Bothel débuta dans *Le Postillon de Longjumeau.*

La salle était archicomble, tout le monde connaissant l'histoire du joyeux cocher. Ce fut un triomphe sans précédent.

(A suivre.) JOS. SCHURMANN.

LES BRUITS QUI COURENT

UN HOMME OCCUPÉ. — Un homme occupé, c'est M. Lloyd George. Un journal anglais donne l'emploi de sa journée. Tout y est réglé, paraît-il, à une minute près :

« De 7 h. 45 à 8 h. 45, le Premier anglais examine les documents qu'on lui soumet; à 8 h. 45, il déjeune. Deux directeurs de services publics assistent à son repas pour discuter avec lui; à 10 heures, Lloyd George passe dans son bureau et reçoit des visiteurs, lit des dépêches jusqu'à 11 h. 30; de 11 h. 30 à 2 heures, séance du conseil de guerre impérial; de 2 heures à 3 heures, lunch avec plusieurs ministres pour discuter d'affaires urgentes; de 3 heures à 7 heures, séance du conseil de guerre impérial avec les experts militaires et navals.

» De 7 h. 30 à 8 h. 30, réception de visiteurs, signatures de documents. A 8 h. 30, dîner avec plusieurs ministres et discussions d'affaires intérieures. »

A partir de 11 heures, le ministre s'appartient. On est tenté de lui crier : « Bonne nuit! »

SERGINES.

LES LIVRES

Ceux de Verdun, par le lieutenant PÉRICARD.
L'Ame du Soldat, par M. GEORGES BONNET.

Je ne crois pas qu'il y ait actuellement un sujet de méditation plus grave et d'un intérêt plus poignant que l'évolution des idées et de la mentalité générale telle qu'elle se précise par les effets de près de trois années de guerre. Ce que nous voyons se constituer, ce sont les éléments qui détermineront les grands courants de demain, ce sont les forces qui réaliseront l'avenir et il importe de les bien connaître pour qu'on sache ce qui sera promis à notre meilleur espoir. A ce point de vue, toutes les études portant sur le caractère, les idées et les sentiments de nos soldats doivent particulièrement retenir notre attention, car ce sont les soldats ayant soutenu la plus rude des batailles qui exerceront demain l'influence la plus sûre. Rentrés dans leur milieu, ils le transformeront tout naturellement par le rayonnement de leur âme; ils seront les héros dont l'effort admirable aura sauvé la patrie, mais ils seront aussi les êtres nouveaux apportant dans l'ensemble de notre vie des énergies que nous ne soupçonnions point. Tous ceux qui ont des leurs au front ont pu constater ce fait : à chaque permission, on trouve que le fils ou le frère est « autre » ; on découvre en lui un homme que l'on ne connaissait point ; sous les traits familiers, c'est un esprit et un cœur inconnus qui se révèlent. C'est cela qui mène parfois à penser qu'il y a entre le front et l'arrière un abîme moral.

Dans le très beau livre qu'il vient de publier sous le titre *Ceux de Verdun*, le lieutenant Péricard constate qu'entre ceux du front et ceux de l'arrière la coupure se fait chaque jour plus large et plus profonde, parce que les combattants et les non-combattants, tout en se servant de la même langue, ne parviennent plus à se comprendre, les mots n'ayant plus pour eux la même valeur. L'observation est juste et de là naissent des malentendus déplorables, des erreurs qui faussent singulièrement les situations. En réalité, l'idée que l'on se fait à l'arrière du « poilu » et de la vie du « poilu » froisse nos soldats. La médiocre littérature qui leur prête une existence toute en attitudes sublimes ou émouvantes les exaspère. Ils ne se reconnaissent point dans ces héros de romans, de comédies ou de poèmes et ils ont le sentiment qu'en ne les voyant pas tels qu'ils sont, on leur vole le meilleur de leur gloire.

Le lieutenant Péricard a raison de réagir contre la légende, puisque la réalité est bien plus belle, et les types de soldats qu'il nous présente sont admirables de sincérité et de vérité. « Héros? non. Il y a dans ce mot héros je ne sais quoi de forcé, de surhumain, de hors nature. Et le poilu est simple. Le calme qu'il avait en labourant son champ ou en poussant sa varlope, le même calme l'accompagne sur le champ de bataille. Il lance une grenade, puis il allume sa pipe. » Capable de tous les héroïsmes, il a ses faiblesses, ses défaillances, ses rancunes et ses rancœurs. Devant l'ennemi, on peut tout exiger de lui ; dès qu'il est au repos, à quelques kilomètres du front, l'esprit de l'arrière le reprend — et c'est la « grogne ». C'est le contraste entre ces deux états d'esprit qui fait la grandeur du poilu. L'homme qui grogne, querelleur et injuste, devient, par la simple conscience du devoir à accomplir, le Juste sublime dans le sacrifice de lui-même librement consenti.

Il faut le lire ce livre où un soldat nous parle des soldats, il faut le lire et le méditer. Dans sa simplicité, il est un des plus émouvants que la guerre ait inspirés et il nous fait comprendre quelles furent les souffrances de ceux qui ont défendu Verdun, « les simples, les modestes, les boueux, les misérables, les splendides poilus ». Le lieutenant Péricard n'est pas dupe des mots et des formules ; il ne se laisse pas prendre à l'harmonie des phrases, mais il crie la vérité qui est en son cœur avec cette force que donne seulement le sentiment profond de l'heure passionnément vécue. Et quand il dit aux soldats qui furent à Verdun : « Que cette prière, chaque jour, soit ta prière : Notre Père qui êtes aux cieux, élargissez mon cœur afin qu'il puisse contenir plus de haine », il exprime toute l'âpre volonté de ne jamais oublier ce qui logiquement devrait faire demain le fond de la mentalité des hommes qui auront livré les plus grands combats de l'Histoire.



Un autre écrivain du front, M. Georges Bonnet, s'attache de même à étudier le véritable poilu. Son livre, *l'Ame du Soldat*, procède d'un esprit et d'un procédé littéraire très différents de ceux du lieutenant Péricard, mais il offre un intérêt considérable au point de vue de la situation de fait qui existera au lendemain de la guerre. M. Georges Bonnet a voulu se faire une idée de ce lendemain non point en s'inspirant des doctrines laborieusement établies à l'arrière, dans le silence du cabinet de travail, mais en cherchant à discerner les influences de la guerre sur les hommes qui la font depuis près de trois années. Sa thèse est que la condition essentielle pour comprendre les soldats est d'avoir vécu parmi eux. Aussi réagit-il vigoureusement contre ce qu'il appelle la « légende du poilu », considérant que le soldat moyen est un homme patient, résigné, qui supporte avec simplicité de grandes souffrances. M. Georges Bonnet tient pour acquis que ce n'est pas l'idée de la patrie, trop complexe pour la plupart de ces cerveaux frustes, qui les soutient dans leur tâche, mais un des éléments de cette idée : la famille, l'amour du sol, l'amitié, et il ajoute, d'ailleurs, qu'il y a là un phénomène moral très élevé, très beau et très digne d'être admiré, à la condition qu'on le considère tel qu'il est, c'est-à-dire infiniment simple. La guerre a rendu les hommes plus ou moins fatalistes ; elle ne donnera pas aux indécis et aux paresseux cette leçon d'énergie qu'on en attendait pour eux.

Voilà la thèse, mais ce n'est pas, loin de là, une thèse de lassitude et de découra[gement]. L'auteur s'applique surtout à [dé]truire les fausses conceptions de l'arri[ère], le systématique « bourrage de crâne » [par] lequel certains croient prodiguer les enc[ou]ragements aux soldats, et il veut que l['on] place davantage ceux-ci en face des réali[tés], parce qu'ils sont, par leurs vertus propr[es,] à la hauteur de toutes les réalités.

L'auteur traite avec beaucoup d'in[dé]pendance les questions infiniment co[m]plexes de l'influence de la guerre sur le se[n]timent religieux et sur l'évolution des id[ées] pacifistes, mais peut-être a-t-il le tort [de] tirer des observations qu'il a pu faire [des] conclusions trop générales, car ceci est s[ur]tout affaire de tempérament, d'éducati[on,] de conscience et de personnalité. Qua[nd] il nous parle du rôle de l'élite et des espo[irs] de demain, il nous met en garde contre l['il]lusion des revirements complets, des tran[s]formations profondes, des véritables rév[o]lutions de mœurs et de pensées, et il n[ote] que les changements qui se sont produ[its] dans l'esprit des soldats au point de v[ue] pacifiste, social et politique, ne font q[ue] marquer une étape nouvelle de l'évoluti[on] depuis longtemps commencée.

Il faudra attendre l'épreuve même [de] l'après-guerre pour s'en convaincre et [il] conviendra sans doute que les conditi[ons] dans lesquelles la solution du conflit s[era] obtenue influeront puissamment sur le se[ns] et la portée de cette évolution. La vér[ité] semble être que pour apprécier exacteme[nt] le rôle de nos soldats dans l'organisati[on] de la vie générale quand le canon se sera [tu,] il nous manque encore un élément esse[n]tiel : la connaissance précise du caract[ère] et de l'étendue de la victoire. Nos for[ces] morales au lendemain de la guerre vaudr[ont] ce que vaudra la victoire dont elles ser[ont] nées.

Il n'en reste pas moins que les écrivai[ns] s'efforçant de nous découvrir l'âme [des] soldats et de nous faire comprendre la me[n]talité des « poilus » font œuvre utile et sal[u]taire. Ils nous mettent en garde contre [de] faciles illusions tout en justifiant plei[ne]ment notre confiance dans les hommes q[ui,] d'un élan admirable, ont réalisé la pl[us] grande page de l'Histoire. Peut-être co[m]mettent-ils une erreur en tenant pour dé[fi]nitivement fixé un état d'esprit créé p[ar] la longue et pénible guerre de positions [à] laquelle on en est réduit depuis la fin [de] 1914, état d'esprit que toute reprise de [la] guerre de mouvement modifierait sans dou[te] sensiblement demain ; mais ce qui est c[er]tain, c'est que nos frères et nos fils se[ront] profondément transformés par la du[re] épreuve des batailles et que, de ce fait, l'ex[is]tence ne sera jamais plus ce qu'elle a é[té.] Se pourrait-il que, des millions d'homm[es] étant morts pour une idée, la vie du mon[de] n'en soit pas changée? Mais ce qu'elle s[era] et quelle pensée la dominera, cette vie [de] demain, nul ne pourrait le dire à l'heu[re] où nous sommes, et peut-être vaut-il mie[ux] qu'aucune certitude ne vienne, dès à pr[é]sent, fixer notre espoir et limiter notre effo[rt].

ROLAND DE MARÈS.

CHEZ L'ENNEMI[1]

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite).

STUTTGART, VILLE JADIS CORDIALE... — TRISTESSE DES JEUNES RECRUES. — LA FONTAINE DU DESTIN.

Avant la guerre, Stuttgart avait encore un air de bonhomie joviale que vous auriez cherché en vain dans toutes les villes du nord de l'Allemagne. Même sous le casque à pointe, le peuple y avait conservé une cordialité inconnue sur les bords de la Sprée. Certes, comme tous, ils étaient obéissants devant la règle et la férule ; mais ce travers national n'allait pas jusqu'à la servilité ; de même leur politesse n'était pas encore la lourde obséquiosité de leurs voisins du Nord. Les rues n'étaient pas encore trop policées ; les habitants y avaient conservé leurs coudées franches et l'uniforme n'allait pas jusqu'à les hypnotiser. Bref, on y était Allemand, mais pas encore Prussien.

La guerre aurait-elle altéré le caractère de ces bons Souabes? Le fait est que mon séjour de quelques heures dans la capitale du Wurtemberg m'a laissé cette impression ; car, dès mon arrivée, partout, comme si j'eusse été indésirable à tous ces gens, si accueillants autrefois, la même raideur pleine de morgue, à la prussienne, se manifeste à mon égard. A l'hôtel je suis tenu pour suspect dès que le portier entrevoit mon passeport étranger, et le policier qui le feuillette me témoigne dès l'abord une hostilité qu'il ne cherche même pas à dissimuler. La placidité, la bonhomie, la cordialité des citoyens wurtembergeois semble, du fait de la guerre, s'en être allée.

La proximité de la frontière y est-elle pour quelque chose? C'est probable. En outre, les quelques bombes efficaces, lancées sur la gare par les aviateurs français dans un raid de représailles tout à fait légitime, ont dû contribuer dans une forte mesure à cet état d'énervement manifeste. En tout cas, à Stuttgart, la méfiance envers les étrangers confine à la manie. Trois fois, en quelques heures, filé sans doute par un lot de sbires, j'ai dû subir l'éternel interrogatoire : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? » On se croirait revenu à l'inquiétude folle des premiers jours d'août 1914, pendant lesquels la population, perdant tout sang-froid, se livra à des excentricités sans nom.

Je passe mon temps à parcourir la ville. Ce sont les dernières heures de mon voyage, et je tiens à surprendre encore quelques palpitations du cœur de cette Allemagne en guerre... Ainsi, près de la gare un lot de recrues sont réunies en cercle. Ils sont jeunes ; ils ne sont pas allés au front ; ni fatigues, ni souffrances, ni privations n'ont pu encore ébranler leur patriotisme! Et, cependant, comme leurs visages sont mornes, résignés. Pas un cri, pas un chant. Bien que ce soit le pays classique des chœurs d'hommes et des lieder, les troupes maintenant ne chantent plus au départ. Elles se taisent. Trois ans de guerre leur ont serré le gosier.

Je m'amuse pendant quelques instants à détailler leur équipement. Ce n'est plus la perfection. Les succédanés industriels auxquels l'Allemagne est obligée d'avoir recours envahissent maintenant à leur tour l'armée. Leur sac n'est plus en cuir, mais en toile, et les bretelles de leurs fusils sont en lisière. Sur leur poitrine cependant est suspendu tout un petit harnachement comique par son abondance : lampes électriques, sifflets, crayons, compas, boussoles, chamarrures, ajustés là avec la même absence de goût qui leur fait arborer en montagne, sur leur chapeau vert, des plumes de geai, des blaireaux, des aigrettes et des queues d'écureuil!

La nouvelle gare, qui devait coûter cent cinquante millions de marks et que Stuttgart, désireux d'imiter Leipzig et Cologne, avait commencé de construire bien avant la guerre, n'est pas encore terminée à cette heure. Seule une partie en briques supportant une grande tour est achevée ; pour arriver à ce but et pour satisfaire aux exigences du grandiose et de l'énorme, tout un quartier pittoresque du vieux Stuttgart a dû être détruit. La grande catastrophe n'a pas eu seulement comme conséquence d'arrêter cette manie des constructions colossales ; elle a également eu les effets les plus inattendus. C'est ainsi que je n'ai plus retrouvé le vieil hôtel moyenâgeux, bien connu de tous les étrangers : *Zum Koenig von England* (Au roi d'Angleterre). L'édifice s'est dernièrement mué en Office des pauvres de la ville. L'animosité contre les amis d'autrefois — les ennemis d'aujourd'hui — a décidé de cette mesquinerie.

Les réclames et les enseignes en français et en anglais, si abondantes autrefois dans tout le sud de l'Allemagne, ont également disparu. Plus de *Modes*, plus de *Coiffeur*, de *Grand Café*, de *Trocadéro*, de *Chat noir!* Toutes ces appellations ont été grattées, raturées, car il n'y a pas eu de plus fervents partisans de la guerre contre les expressions et termes étrangers dont leur langue est pleine que ces bons Wurtembergeois. C'est ainsi que, amusé, je découvre une affiche du théâtre de la Cour dans laquelle abonnement est traduit par *Miete*, la loge par *Laube*, et la garde-robe (le vestiaire) par *Ablagegebuehr*. Un seul mot français a résisté à toutes les tentatives de traduction de ces Teutons du sud : orchestre. La langue de l'Ile-de-France sait, en Allemagne, se défendre toute seule.

Au pied de l'une des façades du théâtre royal, la ville a fait dernièrement ériger une nouvelle fontaine. Le Destin, sous la forme d'une femme pensive, laisse tomber l'eau d'une amphore dans un bassin de marbre ; à droite et à gauche, deux groupes d'hommes et femmes représentent la joie et la douleur, et, sous cette allégorie, se lit la strophe suivante :

Aus des Schiksals dunkler Quelle
Rinnt das wechselvolle Los.
Heute steht es fest und gross,
Morgen wankt es auf der Welle.

(De la source sombre du Destin — Coule le sort toujours changeant! — Aujourd'hui il est grand et assuré, — Demain il chancelle sur la vague...)

L'allusion à la situation critique de l'Allemagne est transparente. Aussi bien les ai-je salués, ces vers, comme un présage!

Pendant le souper, à table d'hôte, j'ai l'imprudence de commander « ein Kotelett.. » Or, c'est un jour sans viande, et mon erreur, vite répandue parmi les mangeurs, me vaut de partout des regards soupçonneux. Le garçon me sert maussadement, avec un mépris manifeste ; le maître d'hôtel feint de ne pas m'apercevoir. Quoique bien décidé à ne m'offusquer de rien, cette hostilité me chasse de la salle sitôt mon maigre repas fini...

LA FIN DU VOYAGE. — LES ANGOISSES DU DERNIER INTERROGATOIRE. — VERS LA SUISSE.

Le train franchit maintenant ma dernière étape : Ulm, Friedrischafen. Les stations fuient, tandis qu'une angoisse violente, irraisonnée, me prend... Passerai-je la frontière? Leurs policiers, dont l'attitude pendant tout mon voyage n'a fait que fortifier mon mépris pour l'Allemagne, ne s'abaisseront-ils pas, tout à l'heure, à mon égard, à quelque acte brutal? N'ai-je pas écrit quelques notes en marge d'un livre? Les flancs de ma valise ne recèlent-ils pas un portefeuille fabriqué avec la botte d'un soldat russe et un coupe-papier forgé par un prisonnier français? Ne va-t-on pas me mettre tout à l'heure la main au collet, comme espion dangereux... Ces mauvais pressentiments augmentent à mesure que nous nous approchons de Friedrischafen ; car partout, les mesures de sécurité me semblent renforcées. Partout, de petites affiches donnent cent ordres différents. L'une d'entre elles prie même les voyageurs de descendre eux-mêmes, autant qu'il se peut, les rideaux des fenêtres... Mais personne ne s'en préoccupe jusqu'à l'entrée de la ville où, de son propre chef, un vieux monsieur exécutera l'avis. Aux façades des gares, d'autres placards ordonnent aux soldats de se méfier, de se taire, à cause des espions ; à chaque station, une grande affiche revient : une femme en peplum tient une balance... C'est l'invite à sacrifier ses bijoux, invite mise en vers selon la manie nationale :

Gold gebe ich zum Wehr
Eisen nehme ich zum Ehr !
(Donnez de l'or pour du fer!)

Le train entre en gare.

Je descends du train et bientôt nous sommes réunis, une dizaine de voyageurs, dans la petite baraque des gardes-chiourme préposés aux passeports. La porte de service donne directement sur l'embarcadère où se trouve amarré déjà le vapeur qui doit me ramener en Suisse. Par la fenêtre, j'aperçois sur le pont les employés dont la casquette s'orne de l'écusson fédéral. En deux bonds, me semble-t-il, je pourrais être en sûreté auprès d'eux... Mais non, comme à l'arrivée, le même cérémonial m'attend ; trois scribes — sous-officiers roides, hérissés comme toujours — nous harcèlent de questions brèves, menaçantes, et de suite, par le jeu de leur physionomie, l'on voit que leur conscience ne doit s'embarrasser d'aucun scrupule. Je m'avance à mon tour et le cœur me bat à grands coups tandis que mon nom, sitôt donné, est contrôlé dans des fiches entassées par ordre alphabétique. — Puis l'interrogatoire commence ; je dois raconter mon voyage au petit commis qui m'interroge, et comme je donne force détails, je m'aperçois bientôt que quelque chose ne va pas ; mes haltes nombreuses dans les différentes villes de l'empire semblent l'exaspérer ; il devient de plus en plus bourru, et sitôt qu'il apprend que je me suis arrêté à Cologne..., à la forteresse de Cologne, dressé soudain devant moi qui n'en mène pas large, il éclate en une subite colère, m'expectorant à la face tout un flot de questions stupides, comme si, par la terreur, il eût cherché à démasquer en moi un dangereux espion... Le bateau lance à ce moment un coup de sifflet strident. Vais-je manquer le départ? J'use donc de ma dernière ressource : mon parent, officier prussien ; j'indique le numéro du régiment, les campagnes qu'il a faites.

Et voyez comme fonctionne encore splendidement cette grande machine de discipline et d'autorité qu'est l'armée allemande! Chez ce primitif, militarisé pendant toute sa vie, le mot : *Offizier* l'a soudain rivé, figé, hypnotisé. Du coup il change de ton, tout prêt à se soumettre, à obéir, à claquer des talons. La confiance est revenue ; je ne suis plus l'être dangereux de tout à l'heure et bientôt mon bonhomme me rend mon passeport en me faisant un grand salut. Je suis libre; je saisis ma valise qu'on ne songe plus à fouiller et je cours, je vole plutôt, le long de l'embarcadère, comme si quelque main carrée, au poing velu de schutzmann, eût été là, derrière moi, toute prête à me saisir à la nuque...

Quelques minutes plus tard, le vapeur mettait cap sur la Suisse.

FIN ?

(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

LA CATHÉDRALE

VI. — LES VERTUS ET LES VICES DANS LA CATHÉDRALE

Si les Arts et les Sciences ont leur figuration dans la cathédrale, c'est au titre de prolongements temporels de la vie religieuse, de moyens d'expression et d'instrument de conquête pour la foi. Quand il s'agit des Vertus et, par opposition, des Vices, leur droit de présence dans le temple où toute la vie s'introduit harmoniquement est bien plus direct. La vie religieuse n'a d'objet que de nous faire accomplir notre destinée. Il en est comme d'un but où le projectile lancé doit atteindre. Plus la trajectoire sera tendue, plus on a de chances d'obtenir l'effet. Or, ce qui tend la trajectoire, dans le tir, c'est la force d'impulsion dégagée, c'est la *vertu* du canon et de la poudre. Le moindre *vice* de fabrication ou d'emploi, c'est le flottement de l'obus et sa chute on ne sait où, sans résultat utile.

Le mot vertu et le mot vice, employés au spirituel, n'ont pas d'autre sens. Il s'agit toujours d'arriver au but, comme par une projection bien mesurée de soi-même. Et comme cette projection en avant dans le sens de nos fins se réalise par des actes, il faut que nos actes soient droits et que, pour cela, une *vertu* intérieure soit à l'œuvre.

Mais quand il s'agit d'art, vertus et vices ont contre eux quelque chose de grave, c'est leur caractère abstrait. L'art graphique est ennemi de l'abstrait, il se meut dans le visible. Mais on peut, comme disait Carrière, au moyen de ce qui se voit, exprimer ce qui ne se voit pas. Et il apparaît que l'art dispose ici de trois ressources : *la personnification, l'allégorie, les faits élevés à la hauteur d'un symbole*, moyens qui d'ailleurs se mêlent constamment, se soutenant l'un l'autre.

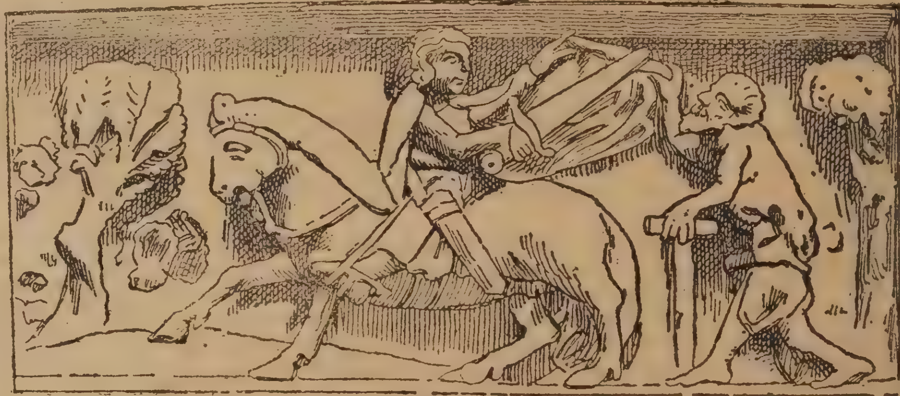
Le principe des personnifications est aussi ancien que l'humanité ; il se trouve impliqué dans le langage même, qui vit de métaphores et suggère des prosopopées. Quand on dit avec Juvénal : *Virtus laudatur et alget*, — la vertu est louée et elle se morfond, elle est transie, comme quelqu'un qu'on laisse à la porte, en hiver, sous la bise, devant le bourrelet de neige qui calfeutre, — c'est bien déjà une personnification ; un tableau en sortirait aussi bien qu'un poème.

C'est le plus souvent une figure de femme qui sert à représenter la vertu dans les cathédrales. Logique partielle, qui offre une part d'illogisme ; car la virilité de l'âme est incluse dans le mot vertu *(virtus, virilitas)*, ainsi que s'en souvint parfois le seizième siècle, surtout quand le mot désignant la vertu était de genre masculin.

Dès le temps du *Pasteur* d'Hermas, c'est-à-dire au premier siècle, les vertus sont représentées comme des vierges, à cause de l'idée de pureté qu'elles éveillent, à cause de leur beauté, de leur charme pour les gens de bien, de leur fragilité aussi, fussent-elles même la Force ; car la force de l'humanité est comme le roseau d'Egypte dont parlait Isaïe : il se brise facilement et vous blesse.

Comme attributs généraux, on peut remarquer que la Vertu, homme ou femme, est représentée debout, comme prête à l'action, ou bien *en trône*, pour exprimer le triomphe de l'ordre. On lui met un nimbe, à cause de sa sainteté, ou une couronne, à cause de sa royauté spirituelle ; on la chausse de sandales, pour marquer sa mission voyageuse, ou on la laisse pieds nus, comme le Christ, en signe de supériorité par rapport aux choses terrestres. Pour mieux noter son essence spirituelle, on lui donnera parfois un costume religieux.

Les Vices, eux, sont rabaissés et rapprochés de l'animalité, parce que c'est en effet notre animalité qu'ils expriment, la vertu n'étant autre chose, en nous, que le règne de la raison.



La Charité (saint Martin partageant son manteau).

Avec Tertullien, les Vertus étaient devenues des vierges guerrières. Non qu'il eût inventé cette métaphore, qu'avait connue l'antiquité et que tout le monde réinvente après lui ; mais il lui prête sa fougue et va jusqu'à montrer la Douceur massacrant la Dureté, crainte qu'elle nous opprime.

Au quatrième siècle, Prudence reprendra l'idée en sa *Psychomachie*, et ses vers virgiliens inspireront les imagiers jusqu'à la fin du XIIe. Seulement, au XIIe, les guerrières changeront de mœurs et d'armure. Au lieu de l'accoutrement et des gestes à la romaine, ce seront des barons francs, avec la cotte de mailles, le bouclier triangulaire et le large glaive. Ainsi voit-on la psychomachie aux chapiteaux de *Notre-Dame du Port*, à Clermont-Ferrand.

Au portail des cathédrales, où si souvent ce thème reviendra, la bataille devra se calmer, pour satisfaire aux exigences du style monumental. A Strasbourg, les Vertus sont de charmantes jeunes filles, qui viennent facilement à bout de monstres n'ayant qu'un souffle de vie. A Aulnay, ce sont d'hiératiques figures, qui évoquent et n'agissent point. Dans les médaillons de Notre-Dame de Paris, d'Amiens, de Reims, de Chartres, leur allure est modeste et attirante ; elles se recueillent ; elles respirent la sérénité qui convient aux choses permanentes. Le reste passe, la vertu demeure : elles le disent, ces petites figures si nobles et si calmes, portant leur écusson symbolique. Les vices, qui ne sont pas nobles, n'auront pas de figuration héraldique. Désordre de l'âme, on les livre à l'agitation : ils commettront, dans le médaillon à côté, quelque méfait relevant de leur caractère.

Il arrive d'ailleurs que le calme des Vertus tienne à rappeler les anciennes batailles. Les belles reines de la rose de Notre-Dame, à Paris, Vertus exquises, tiennent la lance en main, pour le besoin, tout en gardant leur majesté et leur pièce héraldique.

On peut remarquer que l'effet monumental s'enrichit, en cette occasion, d'une pensée morale. Car la vertu qu'il convient le mieux de représenter, c'est sans doute la vertu parfaite. Or, la vertu parfaite ne combat plus : elle triomphe. Vertu implique facilité et joie, disaient les Anciens, comme l'art parvenu au degré suprême.

La division des vertus en vertus *théologales*, c'est-à-dire se rapportant à Dieu, et vertus *morales*, mettant de l'ordre dans les dispositions humaines, remonte au début du christianisme : les cathédrales ne pouvaient manquer de s'y adapter. La *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité* d'une part, de l'autre des vertus pouvant pousser fort loin et un peu arbitrairement leurs subdivisions, c'est ce qu'on y rencontre.

La Foi portera une croix et un calice avec sa patène, afin de donner tout de suite à penser à quoi et à qui la croyance nous attache. « *Je n'ai pas estimé savoir au milieu de vous autre chose que Jésus, et Jésus crucifié* », dit l'Apôtre. Le calice joint à la croix rappelle que l'Eucharistie est une rédemption continuée, et, à cause de son mystère, le sacrement par excellence de la foi.



Portant la tiare, la Foi paraîtra se confondre avec le souverain pontificat qui la règle ; voilée ou les yeux bandés, elle exprimera le mystère ; toutefois, ce dernier symbole créera aisément une confusion, vu que c'est ainsi, traditionnellement, qu'est représentée la Synagogue. Ailée, la Foi rappelle son origine céleste et la rapidité de sa première diffusion. Une main sur le cœur, elle fait confiance au témoignage divin. Tenant un cœur enflammé, ce qui la rapproche de la Charité, elle témoigne de ce qu'elle voit dans le message qu'elle a reçu, à savoir les bontés divines. Ses yeux au ciel ou son doigt dirigé vers le ciel montrent la source des vérités.

Quand elle foule aux pieds l'Hérésie, eellc-ci est représentée généralement par un monstre : souvent une femme à queue de

serpent, qui, parfois, vomit les mauvaises doctrines sous la forme de livres que la Foi brûle. Ou bien, l'on invoque l'histoire, et c'est alors Arius ou Mahomet qui sont foulés. D'ailleurs, la foi a d'autres contraires. L'Incrédulité, l'Infidélité, ce sera la Synagogue. L'idolâtrie sera figurée à Amiens par un homme adorant un singe : l'erreur trompeuse n'est-elle pas le singe de la vérité? Le plus souvent, c'est une idole traitée en bibelot d'art qui est l'objet du culte idolâtrique.

A l'Espérance, on sait bien que l'ancre est confiée : elle rend notre navigation en ce monde sûre et calme. La fleur, espérance du fruit, la corne d'abondance où fleurs et fruits se mêlent, disent la récompense. Une colonne pour s'appuyer en ce bas monde ou un bâton pour y marcher, c'est le rappel des calamités qu'on espère vaincre. L'étendard, c'est le triomphe escompté ; le sceau divin, c'est l'assurance des promesses. Les mains jointes et les yeux dans la direction de la couronne se commentent sans peine. Quant à celui qui se désespère, n'ayant plus de raison de vivre, puisque la destinée lui paraît murée, on le verra se passer une épée au travers du corps. Ou bien ce sera Judas qui se pend : l'histoire ou le symbole.

Voici en troisième la Charité. A son sujet, les artistes français ont presque toujours été au-dessous de leur tâche, même aux meilleures époques. L'amour de Dieu, source de l'amour d'autrui, ils paraissent l'ignorer, et ne voient dans la charité que la bienfaisance. Giotto, à l'*Arena* de Padoue, avait été mieux inspiré : il représente la Charité avec son cœur en main, l'offrant à Dieu et, à cause de Dieu, présentant de l'autre main une corbeille de fruits, pour la nourriture des pauvres.

Quoi qu'il en soit, la bienfaisance charitable est représentée par la bourse, le coffre, la cassette, la pièce de monnaie, la corne d'abondance. La brebis sera employée avec prédilection au treizième siècle, parce que le doux animal s'abandonne paisiblement à tout ce qu'exigent de lui les multiples besoins de notre vie. Une femme debout, portant et conduisant des enfants ; plus souvent assise, pour les mieux accueillir et les montrant en grappe sur ses genoux, sur ses bras, suspendus à son sein, s'en laissant envahir et les regardant tendrement, ou levant les yeux au ciel afin de les confier : cette femme toute de bonté et d'oubli de soi, c'est la Charité encore.



La Prudence.
Seconde face; tête de vieillard tournée vers le tombeau.



La Prudence.



La Tempérance.



La Force.



La Justice.

Les quatre statues d'angle du tombeau de François II, duc de Bretagne. (Cathédrale de Nantes).

Pour les vertus morales, les variantes sont moins nombreuses, parce que l'objet a moins d'extension, et aussi parce que, représentées moins souvent, ces vertus sollicitent moins l'effort de l'artiste.

La Prudence a son miroir, son serpent. Elle a parfois un triple visage, afin de porter son regard sur le passé, le présent et l'avenir. Ou bien, c'est une face double : côté jeune et côté vieux, pour indiquer que la prudence rend sages les jeunes aussi bien que les vieillards.

La Justice, c'est la balance et l'épée : balance pour le jugement équitable, épée pour l'exécution des sentences et la défense du droit. La Force attaque une tour d'où elle fait sortir un dragon, ou bien elle est un guerrier au repos, avec la cotte de mailles, l'épée, le bouclier et, sur son écu, un lion. La Tempérance a une horloge en main pour mesurer ses actes et tient un mors pour brider les instincts.

A l'opposé, la Folie prend pour symbole, aux cathédrales, un va-nu-pieds se heurtant aux cailloux, recevant par incurie des pierres sur sa tête, grignotant une nourriture de hasard, une petite massue en main, — massue qui se transformera plus tard en marotte. La Lâcheté, c'est un chevalier qui fuit devant un lièvre, laissant choir son épée et se montrant épouvanté, la nuit, par le cri d'une chouette postée sur un arbre. C'est un fabliau en image.

La Chasteté montre une salamandre, animal qui est censé vivre dans les flammes. La Luxure est figurée par un homme embrassant une femme ; par une femme au miroir, suggérant les débuts du mal ; par une femme au sceptre impérieux, preuve d'un pouvoir pervers.

L'Humilité se souvient du précepte évangélique : *Soyez simples comme des colombes*, et, à ses côtés, l'Orgueil est précipité de son cheval, pour avoir couru de folles aventures. La Patience montre sur son écu un



La Lâcheté. La Colère. La Méchanceté. La Dispute. La Désobéissance.
(Portail du Sauveur de la Cathédrale d'Amiens).

bœuf et l'Impatience ou Colère met aux prises un laïque qui menace un clerc inoffensif. La Douceur, c'est encore l'agneau, et la Dureté une châtelaine assise qui renverse d'un coup de pied en pleine poitrine une servante présentant une coupe. La Concorde a sa branche d'olivier; la Discorde fait se prendre aux cheveux un mari et sa femme, la quenouille volant d'un côté, la vaisselle de l'autre. L'Obéissance imite le chameau qui s'agenouille pour prendre sa charge, ou bien reçoit un joug. La Révolte est un homme qui lève la main sur un évêque. Enfin, la Persévérance, vertu de la fin, met sur son écu une couronne et, accessoirement, rapproche assez bizarrement une tête et une queue de lion. On voit l'idée: la fin et le commencement se répondent. Quant à l'Inconstance, elle est figurée par un moine qui déserte son couvent. Jeter le froc aux orties ou le manche après la cognée, c'est la même chose.

Cette énumération est forcément des plus incomplètes. Elle donne cependant une idée du procédé introduit et du genre de métaphores utilisées par nos pères.

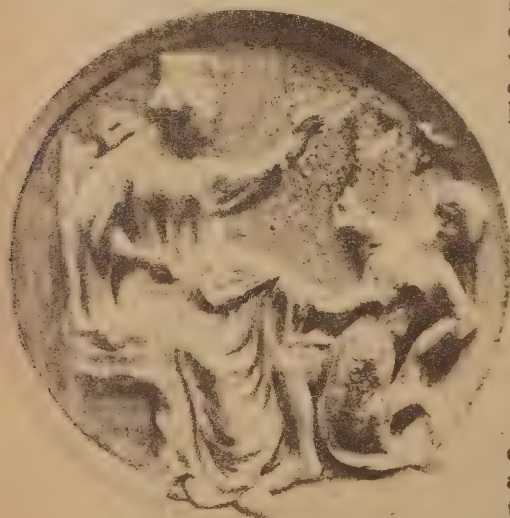
C'est à partir du quatorzième siècle seulement qu'on représente les péchés capitaux en séries. Volontiers on les entoure alors d'une chaîne que le diable tire dans la direction de l'enfer. Au quinzième, on fait surtout la satire des vices, qu'on représente parfois chevauchant des animaux appropriés à leur cas : le porc pour la gloutonnerie, le chien en possession d'un os pour l'avarice, le renard pour l'imposture cauteleuse, l'âne pour la paresse, le lion pour l'orgueil, la chèvre pour la luxure, etc. La plupart du temps, il est vrai, c'est sur les murs des églises de campagne qu'on trouve ces naïves figurations. Dans les milieux cultivés, on préfère l'allusion savante. Les vices deviennent des personnages historiques : Néron pour l'injustice, Holopherne pour la lâcheté, Epicure pour l'intempérance, Hérode pour la cruauté, etc. A moins qu'on ne préfère figurer le vice sous les traits d'un personnage appartenant à la catégorie sociale qui s'y trouve, pense-t-on, la plus exposée. Alors, l'orgueil devient un roi, l'envie un moine, la colère une femme portant un coq, la paresse un vilain, l'avarice un marchand, la gourmandise un jouvenceau, la luxure une dame portant une colombe. Chacun comprendra bien ce qu'on a voulu dire. Ainsi se commentent Christophe le passeur ou Martin, l'homme au manteau coupé, quand ils se montrent sur les tympans ou sur les frises.



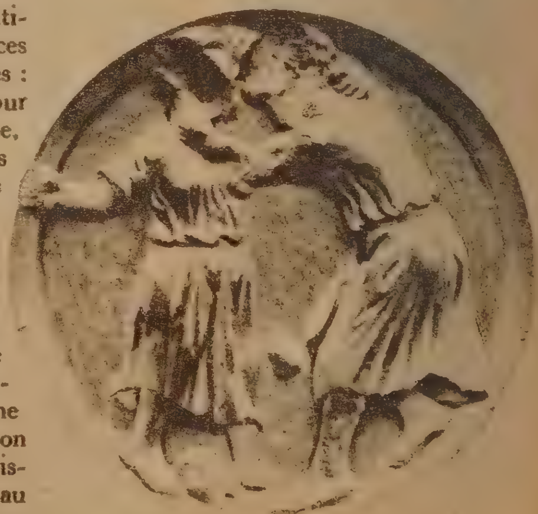
Les Péchés capitaux conduits par le Diable
(Portail du Jugement, cathédrale de Reims).

L'impression recherchée, dans toutes ces figurations, n'a pas toujours été atteinte, mais on la devine assez bien, et c'est celle qui devrait être poursuivie, à la place des vertus de Salpêtrière ou du classicisme froid, en notre art moderne. Il s'agit de faire sentir et de dire à l'intuition que la vertu est l'état normal de notre être ; que c'est elle qui nous sied, qui nous réalise dans notre authentique nous-même, qui nous défend contre la décadence vitale, l'impuissance et la corruption ; qu'elle doit nous rendre sympathiques à toute âme bien faite, utiles au maximum, adonnés à la vraie vie et la favorisant chez les autres ; que notre paix et notre harmonie en dépendent ; que ce n'est pas elle qui est étrange, comme certains le croient, mais nous, quand nous ne la suivons pas ; que nous sommes égarés, dévoyés, dès que nous sortons nos pas de ses traces délicates et sûres, et qu'il nous doit être doucement amer de n'être pas tes poursuivants, ô vertu, fille de Dieu, sur la route éternelle.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.



La Dureté
(Portail central de Notre-Dame-de-Paris).



La Discorde
(Portail central de Notre-Dame-de-Paris).

Clichés Martin Sabon

PARIS VIVANT

Un Coin du Vieux Paris
victime de la Guerre

FLANERIE A TRAVERS LE QUARTIER DES GOBELINS. — LE PAVILLON DE JULIENNE — LES BORDS DE LA BIÈVRE. — PAYSAGES ABOLIS.

« Dépêchez-vous... On est en train de ruiner les ruines du charmant pavillon de Julienne... et vous arriverez trop tard. »

Le très artiste ami de Paris qui nous donnait ce renseignement exagérait, Dieu merci! Le lendemain même du jour où il sonnait ainsi l'alarme, nous gagnions le lointain quartier des Gobelins où, derrière les ateliers de la manufacture de tapisserie, dans le prolongement de ce qui fut jadis la chapelle, se dresse — pas bien haut — le petit pavillon dit de Julienne, pavillon sculpté, enguirlandé de vignes, étayé de sureaux, dont l'élégante silhouette étonne et détonne dans le paysage de désolation qui l'entoure.

« En 1688, écrit Piganiol de La Force, dans sa *Description de Paris*, les sieurs Glud et Julienne établirent aux Gobelins une manufacture pour teindre les draps en écarlate ou en bleu, qui a parfaitement réussi. »

Neveu et successeur de ces habiles teinturiers, dont les établissements voisinaient avec ceux d'Etienne Gobelin, Jean de Julienne continua les affaires de ses oncles Jean Gluck (non Glud) et François de Julienne.


Les bords de la Bièvre dans la ruelle des Gobelins.

Ami et protecteur de Watteau, très averti en matière d'art, décoré de l'ordre de Saint-Michel, nommé « conseiller honoraire amateur » par l'Académie, Jean de Julienne fit très probablement édifier, vers le milieu du dix-huitième siècle, le joli pavillon dont il s'agit.

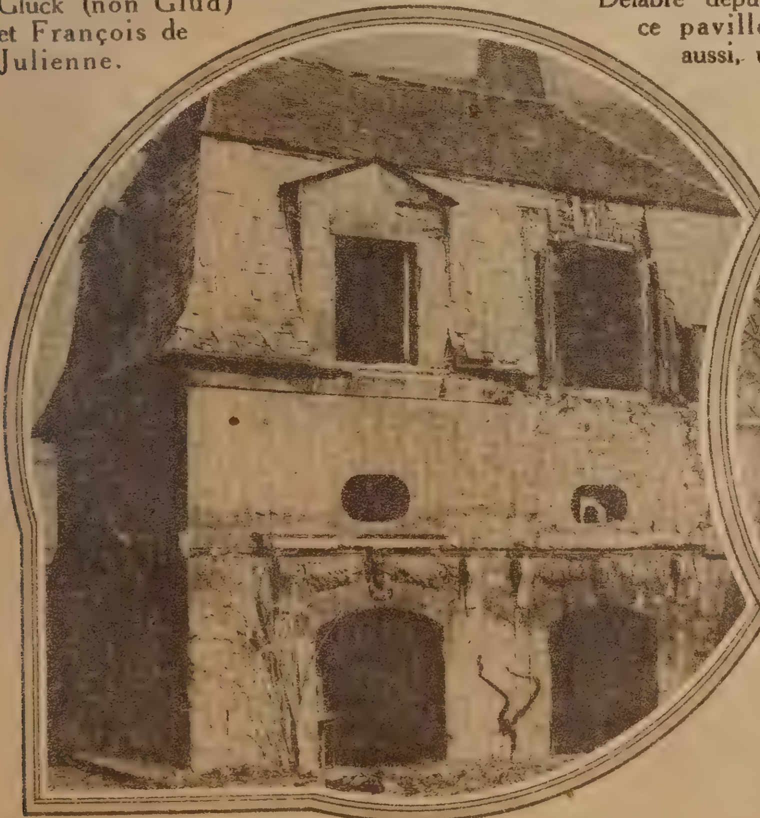
Délabré depuis des années, ce pavillon est, lui aussi, une victime de la guerre, de la « petite guerre » tout au moins. Les *Poulbot* de la ruelle des Gobelins l'ont bombardé à coups de grosses pierres et l'une des figures sculptées faisant partie de la frise encadrant l'une des trois fenêtres a perdu son nez dans la bataille...

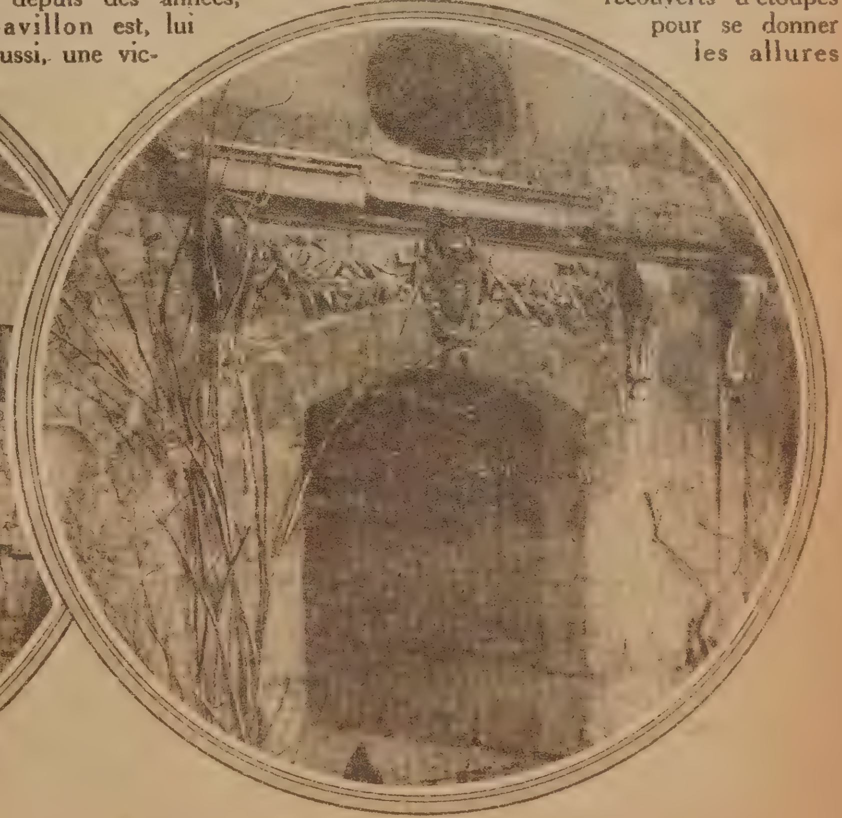


Les bords de la Bièvre et la ruelle des Gobelins ne sont pas inscrits parmi les excursions familières aux Parisiens. Ce quartier, d'aspect farouche, n'est pas de ceux où la flânerie s'impose ; son éloignement en fait un véritable déplacement, mais ce déplacement n'en reste pas moins plein de charme et nous ne saurions trop le recommander à ceux qui s'efforcent d'user en longues randonnées leur inactivité forcée. Rien, d'ailleurs, n'est propre aux rêveries et aux évocations comme ces promenades auréolées de souvenirs à travers les vestiges du vieux Paris.

Qu'il nous soit donc permis de proposer un itinéraire à ceux que tenterait l'expédition :

Entre le numéro 15 et le numéro 17 du boulevard Arago, une petite rue : la rue des Marmousets... Une largeur de maison à franchir et nous voici rue des Gobelins. A gauche, au numéro 17, au fond d'une cour, un très vieil hôtel de noble allure, édifié sur l'emplacement de la demeure somptueuse occupée par Blanche de Castille, mère de saint Louis, hôtel supprimé à la suite d'une terrible catastrophe connue dans l'histoire sous le nom de « Bal des Ardents » (1392). Quelques jeunes fous, recouverts d'étoupes pour se donner les allures


Le pavillon de Julienne.


Détail d'une des frises.

LA BIÈVRE ET LE BOULEVARD D'ITALIE, AUJOURD'HUI RUE EDMOND-GONDINET.

d'hommes sauvages, brûlèrent durant la fête « comme flambeaux ardents ». Cet épouvantable spectacle acheva de détraquer les facultés mentales du roi Charles VI et il fut ordonné que le logis « où advinrent les choses susdites » serait abattu et démoli. Ce fut seulement au commencement du dix-septième siècle qu'on construisit la demeure dont nous admirons la silhouette encore élégante, malgré les vilaines adjonctions, la cheminée d'usine et les modifications utilitaires qui la surchargent.

Après cet arrêt rapide, revenons sur nos pas et pénétrons dans la ruelle des Gobelins, qui s'ouvre derrière le numéro 26 de la rue des Gobelins. C'est là que, dépendant de la corroierie Chollet, se rencontrent, au numéro 7, derrière une porte cochère, les restes du pavillon de M. de Julienne, et c'est par-dessus cette porte qu'ont eu lieu les bombardements. La concierge du logis en sait quelque chose... La pauvre a dû faire grillager sa propre fenêtre :

« Que voulez-vous, monsieur, dit-elle pour les excuser, les enfants d'ici ont la guerre dans le sang... Ils sont ardents et vifs... Ils se prennent au sérieux et cognent dur... Ces pierres, dont le sol est semé, leur servent de projectiles... Nous devons, hélas! subir les horreurs de la « petite guerre », et ce sont les pavés qui ont fait au pavillon les blessures que vous allez constater. »



La porte tourne sur ses gonds. Nous voici devant les restes de l'artistique pavillon, fleur de pierre émergeant de plâtras, de décombres semés de mâchefer.

Mais dans ce triste paysage, la nature, la divine nature a repris ses droits... Les feuilles et les fleurs ont tissé leurs tapis diaprés ; derrière un mur de pierres effritées les vignes poussent leurs pampres d'émeraude, les roses trémières et les soleils d'or commencent de fleurir... Tout cela provient des jardins d'études des Gobelins, épanouis à quelques pas d'ici, et ces paquets de verdure, poussés entre deux tas de scories, sont nés de quelques graines semées au hasard du vent ou par le caprice d'un vol de pierrots chapardeurs.

Les temps sont lointains où la Bièvre, sous la lumière du ciel, reflétait les nuages bougeurs... Les guinguettes bordant ses berges s'appelaient alors « la Belle Moissonneuse », « le Grand Vainqueur », « les Deux Edmond », bouchons bucoliques où les amateurs de gaieté champêtre se délectaient à boire du vin doux, à jouer au cochonnet, à danser au son

des crincrins... Elle est depuis longtemps périmée l'époque où Alfred Delvau nous dépeignait le quartier comme « formant une sorte de petite Suisse en miniature, une vallée verdoyante où coulait la Bièvre entre deux bordures de saules » ; où Victor Hugo écrivait : « C'est le seul endroit où Ruysdaël serait tenté de s'asseoir... Des palissades délabrées, un peu d'eau entre des peupliers, des femmes, des rires, des voix ; à l'horizon, le Panthéon, le Val-de-Grâce, noir, trapu, fantasque, mais magnifique, et, au fond, le sévère faîte carré des tours de Notre-Dame. »



Bien avant la guerre, les tanneries avaient déjà pris possession du quartier : une forte odeur de cuir travaillé emplissait l'espace ; des cuves de tan, rouges comme du sang, s'étalaient à droite et à gauche, où macéraient des peaux d'animaux fraîchement écorchés, et la Bièvre, comprimée entre ses rives étroites, coulait des eaux empuanties, tour à tour teintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, suivant la besogne à laquelle l'asservissaient les mégissiers qui l'avaient captée, utilisée, emprisonnée. Aujourd'hui, la Bièvre n'apparaît plus ; elle chemine sous terre, invisible et comme honteuse.

Mais il convenait d'expliquer que les talus actuels, les agrafes, les rampes de fer rongées de rouille, les escaliers biscornus correspondent aux emplacements d'anciens canaux, d'anciens ponceaux, d'anciennes vannes. On a recouvert les canaux, supprimé les vannes, masqué les ruisseaux ; mais les rampes, les parapets, les escaliers subsistent..., et c'est un véritable paysage de guerre que forment ces venelles sordides, ces maisons lézardées, ces cheminées noires, ces sentiers défoncés, ces boues à odeurs fortes, ces bâtisses à claire-voie où sèchent des milliers de peaux de lapins racornies, qui, sous le vent, s'entre-choquent avec des cliquetis de castagnettes... Et comme nous sortions, notre bonne chance nous fait rencontrer l'excellent M. Chollet :

LA BIÈVRE ET LE BOULEVARD D'ITALIE, AUJOURD'HUI RUE EDMOND-GONDINET.

« Alors, mes vieilles pierres vous intéressent?... Eh bien, je les donne à Paris. On pourra les faire prendre quand on voudra!

— Avec les sureaux ?

— Avec les sureaux! »

Vive M. Chollet !

GEORGES CAIN,

Conservateur du Musée Carnavalet.

LE THÉATRE

« L'ÉLÉVATION »

L'officier Henry Bernstein, aviateur et décoré de la croix de guerre, a profité des loisirs d'un congé de convalescence pour revenir à ses travaux coutumiers et composer une pièce de théâtre. *L'Élévation* est une tragédie passionnelle, mêlée aux effroyables événements qui, depuis trois années, métamorphosent les âmes et bouleversent les cœurs... Edith s'est laissée marier à un ami de son père, à un savant illustre, le professeur Cordelier, de beaucoup plus âgé qu'elle. Mariage de raison, mais non de prudence, car cette disproportion expose la jeune femme au plus grand péril. Elle rencontre effectivement un homme du monde, très brillant, un peu léger, Louis de Génois. Il lui fait la cour par passe-temps, alors qu'elle lui voue une tendresse profonde. Leur liaison dure depuis quelques mois, et ce serait une histoire assez banale, — lorsque soudain éclate le coup de foudre du 1er août 1914... Génois va reprendre son uniforme de lieutenant de cavalerie, retrouver ses camarades d'école. L'idée de se battre ne lui déplaît pas. Il est brave. Edith se lamente en songeant qu'elle le perdra peut-être. D'obscurs pressentiments lui annoncent un malheur. Ses larmes, son désespoir, son accablement éveillent l'inquiétude et les soupçons du mari. Il l'interroge; elle n'essaye pas de nier. L'aveu lui échappe. Colère indignée, déception cruelle de l'époux toujours épris et qui romprait tout de suite leur union si la guerre ne leur imposait d'austères devoirs. Il dirigera un important service sanitaire; elle soignera les blessés. Plus tard ils règleront leurs affaires personnelles.

Edith n'avait pas tort de croire aux secrets avertissements du destin. Louis de Génois, cet oisif, ce noceur, subitement transfiguré, avide de sacrifice, a donné l'exemple du courage et vaillamment, follement, cherché la mort... Elle est venue... Grièvement atteint, il agonise à Rennes, sur un lit d'hôpital. Edith veut lui apporter la suprême consolation de sa présence. Cordelier s'oppose d'abord à ce voyage, outrageant pour lui; mais, devant l'exaltation de la jeune femme, devant cet amour épuré, et, si l'on peut dire, spiritualisé par la souffrance et l'approche de la mort, il cède à un sublime mouvement de charité et de pitié : il consent.

Le troisième acte, c'est la dernière entrevue, dans la salle de l'hôpital, au chevet du moribond. Génois prononce des paroles très hautes, très fermes, très douces. Il fait jurer à Edith de lui survivre, de reconquérir l'estime et de mériter le pardon du mari délaissé, de soulager les détresses, de secourir les misères, de répandre autour d'elle la bonté et l'amour... Cette conclusion, empreinte d'une virile noblesse et qui justifie le titre de l'œuvre : *L'Élévation*, a vivement ému le public. On reprochait jadis à M. Henry Bernstein de se complaire dans la peinture des vilenies et des bassesses; on citait telle pièce de lui qui ne mettait en scène que des gredins ou des dégénérés et traçait complaisamment le tableau d'une société pourrie, tableau pessimiste qui donnait aux étrangers une fâcheuse idée de nos mœurs. Ici, l'impression est différente. Un souffle purificateur a passé. Les coupables rachètent leurs fautes ou par une sanglante expiation, ou par la résolution de n'être plus égoïstes. Le frivole Louis de Génois finit en héros. L'infidèle Edith ne vivra désormais que pour les autres. Elle le promet. Et nous sentons que ce serment solennel sera tenu.


Mlle Piérat.


M. Henri Bernstein.

L'admirable sincérité, l'angoisse, les sanglots de Mlle Piérat, la stoïque résignation, la sobre énergie de M. de Féraudy, la flamme de M. Grand et — dans des rôles épisodiques — la sensibilité maternelle de Mme Pierson, la grâce attendrie de Mlle Constance Maille, la rude franchise de M. Paul Mounet, la spirituelle fantaisie de Mlle Bovy, le naturel de Mlles Devoyod et Faber, ont contribué au succès de ce drame pathétique et humain.

***

Nous en détachons une scène touchante, celle où Germaine Ledru (Mlle Maille) expose à Edith la joie et la fierté qu'elle eut de mettre au monde un enfant, dont le père, qui n'a pu le voir encore, se bat dans les Dardanelles. Elle vient de quitter une dame très irritée, une amie commune, dont elle n'approuve pas le pessimisme.

GERMAINE. — Il faut lui pardonner sa brusquerie; le chagrin et l'inquiétude la rendent folle.

EDITH. — Je ne lui en veux pas du tout..., elle est très éprouvée...

GERMAINE. — Je l'ai rencontrée avant-hier ; elle a presque insinué que Sebdul-Bahr était un séjour de faveur et que mon mari devait à ses protections de se trouver dans cet enfer! Et tu la connais, elle est excellente!

EDITH. — C'est toi qui es excellente! Tu as un cœur charmant. Alors, une longue, longue lettre?

GERMAINE. — Quatre lettres! Je n'osais pas te le dire devant Mme Gilquin.

EDITH. — Quatre!

GERMAINE. — Il a la croix avec palme.

EDITH. — Comme je suis heureuse!

GERMAINE. — Il me l'annonce en une ligne, au bas d'une page!

EDITH. — Ce sont des êtres superbes!

GERMAINE. — Edith, je suis fière de porter le nom de cet homme, oui, d'être la petite Mme Ledru!... Fière comme je ne savais pas qu'on l'était. Cette nuit, je suis restée assez tard dans la chambre des enfants, assise entre leurs deux petits lits. Je regardais mon tout petit dormir en serrant les lèvres tant qu'il pouvait, et en levant ses deux petits poings..., mon petit que son père n'a jamais embrassé. Je pleurais un peu, et je leur disais tout bas, à mes deux chéris : « Dormez. Vous êtes ses fils... Vous êtes les fils du capitaine Ledru. C'est mon François qui vous a faits. » Tu es bonne Edith, tu es si bonne! Tes yeux sont remplis de larmes..., tu pleures...

EDITH. — Mais...

GERMAINE. — Oui, tu es merveilleusement bonne! Tu m'écoutes! Tu me laisses intarissablement te parler de lui!... Malgré toute ta sensibilité, je ne sais pas si tu te rends compte de ce que tu fais pour moi en m'écoutant!... Parler de son absent, de son absent chéri et sentir à côté de soi une émotion sincère... Merci! *(Elle l'embrasse avec la plus vive tendresse.)*

EDITH. — Germaine...

GERMAINE. — Au revoir, Edith. A samedi?

EDITH. — Oui. Mais tu me quittes déjà?

GERMAINE. — Il le faut. Mon bébé...

EDITH. — Ah! oui..., il aurait faim...

GERMAINE. — Faim et soif. On n'a jamais rien vu de plus glouton que cette petite chose!

EDITH, *tendrement*. — Va.

GERMAINE. — Au revoir, ma chérie!

HENRY BERNSTEIN.

GIBRALTAR

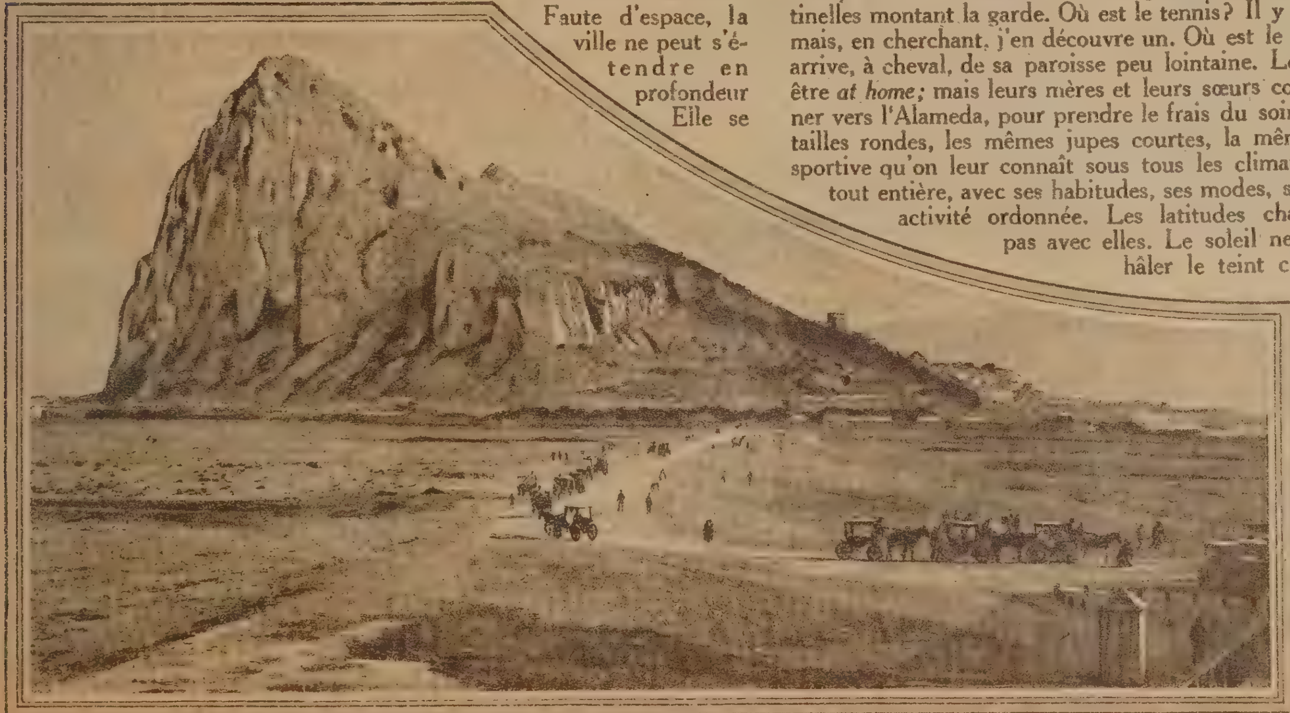
(Souvenirs de voyage)



Après la route de Santander à Venta de Banos, je n'en connais pas de plus pittoresque que celle de Bobadilla à Gibraltar. Bobadilla, c'est le point de jonction des trois lignes de Grenade, Malaga et Algésiras. Pour se rendre à cette dernière ville, on monte, à Bobadilla, dans les wagons d'une Compagnie anglaise, conduits par un mécanicien anglais, traînés par une locomotive qui, au lieu de siffler, pousse, comme un vaisseau, des mugissements de sirène. On passe au pied de Ronda, la ville haut perchée, célèbre par ses ruines romaines et par ses contrebandiers; de Ronda qui, jadis, après les courses de taureaux, précipitait les chevaux morts dans le fond des ravins. Le chemin de fer suit, en tournant, le cours des gaves. Mais nous sommes dans l'extrême Sud, et dès qu'un peu de fraîcheur peut faire vivre une racine, les arbres et les fleurs foisonnent aussitôt. La voie traverse des lieues de vergers sauvages, que rougissent les grenades mûres, puis une forêt d'oliviers qui descend vers la mer. Elle s'engage enfin dans une plaine herbeuse, doucement inclinée à la base des montagnes, et tachetée d'innombrables corbeilles naturelles de palmiers nains. Alors, sur la gauche, au-dessus des terres basses, un rocher monstrueux se lève. Il est bleu, à cause de l'éloignement; il a l'air d'une île. On devine qu'il a un éperon dirigé vers la haute mer, mais son dos, qu'on aperçoit d'abord, lui donne l'aspect d'une borne colossale. Sa vraie forme, oblongue, n'apparaît qu'à mesure qu'on s'avance sur la rive opposée. Des semis de points noirs ponctuent la baie entre nous et lui.

Je ne puis détacher mes yeux de cette montagne que rien ne relie à la chaîne, déjà loin derrière nous, des sierras espagnoles, et qui commande en souveraine le paysage de terre et de mer. Le train s'arrête en face, au bout de la jetée d'Algésiras. Un bateau chauffe qui, en trois quarts d'heure, nous transportera à Gibraltar. A l'instant précis où il quitte le quai, une averse torrentielle nous cache l'horizon, et nous force à nous réfugier dans les cabines. Je ne vois plus qu'une chose, à travers les vitres: c'est que nous traversons bientôt des lignes de pontons, ces points noirs que je découvrais de loin, et qui servent de dépôts de charbon. Nous abordons. Faute d'espace, la ville ne peut s'étendre en profondeur Elle se tasse, elle grimpe, tant qu'une maison peut encore tenir debout, sur les premières assises de la montagne, et, prise entre ses remparts et cette arête de granit qui la domine à douze cents pieds de hauteur, il semble qu'elle coulerait toute dans la mer si le rocher se secouait un peu. Il pleut toujours.

C'est une note anglaise de plus. En vérité, ne suis-je pas dans un port de la grande île? Le premier homme que j'aperçois est un policeman, flegmatique et poli; le premier baraquement du quai est couvert en tôle gaufrée fabriquée à Sheffield. J'entre dans la ville, — après autorisation délivrée par écrit, — et je rencontre des soldats en veste rouge et petite toque, armés de la baguette, et roses, et bien nourris, tels qu'on les voit à Malte, à Jersey, à Londres ou aux Indes. Les fenêtres de l'hôtel sont à guillotine; les gravures pendues dans les corridors représentent des steeples et des chasses au renard; les petits flacons de sauces reposent au complet sur les dressoirs de la salle à manger; quelques dames causent dans la *ladie's room;* un groupe de *midshipmen* lit le *Times* et boit du porto dans le salon réservé aux *gentlemen;* dehors, — car la pluie vient de cesser, et les rues, les rochers, toute l'île fume comme un coin de Floride au soleil couchant, — les soldats et les marins anglais marchent graves, raides, aussi nombreux que la population civile, qui est souple et mêlée, moitié espagnole, moitié juive. Pas une rue qui n'ait sa caserne ou son magasin d'artillerie et son poste de sentinelles montant la garde. Où est le tennis? Il y en a peu dans la ville, mais, en cherchant, j'en découvre un. Où est le pasteur? Le voici qui arrive, à cheval, de sa paroisse peu lointaine. Les bébés roses doivent être *at home;* mais leurs mères et leurs sœurs commencent à s'acheminer vers l'Alameda, pour prendre le frais du soir. Elles ont les mêmes tailles rondes, les mêmes jupes courtes, la même allure énergique et sportive qu'on leur connaît sous tous les climats. L'Angleterre est là tout entière, avec ses habitudes, ses modes, son air dominateur, son activité ordonnée. Les latitudes changent, elle ne change pas avec elles. Le soleil ne parvient pas même à hâler le teint charmant de ces jeunes misses, qui regardent la foule, encadrées dans la fenêtre d'un cottage et dans le décor des jasmins grimpants. Ce coin d'Espagne ressemble si peu à l'Espagne, il a été si fortement modelé par ses maîtres, que le premier sentiment qu'on éprouve est celui d'une admiration véritable pour la puissance qui possède une telle marque de fabrique.



En haut: La ville, bâtie en amphithéâtre sur le flanc du rocher. — *En bas:* Le rocher de Gibraltar, vue prise de la route d'Espagne.

Pendant que je flâne dans les rues, devant les étalages des marchands de tabac, dans les boutiques où des Levantins déploient des étoffes brodées d'or faux et des couvertures multicolores, la nuit est venue. Je vais aussi du côté de l'Alameda, qui est la promenade en dehors des murs, vers le Sud, vers la haute mer. Il n'est possible, d'ailleurs, de sortir de Gibraltar que dans cette direction, lorsque le coup de canon a ordonné de fermer la porte qui ouvre sur l'Espagne. Les habitants ont le droit de se répandre sur l'étroite bordure de terre qui longe la baie d'Algésiras. Ils sont prisonniers dans la forteresse, mais la forteresse a un jardin, et ce jardin est exquis. A peine a-t-on franchi les murs, qu'on entre dans de grandes avenues que coupent des sentiers tournant parmi des arbres de mille sortes, touffus, libres, et si variés d'aspect que, même la nuit, on devine l'étrangeté des feuillages et la nouveauté des formes. Les plantes trouvent là l'humidité chaude des pays de forêts vierges, et elles poussent follement. Les Anglais se sont contentés de tracer des chemins et de placer, de loin en loin, dans l'épaisseur des massifs, de grosses lampes électriques, dont le foyer est le plus souvent caché et dont la lumière cendre curieusement les sous-bois. On erre dans un paysage fantastique. Les bananiers lèvent leurs grandes feuilles, qui semblent en cristal vert. Des régimes de dattes flambent au-dessus comme des lustres d'or. Les voûtes sont faites de mille draperies tombantes et fines, de branches de poivriers, qu'on suit dans la lueur décroissante venue d'en bas, et qui se perdent dans l'ombre. Une senteur de forêt, chaude et mouillée, monte du sol, et, pour l'avoir respirée, la mer s'est endormie. Elle est là, au bout de tous les sentiers, la longue baie d'Algésiras, argentée par la lune, sans une ride, sans une brume. Les montagnes sont pâles sur l'autre bord. Vers la haute mer, celles du Maroc ondulent au ras de l'eau, et une couleur d'orange, comme celle des sables chauds soulevés par le vent, colore le ciel au-dessus d'elles. Je pense aux grands navires qui passent là, la proue vers l'Orient, dans cette nuit si bleue, si calme.



Je voulais demander au général gouverneur l'autorisation de visiter une caserne de soldats mariés, — ce qui était un rêve assez modeste. Malheureusement, une lettre de recommandation me poursuivait à travers l'Espagne, et ne m'avait pas encore rejoint. J'ai été, ce matin, au palais situé dans la grande rue, et que gardent de beaux soldats rouges à casque blanc, et j'ai exposé mon embarras à l'officier secrétaire « de Son Excellence, le général des armées de Sa Majesté, vice-amiral et commandant en chef les ville, forteresse et territoire de Gibraltar. » J'ai vu là ce que j'avais déjà pu observer ailleurs : la haute obligeance d'un gentleman anglais vis-à-vis d'un étranger présenté, ou qui simplement pourrait l'être. L'officier a disparu, est revenu :

— Son Excellence est au palais. Si vous désirez lui parler, elle vous recevra volontiers.

Nous pénétrons, mon compagnon de voyage et moi, dans un cabinet de travail où, devant une table chargée de papiers, est assis un homme de grande taille, aux yeux très fins, très vifs et portant les favoris courts et la moustache teintée de gris. Nous causons un quart d'heure. Je rappelle l'excellent souvenir qne j'ai conservé de mon séjour à Malte. Le gouverneur se montre très aimable et me dit :

— Nous commencerons par voir mon jardin, qui n'est pas une merveille, peut-être, mais une curiosité, car c'est le seul de la ville.

Dans le jardin, il y avait des plantes grimpantes à profusion sur les murs du palais, — un ancien couvent de franciscains, — et un tennis, et des charmilles de je ne sais quel arbuste au feuillage menu, qui faisait des ombres transparentes, et des arbres dont plusieurs m'étaient inconnus.

En haut : La baie de Gibraltar. — *En bas :* Le port.

Celui-ci surtout est fort rare; du moins il atteint bien rarement de pareilles dimensions.

Nous apercevions, de ce jardin plein de fleurs, la montagne de Gibraltar, son pied couvert de verdure, ses pentes si vite redressées, presque verticales, tachées en bas de brousses et d'oliviers sauvages, blanchâtres et éclairées vers le haut par des falaises de quartz disposées en gradins, jusqu'à cette cime longue, en arête, sur laquelle flottait un petit drapeau, aussi menu que ceux des jouets d'enfants.

— La vue doit être bien belle de là-haut, Excellence ?

— Admirable ! Cependant les factionnaires trouvent la place un peu chaude. Ils ont pour distraction de voir passer au large les bateaux et tout près d'eux les singes. Vous saviez, monsieur, que Gibraltar possédait, seul en Europe, une bande de singes vivant en liberté ?

— Oui, Excellence, mais il doit être difficile d'en avoir des nouvelles ?

— Je vous demande pardon. Je puis vous en donner. Le poste, sur le rocher, voit constamment les singes dans la brousse; il met à leur disposition de l'eau potable quand la chaleur a tari les crevasses; il s'intéresse à leur sort, et ne manque pas de me prévenir, par le téléphone, des accroissements constatés dans la bande. J'ai reçu avis, ces jours-ci, qu'on remarquait plusieurs petits sur le dos des mères. La bande se refait. Elle a été si réduite un moment qu'on a cru qu'elle allait disparaître. Il ne restait que douze individus.

— On les tuait ?

— Jamais. Personne ici n'a le droit de tirer un coup de fusil. Vous verrez nos oiseaux de mer ! Non, la dépopulation était due à des épidémies de variole, prétend-on. Aujourd'hui nous comptons plus de cinquante singes. Ils habitent les fourrés, où ils mangent surtout les racines douces du palmier nain, descendent, au temps des figues, dans les jardins des villas, et, comme ils sont très frileux, se sauvent dès que souffle le vent d'ouest, passent la crête, et se réfugient sur la côte orientale... Maintenant, songeons aux choses sérieuses. Vous désirez visiter quelque chose des fortifications et une ou deux casernes ? Eh bien ! trouvez-vous au palais demain à huit heures : je désignerai un de mes officiers pour vous accompagner.

Le lendemain

J'ai vu les casernes des soldats mariés. Au moment où j'entrais dans la cour, un officier, en costume de chasse, le fouet à la main, s'avança vers moi. Il avait une physionomie d'une rare distinction.

— J'arrive en hâte, nous dit-il; mon ordonnance ne m'a remis que tout à l'heure la lettre de Son Excellence le gouverneur, à mon retour de la chasse au renard. Nous étions là-bas, vous voyez, dans la plaine espagnole.

Il montrait, du bout de son fouet, la plaine aux palmiers nains, où s'engage le chemin de fer au sortir des montagnes. Grâce à cet aimable guide, nous avons visité d'abord une caserne, puis, dans la rue, un joli cottage servant d'habitation à quatre familles de sous-officiers.

Les soldats mariés logent dans un bâtiment qui forme un angle droit avec la caserne des soldats célibataires. Tous les appartements ouvrent sur une véranda. Ils se composent de deux ou trois chambres, selon le nombre des enfants. Comme nous nous présentions d'assez bonne heure, le major demandait en souriant aux jeunes femmes apparues aux fenêtres ou aux portes : « Le ménage est-il fait ? » Presque partout le ménage était fait, et nous entrions : des enfants aux cheveux bouclés s'enfuyaient, — j'en ai compté cinq dans un des logements; — des chromolithographies, représentant ordinairement des sujets religieux, des photographies, un râtelier de pipes, des éventails en feuilles de palmier étaient pendus aux murs, et un mobilier propre était disposé autour des pièces, une table, des chaises, des lits. L'essentiel est fourni par le gouvernement. Quelques petits coffrets rapportés de l'Inde, achetés sur les économies de la solde, ornaient çà et là les chambres. Je demandai :

— Est-ce que le soldat qui se marie reçoit une paye supérieure ?

— Non, monsieur. Mais sa femme a droit à une ration, et chacun de ses enfants à une demi-ration. A quarante ans vient la retraite.

— Et les sous-officiers ?

— Ceux-là sont mieux logés, comme vous allez en juger.

L'officier frappe à la porte d'un cottage élégant, situé à droite dans la rue qui descend. Une femme vient ouvrir, l'air intelligent et comme il faut. Ici, nous sommes chez un *master gunner*, grade qui correspond, je crois, à notre grade d'adjudant. L'appartement est vaste : quatre pièces au rez-de-chaussée, deux en haut, et un balcon ensoleillé dominant la rade d'Algésiras. Le mobilier est presque luxueux; des tapis couvrent les tables; une pendule orne la cheminée; je remarque, sur une commode, un album de gravures. La maîtresse de la maison nous raconte qu'elle a habité sept ans les Indes et cinq ans Malte. Elle préfère « ce tranquille Gibraltar ».

Je ne sais ce qui pourrait être importé, chez nous, d'un pareil système, ou du moins dans nos colonies, mais le sort de ces soldats m'a paru enviable...

RENÉ BAZIN
de l'Académie française.

LES ÉVÉNEMENTS

L'Alsace-Lorraine

La France vient une fois pour toutes, et avec une fermeté sans réplique, de proclamer ses buts de guerre, ses raisons de continuer la lutte jusqu'à la victoire. Elle a définitivement réglé cette question de l'Alsace-Lorraine que nos ennemis jettent comme un ferment de discorde entre elle et ses alliés. Son président du Conseil et les Chambres se sont rencontrés dans une même affirmation catégorique que seule une paix française est possible, une paix par la victoire, et que le retour de l'Alsace-Lorraine en est la première condition.

M. Ribot a rappelé que ces provinces se donnèrent librement à la France en 1790, et que la France entend les garder parce qu'elles ont vécu sa vie et qu'elles lui appartiennent, parce qu'elles n'ont cessé d'être françaises de cœur depuis l'acte abominable qui viola la justice et le droit en 1871.

« Aucun Français, s'est-il écrié, n'oserait dire que nous ne continuerons pas la guerre jusqu'à ce qu'elles reviennent à la mère patrie. Comme aucun gouvernement ne pourrait, après les dévastations inouïes subies sur notre territoire, renoncer à une indemnité, à une réparation, nous sommes d'accord avec la conscience haute et claire du président Wilson. Aux yeux des Etats-Unis, la restitution de l'Alsace-Lorraine ne sera pas une conquête. La réparation des dommages ne sera pas une indemnité de guerre. Nous sommes soutenus par la force morale, par la conscience du monde tout entier. »

Et, en même temps qu'il apportait à la tribune ces paroles qu'enregistre l'histoire, les députés adressaient eux-mêmes à la démocratie russe et aux autres démocraties alliées un message également historique où ils disent que la Chambre, « contresignant la protestation unanime qu'en 1871 firent entendre à l'Assemblée nationale les représentants de l'Alsace-Lorraine, malgré elle arrachée à la France, déclare attendre de la guerre qui a été imposée à l'Europe par l'Allemagne impérialiste, avec la libération des territoires envahis, le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère patrie et la juste réparation des dommages.

» Eloignée de toute pensée de conquête et d'asservissement des populations étrangères, elle compte que l'effort des armées de la République et des armées alliées permettra, le militarisme prussien abattu, d'obtenir des garanties durables de paix et d'indépendance pour les peuples grands ou petits dans une organisation dès maintenant préparée de la société des nations. »

Le Sénat, de son côté, affirmait la volonté du pays de poursuivre la guerre jusqu'à la restitution de l'Alsace-Lorraine, la sanction des crimes, la réparation des dommages et l'obtention de garanties contre un retour du militarisme prussien.

Ainsi se trouve réglée devant le monde la question des buts de guerre français; voici confirmé le serment d'attachement à la France prononcé par les représentants de l'Alsace et de la Lorraine en 1790 à la fête de la Fédération et celui, plus émouvant encore, apporté à la tribune de Bordeaux le 17 février 1871, par le député Keller, au nom des députés protestataires, et dans lequel ceux-ci déclaraient que l'Alsace et la Lorraine ne voulaient pas être aliénées :

« Associées depuis plus de deux siècles à la France, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ces deux provinces, sans cesse exposées aux coups de l'ennemi, se sont constamment sacrifiées pour la grandeur nationale; elles ont scellé de leur sang l'indissoluble pacte qui les attache à l'unité française...

» ... Tous unanimes, les citoyens demeurés dans leurs foyers comme les soldats accourus sous les drapeaux, les uns en votant, les autres en combattant, signifient à l'Allemagne et au monde l'immuable volonté de l'Alsace et de la Lorraine de rester françaises, etc. »

Ces serments qui ne furent jamais rétractés et que, bien au contraire, les Barrès, les Wetterlé et tant d'autres patriotes ardents ne cessaient de confirmer lorsque la guerre éclata, le gouvernement et le parlement français les contresignent. La France ne fera la paix qu'autant qu'elle aura recouvré l'Alsace-Lorraine.

Aussi bien les voyageurs pour Stockholm pouvaient, après cela, remiser leurs malles et renoncer aux passeports qu'ils sollicitaient la veille et que M. Ribot leur avait énergiquement refusés. On sait, en effet, qu'après avoir écarté l'idée d'aller causer avec Scheidemann, les internationalistes français revinrent sur ce premier mouvement au retour de Russie des députés Cachin et Moutet qui apportaient une invitation du Soviet à une réunion plénière de l'Internationale. M. Ribot a montré l'impossibilité et les dangers de laisser un parti se substituer au gouvernement et parlementer avec l'ennemi. Quelle répercussion fâcheuse cette conversation n'aurait-elle pas sur le pays, sur l'armée, sur l'opinion américaine, a dit M. Ribot. « Comment, à cette heure où les luttes les plus dures sont engagées, converser avec ceux qui sont nos ennemis, qui, à aucun moment depuis le commencement de ce terrible drame, n'ont eu aucun mot pour désavouer les crimes qui étaient commis par leurs gouvernements, qui ont approuvé de leur silence criminel toutes les atrocités commises contre nous? Quand la France est occupée par nos ennemis, pourrions-nous entamer ces conversations? »

Ce langage a triomphé. Certes, le Soviet insiste. Dans un nouvel appel aux socialistes, il déclare que la paix ne peut venir que d'une entente internationale, de la guerre à la guerre. Il ne songe pas que l'inaction où il plonge la Russie va précisément à l'encontre de sa pensée, de ses buts, puisque la chute du militarisme prussien doit être la première et indispensable étape de cette guerre à la guerre.

LÉON PLÉE.

Poésie française
DE
MAURICE BOUKAY

« DOÏNAS » DE ROUMANIE

La Chanson d'un Pauvre Gars

Recueillie par M. VULPESCO
Harmonisée
par C. CASTRISANU

Lent.

p

Mon_ter aux bois, quel_ - - -le pei - - - - ne!___

Les___ traverser quel cha_grin!___ Quel_le pei_ne!___

rallentando Quel le pei . ne *a Tempo.* *râll.* *douloureusement.* Quel cha . grin!___

Suivez le Chant. *pp* rall.

J'aime à danser ! Mais la gêne
Me poursuit et me contraint !
Mais la gêne
Me contraint !

Il faut danser, ma bergère !
Ton ami vient : prends son bras !
Ma bergère,
Prends son bras !

Quand tu seras ménagère
La danse, tu l'oublieras :
Ménagère
Tu seras !

Les 15 « Doïnas » de Roumanie, chansons populaires roumaines recueillies par M. Vulpesco, harmonisées par C. Castrisanu, sont publiées par J. Vieu, « Au Conservatoire », éditions musicales, 51, rue de Rome, Paris. Le recueil des 15 mélodies, franco 7 francs. Chaque mélodie separée, franco 1 fr. 50.

LES POÈMES

« LES ENFANTS DE CORNEILLE »

Voici les derniers vers de ce poème, dit par Mme Louise Silvain le 6 juin pour l'anniversaire du grand homme. L'auteur a montré, dans la première partie de sa pièce, les jeunes Français d'avant-guerre, en proie aux idées de désarmement, de pacifisme, etc..., tandis que le grand idéal de Corneille sommeillait simplement au fond de leur cœur. La guerre éclate, tout change :

. . . .

...dans mainte maison où languissaient, peut-être,
L'amour de la Patrie et le culte du Maître,
Tes enfants studieux, le front lourd de pensers,
Se sont magiquement, au Grand Jour, redressés !
Doux rêveurs que charmait la Muse familière,
Ils se sont relevés tout d'un coup, l'âme fière,
Pour défendre le Droit des peuples, l'Equité,
Certains que le Progrès, durement acheté,
Nous rendrait ce passé, présent à nos mémoires,
Où l'on « organisa » soudain tant de victoires.

. . . .

Nobles fils de Corneille, exemples du Devoir !
Affermissez nos cœurs dans un plus haut espoir,
Dans une radieuse et sainte discipline.
Plus grandit le péril moins le héros s'incline
Sous les coups du destin déchaîné contre lui !
— Sur nos jeunes vaillants déjà l'Aurore a lui !...
L'Aurore où, de nouveau, montent dans la lumière,
Plus près du ciel encor qu'en leur splendeur première,
O Poète ! tes fils qui semblaient s'être tus,
Mais qu'on voit aujourd'hui d'*horizon-bleu* vêtus !
Le plus humble a ton âme et quelquefois ton verbe,
En eux ta grandeur mâle apparaît, plus superbe ;
Et, volontiers, ta Muse, au triomphal essor,
Pour les en couronner prendrait ton laurier d'or.

JULES TRUFFIER,
Directeur des Etudes Classiques de la Comédie-Française.

Autre poème dit par M. de Max, à la Comédie-Française :

CORNEILLE !

Corneille, ce feuillage à tout jamais sacré
Puisqu'il est né du sol français tout empourpré,
Depuis trois ans tu le partages
Avec ces combattants, du plus humble au plus grand,
Qui, d'une âme invincible, à ton œuvre en souffrant
Ajoutent des milliers de pages.

Combien de fois, lisant, écrite en simples mots,
Quelque citation, effrayante merveille
De courage, en dépit des plus terribles maux,
Ne dit-on pas, la tempe en feu : « C'est du Corneille ! »

Du Corneille, sans plus ! du Corneille, c'est tout !
Dans ton grand nom, Poète, on sent que ce qui bout,
C'est le sang viril d'une race !
Corneille ! c'est-à-dire un pays noble et fier,
C'est-à-dire la France !... Elle donne sa chair ;
Nul au monde ne la terrasse !

Ton génie est partout : il est dans l'ordre bref
Par qui l'homme, à travers la mitraille, s'élance ;
Il inspire à l'assaut la parole du chef ;
Veilleur de la tranchée, il est dans ton silence...

Car ton génie eut un mot d'ordre : le DEVOIR !
Le jeune Cid le clame ; et, sous son voile noir,
Chimène le dit dans ses larmes.
Nos Rodrigues à nous le jettent en tous lieux ;
Leurs compagnes, sachant son prix, lèvent aux cieux
Leurs yeux brûlés par les alarmes.

Dans chaque croix de guerre entre un peu de l'airain
Sombre et pur de tes vers!... Ce sont tes fils, Poète,
Que décore la Gloire au geste souverain
Qui passe, avec l'azur de France sur la tête.

GABRIEL VOLLAND.

LE RHIN FRANÇAIS

Il deviendra français le vieux Rhin allemand!
Il faut que désormais il coule en notre terre,
C'est le suprême vœu que forment, combattant ;
Nos poilus, nos bleuets dans leur ardeur guerrière,
C'est dans ce noble espoir qu'ils offrent tout leur sang.

Il deviendra français le vieux Rhin allemand!
Après tant de combats plus de frontière ouverte.
Entre le fier Gaulois et le Boche impuissant
Le fleuve déploiera sa large écharpe verte
Que le père a perdue et reprendra l'enfant.

Il faut qu'il soit français le vieux Rhin allemand!
Vous poursuivez, soldats, notre éternelle histoire
Et vous ferez flotter le drapeau triomphant,
Le drapeau tricolore auréolé de gloire,
Sur la rive où Condé planta le drapeau blanc.

Quand il sera français le vieux Rhin allemand!
Dans la Lorraine enfin reprise et délivrée
Les bons vieux parleront leur langue librement
Et l'Alsace au long deuil pourra, toute enivrée,
Pour un ruban d'azur changer son noir ruban.

Quand il sera français le vieux Rhin allemand
Les cloches sonneront dans les flèches gothiques
Et, se mêlant au bruit du beau fleuve écumant,
Feront vibrer les airs de leurs concerts mystiques
Pour bercer nos chers morts dans leur repos sanglant.

HENRI DE VENEL

TENDRESSES

PORTRAIT

J'ai sorti ce soir de mon portefeuille
Le portrait de Toi que tu m'as donné...
Longtemps je l'adore et je me recueille
Dans un souvenir que rien n'a fané.

Logis des amours, je te vois encore,
Tes parfums légers m'enchantent toujours...
Je sens sur ma lèvre un sourire éclore...
J'entends tes appels, logis des amours.

Autour de mon cou ton bras nu qui tremble
Et ton cœur qui bat tout contre le mien...
C'est le rêve heureux que l'on fait ensemble
Qui vers moi ce soir tendrement revient.

Un rire câlin fleurit sur ta bouche
En écho lointain qui vient me griser...
Et pour qu'en passant rien ne l'effarouche,
Je ferme les yeux : voici ton baiser...

Portraits que l'on garde au fond de ses poches,
Vous que l'on adore et dont on a peur,
Que de longs soupirs, que de doux reproches
Vers vous en secret montent de nos cœurs !

C'est vers vous qu'on rêve et vers vous qu'on pleure ;
Vous savez les mots qu'on vous dit tout bas ;
D'un dernier regard c'est vous qu'on effleure
Avant de mourir au soir des combats...

O petits portraits, vous êtes l'image
Du passé brûlant, du bel avenir,
Bonheur dont sur l'ombre un reflet surnage,
Et qu'il faut sauver et reconquérir !...

Souvenir d'amour qu'en moi je recueille,
Grâce à toi, mon cœur ne s'est pas fané...
J'ai sorti ce soir de mon portefeuille
Le portrait de Toi que tu m'as donné !

LOUIS PAYEN.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XXVII. — L'ADAPTATION

La loi de l'adaptation régit tous les êtres. Se transformer en s'adaptant ou disparaître est une nécessité universelle.

De même que chaque variation de climat entraîne une transformation profonde de la faune et de la flore, chaque changement économique, religieux, politique ou social nécessite une adaptation nouvelle de la mentalité des peuples soumis à leur action.

Il n'est pas d'exemple, dans l'histoire, de nation ayant progressé toujours. Après une certaine phase de grandeur, elles déclinent et disparaissent, ne laissant parfois que d'incertains vestiges.

Parmi les causes ayant déterminé la chute des grands empires, une des plus fréquentes fut leur inaptitude à s'adapter à des conditions nouvelles d'existence. Un peuple décline dès que son armature sociale est trop rigide pour s'adapter aux nécessités nouvelles que les circonstances ont fait naître.

Il semblerait qu'arrivés à une certaine phase de leur existence, les peuples ne puissent progresser sans l'action de grandes crises bouleversant leur vie. Elles paraissent nécessaires pour les dégager de l'étreinte d'un passé devenu trop lourd de préjugés et d'habitudes trop fixés.

La stabilité de l'âme d'un peuple, qui fait sa force dans la vie normale, devient parfois une entrave aux époques où une adaptation rapide est nécessaire. Ce fut le cas de l'Angleterre qui mit plus d'une année, après la déclaration de guerre, à s'adapter à des conditions d'existence entièrement nouvelles.

La vie mentale est conditionnée par deux influences prépondérantes, celle des milieux passés, dont l'hérédité entretient l'empreinte, et celle des milieux présents qui transforment graduellement les êtres. Ces deux influences sont nécessaires, mais tout progrès est impossible si la puissance de l'une paralyse celle de l'autre.

Une adaptation rapide est toujours pénible, parce que, si l'homme transforme difficilement ses manières de vivre, il change plus difficilement encore ses façons de penser.

La contagion mentale est un puissant agent d'adaptation. On se résigne à changer dès que l'on voit son entourage se transformer. Le difficile est de trouver ceux qui donneront l'exemple.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

Pas de vie nouvelle sans mentalité nouvelle. Pas de mentalité nouvelle sans une étroite adaptation aux milieux nouveaux.

Si les conceptions qui mènent certains peuples ne changeaient pas, leur idéal futur serait l'adaptation à l'esclavage de la caserne et aux volontés des possesseurs de canons.

L'âge moderne va devenir de plus en plus impitoyable aux inadaptés. Les nécessités nouvelles élimineront vite les survivants de temps disparus.

XXVIII. — LA VALEUR DE L'EFFORT

Le progrès naît de la continuité de l'effort, la décadence du repos.

L'effort momentané est utile. L'effort continu l'est bien davantage.

Dans l'évolution prochaine du monde, les peuples devront compter un peu sur leurs alliances, mais beaucoup plus sur leurs propres efforts. Ayant expérimentalement appris la faible valeur du droit sans force, ils devront conquérir la puissance nécessaire pour ne jamais devenir des vaincus.

L'effort continu est un véritable créateur de miracles. C'est grâce à lui qu'un pays aussi antimilitariste que l'Angleterre fit surgir de son sol une armée de quatre millions de combattants et transforma toutes ses conditions d'existence.

Pas de succès durable dans la vie sans la continuité de l'effort. Le seul moyen de rendre possible cette continuité est de transformer l'effort en habitude par une éducation convenable. Ce n'est pas à l'instruction livresque qu'un tel résultat doit être demandé.

Dans les guerres modernes où les grandes manœuvres sont rares, l'intelligence organise la préparation, mais la continuité de l'effort des combattants est une condition nécessaire de succès.

La guerre a réveillé en France ses vieilles énergies. Notre situation économique dans le monde dépendra de la continuité de nos efforts pendant la paix.

L'inaction morne de certains hommes rebelles à tout effort ne diffère pas sensiblement du repos de la tombe. Ces morts vivants n'ont de la vie que l'apparence.

L'homme d'action est un constructeur ou un destructeur, suivant la direction de ses efforts.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

XVII

ARNET SE CONFESSE

Arnet, aux premières bécasses, autant dire à la Toussaint, en revenant de la chasse passa par la ferme des Bouziane. C'était aux approches de midi. Le père Bouziane arrivait chez lui pour dîner.

— Salut, dit Arnet. Tout va bien ici?

— Bonjour, Arnet. Tout va bien ; sauf le grand-père qui ne nous veut plus connaître. Il rêve et rumine les yeux ouverts. Et ne s'éveille de ses songeries que pour manger sans rien dire.

— C'est l'âge qui veut ça. Il approche des cent ans, hé?

— Il en approche, pour sûr.

— Et Victorin, qu'en faisons-nous?

— Victorin?..... Mais, d'abord, Arnet, avez-vous soif ou faim? La femme prépare la table... A votre service, Arnet, si vous voulez faire comme moi. Et même, vous m'obligerez, parce que Victorin ne rentrera que ce soir ; (il travaille chez les Revertégat) et j'ai à vous parler.

— En ce cas, maître Bouziane, si c'est pour vous obliger, volontiers je m'assieds à votre table, — et, tenez, je vous apportais deux bécasses. Les voici. C'est les premières. A vous l'étrenne. Ce n'est pas pour me flatter, mais c'est un cadeau de roi ; et c'est même mieux, vu que la bécasse est un gibier libre. Les rois n'en peuvent pas mettre dans leurs forêts entre des murailles. Ils peuvent y mettre des faisans, des perdrigaux, des cerfs et des veaux, s'ils veulent — mais des bécasses, nenni, Moussu! Elles savent dire non, ces dames! Je n'ai jamais compris pourquoi on appelle bécasses les personnes un peu bêtes ; ce gibier-là est des plus intelligents, puisqu'il se maintient libre! Et toutes les ruses compliquées que ça vous a! On n'en finirait point de raconter des histoires de bécasses intelligentes! Il est bien vrai que leur nez un peu long leur donne figure de bête, mais au dedans d'elles, si on peut dire qu'elles ont du nez, c'est dans le sens de malice. Voilà.

— Merci du cadeau, Arnet ; mais la table est prête, dit misé Bouziane.

Les deux hommes se mirent en devoir de faire honneur au bœuf en daube. Quand leur appétit fut calmé :

— Et alors? questionna Arnet.

— Et alors, ami Arnet, vous avez su, je pense, comment, pour venger Arlette d'une plaisanterie pas méchante et méritée, notre Victorin, le dernier jour des vendanges chez les Revertégat, s'est battu avec Toinet. Autant dire que, en se comportant de la manière, il a fait savoir à tout le monde qu'il prenait Arlette sous sa protection comme un fiancé.

— Un fiancé, c'est trop dire, fit Arnet. On peut défendre une fille, et ne pas être décidé à l'épouser. C'est ce que je répète à tout le monde.

— Et je vous en remercie, Arnet. Vous êtes homme de bon sens. Mais, depuis ce temps-là, Victorin se montre souvent avec Arlette. A la maison, il parlait peu autrefois, n'étant pas plus bavard que moi, mais enfin il disait quelque chose. Maintenant, il ne prononce plus une seule parole en quinze jours. Il boude. Il désole sa mère par son air d'entêtement. Son parti est pris, c'est clair. Une lettre de cette Arlette est arrivée ici, adressée à Bouziane. Elle avait oublié d'écrire le prénom sur l'adresse ; j'ai lu la lettre! Figurez-vous, Arnet, la rusée fille doit partir pour Marseille, où on lui a procuré une place de modiste, à ce qu'elle dit. Paraît qu'elle a des amis à Marseille.

— Oui, elle a Augustin! fit Arnet, qui alluma sa pipe.

— Ses amis, reprit Bouziane, lui proposent, à ce qu'elle raconte, une place pour Victorin. Il irait comme gardien d'un château. Il pourrait habiter avec elle la maison de garde, dans un jardin, pas loin du château. Rien à faire, dit Arlette ; comme si c'était là ce qui convient à un homme jeune et vigoureux, habiter une niche à l'entrée d'un beau jardin, au Prado. Rien à faire! être portier, à ne rien faire! vivre dans une ville, quand on peut travailler en paysan sur son propre bien! Quand on pourrait se dire maître à son bord, comme un capitaine de bateau! Abandonner une maison comme la nôtre, les bois, les champs, les vignes! et laisser les deux vieux, qui vous ont préparé un si bel héritage, crever tout seuls! et tout ça pour épouser une fille de rien! ah! misère de moi!

La mère Bouziane, debout, écoutait tristement et hochait la tête.

La colère montait avec le sang au cerveau de Bouziane. Il donna sur la table un grand coup de poing, qui fit sursauter les plats et les verres.

— Si je la tenais, cette gueuse, je crois que, de mes mains, je l'étranglerais... Ah! l'imbécile!... Arnet, poursuivit-il, il faut lui parler une dernière fois, à notre fils ; parlez-lui, vous et maître Augias, une fois dernière ; essayez de lui montrer sa sottise et notre peine ; quoique notre peine, ça lui soit égal, mais montrez-lui sa sottise ; et qu'il va faire son malheur!

— Je lui parlerai, maître Bouziane, et je lui dirai ce que je pense ; et maître Augias aussi lui parlera une fois encore. Pour ce qui est de moi, voyez-vous, je lui parlerai d'autant mieux que, entre nous, je n'ai pas, pour mon compte, suivi la meilleure route. Raison de plus pour que je sache par où le diable nous attrape, et ce qu'il en coûte de se laisser attraper par le diable. Il y a souvent plus de sagesse utile dans la tête d'un fou rendu sage par le temps et l'expérience, que dans celle d'un saint qui n'a jamais vu le monde que par un trou! C'est pourquoi je sais ce qu'il faut dire à Victorin, bonnes gens ; et, vous pouvez y compter, je le dirai.

— Merci, mon brave Arnet, dirent ensemble le père et la mère Bouziane.

Satisfaite de la promesse d'Arnet, la brave femme s'assit et se mit à manger sur un coin de la table, où les deux hommes prenaient le café, en fumant tous deux.

— Ne dites pas du mal de vous-même, fit Bouziane calmé. Le cœur vous commande toujours, vous, Arnet ; et quand c'est ainsi, le reste se pardonne aisément.

— Je ne dis pas trop de mal de moi, fit Arnet, mais j'en dois dire un peu pour être juste. Je n'étais pas bête en mon temps, et j'avais de bons bras. Si j'avais voulu faire le paysan, sous les ordres de mon père qui avait un peu de bien, j'aurais pu, comme beaucoup d'autres, devenir un peu riche, assez pour être tout à fait libre ; mais non, j'aimais faire courir les pèlerins et les sangliers... J'aimais la chasse, et la chasse, c'est une passion qui fait tout oublier. Tous ceux qui savent ce que c'est, vous diront comme moi. J'aurais pu épouser une bonne fille, travailleuse, qui m'aurait aidé de ses bras, dans les travaux de la campagne. Je préférai épouser une institutrice révoquée, dont les chapeaux et les robes de ville flattaient ma bêtise. Et, pour elle, après avoir gaspillé assez d'argent, je vendis ce qui me restait du bien de mon père. Dieu la reçoive en son paradis, ma pauvre femme! Elle n'était pas sotte, mais

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

elle avait mauvais gouvernement. Elle a bien fait de mourir. Et maintenant, je n'arrive plus à payer le petit loyer de ma cabane ; voilà la punition de mon genre de vie. Avec le gibier, je peux vivre encore, oui, mais c'est tout juste. Je suis trop fier pour demander du secours à droite et à gauche ; et j'ai refusé, par fierté, des offres bien charitables. Voilà l'exemple que je peux offrir à votre fils, maître Bouziane.

— De ce brave Arnet! fit misé Bouziane.

— Et puis, voyez-vous, je sais bien, et ça m'est pénible, que je ne suis pas dans la règle des règlements. Tenez, poursuivit-il ingénument, cet homme connu, dont nous avons eu la fête aux Mayons, M. Jean d'Auriol, en ces dernières années, m'a su faire beaucoup de bien ; et, pour me forcer à accepter ses bonnes manières, il m'a dit des choses telles que je ne pouvais pas lui refuser ; il m'a annoncé qu'il mettrait mes histoires dans des livres, et que mes histoires, donc, avaient une valeur, et qu'il voulait que j'en touche le prix pour ma part. Eh bien, c'était un crève-cœur pour moi de ne pas pouvoir récompenser, à mon tour, un homme comme ça! Je ne pouvais pas lui envoyer mon gibier, vu que c'est la vente du gibier qui me fait vivre. Alors, un jour, j'ai pensé à lui faire un cadeau de belles châtaignes.

Ici Arnet soupira profondément.

— Mais je n'en avais pas, poursuivit-il, d'un ton d'extraordinaire ingénuité. J'ai donc été forcé d'en ramasser un panier dans la forêt, autour de ma cabane. Mais elle n'est pas à moi, cette forêt, maître Bouziane. J'ai choisi, une par une, les plus recommandables que j'ai pu rencontrer, en les cherchant avec beaucoup d'attention ; mais ça m'était pénible de me dire qu'elles n'étaient pas à moi ; pas plus à moi que le gibier, quand je chasse dans les bois du marquis de Colbert. Je suis forcé, pour me pardonner, de me dire que les écureuils et les sangliers en mangent une grosse part, des châtaignes, — et que je défends, moi, les récoltes en tuant des sangliers et des écureuils. Alors, je peux bien en prendre un panier pour faire un cadeau, n'est-ce pas? Ce n'est pas pour moi, c'est pour être convenable.

Toute l'habituelle gravité de maître Bouziane et même sa tristesse au sujet de son fils ne tinrent pas devant cette confession ambiguë d'un maraudeur.

— Arnet, dit-il, je vous connais pour un franc galégeur. En ce moment, je devine que vous vous amusez de nous. De deux choses l'une : ou bien vous n'avez pas volé ces châtaignes, et vous inventez votre histoire à la manière des avocats du diable, qui noircissent l'un pour que l'autre paraisse blanc — ou bien...

Il s'arrêta et regarda Arnet d'un œil pénétrant. Toutes les rides d'Arnet faisaient de son vieux visage un soleil de malice. Il cligna de l'œil. Misé Bouziane elle-même ne put s'empêcher de sourire.

— ... Ou bien, reprit Bouziane, c'est à moi que vous les avez prises, ces belles châtaignes?

— Ce qui fait, dit Arnet en riant, que me voilà tout pardonné.

— Arnet, dit Bouziane, regardez-vous comme un écureuil ou un oiseau à qui ma forêt doit nourriture.

— C'est ce que je fais, dit Arnet, mais précisément comme un écureuil, vu qu'un sanglier vous ferait trop de dommage.

— Mais, dit Bouziane, pour être convenable jusqu'au bout, il vous a fallu, en expédiant mes châtaignes à M. Jean d'Auriol, payer le port?

— Moi? dit Arnet. Que voulez-vous que je paie? « Avecque » quoi payer? M. Augias m'ayant mis proprement l'adresse sur le vieux panier que je m'étais fait prêter, pour ne jamais le rendre, me voilà en route vers la gare de Gonfaron. Là, j'attends un train de voyageurs. Le train s'arrête. A la première portière venue, je me présente : « Pardon excuse, Madame ou vous, Monsieur, je ne vous connais pas, mais vous seriez bien aimable tout de même de laisser ce petit panier (il était gros, vous savez) au chef de gare en passant à Solliès. Il y a l'adresse dessus. C'est pour lui, le chef de gare. » La personne est étonnée ; je lui passe le panier par la portière. Le train siffle. Elle le prend. Le chef de gare le reçoit. Il connaît, comme tout le monde, le nom de M. Jean d'Auriol. Il lui envoie le panier. C'est très commode.

Les Bouziane riaient maintenant sans retenue.

— Enfin, conclut Arnet, si j'ai mis tout de même un peu de ruse à m'excuser devant vous comme je l'ai fait. Je sais bien, dans le fond de moi, qu'avec ces châtaignes et autrement, je me suis mis souventes fois dans mon tort. Plus heureux je serais, si, en ma jeunesse, j'avais choisi le chemin battu au lieu de prendre, à travers champs, des sentiers où l'on s'enfangue. Voilà, maître Bouziane, ce que je me promets de dire à votre fils.

Le lendemain, Arnet, ayant rencontré Victorin, lui répéta tout ce qu'il avait dit à son père et termina ainsi

— Vois-tu, Victorin, c'est « un mauvais affaire » que tu te prépares à toi-même : tu veux épouser une fille qui n'est pas travaillante, et qui aime trop à se pimparer. Et puis, je sais, comme tout le monde, qu'elle mène plusieurs calignaires à la fois.

— Ah! bon! je sais aussi cela, dit Victorin, dédaigneux de cette accusation. Vous voulez parler de Mïus, n'est-ce pas? Eh bien, elle m'en a parlé elle-même.

— Ah! la finaude! s'écria Arnet. Elle m'a coupé le devant (elle m'a devancé). Mais Marius n'est pas le seul ; il y a Augustin.

— Oh! celui-là, fit Victorin, il n'est pas à craindre.

— Voilà donc, répliqua Arnet, un chemin par lequel je ne peux passer ni te mener où je voulais. Je viens de t'expliquer pourquoi tu cherches ton malheur ; tu mécontenteras père et mère ; et, par ainsi, tu risques de perdre leur héritage, c'est-à-dire ton propre bien. De cela, ne parlons plus. Reste la question de l'abandon du pays, puisque tu comptes le quitter pour Marseille, où tu seras le portier d'une villa, à ce qu'on dit, au lieu d'être ici le fils de ton père et propriétaire d'une bonne terre.

— L'héritage, dit Victorin, ne m'échappera pas. A qui voulez-vous qu'il aille? Ma mère m'aimera toujours. Et puis, je ne partirais pas, si mes parents voulaient me recevoir chez eux avec ma femme.

— Cette dernière chose n'arrivera jamais, mon beau ; et tu le sais. Quant à te « lever » l'héritage, ça, c'est toujours possible, quand les fils mécontentent les pères. Quand les pères se disent qu'après eux leur bien ira, par la volonté d'un fils, précisément où eux ne voudraient pas, ils deviennent capables de tout. Te voilà averti. Et, pour ce qui est de ton départ, dans point de cas, il ne te sera bon. Moi, qui ne suis que le pauvre Arnet et qui ai marché toute ma vie dans les chemins tortus, du moins ai-je choisi ceux de mon pays de naissance. Pauvre je suis, mais dans les pinèdes qui sentent bon, dans des sentes forestières dont je connais chaque tournant, et chaque roche, et la moindre source à l'ombre des châtaigniers, auprès de laquelle on trouve des fraises et des violettes en leur saison. Ah! mon drôle! les villes, si tu savais! Vas-tu t'imaginer que, pour avoir appris a et b, tu y rouleras carrosse? Que tu passeras ta vie à boire frais, aux tables des cafés, sur la Canebière? et que, tous les soirs, tu iras t'asseoir dans les théâtres de photographies qui remuent? Pauvre de moi! Pour tout ça, il faut des sous et beaucoup. Ce qui t'attend, je l'ai vu pour d'autres, qui ont préféré un métier dans les villes à leur métier de paysan sur leurs terres ; je l'ai vu, ce qui t'attend. C'est, au lieu de la bastide qui a des mûriers sur le devant et des vignes tout alentour, c'est une petite chambre sale, avec un plafond que tu toucheras de la tête, dans une maison haute de huit étages, dans les rues Magnaques de Marseille, où la sentide n'est pas celle de la gineste, non! Rien que l'idée de vivre ou de mourir dans ces ordures noires des anciennes rues, mon homme, m'aurait ôté le goût d'épouser la plus belle fille du monde, s'il avait fallu la suivre jusque-là! Je suis un homme de mes bois ; reste l'homme de ta vigne. Ici, nous avons les mistralades pour nous faire l'air pur, et, quand je vise une bécasse, qui monte en plein ciel du côté où le soleil se couche, je dis, comme les Arabes, que la lumière du soleil c'est la fortune du pauvre ; elle est à moi autant qu'au plus riche, mais pas dans les villes. Reste avec nous, pitoua, que la bonne vie est ici. Laisse la ville à ceux qui en ont l'habitude. *Per naoutré série mortalo.* Elle nous serait mortelle, à nous autres!

Victorin écoutait, tête basse. Qu'il y eût beaucoup de vérité dans les paroles d'Arnet, il le comprenait de reste ; mais l'image d'Arlette lui apparaissait, mignonne, coquette, pimparée comme une damerette ; et de voir devant lui, Arnet vieux et sans grâce dans ses habits de chasse fatigués, cela ne parvenait pas à effacer, en l'esprit de Victorin ni dans son cœur, la figure de la jeune fille, gantée, « l'ombrette » en main, et qui, si gentiment, lui disait : « Vittorein! » avec l'accent distingué des belles dames de Paris.

Aï! Paouré Vittorin! coumo ti compreni maou endraya!

Comme je te comprends, en mauvaise voie! pauvre Victorin!

XVIII

LA FAMILLE ET L'ÉCOLE

Avoir honte de ses origines, répétait souvent M. Augias, rien n'est plus méprisable. C'est un mauvais et absurde sentiment, qui gagne le peuple bien qu'il soit en contradiction complète avec l'idée démocratique. Toute société s'établit sur la réciprocité des services. Chaque métier travaille pour tous. Le mépris pour un quelconque de ces métiers utiles à tous est un sentiment de riche sans réflexion. Il ne faut pas attendre de voir en quoi les hommes nous sont utiles pour les aimer, mais si on ne les aime pas par charité ou instinctive ou religieuse, il faut apprendre à les aimer parce que tous nous aident à vivre... Ce qui m'abasourdit, disait M. Augias à M. le curé, c'est qu'un homme, qui travaille de ses mains et qui se prétend républicain, puisse mépriser son propre métier, alors qu'il reproche à l'aristocrate orgueilleux de montrer le même dédain. Il est tout à fait singulier, lorsqu'il n'y a plus d'aristocratie pour mépriser les humbles, que des humbles se mettent à rougir de l'humilité de leur condition.

Le curé, souriant, approuvait, disant :

— Vous prêchez bien, Monsieur Augias.

— Voyez mon fils, reprenait Augias. Quel est son mal, à ce pauvre garçon? L'orgueil. On peut être justement fier de soi quand on vaut quelque chose, mais lui, par quoi vaut-il? Il est orgueilleux bêtement ; il souffre d'un orgueil criminel qui le pousse à dédaigner pêle-mêle, sans profit pour lui, tous les talents et mérites qu'il voudrait avoir tous, parce qu'il envie les profits qu'obtiennent le mérite et le

talent. Pour moi, je pense que c'est le caractère qui fait la vraie valeur des gens. Oui, la valeur morale, c'est ce qui fait l'homme ; c'est sur cela qu'il faut prendre sa mesure. Lorsque l'homme vaut moralement, il n'y a plus pour lui de situation amoindrissante.

— Où voulez-vous en venir? dit le curé.

— A ceci, concluait M. Augias, que, si ce que je viens de dire est vrai, l'enseignement des vérités morales est, de beaucoup, le plus important ; c'est le premier et c'est justement celui qui fait défaut dans nos écoles ; soit que l'instituteur se dispense de la leçon de morale, ce qui arrive trop souvent ; soit qu'on n'ait pas unifié les formules de morale destinées aux enfants, et c'est là un fait constaté.

Et le curé :

— Je passerais peut-être pour un affreux libéral aux yeux de beaucoup d'autres prêtres s'ils m'entendaient vous dire que la cause de l'école laïque sera gagnée à nos yeux le jour où les instituteurs penseront comme vous, feront de l'éducation morale leur principale préoccupation, et enseigneront une morale précise, qui s'accorde avec la nôtre ; lorsqu'enfin, ils ne nous traiteront plus en ennemis, n'ayant, pour cela, qu'à respecter la neutralité inscrite dans la loi de la République. Ne vous attendez pas à faire des saints laïques ; mais l'église ne fait pas quantité de saints religieux. Faites-nous seulement une France de braves gens. Et puis, rien ne saurait empêcher les familles demeurées pieuses de nous envoyer leurs enfants au sortir de l'école.

— Le malheur, dit M. Augias, est que, trop souvent, les familles contrarient notre effort, précisément sur le terrain de la morale. Lorsqu'un enfant s'est mal conduit, si nous usons, de l'une des punitions, d'ailleurs peu sévères, dont nous pouvons disposer, il est fréquent qu'une mère, un père, jaloux, nous reprochent d'empiéter sur leur rôle. L'un d'eux nous arrive parfois en pleine classe, élevant la voix, se répandant en paroles impertinentes ; si bien que le pauvre maître perd, du coup, toute autorité aux yeux de ses écoliers. Il y a là un grand mal, contre lequel il n'a aucun moyen de lutter. Pourquoi de telles interventions sont-elles possibles à l'école primaire, lorsqu'elles sont impossibles dans les écoles d'ordre supérieur? Tenez, M. le curé, je conviens qu'aux Mayons, où l'esprit est excellent, et où j'avais l'affection de tout le monde, la chose ne m'est arrivée qu'une fois. L'institutrice de mon temps fut moins bien partagée. La première fois qu'elle infligea une punition à la jeune Arlette, la mère fit irruption dans sa classe, en mégère, au milieu des éclats de rire du petit monde, injuria si bien l'institutrice et si bien la menaça que celle-ci, pauvre orpheline et timide, renonça définitivement à faire intervenir, pour assurer l'ordre dans sa classe, les sanctions scolaires de la morale laïque.

— Il est certain, dit le curé avec tristesse, que si le professeur de morale est désarmé par les familles, tout est perdu. La morale théorique n'est déjà pas amusante par elle-même ; si celle qui n'a plus les sanctions surnaturelles perd encore les terrestres, elle perd, en même temps, toute vigueur. Mais, à vous-même, qu'arriva-t-il, monsieur Augias?

— Ceci : le petit Victorin Bouziane m'avait fait une niche irrévérencieuse, je lui donnai comme punition à conjuguer le verbe « être poli » avec obligation de l'écrire chez lui et de le rapporter le lendemain. Eh bien, monsieur le curé, le père Bouziane, qui a du bon sens pourtant, mais qui a l'orgueil un peu sauvage de ses ancêtres sarrasins, prit à son compte le reproche d'être impoli que j'avais fait à son fils. Il me l'amena lui-même en classe, le lendemain, pour me dire, sans violence d'ailleurs, mais en présence de mes élèves : « Je n'entends pas, Monsieur Augias, qu'on puisse prétendre que mon fils est mal élevé ; je ne veux pas, non plus, qu'on lui donne un travail supplémentaire à faire chez moi, où il m'est quelquefois utile de me faire aider par lui aux travaux de la campagne. » Du coup, poursuivit M. Augias, je me sentis dépossédé de mon autorité ; mais un mouvement révolté du maître eût amoindri celle du père. Je me tus. L'inspecteur d'Académie avait de l'estime pour moi ; je lui demandai mon changement, que, par un heureux hasard, il put m'accorder sur-le-champ. Je possédais un peu de bien dans cette commune des Mayons que je n'ai jamais cessé d'aimer. Je m'exilai pourtant ; je n'y suis revenu que le jour où je pris ma retraite. On y a toujours ignoré que j'avais jadis demandé mon changement ; j'y ai retrouvé l'estime et l'affection de la population ; et en voici la preuve. Le père Bouziane, dès le premier jour de mon retour, me rencontra et me fit très bon visage, ne s'étant jamais douté une minute qu'il avait pu me manquer d'égards. Hier, avec une parfaite inconscience, il est revenu me prier de rappeler son fils à l'obéissance envers son père. « Vous m'avez déjà, il y a quelque temps, lui ai-je répondu, demandé le même service, et j'ai donné à Victorin l'avis de respecter vos désirs ; mais, voyez-vous, maître Bouziane, vous m'avez un jour, quand il était petit, reproché de l'avoir puni parce qu'il s'était montré sans respect pour son maître. Depuis ce temps-là, en lui-même, il a certainement pour moi moins de respect encore que pour vous ; et, s'il n'a pas suivi vos conseils, encore moins suivra-t-il les miens. Et, sans vous offenser, c'est un peu de votre faute. » Il a compris, le père Bouziane, et, la situation étant grave pour sa maison, je crois bien avoir vu dans ses yeux quelque chose comme une larme. Et, me tendant la main : « Je vois bien que j'ai eu tort, dans les temps, maître Augias ; je ne m'étais pas rendu compte que le maître, à l'école, remplace le père. Et qui, alors, aujourd'hui, pourrait parler à mon fils de manière à être entendu? » — « Ecoutez, Bouziane, Arnet m'a dit que le grand-père s'éveille de temps en temps de sa somnolence avec toute sa raison. Expliquez-lui toute l'affaire en présence de Victorin, et demandez-lui conseil. Est-ce qu'il parle, le grand-père? » — « Oh oui, qu'il parle quand ça lui prend, et il a l'oreille fine, des fois. Et quand les mots ne lui reviennent pas, il a une manière à lui qui vous impressionne de se faire comprendre avec des signes qu'il vous fait de la main. »

— Et qu'est-il arrivé, dit le curé, de cette entrevue, qui, en effet, peut impressionner le jeune homme ?

— Elle n'a pas eu lieu encore, dit Augias, et j'en espère quelque chose.

(A suivre.)

JEAN AICARD,
de l'Académie française.

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

en ce cas le nombre des titres à amortir, au moyen de tirages supplémentaires.

La **Société Générale** et le **Crédit Mobilier Français** ont été chargés du placement de ces obligations pour compte de la Compagnie.

Celles-ci sont mises à la disposition du public au prix de **490 fr.** par obligation, jouissance du 1er juillet 1917, payables en même temps que les demandes.

Les demandes sont reçues dès à présent aux deux Etablissements ci-dessus.

Les publications exigées par la loi ont été faites au *Bulletin des Annonces légales obligatoires à la charge des Sociétés financières* des 4 et 11 juin 1917. Les formalités exigées par la loi du 31 mai 1916 ont été remplies.

Le **Marché de Paris** clôture ferme.

Le fait saillant de la semaine c'est la *reprise du groupe russe* sur des nouvelles plus favorables de Russie. Et ce raffermissement, qui n'est encore qu'à ses débuts, a une heureuse répercussion sur les divers compartiments de la cote.

La magnifique journée des enrôlements aux Etats-Unis, la nouvelle victoire de nos alliés britanniques au saillant d'Ypres, le vote du Sénat confirmant à l'unanimité le vote de la Chambre sur nos buts de guerre, nettement affirmés et définis par M. Ribot, sont hautement appréciés par la Bourse et y produisent la meilleure impression.

La *Rente Française 5 o/o* passe de 87 90 à 88 francs.

Nos *banques*, les *chemins de fer*, les *valeurs métallurgiques* et les *cuprifères* conservent une bonne tendance.

Pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, la Bourse de Paris sera fermée tous les samedis, suivant l'usage établi.

La **Société Métallurgique de Montbard-Aulnoye** réunira ses actionnaires en assemblée générale annuelle le 19 juin courant.

Le dividende proposé est de 20 fr. par action, contre 17 fr. 50 l'an dernier, et de 2 fr. 40 par part, contre 1 fr. 60.

L'augmentation des résultats autorise cette majoration des dividendes. En effet, les bénéfices d'exploitation se sont élevés en 1916 à 5,298,864 fr. contre 4,276,775 fr. en 1915. Après déduction des charges financières et prélèvement de 4,156,444 fr. en faveur des amortissements divers, il reste un bénéfice net de 888,320 fr. contre 681,437 fr. en 1915.

Rappelons que les actionnaires de la **Compagnie Générale Transatlantique** sont convoqués en assemblées générales ordinaire et extraordinaire pour le 10 juillet prochain. Un jeton de présence de 1 fr. 25 par action présente ou représentée sera alloué, si l'assemblée extraordinaire réunit le *quorum* légal.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Je vous ai dit maintes fois, chères amies, et je ne saurais trop vous le répéter, que la fraîcheur du visage est indispensable à toute femme, même la moins coquette. Nous passerions, au cas contraire, pour ne pas prendre soin de notre personne et c'est, n'est-ce pas, un des plus graves reproches qu'on puisse nous adresser, d'autant plus qu'il n'est pas nécessaire, pour atteindre ce résultat, de recourir à des artifices quelconques, dispendieux et compliqués. Nous avons, en effet, aujourd'hui, à notre disposition des produits efficaces, dont l'usage très facile peut faire partie de la toilette journalière, sans faire perdre un temps précieux à la plus coquette d'entre nous.

Tel est

LE VÉRITABLE LAIT DE NINON

que nous pouvons employer en toute confiance si notre épiderme n'a pas cette fraîche et discrète blancheur qui constitue l'une de ses principales qualités. Cet excellent produit a été créé pour blanchir la peau et lui donner un éclat de jeunesse. Nous pouvons nous en servir également avec succès pour le visage, le cou, les bras et les épaules. Je vous conseille donc vivement d'en demander un flacon à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Pour celles qui préféreraient au lait

UNE DÉLICIEUSE CRÈME,

je rappelle la Crème Simon qui donne son plein effet d'hygiène et de beauté, à condition qu'elle soit appliquée sur la peau après le lavage quotidien, alors que la peau est encore mouillée. Essuyez ensuite avec un linge fin et poudrez légèrement. Si j'insiste sur la façon de l'appliquer, c'est que je sais que beaucoup le font mal et se privent, ainsi de ses meilleurs effets.

Mais à quoi nous servirait de chercher à donner ou à rendre à notre teint son éclat de jeunesse, si nous laissions

NOTRE CHEVELURE NOIRE OU BLONDE

se transformer en une auréole grisonnante qui nous fait immédiatement désigner comme... dame d'un certain âge ! Guettons donc, chères amies, la venue des cheveux blancs, et prévenons-la en recourant aux produits « Hennextré », absolument inoffensifs par leur composition exclusivement végétale. Toutes les teintures ou poudres « Hennextré », dont M. Chabrier, 48, passage Jouffroy, est le préparateur, rendent à la chevelure ses tons primitifs ou lui donnent la teinte préférée, tout en lui conservant son brillant et sa souplesse.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Mlle M. S... — J'ai une prédilection pour la Fleur de Pêche, poudre de riz aux essences de fleurs exotiques, très adhérente et très rafraîchissante à la peau, et ne puis que vous conseiller de l'adopter. Son prix est de 3 fr. 50, franco 4 francs, à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Eprouvée. — Les ampoules aux pieds se produisent généralement aux changements de température. Essayez la « Péduline Selma » qui réussit fort bien dans un bain de pieds. La pochette se vend 0 fr. 30 chez les herboristes et pharmaciens. Six pochettes vous seront expédiées fco contre 1 fr. 80 adressés aux Laboratoires « Selma », 49, avenue Victor-Hugo, Paris.

M. L. B. — Oui, mais les résultats ne sont pas durables. Seules l'hydrothérapie et la gymnastique sont efficaces.

Gentille Auvergnate. — Non, pas d'eau oxygénée, vous vous les abîmeriez à tout jamais ; faites, si vous le voulez, des lavages comme vous le dites, mais je vous conseille plutôt de vous adresser, de ma part, à M. Chabrier qui vous conseillera sur ce qu'il y a lieu de faire. Vous pouvez, sans aucun danger pour votre chevelure, suivre ses conseils.

Yvette. — Je vous recommande la Crème de Mme Rambaud. Elle convient aux teints les plus délicats et ne ressort pas ; avec sa poudre de riz sans bismuth, fine, adhérente et adoucissante, vous aurez un teint parfait. Crème, 2 fr. 50 et 4 fr., franco 3 et 5 fr. 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Lotus bleu. — 1° Non, il n'y a que des brillantines liquides, mais toujours un peu grasses. 2° Voyez ma réponse à « Gentille Auvergnate » et adressez-vous à M. Chabrier. 3° C'est pourtant le meilleur traitement ; je ne connais pas celui dont vous parlez et ne puis vous le recommander, mais vous pourriez essayer de vous faire faire des massages. 4° Oui, ce produit est excellent. 5° Oui, c'est plus poli.

Abonnée de Loches. — Vous pouvez être assurée d'apprendre rapidement et très bien le commerce et la comptabilité par correspondance, en vous adressant, de ma part, à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Demandez la brochure « Situations », qui vous sera envoyée gratuitement.

Une abonnée. — C'est du rhumatisme chronique provoqué par cet accident, donc pas grand'chose à faire. Faites des frictions à l'essence de térébenthine avec une flanelle ou avec un peu d'Embrocation Elliman's.

Lectrice assidue. — C'est là une chose bien délicate, en tout cas je n'ai personne à vous proposer pour l'instant. Veuillez-vous, cependant, m'envoyer votre adresse pour le cas échéant.

Nelly B... — Je ne vous oublie pas, mais n'ai pas encore trouvé la correspondante américaine ou australienne que vous cherchez.

Futur bleuet 19. — 1° Adressez votre demande au ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique, à Paris. 2° Non, pas plus que tous les porte-bonheur du reste. 3° C'est une mauvaise circulation du sang. Prenez souvent des bains de pieds à la moutarde ou au sel pour attirer le sang aux extrémités, faites de l'exercice, marche surtout, et évitez toutes les causes de congestion. Buvez peu de vin. 4° La Pâte Epilatoire Dusser, mais ce n'est pas utile vous n'avez qu'à la raser.

P. S. S. B. — *Le plus petit Conscrit de France*, de Marcel et Alex Fischer; *L'Arriviste Amoureux*, de Ch. Foley; *Bicard dit le Bouif*, de La Fouchardière ; *Les Fées d'Amour et de Guerre*, de Michel Provins ; *Polochon*, de Pawlowski ; *L'Art de Rompre*, de Michel Provins.

FURETTE.

A lire attentivement

Une nouveauté sensationnelle vient de nous arriver : le *Vest Pocket Ensignette de Luxe* nº 2, format 5×8 cm.; prix, avec achromatique : 60 fr.; le même, avec obturateur au 1/100e de seconde, anastigmat, F. 6,8 : 200 fr., et avec Berthiot « Olor », F. 6,8 : 250 fr. Cette petite merveille de précision est à mise au point automatique et se charge en plein jour; elle est vendue par le PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette, Paris-Opéra.

Le Catalogue d'été 1917 des appareils de toutes marques : *Richard, Monobloc, Nil-Melior, Platoscope, Kodak*, etc., est adressé gratuitement sur demande. Le PHOTO-PLAIT expédie partout. Tous les appareils vendus par cette maison étant garantis avec faculté d'échange, les amateurs ont intérêt à s'adresser au PHOTO-PLAIT.

LES·ANNALES



SARAH BERNHARDT

DANS LE ROLE D'HÉCUBE, SA RÉCENTE CRÉATION EN AMERIQUE

Le N° 30 Centimes

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ...18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1774. — 24 JUIN 1917



ARTISTE MAROCAIN EXÉCUTANT SES ENLUMINURES DEVANT LES VISITEURS
(EXPOSITION DU PAVILLON DE MARSAN)

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'Art Marocain

L'art nous aura, pendant la guerre, réservé les plus heureuses surprises, et l'exposition marocaine au Pavillon de Marsan restera, sans contredit, parmi celles-là. Car si le Maroc est le pays d'Orient le plus sombre, si, comme le dit Pierre Loti, on y sent tomber sur soi « le suaire de l'Islam », si l'on a pu voir en sa capitale la ville mystérieuse des conteurs, la ville aux murailles d'airain qu'évoque l'imagination de Schéhérazade et que cherchait le fabuleux émir Mouça, la cité des djinns, des « efrits » et autres des nécromants qui disputèrent à Aladin sa lampe merveilleuse, il n'en fut pas moins dans les siècles passés un foyer d'art superbe. Le mystérieux Moghreb possédait un art indigène qui vit encore, dont la belle flamme n'est pas éteinte et qu'il faudrait peu de chose pour raviver — que dis-je — qui se ravive déjà. Il y a à Fez, à Marrakech, à Saffi, à Tétouan, à Rabat, à Meknès, des ouvriers qui continuent de pratiquer leurs industries traditionnelles : des orfèvres, des armuriers, des tisserands, des relieurs, des sculpteurs sur bois, des fabricants de *zelliges* (ces mosaïques de faïence d'un si beau style, d'une si parfaite originalité) ; des brodeurs, des potiers qui tournent leur vaisselle et la peignent comme au temps des Almohades et des Mérinides, des « plâtriers », si l'on peut appeler ainsi les artisans qui moulèrent les merveilleux *azulejos* des palais arabes et berbères, ceux du Généralife, de l'Alhambra et de la Koutoubia de Marrakech, toute cette admirable flore courant le long des murailles comme la plus riche, la plus souple des tapisseries. Cet art de mouler le plâtre, de lui donner la dureté du stúc, sans lui enlever sa fine matité, est tout oriental. Et, alors qu'on le croyait perdu au Maroc, il y a, bien au contraire encore ses adeptes, ses maîtres.

Certes, on a dans certaines industries quelque peu galvaudé le beau tournemain des grandes époques ; d'âge en âge les techniques ont faibli, celle des tapis notamment. Les femmes qui tissent les « zorbia » ont quelque peu désappris le « point serré » ; la coloration des lainages n'a plus la même beauté. Cependant il faudrait peu de chose pour rendre à cet art textile, comme aux autres d'ailleurs, leur caractère, leur réelle splendeur. Il y a, au Pavillon de Marsan, à côté, en effet, des chefs-d'œuvre anciens, à côté d'armes qui flamboyèrent sans doute aux mains d'un Almoravide ou d'un Scheriffe, à côté de tapis où se posèrent peut-être les pieds de quelque belle favorite, les pieds de Zobéide ou de la « Chaîne des Cœurs », de magnifiques reconstitutions, et notamment toute une série de tapis de haute laine à fond blanc dont la décoration et le fini surprennent, si l'on songe que la plupart sont l'œuvre d'artisans de village, qu'ils furent tissés sous la tente, en plein Atlas, sur des métiers souvent rudimentaires.

Alors qu'on croyait l'art du tisserand en pleine décadence, il sort au contraire maintenu un peu partout. On a conservé à Rabat, le secret des belles et solides teintures végétales, et la seule difficulté fut de ramener les ouvrières berbères au travail serré de la grande époque hispano-mauresque, ou même d'époques beaucoup plus récentes, lorsque la corporation des tisserands le contrôlait soigneusement et marquait, échancrait les tapis, pour avertir l'acheteur. Mais ces peuples d'Orient sont artistes dans l'âme, ils ont l'intuition de la couleur, le style leur est naturel, et, le hall central du Pavillon de Marsan contient quantité de « zorbia » d'un goût parfait, tels ceux qui tapissent le kiosque rapporté de Marrakech, et, dans leur splendeur soyeuse, invitent au repos, aux nobles songeries, tandis que montent et retombent les mille pierreries des jets d'eau.



Le sultan Moulaï-Youssef, à l'une des portes de son palais.



Décoration murale en plâtre ciselé.

Bien que les organisateurs de l'exposition, MM. Tranchant de Lunel, de la Nezière et Raymond Kœchlin à qui l'art musulman n'a plus rien de caché, aient fait aux tapis une part royale, ils ont mis en belle place des azulejos aussi finement moulés que par les artisans grenadins, les faïences de Fez dont la ressemblance avec certaines poteries hollandaises est véritablement curieuse, les bois sculptés, les étoffes, les gazes, les broderies, les poteries, les mokkalas, les charmantes poupées de Zeroûn ; en regard de l'œuvre moderne ils opposent l'œuvre ancienne ; ils permettent la comparaison, ils donnent la plus vivante leçon sur l'art marocain. Ils montrent dans un magnifique lit de parade jusqu'où celui-ci peut atteindre en harmonie, en splendeur. Ils n'ont pas oublié le pittoresque, et tout à côté, voisine la petite et délicieuse boutique, l'échoppe fleurie comme un missel d'un enlumineur marocain, puisque le peuple musulman n'a pas seulement, comme les Persans d'ailleurs, la passion et le respect du papier ; ils savent comme nos vieux imagiers du moyen âge l'habiller de fines enluminures, y déployer toutes les capricieuses volutes de la calligraphie musulmane. Et c'est une joie de voir les longs pinceaux du maître marocain courir sur le velin, le couvrir de capricieuses arabesques.

L'exposition du Pavillon de Marsan était la suite attendue des foires de Casablanca et de Fez, la suite aussi remplie de charme que féconde en enseignements, en espérances ; et il faut en remercier beaucoup celui qui l'a rendue possible, le grand chef militaire et ce véritable artiste qu'est le général Lyautey. Ce soldat poursuit au Maroc la conservation des monuments d'art, défend la construction dans les cités indigènes de maisons n'ayant pas le style local.

Aux victoires militaires il ajoute cette autre de la résurrection de l'art national marocain.

Une autre résurrection artistique, en cette longue tourmente, sera celle de la faïence, de l'assiette patriotiques. Ce genre qui évoqua avec tant de bonheur souvent les grandes batailles, les grandes figures de la Révolution et de l'Empire, était un peu oublié ; mais la guerre allait le faire revivre, et l'exposition organisée à la mairie du Luxembourg par les soins du maître éditeur Buloz lui apporte des trésors de patriotisme et d'émotion.

LÉON PLÉE.

Notes de la Semaine

Coups de Crayon et Coups d'Ailes

Je viens de feuilleter un recueil intitulé : *De l'Arrière au Front ;* il a pour auteur un homme infiniment spirituel, qu'il est superflu de louer ici. Henriot est populaire ; son crayon infatigable illustre depuis trente ans les événements du jour ; si l'on additionnait les dessins qui en sont sortis, — ces petits croquis lestes comme le pas de nos chasseurs, piquants et diligents comme un vol d'abeilles, — on arriverait à un chiffre invraisemblable. Aucun de nos lecteurs, j'en suis sûr, ne reste indifférent devant ces « escarmouches » dont la belle humeur frondeuse se joue parmi les souffrances de la guerre et les allège sans les faire oublier. Henriot, bon patriote, adore le poilu ; il le blague gentiment, fraternellement. Il le plaint et il essaye de le réconforter en l'égayant. Sa malice dissimule un fond d'admiration, de pitié et de tendresse. Ses épigrammes sont à base d'optimisme.

Le meilleur moyen d'endurer les misères inévitables est de ne pas les prendre trop au tragique, de leur opposer une ironique résignation. Henriot montre deux soldats étendus à plat ventre au bord d'un trou d'obus et commentant les lenteurs de l'offensive : « Ça va, ça va..., mais faut pas être impatient. Nous avons avancé hier de trois rangs de betteraves... » Un autre questionne son camarade : « T'as donc le nez gelé? Cela n'a pas d'importance ; tu ne marches pas avec. — Mais si, des fois, quand on avance en rampant... » Quatre troupiers au repos fument la pipe : « On va faire une manille. Voilà le jeu de cartes ; rappelez-vous qu'il n'y en a que 30 au lieu de 32, rapport qu'un obus nous a emporté le roi de trèfle et l'as de carreau. » Tout ceci, c'est de la bonne gaieté, drôle et courageuse, à la française.

La verve d'Henriot s'exerce plus âprement aux dépens de l'ennemi ; elle bafoue la cruauté, la saleté, la servilité, la duplicité boches ; elle flagelle la mégalomanie de Guillaume, l'outrecuidance prétentieuse du kronprinz — thèmes éternels. Elle égratigne, avec encore plus de virulence, les profiteurs de la guerre : l'oisif, le parasite, l'accapareur, le trafiquant indélicat, le bourgeois égoïste, la mondaine inutile et frivole, l'embusqué. Une jeune femme élégamment chapeautée accourt auprès de son mari : « Tu sais la nouvelle?... d'une gravité ! — Quelle nouvelle? Parle. — Je sors de chez ma couturière. — Eh bien? — Eh bien! il est question de revenir à la crinoline... » Quelqu'un interroge un vague littérateur confortablement installé et en train d'écrire : « Alors, vous travaillez? Qu'est-ce que vous fabriquez pendant cette guerre? — Je fais des mots héroïques. » Un médecin est en visite et se renseigne : « Mon mari?... Ah! docteur! il reste des semaines entières silencieux. Il n'ouvre pas la bouche. — Quel malheur qu'il ne soit pas député! » Vous pensez bien qu'Henriot ne ménage pas MM. les parlementaires. Les traiter en malfaiteurs, les rendre responsables de tous nos maux, c'est pain bénit. Nous devons les haïr puisqu'ils sont nos maîtres. Le caricaturiste demeure fidèle à la vieille tradition qu'il a recueillie des mains de son prédécesseur, le fameux Cham, qui, de 1830 à 1880, ne se lassa pas de tourner en dérision, dans le *Charivari,* nos politiciens, nos ministres, nos fonctionnaires et nos diplomates.

Il existe entre Cham et Henriot d'étroites analogies : même invention bouffonne, même abondance, même entrain vaudevillesque, même intuition de l'actualité, mêmes façons d'envisager les aspects du monde et même façon de les traduire ; même philosophie aimable et superficielle, même bon sens moyen, même causticité, et même coup de plume : l'image rapide jetée sur le papier, complétant, précisant la légende et y ajoutant son grain de sel...

Ainsi les familles d'artistes et de littérateurs se perpétuent à travers les générations... Henriot continue Cham... N'y a-t-il pas du Daumier en Forain (moraliste au vitriol) et en Sem (psychologue inexorable)? N'y a-t-il pas du Gavarni dans les grâces clairvoyantes et les finesses aiguës d'Abel Faivre, du Grandville chez Albert Guillaume cordial et charmant, du Gustave Doré chez Jean Veber, du Grévin chez Rapeno ; — du Topffer chez Capiello et Caran d'Ache? ... A peu près seuls, Poulbot — le poète de l'enfance populeuse, l'historiographe sensible et émerveillé de Gavroche ; — Steinlen, — le sombre visionnaire des faubourgs ; — Willette, — le Watteau montmartrois, — échappent à toute classification.

La caricature ne fleurit pas exclusivement chez nous ; elle emprunte du moins à notre race cette légèreté et cet agrément qui lui sont propres. Elle est acérée, cruelle ; presque jamais elle n'est grossière. Elle suit avec souplesse les manifestations de la vie ; elle éprouve un plaisir particulier à abattre les statues, à s'attaquer aux favoris de la richesse et de la gloire. Chaque satiriste les vise à la tête, comme David visait Goliath, et lui lance une pierre de sa fronde. Cette irrévérence tempère les excès d'adulation et rétablit l'équilibre. En temps de paix, l'humoriste, peintre de mœurs, fustige les abus, les travers, les ridicules et quelquefois, car il n'est pas toujours équitable, les renommées légitimement acquises ; mais, dans ce cas, au lieu de leur nuire, il les consacre, la justice ayant tout de même ici-bas le dernier mot. Les années tragiques que nous vivons ont élargi le talent de nos caricaturistes en leur offrant comme cibles de plus grands objets. Persifler le tango, l'architecture munichoise ou le cubisme, mince besogne à côté des devoirs qu'impose la guerre. Le virtuose du crayon a sa mission à remplir. Elle consiste à dénoncer les erreurs, à flageller les inerties, les négligences, les faiblesses, à bourdonner autour du char de l'Etat... Alors, c'est la mouche du coche?... Possible... Ne disons pas trop de mal de cette petite mouche qui tient le conducteur éveillé et stimule l'équipage.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Notre Château

Oui..., nous avons un beau château... Je ne voulais que la *Maison claire*, Dieu a voulu que ce fût un château.

Il est planté à flanc de colline et embrasse les horizons doux et charmants de la vallée de l'Yonne. Douze hectares l'entourent, clos de murs d'un côté, de haies vives de l'autre; des arbres séculaires lui font une parure royale, des allées un peu enchevêtrées, pleines d'herbes folles, semblent des chemins mystérieux échappés d'un conte de fées. Un parfum délicieux monte des prairies mouillées, des oiseaux s'égosillent du fond d'un bois de sapins et on aperçoit, au bout des charmilles qui entre-croisent leurs feuillages en voûte légère, un long potager plein de promesses...

Cousine Yvonne deviendrait-elle pas un peu folle?... voilà la question que vous vous posez, tandis que je vous raconte mon histoire.

Non, je ne suis pas folle, car mon beau rêve est une réalité — et jamais je n'ai compris, comme aujourd'hui, la force de cette grande famille des Annales qui fait les enchantements, puisque, aujourd'hui, d'un coup de sa baguette magique, elle offre aux enfants de nos soldats... sa première *Maison claire*, et c'est un château!

Au lendemain même de mon appel, une de ces amies profondes, sensibles, qui vous écrivent chaque fois qu'on sent le désir d'amitiés autour de soi, Mme Dechaume de Courtenay, m'écrivit: « Et moi aussi, cousine Yvonne, je veux travailler pour les enfants de nos soldats. »

Et dès le jour suivant, elle m'envoya une longue lettre qui me fit accourir près d'elle... Je ne la connaissais que par ses billets tendres et joliment tournés. J'ignorais sa personne. Nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre comme deux vieilles amies qui se retrouvent. Et sans perdre de temps, nous fûmes, avec son mari, à travers les routes ensoleillées, vers le miracle...

« Le château de Villefranche de Saint-Phal, où je vous mène, est tout neuf, dit-elle. Il a été construit par le marquis de Marisy, qui le destinait à l'un des siens; et puis la guerre est venue, elle a semé des deuils partout, et le château ne fut jamais habité... »

Elle m'énuméra les mérites de cette habitation aux dimensions seigneuriales, à la construction solide et harmonieuse. Et tout bas je songeais: Ce serait trop beau. — Le paysage lumineux déroulait la magie de ses pâturages frais, qui font goûter la sérénité grasse et douce des campagnes bien cultivées... Et je songeais à ce décor idéal créé par la nature pour le bonheur et la santé des enfants.

Je suis sûre que nos *Maisons claires* pourront se permettre un jour de telles réalisations, mais aujourd'hui, commencer par un château, était-ce bien raisonnable? Mme Dechaume devina mon inquiétude:

« Quand M. de Marisy connut que son château servirait aux enfants de héros, il convint d'un prix qui vous permet cette folie... Il vous offre un bail à votre volonté, 1,500 francs par an, et qui sait? ajouta-t-elle, peut-être un jour un ami généreux offrira-t-il à l'œuvre ce beau château... qui n'est point en Espagne, mais dans la plantureuse Bourgogne... »

Nous entrâmes sous le haut portail, laissant à notre droite et à notre gauche des communs importants; nous traversâmes un Paradou sauvage et poétique qui cachait encore à nos yeux le château de Saint-Phal. Quand je le vis, mon cœur se mit à battre... Je le reconnus...

Ah! ma Maison claire!... et j'eus presque des larmes dans les yeux.

Oui, c'était un château, si l'on considère ses dimensions. Mais il n'avait rien de guindé ni de cérémonieux. Il était blanc, égayé seulement d'une légère garniture de briques roses courant au-dessus des fenêtres, et ses balcons de bois brun, ses tuiles charmantes faisaient penser bien plutôt aux grands manoirs normands qui excitent l'admiration des touristes qu'à ces châteaux sévères dont on sait qu'ils ont traversé des siècles. D'immenses baies, ouvrant sur une terrasse dallée, me plongèrent dans l'ivresse... Je voyais déjà des rangées de chaises longues et des petites filles pâlottes et maigres, couchées au soleil, humant avec délices la vie et le spectacle merveilleux de la campagne...

« Vous êtes sûre que cela n'a pas été construit pour nous? » demandai-je stupéfaite et ravie...

Et je me rappelais la lettre d'un sergent, reçue le matin même, au moment de monter en voiture, et que je serrais dans ma poche, elle était signée Edouard Faren, du 55e régiment d'infanterie:

« J'ai trente-sept ans, marié et père de deux enfants; mobilisé depuis le 2 août 1914, blessé trois fois depuis le début, me voici de retour au front pour la quatrième fois et décoré de la croix de guerre, ordre de la division; malheureusement mes économies sont épuisées, je suis seul à subvenir aux frais des deux petits et, par suite de l'augmentation de la cherté de la vie, l'allocation ne suffit plus. Et puis ma petite fillette, âgée de dix ans, a été très malade au mois de décembre, atteinte de la diphtérie; depuis, la pauvre petite est restée très anémiée, elle tousse. Le médecin m'avait recommandé de lui faire passer les vacances à la campagne, le grand air lui est absolument nécessaire, mais ça, je ne le peux pas... Alors, on vous aime bien au front, madame, un camarade m'a dit: Ecris donc à cousine Yvonne, elle te prendra ta petite... Je vous en prie, faites qu'il dise vrai: pour être courageux aux tranchées, il faut être tranquille sur le compte de ses enfants. »

Je m'imaginais la petite du sergent Faren enlevée de sa mansarde noire de la rue de Rocroy, et transportée dans ce décor éblouissant; je la voyais jouant avec les poules, taquinant la bonne vache et écrivant au père qui se bat depuis trois ans:

« Papa, ta petite fille est dans un château, elle va bien. »

Et je me représentais le bonheur d'un soldat de France lisant la nouvelle là-bas devant l'ennemi, et y trouvant une raison de plus d'aimer et de servir la Patrie.

« Je ne vous avais pas trompée? » me demande avec un accent de triomphe, Mme Dechaume.

Non, cette aimable femme ne m'avait même pas dit toute la splendeur de la vérité.

Je vis ces pièces de réception, hautes de plafond, larges, profondes, ensoleillées, se prêtant merveilleusement aux réfectoires, aux classes; je vis les appartements si propices aux dortoirs et aux dépendances; je vis toutes ces pièces claires, avenantes, avec leurs parquets neufs et luisants... C'était presque invraisemblable de trouver toute faite la construction qu'on n'eût pas osé édifier, et qui se dressait devant nos yeux comme un miracle. Maison toute blanche et rose, toute lumineuse et ayant un air de dire, par ses grandes baies ouvertes: Venez à moi, petits enfants des soldats de France..., c'est ici que l'on guérit.

Cette première Maison claire, qui doit sa naissance à la bonté jaillissante de nos cousines des *Annales*, est la leur. Je la mets sous leur protection et je demande qu'on lui trouve un nom...

J'en cherche un qui marquerait cette union du cœur, qui nous trouve toutes animées d'une même espérance devant l'Enfance douloureuse, celle qui ne doit pas souffrir, puisque c'est aux pères de ces gosses-là que nous devrons la France.

Je suis sûre que ce nom me sera soufflé à l'oreille... et qu'il sera digne du château ou plutôt de la *Maison claire* qui, désormais, abritera les filles de nos héros.

En attendant..., à l'ouvrage...

Tout le monde s'y met, et avec quel enthousiasme! Le Dr Baudet, M. Brisac, le Dr Renault, M. Stinville conciliabulent pour le meilleur agencement de l'immeuble... Les Dames du Comité s'activent pour la confection des trousseaux, depuis la chemise jusqu'au chapeau. Mlles Decré sœurs, les grandes spécialistes pour enfants, non seulement ont voulu créer le modèle désormais classique que nos filles porteront, mais elles tiennent à offrir les cinquante premières robes qui habilleront nos cinquante premières filles...

Comment n'avoir pas la fièvre dans ce mouvement passionné qui soulève toutes les âmes, et comment n'aimer point la vie puisqu'elle offre tous les jours un champ si généreux à l'action!

Il n'est point un don qui n'ait été accompagné des vœux les plus tendres: lettres d'enfants, lettres de vieux grands-pères, lettres de jeunes filles adorant les petits. C'est un réconfortant que l'on boit chaque matin, et qui guérit à jamais des découragements répandus comme du venin par les désœuvrés de la guerre.

N'est-ce point joli ce don un peu extravagant de cent francs, fait par une institutrice qui écrit avec simplicité: « Je ne sais si un jour prochain cette somme, modeste pour l'œuvre et bien grosse pour moi, ne me fera pas défaut, mais tandis que je la possède

encore je vous l'envoie pour vos chères Maisons claires qui sauveront des vies d'enfants. »

Et ce don de cinq francs, n'est-il pas émouvant, accompagné de ces mots : « Avec le regret de ne pouvoir faire davantage. En souvenir de ma Thérèse aimée que la terrible tuberculose nous enlevait en août 1914, sans que son père, déjà à la frontière où il est encore, puisse la revoir ni l'embrasser. Que son sacrifice et le nôtre aident à sauver notre France! »

Et la lettre de ces bons petits, signée Manon, Andrée, Maurice, Polo, où l'aîné s'est évidemment appliqué à tracer d'une bonne grosse écriture ces mots si gentils : « Madame, pour que vous puissiez bien vite prendre dans vos belles maisons les petits enfants des papas qui sont au front, surtout « seux » qui ne sont pas en bonne santé, car c'est bien trop triste d'être malade. »

Cousine, je vous le dis..., nous avons déjà un château... Non... je me trompe, une Maison claire..., bientôt nous en aurons dix..., le cœur de la France fait des miracles.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Nos abonnés n'auront pas manqué de remarquer que mon dernier article « Trime et Trime » a été largement censuré. Il leur sera facile d'en deviner les raisons. Il y a des vérités qu'il faut penser, mais se garder d'écrire.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

destinées à abriter « les enfants de soldats »

Voici le résultat triomphant de la deuxième liste de souscription :

Parmi les dons, nous remarquons ceux de Mme de la Jarrie, la fidèle et tendre amie américaine de nos soldats, qui a promis d'intéresser aux Maisons claires toutes ses amies d'outre-mer; celui de Mmes Chanel et Sanchez, de la République Dominicaine, qui s'occupent activement à réunir les sommes destinées à soulager les héros de la guerre et à donner du bonheur à leurs enfants. Et l'admirable don de la colonie française de Traiguen, qui, grâce à une fête organisée par la présidente, Mme Laurent, avec le concours de belles jeunes filles de la ville, costumées en Provinces de France, a obtenu un succès dont nous trouvons la preuve dans son don généreux.

Mmes Chanel et Sanchez, 1,000 fr. — G. J. M., 25 fr. — Une Nancéienne très patriote, 50 fr. — Anonyme, 25 fr. — Comité des Dames Françaises, 9,000 fr. — M. et Mme Benoit-Lévy, 100 fr. — Omnia-Cinéma-Pathé, 100 fr. — « Souvenez-Vous », 100 fr. — Anonyme, 75 fr. — M. A. H., 20 fr. — Mme Barrière, 100 fr. — Mme Galice, 100 fr. — Mme Lenoir, 15 fr. — Mme Veuve Ancelin et 3 petits Orphelins de Guerre, 20 fr. — Mme Lafore, 50 fr. — Mme J. Lepage, 100 fr. — Mme Charles Guernieri, 500 fr. — Deux Petites Françaises, 10 fr. — Ct Henri Wolff, 10 fr. — Une maman d'amputé, 25 fr. — J. M. L., 10 fr. — Fiancée et Sœur de Soldat, 3 fr. — A la mémoire du lieutenant André Broutin, mort pour la France, 20 fr. — Mme Grillon, 10 fr. — Une Landaise, 10 fr. — Mme Capfier, 500 fr — Une Lorraine, 10 fr — M. Pierre Quenot, 15 fr. — Mlle G. Suty, 5 fr. — Mme Guillaumont, 20 fr. — Mme Clicquot, 20 fr. — Mlle Colette Frachon, 15 fr. — M. Pénier, 100 fr. — Mlles Bonnet, Le Luc, 20 fr. — Mlle Caumélie, 10 fr. — Mme Ganeval, 10 fr. — Jacques et Solange Dunbay-Robinson, 15 fr. — A. B., 10 fr. — Mme Gacon, 50 fr. — G. P., 5 fr. — Une grand'mère réfugiée de Reims, 20 fr. — J. M., 20 fr. — Mme Desoutter, 100 fr. — Une maman, 5 fr. — Mme Roger Lavigne, 20 fr. — Mlle Decotte, 10 fr. — Pour Jehannette, 5 fr. — Mme Fraisse, 5 fr. — Me Henri-Robert, 100 fr. — Mme Delcassé, 100 fr. — M. Delcassé, 100 fr. — M. Pierre Laborde, 340 fr. 90.

Total de la 1re liste : 28,738 fr. 10. — Total de la 2e liste : 13,103 fr. 90. — Ensemble 41,842 fr.

Les Membres d'honneur (suite)

Nous voudrions publier encore cette fois-ci tous les encouragements qui nous ont été envoyés par les chers et illustres membres de nos Comités d'Honneur, et qui forment pour les archives de notre œuvre des souvenirs incomparables. Publions seulement celle-ci :

« Il suffit, madame, que votre cœur ait raconté son rêve pour en faire une réalité salutaire.

» Delcassé. »

Et celle-ci de la baronne de Pierrebourg, qui accepte de constituer avec nous un Comité de Propagande :

« Tous les Français vous sauront gré de leur offrir un moyen de payer leur dette à nos soldats. S'occuper des enfants, procurer à ces petits le bon air et la nourriture de ce sol que les pères ont si vaillamment défendu, est une œuvre digne de votre cœur et à laquelle je suis heureuse de collaborer.

» M. de Pierrebourg. »

Enfin celle-ci de M. Léon Rénier qui accepte le rôle si important de conseil administratif :

« Oui, de tout cœur j'accepte l'honneur que vous me faites en m'appelant à collaborer avec vous. L'œuvre que vous entreprenez est passionnante puisqu'il s'agit, à l'heure où les pères de famille se sacrifient pour la défense de la France d'aujourd'hui, d'assurer la France de demain en lui conservant des enfants.

» Léon Rénier. »

(A suivre.)

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Les blessés ont eu la joie charmante d'un concert que leur donna Fursy. Il leur chanta toutes ses nouvelles chansons, dont quelques-unes, comme *Maintenant, c'est les Femmes*, *Gavroche interpelle*, *Tout pour les Blessés*, les firent rire aux larmes. Mme Guernieri et Mme Molé-Truffier prêtèrent le concours de leurs belles voix à cette séance d'autant plus charmante qu'elle fut improvisée.

L'hôpital a été très heureux cette semaine, ayant reçu le don de Mmes Rogers et Rutlidge, qui, chaque mois, font une souscription parmi leurs amis et dont le résultat est toujours miraculeux. Une autre des bienfaitrices charmantes de nos œuvres, Mme de Sa Brunet, l'a fait aussi bénéficier de sa charmante générosité.

Nos blessés sont aimés, tous nos soldats admirés. La tâche est facile, dès qu'on parle d'eux, c'est à qui veut leur assurer un peu de bonheur.

Envois au Front

Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé ont marqué leur 43,775e envoi!

Nos soldats ont un peu le cafard, en ce moment, malaise passager et qui ne tient pas devant un brin d'amitié témoigné à propos. Nous avons heureusement reçu pas mal de vieux linge et l'ouvroir installé depuis la guerre poursuit sa tâche avec une ténacité remarquable; il taille et coud serviettes, mouchoirs, chemises... Du linge frais, du tabac, un morceau de savon et des lectures, voilà le paquet idéal réclamé par nos poilus. Donnons-leur cette joie, ils ont assez de peine...

Les marraines sont toujours très demandées par nos bons poilus des pays envahis sevrés de toute nouvelle.

Et les marraines littéraires ont un vif succès auprès des soldats privés de famille et qui, plus fortunés, ne demandent pas d'aide matérielle et seulement la poésie d'une amitié.

Je m'empresse de transmettre cette demande :

« C'est encore moi qui viens frapper à votre porte! Nos Foyers de Soldats du front sont dépourvus de livres et nos chers défenseurs qui, après les rudes jours passés dans l'Aisne, viennent dans notre secteur tranquille seraient heureux de se changer un peu les idées. Vieux livres, revues, journaux illustrés, tout serait accepté avec joie dans ces Foyers de l'avant qui sont dans des villages détruits où il n'y a plus d'habitants.

» Si vous voulez bien le faire comprendre à vos lecteurs, ce sera une bonne œuvre de plus. »

Adresser les envois à Mlle Mirman, à la préfecture de Nancy (Meurthe-et-Moselle).

L'Adoption des Prisonniers

Au sujet de l'échange des prisonniers ayant subi dix-huit mois de captivité, les pourparlers se poursuivent... Bien des cœurs frémissent d'impatience et d'espoir, malheureusement il faut supporter la longueur inévitable des pourparlers sur un terrain aussi délicat.

Nous rappelons ceci pour calmer nos chères marraines qui voudraient toutes s'entremettre pour que leur filleul leur soit rendu: aucune demande particulière ne doit être formulée. Les prisonniers ont leur dossier et leur cas les désignera tout naturellement pour faire partie de telle ou telle catégorie.

Réciprocité

On sait que le gouvernement allemand ayant décidé d'ouvrir dès leur réception tous les colis et boîtes de conserves envoyés aux prisonniers français, ce qui rend inutilisable le contenu lorsqu'il n'est délivré aux destinataires que plusieurs semaines après, la Commission française des prisonniers de guerre, réunie sous la présidence de M. Ratier, sénateur, a émis un avis favorable aux mesures de réciprocité prises en ce qui concerne les colis envoyés aux prisonniers allemands. Voilà qui est de la bonne justice et fera, il faut l'espérer, réfléchir le gouvernement allemand.

Nous avons eu le bonheur d'expédier cette semaine, grâce aux dons si généreux de l'American Relief Clearing House, de Mlle Mettey, War Relief Committee for France et de M. Henri Saint : au président du Comité d'Havelberg, 1,440 boîtes de lait; au président du camp de Stralkow et au président du Comité de Müncheberg, chacun 480 boîtes de lait.

Les envois collectifs, heureusement, arrivent sûrement jusqu'à présent, et cela est une consolation.

D'ailleurs, l'ardeur de nos amies ne se dément pas un instant puisque nous avons encore reçu, cette semaine, pour notre Caisse de Secours : 1,277 francs 25. Et pour notre Caisse de Dépôt, au compte des marraines d'outre-mer, 4,212 francs 25. Admirable générosité qui ne nous étonne plus, mais nous émeut toujours.

Pour les Aveugles de M. Brieux

M. Brieux s'occupe d'eux avec son autorité habituelle. Il vient de faire agréer par le gouvernement l'augmentation de pension qu'il avait demandée pour assurer la dignité de leur vie. La pension, qui était de 975 francs, est montée à 1,200 francs.

C'est là un succès pour notre éminent ami. Son dévouement infatigable trouve dans ce fait sa récompense.

Nous avons reçu cette semaine pour les aveugles 1,705 francs 50. La liste intégrale paraît dans le Journal des Blessés aux yeux envoyé fidèlement aux souscripteurs.

Une matinée

On connaît l'œuvre très belle des « Amis des Soldats aveugles », présidée par M. Valiery-Radot. Pour réunir des fonds en faveur de cette œuvre, les « Amis de Paris », en collaboration avec Mlle Marie Leconte, la charmante actrice de la Comédie-Française, ont eu l'idée de donner la représentation unique d'une pièce inédite : *Mal, premier prix de comédie*. Cette représentation sensationnelle aura lieu le lundi 25 juin, à deux heures et demie. On peut retenir ses places au théâtre Antoine et aux « Amis de Paris », 167, rue Montmartre.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

148e LISTE DE SOUSCRIPTION

44e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 2 au 9 juin 1917)

Mlle Coquelet, Esbly, 5 fr. — M. et Mme Franceschi, Porto-Rico, 100 fr. — Mme Mettetal, Talmage, 5 fr. 15. — Un officier d'administration du service de Santé, 40 fr. — M. Marie, Cusy, 6 fr. — M. Huygues des Etages, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mme Malleboeuf, Bordeaux, 10 fr. — Mme Colonna-Cunera, Ajaccio, 8 fr. — M. Poyet, 5 fr. — Mlle Beaufils, Canisy, 5 fr. — Fidèle abonnée et amie des Annales, 2 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Laing, Aberdeen, 3 fr. 50. — Mlle Dantin, 5 fr. — Maria Nonyme, 50 fr. — Mlle de Frontin Hess, Rio-de-Janeiro, 60 fr. — M. Belaid, Tlemcen, 5 fr. — Un jeune Poilu, 3 fr. 80. — Abonnée Anonyme, 10 fr. — Mme Moog, Long-Beach, 57 fr. 25. — Mme Quinche, Saint-Fiden, 25 fr. — Une lectrice des Annales, 10 fr. Mme Spaducci, Tucuman, 40 fr. — M. Alliey, la Vela de Coro, 25 fr. — Mlle Beaufils, Canisy, 5 fr. — Mme Masquelier, Bristol, 10 fr. — Mme de Sa Brunet, Pernambuco, 600 fr. — G. J. M., 25 fr.

Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, 1,200 francs.

(Nous publierons la liste des donateurs dans le prochain numéro.)

Total général de cette 148e liste.......... 2,363 70

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

IMPÉRIALISME ET MILITARISME

Une erreur se répand dans diverses parties du monde politique. On y imagine que, par endosmose de la Russie, la révolution allemande est désormais possible et que nous allons nous trouver soudain en face d'une nation régénérée, à laquelle il n'y aura plus qu'à tendre une main loyale. C'est toujours le système qui consiste à marcher droit à l'utopie, comme si c'était l'événement certain, et à tout prévoir, sauf ce qui arrive. Il s'agit de châtier toute une race, forte par son organisation, mais qui a des mœurs de peuplade sauvage. « Ecrasement définitif de l'impérialisme et du militarisme allemands. » Il est excellent d'avoir juxtaposé ces deux termes qui définissent la double responsabilité de tant de crimes. L'impérialisme, c'est la part du kaiser et de ses conseillers ; le militarisme, c'est la part du peuple. Le militarisme est plus odieux encore, car il représente l'obéissance servile au maître pour ses plus monstrueux desseins ; il implique la bassesse de tous les citoyens du pays, depuis ces socialistes hypocrites jusqu'à une élite qui se vante de son asservissement.

Qu'une révolution puisse tout à coup refaire des âmes à ces esclaves, si nous avons le droit de le rêver, nous n'avons pas le droit d'agir comme si la réalisation de ce rêve était prochaine. Nous risquerions de tomber dans quelque gigantesque duperie en nous laissant arrêter la main au moment de frapper. Humanitaires et pacifistes, vous prévoyez une révolte de l'Allemagne contre les misérables qui l'ont poussée à cette aventure? N'escomptez pas cette révolte, le taux de l'escompte est trop élevé. C'est le cas de répéter le mot fameux : « Que messieurs les assassins commencent ! »

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

La princesse Murat (née Rohan), alliée à la plus haute aristocratie russe, se trouvait à Pétrograd quelques semaines avant qu'y éclatât la révolution. Les notes qu'elle a l'extrême amabilité d'offrir aujourd'hui aux *Annales* nous apportent des détails inédits sur la mort de Raspoutine et des lumières nouvelles sur ces prodigieux événements.

Ajoutons que la princesse manie avec une égale distinction la plume et le pinceau. Les croquis joints à son article vous donneront une idée de son talent de dessinatrice.

Mon courrier.

Voilà plusieurs fois que la question suivante m'est posée :

« Je vous prie de m'éclairer au sujet de la *Gloria Victoribus* d'Antonin Mercié.

» Quand pourrons-nous enfin l'acheter et dans quelles conditions?

» Je voudrais, le jour où la paix sera signée, têre en possession de cette œuvre destinée à glorifier nos chers enfants.

» Mme R... (Rodez). »

Réponse :

Le groupe de Mercié, achevé et tel qu'il est sorti de l'atelier du grand artiste, le lendemain de sa mort, a été remis aux mains du mouleur et du fondeur qui poursuivent activement leur travail.

Nous pourrons bientôt renseigner nos lecteurs et leur indiquer le moyen de se procurer ce chef-d'œuvre où le maître a déposé le vœu suprême de son grand cœur. Inutile d'ajouter que toutes facilités seront données afin que *Gloria Victoribus* puisse trouver place à tous les foyers français.

PAGES OUBLIÉES

L'exécrable Constantin, trop doucement frappé par les nations civilisées dont il fut l'ennemi atroce et sournois, grossit depuis hier la troupe des « rois en exil ». Alphonse Daudet, dans un livre fameux, a dessiné la silhouette d'un de ces monarques déchus. Ses héros cherchent un refuge à Paris. Constantin et Sophie se rendent en Suisse avant de regagner l'Allemagne, leur vraie patrie... Mais plus d'un trait du roman français peut leur être appliqué.

LENDEMAIN D'EXIL

Cinq heures, et la journée la plus admirable dont l'été de 1872 eût encore égayé les Parisiens. Quand la reine s'avança sur le balcon, ce long balcon de l'*Hôtel des Pyramides* qui aligne ses quinze fenêtres voilées de coutil rose au plus bel endroit de la rue de Rivoli, elle resta émerveillée. En bas, sur la large voie, mêlant le bruit des roues à la pluie légère des arrosages, une file ininterrompue de voitures descendait vers le Bois avec un papillotement d'essieux, de harnais, de toilettes claires envolées dans un vent de vitesse. Puis, de la foule pressée à la grille dorée des Tuileries, les yeux charmés de la reine allaient vers cette confusion lumineuse de robes blanches, de cheveux blonds, de soies voyantes, de jeux aériens, vers tout ce train d'endimanchement et d'enfance que le grand jardin parisien répand autour de ses terrasses, les jours de soleil, et se reposaient enfin délicieusement sur le dôme de verdure, l'immense toit de feuilles arrondi et plein que faisaient de là-haut les marronniers du centre abritant à cette heure un orchestre militaire, et tout frémissants de cris d'enfants, d'éclats de cuivre. L'âpre rancœur de l'exilée se calmait peu à peu à tant d'allégresse répandue. Un bien-être de chaleur l'enveloppait de partout, collant et souple comme un réseau de soie ; ses joues fanées par les veilles, les privations, s'animaient d'une rose vie. Elle pensait : « Dieu! qu'on est bien. »

Les plus grandes infortunes ont de ces subits et inconscients réconforts. Et ce n'est pas des êtres, mais de la multiple éloquence des choses qu'ils leur viennent. A cette reine dépossédée, jetée sur la terre d'exil avec son mari, son enfant, par un de ces soulèvements de peuple qui font penser aux tremblements de terre accompagnés d'ouverture d'abîmes, d'éclairs de foudre et d'éruptions volcaniques ; à cette femme dont le front un peu bas et pourtant si hautain gardait le pli et comme le tassement d'une des plus belles couronnes d'Europe, aucune formule humaine n'aurait pu apporter de consolation. Et voici que la nature, joyeuse et renouvelée, apparue dans ce merveilleux été de Paris qui tient de la serre chaude et de la molle fraîcheur des pays de rivière, lui parlait d'espérance, de résurrection, d'apaisement. Mais tandis qu'elle laisse ses nerfs se détendre, ses yeux boire à pleines prunelles à ce verdoyant horizon, tout à coup l'exilée a tressailli. A sa gauche, là-bas, vers l'entrée du jardin, se dresse un monument spectral, fait de murs calcinés, de colonnes roussies, le toit croulé, les fenêtres en trous bleu d'espace, une façade à jour sur des perspectives de ruines, et tout au bout — regardant la Seine — un pavillon presque entier, atteint et doré par la flamme qui a noirci le fer de ses balcons. C'est tout ce qu'il restait du palais des Tuileries.

Cette vue lui causa une émotion profonde, l'étourdissement d'une chute le cœur en avant sur ces pierres. Dix ans, il n'y avait pas dix ans encore, — oh! le triste hasard et qui lui parut prophétique d'être venue se loger en face de ces ruines, — elle avait habité là, avec son mari. C'était au printemps de 1864. Mariée depuis

trois mois, la comtesse de Zara promenait alors par les cours alliées tous ses bonheurs d'épouse et de princesse héréditaire. Tout le monde l'aimait, lui faisait accueil. Aux Tuileries surtout, que de bals, que de fêtes! Sous ces murs effondrés elle les retrouvait encore. Elle revoyait les galeries immenses et splendides, éblouies de lumières et de pierreries, les robes de cour ondulant sur les grands escaliers entre une double haie de cuirasses étincelantes, et cette musique invisible, qui montait du jardin par bouffées, lui semblait l'orchestre de Waldteufel dans la salle des Maréchaux. N'était-ce pas sur cet air sautillant et vif qu'elle avait dansé avec leur cousin Maximilien, huit jours avant son départ au Mexique?... Oui, c'était bien cela... Un quadrille croisé d'empereurs et de rois, de reines et d'impératrices, dont ce motif de la *Belle Hélène* faisait passer devant elle l'enlacement luxueux et les augustes physionomies... Max soucieux, mordillant sa barbe blonde. Charlotte en face de lui, près de Napoléon, rayonnante, transfigurée par cette joie d'être impératrice... Où étaient-ils, aujourd'hui, les danseurs de ce beau quadrille? Tous morts, exilés ou fous. Deuils sur deuils! Désastres sur désastres! Dieu n'était donc plus du côté des rois maintenant!...

Alors elle se rappelait tout ce qu'elle avait souffert depuis que la mort du vieux Léopold lui avait mis au front la double couronne d'Illyrie et de Dalmatie. Sa fille, son premier-né, emportée au milieu des fêtes du sacre par une de ces maladies étranges et sans nom qui résument l'épuisement d'un sang et la fin d'une race, — si bien que les cierges de la veille funèbre se mêlaient aux illuminations de la ville, et que le jour de l'enterrement, à l'église du Dôme, on n'avait pas eu le temps d'enlever les drapeaux. Puis, à côté de ces grandes douleurs, à côté des transes que lui donnait sans cesse la débile santé de son fils, d'autres tristesses connues d'elle seule, cachées au coin le plus secret de son orgueil de femme. Hélas! le cœur des peuples n'est pas plus fidèle que celui des rois. Un jour, sans qu'on sût pourquoi, cette Illyrie qui leur avait fait tant de fêtes se désaffectionnait de ses princes. Venaient les malentendus, les entêtements, les méfiances, enfin la haine, cette horrible haine de tout un pays, cette haine qu'elle sentait dans l'air, dans le silence des rues, l'ironie des regards, le frémissement des fronts courbés, qui lui faisaient craindre de se montrer à une fenêtre, la rejetaient au fond de son carrosse pendant ses courtes promenades. Oh! ces cris de mort sous les terrasses de son château de Leybach, en regardant le grand palais des rois de France, elle croyait les entendre encore. Elle voyait la dernière séance du conseil, les ministres blêmes, fous de peur, suppliant le roi d'abdiquer..., puis la fuite, en paysans, la nuit, à travers la montagne..., les villages soulevés et hurlants, ivres de liberté comme les villes..., des feux de joie partout, sur les cimes..., et l'explosion de larmes tendres qu'elle avait eue au milieu de ce grand désastre, en trouvant dans une cabane du lait pour le souper de son fils...; enfin la subite résolution qu'elle inspirait au roi de s'enfermer dans Raguse encore fidèle, et là, deux mois de privations et d'angoisses, la ville investie, bombardée, l'enfant royal malade, mourant presque de faim, la honte de la reddition pour finir, l'embarquement sinistre au milieu d'une foule silencieuse et lasse, et le navire français les emportant vers d'autres misères, vers le froid, l'inconnu de l'exil, tandis que derrière eux le drapeau de la République illyrienne flottait tout neuf et vainqueur sur le château royal effondré...

ALPHONSE DAUDET.

Les petits problèmes de la vie chère.

On me demande de tous côtés les moyens pratiques de se débrouiller parmi les difficultés actuelles de l'existence de chaque jour...

Comment suppléer aux achats trop onéreux?

Comment faire soi-même ce qu'on ne peut plus se procurer à des prix raisonnables?

Comment remplacer ce qu'on n'a plus?

Il faut être ingénieux...

Nos lectrices le sont, j'en suis sûr...

Si elles veulent me communiquer leurs trouvailles, je serai charmé de les accueillir.

Mais je leur demande, faute de place, de les exposer aussi brièvement que possible.

Nous appellerons cela

LES RECETTES EN VINGT LIGNES

*

UN PEU DE MUSIQUE

VIOLONCELLE

Le violoncelliste Grunfeld était en même temps un des plus réputés conteurs d'anecdotes à Vienne, et transportait d'aise son public bien plus par ses histoires amusantes que par le charme de son archet.

Un soir qu'en pleine verve il ne tarissait pas de raconter des drôleries dans un grand salon de Vienne, un Hongrois s'enthousiasme absolument pour son esprit et sa façon de raconter.

« Quel est ce monsieur? demande-t-il à un invité.

— C'est Grunfeld, le violoncelliste.

— Il est extraordinaire. Je vais donner une soirée chez moi, à Budapest. Croyez-vous que je pourrai l'avoir?

— Pour sûr, en lui payant son cachet.

— Qui est de combien?

— Six cents couronnes.

— C'est cher!

— C'est son prix.

— Tant pis! je les paierai. »

Là-dessus, le Hongrois s'approche de Grunfeld, lui exprime le désir de l'entendre dans une soirée chez lui, ils conviennent de la date.

Au jour indiqué, Grunfeld se présente chez le Hongrois, précédé d'un domestique qui porte son violoncelle.

« C'est à vous cet instrument-là?

— Parfaitement, c'est mon violoncelle.

— Ah! c'est curieux, vous jouez aussi de cela! »

(A suivre.) *JOS. SCHURMANN.*

*

Comme contre-partie des basses flagorneries que les écrivains boches prodiguent à leur empereur et dont Mgr Herscher vous donne plus loin un résumé, voici de beaux vers prophétiques dédiés à Guillaume par un soldat français :

LA MALÉDICTION AU KAISER

Qu'il soit le vagabond sans repos de la haine,
Le rôdeur frôlé de frissons,
Que des spectres suivront, vengeurs, dans sa géhenne,
Lui criant : « Nous te maudissons ! »
Qu'il passe sous le ciel sinistre où s'amoncellent,
Lourds nuages, le sang versé
Et les larmes de tous les yeux qui les ruissellent...
Qu'il passe, monstre, hérissé,
Sentant à chaque pas, sans sommeil sur sa route,
O Caïn ! sous les pourpres cieux,
Tomber sur lui le sang, tout le sang, goutte à goutte,
Et tous les pleurs de tous les yeux !...
Et quand le ciel, de pleurs et de sang sera vide,
Qu'il affronte, morne Attila,
Vieilli, courbé, rampant, nu, mourant et livide,
La justice de l'Au delà !...

Ces ïambes vengeurs ont pour auteur le capitaine Daniel Massé.

*

RÉFLEXIONS D'UN HUMORISTE

MANUEL D'EXERCICES D'ENSEMBLE DU CORPS INTELLECTUEL DE LA GARDE

Le hasard nous a fait mettre la main sur un document intéressant. C'est le manuel réglementaire des exercices de la garde intellectuelle allemande.

Après le règlement de l'école d'analyse, de synthèse, et les grandes manœuvres de généralisation au commandement, le manuel nous énonce les principaux mouvements de l'enquêteur officiel. Nous croyons intéressant de les mettre sous les yeux du lecteur.

EXAMEN DES DOCUMENTS (DEUX TEMPS)

Les documents d'ordonnance ayant été apportés sur le terrain de manœuvre, par les soins des fourriers des compagnies, et placés par paquets égaux devant chacun des intellectuels du peloton, au commandement : Examinez! *chacun des intellectuels, le peloton étant placé sur un rang, en bataille, avancera la jambe gauche, assujettira ses lunettes d'équipement et prendra de la main droite la liasse de documents déposés devant lui.*

Au commandement : Documents! *l'intellectuel amènera les documents à hauteur de ses yeux et à quinze centimètres en avant jusqu'au commandement de*

CESSEZ L'EXAMEN (UN TEMPS)

A ce commandement, l'intellectuel reposera les documents devant lui et ramènera la jambe gauche à côté de la jambe droite en joignant les talons.

Puis l'instructeur, avant de commander : Concluez! *exécutera lui-même le mouvement. Quand le peloton passera à l'exécution, l'instructeur veillera avec la plus grande rigueur à ce que cette conclusion soit irréprochable, et fera recommencer le mouvement jusqu'à ce qu'il ait obtenu un ensemble parfait.*

TRISTAN BERNARD.

*

Notre ami et collaborateur le poète Louis Payen, qui vient d'être chargé de la direction d'un des « Théâtres du Front » que le G. Q. G. met en service aux armées, de façon à organiser avec les ressources des corps de troupe des spectacles pour nos vaillants poilus, nous demande de faire appel à ceux de nos lecteurs qui auraient de vieux costumes de théâtre (nous avons tous plus ou moins joué la comédie dans le temps ou pris part à des bals masqués), costumes modernes ou non, dont ils n'auraient plus l'emploi, et qui voudraient bien en faire don à son petit théâtre.

Nous transmettons bien volontiers cette demande à nos lecteurs et à nos lectrices, qui, nous en sommes certains, seront heureux de contribuer à cette œuvre utile et d'aider à distraire nos soldats lorsqu'ils sont au repos entre deux combats.

On peut adresser les dons à M. Hédouin, secrétaire de la direction des Théâtres du Front, 83, rue Denfert-Rochereau, ou lui écrire pour qu'il les fasse prendre à domicile. M. Hédouin les fera ensuite parvenir à M. Louis Payen, aux armées.

*

Des vers délicats que nous avons insérés dernièrement avec la signature de Gaston Féart ont pour auteur M. Gaston Icart. Simple erreur matérielle...

SERGINES.

AUTOUR de l'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Le Directeur des Annales a reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

J'ai lu l'article concernant l'Ecole polytechnique inséré dans le numéro du 27 mai dernier des *Annales*.

J'ai la certitude que son auteur, M. Frédéric Masson, n'a jamais mis en question l'admirable bravoure des officiers qui sortent de l'école, ni leur dévouement au pays, pas plus que leur fidélité au drapeau.

Mais, pour écarter toute espèce de doute que certains termes de l'article de M. Frédéric Masson pourraient faire naître dans l'esprit de vos lecteurs, il me semble utile, en la circonstance, de rapprocher ces termes des suivants :

Le 15 novembre 1912, apportant à l'Ecole polytechnique le salut du gouvernement, M. Millerand, ministre de la Guerre, a dit : « Formant dans une communauté d'études générales et de sentiments élevés, des hommes qui se répandent ensuite dans les carrières les plus diverses, l'Ecole polytechnique a fourni des noms justement illustres dans toutes les branches de l'activité humaine. C'est la cause de son prestige dans le monde entier... Partout, aux heures glorieuses comme aux heures tragiques qu'a vécues le pays, les noms de Polytechnique sont inscrits dans l'histoire du dernier siècle... »

Le 22 avril 1914, épinglant l'insigne de la Légion d'honneur au drapeau des Ecoles polytechnique et de Saint-Cyr, le président de la République a déclaré que le gouvernement, « en décernant dans une même cérémonie cette haute récompense à ces illustres établissements, s'était proposé de leur rendre une justice plus éclatante, et de rapprocher étroitement en un témoignage unique de gratitude nationale, des institutions d'où sont sortis tant de bons serviteurs du pays. »

« L'Ecole polytechnique et l'Ecole de Saint-Cyr, ajoutait le président, sont en effet deux puissants foyers d'où ne cessent de rayonner sur l'armée tout entière l'exemple du patriotisme et le devoir militaire. C'est à l'ombre des enseignes de ces Ecoles que se sont formées des générations d'officiers, d'ingénieurs et de savants qui ont su maintenir intactes de glorieuses traditions de bravoure, de travail et de dévouement. »

A tous ces artisans de la grandeur française, le président exprimait « la reconnaissance du pays ».

Depuis ce temps, l'Ecole polytechnique a largement accru les titres qu'elle a à cette reconnaissance.

Fidèle à la devise de son drapeau, elle s'est tout entière, pendant cette guerre, et comme toujours, dévouée à la Patrie, de toute son âme et de tout son cœur. Plus de six cents des siens sont morts pour la France. Chaque jour s'allonge la liste de ses morts et de ses héros.

Elle peut être fière de la croix qui orne la hampe de son drapeau. Cette croix symbolise plus de cent années de grandeur et de gloire.

Veuillez, monsieur le directeur, agréer l'assurance de ma haute considération.

Général CURMER.



Nous avons communiqué cette lettre à notre éminent collaborateur. Voici sa réponse:

Mon cher Directeur,

N'ayant jamais contesté la bravoure des officiers sortis de l'Ecole polytechnique, ayant résolument cherché et saisi toutes les occasions de rendre hommage à ceux qui ont combattu et qui sont morts pour le pays je ne comprends pas quel objet se propose M. le général Curmer; j'ignore s'il est qualifié pour parler au nom de l'École polytechnique, je me demande s'il est en droit d'intervenir, sans l'autorisation expresse de son chef hiérarchique, à propos d'un article où je n'ai excédé en rien mes droits de publiciste, mais je ne vois aucun inconvénient à ce que vous donniez à cette réponse, qui n'en est pas une, le grand retentissement des *Annales*. Seulement, comme M. le général Curmer n'aborde aucune des idées dont je me suis fait l'interprète, il m'est permis d'insister sur les objections que j'ai formulées au maintien de l'École polytechnique telle qu'elle est constituée.

Il me paraît étrange que lorsqu'on discute comment pourront être renouvelées en France les méthodes d'enseignement pour préparer les jeunes générations à la mise en valeur de toutes leurs ressources, seule l'Ecole polytechnique demeure intangible et qu'il soit interdit de rechercher si elle a rempli et si elle remplit encore le but mal défini qu'ont pu se proposer ses fondateurs. A l'origine, école civile fréquentée par des élèves externes destinés à s'occuper à leur gré de travaux publics, elle est devenue par la suite des temps un internat militaire où la nation, en proposant l'étude des hautes mathématiques et des problèmes scientifiques abstraits à des jeunes hommes qui, de concert avec d'autres, formés dans différentes écoles, auront mission de la défendre, offre à ses meilleurs élèves, comme suprême récompense, l'accès aux carrières civiles. On pourrait croire que, dans cette école *militaire*, les meilleurs et les mieux notés sont ceux qui se destinent au militaire : point du tout. Ils passent les derniers, et je crois bien qu'il est sans exemple qu'un élève, pouvant sortir dans le civil, fût-ce pour soufrer — et comment! — des allumettes, ou malaxer du tabac, ait préféré la carrière d'artilleur. Que dirait-on si la même règle était appliquée à l'Ecole de Saint-Cyr, et que les élèves eussent le droit de choisir, entre les carrières gouvernementales, celles qui s'approcheraient le plus de leurs aptitudes? Assurément fourniraient-ils de très bons préfets, mais on ne les a point élus pour cela.

Dans les écoles spéciales militaires, on a jadis formé des artilleurs, et le décret du 30 août 1811 avait statué que « l'artillerie ne recevrait désormais ses élèves que de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, du Prytanée militaire de la Flèche et des lycées de l'Empire. » Qu'ai-je réclamé? Qu'on préparât à Saint-Cyr des candidats à l'Ecole d'application de l'artillerie, comme on y préparera des candidats à l'Ecole d'application de l'aviation, comme on en prépare à l'Ecole d'application de la cavalerie, car il faudra des spécialités partout, que mettra au point une Ecole supérieure de guerre, une origine commune, une éducation commune, un esprit commun, avant de les spécialiser dans leurs armes.

Nul ne songe à contester le courage des officiers qui ont passé par l'Ecole polytechnique mais sont-ils, à ce point de vue, supérieurs à ceux qui ont passé par l'Ecole de Saint-Cyr? Leur esprit militaire l'emporte-t-il sur celui des fantassins ou des cavaliers qui s'étaient destinés à la carrière militaire? Et que dire des jeunes hommes de toute origine, de toute formation, de toute éducation hormis la militaire, élèves de l'Ecole normale, de l'Ecole des beaux-arts, de l'Ecole de droit, de l'Ecole centrale, de l'Ecole de médecine, de l'Ecole vétérinaire, instituteurs et prêtres qui, dès qu'il s'est agi de combattre pour le pays, sont sortis du rang et, menant les hommes par la seule vertu de leur enthousiasme, ont montré qu'en France le courage militaire n'est pas un monopole?

L'historien qui étudiera cette guerre se demandera s'il n'appartenait point à ceux qui avaient le privilège et la fonction d'inventer, de préparer et de régir l'outillage nécessaire à la défense, de munir celle-ci de machines égales ou supérieures à celles que mettrait en ligne un ennemi dont on connaissait les desseins. Qui donc, sans un lamentable aveuglement, sans une outrecuidance pronostiquant de nouvelles fautes, osera soutenir que tout avait été prévu et que tout était prêt, au nombre et dans les conditions qu'il fallait?

L'historien se demandera s'il n'appartenait point à ceux qui en avaient le privilège et la fonction, d'imaginer et de réaliser des machines de guerre assez puissantes et assez nombreuses pour lutter avec celles de l'ennemi, et il s'étonnera que ç'aient été des industriels ou des ouvriers sans investiture officielle qui aient inventé et mis au point les appareils de toute sorte nécessaires à la guerre moderne, grâce auxquels le courage français put retrouver ses avantages. Il faudrait tout de même que nous eussions la mémoire courte pour avoir oublié les journées d'août et de septembre 1914...

La liaison des armes, formule essentielle de la guerre moderne, ne comporte-t-elle pas l'unité d'origine des officiers, leur éducation commune, leurs recherches similaires, la démolition des petites chapelles, l'abolition des castes, la suppression des coteries. On a parlé de la république des camarades. Qu'est-ce de l'Ecole?

Si l'on s'enorgueillit d'avoir passé deux années de sa jeunesse dans cette école, il faut que cet orgueil implique par la suite un continuel effort de travail, de recherche, de progrès, et non pas l'enlizement dans la routine et le farniente bureaucratique. Une école civile des travaux publics avec un enseignement général préparatoire à des applications spéciales, enseignement moderne par des techniciens, ouvrant des voies et ménageant des concours, l'*Ecole centrale* agrandie, élargie, fournissant d'ingénieurs non seulement l'industrie privée, mais l'Etat ; une école où l'on ne dorme pas, où la vie circule, active, ardente, passionnée ; une école en contact avec le monde extérieur, moderne et pratique. Voilà ce que je demande.

Et de même une école militaire se modelant sur les besoins du pays, sur l'avancement de la science, sur l'application des progrès accomplis aussi bien au dedans qu'au dehors des frontières, attentive à ce qui se passe, instruite de ce qui se prépare, formant des ouvriers constamment éveillés pour tenir « notre épée tranchante et notre poudre sèche ». Il en coûte cher lorsqu'il en est autrement.

Les sociétés d'admiration mutuelle distribuent à leurs membres de notables dividendes, mais il serait beau que le pays qui paye n'ait pas le droit de reviser les comptes et d'établir les bilans.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



LES LIVRES



Le Monde Balkanique, par M. A. MUZET. — *Les Turcs*, par M. B. BAREILLES. — *L'Orient méditerranéen*, par M. A. DUBOSCQ. — *Guillaume II*, par Mme ADAM. — *La France champion du droit*, par M. PAUL-HYACINTHE LOYSON.

La question d'Orient, qui est à l'origine de la guerre actuelle et dont la complexité a constamment favorisé les manœuvres diplomatiques les plus audacieuses et les plus dangereuses pour l'équilibre européen, continue à retenir tout particulièrement l'attention des écrivains politiques. L'impression existe, très nette, que la vieille Europe ne connaîtra la paix durable que lorsque le problème oriental aura reçu une solution logique, basée sur la bonne sauvegarde des intérêts et des aspirations des éléments les plus aptes à collaborer loyalement avec les nations occidentales à une même œuvre de progrès et de civilisation. Dans un livre clair et précis, largement documenté, et qu'il a intitulé *Le Monde balkanique*, M. Alphonse Muzet, nous présente un intéressant tableau d'ensemble d'une situation de fait à laquelle le grand public, malgré toute la passion qu'il apporta à suivre trois guerres successives, n'est pas suffisamment initié. M. Alphonse Muzet traite en détail des origines, de l'histoire et des religions des peuples balkaniques ; il expose comment les rivalités confessionnelles ont constamment retardé le groupement des énergies en vue de l'unité politique basée sur l'unité de race, comment les haines de race entre Grecs et Bulgares, entre Bulgares et Serbes ont empêché la constitution d'une confédération balkanique durable qui eût assuré un sûr contrepoids à la poussée germanique vers l'Orient.

Ce qu'est cette poussée germanique, de quels calculs profonds elle procède et à quels buts lointains elle tend, on le comprend à la lecture de certains chapitres de l'ouvrage de M. Bertrand Bareilles, *Les Turcs, ce que fut leur empire*. Ceci est un livre tout à fait remarquable, le plus complet et le plus approfondi peut-être que l'on ait consacré aux Ottomans, à leur politique et à leur puissance. Comme le dit M. de Morgan dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Bareilles, l'expérience est définitivement faite : le Turc est un être qui jamais n'acceptera les lois de la civilisation ; gouverné par un régime européen, contraint au respect d'autrui, menacé par les sévérités de justes lois, il cachera dans les replis les plus profonds de son cœur, ses haines, ses colères, ses appétits brutaux, mais jamais il ne sera dans sa conscience un être civilisé. M. Bertrand Bareilles le montre clairement dans les trois cents pages où il nous raconte l'histoire de la puissance ottomane en découvrant à nos yeux les raisons profondes d'une politique en apparence si incohérente. « Plein d'un orgueil fanatique, dit-il, en même temps que paresseux et jouisseur, le Turc ne pouvait consentir à reconnaître des droits d'égalité aux races qu'il exploitait et dont l'asservissement aura été, jusqu'à cette heure tragique, la condition essentielle de son existence. » C'est ce qui explique, sans doute, que fatalement les Turcs devaient glisser à la vassalité dès que l'emprise allemande se fut marquée à Constantinople. Il n'y a, en effet, que la faculté de dissimulation des Germains qui puisse être comparée à la leur.

M. Bertrand Bareilles révèle une page tout à fait curieuse d'où il résulte que dès l'époque du Congrès de Berlin, Bismarck jetait les bases de l'expansion politique allemande en Orient : c'est le rapport secret que Carathéodory pacha, plénipotentiaire ottoman, adressa à la Porte au lendemain du congrès. Alors qu'il affectait l'indifférence et qu'il proclamait que les Balkans ne valaient pas le sacrifice des os d'un grenadier poméranien, le chancelier de fer sut, en effet, transformer en simple manœuvre germanique ce qui devait être une « combinaison européenne ». Carathéodory pacha le montre dominant complètement le congrès, traduisant ses idées, ses volontés, « parfois même ses impatiences », dans les protocoles et le traité, exploitant cyniquement les illusions des uns et des autres. En fait, Bismarck se servit au congrès de Berlin de l'Autriche-Hongrie : en l'orientant vers les Balkans, il la mettait aux prises avec la Russie dans une lutte sans fin. A quarante ans de distance, la grande guerre des nations est sortie de là.

Dans un autre ordre d'idées, M. André Duboscq nous offre dans *L'Orient méditerranéen* des impressions et des essais du plus réel intérêt. L'auteur est un de nos écrivains connaissant le mieux ces régions où il résida pendant plusieurs années, observant de près les développements du drame politique se nouant à Athènes et à Constantinople. Son livre comporte des pages pittoresques, comme celles qu'il consacre à Salonique, des notations de choses vues et d'heures vécues qui ont de jolies qualités de sincérité et de fraîcheur. Les portraits qu'il trace des différents types de Levantins, des Turcs et des Arabes, ces derniers constituant vraiment la race noble de l'Islam, sont toujours précis et d'une expression intense ; les paysages qu'il évoque à l'entrée d'Andrinople, sur les chemins de la Thrace ravagée par la guerre, sur les routes de Damas constituent des raccourcis impressionnants. Chacun des chapitres de ce livre forme un ensemble d'une parfaite unité, mettant en valeur les éléments essentiels du vaste problème qui se pose actuellement dans cette partie du monde. C'est la Grèce et le personnel politique d'Athènes que M. André Duboscq connaît le mieux et dont il caractérise les efforts d'une phrase précise, d'un mot heureux. Il rapporte que dès le 18 août 1914, M. Venizelos, alors président du conseil, proposa d'aider la France, l'Angleterre et la Russie sans autres conditions que celle de voir la Grèce admise comme alliée par les puissances protectrices. M. Streit lui ayant demandé quels avantages le pays obtiendrait pour prix de son aide, le grand Crétois lui répliqua : « Je ne fais pas une politique d'épicier! ». C'est Venizelos tout entier, avec la générosité de ses élans et toute l'envergure de sa politique à grande portée, et c'est aussi tout entier M. Streit, avec la médiocrité de ses calculs de politicien à courte vue. Le livre de M. Duboscq est riche ainsi en aperçus originaux qui fixent dans leur véritable jour les hommes et les choses du proche Orient.



Mme Juliette Adam consacre un livre à *Guillaume II, de* 1890 *à* 1899. Elle a groupé en ce volume les principales études qu'elle consacra pendant cette période à l'empereur allemand et il est tout à fait remarquable que ces pages aient conservé tout leur puissant intérêt d'actualité. On sait l'ardeur que Mme Adam apporta toujours à combattre la politique allemande, avec quel instinct profond elle dénonça ses visées et ses buts. A revivre en ces pages tous les gestes et toutes les attitudes du kaiser, on le reconnaît, dès le début, tel qu'il s'affirme aujourd'hui, et on se demande comment le monde entier si longtemps put s'y tromper. En 1890, Mme Adam écrivait : « Ce héros ne veut s'engager qu'à coup sûr. Pour que la force prime le droit, il faut qu'elle soit le plus grand nombre. Voilà pourquoi l'empereur d'Allemagne est aujourd'hui *pacifiste !* » Depuis le mois d'août 1914, l'histoire a confirmé pleinement ce jugement qui date de vingt-sept ans et c'est parce que Mme Adam a toujours vu Guillaume II, dès le premier jour de son règne, tel qu'il était, que le portrait qu'elle nous trace maintenant de lui dans une œuvre d'ensemble demeure extraordinairement vivant.

Avec M. Paul-Hyacinthe Loyson, nous rentrons dans l'atmosphère spéciale créée par la guerre. L'auteur de : *Etes-vous neutre devant le crime ?* publie sous le titre : *La France champion du droit*, des pages d'une belle éloquence, où il esquisse à larges traits la mission morale de la France dans le monde. M. Paul-Hyacinthe Loyson, ne sacrifiant rien de ses idées ni de ses opinions, mais animé de la volonté d'être impartial, a dégagé de l'histoire de ce pays la haute leçon morale que comporte l'effort obstiné d'un peuple conscient de son rôle et qui demeure grand même quand il commet ce que certains tiennent pour des erreurs et des fautes. Son étude, conçue dans la forme directe des discours, est d'une réelle noblesse d'inspiration et d'un patriotisme ardent.

La place me manque pour parler de plusieurs livres comme j'avais le désir d'en parler, mais du moins je veux signaler à l'attention des lecteurs des *Annales* *Les Crimes allemands en Afrique*, un édifiant recueil de documents publié par le gouvernement britannique, et l'émouvante étude consacrée par M. Georges Goyau à l'*Eglise de France durant la guerre*. Dans un autre genre, je leur signale *Les Petits Boches*, de M. Claude Mangey, un livre plein d'humour et d'observation, où la famille allemande apparaît sous son véritable aspect, où les ridicules du peuple « élu » sont impitoyablement précisés et qui, par son esprit et sa fantaisie, est d'une lecture agréable et facile.

ROLAND DE MARÈS.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

XXIX. — QUELQUES ÉLÉMENTS DE LA PERSUASION

L'affirmation, la répétition, le prestige et la contagion constituent les grands facteurs de la persuasion. Leur valeur dépend de celui qui les emploie.

Les traités de rhétorique donnent des règles pour composer des discours, mais ils ne sauraient enseigner l'art de persuader.

On agit facilement sur les hommes isolés en faisant appel à leurs intérêts, c'est-à-dire à leur égoïsme. Les multitudes n'étant pas égoïstes il faut, pour les séduire, utiliser d'autres mobiles.

Pour persuader il faut, suivant les cas, s'adresser aux influences affectives, mystiques ou collectives qui mènent les hommes, et fort peu à leur intelligence.

Dans les harangues destinées à persuader une collectivité on peut finalement invoquer des raisons, mais il faut préalablement faire vibrer des sentiments.

En subjuguant les cœurs on domine facilement les volontés.

Pour modifier les opinions d'une assemblée il faut d'abord paraître penser et sentir comme elle.

La controverse est rarement un moyen de persuasion. Contredire une opinion ne fait souvent que la fortifier. La conviction d'un auditeur se modifie en l'amenant à se convaincre lui-même par une série de suggestions et de réflexions indirectes qui germent lentement ensuite dans l'inconscient. Les femmes connaissant fort bien ce procédé de persuasion persuadent facilement.

La raison arrive quelquefois à convaincre, au moins pour un instant, mais elle ne fait pas agir. C'est pourquoi les grands meneurs d'hommes y eurent rarement recours.

Un orateur change facilement l'opinion de ses auditeurs, mais, son influence étant éphémère, il agit peu sur leur conduite.

Les votes d'une assemblée après un discours ou le lendemain de ce discours sont souvent fort différents.

XXX. — L'ART DE COMMANDER

L'âme du chef fait celle de sa troupe. Un groupe perdant le chef qui savait le commander perd sa cohésion et prend bientôt l'inconsistance d'une foule.

Une même collectivité militaire peut osciller de la peur à l'héroïsme, suivant le chef qui la commande.

Les galons facilitent le commandement mais ne créent pas l'art de commander.

Certains mots accroissent les énergies et rendent le soldat invincible. Il faut être déjà un grand chef pour les penser et les dire.

Au chef dont l'âme est en communication intime avec celle de ses hommes la parole est inutile, un geste, un regard suffisent.

La confiance du soldat dans ses chefs est un des plus importants éléments de sa valeur.

Créer de la bonne humeur et de la gaieté chez des soldats que la mort menace à chaque minute est un art qu'aucun chef ne doit ignorer.

On accroît énormément la valeur d'une troupe en créant chez elle l'esprit de corps. Grâce à lui certains régiments acquirent pendant la guerre une réputation telle qu'on avait toujours recours à eux dans les circonstances critiques où il fallait des hommes ne fléchissant jamais.

La connaissance des lois de la psychologie des foules est nécessaire pour créer dans une collectivité l'esprit de corps.

Dans une troupe possédant l'esprit de corps, la gloire et l'émulation sont collectives. Ces sentiments s'étendent par contagion mentale aux unités nouvelles introduites dans cette troupe, à la condition que les hommes incorporés ne soient pas trop nombreux.

Déjà toute-puissante dans la vie sociale, la contagion mentale est une des bases les plus sûres de la conduite du soldat, Elle est la véritable créatrice de la cohésion et de la solidité d'une armée.

Savoir transformer en habitude un danger, une fatigue, un ennui, c'est les rendre facilement acceptables.

En sachant convaincre une troupe de sa supériorité, on lui insuffle un héroïsme continu, générateur de succès.

Les mobiles d'action des armées ont varié à travers les âges. L'espoir du butin et la peur du châtiment, seuls facteurs psychologiques utilisés par les anciens chefs, n'ont d'influence, aujourd'hui, que chez des races dont la civilisation n'a pas effacé encore les primitifs instincts.

L'art de commander n'est complet que s'il a pour soutien l'art de persuader.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

Comme ils voient leur empereur

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'émouvante conférence de Mgr Herscher, ancien évêque de Langres, sur l'Allemagne religieuse et la Guerre. *L'éminent prélat prépare la publication d'un volume intitulé* l'Allemagne illuminée et barbare *(Lethielleux éditeur), qui contient, entre autres chapitres, une curieuse image de Guillaume II, d'après ses panégyristes d'outre-Rhin. Le kaiser soigne sa gloire. Il s'entoure d'une légion d'historiographes complaisants dont les écrits entretiennent l'illusion d'un peuple idolâtre et asservi. Mgr Herscher cite, commente et réfute, avec la verve et le bon sens qu'on lui connaît, ces grossières impostures. Nous empruntons à son travail quelques pages instructives qu'il faut lire et faire lire :*

Nous n'avons point de peine, nous Français, à nous faire une idée juste de Guillaume II. Cette guerre universelle, dont il est seul responsable devant Dieu et devant les hommes, nous l'a révélé tel qu'il est. Donc nous savons si bien ce qu'il faut en penser que l'on ne pourra plus nous apprendre rien de nouveau à son sujet. Nous le tenons pour le plus grand criminel qui ait paru sur notre planète.

Mais quelle idée en ont les Allemands, et de quel œil le voient-ils? Aveuglés par leur faux et sot mysticisme, ils vont jusqu'à l'entourer de vaines et ridicules adulations, au point qu'il n'est pas exagéré de dire qu'ils en font leur idole. Ce que nous démontre bien curieusement un livre allemand que j'ai entre les mains, et qui a pour titre : *Unsere Führer und Helden* (Nos chefs et nos héros). Publié en 1916 à Hambourg, il a pour auteur un certain Louis Weichert, qui se trouve être un Berlinois. Après avoir lu ce livre jusqu'à la dernière page, je n'ai pu résister au désir de le traduire. Car j'estime qu'il n'est pas sans utilité de faire connaître au public français la façon mensongère et niaise avec laquelle l'auteur peint l'attitude du kaiser durant la présente guerre.

Dans un court avant-propos, M. Weichert tente de s'expliquer à lui-même et d'expliquer à ses compatriotes ce qu'est la grande guerre, la guerre allemande : ce qu'il fait en déclarant tout simplemnt qu'elle est un prodige. Bien mieux : la guerre est une suite ininterrompue de prodiges. Mais comme l'auteur semble se douter de la surprise que ne manquera pas de causer à ses lecteurs sa manière de considérer le bouleversement actuel du monde, il nous livre soigneusement tout le fond de sa pensée.

Quoi donc? Comment une telle catastrophe peut-elle être appelée un prodige?

Un prodige n'a pas besoin d'être toujours beau. C'est ainsi que la présente guerre universelle peut fort bien être nommée un prodige, encore qu'elle signifie des pertes d'hommes sans précédent et encore que sa seule pensée nous arrête le sang dans les veines, à force d'effroi. Certes, il est terrible de constater que l'Allemagne se trouve dans le monde presque sans un seul ami. Il est précieux, d'autre part, de pouvoir assister à la renaissance de la véritable vie allemande, de la fidélité allemande, de l'amour allemand et de la foi allemande! Mais, il le faut reconnaître, au-dessus de ces prodiges plane un prodige plus grand et plus merveilleux que tous les autres : c'est notre kaiser, le vaillant et incomparable chef d'armée.

Alors, pour bien faire comprendre à l'Allemagne toute la vérité et toute la noblesse d'un pareil prodige, l'auteur s'emploie de son mieux

à envisager Guillaume II sous plusieurs aspects différents. Il nous le montre, d'abord, dans son rôle de gardien fidèle de la paix, puis dans son attitude au moment de la mobilisation, puis encore dans sa manière d'agir au quartier général, dans sa bravoure sur les champs de bataille et enfin dans ses visites aux blessés. Selon lui, il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse être comparé au kaiser. Il le considère comme un véritable dieu.

GUILLAUME II
EST LE PLUS FIDÈLE GARDIEN DE LA PAIX

Voilà certes un titre que le kaiser mérite au plus haut degré. C'est du moins l'avis de M. Weichert. Il semble croire au caractère foncièrement pacifique de l'empereur. Il déclare que son royal maître n'a jamais discontinué de manifester son sincère et ardent amour de la paix.

Lorsque, à la fin de juillet 1914, des nuages orageux s'amoncelèrent dans le ciel politique de l'Europe, le kaiser interrompit sur-le-champ son voyage dans le Nord pour rentrer à Berlin. L'on disait de toutes parts en France : « Quand l'empereur d'Allemagne sera de retour dans sa capitale, tout s'arrangera pour le mieux : la paix du monde ne sera point troublée par lui. Car Guillaume II est le plus grand ami de la paix. Il ne voudrait jamais être la cause que nous nous battions avec les Allemands uniquement pour défendre la Serbie. » A l'imitation de la France, l'univers entier tournait avec confiance ses regards vers l'empereur.


Guillaume II en docteur de l'Université d'Oxford.

Le panégyriste germain regrette amèrement cette différence de ton entre la presse française d'hier et celle d'aujourd'hui. « Hélas! ajoute-t-il, au lieu de louer notre kaiser comme il convient, elle l'accable maintenant d'injures. Loin de le tenir pour un souverain profondément pacifique, elle le représente comme le seul et véritable instigateur de la guerre et comme un homme avide de sang. En quoi elle se trompe fort. » La vérité, c'est que l'auteur s'illusionne complètement. Si la presse française a invectivé contre son kaiser, il y avait un motif à cela. En dépit de ses sentiments pacifiques, Guillaume II n'a rien fait depuis 1911 pour prévenir l'immense malheur qui afflige le monde depuis bientôt trois ans. Pour avoir cédé à la sommation du kronprinz et de la caste militaire, il n'en est pas moins l'unique auteur responsable de l'horrible conflagration. L'opinion publique ne s'y est point trompée.


Statue de Guillaume II en roi de Jérusalem, dans l'hospice du mont des Oliviers.

Par bonheur pour M. Weichert, l'Anglais Houston Stewart Chamberlain lui donne raison. En effet, ce misérable transfuge, pour qui l'Allemagne est devenue une seconde patrie, infiniment plus chère et plus respectable que sa première, écrit, le 2 septembre 1914 :

J'ai la conviction absolue qu'aucun souhait n'a jamais dépassé chez Guillaume II celui de pouvoir dire sur son lit de mort : « J'ai réussi à conserver à mon pays une paix ininterrompue, et l'histoire devra m'appeler l'empereur de la paix. »

Chamberlain et Weichert rééditent la légende qui attribue au tsar Nicolas le dessein d'engager les hostilités malgré les efforts de Guillaume pour éviter la catastrophe. Ayant résumé cette thèse bien connue, Mgr Herscher ajoute :

L'écrivain a eu évidemment pour but unique de montrer au peuple allemand, devenu fou d'orgueil et assoiffé de convoitises, que le kaiser n'est point l'auteur responsable de l'effroyable désastre. Ce faisant, il a réussi à tromper les masses. Mais pour combien de temps ?

LE KAISER PENDANT LA MOBILISATION

La nouvelle de la mobilisation générale plongea toutes les familles allemandes dans la plus profonde angoisse. Mais, chose admirable, dit M. Weichert, ici comme dans les autres conjonctures de la guerre, le kaiser donna à son peuple le plus magnifique exemple :

Le brave homme était accablé de besogne et ne savait plus où donner de la tête. Non content de s'occuper de sa propre maison, il songeait avec la plus touchante sollicitude à son peuple, à son armée et à sa flotte !

Une scène typique est celle qui se déroule à Potsdam, le jour où le régiment de la garde de Hohenzollern va partir pour les champs de bataille. L'empereur le salue dans ces termes :

« Notre vieille renommée appelle le peuple allemand aux armes. Le peuple tout entier, depuis le premier homme jusqu'au dernier, a tiré l'épée. Je tire moi-même l'épée, qu'avec la grâce de Dieu j'ai laissée dans le fourreau pendant dix ans — (En prononçant ces paroles, l'empereur sortit l'épée du fourreau et la tint levée au-dessus de sa tête). — Maintenant que je l'ai tirée, je ne pourrai la remettre au fourreau sans victoire. Et vous tous, vous aurez à cœur de veiller qu'elle ne soit remise dans le fourreau qu'avec honneur et gloire. Pour cela, vous me garantissez que je forcerai nos ennemis à la paix que je leur proposerai. Donc, en avant pour la lutte avec les adversaires de l'Allemagne ! Et à bas les ennemis de Brandebourg ! Poussons trois hourras en l'honneur de notre armée ! »


Statue de Guillaume II en prophète Daniel ; portail de la cathédrale de Metz.

Ayant parlé ainsi, le kaiser se jette à genoux sur le champ de manœuvres avec sa famille, avec les officiers supérieurs dont il est entouré et avec tous ses fidèles grenadiers. Saisi par la beauté du spectacle qu'il décrit, le panégyriste du sanguinaire empereur s'exclame doucereusement : « En vérité, ce fut là une des plus saintes heures de la mobilisation. » M. Weichert n'a point l'air de se rendre compte de tout l'odieux de cette comédie, qui ne tend à rien de moins qu'à faire de Dieu le complice de l'injuste et monstrueuse guerre d'agression où dix ou quinze millions de créatures humaines vont perdre la vie.

LE KAISER AU CAMP

L'on pouvait supposer que, parvenu à cet endroit de son récit, M. Weichert révélerait au lecteur quelques épisodes émouvants de nature à établir sans l'ombre de contestation l'héroïsme du kaiser... Faute de preuves, il ne l'a pas fait... Deux maigres phrases recueillies sur les lèvres de Guillaume II et une longue citation d'un livre du Suédois (naturalisé Allemand) Sven Hedin, c'est à quoi se réduisent les matériaux à l'aide desquels le servile panégyriste a la prétention de nous dépeindre la bravoure personnelle du roi de Prusse durant son séjour au grand quartier général.

Dès mon arrivée à Luxembourg, écrit Sven Hedin, j'eus l'honneur d'être invité à déjeuner chez Guillaume II. Le kaiser demeurait dans la maison de l'ambassadeur allemand : ses appartements privés étaient à un étage supérieur. Au rez-de-chaussée, il y avait la chancellerie, où étaient installées des grandes

cartes du théâtre de la guerre. Tout à côté se trouvait la salle à manger, une toute petite pièce. Les hôtes rassemblés dans la chancellerie étaient en simple uniforme. Aucun apparat. Moi-même je me présentai dans ma tenue de tous les jours. Nous étions dix convives.

A une heure précise, la porte du vestibule s'ouvre, et l'empereur entre d'un pas ferme et calme. Tous les regards se dirigent sur le souverain qui, de taille moyenne, paraît fort bel homme et admirablement bâti. Il se fait un silence complet, on réfléchit, on sent que l'on se trouve en présence d'un très grand personnage. Toutes les pensées de la terre gravitent autour de lui. S'il est l'objet de l'amour, de la confiance et de l'admiration de tous les Allemands, il n'en reste pas moins qu'il est l'objet de la crainte, de la haine et de la calomnie des ennemis. Durant la plus grande guerre de l'histoire, tous les Allemands se serrent étroitement autour de celui qui aime profondément la paix, et en son nom la lutte se fait âpre partout.



L'ENTREVUE DE PÉTERHOF

— *« Bonsoir, messieurs! Si par hasard vos espions vous avaient mal renseignés, moi je sais tout! »*

(Dessin publié par la revue *Jugend*, de Munich, le 21 juillet 1914.)

Ce n'est pas comme un Charles-Quint ni comme un empereur qu'il apparaît à ses invités, mais comme un simple officier, dans la tenue la plus simple. Il se montre revêtu d'un uniforme court, gris-bleu, à une double rangée de boutons; il porte des habits sombres et des bottes de guerre jaunes. Tout au plus aperçoit-on sur sa poitrine le petit ruban rouge et blanc de la croix de fer. Mais il a l'air d'un personnage imposant et attirant doublé de l'homme le plus poli et le plus aimable du monde.

Dès qu'il paraît quelque part, l'on est saisi par son regard où brillent la lumière et la force. On dirait que la salle s'illumine toujours davantage, quand il y promène ses yeux d'un bleu calme et assuré. Ils ont, ces yeux, une expression admirable. Avant tout, ils parlent d'une volonté inébranlable et d'une énergie de fer. Sa voix est toujours claire, militaire; il parle toujours un langage extraordinairement net; son bras droit se livre à des mouvements vifs et expressifs tout ensemble, cependant que son bras gauche demeure au repos. Son langage est d'une logique aussi serrée qu'intéressante. Souvent on l'interrompt par des questions rapides comme l'éclair; il y répond sur-le-champ par des reparties vives et étonnantes; et si quelqu'un excelle à faire de l'esprit, il ne manque jamais d'en témoigner sa joie. Il semble toujours obéir à l'impulsion de son cœur, et son langage est un heureux mélange de sérieux et de plaisanterie. Une réflexion prudente ou une gaie anecdote provoque chez lui un doux sourire, lequel va parfois jusqu'à un large rire qui lui secoue les épaules.



L'ÉCOLE DU CRIME : — *« Je jure devant Dieu que je n'ai pas voulu la guerre! »*

Dessin d'Abel Faivre.

M. Weichert, ayant utilisé les documents qu'il tient de Sven Hedin, ne trouva probablement plus rien à dire sur les faits et gestes de l'empereur au quartier général. Car le voici qui mène sans coup férir son héros sur les champs de bataille.

Le « valeureux poltron », ainsi que l'appelait son oncle, Edouard VII, roi d'Angleterre, se serait-il soudain métamorphosé en vrai brave, au moins aux yeux de ses trop fidèles sujets? C'est ce que nous allons voir.

LE KAISER SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Que l'on rapproche ce qui précède et qui est écrit par un Suédois (naturalisé Allemand) du tableau qui va suivre, brossé celui-ci, par un *pur* Allemand, et l'on comprendra toute l'habileté qu'il y a dans cette nouvelle mise en scène.

C'était après la victoire du kronprinz de Bavière en Lorraine. Le champ de bataille fumait encore du sang et de la poudre. Çà et là, ce ne sont que des monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux, des armes détruites, des morceaux de terre et de gazon affreusement déchiquetés, partout des équipements: quelle effroyable dévastation!

Soudain l'on voit apparaître une troupe de cavaliers aux uniformes gris-bleu, simples, fatigués et couverts de poussière; les brillantes écharpes des généraux sont cachées, ternies. Voici Guillaume II à cheval au milieu de son état-major. Il jette d'abord un long et triste regard sur le pays dévasté, puis il met la main sur ses yeux comme si les derniers rayons du soleil l'aveuglaient.

Un guerrier légèrement blessé raconta, à son retour, avec quelle admiration il avait suivi le kaiser lorsqu'il parcourait le champ de bataille. Devant un soldat prêt à expirer, il vit l'empereur se jeter à genoux et prier avec lui.

Et M. Weichert de s'écrier : « Voilà notre empereur! » Sans doute, il est infiniment touchant de voir le kaiser s'incliner devant un brave en train de mourir et implorer avec lui la miséricorde de Dieu devant lequel il va comparaître. Mais la vision d'une scène si édifiante, pour belle qu'elle soit, ne suffit peut-être point à donner de Guillaume II une idée aussi avantageuse que le souhaiterait son zélé panégyriste. Car enfin, il ne faut pas oublier que c'est l'empereur qui a déchaîné la guerre, que c'est lui qui est le véritable meurtrier de ces soldats tombant sur le champ de bataille, et que, dans ces conditions, il reste autre chose à faire pour le coupable que de joindre les mains et de crier hypocritement : « Seigneur! Seigneur! *das habe ich nicht*

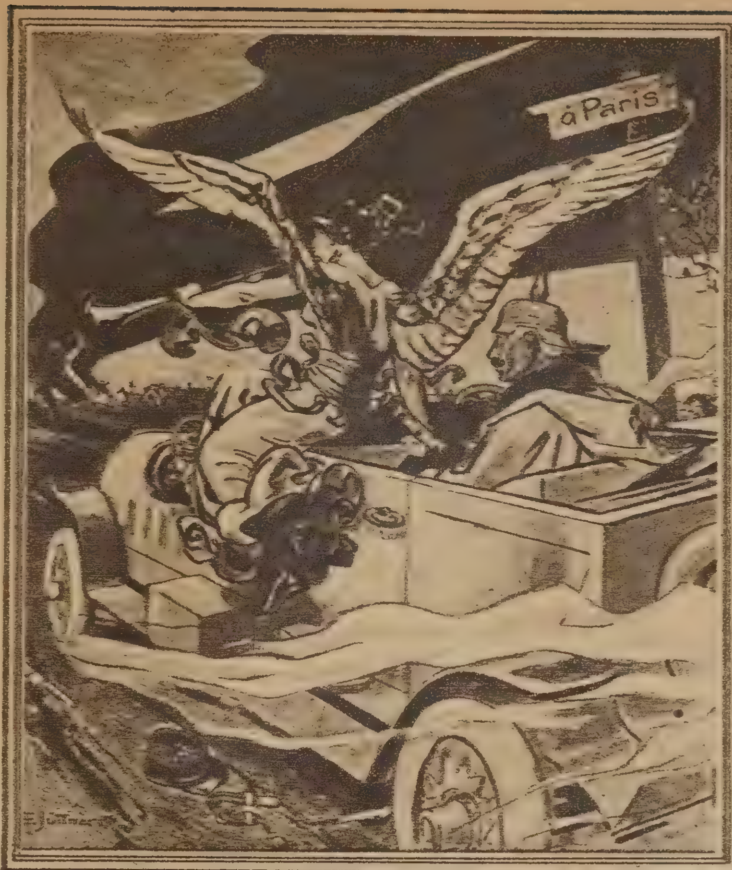
gewolt! » (Je n'ai pas voulu cela!).

La crainte des responsabilités — peut-être même le remords — hante également le kaiser. Que le lecteur en juge par cette nouvelle anecdote, pieusement recueillie par M. Weichert et dans laquelle l'empereur allemand semble manifester une certaine inquiétude morale.

Le kaiser arrive dans une tranchée. « Bonjour, Kamerades, dit-il aux soldats. — Bonjour, Majesté, répondent ceux-ci. — Eh bien ! mes amis, croyez-vous, vous aussi, que j'ai criminellement entamé cette guerre? — Non, Majesté. — Alors, êtes-vous décidés à tenir avec moi jusqu'au bout? — Oui, Majesté. » Après quoi l'empereur sortit de sa poche le Nouveau Testament et les Psaumes. Il lut aux troupes le psaume LII et pria avec elles. Les soldats n'oublieront jamais cet instant de bonheur de leur vie.

ÉPILOGUE. — LE KAISER PENDANT LA NUIT DE NOEL

Notre auteur termine son enthousiaste panégyrique par la description d'une fête au camp durant la nuit de Noël. Dans cette nuit divine, l'empereur va se montrer à son entourage sous un nouvel aspect, encore et toujours plus séduisant. Lisons le récit de M. Weichert :



VICTORIA!!
Dessin extrait des *Lustige Blætter*, du 16 janvier 1915.

La sainte soirée est arrivée. Tous les serviteurs du kaiser, à peu près neuf cents, se rendent dans la grande salle admirablement ornée par des mains habiles. Tous les murs et toute la voûte sont tapissés de branches de sapins, éclairées par mille lumières électriques. A droite et à gauche de l'autel du camp, on a allumé une grande quantité de bougies et de cierges. Sous les arbres, on a placé de longues tables couvertes de nappes blanches; chaque personne a sa place marquée de son nom; à chaque place l'on a mis une assiette chargée de gâteaux de poivre et de pommes rosées. A tous, depuis le général jusqu'au plus jeune conducteur d'automobile, sont réservés les cadeaux que voici : un superbe portrait de notre empereur et une belle pipe en bois avec une blague et du tabac. Tout le monde est maintenant rassemblé dans la salle. Le kaiser y fait son entrée. Il se fait un silence profond. Tous les hommes mettent les talons à l'alignement et se tiennent droits jusqu'à ce que l'échange de saluts ait pris fin. Alors on entonne des cantiques de Noël qu'accompagnent l'harmonium et la musique de l'état-major. C'est émouvant au delà de toute expression. L'aumônier du grand quartier général dit l'évangile de Noël et fait un discours. Il engage ses chers auditeurs à songer au pays natal, à leurs pères et mères, à leurs femmes et enfants, et aussi à l'Enfant-Jésus, le sauveur du monde. Des prières ardentes s'élèvent vers le trône de Dieu pour implorer la paix et la victoire. Le commandant du quartier général remercie le kaiser de sa présence; et, pour terminer, l'empereur prend lui-même la parole. Il adresse aux soldats quelques mots qui font la plus vive impression sur eux.

Ensuite, les guerriers prennent leurs cadeaux, contemplent avec une joie mêlée de respect et de piété le portrait de leur empereur bien-aimé. Ce portrait, ils auront à cœur de l'expédier prochainement à leurs familles comme un legs qu'elles transmettront à leurs enfants et petits-enfants.

L'envoi du portrait du kaiser aux parents des soldats privilégiés afin que tous puissent l'admirer, le bénir, le louer et l'honorer, tel est l'épilogue de la nuit de Noël de l'empereur. Tel est aussi celui du récit de l'écrivain germain. Et, en effet, c'est bien un portrait que, d'un bout à l'autre de son récit, il a tâché à nous tracer du *friedensliebende Kaiser ;* et cela de telle façon que son culte s'affirmât et se développât de plus en plus dans l'*Alldeutschtum*. Car ne l'oublions pas, le *friedensliebende Kaiser* est pareillement le *liebenwurdige Kaiser* (l'empereur aimé et vénéré). A ce double titre, il représente aux yeux de ses sujets une autorité si considérable que tous les hommages de l'Allemagne — je devrais dire toutes ses adorations — vont à lui comme l'eau des fleuves va à la grande mer.

Ce n'est certes point sous cet aspect flatteur que l'histoire impartiale représentera Guillaume II. Au contraire de M. Weichert, elle dira de lui qu'il sut jouer toutes les comédies, que cet empereur soi-disant ami de la paix fut, en définitive, le bourreau de ses peuples et de l'univers entier, et que son titre de *bien-aimé (liebenwurdige)* se changera après la grande guerre en celui de *bien détesté*.

Mais, en attendant que l'histoire ait dit le dernier mot sur cette sanglante tragédie, M. Weichert se charge de l'interpréter à sa façon.



LA VICTOIRE CHANGE DE CAMP : — « *Revenez-nous.* » — « *Jamais !* »
Dessin d'Abel Faivre.

Cette guerre a de plus en plus augmenté notre amour pour notre empereur. Tous les livres que l'on composera rendront cet amour encore plus profond. Et, quand cela sera arrivé, nous adresserons à Dieu cette prière :

« Notre Père, bénissez notre roi et sa maison. Chargez-le d'exécuter vos adorables desseins. Qu'il soit le protecteur de votre Eglise! qu'il abatte nos ennemis! Soyez propice à l'Oint, bénissez, bénissez notre roi. »

M. Weichert est-il bien sûr que tel sera alors le langage que tiendra l'Allemagne? Nous aussi, nous prêtons l'oreille à la voix de l'avenir, et voici ce que nous entendons sortir du sein de la Germanie enfin domptée :

« Soyez terrible à l'Oint,
Châtiez, châtiez notre roi »

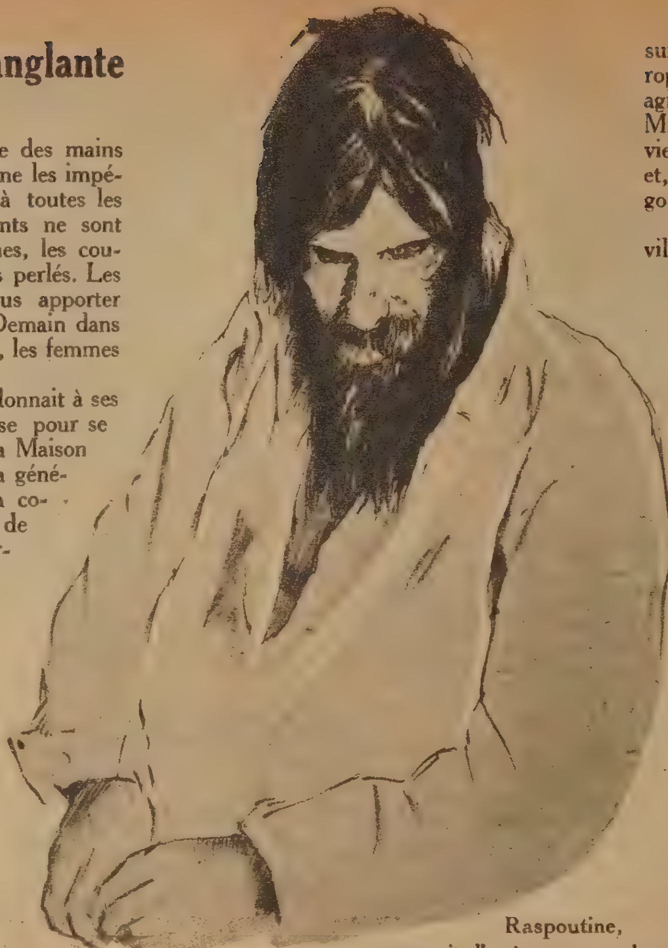
MGR HERCHER,
Archevêque de Laodicée,
ancien évêque de Langres.

Raspoutine ou l'Aube sanglante

La Révolution qui arrache le sceptre des mains des tsarines, renverse les trônes, supprime les impératrices, donne en joyeux avènement à toutes les femmes le suffrage universel ! Les fronts ne sont plus oints, les femmes vont aux urnes, les couronnes ne ceignent plus les kakochniks perlés. Les portes de l'Orient s'ouvrent pour nous apporter notre émancipation. Est-ce possible? Demain dans toute la Russie, réveillée de sa léthargie, les femmes vont élire l'Assemblée constituante.

Nicolas, lors de son couronnement, donnait à ses sujets de Pétrograd un palais immense pour se rassembler et s'instruire. On l'appelait la Maison du peuple, chacun se louait alors de la générosité impériale. Le soir on y jouait la comédie, les acteurs les plus réputés de l'Opéra y chantaient. Soldats et bourgeois s'y coudoyaient dans une fraternité apparente.

Il y a quelques mois, accompagné de l'impératrice et du jeune tsarevitch, le tsar y était venu donner à ses braves la croix de Saint-Georges. Dix mille chevaliers l'acclamèrent du bout des lèvres et au nom de l'impératrice des vivats isolés résonnèrent lugubrement dans ce vaste amphithéâtre. Pour la dernière fois, devant le couple infortuné, l'orchestre jouait l'hymne impérial.



Raspoutine,
portrait d'après nature par la princesse Lucien Murat.

On craignait un attentat, quoique toutes les précautions fussent prises. Alexandra Féodorovna l'air inquiet, l'œil hagard, regardait tristement autour d'elle, car cette princesse ne riait jamais. Enfant réfléchie, elle s'amusait silencieusement sous les ombrages de Windsor où elle passait chaque année ses vacances. Même le soir de ses fiançailles, à la table de sa grand'mère la reine Victoria, assise auprès de celui dont elle allait partager le sort, nul ne la vit sourire. Peut-être voyait-elle déjà le parc de Tsarkoïé, solitaire sous son linceul de neige, le comité provisoire venant lui lire l'abdication « du colonel Romanoff ! »

Quelques jours avant de franchir le seuil du palais Youssoupof, Raspoutine disait : « Malheur à la main qui me frappera, ce geste entraînera dans sa chute le trône impérial ». Cet homme n'était ni un magicien, ni un prophète, mais il avait deviné que sa mort serait le prélude d'une ère nouvelle. Les haines s'étaient accumulées autour de lui. « Jadis je suis parti de mon village de Pokrovskoé », confiait-il à son ami Simonovitch, « aujourd'hui l'heure a sonné... il faut que j'y retourne. Ici la vie me dégoûte, mes ennemis sont trop nombreux : ils éclipsent mes amis, je perds mon pouvoir, puisque mon pouvoir repose sur l'amour. Je suis un personnage trop important, l'Europe a les yeux fixés sur moi, si je ne peux agir, il faut que je retourne à la steppe ». Mille fois écartée, l'idée de sa mort lui devient familière. Elle se rapproche, l'obsède et, comme un glas, lui répète « Pauvre Grégoire ».

Il y avait une fois dans un palais de la ville un faux moine, deux princes et un député ; ils soupaient.

Cette nuit-là les grands-ducs, les seigneurs et la Douma avaient décidé de se débarrasser de ce bouc émissaire. Après un conciliabule secret, ils résolurent de l'empoisonner.

Un somptueux souper était servi. Aucun serviteur autour de la table ; le samovar fumait : un des conjurés versa quelques gouttes de poison dans le verre de Raspoutine... Ils attendirent, et à la stupéfaction de chacun, vers quatre heures du matin, sans donner le moindre signe de malaise, le moujik prit congé des convives et sortit par le petit escalier dérobé qui donne dans le jardin du palais, accompagné de son hôte et du membre de la Douma.

Voyant Raspoutine mettre ses galoches et échapper à son destin, le prince, braquant son revolver, tire. Raspoutine blessé, chancelle en faisant quelques pas vers la porte. Alors Pourichkievitch tire un second coup et le misérable, atteint à la poitrine, s'affaisse. A la hâte on remonte prévenir le grand-duc demeuré dans la salle à manger, on discute la manière de faire disparaître le cadavre.

Lorsque les trois hommes descendirent pour le chercher, ô stupeur! la porte était entr'ouverte et Raspoutine avait disparu. Il tentait de s'évader à travers les arbres. Rattrapé par ses assassins, se retournant comme une bête traquée, il les invectiva, les menaçant de la colère de l'empereur. Pourichkievitch l'abattit alors d'une balle au cœur, puis le frappa d'une bûche au visage. Le malheureux respirait encore lorsqu'il fut emporté dans l'automobile du grand-duc et noyé sous le pont de Christophsky dans le canal glacé.

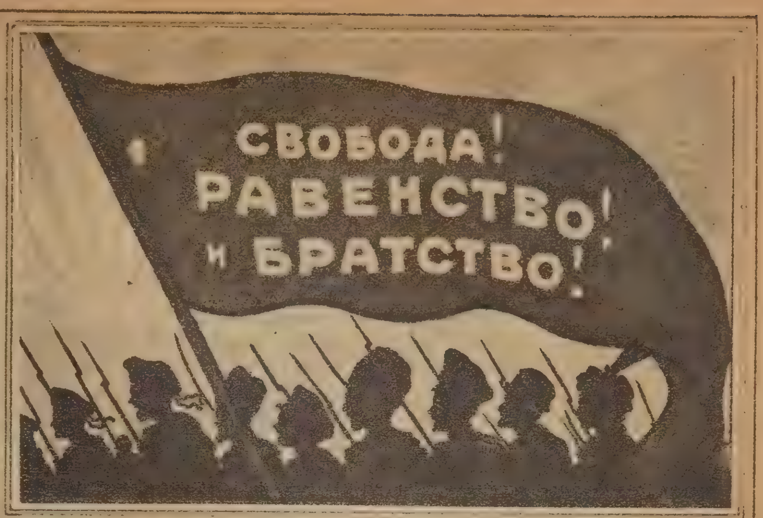
Ce jour-là fut en réalité le premier jour de la Révolution, on avait osé toucher au favori.

J'ai rencontré souvent le geôlier de l'empereur, c'est un jeune Kotzebue, connu pour sa beauté qu'il étale volontiers ; c'est un beau brun aux yeux veloutés. Cet officier a assisté à l'ouverture du cercueil de Raspoutine, déposé dans la chapelle de Tsarkoïé-Selo. Sous la barbe du mort il y



La tombe de Raspoutine dans le parc de Tsarkoïé-Sélo, sur laquelle on élevait une chapelle au moment où éclata la Révolution.





Cartes postales vendues en Russie depuis la Révolution.

On lit sur le drapeau l'inscription " Liberté pour la Russie ".

Sur le drapeau l'inscription " Liberté, Egalité, Fraternité ".

avait une icone signée par ses admiratrices fidèles. Le cadavre a été examiné, après quoi, il fut brûlé et jeté au vent. Que va-t-il naître de ses cendres ? La Révolution gronde et poursuit son œuvre.



Un témoin des journées mémorables arrive de Pétrograd et me fait de ces événements historiques un récit passionnant.

Le lundi 12 mars, par les rues, de lourds camions automobiles, bondés de femmes et de soldats, circulent d'un train d'enfer. Les femmes à califourchon chevauchent les canons, un ruban rouge passé dans leurs bonnets de fourrure ; les infirmières brandissent des baïonnettes ; les matelots ivres titubent en chantant la *Marseillaise*. Un désordre extraordinaire a suivi. Les soldats mettaient les crosses en l'air, les officiers affolés rendaient leurs armes au coin des rues ; les prisons, ouvertes aux détenus politiques et même aux assassins, sont pleines de serviteurs du régime écroulé. Deux officiers allemands délivrés par la foule se réfugient à la légation de Suède. Le nombre des mutins grossit. Le palais de justice, sur la Liteiny, brûle comme dans les livres d'images. Les régiments, musique en tête, sur des airs de ballet, le drapeau rouge au vent, se rendent au palais de Tauride pour être harangués et félicités. Près du canal de la Moïka, des cadavres amoncelés au milieu de flaques de sang coagulé sur la neige... Tac, tac, tac..., ce sont les mitrailleuses que la police a juchées sur les toits et qui menacent le ciel ; on sent la poudre, les passants apeurés s'écartent, la rue offre un spectacle sinistre ; personne ne voudrait manquer un acte de la tragédie. On dirait une maison de fous, mais les fous sont ivres de liberté.

La foule et les porteurs de bannières devant les tombes des victimes de la Révolution.

Peu importe au paysan que ce soit « le petit père », un monarque constitutionnel ou la République ; il réclame la terre promise, le lopin de terre qui va l'enrichir et dépouiller son voisin.

Les ouvriers rappellent à Kerensky ses promesses, traversent la Néva, vont du gouvernement provisoire à la gare de Finlande, où siègent les extrémistes. Kerensky va-t-il mater les uns et entraîner les autres ? Savait-il, quand il leur disait à la tribune « vous êtes les maîtres », où ses paroles allaient les conduire ?

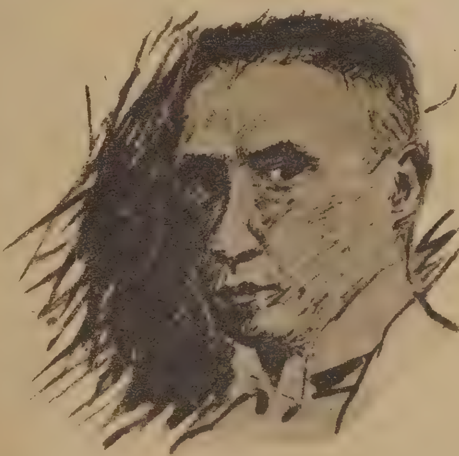
Tcheidze, le député du Caucase, bouillant comme un méridional, poilu comme un singe, gesticulant à tout propos, s'écriait lorsque l'empereur était encore l'empereur : « Sturmer est un oiseau, le gramophone du vrai chanteur impérial, qui, là, du haut de la tribune de la Douma, vous regarde dans son cadre avec ses yeux de mourant. Si le peuple crève de sang c'est la faute de celui qui porte dans ses veines le sang des Holstein. Il faut non seulement renvoyer le tsar mais étouffer toute sa famille ; si vous ne les détruisez pas vous perdrez la guerre. » Voilà ce que disait en décembre ce vétérinaire du Caucase.



Aujourd'hui, en songeant à toute cette violence passée, j'ai peur. Je voudrais que la grandeur des événements, la responsabilité de ces hommes au pouvoir canalisent leur haine.

La liberté est si belle ! Elle n'a pas besoin d'autodafés, il serait fâcheux qu'elle souillât sa robe rouge dans du sang. Il ne faut pas donner à l'ancien régime une victime.

Princesse LUCIEN MURAT.



Kerensky,
dessin d'après nature par la princesse Lucien Murat.



ON LEUR ECRIT..

Composition de Lucien Jonas

« HÉCUBE »

Pièce en un acte, représentée aux Etats-Unis par Mme Sarah Bernhardt et sa troupe.

Ce drame, encore inconnu en France, est joué depuis bientôt un an en Amérique. Il a pour auteurs M. René Chavance et M. Maurice Bernhardt, fils de l'illustre tragédienne. Il a valu à sa glorieuse interprète le dernier et le plus émouvant des triomphes qu'elle ait obtenus. Sous les traits de la douloureuse Hécube, Sarah Bernhardt exprime la fermeté résignée, incarne l'âme et le cœur des mères de France. Ce sont elles que les spectateurs du nouveau monde, saisissant l'allusion, ont acclamées. Nos lectrices ne seront pas moins touchées des sentiments contenus dans cette œuvre noble et humaine. — A. B.

PERSONNAGES :

HÉCUBE............. Mme SARAH BERNHARDT.
LA NOURRICE. — ANDROMAQUE, épouse d'Hector. — La Voix de CASSANDRE. — ASTYANAX, enfant d'Hector et d'Andromaque. — POLYDAMOS, chef Troyen. — HECTOR, fils d'Hécube. — UN ESCLAVE. — EUMELOS. — UN HOMME DU PEUPLE.

La scène se passe à Troie
Le théâtre représente le vestibule du palais des Priamides. Au fond, l'autel des dieux tutélaires. Larges portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

HECUBE, UN ESCLAVE, LA NOURRICE.

Au lever du rideau, pénombre sur la scène. Hécube, immobile, est assise sur une haute cathèdre. L'esclave est étendu devant la porte de gauche. Il se dresse au bruit que fait cette porte en s'ouvrant lentement. Paraît la nourrice, un fagot de brindilles dans les bras. L'esclave lui fait signe de ne pas entrer.

LA NOURRICE. — Laisse-moi passer. Un devoir impérieux m'amène : Je viens, comme chaque matin, quand Eos va paraître, ranimer le feu sacré sur l'autel d'Hestia.

L'ESCLAVE. — Entre. Mais baisse la voix si tu ne veux encourir les reproches de la divine Hécube.

LA NOURRICE. — La reine?

L'ESCLAVE, *désignant la cathèdre.* — La reine est là.

LA NOURRICE. — Pourquoi ne repose-t-elle pas à cette heure dans les hautes chambres du palais?

L'ESCLAVE, *l'entraînant à l'avant-scène.* — Ignores-tu les événements terribles de cette nuit?

LA NOURRICE. — Hélas! du fond du gynécée, j'ai entendu les cris de désespoir et le choc sinistre de l'acier. Toute tremblante, j'ai appris la soudaine retraite de nos guerriers et leur retour précipité dans Ilion. C'est tout ce que je sais : dis-moi, d'où vient ce changement dans le sort de nos armes? Quel homme ou plutôt quel dieu a pu faire plier les Troyens jusque-là invincibles?



Mme Sarah Bernhardt dans le rôle d'Hécube.

L'ESCLAVE. — Un homme et un Dieu tout à la fois ; Achille, fils de l'immortelle Thétis, qui s'est jeté dans la mêlée pour venger la mort du héros Patrocle.

LA NOURRICE. — Hector n'était-il point parmi nos soldats?

L'ESCLAVE. — Il combattait au premier rang, encourageant les nôtres et massacrant les Achéens, mais nul ne saurait briser l'élan terrible du Péléide.

LA NOURRICE. — Et maintenant les ennemis entourent la ville?

L'ESCLAVE. — Comme une bande de rapaces guettant leur proie.

LA NOURRICE. — O Zeus ! l'épouvante me glace. *(A l'esclave.)* Parle, ne me cache rien. Sommes-nous en sûreté derrière les murailles? Les portes de Pergame sont-elles bien gardées?

L'ESCLAVE. — L'illustre fils de Priam a placé lui-même des sentinelles au sommet des tours ; après quoi, rompu de fatigue et accablé de douleur, il est rentré dans la chambre nuptiale. Puis tout s'est endormi dans le palais.

LA NOURRICE. — Oui... Au tumulte effrayant a succédé un silence plus effrayant encore.

L'ESCLAVE. — Seule, la reine veille, infatigable, sur le repos de son fils.

LA NOURRICE. — Regarde, comme elle est immobile et blanche! On dirait quelque déesse tutélaire qui protège la noble maison des Priamides. Mais que craint-elle encore, quel souci nouveau la retient loin de sa couche? Te l'a-t-elle dit?

L'ESCLAVE. — Chut!... Elle lève la tête!... Nous troublons sa rêverie ! Accomplis ta besogne matinale puisque tel est le motif de ta venue.

LA NOURRICE. — Aide-moi à secouer les cendres sur l'autel sacré et à enflammer ces brindilles aux charbons ardents.

L'ESCLAVE. — Marchons sur la pointe des pieds pour ne pas déranger la reine.

Ils vont vers l'autel.

LA NOURRICE, *qui s'est penchée sur le foyer.* — Malheur! funeste présage!

L'ESCLAVE. — Silence! Les femmes ne peuvent-elles retenir leur langue?

LA NOURRICE. — Le foyer d'Hestia est presque entièrement éteint. Parviendrai-je seulement à en faire jaillir une étincelle pour lui rendre la vie?

Elle agite un éventail au dessus des charbons.

L'ESCLAVE. — Hâte-toi.. et ne parle pas tant!

LA NOURRICE. — Enfin! le souffle divin fait pétiller le bois sec.

L'ESCLAVE. — Si tu as réussi, ne reste pas ici davantage. Sortons.

LA NOURRICE. — Quel avertissement la divinité maîtresse de cette demeure a-t-elle voulu nous donner? J'ai peur!...

L'ESCLAVE. — Certes l'avenir apparaît teinté de sombres couleurs, mais il ne convient pas aux serviteurs de se lamenter devant les maîtres. Va porter plus loin ton inquiétude.

La nourrice va sortir quand s'élève de la cour une longue mélopée.

LA NOURRICE, *s'arrêtant*. — Ecoute...

SCENE II

LES MEMES, *la voix de Cassandre*

LA VOIX DE CASSANDRE. — Eheu!... Eheu!...

LA NOURRICE. — Ces plaintes lugubres...

LA VOIX DE CASSANDRE. — Dieux! dieux!

L'ESCLAVE. — C'est la voix de Cassandre. Le délire s'est emparé de la fille de Priam!

LA VOIX DE CASSANDRE. — Du sang! du sang! du sang!....

LA NOURRICE. — Vision sinistre!

LA VOIX DE CASSANDRE. — O Phoïbos! O Apollon! Toi qui m'inspires, quel spectacle éclaires-tu sous mes yeux terrifiés?... Ces ruines fumantes, je les reconnais! Ce sont celles de Troie elle-même, et ce sang répandu est celui des meilleurs de ses enfants.

L'ESCLAVE. — La malheureuse!

LA NOURRICE. — Jamais dans sa fureur prophétique, elle n'eut de si douloureux accents!

LA VOIX DE CASSANDRE. — Roi infortuné, Priam, dont la couche fut féconde, tu verras tous les tiens privés de la vie, ou, ce qui est pire encore, réduits en esclavage! Toi qui commandes à des peuples innombrables, tu périras misérablement et, avec toi, la ville superbe que fonda Ilios, ton ancêtre!...

L'ESCLAVE. — Un dieu irrité contre nous l'égare afin de répandre la terreur autour d'elle.

LA VOIX DE CASSANDRE. — Et toi, mère misérable, après avoir été honorée au-dessus de toutes les femmes, après avoir connu dans ta jeunesse la joie de tant de maternités souriantes, tu verseras des larmes amères et tu tordras tes bras de désespoir!

HÉCUBE, *qui depuis quelques instants prête l'oreille*. — Pourquoi ma fille s'acharne-t-elle à déchirer mon cœur? Comment a-t-elle quitté l'autel d'Apollon dont on lui a confié la garde? Pourquoi l'a-t-on laissée s'approcher de ces portiques?

LA VOIX DE CASSANDRE. — Hélas! Hélas! Qu'ai-je vu? dieu! épargne-moi! Le plus intrépide des chefs Troyens, mon frère irréprochable, Hector, succombera bientôt sous les coups d'un plus fort et son beau corps sera traîné dans la poussière.

HÉCUBE. — Elle ment! Qu'elle se taise! Personne n'imposera-t-il silence à cette Ménade en furie?

LA VOIX DE CASSANDRE. — Trois fois, dépouillé de ses armes étincelantes et labouré de plaies, attaché au char sanglant de son vainqueur, trois fois il sera traîné, méconnaissable, autour de la ville impuissante!...



Maquette du décor dans lequel le drame d'*Hécube* est représenté en Amérique.

HÉCUBE. — Assez! Je ne veux plus l'entendre! Esclave! Cours vers la princesse et supplie-la de mettre un terme à ses horribles prophéties.

L'esclave sort en hâte.

LA VOIX DE CASSANDRE. — Et les Achéens triomphants l'emporteront jusque dans leur camp près de leurs nefs creuses, pour se réjouir autour de son cadavre.

HÉCUBE. — Hâte-toi, esclave! Eloigne ma fille insensée!

LA VOIX DE CASSANDRE, *de plus en plus faible*. — Le temps est proche où la Kère impitoyable coupera le fil de ses jours glorieux... Le temps est proche...

La voix se tait tout à fait.

SCENE III

HÉCUBE, LA NOURRICE

HÉCUBE. — Elle se tait!... enfin!... *(Avisant la nourrice qui s'approche...)* Est-ce toi, fidèle nourrice? Viens près de moi. Cassandre m'a plongée dans un trouble mortel. La malheureuse! Un dieu cruel se joue d'elle en lui soufflant des paroles mensongères. Je ne saurais ajouter foi à ses folles prédictions... Et pourtant, je frissonne sans pouvoir me calmer. Approche-toi, donne-moi tes chères mains. Ne m'abandonne pas, toi qui fus le soutien dévoué de mon enfance. Il est doux, quand on souffre, de sentir près de soi un cœur affectueux. Reste-là. Laisse-moi poser la tête sur ton épaule. Dis-moi!... Les noirs soucis m'ont empêchée de suivre la marche des heures. Est-ce la pâle Séléné qui brille encore au faîte du palais?

LA NOURRICE. — C'est Eos qui bientôt dissipera les ombres de la nuit.

HÉCUBE. — Le jour!... déjà!... Il n'y a qu'un instant, je l'appelais de tous mes vœux, et maintenant, c'est étrange — maintenant, je redoute sa venue. Hier, au crépuscule, j'ai vu chanceler la force redoutable de mon peuple. Quand l'obscurité eut séparé les combattants, j'ai connu, solitaire parmi les ténèbres mystérieuses l'horreur des songes terrifiants et des pressentiments affreux. Cette nuit, cette nuit seule m'a causé plus d'alarmes que ne m'en avait apporté le cours désastreux de ces dernières années. Mais je voudrais à présent qu'elle ne s'achevât jamais, tant j'appréhende ce jour qui se lève, plein de menaces.

LA NOURRICE. — Si la sympathie de ceux qui t'aiment suffisait à modérer tes craintes, ô reine, tu ne resterais pas longtemps dans l'inquiétude.

HÉCUBE. — Je le sais.

LA NOURRICE. — En t'écoutant, j'oublie ma propre douleur pour ne plus songer qu'à la tienne. Il est épouvantable de voir trembler les grands qui sont pourtant de race divine.

HÉCUBE. — Tu dis vrai, cher cœur, et inconsciemment, tu me rappelles à mon devoir. Chacun se doit à son rang. Il n'est pas digne d'une reine de succomber à l'épouvante et de pousser des gémissements. C'est fini, je serai vaillante maintenant. Pardonne-moi d'avoir accru ton effroi du spectacle de ma misère. Et vous, ô Immortels, oubliez qu'un instant j'ai désespéré de vous! Ceux qui, du haut du vaste Ouranos, protègent Ilion, ne peuvent renoncer à soutenir un peuple qui n'a cessé de les honorer.

LA NOURRICE. — Certes, ils ne resteront pas insensibles à notre voix!

HÉCUBE. — Soyez-nous favorables, ô toi Phoïbos qui éclaires le monde et Arès aux armes mouvantes, et Artémis, joyeuse de ses flèches et Leto et Xanthos et Aphrodite qui aimes les sourires!

LA NOURRICE. — Nous vous prions!

HÉCUBE. — Il convient aussi d'apaiser ceux qui nous sont contraires. Ecoute: monte dans les hautes chambres, choisis dans les coffres polis les plus riches de mes peplos aux couleurs éclatantes, mes parfums délicats et mes bijoux d'or fin et porte-les dans le temple d'Athênê, sur les genoux de la divinité dévastatrice. O déesse à la belle chevelure, prends pitié de la ville, des femmes troyennes et de leurs enfants; détourne de la sainte Pergame les calamités qui la menacent. Entends-moi, fille indomptée de



Le Combat autour du corps de Patrocle.

Zeus tempétueux! Souviens-toi de la piété du sage Hector et du culte qu'il t'a rendu. Je t'implore pour lui en ma détresse! Garde-moi mon fils et détourne de lui la fureur de nos ennemis!

La nourrice va pour sortir, comme le lui a ordonné la reine, mais elle s'arrête tout à coup, prêtant l'oreille à des rumeurs lointaines.

LA NOURRICE. — On crie là-bas... on court!...

HÉCUBE, *écoutant aussi.* — Oui... Pourquoi ce tumulte quand Hélios commence à peine sa course?

LA NOURRICE. — Sans doute, quelque événement grave!...

HÉCUBE. — Tâche de savoir ce qui se passe, vite, ne perds pas de temps!

LA NOURRICE. — Le bruit se rapproche. Ecoute... On frappe aux lourdes portes...

HÉCUBE. — Hâte-toi!

LA NOURRICE. — Reine, c'est Eumelos, le héraut d'Hector.

SCÈNE IV

LES MEMES, EUMELOS

Eumelos entre d'un pas rapide, se dirigeant vers la chambre d'Hector.

HÉCUBE, *l'arrêtant.* — Où vas-tu? Quel soin t'amène, fidèle serviteur de mon fils? Qui cherches-tu?

EUMELOS. — Hector, mon maître, sur l'ordre de Polydamas...

HÉCUBE, *vivement.* — Attends... Polydamas, dis-tu?

EUMELOS. — Oui, le plus prudent des jeunes chefs troyens. Environné d'une foule nombreuse, il s'est arrêté au seuil de ce palais.

HÉCUBE. — Que veut-il? Que désire-t-on d'Hector?

EUMELOS. — Une réponse qui ne souffre point de retard.

HÉCUBE. — Parle! Tout ce qui regarde mon fils me regarde.

EUMELOS. — Certes, tu as le cœur assez haut placé, ô reine, pour entendre sans trembler la nouvelle que j'apporte...

HÉCUBE. — Entendre sans trembler!... Un nouveau danger menace Hector, n'est-il pas vrai?

EUMELOS. — Un danger sans doute... Mais où le noble Hector trouvera l'occasion de se distinguer magnifiquement.

HÉCUBE. — Comment? Explique-toi! Parle! Mais parle donc!

EUMELOS. — Tu connais l'auteur de notre détresse, celui qui, dans les derniers combats, a mis en péril la toute-puissante Pergame.

HÉCUBE. — Achille!

EUMELOS. — Tu l'as nommé. Non content de sa récente victoire, il a quitté dès l'aube le camp des Grecs et s'est avancé vers les portes Skaies, revêtu de son armure étincelante et monté sur son char.

HÉCUBE. — Seul?

EUMELOS. — Seul.

HÉCUBE, *à part.* — J'ai peur de comprendre!

EUMELOS. — Parvenu à portée de la voix, le fils de Peleus a fait signe qu'il voulait parler... Polydamas commandait le poste des sentinelles. Il s'est montré : « Panthoïde, s'est écrié Achille en le reconnaissant, retiens mes paroles et porte-les au fils de Priam, ton compagnon. Tu as éprouvé, comme tous les Troyens, avec quelle ardeur j'ai poursuivi vos cohortes, au cours de la journée passée. Or, dans ces combats, si la dure Kère a mis sur mon chemin d'autres victimes, je ne recherchais en réalité qu'un adversaire, le meurtrier de Patrocle dont je veux tirer vengeance, Hector!... »

HÉCUBE, *à part.* — Mon fils!...

EUMELOS. — « ... Un dieu l'a ravi à mes coups. Et maintenant encore, il fuit. Qu'il abandonne son refuge, qu'il revienne jusqu'ici!... »

HÉCUBE, *à part.* — O Zeus!

EUMELOS. — « ... Quand Hélios, dans sa course, aura dépassé le faîte des hautes tours, si le Priamide n'a pas encore paru, c'est qu'il aura refusé de se mesurer contre moi. Alors je rentrerai au camp, mais je tiendrai désormais Hector pour le plus misérable des humains! »

HÉCUBE, *à part.* — Dieux implacables!

EUMELOS. — Et brandissant sa longue pique, il s'est mis à proférer contre ton fils d'horribles injures... *(Avec un mouvement vers la chambre d'Hector.)* Il faut...

HÉCUBE. — Arrête! Ne fais pas un pas de plus!

EUMELOS. — N'irai-je pas avertir mon maître?

HÉCUBE. — Tiens ta langue et va-t'en!

EUMELOS. — Qui lui dira?

HÉCUBE. — Que t'importe! Je t'ordonne de sortir de ce palais!

EUMELOS. — Je dois...

HÉCUBE. — Tu dois m'obéir.

EUMELOS, *s'inclinant.* — Reine!...

HÉCUBE. — Moi seule commande ici! Va-t'en! Retire-toi de ma vue, messager de malheur!... Va-t'en! va-t'en! va-t'en!

Eumelos sort.

SCENE V

HÉCUBE, LA NOURRICE

Un temps, pendant lequel la reine s'assure qu'Eumelos s'est éloigné.

HÉCUBE. — Nourrice!... ferme les portes... et tire les draperies pour qu'aucun bruit ne parvienne jusqu'à Hector!... Va!... *(La nourrice obéit. Hécube la suit des yeux, farouche, ramassée sur elle-même, comme prête à bondir sur l'audacieux qui chercherait à passer outre. Elle murmure sourdement.)* Ils veulent mon sang, la chair de ma chair, le plus précieux de mes biens. Ils veulent mon fils! Ils ne l'auront pas, ils ne l'auront pas, ils ne l'auront pas!... O dieux! Elle m'apparaît maintenant dans toute son horreur, l'affreuse catastrophe dont je sentais l'approche! Tel l'orage qui gronde au loin, de lourds pressentiments assaillaient mon esprit. Mais voici que les sombres nuées se sont amoncelées au-dessus de ma tête, prêtes à éclater!... Fatalité, n'es-tu point lasse de t'acharner contre moi? Depuis le jour où le frivole Pâris, en amenant à Troie l'épouse de Ménélas, Hélène, qu'il aimait, a déchaîné contre nous le ressentiment des Grecs, tu n'as cessé de m'accabler! Vais-je encore expier pour les autres? Ne me suis-je pas assez donnée? Déjà quatre de mes enfants sont morts en combattant. Quatre, beaux et pleins de force... Et l'on voudrait encore m'arracher celui-là?... Je me révolte, à la fin! On ne me le prendra pas! Je le garde! *(Un temps. A la nourrice.)* Pourquoi restes-tu muette et immobile devant moi? Pourquoi ne dis-tu rien?... Nourrice, toi qui es femme, toi qui me tins lieu de mère, ne me comprends-tu pas?

LA NOURRICE. — Que te dirai-je, chère fille douloureuse? Les paroles sont inutiles et les conseils importuns à ceux que mène comme toi une résolution farouche. Je t'écoute et je pleure.

HÉCUBE. — Tu ne m'approuves point? Ne vois-tu pas où m'a réduite un tel excès d'épreuves? Longtemps, j'ai fortifié mon âme contre la souffrance. Pendant neuf années interminables j'ai tremblé sans répit pour tous les miens! Quand ils étaient près de moi, c'est à peine si je jouissais de leur présence, tant je craignais de les voir partir pour la lutte formidable! Quand ils me quittaient, je les suivais par la pensée sur les champs de bataille. J'appréhendais à chaque instant quelque fatale nouvelle... Et cependant rien sur mes traits ni dans mes paroles ne trahissait mon angoisse. Rappelle-toi : J'ai contemplé d'un œil sec les corps lamentables de mes fils tués. J'ai lavé de mes mains, sans verser de larmes, le sang noir qui souillait leurs pâles visages et leurs membres inanimés. Quelles tortures n'ai-je pas endurées en silence? A présent, je ne puis plus!... Je suis à bout de forces!... C'est trop demander à une mère!

LA NOURRICE. — Te voilà toute pantelante, comme si l'on arrachait de ta poitrine ton cœur palpitant. Hélas! La guerre est implacable et ne mesure point les sacrifices qu'elle impose!

HÉCUBE. — Guerre mauvaise! Guerre monstrueuse! Nulle calamité ne t'égale en épouvante! Tu contrains toutes les volontés à ton œuvre de destruction. Tu ériges en devoir le meurtre et le carnage. Tu inspires aux hommes les plus doux des sentiments inhumains! Je te maudis! Désormais je refuse de me soumettre à tes lois! Je te reprendrai mon fils, le plus cher de mes enfants!... Hector mon bien-aimé! Je t'ai nourri de mon lait, j'ai guidé tes premiers pas, j'ai veillé sur ton adolescence, pleine de promesses. Quand les années eurent fait de toi un héros vaillant et rude, je me suis mirée avec orgueil dans ta force redoutable. Nulle mère ne peut à plus juste titre se dire fière de son fils! Je n'aurai pas en vain souffert et espéré par toi!... Nourrice!... écoute! Tu l'aimes aussi; quand il était tout petit, tu as souvent calmé ses vagissements, en le berçant dans tes bras. Il te souriait, souviens-toi! Il était caressant et tendre!... Tu m'aideras à le sauver! Tu te tais encore? Quelles pensées confuses roules-tu dans ta tête grise?... Tu hésites à me répondre. Faut-il que j'ordonne?

LA NOURRICE. — Divine maîtresse, mon affection pour toi et pour les tiens est sans limite, tu le sais bien. Je donnerais ma vie pour soulager ta détresse. Parle!... Que dois-je faire?

HÉCUBE. — Attends!... Laisse-moi réfléchir!... Mes idées s'égarent!... J'ai besoin de reprendre mon calme... Voyons!... le tout est de gagner du temps... Quand Hélios atteindra le faîte des hautes tours... le héraut l'a dit! Achille se lassera d'attendre Hector... Il se retirera dans ses tentes...

LA NOURRICE. — Il s'agit de retenir ton fils jusque-là!

HÉCUBE. — Je m'en charge!

LA NOURRICE. — Qu'il ne sache rien, voilà l'important!

HÉCUBE. — Il dort, vaincu par la fatigue... Sur sa porte, les épaisses tentures sont-elles bien closes?

LA NOURRICE. — Le silence et l'obscurité l'environnent.

HÉCUBE. — Soleil! détourne de la couche d'Hector tes rayons enflammés, de crainte de l'éveiller!

LA NOURRICE. — Et si le sommeil propice quitte ses paupières, si, malgré tes précautions, le Priamide sort de sa chambre, s'il apprend la vérité?

HÉCUBE. — Il ne me restera plus qu'à me traîner à ses pieds, toute lasse que je suis et brisée par les épreuves. Je m'attacherai à ses vêtements... Pour sortir de ce palais il faudra qu'il passe sur mon corps.

LA NOURRICE. — Certes, le spectacle de ta douleur ne manquera pas d'arrêter le divin Hector qui te vénère.

HÉCUBE. — Si mes supplications sont insuffisantes pour le retenir, j'en connais d'autres

auxquelles il ne pourra demeurer insensible. On résiste plus aisément aux larmes d'une mère qu'à celles d'une femme aimée, d'un enfant fragile. Tu iras, nourrice, tu iras chercher Andromaque, l'épouse chérie d'Hector ; tu lui recommanderas de prendre dans ses bras le petit Astyanax, à la tête blonde et bouclée; qu'ils viennent tous deux auprès de moi! Si Hector veut partir malgré mes efforts, je pousserai sa femme dans ses bras, je lui montrerai son fils. Se résignera-t-il à les abandonner l'un et l'autre en les exposant à la fureur des Grecs?

LA NOURRICE. — Et s'il quitte le palais sans passer par ici? Si, prévoyant tes larmes, il s'échappe par la porte basse qui donne sur les remparts ?

HÉCUBE. — Tu as raison. Il importe qu'il ne parte point sans m'avoir vue... Comment l'en empêcher?... J'y pense : quand il est rentré cette nuit, tout couvert de poussière, c'est moi qui l'ai conduit vers les baignoires polies. Il a dépouillé ses armes et les a déposées sur les dalles de marbre. Va! prends son casque à l'aigrette mouvante, son épée et sa lance invincibles, et apporte-les ici, près de moi. Il faudra bien qu'il les y vienne chercher... Voyons, est-ce tout? N'ai-je rien oublié? *(On frappe à la porte de gauche.)* Qui ose me troubler encore? N'avais-je pas ordonné qu'on me laissât en repos? *(On frappe de nouveau.)* Ouvre, mais si quelque imprudent se permet de me déranger en vain, il sera châtié de son insolence!

SCÈNE VI

LES MEMES, POLYDAMAS, DES GUERRIERS

La servante va ouvrir la porte. Paraît Polydamas accompagné de plusieurs guerriers. La nourrice sort.

HÉCUBE. — Polydamas!

POLYDAMAS. — Pardonne, Hécube, si j'insiste pour pénétrer jusqu'à toi. Mais une étrange, une incroyable nouvelle m'a plongé dans la stupeur!... Il faut que tu me détrompes!... Eumelos, le héraut d'Hector, que j'avais envoyé vers son maître est revenu seul parmi nous!... Il m'a dit... sans doute il a perdu l'esprit... Il m'a dit que tu l'avais chassé de ta présence en lui interdisant de parler au Priamide.

HÉCUBE. — Il t'a dit la vérité.

POLYDAMAS. — La vérité? Ne t'a-t-il pas expliqué?...

HÉCUBE. — Il m'a tout expliqué...

POLYDAMAS. — Alors, tu sais qu'Achille a fixé un délai à la réponse d'Hector. Les moments sont précieux...

HÉCUBE. — Hector ne répondra pas à Achille. Il ne sera point prévenu.

POLYDAMAS. — Tu veux laisser ton fils dans l'ignorance de ce qui se passe?

HÉCUBE. — Oui, j'y suis résolue.

POLYDAMAS. — O dieux! Qu'ai-je entendu? Reine, as-tu réfléchi? Tu ne peux agir ainsi! Tu n'en as pas le droit!

HÉCUBE. — Je n'en ai pas le droit! C'est toi, Polydamas, qui oses parler de la sorte? Depuis quand les jeunes gens dictent-ils leur conduite aux vieillards, et les sujets à leur reine?

POLYDAMAS. — Excuse mon impatience, divine Hécube. Les mots ont dépassé ma pensée. Tu vois mon émotion. Tu sais ce qui la provoque... Mon amitié pour Hector...

HÉCUBE. — C'est vrai, tu étais son ami dès ta plus tendre enfance. Tu es né la même nuit que lui ; depuis, tu n'as cessé de le chérir... Du moins, je le croyais... Cependant, tu me pousses à l'avertir de la provocation d'Achille. Ignores-tu ce qui en résulterait? Tu ne doutes pas, je pense, du parti qu'il prendra.

POLYDAMAS. — Il relèvera le défi.

HÉCUBE, *violemment*. — C'est pourquoi je défends qu'il soit averti!

POLYDAMAS. — Tu ne veux pas qu'il combatte?

HÉCUBE. — Je ne veux pas qu'il meure!

POLYDAMAS. — Mais s'il est victorieux?... Songe qu'il s'agit du salut de Pergame. Achille tué, nous sommes délivrés de notre plus redoutable ennemi. Les Grecs, désemparés en apprenant sa perte, renonceront sans doute à l'assaut et fuiront vers leur camp. Qui sait même s'ils n'abandonneront point tout à fait ces bords pour se rembarquer sur leurs nefs rapides? Ce serait la fin de nos maux, le retour béni de la paix. Hécube, songe à cela.

HÉCUBE. — J'y ai songé.

POLYDAMAS. — Et tu n'es pas remuée par un si magnifique espoir?

HÉCUBE. — Je connais trop Achille!... Sa force est invincible... Hector, si valeureux, si redoutable dans la lutte, Hector doit succomber devant cet adversaire protégé des dieux. L'envoyer à ce combat, c'est le pousser dans les bras de la mort... Je le retiendrai ici!...

POLYDAMAS. — Reine, ne le retiens pas!... Même s'il doit mourir, il faut qu'il combatte.

HÉCUBE. — Même s'il doit mourir?

POLYDAMAS. — Il y va de sa gloire.

HÉCUBE. — De sa gloire, dis-tu? Qui donc, je te le demande, qui donc oserait mettre sa gloire en question? Nul guerrier parmi vous n'est aussi grand que lui. Qui doute de son courage? Ne l'a-t-il point prouvé dans toutes les batailles? N'a-t-il pas vingt fois sauvé la ville de la fureur des Grecs? Terreur de leurs armées orgueilleuses, il les faisait fuir devant lui dès qu'il apparaissait sur son char éclatant. A lui seul, il a envoyé chez Hadès plus de héros ennemis que vous n'en avez jamais atteint, toi et tous les chefs troyens. Après tant d'actions d'éclat, je te le déclare, sa gloire est inattaquable!

POLYDAMAS. — La gloire d'Hector s'écroulerait pour toujours s'il se dérobait devant Achille.

HÉCUBE. — S'il se dérobait devant Achille, je te l'accorde!... Mais peut-on l'accuser d'éviter un danger qu'il n'aura point connu? C'est moi qui le lui cache. Toute la faute est pour moi. Que la honte en retombe sur ma tête! J'attends d'un cœur joyeux la honte et les opprobres.

POLYDAMAS. — Et le ressentiment d'Hector, ne le comptes-tu pour rien? Crois-tu qu'il te pardonne de l'avoir retenu loin du combat où l'appelait son devoir? Conçois-tu sa rage impuissante quand il apprendra la vérité? Sa piété filiale, si ardente soit-elle, ne suffira pas à contenir sa juste fureur. Crains, Hécube, crains qu'il ne te haïsse.

HÉCUBE. — Eh bien, qu'il me haïsse, mais qu'il garde la vie!

POLYDAMAS. — Reine, tu m'épouvantes! Mais si tu ne redoutes point la haine de ton fils, tremble au moins devant la colère des dieux. Leur volonté suprême désigne Hector pour se dévouer au salut des siens. Écoute leur appel, ne reste pas sourde à leurs insinuations. Obéis. Les maîtres tout-puissants qui règnent dans l'Ouranos sont impitoyables pour qui transgresse leurs ordres.

HÉCUBE. — Je les brave! Les dieux ne peuvent rien contre moi. Quelque maux qu'ils m'envoient, ils me paraîtront supportables auprès de la douleur de sacrifier mon fils.

POLYDAMAS. — Je demeure interdit. Les arguments m'échappent. Il faut pourtant que je te convainque. *(Les cris augmentent au dehors.)* Écoute ces rumeurs. Elles s'enflent et roulent comme le grondement de la mer. C'est le peuple de Troie tout entier qui t'implore.

HÉCUBE. — Que m'importe le peuple? Que me font tous ceux-là?

POLYDAMAS. — Reine!... Ils sont tes enfants aussi! Puisque ton cœur maternel te conduit seul à cette heure, souffre que je m'adresse à lui, en leur faveur! Tu leur dois protection! Et tu leur dois l'exemple. Si les maîtres de la terre, si ceux en qui les dieux ont mis la vaillance et la force se détournent du chemin du devoir, comment les autres s'y engageraient-ils? Ne les abandonne pas à la panique et au désespoir. C'en serait fait d'eux et de nous!

HÉCUBE. — Pourquoi exigent-ils de moi ce qui m'est le plus cher au monde? N'est-il pas d'autre moyen d'éloigner les Grecs? Qu'on se porte vers Achille! Qu'on lui propose de rendre aux Atréides Hélène et tous les biens que nous leur avons ravis! Qu'on leur donne par surcroît la moitié de ce que la ville renferme! N'est-ce pas encore assez? Qu'on pille ce palais! Qu'on le vide pour combler les ennemis de nos dépouilles! Qu'on prenne les étoffes et les meubles polis, l'or et les bijoux, les captifs et les captives!... Qu'on me prenne moi-même!... Oui, moi, Hécube, fille de l'illustre Altès, moi la reine de Troie, qu'on me conduise aux pieds d'Achille! J'irai, tête nue et déchirant mes vêtements et je serai son esclave!... Je m'engagerai à le servir, tant que mes mains débiles seront capables de quelque effort, et s'il préfère me tuer, je tendrai avec joie ma poitrine à son glaive!

POLYDAMAS. — Dévouement inutile! Tu le sais bien. C'est ton fils et nul autre que réclame Achille, sinon beaucoup d'entre nous t'auraient déjà devancée. Divine Hécube, je tombe à tes genoux. Je te prie à présent. Ne repousse pas mes supplications, je t'en conjure. Résigne-toi devant l'inexorable nécessité...

HÉCUBE. — Jamais! Rien, tu entends, rien ne me fera fléchir. Ne l'as-tu pas compris? Auprès de la mort d'Hector, rien ne pèse à mes yeux : ni la richesse, ni le pouvoir, ni la vie, ni l'honneur, ni l'amitié des dieux, ni même l'estime de mon fils. Qu'espères-tu donc encore? A quels sentiments voudrais-tu que j'obéisse?... Non, non, tes efforts sont vains! Mon parti est pris... je ne t'écouterai plus. Laisse-moi. Je n'ai que trop longtemps enduré ton insistance importune. Cette discussion m'a brisée. Laisse-moi, j'ai besoin de silence... Les pensées contraires se heurtent dans ma tête... Le fièvre brûle mes tempes... Il faut que je maîtrise les battements de mon cœur... *(Elle laisse tomber son front dans ses mains. Polydamas s'est éloigné de quelques pas. Peu à peu Hécube relève la tête, le regard fixe et illuminé. Polydamas qui s'entretenait avec ses compagnons leur fait signe d'observer la reine.)* O dieux! Quel trouble singulier m'envahit? Quelle force irrésistible me tend contre ma propre volonté? D'où viennent ces voix persuasives qui me font frissonner jusqu'au fond de moi-même?... Je comprends... Ce sont les ombres des ancêtres qui lentement se lèvent et qui me parlent. C'est l'esprit des pierres vénérables qu'ont édifiées les miens et parmi lesquelles j'ai vécu... C'est l'âme mystérieuse des fleurs et des plantes familières, des grands arbres qui ombrageaient mes promenades heureuses, cette terre même et ces fleuves et ces monts, et ce ciel qui m'entourent. Ce sont eux qui me supplient. Ils se fondent en une seule et grande figure!... *(Elle se lève, comme inspirée.)* La voici qui se dresse devant moi et je la reconnais... Patrie!... C'est toi!... Par quels liens innombrables et puissants tu nous tiens! Mère, sœur, fille idéale, tu t'imposes à moi, tu brises mes révoltes et tu fais taire mon instinct. J'ai lutté en vain. Tu es la plus forte, Patrie!... Et vous, les morts glorieux qui êtes tombés pour

elle, vous, les épouses et les mères qui lui avez donné votre cœur pantelant ; vous tous qui avez fécondé de vos larmes et de votre sang, sa matière sacrée, votre immolation n'aura pas été stérile! Je vous entends et je vous obéis!... *(Elle regarde autour d'elle. Son regard se fixe sur Polydamas. Puis, encore frémissante.)* Polydamas! Va prévenir mon fils!

Polydamas s'incline et sort.

SCÈNE VII

HÉCUBE, LA NOURRICE, DEUX ESCLAVES PEUPLE, *puis* ANDROMAQUE ET ASTYANAX

LA NOURRICE. — Ai-je bien compris? Mon oreille ne m'a-t-elle pas trompée?

HÉCUBE. — Qu'on écarte ces draperies et qu'on ouvre les portes toutes grandes!

LA NOURRICE. — L'esprit divin s'est emparé de ma maîtresse. La mère a maîtrisé son cœur. C'est la Troyenne qui parle.

Les esclaves ont obéi à Hécube. Quand les portes sont ouvertes la rumeur s'enfle tout à coup, puis s'éteint graduellement.

UN ESCLAVE. — Arrière, retirez-vous, arrière!... *(A Hécube.)* Reine, le peuple envahit le palais...

HÉCUBE. — Cette demeure est la sienne... ne lui ai-je pas donné plus que moi-même?

Le peuple entre timidement.

LA NOURRICE, *désignant deux esclaves.* — Sur ton ordre, nous apportons près de toi, le casque, la lance et l'épée d'Hector.

Hécube fait signe aux esclaves de placer les armes près d'elle.

UN HOMME DU PEUPLE. — Est-ce vrai, ce qu'on dit? Hector va-t-il s'élancer vers le Péleide?

UNE FEMME. — Oui, c'est la reine elle-même qui envoie son fils pour tenter de sauver Troie.

On voit entrer par la droite Andromaque et Astyanax.

UN HOMME. — Voici l'épouse d'Hector, avec Astyanax, son fils bien-aimé ; un sang noble coule dans ses veines et c'est la plus sage des femmes troyennes.

ANDROMAQUE. — Que se passe-t-il? Pourquoi cette foule a-t-elle pénétré jusqu'ici? Mère, pourquoi m'as-tu fait venir?

HÉCUBE. — Approche, ma fille, et reste à mes côtés mais, si tu m'aimes, garde ton calme quoi qu'il arrive, et retiens les mouvements de ton cœur.

UNE FEMME. — Si tendre et si sensible, Andromaque pourra-t-elle supporter cette épreuve?

UN HOMME. — Silence, voici Hector.

SCÈNE VIII

LES MEMES, HECTOR, POLYDAMAS DES GUERRIERS

Entre par le fond Hector suivi de Polydamas et de guerriers troyens.

HECTOR, *s'avançant vers Hécube, il s'arrête devant elle.* — Reine, Polydamas vient de me tout apprendre. Tu m'as jugé digne de sauver ma patrie en combattant Achille... Merci!

ANDROMAQUE. — Dieux immortels! Qu'ai-je entendu?

Elle serre dans ses bras le petit Astyanax.

HÉCUBE. — Tiens-toi devant moi, mon fils, que j'emplisse mes yeux de ta vue! Tu es plein de force, et le courage brille dans ton regard. Le sommeil a-t-il rendu la souplesse à tes membres? te sens-tu le cœur vaillant, l'esprit net et prompt à la décision, le bras vigoureux et ferme? En un mot, es-tu prêt pour la lutte?

HECTOR. — L'impatience de frapper rudement fait bouillonner mon sang et réjouit mon esprit. Sois sans crainte, ô ma mère, je ferai sentir à mon adversaire la puissance de mes coups et, s'il le faut, je vendrai chèrement ma vie.

HÉCUBE, *désignant Andromaque et son fils qui, jusque-là, sont restés à l'écart.* — Quel que soit ton destin, ta gloire rejaillira sur eux.

Hector, en les voyant, ne peut maîtriser un moment d'émotion.

ANDROMAQUE, *défaillante.* — Hector... mon époux!

HÉCUBE, *à mi-voix.* — Andromaque... regarde-moi!... C'est mon fils pourtant...

HECTOR, *qui s'est ressaisi, tendant les bras vers eux.* — Mes bien-aimés!

ANDROMAQUE. — Prends-moi dans tes bras, Hector, mais tais-toi et laisse-moi garder le silence si tu ne veux pas que mes paroles trahissent l'état de mon cœur.

HECTOR. — Chère femme!

Ils s'étreignent.

ANDROMAQUE, *se dégageant doucement.* — Embrasse ton fils!

HECTOR, *mettant une main sur la tête d'Astyanax.* — Zeus et vous, dieux, faites que mon fils s'illustre comme moi parmi les Troyens. Qu'il soit plein de force et qu'il règne puissamment sur Pergame, la noble cité! *(Il embrasse son fils, puis les désignant tous deux à Hécube.)* Je te les confie, ô ma mère!

HÉCUBE. — Ce dépôt m'est sacré. Tu peux partir tranquille! Puissé-je en les chérissant leur rendre en quelque façon le bonheur que je te dois, ô le plus tendre de mes enfants!

HECTOR, *s'inclinant.* — Ma mère!

HÉCUBE. — Donne ton front. *(Elle prend la tête d'Hector à deux mains et l'embrasse lentement au front, puis se ressaisissant.)* Va, maintenant! Il est temps! Hélios monte rapidement au zénith, et chaque pas de ses coursiers rapproche le moment du combat. *(Elle fait signe aux esclaves.)* Esclaves, parez le héros de son casque à la crinière flottante et suspendez à son épaule le baudrier qui soutient son épée redoutable. *(Un esclave fait le geste de donner la lance à Hector. Hécube l'arrête d'un geste.)* Arrête! *(Elle prend la lance, sa main tremble ainsi que sa voix, malgré ses efforts.)* De cette main qui caressa si souvent ta tête enfantine, reçois cette lance par laquelle s'affirma ta vaillance. Va, mon fils, va! combats pour ta patrie sans crainte et sans regret! Et qu'Arès, dieu des batailles te guide et te protège!

HECTOR. — Allons, Polydamas!

Il sort, suivi des guerriers.

LA FOULE, *s'ouvrant pour son passage.* — Gloire à Hector!

Elle le suit.

LA NOURRICE. — Tout est fini! le sacrifice est consommé...

HÉCUBE, *dans un grand cri.* — Du moins, Patrie, laisse-moi pleurer mon fils!

Elle retombe sur son trône, serrant dans ses bras Andromaque et Astyanax.

RIDEAU

RENÉ CHAVANCE et MAURICE BERNHARDT.



LES POÈMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

LA VIGNE EN FLEUR

Sur les coteaux et dans la plaine
Le soleil de juin lui sourit ;
Elle s'étale, elle fleurit
Et des vents parfume l'haleine.

Cette discrète floraison,
L'œil du vulgaire la dédaigne ;
Il lui faut le pressoir qui saigne,
Aux soirs de l'arrière-saison.

Mais le délicat la respire
Avec délice, avec l'espoir
Du lointain raisin blond ou noir
Que septembre y fera reluire...

La vigne en fleur, petits soldats,
Bleuets de notre jeune France,
Symbolise aussi l'espérance
De votre victoire là-bas.

Puissiez-vous la voir sur vos têtes
Ouvrir l'aile et sourire aussi,
Et vous retrouver tous ici
Pour les vendanges et les fêtes !

Et puisse alors le vin nouveau,
Chantant la déroute teutonne,
Gronder en sortant de la tonne,
Quitte à troubler plus d'un cerveau ;

Puisse-t-il, narguant mainte ligue,
Clair, généreux, chaud et puissant,
Remettre en vos cœurs tout le sang
Dont notre race fut prodigue,

Nous faire des marmots hardis
Qui vite deviendront des hommes,
Et donner aux vieux de bons sommes
En attendant le Paradis !

FRANÇOIS FABIÉ.

LES DOÏNAS

Chansons populaires Roumaines

XIII. — VOICI LÉNA !

Voici Léna ! Voici Léna ! sur nos chemins,
Tra, la, la, la !
On entend ses souliers fins !
Tra, la, la, la !
Filant la soie, elle promène,
Tra, la, la, la !
Son loisir toute la semaine !

Voici Léna ! Voici Léna ! depuis trois jours,
Elle va filant toujours !
Filant quoi? Son fuseau l'ignore !
Car il n'a pas trois fils encore !

Voici Léna ! Voici Léna ! sur mon chemin,
Avec sa quenouille en main !
A quoi sert, Léna, ta quenouille,
Puisque nul fil ne s'y débrouille?

Voici Léna ! Voici Léna ! Si près de moi
Elle passe encor, pourquoi?
Je vais la serrer par la taille,
Jusqu'à ce que son cœur défaille !

XIV. — L'ABANDONNÉ !

Brûlent tes habits sur toi !
Ainsi mon cœur brûle en moi !

Que ton beau corps brûle exprès,
Si ton âme m'aime après !

Dors le sommeil de la mort !
Et je finirai mon sort !

MAURICE BOUKAY.

LES FLAMBEAUX

Comme de purs flambeaux aux grandes flammes [noires
Qui palpitent au vent des douleurs et des gloires,
Les veuves pâles des soldats,
Leurs mères et leurs sœurs avec leurs fiancées
Passent, illuminant de leurs saintes pensées
L'horreur sanglante des combats!

Sous le crêpe funèbre et dans l'ampleur des voiles,
On voit briller leurs yeux ainsi que des étoiles
Dont les clartés seraient des pleurs;
O veuves des héros, ô femmes, ô torchères
Que la mort fait brûler pour des mémoires chères
Sur l'autel rouge des douleurs.

Avec le long frisson de l'ombre sur leurs tempes,
Certaines ont cet air pieux et doux des lampes
Dans un sanctuaire caché;
Après avoir subi tant de peines, d'alarmes,
En leur cœur se tarit l'huile ardente des larmes,
Elles s'en vont, le front penché...

Elles s'en vont, croisant leurs mains sur leur poi- [trine,
Ces sœurs aux noms obscurs de la Vierge divine,
Ces anonymes Niobés;
Elles s'en vont — vivant, Dieu sait par quel mys- [tère, —
S'attardant pour un temps à chercher sur la terre
Ceux qui loin d'elles sont tombés.

Et d'autres — oh! surtout les vieilles, les aïeules,
Qu'on voit sur les chemins s'en aller toutes seules
Vers l'église au clocher lointain,
Restant, dans les sanglots, humbles, silencieuses,
Semblent, sous leurs bonnets, de petites veilleuses
Dont la lueur déjà s'éteint.

D'autres encore, aux fiers regards, ont sur leur [face
Un désespoir si grand, si haut, que lorsqu'on passe
Devant elles, on parle bas;
On les croirait d'un marbre en qui vivrait une âme:
Leurs yeux illuminés d'une immortelle flamme
Sondent les ombres du trépas.

D'autres ont la pâleur émouvante des cires
Qui brûlent doucement, loin des chantants zéphires,
Sur le marbre noir d'un autel,
Tels ces cierges mourants, qu'attentif et fidèle
L'ange de la prière avive d'un coup d'aile,
En murmurant ce mot : le Ciel!...

Et tandis que, partout, les torches de la Haine
S'agitent, que l'on voit la plaine après la plaine
S'incendier depuis des mois,
— Ici, village en feu! là-bas, village en cendres! —
Que, sans un jour d'arrêt, de l'Orient aux Flandres,
Le Germain se heurte au Gaulois;

Que le barbare a beau se ruer, ivre et sombre,
Sur d'illustres cités dont il fit un décombre,
— Ah! ces pierres l'écraseront! —
Que la France, prodige éternel de l'histoire,
Veut sentir, haut dressé par l'ardente victoire,
L'ombre du laurier sur son front;

Ce sont ces purs flambeaux, vos mères et vos [veuves,
O soldats morts parmi les plus grandes épreuves,
Ce sont ces vigilants flambeaux
Qui rappellent partout vos esprits, vos exemples,
Et font de vos foyers, où l'on pleure, des temples,
Si vous n'avez pas de tombeaux!

GABRIEL VOLLAND.

CRUELLE ATTENTE!

Du matin jusqu'au crépuscule,
Morne, lugubre, il déambule,
Sans but, au hasard, l'air lassé;
Et quand il regagne sa couche,
Un gros soupir sort de sa bouche :
« Encore un long jour de passé! »

D'où lui vient donc cette tristesse?
Ce profond chagrin qui l'oppresse?
A-t-il conclu, dans son métier,
Une malencontreuse affaire?...
Non! tout commerce l'indiffère,
Depuis toujours il est rentier.

Des locataires d'importance
Ont-ils repoussé la quittance
Que son concierge présentait?...
Oui, mais cela ne l'émeut guère,
Le cas est banal... c'est la guerre...
Il a l'habitude... il se tait.

A-t-il quelque mal incurable
Qui lui fasse un sort misérable?...
Non!... son corps est valide et sain;
Taillé comme Hercule Farnèse,
Il ne connaît pas le malaise,
Il ignore le médecin.

A-t-il des soucis de ménage?...
Non!... Installé dans le veuvage,
Il y pense bien demeurer.
Son union fut inféconde...
Pas d'enfants... Que le canon gronde,
Il n'a pas de fils à pleurer.

Il a des caisses de conserves;
Il s'est ménagé des réserves
De sucre, de café bourbon;
Il a du pétrole à revendre;
En cachette, il a du pain tendre,
Sa cave est pleine de charbon.

Mais — me direz-vous — c'est folie
Pourquoi cette mélancolie?
Pourquoi broyer ainsi du noir?
Il n'y a pas d'effet sans cause...
Vous devez cacher quelque chose?...
Certe!... et vous allez le savoir.

Si son front se creuse de rides,
Si, devant ses éphémérides,
Il se plante, l'air anxieux,
C'est qu'une attente le torture,
C'est que le temps cruel lui dure,
C'est qu'il voudrait être plus vieux;

C'est que sa vie est suspendue
A la chère date attendue
Et que mai lui semble sans fin;
C'est qu'il attend le jour insigne
Où s'ouvre la pêche à la ligne...
Et ce n'est que le dix-sept juin!

OCTAVE PRADELS.

TENDRESSES

APRÈS L'ORAGE

Il a plu cette nuit... L'herbe et les fleurs mouillées
Exhalent un plus doux parfum;
Mais le jardin, jonché de roses effeuillées,
A quelque chose de défunt.

C'est en vain qu'aujourd'hui le ciel entre les bran- [ches
Est frissonnant et radieux;
Le jeune été prendra d'éclatantes revanches...
Pourtant mon cœur est plein d'adieux.

Je sais que le soleil, pétale pour pétale,
Rendra tout à l'heure aux massifs
Ce qu'a brisé le vent, comme une main brutale...
Pourtant mes regards sont pensifs.

Je ne me souviens pas, sans qu'un regret m'émeuve,
Des fleurs où mes yeux se sont plu :
Sur la branche où déjà s'ouvre une rose neuve
Je vois celles qui ne sont plus.

Et, par ce matin clair, brusquement je m'étonne,
Devant le jardin nouveau-né,
De me sentir le cœur qu'on a, les soirs d'automne,
Dans un vieux parc abandonné.

ANDRÉ RIVOIRE.

ARLETTE DES MAYONS (1)

« Chacun de nous travaille à refaire la France. »

XIX

CHAMPIGNONS ET BÉCASSES

Le rythme des saisons avait ramené les pignets et les bécasses avec la Toussaint.

A la Toussaint, bécasses premières, dit l'almanach de chez nous.

Les pignets, champignons des pinèdes, de couleur orangée, de chair ferme et savoureuse, sont une richesse du pays des Maures. On cite telle commune du Var qui en récolte chaque année, en trois semaines, pour vingt à vingt-cinq mille francs. Dans les saisons heureuses, c'est une manne qui, au lieu de tomber du ciel, sort de terre; et toute une population de chercheurs se met en mouvement sous les pins et les chênes-lièges. Le petit parasol des fées crève doucement la terre de bruyère, le lacis des fines aiguilles rousses qui sentent bon la résine, le feutrage des lichens gris qui rampent entre les roches. Quand la pluie abondante a rendu le sol perméable, les pignets montent; et, çà et là, on les devine à un renflement craquelé; de leur tête, ils repoussent, pour sortir de l'ombre, la terre qui les a engendrés; ils la brisent comme le poussin sa coquille; et le premier chercheur dit aux gens, le soir, à la veillée :

— Bonne récolte, cette année! Le pignet aisément fait sa percée de bas en haut, et facilement la bécasse fera la sienne de haut en bas pour chercher sous la terre, entre les champignons ses compères, le ver et la larve dont elle se nourrit. En avant, chercheurs et chasseurs! Voilà des fortunes qui nous arrivent!

Arnet ne manquait pas d'être attentif, le tout premier, à l'apparition des pignets et à l'arrivée des bécasses, leurs commères.

Il dit un matin aux Revertégat :

— J'arrive de vos bois. Les champignons commencent, et demain, vu le temps, ils y seront en telle abondance qu'il faudrait, croyez-moi, y venir tous, vous misé Revertégat et Martine, et votre valet Mïus; et moi, tout en allant aux bécasses, j'aurai, avec votre permission, un panier sur l'échine, pour profiter de l'aubaine. Et, comme la récolte sera exceptionnelle, je dirai, si vous voulez, à Victorin, d'être de la partie, et aussi à sa mère, la Bouziane.

Ainsi fut convenu avec les Revertégat; et Arnet fut chargé de prévenir les Bouziane.

Victorin fit quelque résistance. Il avait commandé une équipe de « gavots » (gens venus de la montagne) pour commencer, dans la colline, sur le versant nord des Maures, au-dessus des Mayons, la récolte de ses châtaignes. Son père, occupé ailleurs, ne devant pas y venir, Victorin engagea Arlette à l'insu de son père.

— On te fera encore des reproches de m'avoir engagée, lui dit Arlette. Ça ne fait rien, j'irai. Pour faire plaisir à tes parents et même à Martine, il faudrait que je refuse; mais pourquoi me laisserais-je « lever le travail », quand, grâce à toi, je peux faire différemment?

Et elle ajouta :

— Je ne tiens pourtant pas à ce travail des châtaignes, parce que mon père le faisait quand il arriva de nos contrées, de notre montagne; et c'est à cause de cela qu'on m'appelle des fois « la gavotte », moi qui aime tant les villes. Il y a des souvenirs que je ne voudrais pas réveiller; mais enfin, pour toi, j'irai, si tu y viens, à la récolte de châtaignes.

— J'irai, avait-il dit.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 29 avril 1917.

Il aurait donc voulu, ayant fait cette promesse, ne pas suivre Arnet à la chasse et les Revertégat aux pignets.

— Ton père, lui dit Arnet, ne sait pas que tu as engagé Arlette ; si tu refuses, il pensera donc que tu as voulu éviter Martine et, au lieu de lui endormir sa colère, tu l'exciteras. Si tu es toujours décidé à épouser Arlette malgré la volonté de ton père, à quoi bon chercher comme à plaisir des occasions de lui rappeler que tu es en révolte? Et qui t'empêchera d'aller, avant la fin du jour, expliquer à ton Arlette, que le diable emporte! pourquoi tu n'es pas allé plus tôt la retrouver. Tu n'as pas peur d'elle, j'espère? Et puis, vas-tu manquer les premières bécasses, avec un bon chien comme tu as, et l'amour de la chasse comme il est dans tout Mayonnais? Des bécasses, j'en ai vu six ce matin. Nous en tuerons demain autant qu'il nous plaira. Fla! fla! fla!

Cette onomatopée, qui prétend imiter le bruit de la bécasse au départ, fut irrésistible.

— Allons aux bécasses et aux pignets, dit Victorin. Je parlerai le soir à Arlette. Elle est intelligente, elle comprendra bien.

Et c'est pourquoi le lendemain, Arnet et Victorin, un panier sur le flanc pour les pignets, à la manière des Parisiens pêcheurs de goujons, — et un fusil au poing, — leur chien d'arrêt quêtant, grelot au collier, — faisaient leur double chasse, pendant que Martine, sa mère, Mius et la mère Bouziane poussaient des cris à chaque trouvaille.

— Vé! vé! eïci! un rôdou (toute une compagnie de pignets rangés en rond).

— Qu'il est grand, celui-là! On s'y mettrait dessous à couvert!

— Et sain et propre! On te le mangerait cru!

On élevait en l'air les pignets, on regardait leur dessous. Leurs feuillets, si fins, un peu séparés, mais pressés, étaient comme roses d'un beau sang intérieur. C'était comme de menus rayons lumineux pétris d'une vie heureuse et mystérieuse.

Et les corbeilles s'emplissaient.

— C'est Martine qui, jusqu'ici, en trouve le plus. C'est la reine des chercheuses!

Ils ne connaissaient pas la mignonne fée Mab, les rustiques chercheurs, mais ils sentaient très bien, quoique confusément, ce qu'il y a de mystérieux dans la naissance de ces petits êtres qui n'étaient pas encore parmi les plantes hier soir, et qui, ce matin, pullulent, bien formés, nés et grandis en si peu de temps, sans que personne les ait jamais vus pousser, tandis qu'on assiste à la germination de tous les végétaux. Comme ils viennent vite tout seuls, ces pignets qui s'échangent contre de l'or! tandis qu'il faut tant peiner pour faire le petit grain de l'avoine ou du blé, et le grain, si petit, du raisin!

— Quelle belle chose, que cette fortune qui nous pousse!

— Oui, le bon Dieu devrait nous en envoyer beaucoup, de ces fortunes gagnées sans peine.

— Ah! vaï! dit la mère Bouziane, le monde deviendrait paresseux et lâche. Prends toujours ça, et travaillons pour le reste. Comme nous les avons trouvées, nous laisserons les choses sur la terre, la peine, Martine, et l'amour.

— L'amour, dit Martine un peu rêveuse, l'amour ne m'empêche pas de dormir.

Pendant ce temps, Arnet et Victorin s'oubliaient à la bécasse. Leurs paniers restaient vides. C'est folie de croire qu'on peut s'occuper de chercher des pignets, les yeux à terre, lorsque les chiens quêtent tout autour de vous et qu'on entend tintinnabuler leurs grelots qui, de temps en temps, font silence.

— Castor est en arrêt. Ooù! Victorin!

— Fla! fla! fla! *A tu*, Arnet (A toi!).

La bécasse traversait le bois... D'éclaircie en éclaircie, le chasseur la guette. Elle, la rusée, fait tourner sa tête pour voir, avec son œil de côté, si elle est bien parvenue à mettre et à conserver entre elle et l'ennemi l'obstacle protecteur d'un arbre... Penche à gauche! penche à droite! Le coup part. Trop loin, mon homme!... Mais j'ai vu la remise!... Pan-Pan est en arrêt, cette fois... Fla! fla! fla! Poum! Elle y est!...

— C'est joli, pour un chien, dit Victorin, ce nom de *Pan-Pan*, c'est-à-dire, je pense, *Coup-double*.

— Ce fut le nom d'un chien de M. le président de la République, Fallières, dit Arnet ; et M. Fallières a dit un jour à M. Jean d'Auriol qu'il l'avait pris, ce nom, dans l'histoire de Maurin.

— C'est donc un nom deux fois célèbre, dit Victorin.

Ils devisaient ainsi.

Leurs estomacs annonçaient les approches de midi.

— Les champignons, c'est bon et ça se vend bien, dit Arnet, mais six bécasses que tu as et sept que j'en ai, à trois francs pièce au moins, vendues au Luc ou à Gonfaron, ça fait bien dans les quarante francs, capoundédisqui!

A midi, tous, chasseurs et chercheurs de pignets, se réunirent. On déjeuna sur le pouce, à l'abri d'un grand roucas ensoleillé, bien au chaud, comme par un matin d'été, au bord du chemin, près de la carriole et du cheval qui, attaché à un suve, mangeait l'avoine.

Et Martine de dire :

— Nos paniers sont pleins, bonnes gens! Quelle bénérence! (abondance bénie).

Après le déjeuner, on mit dans la carriole toute la récolte ; et, au moment de fouetter son cheval, Martine dit :

— Rentrez-vous avec nous, les chasseurs?

— Tu ne le voudrais pas Martine : c'est la chasse miraculeuse aujourd'hui. Treize bécasses, mes amis de Dieu!

— Encore cinq, et nous serons contents, et maître Augias en pourra tâter.

— Et M. le curé de même, continua Arnet. Toutes les bouches sont sœurs.

Martine, ce jour-là, ne put pas se dire que Victorin s'était beaucoup occupé d'elle. Mais, à son ordinaire, elle acceptait, d'un cœur tranquille en apparence, les froideurs de Victorin et ses hésitations injurieuses entre elle et Arlette.

Malgré les bécasses, Victorin ne résista pas au désir de rejoindre Arlette. Il ne lui déplaisait pas de se montrer à cette demoiselle en chasseur triomphant et le carnier bondé.

A peine fut-il hors de la vue des femmes, qu'il dit à Arnet :

— Arnet, chassez tout seul. Je vous quitte.

— Tu as bien tort. Tu t'expliqueras avec Arlette demain. Des bécasses, ça ne se trouve pas tous les jours comme les filles... Nous en avons fait lever trois, ce matin, dont je sais la remise.

Mais Victorin s'éloignait, sifflant son chien. Arnet leva les épaules et se remit en quête.

Toutefois, il se promit de rejoindre Victorin quand il aurait encore au carnier au moins une des trois bécasses levées le matin.

Il arriva que, en sortant du bois, Victorin, dans la plaine, aperçut son père en train de labourer une de leurs terres. Sur les mancherons de l'araire, sa forte poigne pesait et dirigeait le soc bien aiguisé qui, parfois sautant hors de terre, quand il rencontrait la roche, luisait en bref éclair au soleil d'automne.

Victorin essaya de passer sans s'occuper du laboureur, à qui cela aurait pu paraître tout simple, car le père et le fils, en aucun temps, ne s'étaient beaucoup parlé, et Bouziane était par nature un silencieux.

Mais ce jour-là, et depuis le matin, le père Bouziane avait ruminé les choses ; il se les était repassées, comme si le travail physique consistant à suivre une première raie de labour qui s'ouvre devant soi et qu'on côtoie au retour en traçant la seconde avait commandé à sa pensée de se creuser en lui et de se recommencer en retours constants. Et, ainsi, il s'était répété :

— Est-il possible que le fils Bouziane renonce à tout ce qui fait le bien et l'honneur de la famille! Est-il possible! Véritablement, je ne puis le croire, et cependant!... Est-il possible! est-il possible, bon Dieu de bon Dieu!

Et pas autre chose n'était en lui depuis le matin que la répétition de son cri : « Est-il possible! » mêlé aux commandements et reproches qu'il lançait à sa bête avec une irritation qui, au fond, s'adressait à Victorin.

C'est pourquoi, lorsqu'il vit, un peu loin, son fils sortir du bois et s'esquiver, longeant la limite du champ qu'il labourait, il lui cria :

— Arrive ici un peu, Victorin!

Victorin vint droit à son père, comme un soldat à l'appel du chef. Le père Bouziane arrêta son cheval. Et, quand le fils fut proche :

— Et où vas-tu comme ça?

— Aux châtaignes, chez nous, mon père, surveiller un peu.

— Et pourquoi?... Arlette y est-elle, aux châtaignes, oui ou non? Je t'avais pourtant dit, aux vendanges, que je ne voulais plus qu'elle fût jamais employée chez nous.

— Mon père, dit Victorin... Et il se tut.

— Alors, comme ça, cria Bouziane, tu y songes toujours, à cette fille? Tu veux l'épouser? Tu l'épouseras?

— Ne suis-je pas bientôt libre par mon âge, mon père, d'épouser, malgré vous, une fille à ma convenance?

Le silencieux Bouziane éclata alors et, tirant coup sur coup rudement sur la rêne de chanvre, secouant ainsi son cheval, qui à chaque fois s'efforçait de partir et que chaque fois il retenait, il invectiva son enfant :

— O âne bâté, stupide que toi tu es! aveugle et sourde bestiasse! tu ne peux pas voir où est la raison et où est ton bien, et tu es incapable de te dire que tes père et mère t'aiment mieux que tu ne t'aimes, animal. Tu ne vois pas que celle qui te cherche et te désavié ne comprend que son intérêt à elle, et qu'elle ruinera ta maison en livres, qu'elle doit lire de travers, et en rubans sur un chapeau qui lui met du ridicule sur la tête! Et, pour une créature pareille, que la terre ne connaît pas, tu veux quitter un bien qui est nôtre et que mes pères ont gagné pour toi à force de suer et de peiner en hommes véritables qu'ils étaient! Ah! ah! monsieur veut aller vivre dans les villes!... Depuis ce matin, pendant que mon araire écorche la terre, je suis là que je me laboure le cœur en me repassant les mêmes idées, toujours les mêmes. Ah! tu y seras heureux, dans tes villes de malheur, où personne n'a de liberté. Une maison à soi, voilà le bonheur de l'homme, quand cette maison ne serait qu'une cabane. Au moins, on y est son maître. Dès qu'on est sur sa porte, on a l'air qui est libre et le soleil qui est à tout le monde. Et dans tes villes, tout vous est mesuré. Les maisons, dans les villes, comme dit toujours Arnet, c'est des cages empilées les unes sur les autres. Les pauvres sont dans la plus haute, et vous n'y montez pas sans rencontrer sur l'échelle des inconnus, qui sont vos voisins et ne vous saluent même pas! Voilà ce que je sais des villes. Aux Mayons, chacun se sent l'ami des autres, et tu peux, dans les moments de maladie ou de mort, appeler voisins et voisines, ils te viendront aider ou veiller en un besoin. Mais dans les villes, monsieur Victorin Bouziane, s'il est malade, aura tout juste un lit dans un hôpital, — comme les malandrins, les paresseux, les mendiants et les voleurs...

Tiens, petit Bouziane, lève-toi de ma vue, que je pourrais, tant la colère me commande, te secouer les puces comme au temps où, petit enfant, tu faisais quelque bêtise innocente, tandis qu'aujourd'hui tu es prêt à commettre un crime... Oui, un crime! tu as beau remuer la tête, espèce de sans respect! C'est un crime de ne pas épouser une bête de sa race; et quand on a devant soi un héritage gagné par des cent ans de travail et d'honnêteté, c'est un crime de jeter tout cela au hasard et de faire fondre en une heure ce que nos pères ont employé tant de durée à bâtir ou à ramasser pour nous... Allons, vas-y à ta gueuse! et ôte-toi de mon soleil que demain tu ne verras plus, puisque tu l'as renié, imbécile!... Une fois, au moins, je t'aurai dit tout ce que je me pense et tout ce que je souffre. C'est un peu dur, crois-moi, d'avoir tant travaillé pour un fils qui ne comprend pas qu'on avait travaillé pour lui.

Et, parlant à son cheval :

— Allons, hue, toi! Reprends la raie et trace droit. Donne à cet imbécile la dernière leçon qu'il recevra de nous, la bonne!

Et Victorin regardait tristement son père s'éloigner. Il s'éloignait, en suivant la raie profonde qui découvrait le cœur rouge de la bonne terre.

(A suivre. *JEAN AICARD,*
de l'Académie française.

LES ÉVÉNEMENTS

La Déposition du roi Constantin

Le voilà donc chassé du trône hellène, comme jadis Othon Ier, ce roi Constantin dont la politique n'était qu'une longue trahison envers la Grèce, qu'une suite de félonies envers les Alliés!

Le souverain déchu restait, en effet, au pouvoir; l'homme du discours de Potsdam, l'admirateur forcené de l'Allemagne et de ses méthodes, de sa « kultur ». Enthousiaste du kaiser, dominé par sa femme, qui tenait à Athènes le rôle de la fatale Alice de Hesse à Tsarkoïé-Selo, entouré d'agitateurs dangereux, de personnages tout dévoués aux intérêts germaniques, comme le prince Nicolas, le général Dousmanis, le ministre Gounaris, Streit et tant d'autres, il n'avait d'autre souci que de faire le jeu des empires coalisés et celui de son impérial beau-frère, la Grèce dût-elle en périr. Et c'est ainsi qu'on le voir renier son traité avec la Serbie, abandonner ignominieusement le frère d'armes de la veille, se séparer de Venizelos, livrer aux Bulgares le fort de Ruppel et tout un corps d'armée avec son artillerie, concentrer sur le flanc du corps expéditionnaire de Salonique le meilleur de l'armée grecque, puis finalement autoriser l'attentat du 2 décembre, s'en glorifier, répéter à tout venant qu'avec une poignée d'épistrates il avait battu deux mille Anglais, Italiens et Français.

Après ce vilain coup de Jarnac, sa déposition s'imposait. Il fallait l'empêcher de nuire plus longtemps, de commettre une dernière folie, et le haut commissaire des puissances protectrices l'a fait avec autant de fermeté que de promptitude. Dès son arrivée à Salamine, M. Jonnart abordait sans plus la question brûlante. Il déclarait à M. Zaïmis que le roi était complètement sorti de ses attributions, que les puissances lui demandaient d'abdiquer, de désigner son successeur, à l'exclusion du diadoque, trop connu pour ses penchants allemands et sa soumission à sa mère. Pendant l'automne 1915, quand une pleurésie faillit emporter son père, le prince Georges n'avait en effet exercé la régence que nominalement et sous la tutelle de la reine.

Et, avant le délai fixé, le ministre revenait avec une lettre de soumission où, dernier mensonge, Constantin déclarait que l'intérêt de la Grèce était son unique mobile, et dans laquelle d'ailleurs il ne parle formellement ni d'abdication ni de renoncement du diadoque, comme s'il y avait chez eux quelque espoir de retour.

Dans leur désintéressement, les puissances ont eu la générosité de laisser la couronne au fils puîné de Sophie de Hohenzollern, et il faut souhaiter qu'elles n'aient pas à s'en repentir, que le prince Alexandre n'ait pas trop subi l'emprise maternelle. Sa proclamation n'a rien qui satisfasse.

Le coup n'en est pas moins sanglant pour l'Allemagne, qu'il atteint dans son prestige en Orient, pour Guillaume II, qui est personnellement touché, pour l'Autriche et ses caudataires, la Bulgarie notamment. On sait bien à Sofia, en effet, que le jour où l'armée franco-anglaise sera définitivement assurée de ne plus avoir sur l'un de ses flancs des forces hostiles, qu'au contraire sa sécurité sera assurée, qu'elle pourra se ravitailler, partager avec la population le blé de Thessalie, le sort de la Bulgarie sera réglé et la prise de Monastir aura de victorieux lendemains.

Et ce n'est pas seulement la situation de notre armée en Macédoine qui va s'améliorer, les conséquences maritimes ne seront pas moins grandes, lorsque les côtes et les îles grecques cesseront d'être le repaire des sous-marins, des bases de ravitaillement et de renseignements pour eux, lorsque, du Pirée ou d'ailleurs, la télégraphie sans fil ne mettra plus les coalisés au courant des mouvements des généraux Sarraïl et Regnault.

Au point de vue politique, la disparition du roi Constantin et de sa camarilla germanique permet également bien des espérances. Certes, deux années de lutte ont exaspéré les partis; certaines âmes sont ulcérées; les plaies de la guerre civile sont les plus difficiles à panser, à guérir. Toutefois, la Grèce ne peut souhaiter que de revenir à l'union, à la vérité constitutionnelle. La tentative que les puissances lui proposent est aussi loyale que désintéressée; son indépendance n'est pas en jeu, bien au contraire. Et c'est à elle maintenant de se prononcer loyalement, d'envoyer à Athènes un parlement libéré de tout germanisme et sincèrement hellène. C'est à elle maintenant de se ressaisir, de ne plus permettre de nouveaux attentats dans le genre de celui de Larissa, où un général laissa s'installer nos troupes pour les attaquer.

Il y avait hier deux Grèces en présence, demain il n'en faut qu'une seule; et les puissances paraissent, sont bien décidées aussi à la ramener à l'unité si fâcheusement galvaudée par la politique royale. L'acte, qui voilà cinquante-quatre ans, garantit la constitution hellène au lendemain de la déchéance du roi Othon, leur en a donné le droit et le pouvoir, et elles n'y failliront pas. Elles y sont encouragées par l'impression heureuse que leur action si mesurée, que l'habileté, la fermeté avec lesquelles M. Jonnart — hommage lui a été publiquement rendu — a rempli la plus difficile des missions, ont causée partout. Elles y sont encouragées par leur victoire elle-même. « Comme l'a dit M. Ribot, cela montre que les puissances peuvent obtenir ce qui est juste et tenir leurs engagements envers tous les peuples, et que le meilleur moyen de déjouer les manœuvres allemandes, c'est d'apporter dans ces questions un esprit de fermeté et de décision. Il ne faut pas, chez un gouvernement, d'hésitations. Il faut qu'il sache ce qu'il veut, et ensuite exécute ses desseins sans se laisser détourner de son but par aucune manœuvre. »

L'avertissement est trop net pour ne pas être compris à Berlin, et surtout à Athènes.

LÉON PLÉE.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi 15 juin 1917.

Les Obligations DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE DE CONSTRUCTION DE LOCOMOTIVES (Batignolles-Châtillon)

Les demandes en Obligations de la **Compagnie Générale de Construction de Locomotives (Batignolles-Châtillon)** parvenues à la *Société Générale* et au *Crédit Mobilier Français*, aux guichets desquels elles étaient reçues, ont absorbé en quelques jours les 36,000 titres que la Compagnie était autorisée à créer.

Cet empressement du public à souscrire des Obligations rapportant 6 o/o nets d'impôts présents et futurs marque à la fois sa tendance à rechercher un placement lui procurant un revenu en rapport avec le renchérissement de toutes choses et l'augmentation des charges qui se multiplient, et son goût pour les affaires industrielles françaises offrant de bonnes garanties de gestion et de prospérité.

S'il était permis à propos d'une affaire particulière de généraliser un peu la question, nous ajouterions volontiers qu'il faut aussi voir dans ces dispositions du public et dans la manière dont l'argent se porte vers les affaires, la preuve que les entreprises qui répondront à un intérêt public et feront partie de celles qui devront contribuer au relèvement de l'industrie et de la richesse nationales, sont assurées de rencontrer toutes facilités auprès des capitaux. Et ce n'est pas là, dans le moment présent, un des moindres côtés du succès des émissions actuelles.

Emprunt de la Ville de Paris

(Emission du 24 mai 1917)

AVIS DE RÉPARTITION

Les souscriptions de trois obligations et au-dessous, ainsi que celles de quatre cinquièmes et au-dessous, qui ont été déclarées irréductibles, reçoivent l'intégralité de leurs demandes.

Les souscriptions de 4 à 10 obligations ont droit à une obligation entière. Les souscriptions supérieures à 10 obligations ont droit à 11 31 o/o du montant des demandes.

Les fractions d'attribution ne compteront qu'autant qu'elles seront supérieures à une demi-obligation et dans ce cas elles compteront pour une obligation entière.

Les sommes déjà versées seront appliquées, à due concurrence, à la libération des titres attribués; le complément devra être versé par les souscripteurs, du 15 juin au 30 juin 1917, sur présentation des certificats de souscription.

Crédit Foncier de France

Le Crédit Foncier de France va élever son capital de 250 millions à 262,500,000 fr.

La souscription, exclusivement réservée aux actionnaires, sera ouverte du 25 juin au 10 juillet. Les 25,000 actions nouvelles de 500 fr. nominal sont offertes à 525 fr., jouissance du 1er juillet 1917, à raison d'une action nouvelle pour vingt anciennes.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, pour le mois de mai 1917, se sont élevées à 93,289 fr. 40 contre 97,710 fr. 25 en 1916.

Nous avons noté précédemment la convocation des actionnaires de la **Compagnie des Chemins de Fer de Porto-Rico** et des porteurs d'obligations de troisième hypothèque de cette Compagnie en assemblées générales pour le 27 juin.

Le dividende proposé pour les actions est de *5 fr. 70* net et celui des obligations à revenu variable de *6 francs* impôts déduits.

En raison de l'importance que présentent les assemblées extraordinaires de la **Compagnie Transatlantique**, convoquées pour le 10 juillet, nous rappelons qu'un jeton de présence de 1 fr. 25 par action présente ou représentée sera alloué si ces assemblées peuvent se tenir.

Les tendances de la **Bourse de Paris** sont soutenues aussi bien au parquet qu'en coulisse.

Le raffermissement du groupe russe s'est accentué. On a apprécié l'opportunité des réponses des gouvernements français et britannique au gouvernement provisoire russe, à la suite du message du président Wilson au peuple russe avec ses phrases topiques : « La guerre a commencé à tourner contre l'Allemagne... Le jour est venu de vaincre ou d'abdiquer. »

En fait d'abdication, celle de Constantin constitue une victoire de l'Entente et a eu un réflexe favorable au groupe hellénique.

Le monde des affaires, avec tout le pays, a recueilli avec une profonde satisfaction les deux importantes déclarations faites hier à la Chambre par M. Ribot sur la politique de la France en Grèce et par M. Viviani sur la coopération américaine, comme Paris a accueilli avec enthousiasme le général Pershing, dont l'arrivée en France ouvre un nouveau et glorieux stade dans l'évolution de la guerre mondiale.

Nos fonds nationaux sont très fermes et la **Rente Française 5 0/0** poursuit son avance de 88 fr. à 88 fr. 10.

D'activité réelle il n'y a guère eu, toutefois, que sur les groupes espagnol et brésilien.

L'animation du groupe espagnol, où nous avons vu l'**Extérieure** atteindre et même dépasser 110 fr., repose principalement sur la hausse du change espagnol, dont les causes sont très complexes. En tout cas, les cours actuels paraissent devoir provoquer des arbitrages en faveur d'autres valeurs telles que nos propres fonds d'Etat.

L'activité qui se continue dans le groupe brésilien tient à des causes politiques et économiques dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs ; ce groupe a également la faveur des marchés anglais et américain.

Valeurs métallurgiques et cuprifères fermes.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Comme moi, chères amies, vous êtes certainement très heureuses de voir le soleil dont nous avons si longtemps, cette année, attendu les rayons. Mais rappelez-vous qu'il est parfois traître et, cette année, il sera plus redoutable encore pour notre epiderme altéré par le froid d'un hiver terrible et par l'humidité d'un printemps pluvieux.

A notre grand désespoir, le soleil fait donc apparaître sur notre visage les dartres et les taches de rousseur qui enlaidissent les teints les plus frais ; ceux-là même sont plus particulièrement atteints, parce qu'ils sont plus fragiles.

POUR VOUS PRÉSERVER

de tels désagréments, appliquez donc chaque jour, après vos ablutions et avant de sortir, la poudre de riz liquide Roselily, qui efface, dès leur apparition, les taches de rousseur et les rides, en même temps qu'elle raffermit les chairs. Pour vous donner une idée de ce que vous pouvez obtenir de ce produit, demandez à M. Detchepare, 2, avenue de la Liberté, à Biarritz, un flacon de 4 fr. si vous ne voulez de suite acheter celui de 6 francs.

FURETTE.

LA PREUVE PAR MILLE

Aussi bien que la ménagère, doutant de la sincérité de ses comptes, et que le mathématicien, soupçonnant l'exactitude de ses chiffres, nous avons tous eu recours, pour assurer nos calculs, à la preuve par 9. Nous aimons cette petite opération apprise sur les bancs de l'école primaire, car elle nous est un gage de certitude.

Nous ne voulons pas, et c'est raisonnable autant qu'humain, être trompés lorsqu'il y va de notre argent, moins encore lorsque notre santé est en jeu. C'est pourquoi nous faisons volontiers crédit et nous accordons notre confiance aux affirmations qui portent le signe de la vérité, qui s'appuient sur une preuve irréfragable. Mais ayant tous été peu ou prou dupés, nous estimons qu'il y a présomption de tromperie pour celles qui ne s'étayent sur aucun argument sérieux et probant. Notre méfiance en éveil veut, qu'avant de croire, nous fassions la preuve par 9.

Depuis des années nous ne cessons d'affirmer que les Pilules Pink guérissent toutes les maladies qui ont leur source dans un affaiblissement du sang, comme l'anémie, la chlorose, la faiblesse musculaire, la perte de l'appétit, les pâles couleurs, les palpitations de cœur, l'essoufflement, les migraines, les vertiges, etc. Depuis des années nous publions des lettres convaincantes comme celle de Mlle Thérèse Pautrat, habitant aux Salzards, commune de Saint-Martin-les-Champs (Yonne), qui nous écrit :

« Je puis vous dire que vos Pilules Pink m'ont bien réussi. Depuis quelque temps j'étais très anémiée, j'avais constamment la migraine et je ne mangeais plus. Après les repas, j'avais des bouffées de chaleur au visage, signe d'une mauvaise digestion. J'avais entendu parler des Pilules Pink ; je les ai essayées et je m'en suis bien trouvée. Mes malaises ont diminué petit à petit et maintenant je me porte bien. »

Nous pouvons bien le dire, ce qui a fait dès leur apparition le succès constant et considérable des Pilules Pink, c'est qu'en proclamant leurs mérites et leurs vertus, nous n'avons pas manqué d'apporter le témoignage de ces attestations spontanément offertes par les malades qui leur doivent une nouvelle santé et qui sont heureux de le reconnaître. Nous n'avons pas administré la preuve par 9, mais la preuve par mille.

C'est par milliers, en effet, que nous avons mis et mettrons sous les yeux du public ces lettres témoignant d'une véritable reconnaissance, sous une forme un peu fruste parfois et d'autant plus touchante, mais avec toujours l'accent de la sincérité. Devant cette accumulation de preuves, vous croirez vous aussi à l'efficacité reconnue des Pilules Pink, et vous ne manquerez pas d'y avoir recours dès les premiers symptômes d'affaiblissement.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris ; 3 fr. 50 la boite, 17 fr. 50 les six boites, franco.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Yvonne G... — Essayez la Poudre Capillus qui recolore les cheveux à sec, et je suis certaine que vous en serez satisfaite. Elle existe en toutes nuances à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. A la première commande joignez une mèche de vos cheveux pour avoir la teinte exacte.

Fidèle abonnée. — Les produits « Hennextré », liquides ou en poudre, de H. Chabrier.

Mme C. B... — La sténo-dactylo offre de nombreux débouchés aux jeunes filles. Faites-lui suivre ces cours à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, qui se charge du placement de ses élèves.

Provinciale inquiète. — La Pâte Epilatoire Dusser.

E. H. V. — Adressez-vous en toute confiance à M. Chabrier, 48, passage Jouffroy.

Agelette. — Vous détruirez vos points noirs du front, du nez ou du menton, sans occasionner de rougeurs, ni irritation de l'épiderme, avec l'Anti-Bolbos, de la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre. Son prix est de 5 fr., franco 5 fr. 50.

Cousine du Midi. — La Pâte Epilatoire Dusser, ou adressez-vous à Mme de Saint-Gonant ou au docteur Galus.

Fabienne. — 1° Oui, le Shampooing « Selma » est un des meilleurs produits connus. 2° Ce produit ne contient aucune substance dangereuse. 3° Les pharmaciens et herboristes le vendent en pochette de 30 centimes, ou, sinon, écrivez de ma part aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, Paris, qui vous adresseront les 6 pochettes contre mandat de 1 fr. 80.

Petite Mitia — Adressez-vous à Mme Duchatellier.

Ménagère. — Pour la conservation de vos fourrures, tapis lainages, plumes, feutres et crins, servez-vous de la « Thomaline », d'une efficacité certaine et déjà adoptée par toute les maisons de fourrures, habillement, ameublement. Prix e échantillons chez Cauwès et Barnole, 66, rue Caumartin, Paris.

Un Poilu 125. — Oui, adressez-vous, à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière.

Petite dame blonde. — 1° La Sève Sourcilière les assouplira en les fonçant et les épaississant. 2° Oui, le Roselily, ou des applications de jus de citron. 3° Continuez ce traitement, ou voyez un docteur si cela continuait, c'est indispensable.

FURETTE.

À lire attentivement

Une nouveauté sensationnelle vient de nous arriver : le *Vest Pocket Ensignette de Luxe* n° 2, format 5×8 cm.; prix, avec achromatique : 60 fr.; le même, avec obturateur au 1/100e de seconde, anastigmat, F. 6,8 : 200 fr., et avec Berthiot « Olor », F. 6,8 : 250 fr. Cette petite merveille de précision est à mise au point automatique et se charge en plein jour; elle est vendue par le PHOTO-PLAIT, 37, rue Lafayette, Paris-Opéra.

Le Catalogue d'été 1917 des appareils de toutes marques : *Richard, Monobloc, Nil-Melior, Platoscope, Kodak*, etc., est adressé gratuitement sur demande. Le PHOTO-PLAIT expédie partout. Tous les appareils vendus par cette maison étant garantis avec faculté d'échange, les amateurs ont intérêt à s'adresser au PHOTO-PLAIT.

ENTRE NOUS

Mont-Dore. Villa Ramade, ancienne annexe « International Palace », situation unique dans parc centre ville. Chambres meublées et appartements. Confort moderne. Restaurants proximité.

Dame habitant propriété bord Doubs, prendrait pensionnaires vacances, deux dames même famille, 10 fr. par personne. S'adresser : Mme Berthet, rue de la Bienfaisance, 25, Paris (8me).

Villégiature. Appartements meublés à louer. Léon Abre, Bonneville (Haute-Savoie).

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal. 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Rats, souris, taupes, punaises, cafards sont détruits infailliblement. Écrire : L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados), dépositaires acceptés.

Table des Matières

Janvier-Juin 1917

Supplément aux *Annales Politiques et Littéraires*.



CHEMIN DE FER D'ORLEANS

L'hiver à la Côte d'Argent et aux Pyrénées

Pour la convalescence de nos chers blessés, pour le retour à la santé de ceux qu'ont momentanément abattus les épreuves, les émotions et les angoisses de la guerre, nulle région n'offre un climat plus agréable, des stations d'hivernage plus accueillantes, que la Côte d'Argent et les Pyrénées.

Les relations entre Paris-Quai d'Orsay et ces régions s'effectuent, en outre, avec toute la rapidité et tout le confort désirables. En douze heures environ, plusieurs express de jour et de nuit, comportant des voitures directes des trois classes à destination d'Hendaye et de Pau, permettent d'atteindre Arcachon, Dax, Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Hendaye.

Enfin, les trains de nuit comprennent des wagons-lits entre Paris-Quai d'Orsay, Bordeaux, Pau et Hendaye; celui de jour, un wagon-restaurant entre Paris, Bordeaux et Hendaye.


09-119 BIG ECO
8 032919 996831


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 125159951